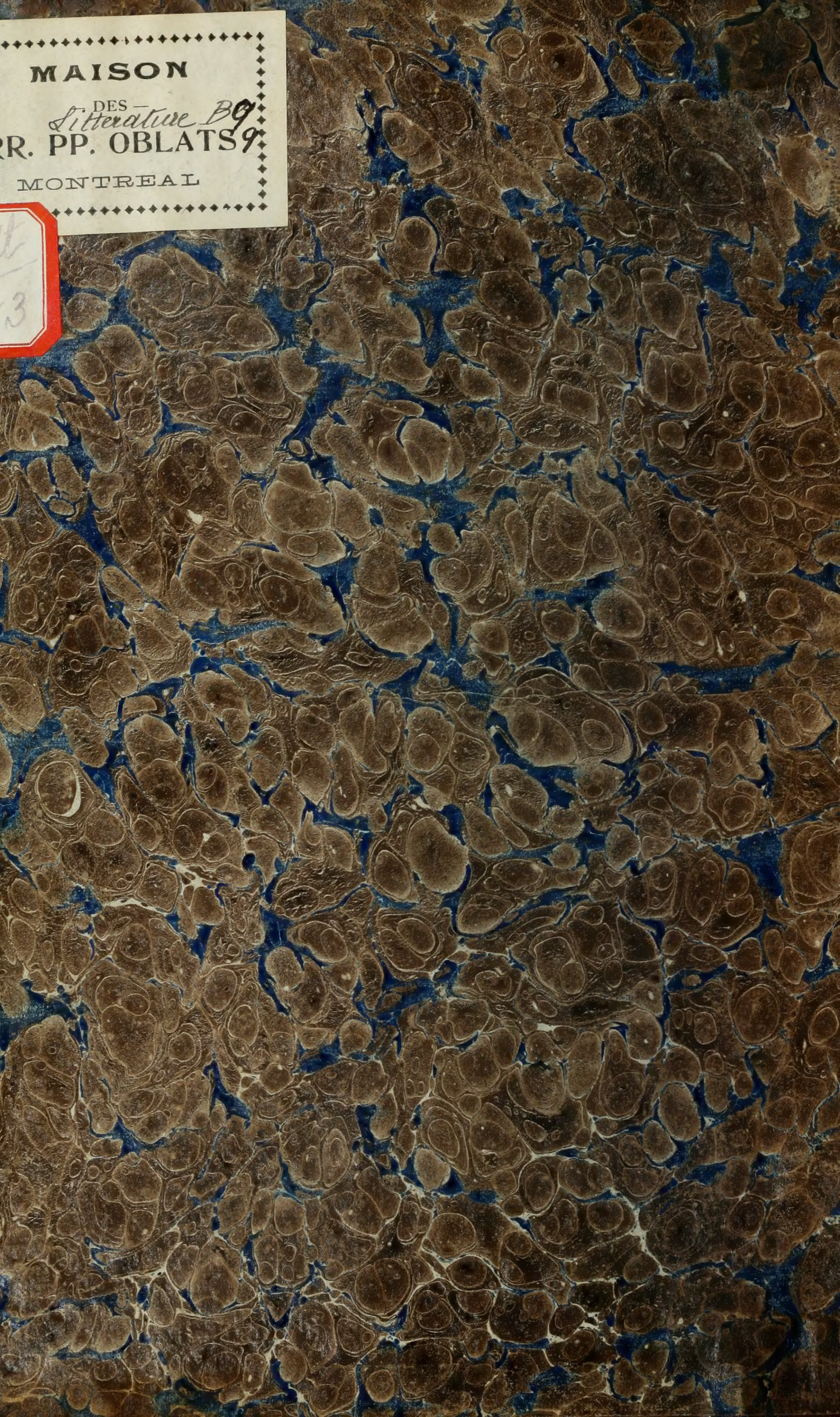
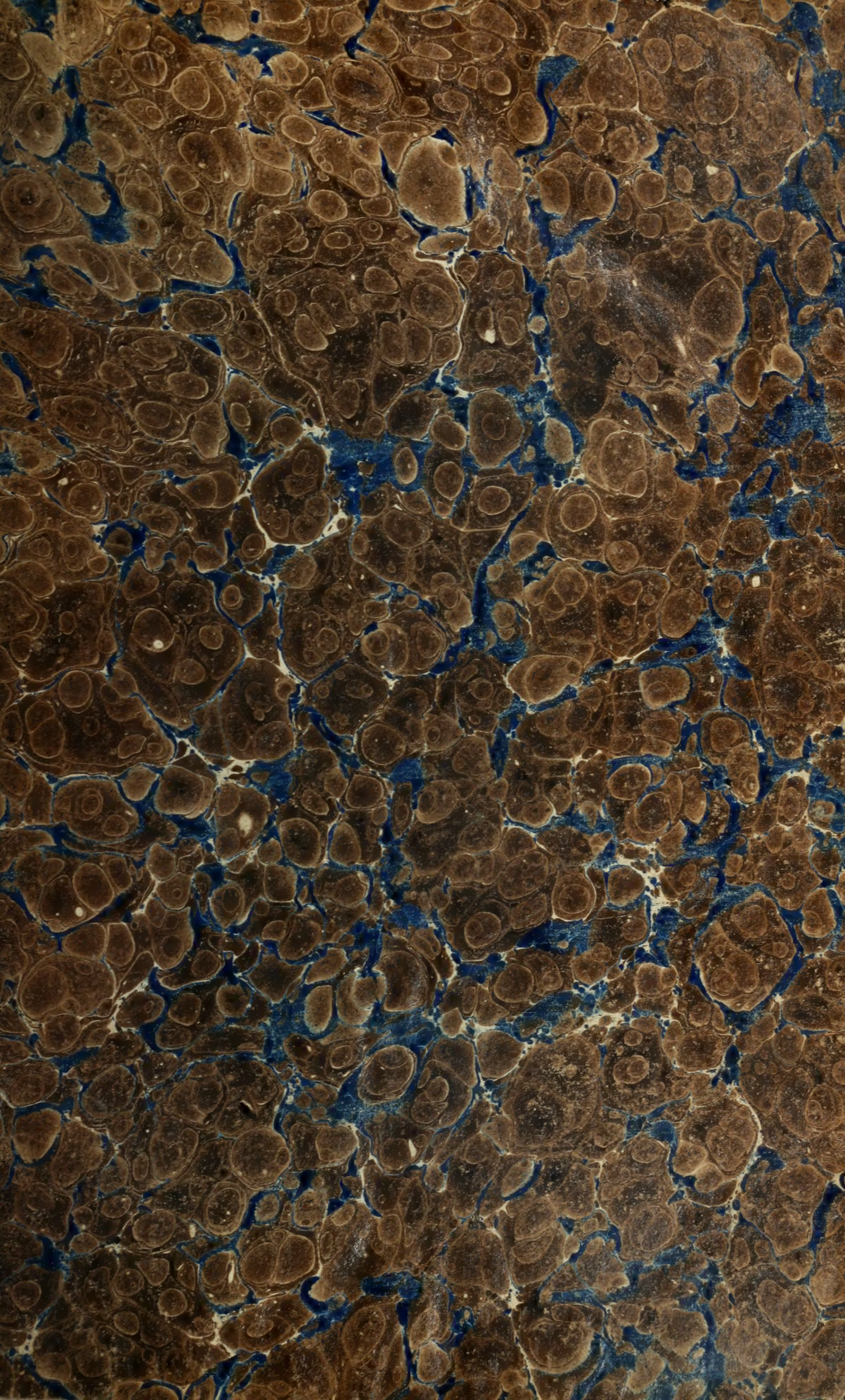
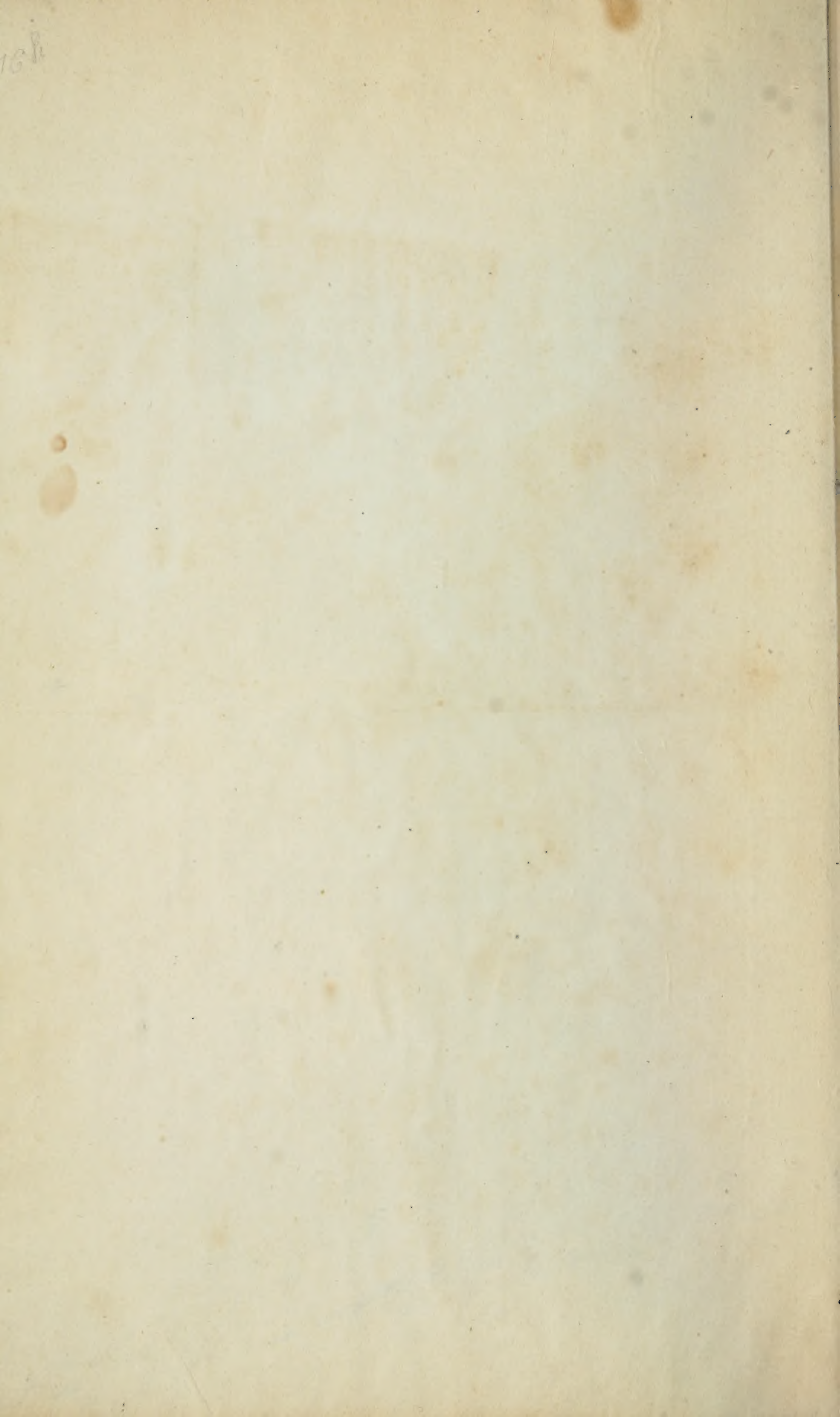
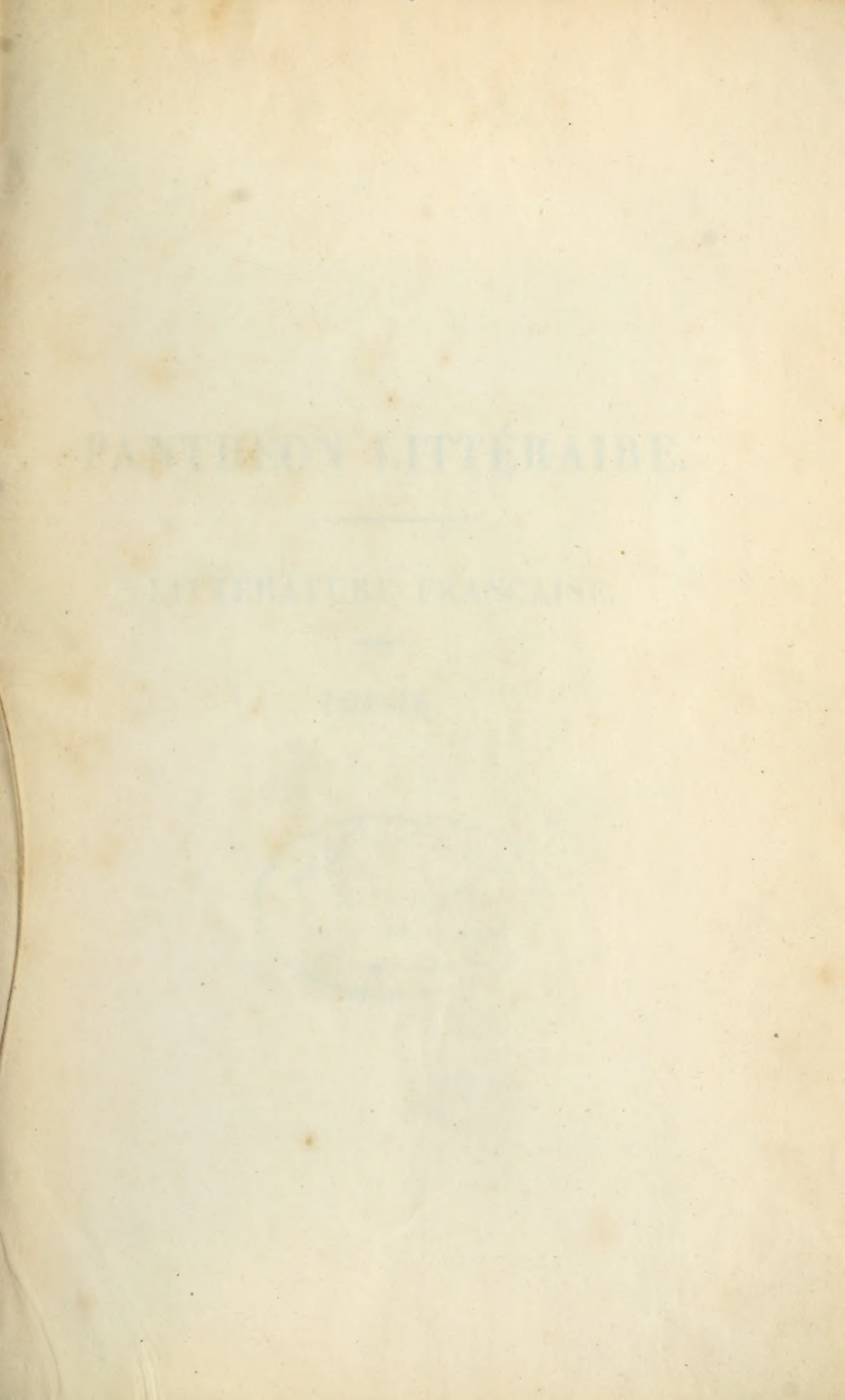



MAISON
DES
Litterature B9
RR. PP. OBLATS 9
MONTREAL







PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

[illegible]

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

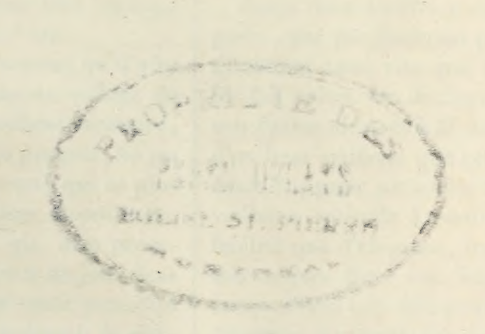
POÉSIE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Ce, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-SAINT-MICHEL, 8.

ŒUVRES

DE

J. DELILLE.



PARIS

AUGUSTE DESREZ, ÉDITEUR

RUE SAINT-GEORGES, 11.

M DCCC XXXVII.





NOTICE

BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR J. DELILLE,

PAR MADAME WOILLEZ.

Jacques Delille, dont le talent enchanteur a répandu tant d'éclat sur la poésie française, fut privé, dès son berceau, de toutes les douceurs que l'heureuse enfance trouve d'ordinaire dans les affections de famille. Il naquit dans la Limagne, le 22 juin 1738, à Aigue-Perse, près de Clermont, de Marie-Hiéronyme Bérard, qui appartenoit à la famille de l'illustre chancelier de l'Hospital, et fut reconnu sur les fonts baptismaux par M. Montanier, avocat au parlement, qui mourut peu de temps après, lui laissant pour tout héritage une pension viagère de cent écus.

Ce fut avec ce modique secours qu'il vint à Paris, commencer ses études au collége de Lisieux, où, bientôt, son excellent caractère, son application, et surtout ses progrès, lui gagnèrent l'amitié des professeurs, qui se plurent à seconder ses heureuses dispositions. Encouragé par des succès, qui déja présageoient ceux qu'il devoit obtenir un jour dans la littérature, le jeune élève sentit peut-être moins l'isolement auquel le réduisoit le malheur de sa naissance, et puisa dans cet isolement même le courage nécessaire pour se créer une existence indépendante des caprices de la fortune et des secours de la parenté.

Forcé de se livrer d'abord à l'instruction publique, il eut à vaincre, à son entrée dans la carrière, tous les dégoûts attachés à l'emploi de maître élémentaire au collége de Beauvais; et celui qui devoit un jour enrichir notre langue poétique, dit un de ses panégyristes, se vit réduit à donner à des enfants des leçons de syntaxe latine.

Cependant, la destruction de l'ordre des jésuites ayant laissé le collége d'Amiens à la disposition de l'autorité séculière, Delille y fut appelé en qualité de professeur d'humanités. et passa ensuite à la chaire de troisième au collége de la Marche, à Paris. Ce fut pendant qu'il remplissoit ces diverses fonctions, qu'il travailla à son immortelle traduction des *Géorgiques* et à celle de l'*Essai sur l'Homme* de Pope, qui ne parut que plusieurs années après sa mort.

Jusqu'alors Delille n'étoit connu, comme poëte, que par quelques pièces fugitives, qui s'oublient aussi vite que la circonstance qui les fait naître. On distingua cependant, dans son *Épître* adressée à M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel que cet habile mécanicien avoit fait pour un soldat invalide, une merveilleuse aptitude à rendre, avec autant de fidélité que d'élégance, les procédés des arts mécaniques dans une langue accusée long-temps d'être à-la-fois pauvre et dédaigneuse. Plusieurs fragments des *Géorgiques*, qui se répandirent vers cette époque dans le monde littéraire, donnèrent enfin la mesure du talent du jeune poëte.

Louis Racine, qu'il avoit consulté dès le commencement de son travail, avoit d'abord blâmé l'audace d'un tel projet. « La traduction des *Géorgiques!* s'étoit-il écrié d'un ton sévère, c'est la plus téméraire des entreprises! Mon ami Le Franc l'a tentée, et je lui ai prédit qu'il échoueroit. » Ayant consenti néanmoins à entendre la lecture que le jeune homme lui proposoit, non-seulement il avoit cessé de con-

damner son projet, mais il l'avoit fortement engagé à le poursuivre. Encouragé par un tel suffrage, Delille poursuivit en effet, et l'événement prouva que Louis Racine avoit bien jugé du travail des deux rivaux; mais il ne vécut pas assez pour voir accomplir sa double prédiction : il étoit mort depuis six ans lorsque Delille publia sa traduction à la fin de 1769.

Cette traduction, vraiment *originale*, suivant l'expression de Frédéric II, fut accueillie par un concert d'applaudissements, et fonda tout d'un coup la réputation du poëte; mais au milieu de l'admiration générale que devoient naturellement exciter un si beau talent et tant de difficultés vaincues, un critique sévère, Clément de Dijon, qui bientôt devoit attaquer Voltaire lui-même, voulut obscurcir la gloire du traducteur en recherchant minutieusement ses fautes. « Il apporta dans ses *Observations critiques*, dit M. Amar, savant éditeur et biographe de Delille, tout l'enthousiasme d'un admirateur passionné de Virgile, et la sévérité pédantesque, la minutieuse diligence d'un professeur qui, du haut de sa chaire, et la férule en main, corrige le devoir d'un écolier. Toujours sûr d'avoir raison quand il rapproche deux langues entre lesquelles il y a l'immensité; quand il compare non pas un morceau d'une certaine étendue au morceau qui lui répond dans la traduction, mais quand il oppose le vers au vers, quelquefois même l'hémistiche à l'hémistiche, il abuse de ses forces et de ses avantages pour accabler le traducteur, vaincu d'avance par la supériorité de son modèle. Il eût été plus juste, plus digne d'une critique impartiale, de lui savoir gré de ses efforts, si souvent heureux; de cette élégance continue, de cet emploi d'une foule de termes, exclus jusqu'alors de la langue des poëtes, et surpris de s'y voir accueillis avec honneur; de ne rechercher enfin dans cette *traduction* qu'un beau poëme français sur le même sujet qui avoit inspiré à Virgile un si beau poëme latin. Le comble de l'art et le prodige du talent, dans le traducteur, étoit d'avoir fait lire et aimer Virgile de ceux mêmes qui connoissoient à peine de nom son chef-d'œuvre des *Géorgiques*, et d'avoir placé sur la toilette et entre les mains des femmes, celui peut-être de tous les ouvrages anciens qui devoit, par la nature de son sujet, prétendre le moins à cet honneur. Voilà ce qu'il convenoit de faire, et ce que n'a point fait Clément. Sa critique cependant ne fut point inutile à Delille : il fit habilement son profit de ce qu'il y trouva de bon; et il en est résulté de nombreuses corrections de détails, et des améliorations sensibles dans l'ensemble de l'ouvrage. »

Les *Observations* de Clément, auxquelles se joignirent bientôt une infinité d'autres critiques, la plupart dictées par l'envie, ne purent arrêter le succès d'un ouvrage destiné à être l'un des plus beaux monuments de notre littérature. Voltaire, qui en jugeoit ainsi, rendit un hommage public au talent du traducteur, avec lequel il n'avoit eu jusqu'alors aucune relation, en écrivant à l'Académie, le 4 mars 1772 : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvoit faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poëme des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paroissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France, après l'*Art poétique*. Le petit serpent de Dijon (Clément) s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons. Je pense, messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talents en les faisant triompher de l'envie. M. Delille ne sait point quelle liberté je prends avec vous; je désire même qu'il l'ignore. »

Delille fut en effet élu, peu de temps après, membre de l'Académie française; mais le maréchal de Richelieu qui, grace à son rang, avoit été admis dans cette société illustre à l'âge de 24 ans, bien qu'à cette époque il n'eût encore écrit que des lettres galantes, ne craignit point de faire observer au monarque, sur lequel il avoit un entier ascendant, que le poëte étoit trop jeune (quoiqu'il eût alors 34 ans), pour prétendre à un honneur que Voltaire n'avoit obtenu qu'à l'âge de 55 ans.

Un prélat apprenant l'objection faite au poëte dont il étoit l'ami, s'écria : « Trop jeune! il a près de deux mille ans; il est de l'âge de Virgile. » Les membres de l'Académie, qui probablement étoient de l'avis du prélat, nommèrent de nouveau, deux ans après, le traducteur des *Géorgiques*, et, cette fois, la nomination fut confirmée par le roi, qui joignit

à cet acte de justice des témoignages particuliers de son estime pour le récipiendaire.

Delille succédoit à La Condamine, et le discours qu'il prononça à la louange de cet intrépide voyageur, dont il retraça avec autant d'art que de précision les courses aventureuses, obtint les suffrages de la nombreuse assemblée qui l'écoutoit, et fut cité comme l'un de nos plus brillants morceaux académiques.

Nommé, peu de temps après, à la chaire de poésie latine au Collége de France, le nouvel académicien s'y vit bientôt entouré d'une foule d'auditeurs qui ne se lassoient pas d'admirer cette chaleur entraînante, cette grace de diction qu'il possédoit à un si haut degré, et qui fit inventer pour lui le mot plaisant de *dupeur d'oreilles*.

Du reste, l'empressement avec lequel le public et les hommes de lettres les plus distingués accueilloient toujours ses ouvrages imprimés, prouve assez qu'il n'avoit pas besoin du débit pour assurer leur succès. Lorsque son poëme *des Jardins* parut, en 1780, le comte de Schomberg, qui déja lui en avoit entendu réciter quelques fragments, mais qui trouva plus de charme encore à la lecture qu'il en fit lui-même, lui dit d'une manière à la fois délicate et flatteuse : « Je vous avois bien toujours dit que vous ne saviez pas lire vos vers. »

Les beautés de ce poëme, dont les deux derniers chants sont comptés parmi les meilleurs morceaux de poésie descriptive que nous ayons dans notre langue, ne purent toutefois désarmer la critique qui, depuis long-temps, s'apprêtoit à le juger : il fut l'objet de diverses satires plus ou moins amères, parmi lesquelles se signala surtout celle de Rivarol. Delille ne répondit point à ses détracteurs; mais il profita des observations des littérateurs éclairés, et les nouvelles éditions de son poëme se succédèrent avec une telle rapidité, qu'un homme d'esprit lui écrivit : « Vos ennemis sont bien peu diligents; ils n'en sont encore qu'à leur septième critique, et vous en êtes à votre onzième édition. »

Cet ouvrage avoit paru sous les auspices du comte d'Artois; et ce prince, voulant donner à l'auteur une marque particulière de son estime, lui offrit l'abbaye de Saint-Severin, bénéfice *simple*, qui n'exigeoit pas l'engagement dans les ordres sacrés. Riche désormais du produit de ses travaux et des bienfaits de la cour, Delille put paroître avec plus d'aisance et d'agrément encore dans la société, dont il faisoit le principal ornement par les graces de son esprit et le charme particulier de son caractère.

Il avoit été accueilli à son entrée dans le monde, et ne possédant encore que son talent, par la célèbre madame Geoffrin, qui s'étoit plu à lui offrir des secours qu'il n'accepta pas, mais dont il consigna le souvenir dans ces vers du troisième chant du poëme de *la Conversation* :

> Aux offres de ta bienfaisance
> Ma fière pauvreté ne consentit jamais :
> Mais en refusant tes bienfaits,
> J'ai gardé ma reconnoissance.

C'étoit auprès de cette femme charmante, véritable modèle d'amabilité, que le poëte avoit puisé les premières leçons de cette politesse pleine d'élégance qui le distinguoit si éminemment.

Quels que fussent, cependant, les agréments dont il jouissoit dans cette société brillante qui chaque jour le recherchoit avec plus d'ardeur, il s'en éloigna, en 1784, pour suivre le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople. Trop près des beaux climats de la Grèce pour ne pas visiter des lieux si chers aux muses, il vit cette terre célèbre, il vit les ruines de la patrie de Sophocle et d'Euripide, et fut transporté d'un enthousiasme qu'il exprime d'une manière à la fois naïve et piquante dans une lettre adressée à une dame de Paris, madame de Vaisnes, qui en fit circuler plusieurs copies.

Le petit bâtiment où il se trouvoit à son retour d'Athènes, avec l'ambassadeur et sa suite, ayant été poursuivi par deux forbans, Delille donna dans cette circonstance des marques de sang-froid et même de gaîté dont toutes les gazettes parlèrent dans le temps : « Ces coquins-là, dit-il, ne s'attendent pas à l'épigramme que je ferai contre eux. »

Il arriva toutefois sain et sauf à Constantinople avec son illustre ami, et passa une partie de l'été dans la charmante retraite de Tarapia, située sur les confins de l'Europe et de l'Asie à l'embouchure de la mer Noire, où il avoit sans cesse sous les yeux le magni-

fique spectacle des innombrables vaisseaux qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore et du Bosphore dans la mer Noire; cette foule de barques légères qui se croisent à chaque instant sur ce bras de mer, et, sur l'autre bord, ces riantes prairies d'Asie, ombragées de beaux arbres, arrosées de plusieurs rivières et ornées d'un nombre infini de kiosques.

C'est dans ce lieu si propre aux inspirations poétiques qu'il travailla à son poëme de l'*Imagination*, où sa muse flexible et brillante a répandu tant d'intérêt et de richesses, et que l'on place au premier rang de ses compositions originales.

De retour à Paris au bout d'une année environ, Delille y reprit les fonctions qu'il remplissoit avec tant d'éclat soit dans l'Université, soit au Collége de France, et se livra de nouveau à la société, qui se montroit chaque jour plus empressée de l'accueillir. La révolution qui éclata vint bientôt l'arracher à ses travaux, à ses succès et à ses plaisirs, et lui enlever la fortune qu'il avoit amassée : il s'en consola en faisant des vers charmants sur la pauvreté; mais ce qu'il ne put supporter avec la même résignation fut la perte de ses amis, dont le sang ruisseloit chaque jour sur les échafauds. Poursuivi lui-même et conduit devant un comité révolutionnaire, il y parut avec cette tranquillité d'ame qui ne l'abandonnoit jamais que pour les afflictions d'autrui, et fut chaudement défendu par un compagnon maçon qu'il ne connoissoit pas, et dont le principal argument fut qu'il ne falloit pas *tuer tous les poëtes, mais en conserver au moins quelques uns pour chanter nos victoires.* L'argument réussit, et le poëte fut sauvé. Il eut le courage de refuser, peu de temps après, un hymne que lui fit demander Robespierre pour la bizarre cérémonie à laquelle on donna le nom de *Fête de l'Être Suprême*, et répondit aux menaces qu'on lui faisoit : « Que la guillotine était fort commode et fort expéditive. » Cédant ensuite cependant aux instances réitérées que lui fit le président d'un comité révolutionnaire, il composa un dithyrambe, où il peignit avec autant d'énergie que de talent l'effrayante immortalité du coupable, et l'immortalité consolante de l'homme de bien.

Échappé, comme par miracle, à ces périlleuses épreuves, Delille quitta Paris en 1794, et se retira à Saint-Dié, patrie de la compagne fidèle qui partageoit alors ses peines et devoit bientôt soulager ses infirmités. C'est là qu'il termina un ouvrage commencé depuis plus de vingt ans, sa traduction de *l'Énéide*, dont il avoit lu le IVe chant à l'Académie française, en 1775, et quelques fragments à Voltaire, qu'il étoit allé voir à Ferney, en 1776. Cette traduction, que l'on trouve inférieure à celle des *Géorgiques*, mais qui n'en restera pas moins une portion durable de la gloire du Virgile français, ne fut publiée qu'en 1804, et fut dédiée à l'empereur Alexandre.

Après une année environ de séjour dans les Vosges, Delille s'éloigna définitivement de la France, toujours en proie à l'anarchie, et se réfugia à Bâle. Il s'y trouvoit en 1796, lors de la retraite de Moreau et du bombardement d'Huningue, et se rendoit souvent, dit-on, sur les bords du Rhin pour y contempler ce terrible spectacle, et suivre de l'œil le jeu et les effets de la bombe, qu'il a décrits d'une manière si poétique dans le premier chant de son beau poëme des *Trois Règnes de la Nature*. Ce trait, qui rappelle celui de Vernet peignant une tempête au milieu de la mer en courroux, fut révoqué en doute par M. Daru, dans son *Épître à Delille :*

Le croirai-je, qu'au lieu de ces chants héroïques,
Tranquille, sous l'abri des rochers helvétiques,
Tu venois tous les jours, près du Rhin embrasé,
Sous le foudre ennemi voir Huningue écrasé;
Suivre dans l'air en flamme, avec des yeux débiles,
Ces comètes d'airain qui renversoient nos villes;
. . . .
Non, non : tes faux amis l'ont en vain publié :
Je ne le croirai point : ils t'ont calomnié.

« Oui sans doute, dit M. Amar, tous ceux qui ont personnellement connu le chantre de *la Pitié*, savent assez combien il étoit incapable, par caractère, de se faire un jeu barbare du spectacle de la destruction et de la mort, pour le spectacle lui-même; mais ils conçoivent également qu'une tête aussi éminemment poétique fût très-susceptible d'émotions nouvelles; qu'elle les recherchât et les reçût avec avidité, de quelque nature qu'elles fussent, et abstraction faite de l'objet qui les excitoit. C'est ainsi qu'habitant peu de temps après le village de Glairesse, le seul aspect

de cette île de Saint-Pierre, dernière retraite du malheureux Rousseau, et si délicieusement décrite par lui, retrace tout-à-coup au poëte de *l'Imagination* les infortunes, le génie, le caractère et les foiblesses du célèbre écrivain, et inspire à Delille ce morceau d'une sensibilité si vraie, si affectueuse, et d'une mélancolie si douce, dont il a enrichi le sixième chant de son poëme. »

Le poëte obtint du gouvernement de Berne le droit de bourgeoisie dans cette même île dont l'illustre prosateur avoit été banni, et ce fut dans cette retraite paisible, embellie de tout ce que la nature peut offrir de plus enchanteur et de plus pittoresque, qu'il acheva le poëme des *Trois Règnes* et celui de *l'Homme des Champs*, ou *les Géorgiques françaises*, que l'on trouve supérieur au poëme des *Jardins*, par l'intérêt du sujet et la régularité du plan.

Après deux ans de séjour en Suisse, Delille se rendit à Brunswick, où il composa le poëme de *la Pitié*, dont le succès a été contesté avec tant d'aigreur, malgré les beautés qu'il renferme; il passa ensuite à Londres, où il traduisit *le Paradis perdu*, et donna une seconde édition du poëme des *Jardins*, enrichie de nouveaux épisodes, et de la brillante description des parcs qu'il avoit eu occasion de voir en Allemagne et en Angleterre.

Ainsi, chaque pause de son exil étoit marquée par quelque nouvelle production de son talent. Mais cette suite non interrompue de travaux, qui dès long-temps avoient contribué à affoiblir la vue du poëte, finit aussi par altérer sa santé. Sa traduction du *Paradis perdu*, qu'il fit, dit-on, en l'espace de quinze mois, fut suivie d'une attaque de paralysie qui augmenta ses infirmités; et lorsque dans la suite on le félicitoit sur cette admirable traduction, que l'on trouve plus *originale* encore que celle des *Géorgiques*, il répondoit qu'elle lui avoit coûté la vie.

Cependant l'ordre se rétablissoit en France; les arts et les lettres y étoient remis en honneur, et les débris épars des quatre académies avoient été réunis, en 1795, sous le nom d'*Institut National*. Delille ne répondit point alors aux vœux unanimes de ce corps illustre qui le réclamoit, et ce ne fut qu'en 1802, que cédant enfin aux instances réitérées de ses nombreux amis, il renonça à son exil volontaire, et rentra dans sa patrie, « comme l'abeille rentre dans sa ruche, dit M. Michaud, chargé des trésors qu'il avoit amassés dans ses courses lointaines. » Outre *l'Homme des Champs*, qu'il avoit fait paroître en 1800, Delille publia, presque simultanément, *la Pitié*, *l'Énéide*, *le Paradis perdu*, *l'Imagination*, et une nouvelle édition du poëme des *Jardins*. Ces nombreuses publications, dont on est peut-être moins redevable à la volonté de l'auteur qu'à l'insatiable avidité de gloire que sa femme avoit pour lui, furent toujours accueillies avec transport, malgré les traits de l'envie qui s'efforçoit de les déprécier; et il n'en est pas une dont le succès n'ait été constaté par des réimpressions multipliées, et, plusieurs d'entre elles, par des traductions en diverses langues.

Réintégré dans ses fonctions de professeur au Collége de France, Delille entra enfin à l'Institut. Le jour où il y parut en séance publique fut pour lui un véritable triomphe, qui s'est renouvelé chaque fois qu'il s'y est montré. Il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir, avec ces marques touchantes de l'estime et de l'admiration de ses contemporains, les faveurs d'une cour jalouse de le compter au nombre de ses partisans; mais l'inébranlable fermeté de sentiments qui l'avoit fait braver les menaces de la terreur, le fit résister aux séductions du pouvoir impérial, et rien ne put le décider à consacrer à la gloire de Napoléon les accents d'une lyre qu'il avoit vouée à retracer les malheurs de ses anciens maîtres.

Cependant les infirmités de Delille s'accroissoient : il étoit aveugle; mais les soins assidus de sa compagne, et ceux de ses amis, lui déroboient l'ennui de cette cruelle cécité. Chaque jour se rassembloit autour de lui un cercle de littérateurs et d'artistes distingués, de femmes charmantes qui s'empressoient à lui plaire et à lui offrir toutes les délices de la plus franche amitié. On sait avec quelle ingénieuse adresse ce cercle aimable se prêtoit à l'entourer de toutes les jouissances auxquelles il avoit attaché du prix dans sa jeunesse : témoin ce dîner charmant qu'il crut faire au *Cadran Bleu*, pour lequel il avoit une prédilection particulière, et qu'il fit au faubourg Saint-Germain, chez un de ses amis, où s'étoient réunis d'avance plusieurs membres de l'Académie, des gens de

lettres, des artistes célèbres, des femmes aimables et l'élite des premiers théâtres de la capitale, qui, tous, s'étoient distribué différents rôles pour amuser l'honorable vieillard, lui rendre hommage, et lui retracer l'une de ces scènes populaires auxquelles il se plaisoit tant autrefois à assister au boulevart du Temple.

Cette scène, que la plume élégante de M. Bouilly a retracée de la manière la plus touchante, produisit sur Delille une si complète illusion, les rôles furent joués avec un ensemble, une gaîté, une précision si parfaite, qu'en reconnoissant son erreur, il doutoit encore qu'il ne fût pas à son cher *Cadran Bleu;* mais enfin désabusé par l'aveu même des acteurs, et ne pouvant plus résister aux diverses émotions qui remplissoient son ame, il s'écria, se laissant aller dans les bras de ses amis : « Ah ! comment exprimer ce que j'éprouve ?... Quoi, tant de monde pour amuser un pauvre vieillard !... Ce n'est qu'en France que l'on peut inventer une scène aussi délicieuse; ce n'est que dans sa patrie que l'on peut recevoir de si touchants hommages... Mes amis, mes confrères, hommes aimables, artistes célèbres qui m'entourez, et vous, femmes charmantes, que je sens près de moi, et que je crois voir encore, puissiez-vous tous partager mon ivresse !... Ah ! quand je ne serai plus, vous aurez le droit de vous dire : *Nous avons prolongé la vie du poëte-aveugle; c'est parmi nous que Delille passa le plus beau jour de sa vie.* »

Les heureuses qualités qui avoient attiré à Delille des amis si empressés ne s'altérèrent point dans ses dernières années, et, malgré l'affoiblissement progressif de sa santé, il continua à cultiver les muses. Le poëme de *la Conversation*, qui parut en 1812, et qui révéla dans l'auteur un nouveau genre de talent, celui de saisir et de peindre les travers de la société avec la justesse et la finesse caustique de La Bruyère, est le dernier ouvrage qu'il ait publié, mais non le dernier auquel il travailla : il s'occupoit d'un poëme sur la vieillesse, disant quelquefois à ses amis qu'il n'étoit que trop *plein de son sujet*, lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à l'amitié, le 1er mai 1813, à l'âge de 75 ans.

Les plus grands honneurs furent prodigués à ses restes. Son corps, embaumé et injecté, resta, durant plusieurs jours, exposé sur un lit de parade, dans une des salles du Collége de France. L'Institut en corps, l'Université, et tout ce que la capitale avoit de savants, d'hommes de lettres et d'artistes distingués, assistèrent à ses funérailles. Ses élèves, parmi lesquels se trouvoient des maîtres, portèrent son cercueil et payèrent à sa mémoire, dans plusieurs discours éloquents, le tribut de leur douleur et de leur admiration.

Delille avoit donné, dans l'épître dédicatoire de son poëme de *l'Imagination*, l'idée du modeste monument où il désiroit que reposât un jour sa dépouille mortelle :

Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
 C'est de dormir au bord d'un clair ruisseau,
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau :
Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte :
Que la religion y répande l'eau sainte;
Et que de notre foi le signe glorieux,
Où s'immola pour nous le rédempteur du monde,
M'assure, en sommeillant dans cette nuit profonde,
  De mon réveil victorieux.

La veuve du poëte-chrétien a rempli ces pieuses intentions aussi fidèlement que les circonstances locales le permettoient, en lui faisant élever, au cimetière du P. La Chaise, un mausolée où se trouve pour toute inscription : JACQUES DELILLE. Ces mots sont à eux seuls un grand éloge; car, en même temps qu'ils nous rappellent le souvenir d'une perte immense pour les lettres, ils retracent à notre pensée cette longue suite de travaux qui n'a fatigué que l'envie, et qui portera le nom de Jacques Delille à la postérité.

Aucun poëte, en effet, ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, n'a laissé un plus grand nombre de vers et de beaux vers. S'il a souvent négligé l'invention et la régularité dans la conception et l'ensemble de ses poëmes, aucun écrivain n'a montré plus d'esprit et de goût, un sentiment plus exquis des mystères de notre versification, une connoissance plus approfondie des ressources de notre style poétique : personne n'a possédé à un plus haut degré l'art d'ennoblir les mots par leur emploi, de donner à ses idées un coloris plus brillant, à la langue une harmonie plus soutenue, et personne enfin n'a su répandre plus d'intérêt, de grace et de richesses dans les details.

Sous le rapport des qualités sociales, ce poëte n'a pas moins de droits à notre estime et à nos eloges : l'urbanité, la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, la gaîté, le charme inimitable de sa conversation, lui attirèrent autant d'amis qu'il y eut de gens distingués à portée de le connoître. « Il racontoit avec grace, dit M. Duviquet, s'exprimoit avec feu, ne parloit de lui qu'en reculant devant les provocations les plus pressantes, comme Horace ne récitoit ses vers que lorsqu'il s'y voyoit obligé par la reconnoissance ou par l'amitié. Frondoit-il un ridicule, ce qui lui arrivoit assez souvent, il regardoit autour de lui, et si le trait prêt à partir pouvoit atteindre même indirectement une personne de l'assemblée, il le retenoit dans sa main, ou le laissoit tomber à terre. Un caractère aussi liant et aussi aimable le faisoit rechercher dans les premières sociétés de la capitale; il y portoit l'enjouement et la naïveté d'un enfant; galant et respectueux auprès des dames; libre, mais sans morgue et avec décence, auprès des grands; applaudissant aux succès, je ne dirai pas de ses rivaux (depuis la mort de Voltaire il n'en avoit plus), mais de ses confrères; sûr de sa supériorité, parce qu'il avoit trop d'esprit pour la méconnoître, et trop aussi pour ne pas affecter de l'ignorer; comme il savoit se taire, et que sa présence ne gênoit point les parleurs, il observoit en souriant, prenoit ses notes de mémoire, et le soir, rentré chez lui, les confioit à ses tablettes. »

Si nous joignons à ce portrait celui que l'on attribue à sa veuve elle-même, nous aurons une idée plus complète encore du caractère de l'homme célèbre qui a laissé dans la mémoire de ses amis de si doux souvenirs. « Delille faisoit remarquer, dit-elle, une grande conformité entre le caractère de ses écrits et sa physionomie : ils avoient de la noblesse, de la simplicité, de l'élévation, de l'esprit, de la franchise, de la gaîté et de la mélancolie. Mais c'étoit dans ses regards qu'il falloit chercher sa physionomie tout entière. Ils étoient si expressifs, qu'on ne vouloit plus croire à leur extrême foiblesse, lorsque la conversation animoit ses yeux, et qu'ils animoient la conversation. « Laissez-moi le voir, disoit une femme à quelqu'un qui s'étoit placé devant elle dans une société nombreuse où il lisoit un poëme : quand je ne le vois pas, je ne l'entends plus. »

« Sa sensibilité le rendoit fidèle, non-seulement à ses amis, mais aux personnes qui l'intéressoient, aux lieux mêmes qu'il avoit habités. Ses ouvrages sont pleins de ses premiers souvenirs. Le commentaire de ses vers étoit toujours dans son cœur... Il sembloit n'avoir aucune mémoire pour les choses de vanité; et, quand il parloit de lui, il oublioit toujours les moments les plus brillants de sa gloire... Ses ouvrages l'occupoient beaucoup; il aimoit le travail; il détestoit la publicité. S'il fût né avec un peu de fortune, il n'eût rien fait imprimer de son vivant. Il donnoit des preuves de foiblesse dans les petites occasions; il étoit sublime dans les grands événements. Son ame sembloit appartenir tour-à-tour à la gaîté, à la mélancolie; l'une se répandoit dans sa conversation, l'autre dans ses ouvrages. Ses entretiens avoient de la grace, parce que, toujours naturel et simple, il ignoroit l'affectation qui la détruit. En général, il régnoit un grand accord entre son esprit et son cœur; il n'auroit pu se peindre, il ne se connoissait pas. Il n'exprimoit jamais que ce qu'il avoit éprouvé ou senti. Quoi qu'en aient dit des détracteurs injustes, j'ai vu souvent ses larmes suivre ou précéder les vers qu'il me dictoit. L'envie de plaire, chez lui, ressembloit à la vertu; inspiré par sa bienveillance naturelle, il faisoit pour sa société ordinaire les mêmes frais que pour les cercles les plus nombreux. De toutes les vertus qui composoient son caractère, la reconnoissance étoit celle qu'il cultivoit le plus soigneusement. L'ingratitude lui sembloit le plus hideux des vices. Il aimoit beaucoup; il aimoit d'être aimé. Il ne regrettoit point la perte de sa fortune; mais il pleuroit amèrement celle de ses amis. »

Les ouvrages de Delille ont été publiés dans l'ordre suivant : *les Géorgiques de Virgile, traduites en vers français*, Paris, 1769, in-12, 1782 et 1785, 1809 dans tous les formats, avec des notes et des variantes; *les Jardins*, ou *l'Art d'embellir les Paysages*, 1780; ce poëme en quatre chants eut un grand nombre d'éditions successives : il fut réimprimé à Londres en 1800, et à Paris en 1802; *l'Homme des Champs*, ou *les Géorgiques françaises*, 1800, a été traduit en vers latins

avec le texte en regard, par M. Dubois, 1808, in-18; *Poésies fugitives*, 1802 : le recueil publié sous le titre de *Poésies diverses*, an IX, 1801, in-12 et in-18, a été désavoué par Delille; *Dithyrambe sur l'Immortalité de l'ame*, *suivi du passage du Saint-Gothard*, poëme traduit de l'anglais, de madame la duchesse Devonshire, 1802; *la Pitié*, poëme en quatre chants, Londres et Paris, 1803 : ce poëme a été tronqué dans la première édition qui parut en France; une édition complète, faite en même temps, fut saisie par la police, et l'un des éditeurs fut emprisonné; *l'Énéide de Virgile, traduite en vers français*, 1805; *l'Imagination*, poëme en huit chants, 1806; *les Trois Règnes de la Nature*, 1809; *la Conversation*, 1812. Les *Œuvres complètes* de Delille ont été publiées en 17 volumes in-8°, Paris, 1816, et en 16 volumes in-8°, Paris, 1824.

MM. Regnaud de Saint-Jean d'Angely, Arnault et Delambre, ont prononcé l'éloge funèbre de Delille sur sa tombe. M. Campenon, son successeur à l'Institut, lui a payé un juste tribut d'éloges, ainsi que M. Tissot, qui l'a remplacé dans la chaire de poésie latine, au Collége de France.

FIN DE LA NOTICE.

LES JARDINS,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

PRÉFACE.

Plusieurs personnes d'un grand mérite ont écrit en prose sur les jardins. L'auteur de ce poëme leur a emprunté quelques préceptes, et même quelques descriptions : dans plusieurs endroits, il a eu le bonheur de se rencontrer avec elles ; car son poëme a été commencé avant que leurs ouvrages parussent. Il ne dissimulera pas que c'est avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impression cet ouvrage, trop attendu, et sur-tout trop loué. L'indulgence extrême de ceux qui l'ont entendu lui est un garant trop sûr de la rigueur de ceux qui le liront.

Ce poëme d'ailleurs a un très grand inconvénient, celui d'être un poëme didactique. Ce genre est nécessairement un peu froid, et doit le paroître encore davantage à une nation qui ne supporte guère, comme on l'a souvent remarqué, que les vers composés pour le théâtre, et qui sont la peinture des passions ou des ridicules. Peu de personnes, je dirois même peu de gens de lettres, lisent les *Géorgiques* de Virgile ; et tous ceux qui connoissent la langue latine savent par cœur le quatrième livre de l'*Énéide*.

Dans le premier de ces deux poëmes, le poëte paroît regretter que les bornes de son sujet ne lui permettent pas de chanter les jardins. Après avoir lutté long-temps contre les détails un peu ingrats de la culture générale des champs, il semble desirer de se reposer sur des objets plus riants ; mais, resserré dans les limites de son sujet, il s'en est dédommagé par une esquisse rapide et charmante des jardins, et par ce touchant épisode d'un vieillard heureux dans son petit enclos cultivé par ses mains.

Ce que le poëte romain regrettoit de ne pouvoir faire, le P. Rapin l'a exécuté : il a écrit, dans la langue et quelquefois dans le style de Virgile, un poëme en quatre chants sur les jardins, qui eut un grand succès dans un temps où on lisoit encore les vers latins modernes. Son ouvrage n'est pas sans élégance ; mais on y desireroit plus de précision et des épisodes plus heureux.

Le plan de son poëme manque d'ailleurs d'intérêt et de variété. Un chant tout entier est consacré aux eaux, un aux arbres, un aux fleurs. On devine d'avance ce long catalogue et cette énumération fastidieuse qui appartient plus à un botaniste qu'à un poëte ; et cette marche méthodique, qui seroit un mérite dans un traité en prose, est un très grand défaut dans un ouvrage en vers, où l'esprit demande qu'on le mène par des routes un peu détournées, et qu'on lui présente des objets inattendus.

De plus, il a chanté les jardins du genre régulier ; et la monotonie attachée à la grande régularité a passé du sujet dans le poëme. L'imagination, naturellement amie de la liberté, tantôt se promène péniblement dans les dessins contournés d'un parterre, tantôt va expirer au bout d'une longue allée droite. Par-tout elle regrette la beauté un peu désordonnée, et la piquante irrégularité de la nature.

Enfin, il n'a traité que la partie mécanique de l'art des jardins : il a entièrement oublié la partie la plus essentielle, celle qui cherche dans nos sensations, dans nos sentiments, la source des plaisirs que nous causent les scènes champêtres et les beautés de la nature perfectionnées par l'art. En un mot, ses jardins sont ceux de l'architecte ; les autres sont ceux du philosophe, du peintre et du poëte.

Ce genre a beaucoup gagné depuis quelques années ; et, si c'est encore un effet de la mode, il faut lui rendre grace. L'art des jardins, qu'on pourroit appeler le luxe de l'agriculture, me paroît un des amusements les plus convenables, je dirois presque les plus vertueux, des personnes riches. Comme culture, il les ramène à l'innocence des occupations champêtres ; comme décoration, il favorise sans danger ce goût de dépenses qui suit les grandes fortunes ; enfin il

a, pour cette classe d'hommes, le double avantage de tenir à-la-fois aux goûts de la ville et à ceux de la campagne.

Ce plaisir des particuliers s'est trouvé joint à l'utilité publique: il a fait aimer aux personnes opulentes le séjour de leurs terres. L'argent, qui auroit entretenu les artisans du luxe, va nourrir les cultivateurs; et la richesse retourne à sa véritable source. De plus, la culture s'est enrichie d'une foule de plantes ou d'arbres étrangers ajoutés aux productions de notre sol, et cela vaut bien tout le marbre que nos jardins ont perdu.

Heureux, si ce poëme peut répandre encore davantage ces goûts simples et purs! car, comme l'auteur de ce poëme l'a dit ailleurs:

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.

Tel étoit l'avertissement mis à la tête des premières éditions de cet ouvrage. L'auteur a cru devoir y ajouter ce qui suit:

Quelques littérateurs anglais ont pensé que j'avois pris l'idée et plusieurs détails de ce poëme dans celui qu'a composé sur le même sujet M. Mason, digne ami de Gray. C'est avec plaisir que je rends justice à quantité de beaux vers qui distinguent cet ouvrage; mais je déclare que, long-temps avant d'avoir lu le poëme de M. Mason, j'avois composé le mien, et que je l'avois récité dans plusieurs séances publiques de l'Académie française et du Collége royal, auxquels j'avois l'honneur d'appartenir.

Cette nouvelle édition a été retardée par des obstacles imprévus dont le détail est inutile. La foiblesse de mes yeux et de mes moyens m'ayant empêché de visiter, comme je me l'étois promis, les plus beaux jardins de l'Angleterre, je n'en ai cité qu'un petit nombre, célèbres par leur beauté ou par les souvenirs qu'ils rappellent: tels sont Bleinheim, Stow, et le jardin de Pope, si heureux d'appartenir à un homme plein de goût, qui, en conservant religieusement la demeure et les jardins de ce grand poëte, rend à sa mémoire l'hommage à-la-fois le plus simple et le plus honorable. Les premiers monuments d'un écrivain fameux sont la maison qu'il a bâtie, les jardins qu'il a plantés, la bibliothèque qu'il a formée: c'est là, si l'on croyoit encore aux ombres, qu'il faudroit chercher la sienne.

Je ne dois pas oublier d'avertir que, ce poëme ayant été publié en 1782, cette époque, à laquelle se rapportent des morceaux les plus distingués de l'ouvrage, m'a imposé la loi de ne rien admettre qui lui fût postérieur dans les additions que j'y ai faites. Ainsi, quand j'ai parlé des jardins d'Allemagne, tout ce que j'en ai dit a dû s'y rapporter. Je ne me suis permis que deux exceptions à cette unité d'époque: l'une dans l'épisode des religieux de la Trappe; l'autre dans quelques vers sur le charmant jardin de la Colline. J'ai usé, dans ces deux passages, de ce privilége d'esprit prophétique qu'on attribuoit autrefois aux poëtes, et j'ai présenté les faits qu'ils rappellent, non comme avenus, mais comme pouvant arriver; et par-là l'unité d'époque se trouve conservée autant qu'elle pouvoit l'être.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter la réponse que j'ai faite, dans la préface de *l'Homme des Champs*, à M. de Maistre, qui a regardé comme peu intéressant le sujet du poëme des Jardins. Cette allégation est tellement importante, que je ne dois pas perdre l'occasion de reproduire les réflexions qu'elle a occasionées. M. de Maistre veut-il dire que ce genre de poésie ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poésie? Je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt? Eh quoi! cet art charmant, le plus doux, le plus naturel et le plus vertueux de tous, cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux-mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme, ce doux et brillant emploi de la richesse des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, seroit sans intérêt! Milton, Le Tasse, Homère, ne pensoient pas ainsi, lorsque, dans leurs poëmes immortels, ils épuisoient sur ce sujet les trésors de leur imagination. Ces morceaux, lorsqu'on les lit, retrouvent ou réveillent dans nos cœurs le besoin des plaisirs simples et naturels. Virgile, dans ses *Géorgiques*, a fait d'un vieillard qui cultive, au bord du Galèse, le plus modeste des jardins, un épisode charmant, qui ne manque jamais son effet sur les bons esprits et les ames sensibles aux véritables beautés de l'art et de la nature.

Ajoutons qu'il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt, celui du sujet, et celui de la composition. C'est dans les poëmes du genre de celui que je donne au public, que doit se trouver au plus haut degré l'intérêt de la composition. Là, vous n'offrez au lecteur ni une action qui excite vivement la curiosité, ni des passions qui ébranlent fortement l'ame. Il faut donc suppléer cet intérêt par les détails les plus soignés, et par les agréments du style le plus brillant et le plus pur. C'est là qu'il faut que la justesse des idées, la vivacité du coloris, l'abondance des images, le charme de la variété, l'adresse des contrastes, une harmonie

enchanteresse, une élégance soutenue, attachent et réveillent continuellement le lecteur; mais ce mérite demande l'organisation la plus heureuse, le goût le plus exquis, le travail le plus opiniâtre : aussi les chefs-d'œuvre en ce genre sont-ils rares. L'Europe compte deux cents bonnes tragédies : les *Géorgiques* et le poëme de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monuments du second genre; et, tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poëmes; et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire, en nous conservant ces chefs-d'œuvre. Parmi les modernes nous ne connoissons guère que les deux poëmes des *Saisons*, anglois et françois, l'*Art poétique* de Boileau, et l'admirable *Essai sur l'Homme*, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre de poésie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition : il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche et sa chasse. Quel rapport, bon Dieu! entre la chanson informe de ce sauvage, et le talent de l'homme qui sait voir les beautés de la nature avec l'œil exercé de l'observateur, et les rendre avec la palette de l'imagination; les peindre tantôt avec les couleurs les plus riches, tantôt avec les nuances les plus fines; saisir cette correspondance secrète, mais éternelle, qui existe entre la nature physique et la nature morale, entre les sensations de l'homme et les ouvrages d'un Dieu; quelquefois sortir heureusement de son sujet par des épisodes qui s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragédie, ou jusqu'à la majesté de l'épopée! C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques, au moins rigoureuses, qu'on a faites du poëme des *Jardins*. Peut-être est-il permis, après quinze ans de silence, de chercher à détruire l'impression fâcheuse que ces critiques ont pu faire.

Les uns lui ont reproché le défaut de plan. Tout homme de goût sent d'abord qu'il étoit impossible de présenter un plan parfaitement régulier en traçant des jardins, dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1° les fleurs; 2° les vergers; 3° les eaux; 4° les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble, où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art, où il a fallu exclure les alignements, les distributions symétriques, les beautés compassées, un autre plan étoit nécessaire.

L'auteur a donc montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature, et d'employer heureusement les riches matériaux de la décoration pittoresque des jardins irréguliers; de changer les paysages en tableaux; avec quel soin il faut choisir l'emplacement et le site, profiter de ses avantages, corriger ses inconvénients; ce qui, dans la nature, se prête ou résiste à l'imitation; enfin, la distinction des différents genres de jardins et de paysages, des jardins libres et des jardins réguliers.

Après ces leçons générales viennent les différentes parties de la composition pittoresque des jardins: ainsi le second chant a tout entier pour objet les plantations, la partie la plus importante du paysage, et la beauté des perspectives et des vues étrangères qui dépendent de l'artifice des plantations.

Le troisième renferme des objets dont chacun n'auroit pu remplir un chant, sans tomber dans la stérilité et la monotonie: tels sont les gazons, les fleurs, les rochers et les eaux.

Le quatrième chant enfin contient la distribution des différentes scènes majestueuses ou touchantes, voluptueuses ou sévères, mélancoliques ou riantes; l'artifice avec lequel doivent être tracés les sentiers qui y conduisent; enfin ce que les autres arts, et particulièrement l'agriculture et la sculpture, peuvent ajouter à l'art des paysages. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, sans que l'auteur se le soit proposé, ce plan, accusé de désordre, se trouve être parfaitement le même que celui de l'*Art poétique*, si vanté pour sa régularité. En effet, Boileau, dans son premier chant, traite des talents du poëte et des règles générales de la poésie; dans le second et le troisième, des différents genres de poésie, de l'idylle, de l'ode, de la tragédie, de l'épopée, etc., en donnant, comme j'ai eu soin de le faire, à chaque objet une étendue proportionnée à son importance; enfin le quatrième chant a pour objet la conduite et les mœurs du poëte, et le but moral de la poésie.

Des critiques plus sévères encore ont reproché à ce poëme le défaut de sensibilité. Je remarquerai d'abord que plusieurs poëtes ont été cités comme sensibles pour en avoir imité différents morceaux. Des personnes plus indulgentes ont cru trouver de la sensibilité dans les regrets que le poëte a donnés à la destruction de l'ancien parc de Versailles, auquel il a rattaché les souvenirs de tout ce qu'offroit de

plus touchant et de plus majestueux un siècle à jamais mémorable; dans la peinture des impressions que fait sur nous l'aspect des ruines, morceau alors absolument neuf dans la poésie française, et plusieurs fois imité depuis en prose et en vers; elles ont cru en trouver dans la peinture de la mélancolie, naturellement amenée par celle de la dégradation de la nature vers la fin de l'automne; elles ont cru en trouver dans cette plantation sentimentale qui a su faire des arbres, jusqu'alors sans vie et pour ainsi dire sans mémoire, des monuments d'amour, d'amitié, du retour d'un ami, de la naissance d'un fils, idée également neuve à l'époque où le poëme des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains; elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook; elles en ont trouvé enfin dans l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant au milieu des pompes de Paris les beautés simples des lieux qui l'avoient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout-à-coup à ses yeux dans le jardin du Roi, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs, il est deux espèces de sensibilité: l'une nous attendrit sur le malheur de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes: voilà la seule sensibilité que veulent reconnoître plusieurs écrivains. Il en est une beaucoup plus rare et non moins précieuse: c'est celle qui se répand, comme la vie, sur toutes les parties d'un ouvrage; qui doit rendre intéressantes les choses les plus étrangères à l'homme; qui nous intéresse au destin, au bonheur, à la mort d'un animal, et même d'une plante; aux lieux que l'on a habités, où l'on a été élevé, qui ont été témoins de nos peines ou de nos plaisirs, à l'aspect mélancolique des ruines. C'est elle qui inspiroit Virgile, lorsque, dans la description d'une peste qui moissonnoit tous les animaux, il nous attendrit presque également, et sur le taureau qui pleure la mort de son frère et de son compagnon de travail, et sur le laboureur qui laisse en soupirant ses travaux imparfaits.

C'est elle encore qui l'inspire, lorsqu'au sujet d'un jeune arbuste qui prodigue imprudemment la luxuriance prématurée de son jeune feuillage, il demande grace au fer pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parcequ'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte, qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourroit pas écrire six lignes de ce genre.

Des personnes, d'ailleurs très estimables, ont fait à ce poëme un reproche peut-être encore plus sérieux; c'est de n'avoir été écrit que pour les riches. Ainsi l'on s'est armé contre cet ouvrage de l'intérêt qu'inspire la pauvreté, et l'on a prétendu que l'auteur avait donné des préceptes inexécutables pour elle. S'il s'agit de la pauvreté absolue, elle a autre chose à faire que d'embellir des paysages: s'il s'agit de la médiocrité, je répondrai que j'ai vu des jardins charmants du genre que je recommande, dont la dépense étoit très inférieure à celle qu'ont nécessitée des jardins beaucoup plus magnifiques et moins agréables. La plus grande partie de ces préceptes, ayant pour objet le plus heureux emploi des beautés de la nature, peut être exécutée avec les moyens les plus médiocres, lorsque la situation et les accidents du paysage favorisent le goût du propriétaire. D'ailleurs, comment peut-on imaginer qu'un poëte, pour qui la campagne a eu tant d'attraits qu'elle a été l'objet de ses trois premiers ouvrages, ait dédaigné les hommes utiles à qui l'on doit ses richesses? Il suffiroit, pour toute réponse, de citer ces vers du premier chant:

Mais ce grand art exige un artiste qui pense,
Prodigue de génie et non pas de dépense.

On m'a accusé aussi d'avoir exigé du décorateur des jardins l'imitation des grands effets de la nature, et particulièrement des montagnes, et l'on a oublié que j'ai dit, en parlant des montagnes factices:

Un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.

A l'égard des rochers, on trouvera ma réponse dans ces vers:

Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

S'il s'agit de ce qu'on appelle des bâtiments ou des *fabriques*, le grand luxe des jardins d'aujourd'hui, on peut se rappeler les vers suivants:

Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode;
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.

J'avois également proscrit une manie plus ridicule, celle des ruines factices, en disant:

Mais loin ces monuments dont la ruine feinte

Imite mal du temps l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces débris d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette cour gothique
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique;
Simulacre hideux, artifice grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les graces du jeune âge.

Pour ce qui regarde les ruines véritables, on sait qu'il n'y a qu'à laisser faire au temps, qui les dessine et qui les perfectionne mieux que tous les efforts de l'art.

Enfin, la manie dispendieuse des fleurs et de la propriété exclusive des plus rares a trouvé une leçon dans ces vers:

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond d'un cabinet s'enferme avec sa fleur;
Pour voir sa renoncule, avant l'aube s'éveille;
D'une anémone unique adore la merveille;
Et, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre :
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.

Je pourrois donc appliquer à ces critiques qui ont prétendu être d'un avis différent du mien, en disant en prose ce que j'ai dit en vers, ce vers heureux de l'épître sur les Disputes:

Soutenant contre vous ce que vous avez dit.

Mais si j'ai dû proscrire les fantaisies coûteuses et de mauvais goût, je n'ai pas dû exclure ce que la richesse peut ajouter à la décoration des jardins, pourvu qu'on l'emploie avec goût et avec sobriété. J'ai donc donné des préceptes pour les fortunes médiocres comme pour les grandes; et j'ai laissé à tout le monde le droit de faire un jardin agréable, sans statue, sans fabrique, et sans tout ce luxe qui n'est point à la portée de la médiocrité, mais qui donne à l'opulence la facilité d'employer les artistes d'une manière utile pour eux, et honorable pour elle.

Enfin, vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonaises, italiennes, deux anglaises, en vers, répondent suffisamment aux critiques les plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites: il a corrigé ces défauts dans cette édition, qu'il a augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressants, qui donneront un nouveau prix à son ouvrage. C'est sur-tout pour annoncer cette édition avec quelque avantage, qu'il a tâché de réfuter les critiques trop rigoureuses que ce poëme a essuyées.

On a vu que, dans la préface de *l'Homme des Champs*, j'avois déja réfuté quelques unes de ces critiques: qu'il me soit permis de répondre aux principales objections que l'on a faites sur cette nouvelle production.

On m'a reproché, comme une chose fort grave, de n'avoir pas annoncé dans les premiers vers le plan de cet ouvrage. On pourroit réfuter d'un mot cette critique, en observant que le législateur de la poésie française, dans le plus régulier et le plus justement célèbre des poëmes didactiques, n'a présenté aucun plan. Cette autorité est tellement respectable que je n'en connois pas qu'on puisse lui opposer: mais, ce qui est bien plus extraordinaire, c'est que des censeurs plus sévères encore ont prétendu que ce plan n'existoit pas, parcequ'il n'étoit pas annoncé. Je me crois donc obligé de rappeler ici que le poëme a pour objet, 1° l'art de se rendre heureux à la campagne, et de répandre le bonheur autour de soi par tous les moyens possibles; 2° de cultiver la campagne de cette culture que j'ai appelée merveilleuse, et qui s'élève au-dessus de la routine ordinaire; 3° de voir la campagne et les phénomènes de la nature avec des yeux observateurs; 4° enfin de répandre et d'entretenir le goût de ces occupations et de ces plaisirs champêtres en les peignant d'une manière intéressante. Ainsi le sage, l'agriculteur, le naturaliste, le paysagiste, sont les quatre divisions de ce poëme. Cette seule exposition doit suffire à ceux qu'il n'est pas impossible de contenter.

On a prétendu que ces divisions ne tenoient pas essentiellement les unes aux autres. Si on a voulu dire que chacune pouvoit être traitée séparément, on a eu raison, sans rien prouver contre le plan de l'auteur. Virgile auroit pu faire un poëme sur les vignes, un autre sur les moissons, d'autres encore sur les vergers et sur les abeilles. Quoique ces objets puissent se séparer, cela ne prouve point qu'il ait eu tort de les réunir dans ses Géorgiques.

C'est sur-tout du quatrième chant que l'on a dit qu'il étoit étranger à l'ouvrage: mais, quand on a intitulé un poëme *l'Homme des Champs*, on a le droit d'y rassembler tout ce que le titre peut admettre; et le poëte champêtre ne devoit pas y être oublié. Si j'avois omis cette dernière partie, n'entendez-vous pas les critiques s'écrier: Quoi! vous parlez de l'art de se rendre heureux dans les champs, d'en perfectionner la culture, d'en observer les beautés et les richesses, et vous oubliez celui de les chanter! vous oubliez les Virgile, les Thompson, les Gesner, qui ont fait des peintures si intéressantes et si délicieuses, que sans elles il sembleroit manquer quelque chose à la nature! C'est faire injure à-la-fois à la campagne et à la poésie.

Au lieu de multiplier ainsi ces sortes de critiques dont je crois avoir prouvé l'injustice

sans être aigri contre leurs auteurs, peut-être eût-il été plus équitable et plus naturel de remarquer que tous les chants de ce poëme sont parfaitement distincts les uns des autres, et que le sujet en est absolument neuf dans toutes les langues, et particulièrement dans la nôtre.

Au reste, je ne suis pas étonné de la sévérité avec laquelle cet ouvrage a été traité par une partie de la société. On sait que les derniers ouvrages d'un auteur sont toujours l'objet de la critique; mais, par une sorte de compensation, les premiers obtiennent alors un degré d'estime qu'on leur avoit refusé à leur première apparition. Ce n'est point un effet de la justice ni de la bienveillance ; c'est la malveillance au contraire qui, des premiers ouvrages d'un écrivain, fait les accusateurs des derniers. Il semble que, dans l'empire des lettres, les premières productions naissent déshéritées, jusqu'à ce qu'un nouvel ouvrage leur ait rendu leur droit d'aînesse. Lorsque la traduction des *Géorgiques* parut, elle fut accueillie par une foule de critiques. La publication du poëme des *Jardins* rendit à cet ouvrage une estime qu'on ne lui accordoit que pour la refuser au poëme qui le suivit. L'envie aime à trouver la dégénération et l'affoiblissement du talent dans les nouveaux écrits d'un auteur qui a quelque célébrité. *L'Homme des Champs*, à son tour, valut au poëme qui l'avoit précédé cette sorte d'indulgence malveillante. Lui-même a besoin d'être suivi d'un autre ouvrage, condamné par sa nouveauté à réunir sur lui toute la sévérité des critiques.

On a souvent observé qu'un des grands malheurs de la littérature et de ceux qui la cultivent, c'est l'animosité qui marche toujours à leur suite. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on la rencontre le plus souvent dans ceux qui courent la même carrière. Malheur à ceux dont l'imagination peut descendre des objets les plus élevés aux tracas des petites passions indignes d'un homme de lettres! je crois voir ces mouches brillantes de toutes les couleurs de la lumière, qui, après s'être jouées aux rayons du soleil, descendent dans la fange, et salissent elles-mêmes tout ce qu'elles touchent. L'abeille ne fait que de la cire et du miel, et ne se repose que sur des fleurs.

Au reste, si l'on a pu diminuer le foible mérite de cet ouvrage, on n'a pu me priver du plaisir extrême que j'ai goûté en le composant. Mon imagination, entourée de tout ce que la nature a de plus doux, de plus brillant et de plus riche, s'est reposée avec délices sur les idées consolantes qu'elle inspire. Voilà la jouissance que tout le monde m'envie, et la seule qu'on ne puisse m'ôter.

On pardonnera cette justification de *l'Homme des Champs* au souvenir des ressources et des consolations que je lui ai dues dans l'adversité. La plupart des autres arts, qui se montrent comme un luxe et un amusement, se présentent dans un jour de malheur avec moins de décence. La poésie est amusante dans les temps de prospérité, vertueuse dans les temps de dépravation, et consolante dans les temps de tyrannie; d'ailleurs à ces époques malheureuses, des distractions ordinaires ne suffisent pas; il faut des occupations passionnées qui s'emparent fortement des facultés de l'esprit et de l'ame: la poésie a cet avantage; elle a encore celui de s'élever par les charmes de l'imagination au-dessus des scènes de la vie ordinaire, et du spectacle affligeant d'un siècle dépravé: elle crée à son gré d'autres mondes, en choisit les habitants, et place cette population imaginaire, ces meilleurs mondes entre elle et le malheur ou le crime; sur-tout elle ramène ceux qui la cultivent dans la solitude et la retraite, les asyles les plus sûrs contre la tyrannie: c'est là seulement qu'on peut retenir quelques restes de liberté, et qu'on peut du moins espérer l'oubli. Ce moyen n'a pas toujours réussi: à l'époque horrible dont je parle, l'obscurité et la solitude elle-même avoient leurs dangers. Mais mon existence dépose en leur faveur; et c'est aux délices inexprimables de la poésie que je dois le goût de la vie retirée à laquelle je suis tant redevable. Cet art charmant avoit été mon amusement: il est devenu ma consolation et mon asile.

Je ne puis finir ces observations sans remercier M. David *, qui, sans avoir aucune liaison avec moi, m'a dédommagé de la sévérité des critiques par les réponses pleines de goût, d'esprit et d'élégance qu'il a bien voulu y faire. De nombreuses éditions sont venues à l'appui du jugement qu'il a porté de cet ouvrage, et cette réponse est d'un genre à ne pouvoir être réfutée. Je dois les mêmes remerciements à ceux qui, dans des vers charmants, ont exprimé tant d'indulgence pour mon ouvrage, et tant de bienveillance pour ma personne. C'est par le plus doux des sentiments, celui de la reconnoissance, qu'ils m'ont ramené, au moins en imagination, dans ma patrie, dont j'ai vivement senti les malheurs, et qui m'a laissé un profond souvenir de ses délices et de ses bienfaits **.

* M. David avoit imprimé, dans le *Moniteur* des années 1800 et 1801, plusieurs lettres apologétiques de *l'Homme des Champs* et des autres ouvrages de Delille.

** Delille écrivoit ceci à Londres en 1801 ; il ne revint à Paris que l'année suivante.

LES JARDINS.

CHANT PREMIER.

Le doux printemps revient et ranime à-la-fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire;
Dans les champs, dans les bois, sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'espérance et d'amour;
Qu'un autre ouvre aux grands noms les fastes de la gloire,
Sur son char foudroyant qu'il place la victoire;
Que la coupe d'Atrée ensanglante ses mains:
Flore a souri; ma voix va chanter les jardins.
Je dirai comment l'art embellit les ombrages,
L'eau, les fleurs, les gazons, et les rochers sauvages;
Des sites, des aspects sait choisir la beauté,
Donne aux scènes la vie et la variété;
Enfin l'adroit ciseau, la noble architecture,
Des chefs-d'œuvre de l'art vont parer la nature.
Toi donc qui, mariant la grace à la vigueur,
Sais du chant didactique animer la langueur,
O muse! si jadis, dans les vers de Lucrèce,
Des austères leçons tu polis la rudesse;
Si par toi, sans flétrir le langage des dieux,
Son rival a chanté le soc laborieux;
Viens orner un sujet plus riche, plus fertile,
Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile [1].
N'empruntons point ici d'ornement étranger;
Viens, de mes propres fleurs mon front va s'ombrager;
Et, comme un rayon pur colore un beau nuage,
Des couleurs du sujet je teindrai mon langage.
L'art innocent et doux que célèbrent mes vers,
Remonte aux premiers jours de l'antique univers.
Dès que l'homme eut soumis les champs à la culture,
D'un heureux coin de terre il soigna la parure;
Et plus près de ses yeux il rangea sous ses lois
Des arbres favoris et des fleurs de son choix.
Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique [2]
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique [3]
Babylone éleva des jardins dans les airs.
Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers [4],
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.
La Sagesse autrefois habitoit les jardins,
Et d'un air plus riant instruisoit les humains.
Et quand les dieux offroient un Élysée aux sages,
Étoient-ce des palais? c'étoient de verts bocages;
C'étoient des prés fleuris, séjour des doux loisirs,
Où d'une longue paix ils goûtoient les plaisirs.
Ouvrons donc, il est temps, ma carrière nouvelle,
Philippe m'encourage et mon sujet m'appelle [5].
Pour embellir les champs simples dans leurs attraits,
Gardez-vous d'insulter la nature à grands frais.
Ce noble emploi demande un artiste qui pense,
Prodigue de génie et non pas de dépense.
Moins pompeux qu'élégant, moins décoré que beau,
Un jardin, à mes yeux, est un vaste tableau.
Soyez peintre. Les champs, leurs nuances sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre,
Les heures, les saisons variant tour-à-tour
Le cercle de l'année et le cercle du jour,
Et des prés émaillés les riches broderies,
Et des riants coteaux les vertes draperies,
Les arbres, les rochers, et les eaux et les fleurs,
Ce sont là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs:
La nature est à vous; et votre main féconde
Dispose, pour créer, des éléments du monde.
Mais avant de planter, avant que du terrain
Votre bêche imprudente ait entamé le sein,
Pour donner aux jardins une forme plus pure,
Observez, connoissez, imitez la nature.
N'avez-vous pas souvent, aux lieux infréquentés,
Rencontré tout-à-coup ces aspects enchantés
Qui suspendent vos pas, dont l'image chérie
Vous jette en une douce et longue rêverie?
Saisissez, s'il se peut, leurs traits les plus frappants,
Et des champs apprenez l'art de parer les champs.
Voyez aussi les lieux qu'un goût savant décore:
Dans ces tableaux choisis vous choisirez encore.
Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à-la-fois magnifique et champêtre [6],
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,
Nous plairont tour-à-tour. Tel que ce frais bouton [7]
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Graces en riant dessinèrent Montreuil [8].
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil [9],
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité [10],
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle [11],
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,

Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lis superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à sa suite.
Beau lieu, fais son bonheur! et moi, si quelque jour,
Grace à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je lui promets l'hommage:
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons;
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
  Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potsdam, de la victoire héroïque séjour,
Potsdam qui, pacifique et guerrier tour-à-tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde.
Ce fleuve, dont l'orgueil aimoit à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plans, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.
  Dans les champs des Césars, la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:
Par-tout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit, au lieu d'un jardin, parcourir un musée.
  L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial;
Toi sur-tout, Ildephonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout-à-coup, par leur morne repos
Attristent le bocage, et trompent les échos:
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,
Défioit son aïeul, et retraçoit la France.
  Le Batave à son tour, par un art courageux,
Sut changer en jardins son sol marécageux:
Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté:
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses prés les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
  Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver;
Mais l'art subjugue tout: le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux, si des méchants l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie;
Et si de Pierre un jour quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur!
  Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappants, et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés.
  Vous dirai-je quel luxe, aux rives ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes?
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les kiosks élégants, les fleurs toujours écloses;
L'empire d'Orient est l'empire des roses.
  Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage:
Là, tout plaît à nos yeux, le coteau, le vallon,
Et la belle Arcadie a mérité son nom.
  Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes!
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmants, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et tes propres trésors,
Tout enchante au-dedans, tout invite au-dehors.
Dirai-je les forêts dont tes monts se couronnent,
Ou ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Ou ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps, et rajeuni par l'âge?
  Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir peints à-la-fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante!
Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé;
Du plus loin qu'il te voit, le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour-à-tour; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature;
D'autres, enfants de l'art, ont chacun leur parure.

Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps, et trompent les hivers;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs, c'est un musée, asile studieux;
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes foibles vers peut-être obtiennent un sourire.
Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita?
Je reconnois de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnoit la Sibylle;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir;
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir.
Ses nombreux monuments enrichissent l'histoire,
Et cé temple est pour nous le temple de mémoire.
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwel;
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,
Par qui montoit vers Dieu sa prière secrète.
Ah! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs!
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images;
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte-moi dans ce temple enchanté,
Où des murs byzantins, d'un temple où le druide
Souilloit de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Écosse, et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragments, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même, en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde:
Un roc du Capitole y venge l'univers;
Mais un temple est formé de ces débris divers;
Il peint le monde entier, il orne le bocage,
Et le temps destructeur méconnoît son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance, et je découvre un débris plus sacré.
Venez ici, vous tous dont l'ame recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie;
Voyez ce mausolée, où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'Orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendants, vient pleurer sur la tombe.
Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument!
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau:
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là, vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun;
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.
Et moi, peintre des champs, moi qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom du moins, mon nom habite donc ces lieux!
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux!
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères
Viennent donc quelquefois de leurs danses légères
Animer la prairie où gît modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument!
Ah! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre!
Mes chants vous rendroient grace; et, pour une ame ten-
Quels sons harmonieux, quels accords ravissants, [dre,
De la reconnoissance égalent les accents!
Entendez donc sa voix; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.
Enfin, je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bâcon;
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent;
A leurs voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent,
Le niveau fut brisé, tout fut libre; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina les bocages.
Eh! qui pourroit compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose, dans son cours,
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des prés fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'Océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin?
Combien j'aime Parkplace, où, content d'un bocage
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste,
Et Pain'shill, si charmant dans sa beauté modeste,
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres!
Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans tes bosquets j'admire la nature,
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon, dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais;
Et, quand son goût vous prête une grace nouvelle,
Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.
J'ai dit les lieux charmants que l'art peut imiter;
Mais il est des écueils que l'art doit éviter.
L'esprit imitateur trop souvent nous abuse.
Ne prêtez point au sol les beautés qu'il refuse.
Avant tout, connoissez votre site; et du lieu
Adorez le génie, et consultez le dieu.
Ses lois impunément ne sont pas offensées.
Cependant, moins hardi qu'étrange en ses pensées,
Tous les jours, dans les champs, un artiste sans goût
Change, mêle, déplace, et dénature tout;
Et, par l'absurde choix des beautés qu'il allie,
Revient gâter en France un site d'Italie.
Ce que votre terrain adopte avec plaisir,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.

C'est mieux que la nature, et cependant c'est elle;
C'est un tableau parfait qui n'a point de modèle.
Ainsi savoient choisir les Berghems, les Poussins.
Voyez, étudiez leurs chefs-d'œuvre divins:
Et ce qu'à la campagne emprunta la peinture,
Que l'art reconnoissant le rende à la nature.
 Maintenant des terrains examinons le choix,
Et quels lieux se plairont à recevoir vos lois.
Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
Aux sites les plus beaux l'art déclaroit la guerre;
Et comblant les vallons, et rasant les coteaux,
D'un sol heureux formoit d'insipides plateaux.
Par un contraire abus, l'art, tyran des campagnes,
Aujourd'hui veut créer des vallons, des montagnes.
Évitez ces excès : vos soins infructueux
Vainement combattroient un terrain montueux;
Et dans un sol égal un humble monticule
Veut être pittoresque, et n'est que ridicule.
 Desirez-vous un lieu propice à vos travaux?
Loin des champs trop unis, des monts trop inégaux,
J'aimerois ces hauteurs où, sans orgueil, domine
Sur un riche vallon une belle colline.
Là, le terrain est doux sans insipidité,
Élevé sans roideur, sec sans aridité.
Vous marchez : l'horizon vous obéit : la terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre.
Vos sites, vos plaisirs, changent à chaque pas.
 Qu'un obscur arpenteur, armé de son compas,
Au fond d'un cabinet, d'un jardin symétrique
Confie au froid papier le plan géométrique:
Vous, venez sur les lieux. Là, le crayon en main,
Dessinez ces aspects, ces coteaux, ce lointain;
Devinez les moyens, pressentez les obstacles:
C'est des difficultés que naissent les miracles.
Le sol le plus ingrat connoîtra la beauté.
Est-il nu? que des bois parent sa nudité:
Couvert? portez la hache en ses forêts profondes:
Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes,
Changez cette onde impure; et, par d'heureux travaux,
Corrigez à-la-fois l'air, la terre et les eaux:
Aride, enfin? cherchez, sondez, fouillez encore;
L'eau, lente à se trahir, peut-être est près d'éclore.
Ainsi, d'un long effort moi-même rebuté,
Quand j'ai d'un froid détail maudit l'aridité,
Soudain un trait heureux jaillit d'un fond stérile,
Et mon vers ranimé coule enfin plus facile.
 Il est des soins plus doux, un art plus enchanteur.
C'est peu de charmer l'œil, il faut parler au cœur.
Avez-vous donc connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois,
La muette éloquence et la secrète voix?
Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux,
Unissez tous les tons pour plaire à tous les goûts.
Là, que le peintre vienne enrichir sa palette;
Que l'inspiration y trouble le poëte;
Que le sage du calme y goûte les douceurs;
L'heureux, ses souvenirs; le malheureux, ses pleurs.
 Mais l'audace est commune, et le bon sens est rare.
Au lieu d'être piquant, souvent on est bizarre.
Gardez que, mal unis, ces effets différents
Ne forment qu'un chaos de traits incohérents.
Les contradictions ne sont pas des contrastes.
 D'ailleurs, à ces tableaux il faut des toiles vastes.
N'allez pas resserrer dans des cadres étroits
Des rivières, des lacs, des montagnes, des bois.
On rit de ces jardins, absurde parodie
Des traits que jette en grand la nature hardie;
Où l'art, invraisemblable à-la-fois et grossier,
Enferme en un arpent un pays tout entier.
 Au lieu de cet amas, de ce confus mélange,
Variez les sujets, ou que leur aspect change:
Rapprochés, éloignés, entrevus, découverts,
Qu'ils offrent tour-à-tour vingt spectacles divers:
Que de l'effet qui suit l'adroite incertitude
Laisse à l'œil curieux sa douce inquiétude;
Qu'enfin les ornements avec goût soient placés,
Jamais trop imprévus, jamais trop annoncés.
 Sur-tout du mouvement : sans lui, sans sa magie,
L'esprit désoccupé retombe en léthargie;
Sans lui, sur vos champs froids mon œil glisse au hasard.
Des grands peintres encor faut-il attester l'art?
Voyez-les prodiguer de leur pinceau fertile
De mobiles objets sur la toile immobile,
L'onde qui fuit, le vent qui courbe les rameaux,
Les globes de fumée exhalés des hameaux,
Les troupeaux, les pasteurs, et leurs jeux et leur danse;
Saisissez leur secret, plantez en abondance
Ces souples arbrisseaux, et ces arbres mouvants,
Dont la tête obéit à l'haleine des vents;
Quels qu'ils soient, respectez leur flottante verdure,
Et défendez au fer d'outrager la nature.
Voyez-la dessiner ces chênes, ces ormeaux;
Voyez comment sa main, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, augmentant leur souplesse,
Des ondulations leur donna la mollesse.
Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois! courez. Que dis-je? c'en est fait:
L'acier a retranché leur cime verdoyante!
Je n'entends plus au loin sur leur tête ondoyante
Le rapide Aquilon légèrement courir,
Frémir dans leurs rameaux, s'éloigner, et mourir:
Froids, monotones, morts, du fer qui les mutile
Ils semblent avoir pris la roideur immobile.
 Vous donc, dans vos tableaux amis du mouvement,
A vos arbres laissez leur doux balancement.
Qu'en mobiles objets la perspective abonde:
Faites courir, tomber et rejaillir cette onde.
Vous voyez ces vallons et ces coteaux déserts;
Des différents troupeaux dans les sites divers,
Envoyez, répandez les peuplades nombreuses.
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,
Je vois la chèvre pendre; ici de mille agneaux
L'écho porte les cris de coteaux en coteaux.
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine,

Tandis qu'impétueux, fier, inquiet, ardent,
Cet animal guerrier qu'enfanta le trident
Déploie, en se jouant dans un gras pâturage,
Sa vigueur indomptée et sa grace sauvage.
Que j'aime et sa souplesse et son port animé!
Soit que dans le courant du fleuve accoutumé
En frissonnant il plonge, et, luttant contre l'onde,
Batte du pied le flot qui blanchit et qui gronde;
Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds;
Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,
Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,
Beau d'orgueil et d'amour, il vole à ses amantes!
Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.
  Ainsi de la nature épuisant le trésor,
Le terrain, les aspects, les eaux et les ombrages
Donnent le mouvement, la vie aux paysages.
  Voulez-vous mieux encor fixer l'œil enchanté?
Joignez au mouvement un air de liberté;
Et laissant des jardins la limite indécise,
Que l'artiste l'efface, ou du moins la déguise.
Où l'œil n'espère plus, le charme disparoît.
Aux bornes d'un beau lieu nous touchons à regret:
Bientôt il nous ennuie, et même nous irrite:
Au-delà de ces murs, importune limite,
On imagine encor de plus aimables lieux;
Et l'esprit inquiet désenchante les yeux.
  Quand, toujours guerroyant, vos gothiques ancêtres
Transformoient en champs clos leurs asiles champêtres,
Chacun dans son donjon, de murs environné,
Pour vivre sûrement, vivoit emprisonné.
Mais que fait aujourd'hui cette ennuyeuse enceinte
Que conserve l'orgueil et qu'inventa la crainte?
A ces murs qui gênoient, attristoient les regards,
Le goût préféreroit ces verdoyants remparts,
Ces murs tissus d'épine, où votre main tremblante
Cueille ou la rose inculte, ou la mûre sanglante.
  Mais les jardins bornés m'importunent encor.
Loin de ce cercle étroit prenons enfin l'essor
Vers un genre plus vaste et des formes plus belles,
Dont seul Ermenonville offre encor des modèles.
Les jardins appeloient les champs dans leur séjour;
Les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.
  Du haut de ces coteaux, de ces monts d'où la vue
D'un vaste paysage embrasse l'étendue,
La Nature au Génie a dit: « Écoute-moi:
Tu vois tous ces trésors; ces trésors sont à toi.
Dans leur pompe sauvage et leur brute richesse,
Mes travaux imparfaits implorent ton adresse. »
Elle dit. Il s'élance; il va de tous côtés
Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés;
Des vallons aux coteaux, des bois à la prairie,
Il retouche en passant le tableau qui varie;
Il sait, au gré des yeux, réunir, détacher,
Éclairer, rembrunir, découvrir ou cacher.
Il ne compose pas; il corrige, il épure,
Il achève les traits qu'ébaucha la nature.
Le front des noirs rochers a perdu sa terreur;
La forêt égayée adoucit son horreur;
Un ruisseau s'égaroit, il dirige sa course;
Il s'empare d'un lac, s'enrichit d'une source.
Il veut, et des sentiers courent de toutes parts
Chercher, saisir, lier, tous ces membres épars,
Qui, surpris, enchantés du nœud qui les rassemble,
Forment de cent détails un magnifique ensemble.
  Ces grands travaux peut-être épouvantent votre art,
Rentrez dans nos vieux parcs, et voyez d'un regard
Ces riens dispendieux, ces recherches frivoles,
Ces treillages sculptés, ces bassins, ces rigoles.
Avec bien moins de frais qu'un art minutieux
N'orna ce seul réduit qui plaît un jour aux yeux,
Vous allez embellir un paysage immense.
Tombez devant cet art, fausse magnificence;
Et qu'un jour transformée en un nouvel Éden,
La France à nos regards offre un vaste jardin.
  Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre
L'art d'avertir les yeux, et l'art de les surprendre.
Mais, avant de dicter des préceptes nouveaux,
Deux genres, dès long-temps ambitieux rivaux,
Se disputent nos vœux. L'un à nos yeux présente
D'un dessin régulier l'ordonnance imposante,
Prête aux champs des beautés qu'ils ne connoissoient pas
D'une pompe étrangère embellit leurs appas,
Donne aux arbres des lois, aux ondes des entraves,
Et, despote orgueilleux, brille entouré d'esclaves;
Son air est moins riant et plus majestueux.
L'autre, de la nature amant respectueux,
L'orne sans la farder, traite avec indulgence
Ses caprices charmants, sa noble négligence,
Sa marche irrégulière, et fait naître avec art
Des beautés du désordre, et même du hasard.
  Chacun d'eux a ses droits; n'excluons l'un ni l'autre
Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre[12].
L'un, content d'un verger, d'un bocage, d'un bois,
Dessine pour le sage, et l'autre pour les rois.
Les rois sont condamnés à la magnificence:
On attend autour d'eux l'effort de la puissance;
On y veut admirer, enivrer ses regards
Des prodiges du luxe, et du faste des arts.
L'art peut donc subjuguer la nature rebelle;
Mais c'est toujours en grand qu'il doit triompher d'elle.
Son éclat fait ses droits; c'est un usurpateur
Qui doit obtenir grace à force de grandeur.
Loin donc ces froids jardins, colifichet champêtre,
Insipides réduits, dont l'insipide maître
Vous vante, en s'admirant, ses arbres bien peignés;
Ses petits salons verts bien tondus, bien soignés;
Son plan bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère;
Ses sentiers, ennuyés d'obéir au cordeau,
Son parterre brodé, son maigre filet d'eau,
Ses buis tournés en globe, en pyramide, en vase,
Et ses petits bergers bien guindés sur leur base.
Laissez-le s'applaudir de son luxe mesquin;
Je préfère un champ brut à son triste jardin.
  Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marli,
Que Louis, la nature, et l'art, ont embelli.

C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide;
Là, tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos;
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois;
A ces douze palais d'élégante structure
Ces arbres marier leur verte architecture,
Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus,
Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;
Là s'épancher en nappe, ici monter en gerbes,
Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude, et d'azur?
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains, en ont peuplé les ombres;
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu;
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.
C'est dans ces grands effets que l'art doit se montrer.
   Mais l'esprit aisément se lasse d'admirer.
J'applaudis l'orateur dont les nobles pensées
Roulent pompeusement, avec soin cadencées:
Mais ce plaisir est court. Je quitte l'orateur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur [13].
Du marbre, de l'airain, qu'un vain luxe prodigue,
Des ornements de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle;
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton [14], quand ses puissantes mains
Préparent un asile au premier des humains:
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornements
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
   C'est là que les yeux pleins de tendres rêveries,
Ève à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature;
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisoit leurs soupirs;
Les arbres frémissoient, et la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit loin des tourments où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!
   Ah! si la paix des champs, si leurs heureux loisirs
N'étoient pas le plus pur, le plus doux des plaisirs,
D'où viendroit sur nos cœurs leur secrète puissance?
Tout regrette ou chérit leur paisible innocence.
Le sage à son jardin destine ses vieux ans;
Un grand fuit son palais pour sa maison des champs;
Le poëte recherche un bosquet solitaire;
A son triste bureau le marchand sédentaire,
Lassé de ses calculs, lassé de son comptoir,
D'avance se promet un champêtre manoir,
Rêve ses boulingrins, ses arbres, son bocage,
Et d'un verger futur se peint déja l'image.
Que dis-je? au doux repos invitant de grands cœurs,
Un jardin quelquefois fut le prix des vainqueurs.
Là, le terrible Mars, sans glaive, sans tonnerre,
Las de l'ensanglanter, fertilise la terre;
Au lieu de ses soldats, il compte ses troupeaux;
Au chêne du bocage il suspend ses drapeaux:
Sur ses foudres éteints je vois s'asseoir Pomone;
Palès ceint en riant les lauriers de Bellone,
Et l'airain, désormais fatal aux daims légers,
A rendu les échos aux chansons des bergers.
   Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres [15],
Plein des pompes de Mars et des pompes champêtres;
En vain ce nom fameux atteste nos revers:
Monument d'un grand homme, il a droit à mes vers.
Si des arts créateurs j'y cherche les prodiges,
Par-tout l'œil est charmé de leurs brillants prestiges,
Et l'on doute, à l'aspect de ces nobles travaux,
Qui doit frapper le plus, du peuple ou du héros.
Si j'y viens des vieux temps retrouver la mémoire,
Je songe, ô Rosamonde! à ta touchante histoire [16];
De Rose, mieux que toi, qui mérita le nom?
En vain de la beauté le ciel t'avoit fait don;
Tendre et fragile fleur, flétrie en ton jeune âge,
Tu ne vécus qu'un jour, ce fut un jour d'orage.
Dans ce nouveau dédale, où te cacha Merlin,
Ta rivale en fureur pénètre, un fil en main;
Et, livrant Rosamonde à sa rage inhumaine,
Ce qui servit l'amour fait triompher la haine.
   Ah! malheureux objet et de haine et d'amour,
Tu n'es plus; mais ton ombre habite ce séjour:
Chacun vient t'y chercher de tous les coins du monde,
Chacun grossit de pleurs le puits de Rosamonde;

Ton nom remplit encor ce bosquet enchanté;
Et, pour comble de gloire, Addison t'a chanté.
Mais ces tendres amours et ce récit antique,
Qu'ont-ils de comparable au vœu patriotique
Qui, gravé sur l'airain par un don glorieux,
Acquitta de Malbrough les faits victorieux ?
Je ne décrirai point ce palais qui présente
La solide beauté de sa masse imposante,
Et promet de porter aux siècles à venir
D'un bienfait immortel l'immortel souvenir;
Ni ces riches tapis, où combattent entre elles
La palme de Bleinheim et la palme d'Arbelles;
Ni du triomphateur le bronze colossal,
Du prodige de Rhode audacieux rival;
Ni ce pont, monument de tendresse et de gloire,
Que l'hyménée en deuil offrit à la victoire;
Ce pont digne de Rome, et tel que dans son sein
Auroit pu s'épancher l'urne immense du Rhin.
Ah! dans cette héroïque et riante retraite,
O champs! d'autres beautés frappent votre poëte.
Assez long-temps de l'art les fastueux apprêts,
Et le bronze immobile, et les marbres muets,
De tant d'autres vainqueurs furent le prix vulgaire;
Il faut d'autres honneurs à ce foudre de guerre.
Par un don plus nouveau, mais non moins solennel,
Grand comme ses desseins, et comme eux éternel,
La nature elle-même, avec magnificence,
Consacre le bienfait et la reconnoissance:
Dans un jardin superbe, à fêter un héros
Elle-même elle invite et la terre et les flots:
Pour chanter ses exploits les bois ont leurs Orphées;
Leur ombrage est son dais; leurs festons, ses trophées.
Le ciel à son triomphe enchaîne les saisons;
De leurs fruits tous les ans son char reçoit les dons;
Tous les ans de leurs fleurs les brillantes prémices
Reviennent de son front parer les cicatrices:
L'été conte à l'été, le printemps au printemps,
Sa journée immortelle et ses faits éclatants.
La veillée en redit l'histoire triomphante:
Le hameau les apprend, la bergère les chante;
Point de terme au bienfait, un peuple généreux
Paiera le sang du père à ses derniers neveux;
Et, sur eux étendant sa longue bienfaisance,
Comme le ciel punit, Albion récompense. [veau [17]
Ah! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nou-
Par un chant de famille honorer son tombeau!
Malbrough! Spencer! l'honneur du moderne Élysée!
Malbrough en est l'Achille, et Spencer le Musée;
Mais, dans la douce paix des bois élysiens,
Malbrough, heureux Bleinheim, regrette encor les tiens,
Tant ce prix glorieux fut cher à sa grande ame!
Vous donc, fiers de leurs noms, vous que leur gloire en-
Vous serez dignes d'eux, vous serez les Spencers [flamme,
Qui chérissent les arts, et commandent aux mers;
Bienfaitrice sévère, Albion vous contemple;
Salaire des vertus, Bleinheim en doit l'exemple:
Oui, s'il ne reproduit un exemple si beau,
Le temple de la gloire en devient le tombeau.
Mais que dis-je? aux talents, au vieil honneur fidèle,
Bleinheim au monde encore en offre le modele;
L'immortelle Uranie en habite les tours;
Là, de plus d'une étoile Herschel traça le cours,
Herschel, qui de Newton agrandit l'héritage.
Un jour peut-être, un jour, par un nouvel hommage,
Malbrough, astre nouveau, prendra sa place aux cieux;
Herschel lui marquera son chemin radieux.
Jadis craint sur la terre, aujourd'hui sur les ondes,
Ses feux à vos vaisseaux montreront les deux mondes:
Mais quels lieux verront-ils? quel climat reculé,
Où du fameux Malbrough le nom n'ait pas volé,
Et ne se mêle pas, sur ces plages lointaines, [rennes?
Aux grands noms des Condés, aux grands noms des Tu-
A ces noms mon cœur bat, des pleurs mouillent mes
O France! ô doux pays, berceau de nos aïeux! [yeux:
Si je puis t'oublier, si tu n'es pas sans cesse
Le sujet de mes chants, l'objet de ma tendresse,
Que de te voir jamais je perde le bonheur,
Que mon nom soit sans gloire, et mes chants sans honneur!
Adieu, Bleinheim: Chambord à son tour me rappelle,
Chambord qu'obtint, pour prix de sa palme immortelle,
Ce Saxon, ce héros adopté par mon roi,
Par qui Bleinheim peut-être envia Fontenoi.
Là ne s'élèvent point des tours si magnifiques,
D'aussi riches palais, d'aussi vastes portiques:
Mais sa gloire l'y suit; mais à de feints combats
Lui-même, en se jouant, conduit ses vieux soldats.
Tels au bord du Léthé, les héros du vieil âge
De la guerre, dit-on, aiment toujours l'image;
Et, dans ces lieux de paix trouvant les champs de Mars,
Dardent encor la lance, et font voler des chars.

CHANT II

Oh! si j'avois ce luth dont le charme autrefois
Entraînoit sur l'Hémus les rochers et les bois,
Je le ferois parler; et sur les paysages
Les arbres tout-à-coup déploieroient leurs ombrages;
Le chêne, le tilleul, le cèdre et l'oranger,
En cadence viendroient dans mes champs se ranger.
Mais l'antique harmonie a perdu ses merveilles:
La lyre est sans pouvoir, les rochers sans oreilles;
L'arbre reste immobile aux sons les plus flatteurs,
Et l'art et le travail sont les seuls enchanteurs.
Apprenez donc de l'art quel soin et quelle adresse
Prête aux arbres divers la grace ou la richesse.
Par ses fruits, par ses fleurs, par son beau vêtement,
L'arbre est de nos jardins le plus bel ornement:
Pour mieux plaire à nos yeux combien il prend de formes!
Là, s'étendent ses bras pompeusement informes;
Sa tige ailleurs s'élance avec légèreté.
Ici j'aime sa grace; et là, sa majesté;
Il tremble au moindre souffle, ou contre la tempête
Roidit son tronc noueux et sa robuste tête;
Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux,
Véritable Protée entre les végétaux,

Il change incessamment, pour orner la nature,
Sa taille, sa couleur, ses fruits et sa verdure.
Ces effets variés sont les trésors de l'art,
Que le goût lui défend d'employer au hasard.
Des divers plants encor la forme et l'étendue
Sous des aspects divers viennent charmer la vue.
Tantôt un bois profond, sauvage, ténébreux,
Épanche une ombre immense; et tantôt moins nombreux,
Un plant d'arbres choisis forme un riant bocage :
Plus loin, distribués dans un frais paysage,
Des groupes élégants frappent l'œil enchanté;
Ailleurs, se confiant à sa propre beauté,
Un arbre seul se montre, et seul orne la terre.
Tels, si la paix des champs peut rappeler la guerre,
Une nombreuse armée étale à nos regards
Des bataillons épais, des pelotons épars;
Et là, fier de sa force et de sa renommée,
Un héros seul avance, et vaut seul une armée.
Tous ces plants différents suivent diverses lois.
Dans les jardins de l'art, notre luxe autrefois
Des arbres isolés dédaignoit la parure:
Ils plaisent aujourd'hui dans ceux de la nature.
Par un caprice heureux, par de savants hasards,
Leurs plants désordonnés charmeront nos regards.
Qu'ils diffèrent d'aspect, de forme, de distance;
Que toujours la grandeur, ou du moins l'élégance,
Distingue chaque tige, ou que l'arbre honteux
Se cache dans la foule et disparoisse aux yeux.
Mais lorsqu'un chêne antique, ou lorsqu'un vieil érable,
Patriarche des bois, lève un front vénérable,
Que toute sa tribu, se rangeant alentour,
S'écarte avec respect, et compose sa cour;
Ainsi l'arbre isolé plaît aux champs qu'il décore.
Avec bien plus de choix et plus de goût encore
Les groupes offriront mille tableaux heureux.
D'arbres plus ou moins forts, et plus ou moins nombreux,
Formez leur masse épaisse, ou leurs touffes légères:
De loin l'œil aime à voir tout ce peuple de frères.
C'est par eux que l'on peut varier ses dessins,
Rapprocher, et tantôt repousser les lointains,
Réunir, séparer, et sur les paysages
Étendre ou replier le rideau des ombrages.
Vos groupes sont formés: il est temps que ma voix
A connoître un peu d'art accoutume les bois.
Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le barde et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts;
Et vos antres encor nous instruisent en vers.
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre:
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre;
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Formez un doux combat de la nuit et du jour;
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières,
Et, flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paroîtront à-la-fois se fuir et se chercher.
Ainsi, le bois par vous perd sa rudesse austère;
Mais n'en détruisez pas le grave caractère:
De détails trop fréquents, d'objets minutieux,
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux;
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrents
Dans les creux des ravins suivre les flots errants.
Du temps, des eaux, de l'air, n'effacez point la trace;
De ces rochers pendants respectez la menace;
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.
Mais tel est des humains l'instinct involontaire;
Le désert les effraie. En ce bois solitaire
Placez donc, s'il se peut, pour consoler le cœur,
L'asile du travail ou celui du malheur.
Il est des temps affreux, où des champs de leurs pères [1]
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères:
Ah! plaignez leur destin, mais félicitez-vous;
De vos riches tableaux le tableau le plus doux,
A ces infortunés vous le devrez peut-être!
Que dans l'immensité de votre enclos champêtre
Un coin leur soit gardé; donnez à leurs débris,
Au fond de vos forêts, de tranquilles abris,
A vos palais pompeux opposez leurs cabanes;
Peuplés par eux, vos bois ne seront plus profanes,
Et leur touchant aspect consacrera ces lieux.
Mais sur-tout, si l'exil de leur cloître pieux [2]
A banni ces reclus qui sous des lois austères
Dérobent aux humains leurs tourments volontaires,
Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé,
Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
Entre le repentir et la douce espérance,
Vers un monde à venir prennent leur vol immense,
Accueillez leur malheur, et que sous d'humbles toits,
Paisible colonie, ils habitent vos bois.
A peine on aura su le sort qui les exile,
Vos soins hospitaliers, et leur modeste asile,
Des hameaux d'alentour femmes, enfants, vieillards,
Vers ces hôtes sacrés courront de toutes parts:
La richesse y viendra visiter l'indigence;
L'orgueil, l'humilité; le plaisir, la souffrance:
Vous-même, abandonnant pour leurs âpres forêts
Et vos salons dorés et vos ombrages frais,
Viendrez au milieu d'eux dans une paix profonde
Désenchanter vos cœurs des voluptés du monde;
Loin de ce monde, où règne un air contagieux,
Vous aimerez ce bois sombre et religieux,
Ses pâles habitants, leur rigide abstinence,
Leur saint recueillement, leur éternel silence,
Et, la bêche à la main, la pénitence en deuil,
Anticipant la mort, et creusant son cercueil.
La terre sentira leur présence féconde:
Pour vous, pour vos moissons, vers le maître du monde
Ils lèveront leurs mains; vous devrez à leurs vœux
Et les biens d'ici-bas, et les trésors des cieux;
Et, lorsqu'à la lueur des lampes sépulcrales,
De silences profonds, coupés par intervalles,

Du sein de la forêt leurs nocturnes concerts
En sons lents et plaintifs monteront dans les airs,
Peut-être à ces accents vous trouverez des charmes;
Vous envierez leurs pleurs, vous y joindrez vos larmes;
Et le corps sur la terre, et l'esprit dans le ciel,
Vos vœux iront ensemble aux pieds de l'Éternel.
Ainsi votre forêt prend un aspect moins rude;
Vous charmez son effroi, peuplez sa solitude,
Animez son silence, et goûtez à-la-fois
Les charmes d'un bienfait et le charme des bois;
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.
Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus riants,
Veut un site agréable et des contours liants,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses,
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Épicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein les bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix :
Cette variété, séduisante déesse,
Qui, flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers,
Et fait, d'un seul tableau, mille tableaux divers.
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!
Des sentiments du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,
Et, doublant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux :
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière;
Deux noirs sourcils en arc protégent sa paupière;
Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents relève encor l'émail;
Le nez, dans sa longueur dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage,
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modèle. Heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du Créateur;
Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.
N'allez donc pas, des bois symétrisant les bords,
D'un coup d'œil uniforme attrister les dehors.
Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles :
Je veux les voir; je veux, dans ces bocages verts,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers :
Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse;
Ceux-ci rampants, ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets :
Vaste scène où des mœurs, de la vie et des âges,
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.
Près de ces grands effets, que sont ces verts remparts
Dont la forme importune attriste les regards?
Forme toujours la même, et jamais imprévue!
Riche variété, délices de la vue,
Accours; viens rompre enfin l'insipide niveau,
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau.
Par un mélange heureux de golfes, de saillies,
Les lisières des bois veulent être embellies.
L'œil, qui des plants tracés par l'uniformité
Se fatigue et s'élance à leur extrémité,
Se plaît à parcourir, dans sa vaste étendue,
De ces bords ondoyants la forme inattendue;
Il s'égare, il se joue en ces replis nombreux;
Tour-à-tour il s'enfonce, il ressort avec eux;
Sur les tableaux divers que leur chaîne compose
De distance en distance avec plaisir repose :
Le bois s'en agrandit, et, dans ses longs retours,
Varie à chaque pas son charme et ses détours.
Dessinez donc sa forme, et d'abord qu'on choisisse
Les arbres dont le goût prescrit le sacrifice :
Mais ne vous hâtez point; condamnez à regret,
Avant d'exécuter un rigoureux arrêt.
Ah! songez que du temps ils sont le lent ouvrage,
Que tout votre or ne peut racheter leur ombrage,
Que de leur frais abri vous goûtiez la douceur.
Quelquefois cependant un ingrat possesseur,
Sans besoin, sans remords, les livre à la cognée.
Renversés sur le sein de la terre indignée,
Ils meurent : de ces lieux s'exilent pour toujours
La douce rêverie et les discrets amours.
Ah! par ces bois sacrés dont le feuillage sombre
Aux danses du hameau prêta souvent son ombre,
Par ces dômes touffus qui couvroient vos aïeux,
Profanes! respectez ces troncs religieux;
Et, quand l'âge leur laisse une tige robuste,
Gardez-vous d'attenter à leur vieillesse auguste!
Trop tôt le jour viendra que ces bois languissants,
Pour céder leur empire à de plus jeunes plants,
Tomberont sous le fer, et de leur tête altière
Verront l'antique honneur flétri dans la poussière!
O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissants,
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de Le Nôtre, et des ans!
La hache est à vos pieds, et votre heure est venue.
Ces arbres, dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air,
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes :
Ils sont détruits ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant, surpris et charmé de l'entendre,
La Vallière apprenoit le secret de son cœur,
Et, sans se croire aimée, avouoit son vainqueur?

Tout périt, tout succombe : au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage ?
Tout ce peuple d'oiseaux, fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tout honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage ; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux : et vous, arbres mourants,
Consolez-vous ! témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne :
Vous comptez cent printemps, hélas ! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.
Mais, tandis que ma voix déploroit ces ravages,
Quel bruit vient consoler l'ami des vieux ombrages ?
Que béni soit ton art, toi qui dans leur langueur
Sus des plants décrépits ranimer la vigueur !
A peine un frais enduit couvre un bois sans écorce,
Le suc régénéré reprend toute sa force ;
Il court, il pousse en l'air de nouveaux rejetons ;
Rend aux bosquets leur ombre, au printemps ses festons :
Des arbres long-temps nus admirent leur parure ;
Leur front chauve a repris sa verte chevelure,
Et joint avec orgueil, grace à tes soins puissants,
Les charmes du jeune âge, et l'honneur des vieux ans.
Heureux donc qui jouit d'un bois formé par l'âge ;
Mais plus heureux celui qui créa son bocage,
Ces arbres, dont le temps prépare la beauté ;
Il dit comme Cyrus : « C'est moi qui les plantai. »
De leur premier printemps il goûte les délices,
De leur premier bouton il bénit les prémices.
Ainsi naquit Pearfield : tel de ses bois nouveaux
Le feuillage naissant se pencha sur les eaux ;
Telle, au sortir des mains dont est sorti le monde,
Jadis Ève se vit, et s'admira dans l'onde.
Le jeune plant courut ombrager les vallons,
Habiller les rochers, et flotter sur les monts ;
Et, fier de sa beauté, content de son ouvrage,
Son heureux créateur rêva sous son ombrage.
Au lieu de vous traîner sur les dessins d'autrui,
Voulez-vous donc créer et jouir comme lui ?
Suspendez vos travaux impatients d'éclore ;
Méditez-les long-temps, méditez-les encore :
Tel qu'un peintre, arrêtant ses indiscrets pinceaux,
D'avance en sa pensée ébauche ses tableaux ;
Ainsi de vos dessins méditez l'ordonnance.
Des sites, des aspects, connoissez la puissance,
Et le charme des bois aux coteaux suspendus,
Et la pompe des bois dans la plaine étendus.
Ainsi que les couleurs et les formes amies,
Connoissez les couleurs, les formes ennemies.
Le frêne aux longs rameaux dans les airs élancés
Repousseroit le saule aux longs rameaux baissés ;
Le vert du peuplier combat celui du chêne :
Mais l'art industrieux peut adoucir leur haine,
Et, de leur union, médiateur heureux,
Un arbre mitoyen les concilie entre eux.
Ainsi, par une teinte avec art assortie,
Vernet de deux couleurs éteint l'antipathie.
Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau [3],
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau,
Qui, des bois par degrés nuançant la verdure,
Surpassas le Lorrin, et vainquis la nature.
Toi qui, de ce bel art nous enseignant les lois,
As donné le précepte et l'exemple à-la-fois :
Ah ! puisses-tu long-temps jouir de tes ouvrages,
Et garder dans ton cœur la paix de tes ombrages !
Je ne sais quel instinct me dit que quelque jour,
Entraîné malgré toi de tes champs à la cour,
Tes mains cultiveront une plante plus chère.
Puisse être cet enfant l'image de son père !
Et que jamais n'arrive à cette tendre fleur
Le souffle de la haine et le vent du malheur !
Achève cependant d'embellir tes bocages.
Et vous qu'il instruisit dans l'art des paysages,
Observez comme lui tous ces différents verts,
Plus sombres ou plus gais, plus foncés ou plus clairs.
Remarquez-les sur-tout, lorsque le pâle automne,
Près de la voir flétrie, embellit sa couronne ;
Que de variété ! que de pompe et d'éclat !
Le pourpre, l'orangé, l'opale, l'incarnat,
De leurs riches couleurs étalent l'abondance.
Hélas ! tout cet éclat marque leur décadence.
Tel est le sort commun. Bientôt les aquilons
Des dépouilles des bois vont joncher les vallons :
De moment en moment la feuille sur la terre
En tombant interrompt le rêveur solitaire.
Mais ces ruines même ont pour moi des attraits.
Là, si mon cœur nourrit quelques profonds regrets,
Si quelque souvenir vient rouvrir ma blessure,
J'aime à mêler mon deuil au deuil de la nature ;
De ces bois desséchés, de ces rameaux flétris,
Seul, errant, je me plais à fouler les débris.
Ils sont passés les jours d'ivresse et de folie :
Viens, je me livre à toi, tendre mélancolie ;
Viens, non le front chargé de nuages affreux
Dont marche enveloppé le chagrin ténébreux,
Mais l'œil demi-voilé, mais telle qu'en automne
A travers des vapeurs un jour plus doux rayonne ;
Viens, le regard pensif, le front calme, et les yeux
Tout prêts à s'humecter de pleurs délicieux.
Ainsi je nourrissois mes tristes rêveries,
Quand de mille arbrisseaux les familles fleuries
Tout-à-coup m'ont offert leur plant voluptueux
Adieu, vastes forêts, cèdres majestueux,
Adieu, pompeux ormeaux, et vous, chênes augustes.
Moins fiers, plus élégants, ces modestes arbustes
M'appellent à leur tour. Venez, peuple enchanteur !
Vous êtes la nuance entre l'arbre et la fleur ;
De vos traits délicats venez orner la scène.
Oh ! que si, moins pressé du sujet qui m'entraîne,
Vers le but qui m'attend je ne hâtois mes pas,
Que j'aurois de plaisir à diriger vos bras !
Je vous reproduirois sous cent formes fécondes ;
Ma main sous vos berceaux feroit rouler les ondes ;

En dômes, en lambris j'unirois vos rameaux;
Mollement enlacés autour de ces ormeaux,
Vos bras serpenteroient sur leur robuste écorce,
Emblème de la grace unie avec la force:
Je fondrois vos couleurs, et du blanc le plus pur,
Du plus tendre incarnat jusqu'au plus sombre azur,
De l'œil rassasié variant les délices,
Vos panaches, vos fleurs, vos boules, vos calices,
A l'envi s'uniroient dans mes brillants travaux,
Et Van-Huysum lui-même envieroit mes tableaux.
Pour vous à qui le ciel prodigua leur richesse,
Ménagez avec art leur pompe enchanteresse;
Partagez aux saisons leurs brillantes faveurs;
Que chacun apportant ses parfums, ses couleurs,
Reparoisse à son tour, et qu'au front de l'année
Sa guirlande de fleurs ne soit jamais fanée.
Ainsi votre jardin varie avec le temps:
Tout mois a ses bosquets, tout bosquet son printemps;
Printemps bientôt flétri! Toutefois votre adresse
Peut consoler encor de sa courte richesse.
Que par des soins prudents tous ces arbres plantés,
Quand ils seront sans fleurs, ne soient pas sans beautés.
Ainsi l'adroite Églé, prolongeant son empire,
Au déclin des beaux ans sait encor nous séduire.
Le ciel même, malgré l'inclémence de l'air,
N'a pas de tous ses dons déshérité l'hiver.
Alors, des vents jaloux défiant les outrages,
Plusieurs arbres encor retiennent leurs feuillages.
Voyez l'if et le lierre, et le pin résineux,
Le houx luisant, armé de ses dards épineux,
Et du laurier divin l'immortelle verdure,
Dédommager la terre et venger la nature;
Voyez leurs fruits de pourpre, et leurs glands de corail,
Au vert de leurs rameaux mêler un vif émail:
Au milieu des champs nus leur parure m'enchante,
Et plus inespérée, en paroît plus touchante.
De vos jardins d'hiver qu'ils ornent le séjour;
Là, vous venez saisir les rayons d'un beau jour;
Là, l'oiseau, quand la terre ailleurs est dépouillée,
Vole, et s'égaie encor sous la verte feuillée,
Et, trompé par les lieux, ne connoit plus les temps,
Croit revoir les beaux jours, et chante le printemps.
Toutefois de vos plants quels que soient les prodiges,
L'habitude souvent en détruit les prestiges,
Et le triste dégoût les voit sans intérêt.
N'est-il pas des moyens dont le charme secret
Vous rende leur beauté toujours plus attachante?
Oh! combien des Lapons l'usage heureux m'enchante!
Qu'ils savent bien tromper leurs hivers rigoureux!
Nos superbes tilleuls, nos ormeaux vigoureux,
De ces champs ennemis redoutent la froidure;
De quelques noirs sapins l'indigente verdure
Par intervalle à peine y perce les frimas:
Mais le moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats,
Par des charmes plus doux, à leurs regards sait plaire;
Planté pour un ami, pour un fils, pour un père,
Pour un hôte qui part emportant leurs regrets,
Il en reçoit le nom, le nom cher à jamais.
Vous, dont un ciel plus pur éclaire la patrie,
Vous pouvez imiter cette heureuse industrie:
Elle animera tout; vos arbres, vos bosquets
Dès-lors ne seront plus ni déserts, ni muets;
Ils seront habités de souvenirs sans nombre,
Et vos amis absents embelliront leur ombre.
Qui vous empêche encor, quand les bontés des dieux
D'un enfant desiré comblent enfin vos vœux,
De consacrer ce jour par les tiges naissantes
D'un bocage, d'un bois?... Mais, tandis que tu chantes,
Muse, quels cris dans l'air s'élancent à-la-fois!
Il est né l'héritier du sceptre de nos rois!
Il est né! Dans nos murs, dans nos champs, sur les ondes,
Nos foudres triomphants l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer son berceau, c'est trop peu que des fleurs;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'à ses premiers regards brillent des jours de gloire;
Qu'il entende en naissant l'hymne de la victoire;
C'est la fête qu'on doit au pur sang des Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère,
Des Germains, des François, d'un époux et d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux:
Sœur, mère, épouse auguste, enfin la destinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée;
Et, mêlant dans tes yeux les larmes et les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.
D'autres, dans les transports que ce beau jour inspire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce séjour
Où Flore et les Zéphyrs composent seuls ta cour,
J'irai dans Trianon; là, pour unique hommage,
Je consacre à ton fils des arbres de son âge,
Un bosquet de son nom. Ce simple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, et croissant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.
Enfin vous jouissez; et le cœur et les yeux
Chérissent de vos bois l'abri délicieux.
Au plaisir voulez-vous unir encor la gloire?
Voulez-vous de votre art remporter la victoire?
Déja de nos jardins heureux décorateur,
Ajoutez à ces noms le nom de créateur.
Voyez comme en secret la nature fermente,
Quel besoin d'enfanter sans cesse la tourmente.
Et vous ne l'aidez pas! Qui sait dans son trésor
Quels biens à l'industrie elle réserve encor?
Comme l'art à son gré guide le cours de l'onde,
Il peut guider la sève; à sa liqueur féconde
Montrez d'autres chemins, ouvrez d'autres canaux;
Dans vos champs, enrichis par des hymens nouveaux,
Des sucs vierges encore essayez le mélange;
De leurs dons mutuels favorisez l'échange.
Combien d'arbres, de fruits, de plantes et de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs!
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadème ainsi brillent les roses;
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez: Dieu fit le monde, et l'homme l'embellit.

Que si vous n'osez pas essayer ces conquêtes,
Combien sous d'autres cieux de richesses sont prêtes !
Usurpez ces trésors. Ainsi le fier Romain,
Et ravisseur plus juste, et vainqueur plus humain,
Conquit des fruits nouveaux, porta dans l'Ausonie
Le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie,
Le poirier des Gaulois, tant d'autres fruits divers :
C'est ainsi qu'il falloit s'asservir l'univers.
Quand Lucullus vainqueur triomphoit de l'Asie,
L'airain, le marbre et l'or, frappoient Rome éblouie ;
Le sage dans la foule aimoit à voir ses mains
Porter le cerisier en triomphe aux Romains.
Et ces mêmes Romains n'ont-ils pas vu nos pères,
En bataillons armés, sous des cieux plus prospères,
Aller chercher la vigne, et vouer à Bacchus
Leurs étendards rougis du nectar des vaincus ?
Du fruit de leurs exploits leurs troupes échauffées
Rapportoient, en chantant, ces précieux trophées :
Du pampre triomphal ils couronnoient leurs fronts;
Le pampre sur leurs dards s'élançoit en festons.
Tel revint sur son char le dieu vainqueur du Gange :
Les vallons, les coteaux célébroient la vendange;
Et par-tout où coula le nectar enchanté
Coururent le plaisir, l'audace et la gaîté.
Enfants de ces Gaulois, imitons nos ancêtres;
Disputons, enlevons ces dépouilles champêtres.
Voyez dans ces jardins, fiers de se voir soumis
A la main qui porta le sceptre de Thémis,
Le sang des Lamoignons, l'éloquent Malesherbes
Enrichir notre sol de cent tiges superbes,
Nourrissons inconnus de vingt climats divers,
De la cime des monts, de la rive des mers.
Je voyage, entouré de leur foule choisie,
D'Amérique en Europe, et d'Afrique en Asie :
Tous, parmi nos vieux plants charmés de se ranger,
Chérissent notre ciel; et l'heureux étranger,
Des bords qu'il a quittés reconnoissant l'ombrage,
Doute de son exil à leur touchante image,
Et d'un doux souvenir sent son cœur attendri.
Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri [4].
Des champs d'O-Taïti, si chers à son enfance,
Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence [5],
Ce sauvage ingénu, dans nos murs transporté,
Regrettoit dans son cœur sa douce liberté,
Et son île riante, et ses plaisirs faciles.
Ébloui, mais lassé de l'éclat de nos villes,
Souvent il s'écrioit: « Rendez-moi mes forêts. »
Un jour dans ces jardins où Louis à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à-la-fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu,
L'Indien parcouroit leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux: soudain avec des cris perçants
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendoit de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçoient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondoient à ses doux chants d'amour,
Il croit les voir encor, et son ame attendrie
Du moins pour un instant retrouva sa patrie.
Quels que soient vos bosquets, vos bois et vos vergers,
Enfants de votre sol ou des champs étrangers,
L'art brillant des jardins, s'il veut long-temps nous plaire,
Exige encor de vous un soin plus nécessaire.
Quelquefois, en plantant, des artistes sans art
Entre eux et la campagne élèvent un rempart;
Leurs arbres sont un voile et non une parure:
Vous, sachez avec goût disposer leur verdure;
Que vos arbres divers, adroitement plantés,
Des plus vastes lointains vous livrent les beautés;
Par elles de vos parcs augmentez l'étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.
Eh ! qui peut dédaigner ces aspects abondants
En tableaux variés, en heureux accidents !
Par eux l'œil est charmé, la campagne est vivante.
Là, d'un chemin public c'est la scène mouvante;
C'est le bœuf matinal que suit le soc tranchant,
C'est le fier cavalier qui, distrait en marchant,
Du coursier, dont sa main abandonnoit l'allure,
A l'aspect d'un passant relève l'encolure;
C'est le piéton modeste, un bâton à la main,
A qui la rêverie abrège le chemin;
C'est le pas grave et lent de la riche fermière;
C'est le pas leste et vif de la jeune laitière,
Qui, l'habit retroussé, le corps droit, va trottant,
Son vase en équilibre, et chemine en chantant;
C'est le lourd chariot, dont la marche bruyante
Fait crier le pavé sous sa charge pesante;
Le char léger du fat, qui vole en un instant
De l'ennui qui le chasse à l'ennui qui l'attend.
Regardez ce moulin, où tombent en cascades
Sur l'arbre de Cérès les ondes des naïades;
Tandis qu'au gré d'Éole, un autre avec fracas
Tourne en cercle sans fin ses gigantesques bras.
Plus loin, c'est un vieux bourg que des bois environnent:
Là, de leurs longs créneaux les cités se couronnent,
Et le clocher, où plane un coq audacieux,
Court en sommet aigu se perdre dans les cieux.
Plus heureux, si de loin commande au paysage
Quelque temple fameux, monument du vieil âge,
Dont les royales tours se prolongent dans l'air;
Royaumont, Saint-Denis, ou le vieux Westminster,
Où dorment confondus le guerrier, le poëte,
Les grands hommes d'état, et Chatham à leur tête;
L'éloquent Westminster, où tout parle à l'orgueil
De grandeur, de néant, et de gloire, et de deuil.
Oublierai-je ce fleuve, et ses bords, et ses îles ?
Et, si la vaste mer entoure vos asiles,
Quel tableau peut valoir son courroux, son repos,
Et ces vaisseaux lointains qui volent sur les flots ?
O Nice ! heureux séjour, montagnes renommées
De lavande, de thym, de citron parfumées;

Que de fois sous les plants d'oliviers toujours verts,
Dont la pâleur s'unit au sombre azur des mers,
J'égarai mes regards sur ce théâtre immense!
Combien je jouissois! soit que l'onde en silence
Mollement balancée, et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords;
Soit que son vaste sein se gonflât de colère;
J'aimois à voir le flot, d'abord ride légère,
De loin blanchir, s'enfler, s'alonger et marcher,
Bondir tout écumant de rocher en rocher;
Tantôt se déployer comme un serpent flexible,
Tantôt, tel qu'un tonnerre, avec un bruit horrible,
Précipiter sa masse, et de ses tourbillons
Dans les rocs caverneux engloutir les bouillons.
Ce mouvement, ce bruit, cette mer turbulente,
Roulant, montant, tombant en montagne écumante,
Enivroient mon esprit, mon oreille, mes yeux;
Et le soir me trouvoit immobile en ces lieux.

Donc, si ce grand spectacle entoure vos domaines,
Montrez, mais variez ces magnifiques scènes:
Ici que la mer brille à travers les rameaux;
Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube, une voûte la montre;
Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore; enfin la vue en liberté
Tout-à-coup la découvre en son immensité.

Sur ces aspects divers fixez l'œil qui s'égare;
Mais, il faut l'avouer, c'est d'une main avare
Que les hommes, les arts, la nature et le temps,
Sèment autour de nous de riches accidents.

O plaines de la Grèce! ô champs de l'Ausonie!
Lieux toujours inspirants, toujours chers au génie;
Que de fois, arrêté dans un bel horizon,
Le peintre voit, s'enflamme, et saisit son crayon;
Dessine ces lointains, et ces mers, et ces îles,
Ces ports, ces monts brûlants et devenus fertiles;
Des laves de ces monts encor tout menaçants,
Sur des palais détruits d'autres palais naissants,
Et dans ce long tourment de la terre et de l'onde,
Un nouveau monde éclos des débris du vieux monde!

Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai! de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Vous, au lieu des beautés qu'étalent ces rivages,
N'avez-vous au dehors que de froids paysages?
Formez-vous au dedans un asile enchanteur;
Tel le sage dans lui sait trouver son bonheur.
A vos scènes donnez l'air piquant du mystère;
Que votre art les promette, et que l'œil les espère [6].
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

D'un vain luxe non plus n'allez pas m'éblouir.
L'utile a sa beauté; gardez-vous de l'exclure.
La richesse du luxe appauvrit la nature:
Ses plants infructueux un moment flattent l'œil;
Mais Vertumne et Palès, exilés par l'orgueil,
Maudissent ces bosquets et ces fleurs inutiles,
De leur fécond domaine usurpateurs stériles;
Bientôt le soc vengeur y revient sur leurs pas,
Et Cérès en triomphe a repris ses états.

Plantez donc pour cueillir. Que la grappe pendante,
La pêche veloutée, et la poire fondante,
Tapissant de vos murs l'insipide blancheur,
D'un suc délicieux vous offrent la fraîcheur;
Que sur l'oignon du Nil, et sur la verte oseille,
En globes de rubis descende la groseille;
Que l'arbre offre à vos mains la pomme au teint vermeil,
Et l'abricot doré par les feux du soleil.
A côté de vos fleurs, aimez à voir éclore,
Et le chou panaché que la pourpre colore,
Et les navets sucrés que Freneuse a nourris,
Pour qui mon dur censeur m'accusa de mépris.
Ma muse aux dieux des champs ne fit point cette injure:
Hôte aimable des bois, ami de la nature,
L'art des vers orne tout, et ne dédaigne rien;
Tout plaît mis à sa place: aussi gardez-vous bien
D'imiter le faux goût qui mêle en son ouvrage
L'inculte, l'élégant, le peigné, le sauvage;
Que tout soit près de vous, fraîcheur, graces, attraits;
Et qu'ailleurs, au hasard désordonnant ses traits,
La nature reprenne une marche plus fière.

Enfin, pour vous donner un conseil moins vulgaire,
Toujours l'art de planter ne dicte pas des lois
Pour les vergers du sage, et les jardins des rois.

Il est des lieux publics où le peuple s'assemble,
Charmé de voir, d'errer, et de jouir ensemble;
Tant l'instinct social dans ses nobles desirs
Veut, comme ses travaux, partager ses plaisirs!
Là, nos libres regards ne souffrent point d'obstacle
Ils veulent embrasser tout ce riche spectacle;
Ces panaches flottants, ces perles, ces rubis,
L'orgueil de la coiffure et l'éclat des habits;
Ces voiles, ces tissus, ces étoffes brillantes,
Et leurs reflets changeants, et leurs pompes mouvantes.
Tels, si dans ces jardins où la fable autrefois
A caché des héros, des belles et des rois,
Dans la tige des lis, des œillets et des roses,
Les dieux mettoient un terme à leurs métamorphoses,
Tout-à-coup nous verrions, par un contraire effet,
S'animer, se mouvoir l'hyacinthe et l'œillet,
Le lis en blancs atours, la jonquille dorée,
Et la tulipe errante en robe bigarrée.
Tels nous plaisent ces lieux: aux champs élysiens
Tel Paris réunit ses nombreux citoyens;
Au retour du printemps, tels viennent se confondre
Au parc de Kensington les fiers enfants de Londre;
Vaste et brillante scène, où chacun est acteur,
Amusant, amusé, spectacle et spectateur.

Muse, quitte un instant les rives paternelles;
Revole vers ces lieux que tu pris pour modèles:
Chante ce Kensington qui retrace à-la-fois
Et la main de Le Nôtre, et les parcs de nos rois,
Où, dans toute sa pompe, un grand peuple s'étale.

A peine l'alouette, à la voix matinale,
A du printemps dans l'air gazouillé le retour,
Soudain, du long ennui de ce pompeux séjour,

Où la vie est souffrante, où des foyers sans nombre,
Mêlant aux noirs brouillards leur vapeur lente et sombre,
Par ces canaux fumeux élancés dans les airs,
S'en vont noircir le ciel de la nuit des enfers,
Tout sort: de Kensington tout cherche la montagne;
La splendeur de la ville étonne la campagne;
Tout ce peuple paré, tout ce brillant concours,
Le luxe du commerce, et le faste des cours;
Les harnois éclatants, ces coursiers dont l'audace
Du barbe généreux trahit la noble race,
Mouillant le frein d'écume, inquiets, haletants,
Pleins des feux du jeune âge et des feux du printemps;
Le hardi cavalier, qui, plus prompt que la foudre,
Part, vole, et disparoît dans des torrents de poudre;
Les rapides wiskis, les magnifiques chars;
Ces essaims de beautés, dont les groupes épars,
Tels que dans l'Élysée, à travers les bocages,
Des fantômes légers glissent sous les ombrages,
D'un long et blanc tissu rasent le vert gazon;
L'enfant, emblème heureux de la jeune saison,
Qui, gai comme Zéphire, et frais comme l'Aurore,
Des roses du printemps en jouan se colore;
Le vieillard dont le cœur se sent épanouir,
Et d'un beau jour encor se hâte de jouir;
La jeunesse en sa fleur, et la santé riante,
Et la convalescence à la marche tremblante,
Qui, pâle et foible encor, vient sous un ciel vermeil,
Pour la première fois, saluer le soleil.
Quel tableau varié! Je vois sous ces ombrages,
Tous les états unis, tous les rangs, tous les âges.
Ici marche, entouré d'un murmure d'amour,
Ou l'orateur célèbre, ou le héros du jour:
Là, c'est le noble chef d'une illustre famille;
Une mère superbe, et sa modeste fille,
Qui, mêlant à la grace un trouble intéressant,
Semble rougir de plaire, et plaît en rougissant;
Tandis que, tressaillant dans l'ame maternelle,
L'orgueil jouit tout bas d'être éclipsé par elle:
Plus loin, un digne Anglois, bon père, heureux époux,
Chargé de son enfant, et fier d'un poids si doux,
Le dispute aux baisers d'une mère chérie,
Et semble avec orgueil l'offrir à la patrie.
Voyez ce couple aimable enfoncé dans ces bois;
Là, tous deux ont aimé pour la première fois,
Et se montrent la place où, dans son trouble extrême,
L'un d'eux, en palpitant, prononça: Je vous aime.
Là, deux bons vieux amis vont discourant entre eux;
Ailleurs, un étourdi qu'emporte un char poudreux,
Jette, en courant, un mot que la rapide roue
Laisse bientôt loin d'elle, et dont Zéphyr se joue.
On se cherche, on se mêle, on se croise au hasard;
On s'envoie un salut, un sourire, un regard,
Cependant à travers le tourbillon qui roule,
Plus d'un grave penseur, isolé dans la foule,
Va poursuivant son rêve; ou peut-être un banni,
A l'aspect de ce peuple heureux et réuni,
Qu'un beau site, un beau jour, un beau spectacle attire,
Se souvient de Longchamps, se recueille, et soupire.

CHANT III.

Je chantois les jardins, les vergers et les bois,
Quand le cri de Bellone a retenti trois fois.
A ces cris, arrachés des foyers de leurs pères,
Nos guerriers ont volé sur des mers étrangères,
Et Mars a de Vénus déserté les bosquets.
Dieux des champs! dieux! amis de l'innocente paix,
Ne craignez rien: Louis, au lieu de vous détruire,
Veut, sur des bords lointains, étendre votre empire;
Il veut qu'en liberté, les heureux Pensylvains
Puissent cueillir les fruits qu'ont cultivés leurs mains.
Et vous, jeunes guerriers qu'admire un autre monde,
Je ne puis vers York, sur les gouffres de l'onde,
Suivre votre valeur; mais, pour votre retour,
Ma muse des jardins embellit le séjour.
Déja j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes;
Pour vous de myrtes verts des couronnes sont prêtes.
Je prépare pour vous le murmure des eaux,
Les tapis des gazons, les abris des berceaux,
Où mollement assis, oubliant les alarmes,
Tranquilles, vous direz la gloire de nos armes,
Tandis qu'entre la crainte et l'espoir suspendus,
Vos enfants frémiront d'un danger qui n'est plus.
Achevons cependant d'orner ces frais asiles.
Jadis dans nos jardins les sables infertiles,
Tristes, secs, et du jour réfléchissant les feux,
Importunoient les pieds, et fatiguoient les yeux
Tout étoit nu, brûlant: mais enfin l'Angleterre
Nous apprit l'art d'orner et d'habiller la terre.
Soignez donc ces gazons déployés sur son sein:
Sans cesse l'arrosoir ou la faux à la main,
Désaltérez leur soif, tondez leur chevelure;
Que le roulant cylindre en foule la verdure;
Que toujours bien choisis, bien unis, bien serrés,
De l'herbe usurpatrice avec soin délivrés,
Du plus tendre duvet ils gardent la finesse;
Et quelquefois enfin réparez leur vieillesse.
Réservez toutefois aux lieux moins éloignés
Ce luxe de verdure et ces gazons soignés.
Du reste composez une riche pâture,
Et que vos seuls troupeaux en fassent la culture.
Ainsi vous formerez des nourrissons nombreux,
Des engrais pour vos champs, des tableaux pour vos yeux:
Ne rougissez donc point, quoique l'orgueil en gronde,
D'ouvrir vos parcs au bœuf, à la vache féconde,
Qui ne dégradent plus ni vos parcs, ni mes vers.
Sur le climat encor réglez vos plants divers.
N'allez pas des gazons prodiguer la parure
Aux lieux où la chaleur dévore la verdure,
La terre s'en attriste, et de ces pres flétris
Les yeux avec regret parcourent les débris.
Ah! quand le ciel brûlant sèche nos paysages,
Que ne puis-je, Albion, errer sur ces rivages
Où la beauté, foulant le tendre émail des fleurs,
Promène en paix ses yeux innocemment rêveurs!

Belle et fraîche Albion, fille aimable des ondes,
Qui nourris tes tapis de leurs vapeurs fécondes :
Là, même dans l'été, l'horizon le plus pur
D'un rideau nébuleux voile encor son azur;
Par un soleil plus doux les plantes épargnées,
D'une pluie insensible en tout temps sont baignées;
Sa secrète influence en nourrit la fraîcheur;
L'herbe tendre y renaît sous la main du faucheur;
Et l'Anglois sérieux, à son ciel chargé d'ombres,
Doit des gazons plus gais, et des pensers plus sombres.
Quel que soit le climat, dans vos jardins riants
C'est peu de déployer ces tapis verdoyants;
Il en faut avec goût savoir choisir les formes.
Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes :
En d'insipides ronds, ou d'ennuyeux carrés,
Je ne veux point les voir tristement resserrés;
Un air de liberté fait leur première grace :
Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embrasse,
D'un air mystérieux ils aillent se cacher,
Et que tantôt les bois les reviennent chercher.
Telle est d'un beau gazon la force simple et pure.
Voulez-vous mieux l'orner? Imitez la nature :
Elle émaille les prés des plus riches couleurs.
Hâtez-vous; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour modèle;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire :
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,
Se parfume au printemps de vos douces offrandes;
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur [1]
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille;
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs, et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre :
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués;
Que vos heureux trésors soient par-tout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure.
Serpentez en guirlande; entourez ces berceaux,
En Méandres brillants courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou, dans cette corbeille,
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le Printemps sa guirlande, et l'Amour ses bouquets;
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grace
Dans les jours de festin la couronne d'Horace;
La rose au doux parfum de qui l'extrait divin,
Goutte à goutte versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie?
Mais ce riant sujet plaît trop à mes pinceaux
Destinés à tracer de plus mâles tableaux.
Cette variété, charme de la nature,
Dont ma muse tantôt vous traçoit la peinture,
Et dont elle dictoit les charmantes leçons,
Pour un autre sujet demande d'autres tons.
O vous, dont je foulois les pelouses fleuries,
Il faut donc vous quitter, agréables prairies!
Un site plus sévère appelle mes regards.
Voyez de loin ces rocs confusément épars :
De nos jardins, voués à la monotonie,
Leur sublime âpreté jadis étoit bannie.
Depuis qu'enfin le peintre y prescrivant des lois
Sur l'arpenteur timide a repris tous ses droits,
Nos jardins plus hardis de ces effets s'emparent;
Mais de quelque beauté que ces masses les parent,
Si le sol n'offre point ces blocs majestueux,
De la nature en vain rival présomptueux,
L'art en voudroit tenter une infidèle image.
Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage [2],
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.
Loin de ces froids essais qu'un vain effort étale,
Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale [3],
Whateli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.
Que je m'y sens saisi d'un agréable effroi!
Tous ces rocs variant leurs gigantesques cimes,
Vers le ciel élancés, roulés dans des abîmes,
L'un par l'autre appuyés, l'un sur l'autre étendus,
Quelquefois dans les airs hardiment suspendus;
Les uns taillés en tours, en arcades rustiques;
Quelques-uns, à travers leurs noirâtres portiques
Du ciel dans le lointain laissant percer l'azur;
Des sources, des ruisseaux le cours brillant et pur;
Tout rappelle à l'esprit ces magiques retraites,
Ces romantiques lieux qu'ont chantés les poëtes.
Heureux, si ces grands traits embellissent vos champs!
Mais dans votre tableau leurs tons seroient tranchants,
C'est là, c'est pour dompter leur inculte énergie,
Qu'il faut d'un enchanteur le charme et la magie.
Cet enchanteur, c'est l'art; ces charmes sont les bois
Il parle; les rochers s'ombragent à sa voix,
Et semblent s'applaudir de leur pompe étrangère.
Quand vous ornez ainsi leur sécheresse austère,

Variez bien vos plants : offrez aux spectateurs
Des contrastes de tons, de formes, de couleurs;
Que les plus beaux rochers sortent par intervalles.
N'interromprez-vous point ces masses trop égales ?
Cachez ou découvrez, variez à-la-fois
Les bois par les rochers, les rochers par les bois.
N'avez-vous pas encor, pour former leur parure,
Des arbustes rampants l'errante chevelure ?
J'aime à voir ces rameaux, ces souples rejetons,
Sur leurs arides flancs serpenter en festons;
J'aime à voir leurs fronts nus, et leurs têtes sauvages
Se coiffer de verdure, et s'entourer d'ombrages.
C'est peu : parmi ces rocs un vallon précieux,
Un terrain moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?
Saisissez ce bienfait; déployez à la vue
D'un sol favorisé la richesse imprévue.
C'est un contraste heureux; c'est la stérilité
Qui cède un coin de terre à la fertilité.
Ainsi vous subjuguez leur âpre caractère.
Non qu'il faille toujours les orner pour vous plaire;
Votre art, qui doit toujours en adoucir l'horreur,
Leur permet quelquefois d'inspirer la terreur.
Lui-même il les seconde. Au bord d'un précipice,
D'une simple cabane il pose l'édifice :
Le précipice encore en paroît agrandi.
Tantôt d'un roc à l'autre il jette un pont hardi.
A leur terrible aspect je tremble, et de leur cime
L'imagination me suspend sur l'abîme.
Je songe à tous ces bruits du peuple répétés,
De voyageurs perdus, d'amants précipités;
Vieux récits, qui charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrégent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.
Mais de ces grands effets n'usez que sobrement;
Notre cœur, dans les champs, à ces rudes secousses
Préfère un calme heureux, des émotions douces.
Moi-même, je le sens, de la cime des monts
J'ai besoin de descendre en mes riants vallons.
Je les ornai de fleurs, les couvris de bocages;
Il est temps que des eaux roulent sous leurs ombrages.
Eh bien ! si vos sommets, jadis tout dépouillés,
Sont, grace à mes leçons, richement habillés,
O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines;
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez par-tout la vie et la fraîcheur.
Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur ?
De près il nous amuse, et de loin nous invite :
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs; vous répétez les cieux;
Vous enchantez l'oreille, et vous charmez les yeux.
Venez ! puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondants encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux !
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchants, et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?
Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez ?
Voyez-vous, les cheveux au vent abandonnés,
Sans gêne, sans apprêt, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère ?
Sa grace est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un sérail contemplez la beauté :
En vain elle éblouit : vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte, et flétrit ses attraits.
Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi, malgré Morel dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe, et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre, et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillants prestiges :
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois;
Mais, je le dis encor : loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu : tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne alentour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une fée, en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur;
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;
Le gazon est plus vert, l'air plus frais; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à-la-fois
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau, se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde :
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.

Consultez donc l'effet que votre art veut produire;
Et ces flots, toujours prompts à se laisser conduire,
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux gais ou fiers, grands ou voluptueux.
Tableaux toujours puissants! Eh! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers les rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas; triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours, et les tendres desirs,
Et la joie, et l'espoir, précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle!
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble, et l'effroi.
Eh! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens,
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accents,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ces eaux vagabondes,
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante!
Pour prix de ce bienfait, toi, dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.
Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine;
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret;
Son cours orne les bois; les bois sont ses délices:
Là, je puis à loisir suivre ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis;
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux, qu'un noir taillis ombrage,
Cachant son ombre agreste et sa course sauvage;
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles;
Plus loin, il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse et de limpidité;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour-à-tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords riants la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde, moins modeste, en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante,
Et son inquiétude et ses plis tortueux;
Son lit, en longs courants, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidents! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;
Là, le jour par filets pénètre leur verdure;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi, l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours:
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet[4], mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur:
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, et craint les ornements.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmants.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un songe importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si, dès mon premier âge,
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur!
Au défaut des courants formés par la nature,
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,
Sans doute; mais cet art veut un œil exercé.
Que les flots bien conduits, que leur cours bien tracé,
M'offrent de la rivière un portrait véritable,
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.
De ta rivière ainsi le cours fut façonné,
O toi, d'un couple auguste asile fortuné,
Délicieux Oatlands! ta plus riche parure[5],
Ce n'est point ton palais, tes fleurs et ta verdure,

Ni tes vastes lointains, ni cet autre charmant
Qui d'une nuit arabe offre l'enchantement;
Mais ces superbes eaux qu'en un fleuve factice
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice :
L'œil charmé s'y méprend : dans ces nombreux détours
De la Tamise encore il croit suivre le cours;
Et par l'illusion d'une savante optique,
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal
Montre de loin la voûte embrassant ton canal :
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,
Colorant, approchant, éloignant les objets,
De son brillant prestige embellit les campagnes,
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,
Déguise les objets, les distances, les lieux,
Et, pour les mieux charmer, en impose à nos yeux !
   Autant que la rivière, en sa molle souplesse,
D'un rivage anguleux redoute la rudesse;
Autant les bords aigus, les longs enfoncements,
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornements.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes;
Et qu'ainsi, s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour-à-tour.
Ces aspects variés amusent votre vue.
   L'œil aime dans un lac une vaste étendue:
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété;
Ou bien faites éclore une île de verdure :
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet, si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre;
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
   Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connoître et saisir les effets.
Quelle que soit leur forme, étang, lac, ou rivière,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde,
Promènent en jouant leur lueur vagabonde;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux :
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.
   Or, maintenant que l'art dans ses jardins pompeux
Insulte à mes travaux, dans mes jardins heureux
Par-tout respire un air de liberté, de joie;
La pelouse riante à son gré se déploie;
Les bois indépendants relèvent leurs rameaux,
Les fleurs bravent l'équerre; et l'arbre, les ciseaux;
L'onde chérit ses bords; la terre, sa parure;
Tout est beau, simple et grand, c'est l'art de la nature.
   Que dis-je? vos travaux sont encore imparfaits;
Ces étangs sont déserts, et ces lacs sont muets.
Eh bien! pour animer leur surface immobile,
L'art vous présente encor plus d'un moyen utile.
Pourquoi sur ces flots morts ne déployez-vous pas
Le flottant appareil des rames et des mâts?
Leur aspect vous amuse, et des barques légères
Votre œil de loin poursuit les traces passagères;
Zéphire de la toile enfle les plis mouvants,
Et chaque banderole est le jouet des vents.
Faites plus; que la tanche, et la perche, et l'anguille,
Y propagent en paix leur nombreuse famille.
Donnez-leur quelques soins; que, docile à vos lois,
Leur troupe familière accoure à votre voix.
Joignez-y ces oiseaux qui, d'une rame agile,
Navigateurs ailés, fendent l'onde docile :
A leur tête s'avance, et nage avec fierté,
Le cygne au cou superbe, au plumage argenté,
Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables;
A sa suite un essaim de ces oiseaux rameurs,
Tous différents de voix, de plumage, de mœurs,
Fend les eaux, bat les airs de ses ailes bruyantes;
Tout jouit, tout s'anime, et les eaux sont vivantes.
   Et si des faits anciens, des traits miraculeux,
Des amours, des combats, ou vrais, ou fabuleux,
Créés par les romans, ou vivants dans l'histoire,
D'un ruisseau, d'une source ont consacré la gloire;
De leur antique honneur ces flots enorgueillis
Par d'heureux souvenirs sont assez embellis.
Quel cœur sans être ému trouveroit Aréthuse,
Alphée, ou le Lignon; toi, sur-tout, toi, Vaucluse,
Vaucluse, heureux séjour, que sans enchantement
Ne peut voir nul poëte, et sur-tout nul amant?
Dans ce cercle de monts qui, recourbant leur chaîne,
Nourrissent de leurs eaux ta source souterraine,
Sous la roche voûtée, antre mystérieux,
Où ta nymphe, échappant aux regards curieux,
Dans un gouffre sans fond cache sa source obscure,
Combien j'aimois à voir ton eau, qui, toujours pure,
Tantôt dans son bassin renferme ses trésors,
Tantôt en bouillonnant s'élève, et de ses bords
Versant parmi des rocs ses vagues blanchissantes,
De cascade en cascade au loin rejaillissantes,
Tombe et roule à grand bruit; puis, calmant son courroux,
Sur un lit plus égal répand des flots plus doux;
Et, sous un ciel d'azur, coule, arrose et féconde
Le plus riant vallon qu'éclaire l'œil du monde!
Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressoient mon cœur.

La voilà donc, disois-je, oui, voilà cette rive
Que Pétrarque charmoit de sa lyre plaintive !
Ici Pétrarque, à Laure exprimant son amour,
Voyoit naître trop tard, mourir trop tôt le jour;
Retrouverai-je encor sur ces rocs solitaires
De leurs chiffres unis les tendres caractères ?
Une grotte écartée avoit frappé mes yeux;
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux !
M'écriois-je. Un vieux tronc bordoit-il le rivage ?
Laure avoit reposé sous son antique ombrage :
Je redemandois Laure à l'écho du vallon;
Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom.
Par-tout mes yeux cherchoient, voyoient Pétrarque et Laure,
Et par eux ces beaux lieux s'embellissoient encore.
Ah ! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même !
Dans ces sites fameux, c'est leur maître qu'on aime.
Eh ! qui, du Tusculum de l'orateur romain,
Du Tivoli, si cher au Pindare latin,
Auroit osé changer la forme antique et pure ?
Tout ornement l'altère, et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre, en voulant le changer !
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage.
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés ;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles :
Tel on laisse sa rouille au bronze des médailles.
Tel j'ai vu ce Twicknham, dont Pope est créateur [6];
Le goût le défendit d'un art profanateur;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître, et dont Pope est le dieu !
Le plus humble réduit avoit pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupiroit le nom;
Là, sa muse évoquoit Achille, Agamemnon,
Célébroit Dieu, le monde, et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût, ou les cheveux des belles;
Je reconnois l'alcôve où jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusoient son sommeil;
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffoit sa verve, en beaux vers exhalée.
Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleuroit en silence un fils religieux :
Là, repose sa mère; et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œil, que déja couvroit l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi pourtant; celui qui, dans ses vers,
D'Homère, le premier, fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage :
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue, et l'esquif arrêté;
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi, je chéris ma noble indépendance,
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi, dans ces bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protége donc ma muse; et si ma main fidèle
Jadis à nos François te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau :
Ma voix t'en fait hommage, et, dans ce lieu champêtre,
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

CHANT IV.

Non, je ne puis quitter le spectacle des champs.
Eh ! qui dédaigneroit ce sujet de mes chants ?
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère :
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs; et de ces frais tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.
Et lorsque pour Achille il prépare des armes,
S'il y grave d'abord les siéges, les alarmes,
Le vainqueur tout poudreux, le vaincu tout sanglant,
Sa main trace bientôt, d'un burin consolant,
La vigne, les troupeaux, les bois, les pâturages :
Le héros se revêt de ces douces images,
Part, et porte à travers les affreux bataillons
L'innocente vendange et les riches moissons.
Chantre divin, je laisse à tes muses altières
Le soin de diriger ces phalanges guerrières;
Diriger les jardins est mon paisible emploi.
Déja le sol docile a reconnu ma loi;
Des gazons l'ont couvert; et, de sa main vermeille,
Flore sur leur tapis a versé sa corbeille;
Des bois ont couronné les rochers et les eaux.
Maintenant, pour jouir de ces brillants tableaux,

Dans ces champs découverts, sous ces obscures voûtes,
D'agréables sentiers vont me frayer des routes.
Des scènes à ma voix naîtront de toutes parts;
Pour les orner enfin j'y conduirai les arts;
Et le ciseau divin, la noble architecture,
Vont de ces lieux charmants achever la parure.
Les sentiers, de nos pas guides ingénieux,
Doivent, en les montrant, nous embellir ces lieux.
Dans vos jardins naissants je défends qu'on les trace.
Dans vos plants achevés l'œil choisit mieux leur place;
Vers les plus beaux aspects sachez les diriger.
Voyez, lorsque vous-même, aux yeux de l'étranger,
Vous montrez vos travaux, votre art avec adresse
Va chercher ce qui plaît, évite ce qui blesse,
Lui découvre en passant des sites enchantés,
Lui réserve au retour de nouvelles beautés,
De surprise en surprise et l'amuse et l'entraîne,
D'une scène qui fuit fait naître une autre scène;
Et toujours remplissant ou piquant son desir,
Souvent, pour l'augmenter, diffère son plaisir.
Eh bien! que vos sentiers vous imitent vous-même.
Dans leurs formes encor fuyez tout vain système
Enfant du mauvais goût, par la mode adopté.
La mode règne aux champs, ainsi qu'à la cité.
Quand de leur symétrique et pompeuse ordonnance,
Les jardins d'Italie eurent charmé la France,
Tout de cet art brillant fut prompt à s'éblouir:
Pas un arbre au cordeau n'osa désobéir;
Tout s'aligna. Par-tout, en deux rangs étalées,
S'alongèrent sans fin d'éternelles allées.
Autre temps, autre goût. Enfin le parc anglais
D'une beauté plus libre avertit le Français;
Dès-lors on ne vit plus que lignes ondoyantes,
Que sentiers tortueux, que routes tournoyantes.
Lassé d'errer, en vain le terme est devant moi;
Il faut encore errer, serpenter malgré soi,
Et, maudissant vingt fois votre importune adresse,
Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.
Évitez ces excès; tout excès dure peu.
De ces sentiers divers chaque genre a son lieu;
L'un conduit aux aspects dont la grandeur frappante
De loin fixe mes yeux et nourrit mon attente;
L'autre m'égarera dans ces réduits secrets
Qu'un art mystérieux semble voiler exprès:
Mais rendez naturel ce dédale factice.
Qu'il ait l'air du besoin, et non pas du caprice;
Que divers accidents rencontrés dans son cours,
Les bois, les eaux, le sol commandent ces détours.
Dans leur forme j'exige une heureuse souplesse;
Des longs alignements si je hais la tristesse,
Je hais bien plus encor le cours embarrassé
D'un sentier qui, pareil à ce serpent blessé,
En replis convulsifs sans cesse s'entrelace,
De détours redoublés m'inquiète, me lasse;
Et sans variété, brusque et capricieux,
Tourmente et le terrain, et mes pas, et mes yeux.
Il est des plis heureux, des courbes naturelles,
Dont les champs quelquefois vous offrent des modèles;
La route de ces chars, la trace des troupeaux
Qui d'un pas négligent regagnent les hameaux,
La bergère indolente, et qui, dans les prairies,
Semble suivre au hasard ses tendres rêveries,
Vous enseignent ces plis mollement onduleux.
Loin donc de vos sentiers les contours anguleux;
Sur-tout, quand vers le but un long détour nous mène,
Songez que le plaisir doit racheter la peine.
Des poëtes fameux osez imiter l'art;
Si leur muse en marchant se permet un écart,
Ce détour me rit plus que le chemin lui-même.
C'est Nisus défendant Euryale qu'il aime;
C'est au tombeau d'Hector son Andromaque en pleurs
Qu'ainsi votre art m'égare en de douces erreurs.
Des plus riants objets égayez le passage,
Et qu'au terme arrivés, votre art nous dédommage
Par d'aimables aspects, de riches ornements,
De ce vivant poëme épisodes charmants.
Ici, vous m'offrirez des antres verts et sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres;
L'imagination y devance les yeux.
Plus loin, c'est un beau lac qui réfléchit les cieux;
Tantôt, dans le lointain, confuse et fugitive,
Se déploie une immense et noble perspective;
Quelquefois un bosquet riant, mais recueilli,
Par la nature et vous richement embelli,
Plein d'ombres et de fleurs, et d'un luxe champêtre,
Semble dire: « Arrêtez! où pouvez-vous mieux être? »
Soudain la scène change; au lieu de la gaîté,
C'est la mélancolie et la tranquillité;
C'est le calme imposant des lieux où sont nourries
La méditation, les longues rêveries.
Là, l'homme avec son cœur revient s'entretenir,
Médite le présent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, songe aux maux épars dans sa carrière.
Quelquefois, rejetant ses regards en arrière,
Se plaît à distinguer, dans le cercle des jours,
Ce peu d'instants, hélas! et si chers et si courts,
Ces fleurs dans un désert, ces temps où le ramène
Le regret du bonheur et même de la peine!
Craignez donc d'imiter ces froids décorateurs
Qui ne veulent jamais que des objets flatteurs;
Jamais rien de hardi dans leurs froids paysages:
Par-tout de frais berceaux et d'élégants bocages.
Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours:
Leur gaîté monotone à la fin m'importune.
Mais vous, osez sortir de la route commune;
Inventez, hasardez des contrastes heureux;
Des effets opposés peuvent s'aider entre eux.
Imitez Le Poussin: aux fêtes bocagères [1]
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères,
Les bras entrelacés, dansant sous des ormeaux,
Et près d'eux une tombe où sont écrits ces mots:
Et moi je fus aussi pasteur dans l'Arcadie.
Ce tableau des plaisirs, du néant de la vie,
Semble dire: « Mortels, hâtez-vous de jouir;
Jeux, danses et bergers, tout va s'évanouir. »
Et dans l'ame attendrie, à la vive alégresse
Succède par degrés une douce tristesse.

Imitez ces effets; en de riants tableaux
Ne craignez point d'offrir des urnes, des tombeaux,
D'offrir de vos douleurs le monument fidèle.
Eh! qui n'a pas pleuré quelque perte cruelle?
Loin d'un monde léger, venez donc à vos pleurs,
Venez associer les bois, les eaux, les fleurs.
Tout devient un ami pour les ames sensibles.
Déja, pour l'embrasser de leurs ombres paisibles,
Se penchent sur la tombe, objet de vos regrets,
L'if, le sombre sapin, et toi, triste cyprès,
Fidèle ami des morts, protecteur de leur cendre,
Ta tige, chère au cœur mélancolique et tendre,
Laisse la joie au myrte et la gloire au laurier;
Tu n'es pas l'arbre heureux de l'amant, du guerrier,
Je le sais; mais ton deuil compatit à nos peines.
Dans tous ces monuments point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Sur-tout ne feignez rien. Loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice;
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau :
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.
Ah! si d'aucun ami vous n'honorez la cendre,
Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre [2]
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.
Rougiriez-vous d'orner leurs humbles sépultures?
Vous n'y pouvez graver d'illustres aventures,
Sans doute. Depuis l'aube, où le coq matinal
Des rustiques travaux leur donne le signal,
Jusques à la veillée, où leur jeune famille
Environne avec eux le sarment qui petille,
Dans les mêmes travaux roulent en paix leurs jours;
Des guerres, des traités n'en marquent point le cours :
Naître, souffrir, mourir, c'est toute leur histoire.
Mais leur cœur n'est point sourd au bruit de leur mémoire.
Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard,
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?
Pour consoler leur vie honorez donc leur mort.
Celui qui, de son rang faisant rougir le sort,
Servit son Dieu, son roi, son pays, sa famille,
Qui grava la pudeur sur le front de sa fille,
D'une pierre moins brute honorez son tombeau;
Tracez-y ses vertus, et les pleurs du hameau :
Qu'on y lise : *Ci-gît le bon fils, le bon père,*
Le bon époux. Souvent un charme involontaire
Vers ces enclos sacrés appellera vos yeux.
Et toi qui vins chanter sous ces arbres pieux,
Avant de les quitter, Muse, que ta guirlande
Demeure à leurs rameaux suspendue en offrande.
Que d'autres dans leurs vers célèbrent la beauté;
Que leur Muse, toujours ivre de volupté,
Ne se montre jamais qu'un myrte sur la tête,
Qu'avec des chants de joie, et des habits de fête;
Toi, tu dis au tombeau des chants consolateurs,
Et ta main la première y jeta quelques fleurs.
Revenons, il est temps, sous de plus gais ombrages.
L'architecture encore au fond de ces bocages
M'attend, pour les orner d'édifices charmants.
Ce ne sont plus du deuil les tristes monuments;
Ce sont d'heureux réduits dont la riche parure,
D'arbres environnée, embellit leur verdure.
Mais j'en permets l'usage, et j'en proscris l'abus.
Bannissez des jardins tout cet amas confus
D'édifices divers, prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosk, et pagode,
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture, et sans but, et sans choix,
Dont la profusion, stérilement féconde,
Enferme en un jardin les quatre parts du monde.
Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux [3]
Et choisit mieux leur forme, et les disposa mieux :
Je crois, en admirant leur pompe enchanteresse,
Ou voyager dans Rome, ou parcourir la Grèce.
Mais les Grecs, les Romains, et les âges passés,
Seuls dans ces grands travaux ne sont pas retracés :
Non, ces lieux embellis par vous, par vos ancêtres,
O couple vertueux! me parlent de leurs maîtres;
Ces murs, que la concorde honore de son nom,
De votre heureux hymen me montrent l'union :
Qui peut voir, sans songer à vos vertus publiques,
Ce monument sacré des vertus domestiques?
Salut, temple des arts, temple de l'amitié.....
Mais quoi! je n'y vois point l'autel de la pitié!
Qui pourtant mieux que vous connut sa douce flamme?
Ah! s'il n'est dans ces lieux, son temple est dans votre ame.
En vain cet Élysée, aimable et doux abri,
Croit être du bonheur le séjour favori;
Il n'est point confiné dans ce riant asile :
Il vous suit aux hameaux, à la cour, à la ville;
Et faisant des heureux, sans craindre des ingrats,
L'Élysée est par-tout où s'adressent vos pas.
Quels que soient leur grandeur, leur nombre, leur figure,
Des bâtiments divers que la forme soit pure.
N'y cherchez pas non plus un oisif ornement;
Et sous l'utilité déguisez l'agrément.
La ferme, le trésor, le plaisir de son maître,
Réclamera d'abord sa parure champêtre.
Que l'orgueilleux château ne la dédaigne pas;
Il lui doit sa richesse; et ses simples appas
L'emportent sur son luxe, autant que l'art d'Armide
Cède au souris naïf d'une vierge timide.
La ferme! à ce nom seul, les moissons, les vergers,
Le règne pastoral, les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or, dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez; de vos oiseaux j'entends déja les chants;
J'entends rouler les chars qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais.
Élégante à-la-fois et simple dans son style,
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle.
Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.

N'allez pas déguiser vos pressoirs et vos granges.
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux, tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paroître;
Sur-tout, des animaux que le tableau mouvant
Au-dedans, au-dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grace inanimée et la pompe immobile;
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitants sous l'ardoise, ou la tuile ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume,
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux!
A leur tête est le coq, père, amant, chef heureux,
Qui, roi sans tyrannie, et sultan sans mollesse,
A son sérail ailé prodiguant sa tendresse,
Aux droits de la valeur joint ceux de la beauté,
Commande avec douceur, caresse avec fierté;
Et fait pour les plaisirs, et l'empire et la gloire
Aime, combat, triomphe, et chante sa victoire.
Vous aimerez à voir leurs jeux et leurs combats,
Leurs haines, leurs amours, et jusqu'à leurs repas.
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu; la nation légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend tout à-la-fois:
La foule avide en cercle autour d'elle se presse;
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiégent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique;
Que leur logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés?
Un seul grain de millet leur plairoit davantage.
La Fontaine l'a dit. O véritable sage!
La Fontaine, c'est toi qu'il faudroit en ces lieux;
Chantre heureux de l'instinct, ils t'inspireroient mieux;
Le paon, fier d'étaler l'iris qui le décore,
Du dindon rengorgé l'orgueil plus sot encore,
Pourroient à nos dépens égayer ton pinceau:
Là, de tes deux pigeons tu verrois le tableau,
Et deux coqs amoureux, à la discorde en proie,
Te feroient dire encore: « Amour! tu perdis Troie. »
Ainsi nous plaît la ferme, et son air animé.
Dans cet autre réduit quel peuple renfermé
De ses cris inconnus a frappé mes oreilles?
Là sont des animaux, étrangères merveilles;
Là, dans un doux exil vivent emprisonnés
Quadrupèdes, oiseaux, l'un de l'autre étonnés.
N'allez pas rechercher les espèces bizarres;
Préférez les plus beaux, et non pas les plus rares;
Offrez-nous ces oiseaux qui, nés sous d'autres cieux,
Favoris du soleil, brillent de tous ses feux,
L'or pourpré du faisan, l'émail de la pintade.
Logez plus richement ces oiseaux de parade,
Eux-mêmes sont un luxe, et puisque leur beauté
Rachète à vos regards leur inutilité,
De ces captifs brillants que les prisons soient belles.
Sur-tout ne m'offrez point ces animaux rebelles,
De qui l'orgueil s'indigne et languit dans nos fers.
Eh! quel œil sans regret peut voir le roi des airs,
L'aigle, qui se jouoit au milieu de l'orage,
Oublier aujourd'hui dans une indigne cage
La fierté de son vol et l'éclair de ses yeux?
Rendez-lui le soleil et la voûte des cieux:
Un être dégradé ne peut jamais nous plaire.
Tandis que, déployant leur parure étrangère,
Ces hôtes différents semblent briguer mon choix,
Mon odorat charmé m'appelle sous ces toits
Où, de même exilés et ravis à leur terre,
D'étrangers végétaux habitent sous le verre:
Entourez d'un air doux ces frêles rejetons;
Mais, vainqueur des climats, respectez les saisons;
Ne forcez point d'éclore, au sein de la froidure,
Des biens qu'à d'autres temps destinoit la nature;
Laissez aux lieux flétris par des hivers constants
Ces fruits d'un faux été, ces fleurs d'un faux printemps;
Et lorsque le soleil va mûrir vos richesses,
Sans forcer ses présents, attendez ses largesses.
Mais j'aime à voir ces toits, ces abris transparents,
Receler des climats les tributs différents,
Cet asile enhardir le jasmin d'Ibérie,
La pervenche frileuse oublier sa patrie,
Et le jaune ananas, par ces chaleurs trompé,
Vous livrer de son fruit le trésor usurpé.
Tel nous plaît Trianon; tel Paris nous étale
De deux mondes rivaux la pompe végétale:
Tel, formant une cour à l'épouse des rois,
Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix [4];
A ces sujets nouveaux leur reine vient sourire;
Chacun, comme Albion, bénit son doux empire,
Et, retrouvant ici son climat, sa saison,
Pardonne son exil, et chérit sa prison.
Motivez donc toujours vos divers édifices,
Des animaux, des fleurs, agréables hospices.
Combien d'autres encore, adoptés par les lieux,
Approuvés par le goût, peuvent charmer nos yeux!
Sous ces saules que baigne une onde salutaire
Je placerois du bain l'asile solitaire;
Plus loin, une cabane, où règne la fraîcheur,
Offriroit le filet et la ligne au pêcheur.
Vous voyez de ce bois la douce solitude;
J'y consacre un asile aux muses, à l'étude.
Dans ce majestueux et long enfoncement
J'ordonne un obélisque, auguste monument;
Il s'élève, et j'écris sur la pierre attendrie:
A nos braves marins, mourants pour la patrie.
Quelques pleurs, en passant, s'échappent de vos yeux
Là-haut, c'est une tour où l'art ingénieux
Élève et fait jouer ces tablettes parlantes
Qui, des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.
Indignée, à l'aspect de ces courriers nouveaux,
La déesse aux cent yeux, aux cent voix infidèles,
A brisé sa trompette, et replié ses ailes.

Ainsi vos bâtiments, vos asiles divers
Ne seront point oisifs, ne seront point déserts.
Au site assortissez leur figure, leur masse;
Que chacun avec goût établi dans sa place,
Jamais trop resserré, jamais trop étendu,
Laisse briller la scène, et n'y soit point perdu.
Sachez ce qui convient ou nuit au caractère.
Un réduit écarté, dans un lieu solitaire,
Peint mieux la solitude encore et l'abandon.
Montrez-vous donc fidèle à chaque expression;
N'allez pas au grand jour offrir un ermitage;
Ne cachez point un temple au fond d'un bois sauvage;
Un temple veut paroître au penchant d'un coteau;
Son site aérien répand dans le tableau
L'éclat, la majesté, le mouvement, la vie;
Je crois voir un aspect de la belle Ausonie.
Par un contraire effet vous cacherez au jour
L'asile du silence, ou celui de l'amour:
Ainsi de Radzivil se dérobe le temple;
L'œil de loin le devine, et de près le contemple
Dans son ile charmante, abri voluptueux.
Là, tout est frais, riant, simple, majestueux:
Au-dedans, un jour doux, le calme, le mystère,
Les traits chéris du dieu qu'en secret on révère;
Au-dehors, les parfums de cent vases divers
En nuage odorant exhalés dans les airs;
Ce beau lac, dont l'azur réfléchit son portique;
Ces restes d'un vieux temple, et cette voûte antique
Qui voit d'heureux troupeaux dormir aux mêmes lieux
Où leur sang autrefois eût coulé pour les dieux;
L'heureuse allégorie, et la fable et l'histoire,
Tout ce qui plait aux yeux, et parle à la memoire:
La nature et les arts, le génie et le goût,
Tout sert à l'embellir; lui-même embellit tout.
Heureux, quand Radzivil daigne en orner les fêtes,
Et vient au dieu du temple assurer des conquêtes!
Telle est des bâtiments la grace et la beauté.
Mais de ces monuments la brillante gaîté,
Et leur luxe moderne, et leur fraîche jeunesse,
D'un auguste débris valent-ils la vieillesse?
L'aspect désordonné de ces grands corps épars,
Leur forme pittoresque attachent les regards;
Par eux le cours des ans est marqué sur la terre;
Détruits par les volcans, ou l'orage ou la guerre,
Ils instruisent toujours, consolent quelquefois.
Cès masses qui du temps sentent aussi le poids,
Enseignent à céder à ce commun ravage,
A pardonner au sort. Telle jadis Carthage
Vit sur ses murs détruits Marius malheureux;
Et ces deux grands débris se consoloient entre eux.
Liez donc à vos plants ces vénérables restes.
Et toi, qui m'égarant dans ces sites agrestes,
Bien loin des lieux frayés, des vulgaires chemins,
Par des sentiers nouveaux guides l'art des jardins,
O sœur de la Peinture, aimable Poésie,
A ces vieux monuments viens redonner la vie;
Viens présenter au goût ces riches accidents,
Que de ses lentes mains a dessinés le temps.
Tantôt c'est une antique et modeste chapelle,
Saint asile où jadis, dans la saison nouvelle,
Vierges, femmes, enfants, sur un rustique autel,
Venoient pour les moissons implorer l'Éternel;
Un long respect consacre encore ces ruines.
Tantôt c'est un vieux fort, qui, du haut des collines,
Tyran de la contrée, effroi de ses vassaux,
Portoit jusques au ciel l'orgueil de ses créneaux;
Qui, dans ces temps affreux de discorde et d'alarmes,
Vit les grands coups de lance et les nobles faits d'armes
De nos preux chevaliers, des Bayards, des Henris;
Aujourd'hui la moisson flotte sur ses débris.
Ces débris, cette mâle et triste architecture
Qu'environne une fraîche et riante verdure;
Ces angles, ces glacis, ces vieux restes de tours
Où l'oiseau couve en paix le fruit de ses amours,
Et ces troupeaux peuplant ces enceintes guerrières,
Et l'enfant qui se joue où combattoient ses pères;
Saisissez ce contraste, et déployez aux yeux
Ce tableau doux et fier, champêtre et belliqueux.
Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
Tout-à-coup s'offre aux yeux, de bois environnée.
Quel silence! C'est là qu'amante du désert
La Méditation avec plaisir se perd
Sous ces portiques saints, où des vierges austères,
Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
Pâles, veilloient, brûloient, se consumoient pour Dieu.
Le saint recueillement, la paisible innocence
Semble encor de ces lieux habiter le silence;
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire
Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
A l'inflexible autel se plaignoient de leurs nœuds,
Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
A la religion déroboient quelques larmes;
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré.
Là, dans la solitude en rêvant égaré,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
Mettez donc à profit ces restes révérés,
Augustes ou touchants, profanes ou sacrés.
Mais loin ces monuments dont la ruine feinte [5]
Imite mal du temps l'inimitable empreinte;
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces restes d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique
Ayant l'air délabré, sans avoir l'air antique,
Artifice à-la-fois impuissant et grossier!
Je crois voir cet enfant tristement grimacier,
Qui, jouant la vieillesse et ridant son visage,
Perd, sans paroître vieux, les graces du jeune âge.
Mais un débris réel intéresse mes yeux;
Jadis contemporain de nos simples aïeux,
J'aime à l'interroger, je me plais à le croire;
Des peuples et des temps il me redit l'histoire;
Plus ces temps sont fameux, plus ces peuples sont grands,
Et plus j'admirerai ces restes imposants.

O champs de l'Italie ! ô campagnes de Rome !
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent des objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts, comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle;
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatants;
Leur masse indestructible a fatigué le temps :
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde,
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde;
Par-tout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars,
Tandis que de Virgile, et d'Ovide et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins !
Déja la main du temps sourdement le seconde;
Déja sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Étaloit tant de faste, ainsi qu'au jour d'Évandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblants ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines;
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Mais, si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivants, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages ?

Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi ? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie;
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers ?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers ?
Sans Pomone vos fruits oseront-ils éclore ?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore ?
Ah ! que ces dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts :
Mais que l'art soit parfait; loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grace.
A chaque déité choisissez son vrai lieu;
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu;
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades ?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux ?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages;
Ces monstres me font peur, même dans leurs images :
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes :
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour ?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Élysée où leur ombre repose :
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorants, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images;
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,
Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble, pour leurs cœurs exempts d'inquiétude,
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude;
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérants en ravages fertiles :
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire.
Montrez-y Fénelon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.

Donnez des fleurs, donnez; j'en couvrirai ces sages
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages,
Cherchoient et répandoient les arts consolateurs;
Toi sur-tout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs,
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile, en arrivant, leur annonçoit la paix;
Et ta voile, en partant, leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance ?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlants, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami des arts, hélas ! meurt en proie aux sauvages !
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris,
Mêlez donc son image à ces bustes chéris;
Et que son doux aspect, ses malheurs, et vos larmes,
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante.
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs,
Quelquefois les rois même ont goûté leurs plaisirs.
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime !
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oublioit le sang qui le fit naître;
Nul séjour n'égaloit sa demeure champêtre :
D'un côté, c'est Sidon, et son port, et ses mers;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage,
Levoient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne, un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendoit en plateau,
Et de là deux filets d'une onde cristalline
Tomboient en murmurant le long de la colline;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courboit en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée;
Dans le fond, les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinoient leurs troncs majestueux;
Mille arbustes divers y versoient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure;
Au-devant on voyoit, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse;
Autour, quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques,
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques;
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs,
Différents de parfums, de formes, de couleurs;
La rose les paroit, et sur une onde pure
De vieux saules penchoient leur longue chevelure :
Plus loin c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignoit l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disoit-il souvent; mais, dans l'âge où nous sommes,
Quels sages envieroient ces illustres dangers ?
Il disoit, et, content du sceptre des bergers,
Il soignoit tour-à-tour ses troupeaux et ses plantes;
Son fils le secondoit de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin;
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein;
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse;
Sa marche est assurée, et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur; mais de l'adolescence
Les traits déja plus mûrs s'éloignent de l'enfance;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton.
Son air est doux, mais fier; et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempéroit les chaleurs
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales;
Comment, au bruit confus de mille affreuses voix,
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres.
Le vieillard les pleuroit; mais sous ses toits champêtres
Tranquille, il étoit loin d'envier leur splendeur.
Tel n'étoit point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son ame éveilloit son courage
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisoit encor.
Tel un jeune arbrisseau, qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Foible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre;
Là tous deux des saisons ils adoroient le maître.
Un soir, après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes,
Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes;
L'air étoit en repos : les rayons du soleil,
Glissant obliquement de l'occident vermeil,
Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante;
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueilloient quelque souffle des vents;
La vague avec lenteur rouloit ses plis mouvants;
Enfin tout étoit calme, et la nature entière
Sembloit avec respect écouter leur prière :
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs, et la verdure,
Formoient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard, le premier, au maître des humains
Levoit, en suppliant, ses vénérables mains :
Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire,
Sur ses lèvres erroit un auguste sourire;
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux;
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des dieux;
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protége sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel;
Et dans le même instant, au pied du même autel,
Tout l'Olympe attentif contemploit en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse, et l'enfance.
Voilà que tout-à-coup résonne aux environs
L'éclatante trompette, et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte :
« Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas !
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats,
Le riche peut trembler; mais le pauvre est tranquille.»
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule, au loin prolongé dans les bois :

C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre !
Fatigué de marcher sur des palais en cendre;
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offroient point des palais les marbres magnifiques :
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés;
Ces lieux d'un vert rempart étoient environnés;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines,
Ensemble composoient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête; et ce triomphateur,
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette foible barrière;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux :
A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent;
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche :
« Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche :
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur.
A terrasser les rois je mettois mon honneur;
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore :
Ton sang régna jadis, il doit régner encore;
Sors de l'obscurité : les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits.
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire;
C'est le prix le plus doux qu'attendoit ma victoire.
Viens donc; tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre, et les dieux. »
« Ainsi ta main toujours dispose des couronnes;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Hé bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire;
Pour le rendre à mon fils, je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix,
Contemple cet asile, et conçois mes regrets !
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour,
Je dérobe aux grandeurs le reste d'un beau jour;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre. »
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin,
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone,
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant;
Il le prend, il l'embrasse; et, fixant son visage,
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage.
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde, et perdu le bonheur.
Mais ce jour le console : il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux,
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine l'horizon avoit rougi l'aurore,
Que, pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore :
« Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort, retombera sur toi :
Que je te plains ! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles,
Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles,
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui !
Viens donc, ô cher enfant! viens, ô mon doux appui!
Du malheur de régner viens consoler ton père.
Et vous, objets charmants, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivois, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux.
Hélas! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptois mes années;
Ces fastes valoient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de vos pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices ! »
Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part, environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur :
Dans un confus transport de joie et de douleur
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères.
Leur ombre l'y poursuit : il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix :
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achèvent d'effacer la trace de ces crimes;
Il règne, et l'équité préside à ses projets :
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois, loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane :
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux;
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

FIN DU POEME.

NOTES.

CHANT I.

1 Dont le charme autrefois avoit tenté Virgile.

Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré de rapporter ici l'esquisse rapide que Virgile a tracée des jardins, qu'il regrette de ne pouvoir chanter.

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore;
Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore:
Les roses m'ouvriroient leurs calices brillants,
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs;
Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
Ma muse abreuveroit les tiges altérées;
Je courberois le lierre et l'acanthe en berceaux,
Et du myrte amoureux j'ombragerois les eaux.

On voit que cette composition de jardin est très simple et très naturelle. On y trouve mêlés l'utile et l'agréable; c'est à-la-fois le verger, le potager et le parterre : mais c'est là le jardin d'un habitant ordinaire des champs, tel qu'un sage, avec des goûts simples, voudroit l'orner, le cultiver lui-même; tel que l'aimable poëte qui le décrit eût aimé à l'embellir. Il n'a pas prétendu parler des fameux jardins que le luxe des vainqueurs du monde, des Lucullus, des Crassus, des Pompée et des César, avoit remplis des richesses de l'Asie, et des dépouilles de l'univers.

2 Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger.

C'est un monument précieux de l'antiquité et de l'histoire des jardins, que la description que fait Homère de celui d'Alcinoüs. On voit qu'elle tient de près à la naissance de l'art; que tout son luxe consiste dans l'ordre et la symétrie, dans la richesse du sol, et dans la fertilité des arbres, dans les deux fontaines dont il est orné; et tous ceux qui voudroient un jardin pour en jouir, et non pour le montrer, n'en demanderoient pas d'autre.

3 .... D'un art plus magnifique
Babylone éleva des jardins dans les airs.

Ces jardins suspendus existoient encore en partie seize siècles après leur création, et firent l'étonnement d'Alexandre à son entrée dans Babylone.

4 Quand Rome au monde entier eut envoyé des fers,
Les vainqueurs, dans des parcs ornés par la victoire,
Alloient calmer leur foudre et reposer leur gloire.

Il existe un monument très précieux du goût et de la forme des jardins romains dans une lettre de Pline le jeune (liv. V, lett. VI) : on y voit qu'on connoissoit déja l'art de tailler les arbres, et de leur donner différentes figures de vases ou d'animaux; que l'architecture et le luxe des édifices étoient un des principaux ornements de leurs parcs; mais que tous avoient un objet d'utilité; ce qu'on a trop oublié dans les jardins modernes.

5 PHILIPPE m'encourage, et mon sujet m'appelle.

PHILIPPE. Monseigneur le comte d'Artois, frère du roi; (aujourd'hui Charles X.)

6 Belœil, tout à-la-fois magnifique et champêtre.

Belœil étoit un jardin magnifique de M. le prince de Ligne, situé près d'Ath, dans les Pays-Bas.

7 .... Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.

Le local de *Tivoli* se refusoit aux grands effets pittoresques, mais M. Boutin a eu le mérite d'en tirer le meilleur parti possible, et sur-tout d'avoir le premier essayé avec succès le genre irrégulier.

8 Les Graces, en riant, dessinerent Montreuil.

Montreuil, près Versailles, appartient à madame Élisabeth, sœur du roi. Auprès de ce jardin, et sous le même nom, est celui de madame la comtesse Diane de Polignac, dame d'honneur de cette princesse.

9 Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil.

Maupertuis. Ce jardin, connu sous le nom de l'*Élysée*, appartient à M. le marquis de Montesquiou. Si de belles eaux, de superbes plantations, un mélange heureux de collines et de vallons font un beau lieu, l'Élysée est digne de son aimable nom.

Le Désert. Ce jardin a été dessiné avec beaucoup de goût par M. de Monville.

Rincy. Ce beau jardin appartient à monseigneur le duc d'Orléans.

Limours. Ce lieu, naturellement sauvage, a été très embelli par madame la comtesse de Brionne, et a perdu un peu de sa rudesse, sans perdre son caractère.

Auteuil est le premier jardin qui ait été composé dans le véritable goût des jardins anglais. Il appartient à madame la comtesse de Boufflers, si distinguée par son esprit et ses graces. C'est au sujet de ce jardin qu'en 1774 l'auteur lui adressa une épître. (Voyez *Poésies Fugitives*.)

10 Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.

Le *petit Trianon*, jardin de la reine, est un modèle de ce genre. La richesse y paroît avoir été toujours employée par le goût.

11 Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi!

Il s'agit du joli jardin de *Bagatelle*, qui a été composé avec beaucoup de goût pour monseigneur le comte d'Artois, et qui a l'avantage de se trouver placé au milieu d'un bois charmant qui semble en faire partie. Le pavillon est d'une élégance rare. Je n'ai pu nommer tous les jardins agréables qui ont été faits depuis quelques années. Il en est plusieurs qui auroient mérité de l'être; et de ce nombre sont : La Falaise, Morfontaine, Roissy, La Malmaison, agréable par la beauté de ses bois, de ses eaux, de ses vues, et de sa situation. J'aurois tort d'oublier celui de Saint-Germain, embelli par un grand seigneur, qui, après avoir fait l'agrément de la cour par la finesse piquante de son esprit, conduit par le goût de la campagne, quelquefois suspendu, mais jamais perdu dans les ames honnêtes, s'est fait une retraite champêtre, où il cultive les arts et les lettres. — Les gens de lettres ont aussi quelquefois embelli des asiles où ils sont mieux inspirés qu'ailleurs. Pope eut son Twickenham, Boileau son Auteuil, M. de Rulhière son Ermitage, orné de deux rivières, d'un charmant ruisseau, de superbes perspectives, et distingué sur-tout

par des inscriptions en vers, telles que M. de Rulhière en sait faire.

12 Je ne décide point entre Kent et Le Nôtre.

Kent, architecte et dessinateur fameux en Angleterre, fut le premier qui tenta avec succès le genre libre qui commence à se répandre dans toute l'Europe.

13 Pour chercher un ami qui me parle du cœur.

Ce vers, comme on sait, est de Racine (dans *Bérénice*, acte I, scène IV). L'auteur en fait l'application aux charmes du genre irrégulier et naturel, qui, moins éblouissant au premier coup d'œil, est sans doute plus varié, et d'un intérêt plus durable.

14 Regardez dans Milton, etc.

Plusieurs Anglais prétendent que c'est cette belle description du paradis terrestre, et quelques morceaux de Spencer, qui ont donné l'idée des jardins irréguliers; et, quoiqu'il soit probable que ce genre vienne des Chinois, j'ai préféré l'autorité de Milton, comme plus poétique. D'ailleurs, j'ai cru qu'on verroit avec plaisir toute la magnificence du plus grand roi du monde, tous les prodiges des arts mis en opposition avec les charmes de la nature naissante, l'innocence des premières créatures qui l'embellirent, et l'intérêt des premières amours. (Voyez *Paradis perdu*, liv. IV.)

15 Tel est Bleinheim, Bleinheim la gloire de ses maîtres.

Bleinheim est un château orné de superbes jardins, et situé à quelques milles de Londres. Ce château a été construit en vertu d'une décision du parlement, pour être offert au duc de Marlborough, en récompense de ses brillants services.

16 Je songe, ô Rosamonde! à ta touchante histoire.

Rosamonde, fille du baron Walter de Clifford, a été la première maîtresse de Henri II, roi d'Angleterre, et une des plus belles femmes du royaume. Elle habitoit le palais du roi à Woodstock, où a été bâti depuis le château de Bleinheim; elle quitta ce lieu pour aller s'enfermer dans un couvent où elle mourut pénitente. Addison a fait de *Rosamonde* le sujet d'un drame lyrique.

17 Ah! pour comble d'honneur, puisse un Spencer nouveau...

Spencer, nom de famille du duc de Marlborough.

CHANT II.

1 Il est des temps affreux, où des champs de leurs peres
Des proscrits sont jetés aux terres étrangères.

M. Thomas Weld a fourni un établissement aux religieux de la Trappe, sur ses terres à Lulworth, près Wareham.

Bar, dans sa description des ordres religieux, etc., donne sur les pères de la Trappe les détails suivants :

L'abbaye de la Trappe a été fondée en 1140, par Rotrou, comte du Perche. Elle fut long-temps célèbre par l'éminente vertu de ses abbés et de ses religieux; mais elle eut enfin le sort de plusieurs maisons de cet ordre, où les religieux, dégénérant de la vertu de leurs pères, abandonnèrent les observances régulières. Cette abbaye ayant été saccagée plusieurs fois pendant les guerres survenues en France, les religieux, réduits à manquer de tout, se soutinrent pendant quelque temps; mais ils furent enfin contraints de se séparer, et ne revinrent dans leur maison que lorsque les troubles furent finis. Ils étoient alors bien différents de ce qu'ils avoient été, par la corruption qu'ils avoient contractée dans le monde. Depuis cette époque, le dérèglement fit de si grands progrès dans cette abbaye, que les religieux, devenus le scandale du pays, vivoient dispersés çà et là, et ne se rassembloient que pour faire des parties de chasse et de divertissement. Tel étoit l'état des choses, quand Armand-Jean Le Bouthilier de Rancé, qui en étoit abbé, conçut le dessein de les réformer, et de rétablir parmi eux la discipline monastique, autant que le malheur des temps pouvoit le permettre. Peu à peu on vit renaître dans cette maison les pratiques les plus austères, et ceux qui avoient embrassé la réforme s'efforcer de tendre à la plus haute perfection; leur vie étoit partagée entre la lecture, le travail et la prière. A l'heure du travail, chacun quittoit sa coule, et, retroussant l'habit de dessous, suivoit la tâche qui lui étoit assignée; car il ne leur étoit pas libre de choisir ce qui convenoit le plus à leur inclination.

2 Mais sur-tout, si l'exil de leur cloître pieux...

Allusion à l'hospitalité généreuse que les Chartreux et les frères de la Trappe ont trouvée dans leur exil pendant la révolution, en Suisse, en Westphalie, et sur-tout en Angleterre.

3 Tu connus ce secret, ô toi dont le coteau,
Dont la verte *Colline* offre un si doux tableau, etc.

Le duc d'Harcourt, fils aîné du maréchal, avoit créé dans sa terre d'Harcourt près de Caen, un des plus beaux jardins de France, celui de la *Colline ;* et il y jouissoit en sage des charmes de la retraite, lorsqu'il fut nommé gouverneur du Dauphin, premier fils de Louis XVI, qui est mort à Meudon en 1789. Ce duc, qui avoit écrit sur les jardins, est mort en 1800, à Londres, où il étoit depuis plusieurs années ambassadeur du Roi de France.

4 Je t'en prends à témoin, jeune Potaveri.

C'est le nom d'un habitant d'O-Taïti, amené en France par M. de Bougainville, célèbre par plus d'un genre de courage, et connu si avantageusement comme militaire et comme voyageur. Le trait que je raconte ici de ce jeune O-Taïtien est très-connu et très-intéressant. Je n'ai fait que changer le lieu de la scène, que j'ai placée au jardin du Roi. J'aurois voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui existe dans le peu de mots qu'il prononçoit en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappeloit sa patrie. *C'est O-Taïti,* disoit-il; et en regardant les autres arbres : *Ce n'est pas O-Taïti.*

5 Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

On a remarqué, dans tous les peuples où la société a fait peu de progrès, une certaine innocence dans les mœurs, très différente de la réserve et de la pudeur qui accompagnent toujours la vertu dans les femmes des nations civilisées. Dans l'île d'O-Taïti, dans la plupart des autres îles de la mer du Sud, à Madagascar, etc., les femmes mariées croient se devoir exclusivement à leurs maris, et manquent rarement à la fidélité conjugale : mais les filles n'y attachent aucune idée de crime, ni même de honte; elles ne s'assujettissent, ni dans leurs discours, ni dans leur habillement, ni dans leurs manières, à ce que nous regardons comme des devoirs pour leur sexe. Mais chez elles c'est simplicité, et non corruption : elles ne méprisent point les règles de la décence, elles les igno-

rent. Dans ce pays la nature est grossière, mais elle n'y est pas dépravée : voilà ce que j'ai essayé de rendre par ce vers.

6 Que votre art les promette, et que l'œil les espère.
Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Ce dernier hémistiche se trouve dans une épître charmante de M. de Saint-Lambert; c'est par réminiscence qu'il s'est glissé dans mon ouvrage.

CHANT III.

1 Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur.

Harlem est une ville de Hollande où se fait un grand commerce de fleurs. On sait à quel degré d'extravagance des amateurs ont porté dans ce genre l'amour de la rareté et des jouissances exclusives.

2 Du haut des vrais rochers, sa demeure sauvage,
La nature se rit de ces rocs contrefaits,
D'un travail impuissant avortons imparfaits.

En général, on ne peut bien imiter les rochers, pas plus que tous les grands effets de la nature. Elle ne permet à l'art de tenter des hardiesses, que lorsqu'il combat avec toutes les ressources du génie et de l'opulence. C'est ainsi que s'est formé, d'après les dessins de Robert, le superbe rocher de Versailles, dont l'effet ne peut être deviné que par l'imagination, qui le fait voir d'avance coiffé de beaux arbres, et orné de ce que le temps seul peut lui donner de vraisemblance et de beauté.

3 Aux champs de Midleton, aux monts de Dovedale,
Whateli, je te suis; viens, j'y monte avec toi.

Midleton et *Dovedale*, vallons dans le Derbyshire, renommés par les formes pittoresques de leur chaîne de rochers, décrits par Whateli, fameux dessinateur de jardins anglois, dont j'ai, ainsi que Morel, dans son charmant traité des jardins, emprunté quelques traits, tels que celui de la cabane et du pont suspendus sur des précipices. Mais j'ai tâché d'exprimer d'une manière qui m'appartînt les sensations que font naître ces aspects effrayants.

4 Tel est, cher Watelet, etc.

Claude-Henri Watelet, receveur général des finances, né à Paris en 1718, l'un des quarante de l'Académie françoise, membre de plusieurs Académies étrangères, mort à Paris le 13 février 1786.

5 Délicieux Oatlands! ta plus riche parure, etc.

Oatlands, château dans les environs de Richemond, et résidence de LL. AA. les duc et duchesse d'Yorck.

6 Tel j'ai vu ce Twicknham, dont Pope est créateur.

Twicknham, village situé à trois lieues de Londres, sur les bords de la Tamise : on y voit encore la maison et le jardin qui avoient appartenu à Pope, et qu'il avoit achetés avec le produit de sa traduction d'Homère. Cette propriété, illustrée par Pope, étoit passée au lord Clair, trop connu par ses exactions dans les Indes et par sa fin déplorable.

CHANT IV.

1 Imitez le Poussin : aux fêtes bocagères
Il nous peint les bergers et les jeunes bergères.

Ce fameux tableau est sans doute le plus beau des tableaux de paysages. Si l'on ne savoit d'ailleurs combien l'imagination du Poussin s'étoit nourrie des ouvrages des grands poëtes anciens, ce tableau suffiroit pour le prouver. Presque toutes les odes voluptueuses d'Horace ont le même caractère : partout, au milieu des fêtes et des plaisirs, il montre la mort dans le lointain; « Hâtez-vous, dit-il : qui sait si nous vivrons demain? Nous mourrons; il faudra quitter cette belle maison, cette femme charmante; et de tous ces arbres que vous cultivez, le seul cyprès suivra son maître, hélas! trop peu durable. »

C'est cette même philosophie, puisée dans les poëtes anciens, qui dictoit à Chaulieu ces vers pleins d'une si douce mélancolie :

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Ces contrastes de sensations moitié voluptueuses, moitié tristes, agitant l'ame en sens contraire, font toujours une impression profonde; et c'est ce qui m'a engagé à jeter au milieu des scènes riantes des jardins la vue mélancolique des urnes et des tombeaux consacrés à l'amitié ou à la vertu.

2 Voyez sous ces vieux ifs la tombe où vont descendre
Ceux qui, courbés pour vous sur des sillons ingrats,
Au sein de la misère espèrent le trépas.

Dans ces vers, consacrés aux humbles sépultures des habitants de la campagne, j'ai imité quelques vers du Cimetière de Gray.

3 Dans Stow, je l'avouerai, l'art plus judicieux, etc.

Stow, château et jardin situés dans le comté de Buckingham. Le propriétaire actuel est lord *Temple*. C'est le jardin de Stow qui a fourni le premier modèle des jardins dits *anglais*.

4 Kiow des plants étrangers a rassemblé le choix.

Kiow, résidence royale à deux lieues de Londres : on en admire le jardin botanique, où se trouvent les plantes les plus rares des deux hémisphères.

5 Mais loin ces monuments dont la ruine feinte
Imite mal du temps l'inimitable empreinte.

M. de Chabanon, dans une épître fort agréable, écrite en faveur des jardins du genre irrégulier, a remarqué avant moi que les vieux monuments réveilloient des souvenirs; avantage que n'ont pas les ruines factices. Cette idée se trouve dans d'autres ouvrages, et particulièrement dans celui de Whateli : et d'ailleurs elle est si naturelle, qu'elle étoit facile à trouver. Peut-être n'étoit-il pas aussi aisé de la bien rendre, sur-tout après M. de Chabanon; mais si je me suis rencontré avec lui, ce que j'ai tâché d'éviter, je répète que ses vers ont été faits avant les miens.

6 Toi, sur-tout, brave Cook, etc.

Tout le monde connoît les voyages instructifs et courageux du célèbre et malheureux Cook, et l'ordre que fit donner Louis XVI de respecter son vaisseau sur toutes les mers; ordre qui fait un égal honneur aux sciences, à cet illustre voyageur, et au roi, dont il devenoit pour ainsi dire le sujet par ce genre nouveau de bienfaisance et de protection.

L'HOMME DES CHAMPS,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

PRÉFACE*.

Ces nouvelles *Géorgiques* n'ont rien de commun avec celles qui ont paru jusqu'à ce jour; et le nom de Géorgiques, ainsi que dans d'autres poëmes français, et particulièrement dans le poëme des Saisons du cardinal de Bernis, est employé ici dans un sens plus étendu que son acception ordinaire. Ce poëme est divisé en quatre chants, qui, tous relatifs aux jouissances champêtres, ont pourtant chacun leur objet particulier.

Dans le premier, c'est le sage qui, avec des sens plus délicats, des yeux plus exercés que le vulgaire, parcourt dans leurs innombrables variétés les riches décorations des scènes champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensations; qui, sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, travaille à répandre autour de lui son bonheur, d'autant plus doux qu'il est plus partagé. L'exemple de la bienfaisance lui est donné par la nature même, qui n'est à ses yeux qu'un échange éternel de secours et de bienfaits. Il s'associe à ce concert sublime, appelle au secours de ses vues bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite, et, par ce concours de bienveillance et de soin, assure le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance. Cette partie du poëme a été lue plusieurs fois à l'Académie française, et particulièrement à la réception du malheureux Malesherbes. Je dois dire que toutes les maximes de bienfaisance et d'amour du peuple étoient vivement applaudies par tout ce qu'il y avoit alors de plus considérable dans la nation. Je n'ai rien retranché de la recommandation que je faisois alors de la pauvreté à la fortune, et de la foiblesse à la puissance, malgré les excès que le peuple s'est quelquefois permis; j'aurois été désavoué même par ses victimes.

Il se trouve aussi dans ce chant une soixantaine de vers empruntés de différents poëtes anglais; mais, en les imitant, j'ai tâché de me les approprier par les images et l'expression. D'ailleurs ils ont presque tous dans mon poëme un but tout-à-fait différent. Il y a particulièrement dans la chasse du cerf une imitation dans laquelle je me suis rencontré avec M. de Saint-Lambert*.

Le second chant peint les plaisirs utiles du cultivateur. Mais ce n'est pas ici l'agriculture ordinaire, qui sème ou recueille dans leurs saisons les productions de la nature, obéit à ses vieilles lois, et suit ses anciennes habitudes: c'est l'agriculture merveilleuse, qui ne se contente pas de mettre à profit les bienfaits de la nature, mais qui triomphe des obstacles, perfectionne les productions et les races indigènes, naturalise les races et les productions étrangères; force les rochers à céder la place à la vigne, les torrents à dévider la soie ou à dompter les métaux; sait créer ou corriger les terrains; creuse des canaux pour l'agriculture et le commerce; fertilise par des arrosements les lieux les plus arides; réprime ou met à profit les ravages et les usurpations des rivières; enfin parcourt les campagnes, tantôt comme une déesse qui sème des bienfaits, tantôt comme une fée qui prodigue des enchantements.

Le troisième chant est consacré à l'observa-

* Delille ayant reporté dans la Préface de sa nouvelle édition du poëme des *Jardins* la réponse qu'il faisoit ici à M. de Maistre, et en général aux détracteurs du genre descriptif, nous n'avons pas cru devoir répéter ce que le lecteur a déja vu au commencement de ce volume.

* Tels sont les vers qui commencent par ces mots:

Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire.

Ayant travaillé sans livre, je ne puis pas répondre qu'il n'y ait dans ce poëme quelques traces de réminiscence. J'en préviens d'avance ceux qui font un grand crime de ces petits torts.

teur naturaliste, qui, environné des ouvrages et des merveilles de la nature, s'attache à les connoître, et donne ainsi plus d'intérêt à ses promenades, de charmes à son domicile, et d'occupations à ses loisirs; se forme un cabinet d'histoire naturelle orné non de merveilles étrangères, mais de celles qui l'environnent, et qui, nées dans son propre sol, lui deviennent plus intéressantes encore. Le sujet de ce chant est le plus fécond de tous, et jamais une carrière plus vaste et plus neuve ne fut ouverte à la poésie.

Enfin le quatrième apprend au poëte des champs à célébrer, en vers dignes de la nature, ses phénomènes et ses richesses. En enseignant l'art de peindre les beautés champêtres, l'auteur a tâché d'en saisir lui-même les traits les plus majestueux et les plus touchants.

Le traducteur des Géorgiques de Virgile, en composant les siennes, s'est affligé souvent d'avoir avec son modèle la plus triste des ressemblances. Comme Virgile, il a écrit sur les plaisirs et les travaux champêtres pendant que les campagnes étoient désolées par la guerre civile et la guerre étrangère : comme lui il détournoit ses yeux de ces amas de cadavres et de ruines, pour les rejeter sur les douces images du premier art de l'homme et des innocentes délices des champs.

Auguste, paisible possesseur de Rome encore sanglante, s'occupa de ranimer l'agriculture et les bonnes mœurs qui marchent à sa suite; il engagea Virgile à publier ses Géorgiques : elles parurent avec la paix, et en augmentèrent les charmes. C'est un heureux augure pour son imitateur. Puisse ce poëme porter dans les ames effarouchées par de longues craintes, ulcérées par de longues souffrances, des sentiments doux et des affections vertueuses! L'indulgence du lecteur jugera moins rigoureusement un ouvrage composé dans des temps si malheureux : il eût été plus soigné et moins imparfait, s'il eût été composé avec un esprit libre et un cœur plus tranquille; et si, dans cette terrible révolution, l'auteur n'eût perdu que sa fortune!

Je finis cette Préface par désavouer plusieurs morceaux de mes ouvrages non imprimés, qui se trouvent épars dans des journaux ou des recueils; morceaux dans lesquels j'ai trouvé avec peine des passages insérés par des mains étrangères : il est juste qu'on ne soit chargé que de ses propres fautes.

FIN DE LA PRÉFACE.

L'HOMME DES CHAMPS.

CHANT I.

Boileau jadis a su, d'une imposante voix,
Dicter de l'art des vers les rigoureuses lois;
Le chantre de Mantoue a su des champs dociles
Hâter les dons tardifs par des leçons utiles :
Mais quoi ! l'art de jouir, et de jouir des champs,
Se peut-il enseigner ? Non sans doute; et mes chants,
Des austères leçons fuyant le ton sauvage,
Viennent de la nature offrir la douce image,
Inviter les mortels à s'en laisser charmer :
Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.
Ainsi, qu'après Vanière et le bon Hésiode,
Du régime rural d'autres riment le code ;
D'un pinceau moins usé, dans un cadre nouveau,
Des champêtres plaisirs je trace le tableau,
Et d'un riant séjour le possesseur tranquille,
Le maître bienfaisant, l'agriculteur habile,
L'observateur des champs, leur peintre harmonieux,
Tour à tour dans mes vers vont paroître à vos yeux;
Sujet digne en effet du chantre de Mantoue :
A son style divin tout cède, je l'avoue ;
Mais dans ce fond, heureux par sa fécondité,
J'ai pour moi la richesse et la variété.
Inspirez donc mes chants, beaux lieux, frais paysages,
Où la vie est plus pure, où les mortels plus sages
Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu !
Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu :
Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.
Mais peu savent goûter leur volupté touchante :
Pour les bien savourer, c'est trop peu que des sens;
Il faut un cœur paisible et des goûts innocents.
Toutefois n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errants sur les débris d'un luxe qui n'est plus.
On a trop parmi nous réformé l'opulence !
Mais je ne parle pas seulement à la France;
Ainsi que tous les temps, j'embrasse tous les lieux.
O vous qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs,
Ainsi que son argent, tourmente ses desirs,
S'écrie à son lever : « Que la ville m'ennuie !
Volons aux champs; c'est là qu'on jouit de la vie,
Qu'on est heureux. » Il part, vole, arrive; l'ennui [1]
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui.
A peine il a de l'œil parcouru son parterre,
Et son nouveau kiosk, et sa nouvelle serre;
Les relais sont mandés : lassé de son château,
Il part, et court bâiller à l'opéra nouveau.
Ainsi, changeant toujours de dégoûts et d'asile,
Il accuse les champs, il accuse la ville;
Tous deux sont innocents : le tort est à son cœur;
Un vase impur aigrit la plus douce liqueur.
Le calme heureux des champs craint une pompe vaine :
L'orgueil produit le faste, et le faste la gêne.
Tel est l'homme; il corrompt et dénature tout.
Qu'au milieu des cités son superbe dégoût
Ait amené les bois, les fleurs et la verdure;
Je lui pardonne encor : j'aime à voir la nature,
Toujours chassée en vain, vengeant toujours ses droits,
Rentrer à force d'art chez les grands et les rois.
Mais je vois en pitié le Crésus imbécile
Qui jusque dans les champs me transporte la ville :
Avec pompe on le couche, on l'habille, on le sert;
Et Mondor, au village, est à son grand couvert.
Bien plus à plaindre encor les jeunes téméraires
Qui, lassés tout-à-coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Étaler leurs champarts, leurs moulins, leurs forêts;
Des puissances du jour assiégent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleure;
Ou que par l'homme en place un mot dit de côté
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux! qui bientôt reviendront, moins superbes,
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes,
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humbles lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.
Et vous qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où vous êtes?
Vous y paroissez peu; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelles!
Les flatteurs sont ingrats; vos arbres sont fidèles,
Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont promis.
Désertant des cités la foule solitaire,
D'avance venez donc apprendre à vous y plaire.
Cultivez vos jardins, volez quelques instants
Aux projets des cités, pour vos projets des champs;
Et si vous n'aimez pas la campagne en vrai sage,
La vanité du moins chérira son ouvrage.
Cependant, pour charmer ses champêtres loisirs,
La plus belle retraite a besoin de plaisirs.
Choisissons : mais d'abord n'ayons pas la folie
De transporter aux champs Melpomène et Thalie.
Non qu'au séjour des grands j'interdise ces jeux :
Cette pompe convient à leurs châteaux pompeux,
Mais sous nos humbles toits ces scènes théâtrales
Gâtent le doux plaisir des scènes pastorales :
Avec l'art des cités arrive leur vain bruit;
L'étalage se montre, et la gaîté s'enfuit :

Puis, quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
Et souvent le boudoir y choisit ses actrices.
Joignez-y ce tracas de sotte vanité,
Et les haines naissant de la rivalité;
C'est à qui sera jeune, amant, prince, ou princesse;
Et la troupe est souvent un beau sujet de pièce.
Vous dirai-je l'oubli de soins plus importants,
Les devoirs immolés à de vains passe-temps?
Tel néglige ses fils pour mieux jouer les pères;
Je vois une Mérope, et ne vois point de mères:
L'homme fait place au mime, et le sage au bouffon.
Néron, bourreau de Rome, en étoit l'histrion:
Tant l'homme se corrompt alors qu'il se déplace!
Laissez donc à Molé, cet acteur plein de grace,
Aux Fleuris, aux Sainvals, ces artistes chéris,
L'art d'embellir la scène et de charmer Paris;
Charmer est leur devoir: vous, pour qu'on vous estime,
Soyez l'homme des champs; votre rôle est sublime.
Et quel charme touchant ne promettent-ils pas
A des yeux exercés, à des sens délicats!
Insensible habitant des champêtres demeures,
Sans distinguer les lieux, les saisons et les heures,
Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté:
Le sage veut choisir. Tantôt la nouveauté
Prête aux objets naissants sa grace enchanteresse,
Tantôt de leur déclin l'aspect nous intéresse.
Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit.
Ainsi l'ame jouit, soit qu'une fraîche aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment les restes d'un beau jour.
Tel, quand des fiers combats Homère se repose,
Il aime à colorer l'Aurore aux doigts de rose:
Tel le brillant Lorrain, de son pinceau touchant,
Souvent dore un beau ciel des rayons du couchant.
Étudiez aussi les moments de l'année:
L'année a son aurore, ainsi que la journée.
Ah! malheureux qui perd un spectacle si beau!
Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissants, qui sur les fleurs nouvelles,
S'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
Jouit moins, au sortir de sa triste prison,
Que le sage, au retour de la jeune saison,
Lorsque sur les coteaux, sur les monts, dans les plaines,
Tout est gazon, zéphyr, ou ruisseaux, ou fontaines.
Ah! les beaux jours vont donc me rendre les beaux vers!
Le chêne s'est éteint dans mes foyers déserts.
Adieu des paravents l'ennuyeuse clôture,
Adieu livres poudreux, adieu triste lecture!
Le grand livre des champs vient de s'ouvrir: je cours
Du ruisseau libre enfin reconnoître le cours,
Du premier rossignol entendre le ramage,
Voir le premier bouton, voir le premier feuillage,
Et renaître moi-même avec l'ombre et les fleurs!
Si du printemps nouveau l'on chérit les faveurs,
Les beaux jours expirants ont aussi leurs délices:
Au printemps de l'année on bénit les prémices;
Dans l'automne, ces bois, ces soleils pâlissants
Intéressent notre ame en attristant nos sens.
Le printemps nous inspire une aimable folie;
L'automne, les douceurs de la mélancolie.
On revoit les beaux jours avec ce vif transport
Qu'inspire un tendre ami dont on pleuroit la mort;
Leur départ, quoique triste, à jouir nous invite:
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde, on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.
Majestueux été, pardonne à mon silence!
J'admire ton éclat, mais crains ta violence,
Et je n'aime à te voir qu'en de plus doux instants,
Avec l'air de l'automne, ou les traits du printemps.
Que dis-je? ah! si tes jours fatiguent la nature,
Que tes nuits ont de charme! et quelle fraîcheur pure
Vient remplacer des cieux le brûlant appareil!
Combien l'œil, fatigué des pompes du soleil,
Aime à voir de la nuit la modeste courrière
Revêtir mollement de sa pâle lumière,
Et le sein des vallons, et le front des coteaux;
Se glisser dans les bois, et trembler dans les eaux!
L'hiver, je l'avouerai, je suis l'ami des villes:
Là, des charmes ravis aux campagnes fertiles,
Grace au pinceau flatteur, aux sons harmonieux,
L'image frappe encor mon oreille et mes yeux;
Et j'aime à comparer, dans ce portrait fidèle,
Le peintre à la nature, et l'image au modèle.
Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas
L'éclatante blancheur, et la glace brillante,
En lustres azurés à ces roches pendante!
Et quel plaisir encor, lorsque échappé dans l'air,
Un rayon du printemps vient embellir l'hiver;
Et, tel qu'un doux souris qui naît parmi des larmes,
A la campagne en deuil rend un moment ses charmes!
Qu'on goûte avec transport cette faveur des cieux!
Quel beau jour peut valoir ce rayon précieux,
Qui, du moins un instant, console la nature!
Et si mon œil rencontre un reste de verdure
Dans les champs dépouillés, combien j'aime à le voir!
Aux plus doux souvenirs il mêle un doux espoir;
Et je jouis, malgré la froidure cruelle,
Des beaux jours qu'il promet, des beaux jours qu'il rappelle.
Le ciel devient-il sombre? Eh bien! dans ce salon,
Près d'un chêne brûlant j'insulte à l'aquilon;
Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille heureux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe d'un œil avide
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide:
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dé, non sans fracas, part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat: le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,

Sur des carrés égaux, différents de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savants conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Long-temps des camps rivaux le succès est égal;
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite:
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et, du terrible mat à regret convaincu,
Regarde encor long-temps le coup qui l'a vaincu.
Ailleurs, c'est le piquet des graves douairières;
Le loto du grand-oncle, et le wisk des grands-pères.
Là, sur un tapis vert, un essaim étourdi
Pousse contre l'ivoire un ivoire arrondi.
Mais trois coups de marteau font retentir la porte:
C'est la poste du soir; le courrier qui l'apporte,
Ainsi que son cheval, bien morfondu, bien las,
Revient glacé de givre et poudré de frimas,
Portant, sans le savoir, le destin de la terre,
Le sort de Pétersbourg, celui de l'Angleterre,
L'état des fonds publics, les nouvelles de cour,
Billets de mariage, et messages d'amour.
Tout cela, grace au ciel, foiblement l'intéresse;
Mais chaque curieux autour de lui s'empresse:
Qu'est-ce qui s'est passé dans ce pauvre univers,
Et quels travers nouveaux remplacent nos travers?
Va-t-on des trois pouvoirs établir l'équilibre?
Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre [2]?
Quel ami des Français sous leurs coups est tombé?
Voyons, depuis deux jours, quel trône a succombé.
Chacun a son courrier, et chacun sa gazette.
L'un affecte en lisant une mine discrète:
L'autre rit aux éclats, l'autre cache des pleurs.
Ah! nous sommes vaincus! non, nous sommes vainqueurs,
Dit l'autre. Où donc eut lieu cette affaire fameuse?
Eh! mais, c'est sur la Sambre. Eh! non, c'est sur la Meuse,
Dit l'autre au coin du feu. Vains discours, bruit perdu!
Car on saura demain qu'on ne s'est point battu.
Mais le souper s'annonce, et l'heure de la table
Rejoint les deux partis: un flacon délectable
Verse avec son nectar les aimables propos,
Et, comme son bouchon, fait partir les bons mots.
On se lève, on reprend sa lecture ordinaire:
On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.
Tantôt un bon roman charme le coin du feu:
Hélas! et quelquefois un bel esprit du lieu
Tire un traître papier; il lit, l'ennui circule:
L'ún admire en bâillant l'assommant opuscule,
Et d'un sommeil bien franc l'autre dormant tout haut,
Aux battements de mains se réveille en sursaut.
On rit; on se remet de la triste lecture;
On tourne un madrigal, on conte une aventure.
Le lendemain promet des plaisirs non moins doux,
Et la gaîté revient, exacte au rendez-vous.
Ainsi dans l'hiver même on connoît l'alégresse.
Ce n'est plus ce dieu sombre, amant de la tristesse,
C'est un riant vieillard, qui, sous le faix des ans,
Connoît encor la joie, et plaît en cheveux blancs.
En tableaux variés les beaux jours plus fertiles
Ont des plaisirs plus vifs, des scènes moins tranquilles.
Eh! qui de ses loisirs peut mettre alors l'espoir
Dans ces tristes cartons peints de rouge et de noir?
L'homme veut des plaisirs, mais leurs pures délices
Ont besoin de santé, la santé d'exercices.
Laissez donc à l'hiver, laissez à la cité,
Tous ces jeux où la sombre et morne oisiveté,
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avarice,
Se plaît dans un tourment, et s'amuse d'un vice.
Loin ces tristes tapis! Les eaux et les forêts
De leurs jeux innocents vous offrent les attraits,
Et la guerre des bois, et les piéges des ondes.
Compagne des Sylvains, des Nymphes vagabondes,
Muse, viens, conduis-moi dans leurs sentiers déserts:
Le spectacle des champs dicta les premiers vers.
Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit.
Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,
Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux [3]?
Au peuple ailé des airs faut-il livrer la guerre?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère;
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts!
Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruit, et ces combats sans gloire!
O Muse! qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux et celui des moissons.
Mais quoi! du cor bruyant j'entends déja les sons;
L'ardent coursier déja sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattants,
Le cerf frémit, s'étonne, et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide?
Doit-il leur opposer son audace intrépide?
De son front menaçant ou de ses pieds légers
A qui se fiera-t-il dans ces pressants dangers?
Il flotte irrésolu: la peur enfin l'emporte;
Il part, il court, il vole: un moment le transporte
Bien loin de la forêt et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor:
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête,
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.

Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie;
Par-tout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés;
Alors le cerf tremblant de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errants en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie, et cacher son affront.
Mais hélas! chacun fuit sa présence importune,
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné!
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné.
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les monts, les rochers, les antres d'alentour,
Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageoit ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un foible appui,
D'un cerf qu'il fait partir l'involontaire audace
Succède à ses dangers, et s'élance à sa place :
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas en sautant il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et porte alentour ses regards effrayés;
Se relève, repart, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête, il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déja l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor; s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déja la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément, sans changer de destin.
Avide, et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, d'écume dégouttante,
Brûlante de fureur, et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelants.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlants :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent,
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils deman-
Alors désespéré, sans amis, sans secours, [dent.
A la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur?
Mais enfin, las de perdre une inutile adresse,
Superbe, il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillants ses plus terribles coups.
Sur lui seul à-la-fois tous ses ennemis fondent;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux!
Hélas! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante, et ses rameaux superbes,
Et ses pieds suspendus sur la pointe des herbes?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre :
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux;
Qui croiroit avilir l'honneur de ses châteaux
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornoient pompeusement ses portes triomphantes;
Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met, comme le cerf, l'auditeur aux abois.

Êtes-vous de retour sous vos lambris tranquilles,
Là des jeux moins bruyants, des plaisirs plus utiles
Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchants.
Beaux-arts! eh! dans quel lieu n'avez-vous droit de plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non; le sage vous doit ses moments les plus doux :
Il s'endort dans vos bras; il s'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oublioit Rome ingrate; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtoit tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement :
Tels, de leur noble exil tous deux charmoient les peines.
Malheur aux esprits durs, malheur aux ames vaines,
Qui dédaignent les arts au temps de leur faveur!
Les beaux-arts à leur tour, dans les temps du malheur,
Les livrent sans ressource à leur vile infortune :
Mais avec leurs amis ils font prison commune,
Les suivent dans les champs, et, payant leur amour,
Amusent leur exil et chantent leur retour 4.

Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'é-
Je veux que l'amitié, peuplant ma solitude, [tude :
Me donne ses plaisirs et partage les miens.
O jours de ma jeunesse! hélas! je m'en souviens;
Epris de la campagne, et l'aimant en poëte,
Je ne lui demandois qu'un désert pour retraite,
Pour compagnons, des bois, des oiseaux et des fleurs.
Je l'aimois, je l'aimois jusque dans ses horreurs;
Je me plaisois à voir, battus par les tempêtes,
Les sapins abaisser et redresser leurs têtes;
J'allois sur les frimas graver mes pas errants,
Et de loin j'écoutois la course des torrents. [flamme,
Mais tout passe; aujourd'hui qu'un sang moins vif m'en-
Que les besoins des sens font place à ceux de l'ame,

S'il est long-temps désert, le plus aimable lieu
Ne me plait pas long-temps : les arbres parlent peu,
Dit le bon La Fontaine; et ce qu'un bois m'inspire,
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.
Ainsi, fermant la porte au sot qui de Paris
Vient troubler votre joie et tuer vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère,
Préparez, décorez la chambre hospitalière.
Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfants,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans :
C'est un père adoré qui vient dans sa vieillesse
Reconnoitre les bois qu'a plantés sa jeunesse;
La ferme, à son aspect, semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris [5].
Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent, en les peignant, vos plus beaux paysages;
Et tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
De ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
Ainsi, plein des objets que votre cœur adore,
De vos amis absents vous jouissez encore.
Ces lieux chers aux vivants, sont aussi chers aux morts :
Qui vous empêchera de placer sur ces bords,
Près d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
D'un ami regretté la dernière demeure?
Est-il un lieu plus propre à ce doux monument,
Où des mânes chéris dorment plus mollement?
Du bon Helvétien qui ne connoît l'usage?
Près d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
Il place les tombeaux; il les couvre de fleurs :
Par leur douce culture il charme ses douleurs,
Et pense respirer, quand sa main les arrose,
L'ame de son ami dans l'odeur d'une rose [6].
Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
De ceux par qui fleurit l'art fécond de Cérès?
Pouvez-vous à Berghem refuser un asile,
Un marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile?
Hélas! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux;
Mais si de l'art des vers quelque ami généreux
Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,
Souffrez que parmi vous ce monument repose;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose!
Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thomson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse :
La gloire de ces noms du mien seroit confuse.
Mais, si dans un bosquet obscur et retiré,
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gesner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai, dans vos riants vallons,
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulents calmer l'inquiétude.
Heureux, si quelquefois, sous vos ombrages verts,
L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers [7]!
Mais, ne l'oubliez pas : à la ville, au village,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Heureux ou malheureux, l'homme a besoin d'autrui;
Il ne vit qu'à moitié, s'il ne vit que pour lui.
Vous donc, à qui des champs la joie est étrangère,
Ah! faites-y le bien, et les champs vont vous plaire.
Le bonheur dans les champs a besoin de bonté.
Tout se perd dans le bruit d'une vaste cité;
Mais au sein des hameaux, le château, la chaumière,
Et l'oisive opulence et l'active misère,
Nous offrent de plus près leur contraste affligeant,
Et contre l'homme heureux soulèvent l'indigent.
Alors vient la bonté qui désarme l'envie,
Rend ses droits au malheur, l'équilibre à la vie,
Corrige les saisons, laisse à l'infortuné
Quelques épis du champ par ses mains sillonné,
Comble enfin par ses dons cet utile intervalle
Que met entre les rangs la fortune inégale.
Eh! dans quels lieux le ciel, mieux qu'au séjour des [champs,
Nous instruit-il d'exemple aux généreux penchants?
De bienfaits mutuels voyez vivre le monde.
Ce champ nourrit le bœuf, et le bœuf le féconde;
L'arbre suce la terre, et ses rameaux flétris
A leur sol maternel vont mêler leurs débris;
Les monts rendent leurs eaux à la terre arrosée;
L'onde rafraichit l'air, l'air s'épanche en rosée :
Tout donne et tout reçoit, tout jouit et tout sert.
Les cœurs durs troublent seuls ce sublime concert.
L'un, si du dé fatal la chance fut perfide,
Parcourt tout son domaine en exacteur avide;
Sans sécher une larme épuisant son trésor,
L'autre, comme d'un poids, se défait de son or.
Quoi! ton or t'importune? ô richesse impudente!
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente,
Ces enfants, dans leur fleur desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain?
Oh! d'un simple hameau si le ciel m'eût fait maître,
Je saurois en jouir : heureux, digne de l'être,
Je voudrois m'entourer de fleurs, de riches plants,
De beaux fruits, et surtout de visages riants;
Et ne souffrirois pas, qu'attristant ma fortune,
La faim vînt m'étaler sa pâleur importune.
Mais je hais l'homme oisif : la bêche, les rateaux,
Le soc, tout l'arsenal des rustiques travaux,
Attendroit l'indigent, sûr d'un juste salaire,
Et chez moi le travail banniroit la misère.
Enfin des maux cruels affligent-ils ses jours,
Au vieil âge, aux douleurs, nous devons des secours.
Dans les appartements du logis le moins vaste,
Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
Arrange le dépôt des remèdes divers
A ses infirmités incessamment offerts.

L'oisif, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
Louera plus volontiers, de sa voix parasite,
Vos glaces, vos tapis, votre salon doré;
Mais pour tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
Souvent à vos bienfaits joignez votre présence;
Votre aspect consolant doublera leur puissance.
Menez-y vos enfants; qu'ils viennent sans témoin
Offrir leur don timide au timide besoin;
Que sur-tout votre fille, amenant sur vos traces
La touchante pudeur, la première des graces,
Comme un ange apparoisse à l'humble pauvreté,
Et fasse en rougissant l'essai de la bonté.
Ainsi, comme vos traits, leurs mœurs sont votre image;
Votre exemple est leur dot, leurs vertus votre ouvrage.
Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux.
  L'homme le plus obscur quelquefois sous le chaume
Gouverne en son idée une ville, un royaume.
Moi, jamais, dans l'erreur de mes illusions,
Je n'aspire à régler le sort des nations:
Me formant du bonheur une plus humble image,
Quelquefois je m'amuse à régler un village;
Je m'établis le chef de ces petits états.
Mais à mes propres soins je ne me borne pas;
Au bon gouvernement de ce modeste empire
Je veux que du hameau chaque pouvoir conspire.
O vous, pour qui j'écris le code des hameaux,
Souffrez que mes leçons se changent en tableaux.
  Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année;
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphants,
Ont vu mourir le père et naître les enfants.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur, et le trépas ensemble,
Il paroît; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
  Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au-dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au-dehors:
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte:
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel:
Et quel spectacle, ô Dieu! vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
  Il est dans le village une autre autorité:
C'est des enfants craintifs le maître redouté.
Muse, baisse le ton, et, sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.
Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.
  Mais le voici: son port, son air de suffisance,
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter;
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter;
Connoît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes!
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences!
Paroît-il? sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfants croit lire son destin.
Il veut, on se sépare; il fait signe, on s'assemble;
Il s'égaie, et l'on rit; il se ride, et tout tremble.
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout:
Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblants encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armoient mes pédants inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.
  Des enfants du hameau tel est le grave maître [8].
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoi que l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.

Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
De ce peuple naissant reposent les destins;
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.
Eh! quel tableau des mœurs ne vous offrira pas
Tout ce peuple d'enfants sujets de ses états!
C'est là que l'homme est lui, que nul art ne déguise
De ses premiers penchants la naïve franchise.
L'un, docile et traitable après le châtiment,
Laisse apaiser d'un mot son court ressentiment;
Il essuie en riant une dernière larme;
Un affront l'irritoit, un souris le désarme:
L'autre, ferme, inflexible, affecte un froid dédain,
Et garde obstinément un silence mutin.
Tel, décelant déja son ame magnanime,
Jadis Caton enfant fut un boudeur sublime.
Mais l'heure des jeux sonne: observez-les encor
Dans ces jeux où l'instinct prend son premier essor.
L'un, apprenti Rubens, charbonne la muraille;
L'autre, Chevert futur, met sa troupe en bataille;
L'autre, Euclide nouveau, confie au sol mouvant
Ses cercles, ses carrés, dont s'amuse le vent;
L'autre de ses châteaux fait, défait l'assemblage;
L'autre est l'historien, le conteur du village:
Là peut-être un rival des Regniers, des Boileaus,
Fouette un buis tournant, qui châtieroit les sots.
Peut-être un successeur des Molés, des Prévilles,
Peint les travers des champs, qui peindroit ceux des villes.
Aujourd'hui, sans songer à son dessein futur,
Son cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,
Le caillou sur les eaux court, tombe et se relève,
Ou si par un bon vent son cerf-volant s'enlève.
Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos yeux,
Hâtez-vous, saisissez ce germe précieux.
Tels ces jeunes œillets n'attendent pour éclore
Qu'un des rayons du jour, qu'un des pleurs de l'Aurore.
Tels d'un lis s'élevant dans le fond des déserts,
Les parfums négligés se perdent dans les airs.
Cultivés, protégés par vos secours propices,
Ces jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices;
Hâtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus doux,
Et leur succès flatteur rejaillira sur vous.
Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
Naguère des ESPRITS hantoient chaque village;
Chaque bourg en tremblant consultoit son devin;
Tout château renfermoit son spectre, son lutin,
Et dans de longs récits la vieillesse conteuse
En troubloit le repos de l'enfance peureuse;
Sur-tout, lorsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
L'heure de la veillée assembloit le hameau,
Toujours de revenants quelque effrayante histoire
Resserroit de frayeur le crédule auditoire.
Loin d'eux ces fictions qui sèment la terreur,
Filles des préjugés et mères de l'erreur!
Ah! contons-leur plutôt la bonne moissonneuse
Soigneuse d'oublier l'épi de la glaneuse;
Le bon fils, le bon père, et l'invisible main
Qui punit l'homicide et nourrit l'orphelin.
Ainsi vous assurez, bienfaiteur du village,
Des secours au vieillard, des leçons au jeune âge.
Ce n'est pas tout encor: que d'heureux passe-temps
De leurs jours désœuvrés amusent les instants.
Hélas! qui l'eût pu croire? une bonté barbare
De ces jours consolants est devenue avare.
Ce temps, leur dites-vous, de stériles loisirs,
Ce temps est au travail volé par les plaisirs.
Ainsi votre bonté du repos les dispense,
Et l'excès du travail en est la récompense!
Hélas! au laboureur, à l'utile ouvrier,
Dans les jours solennels pouvons-nous envier
Le vin et les chansons, le fifre et la musette;
A leur fille l'honneur de sa simple toilette?
Non; laissons-leur du moins, pour prix de leur labeur,
Une part à la vie, une part au bonheur.
Vous-même secondez leur naïve alégresse.
Déja je crois en voir la scène enchanteresse.
Pour peindre leurs plaisirs et leurs groupes divers,
Donnez, ah! donnez-moi le pinceau de Téniers.
Là des vieillards buvant content avec délices,
L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services,
Et son grade à la guerre, et dans quel grand combat
Lui seul avec de Saxe il a sauvé l'État.
Près d'eux, non sans frayeur dans les airs suspendue,
Églé monte et descend sur la corde tendue;
Zéphyr vient se jouer dans ses flottants habits,
Et la pudeur craintive en arrange les plis.
Ailleurs s'ouvre un long cirque où des boules rivales
Poursuivent vers le but leurs courses inégales;
Et, leur fil à la main, des experts à genoux
Mesurent la distance et décident des coups.
Ici, sans employer l'élastique raquette,
La main jette la balle, et la main la rejette.
Là, d'agiles rivaux sentent battre leur cœur;
Tout part, un cri lointain a nommé le vainqueur.
Plus loin, un buis roulant de la main qui le guide
S'échappe, atteint, parcourt dans son cercle rapide
Ces cônes alignés qu'il renverse en son cours,
Et qui, toujours tombant, se redressent toujours;
Quelquefois, de leurs rangs parcourant l'intervalle,
Il hésite, il prélude à leur chute fatale;
Il les menace tous, aucun n'a succombé;
Enfin il se décide, et le neuf est tombé.
Et vous, archers adroits, prenez le trait rapide;
Un pigeon est le but. L'un de l'oiseau timide
Effleure le plumage, un autre rompt ses nœuds;
L'autre le suit de l'œil, et l'atteint dans les cieux:
L'oiseau tourne dans l'air sur son aile sanglante,
Et rapporte en tombant la flèche triomphante.
Mais c'est auprès du temple, autour du grand ormeau,
Que s'assemblent la fleur et l'amour du hameau.
L'archet rustique part, chacun choisit sa belle;
On s'enlace, on s'enlève, on retombe avec elle.
Plus d'un cœur bat, pressé d'une furtive main,
Et le folâtre amour prélude au sage hymen.
Par-tout rit le bonheur, par-tout brille la joie;
L'adresse s'entretient, la vigueur se déploie:
Leurs jeux sont innocents, leur plaisir acheté,
Et même le repos bannit l'oisiveté.

Vous, charmé de ces jeux, riche de leur aisance,
Vous goûtez le bonheur qui suit la bienfaisance.
Heureux, vous unissez dans votre heureux hameau
Le riche à l'indigent, la cabane au château;
Vous créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
Du lien social vous resserrez les chaînes;
Et, satisfait de tout, et ne regrettant rien,
Vous dites comme Dieu: Ce que j'ai fait est bien.

CHANT II.

Heureux, qui dans le sein de ses dieux domestiques
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et, dans de frais abris trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts!
Tel, quand des triumvirs la main ensanglantée
Disputoit les lambeaux de Rome épouvantée,
Virgile, des partis laissant rouler les flots,
Du nom d'Amaryllis enchantoit les échos.
Nul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
Entourer son réduit du tumulte des armes;
Et lorsque Rome, enfin lasse de tant d'horreurs,
Sous un règne plus calme oublioit ses fureurs,
S'il vint redemander au maître de la terre
Le champ de ses aïeux que lui ravit la guerre,
Bientôt on le revit, loin du bruit des palais,
Favori du dieu Pan, courtisan de Palès,
Fouler, près du beau lac où le cygne se joue,
Les prés délicieux de sa chère Mantoue [1];
Là, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
Sa bouche harmonieuse erroit sur ses pipeaux,
Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantoit aux fiers Romains ses douces Géorgiques.
Comme lui je n'eus point un champ de mes aïeux,
Et le peu que j'avois je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'échappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'état transformer un poëte,
Épargnez à ma muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste:
J'imitai le poëte, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.
Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile,
Répéter aux Français les leçons des Romains:
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,
Je vais orner de fleurs le soc de Triptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime.
Je ne prends pas non plus pour sujet de mes chants
Les vulgaires moyens qui fécondent les champs:
Je ne vous dirai point dans quel lieu, sous quel signe
Il faut planter le cep et marier la vigne;
Quel sol veut l'olivier, dans quels heureux terrains
Réussissent les fruits et prospèrent les grains.
La culture offre ici de plus brillants spectacles:
Au lieu de ses travaux, je chante ses miracles,
Ses plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits.
Féconde en grands moyens, fertile en grands effets,
Ce n'est plus cette simple et rustique déesse
Qui suit ses vieilles lois; c'est une enchanteresse
Qui, la baguette en main, par de hardis travaux
Fait naître des aspects et des trésors nouveaux,
Compose un sol plus riche et des races plus belles,
Fertilise les monts, dompte les rocs rebelles,
Dirige dans leurs cours les flots emprisonnés,
Fait commercer entre eux les fleuves étonnés,
Triomphe des climats, et sous ses mains fécondes
Confond les lieux, les temps, les saisons et les mondes.
Quand l'homme cultiva pour la première fois,
De ce premier des arts il ignoroit les lois;
Sans distinguer le sol et les monts et les plaines,
Son imprudente main leur confia ses graines:
Mais bientôt, plus instruit, il connut les terrains;
Chaque arbre eut sa patrie, et chaque sol ses grains.
Vous, faites plus encore; osez par la culture
Corriger le terroir et dompter la nature.
Rival de Duhamel, surprenez ses secrets [2];
Connoissez, employez l'art fécond des engrais:
Pour fournir à vos champs l'aliment qu'ils demandent,
La castine, la chaux, la marne vous attendent:
Que la cendre tantôt, tantôt les vils débris
Des grains dont sous leurs toits vos pigeons sont nourris,
Tantôt de vos troupeaux la litière féconde,
Changent en sucs heureux un aliment immonde:
Ici, pour réparer la maigreur de vos champs,
Mêlez la grasse argile à leurs sables tranchants:
Ailleurs, pour diviser les terres limoneuses,
Mariez à leur sol les terres sablonneuses.
Vous, dont le fol espoir couvant un vain trésor,
D'un stérile travail croit voir sortir de l'or,
D'un chimérique bien laissez là l'imposture:
L'or naît dans les sillons qu'enrichit la culture;
La terre est le creuset qui mûrit vos travaux,
Et le soleil lui-même échauffe vos fourneaux.
Les voilà, les vrais biens, et la vraie alchimie.
Jadis, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
Un vieillard avoit su de ses champs plus féconds
Vaincre l'ingratitude et doubler les moissons.
Il avoit, devinant l'art heureux d'Angleterre,
Pétri, décomposé, recomposé la terre,
Créé des prés nouveaux; et les riches sainfoins,
Et l'herbe à triple feuille avoient payé ses soins;
Ici des jeunes fleurs il doubloit la couronne,
Là de fruits inconnus enrichissoit l'automne:
Nul repos pour ses champs, et la variété,
Seule, les délassoit de leur fécondité.
Enviant à ses soins un si beau privilége,
Un voisin accusa son art de sortilége.
Cité devant le juge, il étale à ses yeux
Sa herse, ses râteaux, ses bras laborieux;

Raconte par quels soins son adresse féconde
A su changer la terre, a su diriger l'onde :
« Voilà mon sortilége et mes enchantements, »
Leur dit-il. Tout éclate en applaudissements :
On l'absout; et son art, doux charme de sa vie,
Comme d'un sol ingrat, triompha de l'envie [3].
Imitez son secret : que votre art souverain
Ose changer, dompter ou créer le terrain.
Augmentez, propagez les richesses rustiques,
Et joignez votre exemple aux usages antiques.
Pourtant, des nouveautés amant présomptueux,
N'allez pas vous bercer d'essais infructueux;
Gardez-vous d'imiter ces docteurs téméraires,
Hardis blasphémateurs des travaux de leurs pères;
Laissez là ces projets recueillis par Rozier [4],
Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier,
Des semeurs citadins l'élégante méthode,
Leurs modernes semoirs, leur charrue à la mode,
Leur ferme en miniature; enfin tous les secrets
Qu'admire le Mercure et que maudit Cérès :
De vos sages aïeux respectant les pratiques,
Laissez à ces docteurs leurs tréteaux dogmatiques.
Cependant n'allez pas, trop superstitieux,
Suivre servilement les pas de vos aïeux :
Créant à l'art des champs de nouvelles ressources,
Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres sources.
Ne vous rebutez pas; eh ! quels brillants succès
Ne vous ont pas payés de vos premiers essais !
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses !
Sur un simple buisson jadis naissoient les roses,
Et le pommier dans l'air déployoit ses rameaux :
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux !
Élève vers les cieux sa tête enorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons !
Osez plus : appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.
Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors; l'arbre le plus pompeux
Lui déplait s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi, quand de Paris les inconstants dégoûts
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus, d'inventeurs, copistes maladroits,
Nos arts dépaysés méconnurent leurs droits;
Sous de pesants jokeys nos chevaux haletèrent,
Nos clubs de politique et de punch s'enivrèrent,
Versailles s'occupa de popularité;
Chacun eut ses wiskis, ses vapeurs et son thé.
Moi-même, comparant le parc anglais au nôtre,
J'hésitai, je l'avoue, entre Kent et Le Nôtre;
Mais je permis l'usage et proscrivis l'excès.
Sensible à la beauté de nos arbres français,
Le bon cultivateur, malgré leurs vieilles formes,
N'exclut point nos tilleuls, nos chênes et nos ormes;
Il fuit des nouveautés les goûts extravagants :
Mais si par un beau tronc, des rameaux élégants,
L'arbre d'un sol lointain offre un hôte agréable,
Les nôtres font accueil à l'étranger aimable;
Plutôt pour ses appas que pour sa rareté,
Ils lui font les honneurs de l'hospitalité;
Et si l'utilité vient se joindre à la grace,
Aux droits de citoyen ils admettent sa race.
Tel des Alpes nous vint le cytise riant [5];
Ainsi pleure incliné le saule d'Orient,
Consacré par l'amour à la mélancolie;
Le peuplier reçut ses frères d'Italie,
Et pour nous, fatigué d'obéir au turban,
Le cèdre impérial descendit du Liban.
Sachez aussi comment de leurs terres natales
S'éloignent sans péril les races végétales;
Préparez leur exil : vers un ciel étranger
Un passage trop brusque est souvent un danger;
Faites-leur par degrés oublier leur patrie.
De ces ménagements tu connus l'industrie,
Ingénieux Nollin, qui d'arbres de ton choix
Si souvent enrichis les jardins de nos rois :
Du tropique brûlant sur ses roches poudreuses
Malte accueilloit d'abord ces plantes voyageuses;
D'Hières, à leur tour, les champs moins embrasés
Présentoient un asile aux plants dépaysés;
Lyon les attendoit, et son climat propice
A la plante adoptive offroit un doux auspice;
Et dans Paris enfin l'arbuste acclimaté
Prêtoit à nos jardins son ombrage emprunté.
Ainsi de lieux en lieux, et de races en races,
De son sol primitif l'arbre perdoit les traces,
Changeoit son naturel, et pour de nouveaux cieux
Quittoit, sans s'appauvrir, les champs de ses aïeux;
Tant les ans et les soins, et l'adroite culture,
Subjuguent l'habitude et domptent la nature !
Imitez ce grand art, et des plants délicats
Nuancez le passage à de nouveaux climats.
Vous dirai-je, à l'aspect de ces riches peuplades,
Quel charme embellira vos douces promenades ?
Par elles votre esprit parcourt tous les climats :
Ces pins aux verts rameaux, amoureux des frimas,
Nourrissons de l'Écosse ou de la Virginie,
Et des deux continents heureuse colonie,
En vous offrant les plants des deux mondes divers,
Vous portent aux deux bouts de l'immense univers.
Le thuya vous ramène aux plaines de la Chine.
L'arbre heureux de Judée à la fleur purpurine
Se montre-t-il à vous ? vous vous peignez soudain
Les bords religieux qu'arrose le Jourdain.
Vous parcourez des champs policés ou sauvages;
Vos plants sont des pays, vos pensers des voyages,
Et vous changez cent fois de climats et de lieux.
Soit donc que par les soins d'un art industrieux
Il donne à son pays des familles nouvelles,
Soit que par ses secours nos races soient plus belles,
Heureux l'homme entouré de ses nombreux sujets !
Le vulgaire n'y voit que des arbres muets;
Vous, ce sont vos enfants : vous aidez leur foiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soignez leur vieillesse :

Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur donnez des mœurs;
Et corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur feuillage,
De la création vous achevez l'ouvrage.
Donnez les mêmes soins aux divers animaux:
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux vêtus et plus beaux;
Soignez bien les enfants, choisissez bien les mères,
Changez ou maintenez les mœurs héréditaires;
A ceux dont nos cantons reçoivent les tributs
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus:
Mais toujours sur les lieux réglez votre industrie.
Ne contraignez jamais à quitter leur patrie
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent, pour vous punir,
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,
De leurs traits primitifs perdent bientôt la trace.
A cet oiseau parleur que sa triste beauté
Ne dédommage pas de sa stérilité
Je préfère celui qui, né dans nos campagnes,
A son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes.
Et qui ne connoît point le pouvoir des climats?
Le tigre parmi nous ne se reproduit pas;
Le lion, dont le sang incessamment bouillonne,
Dédaigne sous nos toits l'amour de la lionne;
Les chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
Perdent chez l'Africain et leur poil et leur voix:
Et, sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne [6].
Faites donc votre choix: ceux de qui les penchants
Se font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
Adoptez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
S'unit à nos taureaux la féconde génisse,
Et, pendue aux buissons de ce coteau riant,
La chèvre aventurière a quitté l'Orient.
Là le belier anglais paît la verte campagne:
Là la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne
De leur belle toison traînent le riche poids.
Ici le coursier barbe est errant dans vos bois;
Là bondit d'Albion la cavale superbe,
Tandis que ses enfants qui folâtrent sur l'herbe,
Se cherchant, se fuyant, se défiant entre eux,
De leur course rivale entrelacent les jeux [7].
Aspects délicieux! perspectives charmantes!
Quelle scène est égale à ces scènes mouvantes,
A ces riants tableaux? Oh! de mes derniers jours
Si le ciel à mon choix avoit laissé le cours,
Oui, je l'avoue, après l'aimable poésie,
L'utile agriculture eût exercé ma vie.
Est-il un soin plus doux? Calme, mais occupé,
C'est là qu'en ses desirs le sage est peu trompé:
Autour de ses jardins, de ses flottantes gerbes,
De ses riches vergers, de ses troupeaux superbes,
L'espoir au front riant se promène avec lui:
Il voit ses jeunes ceps embrasser leur appui;
Sur le fruit qui mûrit, sur la fleur près d'éclore,
Il court interroger le lever de l'aurore,
Les vapeurs du midi, les nuages du soir.
L'inquiétude même assaisonne l'espoir;
Et, toujours entouré de dons ou de promesses,
Il sème, attend, recueille, ou compte ses richesses.
Et trop heureux encor lorsque des soins si doux
Par le même intérêt unissent deux époux,
Et resserrent les nœuds d'une sage famille!
Le père et son enfant, et la mère et sa fille,
Chacun a son emploi. Les travaux importants,
Les forêts à planter, la culture des champs,
L'art par qui la moisson et la vigne prospère,
Sont les amusements et la gloire du père:
Son fils aux mêmes soins s'exerce sous ses lois,
Lui-même l'initie à ses heureux emplois,
Lui conte ses projets; il lui lègue d'avance
Ses desseins, ses succès, sa longue expérience:
« Ces vergers, lui dit-il, ces prés créés par moi,
Ces travaux commencés seront finis par toi;
Entretiens ces canaux, ils furent mon ouvrage;
Soigne ces jeunes plants; ces bois sont de ton âge. »
Trésor de son ménage, et chère à son époux,
La mère a des emplois moins graves et plus doux:
Les soins du colombier, ceux de la bergerie,
Occupent ses moments; la fraîche laiterie
Lui doit l'appétissante et simple propreté;
Le parterre, ses fleurs; la maison, sa gaîté;
Elle tient sous ses lois les oiseaux domestiques,
Prépare leur enceinte et leurs palais rustiques,
Leur perche pour dormir, leur abri pour couver:
Elle y court le matin; son œil aime à trouver
La mère sur son nid, l'enfant qui vient d'éclore,
Et la poule en travail, et son œuf tiède encore;
Joyeuse, elle saisit son innocent butin,
Et déja le promet au banquet du matin.
Et pourrois-je oublier les soins de la volière?
Elle-même nourrit la troupe familière,
Console ces captifs de l'empire de l'air,
Leur porte le mouron, la chenille et le ver;
Elle-même préside à leurs doux mariages,
Elle assortit leur race, établit leurs ménages:
Des couples amoureux forme l'heureux lien,
Et voit dans leur bonheur une image du sien.
Les temps sont-ils venus d'une chaîne si douce?
C'est elle qui leur jette et la laine et la mousse,
Et le tendre coton qui, tapissant leurs nids,
Sur le plus fin duvet recevra leurs petits.
Sa fille l'accompagne, et, doucement rêveuse,
Prodigue aussi ses soins à la troupe amoureuse;
Tantôt les agaçant du geste et de la voix,
A leurs becs irrités abandonne ses doigts.
L'une et l'autre préside au luxe de la table;
Le café par leurs soins coule plus délectable,
Et le gâteau doré, délices du festin,
Paroît plus savoureux préparé par leur main.
Cependant la moisson, les fruits, et les vendanges,
Remplissent les pressoirs, les celliers, et les granges.
Tels vivoient nos aïeux, tels on vit ces châteaux,
De nos vieux chevaliers vénérables berceaux;
Ainsi les champs, les bois, prodiguoient à leur maître
Leur richesse innocente et leur luxe champêtre.
Hélas! pour mes vieux jours j'attendois ces plaisirs;
Et déja l'espérance, au gré de mes desirs,

De mon domaine heureux m'investissoit d'avance.
Je ne possédois pas un héritage immense;
Mais j'avois mon verger, mon bosquet, mon berceau.
Dieux! dans quels frais sentiers serpentoit mon ruisseau!
Combien je chérissois mes fleurs et mon ombrage!
Quels gras troupeaux erroient dans mon gras pâturage!
Tout rioit à mes yeux; mon esprit ne rêvoit
Que des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
Trop courte illusion! délices chimériques!
De mon triste pays les troubles politiques
M'ont laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
Adieu mes fleurs! adieu mes fruits et mes troupeaux!
Eh bien! forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
Revenez, rendez-moi vos poétiques ombres.
Si le sort m'interdit les doux travaux des champs,
Du moins à leurs bienfaits je consacre mes chants:
Des vergers, des guérets tous les dieux me secondent,
La colline m'écoute, et les bois me répondent.
Vous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
Voulez à vos rivaux en disputer le prix,
Ne vous contentez pas d'une facile gloire:
Les champs ont leurs combats, les champs ont leur vic-
Voyez-vous, au midi, de ce sol montueux [toire.
Le soleil échauffer les rocs infructueux?
Venez, que tardez-vous? par un triomphe utile
Changer ce sol ingrat en un terrain fertile;
Et, pour planter le cep sur ces coteaux vaincus,
Que Mars prête en riant ses foudres à Bacchus!
De ces apprêts guerriers la montagne s'étonne:
Le feu court dans ses flancs; ils s'ouvrent, le ciel tonne,
Et des rocs, déchirés avec un long fracas,
Les débris dispersés s'envolent en éclats.
Le pampre verdoyant aussitôt les remplace,
Et rit aux mêmes lieux que hérissoit leur masse.
Bientôt un doux nectar, par vos travaux acquis,
Vous semble encor plus doux sur un terrain conquis;
Vos amis avec vous partagent la conquête,
Et leur brillante orgie en célèbre la fête.
Ailleurs c'est un coteau dont le terrain mouvant,
Entraîné par les eaux, emporté par le vent,
N'offre à l'œil attristé qu'une stérile arène:
Eh bien! ces lieux encor vous paieront votre peine,
Si, d'un sol indigent fécond réparateur,
De son terrain nouveau votre art est créateur.
Ainsi, cette île altière, ouvrage d'une autre île,
Ce rocher héroïque en hauts faits si fertile,
Qui voit fumer de loin le sommet de l'Etna,
Malte, emprunta son sol aux campagnes d'Enna;
Ainsi loin d'elle encor la Sicile est féconde.
La terre de Cérès, en voyageant sur l'onde,
Vint couvrir ces rochers; et leur maigre terrain,
Qui suffisoit à peine à l'humble romarin,
Vit naître à force d'art, sur sa côte brûlante,
Le melon savoureux, la figue succulente,
Et ces raisins ambrés qui parfument les airs;
Et l'arbre aux pommes d'or, aux rameaux toujours verts:
Les lauriers seuls sembloient y croître sans culture.
Thétis avec plaisir réfléchit leur verdure;
Et ce roc, par l'été dévoré si long-temps,
Eut enfin son automne et connut le printemps.
Imitez, s'il se peut, cette heureuse industrie.
Le terrain qu'a perdu cette côte appauvrie,
Reprenez-le aux vallons; que la fécondité
Vienne couvrir des rocs la triste nudité.
Mais quand l'onde et les vents vont lui livrer la guerre,
Que partout d'humbles murs soutiennent cette terre.
O riant Gemenos! ô vallon fortuné [8]!
Tel j'ai vu ton coteau de pampres couronné,
Que la figue chérit, que l'olive idolâtre,
Étendre en verts gradins son riche amphithéâtre;
Et la terre, par l'homme apportée à grands frais,
D'un sol enfant de l'art étaler les bienfaits.
Lieu charmant! trop heureux qui dans ta belle plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit son haleine,
Au sein d'un doux abri peut, sous ton ciel vermeil,
Avec tes orangers partager ton soleil,
Respirer leurs parfums; et, comme leur verdure,
Même au sein des frimas, défier la froidure!
Toutefois le bel art que célèbrent mes chants
Ne borne point sa gloire à féconder les champs;
Il sait, pour employer leurs richesses fécondes,
Mettre à profit les vents et les feux et les ondes,
Dompter et façonner et le fer et l'airain,
Transformer en tissus et la laine et le lin.
Loin de ces verts coteaux, de ces humbles campagne,
Venez donc, suivez-moi vers ces âpres montagnes,
Formidables déserts d'où tombent les torrents,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents.
Monts où j'ai tant rêvé, pour qui, dans mon ivresse,
Des plus riants vallons j'oubliois la mollesse,
Ne pourrai-je encor voir vos rocs majestueux,
Entendre de vos flots le cours tumultueux?
Oh! qui m'enfoncera sous vos portiques sombres,
Dans vos sentiers, noircis d'impénétrables ombres!
Mais ce n'est plus le temps: autrefois des beaux-arts,
Sur ces monts, sur ces rocs, j'appelois les regards:
C'est au cultivateur qu'aujourd'hui je m'adresse;
J'invoque le besoin, le travail et l'adresse;
Je leur dis: Voyez-vous bondir ces flots errants?
Courez, emparez-vous de ces fougueux torrents;
Guidez dans des canaux leur onde apprivoisée;
Que, tantôt réunie et tantôt divisée,
Elle tourne la roue, élève les marteaux,
Et dévide la soie, ou dompte les métaux.
Là, docile ouvrier, le fier torrent façonne
Les toisons de Palès, les sabres de Bellone:
Là, plus prompt que l'éclair, le flot lance les mâts
Destinés à voguer vers de lointains climats:
Là pour l'art des Didot Annonay voit paroître
Les feuilles où ces vers seront tracés peut-être.
Tout vit; j'entends par-tout retentir les échos
Du bruit des ateliers, des forges et des flots;
Les rocs sont subjugués; l'homme est grand, l'art sublime;
La montagne s'égaie, et le désert s'anime.
Sachez aussi comment des fleuves, des ruisseaux,
On peut mettre à profit les salutaires eaux;
Et Pomone et Palès, et Flore et les Dryades,
Doivent leurs doux trésors à l'urne des Naïades,

Sur-tout dans les climats où l'ardente saison
Jusque dans sa racine attaque le gazon,
Et laisse à peine au sein de la terre embrasée
Tomber d'un ciel avare une foible rosée.
Non loin est un ruisseau; mais de ce mont jaloux
Le rempart ennemi le sépare de vous:
Eh bien! osez tenter une grande conquête:
Venez, de vos sapeurs déja l'armée est prête.
Sous leurs coups redoublés le mont cède en croulant.
La brouette aux longs bras, qui gémit en roulant,
Qui, par-tout se frayant un facile passage,
Sur son unique roue agilement voyage,
S'emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
Des débris entassés transporte au loin le poids.
Enfin le mont succombe: il s'ouvre, et sous sa voûte
Ouvre au ruisseau joyeux une facile route.
La Naïade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
A ses brillants destins abandonne son eau.
Il vient, il se partage en fertiles rigoles;
Ses limpides filets sont autant de Pactoles.
Sur son passage heureux tout renaît, tout verdit:
De ses états nouveaux son onde s'applaudit;
Et, source de fraîcheur, d'abondance, et de gloire,
Vous paie en peu de temps les frais de la victoire 9.
Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent tour-à-tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,
Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet: l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.
Lieux charmants, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage!
Tant l'art a de pouvoir! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux!
Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avoit jamais vus?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux:
Changez en long canal ces flots capricieux;
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles:
Aux cantons étrangers il porte vos trésors;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent;
Et l'air, l'onde et la terre, en bénissent l'auteur.
Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles,
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout-à-coup un riant Élysée,
Des vergers pleins de fruits, et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante;
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art aplanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre;
Puis, traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés: [ondes,
Chef d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!
Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs:
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art; et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.
Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînoit les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Rouloit l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportoit les hameaux, dépeuploit les cités,
Et changeoit en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive, et veut dompter sa rage
Dans les flots écumants il se jette à la nage,
Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure:
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur, et lui dit: « Téméraire!
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère?
Et ne savois-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpents étouffés furent ses premiers jeux? »
Étonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire;
Il fond sur son vainqueur: ce n'est plus un serpent,
En replis onduleux sur le sable rampant;
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage;
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.

Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre;
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards, et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ces bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes;
Et dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.
   Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie!
Eh! qui dans ce serpent, dans ces plis sinueux,
Ne voit des flots errants les détours tortueux
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde;
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,
Marque la récompense; et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.
   Ce travail vous étonne? Eh! voyez le Batave
Donner un frein puissant à l'Océan esclave.
Là le chêne, en son sein fixé profondément,
Présente une barrière au fougueux élément;
S'il n'a plus ces rameaux et ces pompeux feuillages
Qui paroient le printemps et bravoient les orages,
Sa tige dans les mers soutient d'autres assauts,
Et brise fièrement la colère des eaux.
Là d'un long mur de joncs l'ondoyante souplesse,
Puissante par leur art, forte par sa foiblesse,
Sur le bord qu'il menace attend le flot grondant,
Trompe sa violence, et résiste en cédant.
De là ce sol conquis et ces plaines fécondes
Que la terre étonnée a vus sortir des ondes,
Ces champs pleins de troupeaux, ces prés enfants de l'art.
Le long des flots bruyants qui battent ce rempart,
Le voyageur, surpris, au-dessus de sa tête
Entend gronder la vague et mugir la tempête,
Et dans ce sol heureux, à force de tourment,
La nature est tout art, l'art tout enchantement.
   Vous ne pouvez sans doute offrir ces grands spectacles;
Mais votre art plus borné peut avoir des miracles:
Donnez-lui donc l'essor; sachez par vos travaux
Vaincre ou mettre à profit le cours puissant des eaux.
Tantôt à votre sol l'onde livrant la guerre
Mord en secret ses bords, et dévore sa terre:
Tantôt par son penchant le courant entraîné
Vous livre, en s'éloignant, son lit abandonné;
Ailleurs, d'un champ qu'il ronge emportant les ruines,
Ses flots officieux vous cèdent leurs rapines.
Recevez leurs présents, et, protégeant leurs bords,
De l'onde usurpatrice arrêtez les efforts;
Et, gouvernant son cours rebelle ou volontaire,
Traitez-le comme esclave ou comme tributaire.
   Souvent même, dit-on, tout un frêle terrain
De sa base d'argile est détaché soudain,
Glisse, vogue sur l'onde, et vers l'autre rivage
D'un voisin étonné va joindre l'héritage.
Le nouveau possesseur, qu'enrichissent ces eaux,
Contemple à son réveil ses domaines nouveaux,
Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.
   Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Égérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Écosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles,
Son père possédoit un modique terrain,
Élevé sur les eaux et flottant sur leur sein:
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, de racines sauvages,
De mousses, de rameaux enlacés par les âges,
Se forma lentement; des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris,
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avoient accru sa terre;
Autour d'elle flottoient des saules, des roseaux.
Là n'étoient point nourris de superbes troupeaux,
La génisse féconde et la brebis bêlante:
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,
Sous les lois d'Égérie erroient seuls en ce lieu:
C'étoit peu; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent, en l'embrassant, son respectable père
Lui disoit: « O ma fille, image de ta mère!
Mon cœur se l'est promis, cette île que tu voi,
C'est ta dot; ces chevreaux et ce pré sont à toi. »
   Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis long-temps adoroit Égérie:
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déja fait choix d'un autre époux!
Toutefois de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager étoit ingénieuse.
Le lac plus d'une fois sur ses flots complaisants
Du rivage opposé leur porta les présents,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère;
Souvent l'heureux Dolon, sur sa barque légère,
Visitoit l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'étoit point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette;
Un charme encor plus doux y fixoit ces amants:
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantements;
Falloit-il se quitter? condamnés à l'absence,
En perdant le plaisir, ils gardoient l'espérance.
   Enfin le tendre Amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.
Parmi les déités que révèrent ces ondes,
Doris fut la plus belle; en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brilloient ses tresses d'or;
L'eau s'enorgueillissoit d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuroient autour d'elle,

Les nymphes l'admiroient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissoit le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.
Éole l'adoroit, et son fougueux amour
Vainement l'appeloit dans sa bruyante cour;
La nymphe refusoit les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages:
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.
L'Amour vole à ce dieu par lui-même enflammé:
« Éole, écoute-moi, lui dit-il. Égérie
Du sensible Dolon dès long-temps est chérie;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant:
Seconde mes desirs pour ce couple charmant;
Que l'île d'Égérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, aborde, et s'arrête;
Qu'alors tous deux unis, ils se donnent leur foi:
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi;
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turbulente,
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charmante;
Écarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphyrs soupirent dans ces lieux:
L'Amour le veut ainsi. » Le dieu parle et s'envole.
L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur d'Éole.
Pour hâter un bonheur de qui dépend le sien,
Il veut de ces amants former l'heureux lien.
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ensemble)
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tremble;
Les flots tumultueux rugissent alentour:
Rien n'égale un orage excité par l'Amour.
L'île cède: Égérie est en pleurs sur la rive;
Elle rappelle en vain son île fugitive,
Hélas! et son amour, injuste un seul moment,
Craint, en perdant sa dot, de perdre son amant.
Fille aimable, bannis une crainte importune!
L'aveugle Amour est cher à l'aveugle Fortune,
Et tous deux de ton île ils dirigent le cours.
Le terrain vagabond, après de longs détours,
Se rapproche des lieux où, seul sur le rivage,
Dolon, triste et pensif, entend gronder l'orage.
Il regarde, il s'étonne; il observe long-temps
Cette île voyageuse et ces arbres flottants,
Quand soudain à ses yeux, quelle surprise extrême!
La terre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
Il tremble: il craint pour elle une vague, un écueil;
Il la suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
L'île long-temps encor flotte au gré de l'orage;
La vague enfin la pousse et l'applique au rivage.
Dolon court, Dolon vole: il parcourt ces beaux lieux
Si chéris de son cœur, si connus à ses yeux;
Il cherche le bosquet, il cherche la cabane,
Où leurs discrets amours fuyoient un œil profane;
Les flots impétueux auront-ils respecté
Les fleurs qu'elle arrosoit, l'arbre qu'elle a planté?
Trouvera-t il encor sur l'écorce légère
De leurs chiffres unis le tendre caractère?
Tout l'émeut, tout occupe et son ame et ses yeux;
D'un cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,
Un tendre ami parcourt l'air, les traits, le visage
D'un ami que les flots jetèrent au rivage.
Le calme sur les eaux à peine a reparu,
Dolon retourne aux lieux d'où l'île a disparu,
Va trouver ses amis, les console, les mène
Au rivage où leur île est jointe à son domaine.
Le changement d'abord la déguise à leurs vœux;
Mais d'Égérie à peine elle a frappé les yeux:
« Ah! la voilà, dit-elle. » « Oui, la voilà, s'écrie
Le sensible Dolon, ton île tant chérie!
Viens; nous pourrons encore, à l'ombre de ces bois,
Entrelacer nos noms et marier nos voix:
N'accuse point le sort, n'accuse point l'orage;
Puisqu'il sert mon amour, je bénis son naufrage;
Un dieu, sans doute, un dieu propice aux tendres cœurs
Sur la vague orageuse a guidé ses erreurs,
Vers ce rivage ami les dieux l'ont amenée:
Qu'ainsi puisse nous joindre un heureux hyménée! »
Il dit: la mère pleure et le père consent,
Et la belle Égérie accepte en rougissant.
Et cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première:
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
Le bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

CHANT III.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchants,
Qui cultive à-la-fois son esprit et ses champs!
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence:
Des desseins du grand Être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes:
Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage, accourt la sève errante;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs:
Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille:
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,
Sait goûter dans les champs une volupté pure:
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.
Vous donc, quand des travaux ou des soins importants
Du bonheur domestique ont rempli les instants,
Cherchez autour de vous de riches connoissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connoître ses sujets:
Observez les trésors que la natnre assemble.

Venez; marchons, voyons, et jouissons ensemble.
Dans ces aspects divers que de variété!
Là tout est élégance, harmonie, et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraiche verdure,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux,
Et des antres riants l'abri voluptueux;
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses,
Un sable infructueux aux vents abandonné;
Des rebelles torrents le cours désordonné;
La ronce, la bruyère, et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Par-tout des biens, des maux, des fleaux, des bienfaits!
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie:
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.
Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer
Et les eaux de la terre et les torrents de l'air;
Où s'élevoient des monts étendit des campagnes;
Où furent des vallons éleva des montagnes;
Joignit deux continents dans les mêmes tombeaux;
Du globe déchiré dispersa les lambeaux;
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs aliments des volcans enflammés
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.
Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques uns plus pesants, les autres plus légers:
Les uns au fond de l'eau tout-à-coup se plongèrent;
Quelque temps suspendus les autres surnagèrent;
De là, précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour:
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,
Que des fleuves, des lacs, et des mers en courroux,
Le roulement affreux apporta parmi nous:
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes;
Souvent de minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux;
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constants,
Le cours de la nature et la marche du temps.
Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village:
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposoit les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement:
Les voûtes, tout-à-coup à grand bruit écroulées
Remplirent ces bassins; et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs, et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines;
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'ermite du lieu, sur un décombre assis,
En fait aux voyageurs d'effroyables récits.
Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout-à-coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courants nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre?
L'Olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue:
L'œil s'afflige à l'aspect de ces rochers hideux.
Poursuivons: descendons de ces sauvages lieux,
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines
L'observateur le suit d'un regard curieux [1].
Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux;
Terrible, il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre;
Balaie, en se jouant, et forêt et cité:
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre, et l'onde.
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits;
Et la terre sans fruits, sans fleurs, et sans verdure,
Pleure en habit de deuil sa riante parure.
Non moins impétueux et non moins dévorants
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrents.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs vomit des flots bouillants:
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes
Dans le volcan de l'ame incessamment brûlantes,
Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs!
Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondoit un volcan: ses feux sont assoupis;

Flore y donne des fleurs et Cérès des épis.
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface,
Mais la pente opposée en garde encor la trace:
C'est ici que la lave en longs torrents coula;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se refroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari!
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri!
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques,
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques,
Ces gymnases du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités;
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre:
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or;
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.
Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages
Eleva sept fanaux sur l'océan des âges,
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changements divers!
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde:
Des bosquets de Montbard Buffon jugeoit le monde;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même; et, tel qu'un souverain,
De loin, et sur la foi d'une vaine peinture,
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.
O ma chère patrie! ô champs délicieux,
Où les fastes du temps frappent par-tout les yeux!
Oh! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent entre eux
Leurs aspects, leurs courants, leurs foyers sulfureux!
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes;
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrents;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errants
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre ame est repoussée,
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.
Mais, sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris:
Quel riche monument! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire!
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé;
Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit: ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents, et les flots, et l'orage:
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre, et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.
Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!
O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense;
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor;
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes
Comme elle, à son aspect, vos pensers sont profonds:
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières:
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil;
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ces courants, ces reflux, ces grands événements
Qui de l'axe incliné suivent les mouvements;
Tous ces volcans éteints, qui du sein de la terre
Jadis alloient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendants;
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondants,
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Échanges éternels de la terre et de l'onde,

Qui semblent lentement se disputer le monde !
Ainsi l'ancre s'attache où paissoient les troupeaux ;
Ainsi roulent des chars où voguoient des vaisseaux !
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.
Après les vastes mers et leurs mouvants tableaux
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux ;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades,
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades ;
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares, ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source ;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errant en longs détours,
D'angles creux ou saillants chacun marque son cours.
Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines
Qui de nos corps souffrants adoucissent les peines ?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle ;
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éclopés, un jeune essaim de fous.
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre :
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs ;
Le guerrier, de sa plaie adoucir les douleurs ;
Le gourmand, de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices :
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais sur-tout être plaints ;
Le matin voit errer l'essaim mélancolique ;
Le soir le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers :
On croit voir l'Élysée au milieu des enfers.
Mais laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux,
Ensemble remontons au lieu de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects ! quels tableaux romantiques !
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts :
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre ;
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants ;
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchants :
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure ;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde :
Vous distinguez ces monts, lents ouvrages de l'onde ;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs, nés avec l'univers ;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale :
Du hasard et du temps travail mystérieux.
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendants l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,
Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste, et le marbre veiné ;
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature :
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits ;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les graces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau ;
Là s'élance en grondant la cascade écumante ;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente ;
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers ;
Ici de frais vallons, une terre féconde ;
Là des rocs décharnés, vieux ossements du monde :
A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers.
Salut, pompeux Jura, terrible Montanverts !
De neiges, de glaçons entassements énormes,
Du temple des frimas colonnades informes :
Prismes éblouissants, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour !
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.
Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas !
Souvent un grand effet naît d'une foible cause ;
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige : à ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau,
La neige autour de lui rapidement s'amasse ;
De moment en moment il augmente sa masse ;
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à-la-fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme :
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,
D'un état par degrés ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme :
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome !
O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs [3] !
Mes yeux, à ces pensers, se sont mouillés de pleurs.
Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages ?
Eh bien ! redescendez dans ces frais paysages :
Là le long des vallons, au bord des clairs ruisseaux,

De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,
Et des arbres pompeux, et des fleurs odorantes,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs!
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchants,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges;
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,
Dans ses balancements monte et descend la sève;
Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit, et la fleur.
Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connoissez les mystères,
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires:
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.
Et voulez-vous encore embellir le voyage?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage;
La peine est plus légère et le plaisir plus doux:
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares
Où les accents du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts;
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais;
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres, et les plantes;
Et des prés et des bois, et des champs et des monts,
Le portefeuille avide attend déja les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice;
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté [4].
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Étamine, pistil, et corolle, et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux.
Vous voyez les premiers avec reconnoissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Eh! quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat, et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps desirée;
La pervenche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
Il la couve des yeux, il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnoît, adore sa maîtresse.
Mais le besoin commande: un champêtre repas,
Pour ranimer leur force, a suspendu leurs pas:
C'est au bord des ruisseaux, des sources, des cascades:
Bacchus se rafraîchit dans les eaux des Naïades.
Des arbres pour lambris, pour tableaux l'horizon,
Les oiseaux pour concert, pour table le gazon:
Le laitage, les œufs, l'abricot, la cerise,
Et la fraise des bois, que leurs mains ont conquise [5],
Voilà leurs simples mets: grace à leurs doux travaux,
Leur appétit insulte à tout l'art des Méots [6].
On fête, on chante Flore et l'antique Cybèle,
Éternellement jeune, éternellement belle:
Leurs discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
Par la mode introduits, par la mode emportés;
Mais la grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
La nature immortelle, et les secrets du monde.
La troupe enfin se lève; on vole de nouveau
Des bois à la prairie, et des champs au coteau;
Et le soir dans l'herbier, dont les feuilles sont prêtes,
Chacun vient en triomphe apporter ses conquêtes.
Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme, et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connoître:
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre;
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux:
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.
C'est peu; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau:
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble;
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.
Mais plutôt réprimez de trop vastes projets.
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets
Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène:
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux
Les terres et les sels, le soufre, le bitume;
La pyrite, cachant le feu qui la consume;
Les métaux colorés et les brillants cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux:
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre,

Et les bois que les eaux ont transformés en pierre,
Soit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps;
Enfin tous ces objets, combinaison féconde
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde
D'un œil plus curieux et plus avide encor,
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées;
Le lichen parasite, aux chênes attaché;
Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou petillant recueille l'étincelle;
Le nénufar, ami de l'humide séjour,
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivants, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.
Dans le monde vivant même variété :
Le contraste sur-tout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe, et le léger chevreuil,
Et la lente tortue, et le vif écureuil;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte;
L'écaille du serpent, et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson;
Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole;
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme, et l'autre de sa voix;
Les peuples casaniers, les races vagabondes;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes;
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.
Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous, le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volants ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.
Là je place le ver, la nymphe, la chenille;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange, et les hôtes des fleurs;
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile;
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein.
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit, et la mouche qui file;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau;
L'insecte dont un an borne la destinée;
Celui qui naît, jouit, et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instants perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races, sans fin, sans fin se renouvellent,
Insectes, paroissez, vos cartons vous appellent;
Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillants, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes,
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés,
Les uns semés sur vous en brillants microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes;
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarières, ces dards,
Armes de vos combats, instruments de vos arts,
Et les filets prudents de ces longues antennes
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidoient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnoient le danger, la charge et la victoire;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde!
Tel est le triple empire à vos ordres soumis.
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme; et déja votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déja vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active;
L'imagination n'y reste point oisive;
Et quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout-à-coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.
Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien des souvenirs l'illusion secrète
Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage.
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez; vos trésors, vos plaisirs sont par-tout.
Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside;
Qu'à vos compartiments avec grace préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Sur-tout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor;
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine alongée, à la taille fluette;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,

Qu'un projet d'embuscade occupe le renard;
Que la nature enfin soit par-tout embellie,
Et même après la mort, y ressemble à la vie.
Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,
Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant, et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.
Mais si quelque oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner les honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,
Faites-en dans ces lieux la simple apothéose,
Que dans votre Élysée avec grace il repose :
C'est là qu'on veut le voir; c'est là que tu vivrois,
O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton ! qui, rare en ton espèce,
Eus la grace du chat et du chien la tendresse :
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là je voudrois te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Dubartas ou Voltaire;
Ou telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine à ma main caressante,
Ou déranger gaîment par mille bonds divers
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

CHANT IV.

Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde [1]
D'intéressants tableaux sont la source féconde :
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de riants bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines,
Et s'étendre à leur pied l'immensité des plaines;
Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ses beautés ! plus heureux qui les chante !
Pour lui tout s'embellit; il rassemble à son choix
Les agréments épars et des champs et des bois,
Et dans ses vers brillants, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets, jouit de leur peinture.
Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux !
Insipides rimeurs, n'avez-vous pas encore
Épuisé, dites-moi, tous les parfums de Flore ?
Entendrai-je toujours les bonds de vos troupeaux ?
Faut-il toujours dormir au bruit de vos ruisseaux ?
Zéphyr n'est-il point las de caresser la rose,
De ses jeunes boutons depuis long-temps éclose ?
Et l'écho de vos vers ne peut-il une fois
Laisser dormir en paix les échos de nos bois ?
Peut-on être si pauvre en chantant la nature ?
Oh ! que plus varié, moins vague en sa peinture,
Horace nous décrit en vers délicieux,
Ce pâle peuplier, ce pin audacieux,
Ensemble mariant leurs rameaux frais et sombres,
Et prêtant au buveur l'hospice de leurs ombres;
Tandis qu'un clair ruisseau, se hâtant dans son cours,
Fuit, roule, et de son lit abrège les détours !
La nature en ses vers semble toujours nouvelle,
Et vos vers, en naissant, sont déja vieux comme elle.
Ah ! c'est que pour les peindre il faut aimer les champs !
Mais, hélas ! insensible à leurs charmes touchants,
Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, souvent sans les connoître;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau jour.
Aussi, lisez leurs vers; on connoît à leur style,
Dans ces peintres des champs les amis de la ville;
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots,
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale,
Ne peut point éclairer la rive orientale;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtements :
Répand-elle des fleurs ? ce sont des diamants !
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose
Le teint de la jonquille et celui de la rose.
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits;
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure
Puisque la poésie est sœur de la peinture,
Écoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Un artiste novice osoit peindre Vénus :
Ce n'étoient point ces traits et ces graces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,
Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux;
Ce n'étoit point Vénus; son pinceau fastueux
Avoit prodigué l'or, l'argent, les pierreries,
Et Cypris se perdoit sous d'amples draperies.
« Que fais-tu, malheureux ? dit Zeuxis irrité;
Tu nous peins la richesse, et non pas la beauté ! »
Rimeurs sans goût, ce mot vous regarde vous-même :
Je le répète : il faut peindre ce que l'on aime.
N'imitez pas pourtant ces auteurs trop soigneux,
Qui, des beautés des champs amants minutieux,
Préférant dans leurs vers Linnæus à Virgile,
Prodiguent des objets un détail inutile,
Sur le plus vil insecte épuisent leurs pinceaux;
Et, la loupe à la main, composent leurs tableaux :
C'est un peintre sans goût, dont le soin ridicule
En peignant une femme, imite avec scrupule
Ses ongles, ses cheveux, les taches de son sein.
Vous, peignez plus en grand. Au retour du matin

Avez-vous quelquefois, du sommet des montagnes,
Embrassé d'un coup d'œil la scène des campagnes,
Les fleuves, les moissons, les vallons, les coteaux,
Les bois, les champs, les prés blanchis par les troupeaux,
Et, dans l'enfoncement de l'horizon bleuâtre,
De ces monts fugitifs le long amphithéâtre?
Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.
Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image:
Mais ne choisissez point ces objets au hasard;
Pour la belle nature épuisez tout votre art:
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière;
Ces arbres arrondis, droits et majestueux,
Peignez-les, j'y consens; mais ce tronc tortueux,
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Étend ses bras pendants sur des rochers déserts
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers:
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.
Nature, ô séduisante et sublime déesse,
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi,
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt, dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs:
Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire,
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accents divers de ta brillante voix:
Tantôt, dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entre-choquant dans l'air,
Des torrents écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux: ta voix est la foudre qui gronde,
Et du bruit des volcans épouvante le monde.
Oh! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abîmes;
Depuis ces bois pompeux, dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés?
Quelquefois, oubliant nos simples paysages,
Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images:
Passez les mers; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil;
Sous le ciel éclatant de cette ardente zone
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,
Qui, fiers enfants des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde;
Baignent d'oiseaux brillants un innombrable essaim,
De masses de verdure enrichissent leur sein;
Tantôt, se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence,
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissements fatiguent les échos,
Et semblent, à leurs poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.
Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde;
Ces bois indépendants, ces champs abandonnés;
Ces vergers, du hasard enfants désordonnés;
Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture;
Enfin cette imposante et sublime nature,
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau.
Tantôt de ces beaux lieux, de ces plaines fécondes,
Portez-nous dans les champs sans verdure, sans ondes,
D'où s'exile la vie et la fécondité:
Peignez-nous, dans leur triste et morne aridité,
Des sables africains l'espace solitaire,
Qu'un limpide ruisseau jamais ne désaltère:
Que l'ardeur du climat, la soif de ces déserts
Embrase vos tableaux et brûle dans vos vers;
Que l'hydre épouvantable à longs plis les sillonne;
Que, gonflé du poison dont tout son sang bouillonne,
L'affreux dragon s'y dresse, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil:
Livrez à l'ouragan cette arène mouvante;
Que le tigre et l'hyène y portent l'épouvante,
Et que du fier lion la rugissante voix
Proclame le courroux du monarque des bois.
Tantôt vous nous portez aux limites du monde,
Où l'hiver tient sa cour, où l'aquilon qui gronde
Sans cesse fait partir de son trône orageux
Et le givre piquant et les flocons neigeux,
Et des frimas durcis les balles bondissantes,
Sur la terre sonore au loin retentissantes.
Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté sauvage:
Du palais des frimas présentez-nous l'image;
Ces prismes colorés, ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,
Brise des traits du jour les flèches transparentes,
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux,
D'une écorce de glace entoure les roseaux;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes;
Éblouissant désert, brillante immensité,
Où, sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.
Ainsi vous parcourez mille sites divers:
Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux,
Nos fruits qu'un teint moins vif plus doucement colore,
Notre simple Palès, notre modeste Flore;

Et, pauvre de couleurs, mais riche de sa voix,
Le rossignol encore enchantera nos bois.
Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire:
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs;
Sur la scène des champs amenez des acteurs;
Cet art de l'intérêt est la source féconde. [monde:
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du
Les lieux les plus riants sans lui nous touchent peu;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui, mouvement, plaisir, gaîté, culture,
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers, et ces eaux de baigneuses,
Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.
Tantôt, de la pitié prenant le doux langage,
Peignez en vers touchants les malheurs du village:
Montrez-nous l'ouragan et ses noirs tourbillons
De leur naissant espoir dépouillant les sillons;
Les torrents destructeurs, la grêle impitoyable,
Et ce fléau cruel, cent fois plus effroyable,
Qui désole les champs, dépeuple les hameaux,
Et tourmente à-la-fois l'homme et les animaux,
La corvée! A ce nom les cabanes gémissent [2],
Les fruits sont desséchés, les moissons se flétrissent.
Mais pourquoi ce concours, ces urnes, ces billets?
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.
Dans le cirque fatal le village s'assemble:
Les noms sont agités; tout attend et tout tremble:
Chaque père en secret déja se sent frémir;
Quelles sœurs vont pleurer? quelles mères gémir?
Les noms sortent! soudain sur les fronts se déploie
D'un côté la douleur et de l'autre la joie;
Et tandis qu'un vieillard embrasse avec transport
Son fils, son tendre fils, favorisé du sort,
Le jeune infortuné que le destin condamne,
A d'un dernier regard salué sa cabane:
Heureux, si quelque jour il revient sous ses toits,
Au foyer paternel raconter ses exploits!
Peignez-nous ces malheurs; mais des maux du village
Gardez de prolonger la déchirante image:
Et quand vous avez peint ces tableaux désolants,
Offrez vite, offrez-nous des tableaux consolants:
Présentez à nos yeux la douce bienfaisance,
Dans son réduit secret surprenant l'indigence,
Prévenant ses besoins, corrigeant par ses dons
Et les rigueurs du ciel et l'oubli des saisons;
Ou des jeux villageois la scène variée;
Les noces du hameau, la jeune mariée,
Triste et gaie à-la-fois, et d'un air gracieux
Abandonnant sa main et détournant ses yeux.
Vous n'irez pas non plus, dans vos tableaux vulgaires,
Peindre toujours des champs les fêtes populaires,
Les noces de Colin, les danses sous l'ormeau.
Souvent le luxe même, au modeste hameau,
Des champêtres plaisirs empruntant l'innocence,
Y donne un air riant à sa magnificence;
Et souvent les ruisseaux, les bosquets et les fleurs,
De la fête des grands ont fait tous les honneurs.
Ainsi quand, dérobant à l'ombre du mystère
Ses talents, en secret cultivés par sa mère,
Pareille au doux rayon prélude d'un beau jour,
La belle Géorgine apparut à la cour,
Pour fêter son succès, d'une mère idolâtre
Le goût ne choisit pas la ville pour théâtre;
Un jardin fut la scène, et de fleurs l'ornement;
Le bosquet à des fleurs dut son luxe charmant;
Les fleurs d'un temple agreste embrassoient les colonnes,
Serpentoient en festons, s'enlaçoient en couronnes.
Que dis-je? tout prend part à ce triomphe heureux;
Mars prête aux doux plaisirs ses fifres belliqueux;
Le tambour retentit, les trompettes moins fières
Adoucissent le ton des fanfares guerrières:
Ici, la rame en main, de jeunes matelots
Du courant ombragé fendent gaîment les flots;
Là, suspendue en l'air, la beauté se balance;
Là folâtrent les jeux, ailleurs s'ouvre la danse:
La belle Géorgine, à la tête des chœurs [3],
Est la rose liant une chaîne de fleurs;
Tout l'admire: sa mère elle-même s'étonne;
C'est Diane dansant sous les yeux de Latone.
Empressé de la joindre aux nymphes de sa cour,
L'Hymen de loin la suit et la montre à l'Amour.
Mais enfin le soir vient, et sur son char d'ébène
La nuit de ce beau jour ferme à regret la scène;
Et des pas de la danse, et des tons du hautbois,
Déja les derniers sons vont mourir dans les bois.
Tout part: mais d'un beau lieu, d'un beau jour, du bel
Heureux, vous emportez l'attendrissante image; [âge,
Et l'homme, et ses plaisirs, ses fêtes, ses concerts,
De votre cœur ému vont passer dans vos vers.
Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patients ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressants vient occuper la scène?
Ceux qui de Wouvermans exerçoient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animoient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah! soyez peintre aussi! venez; à votre voix
Les hôtes de la plaine, et des monts, et des bois,
S'en vont donner la vie au plus froid paysage:
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil;
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race, et sûr de sa beauté,

S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux;
Tantôt, vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie:
Ses pas dans vos accents retentissent encor.
Voulez-vous d'intérêt un plus riche trésor?
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi, dans sa prose divine
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leurs corps:
Buffon les peint; chacun de sa main immortelle
Du feu de Prométhée obtint une étincelle:
Le chien eut la tendresse et la fidélité;
Le bœuf la patience et la docilité;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère, et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je? déja l'auguste poésie
Avoit donné l'exemple à la philosophie:
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?
Ulysse est de retour; ô spectacle touchant!
Son chien le reconnoît, et meurt en le léchant.
Et toi, Virgile, et toi, trop éloquent Lucrèce,
Aux mœurs des animaux que votre art intéresse!
Avec le laboureur je dételle en pleurant
Le taureau qui gémit sur son frère expirant.
Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre;
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
Brûlant d'ambition, enflammés par la haine:
Tous deux, le front baissé, s'entre-choquent; tous deux,
De leur large fanon battant leur cou nerveux,
Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance:
Le vaste Olympe en gronde, et la foule en silence
Attend, intéressée à ces sanglants assauts,
A qui doit demeurer l'empire des troupeaux.
Voulez-vous un tableau d'un plus doux caractère?
Regardez la génisse, inconsolable mère:
Hélas! elle a perdu le fruit de ses amours!
De la noire forêt parcourant les détours,
Ses longs mugissements en vain le redemandent;
A ses cris, que les monts, que les rochers lui rendent,
Lui seul ne répond point; l'ombre, les frais ruisseaux,
Roulant sur des cailloux leurs diligentes eaux,
La saussaie encor fraîche et de pluie arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée,
Rien ne la touche plus: elle va mille fois
Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois,
S'en éloigne plaintive, y revient éplorée,
Et s'en retourne enfin seule et désespérée [4]!
Quel cœur n'est point ému de ses tendres regrets! [muets
Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres
La poésie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor: que le jeune bouton
Espère le zéphyr, et craigne l'aquilon;
A ce lis altéré versez l'eau qu'il implore;
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore;
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grace au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie, à leurs biens, à leurs maux
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse
Me surprend pour un arbre un moment de tendresse.
Il est d'autres secrets: quelquefois à nos yeux
D'aimables souvenirs embellissent les lieux.
J'aime en vos vers ce riche et brillant paysage;
Mais si vous ajoutez; « Là de mon premier âge
Coulèrent les moments; là je sentis s'ouvrir
Mes yeux à la lumière et mon cœur au plaisir: »
Alors vous réveillez un souvenir que j'aime;
Alors mon cœur revole au moment où moi-même
J'ai revu les beaux lieux qui m'ont donné le jour
O champs de la Limagne! ô fortuné séjour [5]!
Hélas! j'y revolois après vingt ans d'absence:
A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyoient rien; mon ame impatiente,
Des rapides coursiers accusant la lenteur,
Appeloit imploroit ce lieu cher à mon cœur:
Je le vis: je sentis une joie inconnue:
J'allois, j'errois; par-tout où je portois la vue,
En foule s'élevoient des souvenirs charmants:
Voici l'arbre témoin de mes amusements.
C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
Effaçoit mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissoit, sautoit, glissoit, et sautoit de nouveau:
Un rien m'intéressoit. Mais avec quelle ivresse
J'embrassois, je baignois de larmes de tendresse

Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance !
Souvent je m'écriois: « Témoins de ma naissance,
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers desirs,
Beaux lieux ! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs ?»
Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintre des champs, animez chaque scène;
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé;
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence
Opposez les tableaux terribles ou touchants,
Et des maux de la ville embellissez les champs.
Du haut de ces coteaux d'où Paris nous découvre
Ses temples, ses palais, ses dômes et son Louvre,
Sur ces grands monuments arrêtant vos regards,
Là règnent, dites-vous, l'opulence et les arts:
Là le ciseau divin, la céleste harmonie,
Les écrits immortels où s'empreint le génie,
Amusent noblement la reine des cités.
Mais bientôt, oubliant ces trompeuses beautés,
Là règnent, direz-vous, l'orgueil et la bassesse,
Les maux de la misère et ceux de la richesse;
Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
Fermentent à-la-fois tous les vices divers:
Là, sombre, et dédaignant les plaisirs légitimes,
Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des crimes;
Là le noir suicide, égarant la raison,
Aiguise le poignard et verse le poison:
Là règne des Laïs la cohorte effrénée,
Honte du célibat, fléau de l'hyménée;
Là, dans des murs infects, asiles dévorants,
La charité cruelle entasse les mourants:
Là des fripons gagés surveillent leurs complices [6],
Et le repos public est fondé sur des vices;
Là le pâle joueur, dans son antre infernal,
D'un bras désespéré lance le dé fatal.
Que d'enfants au berceau délaissés par leur mère !
Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père !
Que de crimes cachés ! que d'obscures douleurs !
Combien coule de sang ! combien coulent de pleurs !
La nature en frémit. Mais bientôt vos images
Nous rendent les ruisseaux, les gazons, les ombrages:
Ce contraste puissant les embellit pour nous;
L'ombrage, les ruisseaux, les zéphyrs sont plus doux;
Et le cœur, que flétrit ce séjour d'imposture,
Revient s'épanouir au sein de la nature.
Ainsi lorsque Rousseau, dans ses bosquets chéris,
Du bout de son allée apercevoit Paris 7:
« De vices, de vertus effroyable mélange,
Paris, ville de bruit, de fumée et de fange;
Trop heureux, disoit-il, qui peut loin de tes murs
Fuir tes brouillards infects et tes vices impurs ! »
Et soudain, revenant dans ses routes chéries,
Il promenoit en paix ses douces rêveries.
Hélas ! pourquoi faut-il que celui dont les chants
Enseignent l'art d'orner et d'habiter les champs,
Ne puisse encor jouir des objets qu'il adore ?
O champs ! ô mes amis ! quand vous verrai-je encore ?
Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil,
Et des bons vieux auteurs amusant mon réveil,
Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,
Tantôt laissant couler mes indolentes heures,
Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,
Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux [8] ?
Vous, cependant, semez des figures sans nombre;
Mêlez le fort au doux et le riant au sombre:
Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton;
Ainsi que par les mots, exprimez par le son:
Peignez en vers légers l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore:
Entend-on d'un torrent les ondes bouillonner ?
Le vers tumultueux en roulant doit tonner;
Que d'un pas lent et lourd le bœuf fende la plaine,
Chaque syllabe pèse, et chaque mot se traîne;
Mais si le daim léger bondit, vole et fend l'air,
Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair 9.
Ainsi de votre chant la marche cadencée
Imite l'action et note la pensée.
Mais, malgré ces travaux, trop heureux si toujours
Vous aviez à chanter les beaux lieux, les beaux jours !
Mais lorsque vous dictez des préceptes rustiques,
C'est là qu'il faut ouvrir vos trésors poétiques:
Un précepte est aride ? il le faut embellir;
Ennuyeux ? l'égayer; vulgaire ? l'ennoblir.
Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course; et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image;
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur, lassé, touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labeur champêtre:
Ainsi, par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons;
Puis suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue.
Mais pourquoi ces conseils tracés si longuement ?
Ah ! pour toute leçon j'aurois dû seulement
Dire: « Lisez Virgile. » Avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie !
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,
Que ses pinceaux sont vrais ! le limpide ruisseau
Où le berger pensif voit flotter son image,
Rend moins fidèlement les fleurs de son rivage;
S'il me peint les bergers, leurs amours, leurs concerts,
L'âge d'or tout entier respire dans ses vers.
Lisez Virgile: heureux qui sait goûter ses charmes !
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes !
Lorsque sa voix si douce en des sons si touchants
S'écrie: « Heureux vieillard, tu conserves tes champs ! »
Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre !
Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
J'y crois être avec lui; le tendre tourtereau,
Et l'amoureux ramier roucoulant sous l'ormeau,

Sur la saussaie en fleur l'abeille qui bourdonne,
Les airs qu'au haut des monts le bûcheron fredonne,
Ces bois, ces frais ruisseaux ! Ah ! quel peintre eut jamais
De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais ?
Mais qu'entends-je ? quels sons ! ah ! c'est Gallus qui chante ;
Il chante Lycoris, sa Lycoris absente :
Sa voix pour Lycoris conjure les frimas
D'émousser leurs glaçons sous ses pieds délicats.
Dieu du chant pastoral, ô Virgile, ô mon maître !
Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je l'observai ; j'errois avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés : je te lus, et je vis
Que la nature et toi n'étoient qu'un. Ah ! pardonne
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissants !
Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens !
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et, s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.

Mais, hélas ! que nos temps, nos destins sont divers !
Sur l'autel de Cérès quand tu portas tes vers,
La douce agriculture avoit repris ses charmes,
Les beaux-arts renaissoient, Mars déposoit ses armes ;
Thémis rétablissoit ses autels renversés,
Le pouvoir rassembloit ses faisceaux dispersés ;
Et, réparant ses maux dans une paix profonde,
Rome enfin respiroit sur le trône du monde :
Et nous, infortunés que proscrivent les dieux [10],
L'orageux avenir se noircit à nos yeux :
La France, malheureuse au milieu de sa gloire,
Mêle un cri de détresse à ses chants de victoire ;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim ;
Et quand le monde entier est ébranlé par elle,
Elle-même en ressent la secousse cruelle :
Auprès de son trophée on creuse son cercueil ;
Ses succès sont un piége, et ses fêtes un deuil ;
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
De ma triste patrie achèvent la ruine.
Tel s'abîme un vaisseau battu des flots grondants ;
Le vent siffle au-dehors, le feu court au-dedans......
Où sont ses arts, ses ports, et ses îles fécondes ?
Son sang a des deux mers décoloré les ondes ;
Deux mondes à l'envi s'enivrent de fureurs.
Levant trop tard au ciel ses yeux mouillés de pleurs,
L'humanité tremblante à ses malheurs succombe ;
L'enfance est sans berceau, la vieillesse sans tombe ;
Le besoin frappe en vain au seuil de l'amitié,
Hélas ! l'excès des maux a détruit la pitié !
Quel amas de complots, de vengeances, de crimes !
Que d'illustres proscrits ! quelles grandes victimes !
Tu meurs, ô Lamoignon ! toi dont l'austère voix
Plaida cent fois la cause et du peuple et des lois !
Tu meurs avec ta fille, et sa fille avec elle ;
Chacune de ces morts rend ta mort plus cruelle :
Trois générations en un jour ont péri.
Et toi que j'aimois tant, toi dont je fus chéri,
Dont le cœur fut si bon, l'esprit si plein de charmes,
Pour qui mes tristes yeux ont épuisé leurs larmes,
O Thiars [11] ! tu n'es plus ! mais du moins avant toi,
Ton amie avoit fui de ce séjour d'effroi [12] ;
D'incroyables douleurs terminèrent sa vie ;
Par la main des bourreaux la tienne fut ravie :
Mais l'amitié vous pleure, et doute de vous deux
Qui fut le plus aimable et le plus malheureux.

Vous qui leur survivez, déplorables familles,
Partez, n'attendez pas que vos fils, que vos filles,
Traînés sur l'échafaud, ou frappés dans vos bras,
De leur père, en mourant, avancent le trépas.
Attendez que le ciel ait apaisé l'orage ;
Alors, rentrés au port et rendus au rivage,
Tranquilles, vous vivrez où vivoient vos aïeux.

Mais, dieux ! quel triste aspect s'en va frapper vos yeux !
Vos bois livrés au fer, vos fermes embrasées,
Sous leurs combles brûlants vos maisons écrasées !
Vos regards affligés redemandent en vain
Le verger, le bosquet que planta votre main ;
Tout est détruit. Ainsi lorsque des mains barbares
De l'hirondelle absente ont ravagé les lares,
Malheureuse, elle pleure, et, poussant de longs cris,
Vient et revient sans cesse à ces tristes débris.
Consolez-vous pourtant et calmez vos alarmes ;
Un jour ces souvenirs auront pour vous des charmes ;
Un jour à vos enfants, dans des moments plus doux,
Vous conterez vos maux : « Ici, leur direz-vous,
Des deux monstres d'Arras les barbares cohortes
De ces murs investis enfoncèrent les portes,
Et la horde nocturne, assiégeant mon sommeil,
Des torches de la mort éclaira mon réveil :
Là je luttai long-temps, et ma main paternelle
Arracha votre sœur à leur main criminelle :
Là, les cheveux épars, errant sous ces lambris,
Votre mère enlevoit quelques tristes débris :
Par cette brèche heureuse on sauva mon vieux père,
Du haut de ce balcon votre malheureux frère
Vint tomber tout sanglant à mes yeux pleins d'effroi,
Et son sang, justes dieux ! rejaillit jusqu'à moi :
Là-bas, dans ce vallon, et sous ce chêne sombre,
Nos parents, nos amis s'assemblèrent dans l'ombre :
Là, tremblante et craignant le retour du soleil,
Au milieu de la nuit la frayeur tint conseil,
Et n'eut, prête à chercher les terres étrangères,
Que le choix de l'exil et celui des misères :
Là, pressés l'un par l'autre, et les larmes aux yeux,
Un long embrassement attendrit nos adieux.
Que de fois en marchant mes douleurs m'arrêtèrent !
Que de fois vers ces murs mes yeux se détournèrent,
Et sur ces toits chéris, objets de mes regrets,
De la flamme en pleurant suivirent les progrès ! »

Et quand vous conterez votre longue infortune,
Les tourments de l'espoir et l'attente importune,
Votre vie inquiète et vos destins errants,
Et dans un seul exil tant d'exils différents ;
Cette patrie, objet de crainte et de tendresse,
Sans cesse se montrant et vous fuyant sans cesse ;
Ces lambeaux, ce pain noir, et ces tristes secours
Qui prolongeoient vos maux, en prolongeant vos jours ;
Quand vous peindrez la faim dans ses accès funestes,
D'un luxe évanoui vous arrachant les restes ;

La beauté délicate aux plus rudes métiers
Dévouant sa foiblesse; ailleurs de vieux guerriers
Échangeant pour du pain, en les baignant de larmes,
Ces croix, prix de leur sang, et l'honneur de leurs armes:
Vous-même d'un peu d'or, cher et dernier débris,
Dépouillant le portrait d'une fille, d'un fils;
Hélas! et pour nourrir leur mère infortunée,
Livrant jusqu'à l'anneau que bénit l'hyménée:
Vous verrez vos enfants, ressentant vos douleurs,
Se jeter dans vos bras, pour y cacher leurs pleurs;
Mais bientôt vous rirez de leurs tendres alarmes,
Et par un doux baiser effacerez leurs larmes.
Cependant revenus d'un exil rigoureux,
Oubliez, il est temps, ces tableaux douloureux;
De vos champs, de vos bois, réparez les ravages.
Et toi, qui m'appris l'art d'orner les paysages,
Muse, viens effacer ces vestiges de deuil!
Que des touffes de rose embrassent ce cercueil.
Le long de ces remparts, autour de ces murailles,
Qu'a noircis de ses feux le démon des batailles,
Courez, tendres lilas, courez, jasmins fleuris;
De vos jeunes rameaux égayez ces débris;
Que la vigne en rampant gagne ces colonnades,
Monte à ces chapiteaux, et pende à ces arcades,
Et qu'un voile de fruits, de verdure, et de fleurs,
Cache ces noirs témoins de nos longues fureurs.
Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire [13]!
Et vous, peuple des champs, vous de qui tant de fois
Nous portâmes la plainte aux oreilles des rois;
Parlez: qu'avez-vous fait de vos vertus antiques?
D'où vient que j'aperçois sous vos chaumes rustiques
Ce faste, ces débris de châteaux dépouillés?
Pourquoi ces ornements dont vos murs sont souillés?
Quel fruit vous revient-il de ces pompes cruelles?
Ah! les remords chez vous sont entrés avec elles!
Et ce lit fastueux, dépouille des palais,
Ne vaut pas l'humble couche où vous dormiez en paix.
Ainsi je célébrois d'une voix libre et pure
L'innocence, les champs, les arts et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes agrestes sons!
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons,
Compter quelques printemps, et dans les champs que [j'aime,
Vivre pour mes amis, mes livres, et moi-même!

FIN DU POEME.

NOTES.

CHANT I.

1 .... Il part, vole, arrive; l'ennui
Le reçoit à la grille, et se traine avec lui.

Nous citons ici les vers d'Horace, dont ceux-ci sont l'imitation:

Iidem eadem possunt horam durare probantes?
Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis,
Si dixit dives, lacus et mare sentit amorem
Festinantis heri, cui si vitiosa libido
Fecerit auspicium, cras ferramenta Teanum
Tolletis, fabri. Lectus genialis in aula est?
Nil ait esse prius, melius nil cœlibe vita:
Si non est, jurat bene solis esse maritis.
Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?
HORAT *Epist.*, l. I, ep. 1, v. 82.

2 Quel peuple est par nos rois menacé d'être libre?

Allusion aux sept cents *rois* de la Convention.

3 Ou le brochet glouton qui dépeuple les eaux?

Quelques uns de ces vers sont imités de la *Forêt de Windsor,* par Pope, ainsi que quelques autres vers de la description de la chasse le sont du poëte Denham.

4 Amusent leur exil, et chantent leur retour.

Ces vers furent récités à l'Académie le jour où M. de Malesherbes, reçu dans ce corps, et M. de Choiseul, qui assistoit à cette réception, paroissoient après leur exil en public pour la première fois. Le public les nomma tous deux par ses applaudissements.

5 Son meuble accoutumé, ses livres favoris.

On sait avec quelle grace et quelle attention le roi de Pologne, Stanislas Poniatowsky, reçut la célèbre madame Geoffrin. Elle retrouva, en arrivant dans l'appartement qui lui étoit destiné, les mêmes meubles, les mêmes tableaux, les mêmes livres qu'elle avoit laissés dans son appartement à Paris; et l'amitié attentive qui avoit présidé à cet arrangement, et l'étonnement agréable qu'il lui causa, ne fut pas un des moindres plaisirs qu'elle goûta dans ce voyage.

6 L'ame de son ami dans l'odeur d'une rose.

Cette idée est tirée d'un voyage de Suisse; et quoiqu'elle ait été déja employée plusieurs fois, elle est si intéressante et si doucement mélancolique, que l'auteur a cru devoir la reproduire. « Autour de l'église (dit M. Robert, *Voyage dans les treize cantons suisses*, tome II, page 231), des tombes couvertes d'œillets cultivés par les mains d'une fille, d'un frère, d'un fils, d'une épouse, ou par celles d'un ami, me peignoient d'une manière attendrissante la sensibilité des cœurs qui ne sont point émoussés par des jouissances factices, ni dégradés par de mauvaises institutions. Le temps des œillets est-il passé, on y substitue d'autres fleurs, suivant la saison; et tous les villages du canton montrent le même attachement pour leurs proches. »

7 L'écho redit mon nom, mon hommage et mes vers.

Pour l'intelligence de ce passage nous plaçons ici deux lettres déja imprimées, il y a plusieurs années, dans différents journaux.

LETTRE DE MADAME LA PRINCESSE CZARTORINSKA A M. L'ABBÉ DELILLE.

« Pardonnez, monsieur, si j'interromps vos loisirs: prenez-vous-en à votre réputation et à vos ouvrages, si une société entière s'adresse à vous pour remplir son attente. Rassemblés dans un petit hameau, où nous faisons notre principal séjour, l'amitié, l'inclination, le sang, et les convenances nous lient; tout se rassemble pour nous faire espérer que nous ne serons jamais séparés.

« Il est tout simple que nous désirions d'embellir notre retraite: le poëme des *Jardins* nous a éclairés sur la manière; la sensibilité, le souvenir et la reconnoissance nous guident, et tout le hameau, dans ce moment, y est occupé à élever un monument à tous les auteurs qui ont si souvent rempli nos jours d instruction, d attendrissement et d'agrément. Ils seront

marqués, selon leur rang, sur les quatre faces d'une pyramide de marbre : d'un côté, Pope, Milton, Young, Sterne, Shakespeare, Racine et Rousseau; de l'autre, Pétrarque, Anacréon, Métastase, Le Tasse et La Fontaine; sur le troisième, madame de Sévigné, madame Riccoboni, madame de La Fayette, madame Deshoulières et Sapho; sur le quatrième enfin, Virgile, Gessner, Gresset et l'abbé Delille. Ces quatre faces seront accompagnées d'arbres, d'arbustes et de fleurs.

« Les roses, le jasmin, le lilas, des paquets de violettes et de pensées seront du côté des femmes; Pétrarque, Anacréon et Métastase auront le myrte; le laurier sera pour Le Tasse; le saule pleureur, le triste cyprès, les ifs accompagneront Shakespeare, Young et Racine; pour le quatrième côté le hameau choisira ce que les vergers, les bois, les prairies peuvent offrir de plus agréable, et chaque habitant plantera un arbre ou un arbuste pour éterniser des auteurs qui leur ont donné le goût de la vie champêtre, et qui ont par-là même contribué à leur bonheur.

« Il ne leur manque qu'une inscription pour rendre leur idée, et la faire passer à la postérité; elle sera gravée au pied du monument; et tout le hameau d'un seul cri a décidé que vous en seriez l'auteur. Nous la demandons autant à votre cœur qu'à votre esprit. Cet hommage, simple et vrai, sera bien rendu par l'auteur du poëme des *Jardins*, par le traducteur de Virgile, et sur-tout par un homme sensible.

« Nous vous prions de croire aux sentiments distingués avec lesquels nous sommes, monsieur, les plus grands admirateurs de vos ouvrages, etc. »

RÉPONSE DE L'ABBÉ DELILLE.

« MADAME,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est venue me trouver à Constantinople, où j'ai accompagné M. le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France dans ces mêmes lieux qu'il a parcourus autrefois comme voyageur. Vous connoissez le beau monument qu'il a élevé à l'honneur de la Grèce. Si les arts, rappelés dans leur première patrie, en consacrent un à ceux qui auront préparé leur retour, mon ami aura des droits à une des premières places. Je prévois qu'il laissera dans ce pays un nom illustre dans plus d'un genre.

« Pour moi, madame, avide depuis long-temps de connoître ce beau pays de la Grèce, j'y ai porté des illusions trop tôt détruites : j'ai cherché les Athéniens dans Athènes; je ne les y ai point trouvés, et j'ai appris par votre lettre, pleine d'esprit et de grace, qu'ils étoient réfugiés parmi les Sarmates. En la lisant, je l'ai crue écrite par des particuliers aimables et instruits, à qui un goût naturel et la médiocrité de leur état rendoient agréable le séjour de la campagne; je l'ai trouvée signée par tout ce que l'Europe a de plus distingué par la naissance, la valeur, l'esprit et les graces. J'en ai été plus flatté que surpris : votre nom et votre rang, madame, vous condamnent à n'avoir point de goûts obscurs; je le connoissois depuis long-temps pour tout ce qui est simple et beau. Ce Virgile, à qui vous destinez dans votre hameau une place qui ajoutera encore à sa gloire, semble avoir dit pour vous :

> Les dieux ont quelquefois habité les forêts ;
> Habitarunt di quoque silvas.

Je suis loin de prétendre à la place que vous voulez bien me donner près de lui dans le charmant projet de votre pyramide. C'est bien assez d'avoir défiguré sa poésie dans mes foibles traductions, sans gâter encore les honneurs que vous lui rendez. Quelques personnes d'un rang distingué, qui veulent bien aimer mes vers champêtres, ont fait planter dans leur jardin un arbre qu'elles ont nommé de mon nom. Ce monument est le seul qui convienne à la modestie d'une muse des champs : elle se rend justice quand elle a peur des marbres et des pyramides; ces honneurs ne sont dus qu'à ce même Virgile, qui sut, en chantant les forêts, rendre les forêts dignes des consuls : et si vous vous rappelez, madame, que ces consuls étoient à-la-fois de grands guerriers et de grands hommes d'état, l'application de ces vers d'un poëte latin ne vous sera pas difficile. Je travaille dans ce moment à un poëme sur l'imagination : j'ai tâché d'y peindre le pouvoir qu'elle exerce sur l'esprit par les monuments; le vôtre, madame, n'y sera pas oublié. Pour prix de mes vers, je ne demande à la divinité que je chante, que de me transporter dans votre hameau, de m'associer à vos goûts et à vos entretiens. Si mon nom est quelquefois prononcé dans vos scènes champêtres; si mes vers, rappelés par les objets qu'ils décrivent, sont quelquefois répétés dans vos bois, je me croirai trop heureux.

« Votre société, unie par les liens du sang, par l'amour des arts, surtout par l'amitié, est la plus aimable confédération qu'ait vue la Pologne. Cette liberté que les héros de votre patrie et de votre maison ont cherchée si courageusement le sabre à la main, vous l'avez trouvée sans frais et sans danger dans la solitude et dans la paix des champs.

« Vous me parlez, madame, de vos souvenirs; d'autres à votre place se rappelleroient l'antiquité d'une noblesse illustre et l'honneur d'appartenir au sang des rois. Vos souvenirs, au lieu d'être ceux de la vanité, sont ceux de l'amitié et de la reconnoissance; celle que vous témoignez pour les auteurs fameux dont la lecture charme votre retraite, est bien juste et digne de vous. Permettez-moi seulement, madame, quelques observations sur la place que vous leur offrez. Ni Racine ni Gresset ne me paroissent faits pour être placés à côté des poëtes champêtres. Racine mérite une place bien supérieure. Gresset, qui a traduit les *Églogues* de Virgile, paroît n'en avoir pas rendu la belle simplicité : il a peint avec finesse les ridicules de la ville; mais il sentoit peu les charmes de la campagne.

« Pour moi, madame, ma place ne m'appartient pas assez pour avoir le droit de la céder, ni pour désigner celui qui doit me remplacer; c'est à la société d'y nommer : mais, en vous rendant votre bienfait, permettez que je conserve ma reconnoissance.

« A l'égard de l'inscription que vous me faites l'honneur de me demander, j'oserai vous faire observer encore qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer, aussi brièvement que le genre l'exige, le caractère d'un aussi grand nombre d'auteurs, tous différents de langue, de nations et de siècles : j'ai tâché de la faire simple, précise, dans le style lapidaire et antique; et, pour rendre dans le moindre nombre de mots possible l'hommage que des personnes illustres offrent dans une retraite champêtre aux grands écrivains qui charment leurs loisirs, je crois qu'il suffira de graver sur la pyramide :

LES DIEUX DES CHAMPS, AUX DIEUX DES ARTS.

L'inscription, comme vous le voyez, est écrite dans notre langue, ou plutôt dans la vôtre : elle vous appartient par les graces que vous lui prêtez; et j'oserai vous dire avec Voltaire :

> Elle est à toi, puisque tu l'embellis.

« J'ai cru qu'une langue dans laquelle vous rendez tous les jours vos sentiments et vos idées, ne pourroit être indigne d'aucun monument : je ne l'ai trouvée insuffisante que pour exprimer toute la vénération, la reconnoissance et le respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc. »

9 Des enfants du hameau tel est le grave maître.

Quelques vers du portrait du pasteur et de celui du maître d'école sont imités du charmant poëme de Goldsmith, *The deserted Village.*

CHANT II.

1 Les prés, alors si beaux, de sa chère Mantoue.

Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos, etc.

... Dans ces prés, ravis à ma chère Mantoue,
Où le cygne argenté sur les ondes se joue, etc.
Virg., *Géorg.*, l. II.

2 Rival de Duhamel, surprenez ces secrets.

Duhamel-Dumonceau est principalement connu par ses *Éléments d'agriculture*, et son *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en France.*

3 Comme d'un sol ingrat triompha de l'envie.

Voyez cette anecdote dans Pline, Hist. Nat., XVIII, 8.

4 Laissez là ces projets recueillis par Rozier.

L'abbé Rozier, célèbre par ses connoissances en agriculture, ne prétendoit pas répondre de tous les mémoires qu'il inséroit dans son estimable recueil : plusieurs renfermoient des vues utiles, d'autres proposoient des procédés inexécutables, et plus séduisants dans la théorie que faciles dans la pratique : l'auteur devoit faire connoître les inventions bonnes ou mauvaises.

5 Tel des Alpes nous vint le cytise riant.

Cet arbre de moyenne grandeur y croît naturellement : son bois est dur et d'une couleur d'ébène, verte et jaunâtre, avec des veines brunes; ce qui le fait ressembler au bois des îles : il est précieux pour les tabletiers et les tourneurs. On ne connoît pas au juste le cytise des anciens.

6 Et sans lait pour son fils, la mère européenne
Le remet dans l'Asie à la femme indienne.

Ce n'est pas faute de lait; mais sous la zone torride l'influence de la chaleur le rend si amer que son nourrisson le refuse. Ce fait, consigné dans l'Histoire de l'Académie des sciences de Paris, en 1707, a été adopté par Haller dans sa Physiologie.

7 De leur course rivale entrelacent les jeux.

On a essayé de rendre le *texuntque fugas* de Virgile Æneid. lib. V.

8 O riant Gemenos! ô vallon fortuné!

Gemenos est un des vallons les plus riches et les plus riants de la Provence : il est situé sur la route de Marseille à Toulon. Le malheureux M. d'Albertas, égorgé dans son jardin au milieu d'une fête qu'il donnoit aux villages voisins dans les premières années de la révolution, avoit créé auprès de son château un des plus magnifiques jardins anglais qui existent; une vieille église de templiers y présente une ruine plus naturelle et plus imposante que la plupart de celles dont on prétend embellir nos jardins modernes.

J'ai cru devoir à ce lieu charmant, où j'ai échappé aux rigueurs du fameux hiver de 1769, cette marque de souvenir et ce témoignage de reconnoissance.

9 Vous paie en peu de temps les frais de la victoire.

M. de Paynes, procureur-général des états de Provence, a augmenté le revenu d'une de ses terres de 12,000 livres, par le procédé utile et courageux que j'ai essayé de décrire dans ces vers.

CHANT III.

1 L'observateur le suit d'un regard curieux

Personne n'a écrit sur cet objet d'une manière plus lumineuse que M. Rouenne, beau-père du célèbre Darcet, professeur au collége de France, l'un des plus fameux chimistes de l'Europe, et auteur de plusieurs mémoires excellents sur différents objets d'histoire naturelle, et particulièrement sur les montagnes.

2 Ces monstres, qui de loin semblent un vaste écueil.

Ces monstrueuses baleines, ces cachalots, qui abondent non seulement dans les mers du nord où l'on va à leur pêche, mais encore dans d'autres mers, et dont la majeure partie est encore si peu connue.

3 O France, ô ma patrie! ô séjour de douleurs!

Ce morceau a été composé en 1793.

4 Et rend à chaque plant son débris emprunté.

Ces vers expriment un fait arrivé au célèbre Jussieu, que ses disciples cherchoient en vain à tromper, et qui du premier coup d'œil aperçut dans l'assemblage factice de plusieurs débris de plantes les différentes parties dont il étoit composé.

5 Et la fraise des bois que leurs mains ont conquise.

On sait que la fraise est nommée par les botanistes *solatiolum herborisantium.*

6 Leur appétit insulte à tout l'art des Méots.

On connoissoit à Paris, lorsque ce poëme fut publié, le célèbre restaurateur Méot. L'auteur est loin de prétendre donner à son nom la même célébrité que Boileau a donnée à Bergerat, connu dans son temps comme Méot dans le sien :

Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.

Tout le monde a retenu ce vers de l'une des épîtres de Boileau.

CHANT IV.

1 Oui les riches aspects et des champs et de l'onde.

M. de La Harpe, long-temps après que ce morceau eut été lu à l'académie, a fait imprimer un poëme plein d'intérêt sur un sujet à-peu-près semblable. J'espère que, la lecture publique de mon ouvrage ayant précédé de plusieurs années la publication de celui de M. de La Harpe, on ne m'accusera pas de plagiat, pour quelques ressemblances qui se trouvent dans quelques passages de ces deux poëmes.

2 La corvée! A ce nom les cabanes gémissent.
....
Ah! Mars vient demander des soldats à Cérès.

Ces vers ont été faits avant la révolution.

3 La belle Géorgine, à la tête des chœurs.

Madame la duchesse Géorgine de Devonshire parut devant la cour pour la première fois, dans une fête magnifique, telle que la représente le poëte. Elle a composé, sur son passage du Saint-Gothard, un poëme que Delille a traduit. (*Voyez les Traductions.*)

4 Et s'en retourne enfin seule et désespérée!

Je n'ai pas prétendu m'approprier ce vers de Racine; mais j'ai cru pouvoir l'employer dans un morceau où je conseille au peintre des champs, pour rendre les animaux plus intéressants, de leur prêter nos penchants et nos passions. Tout le monde sait que ce vers

> Je m'en retournerai seule et désespérée!
> *Iphigénie*, act. IV, sc. IV.

a été mis par Racine dans la bouche de Clytemnestre disputant sa fille à l'ambition de son époux.

5 O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!

La Limagne, qui est la patrie de l'auteur, a aussi été celle de Pascal, de Domat, de Savaron, Guébriard, Sirmond, l'Hôpital, de Marmontel, Thomas, etc.

6 Là des fripons gagés surveillent leurs complices.

On sait que, dans toutes les grandes villes, la police emploie des fripons pour découvrir des friponneries.

7 Du bout de son allée apercevoit Paris.

« Adieu donc, Paris! ville célèbre, ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu! Adieu, Paris! nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne serons jamais assez loin de toi. » (ÉMILE, liv. IV.)

8 Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux.

Ces vers sont imités d'Horace; et peut-être ne sera-t-on pas fâché de retrouver ici l'imitation qu'en a faite le célèbre Despréaux:

> O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit,
> Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ?
> Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis!
>
> O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
> Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
> Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
> Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde?

Ces vers, comparés à ceux d'Horace, suffisent pour montrer au lecteur la différence du génie de ces deux poëtes: elle est d'autant plus sensible, qu'elle se montre dans l'expression très différente de la même idée et du même sentiment. Boileau, en traduisant Horace, est encore Boileau. Ce poëte, si supérieur à son modèle dans la satire, n'a jamais eu dans la poésie philosophique ni sa douceur, ni sa grace, ni son aimable abandon.

> O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!

ne vaut pas la simplicité touchante de ces mots, *O champs, quand pourrai-je vous voir?* Horace ne demande pas de fortuné séjour, des champs aimés des cieux, il *demande la campagne;* la campagne, quelle qu'elle soit, suffit à ses desirs: *« O rus, quando ego te aspiciam? »* On est fâché de ne pas retrouver dans les vers de Boileau cette voluptueuse distribution du temps entre le sommeil, la lecture des anciens et la paresse. Quelle douceur à-la-fois et quelle hardiesse dans l'*inertibus horis*, les heures paresseuses! combien on doit regretter aussi ce vers charmant:

> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ!
> Boire l'heureux oubli d'une vie inquiète.

Enfin quelle différence, pour l'harmonie, la grace et l'expression de l'amour de la solitude, entre

> Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis,

et ce vers,

> Et, connu de vous seuls, oublier tout le monde!

Enfin Horace a trouvé ces vers dans son ame, et Boileau a pris les siens dans Horace, mais avec la différence qu'ont dû mettre entre le poëte et l'imitateur la sensibilité exquise de l'un et l'élégance un peu laborieuse de l'autre. C'est à cette correction, fruit du goût et du travail, que Chapelle fait allusion dans ces vers si plaisants et si vrais:

> Tout bon habitant du Marais
> Fait des vers qui ne coûtent guère;
> Pour moi c'est ainsi que j'en fais:
> Je les ferois bien plus mauvais
> Si je tâchois de les mieux faire.
> Quant a monsieur Despréaux,
> Il en compose de fort beaux.

La Fontaine seul nous offre des exemples de cette douce sensibilité et de cet abandon plein de grace que j'admirois dans ces vers d'Horace, lorsqu'au sujet de l'amour il s'écrie:

> Hélas! quand reviendront de semblables moments!
> Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
> Me laissent vivre au gré de mon ame inquiete?
> Ah! si mon cœur encore osoit se renflammer!
> Ne trouverai-je plus de charme qui m'arrête?
> Ai-je passé le temps d'aimer?

Le sujet est différent, mais le caractère du style est le même.

9 Le vers vole et le suit, aussi prompt que l'éclair.

Dans une société où se trouvoit M. le chevalier de Boufflers, on avoit parlé d'harmonie imitative dans les vers; des personnes de beaucoup d'esprit nioient l'existence de cette harmonie. L'auteur de ce poëme, invité à lire quelques vers, choisit le morceau qui avoit pour objet l'harmonie imitative. Alors M. le chevalier de Boufflers dit, avec l'esprit et la finesse qui lui sont si familiers: « Il a fait comme le philosophe à qui l'on nioit le mouvement; il a marché. »

10 Et nous, infortunés que proscrivent les dieux.

Ce morceau a été composé pendant l'émigration de l'auteur.

11 O Thiars! tu n'es plus!

M. de Thiars, lieutenant-général des armées du roi, commandant en Provence, puis en Bretagne, arraché des bras de son digne ami, M. de Clermont-Gallerande, pour aller à l'échafaud. Un de ses amis les plus estimés conserve de lui une lettre écrite au moment où il marchoit à la mort, pleine de la fermeté la plus héroïque et de l'amitié la plus tendre pour l'amie dont j'ai fait mention dans ces vers, et dont il ignoroit la mort.

12 Ton amie avoit fui de ce séjour d'effroi.

Madame de Serrant.

13 Hélas! et que n'en peut la sanglante mémoire,
Ainsi que de ces murs, s'effacer de l'histoire!

J'ai déja remarqué dans le discours préliminaire, que le poëme de Virgile, publié dans un temps de calme et de bonheur, fut composé dans des circonstances trop malheureusement semblables à celles où ce morceau des Géorgiques

françaises fut écrit. On en sera convaincu par la lecture de ces vers qui terminent le premier livre des Géorgiques latines :

Quippe ubi fas versum atque nefas : tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies ! non ullus aratro
Dignus honos ; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum :
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt ; sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

Traduction par Delille.

Que d'horreurs en effet ont souillé la nature !
Les villes sont sans lois, la terre sans culture,
En des champs de carnage on change les guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès !
Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate ;
Par-tout la guerre tonne, et la discorde éclate ;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain ;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

J'ai à me reprocher, dans cette traduction, d'avoir infidèlement rendu ces mots, *fas versum atque nefas* : ils rendent avec une précision et une énergie extrêmes le plus grand malheur des grandes crises des empires ; c'est la confusion des idées morales et politiques, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Les bornes une fois arrachées, on ne sait plus où les replacer. De cette incertitude naît le combat des opinions, qui l'augmente encore. Si l'incertitude est un grand tourment pour les particuliers, elle est un plus grand tourment pour les empires : de là résulte pour les ames communes une attente inquiète, pour les ames pusillanimes le découragement, pour les ames ambitieuses l'audace des entreprises téméraires et désorganisatrices. Et comment jouir de quelque bonheur dans un état de choses où la constitution, la religion, l'éducation, les institutions civiles et militaires marchent, ou plutôt se traînent, au milieu de craintes et de projets, de contradictions et de réclamations sans nombre, qui résultent nécessairement des souvenirs du passé, du sentiment douloureux du présent, et de la perspective incertaine de l'avenir ? Les nouveaux riches ne jouissent qu'en tremblant du fruit de leurs rapines ; les hommes dépouillés, du fond de leur misère, voient avec indignation l'apparition scandaleuse des fortunes nouvelles élevées sur leurs débris : tout est inquiétude, inimitié, fureur ; tous attendent, souffrent ou conspirent : *quippe ubi fas versum atque nefas.*

FIN DES NOTES.

MALHEUR ET PITIÉ,

POËME

EN QUATRE CHANTS.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce poëme ne se dissimule pas toutes les haines que doit lui attirer sa publication. Il attaque un million de propriétaires illégitimes et de spoliateurs barbares. Aucun regret ni aucun ressentiment personnels n'ont conduit sa plume; il ne s'est jamais permis aucune satire, il n'a répondu à aucune; et, quand il a réfuté quelques critiques de ses ouvrages, c'étoit moins pour les justifier, que pour dissiper quelques préjugés littéraires, ou pour répandre quelques principes de goût trop méconnus. Il opposera la même impassibilité au déchaînement dont on le menace : de pareilles attaques ne peuvent effrayer celui qui, sous les couteaux de Robespierre, lui refusa un hymne pour l'Être suprême qu'outrageoient ses hommages, que calomnioit son existence, et qu'a trop tard justifié son supplice.

Si l'on avoit réuni les voix de ceux dont il défend la cause, peut-être cet ouvrage n'auroit point vu le jour ; mais un homme profondément indigné de l'injustice, ne consulte ni les oppresseurs, ni les opprimés ; il écoute l'humanité et la justice. A ces motifs s'est joint le souvenir ineffaçable de ce qu'il doit à ses augustes bienfaiteurs : il a voué à leur mémoire le respect qu'il eut pour eux dans les temps de leur prospérité, et qu'il leur a fidèlement conservé dans leur infortune : rien ne meurt pour les cœurs reconnoissants.

Ce poëme n'est pas, comme on pourroit le croire, un ouvrage purement de circonstance. L'auteur, dans le PREMIER CHANT, peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parents, les amis, et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des ames sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différents : dans l'un, l'auteur a peint, avec des couleurs plus sombres et d'une manière plus énergique, les misères de la ville ; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandoit un ton différent. De ces deux épisodes, l'un est un fait réel, assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé, d'après la lecture que l'auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale*, auquel toute l'Angleterre a couru. Le second épisode est tout entier d'imagination.

Le SECOND CHANT a pour objet la pitié des gouvernements, exercée dans les établissements publics de justice et de charité, dans les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressants et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps français de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un moment de trêve ; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits ; chacun reconnoissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance ; et, au milieu de cet attendrissement et de cette alégresse universelle, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le TROISIÈME CHANT a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions, et c'est là que le poëme prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance ; mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales ; il a cherché les sources de la pitié : il les a trouvées dans la grandeur déchue dont on mesure les malheurs par la hauteur de sa chute ; dans le spectacle de la beauté malheureuse et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes, et des effets aux causes.

La peinture des malheurs inouïs de la plus auguste et de la plus infortunée des races royales, est naturellement amenée par l'expression des différents genres de pitié qu'inspirent les différents malheurs; car, par une incroyable fatalité, cette famille offre la réunion lamentable de tous les désastres qui peuvent affliger une maison royale, après huit cents ans de gloire et de prospérité. Il y avoit dans ce sujet un grand écueil à éviter; c'est la monotonie horrible de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures, l'auteur a tâché d'y mêler quelquefois, sans disparate, des images douces et même riantes. Ainsi, dans la description de la mort tragique de l'infortuné duc de Brissac, après ces vers :

> Ah! dans ce temps barbare,
> Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?

l'auteur ajoute :

> Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
> Dans un désert brûlant rencontrent une fleur;
> Avec moins de transport, des flancs d'un roc aride
> L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de la terreur, il a interrompu un instant cette longue suite de meurtres abominables, par ces vers d'un ton plus doux, et d'une couleur moins lugubre :

> Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence
> A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
> Eh! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux
> Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
> Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
> Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?

C'est dans la même intention, que l'auteur a ajouté ici le juste éloge des femmes qui, presque toutes, sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse et rarement imités. Enfin, pour varier encore cet épouvantable tableau de la plus effroyable époque du genre humain, il a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leur vertu et leur beauté; toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule : *l'année a perdu son printemps.* Par cette description naturellement amenée, le lecteur consolé passe avec plaisir et sans secousse, des massacres à une fête; de la terreur des échafauds, aux spectacles délicieux des bocages, des fleurs et du printemps. Plus ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le QUATRIÈME CHANT enfin, il a peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration. Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce chant un épisode intéressant par sa nouveauté : c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie; y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode, imaginé par lui pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement que ce récit n'étoit point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée : seulement le lieu de la scène est différent, et le poëte se trouve avoir placé dans l'Amérique méridionale, un fait arrivé dans le nord de cette partie du monde. Peu de hasards heureux lui ont fait autant de plaisir que cette espèce de divination.

Il se hâte de répondre à ceux dont les incroyables et pacifiques invitations à la patience et à l'oubli de nos calamités, accusent d'avance cet ouvrage, destiné à en perpétuer le souvenir, en traduisant, dans leur véritable sens, les déclamations de ces hommes modérés, et en donnant à l'expression de leurs idées toute la naïveté et toute la franchise qu'ils n'ont osé lui donner eux-mêmes.

Pourquoi revenir sur les traces de nos anciennes calamités? Pourquoi remuer toutes ces cendres, rouvrir tous ces tombeaux? Une révolution qui devoit enrichir les brigands, comme les débris d'un naufrage enrichissent ceux qui les attendent sur le rivage, a renversé la plus ancienne des monarchies. Dans cet écroulement subit, des hommes avides se sont emparés des dépouilles. N'allez pas leur disputer des richesses conquises par leur audace, et légitimées par leurs lois. Des hommes plus habiles encore ont spéculé sur les armées, sur les convois, sur les tentes, sur les magasins; et, ce qui est plus courageux encore, sur les remèdes des malades et le pansement des blessés. Des malheurs innombrables ont alimenté leur fortune nouvelle; des millions d'hommes ont péri pour la consolider : gardez-vous de troubler leur jouissance; que tant de sang ne soit pas perdu. Ralliez-vous au gouvernement, disent d'autres encore; il faut l'aimer, car il est terrible; il faut le servir, car il peut vous perdre. Ainsi parlent ces apologistes complaisants de tout ce qui a fait nos malheurs; et leurs déclamations ressemblent au bruit des

tambours et des cymbales qui, dans les sacrifices humains, empêchoient d'arriver aux oreilles des mères les cris des enfants égorgés ou précipités dans les flammes. Eh quoi! la plainte n'est-elle plus le droit du malheur? Espérez-vous étouffer, par vos conseils pacifiques, les cris d'une douleur si profonde, et calmer les convulsions d'une agonie si cruelle? Sans doute la haine doit se taire; mais la vérité doit parler: elle doit vous apprendre que la dissolution des corps politiques, comme celle des corps physiques, produit immédiatement cette horrible population qui sort de leurs ruines et se nourrit de leurs cadavres. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir; c'est l'instruction des empires et des siècles. Pouvez-vous bien nous enlever jusqu'aux leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs? Vous avez vaincu: régnez par la force; mais ne raisonnez pas avec la souffrance. Jouissez, mais n'insultez pas; ne commandez pas le silence à la douleur, et la résignation au désespoir.

On n'ajoutera plus qu'un mot. Des malheurs inévitables qu'entrainent les grands bouleversements dans les vieux empires, un des plus funestes, des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile des maux de la guerre civile, à la fin du premier livre des *Géorgiques*, l'auteur s'est toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots, dont le sens profond n'est pas assez senti :

...... Ubi fas versum atque nefas,

dit Virgile, *le bien et le mal sont confondus*. Telle est la suite inévitable des révolutions. Tant que Rome eut des lois stables, et qu'on respecta l'ancienne constitution, on pouvoit distinguer le juste de l'injuste : cette constitution une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toutes les délibérations et dans tous les esprits. Les uns vouloient le rétablissement de l'ancien gouvernement, les autres la royauté, les autres la dictature. Les limites une fois arrachées, personne ne sait plus où les replacer : les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs ruines; les vaincus abhorrent les vainqueurs : ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent, sous leurs débris, et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes; le choc des systèmes religieux vient ajouter à ces orages : tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur. Le parti écrasé, qui avoit oublié ses injures, saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance; jusqu'à ce que les haines des factions rivales viennent mourir de fatigue et d'épuisement, aux pieds du vainqueur qui, bientôt dégoûté de l'abjection de leur basse et facile obéissance, s'arme, contre un peuple avili, et par sa révolte et par la servitude qui la suit toujours, de tout le mépris qu'il inspire. *Rempublicam fessam civilibus odiis Augustus Cæsar excepit.*

...... Quippe ubi fas versum atque nefas.

FIN DE LA PRÉFACE.

MALHEUR ET PITIÉ.

CHANT I.

Trop long-temps ont grondé les foudres de la guerre;
Trop long-temps des plaisirs, corrupteurs de la terre,
La mollesse écouta les sons voluptueux :
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire;
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre;
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchants :
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants.
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,
Être approuvés des dieux, être bénis des hommes,
Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,
Rendre à l'heureux des pleurs, au malheureux ses droits!
Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde.
La force n'en fit point le roi des animaux;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre, courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont, du ciel, reçu qu'une ame vile;
Conduits par le besoin et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide;
Et, lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre ame embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'ame la plus dure.
Nous pleurons, quand Poussin, de son adroit pinceau,
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;
Nous pleurons, quand Danloux, dans la fosse fatale,
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale [1] :
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix!
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes [2].
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes;
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice!
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talents, de leurs biens, de leurs armes
Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea : la fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté;
Alors vint la Pitié, seconde providence :
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent [3];
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent;
Des cœurs compatissants la tristesse eut des charmes
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes;
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des dieux mêmes.
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes;
Écoutez la Pitié, secourez vos egaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux!
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.
Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,
O vous, qui fécondez ou qui peuplez nos champs!
Vous êtes nos sujets : le dieu de la nature
Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure;
Il ne l'anima point d'un rayon immortel,
Et nous seuls sommes nés cohéritiers du ciel :
Mais au même séjour nous habitons ensemble;
Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.
Pourtant, quelque intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos [4],
Répéter aux humains sa plainte attendrissante;
Je ne m'écrierai point, d'une voix gémissante :
« Cruels! que vous ont fait l'innocente brebis [5],
Dont la molle toison a tissu vos habits;
La chèvre, qui, pendue aux roches buissonneuses,
Compose son festin de ronces épineuses?
Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
Est l'honneur du printemps et le charme des bois?
Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines,
Laboureur de vos champs, compagnon de vos peines?
Barbares! pouvez-vous, au sortir du sillon,
Quand son flanc saigne encor des coups de l'aiguillon,
Frapper du fer mortel, pour prix d'un long servage
Son front tout dépouillé par le joug qui l'outrage!

Quoi! les mets manquent-ils à votre avide faim?
Voyez ces fruits pendants inviter votre main.
Pour vous mûrit le blé, pour vous la sève errante
Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.
N'avez-vous pas du miel le nectar parfumé?
Du lait, qui rafraîchit votre sang enflammé,
La vache nourricière est-elle donc avare?
Ah! cruels, rejetez un aliment barbare,
Digne festin des loups, des tigres et des ours!
La nature en frémit. » Inutiles discours:
Dès long-temps l'habitude a vaincu la nature;
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas;
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas:
L'Éternel le défend; la Pitié protectrice
Permet leur esclavage et non pas leur supplice.
Cependant je l'ai vu; j'ai vu des animaux
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux;
L'homme s'armer contre eux, et, comme leur paresse,
Par de durs traitements châtier leur foiblesse.
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus,
Tomber ces malheureux sur la terre étendus.
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes,
De leurs esprits mourants solliciter les restes;
Et, de coups redoublés accablant leur langueur,
Par l'excès des tourments ranimer leur vigueur.
Ah! dételez vos chars; qu'heureux auxiliaires,
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères,
O vous! que le hasard amène dans ce lieu:
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu;
Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.
Cent fois plus criminel, et plus injuste encor,
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,
Sous l'acier déchirant dévore la carrière;
Et, contraint de voler, plutôt que de courir,
Doit partir, fendre l'air, arriver et mourir:
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène!
Eh! qui peut, sans rougir de l'injustice humaine,
Voir ces coursiers rivaux; ces violents efforts,
De la vie à-la-fois usant tous les ressorts;
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse;
Ces longs élancements, cette immense vitesse
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés;
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés?
Et pourquoi? pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire,
Sur leur corps palpitant, crie: A moi la victoire!
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain
De cet infame honneur tire un infame gain.
Eh! voyez Albion, cette terre chérie,
Albion, des coursiers indulgente patrie:
C'est là que, de leur race entretenant l'honneur,
L'homme instruit leur instinct et soigne leur bonheur.
Avec moins de plaisir, ces hordes inconstantes,
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes,
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.
Le coursier est sensible à ces généreux soins [6]:
Aussi, que la carrière à ses yeux se présente,
L'homme à peine contient sa fougue impatiente;
Sans le fouet meurtrier, sans l'éperon sanglant,
Il part, entend son maître, et l'emporte en volant;
Touche le but, revient, et fier, levant la tête,
Semble, d'un pied superbe, applaudir sa conquête.
Sachez donc dispenser les soins, le châtiment:
Du bien comme du mal le vif ressentiment
Est leur premier instinct; et, grace à la nature,
Ainsi que le bienfait, ils ressentent l'injure.
Ah! comment l'homme ingrat l'a-t-il donc oublié?
A-t-on tant de malheurs et si peu de pitié?
Tel ne fut point Hogarth; sa main compatissante
Traça des animaux l'histoire attendrissante:
De là ce noble élan, ces admirables mots
D'une ame généreuse et sensible à leurs maux,
Qui, voyant des coursiers torturés par leur maître,
S'écrie: « O cœur barbare! homme dur, qui peut-être
Au sein de ton ami plongerois le poignard,
Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth [7]? »
Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes;
Qu'ils soient vos serviteurs et non pas vos victimes.
Mais c'est à toi sur-tout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui, le jour et la nuit prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices,
Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourants:
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,
O toi! qui, consolant ta royale maîtresse [8],
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmois ses malheurs, égayois sa prison;
O des adieux d'un frère, unique et triste don!
Hélas! lorsque le sort, qui lui ravit son père,
Pour comble de malheur la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.
Que dis-je? Des tyrans incroyable caprice!
Celui qui fit traîner ses parents au supplice,
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,
Lui laissa l'animal, compagnon de ses fers.
Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires [9],
J'implore un monument pour des cendres si chères,
Pour toi qui, presque seul, au siècle des ingrats,
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas:
Va donc dans l'Élysée, où ton ombre repose,
Jouir des doux honneurs de ton apothéose!
Je ne te mettrai point près du chien de Procris;
J'offre un plus doux asile à tes mânes chéris:
De Poniatowsky, de sa sœur vertueuse,
Les jardins recevront ton ombre généreuse.
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,
Tu dormiras tranquille; et la fille des rois,
En proie à tant de maux, objet de tant d'alarmes,
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes [10]!
Il est pour la Pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux, et le sort nos sujets:
C'est vous qui, sous nos toits serviteurs volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société:

Dieu lui-même des rangs forma la chaîne immense,
Qu'un atome finit, que l'Éternel commence.
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,
De votre autorité faire un abus cruel;
Songez bien que tout homme, en servant son semblable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,
Sa liberté. Lui-même à vos commandements
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses moments.
Ah! de la liberté si le trompeur fantôme
A pu dans un instant renverser un royaume;
Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave *, autrefois, fit trembler les Romains,
Et de ses fers rompus se forgeant une épée,
Souleva l'Italie, et balança Pompée;
Jugez combien le ciel jusques au fond du cœur
Grava profondément ce sentiment vainqueur.
Ne l'outragez donc pas; payez ces sacrifices;
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices;
Sous un air paternel cachez l'autorité,
Et mêlez la douceur à la sévérité.
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle,
Fassent commerce entre eux de bienfaits et de zèle:
Ensemble associés par ces soins délicats,
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas.
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne;
Grace à ce doux attrait où l'ame s'abandonne,
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté
Donne à l'obéissance un air de volonté:
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.
  Mais ce que la Pitié sur-tout vous recommande,
C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits:
Du service et des ans allégez-lui le poids.
Que chez vous son utile et noble vétérance
Soit d'un long dévouement la juste récompense.
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas:
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,
Son sourire applaudit, son regard réprimande;
Et quand son zèle, enfin, deviendroit impuissant,
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant?
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,
Des jours usés pour vous abandonner le reste?
La Pitié le défend, et même l'équité.
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,
Qu'il habite vos champs; que, dans ce doux asile,
Ses vieux ans soient heureux, et son repos utile.
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront,
Avec délice encor vos yeux le reverront.
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,
Tels que ces monuments des annales antiques,
Ses vieux ressouvenirs reviendront sur vos pas;
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,
De votre grand cartel la mémorable histoire,
Ce vieux procès gagné, ce siége plein de gloire
Où vous fûtes blessé; votre hymen, vos amours;
Et ses récits encor vous rendront vos beaux jours.
  Tairai-je ces enfants de la rive africaine,

* *Spartacus*

Qui cultivent pour nous la terre américaine?
Différents de couleur, ils ont les mêmes droits;
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde,
Dont la pitié cruelle, en désastres féconde,
Déchaînant tout-à-coup des monstres furieux,
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux!
O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables!
Ah! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables!
Les tigres sont lancés; du soleil africain
Tous les feux à-la-fois bouillonnent dans leur sein.
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances,
Robespierre lui-même envieroit leurs vengeances.
Là, des enfants portés sur la pointe des dards,
De leurs noirs bataillons forment les étendards;
Ici, tombe le fils égorgé sur son père,
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère.
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal;
Par-tout la mort moissonne; et le démon du mal,
Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.
Quelle cause a produit ces fléaux désastreux?
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.
Leur haine s'en souvint; et la noire imposture
Dans leurs cœurs ulcérés vint aigrir cette injure.
Ah! que les deux partis écoutent la Pitié;
Qu'entre les deux couleurs renaisse l'amitié!
Évitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,
N'encourage l'audace, ou n'arme la vengeance;
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.
  D'un cri plus fort encore, et d'un accent plus tendre
A votre cœur ému le sang se fait entendre.
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours,
Alors qu'en proie aux maux qui pèsent sur leurs têtes
Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes?
Ah! le remords les venge, et leurs affreux destins
Attristent vos plaisirs, et troublent vos festins.
En vain la loi se tait, quand la nature exige.
Voyez ces rejetons nés de la même tige:
L'un regorge de sève, et cet autre affamé
Languit privé d'un suc vainement réclamé.
Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde
Dispense également la sève vagabonde;
Et, pour alimenter leurs frères appauvris,
Prive du superflu les rameaux trop nourris.
Dans votre luxe, ingrats! trompant la providence,
N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance;
Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,
Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.
  Eh! qui ne connoît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature;
Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom *.
La mort à son enfance avoit ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offroient à son père

* *Spectateur*, n° 449.

La douce ressemblance et le vivant portrait;
De ce père chéri le cœur l'idolâtroit.
Une épouse, des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adoroit, tel que le dieu d'amour
L'eût choisi pour charmer les nymphes de sa cour.
Elle-même admiroit sa grace enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffoit sa tendresse;
Et d'un père chéri, les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupoient tous ses soins.
Son ame, dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique envioit ses services;
Les plus humbles emplois flattoient son tendre orgueil:
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa foiblesse,
Sur un triple coussin reposoit sa vieillesse;
Elle-même à son père offroit ses vêtements,
Lui préparoit ses bains, soignoit ses aliments;
Elle-même, à genoux, ajustoit sa chaussure;
Elle-même peignoit sa blanche chevelure,
Près de lui rassembloit ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se paroit pour le bal, les festins ou les fêtes,
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutoit le récit de ses exploits guerriers;
Dansoit, pinçoit son luth; tantôt, avec adresse,
Lui chantoit les vieux airs qui charmoient sa jeunesse;
Le soir le conduisoit au lieu de son sommeil,
Veilloit à son chevet, épioit son réveil,
Dressoit pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versoit de sa main l'odorante ambroisie.
Vainement ses amis lui disoient quelquefois:
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
Et même avant l'hymen connoissant le veuvage,
En ces pieux ennuis couler votre jeune âge?
Hâtez-vous de saisir ces rapides instants;
Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole:
De ces tristes devoirs qu'un époux vous console! »
« Ah! ma mère n'est plus, disoit-elle, et sa mort
D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
De frivoles plaisirs que la foule s'amuse;
Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse;
Je jouis, quand je vois, au sortir du sommeil,
D'un rayon de gaîté briller son doux réveil.
Je jouis, quand, le soir, prolongeant ma lecture,
J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure.
Je jouis, quand, le jour, appuyé sur mon bras,
Mes secours attentifs aident ses foibles pas.
Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
Par deux objets chéris se verroit partagée;
L'amour lui voleroit une part de mes soins;
Je l'aimerois autant, je le soignerois moins.
Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »
Tel étoit son langage. Et moi, puissent mes chants
Nourrir, entretenir ces vertueux penchants!
Doux et sublime emploi du bel art que j'adore,
Art charmant! c'est ainsi que le monde t'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.
Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami! ce mot seul dit tout à la tendresse:
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis:
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.
Le jour qui vous unit d'une chaîne commune,
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune;
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.
Mais qui sait acquitter cette dette sublime?
Ah! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,
O toi! l'inspiratrice et l'objet de mes chants [11],
Qui joins à mes accords des accords si touchants!
Hélas! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Étoit perdu pour moi; mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté.
Des filles de Milton, qui ne sait la tendresse [12]?
Je n'eus ni ses talents, ni sa lâche foiblesse:
Admirable poëte, et mauvais citoyen,
Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien [13].
Mais, comme ce grand homme, au sein de sa famille,
En toi, dans mon exil, je retrouve une fille,
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille, et remplacent mes yeux.
Déja de ton ami douce consolatrice,
Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice,
Et comment en secret tes soins attendrissants
D'un père vertueux soulagent les vieux ans?
Ah! tu m'en es plus chère, et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence,
Qui, répandant au loin ses flots dévastateurs,
Va soudoyer le vice et corrompre les cœurs.
Tel un torrent fougueux, élancé des montagnes,
De ses flots débordés va noyer les campagnes;
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau,
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau,
Dans le champ paternel s'insinue en silence,
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance:
Les bois, les fruits, les fleurs accompagnent son cours.
Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre Pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois c'est trop peu de soulager les nôtres:
L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais ne l'oubliez pas: toujours le malheureux
Ne vient point au grand jour, dans les places publiques,
Étaler le tableau de ses maux domestiques.
Renfermant son secret dans le fond de son cœur,
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur;
Seul, et réfugié dans son asile sombre,
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre.
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux;
Épiez les moments et les hasards heureux.

De la douce Pitié la consolante gloire,
Ainsi que le Génie, ainsi que la Victoire,
A ses instants choisis, envoyés par le ciel;
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel [14]
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout-à-coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit vient de souiller sa main?
Il fuit: suivez ses pas; sous le toit du coupable
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable!
Des enfants demi-nus, sur la terre couchés,
Immobiles de froid, de besoin desséchés!
Menacés de la mort, si près de leur naissance,
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.
Sur le sein maternel leur frère appelle en vain
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.
Autour d'eux, des murs nus; hier, un encan funeste,
D'un vil ameublement a dispersé le reste;
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris
D'avides créanciers ont dévoré le prix.
Par-tout le dénûment, le deuil et le silence.
D'un désespoir muet domptant la violence,
Leur père à côté d'eux, triste, pâle et défait,
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,
Leur jette, et se refuse un aliment coupable,
Que leurs avides mains se disputent entre eux;
Puis, d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,
Où son cœur déchiré tout à-la-fois exprime
Et l'excès de ses maux, et l'horreur de son crime:
« O vous! qui violez l'asile du malheur,
Étranger, venez-vous épier ma douleur?
Eh bien! venez, voyez ces enfants, cette mère:
Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père!
Hélas! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel;
J'étois infortuné, mais non pas criminel.
Allez, révélez tout! je bénis mon supplice;
Vos lois me feront grace en me faisant justice.
Que sais-je? une autre fois mon funeste destin
Peut-être d'un brigand feroit un assassin.
Allez, délivrez-moi du jour et de moi-même! »
A ces mots, il succombe à sa douleur extrême.
Vous, heureux d'adoucir l'injustice des dieux,
L'or tombe de vos mains, les larmes de vos yeux;
Vous consolez ses maux, vous réparez son crime,
Et recueillez tout bas cette leçon sublime:
« Qui prévient les besoins, prévient donc les forfaits! »
L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais,
L'autre un peuple inconnu, l'autre une île féconde,
Herschel un autre ciel, Vespuce un nouveau monde;
Et vous, par un hasard plus doux pour votre cœur,
Vous avez découvert et servi le malheur:
N'abandonnez donc pas vos recherches heureuses.
Mais les cris du malheur, ses plaintes douloureuses,
Au milieu des états et des rangs confondus,
Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.
Dans ce pompeux fracas sa voix meurt égarée;
Dans le sein des hameaux, la douleur éplorée
Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant:
Cherchez donc, secourez le malheur innocent.
Je sais que, de nos jours, en crimes trop fertiles,
Les champs ont imité le désordre des villes;
Le culte saint, la paix et la simplicité
Sont bannis du hameau, comme de la cité.
Par-tout la soif de l'or, l'audace, la licence,
De son dernier asile ont chassé l'innocence;
Et moi, qui célébrai le bon peuple des champs,
Je ne reconnois plus le sujet de mes chants.
L'esprit fort, en patois, prêche contre les prêtres;
Gros-Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres;
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur;
Et déja, des cités affectant l'opulence,
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux:
Plaignez le criminel, aidez le malheureux.
Que tantôt, du travail l'appareil nécessaire,
Aux mains de l'industrie, écarte la misère;
Tantôt, d'un luxe heureux des heureux qu'il a faits,
Sous un faste apparent déguise les bienfaits;
Tantôt, de la bonté que la marche secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
C'est peu: les ouragans, et la grêle, et les feux
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux:
Alors, ah! c'est alors que le besoin réclame
La Pitié que le ciel imprima dans notre ame,
Cette Pitié, du ciel présent consolateur,
Si douce au malheureux, plus douce au bienfaiteur!
Le vertueux Mopsus en offre un noble exemple.
Du bonheur, des vertus, son chaume étoit le temple:
L'aurore, tous les jours, le voyoit le premier
Quitter, pour ses travaux, son rustique foyer;
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante
Préparoit du sarment la flamme petillante;
Ses enfants l'attendoient, et briguoient sur le seuil
Et son premier souris, et son premier coup d'œil.
Leurs cœurs étoient heureux, quand d'un noir incendie
La flamme, dans son cours par les vents agrandie,
Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.
L'année avoit perdu le prix de sa culture,
La flamme avoit détruit la semence future;
Et leurs cœurs, aux regrets mêlant le désespoir,
N'osoient se souvenir, et trembloient de prévoir.
Pour comble de malheur, ces animaux utiles,
Qui paissoient dans leurs champs, ou les rendoient fertiles
Se débattant en vain sous leurs toits embrasés,
Ensemble avoient péri, par leur chute écrasés.
Ils pleuroient, quand l'honneur et l'amour du village
Le sensible Dormond, dans ce triste ravage,
Source pour lui de joie ainsi que de douleurs,
Vit le touchant espoir d'essuyer quelques pleurs.
Tandis que sous ses toits leur misère est soignée,
Dans le riant enclos d'une ferme éloignée
Il prépare en secret, par un art tout nouveau,
Un plaisir pour son cœur, pour ses yeux un tableau.
Un constructeur arrive, et soudain, ô merveille!
Une maison s'élève, à leur maison pareille.

Ses murs, vieillis par l'art, offrent même coup d'œil ;
Semblable en est l'entrée, et semblable est le seuil.
C'est leur même buffet, c'est leur modeste table :
Nombre égal d'animaux a peuplé leur étable ;
Et jusque dans leur cour un nombre égal d'oiseaux
Est perché sur les toits, ou nage dans les eaux.
Seulement leur vieux coq, qu'avoient sauvé ses ailes,
Ne reconnoissoit plus ses amantes nouvelles.
Le jour arrive enfin ; le couple infortuné
Vient, voit, doute s'il veille, et recule étonné :
De réduits en réduits leurs yeux charmés s'égarent.
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Des Troyens, autrefois jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmoit encor les yeux ;
Et du Xanthe sacré, sur un autre rivage,
Leurs cœurs avec transport reconnoissoient l'image :
Tel le couple admiroit son chaume accoutumé,
Et son armoire antique, et son âtre enfumé ;
Et, comme ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Leurs humbles murs aussi renaissoient de leur cendre.
De ses hochets perdus, son unique trésor,
Seul, leur plus jeune enfant se désoloit encor ;
On apaise ses cris. Cependant la chaumière
A repris du travail l'activité première ;
Les roseaux avec art s'enlacent aux roseaux ;
J'entends tourner la roue, et rouler les fuseaux.
Là, l'heureux fondateur de l'heureuse peuplade
Aimoit à diriger sa douce promenade.
Là, de ses soins touchants il recevoit le prix :
Sur leur bouche, à sa vue, erroit un doux souris ;
Et l'accent du bonheur, de la reconnoissance,
Ainsi que leur hommage, étoit sa récompense.
Tant, de l'instant propice ardente à se saisir,
La bonté sait changer un désastre en plaisir !

CHANT II.

Maintenant, ô Pitié ! redouble de courage :
D'un sort plus rigoureux je vais peindre l'image.
Au sein de ses amis, auprès de ses parents,
Les plaisirs sont plus doux, et les malheurs moins grands :
Quelle douleur résiste aux soins d'une famille,
Aux souris d'une épouse, aux larmes d'une fille ?
Je chante l'homme en proie à des maux plus cruels,
Qui, loin de ses amis et des toits paternels,
Perdant de ses foyers la douceur domestique,
Attend ou la justice ou la pitié publique.
Viens donc, ô ma déesse ! entrons dans ce séjour,
Où l'homme, dans les fers, languit privé du jour.
Hélas ! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnes,
Dans les riches cités, dans les vertes campagnes,
Ses amis d'autrefois amusent leurs loisirs ;
Lorsque, donnant à tous le signal des plaisirs,
L'airain retentissant et l'aiguille muette,
Du temps qui la conduit vagabonde interprète,
Marquent au laboureur la fin de ses travaux,
Aux mineurs harassés une trève à leurs maux ;
Appellent chaque soir la jeunesse folâtre
Aux délices du bal, aux pompes du théâtre,
Ou, d'un moment plus cher annonçant le retour
De l'heure fortunée avertissent l'amour :
Le temps, par la douleur, lui mesure les heures.
Réduit, pour seul plaisir, dans ces noires demeures,
A lire quelques mots, où d'autres, avant lui,
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui,
Il est seul : dans un long et lugubre silence,
Pour lui le jour s'achève, et le jour recommence ;
Pour lui plus de beaux jours, de ruisseaux, de gazon :
Cette voûte est son ciel, ces murs son horizon.
Son regard, élevé vers le flambeau céleste,
Vient mourir dans la nuit de son cachot funeste ;
Rien n'égale à ses yeux sa morne obscurité ;
Ou si, par des barreaux avares de clarté,
Un foible jour se glisse en ces antres funèbres,
Il redouble pour lui les horreurs des ténèbres ;
Et, le cœur consumé d'un respect sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir [1].

Toutefois, en ces lieux plus d'une cause amène
Les malheureux captifs gémissant dans leur chaîne.
D'un créancier cruel jouet infortuné,
L'un dans ce noir séjour soupire emprisonné.
Ah ! rendez-le à son fils, à sa femme chérie !
Votre luxe d'un jour peut suffire à sa vie :
Dieu vous voit ; le malheur vous bénit ; et ses vœux
Du fond de son cachot vont retentir aux cieux.
Non loin est un mortel que la mélancolie,
Ou l'affreux désespoir, a frappé de folie.
Pouvez-vous, sans pitié pour son malheur affreux,
Comme un vil criminel traiter un malheureux ?
S'il est infortuné, faut-il être barbares ?
Il est, qui le croiroit ? de ces parents avares
Qui, par les longs ennuis d'une triste prison,
Achèvent d'étouffer un reste de raison ;
Dont la feinte pitié, qu'un lâche intérêt souille,
D'un parent relégué s'assure la dépouille ;
Et, de leur sang qui crie étouffant la douleur,
Calcule la misère, et jouit du malheur.
Ah ! si le ciel a mis la pitié dans votre ame,
Pour ces infortunés ma muse la réclame.
Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société ;
De ces mânes, exclus des scènes de la vie,
Laissons errer en paix la libre fantaisie ;
Par de durs traitements ne l'effarouchons pas ;
Que des objets riants se montrent sur leurs pas ;
Entourons-les de fleurs ; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines ;
Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verts,
Offrons-leur l'Élysée, et non pas les enfers.

Le crime même enfin a des droits sur notre ame ;
Souvent, pour expier un attentat infame,
Des pensers généreux le funeste abandon,
Pour remonter vers eux, n'attend que le pardon ;
Et le vice, épuré par un remords sublime,
A nos cœurs étonnés sait arracher l'estime.

Relevez, s'il se peut, son courage abattu :
Le remords quelquefois fait mieux que la vertu.
Eh ! qui ne connoît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion [2],
Où le vol, la rapine et la sédition
En foule sont vomis; et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
Là, l'indulgente loi, de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux;
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.
Je vois de toutes parts les marais desséchés,
Les déserts embellis, et les bois défrichés.
Imitez cet exemple : à leur prison stérile
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile;
Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux.
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,
Ah ! préparez son cœur : sur cette tête impie
Que la grace divine épanche ses trésors,
Et sauve au moins son ame, en nous livrant son corps.
Dieu lui-même en pitié prend déja la victime;
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime :
Par la terre proscrit, son refuge est au ciel.
Quels qu'ils soient, n'allez pas, stérilement cruel,
Dans le fatal séjour où la loi les exile,
Aggraver leurs malheurs d'un malheur inutile,
Rendre leurs fers plus lourds, et sans nécessité
Joindre la solitude à la captivité.
Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre,
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.
Ah ! laissez arriver ses chers consolateurs,
Et que des pleurs du moins répondent à ses pleurs !
La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.
Ton ame le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard ! dont le nom seul console les prisons [3].
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlants, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Par-tout où l'on connoît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas ?
Hélas ! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,
Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verrous, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossements,
D'un funeste trépas funestes monuments;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts;
S'il ne peut les briser, il allége leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse;
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui, l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.
Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux :
Le bonheur appartient à qui fait des heureux.
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnois au monde :
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.
Toutefois, quelques soins dont ses mains généreuses
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,
Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements;
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence, ou l'infame avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée.
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide;
L'indifférence observe, et le hasard décide.
Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux;
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grace à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève;
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent;
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté,
Dans ces asiles saints bénir la charité !

Mais quel génie affreux de la France s'empare?
De la destruction le délire barbare
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivants, les mourants et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste ermitage,
Tout subit sa fureur. Vous tombez avec eux,
Des maux, de l'indigence, ô refuges pieux!
Où des saints fondateurs la charité sublime
Consacroit la richesse, ou rachetoit le crime.
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats[4]
Apaisoient la souffrance, ou charmoient le trépas;
Qui, pour le malheur seul connoissant la tendresse,
Aux besoins du vieil âge immoloient leur jeunesse.
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs,
Le pauvre, des bienfaits voit la source tarie,
Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.
Mais quel secours nouveau, céleste, inespéré,
A l'exil indigent ouvre un port assuré?
Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France!
Là, le malheur encor bénit la Providence;
Là, nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Et le héros instruit les enfants des héros :
Là, près d'un Dieu sévère éclate un Dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice?
A la voix de Carron le luxe s'attendrit[5].
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit.
Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence;
Et, parmi les bannis, ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.
Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices!
Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrants les demeures obscures;
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures,
De cette même main, dont l'Amour eût fait choix
Pour tresser sa couronne, ou remplir son carquois.
La foi, l'humanité sont par-tout sur vos traces;
Et le lit de douleur est veillé par les Graces.
Mais quels accents plaintifs ont frappé mes esprits?
J'entends, je reconnois vos lamentables cris,
Enfants infortunés, famille illégitime,
Que le crime a fait naître, et qu'immola le crime.
Ah! si les sages même ont pleuré quelquefois
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,
Et si, pour lui, du sort ils ont craint les injures,
Qui peut voir sans pitié ces frêles créatures,
Ces enfants de l'amour, que la honte a proscrits?
De leur mère jamais ils n'auront un souris;
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père;
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère :
Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour, sans recevoir un nom.
D'autres, de leurs aïeux recueillent l'héritage :
Votre pitié, voilà leur unique partage!
Que dis-je? A leur naissance, incertains d'un berceau,
D'une goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau
Qui de leurs membres nus écarte la froidure!
Ah! que la Pitié parle où se tait la Nature!
Ne la refusez pas à ces infortunés,
Menacés de mourir au moment qu'ils sont nés.
Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes;
Peut-être ces enfants nous cachent de grands hommes.
De l'intérêt public écoutez donc la voix.
Du sage agriculteur voyez les doux emplois;
De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,
Du chêne décrépit rajeunit la vieillesse.
C'est peu : si quelque arbuste, à ses regards offert,
Languit abandonné dans le vallon désert,
Aux arbres, de son clos enfants héréditaires,
Il aime à réunir ces tiges étrangères;
Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,
Avec ses plants chéris partage son amour.
Sages législateurs, voilà votre modèle.
Remplacez par vos soins la pitié maternelle;
Conquérez à l'état ces enfants malheureux;
Que l'école des arts soit ouverte pour eux;
Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,
Au jeune homme un métier, une dot à la fille.
Ainsi pour Albion naissent des matelots,
Des bras pour le travail, pour les camps des héros;
Ainsi la bienfaisance accueille la misère;
Le riche est leur parent, la patrie est leur mère.
Cependant, en ces lieux au malheur consacrés,
De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.
Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.
Voyez de loin ces champs où la guerre cruelle
Dans un ordre effrayant range ses bataillons,
Qui de torrents de sang vont noyer les sillons :
Eh bien! c'est en ces lieux que je vais la conduire;
Mars, le terrible Mars connoîtra son empire.
Là, la nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,
Trop souvent au soldat ordonne le ravage,
Prescrit l'embrasement et promet le pillage.
Mais la douce Pitié suit, en pleurant, ses pas;
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras;
Au meurtrier farouche elle arrache ses armes,
Conserve sa chaumière au laboureur en larmes,
Court disputer au feu les hameaux embrasés.
Des escadrons tonnants, dans les rangs écrasés,
Tantôt elle suspend l'épouvantable orage;
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'on outrage,
Elle crie : « Arrêtez, impitoyables cœurs,
Qui prodiguez le sang! Maudits soient les vainqueurs
Qui font, des malheureux immolés à leur gloire,
Le marche-pied sanglant de leur char de victoire! »
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas?
Dans les champs du carnage elle porte ses pas,
Rend des honneurs touchants aux morts qu'elle console;
De là, plus prompte encore, elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers,
Dont le sang des vainqueurs a payé les lauriers;
Des larmes du regret, du suc heureux des plantes,
Arrose, en gémissant, leurs blessures sanglantes;

Tantôt, d'un œil craintif, suit l'acier rigoureux
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux;
Tantôt leur fonde un temple, et tout près un bois sombre
Semble un autre Élysée où vient errer leur ombre.
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,
S'offre ce monument du plus grand des Louis.
Tel brille ce Greenwich [6], où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes :
Ainsi parlent encor de champs et de vaisseaux,
Les vainqueurs de la terre et les vainqueurs des eaux.
Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services :
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices;
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.
Toutefois dans les camps sa voix mal entendue,
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.
O peuples, vantez-nous et vos arts et vos mœurs!
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.
Ah! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,
Se repaisse en fureur de ses membres tremblants,
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglants!
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage
Aux modernes héros souffle toute sa rage?
Barbares combattants, plus barbares vainqueurs,
Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs?
Ces bourreaux beaux esprits, ces sages sanguinaires,
Au théâtre pleuroient des maux imaginaires;
Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,
D'un massacre inutile ils se font un plaisir!
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire
Étale aux nations l'opprobre de sa gloire.
Le succès, le bonheur ne les attendrit pas :
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre [7],
Et leur perfide paix ensanglante la terre.
Ah! si le sort, un jour, aux malheureux Français
Envoyoit un moment le pouvoir des bienfaits!
O vous, tristes captifs, délaissés par la France [8],
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritoient vos fureurs, méritoient vos mépris!
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères!
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.
Bannis par l'injustice, et Français par le cœur,
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.
L'étranger s'en étonne, et vos jours de victoire
De notre exil à peine ont égalé la gloire :
Ah! la gloire n'est pas où n'est pas la bonté.
Eh! comment leur triomphe à l'ennemi dompté
Seroit-il indulgent, lorsque leurs mains perfides
Portent chez leurs amis leurs fureurs homicides?
De la triste Helvétie écoutez les accents.
Peuples, jadis heureux, aujourd'hui gémissants,
Quel bonheur vous manquoit? Dans ses pompes profanes,
Le luxe des palais envioit vos cabanes;
L'oreille avec plaisir écoutoit vos torrents;
L'œil, de vos clairs ruisseaux suivoit les flots errants;
Le sommeil se plaisoit au bruit de vos cascades;
Les arts industrieux habitoient vos bourgades;
Le sage les aimoit; l'orgueil même séduit,
Chez vous, pour ses vieux ans projetoit un réduit.
Les richesses pour vous couloient moins inégales;
Vos bras étoient guerriers, et vos mœurs pastorales;
L'étranger parmi vous s'arrêtoit enchanté;
Et sur vos monts enfin Haller avoit chanté.
Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour [9]!
Cependant, près de vous grondoit l'affreuse guerre;
De moment en moment s'approchoit son tonnerre.
Que faisiez-vous alors! Vos magistrats muets
Dormoient au bruit flatteur des paroles de paix [10];
Et d'un agent vénal la souplesse odieuse
Bordoit d'un miel trompeur la coupe insidieuse.
En vain le vieux Steiger [11], digne de jours plus beaux,
Évoquoit vos aïeux du fond de leurs tombeaux;
En vain vos ennemis, par d'habiles outrages,
Essayoient vos frayeurs, et tâtoient vos courages:
La paix, le long oubli des efforts vertueux,
Des folles nouveautés l'amour présomptueux,
L'égoïsme, fatal au malheureux qui s'aime,
Ce monstre, adorateur et bourreau de lui-même,
Qui, façonnant au joug les peuples abattus,
Sans oser les forfaits, assoupit les vertus :
Tout réprimoit des cœurs l'élan patriotique.
Mais des traces restoient de l'héroïsme antique :
Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappeloient vos beaux jours. Le peuple agriculteur
De la flamme sacrée avoit sauvé les restes;
L'honneur même enflammoit leurs milices agrestes;
Pouvoient-ils oublier leurs amis, leurs parents,
Sous de lâches poignards sans défense expirants?
Leur sang crioit vengeance, et leurs augustes mânes
Erroient inapaisés autour de vos cabanes.
Aussi, l'affreux signal à peine a retenti,
Du fond de ses rochers tout un peuple est sorti.
Soudain, tel que l'on voit le brasier de la veille
Répondre sous la cendre au souffle qui l'éveille,
Tout s'enflamme à-la-fois : femmes, enfants, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivants remparts.
De leurs monts paternels les rocs inviolables
Sont moins majestueux et moins inébranlables.
Des Français un instant les foudres se sont tus,
Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus.
Mais Rapinat paroît [12], et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.
Soudain, ce vil ramas qui, souillé de forfaits,
S'en vient mêler sa lie au pur sang des Français,
Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent :
Le fer luit, le sang coule, et les tonnerres grondent.
L'écho, qui des bergers redisoit la chanson,
En répète à regret l'épouvantable son.
Ah! qui pourroit tracer ces scènes de carnage [13]?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.

Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
L'enfant avant le temps arrive à la lumière;
Sa mère palpitante expire sous leurs pas.
Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle :
Epargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants!
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,
S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne sauroit lui plaire.
Tout ce qui du passé gardoit le souvenir,
Tout ce qui promettoit un bonheur à venir,
Tout ce qui du présent accroît la jouissance,
Les monuments des arts, ceux de la bienfaisance;
Tout subit leur fureur. S'il offre un trait humain,
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin.
En vain, pressant les rangs, et domptant les obstacles,
Leurs bandes des vieux temps rappellent les miracles,
C'en est fait! et le nombre accable la valeur.
Ah! que les arts du moins consacrent le malheur!
D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'état ont péri les victimes :
Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs!
De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
De vos champs dévastés épouvantable image,
Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent;
De loin, en le voyant, que les mères gémissent;
Que le passant troublé le lise avec horreur;
Que l'enfant au berceau l'écoute avec terreur;
Que j'entende la sœur lui demander son frère,
L'orphelin s'écrier : « Qu'as-tu fait de mon père? »
Que puissent tour-à-tour toutes les nations
Y porter leur tribut de malédictions;
Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
Aille irriter la haine, et soulever le monde!
Mes vœux sont entendus : la touchante Pitié
Qui, les yeux attendris, le front humilié,
Pleuroit sur le malheur, consoloit la foiblesse,
Dès qu'elle est outragée, implacable déesse,
Se relève en fureur, et, pour venger ses droits,
Terrible, au fond des cœurs fait entendre sa voix;
Va des cieux indignés allumer le tonnerre;
Des flambeaux à la main, parcourt toute la terre;
Appelle la vengeance; et de ses défenseurs
Arme, en courant, les bras contre ses oppresseurs.
Aux cris de l'Helvétie, ainsi l'Europe en armes
Sort de son long sommeil et jette un cri d'alarmes.
Tremblez, vils assassins, lâches déprédateurs :
Les maux paieront les maux, les pleurs paieront les pleurs!

Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles;
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.
Là, sous des traits hideux s'offre la race humaine;
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.
Par la main qu'il chérit chacun est égorgé,
La nature est souffrante, et le sang outragé;
Son cri meurt étouffé; plus de fils, plus de père :
L'ami dans son ami, le frère dans son frère,
Trouvent un assassin; et, dans ce choc affreux,
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.
Quand le luxe insolent et l'infame licence
Ont d'un dieu courroucé provoqué la vengeance,
Alors, laissant dormir la foudre dans ses mains,
C'est ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde :
La Discorde, au milieu des dépouilles du monde,
Lève sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs :
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage!
Mais pourquoi recourir aux fastes du vieil âge?

La Vendée! à ce nom la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,
De Français égorgés couvroit au loin la terre;
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,
De leur sang répandu confondoient les torrents.
Enfin entre les camps la trève se déclare.
Soudain tous ont franchi le lieu qui les sépare,
Volent d'un camp à l'autre. A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé [14].
A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connoissent,
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent;
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs,
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs
Leur montrent leurs parents ou leurs compagnons d'ar.
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes, [mes
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux.
Dans leurs embrassements leurs transports se confondent;
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent;
Des banquets sont dressés, le vin coule à grands flots,
Les chants de l'amitié consolent les échos;
Tout redevient Français, ami, parent et père;
L'humanité respire et la nature espère.
Mais du départ fatal le signal est donné;
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné.
Aux cris joyeux succède un lugubre silence :
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France,
S'éloignent lentement; et, les larmes aux yeux,
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.
Mais le remords redouble au milieu des ténèbres,
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres :
D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc;
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles
Fait entendre ce son, signal des funérailles.
Accours, douce Pitié, préviens ces jeux sanglants;
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs;
Dis à ces malheureux : « Cruels, qu'allez-vous faire?
Vos bras dénaturés déchirent votre mère.
Laissez là ces mousquets, ces piques et ces dards;
La nature a maudit vos affreux étendards.
Hélas! hier encore, assis aux mêmes tables,
Votre bouche abjuroit ces lauriers détestables.

Avez-vous oublié vos doux serments d'amour ?
Le ciel à vos combats prête à regret le jour.
Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,
Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes;
Je resterai muette, et vos justes malheurs
A mes yeux vainement demanderont des pleurs.
Et vous qui, les premiers, provoquant la vengeance,
Avez des cœurs français rompu l'intelligence,
C'est à vous de donner le signal de la paix :
Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
Assez, pour feconder les palmes de la guerre,
De cadavres sanglants ont engraissé la terre.
Ah! revenez à vous; voyez la France en deuil
Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil.
Le chemin qui conduit ses enfants aux conquêtes,
Est teint de notre sang, et pavé de nos têtes;
Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim.
Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires;
Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frères;
Et qu'aux chants de la mort succèdent, en ce jour,
Les cris de l'alégresse et les hymnes d'amour ! »

CHANT III.

Pourquoi faut-il toujours qu'en mes tristes tableaux
Ton histoire, ô Pitié, soit celle de nos maux ?
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles :
Funestes dans les camps, combien plus dans les villes!
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs;
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire;
Pour saisir une palme, ils volent aux combats;
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas.
Mais, au sein de nos murs, quand les discordes naissent,
Les pensers généreux, les vertus disparoissent.
Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux,
La victoire, pour trône, y veut des échafauds :
Tout est vil ou cruel, assassin ou victime;
Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.
O mes concitoyens, comment ont pu vos cœurs
Des camps, dans les cités, surpasser les fureurs ?
Là, tout parle de meurtre : ici tout vous rappelle
A la douce concorde, à la paix fraternelle;
Les mêmes tribunaux jugent vos différends,
Le culte au même autel appelle tous les rangs;
Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble;
Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble;
Enfin, tout vous unit. Pourquoi donc ces fureurs,
Ces spectacles sanglants et ces scènes d'horreurs ?
Ah! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes.
Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix ;
Mais quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.
Des vices tout-à-coup se débordent les flots;
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos :
Du sang des deux partis la discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.
Ainsi, le ciel vengeur tour-à-tour immola
Sylla par Marius, Marius par Sylla;
La race des Yorks, par celle des Lancastres.
Mais que sont ces malheurs auprès de nos désastres ?
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux ?
Mais non : que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtiments du crime épouvante la terre;
Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations.
Dégagée une fois du lien légitime,
D'abord de maux en maux, bientôt de crime en crime,
La France a pris l'essor; et, dans ses attentats,
Sa rapide fureur ne se repose pas.
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,
Le feu, nourri du suc dont le bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc; et, gagnant le feuillage,
Dévore, en petillant, l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
S'étend de tige en tige, embrase la forêt.
Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil tremblant les flammes triomphantes.
Tels furent nos destins : ainsi, dans un moment,
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement.
A peine la Discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :
Les temples des beaux-arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prions les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable,
Que dégouttant du sang de quelque misérable,
L'idole à qui la France a confié son sort,
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;
La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir;
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes;
Les jours sont inquiets, et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor :
Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse;
L'opulence dénonce, et la naissance accuse.
Pour racheter tes jours, en vain ton or est prêt;
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère;
Mais elle veut sa proie, et la veut tout entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens :
Plus d'amis, de parents, ni de concitoyens.

Le fils épouvanté craint l'abord de son père;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère;
L'amour même est timide; et, dans cet abandon,
La nature est sans voix, sous des lois sans pardon.
Ainsi, quand, sur ses pas semant les funérailles,
La mort contagieuse erre dans nos murailles,
Tous les nœuds sont rompus; l'ami dans son ami,
Le frère dans sa sœur, redoute un ennemi;
Et, sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,
Refuse de tourner la porte solitaire.
Mais quels maux je compare à des malheurs si grands!
On conjure la peste, et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice,
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.
Tous, à leur infortune ajoutant le remord,
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort;
Et, dans un même char, où sa main les rassemble,
Voisins, amis, parents, vont expirer ensemble,
A moins que, de la vie incertain possesseur,
L'opprimé tout-à-coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard; mais il aura son heure:
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour; leur pouvoir les proscrit:
Sur leurs tables de mort déja leur nom s'inscrit.
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres
De leur aspect horrible épouvanter les ombres;
Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits [1],
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.
Par-tout, la soif du meurtre et la faim du carnage.
Les arts jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
Tout prend un cœur d'airain: la farouche beauté
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté;
Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes;
Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.
Que dis-je? la nature, ô comble de nos maux!
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie;
Le feu dans les hameaux promène l'incendie;
Et la terre complice, en ses avides flancs,
Recèle par milliers les cadavres sanglants.
A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
La mort infatigable a volé sur les ondes.
Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups;
Le baptême de sang est achevé pour vous.
Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides [2];
Et, le jour et la nuit, l'onde porte aux échos
Le bruit fréquent des corps qui tombent dans les flots.
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage [3],
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.
O Loire, tu les vis, ces hymens qu'on abhorre;
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore [4].
Cependant, le trépas s'accuse de lenteur:
Eh bien! ange de mort, ange exterminateur,
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre:
Maison, ville, habitants, que tout soit mis en poudre;
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfants, vieillards,
Jonchent le sol natal de leurs membres épars.
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage:
Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé:
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève [5].
Français, vous pleurerez un jour ces attentats:
Oui, vous les pleurerez; mais vous n'y croirez pas.
Ah! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence,
A qui l'obscurité garantit l'indulgence!
Eh! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux,
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux?
Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître?
Ah! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré
Pas un asile sûr, pas un antre ignoré!
Pareil à cette énorme et bruyante déesse
Qui voit tout, entend tout, va, vient, revient sans cesse;
De la proscription le génie odieux,
Ayant par-tout des bras, des oreilles, des yeux,
Des cités aux hameaux, parcourt la France entière;
Comme au palais des grands, frappe à l'humble chaumière;
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux;
Le pauvre a ses tyrans, le pâtre a ses bourreaux.
Mais pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires?
Assez d'autres ont peint les douleurs populaires.
Moi-même, il m'en souvient, mes vers compatissants
Cherchoient pour eux les sons les plus attendrissants.
Par moi, du laboureur étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire;
J'encourageois les sons de l'humble chalumeau,
Et portois aux cités les plaintes du hameau.
Mais pourrois-je des grands oublier la souffrance!
O vous, cœurs révoltés, que leur éclat offense,
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs:
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs malheurs;
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,
Aujourd'hui, des hauteurs d'où la puissance tombe,
Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits!
Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux [6]!
La nature en frémit; et l'amitié tremblante,
A des traits si chéris recule d'épouvante.
O Mouchys! expiez votre amour pour vos rois:
Que l'épouse et l'époux périssent à-la-fois.
Je ne t'oublierai point, toi, dont l'ame sublime
Gardoit un cœur si pur sous le règne du crime,
O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang ami d'un sang royal,
Respectable Brissac! Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?
Avec moins de plaisir, les yeux d'un voyageur,
Dans un désert brûlant, rencontrent une fleur;
Avec moins de transports, des flancs d'un roc aride,
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

Modèle des sujets, et non des courtisans,
Les vertus du vieil âge honoroient tes vieux ans.
A son roi malheureux quel sujet plus fidèle ?
Hélas ! sous le pouvoir d'une ligue cruelle,
Tout fléchissoit la tête; et même la vertu
Baissoit sous les poignards un regard abattu;
Rien n'altéra ta foi, n'ébranla ton courage;
Mais enfin, à ton tour, victime de leur rage,
Tu passes sans regret, ainsi que sans remord,
Du Louvre dans les fers, et des fers à la mort.
O ville trop coupable ! ô malheureux Versailles !
Son sang accusateur souille encor tes murailles.
Un cortége cruel a feint de protéger
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.
Le char est entouré, les sabres étincellent;
Sur les monceaux de morts les mourants s'amoncellent;
Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.
O martyr du devoir, du zèle, et de la gloire !
Tant que du nom français durera la mémoire,
J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.
Mais combien ton trépas présage de malheurs !
Que je plains de l'état la fortune orageuse !
A peine délaissé par ta main courageuse,
J'entends tomber le trône; et le sang de nos rois,
Hélas ! m'offre à pleurer tous les maux à-la-fois :
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance,
La chute du pouvoir. Parmi ces grands débris,
Louis frappe d'abord mes regards attendris.
O douleur ! ô pitié ! quelle grande victime,
D'un rang plus élevé, descendit dans l'abîme !
Hélas ! le vœu public dictoit ses sages lois,
Gouvernoit ses conseils, présidoit à ses choix;
Les ordres de l'état, convoqués par lui-même,
Sembloient associés à son pouvoir suprême.
O mon maître ! ô mon roi ! comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur !
O jour, jour exécrable, où des monstres perfides
Souillèrent son palais de leurs mains homicides !
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix,
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois ! »
La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée 7;
Tandis que, de sa porte ensanglantant le seuil,
Sa garde généreuse expire avec orgueil;
Et que, la pique en main, la cohorte infernale
Plonge le fer trompé dans la couche royale.
Le ciel, le juste ciel, a conservé ses jours.
Ah ! puisse-t-il long-temps en protéger le cours !
Enfin, la mort s'apaise, et le meurtre s'arrête;
Mais le calme bientôt fait place à la tempête.
Le bruit affreux redouble; et des sujets sans foi
Parlent insolemment de conquérir leur roi.
Ils appellent triomphe un crime détestable.
Ah ! comment le tracer, ce départ lamentable !
De leur palais sanglant, ces otages sacrés
Descendent à travers leurs gardes massacrés.
Pour suite des brigands ! des bourreaux pour cortége !
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilége,
Hérissé de mousquets, de lances et de dards;
Des lambeaux teints de sang forment leurs étendards.
Tout dégouttants de meurtre, et d'ivresse, et de fange,
Ils marchent; au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char où brillent à-la-fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois,
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre, et des rois le plus juste,
Deux enfants malheureux. O fille des Césars !
Quand, de ses fiers Hongrois cherchant les étendards,
Ta mère vint s'offrir à leur troupe enflammée,
Son enfant dans ses bras lui conquit une armée :
Et, pâle, l'œil en pleurs, tendant ses foibles mains,
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains !
Les uns autour de vous hurlent leurs chants atroces;
D'autres sur votre char portent leurs mains féroces;
Au bout d'un fer sanglant, d'autres lèvent aux cieux
De leurs affreux exploits le trophée odieux;
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes,
Des flots d'un sang fidèle encor toutes fumantes.
Que de cris forcenés ! que d'imprécations !
Vous marchez au milieu des malédictions.
Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare;
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux qu'eux seuls ont faits, accable sa douleur.
Ah ! si par les tourments sa marche est mesurée,
Quels siècles en pourroient égaler la durée ?
Abrège, Dieu des rois, ces affreux attentats;
Avance, char fatal; coursiers, hâtez vos pas.
Non : la rage, à plaisir, éternise leur route,
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.
Cependant, on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux.
Il les voit; et leur vue, ô douleur lamentable !
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant
S'enfuit, enveloppé de son voile sanglant;
Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,
Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.
Ah ! malheureux époux, et plus malheureux roi,
Puisse être, un jour, ce lieu moins funeste pour toi !
Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes !
Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,
Entraînant les débris du trône ensanglanté,
Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.
Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime !
Ah ! peut-être ses maux désarmeront le crime.
Non : de son infortune on aggrave le poids,
Et Louis est captif dans le palais des rois.
O catastrophe horrible ! ô douloureux voyage !
Bien différent de ceux, où, bordant son passage,
Son peuple, pour ses jours, levoit au ciel les mains,
Et de fleurs, sous ses pas, parfumoit les chemins.
Le vieillard consolé bénissoit la lumière;
L'enfant lui sourioit du seuil de la chaumière;
Tous les yeux le cherchoient avec avidité;
Et, quand fuyoit loin d'eux son char précipité,

De ce peuple, ennemi d'un maître qui l'adore,
L'amour, les vœux, les cris le poursuivoient encore.
Que les temps sont changés! O vous, sensibles cœurs,
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs.
Du pouvoir avili misérable fantôme,
Monarque sans sujets, souverain sans royaume,
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux,
Est tantôt dans l'abîme, et tantôt dans les cieux,
Il passe tour-à-tour, jouet d'un long orage,
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur
Mêle à ses cruautés une fausse douceur:
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,
Mord, lâche, ressaisit, et dévore sa proie.
Plus de paix en son cœur, de trève à son tourment.
Dans le jardin des rois s'il respire un moment [8],
Il marche environné de surveillants barbares;
De l'air commun à tous ses tyrans sont avares;
La haine curieuse assiége son réveil,
Ses pas, ses entretiens, et jusqu'à son sommeil;
Et, le dernier des rois, le premier des esclaves,
Quand par lui tout est libre, il est chargé d'entraves!
Heureux, lorsqu'en secret, libre dans ses douleurs,
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs.
Eh bien! vous, qu'offensoit sa puissance suprême,
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez! que tardez-vous de dépouiller son front?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.
Tout est prêt: ce n'est plus ce peuple mercenaire,
Par des cris insolents méritant son salaire:
Le Louvre est investi; la bassesse et l'effroi
Aux brigands de Marseille abandonnent mon roi.
Je vois couler le sang, j'entends gronder la foudre;
La France est sans monarque, et le trône est en poudre.
O toi, qu'ont fait gémir ces illustres malheurs,
Tendre Pitié, retiens, retiens encor tes pleurs:
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes;
Les lois vont consacrer les attentats des armes.
Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours [9],
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.
Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt!
Que dis-je? l'arrêt part, et le cachot est prêt.
O vous, vous, murs cruels, demeures désastreuses!
Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses.
Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats [10],
Ne peuvent s'égaler à cette tour fatale.
Ce n'est plus ce palais, cette prison royale,
Où de la majesté quelques tristes lambeaux
Déguisoient l'infortune, et décoroient ses maux.
Son malheur, en ces lieux, tout entier se consomme:
Destructeur du monarque, il persécute l'homme.
Noirs esprits des enfers! quel conseil ténébreux
Inventa, dites-moi, ces traitements affreux?
Chaque heure a son tourment, chaque instant son outrage;
La ruse aide la force, et l'art guide la rage.
O noms sacrés de père, et d'époux et de fils,
Noms aujourd'hui cruels, noms autrefois chéris!
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture.
La haine arme contre eux jusques à la nature.
Malheureux, hâtez-vous de saisir ces moments;
Précipitez du cœur les doux épanchements;
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses.
Quels maux ne s'oublieroient dans vos saintes caresses?
Mais c'en est fait: ô cœurs nés pour vous adorer,
Votre malheur commence, il faut vous séparer.
Vos tyrans l'ont voulu; leur sombre inquiétude
A l'emprisonnement unit la solitude.
Hélas! au milieu d'eux vos regards consolés
Distinguoient quelquefois des serviteurs zélés;
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage,
A leur roi, dans les fers, ils envoyoient l'hommage.
Vous ne les verrez plus: sur Louis et sur vous
Déja j'entends crier d'inflexibles verrous.
Non: vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence,
Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux,
Le fils est en exil à côté de son père;
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je? ô coup du sort!
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent;
Les échafauds sont prêts et les bourreaux l'attendent.
Oh qui peut concevoir ces scènes de douleurs,
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes!
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes;
Et, par de longs soupirs, cherchant à s'exhaler,
Leurs cœurs veulent tout dire, et ne peuvent parler.
Ah! moi-même je sens défaillir mon courage.
D'autres du jour fatal retraceront l'image [11]:
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance;
Le char affreux, roulant dans un profond silence;
Ce char qui, plus terrible, entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, avance les apprêts;
L'échafaud régicide et la hache fumante;
Cette tête sacrée et de sang dégouttante,
Dans les mains du bourreau de son crime effrayé [12].
Ces tableaux font horreur; et je peins la Pitié!
La Pitié pour Louis! il n'est plus fait pour elle.
O vous, qui l'observiez de la voûte éternelle,
Anges, applaudissez; il prend vers vous l'essor.
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déja son nom s'inscrit aux célestes annales;
Préparez, préparez vos palmes triomphales.
De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'étoit qu'un degré vers les cieux.
Mais d'où vient tout-à-coup que mon cœur se resserre!
Hélas! il faut des cieux revenir sur la terre!
Louis en vain assiste aux célestes concerts;
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.
O mélange touchant de malheurs et de charmes!
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes.

O vous, qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs,
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse!
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits?
Français, qui l'avez vue, et jeune, et belle, et reine,
Répondez : est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnoit tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grace à ses dons?
Hélas! tant qu'elle a pu, dans sa tour solitaire,
D'un auguste captif partager la misère,
Tous deux s'aidoient l'un l'autre à porter leurs douleurs;
N'ayant plus d'autres biens, ils se donnoient des pleurs.
Une fois arrachée à cet époux fidèle,
Elle vivoit sans lui, mais il vivoit près d'elle.
Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour son fils [13].
Ah! d'une seule mort si leur rage contente,
Respectoit dans ses bras cette tête innocente;
Si, du soin d'élever cette royale fleur,
Elle pouvoit charmer son auguste douleur!
Mais lui-même on l'arrache à sa main maternelle;
Leur prison séparée en devient plus cruelle.
Ses pensers désormais vont se partager tous
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.
Ah, cruels! désarmez vos rigueurs inhumaines :
Hélas! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes!
Vains discours; chaque instant voit aggraver son sort.
Prisonnière à côté du tribunal de mort,
On l'immole long-temps, et le coup qui s'apprête
Reste éternellement suspendu sur sa tête.
A cette attente horrible on joint tous les tourments,
Tout ce qui flétrit l'ame, et révolte les sens;
Sans cesse elle respire une vapeur immonde;
Le froid glace ces mains qu'idolâtroit le monde;
Un vil grabat succède à des lits somptueux;
A sa faim, qu'éveilloient des mets voluptueux,
On épargne une vile et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.
Elle-même, que dis-je? incroyable destin!
S'impose un vil travail, et, l'aiguille à la main,
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.
Ses besoins sont toujours le signal des refus,
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.
Quoi! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre?
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre?
Hélas! par-tout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi.
Ah! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi,
N'est-il pas une issue, une route secrète,
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite?
Que je puisse, à genoux, adorant ses malheurs,
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs!
Mais il n'en est plus temps : l'affreux conseil s'assemble;
On vient, le verrou crie, on l'entraîne, je tremble.
C'en est fait : le voici, voici l'instant fatal.
Eh bien! je vais la suivre au sanglant tribunal.
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes.
Vous, qui fîtes tomber les plus grandes victimes,
Juges de votre reine, écoutez ses forfaits.
Sa facile bonté prodigua les bienfaits;
Son cœur, de son époux partagea l'indulgence;
Ce cœur, fait pour aimer, ignora la vengeance.
« J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. »
Ce mot, inconcevable aux ames sans pitié,
Ce mot, dont la noblesse encouragea le crime,
Il fut de son grand cœur l'expression sublime.
Elle fit des heureux, elle fit des ingrats.
Tigres, oserez-vous ordonner son trépas?
Ah! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avance.
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence :
Non, je n'attendrai point qu'une exécrable loi
Envoie à l'échafaud l'épouse de mon roi.
Non, je ne verrai point le tombereau du crime,
Ces licteurs, ce vil peuple, outrageant leur victime,
Tant de rois, d'empereurs, dans elle humiliés,
Ses beaux bras, ô douleur! indignement liés!
Le ciseau dépouillant cette tête charmante,
La hache!... ah! tout mon sang se glace d'épouvante!
Non, je vais aux déserts enfermer mes douleurs;
Là, je voue à son ombre un long tribut de pleurs;
Là, de mon désespoir douce consolatrice,
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice;
Et les monts, les vallons, les rochers, et les bois,
En lugubres échos répondront à ma voix.

Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivois ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur [14]!
Reçois de la pitié son tribut de douleur.
Ah! si dans ses revers la beauté gémissante,
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante,
Combien de la vertu les droits sont plus puissants!
Sa bonté la rend chère aux cœurs compatissants:
Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime :
Et pleurer sur ses maux, c'est pleurer sur soi-même.
Aussi, des attentats de ce siècle effréné,
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.
O Dieu! et quel prétexte à ce forfait infame?
Ton nom étoit sans tache aussi bien que ton ame;
Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles désirs,
Eut les malheurs du trône, et n'eut pas ses plaisirs.
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère,
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,
Tu suppliois pour eux le maître des humains;
Ce ciel, où tu levois tes innocentes mains,
Étoit moins pur que toi. Dieu! quels monstres barbares
Purent donc attenter à des vertus si rares?
Ah! le ciel t'envioit à ce séjour d'effroi.
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi;
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,
Emblème de tes mœurs, comme de ta naissance;
Mêle sur ce beau front, où siége la candeur,
Les roses du martyre aux lis de la pudeur.
Trop long-temps tu daignas, dans ce séjour funeste,
Laisser des traits mortels à ton ame céleste.
Pars, nos cœurs te suivront; pars, emporte les vœux
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux.

Non moins dignes de pleurs, quand le sort les offense,
La debile vieillesse et la fragile enfance :
Un enfant, un vieillard ! Qui peut les voir souffrir ?
L'un ne fait que de naitre, et l'autre va mourir.
Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante
Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante;
Lorsque autour des tombeaux de ses cinquante fils,
D'Hécube en cheveux blancs les lamentables cris
Redemandent Pâris, Polyxène, Cassandre,
Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre :
Tant cet âge si foible est puissant sur nos cœurs !
Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs ?
Ah ! dans ce siècle impie et si fécond en crimes,
Manquons-nous de malheurs? manquons-nous de victimes?

O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous [15]?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous?
Le ciel vous épargna la douleur d'être mères;
Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères !
Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,
De votre sang royal le reste dispersé,
Il vous restoit un Dieu, son culte, et vos prières.
Mais quoi ! vos yeux ont vu par des mains meurtrières
Les temples du Seigneur de carnage souillés,
Leur pontife proscrit, leurs autels dépouillés.
De vos jours fortunés la mémoire importune,
Hélas ! s'en vient encore aigrir votre infortune.
De deux règnes brillants vous vîtes la grandeur;
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur;
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage
Réservoit ces malheurs au déclin de votre âge.
Quel cœur d'airain pourroit vous refuser des pleurs ?

Mais l'enfance sur-tout a des droits sur nos cœurs.
Au fils d'Ochosias que j'ai donné de larmes !
Pour lui de Josabeth je ressens les alarmes;
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.
Tantôt mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage;
Et je rends grace au flot qui le rend au rivage :
Tant cet âge est touchant ! mais quel sort inhumain
Du dernier fils des rois égale le destin ?

Je reviens donc à vous, famille infortunée !
Par quelle inconcevable et triste destinée,
Hélas ! faut-il toujours que mes lugubres vers
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers ?
Louis sur l'échafaud a terminé sa vie;
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie :
D'effroyables malheurs ont banni ses parents.
Seul, au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,
Un fils respire encore; il n'a, pour sa défense,
Que ses traits enchanteurs, et que son innocence :
Contre tant de foiblesse a-t-on tant de courroux !
Cruels, il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous !
Veille sur lui, grand Dieu, protecteur de sa cause,
Dieu puissant ! c'est sur lui que notre espoir repose.
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus;
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas ! qu'il ne voit plus.
Tu connois ses dangers, et tu vois sa foiblesse.
Ses parents ne sont plus, son peuple le délaisse ;
Que peuvent pour ses jours ses timides amis ?
Les assassins du père environnent le fils;
Sa ruine est jurée. A peine leur furie
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.
Son courage naissant et ses jeunes vertus
Par le vent du malheur languissent abattus.
Leurs horribles conseils et leur doctrine infame,
En attendant son corps, empoisonnent son ame [16].
Déja même, déja de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.
Quoi ! n'étoit-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse ?
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,
Étoient-ils sans courage ? étoient-ils sans secours ?
Abner sauva Joas; sous l'œil même d'Ulysse,
Un faux Astyanax fut conduit au supplice.
Mais quoi, pour remplacer cet enfant plein d'attraits,
Quel visage enchanteur eût imité ses traits ?
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère;
Et la beauté du fils auroit trahi la mère.
Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur;
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur.
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste ?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.
Ah ! malheureux enfant, ah ! prince infortuné !
Sous quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né ?
Pleurez, Français, pleurez tant de maux et de charmes
Il eût tari vos pleurs, ayant versé des larmes;
Victime d'un long trouble, il eût aimé la paix.

Mais je respire enfin : le règne des forfaits
Sans doute est achevé. De ce sang que j'adore,
Moins à craindre pour eux, un enfant reste encore.
Elle a, sans rien prétendre au trône de nos rois,
Les graces de son frère, et n'en a pas les droits.
Bénissons ses malheurs : son sexe est sa défense.
Peut-être ils feront grace à sa foible innocence.
Déja brille autour d'elle un plus pur horizon.
Mais que de pleurs encor vont baigner sa prison !
Où ses parents sont-ils ? qu'est devenu son frère ?
Essuiera-t-elle encor les larmes de sa mère ?
Son père est-il vivant ? Conserve-t-il sa sœur ?
Douter de leur destin est sa seule douceur ;
Aucun de ces doux noms n'arrive à son oreille,
Rien n'apaise sa crainte, hélas ! et tout l'éveille.
Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux ?
Le ciel veut-il s'absoudre, en terminant ses maux ?
Oui, l'heure est arrivée : un Dieu finit ses peines ;
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.
Fuis ! ô fille des rois ! fuis ces scènes d'horreur,
Vole aux champs maternels. Hélas ! notre terreur
Ne peut t'offrir encor, sur ton morne passage,
Qu'une pitié captive et qu'un muet hommage.
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.
Tous plaindront du malheur l'image attendrissante,
Ces traits décolorés, cette langueur touchante,
Et dans ces yeux, long-temps noyés dans les douleurs,
Chercheront, en pleurant, la trace de tes pleurs.
Et vous, qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,

Ah! ménagez son ame, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur.
Qu'elle implore le ciel, qu'elle invoque, en ses peines,
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humai-[nes!
Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à-la-fois
Son père à l'échafaud, et son Dieu sur la croix.
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père;
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère:
Qu'elle soit digne d'eux, en acceptant ses maux.
Cependant de son deuil égayez les tableaux;
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures
Lui fassent oublier les languissantes heures.
Déja les noirs chagrins semblent s'évanouir,
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.
Ainsi l'état douteux du crépuscule sombre
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,
Les prémices du jour aux restes de la nuit.
Cependant, au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osoit lever la voix,
Des rayons de vertus ont brillé quelquefois.
On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères [17].
Que dis-je? Quand Septembre, aux Français si fatal,
Du massacre par-tout donnoit l'affreux signal,
On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux;
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux [18].
Eh! dans ces jours d'effroi, de ce sexe timide
Qui n'a point admiré le courage intrépide?
Viens, ô viens terminer cet horrible tableau,
Toi, qui donnas au monde un spectacle nouveau,
O toi, du genre humain la moitié la plus chère!
Une seule dément ton noble caractère [19]:
Le reste est héroïque, et passe sans effort
Des plaisirs aux douleurs, des douleurs à la mort.
Pas un lâche soupir, pas une indigne larme;
Leur courage leur prête encore un nouveau charme.
Superbe et triomphante à ses derniers moments,
Chacune se choisit ses plus beaux vêtements;
Comme aux pompes d'hymen, au supplice s'apprête,
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.
Notre sexe est jaloux de ces traits généreux;
Près d'elles du trépas l'aspect est moins affreux.
La beauté, sur la mort exerçant son empire,
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire:
On diroit que le ciel met dans ses foibles mains
La gloire de la France et l'honneur des humains.
Telles, dans la nuit sombre, éclatants météores,
Du pôle nébuleux les brillantes aurores,
Consolent du soleil, et remplacent le jour.
Quel prodige de foi, de constance et d'amour!
Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche [20];
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud;
Ta reine dans les fers te parle encor plus haut.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne;
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Éponine;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux:
Ce sexe efface tout, et ton char sanguinaire
A vu moins de héros que son char funéraire.
Il a ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus.
Ah! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage;
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,
Qui, dès vos premiers ans, entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours;
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque,
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?
O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs [21]!
Hélas! lorsque l'hymen préparoit sa couronne,
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu vous virent immoler.
Ah! des yeux maternels quels pleurs durent couler!
Mais vos noms, sans vengeur, ne seront pas sans gloire;
Non: si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu: je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funeste Élysée,
Qui de torrents de sang vit la terre arrosée.
Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli [22],
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infames beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultent en cadence!
Mais, s'il est quelque lieu, quelques vallons déserts,
Épargnés des tyrans, ignorés des pervers,
Là, je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil;
Là, ce sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison, reviendra, chaque année,
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.
« Salut, objets touchants! diront-elles en chœur,
Salut, de notre sexe irréparable honneur!
Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure;
Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
Une vertu si rare unie à tant d'appas.
Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage;
Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal;
Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal:
Adieu, touchants objets, adieu! Puissent vos ombres
Revenir quelquefois dans ces asiles sombres!
Pour vous le rossignol prendra ses plus doux sons;
Zéphyr suivra vos pas, écho dira vos noms.
Adieu! Quand le printemps reprendra ses guirlandes,
Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes;
Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
Ces hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs! »

CHANT IV.

A combien de fléaux le ciel livra le monde !
Ici des champs entiers sont submergés sous l'onde ;
Ailleurs le volcan tonne, et ses horribles flancs
Dévorent les palais et les temples brûlants ;
Tantôt les ouragans, plus prompts que le tonnerre,
D'un immense débris couvrent au loin la terre :
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux
Des révolutions n'égalent pas les maux.
Au lieu de cette douce et puissante habitude,
Qui de nos passions endort l'inquiétude ;
Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir ;
D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.
La France, que le monde avec effroi contemple,
En offre, dans ses chefs, l'épouvantable exemple.
De notre liberté despotiques amis,
Où sont-ils, ces beaux jours qu'ils nous avoient promis ?
La misère est pour nous, et pour eux l'opulence ;
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant, ils affrontent les cieux.
Un moins hideux spectacle affligeroit les yeux,
Si, changés tout-à-coup en d'informes ruines,
Les bois baissoient leur tête, et levoient leurs racines.
Hélas ! depuis ce jour si fécond en forfaits,
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,
De quels maux inouïs l'essaim nous environne !
Par ce premier malheur que de maux enfantés !
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,
La France, qu'envioient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil.
Ses biens de tous les maux renferment la semence ;
Son calme est la fatigue, et non l'obéissance.
Mais, hélas ! des malheurs où l'état est plongé,
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé :
Ses enfants dispersés aux quatre coins du monde,
De toutes ses douleurs, voilà la plus profonde.
Doublement affligée, elle pleure en son cœur
L'injustice des uns, des autres le malheur.
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie !
Absents, elle est présente à notre ame attendrie :
Alors on se souvient de tout ce qu'on aima,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance, et même de ses peines.
Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines,
Lorsque emmené captif chez un peuple inhumain,
A l'aspect de l'Euphrate, il pleure le Jourdain.
Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire,
Reviennent tour-à-tour à sa triste mémoire ;
Et les maux de l'exil et de l'oppression
Croissent au souvenir de sa chère Sion.
Souvent en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques
Lui crioient : « Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques
Que vous chantiez aux jours de vos solennités.
— Ah ! que demandez-vous à nos cœurs attristés ?
Comment chanterions-nous aux rives étrangères ?
Répondoient-ils en pleurs. O berceau de nos pères !
Notre chère Sion ! si tu n'es pas toujours
Et nos premiers regrets, et nos derniers amours,
Que nous restions sans voix ; que nos langues séchées
A nos palais brûlants demeurent attachées !
Sion, unique objet de joie et de douleurs,
Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs !
Quoi ! ne verrons-nous plus les tombes paternelles,
Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles ?
Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,
Du retour de tes fils remercier ton Dieu ? »
Ainsi pleuroit l'Hébreu ; mais du moins par ses frères
Il n'étoit point banni du séjour de ses pères.
Ah ! combien du Français le sort est plus cruel !
Chassé par des Français loin du sol paternel,
Il fuit sous d'autres cieux ; et, pour comble de peine,
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
O ciel ! à ce départ, que de pleurs, de regrets !
Chacun quitte ses biens, ses travaux, ses projets.
L'un, cent fois s'éloignant et revenant encore,
Pleure, en fuyant, ses blés qui commençoient d'éclore ;
L'autre, de ses jardins les bosquets enchantés ;
L'autre, ses jeunes ceps nouvellement plantés,
Avant d'avoir pressé dans la cuve fumante,
De ses premiers raisins la vendange écumante.
A ses livres choisis l'autre fait ses adieux ;
L'autre baigne de pleurs son réduit studieux ;
Et, loin du lieu chéri, confident de ses veilles,
De sa muse exilée emporte les merveilles.
Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage :
Un Raphaël échoit au magister du lieu ;
Racine d'un manant alimente le feu ;
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères ;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets, à son tour, Despréaux est roulé [1].
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété !
O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux, fus sa première idole,
Dieu Terme ! que dis-tu de ces barbares lois [2],
Qui, du premier contrat violant tous les droits,
Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice ?
Vous, allez maintenant, complaisants possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs ;
Appelez les brebis des nations lointaines ;

Épurez par le choix les races indigènes :
Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux!
Ah! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens! ô tendre Pitié, viens! pour toucher les cœurs,
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur: « Vous blessez les lois de la nature.
Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure ?
Maudits soient ces mortels, qui se font avec art
Du malheur une proie, et des lois un poignard!
Barbares, remplissez vos celliers et vos granges:
Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges,
Déposent contre vous. » Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
« Tout est changé, dit-on; et le pouvoir répare
La longue iniquité d'un régime barbare. »
Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé [3];
Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères;
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah! quel exil affreux égale ce supplice!
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh! si je vous contois tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,
Ma voix dans votre cœur porteroit l'épouvante.
Je vous dirois: « Ces biens, qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes;
Sur les deux continents entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parents,
Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et, par ses propres mains, égorgé la patrie. »
Ces tableaux font horreur...Et vous qui, sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts,
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile, en beaux vers, retraça la mémoire ?
Au fils du vieux Priam un monstre, affamé d'or,
Avoit, avec la vie, arraché son trésor;
Cent traits l'avoient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler ; une voix gémissante
Lui crie : « Épargne-moi, jeune et noble Troyen:
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures ?
Viens-tu troubler ma cendre, et rouvrir mes blessures ?
Arrête!... » A ces accents, à ces cris douloureux
Un saint effroi saisit le héros généreux :
Il fuit; et loin de lui sa main épouvantée
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons;
Et, parmi les cercueils, vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères!
Ah! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe ? Et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtres dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes ?
Le cri de la nature est du moins écouté :
Dans les temps du malheur, la tendre parenté
Des secours mutuels doit resserrer les chaînes,
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses peines.
Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère ;
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.
O honte! le lion protége son enfant,
Son amour le nourrit, sa fureur le défend ;
Le tigre affreux lui-même écoute la nature,
A sa famille horrible il porte sa pâture :
Et, barbare héritier de ses enfants bannis,
Le père sans horreur boit le sang de ses fils !
Lâches diffamateurs de la nature humaine,
De votre dureté vous porterez la peine:
Je flétrirai vos noms, hommes vils; et mes vers
Iront de votre crime effrayer l'univers :
Ma muse réunit, en fille de mémoire,
La coupe du mépris et celle de la gloire;
L'opprobre vous attend : oui, son juste courroux,
Barbares, à grands flots la répandra sur vous ;
Et le remords rongeur, la honte vengeresse,
Au milieu de votre or vous poursuivront sans cesse.
Allez donc, délaissez vos amis, vos parents:
Moi, je cours, je m'attache à leurs destins errants.
Ah! des champs paternels quand le sort les exile
Muse, à ces malheureux nous devons un asile :
Viens donc à la Pitié prêter encor ta voix;
Attendris les sujets, intéresse les rois.
Que de les accueillir chacun brigue la gloire;
Raconte de leurs maux l'attendrissante histoire;
Dis combien du malheur les titres sont sacrés;
Qu'ils trouvent sous leurs pas tous les cœurs préparés.
Eh! c'est à vous d'abord, à vous que je m'adresse,
Français, jadis en proie à la même détresse,
Quand des dogmes rivaux le choc religieux
Vous bannit par milliers du sol de nos aïeux.
O France, des partis déplorable théâtre !
Que maudit soit le jour, où ta haine marâtre,
En foule, de ton sein, rejeta tes enfants !
De ton affreux succès nos voisins triomphants
Reçurent nos guerriers, nos arts, notre industrie,
Et cette plaie horrible est à peine guérie,
Que le parti vaincu, de son pouvoir surpris,
Du vainqueur en cent lieux disperse les débris :
Tant, dans l'ame ulcérée étouffant l'indulgence,
La vengeance toujours enfante la vengeance !
Quoi donc! trop peu de maux affligent-ils nos jours ?
La vie est si pénible, et ses plaisirs si courts!
Tout tremble, tout gémit dans ce lieu lamentable;
Hélas! et sur les bords du gouffre inévitable
Suspendus un instant, les mortels furieux

Se poussent dans l'abîme, ou s'égorgent entre eux.
Insensés! laissez là vos luttes désastreuses :
Des ligues tour-à-tour victimes malheureuses,
L'un à l'autre aujourd'hui pardonnez vos malheurs,
Et que vos souvenirs soient noyés dans vos pleurs.
Mais c'est vous, rois du monde, oui, c'est vous qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur roi, pour leur Dieu.
Vous leur devez un port au milieu de l'orage;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage;
Celui dont le respect vous adresse sa voix,
Aux jours de son bonheur, accueilli par les rois,
Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle;
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle.
Non, non : le temps n'est plus où la soumission,
D'un amour idolâtre heureuse illusion,
Environnoit le trône : une raison hardie,
De ce vieil univers nouvelle maladie,
Calcule ses devoirs, et discute vos droits;
Sous la pourpre avilie interroge les rois;
Désenchante l'esprit, et paralyse l'ame;
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme;
De l'état social désordonne les rangs;
Des grands et des petits, des amis, des parents,
Des rois et des sujets, brise l'antique chaîne.
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois [4].
L'avenir, du présent se venge quelquefois.
Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.
Redoutez du moment le conseil mensonger :
Un excès de prudence est souvent un danger.
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il aime,
Le Français, croyez-moi, s'indigneroit lui-même.
Pour n'être point trahis, ne soyez point ingrats.
Et toi, tendre Pitié, parcours tous les états;
Va, parle; et, s'il en est que la terreur arrête,
Dis-leur : « N'espérez pas conjurer la tempête;
Du monstre à votre tour vous sentirez les coups,
Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous. »
Laissez donc de l'effroi la molle complaisance :
Par votre courageuse et noble bienfaisance,
Obtenez des bons cœurs un généreux retour,
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.
Que d'autres, des guerriers éternisent la gloire,
Attellent la terreur au char de la victoire :
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,
La vertu généreuse, et sur-tout la Pitié!
O Virgile! ô mon maître, ô délices du monde!
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde,
D'autres admireront le langage des dieux,
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux;
Mais ce qui te rend cher aux ames bienfaisantes,
Ah! c'est de la Pitié tes peintures touchantes.
Eh! regardez Didon, lorsqu'aux bords libyens
Un orage a poussé le héros des Troyens :
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,
Sous des traits empruntés, l'Amour, son jeune frère,
Le plus beau des enfants, le plus puissant des dieux,
A cette reine encor n'a pas lancé ses feux;
Elle n'a pas encor, dans sa veille amoureuse,
Écouté du héros l'histoire douloureuse;
Mais déja le malheur est sacré dans sa cour,
Et la Pitié chez elle a devancé l'Amour.
« Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie;
Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »
Pour ces mêmes bannis, jouets d'un sort funeste,
Qui ne connoît l'accueil du généreux Aceste?
Bon roi, tendre parent, il n'a pas oublié
Que les chaînes du sang avec eux l'ont lié.
A peine il les a vus du haut de la colline,
Vers eux à pas pressés le vieillard s'achemine;
Ses trésors, son palais, ses ports leur sont ouverts,
Il gémit sur leurs maux, console leurs revers,
Encourage leurs jeux, solennise leurs fêtes.
Sont-ils prêts à braver de nouvelles tempêtes?
Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,
Et ses regards long-temps les suivent sur les eaux.
Récits charmants, pourquoi n'êtes-vous que des fables!
Mais Virgile exprimoit des plaisirs véritables :
Ah! sans doute il sentoit ce qu'il chantoit si bien,
Et dans le cœur d'Aceste, il nous peignoit le sien.
Et même entre ennemis, que son vers plein de charme
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme!
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,
Quand Achille aux Troyens envoyoit le trépas,
Les poussoit dans leurs camps, ou contre leurs murailles,
Écrasoit leurs débris échappés aux batailles?
On combattit dix ans; mais contre la Pitié
Que peut des nations la longue inimitié?
Avec peine échappé des coups de Polyphème,
Le Grec Achéménide, en sa misère extrême,
Arraché par la faim du fond de son rocher,
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher.
Quelques tristes lambeaux qu'attachent des épines,
Composent ses habits; des glands et des racines
Alimentent ses jours; sur ses pieds chancelants,
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents;
Tout-à-coup il s'écrie : « Abrégez mon supplice,
O Troyens! vous voyez un compagnon d'Ulysse.
Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots :
Vous me devez la mort. » Le Troyen, à ces mots,
S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie;
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie [5] :
Tant la Pitié touchante a de droits sur nos cœurs!
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs,
Acceptez mon encens! Qu'à travers cette scène
De partis turbulents, de discorde et de haine,
Avec un son plus tendre, et des accents plus doux,
Nos vœux reconnoissants arrivent jusqu'à vous!
Pontife des Liégeois, accepte mon hommage [6];
Le plus près du volcan, tu défias l'orage :
Tes états sont bornés, et tes dons infinis.
La Haie, Anspach, Neuwied, sont peuplés de bannis.
Salut, murs de Constance! et toi, daigne m'entendre,

Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais : par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité;
Tu ne commandes point à de vastes provinces;
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des princes.
Lorsque vingt nations dévoroient nos débris,
Dans un encan barbare achetés à bas prix,
Leurs remparts se fermoient à la France exilée;
L'humanité te vit, et sourit consolée.
D'autres ont des jardins, des palais somptueux;
Le monde entier vient voir leurs parcs voluptueux;
Mais des pas d'un Français l'on n'y voit pas l'empreinte :
On craindroit que ses maux n'en souillassent l'enceinte.
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits?
Tombez devant ce luxe, altières colonnades;
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades;
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur
Soit sec comme ses yeux, et dur comme son cœur!
Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi, sur-tout, brave Anglais, libre ami de tes rois,
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois,
Des partis dans ton sein vois expirer la rage,
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage!
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels,
Où des brigands, cachés à l'ombre des autels,
Où l'assassin, souillé du sang de sa victime,
Demandoient aux lieux saints l'impunité du crime.
Contre le vil brigand et l'infame assassin,
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.
Là, viennent respirer de leur longue souffrance,
Ces dignes magistrats, oracles de la France;
Là, des guerriers fameux embrassent leurs rivaux;
Là, ces ministres saints, échappés aux bourreaux,
Protégés par la loi, gardent leur culte antique :
Sion dans son exil chante le saint cantique;
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats,
Et la fille à sa mère ouvre, en pleurant, les bras.
Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin 7
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain,
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire;
Vous montre un avenir; fait, des palais du ciel,
Dans vos humbles réduits descendre l'Éternel;
Console votre exil, charme votre souffrance,
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance,
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie :
Au banquet fraternel Albion nous convie;
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus
Les fils qu'elle adopta, de ceux qu'elle a conçus.
Telle, une terre heureuse à tous les plants du monde
Se montre hospitalière; et sa sève féconde
Nourrit des mêmes sucs l'arbre qu'elle enfanta,
Et le germe étranger que l'orage y porta.
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance :
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense:
Le monde tributaire entretient ton trésor;
Le Nord nourrit tes mâts, l'onde mûrit ton or;
La France, avec ses vins, te verse l'alégresse;
Tes lois sont la raison, tes mœurs sont la sagesse,
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur,
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur;
Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.
Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,
C'est Minerve s'armant pour la cause des dieux;
Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.
Jouis, fière Albion; mais, dans ta noble ardeur,
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.
Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage;
Rome hâta sa chute, en renversant Carthage.
Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi :
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi.
Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrois-je t'oublier, terre que j'ai chérie,
O malheureuse Suisse! Eh! comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier?
Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse 8;
Beau lieu, qui nourrissois ma poétique ivresse!
J'ai juré sur tes monts, et je tiens mon serment,
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtois leurs délices!
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimois ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse 9!
O bords infortunés! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs;
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques :
Chacun de vos rochers cachoit un malheureux.
Mais hélas! pour la France ils n'avoient que leurs vœux;
Des femmes, des enfants, des vieillards et des prêtres,
Que pouvoient-ils de plus, que prier pour leurs maîtres?
Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accents :
Les héros de Condé te demandent des chants 10;
Laisse de la Pitié le luth mélancolique;
Dis leur exil armé, leur malheur héroïque.
Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims,
Dont les croisés en foule inondoient les lieux saints.
Si leur nombre est moins grand, leur cause est aussi belle;
De leur Dieu, de leurs rois ils vengent la querelle.
Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers :
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.
Là, la France exilée en armes vient se rendre;
Là, pour mieux s'élever, tous sont fiers de descendre.
Tous dans un grade obscur n'en ont que plus d'éclat;
Tout soldat vaut un chef, plus d'un chef est soldat.
Les d'Hector, les d'Aymar, portent avec courage
Le poids du havre-sac et le fardeau de l'âge.
Leur zèle a pour la tente oublié leurs vaisseaux :

Ils servent sur la terre, ils régnoient sur les eaux;
Là, vit le feu sacré, l'amour de la patrie,
Et de l'antique honneur la noble idolâtrie.
La France est dans leurs camps. Ainsi, delà les mers,
Loin de ce Capitole où se forgeoient leurs fers,
Utique rassembloit, sous les lois d'un seul homme,
La fleur de la patrie et le pur sang de Rome.
Angoulême, Berri, soutiennent leur grand nom.
Qu'on ne me vante plus ce triple Géryon,
Dont trois ames mouvoient la masse épouvantable.
J'aime à voir, surpassant les récits de la fable,
Un même espoir mouvoir trois héros à-la-fois:
Condé, Bourbon, Enghien, se font d'autres Rocrois;
Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire.
Tel l'arbre aux pommes d'or, de la même liqueur,
Forme le fruit naissant, le fruit mûr et la fleur.
Eh! quels transports nouveaux, quels moments pleins de charmes!
Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes [11],
Quand, fort de votre amour, paré de son malheur,
D'un regard, d'un sourire, il payoit la valeur;
Distribuoit ces mots où la bonté respire,
Que le cœur seul entend, que le cœur seul inspire!
Tout votre sang s'émut; et ce sang glorieux
Sollicitoit l'honneur de couler sous ses yeux.
Hélas! le sort jaloux peut vous être infidèle;
Mais il reste une palme et plus rare et plus belle.
Si Mars dans les combats trahit votre valeur,
Eh bien! par la vertu subjuguez le malheur;
Et, de tant de revers quand le poids vous opprime,
Français, privés de tout, gardez du moins l'estime.
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.
Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères;
N'allez pas étaler, aux terres étrangères,
De l'animosité les scandaleux éclats:
On ne plaint pas long-temps ceux qu'on n'estime pas.
Hélas! plus d'un Français, dans ces temps d'infortune,
Sourd aux plaintifs accents de la mère commune,
Se montra des Français l'implacable ennemi.
  Tel ne fut pas ton cœur, toi, courageux ami [12]
De ceux que poursuivoit la fortune inhumaine!
Toi, que chérit Bellone, ainsi que Melpomène,
Qui, parant la vertu par d'aimables dehors,
Joins la beauté de l'ame à la beauté du corps.
Qu'on ne me vante plus le chantre de la Thrace,
Des tigres, des lions apprivoisant l'audace.
Ton art, qui dans la Grèce auroit eu des autels,
O Marin! sut dompter des monstres plus cruels,
Le désespoir affreux, la hideuse indigence.
Que de fois, au plaisir mêlant la bienfaisance,
Stérile pour toi seul, ton talent généreux
Mit son noble salaire aux mains des malheureux.
Ainsi, par le concours de brillantes merveilles,
Charmant le cœur, l'esprit, les yeux et les oreilles,
On te vit, tour-à-tour, vouer à nos malheurs,
Ta lyre et ton épée, et ton sang et tes pleurs.
Le concert de vertu, de grace et de génie,
Ah! voilà la plus belle et plus douce harmonie:
Tel, beau, jeune et vainqueur, le dieu de l'Hélicon
Chantoit, touchoit sa lyre, et combattoit Python.
  Mais sur-tout des bienfaits usez avec noblesse:
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune:
La Pitié se retire alors qu'on l'importune.
Faites plus: s'il se peut, ne devez rien qu'à vous;
Luttez contre le sort; que d'un regard jaloux,
Même au sein du malheur, le luxe vous contemple:
Déja plus d'un banni vous en donne l'exemple.
Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers!
La beauté, que jadis occupoit sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure:
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau;
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau.
Le marquis sémillant au comptoir est tranquille;
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Émile;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.
Que dis-je! ce poëme, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires;
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit [13],
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.
  Tairai-je ces mortels qui, las d'un long orage,
Et de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe en proie aux factions,
Loin des débris sanglants de tant de nations,
Dans un autre univers portant leur industrie,
Ont par un long adieu salué leur patrie?
Ah! quand ces malheureux, doublement exilés,
Vont chercher un asile en des bords reculés,
Sur eux, tendre Pitié, tu veilleras sans doute:
Pourvois à leurs besoins et dirige leur route;
Sauve-les des écueils, des flots capricieux;
Et si des bords lointains présentent à leurs yeux
Quelque heureux coin de terre, où des bois, une source,
Offrent un doux hospice, arrête là leur course.
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,
Qu'instruit par les besoins, l'homme invente les arts;
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage,
Les coteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage,
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux
De leur séjour natal l'aspect délicieux!
Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins rude,
Que des enfants chéris charment leur solitude;
Que leur mère avec eux console leurs revers:
Avec ce doux cortège il n'est plus de déserts.
Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivage,
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,
Chercher les pas de l'homme; et de leurs longs travaux,
Tous deux, en les contant, soulageront les maux.
Et, si c'est un Français, Dieu! quelle douce ivresse!
Que de transports de joie, et de pleurs d'alégresse,
De récits commencés, suspendus et repris!
Ah! si de tels moments on sent par-tout le prix,
Combien ils sont plus chers, si loin de sa patrie!

Telle je nourrissois ma douce rêverie,
Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux [14].
Craignant de son pays la discorde fatale,
Un Français avoit fui de sa terre natale;
Il l'aimoit; et cent fois vers ces climats chéris,
En partant, il tourna ses regards attendris.
Mais, pour mieux oublier leur misère profonde,
Son cœur, entre eux et lui, mit les gouffres de l'onde.
Il partit, il courut, d'un regard curieux,
Reconnoître la terre, étudier les cieux.
De nombreux végétaux, dans sa course intrépide,
Avoient déja grossi son portefeuille avide :
Il observoit les vents, interrogeoit les mers,
Leurs rives, leurs reflux, et leurs courants divers.
Tantôt, de l'océan ramené sur la rive,
Le mercure captif, à sa vue attentive,
Des monts, entre ses mains, mesuroit la hauteur,
Et des vagues de l'air jugeoit la pesanteur;
Tantôt, les monuments, les ruines antiques,
Les animaux divers, sauvages, domestiques,
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,
De mille objets nouveaux lui présentoient le choix;
Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,
Sa main tenoit la montre, et l'aiguille, et la sonde;
Et la nature, et l'homme, et la terre, et les eaux,
Varioient à ses yeux leurs mobiles tableaux.
Enfin il touche aux bords, où des peuples sauvages
De l'immense Amazone habitent les rivages :
Magnifique séjour, où des champs plus féconds,
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,
Dans toute sa grandeur étalent la nature.
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,
Tout-à-coup à ses yeux, par un heureux hasard,
Se présente un chemin tracé des mains de l'art.
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage;
Par degrés s'adoucit la nature sauvage;
Déja même un logis se présente à ses yeux,
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.
Il s'arrête enchanté. Tout-à-coup, ô merveille!
Les sons d'un chant français ont frappé son oreille.
Trois fois, plein de surprise, il écoute; et trois fois
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes :
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes.
« Des Français sont ici! » s'écria-t-il soudain;
« Je verrai des Français! » Il dit, suit son chemin;
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice;
Il entre, il aperçoit une blanche génisse;
Une femme charmante, assise à ses côtés,
Exprimoit de son lait les ruisseaux argentés;
Avec un air de nymphe, un habit de bergère,
Un maintien distingué sous sa robe légère;
Tout l'étonne : du lis son teint a la fraîcheur,
Du lait qu'elle exprimoit ses mains ont la blancheur,
Tous deux se sont fixés dans un profond silence;
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance:
« Quoi! c'est vous! quoi! c'est vous! viens, accours, cher [ami,
C'est notre cher Frémon, c'est lui-même, c'est lui. »
Le jeune époux accourt. Dieux! quels élans de joie!
Dans leurs embrassements tout leur cœur se déploie
Les pleurs que tous les deux l'un pour l'autre ont versés,
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue,
Tout accroît leur transport. Durant cette entrevue,
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux,
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,
Par des cris, par des bonds, marquant son alégresse,
Revient de l'un à l'autre, et pleure de tendresse.
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,
Aux bras de son ami tout-à-coup il s'élance :
« Cher ami, satisfais à mon impatience;
Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur;
Oui, je veux tout savoir, tout entendre : mon cœur
Déja vole au-devant des récits que j'implore.
Ah! mon plus grand bonheur est de te voir encore,
Le plus grand de mes maux, de douter de ton sort! »
— « Tu veux savoir le mien; ami, je suis au port.
Vois ces riches coteaux, cette belle campagne,
Ce fruit de nos amours, ma fidèle compagne;
Le hasard fortuné qui t'amène en ces lieux!
Cher ami, puis-je assez remercier les dieux?
Mais, puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur,
Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
Ces spectacles sanglants fatiguèrent mon ame.
Avec peine échappé de ce séjour infame,
Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
Ces fleuves, à grand bruit précipitant leurs ondes;
Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
Dès long-temps m'enflammoient du desir curieux
De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage;
L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage
Releva mon espoir; et tandis qu'à Paris
Des brigands policés dévoroient mes débris,
L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
Comme aux champs paternels fortuné possesseur,
De la propriété connoître la douceur.
Le fameux Robinson revint à ma mémoire;
Son roman fut mon sort, sa fable mon histoire :
Que ne peut en effet le travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité!
Des instruments des arts j'étudiai l'usage;
Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage,
Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison;
Des moissons, des labours, je connus la saison;
L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
M'offrirent vingt climats dans la même campagne.
Des plantes avec nous avoient passé les mers;
Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence;
Et dans un sol étroit je parcourois la France.
Trop foible illusion! A mes champs paternels,

Hélas ! aurois-je fait des adieux éternels ?
Mais enfin dans ces bois les passions se taisent;
De nos troubles passés les tumultes s'apaisent.
Le travail en ces lieux est mon premier trésor :
Les plaisirs du travail manquoient à l'âge d'or.
J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
Tout seconde mes soins; des troubles de la France
Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
Laboureur comme moi, comme moi constructeur,
N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première.
Nous sommes journaliers; mon épouse est fermière.
Le laitage du soir et celui du matin
Nous paroissent plus doux, présentés par sa main.
Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même,
Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on sème.
Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
Des arts plus élégants amusent nos loisirs.
Le dieu, maçon dans Troie, et berger chez Admète,
Ne tenoit pas toujours l'équerre et la houlette :
Souvent dans son exil, comme au séjour des dieux,
Ses doigts divins touchoient son luth mélodieux.
Nous avons imité cet exilé céleste :
Les arts charment souvent notre labeur agreste;
La harpe, les crayons reviennent, chaque soir,
Remplacer le marteau, la bèche et l'arrosoir;
Et notre douce vie, en délices féconde,
Aux goûts des temps polis joint ceux du premier monde.
Tel est mon sort. Un bien manquoit à mes desirs;
Viens, en les partageant, achever mes plaisirs.
Qu'une seconde fois le bonheur nous rassemble;
Nous vécûmes heureux, eh bien ! mourons ensemble. »
  Comme il disoit ces mots, ce sauvage ingénu
Que par des bienfaits seuls son hôte avoit connu,
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,
Entre, tenant en main les tributs de sa chasse;
Il les jette, et repart : « Cher ami, tu le vois;
La bonté simple et franche habite dans ces bois.
Oh ! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais sauvages !
Consens donc d'être heureux sur ces heureux rivages. »
  Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discours;
Tous trois dans ces beaux lieux coulent encor leurs jours;
Et des arts et des champs l'agréable culture,
Pour eux d'un double charme embellit la nature.
Et vous ! qu'un foible espoir retient près du séjour
Où vivoient nos aïeux, où nous vîmes le jour,
Je retourne vers vous. Que votre impatience
N'affronte pas encor le chaos de la France !
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux
Ne seroit qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes.
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes;
Alors vous reverrez l'asile paternel;
Mais ce bienfait encor cache un piége cruel.
Tel que le basilic, de sa prunelle ardente,
Fixe, attire, et saisit sa proie obéissante,
De mon triste pays le prestige assassin,
Pour dévorer ses fils, les appelle en son sein;
Ou, telle que Charybde, en ses grottes profondes,
Engloutit tour-à-tour et rechasse les ondes,
La France impitoyable, en ses horribles flancs,
Attire, tour-à-tour, et vomit ses enfants.
Eh ! comptez-vous pour rien ce que la gloire ordonne ?
L'honneur est-il muet ? Ah ! sans doute on pardonne
Au besoin affamé, qui, parmi les tombeaux,
S'en va, pâle et tremblant, saisir quelques lambeaux.
Mais loin ces vils mortels qui, parlant de courage,
Vont, les mains pleines d'or, mendier l'esclavage,
Et veulent recueillir, dans leur lâche bonheur,
Les profits de la honte et le prix de l'honneur !
  Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantois la Pitié, je peignois nos misères.
Souris à mes accents, ô prince généreux [15] !
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux;
Toi, l'ame de mes chants, mon appui tutélaire,
Qu'adore le Français et que l'Anglais révère;
Toi, dont le cœur loyal, à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris;
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime :
Grand prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grace, exemple de l'honneur !
Tu t'en souviens peut-être : aux jours de mon bonheur,
Je chantai tes bienfaits; et, quand la tyrannie
Nous faisoit de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces moments d'effroi,
Je m'oubliois moi-même, et volois près de toi.
Oui : d'autres lieux en vain bénissoient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connoît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité,
Toujours tu fus présent à ma fidélité.
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,
Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours;
Le suit sous son nuage, et l'adore toujours.
  Mais que dis-je ? au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère, et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'état : leur union féconde
Doit des appuis au trône et des héros au monde.
O couple vertueux ! ô fortunés époux !
Si long-temps séparés, que votre sort est doux !
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course;
Et, dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent,
Autour naissent les fleurs, et les troupeaux bondissent,
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.
  C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars [16] !
Sur toi le monde entier a fixé ses regards.
Quels prodiges nouveaux vont signaler ta course !
Tel que l'astre du nord, le char brillant de l'ourse,
Toujours visible aux yeux dans ton climat glacé,
Comme un phare éternel par les dieux fut placé,
Ton regard vigilant, du fond du pôle arctique,

Sans cesse éclairera l'horizon politique.
Ta sagesse saura combien est dangereux
Le succès corrupteur des attentats heureux.
Oui, tu protégeras ce prince déplorable,
Que relève à tes yeux une chute honorable;
Qui d'un œil paternel pleurant des fils ingrats,
L'olive dans la main, en vain leur tend les bras.
Quel malheur plus touchant ! quelle cause plus juste
Réclament le secours de ta puissance auguste !
Souviens-toi de ton nom : Alexandre autrefois
Fit monter un vieillard sur le trône des rois.
Sur le front de Louis tu mettras la couronne :
Le sceptre le plus beau, c'est celui que l'on donne.

FIN DU POEME.

NOTES.

PAR M. L. AIMÉ MARTIN.

CHANT I.

1 Nous pleurons quand Danloux, dans la fosse fatale
Plonge vivante encor sa charmante vestale.

Ce tableau, composé en Angleterre et chanté par Delille, représente le supplice d'une vestale; il fut exposé au salon de 1802, avec quelques autres compositions du même auteur. Mais il ne faut pas le dissimuler, c'est aux vers et à l'amitié de l'abbé Delille que Danloux, peintre médiocre, mais homme doux et modeste, doit sa véritable illustration. Nos grands peintres ont trop souvent négligé ces associations honorables, qui, mieux qu'une grande page, leur assureroient la reconnoissance de la postérité. On aimeroit devoir à David, à Girodet, à Gérard, les traits du traducteur de Virgile, de l'auteur des Études de la Nature, et de tant d'autres illustrations livrées à des talents de second ordre.

2 L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

L'auteur désigne sous ce titre le temple de la *Miséricorde*, élevé par Hyllus, fils d'Hercule, et où les Athéniens ouvrirent un asile aux malheureux et aux coupables. Il y avoit en Grèce un assez grand nombre de ces temples-asiles, et c'étoit une opinion commune, que leur profanation entraînoit les plus grands malheurs. La fin tragique du censeur Fulvius Flaccus, et la maladie effroyable qui termina la vie de l'heureux Sylla, furent attribuées à de semblables sacriléges. Voyez, sur ces temples, Pausanias, in Attic.; — Diod.-Sic., lib. 41; — Thucyd., lib. 1; et spécialement sur le temple d'Athènes, Statius, lib. 2.

3 Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La pitié préleva la part de l'indigent.

L'auteur peint ici des plus vives couleurs la Pitié descendant du cœur du riche vers l'indigent; nous l'avons vue, nous, plus sainte et plus sublime, remonter du peuple vers les rois. C'étoit le 31 juillet 1830. Au moment où une multitude en délire se précipitoit sur la route de Rambouillet, je traversois le pont des Arts; un homme sans bas, portant un bâton d'épine, des souliers ferrés, une blouse de toile usée, s'arrêta près de moi; tous deux nous contemplions tristement et en silence la foule qui s'écouloit devant nous comme un torrent furieux; tout-à-coup, les yeux humides, les mains jointes et tendues vers ce fleuve de colère, l'homme à la blouse s'écria avec un accent profond de pitié : « Nous ne voulons ni le sang du vieillard, ni celui de l'enfant! Qu'on les laisse aller, et que l'état leur fasse une pension. » Puis, me regardant avec une noble fierté : « Il faut, dit-il, que l'histoire l'inscrive dans ses pages : *le Populaire* en fureur n'aime la liberté que parce qu'il est généreux! » L'éloquence brute de cet homme arrêtoit les passants, et tous les siens, en guenilles, l'écoutoient et l'approuvoient. J'ai rapporté fidèlement ses paroles où la pitié pour le vieillard et l'enfant fut exprimée d'une manière sublime. Cette sainte pitié, en remontant ainsi du peuple jusqu'au roi, avoit ennobli la révolte et la victoire.

4 Je n'irai point, rival du vieillard de Samos.

Delille désigne ainsi Pythagore. On sait que les disciples de ce philosophe, dans leur régime diététique, n'admettoient rien de ce qui avoit eu vie. Au reste, Pythagore n'a jamais rien écrit, et nous ne connoissons ses doctrines que par divers traités pseudonymes, et par quelques passages de Plutarque.

5 Cruels! que vous ont fait l'innocente brebis, etc.

Ces vers sont imités du passage suivant des Métamorphoses :

Quid meruistis, oves, placidum pecus, inque tuendos
Natum homines? pleno quæ fertis ubere nectar?
Mollia quæ nobis vestras velamina lanas
Præbetis, etc.

On rapprochera avec plaisir ce fragment d'Ovide, du petit traité de Plutarque, intitulé : S'il est loisible de manger *de la chair*. Nous devons à Rousseau (Émile, livre 2) une traduction libre d'un passage de ce traité, et sa prose, fortement coloriée, quoique un peu déclamatoire, l'emporte infiniment sur les vers d'Ovide, et peut soutenir la comparaison de ceux de Delille.

6 Le coursier est sensible à ses soins généreux.

Jamais les Arabes ne frappent leurs chevaux; ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables. Ces animaux viennent la nuit se coucher dans la tente commune, au milieu des enfants sans jamais les blesser; et lorsqu'un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête et attend qu'il se relève. On ne peut lire sans attendrissement ce que raconte à ce sujet le consul Darrieux dans son voyage au Liban. « Un « pauvre Arabe du désert avoit, pour tout bien, une magni- « fique jument. Le consul de France à Seyde lui proposa de « la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. « L'Arabe, pressé par le besoin, balança long-temps; enfin il « y consentit, et en demanda un prix considérable. Le consul « n'osant, de son chef, donner une si grosse somme, écrivit « à la cour, et Louis XIV donna ordre que la somme fût « comptée. Sur-le-champ le consul mande l'Arabe, qui arrive « monté sur sa belle coursière, et il lui compte l'or qu'il « avoit demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met « pied à terre, regarde l'or, jette ensuite les yeux sur sa ju- « ment, soupire et dit : A qui vais-je te livrer? à des Euro- « péens qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront « malheureuse. Reviens avec moi, ma belle, ma mignonne, ma « gazelle; sois la joie de mes enfants et le bonheur de ton « maître! En disant ces mots, il s'élance sur son cheval et re- « gagne le désert. »

6 Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth ?

Célèbre peintre et graveur anglais du dix-huitième siècle, et qui excelloit dans les peintures du vice. Ses gravures étoient de véritables drames. Il se fit l'avocat des animaux dans une suite de planches intitulées : *Scènes de cruautés*. Cet ouvrage contribua beaucoup à adoucir les mœurs d'une certaine classe du peuple. On en peut juger par le trait de ce passant qui, dans une rue de Londres, voyant un charretier frapper rudement un de ses chevaux, s'écria : *Malheureux! tu n'as donc pas vu le tableau d'Hogarth!*

7 O toi! qui, consolant ta royale maîtresse,
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmois ses malheurs, égayois sa prison;
O des adieux d'un frère, unique et triste don!

Il ne faut point croire les premiers détails de l'anecdote contée ici par le poëte : ils feroient trop d'honneur à d'infames bourreaux. Aucune consolation ne fut laissée, dans la prison du Temple, à la fille infortunée de nos rois. Objet éternel d'amour et de douleur, Marie-Thérèse-Charlotte de France fut élevée au milieu des illusions de la grandeur, jusqu'à l'époque où une populace furieuse apprit à son enfance que le sceptre, la couronne et la vie des rois ne sont que de vains jouets, et que, à quelque hauteur que le sort nous élève, la vertu est sur la terre la seule véritable supériorité. Cette supériorité n'a point manqué à la victime : c'est le seul trône qui lui reste aujourd'hui dans son exil; c'est la seule grandeur que l'on n'ait pu lui arracher.

8 Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires, etc.

Delille s'étoit élevé, dans son poëme des *Jardins*, contre les monuments élevés à des chiens :

Dans tous ces monuments, point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Sur-tout ne feignez rien : loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice,
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau!
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

9 ....: Et la fille des rois
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes!

Cette partie de l'anecdote est la seule véritable. Le prince Poniatowski fit en effet élever, dans ses jardins, un monument au chien de la fille de Louis XVI; mais ce chien n'étoit point un don du frère de la princesse, et il ne l'avoit pas consolé dans sa captivité.

10 O toi! l'inspiratrice et l'objet de mes chants.

Pauvre, aveugle, infirme, exilé, le poëte qui chante ici la Pitié, trouva dans mademoiselle de Vaudchamp une compagne dévouée et la plus tendre des amies. Admiratrice passionnée des beaux vers, elle écrivoit sous la dictée de Delille, lisoit pour lui, voyoit pour lui, l'environnoit d'amis attentifs, et charmoit ses loisirs et par les agréments de sa conversation, et par les sons harmonieux de la voix la plus touchante. Plus tard, dans son veuvage, nous l'avons vue toujours préoccupée d'un objet si cher, et ne vivant, pour ainsi dire, que de sa mémoire, parler de lui, le pleurer, publier ses ouvrages, lui élever un tombeau, visiter chaque jour ce monument, y porter des fleurs. Telles furent, jusqu'à sa dernière heure, les occupations de la veuve du poëte! L'hommage que lui rend ici Delille, sera consacré par la postérité. En passant donc près du monument qu'elle-même éleva au poëte, en y déposant une couronne, qu'on nous permette d'y jeter une fleur pour la femme qui sut honorer le talent et se faire auprès de lui un sort glorieux et doux!

11 Des filles de Milton qui ne sait la tendresse?

Malgré cette assertion du poëte, il faut l'avouer, Milton ne fut pas heureux avec ses filles. On sait que les deux aînées lui donnèrent quelques soucis, et qu'il fut obligé de les éloigner de sa maison. Toutefois, dans sa vieillesse, elles lui lisoient à haute voix des livres latins, grecs, hébreux, syriaques; tâche d'autant plus pénible qu'elles n'entendoient pas un seul mot de ces langues savantes. Ce trait de leur vie a sans doute effacé tous les autres, et les vers de Delille y font allusion.

12 Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Le crime de Milton est d'avoir cherché à justifier l'assassinat de Charles Ier. Dans le premier écrit qu'il publia sur ce malheureux sujet, en 1649, il soutient que les principes de l'Église protestante condamnent les tyrans et permettent de les traduire en jugement. Dans un autre ouvrage, il trace l'apologie de Cromwell, et le compare à Atlas, capable de porter seul le poids du monde entier. Il ajoute que rien n'égale ses talents, si ce n'est ses vertus, et il termine en l'appelant le père de la patrie. Ce panégyrique lui valut mille livres sterling; mais cet argent fut le prix de son ouvrage et non de sa conscience, car il écrivoit de conviction. Il pouvoit mal distribuer son encens, il étoit incapable de le vendre.

13 .... Voyez-vous ce mortel,
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme, etc.

Ce trait, rapporté par M. de Salo, premier auteur du Journal des Savants, a été le sujet d'un drame joué sous le titre de *la Famille indigente*. Le peintre Danloux, entendant les vers de Delille, fut frappé du tableau qu'ils offroient à son imagination; et s'étant aussitôt mis à y travailler, il l'exécuta avec le plus grand succès.

CHANT II.

1 Et, le cœur consumé d'un respect sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Dans ce morceau, Delille fait allusion aux inscriptions nombreuses qu'on trouva sur les murs des prisons après le 9 thermidor. Mais le tableau qu'il trace des prisons de la terreur n'est qu'une esquisse bien incomplète. Une foule de mémoires, publiés après le poëme de la Pitié, ont dévoilé ces hideux cloaques, où les prisonniers, hommes, femmes, enfants, entassés pêle-mêle, mouroient par centaines sans que la plupart du temps on songeât à séparer les vivants d'avec les morts. (Voyez, à ce sujet, la collection des mémoires sur la révolution, publiée chez le libraire Baudouin. Quoique le texte de ces mémoires ait été souvent adouci, on n'a pas tout supprimé.)

2 Eh! qui ne connoît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion.

Depuis que Delille a tracé le vigoureux tableau de cette colonie, elle s'est singulièrement améliorée. Flétrie dès son berceau, quoique si digne d'attirer l'attention du philosophe, elle n'étoit regardée qu'avec mépris, et comme une sorte d'égout pour le crime. Personne ne croyoit qu'avec le rebut de sa population, l'Angleterre pourroit créer, en quelques années, aux extrémités du globe, une colonie aussi florissante et aussi utile; et l'on oublioit que quelques-unes des provinces

des États-Unis d'Amérique, et particulièrement la Floride et la Virginie, n'ont pas eu d'autre origine.

Voici le tableau de ses progrès. En 1788, époque de sa fondation, le nombre des déportés s'élevoit à 1030; en 1796 à 3959, et en 1802 à 12215; aujourd'hui, cette partie de la Nouvelle-Hollande a changé son nom de Botany-Bay contre celui de comté de Cumberland, ou colonie anglaise du Port-Jackson. A l'égard des criminels, les uns sont condamnés à l'esclavage pour la vie, d'autres doivent redevenir libres après un certain nombre d'années, mais ne peuvent jamais quitter la colonie; d'autres enfin, après le temps de leur esclavage, sont maîtres de partir ou de rester. La plupart finissent par devenir propriétaires. Des moyens également puissants, la crainte et l'espérance, la récompense et le châtiment, sont employés pour contenir cette population bizarre et pour l'améliorer, et ces moyens ont été couronnés du plus étonnant succès. Nous renvoyons nos lecteurs aux voyages de Péron et du capitaine Freyssinet, qui offrent les détails les plus intéressants sur l'administration, les écoles, l'agriculture et le gouvernement de cette colonie.

3 Howard! dont le nom seul console les prisons.

Ce touchant épisode n'a rien d'exagéré; on pourroit même dire que les vers du poëte atteignent à peine à la vérité. La vie d'Howard fut une vie de privations, de travail et de bienfaits. Après avoir obtenu du parlement l'amélioration des hôpitaux et des prisons de l'Angleterre, son attention se porta sur les divers établissements de ce genre des pays étrangers. Dans l'espace de douze ans, de 1775 à 1787, il fit trois voyages en France, quatre en Allemagne, cinq en Hollande, deux en Italie, un en Espagne et en Portugal, et plusieurs dans les contrées septentrionales et en Turquie. Tous ces voyages n'avoient d'autre but que d'étudier l'état des prisons et des hôpitaux sur le globe, et de travailler à leur amélioration. Sa mort couronna dignement sa vie. Ce fut en visitant un malade à Cherson, en Crimée, qu'il prit les germes d'une fièvre maligne, à laquelle il succomba le 20 janvier 1790. Il a publié plusieurs ouvrages dans lesquels il expose le but de ses voyages, ses recherches et leurs résultats; le plus considérable est intitulé : « État des prisons en Angleterre et « dans le pays de Galles, avec des observations préliminaires « et un tableau de quelques prisons étrangères. 1777, in-4°. » Cet ouvrage a été traduit en français, et fut accueilli avec le plus vif intérêt. La vie d'Howard, composée en anglais par John Aikin, a été traduite par M. Boulard, ami de Delille, et auteur, lui-même, de plusieurs ouvrages estimables.

4 Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats
Apaisoient la souffrance, ou charmoient le trépas.

L'association religieuse des sœurs grises à qui Delille rend un juste et si honorable hommage, subsiste encore aujourd'hui: elle eut pour fondateur Saint-Vincent-de-Paul.

5 A la voix de Carron le luxe s'attendrit.

L'abbé Carron est du petit nombre de ces ecclésiastiques qui, fuyant les grandeurs et les vanités mondaines, ont consacré leur vie à des œuvres de bienfaisance. Forcé de quitter la France à l'époque de la révolution, il établit à Londres une école pour les enfants des émigrés, et un hospice pour les vieillards et les infirmes. Son zèle infatigable à solliciter la charité d'autrui suppléoit à son manque de fortune; et c'est ainsi qu'il se procura les moyens nécessaires à l'établissement et à l'entretien de l'école et de l'hospice dont il étoit le fondateur. On raconte à ce sujet qu'un jour, ayant obtenu l'autorisation de quêter dans un temple protestant, un jeune homme, indigné de sa présence, s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet : tout le monde s'émut de cette odieuse insulte, l'abbé Carron seul conserva le calme de son ame; il tendit sa main au jeune homme en lui disant : Le soufflet est pour moi, mais n'avez-vous rien à donner pour les pauvres?

Revenu à Paris en 1814, il y ouvrit une école pour les jeunes filles, semblable à celle qu'il avoit fondée en Angleterre; et ce fut au milieu de ces occupations pieuses, que la mort l'enleva aux infortunés, le 15 mai 1821. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de Feller.

6 Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes.

Cet hôtel, fondé par la reine Anne, sert à la fois d'asile aux matelots invalides, et de maison d'éducation aux enfants de ces matelots. Ainsi, la retraite de la génération qui finit, touche le berceau de la génération qui commence. Mais c'est dans la situation de ces deux établissements, que la prévoyance du gouvernement se manifeste. De Greenwich on voit la Tamise couverte de vaisseaux. Le cœur du matelot invalide palpite à cet aspect qui lui rappelle sa vie aventureuse. Non loin de là, les enfants, émus de ces grands spectacles, brûlent de sillonner à leur tour cette mer dont ils ne voient pas les dangers, et dont l'immensité éveille leurs désirs et tourmente leurs pensées.

7 Sur des captifs tremblants, échappés au trépas
Leur triomphe cruel dirige le tonnerre.

Barrère, et non Robespierre, comme on le dit dans une note des premiers éditeurs de ce poëme, après avoir reproché au gouvernement britannique de nombreux actes de perfidie, fit décréter par la Convention l'ordre de fusiller tous les prisonniers anglais ou hanovriens. On sait que les généraux français refusèrent d'exécuter cet ordre. L'humanité n'existoit alors que dans nos camps. Ce décret, du 26 juin 1794, fut rapporté le 30 décembre de la même année.

8 O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence.

Tout le monde connoît les maux que nos prisonniers éprouvèrent en Angleterre; mais ce qu'on ne sait point assez, c'est que les émigrés français s'empressèrent de venir à leur secours. Des familles dépouillées par la révolution retranchèrent de leur nécessaire; de pauvres prêtres qui n'avoient que deux habits, en donnèrent un. Enfin les malheureux des deux partis se tendirent une main amie sur la terre étrangère.

9 Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux feroit naître un vautour.

Un des descendants du poëte Haller étoit alors fournisseur des armées françaises, où il avoit acquis une funeste célébrité par ses dilapidations.

10 Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormoient au bruit flatteur des paroles de paix.

Le Directoire berça long-temps le grand conseil de Berne de l'espoir d'une paix qu'il se proposoit de rompre au premier moment favorable. Enfin ce moment étant venu, nos troupes entrèrent en Suisse sous prétexte de rétablir la tranquillité troublée par l'insurrection des Vaudois contre le gouvernement de Berne: insurrection fomentée par la France. Le véritable motif de cette agression étoit le dessein de ravir le trésor de Berne, et de se venger de l'asile accordé aux émigrés et aux fructidorisés. La prise de Berne entraîna la soumission de toute la Suisse.

11 En vain le vieux Steiger, digne de jours plus beaux,
Évoquoit vos aïeux du fond de leurs tombeaux.

L'histoire conservera ce nom. Ce magnanime vieillard ne se laissa pas tromper aux artifices du Directoire; seul, il soutint le parti de la guerre, et son énergie entraîna quatre-vingt-seize de ses collègues dans les deux conseils. Ni les périls de tout genre qu'il avoit à courir, ni le poids de soixante-neuf ans, ni la supériorité de l'armée ennemie, n'ébranlèrent son courage. A la tête de sa petite troupe, il ne quitta point le feu pendant les cinq combats qui précédèrent la reddition de Berne.

12 Mais Rapinat paroît, et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.

Voici ce que Mallet-du-Pan a dit de ce commissaire du Directoire, dont le nom a survécu à toutes les célébrités du même genre.

« La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces de la tyrannie armée. Lecarlier, juge trop *humain*, cède le sceptre des déprédations aux commissaires Rouhière et Rapinat.

« Ce dernier, chef de l'expédition, chargé des instructions secrètes, choisi par Rewbel, et son allié, offre un nouvel enfer. Totila et Alaric furent miséricordieux à côté de ces déprédateurs modernes, élevés dans les lycées de Paris.

« Des cris s'élèvent, ce sont ceux de l'impuissance. Comment, avec quoi solder cette profusion de rapines?

« La fureur publique accuse le lâche silence de la législature helvétique; elle le rompit, s'émut, intercéda, remontra; mais Rapinat inflexible poursuit ses vols. Schawenbourg et ses soldats les protégent. De concert, ils font taire les plaintes et le désespoir; la Suisse écrasée passe sous un système de terreur; la prison, la confiscation, l'inquisition, l'échafaud, attendent les murmures et la première résistance.

« En un mot, une oppression si effrénée aliénoit jusqu'aux acobins les plus immoraux, et le Directoire se vit forcé de feindre de désavouer, et de rappeler Rapinat. »

(*Mercure Brit.*, *vol.* 1, *p.* 250 *et suiv.*)

13 Ah! qui pourroit tracer ces scènes de carnage?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge.

Ce tableau fut composé en Allemagne, au moment des plus grands malheurs de la Suisse, et sous l'impression même de ces événements. Des ordres de police le firent supprimer dans les éditions in-8° et in-18 de 1803.

14 .... A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue et le sang a parlé.

Cette scène touchante appartient au poëte et non à l'histoire. La guerre de la Vendée fut horrible et sans réconciliation : elle se réveille et nous menace encore aujourd'hui. Delille a imité cet épisode du quatrième chant de la Pharsale; et le huitième chant du même poëme lui a inspiré quelques-uns des vers qui suivent, et qui commencent ainsi :

Mais le remords redouble au milieu des ténèbres, etc.

CHANT III.

1 Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits,
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.

Fouquier-Tinville : jamais on ne vit un homme plus profondément artificieux, plus habile à supposer le crime et à controuver les faits. Son regard fixe faisoit baisser les yeux de ses victimes. Lorsqu'il s'apprêtoit à parler, il fronçoit le sourcil et plissoit le front. Sa voix étoit haute, rude et menaçante, elle passoit soudainement de l'aigu au grave, et du grave à l'aigu. En vain une épouse en pleurs le conjuroit à deux genoux d'entendre jusqu'à la fin la justification de son mari; sourd aux accents de la douleur, il prononçoit froidement la condamnation, et passoit aussitôt à une autre victime.

Cet homme à son tour trouva des juges, et fut condamné à mort. Ceux qui avoient échappé à sa fureur, le virent passer dans le tombereau fatal. Un témoin oculaire raconte que les vastes degrés du Palais de Justice étoient couverts d'une foule immense de spectateurs qui, au premier aspect de ce bourreau, jetèrent un cri d'indignation et d'effroi. Son front, immobile comme le marbre, défia tous les regards. On l'entendit même murmurer des paroles menaçantes. Mais au pied de l'échafaud, lorsqu'il fallut voir la mort en face, son audace l'abandonna, et il parut comprendre tout-à-coup l'énormité de ses forfaits. Le misérable trembla à son tour sous le glaive sanglant qui avoit fait tomber les têtes de tant de victimes innocentes.

2 Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides.

Les crimes de Carrier sont si effrayants qu'on est tenté de nier leur possibilité. Il disoit à qui vouloit l'entendre : Nous ferons un cimetière de la France! Nous voulons qu'elle soit réduite au quart de sa population. « N'épargnez pas les femmes, répétoit-il à ses agents, elles engendreroient trop si « on les laissoit vivre. Quant aux petits enfants, ce sont des « louveteaux qu'il faut étouffer. » Pour multiplier le nombre des victimes, il inventa plusieurs supplices, et entre autres les bateaux à soupapes. Voici, à ce sujet, la déposition d'un témoin dans son procès. « Lamberty m'assura qu'il avoit des « ordres de Carrier de noyer les brigands; il me prévint que « pendant la nuit, il exécuteroit une noyade, et m'engagea « à m'y trouver : je m'y rendis. J'ai assisté à deux ou trois « noyades. On attachoit les brigands, on les faisoit descendre dans une gabarre; on ouvroit les soupapes, ils étoient « engloutis. » Pendant ce temps les bourreaux chantoient des hymnes patriotiques, et achevoient à coups de sabre ceux qui tentoient de s'échapper. Dans un compte rendu d'une de ces opérations où l'on submergea quatre-vingts prêtres qui n'avoient été condamnés qu'à la déportation, Carrier écrivoit : Le décret de déportation fut exécuté *verticalement*. On sait que la quantité de cadavres engloutis dans la Loire fut si grande que les eaux en furent long-temps infectées. (Voyez les pièces du procès de Carrier, publiées en deux volumes in-8°. Paris, an III de la république.)

3 Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage.

Tout le monde connoît le mot féroce de Dumas, président du tribunal révolutionnaire, qui, interrogeant une femme plus que sexagénaire, et ne pouvant en obtenir de réponse à cause de sa surdité, dit au greffier : Écrivez qu'elle a conspiré *sourdement*. On se rappelle aussi la lâcheté de son confrère Coffinhal, qui, après avoir prononcé la sentence de mort d'un maître en fait d'armes, lui dit : *Pare cette botte-là, si tu peux*. Dans la note précédente, nous avons cité un trait semblable de Carrier.

4 O Loire! tu les vis, ces hymens qu'on abhorre,
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.

On attachoit nus un jeune homme et une jeune fille, et on les jetoit dans la Loire. Carrier appeloit ces exécutions



des mariages républicains. Ils furent nombreux. Un témoin déposoit ainsi dans le procès de Carrier; « Vers la fin de « brumaire, j'entre dans un café sur la place du Bouffay; un « batelier, nommé Pédreau, gros homme fort et trapu, me « demande une prise de tabac : Je l'ai bien gagnée, me dit-il, « je viens d'en expédier sept à huit cents. — Mais, lui dis-je, « comment vous y prenez-vous pour expédier tant de monde « en aussi peu de temps? — Rien de plus aisé, me dit-il; « lorsque je fais des *baignades*, je dépouille les hommes et « les femmes, je les attache deux à deux par les bras et par « les poignets; je les conduis sur mon bateau au milieu de la « Loire, deux hommes les poussent par derrière et les pré- « cipitent dans l'eau. — Mais ces gens pouvoient nager sur « le dos et se soustraire à la mort? — Oh! répond le bate- « lier, nous avons de grands bâtons avec lesquels nous les « assommons. C'est ce que nous appelons le *mariage civi-* « *que.* » (Voyez le recueil historique des crimes de Carrier, tome 1er, p. 146.)

5 Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève.

Après le siége de Toulon, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place, où les ordres étoient donnés de tirer sur eux à mitraille. Le représentant, qui assistoit à cette terrible exécution, se promena froidement sur ce champ de mort, et s'étant aperçu que quelques-unes des victimes avoient échappé à la mitraille, il s'écria tout haut : *Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la république leur pardonne.* Quelques-uns de ces malheureux se relevèrent en effet, et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller. L'artillerie qui fut l'instrument de ces atrocités étoit commandée par Buonaparte, alors chef de bataillon.

6 Lamballe a succombé, Lamballe dont le zèle
A sa reine en mourant est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel! on les montre à ses yeux.

Les assassins, venus pour l'égorger, firent de vains efforts pour l'obliger à répéter les outrages dont ils couvrirent le nom de la reine : Non, non, répondit-elle, jamais, jamais! Entraînée par ses bourreaux auprès d'un amas de cadavres, on la force à se mettre à genoux, et, après l'avoir frappée, on déchire son sein, on lui arrache le cœur. Par un raffinement de barbarie, ses longs cheveux blonds sont frisés et poudrés, ses joues sont rougies avec du fard et du sang; les assassins forment ensuite un horrible cortége, précédé de fifres et de tambours; portent sa tête au bout d'une pique à travers les rues de Paris, s'arrêtent devant le palais du duc d'Orléans, qui se montre à une croisée, ayant à côté de lui sa maîtresse, madame de Buffon, et portent enfin cet épouvantable trophée au Temple, sous les fenêtres de la reine qu'ils appellent à grands cris pour lui montrer les restes mutilés de son amie. N'ayant pu y réussir, deux des bourreaux pénètrent dans la prison, et s'adressant à la reine, ils lui dirent froidement : Nous voulions te montrer la tête de la Lamballe. A ces mots, la princesse tombe évanouie, et les bourreaux satisfaits se retirent.

7 La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée.

L'auteur trace ici le tableau des tristes événements des 5 et 6 octobre à Versailles. La reine, en effet, n'échappa que par hasard à la fureur des assassins. Deux gardes-du-corps, Varicourt et Deshuttes, en faction près de son appartement, furent égorgés, et leur résistance donna le temps à la reine de fuir, à demi-vêtue, dans les appartements du roi. Les assassins parvinrent jusqu'à son lit qu'ils percèrent de plusieurs coups de sabre et de baïonnette.

8 Dans le jardin des rois s'il respire un moment,
Il marche environné de surveillants barbares.

Après la catastrophe de Varennes, le roi est captif dans son propre palais; les gardes-du-corps sont licenciés; on lui donne une garde sous les ordres de Lafayette; et cette garde, introduite jusque dans la chambre de la reine, observe son sommeil et répond de la personne de ces deux illustres victimes.

9 Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.

Après avoir tout disposé pour la défense de son palais, au 10 août, Louis XVI chancèle et oublie bientôt la résolution où il étoit de se défendre. Rœderer le surprend dans ces dispositions, et l'invite, d'un ton impératif, à se réfugier au sein de l'assemblée nationale. Louis suit ce conseil, ou plutôt il obéit à cet ordre, et il va demander un asile à cette assemblée qui va le renverser du trône. Là, relégué dans la loge d'un journaliste, il est condamné, pendant trois jours, aux plus sanglants outrages; là enfin, il entend Vergniaud lire et l'assemblée adopter, sur-le-champ, le décret qui ordonne son emprisonnement et celui de toute sa famille.

10 De l'horrible Whitehall les sanglants attentats.

C'est contre les murs de ce vieux palais des rois d'Angleterre que fut dressé l'échafaud où périt Charles Ier. Aujourd'hui la fenêtre au niveau de laquelle l'échafaud étoit placé, a été murée, et une statue de Charles II montre du doigt la place où coula le sang de Charles Ier.

11 D'autres du jour fatal retraceront l'image :
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil, etc.

Les bourreaux ont tout prévu pour achever leur crime : on dispose de l'artillerie sur toutes les places et sur tous les abords du lieu de l'exécution. Il est défendu de se tenir en groupes dans les rues, sous peine de mort. On invite les citoyens à ne pas se montrer aux fenêtres pendant le passage du cortége. Sur la proposition de Robespierre, on désigne dans chaque section des hommes dévoués qui doivent se réunir autour de l'échafaud. Enfin la voiture s'avance environnée de soldats, on roule des canons en avant et en arrière, et cependant la multitude est muette, consternée, et le seul bruit qui se fasse entendre est celui des armes et des tambours.

12 Dans les mains du bourreau, de son crime effrayé.

Plusieurs récits touchants de la mort de Louis XVI ont été publiés. En voici un qui est peu connu, et que nous insérons ici comme une pièce digne de tenir sa place dans l'histoire. C'est une lettre du bourreau lui-même, qui se plaint de l'infidélité d'un journal, lequel journal avoit jeté quelques soupçons sur la fermeté de Louis XVI à ses derniers moments.

« CITOYEN,

« Un voyage d'un instant a été la cause que je n'ai pas eu « l'honneur de répondre à l'invitation que vous me faites dans « votre journal, au sujet de Louis Capet. (Le journaliste con- « tredit par Sanson l'avoit invité à tracer le récit exact de « l'exécution du roi.) Voici, suivant ma promesse, l'exacte vé- « rité de ce qui s'est passé. Descendant de la voiture pour « l'exécution, on lui a dit qu'il falloit ôter son habit; il fit

« quelques difficultés, en disant qu'on pouvoit l'exécuter « comme il étoit. Sur la représentation que la chose étoit im- « possible, il a lui-même aidé à ôter son habit. Il fit ensuite « la même difficulté lorsqu'il s'est agi de lui lier les mains, « qu'il donna lui-même lorsque la personne qui l'accompa- « gnoit lui eut dit que c'étoit un dernier sacrifice. Il s'informa « si les tambours battroient toujours; il lui fut répondu que « l'on n'en savoit rien, et c'étoit la vérité. Il monta l'échafaud « et voulut foncer sur le devant comme voulant parler; mais « on lui représenta que la chose étoit impossible encore; il se « laissa alors conduire à l'endroit où on l'attacha et où il s'est « écrié très-haut : Peuple, je meurs innocent! Ensuite se re- « tournant vers nous, il nous dit : Messieurs, je suis innocent « de tout ce dont on m'inculpe. Je souhaite que mon sang « puisse cimenter le bonheur des Français. Voilà, citoyen, « ses dernières et véritables paroles.

« L'espèce de petit débat qui se fit au pied de l'échafaud, « rouloit sur ce qu'il ne croyoit pas nécessaire qu'il ôtât son « habit et qu'on lui liât les mains. Il fit aussi la proposition de « se couper lui-même les cheveux.

« Et, pour rendre hommage à la vérité, il a soutenu tout « cela avec un sang-foid et une fermeté qui nous a tous éton- « nés, et je reste très-convaincu qu'il avoit puisé cette fermeté « dans les principes de la religion, dont personne plus que « lui ne paroissoit pénétré ni persuadé.

« Vous pouvez être assuré, citoyen, que voilà la vérité « dans son plus grand jour.

« Signé SANSON. »

Paris, ce 20 février 1793, l'an 1 de la république française.

Quel hommage et quel récit! Ne croiroit-on pas entendre le centenier chargé de garder Jésus, glorifier Dieu malgré lui au moment où Jésus expire, en disant: *Certe hic homo justus erat.* Les dernières lignes de la lettre de Sanson sont peut-être le plus grand triomphe que jamais la religion ait obtenu.

13 Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux et tremble pour son fils.

Il seroit inutile d'entrer ici dans aucun détail sur le procès de la reine. Sa prison, ses interrogatoires et son supplice, se trouvent rapportés fidèlement dans les mémoires de Cléry et de Weber, ainsi que dans un ouvrage intitulé : *Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de sa famille;* 1 volume in-8°, 1816

14 Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivois ici-bas que pour pleurer un frère,
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur.

Sept mois après le supplice de la reine, madame Élisabeth fut immolée sur le même échafaud. On affecta de la conduire au supplice sans aucune distinction, en l'associant sur le fatal tombereau à vingt-quatre autres victimes. Plusieurs femmes de la cour étoient de ce nombre. L'une d'elles, quoique enceinte, a refusé de se soustraire à la mort par sa déclaration. Madame Élisabeth fait avertir les juges, et la sauve. Exécutée la dernière, elle porte sur l'échafaud, couvert de sang et de cadavres, cette angélique sérénité qui ne l'a pas abandonnée un seul instant, ni pendant sa vie, ni à l'heure de sa mort.

15 O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous?

Mesdames de France, Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV, et tantes de Louis XVI, se rendirent à Rome en 1791, et passèrent plusieurs années dans cette ville, sous la protection de Pie VI. La conquête de l'Italie par les Français vint les arracher à cet asile. Elles passèrent successivement à Naples, à Caserte et à Trieste, fuyant devant nos armées, et ne trouvant nulle part le repos. Madame Victoire mourut à Trieste, le 8 juin 1799, et madame Adélaïde le 18 février 1800. Leurs dépouilles mortelles furent apportées en France et déposées à Saint-Denis, au mois de janvier 1817. (Voyez les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par ordre de Pie VI.* Rome, 1794.)

16 Leurs horribles conseils et leur doctrine infame,
En attendant son corps, empoisonnent son ame.

Les détails de la captivité de Louis XVII, et de son horrible geôlier Simon, se trouvent partout. Mais une anecdote moins connue, c'est que le jeune prince, dans les derniers temps de sa vie, se condamna à un silence complet. Les commissaires chargés de la surveillance du Temple, interrogés par le comité de sûreté générale, sur la date de cet événement, répondirent : que le refus de répondre à toutes les questions datoit du jour où Hébert et Simon lui avoient arraché une déposition contre sa mère. Ils ne doutoient pas que cette horrible scène ne fût la seule cause d'une résolution si extraordinaire dans un enfant de cet âge. Voyez le récit touchant de Harmand de la Meuse, dans ses Anecdotes et événements remarquables de la révolution, page 172, un volume in-8°, Paris, 1820.

17 On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.

L'infortuné Loiserolles reçoit à la Conciergerie un acte d'accusation, c'étoit celui de son fils. Il garde le silence, obéit à la voix du guichetier qui lui signifie l'ordre de descendre au greffe. L'erreur ne fut point reconnue, parce qu'il fit tout pour la rendre complète. Il trembloit que son fils, qui ignoroit ce dévouement, ne vînt réclamer sa place. Ce vieillard vénérable attaché à la planche, s'écria : J'ai réussi! et il reçut le coup de la mort. Cette généreuse victime fut une des dernières. Un jour de plus et elle étoit sauvée: Robespierre et ses complices tombèrent le lendemain.

18 On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux.

Cazotte, âgé de soixante-treize ans, condamné à mourir sous le fer des septembriseurs, a déja passé le guichet de l'Abbaye, lorsque sa fille accourt, l'embrasse, le couvre de son corps, demande pour toute grace de mourir la première. A cette vue, la populace qui n'est là que pour regarder, s'émeut : Grace! grace! crie-t-on de toutes parts; les assassins étonnés laissent échapper leur victime, et la fille et le père sont emportés en triomphe dans les flots de la multitude. Malheureusement ce triomphe ne fut pas de longue durée, et Cazotte périt dix jours après sur l'échafaud. Le trait de mademoiselle de Sombreuil n'est ni moins touchant, ni moins digne d'admiration. On sait à quel prix il lui fallut acheter l'horrible clémence des bourreaux. Ils lui présentèrent un verre de sang!... Elle emporta son père entre ses bras. Mademoiselle de Sombreuil est morte en 1823.

19 O toi, du genre humain la moitié la plus chère,
Une seule dément ton noble caractère.

Dans ce dernier vers, l'auteur désigne madame Dubarry, la seule femme qui se soit montrée foible en présence de l'échafaud.

20 Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche.

« La princesse de Tarente se sauva à force d'héroïsme.

« Traduite devant les juges-bourreaux du 2 septembre, après « avoir attendu son tour pendant quarante heures, sans fermer « l'œil, au milieu des cris des victimes qu'on immoloit, et des « angoisses de celles qui alloient être massacrées, elle re- « trouva toute son énergie, lorsqu'elle vit que les interroga- « toires qu'on lui faisoit subir tendoient à obtenir d'elle des « déclarations qui inculpassent la reine. Elle réfuta si victo- « rieusement toutes les calomnies sur lesquelles elle étoit in- « terrogée, que l'opinion de tout l'auditoire, hautement pro- « noncée, força ses juges à la déclarer innocente. »

(Bertrand-Molleville.)

21 O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs!

Quatorze jeunes filles de Verdun sont amenées à Paris et conduites au supplice, pour avoir paru à un bal donné par les Prussiens. Le peuple les voit, les plaint, entend ces voix virginales chanter des cantiques pieux, jusque sous le fer de la guillotine, et personne ne crie grace! personne ne s'élance pour les délivrer! La boucherie humaine est ouverte, et le peuple, abruti par le spectacle du sang, n'éprouve plus ni émotion, ni pitié! Voilà le sort de la France pendant près de deux ans, sous ses tribuns populaires.

22 Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli,
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili.

Après la terreur, le peuple fut saisi de la frénésie des bals, des fêtes, des parures; et le monument le plus curieux de cette époque est, sans aucun doute, le journal des modes. Delille, dans ces vers, fait allusion à ce goût effréné du plaisir, et peut-être aussi à ces bals, devenus célèbres sous le nom de *Bal à la victime*. On sait que pour y être admis, il falloit présenter un certificat attestant qu'on avoit perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère, une sœur, sous le fer de la guillotine. La mort des collatéraux ne donnoit pas le droit d'assister à ces fêtes. On dansoit en souvenir des morts, comme autrefois on prioit pour eux!

CHANT IV.

1 En cornets, à son tour, Despréaux est roulé.

Le poëte rappelle ici, d'une manière fort piquante, le trait satirique de Boileau :

.... Et j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
Satire III.

2 Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois?

C'est le dieu protecteur des bornes que l'on met dans les champs, et le vengeur des usurpations. Numa inventa cette divinité comme un frein plus capable que la loi d'arrêter la cupidité. Après avoir fait au peuple la distribution des terres, il bâtit un petit temple sur la roche tarpéienne, et le consacra au dieu Terme. Ainsi, chez les anciens, les limites des champs étoient sacrées : ceux qui avoient l'audace de les changer étoient dévoués aux Furies, et il étoit permis de les tuer comme des sacriléges.

3 Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé.

Delille ajouta ces vers à son poëme, en 1802, au moment même de sa publication. Buonaparte venoit d'amnistier les émigrés, et de réduire à une liste *permanente* de mille noms, le nombre des proscrits qui s'élevoit alors à cent cinquante mille, et remplissoit neuf volumes. Les biens non vendus furent restitués à leurs anciens propriétaires; mais il y eut une exception pour les bois et les forêts de 400 arpents, les immeubles affectés aux services publics, etc., etc. C'est ce qui éteint toute reconnoissance dans le cœur du poëte, et lui arrache ce vers plein d'amertume :

La justice imparfaite est encor l'injustice!

4 Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois.

Ces vers sont une accusation directe contre Buonaparte, alors tout-puissant, et qui venoit d'obtenir de la Prusse l'arrestation d'Imbert Colomès, dont il se fit remettre les papiers. Ce vieillard, alors âgé de soixante-seize ans, fut détenu au secret, gardé par quatre soldats, et resta long-temps sous le poids de cette arrestation. Ses papiers, imprimés et publiés par le gouvernement, forment un gros volume qui porte le titre de *Papiers saisis à Bareuth*, Paris, 1801, in-8°.

5 Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie!

C'est la quatrième imitation de Virgile, dont le poëte ait enrichi cette partie de son ouvrage; et l'on doit dire que jamais il n'a été plus heureux que dans ces emprunts faits à son maître. Voyez, dans le troisième livre de l'Énéide, l'intéressant épisode du grec Achéménide, et celui du jeune Polydore. Ce dernier a certainement inspiré à notre poëte les vers les plus touchants et les plus énergiques de son poëme.

6 Pontife des Liégeois, accepte mon hommage;
Le plus près du volcan, tu défias l'orage.

Le prince évêque de Liége se montra, dès le commencement de l'émigration, l'un des plus empressés à secourir les malheureux Français obligés de quitter leur patrie; mais ses généreux secours ne leur furent pas long-temps utiles; le prélat vit bientôt ses états envahis, et il fut lui-même obligé de fuir devant les ennemis de la religion et de la monarchie.

7 Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin, etc

L'université d'Oxford fit faire à ses frais une édition de la Bible, qu'elle distribua à tous les ecclésiastiques français que l'émigration avoit conduits en Angleterre.

8 Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse;
Beau lieu, qui nourrissois ma poétique ivresse!

Petit village sur le lac de Bienne, à deux lieues de l'île de Saint-Pierre, et dans une position charmante. Delille y passa quelques mois en 1796, époque à laquelle il travailloit à la traduction de l'Énéide.

9 Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse.

Tout le monde connoît les belles pages de Rousseau sur l'île de Saint-Pierre, et le récit qu'il a fait de ses promenades dans cette partie de la Suisse alors presque inconnue, et aujourd'hui visitée par tous les voyageurs. Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, et l'on y voit encore la chambre du philosophe, et la trappe par où il s'échappoit lorsque des visites importunes venoient troubler sa solitude.

10 Les héros de Condé te demandent des chants.

On sait que les souverains étrangers s'opposèrent toujours à ce que le chef de la maison de Bourbon, qu'ils reconnoissoient comme roi (Louis XVIII), se mît à la tête des émigrés français. Ce commandement fut laissé au prince de Condé,

dont la petite armée toujours placée aux avant-gardes dans les attaques, et aux arrière-gardes dans les retraites, fit des prodiges de valeur et fut continuellement sacrifiée. Les mémoires du temps entrent dans de grands détails sur cette exécrable politique de l'Autriche et de l'Angleterre, dont l'unique but étoit de détruire la France et non de rendre un trône aux Bourbons.

11 Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes.

Ce fut en 1796 que Louis XVIII, chassé de Vérone par les armées françaises, rejoignit le corps du prince de Condé à Radstadt. Il y arriva le 28 avril, et le 18 mai il fut contraint de le quitter par le gouvernement autrichien, dont nous avons rappelé la politique dans la note précédente. C'est en passant à Dillingen en Souabe que ce prince fut blessé d'un coup de feu parti d'une main inconnue, mais qu'on suppose dirigée par le Directoire.

12 Tel ne fut point ton cœur, toi, courageux ami.

M. Marin avoit servi dans l'armée de Condé; et ses talents en musique, que le poète a vantés avec tant de chaleur, avoient charme plus d'une fois ses compagnons d'armes.

13 De son vêtement d'or un Caumont l'embellit.

Plusieurs émigrés, plutôt que de recevoir des secours d'un gouvernement étranger, se firent une ressource de leurs talents. Quelques-uns embrassèrent des professions mécaniques; de ce nombre fut M. de Caumont, maréchal-de-camp, dont les belles reliures obtinrent de la célébrité. D'autres se firent imprimeurs et multiplièrent à Londres les chefs-d'œuvre de notre littérature. Nous avons sous les yeux plusieurs réimpressions de Paul et Virginie et de la Chaumière, faites par des émigrés francais qui relevèrent ainsi leur petite fortune.

14 Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

Cet épisode n'est point une fiction du poëte; une multitude d'émigrés français fondèrent des établissements semblables dans diverses parties de l'Amérique. On sait que Delille ayant lu ces vers dans une nombreuse société, apprit avec étonnement que M. et Mme de Latour-du-Pin étoient les héros de cette histoire dont il se croyoit l'inventeur. Seulement le lieu de la scène étoit changé, et ce que l'auteur place sur les bords de l'Amazone se réalisoit sur les bords de la Delaware.

15 Souris a mes accents, ô prince généreux!

Ce morceau est l'expression touchante d'une reconnoissance qui dura autant que la vie du poëte. Le comte d'Artois, aujourd'hui Charles X, s'étoit déclaré le Mécène du traducteur des Géorgiques, et l'abbaye de Saint-Séverin en Poitou fut le premier bienfait de ce prince.

16 C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaines,
Toi, qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne heritier de l'empire des Czars!

Le mariage de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême et de Madame, fille de Louis XVI, s'est fait, en 1798, à Mittau, en Courlande, sous les auspices de Paul Ier. Peu de temps après, Alexandre lui succéda, et c'est à cet empereur que sont adressés les vers de Delille, devenus si prophétiques. Un magnifique exemplaire, imprimé à Paris dès longtemps, relié aux armes de Russie, et dans lequel ce passage n'avoit pas été supprimé, malgré la surveillance de la police de Buonaparte, fut mis sous les yeux de l'empereur de Russie, deux heures après son entrée à Paris, le 31 mars 1814, au moment où il venoit placer la couronne sur le front de Louis XVIII.

FIN DES NOTES.

L'IMAGINATION,

POËME

EN HUIT CHANTS

ÉPITRE

A MADAME DELILLE.

O toi, de tous les biens le plus cher à mon cœur,
Qui m'adoucis les maux, m'embellis le bonheur,
Dont la raison aimable et la sage folie,
Quand du crime légal les sanglants attentats
Jetoient autour de nous les ombres du trépas,
M'ont tant de fois, dans ma mélancolie,
Consolé de la mort et presque de la vie!
Reçois l'hommage de ces vers,
Douce distraction de mes chagrins amers.
A qui de mon plus cher ouvrage
Plus justement pouvois-je offrir l'hommage ?
Le sujet t'avoit plu, ma muse l'embrassa;
Et cet ouvrage commença
(Que cette époque m'intéresse!)
Le jour même où pour toi commença ma tendresse:
Ce jour, un seul regard suffit pour m'enflammer;
Car te montrer c'est plaire, et te voir c'est t'aimer.
Oh! par combien de douces sympathies
Nos ames étoient assorties!
Pour le malheur même pitié,
Même chaleur dans l'amitié,
Pareil dédain pour la richesse,
Pareille horreur pour la bassesse;
Mêmes soins du présent, même oubli du passé,
Dont bientôt de notre mémoire
Tout, hormis tant d'amour, peut-être un peu de gloire,
Va pour jamais être effacé.
Dans les revers même constance,
Sur-tout la même insouciance
De l'impénétrable avenir:
Que dis-je! avec la Mort et sa lugubre escorte
De loin je crois le voir venir:
Déja l'essaim des maux vient frapper à ma porte;
Le Temps, dont je ressens l'affront,
Déja sur moi portant ses mains arides,
De ses ineffaçables rides
Laboure mon visage et sillonne mon front.
Qu'importe, si je puis, dans mon heureuse ivresse,
Reprendre quelquefois et ma lyre et mes chants!
Mais je n'ai plus ces sons touchants
Qu'embellissoit encor ta voix enchanteresse!

Jadis mes vers présomptueux
Chantoient de l'univers les nombreux phénomènes,
Les frais vallons, les monts majestueux;
Des bataillons armés le choc tumultueux,
Des volcans embrasés les fureurs souterraines,
Et le volcan bien plus impétueux
De nos discordes inhumaines.
Quelquefois, déployant de plus riantes scènes,
Je prêtois aux jardins de plus riches couleurs,
Je guidois un ruisseau, je plantois un bocage,
Et des austères lois de leur vieil esclavage
J'affranchissois les bois, j'émancipois les fleurs;
D'autres fois, dans la paix des domaines champêtres,
Poëte du hameau, j'enseignois à leurs maîtres
L'art d'y nourrir l'antique honneur,
De vivre heureux où vivoient leurs ancêtres
Et de répandre autour d'eux leur bonheur.

Mais aujourd'hui des arts, de la nature,
Vainement j'oserois essayer la peinture:
Sur mes yeux se répand un nuage confus;
Et comment peindre encor ce que je ne vois plus!
Le dieu brillant du jour et de la lyre,
Qui rarement daigne encor me sourire,
N'est plus pour moi, dans ce triste univers,
Le dieu de la lumière, hélas! ni des beaux vers.
Les muses, à mes vœux autrefois si dociles,
Quand jeune encor je vivois sous leur loi,
Se montrent déja difficiles,
Même quand je chante pour toi;
Déja de mon aride veine
Les nombres cadencés ne coulent qu'avec peine.

Écoute donc, avant de me fermer les yeux

Ma dernière prière et mes derniers adieux:
Je te l'ai dit, au bout de cette courte vie,
Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
C'est de dormir au bord d'un clair ruisseau,
A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau;
Que ce lieu ne soit pas une profane enceinte;
Que la religion y répande l'eau sainte,
Et que de notre foi le signe glorieux,
Où s'immola pour nous le Rédempteur du monde,
M'assure, en sommeillant dans cette nuit profonde,
De mon réveil victorieux.

Là, quand le ciel voudra que je succombe,
Dans le repos des champs place mon humble tombe.
Tu n'y pourras graver ces titres solennels
Qui survivent aux morts, et qu'au sein des ténèbres
Emporte dans l'horreur de ses caveaux funèbres
L'incorrigible orgueil des fragiles mortels:
Au lieu de ces honneurs suprêmes,
Du néant vaniteux emphatiques emblèmes,
Place sur mon tombeau quelqu'un de ces écrits
Que ton goût apprécie et que ton cœur inspire,
Que tu venges par un souris
Des insultes de la satire.

Quand le céleste Raphaël,
Aux pieds de l'Éternel, pour chanter ses louanges,
Alla se réunir à ses frères les anges,
Et retrouver ses modèles au ciel,
Sur la tombe précoce où périt son jeune âge,
Il ne reçut point en hommage
Ces nobles attributs, ces brillants écussons
Qui d'une race illustre accompagnent les noms;
Mais ce tableau fameux, son plus sublime ouvrage,
Du Christ transfiguré majestueuse image,
Par la force et l'audace aux Romains enlevé,
Et de ses derniers jours chéf-d'œuvre inachevé.
Quel ornement pompeux, quelle riche hécatombe,
Eût égalé des tributs si flatteurs?
Un si touchant trophée attendrit tous les cœurs,
Et la Gloire, en pleurant, lui vint ouvrir la tombe.

Je suis bien loin d'avoir les mêmes droits;
Mais lorsque de la mort j'aurai subi les lois,
Pour rendre hommage à ma cendre muette,
Sur mon cercueil arrosé de tes pleurs,
Rends à mes vers l'honneur qu'on fit à sa palette;
Un vieil accord unit le peintre et le poëte:
Les beaux-arts sont amis, et les muses sont sœurs.
Dans ma retraite ténébreuse,
Si tu m'aimas, viens aussi quelquefois
A ma tombe silencieuse
Faire ouïr cette douce voix
Dont la grace mélodieuse
Et la justesse harmonieuse
Rendront jaloux les Amphions des bois.
Ne crains pas d'y chanter les airs mélancoliques
De ces Arions italiques
Qui des sons modulés t'enseignèrent les lois;
J'aimai toujours leurs accords pathétiques.
Peut-être à tes sons gémissants
Ma muse encor rendra quelques tristes accents;
Car, tu le sais, cette aimable déesse
Qui s'empara de moi quand je reçus le jour,
La Poésie, à la vive alégresse
Préfere, pour former sa cour,
Et la Mélancolie, et la douce Tristesse,
Filles rêveuses de l'Amour.
O de mon sort souveraine maîtresse!
Je leur vouai mon cœur en te donnant ma foi:
Et tout ce que les dieux ont d'une main féconde
Versé de biens et de plaisirs au monde
N'égale pas l'espoir d'être pleuré par toi.

Que des muses audacieuses
Dans leurs rimes ambitieuses
Rêvent leur immortalité:
Moi, je n'aspire plus qu'à la tranquillité
De la rustique sépulture
Où doit bientôt à la nature
Se rendre ma fragilité.
Toi, viens me voir dans mon asile sombre!
Là, parmi les rameaux balancés mollement,
La douce illusion te montrera mon ombre
Assise sur mon monument;
Là, quelquefois plaintive et désolée,
Pour me charmer encor dans mon triste séjour,
Tu viendras visiter, au déclin d'un beau jour,
Mon poétique mausolée;
Là tu me donneras, en passant, un soupir
Plus doux pour moi qu'un souffle du zéphyr;
Par toi ces lieux me seront l'Élysée:
Le ciel y versera sa plus douce rosée;
L'ombre y sera plus fraîche, et les gazons plus verts,
Les vents plus mollement caresseront les airs;
Et, si jamais tu te reposes
Dans ce séjour de paix, de tendresse et de deuil,
Des pleurs versés sur mon cercueil
Chaque goutte, en tombant, fera naître des roses.

PRÉFACE.

Ce poëme a été commencé dans l'année 1785, et fini en 1794. L'intervalle de ces deux dates a été marqué par de grands événements, dont on y retrouvera quelques traces. Cette observation m'a paru nécessaire, car il est juste que chaque époque soit chargée de sa propre responsabilité.

Deux inconvénients sont attachés aux ouvrages long-temps annoncés : le public se venge de ces retards par un jugement trop rigoureux ; les lectures qu'en a faites l'auteur, soit dans le monde, soit dans les sociétés littéraires, les fragments qui en sont connus, lui donnent, au moment de sa publication, un air de vieillesse qui le décolore.

De plus, cette longue attente donne à la malveillance le temps de s'armer contre le succès ; et déja, au défaut de l'ouvrage qu'on ne connoissoit pas, on en a attaqué le titre ; on a prétendu que l'Imagination étoit un sujet trop vague et trop étendu ; on a oublié que Lucrèce a fait un poëme sur la nature des choses, *de rerum natura*, c'est-à-dire sur le monde entier et sur tout ce qu'il renferme ; sujet assurément beaucoup plus vague, beaucoup plus étendu, et dont l'Imagination ne seroit qu'une foible partie, ce qui n'empêche pas que ce poëme ne soit un des plus magnifiques et un des plus précieux monuments de l'antiquité. La grande étendue d'un sujet est plutôt un avantage qu'un inconvénient; l'important est d'en diviser les masses en parties bien distinctes et bien circonscrites.

C'est ce que je me suis proposé de faire, comme on le verra dans le plan que je trace ici de l'ensemble du poëme, et des différentes parties qui le composent.

CHANT PREMIER.

L'homme sous le rapport intellectuel.

Les sens sont frappés par les divers objets qui se présentent à eux ; ces impressions se gravent dans la mémoire : phénomène inexplicable de cette faculté ; c'est dans son vaste dépôt que l'imagination les choisit, les colore, les modifie, les assortit à son gré ; les songes, ouvrage de l'imagination encore agissante dans le repos de la nuit, l'action de l'imagination dans la création et l'emploi des figures, ses voyages du monde moral au monde physique, du monde physique au monde moral, et l'art avec lequel elle les embellit l'un par l'autre; de là les comparaisons ; les différentes idées éveillées les unes par les autres ; ce qui, dans les divers caractères des objets, frappe le plus vivement l'imagination ; les effets que produisent sur elle les contrastes, les oppositions et les rapports plus ou moins immédiats; comment elle arrive d'une idée à celle qui en paroît le plus éloignée ; des idées innées, de leur influence sur le reste de la vie; quel degré de bonheur peut procurer à l'homme la culture de son intelligence et de son imagination. Épisode historique à ce sujet.

CHANT DEUXIÈME.

L'homme sensible.

Influence de l'imagination sur le bonheur ; les plaisirs de l'illusion suppléant aux plaisirs réels; l'imagination, dédaignant le présent, se rejette vers le passé par le souvenir, et vers l'avenir par la prévoyance. Le souvenir, source d'un grand nombre d'affections, de vices et de vertus, produit les regrets, les remords, l'amitié, la reconnoissance et la haine : épisode relatif à cette passion. L'avenir frappe encore plus vivement l'imagination; elle y est entraînée d'un côté par la crainte, de l'autre par l'espérance ; son influence non seulement morale, mais physique ; quelques effets heureux des illusions du *mesmérisme;* effets nuisibles ou salutaires de la crainte ; avidité avec laquelle elle cherche les pronostics de l'avenir; ce que l'imagination ajoute à l'avarice, à l'ambition et à l'amour : épisode relatif à cette passion.

CHANT TROISIÈME.

Impression des objets extérieurs:

Les couleurs, les formes, les mouvements, la grace qui résulte de leur élégance et de leur harmonie; pouvoir et charme de la pudeur ; pouvoir de la nouveauté, ses attraits et ses dangers; puissance de la mode; impression qu'on reçoit à la vue de ce qui commence et de ce qui finit; de l'enfance et de la vieillesse ; ce que le besoin d'être ému donne d'attraits même aux spectacles les plus terribles, les batailles, les volcans. Quels objets font naître et entretiennent la mélancolie, la tristesse, l'épouvante et l'horreur; nuances qui séparent et distinguent ces diverses affections; les objets riants, leur définition ; peinture de quelques objets de ce genre; effets de la grandeur sur l'imagination ; la grandeur dans les

ouvrages de la nature, les forêts, la mer et les montagnes; grandeur du spectacle du ciel; l'homme, chef-d'œuvre de la création, et affectant plus vivement l'imagination que tous les autres objets, par l'impression de ses sentiments; éloquence du discours, du geste et sur-tout du regard: un coup d'œil de Marius désarmant son assassin.

CHANT QUATRIÈME.

Impression des lieux.

Au premier aspect, le sujet de ce chant peut paroître tenir de trop près à celui qui le précède; mais en y réfléchissant, l'impression des lieux ne peut pas plus se confondre avec les objets dont nous sommes frappés que le site d'un volcan avec le volcan lui-même, le lieu de la scène avec l'action qu'on y représente, un champ de bataille avec le combat dont il est le théâtre.

Effets réciproques de l'imagination sur les lieux, et des lieux sur l'imagination; influence des lieux sauvages et riants, agissant sur nous avec une variété qui dépend des dispositions de notre ame. A la puissance physique des lieux se joint la puissance morale, qui prend sa source dans nos souvenirs agréables ou tristes: nous aimons les lieux où nous reçûmes la naissance ou l'éducation, où nous avons été heureux, où nous fûmes amants ou aimés, ceux même où nous fûmes malheureux, ceux où reposent les objets de nos affections et de nos regrets. Antiquité des lieux et souvenirs qui y sont attachés: ces lieux font une impression d'autant plus vive, qu'ils rappellent des événements plus célèbres; l'imagination se plaît à en parcourir les ruines, à les rebâtir; recompose Rome et Athènes. Épisode sur le voyage en Grèce, par M. de Choiseul; charmes qu'éprouvent les écrivains dans les lieux qui les ont inspirés. Impression des lieux ténébreux, des lieux solitaires, et de la solitude et des ténèbres réunies à un grand danger: exemple de ces impressions, tiré d'un fait arrivé dans les catacombes de Rome.

CHANT CINQUIÈME.

Les arts.

Hymne à la beauté, considérée comme le modèle des arts; le beau idéal dans la sculpture et la peinture; soin que les artistes grecs avoient de ne saisir dans la nature que ce qu'il y avoit de plus parfait, et de composer un tout de plusieurs traits épars, choisis par le goût et reproduits par le génie; ces artistes se sont même souvent élancés au-delà de la nature pour y trouver une perfection dont elle ne leur offroit point de modèle; l'Apollon du Belvédère, la Transfiguration de Raphaël; la musique, la danse, l'architecture; description de la rotonde de Saint-Pierre de Rome; la poésie, ses charmes et ses consolations; ses différents genres: la comédie, la tragédie, Molière et Racine; l'apologue, La Fontaine; l'épopée, Homère, Virgile, le Dante, Milton, l'Arioste, le Tasse, Ovide, Voltaire. L'éloquence; force qu'elle donne aux vérités utiles; les hautes sciences, sous le rapport de l'imagination; la géométrie; ce que doivent à l'imagination les arts mécaniques l'horlogerie, l'imprimerie, la navigation.

CHANT SIXIÈME.

Le bonheur et la morale.

Influence de l'imagination sur le bonheur dans les différents âges; par quels principes on doit diriger l'imagination; sources du bonheur, l'indépendance, le travail qui doit toujours avoir un but et une espérance; la vertu, sous le rapport de l'imagination; elle voit le passé embelli par ce qu'elle a fait, et l'avenir par ce qu'elle espère. Le bonheur sous le rapport de la société; inconvénients de l'excès de confiance et de défiance; portrait de J.-J. Rousseau. L'imagination, qui exagère les avantages de la vie, en exagère aussi les peines; comment on peut armer l'imagination contre la crainte de la mort, de la pauvreté, de l'obscurité; ressources que la nature elle-même nous fournit pour apprendre à ne pas les craindre; secours que peut y ajouter la lecture des moralistes; Horace, Rousseau, Fontenelle, Voltaire, Montaigne; nécessité de se décider dans le choix de ses lectures, par son âge et ses besoins; nécessité de réprimer l'activité de l'imagination dans les circonstances malheureuses; l'ingratitude; perte de sa fortune, de ses amis; l'exil et sur-tout la captivité; nécessité de s'occuper dans ces différentes situations, et d'opposer les distractions aux chagrins: exemple de Pélisson.

CHANT SEPTIÈME.

La politique.

Insuffisance des lois et des peines pour gouverner un peuple; moyens que l'imagination a inventés pour y suppléer, et pour lui inspirer l'amour de la patrie et de l'obéissance; puissance de l'étiquette; avantages qu'en ont recueillis les gouvernements, et les malheurs auxquels ils se sont livrés en s'en écartant. Cérémonies et fêtes publiques; le culte des morts chez les peuples policés et les peuples sauvages; avantages qu'en retire la société; combien il sert à lier ensemble par les souvenirs et les regrets les générations successives, et combien il ajoute de pouvoir aux dernières volontés des morts, rendues plus sa-

crées par les honneurs qu'on leur rend; la fête des morts; la résurrection; récompenses des justes; hommage rendu à M. Turgot. Fêtes champêtres imaginées pour délasser le peuple de ses travaux et pour l'y attacher; description de quelques-unes de ces fêtes dans différents pays; fêtes triomphales; description des triomphes romains; jugement solennel des rois d'Égypte; fêtes nationales de la Grèce; genre de spectacles que peuvent avoir les peuples vivant sous un ciel moins favorable à ces solennités. Puissance des monuments, leur origine, leurs progrès, les tombeaux; mausolée du maréchal de Saxe; soins politiques des anciens de présenter en spectacle les monuments des hommes illustres, comme des objets d'émulation et des leçons de vertus; profanation des tombeaux de Saint-Denis; danger de prodiguer les honneurs et de les décerner sans choix; médailles échappant par leur petitesse aux injures du temps. Du costume des différents états; malheurs qu'ont produits l'abandon et le mépris des costumes; puissance des signes, la *rose blanche*, la *rose rouge*, les factions *verte* et *bleue*, le ruban *tricolore*.

CHANT HUITIÈME.

Les cultes.

Contemplation de l'Être suprême, première source de toute perfection; distance que notre foiblesse met entre nous et la divinité; besoin d'un culte qui nous en rapproche, et nous rende plus présente l'idée d'un Dieu vengeur et rémunérateur. Sources diverses des différents cultes créés par la reconnoissance, la crainte, l'espoir, l'intérêt et l'orgueil; les bienfaiteurs de leur patrie, premier objet du culte dans l'antiquité; les vices et même les crimes partagèrent quelquefois avec la vertu les honneurs d'un culte public; apothéose des empereurs romains; la crainte, source plus commune encore que la reconnoissance d'un grand nombre de croyances religieuses; forme hideuse qu'elle prête aux dieux créés par elle; vœu du poëte en faveur des Africains élevés dans ces cultes bizarres et funestes; divinités indiennes formées sur le modèle des dieux insouciants d'Épicure. Les dieux créés par l'intérêt; fête des Maldives consacrée aux Vents par un peuple navigateur. Influence de l'orgueil sur quelques cérémonies religieuses; le singe adoré dans quelques pays, à cause de sa ressemblance avec l'homme; des Indiens offrant à leurs dieux des copeaux, parce que leur chevelure est naturellement bouclée. Le besoin des nouveautés donne naissance à un grand nombre de cultes; les inventeurs des arts divinisés. Penchant invincible de l'homme pour la superstition; honneurs divins rendus aux animaux les plus vils, et même aux êtres inanimés; superstition plus ridicule encore du culte rendu au grand Lama; les peuples qui à leur gré se font des dieux de fantaisie; le desir de connoître l'avenir créant les auspices et les augures, et tous les genres de prédictions; les Romains gouvernés par le cri ou le vol d'un oiseau; superstitions des oracles tributaires de l'orgueil et de l'ambition. Véritable origine de l'union entre l'autorité civile et l'autorité religieuse; heureux effets de cette union; les différentes divinités des anciens transportées, par la tradition, du lieu de leur origine en d'autres pays; connoissance d'un seul Dieu transmise par Moïse aux Hébreux; impression profonde et constamment conservée par ce peuple de ses premières idées; la pompe de ses cérémonies; la religion préside à ses actions en apparence les plus indifférentes. Les dieux de l'Égypte transportés dans la Grèce, mais avec des formes plus aimables et plus douces; les Romains qui les adoptèrent, par l'effet de leur caractère plus sérieux et plus grave, leur donnèrent des formes plus majestueuses et plus sévères; moyen politique que trouvèrent les Romains dans le culte public; leurs fêtes triomphales et champêtres, entretenant l'amour de la gloire et de l'agriculture; Jupiter-Stator; Palès; le dieu Terme, protecteur des propriétés; les dieux domestiques fêtés à Rome et dans la Chine; traitements capricieux auxquels ils étoient soumis à Rome, et dont on trouve encore des traces en Italie. Influence des fondateurs sur les religions; Zoroastre, Numa, Mahomet, Confucius; influence des mœurs et des climats; soleil adoré dans presque toutes les parties du monde; invocation du poëte à cet astre, source de tant de bienfaits. La religion révélée; son incomparable supériorité; si l'imagination ne l'a pas créée, elle a augmenté la pompe de ses solennités, a embelli ses triomphes et l'a soutenue dans ses persécutions; tableaux des martyrs et des premiers chrétiens rassemblés dans les catacombes; cruauté du fanatisme; les Grecs plus modérés; tous les peuples de la Grèce réunis à Délos pour la fête d'Apollon; sacrifices humains dans les Gaules et le Mexique. Toutes les religions mettent l'espoir du pardon à côté de la crainte des châtiments; avantage de la religion chrétienne sous ce rapport; épisode à ce sujet.

Cette exposition générale du plan de l'ouvrage me dispense de parler du pouvoir que l'imagination exerce sur nos plaisirs, sur nos peines, et sur les ouvrages du génie, dans les différentes carrières qui lui sont ouvertes. Je m'en tiendrai à celui qu'il exerce sur les arts d'imagination. Il suffira d'en citer deux exemples tirés, l'un du plus grand des peintres, et l'autre du plus grand des poëtes. Dans les arts d'imagination, il ne

suffit pas de choisir un sujet heureux et une idée féconde, il faut entourer l'idée principale de toutes celles qui l'avoisinent.

Raphaël veut peindre le fils de Dieu, dont la divinité triomphante de sa mortalité passagère remonte vers le ciel : la divinité dans tout l'éclat de sa gloire ne peut seule remplir toute l'idée de ce grand peintre ; mais s'il me montre, sur la terre et sur le premier plan, un démoniaque entouré de quelques apôtres occupés de sa délivrance ; sur le second plan, au sommet d'une montagne, d'autres disciples de Dieu, sans s'apercevoir de ce qui se passe sur la terre, fixant des yeux éblouis, mais non pas étonnés, sur l'image céleste du Dieu triomphateur qui verse autour de lui des torrents de lumière ; s'il fait contraster la majestueuse sérénité de ce Dieu, vainqueur de la mort, avec les traits convulsifs du démoniaque, emblème des passions humaines, et même avec l'inquiète sollicitude des apôtres qui viennent à son secours ; s'il me montre au-dessus du fils de l'Éternel, des groupes d'anges dont la présence annonce le voisinage du ciel, et qui semblent prêts à le reconduire en triomphe au trône de son père :

Alors je reconnois l'ouvrage d'une imagination féconde et sublime ; alors j'oublie la correction du dessin et toute la beauté de l'exécution ; je ne suis plus occupé que du contraste admirable qu'il met entre le calme radieux de la divinité, et l'agitation de l'humanité souffrante. Je passe des hommes à Dieu, de la terre au ciel, des peines et des passions de cette vie, à l'impassible tranquillité des demeures célestes, et je me trouve heureux, et presque fier, d'avoir senti ou deviné l'idée de ce grand homme. Non seulement l'imagination peut seule composer de beaux ouvrages, mais elle peut seule les louer dignement. « Eh bien ! disoit un peintre à un voyageur revenu de Rome, ces beaux enfants du Dominicain sont-ils grandis ? » Au moment où un grand sculpteur venoit de donner le dernier coup de ciseau à un cheval en marbre, « Marche donc, » dit un témoin de son travail. Voilà l'imagination louant le génie !

Combien la poésie doit encore à l'imagination ! Pour nous en convaincre, essayons d'assister par son pouvoir à la première conception de l'*Iliade*. Depuis long-temps retentissoient aux oreilles d'Homère les récits miraculeux de la guerre de Troie ; les instituteurs et les nourrices les contoient à leurs élèves et à leurs nourrissons ; les mères à leurs enfants : une foule de héros, différents de patrie, de caractères et de courage, mais tous réunis par le même intérêt, l'artificieux Ulysse, l'impétueux Ajax, le sage Nestor ; l'impiété farouche de Diomède, le caractère religieux d'Hector, le fier Achille s'élevant au-dessus d'eux tous également passionné dans son amitié et dans sa haine, retiré dans sa tente, mais toujours présent par son absence même, plus funeste aux Grecs par son refus de combattre, qu'aux Troyens par sa valeur ; le choc de deux puissants empires, la lutte de l'Europe et de l'Asie, les hommes et les dieux, mais des dieux passionnés et des hommes héroïques ; les plus riches peintures de la nature physique et morale ; les plus tendres affections du cœur venant adoucir les horreurs des batailles ; le vieux Priam aux pieds du féroce Achille, recevant de ses mains sanglantes le cadavre de son fils ; Andromaque, son enfant dans les bras, cherchant à détourner Hector d'un combat inégal, et opposant à son courage le sourire de son fils : toutes les richesses de la géographie, toutes les traditions de la théogonie, enfin l'orgueil national de la Grèce flattée du récit de ses victoires, voilà ce que l'imagination d'Homère lui montre dans ce magnifique sujet ; il s'en empare, et l'*Iliade* devient le prototype éternel de l'épopée : tant le succès d'un ouvrage dépend de la force et de l'étendue de la première conception !

Avant de peindre le pouvoir de l'imagination, il étoit nécessaire de décomposer l'homme dans sa double organisation d'être intellectuel et d'être sensible, car c'est de ces deux sources que dérivent ses idées et ses sentiments, sur lesquels l'imagination exerce une si vive influence. Plus on observe le monde physique et moral, plus on aperçoit la correspondance éternelle que la nature a établie entre eux : c'est d'après ce principe que doit être écrit un poëme philosophique. Tout ouvrage de ce genre a pour objet des vérités physiques ou des vérités morales. Dans le premier cas, le poëte, pour rendre plus intéressantes les peintures du monde matériel, doit les rapprocher des vérités morales, et trouver entre elles des rapports ingénieux. Ce sont ces images qui donnent aux idées abstraites de la morale et de la métaphysique, un corps, une figure et un vêtement, comme je l'ai dit dans le premier chant de ce poëme :

Tout entre dans l'esprit par la porte des sens.

Et, sous ce rapport, on peut dire que la poésie est matérialiste ; ces rapprochements peuvent se faire ou par la peinture immédiate des objets moraux ou physiques, ou par la voie indirecte des comparaisons qui transporte la pensée de l'un à l'autre. Qu'on me permette ici de citer, non pas comme modèles, mais comme exemples, quelques comparaisons tirées de cet ouvrage. Quand j'ai voulu exprimer comment les objets modifient l'imagination, comment ils sont eux-mêmes modifiés par elle, il m'a suffi de peindre l'action réciproque des eaux sur le rivage, et du rivage sur les eaux :

Du mobile océan tels les flots onduleux

Vont façonner leurs bords, ou sont moulés par eux.

Si je veux expliquer comment les idées sont réveillées les unes par les autres, je me rappelle l'étincelle qu'on approche d'un amas de poudre, dont les grains s'embrasant de proche en proche produisent un vaste incendie :

Voyez ces longs canaux, retraite ténébreuse
Des esprits sulfureux qui, prêts à s'allumer,
N'attendent que la main qui va les enflammer;
De cet amas dormant de nitre et de bitume,
Qu'une étincelle approche, un feu soudain s'allume;
Il court de tube en tube, erre de tous côtés,
Fait éclore, en passant, mille objets enchantés :
C'est un fleuve de feu, c'est un dragon superbe;
Ici tourne un soleil, là s'élance une gerbe,
Des astres inconnus peuplent le firmament;
Une étincelle a fait ce vaste embrasement.

Avec le même avantage et le même succès, les idées morales viennent se joindre aux peintures du monde physique; ainsi, lorsque dans un éloge de la rose, j'ai voulu peindre les émanations de son parfum, j'ai dit :

La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin
Goutte à goutte versé par une avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie.

C'est par le secours de ces échanges continuels que la poésie se fertilise et s'enrichit; ils ont un double avantage, celui de jeter plus de variété dans la composition, et celui de flatter le penchant naturel de l'homme à saisir dans l'assemblage des êtres les deux bouts de la chaîne, et de rapprocher par des rapports ingénieux des êtres d'une nature si différente.

Mais ce genre de composition demande une grande variété de connoissances, qui ne peut s'acquérir que par de longues études, ou mieux encore par de longs voyages. C'est par ce double moyen qu'Homère, Virgile, le Tasse et Milton, ont enrichi leurs poëmes d'une aussi prodigieuse variété de tableaux. On disoit un jour à Thompson, le célèbre auteur du poëme *des Saisons*, qu'un de ses amis avoit composé un poëme épique. « Un poëme épique! répondit Thompson avec vivacité, cela n'est pas possible, il n'a jamais vu une montagne. » Mais si cette variété est nécessaire à un poëme épique, soutenu par l'intérêt d'une grande action, combien l'est-elle encore davantage dans un poëme philosophique ou didactique, qui ne peut valoir que par la richesse des détails et le mérite de l'exécution! Cependant un avantage qu'on ne peut lui refuser, c'est de pouvoir également s'élever au genre le plus noble, et descendre au ton simple et familier de la satire et de l'épître; c'est dans ce sens que Boileau a dit :

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!

Horace semble avoir tracé les devoirs du poëte philosophe, dans ces vers pleins de sens et de finesse :

Defendente vicem modo rhetoris, atque poetæ;
Interdum urbani, parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consulto.

« Prenant tantôt l'accent élevé de l'orateur et du poëte, tantôt celui de l'homme du monde qui ménage ses forces et les affoiblit à dessein. » Aussi appelle-t-il les vers de ses satires et de ses épîtres, *sermoni propiora*, le style de la conversation.

Ce qui m'a coûté le plus dans mon travail, c'est de ne pas abuser de la richesse poétique du sujet, et de ne pas sacrifier l'instruction à l'éclat des peintures et à la pompe des descriptions; les poëmes philosophiques, dénués d'instruction, de méthode, et surchargés d'ornements, ressemblent à ces amas de glaces stériles, éblouissants et froids.

Un jour que je m'étois occupé des idées abstraites qui appartiennent à ce sujet; dans une de ces rêveries qui ressemblent à des songes, j'ai cru voir m'apparoître le Génie de la langue française; son air étoit froid et noble; son vêtement, d'étoffes et de couleurs différentes, chargé de diamants et de strazs, sa démarche grave et compassée, son langage un peu monotone et son maintien maniéré. « Eh quoi! me dit-il en s'approchant de moi, ce n'étoit donc point assez de m'avoir retiré de la société des rois et des héros, pour m'entourer de laboureurs et de pâtres; de m'avoir arraché aux pompes du théâtre, pour me jeter dans des terres labourables, dans des jachères et des friches; d'avoir substitué dans mes mains au sceptre de la tragédie, aux grelots de la gaîté comique, des serpes et des râteaux; voilà que vous me forcez encore de m'occuper tristement d'idées métaphysiques et abstraites, jusqu'ici tout-à-fait étrangères à la poésie. — Permettez-moi, lui disje, de me justifier, et de vous tracer ici le tableau fidèle de mes travaux poétiques. Votre langue étoit généralement accusée d'une pauvreté dédaigneuse; vous paroissiez sur-tout avoir une grande répugnance à peindre les travaux et les occupations champêtres. Voltaire avoit prétendu que Boileau même n'auroit pas osé traduire les *Géorgiques* de Virgile; je vous proposai de donner un heureux démenti à cette allégation; vous me prêtâtes pour cette entreprise des richesses jusqu'alors ignorées de notre langue : l'ouvrage parut; les femmes et les jeunes gens le lurent peu, mais firent semblant de le lire. L'ouvrage fut presque à la mode, et le suffrage des gens de lettres lui promit un succès plus durable.

« Une ordonnance monotone et symétrique régnoit dans nos jardins; de tristes charmilles,

dans leurs ennuyeux alignements, masquoient aux yeux les formes et les teintes différentes des arbres. Les eaux dormoient dans des bassins, de longs canaux s'étendoient en lignes droites, le ruisseau le plus animé n'eût osé se permettre le plus petit détour; tout l'emplacement étoit soigneusement nivelé : c'étoit à la poésie à réformer ces abus. Aidé de votre secours, je chantai les jardins libres et irréguliers : la variété succéda à la monotonie, la liberté à l'esclavage; les bois, les prés, les eaux reprirent leur indépendance, et les jardins devinrent des paysages.

« Ce travail achevé, je vous retins encore dans les champs; nous n'avions point de *Géorgiques françaises*. Celles de Virgile, si parfaites dans l'exécution, sembloient incomplètes dans leur plan. Il ne nous avoit point présenté l'homme des champs jouissant de tous les plaisirs que peut offrir la campagne, étudiant tous les aspects variés des saisons, observant la nature pour en mieux jouir, se rendant heureux, et répandant autour de lui son bonheur. L'agriculture dont il a dicté les lois n'est que l'agriculture ordinaire connue de son temps; il n'a point employé le loisir de l'homme des champs à connoître ce qu'il trouve autour de son habitation d'intéressant et de curieux; il a entièrement oublié le philosophe et le naturaliste; enfin il n'a point appris aux poëtes à célébrer leurs beautés et à chanter la magnificence de la nature. J'ai tâché de remplir ces vides *.

« Cependant votre langue, accusée d'un peu de recherche et d'afféterie, avoit besoin d'être retrempée dans la mâle simplicité des poëtes anciens. La traduction des grands modèles de l'antiquité est, pour la poésie moderne, passez-moi cette comparaison, ce que sont ces cuves fameuses d'Allemagne où le vin nouveau, versé tous les ans sur les vendanges précédentes, emprunte d'elles sa force et sa maturité. J'avois à choisir entre Homère et Virgile; mais Virgile, vivant sous un gouvernement plus rapproché du nôtre, par cette élégance, cette politesse et ce sentiment des convenances qui n'appartiennent qu'à une cour et à un siècle polis; Virgile, à qui j'ai dû mes premiers succès dans la carrière littéraire, a dû facilement obtenir la préférence. Quoi qu'en aient dit des personnes d'ailleurs très estimables, cette traduction présentoit des difficultés plus grandes peut-être que celles des *Géorgiques*. Indépendamment de l'étendue de l'ouvrage, plusieurs chants, presque entièrement descriptifs, tels que la navigation d'Énée dans le troisième; les jeux célébrés sur le tombeau d'Anchise dans le cinquième; dans le sixième la peinture des enfers; dans les six derniers celle d'une foule de batailles, où les costumes, les armes, les stratagèmes militaires, n'ont rien de commun avec ceux des siècles modernes, demandoient dans l'exécution autant d'efforts que les détails du poëme didactique, et d'ailleurs exigeoient beaucoup plus de mouvement, de verve et d'élévation. Je me suis imposé la plus scrupuleuse fidélité dans la traduction de tout ce qui regarde les usages civils, religieux, politiques ou militaires des anciens, sur-tout la partie historique et géographique, dont les détails sont si précieux aux amateurs de l'antiquité. Le fameux Danville ayant demandé à un dessinateur de cartes celle de la Grèce, surpris et fâché de n'y pas trouver je ne sais quelle bicoque de l'Attique : Ah! monsieur, dit-il, vous m'avez volé un village.

« Enfin il manquoit à votre langue une sorte d'audace dans les idées, d'énergie dans l'expression, que Milton a portée peut-être plus loin que ses prédécesseurs. J'ai donc ajouté à la traduction de l'*Énéide* celle du *Paradis perdu*, et peut-être son auteur auroit vu avec plaisir l'accueil qu'elle a reçu, puisqu'il est dû tout entier au génie avec lequel il a su peindre également la majesté de l'Être suprême, les fureurs de Satan, tracées d'un pinceau peut-être plus énergique que la colère d'Achille; le ciel, l'enfer, la magnificence de la création, le paradis terrestre, et les chastes amours et les innocentes délices de nos premiers pères. Ainsi la poésie ancienne et la poésie moderne ont concouru à fortifier la vôtre, et quoique vous m'ayez souvent refusé la vivacité des tours, la rapidité du mouvement et sur-tout l'incomparable secours de l'inversion; qu'au lieu des terminaisons caractéristiques des nombres, des genres, des cas et des temps, vous m'ayez souvent embarrassé de l'appareil des articles et des verbes auxiliaires, plus d'un connoisseur indulgent n'a pas trouvé ce travail inutile pour l'accroissement de vos richesses poétiques.

« Tous ces essais ne pouvoient suffire à l'emploi de vos richesses; la morale et la métaphysique restoient encore presque entièrement étrangères à notre poésie, et j'ai cru qu'un poëme sur l'*Imagination*, sur cette faculté qui exerce sur nos idées, nos sensations et nos sentiments un si puissant empire, pouvoit remplir ce vide et vous ouvrir un champ vaste et fécond. »

A ces mots, le Génie me sourit, me jeta quelques feuilles de lauriers, détachées de la couronne de Virgile et de Milton, dont les bustes, par le hasard de mon rêve, se trouvoient placés à côté de lui : je les saisis avec empressement, et les rattachai avec respect aux couronnes à qui elles appartenoient.

* Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le lecteur à la préface de l'*Homme des Champs*, où l'auteur a exposé lui-même l'intention de ce poëme.

L'IMAGINATION.

CHANT I.

L'HOMME SOUS LE RAPPORT INTELLECTUEL.

Trop heureux le génie, ornement de la scène,
Qui, formé par Thalie, ou cher à Melpomène,
Égayant, à son choix, ou tourmentant les cœurs,
Fait éclater le rire ou ruisseler les pleurs;
Mais heureux, après lui, l'ami de la sagesse,
Qui, disciple de Pope, élève de Lucrèce,
Sans masque, sans cothurne, et sans illusion,
D'un style simple et vrai fait parler la raison!
Il n'entend pas pour lui retentir le théâtre
Des suffrages bruyants d'une foule idolâtre;
Mais le sage le lit: le sage quelquefois,
Pour rêver avec lui, s'enfonce dans les bois;
Et, charmé de ses vers, n'en suspend la lecture [1]
Que pour voir les forêts, les cieux et la nature.
Content de ce destin, je chante dans mes vers
L'Imagination, charme de l'univers.
Je dirai ses attraits, son empire invisible
Sur l'être intelligent et sur l'être sensible;
Comment elle reçoit, par l'organe des sens,
L'image des objets, et des lieux et des temps;
Comment, des arts divins inspirant le délire,
Elle anime à-la-fois les pinceaux et la lyre:
Je peindrai tour-à-tour ses dangers, ses bienfaits;
Quel soin peut seconder ou régler ses effets;
Comment des arts, des jeux, et des fêtes publiques,
Elle étale à nos yeux les pompes politiques;
Et, suppléant aux lois, ou servant leur pouvoir,
Par des liens de fleurs elle enchaîne au devoir;
Comment, de mille erreurs créatrice féconde,
De fausses déités elle peupla le monde;
A l'argile, à la pierre, éleva des autels;
Devant un bois muet prosterna les mortels;
Comment enfin, du Christ secondant les conquêtes,
De leur pompe sacrée elle embellit nos fêtes.
Noble et vaste projet! et tel que l'art des vers
Jamais d'objets plus grands n'entretint l'univers.
Mais pour la célébrer ma voix a besoin d'elle.
Où donc te rencontrer, adorable immortelle?
Pour enchanter l'oreille ou charmer les regards,
Dans leurs temples brillants inspires-tu les arts?
Vas-tu sur l'Apennin, sur les Andes sauvages,
Prêter de loin l'oreille à la voix des orages?
Dans la noire épaisseur de ces antiques bois
Où jamais des humains la hache ni la voix
N'interrompit la paix de leur nuit ténébreuse,
Aux coteaux d'Hercinie, aux champs de Vallombreuse,
Pensive, égares-tu tes pas silencieux?
De Pomone et de Pan séjour délicieux,
Tibur t'amuse-t-il du bruit de ses cascades?
Sur les pompeux débris de quelques colonnades
Le temps te montre-t-il le néant de l'orgueil?
Gémis-tu sur les pas de quelque mère en deuil,
Qui, visitant d'un fils la lugubre demeure,
S'assied, croise les bras, baisse la tête, et pleure?
Au sein d'un doux réduit, cher à la volupté,
Dans les bras de l'amour remets-tu la beauté?
Ou bien aimes-tu mieux, dans sa retraite obscure,
Charmer l'ami des arts, l'amant de la nature?
Eh bien! je suis à toi. Viens, ô ma déité!
Viens, telle qu'on t'admire en ta variété,
Folâtrant sur les fleurs, te jouant dans l'orage,
Pour sceptre une baguette, et pour trône un nuage;
Conduisant sur ton char, entouré de vapeurs,
Les fantômes légers et les songes trompeurs;
Ta robe sans agrafe et ton corps sans ceinture,
A l'air abandonnant ta libre chevelure:
Viens, portant dans tes mains le myrte et le laurier
Le luth du troubadour, la lance du guerrier;
Variant, comme Iris, tes couleurs et tes charmes,
Le rire dans tes yeux prêt à céder aux larmes;
Jeune, fraîche, et dans l'air, sur la terre et les flots,
Versant toutes les fleurs, excepté les pavots.
Cependant, pour chanter ta puissance divine,
Il en faut, avec art, démêler l'origine,
Les principes cachés et les ressorts secrets:
Prenons donc de plus haut ces sublimes objets.
Ce n'est pas sans raison que de l'intelligence
Dans les sens ébranlés on plaça la naissance;
Tout entre dans l'esprit par la porte des sens [2]:
L'un écoute les sons, distingue les accents;
L'autre des fruits, des fleurs, des arbres et des plantes
Apporte jusqu'à nous les vapeurs odorantes;
L'autre goûte des mets les sucs délicieux;
L'œil, plus puissant, embrasse et la terre et les cieux:
Mais, tant que le toucher n'a pas instruit la vue,
Ses regards ignorants errent dans l'étendue;
Les distances, les lieux, les formes, les grandeurs,
Tout est douteux pour l'œil, excepté les couleurs.
Mais le toucher, grands dieux! j'en atteste Lucrèce,
Le toucher, roi des sens, les surpasse en richesse;
C'est l'arbitre des arts, le guide du desir,
Le sens de la raison et celui du plaisir.
Tous sont assujettis à ce maître suprême,
Ou plutôt tous les sens sont le toucher lui-même.
Chacun de ses rivaux, dans son pouvoir borné,
A son unique emploi demeure confiné:
La puissance du tact est par-tout répandue;
L'ouïe, et l'odorat, et le goût, et la vue,
Sont encor le toucher, le plus noble des sens:
Présents, il les dirige, et les remplace absents.
Le mortel qui, sans yeux commençant sa carrière,
Pour ne la voir jamais, arrive à la lumière,

D'une main curieuse interroge les corps,
Écoute du toucher les fidèles rapports.
Par lui, de leur couleur s'il perd la jouissance,
Il juge leur grandeur, leurs contours, leur distance.
Que dis-je! chaque sens, par un heureux concours,
Prête aux sens alliés un mutuel secours;
Le frais gazon des eaux m'embellit leur murmure;
Leur murmure, à son tour, m'embellit la verdure.
L'odorat sert le goût, et l'œil sert l'odorat:
L'haleine de la rose ajoute à son éclat;
Et d'un ambre flatteur la pêche parfumée
Paroît plus savoureuse à la bouche embaumée.
Voyez l'Amour heureux par un double larcin!
La main invite l'œil, l'œil appelle la main;
Et d'une bouche fraîche, où le baiser repose,
Le parfum est plus doux sur des lèvres de rose.
Ainsi tout se répond, et, doublant leurs plaisirs,
Tous les sens l'un de l'autre éveillent les desirs.
Cependant des objets la trace passagère
S'enfuiroit loin de nous comme une ombre légère,
Si le ciel n'eût créé ce dépôt précieux
Où le goût, l'odorat, et l'oreille, et les yeux,
Viennent de ces objets déposer les images,
La mémoire. A ce nom se troublent tous nos sages :
Quelle main a creusé ces secrets réservoirs?
Quel dieu range avec art tous ces nombreux tiroirs,
Les vide ou les remplit, les referme ou les ouvre?
Les nerfs sont ses sujets, et la tête est son Louvre.
Mais comment, à ses lois toujours obéissants,
Vont-ils à son empire assujettir les sens?
Comment l'entendent-ils sitôt qu'elle commande?
Comment un souvenir qu'en vain elle demande,
Dans un temps plus heureux promptement accouru,
Quand je n'y songeois pas, a-t-il donc reparu?
Au plus ancien dépôt quelquefois si fidèle,
Sur un dépôt récent pourquoi me trahit-elle?
Pourquoi cette mémoire, agent si merveilleux,
Dépend-elle des temps, du hasard et des lieux?
Par les soins et les ans, par les maux affoiblie [3],
Comment ressemble-t-elle à la cire vieillie,
Qui, fidèle au cachet qu'elle admit autrefois,
Refuse une autre empreinte, et résiste à mes doigts?
Enfin, dans le cerveau si l'image est tracée,
Comment peut dans un corps s'imprimer la pensée?
Là finit ton savoir, mortel audacieux;
Va, mesure la terre, interroge les cieux,
De l'immense univers règle l'ordre suprême;
Mais ne prétends jamais te connoître toi-même;
Là s'ouvre sous tes yeux un abîme sans fonds.
Quels que soient cependant ces mystères profonds,
Par le secours des sens, par leur vieille alliance,
La mémoire entretient son magasin immense.
Là repose en secret, accumulé par eux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Les erreurs, les vertus, les foiblesses humaines;
De la terre et des cieux les nombreux phénomènes;
Ce qui croît sous nos pas, ou resplendit dans l'air,
Ou marche sur ce globe, ou nage dans la mer;
Les annales des arts, les fastes de la gloire,
Et les lieux, et les temps, et la fable, et l'histoire;
Et des faisceaux légers de fibres et de nerfs
Dans l'ombre du cerveau vont graver l'univers.
Tel, dans l'enfoncement d'une retraite obscure,
Que n'éclaire qu'à peine une étroite ouverture,
Le magique miroir, dans ses mouvants tableaux,
Représente à nos yeux et la terre et les eaux;
Les travaux des cités, les lointains paysages,
Des objets réfléchis fugitives images.
Mais tandis que les sens nourrissent ce trésor,
Lui-même en remplit un plus admirable encor,
Qui sans cesse reçoit et reproduit sans cesse :
L'Imagination, féconde enchanteresse,
Qui fait mieux que garder et que se souvenir,
Retrace le passé, devance l'avenir,
Refait tout ce qui fut, fait tout ce qui doit être,
Dit à l'un d'exister, à l'autre de renaître;
Et, comme à l'Éternel quand sa voix l'appela,
L'être encore au néant lui répond : Me voilà.
Des maîtres du ciseau, du pinceau, de la lyre,
C'est elle qui produit, qui nourrit le délire,
Donne au fier conquérant son rapide coup d'œil,
Des grands cœurs entretient le généreux orgueil,
Et par l'espoir d'un nom soutient un grand courage.
Tel, des siècles vengeurs pressentant le suffrage,
Cicéron s'élançoit vers la postérité [4],
Et de loin écoutoit son immortalité.
La politique même à ma noble déesse
Doit le plus grand essor de sa haute sagesse.
Son regard voit plus loin, en voyant de plus haut;
Où la foule se traîne, elle arrive d'un saut :
Tel, quand le ver rampant voit à peine un brin d'herbe,
Un immense horizon s'ouvre à l'aigle superbe.
Enfin c'est cet instinct, ce sens divinateur,
Qui donne au grand talent son vol dominateur.
Le présent appartient à tous tant que nous sommes,
Aux savants le passé, l'avenir aux grands hommes;
Ou si l'esprit recule au gré du souvenir,
C'est pour mieux s'élancer dans le vaste avenir.
Et le mystique amour, la piété touchante,
Que ne doivent-ils pas au pouvoir que je chante!
Voyez ce tendre cœur qui, prompt à s'enflammer,
Vit l'enfer dans une ame incapable d'aimer.
Dans les plaisirs sacrés dont le torrent l'inonde,
Sait-elle encor s'il est d'autres plaisirs au monde?
Loin, bien loin sous ses pieds, elle voit ce séjour;
Il n'est plus que son Dieu, le ciel et son amour.
Tantôt, le contemplant dans l'éclat de sa gloire,
Elle aime à voir enfin ce qu'elle aimoit à croire;
Tantôt plus haut encor, sur des ailes de feu,
Sublime, elle s'élève à l'opprobre d'un Dieu [5],
Endure ses affronts, partage ses tortures,
D'intarissables pleurs arrose ses blessures;
Tantôt, dans les langueurs d'un ineffable amour,
En une longue extase elle épuise le jour;
Et la bouche entr'ouverte, immobile et pâmée,
Elle succombe au Dieu dont elle est consumée :
Tant ce pouvoir divin, cet ascendant vainqueur,
Domine sa pensée et subjugue son cœur!

Toutefois, triste ou gaie, ou profonde, ou légère,
L'Imagination a plus d'un caractère;
Dépendante des ans, des climats, de nos mœurs,
Le jouet, le tyran et des sens et des cœurs;
Des objets tour-à-tour esclave ou souveraine,
Elle prend leur empreinte ou leur donne la sienne :
Du mobile océan tels les flots onduleux
Vont façonner leurs bords ou sont moulés par eux.
Tantôt, à recueillir bornant toute sa gloire,
Elle n'est qu'une immense et fidèle mémoire,
Ou, comme en un miroir, se peignent les objets;
Tantôt, d'un prisme heureux imitant les effets,
Elle colore tout, et sa vive imposture
Multiplie, agrandit, embellit la nature.
Ainsi, dans un amas de tissus précieux,
Quand Bertin fait briller son goût industrieux,
L'étoffe obéissante en cent formes se joue,
Se développe en schall, en ceinture se noue,
Du pinceau, de l'aiguille emprunte ses couleurs,
Brille de diamants, se nuance de fleurs,
En longs replis flottants fait ondoyer sa moire,
Donne un voile à l'amour, une écharpe à la gloire;
Ou, plus ambitieuse en son brillant essor,
Sur l'aimable Vaudchamp va s'embellir encor.
C'est peu de varier, de colorer le monde :
La vive enchanteresse, en chimères féconde,
Lui donne d'autres dieux, d'autres mœurs, d'autres lois,
Et le peuple, à son gré, d'habitants de son choix.
Ainsi créoit Rousseau; d'un peuple fantastique,
Ainsi le grand Platon forma sa république :
Et ne vîmes-nous pas nos régénérateurs,
Destructeurs courageux et hardis créateurs,
Des états balancés cherchant les équilibres,
Les former tous parfaits, tous vertueux et libres?
Dieu garde leurs états! qu'ils y puissent en paix
Fonder leur colonie et n'émigrer jamais!
Ainsi toujours veillant et toujours agissante,
L'Imagination peint, exagère, enfante;
Même lorsque la nuit ramène le repos,
Quand tout dort, et les vents, et les bois, et les flots,
Qui ne sait son pouvoir? Tel que l'airain sonore,
Qu'on cesse de frapper et qui résonne encore;
Tel qu'une fois lancé, le rapide vaisseau
Se souvient de la rame et vole encor sur l'eau :
Ainsi, dans le sommeil, l'ame préoccupée
Obéit aux objets dont elle fut frappée;
Ainsi la nuit du jour retrace le tableau;
Ainsi de nos pensers nos rêves sont l'écho.
Des songes, je le sais, la peinture bizarre
Souvent brouille, déplace, ou confond, ou sépare.
Tel au miroir des eaux notre œil voit retracés
Les nuages en bas, les arbres renversés,
La terre sous les eaux, et les troupeaux dans l'onde,
Et les ruisseaux roulant sur la voûte du monde;
Mais le fond est le même. En songe, un orateur
En quatre points encor lasse son auditeur.
Bercé par le rouet d'une rauque éloquence,
En songe, un magistrat s'endort à l'audience;
En songe, un homme en place, arrangeant son dédain,
Pour prendre des placets étend encor la main.
En songe, sur la scène, un acteur se déploie;
L'auteur poursuit sa rime, et le chasseur sa proie,
Le grand voit des cordons, l'avare de l'argent,
Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent[6].
En songe, un tendre ami revoit l'ami qu'il pleure;
Il reconnoît les lieux, il se rappelle l'heure,
Où dans des pleurs muets prolongeant ses adieux,
Immobile, long-temps il le suivit des yeux.
Peindrai-je d'un amant le délire et les songes?
C'est pour lui que Morphée est riche en doux mensonges;
D'esperance, d'amour, de desir palpitant,
Il voit l'objet qu'il aime, il l'écoute, il l'entend;
Il croit voir sur sa bouche, où le refus expire,
Mollement se répandre un languissant sourire;
Il croit voir, l'entourant des plus aimables nœuds,
S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux;
Il reçoit ses baisers, ses caresses brûlantes :
Tout son corps a frémi sous ses mains caressantes.
La nuit fait envier ses prestiges au jour,
Et trempe ses pavots du nectar de l'amour.
Ainsi, dans ces erreurs, par un charme suprême,
Revit tout ce qui plaît, revit tout ce qu'on aime.
Tels, dans la douce paix des Champs Élysiens,
On peint de ces beaux lieux les heureux citoyens,
Idolâtrant encor l'erreur qu'ils ont chérie,
Vaines ombres, qu'amuse une ombre de la vie;
Les uns d'amour encor suivant les douces lois,
D'autres au son du luth croyant mêler leurs voix,
Ceux-ci faisant voler des chars imaginaires,
Et tous, comme ici-bas, heureux par des chimères.
Ne croyez pas pourtant qu'envoyés sans dessein,
Tous les songes ne soient qu'un simulacre vain.
Par eux, déja le ciel exerce sa justice :
Le rêve du méchant est son premier supplice.
Sous ses lambris pompeux, dans son alcôve d'or,
Des Belges, que son nom fait tressaillir encor,
L'affreux dévastateur, au milieu des nuits sombres,
Des riches égorgés croit voir encor les ombres.
Un songe les lui montre un poignard dans le flanc,
Le poursuit de leurs cris, le couvre de leur sang;
Leur dépouille l'accuse; en vain son cœur rappelle
La pauvreté paisible : il n'est plus digne d'elle.
Le ciel, pour le punir, lui laisse ses trésors;
En proie à sa richesse, en proie à ses remords,
Comme un énorme poids son or sur lui retombe,
Et des spectres sanglants l'entraînent dans la tombe.
Oublierai-je vos dons, rêves consolateurs?
Providence du pauvre, ils charment ses malheurs.
Un songe heureux remplit ses celliers et ses granges
D'abondantes moissons, de fertiles vendanges.
Un songe le fait roi, lui donne des sujets;
Il rêve de trésors, de sceptres, de palais.
Trop court enchantement! trop passager délire!
Le réveil lui ravit sceptre, couronne, empire;
Mais il garde l'espoir, l'espoir, son seul flatteur,
Et les illusions, ces doux rêves du cœur.
Apprenons maintenant quels ressorts invisibles
Réveillent des objets les images sensibles;

Et comment nos pensers, toujours contagieux,
L'un par l'autre avertis, communiquent entre eux 7.
Telle est de notre esprit la marche involontaire;
Nulle pensée en nous ne languit solitaire;
L'une rappelle l'autre, et grace aux nœuds secrets
Par qui sont alliés les différents objets,
En images sans fin une image est féconde:
Tel un caillou tombant forme un cercle dans l'onde;
Un autre lui succède, et tous les flots troublés
Étendent jusqu'aux bords leurs cercles redoublés.
Observez les tableaux que notre esprit compose:
Tantôt c'est un effet qui rappelle la cause,
Et la cause tantôt rappelle les effets.
Ainsi le bienfaiteur retrace les bienfaits,
Et le bienfait réveille une image chérie;
Ainsi, mes prés, mes bois, chers à ma rêverie,
Me parlent du grand Être; et mes humbles chansons
Disent, comme Virgile: Un Dieu m'a fait ces dons.
Tantôt dans la pensée accourent et s'assemblent
Des objets séparés, dont les traits se ressemblent.
Ce hameau vous a plu! Ne vous peindroit-il pas
Les lieux où votre enfance a fait les premiers pas?
Le trait le plus léger, surpris sur un visage,
De l'être qu'on chérit nous rappelle l'image.
Regardez les transports de ce couple amoureux:
Ils vous peindront les jours où vous fûtes heureux.
Pour varier encor sa brillante peinture,
L'Imagination dans la même nature
Ne choisit pas toujours les traits de ses tableaux;
Pour rajeunir ces traits par des rapports nouveaux,
Dans les mondes divers incessamment errante,
Entre la brute et l'homme, entre l'homme et la plante,
Et la terre et le ciel, et l'esprit et le corps,
Elle cherche et saisit d'ingénieux accords;
Et d'un règne dans l'autre en transporte l'image.
De là l'Allégorie, ornement du langage.
Ce mont jusques au ciel s'élève avec orgueil;
Ces myrtes sont riants, ces cyprès sont en deuil;
Le lis peint la candeur, et l'agneau l'innocence;
Le lion, d'un héros exprime la vaillance.
Une herbe est parasite, un zéphyr indiscret;
Et, si ce tour vieilli peut peindre un jeune objet,
Grace à ce teint brillant où la beauté repose,
Églé sera long-temps comparée à la rose.
Voyez nos factions: c'est la fureur des flots:
Nos jours sont un orage, et la France un chaos.
Mais l'histoire, sur-tout, dans ses pages fidèles,
Se plaît à nous offrir ses brillants parallèles:
Notre esprit s'en amuse: il compare, à son choix,
Les succès, les revers, les peuples et les rois,
Les siècles écoulés, et le siècle où nous sommes,
Les grands événements, et sur-tout les grands hommes.
Il aime à rapprocher Robespierre et Cromwell,
Le poignard de Caton et la flèche de Tell;
Et des derniers Romains si je lis les annales,
Des petits et des grands les discordes fatales,
Le luxe subjuguant ces rois de l'univers,
Les esclaves s'armant des débris de leurs fers;
Les harangues des chefs, leurs sanglants artifices,
L'ambition féroce égorgeant ses complices,
Des registres de morts les tableaux odieux,
L'oubli de tous les droits, né de l'oubli des dieux;
Les riches dépouillés, et la guerre civile
Partageant aux vainqueurs jusqu'aux champs de Virgile,
L'Imagination compare ces tableaux,
Et dans les maux passés croit voir nos propres maux:
Tant des lieux et des temps, prompte à franchir l'espace,
D'un âge dans un autre elle aime à voir la trace!
Par des effets plus sûrs encore et plus puissants,
Le contraste nous frappe en de contraires sens;
Des termes opposés qu'à nos yeux elle étale,
L'Imagination mesure l'intervalle;
Passe de l'un à l'autre, et l'inconstant desir
Veut changer de tableaux, pour changer de plaisir.
Voyez-vous, sous le ciel de l'ardente Italie,
Virgile regretter la fraîche Thessalie?
O qui le portera sous ces riants berceaux,
Dans ces noires forêts, au bord de ces ruisseaux?
Des personnes, des lieux, la grandeur éclipsée,
Par l'effet du contraste attache la pensée.
Ainsi, contre ces murs, monument de l'orgueil,
Où Rome antique étonne et lasse encor notre œil,
Et qu'abandonne au temps sa fille négligente,
J'aime à voir s'appuyer la cabane indigente.
Que Sylla meure en proie aux insectes hideux,
Qui de la pauvreté sont les hôtes honteux,
Je m'étonne et m'écrie: « Est-ce donc là cet homme,
Vainqueur dans Orchomène, et le bourreau de Rome! »
Bélisaire! à ce nom trembla le monde entier,
Et son casque tendu sollicite un denier 8:
J'admire, en gémissant, tant de maux et de gloire,
Et les dons de l'aumône aux mains de la victoire.
Tantôt, pleurant ton sort, descendu de si haut,
O Stuart! je te suis du trône à l'échafaud.
Tantôt, de Marius méditant le naufrage,
Je mêle ses débris aux débris de Carthage;
Et si je ne craignois d'éveiller nos douleurs,
Quels désastres plus grands feroient couler nos pleurs,
Et près de la grandeur montreroient la misère!
Enfin, quand l'art invente ou trace un caractère,
Qui me frappe le plus? C'est le contraste heureux
D'une ame violente et d'un cœur généreux.
J'admire de sang-froid le sage Idoménée,
Et le prudent Ulysse, et le pieux Énée:
Mais qu'on me montre Achille, Achille, ame de feu,
Dont la rage est d'un tigre, et les vertus d'un dieu;
D'amitié, de fureur, héroïque assemblage,
Sentant profondément le bienfait et l'outrage,
Tonnant dans les combats, ou, la lyre à la main,
Seul, au bord de la mer, consolant son chagrin;
Pour apaiser Patrocle en sa demeure sombre,
Tourmentant un cadavre et punissant une ombre;
Et quand Priam d'Hector vient chercher les débris,
Respectant un vieux père et lui rendant son fils:
Ce grand tableau m'étonne, et mon ame tremblante
Frémit tout à-la-fois de joie et d'épouvante:
Tant, prompt à nous frapper, en de contraires sens,
Le contraste sur nous a des effets puissants!

Il étonne, il éveille, il excite notre ame :
De deux cailloux choqués ainsi jaillit la flamme.
Tels, quand deux vents rivaux se disputent les mers,
Les flots, en se heurtant, s'élancent dans les airs.
 Enfin, par le hasard d'un heureux voisinage,
Une image souvent éveille une autre image.
Sans être ressemblants, ni contraires entre eux,
Les objets plus voisins sont plus contagieux;
Et ce tissu brillant des images de l'ame,
L'esprit, avec plaisir, en suit toute la trame.
Seul, et désoccupé, j'erre dans ce jardin;
Une rose à mes yeux se présente : soudain
Je rêve à cette fleur : de sa coupe vermeille
Je songe que les sucs alimentent l'abeille;
Elle en pétrit son miel, en bâtit son palais;
Une reine y commande, et le gouverne en paix.
Je songe à ces grands noms de roi, de république;
Je compare, j'oppose à l'essaim monarchique
Ces fourmis, qui, sans arts, sans palais élégants,
Habitent dans un antre, et vivent en brigands.
 Quelques états pourtant, avec l'indépendance,
Unirent quelquefois les arts et l'abondance,
Me dis-je; mais des mœurs l'inflexible fierté,
Et ces fougueux débats chers à la liberté,
Enfantent trop souvent les discordes civiles,
Ensanglantent les champs et dépeuplent les villes.
Moi, je suis pour un chef; son pouvoir est plus doux :
Mais ce pouvoir heureux n'appartient-il qu'à nous?
Je tourne vers les cieux ma course vagabonde,
Là mon œil voit régner le grand flambeau du monde;
D'un éclat emprunté brillant autour de lui,
Les astres de sa cour lui prêtent leur appui.
De là je redescends sur cette pauvre terre,
Et dis à tous ces fous qui se livrent la guerre
Pour des systèmes vains et de plus vains projets :
« La royauté n'est point le malheur des sujets;
Elle préside au ciel comme aux lieux où nous sommes,
Et gouverne à-la-fois les astres et les hommes. »
Ainsi l'esprit voyage; ainsi, rêvant tout bas,
J'arrive d'une fleur au destin des états :
Tant chaque idée entraîne une suite nombreuse!
 Voyez ces longs canaux, retraite ténébreuse
Des esprits sulfureux qui, prêts à s'allumer,
N'attendent que la main qui va les enflammer;
De cet amas dormant de nitre et de bitume,
Qu'une étincelle approche, un feu soudain s'allume;
Il court de tube en tube, erre de tous côtés,
Fait éclore, en passant, mille objets enchantés.
C'est un fleuve de feu, c'est un dragon superbe;
Ici tourne un soleil, là s'élance une gerbe,
Des astres inconnus peuplent le firmament :
Une étincelle a fait ce vaste embrasement.
 Mais un débat fameux s'élève entre les sages :
Du monde et des objets d'imparfaites images
Ont-elles précédé notre arrivée au jour?
Je sais que dans la nuit de son premier séjour,
De sa tunique épaisse encore enveloppée,
L'enfance des objets ne peut être frappée;
Mais ce sentiment prompt, cet élan des besoins
Qui devance le temps, la culture et les soins,
Veut, compare, choisit, aime, hait, craint, espère;
Qui n'en voit dans l'enfant l'empreinte héréditaire?
Et si, dès qu'ils sont nés, déja des animaux
L'instinct intelligent choisit les végétaux;
Si le chien montagnard hérite de sa race
L'adresse paternelle aussi bien que l'audace;
Si l'oiseau, de son œuf sait briser la prison;
Si, de ses murs de cire élevant la cloison,
L'abeille géomètre a su par elle-même,
Dans ses angles savants, résoudre un grand problème;
A l'aspect d'un point noir, si la poule à grands cris
Sous son aile inquiète assemble ses petits;
Si, quand le tigre au loin poursuit sa course errante,
Le buffle, sans le voir, se roule d'épouvante;
Si l'instinct est si prompt et si sûr dans ses lois,
La sublime raison a-t-elle moins de droits?
Je sais que de l'instinct notre raison diffère :
L'une agit librement, l'autre est involontaire;
L'instinct veut deviner, la raison veut savoir;
L'un sait mieux pressentir, et l'autre mieux prévoir;
L'une luit par degrés, l'autre soudain s'enflamme;
L'un est l'éclair des sens, l'autre le jour de l'ame;
Enfin, quand la raison hésite et flotte encor,
Souvent l'instinct rapide a déja pris l'essor.
 N'allons pas toutefois, calomniant l'enfance,
De la raison tardive accuser l'indolence;
Voyez comme l'enfant, avide des objets,
Les saisit, les dévore, et, tels que d'anciens traits
Aux approches du feu renaissent sur la cire,
Semble se souvenir bien plutôt que s'instruire.
De là ce mot fameux qu'un sage a publié :
« L'homme n'ignoroit pas : il n'avoit qu'oublié. »
Et si ce doux produit de l'homme et de la femme
Est l'extrait le plus pur de leurs sens, de leur ame,
Pourquoi n'auroient-ils pas déposé dans son sein
Du tableau de la vie un informe dessin?
Je sais que les leçons, l'âge, l'expérience,
De leurs impressions marquant la molle enfance,
A ce premier cachet et des sens et du cœur,
Viennent joindre leurs traits : mais si cette liqueur,
Qui coule du pressoir dans la cuve fumante,
Fermente tous les ans quand la vigne fermente,
Et loin du sol natal, de la vigne et du ciel,
Répond dans sa prison à l'arbre paternel,
De ces traits primitifs qu'aucun pouvoir n'efface,
Croirai-je que l'enfant ne garde pas la trace?
Je ne citerai point ces taches, ces couleurs,
Ces signes d'animaux, et de fruits, et de fleurs,
Dont, suivant nos aïeux, amoureux de prodiges,
La mère à son enfant imprime les vestiges.
Et qui peut en douter? Des auteurs de nos jours,
Les plaisirs, les douleurs, les haines, les amours,
Déja, dans son obscure et vivante retraite,
L'enfant en a senti l'impression secrète.
Prête à le mettre au jour, la mère de Stuart
Voit son amant tomber sous vingt coups de poignard;
Et, tremblant d'un fer nu, roi pédant et frivole,
Son fils livre la guerre aux docteurs de l'école,

Et le savant dilemme, et les doctes débats,
Furent son arme unique et ses plus grands combats.
Mais, jusqu'où de l'esprit s'étendra la culture?
Jusqu'où doit le savoir féconder la nature?
Les Muses aiment peu de longs raisonnements :
Un récit dira plus que de froids arguments.
Au sein de cette mer qu'on nomme Pacifique,
L'île de Péliou lève son front antique.
Chef-d'œuvre de l'instinct, phénomène des lois,
Simple, mais non grossier, étranger à-la-fois
Aux vices élégants, aux barbares usages
Des peuples policés et des hordes sauvages,
Son peuple heureux ignore, et cette urbanité
Qui trahit avec grace, et la férocité
Qui rapporte en chantant dans ses mains triomphantes,
Du crâne des vaincus les dépouilles sanglantes.
Son doux repos n'est point un stérile loisir :
A côté du travail il trouve le plaisir.
Le chef donne l'exemple en son palais de chaume,
Et quand il a dicté des lois à son royaume,
Il revient à l'ouvrage. Aucun ne sait mieux l'art
D'emmancher la coignée et d'emplumer un dard.
Les poissons de leurs eaux et les fruits de leur terre,
Voilà leurs simples mets : aussi l'affreuse guerre
Trouble bien rarement et leurs champs et leurs jours :
C'est pour le superflu que l'on combat toujours.
Être justes et bons fait leur plus douce gloire;
Et quand des nations la désolante histoire
Nous a peint leurs malheurs, leurs combats, leurs forfaits,
Le lecteur fatigué, pour reposer en paix,
Se plaît à rencontrer ce peuple débonnaire,
Semblable à la tribu que nous a peinte Homère,
Qui, de simple laitage, et de fruits, et de miel,
Vivoit au bout du monde, et que le roi du ciel
Contemploit quelquefois de son trône sublime,
Pour délasser ses yeux des spectacles du crime.
Un vaisseau qu'Albion vit sortir de ses ports,
Heureux dans son naufrage, échoua sur ces bords;
Là n'éclatèrent point ces cris affreux de joie
De brigands affamés qui fondent sur leur proie;
Ce peuple hospitalier accueillit leurs malheurs,
Leur donna des secours, un asile et des pleurs.
En voyant tant d'honneur, de bonté, de franchise,
Des fiers Européens quelle fut la surprise!
« Ah! si l'homme est heureux avec si peu d'efforts,
A quoi bon tous nos arts? à quoi bon nos trésors? »
Disoient-ils. Mais de ceux qu'y poussa le naufrage,
Nul d'un œil si charmé ne vit ce beau rivage,
Qu'un jeune homme doux, simple en ses mœurs, en ses traits,
Que le ciel pour ces lieux sembla former exprès.
Nul dans les jeux du corps n'égaloit son adresse;
Ses pieds légers, du cerf défioient la vitesse;
Son corps à la beauté, ce trop fragile don,
Joignoit des mouvements le facile abandon;
Plutôt bon que poli, moins empressé que tendre,
Son ame d'un coup d'œil savoit se faire entendre :
Tous ses goûts étoient purs; au luxe des cités
Il préféroit des champs les naïves beautés.
Né dans le sein des arts, il aimoit la nature;
La seule propreté composoit sa parure;
Nul ne vit ses cheveux, aussi libres que l'air,
Par la poudre blanchis, ou tordus par le fer;
Quelquefois seulement leurs touffes vagabondes
Du jais le plus luisant se teignoient dans les ondes;
Son esprit cultivé négligeoit ses trésors.
En vain de l'harmonie il apprit les accords;
Il n'aimoit d'autres airs que ceux qu'à ses compagnes
Redit sur son hautbois le berger des montagnes,
Ou du barde écossais les sons majestueux;
Et pour peindre, en un mot, cet enfant vertueux,
Le Centaure autrefois l'eût voulu pour Achille,
Mentor pour Télémaque, et Rousseau pour Émile.
Aussi son œil à peine a vu ces beaux climats,
Ce peuple simple et doux, son cœur n'hésite pas;
Il adopte ces lieux; et son ame attendrie,
Pour la première fois croit trouver sa patrie.
Pour ajouter encore à son enchantement,
A ses yeux enivrés s'offre un objet charmant.
Son nom étoit Zoé : de sa taille élégante
Le jonc n'égale pas la souplesse ondoyante;
Son port, son air, ses traits sembloient faits pour l'amour;
Ses yeux tantôt lançoient les feux ardents du jour,
Et tantôt se voilant de leur longue paupière,
Du doux astre des nuits imitoient la lumière.
Qu'importe la couleur au jeune homme amoureux?
Le cœur dément bientôt le jugement des yeux;
Et quand il la pressoit sur son cœur idolâtre,
On croyoit voir l'ébène à côté de l'albâtre.
Dans le ravissement de ses nouveaux destins,
Adieu l'Europe, adieu ses arts et ses festins!
Tel un jeune coursier, fait pour l'indépendance,
De sa belle prison dédaignant l'abondance,
Rompt ses liens, s'échappe, et, perdu dans les champs,
Écoute en liberté ses sauvages penchants;
Suit sa compagne aux champs, la suit à la pâture,
Et possède, à son gré, le ciel et la nature.
Dans le temps que Walter, par un charme secret[9],
Se rend à son instinct, et suit son doux attrait,
Des arts européens, de leurs brillants prestiges,
Boo, fils du monarque, admiroit les prodiges;
Un jour nouveau pour lui vint luire à ses regards :
Le ciel même sembloit l'avoir fait pour les arts.
L'esquif et le canot, la rapide nacelle,
Avoient pris sous ses mains une forme nouvelle.
Nul plus adroitement ne tressoit les roseaux,
Ne cultivoit la terre, et ne fendoit les eaux;
Et dans les arts bornés, connus dans sa patrie,
Chaque jour signaloit son heureuse industrie.
Aussi de ce vaisseau dont les débris épars,
Tout fracassé qu'il est, étonnent ses regards,
Il va voir chaque jour l'étonnant artifice;
Il en voit à loisir réparer l'édifice :
Il dévore des yeux tout ce savant amas
D'ancres, de gouvernails, de voiles et de mâts;
Il veut partir; il veut, loin de ces bords sauvages,
Des peuples policés recueillir les usages.
Tel l'arbre montagnard dont le sommet mouvant
Ne boit que la rosée, et n'obéit qu'au vent,

S'en va dans les jardins, oubliant la nature,
Implorer l'arrosoir et subir la culture.
En vain les yeux en pleurs, la douleur dans le sein,
Son père en cheveux blancs s'oppose à son dessein.
« O mon fils! disoit-il, quelle ardeur téméraire
Te fait chercher si loin une terre étrangère?
Où t'emporte l'amour d'un dangereux honneur?
Que peut-on regretter, quand on a le bonheur?
De quoi nous serviront ces arts d'un autre monde?
Rendront-ils de nos mers la pêche plus féconde?
Un ciel plus bienfaisant brillera-t-il pour nous?
L'air que nous respirons en sera-t-il plus doux?
Nos fruits plus savoureux, l'onde plus salutaire?
En aimeras-tu mieux ton pays et ton père?
Voilà les vrais trésors : veux-tu, par leurs effets,
De ces arts si vantés connoître les bienfaits,
Regarde ces débris épars sur ce rivage.
Que dis-je! ah! loin de moi ce funeste présage!
Quel est, si je te perds, l'espoir de mes vieux ans?
Abjure, mon cher fils, ces projets imprudents;
Et, si tu n'en crois pas mes secrètes alarmes,
Écoute mes sanglots, et vois couler mes larmes. »
Inutile discours! le vaisseau réparé,
Du port qui l'arrêtoit à sortir préparé,
Attendoit le signal, et déja de ses voiles
Une haleine propice avoit gonflé les toiles.
Au rivage fatal le vieillard suit son fils,
Et le fixant long-temps de ses yeux attendris,
« Hé bien, va, pars; je cède à ton impatience;
Mais que je vais souffrir, dans ta cruelle absence!
Ce fil, de qui les nœuds nous mesurent les jours,
Dans mes tremblantes mains je le tiendrai toujours.
Tous les jours je vais croire, au gré de mon envie,
En ôtant à ces nœuds ajouter à ma vie.
Et toi, bonté du ciel, si je dois le revoir,
Si les vents, si les flots secondent mon espoir,
S'il doit remplir les vœux d'un père qui l'adore,
Si son cœur, sur mon sein, doit palpiter encore,
Ah! prolonge mes jours, il n'est point de tourment
Qui ne cède à l'espoir de cet embrassement.
Mais au bord du tombeau s'il faut que je le pleure,
O ciel! fais-moi mourir, fais-moi mourir sur l'heure,
Et qu'enfin, prévenant un plus funeste sort,
Je meure de ma crainte, et non pas de sa mort! »
Il dit; et le cœur plein d'espérance et d'alarmes
A ces derniers adieux joint un torrent de larmes.
On l'entoure, on l'emporte, et ses pleurs et ses cris
A son palais encor redemandent son fils.
A peine cependant le jeune et fier sauvage
De la riche Albion a touché le rivage,
Dieux! quels furent sa joie et son ravissement!
Tout étoit nouveauté, prodige, enchantement.
Tout ce nombreux concours des villes opulentes,
Les coursiers attelés à des maisons roulantes,
Les pompes de la scène, et l'orgueil des palais,
Les glaces répétant et doublant les objets,
Les ports, les arsenaux, le sénat, les lycées,
Tout payoit un tribut à ses jeunes pensées,
Tout formoit son esprit. Tel l'onyx brut encor,
Dont la terre a long-temps recélé le trésor,
Perd sous les mains de l'art son écorce grossière,
Et de son sein poli réfléchit la lumière.
Son bonheur fut entier jusqu'au funeste jour
Où la jeune Willis lui fit sentir l'amour.
Plus que d'un sentiment, avide d'un hommage,
La coquette Willis étoit vaine et volage;
Willis ne connut point cette discrète ardeur
D'une amante sans art, qui des plaisirs du cœur
Se pénètre en secret, et ne veut de sa flamme
Pour juge que l'amour, pour témoin que son ame.
L'éclat seul l'attiroit, et son orgueil charmé
Aimeroit moins Boo, s'il étoit moins aimé.
Aussi quand il fallut quitter ce grand théâtre,
Ces pompes, ces vains bruits que son cœur idolâtre,
Un injuste dégoût refroidit son ardeur :
Boo le ressentit jusques au fond du cœur;
Le chagrin destructeur s'alluma dans ses veines :
Ainsi que les plaisirs, il ressentoit les peines.
Alors ses premiers jours et ses premiers plaisirs,
Ses innocents travaux et ses heureux loisirs,
Désabusant son cœur d'un vain rêve de gloire,
Revinrent à-la-fois assiéger sa mémoire.
Pour combler ses tourments, un écrit de Walter,
Qui par un vent propice avoit franchi la mer,
Lui contoit son bonheur, sa douce destinée,
Ses amours et les fruits d'un heureux hyménée.
Alors le cœur en proie au regret dévorant,
« O trop heureux Walter! disoit-il en pleurant,
Qu'au malheureux Boo ton sort doit faire envie!
Hélas! ainsi que moi, tu changeas de patrie;
Mais tu jouis en paix de tes tendres amours,
Et l'infidélité n'a point troublé tes jours;
Mais à ton cœur constant répond une ame pure;
Et moi, triste jouet d'une femme parjure,
Je porte au fond du cœur un trait empoisonné.
Que n'ai-je su, paisible aux lieux où je suis né,
Auprès de mes amis, de mes noires compagnes,
Des princes mes aïeux cultiver les campagnes!
Et toi dont j'aurois dû mieux suivre les avis,
Ah! si, comme autrefois tu l'as dit à ton fils,
La douce sympathie, en dépit de l'absence,
Nous fait de ceux qu'on aime éprouver la souffrance,
O mon père, combien tu dois verser de pleurs!
Mais hélas! c'en est fait : je succombe, je meurs;
Je meurs dans les beaux jours de mon adolescence;
Je meurs loin des beaux lieux si chers à mon enfance!
O champs de mon pays! ô fortuné séjour!
Qu'habitent le travail, l'innocence et l'amour;
Fleuves majestueux, délicieux rivage,
Mers que mes jeunes bras traversoient à la nage,
Bananiers dont j'aimois les ombrages touffus,
Arbres que j'ai plantés, je ne vous verrai plus!
Je ne porterai pas au sein de ma patrie
Ces merveilles des arts, ces fruits de l'industrie.
Consolez-vous : ces arts ne font pas le bonheur.
Et vous, ô mes amis! si des marques d'honneur
Peuvent toucher les morts sur le rivage sombre,
Du malheureux Boo ne dédaignez pas l'ombre.

Que mon nom soit encor répété parmi vous,
Et dites en pleurant : Boo mourut pour nous. »
Il dit; et l'œil tourné vers la carte chérie
Où l'art ingénieux lui traçoit sa patrie,
Tantôt vers ces écrits, monuments de nos arts,
Tournant languissamment ses douloureux regards,
Il expire en sa fleur : ainsi la jeune abeille
Qui butinoit le thym et la rose vermeille,
Prête de déposer dans ses foyers chéris
L'extrait de la rosée, et des fleurs et des fruits,
Succombe sous le poids de sa moisson nouvelle,
Et regrette, en mourant, la ruche maternelle.
O Walter! ô Boo! noms chéris et sacrés!
Vainement par le sort vous fûtes séparés :
Tant que les bois verront renaître le feuillage,
Tant que de l'art des vers l'ingénieux langage
De sons harmonieux charmera l'univers,
Ainsi que dans nos cœurs, vous vivrez dans mes vers.
De vos sorts différents que dois-je enfin conclure?
Qu'il faut du haut des arts descendre à la nature?
Non : leurs amusements, quand les mœurs ne sont plus,
Calment les passions, nourrissent les vertus;
Laissons jouir des arts celui qui les possède :
S'ils ont fait quelques maux, ils en sont le remède,
Et moi-même bientôt, leur consacrant ma voix,
Je peindrai leurs plaisirs et dicterai leurs lois.

CHANT II.

L'HOMME SENSIBLE.

Heureux, disoit Virgile, heureux l'esprit sublime [1]
Qui peut de la nature approfondir l'abîme;
Qui, combinant entre eux, les causes, les effets,
Sonde des éléments les principes secrets;
Qui sait pourquoi du jour s'éclipse la lumière;
Pourquoi pâlit des nuits l'inégale courrière;
Comment la vaste mer, sans l'aide du trident,
S'enfle, couvre ses bords, et les quitte en grondant;
Et qui voit, des hauteurs de la philosophie,
Tous ces vains préjugés que l'erreur déifie.
Mais trop heureux aussi, qui, modeste en ses chants,
Sait peindre les travaux et les plaisirs des champs;
Et qui, n'osant du monde embrasser la structure,
Assis près d'un ruisseau, se plaît à son murmure!
Ainsi parloit Virgile; et moi, de qui la voix
Célébroit les jardins, les vergers et les bois,
J'oserai plus encor : plein d'une douce ivresse,
Ainsi que de Virgile, élève de Lucrèce,
De l'homme, cet abîme et sans bords et sans fonds,
Je vais développer les mystères profonds.
J'ai dit comment, des dieux parcourant les ouvrages,
Les sens dans notre esprit en gravent les images;
Par quel art, variant ses magiques reflets,
L'Imagination colore les objets,
Et puisant à son gré dans la riche mémoire,
De ce monde en roman sait transformer l'histoire.
Aujourd'hui je dirai nos peines, nos plaisirs;
Comment sont irrités ou calmés nos desirs;
Tout ce qu'ajoute aux biens, aux maux de la nature,
Ce pouvoir enchanteur, objet de ma peinture.
Heureux si ces trésors me sont encore ouverts,
Et parent la raison du doux charme des vers!
Vois comme l'Éternel a, d'une main avare,
Dispersé les plaisirs; comment il les sépare
Par des vides fréquents, où le desir trompé
Ne sait plus où se prendre, et meurt désoccupé;
Où notre œil n'aperçoit, de distance en distance,
Que quelques points épars dans un espace immense.
L'illusion accourt, et sa brillante erreur
Vient, d'un objet à l'autre, amuser notre cœur;
Près du bonheur qu'on eut met le bonheur qu'on rêve:
Dieu créa l'univers, l'illusion l'achève.
Où dort la jouissance elle éveille un desir;
Elle met le regret où finit le plaisir;
Et de vœux, de projets, d'espérances suivie,
Remplit le canevas des scènes de la vie.
En voulez-vous l'emblème, écoutez ce récit :
Une femme charmante assembloit, m'a-t-on dit,
A de petits soupers, très grande compagnie;
De sa table frugale, et souvent mal servie,
Elle se plaignoit seule, ou plutôt se moquoit;
Mais si l'Aï, l'Arbois, ou le Bordeaux manquoit [2],
Si les plats clair-semés se fuyoient sur la table,
Elle contoit : soudain la gaîté délectable
Se répandoit par-tout : les ris gagnoient; le vin
Étoit délicieux, et le souper divin.
Telle est l'illusion, au grand banquet du monde :
Où manque un bien réel, la douce erreur abonde.
Dans un espace étroit, et dans un temps borné,
Son magique pouvoir ne fut point confiné.
Au loin dans l'infini son regard se promène,
Le monde est son empire, et le temps son domaine.
Tantôt des biens présents elle règle le choix;
Et quand, tenant déja ses bassins et ses poids,
La prudente raison pèse tout en silence,
Elle accourt, et soudain fait pencher la balance.
Mais ce bonheur est court : tel qu'un coursier fougueux,
Las du sol qui le porte, et d'un pied dédaigneux
Insultant à la terre, avec impatience
Vole en espoir aux lieux qu'il dévore d'avance;
Tel le présent pour l'homme est bientôt un ennui,
Et le passé lui-même est préféré par lui.
Croyez-vous, en effet, que, prompts à disparoître,
Nos jours soient pour jamais retranchés de notre être?
Non, non, le souvenir les reproduit toujours,
Le souvenir au temps fait rebrousser son cours [3];
Et, tel que ce serpent que tranche un fer barbare,
Fidèle à la moitié dont l'acier le sépare,
A ses vivants débris cherche encore à s'unir,
Ainsi vers le passé revient le souvenir.
Que dis-je? L'Éternel, en le faisant renaître,
Au sage emploi du temps nous invite peut-être.
Il nous dit : « Du présent placez bien les trésors,
Et que vos souvenirs ne soient point des remords. »
Malheureux le mortel que le remords tourmente!
L'Imagination le nourrit et l'augmente.

Terrible, elle présente à l'homme criminel
Son serment, son parjure, et le temple et l'autel,
Et lui fait de son crime une longue torture.
Mais l'ame, quelquefois, par le remords s'épure;
Il fait servir au bien le vice qui n'est plus,
Et cet enfant du crime est garant des vertus.
Comme lui, du passé le regret est l'image [4],
Mais son air est plus doux. Dans son touchant langage,
Il peint tout ce qui plut à nos cœurs, à nos yeux;
Il s'en va choisissant, dans les temps, dans les lieux,
Quelque endroit préféré, quelques heures chéries,
Où viennent reposer ses douces rêveries;
Même en les nourrissant adoucit ses douleurs,
Vit de ses souvenirs, et jouit de ses pleurs.
Eh! qui n'en a connu les peines et les charmes?
Qui n'a vers le passé détourné quelques larmes?
L'homme ingrat au passé goûte peu l'avenir.
Non, l'espoir ne vit guère où meurt le souvenir;
Dans le même foyer tous deux ont pris naissance,
Et le cœur sans regret languit sans jouissance.
Et toi, du souvenir le plus noble attribut,
Douce reconnoissance, accepte mon tribut!
Le présent est le dieu que l'intérêt adore;
Mais toi, vers le passé ton œil se tourne encore.
Si des dettes du cœur il s'étoit acquitté,
« Cet homme se souvient, » disoit l'antiquité.
Mais aux dieux, aux mortels, vainement redevables,
Que d'ames sans mémoire, et de cœurs insolvables!
Et, même dans l'amour, même dans l'amitié,
Le doux ressouvenir n'est-il pas de moitié?
Le temps serre les nœuds que l'instinct fit éclore;
On songe qu'on s'aima, pour s'aimer plus encore.
Trop heureux cependant, si toujours le passé
Par ces doux souvenirs nous étoit retracé!
Mais comme les penchants vertueux et paisibles,
La mémoire nourrit les passions terribles,
Sur-tout dans ces climats, dont les âpres chaleurs,
Ainsi que les poisons exaltent les fureurs.
Là, par l'homme superbe une injure endurée,
Descend profondément dans son ame ulcérée.
Pour lui plus de plaisir; sa barbe, ses cheveux
Croîtront jusqu'au trépas d'un mortel odieux;
Le serment en est fait: solitaire, sauvage,
Sur les monts, dans les bois, il court nourrir sa rage;
Et, tandis qu'au désert confiant ses douleurs,
Un jeune amant peut-être y vient verser des pleurs, [scure,
Lui, sans pleurs, sans sommeil, le jour, dans l'ombre ob-
Aux monts, aux vents, aux flots racontant son injure,
Il rugit; il se peint avec des traits de feu
L'horreur de son affront, le jour, l'heure, le lieu;
D'un mortel abhorré porte en tous lieux l'image,
Et de loin sur sa tête amoncelle l'orage:
Que ses jours paieront cher le jour qui l'a banni!
Que n'est-il plus heureux, pour être mieux puni!
Dans les illusions de ses vœux sanguinaires,
Il lui prête à plaisir des biens imaginaires,
Des honneurs à ravir, des champs à ravager,
Un nom pour le flétrir, un fils pour l'égorger.
Quel tourment doit enfin lui choisir sa vengeance?
Faut-il hâter sa mort, prolonger sa souffrance?
Sera-ce le poison, le feu, l'onde ou le fer?
Ah! quand viendra le jour, à ses desirs si cher?
Il est venu. Malheur à l'objet de sa rage!
L'impétueux autan, précurseur du naufrage,
Moins prompt, moins furieux, disperse les débris
De l'esquif imprudent que l'orage a surpris.
De là ces noirs forfaits, ces scènes exécrables,
Ces monstres de l'histoire, égalant ceux des fables;
Ces coupes, ces poignards, fruits d'un long souvenir,
Et le passé couvant le terrible avenir.
Oserai-je conter l'épouvantable histoire
Dont Pérouse, en tremblant, garde encor la mémoire [5]?
D'un mortel orgueilleux un violent affront
Avoit blessé le cœur, et fait rougir le front.
Instruit de ses fureurs, des piéges qu'il médite,
Le coupable tremblant échappe à sa poursuite;
Il part, il court attendre, à l'abri du danger,
Des moments plus heureux sous un ciel étranger.
Vaine précaution! la victime éloignée
N'en est que plus présente à cette ame indignée.
Sous un calme trompeur, son noir ressentiment
En prépare de loin l'horrible châtiment,
Dissimule à-la-fois et la haine et l'offense:
L'art de dissimuler est l'art de la vengeance.
Il feint que, las des cours, du monde dégoûté,
Il a d'un cloître saint choisi l'obscurité.
Là ses tourments pieux, et ses rigueurs austères
Défioient la ferveur des plus saints solitaires;
Il fait plus: dans ce cœur qu'habitent les forfaits,
Sa fureur tous les jours reçoit le dieu de paix;
Mais il n'en hait que plus l'auteur de son outrage;
Ses crimes redoublés ont redoublé sa rage.
Cependant un faux bruit, par les siens répandu,
Fait croire à l'exilé, par sa haine attendu,
Qu'apaisé, relégué dans sa retraite obscure,
Il a, comme le monde, oublié son injure;
Qu'il est temps de rentrer dans son séjour natal.
Trop crédule, il se livre à cet espoir fatal,
Part, et revient se rendre à sa douce patrie.
Son ennemi l'a su; son adroite furie
Avoit fait épier son départ, son retour,
Et jusqu'au lieu secret choisi pour son séjour.
Alors, tout palpitant d'une alégresse horrible,
Avec un ris féroce, avec un œil terrible,
Parcourant ce lieu saint, ce temple, cet autel,
Où le crime à sa rage a fait servir le ciel:
« Séjour de piété, témoin d'un si long crime,
Je vous rends grace enfin, je vous dois ma victime.
Adieu! gardez pour vous l'innocence et la paix,
Adieu! je vais jouir de cinq ans de forfaits. »
Dans la nuit, à ces mots, il quitte sa retraite,
Vers les lieux indiqués suit sa marche secrète:
Il frappe, il entre armé de poignards, de flambeaux [6],
Tel qu'un spectre échappé de la nuit des tombeaux,
Surprend son ennemi, le saisit et l'enchaîne;
Et d'un œil où brilloit le bonheur de la haine:
« Ah! cruel, lui dit-il, tu m'as long-temps trompé,
Mais à mes coups enfin tu n'as pas échappé;

La vengeance à pas lents t'a conduit dans mes piéges;
Tiens, traître, tiens, voilà pour tous mes sacriléges.
Tu m'as ravi (comment puis-je assez te punir ?)
Les biens et de ce monde et du monde à venir.
Meurs; expie en mourant mes crimes, tes injures,
Et mes tourments passés, et mes peines futures;
L'enfer est pour tous deux : tu m'y précéderas. »
Dans son flanc, à ces mots, il a plongé son bras;
Mais sur ce corps mourant sa haine vit encore;
Il trempe le poignard dans le sang qu'il abhorre,
Il l'emporte fumant de ce sang odieux:
Et cet objet funeste est toujours sous ses yeux:
Horrible monument d'une horrible vengeance.
Tant le passé sur nous exerce de puissance !
D'un vol bien plus rapide et plus ardent encor
Vers l'obscur avenir l'ame prend son essor.
Tel que ce double dieu, Janus aux deux visages,
Qui d'un double regard embrassant les deux âges,
Regardoit, d'un côté, le siècle vieillissant,
De l'autre, se tournoit vers le siècle naissant;
Ou tel que, dominant sur les ondes captives,
Un colosse fameux s'appuyoit sur deux rives,
L'Imagination se plaît à réunir,
D'un côté le passé, de l'autre l'avenir.
Là sur deux points divers notre cœur se balance :
La Crainte d'un côté; de l'autre l'Espérance;
L'Espérance au front gai, qui, lorsque tous les dieux
Loin de ce globe impur s'enfuirent dans les cieux 7,
Nous resta la dernière, et console le monde.
Avec le nautonnier elle vogue sur l'onde,
Veille dans les comptoirs, guide les bataillons,
Sourit au laboureur courbé sur ses sillons;
Du savant matinal voit grossir le volume,
Et tient le soc, la rame, et l'épée et la plume:
Mais sur-tout des grands cœurs elle enhardit l'essor.
Quand César aux Romains prodiguoit son trésor,
Un ami, qu'effrayoit sa vaste bienfaisance,
Lui demanda quel bien lui restoit : L'espérance,
Dit-il; et quel espoir que celui de César !
La fortune à l'espoir laisse atteler son char;
Il enrichit le pauvre, affranchit les esclaves;
Et par lui le captif chante dans ses entraves.
Quels maux désespérés peuvent lasser l'espoir ?
Dans la nuit la plus sombre il se laisse entrevoir,
Et de l'illusion offre au moins les ressources.
Ainsi, quand du crédit on a tari les sources,
Quand d'un papier, en vain protégé par les lois,
La trop mince valeur se mesure à son poids,
Romancier consolant, et fertile en promesses,
Soudain Cambon paroît, il compte nos richesses;
La messe supprimée, et les temples vendus,
Ce qu'on fera payer, ce qu'on ne paiera plus;
Des morts déshérités les créances éteintes,
L'impôt sur les malheurs, et l'impôt sur les craintes.
Alors on applaudit : les millions, les milliards,
En assignats nouveaux pleuvent de toutes parts;
Le crédit se ranime, et la douce Espérance
Sur son char de carton parcourt toute la France.
Le trépas même enfin, l'inflexible trépas,
Invoque l'Espérance, et n'en triomphe pas.
Que dis-je ? sur nos cœurs que ne peut sa puissance ?
Elle-même souvent révoque la sentence,
Et, d'un corps affoibli ranimant les ressorts,
Elle est, comme des cœurs, bienfaitrice des corps.
Vous l'avez éprouvé, dans ces jours de prestiges 8
Où Mesmer de son art déployoit les prodiges :
Il avoit renversé ces vases, ces mortiers,
Où l'on broyoit des sucs trop souvent meurtriers;
Mais de l'heureux délire il nous versoit la coupe.
De malades plus gais une docile troupe,
De cordons entourés, et des fers sur le sein,
En cercle environnoit le magique bassin.
Peindrai-je le bonheur des cœurs qui sont ensemble,
Que le même besoin, le même vœu rassemble;
Ces liens fraternels, cette chaîne d'amour,
Où chacun communique et reçoit tour-à-tour;
Et l'électricité de ces mains caressantes,
Que le rapport des cœurs rend encor plus puissantes ?
Non, la douce féerie et tous ses talismans
Ne pourroient s'égaler à ces enchantements.
Qu'on ne me vante plus la boîte de Pandore;
Ce baquet merveilleux fut plus puissant encore :
Les maux n'en sortoient pas, l'espoir restoit au fonds,
Autour, la douce erreur et les illusions :
Tous se félicitoient de leurs métamorphoses;
La vieille Églé croyoit voir renaître ses roses;
Le vieillard décrépit, se ranimant un peu,
D'un retour de santé menaçoit son neveu.
Le jeune homme, à vingt ans ridé par la mollesse,
Se promettoit encor quelques jours de jeunesse;
Moi-même j'espérois, rejetant mon bandeau,
Des yeux dignes de voir un spectacle si beau.
Mais quoi ! chez les Français est-il rien de durable ?
Mesmer courut ailleurs porter son art aimable.
Chaque malade, au fond de son appartement,
Tout seul, avec ses maux, s'enterra tristement,
Et, des remèdes vains implorant la puissance,
Il perdit le plus doux, en perdant l'espérance.
Fondant sur l'avenir des droits non moins puissants,
La crainte y jette encor des regards plus perçants.
Salutaires tourments ! Le Créateur suprême
Ne peut, à chaque instant, nous garder par lui-même;
Et, quelque grand qu'il soit, ce maître universel
Ne devoit point à l'homme un miracle éternel.
Mais, tandis qu'en nos cœurs l'espérance est empreinte,
Exprès, à côté d'elle, il a placé la crainte,
Sentinelle assidu, qui, devançant nos pas,
Court épier les maux que l'esprit ne voit pas;
Et, nous avertissant des piéges qu'il redoute,
De la vie avec soin interroge la route.
La raison se réveille à son premier signal,
Et court ou prévenir, ou réparer le mal.
Ce sage instinct nous suit même dès la naissance :
Voyez l'enfant, sans art et sans expérience,
Attentif et tremblant former ses premiers pas,
Et, tout près de tomber, tendre ses foibles bras !
Ainsi sont opposés, dans la même balance,
Et la crainte ombrageuse, et la douce espérance.

Mais je n'ai pas encor chanté tous leurs effets:
Tous deux ont leurs malheurs, ainsi que leurs bienfaits;
Souvent l'espoir précoce, en la montrant d'avance,
Par une longue attente use la jouissance,
Cueille la joie en fleurs, flétrit son fruit naissant,
Et souvent l'avenir nous vole le présent.
Je pense voir à table un imprudent convive,
Qui, long-temps dégoûté, contient sa faim oisive;
Et, toujours espérant des mets plus délicats,
Arrive, à jeun et dupe, à la fin du repas.
De la crainte, à son tour, les transes incertaines
Attristent les plaisirs, et devancent les peines.
De là, vers l'avenir sombre et mystérieux,
Ces élans inquiets, cet instinct curieux:
Ainsi, pour pénétrer d'impénétrables voiles,
L'homme demande au ciel, il demande aux étoiles,
Ses malheurs, ses succès, ses plaisirs, ses douleurs.
Tantôt, sur des cartons de diverses couleurs,
Combinant le pouvoir des nombres, des figures,
Lit, dans de vains hasards, de grandes aventures.
Qu'une salière tombe, elle a dicté son sort;
Le cri de ce corbeau, c'est l'arrêt de sa mort;
Là, sont des talismans, là, des miroirs magiques;
Tantôt, l'œil attaché sur des mains prophétiques,
Il lit dans chaque trait un avenir certain,
Et la ligne fatale est la loi du destin.
Aux superstitions qui donna la naissance?
La crainte fanatique à la reconnoissance
Arracha l'encensoir, et son culte odieux
Par le sang des humains sollicita les dieux.
Dirai-je enfin comment, dans leurs ardeurs brûlantes,
Des vives passions les fougues turbulentes
Viennent aiguillonner et la crainte et l'espoir,
Soit que sur nous la gloire exerce son pouvoir;
Soit que l'ambition, tyran des grandes ames,
De l'amour des grandeurs alimente les flammes;
Soit que, plus inquiète et plus avide encor,
S'allume dans un cœur l'ardente soif de l'or?
Pénétrez dans ce temple, où l'avide avarice
De l'aveugle hasard adore le caprice:
Voyez au dieu de l'or tous ces autels dressés
Recevoir des mortels les vœux intéressés.
L'or y brille aux regards, y résonne à l'oreille:
A ce bruit tout puissant, l'avidité s'éveille;
Mais les cœurs ne sont pas troublés du même soin;
Là sont les vœux du luxe; ici, ceux du besoin.
Et, tandis qu'au hasard, arbitre des richesses,
L'un demande des chars, des bijoux, des maîtresses,
L'autre, de ses enfants attendant le destin,
Déja du désespoir tient l'arme dans sa main.
Immobiles, l'œil fixe, en un profond silence,
Tous, d'un regard brûlant, se dévorent d'avance.
Dans le cornet fatal le dez a retenti:
Il s'agite, il prélude, il sort, il est sorti!
Tous les yeux, tous les cœurs s'élancent sur sa trace;
Il hésite, il balance, il promet, il menace;
Mais il s'arrête enfin: le sort a prononcé,
Et dans tous les regards son arrêt est tracé.
Effroyables tableaux, où chaque front déploie
Ou sa douleur farouche, ou son horrible joie!
Mais de nos sentiments, mais de nos passions,
Celle qui se nourrit de plus d'illusions,
C'est l'amour. Ah! combien mon cœur le trouve à plaindre,
L'homme à qui ses malheurs donnent droit de le peindre!
Tout frissonnant encor de l'excès de ses maux,
Que de fois dans ses mains vont trembler ses pinceaux!
Tel, à peine échappé des fureurs de l'orage,
Le nautonnier pâlit en contant son naufrage.
L'amour dans tous les cœurs fait entendre sa voix 9:
Mais qui dira combien et nos mœurs et nos lois,
Et de nos arts brillants la puissante magie,
De ce penchant terrible exaltent l'énergie?
Tel des rayons perdus dans le vague des cieux
Le verre ardent rassemble et redouble les feux.
Pour l'instinct effréné d'une horde sauvage,
L'amour est un éclair: chez nous, c'est un orage.
De tout ce qui fermente et bouillonne en nos cœurs
L'Imagination assemble les vapeurs:
La vanité, l'orgueil, l'espérance, la crainte,
Le regret, le desir; c'est l'airain de Corinthe,
Où, par un feu brûlant l'un dans l'autre fondus,
Tous les métaux rouloient et brilloient confondus;
C'est le volcan, où l'air, et l'onde, et le bitume,
Nourrissent à-la-fois le feu qui les consume.
L'amour lance de loin ses traits les plus puissants:
Il n'est pas renfermé dans l'empire des sens;
Il n'est pas dans l'alcôve obscure et parfumée
Où le baiser s'empreint sur la bouche enflammée:
Il est dans cette fête où, rencontrant leurs yeux,
Deux amants tout-à-coup s'étonnent de leurs feux,
Et, pleins d'une langueur ineffable et profonde,
Dans la foule et le bruit, ne sont plus qu'eux au monde;
Il est aux bords déserts, où l'objet adoré,
Seul vu, seul entendu, seul craint, seul desiré,
Remplit chaque pensée ou de joie ou de peine,
Enflamme chaque sens et bat dans chaque veine;
Il est dans la retraite, où le cœur amoureux
Verse sur le papier le torrent de ses feux;
Il veille à cette porte où, seul, dans l'ombre humide,
L'amant, en palpitant, prête une oreille avide;
Heureux lorsque d'un pied posé timidement
Le bruit vient l'avertir du fortuné moment,
Et promettre à sa flamme une plus douce veille;
Il est dans le réduit où la beauté sommeille,
Où, de loin l'adorant, et n'osant qu'admirer,
Il écoute son souffle et craint de respirer;
Tandis que d'un beau corps l'inutile parure,
Ces perles, ces rubis, qu'ornoit sa chevelure,
Ces ornements d'un bras arrondi par l'amour,
Ce corps où d'un beau sein le mobile contour
A ses impressions fit céder la baleine,
Excitent des transports qu'il ne contient qu'à peine;
Et, la montrant sans voile à son brûlant desir,
Par cent plaisirs secrets devancent le plaisir.
Je passe ces moments de turbulente ivresse
Où les sens règnent seuls, où l'illusion cesse.
Qu'en peignant des desirs l'impétueuse ardeur,
Lucrèce dans ses vers alarme la pudeur,

Et fasse des accents de l'obscène licence
Murmurer la sagesse et rougir l'innocence.
Pour le sage lecteur un coupable mépris,
Jamais d'un vers impur n'a souillé mes écrits.
Je laisse donc couverts des ombres du mystère
Les traits dont s'effarouche une muse sévère.
Mais qui me décrira ces transports ravissants,
Ces délices du cœur, après celles des sens;
Ces doux ressouvenirs et ces tendres pensées
Par qui le cœur jouit des voluptés passées,
Et, rempli d'un bonheur qu'il savoure à loisir,
Consacre au sentiment le repos du plaisir ?
Ah ! celle qui produit, qui nourrit ce délire,
L'Imagination, peut seule le décrire.
L'Imagination, de ses chastes pinceaux,
Peut même à la pudeur en offrir les tableaux :
Avant les voluptes, l'amour vit d'espérance,
Et l'amour leur survit par la reconnoissance.
Le bienfait a toujours le droit de nous charmer.
Eh ! quel plus grand bienfait que le bonheur d'aimer !
Voilà les plaisirs purs. Mais si la jalousie
Allume au fond du cœur sa sombre frénésie,
Que je le plains ! Autant qu'aux amours sans fureurs
L'illusion versoit d'agréables erreurs,
Autant aux cœurs jaloux, qu'un noir poison consume,
Elle fait des douleurs épuiser l'amertume.
Ce n'est plus cette fée, appelant à ses jeux
Les fantômes brillants et les songes heureux;
Ce n'est qu'une furie évoquant des lieux sombres
Les spectres effrayants et les sinistres ombres.
Voyez-le, ce jouet, ce tyran de l'amour :
Le malheureux ! il craint et la nuit et le jour :
Le jour sert des regards l'audace téméraire,
Et la nuit peut voiler un odieux mystère.
Le concours des cités, leurs pompes et leurs jeux,
Tout nourrit, tout aigrit ses soupçons ombrageux.
Dans les champs, l'air, les eaux, les fleurs et le zéphire,
La forêt, le bosquet, tout contre lui conspire.
« Tous deux ils ont suivi ces sentiers écartes;
La lune, il m'en souvient, retiroit ses clartés :
Ces lieux étoient si beaux ! ce bocage si sombre ! »
Il part, il marche, il erre, il s'enfonce dans l'ombre,
Un feu noir et sinistre allume son regard,
Et son ami n'est pas à l'abri du poignard.
Que dis-je ! malheureux au sein du bonheur même,
Il jouit en tremblant de la beauté qu'il aime;
Il rêve à ses côtés de rivaux et d'amants,
Et ses plaisirs troublés le rendent aux tourments :
Et si de son malheur l'assurance terrible
Jette au fond de son ame une lumière horrible,
Ah ! qu'il est malheureux, puisqu'il n'espère plus !
Comme il va regretter les maux qu'il a perdus !
Quelques plaisirs du moins adoucissoient ses peines;
La douleur aujourd'hui coule seule en ses veines.
C'est peu de son malheur : hélas ! trop tôt détruit,
Plus cruel que ses maux, son bonheur le poursuit.
Ces jours délicieux, ces nuits enchanteresses,
Le nectar des baisers, le charme des caresses,
Des plus doux souvenirs font un poison rongeur :
Tel, sous un ciel ardent, lorsque le voyageur
Est brûlé par la soif, si dans sa longue course
Il vit un ruisseau pur, un beau lac, une source,
Qui, du fond des rochers, du sein des antres frais,
Tombe, écume, et s'enfuit sous un ombrage épais,
Il croit entendre encor cette eau bruyante et claire;
Il s'abreuve à longs traits de l'onde imaginaire....
Funeste illusion ! trop vains enchantements !
Bientôt ce court plaisir se change en longs tourments;
Son regret s'en irrite, et des fraîches fontaines
L'onde en flots embrasés revient brûler ses veines.
Sur les pertes du cœur nous pleurons chaque jour,
Mais quels regrets pareils aux regrets de l'amour !
J'ai chanté son pouvoir, ses plaisirs, ses prestiges;
J'en ai peint les effets : qui peindra ses prodiges ?
Qui saura m'exprimer comment ses traits puissants
Trompent la mort, l'absence, et les lieux et les ans ?
Voyez-vous ce visage où d'une ame flétrie
Se peint la douloureuse et lente rêverie;
Qui, gai par intervalle, et souvent dans les pleurs,
Jusque dans son souris exprime ses douleurs ?
D'un amant qui n'est plus amante infortunée,
Et par un long délire à l'espoir condamnée,
Elle l'attend toujours; elle croit que la mer
Lui retient cet objet à ses desirs si cher.
Dans les mêmes chemins, connus de sa tendresse,
Cet invincible espoir la ramène sans cesse.
Elle arrive...Son œil jette de toutes parts
Sur l'immense océan ses avides regards;
Elle demande aux flots si des rives lointaines
Le vent ramène enfin l'objet de tant de peines.
Rien ne paroît. « Allons ! il reviendra demain, »
Se dit-elle...et reprend tristement son chemin.
Le lendemain arrive; elle vient dès l'aurore,
L'attend, soupire...et part...pour revenir encore :
Tant l'amour sait nourrir son triste enchantement !
Que dis-je ! dans l'excès d'un fol égarement,
Même après le trépas l'amour voit ce qu'il pleure;
Il le voit, il l'entend, l'entretient à toute heure.
Oh ! pour peindre un malheur si digne de mes chants,
Si je pouvois trouver des sons assez touchants,
De deux jeunes amants je dirois l'aventure.
Amour ! toi qu'une fade et vulgaire peinture
Met toujours dans les ris, sur un trône de fleurs,
Pardon, si je te place en un lieu de douleurs;
Ah ! si l'on y goûta tes plus pures délices,
Viens m'aider à les peindre. En l'un de ces hospices [10]
Dotés par les secours, et fondés par les mains
De ce pieux Vincent, bienfaiteur des humains,
Dont le modeste nom, digne de la mémoire,
De tous les conquérants anéantit la gloire,
Une aimable novice, à la fleur de ses ans,
Donnoit aux malheureux des soins compatissants;
Les Graces arrangeoient son simple habit de bure [11],
Les Graces se plaisoient à sa simple coiffure.
Dans ses traits ingénus respiroit la candeur;
Son front se coloroit d'une aimable pudeur;
Tout en elle étoit calme; un sentiment modeste
Régloit son air, sa voix, son silence, son geste;

Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir,
N'exprimoient rien encore, et faisoient tout sentir.
On eût dit qu'en secret sa douce indifférence
D'un ascendant suprême attendoit la puissance:
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galatée, enchantoit les regards,
Lorsque essayant la vie et son ame naissante,
N'étant déja plus marbre et pas encore amante,
Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre elle attendoit l'amour.
Ainsi, dans sa langueur doucement recueillie,
En une aimable paix reposoit Azélie;
Ou, si son cœur s'ouvroit à quelque impression,
C'étoit de la bonté la tendre émotion
Qui, sur ce beau visage, où la grace respire,
De la douce pitié répandoit le sourire.
A l'ombre de ces murs, ignorant les humains,
Ce cœur si jeune encore ignoroit les chagrins;
Cependant sur son front je ne sais quel nuage,
S'il n'en étoit l'effet, en sembloit le présage:
On eût dit, à la voir, que l'instinct de son cœur,
Même avant le plaisir, devinoit la douleur;
Et les traits enchanteurs de la jeune Azélie
Devenoient plus touchants par sa mélancolie;
Rien d'ailleurs ne troubloit le calme de ses traits....
Ah! puisse le malheur ne l'altérer jamais!
Cependant le jour vint où cette ame si pure
Reçut profondément la première blessure.
Un jeune homme mourant à la fleur de ses jours,
Volnis (c'étoit son nom) sans amis, sans secours,
Dans ce pressant danger oubliant sa naissance,
Des charitables sœurs implora l'assistance.
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux:
En longs et noirs anneaux s'assembloient ses cheveux,
Ses yeux noirs, pleins d'un feu que son mal dompte à peine,
Étinceloient encor sous deux sourcils d'ébène;
Et son front noble et fier, où se peignoit son cœur,
S'embellissoit encor de sa douce pâleur.
Tel, moissonné trop tôt, tombe et languit sur l'herbe,
Ou le sombre hyacinthe, ou le pavot superbe:
Tel meurt avant le temps, sur la terre couché,
Un lis que la charrue en passant a touché.
Il fut reçu mourant dans le pieux hospice.
Des soins hospitaliers l'honorable exercice
Distinguoit Azélie entre toutes les sœurs;
Son devoir l'appela près du lit de douleurs.
A leur premier abord leurs regards se cherchèrent:
A leurs premiers regards leurs cœurs se rencontrèrent.
Tant des rapports cachés le rapide ascendant
Sait allumer bientôt l'amour le plus ardent!
Mais un respect timide, une pudeur secrète,
Renfermoit dans leurs cœurs leur tendresse muette.
Du plaisir de se voir leurs yeux embarrassés,
Levés timidement, étoient soudain baissés.
Volnis s'appuyoit-il sur le bras d'Azelie,
De quel trouble charmant elle étoit embellie;
Azélie épuisoit tous ces soins délicats
Qui voudroient être vus, mais ne se montrent pas;
En silence elle offroit, pour calmer sa souffrance,
Des secours que Volnis recevoit en silence.
Mais que de fois l'amour qu'elle enferme en son sein
Faisoit trembler la coupe en sa timide main!
Offerts par cette main que lui-même eût choisie,
Les sucs les plus amers lui sembloient l'ambroisie;
Offerts par d'autres soins, pour son corps abattu
Les sucs les plus puissants demeuroient sans vertu.
Quels siècles s'écouloient dans les moments d'absence!
Quel doux tressaillement annonçoit sa présence!
Dans ses nuits sans sommeil, dans ses jours sans repos,
La voir ou l'espérer adoucissoit ses maux.
Souvent, pour prolonger une si chère vue,
Il eût voulu nourrir le poison qui le tue;
Et, rendant en secret graces à sa langueur,
Des remèdes trop prompts imploroit la lenteur.
Tout-à-coup, transporté de joie et d'espérance,
Il conçoit un projet qui l'enivre d'avance.
A peine relevé de ce lit douloureux,
Son œil osa fixer Azélie et les cieux:
« O fille vertueuse! ô mon dieu tutélaire!
Dit-il avec transport, que sert un vain mystère?
Nos feux se sont trahis: et ces feux innocents
Ne sont pas, tu le sais, le délire des sens;
Formés dans la douleur, nourris dans la souffrance,
Ils s'épurent encor par la reconnoissance.
C'est par toi que je vis, daigne vivre pour moi;
Ne me fais pas haïr des jours sauvés par toi.
D'un amour malheureux trop malheureuse fille,
Tu n'as, on me l'a dit, ni parents, ni famille;
Eh bien! ces sentiments qu'eût partagés ton cœur
Sur moi seul réunis feront mieux mon bonheur.
Je suis libre, tu l'es: viens, ma chère Azélie,
Viens, je veux te devoir le bonheur et la vie. »
Tel qu'un foible arbrisseau, dans la serre nourri,
Ne quitte qu'à regret son doux et sûr abri;
En vain d'un ciel brillant la liberté l'appelle:
Timide, il craint les vents et leur souffle infidèle.
Ainsi, les yeux baissés, rougissant de pudeur,
Azélie, en pleurant, accepta son bonheur.
Les beaux jours renaissoient, la terre étoit plus belle;
Le fortuné Volnis s'embellissoit comme elle,
Et goûtoit, retiré dans un riant séjour,
Le repos, la santé, le printemps et l'amour.
Que renaître au printemps est un charme suprême!
Mais combien les beaux jours sont plus beaux quand on aime!
Tous deux savoient jouir de ces charmes touchants:
Le véritable amour se plaît toujours aux champs.
« Vois-tu, disoit Volnis, ces fleurs, cette verdure,
Du ruisseau libre enfin entends-tu le murmure?
Tout renaît au printemps, tout se ranime; et moi,
Dans mes beaux jours, hélas! j'étois flétri sans toi. »
Il disoit; et, tous deux mêlant leurs douces larmes,
De la nature ensemble ils goûtoient mieux les charmes.
Hâtez-vous, couple heureux, hâtez-vous de jouir!
Ces boutons, que l'aurore a vus s'épanouir,
Peut-être avant le soir vont céder à l'orage:
Ah! que de vos destins ils ne soient point l'image!
Vains souhaits! Azélie, au milieu du bonheur,
N'avoit pas vainement pressenti le malheur.

Des parents, qu'illustroit le nom de leurs ancêtres,
Visitèrent Volnis dans ces réduits champêtres.
Azélie essuya leur superbe dédain,
Et son cœur en conçut un noir et long chagrin;
Non que sa vanité, secrètement blessée,
Ne sût pas d'un dédain supporter la pensée;
Mais de ce cœur si pur le noble sentiment
Se reprochoit d'avoir dégradé son amant:
Le cœur voudroit toujours ennoblir ce qu'il aime.
Azélie enferma son désespoir extrême;
Et Volnis, de ce cœur sensible, mais discret,
S'efforça vainement d'arracher le secret.
Mais un jour qu'ils passoient, rêveurs et solitaires,
Dans un salon rempli des portraits de ses pères,
L'esprit déja frappé, d'un accent plein d'effroi,
« Les voyez-vous? dit-elle; ils ont honte de moi! »
Elle dit, et s'enfuit au fond de sa retraite;
Dès-lors rien ne calma sa tristesse secrète;
Dès-lors son tendre époux, de moment en moment,
Vit se décolorer ce visage charmant,
Et, malgré ses secours, des ames la plus belle
S'exhala doucement de ce corps digne d'elle,
Comme au gré d'un feu pur s'exhale vers les cieux
D'un beau vase d'albâtre un parfum précieux.
Pour pleurer tant d'amour, de vertus et de charmes,
Le malheureux Volnis a-t-il assez de larmes?
Non: il ne pleure pas; mais son cœur éperdu
Voit toujours, ou croit voir l'objet qu'il a perdu.
Il le voit, il l'entend, il poursuit son image.
Tantôt il l'entrevoit à travers un nuage;
Tantôt, comme au retour d'un voyage lointain:
« O charme de mon cœur! je te retrouve enfin!
Pourquoi m'as-tu privé de ta douce présence?
Dieu! combien j'ai souffert pendant ta longue absence! »
Tantôt, dans son délire, heureux de revenir
Vers ce lit de douleur, plein d'un doux souvenir,
Il croit se voir soigner par l'objet qu'il adore;
Vers cet objet charmant sa main s'étend encore.
Tantôt au bord des eaux, dans les bois, dans les lieux
Que tous deux parcouroient, qu'ils chérissoient tous deux,
Il croit la voir encore embellir ces campagnes;
Souvent il la demande à ses jeunes compagnes;
Les fleurs qu'elle élevoit frappent-elles ses yeux:
« Donnez, qu'à son réveil j'en pare ses cheveux. »
Tantôt de son hymen il préparoit la fête;
La couronne de rose et la pompe étoit prête.
Malheureux! lui rendant tout-à-coup sa douleur,
L'affreuse vérité retomboit sur son cœur.
Alors son œil troublé ne voyoit que ténèbres,
Que crêpes, que linceuls et que torches funèbres.
Il marchoit, s'asseyoit, se levoit sans dessein,
Commençoit un discours, l'interrompoit soudain.
A force de douleurs, quelquefois plus tranquille,
Un long accablement le tenoit immobile:
Tels qu'on voit enchaînés dans leur triste repos,
Ces simulacres vains pleurant sur des tombeaux.
Mais toujours il voyoit cette image si chère;
Vainement l'amitié tâcha de le distraire;
Lorsqu'un hasard heureux que l'on n'eût pu prévoir,
D'adoucir ses malheurs fit naître quelque espoir.
Une jeune beauté d'une grace accomplie,
Dieux! comment pûtes-vous faire une autre Azélie!
De celle qui n'est plus intéressant portrait,
De cet objet charmant rappeloit chaque trait.
C'étoit son doux maintien, son aimable indolence,
Le charme de sa voix, celui de son silence;
On croyoit voir son air, son visage, ses yeux.
Deux gouttes de rosée ou du nectar des dieux,
Deux matins du printemps, deux des plus fraîches roses,
Sur une même tige, à la même heure écloses,
Se ressembleroient moins. Par ce nouvel objet,
De distraire son cœur on forme le projet:
Heureux, si cette aimable et douce ressemblance
Pouvoit de sa douleur tromper la violence!
Sous un voile d'abord on cache ses attraits;
Il vient: le voile tombe et laisse voir ses traits;
Il tressaille à sa vue, et, d'un regard avide,
Il la fixe en gardant un silence stupide;
Puis, égaré de joie, et de crainte, et d'amour,
Son œil sur deux objets semble errer tour-à-tour;
Enfin, jetant un cri: « Mes amis, quel prestige.
Elles sont deux. » L'Amour avoit fait ce prodige;
L'Amour montroit de même à ses yeux éperdus,
Et celle qui respire, et celle qui n'est plus:
Tant, avec ce penchant toujours d'intelligence,
L'Imagination lui prête de puissance!

CHANT III.

L'IMPRESSION DES OBJETS EXTÉRIEURS.

Voyez ce luth muet! tant qu'une habile main
N'éveille pas le son endormi dans son sein,
Dans le bois insensible en secret il sommeille;
Mais si d'un doigt savant l'impulsion l'éveille,
Il frémit, il résonne, exprime tour-à-tour
La pitié, la terreur, et la haine, et l'amour;
Et, quand rien n'agit plus sur l'organe sonore,
Le bois mélodieux long-temps résonne encore.
Ainsi l'ame se tait, quand rien ne parle aux sens:
Ainsi l'objet émeut ses fils obéissants;
Et même, quand des sens la secousse est passée,
L'écho des souvenirs prolonge la pensée.
De tous les instruments le plus ingénieux,
Dont les savants accords retentissent le mieux,
L'ame est organisée. Il est temps de connoître
Comment elle résonne et répond à chaque être;
Et comment, de nos nerfs ébranlant le faisceau,
L'objet court s'imprimer dans les plis du cerveau.
Vaste et profond sujet! Pour peindre ce mystère,
Il faudroit un Descarte instruisant un Voltaire.
Essayons toutefois, et montrons dans mes vers
L'ame entière à l'aspect de l'immense univers.
Les couleurs avant tout ont des charmes suprêmes,
Leurs beautés quelquefois plaisent par elles-mêmes,
Et leur aspect pour nous a de secrets appas.
Tel vers l'astre des nuits l'enfant étend ses bras:

Tel, quand l'onde reçoit son image fidèle,
Crédule, il veut la prendre, et se courbe vers elle.
Le pourpre éblouissant, le tendre azur des cieux,
Le blanc pur et le vert, sont le charme des yeux.
D'autres fois, des objets croyant y voir l'emblème,
L'Imagination ou les craint, ou les aime.
Le noir nous peint le deuil, la douleur, le trépas;
Un drapeau noir conduit les Maures aux combats;
Le bleu marque la joie, et le blanc l'innocence :
Le vert, fils du printemps, peint la douce esperance;
Et, par des traits de sang, la comète autrefois,
Sous le dais orgueilleux, a fait trembler les rois.
Souvent encor les arts, ou la riche nature,
Dont nul art ne sauroit égaler la peinture,
Savent, en les fondant, embellir les couleurs.
Ainsi l'adroite aiguille entrelace les fleurs;
Ainsi le peintre unit, de nuance en nuance,
La teinte qui finit à celle qui commence.
Voyez se colorer l'arc éclatant d'Iris!
Voyez l'émail changeant des pigeons de Cypris;
Et, ces prismes vivants où le soleil se joue,
Les oiseaux de Junon épanouir leur roue!
  Les formes à leur tour ont des charmes puissants;
Eh! qui peut leur donner ce pouvoir sur nos sens?
Ce n'est point le compas de la géométrie,
La régularité, la froide symétrie :
C'est l'élégance, unie à la simplicité,
Et les proportions à la variéte;
C'est un tout assorti qu'un seul coup d'œil rassemble,
Le charme des détails, les beautés de l'ensemble.
A ces traits prononcés que l'œil aime à saisir,
L'Imagination vient joindre son plaisir.
Elle veut rencontrer, jointes à l'élégance,
L'heureuse utilité, la noble convenance.
Des formes, dont les traits la séduisent toujours,
La courbe, par sa grace et ses moelleux contours,
Rit le plus à ses yeux : dans leurs bornes prescrites,
Les angles, les carrés font trop voir les limites;
Et, dans l'alongement de son cours ennuyeux,
La triste ligne droite importune les yeux.
Mais sur d'heureux contours glissant avec mollesse,
D'une courbe facile elle aime la souplesse.
Tout ce que la nature embellit de sa main,
Les rondeurs de la joue et celles d'un beau sein,
Ce grand cercle des cieux et la sphère du monde,
Les astres suspendus à sa voûte profonde,
Et les arbres en dôme arrondissant leurs bras,
Tout d'une courbe aimable offre aux yeux les appas;
Et l'œil qui nous instruit de leur beauté suprême[1],
En un cercle brillant s'est arrondi lui-même.
Le mouvement nous plaît par la même beauté :
Sur la rive des mers ainsi l'œil enchanté
Voit le flot qui retombe et le flot qui s'élève;
En courbe il redescend, en courbe il se relève;
Et du vaisseau, qui monte et baisse mollement,
L'œil suit avec plaisir le doux balancement.
Eh! qui du mouvement ne connoît pas l'empire?
Par des charmes plus sûrs qui sait mieux nous séduire?
Quand Vénus dans un bois se révèle à son fils,
Ce qui lui fait d'abord reconnoître Cypris,
Ce ne sont point ses traits, ses yeux, sa blonde tresse;
Elle marche, et son port a trahi la déesse[2] :
Tant l'art de se mouvoir a de charmes pour nous!
Tantôt lent, tantôt vif, ou plus fort, ou plus doux,
Dans ses effets divers, mais jamais arbitraires,
Le mouvement nous plaît par des aspects contraires.
  J'aime à voir ce coursier qui, plus prompt que l'éclair,
Dans les champs effleurés part, court, vole, et fend l'air;
Mais je n'aime pas moins le coursier intrépide
Qui, réprimant l'essor de sa fougue rapide,
Sans avancer d'un pas, dévorant le chemin,
Monte et tombe en cadence, et bondit sous ma main
Et dont l'ardeur captive et toujours agissante
Présente à nos regards la force obéissante.
Vous frémissez d'effroi, si de fougueux soldats
S'élançant à grands cris, précipitent leurs pas;
Mais qu'une vaste armée, en un profond silence,
Garde un calme imposant, et lentement s'avance,
Ce silence effrayant frappe bien plus mon cœur,
Et le calme lui-même ajoute à la terreur.
Des mouvements heureux, des formes attrayantes,
Des couleurs mariant leurs teintes séduisantes,
La beauté composa ces accords ravissants
Qui subjuguent le cœur et captivent les sens;
Mais ma muse à loisir vous entretiendra d'elle,
Quand mes chants aux beaux-arts l'offriront pour modèle
  De ces mêmes accords l'univers enchanté[3]
Vit éclore un pouvoir plus sûr que la beauté,
Qui toujours l'embellit, qui souvent la remplace,
Qui nous plaît en tous lieux, en tout temps : c'est la grace.
Et comment définir, expliquer ses appas?
Ah! la grace se sent et ne s'explique pas :
Rien n'est si vaporeux que ses teintes légères;
L'œil se plaît à saisir ses formes passagères;
Elle brille à demi, se fait voir un moment;
C'est ce parfum dans l'air exhalé doucement;
C'est cette fleur qu'on voit négligemment éclore,
Et qui, prête à s'ouvrir, semble hésiter encore;
L'esprit qui sous son voile aime à la deviner,
Joint au plaisir de voir celui d'imaginer.
L'Imagination en secret la préfère
A la froide beauté constamment régulière.
Je ne sais quoi nous plaît dans ses traits indécis,
Que la beauté n'a point dans ses contours précis.
Piquante sans recherche et sans étourderie,
Elle nous fait aimer jusqu'à sa bouderie.
Prête donc à mes vers, ô fille de Vénus!
Ta molle négligence et tes airs ingénus.
Fais envier à l'art tes formes naturelles;
Tu n'as qu'à te montrer pour corriger nos belles;
Apprivoise l'orgueil, instruis la volupté,
Console la laideur, achève la beauté.
  Comme Pallas aux dieux se montra tout armée,
La grace au don de plaire en naissant est formée :
Belle dans son été, comme dans son printemps,
Seule elle sait braver les injures du temps :
L'aimable fantaisie arrange sa parure;
Zéphire, en se jouant, boucle sa chevelure;

De riches diamants ne chargent pas sa main ;
Son simple coloris rejette le carmin ;
Son maintien est aisé ; la souple mousseline
En plis inaffectés autour d'elle badine,
Sa marche annonce aux yeux un enfant de Cypris,
Et sa danse prévient les leçons de Vestris.
Où peut-on rencontrer ce doux moyen de plaire ?
Est-ce chez la princesse, est-ce chez la bergère ?
Par-tout où la nature, en dépit de notre art,
La fait naître en passant et la jette au hasard.
Avec le même charme, aimable en toute chose,
Elle parle ou se tait, agit ou se repose ;
De l'enfance naïve elle est le premier don ;
La grace lui donna son facile abandon,
Cette *soudaineté* que nous vante Montagne ;
Et l'heureux à-propos en tout temps l'accompagne :
Elle doit au hasard ses plus piquants attraits ;
Toujours elle rencontre et ne cherche jamais.
Peu savent la trouver, mais la trouvent sans peine.
Elle craint le travail et redoute la gêne ;
L'air d'effort lui déplaît ; et lorsque dans sa main
Vénus tient en riant les marteaux de Vulcain,
Un air d'aisance encore embellit la déesse.
Le caprice sied bien à cette enchanteresse ;
On l'oublie, elle vient ; on la cherche, elle fuit.
C'est la nymphe échappant au berger qui la suit,
Et qu'un doux repentir ramène plus charmante ;
Sa négligence plaît, et son désordre enchante ;
Tibulle est son poëte, et ses attraits divers,
Sous les traits de Délie, ont inspiré ses vers.
  La pudeur à son tour s'avance sur sa trace.
Ah ! qui peut séparer la pudeur de la grace ?
L'Imagination de ses regards discrets
A peine ose entrevoir ses mystères secrets ;
Mais de son trouble heureux, de sa rougeur aimable,
Elle adore tout bas le charme inexprimable.
Le vice audacieux s'arrête à son aspect,
Et le brûlant desir est glacé de respect.
Craignant ses propres yeux, elle-même s'ignore ;
Même quand elle est nue, elle est modeste encore ;
Sa décence la voile aux regards curieux,
Et la Vénus pudique est vêtue à nos yeux.
Mais comme nous voyons, délicate et craintive,
Se flétrir sous nos mains la tendre sensitive,
Un mot, un geste, un rien alarme ses appas ;
Le cœur vole au-devant de son doux embarras ;
Son silence nous plaît, sa froideur même enflamme,
Et la pudeur enfin est la grace de l'ame.
Mais tandis que j'essaie à tracer ce tableau,
Elle vient en mes mains arrêter mon pinceau.
D'orgueil, de modestie, ineffable mélange,
Ainsi que le reproche elle craint la louange.
Déja je vois rougir ses timides attraits,
Et crains, en les peignant, de profaner ses traits.
  Toutefois vainement la nature féconde
Auroit de tant d'appas orné l'homme et le monde ;
L'Habitude bientôt eût flétri la Beauté,
Si le ciel n'eût créé la douce Nouveauté.
Voyez de l'univers la pompe monotone !
Toujours l'été brûlant fait place au doux automne [4] ;
Toujours, après l'hiver, vient le printemps ; toujours
Les jours suivent les nuits, les nuits suivent les jours.
Les cieux même, au milieu de leurs pompeux spectacles,
Aux yeux désenchantés ont perdu leurs miracles.
La Nouveauté paroît, et son brillant pinceau
Vient du vieil univers rajeunir le tableau.
C'est elle qui du nord fait briller les aurores,
Enfante des héros les sanglants météores,
Fait luire une comète, un Voltaire, un Rousseau,
Fait mugir un volcan, tonner un Mirabeau :
Cet uniforme dieu, conduit par l'Habitude,
Qui n'a jamais qu'un ton, qu'un air, qu'une attitude,
L'Ennui, s'enfuit loin d'elle ; et la Variété,
Un prisme dans la main, se joue à son côté ;
De ses mouvants tableaux le monde est idolâtre,
Mais la France sur-tout est son brillant théâtre.
  La baguette à la main, voyez-la dans Paris,
Arbitre des succès, des mœurs et des écrits,
Exercer son empire élégamment futile ;
Et, tandis qu'oubliant leur rudesse indocile,
Les métaux les plus durs, l'acier, l'or et l'argent,
Sous mille aspects divers suivent son goût changeant,
Et la gaze, et le lin, plus fragile merveille [5],
Dédaigneux aujourd'hui des formes de la veille,
Inconstants comme l'air, et comme lui légers,
Vont mêler notre luxe aux luxes étrangers.
Ainsi, de la parure aimable souveraine,
Par la mode, du moins, la France est encor reine ;
Et, jusqu'au fond du nord portant nos goûts divers,
Le mannequin despote asservit l'univers [6].
  Trop heureux les Français, si leur volage idole
Bornoit à ces vains jeux sa puissance frivole !
Mais quels pays lointains, quels barbares climats
De nos derniers malheurs ne retentissent pas ?
A peine une secrète et vague inquiétude,
Des antiques devoirs dénouant l'habitude,
Des folles nouveautés a donné le signal,
Tout s'ébranle, tout marche. A cet ordre fatal,
Hardis fabricateurs d'incroyables systèmes,
Des novateurs fougueux ont tout mis en problèmes :
Les arts, les lois, les mœurs, un superbe dégoût
A tout dénaturé : le temps, qui change tout [7],
Se voit changé lui-même, et notre vieille année
Avec ses mois nouveaux marche tout étonnée.
O mes concitoyens, dites-moi de quel nom
Se nomment aujourd'hui ma ville, mon canton ?
Dans un pays nouveau chaque jour je m'éveille ;
Le lendemain insulte aux travaux de la veille ;
La nouveauté qui suit vieillit la nouveauté ;
Le désordre s'accroît par la rivalité ;
On s'empresse, on s'élance, on court dans la carrière ;
Hâtons-nous, et gardons de rester en arrière ;
Atteignons, devançons nos rivaux confondus :
Les crimes surpassés sont des crimes perdus.
  Soudain les feux sont prêts, les haches étincellent :
Sous la main des bourreaux des flots de sang ruissellent ;
D'un massacre nouveau le massacre est suivi ;
Le peuple est fatigué, mais non pas assouvi [8] :

Grands, petits, peuples, rois, trône, autel, tout s'efface.
Ainsi, lorsque ligués dans les champs de la Thrace,
De la Terre autrefois les fils audacieux,
Sur des monts entassés escaladoient les cieux,
Les yeux épouvantés, dans les vastes campagnes,
Ne reconnoissoient plus ni vallons, ni montagnes,
Et cherchoient vainement, à travers les débris,
Les bois déracinés et les fleuves taris :
Mais bientôt, expiant leurs terribles maximes,
Les sacrificateurs deviennent les victimes;
Sur le trône, en tremblant, chacun d'eux va s'asseoir :
L'apôtre du matin est le martyr du soir.
Comme le vieux Saturne, en son étrange rage,
Dans ses propres enfants dévoroit son ouvrage;
Comme aux champs de Cadmus des frères malheureux,
Au sortir du sillon, s'exterminoient entre eux;
Sous ses propres fureurs chaque parti succombe;
Chacun brille et s'éteint, chacun s'élève et tombe.
Tels roulent sur les flots les flots bruyants des mers:
Ainsi la bombe suit la bombe dans les airs;
Par-tout les pleurs, le sang, la rage, la démence,
Et l'empire n'est plus qu'une ruine immense.
Pleurez donc, ô Français! pleurez ces jours heureux,
Où, de la Nouveauté partisans moins fougueux,
Vous l'adoriez sans crime, et ne demandiez d'elle
Que la pièce du jour et l'actrice nouvelle!
Guidé par cet amour, par ce goût curieux,
Qui séduit des mortels l'instinct capricieux,
Souvent on quitte aussi, par un penchant bizarre
L'objet le plus parfait pour l'objet le plus rare;
Tel est le cœur humain : un trésor trop commun
De mille possesseurs n'en satisfait aucun.
Empressée à parer chaque objet qu'elle adore,
L'Imagination avec plaisir colore
Tout ce que la nature accorde rarement.
Voyez de cette fleur le ridicule amant 9 :
Si quelque autre avec lui partage sa richesse,
A cette horrible idée il sèche de tristesse;
De son heureux rival il l'achète à prix d'or,
Et dans sa serre avare enterre son trésor.
Graces à cet instinct, l'objet le plus futile,
S'il est rare, est bientôt dispensé d'être utile.
Entrez dans cette salle où sont mis à l'encan
Géographie, histoire, et morale, et roman :
Quel est l'auteur divin que d'un groupe idolâtre
Se dispute à grand bruit l'enchère opiniâtre?
Est-ce Homère ou Platon? Non, c'est quelque feuillet
D'un vieux tome échappé du bûcher de Servet [10].
Mais de cette frivole et vaine jouissance,
Peut-être un court récit peindra l'extravagance.
Un sauvage autrefois (nous lui ressemblons tous)
Avoit vu beaucoup d'or et jamais de cailloux.
Il en voit un : soudain ce prodige l'attire;
Il s'élance, il le prend, le regarde, l'admire,
Brûle de le montrer : tout-à-coup à ses yeux
S'offrent d'autres cailloux déja moins précieux;
Diminuant de joie en croissant de fortune,
Il chérit déja moins leur beauté plus commune;
Et l'abondance enfin les dépréciant tous,
Comme il eût jeté l'or il jette ses cailloux [11].
Tant l'objet qu'un vain prisme embellit ou dépare,
Vulgaire nous déplaît, nous séduit, s'il est rare!
Chacun a son pouvoir. Le mortel ignorant
Souvent glisse sur eux d'un œil indifférent :
Pour lui restent cachés dans un nuage sombre
Leurs tissus délicats, leurs nuances sans nombre;
Mais un tact plus sensible, et des yeux plus parfaits,
A ma divinité révèlent ces secrets.
Prenons donc son flambeau, ses regards et ses ailes,
Et volons au pays des vérités nouvelles :
Elle-même, en riant, me conduit par la main,
Et dans ces lieux déserts m'aplanit le chemin.
Digne objet de mes vers, ma jeune souveraine
Veut voir dans les objets les deux bouts de leur chaîne :
Tels parlent avec force à notre ame, à nos sens,
Les termes opposés des êtres différents.
Le fruit déja mûri, la moisson jaunissante,
L'été, l'ardent midi n'est pas ce qui l'enchante :
De l'oiseau printanier la première chanson,
Le fruit encore en fleurs, et la jeune moisson;
L'aurore d'un beau jour dorant un beau nuage,
Ses derniers feux mourants sur la tour du village;
Voilà ce qui lui plaît. Voyez cet arbrisseau,
Qui de sa pépinière oublia le berceau :
L'agriculteur pour lui voit des dangers sans nombre;
Mais il prévoit ses fruits, il espère son ombre.
Non loin de lui s'élève un chêne fastueux
Qui défia cent ans les vents impétueux;
Son sommet, revêtu d'un plus rare feuillage,
Et sa mousse et ses nœuds décèlent son grand âge :
Mais le culte et l'amour du peuple des hameaux
Consacrent sa vieillesse et ses derniers rameaux.
Ainsi du chêne antique ou du naissant arbuste,
L'un paroît plus touchant, et l'autre plus auguste;
L'un a pour lui l'espoir, l'autre le souvenir :
L'un plaît dans le passé, l'autre dans l'avenir.
Et combien parmi nous sont plus touchants encore
L'être qui va finir, l'être qui vient d'éclore!
« Laissez, laissez venir ces enfants jusqu'à moi, »
Disoit cet homme-dieu, dont nous suivons la loi [12] :
Eh! qui sans intérêt peut voir le premier âge?
Il attire, il émeut, il attendrit le sage.
Après tant de travaux et de périls divers,
Hélas! il craint pour lui les maux qu'il a soufferts.
Quels piéges vont l'attendre au sortir de l'enfance!
Qu'il voudroit lui léguer sa longue expérience!
Cher et fragile objet de tendresse et de soins,
Il plaît par ses défauts, règne par ses besoins.
Hâtons-nous de le voir, tandis qu'à son aurore
Tout est jeune et fleuri, frais et brillant encore.
Qui sait ce que le sort lui garde de malheurs?
Quel qu'il soit, il paiera son tribut aux douleurs :
Tout homme doit pleurer, tel est l'arrêt suprême;
L'homme bon sur autrui, l'homme dur sur lui-même.
Ainsi, dans ce mélange et de crainte et d'espoir,
L'esprit flottant desire, et tremble de prévoir;
Et, dans le court tableau de l'homme qui commence,
L'Imagination voit un lointain immense :

De l'enfance, pour nous, tel est le doux attrait.
Avec moins de plaisir, mais non sans intérêt,
L'Imagination regarde la vieillesse.
Dans l'une tout commence, et dans l'autre tout cesse;
Mais ces ruines même intéressent encor :
Le vieillard, du passé déroule le trésor.
S'il fut le bienfaiteur ou l'ornement du monde,
L'Imagination, en souvenirs féconde,
Quand le présent ingrat semble l'abandonner,
Des honneurs qu'il n'a plus revient l'environner :
Ainsi le saint respect qui de loin le contemple,
Remplit toujours de Dieu les débris d'un vieux temple.
Mélange de douceur et de sévérité,
L'âge consacre encor sa sainte autorité :
C'est le père, le chef, le roi de sa famille.
Dans un siége d'honneur, près d'un feu qui petille,
Il conte; et l'écoutant de l'oreille et de l'œil,
Le groupe se resserre autour de son fauteuil.
Douces mœurs, saint respect, amour de la vieillesse,
Revenez parmi nous! et puisse la jeunesse,
Pour son propre bonheur, abjurer ces travers,
Qui perdirent la France, et troublent l'univers!
Des objets, quels qu'ils soient, qui fait les premiers char-
Le besoin d'être ému. La terreur, les alarmes, [mes?
Elles-mêmes pour l'homme ont un puissant attrait.
Voyez-le, dominé par cet instinct secret[13],
Suivre un embrasement, contempler du rivage,
A l'abri du danger, les horreurs du naufrage,
Repaître aux champs de Mars ses yeux épouvantés.
Je sais que, rencontrant ces horribles beautés,
Le philosophe passe en détournant la tête.
Moi, qui dois voir en sage et décrire en poëte,
Je veux les déployer; je veux dans mes tableaux
Placer l'homme à l'aspect de tous ces grands fléaux,
Au pied de ces volcans, auprès de ces batailles,
Du triste genre humain immenses funérailles :
Tressaillant d'un plaisir mélangé de terreur,
De ce mont élevé j'en contemple l'horreur;
Ces casques, ces mousquets, ces cuirasses brillantes,
Des rayons du soleil au loin étincelantes,
Ce grand luxe des rois, ces pompes du trépas,
Me parent un moment la scène des combats.
Mais l'heure affreuse vient, et le signal s'apprête :
Pareil à l'Océan qui couve la tempête,
Tout s'émeut, tout frémit; le coursier belliqueux,
A l'instinct des guerriers joint son instinct fougueux;
Comme eux discipliné, comme eux réglant sa rage,
Il hennit, il bondit, mais contient son courage :
La charge sonne : il part, il s'élance aux combats,
Et le sable et le sang ont jailli sous ses pas :
Le fer luit, l'éclair brille et les tonnerres grondent;
Des montagnes, des bois les échos leur répondent :
Les échos, qui, jadis chers aux dieux bocagers,
N'avoient appris encor que les chants des bergers.
Telle qu'une ménade ardente, échevelée,
L'Imagination se perd dans la mêlée :
A travers et la poudre, et le fer, et les feux,
Vagabonde, elle porte et ses pas et ses yeux,
Et revient m'en tracer l'épouvantable image.
Tout dégouttant de sang, le démon du carnage
Appelle à lui la gloire, elle accourt sur ses pas :
L'éblouissant fantôme ennoblit le trépas :
Tout l'affronte ou l'attend, le reçoit ou le donne;
Ici, la foudre abat; là, le glaive moissonne;
Le fer croise le fer, les rangs foulent les rangs.
Entendez-vous les cris des vainqueurs, des mourants?
L'un de son assassin repousse la furie;
L'autre traîne à regret un reste affreux de vie;
Et, provoquant la rage, invoquant l'amitié,
Demande, tout sanglant, la mort à la pitié,
Et ne la doit enfin qu'à la soif du pillage.
Et si j'interrogeois ces scènes de carnage!
De ces guerriers mourants dans leur jeune saison,
L'un a quitté sa vigne et l'autre sa moisson;
L'autre un art bienfaisant. Mais la patrie ordonne :
Marchons; bravons ces feux, rompons cette colonne,
Reprenons ces drapeaux déchirés et sanglants.
Jeune guerrier, tu meurs à la fleur de tes ans!
Ah! combien va gémir ta mère désolée!
Pleurez, amours; beaux-arts, ornez son mausolée.
Ainsi de ces grands chocs l'Imagination
Reçoit, répand, varie, accroît l'impression;
S'irrite ou s'attendrit, aime ou maudit la gloire,
Couronne les vainqueurs, gémit sur la victoire;
Et s'écrie, en pleurant sur ces nobles forfaits
« C'étoit donc peu des maux que la nature a faits! »
Oh! si j'osois unir dans ma vive peinture
Et les volcans du cœur et ceux de la nature,
J'irois, j'approcherois ces formidables monts
Dont les feux souterrains vivent sous les glaçons;
Ces volcans, plus affreux que les champs du carnage!
Ce ne sont plus ici ces joutes du courage,
Où la gloire, à la mort prêtant ses traits guerriers,
Cache son front hideux sous l'éclat des lauriers;
Où le péril lui-même irrite la vaillance :
Ici l'homme sans gloire, ainsi que sans défense,
Demeure seul en proie à tous les éléments;
La colère des flots, et des feux, et des vents,
Ces longs ébranlements qui déchirent la terre,
Ces orages de cendre, et de flamme, et de pierre,
Ces torrents embrasés et ces trombes de feux
Qui, du fond des enfers, s'alongent vers les cieux;
Dans les champs, sur les monts la fuite et l'épouvante;
Tandis que, se heurtant dans la cité tremblante,
Des temples, des palais les dômes chancelants
Tombent, tombent en foule en des gouffres brûlants;
Quel spectacle à-la-fois effrayant et sublime!
L'Imagination seule au bord de l'abîme,
Interroge, en tremblant, la nature en courroux;
Elle parcourt les lieux qu'ont frappés ces grands coups :
Elle y conduit Buffon, elle y ramène Pline[14]
Et recommande aux arts leur savante ruine.
Avec elle, tantôt, dans ces antres affreux,
Je plonge, je demande à leurs flancs ténébreux,
Les débris disparus dans ces tombeaux de soufre.
Un jour, me dis-je, un jour, de cet immense gouffre,
Des portiques, des arcs, par le temps dévorés,
Reparoîtront aux yeux les décombres sacrés;

Les instruments des arts, le fer des sacrifices,
Des hommes et des dieux les pompeux édifices,
Le théâtre des jeux, et le temple des lois,
Et les métaux empreints de l'image des rois.
Je sors, j'erre à pas lents sur cette lave immense,
Triste, inhospitalière ; et calcule en silence
Les temps, les temps lointains où la stérilité
Rendra ce sol aride à la fertilité.
Hélas ! avant d'y voir ou des fruits, ou de l'ombre,
Des générations s'écouleront sans nombre.
Ainsi, quand tout-à-coup d'affreux ébranlements
Ont troublé les états jusqu'en leurs fondements,
Les mœurs, les lois, les arts renaissent avec peine :
Un instant les détruit, un long temps les ramène;
Et le volcan éteint inspire encor l'effroi.
Mais telle est du destin la consolante loi :
Les biens naissent des maux. Prodigue de verdure,
Ce sol enfin mûri, rend tout avec usure.
Alors ces doux objets, ce cruel souvenir,
Les désastres passés et les biens à venir,
Ces laves et ces fleurs, ces rocs, ces fraîches ombres,
Abandonnent notre ame à des pensers moins sombres;
L'homme rêve à ses maux, sans en être attristé,
Et la mélancolie accroît la volupté.
O penchant plus flatteur, plus doux que la folie !
Bonheur des malheureux, tendre mélancolie,
Trouverai-je pour toi d'assez douces couleurs ?
Que ton souris me plaît ! et que j'aime tes pleurs !
Que sous tes traits touchants la douleur a de charmes !
Dès que le désespoir peut retrouver des larmes,
A la mélancolie il vient les confier,
Pour adoucir sa peine, et non pour l'oublier.
C'est elle qui, bien mieux que la joie importune,
Au sortir des tourments accueille l'infortune;
Qui, d'un air triste et doux, vient sourire au malheur,
Assoupit les chagrins, émousse la douleur.
De la peine au bonheur, délicate nuance,
Ce n'est point le plaisir, ce n'est plus la souffrance ;
La joie est loin encor; le désespoir a fui;
Mais, fille du malheur, elle a des traits de lui.
Quels sont les lieux, les temps, les images chéries,
Où se plaisent le mieux ses douces rêveries ?
Ah ! le cœur le devine : en son secret réduit
Elle évite la foule, et redoute le bruit;
Sauvage, et se cachant à la foule indiscrète,
Le demi-jour suffit à sa douce retraite;
De loin, avec plaisir, elle écoute les vents,
Le murmure des mers, la chute des torrents;
La forêt, le désert, voilà les lieux qu'elle aime.
Son cœur, plus recueilli, jouit mieux de lui-même;
La nature un peu triste est plus douce à son œil;
Elle semble, en secret, compatir à son deuil.
Aussi l'astre du soir la voit souvent, rêveuse,
Regarder tendrement sa lumière amoureuse.
Ce n'est point du printemps la brillante gaîté,
Ce n'est point la richesse et l'éclat de l'été
Qui plaît à ses regards; non, c'est la pâle automne,
D'une main languissante effeuillant sa couronne.
Que la foule, à grands frais, cherche un grossier bonheur:
D'un mot, d'un nom, d'un rêve elle nourrit son cœur.
Souvent, quand des cités les bruyantes orgies,
Au son des instruments, aux clartés des bougies,
Étincellent par-tout de l'or, des vêtements,
Des éclairs de l'esprit, du feu des diamants,
Pensive, et sur sa main laissant tomber sa tête,
Un tendre souvenir est sa plus douce fête.
Viens donc, viens, charme heureux des arts et des amours!
Je te chantai deux fois, inspire-moi toujours [15].
La tristesse, à son tour, par de plus fortes ombres
Rembrunit ses couleurs et ses nuances sombres.
Ce sujet est moins doux ; mais dans sa profondeur
Je dois, sur tous les tons, interroger le cœur.
De la tristesse en nous quelle est donc l'origine ?
C'est l'aspect du malheur, celui de la ruine :
Soit qu'en se dégradant, les monuments des arts
De leur décrépitude affligent nos regards;
Soit que dans leur langueur, l'animal et la plante
Présentent à nos yeux la nature souffrante ;
Soit que, plus triste encor, de ses restes flétris
Le séjour de la mort étale les débris.
Voyez ces monuments épars dans la poussière,
Et l'humble asile, où dort une cendre vulgaire ;
Et le marbre où les grands, également mortels,
Étalent leur néant en face des autels ;
Tous sujets du trépas, qui tous les sacrifie,
Et ne fait qu'un monceau des débris de la vie :
L'Imagination, à mes yeux pleins d'effroi,
A rouvert leurs tombeaux ; tous passent devant moi :
Que de crimes cachés, que de vertus obscures,
S'élèvent, à sa voix, du fond des sépultures !
Regardez ce mortel, ami ferme et discret,
D'un ami dans la tombe il cacha le secret.
Quelle est cette ombre, pâle, égarée et farouche ?
Les cris sourds du remords s'échappent de sa bouche ;
Vénal exécuteur des vengeances des grands,
Il servit en secret la haine des tyrans.
Mais bientôt leur complice a suivi leur victime;
Instrument d'un forfait, il périt par un crime.
Voyez-vous s'avancer cet homme aux cheveux blancs ?
La gloire et la vertu couronnoient ses vieux ans ;
Un avide héritier hâta sa dernière heure.
Quelle est, plus loin de moi, cette vierge qui pleure ?
Elle aima sans espoir, et mourut de douleur.
Et toi, toi, jeune enfant, moissonné dans ta fleur,
Qui t'enleva sitôt de ce triste théâtre ?
Péris-tu par les mains d'une injuste marâtre ?
Portois-tu dans ton sein le germe de la mort ?
Quoi qu'il en soit, hélas ! ne te plains pas du sort :
Tu n'as fait qu'effleurer la coupe de la vie ;
Mais le ciel indulgent t'en épargna la lie :
Tant de maux à prévoir ! tant de maux à souffrir !
Tout ce qui nous apprend, nous invite à mourir.
Dors donc, dors, cher enfant ! dans cet asile sombre,
Demain de quelques fleurs j'apaiserai ton ombre.
Mais quels sons douloureux ont frappé mes esprits ?
Ah ! de sa mère en pleurs n'entends-je pas les cris ?
Eh ! quelle image, ô dieux ! est plus triste et plus chère,
Que le tombeau d'un fils et les pleurs d'une mère ?

Un portrait dans la main, elle demande aux cieux,
Elle demande encor ce fils si précieux,
D'un adorable époux ressemblance adorée:
Telle, sur un rameau, Philomèle éplorée
Accuse son malheur, et le pâtre inhumain
Qui, remarquant son nid, a, de sa dure main,
Ravi ses chers petits encor nus et sans aile,
Hélas! et vainement réfugiés sous elle.
Aux rochers, aux vallons, aux échos des déserts,
Sans cesse répétant ses lamentables airs,
Seule dans l'ombre obscure elle pleure, et l'aurore,
Seule sur son rameau l'entend gémir encore [16].

A la tristesse en deuil, à la sombre terreur,
Oserai-je ajouter le tableau de l'horreur ?
Leurs traits sont différents, et d'un objet terrible
L'aspect à nos regards n'est pas toujours horrible.
Pour les distinguer mieux, revenez avec moi
Dans ces lieux, vaste scène et de meurtre et d'effroi;
Au pied de ces volcans, où l'air, la terre et l'onde,
De leur guerre intestine épouvantent le monde.
Dans le champ des combats, tant que de sa chaleur
Le brillant héroïsme échauffe la valeur,
Ces drapeaux, ces tambours, ces clairons, ce tonnerre,
Ces marches du talent, ce grand art de la guerre,
Et la gloire planant au-dessus du trépas,
Décorent à nos yeux ces grands assassinats;
Mais quand Mars a mis fin à ces joutes savantes,
Quelle horreur se répand sur ces plaines sanglantes!
Ses foudres sont éteints, ses clairons sont muets;
L'œil ne rencontre au loin que de hideux objets;
Des cadavres souillés et de sang et de poudre,
Mutilés par le fer, déchirés par la foudre:
Par leur proie attirés sur ces vastes tombeaux,
Les ailes des vautours et les cris des corbeaux,
Se font entendre seuls dans ce vaste silence.
Là finit la terreur, et là l'horreur commence.

Que du Vésuve éteint les feux soient rallumés,
En contemplant ce mont et les cieux enflammés,
Et ces torrents de feu qui sillonnent la terre,
L'homme admire et frémit. Mais, si l'affreux tonnerre
En foule amoncelant, sous leurs toits embrasés,
Femmes, enfants, vieillards, l'un sur l'autre écrasés,
Ne montre, à la lueur des ruines brûlantes,
Que des corps expirants, et des cendres fumantes,
Qu'un reste d'habitants, par l'effroi dispersé;
D'horreur alors, d'horreur l'homme se sent glacé,
Et croit voir célébrer, par la mort, la tempête,
De l'ange affreux du mal l'épouvantable fête.

Toutefois ces combats et ces gouffres de feux
N'offrent pas de l'horreur les traits les plus hideux;
Non, c'est le cœur humain, plus effroyable abîme;
C'est l'assassin, dans l'ombre épiant sa victime.
Que deux tendres amis, s'égorgeant par honneur,
Pour un mot, l'un de l'autre aillent percer le cœur,
Du crime de leur main l'excuse est dans leur ame.
Mais l'atroce brigand, mais l'assassin infame,
Dans sa vile fureur et ses lâches exploits,
N'offre qu'un crime horrible à la hache des lois.
Déité de Shakspeare! ô toi, qui des ténèbres
Aimes l'effroi tragique et les scènes funèbres,
Viens, perçons ces forêts; que j'assiste avec toi
Aux mystères sanglants de ces lieux pleins d'effroi.
C'est là, qu'au pied d'un arbre, où d'une lampe sombre
La livide clarté luit et tremble dans l'ombre,
Tout bas, dans un sinistre et lugubre appareil,
Le meurtre vient tenir son horrible conseil.
Encor teinte de sang, cette horde cruelle
Vient de se partager sa conquête nouvelle.
Prêts à servir leur rage, autour d'eux sont épars
Les tubes meurtriers, les glaives, les poignards,
Et le levier robuste, et l'échelle perfide
Qui doit favoriser leur approche homicide.
Ils consultent; leur cœur tressaille au moindre vent
Qui fait frémir près d'eux le feuillage mouvant.
J'écoute leurs projets de sang et de ruine:
Leur parole menace, et leur geste assassine.
Quel mortel proscrira le conseil redouté ?
La victime est choisie, et l'arrêt est porté.
Ils partent. Dieu! sauvez le père de famille,
Ses enfants adorés, sa jeune et tendre fille!
Que mon ami sur-tout se dérobe à leurs yeux,
Et ne se trouve pas sur leur passage affreux!

Mais que sont, au milieu des discordes civiles,
Les brigands des forêts près des brigands des villes;
Eux qui, sous l'œil des lois, dans le sein de la paix,
Commandent le carnage et dictent les forfaits ?
Qu'ai-je entendu ? quels cris! quels accents lamentables!
O malheureux Paris! ô jours épouvantables!
Des pontifes sacrés, et des vieillards tremblants, [blancs
Sans respect pour leurs maux et pour leurs cheveux
Eux, qui du ciel sur nous imploroient la clémence,
Tombent, dans le lieu saint, égorgés sans défense.
Quarante ans de travaux, quarante ans de vertus,
Ne sauroient les sauver. L'un sur l'autre abattus
Cent ministres sanglants jonchent le sanctuaire,
Dulau tombe content dans les bras de son frère [17].
Tout ce qu'ont de cruel, tout ce qu'ont de touchant
La foi, l'impiété, le juste et le méchant,
La rage, la pitié, la douleur, la nature,
Forme de mille accents le lugubre murmure:
L'un s'attache à la croix, l'autre embrasse l'autel;
De son dernier regard l'autre cherche le ciel;
L'autre, attendant la mort dans ce vaste carnage,
De ses amis mourants exhorte le courage;
Tous meurent en martyrs, tous meurent en héros;
Le meurtre insatiable a lassé les bourreaux;
Et, fuyant du lieu saint la scène ensanglantée,
L'Imagination recule épouvantée.

Ah! quittons les horreurs de ces sombres tableaux:
Que des objets riants délassent mes pinceaux!
Mon ame en a besoin. Eh! qui, mieux que cette ame,
Que des morts, des bourreaux, du fer et de la flamme,
Que d'un si long malheur poursuit le souvenir,
Vers les objets riants a droit de revenir ?
Mais, avant d'en tracer la poétique image,
De la philosophie empruntant le langage,
Des riantes beautés expliquons les attraits,
Et quel heureux mélange en compose les traits.

Un objet est riant, quand l'art ou la nature
Aux charmes des couleurs joint ceux de la figure;
Quand l'œil trouve assemblés, pour mieux nous émouvoir,
Un air de liberté, d'abondance et d'espoir;
Sur-tout quand, de la vie essayant les prémices,
Des êtres innocents partagent ses délices.
Eh! voyez, au printemps peint de mille couleurs,
Lorsque les fruits déja se cachent sous les fleurs,
Lorsqu'aux antres du nord a fui l'affreux Borée,
La nature féconde, et fraîche et colorée;
Tout vit, tout se ranime, et tout s'épanouit:
Le sol donne et promet, l'œil espère et jouit.
Pour prêter plus de charme à ce brillant théâtre,
Chloé vient: elle vient, jeune, agile et folâtre;
Comptant treize ans à peine, et ne soupçonnant pas
Tout ce qu'elle nous cache ou découvre d'appas.
Libre enfin, oubliant son crayon qui repose,
Elle vole à la fleur, comme elle fraîche éclose;
Du jardin, en sautant, franchit chaque parquet,
Choisit, compose, effeuille, éparpille un bouquet.
Comme les arbrisseaux, enfants de ce bocage,
Tous différents d'instinct, et de figure et d'âge,
Ses frères ont pris part à ses jeux inconstants,
Et leur printemps ajoute aux graces du printemps.
Tous, d'un air sérieux, suivent leur goût frivole;
L'un tend ses petits bras au papillon qui vole;
Pour atteindre un rameau l'autre se hausse en vain;
Cet autre d'un fruit vert va cacher le larcin;
L'autre cherche à saisir son image dans l'onde;
Et cependant, pareille à la rose féconde
Qui s'élève au milieu de ses boutons naissants,
Leur mère suit de l'œil leurs ébats innocents.
Les objets enchanteurs que ce jardin rassemble,
Ces plantes, ces enfants qui s'élèvent ensemble;
Cette sérénité du vif azur des cieux,
Du monde rajeuni l'aspect délicieux,
Cet air suave et pur de la saison nouvelle,
Des riantes beautés voilà le vrai modèle;
Et pour ma déité quels tableaux plus flatteurs,
Qu'un beau jour, un beau ciel, des enfants et des fleurs!
Des objets différents qui commandent à l'ame,
C'est la grandeur, sur-tout, qui l'élève et l'enflamme.
Elle plaît à nos cœurs, elle plaît à nos yeux,
Dans l'œuvre de nos mains, dans l'ouvrage des dieux;
De ces grands monuments nos regards s'applaudissent;
Notre ame, à leur aspect, nos pensers s'agrandissent.
O colosses du Nil, séjour pompeux du deuil,
O que l'œil des humains vous voit avec orgueil!
Devant vos fronts altiers s'abaissent les montagnes;
Votre ombre immense, au loin, descend dans les campa-
Mais l'homme vous fit naître, et sa fragilité [gnes.
Vous a donné la vie et l'immortalité.
Que de fois à vos pieds m'asseyant en silence,
J'évoque autour de vous tout cet amas immense
De générations, de peuples, de héros,
Que le torrent de l'âge emporta dans ses flots:
Rois, califes, sultans, villes, tribus, royaumes,
Noms autrefois fameux, aujourd'hui vains fantômes!
Seuls vous leur survivez. Vous êtes, à-la-fois,
Les archives du temps et le tombeau des rois,
Le dépôt du savoir, du culte, du langage,
La merveille, l'énigme et la leçon du sage.
Reçois donc mon tribut, ô toi, de qui la main,
Sur leur roc, plus solide et plus dur que l'airain [18],
Grava mes foibles vers! Coulez, siècles sans nombre;
Nations, potentats, passez tous comme une ombre;
Ces murs sont mon trophée; et, vainqueur du trépas,
Je puis dire à mon tour: « Mes vers ne mourront pas. »
Combien, plus fière encor, combien plus imposante,
Dans l'ouvrage des dieux la grandeur nous enchante!
Par elle l'homme éprouve un air de liberté;
Tout ce qui le captive indigne sa fierté.
Loin des enclos bornés dont l'enceinte le gêne,
Il aime à s'égarer dans une vaste plaine,
Dans un large horizon ouvert de toutes parts,
Où l'œil indépendant promène ses regards;
Il aime à s'enfoncer dans la profondeur sombre
De ces vieilles forêts dont les tiges sans nombre
Touchent, en même temps, l'abîme des enfers,
Et le sein de la terre, et la voûte des airs;
Se courbent sur les eaux, flottent dans les campagnes,
D'un panache ondoyant couronnent les montagnes,
D'un vert amphithéâtre ornent les lieux penchants,
Et font une grande ombre au grand tableau des champs.
Sous la noire épaisseur de leurs voûtes antiques,
Sont nés les premiers dieux et les premiers cantiques;
Aucun soin n'entretient tous ces colosses verts;
Je crois voir les jardins du dieu de l'univers;
Et mes pensers, nourris dans l'ombre solennelle,
Deviennent grands, profonds, majestueux comme elle.
Et toi, terrible mer, séjour tempétueux [19],
Déja j'ai célébré tes champs majestueux;
Mais qui, de tes beautés, ô mer intarissable!
Peut jamais épuiser la source inépuisable?
J'ai chanté ta grandeur et ton immensité;
Ai-je dit ta richesse et ta fécondité,
Tous ces peuples nombreux, ces nations flottantes,
Comme tes vastes eaux, à jamais renaissantes?
Ton lit, riche moitié de l'immense univers,
Renferme dans ton sein mille empires divers.
Tous ont leurs lois, leurs mœurs, leurs chefs, leurs colo-
Pour voyager ensemble en foule réunies. [nies,
La terre en vain nourrit cet innombrable essaim
De peuples, d'animaux, répandus sur son sein,
La terre porte envie à ton vaste domaine:
Ses bois ont l'éléphant, tes gouffres la baleine;
De tes ondes sur nous s'élèvent d'autres mers;
Dieu, de ton océan, fit l'océan des airs.
Et quel autre entretient ces liquides nuages
En fertiles vapeurs versés par les orages,
Déposés sur les monts, dans les champs répandus,
Et sans cesse repris, et sans cesse rendus?
La terre enceint tes eaux, et tes eaux la fécondent;
Aux mouvements des cieux tes mouvements répondent;
Phébé règle tes flots; tes flots suivent son cours,
Et, toujours menaçants, obéissent toujours.
Tu creuses les vallons, élèves les montagnes,
Tour-à-tour engloutis et nous rends les campagnes;

Et l'homme, à qui du temps les fastes sont ouverts,
Lit jusqu'au haut des monts le voyage des mers.
Dirai-je les trésors échangés sur tes ondes ?
Dirai-je tes vaisseaux, messagers des deux mondes ?
Sur ton sein orageux se mêlent quelquefois
La colère des flots et le courroux des rois ;
Le tonnerre des cieux, les foudres de la guerre,
Et l'orgueil, sur les eaux, vient disputer la terre.
Que de trésors cachés dans tes flots écumeux !
Que de fleuves obscurs, que de fleuves fameux !
Tu parles à nos yeux, tonnes à nos oreilles :
L'Imagination succombe à tes merveilles ;
Je m'éloigne en silence, et, plein d'un saint effroi,
J'abandonne un sujet immense comme toi.
Mais à peine mes yeux ont quitté tes domaines,
Les monts viennent m'offrir leurs pompeux phénomènes.
Viens donc, ô ma déesse, exauce encor mes vœux,
Et redonne à ma voix quelques sons dignes d'eux.
Tu viens ! Sur leurs sommets avec toi je m'élance.
Ici, tout est grandeur, tout est magnificence ;
De saisons en saisons, de climats en climats,
J'y voyage, entouré de vergers, de frimas,
De gouffres, de volcans, dont les laves fumantes
Sillonnent quelquefois de leurs vagues brûlantes
Cette neige éternelle et ces glaçons affreux
Que jamais du soleil n'entamèrent les feux.
Ici je touche au ciel et commande à la terre ;
A mes pieds part l'éclair et gronde le tonnerre ;
D'ici l'onde aux vallons épanche son trésor ;
L'ouragan prend sa course, et l'aigle son essor.
J'interroge ces monts : je mesure en silence
Et leur vaste hauteur, et leur contour immense.
Leurs flancs, jusqu'aux enfers, vont cacher les métaux ;
Leurs faîtes, jusqu'au ciel, portent les végétaux.
Que j'aime à voir ces bois, ces touffes de verdure,
De leur tête superbe ondoyante parure,
Sur leurs fronts chevelus flotter au gré des vents,
Et balancer dans l'air leurs panaches mouvants !
Que de riches aspects, que de grandes images !
Tombez, torrents fougueux, de vos rochers sauvages ;
Parmi l'herbe et les fleurs, glissez, humbles ruisseaux ;
Parlez-moi des vieux temps, marbres rongés des eaux ;
Du monde, affreux débris, contez-moi son naufrage ;
Et vous, de noirs rochers gigantesque assemblage,
Vers le ciel élancés, enfoncés dans les mers,
Courez de votre chaîne embrasser l'univers.
Monts augustes, c'est vous dont la cime idolâtre
Du culte de Mithra fut le premier théâtre [20].
Favoris du Soleil, votre front radieux
Reçoit ses premiers traits, retient ses derniers feux ;
Sous vos brillants sommets règnent les vapeurs sombres,
Vous buvez la lumière et répandez les ombres ;
Si pour le dieu du jour vous n'avez plus d'autel,
Sur vous le dieu des arts garde un culte éternel ;
Là, s'assemble sa cour ; là, de nos Zoroastres
Les yeux vont de plus près interroger les astres ;
Jussieu vient y chercher les mœurs des végétaux ;
Le poëte, des chants ; le peintre, des tableaux ;
Le sage, des leçons ; et, parmi vos abîmes,
Moi-même, en vous chantant, je plane sur vos cimes.
Mais le jour disparoît ; et tandis que des monts
L'ombre déja plus noire obscurcit les vallons,
De la nuit radieuse illuminant les voiles,
Tout brillant de clartés, tout parsemé d'étoiles,
Là-haut, l'Olympe entier rayonne de splendeur.
Dans quels petits objets je plaçai la grandeur !
Oh, comme en voyageant dans le vaste empyrée,
L'Imagination parle à l'ame inspirée !
Les soleils aux soleils succèdent à mes yeux ;
Les cieux évanouis se perdent dans les cieux :
De la création je crois toucher la cime,
Et soudain à mes pieds se montre un autre abîme.
O prodige ! le monde alloit s'agrandissant ;
Le monde tout-à-coup s'abaisse en décroissant ;
De degrés en degrés descend l'échelle immense ;
L'infini s'arrêtoit, l'infini recommence.
De l'ouvrage des dieux insensibles tissus,
Invisibles à l'œil, du verre inaperçus,
Des univers sans noms, et des mondes d'atomes,
Familles, nations, républiques, royaumes,
Ayant leurs lois, leurs mœurs, leur haine, leur amour,
Abrégés de la vie, et chefs-d'œuvre d'un jour,
Des confins du néant où Dieu mit leur naissance,
Jusqu'en leur petitesse attestant sa puissance,
Le montrent aussi grand que dans l'immensité,
Entouré de l'espace et de l'éternité.
Ainsi dans la nature, insensible ou vivante,
Au bord d'un double abîme, éperdu d'épouvante,
J'atteins par la pensée, ou le verre, ou mes yeux,
Tout ce qui remplit l'air, ou la terre, ou les cieux.
Ainsi, ne trouvant plus de borne qui m'arrête,
Des mondes sous mes pieds, des mondes sur ma tête,
Je ne vois qu'un grand cercle où se perd mon regard [21],
Dont le centre est par-tout, et les bords nulle part :
Planètes, terres, mers, en merveilles fécondes,
Et par-delà ces mers, ces planètes, ces mondes,
Dieu, le Dieu créateur, qui pour temple a le ciel,
Les astres pour cortége, et pour nom l'Éternel ;
Qui donne un frein aux mers, et des lois aux comètes,
Allume les soleils, fait tourner les planètes,
Et vient, plus grand encore et plus majestueux,
Se peindre et s'admirer dans un cœur vertueux.
Oui, quel que soit des cieux le superbe spectacle,
L'homme aux regards de l'homme est le premier miracle,
Le doux rayon parti des rives d'Orient
N'égale point l'attrait d'un visage riant.
Voyez, dans son courroux, cette ame impétueuse ;
La mer en sa colère est moins tumultueuse ;
Babylone en ruine afflige moins les yeux,
Que les traits désolés de l'homme malheureux.
Tout ce que, pour frapper, nos yeux et nos oreilles,
L'univers tout entier renferme de merveilles,
Les montagnes, les mers, le tonnerre, les vents,
Ébranlent moins nos cœurs, et frappent moins les sens,
Que de l'accent humain l'énergique éloquence,
Que ce geste qui donne une voix au silence.
Que dis-je ? ces accents, tantôt fiers, tantôt doux,
C'est l'œil, oui, c'est l'œil seul qui les rassemble tous.

Dans sa noble structure, en prodiges féconde,
Le plus frappant n'est pas de retracer le monde,
De réfléchir les cieux, les forêts et les mers;
Mais de peindre cette ame où se peint l'univers.
Chef-d'œuvre, où s'épuisa tout l'art de la nature,
L'œil marque le remords, la paix d'une ame pure;
Du noble enthousiasme il exprime le feu;
Il s'attendrit sur l'homme, il s'élève vers Dieu;
Il embellit les pleurs, anime le sourire;
Il caresse, il menace, il accorde, il desire;
Il brûle de fureur, s'enflamme d'amitié,
Se mouille doucement des pleurs de la pitié.
C'est là que rit l'espoir, qu'étincelle la joie;
En de molles langueurs la volupté s'y noie.
Ce n'est point la beauté qui fait son ornement:
C'est mieux, c'est la raison, l'esprit, le sentiment;
Et dans ce cadre étroit sont peints en traits de flamme
Tous les travaux des dieux, et tous les dons de l'ame.
Aussi quel cœur si dur n'obéit à ses lois?
Il parle avant le geste, il parle avant la voix.
Voyez, quand Marius aux prisons de Minturne
Assoupit un moment sa douleur taciturne,
Ce Cimbre l'approcher un poignard à la main [22],
Le héros se réveille, et se levant soudain,
Avec cet air terrible où brillent la victoire,
Et tant de consulats, et quarante ans de gloire,
Tout rayonnant encor des honneurs qu'il n'a plus,
« Oseras-tu, barbare, égorger Marius? »
A ce regard, plus prompt, plus fort que le tonnerre,
L'esclave foudroyé tombe et baise la terre,
Et long-temps immobile, et les sens éperdus,
« Non, je ne puis, dit-il, égorger Marius. »
Tant brilloient à-la-fois dans les yeux d'un seul homme,
Et la grandeur de l'ame, et la grandeur de Rome!

CHANT IV.

IMPRESSION DES LIEUX.

Oh! que l'homme sait bien embellir l'univers [1]!
Sans lui, du monde entier les spectacles divers
Languissent sans attraits, sans intérêt, sans ame;
Mais, doué par les dieux d'une céleste flamme,
L'homme passionné les passionne tous,
Donne aux fleurs la gaîté, donne aux mers leur courroux,
La mémoire aux rochers, aux myrtes la tendresse,
L'étonnement aux uns, aux autres la tristesse;
Et chaque être à son tour, par ce charme vainqueur,
Lui rend les sentiments que lui prête son cœur.
Eh! qui n'a pas connu ces rapports invisibles
Des corps inanimés et des êtres sensibles?
Les lieux même, les lieux savent nous émouvoir;
J'en sentis les effets: j'en peindrai le pouvoir.
Ou déserts, ou peuplés, ou riants, ou sauvages,
Les lieux frappent nos sens par diverses images.
Un lieu sauvage plaît par sa mâle âpreté.
Loin des jardins riants de leur molle beauté,
Je vole, je m'enfonce aux champs où la Norwège
Entasse jusqu'aux cieux ses colonnes de neige,
Aux champs de Sibérie, aux bords où de Thulé
La mer bat en grondant le rivage ébranlé.
Les aigles, les vautours, au-dessus de ma tête,
Mêlent leur cri terrible au cri de la tempête.
De ces monts, de ces rocs l'effroyable chaos,
Les flots, avec fracas, retombant sur les flots,
Tout m'effraie et me plaît. Mais lorsque ma pensée
Par des objets riants veut être délassée,
Dans un climat plus doux, et sous un ciel plus pur,
Je vole, avec Horace, aux vergers de Tibur,
Aux lieux où l'Anio, dans sa chute rapide,
Verse au loin la fraîcheur de sa poussière humide,
A travers les rochers, les bois retentissants,
Je suis sa course agile et ses flots bondissants.
Et toi, qui de Sénèque alarmois la sagesse,
Que Properce interdit à sa jeune maîtresse,
Lieu charmant, dont la mer, et la terre et les cieux
Formèrent à l'envi l'aspect délicieux,
Baie, enfin, je te vois; je vois tes frais bocages!
Voilà ta mer d'azur, voilà tes beaux rivages!
C'est ici qu'autrefois ces superbes Romains
Venoient se délasser du malheur des humains.
D'autres regretteront ces scènes fastueuses,
Où, parmi les concerts, les voix voluptueuses,
Les danses et les chants, les fêtes et les arts,
Chevaliers, magistrats, et consuls, et Césars,
Dans ces palais hardis, usurpateurs de l'onde,
Buvoient et le Falerne et les larmes du monde.
Moi, simple ami des arts, du haut de ces coteaux
Dont les ombres, le soir, descendent sur les eaux,
A l'heure où sont unis, sur l'eau resplendissante,
Le soleil expirant, et la lune naissante,
Au murmure flatteur de l'onde qui s'endort,
De la vague qui vient expirer sur le bord,
Et des zéphyrs légers glissant sur la verdure,
De tous ces sons lointains, concert de la nature,
Sur les temples, les monts, les îles d'alentour,
J'égare en paix mes yeux: je passe tour-à-tour,
Du paysage aux mers, des mers au paysage,
Et conduis, en rêvant, les flots vers le rivage [2].
Toutefois, de nos mœurs, de leurs penchants secrets,
Dépend l'impression du site et des objets:
Si l'ame s'abandonne à la mélancolie,
Un sol moins gai plaît mieux à l'ame recueillie.
Un cœur content se plaît en d'agréables lieux;
Conformes à notre ame, ils plaisent à nos yeux.
Mais si le noir chagrin, la douleur violente [3],
Porte au cœur malheureux sa fougue turbulente,
Le site le plus doux ne lui rend pas la paix.
En contemplant de loin ces paysages frais,
Il croit que leur repos, la douce solitude,
Va calmer de son cœur l'ardente inquiétude.
Vain espoir! ces beaux lieux sont un tourment de plus.
Hélas! il porte envie aux heureux qu'ils ont vus,
Au berger qui s'y plaît, au tendre objet qu'il aime,
A son troupeau paisible, aux oiseaux, aux lieux même;
A ces lieux, dont le calme est si loin de son cœur!
Ces gazons où respire une douce fraîcheur,
Ce tapis si riant de la jeune verdure,

Cette ombre si tranquille, et cette onde si pure,
Ces arbres amoureux entrelaçant leurs bras,
Tout l'afflige à l'envi d'un bonheur qu'il n'a pas.
Il veut des bords déserts, il veut des bois sauvages,
De noirs torrents, des troncs brisés par les orages,
Des rochers dont le deuil réponde à son ennui;
Il veut des bords affreux tourmentés comme lui.
Mais ce qui fait des lieux la plus sûre puissance,
Ah! nous l'éprouvons tous, c'est la reconnoissance;
C'est le tendre regret, dont les charmes flatteurs
Font des lieux nos amis, en font nos bienfaiteurs:
Pareils à ces esprits, à ces légères ombres,
Qui, sitôt que la nuit étend ses voiles sombres,
Visitent, nous dit-on, leur antique séjour;
Ainsi les souvenirs, les regrets et l'amour,
Et la mélancolique et douce rêverie,
Reviennent vers les lieux chers à l'ame attendrie,
Où nous fûmes enfants, amants, aimés, heureux;
Après le sol natal, toujours chers à nos yeux,
S'ils n'ont pas tout l'attrait de la terre chérie
Où commença pour nous l'aurore de la vie,
Ils rappellent cet âge, où notre ame et nos sens
Par degrés essayoient leurs organes naissants.
Je l'éprouvai moi-même. Après vingt ans d'absence,
De retour au hameau qu'habita mon enfance,
Dieux! avec quel transport je reconnus sa tour,
Son moulin, sa cascade, et les prés d'alentour [4]!
Ce ruisseau dont mes jeux tyrannisoient les ondes,
Rebelles comme moi, comme moi vagabondes;
Ce jardin, ce verger, dont ma furtive main
Cueilloit les fruits amers, plus doux par le larcin,
Et l'humble presbytère, et l'église sans faste;
Et cet étroit réduit que j'avois cru si vaste [5],
Où, fuyant le bâton de l'aveugle au long bras,
Je me glissois sans bruit, et ne respirois pas;
Et jusqu'à cette niche, où ma frayeur secrète
A l'œil de l'ennemi déroboit ma retraite,
Où sur le sein d'Églé, qui partageoit ma peur [6],
Un précoce plaisir faisoit battre mon cœur!
O village charmant! ô riantes demeures,
Où, comme ton ruisseau, couloient mes douces heures!
Dont les bois et les prés, et les aspects touchants,
Peut-être ont fait de moi le poëte des champs!
Adieu, doux Chanonat, adieu, frais paysages!
Il semble qu'un autre air parfume vos rivages;
Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
M'ait redonné la joie, et rendu mon printemps.
Cette clôture même où l'enfance captive,
Prête aux tristes leçons une oreille craintive,
Qui de nous peut la voir sans quelque émotion?
Ah! c'est là que l'étude ébaucha ma raison;
Là, je goûtai des arts les premières délices;
Là, mon corps se formoit par de doux exercices.
Ne vois-je point l'espace où, dans l'air s'élançant,
S'élevoit, retomboit le ballon bondissant?
Ici, sans cesse allant, revenant sur ma trace,
Je murmurois les vers de Virgile et d'Horace.
Là, nos voix pour prier venoient se réunir;
Plus loin... Ah! mon cœur bat à ce seul souvenir!
Je remportai la palme, et la douce victoire
Pour la première fois me fit goûter la gloire;
Beaux jours, qu'une autre gloire et de plus grands combats
Rappeloient à Villars, mais qu'ils n'effaçoient pas.
Enfin quel lieu ne cède au lieu de la naissance?
Ah! c'est là que l'amour et la reconnoissance,
Que d'un instinct puissant les secrètes douceurs,
Rappellent la pensée et ramènent les cœurs,
Sur-tout lorsque imposant, ou sublime, ou sévère,
Le sol frappe les yeux par un grand caractère.
L'habitant de la plaine et des riants vallons,
Insipidement gais, ou tristement féconds,
Rêve moins tendrement à ses dieux domestiques.
Mais voyez l'habitant des rochers helvétiques:
A-t-il quitté ces lieux, tourmentés par les vents,
Hérissés de frimas, sillonnés de torrents?
Dans les plus doux climats, dans leurs molles délices,
Il regrette ses lacs, ses rocs, ses précipices,
Et comme, en le frappant d'une sévère main,
La mère sent son fils se presser sur son sein,
Leurs horreurs même en lui gravent mieux leur image;
Et, lorsque la victoire appelle son courage,
Si le fifre imprudent fait entendre ces airs
Si doux à son oreille, à son ame si chers,
C'en est fait, il répand d'involontaires larmes [7];
Ses cascades, ses rocs, ses sites pleins de charmes,
S'offrent à sa pensée: adieu, gloire, drapeaux;
Il vole à ses chalets, il vole à ses troupeaux,
Et ne s'arrête pas, que son ame attendrie
De loin n'ait vu ses monts et senti sa patrie:
Tant le doux souvenir embellit le désert!
Même les tristes lieux où nous avons souffert,
Ne sont pas sans attraits. Seul sur ses rocs arides,
Philoctète maudit le sort et les Atrides,
Mais faut-il s'arracher à ces horribles lieux?
Il regrette son antre et lui fait ses adieux.
Regardez ce vaisseau, cette prison flottante,
Que tourmentent les vents et la mer mugissante:
Eh bien! quel nautonnier ne voit avec amour
Le navire où long-temps il a fait son séjour?
Je n'oublierai jamais la tristesse profonde
D'un nocher que vingt ans avoit porté sur l'onde,
Un vaisseau renommé, long-temps heureux vainqueur
De la mer orageuse et des vents en fureur;
Compagnons de périls, de revers, de fortune,
Leurs maux étoient communs, et leur gloire commune.
Le tonnerre, les vents, et les flots, et les feux,
Que n'avoient-ils point vu, point affronté tous deux?
Mais enfin, succombant aux injures de l'âge,
Le vaisseau vétéran, couché sur le rivage,
Cédoit à la cognée, et de robustes bras
De son corps déchiré dispersoient les éclats;
Le vieux nocher pleuroit, et son ame attendrie
Croyoit dans ce vaisseau regretter sa patrie:
Avec moins de douleur un monarque pieux
Voyoit son Ilion s'écrouler dans les feux.
Que si l'on aime ainsi le lieu de ses souffrances,
Combien l'on doit chérir celui des jouissances!
Choisi par le plaisir, marqué par le bonheur,

C'est le témoin, l'ami, le confident du cœur.
Que j'aime ce mortel, qui, dans sa douce ivresse,
Plein d'amour pour les lieux où jouit sa tendresse,
De ses doigts, que paroient des anneaux précieux,
Détache un diamant, le jette, et dit: « Je veux
Qu'un autre aime après moi cet asile que j'aime,
Et soit heureux aux lieux où je le fus moi-même! »
Cœur noble et délicat! dis-moi quel diamant
Égale un trait si pur, et vaut ton sentiment!
Vers tous les lieux enfin quel pouvoir nous ramène?
Vers les uns le plaisir, vers les autres la peine:
Mais à ceux où d'amour on a connu les lois,
La peine et le plaisir ramènent à-la-fois.
O Dieu, de quels moments ils gardent la mémoire!
Là, l'amant de son sort revient lire l'histoire;
Là, son cœur étonné sentit son premier feu;
Là, sa bouche tremblante en hasarda l'aveu;
Sa main sur ce rosier cueillit la fleur nouvelle
Qu'Églé mit sur son sein en rougissant comme elle.
L'écho de ces rochers étoit leur confident.
Malheur donc, ah! malheur au mortel imprudent
Qui, risquant son repos, ose revoir encore
Ces lieux pleins de l'objet que sa tendresse adore!
Combien je crains pour lui ce dangereux retour!
Hélas! son seul aspect peut réveiller l'amour.
Eh! sur ces monts glacés, où, loin de sa Julie [8],
Saint-Preux traînoit ses maux et sa mélancolie,
Voyez ce malheureux conduire imprudemment
Celle qu'un autre hymen ravit à son amant!
De ces monts tout remplis de sa longue disgrace,
Où de son triste exil tout conserve la trace,
Mille ressouvenirs sortent de toutes parts;
Il s'arrête, et sur elle attachant ses regards:
« O charme de mon cœur, le tien est-il paisible?
Ce lieu ne dit-il rien à ton ame sensible?
Vois! c'est ici la pierre où ma brûlante ardeur
Traça les premiers mots qui touchèrent ton cœur.
Là, tristement assis dans ma douleur muette,
Mes yeux des jours entiers contemploient ta retraite.
Là, seul et n'entendant que l'aigle des déserts,
J'échauffois de mes feux la glace des hivers.
De ces cailloux tranchants, des éclats de ces marbres
Ici ma main traçoit ton chiffre sur ces arbres;
Pour ressaisir l'écrit, gage de tes amours,
Ici du noir torrent je traversai le cours.
Là, de ces vieux rochers je gravissois les cimes,
Et mes sombres regards mesuroient les abîmes;
Plus loin... » Couple imprudent, fuyez, quittez ces lieux!
Hélas! on y respire un air contagieux;
Fuyez, et vous sauvant de leur funeste charme,
Hâtez-vous d'y répandre une dernière larme.
Ah! le cœur de ces lieux conçoit trop bien l'attrait:
Mais quel triste penchant, mais quel besoin secret,
Au tertre où gît l'objet de toute sa tendresse,
Ramène un foible amant, l'y ramène sans cesse?
Hélas! plus d'une fois, en courant au plaisir,
Ceux qu'à cette ombre froide attachoit le desir,
Ou l'insensible orgueil, ou l'avide espérance,
Passent près de sa tombe avec indifférence:
Pour lui ce coin de terre est l'univers entier.
Sitôt qu'au jour mourant il ose se fier,
Aux discrètes lueurs du crépuscule sombre,
Il part d'un pied timide, il se glisse dans l'ombre;
Il observe de loin d'un regard inquiet
Si quelqu'un de ses pleurs vient troubler le secret;
Il recommande aux cieux cette enceinte si chère;
Que l'air y soit plus pur, la terre plus légère,
Les gazons plus touffus! et ce lieu révéré,
Adoré par l'amour, en devient plus sacré:
Et même sans l'attrait d'un intérêt si tendre,
Combien d'autres encore ont, pour se faire entendre,
Leur nom, leur souvenir, leur noble vétusté!
Dans le sein ténébreux de ce bois écarté
Contemplez ces débris d'une abbaye antique [9],
Monument oublié du faste monastique.
Entrons. De ces vieux murs le deuil religieux,
Ce chœur où résonnoient les cantiques pieux,
Ces vitraux colorés, précieux à l'histoire,
Qui des faits du vieux temps ont gardé la mémoire;
Ces combles entr'ouverts, ces lugubres caveaux;
Dans cette vaste nef ce long rang de tombeaux
Où, des saints fondateurs trompant l'attente vaine,
Leurs noms presque effacés ne se lisent qu'à peine;
Ces dômes, ces degrés dans les airs suspendus,
Conduisant au sommet d'une tour qui n'est plus;
Et ces autels sans culte, et leurs saints sans oracles
Dont la vieille légende a vanté les miracles;
Et ce lieu de l'offrande où de pieux tributs
Rachetoient les forfaits, suppléoient les vertus;
Tout cet asile enfin, séjour de pénitence,
D'orgueil, de piété, de savoir, d'ignorance,
Dit plus dans ses débris que ce frais Panthéon,
Enfant sans souvenir, antique par son nom,
Où la voix du passé ne se fait point entendre,
Et qui, n'ayant rien vu, n'a rien à nous apprendre;
Ou m'instruit, à regret, qu'outrageant le tombeau
Toute la France en pompe y cacha Mirabeau.
Tantôt d'un vieux château s'offre la masse énorme,
Pompeusement bizarre et noblement informe.
Combien de souvenirs ici sont retracés!
J'aime à voir ces glacis, ces angles, ces fossés,
Ces vestiges épars des siéges, des batailles,
Ces boulets qu'arrêta l'épaisseur des murailles;
J'aime à me rappeler ces fameux différends
Des peuples et des rois, des vassaux et des grands;
Des Nemours, des Coucis, les amours trop célèbres;
Ces spectres, ces lutins rôdant dans les ténèbres:
Vieux récits, dont le charme amusant les hameaux,
Abrége la veillée et suspend les fuseaux [10].
Non, tous les vieux romans de cette Grèce antique,
Sa fabuleuse histoire, et sa fable historique,
N'offroient rien de si grand, rien de si merveilleux
Que tous les longs récits qu'on nous fait de ces lieux.
Ici, du haut des tours plus d'une tendre amante [11]
Suivoit son jeune amant dans la lice sanglante:
Là, nos gais troubadours et nos vieux romanciers
Célébroient la tendresse et les exploits guerriers;
Là, nos fiers paladins à la gloire fidèles,

Combattoient pour leur Dieu, leur monarque et leurs belles.
Contemplez ces armets, ces casques, ces cuissards
Des Nemours, des Clissons, des Coucis, des Bayards;
J'aime à les revêtir de ces armes antiques;
J'y replace leurs corps, leurs ames héroïques.
Mais sur son palefroi s'avance un chevalier,
Beau, jeune, et précédé de son noble écuyer,
Le casque sur le front, surmonté d'un panache,
Sur ses yeux la visière, à son bras la rondache,
La lance au poing, portant brassard et gantelet,
Ferme sur l'étrier et le fer en arrêt;
Déja du pont-levis il franchit la barrière;
Son œil est menaçant, sa contenance fière;
Son cor a retenti, tout recule d'effroi;
Un page se présente. « O page, écoute-moi,
Lui dit-il, ce château retient mon Isabelle.
Va trouver son tyran, qu'il me rende ma belle;
Qu'il la rende à l'instant, ou ce bras irrité
Va me faire raison de sa déloyauté. »
Le choc suit le défi : bientôt d'un coup horrible
Le tyran tombe mort, et sa chute terrible
De ses tristes donjons fait gémir les échos.
Aussitôt un long rang de dames, de héros,
Comtes, barons, tout sort, tout revoit la lumière.
La belle à son amant s'élance la première,
Fait un saut, monte en croupe, embrasse son vainqueur,
Et sous ses belles mains sent palpiter son cœur.
Ainsi des lois, des mœurs, des combats du vieil âge,
Ma pensée en ces lieux se retrace l'image.
Je crois les voir encore, et rêve tour-à-tour
De joutes, de tournois, de féerie et d'amour.
   Hélas! des nouveautés l'orgueil follement sage
De cette antique gloire a flétri l'héritage.
Eh bien! fiers descendants de nos fameux Bouillons,
Des fiers Montmorencis, des Rohans, des Crillons,
Montrez-vous dignes d'eux ! osez par la victoire,
Sur-tout par la vertu, reconquérir leur gloire;
Et, prêtant votre lustre à ces mortels fameux,
Rendez à ces grands noms ce que vous tenez d'eux.
Tel, aux derniers canaux arrivé dans sa course,
Le sang revient au cœur et remonte à sa source.
   Enfin, parmi ces lieux fiers de leur vétusté,
Il en est dont l'illustre et haute antiquité,
Bien plus frappante encor revient à la mémoire,
Riche de monuments, de grandeur et de gloire.
Là, chaque lieu célèbre est plein d'illusion;
Tout ruisseau, tout rocher, tout bosquet a son nom.
Si mon œil aperçoit ces Alpes menaçantes
Qui portent jusqu'aux cieux leurs cimes imposantes,
Je veux voir avant tout ce passage fatal
Où le roc calciné s'ouvrit pour Annibal,
Et du vieux Latium lui livra les campagnes.
Autrefois du sommet de ces mêmes montagnes
Le terrible Annibal disoit à ses soldats :
« Vous voyez ces beaux champs ! c'est le prix des combats;
C'est le prix du vainqueur. » A l'aspect de sa proie,
Le soldat tressaillit d'une barbare joie.
Ces champs qu'à la fureur montroit l'ambition,
Je les montre aux talents. Quelle immense moisson,
Et de grands sentiments et de hautes pensées,
Vous offrent ce théâtre, et ces grandeurs passées!
Sur les objets présents portant des yeux distraits,
L'Imagination n'y reposa jamais.
Elle aime à deviner, elle aime à reconnoître
Ce qui n'est pas encor, ce qui va cesser d'être :
Amante des vieux temps, de leurs restes chéris,
Elle vit de regrets, se plaît dans les débris.
S'il étoit des pays dont la scène féconde
De grands événements eût étonné le monde;
Telle que s'offre encore avec tous ses grands noms
La ville des Césars ou celle des Platons;
C'est là qu'elle se plaît, c'est là qu'elle s'élance :
Là, tel qu'un voyageur qui parcourt en silence
Les pompes d'un palais par les ans renversé,
Rassemble en son esprit leur reste dispersé,
Recompose ses murs, reconstruit son portique;
Ainsi dans mes pensers je refais Rome antique :
Je relève ses tours, je lui rends ses remparts,
Ses temples, ses palais, ses grands hommes, ses arts.
J'arme encor ses héros pour la cause commune:
J'assiste à son sénat, je monte à sa tribune;
Le Capitole attend ses fiers triomphateurs :
Marchons! suivons les pas des sacrificateurs.
Entendez-vous, du bruit des jeux qu'elle idolâtre,
Mugir comme une mer son vaste amphithéâtre?
Mécène, reçois-moi dans ces soupers divins,
Assaisonnés de vers, de bons mots et de vins.
Hélas! ce goût si pur, cette molle élégance,
Des empires mûris marquent la décadence!
Tardez, éloignez-vous, termes de sa grandeur;
Laissez-moi contempler Rome dans sa splendeur.
Il n'est plus temps. Je vois, j'entends déja les chaînes,
Et le joug va peser sur des têtes romaines.
   De ces murs où les arts vont trouver leur tombeau,
La Grèce me rappelle aux lieux de leur berceau :
C'est là que, s'entourant de tout ce qu'elle adore,
L'Imagination est plus active encore :
Là, tout parle ou de vers, ou de gloire, ou d'amour;
Tout est dieux ou héros. Une barque, en un jour,
Parcourt sur cette mer, en merveilles féconde,
Cent lieux plus renommés que tous les lieux du monde.
Mène-moi, dieu des arts, vers la chère Délos!
Ici Sapho charmoit les rochers de Lesbos;
C'est là qu'Anacréon, oubliant la vieillesse,
Chantoit, tout jeune encore et d'amour et d'ivresse.
Rochers, l'écueil du Perse et de ses légions,
De vos trois cents héros redites-moi les noms.
Sparte, où sont tes débris? Montrez-moi cette Athènes
Où méditoit Platon, où tonnoit Demosthènes.
Que de charmes encor dans ces restes flétris !
Hélas! le temps alloit consumer ses débris.
Parmi les voyageurs qui de ce beau rivage
Emportent en partant une stérile image,
Le génie éploré de ces fameux remparts [12]
Distingua dans la foule un jeune amant des arts,
Qui, pour ces murs sacrés rempli d'idolâtrie,
Triste, sembloit pleurer sur sa propre patrie;
Pour voir de ces beaux lieux l'auguste antiquité,

Plaisirs, amis, parents, il avoit tout quitté.
« Tu vois, lui dit le dieu, ces merveilles divines :
Le temps va dévorer jusques à leurs ruines ;
Bientôt l'œil affligé ne reconnoîtra plus
L'asile des beaux-arts et celui des vertus :
Hâte-toi : rends la vie à leur gloire éclipsée !
Pour prix de tes travaux, dans un nouveau lycée,
Un jour je te promets la couronne des arts. »
  Il dit ; et dans le fond de leurs tombeaux épars,
Des Platons, des Solons les ombres l'entendirent ;
Du jeune voyageur tous les sens tressaillirent.
Aussitôt dans ces murs, berceau des arts naissants,
Accourent à sa voix les arts reconnoissants.
Le Dessin le premier prend son crayon fidèle ;
Et tel qu'un tendre fils, lorsque la mort cruelle
D'une mère adorée a terminé le sort,
A ses restes sacrés s'attache avec transport,
Demande à l'air, au temps, d'épargner sa poussière,
Et se plaît à tracer une image si chère :
Ainsi, par l'amour même instruit dans ces beaux lieux,
Le Dessin, de la Grèce enfant ingénieux,
Va chercher, va saisir, va tracer son image ;
Et belle encor, malgré les injures de l'âge,
Avec ses monuments, ses héros et ses dieux,
La Grèce reparoît tout entière à nos yeux.
  L'histoire ainsi l'apprend : sur ce globe où nous sommes,
Les lieux ont leur déclin aussi bien que les hommes !
Mais ces fameux revers et ces grands changements,
Qu'ont fait naître autrefois le hasard et le temps,
Offrent à notre esprit une moins vive image,
Que lorsque sous nos yeux un violent orage
D'un séjour magnifique a détruit la splendeur,
Et montre sa ruine auprès de sa grandeur.
Voyez ces murs déserts ! là le pompeux Versailles
Étaloit autrefois l'orgueil de ses murailles ;
Là, mille passions, mille vœux à-la-fois,
Les princes et les grands, les députés des rois,
Les intérêts rivaux, les vanités trompeuses,
Sans cesse s'agitoient sur ces routes pompeuses ;
Là, venoit en silence, attendant un coup d'œil,
Aux pieds de la faveur s'agenouiller l'orgueil ;
De là, portée au loin sur la terre et sur l'onde,
La volonté d'un seul faisoit le sort du monde.
Tant d'éclat irritoit l'univers ébloui ;
Un orage a grondé, tout s'est évanoui !
Où sont les attributs de la toute-puissance,
Cet appareil de gloire et de magnificence ?
Le deuil et le silence habitent dans ces lieux ;
A peine un vieux gardien, triste et silencieux,
Dans ces murs, qu'entouroient tant de fières cohortes,
A quelques voyageurs ouvre en pleurant les portes ;
Et l'étranger cherchant ces palais d'autrefois,
Se dit : « C'étoit donc là la demeure des rois ! »
Rêve à tant de malheurs après tant de puissance,
Jette encor une larme, et s'éloigne en silence.
  Après ces grands tableaux, pour nos yeux indiscrets
Les lieux mystérieux ont encor des attraits ;
L'Imagination, ingénieuse à feindre,
Embellit les objets que l'œil ne peut atteindre
Un auguste mystère entouroit autrefois
Et les temples des dieux et les palais des rois.
Au fond du saint des saints, dans sa gloire invisible,
L'Éternel enfermoit sa majesté terrible,
Et le grand-prêtre seul, une fois tous les ans,
Offroit, au nom du peuple, un solennel encens.
Les monarques d'Asie, adorés par la crainte,
Habitoient d'un palais l'inabordable enceinte.
Le mystère piquant et la difficulté
Parent encor les arts, l'amour et la beauté :
Eh ! qui de ce ressort ne connoît la puissance ?
Que de fois dans les murs de la fière Byzance,
Je m'en souviens encor, d'un œil présomptueux
Contemplant du sérail les murs voluptueux,
Ses murs, ses minarets, ses kiosques, ses portiques,
Et leurs globes dorés et leurs cyprès antiques,
D'un desir imprudent mon esprit excité,
Et par l'air du mystère en secret irrité,
Malgré ses fiers gardiens, ses portes redoutables,
Brûloit de pénétrer ces murs impénétrables
Où veille la terreur à côté du plaisir,
Où la variété réveille le desir :
Dans mon illusion, grilles, tours, janissaires,
Mon œil franchissoit tout ; mes regards téméraires
Osoient percer l'asile où l'indolent orgueil
Flotte entre mille appas et choisit d'un coup d'œil.
Autour de ces sophas où la langueur repose,
J'aspirai le moka, je respirai la rose ;
J'osai plus : dans ces bains frais et mystérieux,
Que jamais ne profane un regard curieux,
Où cent jeunes beautés, plus belles sans parure,
Pour voile à la pudeur donnent leur chevelure,
Malgré l'affreux cordon, malgré le sabre nu,
J'entrai brûlant de voir et tremblant d'avoir vu [13].
L'amour même chérit les ombres du mystère [14] ;
L'amour désenchanté fuit un œil téméraire.
Belles, défiez-vous d'un regard curieux !
La beauté s'embellit d'un air mystérieux ;
Les desirs ignorants sont vos premières armes ;
La beauté dévoilée a perdu de ses charmes ;
L'amour le plus aveugle est le plus éloquent ;
L'ignorance aux objets prête un charme piquant :
Ce qui nous plaît le mieux dans toute la nature,
Ce n'est pas ce qu'on voit, c'est ce qu'on se figure.
L'ignorance nourrit la douce illusion.
Des Grecs ingénieux l'aimable fiction,
Qui donnoit plus d'éclat à la vérité même,
Cacha cette leçon sous un heureux emblème.
L'imprudente Psyché veut voir de près l'Amour ;
Elle le voit ; le dieu disparoît sans retour :
Et Psyché, d'un regard téméraire victime,
Déplore, mais trop tard ! son malheur et son crime.
Tant d'un dieu prévoyant l'attentive bonté
Exprès derrière un voile a mis la vérité ;
Et cache, dans la nuit d'un nuage qu'il dore,
Et les biens qu'on espère et les maux qu'on ignore.
  Eh ! pourrai-je oublier le site inspirateur,
Où l'on goûta des arts l'attrait consolateur ;
Témoin de nos travaux, bienfaiteur du génie,

De quels heureux moments il charma notre vie!
Là, d'une longue extase on connut les transports;
Là, notre ame en silence amassant ses trésors,
D'un long recueillement tout-à-coup a fait naître
Ces traits à qui notre art doit sa gloire peut-être.
Ces lieux, dont tant de fois on sentit le pouvoir,
Quels cœurs reconnoissants n'aiment à les revoir?
Montbar charmoit Buffon, et du bois des Charmettes
Jean-Jacques se plaisoit à vanter les retraites;
Et toi, toi, que j'aimai dès mes plus jeunes ans,
Meudon, à qui je dois tout l'honneur de mes chants,
Que de fois, en hiver, dans tes donjons gothiques,
Près d'un foyer, nourri de tes chênes antiques,
Seul, écoutant de loin les vents, les flots, les bois,
A leur vaste concert j'associai ma voix!
Que de fois, aux beaux jours de tes bocages sombres
Tu me vis traverser les vénérables ombres!
Hélas! ces bois sacrés, ces bosquets ne sont plus;
Par le fer destructeur je les vis abattus;
Abattus au printemps! quand tout gros de feuillage,
Déja les verts boutons nous promettoient l'ombrage:
En vain de ces vieux troncs les jeunes successeurs
De leur nouvel abri m'ont offert les douceurs;
Ils n'ont point inspiré, n'ont point vu mon délire:
Ne m'ayant rien appris, je n'ai rien à leur dire;
Mais ton sol m'est sacré, mais j'y viendrai toujours
Demander d'heureux vers, et sur-tout d'heureux jours.
Des divers lieux sur nous j'ai chanté l'influence;
Presque tous de nos cœurs empruntent leur puissance:
Ceux où l'astre du jour et l'homme sont absents,
Seuls, par leur propre force, agissent sur nos sens.
A peine l'œil entr'ouvre une foible paupière,
Il veut voir son semblable, il veut voir la lumière:
La pensée, il est vrai, connoît peu de déserts.
Si l'on ne voit point l'homme et ses traits toujours chers,
On voit ses monuments; les champs et la verdure
Nous parlent des bienfaits, des soins de la nature:
Tantôt d'une rivière on suit les longs détours;
L'on voyage avec elle et l'on poursuit son cours.
Mais quand l'homme accablé, qu'un long ennui désole,
Ne voit ni les humains, ni rien qui le console,
Sa double solitude épouvante son cœur.
Sous les cieux africains voyez le voyageur,
Des sables de Rosette, ou des landes du Caire,
Traverser lentement l'espace solitaire [15],
Les torrents de poussière, et les vents enflammés,
Et la terre, et les eaux contre lui sont armés;
Mais de ces champs poudreux la chaleur est moins rude
Que cette désolante et longue solitude.
L'ennui, le triste ennui qui mesure le temps,
Éternise ses jours, ses heures, ses instants.
Flétrie au seul aspect de ces lieux effroyables,
L'Imagination expire sur ces sables;
Il se traîne, il épuise un reste de vigueur [16],
Lorsqu'au lever du jour, ô surprise! ô bonheur!
D'un obélisque au loin il découvre le faîte,
Les kiosques des pachas, les temples du prophète,
De palmiers, d'orangers des bois délicieux,
Que le désert encore embellit à ses yeux.
C'est là qu'un doux repos, acheté par ses peines,
L'attend sous ces berceaux, au bord de ces fontaines,
Où, sur un mol amas de coussins fastueux,
Le superbe Ottoman, triste et voluptueux,
Enivré de ces sucs dont la vertu l'inspire,
De ses rêves charmants entretient le délire,
Ou dans son beau harem achève en paix le jour,
Pressé par le desir, et jamais par l'amour.
Moi-même, que séduit cette riante scène,
A ces bords enchantés je m'arrache avec peine;
Mais ma muse m'appelle en des déserts nouveaux.
Voyez-vous ce navire attendu sur les eaux [17];
Tout est prêt: l'air fraîchit, la voile s'enfle; Éole
S'amuse en se jouant de chaque banderole;
L'enfant pour la saisir vers elle étend les bras;
Autour des voyageurs dont on retient les pas,
De parents et d'amis un groupe tout en larmes,
D'un adieu prolongé goûte les tristes charmes;
Et, du sommet d'un roc élevé dans les airs,
Suit long-temps le vaisseau qui s'enfuit sur les mers.
Sur ce vaste élément, d'abord l'ame enhardie
Se croit indépendante et se sent agrandie;
Il semble qu'étendant son vol illimité,
Dieu même l'associe à son immensité.
Mais, hélas! le bonheur demande peu d'espace:
De ce désert sans fin l'homme bientôt se lasse;
Solitaire, à l'aspect de l'immense horizon,
Bientôt dans son navire il croit voir sa prison.
Ses tristes compagnons qui languissent ensemble,
Ce n'est point le penchant, le choix qui les rassemble;
Leur ennui mutuel redouble son ennui;
Il habite auprès d'eux, et vit seul avec lui.
Ah! quand pourront ses yeux entrevoir le rivage!
Quelquefois l'abusant par une fausse image,
L'Imagination, dans un lointain confus,
Lui montre un port, des tours, qui bientôt ne sont plus.
Leur fantôme trompeur s'efface comme un songe,
Et l'immense océan devant lui se prolonge.
Il faut entendre encor le bruit des matelots,
Des cordages, des mâts, et des vents, et des flots;
Toujours les cieux, toujours les noirs gouffres de l'onde,
Et l'aquilon grondant sur la vague qui gronde.
Hélas! où sont ses champs, ses bois, ses prés fleuris,
Ses foyers paternels et ses enfants chéris?
Le regret, au départ, en forma ses supplices,
L'espérance, au retour, en fera ses délices.
Il part, il vogue, avance, espère, et voit le port.
Ah! son cœur pourra-t-il suffire à son transport:
Sa fille..! en le quittant son adieu fut si tendre!
Que fait-elle à présent? Lasse enfin de l'attendre,
Sur son portrait peut-être elle verse des pleurs,
Peut-être que sa main le couronne de fleurs;
Ces tissus, ces trésors que la Perse a vus naître,
Sa femme avec plaisir s'en parera peut-être;
Et ce fils, dernier fruit d'une longue union,
Vit-il? commence-t-il à bégayer son nom?
Son simple et vieux pasteur répandra tant de larmes!
A ses arbres grandis qu'il va trouver de charmes!
Cependant les objets semblent se rapprocher;

Il reconnoît ce mont, cet arbre, ce clocher;
De moment en moment les tours lèvent leur faîte;
Enfin la rive approche, et son bonheur s'apprête;
Et sur la mer, qui fuit et roule à gros bouillons,
Son rapide vaisseau fend les derniers sillons.
On aborde : d'un saut il a touché la rive;
Le cœur tout palpitant, il s'élance, il arrive,
Avec ce vif besoin que donne un long desir.
Mais ce n'est pas à moi d'exprimer son plaisir.
L'Imagination, dont je peins la puissance,
Aime à chanter l'espoir et non la jouissance.
  Des solitaires lieux j'ai tracé les effets :
O toi, de qui ma muse éprouva les bienfaits,
Quand ma voix va chanter le pouvoir des lieux sombres,
O nuit! inspire-moi. Que de fois, dans tes ombres,
Recherchant ton silence et non pas ton repos,
Et des eaux d'Hippocrène humectant tes pavots,
Du délire des vers j'éprouvai les délices!
Du poëte, inspiré par tes veilles propices,
Il semble que les chants soient plus doux et plus fiers,
Pour lui le dieu du jour n'est plus le dieu des vers.
Mais les amants heureux, mais les heureux poëtes
Ont seuls droit de se plaire à tes scènes muettes.
Tout être avec regret voit mourir la clarté;
Alors mon chien me jette un regard attristé,
L'instinct des plantes même en chérit l'influence,
Et la fleur du soleil pleure encor son absence;
Tout bénit ses faveurs; mais l'homme, enfant des dieux,
L'homme, avant tout, chérit ce flambeau radieux;
Il veut voir ses rayons, il veut sentir sa flamme,
Et ce besoin des sens est un besoin de l'ame :
Cet astre heureux console et charme nos ennuis.
Que je plains la douleur dans le calme des nuits!
Ah! que la nuit alors, jointe à la solitude,
De l'homme délaissé nourrit l'inquiétude!
L'absence des objets rend ses maux plus présents;
Rien n'en distrait son cœur, son esprit, ni ses sens.
Exhalant en soupirs sa tristesse farouche,
De sa longue insomnie il tourmente sa couche;
Il se roule, il se lasse à chercher le repos;
Tout son sang embrasé précipite ses flots,
Jusqu'à l'heure où l'Aurore, humide de rosée,
Apporte un peu de calme à son ame épuisée;
Et, chassant de la nuit les funèbres vapeurs,
Rend et le jour au monde, et l'espérance aux cœurs.
Quels intrépides cœurs, quels courages célèbres,
N'ont été quelquefois émus par les ténèbres!
Quand du fer, de l'airain, le brillant appareil
Éclate et resplendit aux rayons du soleil,
Le soldat, avec joie, affronte les tempêtes :
Les dangers sont des jeux, les combats sont des fêtes;
Mais quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre ame tremblante;
Le danger moins connu cause plus d'épouvante,
Sur-tout, lorsque perdu dans un lieu ténébreux,
L'homme seul reste en proie à ses pensers affreux;
Ah! que la nuit alors, jointe à la solitude,
De l'ame délaissée accroît l'inquiétude!
De ce comble d'effroi, de ces scènes d'horreur,
Un exemple terrible effraie encor mon cœur.
  Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines [18]
Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des Romains;
Avec ses rois, ses dieux et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.
Jaloux de tout connoître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûloit de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses;
Il saisit ce trésor; il veut poursuivre. Hélas!
Il a perdu le fil qui conduisoit ses pas;
Il cherche, mais en vain; il s'égare, il se trouble,
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble;
Il prend tous les chemins que lui montre la peur;
Enfin de route en route, et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir? Lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite :
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures;
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;
Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions! Tout soin est inutile;
L'heure approche, et déja son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.
Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre;
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,

Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus :
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe.
O toi, qui d'Ugolin traças l'affreux tableau,
Terrible Dante, viens, prête-moi ton pinceau!
Prête-moi tes couleurs; peins, dans ces noirs dédales,
Dans la profonde horreur des ombres sépulcrales,
Ce malheureux qui compte un siècle par instants,
Seul... Ah! les malheureux ne sont pas seuls long-temps;
L'Imagination, de fantômes funèbres
Peuple leur solitude et remplit leurs ténèbres.
L'infortuné déja voit cent spectres hideux;
Le délire brûlant, le désespoir affreux,
La mort... non cette mort qui plaît à la victoire,
Qui vole avec la foudre, et que pare la gloire,
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines?
Ses parents, ses amis qu'il ne reverra plus!
Et ces nobles travaux qu'il laissa suspendus!
Ces travaux qui devoient illustrer sa mémoire,
Qui donnoient le bonheur et promettoient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs, de ses yeux, coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère, il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute. Hélas! dans l'ombre immense,
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence encore ajoute à sa terreur.
Alors, de son destin sentant toute l'horreur,
Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve;
Il se lève, il retombe, et soudain se relève;
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments!
Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle :
Il y porte la main... O surprise! ô miracle!
Il sent, il reconnoît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore;
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son ame encor tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur;
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieux! quel ravissement, quand il revoit les cieux
Qu'il croyoit pour jamais éclipsés à ses yeux!
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

CHANT V.

LES ARTS [1].

Toi, que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis des cieux et règnes sur les mondes;
Toi, qu'après la bonté l'homme chérit le mieux,
Toi, qui naquis un jour du sourire des dieux,
Beauté, je te salue! Hélas! d'épais nuages
A mes yeux presque éteints dérobent tes ouvrages!
Voilà que le printemps reverdit les coteaux,
Des chaînes de l'hiver dégage les ruisseaux,
Rend leur feuillage aux bois, ses rayons à l'aurore;
Tout renaît: pour moi seul rien ne renaît encore;
Et mes yeux, à travers de confuses vapeurs,
A peine ont entrevu tes tableaux enchanteurs.
Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre [2];
Ne pouvant plus te voir, il sut encor te peindre;
Et, lorsque par leurs chants préparant ses transports,
Ses filles avoient fait entendre leurs accords,
Aussitôt des objets les images pressées
En foule s'éveilloient dans ses vastes pensées;
Il chantoit; et tes dons, tes chefs-d'œuvre divers,
Éclipsés à ses yeux, revivoient dans ses vers.
Hélas! je ne saurois égaler son hommage;
Mais dans mes souvenirs j'aime encor ton image.
Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits!
Tantôt, loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux cristaux;
Au sein d'Antiparos tu filtres goutte à goutte
Tous ces glaçons d'albâtre, ornement de sa voûte;
Édifice inconnu qui, dans ce noir séjour,
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour.
Tantôt nous déployant ta pompe éblouissante
Pour colorer l'arbuste, et la fleur, et la plante,
D'or, de pourpre et d'azur tu trempes tes pinceaux;
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,
Ces élégants tilleuls et ces platanes sombres
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé qui ne sent tes faveurs?
L'insecte dans la fange est fier de ses couleurs;
Ta main du paon superbe étoila le plumage;
D'un souffle tu créas le papillon volage;
Toi-même au tigre horrible, au lion indompté,
Donnas leur menaçante et sombre majesté;
Tu départis au cerf la souplesse et la grace;
Tu te plus à former le coursier plein d'audace,
Qui, relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole et cherche les prés, l'amour ou les combats;
A l'aigle, au moucheron tu donnas leur parure;
Mais tu traitas en roi le roi de la nature;
L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard noble et doux, fier et voluptueux,

Du sourire et des pleurs l'intéressant langage;
Et sa compagne enfin fut ton plus bel ouvrage.
L'homme en naissant voyoit les globes radieux;
Sa compagne naquit, elle éclipsa les cieux;
Toi-même t'applaudis en la voyant éclore;
Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.
Que dis-je? cet éclat des formes, des couleurs,
O beauté! ne sont pas tes plus nobles faveurs:
Non; ton chef-d'œuvre auguste est une ame sublime [3]:
C'est l'Hôpital, si pur sous le règne du crime [4];
C'est Molé, du coup d'œil de l'homme vertueux
Calmant d'un peuple ému les flots tumultueux [5];
C'est Bayard, dans les bras d'une mère plaintive,
Sans tache et sans rançon remettant sa captive;
C'est Crillon [6], c'est Sully, c'est l'austère Caton,
Tenant entre ses mains un poignard et Platon,
Parlant, et combattant, et mourant en grand homme,
Et seul resté debout sur les débris de Rome.
Soit donc que vous teniez la plume ou le pinceau,
La lyre harmonieuse ou l'habile ciseau;
Soit que du cœur humain vous traciez la peinture,
Soit que dans ses travaux vous peigniez la nature,
C'est le choix du vrai beau qu'il faut étudier.
N'allez pas imiter cet artiste grossier,
Qui va choisir sans goût ce qu'il peint sans adresse.
Veut-il représenter les traits de la vieillesse?
Son crayon fera choix d'un pauvre à cheveux blancs,
Qu'a flétri le besoin, bien plutôt que les ans.
S'il peint les champs, ses fleurs, ses arbres sont vulgaires;
Dans l'asile honteux des amours mercenaires
Il cherche une Vénus qu'il copie au hasard,
L'opprobre de son sexe et la honte de l'art.
O combien chez les Grecs, où l'art a pris naissance,
Des modèles plus purs assuroient sa puissance!
Là, dans les jours brillants de leurs solennités,
De superbes rivaux, l'élite des beautés,
Dans la première fleur de leur fraiche jeunesse,
Disputoient de vigueur, de grace et de souplesse.
Toujours le ris moqueur ou l'applaudissement
Jugeoit chaque attitude et chaque mouvement.
Qui tomboit avec art, ne tomboit point sans gloire,
Et souvent le vaincu remportoit la victoire.
Ainsi de la beauté le modèle certain
Instruisoit le regard et dirigeoit la main.
Mais, pour en retracer la peinture fidèle,
Ne croyez pas que l'art fût content d'un modèle;
La nature se plaît à diviser ses dons.
Dans le pompeux concours de trente nations,
Parmi l'essaim charmant des filles de Crotone 7,
Des vierges de Lesbos ou bien de Sicyone,
Tout ce qui, dans l'éclat des fêtes et des jeux,
Dans le cirque, au théâtre, avoit frappé les yeux,
Composoit la beauté du choix de mille belles:
Ainsi Vénus naquit sous le pinceau d'Apelles.
C'est peu: l'art plus hardi, plus noble en son essor,
Dans ce monde borné se sent captif encor:
Dérobé dans les cieux, le beau feu qui l'anime,
Se ressouvient toujours de sa source sublime.
Il est entre la terre et la voûte des cieux
Un sanctuaire auguste où le maître des dieux
A déposé les plans de ses vastes ouvrages,
Des mondes qu'il médite immortelles images.
L'Imagination, avec une clef d'or,
Seule a le droit d'ouvrir ce céleste trésor.
C'est là que, sur un trône éclatant de lumière,
Réside la beauté dans sa source première;
Non point avec ces traits foibles, décolorés,
Que lui prêtent ici nos sens dégénérés,
Que le temps affoiblit, que l'ignorance altère,
Ou qu'enfin dénature un mélange adultère,
Mais vierge, mais gardant toute sa pureté,
Et tout empreinte encor de la divinité:
C'est là qu'il faut la voir, c'est là qu'est son empire.
Sous les traits d'Apollon l'affreux Pithon expire:
Qui nous retracera ce dieu triomphateur?
Celui qu'il embrasa de son feu créateur,
Celui qui, pour atteindre à sa forme épurée,
Dédaigneux de la terre, habita l'empyrée;
Sans doute, en le formant, il avoit sous les yeux,
Non les plus beaux mortels, mais les plus beaux des dieux.
O prodige! long-temps dans sa masse grossière [8],
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière.
L'art commande, et d'un marbre Apollon est sorti!
Son œil a vu le monstre, et le trait est parti;
Son arc frémit encore entre ses mains divines:
Un courroux dédaigneux a gonflé ses narines;
Avec ces yeux perçants devant qui l'avenir,
Le passé, le présent, viennent se réunir;
Du haut de sa victoire il regarde sa proie,
Et rayonne d'orgueil, de jeunesse et de joie.
Chez lui rien n'est mortel: avec la majesté
Son air aérien joint la légèreté;
A peine sur la terre il imprime sa trace;
Ses cheveux sur son front sont noués avec grace.
D'un tout harmonieux j'admire les accords;
L'œil avec volupté glisse sur ce beau corps.
A son premier aspect, je m'arrête, je rêve;
Sans m'en apercevoir, ma tête se relève,
Mon maintien s'ennoblit. Sans temple, sans autels,
Son air commande encor l'hommage des mortels;
Et, modèle des arts et leur première idole,
Seul il semble survivre au dieu du Capitole.
A ces brillants contours que dessina sa sœur,
La Peinture plus riche ajouta la couleur.
Son empire est plus vaste, et sa noble magie
Parle aux yeux, parle au cœur avec plus d'énergie;
Mais leur but est le même: ainsi que du ciseau,
Le choix d'un beau modèle est l'objet du pinceau;
Tant que l'art plus borné ne montre à notre vue
Que le monde visible et la beauté connue,
Le choix est plus facile, et l'art judicieux
Des traits qu'il faut choisir avertira les yeux.
Mais du monde réel franchissant la barrière,
Dans le monde idéal s'il étend sa carrière,
Comment montrer à l'homme un objet plus qu'humain,
Peindre un être immortel d'une mortelle main,
Lui composer des sens, une forme, un visage,
Et créer à-la-fois le modele et l'image?

C'est là que du génie épuisant les secrets,
L'Imagination épure tous ses traits;
Là, triomphe son art. C'est toi que j'en atteste,
O divin Raphaël, dont le pinceau céleste
Osa représenter, par un sublime essor,
Le Christ transfiguré sur le mont de Thabor.
Ah! pour ce grand moment où, reprenant son être,
Le dieu va se montrer et l'homme disparoître,
Où prendre ton modèle, artiste audacieux?
Il n'est point sur la terre, il n'est point dans les cieux;
Il est dans sa pensée. Il dessine, il colore,
Il dit: « Que le dieu naisse, » et le dieu vient d'éclore!...
Ses vêtements, ses traits, ses yeux éblouissants,
Des célestes clartés semblent resplendissants:
Tout l'Olympe attentif contemple sa victoire:
Ses disciples tremblants se courbent sous sa gloire:
L'ouvrage étoit parfait, si la cruelle mort.....
Ah! jeune infortuné, digne d'un meilleur sort,
Hâte-toi: le temps fuit, achève ton ouvrage!
Si le destin sévère épargne ton jeune âge,
Tu seras Raphaël [9]! Vain espoir! il n'est plus,
Et ses nobles travaux restent interrompus:
En vain se soulevant, à son heure dernière,
Il tourne encor vers eux sa mourante paupière;
En vain, pour achever son ouvrage naissant,
Il reprend en ses mains son pinceau languissant;
Il meurt..... Courez, portez à son ombre chérie
Ces fleurs, ces frêles dons, emblèmes de sa vie.
Mais, non.... son ombre attend un hommage plus beau;
Muses, talents, beaux-arts, placez sur son tombeau
Ce chef-d'œuvre échappé de sa main défaillante;
Joignez-y ses pinceaux, sa palette brillante;
Et, changeant en triomphe une pompe de deuil,
Conduisez un trophée et non pas un cercueil:
Rome n'aura jamais vu de fête plus belle.
Et moi, moi, qui jadis, d'une voix solennelle,
Jurai de visiter ces beaux champs, ce beau ciel,
Où Virgile chantoit, comme a peint Raphaël;
J'irai, j'en jure encor, j'irai voir cet asile
Où Raphaël peignoit, comme a chanté Virgile [10].
Virgile! Raphaël! ô douleur! ô destin!
Tous deux sitôt ravis par le sort inhumain:
Tous deux ils ont pleuré sur leur gloire imparfaite;
Mais le temps ne peut rien sur les vers du poëte,
Et dans le Vatican, par le temps outragés,
Les traits de Raphaël périssent négligés!
Rome, au nom de ta gloire, arrête ce ravage;
Chaque trait effacé te dérobe un hommage;
Et, quand ton culte saint renaît de toutes parts,
Garde encor dans tes murs le culte des beaux-arts.
Ah! quand mon œil à peine entrevoit la nature,
Malheureux! de quel droit vanté-je la Peinture?
O divine Harmonie! au moins tes doux accents
Pour mon oreille encore ont des charmes puissants.
Et qui ne connoît pas ton pouvoir ineffable?
L'histoire, en te louant, le dispute à la fable.
Combien ma déité fut prodigue pour toi!
Elle ordonne: et tu peins l'alégresse et l'effroi
Animes les festins, échauffes les batailles,
Mêles des pleurs touchants au deuil des funérailles;
Et du pied des autels, en sons mélodieux,
Vas porter la prière aux oreilles des dieux.
Ainsi Mars s'enflammoit aux accords de Tyrthée;
Ainsi sur mille tons le fameux Timothée
Touchoit son luth divin, parcouroit tour-à-tour
Le mode de la gloire et celui de l'amour;
D'un regard de Thaïs enivroit Alexandre;
Rouloit son char vainqueur sur Babylone en cendre;
Ou peignant Darius et sa famille en deuil,
Des pleurs de l'infortune attendrissoit l'orgueil.
Dans ses noirs ateliers, sous son toit solitaire,
Tu charmes le travail, tu distrais la misère.
Que fait le laboureur conduisant ses taureaux?
Que fait le vigneron sur ses brûlants coteaux,
Le mineur, enfoncé sous ses voûtes profondes,
Le berger dans les champs, le nocher sur les ondes,
Le forgeron domptant les métaux enflammés?
Ils chantent: l'heure vole, et leurs maux sont charmés.
Mais si je veux trouver tes plus brillants prodiges,
Je cours à ce théâtre où règnent les prestiges:
Là, tu peins les amours, la haine, la fureur,
Les tempêtes de l'air, les orages du cœur;
Ici gémit Atys, là frémit Hermione.
Honneur de la nature, adorable Antigone,
D'un père infortuné viens dissiper l'effroi!
Dans l'univers entier Œdipe n'a que toi.
Qui ne s'attendriroit aux sons touchants d'Alceste?
Courez, affreux remords, courez saisir Oreste;
Il a tué sa mère! Ah! quels cris de douleur
En accents étouffés s'échappent de son cœur!
Clytemnestre, est-ce toi? Mère désespérée!
Entendez-vous les cris de sa fille éplorée?
Agamemnon superbe, Achille furieux,
Les prêtres, les soldats, et la foudre, et les dieux?
Dans ces bosquets fleuris, près de cette eau limpide,
N'entends-je pas Renaud soupirer pour Armide?
Jamais des sons si doux, des accents si flatteurs,
N'amollirent les sens et n'émurent les cœurs.
Toutefois, de cet art quelle que soit la gloire,
Où sont ces grands effets que nous vante l'histoire,
Quand de cet art divin les sons toujours vainqueurs
Gouvernoient les esprits et commandoient aux cœurs?
Quand, d'une seule corde ajoutée à la lyre,
Le grand événement troubloit tout un empire?
Ah! sur l'ame des grands, des peuples et des rois,
Si l'honneur conservoit encor ses premiers droits,
Je lui dirois: Hélas! vois ma triste patrie,
De revers accablée et d'opprobres flétrie;
D'affreux spoliateurs se faisant avec art
Du malheur une proie, et des lois un poignard;
Les rois chargés d'outrage, et les dieux de blasphèmes;
Un monde d'intrigants, un chaos de systèmes;
Le droit des assassins, le devoir des forfaits...
Déesse, prends ta lyre et ramène la paix!
Tandis que les amours, les plaisirs, la tendresse,
Accourent à ta voix, quelle autre enchanteresse
Marche au son de la lyre, et, mesurant ses pas,
Aux lois de la cadence asservit ses appas?

C'est ta sœur, c'est l'aimable et jeune Terpsichore;
C'est ma divinité qui la conduit encore :
C'est elle dont la douce et vive émotion
A tous ses mouvements donne l'expression.
Sans elle, à nos regards vainement elle étale
De ses pas sans dessin l'insipide dédale :
Tel jadis l'acrostiche, admiré par les sots,
Tourmentoit le langage et se jouoit des mots.
Que la danse toujours, ou gaie ou sérieuse,
Soit de nos sentiments l'image ingénieuse;
Que tous ses mouvements du cœur soient les échos,
Ses gestes un langage, et ses pas des tableaux!
Tantôt échevelée, impétueuse, ardente,
Le thyrse dans sa main, s'élance une bacchante;
Ses longs cheveux aux vents flottent abandonnés;
Son regard est brûlant, ses pas désordonnés;
De l'amour et du vin sentant la double ivresse,
Elle tourne en fureur sous le dieu qui la presse;
L'œil qui la suit la perd dans ses sauts vagabonds.
Tandis qu'elle s'élance et s'échappe par bonds,
Voyez-vous s'avancer cette nymphe timide?
La décence en secret à tous ses pas préside;
Ses regards sont baissés; ses deux bras demi-nus
Semblent nager dans l'air, mollement soutenus;
A peine de ses pas elle laisse la trace;
L'innocence est son charme et la pudeur sa grace.
Les yeux avec respect semblent suivre ses pas,
Et le faune qui l'aime en palpite tout bas.
 Pourrai-je t'oublier, auguste architecture,
Qui domptes des rochers la rebelle nature?
Le marbre sous tes mains se découpe en festons,
Se taille en chapiteaux, se déploie en frontons,
S'arrondit en volute, en frise se façonne,
S'alonge en architrave ou s'élance en colonne;
Et des proportions la savante beauté
A joint la symétrie à la variété.
Cependant, qui l'eût cru? pour des formes si belles,
La nature à notre art n'offroit point de modèles;
L'Imagination seule en fit tous les frais.
Je sais que nos aïeux, au sortir des forêts,
Des arbres imitant les voûtes végétales,
Courbèrent en arceaux leurs vastes cathédrales :
Mais ces formes sans goût, le goût les rejeta;
Image de leurs troncs, la colonne resta.
Alors des temples grecs et des palais antiques
L'art plus majestueux releva les portiques,
Et le ciseau qui fit les dieux et les héros,
Tailla pour leur séjour les marbres de Paros.
Enfin vient Michel-Ange, et son audace extrême
Prétend surpasser Rome et la Grèce elle-même.
Il n'imitera point ces masses de rochers,
Ces aiguilles, ces tours, ces énormes clochers,
Qui, menaçant les cieux de leur cime tudesque,
Alloient perdre dans l'air leur hauteur gigantesque.
Il commande : à sa voix accourent tous les arts;
Il veut que son chef-d'œuvre, attachant les regards,
Avec l'immensité joigne encor l'élégance;
Soit simple, mais hardi, grand sans extravagance.
Il s'élève, et jamais les arts audacieux
D'aspects plus imposants n'étonnèrent les yeux.
L'œil admire en tremblant ces voûtes colossales,
Des voûtes de l'Olympe orgueilleuses rivales,
Dont la proportion trompant le spectateur,
Même en la déguisant, ajoute à la grandeur.
Le ciel semble appuyé sur sa vaste rotonde,
De sa hauteur sacrée elle commande au monde [10].
Que dis-je? l'Éternel, en descendant des cieux,
Habite avec plaisir ce dôme spacieux;
Sublime effort de l'art, miracle d'un grand homme!
Digne séjour d'un dieu, digne ornement de Rome!
Rome, Athènes, les rois, les Césars sont vaincus,
Et l'univers admire un prodige de plus.
 Et pourrai-je oublier tes talents et ton zèle,
O toi, de l'amitié le plus parfait modèle,
Respectable Ledoux! artiste citoyen [11],
Par-tout le nom français s'enorgueillit du tien.
C'étoit peu d'élever ces portes magnifiques,
De la ville des rois majestueux portiques :
A l'honneur des Français que n'eût point ajouté
Le généreux projet de ta vaste cité!
Là, seroit le bonheur; là, de la race humaine
Le monde eût admiré le plus beau phénomène;
Les modestes réduits, les superbes palais,
Les fontaines coulant en limpides filets,
Les comptoirs de Plutus, pere de la fortune,
Les forges de Vulcain, les chantiers de Neptune,
Les temples de Thémis, les arsenaux de Mars,
Les dépôts du savoir, les ateliers des arts,
Le cirque des combats, les pompes de la scène,
Où vient rire Thalie et pleurer Melpomène;
Tout ce que dans le sein d'une vaste cité
Commande le plaisir ou la nécessité;
Tout ce qui, des humains fécondant l'industrie,
Pare, enrichit, éclaire et défend la patrie.
Qu'Amphion, aux accords d'un luth miraculeux,
Bâtisse des Thébains les remparts fabuleux;
Sur de plus grands bienfaits notre hommage se fonde :
Il fit naître une ville, et tu bâtis un monde;
Puisses-tu l'habiter, et voir en cheveux blancs
Ta jeune colonie honorer tes vieux ans!
 La Poésie, enfin, plus féconde en merveilles,
Charme à-la-fois l'esprit, le cœur et les oreilles.
Tout est de son empire : elle plane à-la-fois
Sur le chaume du pâtre et les palais des rois.
Tel, du haut de son char, le dieu de la lumière
S'empare, en se montrant, de la nature entière;
Et, sur tous les objets répandant ses couleurs,
Peint les monts et les champs, et l'insecte et les fleurs.
Art sublime! art divin, que j'aimai dès l'enfance,
Accepte le tribut de ma reconnoissance!.....
Par toi tout est sacré, par toi l'homme ennobli,
Brave la nuit des temps et le fleuve d'oubli.
Tu protéges son nom, son tombeau, sa retraite;
Le rameau d'or le cède au laurier du poëte;
Le mûrier de Milton, debout jusque aujourd'hui,
Vieux comme son poëte, est sacré comme lui.
Du feu des passions tu sauves la jeunesse;
Tes doux accents encore amusent la vieillesse.

Dans nos jours orageux, que ne te dois-je pas ?
Retiré, tu le sais, loin des fougueux débats,
Seul je touchois ma lyre; et, plus heureux qu'Orphée,
Quand ses chants attiroient les monstres du Riphée,
L'ambition, l'orgueil, et la haine et l'effroi,
Tous ces monstres affreux s'enfuyoient loin de moi.
Qu'en vers pleins de bon sens, et quelquefois de grace,
Boileau dicte en détail les règles du Parnasse;
Le sublime idéal seul m'occupe aujourd'hui.
Deux genres avant tout semblent formés pour lui :
L'un fait naître les ris, l'autre couler les larmes.
Qui d'eux veut le plus d'art, lequel a plus de charmes ?
A d'oisifs discoureurs je laisse ce débat.
Je sais que parcourant les mœurs de chaque état,
Le comique ne peint que la vie ordinaire;
Le sujet est commun, mais l'art n'est pas vulgaire :
Il a sa vérité, ses modèles à part;
Il ne prend point des sots, des méchants au hasard;
Le cœur n'est pas toujours plaisant dans sa bêtise.
Il faut des passions bien choisir la sottise;
Il faut dans le tissu d'un plan ingénieux,
La faire vivre, agir, et mouvoir à nos yeux;
Il faut nous attacher, nous égayer, nous plaire,
Il faut suivre, en un mot, la nature ou Molière...
Molière! à ce nom seul se rassemblent les ris;
Les fronts sont déridés, les cœurs épanouis.
Qui dans les plis du cœur surprend mieux la nature ?
Qui sait mieux lui donner cette adroite torture,
Qui rend le ridicule ou le vice indiscret,
Et fait, avec le rire, éclater leur secret ?
Quel naïf, et souvent quel sublime langage!
O Molière! ô grand homme! ô véritable sage!
Avec un vain amas de sots admirateurs,
Je ne te louerai pas, dans mes portraits flatteurs,
D'avoir du cœur humain corrigé le caprice,
Détruit le ridicule et réformé le vice:
Tous deux sont immortels, et ne font que changer;
Tu peux charmer le monde et non le corriger.
Comme par une vague une vague est poussée,
La sottise du jour est bientôt remplacée.
Sans cesse variant nos volages humeurs,
Le temps conduit la mode, et la mode les mœurs;
Ainsi pour un travers il s'en reproduit mille.
Mais, puisqu'il nous distrait, ton art nous est utile :
Tous ces fous, tous ces sots, par toi si bien décrits,
Incommodes ailleurs, charment dans tes écrits,
Que dis-je? chacun d'eux, grace à ton art suprême,
Chez toi, sans le savoir, vient rire de lui-même :
Ainsi l'oiseau léger, crédule et curieux,
Vient se prendre au miroir qui le montre à ses yeux.
Bien plus puissante encor sur la scène tragique,
L'Imagination, de son sceptre magique,
Maîtrise en souveraine et l'esprit et le cœur.
C'est là que le poëte, ou plutôt l'enchanteur,
De mille illusions peuple à son gré la scène,
Me transporte à son choix, à Rome, dans Athène,
Dans le palais des rois, au sérail des sultans,
Rapproche les climats, les peuples et les temps;
Réalise la fable, et reproduit l'histoire;
Peint les crimes d'amour, les forfaits de la gloire;
Verse la peur, l'espoir, la joie et les erreurs,
Et des feux de son ame embrase tous les cœurs.
Tel, au fond d'un volcan, dont les fournaises grondent,
Brûle un vaste foyer, où cent foyers répondent.
C'est dans cet art profond, que, d'un adroit pinceau,
Il faut savoir chercher et saisir le vrai beau.
Voyez l'adorateur de la belle nature,
Racine, des forfaits adoucir la peinture :
Dans cette grande lutte où d'un jeune empereur
Le vice et la vertu se disputent le cœur,
Néron, monstre naissant, s'essaie encore au crime;
Narcisse, à force d'art, est devenu sublime;
Mais le cœur déchiré ne les soutiendroit plus,
Si Burrhus n'y versoit le baume des vertus.
Avec plus d'art encore, aux tragiques alarmes,
Les Grecs religieux ont su prêter des charmes.
Là, la fatalité sur ses sanglants autels,
Tyran même des dieux, enchaînoit les mortels,
Et souilloit un cœur pur d'un crime involontaire.
Tels Sophocle, Euripide, ont peint Phèdre adultère,
Œdipe malgré lui cruel, incestueux,
Oreste parricide, et pourtant vertueux.
Par ces forfaits du sort la scène ensanglantée,
Émeut profondément mon ame épouvantée :
J'admire, en frémissant, le pouvoir souverain,
Qui fait fléchir les cœurs sous son sceptre d'airain;
Et dans le même instant, dans la même victime,
Je pleure la vertu, le malheur et le crime.
Dignes du même hommage et des mêmes autels,
Deux modernes rivaux, deux chantres immortels,
L'orgueil de notre scène, et Voltaire et Racine,
Ont tenté d'égaler cette hauteur divine.
Joas peut me toucher : cependant je n'y voi
Qu'un enfant malheureux, menacé d'être roi;
Mais qu'un pontife saint plein du Dieu, qui l'inspire,
Attache à cet enfant les destins de l'empire,
De l'antique Sion déplore la grandeur,
De la Sion nouvelle annonce la splendeur,
Ce n'est plus une fable, une action humaine,
C'est un Dieu qui me parle, un Dieu remplit la scène,
Et cet enfant divin s'agrandit à mes yeux,
A la voix du pontife, interprète des cieux.
Voyez-vous Ninias, que le destin sévère
Appelle pour venger le meurtre de son père ?
La tombe s'ouvre! il entre, et le sang a coulé;
Le voyez-vous sortir, farouche, échevelé ?
Il demande quel sang rougit sa main fumante,
Et sa mère à ses pieds s'en vient tomber mourante!
Ce temple, ce tombeau, ces mânes gémissants,
Tout d'un sublime horrible épouvante mes sens.
L'homme seul, sans prodige, attache dans Corneille;
Son génie est divin, c'est sa seule merveille.
Ainsi que ses héros, ses vers sont plus qu'humains.
Il peint presque des dieux, en peignant des Romains;
Mais à leur renommée il manquoit ce grand homme,
Le ciel devoit Corneille aux grands destins de Rome.
Quels que soient les excès de leurs divisions,
Le talent réunit toutes les nations;

En vain Londre et Paris, orgueilleuses rivales,
Prolongent sur les mers leurs discordes fatales:
Je ne t'oublierai point, toi, dont le noir pinceau [12]
Traça des grands malheurs le terrible tableau,
Qui de sombres couleurs rembrunissant la scène,
D'une robe sanglante habillas Melpomene.
Poëte des enfers, de la terre et des cieux,
Dès que la nuit reprend son cours silencieux,
A la pâle lueur des lampes sépulcrales,
Aux gémissements sourds des ombres infernales,
A travers des débris, des urnes, des tombeaux,
De la pourpre des rois promenant les lambeaux,
De spectres, d'assassins, ta muse s'environne :
Ton sceptre est un poignard, un cyprès ta couronne;
La nature pour toi n'est qu'un vaste cercueil,
Que parcourent l'effroi, la douleur et le deuil.
Non, dans ses plus beaux jours, jamais la scène antique
N'imprima plus avant la tristesse tragique :
Soit que le grand César, entouré d'ennemis,
Parmi ses meurtriers reconnoisse son fils;
Soit qu'Hamlet éperdu, dans sa coupable mère
Retrouve avec horreur le bourreau de son père;
Soit qu'un Maure jaloux, d'un bras désespéré,
Immole, en le pleurant, un objet adoré;
Soit que d'un conjuré la femme criminelle
Dans le sang de son roi trempe sa main cruelle,
Et, du bras qui trancha ses vénérables jours,
Efface en vain ce sang qui reparoît toujours;
Soit que, de ses états chassé par sa famille,
Le vieux Léar s'exile, appuyé sur sa fille,
Et mêle dans la nuit ses lugubres accents
Au fracas de la foudre, au murmure des vents.
L'Anglais, de son Eschyle amateur idolâtre,
Se presse, en sanglotant, autour de son théâtre;
De Sophocle lui-même égalant la terreur,
Il tend plus fortement tous les ressorts du cœur;
A la mort étonnée arrache ses victimes;
Aux tombeaux leurs secrets, et leurs voiles aux crimes;
Fait rugir la fureur, fait pleurer les remords;
Et marche dans le sang sur la cendre des morts.
Les spectateurs troublés frissonnent ou gémissent;
L'épouvante l'écoute, et les pleurs l'applaudissent,
Et les héros qu'il chante en sont encor plus fiers.
Après ces grands travaux de l'art brillant des vers,
Des genres plus bornés savent encor nous plaire.
Du Parnasse français législateur sévère,
Boileau les peignit tous: épigramme, sonnet,
Madrigal, vaudeville, et jusqu'au triolet.
Sa muse cependant, je l'avoue avec peine,
Oublia l'apologue, oublia La Fontaine!
La mienne, en le blâmant, contrainte à l'admirer,
Peut venger son oubli, mais non le réparer.
L'Imagination, dans cet auteur qu'elle aime,
Du modeste apologue a fait un vrai poëme:
Il a son action, son nœud, son dénoûment.
Chez lui, l'utilité s'unit à l'agrément:
Le vrai nous blesse moins en passant par sa bouche:
Il ménage l'orgueil qu'un reproche effarouche;
Sous l'attrait du plaisir il cache la leçon,
Et par d'heureux détours nous mène à la raison.
Cet art ingénieux, que la crainte a fait naître,
Qu'inventa le sujet pour conseiller son maître,
Par Ésope l'esclave, et Phèdre l'affranchi,
A Rome et chez les Grecs fut sans faste enrichi.
Il reçut le bon sens, l'élégante justesse;
Mais né dans l'esclavage, il en eut la tristesse.
La Fontaine y jeta sa naïve gaîté.
Quel instinct enchanteur! quelle simplicité!
Il ignore son art, et c'est son art suprême;
Il séduit d'autant plus, qu'il est séduit lui-même.
Le chien, le bœuf, le cerf, sont vraiment ses amis;
A leur grave conseil par lui je suis admis.
Louis qui n'écoutoit, du sein de la victoire,
Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
Dont, peut-être, l'orgueil goûtoit peu la leçon
Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi lion,
Dédaigna La Fontaine, et crut son art frivole.
Chantre aimable! ta muse aisément s'en console.
Louis ne te fit point un luxe de sa cour;
Mais le sage t'accueille en son humble séjour;
Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge :
Son compagnon des champs, de ville, de voyage;
Mais le cœur te choisit, mais tu reçus de nous,
Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux;
Et, qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
Se dit avec plaisir, « c'est le bon La Fontaine. »
Et dans sa bonhomie et sa simplicité,
Que de grace! et souvent, combien de majesté!
S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
Pline est moins éloquent, Buffon moins magnifique;
L'épopée elle-même a des accents moins fiers.
De la divinité que célèbrent mes vers,
La sublime épopée est le plus beau domaine.
C'est là qu'elle commande et qu'elle habite en reine.
Salut! toi, le plus cher de tous ses favoris [13],
Vieil Homère, salut! De tes divins écrits
Tous les talents divers empruntent leur puissance.
C'est toi que l'on peignoit ainsi qu'un fleuve immense,
Où, la coupe à la main, venoient puiser les arts.
Virgile sur toi seul attachoit ses regards;
Bouchardon des héros t'empruntoit les modèles;
Ta muse à Bossuet prêta souvent ses ailes [14];
Phidias sur le tien tailla son Jupiter,
Tel que tu peins ce dieu sur le trône de l'air,
Bien loin des autres dieux qui devant lui s'abaissent;
Ainsi tous tes rivaux devant toi disparoissent :
Ou, tel que tu peignois ce souverain des cieux,
De sa puissante main enlevant tous les dieux;
Les maîtres du pinceau, les rois de l'harmonie,
Tu les suspendis tous à ton puissant génie.
Par-tout cher à la Grèce, et par-tout citoyen,
Sept langages divers enrichissent le tien.
Que n'as-tu point tracé dans ta vaste peinture?
Les champs et les cités, les arts et la nature,
Ton ouvrage peint tout; tel brille dans tes vers
Le bouclier céleste où se meut l'univers.
Que tu m'offres du cœur des peintures savantes!
Les mains du sang d'Hector encor toutes fumantes,

Achille au nom de père adoucit sa fierté;
Par la voix des vieillards tu louas la beauté.
Qui peint mieux les héros que ta muse guerrière?
Alexandre pleura de n'avoir point d'Homère.
Ton berceau fut caché! qu'importe aux nations :
Le Nil nous tait sa source et nous verse ses dons;
Le monde est ta patrie : enseigne tous les âges,
Plais à tous les esprits, vis dans tous les langages;
Tes vers, que la nature a marqués de son sceau,
Comme elle en vieillissant ont un charme nouveau.
L'antiquité crédule a perdu ses miracles;
Tous ces dieux que tu fis, leur culte, leurs oracles;
Tout est anéanti; tes autels sont debout;
Tu n'eus point de tombeau, mais ton temple est par-tout.
Accepte donc mon hymne, ô dieu de l'harmonie!
Mais quel mortel guidé par un plus doux génie,
Avec un air si simple et de si nobles traits,
S'avance d'un front calme? Ah! je le reconnois,
C'est Virgile accordant sa lyre harmonieuse;
La flûte qui soupire est moins mélodieuse.
Le génie, il est vrai, moins prodigue pour lui,
Le laisse quelquefois sur les traces d'autrui;
Pour former son nectar il imite l'abeille,
Peuple heureux, dont sa muse a chanté la merveille,
Qui compose son miel de mille sucs divers;
Et quel miel, ô Virgile! est plus doux que tes vers?
Si d'un accent moins fier ta voix chanta les armes,
Ah! combien ta Didon m'a fait verser de larmes!
Son charme le plus doux, son art le plus flatteur,
L'Imagination le puisa dans ton cœur.
Homère, déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique;
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grace elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du genie économe prudent,
Brillant mais naturel, et pur quoique abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse :
Le goût fut ton génie, et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erroient encor sans frein,
A mis, pour les guider, les rênes dans ta main :
Règle, sans l'arrêter, sa marche impétueuse.
Cette divinité vive et tumultueuse
Se plaît aux temps de trouble; ils animent ses jeux;
Et, comme un feu brûlant part d'un ciel orageux,
C'est du choc des partis qu'elle sort plus ardente :
Ainsi naquit Milton, ainsi parut le Dante;
Le Dante, qui mêla dans sa vie et ses vers,
Les beautés, les défauts, les succès, les revers;
Qui monte, qui descend, inégal, mais sublime,
Du noir abîme aux cieux, des cieux au noir abîme.
D'une affreuse beauté son style étincelant
Est, comme son enfer, profond, sombre et brûlant:
Soit qu'aux portes du gouffre où règne la vengeance,
Il écrive ces mots : Ici, plus d'espérance;
Soit que du noir cachot où rugit Ugolin,
Au milieu de ses fils qui demandent du pain,
Et dont un feu cruel dévore les entrailles,
Il ferme sans retour les fatales murailles
Où l'affreux désespoir se renferme avec eux;
Ah! de quels traits il peint ce père malheureux,
Ses soupirs étouffés, son horrible constance,
Cette douleur sans larme et ce morne silence;
Tandis que l'un sur l'autre il voit tomber ses fils!
O murs! écroulez-vous à ces affreux récits!
Non, Oreste fuyant les déesses sévères,
Ces scènes qui hâtoient l'enfantement des mères,
N'effrayoient point autant l'oreille ni les yeux.
Comme lui parcourant et l'enfer et les cieux,
Milton a pris son vol : zéphyrs, faites silence!
Il va chanter Éden, va chanter l'innocence,
Et le jeune univers commençant ses beaux jours,
Et le premier hymen, et les premiers amours.
Loin d'ici le poëte et le peintre profane,
Loin la lyre d'Homère et les pinceaux d'Albane!
Cet amour innocent, pur et délicieux,
Veut des pinceaux trempés dans les couleurs des cieux :
Milton prend sa palette; et la fleur près d'éclore,
L'eau pure, qu'un berger n'a point troublée encore,
Les doux rayons du jour sont moins purs, sont moins doux,
Que les chastes couleurs dont il peint ces époux.
Est-ce donc là celui qui, du séjour du crime,
Creusoit au fier Satan l'épouvantable abîme;
Qui l'ensevelissoit dans des gouffres de feu,
Sous la masse du monde et sous le poids d'un Dieu?
C'est lui : ce Dieu qu'il chante échauffe son délire;
Sa main des séraphins semble toucher la lyre;
Il semble qu'introduit dans les chœurs éternels,
Il répète aux humains les chants des immortels.
Allumez donc vos feux au feu de son génie.
De tableaux sérieux quelquefois rembrunie,
L'Imagination, pour égayer sa cour,
Permet aux Ris légers d'y paroître à leur tour.
Un jour que de l'ennui les vapeurs léthargiques
S'exhaloient d'un amas d'écrits soporifiques,
D'insipides sonnets, d'odes sans majesté,
De poëmes sans art, de chansons sans gaîté,
Pour chasser les vapeurs de la mélancolie,
Ma déesse appela le Goût et la Folie,
Et leur dit d'enfanter un prodige nouveau.
L'Arioste naquit : autour de son berceau
Tous ces légers esprits, sujets brillants des fées,
Sur un char de saphirs, des plumes pour trophées,
Leurs cercles, leurs anneaux et leur baguette en main,
Au son de la guitare, au bruit du tambourin,
Accoururent en foule; et, fêtant sa naissance,
De combats et d'amour bercèrent son enfance :
Un prisme pour hochet, sous mille aspects divers,
Et sous mille couleurs lui montra l'univers.
Raison, gaîté, folie, en lui tout est extrême;
Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même;
Fait naître un sentiment qu'il étouffe soudain;
D'un récit commencé rompt le fil dans sa main,
Le renoue aussitôt; part, s'élève, s'abaisse :
Ainsi, d'un vol agile essayant la souplesse,
Cent fois l'oiseau volage interrompt son essor;
S'élève, redescend, et se relève encor,

S'abat sur une fleur, se pose sur un chêne.
L'heureux lecteur se livre au charme qui l'entraîne :
Ce n'est plus qu'un enfant qui se plaît aux récits
De géants, de combats, de fantômes, d'esprits;
Qui, dans le même instant, desire, espère, tremble,
S'irrite ou s'attendrit, pleure et rit tout ensemble :
Trop heureux, si sa muse ornoit la vérité!
Non qu'ici je prétende avec sévérité
Proscrire la féerie, aimable enchanteresse,
Héritière aujourd'hui des fables de la Grèce;
Mais, fille de l'aimable et sage fiction,
Que sa mère l'instruise à suivre la raison;
L'art en a plus de force, et n'a pas moins de grace.
Voyez cet arbre aux cieux monter avec audace :
Son feuillage est peuplé d'harmonieux oiseaux,
Ses fleurs parfument l'air; ses ondoyants rameaux
Amusent les zéphyrs; mais sa base profonde
Attache sa racine aux fondements du monde.
Telle est la Poésie; ainsi cet art flatteur
Fonde sur la raison son prestige enchanteur.
Voyez, dans ses récits, le fabuleux Ovide,
Qui d'erreurs en erreurs conduit l'esprit avide,
De prodiges sans nombre embellir l'univers!
La raison en secret présidoit à ses vers :
C'étoient des fictions, mais non pas des chimères;
Chaque être, en dépouillant ses traits imaginaires,
Reste dans la nature et dans la vérité.
Les bois offrent encore à l'œil désenchanté
L'arbre de Philémon, celui de sa compagne :
Narcisse est une fleur, Atlas une montagne;
Hyacinthe expirant ne meurt pas tout entier;
Que Daphné disparoisse, il nous reste un laurier;
Du palais du Soleil les brillantes demeures,
Ses coursiers enflammés, attelés par les Heures,
En s'évanouissant laisseront sous nos yeux
Et l'ordre des saisons, et la marche des cieux.
Dans Ixion enfin, dans la vapeur qu'il aime,
L'Imagination se peignit elle-même :
Ainsi la vérité sort de la fiction;
Ainsi la vigilante et sévère raison
Ne se laisse bercer que par d'heureux mensonges,
Et veut à son réveil aimer encor ses songes.
L'Arioste lui seul l'oublie impunément.
Quelques sages, fâchés de leur amusement,
S'efforcent de blâmer sa fiction frivole,
Sa morale un peu libre et sa muse un peu folle;
Mais qui peut gravement censurer ses écrits?
La plainte commencée expire dans les ris.
Avec plus de grandeur, avec non moins de charmes,
Le Tasse sur l'autel va consacrer les armes
Qui du tombeau d'un Dieu doivent venger l'affront.
Des palmes dans les mains, le casque sur le front,
Sous les drapeaux du ciel et l'œil sacré des anges,
Du Christ aux fiers combats il conduit les phalanges;
Et la religion, et la gloire et l'amour,
De lauriers et de fleurs le parent tour-à-tour.
Que ces pinceaux sont vrais! qu'il trace avec génie
Et la fière Clorinde, et la tendre Herminie!
Ami de la féerie, en ses vers séducteurs
Lui-même est le premier de tous les enchanteurs;
Et, noble, intéressante, et brillante, et rapide,
Sa muse a, pour charmer, la baguette d'Armide.
O Voltaire! combien ton sort fut moins heureux!
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Trop voisin de nos temps. L'histoire rigoureuse
Sans doute effaroucha la fable ingénieuse,
Qui de loin nous montrant la riche fiction,
Se plaît dans les vieux temps et vit d'illusion :
Aussi tu préféras, dans ton style sévère,
La plume de Tacite à la lyre d'Homère.
Mais quel Français peut voir, sans en être attendri,
Les douleurs de d'Estrée et l'ame de Henri?
Je ne citerai pas ta trop fameuse Jeanne;
Si l'esprit lui sourit, la vertu la condamne;
Et la chaste Pudeur, alarmée en secret,
Du coin de l'œil à peine en effleure un feuillet.
Mais combien de lauriers réunis sur ta tête!
Conteur, historien, philosophe, poëte,
Comment, fier, gracieux, fort et doux à-la-fois,
De tant de sentiments peux-tu porter le poids?
Si l'on peut au géant comparer le grand homme,
Je crois voir cet Atlas que la fable renomme,
Qui, seul, réunissant les diverses saisons,
Embellit de vergers, hérissé de glaçons,
Entendoit tour-à-tour les zéphyrs, les orages,
La chute des torrents, les combats des nuages,
Les hymnes des mortels, les doux concerts des dieux,
S'appuyoit sur la terre et supportoit les cieux.
L'Éloquence elle-même, ou sublime, ou touchante,
Que ne doit-elle pas à ce don que je chante!
L'Imagination redouble son pouvoir :
C'est trop peu d'éclairer, elle sait émouvoir;
Sans elle la raison glisseroit sur notre ame.
Avant qu'un Génevois gravât en traits de flamme,
Ce que Locke autrefois avoit dit avant lui,
La clarté sans chaleur vainement avoit lui.
Heureux si quelquefois, sa voix enchanteresse
N'eût dans de faux sentiers égaré la jeunesse!
Par lui du faux honneur tomba le préjugé;
Des liens du maillot l'enfant fut dégagé;
La baleine cessa d'emprisonner les belles,
On vit, au cri du sang, les mères moins rebelles;
Et, la nature enfin reprenant tous ses droits,
Leur fils leur dut la vie une seconde fois.
Mais ces beaux-arts si doux, si brillants, si sublimes,
Ont-ils seuls notre amour? Non, le Pinde a deux cimes :
Sur l'une, les neuf sœurs animent le ciseau,
La lyre harmonieuse et le savant pinceau,
Inspirent le poëte et conduisent la danse;
Les trois Graces en chœur y sautent en cadence.
Sur l'autre, est dans leurs mains le tube observateur,
Le prisme des rayons heureux distributeur,
Le cercle, le cadran, le compas et l'équerre,
Qui divisent le ciel et mesurent la terre.
Croyez-vous qu'à ces arts, moins gais, plus sérieux,
L'Imagination ne prête point ses yeux?
Non : elle a fait Newton comme elle a fait Voltaire.
Pénétrez de Newton le secret sanctuaire :

Loin d'un monde frivole et de son vain fracas,
Et de ces vils pensers qui rampent ici-bas,
Dans cette vaste mer de feux étincelante,
Devant qui notre esprit recule d'épouvante,
Newton plonge; il poursuit, il atteint ces grands corps
Qui jusqu'à lui sans lois, sans règles, sans accords,
Rouloient désordonnés sous ces voûtes profondes:
De ces brillants chaos Newton a fait des mondes.
Atlas de tous ces cieux qui reposent sur lui,
Il les fait l'un de l'autre et la règle et l'appui;
Il calcule leur cours, leur grandeur, leurs distances.
C'est en vain qu'égarée en ces déserts immenses
La comète espéroit échapper à ses yeux;
Fixes ou vagabonds, il saisit tous ses feux,
Qui suivant de leur cours l'incroyable vitesse,
Sans cesse s'attirant, se repoussent sans cesse;
Et par deux mouvements, mais par la même loi,
Roulent tous l'un sur l'autre, et chacun d'eux sur soi.
O pouvoir d'un grand homme et d'une ame divine!
Ce que Dieu seul a fait, Newton seul l'imagine;
Et chaque astre répète en proclamant leur nom:
« Gloire au Dieu qui créa les mondes et Newton! »
Quelle science enfin, à cette enchanteresse,
Ne doit point son éclat, sa force et sa richesse?
Ce géomètre même, armé de son compas,
Qui semble mesurer et compter tous ses pas,
Que ma divinité lui prête son audace,
De la vieille routine il va quitter la trace;
Et tandis qu'à pas lents quelque chiffreur obscur
Suit le chemin tracé, lui, d'un vol prompt et sûr,
Laissant loin le troupeau des têtes calculantes
Par ses signes fictifs, ses formules savantes,
Des auteurs, où la foule à peine arrive encor,
Vers des mondes nouveaux a déja pris l'essor;
Des termes inconnus perce les routes sombres;
Parcourt tous les degrés de l'échelle des nombres;
Des vitesses, des chocs, de l'espace et du temps,
Révèle la mesure; et, comme ces Titans,
Sur leurs monts entassés menaçant les cieux même,
Met calcul sur calcul, problème sur problème:
Tels à pas de géants, au sein des infinis,
S'avançoient les Newton, les Euler, les Leibnitz;
Tel Lagrange sous lui voit ramper le vulgaire;
Ainsi, semblable aux dieux que fait marcher Homère,
Dans son sublime essor, des règles affranchi,
Il part, forme trois pas, et le monde est franchi.
De la philosophie et des hautes sciences,
Descendrai-je à ces arts que tant d'expériences
Ont polis lentement, et qui, par tant de soins,
Nourrissent notre luxe ou servent nos besoins?
D'abord, avec ses mains l'homme creusoit la terre,
Aux monstres des forêts ses mains livroient la guerre;
Au lieu des vins pourprés, de la jaune moisson,
Les glands étoient ses mets, un torrent sa boisson;
Le carnage ses jeux, sa couche le feuillage,
Les forêts son sejour, son abri leur ombrage;
Mais l'esprit inventeur enfin fut excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité;
Les arts prirent naissance, et l'heureuse industrie
Vint cultiver la terre et défricher la vie.
Le blé sort du sillon; et, de son jus brillant,
La vigne fait jaillir le nectar petillant.
Au sortir de la chasse ou des travaux rustiques,
Sa maison le rappelle à ses dieux domestiques;
Sa maison, doux séjour de la paternité,
Est le premier berceau de la société.
Mais avant de semer, de planter, de construire,
Combien de jours perdus! En vain dans son empire,
Le ciel avoit pour lui jeté de toutes parts,
Avec profusion, la matière des arts:
En vain, dans son esprit, la nature, en silence,
Avoit de leurs secrets déposé la semence;
Leurs germes inféconds reposoient dans son sein;
Nul instrument n'aidoit son ignorante main,
Et ses bras désarmés languissoient sans adresse.
Mais enfin le fer vint seconder leur foiblesse;
Il abat les forêts; il dompte les torrents;
De l'outre mugissante il déchaîne les vents;
Par leur souffle irrité l'ardent fourneau s'allume;
J'entends le lourd marteau retentir sur l'enclume;
L'urne aux flancs arrondis se durcit dans le feu;
Il fait crier la lime, il fait siffler l'essieu;
Ou sur le frêle esquif hasarde un pied timide.
Tournez, fuseaux légers; cours, navette rapide,
Et venant, revenant, par le même chemin,
Dans le lin, en glissant, entrelace le lin.
Les jours sont loin encore, où la riche peinture,
Sur des tissus plus beaux tracera la nature;
Où figurant le ciel, l'homme et les animaux,
Le peintre, sans les voir, formera ses tableaux.
Ils viendront, ces beaux jours! Cependant l'industrie
Allége à chaque instant le fardeau de la vie:
L'équilibre puissant nous révèle ses lois,
Et par des poids rivaux on balance les poids.
A l'aide d'un levier l'homme ébranle la pierre,
Par la grue enlevée elle a quitté la terre.
L'art s'avance à grands pas; mais c'est peu que ses soins
Satisfassent au cri de nos premiers besoins;
Bientôt accourt le luxe et sa pompe élégante:
Du lion terrassé la dépouille sanglante,
Dès long-temps a fait place aux toisons des brebis;
Un jour un noble ver filera ses habits.
La beauté se miroit au cristal d'une eau pure;
La glace avec orgueil réfléchit sa figure.
L'ombre, le sable et l'eau lui mesuroient les jours,
Un balancier mobile en divise le cours;
Des rouages savants ont animé l'horloge,
Et la montre répond au doigt qui l'interroge.
Quel Dieu sut mettre une ame en ces fragiles corps?
Comment, sur le cadran qui cache leurs ressorts,
Autour des douze sœurs, qui forment sa famille,
Le temps, d'un pas égal, fait-il marcher l'aiguille?
Art sublime! par lui la durée a ses lois;
Les heures ont un corps, et le temps une voix.
A tous ces grands secrets un seul manquoit encore;
Ma divinité parle, et cet art vient d'éclore.
Avant lui, d'un seul lieu, d'un seul âge entendus,
Pour le monde et les temps les arts étoient perdus;

Cet art conservateur en prévient la ruine.
Quand le bienfait est pur, qu'importe l'origine ?
Des vils débris du lin que le temps a détruit,
Empâtés avec art, et foulés à grand bruit,
Vont sortir ces feuillets où le métal imprime
Ce que l'esprit humain conçut de plus sublime.
Un amas de lambeaux et de sales chiffons
Éternise l'esprit des Plines, des Buffons ;
Par eux le goût circule, et, plus prompte qu'Éole,
L'instruction voyage et le sentiment vole.
Trop heureux, si l'abus n'en corrompt pas le fruit !
Mais veux-tu voir en grand ce que l'art a produit ?
Regarde ce vaisseau, destiné pour Neptune,
Favori de la gloire, ou cher à la fortune,
Qui doit braver un jour, navigateur hardi,
Ou les glaces du nord, ou les feux du midi.
Quelle majestueuse et fière architecture !
Le calcul prévoyant dessina sa structure:
Dans sa coupe légère, avec solidité,
Il réunit la force à la rapidité.
Emporté par la voile, et dédaignant la rame,
Le chêne en est le corps, et le vent en est l'ame.
L'aimant, fidèle au pôle, et le timon prudent,
Dirigent ses sillons sur l'abîme grondant.
L'équilibre des poids le balance sur l'onde ;
Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde ;
La foudre arme ses flancs ; géant audacieux,
Sa carène est dans l'onde, et ses mâts dans les cieux.
Long-temps de son berceau l'enceinte l'emprisonne ;
Signal de son départ, tout-à-coup l'airain tonne:
Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos,
Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
Au bruit des longs adieux mourants sur les rivages,
Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Il part, et devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers.

CHANT VI.

LE BONHEUR ET LA MORALE [1].

Voyez cet élément, ame de l'univers,
Source de mille maux, de mille biens divers;
Il ramène le jour au sein de l'ombre obscure;
De nos foyers brûlants écarte la froidure,
Forme le diamant, mûrit les végétaux,
Dans la forge embrasée amollit les métaux :
Célèbre avec éclat l'hymen et les conquêtes,
Et, comme de nos arts, est l'ame de nos fêtes.
Mais ce même élément, utile bienfaiteur,
Se change quelquefois en fléau destructeur;
S'échappe des volcans, éclate avec la foudre,
Met les palais en cendre et les temples en poudre :
Imagination, ce sont là tes effets.
Source de mille maux et de mille bienfaits,
Suivant qu'on abandonne ou règle ton empire,
Tu peux nuire ou servir, ou créer ou détruire.
C'est donc à la sagesse à diriger ton cours;
Et comme Raphaël nous a peint les amours,
Caressant tour-à-tour ou battant leur chimère,
Ce que font ces enfants, la raison doit le faire.
Mais je veux, avant tout, de chaque illusion,
Dans les âges divers, suivre l'impression.
Sans soins du lendemain, sans regrets de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille;
Trop foible encor, son cœur ne sauroit soutenir
Le passé, le présent, et l'immense avenir.
A peine au présent seul son ame peut suffire;
Le présent seul est tout : un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance;
Ainsi le foible gland renferme un chêne immense.
Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté,
Dévore le présent avec avidité,
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde :
Plein des brûlants transports dont son cœur surabonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux,
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux ·
Devance l'avenir, entend de loin la gloire,
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire,
Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file en riant ses jours.
Age aimable ! âge heureux ! ton plus bel apanage
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux :
Non, tu sais espérer; ce trésor les vaut tous.
L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret, ou marche sans effroi.
Ce n'est plus l'homme en fleurs, nous faisant des promesses;
C'est l'homme en plein rapport, déployant ses richesses;
Ses esprits ont calmé leurs bouillons trop ardents;
Sa prudence est active, et ses transports prudents;
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre;
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre;
Et sur le temps passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.
Hélas ! telle n'est point la vieillesse cruelle;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir.
Voyez ce chêne antique ! en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimoit à s'étendre;
Chaque jour, plus robuste et plus audacieux,
Il plongeoit dans la terre, il s'élançoit aux cieux ;
Mais quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile ;
Et voilà la vieillesse ! adieu les grands desseins,
Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains !
Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre :
Déplacé sur la scène, il descend du théâtre;
Alors, n'attendant rien ni du temps ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui.
Que dis-je ? le présent est un tourment lui-même.
Il se rejette donc vers le passé qu'il aime;

Il cherche à consoler, par un doux souvenir,
Et la douleur présente, et les maux à venir;
Et même, lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa foiblesse.
Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-temps les mets délicieux
Convive satisfait, sans regret, sans envie [2],
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.
Ce qu'il fit autrefois, il le voit aujourd'hui,
Et le présent lui-même est le passé pour lui.
Ne vîtes-vous jamais, au bord de la Tamise,
Cette noble retraite aux vieux guerriers promise?
La jeunesse, à ses yeux, part, navigue et revient;
Que fait le vieux nocher? il voit, il se souvient,
Se rappelle les mers, les nations lointaines,
Ses dangers, ses combats, ses plaisirs et ses peines.
Il recommande aux vents les jeunes matelots;
Se rembarque en idée, et les suit sur les flots.
Ainsi l'homme repose, assis sur le rivage,
Et de la vie encore embrasse au moins l'image.
Tant le ciel entretient la douce illusion!
Tout âge a ses faveurs; mais c'est à la Raison
A diriger son cours. Elle dit à l'enfance :
« Je ne viens point troubler la douce insouciance;
Vis, jouis, sois heureux, quand tu le peux encor,
Mais laisse mes conseils diriger ton essor;
La vie, en commençant, t'a fait d'heureux mensonges;
Je ne veux point t'ôter, mais te choisir tes songes. »
Au jeune homme, emporté par ses desirs fougueux,
Elle dit : « Sois plus sage, et modère tes vœux.
Veux-tu, dans ta fureur, d'un vain regret suivie,
De ses plaisirs futurs déshériter la vie?
User fait le bonheur, abuser le détruit. »
Lorsque dans ses forêts il veut cueillir un fruit,
Du sauvage, dit-on, l'avide imprévoyance
Quelquefois coupe l'arbre, avec lui l'espérance.
« Voilà le despotisme, » a dit un grand auteur.
Je dis : « Voilà le vice; il use le bonheur,
Il tarit l'avenir. » La vie est un passage;
Menageons prudemment les vivres du voyage.
Le fou vers les plaisirs s'élance avec ardeur :
Le sage en prend le miel, mais sans blesser la fleur.
Cueille encor, si tu veux, cette fleur fraîche éclose;
Mais laisse le bouton à côté de la rose.
L'âge viril, plus calme, a pourtant son écueil.
Alors le doux plaisir fait place au noble orgueil;
Il vient, montrant des croix, des cordons et des mitres.
« Reçois, dit la Raison, mais ennoblis ces titres;
Souvent au plus haut rang est le cœur le plus bas;
Tout honneur avilit qui ne l'honore pas. »
Mais quand l'homme vieillit, « Hâte-toi, lui dit-elle!
Qui sait si tu verras la vendange nouvelle?
Le doux présent échappe; avant qu'il soit détruit,
Goûte bien son bonheur, savoure bien son fruit. »
Lorsqu'aux hôtes des bois le chasseur fait la guerre,
De moment en moment l'enceinte se resserre :
Ainsi l'âge nous presse; et, chassant les desirs,
Resserre chaque jour le cercle des plaisirs.
Ne sens-je point déja la vieillesse ennemie
Déchirer mes liens et dénouer ma vie?
Raffermi sous ces nœuds, au défaut des plaisirs,
N'a-t-on pas l'amitié pour charmer ses loisirs?
N'a-t-on pas des enfants? Dirigeons leur jeune âge,
Laissons-leur nos vertus, nos projets en partage;
Les travaux que pour eux commença notre amour,
Nos enfants, dirons-nous, les finiront un jour.
Ainsi, prêt à mourir, l'homme apprend à renaître,
Et dans l'être qu'il aime il prolonge son être.
Tant le monde est lié! tant Dieu voulut unir
Au père les enfants, au présent l'avenir!
De la saine raison tel est le doux langage.
Suivons ses lois : la vie est un terrain sauvage;
Le germe du bonheur n'y croît point au hasard :
Enfant de la nature, il demande un peu d'art.
La liberté d'abord nourrit sa jeune plante [3] :
Non cette liberté farouche, menaçante,
Qui, d'un peuple superbe, ardent, impétueux,
Soulève tout-à-coup les flots tumultueux,
Se plaît dans la tempête, et s'ennuie au rivage;
Mais cette liberté douce, discrète et sage,
Qui, cheminant sans bruit, d'un pas tranquille et sûr,
Va jouir à l'écart de son bonheur obscur.
Les potentats du Nord, du Midi, de l'Aurore,
L'écharpe aux trois couleurs, les noirs drapeaux du Maure,
Ne l'épouvantent pas. Sous le casque, en turban,
Sous les lois d'un sénat, sous les lois d'un divan,
Elle ne reçoit point, ne donne point d'entraves :
Il n'est que les tyrans qui soient vraiment esclaves.
Qui craint de commander, risque peu de servir.
Voilà la liberté qu'on ne peut asservir,
Qui ne vient point des lois, d'un code, d'un système
Qu'on doit à sa raison, qu'on se fait à soi-même.
Je la chéris pour moi, je la conseille à tous.
Heureux! cent fois heureux, qui, maître de ses goûts,
Règle en paix de ses jours la course volontaire!
Le plaisir le plus doux est celui qu'on préfère.
L'Imagination à son gré veut choisir
Ses études, ses plans, ses travaux, son loisir;
La raison et l'instinct ont le même langage.
Observez cet oiseau dont vous dorez la cage!
Seul, captif, à l'aspect de l'immense horizon,
De son bec, de son aile, il heurte sa prison;
Il regrette les champs, l'air, le ruisseau limpide :
Que sa cage s'entr'ouvre! il part d'un vol rapide;
Et les monts, et la plaine, et les prés, et les bois,
Il veut tout, choisit tout, est par-tout à-la-fois.
Ma muse n'en a point l'harmonieux ramage;
Mais elle en a gardé l'humeur libre et sauvage.
Eh! quel pouvoir eût pu ravir ma liberté?
Des champs américains, le coursier indompté,
Le cerf qui, dans ses bois, dans ses libres campagnes,
Choisit ses eaux, ses prés, son gîte, ses compagnes,
Redoutent moins le frein, craignent moins les tyrans.
Si quelquefois je fus accueilli par les grands,
Je chéris leurs liens, mais sans porter leurs chaînes;
Et, lorsque les partis allumoient tant de haines,
Quand, suivant l'intérêt, le ton, l'ordre du jour,
Courageux, circonspect, emporté tour-à-tour,

Plus d'un adroit Protée, avec tant de prudence,
Plioit à tous les tons sa souple indépendance,
Rien ne put arracher un mot à ma candeur,
Une ligne à ma plume, un détour à mon cœur[4].
Eh! quel bien, dites-moi, vaut le charme suprême
D'obéir à son ame, et de plaire à soi-même?
C'est trop peu d'être libre, il faut, d'un soin prudent,
Fixer par le travail un cœur indépendant :
Sans lui, la liberté nous tourmente et nous pèse;
Par lui des passions le tumulte s'apaise,
Les chagrins sont calmés, le vice combattu,
Il ajoute au plaisir, il nourrit la vertu.
Si j'entre dans la chambre où la modeste fille
Tient en main le fuseau, la navette ou l'aiguille,
D'un parfum de vertu je crois sentir l'odeur :
Les réduits du travail sont ceux de la pudeur.
De Buffon, de Rousseau l'asile solitaire,
Étoit du vrai bonheur l'auguste sanctuaire.
Mais loin tout effort vague, indécis, sans objet!
On poursuit sans courage un travail sans projet.
Voyez cet amateur, dont la main incertaine,
Sur vingt arts différents au hasard se promène :
Moins ami du travail qu'amoureux du tracas,
Tour-à-tour il essaie une lyre, un compas,
Prend, quitte le crayon, quitte et reprend la plume,
Effleure une brochure, affronte un gros volume :
Et consumant sa force en stériles essais,
Toujours se met en route et n'arrive jamais.
C'est ce fleuve sans lit, qui, couvrant son rivage,
Se déborde sans force et se perd sans usage;
Redonnez un cours libre à tous ces flots épars,
Ils vont nourrir les champs, vont animer les arts.
Le travail veut un but : au bout de la carrière
On s'anime à sa vue, et sur-tout on espère ;
Les travaux sans espoir nous sont toujours moins chers.
Enfin, soit qu'on cultive ou les champs, ou les vers,
Qu'on habite la cour, la ville ou la campagne,
Quelle est du vrai plaisir la fidèle compagne?
Tout dit : c'est la vertu ; c'est là qu'est le bonheur.
Qu'il est beau, qu'il est grand, ce mot d'un vieil auteur
Qui s'écrioit : « Grand Dieu, veux-tu punir le vice?
Montre-lui la vertu : qu'il la voie, et frémisse ! »
Quoique amante du vrai, fille de la raison,
Qui, mieux qu'elle, connoît la douce illusion?
De l'espoir précédée, et du plaisir suivie,
Elle seule embellit tout le cours de la vie.
Vers l'avenir obscur jette-t-elle les yeux,
Au-delà de la vie elle aperçoit les cieux.
Revient-elle au présent : déja pour récompense
Elle a de ses bienfaits la douce conscience;
Et, si le souvenir n'en est pas effacé,
Avec quel doux transport elle voit le passé!
Cicéron nous l'a dit : les jours de la vieillesse
Empruntent leur bonheur d'une sage jeunesse.
Malheureux le mortel qui, de ses premiers jours,
Interrogeant la trace, et, remontant leur cours,
N'y voit qu'un vide affreux et qu'un désert immense!
Semblable au voyageur conduit par l'espérance,
Qui fouloit, en partant, des gazons et des fleurs,
S'ils ont du noir volcan éprouvé les fureurs,
Ne retrouve, au retour, que le deuil, le ravage,
Et d'un lieu désolé l'épouvantable image:
Ainsi, dans ses beaux jours, jadis si pleins d'attraits,
Il ne retrouve plus que douleurs, que regrets ;
Dans ses réduits charmants, dans ses bosquets de rose,
Où sur un lit de fleurs la volupté repose,
Tel qu'un affreux serpent, le repentir vengeur
Lève sa tête horrible, et s'attache à son cœur.
Cependant le temps fuit : le temps irréparable
Ajoute, chaque jour, au fardeau qui l'accable.
Sans force pour le mal, sans attrait pour le bien,
N'osant voir dans les cœurs, ni lire dans le sien,
Par les maux à venir, par la honte passée,
Vers un présent affreux son ame est repoussée,
Et passe sans retour du plaisir au remord,
Du remords aux douleurs, des douleurs à la mort.
Mais heureux ! trop heureux dans sa noble carrière,
Celui qui, rejetant ses regards en arrière,
Y retrouve par-tout les vices combattus,
La trace du travail et celle des vertus !
Je crois voir dans ses champs cet agricole utile
Dont j'ai peint le bonheur. Dans son terrain fertile
Par-tout il reconnoît le fruit de ses travaux :
Il sécha ces marais, il creusa ces canaux ;
Il défricha ces bois et ce coteau sauvage;
On lui doit cette source, il planta ce bocage;
A chaque pas qu'il fait, un souvenir flatteur
Rafraîchit sa pensée et rajeunit son cœur.
Ainsi jouit le sage; et si, dans sa carrière,
Il n'a pas fait toujours tout le bien qu'il put faire,
Sa touchante douleur est celle de Titus,
Et ses nobles regrets sont encor des vertus.
Dans mes leçons encor je voudrois vous apprendre
Quels dangers doivent fuir, et quels soins doivent prendre
Les hommes rassemblés dans ce monde trompeur,
Où chacun fait son rêve et poursuit sa vapeur;
Où tant de faux amis, d'une apparence vaine,
Masquent l'indifférence et quelquefois la haine.
Là, dans un double excès vient tomber la Raison.
D'un côté, sur ses pas conduisant le Soupçon,
Qui, de son inquiète et timide paupière,
Semble fuir à-la-fois et chercher la lumière;
Voyant par-tout un piége, et par-tout un danger,
Tel qu'un lâche espion sur un sol étranger,
Marche, d'un pas craintif, la triste Défiance :
De l'autre, la crédule et folle Imprévoyance
Erre dans ce dédale et sans guide et sans fil,
S'endort tranquillement à côté du péril ;
Et, d'un sommeil trompeur, indolente victime,
Tombe, et va, mais trop tard! s'éveiller dans l'abîme.
Entre les deux excès quel guide est le plus sûr?
Ah! c'est l'heureux instinct d'un sens droit, d'un cœur pur,
Qui, dans ce grand chaos des passions humaines,
Des vices, des vertus, des plaisirs et des peines,
Pour les aimer toujours, choisissant ses liens,
Sait écarter les maux, sait distinguer les biens ;
Qui, sans se faire craindre, et sans craindre lui-même,
Évite ce qu'il hait, s'attache à ce qu'il aime;

Qui, tendre et réservé, confiant et discret,
Sait donner à propos, et garder son secret.
Ainsi la fleur timide, et lente à se produire,
Se ferme au noir Borée, et s'ouvre au doux Zéphire.
Il ne veut ni fouiller dans le secret des cœurs,
Ni se laisser surprendre à des dehors trompeurs;
Connoît les passions, les plaint, et leur pardonne,
Au doux besoin d'aimer sagement s'abandonne,
Fuit le tourment affreux de haïr ses amis,
Et dans les méchants seuls, veut voir ses ennemis.
Ah! qui ne sait combien, dans ses sombres caprices,
L'extrême défiance est féconde en supplices;
C'est elle qui, régnant dans les cœurs soupçonneux,
Corrompt tous les plaisirs, relâche tous les nœuds;
Fait de la vie entière une route épineuse,
Rend le bonheur craintif et l'amitié douteuse.
A la cour d'un tyran regardez Damoclès [5] :
En vain de chants flatteurs résonne le palais;
En vain sur une table, en délices féconde,
Tous les tributs de l'air, de la terre et de l'onde,
Se montrent réunis; pâle, et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié,
Il effleure, en tremblant, de ses lèvres livides,
De ces mets affadis les douceurs insipides;
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et voit le fer mortel sur son front suspendu.
Telle est la Défiance au banquet de la vie.
Que dis-je? son poison en corrompt l'ambroisie :
Elle-même contre elle aiguise le poignard,
Donne aux ombres un corps, un projet au hasard;
Charge un mot innocent d'un crime imaginaire,
Et s'effraie à plaisir de sa propre chimère :
Ainsi dans leurs forêts les crédules humains
Craignoient ces dieux affreux qu'avoient formés leurs mains.
Quel besoin plus pressant nous donna la nature,
Que de communiquer les chagrins qu'on endure,
De faire partager sa joie et sa douleur,
Et dans un cœur ami de répandre son cœur?
Toi seul, triste martyr de ta sombre prudence,
Toi seul ne connois pas la douce confidence!
En vain de ton secret tu te sens oppresser,
Au sein de quels amis l'oseras-tu verser?
Des amis! Crains d'aimer; les plus pures délices
Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices!
Des plus mortels poisons l'abeille fait son miel :
Toi, des plus doux objets tu composes ton fiel;
Ton cœur dans l'amitié prévoit déja la haine :
De soupçons en soupçons l'amour jaloux se traîne.
Un génie ennemi brise tous tes liens;
Tu n'as plus de parents ni de concitoyens :
Te voilà seul, va, fuis loin des races vivantes;
Habite avec les rocs, les arbres et les plantes,
Dans quelque coin désert, dans quelque horrible lieu,
Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu.
Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre,
Tu ne dois plus les voir, ne dois plus les entendre.
Ton ame morte à tout ne vit que par l'effroi :
Les morts sont aux vivants moins étrangers que toi :
Le regret les unit; et toi, tout t'en sépare.

Hélas! il le connut ce tourment si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour-à-tour
La voix de la raison et celle de l'amour.
Quel sublime talent! quelle haute sagesse!
Mais combien d'injustice! et combien de foiblesse!
La Crainte le reçut au sortir du berceau :
La Crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.
Vous, qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous, qui lui devez des leçons et des larmes,
Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.
Il n'est pas importun : plein de sa défiance,
Rarement des mortels il souffre la présence;
Ami des champs, ami des asiles secrets,
Sa triste indépendance habite les forêts.
Là-haut sur la colline il est assis peut-être [6]
Pour saisir, le premier, le rayon qui va naître :
Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,
De leur chute écumante il écoute le bruit;
Ou, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,
Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire :
Il écoute et s'enfuit; et, sans soins, sans desirs,
Cache aux hommes, qu'il craint, ses sauvages plaisirs.
Mais, s'il se montre à vous, au nom de la nature,
Dont sa plume éloquente a tracé la peinture,
Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur!
Par des soins caressants apprivoisez son cœur :
Hélas! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,
S'il a fait son tourment, il a fait vos délices.
Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui :
Consolez-le du sort, des hommes et de lui.
Vains discours! rien ne peut adoucir sa blessure;
Contre lui ses soupçons ont armé la nature.
L'étranger, dont les yeux ne l'avoient vu jamais,
Qui chérit ses écrits, sans connoître ses traits,
Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide,
Qui ne sait pas encor ce que c'est qu'un perfide,
Son hôte, son parent, son ami, lui font peur :
Tout son cœur s'épouvante, au nom de bienfaiteur.
Est-il quelque mortel, à son heure suprême,
Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il aime?
Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris
D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils?
L'infortuné qu'il est, à son heure dernière,
Souffre à peine une main qui ferme sa paupière!
Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux!
Et le soleil lui seul a reçu ses adieux.
Malheureux! le trépas est donc ton seul asile [7] :
Ah! dans la tombe au moins repose enfin tranquille;
Ce beau lac, ces flots purs, ces fleurs, ces gazons frais,
Ces pâles peupliers, tout invite à la paix.
Respire donc enfin de tes tristes chimères :
Vois accourir vers toi les épouses, les mères;
Regarde ces amants qui viennent, chaque jour,
Verser sur ton cercueil les larmes de l'amour;
Vois ces groupes d'enfants se jouant sous l'ombrage,
Qui de leur liberté viennent te rendre hommage;
Et dis, en contemplant ces doux titres d'honneur :
« Je ne fus point heureux, mais j'ai fait leur bonheur. »

Moi, cependant, au pied de cette tombe agreste,
D'un nom si glorieux monument si modeste,
Par toi-même inspiré, je reprends mes pinceaux :
Je peindrai de la vie et les biens et les maux.
L'Imagination, dont je vante les charmes,
Aux tristes préjugés prête souvent des armes;
De ce que nous craignons elle augmente l'effroi;
Contre elle la raison va combattre avec moi.
La mort, la pauvreté, l'obscurité que j'aime,
Pour les ambitieux, pire que la mort même,
Ces maux exagérés par une lâche erreur,
De leur masque effrayant vont perdre la terreur;
Le sage, qui de loin redoute leur menace,
Apprend à les braver, s'il les regarde en face.
Voyez ce fier coursier qui, farouche, indompté,
Au moindre objet nouveau se cabre épouvanté!
Que son guide prudent doucement l'y ramène,
Il avance avec crainte, il approche avec peine;
Mais bientôt, mieux instruit, il calme sa terreur,
Et reprend son courage en perdant son erreur.
Ainsi fait la raison, et ce fidèle guide,
Aguerrissant notre ame ombrageuse et timide,
Rend moins affreux les maux observés de plus près.
Mais la sagesse même a souvent ses exces.
Pourquoi veux-tu, dis-moi, sage et profond Montagne,
Que l'aspect de la mort en tout temps m'accompagne?
Je ne me sens point fait pour un si triste effort :
C'est mourir trop long-temps, que voir toujours la mort!
Je sais qu'au bord du Nil, un solennel usage[8]
De la mort aux festins associoit l'image;
Mais ce récit m'étonne, et ne me séduit pas.
Que le galant Horace, au milieu d'un repas,
En nous montrant de loin les funèbres demeures,
Nous invite à saisir le vol léger des heures,
Je suis son doux conseil; et, quand la mort m'attend,
Par quelques vers encor je lui vole un instant.
Mais pourquoi, m'entourant de fantômes et d'ombres,
Me plonges-tu vivant dans les royaumes sombres?
Quel bien ne corromproit un si sombre avenir?
Quel cœur ne flétriroit un si noir souvenir?
Regardez ce mortel qu'envoya la justice
Du lieu de son arrêt au lieu de son supplice :
Sur sa route offrez-lui des festins, des palais!
Les palais, les festins, sont pour lui sans attraits;
Croyant toucher déja le terme qu'il redoute,
Il compte les instants, il mesure la route,
Subit déja sa peine; et, certain de son sort,
Entend dans chaque pas sa sentence de mort.
Tels seroient nos destins; cher Montagne, pardonne :
Ah! quels tristes conseils ta sagesse nous donne!
Que la mort, disois-tu, sur un ton moins chagrin,
Me trouve oublieux d'elle et bêchant mon jardin[9]!
Pourquoi donc aujourd'hui, dans ta sombre manie,
Pour apprendre à mourir, veux-tu perdre la vie?
O combien la nature est plus sage que toi!
En nous voilant la mort, elle en bannit l'effroi;
Sa marche est invisible, et notre heure dernière
Ne vient pas tout d'un coup, ne vient pas tout entière.
La nature vers nous l'amène pas à pas :
Elle rend par degrés tes sens moins délicats;
Elle assourdit des sons les routes sinueuses,
Endurcit du palais les houppes chatouilleuses;
Chaque jour tu sens moins la beauté des couleurs,
Les charmes du toucher, le doux esprit des fleurs.
Ainsi sa lente main, sans choc et sans secousse,
Nous roulant mollement par une pente douce,
Dérobe de la mort l'insensible progrès;
Les dégoûts ont d'avance affoibli les regrets :
La mort ainsi se glisse; et, quand le ciel l'ordonne,
L'homme, comme un fruit mûr, au trépas s'abandonne.
Eh! comptes-tu pour rien ce profond sentiment
Qui nous fait espérer jusqu'au dernier moment?
En vain de ce mourant les membres s'engourdissent,
Le pouls meurt, l'œil s'éteint, les muscles se roidissent :
Son flatteur même en vain dit que le terme est prêt;
L'espoir opiniâtre appelle de l'arrêt.
Suis donc son doux instinct, et bénis la nature.
Bien plus cruel encor, le chantre d'Épicure
Qui, fidèle à ses vers, et mécontent du sort,
Calomnia la vie en se donnant la mort[10];
Quand du monde et du jour nous regrettons les charmes
Nous promet le néant pour calmer nos alarmes!
En vain l'homme s'écrie : O regrets superflus!
C'en est donc fait! je meurs : je ne reverrai plus
Mes folâtres enfants, objet de mes tendresses,
Accourus dans mes bras, disputer mes caresses;
Je ne cueillerai plus, moissonné par le temps,
Ni les fruits de l'été, ni les fleurs du printemps.
Cesse tes pleurs, dit-il, et termine ta plainte;
Le regret ne vit plus quand la vie est éteinte....
Cruel! quand le trépas vient tout anéantir,
Le beau soulagement que de ne rien sentir!
Ainsi donc au trépas un long trépas succède :
Ah! je souffrois mes maux, mais non pas leur remède.
Non, non, si quelque espoir peut calmer mon effroi,
Ce n'est pas de mourir, c'est de vivre après moi,
De vivre dans ces vers épanchés de mon ame.
Dans l'être que j'aimai, qu'un même attrait enflamme.
Ah! sans doute le cœur, dont le stupide ennui,
Mort aux sentiments doux, n'a vécu que pour lui,
Devroit craindre la mort, qu'un long oubli va suivre :
Au cœur de ses amis il ne peut se survivre;
Mais celui qui connut, qui sentit l'amitié,
Laisse encore de lui la plus chère moitié :
Aussi de cette mort, dont tout est tributaire,
Je ne me forme pas l'image volontaire;
Mais, s'offre-t-elle à moi, je ne l'écarte pas;
De mes illusions j'environne ses pas;
Je la pare pour moi; j'éloigne ses ténèbres,
Ses lugubres lambeaux, ses fantômes funèbres;
Loin de mon lit de mort ces sinistres apprêts,
De crêpes, de flambeaux, d'héritiers, de valets,
De cœurs intéressés, dont l'hypocrite joie,
Se lamentant tout haut, saisit tout bas sa proie;
Et laisse au cœur flétri ce sentiment affreux
D'être à charge aux humains et d'être oublié d'eux.
Deux déesses viendront m'assister en silence :
L'une, c'est l'Amitié, l'autre, c'est l'Espérance;

Mais ce cortége heureux n'appartient pas à tous.
Oh ! que n'ai-je un langage assez tendre, assez doux !
Je conterois comment un véritable sage
De la mort autrefois sut adoucir l'image.
Poëte philosophe, il avoit dans ses vers
Célébré la nature et chanté l'univers.
L'épouse qu'il aimoit, secondant son délire,
Joignoit ses sons touchants aux doux sons de sa lyre.
Mais, pour durer toujours, leur bonheur fut trop grand !
Elle et quelques amis l'entouroient expirant :
Trop heureux, que sa main lui fermât la paupière !
Sa voix lui confioit, à son heure dernière,
Non ces vœux des mourants, reçus par des ingrats,
Ces dons trop attendus, ces vains legs du trépas,
Écrits à la lueur des flambeaux funéraires,
De la nécessité tributs involontaires;
Mais les vœux de son cœur. Dieu ! par quel doux transport
Il prolongeoit la vie et reculoit la mort !
Ce n'étoit point l'effroi de ce moment terrible ;
Du départ d'un ami c'étoit l'adieu paisible :
« Viens là, viens, disoit-il, ô toi que j'aimai tant !
Né pauvre, je meurs pauvre, et j'ai vécu content.
Ah ! c'en est fait; reçois de ma reconnoissance
Ce peu que notre amour changeoit en opulence,
Tout ce luxe indigent qui, sous nos humbles toits,
Égaloit à nos yeux l'opulence des rois.
Vois ces vases sans art; leurs formes sont vulgaires,
Mais nos chiffres unis te les rendront plus chères;
Mais ils faisoient l'honneur de ce léger festin
Qui charmoit près de toi les heures du matin.
Hélas ! le ciel pour moi ne marquera plus d'heures !
Reçois encor de moi, de l'ami que tu pleures,
Cette image du temps dont tu trompois le cours :
Puisse-t-elle, après moi, te marquer d'heureux jours !
Cette boîte, en mon sein si doucement cachée,
Qui par le trépas seul pouvoit m'être arrachée,
Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentoit battre ce cœur et reposoit sur lui,
Détache-la : je souffre à me séparer d'elle ;
Mais j'emporte en mon ame un portrait plus fidèle.
Le mien sera-t-il cher à tes tendres douleurs ?
Sera-t-il en secret mouillé de quelques pleurs ?
Ce fidèle animal, témoin de nos tendresses,
Qui long-temps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnoître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et qui, dans ce moment, les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins : puisse de nos amours
Le doux ressouvenir protéger ses vieux jours !
Vois-tu cette tablette, où, sans faste s'assemble
Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble ?
Mon crayon y marqua les traits goûtés par toi ;
Tu ne les liras pas, sans t'attendrir sur moi.
Tiens, reçois cet écrit; c'est mon plus cher ouvrage;
Tous ces portraits, de moi trop infidèle image,
Ne peignoient que mes traits; celui-ci peint mon cœur;
J'y déposai mes vœux, mes plaisirs, ma douleur ;
Ma défaillante main le fie à ta tendresse :
Dans cet écrit si cher, c'est moi que je te laisse;
C'est moi qui me survis; un sévère destin,
Hélas ! avant le temps, l'arrache de ma main;
Mais il devra le jour à des mains que j'adore. »
Ainsi son cœur pensoit, sentoit, vivoit encore;
Ainsi, loin de promettre à son cœur isolé
De l'horrible néant l'empire désolé,
Lui laissant son silence et son repos funeste
Du bonheur social il savouroit le reste;
Ainsi, s'environnant de la tendre amitié,
Du fidèle regret, de la douce pitié,
De la reconnoissance à ses pieds éplorée,
D'un choix de vieux amis, d'une épouse adorée,
Les regards attachés sur leurs yeux attendris,
Il recueilloit un mot, un soupir, un souris;
Et, jusqu'au dernier souffle, heureux de leur présence,
Reculoit de la mort l'irréparable absence;
Se rattachant encore à ceux qui l'entouroient,
Rendoit encor des pleurs à ceux qui le pleuroient;
Et, dans ce grand festin où le ciel nous convie,
Ramassoit en mourant les miettes de la vie;
Tantôt dans le passé cherchoit un souvenir,
Tantôt anticipoit le bonheur à venir;
Et, plaignant sa compagne, et consolé par elle,
Lui donnoit rendez-vous dans la paix éternelle.
Ah ! dans la volupté de ces touchants adieux,
Quel homme a le loisir de se plaindre des dieux ?
Oui, sûr, en la pleurant, des pleurs de son amie,
Bien avant dans la mort on peut sentir la vie;
Tandis que les cœurs durs, les cœurs qui n'aiment pas,
Long-temps avant la mort ont senti le trépas.
De loin la pauvreté semble encor plus cruelle;
J'ai doublement le droit de réclamer pour elle :
Je fus pauvre long-temps, sans me plaindre des dieux;
Je fus riche un moment, sans être plus heureux.
Un vain accroissement de jouissances vaines
Ne fit que varier mes plaisirs et mes peines.
A mon premier état le destin m'a rendu :
J'avois bien peu gagné, j'ai donc bien peu perdu !
Mais l'homme soutient mal tout ce qu'il exagère,
J'aime la pauvreté qui n'est pas la misère.
Horace la nommoit la médiocrité :
Il faut un peu d'aisance à la félicité;
La fortune a son prix; l'imprudent en abuse,
L'hypocrite en médit, et l'honnête homme en use.
Toi qui, dans ton tonneau, mal nourri, mal vêtu,
Y logeas la folie auprès de la vertu,
Tu peux jeter ta coupe, orgueilleux Diogène,
Et boire dans tes mains; moi, je garde la mienne;
Et, si la mode encor vouloit que les Houdon,
Les Moreau, les Pajou, rivaux d'Alcimédon,
Gravassent sur ses bords le lierre qui serpente,
Ou les bras tortueux de la vigne rampante [11],
Malgré toi je saurois en connoître le prix.
Mais combien tu me plais, lorsque, d'une souris
Les miettes de ton pain t'attirant la visite,
Tu t'écriois gaîment : « J'ai donc un parasite !
J'ai donc le superflu ! » Voltaire, avec raison,
Le jugeoit nécessaire, et je le crois fort bon.

Mais, dès que le travail a vaincu la misère,
Le superflu n'est pas bien loin du necessaire:
L'heureuse pauvreté le trouve à peu de frais.
Vois donc que de travail, que de soins, que d'apprêts,
Dans ses pompeux besoins exige l'opulence!
A toute la nature elle fait violence;
Le printemps sur l'hiver usurpe ses jardins,
Les glaces en été rafraîchissent ses vins.
Du fougueux aquilon craint-elle la furie,
Des piéges sont dressés aux rats de Sibérie :
Pour elle il faut braver les saisons, les climats;
Il faut des matelots, du canon, des soldats;
Il faut, pour ses habits, que le Mexique enfante
La pourpre d'un insecte, et l'azur d'une plante;
Il faut, pour ses festins, tirer d'un sol nouveau,
La fève d'un arbuste, et le miel d'un roseau.
Où courent ces vaisseaux voguant à pleine voile!
Dans le fond de l'Asie ils vont chercher la toile
Qui, gonflée en cravate, ou pliée en turban,
Pare le cou d'un fat ou le front d'un sultan;
Ou ces cailloux brillants que Golconde nous donne,
Ou ce globe argenté que la nacre emprisonne,
Ou l'émail du Japon, ou le thé des Chinois.
L'or commande : partez, tourmentez à-la-fois
Les hommes et les vents, et la terre et les ondes :
Le déjeûner du riche occupe les deux mondes.
La pauvreté ne trouble et ne tourmente rien :
Pour son goût, pour ses yeux, tout est beau, tout est bien;
Et, sans chercher au loin la douce Malvoisie,
Le vin de ces coteaux pour elle est l'ambroisie.
Approchez; pénétrez sous ces rustiques toits;
Deux déesses que j'aime y règnent à-la-fois :
Du pauvre vertueux l'une et l'autre est l'amie;
L'une est la propreté : l'autre, l'économie;
L'une embellit sa table, assaisonne ses mets,
Fait reluire l'étain de ses humbles buffets;
Et, du doux avenir préparant les délices,
L'autre impose au présent de légers sacrifices.
O que l'homme est trompé! combien il connoît peu
Et les secrets du monde et les desseins de Dieu!
La fortune à ses yeux d'abord paroit bizarre :
Libérale pour l'un, pour l'autre elle est avare;
Elle crée au hasard des petits et des grands,
Forme l'ordre inégal et des biens et des rangs;
D'une main dédaigneuse, au hasard elle jette
Le sceptre d'un côté, de l'autre la houlette :
Mais bientôt, compensant ses rigueurs, ses bienfaits,
Elle-même se rit des présents qu'elle a faits.
En peines, en plaisirs, l'illusion féconde
Rétablit en secret l'équilibre du monde;
Et la crainte et l'espoir, balançant nos destins,
Ont, bien avant vos lois, nivelé les humains.
Oui, tout paie un tribut à la misère humaine;
Le riche par l'ennui, le pauvre par la peine;
A l'un le travail pèse, à l'autre le loisir.
Combien vont, l'or en main, mendier le plaisir!
Le ciel partage à tous les biens et la misère [12];
Le riche s'inquiète, et l'indigent espère.
J'entends crier par-tout : « Où donc est le bonheur! »
Il est chez l'ouvrier que nourrit son labeur;
Chez le simple bourgeois qui, cher à sa famille,
Du produit de ses soins fait la dot de sa fille;
Chez l'honnête marchand qui chiffre, à son retour,
Les achats de la veille et les produits du jour.
Déserteur des palais, dans son humble retraite,
Il vient à petit bruit visiter un poëte.
Je l'éprouvai moi-même; et sous mes humbles toits
Loge plus de bonheur qu'il n'en tient chez les rois.
Il ne va point chercher les biens d'un autre monde;
Avec l'or du Pérou, les pierres de Golconde,
Les pelisses du Nord, les tissus de Madras,
L'avide commerçant ne le déballe pas.
Hélas! passant le but, dans l'ardeur qui l'agite,
Nul mortel ici-bas n'est content de son gite.
Heureux! si, reposant sur leurs biens entassés.
Les hommes quelquefois se disoient : c'est assez!
Orgon étend, alonge, élargit son domaine;
Mais il a des voisins, et l'horizon le gêne :
Appauvri par ses vœux, ruiné par l'espoir,
Il voit moins ce qu'il a, que ce qu'il veut avoir.
Ce poëte, l'honneur de la lyre romaine,
Le favori d'Auguste et l'ami de Mécène,
Horace, dans Tibur, heureux d'un petit bien,
D'un bois, d'un filet d'eau, ne souhaita plus rien.
Qu'on me donne un arpent de son petit empire;
Que l'écho me renvoie un des sons de sa lyre,
Tous mes vœux sont remplis. Pour vivre ici contents,
Il faut si peu de chose, et pour si peu de temps!
Alexandre demande un monde pour domaine;
Une tonne suffit au pauvre Diogène.
Je ris, lorsque je vois son orgueil sans pareil
Au fils de Jupiter disputer le soleil;
Mais du luxe et de l'or sa noble négligence
Nous apprit à chérir l'honorable indigence.
Pourquoi donc formons-nous, mortels ambitieux,
Dans nos jours si bornés, de gigantesques vœux?
A quoi bon tant d'apprêts pour un si court voyage?
Ce qu'il faut au besoin, suffit aux vœux du sage.
En vain par l'opulence on se laisse éblouir,
Pour savoir posséder, il faut savoir jouir.
Ma déesse elle-même, en prestiges féconde,
Pèse bien plus que l'or sur les destins du monde,
Fait les maux et les biens, un jour sombre, un beau ciel;
Et ses rêves souvent sont le seul bien réel.
Pauvres riches! ces biens, que vous croyez les vôtres,
Combien l'illusion souvent les donne à d'autres!
A qui sont ce grand parc et ce pompeux jardin?
Sur la foi d'un vain titre ou d'un vieux parchemin,
Tu les crois bonnement au seigneur de la terre;
Mais, non, ce n'est point là le vrai propriétaire :
Veux-tu le voir? regarde; il est dans ce bosquet,
Un Virgile à la main, comparant, en secret,
Le poëte et les champs, l'art avec la nature,
Et, devant le modèle, admirant la peinture :
Pareil à ces oiseaux dont il entend la voix,
Comme eux, sans soin, sans gène, il jouit de ces bois;
C'est pour lui qu'on traça ces belles promenades,
Que s'étendent ces lacs, que tombent ces cascades;

Leurs seigneurs rarement en supportent l'ennui;
Les droits en sont pour eux, les délices pour lui :
Tel, chez son noble ami, dans sa belle vallée,
S'emparant d'un bosquet, d'un berceau, d'une allée,
Sans soin, sans gens d'affaire, et partant sans souci,
Jean-Jacques fut souvent le vrai Montmorenci.
La crainte d'être obscur nous touche plus encore;
L'homme craint d'ignorer, mais sur-tout qu'on l'ignore.
Écrivain ou guerrier, artiste ou magistrat,
Chacun cherche bien moins le bonheur que l'éclat.
Mais connois-tu, réponds, un plus triste servage
Que le joug de la gloire et son dur esclavage,
Qui condamne un mortel à vivre hors de lui,
Et le fait respirer par le souffle d'autrui?...
L'amour-propre inquiet souffre de peu de chose :
C'est un voluptueux que blesse un pli de rose.
De nos prétentions le chatouilleux orgueil
S'offense d'un oubli, d'un geste, d'un coup d'œil;
D'un seul mot de Louis, le grand Racine pleure[13];
La censure déchire, et la louange effleure.
Sont-ce les grands emplois et les titres d'honneur
Qui séduisent tes vœux? Leur éclat suborneur
Ne couvre point ta honte : un illustre coupable,
Dans un rang élevé, paroît plus méprisable;
Le ciel en fait justice en le plaçant si haut,
Et le trône du vice en devient l'échafaud[14].
Voilà quel sort affreux l'ambitieux s'apprête.
Dis-nous à quel degré l'ambition s'arrête.
Vois ce mortel avide accumuler son or :
Sans accroître ses biens, il accroît son trésor.
Ainsi que l'intérêt, la gloire a ses avares;
Ajoutez les honneurs aux honneurs les plus rares,
Rien ne le satisfait; le desir amorti
Revient au même point dont il étoit parti.
Combien durent d'ailleurs leurs grandeurs fugitives?
Météores d'un jour, leurs splendeurs les plus vives
Nous présagent la fin de leur éclat trompeur :
Telle de l'arc d'Iris la fluide vapeur
S'embellit dans sa chute, et, sur un beau nuage,
Du soleil qui s'éteint nous réfléchit l'image,
De sa pompe empruntée orne un moment les cieux,
Puis se rend à la terre, et disparoît aux yeux.
Mirabeau nous l'a dit, croyons-en sa parole :
La roche Tarpéienne est près du Capitole[15].
Lui-même, secondé par un heureux hasard,
Mourut fort à propos; peut-être, un jour plus tard,
Du haut du tribunat nous l'aurions vu descendre.
Eh! qui sait quel destin le sort garde à sa cendre!
Tout ce peuple, qu'il vit suivre son char en deuil,
Peut-être va demain outrager son cercueil[16].
Ah! si l'orgueil encor refuse de me croire,
Qu'il contemple Necker, et connoisse la gloire.
Jeune, il avoit déja, dans ses emplois obscurs,
Pressenti la grandeur de ses destins futurs :
Élevé par degrés auprès du rang suprême,
Son roi le consultoit, il étoit roi lui-même;
Paris l'idolâtroit! Adoré des hameaux,
On leur nommoit Necker, ils oublioient leurs maux.
Aux Français, rassemblés sous ses fameux auspices,
Son astre promettoit des destins plus propices;
Un exil triomphant ajoute à tant d'éclat :
En pleurant un seul homme, on croit pleurer l'État.
Par-tout le deuil est pris, la douleur ordonnée,
Les tribunaux déserts, la scène abandonnée.
Peuple heureux, calmez-vous; on le rend à vos vœux :
Preparez son triomphe, et rendez grace aux dieux.
Il revient! près de lui, siégeant en souveraine,
Sa fille, ivre d'honneur, se croit bien plus que reine :
Les hommes, les chevaux, de sa gloire lassés,
Tardent trop de le rendre à nos vœux empressés.
Le rebelle desir de le voir reparoître
A brisé le pouvoir et détrôné son maître.
Parmi les cris, les vœux, les flots d'adorateurs,
Il vient! son char rapide échappe aux orateurs.
Infortuné! jouis quand tu le peux encore;
Le peuple peut demain haïr ce qu'il adore.
Il entre, enfin! il entre! ô douleur! ô regret!
L'idole s'est montrée, et le dieu disparoît!
Ainsi le peuple ingrat trahit le grand Pompée;
Tel, plutôt, un enfant rejette sa poupée.
Que dis-je? le dédain fait place à la fureur.
Poursuivi dans les bois, promenant sa terreur,
Des murs, qu'enorgueillit sa triomphale entrée,
Précipitant dans l'ombre une fuite ignorée,
Il part; il va revoir ces lieux pleins de son nom,
Et témoins aujourd'hui de son triste abandon.
Mais un billet fatal a trahi son passage;
Au lieu de cris d'amour, j'entends des cris de rage.
Tout ce peuple qu'il vit, dételant ses coursiers
S'atteler à son char couronné de lauriers,
Qui l'avoit proclamé père de la patrie,
Tout honteux maintenant de son idolâtrie,
L'insulte, l'emprisonne. Aux mains de ses bourreaux
Il échappe avec peine; et, pour comble de maux,
Présentant en spectacle, à la haine vengée,
Sa popularité par le peuple outragée,
A travers les débris du trône des Capet,
Il fuit, il se relègue au donjon de Copet
Malheureux, et prêtant une oreille alarmée
Aux mourantes rumeurs de tant de renommée!
Ainsi, méconnoissant les biens, les maux réels,
L'Imagination égare les mortels.
Le sage emploi du temps, l'active solitude,
Le doux charme des champs, la consolante étude,
Préviennent ces écarts : joignez-y ces auteurs
Qui forment la raison et dirigent les mœurs.
Tel l'ami du bon sens, l'ingénieux Horace,
Se joue autour du cœur, nous instruit avec grace,
Fait aimer le repos, la médiocrité,
Et donne à la morale un air de volupté.
Rousseau, plus inflexible en sa mâle droiture,
Prend l'homme dans les bois, tout près de la nature;
Chez lui la vérité parle avec passion,
Et c'est avec fureur qu'il prêche la raison.
Fontenelle, craignant toujours quelque surprise,
Aux passions sur lui ne donne point de prise,
Soigne attentivement son timide bonheur,
Même dans l'amitié met en garde son cœur;

Ami des vérités, par crainte les enchaîne,
Et s'abstient du plaisir, pour éviter la peine.
Écoutant moins son cœur, et bien plus son esprit,
Voltaire orne avec art la raison qu'il chérit;
Mais sa philosophie, avec plus de souplesse,
Sur les mœurs de son temps compose sa sagesse;
Et l'auteur du *Mondain*, à nous plaire occupé,
Immole la morale au succès d'un soupé:
Abandonne la vie à la fougue des vices,
Néglige ses devoirs, recherche ses délices:
Jamais son cœur n'admit de sentiments profonds.
Riche du fonds d'autrui, mais riche par son fonds,
Montagne les vaut tous: dans ses brillants chapitres,
Fidèle à son caprice, infidèle à ses titres,
Il laisse errer sans art sa plume et son esprit,
Sait peu ce qu'il va dire, et peint tout ce qu'il dit:
Sa raison, un peu libre et souvent négligée,
N'attaque point le vice en bataille rangée;
Il combat, en courant, sans dissimuler rien;
Il fait notre portrait en nous faisant le sien:
Aimant et haïssant ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Je dis ce que d'un autre il dit si bien lui-même:
« C'est lui, c'est moi. » Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage et causer en ami.
Heureux ou malheureux, à la ville, en campagne,
Que son livre charmant toujours vous accompagne.
  Ne peut-on pas aussi, dans le choix des auteurs,
Consulter ses besoins, et son âge, et ses mœurs:
Graves, ils calmeront le feu de la jeunesse;
Gais, ils feront encor sourire la vieillesse.
Tel Voltaire naissant étudioit Newton;
Vieux, lisoit Arioste, et composoit *Memnon;*
Et, près du froid Jura, dans l'hiver de sa vie,
A tous nos jeunes fous faisoit encore envie.
Telles, filles de l'art, des fleurs parfument l'air,
Font régner le printemps et douter de l'hiver.
Ainsi, de la raison empruntant le langage,
Contre les passions de tout rang, de tout âge,
Je dictai des leçons; mais, contre ses ennuis,
Le malheur à son tour implore des appuis.
  Eh! peux-tu dédaigner, muse compatissante,
Du malheur éploré la voix attendrissante?
Souvent des cœurs ingrats la noire trahison,
La mort de ce qu'on aime, accable la raison.
Tantôt, c'est de l'exil la langueur importune,
Tantôt, l'écroulement d'une haute fortune.
Dirai-je les horreurs de la captivité?
Combien de l'ame alors je crains l'activité!
C'est alors que le cœur, loin de tout ce qu'il aime,
Se repliant sur lui, se dévore lui-même:
Alors tout s'exagère; alors de la raison
Les songes douloureux sont pour elle un poison;
Et l'homme, de ses maux instrument et victime,
Du malheur, en rêvant, approfondit l'abîme.
Quels que soient vos chagrins, gardez que la douleur
D'une seule pensée occupe votre cœur!
Par des distractions, dont s'amuse votre ame,
De ses feux dévorants amortissez la flamme:
Les flèches de Diane, ainsi que ses filets,
Souvent de Cythérée affoiblirent les traits.
Des beaux-arts, à leur tour, le doux apprentissage
S'empare de l'esprit, le distrait, le soulage;
Et, d'un joug trop pesant notre esprit échappé,
Par leurs jeux innocents est doucement trompé.
Ainsi, lorsqu'à grands flots un noir torrent bouillonne,
Notre art ouvre une issue à la vague qui tonne;
Alors le fier torrent court moins impétueux,
Et vient baiser son frein d'un flot respectueux.
Ainsi l'ame, élancée en sa vaste carrière,
Veut des amusements plutôt qu'une barrière,
Ainsi, trente tyrans, dans Athène autrefois,
Régnoient moins durement en régnant à-la-fois:
Comme dans la nature, ainsi notre ame libre
Par d'heureux contrepoids conserve l'équilibre.
De la distraction tel est l'effet puissant!
Au pouvoir qui la dompte elle en oppose cent.
  Des prisonniers français contemplez l'industrie:
Retenus dans les fers, privés de leur patrie,
Leurs épouses, leurs fils, leurs amis sont absents;
Mais d'un travail heureux les soins divertissants
Consolent leurs regrets; là, la paille docile
Prend mille aspects nouveaux sous une main agile,
De mille riens charmants amuse leur ennui,
Se dessine en navette, ou se roule en étui;
Ou, d'un chapeau léger composant la parure,
Va des beautés d'Écosse orner la chevelure.
Leurs ongles pour canifs, leur rasoir pour ciseau,
Ils travaillent le lin, l'écorce, le roseau:
L'un tresse son panier, et l'autre sa corbeille;
A la journée active ils ajoutent leur veille.
Ailleurs, les vils débris de leurs sobres banquets,
Des os taillés, sculptés, et façonnés sans frais,
Chefs-d'œuvre ingénieux de la constance adroite,
Sont changés en coffrets, sont transformés en boîte;
Et sous un doigt léger présentent, chaque jour,
Des dons pour l'amitié, des presents pour l'amour;
Et d'un art inventif l'élégante merveille
S'en va rendre plus pure ou la bouche ou l'oreille:
Le chef-d'œuvre imprévu charme les yeux surpris,
Et l'art de la matière a surpassé le prix.
Chaque heure a son emploi; ces simples bagatelles
Vont charmer les amis, les amants et les belles;
Et le bonheur oisif, en dépit des verrous,
De l'adresse captive est lui-même jaloux.
Ainsi souvent les arts, de l'ennui sont l'ouvrage,
Et l'esprit inventeur est né de l'esclavage;
Le captif solitaire est soulagé par lui;
Il trompe la douleur, et le temps et l'ennui.
Tout prêt à s'échapper par des routes nouvelles,
Dédale en sa prison se fabriqua des ailes,
En arma son enfant; et, libre de ses fers,
Nocher audacieux, navigua dans les airs;
Mais, avant de quitter ses lugubres demeures,
Combien sur lui du temps pesoient les lentes heures!
Le travail l'abrégeoit, et son cœur désolé,
Avant que d'être heureux, fut du moins consolé.
  Ah! sous le poids des fers si l'esprit peut s'éteindre,
Combien l'égarement est encor plus à craindre,

Pour un ami des arts, de qui l'esprit ardent
Veut dans le monde entier errer indépendant;
Et de qui l'ame fière, ombrageuse et sauvage,
S'effarouche et s'irrite au seul nom d'esclavage!
Tel fut ce Pélisson, dont la constante foi
Brava, pour un ami, le courroux d'un grand roi.
Digne élève des arts, sa généreuse audace
De l'illustre Fouquet embrassa la disgrace;
Et, tandis que dans Vaux, aux Naïades en pleurs,
La Fontaine faisoit répéter ses douleurs,
Pélisson dans les fers suivit cette victime :
Aimer un malheureux, ce fut là tout son crime.
Trop souvent du pouvoir les agents détestés
Joignent à ses rigueurs leurs propres cruautés.
Du triste Pélisson pour combler la misère,
On avoit retranché, de son toit solitaire,
Ses livres, ses travaux, et l'art consolateur
Qui confie au papier les sentiments du cœur.
Déja, dans les langueurs de sa mélancolie,
Il sentoit par degrés s'approcher la folie.
Pour tromper ces chagrins il invente un secret
Frivole en apparence, et puissant en effet :
Des milliers de ces dards, dont les pointes légères,
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères,
Jetes sur ses lambris, ramassés tour-à-tour,
Trompoient dans sa prison les longs ennuis du jour;
Mais bientôt ce vain jeu ne fut qu'un soin pénible :
L'être qui sent, lui seul, console un cœur sensible.
Au défaut des humains, souvent les animaux
De l'homme abandonné soulagèrent les maux;
Et l'oiseau qui fredonne, et le chien qui caresse,
Quelquefois ont suffi pour charmer sa tristesse.
L'infortune n'est pas difficile en amis :
Pélisson l'éprouva. Dans ces lieux ennemis,
Un insecte aux longs bras, de qui les doigts agiles
Tapissoient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux : soudain, que ne peut le malheur!
Voilà son compagnon et son consolateur[17]!
Il l'aime : il suit de l'œil les réseaux qu'il déploie;
Lui-même il va chercher, va lui porter sa proie.
Il l'appelle, il accourt, et jusque dans sa main
L'animal familier vient chercher son festin.
Pour prix de ces secours, il charme sa souffrance;
Il ne s'informe pas, dans sa réconnoissance,
Si de ce malheureux, caché dans sa prison,
Le soin intéressé naît de son abandon.
Trop de raisonnement mène à l'ingratitude :
Son instinct fut plus juste; et, dans leur solitude
Défiant et barreaux, et grilles, et verrous,
Nos deux reclus entre eux rendoient leur sort plus doux;
Lorsque, de la vengeance implacable ministre,
Un geôlier au cœur dur, au visage sinistre,
Indigné du plaisir que goûte un malheureux,
Foule aux pieds son amie, et l'écrase à ses yeux :
L'insecte étoit sensible, et l'homme fut barbare!
Ah! tigre impitoyable et digne du tartare,
Digne de présider au tourment des pervers,
Va, Mégère t'attend au cachot des enfers!
Et toi, de qui Pallas punit la hardiesse,
Et qui par ton bienfait reconquis ta noblesse,
Dont peut-être l'instinct, dans ce mortel chéri,
Devinoit des beaux-arts l'illustre favori,
Arachné, si mes vers vivent dans la mémoire,
Ton nom de Pélisson partagera la gloire;
On dira ton bienfait, ses vertus, ses malheurs,
Et ton sort avec lui partagera nos pleurs.

CHANT VII.

LA POLITIQUE.

Lorsque de l'univers l'aimable enchanteresse,
L'Imagination, me porta dans la Grèce,
Je ne m'attendois pas qu'un jour mes propres yeux
Verroient ces belles mers, ces beaux champs, ces beaux cieux :
Je les ai vus ! mon cœur a tressailli de joie :
Homère m'a guidé dans les champs où fut Troie.
Pour moi, ses vers divins peuploient ces lieux déserts,
Et ces lieux, à leur tour, m'embellissoient ses vers.
Un délire charmant, qu'il m'inspiroit sans doute,
D'enchantements sans nombre avoit semé ma route;
Je ne demandois plus, pour traverser les flots,
Ni le secours des vents, ni l'art des matelots;
Je disois aux tritons, aux jeunes néréides,
De pousser mon vaisseau sur les plaines humides.
Tout-à-coup sur ces mers, à mes yeux s'est montré
Un stupide pacha, d'esclaves entouré;
Tout s'est désenchanté [1] : j'ai vu dans le silence
S'asseoir sur des débris la servile ignorance;
Et j'ai dit, en pleurant sur ces illustres lieux :
« Séjour de la beauté, des héros et des dieux,
Qu'as-tu fait de ta gloire ? O malheureuse Grèce!
As-tu donc oublié tes titres de noblesse?
Par-tout sont des témoins de tes antiques arts;
Par-tout de tes palais, de tes temples épars,
Quelque reste imposant, dans sa décrépitude,
Semble encore à lui seul peupler ta solitude.
Vois gravés sur tes murs Platée et Marathon [2] !
Tant qu'il reste une pierre où se lise leur nom,
Elle accuse ta honte et pleure ta mémoire.
Eh! pourquoi dépouiller tous tes droits à la gloire ?
De ta grandeur antique une ombre reste encor;
Voilà l'habit, l'écharpe et d'Hélène et d'Hector.
Dans la jeune beauté qui bondit en cadence,
Des vierges de tes chœurs j'ai reconnu la danse;
Sa voix m'a rappelé leurs sons mélodieux,
Cette langue sacrée et d'Homère et des dieux.
Reine de la tribune, au lycée, au théâtre,
Dans les chants du rameur, dans les accents du pâtre
J'ai reconnu son rhythme et son charme flatteur.
N'as-tu plus ton beau ciel, ton climat enchanteur ?
Derrière les rochers de Sparte et de l'Épire,
De tes anciens héros la liberté respire.
De tes pompeux débris sors donc et lève-toi !
Reprends ton noble orgueil, reprends ton sceptre; et moi,
Sous ton ciel poétique, à l'aspect du Bosphore,
Pour ma divinité je vais chanter encore. »

Et comment en ces lieux oublier ses bienfaits ?
N'est-ce point chez ce peuple, épris de ses attraits,
Qu'elle dictoit les lois, inspiroit les oracles,
Et marchoit au bonheur au milieu des miracles ?
Muse, qui l'instruisis au grand art d'émouvoir,
Aux modernes états viens montrer son pouvoir ;
Dis-nous comment sa voix, douce législatrice,
Commandoit sans licteurs, gouvernoit sans supplice ;
Viens, parle ; et que ces bords, qui te furent connus,
Te rappellent Orphée, Amphion et Linus.
Quand Orphée, Amphion, Linus, prenoient la lyre,
Leurs voix des vains plaisirs ne chantoient pas l'empire ;
Ils chantoient les héros, les arts et les autels,
Et les augustes lois consolant les mortels.
Art des vers, souviens-toi de tes premiers miracles ;
Souviens-toi qu'en ces lieux tu dictois les oracles,
Et fais entendre encor des sons dignes de toi.
Quand des hommes, unis sous une même loi,
D'une cité commune habitèrent l'enceinte,
En vain, pour inspirer le respect et la crainte,
Leur chef eût déployé l'appareil des faisceaux,
Rassemblé des soldats, dressé des échafauds ;
L'Imagination étalant tous ses charmes,
Bien mieux que la coutume, et les lois, et les armes,
Par les solennités, les fêtes et les jeux,
Le costume imposant, les spectacles pompeux,
Nourrit du bien public la noble idolâtrie,
Et fit par les plaisirs adorer la patrie.
Mais avant que des jeux, des fêtes et des arts,
La pompe politique enchantât les regards,
Il falloit sous des chefs, armés de la puissance [3],
Des mortels nés égaux forcer l'obéissance,
Et du respect du sang nourrir l'illusion.
Sans elle, tout est trouble, erreur, confusion ;
Sans elle, tout-à-coup plus terrible et plus fière,
S'élève en rugissant l'égalité première,
Qui, fondant l'anarchie, et féconde en tyrans,
Par le commun désastre égale tous les rangs.
Ce respect seul est tout ; et, dans l'Olympe même,
L'ingénieux Ovide en a trouvé l'emblème.
Voyez-le, nous ouvrant les annales des cieux,
Raconter aux mortels l'étiquette des dieux !
« Lorsque les dieux, dit-il, au ciel prirent séance,
Nul ordre n'y régnoit, et nulle préséance
Ne distinguoit entre eux les états différents,
Les grands et les petits étoient aux mêmes rangs.
Souvent des immortels de l'ordre le plus mince,
Des dieux nouveau-venus, et des dieux de province,
Auprès de Jupiter s'asseyoient sans façon ;
Neptune prenoit place à côté d'un triton ;
Près de Cybèle étoit la nymphe du bocage ;
On vit près d'Apollon un satyre sauvage,
Un monstre qui n'étoit homme et dieu qu'à moitié ;
Et, pour tout dire enfin, les cieux faisoient pitié.
Pour comble de malheur, vils enfants de la terre,
Des hommes aux cent bras aux dieux firent la guerre.
L'Olympe étoit perdu, quand le grand Jupiter
Lança ses traits brûlants de l'empire de l'air,
Et contre l'insolence, armé par la justice,
Foudroya de leurs monts l'orgueilleux édifice.
Sur son trône vengé le vainqueur vint s'asseoir.
Alors, pour affermir à jamais son pouvoir,
Une divinité dans le ciel prit naissance :
Son nom est Dignité ; les Égards, la Décence,
Baissent à côté d'elle un œil respectueux ;
Elle eut, même en naissant, des traits majestueux.
Elle-même des dieux distingua chaque classe ;
Elle régla leurs rangs, leur assigna leur place ;
Au-dessous des grands dieux mit les dieux plébéiens,
Des cieux mieux ordonnés paisibles citoyens.
Tous de leur souverain respectoient la présence ;
A son banquet royal tous siégeoient en silence ;
Apollon seul, touchant son luth mélodieux,
Avoit droit de troubler l'auguste paix des cieux.
Ainsi chacun, soumis à cet ordre suprême,
En honorant son chef, fut honoré lui-même ;
Et le Respect, enfin, fils de la Dignité,
Dispensa le Pouvoir de la Sévérité. »
Je connois un empire où l'auguste déesse,
D'une brillante cour souveraine maîtresse,
Soutint long-temps le sceptre ; elle régloit les rangs,
Subordonnoit le peuple, en imposoit aux grands.
Louis, qui quarante ans lui confia sa gloire,
Louis lui dut peut-être autant qu'à la victoire.
Au bal, à l'audience, aux festins, aux combats,
Toujours en grand costume elle suivoit ses pas,
Et plaçoit les sujets à leur juste distance.
Long-temps son successeur régna par elle en France.
Un nouveau règne enfin s'ouvrit comme un beau jour
Un couple auguste en fit l'ornement et l'amour.
Mais, moins fiers en secret de régner que de plaire,
Leur bonté détruisit l'Étiquette sévère ;
La foule de plus près put voir son souverain ;
La royauté perdit son magique lointain [4] ;
Le costume oublia sa noblesse imposante :
Alors tout fut perdu : l'Illusion puissante,
Aux regards composés, à l'air mystérieux,
L'Illusion, qui sert et les rois et les dieux,
Aux Français familiers que le Respect fatigue,
Dans ses libres humeurs n'opposa plus de digue.
De l'antique Respect tout fut désenchanté :
Le Pouvoir disparut avec la Dignité ;
Et, rappelant en vain cette auguste déesse,
La Force, mais trop tard, reconnut sa foiblesse.
Quand des êtres divers subordonnés entre eux,
Un utile respect eut affermi les nœuds,
Par des fêtes, des jeux et des cérémonies,
Il fallut captiver leurs tribus réunies :
Ainsi, dans tous les lieux, l'art des législateurs
Sur l'empire des jeux fonda celui des mœurs ;
Et de l'esprit public entretenant les flammes,
Par l'oreille et les yeux assujettit les ames.
De ces solennités, par qui sut autrefois
L'Imagination suppléer à nos lois,
Aucune n'est égale à ces pompes funèbres
Qu'elle-même embellit chez cent peuples célèbres ;
Plein de ces grands pensers et de ces grands tableaux,
J'ai médité long-temps, assis sur les tombeaux,

Non pas pour y chercher, dans ma mélancolie,
Le secret de la mort, mais celui de la vie.
Regardez ces débris dispersés par les vents :
Croyez-vous tous ces morts étrangers aux vivants?
Non : d'un tendre intérêt sources toujours fécondes [5],
Les tombeaux sont placés aux confins des deux mondes;
Rendez-vous triste et cher, où, confondant leurs vœux,
La vie et le trépas correspondent entre eux.
Ceux que vous croyez morts, vivent dans vos hommages;
Vous conservez leurs noms, vous gardez leurs images.
Et qui n'a pas connu ces dogmes révérés?
Voyez comme, assemblant ces restes adorés,
Le sauvage avec joie en remplit sa cabane,
Et change en lieu sacré sa retraite profane!
L'amour de son pays, c'est l'amour des aïeux.
Allez lui commander d'abandonner ces lieux :
« Dis donc, vous répond-il, dis aux os de nos pères :
Levez-vous, et marchez aux terres étrangères. »
Dans ses marques de deuil quel sentiment profond!
Tandis que sur sa main posant son triste front,
L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore,
La mère en gémissant vient le nourrir encore;
Et sur la tombe, où gît l'objet de ses douleurs,
Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.
Dirai-je des Natchés la tristesse touchante?
Combien de leur douleur l'heureux instinct m'enchante!
Là, d'un fils qui n'est plus la tendre mère en deuil
A des rameaux voisins vient pendre le cercueil.
Eh! quel soin pouvoit mieux consoler sa jeune ombre?
Au lieu d'être enfermé dans la demeure sombre,
Suspendu sur la terre et regardant les cieux,
Quoique mort, des vivants il attire les yeux.
Là, souvent sous le fils vient reposer le père;
Là, ses sœurs en pleurant accompagnent leur mère;
L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des fleurs,
Lui prête son abri, l'embaume de ses pleurs :
Des premiers feux du jour sa tombe se colore;
Les doux zéphyrs du soir, le doux vent de l'aurore [6]
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau :
De l'amour maternel illusion touchante!
Des peuples policés la morale savante
Aux plus sauvages mœurs ressemble quelquefois,
Et souvent de l'instinct la raison suit les lois.
Ainsi la vertueuse et tyrannique Rome [7],
Qui fut souvent l'opprobre et la gloire de l'homme,
Pour s'honorer soi-même, honora le cercueil.
Non que j'approuve ici le faste de son deuil,
Ses pleureuses à gage et leurs cris mercenaires :
Tous ces pompeux regrets, ces larmes mensongères,
Valent-ils un des pleurs dérobés à demi,
Qui roulent tendrement dans les yeux d'un ami?
Mais qui ne chériroit la tristesse pieuse,
Qui, perçant des tombeaux la nuit religieuse,
Par d'innocents tributs répétés tous les ans,
Des flots de vin, de lait, des fruits et de l'encens,
Venoit charmer les morts dans leur asile sombre,
Et de la vie au moins leur retraçoit quelque ombre!
Les morts étoient muets à leurs cris douloureux;
Mais le cœur leur parloit et répondoit pour eux.
Si j'entre en ces dépôts des monuments antiques,
Ces urnes, ces trépieds, ces bronzes magnifiques,
N'égalent pas pour moi ces vases de douleurs,
Où l'amitié versoit et recueilloit ses pleurs.
Enfin, j'honore en eux jusques à la folie,
Qui place près des morts les besoins de la vie.
Je sais que plus d'un peuple, en sa stupide erreur,
Mèle la barbarie à ces doux soins du cœur :
Ainsi sont inhumés, chez des peuples barbares,
Leurs plus chers serviteurs, leurs chevaux les plus rares,
Leur chien le plus fidèle; innocents animaux,
Consumés par la faim dans la nuit des tombeaux.
Étrange aveuglement, stupide frénésie,
Qui joint dans le cercueil la mort avec la vie!
Mais quel cœur ne pardonne aux consolants abus
Qui des vivants aux morts apportent les tributs,
Le miel, le vin, l'encens, l'obole du voyage?
La raison dédaigneuse insulte à cet usage;
Mais quand le cœur honore un objet adoré,
L'erreur est respectable et l'abus est sacré.
Que dis-je? ces devoirs, ces cultes domestiques
Sont-ils donc étrangers aux fortunes publiques?
L'État n'est-il pour rien dans ces touchants regrets?
Non, non : de notre deuil vénérables objets,
Ces morts à haute voix sont nommés dans vos temples,
Vivent dans leurs bienfaits, dans leurs nobles exemples;
Dans leurs brillants écrits leur souveraine voix,
Du bord de leurs tombeaux vous ont dicté ces lois
Qui disposent encor de vos fils, de vos filles,
Sont l'ame de l'État, le code des familles;
Leurs vœux règnent sur vous, et prolongeant leurs jours,
A vos enfants soumis ils commandent toujours.
L'héritage éternel qui, dans la race humaine,
Des générations forme la grande chaîne,
Remonte, redescend, et, par d'utiles nœuds,
Joint le père aux enfants, les fils à leurs aïeux.
Ce n'est donc pas en vain que l'humanité sainte [8],
Des tombeaux en tous lieux a consacré l'enceinte.
Protéger les tombeaux, c'est honorer les morts;
Et ce culte sublime, en consacrant leurs corps,
Maintient leurs volontés, impose au sacrilége
Qui, bravant du trépas l'auguste privilége,
Outrageant et la tombe, et la terre, et les cieux,
De la mort libérale ose tromper les vœux :
Homicide attentat, dont l'avide imprudence,
Détruisant le bienfait, détruit la bienfaisance,
Ravit à la bonté l'espoir d'un souvenir,
Et par l'ingratitude apauvrit l'avenir.
Eh! sans ce long respect, ce culte salutaire,
Qui des races transmet la chaîne héréditaire,
Que seroient les mortels? les siècles passagers
Périroient sans retour, l'un à l'autre étrangers :
Ainsi du peuple ailé les familles légères,
Vagabondes tribus, sans aïeux et sans frères,
Méconnoissent leur race au sortir du berceau.
Mais du sein de la nuit et du fond du tombeau,
Un cri religieux, le cri de la nature,
Vous dit : Pleurez, priez sur cette sépulture;

Vos parents, vos amis, dorment dans ce séjour,
Monument vénérable et de deuil et d'amour.
Ces êtres consacrés par les devoirs suprêmes,
Honorez-les pour eux, pour l'État, pour vous-mêmes.
Ainsi le dogme saint de l'immortalité
Recommande notre ombre à la postérité;
Ainsi prêtant sa force au saint nœud qui nous lie,
Le respect pour les morts gouverne encor la vie.
Aussi, voyez comment l'automne nébuleux,
Tous les ans, pour gémir, nous amène en ces lieux,
Où des siècles humains, que les temps renouvellent,
Les générations en foule s'amoncellent,
Où l'âge qui n'est plus attend l'âge suivant,
Où chaque grain de poudre autrefois fut vivant!
Là, des cœurs attendris écoutant le murmure,
La foi vient recueillir les pleurs de la nature.
Cette religion, dont les austères lois
Quelquefois du sang même ont étouffé la voix,
Aujourd'hui visitant les funèbres enceintes,
Entre l'homme vivant et les races éteintes,
Réveillant de l'amour les pieuses douleurs,
De la mort elle-même emprunte les couleurs:
Ce n'est plus son habit, ses hymnes d'alégresse,
C'est sa robe de deuil et ses chants de tristesse.
Hélas! quand ses élus, au gré de leurs desirs,
S'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,
Pour leurs frères souffrants, mère compatissante,
Elle élève vers Dieu sa voix attendrissante:
Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un Dieu.
Pour courir aux tombeaux, tous sortent du saint lieu:
Aucun ne se méprend, chacun connoît la pierre
Où tout ce qu'il aima repose sur la terre,
Et le tertre modeste où gît l'humble cercueil,
Et la croix funéraire, et l'if ami du deuil,
Qui, protégeant les morts de son feuillage sombre,
A l'ombre des tombeaux aime à mêler son ombre.
Dieux! sous combien d'aspects, dans ce triste séjour,
Se montrent le regret, la douleur et l'amour!
Là, les cheveux épars, la sœur pleure son frère;
Hélas! trop tôt ravie aux baisers de sa mère,
Une vierge a subi son précoce destin:
Un jour, par ses accents, précurseurs du matin,
Pour les travaux du jour le coq l'eût éveillée;
Le soir, par ses chansons égayant la veillée,
Au bruit de la romance et des vieux fabliaux,
Elle eût tourné la roue et roulé les fuseaux!
Ailleurs, un foible enfant d'une mère chérie,
Sans connoître la mort, redemande la vie.
Plus loin, chauve et courbé, ce vieillard pleure assis
Entre le corps d'un père et le tombeau d'un fils;
Et, par ses cheveux blancs averti d'y descendre,
Déja choisit sa place à côté de leur cendre.
Approchez: là repose un héros villageois
Qui laissa ses sillons pour les drapeaux des rois.
Le trépas, au hasard peuplant son noir royaume,
L'oublia dans les camps et le prit sous le chaume:
Tout le hameau le pleure: il ne contera plus
Les grands coups qu'il porta, les hauts faits qu'il a vus.
Quelle est, sur la hauteur, cette tombe isolée,
Où s'empresse à grands flots la troupe désolée?
Ah! c'est de leur pasteur le monument pieux;
Leur espoir sur la terre, il l'est encore aux cieux.
L'ami pleure un ami, l'époux pleure une épouse:
Hélas! de leur bonheur la fortune jalouse
A peine encor formés, a brisé leurs doux nœuds;
Elle expire; et son fils, ô destin malheureux!
Ce fils, à qui jamais ne sourira son père,
Meurt, avant d'être né, dans le sein de sa mère:
Tel le bouton naissant se fane avec la fleur!
Par-tout les cris du sang et les larmes du cœur,
Les cités, les hameaux, les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs pleurs, leurs cercueils et leurs mânes;
Durant le jour entier, les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe et d'échos en échos.
Souvent on croit ouïr, des voûtes sépulcrales,
De lamentables voix sortir par intervalles.
Soudain la scène change: ô surprise! ô transport!
Je vois planer la vie au-dessus de la mort:
Son empire est fini. Dans sa sombre retraite,
J'entends, j'entends sonner la terrible trompette.
Par-tout, avec ces mots, court l'espoir et l'effroi:
« Vieux ossements, vivez; poudre, réveille-toi. »
Et déja l'Éternel prépare en ses justices
Le lieu des châtiments et le lieu des délices.
Mais avant ce grand jour, reçois, Dieu de bonté,
Les vœux de la foiblesse et de l'humanité.
Peux-tu punir toujours les erreurs d'une vie
Si chèrement payée et promptement ravie?
Dieu puissant, dis un mot! leurs crimes ne sont plus;
Dieu, rouvre les tombeaux et reprends tes élus:
Qu'ils te parlent pour nous; que de leurs rangs suprêmes
Ils contemplent les maux qu'ils connurent eux-mêmes,
Et qu'ainsi soient unis, par d'invisibles nœuds,
Et la vie et la mort, et la terre et les cieux!
Ainsi des morts sacrés nous honorons les restes;
Que dis-je? ô siècle impie! ô dogmes trop funestes!
Ce culte, ce respect, qu'on nomme préjugés,
Ne sont que trop détruits ou que trop négligés:
Les morts n'ont plus d'amis; mais si nos froids hommages
Des antiques douleurs dédaignent les usages,
O vous, que j'ai perdus, qu'enferme le cercueil,
Ah! lisez dans mon ame, et voyez-y mon deuil.
Toi, sur-tout, toi, Turgot, que j'aimai dès l'enfance,
Toi, l'ami des vertus, des arts et de la France:
Cœur noble et généreux, je n'oublierai jamais
Que tu daignas sourire à mes premiers essais;
Que tu vins me chercher dans mon humble fortune,
Que tu formas mon goût, aidas mon infortune:
D'un mal, héréditaire ainsi que tes vertus,
Tu meurs; mais tes bienfaits vivent où tu n'es plus.
Ces écrits, qu'en mourant me légua ta tendresse,
J'en fais ma volupté, mon orgueil, ma richesse.
Hélas! le ciel jaloux te ravit à mon cœur,
Trop tôt pour tes amis, mais non pour ton bonheur.
Tu n'as point vu les maux de ma triste patrie,
Le sang qu'elle a versé, le joug qui l'a flétrie:
Dans la nuit du tombeau tu dors en paix, et moi,
Je pleure ici, tout seul, sur la France et sur toi.

Des malheureux humains cruelle destinée !
A souffrir, à mourir, leur race est condamnée;
De l'indigent sur-tout tel est le triste sort :
Le berceau, la douleur, le travail et la mort.
C'est pour charmer ces maux, que nos sages ancêtres
Inventèrent les jeux et les fêtes champêtres :
Ainsi dans les hameaux, la danse et les chansons
Célèbrent la vendange et les riches moissons.
Mais ces temps ne sont plus : une morne tristesse
Par-tout a remplacé la rustique alégresse,
Depuis que, cultivant et semant pour autrui,
Le travail indigent ne cueille plus pour lui.
Autour des gerbes d'or qui marchent vers les granges,
Des corbeilles de fruits, des paniers de vendanges,
Les chants, les cris joyeux ne retentissent plus;
Le travail est resté, les plaisirs sont perdus.
Le Midi seul encor, de ces fêtes rustiques,
A gardé dans ses champs quelques restes antiques;
Là, de fleurs entouré par le cultivateur,
Le char de la moisson marche en triomphateur;
Là, dès que Mai sourit, de ses fleurs couronnée,
Et sous le dais d'un chêne avec pompe amenée,
La bergère s'assied, et ravit aux brebis
La laine dont ses mains fileront ses habits.
Chacune, tour-à-tour vient offrir la dépouille
Qu'attendent le fuseau, l'aiguille et la quenouille.
Le mouton favori se présente à son tour,
Adopté par le choix ou donné par l'amour :
Plus indulgente alors, la sensible bergère
Promène le ciseau d'une main plus légère.
Tout-à-coup on se lève, et les pipeaux joyeux
Ont donné le signal des plaisirs et des jeux :
On chante, on danse, on rit, et le coteau renvoie
Bien avant dans la nuit les éclats de leur joie.
Des danses du village et du chant des pasteurs,
Que je passe à regret aux pompes des vainqueurs !
Tous les peuples du monde ont voulu, par des fêtes,
Signaler leurs exploits, célébrer leurs conquêtes;
Et Rome si touchante en ses scènes de deuil,
Rome a connu sur-tout ces pompes de l'orgueil.
Non, jamais tant d'éclat, d'honneur et de richesse,
N'entretint des héros l'ambitieuse ivresse.
Cette superbe Rome et ses brillants exploits,
Ces arcs triomphateurs, ces dépouilles des rois,
Ce coup d'œil imposant des maîtres de la terre,
La paix ornant ces jeux des pompes de la guerre,
Ces aigles qui sembloient, planant du haut des airs,
Du tonnerre de Rome effrayer l'univers;
Devant le peuple roi les rois sans diadèmes
Escortant la victime, et victimes eux-mêmes;
Cet or, ces chars captifs, ces consuls, ce sénat,
De l'éclat d'un beau ciel rehaussant leur éclat,
Et le vainqueur enfin sur son trône d'ivoire,
Tout peignoit, inspiroit et commandoit la gloire.
Gloire! s'écrioient-ils, et triomphe au vainqueur!
Triomphe! s'écrioient tous les Romains en chœur.
Enfin, la pompe arrive : on entre au Capitole,
Et le vin et l'encens ont fumé pour l'idole.
Rien ne vous retient plus, allez, braves guerriers,
Chercher d'autres périls, cueillir d'autres lauriers;
Partez : Rome jamais n'interrompt ses conquêtes.
Mais aucun temps ne vit d'aussi brillantes fêtes,
Que lorsque Paul Émile, en ces murs glorieux,
Guida, trois jours entiers, son char victorieux,
Quand Persée, enchaîné, suivoit sa marche altiere.
O malheureux monarque, et plus malheureux père,
Ton vainqueur a besoin des désastres d'un roi;
Et tes enfants captifs vont marcher devant toi!
Que dis-je? ô coup du sort! ô jeux de la fortune!
Le vainqueur, du vaincu partage l'infortune;
La mort de ses enfants flétrit des jours si beaux,
Et son char triomphal marche entre deux tombeaux.
Pour l'orgueil des humains trop inutile exemple!
Tandis que du vainqueur qui marche vers le temple
Tout redit les exploits, tout répète le nom,
Seul, muet et pensif, le jeune Scipion,
L'œil fixé sur le char, s'enivre de la gloire,
Et déja dans son cœur dévore la victoire :
Fiers Africains, tremblez : voilà votre vainqueur!
Sésostris, le premier, heureux triomphateur,
Dans l'Égypte étala des rois chargés de chaînes.
Mais, dans ce vieux berceau des sciences humaines,
O combien j'aime mieux ces fêtes où les lois,
A côté de leur tombe, interrogeoient les rois!
Quelle solennité plus grande, plus auguste!
Malheur alors, malheur à tout monarque injuste!
Cités devant l'Égypte, aux yeux de l'univers,
Entre l'urne du peuple et l'urne des enfers,
Entre la voix du siècle et les races futures!
Leurs mânes, arrêtés au bord des sépultures,
Pour entendre l'arrêt, ou propice ou fatal,
Comparoissoient sans pompe à ce grand tribunal.
Là, plus de courtisans, de voix adulatrice;
Où cessoit le pouvoir commençoit la justice;
Là, de l'homme indigent les pleurs long-temps perdus,
Les cris des opprimés, étoient seuls entendus.
Dans son dernier sujet le roi trouvoit un juge;
Le crime détrôné n'avoit plus de refuge;
Et la vérité sainte, auprès de leur tombeau,
Aux torches de la mort allumoit son flambeau.
Heureux alors, heureux qui, sous le diadème,
D'avance avec rigueur s'étoit jugé lui-même!
Son nom étoit béni, son règne étoit absous.
Rois, ce grand tribunal n'existe plus pour vous :
Mais il existe encor des juges plus terribles,
Juges toujours présents, toujours incorruptibles,
Dont rien ne peut fléchir l'inflexible équité :
C'est votre conscience et la postérité.
Des coutumes du Nil imitateurs fidèles,
Les Grecs ont de bien loin surpassé leurs modèles.
Amis brillants des arts, nul peuple ne sut mieux
Gouverner par l'oreille et régner par les yeux.
Non que j'admire ici ces joutes olympiques,
Ces combats néméens et ces fêtes pythiques :
Que m'importe qu'un char, sur son essieu brûlant
Tourne autour de la borne et la rase en sifflant;
Que le ceste, appuyé par une main pesante,
Disperse du vaincu la cervelle sanglante?

Mais que j'aime ces jeux qui, par un art plus doux,
Préparoient des héros, des pères, des époux!
Un chœur d'adolescents, un chœur de jeunes filles,
La fleur de leur pays, l'espoir de leurs familles,
Par la religion à l'État présentés,
L'un à l'autre étaloient leurs naissantes beautés:
Les yeux avec plaisir, sur leur jeune visage,
Des appuis de l'État reconnoissoient l'image.
Tous, portant dans leurs mains des corbeilles de fleurs
Dont leur jeunesse encore effaçoit les couleurs,
L'air noblement modeste, avançoient en silence,
Parés de leur pudeur et de leur innocence;
Leurs yeux ne se levoient que pour voir autour d'eux
L'image des héros, des belles et des dieux.
Triomphant à l'aspect d'une race si belle,
L'hymen s'applaudissoit de sa moisson nouvelle,
Et montroit à l'amour, dont il guidoit les pas,
Ceux que d'un trait doré devoit percer son bras.
Les fils, d'un doux orgueil enfloient déja leurs pères,
Pour les filles battoit le tendre cœur des mères :
L'État sur son espoir fixoit des yeux contents :
Telle une belle année étale son printemps;
Tel, autour de sa ruche, autour des fleurs vermeilles,
Vole et s'épanouit un jeune essaim d'abeilles :
D'alégresse et d'amour tous les cœurs enivrés,
Les danses, les festins, les cantiques sacrés,
De femmes, de vieillards une foule attendrie,
Tout, dans ces jeunes cœurs imprimoit la patrie.
Tous, prêts à lui livrer et leurs jours et leurs biens,
Rentroient encore enfants, mais déja citoyens.
  Aux fêtes de l'État, à leur sainte alégresse,
Moins propice, il est vrai, que celui de la Grèce,
Notre ciel est plus sombre et souvent orageux;
Souvent les noirs torrents viennent troubler nos jeux;
Et leurs tristes débris, battus par la tempête,
Offrent l'air d'un naufrage et non pas d'une fête.
Mais si vous ne pouvez, sous un ciel plus vermeil,
A vos jours de triomphe appeler le soleil,
Eh bien! à nos Français, de la scène idolâtres,
Que des cirques pompeux, que de nobles théâtres,
Présentent, dans les jours de vos solennités,
Non tous ces vieux Romains, non ces Grecs si vantés,
Tous ces grands criminels trop chers à Melpomène,
Dont les noms deux cents ans ont usurpé la scène;
Mais l'honneur des Français consacré par les arts,
Et de leur propre gloire enivrant leurs regards.
Sur-tout parmi l'horreur des guerres intestines,
N'allez pas de l'État célébrer les ruines;
Et, lorsque du combat vous remportez le prix,
Des vaincus en triomphe étaler les débris.
Les Romains, au milieu des discordes civiles,
Ne triomphoient jamais du malheur de leurs villes;
Jamais au Capitole un vainqueur inhumain
Ne conduisit son char souillé de sang romain.
Ah! pour des jours plus beaux, de plus nobles conquêtes,
Gardez cet appareil, ces hymnes et ces fêtes.
Attendez que la rage ait éteint ses flambeaux,
Ait brisé ses poignards, ait fermé les tombeaux;
Alors, sur les autels de la haine étouffée,
La paix, l'aimable paix dressera son trophée;
Alors je prends la lyre, alors ma foible voix
Ranimera ses sons pour la dernière fois.
Trop heureux, en mourant, si de l'État qui tombe
L'astre victorieux éclaire enfin ma tombe!
  Mais c'est peu de fêter les vertus, les hauts faits,
Si de grands monuments n'en consacrent les traits.
Vois comme tout s'enfuit, se dissipe et s'envole!
Le Temps, vieillard semblable à cet enfant frivole
Qui fait et qui détruit ses palais d'un moment,
De ses propres travaux se joue incessamment.
Que l'homme est passager! que sa vie est cruelle!
Tout répète ici-bas cette plainte éternelle.
L'astre le plus brillant de gloire et de vertus
Paroît, monte, descend, et ne remonte plus.
Il falloit donc un art qui portât d'âge en âge
Les talents, les vertus, la beauté, le courage;
Fît revivre à nos yeux le mérite éclipsé,
Et rendît l'avenir disciple du passé.
Alors, se réveillant pour le bien de la terre,
L'Imagination dit au marbre, à la pierre :
« Êtres muets, parlez et commandez aux cœurs. »
Aussitôt de l'oubli des monuments vainqueurs
Gardèrent du passé le souvenir fidèle.
  Je ne t'oublierai pas, toi, leur premier modèle,
Toi, qu'en signe de paix, deux patriarches-rois,
Aux bords heureux du Nil dressèrent autrefois.
L'architecture alors, informe à sa naissance,
Ne le décora pas avec magnificence :
Corinthe et l'Ionie, à ces premiers travaux
N'avoient point enseigné l'orgueil des chapiteaux.
Rassemblé par leurs mains, sans aucun artifice,
Un humble amas de pierre en forma l'édifice;
Mais de leur union ce garant respecté
Leur tint lieu de serment, de témoins, de traité.
  Depuis, de ce grand art on étendit l'usage :
Des monuments publics le visible langage
En tous lieux exerça son pouvoir souverain.
Dans les champs, dans les murs, sur le marbre et l'airain,
Par-tout on rencontroit, par-tout on pouvoit lire
Les droits des citoyens, les règles de l'empire,
La peine menaçant les méchants effrayés,
Les noms des ennemis, les noms des alliés,
Des tyrans abattus la mémoire flétrie :
Par-tout le cri des lois, la voix de la patrie,
Parloient aux citoyens, tout sembloit leur nommer
Ce qu'il falloit haïr, ce qu'il falloit aimer.
A ces hautes leçons, à leur noble éloquence,
Comparez maintenant votre sombre prudence;
D'alliance, de paix vos traités ténébreux,
Vos registres obscurs, et vos greffes poudreux,
Et ces muettes lois qui, se cachant aux crimes,
Semblent dans le silence épier leurs victimes.
  Sur-tout les grands talents, l'héroïque valeur,
Des monuments publics empruntoient leur chaleur :
L'amour de son pays, la belliqueuse audace,
De leurs pas glorieux vouloient laisser la trace.
Voyez parmi ces morts, entassés par son bras,
Ce Grec demeuré seul dans le champ des combats;

Sanglant, percé de coups, il se soulève à peine,
Jusqu'à son bouclier avec effort se traîne,
Prend le fer de sa lance, et, plein d'un noble orgueil,
Il écrit : J'ai vaincu, retombe et ferme l'œil.
Mais de leurs ennemis, triomphateurs modestes,
Les Grecs craignoient d'aigrir des discordes funestes;
Leurs monuments n'offroient, sans faste superflu,
Que le nom du vainqueur et celui du vaincu;
Ils réprimoient leur gloire, et, dans ces grands ouvrages,
Défendoient d'effacer les injures des âges.
Soyez, s'il se peut, grands et modestes comme eux:
N'allez point m'étaler, sur l'airain orgueilleux,
Ce triomphe insultant, ces figures d'esclaves,
Ces groupes de captifs, de chaînes et d'entraves,
Et mêlez moins de faste aux pompes du vainqueur ;
Songez que la fortune, avec un ris moqueur,
Peut vous faire expier votre insolente gloire,
Faire mentir ce bronze et punir la victoire;
Faites donc pardonner, plus humains et plus doux,
L'outrage du triomphe, en triomphant de vous.
Mais laissons, il est temps, les monuments profanes :
Dépositaires saints des plus augustes mânes,
Les monuments des morts nous parlent encor mieux.
Je ne sais quel attrait me ramène vers eux.
Que dis-je ? ce n'est plus cette tombe vulgaire,
D'une cendre ignorée humble dépositaire ;
Mais les nobles tombeaux de ces morts immortels,
Qui de ces demi-dieux sont les premiers autels :
Leur doux éclat n'a rien dont notre orgueil s'irrite ;
L'inexorable envie y pardonne au mérite.
Hélas! pour seul abri la gloire a des cyprès ;
Près d'eux sont la tristesse et les tendres regrets.
Ce n'est plus l'intérêt adorant la puissance,
C'est l'hommage épuré de la reconnoissance ;
Et ces objets sacrés de nos justes douleurs
N'ont plus à nous donner que le charme des pleurs.
Que dis-je ? ils ont pour nous le bienfait de l'exemple;
Du sein de leur tombeau, comme du fond d'un temple,
Sort l'oracle du dieu dont il est habité.
La mort nous entretient de l'immortalité ;
Et le nom du héros que la patrie adore,
Ce nom cher aux vertus, nous les commande encore.
Je t'en prends à témoin, vainqueur de Fontenoi !
Que ne puis-je conter d'un ton digne de toi,
Avec le noble accent de la muse guerrière,
Le pouvoir du tombeau qu'ennoblit ta poussière.
Quand deux guerriers jadis, témoins de tes combats,
Vinrent pour t'invoquer même après ton trépas,
Tous deux instruits des soins qu'on rend à ta mémoire,
Cherchent le monument que te dressa la gloire.
Pensifs, l'air abîmé dans leurs mâles douleurs,
Et de leurs yeux guerriers retenant mal les pleurs,
D'un front qu'ennoblissoit plus d'une cicatrice,
Ils s'inclinent de loin devant le grand Maurice,
Marchent vers le tombeau le sabre dans la main,
En aiguisent l'acier sur le marbre divin :
Tous deux ont cru sentir le dieu de la vaillance,
Et tous deux pleins de lui s'éloignent en silence.
Du pied de ce tombeau lancés dans les combats,
Malheur à l'ennemi qu'eût rencontré leur bras.
Eh ! pourquoi donc cacher, barbares que nous sommes,
Loin de l'éclat du jour les tombeaux des grands hommes !
Oh! que tels n'étoient point ces peuples autrefois,
Si riants dans leurs mœurs, si sages dans leurs lois.
En foule dispersés dans un beau paysage,
Les tombeaux d'un héros, d'un poëte, d'un sage,
A l'œil religieux s'offroient à chaque pas ;
Le grand jour en chassoit les ombres du trépas.
Mollement inclinés sur ces mânes célèbres,
Des arbres leur prêtoient de plus douces ténèbres ;
L'olivier cher aux morts, symbole de la paix,
Les lauriers triomphants mariés aux cyprès,
Ombrageoient les vertus, les arts ou la victoire.
On croyoit parcourir les jardins de la gloire ;
Le deuil s'y déroboit sous l'éclat des honneurs,
Et leur noble aiguillon pénétroit dans les cœurs.
Loin donc ces noirs réduits, loin ces dômes funèbres !
C'est vouloir du trépas redoubler les ténèbres ;
C'est d'un indigne exil flétrir les morts fameux.
Ah ! laissez, relégués dans leurs caveaux pompeux,
Sous le marbre imposteur qui flatte encor leurs ombres,
Tous ces rois fainéants qui, sous ces voûtes sombres,
Ont changé de sommeil, et qu'a jetés le sort
Du néant de leur vie au néant de la mort.
Mais pourquoi m'y cacher les mânes de Turenne ?
Leur cendre assez long-temps s'honora de la sienne.
Ah ! puisse au moins son corps, dans ce caveau sacré,
Reposer toujours cher et toujours révéré ?
Que dis-je? il n'est plus temps, tout un peuple en furie!...
O forfait execrable ! ô honte, ô barbarie !
Du vengeur de l'État le repos est troublé,
Ses honneurs sont détruits, son cercueil violé 9 !
Sans respect du lieu saint, des ombres sépulcrales,
On arrache à la mort ses dépouilles royales ;
On brise leur couronne, on ouvre leurs tombeaux ;
De sacriléges mains dispersent leurs lambeaux ;
En vain le grand Louis, paré par la victoire,
Repose environné des rayons de sa gloire,
Le hasard le premier le présente à leurs coups.
Barbares ! contre lui que peut votre courroux ?
L'orgueil de vos cités, ses siéges, ses batailles,
Les palmes de Denain, les lauriers de Marsailles,
Ces arts, d'un doux loisir nobles amusements,
Vos ports, vos arsenaux, voilà ses monuments !
Et contre tous ces rois que votre espoir dévore,
De leur débris royal vous vous armez encore.
Ainsi les monuments, protecteurs des grands noms,
Donnent un grand exemple et de grandes leçons.
Malheur donc aux États, dont l'aveugle imprudence
En prodigue sans choix la noble récompense !
Ah ! craignons qu'usurpé par des brigands fameux,
Ce prix n'enfante un jour d'autres brigands comme eux.
César pleure à l'aspect du buste d'Alexandre :
Pleurs affreux, que de sang vous avez fait répandre !
Plus coupables encor, de vils adulateurs,
En les prostituant ont flétri ces honneurs :
Ainsi le vil ciseau jadis infecta Rome
De monstrueux tyrans indignes du nom d'homme.

Verrès eut son image à côté de Caton,
Et l'airain s'indigna de retracer Néron.
Nous sommes moins flatteurs, mais plus ingrats peut-être.
Où sont ces morts fameux que la France a vus naître ?
Persécutés vivants, regrettés à leur mort,
Dans la poudre oubliés, hélas! voilà leur sort.
 Des Français indignés telles étoient les plaintes.
Soudain, se ranimant de leurs cendres éteintes,
Le tendre Fénelon, le sévère Pascal,
Tourville, d'Aguesseau, Duguesclin, l'Hôpital,
Bossuet, foudroyant les grandeurs de la terre,
Tout ce que les vertus, ou les arts, ou la guerre,
Ont de plus héroïque, ont de plus imposant,
L'honneur du temps passé, l'amour du temps présent,
A la voix de Louis vont peupler ce musée,
De leurs mânes brillants immortel Élysée.
 Mais ces marques d'honneur et ces grands monuments
Présentent trop de prise aux outrages du temps :
Oui, tout périt par l'âge ou par les mains de l'homme.
Vois Rome qui devient le sépulcre de Rome!
Son éclat est éteint, ses honneurs sont flétris;
A peine un marbre usé, dans ses savants débris,
Garde d'un nom mourant une empreinte légère,
Qui tourmente à-la-fois et charme l'antiquaire.
Les hommes, leurs tombeaux, les temples et leurs dieux,
Tout meurt, l'orgueil gémit; mais l'art ingénieux,
Pour mieux tromper du temps les atteintes funestes,
Donne à ses monuments des formes plus modestes;
L'or, l'argent et l'airain, dans des contours étroits
Renferment les héros, les belles et les rois :
Ces métaux animés, précieux à l'histoire,
Même en la resserrant, assurent mieux leur gloire.
Un coin offre à mes yeux le Capitole entier;
Un peu d'airain suffit au vol de l'aigle altier,
Me peint l'homme et les lieux, contient la terre et l'onde,
Et les fastes du temps et le tableau du monde.
 Dignes de ce bel art, quand sauront les Français
Conserver les grands noms, consacrer les hauts faits;
Retracer nos héros, nos poëtes, nos belles,
Les champs de Fontenoi défiant ceux d'Arbelles,
Près du grand l'Hôpital montrer le grand Caton,
D'un côté Condillac, et de l'autre Platon;
Térence, enorgueilli d'un regard de Molière,
Et Sophocle à cent ans auprès du vieux Voltaire?
Du Vivier, c'est à toi de tenter ces travaux;
Et si, dans nos remparts, des Vandales nouveaux
Brisent les monuments que le bon goût adore,
Ton burin immortel les fera vivre encore.
 Mais ma muse se lasse et veut quelque repos :
Tel que le voyageur qui d'Atlas ou d'Athos
Gravit, tout haletant, les cimes orgueilleuses,
Près d'affronter bientôt leurs roches sourcilleuses,
S'assied sur une pierre, et contemple un instant
L'espace qu'il franchit et celui qui l'attend :
Tel je suspends mon cours. J'ai dit par quels prestiges
Les monuments, les jeux, les arts et leurs prodiges,
Savent nous gouverner, savent nous émouvoir;
Du costume à son tour je dirai le pouvoir :
Variété brillante, appareil nécessaire,
Dont la religion s'empara la première [10].
Lorsque chez les Hébreux, dans un jour solennel,
Le grand-prêtre avançoit aux marches de l'autel,
Pour donner plus de force à ses devoirs sublimes,
Sur son front rayonnoit la tiare aux deux cimes,
Jusqu'à ses pieds flottoit l'éphod majestueux;
De riches diamants, des rubis somptueux,
Entouroient noblement, sur sa poitrine sainte,
Du nom de Jehova la redoutable empreinte.
Des enfants de Lévi le costume est connu :
Ce costume sacré, jusqu'à nous parvenu,
De la religion fortifioit l'empire;
Et si des nouveautés le profane délire
Venoit anéantir le culte des autels,
Sans doute il proscriroit ces habits solennels;
Et bientôt le lieu saint, dépouillé de sa gloire,
De ses honneurs perdus pleureroit la mémoire.
 Même loin des autels, cet utile pouvoir
Commande la décence et rappelle au devoir.
Par lui l'homme averti demeure sans excuse,
Son costume le blâme et son habit l'accuse;
Et si sa dignité le condamne à l'éclat,
Qui lui peut assurer le respect de l'État?
L'orgueil présomptueux vainement le demande;
Mais le costume règne et l'appareil commande.
Les Romains, si savants dans l'art de gouverner,
Pour mieux charmer le peuple et pour mieux l'enchaîner,
Empruntoient ce pouvoir. L'auguste laticlave
Au peuple souverain soumit le monde esclave.
Chez ces graves Romains, qui de nous se peindroit
Cornélie en pierrot et César en gilet?
Le costume imposant régnoit dans les comices;
Le costume entouroit le lieu des sacrifices.
Hortensius se plaint que des pieds étourdis
De sa robe éloquente aient dérangé les plis :
Voyez ce peuple ému; déja le sang ruisselle,
Déja la flamme vole et le fer étincelle.
Allez offrir aux yeux de ce peuple irrité,
De notre habit mesquin le costume écourté;
Vos efforts seront vains : mais soudain se présente,
Dans le noble appareil d'une toge imposante,
Le fameux Tullius; et, saisis de respect,
Ces flots tumultueux tombent à son aspect.
Notre habit est peu grave, et souvent peu modeste.
Jadis, pour ennoblir ce costume un peu leste,
On vit s'évertuer nos révérends aïeux;
Leur soin fut ridicule, et ne vit rien de mieux
Que ces milliers d'anneaux, de qui la bouffissure
Gonfloit grotesquement leur fausse chevelure.
Mais du moins le docteur, le prêtre, l'avocat,
Par des habits divers distinguoient leur état.
Bientôt des vieilles mœurs chacun quittant les traces,
En cachant son état crut montrer plus de graces :
On vit tous nos abbés raccourcir leurs manteaux,
Le médecin coquet élagua ses marteaux;
Abjurant pour le frac une robe incommode,
On vit à nos soupers nos robins à la mode;
L'épaulette elle-même, orgueil des garnisons,
N'eût osé se montrer en d'honnêtes maisons,

Et l'usage par-tout triompha des coutumes.
Bientôt l'esprit d'état eut le sort des costumes,
Et les mœurs aux habits ne survécurent pas.
Au lieu de ces héros, de ces grands magistrats,
D'un essaim freluquet vénérables ancêtres,
La France ne vit plus que gauches petits-maîtres,
Qu'élégants colonels et jolis présidents,
Et les fats nous ont fait regretter les pédants.
Du costume, en tout temps, telle on vit l'influence!
Les signes à leur tour n'ont pas moins de puissance,
Sur-tout si les couleurs secondent leur pouvoir.
Distingués autrefois par le rouge et le noir,
Le cruel Gibelin, le Guelfe opiniâtre,
Changèrent l'Italie en un sanglant théâtre.
Dans les combats du cirque, et le vert et le bleu
Des partis dans Bysance entretenoient le feu.
Dirai-je les fureurs, dirai-je les désastres
Qu'ont produits les débats des Yorks, des Lancastres?
La rose aux deux couleurs échauffoit les partis :
De ces signes affreux que de maux sont sortis!
Albion à regret boit le sang qui l'arrose,
Et cent ans de massacre ont souillé cette rose,
Que seuls avoient baignée, en de plus heureux jours,
Le beau sang d'Adonis et les pleurs des amours.
Et pourquoi loin de nous chercher des témoignages,
Quand tout l'empire encor retentit des orages
Qu'a produits parmi nous un ruban adoré?
Ce signe tricolor à peine est arboré;
Le feu léger qui suit les traces de la poudre,
Et dans ses longs canaux court allumer la foudre,
La fuite de l'oiseau, la course des torrents,
Du Vésuve enflammé les rapides courants;
L'embrasement qui court dans la moisson nouvelle,
De l'éclair qui jaillit la subite étincelle,
Ont des effets moins prompts : son terrible succès
A dans un seul instant rallié les Français.
On le prend, on l'étale, et notre idolâtrie
Voit dans ce ruban seul l'amour de la patrie;
De sa triple couleur il orne nos chapeaux,
Même en dépit des lis, flotte sur nos drapeaux;
Il règne sur la terre, il commande sur l'onde,
Et court de nos fureurs enivrer l'autre monde.
Femmes, vieillards, enfants, et seigneurs et bourgeois,
Nègres, mulâtres, blancs, tout s'en pare à-la-fois.
Des hameaux aux cités les bravos se répondent;
Les fortunes, les rangs, les états se confondent.
Par son propre parti chacun est égorgé;
Les grands livrent les grands, l'Église le clergé;
Leurs débris en milliards se changent sous la presse,
Source autrefois d'ennui, maintenant de richesse;
Avec eux en tous lieux vole un civisme ardent,
Tout bourgeois est soldat, tout soldat commandant;
En savant corps-de-garde on change la Sorbonne.
O vierge de Nanterre, et si douce, et si bonne!
Ton temple est usurpé, tes honneurs sont proscrits;
Nous fêtons Mirabeau, le patron de Paris!
Tout prend feu : le boudoir, le barreau, le théâtre;
La beauté, d'un mousquet charge son sein d'albâtre :
La pucelle à Théroigne a légué ses vertus;
Roscius au district va répéter Brutus :
Rome est toute à Paris, et la Seine est le Tibre.
Des rois, qu'a détrônés un peuple par trop libre,
La figure est brisée et le nom est flétri;
Sa popularité n'en défend pas Henri.
On se bat, on s'embrasse, on discute, on arrête;
On propose un triomphe, un massacre, une fête;
On chante, on tremble, on rit. Ces exploits, ces forfaits,
Tous ces grands changements, un ruban les a faits.

CHANT VIII.

LES CULTES [1].

Image de son Dieu, favori de son roi,
L'homme venoit de naître; et, soumis à sa loi,
Les animaux vivoient sans révolte et sans guerre;
Mais tous, d'un front servile ils regardoient la terre :
Leur souverain, lui seul, marchant au milieu d'eux,
Levoit un front sublime et regardoit les cieux [2].
Les cieux l'entretenoient d'un Dieu, l'auteur des mondes
Mais de l'immensité les demeures profondes,
A ses foibles regards le déroboient encor.
L'Imagination, par un sublime essor,
Emporta ses pensers vers le souverain Être,
L'approcha de son trône, et lui montra son maître;
De la bonté divine il adora les traits,
Et revint sur la terre imiter ses bienfaits.
Quel ami des tyrans, quel apôtre du crime
Attenta, le premier, à cette foi sublime?
D'un dogme consolant, destructeur odieux,
Éteins donc le ciel, éclipse donc les cieux;
Au cri du monde entier impose donc silence.
Le monde à haute voix proclame sa puissance;
Le remords éloquent nous en parle tout bas :
Où Dieu n'existe plus la morale n'est pas.
Ainsi la noble fleur, au grand astre si chère,
Languit, s'il disparoît, revit, dès qu'il l'éclaire.
Mais l'homme, que des sens enchaîne le pouvoir,
Eût oublié bientôt un Dieu qu'on ne peut voir :
Sa bonté de trop loin rassuroit l'innocence;
De trop loin les méchants redoutoient sa vengeance;
Et, lancés de la terre à la voûte des cieux,
Un intervalle immense eût fatigué nos vœux.
Alors, fille du ciel, la religion sainte,
Conduisant sur ses pas l'espérance et la crainte,
Vint combler cet abîme, et, nous servant d'appui,
Par le culte de Dieu nous rapprocha de lui.
L'autel devint son trône, et la douce prière
Mit le ciel en commerce avec l'humble chaumière;
Le malheur éploré tendit ses bras vers Dieu;
L'homme connut un culte, en tout temps, en tout lieu;
L'encens a parfumé les monts les plus antiques,
Et l'écho du désert répéta des cantiques.
Base auguste des lois, lien de l'univers,
La religion sainte est l'objet de mes vers :
Mais, tel qu'un voyageur sur les mers orageuses
Cherchant ou sa patrie, ou les îles heureuses,

A travers cent périls et cent monstres affreux,
Doit par de longs détours acheter ces beaux lieux;
Tels, avant d'arriver à cette foi si pure,
Noble fille du ciel, amour de la nature,
Combien de cultes vains, bizarres ou pervers,
A l'homme humilié vont s'offrir dans mes vers!
Il faut les peindre; il faut, dans son délire extrême,
De ce hideux tableau l'épouvanter lui-même.
Toutefois c'est trop peu d'offrir aux nations
Ces absurdes ramas de superstitions,
Sur ces rêves menteurs que l'erreur déifie,
Je veux porter le jour de la philosophie,
En chercher le berceau, vous montrer d'un coup d'œil
Comment la peur, l'espoir, l'intérêt et l'orgueil,
Les mœurs et les climats, et les fourbes célèbres,
Ont de l'esprit humain épaissi les ténèbres;
Comment, les yeux voilés, l'Imagination
Suivant ou conduisant la vague opinion,
Des dieux tristes ou gais, sanglants ou débonnaires,
Adopta tour-à-tour ou créa les chimères;
Et, trompeuse ou trompée, en cette nuit d'erreurs
Entraîna les esprits et séduisit les cœurs.
Vaste et riche tableau! scène immense et féconde
Des crimes, des vertus, et des temps, et du monde!
Le projet est hardi, je ne le cèle pas;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas;
Loin du vieil Hélicon ma muse étend ses ailes;
Il est temps de puiser dans les sources nouvelles;
Il est temps de marcher couronné de festons
Dont nuls chantres encor n'ont ombragé leurs fronts.
Aux cultes différents qui donna la naissance [3]?
Fut-ce d'abord la crainte ou la reconnoissance?
Repoussons loin de nous un doute injurieux :
Oui, la reconnoissance a fait les premiers dieux.
Ainsi, des nations la noble idolâtrie
Honora les mortels amis de la patrie.
Je sais qu'il est des lieux où, fameux à grands frais,
Le mérite, à prix d'or, fait payer ses bienfaits;
Mais de l'antiquité le respect économe,
Aisément acquitté, faisoit un dieu d'un homme;
L'Olympe se chargeoit des dettes des mortels :
Un peu d'encens brûlé sur de grossiers autels,
Récompensoit les arts, les vertus, la victoire,
Et mêloit sa fumée à celle de la gloire.
Ce prix, au vrai mérite accordé par l'amour,
Les vices adorés l'obtinrent à leur tour.
O honte ineffaçable! ô bassesse de Rome!
Ce peuple, jadis roi, qu'asservit un seul homme,
A peine délivré de l'auguste bourreau,
Entre le tyran mort et le tyran nouveau,
Ne respire un moment de ces destins funestes
Que pour déifier ses détestables restes;
Pour honorer un monstre il outrage les dieux;
Et, du bûcher royal élancé jusqu'aux cieux,
L'aigle servile emporte, au séjour du tonnerre,
Cette ame, ainsi qu'au ciel, exécrable à la terre.
Ainsi, d'un culte vil se souillant sans remords,
La crainte des vivants fit honorer les morts.
L'homme se plaît à craindre; et la reconnoissance,
Et l'amour idolâtre, et la douce espérance,
Créèrent moins de dieux, dans leurs nobles erreurs,
Qu'un cœur pusillanime et ses lâches terreurs.
Au fond de leurs forêts, que de peuples sauvages
Des dieux les plus hideux préfèrent les images!
C'est en les redoutant qu'ils vont les honorer,
Et les yeux n'osent voir ce qu'on ose adorer.
Des démons, des esprits les fables ridicules
Épouvantent encor cent nations crédules.
Voyez le froid Lapon dans son affreux séjour,
Jeté loin du soleil et des routes du jour,
Ses rennes pour tout bien, leur lait pour nourriture,
Par sa pauvreté même à l'abri de l'injure,
De son peu de besoin composant son trésor;
Un si triste bonheur lui suffiroit encor;
Mais des malins esprits l'aspect affreux l'assiége.
En vain dans ses foyers, sur ses tapis de neige,
De son tambour magique il redouble le bruit;
La secrète terreur qui toujours le poursuit
Trouble cette ame simple, et sous sa hutte obscure
Vient ajouter aux maux que lui fit la nature.
Et le bon Indien qui, caché dans ses bois,
Ne connoît que son chien, son arc et son carquois,
Tout entier au présent, sans soin, sans prévoyance,
Quels maux pouvoient troubler sa brute insouciance?
Mais la peur des démons l'attend à son réveil,
Vient troubler ses travaux, son repas, son sommeil;
Pour tromper leur fureur et conjurer leur rage,
D'offrandes, en tremblant, il sème leur passage.
O peuple infortuné! puissent un jour les lois
De l'homme par degrés te remettre les droits!
O quel sage, gardant un heureux équilibre,
Sans se rendre tyran, saura le rendre libre,
Et sans le déchaîner saura briser ses fers!
Mais aux champs de Colomb quels sons frappent les airs?
Par-tout l'assassinat, le meurtre, l'incendie,
Et par-tout la fureur jointe à la perfidie.
Que de champs dévastés! que de sang et de pleurs!
Cruels, voulez-vous donc mériter vos malheurs?
Votre instinct étoit pur, et des accès de rage
Sont de votre raison l'horrible apprentissage.
De là si je parcours tous ces peuples divers,
Qu'entourent du Midi les orageuses mers,
Au lieu des dieux riants, des mensonges aimables,
Dont souvent la raison daigne approuver les fables,
Par-tout je vois la crainte encenser les autels,
Partout les noirs esprits tourmentent les mortels;
L'homme aveugle les craint pour lui, pour sa famille,
Pour les jours de son fils, pour l'honneur de sa fille;
Et l'époux, successeur de quelque esprit malin,
De ses amours furtifs reconnoît le larcin.
A ces dieux effrayants, l'horreur de la nature,
Qui ne préfèreroit ce dieu que d'Épicure
Un disciple autrefois dans l'Inde a transporté,
Et que chez les Romains Lucrèce avoit chanté?
Ce dieu dort : trop heureux! sans sceptre, sans tonnerre,
Les crimes des tyrans, les horreurs de la guerre,
Il ne répond de rien; il n'a point l'embarras
De régir ce troupeau de méchants et d'ingrats;

Il n'entend point les chants de l'horrible victoire
D'un massacre fameux lui rapporter la gloire :
Le sort règne pour lui : tels d'un roi fainéant
Nos ancêtres jadis adoroient le néant;
Ou tels, en sommeillant, des magistrats augustes
Prononcent des arrêts que le hasard rend justes.
Un tel dieu fait injure à la Divinité,
Et sa religion est une impiété,
Je le sais; mais du moins de ces douces chimères,
Si l'ame espère peu, l'ame aussi ne craint guères,
Et l'homme seul, du moins, peut effrayer son cœur.
Mais l'intérêt sur-tout fut père de l'erreur;
Il calomnia tout jusqu'à l'astre du monde;
Et tandis qu'enrichi par sa chaleur féconde
L'heureux Persan l'adore, en leurs déserts affreux
Les noirs peuples du Nil insultent à ses feux :
Tant le vil intérêt, cœurs foibles que nous sommes,
Fait les mœurs et les lois, et les dieux et les hommes!
N'est-ce pas l'intérêt qui, plus puissant encor,
Chez un peuple indien a fait un dieu de l'or?
Sur l'exemple, il est vrai, son hommage se fonde,
Et cette idolâtrie est le culte du monde.
Eh! qui pourroit compter les préjugés divers
Qui font de l'intérêt le dieu de l'univers?
Voyez-vous en tous lieux ses arts, son industrie,
Déterminer le choix de son idolâtrie?
Sur les bords où vos mers reçoivent sur leur sein
D'heureux navigateurs un innombrable essaim,
O Maldives! combien j'aime la noble fête
Qu'aux vents maîtres des mers, tous les ans on apprête!
Le jour vient : de parfums à grands frais rassemblés,
D'innombrables canots à-la-fois sont comblés;
Des feux sont allumés; les flammes dévorantes
Bientôt ont parcouru les feuilles odorantes;
De mille cris joyeux les vallons sont frappés;
On s'élance, et soudain tous les câbles coupés
Abandonnent aux flots les barques vagabondes;
Le flottant incendie éclaire au loin les ondes,
Et, parfumant les cieux, et la terre et les mers,
Va porter cet encens aux puissances des airs.
Culte heureux, que la Grèce eût envié peut-être!
Dirai-je les erreurs que l'orgueil a fait naître?
L'orgueil a consacré des temples aux mortels;
L'orgueil au singe même érigea des autels;
Et de la vanité le ridicule hommage
De l'homme dans ses traits divinisa l'image.
L'orgueil dicta souvent nos prières, nos vœux;
L'orgueil préside à tout. Quel tribut à ses dieux
Offre cet Indien, de qui la chevelure
Se relève en anneaux bouclés par la nature?
C'est ce ruban frisé, qui va s'amincissant
Sous le rabot léger qui l'enlève en glissant.
De tant de passions, la plus riche en prestiges
C'est l'amour du nouveau, c'est l'amour des prodiges.
L'homme a dans ses plaisirs besoin d'étonnement;
Ce qu'il voit tous les jours, il le voit froidement.
Dès-lors, dénaturant les effets et les causes,
Il peuple l'univers de ses métamorphoses.
Tantôt du cœur séduit la complaisante erreur,
Au gré de l'espérance, au gré de la terreur,
Adore, je l'ai dit, ce qu'il craint, ce qu'il aime,
Et tout est dieu pour l'homme, excepté Dieu lui-même;
Tantôt ce sont les arts, les éléments divers,
Qui choisissent des dieux à l'aveugle univers :
Tels on vit naître Isis, Triptolème, Mercure :
Tout est surnaturel dans toute la nature.
Tantôt l'esprit crédule est la dupe des sens :
Les vents sifflent, ce sont les mânes gémissants
Qui, pour le visiter, quittent les noirs royaumes;
Il donne une ame aux corps, donne un corps aux fantômes:
Pour lui tout est céleste, infernal, merveilleux,
Et le plus incroyable est ce qu'il croit le mieux.
Du monde des humains inexplicable histoire!
Par-tout c'est le besoin d'adorer et de croire;
Il semble qu'en secret, de son cœur fatigué,
Sans raison et sans choix l'homme l'ait prodigué.
On se rappelle encor ce fameux Démocrite,
Ce contraste éternel du pleureur Héraclite;
O que ce Grec moqueur, philosophe joyeux,
Pour mieux rire de l'homme, a dû rire des dieux!
Quels mensonges grossiers! quels rêves ridicules
Ne consacrèrent pas ses hommages crédules!
Du culte du soleil, des célestes flambeaux,
Voyez l'homme descendre aux plus vils animaux!
Là, devant un insecte il se courbe avec joie;
Ici son dieu mugit, et plus loin il aboie.
Voyez-vous, décoré d'ornements somptueux,
L'éléphant dieu, marcher d'un pas majestueux!
Fier monarque des bois, ah! du moins ta sagesse
Put de l'homme crédule absoudre la foiblesse;
L'homme te crut doué d'un céleste rayon,
Et ton instinct sublime excuse sa raison.
Mais le tigre cruel, mais le lion sauvage,
Qui l'eût cru, que de l'homme ils obtinssent l'hommage,
Eux qui du sang humain font couler des torrents;
Qui l'eût cru, s'il n'eût point adoré des tyrans?
Parcourrai-je avec vous ces bords où, plus grossière,
La raison jette à peine une foible lumière?
C'est là que dans l'erreur bien plus enseveli,
Par ses divinités l'homme est plus avili.
Voyez le Samoïède en son climat sauvage,
Si son dieu répond mal à son stupide hommage,
IL RADOTE, dit-il; et, gardant son encens,
Il attend que le dieu reprenne son bon sens.
Sur ces riches plateaux foulés par les Tartares,
Des Scythes inhumains successeurs plus barbares,
Pour l'homme idolâtré par leur stupidité,
Qui ne connoît l'excès de leur crédulité?
De lui tout est sacré, de lui rien n'est immonde[4];
Rois, princes, potentats, dominateurs du monde,
Attendez que du jour l'astre majestueux
Sèche de ses rayons purs et respectueux
Le rebut adoré des festins qu'il consomme,
Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme,
Voilà vos ornements, vos colliers, vos bijoux,
Et l'excrément divin vous enorgueillit tous.
Le stupide habitant de l'indien rivage,
A force de folie est peut-être plus sage.

Jouet de ses tyrans, mais tyran de ses dieux,
Nul d'eux ne l'asservit, lui seul dispose d'eux.
Au premier mouvement dont son ame est saisie,
Voyez-le se créer des dieux de fantaisie;
Ses malheurs, ses succès, sa haine, son amour,
Font, défont et refont ces déités d'un jour;
Il offre un culte au fer, à la tuile, à la terre;
Apostat d'une plante, il adore une pierre,
Un hasard fait l'idole, un hasard la détruit;
Il l'achète, il la vend, il l'adore, il la fuit.
De nos fous d'autrefois la ridicule espèce
Changeoit moins de magots, de mode et de maîtresse,
Tant l'ignorance ajoute à la crédulité!
Que dis-je, de l'esprit triste fatalité!
Soit qu'il veuille ignorer, soit qu'il veuille s'instruire,
D'un délire souvent, il sort par un délire;
Et vers la vérité qui lui montre un faux jour,
Souvent ses premiers pas l'égarent sans retour.
Aussi, dans ces amas d'erreurs inépuisables,
Combien n'enfanta point de rêves méprisables
Cet instinct curieux, ce besoin de savoir,
Qu'aiguillonne la crainte et qu'enhardit l'espoir!
Séduit par l'espérance, inspiré par la crainte,
Voyez-le du présent franchir l'étroite enceinte[5];
En vain l'impénétrable et profond avenir,
Couvert d'un voile épais, vers lui semble venir;
Il en veut à son gré pénétrer les nuages;
Son esprit inquiet en cherche les présages
Dans le feu de l'éclair, dans les flancs du taureau,
Et dans son vol rapide interroge l'oiseau.
Soit que nous prédisant les beaux jours et l'orage,
Son instinct prophétique ait surpris notre hommage;
Soit que fuyant la terre et s'approchant des cieux,
Il semble entretenir commerce avec les dieux,
Hélas! en poursuivant sa course vagabonde,
Il est loin de penser qu'il fait le sort du monde :
D'un seul cri, d'un coup d'aile, il décide un combat;
Rois, tremblez! il vous ôte ou vous donne un état;
Il épouvante un sage, intimide un grand homme,
Et les poulets sacrés guident l'aigle de Rome.
Peut-être que rendus par la voix des mortels,
Les oracles feront moins de honte aux autels. [bre,
Eh bien! dieux des vieux temps, devins, fourbes sans nom-
Couvrez-vous de mystère, enfoncez-vous dans l'ombre,
En termes ambigus prononcez votre loi,
Et vendez aux humains l'espérance et l'effroi.
Déja l'Ambition acquittant ses promesses[6],
Sur l'autel mercenaire entasse ses largesses;
L'Ambition, pareille au monstre audacieux
Qu'on peint foulant la terre, et le front dans les cieux,
Qui, des menteurs sacrés protectrice puissante,
Achète des autels la faveur complaisante,
Aux trônes des trépieds prostitua la voix,
Et fit souvent des dieux les ministres des rois.
A ses pieds est la Fourbe, et vaine et mensongère,
D'une main conduisant l'Opinion légère,
De l'autre soutenant des voiles, des bandeaux,
Baguettes, talismans, amulettes, anneaux,
Tout ce que, de l'Orgueil trop adroite complice,
L'Imagination lui prête d'artifice.
Ne croyez pas pourtant que des rois et des dieux
Le contrat fut toujours un contrat odieux :
Non, de ces deux pouvoirs l'union légitime
N'a pas été toujours le pacte affreux du crime.
Osons sans intérêt, sans préjugés, sans fiel,
Peser ce grand accord de la terre et du ciel.
Lorsque loin des forêts qu'habitoient ses ancêtres,
Le peuple eut des cités, des princes et des prêtres;
Pour policer ce peuple, hôte grossier des bois,
Le prêtre fit un culte, et le prince des lois.
Mais de l'homme encor brut l'altière indépendance,
Des pouvoirs séparés fatiguoit la prudence;
Alors un grand traité fut proposé par eux;
Alors l'homme des lois dit à l'homme des dieux :
« Unissons les pouvoirs que notre rang nous donne;
Je défends ta tiare, affermis ma couronne;
Pour leur propre intérêt lions nos ennemis,
Libres, mais gouvernés; fortunés, mais soumis;
Et, consacrant un nœud que l'intérêt resserre,
Joins les foudres du ciel aux foudres de la terre. »
Le traité fut conclu : sous des rois généreux,
Sous des pontifes saints ce traité fut heureux;
Et le peuple, oubliant sa rudesse sauvage,
Connut l'obéissance, et non pas l'esclavage.
Trop heureux les États où ce sublime accord
Au bonheur du plus foible enchaîna le plus fort!
Ainsi, de nos erreurs examinant la course,
Dans nos secrets penchants j'en découvris la source;
J'en suivis les effets; mais je n'ai pas encor
De la tradition déployé le trésor;
Vieille divinité qui, trompeuse et légère,
Propagea des faux dieux la race mensongère,
Et, des bords de Memphis étendue en tous lieux,
Sous mille traits divers reproduisit les dieux.
Voyons comme, en suivant sa marche et ses vestiges,
L'Imagination y joignit ses prestiges.
Dans l'Égypte d'abord un seul Dieu fut connu :
Et quand sur sa grandeur le ciel se seroit tu,
Le Nil, dont tous les ans le retour la rassure,
Proclamoit assez haut le Dieu de la nature.
Mais les grands, dans le fond d'un sanctuaire obscur,
Conservoient du vrai Dieu le culte toujours pur,
Et de vaines erreurs ils amusoient la foule.
Ainsi, quand du pressoir le jus brillant s'écoule,
On garde le nectar le plus délicieux
Pour la coupe des rois et les banquets des dieux,
Et la lie au hasard enivre le vulgaire.
Des cultes différents dont l'Égypte est la mère,
L'un, aux lois d'un seul Dieu fidèlement soumis,
Par le divin Moïse aux Hébreux fut transmis;
Les Hébreux, dont la race en prodiges féconde
Remonte dans les temps jusqu'au berceau du monde.
Jamais législateur, par des traits si puissants,
Ne frappa la pensée et n'ébranla les sens.
A l'Hébreu pour monarque il donne un Dieu suprême;
Ce Dieu le récompense et le punit lui-même;
Dans les flots suspendus il lui fraie un chemin,
Ce Dieu, dans le désert, le conduit par la main.

Nourri par un prodige, instruit par des oracles,
Il ne marche jamais qu'entouré de miracles :
Reçoivent-ils la loi du roi de l'univers ?
C'est au bruit de la foudre, aux lueurs des éclairs.
Aussi cette loi sainte, avec terreur suivie,
Saisit tous leurs pensers, soumet toute leur vie,
Les accompagne aux champs, aux combats, aux festins,
Elle règle leurs mets, elle ordonne leurs bains,
Les suit dans leurs foyers, leur parle dans le temple;
Sur des tables d'airain leur respect la contemple.
Dans quelle nation, chez quel peuple, en quel lieu,
Un culte plus auguste a-t-il honoré Dieu ?
Les candélabres d'or, les pierres précieuses,
Des lévites en chœur les voix mélodieuses,
Les parfums, les métaux, les arts les plus vantés,
Tout rehaussoit l'éclat de leurs solennités.
Mont sacré de Sion, redis-moi quels cantiques,
Quels hymnes résonnoient sous tes palmiers antiques !
L'esprit divin lui-même y répandoit son feu;
Par-tout la voix, la main et le regard de Dieu.
Ainsi, marqués dès-lors d'un sceau que rien n'altère,
Ils en ont conservé le profond caractère.
A travers tant d'états, d'âges, de lieux divers,
Avec leurs vieilles lois parcourant l'univers,
Seuls ils sont demeurés sur sa base profonde,
Comme ces vieux rochers, contemporains du monde.
   Tandis qu'un peuple saint portoit dans le saint lieu
La loi de l'Éternel et l'autel du vrai Dieu,
Des dieux menteurs du Nil, de leurs brillants génies,
La Grèce dans son sein reçut les colonies.
Mais comme un étranger, admis dans nos remparts,
Façonné par nos mœurs et formé par nos arts,
Perd insensiblement ses coutumes grossières,
Ennoblit son maintien et polit ses manières,
Tels ces dieux adoptifs, dans la Grèce accueillis,
De leurs attraits nouveaux furent enorgueillis;
Le ciseau leur donna les plus aimables formes,
A l'Égypte laissa ses colosses énormes :
Sans être monstrueux, ils parurent plus grands,
Et l'art en fit des dieux, et non pas des géants.
Par quelle adresse encor ses utiles chimères
De l'homme ont rapproché ces dieux imaginaires !
Sur la terre autrefois, laboureurs ou bergers,
Ils soignoient les moissons, les troupeaux, les vergers :
L'homme est prompt à chérir l'être qui lui ressemble,
Sur la terre embellie ils habitoient ensemble;
Compagnons de plaisirs, de peines, de travaux,
Ils eurent, comme nous, et leurs biens et leurs maux,
Et, sans aucun effort, la foiblesse mortelle
S'élevoit à des dieux qui descendoient vers elle.
Rien de dur, rien de triste autour de leurs autels;
Des danses et des chants fêtoient ces immortels.
Moi-même, tout-à-coup, plein d'un heureux délire,
Je vois encor ces dieux, j'entends encor la lyre;
J'attelle avec des fleurs les pigeons de Cypris;
Sur son arc radieux je fais glisser Iris,
Profanes, loin d'ici ! près de cette onde pure
Les nymphes de Vénus détachent sa ceinture.
Ainsi la fable antique, en vers mélodieux,
Avec profusion jeta par-tout des dieux :
Tout connut son génie et son dieu tutélaire,
Et le moindre coteau fut l'Olympe d'Homère.
Et ne demandez pas comment de ces erreurs
Le charme si long-temps put séduire les cœurs;
L'Imagination s'en étoit amusée,
Et la Raison craignit d'être désabusée :
Ainsi l'amant crédule, au moment du réveil,
Nourrit le rêve heureux qui charma son sommeil.
   A ces dieux si riants, empruntés de la Grèce,
Rome, plus sérieuse, imprima sa sagesse.
L'Olympe de Numa fut plus majestueux,
Mercure moins fripon, Mars moins voluptueux;
Jupiter brûla moins d'une flamme adultère;
Vénus même reçut un culte plus sévère.
Admirez par quel art le peuple souverain
Même par ses erreurs soumit le genre humain,
Lorsque de mille états la folle idolâtrie
Dégradoit la raison sans servir la patrie,
Le sénat, s'emparant des superstitions,
Employa sagement leurs folles visions;
C'est par-là qu'il régnoit, par-là que sa sagesse
D'un peuple turbulent sut maîtriser l'ivresse :
Le bonnet du pontife asservit à ses lois
Le casque des guerriers, la couronne des rois;
De vains rêves servoient une raison profonde,
Et le sceptre augural fut le sceptre du monde.
O honte glorieuse ! utile déshonneur !
Le Romain fuit : au nom de Jupiter Stateur,
Il s'arrête; un beau temple en garde la mémoire,
Et ce temple à jamais commande la victoire :
Ainsi leurs dieux servoient la grandeur de l'État.
   Avec plus de noblesse encore et plus d'éclat,
De la religion la pompe solennelle
Consacroit la victoire et marchoit devant elle,
Et du pied des autels sembloit dire aux humains :
« Rome commande au monde, et le ciel aux Romains. »
Le juste ciel sans doute abhorroit ces conquêtes;
Mais si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora, dans ses jours de splendeur,
Ces simples déités qui firent sa grandeur :
Le dieu du Capitole habita des chaumières.
Loin de ces chars sanglants, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux, satisfaisant aux dieux,
Du sang humain versé rendoit graces aux cieux,
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres
Où Rome célébroit les dieux de ses ancêtres !
La déesse des blés, et le dieu des raisins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi sur-tout, toi, Palès, déité pastorale !
   A peine blanchissoit la rive orientale,
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosoit son troupeau.
« O Palès ! disoit-il, reçois mes sacrifices,
Protége mes brebis, protége mes génisses,
Contre la faim cruelle et le loup inhumain;
Que je trouve le soir le nombre du matin;
Qu'autour de mon bercail, vigilant sentinelle,
Sans cesse en haletant rôde mon chien fidèle;

Que mon troupeau connoisse et ma flûte et ma voix ;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts ;
Rends mon belier ardent, et mes chèvres fécondes ;
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes,
Dans un riant pacage arrêter mes brebis !
Que leur fine toison compose mes habits;
Et, quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères 7 ! »
Il dit, et tout-à-coup un faisceau petillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,
Que trois fois, dans sa vive et folâtre alégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmants, vous régnez encor dans nos hameaux !
Eh ! qui n'est point ému de ces riants tableaux ?
La superstition sied bien au paysage ;
Triste dans les cités, elle est gaie au village;
Et le sage lui-même aime à voir, en ces vœux,
La terre à ses travaux intéressant les cieux.
Dirai-je quelle heureuse et sage politique 8
Joignit à tous les dieux de l'empire italique
Un pouvoir plus obscur et plus puissant encor ?
Le dieu Terme est son nom : aux jours de l'âge d'or
Il n'avoit point d'autel; alors aucun partage
Ne profanoit des champs le commun héritage ;
Mais quand chaque mortel eut son champ séparé,
Dieu juste ! pour chacun ton nom devint sacré.
Tu bornes les cités, les hameaux et l'empire;
Rien ne peut t'ébranler, rien ne peut te séduire ;
Cher à deux possesseurs, fidèle à deux voisins,
Du soc usurpateur tu défends leurs confins;
Aussi des deux côtés, sur la même colonne,
Chacun vient déposer son gâteau, sa couronne,
Et nul impunément n'ose enfreindre tes droits :
Deux Gracques ont péri victimes de tes lois.
Quand Jupiter parut au nouveau Capitole,
Tous les dieux firent place à l'imposante idole,
Toi seul gardas la tienne, et toi seul es resté !
Noble image des droits de la propriété :
Droits puissants, droits sacrés, et sur qui seuls se fonde
Et le bien des États, et le repos du monde.
Ainsi parloit, prioit, ce peuple de vainqueurs :
Ses mœurs faisoient ses dieux, ses dieux gardoient ses mœurs.
Mais passons, il est temps, de ces fêtes publiques,
Des temples de l'État aux temples domestiques
Où régnoient humblement les dieux hospitaliers.
Je ne sais quoi me plaît dans leurs humbles foyers :
L'homme pouvoit les voir, les prier à toute heure ;
Ils avoient même table, avoient même demeure ;
Ils soignoient de plus près sa vertu, son bonheur,
De la vierge modeste ils protégeoient l'honneur;
Présidents des festins, confidents des alarmes,
Ils partageoient sa joie et recueilloient ses larmes.
Sous le toit parfumé de leur humble réduit,
L'Imagination moi-même me conduit.
J'aime à voir tous les ans le père de famille,
Rassemblant son épouse, et son fils et sa fille,
Présenter pour tributs, à ces dieux innocents,
Quelques gouttes de lait et quelques grains d'encens ;
Heureux d'en obtenir, par un si simple hommage,
L'aisance et le repos, les premiers biens du sage !
Mais malheur à ces dieux, si l'hommage étoit vain !
Leurs sujets révoltés les punissoient soudain,
Et de leurs vœux frustrés leur infligeoient la peine.
Le sage observateur de la nature humaine
Se plaît à rencontrer, dans des climats divers,
Et les mêmes vertus et les mêmes travers.
La Chine, ainsi que Rome, a ses dieux du ménage ;
Ainsi qu'à Rome, objets et d'insulte et d'hommage,
Récompensés, fêtés dans un jour de bonheur,
Dans un jour désastreux délaissés sans honneur ;
Avec eux on se brouille, on se réconcilie.
De là, si je parcours la nouvelle Italie,
Je ris d'y retrouver l'erreur des vieux Romains.
Et qui ne connoît pas le plus fêté des saints,
Ce bon Antonio, qu'importune sans cesse
D'un dévot ignorant la crédule foiblesse ?
Il le fait le garant de sa félicité,
Du jeu, de la faveur, du cœur de sa beauté,
Des caprices du sort, de son propre caprice;
Il lui demande grace, ou bien en fait justice ;
Et vingt fois sacrilége et dévot en un jour,
L'aime, le hait, le baise et le bat tour-à-tour.
Ainsi tout se ressemble, ainsi l'erreur voyage,
Passe d'un monde à l'autre, et vole d'âge en âge.
Enfin quand nous cherchons par quels ressorts divers
Les préjugés sacrés ont rempli l'univers,
Pouvons-nous oublier sur le simple vulgaire
Ce que peut le génie et le grand caractère ?
Tels de la renommée ont atteint le sommet,
Zoroastre, Numa, toi sur-tout, Mahomet,
Dont l'Orient entier garde encor la mémoire.
Tel finit par tromper, qui commença par croire :
D'abord enthousiaste, et bientôt imposteur,
Un rêve prépara sa future grandeur.
O pouvoir d'un grand homme et d'une ame profonde !
Il rêve, et son délire a fait le sort du monde.
Un songe, une colombe, un glaive et l'alcoran,
Dans l'histoire ont placé son terrible roman,
Dont les sanglants feuillets, tracés par la victoire,
A la saine raison font horreur de sa gloire ;
L'ignorance farouche et la fatalité,
Et l'idole des sens, l'ardente volupté,
Comme trois fiers coursiers sous un maître intrépide,
Ont dans des flots de sang roulé son char rapide ;
Et, sous ces étendards vainqueurs de l'univers,
Une moitié du monde adore encor ses fers.
Après le fier torrent qui, gonflé par l'orage,
Tombe, roule et bondit, gros d'écume et de rage,
L'œil aime à rencontrer ce fleuve sans courroux,
Qui suit dans les vallons son cours paisible et doux :
Tel ce Confucius, l'ami de la nature,
Versoit d'une ame tendre une morale pure ;
Tous deux hommes d'état, tous deux législateurs,
Et de l'esprit public éloquents fondateurs,
Semblèrent emprunter, pour éclairer la terre,
L'un les doux feux du jour, l'autre ceux du tonnerre.
Ne peut-on pas encor dans les religions
Reconnoître l'esprit, les mœurs des nations ?

Sur l'amour du repos appuyant son empire,
Un culte simple et doux au Midi peut suffire;
Mais dans les champs du Nord, où le terrible Mars
A son arc, son carquois, son tonnerre et ses chars,
Odin, le grand Odin, aux ames valeureuses
Va montrer des houris les demeures heureuses.
Ce n'est plus ce ciel calme où, dans un doux loisir,
Régnoient l'aimable paix et l'innocent plaisir;
Les exploits éclatants, et le doux bruit des armes,
D'un paradis guerrier leur présentent les charmes;
Amoureux des dangers, mais exempts du trépas,
Quittent-ils tout sanglants la scène des combats:
Des plus fraîches beautés une foule choisie
Vient étancher leur sang, leur verser l'ambroisie;
Puis chacun prend sa lance, et passe tour-à-tour
Des plaisirs aux combats, des combats à l'amour.
Je crois voir des Français la grace et la vaillance.
Les climats même, enfin, ont aussi leur puissance.
L'habitant des rochers ou des marais fangeux,
Sur les monts, dans les eaux, pense trouver ses dieux;
Mais sous un ciel plus pur les fils des Zoroastres
Adorent à genoux le roi brillant des astres.
Que dis-je? ô dieu du jour! est-il quelques mortels
Qui ne t'aient consacré des temples, des autels?
Le Perse t'encensa, le Mexicain t'adore;
Ton triomphe commence où commence l'aurore,
Et s'étend aux lieux même où ton char n'atteint pas;
Le Sarmate t'invoque au milieu des frimas;
Et, t'adressant de loin son cantique sauvage,
Le Lapon tout transi t'offre encor son hommage.
Ainsi, des noirs frimas au ciel le plus ardent,
Et du berceau du jour aux portes d'occident,
Loué par le regret ou la reconnoissance,
Tout bénit tes bienfaits ou pleure ton absence.
Ah! si l'homme est coupable en adorant tes feux,
Tes éternels bienfaits demandent grace aux cieux.
Eh! qui méritoit mieux d'usurper notre hommage
Que cet astre, des dieux la plus brillante image,
Qui dispense les ans, la vie et les couleurs,
Enfante les moissons, mûrit l'or, peint les fleurs,
Jusqu'aux antres profonds fait sentir sa puissance,
Revêt les vastes cieux de sa magnificence,
De saison en saison conduit le char du jour,
Nous attriste en partant, nous charme à son retour,
Éclaire, échauffe, anime, embellit et féconde,
Et semble, en se montrant, reproduire le monde?
Ame de l'univers, source immense de feu,
Ah! sois toujours son roi, si tu n'es plus son dieu!
Plaisirs, talents, vertus, tout s'allume à ta flamme;
Le jeune homme te doit les doux transports de l'ame,
Et le vieillard dans toi voit son dernier ami.
Eh bien! astre puissant, contre l'âge ennemi
Protége donc mes vers et défends ton poëte!
Verse encor, verse-moi cette flamme secrète,
Le plus pur de tes feux, le plus beau de tes dons;
Encore une étincelle, encor quelques rayons,
Et que mes derniers vers, pleins des feux du jeune âge,
De ton couchant pompeux soient la brillante image.
Mais quoi! pour le soleil j'oubliois son auteur!
Fuyez, dieux impuissants, devant le créateur;
Dieu, le vrai Dieu s'avance; il veut que je publie
De sa religion la sublime folie.
Ce n'est plus cette erreur, dont les séductions
A des divinités prêtoient nos passions:
Loin d'abaisser l'Olympe aux voluptés humaines,
Elle nous montre un Dieu se chargeant de nos peines;
Nous montre des mortels s'élevant jusqu'à Dieu;
Des folles passions elle amortit le feu;
Elle commande aux sens, subjugue la nature,
Ne puise nos vertus qu'en une source pure.
Ces doux liens de père, et de fils et d'époux,
Au trône de Dieu même elle les suspend tous;
Bien loin des vœux mortels place nos espérances,
Craint les prospérités, jouit dans les souffrances,
Joint l'homme à l'Éternel, joint les hommes entre eux,
Cultive sur la terre et cueille dans les cieux.
Comme ces cultes vains que l'erreur a fait naître,
L'Imagination ne lui donna point l'être;
Ainsi que le soleil, les astres et les mers,
Elle sortit des mains dont sortit l'univers.
Mais, telle qu'une reine en sa grandeur suprême
Permet à d'humbles fleurs d'orner son diadème,
L'Imagination eut l'honneur immortel
D'embellir sa couronne et d'orner son autel.
Quand les prophètes saints, dans leur sacré délire,
De sa grandeur future entretenoient leur lyre,
Tantôt comme un miel pur vantoient ses douces lois,
Tantôt de son tonnerre épouvantoient les rois;
Elle-même dictoit leurs odes immortelles.
C'est elle qui, montrant les palmes éternelles,
Sous les yeux des tyrans, sous le fer des bourreaux,
Transformoit des enfants, des femmes, en héros;
Et lorsque sous la terre, au fond des catacombes,
Vivants, ils habitoient le silence des tombes,
Dans ces noirs souterrains conduite par la foi,
L'Imagination charmoit leur sombre effroi.
C'est elle qui, changeant tous leurs maux en délices,
Assaisonnoit le jeûne, émoussoit les cilices,
Mêloit les chœurs divins à leurs hymnes pieux,
Et du fond des tombeaux anticipoit les cieux.
Avec non moins de zèle, aux jours de sa victoire,
De la religion elle servit la gloire.
Avant ces jours heureux, autour de ses autels,
Aucune pompe encor n'attiroit les mortels;
Seule, sous l'œil de Dieu, dans sa douleur obscure,
Ses maux étoient sa gloire et ses fers sa parure;
Mais lorsque des tyrans elle eut vaincu l'orgueil,
Alors elle jeta ses vêtements de deuil,
Prit et ses chants de joie et ses habits de fêtes.
L'Imagination, secondant ses conquêtes,
Vint parer son triomphe et hâter sa grandeur,
De ses solennités augmenta la splendeur;
Des vierges, des martyrs, retraça les exemples;
L'orgue majestueux retentit dans les temples,
Et les sens, entraînés par ces charmes puissants,
S'armèrent pour un culte armé contre les sens.
Nature, apprête-toi! Dieu s'avance; prépare
Ton ciel le plus brillant, ton encens le plus rare;

Tout s'assemble, tout sort : avec ordre rangé,
En chœurs harmonieux le peuple partagé,
Les prélats rayonnants de l'or brillant des mitres,
Les grands devant leur maître humiliant leurs titres;
De vierges et d'enfants un innocent essaim,
En ceinture flottante, en longs habits de lin;
Le cortége pieux, qui lentement s'avance,
Tantôt chantant, tantôt dans un profond silence;
L'éclat des vêtements, la pompe des autels,
Faisant hommage à Dieu du luxe des mortels;
Les drapeaux des guerriers, leur escorte brillante,
Leur foudre proclamant, d'une voix triomphante,
L'arbitre de la guerre et le Dieu de la paix;
Autour du Saint des saints qui marche sous le dais,
Les encensoirs montant, remontant en mesure;
Ces nuages de fleurs, encens de la nature;
Tantôt un peuple entier tout-à-coup prosterné;
Tandis que sur leur front humblement incliné,
Un prêtre ouvre le ciel, et, les mains étendues,
Leur verse ses faveurs à grands flots répandues;
Tout enivre le cœur, les oreilles, les yeux;
La terre est un moment la rivale des cieux :
Par-tout ce grand triomphe en offre à Dieu l'image.
Et quel lieu dans ce jour ne lui rend pas hommage!
Sous la zone brûlante, au séjour des hivers,
Au milieu des cités, dans le fond des déserts,
Sur ces rocs qu'entoura la ceinture des ondes,
Deux mondes à l'envi fêtent l'auteur des mondes.
Ces lieux mêmes, ces lieux où le culte naissant
N'a point de nos cités l'éclat éblouissant,
Les tabernacles d'or, les pompeuses arcades,
Le faste des habits, l'orgueil des colonnades,
Pour célébrer ce Dieu, né parmi des pasteurs,
N'ont-ils pas leurs festons, leurs guirlandes de fleurs,
Leur trône de gazon, leur tapis de verdure?
Souvent, dans ce grand jour, le Dieu de la nature
S'arrête, satisfait d'un reposoir grossier,
Sous l'ombrage d'un cèdre, à l'abri d'un palmier;
Et plus sa fête est pauvre, et plus elle est touchante.
  Mais si, dans tout l'éclat de sa pompe imposante 9,
Avec plus d'appareil que ces fameux Romains,
Je veux voir triompher le maître des humains,
J'irai dans cette ville en prodiges féconde,
Veuve du peuple roi, mais reine encor du monde :
C'est là, c'est dans ses murs, le siége de la foi,
Que sous les yeux d'un chef, père, pontife et roi,
Au milieu des palais, des temples, des portiques,
Et du faste moderne, et des pompes antiques,
Dieu se montre aux mortels dans toute sa grandeur.
En vain l'œil de l'impie en veut fuir la splendeur,
Dieu l'accable en secret de toute sa présence.
Malheureux, il est seul dans cette foule immense,
Et ses remords du moins confessent l'Éternel :
C'en est fait; dans un ordre, et d'un pas solennel,
Dieu revient vers le temple et dans le sanctuaire;
Sa majesté terrible a repris son mystère :
Là, se courbe en tremblant l'ange respectueux;
Là, la religion vient lui porter ses vœux;
La vertu son espoir, le remords ses alarmes,
Le bonheur son hommage, et le malheur ses larmes.
  Mais si le fanatisme entoure les autels;
Dieu! quels torrents de maux menacent les mortels!
Oh! si Dieu me prêtoit cette voix solennelle
Qui proclama sa voix chez un peuple fidèle,
Je ne parlerois pas dans le fond des déserts;
J'irois, je publierois devant tout l'univers
Cette loi non moins pure et non moins salutaire,
Aux mortels séparés par un double hémisphère;
« Par les monts, par les mers, et sur-tout par vos dieux,
Aimez-vous, leur dirois-je, et vous plairez aux cieux. »
Mais, égarée, hélas! par leurs fureurs bizarres,
L'Imagination les a rendus barbares;
Tout est fourbe ou cruel dans ce vaste univers.
Je crois voir un grand temple, où cent cultes divers
De la crédulité se disputent l'hommage.
Tous ont leur sanctuaire; et, dans sa folle rage,
L'air troublé, l'œil hagard, chacun vante sa foi;
« Venez, croyez, priez, adorez comme moi;
Brama, le seul Brama mérite qu'on l'honore;
Lama, le seul Lama mérite qu'on l'adore;
Ce crocodile est dieu, gardez de l'insulter;
A ce dragon divin gardez-vous d'attenter;
Moi, je vois dieu dans l'air; moi, je le vois dans l'onde;
Profanes, à genoux devant l'astre du monde! »
  Et dans le même temple, aux pieds des mêmes dieux,
Que de cris obstinés! que de chocs furieux!
Un mot, une syllabe enfante des volumes.
Que dis-je? les poignards ont remplacé les plumes,
Et la terre se change en théâtre d'horreur.
Ces lieux mêmes, ces lieux où je peins leur fureur,
Tout n'y parle-t-il pas de nos guerres sacrées?
A l'aspect de ces tours par les feux dévorées,
Assis sur ce tombeau, je rêve tristement :
Celui que dans son sein cache ce monument,
A dormi deux cents ans dans la nuit sépulcrale;
Voilà sa mitre encore et sa croix pastorale.
Vingt autres après lui, dans l'ombre descendus,
Régnèrent dans ces murs sur de pieux reclus.
La mort moissonne tout, et des races sans nombre
Tombent, tombent sans cesse en cet abîme sombre.
Hélas! et sur ses bords les mortels malheureux,
Suspendus un instant, se déchirent entre eux!
  Des Grecs plus modérés les dieux imaginaires
Rarement ont connu ces fureurs meurtrières;
Leur temple étoit paisible, et ces dieux fraternels
Loin de les diviser unissoient les mortels.
Eh! qui ne connoît pas ces pompes annuelles
Qu'offroient au dieu du jour cent nations fidèles?
A peine commençoient les danses de Délos,
Tous les Grecs accourus s'élançoient sur les flots;
Le zéphyr se jouoit dans leurs voiles pourprées,
Les vagues blanchissoient sous les rames dorées;
Couronnés de festons, peints de mille couleurs,
Les vaisseaux sur les mers formoient un pont de fleurs.
Apollon accueilloit le saint pèlerinage;
La Grèce tout entière inondoit le rivage;
Tous aux mêmes autels prioient le même dieu,
Ne connoissoient qu'un culte et ne formoient qu'un vœu,

Et tous, conciliés par les mêmes mystères,
Attroupés en rivaux, se séparoient en frères.
Toutefois dans les camps, au milieu des combats,
Que le ciel ait souffert ces longs assassinats,
Mon esprit le conçoit; mais dans le sanctuaire,
Quels dieux ont pu souffrir un culte sanguinaire?
O Dieu bon! j'avois cru que tes puissantes mains
Avoient mis la pitié dans le cœur des humains;
Mais quelque nation que mon œil envisage,
Je rencontre par-tout ces pompes du carnage.
Les Grecs même ont connu ces cultes odieux.
O Français! rougissez pour vos tristes aïeux!
Souvent encore aux lieux de ces horribles scènes,
Le voyageur, errant dans les vieilles Ardennes,
Rencontre avec effroi ces barbares autels.
Et toi, qui fus témoin de ces cultes cruels,
César, étoit-ce à toi de traîner ta victoire
Dans les sentiers battus d'une commune gloire?
Va, cours, du fanatisme heureux persécuteur,
Détruis l'autel, le dieu, le sacrificateur;
Et vengeant et le ciel, et la nature, et l'homme,
Fais chérir une fois les triomphes de Rome.
Et vous, fiers Mexicains, souillés de plus d'horreur,
Tremblez; voici venir l'Espagnol en fureur.
Ah! qui pourroit compter les meurtres effroyables
Qu'exigeoient sur ces bords des dieux impitoyables?
Là, des lions d'airain, de feux étincelants [10],
Recevoient des mortels dans leurs gosiers brûlants;
Là, le sang qui ruisselle en éternel hommage,
Fait au ciel qu'il invoque un éternel outrage;
Et nul n'a droit d'entrer dans ce temple inhumain,
Que d'un meurtre récent il n'ait souillé sa main.
Nature, tu n'as donc plus d'abri sur la terre?
Le fanatisme affreux te fait par-tout la guerre.
Ah! sans doute, abhorrant ce culte criminel,
Tu te réfugias dans le cœur maternel:
Non, de ces dieux cruels la fureur l'en exile,
Et la nature a fui de son dernier asile.
Des mères, aux autels de ces dieux redoutés,
Leurs enfants dans les bras...... Cruelles, arrêtez!
Avez-vous oublié, saintement inhumaines,
Vos amours, vos serments, vos plaisirs et vos peines?
Quel démon inhumain proscrit ces jeunes fleurs?
Ah! voyez leur sourire et regardez leurs pleurs,
Et cessez d'immoler, à d'horribles chimères,
Les nœuds sacrés d'hymen et le doux nom de mères!
Hélas! où sont les temps où d'un rayon de miel,
D'un peu de lait, de fruits, on apaisoit le ciel?
Mais du moins au milieu de ces cultes barbares,
Chez le Scythe inhumain, chez les cruels Tartares,
Quels que soient leur esprit, leurs costumes, leurs dieux,
Une idée adoucit ces tableaux odieux:
C'est qu'au pied des autels, auprès de la vengeance,
Par-tout le repentir rencontre l'indulgence,
Par-tout la consolante et sublime raison
Accueille le remords et la religion,
Près d'un dieu qui punit, montre un dieu qui pardonne.
Sans lui, le crime aveugle au crime s'abandonne,
Et l'affreux désespoir, égaré sans retour,
Produit par les forfaits, les produit à son tour.
Mais détournons nos yeux de ces tableaux funestes;
Muse, qui fus admise aux délices célestes,
Dis comment du pardon le consolant espoir
Rendit un cœur coupable au bonheur, au devoir;
Parle; et que l'homme impie, oubliant le blasphème,
A ce récit touchant soit attendri lui-même.
Dans l'Espagne naquit une jeune beauté,
De qui le cœur ardent, mais long-temps indompté,
Du plus brûlant amour sentit enfin la flamme;
Alvar, malgré son père, avoit séduit son ame.
Son père, dans l'excès de son ressentiment,
Sous les yeux de sa fille immola son amant;
Et du même poignard dont s'arma sa colère,
Sa fille à son amant sacrifia son père.
Ainsi, par deux forfaits un instant a dissous
Et les nœuds les plus saints, et les nœuds les plus doux.
L'amour fut de tout temps barbare en sa vengeance.
Mais de ce jeune cœur qui peindra la souffrance?
Nul ne fut confident de son affreux secret;
Un hameau renferma sa honte et son regret;
Une femme, en ces lieux, son unique ressource,
Témoin de ses malheurs, en ignoroit la source:
Jamais un être humain n'offrit dans l'univers
Des contrastes si grands et des traits si divers.
Quelquefois se plongeant dans un profond silence,
Son ame du remords domptoit la violence;
Mais ce pénible effort, pour contraindre son cœur,
Faisoit de son visage un spectacle d'horreur.
Tout-à-coup il changeoit; et tel que dans l'orage,
Un doux rayon s'échappe à travers un nuage,
Dans ses traits, altérés par son affreux tourment,
Un souris triste et doux se montroit un moment.
Osoit-elle pleurer? une douleur sans charmes,
N'arrachoit de ses yeux que de pénibles larmes.
Quelquefois, ô douleur! ô supplice nouveau!
De ses jours innocents l'intéressant tableau
Lui rappeloit cet âge où d'une tendre mère
Les baisers la cédoient aux baisers de son père:
Alors un trouble affreux agitoit ses esprits;
Elle erroit, se rouloit, tournoit, poussoit des cris,
Dans les champs, sur les monts, dans la forêt profonde,
Fuyoit, précipitoit sa marche vagabonde;
Et, lasse enfin, tomboit sans force et sans couleur.
Ces courses cependant soulageoient sa douleur.
Mais rentroit-elle seule en son obscur asile?
C'est là que, moins distraite, et non pas plus tranquille,
Son crime sur son cœur sembloit s'appesantir;
Là, dans un long tourment elle croyoit sentir,
Goutte à goutte tomber sur son cœur solitaire,
Le sang de son amant et le sang de son père:
Tantôt, du bras fatal à l'auteur de ses jours,
Elle efface ce sang qui reparoît toujours,
Tantôt, d'un spectre affreux se croyant poursuivie:
« Cher Alvar, disoit-elle, on attente à ma vie;
Vois mon père irrité, vois le glaive assassin!
Dieu! c'est le même fer dont j'ai percé son sein!
Où l'a-t-il pris? » Alors, croyant voir la mort prête,
Comme pour fuir le coup elle baissoit la tête.

Mais comment fuir son ame et le remords rongeur ?
Tout lui peint son forfait, lui montre un dieu vengeur;
L'enfer s'ouvre, l'air gronde, un Dieu lance la foudre;
Et Dieu pardonnât-il, son cœur ne peut l'absoudre.
Quelquefois elle espère et veut le supplier,
S'agenouille, se lève, et renonce à prier :
Tant l'épouvante un Dieu vengeur des parricides !
D'autres fois cependant, dans ses courses rapides,
De loin elle observoit le temple du hameau,
Ombragé d'un cyprès et d'un antique ormeau.
Il sembloit qu'en secret une force invisible
L'attirât vers ce lieu consolant et terrible.
Elle approchoit : soudain, par un Dieu courroucé,
Son cœur avec effroi se sentoit repoussé.
Mais un jour, sous les murs de la demeure sainte,
Promenant ses regards autour de son enceinte,
Elle voit accourir aux pieds du Dieu sauveur,
Des pécheurs repentants la pieuse ferveur;
C'étoit dans la saison où la riche nature,
En couronnes de fleurs, en habits de verdure,
Comme une jeune vierge échappée au cercueil,
Des chrétiens attristés vient égayer le deuil;
C'étoit dans ce grand jour où la foi glorieuse,
Fêtant d'un Dieu mourant la croix victorieuse,
Dans le sang de l'Agneau, source heureuse de paix,
Revient puiser la grace et laver nos forfaits.
Elle, sans se mêler à la foule chrétienne,
A leur sainte douleur joignoit tout bas la sienne;
Comme un vaisseau battu par un orage affreux,
Pour entrer dans le port, n'attend qu'un souffle heureux.
Sur la porte sacrée elle fixoit la vue;
Soudain elle aperçoit, ô faveur imprévue !
Un simple villageois, qui dans ce lieu sacré,
Poussé par le remords dont il fut déchiré,
Des célestes vertus pour ranimer la flamme,
Au ministre de Dieu venoit ouvrir son ame;
De ses crimes secrets sévère délateur,
Il revenoit heureux; un Dieu consolateur
Se peignoit dans ses yeux, brilloit sur son visage.
De la paix qu'elle implore elle y croit voir le gage;
Alors un saint espoir surmontant ses remords,
Elle laisse en ces mots éclater ses transports :
« Ah ! du haut de la croix, quand la grace féconde
Verse à grands flots l'espoir et le salut au monde,
Laisserai-je, dit-elle, échapper ce beau jour ?
Ne puis-je prendre aussi ma part de tant d'amour,
Et d'un si long tourment misérable victime,
Dans ce sang rédempteur noyer aussi mon crime ? »
De ses plus jeunes ans le souvenir vainqueur
Vient encore en secret aiguillonner son cœur.
Que de fois dans le temple elle suivit sa mère !
Que de fois elle y vint sur les pas de son père !
Quel refuge au pécheur offre un espoir plus doux ?
« Là, s'ils sont avoués, les crimes sont absous;
Là, m'attend le bonheur, la paix d'une ame pure;
Là, doit d'un long remords se fermer la blessure. »
Alors, plus confiante, elle n'hésite plus;
Et bientôt rassurant ses pas irrésolus,
Vers l'asile indulgent où Dieu même l'invite,
Du pardon desiré l'espoir la précipite;
Elle s'approche, elle entre, elle avance à pas lents :
Et d'abord se découvre à ses regards tremblants
Ce tribunal ouvert au repentir sincère :
« Ah ! dit-elle en pleurant, ce tribunal sévère
Où les méchants de Dieu viennent subir la loi,
A des pardons pour tous, mais n'en a pas pour moi. »
Au même instant paroît un vieillard vénérable,
C'étoit de ce hameau le pasteur respectable [11],
Qui, depuis quarante ans, sert son Dieu, fait le bien,
Reçoit peu, donne tout, et ne demande rien.
Chéri dans son hameau, respecté dans son temple,
Il prêche par ses mœurs, instruit par son exemple;
Des pères, des enfants, il resserre les nœuds;
L'enfant même l'adore, et souvent, dans ses jeux,
D'une timide main en passant il arrête
Le vieillard, qui sourit en détournant la tête.
Des aveux, du remords, quel confident plus sûr ?
Il écoute le vice, et reste toujours pur :
Tel un auguste mont entouré de nuages,
Voit bien loin sous sa cime expirer les orages,
Tandis que son front calme habite dans les cieux.
A peine l'un de l'autre ils ont frappé les yeux;
Tous les deux arrêtés, dans un profond silence,
Sont prêts à se parler : l'un et l'autre balance;
Elle, avec un regard éloquemment muet,
Semble à-la-fois trahir et garder son secret :
Lui, sans l'interroger (les ames généreuses
Respectent le secret des ames malheureuses)
Montroit cette pitié d'un ministre de Dieu,
Qui d'un crime caché semble enhardir l'aveu.
Au sacré tribunal ils arrivent ensemble;
Elle tombe à genoux, elle hésite, elle tremble;
Trois fois de son forfait veut soulever le poids;
Sur son trop foible cœur il retombe trois fois.
Impatiente enfin du fardeau qui l'accable,
Elle laisse échapper cet aveu redoutable;
Et, la rougeur au front, du ministre des cieux
Son repentir tremblant interroge les yeux.
Tant de malheur l'émeut, tant de remords le touche,
Et des mots consolants sont sortis de sa bouche.
Alors elle respire, alors ses pleurs taris
Commencent à couler de ses yeux attendris;
Non plus ces pleurs cruels arrachés par la rage,
Qui de leurs flots brûlants sillonnoient son visage;
Mais ces pleurs bienfaisants, ces pleurs délicieux
Que donne aux cœurs touchés l'indulgence des cieux;
Semblables en leur cours à la douce rosée
Qui rafraîchit le sein de la terre embrasée.
Tourné tantôt vers elle, et tantôt vers le ciel,
Le prêtre enfin pardonne, au nom de l'Éternel.
Ah ! qui peut exprimer ce moment plein de charmes ?
Elle offre à Dieu son cœur, ses prières, ses larmes,
Sent calmer ses tourments, ses remords douloureux,
Et s'accorde un pardon qu'ont accordé les cieux.
Dès lors quel changement dans la nature entière !
L'air reprend sa douceur, le soleil sa lumière :
Tel qu'un stérile arbuste à la terre arraché,
Son cœur dans l'abandon languissoit desséché;

De joie et de bonheur un doux torrent l'inonde;
Elle renaît au ciel, elle renaît au monde;
Et, sûre d'y trouver un Dieu consolateur,
Elle ose sans effroi descendre dans son cœur.
Enfin, tout est possible au Dieu qui la rassure.
Elle entend sans frémir la voix de la nature.
Une boîte en son sein gardoit fidèlement
Les traits jadis si doux d'un père et d'un amant;
Vingt fois d'espoir, de crainte et d'amour enivrée,
Elle essaya d'ouvrir cette boîte adorée,
Et vingt fois, écoutant sa secrète terreur,
Sa main l'avoit soudain fermée avec horreur.
Plus confiante enfin, elle ose davantage;
Du Christ, en son asile, elle adoroit l'image;
Elle-même à ses pieds place les deux portraits;
Tremblante, elle s'essaie à supporter leurs traits.
Il sembloit que du haut de la croix tutélaire,
Dieu réconcilioit son amant et son père;
Elle-même espérant les revoir plus heureux,
Osoit déja les joindre et se placer entre eux.
Son bonheur renaissoit, quand ses forces, lassées
Par le long sentiment de ses douleurs passées,
Succombèrent enfin; son simple et vieux pasteur
A ses derniers moments vint soutenir son cœur.
Elle, serrant la main de l'ami qui la pleure :
« Adieu donc, je vais voir la paisible demeure
Où le malheur repose, où le remords s'éteint.
Malgré mon crime affreux, Dieu sans doute me plaint.
Un aveugle transport m'a fait commettre un crime;
Mais au courroux d'un Dieu j'offre un Dieu pour victime;
Je vais me présenter devant ses yeux vengeurs,
Couverte de son sang, couverte de ses pleurs!
O toi, dont mes malheurs ont troublé la famille,
Ne sois pas plus que lui sévère pour ta fille!
Et toi, mortel trop cher, cause de tant de maux,
Ah! puissent nos trois cœurs... » En prononçant ces mots,
L'œil tourné vers les cieux où son espoir aspire,
Sans douleurs, sans regrets, doucement elle expire,
Et les anges en chœur ont proclamé son nom.
Charme heureux! charme pur de la religion,
Qui, des foibles mortels mère compatissante,
Et, plus que l'homme même, aux hommes indulgente,
Sur le crime qui pleure exerce un doux pouvoir,
Et lui rend les vertus, en lui rendant l'espoir!

FIN DU POËME.

NOTES.

CHANT I.

Écrire sur l'imagination, c'est peindre un peintre, a dit M. de Boufflers; et il faut que ce peintre se peigne lui-même. Mais quel peintre! celui de l'univers, de l'infini, qui anime, qui élève la nature en y joignant l'idéal. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on sent, tout ce qu'on pense, tout ce qu'on rêve, entroit nécessairement dans cet immense tableau : il falloit fixer la mobilité, saisir ce qui est plus prompt que l'éclair, enchaîner ce qu'il y a en nous de plus indépendant de nous-mêmes.

« La richesse toujours croissante du sujet, » a dit encore M. de Boufflers, dans un commencement de notes qu'il avoit entreprises, mourant, sur le poëme de l'Imagination, « la richesse toujours croissante du sujet, qui semble s'agrandir à mesure qu'on le médite, convenoit d'autant mieux au génie rapide et au caractère envahisseur de notre poëte. Il étoit sûr d'en voir toujours la fleur, et jamais la fin; et si, par une faveur que si peu de rivaux auroient mérité de partager, il lui avoit été accordé cent ans pour ce beau travail, au bout des cent ans il se seroit trouvé du travail préparé pour plus de mille. Le monde entier n'est qu'un atome dans le système de l'imagination. »

On ne peut assez admirer avec quel art et quelle sagesse M. Delille a distingué, classé, et groupé les différentes masses d'idées qui sembloient devoir embarrasser sa marche dans ce chaos spirituel et ce labyrinthe moral. On l'a souvent chicané sur ses plans; mais il est remarquable que celui de ses ouvrages dont le plan semble le plus méthodique, soit précisément celui où le plan paroissoit le plus difficile. Il examine, il définit, il anatomise d'abord l'imagination; il la peint en elle-même, puis dans ses impressions, ensuite dans ses effets, ses productions, et ses ouvrages. De là, il passe à son influence sur le bonheur particulier et public, sur la morale et la politique; enfin la religion, qu'on peut regarder comme l'apothéose de son sujet, couronne ce divin poëme.

Après avoir jeté ce coup d'œil sur l'ensemble, nous allons entrer dans quelques remarques de détail sur le premier chant : c'est l'homme sous le rapport intellectuel.

1 Et, charmé de ses vers, n'en suspend la lecture
Que pour voir les forêts, les cieux et la nature.

L'immensité est dans ce vers-là. M. Delille fait ici, sans le vouloir, l'histoire de ses lecteurs : c'est bien lui, c'est sur-tout lui, c'est souvent lui seul, qu'on peut lire au milieu des bois et des champs, comme leur plus digne interprète.

Plus bas, l'auteur offre, en quelques vers, le parfait résumé de tout son poëme; puis il fait un portrait pittoresque de l'Imagination, afin de pouvoir le lui présenter à elle-même.

2 Tout entre dans l'esprit par la porte des sens.

Il n'appartenoit qu'au talent enchanteur de M. Delille d'entreprendre de mettre en poésie le système de Locke. C'est entrer dans son sujet par les antipodes, et rien ne prouve mieux que tout chemin mène à Rome, surtout avec des ailes.

3 Comment ressemble-t-elle à la cire vieillie,
Qui, fidèle au cachet qu'elle admit autrefois,
Refuse une autre empreinte, et résiste à mes doigts?

C'est que la cire s'est durcie en se refroidissant, tandis que de son côté le cachet émoussé a perdu autant de force que la cire de chaleur.

4 Cicéron s'élançoit vers la postérité,
Et de loin écoutoit son immortalité.

Voilà une expression de génie. Cicéron avoit bien le droit de s'écouter à la distance de plusieurs siècles.

5 Sublime, elle s'élève à l'opprobre d'un Dieu.

On ne pouvoit peindre d'une manière plus touchante la mysticité, qui divinise les maux et les peines. Sainte Thérèse a fait des vers dont voici le refrain, traduit de l'espagnol :

Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

M. Delille a suivi, dans le début du poëme, le même ordre que dans le poëme entier. Il passe en revue, d'un seul coup d'œil, les ressorts, les effets de l'imagination, les souvenirs, les arts, la morale, la politique et la religion.

6 Et Penthièvre ouvre encor sa main à l'indigent.

On ne pouvoit louer d'une manière plus ingénieuse et plus délicate, ni plus ressemblante. Par là il appuie ce qu'il a dit avant,

Ainsi de nos pensers nos rêves sont l'écho.

7 L'un par l'autre avertis, communiquent entre eux.

M. Delille montre un art infini dans la manière dont il exprime en vers des idées si difficiles à énoncer, même en prose. Il ôte à la métaphysique sa sécheresse, il l'enveloppe de poésie; l'imagination est leur point de contact. Enfin ses comparaisons ingénieuses ont l'air de faire mentir le proverbe, car elles semblent des raisons, tant elles éclaircissent ces idées abstraites.

8 Bélisaire! à ce nom trembla le monde entier,
Et son casque tendu sollicite un denier!

La poésie et tous les beaux-arts ont consacré l'infortune de Bélisaire aveugle, implorant, au sein de l'indigence, les plus foibles secours de la pitié. Cependant aucun historien contemporain n'en fait mention. Justinien se laissa tromper un moment sur les intentions politiques de Bélisaire; mais après une courte disgrace, qui ne fut aggravée par aucun traitement barbare, le héros fut rétabli dans ses dignités, et termina dans l'opulence, au milieu de Constantinople et de ses amis, une carrière honorée par des mœurs et des triomphes dignes de l'ancienne Rome. Néanmoins une tradition populaire désigne encore à Bysance, sur le chemin du Sérail au château des Sept-Tours, une vieille masure qu'on appelle la *Tour de Bélisaire;* des Grecs ignorants la montrent aux voyageurs comme la prison de ce grand homme, et prétendent qu'à travers les barreaux de ses fenêtres il crioit aux passants : *Donnez une obole au pauvre Bélisaire, à qui l'envie plutôt que le crime a crevé les yeux.* L'opinion du vulgaire a tellement accrédité cette fable, et les arts l'ont tellement embellie (témoin chez nous les *Bélisaire* de David et de Gérard), qu'elle a prévalu sur les témoignages de l'histoire et sur la vraisemblance morale.

9 Dans le temps que Walter, par un charme secret,
Se rend à son instinct, et suit son doux attrait.

L'auteur est conduit au bel épisode qui couronne le chant par l'opposition de l'instinct et de la raison; il veut montrer qu'on se trouve mieux de revenir à elle que de la quitter, et que la raison même, d'après cela, peut conseiller d'écouter l'instinct. Ce contraste du jeune homme civilisé qui change de condition avec un jeune sauvage, et qui en est récompensé par le bonheur, tandis que l'autre est puni par la mort, est une idée originale dont l'auteur a su tirer de grandes beautés. Mais, en donnant ici l'avantage à l'instinct, il semble plus partisan du système des idées innées, qu'il ne paroissoit d'abord en paraphrasant l'axiome qui sert de base au système de Locke :

Nil est in intellectu
Quod non prius fuerit in sensu.

M. Delille, en commençant cet ouvrage, semble avoir craint de se laisser trop aller à l'imagination; et, au lieu de peindre en beaux vers les brillants systèmes de Malebranche ou de Leibnitz, qui prêtent tant à la poésie, et que l'imagination préférera toujours, parce qu'ils lui donnent plus d'exercice, plus d'empire, et plus d'éclat, l'auteur, quand son ballon étoit prêt à s'élever, a pris pour lest le système matériel de Locke. Ceux de Leibnitz ou de Malebranche, en lui fournissant plus de richesses, lui en eussent moins laissé tirer de son propre fonds, et l'on ne pourroit plus admirer au même point, dans ses vers, l'effort et le triomphe des difficultés vaincues. Pour le charme, il ne peut jamais lui manquer, même dans les sujets qui sembleroient les plus arides, et son talent eût trouvé moyen de cueillir encore des fleurs au milieu des sables.

CHANT II.

1 Heureux, disoit Virgile, heureux l'esprit sublime
Qui peut de la nature approfondir l'abîme.

Le début de ce chant est encore imité de plusieurs endroits de Virgile, et notamment de cet admirable morceau qui termine le second livre des Géorgiques :

Felix, qui potuit rerum cognoscere causas, etc.

Mais il faut remarquer ici la judicieuse sobriété de l'imitateur. Virgile, en cherchant à délasser ses lecteurs, que pourroit avoir fatigués la continuité des préceptes, déploie toutes les richesses de sa muse dans le touchant épisode où il oppose avec tant d'art le bonheur et la paix des campagnes, aux malheurs et aux crimes enfantés par les discordes civiles. M. Delille n'avoit besoin que d'une transition pour lier l'un à l'autre les deux premiers chants de son poëme; il a donc bien fait de se borner à choisir quelques traits dans le tableau du maître. Au reste, le poëme de l'Imagination offre sans cesse au lecteur éclairé des occasions de reconnoître la mesure et l'habileté des larcins de M. Delille, et de sentir la supériorité d'un homme qui soutient si dignement la comparaison avec les grands écrivains auxquels il emprunte des beautés de toute espèce.

2 Mais si l'Aï, l'Arbois, ou le Bordeaux manquoit,
Si les plats clair-semés se fuyoient sur la table,
Elle contoit...

Allusion à madame la marquise de la Huchette. Cette dame, douée d'un esprit remarquable, mais peu favorisée de la fortune, recevoit la meilleure société de la cour et de la ville. Le charme et la vivacité de sa conversation dissimuloient à d'illustres convives la simplicité presque frugale de ses dîners. On assure que son maître-d'hôtel lui dit un jour à l'oreille : « Madame, contez, le rôt manque. »

3 Le souvenir au temps fait rebrousser son cours;
Et, tel que ce serpent que tranche un fer barbare,
Fidèle à la moitié dont l'acier le sépare,
A ses vivants débris cherche encore à s'unir,
Ainsi vers le passé revient le souvenir, etc.

Ces vers et ceux qui les suivent prouvent que M. Delille sait mettre aussi dans ses ouvrages cet ordre poétique qui, sans avoir les formes et la régularité des raisonnements d'un logicien, n'en est pas moins fidèle à la justesse et à la liaison des idées. Comme tous les grands écrivains, l'auteur emprunte à la raison le fil d'Ariane pour ne point s'égarer dans le labyrinthe d'une vaste composition : ainsi, au lieu de passer tour-à-tour et sans art d'un objet à un autre, il donne à diverses affections de notre ame un centre commun; ainsi nous le voyons rattacher au souvenir, secondé par l'imagination, le remords, le regret, la reconnoissance, le ressentiment, et l'effroyable vengeance, qui est sa fille.

4 Comme lui, du passé le regret est l'image,
Mais son air est plus doux, etc.

Je ne ferai pas au lecteur l'injure de supposer qu'il ait

besoin d'être averti pour sentir le charme de ces vers si doux et si purs; je remarquerai seulement que le poëte a placé la touchante peinture du regret entre le remords et la vengeance. C'est à l'école de Virgile que notre maître a étudié l'art de ces heureux contrastes, qui préviennent l'inconvénient de la monotonie, en réveillant à tout moment des sensations nouvelles dans notre ame.

5 Oserai-je conter l'épouvantable histoire
Dont Pérouse, en tremblant, garde encor la mémoire?

L'histoire moderne d'Italie offre une foule d'exemples de ces vengeances implacables, et autorisoit suffisamment l'auteur à placer dans Pérouse la scène horrible qu'il raconte.

6 Il frappe, il entre armé de poignards, de flambeaux,
Tel qu'un spectre échappé de la nuit des tombeaux;
Surprend son ennemi, le saisit et l'enchaîne;
Et d'un œil où brilloit le bonheur de la haine :
« Ah! cruel, lui dit-il, tu m'as long-temps trompé,
« Mais à mes coups enfin tu n'as pas échappé;
« La vengeance à pas lents t'a conduit dans mes piéges;
« Tiens, traître, tiens, voilà pour tous mes sacriléges.
« Tu m'as ravi (comment puis-je assez te punir?)
« Les biens et de ce monde et du monde à venir.
« Meurs; expie en mourant mes crimes, tes injures,
« Et mes tourments passés, et mes peines futures;
« L'enfer est pour tous deux : tu m'y précéderas. »

Il n'y a qu'un moment, M. Delille laissoit échapper de son cœur attendri des accents dignes de la muse de Racine; il se montre tout-à-coup le rival du terrible Dante. Assurément le chantre d'Ugolin n'eût pas désavoué la sombre énergie de ces beaux vers. Mais ce qu'il faut encore plus admirer dans le morceau tout entier, c'est l'art du poëte : d'abord, rien de plus habilement ménagé que son passage presque subit de la peinture des plus doux penchants à celle des passions les plus terribles; ensuite voyez avec quelle vérité il nous représente les affreux projets, les serments sacriléges d'une haine long-temps concentrée dans un cœur ulcéré, pour nous montrer enfin, plus effrayante que l'Alecton de Virgile devant Turnus, la vengeance qui s'élance du pied des autels sur la victime dévouée à sa rage.

7 L'Espérance au front gai, qui, lorsque tous les dieux
Loin de ce globe impur s'enfuirent dans les cieux,
Nous resta la dernière, et console le monde.
Avec le nautonier elle vogue sur l'onde,
Veille dans les comptoirs, guide les bataillons,
Sourit au laboureur courbé sur ses sillons.

Il y a dans le passage entier, dont ces vers sont extraits, beaucoup de souvenirs de Tibulle. M. Delille avoit soigneusement étudié les poëtes érotiques de l'antiquité, et lui-même convenoit que son talent avoit profité beaucoup dans leur commerce

8 Vous l'avez éprouvé, dans ces jours de prestiges
Ou Mesmer de son art déployoit les prodiges, etc.

Après avoir parlé de l'espérance en termes généraux, M. Delille, qui connoît les obligations d'un poëte, fait un tableau charmant des illusions et des bienfaits de cette enchanteresse. Il ne m'appartient pas de juger Mesmer et son système, mais je le remercie des vers qu'il a inspirés au chantre spirituel et crédule qu'il n'a point guéri. On ne trouve pas dans Virgile lui-même cette facilité, ce talent de tout peindre et de tout exprimer avec grace, ce tour enjoué, cette élégance sans aucune trace d'effort : on se rappelle, en lisant ce passage, l'aimable familiarité d'Ovide avec sa folâtre muse.

9 L'amour dans tous les cœurs fait entendre sa voix.
Mais qui dira combien et nos mœurs et nos lois
Et de nos arts brillants la puissante magie,
De ce penchant terrible exaltent l'énergie?
Tel des rayons perdus dans le vague des cieux
Le verre ardent rassemble et redouble les feux.
Pour l'instinct effréné d'une horde sauvage,
L'amour est un éclair : chez nous, c'est un orage.
De tout ce qui fermente et bouillonne en nos cœurs
L'Imagination assemble les vapeurs :
La vanité, l'orgueil, l'espérance, la crainte,
Le regret, le desir; c'est l'airain de Corinthe,
Où, par un feu brûlant l'un dans l'autre fondus,
Tous les métaux rouloient et brilloient confondus;
C'est le volcan, où l'air, et l'onde, et le bitume,
Nourrissent à-la-fois le feu qui le consume.

Lucrèce, dans son quatrième chant, a peint en traits de feu l'amour physique; M. Delille, fidèle à son plan, considère cette passion dans ses rapports avec l'imagination. Un poëte, même dans un ouvrage didactique, doit être, autant qu'il le peut, peintre de mœurs; M. Delille n'a point oublié celles de son temps : sans s'interdire les vives images qui naissent du sujet, il a gardé avec raison plus de pudeur que Lucrèce; et, par le soin qu'il a pris de choisir le côté moral de la plus ardente des passions de l'homme, il a augmenté le prix d'une peinture dont l'intérêt est puisé dans nos usages, dans nos souvenirs, et dans notre manière de sentir. Lucrèce, Virgile, Tibulle, Properce, J. J. Rousseau, ont tous ici fourni quelque chose à M. Delille; et cependant tel a été son art à unir ensemble les divers traits de sa composition, à assortir et à fondre ses couleurs, que le tableau des effets de l'amour sur nos ames lui appartient en propre. On ne peut pas plus le contester à son auteur, qu'on ne peut refuser à l'abeille le mérite d'avoir composé le miel exquis qu'elle a formé du suc des fleurs.

Les soixante-six vers de ce morceau, dont nous n'avons cité que le commencement, prouvent que M. Delille auroit été, s'il eût voulu, un excellent poëte érotique : ils ont toute la chaleur, toute la grace, et toute la délicatesse que demande la peinture de l'amour et de ses plaisirs.

10 . . . . En l'un de ces hospices
Dotés par les secours, et fondés par les mains
De ce pieux Vincent, bienfaiteur des humains
Dont le modeste nom, digne de la mémoire,
De tous les conquérants anéantit la gloire.

Jamais M. Delille ne manque au devoir de rendre hommage à ceux qui ont honoré la France. Il a saisi avec empressement l'occasion de payer son tribut à un apôtre de l'humanité, à un héros de la religion, au modèle accompli de toutes les vertus chrétiennes.

11 Les Graces arrangeoient son simple habit de bure,
Les Graces se plaisoient à sa simple coiffure.
Dans ses traits ingénus respiroit la candeur;
Son front se coloroit d'une aimable pudeur;
Tout en elle étoit calme; un sentiment modeste
Régloit son air, sa voix, son silence, son geste;
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir,
N'exprimoient rien encore, et faisoient tout sentir.
On eût dit qu'en secret sa douce indifférence
D'un ascendant suprême attendoit la puissance :
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galatée, enchantoit les regards,
Lorsque essayant la vie et son ame naissante,
N'étant déja plus marbre et pas encore amante,
Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre elle attendoit l'amour.

Je ne puis me défendre de montrer encore ici aux lecteurs la marche savante du poëte, et son talent à soutenir l'attention par les oppositions, comme à suivre dans ses tableaux une progression qui accroît l'intérêt jusqu'au dernier moment, et arrête l'ame du lecteur sur la scène qui doit lui laisser les plus touchants souvenirs.

Nous avons passé du baquet magique de Mesmer aux sombres illusions de la crainte, mère de la superstition qui déshonore le culte que l'amour, la raison, et la reconnoissance doivent à la Divinité. A cette peinture succède celle de la soif de l'or, aliment de la funeste passion du jeu, dont la joie est presque aussi horrible que le désespoir. A côté de cette passion, qui fait du cœur de l'homme un volcan toujours prêt à lancer des flammes, l'auteur place les orages excités dans nos sociétés modernes par le penchant terrible qui entraîne un sexe vers l'autre : là sont exprimées en vers célestes les délices du cœur et celles des sens ; ensuite le poëte suscite la jalousie qui corrompt les plaisirs de l'amour, et change les plus douces jouissances en mortels poisons. Au sujet des traces profondes que la jalousie laisse dans nos cœurs, le poëte a créé une comparaison admirable, et qui me rappelle que je n'ai pas fait remarquer à mes lecteurs toute la richesse du talent de M. Delille dans ce genre d'ornements qu'il a semés avec toute la profusion d'un véritable poëte. Il nous avoit enchantés par la magique peinture des transports des amants heureux, il vient de nous attrister par le tableau déchirant des angoisses qui les surprennent au milieu de leur félicité ; il le sent, et il nous ramène à des images plus douces, quoique tristes encore. Alors sa muse nous rappelle le touchant délire de la folle d'amour, et voilà sa transition pour nous conduire à l'épisode de Volnis et d'Azélie, épisode où la tendresse, la grace, la mélancolie, le charme d'une passion qui commence et finit sous les auspices du malheur, et donne cependant quelques années d'un bonheur ineffable à ses deux victimes, ont trouvé un peintre digne d'un tel sujet. Certainement on vanteroit beaucoup dans les anciens un art aussi délicat, une gradation aussi habilement conduite : pourquoi donc refuserions-nous à un poëte notre contemporain un éloge vraiment mérité ? pourquoi craindrions-nous d'ajouter qu'il n'est pas dans notre langue un seul poëte, fût-ce Racine lui-même, qui ne s'honorât d'avoir écrit les vers où M. Delille peint son Azélie sous les traits de la jeune Galatée attendant, pour achever de vivre, le souffle de l'amour ?

CHANT III.

1 Et l'œil qui nous instruit de leur beauté suprême,
En un cercle brillant s'est arrondi lui-même.

L'idée développée dans ces vers est conforme au système du célèbre peintre anglais Hogarth, qui, dans son analyse de la beauté, établit que la ligne courbe est le principe de la beauté physique.

2 Elle marche, et son port a trahi la déesse.

Et vera incessu patuit dea.
Æneid., lib. I.

M. Delille a placé ce même vers, avec un léger changement, dans sa traduction de l'Énéide :

Elle marche, et son port révèle une déesse.

3 De ces mêmes accords l'univers enchanté
Vit éclore un pouvoir plus sûr que la beauté,
Qui toujours l'embellit, qui souvent la remplace,
Qui nous plaît en tous lieux, en tout temps ; c'est la grace.

Ces vers sont une élégante paraphrase du vers si connu de La Fontaine :

Et la grace, plus belle encor que la beauté.

4 Toujours l'été brûlant fait place au doux automne ;
Toujours, après l'hiver, vient le printemps ; toujours
Les jours suivent les nuits, les nuits suivent les jours.

La triple répétition de ce mot *toujours* exprime admirablement le retour monotone et ennuyeux des mêmes choses. M. Delille avoit déja employé, dans le poëme des Jardins, cet artifice de style, ainsi que la coupe pittoresque du second vers :

Toujours des fleurs, toujours des festons ; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des amours.

5 Et la gaze, et le lin, plus fragile merveille,
Dédaigneux aujourd'hui des formes de la veille,
Inconstants comme l'air, et comme lui légers,
Vont mêler notre luxe aux luxes étrangers.

Un ancien a donné le nom d'*air tissu*, *aer textile*, à ces étoffes légères que décrit M. Delille. Notre poëte se rapproche, autant qu'il peut, de cette ingénieuse expression qui lui étoit sans doute connue.

6 Et, jusqu'au fond du nord portant nos goûts divers,
Le mannequin despote asservit l'univers.

Mademoiselle Bertin, marchande de modes de la reine, envoyoit, dit-on, en Russie, chaque mois, et peut-être chaque semaine, une grande poupée habillée et coiffée à la dernière mode. En copiant exactement ce modèle, les dames de Saint-Pétersbourg étoient sûres d'être mises, non pas peut-être comme l'étoient au même moment celles de Paris, mais au moins comme elles l'avoient été une douzaine de jours auparavant.

7 . . . . Le temps, qui change tout,
Se voit changé lui-même, et notre vieille année,
Avec ses mois nouveaux marche tout étonnée.
O mes concitoyens ! dites-moi de quel nom
Se nomment aujourd'hui ma ville, mon canton ?

Ici le poëte daigne rappeler deux des folies les moins barbares, mais les plus ridicules qui aient signalé la révolution française. La première est le calendrier républicain, fabriqué par Romme et Fabre-d'Églantine. Quand il seroit vrai que la division des mois y fût plus conforme à la marche de l'année, et marquât mieux la division des saisons, ce n'en étoit pas moins une invention absurde, qui jetoit du désordre, de la confusion dans nos relations de toute espèce avec les autres peuples, et nous isoloit, pour ainsi dire, du reste de l'Europe. L'autre folie nous rendoit en quelque sorte étrangers chez nous-mêmes ; c'étoit celle des nouveaux noms donnés aux villes, bourgs et villages, quand les anciens noms étoient de nature à réveiller quelque souvenir religieux ou monarchique.

8 D'un massacre nouveau le massacre est suivi ;
Le peuple est fatigué, mais non pas assouvi.

Le second vers est l'imitation d'un vers fameux de la sixième satire de Juvénal :

Et lassata viris, necdum satiata recessit.

9 Voyez de cette fleur le ridicule amant.
Si quelque autre avec lui partage sa richesse,
A cette horrible idée il sèche de tristesse ;
De son heureux rival il l'achète à prix d'or,
Et dans sa serre avare enterre son trésor.

Un amateur de fleurs enchérit sur celui dont parle le poëte. Se croyant possesseur d'une fleur unique, il apprend que la pareille existe dans un jardin ; il va la marchander, en donne tout ce qu'on veut, et l'écrase à l'instant même sous ses pieds. Il y a là autant de raison qu'il peut s'en trouver dans la folie : il est certain que la destruction d'une des deux fleurs donnoit un prix indéfini à celle qui restoit seule.

M. Delille avoit déja ridiculisé la même manie dans son poëme des Jardins.

> 10 Est-ce Homère ou Platon? Non, c'est quelque feuillet
> D'un vieux tome échappé du bûcher de Servet.

Michel Servet, de Villanueva, en Aragon, savant médecin, entrevit le phénomène de la circulation du sang, qui depuis fut démontré par Harvey. Il eut le malheur de ne pas s'en tenir aux mystères de la nature, et de vouloir expliquer ceux de la religion. Il eut avec Calvin une dispute sur la Trinité, où, après s'être envoyé de part et d'autre force arguments inintelligibles, on finit par s'adresser de grossières injures. Au moment où Servet, échappé des prisons de Vienne, en Dauphiné, passoit par Genève pour se réfugier en Italie, Calvin, qui avoit été l'instigateur de sa captivité, réussit à le faire enfermer une seconde fois. Des juges, gagnés ou intimidés par l'implacable réformateur, le condamnèrent à être brûlé vif comme antitrinitaire : cette barbare exécution se fit le 27 octobre 1553. Comme on fit une perquisition sévère des ouvrages théologiques de Servet, pour les brûler comme lui, ils sont devenus fort rares, et, par cette seule raison, sans doute, sont très estimés des bibliomanes. Les amateurs d'ouvrages échappés du bûcher ont, pour les guider dans leurs recherches, un *Dictionnaire des livres condamnés au feu*, en deux volumes in-8°, par M. Peignot.

> 11 Et l'abondance enfin les dépréciant tous,
> Comme il eût jeté l'or il jette ses cailloux.

M. Delille se conduisit à Athènes précisément comme ce sauvage. On lit dans la lettre fort connue qu'il écrivit d'Athènes à une dame de Paris : « Il faut que je vous conte encore une superstition de mon amour pour l'antiquité. Au moment que je suis entré tout palpitant dans Athènes, ses moindres débris me paroissoient sacrés. Vous connoissez l'histoire de ce sauvage qui n'avoit jamais vu de pierres; j'ai fait comme lui : j'ai rempli d'abord les poches de mon habit, ensuite de ma veste, de morceaux de marbre sculptés, et puis, comme le sauvage, j'ai tout jeté, mais avec plus de regret que lui. »

> 12 « Laissez, laissez venir ces enfants jusqu'à moi »,
> Disoit cet homme-dieu, dont nous suivons la loi.

Sinite parvulos venire ad me. Luc, cap. X, v. 14.

> 13 Voyez-le, dominé par cet instinct secret,
> Suivre un embrasement, contempler du rivage,
> A l'abri du danger, les horreurs du naufrage,
> Repaître aux champs de Mars ses yeux épouvantés.

Lucrèce a exprimé le même sentiment et décrit les mêmes circonstances dans les premiers vers du livre II de son poëme *de Rerum Natura*.

> Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra, magnum alterius spectare laborem;
> . . . .
> Suave etiam belli certamina magna tueri
> Per campos instructa, tua sine parte pericli.

« Il est doux de contempler, du rivage, les flots soulevés par la tempête, et le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir..... Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. » (*Trad. de La Grange.*)

> 14 Elle y conduit Buffon, elle y ramène Pline.

Pline le naturaliste voulut, comme tout le monde sait, voir de près la fameuse éruption du Vésuve, de l'an 79. Elle fut si violente que des villes entières disparurent sous des torrents de lave et sous des monceaux de cendres; Pline lui-même, martyr de son zèle pour la science, mourut suffoqué par les flammes et la fumée. C'est à cet événement que le vers se rapporte. Un peu plus loin, le poëte fait allusion aux villes de Pompéia et d'Herculanum, qui, ayant été ensevelies lors de l'éruption dont il vient d'être parlé, furent découvertes au milieu du dernier siècle.

> 15 Viens donc, viens, charme heureux des arts et des amours;
> Je te chantai deux fois, inspire-moi toujours.

C'est dans *les Jardins* que M. Delille a deux fois décrit les charmes tristes et doux de la mélancolie. Chaque fois qu'il a peint ce sujet un peu monotone, il a su varier habilement ses couleurs et ses teintes ce sont autant de portraits qui diffèrent entre eux, et pourtant ressemblent tous à leur modèle commun.

> 16 Seule dans l'ombre obscure elle pleure, et l'aurore,
> Seule sur son rameau l'entend gémir encore.
>
> Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
> Amissos queritur fœtus, quos durus arator
> Observans nido implumes detraxit; at illa
> Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
> Integrat, et mœstis latè loca questibus implet.
> *Georg.* lib. IV.

M. Delille, dans sa traduction des *Géorgiques*, avoit ainsi rendu cette comparaison touchante :

> Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure,
> Philomèle plaintive attendrit la nature,
> Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain
> Qui, glissant dans son nid une furtive main,
> Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
> Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.

Il est à remarquer que M. Delille se montre plus fidèle traducteur de Virgile dans les vers de *l'Imagination* que dans ceux de la traduction même des *Géorgiques*. S'attachant moins à la précision, il a rendu avec une exactitude scrupuleuse tous les détails de cette peinture délicieuse : il lui est souvent arrivé de lutter ainsi contre son propre talent; quelquefois il se surpasse lui-même, quelquefois il laisse la palme indécise, et toujours il augmente sa gloire.

> 17 . . . . L'un sur l'autre abattus,
> Cent ministres sanglants jonchent le sanctuaire;
> Dulau tombe content dans les bras de son frère.

M. Dulau, archevêque d'Arles, fut massacré le 3 septembre 1792, dans le jardin des Carmes, avec un grand nombre de prêtres. Lorsque les assassins arrivèrent pour les égorger, tous, à la voix de ce respectable prélat, tombèrent à genoux et reçurent sa bénédiction. Lui-même il continua de prier pour les assassins jusqu'au moment où ils le massacrèrent. C'est par erreur que M. Delille le fait tomber dans les bras de son frère. Cette particularité regarde l'évêque de Saintes, qui fut immolé sur le cadavre même de son frère, l'évêque de Beauvais, dont il avoit voulu absolument partager la captivité et les dangers.

> 18 Reçois donc mon tribut, ô toi, de qui la main
> Sur leur roc plus solide et plus dur que l'airain
> Grava mes foibles vers!

Plus d'un voyageur a, dit-on, gravé sur les pyramides ce beau vers du poëme des *Jardins*, relatif aux monuments de l'ancienne Rome, mais plus applicable encore à ceux de l'Égypte :

> Leur masse indestructible a fatigué le temps.

C'est de cette espèce d'hommage que M. Delille se montre reconnoissant, et remercie ceux qui le lui ont rendu.

> 19 Et toi, terrible mer, séjour tempétueux,
> Déja j'ai célébré tes champs majestueux;
> Mais qui de tes beautés, ô mer intarissable!

Peut jamais épuiser la source inépuisable?
J'ai chanté ta grandeur et ton immensité;
Ai-je dit ta richesse et ta fécondité?

Le poëte rappelle ici un passage de *l'Homme des champs*, dans lequel il décrit magnifiquement, d'après Buffon, les grandes révolutions des mers, formant des montagnes dans leur sein par d'énormes amas de coquillages, et ensuite délaissant les continents qu'elles ont couverts, pour en envahir d'autres qu'elles abandonneront à leur tour.

20 Monts augustes, c'est vous dont la cime idolâtre
Du culte de Mithra fut le premier théâtre.

« Mithra ou Mithras, divinité persane que les Grecs et les « Romains ont confondue avec le soleil, mais qui, suivant Hé- « rodote, n'étoit autre que la Vénus céleste, ou l'amour, prin- « cipe des générations et de la fécondité qui perpétue et ra- « jeunit le monde... Les Romains adoptèrent ce dieu des Perses, « comme ils avoient adopté ceux de toutes les autres nations... « Le culte de Mithras, avant de venir en Grèce et à Rome, « avoit passé de la Perse en Cappadoce, où Strabon dit avoir « vu un grand nombre de ses prêtres. Ce culte fut porté en « Italie du temps de la guerre des Pirates, l'an de Rome 687, « et y devint très-célèbre dans la suite, sur-tout dans les der- « niers siècles de l'empire. » *Dictionnaire de la Fable*, par M. Noël.

21 Je ne vois qu'un grand cercle où se perd mon regard,
Dont le centre est par-tout, et les bords nulle part.

Pascal avoit dit de l'ensemble de la création : « C'est une « sphère infinie dont le centre est par-tout, la circonférence « nulle part. » Avant Pascal, Hermès Trismégiste avoit appliqué à Dieu la même comparaison, exprimée dans les mêmes termes.

22 Voyez, quand Marius aux prisons de Minturne
Assoupit un moment sa douleur taciturne,
Ce Cimbre l'approcher un poignard à la main;
Le héros se réveille, et se levant soudain,
Avec cet œil terrible où brillent la victoire,
Et tant de consulats, et quarante ans de gloire,
Tout rayonnant encor des honneurs qu'il n'a plus,
« Oseras-tu, barbare, égorger Marius? »

On a entendu dire à M. Delille qu'il avoit tâché de rendre, dans le troisième et le quatrième vers de ce passage, une belle expression dont Cicéron se sert pour peindre le feu qui sort des yeux d'un homme accoutumé au commandement et à la victoire : *oculorum imperatorius ardor*. Plutarque dit que le Cimbre crut voir sortir des yeux de Marius deux flammes ardentes.

La poésie et la peinture ont traité à l'envi ce beau sujet, M. Arnault l'a mis sur la scène, et Drouais fils l'a transporté sur la toile : la tragédie fut l'heureux coup d'essai d'un jeune poëte qui depuis s'est signalé par d'autres succès; le tableau fut le dernier chef-d'œuvre d'un jeune artiste qui, à l'âge de vingt-sept ans, fut enlevé à un art qu'il promettoit d'illustrer.

CHANT IV*.

1 Oh! que l'homme sait bien embellir l'univers.
Sans lui, du monde entier les spectacles divers
Languissent sans attraits, sans intérêt, sans ame;
Mais, doué par les dieux d'une céleste flamme,
L'homme passionné les passionne tous.

Ces vers, qui peuvent s'appliquer à l'homme en général, semblent convenir aux poëtes plus particulièrement, en ce qu'ils sont les hommes les plus passionnés. M. Delille est plus qu'aucun autre celui qui, suivant ses propres expressions,

Donne aux fleurs la gaîté, donne aux mers le courroux,
La mémoire aux rochers, aux myrtes la tendresse.

2 Et conduis, en rêvant, les flots vers le rivage.

Il n'est personne qui n'ait connu le charme rêveur que l'on éprouve, lorsque, occupé d'une pensée triste, on voit les flots de la mer ou d'un grand fleuve se succéder avec un bruit monotone, et venir expirer sur le rivage, où ils se brisent l'un après l'autre. Rien ne représente mieux la succession rapide des instants qui naissent et meurent en se succédant toujours, et nous conduisent insensiblement vers la mort. C'est peut-être cette analogie secrète qui rend le spectacle des flots si mélancolique.

3 Mais si le noir chagrin, la douleur violente,
Porte au cœur malheureux sa fougue turbulente,
Le site le plus doux ne lui rend pas la paix.

Qui n'a pas éprouvé l'effet de cette vérité dans le moment où le cœur, dévoré de chagrin, se trouve en opposition directe avec l'inspiration d'un lieu rempli de charmes? Bajazet détrôné pleure la mort de son fils, et sa douleur redouble à la vue d'un pâtre qui joue gaîment de la flûte dans un beau lieu champêtre.

4 Dieux! avec quel transport je reconnus sa tour....

Ce vers et les suivants doivent éveiller dans l'ame du lecteur des émotions produites par ses propres souvenirs. On n'émeut jamais plus sûrement qu'en rappelant au cœur les impressions que le temps n'y a point effacées; elles ressemblent au feu caché sous la cendre, et qui est prêt à s'emparer de l'aliment qu'on lui présente.

5 Et cet étroit réduit que j'avois cru si vaste.

Ce vers frappant de vérité doit être apprécié par tous ceux qui ont revu, après un laps de temps considérable, le séjour de leur enfance. Il semble que la taille de l'homme soit pour lui le modèle de toutes les grandeurs; il compare l'étendue avec lui-même, et, quand son corps s'est développé, tous les objets qu'il a vus dans son enfance lui semblent rapetissés, parce qu'il est devenu plus grand.

6 Où sur le sein d'Églé, qui partageoit ma peur,
Un précoce plaisir faisoit battre mon cœur!

Ces deux vers expriment à merveille le premier trouble du cœur que doit éprouver l'enfance qui touche à la jeunesse, quand l'approche d'un objet aimable lui fait pressentir les impressions des sens.

7 Si le fifre imprudent fait entendre ces airs
Si doux à son oreille, à son ame si chers,
C'en est fait, il répand d'involontaires larmes.

On sait quel effet produit, en général, sur les Helvétiens, l'air champêtre qu'on appelle *le Ranz-des-vaches*, lorsqu'ils l'entendent loin de leur patrie : il en est qu'aucune puissance ne peut retenir, et qui partent sur-le-champ pour retourner dans leur pays.

8 Eh! sur ces monts glacés, où, loin de sa Julie,
Saint-Preux traînoit ses maux et sa mélancolie,
Voyez ce malheureux conduire imprudemment
Celle qu'un autre hymen ravit à son amant!

Ces vers, imités d'une lettre de *la Nouvelle Héloïse*, ont le malheur de ne point égaler la prose admirable qui les a inspirés. N'en soyons point surpris, la perfection ne s'imite point; pour égaler un morceau sublime, il faut en composer un autre.

* Les notes sur le chant IV sont de M. Parseval de Grandmaison.

9 Contemplez ces débris d'une abbaye antique.

On peut comparer cette peinture à celle de l'abbaye représentée dans le quatrième chant du poëme des *Jardins;* et l'on hésitera sur le choix. Rien ne prouve mieux la riche fécondité de M. Delille, que l'art avec lequel il reproduit les mêmes tableaux, sans répéter les mêmes effets.

10 Vieux récits, dont le charme amusant les hameaux,
Abrége la veillée et suspend les fuseaux.

Ces vers ressemblent beaucoup à ceux du troisième chant du poëme des *Jardins*, ainsi conçus :

Vieux récits qui, charmant la foule émerveillée,
Des crédules hameaux abrégent la veillée,
Et que l'effroi du lieu persuade un moment.

11 Ici, du haut des tours, plus d'une tendre amante
Suivoit son jeune amant dans la lice sanglante.

Cette peinture des mœurs chevaleresques est pleine d'effet, parce qu'elle est pleine de vérité. On voit, on entend le redresseur de torts qui délivre sa maîtresse, et l'emporte en croupe sur son cheval, loin du château où elle languissoit prisonnière. Ce morceau prouve que M. Delille possédoit cette couleur locale qui transporte au temps dont on peint les usages; talent ignoré de son temps, et peu connu de Voltaire lui-même. M. Bernardin de Saint-Pierre est peut-être le premier qui, dans ses romans de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière Indienne*, ait accrédité ce genre estimable; l'auteur d'*Atala* lui a encore donné plus de vogue.

12 Le génie éploré de ces fameux remparts
Distingua dans la foule un jeune amant des arts.

Il s'agit ici de M. Choiseul-Gouffier, auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*, et que M. Delille accompagna jusqu'à Constantinople. Tout ce morceau fut lu par l'auteur dans une séance publique de l'académie, où il produisit le plus grand effet.

13 Malgré l'affreux cordon, malgré le sabre nu,
J'entrai brûlant de voir et tremblant d'avoir vu.

Les bains de Constantinople ressemblent à tous les bains d'étuve dont on fait usage dans l'Orient. On y entre par différentes salles, dont la chaleur augmente graduellement : la dernière de toutes, qui ne reçoit le jour que par la voûte, est remplie d'une vapeur très-chaude, dont l'effet est d'ouvrir les pores de la peau, et de produire une grande transpiration. Ces lieux sont très-fréquentés par les femmes turques, parce qu'ils leur offrent la seule occasion de jouir d'une espèce de liberté : c'est là que se forment leurs liaisons, que se traitent les affaires de famille, que se préparent les mariages, et que se débitent les nouvelles qui circulent dans la ville. On se tromperoit fort si l'on se représentoit les beautés de Constantinople d'après celles qu'on admire dans nos climats; la plupart sont dépourvues de graces, du moins pour des yeux français. L'abus qu'elles font des bains d'étuve les vieillit de très-bonne heure : leur extrême embonpoint nuit également à leur beauté. Celles qui remplissent les sérails viennent de la Géorgie et de la Circassie : leurs traits sont enchanteurs, mais pâles et décolorés; il semble voir des fleurs étiolées : elles n'ont point cet air de fraicheur et de vie qui plaît dans nos climats.

14 L'amour même chérit les ombres du mystere.

Ce vers et les vingt-et-un qui le suivent expriment le charme que le mystère ajoute au plaisir, et forment un contraste piquant avec le mystère formidable dont les beautés asiatiques sont toujours enveloppées. La fable de Psyché, qui représente l'Amour s'envolant dès qu'il est aperçu, est ingénieusement rappelée à la fin de ce morceau.

15 Sous les cieux africains voyez le voyageur,
Des sables de Rosette, ou des landes du Caire,
Traverser lentement l'espace solitaire.

Cette peinture du désert paroît convenir beaucoup plus à celui qui sépare Souez du Caire qu'aux environs de cette ville et de Rosette. Cet espace de trente lieues, que j'ai parcouru, est d'une aridité complète; c'est une mer de sable qui devient le tombeau des caravanes, quand le vent du midi, qu'on appelle le Kamsim, se répand dans l'air et obscurcit l'horizon. La route que suivent les caravanes est toute semée d'os de chameaux, que l'impression d'un soleil ardent a rendus d'une blancheur éblouissante; et la soif qu'on eprouve dans cette longue traversée, quand les provisions d'eau sont épuisées, redouble encore par le phénomène du mirage que produit la réverbération du soleil sur les sables du désert : on croit apercevoir un grand fleuve dans l'éloignement; et cette illusion est si complète, que même ceux qui en sont prévenus ont toutes les peines du monde à s'en désabuser.

16 Il se traîne, il épuise un reste de vigueur,
Lorsqu'au lever du jour, ô surprise! ô bonheur!
D'un obélisque au loin il découvre le faîte,
Les kiosques des pachas, les temples du prophète,
De palmiers, d'orangers des bois délicieux,
Que le désert encore embellit a ses yeux

Je dois rendre hommage à la vérité de cette peinture, ayant passé quatre mois dans les ruines de Souez, ou quelques dattes, quelques fèves, et du pain noir, avoient été ma principale nourriture. Je traversai le désert avec la caravane de Thor, pour me rendre au Caire : je n'entreprendrai pas de peindre l'impression de bonheur que je ressentis, lorsque, après trois jours et trois nuits de traversée, dont toutes les minutes m'avoient paru des siècles, j'aperçus les premiers arbres du petit village de Belketeragi, qui n'étoit qu'à une demi-lieue du Caire. Altéré de fraicheur, épuisé de fatigue, et mourant de besoin, je ressentis une joie délirante à la vue de ces arbres qui me promettoient de la verdure, du repos, et de l'ombre. Je me trainai jusqu'au pied d'un grand sicomore, et là je bus un pot de lait, et je mangeai quelques petits concombres avec plus de volupté que je n'en eusse goûté à la table la plus somptueusement servie.

17 Voyez-vous ce navire attendu sur les eaux?

Cette peinture du départ et du retour d'un voyageur me semble d'une vérité sensible. Le trouble qu'il ressent à l'approche de son séjour, dont il est separé depuis si longtemps, et dont il va se ressaisir, doit être apprécié, surtout par ceux qui ont fait, comme M. Delille, des voyages de long cours. Quelle vérité dans le plaisir anticipe que lui promet son imagination, quand elle lui represente sa famille, dont il croit déja se voir entouré! quelle naive expression dans ces vers :

Sa fille..! en le quittant son adieu fut si tendre!
Que fait-elle a présent?...
. . . .
Et ce fils, dernier fruit d'une longue union,
Vit-il? commence-t-il à bégayer son nom?
Son simple et vieux pasteur répandra tant de larmes!
A ses arbres grandis qu'il va trouver de charmes!

Ces vers si naturels semblent s'être échappés de la plume de La Fontaine.

18 Sous les remparts de Rome et sous ses vastes plaines....

Il n'est pas de situation qui épouvante autant l'imagination

que celle d'un malheureux perdu dans la nuit d'un souterrain, sans nul espoir d'en sortir; telle seroit celle d'un homme enterré de son vivant, et se ranimant dans son tombeau. Il est pourtant certain que la peinture de cet horrible état ne produiroit aucun effet, parce qu'elle seroit privée des alternatives de l'espoir et de la crainte, et qu'elle ne présenteroit au lecteur aucune gradation dans les souffrances. Telle n'est point la situation du comte Ugolin, lorsque, enfermé avec ses enfants dans une tour, où il est dévoré, comme eux, par la faim, il n'a pas encore perdu tout espoir d'échapper à cet horrible état, lorsque ensuite il entend murer la porte de cette tour, et qu'ayant vu mourir ses enfants l'un après l'autre, il tombe le dernier sur leurs cadavres. M. Delille a imité dans son épisode cette progression terrible de l'infortune, et il est parvenu, comme le Dante, à faire un récit qui restera éternellement dans la mémoire des hommes. L'horrible situation qu'il dépeint a d'autant plus d'intérêt qu'elle n'est point imaginée. Un de nos peintres de paysage les plus célèbres, M. Robert, s'étant perdu dans les catacombes de Rome, en sortit d'une manière miraculeuse, et raconta lui-même à M. Delille son épouvantable aventure. Cet artiste, à son tour, inspiré par la lecture des beaux vers de M. Delille, saisit son pinceau, et fit un magnifique tableau, qui représente ce terrible sujet. Ce tableau se trouve dans la galerie de madame de Holstemberg, princesse du sang impérial de Russie.

CHANT V.

¹ Le poëte consacre ce cinquième chant à célébrer les arts. Ils sont le culte de la nature : son auteur, source unique et constante de toutes les impressions qui animent et embellissent notre existence, nous a donné des organes propres à les recevoir, à nous les transmettre, et il a voulu que nos sens fussent susceptibles de se perfectionner, accordant ainsi au travail un prix assuré, à l'homme une prérogative qui le distingue de tous les êtres, et en fait la merveille de la création.

Les arts ne font pas le bonheur, parce qu'ils ne sont pas des vertus; mais à eux seuls il est accordé d'assoupir les douleurs : amis toujours fidèles, consolateurs assidus, ils ne délaissent point celui que tout abandonne; ils suivent le proscrit, ils le protégent : au milieu des troubles et des cris de l'affreuse discorde, ils lui ménagent des moments de calme, et parent son solitaire asile de leurs brillantes illusions; c'est la terre sacrée de Délos, dont l'accès étoit interdit aux fureurs de la guerre, et où l'on célébroit avec une paisible solennité les fêtes d'Apollon, tandis que tous les autres états de la Grèce étoient agités par les plus funestes dissensions, ou asservis par d'odieux tyrans.

Combien il est à plaindre celui qui, aux jours du malheur, ne sait pas invoquer l'utile et noble appui des arts; dont l'imagination isolée, découragée, ne peut se réfugier, pour quelques instants du moins, dans un monde meilleur, et combat seule à seule contre l'infortune!

C'étoit au premier, au plus ancien de ces arts, à la divine poésie, qu'il appartenoit de les célébrer tous; c'étoit au plus sincère, au meilleur des hommes, à chanter les plaisirs les plus vrais, les consolations les plus douces qu'il nous soit accordé de saisir dans le cours de notre rapide et souvent si triste existence.

Les arts, après la religion, les plus assurés consolateurs de la disgrace, sont encore nécessaires au bonheur lui-même; ils semblent arrêter le temps, ou plutôt ils le réalisent, en le forçant de laisser des traces de son passage. Il a vaincu ce grand ennemi de l'homme, il a triomphé du temps destructeur, celui qui, par ses travaux, posa sur chaque instant prêt à fuir un signal qui l'en fera jouir encore, lorsqu'au déclin de ses jours il jettera derrière lui ce long et dernier regard, si pénible pour ceux qui laissèrent écouler la vie dans un continuel sommeil, dont leur faible mémoire conserve à peine les insipides rêves. Heureux l'homme à qui ses talents donnent le droit de dire

Exegi monumentum ære perennius;

il ne mourra pas tout entier; il laisse une noble postérité, dont il n'a point à craindre l'abaissement ou la dégénération; et de flatteurs souvenirs, de douces espérances le bercent à sa dernière heure.

Mais plus heureux mille fois l'homme de génie, s'il fut encore plus chéri qu'admiré, si l'envie elle-même fut séduite par le charme de son caractère, ou intimidée par le concert d'applaudissements qui eût étouffé ses vains murmures : depuis long-temps mon illustre ami avoit su la désarmer; méconnoître la souveraineté de son talent, c'eût été, dans l'empire des lettres, une odieuse et ridicule rébellion; et nous avons vu le crime lui-même hésiter, et reculer devant sa renommée.

Sous les formes naïves d'un aimable enfant, Delille déploya une force héroïque; il grandit dans le malheur, étonna de son courage jusqu'à l'amitié; brava la tyrannie toute-puissante, et ne répondit à la fureur de ses menaces, comme à l'insulte de ses perfides insinuations, que par des accents de fidélité, de respect et de reconnoissance.

2 Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre.

Homère, Milton, et Delille, ont perdu la vue sur la fin de leurs jours.

Ce rapprochement, s'il ne pouvoit être une consolation, devenoit du moins pour le poëte françois un grand motif de courage : on supporte plus facilement un malheur commun à de grands hommes.

La brillante divinité que Delille a si bien chantée, l'Imagination, venoit d'ailleurs sans cesse à son secours; et les objets qu'il n'apercevoit qu'à travers un nuage n'en recevoient peut-être que des teintes plus harmonieuses, n'excitoient en lui que des sensations plus vives. Ne pouvant assez clairement distinguer la majestueuse façade du temple d'Athènes, il en embrassoit les colonnes avec transport; il répétoit les noms de Périclès, de Phidias; et les larmes d'une forte émotion tomboient de ses yeux affoiblis. C'est en saluant le mont Ida qu'il adressoit un hymne au prince des poëtes; c'est sur les rives enchantées du Bosphore qu'il célébroit en si beaux vers l'empire universel de la beauté. Combien j'étois heureux de lui procurer des plaisirs si dignes de son cœur, et de la tendre reconnoissance dont le mien étoit animé, de pouvoir payer par de si douces jouissances le sacrifice qu'il m'avoit fait des applaudissements de Paris, où tous les jours étoient alors des jours de triomphe! *

Le besoin qu'il éprouva bientôt d'un bras pour le soutenir, d'une constante surveillance pour le préserver, devint entre nous un lien de plus pour une ame aimante; il se consoloit de ne voir que par les yeux d'un ami, de l'avoir pour

Ces notes sur le Ve chant sont de M. de Choiseul-Gouffier.

guide et pour soutien. C'est dans une plus douce dépendance encore que se sont écoulées les dernières années de sa vie, au milieu des objets de son affection, dont le sentiment étoit devenu un véritable culte, et auxquels il rendoit grace avec des accents si touchants, et toujours si aimables.

La piété des filles de Milton ne fut peut-être pas si bien récompensée; et l'on peut craindre que cet atrabilaire et farouche presbytérien ne l'ait rendue trop méritoire.

Le sublime talent de l'auteur du *Paradis perdu* ne fut pas, au reste, méconnu de ses contemporains, comme on le suppose, comme on le répète sans cesse, et sa vieillesse ne fut point menacée de l'indigence; il laissa même une succession assez considérable: mais il n'obtint point une estime personnelle, dont on le jugeoit indigne, depuis que, dans son fanatisme républicain, il avoit essayé de justifier les assassins de Charles I[er]. On ne fit point alors l'indulgente et dangereuse distinction des talents de l'auteur et des torts du citoyen; et l'éloignement que tous les gens d'honneur conservèrent pour Milton ne put manquer d'influer, tant qu'il vécut, sur le sort de son poëme.

On avoit cru en France devoir à une puissance étrangère, ou plutôt à la morale publique et à la dignité des trônes, une preuve non équivoque de l'indignation qu'inspiroient des principes destructeurs de l'ordre social. L'ouvrage publié par Milton en faveur du régicide, d'ailleurs aussi mauvais par le style que détestable par le motif qui le dicta, avoit été brûlé à Paris par la main du bourreau.

Ce fut sous de tels auspices que parut, après le retour de Charles II, le poëme auquel Milton a dû sa renommée.

Après avoir vu venger les mânes de son père, le fils de l'infortuné Charles I[er] se livroit à la frivolité de ses goûts, et, au sein des plaisirs, ne paroissoit s'occuper que de faire oublier les malheurs et d'éteindre les ressentiments. Une cour élégante, parée des plus belles femmes de l'Angleterre, célébroit alors par des fêtes continuelles la délivrance de la patrie et le retour de la paix intérieure. Faut-il s'étonner que, dans cette disposition des esprits, un libraire de Londres n'ait pas voulu payer chèrement à l'auteur d'un premier ouvrage flétri par l'opinion publique le manuscrit d'un long poëme sur le péché originel, où les démons jouent un si grand rôle, et dont il n'étoit probablement pas capable de juger par lui-même les sublimes et sévères beautés?

Milton, sans aucun droit encore au rang littéraire, qu'on ne lui conteste plus, n'en avoit pas moins éprouvé la clémence de son souverain: il lui avoit été accordé des lettres de grace, qui, en le mettant à l'abri de toutes poursuites, l'excluoient des emplois publics. On pense que les dépositaires du pouvoir, pour le rendre respectable et cher aux peuples, ont besoin d'être investis de la confiance et de la considération qu'on ne sauroit jamais éprouver, et qu'il seroit même honteux de feindre pour les instigateurs et les complices du crime.

3 Non; ton chef-d'œuvre auguste est une ame sublime.

La poésie use ici de ses droits, et contrarie un instant la marche des idées, en remontant un peu brusquement des derniers siècles de notre histoire à l'époque reculée où Caton refusoit de survivre à l'ancien gouvernement de son pays. Aucun des noms célèbres réunis dans ces vers ne peut, au reste, se plaindre d'une association honorable pour tous: ils sont dignes d'être présentés ensemble à la postérité, comme des modèles de ce beau moral dont l'empire ne peut être méconnu que dans les temps de calamité, où le ciel éprouve la vertu par les succès du crime, où la foiblesse et la corruption dénoncent, comme trop inflexibles, et même un peu ridicules, par l'exagération de leurs principes, ceux qui n'ont pas regardé comme un jeu frivole la foi des serments, et qui ont constamment repoussé de faciles et coupables moyens de fortune.

4 C'est L'Hôpital, si pur, sous le règne du crime.

L'exemple de L'Hôpital, né dans l'obscurité, devenu chancelier de France, et, durant quinze années des plus affreuses discordes, servant une cour corrompue, la défendant malgré elle de ses funestes erreurs, et sauvant la France à force de vertus, de vrai patriotisme, et de fermeté, est une énergique justification de cet antique gouvernement tant calomnié, et qui repoussoit, dit-on, tous les genres de mérite. Dans quel pays, au contraire, toutes les avenues des places, des dignités, des honneurs, furent-elles plus libéralement ouvertes au génie, au talent, à la gloire, à la supériorité en tous genres? Combien de grands hommes n'a-t-on pas vus, comme L'Hôpital, enfants de pères inconnus, parvenir aux premières charges du royaume, s'asseoir sur les marches du trône, et fonder à la fois la noblesse et l'immortalité de leurs noms! Il n'est pas un seul peuple dont les annales puissent offrir autant d'exemples encourageants à ceux dont la Providence a voulu exiger quelques efforts et quelques talents de plus, avant de les tirer de la foule.

Dans quel temps, sous quelle législation, les descendants de ceux qui avoient servi glorieusement la patrie se sont-ils moins prévalus des souvenirs accordés à leurs ancêtres? Chez quelle nation a-t-on vu les membres de la classe privilégiée n'avoir d'autres priviléges que d'être toujours les premiers à prodiguer leur sang et leur fortune pour la défense de l'état, laissant à leurs paisibles concitoyens les saintes fonctions de la magistrature, les avantages de l'administration, presque toujours les honneurs du ministère, toutes les places utiles, toutes celles où l'on peut légitimement acquérir ces mêmes biens dont eux-mêmes étoient si prodigues, dès que la trompette avoit sonné; dont ils consentent même à dépouiller leur postérité, lorsqu'un monarque chéri en demande le sacrifice?

Ils sont jugés par leurs œuvres les détracteurs de nos rois et de nos antiques institutions; ils ont attaqué l'édifice pour s'emparer de ses décombres; ils ont prêché l'humanité pour envahir les ressources du pauvre; l'égalité pour se couvrir de cordons, et insulter à la misère publique, en étalant un luxe tout nouveau sur les débris des asiles que la bienfaisance et la religion avoient, depuis douze siècles, ouverts à toutes les infortunes, à toutes les douleurs.

5 C'est Molé, du coup d'œil de l'homme vertueux
Calmant d'un peuple ému les flots tumultueux.

« Si ce n'étoit pas un blasphème d'avancer que quelqu'un « ait été plus brave que le grand Condé, je dirois que c'est « Matthieu Molé. » Cette seule phrase du cardinal de Retz, l'un des premiers acteurs des troubles de la fronde, doué lui-même d'une grande intrépidité, est devenue le titre le plus utile à la réputation de Matthieu Molé; elle l'a servi peut-être mieux qu'il ne l'eût desiré lui-même: son respect filial auroit exigé que l'on rendît avant tout hommage à son père, dont la mémoire a plus de droits encore que la sienne à la reconnoissance de tous les bons Français.

En opposant une inflexible résistance aux frivoles factieux qu'agitoient quelques intrigants, en conservant une énergique fidélité aux vrais principes de la monarchie et à l'auguste

race de nos souverains, Matthieu Molé suivoit les grands exemples donnés par son père en des circonstances bien plus difficiles et qui eussent intimidé une ame ordinaire.

On avoit vu Édouard Molé, procureur général du parlement de Paris, déployer, au milieu des fureurs de la ligue, un courage au-dessus des plus terribles dangers, bien différents des excès, souvent si ridicules, de la fronde.

C'étoit une famille bien heureuse que celle où l'on ne pouvoit opposer au mérite du fils que le mérite plus grand du père : tous deux se réunissoient ainsi pour léguer à leurs descendants de glorieux devoirs qui devenoient bien doux et bien faciles à remplir. La bienveillance publique, fondée sur des souvenirs de vertu, est une fortune acquise dont on peut jouir sans peine ; il ne faut plus que savoir la conserver ; et, pour cela, il suffit de se demander ce qu'eussent fait en pareil cas les ancêtres dont on se glorifie.

Après avoir payé un juste tribut de respect à la mémoire de Matthieu Molé, marchant avec intrépidité sur les traces de son père, seroit-il permis d'observer que ce brave magistrat, comme les Spartiates, dont il avoit le courage, faisoit beaucoup mieux qu'il ne disoit ?

Nous admirerons le magistrat faisant ouvrir ses portes à une populace furieuse, et lui imposant par son courageux aspect ; mais ce sera sans trop nous arrêter sur les adages qu'on lui attribue, et dont on charge, en son honneur, les articles de dictionnaires ; il nous échapperoit peut-être d'avouer qu'on est trop souvent réduit à lui savoir gré de ses intentions, et à regretter qu'elles n'aient pas été secondées par le talent, sans doute fort inférieur, mais cependant assez utile, d'une expression moins énigmatique.

6 C'est Crillon.

Le nom de Crillon est devenu un des symboles de la valeur et de la loyauté ; ce fut, de tous les compagnons d'armes de Henri IV, le plus honoré de son estime. Le monarque pensa que de vulgaires bienfaits n'ajouteroient rien à l'honorable existence du digne chevalier, et les réserva pour ceux dont il avoit besoin de solder le dévouement : et quels honneurs auroient valu ce noble et touchant hommage rendu par le grand Henri à la vertu d'un sujet fidèle, déja si riche de sa propre gloire ? « J'étois assuré du brave Crillon, et j'avois à ga« gner ceux qui me persécutoient. » Aveu bien pénible sans doute pour une ame royale ; expression d'un regret qui atteste le malheur des temps, mais dont le souvenir consolateur appartient à jamais aux vrais serviteurs du trône, et leur apprend l'inestimable prix qu'acquièrent les services sans récompenses.

7 Parmi l'essaim charmant des filles de Crotone,
Des vierges de Lesbos ou bien de Sicyone.

« Zeuxis passe pour avoir admirablement traité les têtes et « les articulations de ses figures : il étoit d'ailleurs si zélé pour « la perfection de ses ouvrages, qu'ayant été chargé par les « Aggrigentins de faire un tableau qu'ils vouloient consacrer « dans le temple de Junon Licinienne, il exigea d'eux de lui « dévoiler tous les charmes de leurs filles ; et, choisissant les « cinq plus belles, il s'attacha, dans son tableau, à rendre les « plus grandes beautés particulières à chacune d'elles. » (Pline, l. xxxv, c. 9.)

Cette anecdote, dont il est, au reste, fort permis de douter, a besoin, vraie ou fausse, d'être expliquée ; elle pourroit confirmer l'erreur de ceux qui n'attribuent aux arts que le mérite d'une fidèle imitation : les Grecs s'en étoient formé une bien plus noble idée.

Tous les artistes sont appelés à rechercher et à étudier partiellement les belles formes accordées à quelques individus, mais dont aucun ne les réunit toutes au même degré ; l'homme de génie, l'artiste vraiment inspiré est seul admis à composer, de ces diverses études, de cette précieuse récolte, un tout homogène, en parfaite harmonie, dont l'ensemble produise un effet unique, et n'offre jamais aucune contradiction, aucune sensation incohérente à l'œil le plus clairvoyant et le mieux exercé.

Vainement vous rapprocheriez dans votre ouvrage les parties les plus belles en elles-mêmes, si l'action que chacune exerce sur vos sens étoit indépendante et isolée, si les points de contact n'étoient habilement modulés et confondus, de manière à n'offrir que les transitions les plus vraies et les plus insensibles.

Tous les détails doivent être maîtrisés et ramenés vers un but unique, soumis à une seule pensée, et ne peuvent être exécutés dans ce parfait accord que par un sentiment d'un ordre supérieur, produit d'une influence toute céleste. Si les membres de cette figure ne sont beaux que pour eux-mêmes, chacun d'eux fût-il une fidèle et même brillante imitation de la plus belle nature, vous n'aurez, à l'aide de tant de beautés surprises de se trouver ensemble, oserai-je le dire, et saurai-je me faire entendre ? vous n'aurez créé qu'un véritable monstre aux yeux du connoisseur privilégié, que la nature auroit doué de sens exquis, d'une organisation parfaite, et qui les auroit encore perfectionnés par la méditation et par un long exercice.

Ce ne seroit pas, j'en conviens, l'objet que peint Horace ; l'on ne diroit pas tout-à-fait,

Desinit in piscem mulier formosa superne ;

bien des gens seroient fort loin de s'effrayer à l'aspect d'un tel monstre ; mais l'admirateur éclairé du beau par excellence, qu'une raison éminente rendroit indépendant de toutes les terrestres impressions, seroit blessé des incohérences que lui offriroit cet assemblage peu correct de sublimes parties.

Nous avons tous admiré à Paris, et il eût été difficile de s'en défendre, une femme dont le visage est charmant, la taille superbe, et qui m'a toujours paru n'avoir pas tout-à-fait la tête de son corps : c'est l'ouvrage de Praxitèle, restauré avec un fragment de Phidias.

Si l'artiste n'a reçu du ciel le sentiment de l'harmonie sans laquelle il n'est point de vraie beauté, en imitant les plus admirables objets, en s'appropriant les plus précieuses parties des chefs-d'œuvre du ciseau grec, il ne fera qu'un de ces poëmes bizarres dont, à la renaissance des lettres, s'étonnoit l'Italie, se soulevant avec peine, et s'efforçant de sortir de ses ruines. Ainsi que ces premiers admirateurs de l'antiquité, qui s'emparoient des vers de Virgile, de Claudien, de Lucain, ou de Lucrèce, et élevoient, avec ces matériaux usurpés, un édifice de structure toute nouvelle, vous ne charmeriez que le vulgaire, toujours avide des détails qu'il peut saisir, et presque toujours incapable d'embrasser et juger l'ensemble d'une production fortement conçue.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Et dans ce cas-ci, les princes, ce sont les artistes les plus distingués, et les gens de goût, qui, par leurs études et leurs connoissances, ont mérité d'être initiés aux mystères de l'art.

8 O prodige ! long-temps dans sa masse grossière
Un vil bloc enferma le dieu de la lumière.

L'Apollon et le Laocoon sont les plus sublimes productions, les plus étonnantes merveilles que nous ait léguées le peuple souverain législateur de tous les arts. Ces deux monuments

suffiroient pour attester la céleste prédilection dont il fut l'objet, et pour orner son éternel triomphe : c'est sur-tout en les étudiant que l'on pourra parvenir à se faire une juste idée de ce beau sublime, peut-être improprement appelé beau idéal, dont la perception n'est accordée qu'aux artistes assez fortunés pour réunir en eux une grande rectitude de jugement, et une énergique conception, à des organes susceptibles des impressions les plus vives, à un sentiment inné qui les préserve de tout écart, enfin à une exquise sensibilité qui, dans ses transports, en fait des êtres d'une nature supérieure, et capable de saisir des nuances trop souvent perdues pour nous autres, admirateurs vulgaires.

Agésandre de Rhodes osa lutter contre les plus grandes difficultés qui puissent être offertes à l'art; il a défié son propre génie; il lui a demandé plus que l'esprit humain ne semble admis à concevoir et à exprimer, le spectacle d'un homme déchiré par les plus affreuses souffrances physiques, par la plus cruelle douleur morale, et déployant un courage plus qu'humain. Un poison brûlant circule dans toutes ses veines; il n'en est pas une seule qui n'en soit gonflée, irritée, pas un muscle qui ne semble crispé, soulevé, près de se déchirer; l'organisation tout entière de cet infortuné est en révolte contre l'excès des tourments : il succomberoit, s'il n'avoit reçu du ciel une de ces ames éminemment fortes qui se roidissent contre le mal, lors même qu'elles désespèrent de le surmonter; c'est un ennemi qu'elles combattent, et une courageuse résistance fera payer cher la victoire : mais Laocoon est bien plus courageux encore, il est père; et c'est en vain qu'il s'efforce de sauver ses enfants saisis, étouffés, bientôt dévorés par de monstrueux reptiles. A travers la contraction de tous les muscles de son visage, la tendresse paternelle domine, et l'emporte sur le désespoir de son propre supplice. De quel œil il les regarde!

Par quelles savantes combinaisons ces formes données à la matière, ces ondulations du marbre, présentent-elles à la pensée, et font-elles parvenir jusqu'au cœur, la triple impression de la plus affreuse douleur, du plus grand courage, et de la plus tendre pitié? Et cependant, nous exprimant ces diverses passions, portées à leur dernier terme, l'auteur est resté constamment fidèle à la suprême loi de la beauté; il a évité les expressions trop fortes, qui seroient devenues des contorsions faciles à rendre, et toujours avidement saisies par la médiocrité. Si Laocoon, tout-à-coup affranchi de ses douleurs et de ses émotions paternelles, se levoit calme et serein, il reparoîtroit un des plus beaux individus de l'espèce humaine à l'âge où on le suppose. Oui, ce chef-d'œuvre est le sujet d'une perpétuelle étude, un trésor inépuisable d'instructions; et l'on peut lui appliquer ce que Quintilien dit des ouvrages de Cicéron : *Ille se profecisse sciat, cui Cicero valde placebit.*

Dans une école des arts bien dirigée, il y auroit un professeur qui, pénétré de toutes les beautés du Laocoon, en feroit journellement la démonstration raisonnée aux élèves, la plupart bien éloignés de savoir les reconnoître.

On ne peut douter que le Laocoon n'ait été long-temps médité par son savant et sensible auteur; c'est le chef-d'œuvre de la pensée la plus énergique, et du sentiment le plus profond : mais l'Apollon, l'Apollon, mystère inexplicable! La nature enfante donc quelquefois des êtres privilégiés, auxquels il est permis de franchir les bornes qui semblent prescrites à l'esprit humain par l'éternelle sagesse! De quelles facultés l'heureux mortel qui créa ce chef-d'œuvre avoit-il reçu le bienfait?

C'est par une puissance toute divine, dont il est interdit à nos vains raisonnements de limiter les fonctions, que l'auteur inspiré de l'Apollon a rendu sensible, a fait sortir d'un bloc informe l'image d'une perfection qui n'exista jamais sur la terre. Le dieu lui avoit-il donc dévoilé ses formes harmonieuses? et ce céleste objet lui étoit-il apparu dans un de ces moments où l'ame immortelle semble se dégager de son enveloppe terrestre? Certainement il croyoit à l'existence du dieu dont il étoit rempli, et voyoit dans la suprême beauté le premier attribut des habitants de l'Olympe. Une forte conviction peut seule opérer de pareils prodiges; et l'artiste grec n'est pas le seul qui, dans une de ces extases qu'on ne peut définir ni expliquer, ait cru voir les objets révérés de son culte, ou celui de son amour.

O vous que le génie des arts appelle à la gloire et au bonheur de les cultiver, étudiez sans cesse le chef-d'œuvre du statuaire rhodien; en récompense vous obtiendrez de nouvelles facultés pour admirer, j'ai presque dit pour adorer l'Apollon. Ce ne sera pas vous, du moins, qui oserez accuser d'exagération le savant auteur de l'histoire de l'art, célébrant cette sublime production dans un enthousiasme aussi juste qu'éclairé.

9 Si le destin sévère épargne ton jeune âge,
Tu seras Raphaël! Vain espoir! il n'est plus.

Ce ne seroit pas rendre un sincère et digne hommage à l'amitié que de prétendre pour elle à une perfection absolue, refusée aux plus sublimes talents. Homère eut des moments de sommeil; et le génie s'égare quelquefois hors de la route tracée par l'austère logique. Le poëte français paroît s'en être ici un instant éloigné pour aller brûler quelques nouveaux grains d'encens sur l'autel de Virgile : il lui devoit son plus beau triomphe, et lui avoit voué un culte presque exclusif. Le sentiment ne raisonne pas toujours, et les excès de la reconnoissance sont trop rares pour n'être pas excusés; on est bien sûr qu'ils ne seront jamais contagieux.

M. Delille a voulu faire passer dans notre langue ce beau mouvement :

Heu! miserande puer, si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris....

Marcus Claudius Marcellus, surnommé l'Épée de Rome, l'un des aïeux de ce jeune Marcellus dont Virgile déplore la perte, avoit été cinq fois consul, et, après plusieurs victoires remportées sur les Gaulois, ce grand homme étoit mort avec gloire en combattant Annibal. Le poëte latin, faisant prédire à Énée, par l'ombre d'Anchise, les futurs destins de Rome, feint de prévoir la mort prématurée du jeune fils d'Octavie, et s'écrie que, si ce prince peut échapper au sort qui le menace, il sera l'égal de son illustre ancêtre, un nouveau Marcellus : *Tu Marcellus eris.*

C'était exprimer ingénieusement ses regrets devant une mère, devant un peuple généreux, qui, même au milieu des plus affreuses discordes civiles, resta fidèle à de nobles souvenirs, et ne cessa jamais d'honorer les descendants de ses grands hommes; mais il est évident qu'on ne peut promettre à Raphaël, s'il vit plus long-temps, d'être un jour Raphaël : plus j'y pense, et plus je me persuade, je crois même me rappeler que ces vers furent d'abord destinés à un artiste trop tôt enlevé aux arts, au jeune Drouais, mort à Rome en 1790; ils seront rentrés dans ce beau morceau, en quelque sorte à l'insu de l'auteur, qui, privé de la vue, ne pouvoit pas toujours revoir l'ensemble de ses productions, et en lier les diverses parties, autant qu'il auroit été à desirer.

10 Le ciel semble appuyé sur sa vaste rotonde,
De sa hauteur sacrée elle commande au monde.

Voltaire a écrit que l'église de Saint-Pierre fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendoit que son tombeau fût un temple.

Il est difficile de comprendre par quelles secrètes voies Voltaire prétend avoir ainsi pénétré jusque dans les derniers replis du cœur de ce pontife, que la religion ne citera pas, il est vrai, comme un prêtre bien édifiant, mais qui eut plusieurs des qualités qui font le grand souverain, et sur-tout une fermeté d'ame et une énergie d'ambition qui devoient le rendre supérieur aux suggestions d'une puérile vanité.

Quelque défavorable opinion que l'on veuille conserver de ce pontife, ce n'étoit sûrement pas, dans le chef de la religion professée sur les deux tiers de la terre, un sentiment sans convenance que le desir de consacrer à l'Éternel un superbe monument dans l'ancienne capitale du monde, où des ruines si imposantes attestoient les hommages jadis adressés par le peuple-roi à ses vaines idoles. Ce projet pouvoit être alors jugé un devoir de toute la chrétienté : et quelle plus noble carrière pouvoit être ouverte à l'émulation des arts renaissants? quel plus bel emploi des talents qui se montroient à cette grande époque, où la civilisation, après un long esclavage, échappoit au danger d'une barbarie sans retour? De telles entreprises sont un des plus précieux bienfaits de la puissance; elles donnent une impulsion générale à tous les esprits, appellent tous les talents, éveillent toutes les industries, et sèment dans toutes les ames l'espoir de se distinguer, et de prendre part à une gloire brillante et durable.

Le génie, quelle que soit la direction vers laquelle il se sent entraîné, ne veut point alors rester en arrière; et peut-être peut-on hasarder de dire que, sans Michel Ange et Raphaël, le Tasse n'eût pas conquis la palme de l'épopée; que, sans les grands monuments ordonnés par Louis XIV, Corneille eût fait entendre de moins nobles et moins fiers accents. L'ingénieuse Grèce nous montre les neuf sœurs formant un cercle, se tenant par la main, et chantant d'un commun accord.

L'admirable édifice commencé sur les plans du Bramante fut, après sa mort, confié au célèbre Michel Ange, qui, peintre, statuaire, et architecte, fonda, durant le cours d'une longue et glorieuse carrière, l'empire des arts au sein de l'heureuse Italie.

Parmi les justes hommages que la tradition rend aux hommes dignes d'occuper la renommée, une admiration peu difficile introduit souvent des anecdotes qu'une critique exacte doit rejeter, pour l'honneur même de celui auquel on les attribue. On prétend à Rome, et tous les biographes ne cessent de répéter, que Michel Ange, témoin de l'admiration qu'éprouvoient quelques artistes en contemplant la voûte si imposante du Panthéon, leur dit : « Vous vous étonnez que « la terre puisse la supporter, et moi, je la construirai dans « les airs. » Il faut espérer, pour l'honneur de Michel Ange, qu'il n'a point tenu ce propos; il étoit trop grand pour n'être pas modeste, et un tel homme n'a pu recourir à un charlatanisme, d'ailleurs facile à démasquer; il ne s'exposa sûrement point à se voir rappeler que, si la coupole de Saint-Pierre est la plus vaste qui ait jamais été construite, elle n'est pas du moins la première qu'une industrieuse audace ait rapprochée du ciel.

Dix siècles auparavant, lorsque les arts avoient perdu leur ancien éclat, sous le règne de Justinien, des architectes grecs avoient élevé la coupole de Sainte-Sophie, édifice dont l'ingénieuse construction a constamment résisté aux nombreux et terribles tremblements de terre, qui, à diverses époques, renversèrent la ville de Constantinople. Tandis que le dôme de Saint-Pierre écrase ses énormes fondements, et s'entr'ouvre, vaincu par sa propre solidité, celui de Sainte-Sophie résiste par la légèreté même des matériaux dont il est formé. Les historiens du temps nous apprennent que cette vaste coupole est construite de pierres ponces réunies par un ciment versé avec abondance, et qui, pénétrant ces pierres poreuses, forme par leur adhérence et sa tenacité, une voûte entière d'une seule pierre. Conservant une légèreté que par tout autre moyen il seroit impossible d'obtenir, cette voûte ne fait aucun effort latéral, et ne pèse même que bien foiblement sur les piliers qui la soutiennent; elle est inébranlable précisément parce qu'elle est légère.

Guidés par ce principe, les anciens ont quelquefois suppléé les pierres ponces par le plus ingénieux moyen, en leur substituant des pots ou caisses de terre cuite successivement engrenés, et que joint et recouvre une couche de mortier.

Ce procédé a été récemment essayé avec succès à Paris : appliqué au dôme de Sainte-Geneviève, il eût épargné tout-à-la-fois plusieurs millions, de longues disputes, des craintes très-fondées, et enfin les nouvelles constructions qu'a exigées la sûreté de l'édifice.

11 O toi, de l'amitié le plus parfait modèle,
Respectable Ledoux! artiste citoyen.

L'architecte Ledoux étoit un homme de parfaite probité, qui ruina ceux dont il obtint la confiance, et un artiste distingué, que son imagination trop ardente jeta dans de perpétuels écarts. Il avoit été chargé de construire autour de Paris une longue muraille destinée à diminuer les abus de la contrebande, qui se faisoit par trop facilement sous une indulgente administration. Cette enceinte assuroit une augmentation de revenu au gouvernement. Les fermiers généraux en firent les frais, et consentirent généreusement à supporter aussi ceux des monuments dont Ledoux ambitionnoit d'enrichir les nombreuses portes de la capitale. Ces petits édifices sont presque tous sans aucune utilité; mais il en est plusieurs qui font grand honneur au goût de l'artiste.

Ce succès l'encouragea à suivre avec plus d'ardeur que jamais le projet qui, depuis sa jeunesse, absorboit toute la chaleur de sa tête; et il ne cessa de perfectionner les plans d'une ville imaginaire, dans laquelle se seroient trouvés réunis, et placés dans les rapports les plus convenables, tous les monuments destinés à l'utilité ou aux plaisirs des habitants, temples, palais, académies, théâtres, manufactures, bains publics, etc. : c'étoit une véritable utopie d'architecture; et ce travail auroit dû être dédié à la république de Platon. Il n'eût fallu pour l'exécuter que plusieurs milliards, et quelques siècles de paix, avec un zèle toujours soutenu de génération en génération : rien de tout cela n'embarrassoit Ledoux; et, dans son enthousiasme, il ne se permettoit même pas de perdre son temps à écouter de si puériles objections.

Il avoit autrefois présenté ses premiers dessins à M. Turgot, qui avoit poliment loué son talent. L'artiste s'étoit aussitôt persuadé que le ministre, sans vouloir s'expliquer plus clairement, adoptoit son projet, et qu'on ne tarderoit pas à jeter les fondements de sa ville. Il n'a jamais attribué la prompte disgrace de M. Turgot qu'à la noire envie des artistes ses propres rivaux, trop irrités de la gloire dont ce ministre éclairé alloit lui frayer le chemin. Rousseau n'est-il pas mort persuadé que le roi de France n'avoit conquis la Corse que pour l'empêcher, lui philosophe, de devenir le Lycurgue

de cette nouvelle Sparte qui demandoit des lois à sa sagesse?

La vie entière de l'honnête Ledoux fut consacrée à ce rêve brillant, qui lui a procuré, sans doute, quelques instants de bonheur, et qui, du moins, n'a nui au repos de personne. Il fut digne par les qualités de son cœur, de l'estime que lui témoigne ici M. Delille : on pouvoit l'avoir pour ami; il falloit seulement, quelle que fût sa probité, quel que fût son talent, ne l'avoir pas pour architecte. C'est lui qui a construit si dispendieusement la maison placée à l'extrémité de la rue d'Artois, où, pour rendre sa composition plus pittoresque, il a creusé un précipice au milieu de la cour, et dont la porte, disoit le marquis de Caraccioli, semble une grande bouche qui s'ouvre fastueusement pour dire une sottise.

12 Je ne t'oublierai point, toi, dont le noir pinceau
Traça des grands malheurs le terrible tableau.

Ce beau morceau sur Shakspear est entièrement nouveau. L'auteur semble se reprocher d'avoir oublié dans la première édition le fondateur de la scène anglaise, objet d'un culte général dans sa patrie, dont les grandes beautés ne doivent pas permettre de relever avec trop d'amertume les défauts, qui sont en grande partie ceux de son siècle, et qui trouvent encore aujourd'hui grace devant un peuple avide avant tout de fortes émotions, et pour cela même peu difficile sur les moyens de les produire.

M. Delille, dont le goût étoit si pur, ne tempère ici ses justes éloges par aucune des observations critiques que les muses françaises pouvoient exiger de leur favori, de celui à qui elles avoient prodigué le sentiment le plus exquis des convenances : c'est qu'en ce moment son cœur le guidoit encore plus que son esprit : l'heureux traducteur de Milton saisissoit l'occasion de rendre un nouvel hommage à la généreuse nation qui avoit honoré son talent et son caractère par l'accueil le plus flatteur, qui avoit encore mieux mérité de cette ame aussi noble que sensible, en secourant l'infortune de ses compagnons d'exil et de fidélité. M. Delille, qui ne s'étoit point vu dans la nécessité de recevoir sa part des bienfaits, a voulu se rendre l'interprète de la reconnoissance. Heureux le mortel chéri des cieux, auquel il est accordé de célébrer l'hospitalité, et d'immortaliser la bienfaisance avec de si harmonieux accents! Il paie bien glorieusement une dette publique et sacrée : c'est la seule occasion ou un mouvement d'envie doive être permis à tous ceux qui éprouvent le même sentiment, sans avoir les mêmes moyens d'en faire retentir l'expression.

13 Salut! toi, le plus cher de tous ses favoris,
Vieil Homère, salut!

Et ce cri, né de l'admiration, est depuis trois mille ans répété avec un égal enthousiasme. Homère n'est plus depuis long-temps l'homme de l'heureuse Grèce; il appartient au genre humain tout entier, puisqu'il en est le bienfaiteur : c'est à sa suite, et sous ses auspices, que les nations ont marché vers la lumière; il domine toutes les sociétés civilisées, et ses droits sont sans bornes comme sans prescription. Monarque incontestable de la littérature, il préside du haut de son trône à tous les travaux du génie, à tous les jeux de l'esprit; il semble dire à tous les gens de goût, si toutefois il est permis d'emprunter un langage sacré : « Partout où vous vous trouverez plusieurs ensemble, je serai avec vous. »

Le règne des arts de la Grèce, ainsi que l'histoire un peu certaine de ses habitants, commence pour nous à Homère; mais d'autres avoient avant lui chanté les exploits d'un peuple guerrier, sorti des forêts de la Thrace pour s'établir sous un ciel qui leur promettoit des jouissances inconnues; et, plus récemment encore, les exploits des Grecs devant Ilion avoient inspiré quelques anciens poëtes, dont les accents charmoient des instants de loisir, ou excitoient à de nouveaux combats.

Nous ne pouvons même douter que ces enfants d'Apollon, dont les noms seuls nous ont été conservés, n'eussent déja porté l'art à un assez haut degré de perfection, puisqu'ils avoient formé des auditeurs capables de sentir les grandes beautés de l'Iliade; c'est le talent d'Homère qui dépose en faveur de ceux qui lui avoient frayé la route; on ne fait point de beaux vers là où ils ne pourroient être appréciés. Le génie lui-même a besoin que des efforts nouveaux soient exigés de sa muse, et qu'une couronne plus brillante lui soit promise pour récompense de ses progrès. Le chantre de la colère d'Achille a cependant fait oublier ses maîtres; il a produit une révolution attestée par la gloire sans partage qui se concentra sur lui : tous ont péri, lui seul est resté; comme l'astre du jour, il a seul vivifié le monde, et ses rayons ne cessent de l'éclairer. Le même enthousiasme qu'il avoit inspiré au siècle de l'enfance des arts s'est perpétué à travers trente siècles : comment expliquer ce prodige? Ne peut-on pas croire que les productions d'Orphée, de Finus, de Musée, n'étoient que des hymnes de peu d'étendue, ou des relations versifiées, assez semblables peut-être aux romances et aux complaintes de nos troubadours revenant de leurs expéditions d'outre-mer. Dans les antiques poëmes grecs, on trouvoit de plus, sans doute, des tableaux inspirés par les aspects si variés de la plus belle nature; on y reconnoissoit l'influence incontestable d'un climat qui tend sans cesse à perfectionner les organes, et des mouvements dont le désordre et même jusqu'aux excès annonçoient la présence du dieu des vers; mais Homère surpassa tous ses prédécesseurs en enfantant l'idée d'un grand ouvrage, dont toutes les parties concourroient à un but unique, et sembleroient naître du fond du sujet, où tous les personnages en action offriroient des caractères opposés, constamment soutenus, et qui, par la richesse des contrastes et la variété des incidents, formeroit un drame complet, avec son exposition, son nœud, et son dénoûment : principe générateur avec lequel nous sommes aujourd'hui familiarisés, comme avec les merveilles de la création, mais qui n'a pu naître que dans la tête la plus fortement organisée. Les prédécesseurs du chantre de la colère d'Achille n'avoient été que des versificateurs : le premier il fut poëte et à jamais le modèle de tous les poëtes, comme le guide des orateurs, le père des tragiques, et le génie inspirateur de tous les arts; ses chants sont la source inépuisable dont les eaux, partagées en mille ruisseaux, fécondent tous les domaines de l'esprit.

14 Ta muse à Bossuet prêta souvent ses ailes.

Il y a de l'Homère dans tout ce qui est grand, majestueux, sublime : ses poëmes sont la source première et intarissable qui, depuis trente siècles, aide si puissamment à la fortune des poëtes et des orateurs. Quand même Bossuet n'eût pas éprouvé l'influence directe du génie de ce grand poëte, et n'auroit pas rendu, comme on le prétend, à l'auteur de l'Iliade un culte assidu, il n'en seroit pas moins vrai que l'orateur chrétien a eu part au riche héritage du poëte grec. La magnificence des idées, l'ingénieuse justesse des comparaisons, la vérité des images de tous genres, et jusqu'au talent d'ennoblir des formes qu'admet difficilement la haute éloquence, tous ces trésors dont se compose l'immense suc-

cession d'Homère ont été recueillis par quelques héritiers dignes de se parer de ses dons, d'en enrichir leurs langues, et d'en devenir ainsi les généreux dispensateurs.

On n'est plus étranger à Homère, lorsqu'on est nourri des beautés de Virgile, son plus brillant élève, son admirable imitateur ; lorsqu'on est initié aux mystères de l'art d'écrire par ces Latins, devenus eux-mêmes de grands modèles, et les illustres rivaux de leurs premiers maîtres.

Les pères de l'église, parmi lesquels Bossuet eut, de son vivant, l'honneur de s'entendre nommer, et dont il sut si bien s'approprier la forte dialectique et l'imposante éloquence, avoient d'ailleurs souvent emprunté du chantre des fabuleuses divinités les moyens de faire triompher la cause de l'Éternel.

Il est vrai que les chefs de l'église naissante, dirigeant de nouveaux chrétiens encore mal affermis contre les séduisants mensonges du paganisme, se sont vus quelquefois forcés d'interdire à leurs néophytes la dangereuse lecture des poëmes qui prêtoient de si grands charmes à l'erreur ; mais ces savants pontifes étoient trop grands pour être superstitieux; ils rendoient personnellement au génie un hommage qui ne pouvoit être périlleux pour leur propre foi ; ils ne craignoient pas de s'instruire à l'école de leurs plus redoutables adversaires, et apprenoient d'eux à manier les armes qui devoient, entre leurs mains, assurer l'empire de la vérité.

La teinte homérique que l'on a cru remarquer dans le style de Bossuet, pourroit bien lui être parvenue de la seconde main, par les pères de l'église, dont les beautés lui étoient si familières ; mais il a dû bien plus encore à la majesté des saintes écritures, dont les rapports avec le style d'Homère sont bien frappants sans doute, puisque des savants très-éclairés ont cru que le poëte grec en avoit eu connoissance.

CHANT VI*.

1 Le bonheur et la morale, tel est le sujet de ce chant. Delille s'est bien gardé de séparer ce qui est inséparable : cependant, comme il n'y a point d'imagination dans la morale, qu'elle est fixe, immuable, le poëte s'est borné aux tableaux poétiques de son influence sur l'homme. Le bonheur, au contraire, est entièrement du domaine de l'imagination ; et ce ne seroit pas un paradoxe de dire qu'il n'y a de félicités réelles que celles que donnent les illusions. C'est de cette idée purement philosophique que Delille a su faire sortir les plus ravissants tableaux de cette partie de son poëme. Il prend l'homme à son berceau, le suit dans les divers états de la vie ; environne chaque âge des illusions qui lui appartiennent ; peint les jeux de l'enfance, les passions de l'adolescent, s'arrête un instant auprès du vieillard que l'espérance n'abandonne jamais, l'accompagne au tombeau, et ne le quitte qu'après l'avoir placé dans le ciel. A ces scènes rapides le poëte fait succéder diverses scènes qui servent à développer sa pensée : il montre l'homme se livrant à l'étude des arts et des sciences, enrichissant la nature de ses travaux, se créant, chaque jour, de nouveaux plaisirs, et s'environnant des merveilles de son génie ; il peint les terreurs de la mort, les craintes qui la précèdent, et les fantômes dont l'imagination nous épouvante ; il consacre quelques pages au tableau de la faveur populaire, et ce tableau est peut-être un des plus beaux morceaux de poésie qui soient sortis de sa plume ; il montre la fortune, il montre l'ambition, grandes illusions qui sont la source des grandes douleurs. Il oppose à ces peintures une esquisse du bonheur des champs, et n'oublie pas les plaisirs de la lecture au milieu des bois ; ce qui le conduit à faire le portrait naïf et ressemblant de quelques écrivains choisis. Enfin il termine ce chant par le tableau de la misère des émigrés français loin de leur patrie, misère qui ne trouve presque plus de pitié, misère qu'on oublie, qu'on cherche à flétrir, mais à laquelle les véritables Français ne cesseront jamais de donner des larmes.

* Les notes du chant VI sont de M. Aimé-Martin.

2 Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté long-temps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Ces vers sont une imitation de la pensée de Lucrèce :

Cur non, ut vitæ plenus conviva recedis?

Dans les vers qui précèdent et qui suivent, Delille fait le tableau des quatre âges de l'homme. Horace et Boileau ont laissé de très-beaux vers sur les quatre âges de l'homme ; mais ils ne les ont pas considérés sous les mêmes rapports. Je regrette de ne pouvoir citer un passage du poëme de *l'Espérance*, de M. de Saint-Victor, où ce poëte distingué a traité le même sujet : Delille même n'auroit pas désavoué la peinture ravissante de l'espérance, douce compagne de l'homme dans les quatre âges de sa vie.

3 La liberté d'abord nourrit sa jeune plante :
Non cette liberté farouche, menaçante, etc.

Il est inutile de faire remarquer la noble hardiesse de ces vers ; mais il ne faut pas oublier que Delille les écrivoit au moment où les factions divisoient l'Europe, et où la licence régnoit sous le nom de liberté. Voltaire, dans une épître à madame Fontaine-Martel, définit très-agréablement la liberté qu'il aime, et dont il jouit. Au siècle de Voltaire on badinoit sur la liberté : nous ne sommes devenus si malheureux que parce que nous avons voulu en parler sérieusement.

4 Quand, suivant l'intérêt, le ton, l'ordre du jour,
Courageux, circonspect, emporté tour-à-tour,
Plus d'un adroit Protée, avec tant de prudence,
Plioit à tous les tons sa souple indépendance,
Rien ne put arracher un mot à ma candeur,
Une ligne à ma plume, un détour à mon cœur.

Ces vers ne sont pas seulement beaux, ils sont vrais. Jamais Delille ne flatta les tyrans : il en est qui voulurent acheter ses éloges ; un silence courageux fut sa réponse. Le premier poëte de la France ne fit entendre sa voix que pour célébrer son légitime souverain : il consacra ses malheurs, il pleura sur ceux de la nation ; et sa muse, pure comme sa conscience, n'eut jamais à rougir d'un mensonge ou d'une foiblesse.

5 A la cour d'un tyran regardez Damoclès, etc.

Delille, en faisant ces beaux vers, avoit sans doute présent à l'esprit un passage de la satire III de Perse, ou peut-être ces vers d'Horace :

Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent, etc.

6 Là-haut sur la colline il est assis peut-être
Pour saisir, le premier, le rayon qui va naître.

Ce portrait de J. J. Rousseau rappelle celui que La Harpe a tracé depuis. Delille a placé dans le sien quelques traits de l'élégie de Gray sur un cimetière de campagne. La ressemblance

du contemplateur anglais et de Jean-Jacques n'avoit point échappé à notre poëte, et ses vers respirent la plus douce mélancolie :

> Haply some hoary-headed swain may say,
> Oft have we seen him at the peep of dawn,
> Brushing with hasty steps the dews away
> To meet the sun upon the upland lawn, etc.

> 7 Malheureux! le trépas est donc ton seul asile :
> Ah! dans la tombe au moins repose enfin tranquille, etc.

Ces vers et les vingt-quatre suivants ont été ajoutés par l'auteur, et paroissent ici pour la première fois.

> 8 Je sais qu'au bord du Nil un solennel usage
> De la mort aux festins associoit l'image, etc.

Allusion à cet usage des Égyptiens, qui, d'après le récit d'Hérodote, liv. II, faisoient apporter, selon l'expression de Montagne, une grande image de la mort, au milieu de leur repas, par un esclave qui disoit : « Bois et réjouis-toi, car la mort te rendra tel! » C'est sans doute pour égayer ces images lugubres, que les anciens y substituèrent les combats de gladiateurs.

> Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
> Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
> Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
> Pocula, respersis non parco sanguine mensis.
> *Silius Italicus*, lib. XI.

> 9 .... Cher Montagne, pardonne :
> Ah! quels tristes conseils ta sagesse nous donne!
> Que la mort, disois-tu, sur un ton moins chagrin,
> Me trouve oublieux d'elle et bêchant mon jardin, etc.

« Je veux qu'on agisse, et qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut : et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchallant d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. » *Essais*, liv. 1, chap. 19.

> 10 Suis donc son doux instinct, et bénis la nature.
> Bien plus cruel encor le chantre d'Épicure,
> Qui, fidèle à ses vers, et mécontent du sort,
> Calomnia la vie en se donnant la mort, etc.

Delille avoit peint la vieillesse et ces dégoûts qui affoiblissent chez elle le regret de mourir : pour que le tableau fût complet, il devoit le terminer par la mort du vrai sage au sein de sa famille et de ses amis. Hélas! cette scène, à la fois sublime et douloureuse qu'il traçoit en si beaux vers, est l'image de son dernier jour. Il expira auprès de son épouse adorée, environné de ses vieux amis; et ses dernières volontés, comme ses derniers sentiments, furent ceux du sage dont il chantoit les vertus. Il ne sembloit pas quitter la vie! Ses adieux étoient ceux d'un ami qui s'éloigne un moment, et qu'on doit revoir bientôt. C'est au milieu de l'immense assemblée de ses élèves, que, quelques mois avant sa mort, il prononça ces vers avec un sentiment profond qui les rendoit plus touchants encore. On ignoroit qu'il se faisoit entendre pour la dernière fois, et cependant des pleurs couloient de tous les yeux. Sa voix un peu foible, sa vieillesse, sa démarche chancelante, le choix du sujet, tout sembloit présager la perte que la France alloit faire. Environné d'amour et d'admiration, il put jouir d'avance du jugement et des regrets de la postérité; il put entendre l'éloge de ses talents et de son noble caractère. Ce n'étoit pas seulement le poëte qu'on aimoit, c'étoit l'homme; et toutes les larmes qu'il fit couler ne furent pas données à ses vers.

> 11 Et, si la mode encor vouloit que les Houdon,
> Les Moreau, les Pajou, rivaux d'Alcimédon,
> Gravassent sur ses bords le lierre qui serpente,
> Ou les bras tortueux de la vigne rampante, etc.

On reconnoît ici une heureuse imitation de la troisième églogue de Virgile :

> Pocula ponam
> Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis, etc.

> 12 A quoi bon tant d'apprêts pour un si court voyage?
> Ce qu'il faut au besoin, suffit aux vœux du sage.

Ces vers et les suivants renferment une heureuse imitation d'Horace. Ducis, dans une de ses épîtres, a fait les mêmes vers en imitant le même passage; voici comme il s'exprime :

> Amis, vivons contents;
> Il faut si peu de chose, et pour si peu de temps.
> Regardez ce cyprès : pourquoi sur le rivage,
> Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage?

Je saisirai cette occasion de faire remarquer que Delille, dans ce chant, a plus souvent imité Horace que Virgile (quoique ce dernier fût son poëte favori), parce que ce chant est consacré à la morale, et que toute la bonne philosophie se retrouve dans Horace : aussi notre poëte est varié comme le poëte latin, et il se rapproche souvent du ton de l'épître. Cette souplesse de talent me semble d'autant plus extraordinaire, que plus on étudie Horace, et plus on trouve son imitation difficile. Horace n'est pas le poëte du cœur, quoiqu'il parle souvent au cœur; mais il parle aussi aux sens, et dans aucun de ses ouvrages on ne remarque ces élans d'une ame brûlante et passionnée qui donnent tant de charmes aux vers divins de Virgile. Tour-à-tour sublime et tendre, Horace occupe l'esprit et le réfléchit, tandis que Virgile l'émeut et le touche sans presque y songer : délicat lorsqu'il peint ses plaisirs, véhément lorsqu'il attaque les vices de son siècle, superbe lorsqu'il s'élève aux grandes idées philosophiques, Horace est toujours admirable, même quand il ne fait que badiner. Combien de finesse et de grace dans ses expressions! combien de force dans ses pensées! quel enjouement dans ses saillies! quel goût dans ses jugements! Il est le poëte des beaux-esprits, comme Tibulle est celui des amants; il est aussi le poëte des vrais philosophes : on aime à le voir prendre tous les tons, essayer tous les genres, sans cesser d'être un modèle; mais ce qu'il offre de plus admirable, c'est cette raison qui n'exclut pas les graces, cette variété de tableaux, cette richesse d'expressions, cette abondance qui ne fatigue jamais, cette rapidité qui dit tout en peu de mots; enfin ces descriptions de la nature qui reposent doucement l'esprit, qui l'attachent, et qui sont interrompues soudain par une réflexion sur le néant de la vie. Ce sont ces différents traits que Delille me semble avoir saisis très-heureusement dans la marche générale, la disposition, et le ton de ce chant consacré à la morale et au bonheur.

> 13 D'un seul mot de Louis le grand Racine pleure;
> La censure déchire, et la louange effleure.

Racine ayant remis à madame de Maintenon un mémoire sur la misère du peuple, celle-ci eut la foiblesse d'avouer à Louis XIV que Racine en étoit l'auteur. Ce mémoire fit une impression pénible sur l'esprit du roi, et la crainte de lui avoir déplu causa un violent chagrin au poëte qu'il avoit comblé de ses bienfaits.

> 14 .... Un illustre coupable,
> Dans un rang élevé, paroît plus méprisable;
> Le ciel en fait justice en le plaçant si haut,
> Et le trône du vice en devient l'échafaud, etc.

Ces vers si énergiques sur l'ambitieux n'ont pas besoin de commentaire; ils renferment l'histoire de tous les siècles, et l'histoire du nôtre.

> 15 Mirabeau nous l'a dit, croyons-en sa parole :
> La roche Tarpéienne est près du Capitole.

La Harpe raconte que Rivarol ayant aperçu Mirabeau qui se rendoit triomphant à l'assemblée, lui cria : La roche tarpéienne est près du Capitole. Mirabeau monte aussitôt à la tribune, et commence un de ses plus éloquents discours par ces mots : Et moi aussi je sais que la roche tarpéienne est près du Capitole.

16 Eh ! qui sait quel destin le sort garde à sa cendre !
Tout ce peuple qu'il vit suivre son char en deuil,
Peut-être va demain outrager son cercueil.

L'enthousiasme pour Mirabeau fut extraordinaire. A sa mort, une partie de la nation fut en deuil ; jamais Paris ne vit des obsèques plus pompeuses et plus lugubres : tous les spectacles furent fermés ; les citoyens s'abordoient avec tristesse, et se disoient, en se serrant la main : Mirabeau n'est plus. L'aveuglement étoit si grand, que la patrie sembloit avoir perdu un père, lorsqu'elle n'avoit perdu qu'un factieux. Le cortége qui accompagna ses restes au Panthéon tenoit plus d'une lieue, et sa marche dura quatre heures : enfin son cercueil fut déposé à côté de celui de Descartes... Qui auroit pensé que, quelques mois après, le même peuple qui avoit fait son triomphe outrageroit ses cendres, et que Marat seroit mis à sa place ? Mais ce dernier, comme Mirabeau, ne devoit y obtenir que des adorations passagères. La faveur que le peuple accorde au crime n'est jamais de longue durée : le temps éclaire les hommes, et la vertu seule a droit à des hommages éternels. O Louis IX ! ô bon Henri ! ô Louis XVI ! c'est à vous qu'il appartient d'être bénis par l'avenir ; vos noms y sont portés par l'amour.

17 Un insecte aux longs-bras, de qui les doigts agiles
Tapissoient ces vieux murs de leurs toiles fragiles,
Frappe ses yeux : soudain, que ne peut le malheur !
Voilà son compagnon et son consolateur !

L'histoire attendrissante de l'araignée de Pélisson est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler ici. J'ai entendu raconter à l'auteur de ce poëme qu'un prisonnier suisse avoit imité Pélisson, et qu'au lieu d'une araignée il en avoit apprivoisé deux : elles étoient sa société, son étude, sa consolation ; il croyoit connoître leurs besoins, leur instinct, et même leurs maladies. Un jour, un de ses amis le trouva plus triste qu'à l'ordinaire, et ne vit plus qu'une araignée : « Et l'autre ? s'écria-t-il.— Elle est morte, répondit le prisonnier.— Et comment ? — De la poitrine... » Ceux qui seront curieux d'anecdotes sur les araignées peuvent consulter l'ouvrage singulier de Quatremère Disjonval, intitulé *Aranéologie*, pages 50, 145, 161, etc.

CHANT VII *.

1 Tout-à-coup, sur ces mers, à mes yeux s'est montré
Un stupide pacha, d'esclaves entouré ;
Tout s'est désenchanté.

Il n'est point de voyageur qui, à l'aspect des ruines de Rome et d'Athènes, ne soit particulièrement frappé du contraste que lui offrent l'état présent des lieux et le souvenir des beaux siècles dont il voit encore les vestiges : le monde enchanté qu'il se représente prend la place de celui qui frappe ses regards, et son imagination, qui se rejette toujours dans le passé, s'y rattache d'autant plus, qu'elle en retrouve quelques traces dans les ruines qui sont l'objet de sa vénération.

2 Vois gravés sur tes murs Platée et Marathon !
Tant qu'il reste une pierre où se lise leur nom,
Elle accuse ta honte, et pleure ta mémoire.

Ce passage remarquable prouve avec quel art les bons écrivains font passer dans leur style les plus grandes hardiesses. Quand Virgile représente l'ivoire et l'airain qui pleurent dans les temples de Rome, après la mort de César, il ne dit rien de trop hardi, parce qu'il dépeint un prodige ; mais la poésie orientale, qui est la plus audacieuse de toutes, offre-t-elle rien de plus frappant qu'une pierre qui pleure la mémoire d'un lieu célèbre ? Cependant le goût applaudit à cette hardiesse, loin d'en être blessé, parce que le premier hémistiche du vers dit que cette pierre où sont gravés les noms de Platée et de Marathon accuse la honte de la Grèce ; le talent de l'auteur rend cette pierre passionnée, la pénètre d'indignation ; et les pleurs qu'il lui fait répandre ensuite n'ont plus rien qui étonne : tant l'art d'écrire ressemble à celui de peindre ! tant les mots et les idées doivent se lier entre eux comme les nuances d'un tableau ! Il n'est guère de hardiesse poétique à laquelle le goût ne puisse applaudir lorsqu'elle est bien préparée.

3 Il falloit sous des chefs, armés de la puissance,
Des mortels nés égaux forcer l'obéissance,
Et du respect du sang nourrir l'illusion.
Sans elle, tout est trouble, erreur, confusion.

Ici le poëte entre dans son sujet, et prouve qu'il est des illusions sans lesquelles l'ordre social ne peut subsister, et que l'on ne détruit point sans s'exposer à faire écrouler tout l'édifice. Cette vérité long-temps méconnue, et que l'expérience nous a rendue si palpable, est exprimée par l'auteur en vers magnifiques, surtout quand il s'écrie, en parlant de cette illusion qui entretient l'hiérarchie des rangs :

Sans elle, tout-à-coup plus terrible et plus fière,
S'élève en rugissant l'égalité première,
Qui, fondant l'anarchie, et féconde en tyrans,
Par le commun désastre égale tous les rangs.

Le second vers offre une image sublime dont la vérité nous est encore présente depuis nos troubles révolutionnaires. Eh ! qui de nous n'a pas entendu les rugissements terribles des factieux déchaînés contre l'auguste chef de la patrie, et prêts à s'emparer de sa puissance !

4 La royauté perdit son magique lointain.

Cet excellent vers exprime, on ne peut mieux, la distance que le monarque doit laisser entre lui et ses sujets. Un homme d'esprit me disoit un jour, que les rois devoient imiter Dieu, qui se fait sentir partout et ne se montre nulle part. Je souris de ce trait, moins juste qu'ingénieux, et ne lui répondis que par les deux vers suivants :

Je vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

Il est remarquable que c'est dans la bouche d'un despote de l'Asie que M. de Voltaire a mis cette réflexion. Il est vrai qu'il lui a donné des mœurs plus françaises qu'asiatiques.

5 Les tombeaux sont placés aux confins des deux mondes ;
Rendez-vous triste et cher, où, confondant leurs vœux,
La vie et le trépas correspondent entre eux.

Est-il possible de mieux exprimer ces doux rapports par lesquels le tombeau lie entre eux la vie et le néant, le ciel et la terre, le présent et l'avenir, la mort et l'immortalité ? Ces vers pourroient servir d'inscription sur le seuil de tous les lieux consacrés aux sépultures.

6 Les doux zéphyrs du soir, le doux vent de l'aurore,
Balancent mollement ce précieux fardeau,
Et sa tombe riante est encore un berceau.

On ne peut représenter plus heureusement l'usage qu'ont les Natchez de suspendre les cercueils de leurs enfants aux rameaux des arbres. Les objets nous affectent d'autant plus vivement qu'ils s'offrent à nos yeux sous des apparences con-

* Les notes sur le chant VII sont de M. Parseval de Grandmaison.

traires à celles qu'ils nous présentent d'ordinaire. Tous les extrêmes se touchent; l'homme qui sort de la vie ressemble, chez les Natchez, à celui qui vient d'y entrer : tous deux commencent une nouvelle carrière; la mort a perdu son effroi; elle s'enveloppe de verdure et prend les couleurs de l'espérance.

7 Ainsi la vertueuse et tyrannique Rome,
Qui fut souvent l'opprobre et la gloire de l'homme,
Pour s'honorer soi-même, honora le cercueil.

Ici l'auteur s'engage dans la description des cérémonies funèbres que la politique a établies de tout temps pour contribuer au bien de l'ordre social. On devine aisément quel sentiment profond et respectable lui inspira ces vers, dans les temps où la frénésie révolutionnaire abolissoit toutes les cérémonies funèbres.

8 Ce n'est donc pas en vain que l'humanité sainte
Des tombeaux en tous lieux a consacré l'enceinte.

L'oubli des morts est aussi contraire à la saine politique qu'à la saine raison, et au respect que les fils doivent à la mémoire de leurs pères et de leurs aïeux, qui leur ont transmis leur sang, leur fortune, leurs lois, et leur patrie. C'est sur les tombeaux que les cœurs tendres se plaisent à rêver l'existence des êtres qu'ils regrettent; ils s'y rattachent surtout par les liens de la religion, et par l'espoir de se réunir à eux dans un monde meilleur; ils se figurent même que les ames de leurs amis jouissent des regrets qu'ils donnent à leurs dépouilles mortelles, et qu'elles viennent errer quelquefois autour de leurs sépultures; ils croient entendre leurs soupirs dans le souffle des vents et dans le murmure des ruisseaux. L'amour se plaît sur-tout à nourrir ces tendres illusions; une amante, une épouse, une mère, se disent souvent, sur la tombe de celui qu'elles regrettent,

Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend.
MARMONTEL.

9 O forfait exécrable! ô honte, ô barbarie!
Du vengeur de l'État le repos est troublé,
Ses honneurs sont détruits, son cercueil violé!

Je ne puis résister à l'envie de raconter une page du Génie du Christianisme, composée sur le même sujet; l'auteur dit, en parlant des caveaux de l'abbaye de Saint-Denis :

« C'est là que venoient tour-à-tour s'engloutir les rois de « France. Un d'entre eux (et toujours le dernier descendu « dans ces abîmes) restoit sur les degrés du souterrain, comme « pour inviter sa postérité à descendre. Cependant Louis XIV « a vainement attendu ses derniers fils : l'un s'est précipité au « fond de la voûte, en laissant son ancêtre sur le seuil; l'au- « tre, ainsi qu'Œdipe, a disparu dans une tempête. Chose di- « gne d'une éternelle méditation! Le premier monarque que « les envoyés de la justice divine rencontrèrent fut ce Louis « si fameux par l'obéissance que les nations lui portoient! Il « étoit encore tout entier dans son cercueil. En vain, pour dé- « fendre son trône, il semble se lever avec la majesté de son « siècle, et une arrière-garde de huit siècles de rois; en vain « son geste menaçant épouvanta les ennemis des morts, lors- « que, précipité dans une fosse commune, il tomba sur le « sein de Marie de Médicis; tout fut détruit. Dieu, dans l'ef- « fusion de sa colère, avoit juré par lui-même de châtier la « France. Ne cherchons point sur la terre les causes de pa- « reils événements; elles sont plus haut. »

10 Du costume à son tour je dirai le pouvoir,
Variété brillante, appareil nécessaire,
Dont la religion s'empara la première.

Le poëte s'élève, avec autant d'éloquence que de raison, contre l'abus qui, en détruisant les costumes divers, a détruit le respect du rang dont ils étoient les signes majestueux. Il est à remarquer que M. Delille, malgré tout le prestige de son talent, s'est toujours attaché aux plus saines doctrines de la religion, de la politique, et de la morale. Le poëte qui avoit le plus d'esprit s'est toujours interdit le paradoxe, moyen brillant et facile de faire valoir les talents ingénieux : très-supérieur, sous ce rapport, au citoyen de Genève, qui s'est plu à fonder sur cette base son immense réputation; et c'est ici le cas d'observer que la raison domine toujours dans les écrits des poëtes du premier ordre. Malheur à tous les écrivains dont le talent ne repose point sur ce solide fondement! Quels que soient le prestige de leur éloquence, l'éclat de leur pensée, et la magnificence de leur style, leurs écrits passeront, parce qu'il n'est que la vérité qui reste, et qui défende les écrits des outrages du temps : elle doit régner partout, et même dans la fable, a dit le judicieux Boileau. Les Muses ne sont que les dames d'atours; elles peuvent l'embellir, mais elles ne doivent jamais parer le mensonge de ses attributs. Instruire et plaire est leur devise; la raison est la faculté qui remplit le premier objet; l'imagination se charge du reste.

CHANT VIII *.

1 Quelque immense que soit le sujet traité par M. Delille dans ce poëme, on voit qu'il s'est encore plu à l'agrandir; quelque inépuisable que fût la matière de ses chants, il s'est plutôt attaché à l'étendre qu'à la restreindre. Non content de célébrer l'empire de l'imagination sur les objets nombreux où elle règne en souveraine avec une autorité exclusive, sans partage, ou du moins fort avantageusement partagée, il chante ses rapports les plus éloignés avec les objets sur lesquels elle n'a que l'influence la plus légère, et même la plus contestée : il la voit dans la politique, dans la métaphysique, jusque dans la géométrie; dans les sciences, dans l'esprit, dans la mémoire, dans nos facultés, nos sentiments, nos sensations, partout enfin. Il est certain que tout se tient dans l'homme, et même dans la nature entière: tout se lie par des rapports plus ou moins délicats, plus ou moins visibles. Les esprits bornés n'aperçoivent point ces rapports; les esprits justes les aperçoivent; mais ils ne confondent point les objets, parce qu'ils voient aussi les limites qui les séparent. Les esprits brillants, les imaginations vives, franchissent ces limites, et se plaisent à réunir dans le même ordre d'idées, sous le même point de vue, et dans le même tableau, les objets les plus distincts et les plus réellement séparés. Telle est, en général, la manière de M. Delille; elle l'a, plus d'une fois, fait accuser de faire entrer dans chacune de ses compositions des objets qui y étoient assez étrangers, et de multiplier ainsi ses tableaux à l'infini. Mais, comment ne pas s'abandonner au penchant de tout peindre et de tout décrire, lorsque, comme lui, on avoit le talent de tout orner et de tout embellir.

Du reste, si une critique sévère a pu lui reprocher quelquefois d'avoir abusé de cet admirable talent, et d'en avoir prodigué les richesses en l'appliquant à des objets qui n'avoient qu'un rapport trop foible, et même forcé, avec le sujet principal de ses chants, ce n'est point lorsqu'il a fait entrer la religion et les cultes dans le plan de son poëme de l'Imagination, que cette censure seroit fondée: ces institutions sacrées sont du domaine de l'imagination; elle y exerce

* Les notes sur le chant VIII sont de M. de Féletz.

un grand empire. L'imagination a créé les fausses religions; elle embellit les rites et les cérémonies de la religion véritable et révélée; elle donne de la pompe et de la magnificence à leurs pratiques, de l'éclat et de la majesté à leurs fêtes, et n'a même pas toujours été sans une influence plus ou moins heureuse sur les sentiments qu'elles inspirent, sur les préceptes qu'elles donnent, sur les dogmes qu'elles enseignent. C'est l'imagination grossière des sauvages qui enfanta les dieux grossiers qu'ils adorent; c'est l'imagination sublime d'Homère qui peupla l'Olympe; et la vive et féconde imagination des Grecs ajouta à ces riches fictions de nouvelles fictions ingénieuses et riantes, qui furent ensuite adoptées par la sagesse et la gravité des Romains. Rien n'est plus poétique que cette antique mythologie éclose tout entière, pour ainsi dire, du cerveau des poëtes. Nourri à leur école, échauffé par leurs brillantes inspirations, le génie de M. Delille ne pouvoit manquer de célébrer, dans des chants consacrés à la puissance de l'imagination, tant de merveilles créées par elle.

On sent combien il seroit aisé de multiplier les notes de ce chant. M. Delille y passe en revue les antiques superstitions de l'Égypte et de l'Inde, les cultes bizarres des sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, les divinités fabuleuses qui régnoient sur l'Olympe, et les religions divines qui descendirent de Sinaï et du Calvaire. On pourroit donc, en copiant tantôt deux pages d'un dictionnaire mythologique, tantôt trois pages d'un historien, tantôt cinq ou six pages d'un voyageur, faire, à l'aide d'une érudition facile, des notes beaucoup plus étendues que le chant lui-même; mais nous pensons que ces notions communes sont rarement étrangères aux lecteurs, qu'elles se trouvent partout, et ne doivent point se trouver dans notre travail, où elles ne pourroient jamais entrer, d'ailleurs, que d'une manière fort incomplète. Nous nous bornerons donc à un petit nombre de notes plutôt littéraires qu'historiques, et par conséquent tout-à-fait différentes de celles qui se trouvent dans la première édition : le sujet nous en sera principalement fourni par les imitations des poëtes anciens et modernes, dont M. Delille savoit s'approprier les richesses; l'esprit et le goût aiment ces rapprochements et ces comparaisons.

2 Les animaux vivoient sans révolte et sans guerre;
Mais tous, d'un front servile ils regardoient la terre :
Leur souverain, lui seul, marchant au milieu d'eux,
Levoit un front sublime et regardoit les cieux.

Il n'est personne à qui les trois derniers vers de ce passage ne rappellent ceux d'Ovide, dont ils sont une imitation sensible, ou plutôt même une assez fidèle traduction :

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

Cette belle idée d'Ovide, cette pensée éminemment religieuse, ne pouvoit échapper à l'auteur du poëme de *la Religion*; Racine le fils s'en est donc aussi emparé, et l'a ainsi imitée :

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme, élève un front noble, et regarde les cieux.

Imitation sèche et mesquine. Racine a passé sous silence la moitié de la pensée, cette comparaison entre l'homme et les animaux, qui prouve que non seulement l'auteur de la nature a ordonné à l'homme de lever un front sublime et de porter ses regards vers les cieux, mais qu'il est le seul qui ait reçu cet ordre glorieux et cette noble destinée. M. Delille n'a pas manqué d'exprimer et même d'amplifier cette partie de la pensée du poëte latin : leur souverain, lui seul, marchant au milieu d'eux, etc. Mais aucun des deux imitateurs n'a rendu l'énergie du tour, *cœlumque tueri jussit*, ni cette sorte de pléonasme, *et erectos ad sidera tollere vultus*, qui n'est point ici une redondance, mais qui complète la pensée, en lui donnant une magnificence digne d'elle. A la vérité, Racine et M. Delille n'étoient qu'imitateurs; ils n'étoient point astreints à une traduction exacte et rigoureuse. M. de Saint-Ange, qui s'en étoit imposé la loi, a beaucoup moins bien rendu que M. Delille ce beau passage d'Ovide; voici sa traduction :

Sous le joug de l'instinct les animaux penchés,
Tous baissent leurs regards à la terre attachés;
L'homme, lui seul, *debout*, *la tête redressée*,
Élève jusqu'au ciel sa vue et sa pensée.

Comment se borner à exprimer sèchement un fait commun dans un style plus que commun, lorsque l'original qu'on se propose de traduire ennoblit le fait en en indiquant, par des expressions dignes du sujet, et l'auteur et le but? C'est la divinité, *opifex rerum*, qui a donné à l'homme ces nobles attributs qui le distinguent des bêtes en le formant à son image, *in effigiem moderantûm cuncta deorum;* c'est elle qui a voulu qu'il regardât le ciel, qui le lui a ordonné, *dedit, jussit :* passer sous silence ces deux importantes et magnifiques circonstances du tableau, c'est lui ôter toute sa grandeur et toute sa poésie; ce n'est pas traduire, c'est dénaturer, défigurer, c'est pis qu'un contre-sens.

3 Aux cultes différents qui donna la naissance?
Fut-ce d'abord la crainte ou la reconnoissance?
Repoussons loin de nous un doute injurieux :
Oui, la reconnoissance a fait les premiers dieux;
Ainsi, des nations la noble idolâtrie
Honora les mortels amis de la patrie.

M. Delille s'élève ici contre l'opinion du poëte athée, interprète d'Épicure : *primus in orbe deos fecit timor*, a dit Lucrèce. Pline le jeune sembleroit d'abord ne s'éloigner pas beaucoup de ce sentiment : C'est, dit-il, lorsque l'homme est accablé de maux, surtout lorsqu'il craint le plus redoutable et le plus inévitable de tous, la mort, qu'il pense qu'il n'est qu'un homme et qu'il y a des dieux, *tunc deos*, *tunc hominem esse se meminit.* Mais la pensée de Pline a un côté vrai, et même religieux; celle de Lucrèce est impie. Il appartenoit au cœur sensible et reconnoissant de M. Delille de regarder la reconnoissance comme le premier sentiment qui nous ait avertis de l'existence de la divinité, et qui nous ait inspiré le dessein de l'honorer par un culte religieux et des institutions sacrées. Cette opinion est plus aimable, sans doute, plus douce, plus honorable à l'humanité; mais, s'il s'agissoit d'établir un système philosophique rigoureux, il est certain que tous les sentiments et toutes les passions de l'homme ayant pu concourir à faire naître en lui l'idée d'un être puissant et surnaturel, dans la dépendance duquel il se trouve, la crainte et la terreur n'ont pas dû être plus étrangères à cette opinion que toute autre affection de l'ame Ainsi, suivant les différents caractères des peuples et des individus, et suivant leurs différentes positions, les uns se seront élevés vers la divinité par le sentiment de la reconnoissance, les autres se seront abaissés sous la main puissante d'un dieu redoutable et vengeur par le sentiment de la crainte, d'autres auront été guidés par d'autres sentiments et d'autres passions. Ces divers guides ne les trompoient point, du moins quant à l'idée principale et primitive, qu'ils ont ensuite altérée et défigurée en cent façons; et l'impiété de Lucrèce consiste à ne voir dans les dieux que des fantômes produits par des craintes chimériques et des terreurs pani-

ques. M. Delille avoue lui-même l'influence qu'ont dû avoir sur l'opinion si naturelle à tous les peuples d'une divinité puissante et redoutable, et notre propre foiblesse, et la multitude des dangers et des maux qui nous environnent, et la frayeur qu'ils nous inspirent, lorsque, quelques vers plus bas, après avoir peint les Lapons, les Indiens, les peuples de l'Amérique et ceux de l'Afrique courbés devant des idoles terribles, il s'écrie :

Par-tout je vois la crainte encenser les autels

4 De lui tout est sacré, de lui rien n'est immonde;
Rois, princes, potentats, dominateurs du monde,
Attendez que du jour l'astre majestueux
Sèche de ses rayons purs et respectueux
Le rebut adoré des festins qu'il consomme,
Qui trahit dans un dieu les vils besoins de l'homme.
Voilà vos ornements, vos colliers, vos bijoux,
Et l'excrément divin vous enorgueillit tous.

Horace a dit avec raison :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

« Le poëte doit abandonner tous ces sujets ingrats qu'il « ne sauroit embellir par les graces et les ornements de la « poésie. »

Mais M. Delille ne désespéroit de rien en ce genre, et son audace étoit presque toujours justifiée par son talent et par le succès; les objets les plus bas et les plus vils s'ennoblissoient par son style; les expressions qui, par leur harmonie, ou par la nature des idées qu'elles présentent à l'imagination, sembloient à jamais être exclues du domaine de la poésie, entroient cependant très-heureusement dans ses vers, et leur donnoient une nouvelle grace par le mérite de la difficulté vaincue. C'est ainsi que, maîtrisant tout ce qui paroissoit le plus rebelle aux lois de la poésie, il avoit infiniment agrandi son empire en y ajoutant d'heureuses conquêtes. N'a-t-il pas quelquefois abusé de cet admirable talent? et le passage que je viens de citer n'offre-t-il pas un exemple de cet abus? J'oserois le croire, si la tradition ne m'apprenoit que ces vers furent très-applaudis à l'Académie, lorsque M. Delille les y récita dans une séance publique. L'Académie admira, dit-on, la pompe de cette périphrase poétique, et la magnificence des expressions par lesquelles le poëte avoit déguisé tout ce qu'il y a de bas et de dégoûtant dans l'objet qu'il se proposoit de peindre. Voltaire l'avoit déja représenté sans y faire tant de façon, et avec ce pinceau cynique dont ses mains trop souvent licencieuses aimoient à se jouer :

Plus loin, du grand Lama les reliques musquées
Passent de son derrière au cou des plus grands rois.

5 Voyez-le du présent franchir l'étroite enceinte;
. . . .
Son esprit inquiet en cherche les présages
Dans le feu de l'éclair, dans les flancs du taureau,
Et dans son vol rapide interroge l'oiseau, etc.

Dans ces vers et dans les vers suivants M. Delille fait une sorte d'énumération des divers présages dans lesquels les Romains lisoient et l'avenir, et leur sort particulier, et la destinée des plus grands événements. Horace fait une énumération de ce genre dans l'ode *Impios parræ*, etc. Il est probable que l'ami de Mécène, poëte peu crédule, peu religieux, ne fait ici qu'adopter un système populaire favorable à l'imagination et à la poésie, sans y ajouter aucune foi et aucune importance. Toutefois, le même Horace ne paroît point indifférent au signe du zodiaque qui a présidé à sa naissance, *seu libra, seu me scorpius aspicit*. Un de nos poëtes a consacré cette foiblesse :

Horace frémira, s'il sait que le hasard,
En naissant, l'a frappé de ce triste regard.

Les hommes les plus sages et les plus instruits ne sont pas toujours préservés de ces tristes maladies de l'esprit, et M. Delille a raison de dire, en parlant d'un de ces présages,

Il épouvante un sage, intimide un grand homme.

« J'ai vu, dit le Spectateur anglais, une épingle crochue, « un clou rouillé, faire pâlir des guerriers qui avoient plu- « sieurs fois affronté le canon. » Un hibou, pendant la nuit, cause souvent plus d'alarmes qu'une troupe de voleurs :

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpe queri, et longas in fletum ducere voces.

Dans tous les temps, dans tous les pays, la foiblesse de notre esprit nous a fait craindre les fantômes et les chimères dont parle encore Horace :

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, etc.

6 Déja l'Ambition, acquittant ses promesses,
Sur l'autel mercenaire entasse ses largesses;
. . . .
Achète des autels la faveur complaisante.

Cette vénalité des oracles n'avoit pas échappé aux païens eux-mêmes; et on sait que les Grecs railleurs disoient d'un de ces interprètes des dieux et de l'avenir, dont les réponses favorisoient les desseins ambitieux de Philippe : *la Sibylle Philippile.*

7 Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes,
Dans un riant pacage arrêter mes brebis!
Que leur fine toison compose mes habits;
Et, quand le fuseau tourne entre leurs mains légères,
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères.

Ces deux derniers vers sont une traduction élégante de deux vers d'Ovide, *Fast.*, liv. IV :

Lanaque proveniat nullas læsura puellas,
Mollis et ad teneras quamlibet apta manus.

M. de Saint-Ange a traduit ainsi les mêmes vers :

Et que ma laine molle et docile au fuseau
Ne blesse point les doigts des filles du hameau.

Il y a dans les vers de M. Delille plus de légèreté, plus de rapidité, et par conséquent une poésie plus imitative. Les deux vers du poëte latin sont tirés d'une invocation à Palès très-longue, et trop longue dans l'original : M. Delille, en l'abrégeant, et en choisissant les traits les plus poétiques et les plus gracieux, l'a mieux appropriée à nos idées et à nos mœurs, et l'a imitée avec un goût exquis et une grace charmante. Le tableau d'Ovide est plus complet, celui de M. Delille est plus achevé.

8 Dirai-je quelle heureuse et sage politique
Joignit à tous les dieux de l'empire italique
Un pouvoir plus obscur et plus puissant encor?
Le dieu Terme est son nom........
. . . .
Quand Jupiter parut au nouveau Capitole,
Tous les dieux firent place à l'imposante idole;
Toi seul gardas la tienne, et toi seul es resté!
Noble image des droits de la propriété:
Droits puissants, droits sacrés, et sur qui seuls se fonde
Et le bien des États, et le repos du monde.

Le morceau que M. Delille a consacré à célébrer le culte du dieu Terme est beaucoup plus long; je n'en rappelle ici qu'une foible partie. Parmi tant de divinités mythologiques qui offroient à ses pinceaux des couleurs aussi poétiques, plus poétiques même, il a choisi, avec une sorte de préférence et de prédilection, le dieu protecteur des champs légitimement

acquis, et vengeur des usurpations. Le dieu Terme étoit donc le dieu de la propriété, et M. Delille s'est plu à le chanter au moment où les lois de la propriété étaient ébranlées dans sa patrie, et où les passions politiques, appelant à leur secours les passions viles et basses de la cupidité, avoient multiplié les confiscations, et méconnu ces droits antiques et sacrés sur lesquels, comme dit le poëte et comme l'expérience l'a si bien prouvé, se fondent

> Et le bien des États, et le repos du monde.

C'est au mépris et à la violation de ces lois qu'on reconnoitra toujours les agitateurs et les tyrans, comme on reconnoîtra les bons citoyens et les bons princes au respect qu'ils auront pour elles. Parmi les preuves nombreuses que donna Louis XVIII, à son retour en France, de ses vues bienfaisantes et paternelles, il faut mettre au premier rang la clause de la Charte qui abolissoit les confiscations. Faisons ici une observation bien honorable à M. Delille : si ce grand poëte se montre toujours, dans ses brillantes compositions et dans ses beaux vers, l'homme de bien, l'homme d'honneur ne se montre pas moins dans ses sentiments et ses principes.

9 Mais si, dans tout l'éclat de sa pompe imposante,
Avec plus d'appareil que ces fameux Romains,
Je veux voir triompher le maître des humains,
J'irai dans cette ville en prodiges féconde,
Veuve du peuple-roi, mais reine encor du monde.

L'objet de ces notes n'est point de faire remarquer les beaux vers de M. Delille; un pareil dessein les eût multipliées et étendues beaucoup au-delà du but que nous nous proposons. Je ne puis m'empêcher toutefois d'arrêter un instant l'attention du lecteur sur le dernier des vers que je viens de citer; jamais on ne parla plus magnifiquement de Rome ancienne et moderne : peut-être même trouveroit-on un peu d'emphase et d'exagération dans ce dernier hémistiche, *mais reine encor du monde*, s'il n'étoit placé si à propos. Le poëte décrit, en effet, une des plus augustes cérémonies de la religion : et c'est par la religion que Rome domine encore cette vaste partie du monde; c'est dans les grandes et imposantes fêtes du culte catholique qu'elle est l'exemple et le modèle de peuples nombreux et florissants, et que son pontife en est le chef. Un poëte latin avoit dit avant M. Delille, et avec beaucoup moins d'élévation et d'éclat que le poëte français,

> Roma caput mundi, quidquid non possidet armis,
> Religione tenet.

C'est dans un morceau ajouté à cette nouvelle édition que se trouve le vers qui a donné lieu à cette note. Le poëte décrit les processions de la Fête-Dieu; cette description est peut-être un peu chargée de détails et un peu longue, mais elle a une pompe digne du sujet, et renferme de très-beaux vers; le lecteur me permettra de remettre sous ses yeux ceux qui suivent immédiatement le morceau que j'ai cité, et terminent la description de la fête à Rome, dans la ville *reine encor du monde :*

C'est là, c'est dans ses murs, le siége de la foi,
Que sous les yeux d'un chef, père, pontife et roi,
Au milieu des palais, des temples, des portiques,
Et du faste moderne, et des pompes antiques,
Dieu se montre aux mortels dans toute sa grandeur.
En vain l'œil de l'impie en veut fuir la splendeur;
Dieu l'accable en secret de toute sa présence.
Malheureux, il est seul dans cette foule immense,
Et ses remords du moins confessent l'Éternel.

10 Là, des lions d'airain, de feux étincelants,
Recevoient des mortels dans leurs gosiers brûlants;
Là, le sang qui ruisselle en éternel hommage
Fait au ciel qu'il invoque un éternel outrage.
. . . .
Nature, tu n'as donc plus d'abri sur la terre?
. . . .
Ah! sans doute, abhorrant ce culte criminel,
Tu te réfugias dans le cœur maternel :
Non, de ces dieux cruels la fureur l'en exile,
Et la nature a fui de son dernier asile.
Des mères, aux autels de ces dieux redoutés,
Leurs enfants dans les bras.... Cruelles, arrêtez!
. . . .
Ah! voyez leur sourire et regardez leurs pleurs,
Et cessez d'immoler à d'horribles chimères
Les nœuds sacrés d'hymen et le doux nom de mères!

Racine le fils a aussi, dans son poëme de *la Religion*, présenté le tableau de ces effroyables superstitions qui ont fait le tour du globe et déshonoré, dans les différents âges, tous les peuples, même ceux qui sont les plus fiers de leur politesse, de leurs arts, et de leur philosophie. Les lecteurs qui seroient curieux de comparer la manière des deux poët[es] peuvent chercher les vers que j'indique à la fin du troisième chant du poëme de *la Religion ;* ils verront que le fils du grand Racine, poëte toujours pur, correct, et même assez élégant, étoit dépourvu de la verve et de la richesse d'imagination qui brille dans les vers du chantre de cette faculté dominante des grands poëtes; il a moins de ressources et de fécondité dans l'esprit, et des rapprochements moins heureux; ses tableaux ont moins de coloris, d'ame et de sentiment. M. Delille raconte, dans une de ses préfaces, qu'étant fort jeune, ou, comme il le dit, presque enfant encore, il alla lire à Racine le fils les premiers essais de sa traduction des *Géorgiques ;* il trouva l'illustre poëte déja accablé sous le poids des ans, plus accablé encore sous celui du malheur : un fils unique venoit de lui être enlevé par une mort funeste; il fuyoit le monde, les hommes, et les lettres. Toutefois il accueillit avec bonté le jeune poëte, qui lui annonçoit le dessein d'entrer dans une carrière qu'il abandonnoit lui-même, après l'avoir parcourue avec quelque gloire. Ce ne fut pas cependant sans une surprise mêlée de quelques observations sévères que Racine apprit le projet formé par un écolier, à peine échappé du collége, de traduire les *Géorgiques ;* il écouta néanmoins les vers du jeune poëte; et, après les avoir entendus, il l'engagea à poursuivre ce dessein qui lui avoit d'abord, et avec raison, paru si téméraire. « J'ai senti peu de plaisirs si vifs dans ma vie, dit M. Delille.... Je crus avoir entendu non seulement la voix du chantre de la religion, mais quelques accents de l'auteur d'*Athalie*. » M. Delille, ayant ainsi reçu les conseils et les encouragements du fils du grand Racine, s'honoroit d'être son disciple : on peut même dire qu'il fut toujours de son école; car le poëme de *la Religion* est, comme tous ceux de M. Delille, tantôt philosophique, tantôt descriptif; mais le disciple a laissé son maître bien loin derrière lui.

Je ne puis finir cette note, à laquelle ont donné lieu les sacrifices abominables qui ont ensanglanté tant d'autels, sans rapporter la pensée d'un ancien sur ces cultes barbares. « Tel est le délire de l'esprit humain, qu'on pense inspirer aux dieux de la clémence et de la bonté par des cruautés dont les hommes seroient incapables dans les transports de la colère et de la vengeance. *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur quemadmodum ne homines quidem sæviunt.* »

11 C'étoit de ce hameau le pasteur respectable,
Qui, depuis quarante ans, sert son Dieu, fait le bien,
Reçoit peu, donne tout, et ne demande rien.

Ce dernier vers est, par le tour, par la forme et la conci-

sion, une imitation évidente de ce vers du Tasse :

Brama assai, poco spera, nulla chiede.

« Il désire beaucoup, espère peu, et ne demande rien. »

Ce vers remarquable par le cliquetis des trois antithèses, *assai, poco, nulla*, c'est-à-dire, beaucoup, peu, et rien, avoit frappé plus d'un de nos poëtes, et avoit été déja le sujet de plusieurs imitations. Voltaire, dans un poëme qui admettoit le ton familier, négligeant une des idées dont le vers italien se compose, avoit dit :

Ce jeune homme de bien
Vouloit beaucoup, et ne demandoit rien.

Bernard, dans son *Art d'aimer*, rivalise de concision avec l'original, et, changeant un peu les idées, il dit :

Desire tout, prétend peu, n'ose rien.

M. Delille a placé l'imitation de ce vers dans un sujet beaucoup plus grave, dans un épisode qui, faisant ressortir les merveilleux et consolants effets d'un des augustes mystères du christianisme, termine convenablement son chant sur les cultes.

FIN DES NOTES.

LES TROIS RÈGNES,

POËME

EN HUIT CHANTS.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ce poëme ne peut se disculper d'appartenir au genre descriptif. Les inconvénients et les avantages de ce genre d'ouvrages sont encore un objet de contestation entre les critiques et les auteurs. C'est faute de s'entendre que cette discussion dure encore. Décrire pour décrire, est une sottise; mais décrire pour rendre plus sensibles les procédés des arts et les phénomènes de la nature physique ou morale, est non seulement permis, mais nécessaire; et ce qui est nécessaire est toujours irrépréhensible. On veut ne trouver d'intérêt que dans les actions épiques ou dramatiques; mais il est des lecteurs plus raisonnables, qu'on peut intéresser par des scènes plus calmes et des impressions moins vives. Comme je l'ai remarqué ailleurs, il y a dans tout ouvrage de poésie deux sortes d'intérêt : celui du sujet, et celui de la composition.

Je me suis aperçu trop tard que ma nouvelle entreprise étoit bien au-dessus de mes forces. Comment trouvez-vous mon langage? disoit un étranger à un citoyen d'Athènes. Pour un Thessalien, vous ne parlez pas mal, lui répondit l'Athénien. Étranger moi-même à l'empire des sciences, voilà le seul genre d'éloges que j'ambitionne et que j'espère.

J'ai cru devoir hasarder ici quelques réflexions sur le sujet de cet ouvrage et sur ceux qui l'ont traité avant moi, soit en prose soit en vers.

Je me suis plaint plus d'une fois que quelques-uns des plus grands poëtes de l'antiquité aient négligé de nous faire connoître les lieux et les gouvernements où ils vivoient; le plus ou moins de bonheur dont ils ont joui, le dessein et la première conception de leurs ouvrages.

Virgile n'a pas toujours été coupable de ces omissions. Dans l'éloge charmant qu'il fait de la vie champêtre, au second livre de ses Géorgiques, il exprime ouvertement la jalousie que lui cause le bonheur qu'a eu Lucrèce de chanter le premier la Nature, sujet plus philosophique et plus fécond que celui des Géorgiques. Pour faire connoître imparfaitement ses regrets à ceux qui ne peuvent les lire dans la langue latine, je citerai ici quelques vers de la traduction que j'ai faite de ce passage, et qu'on retrouvera dans le premier livre de ce poëme.

O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères, dans leur cours, entretient l'harmonie.
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète.
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages!
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages!
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.

Dans les vers suivants, Virgile continue d'exprimer son admiration pour le poëte qui a osé remonter aux principes des choses, et détrôner la superstition.

Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les folles terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!

Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le chantre du pieux Énée, après avoir félicité Lu-

crèce de son audace philosophique, reprend son caractère religieux, et se plaît à rentrer sous les douces lois

Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois.

C'est ici le lieu d'exprimer ce qui a décidé le caractère et les principes du poëme de Lucrèce, et à quelles causes on doit attribuer ses beautés et ses défauts. La première est sans doute le peu de progrès qu'avoit fait, dans le siècle de Lucrèce, l'histoire naturelle. Sénèque et Pline, qui écrivirent long-temps après lui, prouvent l'indigence des connoissances physiques de leur siècle. Il faut avouer aussi que si l'humanité a eu des plaintes à faire contre les Romains, les sciences n'ont pas moins à s'en plaindre. Si les consuls, les proconsuls, les préteurs, les questeurs, et tous ces magistrats despotes que Rome envoyoit dans les diverses parties du monde, avoient employé leurs moyens à faire des recherches et des collections de tout ce qu'offroient de plus curieux et de plus intéressant en histoire naturelle les provinces soumises à leur administration; si, lorsqu'ils envoyoient à Rome cette quantité innombrable de tigres, de lions, et d'autres animaux qui, comme l'atteste une lettre très-curieuse de Cicéron, périssoient quelquefois, en un jour, dans l'horrible boucherie de leurs cirques ensanglantés; si, dis-je, jusqu'au moment où tous ces animaux étoient sacrifiés à l'amusement du peuple-roi, on eût étudié leurs habitudes et leurs mœurs; ces mœurs et ces habitudes, toutes contraintes et tout effacées qu'elles étoient par l'ennui de leur longue captivité, auroient donné, sur le règne animal, des connoissances sans nombre, et le monde entier auroit appartenu aux naturalistes romains. Mais tant de dépenses, la mort de tant d'animaux, étoient perdues pour les connoissances humaines. Le magistrat avoit fait sa cour au peuple; le sang avoit coulé; ce spectacle avoit accoutumé le cœur et les yeux aux scènes de carnage : c'étoit assez pour Rome.

Malgré cette ignorance, si Lucrèce avoit tenu les promesses de son titre, il auroit pu nous laisser un poëme très-curieux et très-intéressant. Les arts et les sciences avoient déja fait à Rome d'assez grands progrès : déja les matières minérales, végétales, et animales, étoient employées avec succès dans leurs ateliers et leurs manufactures; déja la terre offroit par-tout l'empreinte de l'action continuelle de l'air, de l'eau, et du feu. Leur navigation, toute timide et tout ignorante qu'elle étoit, ne leur avoit pas laissé méconnoître les grands effets des vents, des trombes, et des tempêtes. Si, au lieu de perdre son temps à composer son absurde univers du concours fortuit des atomes, à peindre leurs chutes perpendiculaires et le hasard de leurs déviations en tous sens, il eût exprimé ce qu'on savoit alors de positif, nous aurions aujourd'hui le plaisir, en le lisant, de comparer la pauvreté des connoissances anciennes avec la richesse des découvertes modernes, la philosophie romaine avec la philosophie grecque, et les Romains avec les Français. Voilà pour le poëte naturaliste. Le poëte moraliste a été influencé par des causes plus remarquables encore. L'époque à laquelle Lucrèce écrivit son poëme, en décida le caractère et les principes : Rome alors avoit perdu ses anciennes vertus; depuis long-temps les citoyens avoient quitté le soc pour l'épée, le char des moissons pour celui de la victoire, leur Jupiter de bois pour un Jupiter d'or, et leurs maisons rustiques pour des palais superbes. Une horrible émulation de richesses et de luxe s'étoit emparée des premiers hommes de l'État; dans la même place où se vendoient autrefois les bestiaux, se marchandoient publiquement les consulats et les prétures. La guerre civile, en rompant tous les liens de la société, et même de la parenté, avoit produit en foule des crimes exécrables; des clients avoient égorgé leurs patrons, des enfants leurs pères; un énorme poids de vices et de forfaits pesoit sur toutes les consciences. A cette époque, un poëte qui venoit, sur les pas d'Épicure, annoncer aux Romains l'indifférence des dieux pour les choses humaines, recommander la jouissance du présent, traiter de fable un avenir vengeur, enfin rompre les derniers liens qui retenoient encore le vice craintif et l'ignorance timorée, devoit, escorté des passions pleinement affranchies, arriver rapidement à la faveur publique, et se faire lire avec plaisir par une génération avide de crimes et d'impunité.

Cependant, une chose digne de remarque, c'est que Lucrèce n'a pas osé attaquer le fond de la religion romaine; il auroit bien voulu éteindre le tonnerre de Jupiter, briser la lance de Pallas, arracher à Neptune son trident, sa ceinture à Vénus, à l'Amour son carquois, et leurs fouets aux Furies; il s'est contenté de combattre l'existence des Scylles, des Centaures, de la Chimère, et de tous ces êtres fantastiques, enfants de la superstition et de la poésie. Son exorde même commence par une invocation à Vénus, qu'il supplie d'obtenir de Mars la pacification du monde.

Essayons maintenant d'apprécier les beautés et les défauts de Lucrèce. Considéré comme poëte, on ne peut lui refuser un degré de force, d'a-

bondance, et d'originalité remarquable, qu'on peut attribuer en partie à l'énergie brute et sauvage de la poésie naissante des Romains, indépendante encore du joug capricieux de l'usage, et de la délicatesse d'un goût trop raffiné. Si l'on pouvoit définir par des comparaisons, je trouverois l'image de cette poésie riche et vigoureuse, mais souvent âpre et incorrecte, dans ce lion que Milton nous représente, dans son sublime tableau de la création, moitié formé, moitié informe, d'un côté se débattant contre la terre, qui le retient encore ; de l'autre, présentant déja au grand jour ses yeux pleins de feu et le visage auguste du roi des animaux. Enfin les beautés de Lucrèce appartiennent à son génie, et une grande partie de ses défauts à sa langue, fort supérieure à celle d'Ennius, mais fort inférieure à celle de Virgile. On chercheroit en vain, dans les vers de Lucrèce, cette finesse de goût, ce beau choix d'expressions et d'images, cette continuité d'élégance, cette harmonie imitative qui peint par les sons, sur-tout cette aimable sensibilité que l'auteur des *Géorgiques* a répandue dans toutes ses compositions. La nature, toujours avare pour notre curiosité, et toujours prodigue pour nos besoins, semble avoir traité ces deux poëtes avec une partialité providentielle : elle n'a donné au poëte spéculatif qu'une partie du talent poétique; elle l'a donné tout entier au poëte agriculteur.

C'est sur-tout dans les épisodes que Virgile me paroît l'emporter de beaucoup sur Lucrèce ; on s'en convaincra, en comparant la description qu'ils ont faite tous deux de la peste. On ne trouve guère, dans le tableau qu'en a fait Lucrèce, que des symptômes dégoûtants de cet horrible fléau ; cependant son sujet lui donnoit un grand avantage : dans sa description, ce sont les hommes qui périssent ; dans celle de Virgile ce sont les animaux. Mais combien le poëte de Mantoue a su nous les rendre intéressants, tantôt par des oppositions heureuses, tantôt par un choix de circonstances et de détails touchants et presque pathétiques ! S'il fait périr l'agneau, c'est au milieu d'une pâture abondante ; le chien, naturellement caressant, meurt dans des accès de rage ; le coursier superbe oublie l'amour de la gloire, les champs de bataille, et les palmes olympiques : le taureau, plus intéressant encore, regrette le compagnon de ses travaux, qui tombe près de lui dans le sillon qu'il vient de creuser ; ce n'est point un camarade qu'il pleure, c'est un frère,

Mœrentem ... fraterna morte juvencum.

Pour donner plus d'intérêt à ce poëme philosophique, et par conséquent d'un genre un peu froid, j'y ai moi-même introduit quelques épisodes, la plupart historiques. J'ai quelquefois préféré ce dernier genre, parce qu'il réunit l'attrait de la vérité et le charme de la fiction. L'art de traiter un sujet n'est que l'art d'en sortir sans s'en éloigner ; on en trouve l'image dans la navigation ancienne, qui se tenoit toujours à portée de la terre et à la vue des côtes.

Qu'on me permette, sur cette sorte d'ornement, quelques idées assez nouvelles. Ce qui n'est pas nouveau, c'est que les épisodes doivent être liés adroitement au sujet principal. Virgile nous offre plus d'un modèle de ce genre. On a sur-tout justement admiré l'épisode le plus long et le plus remarquable du IVe livre des *Géorgiques*. Il y a loin des abeilles à la mort d'Eurydice, et à la descente d'Orphée aux enfers : mais le berger Aristée a perdu ses essaims ; il va consulter Protée. Ce demi-dieu lui apprend que cette perte est une punition de la mort d'Eurydice, causée par ce berger ; il lui raconte les regrets qui l'ont suivie, la descente de son époux dans le royaume de Pluton, où il va chercher son épouse,

Et la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.
J.-B. Rousseau.

Ainsi, dans le chant sur les abeilles, l'épisode est lié au sujet par le sujet lui-même. Non seulement il faut que les épisodes soient liés au fond du poëme, il faut encore que, dans ces ornements accessoires, l'objet principal soit ressenti et reparoisse par intervalles. Ainsi Virgile, dans le premier chant des *Géorgiques*, raconte les prodiges qui présagèrent la mort de César, et les batailles sanglantes de Pharsale et de Philippes, qui suivirent cette mort. Voilà le poëte bien loin des occupations paisibles de la campagne ; mais le sage et judicieux Virgile, par un art admirable, sait faire reparoître le laboureur sur ces mêmes champs de bataille. Un jour, dit-il,

Un jour le laboureur dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille;
Entendra retentir les casques des héros,
De leurs tombeaux rouverts exhumera leurs os,
Et dans ces grands débris, monuments du carnage,
Mesurera de l'œil les Romains du vieil âge.

Cependant cette règle ne doit point être prise à la rigueur, et s'il est nécessaire que les épisodes se rattachent au dessein général de l'ouvrage, il ne l'est pas que l'idée principale de chaque épisode soit en rapport immédiat avec le fond

du sujet; au contraire, plus ces ornements accessoires lui sont étrangers, plus ils jettent dans la composition et de nouveauté et de variété, premiers charmes de tous les ouvrages d'imagination. Qu'on me pardonne d'en offrir un exemple tiré de ce poëme. Lorsque, dans le chant des végétaux, je peins Colomb après une longue navigation, entouré de son équipage révolté, attaché au grand mât de son vaisseau, menacé par les poignards et les regards farouches des rebelles, mais tout-à-coup averti, par une odeur végétale, que la terre n'est pas loin; alors reprenant courage, l'inspirant à ses compagnons, et leur promettant, d'un air prophétique, la fin prochaine de leurs malheurs; abordant enfin, et félicité sur le rivage par ceux dont les poignards venoient de menacer sa vie : l'imagination, transportée tout-à-coup des scènes riantes et paisibles de la végétation, sur un vaisseau assiégé par la tempête, en proie à toutes les horreurs de la révolte, de la contagion, et de la faim, est plus vivement frappée par ce contraste, qu'elle n'auroit pu l'être par des images moins étrangères au sujet; et si le récit paroît d'abord s'éloigner de l'intention principale par la peinture des dangers qui menacent un grand homme, la fin de cet épisode se rattache naturellement aux végétaux par la guirlande de fleurs dont son équipage, heureusement abordé, couronne son habile prévoyance et sa persévérante intrépidité.

Cependant il ne faut pas croire que de longs épisodes soient toujours nécessaires aux poëmes didactiques ou philosophiques; plusieurs poëtes, tels que Pope, dans l'*Essai sur la Critique*, et l'*Essai sur l'Homme*, Horace et Boileau, dans l'*Art poétique*, s'en sont dispensés : mais alors l'auteur doit dédommager le lecteur de cette privation, par quelques idées d'un genre plus intéressant, embellies de couleurs plus brillantes, et qui, se détachant du fond du tableau, s'y montrent en relief. Virgile nous donne encore ici le meilleur des préceptes, celui de l'exemple. Après une longue énumération d'arbres peu distingués par la beauté de leur port et de leurs formes, le détail des soins qu'exige leur culture, il arrive au chêne, le plus majestueux de tous; il le peint dans toute la force de sa végétation, plongeant dans la terre ses racines profondes, étendant de tous côtés ses branches vigoureuses, dominant au loin les champs par sa hauteur, les embrassant par l'immensité de son ombre; et son vieux tronc, par sa durée séculaire, insultant à la fragilité des générations humaines : voilà ce que l'on peut appeler un court épisode, dont le lecteur est d'autant plus frappé, que dans un sujet ingrat il n'avoit pas le droit de s'attendre à ce magnifique tableau.

Après avoir apprécié Lucrèce et Virgile, il est temps d'arriver à nos propres richesses. Ce que Lucrèce a fait en vers pour les Romains, M. de Buffon l'a fait en prose pour les Français. S'il m'étoit permis d'exprimer mon opinion sur le style de ce grand homme, j'avouerois franchement que de tous ses ouvrages celui dont la diction m'a paru la plus convenable au sujet, c'est son traité sur les minéraux. Là tout est juste, clair, précis, noble sans emphase, riche sans profusion : point d'images ambitieuses, d'ornements superflus; rien qui dépasse le sujet. M. de Buffon connoissoit les minéraux par les yeux de l'expérience; mais il a écrit sur les animaux avec l'intérêt qu'inspirent leurs caractères, leurs graces, leurs beautés, les rapports qu'ils ont avec nous, et les services qu'ils nous rendent. De là la pompe du style, les idées exaltées, cette diction brillante et poétique, qui, après avoir fait la fortune de son ouvrage, sont devenues, pour beaucoup de lecteurs, un sujet de reproche. En effet, la prose poétique a l'inconvénient de n'avoir point un caractère décidé : d'un côté, elle n'a pas les tournures rapides, les mouvements impétueux, les expressions audacieusement figurées de la poésie; de l'autre, elle perd en grande partie la clarté, la justesse, et la simplicité, qui conviennent à la prose. Toute chose, comme toute personne, doit conserver son caractère : deux natures différentes réunies dans les Centaures, n'en ont fait que des monstres. Les animaux qui appartiennent à deux éléments n'appartiennent à aucun. Le mot amphibie est même devenu une injure dans le style figuré, et je crois entendre dire à la prose poétique comme à la chauve-souris dans La Fontaine

Je suis oiseau, voyez mes ailes.

Cependant, malgré ces observations, Buffon, Fénelon, et quelques écrivains plus modernes, ont fait un grand honneur à ce genre mitoyen, et méritent une honorable exception. M. de Buffon, sur-tout, ayant à peindre les merveilles de la nature, étoit plus autorisé à déployer, dans son ouvrage, toute la pompe de son style et toute la richesse de son imagination; et comment n'en savoir pas gré à celui qui, par la magie de son langage, a donné à son siècle une impulsion si puissante!

Lorsque les anciens entroient dans le Panthéon, ils passoient légèrement entre deux haies de divinités subalternes; mais lorsqu'ils arrivoient à la statue colossale de Jupiter, ils s'in-

clinoient avec respect devant le maître et le moteur du monde : telle est mon adoration pour M. de Buffon. J'oublie, en le lisant, l'observateur paresseux ou inattentif, les erreurs qu'on lui reproche, et même l'audace et la bizarrerie de quelques uns de ses systèmes, pour ne m'occuper que de ce génie puissant qui a répandu dans le monde entier le goût de l'histoire naturelle, a tiré les observateurs citadins de l'ombre de leurs cabinets, de la mollesse des villes, les a fait gravir les montagnes, s'enfoncer dans les bois, plonger dans les cavernes, franchir les précipices, et s'asseoir au bord des volcans. En un mot on pourroit appliquer à M. de Buffon, sous le rapport de son influence sur l'étude de l'histoire naturelle, ce que Virgile a dit de l'influence de l'air sur la terre, dans sa description du printemps.

Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante :
Le monde se ranime, et la nature enfante.

Cependant j'avoue avec honte que M. de Buffon est celui de tous les naturalistes à qui j'ai pris le plus petit nombre d'idées, parce que les vols faits aux gens riches sont les plus aisément reconnus et les plus sévèrement punis par la police littéraire. Plusieurs naturalistes, dont les travaux ont eu moins d'éclat et quelquefois plus d'utilité, m'ont été d'un grand secours, particulièrement M. Valmont de Bomare, également recommandable par ses vertus et par ses connoissances.

De tout temps, les poëtes philosophes ont eu le droit d'emprunter aux sciences les matériaux qu'ils mettent en œuvre.

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

En cela même, les sciences peuvent avoir quelques obligations à la poésie. Le moins populaire de tous les langages a seul le droit de populariser ce qu'il y a dans le monde de plus brillant et de plus utile ; c'est à lui que doivent avoir recours les belles actions, les procédés des arts, les phénomènes de la nature physique et morale. On sait d'ailleurs quelle distance il y a du fond des idées aux formes brillantes et à l'intérêt que sait leur donner la poésie. La Bruyère est souvent meilleur observateur que Boileau ; mais celui-ci a écrit en vers, et ses vers sont devenus *proverbes en naissant*. Les préceptes, d'ailleurs si justes et si sages d'Aristote, sont, à force d'élégance et d'esprit, presque méconnoissables dans l'art poétique d'Horace et de Despréaux ; et les auteurs du *Système de l'Optimisme* ne vivent plus que dans l'admirable *Essai sur l'Homme* de Pope, et dans les ridicules que leur a donnés le *Candide* de Voltaire.

On conçoit aisément que j'ai été plus d'une fois effrayé de la difficulté de l'immensité de cette entreprise, et je me plais à payer ici un juste tribut de reconnoissance au savant distingué * à qui je dois le projet de ce poëme et le courage de l'exécuter. Il m'avoit entendu lire la description d'un cabinet d'histoire naturelle, qui termine le troisième chant des *Géorgiques françaises*. Après m'avoir assuré qu'il n'avoit trouvé aucune erreur dans cette description, il m'invita à faire un grand tableau de cette esquisse, en chantant les quatre éléments et les trois règnes de la nature. Je lui représentai que le sujet, ainsi envisagé, pourroit paroître manquer d'unité : il me répondit que les quatre éléments étant combinés dans les trois règnes, ces deux parties de l'ouvrage n'avoient rien d'incohérent, et pouvoient composer un tout régulier. Je cédai à ses observations et à ses instances ; mais en supposant que cet ouvrage obtienne quelque succès, il manquera toujours à mon plaisir d'en offrir l'hommage au savant vertueux dont il ne reste plus qu'un nom cher aux sciences qu'il a enrichies et à l'amitié qui le pleure.

* M. Darcet (Jean), médecin et chimiste distingué, né en 1725, mort en 1801, membre de l'Institut et du Sénat conservateur

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES TROIS RÈGNES.

CHANT I.

LA LUMIÈRE ET LE FEU.

Apparition du génie de la nature, qui ordonne au poëte de le chanter; le poëte obéit, et commence par la Lumière. Invocation à Apollon. Éloge de l'astronome Delambre. De la décomposition des rayons solaires dans le prisme de Newton. Les différents effets de la lumière, qui donne à la nature ses couleurs variées. Phénomènes de la lumière sous le pôle glacé. L'Aurore boréale s'adresse à Jupiter pour obtenir les mêmes honneurs que sa sœur. Jupiter est sensible à sa prière, et l'Aurore boréale, célébrée par le génie de Mairan, a recouvré ses droits. Théorie du Feu; les effets qu'il produit entre les mains de la nature. Utilité du feu dans les arts; avantages que l'homme en retire. Le feu considéré dans les scènes terribles de la nature; la foudre et le tonnerre; l'électricité; les volcans. Effets du feu dans l'explosion de la poudre et de l'artillerie. Le feu considéré dans le sein de nos foyers. Tableau du coin du feu pendant l'hiver.

Un jour, pour la campagne abandonnant la ville,
Dans un beau paysage en spectacles fertile
J'avois erré long-temps, j'avois gravi les monts,
Visité les coteaux, parcouru les vallons,
Prolongé dans les bois ma libre promenade,
Traversé le torrent, écouté la cascade,
Suivi des frais ruisseaux le cours capricieux,
Étudié la terre, interrogé les cieux.
Le soir, ayant fini ma course vagabonde,
Plein des tableaux du ciel, de la terre et de l'onde,
Je cherchai le repos; et jusques au réveil,
La douce illusion amusa mon sommeil.
Je crus voir, dans l'éclat de sa riche parure,
Apparoître à mes yeux le Dieu de la nature.
Dans ses traits doux et fiers une mâle beauté
Sembloit joindre la grace à la sévérité;
Son front touchoit le ciel, ses pieds fouloient la terre,
Ses accents ressembloient à la voix du tonnerre;
Mille astres éclatoient sur son front radieux,
La foudre dans ses mains, et l'éclair dans ses yeux.
Douze signes ornoient sa ceinture flottante;
Au tissu varié de sa robe éclatante
Les sept rayons d'Iris prodiguoient leurs couleurs;
Sous ses pieds les gazons se tapissoient de fleurs;
Il ordonnoit: les eaux s'échappoient de leurs sources,
Le tonnerre grondoit, les vents prenoient leurs courses;
Autour de lui, le Temps, sous mille aspects nouveaux,
Achevoit, renversoit, reprenoit ses travaux;
Les débris s'animoient, la mort étoit féconde,
Et la destruction renouveloit le monde.
Plus j'attachois sur lui mon regard curieux,
Et plus il paroissoit s'agrandir à mes yeux.
Tout-à-coup les accents de sa voix immortelle
Jusqu'à moi sont portés: « Assez long-temps, dit-elle,
Du globe tu peignis les visibles beautés,
Ses riches ornements, ses aspects enchantés;
Ose plus aujourd'hui: pénètre sa structure,
Ses vastes fondements, sa noble architecture,
Les formes, les couleurs, les principes des corps,
Et leur guerre féconde, et leurs secrets accords;
Suis dans tous ses degrés la nature vivante,
Fais naître les métaux, fructifier la plante,
Soumets la brute à l'homme, élève l'homme à Dieu:
Du ciel sur tes tableaux je verserai le feu;
Et tandis qu'un faux goût, de tant d'œuvres légères
Fait prospérer un jour les formes passagères,
Sur ma base éternelle, édifiés par toi,
Tes ouvrages seront durables comme moi. »
J'obéis; mais d'abord, loin l'esprit de système,
Qui souvent, pour tromper, abusant du vrai même,
Sur un fragile amas d'arguments pointilleux
Bâtit du faux savoir le trophée orgueilleux:
Met, pour le soutenir, le monde à la torture,
Et veut à sa chimère asservir la nature;
Long-temps enorgueilli de son culte usurpé,
Il règne, il en impose à l'univers trompé;
Quand soudain, triomphant d'un frivole artifice,
Un fait inattendu vient briser l'édifice.
Ainsi, trop long-temps chers à nos yeux éblouis,
Ces tourbillons fameux se sont évanouis;
Ainsi, disparoissant avec ses cieux de verre,
L'astronome du Nil [1] laissa tourner la terre;
Ainsi, de la nature audacieux romans,
Périront, renversés sur leurs vains fondements,
Tant de rêves fameux; tel de ce roi superbe
Dont l'orgueil abruti rampa courbé sur l'herbe,
Le colosse formé d'argent, d'or et d'airain,
D'un côté jusqu'au ciel levoit son front hautain,
De l'autre s'appuyoit sur ses deux pieds d'argile;
Tout-à-coup s'élançant vers sa base fragile,
Du haut de la montagne une pierre a roulé,
Et sur son frêle appui le colosse a croulé.
Évitons cet écueil; laissons de ses entraves
L'esprit systématique enchaîner ses esclaves;
La seule expérience est un guide pour moi;
Instruire est son devoir, et peindre est mon emploi;
Mes pinceaux sont trempés, et la vive lumière
Dans mes riches tableaux brillera la première;
La lumière inconnue, en ses secrets ressorts,
Qui frappe, échauffe, éclaire et pénètre les corps,
Donne à l'air respiré sa pureté vitale,
Aux plants organisés leur ame végétale,
Épanche ses torrents de la hauteur des airs,
Au centre de la terre, aux profondeurs des mers;
Inonde incessamment des régions sans nombre,
Et, traversant d'un trait les royaumes de l'ombre,
Du trône ardent du jour prend un essor pareil,

Au coup d'œil de ce Dieu qui créa le soleil;
De bienfaits, de beautés source immense et féconde;
Enfin, l'ame, la vie, et le peintre du monde.
Viens, Apollon, dis-moi ses prodiges divers,
Et, comme des beaux jours, sois le dieu des beaux vers;
Ou plutôt, quand je vole à la céleste voûte,
C'est à toi, cher Delambre[2], à diriger ma route;
Toi qui sus réunir, par un double pouvoir,
Les beaux-arts au calcul et le goût au savoir.
L'immortel Isaac, de ses mains souveraines,
Des mondes étoilés te confia les rênes;
Viens; et, sans m'effrayer du sort de Phaéton,
Que je monte avec toi sur le char de Newton!
Guide-moi, montre-moi les sphères éternelles,
Leurs chemins journaliers, leurs marches annuelles.
La gloire d'expliquer leurs cours mystérieux
Seule n'y conduit pas tes regards curieux;
Tu n'y vas point chercher les combats des systèmes,
Les nuages du doute et la nuit des problèmes,
Mais la grandeur du monde et du Dieu qui l'a fait;
Mais des sociétés le modèle parfait,
Où, dans les rangs divers de ce brillant empire,
A l'ordre général chaque sujet conspire;
Où la comète même, objet de nos terreurs,
S'égare sans désordre, et revient sans erreurs.
Là, tu puises le beau dans sa source première;
Et de tous ces soleils, d'où l'ange de lumière
Jette sur notre boue un regard de pitié,
Pour toi l'attraction est encor l'amitié.
Je ne te suivrai pas dans cette mer profonde
Où chaque astre est un point, et chaque point un monde.
Ces sublimes objets ne sont pas faits pour moi;
Jadis Virgile même en recula d'effroi;
Épris ainsi que lui des demeures agrestes,
J'abandonne à ton vol les domaines célestes;
Les révolutions de l'empire de l'air,
Et les gardes brillants du char de Jupiter.
Mais tandis qu'à l'Olympe arrachant tous ses voiles,
Tu graveras ton nom sur le front des étoiles,
Moi, des bords d'un ruisseau te suivant dans les cieux,
De leur lumière au moins je décrirai les jeux.
Suivant les corps divers la lumière varie;
Dédaigneuse des uns, aux autres se marie.
Si l'obscure matière absorbe les rayons,
Le noir frappe nos yeux: mais lorsque nous voyons,
Des corps où vient tomber l'éclatante lumière,
La masse des rayons rejaillir tout entière;
De la blancheur alors l'œil ressent les effets.
Observez son départ, sa chute, ses reflets:
Les traits qu'elle a lancés, quand leurs courses s'achèvent,
Par des angles égaux tombent et se relèvent;
La matière tantôt, de ces rayons subtils,
Décompose la trame et sépare les fils;
Et le corps, à son gré, de la clarté céleste,
Admet une partie et refuse le reste;
Quelquefois le rayon, dépendant du tissu
Des objets différents où le jour est reçu,
Pénètre de ces corps les masses transparentes,
Et brisant dans leur sein ses flèches divergentes,
Suivant leur densité, par des angles divers,
Du corps qu'il traversa repasse dans les airs.
Avant que de Newton la science profonde
Eût surpris ce mystère et les secrets du monde,
La lumière en faisceaux se montroit à nos yeux;
Son art décomposa ce tissu radieux,
Et, du prisme magique armant sa main savante,
Développa d'Iris l'écharpe éblouissante.
Dans les mains d'un enfant, un globe de savon
Dès long-temps précéda le prisme de Newton;
Et long-temps, sans monter à sa source première,
Un enfant dans ses jeux disséqua la lumière:
Newton seul l'aperçut[3]; tant le progrès de l'art
Est le fruit de l'étude et souvent du hasard!
Enfin, des sept couleurs la brillante famille
Prête à chaque rayon l'éclat dont elle brille;
Du mélange divers des diverses couleurs
Naît l'éclat des métaux, le coloris des fleurs,
L'or flottant des moissons, et le vert des feuillages,
Et le changeant émail qui peint les coquillages,
La pourpre des raisins, l'azur foncé des mers,
Et l'éclat varié de la voûte des airs.
Eh! qui ne connoît pas les dons de la lumière!
Sans elle tout languit dans la nature entière,
Les végétaux flétris regrettent ses faveurs;
La fleur est sans éclat, et les fruits sans saveurs.
Ainsi, loin du soleil, dans nos celliers captive,
Pâlit la chicorée et se blanchit l'endive;
Ainsi, vers cette zone où le ciel plus vermeil
Épanche en fleuves d'or les rayons du soleil,
De ses plus riches dons la lumière suivie
Prodigue les couleurs, les parfums et la vie;
L'onctueux aromate y verse ses ruisseaux,
De plus vives couleurs y parent les oiseaux,
Les fleurs ont plus d'éclat; la superbe nature
Revêt pompeusement sa plus riche parure:
Tandis que, déployant son lugubre coup d'œil,
Le Nord décoloré languit dans un long deuil.
Mais, que dis-je? le Nord, dans ses vastes domaines,
Contient de la clarté les plus beaux phénomènes:
Eh! qui ne connoît pas, dans ces climats glacés,
Ces feux par qui du jour les feux sont remplacés[4]!
Là le pôle, entouré de montagnes de neige,
Conserve de ses nuits le brillant privilége,
Ces immenses clartés, ces feux éblouissants,
Au sein de l'ombre obscure au loin resplendissants,
Qui même avec les cieux, où le jour prend naissance,
Rivalisent de luxe et de magnificence:
Long-temps l'erreur les crut, dans ces âpres climats,
Le reflet des glaçons, des neiges, des frimas;
Des esprits sulfureux exhalés de la terre
Qui présageoient la mort, la discorde et la guerre,
Et jusque sur leur trône épouvantoient les rois.
Enfin, la vérité fait entendre sa voix,
Nous dit que le soleil enfante les aurores,
Ces merveilles du ciel, ces pompeux météores.
Abaissés, élevés, l'air, pur ou nébuleux,
Refuse, admet, accroît ou tempère leurs feux;
Souvent l'épais brouillard tient leurs flammes captives,

Souvent laisse percer leurs clartés fugitives;
Ils glissent en reflets, s'échappent en lingots,
Ou d'une mer de feu roulent au loin les flots;
Ici blanchit l'argent, et là jaunit l'opale;
Là se mêle à l'azur la pourpre orientale:
Tantôt en arc immense ils prennent leur essor,
Roulent en chars brûlants, flottent en drapeaux d'or,
S'élancent quelquefois en colonnes superbes,
S'entassent en rochers, ou jaillissent en gerbes,
Et, variant le jeu de leurs reflets divers,
De leur pompe changeante étonnent ces déserts.
De là, si l'on en croit les récits des poëtes,
De la riche nature élégants interprètes,
Deux lumineuses sœurs, au visage riant,
Rayonnent l'une au Nord, et l'autre à l'Orient.
Un jour, ajoutent-ils, l'Aurore boréale,
Lasse de voir sa sœur, l'Aurore orientale,
Seule, étaler des dieux les brillants attributs,
Et du monde idolâtre usurper les tributs,
Parut, les yeux en pleurs, dans la cour paternelle:
« O roi brillant du jour! ô mon père! dit-elle,
Souffriras-tu long-temps que des récits trompeurs,
Du reflet des frimas, de grossières vapeurs,
Des phosphores légers fassent naître ta fille,
Et qu'un si long opprobre outrage ta famille?
Ne voudras-tu jamais, aux peuples mal instruits,
Dire quel est mon père, et montrer qui je suis?
Ah! toi-même, éteins donc l'éclat qui m'environne,
Déchire mes festons, foule aux pieds ma couronne,
De mes riches couleurs reprends-moi le trésor,
Et mon voile de pourpre, et ma couronne d'or.
Eh! que m'importe, hélas! cet éclat dont je brille,
Si mon père rougit de m'avouer pour fille?
Ah! combien de ma sœur le destin est plus beau!
Son lit du jour naissant est nommé le berceau;
L'univers la bénit, les poëtes la chantent;
Quelles sont toutefois ces beautés qu'ils nous vantent?
D'où lui vient tant de gloire, à moi tant de mépris?
Des roses sans jeunesse et des festons flétris,
Voilà ses ornements; toujours même couronne,
Toujours même couleur peint sa cour monotone;
Et moi, sous mille traits, sous mille aspects divers,
J'embellis à mon gré le trône des hivers;
A peine à l'Orient luit ma foible rivale,
Moi dans les champs du Nord je marche son égale.
Même après ton départ ta lumière me suit;
Elle orne le matin, je décore la nuit,
Et l'obscure déesse, oubliant ses ténèbres,
Change en voiles brillants ses vêtements funèbres.
Si de sombres vapeurs montent jusqu'à ma cour,
J'en fais les ornements de mon brillant séjour;
Loin d'en être obscurci, mon triomphe s'en pare.
Une autre cependant de tous mes droits s'empare;
Chaque jour, nous dit-on, exacte à son réveil,
Elle ouvre la barrière aux coursiers du soleil.
Oui, l'Olympe le sait; amante matinale,
Des bras du vieux Tithon, dans ceux du beau Céphale
Elle vient s'oublier, et, jusqu'à son retour,
Au monde impatient fait attendre le jour.
Ah! mon heureuse sœur a seule ta tendresse;
Je suis aussi ta fille, et ne suis point déesse! »
« O mon sang, répond-il, apaise tes douleurs;
Je vengerai ton nom, je tarirai tes pleurs;
J'ai fait choix d'un mortel, ta douleur peut m'en croire,
Qui doit au monde entier manifester ta gloire;
Il dira ta naissance, et les astres en toi
Reconnoîtront enfin la fille de leur roi. »
Il achève, elle part, et sa main paternelle
Choisit un des rayons de sa tête immortelle,
Un des rayons divins qu'il garde à ces esprits,
De la belle nature interprètes chéris;
Lui-même de sa fille y grave la naissance:
Au célèbre Mairan [5] aussitôt il le lance.
Le trait vole et l'atteint; Mairan parle; à sa voix
La brillante immortelle a recouvré ses droits,
L'erreur s'évanouit, et le ciel de Borée
Voit, comme l'Orient, son Aurore adorée.
Elle eut, comme sa sœur, son empire, sa cour,
Et jusqu'au fond du Nord lança les feux du jour.
Ne croyez pas pourtant que la vive lumière
Naisse insubordonnée aux lois de la matière;
Ainsi que tous les corps, des mains de leur auteur,
Chaque rayon naquit doué de pesanteur.
Mais qui peut expliquer leur nature première?
La chaleur quelquefois existe sans lumière;
Quelquefois sans chaleur nous sentons la clarté [6]:
Tel le poisson, dissous par la putridité,
Luit, sans nous échauffer, en écailles brillantes;
Tel le phosphore éclate en flammes petillantes [7];
Et tels, de leurs amours donnant le doux signal,
Des vers à nos buissons suspendent leur fanal [8].
Mais, quels que soient du feu le principe et l'essence
Les éléments rivaux éprouvent sa puissance,
Il échauffe, il éclaire, il anime les corps;
Là resserre leurs nœuds, ici rompt leurs accords,
Et prépare, en brisant leurs chaînes mutuelles,
Avec des corps nouveaux des unions nouvelles.
Fluide par lui-même, à son activité
Plus d'un autre élément doit sa fluidité.
Le feu dilate l'air; des lacs, des mers profondes,
En globules roulants il divise les ondes.
Des êtres qu'il dissout, les uns sont transformés
En légères vapeurs, en globes enflammés;
D'autres réduits en chaux, d'autres réduits en cendre.
Ici, libre en tous sens il aime à se répandre;
Là, fixé dans les corps en un profond sommeil,
D'une cause imprévue il attend son réveil.
Il échauffe, il embrase, il dissout les solides,
D'une âcreté mordante il arme les acides.
Sans peine comprimé, sans peine détendu,
Son ressort quelquefois demeure suspendu;
Il change avec les corps, et, suivant leur nature,
En fait son aliment, ou devient leur pâture;
Par la destruction aime à se propager.
Enfin, libre ou captif, durable ou passager,
Le plus simple des corps, et le plus indomptable,
Lui seul altère tout, et reste inaltérable.
Ainsi deux grands pouvoirs furent créés par Dieu,

L'un c'est l'attraction, et l'autre c'est le feu :
A ces agents secrets la nature est soumise;
L'un réunit les corps, et l'autre les divise;
L'un pousse chaque atome en un centre commun,
Et d'innombrables corps se combinent en un;
Et l'autre, pénétrant leurs moindres corpuscules,
Laisse jouer entre eux leurs libres molécules :
Sans lui rien ne vivroit, sans lui l'amas des corps,
Ainsi que sans chaleur, languiroit sans ressorts;
Et tenant en repos cette masse inféconde,
Une froide inertie engourdiroit le monde.
Lui seul anime tout, l'air, la terre et la mer:
Il rayonne en étoile, étincelle en éclair,
Circule répandu dans le sein de la terre;
De la flamme électrique il arme le tonnerre,
Gronde dans les volcans, mûrit les végétaux,
S'unit au suc des fleurs, aux veines des métaux,
Embrase en serpentant les vapeurs souterraines,
Ou d'esprits sulfureux échauffe les fontaines.
Depuis que le hasard à nos yeux vint l'offrir,
Dirai-je par quel art l'homme sait le nourrir,
L'aiguillonne à son gré, l'étend ou le condense,
De ses traits réunis redouble la puissance ?
Ici l'air le ranime, et le soufflet mouvant
Tour-à-tour emprisonne ou déchaîne le vent;
Ailleurs des troncs brûlants, dont sa fureur s'augmente,
Le brasier affamé sans cesse s'alimente;
Là dans leurs frottements, l'un par l'autre frappés,
Les corps lancent les feux de leur sein échappés;
Là des sucs fermentés, qu'un vase étroit rassemble,
Les globules heurtés s'électrisent ensemble.
Dans son foyer concave ici l'ardent miroir,
En rassemblant la flamme, exalte son pouvoir :
L'or ne peut résister au feu qui le dévore,
Le diamant lui-même en brûlant s'évapore;
Et du haut de ces tours, au sein même des eaux,
Le terrible Archimède embrase les vaisseaux [9].

Sous combien de couleurs, de formes séduisantes,
Le feu montre à nos yeux ses forces complaisantes !
Agent de la nature, instrument de nos arts,
Il forge la charrue, hélas ! et les poignards;
Donne à Mars son tonnerre, à Cérès sa faucille,
Éclaire nos lambris, dans nos foyers petille;
Change le fer rebelle en élastique acier,
En verre transparent forme un limon grossier,
Durcit la fange vile en pierres précieuses :
Redoutables poisons, liqueurs délicieuses,
Par lui tout est formé, tout respire ou fleurit.
Il dissout, il compose, il dévore, il nourrit,
Et prompt, infatigable et constant dans sa course,
Roule en fleuve brûlant sans épuiser sa source.

Autrefois, nous dit-on, la déesse des arts,
Des riches Rhodiens déserta les remparts,
Parcequ'à ses autels, devenus moins propices,
Le feu ne brûloit point durant les sacrifices :
Cet emblème nous peint la puissance du feu;
Que dis-je ? de nos arts il est le premier dieu.
Il prévient la nature, il devance les âges,
Il imite, il détruit, il refait leurs ouvrages,
Décompose les corps, forme des corps nouveaux,
Et fait au temps lui-même envier ses travaux.
Mais quelquefois sa force est trompeuse peut-être.
Qui sait ce qu'il ajoute et ravit à chaque être,
Et s'il ne laisse pas, à travers ses vapeurs,
Un résidu factice en des vases trompeurs ?
Sachez donc distinguer ces divers phénomènes,
De quel être il dénoue ou resserre les chaînes,
Le corps qui lui résiste et ceux qu'il asservit,
Ce qu'il laisse ou reprend, ce qu'il donne ou ravit :
Telle, du cœur humain une attentive étude
Sait de la passion distinguer l'habitude,
L'instinct de la raison, la nature de l'art,
Le caprice d'un vœu, le projet d'un hasard,
D'un mouvement contraint un élan volontaire,
Et du cachet du jour le sceau du caractère.

Mais c'est peu que nos arts règnent en souverains
Sur ces terrestres feux que gouvernent nos mains;
Le feu des dieux lui-même a connu leur puissance,
Et la foudre à nos pieds vient mourir en silence.
Qu'on ne me vante plus ce mortel dont le sein
Sous le bec d'un vautour expia son larcin;
Ni ce folâtre Amour, au maître de la terre,
De sa main enfantine, enlevant le tonnerre :
D'un prodige réel, emblème fabuleux !
Ici le vrai lui-même est plus miraculeux.
Dans le temple des arts, asile où la Science
Fait auprès du Génie asseoir l'Expérience,
Avançons : contemplons comment un art mortel
Ravit aux dieux la foudre [10] et ses flèches au ciel.
Du coussin, échauffé par le verre qui roule,
La matière éthérée en longs ruisseaux s'écoule;
Le conducteur, empreint de ces légers courants
Au cylindre enflammé fait passer ces torrents :
Soudain, de tous les points au loin rejaillissante
Éclate et resplendit la flamme éblouissante [11].

Tantôt dans un cristal, de minces feuillets d'or,
Tout-à-coup animés, semblent prendre l'essor;
Attirés, repoussés, s'approchent, se retirent :
Dans l'abri transparent, tantôt nos yeux admirent
Ces papiers bondissants, pleins d'un feu passager,
Des nymphes, des sylvains, simulacre léger :
Leur être est d'un moment; mais l'éternel prodige
Varie en cent façons son étonnant prestige.
D'un air mêlé d'audace et de timidité,
Souvent sur l'isoloir une jeune beauté
Se place en rougissant, curieuse et tremblante;
A peine elle a touché la baguette puissante,
Autour d'elle le feu jaillit en longs éclairs,
La flamme en jets brillants s'élance dans les airs,
Se joue innocemment autour de sa parure,
Glisse autour de son col, baise sa chevelure;
La belle voit sans peur ces flammes sans courroux,
Et dans le cercle entier répand un feu plus doux.
Soudain la scène change, et l'éther, ô merveille !
De Leyde vient remplir la magique bouteille;
Fond le métal ductile, et ses esprits brûlants
Se répandent dans l'air en flots étincelants.
L'acier la touche-t-il ? le coup part, le feu brille :

Je redouble; l'éclair sort, éclate et petille;
Tantôt au bout d'un fer voltigent à nos yeux,
Et des globes de flâmme et des langues de feux.
Ici les spectateurs forment de longues chaînes;
Soudain de mains en mains et de veines en veines
Du fluide éthéré les torrents ont jailli,
Et dans tous leurs rameaux les nerfs ont tressailli.
Ainsi lorsqu'un beau trait nous saisit au théâtre,
Tout-à-coup dans les rangs de la foule idolâtre,
D'un mouvement commun l'effet contagieux,
Pénètre tous les cœurs, enflamme tous les yeux :
L'étonnement, l'effroi, le plaisir se confondent,
Et par un même cri tous les cœurs se répondent.
Que dis-je ! ô feu sacré, noble enfant du soleil !
Toujours tu n'offres pas un stérile appareil.
Souvent la froide main de la paralysie
Dans un débile corps joint la mort à la vie :
Tu veux; et tout-à-coup frappé de ton pouvoir,
L'organe languissant apprend à se mouvoir;
Le sang revient au cœur, la fibre est ranimée,
Et la vie a repris sa route accoutumée.
Source de mouvement, de force et de clarté,
Viens donc, prends en pitié ma triste cécité:
Donne à mes yeux de voir tes riches phénomènes.
La nature te doit ses plus brillantes scènes;
Dans les cieux, dans les mers, dans les plus durs métaux,
Aux flancs de l'animal, au sein des végétaux,
Par-tout vit ton esprit et circule ta flamme;
Par toi les sens grossiers commercent avec l'ame.
Ah! rends-moi, rends-moi donc quelques foibles rayons
Qui conduisent ma main et guident mes crayons.
Que d'un dernier regard embrassant la nature,
Je puisse de tes dons achever la peinture !
Que l'univers alors disparoisse à mes yeux;
Par la pensée encor je jouirai des cieux;
Je rêverai les bois, les monts, la terre et l'onde,
Et dans mes souvenirs j'habiterai le monde.
  Heureux le genre humain, si du feu bienfaisant
Il n'eût dans ses fureurs corrompu le présent !
Jadis sous nos remparts, dans le champ des batailles,
La mort d'un vol moins prompt semoit les funérailles.
Des dards, des javelots donnoient un lent trépas :
Depuis, un art affreux précipite ses pas.
Plus savamment cruel, par quelques grains de poudre,
L'homme imite l'éclair, son bras lance la foudre;
Et le nitre irascible, irrité par les feux,
Ébranle au loin les airs et la terre et les cieux.
Pour en alimenter les foudres de la guerre,
Tantôt en blanc duvet on l'enlève à la pierre;
Et tantôt, dans la nuit des antres souterrains,
En blocs cristallisés il se livre à nos mains.
Ainsi quand, de nos jours, des cavernes profondes
La France eut épuisé les entrailles fécondes,
Pour porter le trépas à cent peuples vaincus,
J'ai vu Mars profaner les caveaux de Bacchus,
Lieux sacrés ! où ce Dieu, père de l'alégresse,
Promettoit à nos vœux une plus douce ivresse.
Ses murs sont envahis, son asile est souillé;
Du salpêtre fougueux son sol est dépouillé;
Et la mort dévorante, avide de sa proie,
Vient chercher la ruine où nous puisions la joie.
  De ces grains foudroyants, par combien de secrets
L'art a multiplié les terribles effets !
Tantôt dans un cylindre, où l'homme l'amoncelle,
Il sommeille, il attend la rapide étincelle :
Elle entre : le feu part; le salpêtre enflammé,
Dans le tube brûlant chasse l'air comprimé.
Soudain l'éclair jaillit, et le tonnerre gronde;
Au même instant, vomi de sa prison profonde,
Le globe destructeur vole, siffle et fend l'air.
L'horrible catapulte, et le tranchant du fer
N'ont rien de comparable à ce nouveau tonnerre;
Des bataillons entiers jonchent au loin la terre;
Des remparts sous ses coups les débris ont roulé,
Les murs sont abattus, et les tours ont croulé.
De son lit embrasé, tantôt l'affreuse bombe,
En longs sillons de feu part, s'élève et retombe,
Se roule, se déchire avec un long fracas,
De son globe de fer disperse les éclats;
Poursuit, menace, atteint la foule épouvantée,
Et couvre au loin de morts la terre ensanglantée.
  Ailleurs, Mars de la ruse emprunte le secours.
Pour attacher la flamme aux fondements des tours,
L'art creuse sous la terre une secrète route;
L'adroit mineur pénètre à l'abri de sa voûte,
Et dans le sein du mur que le fer a creusé,
Laisse le grain fatal par ses mains déposé.
Il fuit; bientôt le long de la mèche perfide
Le feu glisse et s'avance en dévorant son guide;
Jusqu'au dépôt funeste il se fraie un chemin;
A peine il l'a touché, tout s'embrase; et soudain,
S'indignant de ses fers, la flamme impatiente
Part, soulève en grondant cette masse pesante,
Et parmi des torrents de fumée et de feux,
Rochers, armes, soldats, ont volé vers les cieux.
  Mais tandis que du feu je chante la puissance,
L'hiver, de la chaleur nous fait sentir l'absence :
Quel Dieu nous la rendra ? C'est ce feu bienfaiteur,
Notre hôte, notre ami, notre consolateur,
Le feu, fils du soleil, et sa plus pure essence,
Qui remplace sa flamme et charme son absence;
Et, bien souvent utile et rarement cruel,
Pour féconder la terre est descendu du ciel.
Il est l'ame des arts, l'agent de la nature;
Par lui, quand l'aquilon nous souffle la froidure,
Ces chênes, ces ormeaux, dont les feuillages verds
Rafraîchissoient l'été, réchauffent nos hivers.
Ah! des biens qu'il prodigue à nos riants hospices,
Comment a pu ma muse oublier les délices !
  Laissons donc, il est temps, ces effets merveilleux,
Et l'éclair électrique, et ses rapides feux,
Et la forge brûlante où le métal bouillonne,
Et le volcan qui gronde, et la foudre qui tonne;
Et d'un accent moins fier, d'un ton plus familier,
Chantons du coin du feu l'asile hospitalier.
La variété plaît : ainsi l'aigle intrépide,
Qui vers l'astre du jour a pris son vol rapide,
Redescend de l'Olympe, et des pompes du ciel

Revient se délasser dans le nid paternel.
Le foyer, des plaisirs est la source féconde;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde.
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en cent lieux nos esprits dissipés,
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie.
Auprès de nos foyers notre ame recueillie,
Goûte ce doux commerce à tous les cœurs si cher :
Oui, l'instinct social est enfant de l'hiver.
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là, courent à la ronde, et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux :
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connoissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Long-temps captif ailleurs, échappe au coin du feu.
Près du feu, deux époux bravant le tête-à-tête,
De leur antique hymen se rappellent la fête;
Et, mieux que leur foyer, de leurs jeunes amours,
Le doux ressouvenir réchauffe leurs vieux jours.
Près du feu, deux amants, pleins d'un tendre délire,
D'un regard de côté se parlent sans rien dire.
Là Vénus s'aperçoit qu'elle est chère à Vulcain;
L'Amour y vient forger les chaînes de l'hymen.
Comme aux jours fortunés des pénates antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivoient séparés sous les mêmes lambris.
En vain des deux côtés la mésintelligence
Amène le soupçon, le dégoût, la vengeance,
Le fol entêtement, l'inflexible roideur,
Et la froide réserve au visage boudeur,
Et le reproche amer, et la piquante injure,
Et le dépit qui cache et nourrit sa blessure;
Le pardon en riant vient s'asseoir au milieu,
Et le lit conjugal rend grace au coin du feu.
Là vient se renouer la douce causerie :
Chacun en la contant recommence sa vie;
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses amours; d'autres plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence [12].
Le foyer, du talent est aussi le berceau :
Là, je vois s'essayer le crayon, le pinceau,
Le luth mélodieux, l'industrieuse aiguille.
Tantôt c'est un roman qu'on écoute en famille;
Au milieu du récit, Églé par sa rougeur
Marque d'abord l'endroit qui répond à son cœur;
Et d'un amant sensible apprenant la victoire,
Tremble que le roman n'ait conté son histoire.
Vous dirai-je ces jeux, dont les amusements
De la journée oisive occupent les moments,
Abrègent la soirée et prolongent la veille;
Mais la maternité, de l'œil et de l'oreille
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient; et quelquefois par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux, la raquette empaumée,
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée,
Qui toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours;
Retombe quelquefois, et par un coup habile,
Relevée aussitôt, reprend son vol agile.
La beauté quelquefois se mêle à ces combats,
Et se plaît à montrer la rondeur d'un beau bras.
Ailleurs un jeune aveugle, un bandeau sur la tête,
Poursuit, saisit, devine, et nomme sa conquête;
Et souvent, dans ces jeux, l'heureux colin-maillard
Trouve mieux qu'il ne cherche et rend grace au hasard.
Des tablettes ailleurs étalent à la vue,
Des beaux esprits du temps l'innombrable cohue,
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravo du parterre au rire des lecteurs.
Là sont accumulés, pour amuser les belles,
Histoires et romans, et contes et nouvelles;
Là, chacun s'endormant sur les rêves d'autrui,
Peut changer de sottise et choisir son ennui.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives,
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets :
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez.
Tour-à-tour on querelle, on bénit la fortune;
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul? je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu le savant édifice.
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles,
Partent en petillant des milliers d'étincelles.
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons.
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas, qu'un froid piquant resserre,
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre.
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,
D'écouter la tempête et d'insulter au vent!
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protége,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste et ma tête pesante?
Eh bien, pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka, la feuille de Canton,
Vont verser leur nectar dans l'émail du Japon.
Dans l'airain échauffé déja l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun.
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination! de tes douces chimères

Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie;
Quelles mains l'ont planté? quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravoit-il l'Aquilon?
Bordoit-il le ruisseau? paroit-il le vallon?
Peut-être il embellit la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout-à-coup je l'anime: à son front verdoyant
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt, environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris;
A leur feu tout-à-coup ma verve se rallume:
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt, prenant en main l'écran géographique,
D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook et Forster, dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde.
Agréable pensée, objets délicieux,
Charmez toujours mon cœur, mon esprit et mes yeux!
Par vous tout s'embellit, et l'heureuse sagesse
Trompe l'ennui, l'exil, l'hiver et la vieillesse.

CHANT II.

L'AIR.

Idée générale de l'air; sa nature; ses combinaisons; son utilité; ses effets dans la réflexion de la lumière; sa pesanteur. Expériences de la machine pneumatique. Hommage à Pascal. Élasticité de l'air; effets de cette élasticité. Tableau des vents et de l'orage. Une armée entière ensevelie par les vents dans les sables de l'Asie. Les vents tantôt troublant les mers, et tantôt conduisant le navigateur au terme de sa course. Les vents, cause de la chaleur des étés et du froid des hivers. Description d'une sécheresse causée par le vent du midi. Spectacle des frimas, sous l'influence des vents du nord. Exhalaisons portées par les vents. Description de la peste et de ses ravages.

Ouvrez-vous à ma voix, vastes champs de l'Éther!
Que de fois j'enviai l'oiseau de Jupiter,
Qui, traversant vos flots de ses rapides ailes,
Superbe, prend l'essor aux voûtes éternelles;
Et, lorsque nous rampons au terrestre séjour,
Monte, d'un vol hardi, jusqu'aux sources du jour!
Que dis-je? quel essor égale la pensée?
Elle veut; et soudain jusqu'au ciel élancée,
Vole, devance l'aigle, et les vents, et l'éclair:
Par elle, franchissant les campagnes de l'air,
J'ose de ce fluide approfondir l'essence,
Décrire ses effets et chanter sa puissance.
Sur nous, autour de nous, de deux airs différents
L'Éternel répandit les fluides errants;
L'un, en courant moins pur, dans l'immense atmosphère
Règne plus abondant; l'autre, plus salutaire,
A la plus foible part dans les champs de l'Éther;
De leurs flots réunis la nature a fait l'air [1]:
Sur nous, comme l'esprit d'une liqueur active,
L'un d'eux exerceroit une action trop vive;
L'autre seroit mortel, et de nos foibles corps
Ses dormantes vapeurs détruiroient les ressorts [2].
Dévoré par le feu, fluide comme l'onde,
L'air, d'effets variés est la cause féconde.
Respiré par la plante et par les animaux,
L'air, ainsi que le feu, circule dans les eaux,
L'air, ainsi que le feu, court au sein de la terre;
De la flamme électrique il arme le tonnerre,
Remonte de nos champs aux plaines de l'Éther;
Il roule dans l'espace en une immense mer.
De ces grands mouvements qui décrira l'histoire?
C'est là, dans l'éternel et grand laboratoire,
Que sans cesse essayant mille combinaisons,
Récipient commun de tant d'exhalaisons,
La nature distille, et dissout, et mélange,
Décompose, construit, fond, désordonne, arrange
Ces innombrables corps l'un sur l'autre portés,
Quelques-uns suspendus, d'autres précipités;
Des soufres et des sels fait l'analyse immense,
Des trois règnes divers enlève la substance,
Les œufs de l'animal, et la graine des fruits,
Et leur premier principe, et leurs derniers produits,
Et la vie et la mort, et les feux et les ondes,
Et dans ce grand chaos recompose les mondes.
Mais d'abord essayons d'exprimer dans mes vers
Ses divers attributs et ses effets divers.
A notre œil curieux dérobant sa naissance,
A tous les éléments l'air unit sa substance:
Dilatable, élastique, invisible et pesant,
Il est toujours du feu l'allié complaisant.
Peut-être, comme l'eau, le feu le rend fluide;
De ce principe actif chacun d'eux est avide,
Pénétré par les corps lui seul les presse tous;
Océan invisible il roule autour de nous;
Chaque être tour-à-tour et l'attire et le chasse;
Il vit dans le rocher, et même dans la glace;
Du corps qui le reçut, du corps qui le produit,
Il sort avec fracas ou s'exhale sans bruit;
Lui-même agit sur eux, il dessèche la terre,
Il rouille les métaux, il pénètre la pierre.
Cet élément fluide est aussi transparent:
A travers le cristal, ainsi notre œil errant
Atteint au haut des cieux ces soleils, ces étoiles
Dont la nuit radieuse illumine ses voiles.
L'air conduit la lumière, et du palais des cieux
Par lui ses doux rayons arrivent à nos yeux;
Par lui nous respirons l'œillet, la marjolaine [3];
D'une bouche adorée il nous porte l'haleine,
Souffle plus embaumé que le parfum des fleurs;
L'air humide, d'Iris compose les couleurs [4].
L'air par ses doux reflets forme le crépuscule [5];
Par lui l'aurore avance et le soir se recule;

Sans lui l'œil passeroit, par un brusque retour,
Du plein jour à la nuit, de la nuit au grand jour;
C'est lui qui, nuançant leur marche régulière,
Par degrés nous fait perdre et revoir la lumière.
Enfin, multipliant ses mobiles reflets,
Le jour, comme dans l'onde, y vient briser ses traits;
De là ces jets brillants, ces vapeurs colorées
Dont se peignent du ciel les voûtes azurées,
Sur-tout dans les climats où l'ardent équateur
De l'astre ardent du jour redouble la splendeur,
Et déploie avec pompe, entre les deux tropiques,
Du luxe des couleurs les teintes magnifiques.
Là, l'éclat des métaux, des fleurs le vif émail,
L'émeraude, l'azur, l'opale et le corail,
Versent tous leurs trésors sur de riches nuages;
L'illusion y joint ses magiques images,
Et, d'un hasard heureux secondant la beauté,
D'êtres qui ne sont pas peuple un ciel enchanté;
L'œil y voit resplendir de brillantes campagnes,
Éclater des volcans, s'élever des montagnes,
La lumière frapper des rocs étincelants,
D'un gouffre ténébreux sortir des flots brûlants;
Sous de riches couleurs, sous de mobiles formes
S'agiter des lions et des coursiers informes,
L'Océan dans son sein balance ces tableaux,
Les lacs resplendissants en colorent leurs eaux,
Les arbres leurs sommets, les montagnes leur faîte,
Et la nature y donne une éternelle fête.
Spectacle éblouissant, éclatant appareil
Dont le ciel est la scène, et que peint le soleil.
Toutefois, oubliant ces magnifiques scènes,
De l'air même peignons les riches phénomènes:
Oh! de l'homme ignorant quel eût été l'effroi,
Si quelque sage eût dit: « Regarde autour de toi,
Homme foible! de l'air l'océan t'environne,
Sur toi pèse en tout sens sa fluide colonne [6]! »
Mais la raison bientôt venant le rassurer,
Lui dit: Cet océan dont l'air vient t'entourer,
Lui-même t'appuyant contre sa masse immense,
Par un juste équilibre au dehors se balance,
Et l'air intérieur, par un contraire effort,
De sa force élastique exerce le ressort.
Sans elle, au même instant, de ta mortelle argile
Sa masse écraseroit l'édifice fragile.
Toi-même en veux-tu voir un indice certain?
Pompe l'air que ce vase enferme dans son sein.
Dès qu'il s'est échappé, qu'une exacte clôture
A l'air extérieur en ferme l'ouverture,
Et tout-à-coup, privé d'un heureux contrepoids,
Le vase en mille éclats se brise sous tes doigts.
Le poids de l'air agit sur la nature entière;
En solide pesant s'unit à la matière;
Des beaux jours, de l'orage exact indicateur [7],
Le mercure captif ressent sa pesanteur.
L'air élève à son gré les eaux obéissantes,
Du tronc dans les rameaux conduit le suc des plantes;
Le poids de l'air enfin, par un plus doux bienfait,
Dans le sein maternel fait arriver le lait,
Et le guide, à travers les veines qu'il arrose,
De deux globes d'albâtre à deux lèvres de rose.
Qui de sa gravité nous enseigna la loi?
C'est toi, Torricelli; divin Pascal, c'est toi [8].
Salut, champs paternels! salut, fière montagne
D'où se déploie au loin cette riche Limagne,
Où d'un sang que chérit mon pays et le sien,
Une goutte sacrée a passé dans le mien!
Pour la première fois quand je gravis ta cime,
Plein de son souvenir, plein de son nom sublime,
Je ne voyois que lui; en vain, sous de beaux cieux
S'étendoient à tes pieds des champs délicieux.
Je me disois: Ici Pascal, dans son audace,
Des colonnes de l'air osa peser la masse;
Mais hélas! de cet air, ignoré si long-temps,
L'illustre infortuné jouira peu d'instants;
La mort l'enlève au monde au printemps de son âge [9].
Cependant l'Éternel veut qu'en son noble ouvrage
Il adore sa main; ô regrets superflus!
Il vient, jette un coup d'œil, voit, admire, et n'est plus!
Mais toi, mont renommé, mont rempli de sa gloire,
Atteste ses travaux et garde sa mémoire.
A Misène autrefois toute une armée en deuil
Offrit en gémissant l'hommage d'un cercueil:
Sur ce beau promontoire où son nom vit encore,
On plaça son épée et son clairon sonore.
Toi! la gloire et l'amour de mon pays natal,
O mont majestueux! sois le mont de Pascal;
Qu'on y grave son nom et ce tube fidèle
Par qui le poids de l'air au monde se révèle,
Et que, chaque printemps, mêlés à tes pasteurs,
Les enfants d'Uranie y répandent des fleurs.
C'est peu: des corps tombants à qui l'air fait passage,
Sa fluide épaisseur ralentit le voyage.
Ainsi qu'en pesanteur en vitesse inégaux,
Tous d'un cours différent ils traversent ses flots;
Mais tous, d'un mouvement également rapide,
Lorsque l'air est absent, retombent dans le vide;
Et le métal pesant, et la plume sans poids,
Au terme du voyage arrivent à-la-fois.
De l'élasticité l'impulsion puissante
Ne distingue pas moins l'élément que je chante;
Son ressort captivé, tout-à-coup détendu,
Regagne en un instant autant qu'il a perdu.
Par sa captivité doublant sa violence,
A l'instant qu'elle cesse il s'échappe, il s'élance
Loin de l'espace étroit qu'il occupoit d'abord.
Qui ne sait l'action de ce puissant ressort!
Par lui, sans le secours des feux et de la poudre,
Du cylindre muet l'air fait voler la foudre,
Et, dans le fer concave avec force pressé,
Fait partir en sifflant le plomb qu'il a lancé [10].
Souvent encore, aidé de l'art qui le seconde,
Pour mieux dilater l'air, le feu dilate l'onde.
Mais puis-je me flatter que le dieu des beaux vers
M'apprenne à célébrer tous ces effets divers?
Ces procédés des arts que le vrai sage honore,
Aux arts brillants du goût sont étrangers encore;
Toutefois essayons d'en tracer le tableau:
S'il n'est pas relevé, le sujet est nouveau.

Au-dessus des bassins sur qui l'onde bouillonne,
Dans les concavités d'une longue colonne,
Son épaisse vapeur, du bassin écumeux
S'exhale dans le vide en tourbillon fumeux;
Suivant que son nuage ou s'élance ou s'affaisse,
Le docile piston ou remonte ou s'abaisse:
L'industrie à son choix en gouverne le jeu.
A peine la fumée, enfant léger du feu,
Dans le tube d'airain où sa vapeur s'amasse,
Du piston qu'il refoule a soulevé la masse,
Une eau froide, avec art introduite en son sein,
Dans son canal brûlant la refroidit soudain;
Et, par le froid magique arrêtée en sa route,
Une immense vapeur tombe réduite en goutte:
Alors le lourd piston sent le fardeau de l'air,
Et retombe en glissant dans sa prison de fer.
Cependant un levier, qui dans l'air se balance,
Suivant que la fumée ou s'abaisse ou s'élance,
Monte ou tombe, et s'en va jusqu'aux antres profonds,
Arracher leurs trésors aux entrailles des monts,
Ravit le noir charbon à la mine féconde,
Extrait le plomb, l'airain, puise et reverse l'onde;
Ainsi l'art asservit, pour ses travaux divers,
Et la terre, et les eaux, et la flamme, et les airs.
Quand la nature et l'art leur laissent un cours libre,
L'air est, ainsi que l'onde, ami de l'équilibre.
Est-il rompu? soudain, des nuages errants
Les flottantes vapeurs s'épanchent en torrents;
Ou leur sein se déchire et lance sur la terre
Les flèches de l'éclair et les traits du tonnerre.
D'autres fois, conduisant la tempête et la nuit,
Les vents impétueux accourent à grand bruit;
Et, rival effréné des tempêtes de l'onde,
Dans l'océan des airs l'affreux orage gronde;
Souvent aussi, d'Éole enfant audacieux,
Du pied rasant la terre, et le front dans les cieux,
Le terrible ouragan mugit, part et s'élance,
La ruine le suit et l'effroi le devance;
Il détruit les hameaux, déracine les bois,
Le rocher vainement se défend par son poids;
Le fer cède en éclats, l'eau s'enfuit à sa source,
L'œil suit avec effroi la trace de sa course.
Des révolutions, tel l'ange désastreux
Va semant la terreur sur son passage affreux;
Mœurs, lois, trônes, autels, tout tombe: et d'un long âge
L'ouragan politique anéantit l'ouvrage.
Ainsi, de l'air troublé les tourbillons mouvants
Livrent au loin la terre aux ravages des vents.
Eh! qui ne sait comment leurs fougueuses haleines
Des déserts africains tourmentent les arènes,
Enterrent en grondant les kiosques, les hameaux,
La riche caravane et ses nombreux chameaux?
Que dis-je? quelquefois sur une armée entière
L'affreux orage roule une mer de poussière,
La nature se venge, et dans d'affreux déserts,
Abîme ces guerriers, l'effroi de l'univers.
C'est toi que j'en atteste, ô malheureux Cambyse [11]!
Rapide conquérant de l'Égypte soumise,
Déja des Libyens tu menaçois les dieux.
Plus nombreux que les flots, tes essaims belliqueux
De trente nations présentoient le mélange;
Les uns avoient quitté les rivages du Gange,
D'autres ceux de l'Indus; et le fer et l'airain
Réfléchissoient les feux du soleil africain.
Aux lueurs de l'éclair, aux éclats de la foudre,
Tout-à-coup sont partis des nuages de poudre;
L'air gronde, le jour fuit, de ce nouveau combat
Le courage étonné vainement se débat.
Tel qu'un coursier fougueux sous un maître intrépide,
L'ouragan autour d'eux tourne d'un vol rapide,
Les enveloppe tous de ses noirs tourbillons:
D'abord serrés entre eux, leurs épais bataillons
Bravent et la tempête et l'arène mouvante.
Bientôt courent par-tout le trouble et l'épouvante:
Tous aux vents en courroux errent abandonnés,
Le courage est vaincu, les rangs désordonnés;
Tous ces peuples divers, qu'un même lieu rassemble,
S'agitant, se poussant, s'entrechoquant ensemble,
Sur des monceaux de dards, de boucliers brisés,
L'un sur l'autre abattus, l'un par l'autre écrasés,
Dans la profonde horreur de la nuit ténébreuse,
Présentent, sans combattre, une mêlée affreuse.
Un même effroi saisit l'homme et les animaux:
Les chameaux renversés roulent sur les chameaux,
Cavalier et coursier l'un sur l'autre succombe;
Lui-même avec ses tours l'énorme éléphant tombe.
Comme une vaste mer, le souffle impétueux
Écartant, ramenant ces flots tumultueux,
Fouette d'un sable ardent leur brûlante paupière;
Ferme leur bouche à l'air, leurs yeux à la lumière;
Tous s'enfoncent vivants dans ces vastes tombeaux,
Et l'orage, en triomphe, emporte leurs drapeaux.
Parmi ces noirs amas qui sur eux s'amoncellent,
L'un l'autre vainement ces malheureux s'appellent:
Leurs cris meurent dans l'air, le trouble croît; les vents
Redoublent leurs fureurs, le sable ses torrents.
Si l'effroyable assaut laisse un moment de trève,
La foule renversée en tremblant se relève,
Et pose sur l'arène un pied mal affermi.
Bientôt l'air plus fougueux de colère a frémi;
Il tourmente, il enlève, il rejette la terre,
Mêle à des flots de poudre une grêle de pierre:
Le vent pousse le vent, les flots suivent les flots,
La lutte est sans espoir, l'ouragan sans repos.
Il vole, il frappe l'air d'une aile infatigable,
Pousse, entasse sur eux des montagnes de sable.
A peine on voit sortir des sommets d'étendards,
Des bras sans mouvement, et des pointes de dards.
De moment en moment l'orage qui s'anime
Sur eux ouvre, referme et rouvre encor l'abîme.
Tour-à-tour le jour fuit et se montre à leurs yeux;
Par d'effroyables cris tous lui font leurs adieux.
Enfin ce grand débris, luttant contre la tombe,
Par un dernier effort se soulève et retombe.
Alors de longs soupirs s'entendent un moment,
D'un peuple enseveli vaste gémissement.
La nuit vient, le jour meurt, et la terre en silence
N'offre qu'un calme affreux et qu'un désert immense.

Malheureux! c'en est fait; non, vous ne boirez plus
Ou les ondes du Gange, ou les flots de l'Indus!
En vain vous espériez revoir votre famille,
Et reprendre en vos mains l'innocente faucille.
Vous-mêmes moissonnés mourez sous d'autres cieux;
Aujourd'hui même encor vos ossements poudreux
Frappent le voyageur; et, dans son trouble extrême,
De son propre danger l'épouvantent lui-même.
Mais comment expliquer tous ces grands mouvements,
Ces révolutions de l'empire des vents?
Où sont ces temps heureux des rêves poétiques,
Ces siècles de féerie, où les fables antiques,
D'un peuple ingénieux heureuses fictions,
Nous peignoient, dans la nuit de leurs antres profonds,
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes,
S'agitant de fureur dans leurs prisons tremblantes,
Luttant contre leurs fers et s'indignant du frein?
Tandis que sur son trône, Éole, un sceptre en main,
Irritant à son choix ou calmant leurs haleines,
Leur lâchoit tour-à-tour ou resserroit les rênes:
Tout étoit expliqué; mais de savants débats
Pour définir les vents imitent leurs combats;
Tout est trouble et discorde, et les cris de l'école
Égalent en fracas les cavernes d'Éole.
Mais laissons là des vents les mystères secrets,
Et sans sonder la cause expliquons les effets:
Viens donc à mon secours, Gineau [12]! dont la main sûre
Organise le monde et sonde la nature;
De ces sentiers obscurs fais-moi sortir vainqueur;
J'aime à voir par tes yeux, à jouir par ton cœur.
De la matière morte à l'argile vivante,
Du roc au diamant, du métal à la plante,
Des ailes du condor aux pieds rampants du ver,
De l'instinct de l'aimant à la masse du fer,
Le monde à tes regards déploya ses merveilles.
Laisse-moi m'enrichir du produit de tes veilles;
Jamais sujet plus beau n'inspira l'art des vers;
La nature est mon plan, mon tableau l'univers.
De la terre, et des feux, et de l'air, et de l'onde,
C'est toi qui me montras l'alliance féconde;
Mais par de plus beaux nœuds, de plus rares accords,
Le ciel qui te doua des plus riches trésors,
Du talent et des mœurs fit l'heureux amalgame:
Oui, des combinaisons la plus belle est ton ame.
Des éléments rivaux dis-moi donc le secret:
Mon œil est curieux, et non pas indiscret.
Parmi les vents divers, despote peu durable,
L'un exerce un moment son règne variable,
S'empare en souverain de l'empire de l'air;
Il part comme la foudre, il meurt comme l'éclair;
Et calmant tout-à-coup ses fougues passagères,
Dans les airs à leur tour laisse régner ses frères:
Tantôt sur l'Océan, soufflant sous un ciel pur,
De sa surface à peine il effleure l'azur,
Et tantôt s'élançant sur ces plaines profondes,
Il frappe, élève, abaisse, et tourmente les ondes,
Et, troublant en tout sens cet humide chaos,
Arme l'air contre l'air, les flots contre les flots.
Malheur au nautonier! Dans sa barbare joie
Le brigand sur la côte attend déja sa proie.
Dans son cours plus égal, l'autre, plus régulier,
Parcourt des mers du sud le sein hospitalier,
Et lorsque, poursuivant sa course courageuse,
Le vaisseau que battoit la tempête orageuse,
A laissé loin de lui le brûlant équateur,
Heureux! il trouve enfin ce vent consolateur,
Embaumé des parfums que le rivage exhale;
Le nocher suit en paix sa route orientale,
Et sur les flots unis, sans crainte, sans effort,
Son souffle, ami constant, le conduit dans le port.
Laisse-t-il ces beaux lieux? des rives de l'aurore,
Guide fidèle et sûr, il l'accompagne encore;
Et, comme à son voyage, utile à son retour,
Soumet les foibles vents qui règnent à l'entour.
Tel, des vœux passagers domptant la fantaisie,
Le penchant dominant nous suit toute la vie.
Allez! heureux nochers; de ces fertiles bords,
Des tributs étrangers apportez les trésors,
Cet or, ces diamants dont l'Europe est avare,
Et ces frêles tissus dont la beauté se pare.
Par les nœuds du commerce unissez l'univers,
Mais ne lui portez pas nos vices et nos fers.
Les saisons à leur tour, dans leur vicissitude,
Nous ramènent un air ou plus doux ou plus rude,
Et les vents inconstants, en dépit des climats,
Redoublent les chaleurs ainsi que les frimas:
Tout-à-coup l'air s'embrase, et des vapeurs brûlantes
Versent de toutes parts leurs flammes dévorantes;
Des mines, des volcans, et des marais fangeux
L'air emporte avec lui le gaz contagieux;
Il souffle: tout se fane et tout se décolore;
La fleur craint de s'ouvrir et le germe d'éclore:
Le midi, de ses feux enflamme le matin:
La terre est sans rosée, et le ciel est d'airain;
Les monts sont dépouillés; de la plaine béante
La soif implore en vain une eau rafraîchissante;
L'arbre perd ses honneurs, dans ses canaux tari
Le suc arrive à peine au feuillage flétri;
Le lac est desséché; le fleuve aux mers profondes
Roule, pauvre et honteux, ses languissantes ondes;
La truite ne fend plus les rapides torrents;
L'anguille avec lenteur traîne ses plis mourants;
La cascade se tait; dans sa marche plus lente,
Le berger voit dormir la rivière indolente;
A peine avec effort la nymphe du ruisseau
De ses cheveux tordus tire une goutte d'eau.
Plus d'amour, plus de chants! le coursier moins superbe
En vain d'un sol brûlé sollicite un brin d'herbe:
Le cerf au pied léger repose au fond des bois:
Par-tout l'air accablant pèse de tout son poids;
L'homme même succombe, et son ame affaissée
Sent défaillir sa force et mourir sa pensée.
Et toi, tyran du monde, inexorable hiver,
De quel souffle piquant tu viens irriter l'air!
Pareil à la Gorgone, en son pouvoir terrible,
Tout se change en rocher à ton aspect horrible.
L'immobile océan n'est qu'un brillant chaos,
Des masses de cristal, des montagnes de flots;

Le lac porte des chars; jusqu'au fond de la terre,
Dans ses derniers canaux la sève se resserre;
Des élements troublés l'hiver se fait un jeu,
Le froid démon du nord insulte au dieu du feu.
Près du chêne brûlant l'eau se durcit en glace.
La laine sur les corps se roidit en cuirasse,
La hache fend le vin, le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air:
Même au pied des autels, dans le sacré calice,
La glace ose saisir le vin du sacrifice,
Et dans les cœurs pieux jetant un saint effroi,
Épouvante le prêtre et fait douter la foi.
L'hiver au midi même a fait souvent la guerre,
Et son brillant soleil n'en défend point la terre.
Toutefois, quand le ciel en adoucit les traits,
Les rigueurs de l'hiver se changent en bienfaits:
Il raffermit les nerfs; son souffle salutaire
Va balayer les cieux et purger l'atmosphère,
Et d'un mélange impur de mille exhalaisons
Son utile âpreté dissipe les poisons.
Ainsi que les humains l'air a ses maladies:
Que de fois, propageant ses vastes incendies,
Des infectes vapeurs dont le charge l'été,
Il fait naître, il nourrit ce monstre détesté,
Des fléaux le plus grand, des maux le plus funeste,
Que La Fontaine enfin tremble à nommer; la peste!
Sur-tout dans ces climats où des soleils plus beaux,
Ainsi qu'à leurs trésors ajoutent à leurs maux.
Les animaux d'abord éprouvent son ravage;
L'agneau naissant expire en un frais pâturage;
Les loups ont oublié leur instinct dévorant,
La colombe son nid, Philomèle son chant;
Le tigre furieux cède au mal qui l'oppresse;
Le lion perd sa force, et le cerf sa vitesse;
Le timide chevreuil ne songe plus à fuir;
Le farouche taureau s'étonne de languir;
Le coursier, qui jadis, noble amant de la gloire,
Superbe, l'œil en feu, voloit à la victoire,
Maintenant, terrassé sans avoir combattu,
Marche les crins pendants et le front abattu.
Mais combien plus cruel, malheureux que nous sommes,
Ce terrible fléau vient fondre sur les hommes!
De rameaux en rameaux court moins rapidement
D'une forêt en feu le vaste embrasement;
La flamme que conduit une mèche perfide,
Saisit d'un vol moins prompt le salpêtre homicide.
Le mal corrompt le sang, infecte les humeurs,
Couvre les corps flétris de livides tumeurs,
D'ulcères dévorants ronge la chair brûlante:
Après lui le trépas, devant lui l'épouvante,
Sur les ailes des vents il court se propager;
Chaque souffle est mortel, chaque être a son danger;
Le desir est craintif, le besoin se défie,
La faim goûte en tremblant l'aliment de la vie;
La main craint de toucher, l'odorat de sentir.
De tous les éléments la mort semble sortir;
Des feux d'un ciel impur elle embrase le monde,
La mort roule dans l'air, elle empoisonne l'onde;
Les terrestres vapeurs lui prêtent leur poison:
Terrible, elle poursuit sa hideuse moisson.
L'un meurt dans ses vieux ans, un autre à son aurore;
De la jeune beauté le teint se décolore;
Le délire effaré trouble ces yeux si doux,
Et l'objet des desirs le devient des dégoûts;
Sans linceul, sans flambeau, dans des fosses profondes,
En foule sont jetés ces cadavres immondes.
Adieu les saints concerts et le culte de Dieu!
L'un de l'autre effrayés, tous quittent le saint lieu:
Le malheur les unit, la terreur les sépare,
Chacun craint ce qu'il aime, et la peur est barbare;
Le zèle, le devoir, la pitié, tout se tait;
L'amour lui-même est sourd, et le sang est muet.
L'enfant épouvanté s'écarte de son père,
Le frère fuit la sœur, et la sœur fuit son frère;
La mère, de son fils redoute le berceau,
Dans le lit nuptial l'hymen voit un tombeau.
Mais, ô retour cruel! celui dont la foiblesse
Par une lâche crainte étouffa la tendresse,
Expiant par l'oubli le refus des secours,
Finit dans l'abandon ses misérables jours.
D'heure en heure le mal prend des forces nouvelles;
Avec la faux du temps il emprunte ses ailes,
Vole de couche en couche, erre de seuil en seuil:
La mort produit la mort, le deuil sème le deuil;
Le monstre affreux triomphe, et son haleine immonde
Infecte la nature et dépeuple le monde.
Mais quand je puis de l'air célébrer les bienfaits,
Pourquoi vous raconter ses funestes effets?
L'air, de tous nos besoins ce bienfaiteur utile,
Quelquefois des beaux-arts est l'instrument docile.
Je t'en prends à témoin, ô toi! qui de tes sœurs
Par tes accords divins surpasse les douceurs:
O charme de l'oreille! aimable Polymnie!
C'est lui qui, secondant ta céleste harmonie,
Au gré du souffle humain, de l'archet et des doigts,
En accents modulés fait résonner le bois;
Par lui l'airain bruyant, la corde frémissante,
Du mobile clavier la touche obéissante,
Parlent tantôt ensemble et tantôt tour-à-tour;
Il fait siffler le fifre et gronder le tambour,
Anime le clairon, inspire la musette,
Fait soupirer la flûte, éclater la trompette;
Tandis qu'entretenant commerce avec les cieux,
L'orgue divin exhale un son religieux,
Et de sa voix sonore, à nos voix réunie,
Verse dans le lieu saint des torrents d'harmonie.
Jubal lui fit une ame [13]; et ses sons éclatants,
Dans les murs de Sion retentirent long-temps.
Vainqueur mélodieux des antiques merveilles,
Quels accents tout-à-coup ont frappé mes oreilles!
J'entends, je reconnois ces chefs-d'œuvre de l'art,
Trésors de l'harmonie et la gloire d'Erard.
De l'instrument sonore animant les organes,
Séjan a préludé [14]: loin d'ici, loin profanes!
De l'inspiration les sublimes transports
Échauffent son génie et dictent ses accords:
Sous ses rapides mains le sentiment voyage;
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage;

Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,
Et forme, sans désordre, un dédale de sons.
Quelle variété! que de force et de grace!
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace;
Tel au gré de son souffle, ou terrible ou flatteur,
Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

CHANT III.

L'EAU.

Les différents effets de l'eau dans les ouvrages et les scènes de la nature. Propriétés de l'eau. Tableau d'une inondation. Épisode de Musidore surprise au bain par son amant. Les ruisseaux, les lacs, et les rivières. Les eaux minérales. Utilité des eaux dans les arts mécaniques. Différentes combinaisons de l'eau soumise à l'action du feu. L'eau réduite en glace. Vue des glaces pittoresques de l'hiver Description de la grêle. La neige. Mort déplorable d'un bûcheron surpris loin de sa cabane, et englouti dans la neige. L'instinct généreux des chiens, qui ramènent les voyageurs égarés dans l'hospice de Saint-Bernard.

Oh! que ne puis-je, instruit des principes des choses,
Connoître les effets, approfondir les causes!
Pourquoi l'été, des nuits précipite le cours,
Pourquoi le sombre hiver nous abrège les jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde,
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde!
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, frais berceaux,
Objets si chers au sage, et plus chers au poëte,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète;
Trop heureux de cacher dans un asile sûr,
Mes jours inglorieux et mon destin obscur.
Ainsi parloit Virgile [1]: et moi, dans mon audace,
Non sans quelque frayeur, j'abandonne sa trace.
Oui, des sentiers battus je détourne mes pas;
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas:
Il est temps de puiser, dans ma soif téméraire,
Aux sources dont jamais n'approcha le vulgaire;
Il est temps de marcher couronné de festons
Dont nuls mortels encor n'ont vu ceindre leurs fronts;
La gloire ne voit point d'obstacle insurmontable.
Liquide comme l'air, comme lui dilatable,
Suivant les lieux, le sol, le froid et la chaleur,
Changeant de goût, de poids, de forme et de couleur,
L'eau, comme la lumière, en fluide est fondue,
Fixée en corps solide, en vapeurs répandue.
Fluide, de ses flots endormis ou courants,
Elle forme les lacs, les marais, les torrents;
Se filtre en frais ruisseaux à travers les montagnes;
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes;
En dissolvants actifs pénètre tous les corps,
En change la nature, en dissout les accords;
Agit sur les métaux, les sels, l'air et la terre.
Elle nourrit la plante [2], elle pétrit la pierre;
En courant elle creuse ou comble les vallons,
Baisse, élève, crevasse ou dépouille les monts
Et si Thalès trompé fit tout naître de l'onde [3],
Du moins l'eau pure altère et refait notre monde.
C'est peu; pour l'équilibre un invincible attrait
A niveler ses flots la conduit en secret:
Ainsi du réservoir si l'onde languissante
Coule, tombe et ressort en gerbe jaillissante,
Du bassin paternel, autrefois son berceau,
Son jet irrésistible atteindra le niveau.
Sur elle tout agit; le tube qui la presse,
Le penchant du terrain, sa masse, sa vitesse,
Sans fin multipliant ses rapides progrès,
Ainsi que sa puissance, augmentent ses effets.
Les corps pèsent aussi de diverse manière,
Des solides sur nous pèse la masse entière;
L'onde plus divisée écoute d'autres lois;
Chaque colonne d'eau, chaque goutte a son poids,
Et, traversés par l'air, les atomes fluides
Dispersent en tombant leurs globules liquides;
Mais qu'un souffle glacé les réunisse en bloc,
L'eau redouble de poids, de vitesse et de choc;
Et tous les points compacts que son volume assemble
Doivent partir, tomber, peser, frapper ensemble.
Les fluides encor, par leur mobilité,
Agissent en tout sens, pressent de tout côté [4];
Tandis que le corps dur, ou que le froid condense,
Garde de ses tissus la secrète adhérence,
Et par un poids commun, dans son cours vertical
Descendant tout entier d'un mouvement égal,
Sans écart, dans l'air libre achève sa carrière.
Si l'on peut comparer l'ame avec la matière,
Ainsi l'homme léger, de mille objets épris,
Va dispersant entre eux ses volages esprits;
Tandis que, concentrant sa force réunie,
Toujours au même but s'avance un grand génie.
Enfin, de l'hydraulique interrogeons les lois;
L'onde unit dans son choc sa vitesse et son poids [5].
De ce double pouvoir que ne peut l'assemblage?
Souvent, comme nos biens, nos maux sont son ouvrage.
Eh! qui ne connoît pas ses ravages affreux,
Soit que le ciel s'épanche en torrents désastreux,
Soit qu'aux antres profonds les ondes prisonnières
De ces grands réservoirs aient brisé les barrières?
Ne perdez point de temps, malheureux, sauvez-vous,
Fuyez; je vois venir les vagues en courroux;
Elles viennent. Déja, telle que le tonnerre,
Leur masse impétueuse ébranle au loin la terre:
Ainsi que, de leurs flots inondant nos sillons,
Les bataillons pressés suivent les bataillons;
Ainsi, précipitant leur course vagabonde,
La vague suit la vague, et l'onde pousse l'onde.
L'épouvante a saisi le peuple des hameaux;
Il emmène en tremblant ses brebis, ses taureaux.
L'un emporte son fils, cet autre son vieux père;
Chacun fuit le trépas et prévoit la misère.
Celui qu'en ses foyers l'espoir a retenu,
Bientôt voit jusqu'à lui le torrent parvenu;
De moment en moment, et d'étage en étage,
Tout prêt à l'engloutir, s'accroît l'affreux orage.
Des caveaux de Bacchus aux greniers de Cérès
Il s'élance, il poursuit ses terribles progrès.

Lui, du haut de son toit, dans un morne silence,
Pâle, les mains au ciel, voit le déluge immense
Entraîner en grondant arbres, bergers, troupeau,
Le vieillard dans son lit, l'enfant dans son berceau;
Des moulins, des maisons les solives flottantes,
Les barques sans rameurs sur l'onde bondissantes,
La dépouille des prés, les trésors des sillons.
Déja l'onde à ses pieds écume à gros bouillons,
L'assiége, le poursuit, l'atteint et l'environne.
Enfin, sous les assauts de la vague qui tonne,
Tremblant, il sent fléchir ses fragiles lambris;
Il tombe, il se confond dans ce vaste débris,
Tandis qu'au haut d'un mont sa famille plaintive
Pleure et suit sur les eaux sa maison fugitive.
Adieu des soirs d'hiver les entretiens joyeux,
Et la vieille romance, et les folâtres jeux,
Et l'âtre où le matin, de la cendre fidele
Un souffle haletant réveilloit l'étincelle;
Et le buffet modeste où l'humble pauvreté
Au lieu de la richesse offroit la propreté.
Mais du courroux des eaux oublions les images;
Célébrons leurs bienfaits, et non pas leurs ravages.
L'eau baigne nos jardins, coule dans nos buffets,
Compose nos liqueurs et prépare nos mets;
Pour tempérer l'ardeur de nos vins délectables,
En des cristaux brillants elle assiste à nos tables;
En source jaillissante arrose nos remparts.
Ainsi que la nature, elle anime nos arts:
Le grain par son secours sous la meule se broie;
Elle apprend à la roue à dévider la soie;
Elle conduit la scie, élève les marteaux
Qui foulent le papier ou domptent les métaux.
Utile à nos plaisirs, à nos maux nécessaire,
Nous lui devons du bain l'usage salutaire;
Soit que dans nos foyers, par de secrets canaux,
L'art, d'un ruisseau captif apprivoise les eaux;
Soit que des saules verts, déployant leur feuillage,
Joignent à sa fraîcheur la fraîcheur de l'ombrage.
A ces rustiques bains se plaisoient autrefois,
Et la chaste Diane, et les nymphes des bois;
Là, Junon elle-même, oubliant son injure,
Revenoit de Vénus essayer la ceinture;
Et le paon orgueilleux, corrigeant ses mépris,
Se montroit familier aux pigeons de Cypris.
Le bain est votre charme, adorables mortelles;
Belles il vous reçut, vous en sortez plus belles!
Là quelquefois l'Amour, alarmant la pudeur,
Cherche d'un œil furtif l'objet de son ardeur:
Heureux, lorsque enfermant sa pudique tendresse,
Il obtient la beauté pour prix de la sagesse!
Offrons-en le modèle, et, rival des Thompsons,
Osons par un récit égayer mes leçons.
Au bord d'un frais ruisseau, dont les eaux cristallines
Tomboient parmi des rocs du sommet des collines,
Damon étoit assis; là, parmi les roseaux
Et les saules touffus qui couronnent les eaux,
Tranquille et nourrissant son amoureux délire,
Au murmure de l'onde, au souffle du Zéphire,
Amant sans espérance, il rêvoit; et son cœur
D'une amante adorée accusoit la rigueur.
Soit orgueil, soit pudeur, la jeune enchanteresse
D'un air d'indifférence accueilloit sa tendresse.
Seulement quelquefois un regard de côté
Jeté timidement, trahissoit sa fierté;
Ou par un long soupir, trop sincère interprète,
Son cœur, gros de chagrins, avouoit sa défaite.
Enfin elle feignoit, et sa fausse froideur,
Dissimulant ses feux, en augmentoit l'ardeur.
Dans le désert qui plaît à sa douleur rêveuse,
Son tendre amant cherchoit par quelle adresse heureuse,
Sans blesser Musidore, il pourroit quelque jour
Arracher de son cœur les secrets de l'amour;
Et, par des vers touchants, tout remplis de sa flamme,
Les presser de sortir des replis de son ame.
Le hasard le servit; le hasard quelquefois
Fait le sort des amants comme celui des rois.
Le teint bruni des feux dont l'été la colore,
La fraîcheur de ces lieux attira Musidore.
Timide, elle y revient, contre un ciel enflammé
Retrouver de son bain l'asile accoutumé:
Sa pudeur se confie à ce lieu solitaire.
Damon en veut d'abord respecter le mystère;
Sentiment délicat d'un amant dont le cœur
Veut conserver l'estime en cherchant le bonheur!
Mais l'amour le retient; et comment s'en défendre?
La nymphe étoit si belle, et son amant si tendre!
Musidore paroît, et ses timides yeux
D'abord d'un air craintif interrogent ces lieux.
Damon la voit: jadis le beau pasteur de Troie
Dans son cœur palpitant ressentit moins de joie,
Quand sur le mont Ida trois jeunes déités
Sans voile à ses regards livrèrent leurs beautés.
La nymphe, dont la grace à leurs graces égale
Même auprès de Vénus n'eût point eu de rivale,
Déja prête à goûter les délices du bain,
S'assied au bord des eaux; déja sa belle main
Sur ses jambes d'albâtre a replié la soie.
Enivré de desirs, d'espérance et de joie,
Damon brûle en secret. Mais quels nouveaux combats
Quand la jeune beauté, de ses doigts délicats,
De son corps virginal dénouant la ceinture,
Laisse voir affranchis des nœuds de la parure
Ce sein éblouissant, dont le double contour
Palpite de santé, de jeunesse et d'amour;
Ces deux globes charmants qu'avec grace compose
Un frais amas de lis que surmonte la rose!
Pars, ô jeune imprudent! pars; eh! comment peux-tu
Maîtriser tes transports et garder ta vertu,
Lorsque l'habit jaloux qui cache ton amante
Descend, glisse à longs plis sur sa taille élégante,
Et qu'un dernier tissu, moins blanc que son beau corps,
Tombe et révèle aux yeux tous ces secrets trésors,
Ces formes qu'à plaisir arrondit la nature,
D'un incarnat si vif, d'une blancheur si pure!
C'en est fait; tout entiers se montrent ses appas:
Alors quelle frayeur et quel chaste embarras!
Musidore se voit, et dans son trouble extrême
Craint ses propres regards et rougit d'elle-même.

Elle hésite, elle tremble, et comme au moindre bruit
La biche, encore enfant, d'épouvante bondit.
Une ombre, un souffle, un rien alarme Musidore.
Enfin s'abandonnant au péril qu'elle ignore,
Le ruisseau la reçoit, et le flot innocent
Vient se jouer autour de ce corps ravissant.
Le courant azuré, qui mollement l'embrasse,
Adoucit chaque trait, relève chaque grace,
Rehausse ses attraits par leur voile embellis.
A travers le cristal tel brille un jeune lis;
Telle, dans la rosée, avec le jour éclose,
D'un plus doux incarnat se colore la rose.
Tantôt la nymphe plonge, et le frais élément
Voile, sans le cacher, cet objet si charmant;
Tantôt elle remonte, et les gouttes limpides
Roulent sur son beau sein en diamants liquides,
Glissent sur ses cheveux, et leur jais déployé
D'un humide réseau l'enveloppe à moitié.
Ravi de ses attraits, de sa forme divine,
Des beautés qu'il parcourt, entrevoit ou devine,
Damon vole; il étoit criminel en ce jour
(Si l'on est criminel par un excès d'amour).
Tout-à-coup il s'arrête, et jette sur la rive
Ce billet qu'il adresse à la pudeur craintive,
Ce billet qu'il traça d'une tremblante main :
« Calme-toi, bel objet; tu t'effraierois en vain;
L'œil sacré de l'amour paroît causer ta crainte,
Calme-toi; je m'en vais, protégeant cette enceinte,
Des profanes regards défendre ce réduit.
Adieu; Damon t'a vue, il t'adore et te fuit. »
Il part : de l'autre bord la chaste Musidore
Voit voler le billet de l'amant qu'elle adore;
Tous ses sens ont frémi : l'effroi de la pudeur
Et la peur d'un affront font palpiter son cœur;
Un long étonnement la retient immobile.
On croiroit voir ce marbre où le sculpteur habile
Peint la jeune Vénus au sortir de son bain,
Protégeant ses appas de sa timide main;
Ce marbre où, pour former une seule déesse,
L'art réunit le choix des beautés de la Grèce.
Tremblante, elle s'élance, et prend sur l'autre bord
Sa robe et ce billet, et reconnoît d'abord
La main de son amant. Alors à ses alarmes
Succèdent tout-à-coup des pensers pleins de charmes;
Ces remords d'un cœur pur, cet amour vertueux,
Qui maîtrisent des sens l'instinct impétueux;
La chaste expression d'un penchant qui l'honore,
Que tant de modestie embellissoit encore.
Elle-même, en secret, félicite son cœur
D'approuver tant d'amour sans outrager l'honneur.
De ce burin grossier fait pour l'amant champêtre,
Elle grave aussitôt sur l'écorce d'un hêtre
Ce peu de mots : « O toi, qui dans cet heureux jour
Servi par le hasard, mieux encor par l'amour,
Seul en pourras comprendre et juger le langage;
Va, sois, comme aujourd'hui, discret, modeste et sage,
Conserve l'espérance : un moment doit venir
Où tu pourras enfin m'adorer sans me fuir. »
Que de beautés encore ou riantes ou fières
Vous offrent les ruisseaux, les fleuves, les rivières!
Ici du haut des monts une colonne d'eau
Se précipite en masse ou s'étend en rideau;
Ailleurs tout un grand fleuve en une obscure arène
S'en va perdre en mourant son onde souterraine;
Ailleurs, laissant à nu son canal sablonneux,
L'air s'engouffre en grondant dans son lit caverneux,
Et se fraie, en sortant, une route nouvelle.
Ainsi j'ai vu le Rhône, à son lit infidèle,
Se perdre avec fracas, quitter son noir séjour,
Et rouler plus pompeux à la clarté du jour.
En le voyant sortir de sa prison profonde,
Les bois, les prés, les cieux félicitent son onde.
Tel souvent le commerce aux yeux des nations
S'abîme dans la nuit des révolutions;
Sort, rouvre ses canaux, reprend son cours immense,
Et porte au loin les arts, la vie et l'abondance.
Dans cet espoir si juste, ô ciel! exauce-moi!
Nantes, sors de ton deuil; Marseille, éveille-toi!
Que la Seine orgueilleuse, et la vaste Gironde,
Sous de nombreux vaisseaux roulent encor leur onde!
Et toi, dont l'univers ne croira point les maux,
Lyon, respire enfin, et reprends tes travaux!
Change en vivants tissus l'or, la laine et la soie;
Que de ton siége affreux l'histoire s'y déploie;
Et que, frappés d'un art et d'un malheur si grand,
Tous les peuples émus t'admirent en pleurant!
Faut-il encor des eaux peindre les phénomènes?
Que d'effets merveilleux, que d'étonnantes scènes!
Tels ces ruisseaux, des monts enfants capricieux,
Disparus tout-à-coup ou rendus à nos yeux,
Semblent chercher et fuir leurs humides demeures,
Et, comme le génie, ont leurs jours et leurs heures
D'autres, de leur saison attendant le retour,
Croissent dans leur bassin et baissent tour-à-tour;
Telle j'ai vu Vaucluse et sa source inconstante :
Du sensible Pétrarque et de sa tendre amante
Telles ne furent point les célèbres amours;
Laure ne changea point, Pétrarque aima toujours.
Eh! pourrois-je oublier ces eaux miraculeuses [6]
Que cachent à nos yeux leurs grottes caverneuses,
Et dont les flots, glacés par de fréquents éclairs,
Aux approches du feu font petiller les airs?
Et celles que le soufre attiédit et colore,
Où la brillante Hygie et le dieu d'Épidaure,
Dans un bain salutaire ont mêlé de leur main
Les métaux de Cybèle et les feux de Vulcain,
Et de qui la vertu, riche en métamorphoses,
Rend au teint pâlissant et le lis et les roses.
Là viennent tous les ans, exacts au rendez-vous,
Les vieillards éclopés, un jeune essaim de fous,
La sottise, l'esprit, l'ennui, le ridicule :
Le vaudeville court, l'épigramme circule;
Là, la coquette vient, réparant ses attraits,
Aux fats de tout pays tendre encor ses filets;
Là, même lieu rassemble, et l'aimable boudeuse,
Et la jeune éventée, et la vieille joueuse
Que l'aube au tapis vert surprend à son retour,
Veillant toute la nuit, se plaignant tout le jour

Plus la foule est nombreuse, et plus elle est active;
L'un vient et l'autre part, l'un part et l'autre arrive.
Là, chaque coterie a ses arrangements;
Chacun y fait emplette et d'amis et d'amants.
Que de vœux passagers, de liaisons soudaines,
De Pilades du jour, qui, dans quelques semaines,
L'un de l'autre oubliant les serments superflus,
Doutent en se voyant s'ils se sont jamais vus!
D'autres prennent l'avance, et deux tendres amies
Arrivent s'adorant, et partent ennemies.
Assemblage piquant de costumes, d'humeurs,
D'âges, de nations, et d'états, et de mœurs!
Peindrai-je du matin les fraiches promenades,
Les bruyants déjeuners, les folles cavalcades?
Chaque belle a choisi son galant écuyer:
Les deux pieds suspendus sur son double étrier,
Assise de côté, l'une trotte à l'anglaise;
L'autre va sautillant sur la selle française;
L'autre lance un wiski; d'autres, de leur talon
Aiguillonnant en vain un paresseux ânon,
Maudissent de Sancho l'indocile monture.
Mais déja midi sonne, et l'appétit murmure;
La table les appelle, et chacun à son choix
Court de son médecin suivre ou braver les lois.
« Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère! »
Ainsi parloit Boileau. Muse, change de ton,
Et reviens sur les pas de Pline et de Buffon.
D'un sujet moins riant l'austérité t'appelle;
Prends un nouveau courage, une force nouvelle.
De l'eau liquide encor j'ai tracé les effets;
De l'eau montée en gaz révélons les secrets.
L'eau présentée à l'air aisément s'évapore;
Ses vapeurs sur le feu montent plus vite encore:
Sitôt qu'à gros bouillons on la voit s'agiter,
La flamme à sa chaleur ne peut rien ajouter;
Mais la vapeur du feu, qui, portée à s'étendre,
Avec égalité demande à se répandre,
Avec elle emportant, en nuages subtils,
Du fluide élément les esprits volatils,
Laisse paroître aux yeux l'exhalaison humide,
Et tient en gaz légers sa matière liquide.
L'eau, quand l'air libre encor communique à ses flots,
Bout moins rapidement; mais dans un vase clos
(Sur-tout quand de Papin l'hermétique clôture
Concentre dans l'airain la chaleur qu'il endure),
L'eau captive s'échauffe, et sa moite prison
Du fluide attiédi reçoit l'exhalaison.
Mais cette onde échauffée, avant qu'elle bouillonne,
Doit du gaz épaissi soulever la colonne,
Et vaincre, pour monter dans son bassin de fer,
Et ses propres vapeurs, et le ressort de l'air.
Triomphante une fois de leur double puissance,
Elle ne contient plus sa vive effervescence;
Fougueuse elle bondit, et de ses flots roulants
Agite avec fureur les tourbillons brûlants.
En vain, s'agenouillant à son foyer antique,
Et se courbant sur l'onde où cuit un mets rustique,
Baucis veille sur elle, et la suivant des yeux,
Tour-à-tour la rapproche ou l'éloigne des feux;
Souvent, malgré les soins de sa main attentive,
De moment en moment plus ardente et plus vive,
L'eau bout, le vase éclate, et les marmots surpris
De leur dîner perdu saisissent les débris.
Des eaux assez long-temps j'ai parcouru l'empire;
Poursuivons ma carrière: il est temps de vous dire
Quel ordre invariable et quel puissant secours
Dans leur marche éternelle entretiennent le cours
Des fleuves, des étangs, des lacs, des mers profondes,
De cet immense amas d'inépuisables ondes,
Pour l'océan des cieux. Voyez l'astre du jour
Enlever les vapeurs de l'humide séjour.
De cette masse d'eau dans les airs emportée,
La force du calcul recule épouvantée.
Au globe qui fournit ces humides tributs,
Le ciel qui les pompa rend les flots qu'il a bus;
La mer reprend sa part; à la terre arrosée
L'autre revient en pluie, en frimas, en rosée:
De ces gaz, de la terre assidus messagers,
Les uns sont plus pesants, les autres plus légers.
Les uns vont sans détours à la céleste voûte:
Les autres, par les monts arrêtés dans leur route,
S'infiltrent dans leur sein; des fleuves, des ruisseaux,
Dans leurs profonds bassins vont former les berceaux.
Sans cesse le soleil emporte ces nuages,
Exacts à leur retour, constants dans leurs voyages;
Le soleil entretient cet échange éternel
Des vapeurs de la terre et des ondes du ciel:
Ainsi l'eau, l'air, le feu, la terre se répondent;
L'Océan se répare, et nos champs se fécondent.
J'ai fait couler, monter, évaporer les eaux:
L'onde en glace, à son tour, appelle mes pinceaux.
De sa fluidité véritable principe,
Le feu seul la divise, et seul il la dissipe;
Mais souvent il la quitte, et ses flots épaissis
En givre, en neige, en glace, en frimas sont durcis 7.
De là des mers du Nord les immobiles masses,
Ces flots cristallisés en montagnes de glaces:
L'onde aux vaisseaux surpris n'offre que des rochers,
Et le froid en statue a changé les nochers.
Toutefois de l'hiver la rigueur intraitable
A la glace souvent prête un aspect aimable,
Et, comme ses horreurs, l'hiver a ses beautés.
L'œil aime ces frimas, ces tapis argentés,
Ces rocs de diamants, ces aigrettes flottantes,
En mobiles cristaux à nos arbres pendantes.
Même dans ces climats où l'astre des saisons
De ses rayons à peine effleure les glaçons,
Souvent ces blocs grossiers dont l'art fait la conquête
Deviennent l'ornement d'une superbe fête.
Le Nord n'a-t-il point vu, transportés à grands frais,
Tes glaçons, ô Newa! se changer en palais [8]!
La glace s'élevoit en colonnes brillantes,
La glace vomissoit des foudres innocentes.
L'hiver a ses plaisirs; son souffle rigoureux
Souvent est le signal des courses et des jeux.
C'est alors qu'emporté par un coursier rapide,
Court le traineau léger sur la neige solide;

Alors, en se jouant, des pieds armés de fer
Vont sillonnant les flots endurcis par l'hiver.
L'œil se plaît à les voir dans leurs joutes rivales,
Poursuivant à l'envi leurs courses inégales,
Se chercher, s'éviter et se croiser entre eux.
Souvent le fer glissant trahit un malheureux;
Il court, il tombe, on rit: lui, reprenant courage,
Se relève, repart, et venge son outrage.
Mais c'est loin de nos yeux, aux plaines de l'éther,
Que s'exercent en grand les rigueurs de l'hiver:
Là des molles vapeurs monte l'amas immense;
Son souffle les surprend, les saisit, les condense.
Quel magasin du ciel fournit ces froids amas
De globules glacés, de givre, de frimas?
Quand l'eau monte en vapeurs à la céleste voûte,
Si le froid la saisit déja formée en goutte,
Alors la grêle tombe, et ses grains bondissants
Battent à coups pressés nos toits retentissants.
Quelquefois d'autres corps en traversant l'espace
Grossissent dans leur cours ces globules de glace;
Alors, bien plus funeste à nos champs dévastés,
Tombe du haut des cieux, à coups précipités,
Cette grêle tranchante, effroi de nos vendanges,
Qui hache les épis, frêle espoir de nos granges;
Dépouille nos forêts, les jardins, les vergers,
Écrase les troupeaux, quelquefois les bergers.
Terrible, impétueuse, elle frappe; et sa rage
D'une année, en un jour, anéantit l'ouvrage.
Le givre, les frimas sont des brouillards durcis,
Et par d'autres vapeurs en tombant épaissis;
Mais avant que cette onde en gouttes se rassemble,
Si ces molles vapeurs sont surprises ensemble,
Alors des champs de l'air l'empire nuageux
Nous verse à gros flocons tous ces amas neigeux
Qui comblent nos vallons, recouvrent nos montagnes.
Ah! que je plains alors l'habitant des campagnes!
Malheur au bûcheron qui, revenant des bois,
Retourne sur le soir à ses rustiques toits!
Il ne reconnoît plus le fleuve, la vallée;
Sa vue est éblouie et son ame est troublée:
Il s'égare, il s'enfonce en de mouvants tombeaux.
Dans un lointain obscur, à travers des rameaux,
Il croit voir sa cabane; à cette douce image
Il rassemble sa force, excite son courage:
Mais, soudain dissipé, le fantôme trompeur
Au lieu du toit chéri lui montre une vapeur!
Il traverse en tremblant ces effroyables scènes;
Son œil y cherche en vain quelques traces humaines.
Autour de lui, des vents la colère mugit,
L'air siffle, le loup hurle, et l'ours affreux rugit.
Le jour meurt, la nuit vient; des nuages plus sombres
De moment en moment s'épaississent les ombres,
Et son horreur ajoute à l'horreur du désert:
L'épouvante s'accroît, l'espérance se perd,
Et l'effroi, qui déja lui peint sa mort prochaine,
Fait frémir chaque nerf et court dans chaque veine.
Dans un sentier perfide il craint de s'engager,
Il voit par-tout un piége, et par-tout un danger:
D'un terrain infidèle il peut être victime;
Sous ses pas tout-à-coup peut s'ouvrir un abîme;
Peut-être un noir marais, recouvert de frimas,
Sous leur tapis trompeur lui cache le trépas:
Il se peint un étang, un lac dont la surface
Couvre des flots bouillants sous sa voûte de glace,
Un précipice affreux, des carrières sans fonds.
L'imagination dans ces gouffres profonds
Déja le précipite; il tressaille, il s'arrête;
Devant lui le désert, et sur lui la tempête.
Enfin, tremblant de crainte, épuisé de vigueur,
A côté d'un glaçon il tombe de langueur.
La mort vient, et son ame à cette idée horrible
Joint les déchirements de cet adieu pénible
Que la nature envoie, avec de longs regrets,
A des objets chéris et perdus pour jamais.
En vain en l'attendant sa femme prévoyante
Prépare du sarment la flamme petillante,
Et de chauds vêtements, et son sobre festin;
Par ses touchants regrets le rappelant en vain,
De ses enfants chéris la troupe aimable pleure;
En vain, d'un air timide entr'ouvrant leur demeure,
Ils avancent la tête, et, le cherchant de l'œil,
De frayeur et de froid frissonnent sur le seuil,
Sa femme, ses enfants, sa cabane chérie,
Il ne les verra plus!... Aux sources de la vie
Déja du froid mortel le poison s'est glissé;
Tous ses nerfs sont roidis, tout son sang s'est glacé;
Le malheureux expire, et le vent qui l'assiége
Ne bat plus qu'un cadavre étendu sur la neige.
Vous donc, soyez bénis, animaux courageux,
Que nourrit Saint-Bernard sur son front orageux;
Vous qui, sous les frimas qu'un long hiver entasse,
Des voyageurs perdus courez chercher la trace!
L'homme accourt à vos cris; il enlève ces corps
Dont le froid homicide engourdit les ressorts:
Il se ranime, il prend une chaleur nouvelle;
Le rayon de la vie en ses yeux étincelle,
Et l'art vient redonner, par ses soins triomphants,
Un époux à sa femme, un père à ses enfants.
Ainsi de tous les cœurs quand la pitié s'exile,
Sur ces monts désolés elle trouve un asile;
Dans ces chiens généreux l'homme admire ses mœurs,
Et l'écho des déserts se plaît à leurs clameurs.
Salut, des malheureux charitables hospices!
Et vous, nobles chasseurs, à leurs malheurs propices,
Ayez part à mes chants! trop soumise à ses lois,
Votre race aide l'homme à dépeupler les bois;
Votre instinct dépravé seconde sa furie;
Elle donne la mort; vous conservez la vie.

CHANT IV.

LA TERRE.

Les différentes espèces de terre découvertes et analysées par les savants. Expérience de Lavoisier sur l'eau composée de deux principes distincts. Les différents changements et combinaisons des éléments de la terre. Les analyses de la chimie; leurs produits et leurs résultats. Couleurs du diamant,

de la porcelaine. Jeux brillants de la lumière produits par le verre et les cristaux. Éclat donné au vermillon, aux vases, aux tapis, aux étoffes qui parent la beauté et décorent les appartements. Spectacle de la terre, de ses richesses, de ses beautés. Les changements et les révolutions qu'a éprouvés le globe. Causes assignées par les savants aux différents changements de la terre. Quelques races perdues; les débris du vieux monde retrouvés par les naturalistes modernes. Les mœurs et les arts de l'Europe portés dans un autre hémisphère. Phénomènes et combinaisons diverses dans les entrailles de la terre. Formation des pyrites et autres substances souterraines. L'aimant et ses effets. Spectacle merveilleux des grottes et des antres souterrains. Les jeux de la nature dans leur intérieur. Les volcans, leurs irruptions et leurs ravages.

Enfin j'arrive à toi, terre à jamais féconde !
Jadis de tes rochers j'aurois fait jaillir l'onde;
J'aurois semé de fleurs le bord de tes ruisseaux,
Déployé tes gazons, tressé tes arbrisseaux,
De l'or de tes moissons revêtu les campagnes,
Suspendu les chevreaux aux buissons des montagnes,
De leurs fruits savoureux enrichi les vergers,
Et chaque antre eût redit les chansons des bergers :
D'autres temps, d'autres soins; sur les pas des Lucrèces
Je chante ton essence et non pas tes richesses.
Cinq terres [1], si j'en crois tous nos Plines nouveaux,
Se trouvent sous nos pas : l'une, fille des eaux,
Et des marbres divers origine féconde,
Naquit des vieux débris des habitants de l'onde [2].
Madrépores, coraux, coquilles et poissons,
L'un sur l'autre entassés, composèrent ces monts
Dont sur le monde entier se prolonge la chaîne.
L'œil croit la retrouver dans la nature humaine,
Et des fils membraneux qui composent les os,
Son suc, de couche en couche, incruste les réseaux,
S'insinue en secret dans les cristaux de plâtre,
S'effeuille avec le spath, s'épure dans l'albâtre;
Tout acide l'altère, et sous la main des arts,
Son limon détrempé cimente nos remparts.
Enfin, son goût trahit le feu qu'elle recèle,
Et de son sel mordant l'âcreté la décèle.
La baryte pesante, écoutant d'autres lois,
Aux acides s'unit des nœuds les plus étroits;
De l'acide du soufre assigne la mesure;
Des extraits colorants de sa verte teinture
Empreint la violette, et ressemble à ces chaux
Que dans l'ardent creuset déposent les métaux.
La fine magnésie est lente à se dissoudre.
D'une molle farine elle imite la poudre,
Des plus ardents fourneaux peut endurer les feux.
Sa douceur plaît au tact, et sa blancheur aux yeux;
Son grain, léger de poids, cède au mordant acide :
Des acides pourtant mille fois plus avide,
La chaux les lui ravit, et plus d'un corps admet
Ses principes amis et son pouvoir secret.
L'amiante aux longs fils, l'ardoise feuilletée,
La verte serpentine, en naissant tachetée,
Les micas en sont pleins, et, pareille à ses sœurs,
Rien ne peut séparer ses principes vainqueurs.
L'argile, de l'alun cette source féconde,
S'endurcissant au feu, se pétrissant dans l'onde,
Toujours douce au toucher, mais non pas au palais,
D'acides altérée, et séchée en feuillets,
Ainsi que dans la glaise, abonde dans les schistes,
Se montre complaisante à la voix des artistes.
Elle entre dans le moule, elle obéit au tour :
Ici d'un simple vase elle prend le contour,
Là prête au statuaire une pâte docile;
Le ciseau de Scopas fit adorer l'argile,
En coupe elle sortoit des mains d'Alcimédon,
Et Voltaire en naquit, à la voix de Houdon [3].
Enfin vient la silice, au tact moins agréable,
Aux acides divers constamment intraitable :
En vain notre art contre elle arme les sels mordants;
Son rebelle tissu brave tous les fondants.
Mêlée au spath, au quartz, aux plus brillantes pierres,
La silice offre aux yeux la plus pure des terres;
Dans leurs rapports secrets ses principes cachés,
Plus semblables entre eux, entre eux plus rapprochés,
Ne se séparent plus; indissoluble à l'onde,
Et, si des alcalis le sel ne nous seconde,
Inaltérable au feu; grace à ce sel puissant,
On lui doit des cristaux l'éclat éblouissant,
Ces miroirs que fondit la flamme dévorante,
Dans les palais des grands muraille transparente,
Et nos brillants flacons, et le vase grossier
Où cuit le mets du pauvre en son humble foyer.
Les vents et les ruisseaux l'instruisirent à moudre
Tous ces grains farineux que son poids met en poudre;
A travers un gros tube elle conduit nos yeux;
Notre planète enfin, fille antique des feux,
De silice, dit-on, a vu former la terre,
Et son globe poudreux fut un globe de verre.
Tels sont les corps parés du grand nom d'élément.
Des corps analysés retirés constamment,
Parmi tous les objets qu'enferme la nature,
Leur essence à nos yeux sans doute est la plus pure;
Mais dans le monde entier rien n'est simple que Dieu.
Avant qu'on pénétrât les principes du feu,
Il sembloit de l'esprit rapprocher la matière:
Et cependant notre art disséqua la lumière;
Et, le prisme à la main, l'audacieux Newton
Des diverses couleurs distingua chaque ton.
N'ai-je pas dit comment ce lumineux fluide,
Transparent comme l'air, et comme lui liquide,
Des autres éléments subtil usurpateur,
Des masses qu'il pénètre accroît la pesanteur ?
Qui pourra nous montrer quels minces corpuscules
De la terre en secret forment les molécules ?
Halles, de l'air captif dilatant les ressorts,
En fluide subtil le fait sortir des corps.
Mais un nouveau prodige étonne encor le monde.
Long-temps en élément nous érigeâmes l'onde;
Lavoisier, tu parois, et par toi l'univers
Apprend que l'eau contient deux principes divers [4].
L'oxigène, propice aux facultés vitales,
L'hydrogène inflammable, en deux parts inégales,
De leur vieille union par le feu dégagés,

En deux gaz différents sont déja partagés;
Ils partent : délivrés de leur antique chaîne,
L'un et l'autre se porte où son penchant l'entraîne;
Puis tous deux à ta voix, ô prodige nouveau !
Séparés en vapeurs, se rassemblent en eau :
Du liquide élément double métamorphose !
Ton art le détruisit, ton art le recompose.
Tantôt les corps divers, dans leurs combinaisons,
Confondent leur nature et démentent leurs noms.
Ici l'onde avec l'air combine sa substance;
Là dans un corps solide en secret se condense;
Le feu consume l'air, l'air se transforme en eau :
L'eau, dissoute en vapeur, devient un air nouveau,
Qui peut-être à son tour, redevenu plus rare,
Rentre en minces vapeurs dans l'onde qu'il répare;
Et dans ce jeu constant, auquel préside un dieu,
L'eau redevient à l'air ce que l'air est au feu.
L'air et l'eau condensés forment les coquillages;
L'onde et l'air infiltrés font l'arbre et les feuillages;
Et la feuille et le bois, que tous deux ont produits,
Par leur décrépitude en terre sont réduits.
En d'autres éléments chaque élément s'engage :
L'air libre est captivé, l'air libre se dégage;
Les mers, des monts altiers ont été les berceaux;
Les monts de leur barrière environnent les eaux;
Le soufre monte en gaz, le gaz devient solide;
L'eau se change en rocher, le rocher en fluide.
Tout donne, et tout reçoit; les feuillages flétris
Alimentent le sol dont ils furent nourris;
Le pré, qui donne au bœuf sa riante verdure,
D'une grasse litière attend la fange impure,
Et des sels du fumier se forment en secret
Le parfum de la rose et le teint de l'œillet.
Ainsi ce dieu puissant dont la marche féconde
Vieillit incessamment et rajeunit le monde,
Qui fait croître des bois où germoient des moissons,
Qui fait bondir le cerf où nageoient des poissons,
Et change, dans le cours de ces métamorphoses,
Les causes en effets, et les effets en causes;
Sans cesse ramenant ces échanges divers,
Le Temps, un cercle en main, plane sur l'univers.
Combien de l'homme encor les étonnants ouvrages
Secondent dans leurs jeux la nature et les âges!
En limpide nectar il fond les végétaux :
Le fer se tourne en cendre, et la cendre en métaux.
Heureux donc le rival de la toute-puissance,
Qui, des êtres divers analysant l'essence,
Les détruit, les refait, les combine à son gré!
Approchons, pénétrons dans ce temple sacré,
Où sont du grand Hermès [5] renfermés les mystères.
Voyez, de ces secrets féconds dépositaires,
Clos, ouverts, chauds ou froids, à l'air humide ou sec,
Ces vaisseaux au gros ventre, au cou tors, au long bec[6];
Là ces corps, exaltant ou tempérant leur force,
Essayant de s'unir, méditant leur divorce,
Les uns précipités, les autres suspendus,
Fixes ou volatils, ou brûlés ou fondus;
Ici, marquant aux yeux leur vive effervescence,
Là, se décomposant en molle efflorescence;
L'un de l'autre ennemis, l'un par l'autre attirés,
Tour-à-tour colorants, tour-à-tour colorés;
S'enlevant, se cédant l'air, l'eau, le feu, la terre;
Enrichis par leur perte, et puissants par leur guerre,
Divisés par les eaux, par le feu pénétrés,
Quelquefois par l'air libre en brûlant dévorés,
Trahissent à nos yeux leur nature première.
Souvent à la chaleur vous joignez la lumière.
Les uns, dans le creuset fondent rapidement,
D'autres rendent leurs sucs distillés lentement.
L'art des corps les plus durs dompte la résistance,
A des corps inconnus il donne l'existence.
Tous, amis, ennemis, ou vaincus, ou vainqueurs,
Échangent leurs vertus, leurs formes, leurs liqueurs.
D'heureux médiateurs souvent les concilient;
Contre un rival plus fort quelquefois ils s'allient.
Que de variétés les distinguent entre eux!
L'un est altéré d'air, l'autre affamé de feux;
C'est le grain des métaux, la poudre des oxides,
Les brillants alcalis, et les piquants acides;
C'est de leurs sels douteux les sucs neutralisés,
De leurs cubes polis les pans cristallisés :
Les uns sont le produit des tribus minérales,
Les autres sont l'extrait des races végétales;
Ou, né de nos débris, mais propice à nos maux,
Leur sel fut exprimé du corps des animaux.
De leurs cristaux divers vous classez les familles.
L'eau, le feu vous les donne en prismes, en aiguilles;
De la pulpe des fruits, du calice des fleurs,
Vous retirez leurs sucs, leurs parfums, leurs couleurs;
Leur sève à votre gré fermente ou se dépose,
Se concentre ou s'étend, s'enlève ou se repose;
Et vous, combinant l'air, l'eau, la terre et le feu,
Vous observez en sage, et vous créez en dieu.
Jadis dans un vénal et vil laboratoire
Cet art inestimé sembloit cacher sa gloire;
Enfin il prit l'essor : les Rouelles, les Macquers[7],
Montrèrent à nos yeux tous ses trésors ouverts,
Et son dieu trop discret rompit son long silence.
Vous donc que berce en paix une oisive opulence,
Aux noirs fourneaux d'Hermès je ne vous conduis pas.
Qu'avides de savoir d'autres portent leurs pas
Aux antres souterrains, sur les monts solitaires,
Où Dieu de la nature a caché les mystères;
Vous, sans quitter vos toits, combien d'objets divers
Composent pour vous seuls un petit univers,
Ravissant pour les yeux, intéressant pour l'ame!
Le débris de ce bois que dévore la flamme,
Vous le voyez sans cesse, et n'avez pas cherché
De la combustion le principe caché;
S'il est vrai qu'un air libre et pur dans son essence
De ce feu qui l'absorbe entretient la puissance;
Si, perdant son ressort avec sa pureté,
Ainsi que la chaleur, il donne la clarté;
Ou, si des aliments, que la flamme dévore,
La chaleur doit sortir et la lumière éclore;
Comment ce feu mobile est fixé dans les corps;
Quelles affinités cimentent leurs accords;
Pourquoi des sucs laiteux, des tiges résineuses

Un feu plus vif s'échappe en gerbes lumineuses;
Et tant d'autres secrets du roi des éléments,
D'un studieux loisir nobles amusements!
Ce marbre, l'ornement du foyer qu'il surmonte,
L'embellit à vos yeux; mais pouvez-vous sans honte
Ignorer que ce roc, débris des animaux,
A mûri dans la terre, et naquit sous les eaux?
La mer fut son berceau; mais vingt siècles peut-être
Ont changé le bassin des eaux qui l'ont fait naître.
Vous vous levez: soudain, par un charme secret,
Ces glaces à vos yeux ont doublé chaque objet;
Vous y reconnoissez, quelle surprise extrême!
Vos vases, vos tapis, vos tableaux et vous-même.
A ce portrait frappant vous avez hésité
Entre l'objet réel et l'objet imité;
Et, sans se détourner, Églé voit derrière elle
Son amant enchanté s'écrier: Qu'elle est belle!
Quel prestige produit ces traits inattendus?
Le mercure et l'étain, l'un sur l'autre étendus,
Recueillent les rayons surpris à leur passage,
Et des traits réfléchis vous présentent l'image.
Ainsi le verre unit le sel des végétaux,
Et l'extrait de la terre, et celui des métaux.
Et cette magnifique et riche girandole,
Qui du soleil absent dans l'ombre vous console,
Ces cristaux par le temps lentement travaillés,
Ces prismes qu'à six pans le rouet a taillés;
Quand leur vive lumière, au loin rejaillissante,
Accroît de vos salons la pompe éblouissante,
Qui peut, de sa lumière observateur ingrat,
Sans en chercher la cause, en admirer l'éclat?
Interrogeons Romé [8]: dans ces grottes humides,
Le quartz, vous dira-t-il, qui fit ces pyramides,
Filtra, dissous par l'onde, à travers le rocher,
Ces minces sédiments qui, prompts à s'approcher,
Formèrent, en perdant leurs eaux évaporées,
Ces masses d'un blanc pur et souvent colorées.
Long-temps, chef-d'œuvre obscur d'un travail clandestin,
Ce rocher précieux ignora son destin;
Mais l'homme s'en empare; et de sa nuit profonde
Il sort pur comme l'air, transparent comme l'onde:
D'industrieuses mains l'ont poli lentement.
Enfin, de votre luxe admirable ornement,
Vases éblouissants, candélabres superbes,
Qui du jour réfléchi lancent au loin les gerbes,
Leurs prismes des palais décorent le séjour,
Prodiguent à la nuit la lumière du jour,
Et des jeunes beautés éclairant les conquêtes,
Sont l'astre des salons et le soleil des fêtes.
Ne vous bornez donc pas au seul plaisir des yeux;
En le connoissant plus vous en jouirez mieux.
Mais j'ai vu scintiller le diamant son frère,
Jadis de son berceau nous cachant le mystère;
Il rayonne à vos doigts, il pare vos cheveux:
Pouvez-vous ignorer la source de ses feux!
Daubenton [9] vous dira quelle arène féconde
Aux champs de Visapour, aux rochers de Golconde,
Dans les flots détrempée et retrempee encor,
Laissa du sable avare échapper le trésor.
Dans son sein quelquefois l'onde le voit éclore;
Quelquefois des métaux la vapeur le colore,
Et de sa croûte épaisse enlevant les débris,
L'art en le polissant en rehausse le prix.
Les rois, les potentats, ainsi que la victoire,
D'un diamant fameux se disputent la gloire.
Son éclat de leur trône accroît la majesté;
Il pare la grandeur, il orne la beauté,
Et pour comble d'honneur, ce Newton qui des mondes
Dirigea dans les cieux les sphères vagabondes,
Jetant un œil perçant dans l'avenir lointain,
Devina son essence et prédit son destin [10].
Du choix des éléments, formé par un long âge,
Des pouvoirs minéraux le plus parfait ouvrage;
Tant de beauté vaut bien qu'en se parant de lui,
Églé pour le connoître endure un peu d'ennui.
J'aime à voir cette perle [11], étrangère merveille,
Que son luxe ignorant suspend à son oreille:
Un jour elle saura quels bras vont l'arracher
Aux abîmes de l'onde, aux pointes du rocher,
Et comment la forma la mer orientale.
Ces tissus précieux que votre luxe étale,
Ces superbes carreaux, ces tapis somptueux,
Que foulent mollement vos pieds voluptueux,
Flattent encor votre œil par leurs teintes brillantes.
N'osez-vous demander comment des mains savantes
Y peignirent ces fruits, ces fleurs et ces oiseaux?
Des extraits empruntés aux plantes, aux métaux,
Fournirent la matière, et leur riche teinture
Les abreuva des sucs si chers à la peinture.
Le fer donne le rouge, et le cuivre un vert pur;
Le plomb produit le jaune, et le cobalt l'azur;
Du plomb mêlé de fer sort cette double teinte
Du rouge jaunissant qu'étale l'hyacinthe;
L'or seul donne le pourpre, et l'art qui peint les fleurs
Fit du roi des métaux la reine des couleurs.
Regardez ce portrait; admirez quelle adresse
Donne aux yeux tant d'éclat, aux traits tant de noblesse!
C'est encore un métal, et l'art du coloris
Du fer chéri de Mars fit le teint de Cypris.
Mais la toilette presse; allons, il faut de l'âge
Sur vos traits pâlissants dissimuler l'outrage:
Cette boîte magique enferme vos attraits;
Venez: le vermillon, la céruse sont prêts.
Le bal s'ouvre, et, des ans nous déguisant la trace,
De trois lustres au moins les yeux vous ont fait grace
Le fat même en est dupe. Eh bien! du temps jaloux
La craie et le cinabre ont triomphé pour vous:
Et votre orgueil l'oublie! et votre indifférence
Garde pour l'art d'Hermès son ingrate ignorance!
En tout temps, en tous lieux, cet art fait nos destins,
Prescrit notre régime, ordonne nos festins;
Loin d'un peuple ignorant d'empoisonneurs perfides,
D'un mélange savant d'alcalis et d'acides
Le code des gourmands forme plus d'un ragoût;
Et l'homme sans chimie est cuisinier sans goût.
N'est-ce pas encor lui dont la magique adresse,
De vos brillants festins aimable enchanteresse,
Sauve des feux du jour vos vins et vos desserts,

Et prête aux fruits d'été la glace des hivers ?
Pourquoi dans ses travaux n'osez-vous donc le suivre ?
Qui ne sait comme il vit, n'est pas digne de vivre.
Ces vaisseaux même enfin, honneur de vos banquets,
Où petillent vos vins, où sont servis vos mets,
Objets indifférents pour l'œil de l'habitude,
Pour le sage attentif sont un objet d'étude.
Le jour vient de paroître, et l'heure du réveil
Hâte du déjeuner l'élégant appareil.
Sur l'acajou veiné la porcelaine brille;
L'onctueux cacao, qu'embaume la vanille,
Le thé doré remplit des vases précieux.
Darcet vous apprendra quel art industrieux
Du quartz pulvérisé, du gypse, de l'argile,
En coupe façonna leur merveille fragile;
Comment le feu, montant ou baissant par degré,
Durcit dans les fourneaux leur limon épuré;
De quels métaux fondus la pâte blanchissante
Forma d'un riche enduit leur couverte brillante;
Comment du peintre, enfin, l'ingénieux travail
Des plus riants tableaux embellit leur émail.
On pense voir des fruits, des fleurs fraîches écloses,
Et boire le nectar dans un bouquet de roses.
Ainsi, quelques objets qui s'offrent à nos yeux,
Tout instruit, tout ravit vos regards curieux :
Étoffe, vêtement, tapis, glace, tenture;
Et l'art dans un salon enferma la nature.
Vous que doua le ciel de curiosité,
Belles! de ces travaux sentez donc la beauté!
Mais à ces noirs fourneaux où veille l'œil du sage,
N'allez pas enfumer votre charmant visage.
Un temps fut où ce sexe, à plaire destiné,
Tenta ces grands travaux; Églé n'eût point dîné,
Qu'elle n'eût, combinant l'air, l'eau, le feu, la terre,
Fait son petit volcan ou son petit tonnerre,
Et de son grand savoir effrayé son époux.
Sexe aimable ! ces soins ne sont pas faits pour vous;
Laissez là ces siphons, ces matras, ces cornues,
Ces machines sans nombre, aux Graces inconnues;
Du doux extrait des fleurs parfumez vos boudoirs :
Sachez quels minéraux, par leurs secrets pouvoirs,
Décorent vos salons, préparent vos parures;
D'où vient ce diamant, orgueil de vos coiffures;
Voilà votre chimie; à moins d'un grand dessein,
Vénus visite peu les fourneaux de Vulcain.
Mais loin de mon sujet, votre intérêt me jette;
La terre de nouveau réclame son poëte;
O terre! enfant du ciel, et sœur des éléments,
Source immense de biens et de ravissements!
Soit que, se détachant de sa masse enflammée,
Un éclat du soleil en tombant t'ait formée [12],
Soit que l'onde en roulant ait exhaussé tes monts,
Ait pétri tes coteaux, ait creusé tes vallons;
Oh! que j'aime ta grace et ta magnificence,
Et quel riche appareil entoura ta naissance!
Agréables ruisseaux, fleuves majestueux,
Solennelles forêts, bosquets voluptueux,
Le ciel pour pavillon, pour tapis la verdure,
Les bois pour diadème, et les mers pour ceinture,
Le doux flambeau des nuits, l'astre éclatant du jour,
Quelle pompe manquoit à ton riche séjour ?
Mais depuis ton berceau jusqu'à tes derniers âges,
Par quels heureux travaux, par quels affreux ravages,
L'homme, les feux et l'onde ont du globe habité
Rajeuni la vieillesse ou flétri la beauté!
Le changement parcourt ce théâtre mobile :
Strabon méconnoîtroit le globe de d'Anville [13],
Et chercheroit en vain, dans le vieil univers,
Ses villes, ses forêts, et ses monts, et ses mers :
Tout a changé d'aspect, et de nom, et de place.
De ce grand mouvement osons suivre la trace.
L'œil l'aperçoit par-tout : là, les frimas fondus
Ont mêlé, transporté les terrains confondus;
Plus loin, de chute en chute, ébranlant les campagnes,
L'avalanche a roulé les débris des montagnes;
Ailleurs, la terre cède au vol des aquilons;
Ici, l'onde en grondant a creusé les vallons;
Là, des antiques monts les flots minent la base,
Leur fondement s'écroule, et leur voûte s'écrase;
La terre ailleurs s'enfonce, et du gouffre profond
Les yeux épouvantés cherchent en vain le fond.
Tantôt c'est le volcan, dont le bruyant tonnerre
Avec un long fracas secoue au loin la terre :
Vainqueur de son rivage incessamment frappé,
L'Océan dévora la terre de Calpé.
Une île disparoît sous les eaux écumantes;
Naguère avec ses monts et ses roches fumantes,
Santorin a paru sur les flots étonnés,
Et la vigne fleurit sur ses rocs calcinés.
Des tours sortent du sein des humides campagnes;
Les monts ont eu leurs mers, la mer a ses montagnes :
Où furent des vallons, des gouffres sont ouverts;
Où brilloient des cités, s'étendent des déserts;
Messine en feu descend sous la terre qui gronde;
Fille aimable des mers, Venise sort de l'onde,
Et des produits du temps, et des feux, et des flots,
L'aspect désordonné rappelle le chaos.
La mer sur-tout, la mer, de rivage en rivage,
Sans fin renouvelant son éternel voyage,
Se plaît à varier le terrestre séjour :
Son lit d'un de ses bords s'éloigne chaque jour.
Elle quitta Fréjus, et des flottes romaines
Les voiles ondoyoient sous l'antique Ravènes.
Un pouvoir inconnu sur les bords d'Occident
Précipita les flots de l'abîme grondant;
Sur d'immenses pays ses ondes se répandent :
Mais ce qu'ont pris les mers, les rivières le rendent;
Et le limon, sans cesse amené par les eaux,
Compose lentement des rivages nouveaux.
Ces lits horizontaux des collines nouvelles,
C'est la mer qui forma leurs couches parallèles;
Et souvent des deux bords de nos vallons ombreux,
Ces lits contemporains se répondent entre eux.
Voyez au bord des eaux, sous mille aspects informes,
Monter jusques aux cieux ces falaises énormes :
La mer en se roulant les tira de son sein;
Et, pour former ses bords, déchira son bassin.
Mais prenons de plus haut les terrestres annales.

Si j'en crois nos savants, des secousses fatales,
Par un choc violent, du midi redressé,
Jetèrent l'Océan sur le nord affaissé;
Ils en trouvent par-tout les frappants témoignages.
« Tous ces caps, disent-ils, élancés des rivages,
Plus larges vers le nord, au midi plus étroits;
Ces îles d'aujourd'hui, continents d'autrefois,
Que rompirent les mers; tout dans le nord atteste
De l'Océan austral l'irruption funeste. »
  C'est toi qui, le premier, de son cours orageux
Observas les effets, toi, l'ami courageux,
Le digne compagnon de cet homme intrépide
Pour qui dressa ma muse une humble pyramide;
Brave et savant Forster [14] ! Dans votre noble ardeur
Plus d'une mer vous vit sonder sa profondeur,
Interroger ses caps, ses îles, ses rivages,
Porter nos lois, nos mœurs à des hordes sauvages.
Hélas! l'affreuse mort brisa de si beaux nœuds;
Mais l'Élysée enfin vous réunit tous deux.
Là, vous vous racontez vos plaisirs et vos peines,
Les usages, les mœurs des nations lointaines.
Ulysse vous écoute; et ce prince orgueilleux
D'avoir vu tant d'états, visité tant de lieux,
En vous voyant franchir l'un et l'autre hémisphère,
Rougit, puis se console en regardant Homère.
  Pallas joint à ce dogme un dogme plus hardi.
« Tout, dit-il, de ces flots élancés du midi
Parle au nord étonné; de là toutes ces plantes,
Nourrissons exilés des régions ardentes.
Fouillez le sein des monts; dans les schistes germains,
L'œil trouve de Ceylan les arbrisseaux empreints.
Joignez aux végétaux ces races animales
Des régions du sud familles colossales,
Ces grands rhinocéros, ces vastes éléphants,
Du midi dépeuplé gigantesques enfants,
En foule dans le nord plongés aux mêmes tombes,
Et du règne animal immenses hécatombes. »
  Mais que sert de chercher au bout de l'univers
Tous ces vieux monuments du ravage des mers?
N'a-t-on pas vu Cuvier, dans son heureuse audace,
De ces corps naufragés reconnoissant la trace,
Au sein de ces coteaux qui dominent Paris,
De l'empire animal retrouver les débris [15] ?
Pour nous en retracer les fidèles images,
Dans les bancs sablonneux, dans les antres sauvages,
Son œil les redemande aux abîmes profonds,
Aux dépôts de la mer, aux entrailles des monts;
Distingue d'un regard, dans ces vastes archives,
Des races de nos jours, les races primitives,
Les êtres existants, de ces êtres perdus
Que le temps détruisit et ne nous rendra plus.
Empreints sur la fougère ou ces marbres antiques,
De l'ancien continent médailles authentiques,
Souvent dans ce grand livre à ses yeux sont offerts
Les annales du globe et les fastes des mers;
Et des corps enterrés dans leur couche profonde,
Le tombeau le ramène au vieux berceau du monde.
C'est peu : son art puissant recompose ces corps;
Des ossements épars rétablit les accords;
Par lui d'un long sommeil leur dépouille est sortie :
A la mort étonnée il rend un air de vie.
Triomphante des eaux, du trépas, et du temps,
La terre a cru revoir ses premiers habitants;
Il révèle leurs noms, leurs genres, leurs espèces,
Et des pertes du monde il a fait ses richesses.
  Sur ces grands changements du terrestre séjour,
Cent systèmes sont nés et sont morts tour-à-tour;
Et, plus que les volcans, le déluge et la guerre,
Notre orgueil curieux a tourmenté la terre.
Je ne prends point parti dans tous ces grands débats.
Le poëte raconte, et ne discute pas.
Nous voyons les effets : Dieu seul connoît les causes.
  Faut-il d'autres témoins de ces métamorphoses?
Voyez au haut des monts ces immenses rochers,
Qui de loin sur la mer dirigent les nochers;
Ces masses de granit qu'un si long âge enfante,
De ce globe changeant si robuste charpente,
De la commune loi ne se défendent pas;
L'été les met en poudre, et l'hiver en éclats;
Le dégel les poursuit, le vent les déracine;
Ou leur masse pendante entraîne leur ruine,
Ou le volcan les brûle, et les fougueux torrents
De leurs débris pierreux gonflent leurs flots errants;
Ou leur longue vieillesse au moindre choc succombe,
Et dans les vallons creux leur masse énorme tombe.
Regardez à leurs pieds, voyez de toutes parts
Ces sables dispersés et ces graviers épars;
Dans leurs plus humbles grains, dans leurs moindres parcelles,
L'œil reconnoît d'abord les roches paternelles :
Le temps, qui suit par-tout la vie et le trépas,
Jamais dans aucun lieu n'imprime en vain ses pas.
  Ainsi sont conjurés les vents et les orages,
Les ondes et les feux, la nature et les âges;
L'art même a son pouvoir, et ses puissants travaux
Nous montrent l'univers sous mille aspects nouveaux.
Voyez-le transporter sur nos monts, dans nos plaines,
Des arbres empruntés aux nations lointaines :
Que de plants inconnus, d'arbustes étrangers,
Ombragent nos jardins et peuplent nos vergers!
Tels, du globe terrestre et des races humaines,
Si l'on peut comparer les divers phénomènes,
Mélangés, transportés, ou vaincus, ou vainqueurs,
Les peuples ont changé leurs costumes, leurs mœurs.
Même des bords lointains les nations sauvages
Ont subi notre joug; et nos arts, nos usages,
Cruels ou bienfaisants, ont traversé leurs mers.
Le bonnet de Marat parut dans leurs déserts;
Plus d'une île a reçu nos génisses fécondes;
Notre soc fend leur terre, et nos vaisseaux leurs ondes;
Le foudre européen remplace leur carquois;
Jusque sur leurs rochers, jusqu'au fond de leurs bois,
Nos arts, de jour en jour, étendent leurs conquêtes.
Hâtons-nous; leurs combats, leurs travaux, et leurs fêtes,
Encore quelque temps ne se reverront plus,
Et tous ces grands tableaux sont à jamais perdus.
Trop heureux cependant si de notre domaine
La main seule des arts eût varié la scène!
Mais plus puissante encor que le feu du volcan,

Et la mer turbulente, et l'affreux ouragan,
La guerre aux pieds d'airain, l'inexorable guerre,
Bouleverse en courant la face de la terre.
Parcourez l'univers, voyez de toutes parts
Des plus fières cités les cadavres épars :
Sion pleure son temple, Athènes son portique,
Rome à ses murs nouveaux demande Rome antique;
Et de sa vieille pourpre étalant les lambeaux,
Son ombre ensanglantée erre sur des tombeaux.
Tombeaux, trônes, palais, tout périt, tout s'écroule;
Dans le même torrent le même sort les roule;
Tandis que de l'Olympe habitant les sommets,
Dieu seul voit tout changer, et ne change jamais.
Du globe toutefois oublions la surface;
Et tandis qu'au-dehors tout s'altère et s'efface,
Pénétrons, il est temps, dans ces noirs souterrains,
Qui cachent leur richesse aux regards des humains.
O vous, abîmes sourds, lieux muets, antres sombres,
Pardonnez-moi si j'ose interroger vos ombres,
Et percer de mes yeux noblement indiscrets,
La nuit mystérieuse où dorment vos secrets.
Là sont accumulés les trois règnes ensemble;
Mais des objets divers que la terre rassemble,
Les uns sont étrangers à ses propres trésors :
Tels déja j'ai décrit ces innombrables corps,
Ces membres d'éléphants, ces débris de baleines,
Des tigres, des tapirs les peuplades lointaines,
De l'empire animal antiques monuments,
Déposés par la mer, épargnés par le temps.
Tairai-je ces amas, ces longs bancs de coquilles,
Qui, disposés par couche et rangés par familles,
Et dans ces lieux profonds ensemble ensevelis,
Forment des monts entiers de leurs immenses lits.
Par d'étranges hasards apportés sur nos plages,
Plusieurs n'ont leurs pareils qu'aux plus lointains rivages;
Quel que soit leur pays, indigène, étranger,
Tous attestent des mers le séjour passager.
Ailleurs, imbu de soufre, imprégné de bitume,
Des débris des forêts un noir amas s'allume;
Le feu croît et s'étend, il couve sous nos pas,
Et des siècles entiers ne le consument pas.
Plus loin un suc pierreux distillé dans leurs veines
Incruste lentement des forêts souterraines,
Remplit tous leurs vaisseaux; et ces rameaux mouvants,
Dont les panaches verts obéissoient aux vents,
Endurcis maintenant et transformés en pierre,
Dorment inanimés dans le sein de la terre.
Dans ses antres profonds la terre cache enfin
Les êtres qu'elle-même a formés dans son sein.
Là gisent en monceaux ces brûlantes pyrites [16],
Des métaux leurs amis obscures favorites.
Malheureux qui se fie à leur repos trompeur!
Souvent il meurt frappé de leur noire vapeur;
Souvent par leur concours l'onde et l'air les embrasent,
Et du roc foudroyé les décombres l'écrasent.
Mais l'art peut corriger ces funestes effets,
Et change quelquefois leurs dangers en bienfaits.
Ainsi dans Whithaven une heureuse industrie
Au profit des nochers fait servir leur furie;
Dans les concavités de l'antre ténébreux
L'art a su leur ouvrir des soupiraux nombreux;
Leur gaz impur s'échappe, il s'élève, il s'allume,
Leur infecte vapeur nuit et jour se consume :
En colonne brûlante elle monte dans l'air,
Elle éclaire les monts, illumine la mer;
La nuit, sur l'Océan que son vaisseau sillonne,
De ce phare nouveau le pilote s'étonne,
Avance à ses clartés, et plein d'un doux transport,
A travers les écueils arrive dans le port.
Ainsi des passions quand les funestes flammes
Infectent nos esprits et dévorent nos ames,
Que l'on donne une issue à leur foyer brûlant,
Il éclaire les arts, échauffe le talent,
Et de mille bienfaits sa lumière suivie,
Nous prête son fanal sur la mer de la vie :
Tant d'un mal quelquefois peut éclore le bien!
Là, de ces fils des monts obscur concitoyen,
Repose aussi l'aimant [17], l'aimant vainqueur de l'onde,
Le lien, le miracle et l'énigme du monde,
Soit que par son fluide évaporé dans l'air,
Tour-à-tour il attire et repousse le fer,
Soit qu'à l'acier qu'il aime il prête sa puissance,
Soit qu'il cherche du Nord la secrète influence,
Soit qu'il paroisse fuir l'objet de ses amours,
Et s'écartant sans cesse y revienne toujours;
Soit qu'enfin écoutant une force intestine,
Aux approches du pôle il tressaille, il s'incline.
Dors, des malheurs du monde auteur mystérieux,
Dors dans ta nuit profonde : assez d'audacieux,
Bien loin de leurs foyers, de leur douce patrie,
Portant aux bords lointains leur avare industrie,
Pour le fruit d'un arbuste ou la pourpre d'un ver,
Iront de leurs combats ensanglanter la mer;
Assez, sans ton secours, nos erreurs vagabondes
Iront de leur folie infecter les deux mondes.
Avancez sous ces monts; dans leur sein recélés,
Combien d'autres trésors y sont amoncelés!
Le succin, le jayet, l'agate, la turquoise,
Les schistes feuilletés, les lames de l'ardoise,
Le basalte noirâtre et les marbres divers,
L'un ouvrage des feux, et les autres des mers;
Les laves des volcans et leurs masses poreuses,
Enfin tous ces amas de matières terreuses,
Dans leurs noirs magasins confusément épars,
Trésors qu'à la nature emprunteront les arts.
Voyez-vous, à l'aspect d'une médaille antique,
Palpiter du vieux temps l'amateur fanatique?
La terre dans son sein jadis la recueillit,
Et sa rouille bleuâtre à nos yeux l'embellit.
D'autres fois, s'égayant dans ses sombres retraites,
La nature a son luxe et ses pompes secrètes.
Entendez donc ma voix, ouvrez-vous à mes yeux,
Antres où, mûrissant les ouvrages des dieux,
Dans les veines du roc ou dans le sein des terres,
Le temps compose, épure, et colore ces pierres
Dont l'éclat le dispute au vif émail des fleurs.
Quelle variété dans leurs riches couleurs!
Le bleu teint le saphir, le jaune la topaze;

D'un pourpre ensanglanté l'ardent grenat s'embrase,
D'un incarnat plus doux le rubis est empreint,
Du plus aimable vert l'émeraude se peint.
Du sol, des éléments, les vives influences,
A ces couleurs encor joignent mille nuances :
Tous ont leur propre éclat, et dans leur noir séjour
Se partagent entre eux les sept rayons du jour.
Ailleurs c'est une voûte, en merveilles féconde,
Où brillent suspendus les chefs-d'œuvre de l'onde.
Architecte, sculpteur, et peintre en même temps,
L'onde seule embellit ces lambris éclatants,
Descend en girandole et se courbe en arcade,
S'arrondit en bassin, s'élève en colonnade,
Se découpe en festons, se moule en chapiteaux,
Se groupe quelquefois en brillants végétaux.
A suivre tous ces jeux dans leur caprice extrême,
L'imagination se fatigue elle-même.
Jouissant, admirant, et créant à-la-fois,
L'inconstante souvent les compose à son choix;
Elle en fait des bouquets, des lances, des trophées :
On diroit qu'en ces lieux habitèrent les fées,
On diroit que Cybèle a, dans ces antres frais,
Chargé le dieu des eaux de bâtir son palais.
Non, jamais dans ses traits jetés à l'aventure,
Le hasard ne sut mieux embellir la nature.
Enfin, viens à ton tour prendre place en mes vers,
Ornement de la Grèce, antique enfant des mers,
Superbe Antiparos! dont les brillantes routes,
De dédale en dédale, et de voûtes en voûtes,
Conduisent dans cet antre auguste et ravissant,
D'un éclatant albâtre amas éblouissant,
Que sans nous façonna l'architecte suprême !
Là, digne d'un tableau si digne de lui-même,
Descendit Tournefort; là le pieux Nointel,
Changeant ces lieux en temple et l'albâtre en autel,
Voulut solenniser avec magnificence
Cette nuit que du Christ consacra la naissance;
Et sans autre ornement que ces brillants cristaux,
A l'éclat de leur voûte, aux clartés des flambeaux
Qui relevoient encor leur riche architecture,
La nature fêta le dieu de la nature.
Et toi, de cette terre hôte tumultueux;
Toi, de tous les pouvoirs le plus impétueux,
Volcan! le feu nourrit ta fougue triomphante,
Le feu te réclamoit, mais la terre t'enfante:
Viens donc, viens de mon vers ranimer les élans,
Toi qui ronges ta mère et déchires ses flancs.
Tel qu'avant d'éclater dans le sein de nos villes,
Couve en secret le feu des discordes civiles;
Tel, préparant la mort et les embrasements,
Le volcan contre nous arme les éléments;
Il les appelle tous à cette horrible guerre;
Il part, il va chercher dans le sein de la terre
Des bois pétrifiés les amas charbonneux,
De l'huile des rochers les flots bitumineux,
Les pyrites, les sels, les gaz incendiaires,
De son prochain ravage ardents auxiliaires.
Déja, de l'incendie affreux avant-coureurs,
De sourds frémissements annoncent ses fureurs.
Le feu dilate l'air, il évapore l'onde;
Le monstre se débat dans sa prison profonde;
Des rochers escarpés, des montagnes, des bois,
En vain pèse sur lui l'épouvantable poids.
Tel que, pour expier sa rebelle escalade,
Sous des rocs entassés le superbe Encelade,
La bouche haletante et le sein enflammé,
Soulève le fardeau dont il est opprimé;
Et, changeant de côté pour changer de torture,
Ébranle au loin la terre avec un long murmure;
Ou tel qu'un peuple ardent tout-à-coup révolté,
A travers des débris cherchant la liberté,
De sa propre fureur, en désastres féconde,
Se dévore lui-même et ravage le monde :
Tel, et plus furieux, le volcan effréné
Lutte contre le mont qui le tient enchaîné:
Plus il fut captivé, plus il sera terrible.
L'instinct a pressenti l'explosion horrible;
Les troupeaux consternés quittent ce sol brûlant,
L'oiseau part effrayé; le chien fuit en hurlant.
Enfin il rompt sa voûte, il brise ses murailles;
De ses flancs déchirés il vomit ses entrailles;
Mélange de fumée, et de cendre, et d'éclairs,
En colonne rougeâtre il monte dans les airs;
Du noir abime aux cieux il fait voler la pierre,
De ses sillons brûlants laboure au loin la terre,
Et des rochers dissous, et des métaux fondus,
Roule en flots enflammés les torrents confondus.
Adieu les fleurs, les fruits, et la moisson naissante;
Tout tremble, tout frémit; la terre mugissante
Secoue avec fureur ses abimes profonds,
Et les tours des cités, et les forêts des monts.
Les vallons sont comblés, et les sommets s'abaissent;
Des fleuves sont formés, des fleuves disparoissent.
Il parcourt, il enflamme et la terre et les airs,
Il gonfle les torrents, il soulève les mers;
Et le ciel réunit, pour châtier le monde,
Au déluge du feu, le déluge de l'onde.
Oh! quels mortels un jour, Empédocles nouveaux,
Oseront pénétrer dans ces brûlants caveaux [19] ?
Moi-même quelquefois de ces grands phénomènes
Je crois au fond du gouffre interroger les scènes;
J'ose affronter de près, sans craindre son réveil,
Du volcan assoupi le terrible sommeil,
Fouler aux pieds ce sol qu'un feu secret dévore,
Aspirer ces vapeurs qui menacent encore,
Reconnoître du feu les vestiges fumants,
Du terrain crevassé les longs déchirements;
Les éclats refroidis de ces voûtes ardentes,
Leurs décombres épars, leurs ruines pendantes,
Des métaux embrasés les débris sulfureux,
Les rocs minés, rongés, calcinés par les feux;
Et, sorti triomphant de leur prison profonde,
De leurs foudres éteints j'effraie encor le monde.
Que dis-je ? ces volcans, rapides destructeurs,
Mais quelquefois aussi hardis fabricateurs,
Mêlent de grands travaux à d'horribles ravages.
Osons donc à leur tour décrire les ouvrages
De ce dieu qui bâtit d'un art audacieux

Les prisons de l'enfer et les palais des cieux.
On l'a vu, de la terre embrassant les entrailles,
Changer le noir basalte en superbes murailles :
Tels aux champs de Staffa [20] ses étonnants travaux,
D'un palais volcanique ombragèrent les eaux.
Le voyageur le voit : il s'arrête, il admire
Ce chef-d'œuvre où la mer vient, gronde, et se retire,
Ces cubes entassés, ces prismes merveilleux,
Dont Vulcain décora son fronton orgueilleux,
Et le cintre hardi de sa pompeuse arcade,
Et sa majestueuse et double colonnade,
Et des brûlants débris du globe tourmenté,
Le désordre enfantant la régularité.
Cette grotte enchantée, et ce séjour magique,
De Fingal, nous dit-on, fut la demeure antique.
Là résonnoient sa lyre et ses chants solennels.
Laissons là ces récits : dans ses vers immortels,
Son fils lui construisit un plus superbe temple [21].
Ce vaste monument que l'œil surpris contemple,
Sorti du sein des eaux, et bâti par les feux,
Un jour, peut-être, un jour sera détruit par eux ;
Mais ceux où de Fingal la mémoire se fonde,
N'auront d'autre tombeau que les débris du monde.

CHANT V.

RÈGNE MINÉRAL.

Les différentes substances minérales. Énumération des divers métaux. Phénomènes produits par la nature dans l'intérieur des mines. Le proscrit cherchant un refuge dans les mines contre les factions qui ont mis sa tête à prix.

Oh ! que le temps sait bien, dans sa marche féconde,
Sous mille aspects nouveaux reproduire le monde !
Qui l'eût cru qu'un amas de légers sédiments
Brilleroit en cristaux, luiroit en diamants !
Que la terre, oubliant sa vertu végétale,
Des sucs dus à la fleur coloreroit l'opale [1] !
Qu'un ver emprisonné formeroit le corail [2] !
Mais ce noble arbrisseau, ces pierres, cet émail,
Ne sont que l'ornement et le luxe du monde :
En biens plus précieux notre terre est féconde.
Pénétrez dans son sein : d'abord s'offre aux regards
Ce sel, dans la nature abondamment épars.
Le temps, qui l'accumule en de vastes carrières,
En forme lentement des montagnes entières ;
Et ces riches trésors, qu'ignore l'œil du jour,
De la mer vagabonde annoncent le séjour.
J'atteste, ô Wiliska [3] ! tes carrières fécondes :
Tremblant et suspendu sur tes voûtes profondes,
Le voyageur descend, et son œil enchanté
Dans ces antres obscurs voit toute une cité.
Des murailles de sel se montrent à sa vue.
Le sel se forme en voûte, en colonne, en statue :
Le sel se creuse en temple, et se dresse en autel ;
Le travailleur s'assied à des tables de sel.
Au milieu d'un ruisseau court l'onde salutaire
Que jamais de ces lieux l'amertume n'altère :
Telle on dit qu'Aréthuse, au sein des flots amers,
Sans perdre sa douceur, voyageoit sous les mers.
Au-dessus, distillée en larmes abondantes,
L'eau des sels congelés brille en gouttes pendantes.
Là, chacun a son chef : il commande ; à sa voix
Des milliers de marteaux résonnent à-la-fois.
Tous, d'un égal effort, tous, d'une ardeur commune,
Attaquent ces remparts, ouvrage de Neptune :
Leurs pans tombent en blocs confusément épars.
Là, glissent des traîneaux : ici, roulent des chars.
Le tonneau suit dans l'air le tonneau qui s'élève ;
La mobile poulie, en criant, les enlève.
Chaque bloc est un prisme, et l'éclat des flambeaux
En palais de cristal a changé ces tombeaux.
L'œil voit sans se lasser ces brillants phénomènes.
Du métal à son tour parcourons les domaines.
Là, de plus grands tableaux frappent encor nos yeux ;
Là, tout est plus savant et plus mystérieux :
Entrons. Le vent mugit sous ces voûtes profondes ;
Des torrents souterrains j'entends gronder les ondes.
Tout-à-coup jusqu'à moi parviennent d'autres sons ;
C'est le bruit des travaux, c'est le bruit des chansons,
C'est la voix des humains. Alors de ces lieux sombres
Je crois voir s'éclaircir et s'égayer les ombres :
Aussi, malgré leur triste et ténébreuse horreur,
Mes regards assurés s'y plongent sans terreur.
Je descends, je parcours la longueur de ces routes,
Je mesure de l'œil la hauteur de ces voûtes ;
J'aime à voir ces grands blocs, ces rochers suspendus
En arceaux naturels sur ma tête étendus.
C'est là, c'est encor là que, cachant sa puissance,
L'éternel ouvrier, dans un profond silence,
Compose lentement et décompose tout :
Il colore, il distille, il unit, il dissout.
Là, différents de poids, de forme, de figure,
Dans la dure épaisseur de leur matrice obscure,
Se forment ces métaux [4] qu'on tâche d'arracher
Aux veines de la terre, aux fentes du rocher :
Le fer cultivateur et le bronze qui tonne,
Et ce métal docile où l'onde s'emprisonne [5] ;
L'étain, l'argent, et l'or qui brille sans rivaux ;
Et ce nouveau métal, le plus lourd des métaux,
Que long-temps à nos yeux déroba la nature,
Et de nos arts féconds la richesse future [6] ;
Et le mercure enfin, qui, connu par son poids,
En globules roulants glisse et fuit sous nos doigts.
Il est d'autres métaux moins purs dans leur essence,
Tous différents de poids, de couleur, de puissance :
Le tung-stène grisâtre, et l'arsenic rongeur,
Qui du cuivre blanchi déguise la rougeur,
Et par deux attentats sert, doublement perfide,
Le monnoyeur coupable [7] et le lâche homicide ;
Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits,
A nos arts innocents prodigue ses bienfaits.
Ailleurs c'est le nickel ; le douteux molybdène,
Dont nul ne connoissoit la substance incertaine,
En grains noirs et brillants se montrant à nos yeux,
S'évaporant à l'air, et résistant aux feux ;
Le cobalt qui, de l'art sujet involontaire,

Garde dans le creuset sa roideur réfractaire,
Et, par les feux ardents lentement pénétré,
Se fond avec le verre en fluide azuré;
Le bismuth peu ductile et peu rebelle aux flammes,
Qui se forme en cristal et se déploie en lames;
Le manganèse à peine entamé par les feux,
Mais au contact de l'air tombant en grains poudreux;
Et le zinc Indien, qui, lorsqu'un grand théâtre
Étale à tout Paris ces jeux qu'il idolâtre,
De si riches couleurs, de rayons si brillants,
Pare ces faux soleils dans l'ombre petillants,
Dont Tivoli plaintif à regret s'illumine,
Et, pour Ruggieri, fait déserter Racine;
Et l'antimoine[8], enfin, utile aux animaux,
Proscrit par des arrêts, ordonné par nos maux,
Et qui, de vains débats source long-temps féconde,
Avant de le guérir, scandalisa le monde[9]:
Tant les vieux préjugés fascinent nos regards,
Et dans leur cercle étroit emprisonnent les arts!
Je ne citerai point tous ces métaux modernes
De leurs nombreux aînés familles subalternes;
J'attends que le savoir, parmi leurs vieux parents,
A leur race nouvelle ait assigné les rangs.
De ces métaux récents dont l'art fit la conquête,
Chacun a son pouvoir: le chrome est à leur tête;
Peintre des minéraux, de nos plus belles fleurs
Il distribue entre eux les brillantes couleurs;
L'émeraude par lui d'un beau vert se colore;
Il transmet au rubis la pourpre de l'aurore;
Quelquefois du plomb vil fidèle associé,
Teint d'un vif incarnat son obscur allié;
Tantôt rival heureux des couleurs japonaises,
Avant qu'elle ait de Sèvre enduré les fournaises,
Il peint la porcelaine, et lui prête à nos yeux
Ces fonds verts et brillants qui résistent aux feux.
Notre siècle en est fier, et, par un juste hommage,
Un jour de Vauquelin y gravera l'image[10].
Tous ces métaux divers sont pesants ou légers,
Ou purs, ou se mêlant de métaux étrangers;
Les uns cassants et durs, d'autres avec souplesse
En fils longs et brillants déployant leur richesse;
L'un prompt à s'amollir aux feux les moins brûlants,
L'autre à peine dompté par des feux violents;
L'un fier de son éclat, l'autre de son usage;
L'un vil aux yeux du peuple, et l'autre aux yeux du sage.
Souvent ils sont cachés sous des masques trompeurs;
Souvent des minéraux les subtiles vapeurs
Pénètrent lentement dans le sein de la terre;
Le métal à son tour couvre souvent la pierre.
Du monde minéral étonnants végétaux,
Les uns sont dessinés en bouquets, en rameaux;
D'autres sont en plumage arrangés avec grace[11];
Ceux-ci n'offrent aux yeux qu'une grossière masse:
Tous, destinés pour nous, passent à nos regards
Des ateliers du temps aux ateliers des arts;
Et notre œil voit sortir de cette nuit profonde,
L'espoir, les biens, les maux, et les crimes du monde.
Mais la mine s'épuise, et dans son sein muet
La nature sommeille et le travail se tait.
Que dis-je? la nature en tout temps agissante,
Répare incessamment leur source renaissante.
Déja sa main reprend en secret ses travaux,
Et fait de nouveaux plans pour des siècles nouveaux.
Mais l'espoir pour long-temps de ces antres s'exile.
Quelquefois seulement ils deviennent l'asile
De l'infame assassin, du brigand ténébreux,
Hélas! et quelquefois l'abri du malheureux;
Sur-tout quand les tyrans sur leurs listes sanglantes
Inscrivent sans pitié leurs victimes tremblantes.
Essayons ce récit des publiques horreurs;
Il convient à mes chants, il convient à nos mœurs.
De mille factions mère désordonnée,
Florence à leurs fureurs vivoit abandonnée;
Dans ses murs, sans repos, sans police et sans lois,
Sur les partis rivaux se promenant sans choix,
Des bourreaux fatigués la hache indifférente,
De leur sang confondu sans cesse étoit fumante;
Et le meurtre, toujours nommant leur successeur,
Jetoit sur l'opprimé le superbe oppresseur.
Un vain peuple à-la-fois et féroce et volage,
Après l'avoir formé, détruisoit son ouvrage;
Et toujours entraîné, croyoit toujours choisir.
Chacun de sa faveur ardent à se saisir,
Du nom de liberté flattoit sa servitude;
Lui, dans son orageuse et vague inquiétude,
Instrument et jouet de vingt partis rivaux,
Passoit de trouble en trouble à des tourments nouveaux.
Ainsi de tous côtés lorsque souffle l'orage,
La mer doute à quels vents doit obéir sa rage.
Ormond régnoit alors; sa tête en cheveux blancs
Annonçoit et le calme et le froid des vieux ans.
Mais la paix de son front n'étoit point dans son ame;
L'ardente ambition le brûloit de sa flamme;
Ainsi sous les frimas l'Etna cache ses feux.
Si l'orgueil pouvoit l'être, Ormond étoit heureux.
Une fille charmante, aux succès politiques
Ajoutoit la douceur des plaisirs domestiques.
Elvire étoit son nom; et son cœur, et ses traits,
A toutes les vertus joignoient tous les attraits.
Florence dans ce temps, au milieu des tempêtes,
Aimoit encor les jeux, les pompes et les fêtes;
Et dans le même jour, et dans les mêmes lieux,
Où des scènes de sang avoient frappé les yeux,
Le bal étoit ouvert, et le plaisir barbare
Passoit des cris de mort aux sons de la guitare.
Elvire soupiroit, et, pleurant son pays,
Fuyoit l'œil du public. Tel un sauvage lis,
Confiant au désert les parfums qu'il exhale,
Cache aux vents indiscrets sa beauté virginale;
Ou tel, aux pieds d'Athos où gronde l'aquilon,
Se renferme et se tait un modeste vallon.
Seulement, pour charmer sa tranquille retraite,
Sa jeune main tenoit l'aiguille ou la navette.
Tantôt, de son pays peignant les longs malheurs,
Elle en chargeoit la toile et l'arrosoit de pleurs;
Tantôt, de ses aïeux réveillant la mémoire,
De leur vieille discorde elle lisoit l'histoire;
Et dans ces souvenirs le présent retracé,

Lui montroit l'avenir écrit dans le passé.
Un jour enfin au cirque ayant suivi sa mère,
Elvire aux spectateurs se montra la dernière,
Et des autres beautés l'éclat s'évanouit.
Ainsi lorsque des fleurs l'essaim s'épanouit,
La rose entre ses sœurs, plus tardive et plus belle,
Se montre, et tout éclat disparoît devant elle.
Le jeune et beau Dolcé vint, la vit, et l'aima;
D'un feu non moins rapide Elvire s'enflamma :
Ainsi d'un même essor, l'une à l'autre fidèles,
Se suivent dans leur vol deux jeunes hirondelles;
Ou tels, se rencontrant, deux amoureux ruisseaux
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
Auprès du vieil Ormond, jaloux de son empire,
Le sensible Dolcé brigua la main d'Elvire :
Ormond lui préféra l'ambitieuse ardeur
D'un jeune audacieux soutien de sa grandeur.
Jusqu'au fond de son cœur Dolcé sentit l'offense,
Et l'amour dans son ame alluma la vengeance.
Dolcé jusqu'à ce jour aux beaux-arts, aux plaisirs,
Avoit abandonné ses innocents loisirs ;
Mais lorsqu'enfin l'amour, l'affront fait à sa flamme,
A cette douce paix eut arraché son ame,
Rien ne le contint plus, et son cœur outragé,
Par l'honneur, par l'amour jura d'être vengé.
Tout ce qui peut gagner la faveur populaire,
La noblesse du sang, l'heureux desir de plaire,
Le talent rehaussé par d'aimables dehors,
La vertu qu'embellit la grace d'un beau corps,
L'art touchant des bienfaits, l'art brillant du langage,
Le trop heureux Dolcé reçut tout en partage :
Il en arma sa haine, et, bientôt renversé,
Par son jeune rival Ormond fut remplacé.
Malheureux ! dans sa chute où trouver un asile ?
Ce n'étoit plus le temps où le vaincu tranquille
Pouvoit, cédant au sort un pouvoir abhorré,
Retomber dans la foule, et s'y perdre ignoré.
L'implacable vengeance accabloit sa disgrace;
Le vainqueur au vaincu n'eût osé faire grace :
Dépendant des ressorts qu'il avoit fait mouvoir,
Lui-même obéissoit au faîte du pouvoir;
Et, tremblant d'arrêter le cours de sa vengeance,
Étoit libre en sa haine et non dans sa clémence.
A l'aspect des bourreaux, du fer ensanglanté,
Le citoyen proscrit fuyoit épouvanté,
Confioit à la nuit son départ solitaire,
Du plus obscur réduit recherchoit le mystère.
Malheur à tout mortel, dont le zèle imprudent,
De son timide asile eût été confident !
Plus malheureux, celui dont le toit secourable
Eût osé recueillir cet hôte redoutable !
Tout se taisoit, le sang, l'amour et l'amitié ;
Les larmes se cachoient dans l'œil de la pitié;
Et l'hospitalité, dans ces malheureux âges,
N'étoit plus qu'aux déserts et qu'aux antres sauvages.
Au milieu du tumulte, et du sang, et des cris
Qui proclamoient le nom et la mort des proscrits,
Ormond fuit, et, hâtant sa course vagabonde,
Rencontre près d'un bois une mine profonde,
Fréquentée autrefois, et déserte aujourd'hui ;
Antre affreux où du jour jamais l'astre n'a lui.
D'effroyables ravins en gardent les approches;
Du sommet escarpé de ses hideuses roches
On n'entend que les cris des oiseaux dévorants,
Le murmure des bois, et le bruit des torrents.
Là, quittant ses foyers, ses amis, sa famille,
Le malheureux vieillard s'enfonce avec sa fille :
Là, contre son vainqueur, contre le sort jaloux,
En imprécations éclatoit son courroux.
Ainsi sur son rocher, jeté par des perfides,
Philoctète en fureur maudissoit les Atrides.
Ormond marchoit, erroit sous ces rocs ténébreux :
Leur silence désert, leur abandon affreux,
Sembloient de son destin lui peindre la tristesse.
« Autrefois, disoit-il, la soif de la richesse
Attiroit dans ces lieux des cœurs intéressés;
Leur richesse n'est plus, les voilà délaissés :
Tel est mon sort. Ma sombre et triste défiance,
Enfant de la vieillesse et de l'expérience,
M'a fait cacher à tous l'abri de mes malheurs;
Pas un ami ne sait dans quel antre je meurs !
J'ai tout perdu ! Que dis-je ? en mon destin funeste
Elvire est avec moi, mon Elvire me reste ! »
Tout ce que la touchante et noble antiquité
De la tendre Antigone autrefois a conté,
N'a rien de comparable aux tendres soins d'Elvire.
Tantôt, quand le sommeil reprenoit son empire,
A son père assoupi ses soins compatissants
Faisoient un doux chevet de ses bras innocents :
Tantôt, s'ils le troubloient par leurs affreux mensonges,
D'un regard inquiet elle épioit ses songes,
Les lisoit sur son front, et, hâtant son réveil,
Pour le rendre au repos l'arrachoit au sommeil :
Tantôt elle sortoit, et, d'une main tremblante,
Saisissoit à la hâte, ou la fraise odorante,
Ou le fruit savoureux que donne le figuier,
Ou de son fruit amer dépouilloit l'olivier.
Souvent ses beaux cheveux, pour un plus noble usage
Courbant en arc ou l'if ou le cormier sauvage,
De leur tresse tendue envoyoient le roseau
Dont la pointe dans l'air alloit frapper l'oiseau ;
Soudain elle rentroit, et sa timide joie
A son père attendri couroit porter sa proie.
D'autres fois, de sa soif pour apaiser l'ardeur,
Dans une coupe d'or, débris de leur splendeur,
Que jadis emplissoit de sa liqueur choisie,
De Smyrne ou de Chio l'odorante ambrosie,
Sur la croupe du mont ses mains alloient chercher
L'eau qui tomboit des cieux dans le creux du rocher.
Osoient-ils un instant quitter leur solitude ?
Avec quelle attentive et tendre inquiétude
Elvire observoit tout, et, lui servant d'appui,
Lui choisissoit sa place et veilloit près de lui !
Du malheureux alors la douleur affoiblie
Quelquefois faisoit place à la mélancolie.
Un soir que dans ces lieux, avec un front riant,
Diane aux doux rayons éclairoit l'orient,
Cet air frais, ce ciel pur, cette pâle lumière,

Ce repos étendu sur la nature entière,
Pénétrant par degrés dans le fond de son cœur,
Par un charme inconnu suspendit sa douleur,
Tout-à-coup se tournant vers sa consolatrice :
« O charme de mes jours, ma douce bienfaitrice !
Je ne sais quel attrait ont ces riants tableaux ;
Mais je sens moins ici la vengeance et mes maux !
L'homme devient plus calme auprès de la nature !
De Dolcé, dans ces lieux, j'oublie enfin l'injure :
Je suis las de haïr, et sans peine mon cœur
Excuse en lui l'amant, et pardonne au vainqueur.
Toi, pardonne un refus qui fit notre infortune !
Que la mienne à tes yeux ne soit pas importune !
S'il existe un pouvoir ami des malheureux,
Crois qu'il reconnoitra des soins si généreux !
C'est toi dont le printemps console ma vieillesse ;
C'est toi qui de mon antre adoucis la tristesse :
De l'astre qui nous luit l'aspect consolateur
Est moins doux à mes yeux que tes soins à mon cœur. »
Il dit, serra sa main, répandit quelques larmes.
Dès ce moment, la vie eut pour lui plus de charmes ;
Et, respirant enfin du poids d'un long courroux,
Son cœur fut plus tranquille, et son sommeil plus doux.
Cependant les partis, les vengeances, les haines,
Troubloient encor l'état de leurs sanglantes scènes ;
Et Dolcé, par la force au plus haut rang monté,
Par la force, à son tour, s'en vit précipité.
De son règne plus doux les successeurs féroces
Signalèrent sans fin leurs vengeances atroces.
Il fallut par la fuite échapper à la mort.
Mais, ô coups imprévus ! ô caprice du sort !
Dans le tumulte affreux du revers qui l'exile,
Son unique ressource, et son unique asile,
Ce fut cet antre même où s'étoit enfoncé
Le malheureux vieillard par ses mains renversé :
Tant à ses jeux cruels la fortune obstinée,
Des mortels au hasard roule la destinée !
Sombre et pensif, il entre en cet affreux séjour,
Furieux de regrets, de vengeance et d'amour.
L'amour, dont tant de soins n'ont pas éteint la flamme,
Plus violent alors, se rallume en son ame.
« Que fait Elvire ? hélas ! en proie à ses douleurs,
Elle pleure, et c'est moi qui fais couler ses pleurs !
Sort cruel, va, transporte où tu voudras l'empire,
Les honneurs, les trésors ; mais rends-moi mon Elvire !
Que je revoie Elvire, et je meurs consolé ! »
Ainsi Dolcé parloit, furieux, désolé.
Durant deux jours entiers, dans sa rage tranquille,
Sur le même rocher il demeure immobile ;
Mais enfin, excité d'un desir curieux,
Il veut interroger et connoître ces lieux.
Il entre, il se confie à ces lugubres voûtes,
Il traverse à pas lents leurs ténébreuses routes.
Tout-à-coup, ô surprise ! il croit entendre un bruit.
Il approche, on l'évite ; il avance, on le fuit :
Enfin il les atteint, et reconnoit sans peine
La fille à son amour, et le père à sa haine.
Interdits tous les deux, et muets un moment,
Ces superbes rivaux restent sans mouvement :
A l'aspect l'un de l'autre, ils admirent ensemble
Le sort qui les unit, le lieu qui les rassemble.
Tels deux vaisseaux guerriers qui, dans un choc affreux,
Sur le vaste Océan se foudroyoient entre eux,
Jetés par l'aquilon sur le même rivage,
Confondent leurs débris et mêlent leur naufrage.
Elvire en pleurs gémit ; le jeune et fier Dolcé
Jette au superbe Ormond un regard courroucé.
D'un air calme et serein le vieillard l'envisage.
« Oui, lui dit-il enfin, je t'ai fait un outrage :
Mais de quoi t'a servi ton imprudent courroux ?
Toi-même du destin tu ressens donc les coups !
Déplorable desir de gouverner les hommes !
Dolcé, dans quel état et dans quel lieu nous sommes !
Regarde ; ici vivoient des mortels malheureux,
Déterrant des trésors qui n'étoient pas pour eux ;
Dont les yeux ignoroient, dans cette nuit profonde,
S'il étoit un soleil, s'il existoit un monde :
Eh bien ! chargés de fers, accablés de travaux,
Ils chantoient, et leurs chants adoucissoient leurs maux.
Et nous, nous au milieu des discordes civiles,
Du ravage des champs, du pillage des villes,
L'un par l'autre abhorrés, l'un par l'autre abattus,
Oppresseurs sans pouvoir, malheureux sans vertus,
Privés des vrais plaisirs, des vrais biens de la vie ;
Le moindre de nos maux eût consolé l'envie.
Vaincu, proscrit, jeté dans ce séjour d'effroi,
Je t'ai haï long-temps ; puis j'ai pleuré sur toi.
Toi, si ta haine encor peut conserver sa rage,
Contemple ces lambeaux et regarde mon âge. »
Dolcé long-temps se tait, regarde tour-à-tour
L'objet de sa fureur, l'objet de son amour.
Elvire enfin laissa tomber d'un œil humide,
Avec un doux regard, une larme timide.
Que ne peut sur l'amour une larme, un regard ?
Il s'élance, il se jette aux genoux du vieillard :
« O toi, dont j'ai causé, dont j'ai plaint la misère,
C'en est fait, à tes pieds j'abjure ma colère.
Non, je n'étois point né pour sentir la fureur.
Qu'un sentiment plus doux étoit fait pour mon cœur !
Me voilà devant toi, mets ta main dans la mienne
Et puisse Elvire un jour y joindre aussi la sienne.
Alors je ne suis plus proscrit ni malheureux ;
Alors je trouve ici ma patrie et mes dieux :
Trop heureux si je puis, partageant vos disgraces,
Consoler le malheur, la vieillesse et les graces. »
Ainsi Dolcé parloit, et, dans le même instant,
Vers l'issue opposée un bruit confus s'entend.
Surpris et curieux, il approche, il écoute.
Un mortel empressé marchoit sous cette voûte ;
Non point avec ce pas timide, suspendu,
Qui craint de se trahir, tremble d'être entendu ;
Mais d'un pas ferme et sûr, mais avec ce visage,
D'une nouvelle heureuse infaillible présage :
C'est un confident sûr, de qui l'avis certain
Vient instruire Dolcé de son nouveau destin.
Tout est changé : le peuple, inquiet et volage,
Pour la troisième fois a brisé son ouvrage ;
Et du parti d'Ormond, du parti de Dolcé,

Les débris réunis l'ont déja remplacé.
S'ils veulent ressaisir les rênes de l'empire,
A leur pouvoir nouveau l'état entier conspire;
Et déja, ralliant toutes les factions,
La faveur populaire a proclamé leurs noms.
Au malheureux vieillard, de cet avis fidèle
L'impatient Dolcé court porter la nouvelle.
« Le ciel, dit le vieillard, a puni ces brigands;
Le ciel est juste enfin : mais vois ces cheveux blancs,
Dois-je à des chocs nouveaux exposer mon vieil âge ?
C'est assez d'une erreur, c'est assez d'un naufrage.
Au bord d'une forêt, sur la rive des mers,
Un vieux château me reste en des vallons déserts;
Là peut-être m'attend un destin plus tranquille.
Si tu peux, jeune encor, supporter cet asile,
Mon Elvire est à toi : vers ce nouveau séjour
Un facile trajet nous conduit en un jour. »
Il dit, Dolcé l'embrasse; et la douce rosée,
Qui rafraîchit le sein de la terre embrasée,
Apporte moins de joie au sillon altéré,
Que Dolcé n'en goûta dans son cœur enivré.
Mais avant son départ, il veut que l'hyménée
Et d'Elvire et de lui fixe la destinée.
Sur la cime du mont un agreste ruisseau,
Dont l'onde souterraine y cachoit son berceau,
A travers les rochers de leurs sombres retraites
Se glissant lentement par des routes secrètes,
Baignoit leur antre obscur; et ses flots épaissis,
Suspendant aux rochers leurs sédiments durcis,
De spaths [12] et de cristaux différents de figure
Ornoient du noir lambris la brute architecture.
Des siècles et des eaux ouvrage naturel,
Au milieu s'élevoit un magnifique autel,
Que le suc minéral, distillé de la voûte,
En colonne d'albâtre a bâti goutte à goutte [13]:
Et lorsque dans l'horreur de cet obscur séjour
Des brandons allumés reproduisoient le jour,
De leurs reflets divers la pompe éblouissante,
De rochers en rochers au loin rejaillissante,
Défioit dans la nuit les rayons du soleil.
Là, sans suite, sans faste, et sans vain appareil,
Pour temple les arceaux de cette voûte obscure,
Ces prismes pour flambeaux, pour témoin la nature,
Pour offrande leur cœur, un rocher pour autel,
Le dieu d'hymen reçut leur serment mutuel;
Et jamais, dans l'éclat de ses plus riches fêtes,
Ce dieu n'avoit reçu de plus nobles conquêtes.
Enfin ils sont unis : la nuit vient, et l'amour
Aux mystères d'hymen les appelle à son tour.
Là, ne se montra point cette pompe qu'étale
Des riches et des grands la couche nuptiale;
Ces superbes rideaux, ces coussins fastueux,
Des amours opulents trône voluptueux :
L'art ne profana point cette union si douce;
La nuit prêta son ombre, et les rochers leur mousse.
Dans les cieux cependant l'aurore est de retour :
Il est temps de partir pour leur nouveau séjour;
Il est temps de quitter cette grotte chérie,
Dès long-temps leur asile, et déja leur patrie.
Mais, ô douleur nouvelle! en désertant ces toits
Ils pensent s'exiler pour la seconde fois.
En vain ce lieu lugubre, arrosé de leurs larmes,
De la société leur refusoit les charmes;
En vain les profondeurs de cet antre écarté
Des doux rayons du jour ignoroient la clarté :
Ils l'aimoient; chaque jour la puissante habitude
Rendoit sa nuit moins sombre et son séjour moins rude.
Témoin de leurs plaisirs, témoin de leurs douleurs,
Cet antre le premier adoucit leurs malheurs,
Accueillit leur misère. Eh! quel rocher sauvage
Ne plaît au malheureux échappé du naufrage!
Ils partent cependant, et, les larmes aux yeux,
Sur le seuil de la grotte ils lui font leurs adieux.
Une nacelle est prête : ils voguent, et peu d'heures
Leur montrent de plus près leurs nouvelles demeures,
Qu'en cercle environnoit un rivage charmant.
A peine ils l'ont touché, dieux, quel ravissement!
Là, soudain de leurs cœurs s'apaise la tempête;
L'air plus calme et plus pur pèse moins sur leur tête;
Des vainqueurs, des vaincus, des bourreaux, des proscrits,
Leurs tranquilles bosquets n'entendent point les cris.
Bien loin d'eux vont mourir les clameurs populaires
Et le rugissement des factions contraires.
Aucun fiel n'aigrit plus ces deux rivaux fameux.
Elvire est le lien qui les unit entre eux.
Telle entre deux couleurs, médiatrice heureuse,
Glisse d'un ton plus doux la teinte harmonieuse.
Il falloit cependant par d'utiles plaisirs,
Par d'aimables travaux varier leurs loisirs :
Le crayon, le pinceau, la lyre, la lecture,
De leur nouveau séjour l'agréable culture,
Des coteaux, des vallons l'aspect délicieux,
Les trésors de la terre et l'étude des cieux,
Charmoient innocemment leur douce solitude.
Sur-tout des minéraux l'intéressante étude
Occupoit leurs moments : tous rangés avec art,
Et classés avec ordre, instruisoient leur regard.
A leur tête éclatoit sur ce brillant théâtre
Un fragment précieux de cet autel d'albâtre,
Dépositaire heureux de leur premier serment,
Et de leur tendre amour fidèle monument.
Dès lors tous trois sans soins, sans trouble, sans envie,
Crurent ou retrouver ou commencer la vie.
Plus de jours malheureux, plus d'inquiètes nuits :
Leurs nuits étoient sans trouble et leurs jours sans ennuis.
Tel un fleuve rapide, enfant d'un mont sauvage,
Qui, tourmentant ses eaux, son lit, et son rivage,
Parmi d'affreux rochers mugissoit en courroux,
Arrivé par degrés sur un terrain plus doux
Se calme, s'abandonne à sa pente insensible,
Et, de torrent fougueux, devient ruisseau paisible.

CHANT VI.

RÈGNE VÉGÉTAL.

De la formation des plantes. Circulation et produits de la sève. De la greffe et de ses effets. Distribution de la sève nour-

ricière, et des différentes formes qu'elle fait prendre à la matière végétale. Les caractères et la nature des diverses plantes; leurs couleurs, leurs attributs, leurs variétés. Les plantes des différents climats. Éloge de Linnée; sa naissance, sa passion pour la botanique; ses travaux et sa gloire adoptés par la France. La naissance et la multiplication des plantes. Éducation, habitudes des plantes. Horloge de Flore. Hymen et amours des plantes. Des polypes et des plantes qui forment la nuance intermédiaire entre le règne végétal et le règne animal, ou entre le règne animal et le règne végétal. Usage des plantes pour la santé, la vie, et les plaisirs de l'homme. Le café, le vin, la bière, le vin de Champagne. Les plantes céréales. L'Amérique indiquée à Christophe Colomb par l'aspect des plantes emportées sur les flots.

Ils sont passés ces temps des rêves poétiques,
Où l'homme interrogeoit des forêts prophétiques;
Où la fable, créant des faits prodigieux,
Peuploit d'êtres vivants des bois religieux.
Dodone inconsultée a perdu ses oracles;
Nos vergers sont sans dieux, nos forêts sans miracles:
Au sang du beau chasseur adoré de Cypris,
La rose ne doit plus son brillant coloris;
L'eau ne répète plus le beau front de Narcisse,
Ce long cyprès n'est plus la jeune Cyparisse,
Ces pâles peupliers les sœurs de Phaéton,
Ce vieux tilleul Baucis, ce chêne Philémon :
Tout est désenchanté; mais, sans tous ces prestiges,
Les arbres ont leur vie, et les bois leurs prodiges.
Je veux les célébrer; je dirai quels ressorts
Des peuples végétaux organisent les corps.
Tantôt ma voix chantoit les vertus minérales;
Un nœud secret les joint aux races végétales.
L'arbuste, l'arbrisseau, les herbes et les fleurs,
Des éléments divers puissants combinateurs,
Sont le laboratoire où leur force agissante
Exerce incessamment son action puissante,
Et, de tous ces agents dans la plante introduits,
Forme l'éclat des fleurs et la saveur des fruits :
Admirable chimie, où l'air, la terre et l'onde
Forment mille unions de leur guerre féconde!
Interrogez ces plants : des milliers de vaisseaux,
Qui sur un même tronc s'assemblent en faisceaux,
D'un côté, dans la terre, en racine s'étendent,
De l'autre, en long rameaux, dans les airs se répandent;
Puis, divisés encor, vont, dans leurs frais boutons,
Du feuillage léger préparer les festons.
Dois-je vous dire encor ces minces vésicules
Qui ramassent la sève en d'étroites cellules,
Et ces nombreux canaux, où les sucs épaissis
En un solide bois par degrés sont durcis?
Comment, pour pomper l'air, de l'active trachée
La spirale élastique en leur sein est cachée?
Chaque plante en sa tige enferme ses vaisseaux;
Que dis-je? chaque part du tronc et des rameaux
Contient ce triple organe, et de chaque partie
Un arbre tout entier peut recevoir la vie :
Tant le ciel a voulu dans leur fécondité
Placer l'heureux espoir de leur postérité!
Pour embellir encor cette race future,
La greffe unit son art aux dons de la nature :
Art sublime, art fécond, dont les secrets divers,
Remontent au berceau de l'antique univers.
Mais comment de la greffe expliquer le mystère?
Comment l'arbre adoptant une plante étrangère
Peut-il, fertilisé par ces heureux liens,
Former des fleurs, des fruits, qui ne sont pas les siens?
Dans le sein maternel, sa retraite vivante,
L'homme encore naissant peut expliquer la plante.
De vaisseaux en vaisseaux, égaré dans son cours,
Le sang qui toujours part, et remonte toujours,
Parcourt, en circulant par des routes certaines,
Un million de fois des millions de veines;
Et dans sa longue route épuré lentement,
Ne porte à l'embryon qu'un utile aliment.
Ainsi par une plante une plante adoptée
Élabore les sucs de la sève empruntée;
Et de ces aliments qu'il a reçus d'autrui,
L'arbre nouveau n'admet que les sucs faits pour lui.
Soit donc que d'un rameau la blessure féconde
Reçoive un plant choisi dans sa fente profonde;
Soit que le sauvageon que l'art veut corriger,
Dans ses bourgeons admette un bourgeon étranger,
Ce dédale savant de vaisseaux innombrables
N'admet ou ne retient que des sucs favorables.
L'arbre adopté s'élève : il se couvre de fruits
Que le tronc paternel n'auroit jamais produits,
Et l'arbre hospitalier, où la greffe prospère,
De ces enfants nouveaux s'étonne d'être père.
Ainsi de cet hymen admiré tant de fois,
Ma muse audacieuse interprétoit les lois.
Mais dans la même espèce, et sur les mêmes tiges,
Qui peut, sans s'étonner, voir tant d'autres prodiges?
Le même suc, changeant de parfum, de saveur,
Forme le bois, le fruit, le feuillage et la fleur;
Tapisse de duvet la pêche cotonneuse,
Arme de dards aigus la châtaigne épineuse,
Donne aux pois une cosse, une écaille à la noix,
De son mol épiderme environne le bois,
Revêt le tendre aubier d'une écorce plus dure;
Là rougit la cerise, ici noircit la mûre;
Donne aux fleurs leur émail, sa verdure au gazon;
Tantôt est un remède, et tantôt un poison;
Et, plus étrange encor dans ses métamorphoses,
Il court infecter l'ail et parfumer les roses.
Qui produit ces effets? Les différents tissus
Façonnent à leur gré les sucs qu'ils ont reçus,
Et suivant les canaux que leur liqueur inonde,
Moulent différemment la sève vagabonde :
Tel le feu se jouant dans ses tubes divers,
En javelots brûlants s'élance dans les airs,
En vase s'arrondit, ou se déploie en gerbe;
Coule en globe étoilé, monte en dragon superbe,
Se change en dôme, en voûte, en palais, en berceaux,
Et d'un seul élément compose cent tableaux.
Chaque arbuste d'ailleurs, ainsi que sa structure,
A ses propres vaisseaux choisis par la nature;
Chacun est abreuvé par des sucs différents :
Ici le baume coule en ruisseaux odorants;

Là son sein entr'ouvert verse une manne utile;
Là nous cueillons le miel que l'écorce distille,
Et cet heureux tribut amassé par nos mains,
En soulageant la plante enrichit les humains.
Combien d'autres vertus et d'autres caractères,
Des nombreux végétaux marques héréditaires,
Et de chaque famille immortels attributs,
A l'œil observateur distinguent leurs tribus!
L'un naquit dans nos champs; grace à notre industrie,
L'autre pour notre sol a quitté sa patrie;
Les uns s'élèvent seuls : l'autre aux bras tortueux,
Suce, vil parasite, un chêne fastueux;
Les uns sont paresseux, d'autres pressés d'éclore;
L'un dure un siècle entier, l'autre n'a qu'une aurore;
L'un rampe sur la terre et l'autre atteint les cieux :
Quelle variété pour le goût, pour les yeux!
Des feuillages divers dont leurs rameaux abondent,
Les uns sont alternés, les autres se répondent [1];
L'un de ses bras tendus regarde l'horizon :
L'autre les bras pendants vient baiser le gazon.
Eh! qui pourroit compter leurs couleurs, leurs figures,
Leurs contours élégants, leurs riches ciselures?
Leurs feuillages sont verts, blancs, découpés, unis,
Vêtus d'un doux coton, ou glacés de vernis;
Veulent un terrain sec ou d'humides rivages.
Les uns, malgré nos soins, gardent leurs mœurs sauvages;
D'autres, de nos jardins hôtes civilisés,
Croissent, dans leur parquet avec art disposés.
Deleuze [2], aux soins de l'art confiant la nature,
A ce luxe charmant invita la culture,
Signala tous ces plants qui, fiers de notre choix,
Viennent orner nos parcs et le jardin des rois.
Dans ce jardin fameux, capitale des plantes,
C'est lui qui, rassemblant leurs tribus différentes,
En de riches herbiers et de nombreux cartons,
Aux peuples végétaux assigne leurs cantons;
Aux familles d'Europe, aux races d'Amérique,
Il joint les nourrissons de la brûlante Afrique;
De leur riche peuplade heureux concitoyen,
L'archiviste de Flore en est l'historien;
Des arbres étrangers nous conte les voyages,
Et le hasard heureux qui les mit sur nos plages :
Chacun lui doit son rang, ses titres, ses honneurs,
Et son écrit charmant est le blason des fleurs.
Des aspects variés que leur fit la nature,
Achevons cependant la fidèle peinture :
La racine, le bois, la tige, les festons,
Tout sert à distinguer leurs nombreux rejetons.
L'un caché dans la terre, où son destin l'attache,
Attend que d'un gourmand le luxe l'en arrache [3];
L'autre, ami du grand jour, dans un riche appareil
S'offre tout rayonnant aux regards du soleil.
Chacun a ses penchants, sa saison et sa place,
Habite les lieux chauds, ou se plaît sous la glace,
Ou tapisse les murs, ou de ses verts rameaux
Court vêtir les rochers, égayer les tombeaux.
Là cette jeune plante, en vase disposée,
Dans sa coupe élégante accueille la rosée [4];
Dans son palais natal, brillant de pourpre et d'or,
L'autre [5] d'un doux nectar enferme le trésor.
L'une s'enorgueillit de sa robe pompeuse;
De ces riches atours une autre dédaigneuse
Laisse à ses sœurs l'azur, la pourpre, le saphir,
Et se livre sans voile aux baisers du zéphyr [6].
L'une, telle en tout temps que la fit naître Flore,
Garde fidèlement l'émail qui la colore;
Véritable Protée entre toutes les fleurs,
Une autre aime à changer de robe et de couleurs [7].
D'un feuillage nombreux celle-ci s'environne,
L'autre d'un seul pétale a formé sa couronne.
Comparez cette mousse et cet arbuste nain
A cet énorme enfant du rivage africain [8],
Ou même à ce figuier [9], dont les vastes branchages,
Qui jadis dans les cieux buvoient l'eau des nuages,
S'affaissant sous leur poids, et descendant des airs,
S'en vont chercher des sucs jusqu'auprès des enfers.
De leurs bras enfouis s'élèvent d'autres plantes,
Qui, ployant à leur tour sous leurs charges pesantes
Forment d'autres enfants, dont la fertilité
Est le gage immortel de leur postérité.
Ainsi de tige en tige, ainsi de race en race,
De ces troncs populeux la famille vivace
Voit tomber, remonter ses rameaux triomphants,
Du géant leur aïeul gigantesques enfants;
Et leur fécondité, qui toujours recommence,
Former d'un arbre seul une forêt immense.
De ces arbres amis du soleil, des frimas,
Souvent la seule vue annonce leurs climats.
Des aspects raboteux, sombres, secs et sans graces,
Des arbres africains nous décèlent les races;
Je ne sais quels tissus, durs, serrés, amaigris,
Marquent les végétaux sur les Alpes nourris;
Et leur tronc lisse et pur, et leurs formes riantes,
Du sol américain nous indiquent les plantes.
Dépendante à son tour et des lieux et des ans,
La racine tantôt glisse en filets rampants,
Tantôt descend plus bas dans le sein de la terre,
Que l'arbre ne s'élève au séjour du tonnerre.
Ici, pour soutenir le poids le plus léger,
Bien avant dans la terre elle court se plonger;
Là, du cèdre orgueilleux qui dans les airs s'élance,
Sur de foibles appuis soutient la masse immense;
Quelquefois se choisit un terrain sablonneux;
D'autres fois dans les lacs, les marais limoneux,
Aime à se propager; là ses branches velues
Étendent en tout sens leurs fibres chevelues;
Et d'épais filaments ceintes de toutes parts,
Offrent la longue queue, ornement des renards.
Non, quand j'aurois reçu cent voix infatigables,
Je ne pourrois nombrer ces races innombrables
Qui, diverses de port, de formes, de couleurs,
De feuilles, de parfums, et de fruits, et de fleurs,
Filles des monts, des bois, de la terre et de l'onde
Sont les trésors de l'homme et l'ornement du monde.
Quels qu'ils soient, l'Éternel à d'immuables lois
Soumet tous les enfants des vergers et des bois;
Lui-même il les nourrit, il veille à leur défense.
Par quels soins prévoyants il soutient leur enfance!

Admirez par quel art le germe nouveau-né
Dans son propre aliment végète emprisonné;
Comment à ses côtés deux feuilles protectrices,
De l'arbrisseau naissant défendant les prémices,
Allaitent d'un doux suc le jeune nourrisson;
Comment il développe, en brisant sa prison,
La feuille d'un côté, de l'autre sa racine.
Chacune suit son sort; des sucs qu'il lui destine,
L'une à son sol natal demande le trésor,
L'autre déja dans l'air médite son essor.
Observez ses progrès, et quelle défiance
Retient la plante frêle et sans expérience.
Le génie indulgent du fragile arbrisseau
Ne l'abandonne pas au sortir du berceau;
Il réprime l'élan de sa tige imprudente.
Malgré les doux tributs d'une sève abondante,
Des langes du maillot à peine déliés,
Ses membres délicats, l'un sur l'autre pliés,
N'osent prendre l'essor : enfin, l'air qui le frappe
Enhardissant l'arbuste, il s'élance, il s'échappe;
Les rameaux sont sortis, la feuille a vu les cieux,
Et l'arbre tout entier se découvre à nos yeux.
Non, jamais une mère avec plus de tendresse,
De l'enfant le plus cher ne soigna la foiblesse.
  Toutefois cet amas d'insensibles vaisseaux,
Tous ces sucs déployant leurs fluides réseaux,
Tout cet art merveilleux, ces machines vivantes,
D'êtres si délicats combinaisons savantes,
Long-temps inaperçus échappèrent aux yeux.
Enfin l'adroit scalpel, le verre officieux,
Trahirent ces secrets; le hardi botaniste
Devint des végétaux l'habile anatomiste;
Et, rivaux mieux connus de l'empire animal,
Le fruit eut ses Herschell, et la fleur ses Portal [10].
  Linné sur-tout, Linné [11] dévoila ces mystères,
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères,
Leurs tubes infinis, leurs ressorts délcas.
Flore même en naissant le reçut dans ses bras;
Flore sourit d'espoir à sa première aurore;
Non point cette éternelle et ridicule Flore,
Qui pour les vieux amours compose des bouquets;
Mais celle qui du monde enseigne les secrets.
Le Zéphire agitant ses ailes odorantes,
Porta vers son berceau les doux parfums des plantes;
Déja ses yeux fixoient leurs formes, leurs couleurs,
Et ses mains, pour hochet, demandèrent des fleurs.
Foible enfant, on le vit dans le fond des campagnes,
Sur le flanc des rochers, au penchant des montagnes,
Braver la ronce aiguë et les cailloux tranchants,
Et rentrer tout chargé des dépouilles des champs.
Aussi quel lieu désert n'est plein de sa mémoire!
Il fit de chaque plante un monument de gloire;
Et Linné sur la terre, et Newton dans les cieux,
D'une pareille audace étonnèrent les dieux.
Linné, réjouis-toi : le Nord vit ta naissance,
Mais ton plus beau trophée enorgueillit la France.
Elle ne choisit point, pour y placer tes traits,
Ou l'ombre d'un lycée, ou les murs d'un palais;
Mais dans ce beau jardin, dont l'enceinte féconde
Accorde une patrie à tous les plants du monde,
Où, joignant sa récolte à tes amples moissons,
Desfontaine [12] embellit le trône des saisons;
Où s'exilent pour nous de leurs terres natales
Des règnes différents les familles royales,
Le tigre, le lion, le cèdre aux longs rameaux,
Et l'énorme éléphant, et le roi des oiseaux;
Où l'œil voit rassemblés le trépas et la vie,
La nature et les arts, l'instinct et le génie :
Tranquille, tu vivras au lieu même où Jussieu
Est présent par sa gloire, et vit dans son neveu [13].
Viens : dans cet Élysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon [14] attend déja la tienne;
Et de tous les climats, de toutes les saisons,
Les fleurs briguent l'honneur de couronner vos fronts.
  Mais de ces plants, formés par une main divine,
Je n'ai point dit encor la première origine;
Où, quand, comment sont nés les germes de ces corps.
Oh! que n'ai-je reçu les sublimes accords,
L'éloquente raison, l'élégante justesse,
Que dans ses grands tableaux nous déploya Lucrèce,
Pour embellir ici du prestige des vers
De nos sages nouveaux les systèmes divers!
L'un d'un style fleuri vantant ses molécules,
Forme les corps vivants de minces corpuscules;
L'autre sème dans l'eau, dans les champs, sur les mers,
Les germes destinés à peupler l'univers;
L'autre veut que l'enfant ne doive qu'à son père
Son être déposé dans le sein de sa mère;
Et l'autre, sans respect pour leurs tendres amours,
Des deux sexes unis rejette le concours.
Enfin, tous à leur choix discutoient ces problèmes,
Et le vrai se perdoit dans la nuit des systèmes :
Un œuf [15] le renfermoit; et, dans les animaux,
Nous retrouvons encor les lois des végétaux.
  Voyez ce point vivant et cette ligne obscure
Où nage du poulet la douteuse figure :
Ce point, encor noyé dans sa jaune liqueur,
Une loupe à la main, suivez-le : c'est le cœur.
Déja vous distinguez, à travers le fluide,
D'un battement réglé le mouvement rapide;
Cette masse liquide et ces informes traits,
De l'être déguisé préludes imparfaits,
Sont du frêle animal l'ébauche languissante.
Il dort; il attendoit qu'une liqueur puissante,
De son cœur en secret irritant les ressorts,
Contraignît à s'unir les deux moitiés du corps,
Qui, déja préparant leurs douces harmonies,
Par un commun attrait ensemble sont unies.
Voilà le grand secret : cet être inanimé,
Même avant sa naissance il étoit donc formé!
Telle est du Créateur la puissance infinie :
A deux règnes divers ses lois donnent la vie.
Observez le bouton qui perce ce rameau;
Là vit un arbre entier; là se cache un ormeau :
Obscurément nourrie au fond de sa retraite,
L'œil à peine aperçoit cette plante imparfaite.
Est-ce donc là ce tronc, cet arbre audacieux
Qui doit couvrir la terre et s'élancer aux cieux?

C'est lui : déja marquant sa feuille, sa racine,
Dans sa verte prison la loupe les devine;
Ainsi dans leurs berceaux dorment, déja formés,
Ces germes éternels l'un dans l'autre enfermés.
Dans les champs, dans les airs, sous la terre et dans l'onde,
Tout ce qui doit un jour renouveler le monde,
Le chêne et le fucus, la mite et l'éléphant,
Ces peuples embryons, cet univers enfant,
D'avance l'Éternel, de ses mains créatrices,
En avoit dès long-temps dessiné les esquisses.
Tous suivent cette loi : l'animal, l'arbrisseau,
Vivoient contemporains, cachés dans leur berceau.
Ainsi qu'en sa profonde et vivante retraite,
Des milliers de vaisseaux, dans leur route secrète,
S'en vont de veine en veine à l'embryon obscur
Chercher de tous côtés l'aliment le plus pur :
Tel le bourgeon naissant que l'écorce recèle,
Boit par mille vaisseaux la sève maternelle.
Tous deux, mûris enfin dans leur secret séjour,
Sortent impatients de se montrer au jour,
Et tous deux oubliant leur demeure première,
En brisant leurs liens viennent à la lumière.
Mais leur âge encor frêle et leurs premiers besoins,
Des auteurs de leurs jours veulent encor les soins :
De leur fragilité soigneuses protectrices,
Leurs mères bien souvent sont encor leurs nourrices,
Jusqu'au jour où tous deux, à l'abri des dangers,
S'en vont chercher ailleurs des secours étrangers.
Comme des os naissants les lames s'épaississent,
Ainsi des jeunes bois les couches se durcissent;
Leur progrès est le même, et, cachée en dedans,
La moelle les nourrit de ses sucs abondants.
Une lame argentée, en flexible spirale,
Des plus minces vaisseaux remplissant l'intervalle,
Par l'admirable jeu de ses ressorts secrets,
Chassant l'air altéré, repompe un air plus frais.
Aussi bien que le bois, les os ont leur écorce;
Ainsi que leur grandeur, le temps accroît leur force;
Tous deux vont à la mort par la caducité;
Tous deux se survivront dans leur postérité;
Et, comme l'animal, la plante cache en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle.
Ainsi tout se répond; ainsi les mêmes lois
Aux deux règnes divers président à-la-fois;
Et par un art semblable, une main économe
Forme la fleur et l'arbre, et l'animal et l'homme.

Mais où sont renfermés tous ces germes divers
Qui doivent à jamais réparer l'univers?
Quel lieu peut contenir ces frêles créatures,
Ces êtres inconnus, ces nations futures,
Tout cet immense amas dès long-temps enfanté?
L'esprit, à ce tableau, recule épouvanté;
Et jamais la raison, en les forçant à croire,
N'emporta sur les sens de plus belle victoire.
Mais le sage, des arts reculant l'horizon,
A fait taire les sens et vaincu la raison;
D'un dieu, sans le comprendre, il adore l'ouvrage :
S'étonner est du peuple, admirer est du sage.

Dans les règnes divers combien d'autres rapports
Du sage observateur excitent les transports!
A ces jeux étonnants la nature est sujette,
Les plantes ont leur vie, et l'animal végète.
Ce principe irritant, dont le ressort vainqueur
Fait tressaillir les nerfs et palpiter le cœur,
Ce moteur de nos sens, ce ressort de la vie,
Que de fois l'animal à la plante l'envie!
La tremelle à son gré mouvant ses doigts subtils,
Étend, roule, déroule, et promène ses fils.
Voyez cet arbrisseau si funeste à la mouche [16];
Que, d'un vol étourdi, l'insecte ailé le touche,
Son sein armé de dards se referme soudain,
Et perce l'imprudent qui se débat en vain.
Qui ne croit reconnoître une vierge craintive
Dans cette délicate et tendre sensitive,
Qui, courbant sous nos mains son feuillage honteux,
De la douce pudeur offre l'emblême heureux?
Enterrez dans un sens contraire à la nature
Cette graine où déja vit une plante obscure :
D'abord, trompés tous deux, de l'arbuste naissant
La racine s'élève et le sommet descend;
Mais bientôt, par un art que leur instinct devine,
Le sommet d'un côté, de l'autre la racine,
En un sens opposé se recourbant tous deux,
Tendent, l'un vers la terre, et l'autre vers les cieux.
Pour l'œil inattentif il n'est point de prodiges;
Le mouvement des fleurs, des feuilles et des tiges,
Échappe à son dédain; le sage mieux instruit
Les admire le jour, les observe la nuit.
Il connoît leurs penchants, leurs mœurs, leurs habitudes;
Il voit comme avec art changeant ses attitudes,
La feuille, en se tournant, s'expose tour-à-tour
A la fraîche rosée, à la chaleur du jour;
Et souvent par instinct se creusant en gouttière,
Recueille avidement la vapeur printanière.

Quelle amante jamais vers l'objet de ses feux
Tourna plus constamment ses regards amoureux,
Que la manne qui suit depuis l'aube naissante
Jusqu'au déclin du jour l'astre heureux qui l'enchante!
Clytie à ses clartés ouvrant ses rayons d'or,
De son premier penchant se ressouvient encor.
Placez dans un cachot cette fleur prisonnière,
Et son disque bientôt, amant de la lumière,
Se retourne, et la cherche à travers les barreaux.

Le soir, de nos jardins parcourez les carreaux;
Voyez, ainsi que nous, sur leurs tiges baissées
S'assoupir de ces fleurs les têtes affaissées,
Et, dormant au lieu même où veilleront leurs sœurs,
Du nocturne repos savourer les douceurs.
Voyez comme l'instinct qui gouverne les plantes
Assigne à leur réveil des heures différentes :
L'une s'ouvre la nuit, l'autre s'ouvre le jour;
Du soir ou du midi l'autre attend le retour.
Je vois avec plaisir cette horloge vivante :
Ce n'est plus ce contour où l'aiguille mouvante
Chemine tristement le long d'un triste mur;
C'est un cadran semé d'or, de pourpre et d'azur,
Où, d'un air plus riant, en robe diaprée,
Les filles du printemps mesurant la durée,

Où nous marquant les jours, les heures, les instants,
Dans un cercle de fleurs ont enchaîné le temps.
C'est peu : des jardiniers les savants artifices
Savent leur faire un jour et des ombres factices,
Et par cette nuit feinte, et par ce faux soleil,
Retarder, avancer, prolonger leur sommeil.
Suivant que dans leurs mains une branche allumée,
Visitant ou quittant leur couche parfumée,
S'approche ou se retire, et leur rend tour-à-tour
Ou la noirceur de l'ombre, ou les clartés du jour;
Dans l'abri reculé de leurs fraîches demeures,
Du coucher, du lever méconnoissant les heures,
Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé,
De la crédule fleur le calice est trompé [17];
Et de cet art magique ignorant la merveille,
Ouvre ou ferme son sein, s'endort ou se réveille.
Souvent dans les sujets de l'empire animal
Notre œil retrouve encor le règne végétal.
Ainsi tout est lié dans toute la nature,
Et de ces végétaux l'admirable structure,
Leurs nerfs si délicats, leur flexibilité,
Leur repos, leur réveil, leur sensibilité,
Sembloient les rapprocher de la nature humaine,
Quand tout-à-coup parut un plus grand phénomène,
Et par-tout retentit cet étonnant discours :
« La plante a son hymen, la plante a ses amours [18]. »
Pour offrir de leurs feux une pudique image,
Chastes sœurs d'Hélicon, épurez mon langage;
Que mon style ressemble au nuage doré
Qui, sur ce mont fameux des Troyens adoré,
Cachoit l'amour des dieux à des regards profanes!
Des deux sexes divers, de leurs divers organes,
Ces peuples végétaux jouissent comme nous :
L'œil distingue d'abord et l'épouse et l'époux.
Le pistil, où la graine a choisi son asile,
L'étamine enfermant la poussière fertile,
Les distinguent aux yeux. Dans la saison d'amour,
Si l'épouse et l'époux ont le même séjour,
Le signal est donné : l'aurore matinale
Vient frapper de ses feux la couche nuptiale;
Le couple est éveillé, l'amant brûle, et soudain
Les esprits créateurs s'échappent de son sein.
Dans l'organe secret dont l'ardeur les seconde
Son amante attendoit cette vapeur féconde;
Elle entre, et le pistil avec avidité
Ouvre sa trompe humide à la fécondité.
La graine en se gonflant boit le suc qui l'arrose;
C'est un œillet naissant, c'est un lis, une rose;
Et l'organe qui verse ou reçoit ce trésor,
D'un doux tressaillement frémit long-temps encor.
Cependant autour d'eux s'embellit la nature;
Le papillon folâtre, et le ruisseau murmure;
Les essaims bourdonnants voltigent à l'entour,
Et les oiseaux en chœur chantent l'hymne d'amour.
Mais si les deux époux habitent sur deux tiges,
Quels spectacles nouveaux, et quels nouveaux prodiges!
Réunis par l'amour, séparés par les lieux,
L'amant darde dans l'air les gages de ses feux :
Les vents les ont reçus; leur aile officieuse
Porte à l'objet chéri la vapeur précieuse,
L'hymen est consommé; des zéphyrs complaisants
L'épouse avec transport reçoit ces doux présents,
Et se reproduisant dans des fils dignes d'elle,
A son époux absent se montre encor fidèle;
Ils naissent vêtus d'or, de pourpre et de saphir.
Ce n'est donc pas en vain qu'on nomma le zéphyr
Le favori de Flore : et dans cette imposture
L'esprit, avec plaisir, reconnoît la nature.
Eh! même dans le sein de l'humide séjour
Les peuples végétaux n'ont-ils pas leur amour!
Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse [19]
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse!
Même lieu n'unit point les deux sexes divers;
Le mâle dans les eaux cachant ses épis verts,
Y végète ignoré; sur la face de l'onde
Son épouse, suivant sa course vagabonde,
Y goûte, errant au gré des vents officieux,
Et les bienfaits de l'air, et la clarté des cieux.
Mais des flots paternels la barrière jalouse,
Vainement de l'époux a séparé l'épouse;
L'un vers l'autre bientôt leur sexe est rappelé :
Le temps vient, l'amour presse, et l'instinct a parlé.
Alors, prêts à former l'union conjugale,
Les amants, élancés de leur couche natale,
Montent, et sur les flots confidents de leurs feux,
Forment à leur amante un cortége nombreux.
L'épouse attend l'époux que l'onde lui ramène;
Zéphire à leurs amours prête sa molle haleine;
Le flot les réunit, la fleur s'ouvre, et soudain
L'espoir de sa famille a volé dans son sein.
L'amour a-t-il rempli les vœux de l'hyménée,
Sûre de ses trésors, la plante fortunée,
Prête à donner aux eaux de nouveaux citoyens,
De ses plis tortueux raccourcit les liens,
Redescend dans le fleuve, et sur la molle arène
De sa postérité s'en va mûrir la graine,
Attendant qu'elle vienne au milieu de sa cour
Retrouver le printemps, le soleil et l'amour.
Ainsi de l'Éternel la sagesse féconde
Fait servir à-la-fois, pour repeupler le monde,
L'hôte des bois, des airs, des monts et des roseaux,
La Vénus de la terre et la Vénus des eaux.
Ces amours, ces hymens observés par nos sages,
Croit-on qu'ils aient été méconnus des vieux âges?
Non : le peuple du Nil précéda nos savants;
Lui-même il suppléoit à l'haleine des vents;
Lui-même à leur défaut sur la palme stérile
Secouoit les rameaux de son époux fertile;
Et le besoin avoit devancé le savoir.
Le même art dans la Grèce exerça son pouvoir.
Les insectes nourris sur le figuier sauvage,
Du figuier domestique approchant le feuillage,
Faisoient pleuvoir sur lui ces globules féconds
Dont leur trompe en volant avoit saisi les dons.
Sprengel, de ces secrets savant dépositaire,
A plus avant encor pénétré ce mystère.
L'insecte, nous dit-il, adroit propagateur,
Des hymens végétaux est le médiateur;

Chaque plante a le sien : au fond de leurs calices
Le ciel d'un doux nectar déposa les délices;
L'insecte s'y plongeant avec avidité,
Sort chargé des trésors de la fécondité.
Bien plus, par les couleurs dont la beauté l'invite,
L'insecte reconnoît sa plante favorite,
Y charge ses longs poils de tous ces grains légers,
Espoir de nos jardins, trésors de nos vergers.
Eh! d'où vient qu'en effet dans leur nouvelle terre
Ces plants alimentés sous leurs abris de verre
Demeurent inféconds, et, malgré ces chaleurs,
Nous promettent en vain et des fruits et des fleurs?
Ah! c'est que l'arbrisseau que notre hiver respecte,
Retrouve son climat, mais non pas son insecte :
Tant Dieu dispose tout, tant par d'utiles nœuds
Les règnes différents correspondent entre eux!
Ce papillon lui-même, à nos yeux si futile,
Qui sait si de son vol l'erreur n'est pas utile?
Peut-être, en son essor vif et capricieux,
Il hâte en se jouant le grand œuvre des cieux;
Peut-être, quand il semble inutile et volage,
Nos fruits sont ses présents, et nos fleurs son ouvrage;
Et, suivant dans les airs son léger tourbillon,
Flore attend ses destins des jeux d'un papillon.
   Pourtant ne croyez pas, par une erreur grossière,
Que des plantes au loin dispersant la poussière,
Les insectes volants, et les zéphyrs légers,
Des amours végétaux soient les seuls messagers;
Des arbres et des fleurs les graines vagabondes,
Ou tombent sur la terre, ou glissent sur les ondes;
Et, pour renaître un jour dans des climats nouveaux,
L'espoir des bois futurs voyage sur les eaux.
Plusieurs furent taillés en nacelle, en gondole;
Sur les champs de Téthys les caprices d'Éole
Promènent à leur gré ces fruits navigateurs;
Ou la fourmi les roule, ou les oiseaux planteurs
S'en vont les dispersant sur des plages nouvelles;
Ou le ciel pour voler leur a donné des ailes;
Ou de leur sein fécond détendant les ressorts,
La nature loin d'eux élance leurs trésors.
Ainsi l'art, la nature, et le zéphyr et l'onde,
Et l'insecte, et l'oiseau, fertilisent le monde;
Et Dieu, conservateur de ses propres bienfaits,
Éternise par eux les dons qu'il nous a faits.
   Enfin, des végétaux la naissance varie.
A la fleur qu'il aimoit celui-ci se marie;
Dans leur être équivoque androgynes parfaits,
D'autres d'un double sexe unissent les bienfaits;
Et d'autres, de l'hymen méconnoissant l'empire,
Par leurs propres vertus semblent se reproduire.
   Voyez-vous se mouvoir ces vivants arbrisseaux
Dont l'étrange famille habite sur les eaux,
Et qui, de deux états nuance merveilleuse,
Confondent du savoir l'ignorance orgueilleuse;
De l'humide séjour ces douteux habitants,
A l'œil inattentif échappèrent long-temps;
Ils vivoient inconnus, et, sujets de deux mondes,
En se multipliant voyageoient sur les ondes.
Nos sages cependant, d'un regard curieux
Sondoient, les uns la terre, et les autres les cieux;
Celui-ci dirigeoit les flèches du tonnerre,
Ou sur son double pôle aplatissoit la terre [20];
Des mines, des volcans, d'autres fouilloient le sein;
Le polype parut, tout s'éclipsa soudain.
Tous ces nomenclateurs qui, séparant les classes,
Aux règnes différents avoient marqué leurs places,
Virent un corps nouveau, fier de ses nouveaux droits,
Des règnes étonnés braver les vieilles lois;
Et, joignant en lui seul leur nature rivale,
De leur borne incertaine occuper l'intervalle.
   Eh! qui n'admireroit cet être mitoyen,
Des règnes qu'il unit étrange citoyen [21]?
Une plante en flottant se présente à ma vue :
Tout-à-coup je la vois, ô surprise imprévue!
Vers l'humble vermisseau choisi pour son repas,
S'élancer de sa tige et déployer ses bras.
Sur le haut de l'arbuste une étroite ouverture
Est la bouche où ses doigts portent sa nourriture,
Et bientôt, vil rebut d'un viscère secret,
De ses mets consommés le vestige paroît.
Souvent la fleur modeste, en coupe façonnée,
S'arrondit en olive à la vue étonnée,
Se partage, descend, et glissant sur les eaux,
Forme de ses débris des arbustes nouveaux.
Sur sa tige sensible un peuple entier fourmille;
Même instinct, même vie anime la famille;
Des milliers d'animaux semblent n'en former qu'un;
Communs sont leurs besoins, leur mouvement commun
Chacun transmet sa proie à l'arbuste vorace.
J'approche, je le prends; sans détruire sa race,
Ma main tourne en tout sens et retourne sa peau;
Je la coupe : il repousse un nouvel arbrisseau;
Je redouble, il renaît; je le mutile encore,
Un troisième arbrisseau tout-à-coup vient éclore.
Lui-même il donne l'être à de nouveaux enfants,
Du fer mutilateur comme lui triomphants;
Dont la race à son tour, de vingt races suivie,
Semble de chaque point reproduire la vie.
Je fais plus : sur son corps ma main greffe un tronçon,
Du fertile animal fertile nourrisson :
Tous pullulent sans fin; de cette hydre innocente
Je vois se propager la tige renaissante,
Et renaître, en dépit des ciseaux destructeurs,
Des bouquets d'animaux et des peuples de fleurs.
   C'est toi qui le premier nous montras ce miracle,
Ami de la nature, et son plus digne oracle,
Ingénieux Trembley! L'aimant, vainqueur des mers,
Ne guida point ta voile au bout de l'univers;
Mais ta loupe atteignit ce peuple obscur de l'onde :
Mais sans franchir les mers tu découvris un monde;
Et, spectateur hardi de deux règnes voisins,
Tu resserras leurs nœuds et marquas leurs confins.
Oh! quel que soit leur rang, heureux l'ami des plantes!
Il parcourt, il décrit leurs beautés ravissantes;
Il admire, il adore, il chérit l'Éternel,
Et voit dans chaque mousse un chef-d'œuvre du ciel.
   Parmi ces végétaux observés par le sage,
Chacun a ses vertus, chacun a son usage.

Par ses puissants secours la feuille de Chiron [22],
Souvent ravit sa proie à l'avide Achéron;
Nos aïeux bénissoient la manne salutaire;
La casse prolongea les vieux jours de Voltaire;
Heureux, si du pavot le perfide secours,
Pour adoucir ses nuits, n'eût abrégé ses jours!
D'Homère et de Platon, durant les premiers âges,
Le papyrus du Nil conservoit les ouvrages.
Le nord fournit son chanvre aux ailes des vaisseaux;
Le lin, de la bergère exerce les fuseaux.
Combien de végétaux, différents de nature,
Forment notre boisson, nos mets, notre parure!
La feuille, les rameaux des arbres et des fleurs,
Fournissent à nos arts le luxe des couleurs;
Des sucs de l'indigo plus d'une étoffe brille;
Le moelleux cacao s'embaume de vanille;
Du pommier neustrien ainsi le jus brillant
Prodigue au moissonneur son nectar petillant;
Le houblon, froid rival de l'arbuste bachique,
Entretient des cafés le babil politique.
Le feuillage chinois, par un plus doux succès,
De nos dîners tardifs corrige les excès [23],
Et, faisant chaque soir sa ronde accoutumée,
D'une chère indigeste apaise la fumée.
  Mais deux plantes sur-tout, par leurs tributs divers,
Se disputent l'honneur de nourrir l'univers.
Ainsi fut adopté par la moitié du monde
Le riz, fils de la terre et nourrisson de l'onde,
Qu'adore l'Indien, dont le grain savoureux
Défie et la tempête et les vents rigoureux;
Et qui, pour la beauté se tressant en coiffure,
Fournit de ses chapeaux l'élégante parure.
Tel sur-tout le froment que Cérès nous donna,
De ses premiers épis couvrit les champs d'Enna;
Salutaire aliment payé de tant de peines,
Premier besoin de l'homme et l'honneur de nos plaines.
La poésie, enfin, dans un ingrat oubli
Peut-elle sans honneur laisser enseveli
L'arbuste tortueux, dont la grappe féconde
Verse l'espoir, l'audace et l'alégresse au monde?
  Mille vins différents, sous mille noms divers
Vont charmer, égayer, consoler l'univers:
Aï brille à leur tête, Aï, dans qui Voltaire
De nos légers Français vit l'image légère;
C'est l'ame du plaisir, le charme du festin.
Dans le cristal brillant son nectar argentin
Tombe en perle liquide, et sa mousse fumeuse
Bouillonne en petillant dans la coupe écumeuse;
Puis, écartant son voile avec rapidité,
Reprend sa transparence et sa limpidité.
Au doux frémissement des esprits qu'il recèle,
L'alégresse renaît, la saillie étincelle;
Son bruit plaît à l'oreille, et sa couleur aux yeux;
Son ambre en s'exhalant va faire envie aux dieux;
Et l'odorat charmé, savourant ses prémices,
Au goût qu'il avertit en promet les délices.
Après lui plus d'un vin, rebut de nos gourmets,
Du peuple endimanché vient charmer les banquets,
Anime sous l'ormeau la danse villageoise,
Inspire au grenadier une chanson grivoise,
Des ménages brouillés raccommode les torts,
Insulte aux créanciers, et nargue les recors;
De l'heureux savetier fait reposer l'alène,
Par une heure d'oubli lui paie un jour de peine;
Du triste buveur d'eau colore la boisson,
Avance au laboureur le prix de sa moisson,
Promet au père un gendre, une dot à la fille,
Met l'espoir dans un broc, l'Olympe à la Courtille.
  Mais comme les plaisirs le vin a ses dangers;
Souvent on paya cher ses charmes passagers:
Ce verre qu'en riant a rempli l'alégresse,
Trop souvent on le vit profané par l'ivresse;
Et d'un bras forcené s'échappant en éclats,
La coupe des plaisirs servit d'arme aux combats.
  Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquoit à Virgile, et qu'adoroit Voltaire.
C'est toi, divin café [24], dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur:
Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt: du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
  Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi!
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée étoit triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.
  Mais parmi tous ces plants prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature!
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceaux des fruits!
Quelle forme élégante et quel frais coloris!
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topase,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase:
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux;
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes:
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.

Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur sève précieuse !
Les fleurs, du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes;
Et, peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeoient et répondoient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse;
Le peintre les chérit; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au desir regretter que l'odeur,
Et dresse un piége adroit au papillon volage ;
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image !
Si ces temps ne sont plus où, dans les jours de deuil,
Les fleurs suivoient les morts ou paroient leur cercueil;
Si nous ne voyons plus dans les jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,
La pastourelle encore en forme ses bouquets;
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets,
Et parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillants desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits,
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre;
Et sur la mer, enfin, souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos.
Eh! qui du grand Colomb ne connoît point l'histoire,
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguoit sur l'abîme grondant;
Sa nef avoit franchi les colonnes d'Alcide ;
Les phoques, les tritons, la jeune néréide,
Voyoient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus sembloient céder leurs ailes.
Depuis six mois entiers ils erroient sur les eaux ;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentoient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploroient le rivage.
Mille maux à-la-fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.
Pour comble de malheurs, sur l'océan immense
Les airs sont en repos, les vagues en silence:
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit;
Et dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers sourdes à leur besoin;
Rien ne paroît: des cœurs un noir transport s'empare ;
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare!)
Tous fondent sur leur chef: à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage?
Sans changer son destin, l'astre du jour a lui;
De farouches regards errent autour de lui:
Inutiles fureurs pour son ame intrépide!
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide.
Mais avoir vainement affronté tant de maux!
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux !
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue,
Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déja déchire le regret,
Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt:
Plus d'espoir. Tout-à-coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine;
Il sent, il reconnoît le doux esprit des fleurs;
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs;
Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors avec l'espoir reprenant son courage:
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
Vous savez si Colomb peut redouter la mort;
Mais si, toujours fidèle au dessein qui m'anime,
Votre chef seconda votre ame magnanime;
Si pour ce grand projet je bravai comme vous,
Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux,
Encor quelques moments; je ne sais quel présage
A cette ame inspirée annonce le rivage.
Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à vous. »
A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots;
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots:
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin des derniers feux quand l'Olympe se dore,
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime,
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais,
Le parfum consolant les frappe de plus près.
On redouble d'efforts, on aborde, on arrive;
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef; et leurs festons chéris,
Présages des succès, en deviennent le prix.

CHANT VII.

RÈGNE ANIMAL.

Différence marquée par la nature entre le règne végétal et le règne animal; ce qu'ils ont de commun. De l'organisation générale des animaux qui vivent dans les eaux et sur la terre. Qualités distinctes des animaux divers. De l'instinct animal. Les castors, les éléphants, les abeilles. Description des travaux et des mœurs des abeilles. Les travaux et les mœurs des fourmis. Industrie de l'araignée, du ver à soie, de plusieurs insectes et animaux qui peuplent la terre et l'onde; les moyens que la nature leur a donnés pour leur

conservation. Poison des insectes et des serpents. Les serpents divinisés. L'industrieux instinct des animaux. Instinct des oiseaux voyageurs, etc.

Jadis quand je lisois les fastes de la gloire,
Des peuples et des rois j'interrogeois l'histoire;
Je marchois à travers les états ébranlés,
Les empires détruits, les remparts écroulés;
Je suivois dans leur course, en merveilles féconde,
Ces Grecs, pères des arts; ces Romains, rois du monde.
Mais ce n'est plus le temps : les divers animaux,
Ayant ainsi que l'homme et leurs biens et leurs maux;
Dont une loi constante éternise la race,
Dans mes vers à leur tour demandent une place.
Déja j'entends de loin le fier taureau mugir,
Les oiseaux gazouiller, et le tigre rugir;
En replis tortueux le ver rampant se traîne,
La fourmi va creusant sa grange souterraine,
L'aigle altier fend les cieux ; brillant de pourpre et d'or,
L'hôte léger des fleurs prend son volage essor.
Buffon, de la nature éloquent interprète,
Fut leur historien; je serai leur poëte.
Dans ce vaste sujet, si nous ne trouvons pas
De grandes passions, d'illustres attentats,
Ni cette illusion et ce charme magique
Qu'ont reçu l'épopée et la muse tragique;
L'homme avec intérêt y verra quelquefois
L'image de ses mœurs, de ses arts, de ses lois;
Les sentiments du cœur, la tendresse des pères,
Les transports des amants, le doux instinct des mères;
L'ordre de l'univers, la grace, la beauté,
Et l'immense trésor de la variété.
Ainsi, qu'un autre Eschyle, ensanglantant la scène,
De malheurs en malheurs péniblement se traîne;
D'Orosmane jaloux qu'il trouble la raison;
Qu'il aiguise le fer, prépare le poison :
Moi, le chantre innocent des arbres et des plantes,
Je chante aujourd'hui l'homme et les races vivantes.
Mais une autre couleur convient à ces objets :
Ce ne sont plus ici les végétaux muets,
Leur languissant instinct, leur sentiment débile,
Leur race sédentaire et leur pompe immobile;
Le ciel aux animaux comblés de ses bienfaits
Donne un instinct plus noble et des sens plus parfaits.
Suivons donc ses travaux dans le monde sensible.
Il est temps de marquer la limite invisible
Qu'aux règnes différents assignèrent les dieux.
Les végétaux en vain semblent vivre à nos yeux;
Aucun d'eux ne choisit, aucun ne délibère :
D'un principe inconnu la force involontaire
En vain prête à leur vie un air de sentiment :
Chacun, sans le juger, saisit son aliment;
Et cet aveugle instinct qu'aucun doute n'égare,
Se décide toujours et jamais ne compare.
L'animal voit, connoît, délibère, et les dieux
Par ce signe éternel les séparent entre eux.
C'est peu : du souvenir la faculté puissante,
Donnée à l'animal, refusée à la plante,
Montre à l'un l'avenir écrit dans le passé;
Pour l'autre, ce qui fut est d'abord effacé.
Tous deux ont des amours, des sexes et des pères;
Mais l'instinct paternel et les doux soins de mères,
La plante les ignore, et ses aveugles soins
Élèvent ses enfants sans juger leurs besoins.
Sur tous les deux, enfin, un Dieu créateur veille,
Mais l'un en est l'ouvrage et l'autre la merveille;
Et nous vantant ses arts, sa police, ses lois,
Souvent à l'homme même il dispute ses droits.
Sous quelque forme enfin que s'offre la matière,
Rien ne marche par sauts dans la nature entière;
Et le sage attentif voit l'empire animal
S'éloigner par degrés du monde végétal.
Nous retrouvons encor dans les races vivantes
Les éléments divers qui composent les plantes;
Ces alcalis féconds, ces acides, ces sels,
Des trois règnes rivaux agents universels :
L'ammoniaque seul distinguant leur essence,
A l'empire animé prête encor sa puissance.
Qui l'eût dit que notre art, ainsi que des rameaux,
L'un sur l'autre auroit pu greffer des animaux [1] ?
Qui l'eût cru, que des corps de ce vivant empire
Les membres mutilés pussent se reproduire ?
Eh bien ! cet animal aux longs crocs, au pas lent,
Dont le cours rétrograde, avance en reculant,
Montre au sage étonné, que ce prodige enchante,
Les débris renaissants de sa serre tranchante.
Ne voit-on pas du cerf, par un art merveilleux,
Renaître tous les ans le branchage orgueilleux ?
Ces crins, du fier coursier ondoyante parure,
De nos fronts ombragés la longue chevelure,
La laine des brebis et le poil des chevreaux
Repoussent, sous le fer, des rejetons nouveaux :
Tout naît, végète et meurt pour végéter encore.
Observez dans nos cours ce chantre de l'aurore
Qui conduit fièrement son sérail emplumé :
Cet éperon aigu dont les dieux l'ont armé,
Qu'un art capricieux le greffe sur sa crête,
En corne végétale il grandit sur sa tête;
Et l'oiseau, tout honteux des progrès de son front,
De ce triste ornement montre à regret l'affront.
Vous parlerai-je encor de tant d'autres merveilles
Dont cent fois le récit a frappé vos oreilles ?
Ce reptile gluant qui traîne sa maison,
Qu'avilit l'ignorant, qu'admire la raison,
Et dont le double étui par degrés développe
Ou renferme, à son gré, son double télescope :
Qu'avec ces nerfs sans fin où tant d'art est caché,
L'organe de ses yeux par le fer soit tranché;
Ces yeux, pour l'œil de l'homme admirable spectacle,
Dont les nôtres à peine égalent le miracle,
Et que Dieu seul peut-être une fois pût former,
Coupés vingt fois, vingt fois ils vont se ranimer;
Et du front mutilé, toujours prompts à renaître,
Au bout de leur long tube on les voit reparoître.
Sur le ver à son tour abaissons nos regards [2].
Que le tranchant acier le divise en cent parts;
Ma main peut à son choix, quelle surprise extrême !
L'enter sur d'autres vers, le greffer sur lui-même :
Sous les ciseaux féconds prompte à fructifier,

Chaque part du reptile est un reptile entier.
Par un pouvoir secret qu'aucun pouvoir n'arrête,
Il aiguise sa queue, il arrondit sa tête :
Ainsi l'arbre taillé repousse en rejeton;
Tel un germe caché vit dans chaque bouton.
Mais du règne vivant oublions les nuances :
Hâtons-nous; avançons vers ces peuples immenses,
Qui, du monde animé citoyens moins douteux,
D'organes plus parfaits sont doués par les dieux.
C'est là que, déployant de plus brillantes scènes,
La vie offre à nos yeux ses plus beaux phénomènes.
Eh! qui peut sans effroi compter tous les ressorts
Dont l'ouvrier suprême organise leurs corps!
Ces muscles, ces tendons, ces membranes ductiles,
De l'esprit qui les meut instruments si dociles;
Ce vélin délicat qui recouvre leurs os,
L'art de leur action, celui de leur repos,
De leurs emboîtements les fortes ligatures,
Cette huile dont le suc assouplit leurs jointures;
Ces tubes si nombreux l'un sur l'autre posés,
L'un à l'autre soumis, l'un à l'autre opposés;
Le dédale des nerfs et le réseau des fibres;
La route des humeurs, leurs savants équilibres;
Ces mobiles poumons, dont le jeu toujours sûr,
Chassant l'air altéré, rapporte un air plus pur;
Ces pores si nombreux chargés par la nature
D'aspirer, d'exhaler, d'attirer et d'exclure;
Le foie épurateur, dont le crible en passant
Se saisit de la bile et tamise le sang;
Et ce foyer brûlant, avide de sa proie,
Qui reçoit l'aliment, le saisit et le broie;
Les filets chatouilleux des houppes du palais;
L'oreille, écho des sons; l'œil, miroir des objets;
Les nerfs si délicats dont le tissu compose
Ce sens voluptueux pour qui fleurit la rose :
Le cœur sur-tout, le cœur, ce viscère puissant,
Le réservoir, la source, et le ressort du sang,
Qui, pour y retourner par des routes certaines,
De l'artère sans cesse emporté dans les veines,
De détour en détour, de vaisseaux en vaisseaux,
De sa pourpre en courant épure les ruisseaux;
Rencontre dans son cours ces valvules légères
Qui rouvrent tour-à-tour et ferment leurs barrières;
Une fois introduit tâche en vain de sortir,
Au cœur qui l'envoya revient pour repartir;
Et, reprenant sa marche incessamment suivie,
Roule en cercle éternel le fleuve de la vie.
Admirons et tremblons; de ces fils délicats
Un seul en se brisant peut donner le trépas.
Eh! pourrois-je oublier l'inexplicable organe
Où l'ame qui l'habite échappe à l'œil profane!
Les yeux sur chaque fibre, et le scalpel en main,
Nos regards obstinés l'y poursuivent en vain :
Les nerfs, du sentiment secrets dépositaires,
Dans leurs derniers rameaux vont cacher ces mystères :
Ainsi le Nil, dit-on, dérobe son berceau.
Mais comment de ces nerfs le mobile faisceau
De notre ame à nos sens, de nos sens à notre ame,
Va-t-il du sentiment communiquer la flamme?
Pour expliquer ces faits, les sages de nos jours,
D'un système nouveau nous offrent le secours :
Osons de l'art des vers lui prêter le langage,
Et parsemer de fleurs la route où je m'engage.
Toujours, pour éclairer et charmer l'univers,
La raison emprunta le prestige des vers;
Toujours la poésie habilla la sagesse :
Les faux dieux ont péri, détrônés par Lucrèce;
Le modeste Virgile aux superbes Romains
Recommande le soc, ennobli par ses mains;
Bolingbroke dans Pope admira son système,
Et le dogme embelli rendit grace au poëme;
Horace donne en vers les préceptes des mœurs,
Et Despréaux rima contre les plats rimeurs.
De ces maîtres fameux osons suivre les traces :
Le bon sens fait sans honte un sacrifice aux graces.
Un fluide, dit-on, dans les nerfs enfermé,
Poursuit rapidement son cours accoutumé
Extrait divin du sang, esprit de la matière,
Aussi pur que l'éther, plus prompt que la lumière,
Les sens parlent; soudain ces globules subtils
Du sensible faisceau vont ébranler les fils,
Et les nerfs, parcourant leur obscur labyrinthe,
Des objets au cerveau vont apporter l'empreinte.
La mémoire attentive écoute leurs rapports;
Et, fidèle archiviste, en garde les trésors :
Ainsi des corps vivants Dieu créa le système.
Mille fois, admirant sa sagesse suprême,
Je contemplai l'Olympe et son astre enflammé :
Mais son plus bel ouvrage est un être animé;
Et, de cet humble monde admirant l'architecte,
Même à l'aspect du ciel, j'admire encor l'insecte.
Observons maintenant de quels tableaux divers
Leur foule variée embellit l'univers.
Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages;
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages:
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,
Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.
Dans leurs contours divers quelle variété!
Chacun d'eux a sa grace et son utilité.
Volutes, chapiteaux, fuseaux, navette, aiguilles,
Quelles formes n'ont pas leurs nombreuses familles!
Par-tout le grand artiste a varié son plan.
Ici c'est un étui, là se montre un cadran;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule;
L'autre de l'araignée a la forme et le nom;
Un autre imite aux yeux la trompe ou le clairon;
Là, c'est une massue, ailleurs une thiare,
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre,
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher.
Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole, et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile [3] :
Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté
Est contraint de cacher sa triste nudité [4];
Et contre ses rivaux dispute une coquille.

Observons des oursins l'épineuse famille
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine, au lieu de pieds, sur des milliers de dards;
Et, de ses aiguillons dirigeant la piqûre,
Atteint ses ennemis, ou saisit sa pâture,
Quelle diversité de races, de tribus!
Chacun a son instinct, ses mœurs, ses attributs;
La nature, économe ou prodigue pour elles,
Refuse à l'un des pieds, donne à l'autre des ailes.
Nul être, nul insecte à l'autre n'est pareil :
Dieu borne ici la vie au plus simple appareil;
Là, déployant un luxe où sa richesse brille,
D'innombrables leviers meuvent une chenille.
Le ciel d'un télescope arme le limaçon,
Donne à l'oiseau des dents, donne un bec au poisson.
Doué par la nature, instruit à son école,
Chacun marche ou gravit, court, saute, rampe ou vole.
Au bruit le plus léger, voyez-vous le chevreuil
Fuir plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil?
L'herbe à peine fléchit sous le daim qui l'effleure;
Tandis que, parcourant une toise en une heure,
Prisonnier dans l'espace, et veillant endormi,
Le paresseux n'existe et ne vit qu'à demi [5].
Ce superbe coursier, votre esclave farouche,
Que votre main légère interroge sa bouche :
Il répond à l'instant; et, docile à vos lois,
Comprend chaque signal du frein et de la voix;
Tandis que sous vos coups le baudet imbécile
Conserve obstinément sa paresse indocile.
Le lion de son sang ne peut calmer les flots;
Le loir six mois entiers s'endort d'un lourd repos.
Cet immonde animal, enfant d'une eau dormante,
Durant trois jours entiers fatigue son amante;
Et, dans un seul instant, l'hôte léger de l'air
Vient, voit, aime, jouit, et part comme l'éclair.
Mais cet oiseau volage errant dans la campagne
Pour de nouveaux amours néglige sa compagne :
Et l'autre, par ses soins réparant sa laideur,
Quand elle met au jour les fruits de son ardeur,
Ne quitte point leur mère; époux tendre et fidèle,
Accoucheur vigilant, il veille à côté d'elle;
Et ses doigts recourbés, secourable instrument,
De sa ponte tardive abrègent le tourment [6].
Quel contraste de goût, d'aliment, de parure!
Comparez pour les mœurs, la couleur, la figure,
Pour le charme des sons, l'agilité du vol,
Le corbeau qui croasse au brillant rossignol;
Le tigre au doux agneau, l'aigle au pigeon timide,
Le faon pusillanime au lion intrépide,
Le front nu, le long cou, le long pied des chameaux
Au cerf agile, et fier de ses pompeux rameaux;
Le sot oiseau de l'Inde et sa maussade roue
Au paon où des couleurs l'essaim brillant se joue,
Qui, d'astres tout couvert, et de lui-même épris,
Offre, en traînant Junon, tous les rayons d'Iris.
Rapprochez la corneille et ses couleurs funèbres,
Le lugubre hibou, triste amant des ténèbres,
De ces brillants oiseaux que, sous un ciel vermeil,
Du luxe des couleurs embellit le soleil.

Combien des animaux l'inégale structure
De ses variétés pare encor la nature!
Sur ses deux courts jarrets accroupissant son corps,
La giraffe en avant reçut deux longs supports;
Ailleurs le kanguroo, dont l'étrange famille
Sort de son sein, y rentre, en ressort et sautille,
Sur ses deux longs appuis en arrière exhaussé,
Est sur sa double main en avant abaissé.
Enfin, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes
Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante miniature
Où le ciel, des couleurs épuisa la parure;
Et pour tout dire enfin, le charmant colibri,
Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure :
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grace est tout, et le corps presque rien;
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.
Tous contre l'ennemi sont armés avec art :
L'un contre le danger est muni d'un long dard;
De sa noire liqueur teignant la mer profonde,
L'autre plonge, s'esquive et disparoît dans l'onde [7].
Par un bruit qu'accompagne une obscure vapeur,
L'autre, à son ennemi pour renvoyer la peur,
Fait jouer d'un ressort la détente secrète,
Se détourne, s'échappe, et cherche une retraite.
Celui-ci sur son dos promène sa maison;
Le ciel enseigne à l'autre à bâtir sa cloison,
Donne à l'un sa tarière, à l'autre sa tenaille,
Revêt l'un d'une croûte, et l'autre d'une écaille.
Nul d'eux ne vit, n'habite et ne couve au hasard;
Tous ont leurs mets, leur couche et leur asile à part.
Les uns vivent cachés dans le sein de la terre,
Plusieurs percent le bois, plusieurs creusent la pierre;
Et d'autres, à nos frais insolemment nourris,
Habitent l'homme même et vengent ses mépris.
N'oublions point ces vers dont les races brillantes
Montrent sur l'Océan des lumières flottantes,
Et sous chaque aviron qui fend les flots mouvants,
Offrent aux nautoniers des phosphores vivants.
Les bois mêmes, les bois, quand la nuit tend ses voiles,
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles [8],
Qui, traçant dans la nuit de lumineux sillons,
Partent de chaque feuille en brillants tourbillons.
Les airs sont étonnés de leur clarté nouvelle,
La forêt s'illumine et la nuit étincelle :
Ils s'arrêtent; soudain meurt ce rapide jour,
Et l'ombre et la clarté renaissent tour-à-tour.
C'est peu; fécond chez soi, par-tout ailleurs stérile,
Aucun impunément de ses champs ne s'exile :
Chacun a sa patrie, et chacun ses climats;
L'un aime le soleil, et l'autre les frimas.
Le lion de Barca ravage la Nubie;
Le chameau voyageur traverse l'Arabie,
Et ses cinq estomacs, réservoirs abondants,

Bravent l'aridité de ces sables ardents.
Le renne vit de mousse aux plages boréales,
Le lama s'apprivoise aux régions australes;
L'Ohio sur son rivage admire le castor,
Et du Chimboraço s'élance le condor 9.
D'animaux faits pour lui chaque pays abonde:
L'homme, leur roi commun, est citoyen du monde.
Dans la durée encor même variété,
Chacun jouit un temps de la douce clarté:
Un soleil voit périr le fragile éphémère [10];
Un long âge blanchit la carpe centenaire.
Souvent, sans le briser suspendant son ressort,
La vie à nos regards prend les traits de la mort.
Ce crin rouge et vivant dont chaque source abonde,
Privé durant six mois de l'aliment de l'onde,
Si ma main l'y rejette, ô prodige inouï!
De son débris séché renaît épanoui,
Et sillonnant les flots de sa course folâtre,
Reprend avec ses jeux sa vie opiniâtre.
Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits [11]
Se ranime dans l'onde une seconde fois;
Et, cédant à la mort une entière victoire,
L'homme à son avenir refuseroit de croire!
Lui qu'ont doué les dieux de l'immortalité!
Combien, soigneuse encor de leur postérité,
Par des moyens divers la nature puissante
Conserve chaque espèce à jamais renaissante!
L'un met au jour ses fils déja tout animés,
L'autre pond ses enfants dans leur coque enfermés;
Souvent l'insecte ailé répand ses œufs sur l'onde;
Souvent l'hôte des eaux à l'arène féconde
Vient confier les siens, et laisse au feu du jour
Couver de ses rayons les fruits de son amour.
Chaque espèce a ses lois, ses règles, ses caprices.
Dans les naseaux du cerf, dans le cuir des génisses,
Les uns vont déposer les germes créateurs;
Les uns peuplent la fange et les autres les fleurs;
L'autre cherche un cadavre, et son amour confie
Aux débris de la mort les germes de la vie.
Plus étonnants encor, ces minces serpents d'eaux
Qui, l'un à l'autre unis par de vivants anneaux,
Et par nous appelés du beau nom de Naïades,
Promènent sur les eaux leurs flottantes peuplades.
L'enfant navigateur que la nymphe enfanta
Ne sort point tout entier du corps qui le porta;
Quelque temps retenu par le nœud qui l'arrête,
Dans le sein maternel il cache encor sa tête.
Sa mère l'y nourrit, et la fille à son tour
Tient de même attaché le fruit de son amour;
La troisième sur l'eau remorque aussi sa fille;
Les naïades ainsi voyagent en famille,
Et, formant un seul corps d'un long rang d'animaux,
Trois générations se suivent sur les eaux:
De leurs étranges nœuds la chaîne ici s'arrête.
Quels qu'ils soient, de l'amour ils sont tous la conquête,
Tous brûlent de s'unir, tous prompts à s'enflammer
Ont leur temps pour produire, ont leur saison d'aimer.
De l'homme en tous les temps la race impériale
Seule à se propager sent une ardeur égale:
Comme si de nos sens l'instinct victorieux
Veilloit pour conserver le chef-d'œuvre des dieux.
Ne croyez pas non plus que constamment suivie
La chaîne de l'hymen donne seule la vie:
Plusieurs en sont exempts; libre d'un nœud si doux,
Le puceron n'a point d'épouse ni d'époux;
Et, de son chaste lit dérobant le mystère,
Sans connoître l'hymen a le droit d'être mère [12].
Que dis-je? rassemblant deux organes féconds,
Des deux sexes divers cet autre unit les dons,
Et, doublement heureux des pouvoirs qu'il rassemble,
Est père, mère, épouse et mari tout ensemble [13].
Ainsi, de ses moyens se réservant le choix,
La nature maintient ou viole ses lois;
Et, quand de ses desseins on croit tenir la chaîne,
Nous échappe et se rit de l'ignorance humaine.
Tel échappoit Protée aux regards indiscrets.
Ce dieu qu'elle instruisit à cacher ses secrets,
Ce dieu l'a peinte encor dans ses métamorphoses;
J'en dirai les effets; nul n'en connoît les causes.
Eh! qui pourroit compter tous ces êtres sans fin
Qui changent d'éléments, de forme, de destin,
Qui naissent pour mourir, qui meurent pour renaître!
Venez, baissez les yeux; apprenez à connoître
Ce ver miraculeux, qui, dans trois temps divers,
Vit sur terre, dans l'onde, et vole dans les airs.
Dédaigneux de l'arène et déserteur de l'onde,
Cet autre étend aussi son aile vagabonde:
L'amour ne fixe pas son instinct pétulant;
Il vole à son amante et jouit en volant.
Les mers ont moins de flots, les fleurs moins de familles.
Qu'il n'est de vers ailés, jadis humbles chenilles.
Voyez ce papillon échappé du tombeau,
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau;
Il brise le fourreau qui l'enchaînoit dans l'ombre;
Deux yeux paroient son front, et ses yeux sont sans nombre;
Il se traînoit à peine, il part comme l'éclair;
Il rampoit sur la terre, il voltige dans l'air;
Il languissoit sans sexe, et ses ailes légères
Portent à cent beautés ses erreurs passagères;
Que dis-je? dès long-temps calomnié par nous,
Moins infidèle amant que malheureux époux,
Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier plaisir est payé de sa vie.
Ainsi son destin change, et passe tour-à-tour
De la vie au tombeau, de la tombe au grand jour.
Mais de son sort nouveau faveur plus merveilleuse,
Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,
Dans le même cerveau garde mêmes desirs:
Il chérissoit les fleurs, les fleurs font ses plaisirs;
Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.
Telle on dit que notre ame aux champs élysiens
Garde ses souvenirs en brisant ses liens.
Aussi du grand Leibnitz [14] l'aimable fantaisie
Osoit aux animaux promettre une autre vie,
Un destin plus heureux et presque un paradis.
A ce dogme touchant de bon cœur j'applaudis;
J'aime à voir l'animal, qui des races humaines

Ainsi que les plaisirs a partagé les peines,
Dans son humble Élysée attendre un sort plus doux ;
Et ce ver merveilleux, conservant tous ses goûts,
Après un long sommeil son changement extrême,
Son être transformé, quoique toujours le même,
Excusent aisément ce rêve des bons cœurs.
Et si je parcourois l'échelle des grandeurs,
De l'insecte invisible à l'immense baleine ;
De ce monstre des mers, dont la puissante haleine,
Avec un bruit horrible élance en gerbes d'eaux
L'océan revomi par ses larges naseaux,
Jusqu'à l'humble tribu qui sous l'onde orageuse
Vit dans les derniers grains de la vase fangeuse ;
Si j'allois, descendant de l'aigle au moucheron,
De l'énorme éléphant jusqu'à l'humble ciron !
Là s'arrêtent les yeux : mais graces à ce verre
Qui nous déploie en grand et les cieux et la terre,
Au-dessous du ciron je regarde, et je vois
Des milliers d'animaux plus petits mille fois.
Là du verre à son tour s'arrête la puissance ;
J'admire avec effroi sa petitesse immense ;
Mais pour d'autres tribus que je n'aperçois pas,
Cet insecte lui-même est peut-être un Atlas ;
La goutte qu'il habite est une mer profonde,
Chaque œil est un soleil et chaque fibre un monde.
Que dis-je ? sans chercher un nouvel univers,
Dans l'atome animé combien d'êtres divers !
Là sont un cœur, des nerfs, des veines, des viscères ;
Ces nerfs ont des esprits, et ces cœurs des artères,
Ces veines des humeurs ; ainsi de tout côté,
Même auprès du néant trouvant l'immensité,
Dans tous ces univers croissant de petitesse,
L'imagination descend, descend sans cesse ;
Et, tel que ce mortel qu'en un sommeil profond
Un rêve suspendit sur un gouffre sans fond,
D'épouvante saisi tout-à-coup je m'éveille,
Et du monde en tremblant j'adore la merveille.
Mais comment admirer le monde et son auteur,
Sans nommer, sans chanter leur noble observateur ?
Gloire te soit rendue après l'Être suprême,
Profond Spallanzani [15] ! toi dont l'adresse extrême
Nous ouvrit ces trésors ; Herschell des animaux,
C'est toi qui donnes l'être à ces êtres nouveaux,
A tous ces vers nageurs, à ces peuples d'anguilles,
D'une graine féconde innombrables familles.
Ton verre créateur nous montre leurs combats,
Leurs légers tourbillons, leurs amoureux ébats.
Là, même en décroissant, les merveilles grandissent ;
Dans une bulle d'eau des baleines bondissent ;
La feuille, où plus d'un peuple a ses lois et ses mœurs,
Et l'écorce des fruits, et la tige des fleurs,
Et la vie et la mort à ta voix sont fécondes,
Et d'un grain desséché tu fais sortir des mondes.
Mais n'exagérons rien : l'un dans l'être vivant
Veut voir de Vaucanson [16] l'automate mouvant ;
L'autre, s'extasiant au moindre phénomène,
Veut égaler l'instinct à la raison humaine,
S'étonne de son singe et de son perroquet,
Admire en l'un son geste, en l'autre son caquet,
Et ne sauroit douter que, vu leur prud'homie,
Les éléphants un jour n'aient leur académie.
Évitons ces excès. Cet admirable don,
L'instinct, sans doute est loin de l'auguste raison ;
Mais, quoique dépourvu de sa vive lumière,
L'instinct n'appartient pas à la vile matière.
Voyez quels dons le ciel daigne lui dispenser,
Comment l'être qui sent paroît presque penser :
Non de cette pensée, indépendante et pure,
Qui sonde Dieu, le ciel, le cœur et la nature,
Mais de celle qui rampe esclave du besoin,
Qui du bonheur des sens fait son unique soin,
Et semble quelquefois dans les corps qu'elle anime
Rapprocher leur instinct de notre ame sublime !
Chaque sens des objets reçoit l'impression ;
Sur les pas du besoin marche l'attention ;
Les besoins répétés amènent l'habitude ;
De l'instinct vigilant l'utile inquiétude
Compare les effets, les causes, les moyens ;
Ces chaînons chaque jour resserrent leurs liens,
Leur féconde union produit l'intelligence ;
Celle-ci pèse tout dans sa juste balance,
Et jugeant les objets, leurs vices, leur bonté,
L'intelligence enfin produit la volonté.
Tel des êtres vivants Dieu créa le système :
Tels sont les animaux, tel est l'homme lui-même.
Ainsi que la raison, l'instinct a ses degrés.
S'il faut que de nos sens les rapports assurés
Nous peignent les objets que notre instinct compare,
Plus ces rapports sont sûrs et moins l'instinct s'égare.
Si donc respire un être en qui les dieux puissants
Aient dans un seul organe associé trois sens,
Dont la flexible main, de ces trois sens pourvue,
Corrigeant par le tact les erreurs de la vue,
Des qualités des corps habile à s'assurer,
Puisse à-la-fois sentir, et sucer, et flairer ;
Qui, toujours redoutable et souvent caressante,
Tantôt renverse tout par sa force puissante,
Tantôt, avec plaisir savourant les odeurs,
Ainsi qu'un doigt léger sache cueillir des fleurs,
Reconnoisse l'enfant du conducteur qu'il pleure,
Enlève des fardeaux, ferme, ouvre sa demeure,
Et, roulant, déroulant ses replis tortueux,
Serve sa faim, sa soif, sa colère et ses jeux ;
Enfin, qui dans un point, dans un instant rassemble
Trois forces, trois effets, trois jugements ensemble,
Le monde admirera ce pouvoir triomphant ;
Et puisqu'il n'est point l'homme, il sera l'éléphant ;
L'admirable éléphant, dont le colosse énorme
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme,
Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
Presque pour ses vertus, adore un peuple entier ;
L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connoître
L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.
Chacun des animaux excelle dans son art :
Le fermier connoît trop l'astuce du renard ;
Le cerf ingénieux dans ses frayeurs extrêmes
Varie en cent façons ses adroits stratagèmes,
Et, des chiens égarés déconcertant l'ardeur,

De ses pas, en sautant, lui dérobe l'odeur.
Le lapin a sa ruse; inspiré par la crainte,
Il se creuse avec art un savant labyrinthe;
Et, chassant en commun, dans son poste marqué
Le loup sait se tenir prudemment embusqué;
Mais le noble éléphant ne voit rien qui l'égale.
Sous lui, mais séparé par un court intervalle,
Dans ses hardis travaux le peuple des castors
Étale de l'instinct les plus riches trésors.
L'éléphant dans les bois, et le castor dans l'onde,
Sont tous deux à jamais l'étonnement du monde.
S'il n'a point cette trompe, organe merveilleux
Dont ce noble animal a droit d'être orgueilleux,
Quatre dents, ou plutôt quatre terribles scies,
Qu'en un tranchant acier la nature a durcies,
Et sa queue aplatie, et ses agiles doigts,
Voilà de ses travaux les instruments adroits:
D'autres les ont vantés, d'autres ont su décrire
Tous ces grands monuments de leur petit empire;
Ces arbres renversés, façonnés avec art,
De leur digue à la vague opposant le rempart;
Des écluses, des ponts l'habile architecture,
Des voûtes, des cloisons la solide jointure;
Ces soins si prévoyants et cet art merveilleux,
Accommodés aux temps, appropriés aux lieux;
Cette Hollande enfin et cette humble Venise,
Sur ses longs pilotis solidement assise;
L'étranger retrouvant l'homme dans le castor,
Le voit, s'étonne, rêve, et le regarde encor.
Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles?
Ah! je les reconnois mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux;
Mais comment sans transport voir ces filles des cieux?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
Chacun voit par ses yeux leur police, leurs lois,
L'un lui donne une reine, et les autres des rois.
L'instituteur fameux du conquérant du monde [17]
Voulut que sans époux l'abeille fût féconde,
Et de sa chasteté Réaumur [18] moins jaloux,
Prostitua leur reine à de nombreux époux:
Chacun l'aime à son tour; leur auguste maîtresse
Entre tous ces rivaux partage sa tendresse,
Et les adorateurs qu'enferme son sérail,
Voués à ce doux soin, sont exempts de travail.
Mais du miel tous les ans ces artisans habiles,
Massacrant ces époux devenus inutiles,
En dépeuplent la ruche; enfin juillet pour eux
De notre affreux septembre est le retour affreux:
Ainsi l'erreur crédule expliquoit le mystère.
Enfin, de leur hymen savant dépositaire,
L'aveugle Huber [19] l'a vu par les regards d'autrui,
Et sur ce grand problème un nouveau jour a lui.
La reine, nous dit-il, au jour de l'hyménée
Sort, de ses nouveaux feux inquiète, étonnée,
Aux portes du palais long-temps hésite encor;
Enfin son aile s'ouvre, elle a pris son essor,
Et, loin des yeux mortels, mystérieuse amante,
Emporte dans les airs l'ardeur qui la tourmente:
Son amant l'observoit, et, plein des mêmes feux,
Il part, vole, l'atteint, et jouit dans les cieux:
Elle s'élança vierge, elle descend féconde.
Combien d'autres secrets cache une nuit profonde!
Je ne vous dirai point leurs combats éclatants,
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine;
Si leur cité contient trois peuples à-la-fois,
Époux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits;
D'autres décideront: mais leur noble industrie,
Mais les hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtiments tracés,
Cette forme élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière;
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les ans fait sa postérité,
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige et non pas un problème:
Aussi de nos savants le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
Les Geer [20], les Réaumur ont décrit ses merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.
La guêpe de Cayenne, avec plus d'art encor
Sous des toits de carton sait cacher son trésor;
D'un papier composé de la plus fine écorce,
Qui joint dans son tissu la finesse à la force,
Elle forme ses murs; et ses légers châteaux,
Peuplés de ses enfants, remplis de ses gâteaux,
Ne sont que des feuillets redoublés l'un sur l'autre.
Son art, grace à Schœffer [21], vient d'enrichir le nôtre,
Et d'un papier nouveau qu'il a su copier
L'homme doit le modèle aux travaux d'un guêpier.
Art charmant! j'aime à voir la mouche papetière,
Du bel art des Didot inventant la matière,
Des cuves d'Annonay suppléer les chiffons,
Un ver offrir sa toile aux plumes des Buffons,
Qui peut-être bientôt, éternisant sa gloire,
Sur ses propres feuillets vont tracer son histoire.
Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux.
Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,
Méconnoissant les arts de la paix, de la guerre,
Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre,
Mais qui rôdent sans cesse, et d'un amas de grains
Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains,
A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
En trois classes rangeant leur sage république;
Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats.
Que de grands monuments dans leurs petits états!
De leurs toits, dont dix pieds nous donnent la mesure,
Les yeux aiment à voir la ferme architecture;
Sur leur cône aplati le buffle quelquefois
Guette, pour l'éviter, le fier tyran des bois.
Au-dedans quelle heureuse et savante industrie
De leurs compartiments règle la symétrie,
Aligne leur cité, dessine leurs maisons;
Leurs escaliers tournants et leurs solides ponts,
Qui par-tout présentant de faciles passages,

Pour alléger leur peine, abrégent leurs voyages !
Au centre, tout entière à sa postérité,
Et mêlant la grandeur à la captivité,
Leur noble souveraine en une paix profonde
Ne quitte point sa couche incessamment féconde,
Et par son ventre énorme et son énorme poids
Surpasse ses sujets un million de fois.
Quatre-vingt mille enfants la connoissent pour mère,
Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
Des serviteurs, choisis entre tous ses sujets,
Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.
Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte,
Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.
L'ordre règne par-tout : épars de tout côté
Leurs riches magasins entourent la cité ;
Ailleurs sont élevés les enfants de la reine ;
La cour habite enfin près de sa souveraine ;
Le voyageur de loin découvrant leurs travaux
D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux.
O Nil ! ne vante plus ces masses colossales,
Des sommets abyssins orgueilleuses rivales ;
L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux ;
Et quand une fourmi bâtit des pyramides,
Nos arts semblent bornés et nos travaux timides.
Je ne vous tairai point, vous, loyales fourmis,
Que l'homme voit s'armer contre ses ennemis.
De leur noir bataillon la terre au loin se couvre,
Il marche : à son abord chaque demeure s'ouvre ;
A peine le logis leur est abandonné,
Rats, insectes, serpents, tout est exterminé.
Tel, voyageur guerrier et vengeur redoutable,
Hercule d'Augias jadis purgea l'étable ;
Ou tels nos chevaliers alloient sur d'autres bords
Châtier les brigands et redresser les torts :
Aussi dans les cités des fourmis africaines
L'œil croit voir de l'instinct les plus beaux phénomènes.
Le sage aime à passer, dans ses réflexions,
Des portiques de Rome aux murs des Robinsons.
Je plains l'observateur qui ne voit de merveille
Que l'homme ou l'éléphant, le castor ou l'abeille ;
Et, jetant sur le ver un regard de mépris,
De ses humbles travaux ne connoît point le prix.
Non, les ponts du castor et ses riches bourgades,
Non, des essaims actifs les nombreuses peuplades,
Et les brillants travaux de leurs toits populeux
Ne peuvent surpasser ces vers miraculeux,
Qui, citoyens obscurs de notre grand domaine,
Rivalisent d'adresse avec la race humaine.
Ainsi que ses besoins leur vie a ses travaux :
Là combien vont s'offrir de prodiges nouveaux !
L'un, habile sapeur, en minant les feuillages
S'en va de proche en proche avançant ses ouvrages ;
Et dans l'enfoncement de ses réduits secrets
Trouve à-la-fois son nid, sa demeure et ses mets ;
Sage ouvrier, que dis-je ? ingénieux artiste,
L'autre, assemblant le bois en adroit ébéniste,
Dans sa maison qu'il taille et construit avec art,
Loin des yeux importuns s'établit à l'écart ;
L'autre roule en cornet une feuille docile,
Et dans ce simple abri choisit son domicile.
L'un d'une double coque a construit son palais :
Cet autre dans les fruits se loge à peu de frais,
L'autre dans son alcôve élégamment déploie
Sa tenture de gaze et ses tapis de soie.
En adresse, en moyens, l'instinct ne tarit pas.
Voyez cette fileuse, émule de Pallas [22]
Et de l'onde aujourd'hui paisible citoyenne ;
Là d'une bulle d'eau, demeure aérienne,
Elle a su se construire un séjour enchanté,
En sort, monte et replonge avec agilité,
Et dans son palais d'eau que tapisse la soie
Vient goûter la fraîcheur ou rapporter sa proie.
Près d'elle est son époux ; dans la saison d'amour
Pour celui d'une amante il quitte son séjour :
Il entre, il satisfait à l'ardeur conjugale,
Et la bulle se change en couche nuptiale.
Quel art est plus magique, et quel enchantement
Eût fait pour l'heureux couple un boudoir plus charmant !
De la bulle légère au sein des mers profondes
Quels yeux iront chercher le grand peuple des ondes ?
Peu savent son instinct, ses armes et ses arts ;
Ses fastes sont obscurs et ses feuillets épars :
Quelqu'intérêt pourtant anime son histoire.
Grace à leur queue agile, à leur prompte nageoire,
Plus adroits que l'oiseau, les enfants de la mer
Volent mieux dans les eaux qu'il ne nage dans l'air,
Et leur court aileron peut défier ses ailes.
Les races, je l'ai dit, offrent souvent entr'elles
Quelques traits ressemblants. Ainsi que les oiseaux
L'hôte des mers émigre en des pays nouveaux,
Et voyageant ensemble en flottantes colonnes,
De l'avide pêcheur s'en vont remplir les tonnes.
A travers l'élément qui les cache à nos yeux
L'œil surprend quelquefois leurs arts ingénieux :
Des fileuses des champs défiant les familles,
L'onde a ses Arachnés et la mer ses chenilles,
Dont la langue, pareille au doigt le plus subtil,
Sait former, sait mouler et déployer son fil.
Ainsi plus d'un poisson, lorsque le flot l'accable,
Sait s'amarrer lui-même et se filer son câble.
D'autres filles des mers, avec plus d'art encor,
D'un fil plus délié dévident le trésor ;
Et, livrant à nos arts sa souplesse docile,
De ses légers tissus étonnent la Sicile.
Combien d'autres talents que l'œil n'aperçoit pas !
Que de piéges adroits ! que de savants combats !
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.
Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance [23] ;
L'un d'une encre cachée en de secrets vaisseaux
Noircit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux ;
D'un large tablier qu'avec force il déploie
L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux ?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,
Le terrible espadon et l'énorme baleine,
Voyez-les s'attaquer, se heurter à-la-fois,

L'un armé de sa scie, et l'autre de son poids.
L'un agile et fougueux rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts,
Et malheur à celui que d'un coup redoutable
Frapperoit en fureur ce fouet épouvantable !
Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, soulève, et tourmente les flots.
L'horrible scie accroît ses blessures profondes;
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groënland aux rives de Thulé
Il agite en mourant son empire ébranlé :
La mer gronde, et du sein des humides campagnes
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes.
  Habitant des forêts, et des monts, et des champs,
Le serpent à son tour a des droits à mes chants;
Par ses beaux mouvements et sa riche parure,
Cher à la poésie ainsi qu'à la peinture,
Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours,
Son port audacieux, ses habiles détours;
Mais il fuit nos regards : dans le sein des broussailles,
Dans les fentes des rocs ou le creux des murailles,
Il semble qu'affligé de son triste renom
Il cache ses remords, sa honte et son poison.
  Je n'en décrirai point les nombreuses espèces,
Différentes d'aspects, de penchants et d'adresses :
Je compterois plutôt les sables des déserts,
Les feuillages des bois, et les vagues des mers,
Que les variétés de sa race effrayante.
Il court, nage, bondit, gravit, vole, ou serpente;
Tantôt, au bruit lointain des agrestes pipeaux,
Caché dans la moisson il attend les troupeaux,
Et des plis écaillés qu'avec force il déploie,
Saisit, étreint, étouffe, et dévore sa proie.
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout-à-coup engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante [24];
Mais bientôt expiant sa fureur dévorante,
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin,
Et, livrant au chasseur un facile butin,
Sous la lourde massue ou le fer du sauvage,
Tombe gonflé de sang et gorgé de carnage.
Tantôt au fond des bois, à l'entour d'un vieux tronc,
Il enlace sa queue et redresse son front.
Ailleurs, au haut d'un arbre où sa race fourmille,
Superbe, il réunit sa hideuse famille.
L'œil voit avec effroi ces milliers d'animaux
Envelopper la tige, entourer les rameaux :
On croit voir les cheveux de l'horrible Mégère,
Ou les crins hérissés de l'aboyant Cerbère
Qui défend jour et nuit le trône de Pluton,
Ou les serpents tressés dont se coiffe Alecton.
  Me préserve le ciel d'aller dans le bocage
Respirer la fraîcheur ou dormir sous l'ombrage,
Lorsqu'en un jour d'été, de son obscur séjour
Il sort brûlant de soif, de colère et d'amour !
Sur la cime des bois, sur les monts, dans la plaine,
Les animaux tremblants l'évitent avec peine :
Contre eux il a du ciel reçu ses yeux ardents,
Son étouffante haleine et ses terribles dents.
Telle est de son poison la violence extrême,
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même.
Son venin dans la plaie à peine s'est glissé,
La chair tombe en lambeaux et le sang est glacé.
Pour son rapide élan il n'est point de distance;
Il part comme l'éclair, atteint comme la lance.
Quels contrastes frappants il présente à nos yeux ?
Reptile sur la terre, étoile dans les cieux,
Ici nous déguisant son approche mortelle,
Ailleurs faisant crier sa bruyante crecelle,
Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant [25],
Assaillant furieux, tacticien savant,
Sinon astucieux, Polyphème vorace,
Victime quelquefois et bourreau de sa race;
Formidable aux oiseaux, à l'hôte des forêts,
Aux reptiles criards qui peuplent les marais;
Du tigre affreux lui-même affrontant la colère;
Redoutable poison, remède salutaire;
Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps;
Favori d'Esculape, et l'emblême du temps;
Ancien dominateur des forêts d'Amérique,
Détesté dans l'Europe, adoré dans l'Afrique;
De l'Indien, pour lui toujours hospitalier,
Convive caressant et démon familier;
Prudent et courageux, vigoureux et flexible,
Célébré par la fable, et maudit par la bible;
Dans les vers de Milton, organe de Satan,
Il ravit l'innocence à l'épouse d'Adam,
Avec elle perdit l'homme, hélas ! trop fragile;
Par lui Laocoon est puni dans Virgile,
Et son supplice encore, objet de nos douleurs,
Sur un marbre souffrant nous fait verser des pleurs.
  Mais plus digne de nous un peuple entier m'appelle
C'est vous, charmants oiseaux, de nos chants le modèle.
Bientôt je chanterai vos mœurs et vos penchants;
Maintenant vos arts seuls sont l'objet de mes chants.
Combien d'adroits pêcheurs et de chasseurs habiles !
Observez cet oiseau redouté des reptiles;
Si du plus haut des airs il découvre un serpent,
Aussitôt, pour saisir son ennemi rampant,
Sur lui, d'un vol rapide, il s'élance avec joie,
L'emporte dans les airs, laisse tomber sa proie,
Descend, la ressaisit, prend de nouveau l'essor;
La jette, la reprend, et la rejette encor,
Et ne s'arrête pas que sa chute fréquente
N'abandonne à sa faim sa victime mourante.
Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Ils savent de leur nid combiner la structure !
Chaque race choisit et la forme et le lieu;
L'une en ces longs canaux où petille le feu,
Sous nos toits, sous nos murs hospitaliers pour elle,

Construit de ses enfants la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose;
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défieroit le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits;
Ici l'amour craintif les cache sous la terre;
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue:
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil;
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule
Où, cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.
Ainsi nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles,
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protége, Dieu puissant, ces enfants de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidèle,
Le folâtre pinson, et sur-tout Philomèle!

Dirai-je encor comment, pour chercher d'autres cieux,
L'oiseau quitte les champs qu'habitoient ses aïeux?
A peine à cet exil le vent les sollicite,
Je ne sais quel instinct en secret les agite,
Même les nouveau-nés qui, par de foibles sons
Sembloient, en gazouillant, essayer leurs chansons,
Tout-à-coup avertis par une voix secrète,
Expriment à l'envi leur ardeur inquiète;
Tout se meut, tout s'empresse, et du sommet des toits,
De la pointe des rocs, de la cime des bois,
De mille cris confus le bizarre mélange,
Des oiseaux voyageurs appelle la phalange.
Ainsi dans leur saison les canes du Lapland
Partent, formant dans l'air un triangle volant:
Chaque oiseau tour-à-tour à la pointe se place,
Un autre le relève aussitôt qu'il se lasse;
Chacun du dernier rang se transporte au premier,
Chacun du premier rang se replace au dernier.
Ils abordent: les bois, les monts et les rivages
Retentissent du vol de ces vivants nuages,
Que l'instinct, le besoin, aidés d'un vent heureux,
Poussent dans des climats qui n'étoient pas pour eux.

Revenez, peuple heureux, revoir votre patrie,
Revenez habiter votre rive chérie:
Quel bien manque à vos vœux, intéressants oiseaux?
Vous possédez les airs, et la terre, et les eaux;
Sous la feuille tremblante un zéphyr vous éveille,
Vos couleurs charment l'œil, et vos accents l'oreille;
Vos desirs modérés ignorent à-la-fois
Et les vices du luxe, et la rigueur des lois;
Un coup d'aile corrige une amante coquette,
Un coup de bec suffit à sa simple toilette.
Si vous prenez l'essor vers des bords reculés,
Vous êtes voyageurs et non pas exilés;
Le bocage qui vit votre famille éclore,
Sur le même rameau vous voit bâtir encore;
Même ombrage revoit vos amoureux penchants,
Et les mêmes échos répondent à vos chants.
Hélas! à notre sort ne portez point envie!
Un seul de vos printemps vaut toute notre vie [26].
Sans planter, ni semer, vos errantes tribus
Sur l'apanage humain prélèvent des tributs:
Vous avez comme nous vos moissons, vos vendanges;
Du grain de nos sillons, des gerbes de nos granges,
Vous prenez votre part; le poil de nos brebis
Compose vos berceaux et tapisse vos nids;
Pour vous, aux espaliers, aux rameaux de la treille
Pend la grappe dorée et la pomme vermeille.
Tantôt, loin des cités et des riches lambris,
Pour chercher vos amours, vos mets et vos abris,
Libres, vous voltigez de bocage en bocage;
Tantôt, fiers d'habiter une brillante cage,
Déserteurs des forêts et transfuges des bois,
Paisibles casaniers, vous vivez sous nos toits.
Là, sans aller au loin quêter à l'aventure
De vous, de vos enfants, l'incertaine pâture,
D'une jeune maîtresse esclaves favoris,
Par elle caressés et par elle nourris,
Au lieu du ver rampant, de la sale chenille,
Le sucre, le mouron, nourrit votre famille;
Chaque jour la beauté revient d'un air riant
Vous offrir le biscuit et l'échaudé friand;
Porte sur vos besoins une vue attentive,
Soigne la propreté du lieu qui vous captive,
A vos maux passagers assure un prompt secours,
Prépare vos hymens et soigne vos amours;
Vous apprête du bain la fraîcheur délectable:
Vous buvez dans sa coupe, assistez à sa table,
Folâtrez sur son sein, perchez sur ses cheveux,
Et son amant lui-même est jaloux de vos jeux.

Tel ce moineau fameux, digne sujet de larmes,
Dont la triste élégie, en des vers pleins de charmes,
Nous fait pleurer encor le destin rigoureux,
D'une belle Romaine ami tendre, hôte heureux,
Aimable parasite, et compagnon fidèle,
Sautilloit, babilloit, tourbillonnoit près d'elle,
Sur ses lèvres de rose accouroit à sa voix,
Baisoit son cou d'albâtre ou becquetoit ses doigts;
Et, des jeunes Romains voluptueux émule,
Fut pleuré par Lesbie, et chanté par Catulle.

CHANT VIII.

Les amours et les caresses du ramier. L'éclat du cygne. Description des animaux domestiques. Portrait du cheval, de

l'âne, etc. Variété des animaux. La fierté du lion et de l'aigle. Les nids des oiseaux; leur éducation. Les mœurs, le caractère et les habitudes des animaux. Tendresse d'une chienne pour ses petits. De la classification des animaux. Échelle des animaux, à la tête de laquelle l'homme est placé. Puissance de l'homme, et son ascendant sur tous les êtres qui respirent. La pensée de l'homme au-dessus de l'instinct. Excellence des sentiments qui l'élèvent vers le ciel et le rapprochent de ses semblables.

J'ai peint l'instinct, l'esprit, les arts des animaux;
Maintenant, que leurs mœurs occupent mes pinceaux.
Oui, l'instinct a ses mœurs comme son industrie,
Chérit le bien public, connoît une patrie.
Le pigeon en amour ne connoît point d'égal;
Le chevreuil est fidèle au pacte conjugal;
L'abeille, royaliste et pourtant populaire,
Joint Rome monarchique et Rome consulaire;
Travaille pour l'état, et défend à-la-fois
Et son humble cellule et le trône des rois;
La fourmi, préférant les mœurs républicaines,
Change en greniers publics ses granges souterraines.
Tout l'atteste à vos yeux : Dieu par les mêmes lois,
Lui seul sait gouverner plus d'un monde à-la-fois;
Mais de ces nœuds formés par sa main souveraine,
L'impérieux amour est la plus forte chaîne.
Tout ressent ici-bas ses fécondes ardeurs;
Comme chez les humains, on aime chez les fleurs.
J'ai chanté les amours et les hymens des plantes;
Mais combien plus puissant chez les races vivantes,
L'inévitable Amour perce des mêmes traits
L'homme et les animaux, le maître et les sujets!
Sur des ailes de feu l'amour parcourt le monde,
Il embrase les airs, il brûle au sein de l'onde :
La baleine pour lui bondit au sein des mers;
Pour lui l'ardent lion rugit dans les déserts;
Le renne dans le Nord reconnoît son empire,
Et son feu vit encore où le soleil expire.
Mais laissons ces amours, dont l'appétit fougueux
N'est qu'un instinct brutal et qu'un besoin honteux.
Combien d'êtres vivants, dont les douces tendresses
N'ignorent point d'amour les adroites caresses,
Savent de leur penchant dissimuler l'ardeur,
Connoissent le mystère et même la pudeur!
Là, plus d'un couple aimable a ses agaceries,
Ses refus irritants et ses coquetteries.
Chez les oiseaux sur-tout que de soins caressants!
Qu'ils savent avec art attendrir leurs accents!
Écoutez du pigeon, épris de sa maîtresse,
Le doux roucoulement exprimer sa tendresse;
Il s'approche, il s'éloigne, il revient mille fois,
Arrange son maintien, passionne sa voix :
J'aime à suivre de l'œil ces timides approches;
Je comprends ces soupirs et ces tendres reproches.
Avec quelle pudeur son amante à son tour,
En déguisant ses feux, irrite son amour,
Au moment de céder avec art se retire,
Le rappelle, le fuit, le repousse et l'attire!
Quel peintre en ses tableaux, quel poëte en ses chants
Représente l'amour sous des traits plus touchants?
On croit voir Galatée en sa ruse ingénue,
Fuyant derrière un saule et brûlant d'être vue [1].
Mais quel heureux amant égale en volupté
Le cygne au cou flexible, au plumage argenté?
Le cygne toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage;
Soit que, de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonnier habile,
Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
Qui se pressent en foule autour du roi des eaux;
Pour voile enfin son aile au gré des vents enflée,
Fier, il vogue au milieu de son escadre ailée.
Mais quand son feu l'atteint dans l'humide séjour,
De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour!
Que de folâtres jeux, que d'aimables caresses!
Qu'il prélude avec grace à ses vives tendresses!
L'homme ne sait pas mieux, dans ses nobles desirs,
Provoquer, varier, nuancer les plaisirs,
Les hâter, les calmer, les quitter, les reprendre.
Doux et passionné, majestueux et tendre,
Déployant mollement son plumage amoureux,
De quel œil caressant à l'objet de ses feux
Il tend son cou d'albâtre et s'élance autour d'elle!
Il l'invite du bec, il l'excite de l'aile;
Enfin par ses transports, ses doux frémissements,
Brûlants avant-coureurs de ses embrassements,
Il prouve aux flots émus, par son ardeur féconde,
Que la mère d'Amour est la fille de l'onde;
Et de son corps, choisi pour plaire à deux beaux yeux
Justifie, en aimant, le monarque des dieux.
La fable, de sa voix a vanté la merveille;
L'œil enchanté sans doute avoit séduit l'oreille.
Et qu'avoit-il besoin de ce titre emprunté?
Lui seul réunit tout, force, graces, fierté;
Il habite à son choix les airs, l'onde et la terre;
Modéré dans la paix, valeureux dans la guerre,
Terrible, impétueux, il fond sur ses rivaux :
Leur choc trouble les airs, il agite les eaux.
Tel Antoine jadis sur les plaines de l'onde,
Disputoit Cléopâtre et l'empire du monde.
Ainsi, source féconde et de biens et de maux,
L'amour aux mêmes lois soumet les animaux;
Mais chacun a ses mœurs : nés pour l'indépendance,
Plusieurs de leur instinct gardent la violence,
Tandis que le lion que son maître nourrit,
Le respecte toujours et souvent le chérit;
Et lorsque tout-à-coup secouant sa crinière,
Déja la gueule ouverte il rugit de colère,
Que son maître paroisse, et ses sens sont calmés.
Quelques uns, de nos toits hôtes accoutumés,
Se plaisent dans nos cours, vivent dans nos étables,
Quelquefois sont nourris des débris de nos tables;
Et, sujets fortunés d'un roi voluptueux,
Semblent lui dévouer leurs soins affectueux.
A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,

Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous; et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnoître la trace.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse :
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandoit le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste! »
Point de trève à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnoître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître;
Et quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
Enfin le grand Buffon écrivit son histoire,
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent,
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.
  Tel nous aimons le chien, mais tel n'est point le chat;
Indocile sujet, ami froid, hôte ingrat,
Serviteur défiant, cauteleux égoïste,
Conservant avec nous son air sournois et triste,
De son butin sanglant se jouant sans pitié,
Fixé par l'habitude et non par l'amitié.
  Mais soit qu'on juge l'homme ou le reste du monde,
Sur les exceptions la vérité se fonde.
Ainsi que des humains, les diverses humeurs
Changent des animaux les penchants et les mœurs.
Plus d'un chat sait aimer et caresser et plaire;
Moi-même j'ai du mien vanté le caractère [2];
Long-temps de son poëte il partagea le sort :
J'ai célébré sa vie et déploré sa mort.
  Je ne vous tairai point la horde malheureuse
Des rats, famille obscure, indigente et peureuse,
Qui, par d'adroits chasseurs, savamment embusqués,
Dans les fentes d'un mur étroitement bloqués,
Autour de leurs cités nuit et jour investies,
Hasardent en tremblant leurs nocturnes sorties;
Maraudeurs obstinés, faméliques rongeurs,
En vain s'arment contre eux les trébuchets vengeurs;
L'instinct propagateur de leur race amoureuse
Sans cesse reproduit leur foule populeuse;
Du fond de nos caveaux, du haut de nos greniers
La gent trotte-menu s'assemble par milliers,
Envahit la cuisine, ou dévaste l'office,
Ou de mes manuscrits d'avance fait justice;
Mais comme les Romains et son grave sénat,
Les rats sont gouvernés par la raison d'état;
Eux-mêmes quelquefois, quand la faim les menace,
Ne pouvant la nourrir, exterminent leur race;
Et la terrible loi de la nécessité
D'un peuple trop nombreux soulage leur cité.
  Mais pourquoi m'arrêter à cette engeance obscure?
Parmi ceux qu'à nos lois a soumis la nature,
Qui vivent sous nos toits, qui paissent dans nos champs,
N'est-il pas des sujets plus dignes de mes chants?
Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,
Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui;
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,
Provoque la mêlée, insulte à la tempête;
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'alégresse, il frémit de fureur;
On charge, il dit : Allons [3]; se courrouce et s'élance;
Il brave le mousquet, il affronte la lance,
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs,
Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre;
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;
Puis, revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois;
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone.
  Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant et non pas son rival;
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnois, et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon;
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école :
Il n'est point conquérant, mais il est agricole;
Enfant, il a sa grace et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paie, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance.
Son service zélé n'est jamais suspendu;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de Bucéphale à la beauté peureuse;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris la fleur de la santé.
Il marche sans broncher au bord du précipice,

Reconnoît son chemin, son maître et son hospice :
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent :
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque alégresse importune les bois,
Qu'il offense à-la-fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheur l'âne est intéressant.
Aussi le préjugé vainement le maltraite :
En dépit de l'orgueil, il aura son poëte.
Homère qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers.
La fable le nomma le coursier de Silène :
Ami des voluptés, il naquit pour la peine.
Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.
Tel qu'un peintre savant joint la lumière et l'ombre,
Dieu se plaît à créer des nuances sans nombre;
Mais parmi ce contraste et d'instincts et de goûts,
De haine et d'amitié, de douceur, de courroux,
De paresse et d'ardeur, qu'à chaque créature
En ses dons inégaux départit la nature,
Souvent son art sublime offre à l'œil enchanté
La ressemblance unie à la variété.
Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire,
Qui ne reconnoît pas le même caractère?
Tous deux sont fiers; tous deux tyrans de leurs vassaux,
Dans leur désert royal ne veulent point d'égaux;
L'impérieux amour, le besoin d'une épouse,
Domptent seuls les fureurs de leur fierté jalouse;
Tous deux rois des états par la victoire acquis,
Ne veulent de festins que ceux qu'ils ont conquis;
Ennemis généreux et vainqueurs magnanimes,
Enfin tous deux font grace à de foibles victimes :
Ainsi le même instinct produit mêmes humeurs;
Et, différents de race, ils sont joints par les mœurs.
Combien la liberté rebelle ou dépendante
Ouvre encore à mes vers une source abondante!
En vain, des animaux se proclamant le roi,
L'homme à tout ce qui vit croit imposer la loi;
Des êtres animés dont l'univers abonde
Peu vivent avec nous : leur foule vagabonde
Cherche dans les forêts ou dans les antres sourds
Un sort indépendant et de libres amours.
Le besoin d'échapper à l'ennemi vorace,
Le soin de se nourrir, de propager leur race,
Voilà toute leur vie; et dans ces mœurs encor
De méditations quel fertile trésor !
Que de charmes n'ont point leurs amours maternelles!
Voyez le tendre oiseau réchauffer sous ses ailes
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour;
Tantôt j'ai peint son nid : qui peindra son amour ?
Eh ! qui peut surpasser le courage du père !
Quel soin peut s'égaler aux doux soins de la mère !
Cet être si léger que le frêne ou l'ormeau
Ne voit pas deux instants sur le même rameau,
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,
Ou, sur les bords du nid se plaçant auprès d'elle,
Soulage par ses chants sa compagne fidèle.
Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,
Et dans de foibles corps se déploie un grand cœur.
Souvent avec ses fils une mère enlevée
Vit pour eux, les nourrit, et meurt sur sa couvée.
Enfin avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau!
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure;
L'adolescent, ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison;
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encor tremblante:
Le couple en voltigeant provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle et vole encor:
Enfin il se hasarde, et déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids, il touche le gazon ;
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève;
Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,
Il part, tout est fini, tous se font leurs adieux,
Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.
Cependant, qui l'eût cru! si constant dans ses lois,
Cet admirable instinct se trompe quelquefois.
La poule qui, pour nous, modèle de tendresse,
A l'aspect du milan, se hérisse et se dresse,
Des canards quelquefois échauffe le berceau :
Tout-à-coup à leurs yeux s'il se montre un ruisseau,
Leur instinct se trahit, la troupe vagabonde
Reconnoît sa patrie, et s'élance dans l'onde :
La fausse mère alors, ignorant leur destin,
Vole d'un bord à l'autre, et les rappelle en vain.
A peine encor sorti de sa coque fragile,
Déja l'heureux essaim, navigateur agile,
Vogue, et, sans écouter son inutile cri,
Parcourt avec transport son élément chéri.
Le sage les observe, et sa raison compare
Et l'instinct qui devine, et l'instinct qui s'égare.
Cet oiseau, dont l'hymen craint le sinistre nom,
D'une erreur plus barbare étonne la raison;
Le cruel, écoutant son appétit funeste,
Dans un festin pareil à celui de Thyeste,
De ses propres enfants se nourrit quelquefois.
De son sang, il est vrai, connoissant mieux la voix,
Leur mère se refuse à cette horrible idée :
Non, parmi les oiseaux il n'est point de Médée.
Aussi, de ses petits redoutant les dangers,
La prévoyante épouse, en des nids étrangers
Va déposer ses œufs qu'adopte un autre père,
Et leur race deux fois doit la vie à sa mère.
Eh! sans ce tendre amour et ces liens si chers,

Dont le pouvoir fécond répare l'univers,
Qui des êtres vivants reproduiroit les races ?
Que d'animaux cruels, que de monstres voraces,
L'un par l'autre attaqués, l'un par l'autre expirants,
Sans cesse dévorés, sans cesse dévorants !
Pour leur faim sanguinaire à peine assez féconde,
La nature se lasse à repeupler le monde.
Tyran de ses vassaux, fléau de ses sujets,
L'homme à tant de fureur joint ses propres excès.
C'étoit peu d'inventer et l'hameçon perfide,
Et le gluau tenace, et la balle rapide;
Par-tout aidant leur rage, et redoublant leurs maux,
L'homme l'un contre l'autre arma les animaux.
On a vu le lion, terrible auxiliaire,
Seconder son adresse et servir sa colère;
Le faucon obéit à notre art meurtrier,
Le chien devient chasseur; et l'éléphant guerrier,
Jadis hôte innocent des forêts indiennes,
Vint fouler de ses pieds les légions romaines.
Tous naissent pour détruire; et, par un triste accord,
L'hyménée est par-tout pourvoyeur de la mort.
  Pourtant le ciel a fait peu d'animaux voraces;
Cet instinct furieux n'appartient qu'à ces races
Qui quêtent leur pâture, et dont l'avide faim
Souffre encor de la veille, et craint le lendemain.
La génisse paisible, et le bœuf débonnaire
Broutent innocemment leur pâture ordinaire;
Et l'hôte ailé des airs, indulgent ennemi,
S'il rencontre un grain d'orge, épargne une fourmi.
Mais le tigre cruel, dont l'ardeur vagabonde
Rôda sans aliment durant la nuit profonde,
S'il découvre au matin, du sommet des coteaux,
Le daim aux pieds légers, le cerf aux longs rameaux,
Soudain, les crins dressés et la gueule béante,
Part, court, saisit, abat sa victime tremblante,
Se couche sur sa proie, et fouillant dans son flanc,
Se soûle de carnage et s'enivre de sang.
  L'amour répare tout, et ses flammes fécondes
Repeuplent au printemps l'air, la terre et les ondes.
Eh! quels taillis obscurs, quel asile secret
N'offrent quelques tableaux de ce tendre intérêt?
Sous ces obscurs berceaux observez l'araignée,
Qui vit dans tous les fils de sa toile alignée;
Une bourse, d'un fil plus délicat encor,
Renferme de ses œufs le précieux trésor;
Elle traîne en tous lieux ce doux tissu de soie,
Ne le quitte un instant que pour chercher sa proie.
Toi qui charmas un temps mon loisir studieux,
Digne sang d'Arachné, tel te virent mes yeux.
J'avois cru qu'à mes soins, docile, apprivoisée,
Tu vivrois près de moi; mais en vain ma croisée
Me livroit pour ton nid ces insectes errants
Que trompent des vitraux les abris transparents;
Moi-même à leur berceau portant leur subsistance,
En vain à tes petits j'épargnois ton absence.
En vain j'avois chanté tes soins pour Pélisson :
Tu charmas son cachot, tu quittes ma maison;
Adieu : quelle que soit ta nouvelle retraite,
Mon souvenir te suit, et mon cœur te regrette;
Tant j'admirois en toi ton instinct maternel!
  Que dis-je? est-il au monde un être si cruel
Qui n'écoute sa voix ! Ce tigre impitoyable
Qui se fait du carnage une joie effroyable,
Sitôt que, moins rebelle aux attraits du plaisir,
A l'amour qu'il repousse il s'est laissé saisir,
Quand l'Hymen étonné d'un tigre a fait un père,
Que l'imprudent chasseur approche son repaire,
Terrible, hérissé, roulant des yeux ardents,
Le monstre ouvre sa gueule et ses terribles dents.
Tantôt vers le chasseur il bondit, il se dresse;
Tantôt vers ses enfants se tourne avec tendresse,
S'en éloigne, y revient, et son œil tour-à-tour
Ou s'enflamme de rage, ou s'attendrit d'amour.
  Même au sein des tourments ce cri de la nature
Des plus vives douleurs étouffe le murmure.
Une mère (et le chien, dont j'ai vanté les mœurs,
De cet effort sublime eut encor les honneurs)
Souffroit sur l'échafaud l'adroite barbarie
Qui cherche dans la mort le secret de la vie.
Soit hasard, soit pitié, soit desir de savoir
De l'amour maternel jusqu'où va le pouvoir,
Ses fils, qui vainement imploroient sa mamelle,
Sur le marbre cruel étoient placés près d'elle.
Ah ! qui peut retracer l'aspect attendrissant
D'un tableau que mon cœur admire en frémissant !
Déja le sang couloit, une main inhumaine
Tenant l'affreux scalpel, erroit de veine en veine;
Déja plus près du cœur déchiré lentement,
Interrogeant des nerfs le dédale fumant,
De saisir leur secret l'impitoyable envie
Promenoit la douleur et poursuivoit la vie;
Et la victime enfin, condamnée à souffrir,
Joignoit l'horreur de vivre à l'horreur de mourir.
Eh bien! quel cœur d'airain n'en verseroit des larmes ?
A l'aspect de ses fils trouvant encor des charmes,
Elle tournoit vers eux ses regards languissants,
Et leur donnoit encor des baisers caressants.
Barbares, arrêtez! quelle horrible constance
Peut voir, peut endurer cette horrible souffrance ?
Malheur à l'art affreux qui peut à tant de maux
Condamner sans pitié d'innocents animaux,
Et sur eux prolongeant des tortures savantes,
Déchirer de sang-froid leurs entrailles vivantes!
Et pourquoi ? pour chercher dans leur sanglant faisceau
Ou la place d'un muscle, ou le jeu d'un vaisseau;
Et sur ces corps sanglants qu'à loisir il compare,
Faire de leurs ressorts une étude barbare.
Ah! le ciel en plaçant la pitié dans son sein,
De l'homme a fait leur maître, et non leur assassin.
Tu le savois, ô toi dont l'ame fut si belle,
Lyonnet [4], des savants le plus parfait modèle;
Ton talent fut sublime, et ton art fut humain.
Que de fois la pitié vint désarmer ta main !
Quand ton œil pénétrant observoit sa famille,
Ton cœur se reprochoit la mort d'une chenille,
Et de ces vers rongeurs qui dévorent nos bois,
Trois victimes à peine ont péri sous tes doigts.
Ah! puisse être imitée une vertu si rare,

Et qu'un art bienfaisant cesse d'être barbare!
Autrefois, dans Carthage, un roi syracusain [5],
Stipulant en vainqueur les droits du genre humain,
Abolit à jamais ces sanglants sacrifices
Que de ses dieux cruels exigeoient les caprices;
Et moi, plaidant leur cause auprès de mes égaux,
Je stipule aujourd'hui les droits des animaux:
Que dis-je? d'un bon cœur la vertu bienfaisante
Ne peut même souffrir l'assassin d'une plante.
A tout ce qui l'entoure étendant son bonheur,
Le sage s'intéresse au destin d'une fleur:
Dans le bois qu'il planta, dans l'ormeau qui l'ombrage,
Il voit son bienfaiteur, son ami, son ouvrage;
Ainsi, plein des besoins d'un cœur compatissant,
Sur tout ce qui respire et sur tout ce qui sent,
Il verse cet amour dont son cœur surabonde;
La terre alors sourit au monarque du monde,
Le ciel voit le bonheur se répandre en tout lieu,
Et l'homme bienfaisant est l'image de Dieu.
Quels qu'ils soient, Dieu n'a point en des bornes précises
Rangé des animaux les classes indécises;
Mes vers déja l'ont dit: du règne minéral
Si je veux remonter au règne végétal,
Je vois entre eux les talcs et leurs lames fibreuses,
L'amiante alongeant ses membranes soyeuses,
Qui, se changeant en fil, donne ce tissu fin,
Triomphant de la flamme, et l'émule du lin.
La tendre sensitive, aux yeux surpris du sage,
Semble lier entre eux, par un plus doux passage,
La race qui végète et l'empire animé;
Le polype des eaux, prodige renommé,
Dont tantôt je peignois la tige renaissante,
Parut pour réunir l'animal à la plante.
Dans le monde vivant combien d'autres anneaux
Joignent l'hôte des airs, de la terre et des eaux:
Le limaçon, vêtu de sa frêle coquille,
Des poissons écailleux rappelle la famille;
Les lacs ont leurs oiseaux, la mer a ses serpents,
Et ses poissons ailés, et ses poissons rampants;
Quelques uns, habitants de la terre et de l'onde,
Touchent à deux degrés de l'échelle du monde.
De l'autruche, trottant sur ses pieds de chameau,
L'aileron emplumé la rejoint à l'oiseau;
De l'écureuil volant la famille douteuse,
L'oreillard déployant son aile membraneuse,
Joignent le quadrupède avec le peuple ailé:
Ainsi rien n'est tranchant, ainsi rien n'est mêlé;
Ainsi sont réunis sur cette échelle immense
Le degré qui finit et celui qui commence.
L'homme seul est au faîte; et quel être orgueilleux
Oseroit approcher du chef-d'œuvre des dieux?
Dans les êtres vivants Dieu défend qu'aucun être
Réunisse à lui seul tous les traits de son maître;
Mais, sans lui ressembler, de son divin portrait
Des animaux choisis obtinrent quelque trait.
L'un imite sa voix, et l'autre sa figure;
L'éléphant, pour venger sa grossière structure,
De sa raison sublime obtint quelques rayons:
Là l'auteur du portrait a brisé ses crayons.
En vain nous étalant sa forme presque humaine,
Et sa large poitrine, et sa taille hautaine,
Et ses adroites mains, l'homme inculte des bois
Sur nous des animaux revendique les droits [6];
Entre l'être mortel et l'ame impérissable,
Dieu lui-même a tracé la ligne ineffaçable.
Des fibres et des nerfs qu'importe le vain jeu?
Aucun ne touche à l'homme, et l'homme touche à Dieu:
Oui, sur quelques vains droits que leur orgueil se fonde,
Tous sont nés les sujets du monarque du monde.
La nature à chacun impose peu de soins;
Ils ont peu de pensers ayant peu de besoins:
Les faciles plaisirs, objet de leur envie,
L'impérieux desir de conserver leur vie,
Les mets inapprêtés qui forment leur repas,
Leurs amours passagers, leurs chasses, leurs combats,
Là s'arrête l'instinct. Le moment le décide;
Son action est sûre, et son repos stupide;
Les objets desirés sont seuls intéressants;
Sa courte attention s'endort avec les sens;
Il n'a point la pensée indépendante et pure
Qui sait pour elle-même admirer la nature;
Des êtres observer les mutuels rapports,
Interroger son ame, étudier son corps.
Pour lui meurent des faits les traces fugitives,
La vie est sans époque, et le temps sans archives,
Le présent sans passé, l'instant sans avenir.
La volupté sans choix, l'amour sans souvenir.
Tels sont les animaux; mais tel n'est point leur maître
Sujets, abaissez-vous, votre roi va paroître.
Lui seul de la raison suit le divin flambeau,
Sait distinguer le bon, sait admirer le beau;
Lui seul dans l'univers sait, par un art suprême,
Se séparer de lui pour s'observer lui-même;
Aux spectacles pompeux dont ses yeux sont témoins
S'unit par ses pensers comme par ses besoins;
Par la réflexion accroît sa jouissance;
Il connoît sa foiblesse, et voilà sa puissance.
L'être que Dieu fit nu dut inventer les arts:
Il file ses habits, il bâtit des remparts;
Lui seul au vêtement sait unir la parure,
Joint les besoins du luxe à ceux de la nature,
L'exercice au loisir, le loisir aux travaux.
De ses nouveaux besoins sont nés des arts nouveaux;
Mais ces arts bienfaisants que l'instinct fit éclore,
Dans leur obscur berceau sembloient languir encore;
Enfin, avec des sons et des signes divers,
Le langage parut et changea l'univers,
Et de la brute à l'homme agrandit la distance.
Non que des animaux l'imparfaite éloquence
N'ait ses propres accents et ses expressions,
Signes de ses besoins et de ses passions:
Même son ne rend pas leur joie et leur tristesse;
Ils ont leur cri de rage et leur cri de tendresse.
Combien d'accents divers du coq, roi de nos cours,
Expriment les desirs, les haines, les amours!
Tantôt, sollicitant la poule rigoureuse,
Il attendrit l'accent de sa voix langoureuse;
Tantôt, aigre et criard, parle en maître irrité,

Prend le ton caressant de la paternité,
Provoque à haute voix ses émules de gloire ;
Il sonne mon réveil, il chante sa victoire,
Et l'air répète au loin ses éclats triomphants.
La poule qui partage un ver à ses enfants
N'a pas le même cri que la poule éperdue
Dont l'horrible faucon vient de frapper la vue.
Mais ces accents si sûrs, cette foule de tons,
Qui dit tout par les mots, qui rend tout par les sons,
Des objets différents distingue la nuance,
Marque ici leur contraste, et là leur ressemblance,
Peint tantôt fortement, tantôt avec douceur,
Les mouvements divers de l'esprit et du cœur,
Calme les passions ou réveille leurs flammes,
Échange nos pensers, fait commercer nos ames;
L'organe humain lui seul sait les articuler :
D'autres s'exprimeront, l'homme seul sait parler.
C'est peu : son art divin fixe le mot qui vole,
Fait vivre la pensée et grave la parole;
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux :
Au défaut de l'oreille elle instruit par les yeux ;
De là des arts sacrés l'immortel héritage ;
Un âge s'enrichit des pensers d'un autre âge,
Le temps instruit le temps; médiateurs heureux,
Les signes vont unir tous les peuples entre eux.
Par eux les nations s'entendent, se répondent,
En un trésor commun leurs trésors se confondent :
Ainsi naît la richesse et la variété ;
Et tandis que l'instinct, à sa place arrêté,
Des cités du castor, du palais de l'abeille,
Jamais n'a su changer l'uniforme merveille,
L'homme sait varier les chefs-d'œuvre de l'art,
Mettre à profit l'étude et même le hasard ;
Sa main saisit du feu la semence féconde ;
Le feu dompta le fer, le fer dompta le monde.
L'homme lit dans les cieux, il navigue dans l'air,
Il gouverne la foudre, il maîtrise la mer,
Emprisonne les vents, enchaîne la tempête;
Et, roi par la naissance, il l'est par la conquête.
Que dis-je ? de lui-même admirable vainqueur,
Ainsi que la nature, il subjugue son cœur.
L'animal, sans vertu gardant son innocence,
N'a point de l'avenir la noble conscience ;
L'instinct fait sa bonté, la crainte ses remords;
L'homme seul sent le prix de ses nobles efforts,
Sait choisir ce qu'il hait, éviter ce qu'il aime,
Puiser l'amour d'autrui dans l'amour de lui-même;
Lui seul pour être libre il se donne des lois,
S'abstient par volupté, se captive par choix.
Dieu, cette consolante et terrible pensée,
Il l'apporte en naissant dans son ame tracée ;
Il l'appelle au secours de son cœur abattu,
Sait mettre un frein au crime, un prix à la vertu,
Et seul, de l'avenir perçant la nuit profonde,
Pressent, desire, espère, et craint un autre monde.
Mais c'est la mort sur-tout, dont les touchants tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux ;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paroît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents ;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres ?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux :
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, commence un autre monde ;
Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
Part le premier rayon de l'immortalité ;
Son ame se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots ;
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère ;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort, au fond de la coupe fatale,
Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel :
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort, il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie et joue avec la mort ;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
Laisse à tous en mourant le foible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
De ses vieux serviteurs récompense le zèle ;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidèle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don ;
De ses ennemis même emporte le pardon ;
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

FIN DU POEME.

NOTES

PAR LE DOCTEUR DESCURET.

CHANT I.

1 Ainsi, disparoissant avec ses cieux de verre,
L'astronome du Nil laissa tourner la terre.

Ptolémée (Claude), le plus célèbre, mais non le plus grand astronome de l'antiquité, florissoit vers l'an 125 de l'ère vulgaire. Les savants ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance, mais ils pensent généralement qu'il a fait la plupart de ses observations dans la ville d'Alexandrie, située, comme on

le sait, à quelques lieues de l'embouchure occidentale du Nil. L'*admirable, l'étonnant, le divin* Ptolémée, ainsi que l'appeloient ses contemporains et les commentateurs de sa *Syntaxe mathématique*, passera sans doute à la postérité la plus reculée, ne fût-ce que par le système qui porte son nom, quoiqu'il ne soit pas son ouvrage, mais celui de ses prédécesseurs, et surtout d'Hipparque, dont il se montre fort souvent le copiste.

Ptolémée n'a su appuyer son système d'aucune raison plausible; il n'oppose aucune objection raisonnable au système contraire, c'est-à-dire à celui d'après lequel la terre tourne autour du soleil; il se borne à dire que *ce système est trop ridicule pour mériter un sérieux examen.*

2 C'est à toi, cher Delambre, à diriger ma route.

Delambre (Jean-Baptiste-Joseph), célèbre astronome, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, professeur au Collége de France, né à Amiens en 1749, mort à Paris en 1822, fit ses premières études au collége de sa ville natale, où Delille étoit alors répétiteur. Depuis, la carrière de la célébrité s'ouvrit pour le maître et pour le disciple; ils y marchèrent d'un pas égal et liés d'une étroite amitié.

MM. Cuvier, Biot et Arago, ont payé un juste tribut d'éloges à la mémoire de Delambre, que Lalande, qui fut aussi son maître et son ami, se plaisoit à nommer *son meilleur ouvrage.*

3 Et long-temps, sans monter à sa source première,
Un enfant dans ses jeux disséqua la lumière :
Newton seul l'aperçut.

Newton (Isaac), le plus grand des géomètres et des physiciens, naquit en 1642, à Woolstrop, dans le comté de Lincoln, l'année même de la mort de Galilée, et mourut en 1737, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

Avant Newton, on connoissoit, il est vrai, la loi de la réflexion et celle de la réfraction; on savoit exécuter des miroirs brûlants, rapprocher et grossir les objets par la réfraction de la lumière au travers d'une lentille. Cependant la lumière étoit encore inconnue; l'origine des couleurs étoit ignorée : on ne doutoit pas qu'elles ne fussent occasionées par quelque jeu de ce fluide; mais personne ne soupçonnoit qu'un rayon de lumière fût composé d'un grand nombre de rayons simples, capables, chacun à part, de donner une couleur qui lui fût propre; et, chose étonnante! cette admirable théorie de la décomposition de la lumière, celle de la pesanteur universelle et la méthode des fluxions, c'est-à-dire les trois grandes découvertes dont le développement a fait la gloire de la vie de Newton, étoient nées dans son esprit avant qu'il eût atteint sa vingt-quatrième année.

4 Mais, que dis-je? le Nord, dans ses vastes domaines,
Contient de la clarté les plus beaux phénomènes.
Eh! qui ne connoît pas, dans ces climats glacés,
Ces feux par qui du jour les feux sont remplacés!

L'aurore boréale, dont le poëte va nous donner une brillante description, n'est pas un phénomène qui appartient exclusivement aux régions septentrionales du globe terrestre: il s'y montre, à la vérité, fréquemment, dans toutes les saisons et sous toutes les formes; mais le pôle du midi a aussi ses aurores; de savants voyageurs les ont observées, et aujourd'hui l'existence des *aurores australes* est aussi certaine que celle des *aurores boréales.*

5 Au célèbre Mairan aussitôt il le lance.
Le trait vole et l'atteint; Mairan parle; à sa voix
La brillante immortelle a recouvré ses droits.

Mairan (Jean-Jacques Dortous de), membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie Française, né à Béziers en 1678, mort en 1771, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, est auteur d'un savant et ingénieux *Traité de l'Aurore boréale.* Selon lui, ce phénomène est dû à l'atmosphère du soleil, où cet astre est plongé, comme notre globe dans l'air. Cette atmosphère s'étendroit assez loin du soleil pour arriver jusqu'au globe terrestre, s'y mêler avec notre air, et là s'enflammer et produire de la lumière, ou réfléchir celle du soleil. Cette hypothèse, qu'a suivie Delille, est abandonnée aujourd'hui par la plupart des physiciens, qui pensent que les fusées, les jets, les nappes de lumière des aurores ne sont que des courants d'électricité qui se meuvent dans l'air extrêmement raréfié des régions élevées de l'atmosphère.

6 Quelquefois sans chaleur nous sentons la clarté.

Très-souvent eût été plus juste que *quelquefois.* La lumière, en effet, se montre sans chaleur dans une foule de circonstances : la lune en fournit un premier exemple fort remarquable; la liqueur du thermomètre le plus sensible ne s'élève nullement, si on le retire de l'ombre pour l'exposer à la clarté de la pleine lune. Dans les amphithéâtres d'anatomie, il n'est pas rare de voir des cadavres lumineux; les ossements des poissons de mer répandent fréquemment de la lumière, même après la cuisson; on trouve dans les forêts des souches d'arbres, des branches pourries, qui sont assez lumineuses pour faire distinguer de petits objets qu'on en approche; souvent encore, la mer étincelle sous la rame, et dans aucun de ces phénomènes on ne voit la chaleur accompagner la lumière. Il en est de même de la luciole, du ver luisant, du diamant, et des pierres que l'on calcine pour les rendre lumineuses. Enfin nous voyons tous les jours l'électricité circuler en torrents de lumière autour de nos instruments, sans que la température soit changée.

7 Tel le phosphore éclate en flammes petillantes.

Le phosphore est un corps simple non métallique, combustible à une température peu élevée. Au-dessous de dix degrés, il brûle en répandant une foible lumière, visible seulement dans l'obscurité, et n'échauffe pas sensiblement les corps voisins de lui. Mais au-dessus de quinze degrés, il répand une fumée blanchâtre, suivie bientôt d'une lumière vive et de l'embrasement des substances combustibles sur lesquelles il est déposé.

Des figures, des caractères tracés avec du phosphore sur une étoffe ou sur du papier, y demeurent invisibles pendant le jour, et se font voir avec une lumière bleuâtre dans l'obscurité.

Le phosphore se trouve souvent dans la nature combiné avec d'autres corps, mais il n'y existe jamais à l'état de pureté. On le retire des os; et, quand on l'a obtenu pur, on le conserve en le tenant enfermé dans une bouteille suffisamment remplie d'eau pour le couvrir entièrement.

Le nom de phosphore vient de deux mots grecs qui signifient *porte lumière.*

8 Et tels, de leurs amours donnant le doux signal,
Des vers à nos buissons suspendent leur fanal.

Le ver luisant, ou *lampyre*, brille à l'état de larve et à celui de nymphe aussi bien que dans son dernier état, le seul où il ait acquis le développement nécessaire pour concourir à la reproduction de son espèce. L'éclat de ce ver n'est donc pas, comme on l'a cru long-temps, un symptôme d'amour; mais il peut être un moyen de reconnoissance pour le mâle, qui est ailé, et qui n'a que quelques points foiblement lumineux sur le ventre.

Les vers luisants se trouvent en abondance au mois de septembre dans les environs de Paris, et dans une graude partie de l'Europe. Ils ne brillent que la nuit, ainsi que la *luciole*, insecte volant très-commun en Italie, et paroissent jouir de la faculté d'affoiblir ou de rallumer à leur gré le fanal dont la nature les a pourvus.

9 Et du haut de ces tours, au sein même des eaux,
Le terrible Archimède embrase les vaisseaux.

« S'il est vrai, dit M. Libes, qu'Archimède ait embrasé la flotte de Marcellus, au siége de Syracuse (212 ans avant J.-C.), il n'a pu le faire qu'avec le secours d'un miroir ardent, c'est-à-dire d'un miroir qui se distingue par la propriété de renvoyer les rayons solaires vers un même point, qu'on appelle *foyer*, et où ils exercent une étonnante activité sur les substances inflammables; encore même eût-il tenté vainement une entreprise de ce genre avec un seul miroir de courbure continue, soit sphérique, soit parabolique. Il faut, pour donner de la vraisemblance à l'invention de ce grand homme, et au succès qu'on lui attribue, concevoir son miroir formé d'un grand nombre de petits miroirs plans et mobiles, qu'on puisse incliner à volonté, pour diriger les rayons solaires vers un même point. C'est ainsi que Kirker a prouvé la possibilité de la découverte d'Archimède. De nos jours, Buffon l'a rendue probable en enflammant du bois à deux cents pas de distance, et à celle de cent cinquante, plusieurs substances métalliques. »

Du reste, en admettant la découverte d'Archimède comme possible, on doit encore douter du fait lui-même, puisque Polybe, Tite-Live et Plutarque n'en font aucune mention.

10 ...... Contemplons comment un art mortel
Ravit aux dieux la foudre et ses flèches au ciel.

Franklin avoit découvert que les pointes présentées à une certaine distance d'un corps électrisé lui enlevoient totalement son électricité; bientôt, son génie, toujours porté aux applications, lui inspira l'idée de faire descendre sur la terre l'électricité des nuages, si toutefois les éclairs et la foudre étoient des effets de l'électricité. Mais pendant qu'il attendoit avec impatience qu'on élevât un clocher à Philadelphie pour y planter une barre métallique terminée en pointe, afin de voir si la foudre n'étoit autre chose que du fluide électrique, il fut devancé dans ses expériences par Dalibard, physicien français, qui avoit eu connoissance de ses idées.

Celui-ci fit élever près de Marly-la-Ville une verge de fer ronde, d'un pouce de diamètre, longue de quarante pieds, et effilée en pointe vers son extrémité supérieure; il l'assujettit dans une position verticale avec des cordons de soie, et posa son extrémité inférieure sur une planche soutenue par trois bouteilles. Dans cette position, la verge se trouvoit isolée et propre à conserver quelque temps le fluide qu'elle pourroit enlever au nuage. L'appareil ainsi disposé, il ne s'agissoit plus que de voir si, à l'approche d'un nuage porteur de la foudre, la barre ne donneroit aucun signe d'électricité. Dalibard étoit absent, lorsque, le 10 mai 1752, entre deux et trois heures du soir, un coup de tonnerre annonça au nommé Coiffier, qui le remplaçoit, qu'il falloit se rendre à l'appareil; il y vole, présente un fil d'archal à la verge, en voit sortir une petite étincelle, et entend le petillement; il en tire une seconde plus forte que la première et avec plus de bruit. Il appelle ses voisins, envoie chercher le curé du bourg, qui accourt avec precipitation, et tire à son tour de fortes étincelles. Le bruit de cette audacieuse et belle expérience se répandit bientôt dans toute l'Europe; des verges électriques furent dressées en plusieurs endroits; on recueillit la matière de la foudre, par les mêmes procédés que celle de l'électricité; on la concentra dans les mêmes vases; les effets de l'une furent les effets de l'autre; enfin, l'expérience ne laissa plus aucun doute sur l'identité de ces deux fluides.

Pendant ce temps, Franklin suivoit toujours ses idées; mais, désespérant de pouvoir faire bientôt son expérience, faute de clocher, il imagina d'envoyer, par un temps d'orage, un cerf-volant vers les nuages; il suspendit une clef au bas de la corde, et parvint à en tirer quelques étincelles qui lui firent conclure que la foudre n'est autre chose que de l'électricité. Franklin, qui ignoroit complétement ce qui s'étoit passé près de Paris, fit cette expérience au mois de juin 1752, un mois après celle de Dalibard. Tout autre auroit pu s'arrêter là; mais le génie de Franklin saisit le parti qu'on pouvoit tirer de cette découverte pour préserver les édifices de la foudre : il inventa les paratonnerres.

11 Du coussin, échauffé par le verre qui roule,
La matière éthérée en longs ruisseaux s'écoule,
Le conducteur, empreint de ces légers courants,
Au cylindre enflammé fait passer ces torrents :
Soudain, de tous les points au loin rejaillissante,
Éclate et resplendit la flamme éblouissante.

Tous les corps de la nature jouissent, plus ou moins, dans certains états, de la propriété d'attirer et de repousser ensuite les corps légers qu'on leur présente; on a désigné cette propriété sous le nom d'*électricité*. Les résines, sur-tout, et le verre acquièrent par le frottement une forte influence électrique; c'est sur cette propriété combinée avec celle qu'ont ces deux substances, d'être mauvais conducteurs, tandis que les métaux la propagent facilement, qu'est fondée la construction de la *machine électrique*, dont Delille vient de nous donner la description.

12 .... D'autres plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence.

On lit, dans les *Mémoires et Souvenirs* de M. de Ségur, l'anecdote suivante, que j'ai entendu raconter par madame Dubourg, à qui Delille faisoit souvent confidence de ses vers nouveau-nés.

« Notre poëte, émule d'Homère, et aveugle comme lui, ne laissoit jamais lire ses vers inédits : il les déclamoit, et craignoit cependant qu'on ne les retînt, qu'on ne les copiât, et qu'un plagiaire ne s'en enrichît. Un jour madame la baronne Dubourg, son amie, femme très-aimable, voulut lui faire la petite malice d'en écrire quelques-uns tandis qu'il les récitoit. A cet effet, elle prit une plume de corbeau très-fine, et commença. Tout sembloit réussir à son gré, lorsque Delille, entendant le léger frottement de cette plume sur le papier, s'écrie :

Et, tandis que je lis mes chefs-d'œuvre divers,
Le corbeau devient pie, et me vole mes vers. »

CHANT II.

1 Sur nous, autour de nous, de deux airs différents
L'Éternel répandit les fluides errants;
L'un, en courant moins pur, dans l'immense atmosphère
Règne plus abondant; l'autre, plus salutaire,
A la plus foible part dans les champs de l'Éther;
De leurs flots réunis la nature a fait l'air.

L'air atmosphérique est un fluide invisible quand il est en

petites masses, insipide, inodore, pesant, compressible et très-élastique. Il est composé d'environ soixante-dix-neuf parties de gaz azote, de vingt et une parties de gaz oxygène, et d'une très-petite quantité de gaz acide carbonique, dont le poëte n'a pas tenu compte.

2 L'autre seroit mortel, et de nos foibles corps
Ses dormantes vapeurs détruiroient les ressorts.

Le gaz azote, dont il s'agit ici, est, comme son nom l'indique, essentiellement impropre à la respiration, à la vie; mais il sert à diminuer l'action trop vivifiante de l'oxygène.

3 Par lui nous respirons l'œillet, la marjolaine.

Les plantes aromatiques exhalent continuellement les particules les plus tenues de leur propre substance. Ces particules, suspendues ou dissoutes dans l'air, sont portées par lui sur notre membrane pituitaire, la stimulent, et font naître la sensation connue sous le nom d'olfaction.

4 L'air humide, d'Iris compose les couleurs.

Le phénomène de l'*iris* ou *arc-en-ciel* n'a effectivement lieu que quand il pleut et que le soleil luit en même temps. Il faut pour l'apercevoir que l'observateur ait le dos tourné vers le soleil et les yeux fixés vers le nuage qui se résout en pluie. Lorsque la lumière solaire traverse les globules d'eau qui forment le nuage, elle éprouve, en pénétrant dans ces globules, une véritable décomposition, et donne ainsi naissance aux brillantes couleurs qui constituent l'arc-en-ciel.

5 L'air par ses doux reflets forme le crépuscule;
Par lui l'aurore avance et le soir se recule.

L'air réfléchit en partie la lumière solaire qui tombe directement sur lui; il renvoie également celle qui a été réfléchie par les corps, et concourt ainsi à les éclairer.

Quand le soleil se trouve plongé sous l'horizon, et que son abaissement n'excède pas dix-huit degrés, la lumière qui frappe les hautes régions de l'air est en partie réfléchie vers la surface de la terre, et donne par là naissance au crépuscule et à l'aurore, qui ont d'autant moins de clarté que le soleil est plus éloigné de l'horizon. Si la terre pouvoit être privée de son atmosphère, on auroit nuit close depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

6 Homme foible! de l'air l'Océan t'environne,
Sur toi pèse en tout sens sa fluide colonne!

La pression de l'air atmosphérique sur un homme de moyenne taille équivaut à celle d'un poids de plus de trente mille livres.

7 Des beaux jours, de l'orage exact indicateur,
Le mercure captif ressent sa pesanteur.

Le baromètre, dont nous devons l'invention à Torricelli, sert à mesurer les variations qu'éprouve la pression de l'atmosphère. Il consiste dans un tube, long de plus de trente pouces, rempli de mercure et privé d'air. L'une des extrémités du tube est fermée hermétiquement; l'autre est ouverte, et plonge dans une cuvette contenant du mercure, ou bien se recourbe en forme d'ampoule : c'est sur le mercure de cette cuvette que l'air exerce sa pression; le métal monte dans l'intérieur du tube, et reste suspendu à une hauteur variable, suivant que l'air est plus ou moins pesant; il est ordinairement à vingt-huit pouces au-dessus du niveau de la mer. Le baromètre est donc véritablement une balance où le poids de la colonne d'air est donné par celui de la colonne de mercure.

Voyez la note suivante.

8 Qui de sa gravité nous enseigna la loi?
C'est toi Torricelli; divin Pascal, c'est toi.

Galilée soupçonna bien le premier que l'ascension de l'eau dans les pompes étoit produite par la pesanteur de l'air; mais la mort, qui le surprit en 1642, ne lui permit pas de donner à ses idées le développement dont elles avoient besoin. Il étoit réservé à Torricelli, son disciple, né en 1608, mort en 1647, à l'âge de 39 ans, de trouver la véritable explication de ce phénomène. Ce célèbre physicien pensa donc que la pression de l'air étoit cause de l'ascension de l'eau, et que cette pression égaloit celle de trente-deux pieds d'eau; il vit en outre que dans un tube de verre, fermé à l'une de ses extrémités, le mercure ne s'élevoit qu'à vingt-huit pouces, et que cette hauteur étoit précisément à celle de l'eau en raison inverse de la densité de ces deux liquides; sa conjecture fut alors changée en certitude. Quatre ans après, Pascal voulant jeter un dernier trait de lumière sur la découverte de Torricelli, engagea son beau-frère Perrier à la répéter sur le Puy-de-Dôme. A mesure que Perrier s'élevoit sur la montagne, la colonne de mercure s'abaissoit dans le tube; au sommet du Puy-de-Dôme, elle étoit de plus de trois pouces moins longue qu'au pied de la montagne. Ainsi la diminution de la colonne de mercure suivant celle de la colonne d'air, le poids de l'une s'affoiblissant par la même cause que le poids de l'autre, il ne resta plus aucun doute sur cette loi de la pesanteur de l'air, savoir: que la pression de l'atmosphère sur une surface donnée est égale à celle que trente-deux pieds d'eau ou vingt-huit pouces de mercure exerceroient sur cette même surface.

9 .... Ici Pascal, dans son audace,
Des colonnes de l'air osa peser la masse;
Mais hélas! de cet air, ignoré si long-temps,
L'illustre infortuné jouira peu d'instants;
La mort l'enlève au monde au printemps de son âge.

Blaise Pascal, né à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, mourut à Paris, le 19 août 1662.

« Il y avoit, dit M. de Chateaubriand, un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avoit créé les mathématiques; qui, à seize, avoit fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois ans, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du dieu que de l'homme : cet effrayant génie se nommoit *Blaise Pascal.* »

10 Par lui, sans le secours des feux et de la poudre,
Du cylindre muet l'air fait voler la foudre,
Et, dans le fer concave avec force pressé,
Fait partir en sifflant le plomb qu'il a lancé.

Le ressort de l'air est en effet le seul moteur employé dans le fusil à vent, dont nous allons décrire le mécanisme.

La principale pièce de cette arme qui, extérieurement, ressemble assez aux fusils ordinaires, consiste en une crosse métallique, creuse, très-solide, et garnie à sa partie supé-

rieure d'une soupape qui s'ouvre de dehors en dedans. On introduit de l'air dans cette crosse, à l'aide d'une petite pompe foulante qui s'y monte à vis, et à laquelle on substitue le canon du fusil. L'air comprimé, agissant par son ressort sur tous les points de l'intérieur de la crosse, maintient la soupape fermée. Mais le mécanisme de la détente ouvrant cette soupape, une petite quantité d'air s'échappe avec rapidité, et chasse devant elle la balle que l'on a préalablement introduite dans le canon. La soupape se referme aussitôt par la pression de l'air, ce qui permet de tirer plus de six fois de suite, sans recharger la crosse.

Cette arme est certainement beaucoup plus curieuse qu'utile: la difficulté de la fabriquer et surtout de l'entretenir long-temps en bon état, la rend plus chère et d'un service moins sûr et moins commode que nos fusils ordinaires.

Le bruit que font les fusils à vent est très-foible comparativement à celui d'une arme à feu, parce que ni la balle, ni l'air comprimé qui la pousse, ne frappent jamais l'air extérieur avec autant de force que le fait une charge de poudre enflammée; la balle d'un fusil à vent peut néanmoins être projetée avec assez de force pour percer une planche assez épaisse à une distance de plus de cinquante pas.

11 C'est toi que j'en atteste, ô malheureux Cambyse!
Rapide conquérant de l'Égypte soumise.

M. Darwin, dans son poëme sur *les Amours des Plantes*, a le premier raconté cette destruction de l'armée de Cambyse; mais cet événement appartenant à l'histoire, appartient au poëte qui a le mieux su l'employer, en peignant avec plus d'énergie et de variété le désordre, le tumulte, et la confusion de cette effroyable scène, en nous faisant passer rapidement de la crainte à l'espoir et de l'espoir à la crainte, en marquant d'une manière plus sensible la progression de terreur et de pitié, qui, dans le récit de ce désastre, doit conduire le lecteur à l'épouvantable catastrophe d'une armée entière ensevelie dans une mer de sable; sur-tout en donnant à cette description une place plus convenable; car les tr its qui doivent la composer, conviennent mieux à la peinture des révolutions orageuses de l'air, qu'à celle de la végétation et de l'amour des plantes. *Note de Delille.*

12 Viens donc à mon secours, Gineau! dont la main sûre
Organise le monde et sonde la nature.

Lefebvre-Gineau, de l'Institut, savant physicien, ami et collègue de Delille au Collége de France; né en 1754, mort en 1829.

13 L'orgue divin exhale un son religieux,
Et de sa voix sonore, à nos voix réunie,
Verse dans le lieu saint des torrents d'harmonie.
Jubal lui fit une ame

Jubal, qui vivoit avant le déluge, est regardé comme l'inventeur de la musique, il est dit de lui dans la *Genèse*, chap. IV, vers. 21 : *Il fut le père de ceux qui jouent de la harpe et de l'orgue.*

Les premières orgues qu'on ait vues en France furent apportées par des ambassadeurs de l'empereur Constantin Copronyme, qui les offrirent au roi Pepin, dans une assemblée de la nation tenue à Compiègne en 757. Ce prince en fit présent à l'église de St-Corneille de cette ville : l'usage n'en a commencé dans nos églises qu'en 1250.

14 J'entends, je reconnois ces chefs-d'œuvre de l'art,
Trésors de l'harmonie et la gloire d'Erard.
De l'instrument sonore animant les organes,
Séjan a préludé.

On est dispensé de faire une note, quand il s'agit de MM. Erard et Séjan, tous deux connus depuis long-temps, l'un, par la beauté de son exécution, l'autre, par le mécanisme ingénieux qui a porté au plus haut degré de perfection ses harpes et ses pianos. *Note de Delille.*

CHANT III.

1 Oh! que ne puis-je, instruit des principes des choses,
Connoître les effets, approfondir les causes!....
Ainsi parloit Virgile.

Voyez ci-après l'épisode que Virgile a consacré au bonheur de la vie champêtre, dans le deuxième chant des *Géorgiques*.

2 Elle (l'eau) nourrit la plante....

Les végétaux tirent leur nourriture de l'air et de l'eau qui les environnent. On a cru pendant long-temps que la terre étoit la nourriture favorite des plantes, et qu'elle se transformoit en leur propre substance. Cette erreur des anciens est aujourd'hui complétement détruite : il a été prouvé par un grand nombre d'expériences que la terre n'influe sur l'accroissement des plantes qu'en faisant pour ainsi dire l'office d'une éponge qui conserve à leur racine l'humidité dont elles ont besoin.

3 Et si Thalès trompé fit tout naître de l'onde,
Du moins l'eau pure altère et refait notre monde.

Thalès, le premier des sept sages de la Grèce, naquit à Milet en Ionie, environ 640 ans avant Jésus-Christ. De retour dans sa patrie après un assez long séjour en Égypte, il y fonda cette célèbre école de philosophie connue sous le nom de *secte ionique*. « Les planètes, le soleil, les étoiles, tout se nourrit de vapeur, disoit-il dans ses leçons; un principe unique alimente tous les corps de la nature, et ce principe c'est l'eau. » Il avoit emprunté cette doctrine des Égyptiens, qui attribuoient au Nil la production de tous les êtres.

4 Les fluides encor, par leur mobilite,
Agissent en tout sens, pressent de tout côté.

La pression en tous les sens est une loi qui caractérise les fluides, tandis que les corps solides n'exercent leur pression que dans le sens de la pesanteur, c'est-à-dire de haut en bas: ainsi un liquide pèse sur les parois du vase qui le contient, tandis qu'un solide n'exerce son poids que sur le fond du vase. Tout le monde sait que si l'on fait un trou à l'une des parois d'un vase enfermant un liquide, ce liquide s'échappe aussitôt par l'ouverture pratiquée.

5 Enfin, de l'hydraulique interrogeons les lois;
L'onde unit dans son choc sa vitesse et son poids.

L'hydraulique, ou plutôt l'hydrodynamique montre en effet que la force qu'une eau courante exerce sur un obstacle qu'elle rencontre, se compose de sa vitesse combinée avec sa masse; et l'on sait que la masse d'un corps quelconque est toujours proportionnelle à son poids.

6 Eh! pourrois-je oublier ces eaux miraculeuses.

Les eaux minérales médicinales, dont va parler le poëte, sont celles qui sortent du sein de la terre, naturellement chargées de substances propres à déterminer la guérison de quelques maladies.

On divisoit autrefois les eaux minérales en eaux thermales, ou chaudes, et en eaux froides. Aujourd'hui on les range sous les quatre classes suivantes : 1° eaux hydro-sulfureuses; 2° eaux acidules gazeuses; 3° eaux ferrugineuses; 4° eaux salines. La chimie a soumis la plupart des eaux minérales à

une analyse exacte, ce qui a donné le moyen d'en composer d'artificielles. On doit toutefois préférer les eaux naturelles, sur-tout quand on les prend à la source.

7 L'onde en glace, à son tour, appelle mes pinceaux.
De sa fluidité véritable principe,
Le feu seul la divise, et seul il la dissipe;
Mais souvent il la quitte, et ses flots épaissis
En givre, en neige, en glace, en frimas sont durcis.

L'eau doit sa liquidité à la présence d'une certaine quantité de calorique; augmentez cette quantité, l'eau passe à l'état aériforme; diminuez-la, l'eau devient solide.

Lorsque la température de l'air s'abaisse jusqu'au degré de congélation, les gouttes d'eau solidifiées qui en résultent se changent en neige, et, par leur réunion, forment, en tombant, des étoiles à six rayons lorsque l'air est calme, et des flocons lorsqu'il est agité.

8 Le Nord n'a-t-il point vu, transportés à grands frais,
Tes glaçons, ô Newa! se changer en palais!
La glace s'élevoit en colonnes brillantes;
La glace vomissoit des foudres innocentes.

M. de Mairan, dans une savante Dissertation sur la glace, rapporte que, pendant l'hiver de 1740, on construisit à Saint-Pétersbourg, suivant les règles de la plus élégante architecture, un palais de glace, de cinquante-deux pieds et demi de longueur, sur seize pieds et demi de largeur, et vingt pieds de hauteur, sans que le poids des parties supérieures et du comble, qui étoit aussi de glace, portât le plus léger dommage au pied de cet édifice, dont la glace de la Newa, qui avoit environ trois pieds d'épaisseur, avoit fourni les matériaux. On plaça en outre devant cette merveilleuse construction, six canons de glace avec leurs affûts de la même matière, et douze mortiers à bombes de la même proportion que ceux de fonte. Ces pièces, du calibre de celles qui portent ordinaire ent trois livres de poudre, n'en reçurent cependant qu'un quarteron : on les tira, et le boulet de l'une d'elles alla percer, à soixante pas, une planche épaisse de deux pouces, sans que le canon, qui avoit tout au plus quinze pouces d'épaisseur, éclatât par cette explosion.

CHANT IV.

1 Cinq terres, si j'en crois tous nos Plines nouveaux,
Se trouvent sous nos pas.

Le poëte admet ici l'existence de cinq terres, connues depuis long-temps, savoir : la *chaux*, la *baryte*, la *magnésie*, l'*alumine*, qu'il désigne sous le nom d'*argile*, et la *silice*. De nouvelles recherches avoient conduit les chimistes à en doubler le nombre; enfin, les travaux du célèbre anglais Davy ont démontré ce que Lavoisier avoit entrevu, c'est que les terres et les alcalis ne sont que des oxydes métalliques. Ainsi, d'après la nomenclature chimique la plus récente, la chaux est du *protoxyde de calcium;* la baryte, du *protoxyde de barium;* la magnésie, de l'*oxyde de magnésium;* l'alumine, de l'*oxyde d'aluminium*; et la silice, de l'*oxyde de silicium*.

2 .... L'une, fille des eaux,
Et des marbres divers origine féconde,
Naquit des vieux débris des habitants de l'onde.

Cette fille des eaux, origine féconde des diverses espèces de marbres, est la chaux, appelée aujourd'hui protoxyde de calcium. Cette substance ne se trouve presque jamais à l'état de pureté; elle est le plus souvent unie à différents acides, particulièrement à l'acide carbonique; et c'est dans ce dernier état de carbonate de chaux, qu'elle forme les coquilles et les marbres.

3 Le ciseau de Scopas fit adorer l'argile,
En coupe elle sortoit des mains d'Alcimédon,
Et Voltaire en naquit, à la voix de Houdon.

Scopas, l'un des artistes les plus célèbres de l'antiquité, naquit à Paros environ 462 ans avant J.-C., quelques années après la mort de Phidias. Comme architecte, il n'est connu que par son temple de Minerve *Alea*. Comme sculpteur, il se fit une immense réputation par une foule d'ouvrages dont il peupla la Béotie, l'Attique et le Péloponèse. Les sculptures de la face du levant du tombeau de Mausole furent, à ce qu'il paroît, son dernier ouvrage. Mais les deux statues qui lui ont fait le plus d'honneur, et que l'antiquité a louées avec le plus d'enthousiasme, étoient une Bacchante dans l'ivresse, et un Mercure, dont son ciseau *avoit fait véritablement un dieu*.

Le sculpteur Alcimédon n'est guère connu que par quelques vers de la troisième églogue de Virgile.

M. Houdon, de l'Institut, mort il y a peu d'années, dans un âge très-avancé, doit sur-tout sa célébrité à ses magnifiques bustes de J.-J. Rousseau et de Voltaire.

4 Long-temps en élément nous érigeâmes l'onde;
Lavoisier, tu parois, et par toi l'univers
Apprend que l'eau contient deux principes divers.

Lavoisier (Antoine-Laurent), célèbre chimiste français, né à Paris en 1743, mort sur l'échafaud révolutionnaire, le 8 mai 1794.

L'analyse de l'air atmosphérique est une découverte qui a mérité à Lavoisier le titre de créateur de la chimie moderne. Quant à la décomposition de l'eau, s'il est vrai que Cavendish l'ait prévenu dans cette découverte, on ne peut disputer au chimiste français l'honneur d'avoir établi le premier, par des expériences rigoureuses, l'exacte proportion des deux éléments dont ce liquide est composé.

D'après la nomenclature chimique la plus récente, l'eau est du *protoxyde d'hydrogène*; elle est composée d'un volume de gaz oxygène et de deux volumes de gaz hydrogène.

5 Approchons, pénétrons dans ce temple sacré,
Où sont du grand Hermès renfermés les mystères.

Hermès ou Mercure trismégiste est le Thoth des Égyptiens. Ce prétendu dieu, que l'on considère comme l'inventeur des arts, avoit, dit-on, confié aux prêtres de ce pays le dépôt de ses secrets.

6 Ces vaisseaux au gros ventre, au cou tors, au long bec.

Le poëte désigne ici les vaisseaux connus dans les laboratoires sous le nom de *cornues* (en latin *retortæ*.)

7 Jadis dans un vénal et vil laboratoire
Cet art inestimé sembloit cacher sa gloire;
Enfin il prit l'essor : les Rouelles, les Macquers
Montrèrent à nos yeux tous ses trésors ouverts.

Rouelle (Guillaume-François), démonstrateur de chimie au Jardin du Roi, et membre de l'Académie des Sciences, né près de Caen en 1703, mort à Paris en 1770, a enrichi les recueils académiques de plusieurs mémoires intéressants.

Macquer (Pierre-Joseph), élève de Rouelle, et comme lui professeur de chimie au Jardin du Roi, et membre de l'Académie des Sciences, naquit à Paris en 1718, et y mourut en 1784. Son *Dictionnaire de chimie* a vieilli, mais la méthode et la précision qui le distinguent font encore honneur à son auteur, qui a puissamment contribué à répandre le goût de cette science.

7 Interrogeons Romé : dans ces grottes humides,

Le quartz, vous dira-t-il, qui fit ces pyramides,
Filtra, dissous par l'onde, à travers le rocher, etc.

Romé de Lisle (Jean-Baptiste-Louis), physicien et minéralogiste distingué, né à Gray en 1736, mort à Paris en 1790.

Le quartz, l'une des substances naturelles les plus répandues, est presque entièrement formé de silice. On en distingue plusieurs variétés; les principales sont : le *quartz hyalin*, qui comprend le cristal de roche, le *quartz résinite*, le *quartz jaspe*, et le *quartz pseudomorphique.*

9 Daubenton vous dira, etc.

Daubenton (Louis-Jean-Marie), naturaliste et anatomiste célèbre, né à Montbard, en Bourgogne, en 1716, mort à Paris, le premier janvier 1800, à l'âge de 84 ans, fut l'ami et le collaborateur de Buffon.

10 Et pour comble d'honneur, ce Newton qui des mondes
Dirigea dans les cieux les sphères vagabondes,
Jetant un œil perçant dans l'avenir lointain,
Devina son essence et prédit son destin.

Newton ayant mesuré la force réfringente du diamant, trouva qu'elle est plus grande que ne le comporte la densité de ce corps; et dès-lors il annonça que le diamant appartenoit à la classe des corps combustibles. La prédiction de Newton a été complétement justifiée par les expériences de Macquer, de Darcet, et de Lavoisier. Le diamant n'est en effet autre chose que du *carbone pur.*

11 J'aime à voir cette perle, étrangère merveille, etc.

La perle est une concrétion plus ou moins arrondie, d'un blanc argentin, d'une grande dureté et d'un poli brillant, qui se forme dans plusieurs espèces de coquillages, particulièrement dans l'*avicula margaritifera,* qui vit dans les mers des pays chauds. Les perles sont composées d'une petite quantité de matière animale et de carbonate de chaux; elles se dissolvent facilement dans les acides, même les plus foibles.

12 Soit que, se détachant de sa masse enflammée,
Un éclat du soleil en tombant t'ait formée.

Delille rappelle ici une des hypothèses de Buffon sur la formation de la terre, qu'il regardoit comme une portion de la croûte embrasée du soleil, qui, après s'être détachée de cet astre, s'étoit refroidie et fixée à la distance que lui assignoient les lois de la pesanteur.

13 Strabon méconnoîtroit le globe de d'Anville.

Strabon, célèbre géographe de l'antiquité, né à Amasie, dans la Cappadoce, environ 50 ans avant J.-C., nous a laissé une *Géographie* en dix-sept livres.

D'Anville (Jean-Baptiste Bourguignon), né à Paris en 1697, mort en 1782, a fait faire un pas immense à la géographie moderne, et a éclairci celle des anciens avec une exactitude qu'il devoit à une finesse de tact extraordinaire et à un jugement des plus sains.

14 Brave et savant Forster.

Forster (Jean-George-Adam), professeur d'histoire naturelle, né près de Dantzig en 1754, mort à Paris en 1794, n'avoit pas encore atteint sa dix-neuvième année lorsque, accompagnant son père, il s'embarqua avec Cook, pour le second voyage autour du monde qu'entreprit ce célèbre navigateur. De retour de cette expédition, qui dura près de quatre ans, Forster en publia le récit en anglais en 1777, et en donna, en 1779, une traduction allemande conjointement avec son père Forster (Jean-Reinhold), naturaliste distingué.

15 N'a-t-on pas vu Cuvier, dans son heureuse audace,
De ces corps naufragés reconnoissant la trace,
Au sein de ces coteaux qui dominent Paris,
De l'empire animal retrouver les débris?

Cuvier (George), né à Montbéliard (Doubs) en 1769, mort en 1832.

Laissons parler cet immortel savant : « J'ai, dit-il, découvert dans les carrières à plâtre des environs de Paris, une vingtaine d'espèces d'animaux qui appartiennent à des genres entièrement inconnus aujourd'hui sur le globe; leurs os sont épars, en partie brisés et enchâssés dans la pierre, d'où il faut les retirer péniblement; on les rapproche ensuite entre eux suivant les lois de l'anatomie, pour en reformer, autant qu'il est possible, le squelette de chaque espèce; opération où il est assez difficile de ne remettre ensemble que les os qui s'appartiennent véritablement; mais l'anatomie comparée en est venue aujourd'hui à ce point de reconnoître par un seul os, par une seule articulation d'os, le genre de l'animal auquel l'os appartenoit. On peut donc avec de l'attention réussir dans cette recomposition; et c'est ainsi que je suis parvenu à déterminer les caractères de plusieurs nouveaux genres que j'ai découverts. »

Voyez l'ouvrage de ce savant, intitulé : *Recherches sur les ossements fossiles.*

16 Là gisent en monceaux ces brûlantes pyrites,
Des métaux leurs amis obscures favorites.

Les métaux ont généralement de l'affinité pour le soufre; ils s'unissent à ce corps combustible, et forment un composé connu sous le nom de *sulfure métallique.* Le nom de *Pyrite*, dérivé d'un mot grec, πῦρ, feu, a été donné à quelques sulfures métalliques natifs, qui jouissent de la propriété de s'enflammer lorsqu'ils sont placés dans des circonstances particulières.

17 Là, de ces fils des monts obscur concitoyen,
Repose aussi l'aimant, l'aimant vainqueur de l'onde,
Le lien, le miracle et l'énigme du monde.

L'aimant est une mine de fer oxydulé amorphe, assez commune dans l'île d'Elbe, qui exerce particulièrement de l'attraction sur le fer non aimanté, et qui a la propriété de manifester des pôles, c'est-à-dire de diriger constamment une de ses extrémités vers le nord. Cette mine, à l'aide d'un frottement prolongé, communique au fer ses propriétés magnétiques, et forme ainsi des *aimants artificiels.* Le fer a joui long-temps du privilége exclusif d'être attirable à l'aimant. Plus tard, cette propriété fut reconnue dans le nikel, le platine et le cobalt; enfin, un célèbre physicien, Coulomb, imagina des expériences ingénieuses et délicates qui attestent l'influence de l'aimant sur tous les corps de la nature, et qui prouvent que le globe terrestre n'est lui-même qu'un grand aimant.

Le P. Fellon, dans un petit poëme latin (*Magnes*), qui fait partie des *Poemata didascalica*, a décrit avec beaucoup de talent et d'esprit les diverses propriétés de l'aimant.

18 Là, digne d'un tableau si digne de lui-même,
Descendit Tournefort; là le pieux Nointel, etc.

Tournefort (Joseph Pitton de), célèbre botaniste, né à Aix en 1656, mort en 1708.

Nointel (Charles-François Olier, marquis de), dix-septième ambassadeur de France à Constantinople, pénétra dans la grotte d'Antiparos, où il passa les trois fêtes de Noël de l'année 1673, accompagné de plus de cinq cents personnes, tant de sa suite que marins, marchands et habitants du pays, qui jusque-là n'osoient pas y entrer. Il y fit célébrer la messe sur deux demi-colonnes, près d'une pyramide, sur la base de

laquelle fut gravée l'inscription latine suivante, en mémoire de cet événement :

Hic ipse Christus adfuit, ejus natali die media nocte celebrato 1673.

Cent torches et quatre cents lampes éclairèrent continuellement cette grotte pendant ces trois jours ; et au moment de l'élévation, le bruit de vingt-quatre boîtes et de plusieurs pierriers placés à l'entrée du souterrain se joignit au son d'un grand nombre d'instruments de musique.

Delille a déja célébré cette grotte merveilleuse dans l'hymne à la Beauté qui ouvre le cinquième chant du poëme de *l'Imagination.*

19 Oh! quels mortels un jour, Empédocles nouveaux,
Oseront pénétrer dans ces brûlants caveaux?

Empédocle, l'un des philosophes les plus célèbres de la secte de Pythagore, naquit à Agrigente en Sicile, 444 ans avant Jésus-Christ. Quelques historiens rapportent qu'il se précipita dans les flammes du mont Etna, afin de faire croire qu'il avoit disparu comme un dieu.

20 Tels aux champs de Staffa, etc.

Staffa, l'une des îles Hébrides (Écosse), est célèbre par la superbe grotte de Fingal.

21 .... Dans ses vers immortels,
Son fils lui construisit un plus superbe temple.

Le fils de Fingal, roi de Morven, est le célèbre et infortuné Ossian, barde écossois du troisième siècle. Ce *superbe temple* élevé à la mémoire de son père est le recueil de ses *Poésies galliques*, demeurées inconnues à l'Angleterre pendant près de quatorze siècles, découvertes enfin par Macpherson qui en publia, vers 1760, quelques fragments traduits en prose poétique anglaise, et plus tard, la traduction et le texte; Londres 1765, 2 vol. in-fol.

CHANT V.

1 Qui l'eût cru......
Que la terre, oubliant sa vertu végétale,
Des sucs dus à la fleur coloreroit l'opale.

L'opale est une variété de *quartz résinite* dit *opalin.* Cette pierre précieuse, qui est très-cassante, a une teinte laiteuse, et répand de beaux reflets d'iris, dus aux nombreuses fissures qui la traversent en tous sens, et qui décomposent et renvoient diversement la lumière.

2 Qui l'eût cru......
Qu'un ver emprisonné formeroit le corail.

« Cette sorte d'arbre pierreux et d'un beau rouge, dont on fait des bijoux et que l'on nomme *corail*, est, dit M. Cuvier, un dépôt formé dans l'intérieur d'un animal composé de la famille des polypes. Dans l'état de vie, le corail est enveloppé d'une écorce charnue, creusée d'une multitude de petites cellules; chaque cellule contient un polype, qui peut à volonté s'y tenir renfermé ou s'étendre au dehors. Ces polypes ressemblent à autant de petites fleurs, parce que leurs bras, disposés en rayons autour de leur bouche, représentent des pétales. Ils s'en servent pour saisir les petits animaux qui passent à leur portée et dont ils font leur nourriture; et tous les polypes d'un même tronc de corail communiquent tellement ensemble par l'écorce générale à laquelle ils adhèrent, que ce que chacun d'eux mange profite également à tout l'ensemble de cet animal composé. Le dépôt pierreux, que l'on appelle proprement *corail*, se forme par couches du dedans au dehors, la couche extérieure étant toujours la plus nouvelle, à-peu-près comme dans les arbres. » Le corail est presque entièrement composé de carbonate de chaux : on le trouve dans la mer Méditerranée et dans la mer Rouge. On l'employoit autrefois en médecine comme astringent et comme absorbant.

3 J'atteste, ô Wiliska, tes carrières fécondes.

Les mines de sel gemme de Wielitska en Pologne sont exploitées depuis 1251; elles donnent annuellement cent mille quintaux de sel; elles ont quatre étages; leur plus grande profondeur est de neuf cents pieds, et leur étendue horizontale de plus de trois lieues en différents sens.

Malgré leur profondeur, ces mines ne sont pas humides; l'air y est même assez salubre. Elles renferment une source d'eau douce qui se sera filtrée au travers de quelque banc d'argile non imprégné de sel.

4 Là, différents de poids, de forme, de figure,
Dans la dure épaisseur de leur matrice obscure,
Se forment ces métaux.

L'on ne connaissoit avant le quinzième siècle que sept métaux : l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, l'étain et le mercure. Aujourd'hui le nombre des métaux s'élève à quarante.

5 Et ce métal docile où l'onde s'emprisonne.

Ce métal est le plomb; il est assez mou pour qu'on puisse le rayer avec l'ongle, et plus malléable que ductile; l'eau ne l'oxyde pas : aussi l'on en fait des tuyaux de fontaine et des réservoirs.

6 Et ce nouveau métal, le plus lourd des métaux,
Que long-temps à nos yeux déroba la nature,
Et de nos arts féconds la richesse future.

Le platine a été découvert en 1741, par Wood. A l'état de pureté, ce métal est plus lourd et aussi inaltérable que l'or; sa couleur approche de celle de l'argent, et sa dureté, de celle de l'acier, dont il prend aussi le poli; il est en outre très-malléable, résiste au plus grand feu, et est inattaquable par tous les acides, si ce n'est par l'eau régale, qui en opère la dissolution. Toutes ces qualités rendent le platine extrêmement précieux dans les arts : l'on en fait des creusets, des cornues, des capsules, des miroirs de télescope, la lumière des canons de fusils, divers ustensiles de cuisine, et des chaudières dans lesquelles on concentre l'acide sulfurique.

7 Et par deux attentats sert, doublement perfide,
Le monnoyeur coupable et le lâche homicide;
Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits
A nos arts innocents prodigue ses bienfaits.

A l'état pur, ce métal est noirâtre, se réduit facilement en poudre, et ne s'emploie guère que pour purifier le platine et tuer les mouches. Quant à son oxyde (acide arsénieux, arsenic du commerce), c'est l'un des poisons les plus violents que l'on connoisse. Mêlé au cuivre, l'arsenic forme une composition blanche, appelée vulgairement *argent hache*, dont les faux monnoyeurs se servent quelquefois. Combiné avec plus ou moins de soufre, il donne l'orpiment et le réalgar, deux couleurs indispensables dans la peinture. A cet état de sulfure jaune ou rouge, il est encore vénéneux, mais beaucoup moins qu'à celui d'oxyde.

8 Et le zinc indien qu'.....
De si riches couleurs, de rayons si brillants,
Pare ces faux soleils dans l'ombre petillants,
Dont Tivoli plaintif a regret s'illumine,

Et, pour Ruggieri, fait déserter Racine.

Ce métal est solide, blanc-bleuâtre, lamelleux, très-ductile et très-combustible. Il entre dans la composition des feux d'artifice, et produit ces flammes blanches et brillantes connues sous le nom de *feux du Bengale*. Mêlé au cuivre, il donne le laiton et le similor. Appliqué en lames sur le cuivre, il forme les éléments de la pile Voltaïque. On s'en sert encore pour faire des conduits, des gouttières, des baignoires, etc.

Il s'agit ici de l'ancien Tivoli, jardin planté autrefois par M. Boutin, et où l'artificier Ruggieri attiroit, les jours de fête, la foule qui se portoit ordinairement au Théâtre Français.

9 Et l'antimoine enfin, utile aux animaux,
Proscrit par des arrêts, ordonné par nos maux,
Et qui, de vains débats source long-temps féconde,
Avant de le guérir, scandalisa le monde.

L'antimoine natif ayant, dit-on, été administré comme remède à des moines, en fit périr plusieurs, ce qui lui valut son nom.

En 1631, Adrien de Mynsicht, premier médecin du duc de Meckelbourg, découvrit l'émétique. Ce médicament, préconisé outre mesure par les alchimistes, fut employé d'une manière abusive, et produisit des effets nuisibles. Toutes les préparations antimoniales furent bientôt enveloppées dans une proscription commune.

Gui Patin, alors doyen de la faculté de Paris, se montra l'un des plus ardents antagonistes de ces médicaments, et la faculté obtint du parlement un arrêt qui en défendit l'usage. Toutefois, quelques praticiens continuèrent d'employer l'émétique, mais en secret. Louis XIV, encore mineur, tomba malade, et dut, à ce qu'on assure, son rétablissement à ce remède. L'arrêt du parlement ne fut révoqué qu'en 1665.

10 De ces métaux récents dont l'art fit la conquête,
Chacun a son pouvoir: le chrome est à leur tête;
Notre siècle en est fier, et, par un juste hommage,
Un jour de Vauquelin y gravera l'image.

Le chrome a été découvert en 1797 par M. Vauquelin. Le protoxyde de chrome est vert: c'est lui qui donne à l'émeraude la couleur qui la caractérise; il fournit à la porcelaine un bel émail vert foncé qui supporte le plus grand feu.

Vauquelin (Nicolas-Louis), de l'Académie des Sciences, né en 1763, mort en 1829, fut l'un des chimistes les plus célèbres de l'Europe. Sa modestie égaloit son savoir.

11 D'autres sont en plumage arrangés avec grace.

On voit de l'argent en plumes, en cheveux, en paillettes, de l'antimoine en longues aiguilles, du cuivre en velours dans la malachite, du fer en herborisations ou en cristaux brillants, comme dans le fer spéculaire de l'île d'Elbe.

12 De spaths et de cristaux différents de figure.

L'on a donné le nom de spath aux minéraux feuilletés qui se trouvent unis aux mines, mais plus particulièrement au carbonate de chaux (spath calcaire). Cette substance est depuis long-temps célèbre par la propriété de doubler les images des objets que l'on regarde à travers.

13 Au milieu s'élevoit un magnifique autel,
Que le suc minéral, distillé de la voûte,
En colonne d'albâtre a bâti goutte à goutte.

Les minéralogistes donnent le nom de *stalagmites* aux concrétions de carbonate de chaux dont parle ici le poëte, et qui se forment de bas en haut; tandis qu'ils appellent *stalactites* celles qui croissent de haut en bas.

CHANT VI.

1 Des feuillages divers dont leurs rameaux abondent,
Les uns sont alternés, les autres se répondent.

D'après leur disposition sur la tige ou sur les rameaux, les feuilles sont appelées *alternes, ou opposées*. Les feuilles alternes sont celles qui, placées une à une en échelons autour de la tige, décrivent une spirale depuis le haut jusqu'en bas: telles sont les feuilles des rosiers. Les feuilles opposées sont attachées par paire à la même hauteur, et partent de points diamétralement opposés, comme dans la sauge, le thym, etc.

2 Deleuze, aux soins de l'art confiant la nature,
A ce luxe charmant invita la culture.

M. Deleuze, ancien aide-naturaliste au Muséum d'Histoire naturelle, est auteur d'une histoire très-intéressante des plantes d'ornement et de leur introduction dans les jardins.

3 L'un caché dans la terre, où son destin l'attache,
Attend que d'un gourmand le luxe l'en arrache.

Il s'agit ici de la truffe. Ce corps charnu, dont le mode de développement et de propagation est au nombre des plus grands mystères de la botanique, se trouve *sous la terre*, en différents lieux de l'Italie et du midi de la France. C'est, comme on le sait, un aliment très-échauffant.

4 Là cette jeune plante, en vase disposée,
Dans sa coupe élégante accueille la rosée.

Tels sont les liserons et les campanules.

5 Dans son palais natal, brillant de pourpre et d'or,
L'autre d'un doux nectar enferme le trésor.

L'antirrhinum ou *mufle de lion*.

6 Et se livre sans voile aux baisers du zéphyr.

Le poëte désigne ici les fleurs sans corolles ou apétales, telles que celles du saule, du peuplier, etc.

Linné appelle la corolle le *lit nuptial* des plantes.

7 Véritable Protée entre toutes les fleurs,
Une autre aime à changer de robe et de couleurs.

C'est l'*hortensia*, ainsi appelée par le botaniste Commerson en l'honneur *d'Hortense Le Paute*. Cette belle plante, qui fait l'ornement de nos parterres, est originaire de la Chine et du Japon. Les nuances de vert, de blanc et de rose lilas par lesquelles son calice passe successivement, l'ont fait nommer *hortensia mutabilis*.

8 Comparez cette mousse et cet arbuste nain
A cet énorme enfant du rivage africain.

C'est le *baobab* (*adansonia*), celui de tous les arbres connus qui devient le plus gros. Son tronc acquiert trente pieds de diamètre et sa tête plus de cent, mais il ne s'élève pas à proportion. D'après les observations faites au Sénégal par le botaniste Adanson, il paroît que ce végétal n'acquiert ces énormes dimensions qu'après plus de vingt siècles. Son fruit est appelé dans le pays *pain de singe;* il a une pulpe aigrelette assez agréable à manger; on en prépare une boisson rafraîchissante; quand il est gâté, les nègres le brûlent, et font avec ses cendres et de l'huile de palmier un excellent savon. Toutes les parties du baobab abondent en mucilage; ses feuilles séchées à l'ombre et réduites en une poudre appelée *lalo* servent d'aliment aux nègres.

9 Ou même à ce figuier, dont les vastes branchages,
Qui jadis dans les cieux buvoient l'eau des nuages,
S'affaissant sous leur poids, et descendant des airs,
S'en vont chercher des sucs jusqu'auprès des enfers.

Ce figuier dont parle ici le poëte est le figuier des Pagodes (*ficus religiosa*). Cet arbre, l'un des plus curieux des Indes-Orientales, a ses branches pendantes; quand elles sont arrivées jusqu'à terre, elles y prennent racine, et, donnant des troncs nouveaux, finissent par former une énorme voûte de verdure soutenue sur autant de piliers fixés dans le sol. Cet arbre est sacré dans ces contrées.

10 Le fruit eut ses Herschell, et la fleur ses Portal.

Herschell (William), célèbre astronome, né dans le Hanovre en 1738, mort en 1822, a découvert plus de mondes qu'on n'en connoissoit avant lui.

Portal (le baron), professeur d'anatomie humaine au Muséum d'Histoire naturelle et au Collége de France, né en 1742, mort en 1832.

11 Linné sur-tout, Linné dévoila ces mystères,
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères.

Charles Linnæus, le plus célèbre botaniste du XVIII[e] siècle, et celui de tous les naturalistes qui a exercé sur la science l'influence la plus universelle, né à Roeshult, village de Smolande en Suède, en 1704, mort en 1778.

12 Desfontaine embellit le trône des saisons.

Desfontaines (René Louiche), de l'Académie des Sciences, né à Tremblay en 1742, remplit depuis 1786 la chaire de botanique et de physique végétale au Muséum d'Histoire naturelle.

13 Tranquille, tu vivras au lieu même où Jussieu
Est présent par sa gloire, et vit dans son neveu.

Antoine-Laurent de Jussieu, de l'Académie des Sciences, professeur de botanique rurale au Muséum d'Histoire naturelle, né à Lyon en 1748, est auteur des *Familles naturelles des plantes*, ouvrage classique dont il reconnoît devoir les premières idées à son oncle Bernard de Jussieu, dont parle ici Delille.

Depuis quelques années M. Adrien de Jussieu remplace comme professeur titulaire son père, qui a conservé le titre de professeur honoraire.

Le Jardin du Roi a été créé par Louis XIII en 1635.

14 Viens: dans cet Élysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon attend déja la tienne.

George-Louis Leclerc, comte de Buffon, membre de l'Académie française, né à Montbard en 1707, mort à Paris en 1788.

Du Fay, son ami, intendant du Jardin du Roi, le demanda pour son successeur en 1739. Dès ce moment, Buffon, aidé de Daubenton, de Guéneau de Montbeillard et de Bexon, n'a cessé de travailler avec ardeur au grand édifice de *l'Histoire naturelle* qui a immortalisé son nom. En même temps il donna ses soins à l'augmentation du cabinet et à l'agrandissement du local; s'occupa de l'embellissement du jardin, dont il doubla l'étendue; acquit d'immenses collections, s'entoura d'hommes habiles, tels que les Jussieu, les Daubenton, les Lemonnier, les Thouin, les Rouelle, les Macquer, les Winslow, les Antoine Petit, les Vicq d'Azir, les Fourcroy, les Lacépède, les Portal, les Desfontaines. L'enseignement acquit alors un nouveau degré d'activité, et le Jardin du Roi fut cité à juste titre comme l'un des plus beaux établissements qui aient jamais été formés pour l'avancement des sciences.

15 Enfin, tous à leur choix discutoient ces problèmes,
Et le vrai se perdoit dans la nuit des systèmes:
Un œuf le renfermoit.

« La génération des êtres organisés sera toujours, dit M. Cuvier, le mystère le plus incompréhensible de la physique; mais on ne peut disconvenir que, de tous les systèmes imaginés pour l'expliquer, celui de la préexistence des germes ne soit le plus tranquillisant pour l'imagination. Il ne fait que reculer la difficulté; mais il la reporte si loin qu'elle semble disparoître. »

16 Voyez cet arbrisseau si funeste à la mouche.

C'est la dionée attrape-mouche (*dionœa muscipula* de Linné), plante curieuse par son irritabilité. On la trouve dans l'Amérique septentrionale, principalement dans les marais de la Caroline. Dès qu'une mouche ou un autre insecte vient se placer sur une de ses feuilles, les deux panneaux qui les composent se rapprochent rapidement, les cils épais et visqueux dont ils sont bordés s'entre-croisent fortement avec ceux du côté opposé, et l'insecte se trouve pendant quelques instants enfermé comme dans une sorte de prison. On remarque un phénomène à-peu-près semblable dans les feuilles des diverses espèces de rossolis.

17 Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé,
De la crédule fleur le calice est trompé;
Et de cet art magique ignorant la merveille,
Ouvre ou ferme son sein, s'endort ou se réveille.

On peut faire ouvrir et fermer les fleurs par un jour et par une nuit artificiels et à des heures toutes différentes de celles de leur lever ou de leur coucher; mais il faut un certain temps pour leur faire prendre ces nouvelles habitudes.

18 La plante a son hymen, la plante a ses amours.

Vaillant (Sébastien), de l'Académie des Sciences, démonstrateur de botanique au Jardin du Roi, né en 1669, mort en 1722, a le premier prouvé la nécessité du concours des deux sexes dans les végétaux. Les anciens savoient à la vérité que le palmier femelle avoit besoin de la poussière du palmier mâle pour être fécondé, mais ils n'avoient pas étendu cette découverte aux autres plantes. Le docteur Trante, naturaliste du siècle dernier, a reproduit le système de Vaillant sur les sexes et l'hymen des fleurs, dans un petit poëme latin intitulé *Connubia florum*, dont Delille s'est inspiré pour la description qui va suivre de la fécondation des plantes, et pour l'épisode de Colomb qui termine ce sixième chant.

19 Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse!

La plante dont le poëte décrit ici la fécondation avec une exactitude à laquelle on ne sauroit rien ajouter, est la vallisnérie (*vallisneria spiralis* de Linné), plante aquatique et dioïque, assez commune dans les rivières de l'Europe méridionale, où ses feuilles forment quelquefois des amas si considérables qu'elles nuisent au trajet des bateaux. A. L. de Jussieu a décrit la merveilleuse fécondation de la vallisnérie avec la plus élégante latinité, et Castel en a reproduit la description en beaux vers français dans son poëme sur *les Plantes*.

20 Celui-ci dirigeoit les flèches du tonnerre,
Ou sur son double pôle aplatissoit la terre.

Le poëte désigne ici le célèbre Franklin, dont nous avons parlé plus haut (note 10 du chant 1[er]), et pour qui Turgot composa cette belle épitaphe:

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

Quant à l'aplatissement de la terre sur son double pôle, la découverte en est due à Maupertuis, de l'Académie des Sciences, né à Saint-Malo en 1698, mort en 1759.

21 Eh! qui n'admireroit cet être mitoyen,
Des règnes qu'il unit étrange citoyen.

Cet être mitoyen est le polype. Comme tous les zoophytes

ou *animaux-plantes*, il a une forme étoilée, semblable à celle d'un grand nombre de fleurs. Il jouit comme les végétaux de la propriété de se reproduire par division et de se laisser greffer sur un autre individu : pour tout le reste, c'est un véritable animal qui sent, se meut, mange et digère. La découverte de cet être curieux est due au célèbre naturaliste Trembley (Abraham), né à Genève en 1710, mort en 1784.

22 Par ses puissants secours la feuille de Chiron
Souvent ravit sa proie à l'avide Achéron.

La feuille de Chiron est la plante appelée petite centaurée (*gentiana centaurium* de Linné, *chironia centaurium* de Lamarck). Elle a souvent été employée avec succès dans le traitement des fièvres intermittentes, à cause du principe amer qu'elle contient.

23 Le feuillage chinois, par un plus doux succès,
De nos diners tardifs corrige les excès.

Le thé est un arbrisseau de la famille des hespéridées, qui croît à la Chine et au Japon. Ses feuilles, après avoir été roulées au moyen d'une sorte de torréfaction, sont journellement employées en infusion, dans ces deux vastes contrées, pour rendre potables les eaux, qui y sont généralement mauvaises. Les Arabes purifient également les eaux saumâtres des déserts avec le thé. L'importation du thé en Europe ne remonte pas au-delà du milieu du dix-septième siècle : ce sont les Hollandais qui l'y ont apporté. L'infusion de thé est une boisson stimulante dont il faut user avec mesure.

24 C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur
Sans altérer la tête épanouit le cœur.

Le cafier ou cafeyer, arbre originaire de l'Arabie-Heureuse, appartient à la famille des rubiacées. Les Hollandais l'ont transporté à Batavia, d'où il a été envoyé à Amsterdam, pour passer de cette ville au Jardin du Roi à Paris. C'est de cet établissement qu'est parti en 1723 le pied de cafier d'où proviennent tous ceux qui font aujourd'hui la richesse des Antilles et en particulier de la Martinique. Le lieutenant de roi Desclieux, qui y transportoit ce pied de cafier, en prit pendant la traversée un soin tout particulier, au point que l'eau douce étant devenue rare à bord, il arrosoit cet arbuste avec sa propre ration.

Nous possédons sur le café deux charmants poëmes latins modernes, auxquels Delille a emprunté quelques détails : l'un, sous le titre de *Caffæum*, par l'abbé Massieu ; et l'autre, sous celui de *Faba arabica*, par le P. Fellon. Ces deux opuscules font partie des *Poemata didascalica*, recueil justement apprécié par tous ceux qui cultivent les muses latines.

CHANT VII.

1 Qui l'eût dit que notre art, ainsi que des rameaux,
L'un sur l'autre auroit pu greffer des animaux ?
Qui l'eût cru, que des corps de ce vivant empire
Les membres mutilés pussent se reproduire ?

Le célèbre naturaliste Trembley, dont nous avons déja parlé (note 21 du chant VI), en tenant deux polypes rapprochés pendant quelque temps, les a vus se souder et n'en plus former qu'un seul. La salamandre aquatique et l'écrevisse reproduisent leurs pattes autant de fois qu'on les coupe. Si l'on coupe en deux le ver de terre, la moitié antérieure repousse une queue, et la postérieure une tête ; quand on le coupe en trois, le fragment du milieu pousse une tête d'un côté et une queue de l'autre.

2 Sur le ver à son tour abaissons nos regards.

Voyez à la note précédente, l'étonnant phénomène que présente la section du ver de terre, phénomène dont la découverte est due au savant Bonnet.

3 Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole, et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.

L'*argonaute*, dont il s'agit ici, est une coquille légère, d'une forme symétrique fort élégante, et qui ressemble à une petite chaloupe. Elle est habitée par un poulpe de l'ordre des céphalopodes octopodes. L'argonaute ne s'élève du fond de la mer que par un temps fort calme. Parvenu à sa surface, il agite, comme autant de petits balanciers, les huit bras charnus qui couronnent sa tête ; il introduit dans sa coquille l'eau nécessaire pour la lester ; puis, étendant ses bras, il s'en sert comme de rames pour voguer sur la surface de la mer. Un vent doux se fait-il sentir, il dresse perpendiculairement ses deux bras palmés, les tient écartés, et s'en sert comme de voiles. Les six autres bras antérieurs assurent son équilibre, et le bas du corps, qui forme un crochet hors de la coquille, remplit la fonction de gouvernail. L'argonaute vogue ainsi dans la direction qu'il veut suivre ; mais si quelque ennemi le menace, ou s'il survient quelque agitation, il retire avec rapidité, dans sa coquille, les avirons, la voile et le gouvernail, il vide son lest, fait chavirer la nacelle et descend au fond de la mer.

4 Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté
Est contraint de cacher sa triste nudité.

Le pagure Bernard, communément appelé *Bernard-l'ermite*, est une sorte d'écrevisse de mer, dont la queue est molle et sans écailles, mais qui a l'instinct de se loger dans des coquilles vides qu'elle rencontre sur le rivage et qu'elle traîne partout après elle. Ce crustacé choisit de préférence les coquilles dont le sommet finit en spirale, afin de pouvoir s'y cramponner plus facilement. Quand il est devenu trop grand pour sa maison d'emprunt, ce qui arrive tous les ans à l'époque de la mue, il en choisit une autre ; mais ce n'est qu'après avoir essayé son abdomen dans un grand nombre de coquilles, qu'il parvient à en trouver une dont la capacité lui convient. Le genre *Pagure* renferme plus de trente espèces : celle dont nous venons de parler est commune sur toutes nos côtes.

5 Prisonnier dans l'espace, et veillant endormi,
Le paresseux n'existe et ne vit qu'à demi.

On a beaucoup exagéré la lenteur du paresseux, genre de mammifère de l'ordre des édentés. Du reste, cet animal est plus actif la nuit que le jour, et a la vie extraordinairement dure. On ne le décroche ordinairement des arbres qu'après plusieurs coups de fusil.

6 Accoucheur vigilant, il veille à côté d'elle ;
Et ses doigts recourbés, secourable instrument,
De sa ponte tardive abrégent le tourment.

Le crapaud accoucheur est une petite espèce assez commune dans les environs de Paris. Sa couleur est grisâtre, il est ponctué de noir sur le dos et de blanc sur les côtés ; l'iris de l'œil est doré, les parotides sont peu saillantes. « L'accoucheur, dit M. Bory de Saint-Vincent, vit à terre et loin des eaux que la femelle ne fréquente pas, même au temps de la ponte. A cette époque, le mâle débarrasse sa compagne de ses œufs, qui sont assez gros et au nombre de soixante envi-

ron. Après cette opération, il se les attache sur le dos au moyen de filets de matière glutineuse, dont ils sont accompagnés, et, chargé de ce précieux fardeau, il le porte par-tout avec lui, prenant les plus grandes précautions pour qu'il n'arrive aucun accident à une progéniture dont, contre l'ordre habituel de la nature, la mère ne s'occupe plus, laissant au père tous les soins de la famille. Lorsque les yeux des têtards que renferment ces œufs commencent à devenir apparents dans leur transparence, ce qui arrive après quelques jours, et qui indique que les petits ne tarderont pas à éclore, le crapaud accoucheur recherche une eau stagnante pour les y abandonner : ici finit son ministère; les têtards ne tardent pas à éclore et nagent aussitôt, destinés par le mécanisme de leur organisation à reproduire la merveille de leur accouchement sans en avoir reçu de leçons que par le développement d'un instinct irrésistible. »

7 Par un bruit qu'accompagne une obscure vapeur,
L'autre, à son ennemi pour renvoyer la peur,
Fait jouer d'un ressort la détente secrète,
Se détourne, s'échappe, et cherche une retraite.

C'est le *carabus crepitans*, petit insecte qui, par ce procédé, se soustrait momentanément à la poursuite d'une autre espèce de carabus acharné à sa perte.

8 Les bois mêmes, les bois, quand la nuit tend ses voiles,
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles.

Les lucioles ou vers luisants de l'Italie et de la Grèce, dont les deux sexes brillent également, se tiennent pendant le jour cachées sous les feuilles ou sous l'herbe. Mais pendant la nuit elles forment un joli spectacle de feux mobiles, qui s'élèvent, s'abaissent, et se croisent en tous sens.

Dans l'espèce de ver luisant de notre pays, la femelle qui brille beaucoup n'a pas d'ailes, tandis que le mâle vole, mais n'est que foiblement lumineux. Dans l'Inde, à la Louisiane, à Saint-Domingue, à Cayenne, on trouve plusieurs autres insectes luisants, beaucoup plus gros et plus lumineux que ceux de l'Europe; tels sont le porte-lanterne et les acudias. Un seul de ces derniers suffit, dit-on, pour écrire, pendant la nuit, aussi facilement qu'avec une chandelle.

9 Et du Chimboraço s'élance le condor.

Le condor est le plus grand des oiseaux de proie : il habite les sommités les plus escarpées du Chimboraço, la plus haute montagne des Andes, au Pérou, et qui est couverte de glaces et de neiges éternelles.

10 Un soleil voit périr le fragile éphémère.

Cet insecte, arrivé à l'état parfait, ne vit ordinairement que quelques heures, et n'a d'autre fonction à remplir que de perpétuer son espèce.

11 Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits
Se ranime dans l'onde une seconde fois.

« Sur des observations mal faites et mal refaites, dit M. Bory de Saint-Vincent, on imprime depuis un siècle que les *rotifères* desséchés, privés long-temps d'eau, demeurés comme morts au fond des lieux où l'on en conservoit, revivent aussitôt qu'on les remouille. Il n'est pas de moyens que nous n'ayons employés pour arriver à un tel résultat, nous n'y sommes jamais parvenu. Nous avons quelquefois, en trempant des tuyaux de frigane long-temps desséchés, ou en remettant de l'eau dans des vases remplis de sédiments d'animalcules long-temps entassés sur nos fenêtres, retrouvé des rotifères avec beaucoup d'autres animalcules, mais ils n'y ressuscitoient pas; ils s'y développoient comme les daphnies et autres petits entomostracés dont les ovules sont demeurés dans le sol et aptes à éclore dès que la saison pluvieuse ramène le fluide nécessaire à leur développement. Depuis vingt ans nous réitérons cette assertion, mais on y revient encore, parce que les personnes qui font du *microscopisme*, copient les œuvres de Spallanzani. »

12 Le puceron n'a point d'épouse ni d'époux,
Et, de son chaste lit dérobant le mystère,
Sans connoître l'hymen a le droit d'être mère.

Les pucerons sont de petits insectes qui se nourrissent de la sève des végétaux. Quelques espèces vivent même dans le parenchyme des feuilles, et y occasionnent par leur présence des excroissances remplies d'une liqueur sucrée assez abondante. La maladie de certains arbres, désignée sous le nom de *miellat*, est produite par ces animaux. Vers la fin de l'été et en automne, il y a parmi eux des mâles et des femelles. Ces dernières pondent des œufs sur des branches; ces œufs y restent tout l'hiver, et il n'en sort, au printemps suivant, que des femelles. La première fécondation dont nous avons parlé suffit à sept générations, toutes composées de femelles, qui produisent sans mâles des petits vivants, sortant à reculons du ventre de leur mère; à la septième génération les mâles reparoissent.

13 Des deux sexes divers cet autre unit les dons,
Et, doublement heureux des pouvoirs qu'il rassemble,
Est père, mère, épouse et mari tout ensemble.

Les escargots et les limaces sont hermaphrodites, ou pourvus des deux sexes; mais ils ont besoin d'une union réciproque, d'où chaque individu sort fécondé et va pondre de son côté.

14 Aussi du grand Leibnitz l'aimable fantaisie
Osoit aux animaux promettre une autre vie.

Leibnitz (Godefroi-Guillaume, baron de), philosophe et mathématicien du premier ordre, et le savant le plus universel des temps modernes, né à Leipsick en 1646, mort en 1716.

15 Gloire te soit rendue après l'Être suprême,
Profond Spallanzani ! toi dont l'adresse extrême
Nous ouvrit ces trésors.

Spallanzani (Lazare), célèbre professeur d'histoire naturelle, né à Scandiano en 1729, mort à Pavie en 1799. Quelques-unes de ses assertions ont été corrigées par des observations plus récentes, entre autres celle sur le rotifère. Voyez la note 11 de ce VIIe chant.

16 Mais n'exagérons rien : l'un dans l'être vivant
Veut voir de Vaucanson l'automate mouvant.

Vaucanson, de l'Académie royale des Sciences, né à Grenoble en 1709, mort en 1782, s'est rendu célèbre par ses automates, qui sont peut-être ce qui a été fait de mieux en ce genre. Son canard, entre autres, prend du grain avec le bec, l'avale, le triture et le rend par les voies ordinaires dans l'état apparent d'un grain digéré. Ce n'est pas là sans doute le phénomène complet de la digestion ; mais il est impossible que la mécanique puisse aller plus loin.

17 L'instituteur fameux du conquérant du monde.

Aristote, né à Stagire en Macédoine, 384 ans avant Jésus-Christ, mort à l'âge de 63 ans, fut le premier des naturalistes en même temps que l'un des plus grands philosophes. Son *Histoire Naturelle* est fondée sur une immensité d'observations que le mirent à même de faire les généreux secours d'Alexandre-le-Grand, dont il fut le précepteur.

18 Et de sa chasteté Réaumur moins jaloux
Prostitua leur reine à de nombreux époux.

René-Antoine Ferchault de Réaumur, né à La Rochelle

en 1683, mort en 1757, a été l'un de nos plus ingénieux naturalistes. Son *Histoire des Insectes* en 6 vol. in-4° est le fruit d'une constante application, et présente l'intérêt le plus soutenu.

19 L'aveugle Huber l'a vu par les regards d'autrui.

Huber (François), savant naturaliste, né à Genève vers 1750, fut atteint dès l'âge de quinze ans, d'une cécité complète. Son domestique François Burnens, devenu depuis un magistrat distingué, lui servoit à la fois d'explorateur, de lecteur et d'écrivain. Une de leurs découvertes est que la mère abeille est fécondée en l'air par l'approche des faux bourdons. Mme Huber a souvent aussi aidé son mari dans ses observations entomologiques.

20 Les Geer, les Réaumur ont décrit ses merveilles.

Geer (Charles, baron de), maréchal de la cour de Suède, né en 1720, mort en 1778, fut le disciple et l'ami de Linné. Il publia à Stockholm, de 1752 à 1778, en 7 vol. in-4°, des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*, qui lui ont valu à juste titre le surnom de *Réaumur suédois.*

21 Son art, grace à Schœffer, vient d'enrichir le nôtre.

M. Schœffer, naturaliste de Ratisbonne, est l'un des premiers qui aient cherché à fabriquer du papier avec les écorces de diverses plantes, sans attendre qu'elles aient passé par l'état de linge : ses essais n'ont eu aucun résultat important pour le commerce.

22 Voyez cette fileuse, émule de Pallas,
Et de l'onde aujourd'hui paisible citoyenne.

L'argyronète ou *araignée aquatique*, dont il s'agit ici, se trouve assez communément en France. Elle vit dans les eaux tranquilles, mais non dormantes. On a comparé avec raison sa coque à une cloche à plongeur.

23 Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance.

Le narwal, sorte de cétacé, est armé d'une dent droite, pointue, longue de 7 à 8 pieds, connue vulgairement sous le nom de *corne de licorne*. Chez le *xiphiar espadon*, le museau s'allonge en forme d'épée.

24 Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout-à-coup engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante.

Le serpent devin (*boa constrictor*), qui a quelquefois plus de trente pieds de longueur, fait sa proie des plus grands animaux. Cet énorme reptile n'est nullement venimeux : il n'est redoutable qu'en raison de la force que lui donne sa taille. Dans quelques marchés des Indes on en vend la chair par tronçons.

25 Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant.

Les couleuvres pondent des œufs, mais les *vipères* sont *vivipares :* c'est de là qu'elles tirent leur nom.

26 Hélas! à notre sort ne portez point envie!
Un seul de vos printemps vaut toute notre vie.

Voyez dans la première partie du *Génie du Christianisme*, liv. V, ch. 7, les belles pages que M. de Chateaubriand a consacrées à décrire les migrations des oiseaux.

CHANT VIII.

1 Avec quelle pudeur son amante à son tour,
En déguisant ses feux, irrite son amour......
On croit voir Galatée en sa ruse ingénue,
Fuyant derrière un saule et brûlant d'être vue.

Il seroit difficile de rendre plus heureusement ces deux vers charmants de la troisième églogue de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Quelques traits de ce charmant tableau des amours des animaux, et principalement celui qui le termine, sont évidemment empruntés à ce passage de la *Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert sur les spectacles :* « Dans les amours des animaux, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux pigeons, dans l'heureux temps de leurs premières amours, m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, et prend chasse elle-même aussitôt qu'il se retourne; reste-t-il dans l'inaction, de légers coups de bec le réveillent; s'il se retire, on le poursuit; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore; l'innocence de la nature ménage les agaceries et la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux; et Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images. »

2 Plus d'un chat sait aimer et caresser et plaire;
Moi-même j'ai du mien vanté le caractère.

Voyez l'éloge de Raton, qui termine le chant troisième de *l'Homme des Champs.*

3 De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'alégresse, il frémit de fureur;
On charge, il dit : Allons....

Cette description du cheval est imitée du *Livre de Job*, si élégamment traduit par M. Levavasseur, que la mort a enlevé aux lettres au moment où il s'occupoit de la traduction en vers des Psaumes et des Prophètes.

« Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum? Numquid suscitabis eum quasi locustas? gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit, exultat audacter . in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clypeus. Fervens et fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit : Vah! procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitus. » (Job, XXXIX, 19-25.)

Voici comment M. Levavasseur a traduit ce passage :

« Le coursier belliqueux qui cherche les hasards
Te doit-il de son cou l'ondoyante crinière?
Te doit-il sa valeur, son audace guerrière,
Son fier hennissement, le feu de ses regards?
Le feras-tu bondir comme la sauterelle?
Sous lui la poudre vole et le sol étincelle :
Orgueilleux de sa force, il fond sur le guerrier;
Il méprise la peur, il insulte à l'acier.
Entend-il près de lui siffler le trait rapide,
Voit-il briller le glaive ou le dard homicide,
Il agite dans l'air ses naseaux frémissants;
Il se couvre d'écume, il s'enflamme, il bouillonne;
Terrible, il bat la terre, et du pied la sillonne.
A-t-il de la trompette entendu les accents,
Allons, dit-il; soudain comme un trait il s'élance;
Intrépide, il affronte et la flamme et la lance.
Il dévore l'espace, et, bravant le trépas,
S'enivre du tumulte et du bruit des combats. »

4 Lyonnet, des savants le plus parfait modèle,
Ton talent fut sublime, et ton art fut humain.

Lyonnet (Pierre), non moins célèbre comme naturaliste

que comme anatomiste et comme graveur, naquit à Maestricht en 1707, et mourut en 1789. Il s'est immortalisé par son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule* (*phalæna cossus* de Linné). Un trait qui fait honneur à la sensibilité de Lyonnet, non moins qu'à sa dextérité, c'est l'attention qu'il a de faire remarquer qu'il n'a eu qu'un très-petit nombre d'individus à faire périr pour ses observations: pour les empêcher de souffrir, il les suffoquoit dans l'esprit-de-vin, avant de les ouvrir.

« Le Traité anatomique de la chenille du bois de saule, par Lyonnet, est à-la-fois, dit M. Cuvier, le chef-d'œuvre de l'anatomie et de la gravure; mais c'est sur-tout celui de la patience, et il n'y a point de livre plus propre à nous faire admirer la prodigieuse complication des ressorts qui animent des êtres organisés. Cet insecte, dont l'existence est à peine connue du vulgaire, a pour ses mouvements plus de quatre mille muscles, et un nombre peut-être double de rameaux reconnoissables de nerfs pour ses sensations et de trachées pour sa respiration; le tout sans préjudice des viscères propres à digérer et à filer, ainsi que de ses nombreux organes extérieurs; l'imagination s'effraie, quand on songe que le moindre insecte, le moindre ver jouit d'une organisation au moins aussi développée, et que les naturalistes ont déja compté plus de vingt mille espèces de ces petits êtres dont aucun ne ressemble complétement à l'autre. »

Lyonnet employa dix années à faire cet ouvrage et à en graver les dix-huit planches, qui sont autant de chefs-d'œuvre. La Haye et Amsterdam, 1760, 1 vol. in-4° de plus de 600 pages.

5 Autrefois, dans Carthage, un roi syracusain,
Stipulant en vainqueur les droits du genre humain,
Abolit à jamais ces sanglants sacrifices
Que de ses dieux cruels exigeoient les caprices.

Gélon, roi de Syracuse, ayant par ses victoires contraint les Carthaginois à conclure la paix, exigea d'eux le paiement de deux mille talents pour les frais de la guerre, et l'abolition des sacrifices humains qu'ils avoient coutume d'offrir à Saturne. Ce prince mourut vers l'an 478 avant Jésus-Christ.

6 De l'écureuil volant la famille douteuse.

Les écureuils volants ou polatouches ont la peau des flancs prolongée entre les jambes de devant et celles de derrière. Ce prolongement forme une large surface qui les soutient quelques instants dans l'air, et leur permet de s'élancer d'un arbre à l'autre à une distance assez considérable : mais c'est là tout leur vol.

7 En vain, nous étalant sa forme presque humaine,
Et sa large poitrine, et sa taille hautaine,
Et ses adroites mains, l'homme inculte des bois
Sur nous des animaux revendique les droits.

« On a en effet, dit M. Cuvier, ridiculement exagéré la ressemblance de *l'orang-outang* avec nous; et quoiqu'un écrivain moderne soit allé jusqu'à dire que l'homme est un orang-outang dégénéré, la vérité est que le célèbre orang-outang de Bornéo, le singe qui s'approche le plus de l'homme, n'atteint qu'à trois ou quatre pieds de haut, est incapable de marcher debout sans l'aide d'un bâton, se traîne même à quatre pieds plutôt qu'il n'y marche, et ne jouit de quelque agilité, que lorsqu'il grimpe aux arbres. Sa physionomie rappelle un peu celle du nègre quand on le voit de face; mais de profil la saillie de son museau décèle bien vite la brute. La longueur démesurée de ses bras lui donne un air hideux d'araignée, et, quoique ses mouvements aient quelque chose de moins brusque, de moins pétulant que ceux des autres singes, que son naturel soit plus doux, plus aimant, plus docile, il ne paroît pas qu'il soit beaucoup supérieur au chien par son intelligence; mais sa conformation donnera toujours à ses actions et à ses gestes une ressemblance avec les nôtres, faite pour frapper le vulgaire. »

FIN DES NOTES DES TROIS RÈGNES.

LA CONVERSATION,

POËME EN TROIS CHANTS.

PRÉFACE.

Une société de personnes spirituelles et polies, réunies pour s'entretenir ensemble et s'instruire, dans une conversation agréable, par la communication mutuelle de leurs idées et de leurs sentiments, m'a toujours paru la plus heureuse représentation de l'espèce humaine et de la perfection sociale. Là, chacun apporte son desir et ses moyens de plaire, sa sensibilité, son imagination, son expérience, le tout embelli par la politesse et contenu par la décence; là, se montre un instinct mutuel d'affections bienveillantes, un doux sentiment de confiance, inspiré par le caractère et fortifié par l'habitude; là, sans réglement, sans contrainte, s'exerce une douce police, fondée sur le respect qu'inspirent les uns aux autres les hommes réunis, sur le besoin qu'ils ont d'être bien ensemble, et sur une sorte de pudeur qui, devant un grand nombre d'auditeurs, et de témoins, repousse tout ce qu'il y a d'offensant, de maladroit, et d'injuste; là, un mot, un coup d'œil, fait sortir un aveu, prévient une inconvenance, commande un égard, réveille l'attention, réprime la pétulance; là, l'esprit, exercé par l'observation et par l'expérience, lit dans les yeux, sur le visage, dans le maintien de chacun, ce que son amour-propre craint ou desire d'entendre, et, assurant à la société l'équilibre des prétentions opposées et des vanités rivales, forme de tout ce qui pourroit dégénérer en luttes et en combats, l'accord le plus harmonieux, rend agréables les uns aux autres les hommes réunis, leur inspire le desir de se revoir, et sème la veille les jouissances du lendemain.

Quand je me suis décidé à composer un poëme sur l'art de converser, il m'a fallu choisir entre deux moyens différents celui des préceptes qui conduisent à l'art de plaire, et celui des portraits qui, en peignant les ridicules et les travers incommodes à la société, avertissent les interlocuteurs de les éviter. Lorsque, dans une ville de l'antiquité, on voulut détourner la jeunesse de l'ivrognerie, on fit jeter dans la place publique un esclave ivre, qui, se montrant dans toute la difformité de son vice, contribua beaucoup à en dégoûter les spectateurs. Un trait historique moins connu et non moins digne de l'être, nous apprend qu'un souverain, ami passionné de la peinture, érigea, pour l'instruction des jeunes peintres, un monument où se trouvoient placées, d'un côté les productions estimables, de l'autre les compositions défectueuses des peintres connus à cette époque. Là, les artistes trouvoient dans la même galerie les défauts qu'il falloit éviter, et les beautés qu'il falloit atteindre.

La morale et les arts étant le choix de ce qui est beau et bon, et la préférence donnée par le talent et la vertu à tout ce qui est digne d'admiration et d'estime, j'ai cru que la peinture fidèle des qualités et des caractères que la société craint ou chérit le plus, pouvoit donner à mon ouvrage tout l'intérêt et toute l'utilité dont le sujet est susceptible, et que, dans les portraits que j'ai tracés, le double exemple du bien et du mal pouvoit tenir lieu de préceptes et de leçons. Renonçant donc à la forme didactique, toujours un peu froide et un peu monotone, j'ai fait passer sous les yeux du lecteur les travers de l'esprit et du caractère les plus remarquables, et qui nuisent le plus à l'agrément de la société.

Les torts de l'esprit sont l'objet du premier chant; ceux du caractère composent le second; dans le troisième, je leur ai opposé la peinture de l'homme aimable, dont on chérit également le bon goût et la moralité.

Les personnages une fois choisis, il ne suffisoit pas de les faire voir, j'ai dû les faire enten-

dre, et rapprocher de la comédie ce genre qui lui est inférieur sous tant d'autres rapports.

Chaque portrait bien tracé est une scène comique, *brevis comœdia*. Chacun doit donner lui-même la clef de son caractère, et se rendre ridicule par ses propres discours.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Voilà les premiers vers que prononce le Tartufe, et rien de ce que l'on dit de lui dans le reste de la comédie ne le peint d'une manière plus comique et plus piquante. Le premier soin que doit s'imposer un peintre de portraits, c'est de bien connoître et de bien tracer les traits principaux de chaque caractère. Qu'on me permette de prendre dans mon ouvrage un exemple de ce genre de mérite. Le babillard veut garder pour lui le plus de temps possible, et en laisser le moins aux autres; il a pris en haine l'écriture et l'impression, parce qu'elles usent d'avance ce qu'il se promet de dire et de conter. Le poëte pouvoit nous l'apprendre; mais il vaut mieux que le babillard nous l'apprenne lui-même; c'est ce qu'il fait dans les vers suivants :

Je vois des voyageurs, de leur itinéraire,
Qui pouvoit enrichir la conversation,
A leur retour affubler un libraire,
Et d'un manuscrit téméraire
Avant le temps risquer l'impression.
Misérable parti dont il faut se défendre!
Celui qui vous a lu, ne veut plus vous entendre;
Et, pour entretenir la curiosité,
Il faut un peu de nouveauté.
Je l'éprouvai cent fois; aussi les gens que j'aime
De mes récits ont toujours la primeur;
Je ne fais point dire par l'imprimeur
Ce que je puis dire moi-même.
Aux mêmes lieux réunis une fois,
Nous pourrons converser enfin de vive voix.
Dans l'absence on a beau s'écrire,
Le papier transmet tout, mais il n'explique rien :
C'est en parlant qu'on s'entend bien;
Et combien nous avons de choses à nous dire!

Pour donner plus d'effet à ces caractères, peut-être faudroit-il placer à côté l'un de l'autre deux personnages dominés par la même passion; mais alors il faut que l'un des deux porte plus loin que l'autre le vice ou le travers qui leur est commun. Là, se trouve le mérite de la difficulté vaincue. C'est ce que j'ai essayé de faire, dans la peinture de l'avare :

En sortant il rencontre un rival d'avarice :
Deux Harpagons ensemble : quel bonheur!
Oh! que Molière en eût ri de bon cœur!
Le premier, saisissant l'occasion propice,
Dit au second : « Monsieur, mille pardons,
Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
Quelques vins, qui de vous n'étoient pas trop indignes;
Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
Et les flacons vidés, et même les bouchons,
Je vous saurai gré du message.
C'est vous faire descendre à de bien petits soins;
Mais vous vous occupez comme moi du ménage,
Et sûrement, si vous m'en aimez moins,
Vous m'en estimez davantage. »

Ce genre de poésie étant privé de l'intérêt de l'action et des deux grands ressorts de la crainte et de l'espérance, la variété est presque le seul moyen d'attacher les lecteurs. Il faut, quand on le peut, y joindre l'artifice des oppositions et des contrastes; je l'ai employé le plus souvent qu'il m'a été possible. J'ai opposé au nouvelliste qui voit tout en bien, celui qui voit tout en mal; à la maussaderie de l'humoriste chagrin, l'insipide adulateur; à tous les deux, la circonspection vaniteuse de l'homme réservé, qui

Demeure retranché dans sa grave sottise,
Doute par vanité de tout ce qu'il apprit;
Et meurt, sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.

J'ai dit que je m'étois proposé de donner aux portraits qui composent mon ouvrage quelque ressemblance avec le genre comique. Il a donc fallu que la peinture de chaque caractère, que j'appelois tout-à-l'heure une courte comédie, fût une scène, qu'elle eût son action et ses personnages. Pour ajouter au petit intérêt dramatique dont le sujet est susceptible, j'ai dû les placer dans des situations telles, que leur caractère, irrité par l'obstacle et la contrariété, eût plus de force comique. Je suppose que le poëte place un homme possédé de la manie de parler, entre deux hommes du même genre, dont l'un raconte l'histoire de ses procès, et l'autre celle de ses amours; voilà déja une situation embarrassante pour la personne contrariée, et amusante pour les spectateurs; mais si l'on suppose que le babillard, appelé dans un cercle nombreux et dans lequel il desire vivement de réussir, ait préparé tous ses sujets de conversation, et qu'en arrivant il rencontre dans le salon les préparatifs d'une longue lecture et un auditoire déja envahi par l'écrivain à la mode, la situation devient encore plus forte et plus comique.

Je demande la permission de citer le passage où j'en ai placé le tableau.

Il frémit, si quelqu'un commence
Un récit détaillé de procès ou d'amour;
Il sait combien, en racontant leurs rixes,
Les plaideurs sont diffus, et les amants prolixes.

Mais à quel saint n'aura-t-il pas recours,
Si, préludant à sa gloire future,
L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient, de son chef-d'œuvre nouveau,
Aux assistants proposer la lecture!
Quels beaux moments va lui coûter
Cette épouvantable aventure!
Une soirée entière on eût pu l'écouter!
Combien faut-il que son supplice dure?
Énorme est le cahier, et fine l'écriture.
Puis, de l'in-folio qu'il vient d'apercevoir,
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.
. . . .
Adieu son espérance et ses projets du soir!
Quel tourment est égal au tourment qu'il redoute!
Il venoit pour parler; il faudra qu'il écoute.

Théophraste, chez les Grecs, et La Bruyère, en France, ont écrit avec un grand succès des Caractères qu'on a regardés comme une peinture fidèle du siècle où ils ont vécu. On ne conteste plus la supériorité de l'écrivain français sur l'écrivain grec qui lui a servi de modèle, et dont l'ouvrage n'a presque de commun avec le sien que le titre. Le temps et le peuple pour lesquels La Bruyère a écrit lui ont donné de grands avantages sur son prédécesseur. Dans le siècle où Théophraste écrivit, la société, dans la Grèce, étoit encore loin du degré de politesse et de perfection auquel elle arriva sous Périclès. Aussi, dans ses *Caractères*, le lecteur se trouve souvent en mauvaise compagnie. En voyant passer devant soi les personnages qu'il décrit, on croit quelquefois être à la lisière des bois, au moment où les hommes, encore sauvages, sortoient de leurs forêts et de leurs cavernes. Presque tous ses portraits offrent l'empreinte grossière d'un commencement de civilisation; la volonté y paroît sans noblesse, le caprice sans esprit, la fantaisie sans grace; à chaque page, on trouve des descriptions dégoûtantes des fonctions les plus communes de la vie populaire, des marchés et des repas d'Athènes. La Bruyère, tantôt dans les sociétés les plus polies, tantôt dans la cour la plus magnifique de l'Europe, entouré de personnes distinguées par de grands noms, de grandes places ou de grandes qualités, d'extravagances, et de sottises titrées, tourne autour du crédit, de la puissance et de la gloire, en observe, en saisit le côté foible; et, sans malveillance comme sans flatterie, écrit la plus noble et la plus intéressante partie de l'histoire du monde; peint la ville et la cour mutuellement influencées, l'une par l'envie de dominer, l'autre par la manie bourgeoise de singer les manières des courtisans, et même leurs travers; saisit les rapports des petits et des grands, et montre tout-à-coup l'autorité suprême, remettant tous les rangs au niveau, et ramenant à soi toutes les illusions de la multitude idolâtre de la grandeur.

Le caractère du gouvernement influe peut-être plus encore sur celui de la société. Dans Athènes et dans Rome, la place publique et le Forum étoient le théâtre habituel des conversations politiques. Là, des ambitieux et des intrigants, poussés par des orateurs passionnés, traversoient, en l'excitant, une populace effrénée; là, ne s'entendoient ni les insinuations de l'amitié, ni les conseils de la prudence, mais les cris violents de la faveur ou de la haine. Les spectateurs et les acteurs de ces scènes violentes les transportoient dans leurs sociétés particulières, aux lieux mêmes où les citoyens réunis venoient conférer paisiblement ensemble. Les fauteurs et les partisans de ceux qui se disputoient l'autorité, conservant les impressions qu'ils avoient reçues ou données, faisoient du salon un champ de bataille; aucun n'étoit lui: chacun étoit ou Marius où Sylla, ou Pompée ou César, Antoine ou Auguste; et combattoit pour un intérêt dont le desir de plaire ou de réussir avoit fait le sien. Là, retentissoient encore les vociférations bruyantes et les mouvements impétueux qui avoient éclaté dans les places publiques.

Quelle différence entre ces assemblées turbulentes, et ces sociétés aimables, où la France admettoit avec plaisir les étrangers les plus distingués par leurs titres ou leurs lumières, et qui, s'ils emportoient quelquefois chez eux des mécontentements chagrins, et des préventions jalouses contre les formes ordinaires de nos sociétés, plus souvent partoient surpris et charmés de tout ce que la vivacité de l'imagination, l'amabilité du caractère, la grace du langage, la finesse du tact, l'observation délicate des bienséances, les concessions mutuelles de la politesse, leur avoient paru jeter d'agréments et de charmes dans les rendez-vous délicieux de ces conversations polies, souvent préférées aux fêtes les plus brillantes, aux divertissements les plus recherchés, et aux spectacles les plus magnifiques! C'est dans ces cercles polis, où tous les rangs, tous les états, tous les âges contribuoient ou à l'ennui ou au plaisir commun, que La Bruyère étudia les hommes, choisit ses caractères, et forma sa morale.

Ce n'est ni dans leurs études, ni dans leurs connoissances que les plus fameux moralistes ont pris leurs manières distinctives; c'est dans leur naturel et dans leurs penchants; on s'en aperçoit en lisant Montaigne et La Bruyère. Né avec

un desir extrême de se signaler, et par la singularité de ses idées et par celle de son style, Montaigne se place souvent à une trop grande distance des idées communes et des habitudes sociales. Un accent d'égoïsme se fait entendre dans son langage philosophique : *Je veux, je ne veux pas, je ne puis souffrir, je ne puis approuver, j'aime, je hais.* Voilà ses formules accoutumées ; il se rend raisonnable pour être extraordinaire ; il copie les anciens pour être neuf ; se fait trivial pour être énergique ; veut toujours dire mieux, et sur-tout autrement que tout le monde. Il se fait une place à part par ses idées paradoxales, par ses principes tranchants, et par l'audace de son langage : aussi a-t-il dépassé quelquefois les limites de la morale et celles du bon goût. Dans La Bruyère, rien d'exagéré, rien de factice ; en parcourant le monde, il marche entre l'attention et l'indulgence ; il entre dans la société sans intérêt et sans prévention ; il en sort sans engouement et sans humeur ; il traverse la foule, sans la pousser et sans se laisser entraîner par elle ; il passe à côté des préjugés et des opinions reçues, sans les heurter ni les caresser ; mais il accorde aux foiblesses humaines toute la condescendance que lui permettent la raison et la vertu ; ne se détache du monde que par des principes plus hauts et des idées plus justes ; se rend libre, sans être insociable, et se tient à l'écart, sans paroître isolé.

Pour peindre La Bruyère, il faudroit avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avoit dit avant lui, d'une manière si piquante ce qu'on n'avoit pas encore dit. Son ouvrage est, de tous les livres de morale, celui qui donne le mieux à la jeunesse la connoissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changements passagers de costumes, d'usages, de modes, et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent.

Je n'ai emprunté de La Bruyère que deux portraits, légèrement ébauchés dans son excellent ouvrage, et que j'ai tâché de m'approprier par l'exécution. En traçant des portraits, je n'ai pu lui dérober ses pinceaux ; mais j'ai long-temps étudié sa manière, et peut-être lui devrai-je quelques-uns des suffrages que j'ambitionne. Les plus indulgents de mes lecteurs seront sans doute ceux qui savent les obstacles que me présentoient à vaincre l'exécution d'un ouvrage sans modèle dans aucune langue ; la difficulté de distinguer tant de caractères, souvent voisins les uns des autres ; sur-tout le travail des transitions, dont Boileau félicitoit, ou, peut-être, accusoit La Bruyère de s'être affranchi.

Je désavoue d'avance toutes les applications que la malveillance pourroit faire des caractères que j'ai tracés. Tous ont été pris dans la connoissance générale du monde, et ne doivent rien aux observations que je puis avoir faites dans les sociétés où j'ai vécu. J'ai toujours méprisé ceux qui, admis dans des maisons choisies par leur intérêt ou leur vanité, au lieu de conserver, en les quittant, l'impression de l'accueil qu'ils ont reçu, de la bienveillance qu'on leur a témoignée, des services qu'on leur a rendus, n'emportent que les froideurs de l'ingratitude, les observations de la malignité, quelquefois même les souvenirs de la haine ; et, par le plus horrible abus de l'hospitalité confiante, donnent une publicité scandaleuse aux torts ou aux ridicules dont ils ont été les confidents ou les témoins. J'ai quelquefois usé de l'intimité à laquelle m'ont admis des personnes estimables, pour célébrer leurs vertus et leurs talents ; mais si j'en avois abusé pour publier leurs fautes ou leurs foiblesses, là auroient commencé de mes repentirs le plus amer, et de mes chagrins le plus inconsolable.

Une femme poëte (Mme Ph. de Vannoz), déja connue par une élégie intéressante sur les tombeaux de Saint-Denis, a, dans la plus modeste des préfaces, annoncé son poëme sur la *Conversation*, comme le précurseur du mien. Je voudrois m'acquitter envers elle de ce qu'elle a dit pour moi d'honorable et de flatteur ; mais ses éloges ont d'avance décrédité les miens, et mes louanges les mieux méritées seroient toujours suspectes de reconnoissance.

FIN DE LA PRÉFACE.

LA CONVERSATION.

PROLOGUE.

Je suis content de ma journée ;
De mes poétiques travaux,
Ma diligente matinée
A vu naître les fruits nouveaux.
Dans ma paisible solitude
J'ai rassemblé mes amis les plus chers,
Amateurs, comme moi, des beaux-arts, des beaux vers,
Éclairés par l'usage et polis par l'étude,
Que chaque soir, dans mon humble réduit,
Auprès de moi l'habitude conduit ;
Non l'habitude routinière,
Qui, se traînant dans son ornière,
Dans la même assemblée et dans les mêmes lieux,
S'en va porter sa face coutumière
Et ses propos fastidieux ;
Mais l'habitude libre et fière
Qui, chez ses bons amis, les mêmes qu'autrefois,
S'acheminant par goût et s'arrêtant par choix,
Dans sa visite journalière,
Sans faste, sans bruit, vient à pied,
Avec sa grace familière,
Vider, en causant, la théière,
Ou le flacon de l'amitié.
Par une amère et douce souvenance,
Nous sommes remontés aux jours de notre enfance :
Ces jours d'insouciance et de captivité ;
Ces jours de crainte et d'espérance,
Et de tristesse et de gaîté.
Nous aimions à revoir, dans cette douce image,
Et les fruits de l'étude et les fleurs du jeune âge ;
Nos peines, nos amusements,
Nos raquettes, nos rudiments,
La liberté des champs, les barreaux du collége ;
En hiver nos boules de neige,
Et dans l'été, nos ricochets ;
Nos frivoles plaisirs, nos douleurs passagères,
Pour tromper nos pédants, nos ruses mensongères,
Et leur férule et nos hochets,
La balle, le sabot tournant sous la courroie ;
Le cerf-volant, objet de surprise et de joie
Pour les marmots qui, le suivant des yeux,
Croyoient monter avec lui dans les cieux.
Souvent encore avec délices,
De nos scolastiques essais,
Nous nous rappelions les esquisses,
Et nos premiers travaux, et nos premiers succès ;
Qui de nous, du laurier classique,
Vit ceindre son front jeune encor ;
Qui, dans la lice poétique,
Risqua le premier son essor.
Tantôt des mœurs, du caractère,
Boudeur ou gai, folâtre ou sérieux,
Dans notre enfance et dans nos premiers jeux,
Nous recherchions l'élan involontaire ;
Ces premiers traits, ces préludes obscurs,
Des défauts, des vertus, et des talents futurs ;
Qui de nous, sous les lois d'un pédagogue austère,
Sujet obéissant et docile écolier,
De bonne heure apprit à plier
Au joug d'une règle sévère,
Son caractère moutonnier ;
Lequel de nous, malgré sa chaire dominante,
Sa coiffure carrée et sa robe imposante,
Sur le nez du régent faisoit, d'un doigt hardi,
Voler le pain en boulette arrondi.
Sans pesanteur, sans morgue doctorale,
Souvent nous raisonnions des lois, de la morale,
Des défauts de l'esprit et des vices du cœur ;
De la science, peu commune,
D'unir la gloire et le bonheur ;
Du grand chemin de la fortune,
Du sentier étroit de l'honneur :
Aucun, par un babil frivole,
Sur son voisin n'usurpoit la parole ;
Chacun parlant, se taisant à son tour,
Du discours circulaire attendoit le retour ;
Et comme ces pinces fidèles
Qui, des tisons de mon ardent foyer,
De temps en temps, pour m'égayer,
Font petiller les vives étincelles,
Par un commun accord passoient de main en main ;
Ainsi venant, revenant à la ronde,
L'entretien, tour-à-tour, sérieux ou badin,
Sans désordre suivoit sa marche vagabonde,
Et faisoit jaillir à propos
Le feu de la saillie et l'éclair des bons mots.

De ces aimables causeries,
Qui me charmèrent tant de fois,
J'ai conservé les images chéries ;
J'en goûtai les plaisirs ; j'en dicterai les lois.

Dans les sociétés et les âges antiques,
Causer fut le premier des plaisirs domestiques ;
Et dans cette altière cité,
Mère du despotisme et de la liberté,
Dont les bandes républicaines,
Aux bords de l'Eurotas, aux rives africaines,
A travers les débris de vingt trônes divers,
Alloient porter ses lois, ses drapeaux et ses fers ;
Si du Forum les fougueuses cabales,
Ou du sénat les discordes fatales,

Ou les attentats des méchants,
Les avoient exilés dans leurs maisons des champs,
Ce qui restoit d'illustres personnages,
Édiles, consuls, dictateurs,
Magistrats renommés, ou fiers triomphateurs;
Sitôt que dans leurs paysages
Les bosquets paternels reprenoient leurs ombrages,
De leur sainte union resserrant les liens,
Chaque jour renouoit leurs graves entretiens.
Là n'étoient point traités ces objets inutiles,
Ces petits intérêts, ces nouveautés futiles,
Qui des grandes cités composent les rumeurs;
De la mode du jour le caprice fantasque,
Ou les plis d'une toge, ou les plumes d'un casque:
Les bonnes lois, les bonnes mœurs,
Le chemin du bonheur, la route de la gloire;
Les règles de la vie et de l'art oratoire;
Les grands tableaux de la terre et des cieux;
Les droits des citoyens, la nature des dieux;
La constante amitié, la tranquille vieillesse,
Cueillant en paix les fruits de la sagesse:
Voilà leurs entretiens. De frivoles esprits
Aux interlocuteurs ne donnoient point le prix.
A Tuscule, à Tibur, aussi bien que dans Rome,
De grands hommes toujours écoutoient un grand homme.
C'étoient les Cicéron, les Caton, les Brutus;
Les grands talents et les grandes vertus.
Tous oublioient, dans leurs riants domaines,
Et les ambitions et les pompes romaines;
Et, dans le fond d'un bois, sous l'abri d'un berceau,
Au bord paisible d'un ruisseau,
D'où leurs discours pesoient sur les destins du monde,
Entre eux se préparoient, dans une paix profonde,
Ces grands édits et ces puissantes lois
Qui commandoient à Rome et maîtrisoient les rois.

D'Athenes, plus galante et moins majestueuse,
L'habitude voluptueuse,
Dans ce séjour des arts et de la liberté,
A qui Rome, à regret, cédoit son cher Virgile,
Donnoit souvent à la beauté,
Sur un auditoire docile,
Une plus douce autorité.
Sa grace commandoit à la foule attentive;
Et sa douceur persuasive,
Des plus mâles vertus et des plus hauts talents,
Quelquefois, j'en conviens, arrêtoit les élans;
Mais plus souvent, d'une austère sagesse,
Son tact, plus délicat, corrigeoit la rudesse,
Du génie, encor brut, polissoit l'âpreté;
Des naturels hautains abaissoit la fierté.
Tous, à ses lois soumettant leur audace,
De leur brillant modèle ils admiroient la trace;
Inspirés par l'amour, par le goût applaudis,
Et discoureurs plus gais, novateurs moins hardis,
Ce qu'ils perdoient en force, ils le gagnoient en grace.
Ainsi dans son salon, par les arts embelli
Encor brillante de jeunesse,
Aspasie assembloit ce que toute la Grece
Avoit de grand et de poli.

Sur ce terrain brillant de grace et de richesse,
Tous les fruits avoient leur saison;
La gravité sévère y suivoit la vieillesse,
Le calme l'âge mûr, l'audace la jeunesse.
Instruits, par la comparaison,
De ce qui plaît, de ce qui blesse,
Tous devoient l'un à l'autre une heureuse souplesse.
Le riant épicurien
Y déridoit l'âpre stoïcien;
Sous les yeux de l'enchanteresse,
Pleins de grace, à-la-fois, et de sévérité,
Le bon sens n'eût osé se montrer sans finesse,
L'illusion sans vérité,
L'enthousiasme sans justesse;
Le bon exemple y formoit le bon ton;
La critique sévère avoit sa politesse,
L'éloge sa délicatesse;
C'étoit la fleur de la raison
Et la moisson de la sagesse.
Là, dans les doux transports d'une amoureuse ivresse,
Le front paré de fleurs ou de lauriers,
Les fameux orateurs, l'élite des guerriers,
Parloient de leurs combats, ou de leurs ambassades,
Rapportant d'un grand nom l'illustre autorité,
Déployoient avec liberté,
Sans froid raisonnement, sans folles incartades,
Leur vieille expérience, ou leur jeune gaîté.
Là, brilloient sans orgueil, mais non sans dignité,
Les Périclès et les Alcibiades,
Qui, parant leur autorité
Du suffrage de la beauté,
L'aimoient comme la gloire, et bien plus que la vie;
Et, pour un regard d'Aspasie,
Oublioient la postérité.
Là, les yeux petillants et d'amour et de verve,
Le divin Phidias venoit à la beauté
Offrir, avec timidité,
Son Jupiter et sa Minerve.
Là, de Platon le maître respecté,
Par des accents pleins de noblesse,
Ramenant à l'espoir la triste humanité,
Faisoit entendre à la foiblesse
Le dogme consolant de l'immortalité.
Aussi son amante ravie
Aspirant, pour lui plaire, à la célébrité,
Après l'avoir aimé toute sa vie,
Vouloit suivre son vol vers la postérité.

Tous deux, en même temps, admirés dans la Grèce
L'un à l'autre payoient un encens mérité.
Aspasie, en beaux vers, célébroit la sagesse,
Et Socrate amoureux encensoit la beauté.
D'accord avec ses yeux, son cœur l'avoit choisie;
Comme lui, ses concitoyens,
Fiers d'être admis à ses doux entretiens,
De la belle adoroient l'aimable fantaisie;
Et les plus beaux esprits, les plus fameux héros,

Ne tenoient pas contre un des mots
Ou des sourires d'Aspasie.
Mais toute chose a son danger :
A ces réunions charmantes,
Où quelquefois accouroient se ranger
Des amants en crédit, d'illustres intrigantes,
L'intérêt de l'état n'étoit point étranger.
Là, comme parmi nous, aux époques fameuses
De nos princes ligueurs, de nos belles frondeuses,
Dans un cercle affidé d'ambitieux amants,
Pour dominer par eux la fortune publique,
Oubliant du plaisir les vains amusements,
Et l'humble autorité du pouvoir domestique;
Par d'adroites faveurs, des entretiens charmants,
La beauté préparoit les grands événements;
Et, par une double tactique,
Avec adresse employoit tour-à-tour
Et l'amour et la politique,
Et la politique et l'amour.

Ainsi, d'une voix éloquente,
Dictant la paix ou les combats,
Aspasie entraînoit la foule obéissante;
Ou, des troubles publics prévenant les éclats,
Composoit sa triple couronne
Des myrtes de Vénus, du laurier de Bellone,
Et de l'olivier de Pallas.

FIN DU PROLOGUE.

CHANT I

Exposition du sujet. Invocation du poëte à sa muse. Portrait du nouvelliste. L'auteur tombé; les intrigues du parterre et du théâtre. L'homme qui raconte ses procès et les affaires dont il est chargé; l'érudit, qui rappelle les lois et les coutumes de l'antiquité; l'esprit léger, qui raconte ce qu'il a lu dans la gazette. Comparaison de ces deux personnages. Conversation du dîner; conversation dans le salon. Portrait du bavard; ses efforts pour se faire écouter; son embarras lorsqu'il ne peut plus parler. Portrait du bavard voyageur. Le conteur minutieux. Le bel esprit bourgeois, qui débite à lui seul tout l'esprit du quartier. Le conteur qui se pique d'exactitude dans les détails, et qui s'embarrasse dans ses récits. Le fâcheux interrogateur; le questionneur qui interroge, non pour savoir, mais pour montrer ce qu'il sait. Le rieur ridicule; l'homme ennuyé; le farceur ou Roquelaure bourgeois.

De l'art de converser, ce doux présent des cieux,
J'étois impatient de peindre les délices;
Mais je dois, avant tout, présenter à vos yeux
Des dialogueurs ennuyeux
Les ridicules et les vices :
Qui les connoît le plus, les évite le mieux.

Toi donc, qui chantois les batailles,
Forçois des camps, renversois des murailles,
Muse, quitte le ton guerrier :
Prends un accent plus familier,
Une mine moins sérieuse,
Et ne sois plus qu'une aimable rieuse;
Causant au coin de ton foyer,
Fais-nous de nos travers des peintures fidèles;
Tu ne manques pas de modèles.
Dans ce salon, avant la fin du jour,
Combien d'originaux vont passer tour-à-tour!
Dans nos sociétés les ennuyeux foisonnent;
Ton crayon seul peut les rendre amusants :
Dédommage-nous donc, par leurs portraits plaisants,
De tout l'ennui que leurs discours nous donnent.

D'abord, dans le cercle banal,
Arrive un couple nouvelliste :
L'un, triomphant et gai; l'autre, confus et triste;
L'un d'eux voit tout en bien, l'autre voit tout en mal;
Dès long-temps il prévoit un armement fatal;
Dès long-temps le premier ministre
D'un des princes les plus puissants,
A fait jusques à lui, d'une ligue sinistre
Parvenir les bruits menaçants.
De crainte de le compromettre,
En poche il a gardé sa lettre.
Déja, par l'ordre des Césars,
Le fier Hongrois, la Bohême, l'Autriche,
Se rassemblant de toutes parts,
Pour marcher contre nous laissent leurs champs en friche;
Et, des monts du Frioul, des gorges du Tyrol,
L'aigle rapide a déja pris son vol.
L'autre voit tout en beau : pour nous, met en campagne
Toutes les forces d'Allemagne;
Sur la Moselle et sur le Rhin
Impose un contingent à chaque souverain;
De toutes parts, sur la terre et les ondes,
Au secours de la France amène les deux mondes;
Déja sur le Wéser nos foudres ont grondé;
Déja, de nos soldats, le Nord est inondé;
Il forme un siége, il livre une bataille;
Et, tandis qu'au milieu des rangs les plus épais,
Il frappe d'estoc et de taille,
Nous apprenons qu'on a signé la paix.
L'univers lui fait banqueroute :
N'importe, il se remet en route;
Range ses bataillons, poursuit ses armements,
Ses marches et ses campements.
Mais tandis qu'à son gré, troublant toute la terre,
Son babil triomphant fait ployer sous nos coups
L'aurore et le couchant, le Nord et l'Angleterre,
De tous côtés l'ennui gagne, et c'est nous
Qui payons les frais de la guerre.

Après lui, quel mortel, l'air triste et consterné,
Comme un criminel condamné
Sortant de l'interrogatoire,
A son tour vient grossir le nombreux auditoire?
C'est d'un drame nouveau l'auteur infortuné,
Encor tout froissé de sa chute.

Il conte à quels complots sa pièce fut en butte;
De la réception l'effroyable tracas;
Des malveillants les intrigues affreuses;
Des amoureux, des amoureuses,
Pour les premiers emplois les terribles débats;
Quelle épouvantable aventure
Fit échouer la pièce à la lecture;
Comment, malgré l'organe de Molé,
Aux intrigants l'auteur fut immolé;
Par quelle puissante entremise
A la correction la pièce fut admise.
Le jour enfin, le jour, où, si long-temps caché,
Sur tous les murs son nom fut affiché,
Dans une attention profonde
Ont d'abord écouté les loges, le beau monde,
Bientôt de tous côtés les spectateurs ont fui :
Les femmes ont donné le signal de l'ennui;
Pour étouffer la cohue infernale,
En vain de l'amitié l'impuissante cabale,
Avec des mains telles que des battoirs,
Faisoit, au loin, sonner la salle,
Et les foyers et les couloirs.
Déja les voix devenoient plus timides,
Des vétérans, jusqu'alors intrépides,
Le courage étoit ébranlé :
Les uns étoient trop lents, les autres trop rapides;
L'un avoit mal compris, l'autre étoit mal soufflé;
Désessarts même étoit sorti tout essoufflé.
Pourtant, de ses beaux vers les connoisseurs avides
Vouloient aller jusqu'à la fin.
L'ordre étoit revenu : la pièce étoit en train,
Lorsque des bravos, plus perfides
Que les ronflements des dormeurs,
Et les sifflets et les clameurs,
Prenant de l'amitié la trompeuse apparence,
Mais dictés par la malveillance
De quelque ennemi clandestin,
Ont du malheureux drame achevé le destin.
Tout espoir s'est perdu, l'on a baissé la toile,
Et l'auteur est parti maudissant son étoile.
Mais le public n'est pas au bout;
Malgré sa chute, il est encor debout;
On reviendra de la méprise ;
La scène a ses appels pour un auteur tombé;
Et, si la pièce a d'abord succombé,
Il les attend à la reprise.
Il a raison : un drame, de nos jours,
Tombe souvent, mais rebondit toujours.

Pour exercer votre courage,
Arrive un grave personnage,
Qui, chargé par état des affaires d'autrui,
Revient dans les salons en reverser l'ennui.
A quatre heures de relevée
Il vient, la séance levée,
De terminer un grand procès
De successions, d'héritages,
De légitimes, de partages,
Aux tribunaux pendant après décès :
Sur tous ces cas dès long-temps il s'exerce :
Mais, durant cette controverse,
Pour éclairer son jugement,
Plus d'une fois chaque partie adverse
A l'audience est venue humblement
Lui présenter plus d'un mémoire,
Qu'il a fait lire, ou qu'il a lu.
Enfin, de ce procès il a toute la gloire,
Et, par ses soins, le bon droit a vaincu.
On se croyoit quitte de cette affaire;
Mais rien n'est encor décidé :
Sur cette importante matière,
Il ranime vingt fois l'auditoire excédé;
Sa mémoire vient à son aide :
Il la discute, il la juge, il la plaide;
Prend tantôt le ton grave et tantôt les éclats,
Et le fausset des jeunes avocats;
Examine le pétitoire;
De là revient au possessoire,
Cite le tribunal, les juges, le ressort;
Dans le procès-verbal découvre plus d'un tort;
Discute à fond l'avancement d'hoirie;
Maint plaidoyer succède à cette plaidoirie;
Et l'ennui seul met le salon d'accord.

Si l'entretien languit, ne soyez point en peine :
De la maison voisine arrive un érudit,
Qui, dans les murs de Sparte, et de Rome et d'Athène
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit;
Son érudition profonde
Vous dit d'où sont partis tous les peuples du monde :
Il sait par cœur les noms des princes du sénat,
Tous les Romains, promus au grand pontificat,
Au rang d'édile, au tribunat;
Qui, sur la scène, a pris le premier masque;
Qui, chez les Grecs, porta le premier casque.
Du casque il passe au bonnet augural,
Au lituus pontifical;
Puis viennent les extraits des poudreux antiquaires,
Les temples, les tombeaux, les urnes cinéraires;
Puis il vous mène au mont Capitolin,
Au Quirinal, à l'Esquilin,
Au temple de la Paix, au vaste Colisée;
Compte les chapiteaux de sa masse brisée;
Vous dit par quels heureux hasards
Il vient de découvrir un vieux camp des Césars.
Las des antiquités et romaines et grecques,
Des Latins, des Gaulois, des Volsques et des Èques,
J'arrive enfin, quoique un peu tard,
A nos aïeux, les Francs, à leurs premiers évêques.
Menacé de subir les annales d'un czar,
D'un soudan, ou d'un hospodar,
Je maudis les bibliothèques,
Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar.

Cet autre est moins pesant; mais, comme une coquette,
Son esprit, tous les jours, se met à sa toilette;
Tous les jours reprenant son travail clandestin,
Par le secours de la gazette,

Du journal, ou du bulletin,
Avec qui, franc de port, son mérite s'achète,
A son lever s'instruisant en cachette,
Il compile, chaque matin,
Quelque sentence ou quelque historiette;
Puis, quand il a rassemblé son butin,
De salon en salon, à quiconque l'approche,
De son savoir d'emprunt il prodigue l'ennui.
Dans ces jours de combat, ne craignez rien pour lui:
D'avance il aiguisa tous les traits qu'il décoche,
Et tout son esprit d'aujourd'hui
Étoit, en brouillon, dans sa poche.
Chez lui, rien de soudain, de naïf, d'imprévu;
Aucun des traits heureux que l'à-propos amène,
Qu'inspire le moment, que dicte le hasard:
Il arrange son air, son discours, son regard:
Ennuie avec méthode, et déplaît avec art;
Met son ame en parade et son esprit en scène;
D'un savoir compilé fait une montre vaine:
Nous dit ce que l'on sait, nous rend ce qu'il a lu:
J'aimerois mieux cent fois qu'il fût sot impromptu.
Or, du pédant dont la docte arrogance
Avec l'instruction nous prodigue l'ennui,
Ou du fat recouvert d'un vernis de science,
Lequel doit obtenir de nous la préférence?
Tous les deux, aux dépens d'autrui,
Font leur recette et leur dépense;
Mais l'un a l'étalage et l'autre l'abondance.
L'un est ce fleuve fastueux,
Qui, dans ces campagnes chéries,
Le long des bois, à travers les prairies,
Roulant pompeusement ses flots majestueux,
Des eaux du ciel, ou de sa propre source,
S'entretient dans sa longue course;
L'autre ressemble à ce maigre ruisseau,
Qui, tarissant au sortir du berceau,
Pour nourrir son eau mensongère,
Attend qu'un malheureux cheval,
Toute la nuit, tournant d'un pas égal,
Lui porte le tribut d'une source étrangère;
Soutient quelques instants sa course passagère,
Puis, laissant à sec son canal,
Pour réparer sa richesse précaire,
A besoin de nouveau que le triste animal,
D'un pas laborieux recommençant sa ronde,
Au gré d'un seau qui monte et descend tour-à-tour,
Remplisse le bassin d'où son eau vagabonde
Va baigner de nouveau les bosquets d'alentour,
Et fait, en un instant, sa dépense d'un jour.
Quelquefois l'heure de la table,
A ces groupes bavards, semble un temps respectable,
Que dis-je? du babil l'incommode fracas
Nous poursuit même à l'heure du repas.
Quelque temps, sourde au bruit et lasse de la diète,
La première faim est muette;
Mais bientôt les vins et les mets
Ont, avec la gaîté, réveillé les caquets;
Chacun vide, en jasant, sa mémoire et son verre:
L'un conte son cartel, et l'autre son procès,
Un banquier ses calculs, un auteur ses succès
Ou l'inclémence du parterre.
Dans le récit de ses projets,
L'un bâtit son château, l'autre plante sa terre,
Ou menace les cieux de son paratonnerre;
Un papa gronde son marmot:
Tous, en faisant du bruit, pensent faire merveille;
Les amants seuls chuchotent à l'oreille,
Et s'entendent à demi-mot.
L'Amphitryon du lieu, durant ce cailletage,
Dont le tumulte l'étourdit,
Se plaint tout bas que ce tapage
Des convives distraits lui dérobe l'hommage,
Que le dîner se refroidit.
Le gourmand, à son tour, qui, suivant son usage,
Très-sérieusement s'occupe de juger
Les vins, le service et la chère,
Dans cette intéressante affaire
Gémit de se voir déranger:
« Hé, messieurs, dit-il en colère,
A la digestion le calme est nécessaire,
Et l'on ne s'entend pas manger. »
Enfin la scène change: on se lève, et la foule,
Les deux battants ouverts, dans le salon s'écoule.
Là, se trouve un nombreux concours
D'originaux qui, tous les jours,
La tête vide et l'ame désœuvrée,
Viennent autour de votre feu
Perdre à vos dépens leur soirée
Entre les caquets et le jeu.
Il faut bien passer en revue
Cette nouvelle et bruyante cohue.

Parmi ces êtres différents
De goûts, de mœurs, de naissance et de rangs,
De loin, à son babil, je reconnois un homme
Dont le bruit m'assourdit, dont le fracas m'assomme.
On connoît cet oiseau, dont la fable autrefois
Nous a peint l'étrange assemblage,
Dont chaque plume a ses yeux, son langage;
Qui, sur le haut des tours, sur le sommet des toits,
Jour et nuit prolongeant ses veilles,
Des grands, des peuples et des rois,
Raconte au monde entier la honte ou les merveilles;
Dans qui tout voit, écoute, et raisonne à-la-fois:
Le babillard n'en a les yeux ni les oreilles;
Mais il en a les langues et les voix.
A son approche menaçante
Tout fuit: malheur à ceux qui tombent sous sa main!
De son bavardage inhumain,
Les yeux étincelants et la bouche écumante,
Il vous harcèle, il vous tourmente.
Harassé, fatigué, je succombe au sommeil,
Et c'est lui que j'entends encore à mon réveil.
En vain vous espériez échapper par la fuite:
Inutile secours! Bientôt à votre suite,
Pour vous atteindre, il a pris son essor:
Vous êtes déja loin, il vous harangue encor;
Fuyez: gardez qu'il ne vous voie;

Dans quelque abri voisin, quelque asile écarté,
Enfoncez-vous : un bavard évité,
Dès qu'il la ressaisit, ne lâche plus sa proie.
« A propos, j'avois oublié,
Dit-il; ce point ne fut discuté qu'à moitié;
Votre bonheur veut que je m'en souvienne;
Puisque je vous retrouve, il faut que j'y revienne. »
Il dit, reprend son homme, et s'accrochant à lui,
Lui paie, en l'assommant, l'arriéré de l'ennui.
Rencontre-t-il des auditeurs revêches ?
Il part : dans le groupe voisin,
Va chercher des oreilles fraîches
Qui l'écoutent jusqu'à la fin.
Eh ! qu'a-t-il besoin qu'on l'écoute.
Qu'on lui réponde ? Il a d'autres moyens
De prolonger sans vous ses entretiens :
Se taire est tout ce qu'il redoute.
Jadis, quand de la scène il imagina l'art,
Thespis, dit-on, créa le dialogue;
Mais l'inventeur du monologue
Fut probablement un bavard,
Qui, d'un cercle lassé de son impertinence,
Ayant usé la patience,
Imagina de se parler à part.
Ce moyen est encore en France
La ressource du babillard.
Du cercle indulgent qui l'écoute,
Quand il a mis la constance en déroute,
Il parle seul : son tour en revient plus souvent;
Il parle à ses tableaux, à la muraille, au vent.
N'allez pas lui parler de ses biens, de ses terres,
De ses amours et de ses guerres,
De sa maison, de son loyer,
De son poëme et de son plaidoyer :
Pour exercer sa manie incurable
Le prétexte le plus léger
Lui suffit; et le misérable
Dont l'ennui patient tâche en vain d'alléger
De son babil le poids intolérable,
Craignant d'entretenir, au lieu de l'abréger,
Son bavardage inexorable,
Feint de comprendre et craint d'interroger :
Tout est pour lui danger, crainte, ou souffrance.
Si je parle, réduit au tourment du silence,
Mais prêt à renouer le fil de son discours,
Il trépigne d'ardeur, il bout d'impatience;
Il frémit, si quelqu'un commence
Un récit détaillé de procès ou d'amours;
Il sait combien, en racontant leurs rixes,
Les plaideurs sont diffus, et les amants prolixes;
Mais à quel saint n'aura-t-il pas recours,
Si, préludant à sa gloire future,
L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre, et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient, de son chef-d'œuvre nouveau,
Aux assistants proposer la lecture?
Quels beaux moments va lui coûter
Cette épouvantable aventure !
Une soirée entière on eût pu l'écouter!
Combien faut-il que son supplice dure ?
Énorme est le cahier, et fine l'écriture;
Puis, de l'in-folio qu'il vient d'apercevoir,
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.
Long-temps, pour mieux se faire voir,
Et se sauver, s'il peut, d'une épreuve si dure,
Parmi les auditeurs hésitant de s'asseoir,
Il parle, il tousse; vain espoir !
Déja le cercle entier a, par un doux murmure,
Invité le lecteur qui se met en devoir;
Déja, pour secourir son oreille peu sûre,
Orgon vers lui tourne son écoutoir.
Adieu son espérance et ses projets du soir.
Quel tourment est égal au tourment qu'il redoute .
Il venoit pour parler : il faudra qu'il écoute.
Il n'y tient plus, et gagne son manoir ;
Mais se console en parlant sur la route.
Malheur à vous s'il revient sur ses pas !
Par hasard, ou par prévoyance,
Si quelquefois j'ai pris sur lui l'avance,
De son rôle passif, pour finir l'embarras,
Combien d'expédients n'imagine-t-il pas !
Exercé dans cette tactique,
Sur la morale ou sur la politique,
S'il s'élève quelques débats,
De crainte que je ne m'explique,
Et de voir ainsi reculer
L'heureux moment, le moment de parler,
A mes raisonnements il n'a point de réplique,
Fait semblant de céder; à l'interlocuteur
Craint de laisser quelque prétexte,
Et de doubler l'ennui du texte
Par celui du commentateur.
Chaque phrase le tue; et, prodigue des siennes,
Il est toujours économe des miennes;
Il ne demande point les comment, les pourquoi :
Les définitions le font pâlir d'effroi.
Si ma mémoire souffre, ou si ma langue hésite,
A mon aide il accourt bien vite,
M'importune de ses secours;
Si quelque terme obscur en a brouillé le cours,
Lui-même il éclaircit ma phrase embarrassée,
Accélère les tours, diligente les mots,
Vient au-devant de mes propos,
Appelle la parole, accouche la pensée;
Et, pour sauver le temps perdu,
Par un habile stratagème,
Me fournissant le mot trop long-temps attendu,
Se délivre de moi pour m'accabler lui-même.

Enfin, voici venir un grand conteur;
De ses projets, de ses affaires,
De ses travaux guerriers, civils ou littéraires,
Infatigable narrateur,
D'avance minutant l'histoire qu'il prépare,
Pour en venir a sa narration,

Il n'attend plus qu'une transition
Ridiculement plate ou follement bizarre.
Peu délicat sur les moyens,
Quelquefois à nos entretiens
Donnant tout-à-coup une entorse,
Sa brusque incursion en écarte l'objet,
Et de plein saut il arrive à son fait.
D'autres fois, préférant la finesse à la force,
Pour placer son récit, par lui seul attendu,
L'oreille au guet, l'esprit tendu,
Et du discours qui roule observant chaque phase,
Long-temps prêt à saisir le rapide à-propos,
Il tourne autour de chaque phrase,
Tâte tous les sujets, et guette tous les mots :
Heureux, s'il peut hâter l'occasion tardive !
A-t-il perdu, par un fâcheux écart,
La transition fugitive ?
Dans sa tyrannie attentive,
L'imperturbable babillard,
Occupé de tenir votre oreille captive,
Au premier incident se rattache avec art,
S'en fait un texte, et se jette au hasard
Dans son récit. Malheur à qui l'écoute !
Si de Rome ou de Naple on a nommé la route,
Il connoît ces pays : lui-même sur les lieux
En dessina les monuments pompeux ;
La collection en est prête ;
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute en sa tête.
Avec raison tout bavard nous fait peur :
Mais quel fléau pareil au bavard voyageur !
Pour nous endoctriner, empressé de s'instruire,
Gros de ce qu'il a vu, gros de ce qu'il ouit dire,
Sa plus douce espérance est de le répéter ;
Il va pour voir, revient pour raconter,
Et raconte pour qu'on l'admire.
Mais, pour arriver à son but,
Il a besoin d'un honnête début.
La philanthropie, à la mode,
Lui fournit un moyen séduisant et commode :
« Messieurs, dit-il, je vous l'avois promis,
J'ai voyagé pour moi, pour mes amis :
Jouir tout seul est un plaisir barbare
Que je m'interdis constamment ;
Car je hais presque également
La richesse égoïste et la science avare.
Que font pour nous les oreilles, les yeux
D'un voyageur silencieux,
Qui, dans sa mémoire discrète,
D'un trésor enfoui recéleur odieux,
Garde pour lui sa richesse muette ?
Je ne suis point de ces gens-là.
De ce qu'on sait, de ce qu'on a,
On ne jouit qu'autant qu'on le partage
Avec ses vrais amis. Le profit d'un voyage,
Nul n'oseroit le contester,
C'est de connoître, et sur-tout c'est d'instruire :
Qui voyage long-temps, peut long-temps raconter ;
Et beaucoup voir, vaut mieux que beaucoup lire.
Le monde est à celui qui sait l'étudier :
Qui n'a rien vu, n'a rien à dire,
Dit très-bien La Fontaine. Un triste casanier
Aux frais des entretiens rarement peut suffire ;
Son savoir paresseux vaut ce qu'il a coûté,
Et, qui pis est, il n'est point écouté.
Je vois des voyageurs, de leur itinéraire
Qui pouvoit enrichir la conversation,
A leur retour affubler un libraire,
Et d'un manuscrit téméraire,
Avant le temps risquer l'impression.
Misérable parti dont il faut se défendre !
Celui qui vous a lu ne veut plus vous entendre ;
Et, pour entretenir la curiosité,
Il faut un peu de nouveauté.
Je l'éprouvai cent fois ; aussi les gens que j'aime,
De mes récits ont toujours la primeur ;
Je ne fais point dire par l'imprimeur
Ce que je puis dire moi-même.
Aux mêmes lieux réunis une fois
Nous pourrons converser enfin de vive voix ;
Dans l'absence on a beau s'écrire,
Le papier transmet tout, mais il n'explique rien :
C'est en parlant qu'on s'entend bien ;
Et combien nous avons de choses à nous dire !
Vous d'abord, je l'espère, et vous pouvez compter
Sur toute ma reconnoissance :
A dater de ma longue absence,
Vous voudrez bien me raconter,
En peu de mots, les troubles de la France :
Peu dit beaucoup à qui sait écouter ;
A discourir long-temps je n'oblige personne :
Jamais sur-tout je ne fais répéter.
Quant à moi, je vous abandonne
De tout mon cœur mes notes, mes journaux,
Pleins d'aperçus curieux et nouveaux ;
Je les ai mis en ordre, et je pourrois sans peine
Les dire ici tout d'une haleine ;
Mais, attendant que jusqu'au bout,
De point en point, de page en page,
Je vous puisse à loisir commenter mon voyage,
Je veux vous en donner, dès ce soir, l'avant-goût. »

Ainsi, d'un air de bienfaisance
Masquant son importunité,
Sa caressante vanité
Vous poursuit de sa complaisance,
Et vous fait peur de sa bonté.
Il tient parole ; et, sans miséricorde,
De son itinéraire il entame l'exorde ;
Il vous met du voyage ; il repasse en courant
Tout ce qu'il vit ou de rare ou de grand ;
De la Durance au Pô, du Pô jusqu'à la Loire,
Tout a son incident, son roman, son histoire ;
Et l'auditeur infortuné,
De poste en poste à sa suite traîné,
Craint son exactitude et maudit sa mémoire ;
Ou du voyageur inhumain
Se délivre en rêvant, et le perd en chemin.
Alors, averti qu'il abuse,

Au malheureux qui l'écoute à regret,
Et quelquefois d'un air distrait
Lui bégaie en bâillant sa réponse confuse,
Il pense devoir une excuse :
« Monsieur, dit-il, non sans quelque embarras,
Je crains bien, dans ma conscience,
D'avoir trop présumé de votre patience;
De mes discours vous semblez un peu las.
Ah ! monsieur, avec moi mettez-vous à votre aise.
— Aux gens distraits aucun discours ne pèse,
Lui répond sa victime, et je suis dans ce cas.
Vous avez, en effet, parlé, ne vous déplaise,
Assez long-temps...! mais je n'écoutois pas. »

O vous, dont la fatigue invoquoit le silence,
Malheureux auditeur, maintenant armez-vous
De toute votre patience!
Voici des rabâcheurs l'insupportable engeance;
C'est à présent qu'il faut l'absence ou les verrous!
Et d'abord sauvez-vous par une fuite prompte
De ce conteur minutieux,
Dont l'ennui consciencieux
De quelque omission, pour réparer la honte,
Malgré vous, *ab ovo*, recommence son conte;
Qui marche à reculons, et se gonfle en chemin
De froids détails et d'incidents sans fin.
Telle, dans ces climats qu'un long hiver assiége,
Ramassant les frimas sur la pente des monts,
Se grossit de légers flocons
Une boule énorme de neige.

Ferai-je plus de grace au babil odieux
Du voyageur fastidieux,
Qu'avec peine souvent l'amitié même endure?
J'en ai déja tracé le profil à vos yeux;
J'en dois achever la peinture.
Pour nous conduire à Rome, au Mexique, au Japon,
S'il quitte ses foyers et le vol du chapon,
Quel dégoût, pour le suivre, il faut que je surmonte!
Comptable aux auditeurs des faits prodigieux
De cette grande course où son récit remonte,
En narrateur religieux,
Il croit vous redevoir, pour apurer son compte,
L'histoire du départ, des malles, des adieux,
Le quantième du mois, la distance des lieux;
Le nom, l'enseigne des auberges,
S'il y mangea des pois ou des asperges;
Comment son essieu s'est cassé,
Sur quel chemin sa voiture a versé;
Les secours empressés de tout le voisinage,
Et les rouliers jurant sur son passage.
Eh ! mon ami, soyez moins scrupuleux,
Sur des faits, qui n'ont rien de bien miraculeux,
On vous pardonne un peu de négligence.
Peu nous importe, en vérité,
Que loin de votre bourg ou de votre cité,
Vous voyagiez en poste, ou bien en diligence.
Pour des récits plus curieux
Réservez votre exactitude;
Tous ces détails, pour vous seul précieux,
Risquent d'être payés d'un peu d'ingratitude;
Plutôt qu'être diffus, devenez oublieux
Sur des événements de petite importance :
L'art d'être exact est l'art d'être ennuyeux.
Sans vous appesantir sur chaque circonstance,
Racontez la chose en substance :
En disant moins, vous direz mieux.
Mais où trouver des antidotes
Contre ce rabâcheur d'anciennes anecdotes,
Qui ramène toujours, dans ses contes maudits,
Les mêmes faits, les mêmes dits;
Et dont l'oublieuse mémoire
Tire de son vieux répertoire
Des faits sans nouveauté, des souvenirs sans choix,
Qu'il emprunte des Francs et même des Gaulois?
Des récits curieux qu'il veut que l'on admire,
L'impertinent jusqu'à satiété,
Étourdit la société
Qui forme son petit empire;
Des traits plaisants dont il veut faire rire,
Rit le premier : s'il n'en est pas l'auteur,
Il en est le commentateur;
Il en explique la finesse,
La grace, la délicatesse;
En faveur de chaque *dictum*
Fait un avant-propos, et compose un *factum;*
Boutiquier sans manufacture,
Il hante tous les lieux propres à son métier,
Et des salons Trublet populacier,
Emmagasine à l'aventure
Le bel esprit dont il est le courtier;
De rien créer prudemment se dispense;
Redit toujours, jamais ne pense,
Et débite, à lui seul, tout l'esprit du quartier.
Le dégoût le précède et l'ennui l'accompagne.
Quelquefois, cependant, le scrupule le gagne :
« Ne vous ai-je conté ce trait-là qu'une fois?
Dit-il.—Quarante, au moins, répondez-vous.—N'importe,
Répond-il en rouvrant la porte,
Avec plaisir encor, vous l'entendrez, je crois. »
Alors quelqu'un s'approche, et lui dit : « Cette histoire
(Je l'entendis souvent) plut dans sa nouveauté;
Mais tout récit déplaît, s'il est trop répété.
Ou changez de discours, ou changez d'auditoire. »
Inutiles conseils! Pour combler notre ennui,
Infatigable écho des autres et de lui,
Et, suivant sa triste coutume,
Reprenant fil à fil tous les points qu'il traita,
Ce qu'il a déja dit, le bourreau le résume;
Il reconte ce qu'il conta :
Ses récits sont un *errata,*
Et ses suppléments un volume.

Cet autre, encor plus impatientant,
Soit distraction, soit malice,
Des nombreux démentis qu'il se donne en contant,
Doublant tous ses récits, double notre supplice :
« Un soir, dit-il, j'ai tort, c'étoit après soupé,

Enfermé dans une berline...
Je veux dire dans un coupé,
Je partois pour Anvers, ou plutôt pour Maline...
Non, c'étoit pour Honfleur... j'oubliois, pour Rouen :
Mille excuses... c'étoit pour Caen :
Hé! non, j'y suis à présent... pour Coutance.
Le nom du lieu n'est pas sans importance. »
Alors ce qu'on nomma long-temps un persifleur
Lui dit : « Monsieur, votre mémoire
Vous fait souvent faux bond : écrivez votre histoire,
Et de vos souvenirs rassemblez-y la fleur :
Alors nous vous suivrons sur la terre et sur l'onde;
Mais soit que vous veniez du Havre, ou de Honfleur,
Ne hasardez jamais vos récits dans le monde
Sans être assisté d'un souffleur. »

Cet autre plus rusé, pour être sûr de plaire,
Débitant son esprit sous un titre imposant,
D'un mot de sa façon, et qu'il trouve plaisant,
Charge intrépidement ou Piron, ou Voltaire;
Et, sous l'abri de ce nom tutélaire,
Interrogeant l'opinion,
Mais jusqu'à la décision
N'osant de son enfant se déclarer le père,
Réclame le mot, s'il prospère;
Et, s'il déplaît, le laisse au prête-nom.
Que d'importunités amène dans la vie,
De se faire valoir la tyrannique envie!
Dans un coin du salon, voyez ces deux parleurs,
Qui n'écoutent jamais de discours que les leurs;
L'un raconte, l'autre interroge,
Mais tous deux, l'un de l'autre, attendent un éloge.
N'allez pas vous jeter entre ce double écueil :
Tous deux sont, l'un de l'autre, ennuyés par orgueil.

Joignons donc, pour dernier supplice,
A la prolixité d'un pesant narrateur,
La curiosité factice
D'un fâcheux interrogateur,
Non d'un sot dont tantôt j'ai tracé la peinture,
Et qui, faute d'amusement,
S'il trouve le jour long, et si le temps lui dure,
De mille questions vous fait une torture,
Et vous punit de son désœuvrement;
Mais de cet homme vain, qui finement s'annonce
Pour un observateur instruit et curieux,
Et, faisant à-la-fois et demande et réponse,
Saisit tous les moyens de briller à vos yeux.
Oh! pour lui quelle joie, et pour vous quel supplice,
Si, quand vous revenez d'Italie ou de Suisse,
Il vous rencontre à votre débotté!
L'occasion est belle et le moment propice :
Que je vous plains! Sauvé de plus d'un précipice,
Par d'affreux contre-temps en chemin ballotté,
Par les ornières cahoté,
Et, charmé de revoir votre agréable hospice,
Vous espériez, dans un joyeux banquet,
De vos enfants entendre le caquet;
Des arbres de leur âge observer la croissance,
Avec vos espaliers refaire connoissance,
Reposer dans votre bosquet,
De votre épouse en pleurs terminer le veuvage,
De vos jardins lui porter un bouquet;
Vous montrer bien portant à votre voisinage,
De vos correspondants feuilleter un paquet,
Et vous remettre au courant du ménage.
Vaine espérance! un sot questionneur,
Malgré vous introduit, trouble votre bonheur;
Du peu qu'il sait l'incommode étalage
D'interrogations sans pitié vous poursuit
De pays en pays, de village en village,
Sur vos traces vous reconduit,
Et vous remet, malgré vous, en voyage.
Un air d'humeur vainement l'éconduit :
Par vos récits, dit-il, mieux que par la lecture,
Il veut des lieux divers connoître la culture,
Et le commerce et le produit.
Que tous ces beaux semblants n'aillent pas vous séduire;
Son projet n'est pas de s'instruire,
Mais de prouver qu'il est instruit.

A ce questionneur succède une autre espèce,
Plus ennuyeuse encore et de plus mauvais goût.
Sans être interrogé, celui-là vous dit tout;
Où sont placés ses fonds, et sur quelle hypothèque;
Ce qui forme sa cave et sa bibliothèque.
Pour vous intéresser, il vous conte souvent
L'histoire du collége et celle du couvent;
Comment son fils, sa fille, y sont couverts de gloire.
Pour gagner le prix de mémoire,
Son cadet a dit rondement
Sa grammaire et son rudiment.
Puis le détail de toute sa famille;
Les chagrins, les plaisirs, les torts de ses marmots :
Aglaé, sa plus jeune fille,
Si sémillante, si gentille,
Ce matin n'a pas dit deux mots;
Charle a brisé son char, et François ses grelots;
Antoine a mal aux dents, et sa chère Julie
Avec un peu d'humeur a mangé sa bouillie.

Parmi ce grand nombre de sots,
Chacun déplaît à sa manière;
Le plus fatal à mon repos,
C'est ce mortel qui, bon par caractère,
Écrivain sage, ami sincère,
Mais sans tact et sans à-propos,
Rencontre juste, en cherchant à vous plaire,
Tout ce qu'il convenoit d'éviter et de taire.
Aux bienséances plus soumis,
Il pourroit vous parler de vous, de vos amis,
De vos parents, des jours de votre gloire;
Sa désobligeante mémoire
S'occupe de vos torts et de vos ennemis;
Soigneux de fuir les images paisibles,
Les pensers consolants et les sentiments doux,
Ses tristes entretiens, à la santé nuisibles,
Ne savent réveiller en vous

Que d'amers souvenirs et des rêves pénibles.
Aussi, pour ces fous désastreux,
Mettant bas toute complaisance,
Du discoureur malencontreux
J'évite avec soin la présence;
Mais, comme on a parfois trop de plaisir en France,
J'aurai recours à lui, si je suis trop heureux.
Enfin ce fâcheux personnage,
Que l'on redoute encor lorsqu'il ne parle plus
Dans la foule se fait passage,
Et de son mortel verbiage
Les derniers mots loin de moi sont perdus.

Alors, tout différent de mœurs et de langage,
Arrive un gros rieur, dont la stupidité,
En tout lieu promenant sa triste hilarité,
Et, d'un air enjoué recouvrant sa sottise,
Pense, à force de bruit, racheter sa bêtise,
Et m'afflige de sa gaîté.
Apprenez-lui quelque accident funeste,
Un incendie, un massacre, une peste,
Il rit; racontez-lui vos propres maux, il rit :
Rire est son passe-temps, sa grace, son esprit;
Rire, à vos questions est sa seule réponse;
Il rit en vous quittant; il rit quand il s'annonce;
Et dans ce grand concours d'importuns et de fous,
Prouve qu'un sot rieur est le pire de tous.
Par sa tristesse atrabilaire,
Ou son rire impatientant,
Si l'homme ennuyeux déplaît tant,
L'homme ennuyé prétendroit-il à plaire?
Du bonheur même en secret mécontent,
Attristé sans chagrin, soucieux sans affaire,
Des succès qu'il desire et de ceux qu'il espère
Il vous glace en les racontant.
Parlez-lui des objets de toute sa tendresse,
De ses amis, de sa maîtresse,
Pour reprendre son somme il s'éveille un instant;
Avec même froideur vous dit : Je hais ou j'aime;
Et, désintéressé du monde et de lui-même,
En dormant vous aborde, et bâille en s'écoutant.
Mieux conseillé par la sagesse,
Il pourroit dans sa chambre enfermer sa tristesse,
Et, pour évaporer son déplaisir secret,
Ou quereller sa femme, ou gronder son valet.
Mais non : il faut que le public essuie
Le mal contagieux d'un oisif qui s'ennuie.
Vainement l'amitié lui dit : « Imitez-nous;
Riez, buvez, chantez : deux hommes comme vous
Attristeroient tout un royaume.
Recourez à Brunet; essayez de la paume;
La balle, dans ce jeu, volant de main en main,
Court, tombe, se relève, et reprend son chemin :
Des conversations c'est l'image fidèle.
Sinon, pour passe-temps, prenez-la pour modèle;
Sans cesse allant, venant, revenant tour-à-tour,
Exacte à son départ, exacte à son retour,
Avec la même ardeur, et par la même voie,
Chaque parti l'attend, l'arrête et la renvoie.
Mais entre vous et l'interlocuteur
Les entretiens périssent de froideur,
Et la demande expire sans réponse.
Le *spleen* gagne par-tout sitôt qu'on vous annonce. »
Vain discours: on l'évite, on le trouve en tous lieux.
Pour écarter un visiteur si triste,
Tous les portiers l'ont inscrit sur leur liste;
L'homme ennuyé n'est jamais qu'ennuyeux.
Aussi dès qu'il paroît, tremblant à son approche,
La gaîté fuit: l'ennui gagne de proche en proche.

Alors, pour ranimer l'alegresse aux abois,
Vient un farceur, Roquelaure bourgeois,
Bien plus fier de l'artillerie
De sa grosse plaisanterie,
Que s'il avoit trouvé le feu grégeois.
C'est lui qui, depuis vingt années,
Traînant par-tout ses farces surannées,
Des travers étrangers fait nos amusements;
Singe les lords, les barons allemands;
Fait le prédicateur, la novice, l'abbesse;
Vous mène au bal, vous entend à confesse;
Dans ses panneaux fait tomber un benêt,
Ou mystifie un Poinsinet.
Puis, viennent les rébus et les turlupinades,
Les quolibets, les pasquinades,
Le calembour, enfant gâté
Du mauvais goût et de l'oisiveté,
Qui va guettant, dans ses discours baroques,
De nos jargons nouveaux les termes équivoques;
Et, se jouant des phrases et des mots,
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.
Tandis que de plaisir le cercle entier trépigne,
Un homme sérieux, dont le bon goût s'indigne,
De ses tristes gaîtés loin de prendre sa part,
Dans un coin du salon reste seul à l'écart;
Confus à son aspect, le bouffon se retire,
Et l'on rit du plaisant chargé de faire rire.

CHANT II.

Des ridicules de la conversation qui tiennent aux vices du cœur. L'égoïste qui parle sans cesse de lui; l'officieux; l'indifférent et le froid interlocuteur; le babillard turbulent; le curieux; le mystérieux; le menteur; le présomptueux; l'homme susceptible et ombrageux; le défiant; le contradicteur; le flatteur; le méticuleux, le médisant et le brouillon; l'avare.

Des ridicules trop nombreux,
Qui de l'ennui sont les fâcheux complices,
J'ai mis les portraits sous vos yeux;
Il est temps de peindre les vices,
De nos cercles polis tyrans plus dangereux.
L'orgueil en vain le dissimule :
Les sots et les pervers se rapprochent entre eux.
Le vice est souvent ridicule,
Le ridicule est souvent vicieux;
Dans la société l'un et l'autre circule;

L'un vient du caractère, et l'autre de l'esprit.
Du plaisir social source toujours féconde,
L'expérience nous l'apprit,
Le caractère est, dans le monde,
Un pouvoir plus sûr que l'esprit.
L'un veut qu'on l'aime, et l'autre qu'on l'admire;
L'un se fait craindre, et l'autre nous attire;
L'un est ce phosphore brillant
Qui luit sans échauffer et meurt en petillant;
L'autre est cette agréable et paisible lumière
Qui de ses doux rayons effleure ma paupière,
Épure l'air, féconde les vapeurs,
Dissipe de l'ennui les fantômes trompeurs,
Se répand en bienfaits sur la nature entière,
Donne aux fruits leur nectar, et leur émail aux fleurs.

Vous donc qui prétendez à plaire,
Songez-y bien; par la raison sévère,
Tous les torts ne sont pas également permis;
De l'esprit aisément les péchés sont remis,
Mais non pas ceux du caractère.
Aussi d'un ton plus gai, jusqu'ici dans mes vers,
Des causeurs ennuyeux j'ai décrit les travers;
Mais dans la nouvelle carrière,
Dont ma muse à regret a franchi la barrière,
Que de prétentions, de vices, de défauts,
Vont attrister mon cœur et noircir mes tableaux!
Je vois d'ici la sombre Défiance,
La folle Vanité, la froide Insouciance,
L'Esprit inattentif et l'Esprit curieux,
L'Indiscret, le Mystérieux,
Sur-tout l'odieux Égoïste,
Du bonheur social le fléau le plus triste.
Voyez ce mortel orgueilleux,
De la société tyran impérieux.
Devant lui sans cesse en extase,
A tout propos, dans chaque phrase,
Le *moi* régnant, le *moi* vainqueur,
Est dans sa bouche ainsi que dans son cœur.
Il n'est point de sujet, il n'est point de matière,
Quelque étranger qu'il soit, où de quelque manière
Le *moi* ne reparoisse avec tout son ennui;
Il compare, il rapporte, amène tout à lui.
Les grands seigneurs, les subalternes,
Les républiques et les rois,
Les grands et les petits, les nobles, les bourgeois,
Les auteurs anciens et modernes,
Pour peu qu'il fasse quelque effort
Pour en rapprocher la distance,
Ont toujours avec lui quelque léger rapport,
Ou du moins quelque différence.
Pour nous entretenir de soi,
Heureux quand il trouve un prétexte!
C'est son premier besoin, c'est sa suprême loi:
Chaque mot lui fournit un texte
Où son orgueil fait revenir le *moi*.
On parle de banquet? il vous cite sa table;
De vin? le sien est délectable;
D'un beau jardin, ou d'un hôtel charmant?
Il vous cite son parc et son ameublement;
D'un rhume? de sa goutte il vous conte l'histoire,
D'astronomie? il grimpe à son observatoire,
Où jadis de Saturne il observa l'anneau;
De chimie? il vous mène à son laboratoire,
Il vous décrit son creuset, son fourneau;
D'une maison des champs? la sienne est enchantée;
De musique? la sienne est justement vantée;
De baptêmes et de patrons?
Il a ses quatre saints, et vous cite leurs noms;
De vos amis? les siens sont tous gens de mérite;
De la société c'est la brillante élite;
D'un vice? il fut toujours l'objet de son mépris;
D'une vertu? son cœur en connoît tout le prix;
De quelque tragique aventure?
Il conte son cartel, et montre sa blessure;
D'aïeux? eh! n'a-t-il pas les siens,
Tous plus nobles et plus anciens?
Depuis la source de sa race,
De branche en branche il les suit à la trace,
Et de tous ces grands noms, de lui-même enchanté,
Il ajoute à son *moi* toute sa parenté;
Le *moi* chez lui tient plus d'une syllabe:
Le *moi* superbe est l'astrolabe
Dont il mesure et les autres et lui;
Le *moi* par-tout rencontre un point d'appui;
Le *moi* le suit sur la terre et sur l'onde,
Le *moi* de lui fait le centre du monde;
Mais il en fait le tourment et l'ennui.

Ce mortel cependant, tout entier à lui-même,
Ne vient point à grand bruit vous prouver qu'il vous aime;
Mais tel n'est point cet importun,
Autre égoïste assez commun,
Qui, courant en tous lieux offrir ses bons offices,
Vous tourmente de ses services.
Ne vous y trompez pas; des soins qu'il prend d'autrui,
Tout calculé, l'unique objet, c'est lui:
Quitte envers vous des emplois qu'il s'impose,
Il met à s'en vanter tout le temps qu'il repose;
Et tant de services rendus,
S'ils demeuroient obscurs, lui sembleroient perdus.
« O qu'un grand nom, dit-il, est un poids incommode!
De ma longue obligeance enfin je me sens las;
Pour y suffire il faudroit un Atlas.
Chez un peintre fameux, que j'ai mis à la mode,
De grand matin Lise m'a dépêché;
Ce soir pour un hôtel je conclus un marché;
Demain j'arrange un mariage,
Et je réconcilie, en passant, un ménage;
J'ai fait, pour Florimond, emplette d'un cheval;
Pour Blesimar, d'un chien de bonne race,
Qui pour l'intelligence est, je crois, sans rival;
Pour le concert d'Amynte on compte sur ma basse;
A propos, c'est lundi la fête de Chloé;
Sa maison, on le sait, est l'arche de Noé;
La ville, les faubourgs, chez elle tout abonde;
De ce chaos il faudra faire un monde:
Seul je puis m'en charger; et vous concevez bien

Que, puisque je m'en mêle, il n'y manquera rien.
Enfin, de toutes parts on m'accable, on m'assiége :
Un goûter au couvent, une thèse au collége;
Mon absence aujourd'hui dépareroit la cour;
A peine dans un mois je suis maître d'un jour. »
Ainsi, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
A son zèle banal il ne met pas de frein!
Vous avez fait un livre? il fournit la préface;
Un enfant? il est le parrain;
Une maison? c'est lui qui toisa le terrain;
Un mémoire? il corrige, il ajoute, il efface.
Il a par-tout affaire, il a par-tout accès;
De vos enfants surveille les progrès;
Vous offre ses marchands, vous arrête un mémoire :
A table il coupe, il verse à boire.
Pour votre théâtre des champs,
Voulez-vous ajouter à votre répertoire
Quelques drames gais ou touchants?
Il veut de vos plaisirs avoir toute la gloire;
Le voilà chef de troupe, auteur, souffleur, acteur,
Machiniste, décorateur,
Et même, au besoin, l'auditoire.
Voulez-vous une cave? il vous la remplira;
Une bibliothèque? il vous la choisira;
Un censeur? de vos vers il entend la lecture;
Un protecteur? pour courir les bureaux,
Et vous recommander aux ministres nouveaux,
Avec vous il monte en voiture.
Rencontre-t-il une table de jeu?
Derrière chaque siége exerçant sa faconde,
Et d'un vague intérêt fatiguant tout le monde,
Pour dupes ses voisins, son babil pour enjeu,
Son importunité distribue à la ronde
Les avertissements, les conseils et l'ennui,
Et s'occupe de vous, pour occuper de lui.
Il compte vos jetons, il calcule vos fiches,
Console les perdants, félicite les riches;
Et, prodigue de lui, sans amitié pour vous,
Voudroit penser, marcher, et digérer pour nous.

Dans mes portraits, ces divers caractères
Marquent par des défauts et des vertus contraires.
Après vous avoir peint d'un sot officieux
L'active impertinence et le zèle ennuyeux,
Par un coup d'aiguillon, souffrez que je réveille
La langue paresseuse et l'indolente oreille
De ce froid interlocuteur
Qui, dans l'insouciance où son esprit sommeille,
Écoute avec dédain, comprend avec lenteur :
Trop paresseux pour vous entendre,
S'il sort pour un moment de son inaction,
Sa courte méditation
Vainement, après coup, s'efforce de reprendre
Ce que dédaigna de comprendre
Son oisive irréflexion.
L'échange des pensers veut une ame plus vive,
Des sens moins paresseux, un esprit plus dispos.
N'espérez point que sa langue vous suive
Et vous immole son repos :
Avant qu'à son esprit votre pensée arrive,
Son intelligence inactive
Laisse dans l'air se perdre vos propos,
Et de la phrase fugitive,
A peine enfin les derniers mots,
De leur impulsion tardive
Frappant son ame inattentive,
Du discours envolé lui portent les échos.
Aussi, pareils en tout au bizarre langage
De ce mortel distrait dont j'ai tracé l'image,
Les *si*, les *mais*, les *oui*, les *non*,
Toujours à contre-sens, toujours hors de saison,
Échappent, au hasard, à sa molle indolence,
Et souvent à sa nonchalance
Donnent un air de déraison.
A cet esprit distrait qu'il tient de la nature,
Se mêle quelquefois la personnalité
Dont ma muse tantôt a tracé la peinture,
Et qui rompt tous les nœuds de la société.
Vide de vous, et rempli de lui-même,
Son amour-propre extrême,
Au plus touchant récit, au trait le plus saillant,
A l'éloquence la plus vive,
Refuse de prêter une oreille attentive;
En rêvant vous écoute, et répond en bâillant.
Quelquefois seulement, pour sauver la décence,
Sortant de son sommeil, et rompant le silence,
Par un mot vague : *Oui, je conçois, c'est bon;*
Et d'autres formules banales
Qui reviennent par intervalles,
Son ennui déguisé vous demande pardon.
Rien d'étranger à lui ne flatte son oreille.
Voulez-vous l'arracher à sa distraction?
Avec dextérité touchez sa passion.
L'égoïsme en sursaut tout-à-coup se réveille;
Et, charmé de fixer l'attention d'autrui,
Revient à vous, par amitié pour lui,
Mais retombe bientôt dans sa molle apathie.
A des esprits moins froids le ciel a prodigué
Le brillant à-propos, la vive repartie;
Mais pour lui rien n'émeut son ame appesantie.
N'en soyez point surpris, il est né fatigué.
Ainsi lorsque de Flore arrosant la corbeille,
Le folâtre ruisseau, cher à la jeune abeille,
De fleurs en fleurs, de détours en détours,
Roule, murmure, et bondit dans son cours;
En son morne repos, qu'aucun souffle n'éveille,
Immobile, au milieu de ses dormantes eaux,
Le marais paresseux tranquillement sommeille
Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.

Mais je préfère encor l'humeur indifférente,
Le ton froid, l'esprit lourd de cet homme indolent,
A la vivacité bruyante
De ce babillard turbulent,
Qui, dans son air, son langage et son geste,
Est moins joyeux que fou, plus étourdi que leste :
Tel que sur le feuillage et le jeune bouton
Bourdonne en voletant l'importun hanneton,

Parce qu'il fait du bruit, il croit faire merveille,
Papillote à mes yeux, et lasse mon oreille.
Le mouvement, sans doute, a des appas;
Sur le duvet où je sommeille,
Aux doux rayons de l'aurore vermeille,
J'aime à rêver ; mais ne veux pas
Qu'à coups d'épingle on me réveille.
Chacun du tracassier se venge en le fuyant;
De sa sottise sémillante
Laissez-lui l'ardeur petillante :
Le bon ton n'est jamais bruyant.

Après lui vient un homme insupportable,
Plus attentif, mais non pas plus aimable,
Qu'un invincible instinct de curiosité
Rend incommode à la société.
Il veut tout voir et tout connoître,
Vos nom, surnom, le lieu qui vous vit naître,
Combien de pieds carrés composent votre cour,
Vos rêves de la nuit et vos travaux du jour;
Quels sont vos revenus, quelle est votre dépense;
Ce qu'on vous doit et ce que vous devez,
Les mets que l'on vous sert, les vins que vous buvez;
Quel directeur prend soin de votre conscience;
Ce que perd votre argent sur la baisse des fonds;
Si vous allez au bal, aux Français, aux Bouffons;
Si vous étiez aux loges, au parterre;
Ce que rapporte votre terre;
A quel prix vos moulins sont affermés par an;
Pour combien Florimon vous mit sur son bilan;
Quel âge ont vos enfants, et dans quelle famille
Un mariage heureux fait entrer votre fille.
De votre voyage lointain
Il veut savoir le but, le terme, le chemin,
Les peines, les plaisirs, les dangers de la route;
Questionne toujours, et rarement écoute,
Oubliant que ce ton léger
Dans un étranger est blâmable,
Et que l'amitié seule a droit d'interroger.
Confident sûr, citoyen estimable,
Ami constant, convive aimable,
Cet autre n'est bavard, ni curieux;
Mais son astre en naissant le fit mystérieux :
Il ne peut concevoir, dans son humeur discrète,
Que les journaux et la gazette
Parlent de traités, de combats,
De négociations, et d'intérêts d'états;
En saluant craint de se compromettre;
De peur de la signer, n'écrit point une lettre;
N'ose dire tout haut l'adresse d'un billet;
Si son épouse est brune ou blonde;
Si sa poudre est à l'ambre, à l'iris, à l'œillet;
Si le fort a tiré, si le tonnerre gronde;
Le jour du mois, l'heure qu'il est;
Le bruit qui court, le temps qu'il fait.
Dans sa discrétion extrême,
Je l'ai vu, se craignant lui-même,
Prendre un air de mystère, et vous dire tout bas :
« Talma jouera ce soir; mais ne me citez pas. »

L'homme indiscret, par un défaut contraire,
Prend plaisir à tout révéler;
Il parle pour faire parler,
Et pour s'instruire il consent à se taire;
Un indiscret est toujours curieux:
Dans les faubourgs, dans la ville, en tous lieux,
Son inspection vagabonde,
Tous les matins recommence sa ronde :
Le soir, à l'Opéra, guettant les rendez-vous,
Les œillades, les billets doux,
De sa lorgnette inexorable
Il poursuit un sexe adorable;
Sur les maris, les rivaux, les jaloux,
Braque de loin le tube redoutable.
Son espionnage odieux
Trouble le bal, le concert, le spectacle,
Et la loge grillée oppose un vain obstacle
A ses inévitables yeux.
C'est de lui qu'on apprend le secret des ménages,
Les divorces, les mariages.
Dans nos cercles galants a-t-il fini son tour ?
Les notes dans sa poche, et la mémoire pleine,
Gazetier scandaleux, sur sa liste inhumaine,
Il enregistre à son retour,
Nuit par nuit, jour par jour, semaine par semaine,
Les revers de l'Hymen, les exploits de l'Amour;
Et si de sa milice il n'est le capitaine,
Il en est du moins le tambour.
Par lui, par ses agents ou par la renommée,
Il sait tous les emplois de la galante armée;
Avec qui Lise a pris un sot engagement;
Si Célie a plus d'un amant;
Quel hasard de Floris a décidé la chute;
Combien il faut chez Flore être exact en amour;
A quels périls expose une absence d'un jour,
Et quelquefois d'une minute.
Bref, il voit tout, entend tout, redit tout.
Mais attendons : l'étourdi, jusqu'au bout
Poussant son imprudence extrême,
Dit son propre secret, et se punit lui-même.

De ces fâcheux travers, de ces tristes penchants,
Dont ma muse a peint les esquisses,
Que j'arrive à regret au plus honteux des vices !
Le Mensonge est son nom. Dès leurs plus jeunes ans
Le père avec horreur le montre à ses enfants;
Mais, hélas ! cette horreur de jour en jour s'efface;
On le souffre, on le plaint, on l'excuse, on l'embrasse.
Voyez cet homme déhonté,
Qui va portant, dans tout son voisinage,
Et son impudent verbiage,
Et son caractère effronté :
S'il répand dans le monde, en quittant son ménage,
Quelque fausseté de son cru,
De son valet, pour être cru,
Il invoque le témoignage,
Et, par lui furieux de se voir délaissé,
Lui dit à son retour, d'un accent courroucé :
« Quoi ! dans l'occasion, tu m'abandonnes, traître !

Et ne peux d'un seul mot appuyer mes discours !
— Ah ! monsieur, qu'avez-vous besoin de mes secours ?
Répond le valet à son maître ;
De vos contes hardis les miens n'approchent pas !
Toutes vos fictions ont un charme suprême ;
Et si je vous aidois, mon timide embarras
Vous embarrasseroit vous-même.
Mais tout peut aisément s'arranger entre nous;
Vous mentirez pour moi, je rougirai pour vous. »
De l'orgueil charlatan l'impertinence insigne
D'un trait de mon pinceau seroit encor bien digne
En imposer au monde est son unique emploi.
Dans sa puérile jactance,
De ne citer que des gens d'importance
Il s'est fait une expresse loi;
Il a dit au ministre, il a su de la reine,
Il a cru devoir dire au roi,
Et doit le lui redire à la chasse prochaine,
Du moins au tiré, dont le jour
Est, il le sait de science certaine,
Remis à la huitaine.
Le voyage à Marly; du départ, du retour
Le jour précis, ou du moins la semaine;
Ce qui doit, pendant le séjour,
Occuper le conseil et divertir la cour :
Voilà les entretiens que sans cesse il ramène.
Jamais l'amitié, ni l'amour,
Ni les retours de la reconnoissance,
Sur les grands de la ville et ses patrons du jour,
Dans ses fiers souvenirs n'ont eu la préférence.
Parmi ses familiers sont nommés tour-à-tour
Le général en chef, l'altesse, l'excellence.
Par des hommes sans titre il seroit compromis :
Citer un bon bourgeois, un honnête commis,
Seroit blesser la convenance;
D'un simple homme de bien il n'a point souvenance,
Et c'est pour s'en vanter, qu'il se fait des amis.

Que mon bon ange aussi me garde
De cet homme à prétention,
Qui, commandant l'attention,
Tient pour sacré chaque mot qu'il hasarde;
En me parlant sans cesse me regarde,
Et, comme l'on voit un archer,
De son arc détendu quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,
Veut lire dans vos yeux l'effet de son discours ;
Ne permet pas qu'on en trouble le cours ;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge;
Quête un souris, sollicite un éloge;
S'il a cru rencontrer un trait ingénieux,
M'avertit de la main, m'interpelle des yeux ;
De mes distractions sans pitié me réveille;
Traite de cabaleur l'auditeur qui sommeille ;
Tremble qu'une pensée, une maxime, un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot!
Au milieu de sa période,
J'échappe en m'esquivant au parleur incommode,
Et le laisse chercher, dans les regards d'autrui,
La satisfaction que lui seul a de lui.

Cet autre, encor plus fat, prétend, si l'on en cause,
Des grands événements connoître seul la cause.
Intrépide conteur et menteur courageux :
« Messieurs, dit-il, d'un air avantageux,
Ce fait n'est pas exact, je sais toute l'affaire,
Car la politique est ma sphère ;
J'ai tout appris, poursuit-il sans pudeur,
De Xéphon, mon parent et notre ambassadeur ;
Durant sa mission, dans plus d'une rencontre,
Il m'a tout dit, et son nom seul vous montre
Quelle facilité j'avois de tout savoir. »
Au même instant, sans s'émouvoir :
« De bon cœur je me félicite,
Mon cher parent, de cet entretien-ci.
Nous ferons connoissance ici,
Lui répond en riant l'ambassadeur qu'il cite ;
Je suis (le temps pourroit m'avoir changé)
Xéphon dont vous venez de vanter le mérite,
Depuis hier revenu par congé. »

Eh ! pourrois-je oublier la foiblesse honteuse
De cet homme alarmé d'un rien,
Qui, de sa crainte vaniteuse,
Trouble le plus doux entretien ?
Dans son inquiète folie,
Tout l'offusque, tout l'humilie;
Dans un coin du salon s'il médite à l'écart,
Pénétrez dans son cœur, vous l'entendrez se dire :
« Que signifioit ce sourire,
Ce mot, ce geste, ce regard ? »
En fait-exprès il transforme un hasard,
Fait un tort capital d'une plaisanterie,
D'un éloge, une moquerie.
Pour ses prétentions tout devient un danger;
Pour tout autre que lui le soin le plus léger,
La plus légère préférence,
Semblent un passe-droit, et souvent une offense
A ses yeux troublés et jaloux ;
Par-tout semant la gêne et la contrainte,
En l'inspirant, il éprouve la crainte,
Et le travers d'un seul fait le tourment de tous.
Le traiterai-je mieux, cet homme insociable,
D'hommages, de respects toujours insatiable,
En sa faveur sottement prévenu,
Qui, s'il n'est adoré, croit être méconnu ?
Ainsi que l'ouvrier qui vient de sa chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Il faut sur son orgueil ajuster vos égards,
Votre air, vos discours, vos regards,
Vos caresses, vos prévenances ;
Lui seul il en connoît les justes convenances.
Tyran des entretiens, fléau de la gaîté,
De sa vanité chatouilleuse
La prompte irritabilité,
D'une exigence pointilleuse
Fatigue la société.

Son air sombre ou joyeux est un objet d'étude;
L'amitié même, avec inquiétude
Observant son visage, et prompte à remarquer
Ce qui lui plaît, ce qui le blesse,
Souffre à-la-fois et rit de sa foiblesse;
Et, même en le flattant, tremble de lui manquer.
Qu'arrive-t-il ? Son amour-propre extrême
Au plus triste abandon le livre sans appui,
Attiédit l'amitié, glace l'amour lui-même,
Et met une barrière entre le monde et lui.
Tout près de lui plaçons cet humoriste,
Dont la hargneuse déraison
Dans la société vient verser son poison.
Parlez, ne parlez pas, soyez gai, soyez triste,
Blâmez, louez, il se fâche d'autant;
C'est sa nature; il est né mécontent.
Encore enfant, ses caprices farouches
Tourmentoient des oiseaux, persécutoient des mouches:
Au lieu d'apprivoiser ses mœurs,
L'âge n'a fait qu'aigrir ses sauvages humeurs.
Son cœur souffre quand on l'oblige,
Il souffre lorsqu'on le néglige;
Il se plaint des oublis, s'offense des égards;
Chicane vos discours, vos gestes, vos regards,
Jamais sur son visage un rayon d'alégresse.
Dans son périlleux entretien,
Malheur à qui s'engage! il s'afflige d'un rien;
Un rien l'offusque, un rien le blesse.
Pour mieux évacuer la bile qui l'oppresse,
Son humeur vagabonde a par-tout des relais:
Après sa femme, il gronde ses valets;
C'est pour vous gronder qu'il vous aime;
Laissez-le seul, il se gronde lui-même:
Objet de crainte et de pitié,
Dans ses chagrins visionnaires,
Il donne à tout des torts imaginaires;
Par un éloge il est injurié;
Par un consentement il est contrarié.
Tout s'enlaidit au gré de ses humeurs chagrines;
Il se fâche du rire, il gourmande les pleurs,
Et le ciel lui feroit une route de fleurs,
Qu'il les changeroit en épines.
Aussi parmi les siens il demeure étranger;
Sa rencontre est un choc, sa visite un danger;
On l'évite avec soin, on l'aborde avec crainte;
Tout lui semble impoli, tout lui semble indiscret;
Et quand il meurt, au lieu d'exprimer un regret,
Ses derniers mots sont une plainte.

Condamnée aux chagrins et livrée au soupçon,
Voyant par-tout et l'injure et l'offense,
Survient plus triste encor la sombre Défiance.
Que je plains le mortel dont ce triste poison
Flétrit le cœur et trouble la raison!
En tous lieux promenant la terreur qui l'assiége,
Il voit par-tout un masque, il craint par-tout un piége;
Chaque mot qu'il entend lui semble insidieux;
Ses yeux, en vous parlant, interrogent vos yeux:
Il compose ses traits, commande à son visage,
Interprète votre air, sonde votre langage;
Ne croit pas à l'amour, soupçonne l'amitié;
Ses secrets de son cœur ne sortent qu'à moitié.
Aussi chacun l'évite, et chacun l'abandonne:
On aime peu celui qui n'ose aimer personne.
Mais je n'ai point encor tracé le disputeur,
Dans le choc des avis intrépide lutteur.
Si de son réduit solitaire,
Il quitte quelquefois le loisir sédentaire,
Ce n'est pas pour venir, dans le sein d'un ami,
Verser sa joie ou bien ses doléances,
Ou pour remplir de justes bienséances,
Ou pour tendre les bras à son vieil ennemi:
Non, d'une assemblée amicale,
Il vient troubler la douceur sociale.
Impatient de ferrailler,
Il cherche avec qui batailler;
Il a besoin d'une victime.
Sa vie est un combat, son commerce une escrime.
Possédé de l'esprit de contradiction,
S'il arrive au milieu d'une discussion,
A peine dans la chambre il a fait son entrée,
Il flaire votre opinion;
Aussitôt qu'elle s'est montrée,
Que vous ayez dit oui, que vous ayez dit non,
Que vous ayez tort ou raison,
Voilà la guerre déclarée.
N'espérez pas fléchir son obstination;
Il a besoin d'une querelle;
La dispute est pour lui le feu sacré;
Il en saisit la première étincelle;
Un mot la terminoit, un mot la renouvelle.
Du chicaneur exaspéré,
Qui se bat en désespéré,
En vain pour adoucir la sauvage rudesse,
Du bon sens calme et tempéré
Vous prenez le ton modéré;
Vainement de la politesse,
L'attentive délicatesse,
Autour de son orgueil cabré,
Tourne avec art, se joue avec adresse;
Rien ne guérit l'amour-propre ulcéré.
De sa logique qui vous presse,
Chaque trait part plus acéré.
Hé! comment pardonner, quand votre patience
En se taisant le condamne au silence,
Et sans pitié termine les débats!
Rendez-lui ses fureurs, rendez-lui les combats;
La triste jouissance où sa manie aspire
Est d'être contredit, afin de contredire:
Vous le désobligez en vous montrant plus doux;
Et pour redoubler son courroux,
Peut-être il suffisoit de dire:
« Monsieur, je pense comme vous. »
Aussitôt, par dépit et par vanité même,
Depuis qu'il est le vôtre, abjurant son système:
« Monsieur, dit-il, haussant le ton,
Je ne suis plus de mon opinion;
La vôtre est à mes yeux d'une évidence extrême,

Et vous avez grand tort de me donner raison. »

Bien plus insupportable encore,
Ce vil adulateur, qui toujours nous adore;
Prônant tout ce qu'on fait, louant tout ce qu'on dit,
De son ton doucereux le miel vous affadit:
« Monsieur, j'ai fait retrancher de ma table
Un ou deux plats, par raison de santé.
— Le sacrifice est admirable,
Répond-il, j'en suis enchanté.
— Je me suis procuré le livre de Licippe.
— C'est fort bien fait; sur un très bon principe
Son ouvrage est fondé. Que de sens, que d'esprit! »
Vous lui lisez votre dernier écrit?
Et le voilà pleurant de joie et de tendresse :
« Quoi! ce chef-d'œuvre est encor manuscrit!
De quoi s'occupe donc la presse?
De l'imprimer il faut que l'on s'empresse.
Par le nombre de vos lecteurs,
Vous compterez celui de vos admirateurs.
Veuillez bien m'inscrire d'avance
Sur la liste des souscripteurs;
Car je me meurs d'impatience
De vous ranger parmi le choix
Des livres que je lis et relis mille fois,
Tels que vos vers et vos harangues,
Qu'on relit en tous lieux, qu'on traduit en vingt langues. »
Tout-à-coup il voit un portrait :
« Ah! monsieur, c'est vous trait pour trait,
Et l'art ne pouvoit mieux imiter la nature.
Cependant, je vous parle ici de bonne foi,
Dans cette admirable peinture,
Je cherche en vain je ne sais quoi
Qui charme dans votre figure. »
Tandis qu'il parle encore, arrivent vos enfants;
Même avant de les voir, il les trouve charmants,
Et reconnoît dans tous un grand air de famille,
Le père dans le fils, la mère dans la fille.
La nourrice à son tour, un enfant dans les bras,
Arrive dans la chambre : il ne se contient pas,
Et de la mère il vole à la nourrice;
Il trouve son air sain, il juge son lait bon.
Enfin le petit chien dans la foule se glisse,
Et pour lui dans sa poche il se trouve un bonbon.
Ainsi sa sagesse aguerrie
Fait de tout une flatterie.
Qu'en revient-il au louangeur banal?
Il vous déplaît en cherchant à vous plaire,
Et vous regrettez le brutal
Qui tantôt vous mit en colère.

Cet autre ne veut pas flatter;
Mais son avis peureux craint toujours d'éclater.
Entre deux jugements s'il faut qu'il se décide,
Sa circonspection timide,
Entre la double opinion,
Laisse flotter son indécision;
Et comme, par le jeu d'une manœuvre adroite,
Au gré de l'élastique acier,
D'un cours alternatif le souple balancier
Va de droite à la gauche, et de gauche à la droite :
Ainsi, risquant un double démenti,
Il prend, quitte et reprend l'un et l'autre parti.
Quelquefois, au milieu de la lutte bruyante,
Dans son humeur conciliante,
Il cherche à les mettre d'accord :
« Eh mais! pourquoi vous échauffer si fort?
Vous vous battez, faute de vous comprendre,
Et vous pourriez aisément vous entendre!
L'un de vous a raison, mais l'autre n'a pas tort. »
Et puis voilà le bon apôtre,
Qui, recomposant son maintien,
Pour en former un avis mitoyen,
Prend quelque chose et de l'un et de l'autre;
Puis tout-à-coup se jetant entre eux deux :
« Monsieur, dit-il, s'adressant à l'un d'eux,
Dans un sens, je ne puis blâmer votre adversaire;
De l'autre, je me pique en tout d'être sincère.
En y réfléchissant, votre avis a du bon;
Et je serois tenté de vous donner raison,
Si mon avis avoit quelque importance. »
Quel fruit lui revient-il de sa rare prudence?
Aucun ne veut de son appui,
Et pour prix de sa complaisance,
Chacun sort mécontent et fatigué de lui.
Or, maintenant, au langage insipide
Du complaisant adulateur,
A l'entêtement intrépide
Du farouche contradicteur,
Ajoutons le calme stupide,
Le ton méticuleux, et l'orgueil circonspect
De ce mortel pour lui plein de respect,
Qui croit, en conversant, sa gloire compromise;
Observe beaucoup, parle peu;
Voudroit faire fortune au jeu,
Mais craint de hasarder sa mise;
Pour jouer à coup sûr pèse tout ce qu'il dit;
D'un simple amusement se fait une entreprise;
Par son air réservé, son parler triste et sec
Tient le cercle en arrêt et la joie en échec;
Sur lui tremble de donner prise;
Craint un malentendu, redoute une méprise;
Contredit rarement, moins souvent applaudit;
Ignore l'abandon, se défend la franchise;
Demeure retranché dans sa grave sottise;
Doute par vanité de tout ce qu'il apprit,
Et meurt sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.
Cet homme est fatigant et non pas dangereux.
Mais tel n'est point ce personnage affreux,
Le médisant, qui, semant le scandale,
Distille le poison de sa langue infernale.
Son oreille attentive et ses yeux indiscrets,
Pour les trahir ont surpris nos secrets.
Seul il flétrit tout ce qu'il touche;
A peine il vient d'ouvrir la bouche,
Vingt réputations ont péri sous ses traits.
Cependant on l'écoute : il s'échauffe, il s'anime :

Ce qu'il a dit en prose, il veut le mettre en rime.
Le Zoïle en cela n'est point malavisé,
De la prose à ses vers le passage est aisé.
Dès long-temps ils ont fait une étroite alliance,
Et la prose se plaint de cette ressemblance.
C'est trop peu de ses ennemis :
Il n'épargne pas ses amis.
Ses amis pourroient dire au cruel satirique,
Ces mots d'un roi prophète et poëte lyrique :
« Que mes persécuteurs s'acharnent contre moi;
Que mes rivaux me déchirent; mais toi!
Toi que j'aimai comme mon frère,
Qui partageois la table de mon père,
A qui j'ouvris mon cœur, dont je serrai la main,
Comment de ton ami te fais-tu l'assassin? »
Inutile reproche! il veut une victime;
Mais la punition se trouve près du crime;
Il lit dans vos regards qu'à lui seul il a nui,
Et n'a, par ses noirceurs, déshonoré que lui.

Tairons-nous le brouillon, dont autrefois Molière
D'un pinceau vigoureux eût tracé le portrait,
Et dont Gresset, à sa manière,
Sous le nom du *Méchant*, crayonna quelque trait?
Lorsque de l'Éternel la sagesse profonde,
Dans les abîmes du chaos
Séparoit l'air, la flamme, et la terre et les flots,
Un génie ennemi, perturbateur du monde,
Pour retarder le chef-d'œuvre de Dieu,
De nouveau brouilloit l'air, l'eau, la terre et le feu;
Le brouillon, de ce monstre et le fils, et l'image,
De son perfide bavardage,
De ses propos insidieux
Va par-tout répandant les poisons odieux.
A peine le traître à l'oreille
A dit un mot, la paix n'existe plus;
Tous les cœurs sont aigris, tous les nœuds sont rompus;
Même entre deux amis qu'on avoit vus la veille,
Sans autre conciliateur
Qu'un flacon, de la paix joyeux médiateur,
Tous deux auprès de la même bouteille,
A même table assis en un festin,
Le pardon sur la bouche et le verre à la main,
Se verser en riant le doux jus de la treille;
A la voix du brouillon, infame délateur,
Le soupçon assoupi tout-à-coup se réveille,
Et peu s'en faut qu'un cartel inhumain
Ne mette à tous les deux le glaive dans la main.
Qu'arrive-t-il? les torts s'oublient,
Les intérêts se concilient;
Des traités de paix sont conclus;
Chacun les signe, et lui seul est exclus.

Que de prétentions, de travers, de caprices,
De l'art de converser dangereux ennemis,
En rivaux tracassiers transforment des amis!
Du cœur humain sombres dominatrices,
C'est vous, sur-tout, fougueuses passions,
Dont les folles émotions
Des plus chers entretiens nous gâtent les délices;
Pour en savourer la douceur,
Il faudroit y porter l'heureuse paix du cœur,
Et s'imposer des sacrifices.
Mais quoi! chacun de nous dans la société
Que l'exigence blesse et que l'intérêt mine,
Au lieu de l'aimable gaîté
Porte souvent l'humeur chagrine
De l'intraitable vanité;
Ou les projets cruels que la haine rumine,
Ou de l'amour qui le domine
La morne taciturnité.
Regardez cet avare en proie à sa richesse,
Et d'un gros revenu puni par sa tristesse :
Dans un cercle indulgent de paisibles amis
Si quelquefois par grace il est admis,
Et quitte son trésor pour leurs douces séances;
De ses dettes, de ses créances,
De la perte et du gain chaque jour calculés,
De ses chiffres accumulés,
De son crédit qui décroît ou s'augmente,
Des fonds dormant dans son coffre à trois clés,
En vain il croit pouvoir oublier la tourmente,
Et dans un groupe aimable où règne la gaîté,
Apporter l'alégresse et la sérénité;
Toujours à lui-même semblable,
De son cœur avaricieux,
S'il ne gagne au piquet, n'attendez rien d'aimable;
Tout plein de ses calculs, son instinct soucieux,
Comme de ses pensers, de ses discours s'empare.
Il ne parle jamais, dans son jargon barbare,
Que de rentes, de placements,
Et d'intérêts et de remboursements.
Pour vous apitoyer sur ses pertes passées,
Il tire un assignat de ses poches percées.
Là-dessus, redoublant de déclamation,
Il s'élève avec passion
Contre l'amour du mieux dont la France s'enivre,
Et qui fit qu'un beau jour, des rentiers naufragés,
Tous les débris à-la-fois submergés
Allèrent se noyer dans la mer du grand-livre.
par ces durs souvenirs tout-à-coup excité:
« Quoi! ce luxe, dit-il, dont la folle magie
Amusa si long-temps notre perversité,
Ce maudit luxe est donc ressuscité?
Vainement donc nous avions suscité
Ces braves citoyens, dont l'austère énergie
Devoit, par l'abstinence et par l'adversité,
Corriger pour long-temps cette grande cité? »
Puis, renfrognant sa maigre et dolente effigie,
Qui par le Chambertin ne fut jamais rougie,
Il blâme avec vivacité
De nos banquets pompeux la ruineuse orgie,
Et permet tout au plus le scandale d'un thé.
Lui-même, en fait d'épargne, il veut être cité;
Et, pour prêcher d'exemple, éteint une bougie
Qui brûle sans nécessité.
En sortant, il rencontre un rival d'avarice :
Deux Harpagons ensemble : quel bonheur!

Et que Molière en eût ri de bon cœur !
Le premier, saisissant l'occasion propice,
Dit au second : « Monsieur, mille pardons ;
Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
Quelques vins, qui de vous n'étoient pas trop indignes ;
Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
Et les flacons vidés, et même les bouchons,
Je vous saurai gré du message.
C'est vous faire descendre à de bien petits soins ;
Mais vous vous occupez comme moi du ménage,
Et sûrement, si vous m'en aimez moins,
Vous m'en estimez davantage. »

CHANT III.

Le portrait du discoureur aimable. Les qualités qui font l'homme aimable dans la conversation ; les défauts qu'il évite, tels que la manie de l'érudition, la manie du bel esprit, du purisme, le ton criard, le ton tranchant, le ton querelleur. L'esprit conciliant et tolérant de l'homme aimable ; son éloignement pour la malignité et la satire. De la modestie. Succès qu'obtient l'homme aimable dans la société. Des femmes ; leurs caractères, leurs goûts, leur éloge. Portrait de madame Geoffrin.

Mais voilà trop de fous, de sots et de méchants ;
Et puisque le mérite a des droits à mes chants,
Il est temps de mêler à ces tristes peintures
Et des esprits moins faux, et des ames plus pures.
La Fontaine, toujours utilement cité,
Nous dit que sa devise est la diversité ;
Homère, dont la muse, en images fertile,
Chargea de mille objets le bouclier d'Achille,
De l'enfer et du ciel, de la terre et des eaux,
Dans ses vers immortels étale les tableaux,
Et les combats sanglants et la moisson féconde :
Ses chants sont la nature, et son poëme un monde.
L'Homère des Latins, avec plus d'art encor,
De la variété déploya le trésor ;
Après avoir, dans l'infernal abîme,
Creusé la demeure du crime,
D'un triple mur d'airain environné Pluton,
Composé de serpents les tresses d'Alecton,
Peint de l'hydre en fureur la gueule épouvantable,
Et le fougueux Cocyte, et son hideux nocher,
Et des filles d'enfer le courroux indomptable,
Et Sisyphe, au sommet d'un mont insurmontable,
Roulant, les bras tendus, son éternel rocher ;
Bientôt, parmi les fleurs et la rosée,
Loin de ces abîmes brûlants,
Dans ses vers consolants,
Il ouvre aux morts heureux le riant Élysée :
Sous l'ombrage odorant des jeunes arbrisseaux,
Les endort au bruit des ruisseaux ;
Et, dans leur paisible retraite,
Contre les souvenirs d'une vie inquiète,
De l'oublieux Léthé leur fait boire les eaux.
Toi donc, qui, sur les pas du maître que j'adore,
Imitas quelquefois avec fidélité
Et sa douce élégance et sa simplicité,
O ma muse ! essayons de l'imiter encore
Dans sa riche variété.
Des ridicules et des vices
Qui des cercles polis souvent sont les supplices,
J'ai, par tes mains, dessiné le tableau :
Viens, reprends tes couleurs, ressaisis ton pinceau,
Et peins-nous, à son tour, le discoureur aimable
Qui, par un charme inexprimable,
Comme des bons esprits, modèle des bons cœurs,
Causeur ingénieux, citoyen estimable,
Et, parant la raison de brillantes couleurs,
Dans les épanchements d'un entretien facile,
Ressemble à l'arbre agréable et fertile
Qui nous promet des fruits, en nous donnant des fleurs.

Cher même aux rivaux qu'il efface,
Le discoureur aimable est ce mortel charmant
Qui, sans paresse et sans empressement,
Répond avec justesse, interroge avec grace,
Nourrit l'attention, et jamais ne la lasse ;
Parle, s'arrête et reprend à propos :
De sel sans âpreté, de gaîté sans grimace
Assaisonne ses moindres mots ;
D'inutiles détails ne charge point sa phrase ;
Et, simple avec noblesse, et noble sans emphase,
A l'estime du sage et le respect des sots.
Dans son aimable conférence,
Les égards attentifs, l'honnête déférence,
La caressante aménité,
La délicate urbanité,
Calment d'un vain babil la folle intempérance,
Font grace à l'importunité,
Apprivoisent l'intolérance,
Et désarment la vanité.
Réservé sans froideur, doux sans afféterie,
Il fuit également la morgue du docteur,
Et du savant dissertateur
La prolixe pédanterie,
Et la sèche âpreté de l'argumentateur,
Par qui l'humeur la plus douce est aigrie ;
Et du fade complimenteur
L'insipide cajolerie.
Vous ne le verrez point à ses décisions
Asservir nos opinions.
Jadis, quand je traçai les lois du paysage,
De notre aimable fablier
Empruntant le simple langage
Je redisois au jardinier :
« Laissez là votre serpe, instrument de dommage. »
Je demandois qu'au sortir du berceau,
Chaque plante, chaque arbrisseau,
Pût à son gré déployer son feuillage ;
Que, bravant le croissant, l'échelle et le treillage,
Chaque branche, en dépit des vieux décorateurs,
Et des ciseaux mutilateurs,
Pût rendre un libre essor à son luxe sauvage,
Suivre sa fantaisie, et dépasser ses sœurs ;
Qu'on affranchît les bois, la terre et l'onde...

Tel doit être un jardin, tel doit être le monde.
Le libre épanchement de l'esprit et du cœur,
Voilà des entretiens la première douceur.
Ils ne connoissent point le pouvoir arbitraire.
Les conversations sont l'état populaire :
Nul n'y veut être dominé;
On y déplaît, en cherchant trop à plaire;
Et qui veut régner seul est bientôt détrôné.
Dans ses promenades royales,
Autrefois, nous dit-on, le superbe Tarquin,
Des plantes de son parc tyran républicain,
Mutiloit sans pitié les tiges inégales
Dont la tête orgueilleuse ombrageoit leurs rivales,
Et niveloit les fleurs de son jardin.
Tel est l'orgueil : dans sa fierté chagrine
Il voit d'un œil jaloux tout ce qui le domine;
Et, détestant l'empire d'un rival,
Ne souffre point de maître, et craint même un égal.
L'aimable discoureur jamais ne nous occupe
De ses talents, de son emploi;
Il sait combien l'orgueil est dupe;
Quand il ramène tout à soi.
Ainsi qu'une eau douce, limpide et pure,
Dans le canal où son lit est tracé,
Du terrain qu'elle a traversé
Ne prend l'odeur, le goût, ni la teinture;
Poëte, commerçant, orateur ou soldat,
En discourant il sait oublier son état :
A tous les arts il rend hommage,
Parle à chacun de son métier,
A l'écrivain de son ouvrage,
Au peintre de dessin, de manœuvre au guerrier;
Au savant, des siècles antiques,
Au négociateur, d'intérêts politiques,
Au juge, de procès, d'argent au financier.
Le chantre harmonieux, l'algébriste sauvage,
Le mondain enjoué, l'austère magistrat,
Surpris, dans ses discours, d'entendre leur langage,
Partent contents de leur état,
Et se flattent de son suffrage.
Ainsi tous les esprits lui sont conciliés;
Les amours-propres qu'il ménage
Autour du sien sont ralliés :
Soumis sans être humiliés,
Tous, à l'envi, déposent à ses pieds
De leur respect l'hommage volontaire;
La haine même est réduite à se taire,
Et de ses ennemis il fait des alliés.
Son érudition ne bat point nos oreilles
Des auteurs anciens et nouveaux;
Il ne se venge point sur nous de ses travaux,
Ne nous punit point de ses veilles :
Comme un parfum délicieux,
Dont la mollesse orientale
Remplit un flacon précieux,
En légères vapeurs sa science s'exhale,
Se laisse deviner, et jamais ne s'étale
Dans des discours ambitieux.
C'est ce ruisseau, dont les ondes captives
Caressent mollement leurs rives :
Sans effort, sans bruit, sans fracas,
Son savoir se répand, et ne déborde pas.
Mais s'il craint le savoir prodigue,
Dont la profusion fatigue,
Et dont j'ai peint tantôt l'ennui fastidieux,
Il n'évite pas moins le ton mystérieux,
L'orgueil discret, la morgue taciturne
De ce savant, lucubrateur nocturne
Qui, dans le fond de son docte réduit,
De ses tablettes vermineuses
Ayant compilé jour et nuit
Les richesses volumineuses,
De ses recherches lumineuses
Pour lui seul conserve le fruit;
Et, semble à ce riche avare
Couché sur l'or qu'il accapare,
Fait de sa tête un coffre-fort.
Qu'il renferme avec soin, et qu'avec peine il ouvre;
Possesseur moins jaloux, l'homme aimable découvre
Des trésors précieux conquis par ses travaux;
Lui-même en est payé par des trésors nouveaux.
Son entretien est un échange;
Et, pareil au vaisseau qui porte à son retour,
Pour le nectar du Rhin, les étoffes du Gange,
Il donne et reçoit tour-à-tour;
Il évite avec soin les phrases populaires,
Les lieux communs et les propos vulgaires.
Il ne dit point qu'il fait chaud, qu'il fait froid;
Dans quelle année, en quel endroit
Les vivres furent chers la moisson abondante,
Les gens qu'il fuit, les maisons qu'il fréquente;
Que Corneille est sublime et Racine galant;
Que le Français est parfois turbulent :
Que des fontes de neige ont enflé la Dordogne;
Que le blé manque en Beauce et le vin en Bourgogne.
Mais il hait encor plus le jargon précieux
Dont l'hôtel Rambouillet tourmentoit nos aïeux,
Quand sous les étendards des Cotin, des Voiture,
Des bataillons de beaux esprits,
Régents accrédités de la littérature,
Que de Boileau l'inflexible censure
De leur trône usurpé jeta dans le mépris,
Dans leurs phrases entortillées
Par le faux goût du jour de clinquant habillées,
De l'affectation se disputoient le prix :
Mettoient la langue à la torture,
Et triomphoient de n'être pas compris.
Disciple heureux de la nature,
D'une phrase naïve et pure
Il ne demande point pardon,
S'exprime avec clarté, parle avec abandon
N'ambitionne point une finesse obscure;
Fuit d'un style apprêté la pénible tournure;
De fleurs, sans art, sème son entretien,
Quelquefois à la langue, en dépit du purisme,
Ose faire présent d'un heureux solécisme,
Scandale du grammairien;
Et bravant du logicien

Le pédantesque rigorisme,
M'instruit de quelque chose, ou m'amuse d'un rien.
Sur-tout il se défend des sons durs que hasarde
Des parleurs mal instruits la nation criarde;
Dans les clubs, ébranlés par leurs rauques accents,
Il laisse s'enrouer leurs gosiers glapissants.
Les Stentors des salons sont pour nous un supplice;
Il faut, en conversant, qu'un heureux artifice,
De l'échelle vocale étudiant les tons,
Adoucisse à propos ou renforce les sons.
L'organe humain ne veut ni roideur, ni mollesse :
Trop foible il nous échappe, et trop fort il nous blesse;
Le doux parler nous plaît; et, toujours redouté,
L'homme le plus bruyant est le moins écouté.
Pareil au flot grondant qui vient battre la rive,
Damon le clabaudeur, en mugissant, arrive;
Du bas de l'escalier, par de fréquents éclats
Son formidable abord s'annonce avec fracas;
Il entre : son salut vous a rompu la tête;
Sa bouche est un volcan, sa voix une tempête.
On se plaît à causer avec ses bons amis;
Mais quand leur voix trop forte à l'orage est pareille,
Leur amitié devient un tourment : notre oreille
Appelle la parole et repousse les cris.
Bien plus puissant encor, l'attrait du caractère,
Des plus rares vertus lui prêtant le secours,
D'un causeur agréable embellit le discours;
Sans timide indulgence et sans rigueur austère,
De ses sentiments vertueux
L'épanchement affectueux
A ses expressions prête un charme qu'on aime :
Franc sans témérité, discret avec candeur,
Il parle avec une noble pudeur
De ses entours, des siens et de lui-même;
Il ne fait point des récits éternels
De ses arrangements, de ses soins paternels.
Pour ceux à qui du sang la chaîne l'intéresse,
Il n'a point d'un badaud la bourgeoise tendresse;
Ne vous parle point des leçons
Que l'on donne à ses enfançons;
Il ne vous poursuit point des droits de sa famille,
Du rang de ses garçons, de la dot de sa fille;
Mais il est loin de ce fou du bel air,
A l'esprit gauche, au cœur de fer,
Qui, pour mieux s'éloigner des manières antiques,
Cachant dans sa maison ses plaisirs domestiques,
Croit malséant de parler de ses fils,
De ses parents les plus chéris;
Se sépare en public de sa sœur, de son frère,
N'oseroit devant un voisin
Prononcer le mot de *cousin*,
N'a point de tante, et presque point de mère,
Et, par bon ton, se défend d'être père.

Dans sa douce amabilité
Et sa tendresse héréditaire,
L'honnête homme écoutant sa sensibilité,
N'ordonne point à son cœur de se taire.
Sorti de sa maison comme d'un sanctuaire
Où la seule vertu fut sa divinité,
Dans ce grand monde, où de la vanité
La brillante frivolité
Immole la nature au vain desir de plaire,
Il porte, sans rougir, l'esprit de parenté :
Les grands airs n'ont jamais dénaturé son ame;
Par un heureux instinct, de bonne heure il apprit
A chérir les doux noms et de mère et de femme :
Le bon cœur fait le bon esprit.
S'il blâme, il veut que la censure
Soit un conseil, et non pas une injure;
S'il loue, il fuit le ton flatteur;
Il sait qu'un mot adulateur
Démenti par la conscience,
D'une juste pudeur fait rougir notre front,
Et qu'un éloge est un affront,
S'il n'est pas une récompense.
On passe à l'homme aimable une juste défense;
L'honnête homme chemine entre ce double écueil,
Même en le combattant il ménage l'orgueil.
Le sage aux sots peut montrer leur image,
Mais ne leur jette point le miroir au visage.

Il est un art heureux, dont la dextérité
Donne un air d'obligeance à l'âpre vérité.
Le boxeur furieux, tout bouillant de colère,
S'élance sur son adversaire,
Meurtrit, à poings fermés, et sa tête et ses bras,
Fait voler ses dents en éclats :
Son art est un fléau, son triomphe est un crime.
Le bon plaisant est ce maître d'escrime,
Qui, dans le choc d'un cartel inhumain,
Par son cœur indulgent laissant guider sa main,
Loin d'employer à servir sa vengeance
De son bras exercé la vieille expérience,
Fait de son épée un fleuret,
Use, en jouant, de cette arme innocente,
Retient, près de frapper, la pointe menaçante;
Tantôt, l'œil attentif et le corps en arrêt,
Noblement se présente, adroitement s'efface,
Pare avec art, ou riposte avec grace,
Amollit son attaque et foiblit à dessein :
C'est un athlète, et non un assassin.
Il laisse respirer son trop foible adversaire,
Prolonge, sans blessure, un combat sans colère;
Dans son antagoniste épargne son ami,
Et s'en fait un rival et non un ennemi.

L'homme sensible, ainsi, jamais n'abuse
Des avantages de l'esprit,
Et quand la vanité confuse
Souffre, en déguisant son dépit,
Du mot piquant dont le cercle s'amuse,
De son succès cruel le premier il s'accuse,
Et souffre du mot dont on rit :
Il joint un baume heureux à la flèche qu'il lance,
Respecte la foiblesse, épargne l'innocence;
Se joue autour du cœur, et ses traits délicats
Effleurent l'amour-propre, et ne le blessent pas.

La bonté fait sa politesse,
Le malheur est sacré pour sa délicatesse,
Tous ces défauts d'un corps ou difforme, ou grossier,
De la nature ouvrage irrégulier,
Le pied tortu, la jambe circonflexe,
D'un dos voûté l'éminence convexe,
La langue qui, dans le palais,
Cherchant des mots qui n'arrivent jamais,
Semble, en balbutiant la plus belle pensée,
Du filet de l'enfance encore embarrassée,
Et dont le bégaiement, consolant le muet,
A chaque son qu'elle tâche d'émettre,
Tourmente en vain tout l'alphabet,
Et lutte contre chaque lettre;
L'œil isolé qui, seul chargé de voir,
Somme en vain son second de remplir son devoir;
Le bras manchot qui, resté sans office,
Laisse au survivancier tout le poids du service,
Ne le trouvent jamais ni malin, ni moqueur;
Pour lui les seuls défauts sont les défauts du cœur.
Il s'interdit l'infame médisance,
L'exigence au ton dur, l'altière suffisance,
Des reproches amers l'injurieuse aigreur,
Les accents du soupçon, l'expression du blâme,
Le sarcasme cruel, la mordante épigramme,
Et l'ironie au ton moqueur :
Le trait, en s'échappant, déchireroit son cœur.
Sur-tout d'un tort réel, d'une vérité dure,
A l'amour-propre il sauve la blessure,
Et ne l'accable point de sa triste raison.
L'expérience apprit à son cœur juste et bon,
Que la plus déchirante injure,
Celle qui, dans un cœur profondément blessé,
Laisse le trait fatal pour jamais enfoncé,
Que l'orgueil jamais ne pardonne,
Ce ne sont point les torts qu'on nous prêta,
Le ridicule qu'on nous donne,
Mais le ridicule qu'on a.
Ses vertus n'ont rien de farouche;
Ses moindres mots ont un charme qui touche;
La compatissante bonté,
La tendre sensibilité
Se peignent dans ses yeux, s'expriment par sa bouche.

Mais quelle autre divinité
Au front serein, à l'air doux et timide,
Sans ornement, et non pas sans beauté,
Les yeux baissés, l'accompagne et le guide?
Ah! je la reconnois : noble et simple, son nom,
A tous nos jeunes fats j'en demande pardon,
Est Modestie, aimable enchanteresse,
Qui jamais n'éblouit et toujours intéresse :
De l'esprit social c'est le premier lien.
L'aveugle orgueil vainement la condamne,
Sa craintive pudeur ne lui dérobe rien;
Et quand, pour échapper au vulgaire profane,
Au fond d'un puits loge la Vérité,
La Modestie, à notre œil enchanté,
Offre un vêtement diaphane;
Ses attraits sont voilés, mais ne sont pas perdus,
Et ce voile lui-même est un charme de plus
Tel le tissu d'une gaze légère,
Embellissant l'objet qu'elle semble cacher,
Invite l'œil à le chercher
Sous cette parure étrangère.
L'obstacle a ses plaisirs pour notre œil curieux :
La fable d'un nuage environnoit les dieux;
Et la beauté la plus divine
N'est pas celle qu'on voit, mais celle qu'on devine.
Ainsi l'homme modeste, à lui-même étranger,
Nous plaît sans le savoir, charme sans y songer.
Ainsi de son esprit qui toujours nous attache,
On aime ce qu'il montre et même ce qu'il cache;
Discret, et non mystérieux,
Vous ne le verrez point, d'un regard curieux,
Fouiller dans les secrets des autres :
Il sait garder le sien, et respecter les nôtres;
Ou si, seul avec vous demeuré sans témoins,
Son œil curieux vous pénètre,
Sans vous troubler, fiez-vous à ses soins :
Ce qu'il desire de connoître,
C'est le secret de vos besoins.

Que l'indifférent égoïste,
D'un air distrait, insouciant et triste,
Semble, à regret, supporter vos discours;
L'homme poli sans peine en suit le cours.
Vous pouvez lui conter vos plaisirs, vos affaires.
Vos soins publics, vos travaux solitaires,
Vos infortunes, vos succès,
Votre projet de mariage,
Vos amours et votre procès;
Les bruits de votre voisinage,
Les tracas de votre ménage,
Rien n'est perdu ni fatigant pour lui;
Il sait braver ou déguiser l'ennui :
De sa courtoisie obligeante,
Prompte à saisir vos moindres mots,
L'attention encourageante
Suit avec intérêt le fil de vos propos;
Il dissipe un chagrin, il éclaircit un doute;
Son amitié vous parle, et son cœur vous écoute.
L'impolitesse est prompte à se lasser :
Bien dire et bien entendre est l'art de converser.
S'il raconte, il épargne à l'heureux auditoire
Les froides inutilités,
Et de tout l'ennui narratoire
Les prolixes futilités;
Ne se croit point chargé de rendre le langage,
Les gestes, les propos de chaque personnage;
N'imite point ce conteur qui farcit
D'épisodes traînants un ennuyeux récit,
A chaque mot fait une pause,
Et répète vingt fois : « J'oubliois une chose...
Je vous dirai dans un moment; »
Dont les effrayantes préfaces
Vous annoncent obligeamment
Ce qu'il promet de dire longuement;

Dont les narrés sont un tourment,
Et les promesses des menaces.
Son récit, d'un pas diligent,
Va droit au but, et plaît en abrégeant.
Ainsi, dans son discours, qui jamais ne vous lasse,
Le silence a son prix, le mystère sa grace.
Mais tel est le malheur de la société :
Le dégoût de bien près suit la satiété;
Et le talent le plus sublime,
Pour garder long-temps notre estime,
A besoin de variété.

Qu'un parleur monotone en causant nous endorme,
Le mien sait éviter un langage uniforme;
Il sait être à propos folâtre ou sérieux;
Il s'accommode au temps, aux personnes, aux lieux.
Ainsi, développant sa flexible souplesse,
Un fleuve heureux avec mollesse,
De ses bords variés embrasse les contours,
Suivant les lieux change son cours,
Gronde ou se tait, suit sa route ou serpente,
Tourne avec le terrain, s'abandonne à sa pente,
Arrose des champs nus ou des bocages verts;
S'attriste dans d'affreux déserts,
Se plaît dans de riches campagnes,
Traverse les vallons, tourne au pied des montagnes;
Dans le cristal de son limpide azur
Réfléchit l'éclat d'un ciel pur,
Les moissons d'alentour, les rives bocagères,
Et le rendez-vous des pasteurs,
La boisson des troupeaux et le bain des bergères,
La route des vaisseaux et des barques légères,
La ceinture des rocs et le miroir des fleurs.
Dans les cercles nombreux, en pourparler, à table,
Par ses discours plaisants ou sérieux,
Quelquefois instructif, et jamais ennuyeux,
Ainsi nous plaît le parleur agréable;
Son amabilité rend tout le monde aimable.
De nuage en nuage, ainsi de mille éclairs
L'étincelle électrique embrase au loin les airs :
Telle, en brillants reflets, la lumière se joue;
Tels tournent sur l'essieu les rayons de la roue,
Ou tel, sur la scène des eaux,
Le mouvement qui se propage
Gagne de proche en proche, et, jusques au rivage,
En cercles onduleux on voit rouler les flots.
Aussi quand il sort, il emporte
Sur ses rivaux un triomphe complet :
La reconnoissance l'escorte,
L'amitié lui rime un couplet;
L'envieux même lui pardonne,
Et tous les cœurs lui rendent en secret
Les hommages qu'il abandonne.
Il plaît à qui lui parle, il charme qui l'entend;
Et quand l'heure du départ sonne,
Chacun se retire content,
Moins de l'esprit qu'il a, que de celui qu'il donne.

Mais quoi! parmi tant de portraits divers,
Ce sexe intéressant, modèle de la grace
(Et j'en suis honteux pour mes vers),
Dans mes tableaux n'a pas encor de place;
Et mes pinceaux, dans leurs premiers essais,
De ces belles Athéniennes
Qu'adorèrent jadis Socrate et Périclès,
A peine dans l'histoire ont saisi quelques traits!
Nos aimables concitoyennes
A mon encens ont-elles moins de droits?
Rappelons-nous ce fameux Genevois
Qui, dans Saint-Preux nous peignant son image,
De son brillant génie aux belles fit hommage;
Et, pour mieux les flatter, s'en plaignit quelquefois.
Si j'en crois son expérience,
Ce qui blesse le plus ce sexe impérieux,
Ce n'est point le dépit, le soupçon, l'exigence,
Mais le dédain, la tiède négligence,
Et d'un cœur froid le calme injurieux.
Par ses accents flatteurs la louange l'attire,
Par le silence il se croit avili
Son orgueil exigeant lui trouve un air d'oubli,
Et l'oubli lui déplaît bien plus que la satire.
Parlons-en donc, au risque d'en médire.
Avec ses penchants et ses goûts,
Ses défauts enchanteurs et ses tendres caprices,
Et ses moments d'humeur, et des moments plus doux;
Ses habiles détours, ses charmantes malices,
Ce sexe aimable est là.... Mais quel pinceau
Pourroit suffire à ce tableau!
Dans nos champs émaillés voyez ces fleurs sans nombre;
L'une aime nos jardins, l'autre des monts déserts;
Celle-ci les zéphyrs, celle-là les hivers;
L'une veut le grand jour, l'autre se plaît dans l'ombre;
L'une aime à s'enlacer à nos jeunes ormeaux,
L'autre croît sur des rocs, l'autre pend sur les eaux;
L'une, du ciel qui la colore,
N'obtient qu'un feuillage inodore;
L'autre, mêlée au serpolet,
De la jeune brebis va parfumer le lait.
De ce sexe adorable, à qui tout rend hommage,
Dans ces variétés je pense voir l'image.
Je ne puis à-la-fois retracer dans mes vers
Tant de caractères divers;
Mais si j'en crois mon cœur, c'est à vous, sexe aimable,
Qu'on doit des entretiens le charme inexprimable:
Avec un tact plus fin, des sens plus délicats,
Vous gouvernez vos modestes états;
Vous maniez avec plus de souplesse
Des passions la sauvage rudesse....
Nous raisonnons, et vous persuadez.
Des graces que vous possédez
Votre langage se colore;
Du tendre épanchement d'un cœur affectueux
Votre expression semble eclore,
Tel un parfum voluptueux
N'attend, pour s'exhaler, qu'un des soupirs de Flore,
Ou les premiers regards d'un ciel pur et vermeil.
L'esprit de l'homme est un trait du soleil,
Le vôtre un rayon de l'aurore,

Ou du globe argenté qui, de l'azur des cieux,
Nous verse un jour si doux, et repose les yeux.
Sans peine on obéit au pouvoir qu'on adore :
Eh! quel peuple jamais a mieux connu vos lois?
De nos Français l'esprit chevaleresque,
Pour la beauté leur culte romanesque,
Vos regards séduisants, votre touchante voix,
Le respect et l'amour, tout assure vos droits.
Même lorsque le temps vient sur votre visage
Graver les injures de l'âge,
Et dépouiller de fleurs votre arrière-saison,
Des sens désenchantés si vous perdez l'hommage,
Des bons esprits vous avez le suffrage
Et le sceptre de la raison.
La longue habitude du monde,
Du vrai savoir source féconde,
Le tableau comparé des états différents,
Les égards mesurés sur l'échelle des rangs,
Tant de prétentions rivales,
Tant de fortunes inégales;
Les intérêts qui viennent se croiser,
Les passions qu'il faut apprivoiser,
Le besoin de soumettre au joug des circonstances
De l'intraitable vérité
L'incommode sévérité,
Le tact de l'à-propos, le soin des convenances;
Tant de fugitives nuances.
De bonne heure exerçant votre jeune raison,
Ont de votre pensée étendu l'horizon.
Dans ses jeunes ans une belle,
Connoissant peu le monde et les secrets du cœur,
De son sexe adoré n'est encor que la fleur;
Avec le temps elle en est le modèle;
Depuis ses premiers ans jusqu'à l'âge avancé,
Tout ce qu'elle a senti, tout ce qu'elle a pensé,
Le souvenir, l'étude, la lecture,
L'art qui fertilisa les dons de la nature,
Aux succès du présent font servir le passé.
Son jugement, lentement exercé,
Comme un fruit mûr s'est fait attendre;
On aimoit à la voir, on se plaît à l'entendre;
On ne lit plus son destin dans ses yeux;
Ses attraits peuvent moins, sa prudence instruit mieux;
N'excitant plus du cœur les terribles orages,
Moins turbulent, son pouvoir est plus doux;
Ses charmes enivrants l'entourèrent de fous :
Ses charmants entretiens l'environnent de sages;
Elle éclaire sans enflammer;
En elle la raison peut encor nous charmer :
On la flattoit, on la révère,
Et l'art de gouverner remplace l'art de plaire.

Telle autrefois, dans son brillant déclin,
J'ai vu la célèbre Geoffrin,
D'un choix de vieux amis aimable présidente,
Et quelquefois utile confidente.
Son zèle généreux de leurs besoins discrets
Souvent, à leur profit, surprenoit les secrets :
Pour elle une bonne œuvre étoit une conquête,
Les pauvres des amis, leur bonheur une fête,
Son luxe des bienfaits, la vertu son pouvoir,
Son esprit le bon sens, la raison son savoir;
Au talent jeune encore elle ouvroit la barrière,
Accueilloit la vieillesse au bout de sa carrière,
Et ses élèves triomphants
Venoient de leurs lauriers couronner ses vieux ans.
Avec quel art, surtout, dans ses mains souveraines,
Des conversations elle tenoit les rênes!
Elle rendoit l'essor à la timidité,
En imposoit à la témérité;
Du froid conteur excitoit la paresse;
De l'argumentateur, dont l'âpre sécheresse
Effarouche les ris et même la sagesse,
Désarmoit la ténacité.
Avec l'âge avancé, l'âge mûr et l'enfance,
De son utile expérience
Gardoit la vieille autorité;
Dans sa naissance étouffoit la dispute,
Ou, des opinions encourageant la lutte,
Faisoit de nos débats sortir la vérité;
Exerçoit sans rigueur sa douce surveillance;
Par un accent de bienveillance
Tempéroit la sévérité;
Consoloit la laideur, conseilloit la beauté,
Calmoit l'emportement, réprimoit la licence;
Maintenoit le bon ton, père de la décence,
Rendoit la modestie à l'orgueil effronté,
Le repentir au vice déhonté,
A l'affectation l'aimable négligence,
L'espoir à la foiblesse, au pauvre l'indulgence;
Louoit par sentiment, et grondoit par bonté.
Aussi, vainqueur ou vaincu dans la lice,
Chacun satisfait en partant,
Dans le beau monde alloit contant
Ses piquants entretiens, son aimable police;
Autant que sa louange on aimoit sa malice,
Et l'orgueil même étoit content.
De là ce long respect et ce pouvoir suprême
Qu'elle exerça dans sa vieillesse même :
Elle plaisoit sans art, dominoit sans orgueil.
Aux limites de sa carrière,
Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière,
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
Guetter un mot, épier un coup d'œil :
Le jeune fou qui, dans le monde,
Le soir, ayant fini sa ronde,
Gâté par ses succès, en revenoit plus fat;
L'écrivain et l'homme d'état,
Chez elle, du bon goût étudioient le code.
Sans son aveu, nul n'étoit à la mode;
Les enfants du Midi, les habitants du Nord,
Le rang, la faveur, la naissance,
Pour être accrédités dans les cercles de France,
Venoient, dans son salon, prendre leur passe-port,
Et recevoir leurs lettres de créance.
Seule elle triompha de nos goûts inconstants,
Et son hiver défioit son printemps.
Ainsi, dans les bosquets de Flore,

Quand le fougueux Borée emporte leurs débris,
La rose qui se décolore,
Belle encore au milieu de ses festons flétris,
Seule nous plaît, et seule règne encore.
Ah! permets, ombre que j'adore,
Que dans les Champs-Élysiens,
Entre tes amis et les miens,
Par mes ressouvenirs j'aille jouir encore
De tes aimables entretiens.

Quand mes foibles talents commencèrent d'éclore,
Il m'en souvient, de mon sort rigoureux
Pour corriger la funeste influence,
Ton honorable bienveillance
Me pressa d'accepter ses secours généreux:
Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais;
Mais, en refusant tes bienfaits,
J'ai gardé ma reconnoissance.

FIN DU POËME.

LES GÉORGIQUES
DE
VIRGILE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'agriculture. Cette matière est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches, et d'expériences. Dans toutes les parties du royaume je vois s'élever des sociétés d'agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer et de semer. Plusieurs citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpents de terre et des années de récolte à des essais sur l'économie rurale. L'agriculture, comme les autres arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avoient long-temps avili ; et la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes, que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que lorsque j'ai interrogé les cultivateurs de profession, que nos cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des espèces de machines un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées, je leur ai entendu dire que toutes ces découvertes, faites dans le cabinet, souffroient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'agromanie, il faut convenir que l'agriculture ne peut que gagner aux travaux des savants : par leur secours, elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracés la routine, et des ténèbres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connoître celles des anciens. On sait combien l'agriculture étoit florissante et honorée parmi eux. Pour ne parler que des Romains, avec quel plaisir lisons-nous dans leur histoire les noms des consuls et des dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue, et qui, comme dit Pline, du Capitole où ils étoient montés triomphants, retournoient dans leurs terres enorgueillies de se voir cultivées par leurs mains victorieuses !

L'agriculture a exercé non seulement les plus grands héros, mais encore les plus grands écrivains de l'antiquité. Parmi les Grecs, Hésiode, qui vivoit un siècle après la guerre de Troie, a écrit un poëme sur l'agriculture : Démocrite, Xénophon, Aristote, Théophraste, en ont traité en prose. Parmi les Romains, Caton, le fameux censeur, a composé un ouvrage sur l'économie rurale, et a été imité par le savant Varron. Caton écrit comme un vieux cultivateur plein d'expérience : ses ouvrages abondent en sentences ; il entremêle aux leçons d'agriculture des préceptes de morale. Varron montre dans ses écrits plus de théorie que de pratique ; il se livre à des recherches sur l'antiquité, remonte à l'étymologie des mots, et nous lui devons un catalogue de ceux qui ont écrit avant lui sur l'agriculture. L'ouvrage de Columelle est le plus considérable que les anciens nous aient laissé sur ce sujet. Plusieurs souverains ont aussi honoré l'agriculture, en composant des traités sur cette matière. Si les rois sont dispensés aujourd'hui d'écrire sur cet art, ils ne le sont pas de le protéger.

Mais, parmi ces écrivains, Virgile tient sans contredit le premier rang, même indépendamment de la beauté du style. Lui-même cultiva ses terres près de Mantoue jusqu'à l'âge de vingt ans. Ce fut alors qu'il parut à Rome pour la première fois, et qu'il fut admis à la faveur d'Auguste. La longue durée des guerres civiles avoit presque dépeuplé les campagnes, et Rome même l'étoit au point qu'Auguste se vit menacé de ne régner que sur des déserts et des tombeaux. Une grande partie des terres de l'Italie

avoit été partagée entre les soldats, qui s'étoient occupés trop long-temps à les ravager, pour avoir appris à les cultiver. Il falloit donc ranimer parmi les Romains leur premier amour et leur premier talent pour l'agriculture. Mécène, qui mettoit toute sa gloire à augmenter celle de son maître et de son ami, engagea Virgile à se charger de cette entreprise. On voit combien les arts, dans les anciens gouvernements, influoient sur la politique. Réduits chez les peuples modernes à distraire l'oisiveté des riches, à exercer la critique des prétendus connoisseurs, à exciter l'envie des artistes, à faire de bas protégés et d'insolents protecteurs, ils étoient chez les anciens un ressort utile, qui remuoit puissamment les esprits de la multitude; et les orateurs et les poëtes furent en quelque sorte les premiers législateurs.

Virgile employa sept ans à la composition de cet ouvrage. On y reconnoît par-tout le dessein dans lequel il l'avoit composé, et les vues de Mécène : mais on le reconnoît sur-tout dans ses plaintes touchantes sur la décadence de l'agriculture, qu'on lit à la fin du premier livre; encore plus dans ce bel éloge de la vie champêtre qui termine le second, et dans lequel Virgile semble avoir réuni toute la force et toutes les graces de la poésie, pour rappeler les Romains à leur ancien amour de l'agriculture.

Virgile fut le premier, parmi les Romains, qui introduisit trois genres de poésie empruntés de trois fameux poëtes grecs, Théocrite, Hésiode, et Homère. Théocrite et Homère lui ont toujours disputé la palme, l'un dans le poëme pastoral, et l'autre dans le poëme épique; mais il a laissé Hésiode bien loin derrière lui dans le poëme géorgique. Hésiode étoit plus agriculteur que poëte; il songe toujours à instruire, et rarement à plaire; jamais une digression agréable ne rompt chez lui la continuité et l'ennui des préceptes. Cette manière de décrire chaque mois l'un après l'autre, a quelque chose de trop uniforme et de trop simple, et donne à son ouvrage l'air d'un almanach en vers. On retrouve, il est vrai, la nature dans sa poésie; mais ce n'est pas toujours la belle nature. Il n'est pas plus judicieux dans ses préceptes, qui souvent sont entassés sans choix, chargés de détails minutieux, et revêtus d'images puériles. Après tout, il faut regarder son ouvrage comme la première esquisse du poëme géorgique : l'antiquité de ce monument nous offre quelque chose de vénérable. Mais si nous voulons voir cette esquisse s'agrandir, les figures devenir plus correctes, les couleurs plus brillantes, et le tableau parfait, il faut l'attendre de la main d'un plus grand maître.

Tel est le poëme de Virgile. Je crois devoir essayer ici de détruire quelques préjugés que j'ai trouvés répandus à ce sujet, même parmi un certain nombre de gens de lettres et de personnes éclairées. A quoi bon, m'a-t-on dit, traduire un ouvrage plein d'erreurs, écrit sans méthode, et dont le fond est peu intéressant?

1° Je crois que ceux qui regardent les *Géorgiques* comme un ouvrage rempli d'erreurs, en jugent moins d'après une connoissance exacte de ce poëme, que d'après sa qualité de poëme et son antiquité.

On s'imagine d'abord qu'un poëte, même dans une matière sérieuse, songe plus à plaire qu'à instruire, et sacrifie souvent une vérité ennuyeuse à une erreur agréable. Je crois Virgile absous de cette accusation, par le respect avec lequel tous ceux qui, parmi les Romains, ont écrit après lui sur l'agriculture, parlent de ses ouvrages. Pline le naturaliste s'appuie souvent sur son autorité. Un pareil suffrage est assurément très décisif en faveur de Virgile. Si quelqu'un de nos premiers poëtes avoit écrit sur l'histoire naturelle, de quel poids ne seroit pas pour lui l'avantage d'être cité par M. de Buffon! Il est vrai que Virgile n'est point entré dans les détails; il n'a embrassé que les grands principes de l'agriculture; et, comme ils sont à-peu près les mêmes dans tous les lieux, c'est une preuve de plus en sa faveur.

On croit, en second lieu, que l'antiquité de ce poëme le rend justement suspect d'erreur. Mais si on veut observer que l'agriculture étoit, après l'art de vaincre, l'art favori des Romains, qu'ils se vantoient de lui devoir leur grandeur, que l'art le plus honoré est toujours le mieux cultivé, que celui-ci étoit l'occupation de ce qu'il y avoit de plus grand et de plus éclairé; si l'on songe de plus que Virgile avoit pu recueillir les observations de plusieurs siècles, s'enrichir des remarques d'une foule d'écrivains; on conviendra qu'il est possible que le plus grand poëte des Romains ait bien écrit sur un art cultivé, dès les premiers temps de la république, par le premier peuple du monde. La lecture de ses ouvrages, jointe à ces présomptions, achèvera d'en convaincre ceux qui pourraient en douter.

Je ne vois de répréhensible que quelques vers sur les lunaisons dans le premier livre, et quelques morceaux du quatrième; encore dans celui-ci les erreurs n'intéressent-elles que les choses de pure curiosité et la partie physique, sur laquelle les anciens, faute d'instruments propres à observer, étoient moins à portée que nous de s'instruire. La partie économique n'offre presque rien à réformer. La reproduction des abeilles

est une tradition que Virgile adopta, sans doute, moins comme naturaliste que comme poëte, parce qu'elle amène cette belle fable d'Aristée, qui est reconnue pour un chef-d'œuvre de sentiment et de poésie, et dont on achèteroit volontiers les beautés par quelques erreurs.

Est-il bien vrai, en troisième lieu, que les *Géorgiques* manquent de méthode? J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des anciens; et j'observe que ce préjugé a pris naissance dans un temps où Perrault censuroit ce qu'il n'entendoit pas, où La Motte défiguroit Homère pour le corriger. Je crois qu'en fait d'écrits, il y a deux sortes de méthodes : celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement, et celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit, déja rebuté par la sécheresse des matières, ou fatigué de leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées, lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées, sans doute; mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet de la variété; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue; qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que le doux succède au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit, qui veut être amusé, ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires, qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de cette chaîne; il veut voler d'objets en objets, faire une promenade et non pas une route. Voilà la méthode de Virgile.

Un exemple rendra la chose plus sensible. Prenons le commencement du poëme des *Géorgiques*. Le poëte prescrit d'abord le temps du labour : nous voilà dans la sécheresse didactique. Il recommande ensuite d'étudier la nature du terrain, ce qui amène un morceau agréable et presque épisodique sur les diverses productions des différents sols. La généralité de ce précepte sembloit devoir déterminer le poëte à en faire la base des autres; mais, comme il étoit plus susceptible de poésie que celui qui le précède, Virgile l'a placé le second, pour faire oublier la sécheresse du premier. Ce premier précepte lui-même ne contient que dix vers. Virgile veut nous accoutumer insensiblement à la sévérité du ton didactique; à peine l'a-t-il pris, qu'il l'abandonne aussitôt pour une description riante. Voilà, si je ne me trompe, l'art du grand poëte; et c'est celui qui règne dans tout cet ouvrage.

On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées que celles de nos ouvrages de philosophie, et même de poésie et d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction, qui marque, entre ce qui précède et ce qui suit, ou une opposition, ou une ressemblance, ou quelque autre rapport. Cette conjonction tient peu de place : par ce moyen le style marche rapidement; point de vide d'idées; point de liaisons froides, alongées : où nous mettons une phrase, Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poëme comme d'un tableau; les teintes qui séparent les différentes couleurs doivent être si légères, que l'œil le plus attentif, même en apercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit, de celle qui commence. Mais, pour que les liaisons aient cette légèreté, il faut que les idées elles-mêmes se lient naturellement, et que, pour passer de l'une à l'autre, l'auteur n'ait pas besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile : ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots; et comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précède, il ne lui faut pas de longues transitions pour le remplir.

Un reproche bien plus grave, c'est le défaut d'intérêt. Deux choses sont nécessaires pour rendre un ouvrage d'esprit intéressant, l'agrément et l'utilité. Les poëtes doivent non seulement peindre la nature, mais l'imiter dans ses procédés : par-tout elle réunit dans ses ouvrages l'agréable et l'utile. Les *Géorgiques* réunissent ce double intérêt. L'auteur a pris pour sujet le premier de tous les arts, celui qui nourrit l'homme, qui est né avec le genre humain, qui est de tous les lieux, de tous les temps : rien de plus utile. Pour l'agrément, je ne conçois pas de sujet plus heureux. L'attrait naturel de la campagne, les travaux et les amusements champêtres, l'admirable variété des trésors qui couvrent la terre, l'abondance des moissons, la richesse des vendanges, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces objets qui, malgré la dépravation de nos mœurs, les préjugés de l'orgueil, ont des droits si puissants sur notre ame; voilà ce que présente le poëme de Virgile : il est riche comme la nature, il est inépuisable comme elle. Joignez à cela les idées d'innocence, de félicité, de tranquillité, attachées à la vie champêtre; ce plaisir délicieux avec lequel nos yeux, fatigués de la pompe des villes et des merveilles des arts, se rejettent vers les beautés simples de la campagne et les prodiges variés de la nature : est-il rien de plus intéressant pour les

ames qui conservent encore quelque sensibilité? Les anciens nous ont laissé des poëmes didactiques sur d'autres sujets. Théognis a écrit en vers sur la morale; Aratus et Lucrèce sur la philosophie naturelle. Le sujet des *Géorgiques* me paroît l'emporter de beaucoup pour l'agrément. Les préceptes moraux, indépendamment de l'aversion naturelle que nous avons pour eux, sont si éloignés de nos sens, que rarement ils fournissent au poëte ces belles descriptions, ces images vives qui font l'essence de la poésie. La philosophie naturelle présente, a la vérité, des objets sensibles, mais souvent elle rebute le lecteur par la sécheresse des définitions, l'ennui des discussions et l'incertitude des systèmes. Le sujet que Virgile a choisi frappe sans cesse l'imagination; sans cesse il parle à notre ame par nos sens : les leçons y sont en images, et les préceptes en tableaux.

La forme n'est pas moins précieuse que le fond. Virgile ennoblit les opérations les plus simples et les instruments les plus vils; il parle aussi noblement de la faux du cultivateur, que de l'épée du guerrier; d'un char rustique, que d'un char de triomphe; il sait rendre la charrue digne et des consuls et des dictateurs. Enfin, on peut dire que non seulement il a surpassé les autres écrivains, mais qu'il s'est surpassé luimême dans le style des *Géorgiques;* la vivacité de ses images nous donne une idée plus claire que n'auroit fait la vue de ces choses mêmes, et l'objet décrit nous auroit moins affectés que la description. Mais, de quelques couleurs que les préceptes soient revêtus, ils fatiguent à la longue, si le poëte n'en corrige l'uniformité. Virgile, dans cette vue, entremêle à ses leçons d'agriculture des traits de morale. S'il conseille de transplanter un arbrisseau dans un terrain semblable à son sol natal, il ajoute noblement :

Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!

Nous recommande-t-il de profiter de la jeunesse des troupeaux pour les multiplier, il y joint cette réflexion touchante :

Hélas! nos plus beaux jours s'envolent les premiers.

Et comme les poëtes qui écrivent sur la morale embellissent leurs vers d'images empruntées des objets physiques, Virgile, aux descriptions des objets physiques, mêle des traits de morale; mais ces traits, vu leur brièveté, étant insuffisants pour le délassement du lecteur, souvent il abandonne son sujet, pour détendre et amuser notre esprit par d'heureuses digressions. Car, si les épisodes sont nécessaires, même dans le poëme épique, où le poëte est soutenu par l'intérêt d'une action importante, ils le sont bien davantage dans le didactique, pour couper la monotonie et adoucir l'ennui des préceptes.

Cependant Virgile, sage même dans ses écarts, a senti que les digressions, quelque agréables qu'elles fussent par elles-mêmes, ne devoient point être un hors-d'œuvre dans son poëme; que les fleurs y étoient nécessaires pour en couvrir les épines, mais qu'elles doivent naître du fond du sujet, et non y être transplantées; que, dans les épisodes, les plus étrangers en apparence au sujet des *Géorgiques*, on devoit voir la campagne, au moins en perspective. Voyez, à la fin du premier livre, comment, après avoir parlé de la mort de César, des batailles de Pharsale et de Philippes, il rentre ingénieusement dans son sujet, et intéresse le cultivateur au récit de ces grands événements, par ces vers admirables dans l'original :

Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler *,
Et des soldats romains les ossements rouler.

Ainsi, s'il maîtrise par-tout son sujet, son sujet le domine par-tout.

Concluons que, si l'utilité, l'agrément du sujet, le génie et l'art du poëte, peuvent rendre un poëme intéressant, on ne peut refuser cet éloge aux *Géorgiques*. Je sais qu'elles ne peuvent avoir l'intérêt d'un poëme dramatique; mais seroit-il raisonnable de l'exiger? Qu'il me soit permis de remarquer ici que le goût exclusif de nos auteurs pour ce genre, leur inspire un dédain injuste pour les autres; et c'est un véritable malheur pour notre littérature. Les Anglais, plus sensés que nous, encouragent tous les genres de poésie; aussi ont-ils des poëmes agréables sur toutes sortes de sujets, et une littérature infiniment plus variée que la nôtre; mais, parmi nous, il est si difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités sur le théâtre, que tous les jeunes talents se jettent dans cette carrière. D'ailleurs, on sait que le style de la tragédie n'est guère que celui de la conversation noble; le style de la comédie, celui de la conversation familière. Notre langue, resserrée jusqu'ici dans ces deux genres, est restée timide et indigente, et n'acquerra jamais ni richesse ni force, si, toujours emprisonnée sur la scène, elle n'ose se promener librement sur tous les sujets susceptibles de la

* L'auteur avait mis d'abord ces deux vers :

Entendra retentir les casques des héros;
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

grande et belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui, au lieu de grossir cette foule de drames platement imités, ou monstrueusement originaux, nous ont donné des poëmes sur les travaux des arts ou sur les beautés de la nature : c'est pour notre langue un monde nouveau, dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

Je crois qu'il est à propos de donner ici une idée des quatre livres des *Géorgiques*. Virgile, dans le premier, parle des moissons, du labourage, des instruments nécessaires aux cultivateurs, de la connoissance de la sphère, des différentes saisons où il faut semer les différents grains, des signes qui annoncent l'orage ou les beaux jours. La variété des tableaux, la rapidité du style, caractérisent ce livre, qui est terminé par un magnifique épisode sur la mort de César.

Dans le second, on trouve plus d'art peut-être et plus de hardiesse que dans tous les autres. Le poëte attribue à des arbres toutes les passions et les affections humaines, l'oubli, l'ignorance, le desir, l'étonnement. Le quatrième est riche en métaphores, mais moins hardies que dans celui-ci; car il est bien plus naturel de prêter les passions de l'homme à des animaux, comme les abeilles, qu'à des êtres inanimés, comme les arbres. On ne peut lire, à la fin du second livre, l'éloge de la vie champêtre dont j'ai déja parlé, sans être tenté de vivre à la campagne, et sans préférer, contre le consentement de Virgile lui-même, la vie d'un cultivateur à celle d'un philosophe.

Le troisième paroît le plus travaillé de tous. Il règne une vigueur et une verve admirables dans la description du cheval et des courses de chevaux. La violence de l'amour y est représentée avec des expressions aussi brûlantes que l'amour même. L'hiver de la Scythie y est si bien peint, qu'on frissonne, pour ainsi dire, en le lisant. Dans la description de la peste, il s'est efforcé de surpasser Lucrèce; et il faut avouer que, si dans l'un on aperçoit mieux le physicien, dans l'autre on reconnoît bien mieux le poëte.

Mais Virgile semble n'avoir rien traité avec autant de complaisance que les abeilles. Il ennoblit toutes les actions de ces petits animaux, par des métaphores empruntées des plus importantes occupations des hommes. Il ne peint pas en vers plus forts les batailles d'Énée et de Turnus, que le choc de deux essaims. Si, dans l'*Énéide*, il compare les travaux des Troyens à ceux des abeilles et des fourmis, ici il compare les occupations des abeilles à celles des Cyclopes. Enfin, le quatrième livre des *Géorgiques* semble être un prélude de l'*Énéide :* en parlant si magnifiquement d'un insecte, il nous annonçoit sur quel ton il étoit capable de traiter un objet véritablement grand. En un mot les *Géorgiques* de Virgile ont toute la perfection que peut avoir un ouvrage écrit par le plus grand poëte de l'antiquité, dans l'âge où l'imagination est la plus vive, le jugement le plus formé, où toutes les facultés de l'esprit sont dans toute leur vigueur et dans leur entière maturité.

Dans cet éloge, je ne crains pas d'être accusé de prévention par les véritables connoisseurs, ni d'avoir vu les beautés de Virgile avec le microscope des commentateurs et des traducteurs. Voulons-nous prendre de cet ouvrage une juste idée? consultons Virgile lui-même. C'étoit son ouvrage favori, celui sur lequel il fondoit l'espoir de son immortalité. L'*Énéide*, malgré ses défauts, fait, depuis plus de dix-sept cents ans, les délices des amateurs de la poésie : cependant ce poëme, admiré des Romains, immortel comme leur gloire, dont il est le plus beau trophée; qui avoit arraché à Octavie des larmes si célèbres, qui valut à Virgile l'honneur d'être salué au théâtre comme l'empereur lui-même, il vouloit le jeter au feu comme indigne de lui, malgré le foible des auteurs pour leur dernier ouvrage, tandis qu'il laissoit subsister les *Géorgiques*, comme le plus beau monument de sa gloire. On peut dire que, s'il s'est trop défié de l'effet de son *Énéide*, il n'a pas trop présumé de celui des *Géorgiques*.

Je ne puis me dispenser de parler des poëmes dont Virgile a fourni l'idée ou le modèle. Le plus considérable de tous est le *Prædium rusticum* du P. Vanière : il a traité dans le plus grand détail toutes les parties de l'agriculture; et c'est peut-être le défaut de son ouvrage. Il est plus abondant que Virgile, Virgile est plus rapide que lui. Le poëte romain est plus agréable dans les détails arides, que le poëte toulousain dans les objets les plus riants. Celui-ci explique quelquefois prosaïquement les objets les plus poétiques; l'autre revêt de la plus belle poésie les objets les plus simples. Je remarque dans l'un une profusion souvent mal entendue; j'admire dans l'autre une économie toujours pleine de goût. Enfin, on trouve plus de variété dans le petit terrain qu'a défriché Virgile, que dans l'espace immense que Vanière a cultivé. Mais ce qu'on ne peut trop admirer dans celui-ci, c'est qu'il loue la campagne de bonne foi, qu'il peint ce qu'il aime, et qu'il fait passer dans l'ame de ses lecteurs le sentiment qui l'anime.

Ces vers du quatrième livre des *Géorgiques*,

Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,

Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore, etc.

ont fourni à Rapin l'idée de son poëme sur les *Jardins.* Dryden prétend que cette esquisse de Virgile, que je viens de citer, vaut mieux que tout l'ouvrage de Rapin. Ce jugement me paroît injuste. Le poëme des *Jardins* est plein d'agrément et de poésie. Je n'y trouve pas cependant la précision dont le loue l'abbé Desfontaines : il est moins long que Vanière; mais ni l'un ni l'autre n'ont connu, comme Virgile, cette heureuse distribution, cette sage économie d'ornements. L'harmonie imitative, cette qualité essentielle de la poésie, qui est portée à un si haut point par le poëte romain, se trouve rarement dans les deux poëtes modernes; et presque jamais ils n'ont eu ni sa force ni son élévation. Les épisodes des *Géorgiques* suffisent seuls pour mettre une distance immense entre cet ouvrage et les deux autres, dont les digressions sont toujours froides. Virgile a encore un avantage sur Rapin, c'est l'importance de l'objet de ses leçons. L'art qui féconde les guérets est bien autrement intéressant que celui qui embellit les jardins; et l'on ne partage pas aussi volontiers les transports d'un fleuriste passionné, à la vue du plus beau parterre de fleurs, que ceux d'un laboureur, à la vue d'une abondante moisson.

Le poëme de Thomson a été traduit dans notre langue. Comme Milton, il a secoué le joug de la rime : il a beaucoup de ressemblance avec ce grand poëte; il est abondant et fécond comme lui. Quelle profusion d'images! quelle magnificence d'expressions! Rien de si frais que son Printemps, de si brûlant que son Été, de si riche que son Automne, de si sombre que son Hiver. Les épisodes sont, en général, infiniment supérieurs à ceux de Vanière et de Rapin. Les mœurs et le séjour de la campagne ont dans son livre un attrait délicieux. Il ne s'est pas contenté de peindre le climat qu'il habitoit : l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, le monde entier, ont, pour ainsi dire, payé tribut à sa poésie. Mais il ne sait point s'arrêter; il n'abandonne jamais une idée, sans l'avoir épuisée; il manque d'ordre et de transitions; il imite souvent Virgile, et l'imite mal; et c'est sur-tout dans ces morceaux, que l'on sent combien le poëte latin connoissoit mieux l'art d'écrire; combien ses images sont plus vraies, ses expressions plus justes, ses peintures moins chargées. D'ailleurs Virgile a un but, et Thomson n'en a point : dans Virgile, le retour successif des préceptes et des digressions forme une variété piquante : dans Thomson, la continuité des descriptions rebute à la longue le lecteur, fatigué de cette multitude de tableaux. Quoi qu'il en soit, je conseillerois la lecture de ce poëme, non seulement aux poëtes, mais encore aux peintres, qui y trouveront par-tout les grands effets et les plus magnifiques tableaux de la nature.

Nous avons sous ce même titre deux poëmes. L'un des deux est attribué à une personne qui a passé quelques instants de sa vie à faire de beaux vers, et le reste à faire de belles actions. Il est plein de graces, de fraîcheur, et de cette harmonie qu'on ne trouve presque plus dans les poëtes français.

L'autre est beaucoup plus considérable. L'auteur a les grandes beautés de Thomson, et n'a point ses défauts. Il a donné un but moral à son poëme; c'est d'inspirer l'amour de la campagne, et des sentiments d'humanité pour ceux qui la cultivent. Mais ce qui le caractérise sur-tout, c'est d'avoir toujours placé l'homme au milieu de ses descriptions; d'avoir su émouvoir à-la-fois l'imagination et le cœur : il contraste ses tableaux, varie leurs couleurs, et tous les traits qui composent chaque morceau concourent à produire un seul et unique sentiment; par-là il a évité les peintures vagues, qui sont trop fréquentes dans les *Saisons* angloises. Ces différents poëmes nous offriront de temps en temps des objets de comparaison.

Il me reste à parler de ma traduction et des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues *, elles m'ont conduit

* M. Leibnitz avoit formé le projet d'une langue universelle; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes, qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues : mais on devroit demander plutôt comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de nos organes, la combinaison des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constamment à articuler de la même façon une même suite de sons, pour exprimer une certaine suite d'idées, qui auroit pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton ont pu par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la nature et la foule des hasards mettoient à l'identité de leur langage; mais dès qu'ils se sont séparés, la nature a repris ses droits, le langage s'est altéré insensiblement; et ces altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n'a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siècle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint-Domingue, et forma les

a quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas déplacées ici.

Chez les Romains, le peuple étoit roi; par consequent les expressions qu'il employoit partageoient sa noblesse. Il y avoit peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent de se servir; et des expressions populaires n'auroient pas signifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule de mots que leurs poëtes pouvoient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une multitude d'idées et d'images qui n'étoient point ignobles, parce que le caractère de souveraineté dont le peuple étoit revêtu imprimoit un caractère de

flibustiers et les boucaniers. Étant restés vingt ans sans avoir de relations avec les Français, quoiqu'ils communiquassent entre eux, la langue qu'ils avoient tous apprise et parlée dès leur enfance se trouva tellement dénaturée, qu'il n'étoit plus guère possible de les entendre.

Non seulement les mots de la langue se sont corrompus, mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, auroit-on pu parler la même langue en Espagne et à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux, sont si différents? Joignez à cela la différence des mœurs: comment est-il possible que la langue d'un peuple ichthyophage soit la même que celle d'un peuple chasseur; celle d'un peuple chasseur, la même que celle d'un peuple pasteur; celle d'un peuple pasteur, la même que celle d'un peuple guerrier?

La différence des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du midi, les organes ont toute leur souplesse: aussi les mots sont coulants, harmonieux; la douce influence de l'air invite à la gaîté, enflamme l'imagination, augmente le babil: les mots y sont alongés, abondants: la nature ne présente que des objets riants; les mots y sont doux et flatteurs. Dans les pays du nord, l'organe est resserré par le froid: aussi la prononciation est dure, paresseuse; la nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, raccourcit les mots, multiplie les monosyllabes. Toutes les langues méridionales, composées de mots différents, ont à-peu-près le même caractère de douceur et d'harmonie: celles du nord diffèrent de même par les mots, et se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues amènera nécessairement celle du génie de ces langues. Ce qui fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison de sons, et ce qui fait son génie, c'est la différente combinaison des mots entre eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment; rapports qui peuvent varier d'une infinité de manières, qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer de certaines idées, leur richesse ou leur indigence, leur force ou leur foiblesse, leur précision ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie; plusieurs de celles qui varient les mots d'une langue varient son génie. Nous avons dit que dans telle langue il y auroit une foule de mots qui manqueroient à une autre; le genre de vie d'un peuple amène nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement: on observera toutes leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs espèces; on aura des synonymes: on observera toutes leurs qualités; on aura des adjectifs: on observera leurs différentes actions sur les corps; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer le mot *lion*, et trois cents pour exprimer le mot *serpent*.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seroient doux, que les autres seroient durs: cela détermine encore le génie d'une langue. La première aura plus de facilité à exprimer des choses agréables et voluptueuses; la seconde, des choses horribles et sombres. La peinture des jardins d'Armide appartenoit à la langue italienne; celle de l'enfer et du combat des anges ne convenoit guère qu'à la langue anglaise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation, et ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats du midi, l'imagination, plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une manière plus brillante; les images seront plus fréquentes, plus hardies; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque. Dans les climats moins chauds, l'imagination, plus tempérée, produira des ouvrages plus froids et plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, et on parlera moins bien; on aura plus de profondeur que de saillie; la nation produira plus de philosophes que de poëtes; et ces poëtes seront plus profonds, plus penseurs que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne convient pas à tous les peuples, aux Anglais, par exemple dont les ouvrages ont une effervescence et une force d'imagination prodigieuses. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, et, par contre-coup, sur celui de la langue. Dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fière et précise. Dans les monarchies, où l'on dépend d'un prince à qui l'on doit du respect, et de supérieurs qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté et de précision; elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse, qui consiste à ne laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique et mystérieux, et c'est là que naîtront les apologues et le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très grossière, presque tous les verbes à l'infinitif; point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales des corps, ou les notions purement spirituelles: enfin, le défaut d'idées amène la disette de mots.

noblesse à toutes ses actions, et par contre-coup aux idées et aux images qui les exprimoient ou qui en étoient empruntées. Parmi nous, la barrière qui sépare les grands du peuple, a séparé leur langage; les préjugés ont avili les mots comme les hommes, et il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et des termes roturiers. Une délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions et d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre; et comme les grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De là la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases; enfin d'être long, de peur d'être bas; de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la foiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentiments et les sensations : le langage des grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton, on trouve dans les écrits des sentiments si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime foiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions. Les Romains, pour rendre l'action de faire du bien, avoient une foule de mots : nous n'avons que depuis peu celui de *bienfaisance*. N'est-ce pas encore parce qu'à Rome c'étoit le peuple qui fixoit la langue, et que parmi nous ce sont les grands?

Les mœurs n'influent pas moins sur la langue que le gouvernement. Les Romains se voyoient toujours en public, et pour ainsi dire en perspective : nous nous voyons de plus près et plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté, faisoient fermenter avec violence leurs passions; dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie, les contraignent, les modifient, ou les masquent. Les grands ressorts de l'ame, les grands éclats des passions, voilà ce qu'ils ont dû peindre avec force : les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des sentiments, et les fibres les plus imperceptibles de l'ame; voilà ce que notre langue sait rendre avec finesse. Ils vivoient davantage dans les campagnes, et nous davantage dans les villes; ils ont dû peindre mieux les objets physiques, et nous avons dû mieux exprimer les idées morales; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, et nous pour tous les mouvements du cœur.

C'est sans doute ce qui a fait long-temps regarder comme étrangère à notre langue la poésie épique, qui vit d'images et de descriptions. Ronsard et quelques autres, imitateurs des anciens, plutôt que peintres de la nature, ont écrit sans succès en ce genre, ont rempli leurs poésies de descriptions, d'épithètes dans le goût des Grecs et des Romains. Cette manière n'a eu qu'un temps. Est-ce, comme on l'a dit, parce qu'ils ont méconnu le génie de leur langue? non, puisqu'elle n'étoit pas encore formée : mais c'est qu'ils ont méconnu ce qui détermine ce génie, c'est-à-dire celui de la nation et l'influence des mœurs, qui, nous resserrant dans l'enceinte des villes, ont, par un ascendant invincible, détourné nos idées, et par conséquent notre langue, des objets physiques vers les objets moraux. Aussi un poëme sur l'agriculture est-il bien plus difficile à écrire en français, qu'un poëme sur la morale.

Outre leur caractère général, les langues ont encore un génie particulier, dépendant des mots qui les composent, de leurs sons, de leurs combinaisons entre eux. A cet égard, la langue française, comparée avec la langue latine, perd encore au parrallèle. En latin, la désinence des substantifs marque le cas et le nombre; la désinence des verbes désigne le temps, la personne, le nombre et le mode. Les Français ont besoin, pour décliner, des articles *de, du,* etc., *le, la,* etc.; pour conjuguer, des verbes auxiliaires *être* et *avoir;* quand les Latins en emploient un, nous en employons deux. Nous avons encore besoin, pour conjuguer, des pronoms *je, tu, il,* etc. Ainsi, tandis que la langue françoise, embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement, la langue latine, que la désinence de chaque mot dispense de se charger de tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide et dégagé.

Elle n'a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considère les mots pris séparément, notre langue est pleine d'*e* muets, de syllabes sourdes, qui trompent l'oreille, amortissent les sons et interceptent l'harmonie; soit que l'on considère les mots liés entre eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti et marié les mots de la manière la plus flatteuse pour l'oreille : au contraire, l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction, donne plus rarement à l'écrivain l'occasion de faire entendre les mots

des alliances agréables, de varier le nombre du style et la cadence des périodes. Ajoutez que, dans une langue où l'inversion est permise, il est plus aisé de trouver non seulement la juste proportion qui doit régner dans la coupe des phrases, mais encore la gradation qui doit se trouver entre les idées.

Les règles de la poésie latine sont aussi bien plus faciles à observer que celles de la poésie française : la gêne qu'elle impose n'approche pas de l'esclavage où est réduit le poëte français, par l'obligation de suspendre l'hémistiche, de remplir le nombre des syllabes, d'éviter le froissement des sons qui se heurtent désagréablement, et sur-tout de porter le joug de la rime, qui seul est plus pesant que toutes les entraves de la poésie latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'observation des règles de notre poésie produit de moins grandes beautés que l'observation des règles de la poésie latine. Dans celle-ci, le mélange marqué des syllabes brèves et longues amène nécessairement le rhythme : dans la nôtre, les règles ne prescrivent rien sur la durée des syllabes, mais seulement sur leur nombre arithmétique; de sorte que des vers français peuvent être réguliers, sans être nombreux; et satisfaire aux lois de la versification, sans satisfaire à celles de l'harmonie.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de cette harmonie générale, qui, par l'heureux choix, l'enchaînement mélodieux des mots, flatte agréablement l'oreille. Il est une autre espèce d'harmonie nommée *imitative*, harmonie bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la poésie soit de peindre. Pope en donne l'exemple et le précepte à-la-fois dans des vers imités admirablement par l'abbé Duresnel, et que j'ai essayé de traduire :

Peins-moi légèrement l'amant léger de Flore;
Qu'un doux ruisseau murmure en vers plus doux encore.
Entend-on de la mer les ondes bouillonner?
Le vers, comme un torrent, en roulant doit tonner.
Qu'Ajax soulève un roc, et le lance avec peine,
Chaque syllabe est lourde, et chaque mot se traîne.
Mais vois d'un pied léger Camille effleurer l'eau;
Le vers vole et la suit, aussi prompt que l'oiseau.

Mais il faut en convenir, c'est peut-être à cet égard que la langue latine l'emporte le plus sur la nôtre. La quantité des syllabes, dont la brièveté ou la longueur précipite ou ralentit le vers, étoit déterminée chez les Latins. Nous avons aussi des brèves et des longues, mais beaucoup moins marquées; notre prosodie n'est point décidée comme celle des anciens, et cette indécision laisse tout le jugement et tout le travail de l'harmonie à l'oreille et au goût du poëte.

D'ailleurs, comme je l'ai déja dit, nous avons dans notre langue trop peu de sons pleins, trop d'*e* muets, trop de syllabes sourdes. L'enjambement, les mots rejetés, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie imitative, sont proscrits dans nos grands vers. Peut-être aussi notre langue est-elle devenue moins favorable à cette harmonie, que les langues anciennes, parce que nous-mêmes y sommes moins sensibles que les anciens. On sait combien ils étoient heureusement organisés à cet égard. Il nous faut des sentiments pathétiques, des pensées fortes; nous voulons que le poëte aille droit à notre cœur, sans le secours de l'oreille : aussi n'avons-nous guère que des poëmes dramatiques.

Enfin, nos premiers poëtes, Ronsard, Théophile, ont décrédité cette harmonie par l'usage barbare qu'ils en ont fait. Leurs successeurs ont été trop effrayés du ridicule qu'on a justement attaché à certains vers imitatifs, où ces auteurs effarouchoient à-la-fois l'oreille, tourmentoient la langue, et choquoient le bon sens.

Par cette exposition des avantages que la poésie latine a sur la nôtre, on peut juger combien est difficile une traduction des *Géorgiques* en vers français. Cependant, j'ose le dire, j'ai cru sentir plusieurs fois que ces difficultés ne seroient pas invincibles pour un grand écrivain, s'il vouloit déroger jusqu'à traduire. Si le climat, le gouvernement, les mœurs, influent, comme je l'ai dit, sur les langues, le génie des grands écrivains n'y influe pas moins : c'est lui qui les dompte, les plie à son gré; qui rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux, transporte les richesses d'une langue dans une autre, rapproche leur distance, les force, pour ainsi dire, à sympathiser; rend fécond l'idiome le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigence, fortifie sa foiblesse, enhardit sa timidité, met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fait la langue de tous les lieux, de tous les temps, de tous les arts.

La lecture de nos bons poëtes en fournit une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été, j'ose ainsi parler, fécondée par ces grands génies, une foule d'idées, d'expressions, d'images, qu'il auroit paru impossible de transporter dans notre langue, sont déja adoptées, ou n'attendent pour l'être, qu'un écrivain habile. Le briquet est aussi bien exprimé dans ces vers de Boileau,

Et du sein d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant;

que dans celui-ci de Virgile,

« Ac primum silicis scintillam excudit Achates. »

Le mot *pavé* semble être banni de la grande poésie : voyez quelle noblesse il emprunte de ces beaux vers où Racine l'a placé :

Tu le vois [1] tous les jours, devant toi prosterné,
Humilier ce front de splendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Dévorer un règne d'un moment, dans Corneille; *de David éteint rallumer le flambeau*, dans Racine, sont-ils bien inférieurs pour la hardiesse à ce que les Latins ont de plus fort en ce genre?

A l'égard de l'harmonie, lisons les beaux morceaux de Boileau et de Racine; et nous serons étonnés de voir jusqu'à quel point le génie et le travail peuvent dompter l'inflexibilité d'une langue.

L'harmonie imitative elle-même n'est pas exclue de nos vers. Je ne veux, pour le prouver, que ce beau récit tant critiqué dans *Phèdre*, et qu'on seroit si fâché de n'y pas trouver : Racine semble l'avoir travaillé exprès pour prouver que, dans l'art de peindre les objets par des mots énergiques, des images fortes, des sons nombreux, et même des sons imitatifs, nous pouvons souvent lutter contre les anciens. C'est peut-être de tous les morceaux de notre poésie celui qui approche le plus des poésies de Virgile.

Quel vers du poëte latin est plus expressif que celui-ci ?

Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.

On admiroit dans Homère μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων. *L'essieu crie* vaut ἔβραχε; *et se rompt* vaut mieux assurément que φήγινος, qui est une épithète oiseuse.

Lorsque nous ne pouvons pas peindre par le son des mots, nous le pouvons par le mouvement du style, comme dans ces vers :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

Ou dans ce beau vers de Boileau,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Notre langue, maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever sans témérité jusqu'aux plus nobles, peindre presque tout par des images, des sons, ou des mouvements.

C'est dans cette persuasion que j'ai hasardé une traduction des *Géorgiques*. Je crois devoir rendre compte au public des vues dans lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, et du système de version que j'ai cru devoir suivre

J'ai toujours regardé les traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernements, de climats et de mœurs, tend sans cesse à augmenter celle des idiomes : les traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment; insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions, qui paroissoient éloignés de son génie, mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord, et bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guère que des tours, des expressions déja reçues; on jette ses idées dans des moules ordinaires, et souvent usés : lorsqu'on fait une version, la langue dans laquelle on traduit prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit. Écrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses ; traduire, c'est importer en quelque façon dans sa langue, par un commerce heureux, les trésors des langues étrangères. En un mot, les traductions sont pour un idiome ce que les voyages sont pour l'esprit.

La traduction des *Géorgiques* étoit plus propre qu'aucune autre, si elle eût été entreprise par un grand poëte, à donner à notre langue des richesses inconnues. Une belle version de l'*Énéide* l'enrichiroit moins : les aventures héroïques s'éloignent moins de son génie. Les opérations champêtres, les détails de la nature physique, voilà ce qu'il falloit la forcer à exprimer noblement; et c'eût été une véritable conquête sur sa fausse délicatesse et son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

J'ai préféré de traduire en vers, parce que, quoi qu'en dise l'abbé Desfontaines, la fidélité d'une traduction de vers en prose est toujours très infidèle.

Un des premiers charmes des vers est l'harmonie. Or, l'harmonie de la prose ne sauroit représenter celle des vers. La même pensée, rendue en prose ou en vers, produit sur nous un effet tout différent. Il y a dans La Bruyère et dans La Rochefoucauld, autant de pensées fines et vraies que dans Boileau. Or, on retiendra quarante vers de Boileau, contre dix lignes de ces deux auteurs. C'est que l'oreille cherche naturellement le rhythme, et sur-tout dans la poésie.

Un autre charme de la poésie, comme de tous les autres arts, c'est la difficulté vaincue. Une

[1] Louis XIV.

des choses qui nous frappent le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poëme, c'est qu'on ait pu donner au marbre la flexibilité; c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue; c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire; et c'est encore un avantage dont le traducteur en prose prive son original.

Enfin le caractère de la prose diffère trop de celui des vers. Ceux-ci ont une hardiesse qui effraie la timidité de l'autre : une vivacité de mouvement qui contraste avec sa pesanteur, une rapidité de marche que sa lenteur ne sauroit atteindre. Ce qui n'est que saillant en vers, devient tranchant en prose; ce qui n'est que fort, devient dur; ce qui n'est que vif, devient brusque; ce qui n'est que hardi, devient téméraire. Le traducteur en prose, cédant, sans s'en apercevoir, au caractère de ce genre d'écrire, remplacera la force par la foiblesse, l'expression figurée par l'expression simple, le mètre par le discours non mesuré, le charme de la difficulté vaincue par l'insipidité d'une prose facilement écrite. Après cela, qu'il soit un peu plus fidèle au sens littéral de quelques mots, à la construction de quelques phrases, le traducteur en vers lui abandonne sans peine cette apparente fidélité, qui ne sauroit compenser des infidélités réelles, s'il est vrai que la hardiesse, le mouvement, l'harmonie, les figures, fassent le mérite de la poésie.

L'abbé Desfontaines, comme je l'ai dit, est celui qui a soutenu le plus vivement le système des traductions en prose. C'est assurément le meilleur traducteur de Virgile que nous ayons. Or, il est aisé de le réfuter par lui-même, c'est-à-dire en citant quelques morceaux de sa traduction. Pour peu qu'on sente la beauté des vers de Virgile, on sera étonné des énormes infidélités qu'il a faites à son auteur.

« Multum adeo, rastris glebas qui frangit inertes,
« Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
« Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo :
« Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
« Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
« Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis. »

« Cérès, du haut de l'Olympe, jette toujours « un regard favorable sur le laboureur attentif « qui a soin de briser avec la herse ou le râteau « les mottes de son champ; elle ne favorise pas « moins celui qui, avec le soc de sa charrue, sait « croiser les sillons, et qui ne cesse d'agiter sa « terre. »

De bonne foi, qui peut reconnoître Virgile dans cette prose? Où est l'harmonie, sur-tout l'harmonie imitative, qui, par des vers travaillés et un rhythme pénible, me peint si bien les efforts du laboureur qui tourmente sa terre pour la forcer à la fécondité? Où sont ces expressions si pittoresques ou si justes, *glebas inertes*, *trahit crates*, *exercet tellurem*, et sur-tout *imperat arvis*? Je sens combien mes vers sont au-dessous de ceux de Virgile; mais, si j'ai été plus exact en vers, que l'abbé Desfontaines en prose, j'aurai cause gagnée.

Voyez ce laboureur, constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Écraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine;
Gourmander sans relâche un terrain paresseux?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.

« Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
« Parcendum teneris; et, dum se lætus ad auras
« Palmes agit, laxit per purum immissus habenis,
« Ipsa acie nondum falcis tentanda; sed uncis
« Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
« Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
« Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
« Ante reformidant ferrum : tum denique dura
« Exerce imperia, et ramos compesce fluentes. »

« Dans le temps qu'elle pousse ses premières « feuilles, ménagez un bois si tendre; et même « lorsqu'il est devenu plus fort, et qu'il s'est élevé « plus haut, abstenez-vous d'y toucher avec le fer : « arrachez les feuilles adroitement avec la main. « Mais quand le bois est devenu ferme et solide, « et que les branches de votre vigne commencent « à embrasser l'orme, alors ne craignez point de « la tailler; n'épargnez ni son bois, ni son feuil- « lage : elle ne redoute plus le fer. »

Je ne dis rien de la différence que met entre ces deux morceaux, d'un côté la mélodie la plus sensible, de l'autre le défaut total d'harmonie. Voyez seulement comment toutes les expressions figurées, toutes les images hardies, se sont évanouies dans la traduction :

« Prima ætas adolescit... Dum se lætus ad auras palmes « agit... Laxis per purum immissus habenis... Nondum « acie falcis tentanda... Dura exerce imperia... ramos « compesce fluentes... »

Enfin, la répétition de ces trois *tum*, qui donne au vers tant de mouvement et de vivacité.

Je demande encore pardon au lecteur de citer mes vers après ceux de Virgile; mais si j'ai réussi à conserver la plupart de ses images, que n'auroit pas fait un poëte qui auroit eu plus de talent que moi pour manier sa langue?

Quand les premiers bourgeons s'empresseront d'éclore,
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore :
Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace, en faveur de son âge;
Seulement de ta main éclaircis son feuillage.

Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer, alors sans indulgence
De la sève égarée arrête la licence;
Borne des jets errants l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.

Qu'on n'imagine pas que j'ai choisi ces deux morceaux : toute la traduction de l'abbé Desfontaines est dans ce genre. Il y a sans doute de la faute du traducteur; mais on sent, en le lisant, que presque par-tout la hardiesse du poëte a effarouché la timidité du prosateur. On peut être plus fidèle que lui, même en prose : mais cette fidélité sera toujours très imparfaite; et pour une image heureusement rendue, mille autres avorteront infailliblement, par l'effet de la circonspection timide nécessairement attachée à ce genre d'écrire.

A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux et affoiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Homère par le célèbre Pope. J'ai vu des personnes très instruites de la langue grecque convenir de bonne foi que la traduction leur avoit fait infiniment plus de plaisir que l'original. Celle de Virgile, par Dryden, m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connoître Virgile que les meilleures versions en prose : c'est du moins un poëte qui traduit un poëte.

Il me reste à parler du système de traduction que j'ai suivi, et des libertés que je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de traduction, étoit une extrême infidélité. Un mot est noble en latin; le mot français qui y répond est bas : si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression latine est forte et précise; il faut en français plusieurs mots pour la rendre : si vous êtes exact, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le latin, elle est tranchante en français : vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original ; ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux : l'âpreté de sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image étoit neuve dans l'auteur latin; elle est usée en français : vous rendez donc une image neuve pour une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux mœurs, pouvoit être agréable dans votre auteur au peuple pour lequel il écrivoit, et ne l'être pas pour vos lecteurs : vous n'êtes donc qu'étrange, lorsque votre auteur est intéressant.

Que fait donc le traducteur habile? il étudie le caractère des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidèle; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle par un équivalent, qui, en conservant à sa langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il est possible du génie de l'auteur. Chaque écrivain a, pour ainsi dire, sa démarche et sa physionomie; il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux : on ne prendra donc pas, pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple, de Virgile, le style brillant, fécond et diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poëme didactique comme un poëme épique ; les *Géorgiques*, par exemple, comme l'*Enéide*.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractère dépendant du fond des idées et du mouvement du style. Les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses : le traducteur non seulement ne confondra pas ces différents tons, ces différentes couleurs, mais en saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

Le mouvement du style dépend sur-tout de la longueur ou de la brièveté des phrases. Le traducteur ne noiera pas dans de longues périodes des traits détachés qui doivent s'élancer avec vivacité ; il ne hachera pas non plus des périodes nombreuses, qui doivent rouler avec majesté.

Il sera sur-tout fidèle à l'harmonie : dans une traduction en vers, sur-tout dans une traduction de Virgile, il vaudroit mieux sacrifier quelquefois l'énergie et la justesse, que l'harmonie. Il en est de la poésie comme d'un instrument musical; il ne suffit pas que les tons soient justes, il faut qu'ils soient mélodieux. Lorsque Virgile a dit,

« Atque metus omnes et inexorabile fatum
« Subjecit pedibus ; »

en vain vous rendrez la force de cette pensée, si vous ne représentez pas la majesté de l'harmonie.

Mais c'est sur-tout l'harmonie imitative qu'il faut s'attacher à rendre. J'avoue que c'est ce qui m'a le plus coûté dans cette traduction : notre langue à cet égard a si peu de ressources ! Aussi ai-je passé quelquefois sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche, et qui proscrivent l'enjambement. J'en citerai quelques exemples; c'est aux connoisseurs à me juger. Lorsque Virgile a dit,

« Et mortalia corda
« Per gentes humilis stravit pavor; ille flagranti, etc.»

pour rendre cette suspension sublime, j'ai osé dire,

> L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu, etc.

Lorsque Virgile, peignant un flot qui tombe, a fait ces vers admirables,

> « Ad terras immane sonat per saxa, nec ipso
> « Monte minor procumbit; at ima exæstuat unda, etc. »

pour rendre la pesanteur de cette chute, j'ai cru pouvoir hasarder une coupe de vers nouvelle :

> Soudain le mont liquide élevé dans les airs
> Retombe; un noir limon bouillonne au fond des mers.

Il n'y a pas dans Virgile un seul endroit imitatif, pour lequel je n'aie fait les mêmes efforts : mais comme il n'est pas possible que j'aie toujours réussi, je m'en suis dédommagé, autant que je l'ai pu, en mettant de l'harmonie imitative dans plusieurs vers; où Virgile n'en a point mis; car il faut être quelquefois supérieur à son original, précisément parce qu'on lui est très inférieur.

Enfin, le traducteur portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera sur-tout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue, plus il perd en force : c'est une liqueur spiritueuse, qui, lorsqu'on y verse de l'eau, diminue de qualité, en augmentant de quantité.

C'est sur-tout dans un ouvrage didactique, comme les *Géorgiques* de Virgile, que la précision est essentielle : un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire, que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue, que Boileau a rempli son *Art poétique* de vers pleins de précision, et, par cette raison, faciles à retenir.

J'ai fait tous mes efforts pour être aussi précis que mon original : sur deux mille vers et plus, ma traduction n'excède guère que deux cent vingt; et j'ai cherché en cela, non la gloire puérile de faire à-peu-près le même nombre de vers que Virgile, mais l'avantage d'égaler, autant qu'il m'a été possible, la rapidité de l'original, qui doit à cette qualité un de ses principaux charmes.

Mais le devoir le plus essentiel du traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de traduire, contracte une dette; il faut, pour l'acquitter, qu'il paie, non avec la même monnoie, mais la même somme : quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affoiblir son auteur dans un endroit? qu'il le fortifie dans un autre; qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut; en sorte qu'il établisse par-tout une juste compensation, mais toujours en s'éloignant le moins qu'il sera possible du caractère de l'ouvrage et de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du traducteur au vers du texte qui y répond : c'est sur l'ensemble et l'effet total de chaque morceau, qu'il faut juger de son mérite.

Mais, pour traduire ainsi, il faut non seulement se remplir, comme on l'a dit si souvent, de l'esprit de son poëte, oublier ses propres mœurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien, mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature : pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets, il faut voir les objets eux-mêmes; et, à cet égard, c'est composer jusqu'à un certain point, que de traduire.

C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'auteur des *Géorgiques*, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre. Jamais je n'ai trouvé la nature plus belle, qu'en lisant Virgile; jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable, qu'en observant la nature : la nature, en un mot, a été pour moi le seul commentaire de celui de tous les poëtes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites de la traduction; je sens combien je suis loin de les avoir remplies; mais j'ose dire que cet ouvrage seroit parfait, s'il n'avoit fallu, pour le rendre tel, qu'un goût vif pour la poésie, la plus grande admiration pour Virgile, et le plus grand respect pour le public.

Il y a plusieurs traductions des *Géorgiques*, en vers français. On ne connoît guère celle de l'abbé de Marolles, qui traduisoit encore plus mal en vers qu'en prose. Il en existe une de Segrais, qui n'a été imprimée qu'après sa mort : on ne la lit pas plus que son *Enéide*. Quelque temps après celle-ci, il en parut une de Martin, qu'on a faussement prétendu être le même que Pinchêne, neveu de Voiture, l'un de ces malheureux dont Boileau enchaînoit les noms dans ses vers satiriques. Sa traduction, dont on ne peut soutenir la

lecture, est cependant supérieure à celle de Segrais, dont Despréaux a vanté les églogues.

Dans les notes qui accompagnent cet ouvrage, je ne me suis pas borné à rapporter quelques traits de la mythologie, qu'on peut trouver partout; je me suis attaché sur-tout à éclaircir les endroits obscurs, qui, malgré la foule des traducteurs et des commentateurs, sont encore en grand nombre. Tantôt j'explique Virgile par Virgile lui-même, en rapprochant les passages qui peuvent s'expliquer mutuellement; tantôt je compare ses préceptes avec ceux des écrivains du même genre, qui l'ont précédé ou suivi. J'ai emprunté de nos auteurs tout ce qui pouvoit offrir des objets de comparaison. La partie des plantes offre, je crois, des observations neuves. Enfin, je n'ai rien négligé pour rendre utile cette partie de mon ouvrage; j'ai tâché de faire en sorte qu'elle obtînt grace pour l'autre, et de réparer, en interprétant bien les vers de Virgile, le tort que je puis leur avoir fait, en les traduisant mal.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE I.

Je chante les moissons : je dirai sous quel signe
Il faut ouvrir la terre et marier la vigne;
Des soins industrieux que l'on doit aux troupeaux.
Et l'abeille économe, et ses sages travaux.
Astres qui, poursuivant votre course ordonnée,
Conduisez dans les cieux la marche de l'année;
Protecteur des raisins [1], déesse des moissons,
Si l'homme encor sauvage, instruit par vos leçons,
Quitta le gland des bois pour les gerbes fécondes,
Et d'un nectar vermeil rougit les froides ondes;
Divinités des prés, des champs et des forêts,
Faunes aux pieds légers, vous, Nymphes des guérets,
Faunes, Nymphes, venez ; c'est pour vous que je chante.
Et toi, dieu du trident, qui de ta main puissante
De la terre frappas le sein obéissant,
Et soudain fis bondir un coursier frémissant,
Pallas [2], dont l'olivier enrichit nos rivages;
Vous, jeune dieu de Cée [3], ami des verts bocages,
Pour qui trois cents taureaux éclatants de blancheur,
Paissent l'herbe nouvelle et l'aubépine en fleur;
Pan, qui sur le Lycée, ou le riant Ménale,
Animes sous tes doigts la flûte pastorale;
Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant [4], qui le premier sillonnas les guérets;
Vous tous, dieux bienfaisants, déesses protectrices,
Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices [5],
Qui versez l'eau des cieux, qui fécondez les champs,
Ainsi qu'à nos moissons, présidez à mes chants.
Et toi qu'attend le ciel [6], et que la terre adore,
Sous quel titre, ô César, faudra-t-il qu'on t'implore ?
Veux-tu [7], le front paré du myrte maternel,
Remplacer Jupiter sur son trône éternel ?
Va, préside aux saisons, gouverne le tonnerre,
Protége les cités, fertilise la terre.
Veux-tu sur l'océan [8] un pouvoir souverain ?
Le trident de Neptune est remis dans ta main;
Téthys t'offre sa fille; et, roi des mers profondes,
Tu recevras pour dot tout l'empire des ondes.
Peut-être, plus voisin de tes nobles aïeux,
Nouveau signe d'été [9], veux-tu briller aux cieux ?
Le Scorpion brûlant [10] déja loin d'Érigone
S'écarte avec respect, et fait place à ton trône.
Choisis : mais garde-toi d'accepter les enfers !
Qu'on vante l'Élysée et ses bois toujours verts;
Fière d'un sceptre affreux, que Proserpine y règne;
Toi, je veux qu'on t'adore, et non pas qu'on te craigne.
De nos cultivateurs viens donc guider les mains,
Et commence par eux le bonheur des humains.
Quand la neige au printemps [11] s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon;
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les soleils brûlants [12], par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés :
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.
Toutefois dans le sein d'une terre inconnue [13]
Ne va point vainement enfoncer la charrue :
Observe le climat, connois l'aspect des cieux,

LIBER PRIMUS.

Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites,
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis Acheloia miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul Faunique, pedem, Dryadesque puellæ :
Munera vestra cano. Tuque o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci :
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, o Tegeæe, favens; oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri,
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum;
Dique deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.
Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia, incertum est, urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto;
An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule,
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis;
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit :
Quidquid eris, nam te nec sperent Tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis Elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem;
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis,
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.
Vere novo, gelidus canis quum montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.

L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira;
Sur ces coteaux riants la grappe noircira :
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature ;
Le Tmole [14] est parfumé d'un safran précieux;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux;
L'Euxin [15] voit le castor se jouer dans ses ondes;
Le Pont [16] s'enorgueillit de ses mines fécondes;
L'Inde produit l'ivoire; et dans ses champs guerriers,
L'Épire, pour l'Élide, exerce ses coursiers,
 Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel, sauvé [17] des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connois donc la nature, et règle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle
Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux
Mûrisse les sillons embrasés par ses feux;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arène,
Qu'au retour du Bouvier [18] le soc l'effleure à peine.
Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité;
L'autre de quelque suc est encore humecté.
 Qu'un [19] vallon moissonné dorme un an sans culture;
Son sein reconnoissant te paie avec usure :
On sème un pur froment dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin [20],
Ou la vesce légère, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissants dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin [21], et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs:
Le terre toutefois [22], malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses;
Mais un entier repos redouble ses largesses.
 Cérès approuve encor que des chaumes flétris [23]
La flamme en petillant, dévore les débris :
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la sève captive;
Soit qu'enfin, resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.
 Vois-tu ce laboureur [24], constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux;
Écraser, sous le poids des longs râteaux qu'il traîne,
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine,
Gourmander sans relâche un terrain paresseux?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
 J'aime des hivers secs [25] et des étés humides :
L'été des sillons frais, l'hiver des champs arides,
Sont un garant certain de la fertilité :
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare [26], et l'heureuse Mysie,
Enfantent ces moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.

Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit :
Illius immensæ ruperunt horrea messes.
 At prius ignotum ferro quam scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
Arborei fetus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi?
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epiros equarum?
 Continuo has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primum
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum primis extemplo a mensibus anni,
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes
Pulverulenta coquat maturis solibus æstas.
At si non fuerit tellus fecunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco.
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hic, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.
 Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,
Unde prius lætum siliqua quassante legumen,
Aut tenuis fetus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos silvamque sonantem.
Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor; arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effetos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.
 Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis :
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.
 Multum adeo, rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
Flava Ceres alto nequidquam spectat Olympo;
Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.
 Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ : hiberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager; nullo tantum se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
 Quid dicam, jacto qui semine cominus arva

Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans les champs la semence est-elle déposée ?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée;
Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux [27],
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener, du sommet d'un rocher sourcilleux,
Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et, roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous un riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses blés superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
Tantôt son bras actif, desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivre les guérets;
Sur-tout lorsque, gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts
L'exhalaison impure empoisonne les airs.
Mais malgré tant de soins, malheureux que nous som-
Malgré les animaux qui secondent les hommes, [mes!
Tout n'est pas fait encor; crains pour tes jeunes blés [28]
L'ombre, et l'herbe indomptable, et les brigands ailés [29].
Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre :
Lui-même il força l'homme [30] à cultiver la terre;
Et, n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilants,
Voulut que l'indigence éveillât les talents.
Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage;
La terre étoit de tous le commun héritage;
Et, sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnoit plus à qui n'exigeoit rien.
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Par-tout de son empire exila l'indolence.
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides,
Dépouilla de leur miel [31] les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit tarir les ruisseaux.
Enfin l'art à pas lents vint adoucir nos peines;
Le caillou rend le feu recelé dans ses veines;
La terre obéissante et les flots étonnés
Par la rame et le soc déja sont sillonnés;
Déja le nocher compte et nomme les étoiles;
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles;
La glu trompe l'oiseau; le crédule poisson
Tombe dans des filets, ou pend à l'hameçon.
Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente;
J'entends crier la dent de la lime mordante;
L'acier coupe le bois que déchiroient les coins.
Tout cède aux longs travaux, et sur-tout aux besoins.
Quand Dodone [32] aux mortels refusa leur pâture,
Cérès vint des guérets leur montrer la culture.
De ces nouveaux bienfaits sont nés des soins nouveaux :
La rouille [33] vient ronger le fruit de nos travaux;
La ronce naît en foule [34], et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent;
Et Cérès, à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie, et régner les chardons.
Tourmente donc la terre, appelle donc la pluie,
Chasse l'avide oiseau, détruis l'ombre ennemie;
Ou, bientôt affamé près d'un riche voisin,
Retourne au gland des bois pour assouvir ta faim.
Mais les moments sont chers : hâte-toi de connoître

Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ?
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes?
Et, quum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit. Illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.
Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba,
Quum primum sulcos æquant sata? quique paludis
Collectum humorem bibula deducit arena?
Præsertim incertis si mensibus amnis abundans
Exit, et obducto late tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ.
Nec tamen, hæc quum sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strimoniæque grues, et amaris intiba fibris,
Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit, primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat. In medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;
Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam;
Ut silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleiadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton.
Tum laqueis captare feras, et fallere visco
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus.
Atque alius latum funda jam verberat amnem
Alta petens, pelagoque alius trahit humida lina.
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
Nam primi cuneis scindebant fissile lignum :
Tum variæ venere artes. Labor omnia vicit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.
Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, quum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent silvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus, ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus. Intereunt segetes; subit aspera silva,
Lappæque tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem;
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussaque famem in silvis solabere quercu.
Dicendum, et quæ sint duris agrestibus arma,

Ce qui doit composer ton arsenal champêtre.
D'abord on forge un soc; ou taille des traîneaux [35];
De leurs ongles de fer on arme des râteaux;
On entrelace en claie un arbuste docile;
Le van [36] chasse des grains une paille inutile;
Le madrier pesant te sert à les fouler;
Et des chars au besoin seront prêts à rouler.
Sans tous ces instruments, il n'est point de culture.
De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir [37], pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage,
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour soulager tes mains et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer, dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchâsse entre deux coins, d'où sa pointe s'alonge.
Aux deux côtés du soc de larges orillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons.
De huit pieds en avant que le timon s'étende;
Sur deux orbes roulants [38] que ta main le suspende:
Et qu'enfin tout ce bois, prouvé par les feux,
Se durcisse à loisir sur ton foyer fumeux.
Il est mille autres soins consacrés par nos pères;
Ne dédaigne donc pas ces préceptes vulgaires.
D'abord, qu'un long cylindre également roulé
Aplanisse la terre où tu battras le blé.
Si d'un ciment visqueux tes mains ne la pétrissent,
D'herbes et d'animaux les fentes se remplissent:
Là, l'immonde crapaud dans un coin s'assoupit;
Dans son trou tortueux la taupe se tapit;
Prévoyant les besoins de la triste vieillesse,
La fourmi diligente y butine sans cesse;
Le charançon [39] dévore un vaste amas de grains;
Et le mulot remplit ses greniers souterrains.

Peut-être voudrois-tu, dès la saison de Flore,
Prévoir ce que pour toi l'été va faire éclore?
Regarde l'amandier reverdir tous les ans,
Et courber en festons ses rameaux odorants:
Abonde-t-il en fleurs? par des chaleurs ardentes
Le soleil mûrira des moissons abondantes;
Si des feuilles sans fruit surchargent ses rameaux,
Le fléau ne battra que de vains chalumeaux.
Des légumes souvent [40] l'enveloppe infidèle
Déguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.
Pour qu'ils soient mieux nourris, et pour rendre le grain
Plus prompt à s'amollir en bouillant dans l'airain,
J'ai vu dans le marc d'huile et dans une eau nitrée
Détremper la semence avec soin préparée:
Remède infructueux! inutiles secrets!
Les grains les plus heureux, malgré tous ces apprêts,
Dégénèrent enfin, si l'homme avec prudence
Tous les ans ne choisit la plus belle semence.
Tel est l'arrêt du sort: tout marche à son déclin.
Je crois voir un nocher qui, la rame à la main,
Lutte contre les flots, et les fend avec peine;
Suspend-il ses efforts? l'onde roule et l'entraîne.
Il faut savoir encore interroger les cieux.
L'Arcture, les Chevreaux, le Dragon lumineux,
Sont pour le laboureur d'aussi fidèles guides
Que pour l'adroit nocher, qui sur des mers perfides,
Implorant son pays, la terre, et le repos,
Du détroit de Léandre ose affronter les flots.
Observe donc leur cours. Sitôt que la Balance
Du travail, du repos, du bruit et du silence,
Rendra l'empire égal, et du trône des airs
Entre l'ombre et le jour suspendra l'univers,
Avant que des vents froids [41] le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre:
De tes taureaux nerveux aiguillonne les flancs;

Queis sine nec potuere seri, nec surgere messes.
Vomis, et inflexi primum grave robur aratri,
Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi;
Omnia quæ multo ante memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.
Continuo in silvis magna vi flexa domatur
In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus,
Stivaque, quæ currus a tergo torqueat imos:
Et suspensa focis exploret robora fumus.
Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.
Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat,
Tum variæ illudant pestes: sæpe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodere cubilia talpæ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.

Contemplator item, quum se nux plurima silvis
Induet in florem, et ramos curvabit olentes.
Si superant fetus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore;
At si luxuria foliorum exuberat umbra,
Nequidquam pingues palea teret area culmos.
Semina vidi equidem multos medicare serentes,
Et nitro prius et nigra perfundere amurca,
Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset;
Et, quamvis igni exiguo properata maderent,
Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret. Sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit; si brachia forte remisit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.
Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis,
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.
Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem,
Exercete, viri, tauros; serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem.
Nec non et lini segetem, et Cereale papaver,

Sème l'orge [42], le lin, les pavots nourrissants;
Ne quitte point le soc : hâte-toi; les tempêtes
Vont verser les torrents suspendus sur nos têtes.
Sitôt que dans nos champs [43] Zéphire est de retour,
On y sème la fève; et quand l'astre du jour [44],
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière,
Engloutit Sirius [45] dans des flots de lumière,
Les sillons amollis reçoivent les sainfoins,
Et le millet doré [46] redemande tes soins.
Préfères-tu des blés, dont les gerbes flottantes
Roulent au gré des vents leurs ondes jaunissantes?
Attends jusqu'au lever [47] de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor :
Mais la terre à regret reçoit cette semence,
Et de maigres épis trompent leur espérance.
La faisole à tes soins a-t-elle quelque part?
Jusqu'à l'humble lentille abaisses-tu ton art?
Attends que dans les cieux [48] disparoisse l'Arcture,
Et poursuis jusqu'au temps où règne la froidure.
Pour régler nos travaux, pour marquer les saisons,
L'art divisa du ciel les vastes régions.
Soleil, ame du monde, océan de lumière,
Douze astres différents partagent ta carrière.
Cinq zones [49] de l'olympe embrassent le contour :
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres, qu'en tout temps attriste la froidure,
Des deux pôles glacés ont formé la ceinture :
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels;
Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du dieu des saisons la marche se déploie.
Le globe vers le nord [50] hérissé de frimas
S'élève, et redescend vers les brûlants climats.
Notre pôle des cieux voit la clarté sublime :
Du Tartare profond l'autre touche l'abîme.
Calisto [51], dont le char craint les flots de Téthys,
Vers les glaces du nord brille auprès de son fils;
Le Dragon les embrasse ainsi qu'un fleuve immense.
Le pôle du midi [52], noir séjour du silence,
N'offre aux tristes humains qu'une éternelle nuit:
Peut-être en nous quittant Phébus chez eux s'enfuit;
Et lorsque ses coursiers nous soufflent la lumière,
Pour eux l'obscure nuit commence sa carrière.
Le globe ainsi connu t'annonce les saisons;
Quand il faut ou semer, ou couper les moissons,
Abattre le sapin destiné pour Neptune,
Aux infidèles mers confier sa fortune :
Et ce n'est pas en vain que ces astres brillants
En quatre temps égaux nous partagent les ans.
Plusieurs font à loisir, retenus par l'orage,
Ce qu'il faudroit hâter sous un ciel sans nuage :
Ils aiguisent leur soc, ils comptent leurs boisseaux;
Creusent une nacelle [53], ou marquent leurs troupeaux;
Préparent des liens à leurs vignes naissantes;
Taillent des pieux aigus, des fourches menaçantes:
La meule met en poudre [54] ou le feu cuit leurs grains;
Et le jonc en panier s'arrondit sous leurs mains.
Les fêtes même, il est un travail légitime.
Ne peut-on pas alors, sans scrupule et sans crime,
Tendre un piége aux oiseaux, embraser des buissons
D'un mur tissu d'épine entourer ses moissons,
Ou rafraîchir ses prés que la chaleur altère,
Ou baigner ses brebis [55] dans une eau salutaire?
C'est dans ces mêmes jours que, libre de travaux,

Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
Dum sicca tellure licet, dum nubila pendent.
Vere fabis satio : tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.
At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;
Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quam sulcis committas semina, quamque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maiæ cœpere; sed illos
Exspectata seges vanis elusit aristis.
Si vero viciamque seres vilemque faselum,
Nec Pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes.
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.
Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni;
Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur,
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum, via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
Hic vertex nobis semper sublimis; at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.
Maximus hic flexu sinuoso elabitur Anguis
Circum, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos Oceani metuentes æquore tingi.
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtenta densantur nocte tenebræ;
Aut redit a nobis Aurora diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.
Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus, hinc messisque diem tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat; quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam silvis evertere pinum.
Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibusque parem diversis quatuor annum.
Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur. Durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem; cavat arbore lintres;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis.
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti.
Nunc facilis rubea texatur fiscina virga;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.
Quippe etiam festis quædam exercere diebus
Fas et jura sinunt : rivos deducere nulla
Relligio vetuit, segeti prætendere sepem,

Chacun porte aux cités les présents des hameaux;
Et, rapportant chez soi les tributs de la ville [56],
Presse les pas tardifs de son âne indocile.
La lune apprend aussi, dans son cours inégal,
Quel jour à tes travaux est propice ou fatal.
Le cinquième est funeste; en ce jour de colère
Naquirent Érinnys, Tisiphone, Mégère,
Et vous, fameux Titans, géants audacieux,
Que la Terre enfanta pour attaquer les cieux.
Trois fois, roulant des monts [57] arrachés des campagnes,
Leur audace entassa montagnes sur montagnes,
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa;
Trois fois, le foudre en main, le dieu les renversa.
Au dixième croissant de la lune nouvelle,
On peut du fier taureau dompter le front rebelle,
Planter la jeune vigne, ou d'une agile main
Promener la navette errante sur le lin.
Une clarté plus pure embellit le neuvième:
Le brigand le redoute, et le voyageur l'aime.
Chacun a son emploi; mais, dans ce choix du temps,
Ainsi que d'heureux jours, il est d'heureux instants.
Faut-il couper le chaume? on le coupe sans peine,
Quand la nuit l'a mouillé de son humide haleine:
Pour dépouiller les prés, attends que sur les fleurs
L'Aurore en souriant ait répandu ses pleurs.
Plusieurs pendant l'hiver, près d'un foyer antique,
Veillent à la lueur d'une lampe rustique:
Leur compagne près d'eux, partageant leurs travaux,
Tantôt d'un doigt léger fait rouler ses fuseaux;
Tantôt cuit dans l'airain le doux jus de la treille,
Et charme par ses chants la longueur de la veille.
Mais c'est en plein soleil, dans l'ardente saison,
Qu'au tranchant de la faux on livre la moisson,
Que sur l'épi doré le fléau se déploie.
Donne aux soins les beaux jours, et l'hiver à la joie.
L'hiver, tel qu'un nocher qui, plein d'un doux transport,
Couronne ses vaisseaux triomphants dans le port,
Tranquille sous le chaume, à l'abri des tempêtes,
L'heureux cultivateur donne ou reçoit des fêtes:
Pour lui ces tristes jours rappellent la gaîté;
Il s'applaudit l'hiver des travaux de l'été.
Alors même sa main n'est pas toujours oisive;
De l'arbre de Pallas il recueille l'olive;
Le myrte de Vénus lui cède un fruit sanglant,
Et le laurier sa graine, et les chênes leur gland.
Les flots sont-ils glacés, les champs couverts de neige?
Il tend des rets au cerf, prend l'oiseau dans un piége
Ou presse un lièvre agile, ou, la fronde à la main,
Fait siffler un caillou qui terrasse le daim.
D'autres temps, d'autres soins. Dirai-je à quels désastres
De l'automne orageux nous exposent les astres,
Quand les jours sont moins longs, les soleils moins ardents
Ou quels torrents affreux épanche le printemps,
Quand le blé d'épis verts a hérissé les plaines,
Et des flots d'un lait pur déja gonfle ses veines?
L'été même, à l'instant qu'on lioit en faisceaux
Les épis jaunissants qui tombent sous la faux,
J'ai vu les vents, grondant sur ces moissons superbes
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
Et, roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages,
Dans ses flancs ténébreux couvant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire; et soudain
La pluie, à flots pressés, s'échappe de son sein;
Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines

Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri.
Sæpe oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.
Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum;
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.
Septima post decimam felix, et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere: nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelida melius se nocte dedere,
Aut quum sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur; noctes lentus non deficit humor.
Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.
Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam trepidi despumat aheni.
At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus: hiems ignava colono.
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit:
Ceu pressæ quum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Sed tamen et quernas glandes tum stringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;
Tum gruibus pedicas et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores; tum figere damas
Stuppea torquentem Balearis verbera fundæ,
Quum nix alta jacet, glaciem quum flumina trudunt.
Quid tempestates auctumni et sidera dicam?
Atque, ubi jam breviorque dies, et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris? vel, quum ruit imbriferum ver;
Spicea jam campis quum messis inhorruit, et quum
Frumenta in viridi stipula lactentia turgent?
Sæpe ego, quum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prælia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublime expulsam eruerent; ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.
Sæpe etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes: ruit arduus æther,
Et pluvia ingenti sata læta boumque labores
Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescunt

Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines;
Les fossés sont remplis; les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés;
Les torrents bondissants précipitent leur onde,
Et des mers en courroux [58] le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs:
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne;
Les animaux ont fui [59]; l'homme éperdu frissonne;
L'univers ébranlé [60] s'épouvante... le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre,
Et leur sommet brisé vole en éclats fumants:
Le vent croît, l'air frémit d'horribles sifflements;
En torrents redoublés les vastes cieux se fondent;
La rive au loin gémit, et les bois lui répondent.
Pour prévenir ces maux, lis aux voûtes des cieux;
Suis dans son cours errant le messager des dieux;
Observe si Saturne [61] est d'un heureux présage:
Sur-tout aux dieux des champs présente un pur hommage.
Quand l'ombrage [62] au printemps invite au doux sommeil,
Lorsque l'air est plus doux, l'horizon plus vermeil,
Les vins plus délicats, les victimes plus belles,
Offre des vœux nouveaux pour des moissons nouvelles;
Choisis pour temple un bois, un gazon pour autel,
Pour offrande du vin [63], et du lait, et du miel:
Trois fois autour des blés on conduit la victime;
Et trois fois, enivré d'une joie unanime,
Un chœur nombreux la suit en invoquant Cérès:
Même, avant que le fer [64] dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne; et, couronné de chêne,
Chacun d'un pied pesant frappe gaîment la plaine.
Si ce culte pieux n'obtient pas de beaux jours,
La lune de l'orage annonce au moins le cours;
Et le berger connoît par d'assurés présages
Quand il doit éviter les lointains pâturages.
Au premier sifflement des vents tumultueux,
Tantôt, au haut des monts, d'un bruit impétueux
On entend les éclats; tantôt les mers profondes
Soulèvent en grondant, et balancent leurs ondes,
Tantôt court sur la plage un long mugissement,
Et les noires forêts murmurent sourdement.
Que je plains les nochers, lorsqu'aux prochains rivages
Les plongeons effrayés, avec des cris sauvages,
Volent du sein de l'onde, ou quand l'oiseau des mers
Parcourt en se jouant les rivages déserts,
Ou lorsque le héron, les ailes étendues,
De ses marais s'élance, et se perd dans les nues!
Quelquefois, de l'orage avant-coureur brûlant,
Des cieux se précipite un astre étincelant,
Et dans le sein des nuits, qu'il rend encor plus sombres,
Traîne de longs éclairs qui sillonnent les ombres:
Tantôt on voit dans l'air des feuilles voltiger,
Et la plume, en tournant, sur les ondes nager.
Si l'éclair brille au nord; de l'Eure et de Zéphire
Si la foudre en éclat ébranle au loin l'empire:
Alors, ô laboureur, crains les torrents des cieux;
Nochers, ployez la voile, et redoublez vos vœux.
Que dis-je? tout prédit l'approche des orages:
Nul, sans être averti, n'éprouva leurs ravages:
Déja l'arc éclatant qu'Iris [65] trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer;
La grue, avec effroi s'élançant des vallées,
Fuit ces noires vapeurs de la terre exhalées;
Le taureau hume l'air par ses larges naseaux;
La grenouille se plaint au fond de ses roseaux;
L'hirondelle en volant effleure le rivage;

Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra; quo maxima motu
Terra tremit, fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor. Ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit. Ingeminant austri, et densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc litora plangunt.
Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quo stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.
In primis venerare deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno:
Tunc agni pingues, et tunc mollissima vina,
Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret;
Cui tu lacte favos et miti dilue baccho;
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta; neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri, torta redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.
Atque hæc ut certis possimus discere signis,
Æstusque, pluviasque, et agentes frigora ventos,
Ipse pater statuit, quid menstrua luna moneret,
Quo signo caderent austri, quid sæpe videntes
Agricolæ propius stabulis armenta tenerent.
Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor; aut resonantia longe
Litora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Jam sibi tum curvis male temperat unda carinis,
Quum medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad litora; quumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem.
Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus;
Sæpe levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summa nantes in aqua colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis quum fulminat, et quum
Eurique Zephyrique tonat domus, omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Nunquam imprudentibus imber
Obfuit: aut illum surgentem vallibus imis
Aeriæ fugere grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Sæpius et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter; et bibit ingens

Tremblante pour ses œufs, la fourmi déménage;
Et des affreux corbeaux les noires légions
Fendent l'air, qui frémit sous leurs longs bataillons.
Vois les oiseaux des mers, et ceux que les prairies
Nourrissent près des eaux sur des rives fleuries;
De leur séjour humide on les voit s'approcher,
Offrir leur tête aux flots qui battent le rocher,
Promener sur les eaux leur troupe vagabonde,
Se plonger dans leur sein, reparoître sur l'onde,
S'y replonger encore, et par cent jeux divers
Annoncer les torrents suspendus dans les airs.
Seule, errant à pas lents sur l'aride rivage,
La corneille enrouée appelle aussi l'orage.
Le soir, la jeune fille, en tournant son fuseau,
Tire encor de sa lampe un présage nouveau,
Lorsque la mèche en feu, dont la clarté s'émousse,
Se couvre, en petillant, de noirs flocons de mousse.
Mais là sérénité reparoît à son tour :
Des signes non moins sûrs t'annoncent son retour;
Des astres plus brillants ont peuplé l'hémisphère;
La lune sur son char le dispute à son frère;
On ne voit plus dans l'air des nuages errants
Flotter, comme la laine éparse au gré des vents;
Ni l'oiseau de Thétis [66] sur l'humide rivage
Aux rayons du soleil étaler son plumage;
Ni ces vils animaux dans la fange engraissés
Délier des épis les faisceaux dispersés.
Enfin l'air s'éclaircit; du sommet des montagnes
Le brouillard affaissé descend dans les campagnes;
Et le triste hibou, le soir au haut des toits,
En longs gémissements ne traîne plus sa voix.
Tantôt l'affreux Nisus [67], avide de vengeance,
Sur sa fille, à grand bruit, du haut des cieux s'élance;
Scylla vole et fend l'air; Nisus vole et la suit;
Scylla, plus prompte encor, se détourne et s'enfuit.
Même les noirs corbeaux, bannissant la tristesse,
Annoncent les beaux jours par trois cris d'alégresse,
Et d'un gosier moins rauque expriment leur gaîté :
Souvent, au haut de l'arbre où flotte leur cité,
Vous voyez leurs ébats agiter le feuillage;
Une douceur secrète attendrit leur ramage :
Ils aiment à revoir, depuis long-temps bannis,
Leur arbre hospitalier, leur famille et leurs nids.
Non que du ciel [68] en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle :
L'instinct seul les éclaire; et lorsque ces vapeurs
D'où naissent tour-à-tour le froid et les chaleurs,
Ou des vents inconstants lorsque l'humide haleine
Change pour nous des cieux l'influence incertaine,
Les êtres animés changent avec le temps :
Ainsi, muet l'hiver, l'oiseau chante au printemps.
Ainsi l'agneau bondit sur le naissant herbage,
Et même le corbeau pousse un cri moins sauvage.
Mais, malgré ces leçons, crains-tu d'être séduit
Par le perfide éclat d'une brillante nuit?
Du soleil, de sa sœur, observe la carrière.
Quand la jeune Phébé rassemble sa lumière,
Si son croissant terni s'émousse dans les airs,
La pluie alors menace et la terre et les mers.
Du fard de la pudeur peint-elle son visage?
Des vents prêts à gronder c'est le plus sûr présage.
Le quatrième jour [69] (cet augure est certain),
Si son arc est brillant, si son front est serein,
Durant le mois entier que ce beau jour amène,
Le ciel sera sans eau, l'aquilon sans haleine,
L'océan sans tempête; et les nochers heureux [70]

Arcus; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.
Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.
Tum cornix plena pluviam vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiatur arena.
Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivere hiemem, testa quum ardente viderent
Scintillare oleum, et putres concrescere fungos.
Ne minus ex imbri soles et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis.
Nam neque tum stellis acies obtusa videtur,
Nec fratris radiis obnoxia surgere luna;
Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri.
Non tepidum ad solem pennas in litore pandunt
Dilectæ Thetidi alcyones; non ore solutos
Immundi meminere sues jactare maniplos.
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt;
Solis et occasum servans de culmine summo
Nequidquam seros exercet noctua cantus.
Apparet liquido sublimis in aëre Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.
Quacumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus, atrox, magno stridore per auras
Insequitur Nisus; qua se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
Tum liquidas corvi presso ter gutture voces
Aut quater ingeminant; et sæpe cubilibus altis,
Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
Inter se in foliis strepitant; juvat imbribus actis
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major;
Verum, ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et Jupiter uvidus austris
Densat, erant quæ rara modo, et quæ densa, relaxat,
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt. Hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.
Si vero solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, nunquam te crastina fallet
Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
Luna revertentes quum primum colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aëra cornu,
Maximus agricolis pelagoque parabitur imber.
At, si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe.
Sin ortu in quarto, namque is certissimus auctor,
Pura, neque obtusis per cœlum cornibus ibit,
Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
Exactum ad mensem, pluvia ventisque carebunt,
Votaque servati solvent in litore nautæ

Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.
Le soleil à son tour t'instruit, soit dès l'aurore,
Soit lorsque de ses feux l'occident se colore.
Si, de taches semé, sous un voile ennemi
Son disque renaissant se dérobe à demi,
Crains les vents pluvieux; leurs humides haleines
Menacent tes troupeaux, tes vergers, et tes plaines.
Si de son lit de pourpre on voit l'Aurore en pleurs
Sortir languissamment sans force et sans couleurs;
Si Phébus, à travers une vapeur grossière
Dispersant foiblement quelques traits de lumière,
Semble luire à regret, de leurs feuillages verts
Les raisins colorés vainement sont couverts;
Sous les grains bondissants dont les toits retentissent,
La grêle écrase, hélas! les grappes qui mûrissent.
Sur-tout sois attentif lorsque achevant leur tour
Ses coursiers dans la mer vont éteindre le jour;
Du pourpre, de l'azur, les couleurs différentes
Souvent marquent son front de leurs taches errantes:
Saisis de ces vapeurs le spectacle mouvant;
L'azur marque la pluie, et le pourpre le vent:
Si le pourpre et l'azur colorent son visage,
De la pluie et des vents redoute le ravage:
Je n'irai point alors, sur de frêles vaisseaux,
Dans l'horreur de la nuit m'égarer sur les eaux.
Mais lorsqu'il recommence et finit sa carrière,
S'il brille tout entier d'une pure lumière,
Sois sans crainte: vainqueur des humides Autans,
L'Aquilon va chasser les nuages flottants.
Ainsi ce dieu puissant, dans sa marche féconde,
Tandis que de ses feux il ranime le monde,
Sur l'humble laboureur veille du haut des cieux;
Lui prédit les beaux jours, et les jours pluvieux.
Qui pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture?
Tes immenses regards embrassent la nature:
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira [71], plaignant notre misère,
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière;
Tu refusas le jour à ce siècle pervers;
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je? tout sentoit notre douleur profonde,
Tout annonçoit nos maux: le ciel, la terre, et l'onde,
Les hurlements des chiens, et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna [72], brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient;
Sous leurs glaçons tremblants les Alpes s'agitoient;
On vit errer, la nuit, des spectres lamentables;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables;
L'airain même parut sensible à nos malheurs;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs:
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent;
Et, pour comble d'effroi... les animaux parlèrent.
Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux;
Le prêtre, environné de victimes mourantes,
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes;
L'onde changée en sang roule des flots impurs;
Des loups hurlant dans l'ombre épouvantent nos murs;
Même en un jour serein l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine [73] a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines

Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.
Sol quoque et exoriens, et quum se condet in undas,
Signa dabit: solem certissima signa sequuntur,
Et quæ mane refert, et quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe,
Suspecti tibi sint imbres: namque urget ab alto
Arboribusque satisque Notus pecorique sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi rumpent radii, aut ubi pallida surget
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! male tum mites defendet pampinus uvas!
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.
Hoc etiam, emenso quum jam decedet olympo,
Profuerit meminisse magis; nam sæpe videmus
Ipsius in vultu varios errare colores.
Cæruleus pluviam denuntiat, igneus euros.
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,
Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere. Non illa quisquam me nocte per altum
Ire, neque a terra moneat convellere funem.
At si, quum referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit, frustra terrebere nimbis,
Et claro silvas cernes aquilone moveri.
Denique, quid Vesper serus vehat, unde serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus Auster,
Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quamquam illo tellus quoque, et æquora ponti,
Obscenique canes, importunæque volucres,
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens; et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.
Proluit insano contorquens vortice silvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altæ
Per noctem resonare, lupis ululantibus, urbes.
Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura; nec diri toties arsere cometæ.
Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi;
Nec fuit indignum superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

S'engraissassent du sang des légions romaines.
Un jour le laboureur [74], dans ces mêmes sillons
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des dards rongés de rouille,
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats romains [75] les ossements rouler.
O père des Romains, fils du dieu des batailles!
Protectrice du Tibre, appui de nos murailles,
Vesta! dieux paternels [76], ô dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglants dont elle fut la proie,
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel, jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble [77], et là mugit l'Euphrate;
Par-tout la guerre tonne et la discorde éclate;
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi, lorsqu'une fois [78] lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain:
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

LIVRE II.

J'ai chanté les guérets et le cours des saisons:
Soyez à votre tour l'objet de mes leçons,
Beaux vergers, sombres bois, et vous, riches vendanges.
Viens! tout répète ici ton nom et tes louanges;
Viens, Bacchus! de tes dons ces coteaux sont couverts,
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verts;
Et déja sur les bords de la cuve fumante
S'élève en bouillonnant la vendange écumante:
Descends de tes coteaux, mets bas ton brodequin,
Et rougissons nos pieds dans des ruisseaux de vin.
Et toi [1], de qui la main vint m'ouvrir la barrière,
Mécène, soutiens-moi dans ma longue carrière.
Que d'autres de la fable empruntent les atours,
Que leur muse s'égare en de vagues détours:
Le vrai seul est mon but, et toi seul es mon guide.
Sur la fleur des objets glissons d'un pas rapide:
Pour tout approfondir, tout peindre dans mes vers,
La nature est trop vaste, et tes moments trop chers.
Les arbres, de la terre agréable parure,
Sortent diversement des mains de la nature.
Les uns, sans implorer [2] des soins infructueux,
Dans les champs, sur les bords des fleuves tortueux,
Naissent indépendants de l'industrie humaine:
Ainsi le souple osier se reproduit sans peine;
Tels sont l'humble genêt, les saules demi-verts,
Et ces blancs peupliers balancés dans les airs.
D'autres furent semés [3]: ainsi croissent l'yeuse,
Qui redouble des bois l'horreur religieuse;
Le châtaignier couvert de ses fruits épineux,
Et le chêne, à Dodone interprète des dieux.
Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre:
Ainsi le cerisier [4] aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfants; ainsi ces vieux ormeaux
Sur leur jeune famille étendent leurs rameaux;
Et même le laurier, que le Pinde révère,
Lève son front timide à l'abri de son père.
Tels, sans les soins de l'art [5], d'elle-même autrefois

Scilicet et tempus veniet, quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Di patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Tuscum Tiberim et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! Satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem;
Tam multæ scelerum facies: non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania, bellum:
Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt: sævit toto Mars impius orbe.
Ut, quum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

LIBER II.

Hactenus arvorum cultus et sidera cœli:
Nunc te, Bacche, canam, nec non silvestria tecum
Virgulta, et prolem tarde crescentis olivæ.
Huc, pater o Lenæe! tuis hic omnia plena
Muneribus; tibi pampineo gravidus auctumno
Floret ager; spumat plenis vindemia labris:
Huc, pater o Lenæe, veni! nudataque musto
Tinge novo mecum dereptis crura cothurnis.
Tuque ades, inceptumque una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxima nostræ,
Mæcenas! pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto;
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, et primi lege litoris oram.
In manibus terræ. Non hic te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa, tenebo.
Principio, arboribus varia est natura creandis:
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte sua veniunt, camposque et flumina late
Curva tenent, ut molle siler, lentæque genistæ,
Populus, et glauca canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine, ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus.
Pullulat ab radice aliis densissima silva;
Ut cerasis ulmisque; etiam Parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.
Hos natura modos primum dedit; his genus omne
Silvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.
Sunt alii, quos ipse via sibi repperit usus.

La nature enfanta les vergers et les bois,
Et les humbles taillis, et les forêts sacrées.
Depuis, l'art, se frayant des routes ignorées,
Par des moyens nouveaux créa de nouveaux plants.
Là d'un arbre fécond les rejetons naissants,
Par le tranchant acier séparés de leur père,
Vont recevoir ailleurs une sève étrangère ;
Ici des souches d'arbre, ou des rameaux fendus,
Ou des pieux aiguisés, à nos champs sont rendus :
Celui-ci courbe en arc la branche obéissante,
Et dans le sol natal l'ensevelit vivante ;
Cet autre émonde un arbre, et plante ses rameaux,
Qui dans son champ surpris deviennent arbrisseaux.
Un aride olivier [6], surpassant ces prodiges,
Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.
De rameaux étrangers un arbre s'embellit,
D'un fruit qu'il ignoroit son tronc s'enorgueillit ;
Le poirier sur son front voit des pommes éclore,
Et sur le cornouiller la prune se colore.
  Connois donc chaque espèce, et soigne sa beauté ;
D'un fruit sauvage encore adoucis l'âpreté :
Point d'arbres négligés, point de terres oisives ;
Couvrons de pampre Ismare [7], et Taburne d'olives.
  L'arbre né de lui-même [8] étale fièrement
De ses rameaux pompeux le stérile ornement ;
La nature se plut à parer son ouvrage :
Mais qu'on prête à sa tige un rameau moins sauvage,
Ou qu'il soit transplanté dans un sol plus heureux ;
Dompté par la culture, il comblera tes vœux.
  Tels encor, si tu veux les ranger dans la plaine,
Ces foibles rejetons paieront un jour ta peine ;
Par l'ombre de leur père étouffés aujourd'hui,
Stériles avortons, ils languissent sous lui.
  L'arbre qu'on a semé, croissant pour un autre âge,
A nos derniers neveux réserve son ombrage ;
Sa tige même enfante un fruit décoloré ;
Le pommier méconnoît son suc dénaturé ;
La grappe est des oiseaux la honteuse pâture.
Tous ces arbres enfin ont besoin de culture ;
Que tous soient transplantés, rangés dans les sillons,
Et qu'à force de soins on achète leurs dons.
  Mais chacun d'eux exige un art [9] qu'il faut connoître.
De tronçons enfouis [10] l'olivier veut renaître ;
D'un rameau [11] sort un myrte agréable à Vénus ;
Et les ceps provignés sont plus chers à Bacchus.
Avec plus de succès on transplante le frêne,
L'arbre de Jupiter [12], celui du fils d'Alcmène,
Le coudrier noueux, les palmiers toujours verts,
Et le sapin, qui croît pour affronter les mers.
D'autres [13] seront greffés : sur les planes [14] stériles
On porte du pommier les rejetons fertiles ;
Le hêtre [15] avec plaisir s'allie au châtaignier ;
La pierre abat la noix sur l'aride arboisier ;
Le poirier de sa fleur blanchit souvent [16] le frêne ;
Et le porc, sous l'ormeau, broya le fruit du chêne.
  Cet art a deux secrets dont l'effet est pareil :
Tantôt, dans l'endroit même [17] où le bouton vermeil
Déja laisse échapper sa feuille prisonnière,
On fait avec l'acier une fente légère ;
Là d'un arbre fertile on insère un bouton,
De l'arbre qui l'adopte utile nourrisson :
Tantôt des coins aigus entr'ouvrent avec force
Un tronc [18] dont aucun nœud ne hérisse l'écorce :
A ses branches succède un rameau plus heureux.
Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux ;
Et, se couvrant des fruits d'une race étrangère,
Admire ces enfants dont il n'est pas le père.
  Le même arbre d'ailleurs [19], diversement produit,

Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum
Deposuit sulcis ; hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, et acuto robore vallos :
Silvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, et viva sua plantaria terra.
Nil radicis egent aliæ, summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen.
Quin et caudicibus sectis, mirabile dictu !
Truditur e sicco radix oleagina ligno,
Et sæpe alterius ramos impune videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pyrum, et prunis lapidosa rubescere corna.
  Quare agite, o, proprios generatim discite cultus,
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ. Juvat Ismara Baccho
Conserere, atque olea magnum vestire Taburnum.
  Sponte sua quæ se tollunt in luminis auras,
Infecunda quidem, sed læta et fortia surgunt :
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint silvestrem animum, cultuque frequenti,
In quascumque voces artes, haud tarda sequentur.
  Nec non et sterilis, quæ stirpibus exit ab imis,
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros ;
Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fetus, uruntque ferentem.
  Jam, quæ seminibus jactis se sustulit, arbos
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram ;
Pomaque degenerant, succos oblita priores ;
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum, ac multa mercede domandæ.
  Sed truncis oleæ melius, propagine vites,
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus.
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens
Fraxinus, Herculeæque arbos umbrosa coronæ,
Chaoniique patris glandes ; etiam ardua palma
Nascitur, et casus abies visura marinos.
Inseritur vero ex fetu nucis arbutus horrida ;
Et steriles platani malos gessere valentes ;
Castaneæ fagus, ornusque incanuit albo
Flore pyri, glandemque sues fregere sub ulmis.
  Nec modus inserere, atque oculos imponere, simplex.
Nam qua se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus ; huc aliena ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro.
Aut rursum enodes trunci resecantur, et alte
Finditur in solidum cuneis via ; deinde feraces
Plantæ immittuntur, nec longum tempus, et ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes, et non sua poma.
  Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
Nec salici, lotoque, nec Idæis cyparissis.

Voit changer son feuillage et varier son fruit.
La terre, dans les bois, nourrit sous plusieurs formes
La race des lotos [20], des cyprès et des ormes;
Les saules ne sont pas les mêmes en tous lieux;
L'olive [21], ainsi qu'au goût, est différente aux yeux :
En des moules divers la nature la jette,
En globe l'arrondit, ou l'alonge en navette.
La poire [22] est distinguée, ici par sa grosseur,
Là, par son coloris; plus loin, par sa douceur.
L'une mûrit l'été, l'autre tombe en automne,
Celle-ci dans l'hiver à la main s'abandonne.
Notre vigne fleurit suspendue aux ormeaux;
La grappe de Lesbos [23] rampe sur les coteaux :
Les raisins sont tardifs, ou se pressent d'éclore;
Le pourpre les rougit, ou le safran les dore :
Ceux-ci sur les rochers se cuiront lentement,
Ceux-là s'amolliront dans l'airain écumant.
Ici d'un jus vermeil la sève généreuse
Dans nos veines répand une chaleur heureuse;
Là les esprits fumeux de ce vin sans couleur
Enchaîneront la langue et les pas du buveur.
Vois les vins blancs de Thase et de Maréotide :
L'un veut un terrain gras, et l'autre un sol aride.
Rhétie, on vante au loin tes vins délicieux;
Mais Hébé verseroit notre Falerne aux dieux.
Veut-on boire un vin fort? on choisit l'Aminée,
Vainqueur heureux du Tmole, et même du Phanée.
Argos est renommé par ses vins bienfaisants,
Dont la sève résiste à l'injure des ans.
Et toi, divin nectar que Rhodes nous envoie,
Du convive assoupi viens réveiller la joie.
Puis-je encore oublier ces énormes raisins...
Mais qui pourroit compter [24] et nommer tous ces vins.
On compteroit plutôt sur les mers courroucées
Les vagues vers les bords par l'Aquilon poussées,
On compteroit plutôt, dans les brûlants déserts,
Les sables que les vents emportent dans les airs.
  Tout sol [25] enfin n'est pas propice à toute plante :
Le saule aime une eau vive, et l'aune une eau dormante;
Le frêne veut plonger dans un coteau pierreux :
Au bord riant des eaux les myrtes sont heureux;
Le soleil sur les monts cuit la grappe dorée;
Et l'if s'épanouit au souffle de Borée.
  De l'aurore au couchant parcourons l'univers.
Les différents climats ont des arbres divers :
Chez l'Arabe l'encens embaume au loin la plaine;
Sur les rives du Gange [26] on voit noircir l'ébène.
Là d'un tendre duvet [27] les arbres sont blanchis,
Ici d'un fil doré [28] les bois sont enrichis;
Le Nil du vert acanthe [29] admire les feuillages :
Le baume [30], heureux Jourdain, parfume tes rivages;
Et l'Inde au bord des mers [31] voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
  Vois les arbres du Mède [32] et son orange amère,
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même.
Sa feuille sans effort ne se peut arracher;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc, du vieillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons et parfume l'haleine.
  Mais l'Inde et ses forêts [33], et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or,
Et les riches parfums que l'Arabie exhale,

Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchades, et radii, et amara pausia bacca,
Pomaque, et Alcinoi silvæ; nec surculus idem
Crustumiis, Syriisque pyris, gravibusque volemis.
Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.
Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ;
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ :
Et passo Psithia utilior, tenuisque Lageos,
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque; et quo te carmine dicam,
Rhætica? nec cellis ideo contende Falernis.
Sunt et Aminææ vites, firmissima vina,
Tmolius assurgit quibus, et rex ipse Phanæus;
Argitisque minor, cui non certaverit ulla,
Aut tantum fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, dis et mensis accepta secundis,
Transierim, Rhodia, et tumidis, Bumaste, racemis.
Sed neque, quam multæ species, nec, nomina quæ sint
Est numerus; neque enim numero comprendere refert.
Quem qui scire velit, Libyci velit æquoris idem
Discere quam multæ Zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit Eurus,
Nosse, quot Ionii veniant ad litora fluctus.
  Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.
Fluminibus salices, crassisque paludibus alni,
Nascuntur, steriles saxosis montibus orni;
Litora myrtetis lætissima; denique apertos
Bacchus amat colles, Aquilonem et frigora taxi.
  Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.
Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum; solis est thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum molli canentia lana?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis? ubi aera vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ.
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.
  Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas et non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro;
Et, si non alium late jactaret odorem,
Laurus erat. Folia haud ullis labentia ventis;
Flos ad prima tenax : animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.
  Sed neque Medorum silvæ, ditissima terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent : non Bactra, neque Indi,
Totaque thuriferis Panchaïa pinguis arenis.
Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem

A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos [34], pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelants de feux;
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances.
Le blé pare nos champs, le raisin nos coteaux;
J'y vois mûrir l'olive, et bondir nos troupeaux.
Ici l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe:
Là paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure, et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs [35], deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines:
Mais ce sol ne nourrit [36] ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main.
Nul lion n'y rugit [37]; et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.
Partout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche, et l'art industrieux.
Vois ces forts suspendus [38] sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages:
La mer [39] de deux côtés nous présente son sein;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici le Lare [40] étend son enceinte profonde;
Là, tel qu'un océan, le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément;
Et, dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?
Fouille ces champs féconds: le fer, l'argent, l'airain,
L'or même, en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques, armés d'énormes javelots.
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Émiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles;
Toi sur-tout, toi, César [41], qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.
Terre féconde en fruits [42], en conquérants fertile,
Salut! je chante un art à ta grandeur utile;
Du Permesse pour toi les canaux sont rouverts:
Hésiode aux Romains va parler dans mes vers.
Maintenant des terrains distinguons la nature,
Leur force et leur couleur, leurs fruits et leur culture.
D'abord le sol pierreux de ces arides monts,
D'argile entremêlés, hérissés de buissons,
De l'arbre de Pallas aime l'utile ombrage:
En veux-tu des garants? vois l'olivier sauvage
Sur ces coteaux chéris croître de toutes parts,
Et sur la terre au loin semer ses fruits épars.
Mais ces terrains féconds que la nature engraisse,
Qui regorgent de sucs, où croît une herbe épaisse,
Tels qu'au pied de ces rocs s'étend ce beau vallon,
Où l'eau des monts voisins porte un riche limon,
Si des feux du midi le soleil les éclaire,
S'ils présentent au soc l'importune fougère,
Ils te prodigueront des vins délicieux,
Ces vins brillant dans l'or, et versés pour les dieux,
Lorsque, auprès des taureaux immolés à leur gloire,
Le Toscan [43] sous ses doigts fait résonner l'ivoire.
Voudrois-tu faire envie aux bergers tes rivaux?
Les forêts de Tarente appellent tes troupeaux:
Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue [44],

Invertere, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis densisque virum seges horruit hastis:
Sed gravidæ fruges, et Bacchi Massicus humor
Implevere; tenent oleæque, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,
Romanos ad templa deum duxere triumphos.
Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbos.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
An mare quod supra memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque,
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra;
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia qua ponto longe sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus Avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virum Marsos, pubemque Sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos,
Extulit; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello; et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis Romanis arcibus Indum.
Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum! tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes,
Ascræumque cano Romana per oppida carmen.
Nunc locus arvorum ingeniis: quæ robora cuique,
Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.
Difficiles primum terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, et dumosis calculus arvis,
Palladia gaudent silva vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, et strati baccis silvestribus agri.
At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis et fertilis ubere campus,
Qualem sæpe cava montis convalle solemus
Despicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum; quique editus Austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris:
Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
Sufficiet Baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.
Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
Aut fetus ovium, aut urentes culta capellas;
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,
Et qualem infelix amisit Mantua campum,

Où le cygne argenté sur les ondes se joue;
Là tout rit aux pasteurs, la beauté du vallon,
La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon;
Et tout ce qu'un long jour consume de pâture,
La plus courte des nuits le rend avec usure.
Enfin pour le froment choisis ces terrains forts,
Pleins de sucs au-dedans, noirâtres au-dehors,
Dont la terre est broyée, et pour qui la nature
Semble avoir épargné les frais de la culture.
Aucun champ ne verra tant de bœufs attelés
T'apporter à pas lents le tribut de ses blés.
Tel encor ce terrain couvert d'un bois stérile,
Que son maître rougit de laisser inutile.
D'une main indignée il y porte le fer,
Détruit les vieux palais des habitants de l'air :
L'oiseau tremblant s'enfuit de ses toits qu'on ravage,
Et le soc rajeunit cette plaine sauvage.
Mais fuis ce mont pierreux [45], dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin;
Fuis de ce tuf ingrat la rudesse indocile,
Et ce fonds plein de craie où gît l'affreux reptile;
Aucun champ ne fournit à ses enfants impurs
Ni d'aliments plus doux, ni d'asiles plus sûrs.
Pour ce terrain poreux [46] où l'air trouve un passage,
Qui pompe sa vapeur et l'exhale en nuage;
Que tapisse à nos yeux un gazon toujours frais,
Où le coûtre brillant ne se rouille jamais,
Ce fonds se prête à tout, pourvu qu'on le cultive;
Il se couvre d'épis, il fait mûrir l'olive.
La vigne, si je veux, s'y marie aux ormeaux,
Ou dans des prés fleuris il nourrit mes troupeaux.
Telles on aime à voir [47] ces campagnes fécondes,
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes:
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons
Dont la riche Capoue admire les moissons.
Apprenons maintenant par quelle épreuve sûre
On peut des sols divers distinguer la nature.
Ici la terre est forte, et Cérès la chérit;
Ailleurs elle est légère, et Bacchus lui sourit.
Pour ne pas t'y tromper, que la bêche la sonde.
Creuse dans son enceinte une fosse profonde :
Ce qui vient d'en sortir, il faut l'y repousser,
Sur ce monceau poudreux bondis pour l'affaisser.
Descend-il sous les bords? cette terre est légère;
Là ton troupeau s'engraisse, ou ta vigne prospère.
Si cet amas épais, rebelle à ton effort,
Refuse de rentrer dans le lieu dont il sort,
A la plus forte terre il faut dès-lors t'attendre :
Que tes plus forts taureaux gémissent pour la fendre.
Mais ce terrain amer qu'aucun soin n'adoucit,
Où l'arbre de Pallas jamais ne réussit,
Où le cep dégénère, où le blé craint de naître,
Apprends par quel moyen tu peux le reconnoître.
Sous tes toits enfumés prends ces paniers de joncs
Dont le tissu n'admet que de foibles rayons;
Ces vases du pressoir, où des raisins qu'on foule
En ruisseaux épurés le jus brillant s'écoule.
Là, pour mieux l'éprouver, j'ordonne que ta main
Détrempe d'une eau douce et presse ce terrain :
Ces eaux, pour s'échapper se frayant une route,
Coulent le long des joncs, et tombent goutte à goutte :
Alors fais-en l'essai; ton palais révolté
Connoît ce sol ingrat à leur triste âcreté.
Un sol maigre est celui qui, prompt à se dissoudre,
Sitôt qu'on l'a touché, tombe réduit en poudre.
Un terrain gras, semblable à la gomme des bois,
S'amollit dans tes mains et s'attache à tes doigts.
La hauteur de l'herbage annonce un fonds humide :

Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina, desunt;
Et, quantum longis carpent armenta diebus,
Exigua tantum gelidus ros nocte reponet.
Nigra fere, et presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum, namque hoc imitamur arando,
Optima frumentis : non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis.
Aut unde iratus silvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
Eruit : illæ altum nidis petiere relictis;
At rudis enituit impulso vomere campus.
Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias roremque ministrat,
Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta : negant alios æque serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras.
Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
Et bibit humorem, et, quum vult, ex se ipsa remittit;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit,
Nec scabie et salsa lædit rubigine ferrum,
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos;
Illa ferax oleæ est; illam experiere colendo
Et facilem pecori, et patientem vomeris unci.
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.
Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
Rara sit, an supra morem si densa, requiras;
Altera frumentis quoniam favet, altera Baccho;
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo :
Ante locum capies oculis, alteque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones
Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt, rarum, pecorique et vitibus almis
Aptius uber erit : sin in sua posse negabunt
Ire loca, et scrobibus superabit terra repletis,
Spissus ager; glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, et validis terram proscinde juvencis.
Salsa autem tellus, et quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix ea nec mansuescit arando,
Nec Baccho genus, aut pomis sua nomina servat,
Tale dabit specimen : tu spisso vimine qualos
Colaque prælorum fumosis deripe tectis :
Huc ager ille malus, dulcesque a fontibus undæ
Ad plenum calcentur : aqua eluctabitur omnis
Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ;
At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaro.
Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus : haud unquam manibus jactata fatiscit,
Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior : ah! nimium ne sit mihi fertilis illa,

Ah! de ces jeunes blés crains la beauté perfide!
De la couleur du sol l'œil décide aisément,
Et la main de son poids t'informe sûrement:
Mais son froid meurtrier coûte plus à connoître;
Quelquefois cependant les plantes qu'il fait naître,
Le pin, le lierre noir [48], les ifs contagieux,
De ce défaut secret avertiront tes yeux.
Enfin à ton vignoble as-tu choisi sa terre?
Dès-lors, pour la dompter, qu'on lui fasse la guerre.
Il faut entrecouper le penchant des coteaux,
Et retourner la glèbe élevée en monceaux;
Que les froids aquilons, que l'hiver la mûrissent,
Et que tes bras nerveux sans cesse l'amollissent.
Si tu le peux encor, que le cep transplanté
Retrouve un sol pareil au sol qu'il a quitté:
Le jeune arbuste ainsi jamais ne dégénère,
Et ne s'aperçoit pas qu'il a changé de mère.
Plusieurs même, observant dans l'endroit dont il sort
Quel côté vit le sud, et quel côté le nord,
Conservent ces aspects qu'ils gravent sur l'écorce:
Tant de nos premiers ans l'habitude a de force!
Mais avant de creuser, de peupler les sillons,
Il faut choisir d'abord de la plaine ou des monts.
On peut presser les rangs dans de grasses campagnes;
On doit les élargir au penchant des montagnes:
Enfin dans les vallons, comme sur les coteaux,
Qu'ils soient distribués [49] en espaces égaux.
Vois de longs bataillons rangés sur une plaine
Où flotte de l'airain la lueur incertaine,
Avant qu'un choc affreux confonde tous ces bras,
Quand Mars prélude encore à l'horreur des combats.
Imite de ces rangs l'exacte symétrie,
Non pour flatter les yeux par ta vaine industrie;
Mais chaque tige ainsi peut croître en liberté,
Et le suc se partage avec égalité.
Apprends aussi combien tu dois creuser la terre,
Qui de tes jeunes plants sera dépositaire.
Comme tes nourrissons diffèrent en grandeur,
Il faut que leur berceau diffère en profondeur.
Dans un léger sillon la vigne croît sans peine;
L'arbre doit plus avant s'enfoncer dans la plaine,
Sur-tout le chêne altier, qui, perdu dans les airs,
De son front touche aux cieux [50], de ses pieds aux enfers.
Aussi les noirs torrents, les vents et la tempête,
En vain rongent ses pieds, en vain battent sa tête:
Malgré les vents fougueux, malgré les noirs torrents,
Tranquille, il voit passer les hommes et les temps;
Et loin de tous côtés tendant ses rameaux sombres,
Seul il jette à l'entour une immensité d'ombres.
N'attends rien d'une vigne [51] exposée au couchant:
Que le vil coudrier [52] n'affame point ton plant:
Fais choix, pour le former [53], de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la sève maternelle;
Ne la déchire point par un fer émoussé:
Sur-tout [54] que de tes plants l'olivier soit chassé.
Quelquefois de bergers une troupe imprudente
Laisse au pied de cet arbre une étincelle ardente.
Le feu, nourri du suc dont ce bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc, et, gagnant le feuillage,
Dévore en petillant l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet:

Neu se prævalidam primis ostendat aristis!
Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram,
Et quis cui color: at sceleratum exquirere frigus
Difficile est; piceæ tantum, taxique nocentes
Interdum, aut hederæ pandunt vestigia nigræ.
His animadversis, terram multo ante memento
Excoquere, et magnos scrobibus concidere montes,
Ante supinatas Aquiloni ostendere glebas,
Quam lætum infodias vitis genus: optima putri
Arva solo; id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.
At, si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Ante locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, et quo mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subito ne semina matrem.
Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
Ut, quo quæque modo steterit, qua parte calores
Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
Restituant. Adeo in teneris consuescere multum est!
Collibus, an plano melius sit ponere vitem,
Quære prius. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere; in denso non segnior ubere Bacchus.
Sin tumulis acclive solum, collesque supinos,
Indulge ordinibus; nec secius omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpe ingenti bello quum longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac late fluctuat omnis
Ære renidenti tellus, necdum horrida miscent
Prælia, sed dubius mediis Mars errat in armis:
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum;
Non animum modo uti pascat prospectus inanem,
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.
Forsitan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere sulco.
Altior ac penitus terræ defigitur arbos,
Æsculus in primis, quæ, quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres,
Convellunt: immota manet, multosque per annos
Multa virum volvens durando sæcula vincit.
Tum fortes late ramos et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.
Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum sere; neve flagella
Summa pete, aut summas defringe ex arbore plantas;
Tantus amor terræ! neu ferro læde retuso
Semina; neve oleæ silvestres insere truncos.
Nam sæpe incautis pastoribus excidit ignis,
Qui, furtim pingui primum sub cortice tectus,
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas
Ingentem cœlo sonitum dedit: inde secutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum picea crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas a vertice silvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
Hoc ubi, non a stirpe valent, cæsæque reverti

Il vole d'arbre en arbre, il couvre la forêt;
Et, présentant au loin une plaine enflammée,
Roule un torrent de flamme et des flots de fumée,
Sur-tout si l'aquilon s'élève en ce moment,
Et chasse devant lui ce vaste embrasement.
Dès-lors plus d'espérance : atteints dans leurs racines,
N'attends pas que tes ceps réparent leurs ruines;
La race en est éteinte, et jamais ne revit:
L'auteur seul de sa mort, l'olivier lui survit.
Tu n'iras pas non plus, quand le froid la resserre,
Confier vainement tes vignes à la terre:
Alors son suc oisif, glacé dans ses canaux,
Refuse de nourrir les jeunes arbrisseaux.
Avec plus de succès les vignes sont plantées,
Soit lorsque, déployant ses ailes argentées,
L'ennemi des serpents [55] vient, après les frimas,
Retrouver les beaux jours dans nos riants climats;
Soit lorsque le soleil, sur son char plus rapide,
De l'été vers l'hiver conduit l'automne humide.
Mais le printemps sur-tout seconde tes travaux;
Le printemps rend aux bois des ornements nouveaux:
Alors la terre, ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le dieu de l'air [56] descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante;
Le monde se ranime, et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour;
L'oiseau reprend sa voix; les Zéphyrs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier;
Et la vigne, des vents bravant déja l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore:
Le printemps tous les ans le rajeunit encore;
Et, des brûlants étés séparant les hivers,
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.
Tes ceps sont-ils plantés? il faut couvrir de terre,
Engraisser de fumier, le lit qui les resserre:
Là, que la pierre-ponce aux conduits spongieux,
Que l'écaille poreuse [57], enfouie avec eux,
Laissent pénétrer l'air dans leurs couches fécondes,
Et du ciel orageux interceptent les ondes.
J'ai vu des vignerons, du ciel favorisés,
Couvrir leurs ceps de pierre ou de vases brisés:
Ainsi du Chien brûlant ils évitent l'haleine;
Ainsi la froide Hyade inonde en vain la plaine.
Mais à la terre enfin dès qu'ils sont confiés,
Que souvent le hoyau la ramène à leurs pieds:
Qu'on y pousse la bèche, et, [58] sans rompre les lignes,
Que le soc se promène au travers de tes vignes.
Puis tu présenteras aux naissants arbrisseaux
Ou des appuis de frêne, ou de légers roseaux;
La vigne les rencontre; et l'arbuste timide,
Conduit sur les ormeaux par ce fidèle guide,
Bientôt unit son pampre à leurs feuillages verts,
Comme eux soutient l'orage, et les suit dans les airs.
Quand ses premiers bourgeons [59] s'empresseront d'é-
Que l'acier rigoureux n'y touche point encore: [clore,
Même lorsque dans l'air, qu'il commence à braver,
Le rejeton moins frêle ose enfin s'élever,
Pardonne à son audace en faveur de son âge;

Possunt, atque ima similes revirescere terra:
Infelix superat foliis oleaster amaris.
Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor
Tellurem Borea rigidam spirante movere.
Rura gelu tum claudit hiems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio, quum vere rubenti
Candida venit avis longis invisa colubris;
Prima vel auctumni sub frigora, quum rapidus sol
Nondum hiemem contingit equis, jam præterit æstas.
Ver adeo frondi nemorum, ver utile silvis:
Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus.
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager: Zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus; superat tener omnibus humor:
Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere; nec metuit surgentes pampinus austros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem;
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes.
Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim. Ver illud erat; ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus euri:
Quum primæ lucem pecudes hausere, virumque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ silvis, et sidera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, et exciperet cœli indulgentia terras.
Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, et multa memor occule terra:
Aut lapidem bibulum, aut squalentes infode conchas.
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata: jamque reperti,
Qui saxo super, atque ingentis pondere testæ
Urgerent: hoc effusos munimen ad imbres;
Hoc, ubi hiulca siti findit Canis æstifer arva.
Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpius ad capita, et duros jactare bidentes;
Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos.
Tum leves calamos, et rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
Viribus eniti quarum, et contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.
Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,

Seulement de ta main éclaircis son feuillage.
Mais enfin, quand tu vois ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrasser les ormeaux,
Alors saisis le fer; alors sans indulgence
De la sève égarée arrête la licence;
Borne des jets errants l'essor présomptueux,
Et des pampres touffus le luxe infructueux.
  Sur-tout que de buissons la vigne environnée
Évite des troupeaux la dent empoisonnée;
Que la génisse avide et les chevreaux gloutons
Respectent sa foiblesse et ses jeunes boutons:
L'hiver dont les frimas engourdissent la terre,
L'été qui fend la plaine et qui brûle la pierre,
Lui seroient moins cruels que ces vils animaux,
Dont la dent déshonore et flétrit ses rameaux.
  Aussi le dieu du vin, pour expier ce crime,
Par-tout sur ses autels veut un bouc pour victime:
Un bouc [60] étoit le prix de ces grossiers acteurs
Qui, de nos jeux brillants barbares inventeurs,
Sur un char mal orné promenoient dans l'Attique
Leurs théâtres errants et leur scène rustique;
Et, de joie et de vin à-la-fois enivrés,
Sur des outres [61] glissants bondissoient dans les prés.
Nos Latins, à leur tour, ont des fils de la Grèce
Transporté dans leurs jeux la bachique alégresse:
Ils se forment d'écorce un visage hideux,
Entonnent pour Bacchus des vers grossiers comme eux;
Et de l'objet sacré [62] de leurs bruyants hommages
Suspendent à des pins les mobiles images.
Soudain l'aspect du dieu fertilise les monts,
Les arides coteaux, les humides vallons.
Gloire, honneur à ce dieu! célébrons ses mystères;
Chantons pour lui les vers que lui chantoient nos pères;
Qu'un bouc soit par la corne entraîné vers l'autel.
Préparons de ses chairs un festin solennel;
Et que le coudrier, de ses branches sanglantes,
Perce de l'ennemi les entrailles fumantes.
  La vigne veut des soins sans cesse renaissants;
De la terre trois fois il faut fendre les flancs,
Sans cesse retrancher les feuilles inutiles,
Sans cesse tourmenter des coteaux indociles.
Le soleil [63] tous les ans recommence son cours:
Ainsi roulent en cercle et la peine et les jours.
  Même lorsque le cep, privé de sa parure,
Cède aux froids aquilons un reste de verdure,
Déja le vigneron, reprenant ses travaux,
Bien loin vers l'autre année étend ses soins nouveaux;
Déja, d'un fer courbé, la serpette tranchante
Taille et forme à son gré la vigne obéissante.
  Veux-tu de ses trésors t'enrichir tous les ans?
Prends le premier la bèche et les hoyaux pesants:
Retranche le premier les sarments inutiles;
Le premier, jette au feu leurs dépouilles fragiles;
Renferme leurs appuis, remets-les le premier:
Pour boire du nectar vendange le dernier.
Deux fois de pampres verts la vigne est surchargée;
Deux fois d'herbage épais sa tige est assiégée.
Ne desire [64] donc point un enclos spacieux:
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.
Ne faut-il pas encor, le long des marécages,
Dans le fond des forêts, au penchant des rivages,
Couper le saule inculte et le houx épineux,
Et marier la vigne aux ormeaux amoureux?
  Enfin au dernier rang tu parviens avec joie:
Tout ton plant façonné sous tes yeux se déploie,
Et je t'entends chanter la fin de tes travaux.

Parcendum teneris; et, dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acie nondum falcis tentanda, sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde.
Ante reformidant ferrum: tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.
  Texendæ sepes etiam, et pecus omne tenendum,
Præcipue dum frons tenera imprudensque laborum;
Cui, super indignas hiemes, solemque potentem,
Silvestres uri assidue capreæque sequaces
Illudunt; pascuntur oves, avidæque juvencæ.
Frigora nec tantum cana concreta pruina,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantum illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, et admorso signata in stirpe cicatrix.
  Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi;
Præmiaque ingentes pagos et compita circum
Thesidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Nec non Ausonii, Troja gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis;
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.
Hinc omnis largo pubescit vinea fetu;
Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque deus circum caput egit honestum.
Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque et liba feremus;
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in veribus torrebimus exta colurnis.
  Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui nunquam exhausti satis est; namque omne quotannis
Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
Æternum frangenda bidentibus; omne levandum
Fronde nemus: redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
  Et jam olim seras posuit quum vinea frondes,
Frigidus et silvis Aquilo decussit honorem,
Jam tum acer curas venientem extendit in annum
Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putando.
Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, et vallos primus sub tecta referto;
Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra;
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ:
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura;
Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
Vimina per silvam, et ripis fluvialis arundo
Cæditur, incultique exercet cura salicti.
  Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt,
Jam canit extremos effetus vinitor antes;
Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus,

Eh bien ! la bèche encor doit fouiller tes coteaux ;
Et, quand la grappe enfin mûrit sous son feuillage,
Pour noyer ton espoir il suffit d'un orage.
L'olivier [65], par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté :
Fouille à ses pieds le sol qui nourrit sa verdure,
C'est assez : dédaignant une vaine culture,
Et la serpe tranchante, et les pesants râteaux,
L'arbre heureux de la paix voit fleurir ses rameaux.
Tel encor, quand les ans ont augmenté sa force,
Quand son tronc est muni d'une plus dure écorce,
L'arbre fruitier, sans nous, s'élève dans les airs ;
Sans nous, mille arbrisseaux de leurs fruits sont couverts.
Sur le buisson inculte on voit rougir la mûre,
Et l'abri des oiseaux donne aussi leur pâture.
Que d'arbres en tous lieux multipliés par nous !
Ah ! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
Pour nos jeunes chevreaux [66] les aliziers fleurissent ;
Du suc des pins altiers les flambeaux se nourrissent.
Mais pourquoi te parler de ces rois des forêts ?
Tout sert, même le saule et les humbles genêts ;
Le miel leur doit des sucs, les troupeaux du feuillage,
Les moissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
J'aime et des sombres buis [67] le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil ;
J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture,
Où l'art n'a point encor profané la nature :
Ces bois même d'Athos enfants infructueux,
Et l'éternel jouet des vents impétueux,
Dans leur stérilité sont encore fertiles.
Pour former nos lambris [68] leurs arbres sont utiles :
Ici taillés en char, là courbes en vaisseaux,
Ils roulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
Le saule prête aux ceps sa branche obéissante ;
L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante ;
L'if en arc est ployé ; le cormier fait des dards ;
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars.
Le tilleul cependant cède au fer qui le creuse ;
Le buis, au gré du tour, prend une forme heureuse ;
L'aune léger fend l'onde ; et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.
Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses ?
Mortels, défiez-vous de ses faveurs traîtresses :
C'est par lui que l'on vit les Centaures vaincus,
Et Pholus immolé par la main de Rhétus ;
Et, le plus menaçant de cette horrible troupe,
Hylée à l'ennemi lançant sa large coupe.
Ah ! loin des fiers combats [69], loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connoît son bonheur !
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas, au retour du soleil,
De leur patron superbe adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques [70],
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques ;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux ;
D'agréables poisons ne brûlent pas ses veines ;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines ;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.
Des grottes [71], des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne ;
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts ;
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse ;
La Justice, fuyant nos coupables climats,

Et jam maturis metuendus Jupiter uvis.
Contra, non ulla est oleis cultura ; neque illæ
Procurvam exspectant falcem, rastrosque tenaces,
Quum semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, quum dente recluditur unco,
Sufficit humorem, et gravidas cum vomere fruges.
Hoc pinguem et placitam paci nutritor olivam.
Poma quoque, ut primum truncos sensere valentes,
Et vires habuere suas, ad sidera raptim
Vi propria nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minus interea fetu nemus omne gravescit,
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis.
Tondentur cytisi ; tædas silva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.
Et dubitant homines serere atque impendere curam !
Quid majora sequar ? salices humilesque genistæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbram
Sufficiunt, sepemque satis, et pabula melli.
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos ; juvat arva videre
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.
Ipsæ Caucasio steriles in vertice silvæ,
Quas animosi euri assidue franguntque feruntque,
Dant alios aliæ fetus ; dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fecundæ, frondibus ulmi :
At myrtus validis hastilibus, et bona bello
Cornus ; Ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto.
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus,
Missa Pado, nec non et apes examina condunt
Corticibusque cavis vitiosæque ilicis alveo.
Quid memorandum æque Baccheia dona tulerunt ?
Bacchus et ad culpam causas dedit : ille furentes
Centauros letho domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.
O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas, quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima tellus !
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam ;
Nec varios inhiant pulchra testudine postes,
Illusasque auro vestes, Ephyreiaque æra ;
Alba neque Assyrio fucatur lana veneno,
Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum ; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus ; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni
Non absunt. Illic saltus ac lustra ferarum,
Et patiens operum, parvoque assueta juventus,

Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
O vous [72], à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble, et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment [73] de nos soleils l'inégale clarté
S'abrège dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu, gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages!
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage [74] instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt [75], dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, les rois vaincus, ne troublent point sa paix :
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur [76] n'est attristé de pitié ni d'envie;
Jamais aux tribunaux, disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix :
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fit naître;
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres, la rame en main, tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer :
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre [77], et pour boire dans l'or;
L'avare ensevelit et couve son trésor;
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre,
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre;
Le frère égorge un frère, et va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitoient ses aïeux.
Le laboureur en paix coule des jours prospères;
Il cultive le champ que cultivoient ses pères :
Ce champ nourrit l'état, ses enfants, ses troupeaux,
Et ses bœufs, compagnons de ses heureux travaux.
Ainsi que les saisons, sa fortune varie :
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie.
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers;
L'automne d'un doux poids fait gémir ses paniers;
Et les derniers soleils, sur les côtes vineuses,
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient; mais pour lui l'automne dure encor :
Les bois donnent leurs fruits [78], l'huile coule à flots d'or.
Cependant ses enfants, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses :
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
Les fêtes, je le vois partager ses loisirs

Sacra deum, sanctique patres; extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.
Me vero primum dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,
Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem silvasque inglorius. O ubi campi,
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! O, qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!
Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Histro;
Non res Romanæ, perituraque regna; neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit; nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.
Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas et limina regum :
Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemma bibat, et Sarrano indormiat ostro.
Condit opes alius, defossoque incubat auro :
Hic stupet attonitus rostris : hunc plausus hiantem
Per cuneos, geminatur enim, plebisque patrumque
Corripuit. Gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exsilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro :
Hinc anni labor; hinc patriam parvosque penates
Sustinet; hinc armenta boum, meritosque juvencos.
Nec requies, quin aut pomis exuberet annus,
Aut fetu pecorum, aut cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.
Venit hiems, teritur Sicyonia bacca trapetis;
Glande sues læti redeunt; dant arbuta silvæ;
Et varios ponit fetus auctumnus, et alte
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circum oscula nati;
Casta pudicitiam servat domus; ubera vaccæ
Lactea demittunt; pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.

Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs :
Il propose des prix à la force, à l'adresse;
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux,
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.
Ainsi les vieux Sabins vivoient dans l'innocence;
Ainsi des fiers Toscans s'agrandit la puissance;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations,
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivoit Saturne : alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeoient pas;
Et le marteau pesant, sur l'enclume bruyante,
Ne forgeoit point encor l'épée étincelante.
Mais ma seconde course a duré trop long-temps;
Et je détèle enfin mes coursiers haletants.

LIVRE III.

Jeune Palès [1], et toi, divin berger d'Admète,
Qui sur les bords d'Amphryse as porté la houlette;
Déesses des forêts, divinités des eaux,
Ma Muse va pour vous reprendre ses pinceaux.
Assez et trop long-temps de vulgaires merveilles
Ont des peuples oisifs fatigué les oreilles :
Eh! qui n'a pas cent fois [2] chanté le jeune Hylas,
Busiris et sa mort, Hercule et ses combats ?
Qui ne connoît Pélops [3] et sa fatale amante,
Les courses de Latone [4] et son île flottante ?
Osons enfin, osons, loin des vulgaires yeux,
Prendre aussi vers la gloire un vol audacieux.
Oui, je veux, ô Mantoue, en dépit de la Grèce,
T'amener les neuf Sœurs des bords de son Permesse :
C'est moi qui le premier de son sacré vallon
Transplanterai chez toi les palmes d'Apollon;
Bien plus, sur le penchant de ces rives fécondes
Où, parmi les roseaux qui couronnent ses ondes,
Ton fleuve se promène à flots majestueux,
Mes mains élèveront un temple somptueux.
De César au milieu je placerai l'image,
Et là de ma victoire il recevra l'hommage.
En longs habits de pourpre attirant les regards,
Moi-même au bord des eaux ferai voler cent chars.
La Grèce [5] quittera pour ces jeux magnifiques,
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques.
Le front ceint d'olivier, c'est moi qui du vainqueur
Couronnerai l'adresse ou la mâle vigueur.
Je me trompe, ou déja la pompe auguste est prête:
Allons, marchons au temple, et commençons la fête;
Allumons cet encens, égorgeons ces taureaux.
Le théâtre [6] m'appelle à ses mouvants tableaux;
J'y vole : nos captifs [7] à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée :
Sur les portes [8] ma main grave nos fiers combats,
Le Nil au loin roulant sous des forêts de mâts.
Pour mieux représenter sa honte et notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire;
Et l'airain [9] des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne, à ma voix, va monter dans les airs.
Je montrerai l'Asie et ses villes tremblantes,
Le Niphate pleurant sur ses rives sanglantes;
Et le Parthe perfide, en son courroux prudent,
Qui combat dans sa fuite, et résiste en cédant;
Et César aux deux mers étalant leurs conquêtes,

Ipse dies agitat festos, fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant,
Te, libans, Lenæe, vocat; pecorisque magistris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo,
Corporaque agresti nudat prædura palæstra.
Hanc olim veteres vitam coluere Sabini;
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit;
Scilicet et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
Ante etiam sceptrum Dictæi regis, et ante
Impia quam cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.
Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

LIBER III.

Te quoque, magna Pales, et te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso; vos, silvæ amnesque Lycæi.
Cætera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos?
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum, modo vita supersit,
Aonio rediens deducam vertice Musas :
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam,
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et Tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cæstu.
Ipse, caput tonsæ foliis ornatus olivæ,
Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos;
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam, victorisque arma Quirini;
Atque hic undantem bello magnumque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten,
Fidentemque fuga Parthum versisque sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab litore gentes.
Stabunt et Parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis
Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix Furias amnemque severum

Et d'un double trophée embellissant nos fêtes.
Au milieu je ranime en marbre [10] de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros,
Ces dieux, ces demi-dieux, cette famille immense,
Que termine César, que Jupiter commence.
Dans un coin du tableau [11] je mets l'Envie aux fers,
Et j'étale à ses yeux les tourments des enfers :
Les serpents d'Alecton, les ondes de Tantale,
La roue infatigable, et la roche fatale.
  Cependant, ô Mécène, animé par ta voix,
Pour guider les troupeaux je rentre dans les bois.
Viens : déja des bergers [12] les trompes m'avertissent ;
Déja des chiens ardents les clameurs retentissent ;
Le coursier frappe l'air de ses hennissements :
Le taureau lui répond par ses mugissements ;
Et l'écho des forêts et l'écho des rivages
Se joignent aux concerts de leurs accents sauvages.
Achevons de dicter ces champêtres leçons ;
Et ma muse bientôt, par de plus nobles sons,
Fera vivre les faits du héros que j'adore,
Plus long-temps que l'époux de la brillante Aurore.
  Veut-on pour vaincre à Pise un coursier généreux ?
Veut-on pour la charrue un taureau vigoureux ?
Des mères avec soin il faut choisir l'espèce.
Je veux dans la génisse [13] une mâle rudesse,
Une oreille velue, un regard menaçant,
Des cornes dont les dards se courbent en croissant ;
Que son flanc alongé sans mesure s'étende ;
Vers la terre en flottant que son fanon descende ;
Qu'enfin ses pieds, sa tête, et son cou monstrueux,
De leur beauté difforme épouvantent les yeux.
  J'aime aussi sur son corps, taché par intervalles,
Et de noir et de blanc les marques inégales ;
J'aime à lui voir du joug secouer le fardeau,
Par son mufle sauvage imiter le taureau,
Menacer de la corne, et, dans sa marche altière,
D'une queue à longs crins balayer la poussière.
  L'âge, soit de l'hymen, soit du travail des champs,
Après quatre ans commence, et cesse avant dix ans.
Ces jours sont précieux : dès le printemps de l'âge
Livre au taureau fougueux son amante sauvage ;
Qu'elle laisse en mourant de nombreux héritiers.
Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers :
Un essaim de douleurs bientôt nous environne ;
La vieillesse nous glace, et la mort nous moissonne.
Préviens donc leur ravage, et que dans tes troupeaux
L'hymen forme toujours des nourrissons nouveaux.
  Dans le choix des coursiers ne sois pas moins sévère.
Du troupeau, dès l'enfance, il faut soigner le père :
Des gris et des bais-bruns [14] on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan clair, languissent sans vigueur.
L'étalon généreux [15] a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grace ;
Aucun bruit ne l'émeut ; le premier du troupeau
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau :
Il a le ventre court [16], l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie ;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler :
Que du clairon bruyant [17] le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter [18], trembler, dresser l'oreille ;
Son épine se double [19] et frémit sur son dos ;
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots ;
De ses naseaux brûlants il respire la guerre ;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
  Tel, dompté par les mains du frère de Castor [20],
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mor :
Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace

Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exsuperabile saxum.
Interea Dryadum silvas saltusque sequamur
Intactos, tua, Mæcenas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat. En age, segnes
Rumpe moras ; vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum ;
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas
Cæsaris, et nomen fama tot ferre per annos,
Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.
  Seu quis, Olympiacæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos,
Corpora præcipue matrum legat. Optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus a mento palearia pendent.
Tum longo nullus lateri modus ; omnia magna,
Pes etiam, et camuris hirtæ sub cornibus aures.
  Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior, quæque ardua tota,
Et gradiens ima verrit vestigia cauda.
Ætas Lucinam, justosque pati hymenæos,
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos :
Cætera nec feturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea, superat gregibus dum læta juventus,
Solve mares ; mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex alia generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.
Semper erunt, quarum mutari corpora malis.
Semper enim refice ; ac, ne post amissa requiras,
Anteveni, et sobolem armento sortire quotannis.
  Nec non et pecori est idem delectus equino.
Tu modo, quos in spem statues submittere gentis,
Præcipuum jam inde a teneris impende laborem.
Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit.
Primus et ire viam, et fluvios tentare minaces,
Audet, et ignoto sese committere ponti :
Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga,
Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
Spadices, glaucique ; color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo ;
At duplex agitur per lumbos spina ; cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
  Talis Amyclæi domitus Pollucis habenis

Souffloient le feu du ciel, d'où descendoit leur race :
Tel Saturne [21], surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et, secouant dans l'air sa crinière flottante,
De ses hennissements effraya son amante.
Quel que soit le coursier qu'ait adopté ton choix,
Quand des ans ou des maux il sentira le poids,
Des travaux de l'amour dispense sa foiblesse :
Venus ainsi que Mars demande la jeunesse.
Pour son corps, dévoré d'un impuissant desir,
L'hymen est un tourment, et non pas un plaisir;
Vieil athlète, son feu dès l'abord se consume :
Tel le chaume s'éteint au moment qu'il s'allume.
Connois donc et son âge, et sa race, et son cœur,
Et sur-tout dans la lice [22] observe son ardeur.
Le signal est donné : déja de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière;
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattants,
Tressaillant d'espérance, et d'effroi palpitants,
A leurs bouillants transports abandonnent leur ame;
Ils pressent leurs coursiers; l'essieu siffle et s'enflamme;
On les voit se baisser, se dresser tour-à-tour;
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour;
On se quitte, on s'atteint; on s'approche, on s'évite :
Des chevaux haletants le crin poudreux s'agite;
Et, blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur :
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime!
Érichthon le premier [23], par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux.
Le Lapithe, monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.
Mais, soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide.
Fût-il sorti d'Épire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident, il languit, s'il est vieux.
Enfin ton choix est fait, aucun soin ne t'arrête :
Que le chef du troupeau pour son hymen s'apprête.
D'une prodigue main verse-lui sa boisson;
Qu'il s'engraisse du lait de la jeune moisson :
Autrement il succombe, aux plaisirs inhabile,
Et d'un père affoibli naît un enfant débile.
Au contraire [24], sitôt que les tendres desirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs,
Éloigne-la des eaux, retranche sa pâture;
Et quand l'été brûlant fatigue la nature,
Lorsque l'aire gémit sous les fléaux pesants,
Qu'une pénible course amaigrisse ses flancs :
Des routes de l'amour [25] l'embonpoint inutile
Aux germes créateurs ouvre un champ moins fertile.
Dès que son sein grossit, tous nos soins lui sont dus,
Et le soc et le char lui seront défendus.
Je ne veux plus la voir bondir dans les campagnes,
Lutter contre un torrent, gravir sur les montagnes :
Qu'elle paisse en des prés où les plus clairs ruisseaux
Parmi des bords fleuris roulent à pleins canaux,
Où le sommeil l'invite au fond d'un antre sombre,
Où des rochers voisins versent le frais et l'ombre.
Sur-tout je crains pour elle et la rage et le bruit
Des insectes ailés que la chaleur produit.
Aux rives du Silare, où des forêts d'yeuses

Cyllarus, et, quorum Graii meminere poetæ,
Martis equi bijuges, et magni currus Achillis.
Talis et ipse jubam cervice effudit equina
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.
Hunc quoque, ubi aut morbo gravis, aut jam segnior annis,
Deficit, abde domo, nec turpi ignosce senectæ.
Frigidus in Venerem senior, frustraque laborem
Ingratum trahit; et, si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis,
Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipue; hinc alias artes, prolemque parentum,
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
Nonne vides, quum præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus,
Quum spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans? Illi instant verbere torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis :
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aera per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
Nec mora, nec requies; at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur; humescunt spumis flatuque sequentum :
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!
Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos, rapidisque rotis insistere victor.
Frena Pelethronii Lapithæ gyrosque dedere
Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.
Æquus uterque labor : æque juvenemque magistri
Exquirunt, calidumque animis, et cursibus acrem;
Quamvis sæpe fuga versos ille egerit hostes,
Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,
Neptunique ipsa deducat origine gentem.
His animadversis, instant sub tempus, et omnes
Impendunt curas denso distendere pingui,
Quem legere ducem, et pecori dixere maritum :
Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque, ne blando nequeat superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes;
Atque, ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, et fontibus arcent;
Sæpe etiam cursu quatiunt, et sole fatigant,
Quum graviter tunsis gemit area frugibus, et quum
Surgentem ad Zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens Venerem, interiusque recondat.
Rursus cura patrum cadere et succedere matrum
Incipit. Exactis gravidæ quum mensibus errant,
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,
Non saltu superare viam sit passus, et acri
Carpere prata fuga, fluviosque innare rapaces.
Saltibus in vacuis pascant, et plena secundum
Flumina, muscus ubi, et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra.
Est lucos Silari circa ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo

Prolongent dans les champs leurs ombres ténébreuses,
Vole un insecte affreux [26], que Junon autrefois,
Pour tourmenter Io, déchaîna dans les bois.
Aux bourdonnements sourds de son aile bruyante,
Tout un troupeau s'enfuit en hurlant d'épouvante:
De leurs cris furieux le Tanagre frémit;
La forêt s'en ébranle, et l'Olympe en gémit.
Fais donc paître la mère au soir ou dès l'aurore,
Lorsque de son hymen les fruits sont près d'éclore.
Sont-ils nés? à tes soins ils ont droit à leur tour.
Marque au front de chacun quel sort l'attend un jour:
Les uns sont du troupeau l'esperance certaine;
D'autres d'un soc tranchant déchireront la plaine;
D'autres pour les autels de fleurs seront parés,
Et le reste au hasard [27] bondira dans les prés.
Ceux qu'on destine au soc, il faut dès leur jeune âge
Discipliner au joug leur docile courage.
Sur son cou libre encor, ton jeune nourrisson
Porte un collier flottant pour première leçon:
Bientôt deux compagnons, qu'un joug d'osier rassemble,
Apprennent à marcher, à s'arrêter ensemble:
Déja même un char vide est par eux emporté,
Et glisse sur l'arène avec agilité;
Puis sous un lourd fardeau, qu'ils ébranlent à peine,
Ils font crier la roue, et sillonnent la plaine.
Cependant, pour nourrir tes élèves naissants,
Au feuillage du saule, au vert gazon des champs,
A l'herbe des marais joins la moisson nouvelle.
De la mère autrefois on pressoit la mamelle:
Pasteur plus indulgent, laisse-la sans regret
Pour ses tendres enfants épancher tout son lait.
Mais veux-tu près d'Élis dans des torrents de poudre
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre?
Veux-tu, dans les horreurs d'un choc tumultueux,
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux?
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes:
Qu'il entende déja le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accents de l'airain;
Qu'au seul son de ta voix son alégresse éclate;
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
Ainsi, de la mamelle à peine separé,
Ton élève à son art est déja préparé:
Déja son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance.
Mais compte-t-il trois ans? bientôt mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main;
Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure:
Pour la rendre plus libre, on gêne son allure;
Tout-à-coup il s'élance, et, plus prompt que l'éclair,
Dans les champs effleures il court, vole, et fend l'air.
Tel le fougueux epoux [28] de la jeune Orythie
Vole et disperse au loin les frimas de Scythie,
Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
Et balaie en fuyant les airs, la terre, et l'onde.
Un jour tu le verras, ce coursier généreux,
Ensanglanter son mors et vaincre dans nos jeux;
Ou [29], plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.
Ne l'engraisse [30] sur-tout qu'apres l'avoir dompté;
Autrement son orgueil jamais n'est surmonté:
Il se dresse en fureur sous le fouet qui le touche,

Romanum est, œstron Graii vertere vocantes:
Asper, acerba sonans; quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta; furit mugitibus æther
Concussus, silvæque et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras
Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ:
Hunc quoque, nam mediis fervoribus acrior instat,
Arcebis gravido pecori, armentaque pasces
Sole recens orto, aut noctem ducentibus astris.
Post partum cura in vitulos traducitur omnis;
Continuoque notas et nomina gentis inurunt;
Et quos aut pecori malint submittere habendo,
Aut aris servare sacros, aut scindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis.
Cætera pascuntur virides armenta per herbas.
Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem,
Jam vitulos hortare, viamque insiste domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primum laxos tenui de vimine circlos
Cervici subnecte; dehinc, ubi libera colla
Servitio assuerint, ipsis e torquibus aptos
Junge pares, et coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam sæpe rotæ ducantur inanes
Per terram, et summo vestigia pulvere signent:
Post valido nitens sub pondere faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.
Interea pubi indomitæ non gramina tantum,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata; nec tibi fetæ,
More patrum, nivea implebunt mulctralia vaccæ;
Sed tota in dulces consument ubera natos.
Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
Aut Alphæa rotis prælabi flumina Pisæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes:
Primus equi labor est, animos atque arma videre
Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, et stabulo frenos audire sonantes;
Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.
Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi.
At, tribus exactis, ubi quarta accesserit æstas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
Compositis, sinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti similis; tum cursibus auras,
Tum vocet, ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix summa vestigia ponat arena.
Qualis hyperboreis Aquilo quum densus ab oris
Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida differt
Nubila; tum segetes altæ campique natantes
Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
Dant silvæ, longique urgent ad littora fluctus:
Ille volat, simul arva fuga, simul æquora verrens.
Hic vel ad Elei metas et maxima campi
Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas;
Belgica vel molli melius feret esseda collo.
Tum demum crassa magnum farragine corpus

Et s'indigne du frein qui gourmande sa bouche.
Crains aussi, crains l'amour, dont la douce langueur
Des troupeaux, quels qu'ils soient, énerve la vigueur :
Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne,
Sépare le taureau de sa belle compagne;
Ou que, loin de ses yeux, dans l'étable caché,
Près d'une ample pâture il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triste et sombre,
Et néglige les eaux et la verdure et l'ombre.
Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'égare [31] en un gras pâturage :
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage;
Tous deux, les yeux baissés et les regards brûlants,
Entre-choquent leurs fronts, se déchirent les flancs;
De leur sang qui jaillit les ruisseaux les inondent;
A leurs mugissements les vastes cieux répondent.
Entre eux point de traité : dans de lointains déserts
Le vaincu désolé va cacher ses revers,
Va pleurer d'un rival la victoire insolente,
La perte de sa gloire et sur-tout d'une amante;
Et, vers ces bords chéris tournant encor les yeux,
Abandonne l'empire où régnoient ses aïeux.
Mais l'amour le poursuit jusqu'en ces lieux sauvages.
Là, dormant sur des rocs, nourri d'amers feuillages,
Furieux, il s'exerce à venger ses affronts :
De ses dards tortueux il attaque des troncs;
Son front combat les vents, son pied frappe la plaine,
Et sous ses bonds fougueux il fait voler l'arène.
Mais c'en est fait; il part, et, bouillant de desirs,
De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaisirs.
Tel [32], par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'alonge, s'enfle et gronde :
Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe; un noir limon bouillonne sur les mers.
Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage;
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
Amour, tu fais rugir les monstres des déserts :
Alors, battant ses flancs, la lionne inhumaine
Quitte ses lionceaux et rôde dans la plaine;
C'est alors que, brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas;
Alors le tigre affreux ravage la Libye :
Malheur au voyageur errant dans la Nubie!
Si le coursier fougueux sent l'attrait du plaisir,
Voyez-vous tout son corps frissonner de desir?
Il ne sent plus le fouet, ne connoît plus les rênes;
Il vole; il franchit tout, et les bois et les plaines,
Et les rocs menaçants, et les gouffres profonds,
Et les torrents enflés par les débris des monts.
L'horrible sanglier se prépare à la guerre;
Il aiguise sa dent, il tourmente la terre :
Contre un chêne ridé s'endurcit aux assauts,
Hérisse tous ses crins, et fond sur ses rivaux.
Que n'ose un jeune amant [33] qu'un feu brûlant dévore!
L'insensé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverse à la nage une orageuse mer;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ses tristes parents de douleur éperdus,
Ni son amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.
Vois combattre [34] le lynx, le chien, le cerf lui-même,

Crescere jam domitis sinito; namque ante domandum
Ingentes tollent animos, prensique negabunt
Verbera lenta pati, et duris parere lupatis.
Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quam Venerem et cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum.
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum, et trans flumina lata;
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Femina, nec nemorum patitur meminisse nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris et sæpe superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magna silva formosa juvenca :
Illi alternantes multa vi prælia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant silvæque et magnus Olympus.
Nec mos bellantes una stabulare; sed alter
Victus abit, longeque ignotis exsulat oris,
Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum, quos amisit inultus, amores;
Et stabula adspectans regnis excessit avitis.
Ergo omni cura vires exercet, et inter
Dura jacet pernix instrato saxa cubili,
Frondibus hirsutis et carice pastus acuta;
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena
Post, ubi collectum robur viresque refectæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem.
Fluctus uti, medio cœpit quum albescere ponto
Longius, ex altoque sinum trahit; utque, volutus
Ad terras, immane sonat per saxa, neque ipso
Monte minor procumbit : at ima exæstuat unda
Verticibus, nigramque alte subjectat arenam.
Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
In furias ignemque ruunt : amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna
Sævior erravit campis; nec funera vulgo
Tam multa informes ursi stragemque dedere
Per silvas : tum sævus aper, tum pessima tigris.
Heu, male tum Libyæ solis erratur in agris!
Nonne vides, ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantum notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam fræna virum, neque verbera sæva,
Non scopuli, rupesque cavæ, atque objecta retardant
Flumina, correptos unda torquentia montes.
Ipse ruit, dentesque Sabellicus exacuit sus,
Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.
Quid juvenis, magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? Nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæca serus freta : quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.

N'entends-tu pas le loup hurler pour ce qu'il aime?
Des cavales sur-tout rien n'égale les feux;
Vénus même alluma leurs transports furieux,
Quand, pour avoir frustré [35] leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.
L'impérieux amour conduit leurs pas errants
Sur le sommet des monts, à travers les torrents:
Sur-tout, lorsqu'aux beaux jours leur fureur se ranime,
D'un rocher solitaire elles gagnent la cime.
Là, leur bouche brûlante, ouverte aux doux zéphyrs,
Reçoit avidement leurs amoureux soupirs:
O prodige [36] inouï! le zéphyr les féconde.
Soudain du haut des rocs leur troupe vagabonde
Bondit, se précipite et fuit dans les vallons;
Non vers les lieux blanchis [37] par les premiers rayons,
Mais vers les champs du nord, mais vers ces tristes plages
Où l'Autan pluvieux entasse les orages.
C'est alors qu'on les voit, dans l'ardeur de leurs feux,
Distiller en courant l'hippomane amoureux;
L'hippomane, filtré par la marâtre impie,
Qui joint au noir poison l'infernale magie.
Mais moi-même où m'entraîne, où m'égare l'amour?
Revenons: le temps vole, et s'enfuit sans retour.
Après les grands troupeaux, il est temps que je chante
Des chèvres, des brebis la famille bêlante.
O vous, heureux bergers, veillez à leurs besoins;
Leur toison et leur lait vous paieront de vos soins.
Et moi, puissé-je orner cette aride matière!
Des ronces [38], je le sais, hérissent ma carrière;
Mais des sentiers battus je détourne mes pas:
Oui, les déserts du Pinde ont pour moi des appas:
Dans ces sentiers nouveaux qu'a frayés mon audace,
Mon œil d'aucun mortel ne reconnoît la trace.
Viens, auguste Palès, viens soutenir ma voix.
D'abord [39], que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage;
Qu'une molle fougère et qu'un épais fourrage,
Sous leurs corps délicats étendus par ta main,
Rendent leur lit moins dur, leur asile plus sain.
Les chèvres [40], à leur tour, veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier et l'onde la plus pure:
Écarte de leur toit l'inclémence des airs;
Qu'il reçoive au midi le soleil des hivers,
Jusqu'aux jours où Phébus, quittant l'urne céleste,
Du cercle de l'année achève enfin le reste.
Oui [41], comme les brebis, l'humble chèvre a ses droits:
Si leur riche toison, pour habiller les rois
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture,
La chèvre a des trésors qui ne lui cèdent pas:
Ses enfants [42] sont nombreux, son lait ne tarit pas;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambrosie entre tes doigts ruisselle.
Cependant son époux [43] contre l'âpre saison
Nous cède ces longs poils qui parent son menton.
Le jour [44], au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines;
Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au hameau:
Elle-même rassemble et conduit son troupeau;
Et, le sein tout gonflé des tributs qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la porte.
Soigne-la donc au moins durant les froids hivers,
Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.
Mais le printemps renaît [45], et le zéphyr t'appelle:

Quid lynces Bacchi variæ, et genus acre luporum,
Atque canum? Quid, quæ imbelles dant prælia cervi?
Scilicet ante omnes furor est insignis equarum:
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.
Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium; superant montes, et flumina tranant.
Continuoque, avidis ubi subdita flamma medullis,
Vere magis, quia vere calor redit ossibus, illæ
Ore omnes versæ in Zephyrum stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras: et sæpe sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ, mirabile dictu!
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt, non, Eure, tuos, neque solis ad ortus,
In Boream Caurumque, aut unde nigerrimus Auster
Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.
Hinc demum, hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum destillat ab inguine virus:
Hippomanes, quod sæpe malæ legere novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba.
Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.
Hoc satis armentis. Superat pars altera curæ,
Lanigeros agitare greges, hirtasque capellas.
Hic labor; hinc laudem fortes sperate coloni.
Nec sum animi dubius, verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem
Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor: juvat ire jugis qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.
Incipiens stabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas;
Et multa duram stipula filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies nec frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat turpesque podagras.
Post hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes;
Et stabula a ventis hiberno opponere soli
Ad medium conversa diem, quum frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat Aquarius anno.
Hæ quoque non cura nobis leviore tuendæ,
Nec minor usus erit, quamvis Milesia magno
Vellera mutentur Tyrios incocta rubores.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.
Quam magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis.
Nec minus interea barbas incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, setasque comantes,
Usum in castrorum, et miseris velamina nautis.
Pascuntur vero silvas, et summa Lycæi,
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos.
Atque ipsæ memores redeunt in tecta, suosque
Ducunt, et gravido superant vix ubere limen.
Ergo omni studio glaciem ventosque nivales,
Quo minor est illis curæ mortalis egestas,
Avertes; victumque feres, et virgea lætus
Pabula, nec tota claudes fœnilia bruma.

Viens, conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle :
Sors sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon,
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.
Mais quatre heures après, quand déja de ses chants [46]
La cigale enrouée importune les champs,
Que ton peuple, conduit à la source prochaine,
Boive l'eau qui s'enfuit dans des canaux de chêne.
A midi, va chercher ces bois noirs et profonds
Dont l'ombre au loin descend dans les sombres vallons;
Le soir, que ton troupeau s'abreuve et paisse encore.
Le soir rend à nos prés la fraîcheur de l'aurore;
Tout semble ranimé, gazons, zéphyrs, oiseaux :
Rossignols dans les bois, alcyons sur les eaux.
  Selon les lieux pourtant ces lois sont différentes :
Vois les bergers d'Afrique et leurs courses errantes;
Là, leurs troupeaux épars, ainsi que leurs foyers,
Et paissant au hasard durant des mois entiers,
Soit que le jour renaisse ou que la nuit commence,
S'égarent lentement dans un désert immense :
Leurs dieux, leur chien, leur arc, leurs pénates roulants,
Tout voyage avec eux sur ces sables brûlants.
Telle de nos Romains [47] une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante,
Et, traversant les eaux, franchissant les sillons,
Court devant l'ennemi planter ses pavillons.
  Mais aux champs [48] où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le nord son oblique retour,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là les champs sont sans herbe et les bois sans verdure;
Là le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillants déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace,
Dont jamais le soleil n'effleura la surface :
Des frimas éternels et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits;
Et, soit que le jour naisse, ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y sommeille en une horreur profonde :
Là le fleuve en courant sent épaissir ses eaux;
Des chars osent rouler où voguoient des vaisseaux :
Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace;
La laine sur les corps se roidit en cuirasse;
La hache [49] fend le vin; le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
Cependant sous les flots de la neige qui tombe
La foible brebis meurt, le fier taureau succombe,
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
Contre ces animaux, désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que, rugissant dans leurs froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le barbare les perce, et, mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.
  C'est là que ces mortels dans d'immenses brasiers
Entassent des ormeaux et des chênes entiers;
Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure [50],
Dans un morne loisir toute une horde obscure
Abrège par le jeu la longueur des hivers,

  At vero, Zephyris quum læta vocantibus æstas
In saltus utrumque gregem atque in pascua mittet;
Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba.
Inde, ubi quarta sitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ,
Ad puteos aut alta greges ad stagna jubeto
Currentem iligniis potare canalibus undam;
Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacra nemus accubet umbra.
Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus
Solis ad occasum, quum frigidus aera vesper
Temperat, et saltus reficit jam roscida luna,
Litoraque alcyonen resonant, et acanthida dumi.
  Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?
Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem,
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis; tantum campi jacet! Omnia secum
Armentarius Afer agit, tectumque, Laremque,
Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque pharetram.
Non secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam quum carpit, et hosti
Ante exspectatum positis stat in agmine castris.
  At non, qua Scythiæ gentes, Mæotiaque unda,
Turbidus et torquens flaventes Hister arenas,
Quaque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
Illic clausa tenent stabulis armenta : neque ullæ
Aut herbæ campo apparent aut arbore frondes;
Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
Terra gelu late, septemque assurgit in ulnas.
Semper hiems, semper spirantes frigora Cauri :
Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras,
Nec quum invectus equis altum petit æthera, nec quum
Præcipitem Oceani rubro lavit æquore currum.
Concrescunt subitæ currenti in flumine crustæ;
Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,
Puppibus illa prius patulis, nunc hospita plaustris.
Æraque dissiliunt vulgo, vestesque rigescunt
Indutæ, cæduntque securibus humida vina,
Et totæ solidam in glaciem vertere lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non secius aere ninguit;
Intereunt pecudes, stant circumfusa pruinis
Corpora magna boum; confertoque agmine cervi
Torpent mole nova, et summis vix cornibus exstant.
Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ;
Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
Cominus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, et magno læti clamore reportant.
  Ipsi in defossis specubus secura sub alta
Otia agunt terra, congestaque robora, totasque
Advolvere focis ulmos, ignique dedere.
Hic noctem ludo ducunt, et pocula læti
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis Hyperboreo septem subjecta Trioni

Et boit un jus piquant [51], nectar de ces déserts.
Nourris-tu des brebis pour dépouiller leurs laines?
Fuis les bois épineux et les fertiles plaines;
Que tes troupeaux [52], couverts d'un duvet précieux,
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.
Qu'on vante du belier la blancheur éclatante;
Et même eût-il l'éclat de la neige brillante,
Si sa langue à tes yeux offre quelque noirceur,
A l'époux du troupeau choisis un successeur :
Au lieu de rappeler la blancheur de sa mère,
L'enfant hériteroit des taches de son père.
Diane, si l'on peut soupçonner que ton cœur
Ait pu dans le dieu Pan reconnoître un vainqueur,
Ce fut une toison plus blanche que l'ivoire
Qui dans le fond d'un bois lui valut la victoire.
Le laitage à tes yeux est-il d'un plus grand prix?
Engraisse tes troupeaux de cytises fleuris;
Sème d'un sel piquant [53] l'herbage qu'on leur donne :
Il repand dans leur lait un suc qui l'assaisonne;
Et, leur soif plus ardente épuisant les ruisseaux,
En des sources de lait ils transforment ces eaux.
Plusieurs, pour conserver ce nectar salutaire,
Défendent aux enfants l'approche de leur mère.
Les laitages nouveaux du matin ou du jour,
On les fait épaissir quand l'ombre est de retour;
Ceux du soir, dans des joncs tressés pour cet usage,
La ville au point du jour les reçoit du village;
Ou, le sel les sauvant des atteintes de l'air,
Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hiver.
Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles [54] :
D'un pain pétri de lait nourris ces sentinelles;
Tu braves avec eux et les loups affamés [55],
Et le voleur nocturne, et les brigands armés :
Tantôt tu les verras, pleins d'adresse ou d'audace,
Du lièvre [56] fugitif interroger la trace,
Lancer le faon timide, ou dans les bois fangeux
Livrer au sanglier un assaut courageux;
Ou, par leur course agile et leur voix menaçante,
Presser des daims légers la troupe bondissante.
Sur-tout que le bercail soit purgé de serpents :
Poursuis, la flamme en main [57], tous ces hôtes rampants.
Quelquefois sous la crèche une affreuse vipère
Loin du jour importun a choisi son repaire;
Et souvent la couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie, infecte les troupeaux.
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
Va, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre;
Malgré ses sifflements, malgré son fier courroux,
Frappe : déja sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps, déchiré sur l'arène,
Les cercles déroulés la suivent avec peine.
Plus terrible cent fois ce serpent écaillé
Qui rampe fièrement sur son ventre émaillé,
Qui, dressant dans les airs une crête superbe,
Glisse assis sur sa croupe, et se roule sur l'herbe :
Quand le printemps humide et l'autan orageux
Gonflent les noirs torrents, mouillent les champs fangeux,
Il habite des lacs les retraites profondes,
Engloutit les poissons et dépeuple les ondes :
L'été fend-il les champs, a-t-il tari les eaux?
Furieux il bondit du fond de ses roseaux,
Et, les yeux enflammés et la gueule béante,
De sa queue à grand bruit bat la terre brûlante.
Me préservent les dieux d'aller dans les forêts
Goûter le doux sommeil ou respirer le frais,
Lorsque, oubliant ses œufs ou sa jeune famille,

Gens effrena virum Rhipæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velantur corpora sætis.
Si tibi lanitium curæ, primum aspera silva,
Lappæque tribulique absint; fuge pabula læta;
Continuoque greges villis lege mollibus albos.
Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
Nigra subest udo tantum cui lingua palato,
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum, plenoque alium circumspice campo
Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est,
Pan, deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans; nec tu adspernata vocantem.
At, cui lactis amor, cytisum lotosque frequentes
Ipse manu salsasque ferat præsepibus herbas :
Hinc et amant fluvios magis, et magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem.
Multi jam excretos prohibent a matribus hædos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
Quod surgente die mulsere, horisque diurnis,
Nocte premunt; quod jam tenebris et sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor;
Aut parco sale contingunt, hiemique reponunt.
Nec tibi cura canum fuerit postrema; sed una
Veloces Spartæ catulos acremque Molossum
Pasce sero pingui : nunquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos a tergo horrebis Hiberos.
Sæpe etiam cursu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas;
Sæpe volutabris pulsos silvestribus apros
Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.
Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.
Sæpe sub immotis præsepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit;
Aut tecto assuetus coluber succedere et umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique adspergere virus,
Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor;
Tollentemque minas et sibila colla tumentem
Dejice : jamque fuga timidum caput abdidit alte,
Quum medii nexus extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.
Est etiam ille malus Calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,
Atque notis longam maculosus grandibus alvum,
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus austris,
Stagna colit, ripisque habitans, hic piscibus atram
Improbus ingluviem ranisque loquacibus explet.
Postquam exhausta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub divo carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas,
Quum, positis novus exuviis, nitidusque juventa,

Ce monstre, enorgueilli de l'éclat dont il brille,
Sous sa nouvelle peau, jeune, agile et vermeil,
Darde une triple langue et s'étale au soleil!
Je veux t'apprendre aussi les marques, l'origine
Des maux qui d'un bercail entraînent la ruine.
Si des buissons aigus, ou les âpres hivers,
Ou les eaux de la pluie ont pénétré leurs chairs;
Si, lorsque le ciseau leur ravit leur dépouille,
Le bain ne lave pas la sueur qui les mouille,
Souvent un mal honteux infecte les agneaux :
Pour les en garantir plonge-les dans les eaux;
Que le hardi belier s'abandonne à leur pente,
Et sorte en secouant sa laine dégouttante;
Ou bien enduis leur corps, privé de sa toison,
De la graisse du soufre et des sucs de l'oignon;
Joins-y des verts sapins la résine visqueuse,
L'ecume de l'argent, une cire onctueuse,
Et la fleur d'Anticyre, et le bitume noir,
Et le marc de l'olive enlevé du pressoir;
Ou plutôt, pour calmer la sourde violence
D'un mal qui se nourrit et s'accroît en silence,
Hâte-toi, que l'acier sagement rigoureux
S'ouvre au sein de l'ulcère un chemin douloureux.
C'en est fait des troupeaux, si les bergers tranquilles
Ne combattent le mal que par des vœux stériles.
Même quand la douleur, pénétrant jusqu'aux os,
D'un sang séditieux fait bouillonner les flots,
Sous le pied des brebis que la fièvre ravage
Qu'à ces flots jaillissants le fer ouvre un passage;
Art connu, dans le nord [58], de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.
Vois-tu quelque brebis chercher souvent l'ombrage,
Effleurer à regret la pointe de l'herbage,
Sur le tendre gazon tomber languissamment,
La nuit seule au bercail revenir lentement?
Qu'elle meure aussitôt; le mal, prompt à s'étendre,
Deviendroit sans remède, à force d'en attendre.
Autant qu'on voit de flots se briser sur les mers,
Autant dans un bercail règnent de maux divers :
Encor s'ils s'arrêtoient dans leur funeste course!
Pères, mères, enfants, tout périt sans ressource.
Timave [59], Noricie, ô lieux jadis si beaux,
Empire des bergers, délices des troupeaux,
C'est vous que j'en atteste : hélas! depuis vos pertes,
Vous n'offrez plus au loin que des plaines désertes.
Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été,
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages.
Mais quelle affreuse mort! D'abord des feux brûlants
Couroient de veine en veine, et desséchoient leurs flancs;
Tout-à-coup aux accès de cette fièvre ardente
Se joignoit le poison d'une liqueur mordante,
Qui, dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinoit lentement et dévoroit leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente;
Ou, si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint:
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail; dans les champs tout périt;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit;
La génisse languit dans un vert pâturage :

Volvitur, aut catulos tectis aut ova relinquens,
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis!
Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altius ad vivum persedit, et horrida cano
Bruma gelu; vel quum tonsis illotus adhæsit
Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt, udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni;
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurca,
Et spumas miscent argenti, vivaque sulfura,
Idæasque pices, et pingues unguine ceras,
Scillamque, elleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quam si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os. Alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, et meliora deos sedet omina poscens.
Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
Quum furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, et inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam;
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Quum fugit in Rhodopen, aut in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.
Quam procul aut molli succedere sæpius umbræ
Videris, aut summas carpentem ignavius herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo
Pascentem, et seræ solam decedere nocti;
Continuo culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hiemem ruit æquore turbo,
Quam multæ pecudum pestes : nec singula morbi
Corpora corripiunt; sed tota æstiva repente,
Spemque gregemque simul, cunctamque ab origine gentem
Tum sciat, aerias Alpes et Norica si quis
Castella in tumulis, et Iapydis arva Timavi,
Nunc quoque post tanto videat, desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.
Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque auctumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum;
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex; sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.
Sæpe in honore deum medio stans hostia ad aram,
Lanea dum nivea circumdatur infula vitta,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.
Aut si quam ferro mactaverat ante sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejuna sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt :

Le chien si caressant expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux [60] les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.
Le coursier, l'œil éteint et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, et se débat en vain :
Sa peau rude se sèche, et résiste à la main ;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et sent s'évanouir son superbe courage.
Tels sont de ses tourments les préludes affreux :
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme ; il gémit ; son haleine
De ses flancs palpitants ne s'échappe qu'à peine ;
Sa narine à longs flots vomit un sang grossier,
Et sa langue épaissie assiége son gosier.
Un vin pur, épanché dans sa gorge brûlante,
Parut calmer d'abord sa douleur violente ;
Mais ses forces bientôt [61] se changeant en fureur,
(O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!)
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournoit contre lui-même une dent meurtrière.
Voyez-vous le taureau [62], fumant sous l'aiguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
Il meurt : l'autre, affligé de la mort de son frère,
Regagne tristement l'étable solitaire ;
Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
Le doux tapis des prés, l'asile d'un bois sombre
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés,
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse ;
Leurs flancs sont décharnés ; une morne tristesse
De leurs stupides yeux éteint le mouvement,
Et leur front affaissé tombe languissamment.
Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines [63],
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons,
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leurs mets, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
Leur boisson, l'eau d'un fleuve ou d'une source pure ;
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées :
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;
A peine on put trouver deux buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir les graines,
Sillonner de leurs mains et déchirer les plaines,
Et, roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.
Le loup même oublioit ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeoit plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques, désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.
Vainement les bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cède au mal [64], ou redouble sa rage :
Tisiphone, sortant du gouffre des enfers,

Hinc canibus blandis rabies venit, et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.
Labitur infelix, studiorum atque immemor herbæ,
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit : demissæ aures ; incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus ; aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.
Hæc ante exitium primis dant signa diebus.
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus, interdum gemitu gravis, imaque longo
Ilia singultu tendunt ; it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.
Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos ; ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio, furiisque refecti
Ardebant ; ipsique suos, jam morte sub ægra,
(Di meliora piis, erroremque hostibus illum !)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.
Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus. It tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non, qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis ; at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor, aut benefacta juvant ? quid vomere terras
Invertisse graves ? Atqui non Massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ :
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ ;
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina ; nec somnos abrumpit cura salubres.
Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægre rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.
Non lupus insidias explorat ovilia circum,
Nec gregibus nocturnus obambulat ; acrior illum
Cura domat : timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes et circum tecta vagantur.
Jam maris immensi prolem, et genus omne natantum
Litore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit : insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri.
Ipsis est aer avibus non æquus, et illæ
Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.
Præterea nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes ; cessere magistri,
Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus :
Sævit et in lucem Stygiis emissa tenebris

Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante.[1]
Des troupeaux expirants les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines;
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines.
En vain l'onde et le feu pénétroient leur toison:
Rien ne pouvoit dompter l'invincible poison;
Et malheur au mortel qui, bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures!
Soudain son corps, baigné par d'immondes humeurs,
Se couvroit tout entier de brûlantes tumeurs;
Son corps se desséchoit, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssoient consumées.

LIVRE IV.

Enfin je vais chanter le peuple industrieux
Qui recueille le miel, ce doux présent des cieux.
Mécène, daigne encor sourire à mes abeilles.
Dans ces petits objets que de grandes merveilles!
Viens; je vais célébrer leur police, leurs lois,
Et les travaux du peuple, et la valeur des rois;
Et si le dieu des vers veut me servir de maître,
Moins le sujet est grand, plus ma gloire va l'être.
D'abord, de tes essaims établis le palais
En un lieu dont le vent ne trouble point la paix:
Le vent, à leur retour, feroit plier leurs ailes,
Tremblantes sous le poids de leurs moissons nouvelles.
Que jamais auprès d'eux le chevreau bondissant
Ne vienne folâtrer sur le gazon naissant;
Ne détache des fleurs ces gouttes de rosée
Qui tremblent, le matin, sur la feuille arrosée.
Loin d'eux le vert lézard, les guêpiers ennemis,
Progné sanglante encor[1] du meurtre de son fils;
Tout ce peuple d'oiseaux, avide de pillage.
Ils exercent par-tout un affreux brigandage,
Et saisissant l'abeille errante sur le thym,
En font à leurs enfants un barbare festin.
Je veux près des essaims une source d'eau claire,
Des étangs couronnés d'une mousse légère;
Je veux un doux ruisseau fuyant sous le gazon,
Et qu'un palmier épais protége leur maison.
Ainsi, lorsqu'au printemps, développant ses ailes
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles[2],
Cette onde les invite à respirer le frais,
Cet arbre les reçoit sous son feuillage épais.
Là, soit que l'eau serpente, ou soit qu'elle repose,
Des cailloux de ses bords, des arbres qu'elle arrose,
Tu formeras des ponts, où les essaims nouveaux,
Dispersés par les vents ou plongés dans les eaux,
Rassemblent au soleil leurs bataillons timides,
Et raniment l'émail de leurs ailes humides.
Près de là que le thym, leur aliment chéri,
Le muguet parfumé, le serpolet fleuri,
S'élèvent en bouquets, s'étendent en bordure,
Et que la violette y boive une onde pure.
Leurs toits, formés d'écorce ou tissus d'arbrisseaux,
Pour garantir de l'air le fruit de leurs travaux,
N'auront dans leur contour qu'une étroite ouverture.
Ainsi que la chaleur, le miel craint la froidure;
Il se fond dans l'été, se durcit dans l'hiver:
Aussi, dès qu'une fente ouvre un passage à l'air,
A réparer la brèche un peuple entier conspire;

Pallida Tisiphone Morbos agit ante Metumque,
Inque dies avidum surgens caput altius effert.
Balatu pecorum et crebris mugitibus amnes
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo,
Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus; nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flamma;
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa
Vellera, nec telas possunt attingere putres.
Verum etiam invisos si quis tentarat amictus,
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur; nec longo deinde moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

LIBER IV.

Protenus aerii mellis cœlestia dona
Exsequar. Hanc etiam, Mæcenas, adspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ordine gentis
Mores, et studia, et populos, et prælia dicam.
In tenui labor; at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo
Principio sedes apibus statioque petenda,
Quo neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque volucres;
Et manibus Procne pectus signata cruentis.
Omnia nam late vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes et stagna virentia musco
Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret;
Ut, quum prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices et grandia conjice saxa,
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas
Pandere ad æstivum solem, si forte morantes
Sparserit, aut præceps neptuno immerserit Eurus.
Hæc circum casiæ virides, et olentia late
Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat, irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda; neque illæ
Nequidquam in tectis certatim tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras

Il la remplit de fleurs, il la garnit de cire,
Et conserve en dépôt, pour ces sages emplois,
Un suc plus onctueux [3] que la gomme des bois.
Souvent même on les voit s'établir sous la terre,
Habiter de vieux troncs, se loger dans la pierre.
Joins ton art à leurs soins; que leurs toits entr'ouverts
Soient cimentés d'argile, et de feuilles couverts.
De tout ce qui leur nuit garantis leur hospice:
Loin de là sur le feu [4] fais rougir l'écrevisse;
Défends à l'if impur [5] d'ombrager leur maison;
Crains les profondes eaux, crains l'odeur du limon,
Et la roche sonore, où l'Écho qui sommeille
Répond, en l'imitant, à la voix qui l'éveille.
Mais le printemps renaît; de l'empire de l'air
Le soleil triomphant précipite l'hiver,
Et le voile est levé qui couvroit la nature:
Aussitôt, s'échappant de sa demeure obscure,
L'abeille prend l'essor, parcourt les arbrisseaux;
Elle suce les fleurs, rase, en volant, les eaux.
C'est de ces doux tributs de la terre et de l'onde
Qu'elle revient nourrir sa famille féconde,
Qu'elle forme une cire aussi pure que l'or,
Et pétrit de son miel le liquide trésor.
Bientôt abandonnant [6] les ruches maternelles,
Ce peuple, au gré des vents qui secondent ses ailes,
Fend les vagues de l'air, et sous un ciel d'azur
S'avance lentement, tel qu'un nuage obscur:
Suis sa route; il ira sur le prochain rivage
Chercher une onde pure et des toits de feuillage:
Fais broyer [7] en ces lieux la mélisse ou le thym;
De Cybèle à l'entour fais retentir l'airain:
Le bruit qui l'épouvante, et l'odeur qui l'appelle,
L'avertissent d'entrer dans sa maison nouvelle.
Mais lorsque entre deux rois [8] l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes:
Un bruit guerrier s'élève, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés.
Les combattants épars déja sont attroupés,
Déja brûlent de vaincre, ou de mourir fidèles;
Ils aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
Et, rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne:
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne:
L'air au loin retentit du choc des bataillons;
Le globe ailé s'agite, et roule en tourbillons;
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe:
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillants exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent le soldat, ils échauffent sa rage,
Et dans un foible corps s'allume un grand courage [9]:
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Quand les rois ont quitté les plaines de Bellone,
Donne au vaincu la mort, au vainqueur la couronne.
Aisément on connoît le plus vaillant des deux:
De sa tunique d'or l'un éblouit les yeux;
L'autre, à regret montrant sa figure hideuse,
Traîne d'un ventre épais la masse paresseuse.
Il faut, comme les rois [10], distinguer les sujets:
Les uns n'offrent aux yeux que d'informes objets;
Leur couleur est pareille à la poussière humide

Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpe etiam effossis, si vera est fama, latebris
Sub terra fovere larem, penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen e levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circum, et raras super injice frondes.
Neu propius tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros; altæ neu crede paludi,
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.
Quod superest, ubi pulsam hiemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstiva luce reclusit,
Illæ continuo saltus silvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc nescio qua dulcedine lætæ
Progeniem nidosque fovent; hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.
Hinc, ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces et frondea semper
Tecta petunt; huc tu jussos adsperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen;
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circum.
Ipsæ consident medicatis sedibus; ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.
Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere: namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coeunt, pennisque coruscant,
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos,
Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo, ubi ver nactæ sudum camposque patentes,
Erumpunt portis; concurritur; æthere in alto
Fit sonitus, magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt. Non densior aere grando,
Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant,
Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis aut hos
Aut hos versa fuga victor dare terga subegit.
Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.
Verum ubi ductores acie revocaveris ambo,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci: melior vacua sine regnet in aula.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens;
Nam duo sunt genera; hic melior, insignis et ore,
Et rutilis clarus squamis: ille horridus alter
Desidia, latamque trahens inglorius alvum.
Ut binæ regum facies, ita corpora plebis:
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Quum venit, et sicco terram spuit ore viator

Que chasse un voyageur de son gosier aride :
Les autres sont polis, et luisants, et dorés,
Et d'un brillant émail richement colorés.
Préfère cette race : elle seule, en automne,
T'enrichira du suc des fleurs qu'elle moissonne;
Elle seule, au printemps, te distille un miel pur,
Qui dompte l'âpreté [11] d'un vin fougueux et dur.
Cependant si ce peuple, en son humeur volage,
Quittoit ses ateliers, suspendoit son ouvrage,
Sans peine on le rappelle à ses premiers emplois.
Arrache [12] seulement les ailes de ses rois;
Quels sujets oseront, quand leur chef est tranquille,
Abandonner leur poste et déserter la ville?
Toi-même, pour fixer leurs folâtres humeurs,
Parfume tes jardins des plus douces odeurs;
Ombrage de pins verts les dômes qu'ils habitent;
Que les vapeurs du thym au travail les invitent;
Que Priape [13], en ces lieux, écarte avec sa faux
Et la main des voleurs et le bec des oiseaux;
Fais-y naître des fruits, fais-y croître des plantes,
Et verse aux tendres fleurs des eaux rafraîchissantes.
Si mon vaisseau [14], long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore;
Le narcisse [15] en mes vers s'empresseroit d'éclore;
Les roses [16] m'ouvriroient leurs calices brillants;
Le tortueux concombre arrondiroit ses flancs;
Du persil toujours vert, des pâles chicorées,
Ma muse abreuveroit les tiges altérées;
Je courberois [17] le lierre et l'acanthe en berceaux;
Et le myrte amoureux ombrageroit les eaux.
Aux lieux où le Galèse [18], en des plaines fécondes,
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain long-temps abandonné.
C'étoit un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins, et funeste aux moissons :
Toutefois, en ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger, dociles à ses lois,
Lui donnoient le bonheur, qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient, sans frais, une table champêtre :
Il cueilloit le premier les roses du printemps,
Le premier, de l'automne amassoit les présents;
Et lorsque autour de lui, déchaîné sur la terre,
L'hiver impétueux brisoit encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux,
Lui déja de l'acanthe [19] émondoit les rameaux;
Et, du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenoit les zéphyrs, et hâtoit sa richesse.
Chez lui le vert tilleul tempéroit les chaleurs;
Le sapin [20] pour l'abeille y distilloit ses pleurs :
Aussi, dès le printemps, toujours prêts à renaître,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître;
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone :
Chaque fleur du printemps étoit un fruit d'automne.
Il savoit aligner [21], pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déja forts, des ormes déja vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déja recevoient les buveurs sous leurs ombres.
Mais d'autres chanteront les trésors des jardins :
Le temps fuit; je revole aux travaux des essaims.
Jadis parmi les sons des cymbales bruyantes,

Aridus; elucent aliæ, et fulgore coruscant
Ardentes auro, et paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles : hinc cœli tempore certo
Dulcia mella premes, nec tantum dulcia, quantum
Et liquida, et durum Bacchi domitura saporem.
At quum incerta volant, cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, et frigida tecta relinquunt,
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor. Tu regibus alas
Eripe : non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.
Invitent croceis halantes floribus horti,
Et custos furum atque avium cum falce saligna
Hellespontiaci servet tutela Priapi.
Ipse thymum pinosque ferens de montibus altis
Tecta serat late circum, cui talia curæ;
Ipse labore manum duro terat; ipse feraces
Figat humo plantas, et amicos irriget imbres.
Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram,
Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque hederas, et amantes litora myrtos.
Namque sub Œbaliæ memini me turribus arcis,
Qua niger humectat flaventia culta Galesus,
Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant : nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda Baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum
Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis, seraque revertens
Nocte domum dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam atque auctumno carpere poma;
Et quum tristis hiems etiamnum frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, Zephyrosque morantes.
Ergo apibus fetis idem atque examine multo
Primus abundare, et spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus;
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem auctumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pyrum, et spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verum hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.
Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expediam; pro qua mercede, canoros
Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,

L'abeille, secondant les soins des Corybantes,
Nourrit dans son berceau le jeune roi du ciel :
Son admirable instinct fut le prix de son miel.
Chez elle, les sujets unissent leurs fortunes;
Les enfants sont communs, les richesses communes :
Elle bâtit des murs, obéit à des lois,
Et prévoit aux temps chauds les besoins des temps froids.
L'une [22] s'en va des fleurs dépouiller le calice;
L'autre, d'un suc brillant et des pleurs du narcisse
Pétrit [23] les fondements de ses murs réguliers,
Et d'un rempart de cire entoure ses foyers;
L'autre [24] forme un miel pur d'une essence choisie,
Et comble ses celliers de sa douce ambroisie;
L'autre [25] élève à l'état des enfants précieux :
Celles-ci tour-à-tour vont observer les cieux;
Plusieurs font sentinelle, et veillent à la porte;
Plusieurs vont recevoir les fardeaux qu'on apporte;
D'autres livrent la guerre au frelon dévorant :
Tout s'empresse; par-tout coule un miel odorant.
Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre,
Se hâtent à l'envi de forger le tonnerre :
L'un, tour-à-tour, enferme et déchaîne les vents;
L'autre plonge l'acier dans les flots frémissants;
L'autre du fer rougi tourne la masse ardente :
L'Etna tremblant gémit sous l'enclume pesante;
Et leurs bras vigoureux lèvent de lourds marteaux,
Qui tombent en cadence et domptent les métaux.
Tels, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différents [26] les essaims se séparent.
La vieillesse d'abord préside aux bâtiments,
Dessine des remparts les longs compartiments,
La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil [27], sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.
On les voit s'occuper [28], se délasser ensemble.
L'aurore luit, tout part; la nuit vient, tout s'assemble;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour;
On s'empresse à la porte, on bourdonne à l'entour;
Dans son alcôve enfin chacune se cantonne :
Plus de bruit; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.
L'air est-il orageux et le vent incertain ?
Il ne hasarde point de voyage lointain :
A l'abri des remparts de sa cité tranquille,
Il va puiser une onde à ses travaux utile;
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
Lesté d'un grain de sable [29], il affronte le vent.
Ses enfants sont nombreux; cependant, ô merveille!
L'hymen [30] est inconnu de la pudique abeille;
Ignorant ses plaisirs ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,
De jeunes citoyens repeuple son empire,
Et place un roi nouveau dans ses palais de cire :
Aussi, quoique le sort, avare de ses jours,
Au septième printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle; et, sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfants remplacent leurs ancêtres.
Plus d'une fois aussi, sur des cailloux tranchants
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau, volontaire victime :
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime!
Quel peuple de l'Asie [31] honore autant son roi ?

Dictæo cœli regem pavere sub antro.
Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum,
Et patriam solæ et certos novere penates;
Venturæque hiemis memores æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, et fœdere pacto
Exercentur agris : pars intra septa domorum
Narcissi lacrimam, et lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina; deinde tenaces
Suspendunt ceras : aliæ, spem gentis, adultos
Educunt fetus : aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas.
Sunt, quibus ad portas cecidit custodia sorti;
Inque vicem speculantur aquas et nubila cœli;
Aut onera accipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Quum properant, alii taurinis follibus auras
Accipiunt redduntque; alii stridentia tingunt
Æra lacu; gemit impositis incudibus Ætna.
Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.
Non aliter, si parva licet componere magnis,
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,
Et munire favos, et Dædala fingere tecta :
At fessæ multa referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ; pascuntur et arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Mane ruunt portis, nusquam mora; rursus easdem
Vesper ubi e pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras et limina circum.
Post, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.
Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt
Longius, aut credunt cœlo, adventantibus Euris :
Sed circum tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant, et sæpe lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt; his sese per inania nubila librant.
Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quod nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt, aut fetus nixibus edunt;
Verum ipsæ e foliis natos et suavibus herbis
Ore legunt; ipsæ regem parvosque Quirites
Sufficiunt, aulasque et cerea regna refingunt.
Ergo ipsas quamvis angusti terminus ævi
Excipiat, neque enim plus septima ducitur æstas;
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domus, et avi numerantur avorum.
Sæpe etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animam sub fasce dedere.
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis!
Præterea regem non sic Ægyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes

Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi :
Est-il mort? ce n'est plus que discorde civile ;
On pille les trésors, on démolit la ville :
C'est l'ame des sujets, l'objet de leur amour ;
Ils entourent son trône, et composent sa cour,
L'escortent au combat, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.
Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre, et l'onde;
Dieu circule par-tout, et son ame féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer;
Et, retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.
Enfin[32] veux-tu ravir leur nectar écumant ?
Devant leur magasin porte un tison fumant,
Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche
Pleuve, pour l'écarter, sur l'insecte farouche.
L'abeille est implacable en son inimitié,
Attaque sans frayeur, se venge sans pitié,
Sur l'ennemi blessé s'acharne avec furie,
Et laisse dans la plaie [33] et son dard et sa vie.
Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis,
Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis,
Et lorsque abandonnant l'humide sein de l'onde
Taygète[34] monte aux cieux pour éclairer le monde,
Et lorsque cette nymphe[35], au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.
Toutefois, si l'hiver [36], alarmant ta prudence,
Te fait de tes essaims craindre la décadence,
Épargne leurs trésors dans ces temps malheureux,
Et n'en exige point un tribut rigoureux;
Mais parfume leurs toits, et prends les rayons vides
Dont viennent se nourrir leurs ennemis avides.
La chenille[37] en rampant gagne leur pavillon;
Le lourd frelon [38] se rit de leur foible aiguillon;
Le lézard de leur miel se nourrit en silence;
Leur travail de la guêpe engraisse l'indolence;
Des cloportes sans nombre assiégent leurs palais;
Et l'impure araignée y suspend ses filets.
Mais plus on les épuise, et plus leur diligence
De l'état appauvri répare l'indigence.
Comme nous cependant[39] ces foibles animaux
Éprouvent la douleur et connoissent les maux;
Des symptômes certains toujours en avertissent :
Leur corps est décharné, leurs couleurs se flétrissent;
On les voit dans leurs murs languir emprisonnés,
Ou bien suspendre au seuil leurs essaims enchaînés;
Tantôt leur troupe en deuil autour de ses murailles
Accompagne des morts les tristes funérailles;
Tantôt le bruit plaintif de ce peuple aux abois
Imite l'aquilon murmurant dans les bois,
Et le reflux bruyant des ondes turbulentes,
Et le feu prisonnier dans les forges brûlantes.
Veux-tu rendre à l'abeille une utile vigueur ?
Que des sucs odorants raniment sa langueur;
Et, dans des joncs remplis du doux nectar qu'elle aime,
A prendre son repas invite-la toi-même.
Joins-y du raisin sec, du vin cuit dans l'airain,
Ou la pomme du chêne, ou les vapeurs du thym,
Et la rose flétrie, et l'herbe du centaure[40].

Observant. Rege incolumi mens omnibus una est :
Amisso rupere fidem, constructaque mella
Diripuere ipsæ, et crates solvere favorum.
Ille operum custos; illum admirantur, et omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes;
Et sæpe attollunt humeris, et corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.
His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Ætherios dixere : deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.
Si quando sedem angustam servataque mella
Thesauris relines, prius haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.
Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.
Bis gravidos cogunt fetus, duo tempora messis;
Taygete simul os terris ostendit honestum
Plias, et Oceani spretos pede reppulit amnes;
Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.
Sin duram metues hiemem, parcesque futuro,
Contusosque animos et res miserabere fractas;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes,
Quis dubitet? Nam sæpe favos ignotus adedit
Stellio, et lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut dirum tineæ genus, aut invisa Minervæ
In foribus laxos suspendit aranea casses.
Quo magis exhaustæ fuerint, hoc acrius omnes
Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, et floribus horrea texent.
Si vero, quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit, tristi languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis :
Continuo est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies; tum corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt.
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent,
Aut intus clausis cunctantur in ædibus omnes,
Ignavæque fame et contracto frigore pigræ.
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant,
Frigidus ut quondam silvis immurmurat Auster,
Ut mare sollicitum stridet refluentibus undis;
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.
Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis infere canalibus, ultro
Hortantem, et fessas ad pabula nota vocantem.
Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem,
Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel psithia passos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, et graveolentia centaurea.
Est etiam flos in pratis, cui nomen amello

Mais il est une fleur[41] plus salutaire encore.
Sur les bords tortueux qu'enrichit son limon,
Le Melle[42] la voit naître, et lui donne son nom.
De rejetons nombreux un amas l'environne;
D'un disque éclatant d'or sa tête se couronne;
Mais de la violette, amante des gazons,
La pourpre rembrunie embellit ses rayons;
Et souvent les autels, chargés de nos offrandes,
Aiment à se parer de ses riches guirlandes:
Le goût en est pourtant moins flatté que les yeux.
Dans les flots odorants d'un vin délicieux
Fais bouillir sa racine, et devant tes abeilles
De ce mets précieux fais remplir des corbeilles.
Mais si de tes essaims tout l'espoir est détruit,
Apprends par quels secrets ce peuple est reproduit:
Je vais de ce grand art éterniser la gloire,
Et dès son origine en rappeler l'histoire.
Le peuple[43] dont le Nil inonde les sillons,
Qui, sur des vaisseaux peints voguant dans ses vallons,
Fend les flots nourriciers du fleuve qu'il adore,
Et de son noir limon[44] voit la verdure éclore;
Les voisins des Persans qu'il baigne de ses eaux;
Les lieux où, vers la mer courant par sept canaux,
Il fuit les cieux brûlants témoins de sa naissance,
De cet art[45] précieux attestent la puissance.
Ce mystère d'abord veut des réduits secrets:
Il te faut donc choisir et préparer exprès
Un lieu dont la surface, étroitement bornée,
Soit enceinte de murs, et d'un toit couronnée;
Et que des quatre points qui divisent le jour,
Une oblique clarté se glisse en ce séjour.
Là, conduis un taureau dont les cornes naissantes
Commencent à courber leurs pointes menaçantes;
Qu'on l'étouffe, malgré ses efforts impuissants;
Et, sans les déchirer, qu'on meurtrisse ses flancs.
Il expire: on le laisse en cette enceinte obscure,
Embaumé de lavande, entouré de verdure.
Choisis pour l'immoler le temps où des ruisseaux
Déja les doux zéphyrs font frissonner les eaux,
Avant que sous nos toits voltige l'hirondelle,
Et que des prés fleuris l'émail se renouvelle.
Les humeurs cependant fermentent dans son sein.
O surprise[46]! ô merveille! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore:
Sur ses pieds mal formés l'insecte rampe encore;
Sur des ailes bientôt il s'élève en tremblant;
Plus vigoureux enfin, le bataillon volant
S'élance, aussi pressé que ces gouttes nombreuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses;
Ou que ces traits, dans l'air élancés à-la-fois,
Quand les Parthes guerriers épuisent leurs carquois.
Muses, révélez-nous l'auteur de ces merveilles.
Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné:
Aussitôt, des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose
Il arrive; il s'arrête, et, tout baigné de pleurs,
A sa mère, en ces mots, exhale ses douleurs:
« Déesse de ces eaux, ô Cyrène! ô ma mère!
Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père,
Hélas! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis?
Ma mère, qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre?
Hélas! parmi les dieux j'espérois des autels,

Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba.
Namque uno ingentem tollit de cespite silvam,
Aureus ipse; sed in foliis, quæ plurima circum
Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpe deum nexis ornatæ torquibus aræ;
Asper in ore sapor; tonsis in vallibus illum
Pastores et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque Baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.
Sed si quem proles subito defecerit omnis,
Nec, genus unde novæ stirpis revocetur, habebit:
Tempus et Arcadii memoranda inventa magistri
Pandere, quoque modo cæsis jam sæpe juvencis
Insincerus apes tulerit cruor. Altius omnem
Expediam, prima repetens ab origine, famam.
Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura phaselis,
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis;
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.
Exiguus primum, atque ipsos contractus ad usus,
Eligitur locus: hunc angustique imbrice tecti
Parietibusque premunt arctis; et quatuor addunt,
Quatuor a ventis, obliqua luce, fenestras.
Tum vitulus, bima curvans jam cornua fronte
Quæritur: huic geminæ nares, et spiritus oris
Multa reluctanti obsuitur, plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.
Sic positum in clauso linquunt, et ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, Zephyris primum impellentibus undas,
Ante novis rubeant quam prata coloribus, ante
Garrula quam tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat, et visenda modis animalia miris,
Trunca pedum primo, mox et stridentia pennis
Miscentur, tenuemque magis magis aera carpunt:
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere; aut ut nervo pulsante sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prælia Parthi.
Quis deus hanc, Musæ, quis nobis extudit artem?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit?
Pastor Aristæus, fugiens Peneia Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens, atque hac affatus voce parentem:
« Mater! Cyrene mater! quæ gurgitis hujus
Ima tenes, quid me præclara stirpe deorum
(Si modo, quem perhibes, pater est Thymbræus Apollo),
Invisum fatis genuisti? aut quo tibi nostri
Pulsus amor? quid me cœlum sperare jubebas?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum et pecudum custodia solers

Et je languis sans gloire au milieu des mortels!
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus; et vous êtes ma mère!
Achevez; de vos mains ravagez ces coteaux,
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre ame.»
Cyrène entend sa voix au fond de son séjour:
Près d'elle, en ce moment, les nymphes de sa cour [47]
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes.
Là sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur;
Et Clio toujours fière, et Béroé sa sœur:
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Etalant toutes deux l'or, la pourpre, et l'hermine;
Et la brune Nésée, et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Éphyre au sein de lis;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déja mère;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitants des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontoit des dieux les amours infidèles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars, et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les Nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois.
Cyrène s'en émeut; ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides:
Aréthuse, cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
« O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils, tout baigné de ses larmes,
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs;
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs. »
« Mon fils! répond Cyrène en pâlissant de crainte;
Qu'il vienne: et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux:
Fleuve, retire-toi. » L'onde respectueuse,
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre, et, se repliant en deux monts de cristal,
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend; il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire;
Il écoute le bruit des flots retentissants,
Contemple le berceau de cent fleuves naissants [48],
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur course vagabonde.
De là partent le Phase et le vaste Lycus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Énipée orgueilleux d'orner la Thessalie;
Le Tibre, encor plus fier de baigner l'Italie,
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Éridan fougueux,
Qui, roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant palais
Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais:
Sa mère en l'écoutant sourit, et le rassure;
Les Nymphes sur ses mains épanchent une eau pure,
Offrent pour les sécher de fins tissus de lin;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
« Prends ce vase, ô mon fils: afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'Océan [49], le vieux père du monde.
Et vous, reines des eaux, protectrices des bois,

Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo!
Quin age, et ipsa manu felices erue silvas;
Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes;
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis. »
At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit: eam circum Milesia vellera Nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore;
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla;
Nesæe, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque,
Cydippeque, et flava Lycorias; altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores;
Clioque, et Beroe soror, Oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ;
Atque Ephyre, atque Opis, et Asia Deiopeia,
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.
Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta;
Aque chao densos divum numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupuere; sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens, summa flavum caput extulit unda;
Et procul: « O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror! ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicit. »
Huic percussa nova mentem formidine mater:
« Duc age, duc ad nos; fas illi limina divum
Tangere, ait. » Simul alta jubet discedere late
Flumina, qua juvenis gressus infe et: at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genetricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat, et, ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput unde altus primum se erumpit Enipeus;
Unde pater Tiberinus, et unde Aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, Mysusque Caicus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior effluit amnis.
Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, et nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
Germanæ, tonsisque ferunt mantelia villis.
Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula: Panchæis adolescunt ignibus aræ.
Et mater: « Cape Mæonii carchesia Bacchi;
Oceano libemus, » ait. Simul ipsa precatur

Entendez-moi, mes sœurs. » Elle dit; et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur petillante :
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante.
Elle accepte l'augure, et poursuit en ces mots :
« Protée [50], ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.
C'est lui que nous voyons, sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène [51] est sa patrie; et, dans ce même jour,
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir ;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer; son cœur, sourd à la plainte,
Résiste à la prière, et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus, partageant l'horizon,
De ses feux dévorants jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre
Où sommeille ce dieu, sorti du sein des flots.
Là tu le surprendras dans les bras du repos.
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme ;
Serpent, il s'entrelace; et lion, il rugit;
C'est un feu qui petille, un torrent qui mugit.
Mais plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets,
Et forcer ton captif à reprendre ses traits. »
Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse :
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant, brisé par le rivage,
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein.
Là, dans un antre obscur se retiroit Protée :
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage, et se dérobe aux yeux.
Déja le chien brûlant dont l'Inde est dévorée
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée;
Déja l'ardent midi, desséchant les ruisseaux,
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux :
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde,
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde ;
Il marche; près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers :
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger, quand la nuit sombre arrive ;
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur son rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.
Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant;
Il s'échappe en lion, il se roule en torrent.
Enfin, las d'opposer une défense vaine,

Oceanumque patrem rerum, Nymphasque sorores,
Centum quæ silvas, centum quæ flumina servant.
Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam :
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa :
« Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.
Hic nunc Emathiæ portus patriamque revisit
Pallenen; hunc et Nymphæ veneramur, et ipse
Grandævus Nereus; novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus
Armenta et turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, prius vinclis capiundus, ut omnem
Expediat morbi causam, eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes; vim duram et vincula capto
Tende; doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios quum sol accenderit æstus,
Quum sitiunt herbæ, et pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quo fessus ab undis
Se recipit, facile ut somno aggrediare jacentem.
Verum ubi correptum manibus vinclisque tenebis,
Tum variæ illudent species atque ora ferarum.
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulva cervice leæna;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.
Sed, quanto ille magis formas se vertet in omnes,
Tanto, nate, magis contende tenacia vincla;
Donec talis erit mutato corpore, qualem
Videris, incepto tegeret quum lumina somno. »
Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffudit odorem,
Quo totum nati corpus perduxit; at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos,
Deprensis olim statio tutissima nautis.
Intus se vasti Proteus tegit objice saxi.
Hic juvenem in latebris aversum a lumine Nympha
Collocat : ipsa procul nebulis obscura resistit.
Jam rapidus torrens sitientes Sirius Indos
Ardebat cœlo, et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant,
Quum Proteus consueta petens e fluctibus antra
Ibat : eum vasti circum gens humida ponti
Exsultans, rorem late dispersit amarum.
Sternunt se somno diversæ in litore phocæ.
Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,
Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.
Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,
Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille, suæ contra non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,

Il cède; et se montrant sous une forme humaine :
« Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? » « Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée;
Le livre des destins est ouvert à Protée :
L'ordre des immortels m'amène devant vous :
Daignez...» Le dieu, roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
« Tremble, un dieu te poursuit! pour venger ses dou-
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs; [leurs,
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidèle Eurydice [52];
Eurydice fuyoit, hélas! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs receloient sous ses pas.
La mort ferma ses yeux : les Nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira;
Le Rhodope en gémit, et l'Èbre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse, c'est toi qu'appeloit son amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes;
Et, perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la Parque inflexible, et les pâles Furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries.
Il chantoit; et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitants de ces obscurs royaumes,
Des spectres pâlissants, de livides fantômes,
Accouroient, plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx, dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux, bordé de noirs roseaux,
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut; les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides;
Ixion immobile écoutoit ses accords;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts;
Et Cerbère, abaissant ses têtes menaçantes,
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
« Enfin il revenoit triomphant du trépas :
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse :
Soudain ce foible amant, dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit!
«Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui même,
Il s'arrête, il se tourne.... il revoit ce qu'il aime!
C'en est fait; un coup d'œil a détruit son bonheur;
Le barbare Pluton révoque sa faveur,
Et des enfers, charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : « O destin rigoureux!
Hélas! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?
Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu; déja je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints, et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée! Eurydice expirante

Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verum ubi nulla fugam reperit pellacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus :
« Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis? » inquit. At ille :
« Scis, Proteu, scis ipse; neque est te fallere quidquam :
Sed tu desine velle : deum præcepta secuti
Venimus hinc lapsis quæsitum oracula rebus. »
Tantum effatus. Ad hæc vates vi denique multa
Ardentes oculos intorsit lumine glauco,
Et, graviter frendens, sic fatis ora resolvit :
« Non te nullius exercent numinis iræ.
Magna luis commissa : tibi has miserabilis Orpheus
Haudquaquam ob meritum pœnas, ni fata resistant,
Suscitat, et rapta graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes; flerunt Rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.
Ipse cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in litore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum,
Quam multa in silvis avium se millia condunt,
Vesper ubi, aut hibernus agit de montibus imber :
Matres, atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum,
Quos circum limus niger, et deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.
Quin ipsæ stupuere domus, atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
« Jamque pedem referens, casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens, namque hanc dederat Proserpina legem;
Quum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes!
« Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa
Immemor, heu! victusque animi, respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa, « Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro

En vain te cherche encor de sa main défaillante;
L'horrible mort, jetant un voile autour de moi,
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi. »
« Elle dit, et soudain dans les airs s'évapore.
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors, deux fois privé d'une épouse si chère,
Ou porter sa douleur? où traîner sa misère?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déja cette ombre froide arrive aux sombres bords.
« Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrace :
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs.
Telle sur un rameau [53], durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui, glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour.
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et, plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire :
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit, à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Èbre roula sa tête encor toute sanglante :
Là, sa langue glacée et sa voix expirante,
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice, en flottant, murmuroit le doux nom :
Eurydice! ô douleur! Touchés de son supplice,
Les échos répétoient Eurydice! Eurydice! »
Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes :
« Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes;
Tu connois ton destin. Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des Nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort : toi, fléchis leur colère :
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée, où paissent tes troupeaux,
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes;
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et, les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leurs corps sanglants dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin, pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois, immole une génisse. »
Elle dit : le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.
Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.

Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale! feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. »
« Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa; neque illum,
Prensantem nequicquam umbras, et multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Amplius objectam passus transire paludem.
Quid faceret? Quo se rapta bis conjuge ferret?
Quo fletu Manes, qua numina voce moveret?
Illa quidem Stygia nabat jam frigida cymba.
« Septem illum totos perhibent ex ordine menses
Rupe sub aeria, deserti ad Strymonis undam
Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus.
Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fetus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen
Integrat, et mœstis late loca questibus implet.
Nulla Venus, nullique animum flexere hymenæi.
Solus Hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem,
Arvaque Rhipæis numquam viduata pruinis
Lustrabat, raptam Eurydicen atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra deum, nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmorea caput a cervice revulsum
Gurgite quum medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah miseram Eurydicen! anima fugiente, vocabat :
Eurydicen toto referebant flumine ripæ. »
Hæc Proteus, et se jactu dedit æquor in altum;
Quaque dedit, spumantem undam sub vortice torsit.
At non Cyrene; namque ultro affata timentem :
« Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa; hinc miserabile Nymphæ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misere apibus : tu munera supplex
Tende, petens pacem, et faciles venerare Napæas;
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.
Sed, modus orandi qui sit, prius ordine dicam.
Quatuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,
Delige, et intacta totidem cervice juvencas.
Quatuor his aras alta ad delubra dearum
Constitue, et sacrum jugulis demitte cruorem,
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Post, ubi nona suos Aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes;
Placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa,
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises. »
Haud mora : continuo matris præcepta facessit.
Ad delubra venit, monstratas excitat aras;
Quatuor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, et intacta totidem cervice juvencas.
Post, ubi nona suos Aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.

O prodige! le sang, par sa chaleur féconde,
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim;
Des peuples bourdonnants s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent,
Et sur l'arbre voisin en grappes se suspendent.
Ma muse ainsi chantoit les rustiques travaux,
Les vignes, les essaims, les moissons, les troupeaux,
Lorsque César [54], l'amour et l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre,
Rendoit son joug aimable à l'univers dompté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité.
Et moi je jouissois d'une retraite obscure;
Je m'essayois dans Naple à peindre la nature,
Moi qui, dans ma jeunesse, à l'ombre des vergers,
Célébrois les amours et les jeux des bergers.

FIN DES GÉORGIQUES.

Hic vero, subitum ac dictu mirabile monstrum!
Adspiciunt liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, et ruptis effervere costis,
Immensasque trahi nubes, jamque arbore summa
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.
Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.
Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti,
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

FINIS GEORGICON.

NOTES.

LIVRE I.

J'ai déja dit, dans le discours préliminaire, que Mécène avoit engagé Virgile à composer les *Géorgiques :* il sut faire servir à la gloire de son ami et de son maître les talents de tous les genres; il fut aussi utile à Auguste par la finesse de sa politique, qu'Agrippa par son courage. Il rassembloit les qualités les plus opposées : la plus infatigable activité, et la plus excessive mollesse; les vues d'un grand homme, et les foiblesses d'une femmelette.

1 Protecteur des raisins, déesse des moissons.

Quelques interprètes ont cru que par Cérès et Bacchus Virgile entendoit le Soleil et la Lune. Voilà un de ces paradoxes que les commentateurs n'avancent que pour avoir un prétexte d'étaler de l'érudition. Varron, comme Virgile, invoque au commencement de son ouvrage tous les dieux qui président à l'agriculture : 1° Jupiter et la Terre, 2° le Soleil et la Lune, 3° Cérès et Bacchus, 4° Robigus et Flore, 5° Minerve et Vénus, 6° l'Eau, qu'il appelle *Lympha*, 7° et le Succès, qu'il nomme *Bonus Eventus.* On voit que ces divinités sont absolument distinguées : cela doit suffire pour faire entendre le véritable sens de Virgile.

2 Pallas, dont l'olivier enrichit nos rivages.

J'ai rapproché dans ma traduction Pallas de Neptune, parce que ayant fait naître dans le même jour, l'une l'olivier, et l'autre le cheval, ce rapprochement m'a paru naturel.

3 Vous, jeune dieu de Cée, ami des verts bocages.

Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, révéré particulièrement des bergers, auxquels il enseigna l'art de recueillir le miel.

4 Vieillard, qui dans ta main tiens un jeune cyprès;
Enfant, qui le premier sillonnas les guérets.

Il s'agit, dans le premier vers, de Sylvain, par qui le jeune Cyparisse fut changé en cyprès; dans le second, de Triptolème selon les uns, d'Osiris suivant les autres.

5 Qui de nos fruits heureux nourrissez les prémices.

Quelques éditions portent *non nullo :* cette leçon me paroît fausse. Il est question ici des plantes qui viennent d'elles-mêmes, et Virgile les distingue des plantes semées, *satis*, dont il parle dans le vers suivant.

6 Et toi qu'attend le ciel, et que la terre adore.

Rien de plus pompeux et de plus bas que cette invocation à César. Deux poëtes, après Virgile, se sont avilis par des invocations moins poétiques et plus basses encore; Lucain a prodigué les plus viles flatteries à Néron, et Stace à Domitien. Ce dernier est le plus coupable des trois : Auguste eut pour lui la fin de son règne, Néron le commencement du sien; Domitien ne fut jamais qu'un monstre. Au reste, ce n'est pas d'avoir divinisé des hommes qu'il faut accuser ces poëtes, les mœurs de leur pays les y autorisoient; mais d'avoir mis au rang des dieux des scélérats qui méritoient à peine le nom d'hommes.

7 Veux-tu, le front paré du myrte maternel...

Le myrte étoit consacré à Vénus, dont les Jules se croyoient issus. On sait que les Romains avoient la prétention d'être descendus des Troyens. L'ambition des généalogies a donné de tout temps des ridicules aux peuples comme aux particuliers.

8 Veux-tu sur l'océan un pouvoir souverain?

Les géographes ne s'accordent pas sur la situation de Thulé: tous les auteurs et tous les poëtes qui en ont fait mention, en parlent comme de la partie la plus reculée vers le nord du monde connu. Il n'est pas vraisemblable que ce soit aucune des petites îles qui environnent la Grande-Bretagne. Cette contrée étoit regardée, du temps de Virgile, comme faisant partie de l'empire romain : Virgile, qui vouloit flatter Auguste, avoit donc en vue un pays plus reculé. Quelques auteurs ont conjecturé que ce pouvoit être l'Islande.

9 Nouveau signe d'été, veux-tu briller aux cieux?

Par ces mots *tardis mensibus* on entend généralement les mois d'été, parce qu'alors les jours sont plus longs. Peut-être ce passage, qui a tant exercé les commentateurs, peut s'expliquer encore plus naturellement, si on veut se rappeler que le Lion, la Vierge, et le Scorpion, sont en effet plus lents dans leur ascension, que les neuf autres signes du zodiaque.

10 Le Scorpion brûlant, déja loin d'Érigone...

Érigone est le même signe que la Vierge. Les Égyptiens et les Chaldéens, créateurs de l'astronomie, différoient sur le nombre des signes du zodiaque. Les premiers en comptoient douze, et les autres onze. Virgile s'autorise de cette diversité d'opinions entre les anciens astronomes, et substitue Auguste à la Balance, entre la Vierge et le Scorpion, qui se resserre pour lui. Il peut y avoir aussi deux allusions dans ces vers : Auguste étoit né sous le signe de la Balance, et ce signe est l'emblème de la justice.

11 Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes.

Le printemps commençoit au mois de mars. Mais ce n'est pas là ce que Virgile entendoit par *vere novo*; et ceux qui écrivent sur l'agriculture n'affectent point, en parlant des saisons, la précision des astronomes; la fin des gelées est pour eux le commencement du printemps. C'est ainsi que Columelle explique ce passage.

12 Par les soleils brûlants, par les frimas humides.

Ce passage est un de ceux qui ont le plus exercé les commentateurs. Servius, le plus ancien, et peut-être le moins judicieux, entendoit par *frigora* la fraîcheur de la nuit, et par *solem* la chaleur du jour. Ce vers s'explique naturellement par le passage de Pline, *Quarto seri sulco Virgilius existimatur voluisse, cum dixit optimam esse segetem, bis quæ solem, bis frigora sensisset.* Columelle emploie souvent ces expressions, *secundo, tertio, quarto sulco*, pour exprimer un second, un troisième, un quatrième labour. Virgile ne se contente pas d'ordonner aux cultivateurs quatre labours, il en donne la raison; c'est afin que la chaleur et le froid mûrissent la terre.

13 Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va pas vainement enfoncer la charrue.

Columelle, en citant ce passage de Virgile, dit, *Verissimo vati, velut oraculo, crediderimus.* Cet éloge, que Virgile mérite presque partout, me paroît assez mal appliqué à cet endroit, qui n'est qu'un précepte très-ordinaire, quoique très-important. Je l'ai cité cependant, pour prouver combien Virgile étoit estimé, pour la partie agronomique, par les auteurs qui ont écrit sur le même sujet.

14 Le Tmole est parfumé d'un safran précieux.

Montagne de la grande Phrygie, fertile en vin et en safran.

15 L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes.

Le *castoreum* est d'un grand usage en médecine; c'est un soporifique très-efficace. Lucrèce a dit :

Castoreoque gravi mulier sopita recumbit.

On s'en sert sur-tout pour les maladies de nerfs. Les Romains le tiroient du Pont. Le meilleur vient maintenant de la Moscovie et des pays les plus septentrionaux.

16 Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes.

Les Chalybes étoient des peuples du Pont qui exploitoient de riches mines de fer sur les bords du Thermodon.

17 Lorsqu'un mortel, sauvé des ondes vengeresses...

On peut lire dans Ovide l'histoire de Deucalion et de Pyrrha. Ce poëte la termine par ces vers, où l'on trouve presque les mêmes expressions que dans Virgile :

Inde genus durum sumus experiensque laborum,
Et documenta damus qua simus origine nati.

Mais Ovide, selon son usage, exprime longuement ce que Virgile indique finement; l'un est pour ainsi dire le texte, et l'autre le commentaire.

18 Qu'au retour du Bouvier le soc l'effleure à peine.

L'Arcture ou le Bouvier, du temps de Columelle et de Pline, se levoit, pour les Athéniens, avec le soleil, quand il étoit dans le douzième degré un tiers de la Vierge, et pour les Romains trois jours plus tôt, quand le soleil étoit dans le neuvième degré un quart de la Vierge; l'équinoxe d'automne commençant alors le 24 ou le 25 septembre.

19 Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture.

Pline entend par le mot *novales*, une terre qu'on ensemence de deux ans l'un.

20 Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin.

Tristis signifie amer, comme Pline le fait entendre par ce passage, *Lupinum ab omnibus animalibus amaritudine sua tutum.* Le lupin des Romains n'est pas le même que le nôtre; c'est une graine qu'ils laissent long-temps dans l'eau pour lui faire perdre son amertume, et on l'achète ainsi dans les rues d'Italie. Notre lupin n'est autre chose que la faisole des Romains.

21 Pour l'avoine, et le lin, et les pavots brûlants,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs.

Virgile ne défend point ici de semer du lin, de l'avoine, et des pavots, comme on peut le voir par le vers 212, où il prescrit le temps de les semer; mais il ordonne aux cultivateurs d'observer que ces sortes de graines, au lieu d'amender la terre comme les légumes, l'épuisent et l'amaigrissent; qu'ainsi, lorsqu'ils sèment du blé immédiatement après, il faut fumer la terre que ce produit a épuisée, *arida et effeta* : ces deux mots sont essentiels pour l'intelligence de ces vers. Columelle dit, liv. II, chap. 10 : *Lini semen, nisi magnus est ejus, in ea regione quam colis, proventus, et pretium proritat, serendum non est; agris enim præcipue noxium est.* Et au chap. 14 : *Una præsens medicina est, ut stercore adjuves, et absumptas vires hoc velut pabulo refoveas.*

22 La terre toutefois, malgré leurs influences...

Virgile, en parlant plus haut du rapport des terres, se sert du mot *alternis*, et c'est sans doute pour cela que les commentateurs l'expliquent ici dans le même sens; mais il faut observer que plus haut il est joint aux mots *novales* et *cessare*, ce qui en détermine le sens dans cet endroit. Je pense qu'ici il ne peut être entendu de même, et que Virgile veut parler seulement du changement de semence. En effet le poëte parle maintenant de ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas laisser reposer leur terre, *aut ibi flava seres*, etc. Il les avertit de semer du blé immédiatement après des fèves, du lupin, ou de la vesce, parce que ces graines amendent la terre; mais il ajoute qu'il faut craindre les pavots, le lin et l'avoine, parce que ce produit épuise la terre : cependant il permet de les semer alternativement, pourvu qu'on prenne soin d'engraisser le sol qu'ils ont desséché.

Arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effetos cinerem immundum jactare per agros.

Ce qui rend encore cette interprétation plus naturelle, c'est ce vers,

Sic quoque mutatis requiescunt fetibus arva,

qui prouve que le poëte regarde le changement de semence comme l'équivalent d'un repos absolu. Cependant pour l'encouragement de ceux qui laissent leurs terres en jachère, il ajoute :

Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Je crois que ce morceau ainsi interprété, devient plus clair et plus suivi.

23 Cérès approuve encor que des chaumes flétris...

Cet usage s'est conservé en Italie. Fontanini, dans son *Histoire des Antiquités d'Horta*, rapporte à ce sujet une anecdote assez singulière. Marie Lancisius, qui avoit beaucoup de crédit auprès du pape Clément XI, incommodé par la chaleur que causoit l'incendie des chaumes dans les campagnes voi-

sines de Rome, persuada au souverain pontife de proscrire cet usage par un édit. Le pape fit part de ce projet au cardinal Nuptius, qui l'en détourna, en lui représentant l'antiquité et l'utilité de cet usage, et en lui citant ces beaux vers de Virgile. Le pape supprima son édit. Cette méthode s'observe aussi dans les provinces méridionales de la France, qui, plus voisines de l'Italie, se rapprochent aussi davantage de ses coutumes et de ses usages en tous genres.

24 Vois-tu ce laboureur, constant dans ses travaux. . .

Les Romains brisoient d'abord la terre avec des râteaux, et l'aplanissoient ensuite en y traînant des claies; c'est ce que Columelle exprime par ces mots, qui répondent exactement aux vers de Virgile : *glebas sarculis resolvere, et inducta crate coæquare.*

25 J'aime des hivers secs et des étés humides.

Ceci ne peut s'entendre que du solstice d'été. Ovide a employé *solstitium* dans le même sens :

Nec mihi solstitium quidquam de noctibus aufert.

Pline trouve qu'en cet endroit Virgile a été plus poëte qu'agriculteur. Virgile a pour lui l'expérience; ce précepte même étoit proverbial. Macrobe nous apprend que dans un vieux livre en vers, qu'on dit être le plus ancien des livres romains, on lisoit les mots suivants, *Hiberno pulvere, verno luto, grandia farra, Camille, metes.* D'ailleurs ce précepte ne doit pas se prendre à la lettre : Virgile ne veut pas que tout l'été soit pluvieux, que l'hiver entier soit sec; il veut seulement que la chaleur de l'un soit tempérée par des pluies, et l'humidité de l'autre par des gelées.

26 Et le riche Gargare, et l'heureuse Mysie. . .

La Mysie est une partie de l'Asie mineure; il y a dans cette province une montagne et une ville appelées *Gargare.* Comme les peuples de ce pays devoient moins leurs belles moissons à leur industrie qu'à la bonté du sol, Virgile a dit très-bien, *ipsa suas mirantur Gargara messes.*

27 Puis d'un fleuve, coupé par de nombreux canaux. . .

Ceci ne se pratique point en France, et n'est plus guère en usage en Italie que pour les jardins.

28 .... Crains pour tes jeunes blés
L'ombre, et l'herbe indomptable. . .

Quelques interprètes ont cru qu'il s'agissoit ici du chiendent; il est plus probable qu'il est question de la chicorée. Pline dit : *Est et erraticum intubum, quod in Ægypto cichorium vocant.* Cette plante s'appelle encore à Rome *cichorio :* elle sert de nourriture au peuple; mais comme elle est très-amère, il en ôte la peau, et sur-tout les fibres, qui sont d'une amertume plus piquante : c'est sans doute ce que Virgile a voulu dire par *amaris fibris.*

29 .... Et les brigands ailés. . .

Virgile parle des oies comme d'un oiseau funeste aux moissons : on en rencontre encore aujourd'hui des troupeaux dans la Campanie, que Virgile avoit principalement en vue en composant ses *Géorgiques.* A l'égard des grues, on sait qu'elles habitoient en foule sur les bords du Strymon, fleuve de la Thrace.

30 Lui-même il força l'homme à cultiver la terre.

Ceci ne veut pas dire qu'il inventa le labourage, puisque Virgile, quelques vers plus bas, attribue cette invention à Cérès; mais seulement qu'il obligea l'homme à cultiver la terre, en la hérissant de plantes inutiles ou nuisibles.

31 Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux.

Il est assez ordinaire de trouver une liqueur douce et glutineuse sur les feuilles de quelques arbres; ce qui peut avoir donné lieu aux poëtes d'imaginer que dans l'âge d'or les arbres distilloient du miel.

32 Quand Dodone aux mortels refusa leur pâture.

Arbuta signifie ici l'arboisier : son fruit ressemble beaucoup à la fraise, mais il est plus gros, et n'a point comme elle ses graines en dehors. Cet arbre est très commun en Italie, et donne un fruit amer dont le bas peuple se nourrit.

33 La rouille vient ronger le fruit de nos travaux.

La rouille est une maladie à laquelle le blé est très sujet. Selon Pline, la rouille et le charbon sont la même chose, et nuisent non seulement aux blés, mais aux vignes, qu'ils brûlent comme le feu. Varron invoque le dieu Robigus, qu'il prie de préserver la vigne de ce que les Latins appeloient *robigo.*

34 La ronce naît en foule, et les épis périssent;
D'arbustes épineux les sillons se hérissent.

Il y a dans le texte :

Lappæque, tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.

Par *lappæ* Virgile entend la *bardane*, plante qui porte une feuille large, et dont les fruits s'attachent aux habits; par *tribuli*, la *chausse-trappe* ou *chardon étoilé*, dont le fruit est armé d'épines, et qui est commun en Italie et dans les pays chauds. *Lolium* est l'*ivraie.* C'est une opinion générale dans l'Italie, que l'*ivraie*, ou le *gioglio*, selon la manière de parler du peuple, si elle est mêlée dans le pain avec la farine, dérange la tête de celui qui en mange. On dit aussi d'un homme mélancolique, *a mangiato di pane con loglio.* L'avoine sauvage, *avenæ*, ainsi que l'ivraie, ressemble au blé; mais l'une et l'autre s'élèvent plus haut, ce qui rend l'expression *dominantur* aussi juste que brillante.

35 .... On taille des traineaux.

Ces instruments servoient à fouler le blé. Varron décrit ainsi le *tribulum : Id fit e tabula lapidibus, aut ferro asperata, quo imposito auriga, aut pondere grandi, trahitur jumentis junctis, ut discutiat e spica grana.* Cap. LII. *Traheæ* étoit aussi un instrument à-peu-près semblable, et destiné au même usage. Au reste, les anciens avoient pour battre leur blé trois manières, exprimées par ces mots de Pline : *Messis alibi tribulis in area, alibi equarum gressibus exteritur, alibi perticis flagellatur.*

36 Le van chasse des grains une paille inutile.

Les personnes qui étoient initiées aux mystères devoient être scrupuleusement vertueuses; elles se regardoient comme séparées du vulgaire : c'est peut-être ce qui a fait employer le van dans la célébration des mystères. Ce qui sépare la paille du grain, étoit un emblème propre à représenter la séparation des hommes vertueux, d'avec le vulgaire des hommes vicieux. Il existe des copies de deux tableaux anciens qui semblent avoir rapport aux initiations : dans l'un, la personne initiée paroît couverte d'un voile, tandis que deux autres tiennent un van sur sa tête; dans l'autre, on voit un personnage qui tient un van, dans lequel est un enfant.

37 D'abord il faut choisir, pour en former le corps. . .

Cette description de la charrue renferme quelques obscurités qui n'ont été éclaircies par personne. L'endroit le plus difficile, c'est *duplici aptantur dentalia dorso.* Lacerda et

Servius veulent que *duplici* signifie *lato*. Cette explication est insoutenable; il faudroit, pour entendre cette description, avoir devant les yeux la charrue qu'a voulu peindre Virgile. A ce passage près, j'ai tâché de faire en sorte que ma traduction fût à-la-fois une interprétation fidèle et un commentaire de Virgile : aussi suis-je plus long que lui en cet endroit.

38 Sur deux orbes roulants que ta main le suspende.

J'ai cru que *currus* signifioit une charrue à roues, et j'ai traduit en ce sens.

39 Le charançon dévore un vaste amas de grains.

Il y a dans le texte *curculio*. A Lyon, le bas peuple appelle *gourguillon* un petit insecte dont la forme ressemble à celle d'un escarbot, et qui se trouve souvent dans les fèves : on l'appelle communément *calandre*.

40 Des légumes souvent l'enveloppe infidèle
Deguise la maigreur des fruits qu'elle recèle.

Quoique le mot *semina* s'entende généralement de toute sorte de semences, Virgile parle ici des légumes seulement : cette interprétation est appuyée sur ce passage de Columelle, *Priscis rusticis, nec minus Virgilio, prius amurca vel nitro macerari fabam, et ita seri placuit*. Il me semble que dans la plupart des éditions cet endroit est mal ponctué; il faut un point après *maderent*, et une virgule seulement après *esset* :

Grandior ut fetus siliquis fallacibus esset,
Et quamvis igni exiguo properata maderent.

Et voici, à ce qu'il me semble, ce que veut dire Virgile. On trouve deux avantages à tremper la semence dans du marc d'huile et du nitre : d'abord les légumes sont plus gros, et en second lieu cuisent plus promptement. Palladius rapporte le même effet : *Græci asserunt fabæ semina... nitrata aqua respersa cocturam non habere difficilem. Madere*, dans plusieurs auteurs latins, signifie bouillir; on en trouve des exemples sans nombre : mais, sans multiplier les citations, il suffira de ce passage de Columelle : *Hæc res efficit, ut in coctura celerius madescat*. Les commentateurs auroient dû, au lieu de s'épuiser en conjectures absurdes, chercher dans les anciens auteurs agronomiques l'interprétation des endroits obscurs des *Géorgiques*. Les véritables commentateurs de Virgile en ce genre sont Palladius, Varron, Pline, et sur-tout Columelle.

41 Avant que des vents froids le souffle la resserre,
Tandis qu'elle est traitable, on façonne la terre.

Pline a expliqué le fond de ce passage : *Virgilius seri jubet hordeum inter æquinoctium autumni et brumam;* mais le mot *extremum* est obscur dans Virgile. Comment, si l'hiver est *intraitable* pour le laboureur, peut-on semer l'orge jusqu'aux derniers orages de cette saison? Ne pourroit-on pas dire que *extremus* signifie les extrémités d'une chose, soit d'un côté, soit de l'autre; et qu'ainsi *extremum imbrem* peut signifier aussi bien les premières pluies que les dernières? Ceci n'est qu'une conjecture, mais elle s'accorde avec tout ce qu'ont écrit Varron, Caton, Columelle, qui assurent que les laboureurs habiles s'abstiennent scrupuleusement de travailler à la terre pendant le temps qu'on appeloit *bruma;* et Virgile le fait entendre lui-même par le mot *intractabilis*. D'ailleurs il est ici question d'orge; et Columelle assure qu'il ne faut jamais la semer que dans une terre sèche.

42 Sème l'orge, le lin, les pavots nourrissants.

Il y a dans le texte *Cereale papaver*. Pourquoi *cereale* attribué au pavot? Les commentateurs se sont tourmentés pour interpréter ce mot. Le pavot se mêloit avec le blé chez les anciens pour faire le pain; d'ailleurs, on en ornoit les statues de Cérès : voilà, je crois, l'explication la plus naturelle du mot *cereale*.

43 Sitôt que dans nos champs Zéphire est de retour,
On y sème la feve.

Aucun des anciens écrivains agronomiques ne s'accorde avec Virgile sur le temps auquel il faut semer les fèves : Varron veut que ce soit à la fin d'octobre; Palladius au commencement de novembre. Columelle assure que le temps le moins favorable est le printemps. Pline veut qu'on les sème en octobre : mais il ajoute que Virgile s'est conformé à l'usage suivi par les peuples qui habitoient près du Pô; ce qui explique la contradiction qui se trouve entre Virgile et les autres auteurs latins.

44 .... Et quand l'astre du jour,
Ouvrant dans le Taureau sa brillante carrière ..

Virgile a dit :

Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus.

C'est par le Belier que commence l'année astronomique; mais, comme c'est au mois d'avril que la terre ouvre son sein, et que c'est l'étymologie d'*aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du Taureau, où le soleil entre le 22 d'avril. Virgile donne au Taureau deux cornes dorées, à cause d'une étoile brillante qu'il porte au bout de chacune de ses deux cornes.

45 Engloutit Sirius dans des flots de lumière.

Il y a dans le texte *adverso cedens Canis occidit astro*. Ce vers a exercé les plus savants commentateurs : je le crois le plus inintelligible de toutes les *Géorgiques*. J'ai suivi dans ma traduction l'interprétation de Macrobe, qui m'a paru la plus naturelle.

46 Et le millet doré redemande tes soins.

Il y a dans le texte *milio venit annua cura*. Le sainfoin, dont nous venons de parler, dure plusieurs années; le millet, au contraire, veut être semé tous les ans.

47 Attends jusqu'au lever de la Couronne d'or.
Plusieurs jettent leurs grains quand Maïa luit encor.

Il y a dans le texte :

Ante tibi Eoæ Atlantides abscondantur.

Par le mot *Eoæ* Virgile entend le coucher des Pléiades au matin, c'est-à-dire quand les Pléiades descendent sous l'horizon au couchant, en même temps que le soleil paroit sur l'horizon à l'orient. Columelle, en expliquant ce passage de Virgile, nous apprend que cela arrivoit au neuvième jour des calendes d'octobre.

Par cet autre vers,

Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,

Virgile entend, selon tous les commentateurs, le lever héliaque de la Couronne d'Ariane, qui se fait lorsque cette constellation, éclipsée auparavant par les rayons du soleil, commence à s'en dégager, et à paroitre à l'orient avant le lever du soleil : c'étoit, selon Columelle, le 13 ou le 14 d'octobre. Cette interprétation me paroit suspecte, à cause du mot *decedere*, qui par-tout marque le coucher d'un astre : il y en a une foule d'exemples. En général tout ce morceau sur l'astronomie est encore plus obscur que poétique.

48 Attends que dans les cieux disparoisse l'Arcture.

L'Arcture ou le Bouvier (*Bootes*) se couche, selon Columelle, le 21 d'octobre.

49 Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour.

Sous la zone torride est cette partie de la terre qui est contenue entre les deux tropiques. Les anciens la croyoient inhabitable à cause de son excessive chaleur; mais on a découvert depuis qu'elle étoit habitée par un grand nombre de nations. Elle contient une partie considérable de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique méridionale. Sous les deux zones glaciales sont les parties de la terre que renferment les deux cercles polaires; au nord sont la Nouvelle-Zemble, la Laponie, le Groënland; au midi, des pays qui sont encore sans nom, et où l'on n'a fait encore aucune découverte : sous les zones tempérées sont les parties du globe renfermées entre les tropiques et les cercles polaires. La zone tempérée, qui est entre le cercle arctique et le tropique du Cancer, contient la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, une partie de l'Afrique, et presque tout le nord de l'Amérique. Celle qui est entre le cercle antarctique et le tropique du Capricorne contient une partie de l'Amérique méridionale. Au reste, il est inutile d'expliquer les différents traits qui composent cette description; un coup d'œil jeté sur la sphère en apprendra davantage que le plus long commentaire.

50 Le globe, vers le nord hérissé de frimas,
S'élève, et redescend vers les brûlants climats.

Virgile parle ici des pôles, et de leur élévation relative à l'horizon de chaque peuple.

51 Calisto, dont le char craint les flots de Téthys...

C'est une manière poétique d'exprimer que l'Ourse est toujours sur l'horizon.

52 Le pôle du midi, noir séjour du silence...

Les anciens imaginoient que le soleil n'éclairoit point l'autre hémisphère, on voit cependant, par la suite de ce morceau, que Virgile a du moins soupçonné le contraire. Lucrèce s'en étoit douté avant lui (Liv. V, 649), comme on peut le voir dans ces vers que Virgile a sûrement imités :

At nox obruit ingenti caligine terras,
Aut ubi de longo cursu sol extima cœli
Impulit, atque suos efflavit languidus ignes
Concussos itere, et labefactos aere multo :
Aut quia sub terras cursum convertere cogit
Vis eadem, supera terras quæ pertulit orbem.

53 Creusent une nacelle, ou marquent leurs troupeaux.

On marquoit les troupeaux avec un fer chaud, comme nous le voyons dans ce vers du troisième livre des *Géorgiques :*

Continuoque notas et nomina gentis inurunt.

54 La meule met en poudre ou le feu cuit leurs grains.

Les Romains séchoient leurs grains avant de les moudre; et il est probable qu'ils y étoient obligés par une ancienne loi. Nous lisons dans Pline : *Instituit far torrere, quoniam tostum cibo salubrius esset. Id uno modo consecutum, statuendo non esse purum ad rem divinam, nisi tostum.*

55 Ou baigner ses brebis dans une eau salutaire.

Rarement on trouve dans Virgile des mots oisifs : il y a dans le texte :

Balantumque gregem fluvio mersare salubri.

Salubri est essentiel au sens; car Columelle nous apprend qu'il n'étoit pas permis de baigner les brebis aux jours de fêtes pour épurer leur laine, mais seulement pour cause de maladie.

56 Et, rapportant chez soi les tributs de la ville...

Il y a dans le texte :

Lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.

Lapidem signifie, selon Servius, une pierre à moudre; selon d'autres, un mortier de pierre où l'on broyoit le grain, comme on l'apprend par ce passage de Rosinus sur les Antiquités romaines : *Ante usum molarum, frumenta in pila comminuebantur.* A l'égard de la poix, les Romains en faisoient grand usage pour goudronner les vases où ils gardoient le miel et le vin.

57 Trois fois, roulant des monts arrachés des campagnes...

On a remarqué avant moi le bel effet que produisent ces élisions,

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam;

mais les efforts pénibles des géants, exprimés par deux vers d'un rhythme laborieux, tandis que leur défaite est rendue en un seul vers d'une tournure facile, forment un contraste qui valoit la peine d'être remarqué. J'ai tâché de le faire sentir dans ma traduction. Au reste, dans cette énumération des jours heureux ou malheureux, il est difficile de croire que Virgile ait été de bonne foi : les poëtes anciens, en général, se faisoient une loi de suivre les préjugés populaires, sur-tout lorsqu'ils tenoient à la religion. L'expérience prouve qu'il est très indifférent de planter, de semer, etc., dans le croissant ou le déclin de la lune; la nature du terrain, la qualité des vents, l'action du soleil, voilà ce qui influe sur les fruits de la terre. M. de La Quintinie a réfuté le préjugé sur les lunaisons dans le second tome des *Instructions sur le Jardinage.*

58 Et des mers en courroux le noir abîme gronde.

Il y a dans le texte :

Fervetque fretis spirantibus æquor.

Quelques traducteurs ont cru que Virgile parloit ici des fleuves trop serrés dans leur lit : c'est défigurer entièrement ce morceau. Virgile a mis dans ces vers une gradation admirable; d'abord on voit les fossés se remplir, ensuite les fleuves mugissants se déborder, et enfin la mer bouillonner dans ses gouffres :

Implentur fossæ, cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.

D'ailleurs on sait que Virgile écrivoit dans un pays très voisin de la mer; aussi en parle-t-il souvent dans les quatre livres des *Géorgiques.*

59 Les animaux ont fui...

Il y a dans le texte *fugere feræ.* J'ai cru qu'on me pardonneroit d'avoir essayé de rendre la vivacité admirable de ce trait, produit, à ce qu'il me semble, par sa précision, et par le changement du présent en parfait. Je suis étonné que Dryden, écrivant dans une langue plus hardie que la nôtre, ait défiguré cet endroit par ce vers traînant et froid :

And flying beasts in forests seek abode.

60 L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu...

Le texte dit :

Et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor...

Pour peu qu'on soit sensible à la belle poésie, on sent

l'effet de cette cadence suspendue. J'ai osé passer, pour la rendre, sur la règle de l'hémistiche : je crois que c'est dans ces occasions que les licences sont permises.

61 Observe si Saturne est d'un heureux présage.

Il y a dans le texte :

Frigida Saturni sese quo stella receptet.

Ce qui peut avoir donné lieu à l'épithète *frigida*, c'est que Saturne est à une plus grande distance du Soleil que les autres planètes. D'ailleurs les anciens le regardoient comme le dieu du froid, ainsi qu'on peut le voir par ce vers de Lucain,

Frigida Saturno glacies et zona nivalis
Cessit.

62 Quand l'ombrage au printemps invite au doux sommeil.

Je ne sais si mon admiration pour Virgile ne me fait pas trop d'illusion; mais je trouve bien de l'adresse à avoir placé cette fête de Cérès immédiatement après la description d'un orage. Ces fêtes s'appeloient *Ambarvalia*, parce que la victime faisoit le tour des moissons, *ambiret arva*.

63 Pour offrande du vin, et du lait, et du miel.

Si on veut voir combien ceux qui composent de gros livres font profit de tout, et combien ceux qui écrivent sur l'antiquité hasardent d'opinions peu fondées, on n'a qu'à lire le passage suivant du P. Montfaucon, dont l'ouvrage d'ailleurs est très-estimable. Il s'agit de prouver que Cérès et Bacchus étoient adorés conjointement.

« Virgile marque aussi le culte des deux dans les *Géorgi-* « *ques*, où il parle des trois tours qu'on faisoit faire à la « victime autour des moissons avant que de l'immoler... Il « met Cérès et Bacchus ensemble, etc. » Cette assertion est fondée sur ce vers :

Cui tu lacte favos et miti dilue Baccho...

Il est clair que *Baccho* signifie ici du vin, comme dans mille autres endroits; on délayoit le miel dans du lait et du vin. Il est vrai que Bacchus et Cérès partageoient souvent les honneurs du même sacrifice; mais ce passage ne le prouve assurément pas.

64 Même avant que le fer dépouille les guérets,
Tous entonnent un hymne; et, couronné de chêne...

Virgile parle ici d'une autre fête qui précédoit les moissons. Un commentateur anglais (M. Holdsworth) dit avoir vu des paysans florentins danser et chanter dans le mois de juillet, la tête couronnée de feuilles de chêne. Horace fait naître la poésie en Italie des fêtes qui précédoient ou suivoient les moissons. (*Lib. II, ep. 1, v.* 139.)

65 Déja l'arc éclatant qu'Iris trace dans l'air
Boit les feux du soleil et les eaux de la mer.

Les anciens croyoient que l'arc-en-ciel pompoit les eaux de la mer. On trouve parmi les poëtes plusieurs allusions à ce préjugé. Dans une comédie de Plaute, quelqu'un voyant boire une femme vieille et courbée, dit plaisamment :

Ecce autem bibit arcus : pluet, credo, hodie.

On croit communément aujourd'hui que l'arc-en-ciel présage tantôt la pluie et tantôt le beau temps. Il est à remarquer que Virgile a presque copié ce morceau de Varron et autres, et en particulier ce vers :

Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo.

66 Ni l'oiseau de Thétis...

L'alcyon. On peut lire dans les *Métamorphoses* d'Ovide celle d'Alcyon et de Céyx; liv. XI.

67 Tantôt l'affreux Nisus, avide de vengeance...

Nisus avoit un cheveu couleur de pourpre dont dépendoit le sort de ses états. Scylla, sa fille, amoureuse de Minos, qui assiégeoit Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, et Scylla en alouette. Depuis ce temps-là le père, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

68 Non que du ciel en eux la sagesse immortelle
D'un rayon prophétique ait mis quelque étincelle.

Il y a dans le texte :

Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.

On a été fort partagé sur le sens de ces deux vers. Virgile veut dire, à ce qu'il me semble, non que les animaux aient une portion de l'ame divine (comme certains philosophes l'ont dit des abeilles), ni que le destin, qui assigne à chaque être ses facultés, leur ait donné des connoissances supérieures : *divinitus* est opposé à *fato*.

69 Le quatrième jour, (cet augure est certain)...

Il s'agit ici du quatrième jour de la lune. Virgile a suivi l'opinion des astronomes égyptiens, *Quartam maxime observat Ægyptus*.

70 .... Et les nochers heureux
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux.

Il y a dans le texte :

Glauco, et Panopeæ, et Inoo Melicertæ.

C'étoient des divinités de la mer. Glaucus, selon la fable, fut un berger qui, ayant pêché des poissons, les vit sauter dans la mer et lui échapper, parce qu'ils avoient touché une certaine herbe. Le berger surpris voulut goûter cette herbe; il sauta lui-même dans la mer, et devint dieu marin. Panope ou Panopée étoit fille de Nérée et de Doris, et par conséquent nymphe de la mer. Mélicerte fut le fils d'Ino, fille de Cadmus, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Ino, selon la fable, se précipita dans la mer avec son fils; et l'un et l'autre ils devinrent dieux marins. Ino est le même que les Grecs appellent *Leucothoé*, et les Latins *Matuta*. Les Grecs donnèrent aussi à Mélicerte le nom de *Palæmon*, et les Latins celui de *Portunus*. (Desfontaines.)

71 Quand César expira, plaignant notre misère...

Tous ces prodiges qui précédèrent ou suivirent la mort de César sont rapportés différemment par les différents historiens qui en ont parlé. On peut lire dans Ovide un récit de ces mêmes prodiges : son morceau ne peut soutenir la comparaison avec celui de Virgile. L'art de peindre par les sons, qui caractérise les grands poëtes, lui manque entièrement : Virgile, dans cet épisode, le porte au plus haut point.

72 Combien de fois l'Etna, brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardents, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes!

Il y a dans le texte *liquefactaque volvere saxa*. Le P. Larue l'interprète par *exesa, imminuta igne*. C'est un contre-sens. *Liquefacta saxa* veut dire des rochers réellement fondus. L'académie de Naples, qui assurément ne peut que trop bien juger de la description d'un volcan, dans le compte qu'elle a publié de l'éruption du Vésuve, arrivée en 1737, applaudit justement à la justesse des expressions de Virgile, et relève durement la méprise du P. Larue : *Ex quibus manifestum est poëtæ phrasim imperiti hominis temerario judicio in præposteram explicationem esse deductam.*

73 Aussi la Macédoine a vu nos combattants
Une seconde fois s'égorger dans ses champs.

Virgile a dit :

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

Ce passage a fort embarrassé les interprètes. Il faudroit des pages entières, je ne dis pas pour apprécier, mais pour rapporter les différentes opinions. Le P. Larue est un de ceux qui ont discuté ce passage avec le plus de soin; mais son explication me paroît peu naturelle. Je crois que Virgile parle ici de deux batailles différentes, livrées dans deux endroits différents qui portoient le même nom; la première à Philippes, près de Pharsale en Thessalie; la seconde près d'une autre Philippes, sur les confins de la Thrace. Pour donner plus de clarté à cette interprétation, je crois qu'il est à propos de faire voir, 1° qu'il y avoit deux Philippes auprès desquelles les deux batailles ont été livrées; 2° que ces deux villes étoient dans la Macédoine, autrement nommée *Émathie;* 3° que ces deux villes étoient au pied du mont Hémus.

La première de ces deux propositions servira à expliquer les deux premiers vers:

Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi.

La seconde fera comprendre ces deux autres:

Nec fuit indignum superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

D'abord on convient généralement qu'il y avoit une fameuse ville nommée *Philippes* sur les confins de la Thrace et de la Macédoine : elle fut dans son origine appelée *Datum*, ensuite *Crenides*, jusqu'à ce qu'elle fût nommée du nom de *Philippe*, père d'Alexandre. Outre cette ville célèbre, il y en avoit une autre du même nom en Thessalie, qui fut d'abord nommée *Thèbes*, et ensuite *Philippopolis*, et par contraction *Philippi*, de *Philippe*, fils de Démétrius. Lucain désigne souvent la bataille de Pharsale par le mot de *Philippi :*

Video Pangæa nivosis
Cana jugis, latosque Hæmi sub rupe Philippos.

1° Stace donne indifféremment au poëme de Lucain le nom de *Pharsale* ou de *Philippes.* Outre la fameuse ville de Philippes sur les confins de la Thrace, il y en avoit donc encore une dans la Thessalie près de Pharsale; et la bataille où Pompée fut vaincu par César est aussi souvent désignée dans les auteurs grecs et latins par le nom de *Philippes*, que par celui de *Pharsale.*

2° Il n'est pas plus difficile de prouver que les deux Philippes étoient dans la Macédoine, autrement appelée *Émathie.* Ce pays, comme beaucoup d'autres, a éprouvé plusieurs changements, tant pour son nom que pour son étendue : il fut d'abord appelé *Péonie*, ensuite *Émathie*, et enfin *Macédoine.* L'Émathie, ou la Péonie proprement dite, n'étoit qu'une petite partie de ce qu'on nomma ensuite la *Macédoine;* mais par la suite des temps le nom d'*Émathie* fut donné à toute la Macédoine, et ces deux mots signifièrent la même chose. Les prosateurs employoient le mot *Macedonia;* et les poëtes, par une raison facile à deviner, celui d'*Émathia.* Il s'agit maintenant de montrer que les deux Philippes étoient dans cette province. Depuis qu'elle fut devenue tributaire des Romains, elle s'étendoit à l'orient jusqu'au Nessus, et par conséquent renfermoit Philippes de Thrace; au sud, elle comprenoit toute la Thessalie, et par la même raison Philippes, voisine de Pharsale. Il n'y a que ceux qui s'en sont rapportés aux anciennes divisions de la Macédoine, pour qui ce passage a été inintelligible.

3° Enfin les deux Philippes étoient au pied du mont Hémus. Cette assertion paroît d'abord contredire manifestement ce que je viens d'avancer; car, si les deux Philippes étoient aux deux extrémités de la Macédoine, comment pouvoient-elles être situées toutes deux au pied du mont Hémus, montagne de Thrace? D'abord l'une des deux étoit sur les confins de la Thrace, et par conséquent on peut la placer au pied de l'Hémus; mais prolonger l'Hémus jusqu'en Thessalie, il semble que c'est vouloir imiter en quelque sorte les géants, qui dans ce même pays transportoient l'Ossa et le Pélion l'un sur l'autre. Cependant, à examiner la chose de près, elle paroît moins difficile à concevoir. Ne peut-on pas regarder le mont Hémus non comme une seule montagne, mais comme une chaîne de montagnes? Il est bien vrai que la plus haute partie, ou, si l'on veut, la tête du mont Hémus, étoit dans la Thrace, ce qui a fait donner à une province de ce pays le nom d'*Hæmimontana;* mais plusieurs autres montagnes, telles que le Rhodope, le Pangée, etc., peuvent être regardées comme des membres du même corps : c'est ainsi qu'on a donné à différentes parties des Alpes et de l'Apennin les noms de *Saint-Gothard, Cenis*, etc., quoique ces montagnes ne soient pour ainsi dire que des chaînons d'une même chaîne. Les Italiens appellent encore le mont Hémus *Catena del mondo.* Si je ne craignois d'alonger cette note, déja trop diffuse, je pourrois citer plusieurs passages qui favorisent cette interprétation; je me contenterai d'un seul endroit de Lucain : à la fin du premier livre, il prédit que la bataille de Pharsale, qu'il désigne sous le nom de *Philippes*, sera livrée au pied du mont Hémus :

Latosque Hæmi sub rupe Philippos.

Enfin on sait que les anciens donnoient aux mots géographiques une grande extension : *Dulichias rates* signifient les vaisseaux de la Grèce, quoique Dulichium ne fût qu'une petite île.

74 Un jour le laboureur...

J'ai déja fait remarquer dans le discours préliminaire comment Virgile, dans cet épisode, ramenoit adroitement l'agriculture, qu'il sembloit avoir perdue de vue.

75 Et des soldats romains les ossements rouler.

Il y a dans le texte :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

Je n'ai pu rendre ce mot *grandia*, qui, si l'on en croit les commentateurs, fait allusion à une opinion particulière des anciens : ils croyoient que les hommes dégénéroient de siècle en siècle. Voilà de ces expressions qui sont intraduisibles, parce qu'elles tiennent aux préjugés et aux opinions des anciens.

76 . . . . . . Dieux paternels! ô dieux de mon pays!

Larue joint ensemble *Dii patrii indigetes.* Je crois qu'il se trompe. Une foule d'exemples me fait penser que Virgile parle ici de deux sortes de dieux : *dii patrii*, les dieux du pays, les dieux tutélaires, les dieux pénates; *dii indigetes*, les hommes déifiés.

77 Ici le Rhin se trouble, et là mugit l'Euphrate.

Cet endroit des *Géorgiques* semble avoir été écrit dans le temps qu'Auguste et Antoine rassembloient leurs forces pour cette guerre dont le succès fut décidé par la défaite d'Antoine et de Cléopâtre au promontoire d'Actium. Antoine ti-

roit ses forces de la partie orientale de l'empire; c'est ce que Virgile désigne par l'Euphrate : Auguste tiroit les siennes de la partie septentrionale; c'est ce qu'exprime *Germania*.

78 Ainsi, lorsqu'une fois lancés de la barrière...

Cette comparaison est une apologie adroite d'Auguste, qu'il suppose faire la guerre malgré lui, et comme entraîné par le torrent des événements.

LIVRE II.

1 Et toi de qui la main vint m'ouvrir la barrière.

J'ai rapproché dans le texte et dans ma traduction ces deux invocations, que d'habiles commentateurs ont cru avoir été mal-à-propos séparées.

2 Les uns, sans implorer des soins infructueux.

Il y a dans le texte, *nullis hominum cogentibus, ipsæ sponte sua veniunt*. Quelques commentateurs ont faussement accusé Virgile en cet endroit d'une erreur de physique. Virgile veut dire qu'il y a des arbres qui viennent, non pas sans semence, mais seulement sans avoir été semés de mains d'homme. Il est ridicule d'imaginer que Virgile et les Romains, qui vivoient si habituellement à la campagne, et qui observoient si bien la nature, aient méconnu les siliques du genêt, les chatons du saule, du peuplier, de l'osier, lesquels sont d'autant plus apparents, que les fleurs paroissent avant les feuilles, et ornent la nudité de l'arbre avant qu'il ait recouvré sa verdure.

3 D'autres furent semés...

Il y a dans le texte, *posito de semine*. Le mot *posito* éclaircit ce que j'ai dit plus haut; il signifie une semence déposée, non par le hasard, mais par l'homme.

4 Ainsi le cerisier aime à voir sous son ombre
S'élever ses enfants....

Le cerisier étoit un arbre nouveau parmi les Romains du temps de Virgile. Pline nous apprend que Lucullus le transporta du Pont en Italie, après la défaite de Mithridate.

5 Tels, sans les soins de l'art, d'elle-même autrefois
La nature enfanta les vergers et les bois.

Virgile a marqué les trois manières naturelles dont les arbres peuvent naître, ou d'une semence que le hasard a fait germer, ou d'une semence déposée par l'homme, ou enfin de rejetons : maintenant il va parler des manières artificielles de multiplier les arbres.

6 Un aride olivier, surpassant ces prodiges,
Des éclats d'un vieux tronc pousse de jeunes tiges.

Lacerda assure qu'il a été témoin de cette reproduction merveilleuse en Espagne, où il écrivoit son commentaire sur Virgile. On a remarqué près d'Ollioule, qui est à une lieue de Toulon, et sur la route de Toulon à Hières, que la plupart des oliviers sont des rejetons des anciennes tiges qui moururent dans l'hiver de 1709.

7 Couvrons de pampre Ismare, et Taburne d'olives.

L'Ismare est une montagne de la Thrace, et le Taburne une montagne de la Campanie. La première étoit fertile en excellents vins; la seconde en oliviers. On la nomme aujourd'hui *Taburo*.

8 L'arbre né de lui-même...

Virgile, après avoir décrit les manières naturelles et artificielles dont se multiplient les arbres, revient maintenant à ceux qui naissent naturellement, et nous apprend comment l'art peut les rendre fertiles.

9 Mais chacun d'eux exige un art qu'il faut connoître.

Virgile, après avoir dit comment il faut perfectionner les arbres nés naturellement, revient aux moyens artificiels, et nous apprend lequel de ces moyens convient plus particulièrement à chaque espèce d'arbres : ainsi les uns veulent être provignés, d'autres transplantés, d'autres greffés.

10 De tronçons enfouis l'olivier veut renaître.

Columelle a dit de même, *Melius truncis quam plantis olivetum constituitur*. J'ai rendu *truncis* par *tronçons*, parcequ'en latin *truncus* ne signifie pas seulement le corps, mais encore les différentes parties d'un arbre; et Columelle l'emploie dans ce sens. *Truncus* dans ce vers est opposé à *propagine*.

11 D'un rameau sort un myrte agréable à Vénus.

Il y a dans le texte *solido de robore*, qui veut dire, je crois, une forte branche. Au reste, tout ce morceau est différemment interprété par les différents commentateurs. Quelques agriculteurs assurent, contre le sentiment de Virgile, que le chêne, le sapin, le palmier, ne peuvent venir que de semence. Cependant il ne faut pas accuser trop légèrement Virgile d'erreur; il vaut mieux croire que la différence de climat et de culture a fait regarder mal-à-propos comme impossible ce qui étoit praticable chez les Romains.

12 L'arbre de Jupiter, celui du fils d'Alcmène....

Le premier de ces arbres est le chêne, et le second le peuplier. Virgile a dit dans une de ses églogues :

Populus Alcidæ gratissima.

13 D'autres seront greffés...

Ce morceau a été très critiqué pour la partie agronomique. On prétend qu'on ne peut greffer un arbre que sur un arbre de la même espèce; qu'un frêne ne peut pas porter de poires, ni un orme de glands. Plusieurs expériences récentes prouvent le contraire, et justifient Virgile. La seule difficulté qui s'oppose à cette alliance d'arbres de différentes espèces, c'est que la sève est plus hâtive dans les uns, et plus tardive dans les autres. Si donc on peut accélérer ou retarder la sève dans les sujets selon le besoin, leur union deviendra possible : or c'est ce qu'on a pratiqué souvent avec succès.

14 .... Sur les planes steriles.....

Le platane est ainsi appelé de πλατύς, *large*, à cause de la largeur de ses feuilles. Les anciens avoient pour cet arbre une espèce de vénération, jusqu'à l'arroser de vin.

15 Le hêtre avec plaisir s'allie au châtaignier.

Cet endroit a fort embarrassé les commentateurs. Comme il est naturel de greffer un arbre précieux sur un arbre qui l'est moins, ils ont cru qu'il étoit ridicule de vouloir enter le hêtre sur le châtaignier; en conséquence, au lieu de lire *castaneæ fagos*, ils ont altéré le texte pour former un sens. Deux passages de Pline prouvent qu'ils ont eu tort de supposer que le fruit du châtaignier chez les Romains étoit plus estimé que celui du hêtre : dans l'un de ces passages, il semble s'étonner que la nature ait pris soin d'armer d'épines un fruit aussi commun que la châtaigne; dans l'autre il parle du gland du hêtre comme d'un fruit très doux, qui nourrit même les habitants de Chio durant un long siége. Cet arbre jouissoit d'une grande vénération parmi les Romains; ils se servoient de son bois pour les vases des sacrifices, et de son

fruit pour la médecine. Il est donc naturel de croire que Virgile veut parler ici du hêtre enté sur le châtaignier.

16 Le poirier de sa fleur blanchit souvent le frêne.

Il y a dans le texte *ornus*. Un habile botaniste anglais soupçonne que l'*ornus* est cette espèce de frêne d'où l'on recueille la manne dans la Calabre, et qu'on a nommé *fraxinus rotondiore folio;* ce qui s'accorde d'ailleurs avec un passage de Pline.

17 Tantôt, dans l'endroit même où le bouton vermeil...

Nos agriculteurs, au lieu de faire l'incision dans le bouton, la font au-dessus et au-dessous.

18 Un tronc, dont aucun nœud ne hérisse l'écorce...

Columelle a dit de même : *Ea parte qua maxime nitida et sine cicatrice* (*est arbor*). Virgile ne parle ici que de deux manieres d'enter : nous en avons plusieurs autres, qu'on peut lire dans les livres d'agriculture.

19 Le même arbre d'ailleurs diversement produit...

Nous avons vu jusqu'à présent comment la nature et l'art multiplient les arbres. Virgile, dans la seconde partie, traite de la diversité des espèces. Dans cette énumération il parle, 1° des arbres des champs; 2° de ceux des jardins; 3° enfin des vignobles.

20 La race des lotos....

Il y avoit un arbre et une herbe appelés *lotos* par les anciens. Homère peint les chevaux d'Achille se nourrissant d'une herbe qui portoit ce nom. Elle venoit abondamment sur les bords du Nil. Si on en croit Prosper Alpin, qui avoit voyagé dans l'Égypte, cette plante ressembloit assez à notre nénufar, *nymphæa alba major.* Le *lotos,* arbre dont Virgile parle ici, a donné son nom à un peuple qui vivoit de ses fruits, comme nous l'apprend Homère. Selon Théophraste, cet arbre étoit un peu moins grand que le poirier; ses feuilles étoient dentelées sur les bords, et semblables à celles de l'ilex ou chêne vert. Pline traduit Théophraste presque mot pour mot : seulement il ajoute que cet arbre étoit très commun en Italie, où il avoit dégénéré. Plusieurs botanistes ont cru le reconnoître dans l'alizier, et il est vrai que les feuilles de celui-ci sont dentelées; mais il faut avoir bien de l'imagination pour leur trouver de la ressemblance avec celles de l'ilex : d'autres ont pensé, avec plus de probabilité, que le lotos des Lotophages est ce que nous appelons *zizyphus* ou *jujubier.* Ses feuilles ont un pouce et demi de longueur et un pouce de largeur; elles sont d'un vert très-vif, et dentelées par les bords, et par conséquent ressemblent bien plus aux feuilles du chêne vert, que celles de l'alizier : ses fruits ont la forme et la grosseur de l'olive; leur chair est d'un goût agréable : ce qui s'accorde avec ce qu'Homère a dit du lotos, μελιηδέα καρπόν. On envoie ces fruits secs d'Italie.

Virgile donne au cyprès l'épithète *Idæis.* Il y avoit deux monts Ida; l'un en Phrygie, et l'autre en Crète. C'est du second qu'il est question ici. Pline l'appelle la patrie du cyprès; et Théophraste prétend qu'il n'y avoit qu'à remuer la terre pour y faire naître cet arbre, que les anciens consacroient à la tristesse et à la mort.

21 L'olive, ainsi qu'au goût, est différente aux yeux.

Virgile nomme trois sortes d'olives: *orchades* ou *orchites,* de ὄρχις, *testiculus,* parce qu'elles étoient rondes; *radios,* parce qu'elles avoient la forme d'une navette; *pausia,* du mot *pavire,* qui veut dire *broyer,* parce que, si l'on en croit Columelle, cette dernière espèce étoit celle qu'on broyoit pour exprimer l'huile.

22 La poire est distinguée, ici par sa grosseur...

Comme Virgile a nommé trois sortes d'olives, il nomme trois sortes de poires : 1° *Crustumia,* de *Crustumium,* ville de Toscane : 2° *Syria,* qu'on nommoit autrement *Tarentina,* parcequ'elles avoient été transportées de Syrie à Tarente; 3° *Volema,* parce qu'elles remplissent la paume de la main, *volam manus.* Le P. Larue croit que la première espèce est la poire-perle; la seconde, la bergamote; la troisième, le bon-chrétien : mais la différence de climat et de culture, et l'éloignement des temps, ne nous permettent guère que des conjectures sur ce que pouvoient être ces fruits chez les Romains. Je crois qu'on me pardonnera de n'avoir pas hérissé mes vers de tous ces noms latins.

23 La grappe de Lesbos rampe sur les coteaux.

Il y a dans le texte *Methymnæo.* Méthymna étoit une ville de l'île de Lesbos, dans la mer Égée.

Thase étoit une île de la même mer. Il est probable que le vin Maréotide étoit du vin d'Égypte, près du lac Maréotis. Horace, en parlant de Cléopâtre, dit : *mentemque lymphatam Mareotico redegit in veros timores.*

On ignore d'où vient le nom *psithia :* on sait seulement que le raisin de cette vigne se séchoit au soleil ou au feu, et qu'on en exprimoit le vin cuit : dans quelques-unes de nos provinces méridionales on fait encore de cette sorte de vin. Les Latins appeloient ce raisin *passum,* du mot *pati,* parce qu'il souffroit le soleil et le feu.

Lageos vient, dit-on, de λαγωός, *lièvre,* parce que ce vin en avoit la couleur. Pline nous apprend que c'étoit chez les Romains un vin étranger, ainsi que le vin de Thase et de Maréotide.

Preciæ veut dire, si l'on en croit Servius, du raisin précoce, du mot *præcoquæ.*

Le vin de Rhétie se recueilloit sur les confins de l'Italie. Auguste, dit Suétone, l'aimoit beaucoup : cela n'empêche point Virgile de le mettre bien au-dessous du Falerne. Sous quelques empereurs peut-être en auroit-il coûté la vie à quiconque auroit osé ne mettre qu'au second rang le vin favori de l'empereur.

Falerne étoit une montagne de la Campanie où l'on recueilloit cet excellent vin tant vanté par les poëtes. Je suis surpris que Virgile n'ait point parlé du Cécube, si célébré par Horace. Virgile appelle l'Aminée *firmissima,* c'est-à-dire un vin qui a du corps et qui se soutient long-temps; Columelle lui donne le même éloge.

Le *Tmole,* qui étoit fertile en safran, l'étoit aussi en excellent vin. On voit à Pouzzole une base dédiée à Tibère, sur laquelle sont quatre figures en bas-relief, représentant quatre provinces d'Asie avec leurs attributs, et le nom des figures au bas de chacune. Le Tmole y est représenté en Bacchus, sans doute à cause de l'abondance et de la bonté de son vin. Dans la collection de milord Pembrock il y a un buste du Tmole couronné de raisins et de pampres. Canini, dans son *Iconographia,* a fait graver une médaille qui représente un vieillard couronné aussi de raisins, avec ce mot Τμῶλος; sur le revers est une figure qui tient dans sa main droite un vase incliné, avec cette inscription Σαρδιανῶν, parce que le mont Tmolus étoit près de la ville de Sardes. Tous ces monuments prouvent combien le vin qu'on y recueilloit étoit estimé. Je ne doute pas que nos peintres et nos

sculpteurs, s'ils avoient à caractériser la Champagne ou la Bourgogne, ne fissent le même honneur à leurs vins.

Le vin de Phanée étoit le même que celui de Chio, île de la mer Égée. Il a eu, comme les autres vins fameux, l'honneur d'être chanté par Horace. L'épithète *rex*, si l'on en croit Servius, est empruntée de Lucinius, qui dit, Χῖός τε δυνάστης.

Le mot *Argitis*, à ce que l'on croit, vient d'Argos, ville du Péloponnèse, aujourd'hui la Morée. La petite espèce étoit apparemment plus estimée que la grande.

Le vin ou le raisin de Rhodes se présentoit au dessert; c'étoit le moment où l'on faisoit des libations en l'honneur des dieux.

Le bumaste étoit un gros raisin qui tire son nom du mot grec, qui signifie *mamelle de vache*. On connoît encore en Italie, et sur-tout à Florence, un gros raisin rouge qui se présente au dessert.

24 Mais qui pourroit compter et nommer tous ces vins?

Pline nous apprend que Démocrite seul avoit cru qu'on pouvoit compter les diverses espèces de vin. Je ne conçois guère mieux la possibilité que l'utilité d'un pareil calcul.

25 Tout sol enfin n'est pas propice à toute plante.

Virgile, après avoir traité de la diversité des arbres et de leurs espèces, parle maintenant des terrains les plus propres à chacun d'eux. Chaque sol, chaque climat produit des arbres différents. On a poussé trop loin cette maxime, qui nous a long-temps privés des productions étrangères. L'usage nous apprend tous les jours qu'une foule d'arbres et de plantes qu'on croyoit ennemis de notre climat peuvent s'y naturaliser. Les différents pays font tous les jours des échanges de végétaux. La vigne étoit autrefois inconnue aux Gaules; elle y réussit mieux aujourd'hui qu'en Italie même. Ainsi, quoiqu'il soit vrai de dire qu'il faut consulter la nature du terrain, il n'est pas moins vrai qu'il faut se défier des préjugés qui semblent avoir consacré pour jamais tel sol et tel climat à telles ou telles productions.

26 Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.

L'ébène est un bois des Indes, dur et pesant, propre à recevoir le plus beau poli. Il y en a de trois sortes, le noir, le rouge et le vert: on trouve ces trois sortes à Madagascar; l'île de Saint-Maurice fournit une partie de celui qu'on emploie en Europe. On n'est pas d'accord sur la nature de l'arbre qui donne l'ébène noir. Ce bois parut à Rome pour la première fois lorsque Pompée triompha de Mithridate. Pline dit qu'étant brûlé il répand une odeur agréable, ce qui a fait croire que cette ébène n'étoit pas semblable à la nôtre, et que ce pouvoit être une espèce de bois de gaïac.

27 Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.

Le cotonnier dont il s'agit ici est un arbuste qui s'élève à la hauteur de huit à neuf pieds; son fruit, arrondi intérieurement et divisé en quatre ou cinq loges, s'ouvre par le haut pour laisser sortir les semences enveloppées d'une espèce de laine propre à être filée, et qu'on nomme *coton*, du nom de la plante.

28 Ici d'un fil doré les bois sont enrichis.

Les Romains, qui n'avoient point de commerce immédiat avec la Chine, et chez qui la soie n'arrivoit qu'après avoir passé par bien des mains étrangères, avoient entendu dire qu'on la recueilloit sur des arbres; d'où ils concluoient qu'elle étoit la production des arbres mêmes. Or, nous savons aujourd'hui que l'on trouve à la Chine une espèce de ver à soie, aussi commune que le sont les chenilles en Europe, qui se nourrit et se métamorphose sur toutes sortes d'arbres, et une autre qui couvre de ses fils les arbres mêmes. Les étoffes de soie, que les Romains achetoient au poids de l'or, n'étoient que des gazes qui laissoient voir ce qu'elles paroissoient couvrir. Outre la raison de bienséance, une sage politique engageoit les Romains à interdire la soie: ils craignoient, avec raison, que le libre achat de cette précieuse marchandise ne fit passer aux extrémités de l'Orient des sommes immenses qui ne reviendroient point dans l'empire. Il semble que la nature, en donnant la soie au genre humain, nous a fait un présent très équivoque: si d'un côté la soie est une source d'agréments, de commodités, de richesses, de l'autre elle est nuisible aux progrès de l'agriculture: plus l'usage de la soie est commun, moins on a besoin de laine, moins on nourrit de troupeaux, moins on a d'engrais pour fertiliser les terres. Cette raison, quoique vieille, n'en est pas moins sensée: c'étoit elle qui avoit prévenu le sage Sully contre les manufactures d'étoffes de soie. Peut-être ne devroit-on les admettre que dans les pays stériles, ou dans ceux qui regorgent d'habitants et de cultivateurs, comme la Chine. (La Bletterie.)

29 Le Nil du vert acanthe admire les feuillages.

Virgile a fait souvent mention de l'acanthe dans le quatrième livre: il le représente comme une plante flexible et tortueuse.

Flexi tacuissem vimen acanthi.

Dans la quatrième églogue il en parle comme d'une plante très agréable.

Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.

On a supposé, peut-être avec assez de raison, qu'il y avoit deux sortes d'acanthe, dont l'une est une plante d'Égypte, et l'autre une plante à laquelle ont rapport les passages que j'ai cités. L'arbre est décrit par Théophraste. Selon lui, il est nommé *acanthes*, parce qu'à l'exception de sa tige, il est tout hérissé d'épines; sa fleur est belle, et employée par les médecins. Il donne une espèce de gomme. D'après la description qu'en fait Théophraste, il semble que c'est l'acacia d'Égypte, d'où l'on tire ce qu'on appelle la *gomme arabique*. Le suc qu'on exprime des siliques de l'acacia, avant qu'elles soient mûres, s'emploie maintenant au Caire. Prosper Alpin, qui a recueilli lui-même la gomme de cet arbre, assure qu'il est le seul dans l'Arabie et dans l'Égypte qui en produise. Je parlerai de l'autre espèce d'acanthe dans les notes du quatrième livre.

30 Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages.

Pline dit que le baume est un arbuste qui ne croît que dans la Judée, et qui ne se trouvoit autrefois que dans les jardins du roi. Vespasien et Titus firent voir à Rome cet arbuste dans la cérémonie de leur triomphe, après avoir terminé la guerre contre les Juifs. Les Juifs, ajoute-t-il, traitèrent cette plante comme eux-mêmes, en s'efforçant de la détruire, afin que les Romains ne pussent s'en rendre les maîtres: les Romains en prirent la défense, et l'on combattit pour un arbuste.

Il ressemble plus à la vigne qu'au myrte: on le coupe avec le verre ou des couteaux de pierre ou d'os: on appelle *opobalsamum* la liqueur qui coule de la plaie, etc. Josèphe dit que cette plante avoit été apportée d'Égypte en Judée, et qu'elle fut donnée à Salomon par une reine d'Égypte et d'Éthiopie. (Desfontaines.)

31 Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts..

Il y a dans le texte: *extremi sinus orbis*: c'est le golfe du

Gange; c'étoit l'extrémité du monde connu. On peut lire dans Quinte-Curce, livre IX, la description des forêts dont parle ici Virgile. Pline a mis en prose ces vers de Virgile : *Arbores quidem tantæ proceritatis traduntur, ut sagittis superari nequeant.*

32 Vois les arbres du Mède, et son orange amère....

L'arbre que décrit Virgile n'est autre chose que le citronnier; les Grecs l'appeloient *medicum*, et les Latins *citrium*. Virgile en parle comme d'un contre-poison efficace; Athénée, qui lui attribue le même effet, en cite un exemple remarquable. Un gouverneur d'Égypte avoit condamné deux malfaiteurs à mourir de la morsure des serpents : comme on les conduisoit au lieu du supplice, une personne, touchée de leur sort, leur donna à manger un citron, qui les préserva du venin des serpents. Le gouverneur surpris demanda ce qu'ils avoient mangé ou bu ce jour-là : on lui répondit qu'ils n'avoient mangé que du citron. Il ordonna que le jour suivant on en donneroit à l'un des deux seulement. Celui-là fut sauvé une seconde fois, et l'autre périt sur-le-champ. Cette histoire a bien l'air d'un conte. Virgile attribue au fruit de cet arbre un goût désagréable : il peut avoir été amélioré par la culture.

33 Mais l'Inde et ses forêts, et leur riche trésor...

Rien de plus naturellement amené que cet éloge de l'Italie : on peut le comparer avec celui de l'Italie moderne par Addison, dans une épître à milord Halifax. Ce morceau de poésie me paroît digne de Virgile lui-même.

34 Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux...

Virgile veut dire que l'Italie n'est point riche en fictions comme quelques pays vantés par les Grecs, mais qu'elle possède des biens réels, du blé, du vin, des oliviers, etc. Ces vers font allusion à ces taureaux de la Colchide dont les naseaux jetoient des flammes. Jason les dompta, les attela, et sema les dents du dragon qui gardoit la toison d'or : elles devinrent pour lui autant de soldats. Virgile, comme on aura souvent lieu de l'observer, tourne volontiers en ridicule les fictions des Grecs; tel est ce vers dans le premier livre :

Quamvis Elysios miretur Græcia campos;

celui-ci dans le second :

Atque habitæ Graiis oracula quercus;

ceux-ci au commencement du troisième :

Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?

et une foule d'autres, où il semble que ce grand poëte s'indignoit de la supériorité qu'on avoit jusqu'alors accordée aux Grecs sur les Romains. Personne n'a plus que lui fait pencher la balance.

35 Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines.

On regarde communément ces vers comme une exagération : cependant Varron et Pline parlent d'un pommier qui, dans un canton d'Italie près de Coscence en Calabre, portoit des fruits deux fois l'année. Un commentateur anglois, que j'ai déja cité, dit qu'on lui a parlé en Italie d'une vigne près d'Ischia qui donnoit du raisin trois fois par an, et qui, par cette raison, s'appelle *uva di tre volte l'anno*. Il y a des grappes qui mûrissent au mois d'août, d'autres au mois d'octobre, d'autres enfin au mois de décembre ou de janvier; ce qui répond à ce passage de Pline : *Vites quidem et triferæ sunt, quas ob id insanas vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Ils ont aussi des figuiers qui donnent des fruits deux fois l'année, 1° au mois d'août et de septembre, 2° au mois de mai : cette dernière récolte est appelée pour cette raison *fico di pascha*. Près de Naples il y a un endroit fameux par ses figuiers, où l'on couvre de paillassons les petites figues qui n'ont point mûri en automne; elles passent ainsi l'hiver, et mûrissent au printemps. En voilà assez pour justifier Virgile sur cet article.

36 Mais ce sol ne nourrit ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une imprudente main.

Aucun traducteur n'a fait entendre le véritable sens de ces vers, faute d'avoir pris garde au mot *At*. Virgile veut dire que le climat d'Italie renferme tous les avantages des pays chauds, sans en avoir les inconvénients : ainsi, dit-il, nos arbres et nos troupeaux portent deux fois; mais (malgré la chaleur du climat) on n'y trouve ni poisons, ni serpents monstrueux, etc. La suppression du seul mot *mais* défigure entièrement ce morceau; et ce qui forme dans Virgile un rapprochement ingénieux n'offre chez les traducteurs que des idées décousues. Au reste, ce n'est pas dans ce seul endroit qu'ils ont commis cette sorte d'infidélité : par-tout ils passent les mots qui font liaison. Il est plaisant après cela de voir l'abbé Desfontaines convenir de bonne foi que les *Géorgiques* sont écrites sans méthode.

37 Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable à longs plis ne s'y traîne.

Virgile ne dit pas qu'il n'y ait point de serpent en Italie, mais seulement qu'on n'y en trouve point de monstrueux.

38 Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages.

Il y a encore en Italie une multitude de villes situées sur des rochers : dans la route de Rome à Naples on en voit quatre d'un seul coup d'œil.

39 La mer de deux côtés nous présente son sein.

L'Italie est entre deux mers; la mer Adriatique au septentrion, qu'on appelle aujourd'hui le *golfe de Venise*, et la mer Tyrrhénienne au midi. Ces deux mers s'appeloient *mare superum* et *mare inferum*. (DESFONTAINES.)

40 Ici le Lare étend son enceinte profonde.

Le Lare est un grand lac au pied des Alpes dans le Milanais : on le nomme aujourd'hui *Lago di Compo*. Le Bénac est un autre grand lac dans le Véronais : on l'appelle *Lago di Garda*. Pour ce qui regarde les lacs Lucrin et Averne, les historiens nous fournissent l'explication de ce passage. Dion dit : Cumes est une ville de la Campanie, où, entre Misène et Pouzzol, est une place de la figure d'un demi-cercle, presque environnée de monticules stériles. On y compte trois petites baies : la première, qui s'avance le plus dans la mer, est moins éloignée des villes; la seconde, appelée *Lucrin*, est près de la première; la troisième, qui entre davantage dans les terres, semble être un lac, et s'appelle *Averne*. La première de ces baies se nomme *la baie Tyrrhénienne*. Entre la première et la troisième, Agrippa resserra le Lucrin : il n'y laissa qu'un peu d'eau, et en fit un port commode. Le golfe Lucrin, dit Strabon, est séparé de la mer par une digue longue de huit stades, et seulement assez large pour qu'un chariot puisse rouler dessus. Comme l'eau passoit souvent par-dessus la digue, Agrippa la fit rétablir, et ménagea une entrée pour les petits vaisseaux. Le golfe d'Averne est renfermé dans celui de Lucrin. Suétone dit aussi : *Portum Julium apud Baias, immisso in Lucrinum et Avernum mari, (Agrippa) effecit.* Les trois golfes servent à former le port Julius. De l'un on

entroit dans l'autre. Le golfe Tyrrhénien étoit le plus avancé dans la mer : le Lucrin étoit séparé du Tyrrhénien par une digue ouverte au milieu, pour donner passage aux vaisseaux : puis le golfe ou lac Averne, plus avancé dans les terres, et qui recevoit l'eau des deux autres golfes. Ce port fut construit l'an de Rome 717, dans le temps du triumvirat.

41 Toi sur-tout, toi, César, qui sur des bords lointains
Soumets l'Inde tremblante a l'aigle des Romains.

Il me semble que Virgile ne veut point parler ici des drapeaux que les Parthes renvoyèrent à Auguste, comme le prétend l'abbé Desfontaines : aucun des mots du texte ne favorise cette interprétation forcée. Je crois plus volontiers que le poëte parle ici de quelque avantage remporté sur Cléopâtre et les Égyptiens avant la bataille d'Actium. Le mot *Indum* ne fait rien contre cette explication. Plusieurs auteurs, et Virgile lui-même, ont souvent employé ce mot *Indi* pour tous les peuples qui habitoient les pays chauds, et qui étoient au-delà de la mer Méditerranée.

42 Terre féconde en fruits, en conquérants fertile,
Salut.

J'ai cru qu'on me pardonneroit cette dernière expression, plus vive que ces mots, *Je te salue*. On peut comparer avec ce bel éloge de l'Italie celui que Pline en fait à la fin de son Histoire naturelle.

43 Le Toscan sous ses doigts fait résonner l'ivoire.

C'étoient ordinairement des Toscans qui jouoient de la flûte dans les sacrifices : ils étoient fameux pour leur gloutonnerie; ce qui a fait dire à Virgile *pinguis Tyrrhenus*, comme Catulle avoit dit *obesus Etruscus*. Une fois ils quittèrent Rome, parce que (je ne sais en quelle circonstance) on les empêcha de satisfaire leur amour pour la bonne chère. Ils ne consentirent à leur retour que sous la condition qu'on leur permettroit de manger dans les sacrifices. A la villa Justiniani on voit un bas-relief où ils sont représentés avec l'embonpoint que Virgile leur attribue ici. Étoit-ce en leur qualité de Toscans qu'ils étoient ivrognes et gloutons, ou en leur qualité de musiciens? je l'ignore.

44 Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue....

Ces vers ont rapport au sujet de la première églogue. Dans la distribution qu'Auguste fit du territoire de Mantoue aux soldats vétérans, Virgile perdit son patrimoine, qui lui fut rendu par la protection de Mécène. Les vers de Virgile en cet endroit sont pleins de la plus touchante sensibilité et de la plus aimable poésie. Je ne crois pas prêter des beautés à Virgile en faisant remarquer la marche et le ton de la douleur dans ce vers composé de spondées :

Et qualem infelix amisit Mantua campum.

45 Mais fuis ce mont pierreux, dont le maigre terrain
Offre à peine à l'abeille un humble romarin.

Il y a dans le texte, *Vix humiles apibus casias roremque ministrat*. On a, je crois, mal entendu ce mot *casia*. Il y en avoit de deux sortes; l'une étoit un arbrisseau aromatique que Virgile désigne probablement dans ce vers,

Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi :

l'autre étoit une herbe commune en Italie; et c'est sans doute cette seconde espèce que désigne ici Virgile, puisqu'il en parle comme d'une plante vulgaire. Il ne faut pas s'étonner que Virgile emploie pour deux choses différentes la même dénomination. Nous avons déja vu que les mots *lotos* et *acanthe* désignent chacun un arbre et une plante en même temps. M. Martyn, botaniste anglais, croit que la plante appelée *casia*, qu'il faut distinguer de l'arbrisseau, est le *cneorum* des Grecs, ou le *thymelea* de Pline, qui porte le *granum cnidium*. Le romarin étoit appelé ainsi, 1° parcequ'il servoit d'aspersoir, comme l'hysope dans l'Écriture sainte; 2° parcequ'il croît dans les pays maritimes.

46 Pour ce terrain poreux, où l'air trouve un passage...

Ces vers peignent très fidèlement le territoire de la Campanie, qui pendant une partie du jour est toujours couvert d'un léger brouillard. Quoiqu'il y ait à peine une source dans tout cet espace de pays, cependant le sol est toujours frais : aussi est-il de la plus grande fertilité. M. Holdsworth assure que dans le voyage qu'il y a fait, il s'est souvent rappelé ces vers de Virgile.

47 Telles on aime à voir ces campagnes fécondes
Que le Clain trop souvent engloutit sous ses ondes;
Tels les champs du Vésuve, et ces heureux vallons
Dont la riche Capoue admire les moissons.

Capoue étoit la capitale de la Campanie. On sait que le mont Vésuve est un volcan de la même province. Le Clain est un fleuve très sujet à se déborder, et qui inonda souvent la ville d'Acerres, bâtie sur ces bords. Cluvérius nous apprend que de son temps ce fleuve se débordoit encore fréquemment, et qu'on avoit creusé des canaux pour recevoir ses eaux, et les conduire par un chemin plus court à la mer, entre l'ancienne embouchure de ce fleuve et le Vulturne.

48 Le pin, le lierre noir, et l'if contagieux...

Les baies de notre lierre commun sont noires quand elles sont mûres : ainsi il est probable que c'est de cette espèce qu'il est ici question. Virgile fait mention ailleurs d'un lierre blanc, ainsi que Théophraste et Pline; mais nous ne connoissons aucune plante de cette nature. A l'égard de l'if, son fruit passoit chez les anciens pour être un poison. Jules César nous apprend qu'un certain Cativulcus s'empoisonna lui-même avec ce fruit. On croyoit ses feuilles mêmes funestes aux chevaux, et les Anglais en sont encore persuadés. Plusieurs personnes m'ont assuré avoir mangé de son fruit impunément; mais cette différence peut venir du climat. Dioscoride prétend que l'if n'est point dangereux par-tout, mais que son fruit est mortel en Italie. Peut-être y en a-t-il de différentes espèces. En effet, on parle d'une sorte d'if cultivée dans les jardins de Pise, plus touffue que l'if ordinaire, portant des feuilles semblables à celles du sapin, et répandant une odeur si empestée, que, quand on la taille, les jardiniers n'y peuvent travailler une demi-heure de suite.

49 Qu'ils soient distribués en espaces égaux.

Larue et quelques autres commentateurs ont cru que Virgile exigeoit ici qu'on plantât en quinconce : je croirois plus volontiers qu'il parle de planter en carré. Le quinconce tire son nom du chiffre romain V. Trois arbres plantés en cette forme sont appelés *le quinconce simple*; le *quinconce double*, c'est le chiffre V doublé qui forme un X, étant composé de quatre arbres qui composent un carré avec un cinquième au centre : or il est clair que, puisque Virgile compare la disposition d'un plant à celle d'une armée, il ne parle que de la forme carrée. Je remarquerai en passant que cette comparaison, la seule qui se trouve dans ce livre, est également juste et ingénieuse. Je me garderai bien cependant de croire, comme je ne sais quel commentateur, que Virgile ait voulu, par l'éclat des armes, désigner celui des raisins; c'est vouloir prêter de l'esprit à Virgile bien gratuitement.

50 De son front touche aux cieux, de ses pieds aux enfers.

Ces images ont été répétées mille fois depuis Virgile, et sont devenues triviales, quoique sublimes, comme l'Aurore aux doigts de rose, et une foule d'autres. Cependant je ne puis m'empêcher de citer ces deux beaux vers où cette image est rajeunie :

Qui, touchant de leur cime à la voûte du monde,
Plongent dans les enfers leur racine profonde.

51 N'attends rien d'une vigne exposée au couchant.

Columelle, en parlant de l'aspect qu'on doit donner aux vignobles, dit que les anciens étoient fort partagés là-dessus : pour lui, il veut que dans les lieux froids on les expose au midi; dans les lieux chauds, à l'orient.

52 Que le vil coudrier n'affame point ton plant.

Les racines du coudrier sont gourmandes, et dérobent à la vigne sa nourriture; c'est pour cela qu'on faisoit de son bois des broches pour rôtir les entrailles des victimes consacrées à Bacchus. C'étoit immoler à ce dieu un double ennemi.

53 Fais choix, pour le former, de la branche nouvelle
Qui reçoit de plus près la sève maternelle.

Columelle insiste long-temps sur ce précepte. M. Miller, fameux agriculteur, ne veut pas non plus qu'on choisisse la partie supérieure des rejetons : étant plus spongieuse et plus tendre, elle reçoit, dit-il, plus facilement l'humidité, et quoiqu'elle prenne plus vite et pousse beaucoup plus de bois, elle n'est jamais si fertile que la partie inférieure, dont la substance est plus compacte et plus ferme. Virgile en donne une autre raison, c'est que la partie inférieure a plus d'analogie avec la terre : *tantus amor terræ.*

54 Sur-tout que de tes plants l'olivier soit chassé.

Il paroît par ce passage qu'on plantoit quelquefois les oliviers sauvages dans les vignes pour leur servir d'appui; Virgile les proscrit comme sujets aux incendies : la description qu'il en fait est pleine de force et d'élégance, et vient à propos délasser le lecteur de cette longue suite de préceptes.

55 L'ennemi des serpents vient après les frimas...

Il y a dans le texte, *candida venit avis, longis invisa colubris.* Pline nous apprend que dans la Thessalie c'étoit un crime capital de tuer une cigogne, parcequ'on avoit besoin de cet oiseau pour détruire les serpents.

56 Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux.

Cette grande et magnifique idée du mariage de l'air avec la terre semble empruntée de ces deux vers de Lucrèce :

Pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terrai præcipitavit.

57 Que l'écaille poreuse enfouie avec eux...

Ceci est encore pratiqué près de Trani dans la Pouille, où l'on fait d'excellent vin muscat.

58 .... Et, sans rompre les lignes,
Que le soc se promène au travers de tes vignes.

Les anciens labouroient souvent les vignes, et cet usage subsiste encore dans quelques provinces; mais alors on écarte davantage les rangs.

59 Quand ses premiers bourgeons s'empresseront d'éclore.

Il s'agit ici des jeunes vignes, que Virgile défend de tailler avant qu'elles aient pris leur force. Columelle n'est point de l'avis de Virgile dans cet endroit seulement; car, dans presque tout ce livre, il l'a suivi si exactement, qu'on prendroit le prosateur pour le commentateur du poëte.

60 Un bouc était le prix de ces grossiers acteurs...

Il y a dans le texte, *veteres ineunt proscenia ludi.* Le proscenium étoit un endroit qui alloit d'une aile du théâtre à l'autre, entre l'orchestre et la scène; il étoit plus bas que la scène, et plus élevé que l'orchestre : c'étoit là que déclamoient les acteurs. Boileau, d'après Horace, attribue l'origine de ces pièces dramatiques à ces jeux grossiers qu'on célébroit en l'honneur du dieu des vendanges.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

C'est encore l'usage en Italie, parmi le peuple, de porter la vendange dans un chariot, de se barbouiller le visage, et d'agacer les passants par des plaisanteries grossières.

61 Sur des outres glissants bondissoient dans les prés.

Ces outres étoient des peaux de bouc enflées de vent, et frottées d'huile pour les rendre glissantes. Il falloit sauter dessus avec une seule jambe. Les maladroits qui tomboient faisoient pousser aux spectateurs de grands éclats de rire.

62 Et de l'objet sacré de leurs bruyants hommages
Suspendent à des pins les mobiles images.

Quelques commentateurs ont cru que le mot *oscilla* signifioit des *escarpolettes.* C'étoient de petites têtes de Bacchus, que les vignerons suspendoient à des arbres, persuadés que dans tous les endroits vers lesquels se seroit tournée cette image, les vignes deviendroient fécondes. M. Holdsworth dit avoir vu le dieu de la vendange ainsi représenté sur une pierre antique de la collection du grand-duc à Florence.

63 Le soleil tous les ans recommence son cours;
Ainsi roulent en cercle et ta peine et tes jours.

On représentoit l'année par un serpent roulé en cercle, avec sa queue dans sa bouche.

64 Ne desire donc point un enclos spacieux :
Le plus riche est celui qui cultive le mieux.

Columelle a dit à propos de cette maxime : *Præclaram nostri poetæ sententiam!* et il ajoute immédiatement après : *Nec dubium, quin minus reddat laxus ager non recte cultus, quam angustus, eximie.*

65 L'olivier, par la terre une fois adopté,
De ces pénibles soins n'attend pas sa beauté.

Quoique Virgile nous assure qu'on ne cultive point l'olivier, les Provençaux l'élaguent de temps en temps. C'est par comparaison avec la vigne, que notre poëte prétend que l'olivier ne demande aucun soin. Columelle dit aussi que c'est de tous les arbres celui qui en exige le moins; que, lors même qu'on le néglige, il ne dégénère pas comme la vigne; qu'il ne cesse de porter toujours quelques fruits; et que la plus légère culture lui rend sa première fécondité.

66 Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent.

Il y a dans le texte, *tondentur cytisi.* On est partagé sur la nature de l'arbre que Virgile appelle *cytisus.* Un excellent botaniste anglais croit, d'après tout ce qu'en ont dit Théophraste et Pline, que c'est le *cytisus Maranthæ.*

67 J'aime et des sombres buis le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil.

Il y a dans le texte *undantem buxo Cytorum Narycíæque*

picis lucos. On est partagé sur la situation du mont Cytorus. Si l'on en croit Strabon, il est dans la Paphlagonie. Naryce étoit une ville des Locriens.

68 Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles.

Il y a dans le texte, *domibus cedrosque, cupressosque.* Vitruve prétend qu'au défaut de sapin et d'abiès, on peut se servir de cyprès, de peupliers, etc.; ce qui sembleroit indiquer que Vitruve ne regardoit pas le cyprès comme le meilleur bois de construction : mais M. Perrault, dans son édition de Vitruve, remarque « que le cyprès est, sans comparaison, « meilleur que l'abiès et le sapin; Théophraste en parle « comme du plus durable, et du moins sujet aux vers et à la « pourriture, étant celui dont on trouve les plus anciens « édifices avoir été bâtis. »

69 Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs, s'il connoît son bonheur!

J'ai exprimé ce que Virgile a sous-entendu : il venoit de peindre des combats, nés au milieu des festins et de la débauche; il passe à l'éloge du bonheur dont jouissent les laboureurs dans leur paisible médiocrité.

70 Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques...

Virgile dit: *varios pulchra testudine postes.* Les Romains ornoient leurs portes d'écailles de tortues, qu'ils incrustoient encore de pierres précieuses. *Varios* peut signifier que ces ornements étoient placés de distance en distance.

71 Des grottes, des étangs, une claire fontaine...

J'ai tâché, dans ma traduction, d'imiter la différence de ton que Virgile a mise entre ce morceau et celui qui précède. En peignant les efforts du luxe et la magnificence des grands, ses vers sont travaillés, soutenus, et pompeux.

Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam...

Ici, pour mieux peindre la douce aisance dont jouissent les habitants de la campagne, ses vers sont simples et faciles :

At latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,
Non absunt, etc.

On ne peut trop le redire, c'est le talent de peindre par les sons qui caractérise Virgile et les grands poëtes.

72 O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!

Le premier vœu de Virgile étoit d'être grand philosophe, et de percer les secrets de la nature; le second, de vivre en paix dans un asile champêtre. Tout ce morceau est plein de sentiment, de poésie, et de mouvement. Cette dernière qualité, qu'on admire si souvent dans la poésie de Virgile, est aussi rare que précieuse. Quelle différence entre une froide description du bonheur qu'on goûte à la campagne, et ces tours, ces expressions enflammées :

O ubi campi
Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta! o qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Il faut remarquer ici que les Romains, qui vivoient dans un pays chaud, se faisoient une peinture délicieuse des pays où la chaleur est plus modérée; au contraire, un habitant de la Zemble soupireroit après des climats moins froids.

73 Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été

Voilà deux vers qui prouvent combien les anciens étoient peu avancés en astronomie : cette question ne seroit guère digne aujourd'hui de nos grands physiciens. Comme ces deux vers finissent la tirade dans Virgile, j'ai cru devoir en ajouter deux qui la terminassent d'une manière plus pompeuse, mais dont le sens est dans ces mots de Virgile, *cœlique vias et sidera monstrent.*

74 Heureux le sage, instruit des lois de la nature...

Il est clair que c'est de Lucrèce que veut parler ici Virgile. Ces vers expriment l'objet que ce poëte s'étoit proposé. Il oppose à celui qui sonde les secrets de la nature celui qui sait jouir de ses richesses. Il semble que ceci est une comparaison indirecte entre le poëme de Lucrèce *sur la nature des choses*, et celui de Virgile sur la culture de la terre.

75 L'intérêt, dont la voix fait taire le sang même.

Virgile écrivoit ses *Géorgiques* dans le temps que Phraate et Tiridate se disputoient le trône de Perse; et c'est à quoi sans doute ce vers fait allusion.

76 Son cœur n'est attristé de pitié ni d'envie.

Il me semble qu'aucun commentateur ni traducteur n'a compris le vrai sens de ce passage. Ils ont prétendu que Virgile faisoit ici du laboureur un stoïcien insensible à toutes les passions. Il ne s'agit plus ici du philosophe, mais d'un habitant paisible des champs : on ne voit point à la campagne, comme dans les villes, les extrêmes de l'opulence et de la pauvreté; on n'y voit point l'appareil fastueux du luxe contraster avec les lambeaux de la misère : l'égalité y règne. Ainsi cette exemption d'envie et de pitié, que le philosophe ne doit qu'aux efforts d'une raison cultivée, le laboureur la doit à sa situation même, qui recule de ses yeux ce qui peut faire plaindre ou envier le sort d'autrui.

77 Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or.

Il y a dans le texte, *ut gemma bibat.* Les anciens se faisoient une gloire de couvrir leurs tables de vases de pierres précieuses; et les coupes d'agate, de jaspe, etc., que l'on conserve dans les cabinets et les trésors publics, servoient probablement aux princes et aux personnes riches : telle est la coupe de saphir que l'on conserve dans l'église de Saint-Jean à Monza, près de Milan. Elle fut laissée par Theudelinde, reine des Lombards, qui bâtit et dota cette église. Dans le trésor de Saint-Denis il y a une large coupe d'agate orientale, avec des bas-reliefs représentant un sacrifice. Pline, dans son Histoire naturelle, rapporte que Pétrone, quelques moments avant sa mort, fit briser une coupe d'un très grand prix, de peur qu'elle ne tombât entre les mains de Néron. *Sarrano ostro*, dans le même vers, signifie la pourpre de Tyr; cette ville étoit nommée anciennement *Sara.*

78 Les bois donnent leurs fruits...

Il paroît, par ce passage et par plusieurs autres, que les anciens recueilloient les baies de certains arbres pour former des espèces de confitures, ou pour en exprimer des liqueurs.

Plusieurs poëtes ont fait l'éloge de la vie champêtre; Lucrèce dans le premier livre de son poëme; Vanière dans son *Prædium rusticum*; Ange Politien dans le poëme intitulé *Rusticus* : aucun de ces morceaux ne me paroît approcher de celui de Virgile.

LIVRE III.

1 Jeune Palès, et toi, divin berger d'Admète.

Palès est la déesse des bergers : les Romains avoient institué en son honneur des fêtes appelées de ce nom *Palilia*. On lui offroit du lait, sorte d'offrande analogue au genre de richesse de ses adorateurs.

Le berger d'Admète est Apollon, qui garda les troupeaux de ce roi sur les bords de l'Amphryse.

Au reste, je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici avec quelle irrévérence les anciens traitoient leurs dieux. Apollon fut berger chez Admète ; Apollon et Neptune furent manœuvres chez Laomédon. Minerve, dans Homère, porte une lanterne devant Ulysse. A l'égard de Vénus, on peut voir dans l'*Iliade* le beau rôle qu'elle joue entre Pâris et Hélène. Cependant il faut avouer que plusieurs de ces fables, absurdes en elles-mêmes, étoient utiles par leur but. Il est à croire, par exemple, que la fable d'Apollon berger dut son origine à la politique des premiers législateurs, qui, voulant tirer les Grecs de l'état de barbarie où ont été plongés tous les premiers peuples, s'efforcèrent de leur inspirer le goût de l'agriculture, qui est la base de tout état policé, et sans laquelle il ne peut subsister que des sociétés errantes et des hordes sauvages. Pour les amener à de nouveaux travaux et à une profession qui leur étoit inconnue, il fallut y attacher des honneurs, des distinctions, faire jouer tous les ressorts de la politique; et celui qu'on mit le plus en œuvre fut la religion, qui, étant le motif le plus saint lorsqu'elle est vraie, est encore le plus puissant lorsqu'elle est fausse. Chez nous la religion et la politique ne se mêlent guère de l'agriculture : nulles distinctions pour cet art utile, nul encouragement de la part des grands; la bassesse et la pauvreté sont le partage de ceux qui le cultivent. Malgré ces obstacles, l'agriculture se soutient; la force de l'habitude, la routine de l'instinct, l'impuissance de changer de lieu, l'ignorance d'un autre état, suppléant à tous ces grands ressorts qui nous manquent, nos laboureurs restent attachés à leurs terres comme le bœuf à la prairie qui l'a vu naître et qui le nourrit. Mais on sent que ce qui suffit dans une nation ancienne, où le branle est donné depuis long-temps, et où l'impulsion reçue se conserve d'elle-même, auroit été insuffisant dans une nation nouvelle, qu'il falloit créer et amener avec effort du brigandage à la société, et d'une vie aventurière et oisive à une vie sédentaire, uniforme, et pénible, où les travaux se succèdent sans interruption.

La mythologie des Grecs leur offroit de grands encouragements : leurs champs, leurs bois, leurs coteaux, leurs jardins, toutes les parties de leur domaine avoient chacune des dieux qui y présidoient, qui veilloient à la conservation de leurs biens, qui étoient les témoins, les juges;, es protecteurs de leurs travaux. L'agriculture étoit un art qui leur venoit du ciel; des mains divines avoient manié le soc et sillonné la terre : ils voyoient des dieux sur le haut de la liste de leurs laboureurs et de leurs pâtres. A la Chine, l'empereur tous les ans fait la cérémonie d'ouvrir les terres. Il semble que la mythologie grecque, en proposant l'exemple des dieux mêmes, ait renchéri sur la politique chinoise. Cependant il faut convenir que la présence réelle et frappante d'un monarque environné de sa cour doit faire plus d'impression sur les sens grossiers d'un peuple, que ne pouvoit faire sur les Grecs la présence invisible des dieux.

2 Eh! qui n'a pas cent fois chanté le jeune Hylas?

Hylas étoit un jeune homme cher à Hercule : dans le voyage des Argonautes, les nymphes l'enlevèrent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau.

Eurysthée, roi de Mycènes, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, par ordre de Junon condamna Hercule, son frère, à des travaux pénibles.

Busiris étoit un roi d'Égypte qui immoloit à ses dieux les étrangers que le sort jetoit dans ses états. Ces sacrifices, assez ordinaires chez les anciens, avoient pour prétexte la religion, et pour véritable motif le soupçon et la crainte. La mort de ce roi est un des travaux d'Hercule.

3 Qui ne connoît Pélops et sa fatale amante?

Hippodamie étoit fille d'OEnomaüs, roi d'Élide. L'oracle ayant prédit au père qu'il seroit tué par son gendre, il déclara que celui-là seul épouseroit sa fille qui pourroit le vaincre à la course des chars; mais que, s'il étoit vaincu, il seroit mis à mort. Il avoit des chevaux admirables, engendrés par le vent, et qui en avoient la vitesse. Treize princes périrent dans cet exercice, le quatorzième fut plus heureux. Pélops, fils de Tantale, corrompit l'écuyer du roi, qui mit au char de son maître un essieu qui se rompit : OEnomaüs tomba, et sa chute lui fit perdre la vie. Pélops épousa Hippodamie. Ce Pélops, fils de Tantale, avoit une épaule d'ivoire. *Voyez* le Dictionnaire de la Fable de M. Chompré, qui raconte différemment l'histoire d'Hippodamie et d'OEnomaüs. (Desfontaines.)

4 Les courses de Latone et son île flottante.

Latone, après de longues courses, accoucha de Diane et d'Apollon dans Délos, qui, ayant été flottante jusqu'alors, fut enfin fixée, pour avoir donné un asile à la déesse. On entrevoit encore ici, dans la manière dont Virgile parle des Grecs, une espèce de mépris pour leurs fables, que j'ai déja fait remarquer ailleurs. On voit dans ce qui suit combien il étoit jaloux d'enlever aux Grecs la palme de la poésie. Il fut vainqueur de Théocrite dans le genre pastoral. Il semble annoncer ici qu'il veut encore procurer un triomphe à la langue latine sur la langue grecque dans le genre géorgique. Peut-être aussi ce temple qu'il veut bâtir à Auguste n'est-il qu'une allégorie pour annoncer le grand projet de l'*Énéide*. Quoi qu'il en soit, l'idée de ce temple et de ces fêtes est grande et poétique. L'usage vouloit, quand on célébroit des fêtes pour remercier les dieux d'une victoire, que celui qui faisoit le sacrifice fût revêtu de pourpre, que les courses de chars se fissent sur le bord d'un fleuve, etc. J'ai tâché de rendre fidèlement tout ce costume et tous ces usages.

5 La Grece quittera pour ces jeux magnifiques
Ses combats Néméens, ses fêtes Olympiques.

Il y avoit dans la Grèce quatre sortes de jeux, les Olympiques, les Pythiens, les Isthmiens et les Néméens. Les jeux Olympiques, qui duroient cinq jours, se célébroient près de la ville d'Olympie tous les quatre ans; de là viennent les Olympiades : les vainqueurs y obtenoient des couronnes d'olivier. Les jeux Pythiens étoient en l'honneur d'Apollon : le vainqueur y étoit couronné de laurier. Les Isthmiens étoient en l'honneur de Neptune, et les Néméens en l'honneur d'Hercule. Tous les vainqueurs portoient des palmes à la main. L'Alphée étoit une rivière près de la ville d'Olympie. Les bois de Molorque désignent les jeux Néméens. Virgile ne parle ici que des jeux d'Olympie et de ceux de Némée. Le ceste étoit un gantelet armé de fer. (Desfontaines.)

6 Le théâtre m'appelle à ses mouvants tableaux.

Il y a dans le texte, *Vel scena ut versis discedat fron-*

tibus. Le théâtre étoit mobile, et présentoit tour-à-tour différentes faces qui offroient différentes décorations, comme on peut le voir par ce passage de Vitruve : *In singula* (*loca*) *tres sint species ornationis, quæque quum, aut fabularum mutationes sunt futuræ, seu deorum adventus cum tonitribus repentinis, versentur, mutantque speciem ornationis in frontes.*

Le théâtre le plus singulier qu'on ait connu chez les Romains est celui que le trop fameux *Curion* fit bâtir, lorsqu'il célébra les funérailles de son père. Il voulut suppléer à la magnificence par la singularité de l'invention : il fit construire deux planchers de bois en forme de croissant, assez vastes pour tenir assise commodément une portion considérable du peuple romain : chacun de ces deux planchers n'avoit d'autre point d'appui qu'un pivot sur lequel on le faisoit tourner à volonté : ces deux demi-cercles étoient d'abord adossés l'un à l'autre, mais à une distance convenable, afin qu'ils pussent tourner aisément. On représentoit en même temps sur tous les deux des pièces dramatiques, sans que, de part ni d'autre, les comédiens pussent s'entendre ni se troubler ; ensuite on faisoit tourner les deux croissants, dont les extrémités, venant à se joindre, formoient un cirque où se donnoient des combats de gladiateurs à diverses reprises ; et pendant plusieurs jours on se fit un jeu de promener en l'air le peuple romain, plus dévoué à la mort que les gladiateurs dont il s'amusoit. (La Bletterie.)

7 ...... Nos captifs, à ma vue empressée
Étalent ces tapis où leur honte est tracée.

Il y a dans le texte, *intexti tollant aulæa Britanni :* ce qui veut dire, 1° que les victoires remportées par Jules César sur les Bretons étoient représentées sur les tapisseries qui décoroient le théâtre ; 2° que ces prisonniers bretons étoient occupés à déployer ces mêmes tapisseries où leur défaite étoit tracée.

8 Sur les portes ma main grave nos fiers combats.

Il y a dans le texte, *victoris arma Quirini.* Romulus étoit nommé *Quirinus.* Suétone nous apprend que l'on délibéra dans le sénat si l'on ne donneroit point à Auguste le nom de Romulus. Ce titre le flattoit beaucoup ; et ce n'est sûrement pas sans dessein que Virgile, à la fin du 6e livre de l'*Énéide*, dans l'énumération des grands hommes que Rome devoit produire, place Auguste immédiatement après Romulus. Ce que quelques critiques ont regardé comme un défaut d'ordre est une flatterie ingénieuse : il sembloit que les deux plus grands hommes de cette maîtresse du monde fussent son premier roi et son premier empereur.

Il y a dans cet endroit deux vers qui ont embarrassé les commentateurs :

Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab litore gentes.

Les uns prétendent, comme le P. Larue, qu'il s'agit de deux victoires remportées sur Antoine, l'une au promontoire d'Actium en Europe, l'autre à Alexandrie en Afrique : cela se concilie très bien avec *utroque ab litore*, mais ne s'accorde pas avec *diverso hoste.* Peut-être s'agit-il, 1° de la victoire d'Auguste sur Brutus et Cassius, pour laquelle ce prince consacra un temple à Mars, sous le nom de *Mars ultor ;* 2° des aigles romaines rendues par les Parthes. En effet, dans cette occasion Auguste éleva un second temple à Mars, sous le nom de *bis ultor.*

Templumque datum nomenque bis ultor.
Ovid. *Fast.* lib. V.

9 Et l'airain des vaisseaux usurpateurs des mers,
En colonne, à ma voix, va monter dans les airs.

Servius dit que des proues des navires égyptiens Auguste fit faire quatre colonnes d'airain.

10 Au milieu je ranime en marbre de Paros
Les fils d'Assaracus, les descendants de Tros.

Ce temple poétique devoit d'autant plus flatter Auguste, que Virgile semble l'avoir copié sur celui que ce prince fit bâtir à Mars vengeur, et dont Ovide nous a donné la description. Dans l'un et dans l'autre on voit sur les portes les nations vaincues, les ancêtres troyens de la famille des Jules, Romulus remportant des dépouilles opimes, etc.

11 Dans un coin du tableau je mets l'Envie aux fers.

Ceci regarde sans doute le parti opposé à Auguste. Au reste il y a probablement dans tout ce morceau des allusions dont l'éloignement des temps nous empêche de sentir toute la finesse.

12 Viens : déja des bergers les trompes m'avertissent.

Il y a dans cet endroit plusieurs noms de montagnes et de villes que j'ai passés. Le Cithéron étoit dans la Béotie, qui tiroit son nom du grand nombre de bœufs qu'elle nourrissoit. Le Taygète, fameux par ses chiens, étoit dans la Laconie. Les chevaux d'Épidaure étoient très renommés.

13 Je veux dans la génisse une mâle rudesse.

Cette peinture de la vache s'accorde presque en tout avec celle de Columelle et de Varron.

14 Des gris et des bais-bruns on estime le cœur ;
Le blanc, l'alezan-clair, languissent sans vigueur.

J'ai transporté ces deux vers ici, parce qu'il me semble qu'étant purement techniques, ils seroient mal placés au milieu d'une description animée. Je m'y étois déterminé avant de connoître un passage de Quintilien où il blâme Virgile d'avoir ainsi placé ces deux vers.

« Il faut qu'un étalon soit d'un beau poil, comme noir de « jais, beau gris, bai, alezan, isabelle doré, avec la raie de « mulet, les crins et les extrémités noires. Tous les poils qui « sont d'une couleur lavée et qui paroissent mal teints doivent « être bannis des haras, aussi bien que les chevaux qui ont « les extrémités blanches. » (Buffon.)

15 L'étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets pliants se balance avec grace.

« Avec un très bel extérieur, l'étalon doit avoir encore « toutes les qualités intérieures : du courage, de la docilité, « de l'ardeur, de l'agilité, de la liberté dans les épaules, de « la sûreté dans les jambes, de la souplesse dans les hunches, « du ressort par tout le corps, et sur-tout dans les jarrets. » (Buffon.)

16 Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie.

« La tête du cheval doit être menue, étroite, décharnée « et sèche : c'est une partie essentielle de la beauté du cheval. » (Solleysel.)

« La croupe doit être large et ronde, etc. De la dernière « côte jusqu'à l'os de la hanche, qui est proprement les flancs, « il doit y avoir peu de distance. » (*Idem.*)

17 Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

Cette peinture pleine de vivacité est cependant inférieure à celle de Job : elle a été citée si souvent, qu'il est inutile de la rapporter ici : mais je crois qu'on retrouvera avec plaisir

cette magnifique description du cheval par M. de Buffon, qui est véritablement poëte en cet endroit.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite « est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec « lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi « intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'af« fronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, « et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs; « à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. « Mais docile autant que courageux, il ne se laisse point em« porter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non seu« lement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il « semble consulter ses desirs, et, obéissant toujours aux « impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou « s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature « qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté « d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la prompti« tude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exé« cute; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant « qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, « sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour « mieux obéir. »

18 Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille.

« Pline fait une assez bonne remarque sur les oreilles d'un « cheval; car il dit que, par le mouvement de ses oreilles, « on peut juger de son intention et de son courage. » (Solleysel.)

19 Son épine se double et frémit sur son dos.

« Un cheval doit avoir les reins doubles, qui est lorsqu'il « les a un peu plus élevés aux deux côtés qu'au milieu du « dos; et passant la main tout au long de l'épine, on la trouve « large, bien fournie, et double par le canal qui s'y fait. » (Solleysel.)

20 Tel, dompté par les mains du frère de Castor...

Plusieurs commentateurs ont accusé Virgile en cet endroit d'un manque de mémoire; ils prétendent que c'étoit Castor lui-même qui avoit dompté Cyllare, et non Pollux, qui ne manioit que le ceste. Un autre commentateur, après avoir rapporté une foule de passages contre Virgile, en entasse une multitude d'autres en sa faveur, et le juge contradictoirement. Je fais grace au lecteur de cette érudite plaidoirie.

21 Tel Saturne, surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain.

Saturne fut surpris avec Philyre, fille de l'Océan, par Rhéa sa femme : pour échapper à ses reproches, il se sauva sous la figure d'un cheval.

22 Et sur-tout dans la lice observe son ardeur.
Le signal est donné...

Cette description épisodique d'une course de cheval est pleine de force et de verve, et faite à grands traits, comme tout ce qu'écrivoient les anciens. Il semble cependant qu'on pourroit reprocher à Virgile d'avoir beaucoup parlé des conducteurs, et presque point des chevaux. Au reste, jec rois qu'on a mal entendu cet endroit. Il me semble que la conjonction *quum* porte sur tout ce morceau, composé de neuf vers : « Ne voyez-vous pas leur ardeur, dit Virgile, lorsque les chars s'élancent de la barrière, lorsque les jeunes conducteurs palpitent de crainte et d'espoir, qu'ils frappent leurs coursiers, qu'ils lâchent les rênes, etc. ? » en sorte que ce qu'on croyoit faire plusieurs phrases principales n'en fait qu'une seule, composée de phrases incidentes. Alors il me semble qu'il est plus aisé de justifier Virgile, puisqu'en adoptant cette construction, il ne parle des conducteurs qu'incidemment.

On sait que ce morceau est imité d'Homère; mais avec quelle supériorité! Il n'y a pas un trait que Virgile n'ait fortifié et embelli. On ne porteroit pas le même jugement si on lisoit ce morceau d'Homère dans Pope. Peut-être le traducteur est-il supérieur en cet endroit au poëte latin et au poëte grec, parce qu'il a rassemblé dans sa traduction les beautés de l'un et de l'autre, et leur en a prêté de nouvelles.

23 Érichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux.

Cicéron, dans le troisième livre *de Natura Deorum*, attribue cette invention à la quatrième Minerve. Newton croit qu'Érichthon étoit le même qu'Érechthée. Il est plus probable qu'il s'agit ici d'Érichthon, fils de Dardanus et père de Tros, parce que Pline le nomme parmi les Phrygiens auxquels il fait honneur d'avoir su atteler à un char plusieurs chevaux.

24 ...... Sitôt que les tendres desirs
Sollicitent la mère aux amoureux plaisirs...

Il y a dans le texte, *ubi concubitus primos jam nota voluptas sollicitat. Primos* et *jam nota* semblent se contredire. Je crois que Virgile veut dire qu'elles connoissent ce plaisir par l'instinct du desir; alors il n'y a plus de contradiction.

25 Des routes de l'amour l'embonpoint inutile...

Comme Virgile, en parlant de la terre dans le deuxième livre, embellit sa poésie d'images prises de la génération, ici il voile modestement le précepte de l'accouplement par des expressions empruntées du labourage. En général, il semble que la poésie soit une transposition, une métonymie continuelle.

26 Vole un insecte affreux...

Varron l'appelle *tabanus*, d'où vient notre mot *taon*.

M. Vallisnieri, dans son Histoire des Insectes, nous donne la description de celui-ci. « C'est, dit-il, un insecte volant assez semblable au frelon, sans aiguillon et sans trompe à la bouche : il a deux ailes membraneuses avec lesquelles il fait un horrible bourdonnement : son ventre est terminé par trois longs anneaux, du dernier desquels sort un aiguillon terrible; cet aiguillon est composé d'un tube d'où sortent ses œufs, et de deux tarières qui préparent au tube un chemin pour pénétrer dans la peau des bestiaux : ces tarières sont armées de deux petits dards qui ont une pointe pour percer, et un tranchant pour fendre. De leur aiguillon, ainsi que de celui des abeilles, sort une liqueur venimeuse qui enflamme et irrite les fibres, et produit une tumeur dans la peau des animaux blessés. Souvent un œuf reste déposé dans cette tumeur, où se forme un ver qui se nourrit du suc des fibres blessées : il y demeure enfermé neuf ou dix mois; et lorsqu'il a pris toute sa croissance, il sort de la peau, se glisse dans quelque trou, y reste quelque temps dans l'état de chrysalide, et s'échappe enfin sous la forme de l'insecte qui l'a produit. » M. Vallisnieri rapporte plusieurs effets surprenants de la terreur qu'inspirent aux animaux leur bourdonnement et leur piqûre : il remarque aussi qu'on ne trouve jamais ces insectes dans les jambes des animaux, ni dans aucun des endroits où ils peuvent atteindre avec leur langue ou leur queue.

27 Et le reste au hasard bondira dans les prés...

J'ai suivi dans ma traduction la foule des traducteurs. Voici un autre sens que je propose. Virgile distingue les trou-

peaux nouveau-nés en trois classes : 1° ceux qui doivent repeupler le troupeau; 2° ceux qui seront réservés pour les sacrifices; 3° ceux qui sont destinés au labourage. Ceux des deux premières classes, dit-il, peuvent paître et s'engraisser en liberté; pour ceux de la troisième, il faut les former de bonne heure au labourage. Ce sens est, je crois, le véritable. Dryden a traduit ces vers sur l'éducation des jeunes taureaux de la manière la plus ridicule : il les envoie à l'école, leur interdit de voir les exemples corrompus du monde, et leur donne des préceptes de morale.

28 Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole...

Virgile compare la vitesse du cheval qui galope au souffle rapide de l'Aquilon : de même que l'un ne fait qu'effleurer dans son vol les moissons, les forêts, les champs, et la mer; l'autre, dans sa course, touche à peine la terre. Cette comparaison offre au premier coup d'œil quelque chose de vague : et telles sont assez souvent les comparaisons employées par les poëtes anciens; ils ne cherchent pas des rapports exacts et suivis entre les objets comparés, comme nos auteurs modernes; ils se proposent moins d'éclaircir leur pensée que de l'embellir : aussi prennent-ils toujours leurs comparaisons dans quelque grand effet de la nature. Les nôtres sont plus ingénieuses en général, plus immédiates, mais moins pittoresques et moins riches.

29 Ou, plus utile encor dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Il y a dans le texte, *Belgica vel molli melius feret esseda collo*. L'*essedum* étoit tantôt une voiture destinée aux voyages, tantôt un char guerrier : les Belges en imaginèrent les premiers l'usage; ce qui lui fait donner par Virgile le nom de *Belgica*.

30 Ne l'engraisse sur-tout qu'après l'avoir dompté.

Tout cela (les exercices du manége) doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture; car quand ils sont une fois ce qu'on appelle *engrenés*, c'est-à-dire lorsqu'ils sont au grain et à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient aussi moins dociles, et plus difficiles à dresser.

31 Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage.

J'ai tâché, en multipliant les *a* dans ce vers, de rendre quelque chose de la douce harmonie du vers latin, qui peint si bien la génisse errant paisiblement :

Pascitur in magna silva formosa juvenca.
Ses superbes amants s'élancent pleins de rage,
Illi alternantes multa vi prælia miscent.

Quelle différence entre la douceur du premier vers et l'âpreté du second!

32 Tel, par un pli léger ridant le sein de l'onde,
Un flot...

Cette comparaison est dans le même goût que celle dont j'ai parlé plus haut : il faut de l'attention pour en voir la justesse. Virgile compare le taureau qui recouvre insensiblement sa force et son courage, et va enfin attaquer son ennemi, à un flot qui s'enfle et se gonfle peu à peu, et va fondre avec impétuosité sur le rivage.

33 Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore!

Virgile fait ici allusion à l'histoire de Léandre, qui passoit un bras de mer pour aller trouver Héro son amante. Dryden a traduit ce passage sans goût. Tandis que Virgile semble parler en général des effets effrayants de l'amour, et se contente de faire allusion à l'histoire de Léandre qu'il ne nomme pas, le traducteur anglais conte froidement et directement cette aventure.

34 Vois combattre le lynx, le chien, le cerf lui-même

Trois sortes d'animaux traînent, selon les poëtes, le char de Bacchus; le tigre, le léopard, et le lynx. Voici les marques qui distinguent ces trois animaux. Le tigre est aussi gros et même plus gros que le lion; son poil est marqué de longues raies. Le léopard est plus petit que le tigre, et marqué de taches rondes. Le lynx est rougeâtre comme le renard, et taché de blanc; ses yeux sont extrêmement vifs et brillants.

Le cerf est aussi furieux, aussi hardi, lorsqu'il est en chaleur, qu'il est timide dans les autres temps.

35 Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

Il y a dans le texte, *Glauci Potniades malis membra absumpsere quadrigæ*. Potnie étoit une ville de Béotie près de Thèbes. Glaucus, né dans cette ville, empêcha quatre cavales de s'accoupler, pour les rendre plus légères à la course. Vénus, dit-on, le punit de les avoir soustraites à ses lois, en inspirant à ces animaux une rage amoureuse si violente qu'ils déchirèrent leur maître.

36 O prodige inoui! le zephyr les féconde.

Une foule d'auteurs anciens attestent cette fécondation merveilleuse. Columelle en parle comme d'un fait connu et avéré. Il ajoute que le fruit des cavales, ainsi fécondées par le vent, ne vit pas plus de trois ans. Quoique la nature soit infiniment variée dans ses opérations, et même dans ses jeux, tout porte à croire que les anciens ont été trop crédules à cet égard.

37 Non vers les lieux blanchis par les premiers rayons...

Virgile en cet endroit n'a fait que mettre en vers la prose d'Aristote. Voilà où en sont réduits les poëtes, toutes les fois qu'il s'agit de matières philosophiques : trop occupés de l'art des vers pour observer par eux-mêmes, ils adoptent les systèmes des philosophes qui ont le plus de vogue : aussi ne doit-on mettre sur leur compte ni les vérités ni les erreurs; les unes et les autres sont de leur siècle et de leur pays.

38 Des ronces, je le sais, hérissent ma carrière.

Ce morceau est imité d'un passage de Lucrèce, qui vaut bien les vers de Virgile, sinon pour l'harmonie, du moins pour la beauté des images. Un poëte français qui écriroit aujourd'hui un poëme sur l'agriculture pourroit dire la même chose que Virgile.

39 D'abord, que tes brebis, à couvert sous leurs toits,
Jusqu'au printemps nouveau se nourrissent d'herbage.

« On les nourrit pendant l'hiver, à l'étable, de son, de navets, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, etc. On ne laisse pas de les faire sortir tous les jours, à moins que le temps ne soit fort mauvais; mais c'est plutôt pour les promener que pour les nourrir. » (BUFFON.)

40 Les chèvres, à leur tour, veulent pour nourriture
Des feuilles d'arboisier, et l'onde la plus pure.

« On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimas; on les nourrit à l'étable, d'herbes, et de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets, et d'autres légumes. » (BUFFON.)

41 Oui, comme les brebis, l'humble chèvre a ses droits.

Rien de si agréable que cet éloge de la chèvre. Virgile sait

nous intéresser à cet animal, que nous regardons comme un des plus vils. M. de Buffon semble avoir dérobé à Virgile son secret; tant il a su relever par son style enchanteur les mœurs et les opérations des animaux! On lira sûrement avec plaisir ce parallèle qu'il fait de la chèvre et de la brebis.

« La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle « se familiarise aisément; elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, « plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde : ce n'est qu'avec peine qu'on « la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau; elle aime à « s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés; « à se placer, et même à dormir, sur la pointe des rochers et « sur le bord des précipices : elle cherche le mâle avec empressement, elle s'accouple avec ardeur, et produit de très-« bonne heure : elle est robuste, aisée à nourrir; presque « toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui, dans tous les animaux, « influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas dans « la chèvre différer essentiellement de celui de la brebis. Ces « deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est « presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et « multiplient de la même manière; et se ressemblent encore « par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande « chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons « les plus vifs sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement ni vertiges : elle ne s'effraie « point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle « paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvements « extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent « beaucoup moins de la formation du corps que de la force et « de la variété des sensations relatives à l'appétit et au desir, « sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup « plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de « son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions : elle « marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit comme par « caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la souplesse des organes, tous les nerfs du corps, suffisent à peine « à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements, qui lui « sont naturels. »

42 Ses enfants sont nombreux, son lait ne tarit pas.

« Les chèvres peuvent s'accoupler et produire dans toutes « les saisons.

« La chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en « plus grande abondance.

« Son lait est plus sain et meilleur que celui de la brebis : « il est d'usage dans la médecine; il se caille aisément, et l'on « en fait de très-bons fromages.

« Les chèvres se laissent téter aisément, même par les enfants, pour lesquels leur lait est une très bonne nourriture. « Elles sont, comme les vaches et les brebis, sujettes à être « tétées par la couleuvre, et encore par un oiseau connu sous « le nom de *tête-chèvre*, ou *crapaud volant*, qui s'attache « à leur mamelle pendant la nuit, et leur fait, dit-on, perdre « leur lait. » (Buffon.)

43 Cependant son époux contre l'âpre saison
Nous cède ces longs poils qui parent son menton.

Les anciens, comme on voit, ne tiroient pas autant de parti du poil de chèvre que nous. Les étoffes faites de cette manière sont une des plus grandes richesses des manufactures de Flandre et de Picardie.

44 Le jour, au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces, et d'épines.

« Elles aiment mieux les lieux élevés, et les montagnes « même les plus escarpées; elles trouvent autant de nourriture « qu'il leur en faut dans les bruyères, dans les terrains incultes et dans les terres stériles.

« L'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soins que « le cheval et la brebis; par-tout ils trouvent à vivre, et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines; ils sont moins affectés « de l'intempérie du climat; ils peuvent mieux se passer du « secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils « semblent appartenir à la nature. » (Buffon.)

45 Mais le printemps renaît, et le zéphyr t'appelle :
Viens; conduis tes troupeaux sur la mousse nouvelle.
Sors sitôt que l'aurore a rougi l'horizon,
Quand de légers frimas blanchissent le gazon;
Lorsque, brillant encor sur la tendre verdure,
Une fraîche rosée invite à la pâture.

M. de Buffon n'est point ici d'accord avec Virgile. La chèvre, selon lui, doit sortir de grand matin. L'herbe chargée de rosée fait grand bien aux chèvres; mais il la croit nuisible aux brebis.

46 .... Quand déja de ses chants
La cigale enrouée importune les champs.

Le chant des cigales n'est point produit par les frottements de leurs ailes, comme celui des grillons, des sauterelles; c'est une mécanique qui leur est particulière : elles ont sous le ventre une petite cavité, dans laquelle se trouve une membrane extrêmement roide, élastique, qui a la forme d'une timbale. Deux muscles très forts frappent sur cette timbale alternativement, et produisent ce chant. M. de Réaumur ayant disséqué des cigales, mit en jeu ces muscles, et aussitôt il fit parler sa cigale morte depuis plus de trois mois.

Il n'y a que les mâles qui aient cet organe, les femelles en sont privées : en récompense elles ont un instrument dont les mâles sont dépourvus; c'est une tarière très forte avec laquelle elles percent le bois pour déposer leurs œufs dans les trous qu'elles y font. L'œuf vient à éclore, s'échappe par le même trou sous la forme d'un ver hexapode, pénètre dans la terre, où il se nourrit de racines d'arbres, jusqu'à ce qu'il soit changé en nymphe, de la classe de celles qui marchent toujours, et qui prennent encore de l'accroissement. Quand sa métamorphose est près de finir, elle sort de terre, et grimpe sur les arbres, dont la sève la nourrit.

47 Telle de nos Romains une troupe vaillante
Marche d'un pas léger sous sa charge pesante.

Végèce, livre Ier, dit que le fardeau que les soldats romains portoient ordinairement dans leur marche étoit de soixante livres. Cicéron dit, *Tuscul.* I, *n*° 37 : *Qui labor, quantus agminis? ferre plus dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum. Nam scutum, gladium, in onere nostri milites non plus numerant quam humeros, lacertos, manus.* Voici comme s'exprime à ce sujet M. le président de Montesquieu, dans son excellent livre de la *Grandeur et la Décadence des Romains:* « Pour que les Romains « pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres

« hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes : c'est « ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur « force, et par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, « laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces « que l'on a. Nous remarquons aujourd'hui que nos armées « dépérissent beaucoup par le travail immodéré des soldats « (sur-tout par le fouillement des terres) ; et cependant c'étoit « par un travail immense que les Romains se conservoient. « La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient conti- « nuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un « travail extrême à une extrême oisiveté ; ce qui est la chose « du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit « les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire à « faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt- « quatre ; pendant ces marches on leur faisoit porter des poids « de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de « courir ou de sauter tout armés ; ils prenoient, dans leurs « exercices, des épées, des javelots, des flèches d'une pesan- « teur double des armes ordinaires, et ces exercices étoient « continuels. »

48 Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides...

On a accusé Virgile d'exagération dans la peinture qu'il fait du froid de la Scythie. Mais il faut songer que les anciens entendoient souvent par la Scythie tous les peuples du Nord, comme ils appeloient *Indiens* tous les peuples de l'Orient, et qu'en général les noms géographiques, chez les Romains, avoient, comme j'ai déja remarqué, une acception très étendue. Ovide, qui fut exilé dans ces contrées, semble avoir calqué sa description sur celle de Virgile : c'est une preuve de plus en sa faveur.

49 La hache fend le vin ; le froid brise le fer.

Le capitaine Jacques, qui passa l'hiver dans le Groënland, en 1631 et 1632, dit que le vinaigre, l'huile et le vin étoient entièrement glacés. Le capitaine Monck, danois, rapporte aussi que, dans le même pays, ni le vin ni l'eau-de-vie ne pouvoient résister au froid, qu'ils étoient obligés de couper ces liqueurs avec le fer, et de les faire fondre au feu avant de les boire. M. de Maupertuis, qui avoit été envoyé par le roi pour mesurer un degré du méridien sous le cercle arctique, dit que le froid étoit si grand, que la langue et les lèvres se geloient sur-le-champ contre la tasse, lorsqu'on vouloit boire de l'eau-de-vie, qui étoit la seule liqueur qu'on pût tenir assez liquide pour la boire, et ne s'en arrachoient que sanglantes. Il ajoute, quelques lignes plus bas, que l'esprit-de-vin se geloit dans les thermomètres.

50 Là, brute comme l'ours qui fournit sa parure.

Les peaux des bêtes sont l'habillement ordinaire des nations barbares. Quelques peuples d'Amérique n'en connoissent point d'autres, et c'est ainsi que sont vêtus les Lappons.

51 Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Il y a dans le texte, *Et pocula læti fermento atque acidis imitantur vitea sorbis*. Il s'agit de quelque liqueur semblable à la bière, au cidre, ou au poiré : peut-être cependant étoit-elle plus forte ; car on sait le goût des peuples sauvages et des habitants du Nord pour les boissons qui piquent vivement le palais. La Motraye, dans ses voyages, parle d'une liqueur nommé *boya*, dont on fait usage dans la Tartarie-Crimée : c'est, dit-il, une liqueur blanche, faite de fleurs de millet et d'eau qu'on fait fermenter ensemble.

52 Que tes troupeaux couverts d'un duvet précieux,
D'une laine sans tache éblouissent les yeux.

« Comme la laine blanche est plus estimée que la noire, on « détruit presque par-tout avec soin les agneaux noirs ou « tachés : cependant il y a des endroits où presque toutes les « brebis sont noires ; et par-tout on voit souvent naître d'un « belier blanc et d'une brebis blanche des agneaux noirs. En « France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs et « tachés ; en Espagne, il y a des moutons roux ; en Écosse, il « y en a de jaunes. » (Buffon.)

53 Sème d'un sel piquant l'herbage qu'on leur donne.

Il faut que le sel soit bien salutaire pour les bestiaux, puisque nos paysans leur en donnent toujours, malgré les précautions qu'on a prises pour rendre chère une chose si commune et si nécessaire.

54 Il faut savoir aussi dresser des chiens fidèles.

Virgile parle ici des chiens de berger et des chiens de chasse. Voici la peinture charmante qu'en fait M. de Buffon :

« Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une « portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres « animaux : il leur commande ; il règne lui-même à la tête « d'un troupeau ; il s'y fait mieux entendre que la voix du « berger : la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de « sa vigilance et de son activité : c'est un peuple qui lui est « soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il « n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais « c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis « ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelli- « gence se déploie tout entière. Ses talents naturels se réunis- « sent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes « se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chas- « seur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant « d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus « vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses « cris l'impatience de combattre et le desir de vaincre : mar- « chant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, « à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il re- « cherche ses traces, il le suit pas à pas, et, par des accents « différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même « l'âge de celui qu'il poursuit. »

55 Tu braves avec eux et les loups affamés,
Et le voleur nocturne, et les brigands armés.

Il y a dans le texte, *impacatos Iberos*. Les Ibères ou Espagnols passoient pour de grands voleurs. Ils tirent leur nom du fleuve *Iberus* : c'est l'Èbre.

56 Du lièvre fugitif interroger la trace.

Il y a dans le texte, *timidos agitabis onagros*. On ne voit dans aucun auteur latin que l'âne sauvage se trouvât en Italie. Pline nous apprend que Mécène préféroit la chair de l'ânon domestique à celle de l'ânon sauvage : il ajoute que ce voluptueux courtisan avoit mis ces mets en honneur, mais que la mode en passa avec lui. On peut conclure de ce passage que l'ânon sauvage se servoit sur la table des Romains : mais ce n'est point une preuve qu'il y en eût en Italie, car on sait que ces vainqueurs du monde avoient rendu l'univers tributaire de leur luxe.

Les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'âne sauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques naturalistes et plusieurs voyageurs, avec le zèbre, parceque le zèbre est un animal d'une espèce différente de celle de l'âne. L'onagre, ou l'âne sauvage, n'est point rayé

comme le zèbre, il ne l'est pas à beaucoup près d'une manière si élégante. On trouve des ânes sauvages dans quelques îles de l'Archipel, et particulièrement dans celle de Cérigo : il y en a beaucoup dans les déserts de Libye et de Numidie; ils sont gris, et courent si vite, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course. Lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, et ne fuient que lorsqu'on les approche. On les prend dans des pieges et dans des lacs de corde; ils vont par troupes pâturer et boire

57 Poursuis, la flamme en main, tous ces hôtes rampants.

Il y a dans le texte, *Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.* Le galbanum est le suc d'une plante appelée *ferula.* Dioscoride dit qu'on exprime d'une espèce de *ferula*, arbre de Syrie, un suc dont l'odeur est très forte, et dont la fumée chasse les serpents. Pline dit la même chose. Columelle donne aussi cette recette : il prétend que les cheveux de femme, étant brûlés, produisent le même effet.

Voici l'explication des mots qui composent cette recette contre les maladies des troupeaux. *Amurca* est la lie de l'huile. Les anciens en faisoient un grand usage en médecine. On peut lire dans Dioscoride l'énumération de toutes les vertus qu'on lui attribuoit. *Spumas argenti* n'est point le vif-argent, comme quelques traducteurs l'ont prétendu ; c'est l'écume de l'argent qu'on épure. *Scilla*, ou l'oignon de mer, est une plante bulbeuse, qui ressemble à un oignon, mais qui est beaucoup plus grosse. L'ellébore est blanc ou noir : on se sert de l'ellébore blanc pour les maladies de la peau. Le bitume est une substance grasse, sulfureuse, tenace et inflammable, qui sort de la terre ou qui flotte sur l'eau.

58 Art connu, dans le nord, de ces peuples guerriers
Qui rougissent leur lait du sang de leurs coursiers.

Ces peuples étoient les Bisaltes, nation de Macédoine; les Gètes, qui habitoient près du Danube; les Gélons, que les uns ont placés dans la Thrace, d'autres dans la Scythie. La Motraye, dans ses voyages, nous apprend que les peuples qui habitent maintenant ce qu'on appeloit les déserts des Gètes, et plusieurs autres hordes tartares, vivent encore de la même manière; qu'un de ses guides, après avoir long-temps erré dans ces déserts, saigna son cheval et but son sang.

59 Timave, Noricie, ô lieux jadis si beaux !...

La Noricie est une partie de la Bavière; l'Iapidie est le Frioul ou la Carniole. Le Timave est un petit fleuve du Frioul, qui va se jeter dans la mer Adriatique. Virgile, dans cette description d'une peste, avoit sûrement en vue celle qui ravagea l'Attique, et dont on trouve la description dans Thucydide et dans Lucrèce. Plusieurs de ses observations, et même de ses expressions, sont empruntées de ces auteurs; mais il ne faut pas en conclure que cette peste soit la même que celle qu'ils ont décrite. 1° Virgile la place dans un pays différent; 2° la peste de l'Attique attaqua à-la-fois les hommes et les animaux, tandis que, dans Virgile, les hommes sont préservés de ce fléau.

60 Et d'une horrible toux les accès violents
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.

Les cochons sont sujets à l'esquinancie; ce qui augmente la vérité de l'expression *angit*, car cette maladie se nomme en latin *angina*.

61 Mais, ses forces bientôt se changeant en fureur,
O ciel! loin des Romains ces transports pleins d'horreur!
L'animal frénétique, à son heure dernière,
Tournoit contre lui-même une dent meurtrière.

Pour bien comprendre le second de ces quatre vers, il faut se rappeler que Virgile écrivoit après les guerres civiles,

Où Rome de ses mains déchiroit ses entrailles.

62 Voyez-vous le taureau fumant sous l'aiguillon ?

Virgile a bien senti qu'il ne suffisoit pas de décrire avec énergie, comme l'a fait Lucrèce, les symptômes de la peste : il a su intéresser pour les animaux qui en sont les victimes; et c'est en quoi il est infiniment supérieur à Lucrèce.

63 Hélas! que leur servit de sillonner nos plaines?...

Cet endroit plaisoit tellement à Scaliger, qu'il auroit mieux aimé, disoit-il, en être l'auteur, que d'être le favori du plus grand roi de l'univers. On reconnoît là son enthousiasme pour Virgile, qu'il mettoit fort au-dessus d'Homère.

64 L'art vaincu cède au mal...

Il y a dans le texte, *Phillyrides Chiron, Amythaoniusque Melampus.* Chiron, précepteur d'Achille, étoit fils de Phillyre; Mélampus étoit fils d'Amythaon : ils représentent ici tous les médecins en général. *Sacer ignis*, c'est le nom de la maladie contagieuse dont il s'agit : nous l'appelons vulgairement le *feu Saint-Antoine.* On peut comparer cette peste avec celle que décrit Lucrèce, dont M. de La Grange nous a donné une excellente traduction en prose.

LIVRE IV.

1 Progné, sanglante encor du meurtre de son fils.

L'hirondelle porte des marques rouges sur la poitrine, c'est ce qui a fait imaginer la fable de Progné.

2 Ainsi, lorsqu'au printemps développant ses ailes,
Le nouveau roi conduit ses peuplades nouvelles...

On sait actuellement que c'est une reine et non pas un roi. Swammerdam a disséqué des mères abeilles dans le temps de leur ponte, et leur a trouvé l'ovaire rempli d'une quantité prodigieuse de petits œufs, dont plusieurs pouvoient se distinguer à la simple vue, sans le secours de la loupe. M. Maraldi les a observées dans le temps même de leur ponte, et M. de Réaumur les a surprises dans des moments plus décisifs encore.

3 Un suc plus onctueux que la gomme des bois.

C'est la *propolis*, nom qui lui a été donné par les anciens, et que les modernes lui ont conservé. Cette matière est différente de la cire et du miel; c'est une résine extrêmement visqueuse, d'un brun rougeâtre, qui répand communément une odeur agréable lorsqu'elle est échauffée, et qui se dissout facilement dans l'esprit-de-vin et l'huile de térébenthine : elle varie pour la consistance et pour la couleur qui est plus ou moins foncée, et pour l'odeur qui est plus ou moins aromatique. Les anciens, à qui ces différences n'avoient point échappé, reconnoissoient trois sortes de propolis, auxquelles ils avoient même donné des noms. La première, qui étoit noirâtre, et la plus amère au goût, ils la nommoient *commosis;* la seconde sorte, qui avoit beaucoup moins de consistance, ils l'avoient appelée *pissoceros;* et ils avoient réservé le nom de *propolis* pour la troisième espèce, qui étoit moins visqueuse que les deux autres, et se rapprochoit davantage de la nature de la cire. On ignore encore quels sont les plantes et les arbres qui fournissent cette matière aux abeilles, et jamais on n'a pu les trouver occupées à cette

récolte : il paroît cependant que cette découverte ne seroit point difficile à faire.

C'est à boucher les crevasses de leur habitation que les abeilles emploient communément la propolis. Cependant dans des occasions particulières, elles savent en faire un usage qui prouve l'étendue de leurs vues, et les ressources de leur esprit. M. Maraldi vit un jour un gros limaçon qui eut l'imprudence d'entrer dans une ruche : aussitôt l'imbécile animal fut expédié par les mouches. Mais ce n'étoit point là le plus difficile : il s'agissoit de transporter au dehors le cadavre, dont l'odeur auroit pu les infecter par la suite. C'étoit une masse énorme; toutes les forces de nos petites abeilles réunies ne pouvoient la soulever : le cas étoit embarrassant. Dans une circonstance aussi critique, elles eurent recours à leur propolis, dont elles masquèrent le corps de leur ennemi mort, et l'embaumèrent comme une momie.

Dans l'histoire des animaux, les faits généraux qui appartiennent à l'espèce entière, qui sont copiés fidèlement par toutes les générations qui se succèdent, et qui se renouvellent perpétuellement avec une régularité invariable, ne sont pas ceux qui prouveroient le plus en faveur de leur intelligence. La régularité même de ces actions devient suspecte : on croit y entrevoir une sorte de nécessité, de mécanisme aveugle; et notre raison, qui est si changeante, si capricieuse et si déréglée, nous ne sommes point portés à la reconnoître dans des mouvements aussi constants et dans des opérations aussi uniformes. Ce qui fait le plus d'honneur à l'industrie des animaux, ce sont, pour ainsi dire, leurs anecdotes secrètes, les faits particuliers, les événements rares et imprévus, qui supposent une réflexion subite, une détermination prompte; et si l'on avoit un certain nombre de faits pareils, recueillis avec soin, et vérifiés avec scrupule, la fameuse question du machinisme des bêtes ne tarderoit pas à être décidée.

4 Loin de là sur le feu fais rougir l'écrevisse.

Il ne faut pas faire grande attention aux conseils que Virgile donne ici. Il est à croire que le vif attachement qu'ont inspiré les abeilles a pu mettre quelquefois de l'excès et de la timidité dans les précautions que l'on a prises pour les conserver. Il est prouvé maintenant que les vapeurs du limon, toutes les odeurs fortes, celle du fumier, de l'urine même, leur conviennent. Vraisemblablement celle des écrevisses brûlées ne leur seroit pas plus funeste : cependant je n'en ai point de certitude; et il est fort étonnant qu'aucun de ceux qui ont écrit l'histoire des abeilles n'ait pris la peine de faire cette épreuve.

5 Défends à l'if impur d'ombrager leur maison.

C'est ce qu'on observe encore en Languedoc, où l'on éloigne des ruches, non seulement l'if, mais le tithymale, la jusquiane, la ciguë, et en général toutes les plantes amères et venimeuses, dont le suc donneroit au miel une mauvaise qualité. On peut se rappeler que, dans la fameuse retraite des dix mille, les soldats grecs, ayant mangé auprès de Trébisonde une quantité de miel considérable, éprouvèrent pendant plusieurs jours les crises les plus violentes, qui les mirent aux dernières extrémités. M. de Tournefort, qui s'est transporté sur les lieux, dans ses voyages du Levant, croit avoir reconnu la plante dont les abeilles avoient tiré un miel aussi funeste. Elle est de l'espèce de celles que les botanistes appellent d'un nom bien barbare, *chamærododrendon*.

6 Bientôt abandonnant les ruches maternelles...

C'est un grand événement que la sortie d'un essaim, et pour les propriétaires des mouches, dont les essaims sont le principal produit, et pour les abeilles, qui abandonnent leur patrie, leurs foyers, une ville toute bâtie, pour aller former un établissement tout nouveau dans une demeure totalement inconnue. Cet événement s'annonce par plusieurs signes extraordinaires : un bourdonnement plus fort et plus continu dans l'intérieur de la ruche; l'interruption de presque tous les travaux pendant un jour ou deux qui précèdent l'émigration; et l'agitation tumultueuse des mouches qui se rassemblent en foule à la porte, s'y entassent les unes sur les autres, forment une grosse masse de groupes très-épais, et semblent préluder, par tous ces mouvements fréquents, au mouvement général qui doit ébranler une partie de la nation. Les essaims prennent l'essor en différents temps de l'année, suivant que les chaleurs sont plus ou moins fortes, le temps plus ou moins serein, les fleurs du canton plus ou moins précoces; et à différentes heures du jour, suivant que la ruche est plus ou moins exposée au midi ou au nord, au levant ou au couchant. Cependant, dans ce climat, il est rare qu'ils se déterminent à sortir plus tôt que la mi-mai, et plus tard que la mi-juillet. Pour l'heure du jour, c'est communément depuis dix à onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, lorsque le soleil est dans sa plus grande force, et que sa chaleur, augmentant celle qu'a produite le grand nombre des abeilles, leur rend leur demeure insupportable.

Pour que les essaims se mettent en marche, il faut qu'ils soient accompagnés d'une reine qui ait été fécondée, et qui puisse perpétuer le nouvel état. Toutes les fois que différents accidents auront fait périr les reines qui devoient conduire la nouvelle colonie, il n'y aura plus d'émigration, et les abeilles s'obstineront à rester dans leur ancienne demeure, quoiqu'elle soit devenue trop étroite pour contenir le grand nombre des habitants. Alors on n'a point d'autres ressources, que de leur donner ce qu'on appelle des *hausses;* ce sont des cercles de la même matière ef du même diamètre, dont on élève et agrandit leurs paniers : en augmentant ainsi l'étendue de leur logement, on prévient les inconvénients d'une population trop nombreuse, et on les met à portée de continuer leurs travaux.

Lorsqu'un essaim a pris enfin l'essor, il voltige pendant quelque temps dans l'air avec une sorte d'irrésolution, et puis va s'abattre sur une branche d'arbre : alors on prépare une ruche qu'on a pris soin de frotter de mélisse ou de thym, et secouant la branche, on fait tomber l'essaim dans la ruche.

Lorsqu'il s'élève assez haut pour qu'on puisse appréhender de le perdre, on lui jette du sable et de l'eau : cette aspersion faisant l'effet de la pluie, que les abeilles redoutent, les force de descendre pour se fixer dans un endroit qui soit plus à portée. Il y a des pays où l'on suit encore l'usage des anciens, de frapper sur des chaudrons ou sur des bassins de cuivre. On croit imiter par-là le bruit du tonnerre, et retenir les essaims par la peur de l'orage : mais nos naturalistes et nos écrivains économiques ont reconnu et démontré l'insuffisance de ce moyen; et la preuve en est que, lorsque les abeilles sont dispersées aux champs pour leur récolte, on a beau les étourdir du bruit des chaudrons, on ne les en voit pas plus intimidées, ni plus empressées à revenir.

Il est vraisemblable que cette pratique bizarre doit son origine à la superstition païenne, et à l'usage où l'on étoit, dans les fêtes de Cybèle, de frapper sur des bassins de cuivre, en mémoire d'un bruit pareil qu'avoient fait les Corybantes en faveur de Jupiter. On sait que le vieux Saturne ayant la manie de dévorer tous ses enfants, sa femme Cybèle voulut au moins dérober celui-ci à sa fureur; qu'elle le fit cacher avec soin dans un antre du mont Ida, qu'on nommoit *Dictys;*

et qu'elle engagea les Corybantes, qui étoient ses ministres et ses prêtres, à faire autour du berceau de son fils un si beau tintamarre, que les cris de son enfant ne pussent point percer. On sait aussi que nos abeilles jouèrent, avec les Corybantes, un grand rôle dans cette importante affaire; que ce fut à leur miel que Jupiter dut la conservation de ses jours, et qu'elles eurent la gloire d'être les nourrices du plus grand des dieux. Il est bien étrange qu'un usage inutile, ridicule, fondé sur une tradition aussi absurde et aussi puérile, se soit conservé fidèlement jusqu'à nous, et que nos fermiers fassent encore tous les jours, sans le savoir, les honneurs du berceau de Jupiter.

7 Fais broyer en ces lieux la mélisse ou le thym.

Il y a dans le texte, *trita milisphylla, et cerinthæ ignobile gramen.* La mélisse est une plante à plusieurs tiges, hautes d'une coudée, carrées, dures, et aisées à rompre; ses feuilles sont noirâtres, d'une odeur de citron, et d'un goût un peu âcre. Il y a plusieurs espèces de cérinthes décrites par les modernes; il est probable que celle des anciens est celle qu'on appelle *Cerinthe flavo flore asperior* : c'est une des herbes les plus communes de l'Italie et de la Sicile.

8 Mais lorsque entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division...

Il y a du vrai dans ce que Virgile dit ici sur les dissensions qui sont occasionées par la pluralité des reines; mais ce vrai se trouve mêlé de quelques erreurs, dont plusieurs appartiennent au philosophe Aristote, et les autres ne doivent être mises que sur le compte de la poésie.

Quand les essaims ont pris l'essor, il se trouve souvent plusieurs reines, et dans la ruche-mère qu'ils viennent de quitter, et dans la nouvelle où ils commencent à s'établir : alors le désordre se met effectivement parmi les abeilles, les ouvrages sont interrompus, et la paix et l'activité ne reviennent que lorsque les causes du trouble ont cessé, et que toutes les reines surnuméraires ont été mises à mort. On ignore si c'est la reine-mère qui se charge de cette barbare exécution, ou si ce sont ses sujets qui s'écartent pour cette fois de leur amour inviolable pour leurs chefs, et les sacrifient au repos de l'état. Ce qu'il y a de certain, c'est que le combat ne se livre jamais que dans l'intérieur de la ville, et tout le carnage se borne à-peu-près à celui des reines surnuméraires. Ainsi la pompeuse description de ces armées commandées par leurs rois, et de cette bataille sanglante qui se livre dans les champs de l'air, sont de l'imagination du poëte, qui, en cherchant à flatter les objets, a manqué leur ressemblance.

L'unité d'une reine chez les abeilles est un point fondamental de leur gouvernement, et un fait incontestable dans leur histoire. M. de Réaumur a plongé dans l'eau un grand nombre de ruches, dans différents temps de l'année; et, après en avoir examiné toutes les mouches les unes après les autres, il n'a jamais pu y découvrir qu'une seule mère. Le seul temps où il en paroît plusieurs, c'est au printemps, lorsque la nation s'est renouvelée par la fécondité de la reine-mère, et que les jeunes essaims ont besoin d'un nouveau chef. Ce fait, dont on ne peut douter, n'a pas été indiqué avec assez de précision, et annoncé avec assez de confiance.

En revanche, ils nous ont donné une erreur de plus, pour une vérité qu'ils ont omise. Ils ont dit que les abeilles immoloient ceux de leurs chefs qui étoient les plus séditieux et les plus méchants. C'est faire assurément bien de l'honneur à la morale et à la politique des abeilles.

Il y a d'autres combats de ces peuples, qui sont plus sérieux et plus meurtriers que ceux qui se livrent à l'occasion de la pluralité des reines; c'est lorsqu'un essaim a l'injustice ou l'imprudence de se loger dans une ruche déja occupée par un autre corps d'abeilles : alors il s'allume entre les deux partis une guerre très opiniâtre, qui dure même plusieurs jours : on combat sans relâche, et avec acharnement, depuis le matin jusqu'au soir; et le champ de bataille se trouve à la fin jonché de plusieurs milliers de morts.

Il est assez inutile de parler maintenant des petits combats particuliers qui se livrent fréquemment d'abeille à abeille, et qui se terminent assez souvent par la mort des deux champions : ce sont de petits faits peu intéressants, après les grands événements dont nous avons fait le récit, et qui n'influent pas sur la fortune de la ruche, comme ces grandes guerres nationales qui emportent la moitié de ses habitants.

9 Et dans un foible corps s'allume un grand courage.

Ce vers est de M. Racine le fils.

10 Il faut, comme les rois, distinguer les sujets.

La distinction des deux espèces d'abeilles est une chimère d'Aristote, qui n'a d'autre fondement que les différences que l'âge apporte dans la couleur de ces insectes. Les jeunes abeilles sont grises, et même brunes; elles deviennent rougeâtres lorsqu'elles vieillissent.

11 Qui dompte l'âpreté d'un vin fougueux et dur.

Les anciens mettoient du miel dans les vins forts.

12 Arrache seulement les ailes de ses rois.

Ce précepte est-il bien praticable? Comment prendre les rois? comment les choisir au milieu de cette foule de sujets? Cependant Columelle et Pline ont prescrit la même chose que Virgile. Columelle nous apprend comment on peut prendre le roi impunément; c'est, dit-il, en frottant sa main de baume. Mais la difficulté de le saisir ne subsiste pas moins. Cependant j'ai entendu dire à un de mes amis qu'il avoit vu, près de Londres, une personne qui avoit trouvé l'art d'apprivoiser les reines, et par ce moyen de gouverner sans peine tout ce petit peuple, religieux adorateur de ses souverains.

13 Que Priape, en ces lieux, écarte avec sa faux...

Il y a dans le texte, *Hellespontiaci servet tutela Priapi.* Priape étoit adoré principalement à Lampsaque, ville bâtie sur l'Hellespont.

14 Si mon vaisseau, long-temps égaré loin du bord,
Ne se hâtoit enfin de regagner le port,
Peut-être je peindrois les lieux chéris de Flore...

On sait que Rapin a saisi ce sujet présenté par Virgile *. Cet ouvrage estimable le seroit encore plus, si les épisodes étoient moins froids.

15 Le narcisse en mes vers s'empresseroit d'éclore.

D'après la description que les anciens nous ont donnée de leur narcisse, M. Martyn, botaniste anglais, croit le reconnoître dans le *narcissus albus circulo purpureo*, et dans un autre espèce appelée *narcissus albus circulo croceo minor.*

16 Les roses m'ouvriroient leurs calices brillants.

Il y a dans le texte, *biferique rosaria Pæsti.* La ville de Pæstum n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé *Pesti*, dans la Lucanie, c'est-à-dire dans la Calabre. Ce pays étoit autre-

* Et Delille lui-même, après Rapin, et avec bien plus de succès.

fois célèbre pour ses belles roses, qui croissent deux fois dans l'année.

17 Je courberois le lierre et l'acanthe en berceaux.

J'ai déja observé qu'il y avoit deux sortes d'acanthe : l'un est un arbre d'Égypte, décrit par Théophraste; l'autre est une plante de jardin, décrite par Dioscoride. C'est d'elle qu'il s'agit ici. Ses feuilles sont plus longues et plus larges que celles de la laitue; elles sont divisées comme celles de la roquette, blanchâtres, épaisses, douces au toucher; la tige est haute de deux coudées, épaisse d'un doigt, entourée, vers le sommet, de feuilles longues et épineuses, d'où sort une fleur blanche : la semence est longue et jaune; les racines sont longues, mucilagineuses, rouges, et gluantes. Tous les botanistes conviennent que cette plante est la même que celle qu'on cultive dans les jardins, sous le nom de *branche ursine*. Elle sert d'ornement dans l'ordre corinthien. Vitruve nous rapporte ce qui y donna lieu. Un panier, couvert d'une tuile, avoit été placé, par hasard, sur une racine d'acanthe; au printemps, la tige et les feuilles embrassèrent le panier, et, après s'être élevées jusqu'au haut, furent repliées en bas par les rebords des coins de la tuile. Callimaque, fameux architecte, passant par hasard, en trouva le coup d'œil agréable, et imita ce panier dans une colonne qu'il bâtit à Corinthe. Effectivement, rien ne ressemble plus à un chapiteau d'ordre corinthien, qu'un panier couvert d'une tuile, environné de feuilles d'acanthe, arrêtées et repliées par les coins de la tuile; c'est peut-être ce qui l'a fait appeler par Virgile *flexi acanthi*. A l'égard du lierre blanc, *pallentes hederas*, j'ai déja remarqué que nous ne connoissons point cette plante.

18 Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes...

Il y a dans le texte, *sub OEbaliæ memini me turribus arcis Corycium vidisse senem*. Tarente est ici appelé *OEbalia*, du nom d'*OEbalus*, venu de Lacédémone dans la Lucanie, où il établit une colonie, et bâtit la ville de Tarente. Le Galèse, aujourd'hui appelé *Galeso*, coule dans la Calabre, et se décharge dans la mer près de Tarente. Coryce étoit une ville de la Calicie, aujourd'hui nommée *Curco*, dans la Caramanie, vis-à-vis l'île de Chypre.

Il n'y a personne qui ne sente la beauté de ce morceau; rien de si touchant, de si frais, de si naturellement amené. Je n'en reconnois pas qui y ressemble davantage, que celui du vieillard que M. de Voltaire a peint dans le premier livre de la *Henriade* : c'est le même ton de sentiment, avec des idées différentes.

19 Lui déja de l'acanthe émondoit les rameaux.

Comment l'hiver, lorsqu'il ravageoit tout, pouvoit-il respecter les arbustes de ce vieillard? Il est probable qu'il connoissoit l'usage des serres, et qu'il y mettoit à couvert les arbres, pour les sauver des rigueurs de l'hiver, et pour hâter leur verdure, ou leurs fleurs, ou leurs fruits.

20 Le sapin pour l'abeille y distilloit ses pleurs...

Il y a seulement dans le texte, *illi tiliæ*, *atque uberrima pinus*. J'en ai fait entendre dans ma traduction le véritable sens, qu'aucun traducteur ne paroît avoir saisi. Ces tilleuls et ces pins étoient destinés à fournir non seulement de l'ombre au maître du jardin, mais encore du miel et de la cire à ses abeilles. En effet, ces arbres sont onctueux et pleins de suc. Voilà pourquoi Virgile a dit *uberrima pinus;* et dans un autre endroit, en parlant des arbres chers aux abeilles, *pinguem tiliam*. Les deux vers suivants en sont encore une nouvelle preuve :

Ergo apibus fetis idem atque examine multo
Primus abundare...

Ce vieillard plantoit des tilleuls et des pins : aussi, dit Virgile, voyoit-il le premier ses essaims fécondés, etc.

La liaison de ces deux vers avec les précédents dépend du mot *ergo*, qui a été passé par presque tous les traducteurs. Ces remarques sont, je crois, moins minutieuses qu'on ne pourroit le croire au premier coup d'œil, puisqu'elles tombent sur des méprises qui défigurent Virgile dans la plupart des traductions.

21 Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déja forts, des ormes déja vieux.

Les commentateurs n'ont pas mieux compris ce passage que le précédent. Virgile veut dire que ce vieillard avoit trouvé le secret de transplanter des arbres déja forts : il est aisé de s'en convaincre par les épithètes qu'il a données à chacun des arbres, qu'il nomme, *seras ulmos*, *eduram pyrum*, *spinos jam pruna ferentes*, *jamque ministrantem platanum potantibus umbras*. En effet, Virgile, dans tout ce morceau, représente ce vieillard comme un cultivateur habile, qui avoit su perfectionner le jardinage. Au reste, ce secret n'a point été inconnu aux modernes. J'ai vu à Chaulnes une allée entière de tilleuls qui avoient été transplantés très grands, et qui avoient parfaitemement repris. Plusieurs endroits de Marly, grace au génie du fameux machiniste le P. Sébastien, se trouvèrent ombragés, comme dit Fontenelle, d'allées arrivées de la veille. Mais ce qui étoit un prodige chez le vieillard de Virgile, cesse de l'être chez les rois et les grands, où l'on est accoutumé à voir forcer la nature.

22 L'une s'en va des fleurs dépouiller le calice.

Aussitôt que les abeilles sont établies dans une ruche, leur premier soin, après avoir bouché avec la propolis toutes les fentes de leur nouvelle demeure, est de recueillir la cire. C'est sur les fleurs qu'elles vont la chercher, et ce sont les étamines ou la poussière de ces fleurs qui fournissent la matière première. La nature les a équipées de tous les instruments propres à cette récolte : elle a hérissé leurs jambes de poils très longs, et qui leur servent à ramasser les petits grains de poussière : elle a ménagé dans les deux dernières une petite cavité qui présente la forme d'une cuiller ou d'une palette creuse, pour faciliter le transport de leur moisson : en même temps elle a fait la dépense d'un estomac particulier, dans lequel les abeilles font passer la cire et la préparent. Auparavant, la cire n'est qu'une matière brute, un amas de petits grains durs, incohérents, sans souplesse, sans ductilité; et il faut qu'elle ait subi, dans l'estomac de l'abeille, une espèce d'analyse, avant que de pouvoir être employée avec succès. M. de Réaumur, à qui nous devons cette découverte, et qui n'avoit pas encore reconnu la nécessité de cette préparation, avoit imaginé de se passer des abeilles, et de faire de la cire tout comme elles. Il avoit les matériaux, rien ne lui paroissoit si simple que de les mettre en œuvre; mais après plusieurs essais infructueux, il fallut abandonner le projet; la nouvelle manufacture de cire n'eut pas lieu, et il fut forcé de revenir aux anciennes ouvrières, à celles de la nature, qui travailloient plus habilement et plus sûrement que lui.

23 Pétrit les fondements de ses murs réguliers.

Lorsque les abeilles ont préparé la cire dans leur estomac elles songent à l'employer, et commencent à bâtir les petits

murs de leurs cellules. Quelquefois celles qui ont préparé les matériaux sont aussi chargées de la construction de l'édifice; quelquefois ce sont d'autres qui leur succèdent : mais toujours celles qui ont élevé le corps de l'ouvrage ne sont point celles qui le polissent; il en vient d'autres qui ont cette commission, qui rendent les angles plus exacts, aplanissent les superficies, et donnent à tout la dernière perfection. On a remarqué que celles-ci travailloient beaucoup plus long-temps que les autres sans se reposer, comme si le travail de polir étoit moins fatigant que celui d'édifier. Pour la plus grande économie du temps, pendant qu'une partie des abeilles est occupée à la construction des rayons, une autre partie est chargée de la nourriture des ouvrières; ainsi les travaux ne sont point interrompus, et l'ouvrage avance avec une vitesse incroyable. Aussi a-t-on vu des mouches élever, en vingt-quatre heures, des rayons d'un pied de haut, et de six pouces de large, qui contenoient près de quatre mille alvéoles.

Les abeilles travaillent d'abord au haut de leur panier; c'est là qu'elles attachent leurs gâteaux, dont la direction est perpendiculaire à la base de la ruche. Cette méthode paroît avoir bien des inconvénients. Leur ville est, pour ainsi dire, suspendue en l'air. Le poids des alvéoles, et des magasins de miel et de cire, sembleroit devoir faire craindre pour la solidité de l'ouvrage; mais nos architectes ont pourvu à tout. Ils attachent d'abord les rayons avec une glu extrêmement visqueuse, avec leur propolis; ils multiplient de tous côtés ces attaches, et ne négligent rien pour assurer les fondements: en même temps, pour diminuer le poids du bâtiment, ils donnent aux cellules la moindre épaisseur qu'il est possible; et comme les inconvénients naissent les uns des autres, et que le peu d'épaisseur de ces cellules les mettroit hors d'état de résister au mouvement perpétuel des mouches, elles ont soin de fortifier d'un rebord de cire l'entrée de leurs alvéoles, comme étant la partie qui doit souffrir le plus, et qui sera attaquée le plus souvent.

Elles ne se contentent pas de travailler à un seul rayon; elles en élèvent plusieurs à-la-fois, qui sont parallèles entre eux, et qui, attachés également à la voûte de la ruche, tombent aussi perpendiculairement sur la base. Il y a toujours entre les différents rayons un espace vide, propre à laisser passer deux mouches de front : ce sont les grandes rues de leur cité. De plus, elles ont ménagé différents petits trous par lesquels une mouche peut passer promptement d'un rayon à l'autre, sans prendre un long circuit. Ainsi la communication paroît fort bien établie entre les différentes parties de leur empire, et la correspondance entre les citoyens peut être fort prompte.

Chaque rayon est composé d'un double rang d'alvéoles qui sont adossés les uns contre les autres, et qui ont une base commune. La figure de l'alvéole est un hexagone régulier, à six pans. Pappus, fameux géomètre de l'antiquité, a prouvé que cette figure avoit le double avantage de remplir un espace sans y laisser de vide, et de renfermer un plus grand espace dans le même contour; et il est bien étrange que les abeilles aient précisément choisi ou rencontré, entre une infinité de figures, la seule qui pût remplir exactement deux conditions aussi essentielles. La figure de la base est une pyramide formée de trois losanges parfaitement égales; les quatre angles de ces losanges sont encore si heureusement combinés, et leur ouverture est dans une telle proportion, que la cire se trouve employée avec la plus grande économie possible; en sorte que toute autre losange, composée d'angles de toute autre grandeur, n'auroit pu procurer le même avantage. M. Kœnig, qui avoit employé l'analyse des infiniment petits pour résoudre ce problème qui lui avoit été donné par M. de Réaumur, après bien des calculs, n'étoit arrivé qu'au résultat des abeilles. La manière dont elles s'y prennent pour construire tous ces côtés de leurs hexagones, toutes ces losanges de leur base, et tous ces angles de leurs losanges, est aussi étonnante que le choix même des figures; mais tous ces détails sont trop compliqués pour avoir place dans une note, et il faudroit que mes lecteurs eussent eux-mêmes bien de la géométrie, pour entendre toute celle de nos insectes.

Autre merveille. Il y a dans une ruche trois sortes de mouches; les ouvrières, qu'on trouve au nombre de plus de quinze mille dans les ruches ordinaires; les faux bourdons, ou les mâles, qui n'excèdent guère le nombre de mille lorsqu'ils abondent le plus; et les reines ou mères, qui sont les moins nombreuses de toutes; on n'en trouve jamais plus de vingt dans la ruche la plus peuplée. Les ouvrières sont les plus petites; les mâles sont beaucoup plus gros, et plus longs; et les reines encore plus que les mâles. Les abeilles, dans la construction de leurs alvéoles, ont égard à ces deux combinaisons, celles de la grosseur et du nombre de mouches qui doivent y naître. Les alvéoles destinés aux ouvrières sont les plus petits et en très grand nombre; les logements qu'occuperont les mâles sont en moindre nombre et plus grands; et la même combinaison se trouve pour les logements des reines, qui sont les moins nombreux et les plus spacieux de tous, dont un seul pèse autant que cinquante alvéoles ordinaires, et qui sont les palais de cette petite ville.

Les abeilles conservent encore l'hexagone pour les alvéoles des mâles; et se contentent de leur donner plus d'étendue; mais elles abandonnent cette figure pour les cellules des reines, qui sont d'une forme arrondie, oblongue, et en tout assez irrégulière.

M. de Buffon, effrayé des merveilles de l'architecture et de la géométrie des abeilles, et se refusant à leur reconnoître une intelligence qui auroit surpassé la nôtre, a essayé d'expliquer tous ces faits par le mécanisme seul. « Ces hexagones, « dit-il, tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve « de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure, « toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paroît, et « qu'elle est dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la « nature, et que l'on remarque même dans ses productions « les plus brutes, les cristaux, et plusieurs autres pierres : « quelques sels prennent constamment cette figure dans leur « formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau « d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parceque « chaque écaille croissant en même temps, se fait obstacle, « et tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible dans « un espace donné. On voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminants : on les trouve dans « les graines, dans les capsules, dans certaines fleurs, etc. « Qu'on remplisse un vaisseau de pois, ou plutôt de quelque « autre graine cylindrique, et qu'on le ferme exactement, « après y avoir jeté autant d'eau que les intervalles qui restent entre ces graines peuvent en recevoir; qu'on fasse « bouillir cette eau, tous ces cylindres deviendront des colonnes de six pans. On en voit clairement la raison, qui est « purement mécanique : chaque graine, dont la figure est « cylindrique, tend, par son renflement, à occuper le plus « d'espace possible dans un espace donné; elles deviennent « toutes nécessairement hexagones par la compression réciproque. Chaque abeille cherche à occuper de même le plus

« d'espace possible dans un espace donné; il est donc néces-« saire aussi, puisque le corps des abeilles est cylindrique, « que leurs cellules soient hexagones par la même raison des « obstacles réciproques. »

Cette explication est assurément très ingénieuse; mais j'ose dire, avec le respect que l'on doit à un écrivain tel que M. de Buffon, qu'elle est encore insuffisante. Un des faits les plus certains dans l'histoire de ces insectes, c'est que tous les ouvrages de leur petite république ne sont faits que par les ouvrières, et que les mâles et les reines, loin de contribuer aux travaux publics, n'ont pas même reçu de la nature les organes et les instruments qui y sont propres. Or, si la régularité de ces alvéoles n'avoit pas d'autre cause que celle que M. de Buffon lui assigne; si elle n'étoit produite que par une loi mécanique, et par la compression réciproque de ces insectes, combinée avec leur figure, il est certain que tous les alvéoles auroient la même forme et la même dimension, puisqu'ils sont tous construits par les ouvrières. Ceux des mâles auroient la même grandeur; ceux des femelles auroient la même grandeur et la même figure; et l'on ne verroit point cette étonnante proportion du nombre des différentes cellules avec le nombre des différentes mouches qui doivent y naître. Au reste, je soumets cette observation au jugement de M. de Buffon lui-même.

24 L'autre forme un miel pur d'une essence choisie.

Le miel est une matière liquide qui se trouve au fond du calice des fleurs, dans de petites glandes* que M. Linnæus a découvertes le premier. Cette matière sort souvent des glandes par transpiration, se répand au fond du calice, et se trouve même quelquefois épanchée sur les feuilles.

Les anciens donnoient au miel une origine bien plus noble; ils le regardoient comme une rosée qui tomboit du ciel, comme une transpiration de l'air ou des astres qui s'épuroient. Ceci sert à expliquer le premier vers de ce livre, *Aerii mellis cœlestia dona.* Ces deux épithètes ne sont pas, comme on seroit tenté de le croire d'abord, des mots vagues et brillants, qui ne servent qu'à remplir et qu'à orner les vers; elles sont l'expression juste et exacte de la mauvaise physique de ce temps.

Les abeilles ont des organes propres pour la récolte du miel, comme pour celle de la cire; une trompe et un estomac particulier. La trompe est une espèce de langue musculeuse, très forte et très flexible, que l'abeille allonge et raccourcit à sa volonté, et dont elle se sert pour laper le miel, et le conduire jusqu'à une petite ouverture qui est sa bouche. Cette bouche avoit été méconnue jusqu'à M. de Réaumur : elle avoit même échappée au fameux Swammerdam, grand observateur et habile anatomiste. La méprise de ce savant homme prouve bien l'extrême difficulté d'observer des objets aussi délicats. Il avoit cru que l'abeille pompoit le suc des fleurs par un petit trou qu'il supposoit à la trompe; mais M. de Réaumur, en pressant le bout de cette trompe, n'a jamais pu en faire sortir la moindre goutte de liqueur, quoique la pression l'eût gonflée prodigieusement. Il a fait sur la bouche la même expérience, et la liqueur est venue aussi abondamment qu'il l'a désiré.

Le miel, transporté par la trompe dans la bouche, passe dans le premier estomac, où il essuie, comme la cire dans le second, une espèce d'analyse et de coction. Une partie reste pour la nourriture de l'insecte, et l'autre est rapportée fidèlement dans la ruche, et déposée dans les cellules, pour la subsistance journalière des mouches, et pour les provisions d'hiver. Une remarque très curieuse, c'est que les cellules qui renferment le miel dont les abeilles se nourrissent tous les jours, restent ouvertes, au lieu que celles qui servent de magasins pour l'arrière-saison, sont fermées avec un couvercle de cire.

* C'est la partie que M. Linnæus appelle le nectar.

25 L'autre élève à l'état des enfants précieux.

Rien n'égale les soins que les abeilles prennent de leurs petits, quoique la maternité ne semble pas devoir parler chez elles, et qu'ils ne soient que les enfants de l'état. Elles ont soin de déposer dans les alvéoles où il y a un œuf, une espèce de bouillie ou gelée transparente, qui servira pour la nourriture de l'insecte lorsqu'il sera éclos. De temps en temps elles ont l'attention de visiter les alvéoles pour renouveler la provision, au cas qu'elle soit épuisée. M. Maraldi a eu souvent des preuves de leur attachement pour leurs petits. Il avoit détaché du haut de la voûte un morceau d'un rayon, dans lequel il y avoit plusieurs vers d'abeilles, et l'avoit transporté au bas de la ruche; aussitôt un certain nombre d'abeilles sont descendues sur ce fragment de rayon, et y sont restées fidèlement jusqu'à ce que tous les petits vers eussent pris tout leur accroissement, et ne l'ont abandonné qu'avec les jeunes abeilles.

26 En des corps différents les essaims se séparent.

Les anciens ont été plus hardis que nous. Nos naturalistes modernes n'ont point eu d'expérience assez décisive, qui leur apprît si les différents travaux étoient partagés entre les différents corps d'abeilles, ou si toutes les abeilles ne s'occupent point successivement de différents ouvrages.

27 Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe...

L'ardeur du travail est incroyable chez les abeilles : elles vont quelquefois chercher des fleurs à plus de deux lieues de leur ruche. Or, l'on imagine bien ce que c'est que deux lieues pour une petite mouche. Ce qui nous a instruits de ces grands voyages, ce sont les poussières de certaines plantes qui ne croissent pas dans le voisinage. Virgile, en cet endroit, nomme des plantes et des arbres qui fournissent aux abeilles leur récolte. On connoit le safran; Virgile l'appelle *rubentem.* Le pétale de sa fleur est couleur de pourpre. A l'égard de l'hyacinthe, il y a dans les jardins plusieurs fleurs connues sous ce nom; aucune ne paroit conforme à la description que les anciens nous ont laissée de cette fleur. Ils prétendent qu'on voit tracées sur le pétale les deux lettres A S, qui, selon eux, sont l'expression de la douleur que ressentit Apollon de la perte du jeune Hyacinthe, métamorphosé en la fleur de ce nom. M. Martyn, que j'ai déja cité, croit voir dans le martagon, que les botanistes appellent *lilium floribus reflexis*, le narcisse célébré par les poëtes anciens. Il y a vu, dit-il, des taches d'une couleur foncée, qui semblent former les lettres A S.

28 On les voit s'occuper, se délasser ensemble.

Nous sommes forcés de convenir qu'il se trouve encore ici plusieurs méprises. Les abeilles travaillent la nuit comme le jour, se reposent le jour comme la nuit, et ne travaillent jamais toutes à-la-fois. Dans la plus grande chaleur de l'ouvrage, on voit toujours une partie des ouvrières qui se tiennent dans l'inaction, attachées les unes aux autres par les petits crocs qu'elles ont aux pattes antérieures; et vraisemblablement dans cette position elles se délassent de leurs fatigues. Effectivement, il étoit naturel d'imaginer que des insectes qui habi-

tent perpétuellement les ténèbres d'une ruche, et qui dans ces ténèbres élèvent des ouvrages aussi finis que les leurs; qui ont plus de seize mille yeux, lorsque nous n'en avons que deux, qui ont ces yeux taillés différemment que les nôtres, qui aperçoivent sûrement des différences où nous ne voyons que de l'uniformité, des espaces où nous ne découvrons que des points, qui voient enfin où nous ne voyons plus; il étoit, dis-je, naturel d'imaginer que des êtres ainsi conformés ne devoient guère connoître et attendre ce retour périodique de lumière et d'obscurité que nous avons appelé le *jour* et la *nuit*.

29 Lesté d'un grain de sable, il affronte le vent.

Ceci n'est qu'une fable débitée par Aristote, copiée par Virgile, et répétée par Pline. Il y a une espèce d'abeille, qu'on appelle *maçonne*, qui bâtit son nid contre les murs, avec un mortier composé de sable et de gravier. Comme cette abeille ressemble à l'autre, des yeux inattentifs les ont confondues d'abord; et ensuite, les erreurs du jugement se mêlant à celles de la vue, on a imaginé à cette pierre, qu'on croyoit voir dans les pattes de notre abeille, un usage qu'elle n'avoit point.

30 L'hymen est inconnu de la pudique abeille.

Il y a encore ici plusieurs erreurs. Pour les faire remarquer, il est nécessaire de reprendre un peu plus haut l'histoire des abeilles.

Il y a un temps de l'année où l'on voit dans une ruche trois sortes de mouches : les abeilles ouvrières ou mulets, les faux bourdons ou les mâles, et les abeilles reines ou mères. Les femelles ou les reines ont le corps près de la moitié plus grand que celui des ouvrières, l'aiguillon plus long, les ailes beaucoup plus courtes, les dents plus petites, point de palettes triangulaires, point de brosses, tous les organes du travail sacrifiés en faveur des organes de la génération, où la nature a mis un appareil singulier, des ovaires énormes pour la grosseur de l'insecte, où Swammerdam a compté, dans le temps de la pleine ponte, plus de cinquante vaisseaux, qui chacun renfermoient plus de dix-sept œufs, et tous plus de cinq mille de ceux qui étoient visibles, sans compter une foule d'autres qui, n'étant point encore formés, et ne devant se développer que successivement, échappoient aux yeux et à la loupe. Aussi la reine abeille peut-elle pondre jusqu'à deux cents œufs par jour, dix ou douze mille dans l'espace de sept semaines, et près de trente ou quarante mille dans le cours d'une année. Les faux bourdons ou les mâles sont privés, comme la reine, de toutes les parties propres au travail, et n'ont que les organes distinctifs de leur sexe, tandis que les ouvrières, fournies de tous les instruments nécessaires pour les ouvrages, manquent absolument de tous les organes du plaisir qui pourroient les en distraire.

La reine n'est destinée qu'à produire la nation, les mâles à féconder la reine, et les ouvrières à faire du miel et de la cire; et il semble que cette république ressemble assez à ces gouvernements anciens, où les citoyens étoient partagés en différentes classes, dont chacune avoit ses fonctions constantes et ses emplois héréditaires.

Il a été facile de connoître les opérations des ouvrières; elles sont à découvert: celles des mâles et des femelles étoient moins faciles à observer. Les gâteaux de cire qui arrêtent les yeux de l'observateur, la multitude d'abeilles qui environnent la reine, son séjour presque continuel dans son sérail, dont elle sort rarement, tout cela a dérobé long-temps à notre connoissance le mystère de la génération : il n'est pas étonnant qu'il ait échappé aux anciens. Les ruches de corne qu'ils avoient imaginées n'étoient pas aussi transparentes que les nôtres; ils n'avoient pas porté aussi loin que nous l'esprit d'observation, et se livroient trop à l'esprit de système; enfin, ils n'avoient pas le microscope. M. Maraldi, qui le premier se servit des ruches de verre, qui avoit décrit le sexe des bourdons, et qui avoit soupçonné le mystère de la génération, n'avoit jamais pu en être témoin. Swammerdam, qui a travaillé dans le même temps que M. Maraldi, quoique son ouvrage n'ait paru que depuis, s'étoit arrêté au même point. Il sembloit que cette découverte avoit été réservée pour M. de Réaumur : il perfectionna les ruches de verre, en imagina de différentes formes pour les différentes découvertes qu'il se proposoit de faire, sut mettre les abeilles dans des circonstances où elles fussent obligées de révéler leur secret, tira la reine du milieu de son palais, la mit tête à tête avec un mâle, prit la nature sur le fait; et vit qu'à quelques bizarreries près, elle agissoit chez les abeilles comme chez les autres animaux.

Après la fécondation, vient la ponte de la reine. Suivie d'un petit cortége de mouches elle entre dans chaque alvéole, ne manque jamais de choisir parmi les différentes cellules celle qui convient à la nature de l'œuf qu'elle va pondre. L'œuf éclôt deux ou trois jours après la ponte, et paroît sous la forme d'un petit ver, qu'on nourrit, comme nous l'avons déja dit, avec une espèce de bouillie. Au bout de cinq ou six jours, le vers a pris tout son accroissement : on cesse de le nourrir, et les abeilles couvrent son alvéole d'un couvercle de cire. Alors le ver file une soie, et se convertit en nymphe : il reste dans cet état quinze jours; quand il s'est débarrassé des langes de sa nymphe, et que les parties qui le constituent abeille sont développées, l'insecte rompt lui-même son couvercle de cire, et après quelques moments de langueur, prend enfin son essor. M. Maraldi a vu des abeilles, qui, le premier jour de leur sortie, avoient déja rapporté deux petites pelottes de cire. Les mâles ou faux bourdons travaillent à la génération jusqu'à la fin de juin, et même de juillet, auquel temps ils sont exterminés par les ouvrières, de peur qu'ils n'affament l'état : leur défaite est facile, quoiqu'ils soient deux fois plus gros que les ouvrières, parce qu'ils sont sans aiguillon.

31 Quel peuple de l'Asie honore autant son roi?

Ce que dit ici Virgile de l'attachement des abeilles pour leurs rois est exactement vrai pour les reines; il faut seulement en excepter les deux derniers vers, qui sont une exagération poétique. En général, les abeilles paroissent avoir un but marqué et un objet suivi dans tous leurs travaux, c'est l'amour de leur postérité; et cet amour semble être la source de celui qu'elles ont pour leur reine. Nous avons vu que les essaims ne sortoient point lorsqu'ils n'étoient pas accompagnés d'une mère qui eût été fécondée. Lorsqu'ils en ont une qui est peu féconde, les ouvrages languissent à proportion de sa stérilité : si elle meurt, ils sont absolument interrompus, la nation se détruit; et si, dans cet interrègne funeste à leur empire, on leur donne seulement un ver, une nymphe mère, la société subsiste, les ouvrages sont continués, quoique avec lenteur; et lorsque la jeune reine a quitté sa dépouille, et se trouve en état de remplir les vues de son peuple, toute leur activité revient, et les travaux sont poussés avec la plus grande ardeur.

32 Enfin, veux-tu ravir leur nectar écumant?
Devant leur magasin porte un tison fumant.

Il y a plusieurs manières de faire la récolte du miel : il ne m'appartient pas de décider quelle est la meilleure; je dirai

seulement qu'il faut choisir la moins meurtrière pour les abeilles, puisque c'est la plus avantageuse pour le possesseur des ruches.

33 Et laisse dans la plaie et son dard et sa vie.

Les abeilles ont, dans l'intérieur du ventre, une petite bouteille de venin, située à la racine de leur aiguillon. Cet aiguillon est un tuyau creux qui renferme deux petits dards, dont l'extrémité est taillée comme une scie; les dents de cette scie sont dirigées comme le fer d'une flèche, en sorte que le trait pénètre facilement dans la plaie, et s'en retire très difficilement. Aussi la vengeance des abeilles leur est presque toujours mortelle. On voit par là que le pardon des injures devroit être une des premières lois de ce peuple.

34 Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde.

Taygète est une des Pléiades. Les Pléiades s'élèvent avec le soleil le 22 avril, selon Columelle.

35 Et lorsque cette nymphe, au retour des hivers,
Redescend tristement dans le gouffre des mers.

Le coucher des Pléiades indique ici la fin d'octobre, ou le commencement de novembre. Il y a dans le texte, *Aut eadem sidus fugiens ubi Piscis aquosi, etc.* Les commentateurs sont fort partagés sur ce que signifie le mot *piscis.* Les uns pensent qu'il s'agit du signe des Poissons, qui se lève en effet après le coucher des Pléiades; les autres, que Virgile a voulu désigner le Dauphin. La Rue prétend qu'il faut entendre par ce mot la constellation de l'Hydre, ce qui paroît moins vraisemblable. Dryden, avec moins de fondement encore, a supposé qu'il s'agissoit du Scorpion.

36 Toutefois, si l'hiver, alarmant ta prudence...

L'hiver est une saison critique pour les abeilles; c'est dans cette saison qu'elles ont le plus besoin de la protection de l'homme, et il faut que ses soins commencent où il semble que ceux de la nature finissent. Elles ont alors deux fléaux à redouter, le froid et la famine; et ce qui augmente le danger de leur situation, c'est qu'elles ne peuvent guèreé chapper à l'un des deux qu'en succombant à l'autre. Le froid les tue dans les hivers rigoureux; et dans les hivers trop doux, c'est la famine.

Les abeilles sont les plus frileux des insectes qui habitent notre climat. Renfermées en petit nombre dans un récipient de verre, elles seroient gelées par les chaleurs de notre printemps; et lorsqu'elles sont entassées par milliers dans une ruche nombreuse, au milieu de leurs retranchements de cire, où ces vapeurs chaudes qui s'exhalent du miel et de la cire, et le séjour perpétuel de douze à quinze mille habitants, entretiennent dans les jours froids de janvier une chaleur égale à celle des beaux jours de notre été, elles sont encore saisies par les premiers froids de l'hiver : ceux qui arrêtent la végétation et la naissance des fleurs suffisent pour les plonger dans un engourdissement qui ressemble à la mort. Cette espèce de léthargie est commune à la plupart des insectes. Dans cet état, toutes les fonctions animales sont suspendues, la transpiration cesse; et comme il ne se fait plus de perte, il n'est plus besoin de réparation. Cet état n'est point funeste aux abeilles; il est même avantageux pour les propriétaires des ruches, qui conservent également leur miel et leurs mouches : mais si l'hiver devient trop rude, et que les rigueurs du froid augmentent, l'engourdissement devient dangereux, et la léthargie mène à la mort. Pour prévenir cet accident, il faut donner à leurs logements l'exposition la plus chaude; il faut avoir le soin de proportionner le nombre de paniers au nombre de mouches qui les occupent, et sur-tout peupler les ruches, en réunissant ensemble tous les essaims qui ne seroient pas assez nombreux. Les ruches plus fortes résisteront à des froids qui feroient périr les ruches plus foibles.

Lorsque les hivers sont doux, les abeilles ont à redouter la famine. La douce température de l'air les tire de leur engourdissement; et en reprenant tous les mouvements de la vie, elles en ressentent tous les besoins. Alors elles sont réduites à consommer les provisions qu'elles ont amassées, et souvent il arrive que leurs magasins sont épuisés avant le retour des beaux jours et des fleurs, et alors elles périssent inévitablement par la famine. Le remède est encore très simple. Il ne s'agit que de mettre au bas de la ruche une assiette pleine de miel, sur laquelle on aura seulement le soin d'étendre une feuille de papier percée de petits trous, afin que cette liqueur gluante ne mouille et ne colle pas leurs ailes. Ce qu'il y a de difficile, c'est de trouver le degré de froid, la température convenable qui maintienne les abeilles dans cet engourdissement utile qui ménage leurs provisions sans exposer leurs jours, et concilie l'économie du miel avec la conservation des mouches.

37 La chenille en rampant gagne leur pavillon.

L'animal dont parle Virgile est la teigne de la cire. Comme le mot *teigne* n'a point de noblesse dans notre langue, je me suis servi du mot générique de *chenille.* Effectivement c'en est une, qui essuie les métamorphoses communes aux chenilles, et se change à la fin de ses jours en phalène ou papillon de nuit. Quoique cet insecte soit sans armes et sans défense, c'est l'ennemi le plus dangereux pour les abeilles. Le frelon et la guêpe, armés d'un aiguillon redoutable, les attaquent à force ouverte, et leur livrent un combat toujours périlleux pour eux, malgré la supériorité de leurs armes. La teigne a des moyens plus sûrs et moins brillants; elle les prend par la famine, sape leurs murailles de cire, détruit leurs provisions de bouche, et, n'employant que la ruse et ses talents, parvient souvent à se rendre, sans danger, maîtresse d'une place que la valeur auroit pu disputer à la force. Voici comment le fait arrive. Le papillon qui vient de cette chenille, à la faveur de la nuit, s'introduit secrètement dans la ruche; il traverse un camp de quinze mille ennemis bien armés, et va déposer en silence ses œufs dans un coin de leurs rayons. L'œuf vient à éclore : l'insecte se dérobe d'abord, par sa petitesse, aux yeux vigilants des abeilles; bientôt après, au moment que sa grosseur pourroit le trahir, il s'enveloppe d'une petite coque de soie, qu'il fortifie de jour en jour, et qui devient enfin impénétrable à leur aiguillon. A l'abri de ce retranchement, il se nourrit impunément des provisions qui sont auprès de lui. Quand elles sont épuisées, il file une nouvelle soie, alonge toujours sa galerie, et s'avançant sous son chemin couvert, traverse tous les rayons, mine tous les alvéoles; et si plusieurs de ces insectes se réunissent, et croisent en même temps leurs travaux, la ruche devient impraticable, et les abeilles sont obligées de l'abandonner.

38 Le lourd frelon se rit de leur foible aiguillon.

Le frelon est une espèce de guêpe, mais beaucoup plus grosse que l'autre : son aiguillon est si meurtrier, qu'un observateur ayant été piqué à la jambe par un de ces frelons, en perdit connoissance pendant quelques moments, et eut la fièvre pendant deux ou trois jours. Cet insecte seroit fort dangereux pour les abeilles, sans sa lourdeur et le bruit de son vol, qui avertit sa proie et nuit à sa voracité. Les autres animaux dont il est parlé dans ce morceau, tels que le lézard,

les cloportes, l'araignée, ne sont pas bien à craindre pour les abeilles, quoi qu'en disent les anciens. Ils n'ont point parlé du mulot, qui est pourtant un de leurs plus grands destructeurs. C'est l'hiver que cet animal choisit pour ses ravages, dans le temps que les abeilles sont engourdies par le froid, et incapables de se défendre. Il est aisé de prévenir le mal, en fermant alors la porte des ruches avec un grillage de fer.

39 Comme nous, cependant, ces foibles animaux
Éprouvent la douleur et connoissent les maux.

La seule maladie à laquelle les abeilles soient sujettes, et que nous connoissons, c'est le dévoiement. Il paroît certain, par plusieurs expériences de M. de Réaumur, que cette maladie ne les afflige que lorsque, la cire brute venant à leur manquer, elles ont été réduites pendant long-temps à ne vivre que de miel. On les guérit en leur donnant cette cire dont la privation avoit causé tous leurs maux.

La pomme de chêne est la même chose que la noix de galle; c'est une excroissence qui vient sur les feuilles des chênes au Levant, et qui est occasionée par la piqûre d'un insecte qui y dépose ses œufs.

40 .... Et l'herbe du centaure.

L'herbe du centaure est, à ce que pense le P. La Rue, la *petite centaurée*. Son nom lui est venu du centaure Chiron, qui guérit, dit-on, avec le suc de cette plante une blessure faite par les flèches d'Hercule. Cependant l'épithète de *grave olentia*, que Virgile donne au *centaureum*, ne convient point à la petite centaurée, qui a une odeur douce, assez suave, et qui n'est qu'amère au goût.

41 Mais il est une fleur plus salutaire encore.

Les commentateurs ont été fort partagés sur la qualité de la fleur dont parle ici Virgile. Il est probable qu'il s'agit de l'*aster Atticus*. Cette fleur pousse d'une seule tige un grand nombre de rejetons, *ingentem silvam uno de cespite*. Son disque est jaune, *flos aureus ipse;* mais ses rayons sont pourprés, *sed in foliis violæ sublucet purpura nigræ*. Indépendamment de la conformité de cette fleur avec l'*amellum* de Virgile, cette interprétation est appuyée sur la meilleure autorité possible en fait de botanique, celle du célèbre M. de Jussieu.

42 Le Melle la voit naître, et lui donne son nom.

Il y a plusieurs rivières de ce nom : celle dont Virgile parle ici est une rivière de Lombardie.

43 Le peuple dont le Nil inonde les sillons.

Ce passage est le plus difficile de toutes les *Géorgiques*. Je crois que Virgile veut parler ici de la basse Égypte, autrement nommée *le Delta*. Ce pays forme un triangle : Canope forme l'angle occidental, Péluse l'angle oriental, qui est le plus voisin de la Perse. Ce que Virgile appelle les confins de l'angle méridional est l'endroit où le Nil, en se divisant, représente un delta. Mais comment Virgile a-t-il pu dire que le Nil descendoit de l'Inde? Huet, pour lever cette difficulté, nous dit que les anciens croyoient que le Nil prenoit sa source dans les Indes : mais il est prouvé que, du temps de Virgile, on étoit détrompé de cette erreur; d'ailleurs il n'est pas besoin d'avoir recours à cette opinion absurde, puisqu'on sait que les anciens appeloient *Indi* les Éthiopiens, chez qui le Nil prend sa source.

44 Et de son noir limon voit la verdure éclore.

Il y a dans le texte, *Et viridem Ægyptum nigra fecundat arena*. Lacerda prétend que ce vers n'est pas de Virgile, fondé sur ce que cette opposition *nigra arena* et *viridem Ægyptum* n'est pas digne de ce poëte. Pour réfuter Lacerda, il suffit de rapporter cet autre vers du quatrième livre :

Qua niger humectat flaventia culta Galesus,

où il y a la même antithèse. Je ne vois rien dans ces deux vers qui ne soit digne de Virgile.

45 De cet art précieux attestent la puissance.

Il y a dans le texte, *omnis regio;* ce qui me paroît une nouvelle preuve que Virgile parle d'un seul pays, qui est la basse Égypte.

46 O surprise! ô merveille! un innombrable essaim
Dans ses flancs échauffés tout-à-coup vient d'éclore.

Il n'est pas nécessaire de prouver la fausseté de cette résurrection des abeilles; mais comment des peuples entiers, des écrivains éclairés, ont-ils pu admettre une fable aussi absurde, et qu'il paroissoit si facile de détruire par l'expérience? Premièrement, il paroît par la suite de ce livre, et par l'histoire d'Aristée, que cette fable étoit liée aux cérémonies religieuses, et à l'espèce de culte qu'on rendoit à Orphée; c'étoit la religion des anciens qui l'avoit introduite dans leur physique. Dès-lors il ne faut plus s'étonner du cours prodigieux qu'elle a eu : l'on sait que la superstition croit tout et n'examine rien. En second lieu, voyez avec quel art on avoit exigé la réunion d'une foule de circonstances pour que le prodige s'opérât. Il falloit construire un lieu propre pour l'opération; il falloit que le taureau n'eût que deux ans; il falloit le tuer d'une certaine façon; il falloit qu'après l'avoir criblé de coups la peau ne fût pas seulement entamée. Si vous aviez omis une seule de ces conditions, et que l'expérience ne réussît pas, ce n'étoit pas le prodige qui manquoit, mais c'étoit vous qui manquiez au prodige. Observez encore que ce merveilleux secret venoit d'Égypte, c'est-à-dire d'un pays livré aux superstitions les plus grossières, et où la crédulité des peuples n'étoit égalée que par l'imposture des prêtres.

47 Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour...

Il y a dans ce morceau plusieurs vers remplis de noms propres. J'ai pris la liberté, à l'exemple de Dryden, d'ajouter quelque épithète ou quelque dénomination à chaque nom de nymphe.

48 Contemple le berceau de cent fleuves naissants.

Platon, dont Virgile avoit suivi le système dans ses vers, pose que toutes les rivières prennent leur source dans une vaste caverne que les poëtes appellent *barathrum*. Le Phase et le Lycus sont deux fleuves fameux de l'Arménie, qui vont se rendre dans la mer Noire. L'Énipée est une riviere de Thessalie. Le Tibre est assez connu. L'Anio est une rivière d'Italie. L'Hypanis arrose la Scythie. Le Caïque prend sa source dans la Mysie. L'Éridan, autrement le Pô, est un grand fleuve d'Italie. Virgile, selon l'usage des poëtes lorsqu'ils parlent des fleuves, lui donne des cornes.

49 Invoquons l'Océan, le vieux père du monde.

Ici Virgile suit le système de Thalès, qui attribuoit à l'élément de l'eau la formation de l'univers.

50 Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux.

Toute cette fable de Protée est une imitation d'un morceau de l'*Odyssée*.

51 Pallène est sa patrie.

Pallène est une péninsule de la Macédoine.

52 Un jour tu poursuivois sa fidèle Eurydice.

On peut comparer ce morceau avec celui d'Ovide sur le même sujet; on sera surpris de la différence énorme qu'il y a entre l'un et l'autre. Ovide, qui traite si bien, en général, la partie du sentiment, n'est dans ce morceau qu'un bel esprit versificateur. Le discours qu'il fait tenir à Orphée est plein de mauvais goût; toute la narration est longue et lâche. Dans tout le morceau de Virgile, il n'y a pas un mot qui ne tende à l'effet : et j'avoue que c'est de toutes les *Géorgiques* l'endroit qui m'a le plus coûté à traduire.

53 Telle, sur un rameau, durant la nuit obscure...

J'ai déja fait remarquer que les comparaisons des anciens n'étoient ni aussi ingénieuses, ni aussi brillantes, ni aussi justes que les nôtres, mais qu'elles étoient plus poétiques, plus sensibles, plus pittoresques. Celle-ci en est une nouvelle preuve. Il n'y a pas grand esprit à comparer Orphée pleurant sa femme au rossignol pleurant ses petits; la comparaison n'a pas même beaucoup de justesse. Qu'est-ce donc qui en fait le charme? c'est que le fond en est touchant; c'est que les idées accessoires sont charmantes; c'est que l'harmonie des vers est enchanteresse. Pour me conformer au génie de notre langue, qui n'aime point les comparaisons *à longue queue*, j'ai transporté au commencement ce qui est à la fin, et j'ai terminé la comparaison par l'idée touchante que renferme le mot *implumes*.

54 Lorsque César, l'amour et l'effroi de la terre,
Faisoit trembler l'Euphrate au bruit de son tonnerre.

Ces vers prouvent que Virgile retoucha ses *Géorgiques* toute sa vie. L'époque dont il s'agit ne précède sa mort que d'un an. Auguste commandoit alors ses armées en personne sur les bords de l'Euphrate, et forçoit Phraate de rendre les aigles romaines que les Parthes avoient arrachées à Crassus.

FIN DES NOTES DES GÉORGIQUES.

VARIANTES.

LIVRE I.

PAG. 311, COL. 1, VERS 1.

Je chante les moissons, les fertiles vergers,
Et l'art du vigneron, et les soins des bergers,
Et le nectar brillant que l'abeille nous donne :
C'est l'ami de César, c'est le mien qui l'ordonne.
Astres majestueux qui mesurez les ans;
Cérès, qui fis à l'homme abandonner les glands, etc.

IBID., VERS 5.

Astres majestueux, qui, dans votre carrière,
Nous dispensez les ans, nous versez la lumière;
Cérès qui fis à l'homme abandonner les glands,
Pour ces épis dorés qui couronnent nos champs;
Bacchus, dont le nectar teint les eaux des fontaines;
Faunes, Nymphes des bois et des monts et des plaines;
Venez, inspirez-moi : je chante vos bienfaits.
Pallas, qui nous donnas l'olive de la paix;
Neptune, qui d'un coup du trident redoutable
Fis sortir de la terre un coursier indomptable;
Vous, jeune dieu de Cée, ami des sombres bois,
Dont vingt troupeaux choisis reconnoissent les lois;
Pan, qui sur le Lycée.....

IBID., COL. 2, VERS 20.

Et prélude par eux au bonheur des humains.

PAG. 312, COL. 1, VERS 4.

La moisson flottera.

IBID., VERS 28.

Ou bien sème du blé...

IBID., COL. 2, VERS 1.

Ils dessèchent la terre, ils épuisent les champs.

IBID., VERS 9.

Le sage laboureur, pour la rendre fertile,
Souvent sur sa surface allume un feu brillant,
Qui dévore aussitôt le chaume petillant;
Soit qu'elle en tire un sel et des forces cachées;
Soit qu'à son sein brûlant des flammes attachées
D'un terrain vicieux corrigent les humeurs,
En faisant transpirer les malignes vapeurs;
Soit plutôt que du feu les ardeurs pénétrantes
Ouvrent mille conduits, qui, dans les jeunes plantes,
De leur sol nourricier portent le suc heureux;
Soit qu'enfin, resserrant un fond gras et poreux,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.

PAG. 313, COL. 1, VERS 21.

L'impure exhalaison infecte au loin les airs.

IBID., VERS 29.

Voulut que la misère éveillât les talents.
Nul enclos avant lui ne divisoit les plaines;
On jouissoit sans crainte, on moissonnoit sans peines.
Il endurcit la terre ..

PAG. 314, COL. 1, VERS 31.

Dans son trou tortueux le mulot se tapit;
La taupe, dont les yeux au jour s'ouvrent à peine,
Y creuse sourdement sa maison souterraine;
L'avide charançon y dévore tes grains,
Et l'avare fourmi grossit ses magasins.

IBID., COL. 2, VERS 19.

Tout tend vers son déclin.

IBID., VERS 23.

Il faut savoir aussi d'un regard curieux,
Pour cultiver la terre, interroger les cieux :
Leurs signes ne sont pas moins utiles au monde
Pour sillonner les champs, que pour voguer sur l'onde.

IBID., VERS 29.

Quand la Balance enfin, recevant le soleil,
Égale au jour la nuit, le travail au sommeil;
Jusqu'aux jours où l'hiver, qui suspend tes ouvrages,
Inonde les vallons de ses derniers orages,
De tes taureaux nerveux...

PAG. 315, COL. 1, VERS 26.

Deux autres, s'écartant d'une égale distance,
Siége des noirs frimas, bornent ce globe immense:
Mais, entre ces glaçons et ces feux éternels,
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,
Et terminent l'espace où la ligne écliptique
S'étend obliquement jusqu'au double tropique.

PAG. 315, COL. 2, VERS 18.

Plusieurs font à loisir, durant les jours d'orage,
Ce qui des jours sereins déroberoit l'usage :
Ils aiguisent leur soc....

PAG. 316, COL. 1, VERS 13.

Trois fois le roi des dieux d'un trait les renversa.

IBID., COL. 2, VERS 33.

Le ciel fond sur la terre, et....

PAG. 317, COL. 1, VERS 10.

Le dieu
De Rhodope ou d'Athos réduit la cime en feu.
L'air vomit tous ses flots, tous les vents se confondent;
La rive, etc.

IBID., COL. 2, VERS 4.

Soudain l'onde en grondant s'enfle dans ses prisons;
Un bruit impétueux roule du haut des monts :
D'un mugissement sourd la rive au loin résonne,
Et des bois murmurants le feuillage frissonne.
Que je plains les nochers, quand je vois dans les airs
Les plongeons à grands cris quitter le sein des mers,
Les sarcelles courir sur les sables arides,
Le héron s'élancer de ses marais humides!

PAG. 318, COL. 2, VERS 3.

Les corbeaux même, instruits de la fin de l'orage,
Folâtrent à l'envi parmi l'épais feuillage;
Et, d'un gosier moins rauque annonçant les beaux jours,
Vont revoir dans leur nid le fruit de leurs amours.

PAG. 319, COL. 1, VERS 10.

Si le soleil, noirci d'une vapeur grossière,
Disperse foiblement quelques traits de lumière,
Hélas! le pampre vert protége en vain son fruit;
La grêle affreuse tombe, et l'écrase à grand bruit.
Sur-tout sois attentif, lorsqu'aux bornes du monde
Cet astre fatigué va reposer dans l'onde:
Souvent il peint son front de nuages mouvants;
L'azur marque la pluie, et le pourpre les vents.

IBID., COL. 2, VERS 5.

Lorsque le grand César eut terminé sa vie,
Tu partageas le deuil de ma triste patrie.

IBID., VERS 30.

Sans cesse l'éclair brille et le tonnerre gronde.

IBID., VERS 32.

Deux fois le ciel voulut....

PAG. 320, COL. 1, VERS 5.

Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille;
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.

IBID., VERS 27.

Leur rebelle fureur ne connoît plus de frein.

LIVRE II.

PAG. 320, COL. 2, VERS 2.

Viens, Bacchus, tout ici célèbre tes louanges:
L'Automne a sur son front tressé tes pampres verts;
L'ambre de tes raisins embaume au loin les airs.

IBID., VERS 16.

De tant d'arbres divers, les uns, nés sans culture,
Couvrent au loin les champs, bordent une onde pure;
Tels sont l'humble genêt, le pâle peuplier,
Et le saule verdâtre, et le pliant osier.

IBID., VERS 27.

Et le chêne, qui rend les oracles des dieux.
Plusieurs sont entourés de rejetons sans nombre :
L'ormeau voit ses enfants s'élever sous son ombre;
Des forêts d'arbrisseaux naissent du cerisier;
Et du tronc maternel sort le jeune laurier.
Telles furent d'abord les lois de la nature :
Bientôt l'expérience étendit la culture;
Et l'art industrieux, par d'utiles secrets,
Enrichit les vergers et peupla les forêts.
Là, ce jeune arbrisseau qu'on arrache à son père
Va recevoir ailleurs une sève étrangère.

PAG. 321, COL. 1, VERS 20.

Connois donc chaque plant, et quel soin lui convient,
Ce que peut la nature, et ce que l'art obtient.

IBID., COL. 2, VERS 4.

La grappe, des oiseaux est la vile pâture.

PAG. 322, COL. 1, VERS 27.

Qui surpasse le Tmole, et même le Phanée.

IBID., COL. 2, VERS 2.

On compteroit plutôt et les sables Numides,
Et les flots entassés sur les plaines humides.
Pour tous les plants enfin tout sol n'est pas heureux :
Le myrte aime les eaux, le frêne un mont pierreux,
L'aune un marais dormant, le saule une onde pure,
La vigne le soleil, et les ifs la froidure.

IBID., VERS 31.

Mais les arbres du Mède, et les bords de l'Indus,
Les diamants du Gange, et tout l'or de l'Hermus,
Et les riches parfums qu'exhale l'Arabie,
Valent-ils les trésors de l'antique Ausonie?

PAG. 323, COL. 1, VERS 14.

Mais ces douces chaleurs n'enfantent ni poisons,
Ni tigres dévorants, ni farouches lions;
Et jamais dans nos champs une hydre monstrueuse
Ne traîne en longs anneaux sa croupe tortueuse.
Par-tout c'est un beau sol...

IBID., COL. 2, VERS 6.

Toi sur-tout, grand César, toi, dont les fiers drapeaux
Du Gange tributaire asservissent les eaux.

PAG. 324, COL. 1, VERS 34.

Tels les champs de Capoue, et ces vallons fameux
Que du bouillant Vésuve épouvantent les feux.

IBID., COL. 2, VERS 20.

Prends sous ton toit fumeux le couloir de ton vin.
Là, des flots d'une eau douce humecte ce terrain.

PAG. 325, COL. 2, VERS 15.

Malgré les vents fougueux, l'orage et les torrents,
Tranquille, il voit rouler le long cercle des temps;
De son vaste contour embrasse les campagnes,
Protége les vallons, et commande aux montagnes.

PAG. 326, COL. 1, VERS 20.

C'est l'aimable printemps, dont l'influence pure

Rend aux champs dépouillés leur brillante parure;
De leur nouveau feuillage il revêt les forêts,
Et prépare la terre aux présents de Cérès :
Elle s'enfle, elle attend la semence féconde.
Dans un nuage d'eau, l'air, puissant dieu du monde,
S'insinue, et pénètre en son sein altéré :
Il humecte le germe en ses flancs resserré;
Et dans son vaste corps répandant l'abondance,
Forme les fruits naissants de sa propre substance.
L'oiseau commence alors ses concerts amoureux :
L'animal inquiet s'étonne de ses feux;
Nos champs ouvrent leur sein au tendre amant de Flore;
Par son souffle échauffés, tous les fruits vont éclore;
Un suc délicieux circule et les nourrit,
L'herbe ose se montrer, le soleil l'embellit.
Sur ces coteaux riants, la vigne florissante
Déploie aux yeux charmés sa feuille renaissante,
Ne craint plus les frimas pour ses tendres bourgeons,
Ni les eaux que du ciel lancent les aquilons.
Ce fut ce beau printemps, cette clarté féconde,
Qui sans doute éclaira la naissance du monde.
Quand le maître des dieux, des gouffres du chaos,
Eut fait sortir le ciel et la terre et les eaux,
Eut peuplé d'animaux les forêts ténébreuses,
Eut suspendu des cieux les voûtes lumineuses,
Le printemps anima tous les êtres divers,
Nouvellement semés dans ce vaste univers.
Alors l'hiver cruel, du monde en sa jeunesse,
De ses ressorts nouveaux respectoit la foiblesse;
Et des soleils d'été la dévorante ardeur
Ne vint point consumer sa naissante vigueur :
Le printemps régnoit seul; bientôt prenant sa place,
L'été darda ses feux, l'hiver s'arma de glace;
Le printemps, au milieu du froid et des chaleurs,
De ces âpres saisons tempéra les rigueurs.

IBID., VERS 28.

L'amour dans les forêts réveille les oiseaux,
L'amour dans les vallons fait bondir les troupeaux.
Échauffés par Zéphire, humectés par l'Aurore,
On voit germer les fruits, on voit les fleurs éclore;
La terre est plus riante, et le ciel plus vermeil;
Le gazon ne craint point les ardeurs du soleil;
Et la vigne, des vents osant braver l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.

PAG. 327, COL. 2, VERS 17.

Déja son maître y court, et, reprenant le fer,
Au trésor de l'automne aspire dès l'hiver.
Façonne le premier tes vignobles fertiles;
Jette au feu, le premier, leurs débris inutiles.

PAG. 328, COL. 2, VERS 10.

Des Centaures jadis il souilla le repas,
Et ses coupes servoient d'instrument au trépas.
Ah! loin de tous ces maux que le luxe fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il sait l'être!
La terre, libérale, et docile à ses soins,
Contente à peu de frais ses rustiques besoins.
Il ne voit point chez lui, sous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques.

IBID., VERS 25.

Le fard n'altère point la blancheur de ses laines.

PAG. 329, COL. 1, VERS 12.

Mais dans mon corps glacé si mon sang refroidi
Me défend de tenter un effort si hardi,
C'est vous que j'aimerai, prés fleuris, onde pure;
J'irai dans les forêts couler ma vie obscure.
Dieux! que ne suis-je assis aux bords du Sperchius!
Quand pourrai-je fouler les beaux vallons d'Hémus!
Oh! qui me portera sur le riant Taygète,
Et d'un épais feuillage ombragera ma tête!
Heureux le sage, instruit des lois de l'univers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié.....

IBID., VERS 27.

Et se rit du vain bruit.....

IBID., VERS 32.

Le Danube en fureur vomissant des soldats,
La grandeur des Romains, la chute des états,
Et la pitié pénible, et l'importune envie,
N'altérèrent jamais le calme de sa vie.
Jamais aux tribunaux.....

IBID., COL. 2, VERS 14.

Le frère s'applaudit teint du sang fraternel,
Et va vivre et mourir loin du toit paternel.
Le laboureur en paix.....

PAG. 330, COL. 1, VERS 8.

Ainsi Rome, aujourd'hui l'arbitre des humains,
Dut l'empire du monde à de rustiques mains.
O jours de l'âge d'or, jours heureux, mœurs champêtres!
L'homme étoit sans tyrans, les animaux sans maîtres;
L'airain n'assembloit point des soldats furieux;
Et l'homicide acier, et l'or impérieux,
Ces métaux, l'instrument et l'appât de la guerre,
N'avoient ni ravagé ni corrompu la terre.

LIVRE III.

PAG. 330, COL. 1, VERS 11.

Osons à notre tour, par des sentiers nouveaux,
Dans les champs de la gloire atteindre nos rivaux.

IBID., COL. 2, VERS 23.

Sur les portes je peins les exploits de César :
Là, deux peuples divers deux fois suivent son char.
Pour graver sa défaite et tracer notre gloire,
L'Indien me fournit son or et son ivoire.
Ici j'offre l'Asie embrassant nos genoux,
Le Parthe combattant et fuyant devant nous :
Plus loin mugit le Nil qu'ensanglante Bellone,
Et l'airain des vaisseaux se transforme en colonne.
Au milieu je ranime.....

PAG. 335, COL. 2, VERS 15.

Si leur riche toison fait la pourpre des rois,
Sa parure est utile, au lieu d'être éclatante :
Le nocher sur les eaux, le soldat sous la tente,
Opposent sa dépouille aux rigueurs des frimas.
Ses enfants sont nombreux.....

IBID., VERS 24.

Le jour au fond des bois, sur la cime des monts,
Elle broute la ronce, elle vit de buissons;
Et le soir, sous son toit, qu'elle sait reconnoître,
Rentre avec sa famille, et vient nourrir son maître.
Nourris-la donc toi-même au milieu des hivers,
Et tiens sa maison chaude....

PAG. 336, COL. 2, VERS 27.

C'est là que ces mortels, près de leurs noirs foyers,
Où brûlent des ormeaux et des chênes entiers,
Aussi grossiers que l'ours qui fournit leur parure,
Dans un morne loisir coulent leur vie obscure;
Passent au jeu les nuits, et, bravant les hivers,
Boivent un jus piquant, nectar de ces déserts.

PAG. 337, COL. 1, VERS 21.

En des flots de nectar il transforme ces eaux.

PAG. 338, COL. 2, VERS 9.

Mais non, pères, enfants, tout périt sans ressource.

PAG. 339, COL. 1, VERS 28.

L'émail d'un vert gazon, l'asile d'un bois sombre.

IBID., VERS 32.

Dans leurs regards est peinte une morne tristesse;
Leur flanc est décharné, leur pas se ralentit;
Et, penché mollement, leur front s'appesantit.

LIVRE IV.

PAG. 340, COL. 2, VERS 1.

Ne foule aux pieds les fleurs, et des feuilles humides
Ne détache, en courant, les diamants limpides.

IBID., VERS 11.

Un ruisseau transparent qui baigne leur séjour,
Et l'ombre d'un palmier impénétrable au jour.

PAG. 341, COL. 1, VERS 8.

Que l'if ne croisse pas près de leur édifice;
Loin d'elles sur le feu fais rougir l'écrevisse;
Crains les profondes eaux, les vapeurs du limon,
Et ces bruyants échos qui redoublent le son.
Mais le printemps renaît, l'hiver fuit, l'air s'épure,
Et l'astre des saisons rajeunit la nature;
L'abeille prend son vol, parcourt les arbrisseaux;
Elle suce la rose, elle effleure les eaux.
C'est de ces doux tributs....

PAG. 342, COL. 2, VERS 16.

Interrompoit encor la course des ruisseaux.

PAG. 345, COL. 2, VERS 21.

Aristée autrefois vit mourir ses abeilles.
Des vallons du Pénée il part en soupirant;
Vers la source du fleuve il arrive en pleurant;
Il s'arrête, il s'écrie : « O Cyrène! ô ma mère!
Si je puis me vanter....

PAG. 348, COL. 1, VERS 31.

A ses chants, accouroient du fond des noirs royaumes
Des spectres pâlissants, de livides fantômes;
Semblables aux essaims de ces oiseaux nombreux
Que chasse au fond d'un bois l'orage ténébreux;
Des vierges, des époux, des héros et des mères;
Des enfants, moissonnés dans les bras de leurs pères,
Victimes que le Styx, bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses lugubres eaux.
L'enfer même s'émut dans ses cavernes sombres;
Le Cerbère oublia d'épouvanter les ombres;
Sur sa roue immobile Ixion respira,
Et, sensible une fois, Alecton soupira.
Enfin il revenoit des gouffres du Ténare,
Possesseur d'Eurydice, et vainqueur du Tartare;
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas;
Proserpine, à ce prix, l'arrachoit au trépas.
Tout secondoit leurs vœux, tout flattoit leur tendresse;
Soudain ce foible amant....

IBID., COL. 2, VERS 28.

Orphée! ah! cher époux! quel transport malheureux!
Dit-elle : ton amour nous a perdus tous deux.
Adieu; l'enfer se rouvre, et mes yeux s'obscurcissent;
Mes bras tendus vers toi déja s'appesantissent;
Et la mort, déployant son ombre autour de moi,
M'entraîne loin du jour....

FIN DES VARIANTES.

L'ÉNÉIDE

DE

VIRGILE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A S. M. ALEXANDRE IER,

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

Modèle heureux des potentats,
Des législateurs et des sages,
L'amour de vos sujets, l'orgueil de vos états,
Agréez les nouveaux hommages
D'un poëte déja connu par vos bienfaits,
Qui loua rarement, et ne flatta jamais :
D'un pénible travail cet espoir me console.
Tel que l'aimant fidèle au pôle,
Qui montre au nautonnier et sa route et le port,
Par un instinct secret dirigé vers le nord,
A travers l'Océan, dans sa prison flottante
Montre pour votre zone une amitié constante :
Ainsi, par un attrait impérieux et doux,
Des cœurs bien nés la boussole fidèle,
La reconnoissance m'appelle
Vers vos climats, et se tourne vers vous.
Autrefois ma muse rustique
Vous présenta, de ses modestes mains,
Des fruits de son clos poétique,
Et quelques fleurs de ses jardins :
Au lieu de ce tribut fragile,
Je vous offre aujourd'hui le laurier de Virgile ;
Non ce laurier profane et mensonger
Que sur le Pausilype au crédule étranger
L'intérêt vend, et que l'erreur achète;
Mais le laurier dont ce fameux poëte
Orna le front du second des Césars,
Lorsque, vainqueur des discordes civiles,
Il relevoit les temples et les villes,
Ressuscitoit les lois et ranimoit les arts.

Du poëte romain téméraire interprète,
J'écoutai trop mon audace indiscrète;
Mais peut-être un rayon de son feu créateur
Anima quelquefois son foible imitateur :
Sous votre zone glaciale
Ainsi l'aurore boréale,
Quand le soleil absent diffère son retour
Triomphe de la nuit, et console du jour.
Virgile, ignoré de nos belles,
Quelquefois de nos beaux esprits,
Dans des estampes infidèles
Avoit perdu son brillant coloris :
Si de ses peintures vivantes
J'ai conservé quelques touches savantes,
Que votre accueil en soit le prix !

Dans vos loisirs, si j'en dois croire
Cette légère déité
Qui, pour vous abjurant son infidélité,
Déja de vos vertus parle comme l'histoire,
Vous cultivez les arts; et, dans le même temps
Où vous dictez vos lois sur la terre et sur l'onde,
A ces soins importants qui font le sort du monde
Vous dérobez quelques instants,
Pour les donner à la langue divine
Et de Corneille et de Racine.
Un jour, si mon desir des dieux est avoué,
Par-tout se répandra cette langue immortelle;
Car le langage où vous êtes loué
Doit devenir la langue universelle.

Si dans le Nord un Virgile nouveau
Pour vous de l'épopée allume le flambeau,
Il n'aura plus à peindre un prince déplorable,
Roi fugitif d'un peuple misérable,
De malheurs en malheurs jeté par les destins;
Ni quelques barques vagabondes
Au gré d'Éole errantes sur les ondes,
Et demandant un port à des climats lointains;
Mais un grand peuple heureux dans sa patrie,
Riche de vos vertus et de son industrie;
Mais vos sujets et vos vaisseaux,
Heureux instituteurs d'un monde encor barbare,
Par le commerce le plus rare
Et des échanges tout nouveaux,
Portant des mœurs et des lois au Tartare,
Et rapportant ses grains et ses troupeaux.

C'est sur les pas de mon modèle,
C'est en son nom que ma muse aujourd'hui,
Son admiratrice fidèle,
Ose solliciter l'appui
D'un prince humain, sensible et juste.
Virgile est mon Mécène; et qui peut mieux que lui
Me protéger auprès d'Auguste?
Mais, quoi! vous comparer à ce Romain fameux,
N'est-ce point blesser votre gloire?
Plus d'une cruauté, plus d'un crime honteux,
Aux yeux de l'avenir a souillé son histoire:
Il proscrivit Ovide, il livra Cicéron;
En couronnant Tibère il prépara Néron.
Votre gloire en naissant, calme, innocente et sage,
Éclata sans tempête et brilla sans nuage.
D'un beau jour du printemps, tel le jeune soleil,
Sous un ciel paisible et vermeil
Ouvrant et poursuivant sa course,
Et, pour tous les climats divers
D'abondance et de joie inépuisable source,
N'enlève les vapeurs dans l'empire des airs
Que pour les rendre à la terre embrasée
En salutaire pluie, en fertile rosée;
Des couleurs sur la terre épanche le trésor,
Se lève dans la pourpre, et se couche dans l'or;
De sa douce lumière enveloppe le monde,
S'annonce à l'univers avec un front serein,
Endort les vents et tranquillise l'onde,
Joint les bienfaits du soir aux bienfaits du matin,
Rend les prés aux troupeaux, et les fleurs à l'abeille;
Permet aux zéphyrs seuls de suivre son chemin,
Et ne répond au genre humain
Ni des tempêtes de la veille,
Ni des torrents du lendemain:
Tel descend le bonheur de votre rang sublime.
Daignez donc m'accorder votre indulgente estime;
Et que Virgile en costume français,
Pour jouir d'un nouveau succès,
Passant de ces belles contrées
Sur vos plages hyperborées,
Obtienne encor dans le palais des czars
Les honneurs qu'il reçut à la cour des Césars.
Il n'y trouvera pas la maîtresse du monde,
En crimes, en vertus, en désastres féconde,
Vil ramas, en naissant, de peuplades sans nom;
Au sortir du berceau, comme un jeune lion,
Dévorant tout sur son passage;
Au milieu de la paix jouet d'un long orage,
Échappant par la guerre à la dissension;
Tourmentant en tout sens ses lois républicaines;
Payant la liberté de se choisir des chaînes
Par la discorde et la sédition;
Se lassant d'un bonheur tranquille;
Soumise dans les camps, factieuse à la ville,
Par des décrets gouvernant le soldat,
A la fougue du peuple opposant les auspices,
Sage dans son sénat, folle dans ses comices,
Sur la foi d'un oiseau s'élançant au combat,
De succès en succès hâtant sa décadence;
Par les excès du luxe, enfant de l'abondance,
Vengeant les rois qu'elle immola;
Du levant pour le nord entassant l'opulence,
Et sous Verrès pillant pour Attila;
Dans sa fougueuse adolescence
Secouant tour-à-tour les entraves des lois,
Et le joug populaire, et le sceptre des rois;
Cédant, ressaisissant sa fière indépendance;
Reine, tyran, esclave et rebelle à-la-fois;
D'une moitié de ses antiques droits
Déshéritant le Tibre, enrichissant Byzance;
Tous les vices minant cette double puissance;
Enfin de ce colosse immense
L'édifice orgueilleux s'écroulant sous son poids.

Au lieu de Rome antique et défaillante,
Il y verra la jeunesse brillante
De votre empire florissant
Sous vos heureuses lois chaque jour s'accroissant;
Le pouvoir protecteur, la force bienfaitrice,
Le commerce enhardi, le crédit assuré,
La clémence marchant auprès de la justice,
Et des sujets heureux sous un maître adoré.

Le commerce long-temps sur vos bords tributaires
Porta des rives étrangères
Leur richesse empruntée et leur luxe vénal:
Aujourd'hui, défiant le faste oriental,
Vous offrez à nos yeux votre pompe indigène:
Enorgueilli de son luxe natal,
Du superbe Paris Pétersbourg est rival,
Et la Néva roule égale à la Seine;
Vos monts vous donnent des métaux,
Vos bois des mâts, vos rochers des cristaux;
Vos mers vous ont soumis leurs ondes orageuses;
Dans vos cités, vos ports, vos arsenaux,
Que de grands monuments, que de hardis travaux!
Du savoir, embarqué sur vos nefs voyageuses,
Les promenades courageuses
Reconnoissent le monde, et cherchent sur les eaux
Des continents et des peuples nouveaux.
Enfin, pour achever d'embellir vos rivages,
Les beaux-arts, de la paix aimables nourrissons,
Greffent des fruits plus doux sur des tiges sauvages,
Et sèment de fleurs vos glaçons.
Oui, vainement la nature sévère
Autour de vous entasse les frimas,
Les lieux où vous regnez sont toujours sûrs de plaire;
Les bonnes lois font les climats.
Ainsi du bien public l'édifice s'élève;
Ce que Pierre entreprit, Alexandre l'achève.
Votre âge même, ornement du pouvoir,
Nourrit la confiance, entretient l'alégresse;
D'un long bonheur il donne la promesse:
Le présent a ses biens, l'avenir son espoir.
Des âges qui naîtront vous semez la richesse;
Et, certain de jouir, enchanté de prévoir,
Le peuple qu'à vos lois enchaîne le devoir,
En voyant vos vertus bénit votre jeunesse.

Jadis le voyageur qui du pied d'un coteau
Voyoit jaillir un limpide ruisseau
Bordé de fleurs, et dans sa course
Aux champs fertilisés distribuant son eau,
Saluoit sa naïade, et, cherchant son berceau,
Couroit avec respect l'adorer dans sa source;
Et moi, d'un si vertueux fils
Pourrois-je séparer sa bienfaisante mère?
Non, les mêmes penchants tous deux vous ont unis.
Heureuse quand l'état prospère,
Sans chercher des grandeurs l'appareil fastueux,
C'est dans un fils sage et respectueux
Qu'elle se plaît à se voir honorée;
Son cœur dans vos vertus, et ses yeux dans vos traits,
Trouvent son image adorée,
Et le plus doux de ses portraits.
Parmi les biens dont se compose
Votre gloire, votre bonheur,
Si vous pouviez regretter quelque chose,
Votre auguste moitié rempliroit votre cœur:
Sa beauté, du pouvoir rehausse la splendeur;
Sa tendre amitié vous repose
Des soins gênants de la grandeur:
Vos dons, versés par elle, en ont plus de douceur;
C'est le miel exprimé d'un calice de rose.
Pour moi je n'oublierai jamais
Vos augustes faveurs, mon seul titre de gloire;
Et ma muse sera, graces à vos bienfaits,
Une des filles de mémoire.

FIN DE L'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

PRÉFACE.

VOLTAIRE a dit: « Si c'est Homère qui a fait « Virgile, c'est son plus bel ouvrage. » Suivons cette idée. Un des plus intéressants spectacles qu'on puisse observer, c'est l'impression du génie sur le génie. J'aime à me représenter le poëte latin, au moment où il fit la première lecture de l'*Iliade*, plein de l'inspiration qu'il venoit de recevoir, méditant un poëme qui devoit procurer aux Romains un nouveau triomphe sur la Grèce, évoquant de l'oubli Énée perdu dans la foule des guerriers troyens, si un nom cité par Homère peut être oublié; je me plais à voir ce jeune poëte lisant au théâtre les premiers essais de son *Énéide*, enivrant la superbe Rome du récit de ses victoires, Auguste de celui de ses triomphes et de sa gloire; j'aime à voir le rival d'Homère accueilli par une acclamation générale, et faisant oublier aux Romains les représentations théâtrales, les gladiateurs et les pantomimes, pour jouir de la peinture de leurs brillantes destinées.

Une des qualités les plus indispensables de l'épopée, c'est que le sujet en soit national. Les besoins de la vanité ne sont ni les moins sentis, ni les moins communs. Les peuples sont comme les particuliers et les familles: tous entendent avec plaisir l'histoire de leurs aïeux ou de leurs fondateurs, comme un enfant voit avec plus d'intérêt la maison paternelle et ses terres patrimoniales, que les plus belles possessions étrangères. Aussi les deux poëmes d'Homère ont-ils, sous ce rapport, un grand avantage. Celui de Virgile n'en a pas moins: son sujet, comme national, est heureusement choisi. Les Romains étoient, au moins autant que les Grecs, flattés de leur origine, et de tout ce qui étoit favorable à leur orgueil généalogique. Le poëte étoit en cela secondé par toutes les traditions populaires: elles étoient pour lui un moyen naturel de caresser toutes les vanités. Jules César se plaisoit à faire croire que son prénom venoit d'Iule, fils d'Énée; Auguste, son fils adoptif, n'abandonna point cette prétention. Une foule de familles aimoient à se perdre dans la nuit des temps. Les Claudius vouloient remonter jusqu'à Clausus; les Memmius jusqu'à Mnesthée (*genus a quo nomine Memmi*); les Cluentius jusqu'à Cloanthe; et les différents auteurs de ces familles illustres goûtoient, en lisant Virgile, le plaisir d'y voir leurs fondateurs jouer un rôle distingué. Enfin, la nation elle-même prenoit sa part de ce que l'antiquité et le merveilleux de cette origine pouvoient avoir de flatteur. Un grand nombre de fêtes religieuses ou civiles, le culte de Vesta, celui de Cybèle et de presque tous leurs dieux, les cérémonies avec lesquelles on proclamoit la paix ou la guerre, les armes des guerriers, les vêtements des pontifes, avoient passé des Troyens et des Grecs aux Romains; et ce n'étoit pas la partie de leur héritage dont ils se croyoient le moins honorés. A cela se joignoit une foule d'oracles et de prophéties qui, mettant les destinées romaines sous la garde et sous la protection des dieux, donnoient à ce peuple plus d'éclat et de dignité, et disposoient d'avance les nations à recevoir plus volontiers ses lois et à reconnoître sa souveraineté. Les Romains avoient si bien senti cet avantage, qu'ils en témoignèrent une reconnoissance solennelle, en déchargeant de toutes sortes d'impôts les sujets de l'ancienne Troie, et il sembloit que cet affranchissement ajoutât à l'authenticité de leur origine.

Qu'on me permette quelques observations qui ont le double objet, et de faire sentir les principales beautés de l'*Énéide*, et de répondre à quelques critiques accréditées par des littérateurs célèbres.

Virgile a trouvé dans son sujet des moyens que n'avoit pas Homère. Celui-ci étoit nécessairement resserré dans la Grèce ; Virgile embrasse à-la-fois la Grèce et l'Italie : on entend dans toute l'*Énéide* le retentissement de la chute de Troie. Un empire à détruire, voilà le sujet d'Homère : ce grand empire détruit, et se relevant en Italie sous un nouveau nom et sous de meilleurs auspices, le monde entier promis à sa domination, voilà le sujet de Virgile. Il s'est placé entre le tombeau de Troie et le berceau de Rome ; et, par une multitude d'oracles, par les prophéties d'Anchise et l'ingénieuse fiction du bouclier forgé par Vulcain, il a pu suivre les grandes destinées de cette superbe capitale, depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le chaume royal du bon Évandre jusqu'aux pompes du Capitole. Si toute sa fable, si tous ses événements eussent été empruntés de la Grèce, il auroit manqué de nouveauté : le fonds en étoit usé par Homère et d'autres écrivains. C'étoit l'arrivée d'Énée en Italie qui ouvroit devant lui un champ vaste et nouveau.

L'antique Ausonie, patrie de Saturne, et berceau de l'âge d'or dont elle conservoit encore la simplicité, un autre climat, un autre gouvernement, une autre religion, d'autres costumes, d'autres mœurs, d'autres armures, rajeunissoient ce que son sujet avoit de trop antique. On ne pouvoit plus que glaner dans la Grèce ; il y avoit à moissonner en Italie : cependant il lui étoit permis de recueillir et de semer dans son récit tout ce que l'histoire fabuleuse des Grecs offroit de plus intéressant. De plus, les traditions populaires qui unissoient ensemble, par des parentés et des alliances, les familles grecques et latines les plus illustres, constatoient, indépendamment des oracles, les droits d'Énée, les opposoient à ceux du jeune héros d'Ardée, et augmentoient l'intérêt national.

Le Tasse, celui de tous les poëtes épiques qui, par la disposition de son plan et la grandeur imposante des caractères, s'est le plus rapproché d'Homère, n'a pas négligé de flatter la vanité de ses compatriotes, non seulement en nommant les premiers auteurs des plus illustres familles d'Italie, mais encore en répandant dans toutes les parties de son poëme les idées de féerie et de chevalerie qui dominoient alors dans ces contrées, comme dans le reste de l'Europe. D'ailleurs, la peinture des croisades devoit plus particulièrement intéresser les peuples d'Italie, qui possédoient dans leur capitale le chef suprême de la chrétienté.

Milton n'est point un poëte national ; il est le poëte du monde chrétien ; c'est dans le jardin d'Éden que sa muse religieuse semble avoir planté cet arbre céleste dont les rejetons se sont étendus dans l'univers entier. Les premiers hommages offerts à l'Être suprême, la première transgression de la loi divine, le premier châtiment, l'innocence primitive perdue, la race des humains proscrite, la grande perspective de la rédemption future, tout ce qu'il y a pour l'homme d'espérance et de crainte, de crimes et de vertus, de bonheur et de malheur dans le présent et dans l'avenir; la terre continuellement en commerce avec le ciel: voilà le sublime sujet de Milton. Eh! quel autre peut lui être comparé?

Une qualité non moins indispensable dans l'épopée, c'est la variété. La raison en est simple : l'action, source de l'intérêt et de la curiosité, étant distribuée dans tout le poëme à de grands intervalles, ne peut attacher autant que celle d'une tragédie, resserrée dans un court espace, et marchant avec rapidité vers le dénoûment. C'est à cet inconvénient qu'il faut remédier, dans le poëme épique, par une immense variété d'objets, de scènes, d'événements et de personnages qui entretiennent l'attention et excitent la curiosité. Le Tasse, voyageant avec un de ses amis, et parvenu au sommet d'une montagne très élevée, d'où se découvroit une vaste campagne, lui disoit: « Vois-tu ces « montagnes, ces rochers, ces forêts sauvages, « ces vallons cultivés et fertiles, ces beaux pâ- « turages, ces cascades écumantes, ce fleuve ma- « jestueux, ces ruisseaux limpides, cette foule « de perspectives riches et variées? Voilà mon « poëme. »

Ce qui manque le plus à l'auteur de la *Henriade*, poëme beaucoup trop admiré à sa première apparition, et beaucoup trop décrié depuis, c'est ce charme de la variété. Il est aisé de voir que, lorsque Voltaire écrivit cet ouvrage, il ne connoissoit guère que les livres, Paris et la cour: la morale, la philosophie, la politique, voilà les objets qui reparoissent sans cesse dans son poëme. La nature tout entière se trouve dans les grands poëmes épiques. La poésie d'Homère, de Virgile, de Milton et du Tasse lui-même, avoit été fécondée par de longs voyages et par une grande variété de scènes. L'inconstance naturelle au cœur humain fait qu'il n'aime pas à se reposer long-temps sur les mêmes objets: la peinture de la campagne et les occupations champêtres lui rendent nécessaire le tableau des grands chocs des nations et des grands orages de l'ame; ce trouble et ces agitations lui donnent le besoin de revenir à des idées plus innocentes

et plus douces. C'est au milieu des délices du paradis terrestre, décrites par Milton en vers ravissants, que l'ange Raphaël raconte aux premiers hommes les grandes discordes des cieux et les terribles combats des bons et des mauvais anges; c'est au milieu de la description des batailles, qu'Herminie est emportée par son cheval vers les habitations champêtres, et qu'elle prête une oreille avide aux sons des pipeaux rustiques; c'est de la scène sanglante des combats que Jupiter détourne ses regards, pour les arrêter avec complaisance sur les mœurs douces et hospitalières d'une tribu éthiopienne, uniquement occupée des soins du labourage et des troupeaux. Dans Virgile, la description des combats est précédée du tableau de la vie pastorale du bon roi Évandre. Excepté la rencontre du vieillard de Jersey, que fait Henri IV dans le premier livre de la *Henriade*, rien de pareil ne se trouve dans ce poëme. Il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit plus haut des moyens que le sujet de Virgile lui a fournis pour produire la plus grande variété possible, et de ce que son imagination a su ajouter à ces moyens; peut-être est-il plus important de répondre à quelques critiques de l'*Énéide*.

SUR LE MERVEILLEUX.

Je suis loin de penser, à l'exemple de Marmontel, que le merveilleux n'est pas essentiel à la poésie épique; c'est lui qui met à la disposition du poëte tous les lieux, tous les événements, tous les hommes, le ciel, la terre et les enfers; lui seul peut satisfaire ce besoin que nous avons de choses extraordinaires; lui seul peut, au gré du poëte, retarder, précipiter, prolonger l'action épique; et, quoi qu'en ait dit l'admirateur passionné de Lucain, les Caton, les César, les Pompée, tous les héros de l'histoire ancienne et moderne, ne sauroient tenir lieu de l'intervention de la Divinité. Sans ce commerce de protection d'une part, et d'obéissance de l'autre, il n'y a plus entre le ciel et la terre que l'attraction et les lois du mouvement; tout rentre dans l'ordre des événements communs et ordinaires, dont l'imagination est bientôt dégoûtée. Aussi toutes les jouissances de l'amour décrites par les poëtes n'approchent pas des amours de Jupiter et de Junon sur le mont Ida. Le nuage d'or dont cette déesse, comme reine des airs, enveloppe ses amours chastes et mystérieuses, est, sans contredit, ce qui plaît le plus à l'imagination du lecteur. Vénus est la déesse de la beauté et la mère des Graces; cela n'empêche pas qu'Homère ne l'ait entourée de sa ceinture magique, l'une des plus admirables inventions de ce grand génie, plus merveilleux lui-même que tous ses dieux.

Le seul inconvénient que pourroit avoir le merveilleux, ce seroit que les hommes, étant subordonnés aux puissances célestes, ne parussent que des instruments et des machines. Aussi le poëte doit-il éviter dans ses fictions de montrer les volontés et les passions de ses héros, sources si fécondes d'intérêt, impérieusement maîtrisées par un pouvoir suprême; car alors tout intérêt est détruit ou singulièrement affoibli. Lorsque Homère nous peint Achille irrité par le superbe Agamemnon, portant la main sur son épée, il nous représente la déesse de la sagesse arrêtant ce héros; mais bientôt après il rend cette ame tendre et féroce à toute son irritabilité naturelle: l'implacable Achille se retire dans sa tente, prive l'armée de sa présence, et ne sort de son repos que pour venger Patrocle, terrasser Hector, et le traîner autour des murailles de Troie. Ainsi le lecteur jouit à-la-fois de tout ce qu'a d'imposant l'intervention des dieux, et de tout ce qu'ont d'intéressant les mouvements d'une ame ardente et passionnée.

Le poëte doit avoir aussi grand soin de mettre en équilibre les secours merveilleux que reçoivent les principaux personnages. Ainsi, dans Virgile, Énée est protégé par Vénus, Turnus par Junon et (dans tout ce qui précède sa mort) par sa sœur Juturne, qui est elle-même une divinité subalterne, à la vérité, mais conduite par la reine des dieux.

Il faut convenir que le merveilleux d'Homère est quelquefois petit et mesquin. Lorsqu'un héros laisse tomber son épée, il est peu séant de faire venir une déesse pour la ramasser et la lui rendre. Il ne convient pas non plus aux dieux d'inspirer le courage ou l'épouvante aux guerriers introduits sur la scène des combats: ce genre de fiction dégrade à-la-fois les dieux et les hommes. Concluons de ces observations que le merveilleux ne doit commencer que là où les hommes cesseroient de nous intéresser par eux-mêmes.

L'*Énéide* nous offre le merveilleux dans toute sa pompe et dans toute sa dignité. Les fictions de Virgile ont plus de noblesse et de convenances que celles du poëte grec. Lorsque Énée rencontre au pied des autels l'odieuse Hélène, fléau de l'Asie et de l'Europe, il est prêt à expier dans son sang tous les maux de sa patrie. Alors Vénus vient l'arrêter. Et à qui convenoit-il mieux qu'à la déesse des amours et de la beauté, de protéger l'épouse de Pâris? A qui convenoit-il mieux qu'à la mère du héros de lui épargner la honte du meurtre d'une femme?

Voilà le merveilleux dans toute sa perfection.

Cependant on ne peut nier qu'en général Homère n'ait été, sous le rapport du merveilleux, plus favorisé que Virgile par la croyance de son siècle. Plus d'illusions semblent l'avoir inspiré. La religion païenne étoit alors dans toute sa vigueur; les grands et le peuple étoient également crédules: c'est l'époque favorable pour l'épopée. On n'a peut-être pas assez réfléchi sur la nécessité de la bien choisir; mais, si j'en juge par la nature de l'esprit humain et par l'exemple d'Homère, de Virgile, et de tous ceux qui les ont plus ou moins heureusement imités, les temps les plus propres à ce genre de composition sont ceux qui sont placés entre un reste de croyance au merveilleux et un commencement de lumière; car il faut intéresser à-la-fois, et ceux dont l'imagination a besoin d'être amusée par des événements extraordinaires, et ceux qui, observateurs plus attentifs, veulent trouver dans un poëme les arts, les mœurs, les lois, la religion, et les caractères différents des hommes, des peuples, et des âges. Aussi l'on peut dire que le Tasse et Milton écrivirent leurs poëmes dans des siècles tels que le poëte épique pouvoit les desirer: l'Angleterre et l'Italie étoient alors religieuses jusqu'à la superstition. Dans ces siècles, où l'on croyoit encore aux sorciers, aux revenants, l'une s'enorgueillissoit de Locke et de Newton, l'autre de Machiavel, de Guichardin, et de Fra-Paolo; le Tasse, comme nous l'avons observé, avoit encore, de plus que Milton, les enchantements et la féerie, dont il a su tirer tant d'avantages. Voltaire, sous le rapport de l'époque, est moins heureux que ses prédécesseurs: son sujet est bien national, mais son héros est trop près de nous. L'histoire, qui a prodigué tant de richesses à ses modèles, ne lui a donné que des entraves, et a beaucoup resserré pour lui la carrière de la fiction et du merveilleux. Presque tout ce qu'il auroit pu feindre auroit été repoussé par les premiers souvenirs de l'éducation et par les premières impressions de l'histoire. C'est ce qui m'a fait dire dans le poëme de l'*Imagination*, ch. V :

O Voltaire! combien ton sort fut moins heureux!
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Est trop près de nos temps. L'histoire rigoureuse,
Sans doute, effaroucha la fable ingénieuse,
Qui, de loin nous montrant la riche fiction,
Se plaît dans le vieil âge, et vit d'illusion:
Aussi tu préféras, dans ton style sévère,
La plume de Tacite à la lyre d'Homère.

Virgile, qui a pris son héros dans l'antiquité fabuleuse, a été plus heureux que Voltaire, mais beaucoup moins qu'Homère, le Tasse et Milton; il écrivoit dans un temps qui peut-être se prêtoit moins au merveilleux que l'on peut tirer de la religion. Déja plusieurs systèmes philosophiques, et le poëme de Lucrèce, avoient porté atteinte à la croyance publique: le serment, le culte, l'influence des dieux, Junon, Jupiter, tous les dieux étrangers, avoient perdu de leur pouvoir sur les esprits. Il y avoit longtemps que Flaminius avoit discrédité les poulets sacrés qui, depuis tant d'années, avoient guidé l'aigle romaine. Aussi Virgile a-t-il écrit un poëme politique.

C'est ici le lieu d'examiner s'il est vrai, comme on l'a prétendu tant de fois, que le caractère d'Énée soit l'éloge allégorique d'Auguste, et qu'il ait été tracé sur son modèle. Je ne puis être de cette opinion. Énée est guerrier et navigateur; rien de semblable dans Octave. Énée, emportant son père et ses dieux, emmenant sa femme, son fils et quelques Troyens échappés à l'embrasement de leur patrie, va fonder au-delà des mers un empire nouveau: Auguste se rend maître presque absolu de l'ancienne république romaine. Énée se montre par-tout humain et compatissant: Auguste, dans l'infame convention faite avec ses collègues Lépide et Antoine, pour l'abandon réciproque de leurs victimes, sacrifia lâchement son tuteur, et Cicéron, le plus ardent et le plus puissant promoteur de sa nouvelle domination. Aucun de ces traits ne se trouve dans le caractère d'Énée: de quelque côté qu'on l'envisage, tout est grandeur et générosité. Lorsqu'un courtisan d'Octave le louoit de sa ressemblance avec le guerrier troyen, sa conscience devoit démentir cette flatterie par de terribles réclamations.

IMITATION.

On a accusé Virgile de n'être qu'un servile imitateur d'Homère. Ce qui a pu le jeter dans cette imitation fréquente, c'est que les Grecs étoient devenus en tout les modèles des Romains; mais la différence des âges et des peuples, et plus encore le génie de Virgile, ont dû donner, même aux traits imités, un caractère nouveau; et l'esprit aime à franchir la distance qu'a mise entre les mêmes idées une exécution rendue différente par tant de causes et tant de circonstances. On se plaît à retrouver les Romains dans les Grecs, et les Grecs dans les Romains, et à distinguer ce qui appartient a chaque peuple et à chaque siècle. Dans les descriptions que le poëte latin nous fait des exploits et des temps héroïques, on reconnoît la manière d'un poëte plus moderne, habitant de la capitale du monde, formé par une cour polie, par les études qu'il avoit faites à Athènes,

et par son commerce habituel avec les philosophes, alors très accrédités et très nombreux à Rome. Enfin, les amours de Didon, la descente d'Énée aux enfers, etc., etc., ont une telle supériorité sur les morceaux imités d'Homère, que Virgile n'a jamais été plus original que dans cette imitation.

SUR LES ANTIQUITÉS.

On ne peut s'étonner assez de l'espèce de mépris avec lequel M. de La Harpe a traité la partie des origines italiennes et romaines, dont le poëme de Virgile est le dépôt le plus précieux et le plus riche. Ce poëme peut être regardé comme le *cicerone* le plus exact et le plus intéressant pour ceux qui voyagent dans cette belle partie de l'Europe. Par-tout il a lié à l'histoire d'Énée les lieux les plus célèbres de ce pays. C'est sur le mont Caïète qu'est inhumée sa nourrice, qui lui a donné son nom; le plus fameux trompette de son armée a donné le sien au promontoire de Misène; un autre cap a reçu celui de Palinure, l'un de ses plus habiles pilotes, qui périt malheureusement dans la mer de Sicile. Enfin, un habitant de l'Italie pouvoit, l'*Énéide* à la main, parcourir cette contrée tout entière, en trouvant à chaque pas de grands souvenirs et d'illustres monuments des antiquités du Latium, des événements militaires, politiques ou religieux, et arriver de port en port, de ville en ville, presque de village en village, jusqu'à la ville impériale.

M. de La Harpe seroit-il le seul qui n'eût pas senti le charme de ce bel épisode d'Évandre, admiré par tous les gens de lettres? Ce bon roi, parent d'Énée, et bientôt son allié, habite dans un coin de l'Italie un palais de chaume; sa musique est le chant des oiseaux perchés sur son toit; son trône est une chaise d'érable; son lit, quelques feuilles recouvertes d'une peau de lion; sa garde, deux chiens fidèles qui l'accompagnent dans ses courses. Toute la campagne qui environne sa petite ville est encore inculte et sauvage; mais c'est là que doit être un jour l'emplacement de Rome. Des troupeaux bêlent ou mugissent encore dans ces lieux agrestes; mais là doit exister un jour le *Forum romanum*, théâtre de la gloire de Cicéron, où se traiteront les plus grands intérêts du peuple souverain; là sera le magnifique quartier des Carènes, couvert encore de pâturages, de buissons et de ronces, qui doivent faire place aux palais des Crassus, des Lucullus, et devenir le rendez-vous du luxe, et le siége de la magnificence de Rome. Évandre, en montrant ces lieux à Énée, n'oublie aucun de ceux qui seront un jour célèbres. Il lui montre le bois d'Argilète, la porte Carmentale, ainsi appelée du nom de la prêtresse qui avoit prophétisé les grandeurs de Rome; cette roche tarpéienne, destinée à une si terrible célébrité, et ce superbe Capitole d'où devoient partir, pour tous les royaumes du monde, la paix ou la guerre, des couronnes ou des fers. Déja les habitants du pays ne voyoient qu'avec respect cette roche fameuse, et le bois qui l'environnoit; déja ils étoient persuadés qu'une divinité habitoit dans ces lieux; déja, dans leur orgueilleuse superstition, ils avoient cru voir plus d'une fois Jupiter lui-même assis sur un nuage, secouer sa redoutable égide, et faire gronder son tonnerre, qui sembloit proclamer la puissance romaine. Je doute que les Grecs aient pu trouver dans aucun passage de l'*Iliade* une peinture de leurs antiquités aussi intéressante pour eux que celle-ci l'étoit pour les Romains; et, s'il s'agit de poésie, quoi de plus sublime que ces contrastes admirables entre l'état obscur et sauvage de ces lieux, et la splendeur des pompes triomphales qui leur étoient réservées?

CARACTÈRES.

Je ne me chargerai pas de justifier le caractère d'Énée, objet de tant de critiques mal fondées et de vaines déclamations. Il suffira de citer ici l'apologie sans réplique qu'en a faite l'abbé Desfontaines : « Le caractère d'Énée est « à couvert de toute critique juste et sensée; « c'est un caractère parfait, qui allie la bonté « avec la fermeté, l'austérité avec la douceur, « la valeur avec la politique; c'est un prince « religieux, dont la valeur n'est point effrénée, « qui sait triompher de ses passions, et vaincre « l'amour pour obéir au ciel et pour se rendre « digne de sa haute destinée. Il est aussi brave « que Turnus son rival, mais d'une autre espèce « de bravoure, puisqu'elle est prudente et ré« fléchie, qu'elle n'est ni féroce ni fougueuse « comme celle de son ennemi. Dire que le héros « de l'*Iliade* est au-dessus du héros de l'*Énéide*, « c'est une pensée très fausse, puisque le héros « de l'*Iliade* est très vicieux, et qu'au contraire « celui de l'*Énéide* est un prince accompli, de « quelque côté qu'on le considère. »

C'est dommage que celui qui a justifié Virgile comme critique, l'ait si souvent maltraité comme traducteur.

J'observerai que dans ce passage, d'ailleurs très raisonnable, Desfontaines ne rend pas assez de justice au caractère d'Achille. L'idée seule de l'absence de ce héros, rendant inutiles tous les efforts de la Grèce, est parmi les concep-

tions épiques l'une des plus sublimes que l'on connoisse : on peut dire que l'action tout entière du poëme est remplie d'Achille absent; les vices même de son caractère lui donnent un nouvel éclat, et de nouveaux moyens au poëte. Il ne suffit pas qu'un caractère soit moral, il faut qu'il soit poétique, et celui du héros de l'*Iliade* l'est au plus haut degré. On peut en suivre le développement dans le progrès de l'action de ce poëme. « Achille a juré de ne « sortir de sa tente et de son repos que lorsque « les Grecs seroient réduits aux dernières ex- « trémités. Lorsque déja de grands dangers les « environnent, il refuse encore de les secourir « en personne, mais il leur envoie son ami Pa- « trocle avec ses armes divines. A peine les « Troyens ont aperçu l'aigrette d'Achille, qu'ils « fuient épouvantés. » Idée vraiment grande et digne d'Homère. « Patrocle périt dans le combat; « alors Achille, transporté de fureur, et brûlant « de toute la rage de l'amitié désespérée, oublie « l'injure d'Agamemnon, quitte sa tente, et « court le venger. » Toute cette marche est admirable, parce qu'elle met en contraste de grands défauts et de grandes qualités. J'ai essayé, dans le poëme de l'Imagination, de rendre tout ce que le caractère d'Achille a de plus frappant sous ce rapport vraiment poétique :

J'admire de sang-froid le sage Idoménée,
Et le prudent Ulysse, et le pieux Énée :
Mais qu'on me montre Achille, Achille, ame de feu,
Dont la rage est d'un tigre, et les vertus d'un dieu;
D'amitié, de fureur, héroïque assemblage, etc.

Par le même artifice, lorsqu'Achille reçoit les ambassadeurs grecs envoyés pour le fléchir, Homère suppose que cet homme implacable traite peu favorablement Ulysse et Ajax, mais qu'il accorde l'hospitalité la plus affectueuse à son gouverneur Phénix. Tous ces contrastes concourent merveilleusement à faire ressortir l'admirable composition du caractère d'Achille. Je n'en suis pas moins d'un avis différent de ceux qui admirent aveuglément tous les défauts de ce personnage. Homère n'a pas le droit de nous faire aimer la peinture d'une nature dégradée : le beau idéal est le premier modèle de tous les artistes et de tous les poëtes.

Mais revenons au caractère d'Énée : on a supposé, dans l'intention de le déprécier, que ce héros ne se présente que comme un fugitif qui vient injustement usurper le trône, et traverser les amours de Turnus et de Lavinie; mais Virgile a eu soin de fonder ses droits à l'empire sur la volonté des dieux, manifestée par les oracles, et même sur la consanguinité. Quant aux amours de Turnus et de Lavinie, il n'en est pas dit un seul mot dans toute l'*Énéide* : ce n'est pas de l'amour que Virgile a donné à Turnus, c'est de l'ambition. On reproche aussi à Énée de la cruauté, et on allègue en preuve le meurtre de Turnus. Mais comment n'a-t-on pas vu que c'est là que le poëte a mis un goût exquis et une convenance admirable? Turnus, prêt à recevoir le coup mortel, s'est jeté aux pieds d'Énée, pour lui demander, non pas la vie, mais la consolation d'être porté dans le tombeau de ses pères. Énée est prêt à lui faire grace, lorsqu'il aperçoit sur le corps de son ennemi le baudrier du jeune Pallas, égorgé par Turnus. A cette vue, sa fureur se réveille, et il l'immole sans pitié, en disant : « Ce n'est pas moi « qui te tue, c'est Pallas. »

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat.

Æn., XII, v. 948.

Voilà, je crois, le personnage d'Énée suffisamment justifié. Mais on a prétendu qu'en général Virgile, sous le rapport des caractères, étoit resté fort inférieur à Homère. « Une foule de héros, nous dit-on, se signalent dans l'*Iliade;* chacun a sa physionomie particulière; et cette richesse est un des principaux mérites de ce poëme; tandis que, dans Virgile, Énée seul est remarquable par ses grandes qualités. » Des gens de goût ont, à mon avis, complétement justifié Virgile à cet égard. On se rappelle ce qui arriva lorsque la France eut le malheur de perdre le grand Turenne : Louis XIV nomma plusieurs officiers généraux, qu'on appela plaisamment *la monnoie de M. de Turenne.* De grands hommes d'état et de conditions différentes ont souvent entre eux des rapports inattendus. Homère a fait comme Louis XIV : Achille, par son absence, étant mort pour l'armée, Homère l'a, pour ainsi dire, *monnoyé*, en mettant à sa place Diomède, les deux Ajax, Idoménée, etc. Mais Énée étant toujours présent, tout a dû lui être subordonné, excepté son adversaire Turnus, qui, pour l'honneur même de son rival, a dû être digne de lui.

D'ailleurs, on ne peut pas même raisonnablement reprocher à Virgile une pénurie réelle de caractères ; on peut même assurer que les caractères subalternes de ce poëte ont quelque chose de supérieur à ceux d'Homère. Tout le génie de celui-ci n'a pu empêcher que ses héros, nés dans le même pays, se battant pour la même cause, contre les mêmes ennemis, avec le même courage et les mêmes armes, n'eussent entre eux une grande ressemblance. Rien de pareil dans Virgile. J'observerai, de plus, que beaucoup de lecteurs d'Homère restent indécis sur Achille et Hector;

que même les partisans de ce dernier sont les plus nombreux : aussi Virgile, frappé de cette idée, paroît-il avoir voulu retracer Achille dans Turnus, et Hector dans Énée. Amate, mère de Lavinie, dont le caractère n'a été remarqué par aucun critique, méritoit de l'être. Virgile a peint en elle le sentiment maternel avec une justesse, une vérité et une nouveauté de couleur qu'on ne trouve dans aucun poëme. Cet amour, dans Amate, a deux caractères bien frappants, que l'on ne voit dans aucun autre tableau de la maternité; et ces deux caractères sont également dans la nature. Une mère a non seulement une tendresse de dévouement qui la porte à se sacrifier elle-même pour sauver sa fille d'un grand danger, mais encore un sentiment de ses droits, qui lui fait regarder comme un outrage qu'on en dispose sans son aveu. Aussi, lorsqu'Amate s'adresse aux mères d'Italie pour les engager à se joindre à elle, elle s'écrie : « O vous, qui que « vous soyez, mères d'Italie, si vous êtes encore « jalouses des droits de la maternité, écoutez-« moi, et joignez-vous à moi. »

Tout ce qui suit est d'une fécondité d'imagination, d'une verve de style admirable. Le poëte suppose que les femmes du Latium célébroient dans ce moment la fête de Bacchus : Amate y conduit sa fille, et la mène dans les forêts pour se mêler à leurs chants bachiques et la consacrer à leur dieu. Cette fiction, en associant sa fureur et son délire à l'ivresse sacrée des prêtresses de Bacchus, semble imprimer quelque chose d'auguste aux sentiments d'orgueil et de tendresse qui l'animent et qui l'égarent.

Les détracteurs de Virgile les plus obstinés n'ont pu nier que le caractère de Turnus n'eût un grand éclat; plusieurs même le lui ont reproché, comme effaçant celui d'Énée. Aucun d'eux n'a rendu assez de justice à celui de Mézence; aucun d'eux ne paroît avoir senti combien ce prince barbare et irréligieux, qui se vante de ne connoître d'autres dieux que son bras et son épée, forme un contraste admirable avec le caractère pieux et bienfaisant d'Énée. L'on n'a pas rendu plus de justice aux caractères de Latinus et de Lavinie. Virgile a eu soin de prévenir les reproches que l'on fait à celui de ce prince, en le représentant comme un roi affoibli par l'âge et le malheur; et le caractère religieux qu'il lui a donné s'accorde parfaitement avec celui d'Énée.

Quant à Lavinie, quelque effort qu'eût fait Virgile pour donner à son caractère autant d'intérêt qu'à celui de Didon, il n'auroit pu y réussir. M. de La Harpe a oublié que l'hymen de cette princesse, brigué par Énée, n'est qu'un hymen politique et religieux, et Lavinie rentre alors dans la classe des princesses destinées à un mariage étranger; elle est élevée dans le palais de la reine, et ne paroît qu'une ou deux fois en public, entre son père et sa mère, avec toute la modestie et la pudeur qui conviennent à son sexe, à son âge, et à sa position :

> Oculos dejecta decoros.
> XI, v. 480.

Enfin, Homère ne nous a montré dans ses héros que des hommes faits : Virgile a le mérite particulier d'avoir peint les guerriers dans un âge encore tendre,

> Qui goûtent, tout sanglants, le plaisir et la gloire
> Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
> RACINE, *Baj.*, act. I, sc. I.

Tels sont Euryale, Nisus, et Pallas confié par son père Évandre au monarque troyen pour apprendre, sous sa conduite, le métier de la guerre; sur-tout le jeune Lausus, qui défend son père avec tant de dévouement, et dont la piété filiale fait un si beau contraste avec l'inhumanité et l'impiété de Mézence. L'intérêt que Virgile a su inspirer pour lui est tel, qu'il se réfléchit jusque sur le tyran odieux qui lui a donné le jour. On est tenté, en le pleurant, d'oublier le supplice barbare qu'avoit inventé ce monstre, et dont Virgile fait une peinture si énergique : on se plaît à voir tomber, des yeux de ce tyran féroce, des larmes paternelles.

Ascagne lui-même, tout enfant qu'il est, mérite d'être remarqué par la manière naturelle et vraie dont Virgile l'a introduit sur la scène. Il le peint d'abord, dans le premier livre, comme un enfant tellement beau, que l'Amour, par l'ordre de Vénus, emprunte ses traits pour se présenter à la cour de Didon. Dans le quatrième livre, Virgile, en peignant Ascagne, qu'il associe à la foule des chasseurs, semble avoir voulu se conformer au portrait qu'Horace a tracé de l'enfance, quand il peint les différents âges :

> Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi.
> *Ars poet.*, v. 162.

> At puer Ascanius mediis in vallibus acri
> Gaudet equo; jamque hos cursu, jam præterit illos,
> Spumantemque dari pecora inter inertia votis
> Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.
> *Æn.*, IV, v. 156 et seq.

> « Ascagne, aiguillonnant un coursier plein de cœur,
> Court, vole, va, revient, et dans sa jeune ardeur
> Voudroit qu'un fier lion, un sanglier sauvage
> Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage. »

On aime à voir dans ce jeune chasseur ces

premiers symptômes d'ardeur et de courage, prémices de sa valeur future. Enfin, Virgile est admirable dans le récit qu'il fait de son premier fait d'armes. C'est au géant Numanus, fier de sa taille et de sa force, et qui, placé au premier rang, prodigue des injures aux Troyens, qu'il oppose cet enfant héroïque; c'est par ses mains que Numanus est terrassé; et Apollon lui-même vient sur un nuage le féliciter de sa victoire :

> Macte nova virtute, puer! sic itur ad astra.
> *Æn.*, IX, v. 641.

Mais un caractère plus original encore et d'un effet plus nouveau, c'est celui de Camille, imité par le Tasse dans le personnage de Clorinde, copie bien inférieure à l'original. Là se trouve réuni à toute la richesse de l'épopée, tout l'intérêt du roman; Camille n'est point une amazone : c'est la fille d'un roi malheureux, banni de ses états. En fuyant, il emporte sa fille, son trésor le plus précieux. Un fleuve débordé l'arrête; les ennemis s'approchent : moins alarmé pour lui que pour sa fille, il l'attache à un javelot, l'enveloppe d'une écorce de liége, d'un bras vigoureux lance le javelot au-delà du fleuve, le passe à la nage, et reprend à l'autre rive son javelot et son enfant. La peinture de l'éducation champêtre et guerrière de Camille est de la plus grande beauté; sa manière de combattre, et le genre de combat dans lequel il la représente, conviennent parfaitement aux qualités qu'il lui a données dans les vers par lesquels il l'annonce. La première de ces qualités est une extrême légèreté à la course; c'est de là qu'il a tiré l'idée du premier exploit de cette héroïne. Un fantassin ligurien lui reproche de combattre à cheval, tandis qu'il combat à pied; son orgueil blessé la détermine à descendre de son coursier : le rusé Ligurien le monte et s'enfuit; Camille court après lui, l'atteint, et l'immole. En un mot, tout en elle intéresse, sa naissance, son éducation, sa vie, et sa mort. Mais c'est dans l'original qu'il faut apprendre à sentir tout ce qu'a de touchant cette dernière partie de son histoire.

On sait quel rôle brillant jouent les femmes dans le poëme du Tasse. Le courage belliqueux des Amazones étoit connu de toute antiquité; il paroît étonnant qu'Homère n'en ait fait aucun usage. Ses héros sont de véritables chevaliers; il auroit pu y joindre quelques héroïnes. La timidité et la foiblesse naturelle de ce sexe font ressortir encore mieux le courage de celles qui, franchissant le cercle étroit de leurs goûts frivoles et de leurs occupations paisibles et sédentaires, se montrent dans le champ des combats. Ces êtres intéressants, en partageant les travaux des guerriers, redoublent les jouissances du lecteur, et fournissent une multitude de ressources aux poëtes, par les attachements et les passions qu'elles peuvent inspirer. Telles sont, dans la *Jérusalem délivrée*, Armide, Herminie, et Clorinde, dont le poëte a tiré un si grand parti. Aussi Voltaire a-t-il dit, après avoir parlé d'Homère :

> De faux brillants, trop de magie,
> Mettent le Tasse un cran plus bas;
> Mais que ne pardonne-t-on pas
> Pour Armide et pour Herminie?
> *Stances sur les poëtes épiques*, stroph. 3.

Boileau a paru penser de même, lorsqu'il a dit, en parlant du Tasse :

> Je ne veux point ici lui faire son procès :
> Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
> Il n'eût point de son livre illustré l'Italie
> Si son sage héros, toujours en oraison,
> N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison, etc.
> *Art poét.*, ch. III.

Virgile ne pouvoit guère tirer le même parti de Camille; il se trouvoit placé, dans les six derniers livres, entre le souvenir de Didon, pour laquelle il avoit épuisé la peinture de tout ce que l'amour a de plus passionné, et la jeune et modeste Lavinie, qu'il nous présente comme une fleur virginale qu'il ne falloit pas permettre au souffle d'un amour profane de flétrir et de décolorer d'avance. Mais l'on voit, par ce que nous en avons déja dit, que si Camille n'est point entrée dans l'action comme amante, elle y figure avec un grand intérêt comme guerrière. Le caractère altier de la reine des Volsques, et la ruse du fantassin ligurien, suffiroient peut-être seuls pour prouver l'injustice de ceux qui prétendent que, dans la peinture des personnages et des combats, Virgile est inférieur à Homère. Je ne puis m'empêcher de faire sur les combats en général, et sur ceux de Virgile en particulier, quelques réflexions qui viendront encore à l'appui de mon opinion.

Les poëtes épiques se sont toujours plu à décrire des batailles, et les amateurs de poésie à les lire : la raison en est facile à trouver. La passion la plus forte des êtres animés, c'est l'amour de la vie; tous ceux qui s'élèvent au-dessus de l'instinct impérieux de la crainte de la mort excitent donc naturellement notre étonnement et notre admiration. Ajoutons que, mieux le poëte a su choisir ses personnages, plus ils nous intéressent, quand il les expose à de grands dangers; notre intérêt augmente aussi

en raison de l'égalité de force et de courage qu'il leur prête pour balancer la victoire. Ceux de Virgile sont également remarquables par cette heureuse combinaison, par la beauté de l'invention et de l'exécution, et sur-tout par le mérite de la variété : c'est principalement cette dernière qualité qui distingue la seconde partie de son poëme. La tradition ne lui fournissant pas cette foule de caractères héroïques qu'Homère a jetés dans ses batailles, il y a suppléé en faisant paroître sur la scène des personnages moins brillants peut-être, mais tous intéressants par les diverses circonstances de leur naissance, de leur état, de leurs mœurs, de leurs costumes, de leur vie ou de leur mort. Tantôt, c'est un enchanteur qui sait dompter la rage des serpents et guérir leurs blessures; les lacs, les fleuves, les montagnes de sa patrie pleurent sa mort. Tantôt, c'est un augure dont les connoissances prophétiques ne le garantissent pas du sort qui l'attend, et qui

Lit tout dans l'avenir, excepté son destin.

Tantôt, c'est un riche avare que le regret de ses richesses enfouies dans la terre, de ses vastes domaines, et de son magnifique palais, détermine à se jeter aux pieds du vainqueur pour lui demander la vie. On sent combien ce caractère bas et vil est propre à faire ressortir les grandes passions et les sentiments héroïques qui l'environnent. Je ne finirois pas si je rappelois ici tous les détails de ce genre, qui prouvent dans Virgile une fécondité d'imagination au moins égale à celle d'Homère, et qui présentent un si grand fonds d'observations philosophiques parées de tous les charmes de la plus riche poésie. Eh! quelle plus grande variété encore dans les différents genres d'attaque et de défense! C'est tantôt une grande bataille, tantôt une légère escarmouche, tantôt un combat singulier entre deux héros, dont chacun vaut seul une armée; tantôt une embuscade ou une reconnoissance; ailleurs, les Troyens vainqueurs sont vaincus à leur tour, et se présentent aux portes de leur ville, qui leur sont impitoyablement fermées par leurs concitoyens, que la crainte d'admettre l'ennemi a rendus barbares; c'est Turnus, qui, lui seul, pénètre dans l'enceinte de leur camp; qui, comme un lion renfermé dans la bergerie, et cherchant à s'échapper, combat seul contre tous les Troyens, s'ouvre un passage; s'élance des remparts dans le Tibre, le traverse à la nage, et rejoint enfin son armée. Aucun passage dans l'*Iliade* n'est supérieur à celui-ci, soit pour la nouveauté de l'invention, soit pour la beauté de l'exécution. Turnus égale presque Achille, et Virgile est véritablement digne du surnom d'*homérique*, que lui donnèrent les Romains, et qu'il mérite comme rival, et non comme imitateur. On sent que je ne veux parler ici que de la variété et de la richesse que Virgile a mises dans ses combats.

Après ce magnifique tableau, je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un autre plus nouveau et plus frappant encore : c'est celui du débarquement des Arcadiens et des Toscans, envoyés au secours des Troyens. La difficulté de cette opération militaire, le prodigieux avantage de ceux qui combattent sur terre, les efforts incroyables de ceux qui tentent d'aborder; le danger d'échouer, les vaisseaux engagés dans les bancs de sable, brisés contre les rochers; cette foule de guerriers qui tentent l'abordage à la vue de l'ennemi, dans des attitudes et par des moyens différents; les uns s'élançant de leurs vaisseaux sur la grève, les autres posant sur la rive un pied mal assuré, d'autres appliquant des échelles, ou glissant sur leurs rames; le choc désordonné des deux partis : tout cela est neuf, pittoresque, et n'appartient qu'à Virgile; ce qui est d'autant plus remarquable, que le sujet d'Homère, où l'armée de mer est combinée avec l'armée de terre, amenoit naturellement une semblable description qu'il a négligée, et dont il a laissé les honneurs tout entiers à Virgile.

Enfin, Homère a souvent mis ses héros aux prises avec la mort ou le danger, mais jamais avec la douleur : c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Une flèche a dangereusement blessé le héros troyen; on l'emporte du champ de bataille dans sa tente, environné de la consternation et des larmes de son fils et de ses principaux capitaines : lui seul paroît insensible, demande avec instance qu'on le guérisse par les moyens, non les plus doux, mais les plus courts, et qu'on le renvoie au combat, *seseque in bella remittant.* Le médecin Iapis tâche en vain d'arracher la flèche; elle résiste à ses efforts, et triomphe de son art. Vénus alors va sur le mont de Crète chercher le dictame, le plus puissant et le plus salutaire des végétaux; une infusion de cette plante détache la flèche qui tombe d'elle-même. Énée à peine guéri prend son fils dans ses bras; et, profitant de la circonstance pour l'instruire par un grand exemple, lui adresse ces mots à-la-fois touchants et sublimes :

Apprends de moi, mon fils, la route de l'honneur;
D'autres te donneront l'exemple du bonheur.

Tout, dans ce morceau, me paroît supérieur aux plus beaux détails des combats d'Homère.

La tendresse filiale, l'amour paternel, de grandes difficultés vaincues dans la description des opérations chirurgicales, la grandeur de l'ame et ses affections les plus tendres; l'intérêt d'un grand danger, la joie du succès, le naturel, le merveilleux, le mérite de l'invention, la beauté des images, l'élégance de l'élocution : tout s'y trouve réuni.

On peut remarquer aussi que, par un art digne de Virgile, il a su, dans cette peinture, placer le médecin lui-même au nombre de ses héros; il suppose très-ingénieusement qu'Iapis, favori d'Apollon, a reçu de lui le choix de la lyre ou de la médecine. Son père est vieux et infirme, sa tendresse filiale donne la préférence à l'art de guérir. C'est ce même Iapis qui, assuré de la guérison d'Énée, s'écrie :

Des armes, mes amis! qu'on lui rende ses armes!

Un tel personnage méritoit d'autant plus d'être remarqué, qu'il offre une espèce de contraste entre sa profession bienfaisante et paisible, et ses sentiments héroïques et guerriers.

Quelquefois aussi Virgile sait mieux qu'Homère tirer parti du choix de ses héros. Il introduit dans ses batailles des rois, des princes, des capitaines illustres, et, à côté d'eux, des pontifes et des prêtres; ailleurs, c'est un malheureux pêcheur, un simple fermier, qui,

Pauvre cultivateur du domaine d'autrui
Ne plantoit, ne semoit, ne cueilloit pas pour lui :
Son fils, abandonnant son chaume, sa rivière,
Et les rets du pêcheur pour la lance guerrière,
Arraché malgré lui de ses rustiques toits,
Est venu s'immoler à la cause des rois.

On ne peut nier que le contraste qui résulte de conditions si différentes ne soit extrêmement ingénieux.

Une observation très importante, et qui ajoute à la vérité de celles que je viens de faire, c'est que les dieux, une fois admis dans l'action épique, doivent, comme les hommes, soutenir leur caractère : c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Après avoir rempli ses six premiers livres de la haine de Junon, il ne manque pas de la faire reparoître dans le septième; et, dans le moment où elle découvre les premières tentatives des Troyens pour s'établir dans l'Italie, dont elle les avoit jusqu'alors écartés avec tant d'obstination, il lui prête un discours plein de la même fureur et du même emportement qui l'ont caractérisée dès le début de l'*Énéide*. C'est par son ordre qu'Alecton sort des enfers; qu'elle porte le trouble, l'épouvante et la rage dans le cœur d'Amate et de Turnus; qu'elle dirige une flèche d'Ascagne sur une biche chère à la jeune Sylvie; qu'au bruit de sa trompette infernale elle appelle au combat les paisibles habitants des campagnes, conduit la guerre des cabanes dans les palais, et embrase toute l'Italie.

Pour prouver mon impartialité, j'ajouterai aux éloges que j'ai donnés à l'invention de ces différents personnages quelques observations critiques. Amate, dont le caractère est d'ailleurs très bien conçu et très bien exécuté, meurt peut-être d'une manière peu digne de son rang et du talent de Virgile; elle se pend à une poutre. Un seul vers renferme le récit de cette mort, qui pouvoit fournir un tableau très intéressant. Lorsque les grands poëtes épiques ou dramatiques prennent le parti de faire périr leurs principaux personnages d'une mort violente et volontaire, ils déploient, si j'ose ainsi dire, toute l'éloquence de la mort; ils font sortir du cœur, à ce dernier moment, les cris du regret, les accents du remords, et l'expression du souvenir déchirant des grandes fautes ou des événements malheureux qui ont amené cette catastrophe. C'est ainsi que Virgile a fait mourir Didon : rien de plus pathétique que le discours qu'il lui fait prononcer au moment où elle est prête à se donner le coup mortel. C'est alors que reviennent à sa mémoire toutes les époques heureuses ou malheureuses de sa vie; qu'elle se félicite de ce qu'elle a fait de grand, et qu'elle s'accuse de ses foiblesses. Voilà sur quel modèle devoit être tracée la mort d'Amate; ce qui étoit d'autant plus aisé, que son triple caractère de reine, d'épouse, et de mère, étoit plus fécond en sentiments tendres ou fiers, et tous profondément intéressants. C'est ainsi que Racine, faisant périr Monime du même genre de mort, lui prête un monologue plus touchant que les scènes les plus pathétiques de sa tragédie :

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter :
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante,
Il est mort; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains.
. . . .
Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes sans toi sauront me secourir :
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première.

Racine, *Mithrid.*, act. V, sc. I.

Peut-être aussi Virgile n'a-t-il pas tiré tout le parti possible du rôle accessoire d'Ascagne. Après avoir peint, de la manière la plus heureuse, ce jeune prince, héritier des grands destins de son père, ne pouvoit-il pas le placer dans de grands

dangers qui auroient produit la plus vive émotion? Il auroit pu, dans quelque description de combats ou d'assauts, le précipiter dans l'onde ou l'entourer de flammes; son père l'auroit arraché à ce péril, l'auroit pris entre ses bras, l'auroit montré aux Troyens, dont il étoit la plus chère et la plus précieuse espérance. Qu'on mette sur le fond de ce tableau le dessin et les couleurs de Virgile, et je suis assuré qu'il produira le plus grand effet, sur-tout si Énée, pour sauver son fils, s'expose lui-même à un danger imminent.

SUR LE STYLE DE VIRGILE.

L'Apollon du Belvédère et le style de Virgile sont généralement reconnus pour ce qu'il y a de plus parfait dans les arts. On a souvent comparé Racine au poëte latin, mais il y a entre eux la différence qui doit être entre un poëte épique et un poëte tragique. Le genre de Virgile admettoit les sentiments tendres et passionnés que nous admirons dans le poëte français; mais les tragédies de celui-ci sont et doivent être étrangères aux descriptions brillantes et pompeuses de la poésie épique.

Il n'y a guère, dans tout le théâtre de Racine, que le combat d'Étéocle et de Polynice, le songe d'Athalie, et le récit de Théramène qui approchent des grandes beautés épiques. J'ai tâché, dans les vers suivants, de rendre les caractères du style de Virgile:

Homère, déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique.
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grace elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie économe prudent,
Brillant, mais naturel, et pur quoique abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse.
Le goût fut ton génie; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erroient encor sans frein,
A mis pour les guider les rênes dans ta main.
Imagination, ch. v.

Pour faire connoître tout l'artifice du style de Virgile, je ne multiplierai pas les citations. Il suffira de le comparer à Homère, lorsque tous les deux ont exprimé les mêmes idées: tels sont ces deux passages où Pâris est comparé par Homère, dans le sixième livre de l'*Iliade*, et Turnus par Virgile, dans le onzième livre de l'*Énéide*, à un cheval délivré de ses liens. C'est là qu'on peut voir comment Virgile lutte avec succès contre le plus grand des poëtes, contre la plus belle des langues, et sait tirer de la sienne des équivalents, qui, dans cette comparaison, lui donnent au moins l'égalité. Pour faire mieux ressortir les beautés de Virgile, soyons un instant ses Mévius; parcourons les beautés qu'il a omises, et voyons ensuite celles par lesquelles il a racheté cet oubli: « Comment, auroit dit ce critique romain, Virgile a-t-il pu oublier cette belle idée « d'un cheval long-temps reposé et abondamment « nourri; ce qui, dans un animal fougueux et robuste, doit produire cette surabondance d'esprits animaux, qui ajoute à sa vigueur et à « son impétuosité naturelles? Comment a-t-il cru « pouvoir représenter, par un vers rempli de consonnes, ce beau vers mouillé par la fréquente « répétition de l'*iota*, si heureusement imitatif « dans cette occasion,

Εἰωθὼς λούεσθαι ἐϋῤῥεῖος ποταμοῖο.
HOMÈRE, *Iliade*, liv. VI, v. 508.

Accoutumé à se baigner dans le fleuve qui coule abondamment.

« ce vers, qui représente si bien la fluidité de l'élément dans lequel il va chercher la fraîcheur « du bain accoutumé? C'est là, en effet, qu'est « l'infériorité de Virgile. »

Voyons comment il nous en a dédommagés par ce bel hémistiche: « *Tandem liber equus*, le coursier libre enfin. » Ce dernier mot, lui seul, n'exprime-t-il pas d'une manière infiniment heureuse l'impatience avec laquelle ce superbe animal a supporté son esclavage et son oisiveté? cette expression si juste et si poétique: « *Flumine noto*, « le fleuve accoutumé, » n'équivaut-elle pas à la supériorité d'harmonie imitative que j'ai remarquée dans le vers d'Homère? Cette épithète est d'autant mieux choisie, qu'on sait à quel point un grand nombre d'animaux sont gouvernés par l'habitude des lieux, des personnes et des choses. Dans les derniers vers de ce passage, combien d'images vives et d'expressions brillantes! Ce frémissement d'un animal fougueux, en pleine jouissance d'une campagne découverte, *campoque potitus aperto*, cette encolure superbe, ce luxe de vigueur et de santé, cette crinière ondoyante qui se joue sur son cou et sur ses épaules, appartiennent uniquement à Virgile. Combien sur-tout la fin du dernier vers,

Luduntque jubæ per colla, per armos,
Æn., lib. XI, v. 497.

contraste parfaitement, par une sorte d'abandon et de négligence, avec la force et la fermeté du vers qui précède! De plus, on remarquera qu'il n'y a pas, dans ce morceau, une coupe de vers, un repos, qui ne concourent à la plus grande variété possible; plusieurs mots sont rejetés d'un vers à l'autre, de manière à produire le plus grand effet, comme,

Tandem liber equus...

Emicat
Luxurians.

Ces remarques sont sur-tout adressées à ceux qui, dans les langues modernes, cherchent à imiter les grands maîtres qui ont écrit dans des langues plus riches et plus poétiques. Virgile est ici le véritable modèle des traducteurs qui prétendent à l'honneur de l'originalité.

Pope, dans sa belle traduction de l'*Iliade*, a très bien rendu les idées de l'original; mais j'ai été surpris de le voir négliger, dans ce passage, le mérite de l'harmonie imitative et de la variété, si nécessaire à la poésie pittoresque, lorsque sa langue lui en offroit tant de facilité. Presque tous ses vers ont la même coupe et les mêmes repos. Malgré les efforts que j'ai faits pour être plus fidèle, sous ce rapport, ce n'est qu'en tremblant que je transcris ici ma traduction, qui représente si foiblement les beautés du poëte latin :

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout-à-coup rompt sa chaîne, et, loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes:
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête, et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvants que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil, et de joie.
Trad. de l'Én., liv. XI, v. 707.

Ces citations me conduisent naturellement à quelques observations sur l'artifice des comparaisons, si souvent employées dans le poëme épique.

SUR LES COMPARAISONS.

J'ai déja eu occasion de remarquer que les comparaisons, dans la poésie, avoient moins pour objet d'exprimer les rapports qui se trouvent entre des êtres différents, que de produire une sorte de richesse et de variété. Il y a peu de rapport entre Orphée pleurant sa femme et un rossignol pleurant ses petits; mais la peinture que Virgile a tracée de la douleur de cet oiseau est un des passages les plus touchants du bel épisode d'Eurydice et d'Orphée.

Pour produire cette richesse et cette variété, le poëte habile compare tantôt un objet moral à un objet physique, tantôt un objet physique à un objet moral, tantôt les hommes aux animaux, tantôt les animaux aux hommes. Citons quelques exemples connus de ces différents genres de comparaisons. Mornay, l'un des héros de la *Henriade*, avoit conservé à la cour toute la pureté de son ame, et Voltaire enrichit cette idée par cette belle comparaison :

Belle Aréthuse! ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Ch. IX.

Voltaire a pris cette comparaison au jésuite Lemoine, et l'on peut assurer que c'est un des plus heureux larcins qu'il ait faits; mais il ne doit qu'à lui-même celle qu'on va lire. D'Aumale a reçu un ordre qu'il exécute malgré lui :

Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter.
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paroît menacer, même en obéissant.
Ch. VIII.

Voilà deux modèles parfaits de quelques uns des genres de comparaisons dont je parle.

D'autres fois, par un artifice plus fécond encore, le poëte cherche des rapports entre les petits objets et les grands. C'est ainsi que Virgile compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes :

Tels, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différents les essaims se séparent :
La vieillesse d'abord préside aux bâtiments,
Dessine des remparts les longs compartiments ;
La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande, et dépouille le thym.
....
Tout s'empresse ; par-tout coule un miel odorant.
Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre, etc.
Trad. des Géorgiques, liv. IV.

On sent que le premier charme de cette comparaison est la variété qu'elle produit, et que l'imagination aime à passer de ces foibles animaux, pétrissant la cire et distillant le miel dans leurs humbles cellules, à ces robustes fils de Vulcain, qui, dans leurs forges brûlantes fatiguent l'enclume et façonnent les métaux.

Par le même artifice, et pour le même but, le poëte compare les grands objets aux petits. Ainsi Virgile, après avoir peint les Troyens préparant à l'envi leur départ de Carthage, ajoute :

Ainsi quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,

Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes:
L'une conduit la troupe, et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain;
Celle-ci des traîneurs excite la paresse;
Pour le bien de l'état tout agit, tout s'empresse:
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardents travailleurs les chemins sont couverts.
Trad. de l'En., liv. IV, v. 601.

C'est ici que la richesse et la variété sont portées à leur plus haut degré. Vous passez d'un grand peuple à une troupe de fourmis, d'une grande ville à la campagne, d'un port à un champ de blé.

Virgile a quelquefois poussé plus loin encore cette hardiesse. Dans l'un de ses six derniers livres, si décriés par une tradition collégiale, adoptée par M. de La Harpe lui-même, Vulcain, ayant consenti à forger, sur la demande de Vénus, une armure pour le fils de cette déesse, se lève bien avant le retour de la lumière. Pour exprimer cette diligence, le poëte pouvoit tirer sa comparaison de l'aurore ou du soleil, ou de quelque autre objet de la nature, convenable à la noblesse du personnage. Le besoin de variété l'a conduit à celle qui suit:

A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière:
Et, telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Quelquefois, reprenant l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille et l'honneur de son lit:
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.
Trad. de l'En., liv. VIII, v. 561.

Ainsi le lecteur, en quittant la couche d'or du couple divin, le palais de l'Olympe, les forges de Lemnos, où se forgeoient l'égide de Pallas et les foudres de Jupiter, se trouve transporté, par la magie de cette comparaison, dans l'humble ménage d'une mère de famille laborieuse et vigilante, qui dès la pointe du jour réveille le feu assoupi sous la cendre, distribue leur tâche journalière aux femmes qui la servent, travaille elle-même pour élever ses enfants en bas âge, et conserver la chasteté conjugale. Voilà un de ces admirables tableaux qui n'appartiennent qu'à Virgile, où il a su réunir sans disparate les idées les plus majestueuses et les plus simples; et tout cela est dû aux traits ingénieux et naïfs d'une comparaison bien choisie.

Enfin, la comparaison a lieu quelquefois entre les objets de la nature et les travaux des arts. Dans un épisode d'un de mes ouvrages, je me proposois de peindre avec des traits nouveaux une jeune beauté. Laissant donc de côté la vivacité, l'enjouement, l'élégance des formes et la régularité des traits, j'ai tâché de la rendre intéressante, en la rendant insignifiante, c'est-à-dire en lui donnant une ame neuve, des sens non encore éveillés, un grand calme et une extrême modestie. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans cette comparaison, qui m'a paru obtenir le suffrage de plusieurs gens de lettres:

Tout en elle étoit calme; un sentiment modeste
Régloit son air, sa voix, son silence, son geste;
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir,
N'exprimoient rien encore, et faisoient tout sentir.
On eût dit qu'en secret sa douce indifférence
D'un ascendant suprême attendoit la puissance.
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galatée, enchantoit les regards;
Lorsque essayant la vie et son ame naissante,
N'étant déja plus marbre, et pas encore amante,
Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre elle attendoit l'amour.
Imagination, ch. II.

Dans ces observations, j'ai tâché de faire sentir tout ce qui constitue la beauté d'un poëme épique, et de prouver que Virgile n'a oublié aucun de ces avantages. Il ne me reste plus qu'à réfuter quelques objections faites par des hommes de mérite contre une partie des premiers chants, et sur-tout contre les six derniers. M. de La Harpe paroît craindre que le cinquième, où Virgile décrit les jeux célébrés en Sicile sur le tombeau d'Anchise, ne refroidisse le lecteur. On auroit pu, avec plus de raison, faire ce reproche au troisième livre, qui ne renferme que la description d'une navigation dans les mers de la Grèce et de l'Italie. Mais le troisième et le cinquième sont également à leur place: l'un est pour le lecteur un agréable repos, après la catastrophe d'un grand empire; l'autre est peut-être encore, à cet égard, plus convenablement placé entre la mort de Didon et la description des enfers: c'est ce livre que Montaigne regarde comme le plus grand effort de la poésie de Virgile.

Examinons enfin s'il est vrai que les six derniers livres soient inférieurs aux premiers, pour l'invention, l'intérêt et le style. Je remarquerai d'abord que la plupart des lecteurs français sont tellement accoutumés aux peintures de l'amour théâtral, que l'intérêt cesse pour eux, où ces peintures finissent: aussi y a-t-il un grand nombre, non seulement de lecteurs ordinaires,

mais de gens de lettres, qui n'ont lu avec plaisir dans l'*Énéide* que le quatrième livre et quelques morceaux du second. Mais ce n'est pas là qu'est l'intérêt de l'action épique; il est dans tout ce qui prépare le dénoûment, dans tout ce qui doit décider des destinées d'Énée et de Turnus, et c'est dans les derniers livres que tous ces événements se trouvent. La fureur de Junon qui se réveille, le soulèvement de toute l'Italie, l'apparition de Turnus opposant sa valeur, sa naissance, le crédit d'Amate, aux oracles des dieux et aux droits d'Énée; la victoire adroitement balancée dans différents combats, redoublent certainement l'intérêt et la curiosité. C'est dans ces derniers livres que Virgile a sur Homère l'avantage de la moralité; c'est là que sont tracées en grand les plus nobles et les plus tendres affections de l'ame, l'amour paternel et maternel, l'amour filial, la valeur vertueuse, la pitié compatissante et l'amitié héroïque. A l'égard de l'invention, c'est dans les derniers livres qu'il fait paroître ses héros les plus intéressants, et que, sous ce rapport, il a peut-être quelque avantage sur Homère. Tous les héros de celui-ci, de l'aveu même de M. de La Harpe, étoient généralement connus dans la Grèce; presque tous ceux de Virgile, tels que Turnus et Camille, Mézence, Lausus, Pallas, Nisus et Euryale, sont autant de créations. Aussi, jusqu'à ce qu'on connoisse les richesses poétiques de la Grèce avant Homère, il est difficile de décider lequel des deux a porté au plus haut degré le mérite de l'invention. Quant au style, le seul épisode de Cacus seroit peut-être une réponse suffisante; mais qui peut compter le nombre des beautés poétiques qui font le charme des six derniers livres, que l'on pourroit regarder comme supérieurs aux premiers par une certaine originalité qui tient à la nouveauté du sujet, et où Virgile se montre pleinement affranchi de la tutelle d'Homère?

Cette traduction m'a été inspirée, non seulement par l'amour de la poésie, mais encore par un sentiment de reconnoissance pour Virgile. J'ai dû à ses *Géorgiques* les premiers encouragements que j'ai reçus dans la carrière poétique, et dès-lors je lui ai voué une espèce de culte: ce sentiment presque religieux m'a soutenu dans ma nouvelle entreprise, non moins effrayante par l'étendue de l'ouvrage que par la perfection décourageante de mon modèle. Je ne me dissimule pas à combien de critiques elle m'expose: quiconque est digne de lire Virgile sent combien il est téméraire d'oser le traduire. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déja plus dit à cet égard que les plus rigoureux censeurs ne peuvent m'en dire. Et d'abord je me suis plus d'une fois reproché de n'avoir pu conserver plusieurs des beautés du texte, sans allonger la traduction; d'avoir trop souvent remplacé, par une élégance et une rondeur harmonieuses, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poëtes, ainsi traduits, sont de l'or passé par la filière, et dont on augmente l'étendue, sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques*, qu'une traduction étoit une dette, et qu'il falloit payer, non dans la même monnoie, mais avec la même somme: je ne pense pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Une cassette remplie de pièces d'or seroit mal représentée par un tonneau de petite monnoie, quand même la somme seroit égale. Après cet aveu, peut-être me sera-t-il permis de dire un mot pour ma justification: il y a contre moi de grandes raisons, il y a de grands exemples pour. Pope, dans son admirable traduction de l'*Iliade*, a excédé de beaucoup le nombre des vers d'Homère; il a rendu en treize ou quatorze vers la description d'un clair de lune, qui n'en occupe que cinq dans l'original.

Dryden, dans sa traduction de l'*Énéide*, a porté encore plus loin la disproportion, et même quelquefois au détriment de l'original. Je n'en citerai qu'un exemple: Énée, reconnoissant dans un des tableaux qui décoroient le temple de Carthage le malheureux Priam à qui Achille remet le corps de son fils, se retourne vers Achate, et lui dit avec une touchante simplicité: « Voilà Priam, *en* « *Priamus.* » Ce mot seul porte à l'imagination une foule d'idées accessoires qu'il est inutile d'exprimer. Dryden l'a malheureusement noyé dans une superfluité de paroles qui en détruisent l'effet. Je me suis efforcé d'éviter ce défaut, et quand je me permets quelques extensions du texte, c'est, le plus souvent, pour conserver des détails historiques, généalogiques ou militaires. Le nom des combattants, leur famille, leur patrie, leurs costumes, leurs armures, le genre de leurs blessures, et jusqu'à leurs attitudes, tout est fidèlement exprimé. Enfin, j'ai peut-être le droit de dire à ceux qui ignorent la langue latine: « Une « foule de beautés étoient perdues pour vous, je « vous en ai transmis quelques unes; je vous de« mande donc une reconnoissance d'admiration « pour l'original, et d'indulgence pour le traduc« teur. »

FIN DE LA PRÉFACE.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE I.

Moi qui jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres ;
Qui depuis, pour les champs désertant les forêts,
Et soumettant la terre aux enfants de Cérès,
La forçai de répondre à leur avide attente,
Aujourd'hui saisissant la trompette éclatante,
Je chante les combats, et ce guerrier pieux,
Qui, banni par le sort des champs de ses aïeux,
Et des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Long-temps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Lorsqu'il portoit ses dieux chez ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains ;
Créoit du Latium la race triomphale,
Et des vainqueurs des rois la ville impériale !
Muse, raconte-moi ces grands événements ;
Dis pourquoi de Junon les fiers ressentiments,
Poursuivant en tous lieux le malheureux Énée,
Troublèrent si long-temps la haute destinée
D'un prince magnanime, humain, religieux :
Tant de fiel entre-t-il dans les ames des dieux !
A l'opposé du Tibre et des champs d'Ausonie,
Des riches Tyriens heureuse colonie,
Carthage élève aux cieux ses superbes remparts,
Séjour de la fortune et le temple de Mars.
Aucun lieu pour Junon n'eut jamais tant de charmes :
Samos lui plaisoit moins. C'est là qu'étoient ses armes,
C'est là qu'étoit son char ; là, son superbe espoir
Veut voir la terre entière admirer son pouvoir.
Mais un bruit menaçant vient alarmer son ame :
Un jour doit s'élever, des cendres de Pergame,
Un peuple, de sa ville orgueilleux destructeur,
Et du monde conquis vaste dominateur :
Telle est de l'avenir la marche irrévocable.
Revient-elle au passé, sa mémoire implacable
Lui peint ces grands combats où ses chers Argiens
Suivoient ses étendards dans les champs phrygiens.
Pour mieux haïr encor cette race odieuse,
De ses dépits jaloux la cause injurieuse
Est sans cesse présente à ses yeux indignés :
Par l'insolent Pâris ses appas dédaignés,
Le coupable présent de la pomme fatale,
Un Troyen pour arbitre, et Vénus pour rivale ;
L'impardonnable arrêt qui fit rougir son front,
Hébé pour Ganymède essuyant un affront ;
Tout l'irrite à-la-fois, et sa haine bravée
Vit au fond de son cœur, profondément gravée.
Aussi, du Latium fermant tous les chemins
Aux vaincus épargnés par les Grecs inhumains,
Sa haine insatiable en tous lieux suit sa proie,
Et défend l'Ausonie aux grands destins de Troie.
L'inflexible destin, secondant son orgueil,
De rivage en rivage et d'écueil en écueil,
Prolongeoit leur exil : tant dut coûter de peine
Ce long enfantement de la grandeur romaine !
Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs Trinacriens avoient rasé les bords,
Déja leurs nefs, perdant l'aspect de la Sicile,
Voguoient à pleine voile, et de l'onde docile

LIBER I*.

Ille ego, qui quondam, gracili modulatus avena [1]
Carmen, et egressus silvis, vicina coegi [2],
Ut quamvis avido parerent arva colono [3] ;
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis [4]
Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris [5]
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Litora. Multum ille et terris jactatus, et alto
Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram ;
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio ; genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.
Musa, mihi caussas memora, quo numine læso,
Quidve dolens regina deum tot volvere casus
Insignem pietate virum, tot adire labores,
Impulerit : tantæne animis cœlestibus iræ [6] !
Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni [7] ;
Carthago, Italiam contra Tiberinaque longe
Ostia, dives opum, studiisque asperrima belli ;
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo ; hic illius arma,
Hic currus fuit ; hoc regnum dea gentibus esse,
Si qua fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
Progeniem sed enim Trojano a sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces,
Hinc populum, late regem, belloque superbum,
Venturum excidio Libyæ ; sic volvere Parcas.
Id metuens, veterisque memor Saturnia belli,
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis.
Nec dum etiam caussæ irarum sævique dolores
Exciderant animo : manet alta mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,
Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores.
His accensa super, jactatos æquore toto
Troas, reliquias Danaum atque immitis Achilli,
Arcebat longe Latio ; multosque per annos
Errabant acti fatis maria omnia circum.
Tantæ molis erat Romanam condere gentem !
Vix e conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti [8], et spumas salis ære ruebant,
Quum Juno, æternum servans sub pectore volnus [9],

* Le texte est celui de Heyne, collationné sur ceux de Brunck, Wakefield, et Pottier.

Fendoient d'un cours heureux les bouillons écumants;
Quand la fière Junon, de ses ressentiments
Nourrissant dans son cœur la blessure immortelle,
« Quoi! sur moi les Troyens l'emporteroient! dit-elle;
Et de ces fugitifs le misérable roi
Pourroit dans l'Italie aborder malgré moi!
Le destin, me dit-on, s'oppose à ma demande:
Junon doit obéir quand le destin commande.....
Pergame impunément a donc pu m'outrager!
Seule entre tous les dieux je ne puis me venger!
O fureur! quoi! Pallas, une simple déesse,
A bien pu foudroyer les vaisseaux de la Grèce;
Soldats, chefs, matelots, tout périt sous ses yeux:
Pourquoi? pour quelques torts d'un jeune furieux.
Elle-même, tonnant du milieu des nuages,
Bouleversa les mers, déchaîna les orages,
Dans un noir tourbillon saisit l'infortuné,
Qui vomissoit des feux de son flanc sillonné;
Et de son corps, lancé sur des roches perçantes,
Attacha les lambeaux à leurs pointes sanglantes:
Et moi, qui marche égale au souverain des cieux,
Moi, l'épouse, la sœur du plus puissant des dieux,
Armant contre un seul peuple et le ciel et la terre,
Vainement je me lasse à lui livrer la guerre!
Où sont donc mes honneurs? et qui d'un vain encens
Fera fumer encor mes autels impuissants? »
En prononçant ces mots, la déesse en furie
Vers ces antres, d'Éole orageuse patrie,
Précipite son char. Là, sous de vastes monts,
Le dieu tient enchaînés dans leurs noires prisons
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes;
S'agitant de fureur sous leurs voûtes tremblantes,
Ils luttent en grondant; ils s'indignent du frein.
Au haut de son rocher, assis le sceptre en main,
Éole leur commande; il maîtrise, il tempère
Du peuple impétueux l'indocile colère:
S'ils n'étoient retenus, soudain cieux, terre, mers,
Devant eux rouleroient, emportés dans les airs.
Aussi, pour réprimer leurs fougues vagabondes,
Jupiter leur creusa ces cavernes profondes;
Entassa des rochers sur cet affreux séjour,
Et leur donna pour maître un roi qui, tour-à-tour,
Irritant par son ordre ou calmant leurs haleines,
Sût tantôt resserrer, tantôt lâcher les rênes.
Devant lui la déesse abaissant sa hauteur:
« Roi des vents, lui dit-elle, avec un air flatteur,
Vous à qui mon époux, le souverain du monde,
Permit et d'apaiser et de soulever l'onde,
Un peuple que je hais, et qui, malgré Junon,
Ose aux champs des Latins transporter Ilion,
Avec ses dieux vaincus fend les mers d'Étrurie:
Commandez à vos vents de servir ma furie;
Dispersez, submergez leurs coupables vaisseaux,
Et de leurs corps épars couvrez au loin les eaux.
Douze jeunes beautés ornent ma cour brillante;
Déiope, la plus jeune et la plus séduisante,
Unie à vos destins par les nœuds les plus doux,
Acquittera les soins que j'exige de vous;
Et d'Éole à jamais la compagne fidèle
Un jour lui donnera des enfants dignes d'elle. »
« Reine, répond Éole, ordonnez, j'obéis:
A la table des dieux par vous je suis assis;
Par vous j'ai la faveur du souverain du monde,
Et je commande en maître aux puissances de l'onde. »
Il dit, et, du revers de son sceptre divin,
Du mont frappe les flancs: ils s'ouvrent, et soudain
En tourbillons bruyants l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence.
L'Eurus, et le Notus, et les fiers Aquilons,
Et les vents de l'Afrique en naufrages féconds,

Hæc secum [10]: « Mene incepto desistere victam [11],
Nec posse Italia Teucrorum avertere regem?
Quippe vetor fatis! Pallasne exurere classem
Argivum, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei?
Ipsa, Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis;
Illum exspirantem transfixo pectore flammas
Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto.
Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux, una cum gente tot annos
Bella gero! Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem? »
Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris [12],
Æoliam venit. Hic vasto rex Æolus antro
Luctantis ventos tempestatesque sonoras [13]
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
Illi indignantes magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt. Celsa sedet Æolus arce
Sceptra tenens, mollitque animos, et temperat iras.
Ni faciat, maria ac terras cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi secum verrantque per auras.
Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens; molemque et montis insuper altos
Imposuit, regemque dedit, qui fœdere certo
Et premere, et laxas sciret dare jussus habenas.
Ad quem tum Juno supplex his vocibus usa est:
« Æole, namque tibi divum pater atque hominum rex
Et mulcere dedit fluctus et tollere vento;
Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victosque Penates.
Incute vim ventis, submersasque obrue puppes,
Aut age diversos, et disjice corpora ponto.
Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nymphæ,
Quarum, quæ forma pulcherrima, Deiopeam
Connubio jungam stabili propriamque dicabo;
Omnis ut tecum, meritis pro talibus, annos
Exigat, et pulchra faciat te prole parentem. »
Æolus hæc contra: « Tuus, o regina, quid optes
Explorare labor; mihi jussa capessere fas est.
Tu mihi, quodcumque hoc regni, tu sceptra Jovemque
Concilias; tu das epulis adcumbere divum,
Nimborumque facis tempestatumque potentem. »
Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus; ac venti, velut agmine facto,
Qua data porta, ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Una Eurusque Notusque ruunt creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad litora fluctus.
Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum.
Eripiunt subito nubes cœlumque diemque

Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes.
On entend des nochers les tristes hurlements,
Et des câbles froissés les affreux sifflements;
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde;
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.
  Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante.
Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante :
« Heureux, trois fois heureux, ô vous qui, sur nos tours,
Aux yeux de vos parents terminâtes vos jours!
O des Grecs le plus brave et le plus formidable,
Fils de Tydée, hélas! sous ton bras redoutable,
Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,
Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin,
Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,
Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troie,
Où le Xante effrayé roule encor dans ses flots
Les casques et les dards, et les corps des héros! »
  Il dit. L'orage affreux, qu'anime encor Borée,
Siffle, et frappe la voile à grand bruit déchirée :
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus; d'autres au fond des eaux
Roulent, épouvantés de découvrir la terre :
L'onde en grondant répond aux éclats du tonnerre,
Le fond des mers bouillonne; et les sables mouvants
Sont poussés par les flots et battus par les vents.
  Contre ces grands écueils, qui, cachés dans l'abîme,
Ne découvrent aux yeux que leur énorme cime,
Et sous le nom d'Autels s'enfoncent dans les eaux,
Le rapide Notus a porté trois vaisseaux :
Trois autres par l'Eurus (ô spectacle effroyable!)
Sont jetés, entraînés, enchaînés dans le sable.
Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot : par sa chute frappé,
Le pilote tremblant, et la tête baissée,
Suit l'onde qui retombe; et la mer courroucée
Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant tout-à-coup à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abîme, et disparoît sous l'onde.
Alors de toutes parts s'offre un confus amas
D'armes et d'avirons, de voiles et de mâts,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abîme immense.
Déja d'Ilionée et du vaillant Abas
L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts;
Déja du vieil Alèthe et du fidèle Achate
Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate;
Et la vague ennemie entre de tous côtés.
  Cependant de l'orage et des vents révoltés
Neptune entend le bruit : courroucé, mais tranquille,
Sur le sein orageux de la mer indocile
Il lève fièrement son front majestueux :
Des flots désordonnés le choc impétueux,
Les Troyens dispersés, battus par la tempête,
Tout le ciel enflammé s'écroulant sur leur tête,
Lui montrent un pouvoir ennemi d'Ilion;
Et sans peine à ce trouble il reconnoît Junon.
  Aussitôt appelant Eurus et le Zéphyre :
« Eh quoi! sans mon aveu, quoi! dans mon propre empire,
D'une race rebelle enfants audacieux,
Vents, vous osez troubler et la terre et les cieux!
Je devrois... Mais des flots il faut calmer la rage.
Un autre châtiment suivroit un autre outrage.

Teucrorum ex oculis; ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther,
Præsentemque viris intentant omnia mortem.
  Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra.
Ingemit, et, duplicis tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert : « O terque quaterque beati!
Quis ante ora patrum Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere! O Danaum fortissime gentis
Tydide! mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuaque animam hanc effundere dextra!
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis
Scuta virum galeasque et fortia corpora volvit! »
  Talia jactanti stridens Aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit.
Franguntur remi; tum prora avertit, et undis
Dat latus; insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit; furit æstus arenis.
  Tris Notus abreptas in saxa latentia torquet :
Saxa vocant Itali, mediis quæ in fluctibus, Aras :
Dorsum immane mari summo. Tris Eurus ab alto
In brevia et syrtis urget, miserabile visu,
Inliditque vadis, atque aggere cingit arenæ.
Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Oronten,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
In puppim ferit : excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circum, et rapidus vorat æquore vortex.
Adparent rari nantes in gurgite vasto :
Arma virum, tabulæque, et Troia gaza per undas.
Jam validam Ilionei navem, jam fortis Achatæ,
Et qua vectus Abas, et qua grandævus Alethes,
Vicit hiems; laxis laterum compagibus omnes
Adcipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.
  Interea magno misceri murmure pontum [14],
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis; graviter commotus, et alto
Prospiciens, summa placidum caput extulit unda.
Disjectam Æneæ toto videt æquore classem;
Fluctibus oppressos Troas cœlique ruina.
Nec latuere doli fratrem Junonis et iræ.
  Eurum ad se Zephyrumque vocat; dehinc talia fatur :
« Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam cœlum terramque, meo sine numine, venti,
Miscere, et tantas audetis tollere moles!
Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus.
Post mihi non simili pœna commissa luetis.
Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi, sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum. Tenet ille immania saxa,
Vestras, Eure, domos; illa se jactet in aula

Fuyez, et courez dire à votre souverain
Que le sort n'a pas mis le trident en sa main;
Que moi seul en ces lieux tiens le sceptre des ondes.
Son empire est au fond de vos roches profondes;
Qu'il y tienne sa cour; et, roi de vos cachots,
Que votre Éole apprenne à respecter mes flots. »
Il dit, et d'un seul mot il calme les orages,
Ramène le soleil, dissipe les nuages.
Les Tritons, à sa voix, s'efforcent d'arracher
Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher;
Et lui-même, étendant son sceptre secourable,
Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,
Calme les airs, sur l'onde établit le repos,
Et de son char léger rase, en volant, les flots.
Ainsi, quand signalant sa turbulente audace
Se déchaîne une ardente et vile populace,
La rage arme leurs bras : déja volent dans l'air
Les pierres, les tisons, et la flamme et le fer.
Mais d'un sage orateur si la vue imposante
Dans l'ardeur du tumulte à leurs yeux se présente,
On se tait, on écoute; et ses discours vainqueurs
Gouvernent les esprits et subjuguent les cœurs.
Ainsi tombe la vague; ainsi des mers profondes
Neptune d'un coup d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole; et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure l'azur.
Des Troyens cependant, fatigués par l'orage,
Les cris impatients appellent le rivage;
Et, pour gagner la rive, ils redoublent d'efforts.
Dans un golfe enfoncé, sur de sauvages bords,
S'ouvre un port naturel, défendu par une île,
Dont les bras étendus, brisant l'onde indocile,
Au fond de ce bassin, par deux accès divers,
Ouvrent un long passage aux flots bruyants des mers.
Des deux côtés du port un vaste roc s'avance,
Qui menace les cieux de son sommet immense;
Balancés par les vents, des bois ceignent son front;
A ses pieds le flot dort dans un calme profond;
Et des arbres touffus l'amphithéâtre sombre
Prolonge sur les eaux la noirceur de son ombre.
En face, un antre frais, sous des rochers pendants,
Fait jaillir une source en ruisseaux abondants;
Autour règnent des bancs taillés par la nature.
La Naïade se plaît sous cette grotte obscure,
Qui présente à-la-fois un antre aux matelots,
Une eau pure à la soif, un asile au repos;
Et, sans qu'un fer mordant par son poids les arrête,
Les vaisseaux protégés y bravent la tempête.
Là volent, sur le bord imploré si long-temps,
Les Troyens, du naufrage encor tout dégouttants.
La rive les reçoit; son tutélaire ombrage
Accueille les vaisseaux échappés à l'orage;
Et le nocher étend, au bord des flots amers,
Ses membres pénétrés du sel piquant des mers.
Achate, au même instant, prend un caillou qu'il frappe:
La rapide étincelle en petillant s'échappe;
Des feuilles l'ont reçue. Alors dans son berceau
Achate d'un bois sec nourrit ce feu nouveau;
Et bientôt au brasier d'une souche brûlante
Cherche, attise et saisit la flamme étincelante.
Du fond de chaque nef ils tirent le froment,
A demi corrompu par l'humide élément.
De Cérès aussitôt le trésor se déploie;
Le feu sèche leurs grains, et la pierre les broie :
Le banquet se prépare; on partage aux vaisseaux
Ces aliments sauvés de la fureur des eaux.
Le héros cependant d'un roc gravit la cime,
Et de la mer au loin interroge l'abîme;
Il y cherche sa flotte et ses débris épars :
Rien ne paroît. Soudain s'offrent à ses regards
Trois cerfs, au front superbe, errant dans la campagne:
Un jeune et long troupeau de loin les accompagne.
Il s'arrête à leur vue, il saisit à l'instant
Et son arc, et ses traits qui sifflent en partant.

Æolus, et clauso ventorum carcere regnet. »
Sic ait, et dicto citius tumida æquora placat [15],
Conlectasque fugat nubes, solemque reducit.
Cymothoe, simul et Triton adnixus, acuto
Detrudunt navis scopulo; levat ipse tridenti,
Et vastas aperit syrtis, et temperat æquor;
Atque rotis summas levibus perlabitur undas.
Ac, veluti magno in populo quum sæpe coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile volgus;
Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat :
Tum, pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, adrectisque auribus adstant.
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet :
Sic cunctus pelagi cecidit fragor, æquora postquam
Prospiciens genitor, cœloque invectus aperto,
Flectit equos, curruque volans dat lora secundo.
Defessi Æneadæ, quæ proxima, litora cursu
Contendunt petere, et Libyæ vertuntur ad oras.
Est in secessu longo locus : insula portum [16]
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent; tum silvis scena coruscis [17]
Desuper, horrentique atrum nemus inminet umbra.
Fronte sub adversa scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo;
Nympharum domus : hic fessas non vincula navis
Ulla tenent; unco non adligat ancora morsu [18].
Huc septem Æneas conlectis navibus omni
Ex numero, subit; ac, magno telluris amore [19]
Egressi, optata potiuntur Troes arena,
Et sale tabentis artus in litore ponunt [20].
Ac primum silici scintillam excudit Achates [21],
Suscepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.
Tum Cererem conruptam undis, Cerealiaque arma
Expediunt fessi rerum; frugesque receptas
Et torrere parant flammis, et frangere saxo.
Æneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum late pelago petit, Anthea si quem
Jactatum vento videat, Phrygiasque biremis,
Aut Capyn, aut celsis in puppibus arma Caici.
Navem in conspectu nullam [22]; tris litore cervos
Prospicit errantis [23]; hos tota armenta sequuntur
A tergo, et longum per vallis pascitur agmen.

Leurs chefs, qu'enorgueillit une ramure altière,
Déja percés de traits roulent sur la poussière;
Puis il poursuit la troupe à travers la forêt;
Sa main lance à chacun l'inévitable trait :
Il ne les quitte pas, dans leur retraite sombre,
Qu'au nombre des vaisseaux il n'égale leur nombre;
De là retourne au port, partage son butin.
Pour animer la joie, il ajoute au festin
Un doux nectar mûri par un soleil fertile,
Qu'au départ leur donna le bon roi de Sicile.
Leur force se ranime; et la voix du héros
Par ses mâles discours les console en ces mots :
« Compagnons, leur dit-il, relevez vos courages;
L'ame se fortifie au milieu des orages.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que commencent vos maux;
Vous avez éprouvé de plus rudes assauts :
Ceux-ci, n'en doutez point, s'apaiseront de même.
N'avez-vous pas bravé l'antre de Polyphème?
N'avez-vous pas naguère entendu sans terreur
Des rochers de Scylla la bruyante fureur?
Mes amis, bannissons d'inutiles alarmes;
Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes.
A travers les écueils, le courroux de la mer,
Nous cherchons les beaux lieux promis par Jupiter :
Là nous attend la paix; là nos yeux, avec joie,
Verront se relever les murailles de Troie.
Vivez; conservez-vous pour les jours de bonheur. »
Il dit; et dans son sein renfermant sa douleur,
La gaîté sur le front, la tristesse dans l'ame,
D'un espoir qu'il n'a pas le héros les enflamme.
Mais la faim presse : alors leur diligente main
Dépouille avec ardeur le sauvage butin,
Se hâte d'arracher les entrailles fumantes,
Enfonce un bois aigu dans les chairs palpitantes :
D'autres sur des trépieds placent l'airain bouillant,
Que la flamme rapide embrase en petillant :
Tout s'apprête; et ces mets que le ciel leur envoie,
Et les flots d'un vin pur font circuler la joie.
Le repas achevé, tous, par de longs discours,
De leurs amis perdus redemandent les jours;
Leurs cœurs sont partagés par l'espoir et la crainte :
Sont-ils vivants encore? ou bien, sourds à leur plainte
Sont-ils déja couverts des ombres de la mort?
Sur-tout le tendre Énée est touché de leur sort;
Au fidèle Gyas, au valeureux Cloanthe
Prodigue ses regrets et sa douleur touchante;
Tantôt il s'attendrit sur le sort de Lycus,
Et tantôt de ses pleurs il honore Amycus.
Quand Jupiter, du haut de la voûte éthérée,
Contemplant et la terre et la mer azurée,
Et les peuples nombreux dans l'univers épars,
Sur la Libye enfin arrête ses regards.
Son esprit des humains rouloit la destinée,
Lorsque Vénus, sa fille, et la mère d'Énée,
Gémissante, et de pleurs inondant ses beaux yeux :
« Arbitre souverain des hommes et des dieux,
O vous, maître absolu du ciel et de la terre,
Dont le bras redoutable est armé du tonnerre,
Qu'a donc fait mon Énée, et qu'ont fait les Troyens?
Sauvés par mes secours du fer des Argiens,
Faut-il, pour leur fermer les chemins d'Ausonie,
Que de tout l'univers leur race soit bannie?
Un jour, du grand Teucer rejetons glorieux,
Les Romains, disiez-vous, régneroient en tous lieux;
Un jour leur race illustre, en conquérants féconde,
Gouverneroit la terre, assujettiroit l'onde.
Vous me l'aviez promis : qui vous a fait changer?
Hélas! par cet espoir j'aimois à me venger;

Constitit hic, arcumque manu celerisque sagittas
Corripuit, fidus quæ tela gerebat Achates;
Ductoresque ipsos primum, capita alta ferentis
Cornibus arboreis, sternit; tum volgus, et omnem
Miscet agens telis nemora inter frondea turbam;
Nec prius absistit, quam septem ingentia victor
Corpora fundat humi, et numerum cum navibus æquet :
Hinc portum petit, et socios partitur in omnis.
Vina bonus quæ deinde cadis onerarat Acestes
Litore Trinacrio, dederatque abeuntibus heros,
Dividit, et dictis mœrentia pectora mulcet :
« O socii, neque enim ignari sumus ante malorum,
O passi graviora, dabit deus his quoque finem [24].
Vos et Scyllæam rabiem, penitusque sonantis
Adcestis scopulos; vos et Cyclopia saxa
Experti : revocate animos, mœstumque timorem
Mittite : forsan et hæc olim meminisse juvabit.
Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendunt : illic fas regna resurgere Trojæ.
Durate, et vosmet rebus servate secundis. »
Talia voce refert; curisque ingentibus æger
Spem voltu simulat, premit altum corde dolorem.
Illi se prædæ adcingunt, dapibusque futuris;
Tergora deripiunt costis, et viscera nudant;
Pars in frusta secant, veribusque trementia figunt;
Litore aena locant alii, flammasque ministrant;
Tum victu revocant vires; fusique per herbam
Implentur veteris Bacchi, pinguisque ferinæ.
Postquam exemta fames epulis, mensæque remotæ,
Amissos longo socios sermone requirunt;
Spemque metumque inter dubii seu vivere credant,
Sive extrema pati, nec jam exaudire vocatos.
Præcipue pius Æneas, nunc acris Oronti,
Nunc Amyci casum gemit, et crudelia secum
Fata Lyci, fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.
Et jam finis erat : quum Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum terrasque jacentis,
Litoraque, et latos populos, sic vertice cœli
Constitit, et Libyæ defixit lumina regnis.
Atque illum talis jactantem pectore curas [25]
Tristior, et lacrimis oculos suffusa nitentis,
Adloquitur Venus : « O qui res hominumque deumque
Æternis regis imperiis, et fulmine terres,
Quid meus Æneas in te committere tantum,
Quid Troes potuere, quibus, tot funera passis,
Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis?
Certe hinc Romanos olim, volventibus annis,
Hinc fore ductores, revocato a sanguine Teucri,
Qui mare, qui terras omni ditione tenerent,
Pollicitus!... Quæ te, genitor, sententia vertit?
Hoc equidem occasum Trojæ tristisque ruinas
Solabar, fatis contraria fata rependens.
Nunc eadem fortuna viros tot casibus actos

À nos malheurs passés j'opposois cette joie,
Et Rome adoucissoit les désastres de Troie :
Chaque jour cependant reproduit nos malheurs.
Grand roi! quand mettrez-vous un terme à nos douleurs?
Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
A bien osé franchir ce Timave fameux,
Dont l'onde impétueuse, en torrents écumeux,
Par sept bouches sortant et tombant des montagnes,
Court d'une mer bruyante inonder les campagnes.
Là, lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
A son peuple a donné ses armes et son nom;
Et, confiant sa cendre à sa nouvelle Troie,
Pourra vivre avec gloire, et mourir avec joie.
Et nous, nous, vos enfants, attendus dans les cieux,
Privés de nos vaisseaux par les vents furieux,
Victimes du dépit d'une fière déesse,
Sa main du Latium nous écarte sans cesse!
O vous que j'ai lassé d'hommages impuissants,
Mon père! est-ce donc là le prix de notre encens?
Sont-ce là les honneurs promis à ma famille? »
La plainte attendrissante et les pleurs de sa fille
Touchent le souverain des hommes et des dieux;
Avec cet œil serein et ce front radieux
Qui fait taire les vents et calme la tempête,
Vers elle, en souriant, il incline sa tête,
Sur sa bouche de rose effleure un doux baiser,
Et par ces mots flatteurs se plaît à l'apaiser :
« Non, je ne change point; mes volontés suprêmes
Pour ces nobles bannis demeureront les mêmes.
Vous verrez s'élever ces remparts tant promis;
Dans le palais des cieux vous verrez votre fils.
Mais, pour mieux vous calmer, je veux de votre Énée
Suivre dans tout son cours la haute destinée.
De ce fils, votre amour, cent combats glorieux
Signaleront bientôt le bras victorieux.
Vainqueur de l'Ausonie, à ses peuples dociles
Il donnera des mœurs, et des arts, et des villes.
Là, tandis que l'état fleurira sous ses lois,
Le printemps aux frimas succédera trois fois.
Assis, après sa mort, sur le trône d'Énée,
Ascagne trente fois verra naître l'année,
Et, de Lavinium aux remparts des Albains,
D'Ilion relevé portera les destins.
Là durant trois cents ans la superbe Italie
Verra régner vos fils. Enfin la jeune Ilie,
Mêlant au sang de Mars le noble sang des rois,
Sera mère en un jour de deux fils à-la-fois.
D'une louve bientôt, sa nourrice sauvage,
Romulus sucera le lait et le courage;
De lui naîtra la gloire et le nom des Romains :
Voilà ceux que j'ai faits les maîtres des humains.
Leur pouvoir sera craint à l'égal du tonnerre,
Aussi long que les temps, aussi grand que la terre.
Junon même, Junon, qui, troublant l'univers,
Arme encor contre vous l'air, la terre, et les mers,
Abjurant son dépit et déposant sa haine,
Un jour protégera la puissance romaine :
Tel est l'arrêt du sort. Dans le long cours des ans,
Un temps, un temps viendra, qu'en tous lieux triomphants,
A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
Les fils d'Assaracus imposeront des chaînes;
Et les lois des vaincus, tout-puissants à leur tour,
Aux enfants des vainqueurs commanderont un jour.
Ce héros qu'aux humains promet la destinée,
Jules prendra son nom du fils de votre Énée;
Il domptera la terre; il s'ouvrira les cieux;
Et vous-même, à la table où sont assis les dieux,
Le recevrez vainqueur des peuples de l'Aurore.
Sous son astre brillant quels beaux jours vont éclore!
Du métal le plus pur ses ans seront filés.
Je vois la foi, les mœurs, et les arts rappelés;

Insequitur! Quem das finem, rex magne, laborum?
Antenor potuit, mediis elapsus Achivis [26],
Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi;
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti;
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
Troia; nunc placida compostus pace quiescit.
Nos, tua progenies, cœli quibus adnuis arcem,
Navibus, infandum! amissis, unius ob iram
Prodimur, atque Italis longe disjungimur oris.
Hic pietatis honos! sic nos in sceptra reponis! »
Olli subridens hominum sator atque deorum
Voltu, quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ; dehinc talia fatur :
« Parce metu, Cytherea; manent immota tuorum
Fata tibi; cernes urbem et promissa Lavini
Mœnia, sublimemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Ænean; neque me sententia vertit.
Hic, tibi fabor enim, quando hæc te cura remordet,
Longius et volvens fatorum arcana movebo.
Bellum ingens geret Italia, populosque ferocis
Contundet, moresque viris et mœnia ponet,
Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,
Ternaque transierint Rutulis hiberna subactis.
At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo
* Additur, Ilus erat, dum res stetit Ilia regno; *
Triginta magnos volvendis mensibus orbis
Imperio explebit, regnumque ab sede Lavini
Transferet, et longam multa vi muniet Albam.
Hic jam ter centum totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea, donec regina sacerdos
Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.
Inde lupæ fulvo nutricis tegmine lætus
Romulus excipiet gentem, et Mavortia condet
Mœnia, Romanosque suo de nomine dicet.
His ego nec metas rerum nec tempora pono;
Imperium sine fine dedi. Quin aspera Juno,
Quæ mare nunc terrasque metu cœlumque fatigat,
Consilia in melius referet, mecumque fovebit
Romanos rerum dominos, gentemque togatam.
Sic placitum. Veniet, lustris labentibus, ætas,
Quum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenas
Servitio premet, ac victis dominabitur Argis.
Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris;
Julius, a magno demissum nomen Iulo.
Hunc tu olim cœlo, spoliis Orientis onustum,
Adcipies secura : vocabitur hic quoque votis.

De cent verrous d'airain les robustes barrières
Refermeront de Mars les portes meurtrières;
La Discorde au dedans, fille affreuse d'enfer,
Hideuse, y rugira sous cent câbles de fer;
Et, sur l'amas rouillé des lances inhumaines,
De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »
Ainsi dit Jupiter; mais il craint que Didon,
Ignorant les destins des enfants d'Ilion,
Ne leur ferme les murs de sa cité nouvelle :
Il lui députe alors son messager fidèle.
Le dieu, d'un vol léger, fend le vague des airs,
Et bientôt de l'Afrique il atteint les déserts.
Un facile succès couronne son message;
Il parle, il adoucit la superbe Carthage,
De sa puissante reine apprivoise l'orgueil,
Et les Troyens déja sont sûrs d'un doux accueil.
Cependant du héros, tandis que tout sommeille,
Mille soins inquiets ont prolongé la veille.
Le jour naissant à peine a blanchi les coteaux,
Il sort, va visiter ces rivages nouveaux;
Veut savoir sur quels bords l'ont jeté les orages,
S'ils sont peuplés d'humains ou d'animaux sauvages :
Tout lui semble désert; mais peut-être en ces lieux
Quelque asile imprévu va s'offrir à ses yeux;
Et bientôt il viendra, par un récit fidèle,
Aux Troyens inquiets en porter la nouvelle.
Dans les enfoncements d'un rocher spacieux,
Qui se courbe sur l'onde et se perd dans les cieux,
Sous l'abri protecteur d'un bois dont le feuillage
Noircit au loin les flots de son épais ombrage,
Il laisse ses vaisseaux ; et, deux traits à la main,
Suivi du seul Achate, il se fraie un chemin.
Voilà qu'au fond d'un bois se présente sa mère.
Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une vierge de Sparte offre tous les dehors;
Ou telle, au pied d'Hémus, l'Hèbre voit sur ses bords
L'Amazone, animant les coursiers qu'elle dresse,
Voler, et de l'Eurus devancer la vitesse.
Pareil est son habit, semblable est son carquois;
Sa flèche semble attendre un habitant des bois,
Un souple brodequin compose sa chaussure;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture
De ses légers habits serrent les plis mouvants,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents.
La première elle approche: « Une de mes compagnes,
Leur dit-elle, avec moi parcouroit ces campagnes;
Je ne vois plus ses pas, je n'entends plus sa voix.
Sur une peau de lynx elle porte un carquois;
Peut-être en ce moment, par sa vive poursuite,
D'un sanglier fougueux elle presse la fuite.
Si le hasard l'a fait apparoître à vos yeux,
O jeunes voyageurs, dites-moi dans quels lieux
Je puis la retrouver. » Énée à la déesse
Répond en peu de mots : « La jeune chasseresse
Que vous me dépeignez, nous n'avons dans ces bois
Ni rencontré ses pas, ni distingué sa voix.
O vous!... Mais de quel nom faut-il qu'on vous appelle ?
Cet air ni cette voix ne sont d'une mortelle :
Oui, cet accent céleste, et cette majesté,
Tout annonce dans vous une divinité,
Une Nymphe des bois, ou Diane elle-même.
Ah! qui que vous soyez, ô déité suprême!
De deux infortunés daignez plaindre le sort!
Un orage cruel nous jeta sur ce bord;
Ici nous ignorons dans quel climat nous sommes,
Et nous ne connoissons ni les lieux ni les hommes :
Des honneurs solennels vous paieront vos bienfaits. »
« Ces honneurs, dit Vénus, pour moi ne sont pas faits.
Cet habit, ce carquois, cet arc, cette chaussure
Sont des filles de Tyr l'ordinaire parure.
De la vaste cité qui frappe vos regards
Les enfants d'Agénor ont bâti les remparts;
Ces champs sont la Libye ; une race guerrière
Contre ses ennemis en défend la frontière.

Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.
Cana Fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt; diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur Belli portæ; Furor impius intus [27],
Sæva sedens super arma, et centum vinctus aenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento. »
Hæc ait : et Maia genitum demittit ab alto,
Ut terræ, utque novæ pateant Carthaginis arces
Hospitio Teucris; ne fati nescia Dido
Finibus arceret. Volat ille per aera magnum
Remigio alarum, ac Libyæ citus adstitit oris.
Et jam jussa facit, ponuntque ferocia Pœni
Corda, volente deo. In primis regina quietum
Accipit in Teucros animum mentemque benignam.
At pius Æneas, per noctem plurima volvens,
Ut primum lux alma data est, exire, locosque
Explorare novos, quas vento accesserit oras,
Qui teneant, nam inculta videt, hominesne, feræne,
Quærere constituit, sociisque exacta referre.
Classem in convexo nemorum, sub rupe cavata,
Arboribus clausam circum atque horrentibus umbris
Occulit; ipse uno graditur comitatus Achate;
Bina manu lato crispans hastilia ferro.
Cui mater media sese tulit obvia silva [28],
Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ; vel qualis equos Threissa fatigat
Harpalyce, volucremque fuga prævertitur Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis;
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentis.
Ac prior : « Heus, inquit, juvenes, monstrate mearum
Vidistis si quam hic errantem forte sororum,
Subcinctam pharetra et maculosæ tegmine lyncis,
Aut spumantis apri cursum clamore prementem. »
Sic Venus; et Veneris contra sic filius orsus :
« Nulla tuarum audita mihi neque visa sororum,
O, quam te memorem? virgo; namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat; o, dea certe;
An Phœbi soror? an Nympharum sanguinis una?
Sis felix, nostrumque leves, quæcumque, laborem :
Et, quo sub cœlo tandem, quibus orbis in oris
Jactemur, doceas. Ignari hominumque locorumque
Erramus, vento huc et vastis fluctibus acti.
Multa tibi ante aras nostra cadet hostia dextra. »
Tum Venus : « Haud equidem tali me dignor honore [29].
Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram,

Cet empire obéit à la belle Didon;
Elle reçut le jour dans la riche Sidon;
Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
L'histoire de ses maux voudroit un long discours;
Je vais en peu de mots vous en tracer le cours.
« Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
Plus encor par l'amour, Didon fut attachée.
L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
Dans Tyr avoit saisi la grandeur souveraine.
Bientôt s'allume entre eux le flambeau de la haine:
Insatiable d'or, ce monstre furieux,
Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,
Dans le temple en secret immole sa victime;
Le cruel toutefois cacha long-temps son crime,
Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.
Mais bientôt d'un époux privé de sépulture
Le spectre, s'élevant du sein de l'ombre obscure,
Triste, pâle et sanglant, apparut à ses yeux,
Dévoila de sa mort le mystère odieux,
Et le piége barbare, et l'autel homicide;
Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
De son lâche assassin lui livrant le trésor,
Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite:
Ceux qu'une même horreur ou que la crainte excite,
Attroupés en secret, veulent suivre son sort.
Des vaisseaux étoient prêts à s'éloigner du bord,
Leur troupe s'en saisit; de leur asile avare
On tire les trésors de ce monstre barbare:
Maîtres de sa richesse et bravant son courroux,
Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups.
Sur ces bords à leur ville ils cherchoient une place;
Et leur ruse innocente achète autant d'espace
Que la peau d'un taureau dépouillé par leur main
Pourroit, en s'étendant, embrasser de terrain:
Leur ville en prit son nom. Mais, vous, puis-je connoître
De quel sang vous sortez, quels lieux vous ont vu naître,
Où s'adressent vos pas? » Elle dit. Le héros
Lui répond, en poussant de douloureux sanglots:
« Ah! que demandez-vous? Si du sort qui m'accable
J'essayois de conter l'histoire lamentable,
Dans ce triste récit j'épuiserois le jour.
Au sortir d'Ilion, notre antique séjour
(Peut-être d'Ilion vous savez l'infortune),
Traînant de mers en mers une vie importune,
Enfin l'onde en courroux m'a jeté dans ces lieux.
Vous voyez cet Énée adorateur des dieux,
Connu par ses exploits, connu par ses désastres;
Mon nom, trop glorieux, a volé jusqu'aux astres.
Emportant les débris et les dieux des Troyens,
Avec eux je cherchois les bords Ausoniens.
Berceau de nos aïeux, ces lieux nous redemandent;
La déesse ma mère et les dieux le commandent.
Cependant je parcours, fugitif, inconnu,
Des déserts où mon nom n'est jamais parvenu;
Et d'une déité la fière jalousie
Ferme à mon infortune et l'Europe et l'Asie. »
Le héros poursuivoit ce douloureux discours;
Mais sa mère attendrie en arrête le cours.
« Oh! qui que vous soyez, le ciel vous est propice:
De la reine de Tyr la bonté protectrice
Accueillera vos dieux, et votre peuple, et vous.
Pour vous déja le ciel m'annonce un sort plus doux;

Purpureoque alte suras vincire cothurno.
Punica regna vides, Tyrios, et Agenoris urbem:
Sed fines Libyci, genus intractabile bello.
Imperium Dido Tyria regit urbe profecta,
Germanum fugiens. Longa est injuria, longæ
Ambages; sed summa sequar fastigia rerum.
« Huic conjux Sychæus erat, ditissimus agri
Phœnicum, et magno miseræ dilectus amore;
Cui pater intactam dederat, primisque jugarat
Ominibus: sed regna Tyri germanus habebat
Pygmalion, scelere ante alios immanior omnis.
Quos inter medius venit furor: ille Sychæum
Impius ante aras, atque auri cæcus amore,
Clam ferro incautum superat, securus amorum
Germanæ, factumque diu celavit, et ægram,
Multa malus simulans, vana spe lusit amantem.
Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Conjugis, ora modis adtollens pallida miris;
Crudelis aras trajectaque pectora ferro
Nudavit, cæcumque domus scelus omne retexit.
Tum celerare fugam patriaque excedere suadet,
Auxiliumque viæ veteres tellure recludit
Thesauros, ignotum argenti pondus et auri.
His commota fugam Dido sociosque parabat.
Conveniunt, quibus aut odium crudele tyranni,
Aut metus acer erat; navis, quæ forte paratæ,
Corripiunt, onerantque auro. Portantur avari
Pygmalionis opes pelago: dux femina facti.
Devenere locos, ubi nunc ingentia cernes
Mœnia, surgentemque novæ Carthaginis arcem,
Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantum possent circumdare tergo.
Sed vos qui tandem? Quibus aut venistis ab oris,
Quove tenetis iter? » Quærenti talibus ille
Suspirans, imoque trahens a pectore vocem:
« O dea, si prima repetens ab origine pergam,
Et vacet annalis nostrorum audire laborum,
Ante diem clauso componet vesper Olympo.
Nos Troja antiqua, si vestras forte per auris
Trojæ nomen iit, diversa per æquora vectos
Forte sua Libycis tempestas adpulit oris.
Sum pius Æneas, raptos qui ex hoste Penates
Classe veho mecum, fama super æthera notus.
Italiam quæro patriam, genus ab Jove summo.
Bis denis Phrygium conscendi navibus æquor,
Matre dea monstrante viam, data fata secutus:
Vix septem convolsæ undis Euroque supersunt.
Ipse, ignotus, egens, Libyæ deserta peragro,
Europa atque Asia pulsus. » Nec plura querentem
Passa Venus, medio sic interfata dolore est:
« Quisquis es, haud, credo, invisus cœlestibus auras
Vitales carpis, Tyriam qui adveneris urbem.
Perge modo, atque hinc te reginæ ad limina perfer.
Namque tibi reduces socios classemque relatam
Nuntio, et in tutum versis Aquilonibus actam,
Ni frustra augurium vani docuere parentes.

Et si, par mes parents instruite dès l'enfance,
Des augures sacrés j'ai quelque connoissance,
Votre flotte est sauvée, et vos amis perdus
A vos embrassements seront bientôt rendus.
Voulez-vous en juger par de fidèles signes ?
Voyez voler en troupe et s'applaudir ces cygnes :
Tout-à-l'heure l'oiseau du puissant Jupiter
D'un vol impétueux les poursuivoit dans l'air ;
Mais leur troupe, échappée à sa cruelle serre,
S'abat, ou va bientôt s'abattre sur la terre.
Tels que vous les voyez dans les airs rassemblés,
Et remis de l'effroi qui les avoit troublés,
En chantant battre l'air de leurs ailes bruyantes;
Ainsi vos compagnons et leurs nefs triomphantes
Voguent à pleine voile; et rendant grace au sort,
Ils entrent, ou bientôt vont entrer dans le port.
Sur cet augure heureux ne formez aucun doute;
Avancez seulement, et suivez cette route;
Elle mène à Carthage. » Elle dit : à ces mots,
Elle quitte son fils; mais à l'œil du héros
Elle offre, en détournant sa tête éblouissante,
D'un cou semé de lis la beauté ravissante :
De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux :
Sa robe en plis flottants jusqu'à ses pieds s'abaisse;
Elle marche, et son port révèle une déesse.
Son fils la reconnoît; et, tandis qu'elle fuit,
Des yeux et de la voix long-temps il la poursuit,
Et l'œil baigné de pleurs : « Quoi ! toi-même, ô ma mère !
Tu te plais à tromper un fils qui te révère !
Quand pourra mon amour te presser sur mon sein,
Mes yeux fixer tes yeux, ma main serrer ta main ?
N'abuse plus mes sens : que le fils le plus tendre
Puisse en effet te voir, te parler, et t'entendre ! »
Il dit : et vers Carthage il avance à grands pas.
Sa mère cependant ne l'abandonne pas :
Elle ordonne aussitôt que d'une épaisse nue
Le voile officieux les dérobe à la vue,
Qu'à l'abri des regards, à l'abri du danger,
Nul ne puisse les voir ni les interroger.
Sur son char aussitôt la brillante déesse
Revole vers Paphos, lieux charmants où sans cesse
L'encens le plus parfait, les plus nouvelles fleurs
Embaument cent autels de leurs douces odeurs.
Ils marchent cependant; déja leur course agile
Franchit l'étroit sentier qui les mène à la ville :
L'un et l'autre déja, d'un pas laborieux,
Gravissoient lentement la hauteur d'où leurs yeux
Embrassent et l'enceinte et les murs de Carthage.
Le héros, étonné, voit cet immense ouvrage;
Il admire ces tours, ces portes, ces remparts,
Le bruit tumultueux des travaux et des arts;
Des chaumes ont fait place à ce séjour superbe;
La colonne s'élève aux lieux où croissoit l'herbe.
Là des rochers pesants roule l'informe poids;
Ici le soc décrit les enceintes des toits;
Là pour les dieux s'élève un auguste édifice;
Plus loin viendra le foible invoquer la justice.
Le môle protecteur rompt les flots orageux :
Le commerce a ses ports, le théâtre a ses jeux;
Et déja le ciseau de leur pompe future
A taillé dans le roc la noble architecture.
Au retour du printemps, tel aux essaims nouveaux
Leur nouveau roi partage et prescrit leurs travaux :
Sur les eaux, sur les fleurs, tout vole, tout s'empresse.
Les unes, de l'état élèvent la jeunesse;
D'autres, d'un vol prudent interrogent le ciel,
Ou façonnent la cire, ou pétrissent le miel;
D'autres viennent porter le tribut des campagnes;
D'autres, de leur fardeau déchargent leurs compagnes;
Plusieurs livrent la guerre au frelon dévorant.
Tout agit, tout s'emplit d'un nectar odorant.
« Peuple heureux ! vous voyez s'élever votre ville;
Et nous, dit le héros, nous cherchons un asile ! »

Adspice bis senos lætantis agmine cycnos,
Ætheria quos lapsa plaga Jovis ales aperto
Turbabat cœlo; nunc terras ordine longo
Aut capere, aut captas jam despectare videntur.
Ut reduces illi ludunt stridentibus alis,
Et cœtu cinxere polum, cantusque dedere;
Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum
Aut portum tenet, aut pleno subit ostia velo.
Perge modo, et qua te ducit via, dirige gressum. »
Dixit, et avertens rosea cervice refulsit [30],
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere; pedes vestis defluxit ad imos;
Et vera incessu patuit dea [31]. Ille, ubi matrem
Adgnovit, tali fugientem est voce secutus :
« Quid natum toties, crudelis tu quoque, falsis
Ludis imaginibus? Cur dextræ jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces? »
Talibus incusat, gressumque ad mœnia tendit.
At Venus obscuro gradientis aere sæpsit [32],
Et multo nebulæ circum dea fudit amictu,
Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset,
Molirive moram, aut veniendi poscere caussas.
Ipsa Paphum sublimis abit, sedesque revisit
Læta suas, ubi templum illi, centumque Sabæo
Ture calent aræ, sertisque recentibus halant.
Corripuere viam interea, qua semita monstrat;
Jamque adscendebant collem, qui plurimus urbi [33]
Imminet, adversasque adspectat desuper arces.
Miratur molem Æneas, magalia quondam;
Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.
Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros,
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa;
Pars optare locum tecto, et concludere sulco.
* Jura, magistratusque legunt, sanctumque senatum. *
Hic portus alii effodiunt; hic alta theatris
Fundamenta locant alii, immanisque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.
Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor, quum gentis adultos
Educunt fetus, aut quum liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas,
Aut onera adcipiunt venientum, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
« O fortunati, quorum jam mœnia surgunt [34] ! »
Æneas ait, et fastigia suspicit urbis.

Il marche cependant, de son voile entouré;
Et, mêlé dans la foule, il en est ignoré.
  Un bois pompeux s'élève au milieu de Carthage;
Il reçut ses enfants préservés du naufrage.
Là, la bèche en fouillant découvrit à leurs yeux
La tête d'un coursier, symbole belliqueux;
Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
Et Junon à ce signe attacha la victoire.
Didon, au centre obscur du bois majestueux,
Pour Junon bâtissoit un temple somptueux :
Plein des plus riches dons, et plein de la déesse,
Des colonnes d'airain annonçoient sa richesse;
L'airain couvroit le seuil de son parvis divin,
Et les gonds gémissoient sous des portes d'airain.
  Là, du héros troyen un objet plein de charmes
Pour la première fois vint suspendre les larmes,
Et fit luire à ses yeux quelques rayons d'espoir.
Tandis que dans le temple, empressé de tout voir,
En attendant la reine, il admire en silence
La pompe de ces lieux et leur magnificence,
Il voit représentés tous ces fameux revers,
Ces combats dont le bruit a rempli l'univers,
Ce fier Agamemnon, ce Priam si sensible,
Et ce fils de Pélée, à tous les deux terrible.
L'œil tristement fixé sur ces objets si chers :
« O mon ami! quel lieu n'est plein de nos revers?
Dit-il. Voilà Priam, et voilà notre histoire!
Les murs de Junon même en gardent la mémoire.
Oui, jusque dans ces lieux la gloire a ses honneurs,
L'humanité ses droits, et la pitié ses pleurs. »
  Il dit, et, parcourant les annales de Troie,
Gémissant de douleur, s'attendrissant de joie,
Sur cette vaine image attache ses regards.
Ici, devant Hector les Grecs fuyoient épars;
Là, les siens, foudroyés par l'aigrette d'Achille,
Devant son char tonnant s'enfonçoient dans leur ville;
Plus loin, des flots de sang couloient à gros bouillons.
Il reconnoît Rhésus et ses blancs pavillons;
Il dormoit sous sa tente : amené par un traître,
Diomède l'égorge, et, sous leur nouveau maître,
Loin de lui sont menés ses superbes chevaux,
Avant que du Scamandre ils aient goûté les eaux.
Là, fuyoit désarmé le malheureux Troïle,
Foible enfant, dont l'audace osa braver Achille!
A son char suspendu, les rênes à la main,
Il emporte le dard enfoncé dans son sein;
D'un long sillon de sang le trait marque la plaine,
Et son front tout poudreux est traîné sur l'arène.
  Les Troyennes en deuil, avançant lentement,
A Pallas apportoient un riche vêtement,
Se meurtrissant le sein, humblement gémissantes;
L'habit sacré brilloit dans leurs mains suppliantes :
Pallas baissoit les yeux, et repoussoit leur don.
Là, le fils de Thétis, sous les murs d'Ilion,
Avoit traîné trois fois Hector dans la poussière,
Et, d'un bras teint de sang, le vendoit à son père.
Alors un long soupir s'échappe de son sein,
Quand il voit et le char, et le fer assassin,
Et ces restes chéris, et, de ses mains tremblantes,
Priam du meurtrier pressant les mains sanglantes.
Lui-même il se retrouve au plus fort des combats.
Il voit le fier Memnon, de ses ardents climats
Traîner ses noirs guerriers; il voit Penthésilée,
Terrible, au vol des dards, au choc de la mêlée
Opposant le croissant d'un léger bouclier;
Sur son sein découvert nouant un baudrier,
Tourner, voler, frapper, signaler sa grande ame,
Et montrer un héros sous l'habit d'une femme.

Infert se sæptus nebula, mirabile dictu!
Per medios, miscetque viris, neque cernitur ulli.
  Lucus in urbe fuit media, lætissimus umbræ,
Quo primum, jactati undis et turbine Pœni
Effodere loco signum, quod regia Juno
Monstrarat, caput acris equi; sic nam fore bello
Egregiam, et facilem victu per sæcula gentem.
Hic templum Junoni ingens Sidonia Dido
Condebat, donis opulentum et numine divæ :
Ærea cui gradibus surgebant limina, nexæque
Ære trabes; foribus cardo stridebat aenis.
  Hoc primum in luco nova res oblata timorem
Leniit; hic primum Æneas sperare salutem
Ausus, et adflictis melius confidere rebus.
Namque, sub ingenti lustrat dum singula templo,
Reginam opperiens; dum, quæ fortuna sit urbi,
Artificumque manus inter se, operumque laborem
Miratur, videt Iliacas ex ordine pugnas [35],
Bellaque jam fama totum volgata per orbem,
Atridas, Priamumque, et sævum ambobus Achillem.
Constitit; et lacrimans : « Quis jam locus, inquit, Achate,
Quæ regio in terris nostri non plena laboris?
En Priamus! Sunt hic etiam sua præmia laudi;
Sunt lacrimæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
Solve metus; feret hæc aliquam tibi fama salutem. »
  Sic ait, atque animum pictura pascit inani,
Multa gemens, largoque humectat flumine voltum.
Namque videbat, uti bellantes Pergama circum
Hac fugerent Graii, premeret Trojana juventus;
Hac Phryges; instaret curru cristatus Achilles.
Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria velis
Adgnoscit lacrimans, primo quæ prodita somno
Tydides multa vastabat cæde cruentus;
Ardentisque avertit equos in castra, prius quam
Pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.
Parte alia fugiens amissis Troilus armis,
Infelix puer, atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen : huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.
  Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
Suppliciter tristes, et tunsæ pectora palmis;
Diva solo fixos oculos aversa tenebat.
Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros,
Exanimumque auro corpus vendebat Achilles.
Tum vero ingentem gemitum dat pectore ab imo,
Ut spolia, ut currus, utque ipsum corpus amici,
Tendentemque manus Priamum conspexit inermis.
Se quoque principibus permixtum adgnovit Achivis,
Eoasque acies, et nigri Memnonis arma.
Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis
Penthesilea furens, mediisque in millibus ardet,
Aurea subnectens exsertæ cingula mammæ

Fixé sur ces tableaux, qu'il contemple à loisir,
Le héros s'enivroit d'un douloureux plaisir :
Soudain Didon paroît. Appui de sa couronne,
De ses jeunes guerriers l'élite l'environne :
La grace dans ses traits est jointe à la fierté.
Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paroît, quand ses jeunes compagnes,
Les Nymphes des forêts, des vallons, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas,
Bondissant en cadence, accompagnent ses pas :
A la tête des chœurs, Diane au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles :
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche ; sa grace en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.
Telle Didon se montre à ses sujets nouveaux,
Et de ses murs naissants anime les travaux.
Auprès de la déesse, au milieu de son temple,
Où, sous un riche dais, son peuple la contemple,
Elle s'assied ; et là son équitable voix
Dicte ses jugements, et proclame ses lois ;
Dispense également les travaux de Carthage,
Ou par l'ordre du sort en règle le partage ;
Voit, juge, ordonne tout, et d'une noble ardeur
Hâte de ses états la future grandeur.
Tout-à-coup, au milieu d'une foule bruyante,
Des étrangers, tendant une main suppliante,
De leurs concitoyens entrent environnés,
Et frappent du héros les regards étonnés.
Il s'approche, il observe : ô comble de la joie !
Ce sont ses compagnons que le ciel lui renvoie :
C'étoient Sergeste, Anthée, échappés du trépas.
Il brûle de courir, de voler dans leurs bras ;
Mais la crainte retient sa vive impatience :
Caché dans son nuage, il hésite, il balance,
Veut savoir leurs destins, veut savoir en quels lieux
Les ont jetés les vents, les ont conduits les dieux ;
Quel sort les a sauvés, ou bien sur quel rivage
Ils ont laissé la flotte, échappée au naufrage ;
Et quels pressants besoins, quels intérêts nouveaux
A Carthage ont conduit les chefs de ses vaisseaux.
Didon les fait d'abord admettre en sa présence.
A peine au bruit confus succède le silence,
Celui dont l'âge mûr a mérité leur choix,
Ilionée, ainsi fait entendre sa voix :
« Grande reine ! dit-il d'un ton plein de noblesse,
Vous dont ces murs naissants attestent la sagesse,
Et qui, donnant des mœurs à ce peuple indompté,
Avez au frein des lois asservi sa fierté ;
D'un peuple généreux, que le malheur accable,
Vous voyez devant vous le reste déplorable ;
Il vient vous supplier. A peine nos vaisseaux
Échappoient aux fureurs et des vents et des eaux,
Une troupe ennemie, au sortir du naufrage,
A menacé des feux ce qu'épargna l'orage.
O reine ! ouvrez l'oreille à nos cris douloureux ;
Sauvez des innocents, plaignez des malheureux ;
Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.
Venons-nous, violant les droits sacrés des hommes,
Lâches déprédateurs, agresseurs furieux,
Menacer la Libye et du fer et des feux ;
Ravager vos cités, et, gagnant le rivage,
Porter à nos vaisseaux ces fruits du brigandage ?
Non ; tant de violence est loin de notre cœur ;
Et tant d'orgueil, hélas ! ne sied pas au malheur.
Il est un lieu (les Grecs le nomment Hespérie),
Pays riche, et peuplé d'une race aguerrie ;
Les fiers Œnotriens l'habitoient autrefois ;
Italus, après eux, le soumit à ses lois,
Et l'Italie enfin est le nom qui lui reste ;
Là s'adressoient nos pas, lorsqu'un astre funeste,
Déchaînant la tempête et courrouçant les eaux,
Parmi d'affreux rochers a jeté nos vaisseaux :

Bellatrix, audetque viris concurrere virgo.
Hæc dum Dardanio Æneæ miranda videntur,
Dum stupet, obtutuque hæret defixus in uno,
Regina ad templum, forma pulcherrima, Dido
Incessit, magna juvenum stipante caterva.
Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros, quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades; illa pharetram
Fert humero, gradiensque deas supereminet omnis :
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.
Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnisque futuris.
Tum foribus Divæ, media testudine templi,
Sæpta armis, solioque alte subnixa, resedit.
Jura dabat legesque viris, operumque laborem
Partibus æquabat justis, aut sorte trahebat :
Quum subito Æneas concursu adcedere magno
Anthea, Sergestumque videt, fortemque Cloanthum,
Teucrorumque alios, ater quos æquore turbo
Dispulerat, penitusque alias avexerat oras.
Obstupuit simul ipse, simul percussus Achates
Lætitiaque metuque; avidi conjungere dextras
Ardebant, sed res animos incognita turbat.
Dissimulant, et nube cava speculantur amicti,
Quæ fortuna viris, classem quo litore linquant;
Quid veniant : cunctis nam lecti navibus ibant,
Orantes veniam, et templum clamore petebant.
Postquam introgressi, et coram data copia fandi,
Maxumus Ilioneus placido sic pectore cœpit [36] :
« O regina, novam cui condere Jupiter urbem,
Justitiaque dedit gentis frenare superbas,
Troes te miseri, ventis maria omnia vecti,
Oramus : prohibe infandos a navibus ignis !
Parce pio generi, et propius res adspice nostras !
Non nos aut ferro Libycos populare Penates
Venimus, aut raptas ad litora vertere prædas :
Non ea vis animo, nec tanta superbia victis.
Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt [37],
Terra antiqua, potens armis, atque ubere glebæ;
Œnotri coluere viri; nunc fama, minores
Italiam dixisse ducis de nomine gentem.
Huc cursus fuit :
Quum subito adsurgens fluctu nimbosus Orion
In vada cæca tulit, penitusque procacibus Austris
Perque undas, superante salo, perque invia saxa
Dispulit : huc pauci vestris adnavimus oris

Et de nos compagnons échappés au naufrage,
Hélas! un petit nombre a gagné le rivage.
Mais quel peuple cruel habite ces climats?
Sur la rive en tremblant nous hasardions nos pas:
Sur nous se précipite une foule barbare:
D'un coin de terre inculte on est pour nous avare,
Et, le fer à la main, on vient nous arracher
L'asile du naufrage et l'abri d'un rocher.
Ah! si ce peuple affreux brave les lois humaines,
Il est, il est des dieux qui, par de justes peines,
Récompensent le crime et vengent le malheur.
Un prince nous restoit, fameux par sa valeur,
Fameux par ses vertus; ce prince, c'est Énée.
S'il vit, si quelque dieu veille à sa destinée,
C'est assez : notre espoir va renaître avec lui.
Et vous, dont nos malheurs sollicitent l'appui,
Si vous nous protégez contre la violence,
Je connois sa justice et sa reconnoissance,
Croyez que ces états s'applaudiront un jour
D'avoir par des bienfaits provoqué son amour.
Nous avons des amis, malgré notre infortune :
D'Aceste, des Troyens, l'origine est commune;
La Sicile, ses ports, ses trésors, sont à nous,
Et l'ami d'Ilion voudra l'être de vous.
Souffrez qu'en vos forêts notre triste naufrage
Retrouve le secours que nous ravit l'orage.
Si le pieux Énée à nos vœux est rendu,
Si dans les champs Latins son peuple est attendu,
Vers ces bords desirés nous suivrons notre course :
Mais si ce doux espoir est ravi sans ressource,
O père des Troyens! si les flots ennemis
Ont englouti tes jours et les jours de ton fils,
Du moins que nous allions chercher dans la Sicile
Les faveurs d'un bon prince et d'un climat fertile! »
Il dit : les Phrygiens, qu'enchante son discours,
D'un murmure flatteur lui prêtent le secours.

Didon, les yeux baissés, à leur touchante plainte
Répond en peu de mots : « Bannissez toute crainte;
De mes naissants états l'impérieux besoin
Me force à ces rigueurs : ma prudence a pris soin
D'entourer de soldats mes nombreuses frontières.
Qui ne connoît Énée et ses vertus guerrières,
Ilion, ses combats, leur long acharnement,
Et du monde ligué le vaste embrasement?
Vous n'êtes point ici chez un peuple sauvage :
Le soleil de si loin n'éclaire point Carthage.
Soit qu'aux champs de Saturne, aux rivages Latins,
Appelés par les dieux, vous suiviez vos destins;
Soit qu'aux champs fraternels de l'heureuse Sicile
Chez un peuple allié vous cherchiez un asile;
Comptez sur mes bienfaits, comptez sur mes secours.
Voulez-vous avec moi fixer ici vos jours?
Les ports que je construis, ces murailles nouvelles,
Tout est à vous. Allez, à ces rives fidèles
Confiez vos vaisseaux, livrez-vous à ma foi :
Troyens et Tyriens seront égaux pour moi.
Hélas! et plût au ciel que le même naufrage
Eût conduit votre chef sur le même rivage!
Je vais, jusqu'aux confins de mes vastes états,
Par-tout faire chercher la trace de ses pas :
Peut-être nous saurons quels déserts, quelle ville,
A ses destins errants ont offert un asile. »
Ainsi parle Didon : attentifs à ces mots,
Bouillant d'impatience, Achate et le héros
Brûlent de se montrer, de briser le nuage;
Achate au chef troyen tient alors ce langage :
« Fils des dieux, vous voyez; vos vaisseaux sont sauvés,
Vos guerriers réunis, vos amis retrouvés :
Un seul manque à vos vœux, malheureuse victime
Que la mer à nos yeux engloutit dans l'abîme.
Au discours de Vénus jusqu'ici tout répond. »
Il dit, et tout-à-coup le nuage profond

Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? Hospitio prohibemur arenæ!
Bella cient, primaque vetant consistere terra.
Si genus humanum et mortalia temnitis arma,
At sperate deos memores fandi atque nefandi.
Rex erat Æneas nobis, quo justior alter
Nec pietate fuit, nec bello major et armis.
Quem si fata virum servant, si vescitur aura
Ætheria, neque adhuc crudelibus occubat umbris;
Non metus officio ne te certasse priorem
Pœniteat. Sunt et Siculis regionibus urbes,
Arvaque, Trojanoque a sanguine clarus Acestes.
Quassatam ventis liceat subducere classem,
Et silvis aptare trabes, et stringere remos :
Si datur Italiam, sociis et rege recepto,
Tendere, ut Italiam læti Latiumque petamus;
Sin absumta salus, et te, pater optime Teucrum,
Pontus habet Libyæ, nec spes jam restat Iuli,
At freta Sicaniæ saltem, sedesque paratas,
Unde huc advecti, regemque petamus Acesten. »
Talibus Ilioneus. Cuncti simul ore fremebant
Dardanidæ.
Tum breviter Dido, voltum demissa, profatur :
« Solvite corde metum, Teucri; secludite curas
Res dura, et regni novitas me talia cogunt
Moliri, et late finis custode tueri.
Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem,
Virtutesque virosque, aut tanti incendia belli?
Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni;
Nec tam aversus equos Tyria Sol jungit ab urbe.
Seu vos Hesperiam magnam, Saturniaque arva,
Sive Erycis fines, regemque optatis Acesten :
Auxilio tutos dimittam, opibusque juvabo.
Vultis et his mecum pariter considere regnis?
Urbem quam statuo, vestra est; subducite naves.
Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.
Atque utinam rex ipse, Noto compulsus eodem,
Adforet Æneas! Equidem per litora certos
Dimittam, et Libyæ lustrare extrema jubebo,
Si quibus ejectus silvis aut urbibus errat. »
His animum adrecti dictis, et fortis Achates
Et pater Æneas, jam dudum erumpere nubem
Ardebant. Prior Ænean compellat Achates :
« Nate dea, quæ nunc animo sententia surgit?
Omnia tuta vides : classem, sociosque receptos.
Unus abest, medio in fluctu quem vidimus ipsi
Submersum; dictis respondent cætera matris. »
Vix ea fatus erat, quum circumfusa repente

S'entr'ouvre, et dans les airs légèrement s'écoule;
Il fuit, le héros reste : on s'étonne, et la foule
Admire tant de grace et tant de majesté.
Vénus même à son fils prodigua la beauté,
Versa sur tous ses traits ce charme heureux qui touche :
Elle-même en secret d'un souffle de sa bouche
Imprime sur son front, allume dans ses yeux,
Ce doux éclat qui fait la jeunesse des dieux;
En boucles fait tomber sa belle chevelure,
Et pour lui de ses dons épuise sa ceinture.
C'est un dieu, c'est son fils. Bien moins resplendissant
Sort d'une habile main l'ivoire éblouissant;
Ainsi l'art donne au marbre une beauté nouvelle;
Ou tel, entouré d'or, le rubis étincelle.
Sa présence imprévue a frappé tous les yeux.
« Celui que vous cherchez, dont la faveur des dieux
A conservé les jours, le voici : que de graces
Ne vous devons-nous pas, ô vous, que nos disgraces
Ont seule intéressée! En proie à tant de maux,
Triste jouet des Grecs, de la terre et des eaux,
Lorsque nous n'avons plus, dans notre sort horrible,
Qu'un souvenir affreux, qu'un avenir terrible,
C'est vous dont les bontés à vos sujets chéris
Daignent associer de malheureux proscrits!
Et comment acquitter notre reconnoissance?
Tous en ont le desir, mais aucun la puissance.
Tous les Troyens, épars dans l'univers entier,
Ne pourroient de vos soins dignement vous payer.
Tant que du haut des monts la nuit tendra ses voiles;
Tant qu'on verra les cieux se parsemer d'étoiles,
Tant que la mer boira les fleuves vagabonds,
Quel que soit mon destin, votre gloire, vos dons,
J'en atteste les dieux, suivront par-tout Énée. »
Il dit, et d'une main embrasse Ilionée,
Et de l'autre Sergeste, ensuite ouvre les bras
Au courageux Cloanthe, au valeureux Gyas.
De l'éclat de ses traits Didon reste frappée;
De lui, de ses malheurs, son ame est occupée.
« O noble sang des dieux, que je plains vos revers!
Dit-elle. Quel destin vous jette en ces déserts?
Brave Énée, êtes-vous (pardonnez ma franchise),
Êtes-vous ce héros que du beau sang d'Anchise
Cythérée a fait naître aux bords du Simoïs?
Teucer, je m'en souviens, banni de son pays,
Dans Chypre, alors soumise à notre obéissance,
Vint de Bélus mon père implorer la puissance.
Rempli d'un grand projet, de son état nouveau
Il vouloit que Bélus protégeât le berceau.
Dès-lors j'ai des Troyens connu toute l'histoire.
Quoique leur ennemi, Teucer vantoit leur gloire;
Il se disoit issu de leurs antiques rois;
Sur-tout, je m'en souviens, il vantoit vos exploits.
Ne balancez donc plus; comme vous fugitive,
Comme vous exilée, enfin sur cette rive
J'ai trouvé le repos; partagez sa douceur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »
Alors dans son palais elle conduit Énée,
Et célèbre aux autels cette grande journée.
Mais déja dans le port, par ses soins bienfaisants,
Les Troyens ont reçu de superbes présents,
De cent noirs sangliers les hures menaçantes,
Et cent agneaux suivis de leurs mères bêlantes,
Et vingt taureaux choisis, et la douce liqueur
Qui de leurs longs chagrins va consoler leur cœur.
Cependant le palais est paré pour la fête;
Un festin magnifique avec pompe s'apprête :
La pourpre, que l'aiguille a brodée à grands frais,
L'argent pur, étalé sur de riches buffets;

Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque deo similis; namque ipsa decoram
Cæsariem nato genetrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis adflarat honores.
Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum Pariusve lapis circumdatur auro.
Tum sic reginam adloquitur, cunctisque repente
Improvisus ait : « Coram, quem quæritis, adsum
Troius Æneas, Libycis ereptus ab undis.
O sola infandos Trojæ miserata labores,
Quæ nos, reliquias Danaum, terræque marisque
Omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos,
Urbe, domo socias! Grates persolvere dignas
Non opis est nostræ, Dido, nec quidquid ubique est
Gentis Dardaniæ, magnum quæ sparsa per orbem.
Di tibi, si qua pios respectant numina, si quid
Usquam justitia est, et mens sibi conscia recti,
Præmia digna ferant! Quæ te tam læta tulerunt
Sæcula? Qui tanti talem genuere parentes?
In freta dum fluvii current, dum montibus umbræ
Lustrabunt convexa, polus dum sidera pascet,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt,
Quæ me cumque vocant terræ. » Sic fatus, amicum
Ilionea petit dextra, lævaque Serestum;
Post alios, fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.
Obstupuit primo adspectu Sidonia Dido,
Casu deinde viri tanto; et sic ore locuta est :
« Quis te, nate dea, per tanta pericula casus
Insequitur? quæ vis immanibus adplicat oris?
Tune ille Æneas, quem Dardanio Anchisæ
Alma Venus Phrygii genuit Simoentis ad undam?
Atque equidem Teucrum memini Sidona venire,
Finibus expulsum patriis, nova regna petentem
Auxilio Beli : genitor tum Belus opimam
Vastabat Cyprum, et victor ditione tenebat.
Tempore jam ex illo casus mihi cognitus urbis
Trojanæ, nomenque tuum, regesque Pelasgi.
Ipse hostis Teucros insigni laude ferebat,
Seque ortum antiqua Teucrorum a stirpe volebat.
Quare agite, o tectis, juvenes, succedite nostris.
Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hac demum voluit consistere terra.
Non ignara mali miseris succurrere disco [38]. »
Sic memorat. Simul Ænean in regia ducit
Tecta : simul divom templis indicit honorem.
Nec minus interea sociis ad litora mittit
Viginti tauros, magnorum horrentia centum
Terga suum, pinguis centum cum matribus agnos,
Munera lætitiamque dii.
At domus interior regali splendida luxu [39]
Instruitur, mediisque parant convivia tectis :
Arte laboratæ vestes, ostroque superbo;
Ingens argentum mensis, cælataque in auro

L'or, où, des rois de Tyr retraçant la mémoire,
L'art a de règne en règne imprimé leur histoire;
Tout d'un luxe royal offre la majesté.
Mais pour son fils absent tendrement agité,
Le héros veut le voir; il veut qu'en diligence
Achate, secondant sa vive impatience,
Coure chercher Ascagne, et ramène à ses yeux
De l'espoir des Troyens ce gage précieux.
Il veut que par ses mains soient offerts à la reine
Les restes somptueux de la grandeur troyenne,
Un pompeux vêtement, enflé de bosses d'or,
Un riche voile, où l'art, plus magnifique encor,
En flexibles rameaux fait serpenter l'acanthe :
Présent que de Pâris la trop funeste amante
Tint de Léda sa mère, et qui paroit son sein,
Lorsque Pergame, hélas! vit son fatal hymen.
Il veut joindre à ces dons le sceptre qu'Ilione
Reçut du vieux Priam, et sa riche couronne,
Qui, par un double cercle éblouissant les yeux,
Entouroit d'un or pur des cailloux précieux :
Enfin, de son collier la parure royale,
Qu'enrichit de ses dons la nacre orientale.
Il veut; et son ami court, docile à sa loi,
Remplir les vœux d'un père et les ordres d'un roi.
Toutefois, s'alarmant pour un héros qu'elle aime,
Cythérée imagine un nouveau stratagème;
Ordonne qu'à l'instant le jeune Cupidon
Sous la forme d'Ascagne admis près de Didon,
Lui porte ces présents, et pour son cher Énée
Embrase tous ses sens d'une ardeur effrénée.
Pour son fils malheureux pleine d'un tendre effroi,
Cette ville suspecte, et ce peuple sans foi,
Junon surtout, Junon, qu'un fier courroux dévore,
Tout l'effraie, et, la nuit, sa crainte veille encore.
Donc adressant sa voix à l'aîné des Amours :

« O toi, l'honneur, l'appui, le charme de mes jours,
Enfant vainqueur des dieux, souverain de la terre,
De qui la flèche insulte aux flèches du tonnerre!
Tu vois ton frère Énée assailli de revers,
Victime de Junon, et le jouet des mers;
Tu le vois, et, pour lui partageant ma tendresse,
Cent fois j'ai vu ton cœur ressentir ma tristesse.
Un accueil séducteur le retient chez Didon,
Et je crains un asile accordé par Junon.
Sa haine vigilante, et sa fureur active
Dans de pareils moments ne sera point oisive.
Pour ton frère, ô mon fils! j'implore ton appui;
Va, cours trouver Didon, et l'enflamme pour lui.
Qu'il l'aime; et qu'en dépit d'une fière déesse,
Leurs transports amoureux secondent ma tendresse!
Entends-moi donc : ce fils, si cher à mon amour,
Ascagne, par son père attendu dans ce jour,
Se prépare à porter aux remparts de Carthage
Les restes précieux des feux et du naufrage.
Dans Chypre ou dans Cythère, au fond d'un bois sacré,
Des vapeurs du sommeil mollement enivré,
Je vais le déposer et l'y cacher moi-même,
Pour qu'il ne trouble point notre heureux stratagème;
Et toi, pour cette nuit, quittant tes traits divins,
Enfant ainsi que lui, prends ses traits enfantins;
Et lorsque dans le feu d'une fête brillante,
Qu'échauffera du vin la vapeur enivrante,
Didon va t'imprimer des baisers pleins d'ardeur,
Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur. »
Elle dit : et, sans arc, sans carquois et sans aile,
Fier, et s'applaudissant de sa forme nouvelle,
Il part. Vénus sourit, et, cueillant des pavots,
Verse à son cher Ascagne un paisible repos;
Le berce dans ses bras, l'enlève, et le dépose
Sur la verte Idalie, où le myrte, où la rose,

Fortia facta patrum, series longissima rerum,
Per tot ducta viros antiqua ab origine gentis.
Æneas (neque enim patrius consistere mentem
Passus amor) rapidum ad navis præmittit Achaten,
Ascanio ferat hæc, ipsumque ad mœnia ducat.
Omnis in Ascanio cari stat cura parentis.
Munera præterea, Iliacis erepta ruinis,
Ferre jubet; pallam signis auroque rigentem,
Et circumtextum croceo velamen acantho,
Ornatus Argivæ Helenæ; quos illa Mycenis,
Pergama quum peteret inconcessosque Hymenæos,
Extulerat, matris Ledæ mirabile donum :
Præterea sceptrum, Ilione quod gesserat olim,
Maxuma natarum Priami, colloque monile
Baccatum, et duplicem gemmis auroque coronam.
Hæc celerans, iter ad navis tendebat Achates.
At Cytherea novas artis, nova pectore versat
Consilia, ut faciem mutatus et ora, Cupido
Pro dulci Ascanio veniat, donisque furentem
Incendat reginam, atque ossibus implicet ignem.
Quippe domum timet ambiguam, Tyriosque bilinguis.
Urit atrox Juno, et sub noctem cura recursat.
Ergo his aligerum dictis adfatur Amorem :
« Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus,
Nate, patris summi qui tela Typhoia temnis,
Ad te confugio, et supplex tua numina posco.

Frater ut Æneas pelago tuus omnia circum
Litora jactetur, odiis Junonis iniquæ,
Nota tibi, et nostro doluisti sæpe dolore.
Hunc Phœnissa tenet Dido, blandisque moratur
Vocibus; et vereor, quo se Junonia vertant
Hospitia : haud tanto cessabit cardine rerum.
Quocirca capere ante dolis et cingere flamma
Reginam meditor; ne quo se numine mutet,
Sed magno Æneæ mecum teneatur amore.
Qua facere id possis, nostram nunc adcipe mentem.
Regius adcitu cari genitoris ad urbem
Sidoniam puer ire parat, mea maxima cura,
Dona ferens, pelago et flammis restantia Trojæ.
Hunc ego sopitum somno, super alta Cythera,
Aut super Idalium, sacrata sede recondam;
Ne qua scire dolos, mediusve occurrere possit.
Tu faciem illius noctem non amplius unam
Falle dolo, et notos pueri puer indue voltus :
Ut, quum te gremio adcipiet lætissima Dido,
Regalis inter mensas laticemque Lyæum,
Quum dabit amplexus atque oscula dulcia figet,
Occultum inspires ignem, fallasque veneno. »
Paret Amor dictis caræ genetricis, et alas
Exuit, et gressu gaudens incedit Iuli.
At Venus Ascanio placidam per membra quietem
Inrigat, et fotum gremio dea tollit in altos

D'une haleine odorante exhalant les vapeurs,
L'environnent d'ombrage et le couvrent de fleurs.
Déja, fier d'accomplir un ordre qui le flatte,
L'Amour poursuit sa route; et, conduit par Achate,
Porte aux enfants de Tyr les présents d'Ilion.
Il arrive : déja la superbe Didon
Au milieu de ses grands, dont la cour l'environne,
Presse un lit somptueux qu'un dais pompeux couronne.
Énée et les Troyens déja sont rassemblés :
Sur des tapis de pourpre avec pompe étalés,
Chacun a pris sa place, et leur rang la décide.
Le cristal sur leurs mains verse une onde limpide;
Le jonc tressé gémit sous les dons de Cérès,
Et du lin le plus fin les tissus sont tout prêts.
A préparer les mets, à réveiller les flammes,
Près des foyers ardents veillent cinquante femmes;
Cent autres, déployant la même activité,
Et cent hommes, pareils en jeunesse, en beauté,
Placent les mets, les vins, les coupes sur la table.
Eux-mêmes, appelés par un ordre honorable,
Les nobles Tyriens célèbrent ce grand jour;
Tous sur des lits brodés admirent tour-à-tour
L'air, le regard brillant, les traits du faux Ascagne;
Sa douce voix, ses dons, que la grace accompagne.
Dévouée aux horreurs de ses funestes feux,
Didon sur-tout, Didon le dévore des yeux;
Et, le cœur agité d'un trouble qui l'étonne,
Admire et les présents et celui qui les donne.
Lorsque imitant ce fils vainement attendu,
Caressé par Énée, à son cou suspendu,
Du héros, abusé par l'image d'Iule,
Il a rassasié la tendresse crédule;
Préparant le poison qui doit brûler son cœur,
Il marche vers la reine, il est déja vainqueur.
L'imprudente Didon tendrement le caresse,
Le tient sur ses genoux, entre ses bras le presse,
S'enivre de sa vue, hélas! et ne sait pas
Quel redoutable dieu se joue entre ses bras.
Dans cette ame fidèle où vit encor Sichée,
Le perfide, glissant une flamme cachée,
Par degrés l'en efface; et, par une autre ardeur,
D'un cœur long-temps paisible échauffe la froideur.
Le repas achevé, des guirlandes couronnent
Cent vases, où déja des vins exquis bouillonnent.
La joie alors redouble; on s'anime, et les cris
Roulent en longs éclats sous ces vastes lambris.
De leurs plafonds dorés des candélabres pendent,
Et la nuit cède au jour que leurs flambeaux répandent.
Didon alors demande un riche vase d'or,
Que l'éclat des rubis embellissoit encor.
Là, les vins dont les dieux reçoivent les prémices
Dans les banquets sacrés et dans les sacrifices,
Depuis le grand Bélus, son aïeul renommé,
En l'honneur de ses dieux avoient toujours fumé.
Le vase d'or paroît : tous gardent le silence;
Et, la coupe à la main, la reine ainsi commence :
« Auguste protecteur de l'hospitalité,
Jupiter! que ce jour, à jamais respecté,
Soit propice aux enfants et de Tyr et de Troie!
Viens, Junon! viens, Bacchus, source aimable de joie!
Et vous, ô Tyriens, joignez-vous à mes vœux! »
Elle dit : le nectar coule en l'honneur des dieux.
Didon au même instant de ses lèvres l'effleure;
Bitias le reçoit, on l'excite, et, sur l'heure
S'abreuvant à longs traits du nectar écumant,
La coupe aux larges bords est vide en un moment.
Le vase d'or circule, avec lui l'alégresse.
Iopas prend alors sa harpe enchanteresse :
Chantre inspiré du ciel, il commence; et sa voix
Répète ce qu'Atlas enseignoit autrefois :
De la reine des nuits la course vagabonde,
Et les feux éclipsés du grand astre du monde;
Le pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur versa de la vie et les biens et les maux :

Idaliæ lucos, ubi mollis amaracus illum
Floribus et dulci adspirans complectitur umbra.
Jamque ibat, dicto parens, et dona Cupido
Regia portabat Tyriis, duce lætus Achate.
Quum venit, aulæis jam se regina superbis
Aurea composuit sponda, mediamque locavit.
Jam pater Æneas, et jam Trojana juventus
Conveniunt, stratoque super discumbitur ostro.
Dant famuli manibus lymphas, Cereremque canistris
Expediunt, tonsisque ferunt mantelia villis.
Quinquaginta intus famulæ, quibus ordine longo
Cura penum struere, et flammis adolere Penates.
Centum aliæ, totidemque pares ætate ministri,
Qui dapibus mensas onerent, et pocula ponant.
Nec non et Tyrii per limina læta frequentes
Convenere, toris jussi discumbere pictis.
Mirantur dona Æneæ, mirantur Iulum,
Flagrantesque dei voltus, simulataque verba,
Pallamque, et pictum croceo velamen acantho.
Præcipue infelix, pesti devota futuræ,
Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo
Phœnissa, et puero pariter donisque movetur.
Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem,
Reginam petit. Hæc oculis, hæc pectore toto
Hæret, et interdum gremio fovet; inscia Dido,
Insidat quantus miseræ deus! At memor ille
Matris Acidaliæ, paullatim abolere Sychæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Jam pridem resides animos desuetaque corda.
Postquam prima quies epulis, mensæque remotæ,
Crateras magnos statuunt, et vina coronant.
Fit strepitus tectis, vocemque per ampla volutant
Atria; dependent lychni laquearibus aureis
Incensi, et noctem flammis funalia vincunt.
Hic regina gravem gemmis auroque poposcit
Implevitque mero pateram, quam Belus, et omnes
A Belo soliti. Tum facta silentia tectis :
« Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur,
Hunc lætum Tyriisque diem Trojaque profectis
Esse velis, nostrosque hujus meminisse minores.
Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno!
Et vos, o, cœtum, Tyrii, celebrate faventes. »
Dixit, et in mensam laticum libavit honorem,
Primaque, libato, summo tenus adtigit ore.
Tum Bitiæ dedit increpitans : ille impiger hausit

Les orages, les feux, le char glacé de l'Ourse,
Et les brillants Gémeaux qui conduisent sa course,
L'Hyade et ses torrents ; pourquoi du sombre hiver
Les jours si promptement se plongent dans la mer;
D'où vient des nuits d'été la lenteur paresseuse.
Enfin sur mille tons sa voix mélodieuse
Chantoit l'ordre des cieux et des astres divers;
Et sa noble harmonie imitoit leurs concerts.
On l'admire; il se tait, et recueille avec joie
Les suffrages rivaux de Carthage et de Troie.
La reine cependant par cent et cent discours
De la rapide nuit veut prolonger le cours :
S'enivrant à longs traits d'un poison qu'elle ignore,
Elle interroge Énée, et l'interroge encore.
Elle trouve du charme à ses moindres récits;
Et quand Priam, Hector, Andromaque et son fils,
Ont fait couler ses pleurs; quand son ame étonnée,
En connoissant Achille, a frémi pour Énée,
Des guerriers moins fameux veut connoître le nom,
Les coursiers de Rhésus, les troupes de Memnon.
« Enfin je ne veux rien perdre de votre gloire :
Reprenez de plus haut cette importante histoire.
Contez-moi d'Ilion les terribles assauts,
Et les piéges des Grecs, et leurs mille vaisseaux,
Et vos longues erreurs sur la terre et sur l'onde;
Car le soleil sept fois a fait le tour du monde
Depuis que, poursuivi par un sort odieux,
Votre noble infortune a fatigué les dieux. »

LIVRE II.

On se tait, on attend dans un profond silence.
Alors, environné d'une assemblée immense,
De la couche élevée où siége le héros,
Il s'adresse à Didon, et commence en ces mots :
Reine! de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et rouvrir à vos yeux la source de nos larmes;
Vous raconter la nuit, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit;
Ces derniers coups du sort, ce triomphe du crime,
Dont je fus le témoin, hélas! et la victime?...
O catastrophe horrible! ô souvenir affreux!
Hélas! en écoutant ces récits douloureux,
D'Ulysse, de Pyrrhus, auteurs de nos alarmes,
Quel barbare soldat ne répandroit des larmes?...
La nuit tombe; et déja les célestes flambeaux,
Penchant vers leur déclin, invitent au repos.
Mais, si de nos malheurs vous exigez l'histoire,
S'il faut en rappeler l'affligeante mémoire,
Quoiqu'au seul souvenir de ces scènes d'horreur
Mon cœur épouvanté recule de terreur,
J'obéis. Rebutés par dix ans de batailles,
Las de languir sans fruit au pied de nos murailles,
Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais avec art enchâssés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice;
Pallas leur inspira ce fatal artifice.
C'est un vœu, disoient-ils, pour un retour heureux :
On le croit. Cependant en ses flancs ténébreux
Ils cachent des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.
Une île (Ténédos est son antique nom),
S'élève au sein des mers, à l'aspect d'Ilion.
Avant nos longs malheurs, qui sont tombés sur elle,
Son port fut florissant; mais sa rade infidèle
N'offre plus qu'un abri peu propice au nocher.
Là sur des bords déserts les Grecs vont se cacher.
Nous les croyons partis; sur les liquides plaines
Nous croyons que le vent les remporte à Mycènes.
Enfin nous respirons; enfin, après dix ans,
Ilion d'un long deuil affranchit ses enfants.
Le libre citoyen ouvre toutes ses portes,
Vole aux lieux où des Grecs ont campé les cohortes;

Spumantem pateram, et pleno se proluit auro.
Post alii proceres. Cithara crinitus Iopas
Personat aurata, docuit quæ maxumus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores;
Unde hominum genus, et pecudes; unde imber, et ignes;
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;
Quid tantum Oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Ingeminant plausu Tyrii, Troesque sequuntur.
Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem,
Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa :
Nunc, quibus Auroræ venisset filius armis;
Nunc, quales Diomedis equi : nunc, quantus Achilles.
« Immo age, et a prima, dic, hospes, origine nobis
Insidias, inquit, Danaum, casusque tuorum,
Erroresque tuos; nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas. »

LIBER II.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant;
Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto :
Infandum, regina, jubes renovare dolorem [1],
Trojanas ut opes, et lamentabile regnum
Eruerint Danai; quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. Quis talia fando
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyxi
Temperet a lacrymis! Et jam nox humida cœlo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos.
Sed, si tantus amor casus cognoscere nostros,
Et breviter Trojæ supremum audire laborem;
Quamquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam.
Fracti bello, fatisque repulsi
Ductores Danaum, tot jam labentibus annis,
Instar montis equum, divina Palladis arte,
Ædificant, sectaque intexunt abiete costas.
Votum pro reditu simulant : ea fama vagatur.
Huc delecta virum sortiti corpora furtim
Includunt cæco lateri, penitusque cavernas
Ingentis uterumque armato milite complent.
Est in conspectu Tenedos, notissima fama
Insula, dives opum, Priami dum regna manebant;
Nunc tantum sinus, et statio male fida carinis.
Huc se provecti deserto in litore condunt.
Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas [2].

On aime à voir ces champs témoins de nos revers,
Ces camps abandonnés, ces rivages déserts.
De cent fameux combats on recherche la trace :
Ici, le fier Pyrrhus signaloit son audace ;
Là, le fils de Thétis rangeoit ses bataillons ;
Ici c'étoit leur flotte, et là leurs pavillons.
Plusieurs, pressés autour de ce colosse énorme,
Admirent sa hauteur, et sa taille, et sa forme.
Thymète le premier, soit lâche trahison,
Soit qu'ainsi l'ordonnât le destin d'Ilion,
Des Grecs favorisant la perfide entreprise,
Dans nos murs aussitôt prétend qu'on l'introduise.
Mais les plus éclairés, se défiant des Grecs,
Veulent que, sans tarder, ces présents trop suspects
Soient livrés à la flamme, ou plongés dans les ondes ;
Ou qu'on en fouille au moins les cavités profondes.
  Le peuple partagé s'échauffe en longs débats,
Quand de la citadelle arrivant à grands pas,
Laocoon, qu'entoure une foule nombreuse,
De loin s'écrie : « O Troie ! ô ville malheureuse !
Citoyens insensés, dit-il, que faites-vous ?
Croyez-vous qu'en effet les Grecs soient loin de nous,
Que même leurs présents soient exempts d'artifice ?
Ignorez-vous leur fourbe, ignorez-vous Ulysse ?
Ou les Grecs sont cachés dans ces vastes contours,
Ou ce colosse altier, qui domine nos tours,
Vient observer Pergame ; ou l'affreuse machine
De nos murs imprudents médite la ruine.
Craignez les Grecs ; craignez leurs présents désastreux :
Les dons d'un ennemi sont toujours dangereux. »
  Il dit ; et, dans le sein de l'énorme machine,
Lance d'un bras nerveux sa longue javeline :
Le trait part, siffle, vole, et s'arrête en tremblant ;
La masse est ébranlée ; et, dans son vaste flanc,
De ses concavités les profondeurs gémirent.
Les Troyens aveuglés vainement l'entendirent.
Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans le perfide abri des Grecs fallacieux
Nous eussions étouffé les complots près d'éclore ;
Et toi, chère Ilion, je te verrois encore !
  Cependant vers le roi quelques bergers troyens
Traînent un inconnu tout chargé de liens,
Qui, pour servir des Grecs le fatal stratagème,
Exprès entre nos mains s'étoit jeté lui-même ;
Jeune, hardi, tout prêt à l'un ou l'autre sort,
A tromper les Troyens, ou recevoir la mort.
Pour le voir, l'insulter, d'une ardente jeunesse
La haine curieuse autour de lui s'empresse.
Mais écoutez le piége inventé contre nous,
Et qu'un Grec vous apprenne à les connoître tous.
Seul, désarmé, d'abord sur cette foule immense
Son timide regard se promène en silence ;
Tout-à-coup il s'écrie : « O sort ! ô désespoir !
Quelles mers, quels pays voudront me recevoir ?
La Grèce me poursuit, et par ma mort certaine
Les Troyens furieux vont assouvir leur haine ! »
  Cette plaintive voix, ces accents de douleurs,
Étonnent les esprits, amollissent les cœurs :
On demande son nom, son état, sa naissance,
Et quels droits il apporte à notre confiance.
Le perfide poursuit avec sécurité :
« Grand roi, vous apprendrez la simple vérité.
D'abord, je l'avouerai, ma patrie est la Grèce :
De nier mon pays je n'ai point la foiblesse ;
Le sort peut, sur Sinon déployant sa rigueur,
Le rendre malheureux, mais non pas imposteur.

  Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu.
Panduntur portæ ; juvat ire, et Dorica castra
Desertosque videre locos, litusque relictum.
Hic Dolopum manus, hic sævus tendebat Achilles ;
Classibus hic locus ; hic acie certare solebant.
Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ [3],
Et molem mirantur equi, primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari ;
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.
At Capys, et quorum melior sententia menti,
Aut pelago Danaum insidias suspectaque dona
Præcipitare jubent, subjectisve urere flammis ;
Aut terebrare cavas uteri et tentare latebras.
  Scinditur incertum studia in contraria volgus :
Primus ibi ante omnis, magna comitante caterva,
Laocoon ardens summa decurrit ab arce,
Et procul : « O miseri, quæ tanta insania, cives ?
Creditis avectos hostis ? aut ulla putatis
Dona carere dolis Danaum ? sic notus Ulyxes ?
Aut hoc inclusi ligno occultantur Achivi ;
Aut hæc in nostros fabricata est machina muros,
Inspectura domos, venturaque desuper urbi ;
Aut aliquis latet error. Equo ne credite, Teucri.
Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentis [4]. »
  Sic fatus, validis ingentem viribus hastam
In latus, inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit. Stetit illa tremens, uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.
Et, si fata deum, si mens non læva fuisset,
Impulerat ferro Argolicas fœdare latebras ;
Trojaque, nunc stares, Priamique arx alta, maneres [5].
  Ecce manus juvenem interea post terga revinctum [6]
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ ; qui se ignotum venientibus ultro,
Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis,
Obtulerat, fidens animi, atque in utrumque paratus,
Seu versare dolos, seu certæ occumbere morti.
Undique visendi studio Trojana juventus
Circumfusa ruit, certantque inludere capto.
Accipe nunc Danaum insidias, et crimine ab uno
Disce omnis.
Namque, ut conspectu in medio turbatus, inermis,
Constitit, atque oculis Phrygia agmina circumspexit :
« Heu, quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere ? aut quid jam misero mihi denique restat ?
Cui neque apud Danaos usquam locus ; et super ipsi
Dardanidæ infensi pœnas cum sanguine poscunt ! »
  Quo gemitu conversi animi, compressus et omnis
Impetus. Hortamur fari ; quo sanguine cretus,
Quidve ferat, memoret ; quæ sit fiducia capto.
Ille hæc, deposita tandem formidine, fatur :
« Cuncta equidem tibi, rex, fuerit quodcumque, fatebor
Vera, inquit ; neque me Argolica de gente negabo.
Hoc primum ; nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.
Fando aliquod si forte tuas pervenit ad auris

Palamède... A ce nom ma douleur se réveille,
Et quelquefois sans doute il frappa votre oreille;
Cent fois la renommée a redit ses exploits.
Seul contre cette guerre il éleva la voix!
Faussement accusé d'une trame secrète,
Il périt, et la Grèce aujourd'hui le regrette.
Ne pouvant me laisser ni grandeur, ni trésors,
Sous ce guerrier fameux, né du sang dont je sors,
Mon père m'envoya chercher, dès mon jeune âge,
La gloire des combats et le prix du courage.
Tant qu'au parti des Grecs il prêta son appui,
Tant que nos étendards triomphèrent sous lui,
Un peu de son éclat rejaillit sur ma vie:
Quand le perfide Ulysse eut à sa lâche envie,
Vous ne l'ignorez pas, immolé ce héros,
En silence d'abord pleurant ses noirs complots,
Pleurant de mon ami la triste destinée,
Je traînois dans le deuil ma vie infortunée:
Mais bientôt mon courroux, par d'imprudents éclats,
Irrita contre moi l'auteur de son trépas;
Je jurai, si le ciel secondoit ma furie,
Si je rentrois vainqueur au sein de ma patrie,
Je jurai de venger mon déplorable ami.
De là tous mes malheurs: dès-lors, souple ennemi,
Ulysse contre moi chercha par-tout des armes,
Répandit les soupçons, éveilla les alarmes;
Et, pour se délivrer d'un reproche importun,
Crut qu'un premier forfait en vouloit encore un.
En un mot, il fit tant, qu'appuyé du grand-prêtre...
Mais pourquoi ces récits qui vous lassent peut-être?
Troyens, si tous les Grecs sont égaux à vos yeux,
Que tardez-vous? versez le sang d'un malheureux.
Quel plaisir pour Ulysse et pour les fiers Atrides! »
Alors, renouvelant nos questions avides,
Ignorant l'art affreux que cachoient ses discours,

Belidæ nomen Palamedis, et incluta fama
Gloria, quem falsa sub proditione Pelasgi
Insontem, infando indicio, quia bella vetabat,
Demisere neci; nunc cassum lumine lugent;
Illi me comitem, et consanguinitate propinquum,
Pauper in arma pater primis huc misit ab annis.
Dum stabat regno incolumis, regumque vigebat
Conciliis, et nos aliquod nomenque decusque
Gessimus; invidia postquam pellacis Ulyxi
(Haud ignota loquor) superis concessit ab oris,
Adflictus vitam in tenebris luctuque trahebam,
Et casum insontis mecum indignabar amici.
Nec tacui demens; et me, fors si qua tulisset,
Si patrios unquam remeassem victor ad Argos,
Promisi ultorem, et verbis odia aspera movi.
Hinc mihi prima mali labes; hinc semper Ulyxes
Criminibus terrere novis; hinc spargere voces
In volgum ambiguas, et quærere conscius arma.
Nec requievit enim, donec Calchante ministro....
Sed quid ego hæc autem nequidquam ingrata revolvo?
Quidve moror? Si omnis uno ordine habetis Achivos,
Idque audire sat est, jamdudum sumite pœnas.
Hoc Ithacus velit, et magno mercentur Atridæ. »
Tum vero ardemus scitari et quærere caussas,
Ignari scelerum tantorum artisque Pelasgæ.
Prosequitur pavitans, et ficto pectore fatur:

Long-temps nous le pressons d'en poursuivre le cours.
Avec un feint effroi, qui colore son piége,
Le perfide poursuit: « Les Grecs, las d'un long siége,
Souvent ont voulu fuir ces remparts ennemis
(Hélas! et plût aux cieux que mon sort l'eût permis!);
Mais, ou le vent contraire, ou l'affreuse tempête,
Souvent retint leur flotte, au départ déja prête:
Sur-tout depuis le jour qu'élevée en ces lieux,
Cette masse de bois eut étonné vos yeux,
Tout le ciel retentit des éclats de la foudre.
Dans ces extrémités, incertains que résoudre,
Tremblants, nous envoyons interroger Délos,
Et le trépied fatal nous répond en ces mots:
— « Par le sang d'une vierge offerte en sacrifice,
La Grèce à son départ obtint un vent propice:
Il faut encor du sang; et d'un Grec, à son tour,
La mort doit de sa flotte acheter le retour... »
A peine on a connu la sentence effrayante,
Dans le camp consterné tout frémit d'épouvante.
Quel est le malheureux que l'on doit immoler?
Qui demande Apollon? et quel sang doit couler?
Au milieu des terreurs dont notre ame est troublée,
Le roi d'Ithaque, aux yeux de la Grèce assemblée,
Traîne à grand bruit Calchas; et ses cris odieux
Le pressent de nommer la victime des dieux.
Déja, lisant de loin dans son ame cruelle,
Mes amis annonçoient ma sentence mortelle.
Calchas se tait dix jours: sa pitié ne veut pas
Révéler la victime, et dicter son trépas.
Mais enfin, tourmenté par les clameurs d'Ulysse,
D'accord avec le traître, il résout mon supplice.
L'arrêt fut applaudi: ce qu'il craignoit pour soi,
Chacun avec plaisir le vit tomber sur moi.
Le jour fatal arrive, et ma mort étoit prête;
Déja des saints bandeaux on entouroit ma tête;

« Sæpe fugam Danai Troja cupiere relicta
Moliri, et longo fessi discedere bello.
Fecissentque utinam! Sæpe illos aspera ponti
Interclusit hiems, et terruit Auster euntis.
Præcipue, quum jam hic trabibus contextus acernis
Staret equus, toto sonuerunt æthere nimbi.
Suspensi Eurypylum scitatum oracula Phœbi
Mittimus, isque adytis hæc tristia dicta reportat:
« Sanguine placastis ventos, et virgine cæsa,
Quum primum Iliacas, Danai, venistis ad oras:
Sanguine quærendi reditus, animaque litandum
Argolica. « Volgi quæ vox ut venit ad auris,
Obstupuere animi, gelidusque per ima cucurrit
Ossa tremor, cui fata parent, quem poscat Apollo.
Hic Ithacus vatem magno Calchanta tumultu
Protrahit in medios; quæ sint ea numina divom
Flagitat. Et mihi jam multi crudele canebant
Artificis scelus, et taciti ventura videbant.
Bis quinos silet ille dies, tectusque recusat
Prodere voce sua quemquam, aut opponere morti.
Vix tandem magnis Ithaci clamoribus actus,
Composito rumpit vocem, et me destinat aræ.
Adsensere omnes; et, quæ sibi quisque timebat,
Unius in miseri exitium conversa tulere.
Jamque dies infanda aderat; mihi sacra parari,
Et salsæ fruges, et circum tempora vittæ.

Déja brilloit le fer. Je l'avouerai, Troyens,
J'échappai de l'autel; je brisai mes liens;
Et, caché dans les joncs d'un fangeux marécage,
J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
Malheureux que je suis! jamais mes tristes yeux
Ne reverront ces champs qu'habitoient mes aïeux;
Ni mes tendres enfants, ni le meilleur des pères!
Que dis-je? hélas! peut-être, ô comble de misères!
Ils expieront ma fuite, hélas! et de leur sang
Teindront ce fer cruel qui dut percer mon flanc.
Grand roi! prenez pitié de mon destin funeste;
Par les dieux immortels, par la foi que j'atteste,
Plaignez mon innocence, épargnez mes malheurs! »
   Trompés par ses discours, attendris par ses pleurs,
Nous lui laissons le jour. Le roi lui-même ordonne
Qu'on détache ses fers: « Captif, on te pardonne,
Dit-il avec bonté; je brise tes liens;
Oublie enfin les Grecs, et rends grace aux Troyens;
Nous t'adoptons. Et toi, réponds sans artifice:
Pourquoi de ce cheval l'étonnant édifice?
Dis, quel en est le but? quel en est l'inventeur?
Est-ce un hommage aux dieux? est-ce un piége imposteur?
Qu'en devons-nous penser? et que devons-nous craindre?»
Le fourbe, chez les Grecs instruit dans l'art de feindre,
Levant au ciel ses bras remis en liberté:
« Chaste Vesta! dit-il, sainte divinité!
Sacrés bandeaux! autels parés pour mon supplice!
Fer, que j'ai vu briller pour l'affreux sacrifice!
Je vous atteste ici qu'infidèle envers moi,
Mon pays pour toujours a dégagé ma foi;
Que je puis rompre enfin le serment qui m'enchaîne,
Révéler ses secrets, et lui vouer ma haine.
Mais vous, si je vous sers, ô généreux Troyens!
Si je sauve vos jours, qu'on épargne les miens!...

« De Minerve long-temps la puissance céleste
Favorisa les Grecs; mais, du moment funeste
Qu'Ulysse, des forfaits détestable inventeur,
Que le fils de Tydée, affreux profanateur,
Osèrent, à travers la garde massacrée,
Enlever sur l'autel son image sacrée;
Et que leur bras sanglant d'un sacrilége affront
Souilla les saints bandeaux qui couronnent son front,
Dès-lors plus de succès, plus d'espoir; la déesse
A son triste destin abandonna la Grèce.
Plus d'un signe effrayant signala son courroux:
Son simulacre à peine est placé parmi nous,
Que dans ses yeux petille une flamme brillante;
De tout son corps dégoutte une sueur sanglante;
Et, secouant sa lance et son noir bouclier,
Trois fois elle bondit sous son casque guerrier.
Calchas veut qu'aussitôt la voile se déploie:
Tous nos traits impuissants s'émousseront sur Troie,
Si, dans les murs d'Argos, revolant sur les eaux,
Les Grecs ne vont chercher des augures nouveaux.
Ils sont partis, sans doute, et sous d'autres auspices,
Bientôt accompagnés de leurs dieux plus propices,
Vous les verrez soudain reparoître à vos yeux:
Ainsi s'est expliqué l'interprète des dieux.
Cependant, de Pallas pour remplacer l'image,
Sur-tout pour expier leur sacrilége outrage,
Ils ont à la déesse offert ce nouveau don.
Sa masse vous surprend; mais ils ont craint, dit-on,
Si dans les murs de Troie on pouvoit l'introduire,
Que son appui sacré ne sauvât votre empire,
Ne rendît à vos murs la faveur de Pallas;
Car, si quelqu'un de vous, d'un sacrilége bras,
Attentoit sur ce don offert à la déesse,
Bientôt, assouvissant sa fureur vengeresse

Eripui, fateor, leto me, et vincula rupi;
Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva
Delitui, dum vela, darent si forte, dedissent.
Nec mihi jam patriam antiquam spes ulla videndi,
Nec dulcis natos, exoptatumque parentem:
Quos illi fors ad pœnas ob nostra reposcent
Effugia, et culpam hanc miserorum morte piabunt.
Quod te, per superos, et conscia numina veri,
Per, si qua est, quæ restet adhuc mortalibus usquam
Intemerata fides, oro, miserere laborum
Tantorum! miserere animi non digna ferentis!»
   His lacrymis vitam damus, et miserescimus ultro.
Ipse viro primus manicas atque arcta levari
Vincla jubet Priamus; dictisque ita fatur amicis.
« Quisquis es, amissos hinc jam obliviscere Graios;
Noster eris; mihique hæc edissere vera roganti.
Quo molem hanc immanis equi statuere? quis auctor?
Quidve petunt? quæ religio? aut quæ machina belli? »
Dixerat. Ille dolis instructus et arte Pelasga,
Sustulit exutas vinclis ad sidera palmas:
« Vos, æterni ignes, et non violabile vestrum
Testor numen, ait; vos, aræ, ensesque nefandi,
Quos fugi, vittæque deum, quas hostia gessi:
Fas mihi Graiorum sacrata resolvere jura,
Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras,
Si qua tegunt; teneor patriæ nec legibus ullis.
Tu modo promissis maneas, servataque serves

Troja fidem, si vera feram, si magna rependam.
   « Omnis spes Danaum, et cœpti fiducia belli
Palladis auxiliis semper stetit. Impius ex quo
Tydides sed enim scelerumque inventor Ulyxes,
Fatale adgressi sacrato avellere templo
Palladium, cæsis summæ custodibus arcis,
Corripuere sacram effigiem, manibusque cruentis
Virgineas ausi divæ contingere vittas:
Ex illo fluere, ac retro sublapsa referri
Spes Danaum, fractæ vires, aversa deæ mens.
Nec dubiis ea signa dedit Tritonia monstris.
Vix positum castris simulacrum, arsere coruscæ
Luminibus flammæ adrectis, salsusque per artus
Sudor iit; terque ipsa solo (mirabile dictu!)
Emicuit, parmamque ferens hastamque trementem.
Extemplo tentanda fuga canit æquora Calchas;
Nec posse Argolicis exscindi Pergama telis,
Omina ni repetant Argis, numenque reducant,
Quod pelago et curvis secum avexere carinis.
Et nunc, quod patrias vento petiere Mycenas,
Arma deosque parant comites, pelagoque remenso
Improvisi aderunt: ita digerit omina Calchas.
Hanc pro Palladio moniti, pro numine læso
Effigiem statuere, nefas quæ triste piaret.
Hanc tamen immensam Calchas adtollere molem
Roboribus textis, cœloque educere jussit,
Ne recipi portis, aut duci in mœnia possit;

(Dieux puissants, sur les Grecs détournez son courroux!),
D'épouvantables maux éclateroient sur vous;
Mais, si vos murs s'ouvroient à ce don tutélaire,
Sur nous-mêmes dès-lors renvoyant sa colère,
Vous dompteriez la Grèce, et votre empire heureux
S'étendroit à jamais sur nos derniers neveux. »
Ainsi, par les discours de ce monstre perfide
Nous nous laissons séduire; et ce peuple intrépide,
Qu'un millier de vaisseaux, ni cent mille ennemis,
Ni dix ans de combats, n'avoient encor soumis,
Qui d'Achille lui-même avoit bravé les armes,
Est vaincu par la ruse, et dompté par des larmes.
Par un malheur nouveau, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vient encor nous troubler.
Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offroit un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpents, sortis de Ténédos
(J'en tremble encor d'horreur), s'alongent sur les flots;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Leur corps au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Enfin, de vague en vague ils abordent; leurs yeux
Roulent, ardents de rage, et de sang, et de feux;
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre, et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa foible proie,
La ronge de ses dents, l'étouffe de ses plis.
Les armes à la main, au secours de ses fils
Le père accourt : tous deux à son tour le saisissent;
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent.
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur superbe crête
Dépasse encor son front et domine sa tête.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Roidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlements horribles :
Tel, d'un coup impuissant par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau, de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu victime déja prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.
A peine on a connu la mort de la victime,
Tout frémit d'épouvante : on dit que « de son crime
Le coupable a reçu le juste châtiment,
Lui dont la main osa sur un saint monument
Lancer un dard impie, et, d'un fer sacrilége,
Violer de Pallas l'auguste privilége.
Il faut fléchir Minerve, il faut offrir des vœux,
Et conduire en nos murs ce monument pompeux. »
Nos remparts abattus aussitôt lui font place;
Au coursier gigantesque on offre un large espace.
Il avance, porté sur des orbes roulants;
Des cordages tendus hâtent ses pas trop lents.
Prête à vomir le fer, les feux et le carnage,
L'horrible masse arrive, et franchit le passage.
De vierges et d'enfants un chœur religieux,
Au bruit des saints concerts, des cantiques pieux,

Neu populum antiqua sub religione tueri.
Nam, si vestra manus violasset dona Minervæ,
Tum magnum exitium (quod di prius omen in ipsum
Convertant) Priami imperio Phrygibusque futurum.
Sin manibus vestris vestram adscendisset in urbem,
Ultro Asiam magno Pelopea ad mœnia bello
Venturam, et nostros ea fata manere nepotes. »
Talibus insidiis perjurique arte Sinonis
Credita res, captique dolis, lacrymisque coactis,
Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille carinæ.
Hic aliud majus miseris multoque tremendum[7]
Objicitur magis, atque improvida pectora turbat.
Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
Solennis taurum ingentem mactabat ad aras.
Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
(Horresco[8] referens) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago[9], pariterque ad litora tendunt.
Pectora quorum inter fluctus adrecta, jubæque[10],
Sanguineæ exsuperant undas; pars cætera pontum
Pone legit, sinuatque immensa volumine terga.
Fit sonitus, spumante salo. Jamque arva tenebant,
Ardentisque oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.
Diffugimus visu exsangues : illi agmine certo
Laocoonta petunt; et primum parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Post ipsum, auxilio subeuntem ac tela ferentem,
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus; et jam[11]
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum
Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
Ille simul manibus tendit divellere nodos,
Perfusus sanie vittas, atroque veneno;
Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
Qualis mugitus, fugit quum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem;
Sub pedibusque deæ, clipeique sub orbe teguntur.
Tum vero tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor; et scelus expendisse merentem
Laocoonta ferunt, sacrum qui cuspide robur
Læserit, et tergo sceleratam intorserit hastam.
Ducendum ad sedes simulacrum, orandaque divæ
Numina conclamant.
Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis[12].
Adcingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus, et stupea vincula collo
Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
Feta armis. Pueri circum, innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.

Accompagne à l'envi l'offrande de la haine,
Et se plaît à toucher le câble qui la traîne.
Elle entre enfin; elle entre, et menace à-la-fois
Et les temples des dieux, et les palais des rois.
O Troie! ô ma patrie! ô théâtre de gloire!
Murs à jamais présents à ma triste mémoire!
Murs peuplés de héros, et bâtis par les dieux!
Quatre fois, près d'entrer, le colosse odieux
S'arrête; quatre fois on entend un bruit d'armes.
Cependant, ô délire! on poursuit sans alarmes,
Et dans nos murs enfin, par un zèle insensé,
L'auteur de leur ruine en triomphe est placé.
C'est peu : pour mieux encore assurer sa victoire,
Cassandre, qu'Apollon nous défendoit de croire,
Rend des oracles vains que l'on n'écoute pas;
Et nous, nous malheureux qu'attendoit le trépas,
Nous rendions grace aux dieux; et notre aveugle joie
Faisoit fumer l'encens dans les temples de Troie.
  L'Olympe cependant, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour;
Déja, du fond des mers jetant ses vapeurs sombres,
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Elle embrasse le monde; et ses lugubres mains
D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,
Et la terre, et le ciel, et les Grecs, et leur trame.
Un silence profond règne au loin dans Pergame :
Tout dort. De Ténédos leurs nefs partent sans bruit,
La lune en leur faveur laisse régner la nuit;
L'onde nous les ramène, et la torche fatale
A fait briller ses feux sur la poupe royale.
A cet aspect, Sinon, que le ciel en courroux,
Qu'une folle pitié protégea contre nous,
Aux Grecs impatients ouvre enfin la barrière.
Dans l'ombre de la nuit la machine guerrière
Rend cet affreux dépôt, et de son vaste sein
S'échappe avec transport un formidable essaim.
Déja, de leur prison empressés de descendre,
Glissent le long d'un câble Ulysse avec Thessandre;
Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
De Sthénélus, d'Atride, et d'Épéus lui-même,
Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagème.
Ils s'emparent de Troie; et, les vapeurs du vin
Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes;
Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.
  On étoit au moment où Morphée à nos cœurs
Verse d'un calme heureux les premières douceurs;
Déja d'un doux repos je savourois les charmes,
Quand je crus voir Hector, les yeux noyés de larmes,
Pâle, et tel qu'autrefois sur la terre étendu,
Au char d'un fier vainqueur tristement suspendu,
Hélas! et, sous les tours de Troie épouvantée,
Sillonnant de son front l'arène ensanglantée.
Dieux! qu'il m'attendrissoit! qu'Hector ressembloit peu
A ce terrible Hector, qui dans leur flotte en feu
Poussoit des ennemis les cohortes tremblantes,
Ou d'Achille emportoit les dépouilles fumantes!
Sa barbe hérissée, et ses habits poudreux;
Le sang noir et glacé qui colloit ses cheveux;
Ses pieds, qu'avoient gonflés, par l'excès des tortures,
Les liens dont le cuir traversoit leurs blessures;
Son sein encor percé des honorables coups
Qu'il reçut sous nos murs en combattant pour nous;
Tout de ses longs malheurs m'offroit l'image affreuse.
Et moi, je lui disois d'une voix douloureuse :
« O vous, l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,
Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens?
Que nous avons souffert de votre longue absence!
Que nous avons d'Hector imploré la présence! »
Il ne me répond rien. Mais, d'un ton plein d'effroi,
Poussant un long soupir : « Fuis, dit-il, sauve-toi;

Illa subit, mediæque minans inlabitur urbi.
O patria, o divom domus Ilium, et incluta bello [13]
Mœnia Dardanidum! quater ipso in limine portæ [14]
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.
Instamus tamen immemores cæcique furore,
Et monstrum infelix sacrata sistimus arce.
Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, dei jussu non unquam credita Teucris.
Nos delubra deum miseri, quibus ultimus esset
Ille dies, festa velamus fronde per urbem.
  Vertitur interea cœlum, et ruit Oceano nox [15],
Involvens umbra magna terramque polumque,
Myrmidonumque dolos : fusi per mœnia Teucri
Conticuere; sopor fessos complectitur artus.
  Et jam Argiva phalanx instructis navibus ibat
A Tenedo, tacitæ per amica silentia lunæ [16]
Litora nota petens : flammas quum regia puppis
Extulerat, fatisque deum defensus iniquis,
Inclusos utero Danaos et pinea furtim
Laxat claustra Sinon [17]. Illos patefactus ad auras
Reddit equus, lætique cavo se robore promunt,
Thessandrus, Sthenelusque duces, et dirus Ulyxes,
Demissum lapsi per funem, Acamasque, Thoasque,
Pelidesque Neoptolemus, primusque Machaon,
Et Menelaus, et ipse doli fabricator Epeos.
Invadunt urbem somno vinoque sepultam;
Cæduntur vigiles, portisque patentibus omnis
Adcipiunt socios, atque agmina conscia jungunt.
  Tempus erat, quo prima quies mortalibus ægris [18]
Incipit, et dono divom gratissima serpit.
In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus,
Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentis.
Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achilli,
Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignis!
Squalentem barbam, et concretos sanguine crinis,
Volneraque illa gerens, quæ circum plurima muros
Adcepit patrios. Ultro flens ipse videbar
Compellare virum, et mœstas expromere voces :
« O lux Dardaniæ, spes o fidissima Teucrum,
Quæ tantæ tenuere moræ? Quibus Hector ab oris
Exspectate venis? Ut te post multa tuorum
Funera, post varios hominumque urbisque labores
Defessi adspicimus! quæ caussa indigna serenos
Fœdavit voltus? aut cur hæc volnera cerno? »
Ille nihil; nec me quærentem vana moratur :

Sauve-toi, fils des dieux; contre nous tout conspire :
Il fut un Ilion, il fut un grand empire.
Tout espoir est perdu; fuis : tes vaillantes mains
Ont fait assez pour Troie, assez pour nos destins.
Notre règne est fini, notre heure est arrivée;
Si Troie avoit pu l'être, Hector l'auroit sauvée :
Je combattis Achille, et me soumis aux dieux.
Pars, emmène les tiens de ces funestes lieux :
Du triomphe des Grecs épargne-leur l'insulte :
Ilion te remet le dépôt de leur culte.
Cherche-leur un asile, et qu'au-delà des mers
Leur nouvelle cité commande à l'univers ! »
Il dit, et va chercher au fond du sanctuaire
De la chaste Vesta l'image tutélaire,
Et les feux immortels, et le bandeau sacré.
  Cependant Ilion au carnage est livré;
Déja le bruit affreux (quoique, loin de la ville,
Mon père eût sa demeure au fond d'un bois tranquille)
De moment en moment me frappe de plus près.
Ce fracas me réveille : au faîte du palais
Je cours, vole, et de loin prête une oreille avide.
Tel, au sein des moissons quand la flamme rapide
Au gré des vents s'élance; ou lorsqu'à gros bouillons
Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
Un torrent en grondant précipite ses ondes;
Le berger s'épouvante, et d'un roc escarpé
Prête de loin l'oreille au bruit qui l'a frappé.
Alors Sinon, les Grecs, et leurs perfides trames,
Tout est connu. Déja dans des torrents de flammes
Déiphobe à grand bruit voit son palais crouler;
Vers les palais voisins le vent les fait rouler,
Et leur lumière affreuse éclaire au loin la plage;
Les cris de la fureur et le bruit du carnage
Se mêlent dans les airs aux accents du clairon.
N'écoutant que ma rage, et sourd à la raison,
« Aux armes, mes amis, sauvons la citadelle ! »
A ces mots, rassemblant une troupe fidèle,
J'y vole; la fureur précipite mes pas,
Et je ne cherche plus qu'un glorieux trépas.
  Tout-à-coup d'Apollon je vois le saint ministre,
Tout pâle des horreurs de cette nuit sinistre,
Portant ses dieux vaincus, traînant son petit-fils,
Échapper à grands pas au fer des ennemis.
« Sage Panthée, eh bien ! Pergame existe-t-elle ?
M'écriai-je : peut-on sauver la citadelle ?
N'avons-nous plus d'espoir ? » Le vieillard à ces mots,
De son cœur oppressé poussant de longs sanglots :
« Il est, il est venu ce jour épouvantable,
Ce jour, de nos grandeurs le terme inévitable !
Ilion, les Troyens, tout est anéanti.
De Jupiter sur nous le bras appesanti
Livre aux enfants d'Argos leur malheureuse proie :
Sinon vainqueur insulte aux désastres de Troie.
Triomphant au milieu de nos murs enflammés,
Un monstre affreux vomit des bataillons armés :
Et, tandis que ses flancs enfantent leurs cohortes,
Des milliers d'ennemis, se pressant sous nos portes,
Fondent sur nos remparts à flots plus débordés
Qu'ils n'ont jamais paru dans nos champs inondés.
Les uns courent au loin répandre le carnage;
D'autres, le fer en main, gardent chaque passage :
L'affreux tranchant du glaive et la pointe des dards,
Prêts à donner la mort, brillent de toutes parts;
Et de gardes tremblants à peine un petit nombre
Se défend au hasard, et résiste dans l'ombre. »
  Il dit : et la fureur enflamme mes esprits;
Je m'élance à travers le feu, le sang, les cris,
Par-tout où la vengeance, où mon aveugle rage
Et d'horribles clameurs appellent mon courage.

Sed graviter gemitus imo de pectore ducens :
« Heu ! fuge, nate dea ! teque his, ait, eripe flammis.
Hostis habet muros; ruit alto a culmine Troja.
Sat patriæ Priamoque datum. Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
Sacra suosque tibi commendat Troja Penates :
Hos cape fatorum comites; his mœnia quære,
Magna pererrato statues quæ denique ponto. »
Sic ait; et manibus vittas, Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.
  Diverso interea miscentur mœnia luctu;
Et magis atque magis, quamquam secreta parentis [19]
Anchisæ domus arboribusque obtecta recessit,
Clarescunt sonitus, armorumque ingruit horror.
Excutior somno, et summi fastigia tecti
Adscensu supero, atque adrectis auribus adsto.
In segetem veluti quum flamma furentibus Austris [20]
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas; stupet inscius alto
Adcipiens sonitum saxi de vertice pastor.
Tum vero manifesta fides, Danaumque patescunt
Insidiæ. Jam Deiphobi dedit ampla ruinam,
Volcano superante, domus; jam proxumus ardet
Ucalegon; Sigea igni freta lata relucent.
Exoritur clamorque virum, clangorque tubarum.
Arma amens capio; nec sat rationis in armis.
Sed glomerare manum bello, et concurrere in arcem
Cum sociis ardent animi; furor iraque mentem
Præcipitant, pulchrumque mori succurrit in armis.
  Ecce autem telis Panthus elapsus Achivum [21],
Panthus Othryades, arcis Phœbique sacerdos,
Sacra manu, victosque deos, parvumque nepotem
Ipse trahit, cursuque amens ad limina tendit.
«Quo res summa loco, Panthu ? quam prendimus arcem ? »
Vix ea fatus eram, gemitu quum talia reddit :
« Venit summa dies, et ineluctabile tempus
Dardaniæ ! Fuimus Troes; fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum. Ferus omnia Juppiter Argos
Transtulit. Incensa Danai dominantur in urbe.
Arduus armatos mediis in mœnibus adstans
Fundit equus, victorque Sinon incendia miscet,
Insultans. Portis alii bipatentibus adsunt,
Millia quot magnis unquam venere Mycenis;
Obsedere alii telis angusta viarum
Oppositi; stat ferri acies mucrone corusco
Stricta, parata neci; vix primi prælia tentant
Portarum vigiles, et cæco Marte resistunt. »
  Talibus Othryadæ dictis et numine divom
In flammas et in arma feror, quo tristis Erinnys,
Quo fremitus vocat, et sublatus ad æthera clamor.
Addunt se socios Rhipeus, et maxumus armis

Aux clartés de la lune accourent sur mes pas
Et le sage Rhipée et le vaillant Dymas;
Hypanis qu'enflammoit une ardente jeunesse,
Épyte encor bouillant en sa mâle vieillesse,
Et le jeune Corèbe enfin, qui, dans ce jour,
Pour Cassandre brûlant d'un trop funeste amour,
Venoit briguer sa main dans les champs de la gloire,
Hélas ! et comme nous refusa de la croire.
Voyant le noble feu qui brûle dans leur sein :
« Cœurs généreux, hélas ! et généreux en vain;
Vous le voyez : la flamme en tous lieux se déploie ;
Comme nous asservis, les foibles dieux de Troie
De leurs temples brûlants ont quitté les autels.
Les dieux nous ont trahis ; et, nous, foibles mortels,
Nous secourons des murs qu'ils devoient mieux défendre !
Qu'importe, amis ? mourons dans nos remparts en cendre,
Mourons le fer en main, voilà notre devoir :
Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir. »
Ce peu de mots à peine a redoublé leur rage;
Soudain, tels que dans l'ombre, avides de ravage,
Court de loups dévorants un affreux bataillon,
Qu'irrite de la faim le pressant aiguillon,
Et dont les nourrissons, altérés de carnage,
Attendent le retour au fond d'un bois sauvage,
Au centre de la ville, au plus fort des combats,
Nous volons à la gloire, ou plutôt au trépas.
Sur nous la nuit étend ses ailes ténébreuses :
Nuit effroyable ! hélas ! de ces scènes affreuses
Qui pourroit retracer les tragiques horreurs ?
Quels yeux pour ce désastre auroient assez de pleurs ?
Tu tombes, ô cité si long-temps florissante,
De tant de nations souveraine puissante !
Les morts jonchent en foule et les profanes lieux,
Et des temples sacrés le seuil religieux.
Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance;
La fureur quelquefois ranime sa vaillance :
Par-tout sont balancés, par une égale loi,
Les succès, les revers, l'espérance et l'effroi;
Par-tout des pleurs, du sang, des hurlements terribles,
Et la mort, qui renaît sous cent formes horribles.
Dans l'ombre de la nuit, un célèbre guerrier,
Androgée, à nos coups vient s'offrir le premier.
Un corps nombreux le suit; il s'avance à leur tête;
Et nous croyant des Grecs : « Amis, qui vous arrête ?
Déja nos compagnons, au pillage animés,
Emportent d'Ilion les débris enflammés;
Et vous, de vos vaisseaux vous descendez à peine ! »
Il dit : de nos guerriers la réponse incertaine
Aussitôt nous décèle. Instruit de son erreur,
Il se tait et recule ; et, tel qu'un voyageur
Qui sur un long serpent roulé dans son asile
Appuie un pied pesant, soudain d'un saut agile
Fuit le reptile affreux, qui, de terre élancé,
S'alonge, et marche à lui fièrement courroucé :
Tel ce Grec devant nous recula d'épouvante.
Mais en vain il veut fuir : sur sa troupe tremblante,
Les armes à la main, nous fondons en fureur ;
L'ignorance des lieux, leur ténébreuse horreur,
La surprise, l'effroi, tout enfin nous les livre.
Corèbe triomphant, que le succès enivre :
« Amis, le ciel sourit à ce premier effort;
Marchons dans le sentier que nous montre le sort :
Que ce triomphe heureux nous en assure d'autres !
Pour les armes des Grecs dépouillons-nous des nôtres;
Avec leurs propres traits perçons nos ennemis :
Dans de pressants dangers l'artifice est permis.
Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse ?
Eux-mêmes ont trompé; leur fourbe est notre excuse. »
Il dit, donne l'exemple, et sur son bras guerrier
D'Androgée expirant charge le bouclier,

Epytus, oblati per lunam Hypanisque Dymasque;
Et lateri adglomerant nostro; juvenisque Corœbus [22]
Mygdonides. Illis ad Trojam forte diebus
Venerat, insano Cassandræ incensus amore;
Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat.
Infelix, qui non sponsæ præcepta furentis
Audierit!
Quos ubi confertos audere in prælia vidi [23]:
Incipio super his: « Juvenes, fortissima frustra
Pectora, si vobis audentem extrema cupido
Certa sequi, quæ sit rebus fortuna videtis.
Excessere omnes, adytis arisque relictis,
Di quibus imperium hoc steterat; succurritis urbi
Incensæ; moriamur, et in media arma ruamus.
Una salus victis nullam sperare salutem. »
Sic animis juvenum furor additus. Inde, lupi ceu
Raptores atra in nebula, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti
Faucibus exspectant siccis; per tela, per hostis
Vadimus haud dubiam in mortem, mediæque tenemus
Urbis iter. Nox atra cava circumvolat umbra [24].
Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet, aut possit lacrymis æquare labores?
Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos;
Plurima perque vias sternuntur inertia passim [25]
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina. Nec soli pœnas dant sanguine Teucri :
Quondam etiam victis redit in præcordia virtus;
Victoresque cadunt Danai. Crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, et plurima mortis imago [26].
Primus se, Danaum magna comitante caterva [27],
Androgeus offert nobis, socia agmina credens
Inscius, atque ultro verbis compellat amicis :
« Festinate, viri; nam quæ tam sera moratur
Segnities? Alii rapiunt incensa feruntque
Pergama : vos celsis nunc primum a navibus itis?»
Dixit, et extemplo (neque enim responsa dabantur
Fida satis) sensit, medios delapsus in hostis.
Obstupuit, retroque pedem cum voce repressit.
Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem [28]
Pressit humi nitens, trepidusque repente refugit
Adtollentem iras, et cærula colla tumentem;
Haud secus Androgeus visu tremefactus abibat.
Inruimus, densis et circumfundimur armis;
Ignarosque loci passim et formidine captos
Sternimus; adspirat primo fortuna labori.
Atque hic successu exsultans animisque Corœbus,
« O socii, qua prima, inquit, fortuna salutis
Monstrat iter, quaque ostendit se dextra, sequamur.
Mutemus clypeos, Danaumque insignia nobis

Saisit de ce héros l'épée étincelante,
De son casque, embelli d'une aigrette flottante,
Pare son front superbe; et chacun, l'imitant,
Du fruit de ses exploits se revêt à l'instant.
De ces armes couverts, sous un sinistre augure,
Nous nous mêlons aux Grecs; et, dans la nuit obscure,
Par une heureuse erreur nous triomphons d'abord.
Plus d'un guerrier d'Argos descend au sombre bord;
D'autres gagnent la mer, et, d'une course agile,
Volent à leurs vaisseaux demander un asile,
Ou vers l'affreux cheval courent épouvantés,
Et rentrent dans les flancs qui les avoient portés.
Mais, hélas! sans les dieux quel bonheur est durable?
O douleur! de nos rois la fille vénérable,
Cette vierge sacrée, et si chère à Pallas,
Cassandre échevelée, et par de vils soldats
Traînée indignement du fond du sanctuaire,
Levoit au ciel ses yeux enflammés de colère;
Ses yeux...! des fers, hélas! chargeoient ses foibles mains.
A peine il aperçoit ces soldats inhumains,
Une horrible fureur de Corèbe s'empare;
Il s'élance au milieu de la foule barbare.
Nous volons sur ses pas; mais nos concitoyens,
Sous les armes des Grecs ignorant les Troyens,
Du temple de Pallas lancent sur notre tête
D'une grêle de traits l'effroyable tempête.
Bientôt, pour ressaisir la fille de nos rois,
Accourent en fureur tous les Grecs à-la-fois,
Et le fougueux Ajax, et l'un et l'autre Atride,
Et des Thessaliens l'escadron intrépide.
Tels, quand des vents rivaux les fières légions
Se disputent de l'air les vastes régions,
Le rapide Zéphyr, l'Autan plus prompt encore,
L'Eurus, fier de monter les coursiers de l'Aurore,
Ébranlent les forêts, troublent la paix des airs,
Et Neptune en courroux bouleverse les mers.
Ceux même qu'au milieu de la nuit ténébreuse
Emporta devant nous une fuite honteuse,
Reparoissent soudain, brûlant de se venger;
Remarquent notre accent à leur langue étranger,
Et, de nos compagnons reconnoissant l'armure,
De nos déguisements découvrent l'imposture.
Le nombre nous accable, et, le premier, hélas!
Corèbe tombe mort aux autels de Pallas:
Il tombe, en défendant le jeune objet qu'il aime.
Rhipée à ses côtés tombe égorgé de même,
Rhipée, hélas! si juste et si chéri des siens!
Mais le ciel le confond dans l'arrêt des Troyens.
De leurs amis trompés malheureuses victimes,
Hypanis et Dymas tombent aux noirs abîmes.
Et toi, Panthée, et toi, ton vêtement divin
Et ta longue vertu te protégent en vain!
O vous, cendres de Troie! et vous, flammes funestes,
Qui de mon Ilion dévorâtes les restes!
Je vous atteste ici qu'affrontant les combats,
Malgré moi le destin me sauva du trépas;
Et, si le sort cruel n'eût conservé ma vie,
Que j'avois mérité qu'elle me fût ravie.
Le flux impétueux de ces chocs meurtriers
Avec moi de la foule emporte deux guerriers;
Iphite, de qui l'âge enchaîne la vaillance,
Et Pélias qu'Ulysse a blessé de sa lance.
Tout-à-coup, par des cris dans l'ombre redoublés,
Au palais de Priam nous sommes appelés.
C'est là que nous trouvons le plus affreux carnage;
Là, vous diriez que Mars a concentré sa rage,
Et qu'auprès de ces lieux Troie entière est en paix.
Le toît de la tortue assiége le palais;
On voit le long des murs les échelles dressées;
Sur les degrés sanglants les cohortes pressées,

Aptemus: dolus, an virtus, quis in hoste requirat?
Arma dabunt ipsi.» Sic fatus, deinde comantem
Androgei galeam clypeique insigne decorum
Induitur, laterique Argivum adcommodat ensem.
Hoc Rhipeus, hoc ipse Dymas, omnisque juventus
Læta facit; spoliis se quisque recentibus armat.
Vadimus immixti Danais haud numine nostro,
Multaque per cæcam congressi prælia noctem
Conserimus; multos Danaum demittimus Orco.
Diffugiunt alii ad navis, et litora cursu
Fida petunt; pars ingentem formidine turpi
Scandunt rursus equum, et nota conduntur in alvo.
Heu nihil invitis fas quemquam fidere divis!
Ecce trahebatur passis Priameïa virgo [29]
Crinibus a templo Cassandra adytisque Minervæ,
Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra:
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.
Non tulit hanc speciem furiata mente Corœbus,
Et sese medium injecit periturus in agmen.
Consequimur cuncti, et densis incurrimus armis.
Hic primum ex alto delubri culmine telis
Nostrorum obruimur, oriturque miserrima cædes,
Armorum facie et Graiarum errore jubarum.
Tum Danai, gemitu atque ereptæ virginis ira,
Undique conlecti invadunt; acerrimus Ajax,
Et gemini Atridæ, Dolopumque exercitus omnis.
Adversi rupto ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque, et lætus Eois
Eurus equis: stridunt silvæ, sævitque tridenti
Spumeus, atque imo Nereus ciet æquora fundo.
Illi etiam, si quos obscura nocte per umbram
Fudimus insidiis, totaque agitavimus urbe,
Adparent; primi clypeos mentitaque tela [30]
Adgnoscunt, atque ora sono discordia signant.
Ilicet obruimur numero; primusque Corœbus
Penelei dextra, divæ armipotentis ad aram,
Procumbit; cadit et Rhipeus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris et servantissimus æqui:
Dis aliter visum! Pereunt Hypanisque Dymasque
Confixi a sociis; nec te tua plurima, Panthu,
Labentem pietas, nec Apollinis infula texit.
Iliaci cineres, et flamma extrema meorum!
Testor in occasu vestro nec tela, nec ullas
Vitavisse vices Danaum; et, si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu. Divellimur inde:
Iphitus et Pelias mecum, quorum Iphitus ævo
Jam gravior, Pelias et volnere tardus Ulyxi:
Protinus ad sedes Priami clamore vocati.
Hic vero ingentem pugnam, ceu cetera nusquam
Bella forent, nulli tota morerentur in urbe;
Sic Martem indomitum, Danaosque ad tecta ruentis
Cernimus, obsessumque acta testudine limen.

Aux fronts des chapiteaux, aux sommets des piliers,
Montent, et d'une main tenant leurs boucliers,
Des traits retentissants repoussent la tempête;
De l'autre, du palais ils saisissent le faîte.
Les Troyens cependant veulent vendre leurs jours;
D'un dernier désespoir misérable secours!
De leurs toits démolis, de leurs tours embrasées,
Ils accablent des Grecs les troupes écrasées;
Roulent ces lambris d'or, ces riches ornements,
De leurs antiques rois augustes monuments.
Plus bas, le fer en main, d'intrépides cohortes
Se pressent en dedans, et protégent les portes.
Ma fureur se réveille en ces moments d'effroi;
Je vole à leur secours, au secours de mon roi.
  Derrière le palais il étoit une issue,
Une porte, des Grecs encore inaperçue;
Et deux chemins secrets de ces grands bâtiments
Réunissoient entre eux les longs compartiments.
En des temps plus heureux, c'étoit par cette porte
Qu'Andromaque souvent, sans pompe, sans escorte,
Se rendoit vers Priam, et, plus souvent encor,
Menoit à ses aïeux le jeune fils d'Hector.
Par là je monte au faîte, où des mains languissantes
Perdoient contre les Grecs des flèches impuissantes.
La fureur me conseille un moyen plus affreux:
Une tour, dont le front s'élevoit jusqu'aux cieux,
Placée au bord du comble, y sembloit suspendue.
De là de Troie entière on voyoit l'étendue,
Les pavillons des Grecs, et leurs mille vaisseaux:
Au pied de cette tour ils pressoient leurs assauts.
Aux endroits mal unis, où le dernier étage
Soutenoit foiblement l'audacieux ouvrage,
Par des leviers de fer attaquant ce grand corps,
On l'ébranle à l'entour avec de longs efforts:
Tout-à-coup on le pousse; et cette masse horrible,
Déployant à grand bruit sa ruine terrible,
S'écroule, tombe, écrase, en se précipitant,
Des bataillons entiers, remplacés à l'instant.
Sans cesse l'on attaque, on repousse sans cesse;
D'un côté la Phrygie, et de l'autre la Grèce,
Font voler, font pleuvoir les pierres et les traits.
  Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus, le cœur brûlant d'une audace guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière:
Tel un affreux serpent, qui, nourri de poison,
Sous la terre dormoit dans la froide saison,
Tout-à-coup reparoît, rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil.
De héros sur ses pas une foule s'avance:
Ici, c'est Périphas, fier de sa taille immense;
Là, c'est Automédon, qui d'Achille autrefois
Vit les coursiers fougueux obéir à sa voix;
Et de Scyros enfin la jeunesse bouillante
Fait voler jusqu'aux toits la flamme étincelante.
A leur tête Pyrrhus, une hache à la main,
Frappe à coups redoublés sur les portes d'airain.
Les gonds tremblent; des ais la vaste épaisseur s'ouvre!
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Ces longs appartements, ces lambris somptueux,
De nos antiques rois séjour majestueux.
On approche, on regarde; et, debout sur la porte,
Paroît, le fer en main, une fière cohorte,
Qui d'un roi malheureux, d'un malheureux vieillard,
Dans son dernier asile est le dernier rempart:
Sa garde sur le seuil demeure inébranlable.
  Mais au fond du palais quel tableau lamentable!
Par-tout l'effroi, le trouble et les gémissements:
Les femmes, perçant l'air d'horribles hurlements,
Dans l'enceinte royale errent désespérées;
L'une embrasse à genoux ses colonnes sacrées,
L'autre y colle sa bouche, et ses mains, et ses yeux,
Et par mille baisers leur fait de longs adieux.

Hærent parietibus scalæ, postesque sub ipsos
Nituntur gradibus, clypeosque ad tela sinistris
Protecti objiciunt: prensant fastigia dextris.
Dardanidæ contra turris ac tecta domorum
Culmina convellunt: his se, quando ultima cernunt,
Extrema jam in morte parant defendere telis;
Auratasque trabes, veterum decora alta parentum,
Devolvunt; alii strictis mucronibus imas
Obsedere fores: has servant agmine denso.
Instaurati animi, regis succurrere tectis,
Auxilioque levare viros, vimque addere victis.
  Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus [31]
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, infelix qua se, dum regna manebant,
Sæpius Andromache ferre incomitata solebat
Ad soceros, et avo puerum Astyanacta trahebat.
Evado ad summi fastigia culminis, unde
Tela manu miseri jactabant inrita Teucri.
Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis, unde omnis Troja videri,
Et Danaum solitæ naves, et Achaïa castra,
Adgressi ferro circum, qua summa labantis
Juncturas tabulata dabant, convellimus altis
Sedibus, impulimusque. Ea lapsa repente ruinam
Cum sonitu trahit, et Danaum super agmina late
Incidit. Ast alii subeunt; nec saxa, nec ullum
Telorum interea cessat genus.
  Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus [32]
Exsultat, telis et luce coruscus ahena.
Qualis, ubi in lucem coluber mala gramina pastus,
Frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat;
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventa,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
Una ingens Periphas, et equorum agitator Achillis
Armiger Automedon, una omnis Scyria pubes
Succedunt tecto, et flammas ad culmina jactant.
Ipse inter primos correpta dura bipenni
Limina perrumpit, postesque a cardine vellit
Æratos; jamque, excisa trabe, firma cavavit
Robora, et ingentem lato dedit ore fenestram.
Adparet domus intus, et atria longa patescunt;
Adparent Priami et veterum penetralia regum,
Armatosque vident stantis in limine primo.
  At domus interior gemitu miseroque tumultu
Miscetur, penitusque cavæ plangoribus ædes

Au milieu des horreurs de ce jour sanguinaire,
Trop digne d'achever l'ouvrage de son père,
Du meurtrier d'Hector le barbare héritier,
Pyrrhus vient, et déploie Achille tout entier:
Il menace, il attaque; à sa fureur extrême,
Les barrières, les murs, et la garde elle-même,
Tout cède : le belier tonne à coups redoublés.
Arrachée à grand bruit de ses gonds ébranlés,
Enfin la porte tombe : aussitôt on s'élance;
Un passage sanglant s'ouvre à la violence;
A travers les débris, l'ennemi furieux
Poursuit rapidement son cours victorieux.
Déja jusqu'au portique il porte le carnage;
Les premiers des Troyens que rencontre sa rage,
Égorgés les premiers, expirent sous ses pas.
Il entre, et le palais se remplit de soldats.
Tel, enfin triomphant de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe; et l'onde mugissante
Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable et troupeau, confusément roulés.
J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides
Rassasier de sang leurs armes homicides;
Hécube échevelée errer sous ces lambris;
Le glaive moissonner les femmes de ses fils;
Et son époux, hélas! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même.
De sa postérité les rejetons naissants,
Dont la foule chérie entouroit ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales,
Trésors, enfants, grandeurs, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux...
  Reine, peut-être aussi desirez-vous connoître
Comment de cet état périt l'auguste maître.
Voyant les Grecs vainqueurs au sein de ses remparts,
Son antique palais forcé de toutes parts,
L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante
Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,
Prend un glaive, à son bras dès long-temps étranger,
Et s'apprête à mourir, plutôt qu'à se venger.
Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques
Un laurier embrassant les autels domestiques,
Les couvroit de son ombre : en ces lieux révérés,
Hécube et ses enfants ensemble retirés,
Ainsi qu'aux sifflements des tempêtes rapides
S'attroupe un foible essaim de colombes timides,
Se pressoient, embrassoient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,
Par un dernier effort oubliant sa vieillesse,
Saisir les dards rouillés qu'illustra sa jeunesse :
« Cher époux, dit Hécube, où courez-vous? Hélas!
Contre un destin cruel que peut ce foible bras?
Mon Hector même en vain renaîtroit de sa cendre.
Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,
Ou sous le même fer nous expirerons tous. »
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,
La reine enfin l'entraîne, et le place auprès d'elle.
  Tout-à-coup, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,
A travers mille dards, un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit; déja, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard :
Enfin au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas! et dans son sang tombe aux pieds de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son douloureux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
T'accordent, malheureux! ta juste récompense;

Femineis ululant; ferit aurea sidera clamor.
Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant,
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt.
Instat vi patria Pyrrhus; nec claustra, neque ipsi
Custodes sufferre valent. Labat ariete crebro.
Janua, et emoti procumbunt cardine postes.
Fit via vi : rumpunt aditus, primosque trucidant
Immissi Danai, et late loca milite complent.
Non sic, aggeribus ruptis quum spumeus amnis
Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnis
Cum stabulis armenta trahit. Vidi ipse furentem [33]
Cæde Neoptolemum, geminosque in limine Atridas;
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem, quos ipse sacraverat, ignis.
Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum,
Barbarico postes auro spoliisque superbi,
Procubuere. Tenent Danai, qua deficit ignis.
  Forsitan et, Priami fuerint quæ fata, requiras [34].
Urbis uti captæ casum, convolsaque vidit
Limina tectorum, et medium in penetralibus hostem :
Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequidquam humeris, et inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostis.
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe,
Ingens ara fuit; juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ, atque umbra complexa Penates.
Hic Hecuba et natæ nequidquam altaria circum,
Præcipites atra ceu tempestate columbæ,
Condensæ, et divum amplexæ simulacra, sedebant.
Ipsum autem sumtis Priamum juvenalibus armis
Ut vidit : « Quæ mens tam dira, miserrime conjux,
Impulit his cingi telis? aut quo ruis? inquit.
Non tali auxilio, nec defensoribus istis
Tempus eget; non, si ipse meus nunc adforet Hector.
Huc tandem concede; hæc ara tuebitur omnis :
Aut moriere simul. » Sic ore effata, recepit
Ad sese, et sacra longævum in sede locavit.
Ecce autem, elapsus Pyrrhi de cæde Polites,
Unus natorum Priami, per tela, per hostis
Porticibus longis fugit, et vacua atria lustrat
Saucius. Illum ardens infesto volnere Pyrrhus
Insequitur, jam jamque manu tenet, et premit hasta.
Ut tandem ante oculos evasit et ora parentum,
Concidit, ac multo vitam cum sanguine fudit.
Hic Priamus, quamquam in media jam morte tenetur,
Non tamen abstinuit, nec voci iræque pepercit.
« At tibi pro scelere, exclamat, pro talibus ausis,
Di (si qua est cœlo pietas, quæ talia curet)
Persolvant grates dignas, et præmia reddant

Toi qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
Qui sous les yeux d'un père égorges ses enfants!
Toi, fils d'Achille! Non, il ne fut point ton père.
D'un ennemi vaincu respectant la misère,
Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux,
Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux,
Et, pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
Il me renvoya libre au palais de mes pères.
Tiens, cruel! » A ces mots, au vainqueur inhumain
Il jette un foible trait, qui, du solide airain
Effleurant la surface avec un vain murmure,
Languissamment expire, et pend à son armure.
« — Eh bien, cours aux enfers conter ce que tu vois,
A mes nobles aïeux va dire mes exploits;
Dis au fils de Thétis que son sang dégénère;
Mais avant meurs! » Il dit; et d'un bras sanguinaire,
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante:
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,
Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.
  Ainsi finit Priam, ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt, en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion et crouler ses remparts.
Et ce grand potentat, dont les mains souveraines,
De tant de nations avoient tenu les rênes;
Que l'Asie à genoux entouroit autrefois
De l'amour des sujets et du respect des rois,
De lui-même aujourd'hui reste méconnoissable,
Hélas! et dans la foule étendu sur le sable,
N'est plus, dans cet amas des lambeaux d'Ilion,
Qu'un cadavre sans tombe, et qu'un débris sans nom.
  Alors, je l'avouerai, dans mon ame tremblante,
Pour la première fois je sentis l'épouvante.
Ce monarque, au milieu de ses fils moissonnés,
Terminant sous le fer ses jours infortunés,
D'un père, comme lui déja glacé par l'âge,
Tout-à-coup réveilla l'attendrissante image:
De mon épouse en pleurs, de mon malheureux fils,
Mon amour consterné croit entendre les cris.
Je cherche autour de moi si quelque ami me reste:
Tous ont péri... Poussés d'un désespoir funeste,
Tous de nos toits brûlants se sont précipités.
Je restois seul... Des feux les lugubres clartés
Guidoient mes pas tremblants et ma vue incertaine,
Lorsqu'aux pieds de Vesta je vois l'affreuse Hélène.
De ses Grecs irrités redoutant le courroux,
La haine des Troyens, la fureur d'un époux,
Cette vile beauté, pour qui la jalousie
Arma la Grèce et Troie, et l'Europe et l'Asie,
Se cachoit, et, tremblante à l'ombre des autels,
Fuyoit aux pieds des dieux la fureur des mortels.
Son odieux aspect réveille ma furie;
Je brûle par sa mort de venger ma patrie.
« Quoi! le sang regorgea sur ces bords malheureux:
Priam meurt sous le fer, Ilion dans les feux;
Et, fière de nos maux, la détestable Hélène,
Dans les remparts d'Argos rentrant en souveraine,
Ira, foulant des fleurs sous ses pas triomphants,
Retrouver son palais, ses aïeux, ses enfants!
Et, d'esclaves troyens en pompe environnée,
Des trésors d'Ilion marchera couronnée!
Non; et, quoique ma gloire en rougisse tout bas,
Quoiqu'un si lâche exploit déshonore mon bras,
Du moins de ce fléau j'aurai purgé la terre;
Son sang paiera le sang qu'a coûté cette guerre,
Satisfera ma rage, et celle des Troyens,
Et les mânes plaintifs de mes concitoyens. »

Debita, qui nati coram me cernere letum
Fecisti, et patrios fœdasti funere voltus.
At non ille, satum quo te mentiris, Achilles
Talis in hoste fuit Priamo; sed jura fidemque
Supplicis erubuit, corpusque exsangue sepulcro
Reddidit Hectoreum, meque in mea regna remisit. »
  Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit; rauco quod protinus ære repulsum,
Et summo clypei nequidquam umbone pependit.
Cui Pyrrhus: Referes ergo hæc, et nuntius ibis
Pelidæ genitori. Illi mea tristia facta,
Degeneremque Neoptolemum narrare memento.
Nunc morere. »
                Hoc dicens, altaria ad ipsa trementem
Traxit et in multo lapsantem sanguine nati,
Implicuitque comam læva, dextraque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit, ensem.
  Hæc finis Priami fatorum: hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam, et prolapsa videntem
Pergama; tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ. Jacet ingens litore truncus,
Avolsumque humeris caput, et sine nomine corpus.
  At me tum primum sævus circumstetit horror.
Obstupui; subiit cari genitoris imago [35],
Ut regem æquævum crudeli volnere vidi
Vitam exhalantem; subiit deserta Creüsa,
Et direpta domus, et parvi casus Iuli.
Respicio, et, quæ sit me circum copia, lustro.
Deseruere omnes defessi, et corpora saltu
Ad terram misere, aut ignibus ægra dedere.
Jamque adeo super unus eram [36], quum limina Vestæ [37]
Servantem, et tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida adspicio; dant clara incendia lucem
Erranti, passimque oculos per cuncta ferenti.
Illa sibi infestos eversa ob Pergama Teucros,
Et pœnas Danaum, et deserti conjugis iras
Præmetuens, Trojæ et patriæ communis Erynnis,
Abdiderat sese, atque aris invisa sedebat.
Exarsere ignes animo; subit ira cadentem
Ulcisci patriam, et sceleratas sumere pœnas.
« Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mycenas
Adspiciet, partoque ibit regina triumpho!
Conjugiumque, domumque, patres, natosque videbit,
Iliadum turba, et Phrygiis comitata ministris!
Occiderit ferro Priamus! Troja arserit igni!
Dardanium toties sudarit sanguine litus!
Non ita: namque, etsi nullum memorabile nomen
Feminea in pœna est, nec habet victoria laudem,
Exstinxisse nefas tamen, et sumsisse merentis
Laudabor pœnas; animumque explesse juvabit

Ainsi je m'emportois, lorsque dans la nuit sombre
Ma mère dissipant la noire horreur de l'ombre,
Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des immortels charmés elle éblouit les yeux,
Me retient, et me dit de sa bouche de rose :
« Mon fils, de ces fureurs, eh ! quelle est donc la cause ?
Est-il temps d'écouter un aveugle courroux ?
Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux ?
Qu'as-tu fait de ton père appesanti par l'âge,
D'une épouse, d'un fils, entourés de carnage,
Entourés d'ennemis, et qui, sans mon secours,
Par la flamme ou le fer auroient fini leurs jours ?
Non, non, ce ne sont point ces objets de ta haine,
Non, ce n'est point Pâris, ni l'odieuse Hélène,
C'est le courroux des dieux qui renverse nos murs.
Viens, je vais dissiper les nuages obscurs
Dont sur tes yeux mortels la vapeur répandue
Cache ce grand spectacle à ta débile vue.
Écoute seulement ; et, docile à ma voix,
D'une mère qui t'aime exécute les lois.
Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
De ces brûlantes tours les masses renversées,
Cette poudre, ces feux ondoyants dans les airs ?
Là, le trident en main, le puissant dieu des mers,
De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles,
A leur base profonde arrache nos murailles,
Et dans ses fondements déracine Ilion.
Ici, tonne en fureur l'implacable Junon :
Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
Appeler ses soldats ? Vois-tu de ses cohortes
L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours ?
Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
Regarde, c'est Pallas, dont la main homicide
Agite dans les airs l'étincelante égide.
Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,
Excite les mortels, et soulève les dieux.
Fuis ; calme un vain courroux : fuis, c'en est fait. Ta mère
Va protéger tes pas, et te rendre à ton père. »
Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.
Alors le voile tombe ; alors, de toutes parts,
Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante ;
J'entends tonner les coups de leur main foudroyante ;
Tout tombe, et je crois voir, de son faîte orgueilleux,
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
Ainsi contre un vieux pin, qui du haut des montagnes
Dominoit fièrement sur les humbles campagnes,
Lorsque des bûcherons réunissant leurs bras
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chute pesante ;
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long gémissement
Il épuise sa vie, il tombe ; et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines :
Ainsi croule Ilion. Je m'éloigne, et Cypris
Défend au glaive, au feu, d'attenter à son fils :
Le fer respectueux entend sa voix puissante ;
Devant elle s'enfuit la flamme obéissante.
J'arrive enfin, j'arrive au palais paternel ;
Je vole vers mon père : ô désespoir cruel !
Mon père, qu'avant tout doit sauver ma tendresse,
Quand je veux au danger dérober sa vieillesse,
Refuse de survivre à nos communs malheurs,
Et d'aller dans l'exil prolonger ses douleurs.
« Vous tous, qui conservez l'ardeur du premier âge,
Dont le sang, jeune encore, enflamme le courage,
Mes chers enfants, fuyez : pour moi, si le destin
De ma vie à ce jour n'eût pas marqué la fin,

Ultricis flammæ, et cineres satiasse meorum. »
Talia jactabam, et furiata mente ferebar,
Quum mihi se, non ante oculis tam clara, videndam
Obtulit, et pura per noctem in luce refulsit
Alma parens, confessa deam, qualisque videri
Cœlicolis, et quanta solet ; dextraque prehensum
Continuit, roseoque hæc insuper addidit ore :
« Nate, quis indomitas tantus dolor excitat iras ?
Quid furis ? aut quonam nostri tibi cura recessit ?
Non prius adspicies, ubi fessum ætate parentem
Liqueris Anchisen ? superet conjuxne Creüsa,
Ascaniusque puer ? quos omnis undique Graiæ
Circum errant acies, et, ni mea cura resistat,
Jam flammæ tulerint, inimicus et hauserit ensis.
Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacænæ,
Culpatusve Paris ; divum, inclementia divum,
Has evertit opes, sternitque a culmine Trojam.
Adspice ; namque omnem, quæ nunc obducta tuenti[38]
Mortalis hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam. Tu ne qua parentis
Jussa time, neu præceptis parere recusa.
Hic, ubi disjectas moles avolsaque saxis
Saxa vides, mixtoque undantem pulvere fumum,
Neptunus muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque ab sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet, sociumque furens a navibus agmen
Ferro adcincta vocat.
Jam summas arcis Tritonia, respice, Pallas
Insedit, nimbo effulgens et Gorgone sæva.
Ipse pater Danais animos viresque secundas
Sufficit ; ipse deos in Dardana suscitat arma.
Eripe, nate, fugam, finemque impone labori.
Nusquam abero, et tutum patrio te limine sistam. »
Dixerat, et spissis noctis se condidit umbris.
Adparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna deum.
Tum vero omne mihi visum considere in ignis
Ilium, et ex imo verti Neptunia Troja.
Ac veluti summis antiquam in montibus ornum[39]
Quum ferro adcisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim ; illa usque minatur,
Et tremefacta comam concusso vertice nutat ;
Volneribus donec paullatim evicta, supremum
Congemuit, traxitque jugis avolsa ruinam.
Descendo, ac, ducente deo, flammam inter et hostis[40]
Expedior : dant tela locum, flammæque recedunt.
Atque ubi jam patriæ perventum ad limina sedis,
Antiquasque domos, genitor, quem tollere in altos
Optabam primum montis, primumque petebam,
Abnegat excisa vitam producere Troja[41],
Exsiliumque pati.
« Vos o, quibus integer ævi
Sanguis, ait, solidæque suo stant robore vires,

Il eût de mes aïeux conservé la demeure :
La perte d'Ilion ordonne que je meure ;
C'est assez d'avoir pu lui survivre une fois.
Vous, à qui votre sort impose d'autres lois,
Mes enfants, saluez ces misérables restes.
Je saurai, de ma main, trancher ces jours funestes ;
Ou l'ennemi lui-même, une fois plus humain,
Daignera par pitié terminer mon destin.
Qu'importe, après ma mort, où l'on jette ma cendre ?
Aux enfers dès long-temps mon ombre dut descendre ;
Depuis long-temps je meurs ; et mes jours odieux
Sont à charge à la terre et maudits par les dieux,
Depuis que Jupiter, qui dut me mettre en poudre,
M'a flétri de ses feux et frappé de sa foudre. »
Ainsi dans son refus il demeure obstiné ;
Vainement de nos pleurs il est environné ;
Vainement mon épouse, et mon fils, et moi-même,
Le conjurons, pour lui, pour ses enfants qu'il aime,
De ne pas achever de déchirer nos cœurs,
Et de n'aggraver pas le poids de nos malheurs :
Il demeure inflexible. Alors, dans ma furie,
Je me voue à la mort... Que m'importoit la vie ?
Quel espoir me restoit dans ces moments d'effroi ?
« Mon père, m'écriai-je, ah ! que veux-tu de moi ?
Moi, fuir ! moi, te quitter ! ô pensée exécrable !
L'as-tu pu commander ce crime abominable ?
Si d'un peuple proscrit rien ne doit échapper ;
Si, pour que le destin n'ait plus rien à frapper,
Tu veux joindre les tiens aux ruines de Troie,
Attends : voici Pyrrhus qui vient chercher sa proie ;
Pyrrhus qui fait tomber, sous le glaive cruel,
Le fils aux yeux du père, et le père à l'autel :
Du meurtre de nos rois encore dégouttante,
Bientôt de notre sang sa main sera fumante.
O ma mère ! ô Vénus ! quoi ! ton cruel secours
De la flamme et du fer n'a donc sauvé mes jours
Que pour voir, ô douleur ! ô désespoir extrême !
Dans son dernier abri périr tout ce que j'aime,
Et mon fils, et ma femme, et mon père, grands dieux !
Dans le sang l'un de l'autre immolés à mes yeux !
Eh bien, dédaignez donc mes prières, mes larmes ;
Je pars : la mort pour moi n'eut jamais tant de charmes ;
Rendez-moi l'ennemi, rendez-moi les combats :
Tous les Grecs aujourd'hui ne nous survivront pas. »
A ces mots, je saisis, sans espoir de défense,
D'un bras mon bouclier, et de l'autre ma lance.
Je sortois en fureur de ce séjour de deuil,
Quand mon épouse en pleurs m'arrête sur le seuil,
Embrasse mes genoux, éperdue et tremblante,
Me présente mon fils, et d'une voix touchante :
« Cher et cruel époux, si tu cours au trépas,
Me dit-elle, à la mort traîne-nous sur tes pas :
Si ton dernier effort peut encore être utile,
Ah ! commence du moins par sauver cet asile.
Que deviendront un père, un enfant précieux,
Et ton épouse, hélas ! jadis chère à tes yeux ? »
Ainsi Créuse en pleurs, exhalant ses alarmes,
Remplit l'air de ses cris, me baigne de ses larmes,
Lorsqu'un soudain prodige épouvante nos cœurs :
Aux yeux, et dans les bras de ses parents en pleurs,
Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
S'abaisse sur son front en brillante couronne ;
Et, d'un léger éclair l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
L'alarme se répand ; et des eaux abondantes
Descendent à grands flots sur ses tresses ardentes.
On secoue à l'envi ses cheveux allumés,
Lorsque, levant ses yeux par l'espoir animés,
Tendant au ciel ses mains : « Jupiter ! dit mon père,
Si les pleurs quelquefois désarment ta colère,

Vos, agitate fugam.
Me si cœlicolæ voluissent ducere vitam,
Has mihi servassent sedes. Satis una superque
Vidimus excidia, et captæ superavimus urbi.
Sic o, sic positum adfati discedite corpus.
Ipse manu mortem inveniam. Miserebitur hostis
Exuviasque petet. Facilis jactura sepulcri.
Jam pridem invisus divis, et inutilis, annos
Demoror, ex quo me divum pater atque hominum rex
Fulminis adflavit ventis, et contigit igni. »
Talia perstabat memorans, fixusque manebat.
Nos contra effusi lacrymis, conjuxque Creüsa,
Ascaniusque, omnisque domus, ne vertere secum
Cuncta pater, fatoque urgenti incumbere vellet.
Abnegat, inceptoque et sedibus hæret in isdem.
Rursus in arma feror, mortemque miserrimus opto.
Nam quod consilium aut quæ jam fortuna dabatur ?
« Mene efferre pedem, genitor, te posse relicto
Sperasti ? tantumque nefas patrio excidit ore ?
Si nihil ex tanta superis placet urbe relinqui,
Et sedet hoc animo, perituræque addere Trojæ
Teque tuosque juvat, patet isti janua leto.
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus,
Natum ante ora patris, patrem qui obtruncat ad aras.
Hoc erat, alma parens, quod me per tela, per ignis
Eripis, ut mediis hostem in penetralibus, utque
Ascanium, patremque meum, juxtaque Creüsam,
Alterum in alterius mactatos sanguine cernam ?
Arma, viri, ferte arma : vocat lux ultima victos.
Reddite me Danais ; sinite instaurata revisam
Prælia. Nunquam omnes hodie moriemur inulti. »
Hinc ferro adcingor rursus, clypeoque sinistram
Insertabam aptans, meque extra tecta ferebam.
Ecce autem complexa pedes in limine conjux
Hærebat, parvumque patri tendebat Iulum :
« Si periturus abis, et nos rape in omnia tecum ;
Sin aliquam expertus sumtis spem ponis in armis,
Hanc primum tutare domum. Cui parvus Iulus,
Cui pater, et conjux, quondam tua dicta, relinquor ? »
Talia vociferans gemitu tectum omne replebat,
Quum subitum dictuque oritur mirabile monstrum [42].
Namque manus inter, mœstorumque ora parentum,
Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex, tactuque innoxia mollis
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.
Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignis.
At pater Anchises oculos ad sidera lætus
Extulit, et cœlo palmas cum voce tetendit :
« Jupiter omnipotens, precibus si flecteris ullis,

Lis dans nos cœurs, hélas! et, s'ils sont vertueux,
Confirme, par pitié, ces présages heureux! »
Vers la gauche, à ces mots, éclate le tonnerre;
Et, des voûtes des cieux s'élançant vers la terre,
Un astre, dans la nuit traînant de longs éclairs,
Semble sur le palais tomber du haut des airs :
De là ce feu divin, pour nous guider sans doute,
Vers la forêt d'Ida suit sa brillante route;
Prolonge dans les airs ses sillons radieux,
Jette une odeur de soufre, et se perd à nos yeux.
Mon père, à cet aspect, se lève, et, plein de joie,
Invoque et Jupiter et l'astre qu'il envoie.
« Dieux paternels! dit-il, c'en est fait, je me rends :
Protégez ma famille, et sauvez mes enfants!
J'accepte avec transport ce présage céleste.
Dieux puissants! d'Ilion vous sauverez le reste.
Viens, mon fils; je te suis. » Il dit; et de plus près
Les flammes cependant menacent le palais;
Et, d'un cours plus rapide avançant vers leur proie,
En tourbillons fougueux leur fureur se déploie.
« Eh bien, mon père, au nom de mon amour pour vous,
Laissez-moi vous porter; ce poids me sera doux :
Venez, qu'un même sort tous les deux nous rassemble;
Venez, nous périrons, ou nous vivrons ensemble.
Qu'Iule m'accompagne, et qu'observant mes pas,
Mon épouse me suive et ne me quitte pas.
Et vous, qu'un noble zèle attache à votre maître,
Écoutez : hors des murs vos yeux verront paroître
Un coteau d'où s'élève un temple où les mortels
De Cérès autrefois encensoient les autels;
Non loin est un cyprès, respecté par les âges,
Et qui de nos aïeux recevoit les hommages :
Là, nous nous rendrons tous par différents chemins.
Vous, mon père, prenez nos dieux, nos vases saints;
Je ne puis y toucher avant qu'une onde pure
Du sang dont je suis teint n'ait lavé la souillure. »
A ces mots, d'un lion j'étends sur moi la peau,
Je me courbe, et reçois mon précieux fardeau;
Mon fils saisit ma main, et, précédant sa mère,
Suit à pas inégaux la marche de son père.
Des lieux les plus obscurs nous traversons l'horreur;
Et moi, qui tant de fois avois vu sans terreur
Et les bataillons grecs, et le glaive homicide,
Une ombre m'épouvante, un souffle m'intimide;
Je n'ose respirer, je tremble au moindre bruit,
Et pour ce que je porte, et pour ce qui me suit.
Enfin nous échappons de cette ville en cendre.
Nous nous croyions sauvés, lorsque je crois entendre
D'un bataillon nombreux les pas précipités;
Et dans l'ombre jetant ses yeux épouvantés,
« Fuis, cours, fuis! je les vois, je vois briller leurs armes! »
Dit mon père. A ces mots, qui doublent mes alarmes,
Je ne sais quel délire égara mes esprits;
Mais, tandis qu'éperdu, tremblant d'être surpris,
Aux lieux les moins frayés je confiois ma fuite,
Ma chère épouse, hélas! que je crois à ma suite...
Sort cruel! est-ce toi qui nous en séparas?
Le chemin, trop pénible, arrêta-t-il ses pas?
Ou dans ces noirs sentiers s'est-elle enfin perdue?
Je ne sais; mais le ciel ne me l'a point rendue;
Et je ne m'aperçus de ce fatal revers
Que lorsque, parvenu sur ces coteaux déserts,
Sous l'antique cyprès j'eus déposé mon père.
Je cherche mon épouse, et mon fils une mère :
Seule elle étoit absente. En ces moments affreux,
Qui n'implorai-je point des hommes et des dieux?
Non, Ilion en feu, non, cette nuit terrible,
Pour ce cœur déchiré n'eut rien de plus horrible.

Adspice nos, hoc tantum; et, si pietate meremur,
Da deinde auxilium, pater, atque hæc omina firma. »
Vix ea fatus erat senior, subitoque fragore
Intonuit lævum, et de cœlo lapsa per umbras
Stella facem ducens multa cum luce cucurrit.
Illam, summa super labentem culmina tecti,
Cernimus Idæa claram se condere silva,
Signantemque vias; tum longo limite sulcus
Dat lucem, et late circum loca sulfure fumant.
Hic vero victus genitor se tollit ad auras,
Adfaturque deos, et sanctum sidus adorat.
« Jam jam nulla mora est; sequor, et, qua ducitis, adsum.
Di patrii, servate domum, servate nepotem!
Vestrum hoc augurium, vestroque in numine Troja est.
Cedo equidem; nec, nate, tibi comes ire recuso. »
Dixerat ille; et jam per mœnia clarior ignis
Auditur, propiusque æstus incendia volvunt.
« Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ :
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit;
Quo res cumque cadent, unum et commune periclum,
Una salus ambobus erit. Mihi parvus Iulus
Sit comes, et longe servet vestigia conjux[43].
Vos, famuli, quæ dicam, animis advertite vestris.
Est urbe egressis tumulus templumque vetustum[44]
Desertæ Cereris, juxtaque antiqua cupressus,
Relligione patrum multos servata per annos :
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.
Tu genitor, cape sacra manu, patriosque Penates :
Me, bello e tanto digressum et cæde recenti,
Adtrectare nefas, donec me flumine vivo
Abluero. »
Hæc fatus, latos humeros subjectaque colla
Veste super fulvique insternor pelle leonis;
Succedoque oneri. Dextræ se parvus Iulus
Implicuit, sequiturque patrem non passibus æquis[45].
Pone subit conjux. Ferimur per opaca locorum.
Et me, quem dudum non ulla injecta movebant[46]
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ; sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.
Jamque propinquabam portis, omnemque videbar[47]
Evasisse viam, subito quum creber ad auris
Visus adesse pedum sonitus, genitorque per umbram
Prospiciens : « Nate, exclamat, fuge, nate; propinquant.
Ardentis clypeos atque æra micantia cerno. »
Hic mihi nescio quod trepido male numen amicum
Confusam eripuit mentem. Namque, avia cursu
Dum sequor, et nota excedo regione viarum,
Heu! misero conjux fatone erepta Creüsa
Substitit, erravitne via, seu lassa resedit,
Incertum; nec post oculis est reddita nostris.
Nec prius amissam respexi, animumve reflexi,
Quam tumulum antiquæ Cereris sedemque sacratam
Venimus : hic demum conlectis omnibus una

Aussitôt, de mon fils, d'Anchise, de mes dieux,
Je laisse à mes amis le dépôt précieux;
De là je cours à Troie, et, couvert de mes armes,
Revole dans ses murs affronter les alarmes;
Braver, percer encor les nombreux bataillons,
Et des feux dévorants franchir les tourbillons.
Je retourne d'abord vers la voûte secrète
Dont le passage obscur seconda ma retraite;
Je reviens sur mes pas, et d'un œil curieux
Mes avides regards interrogent ces lieux.
Par-tout règne le deuil, par-tout l'ombre effrayante,
Et le silence même ajoute à l'épouvante :
Je cherche en vain. Grands dieux ! si le sort moins cruel,
Si le ciel l'eût conduite au palais paternel !
J'y cours : nos ennemis s'en étoient rendus maîtres;
La flamme dévoroit les toits de mes ancêtres,
Et de l'embrasement les torrents furieux
De leur comble enflammé s'élançoient vers les cieux.
Au palais de Priam un foible espoir m'appelle;
De là mes pas pressés gagnent la citadelle :
Là, sous un long portique, asile de Junon,
Déja le vieux Phénix, et l'horreur d'Ilion,
Ulysse, des vainqueurs gardent la riche proie;
Là sont accumulés tous les trésors de Troie,
Et les vases d'or pur, et les tables des dieux,
Et des pontifes saints les vêtements pompeux.
Autour de cet amas de dépouilles captives
Se pressent les enfants et les mères plaintives :
J'y cherche mon épouse; et même, à haute voix,
Dans l'ombre de la nuit je l'appelle cent fois ;
Et, parmi les débris de Troie encor fumante,
Dis et redis le nom de ma Créuse absente.
Tandis que, plein d'amour, d'horreur et de pitié,
Je vole sur les pas de ma chère moitié,
Un spectre s'offre à moi : quelle surprise extrême!
C'étoit elle, c'étoit ma Créuse elle-même,
Plus grande que jamais ne la virent mes yeux.
A l'aspect du fantôme envoyé par les dieux,
Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent;
Mais l'ombre calme ainsi les douleurs qui m'oppressent :
« Pourquoi t'abandonner à de si vains regrets ?
Reconnois à mon sort les célestes décrets.
C'en est fait, du destin la volonté jalouse
Ne t'a point pour compagne accordé ton épouse.
Sur une vaste mer un long exil t'attend ;
Enfin tu parviendras aux rives d'Occident,
Dans la riche Hespérie, où de ses belles ondes
Le Tibre baigne en paix des campagnes fécondes.
Là, possesseur heureux de la fille des rois,
Un empire puissant florira sous tes lois.
Cesse de t'alarmer pour celle que tu pleures ;
Crois-moi : de nos vainqueurs les superbes demeures
Ne verront point servir le sang de Dardanus,
L'épouse d'un héros, et la bru de Vénus ;
Non : la mère des dieux me retient auprès d'elle.
Adieu donc ; dans mon fils demeure-moi fidèle.
Si sa mère t'aima, qu'il te soit toujours cher. »
Elle dit, et soudain s'évanouit dans l'air ;
Elle fuit, et, malgré mes soupirs et mes larmes,
D'un entretien si doux elle interrompt les charmes.
Trois fois j'étends les bras, et, comme une vapeur,
Trois fois a disparu le fantôme trompeur.
Le jour naît : je retourne à ma troupe fidèle,
Qu'avoit encor grossie une foule nouvelle,
Femmes, enfants, vieillards, restes infortunés,
Chargés de leurs débris, à l'exil condamnés ;
Aux plus lointains climats, sur les plaines de l'onde,
Prêts à suivre en tous lieux ma course vagabonde.

Defuit, et comites, natumque, virumque fefellit.
Quem non incusavi amens hominumque deorumque?
Aut quid in eversa vidi crudelius urbe?
Ascanium, Anchisenque patrem, Teucrosque Penates
Commendo sociis, et curva valle recondo;
Ipse urbem repeto, et cingor fulgentibus armis.
Stat casus renovare omnis, omnemque reverti
Per Trojam, et rursus caput objectare periclis.
Principio muros obscuraque limina portæ,
Qua gressum extuleram, repeto; et vestigia retro
Observata sequor per noctem, et lumine lustro.
Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.
Inde domum, si forte pedem, si forte tulisset,
Me refero. Irruerant Danai, et tectum omne tenebant.
Ilicet ignis edax summa ad fastigia vento
Volvitur, exsuperant flammæ, furit æstus ad auras.
Procedo, et Priami sedes arcemque reviso.
Et jam porticibus vacuis Junonis asylo
Custodes lecti Phœnix et dirus Ulysses
Prædam adservabant. Huc undique Troïa gaza
Incensis erepta adytis, mensæque deorum,
Crateresque auro solidi, captivaque vestis
Congeritur. Pueri et pavidæ longo ordine matres
Stant circum.
Ausus quin etiam voces jactare per umbram,
Implevi clamore vias, mœstusque Creüsam
Nequidquam ingeminans, iterumque iterumque vocavi.
Quærenti, et tectis urbis sine fine furenti,
Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creüsæ
Visa mihi ante oculos, et nota major imago.
Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Tum sic adfari, et curas his demere dictis :
« Quid tantum insano juvat indulgere dolori,
O dulcis conjux? non hæc sine numine divum
Eveniunt. Nec te hinc comitem asportare Creüsam
Fas, aut ille sinit superi regnator Olympi.
Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum;
Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva [48]
Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris.
Illic res lætæ, regnumque, et regia conjux
Parta tibi. Lacrymas dilectæ pelle Creüsæ.
Non ego Myrmidonum sedes Dolopumve superbas
Adspiciam, aut Graiis servitum matribus ibo,
Dardanis, et divæ Veneris nurus.
Sed me magna deum genetrix his detinet oris [49].
Jamque vale, et nati serva communis amorem. »
Hæc ubi dicta dedit, lacrymantem, et multa volentem
Dicere deseruit, tenuisque recessit in auras.
Ter conatus ibi collo dare brachia circum;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.
Sic demum socios consumpta nocte reviso.
Atque hic ingentem comitum adfluxisse novorum
Invenio admirans numerum, matresque virosque,

Déja l'Ida s'éclaire, et de l'astre du jour
L'étoile du matin annonce le retour;
Les Grecs de toutes parts ont investi les portes.
« C'en est fait, m'écriai-je, ô destin! tu l'emportes. »
Je pars, reprends mon père, et, guidé par les dieux,
Transporte sur l'Ida ce fardeau précieux.

LIVRE III.

Quand Troie eut succombé, quand le fer et les feux
Eurent détruit ses murs condamnés par les dieux,
Et que, de ses grandeurs étonné de descendre,
Le superbe Ilion fut caché sous la cendre,
Innocents et proscrits, pour fixer nos destins,
Il nous fallut chercher des rivages lointains.
Soumis aux lois du sort, aux oracles fidèle,
Sous les hauteurs d'Antandre et du mont de Cybèle
J'équipe des vaisseaux, incertain sur quel bord
Vont nous guider les dieux, va nous jeter le sort.
L'été s'ouvroit à peine; à l'orageux Neptune
Mon père me pressoit de livrer ma fortune.
D'un peuple fugitif j'assemble les débris;
Les yeux en pleurs, je pars; je fuis ces bords chéris,
Ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie;
Et, sur l'onde exilé, j'emmène en d'autres lieux
Et mon père, et mon fils, et mon peuple, et mes dieux.
Bien loin de ma patrie est une vaste terre,
Que consacra Lycurgue au grand dieu de la guerre:
Dans des temps plus heureux, les dieux hospitaliers
Unissoient les Troyens à ces peuples guerriers.
Hélas! j'y fus suivi par mon destin funeste.
Des malheureux Troyens j'y rassemble le reste:
Sur la rive des mers un nouvel Ilion,
Élevé par mes mains, avoit reçu mon nom.
A la belle Vénus, aux dieux dont les auspices
Sont aux nobles projets funestes ou propices,
J'offre mon humble hommage, et le sacré couteau
Immole à Jupiter un superbe taureau.
J'aperçois une tombe, où de leur chevelure,
Le cornouiller, le myrte, étalent la verdure:
Mes mains les destinoient aux autels de mes dieux,
Lorsqu'un soudain prodige est offert à mes yeux.
Du premier arbrisseau que mon effort détache,
Un suc affreux jaillit sous la main qui l'arrache,
Et rougit, en tombant, le sol ensanglanté.
Un froid mortel saisit mon cœur épouvanté;
Je tressaille d'horreur. Mais ma main téméraire
Du prodige effrayant veut sonder le mystère.
Je tente d'arracher un second arbrisseau:
Un nouveau sang jaillit d'un arbuste nouveau.
Tremblant, j'offre mes vœux aux nymphes des bocages,
Au fier dieu des combats; et mes pieux hommages
Implorent humblement un présage plus doux;
Et déja sur la tombe appuyant mes genoux,
Luttant contre la terre, et redoublant de force,
D'un troisième arbrisseau ma main pressoit l'écorce;
Quand du fond du tombeau (j'en tremble encor d'effroi!)
Une voix lamentable arrive jusqu'à moi:
« Fils d'Anchise, pourquoi, souillant des mains si pures,
Viens-tu troubler mon ombre et rouvrir mes blessures?
Hélas! respecte au moins l'asile du trépas;
D'un insensible bois ce sang ne coule pas.
Cette contrée a vu terminer ma misère;
Mais celle où tu naquis ne m'est point étrangère:
Épargne donc ma cendre, ô généreux Troyen!
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
Ah! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare:
J'y péris immolé par un tyran barbare.

Conlectam exsilio pubem, miserabile volgus.
Undique convenere, animis opibusque parati,
In quascumque velim pelago deducere terras.
Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ,
Ducebatque diem, Danaique obsessa tenebant
Limina portarum, nec spes opis ulla dabatur.
Cessi, et sublato montem genitore petivi.

LIBER III.

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem [1]
Immeritam visum superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja;
Diversa exsilia et desertas quærere terras
Auguriis agimur divum, classemque sub ipsa [2]
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ,
Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur [3];
Contrahimusque viros. Vix prima inceperat æstas;
Et pater Anchises dare fatis vela jubebat:
Litora quum patriæ lacrymans portusque relinquo [4]
Et campos ubi Troja fuit [5]. Feror exsul in altum
Cum sociis, natoque, Penatibus, et magnis dis [6].
Terra procul vastis colitur Mavortia campis,
Thraces arant, acri quondam regnata Lycurgo;
Hospitium antiquum Trojæ, sociique Penates,
Dum fortuna fuit. Feror huc, et litore curvo
Mœnia prima loco, fatis ingressus iniquis;
Æneadasque meo nomen de nomine fingo [7].
Sacra Dionææ matri divisque ferebam
Auspicibus cœptorum operum, superoque nitentem
Cœlicolum regi mactabam in litore taurum.
Forte fuit juxta tumulus [8], quo cornea summo
Virgulta, et densis hastilibus horrida myrtus.
Accessi; viridemque ab humo convellere silvam
Conatus, ramis tegerem ut frondentibus aras,
Horrendum et dictu video mirabile monstrum.
Nam quæ prima solo ruptis radicibus arbor
Vellitur, huic atro liquuntur sanguine guttæ,
Et terram tabo maculant. Mihi frigidus horror
Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.
Rursus et alterius lentum convellere vimen
Insequor, et caussas penitus tentare latentis;
Ater et alterius sequitur de cortice sanguis.
Multa movens animo, Nymphas venerabar agrestis,
Gradivumque patrem, Geticis qui præsidet arvis,
Rite secundarent visus, omenque levarent.
Tertia sed postquam majore hastilia nisu
Adgredior, genibusque adversæ obluctor arenæ:
Eloquar, an sileam? gemitus lacrymabilis imo
Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad auris:
« Quid miserum, Ænea, laceras! jam parce sepulto,
Parce pias scelerare manus. Non me tibi Troja
Externum tulit, aut cruor hic de stipite manat.
Heu! fuge crudelis terras, fuge litus avarum [9].

Polydore est mon nom; ces arbustes sanglants
Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.
La terre me reçut; et, dans mon sein plongée,
Leur moisson homicide en arbres s'est changée. »
A ces mots, ma voix meurt, mes sens sont oppressés,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.
L'infortuné Priam, dans ses tendres alarmes,
Pour ce malheureux fils craignant le sort des armes,
L'avoit au roi de Thrace, infidèle allié,
Avec de grands trésors en secret envoyé,
Pour conserver ses jours et former sa jeunesse.
Le lâche, tant qu'Hector humilia la Grèce,
Respecta cet enfant, sa famille et son nom;
Mais, dès que le destin servit Agamemnon,
L'intérêt, dans son cœur faisant taire la gloire,
Oublia l'amitié pour suivre la victoire.
Le cruel (que ne peut l'ardente soif de l'or!)
Égorgea Polydore, et saisit son trésor;
Et la terre cacha sa victime sanglante.
A peine j'eus calmé ma première épouvante,
Sur ces signes affreux du céleste courroux
Je consulte les dieux, et mon père avant tous.
Chacun veut fuir ces lieux et ces bords sacriléges,
Où l'hospitalité n'a plus de priviléges.
Mais Polydore attend les suprêmes honneurs;
On relève sa tombe, on l'arrose de pleurs,
Ses autels sont parés de festons funéraires;
Le cyprès joint son deuil au deuil de ces mystères;
Des femmes d'Ilion les cheveux sont épars;
Le lait, le sang sacré coulent de toutes parts;
Nous renfermons son ame en son asile sombre,
Et d'un dernier adieu nous saluons son ombre.
Dès qu'on put se fier à l'humide élément,
Sitôt que de l'Auster l'heureux frémissement
Promit à notre course une mer sans naufrage,
Nos vaisseaux reposés s'élancent du rivage:
On part, on vole au gré d'un vent rapide et doux;
Et la ville et le port sont déja loin de nous.
Une île est dans les mers, qu'un golfe étroit sépare
Des hauteurs de Mycone et des rocs de Gyare,
Délices de Thétis, chère au dieu du trident:
Long-temps elle flotta sur l'abîme grondant:
Enfin, du dieu du jour la main reconnoissante
Fixa de son berceau la destinée errante;
Et l'heureuse Délos, dans un profond repos,
Défia le caprice et des vents et des flots.
Là nos vaisseaux lassés trouvent un sûr asile:
Nous entrons; d'Apollon nous saluons la ville.
Anius vient à nous, le front ceint à-la-fois
Du laurier prophétique et du bandeau des rois;
Il voit, il reconnoît, il embrasse mon père,
Tend à son vieil ami sa main hospitalière,
Et, resserrant les nœuds d'une antique union,
Reçoit dans son palais les restes d'Ilion.
Je visite du dieu le temple tutélaire,
Et je m'écrie: « O toi que dans Thymbre on révère,
Donne à mon peuple errant des murs, une cité,
Et prépare un long règne à sa postérité.
Où faut-il transporter nos dieux, nous et Pergame?
Viens, parle, éclaire-nous, et descends dans notre ame! »
Je dis: et tout-à-coup je sens de l'immortel
S'agiter le laurier, et le temple, et l'autel.
Le mont tremble; chacun vers la terre s'incline,
Et ces mots sont sortis de l'enceinte divine:
« Troyens, c'est au berceau de vos premiers parents
Que je promets un terme à vos destins errants;
Allez, et recherchez la terre paternelle:
Là naîtra de vainqueurs une race éternelle;
Là régneront Énée et ses derniers neveux,
Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux. »

Nam Polydorus ego. Hic confixum ferrea texit
Telorum seges, et jaculis increvit acutis. »
Tum vero ancipiti mentem formidine pressus
Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandarat alendum
Threicio regi, quum jam diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrum, et fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames! Postquam pavor ossa reliquit,
Delectos populi ad proceres, primumque parentem,
Monstra deum refero, et, quæ sit sententia, posco.
Omnibus idem animus scelerata excedere terra,
Linqui pollutum hospitium, et dare classibus austros.
Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens [10]
Adgeritur tumulo tellus; stant Manibus aræ,
Cæruleis mœstæ vittis atraque cupresso;
Et circum Iliades crinem de more solutæ.
Inferimus tepido spumantia cymbia lacte,
Sanguinis et sacri pateras; animamque sepulcro
Condimus, et magna supremum voce ciemus.
Inde, ubi prima fides pelago; placataque venti [11]
Dant maria, et lenis crepitans vocat Auster in altum [12]
Deducunt socii navis, et litora complent.
Provehimur portu; terræque urbesque recedunt [13].
Sacra mari colitur medio gratissima tellus [14]
Nereidum matri et Neptuno Ægæo:
Quam pius Arcitenens, oras et litora circum
Errantem, Gyaro celsa Myconoque revinxit,
Immotamque coli dedit, et contemnere ventos.
Huc feror; hæc fessos tuto placidissima portu
Adcipit. Egressi veneramur Apollinis urbem.
Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos,
Vittis et sacra redimitus tempora lauro,
Occurrit; veterem Anchisen adgnoscit amicum.
Jungimus hospitio dextras, et tecta subimus.
Templa dei saxo venerabar structa vetusto.
« Da propriam, Thymbræe, domum! da mœnia fessis,
Et genus, et mansuram urbem! Serva altera Trojæ
Pergama, reliquias Danaum atque immitis Achilli!
Quem sequimur? quove ire jubes? ubi ponere sedes?
Da, pater, augurium; atque animis inlabere nostris! »
Vix ea fatus eram; tremere omnia visa repente,
Liminaque, laurusque dei; totusque moveri
Mons circum, et mugire adytis cortina reclusis.
Submissi petimus terram, et vox fertur ad auris:
« Dardanidæ duri, quæ vos a stirpe parentum
Prima tulit tellus, eadem vos ubere læto
Adcipiet reduces. Antiquam exquirite matrem.

Ainsi parle Apollon. On tressaille, on s'écrie :
« Quels sont ces bords ? quelle est cette antique patrie
Où le sort nous appelle, où le ciel pour toujours
De nos longues erreurs doit terminer le cours ?
Alors, des anciens temps gravés dans sa mémoire,
Mon père à nos regards développant l'histoire :
« O Troyens, nous dit-il, par des signes certains
Connoissez votre espoir, connoissez vos destins.
Une île est au milieu des ondes écumeuses,
Fière d'un sol fécond, de cent villes fameuses,
Berceau de nos aïeux et du grand Jupiter.
C'est de l'Ida crétois que notre aïeul Teucer,
De Rhétée abordant l'antique promontoire,
Y fixa ses sujets, son empire et sa gloire :
Ilion n'étoit pas ; et des tribus sans noms
De l'Ida phrygien habitoient les vallons.
C'est de là que nous vient le culte de Cybèle,
Par qui le soc apprit à vaincre un sol rebelle,
De ses honneurs divins le mystère secret,
Que jamais ne dévoile un témoin indiscret,
Et de l'airain sacré la bruyante alégresse,
Et ces lions soumis qui traînent la déesse;
Enfin du mont Ida le bois religieux :
Là nous attend le sort, là nous guident les dieux.
Mais apaisons d'abord les puissances de l'onde;
Et, si le vent nous sert, si le ciel nous seconde,
Trois jours nous porteront sur ces bords desirés. »
Ainsi parla mon père, et deux taureaux sacrés
Sont aux dieux protecteurs offerts en sacrifice :
L'un rend à nos destins le dieu des mers propice,
Et l'autre d'Apollon implore les faveurs;
Ensuite deux brebis, diverses de couleurs,
Sont offertes aux dieux de l'orageux empire :
La noire aux vents fougueux, la blanche au doux Zéphire.
Le bruit court qu'un grand roi, notre ennemi cruel,
Idoménée, a fui le trône paternel;
Qu'abandonnés des Grecs, les rivages de Crète
Promettent aux Troyens une douce retraite.
Nous partons : nous voyons la riche Oléaros,
Naxos chère à Bacchus, et la blanche Paros,
Donyse aux verts bosquets, des îles renommées
Qui sur les vastes mers en cercle sont semées.
Tout-à-coup un cri part : « Voilà, voilà ces lieux,
Espoir de nos enfants, séjour de nos aïeux ! »
Le vent s'élève en poupe; on s'élance, on arrive,
Et de la Grèce enfin nous atteignons la rive.
J'y fonde une cité ; je l'appelle Ilion :
L'heureuse colonie applaudit à son nom.
Je l'invite à chérir sa demeure nouvelle,
A bâtir de ses mains sa haute citadelle.
La mer rend les vaisseaux à ces tranquilles bords ;
L'hymen promet ses fruits, la terre ses trésors.
Je donne à tous des lois, des champs, des domiciles.
Mais notre sort nous suit dans ces nouveaux asiles :
Un air contagieux, exhalant son poison,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison :
L'eau tarit, l'herbe meurt, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
Chaque jour a son deuil; l'animal expirant
Perd la douce lumière, ou traîne un corps mourant :
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne,
Et sur ces bords affreux la mort seule moissonne.
Mon père ordonne alors de repasser les flots,
D'aller interroger les trépieds de Délos,
D'apprendre dans quels lieux doivent finir nos peines,
Nos travaux renaissants, nos courses incertaines.
La nuit couvroit le ciel; tout dormoit, quand mes dieux,
Ravis dans Troie en cendre à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé qui brilloit tout entière,
M'apparoissent en songe, éclatants de lumière,

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis. »
Hæc Phœbus : mixtoque ingens exorta tumultu
Lætitia; et cuncti, quæ sint ea mœnia, quærunt;
Quo Phœbus vocet errantis, jubeatque reverti.
Tum genitor, veterum volvens monumenta virorum,
« Audite, o proceres, ait, et spes discite vestras.
Creta Jovis magni medio jacet insula ponto;
Mons Idæus ubi, et gentis cunabula nostræ.
Centum urbes habitant magnas, uberrima regna :
Maximus unde pater, si rite audita recordor,
Teucrus Rhœteas primum est advectus ad oras,
Optavitque locum regno. Nondum Ilium, et arces
Pergameæ steterant : habitabant vallibus imis.
Hinc mater cultrix Cybelæ, Corybantiaque æra,
Idæumque nemus; hinc fida silentia sacris,
Et juncti currum dominæ subiere leones.
Ergo agite, et, divum ducunt qua jussa, sequamur :
Placemus ventos, et Gnosia regna petamus.
Nec longo distant cursu; modo Juppiter adsit,
Tertia lux classem Cretæis sistet in oris. »
Sic fatus, meritos aris mactavit honores,
Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo;
Nigram Hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.
Fama volat, pulsum regnis cessisse paternis
Idomenea ducem, desertaque litora Cretæ;
Hoste vacare domos, sedesque adstare relictas.
Linquimus Ortygiæ portus, pelagoque volamus [15],
Bacchatamque jugis Naxon, viridemque Donusam,
Olearon, niveamque Paron, sparsasque per æquor
Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.
Nauticus exoritur vario certamine clamor;
Hortantur socii, Cretam proavosque petamus.
Prosequitur surgens a puppi ventus euntis,
Et tandem antiquis Curetum adlabimur oris.
Ergo avidus muros optatæ molior urbis,
Pergameamque voco, et lætam cognomine gentem
Hortor amare focos, arcemque adtollere tectis.
Jamque fere sicco subductæ litore puppes;
Connubiis arvisque novis operata juventus;
Jura domosque dabam : subito quum tabida membris,
Conrupto cœli tractu, miserandaque venit
Arboribusque satisque lues, et letifer annus.
Linquebant dulcis animas, aut ægra trahebant
Corpora ; tum sterilis exurere Sirius agros;
Arebant herbæ, et victum seges ægra negabat.
Rursus ad oraclum Ortygiæ Phœbumque remenso
Hortatur pater ire mari, veniamque precari :
Quam fessis finem rebus ferat; unde laborum
Tentare auxilium jubeat; quo vertere cursus.
Nox erat, et terris animalia somnus habebat :
Effigies sacræ divum Phrygiique Penates,

Consolent mes chagrins, et m'adressent ces mots :
« Épargne-toi le soin de repasser les flots;
Apollon nous envoie; et ce qu'eût fait entendre
L'oracle de Délos, nous pouvons te l'apprendre.
C'est nous qui, compagnons de périls, de travaux,
Suivîmes ton exil, partageâmes tes maux;
C'est nous qui, terminant ta course vagabonde,
A ta race immortelle asservirons le monde.
Ose donc mériter ta future splendeur.
La Crète ne doit point renfermer ta grandeur :
Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
Qu'autrefois ont peuplés des enfants d'Œnotrie,
Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
Augmenta sa splendeur, et lui donna son nom.
Là du grand Dardanus la race a pris naissance :
Où fut votre berceau, sera votre puissance.
Cours détromper Anchise, et guide les Troyens
Des rivages de Crète aux bords ausoniens. »
Ainsi parloient mes dieux : ce n'étoit point d'un songe
L'illusion nocturne et le grossier mensonge;
C'étoient leurs saints bandeaux, leurs regards, leurs accents,
Et tous mes sens émus me les montroient présents.
Tremblant, je me relève; et, saisi d'épouvante,
J'élève au ciel ma voix et ma main suppliante,
Aux dieux hospitaliers je rends un juste honneur,
Et reviens à mon père annoncer mon bonheur.
Égaré, mais soumis à cette voix divine,
A sa double famille, à sa double origine,
Il impute l'erreur de l'oracle douteux
Qui lui fit méconnoître et confondre ces lieux.
« O mon fils, que poursuit l'affreux destin de Troie !
Cassandre (et mon esprit s'en souvient avec joie),
Cassandre, me dit-il, par des avis certains
M'a cent fois de ma race annoncé les destins,
Et les champs d'Italus, et les bords d'Hespérie.
Mais qui pouvoit si loin attendre une patrie ?
Et qui croyoit Cassandre en ces temps malheureux ?
Cédons aux lois du sort, obéissons aux dieux. »
Il dit : on applaudit, on dépose au rivage
Tous ceux que retenoit ou leur sexe ou leur âge.
Le vent gonfle la voile, et, sur les vastes eaux,
Nous cherchons des périls et des climats nouveaux.
Le bord fuit : devant nous s'étend la mer profonde;
Par-tout les cieux, par-tout les noirs gouffres de l'onde.
Tout-à-coup la tempête, apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur,
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente;
Le flot monte et retombe en montagne écumante;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Sur nous le ciel mugit; sous nos pieds la mer gronde;
La foudre nous menace, et de l'air ténébreux
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.
Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles;
L'onde brise la rame, et le vent rompt les voiles,
Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés, sans guide, à la merci des eaux.
Enfin, le jour suivant, le noir horizon s'ouvre;
Des monts dans le lointain le sommet se découvre,
Et leur vapeur s'élève en tourbillons fumeux.
Alors nous nous courbons sur les flots écumeux,
Et la voile baissée a fait place à la rame :
Le jour renaît aux cieux, l'espérance en notre ame;

Quos mecum a Troja mediisque ex ignibus urbis
Extuleram, visi ante oculos adstare jacentis
Insomnis, multo manifesti lumine, qua se
Plena per insertas fundebat luna fenestras;
Tum sic adfari, et curas his demere dictis :
« Quod tibi delato Ortygiam dicturus Apollo est,
Hic canit; et tua nos en ultro ad limina mittit.
Nos te, Dardania incensa, tuaque arma secuti;
Nos tumidum sub te permensi classibus æquor,
Idem venturos tollemus in astra nepotes,
Imperiumque urbi dabimus. Tu mœnia magnis
Magna para, longumque fugæ ne linque laborem.
Mutandæ sedes. Non hæc tibi litora suasit
Delius, aut Cretæ jussit considere, Apollo.
Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis, atque ubere glebæ.
Œnotri coluere viri : nunc fama, minores
Italiam dixisse, ducis de nomine gentem [16].
Hæ nobis propriæ sedes; hinc Dardanus ortus,
Iasiusque pater, genus a quo principe nostrum.
Surge age, et hæc lætus longævo dicta parenti
Haud dubitanda refer : Corythum, terrasque requirat [17]
Ausonias : Dictæa negat tibi Juppiter arva. »
Talibus adtonitus visis, ac voce deorum
(Nec sopor illud erat; sed coram adgnoscere vultus,
Velatasque comas, præsentiaque ora videbar :
Tum gelidus toto manabat corpore sudor),
Corripio e stratis corpus, tendoque supinas
Ad cœlum cum voce manus, et munera libo
Intemerata focis. Perfecto lætus honore,
Anchisen facio certum, remque ordine pando.
Adgnovit prolem ambiguam, geminosque parentis,
Seque novo veterum deceptum errore locorum.
Tum memorat : « Nate, Iliacis exercite fatis,
Sola mihi talis casus Cassandra canebat.
Nunc repeto hæc generi portendere debita nostro;
Et sæpe Hesperiam, sæpe Itala regna vocare.
Sed quis ad Hesperiæ venturos litora Teucros
Crederet? aut quem tum vates Cassandra moveret?
Cedamus Phœbo, et moniti meliora sequamur. »
Sic ait : et cuncti dicto paremus ovantes.
Hanc quoque deserimus sedem, paucisque relictis
Vela damus, vastumque cava trabe currimus æquor.
Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ullæ
Adparent terræ, cœlum undique et undique pontus :
Tum mihi cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris.
Continuo venti volvunt mare, magnaque surgunt
Æquora; dispersi jactamur gurgite vasto.
Involvere diem nimbi, et nox humida cœlum
Abstulit; ingeminant abruptis nubibus ignes.
Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.
Ipse diem noctemque negat discernere cœlo,
Nec meminisse viæ media Palinurus in unda.
Tris adeo incertos cæca caligine soles
Erramus pelago; totidem sine sidere noctes.
Quarto terra die primum se adtollere tandem
Visa, aperire procul montis, ac volvere fumum.

Et de leurs bras nerveux nos ardents matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.
Les Strophades (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Aux nochers rassurés présentent leurs asiles;
Et, de loin dominant les flots ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.
Vain espoir! Céléno, la reine des Harpies,
Infesta ces beaux lieux de ses troupes impies:
Depuis que Calaïs à leur brutale faim
Du malheureux Phinée arracha le festin,
La terre ne vit pas de fléau plus terrible,
L'enfer ne vomit pas de monstre plus horrible.
Leurs traits sont d'une vierge; un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant;
Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides,
Qui, toujours s'emplissant, demeurant toujours vides,
Surchargés d'aliments sans en être nourris,
En un fluide infect en rendent les débris,
Et de l'écoulement de cette lie impure
Empoisonnent les airs, et souillent la verdure.
Nous abordons: soudain sur le rivage épars
Des troupeaux sans bergers s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie:
Des tables, que nos mains dressent au bord des mers,
Se couvrent de ces dons par le hasard offerts.
Mais des monstres ailés la troupe redoutable
Soudain d'un vol bruyant s'abat sur notre table,
Fond sur nos aliments dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois par-tout environnés,
Déja nous reprenions nos mets abandonnés;
Déja le feu brûloit sur l'autel de nos Lares:
Alors l'avide essaim de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élance à grand bruit, s'empare de nos mets,
Et d'excréments impurs empoisonne le reste.
« C'en est trop: écartons cette horde funeste,
M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons!
Courons! délivrons-nous de ces monstres gloutons! »
Je dis, on obéit: nos lances détachées
Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.
Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage.
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer:
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi-rongés, et son odeur impure.
Céléno reste seule, et ses cris menaçants
Font du haut d'un rocher entendre ces accents:
« Lâches usurpateurs de notre antique terre!
Pour ravir nos troupeaux, vous nous livrez la guerre!
Apprenez donc de moi, fils de Laomédon,
Ce qu'apprit Jupiter au divin Apollon,
Ce qu'Apollon m'apprit, ce que je vous déclare,
Moi, la terrible sœur des filles du Tartare:
Oui, du vieux Latium vous atteindrez les ports;
Mais vous ne pourrez pas vous fixer sur ses bords,
Que, pressés par la faim, dans votre rage extrême
Vous n'ayez dévoré jusqu'à vos tables même. »
Elle dit, et soudain, d'un vol précipité,
De l'épaisse forêt cherche l'obscurité.
Alors tout notre sang se glace dans nos veines;
Alors nous abjurons nos espérances vaines.

Vela cadunt; remis insurgimus; haud mora, nautæ
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.
Servatum ex undis Strophadum me litora primum [18]
Adcipiunt: Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno, quas dira Celæno [19]
Harpyiæque colunt aliæ, Phineia postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.
Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla
Pestis, et ira deum Stygiis sese extulit undis.
Virginei volucrum voltus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.
Huc ubi delati portus intravimus, ecce
Læta boum passim campis armenta videmus,
Caprigenumque pecus, nullo custode, per herbas.
Inruimus ferro, et divos ipsumque vocamus
In partem prædamque Jovem. Tum litore curvo
Exstruimusque toros, dapibusque epulamur opimis.
At subitæ horrifico lapsu de montibus adsunt
Harpyiæ, et magnis quatiunt clangoribus alas,
Diripiuntque dapes, contactuque omnia fœdant
Immundo; tum vox tetrum dira inter odorem.
Rursum in secessu longo sub rupe cavata,
Arboribus clausi circum atque horrentibus umbris,
Instruimus mensas, arisque reponimus ignem.
Rursum ex diverso cœli cæcisque latebris
Turba sonans prædam pedibus circumvolat uncis;
Polluit ore dapes. Sociis tunc arma capessant
Edico, et dira bellum cum gente gerendum.
Haud secus ac jussi faciunt, tectosque per herbam
Disponunt ensis, et scuta latentia condunt.
Ergo, ubi delapsæ sonitum per curva dedere
Litora, dat signum specula Misenus ab alta
Ære cavo. Invadunt socii, et nova prælia tentant,
Obscenas pelagi ferro fœdare volucres.
Sed neque vim plumis ullam, nec volnera tergo
Adcipiunt, celerique fuga sub sidera lapsæ
Semesam prædam et vestigia fœda relinquunt.
Una in præcelsa consedit rupe Celæno,
Infelix vates, rumpitque hanc pectore vocem:
« Bellum etiam pro cæde boum stratisque juvencis,
Laomedontiadæ, bellumne inferre paratis,
Et patrio Harpyias insontis pellere regno?
Adcipite ergo animis, atque hæc mea figite dicta:
Quæ Phœbo pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.
Italiam cursu petitis, ventisque vocatis
Ibitis Italiam, portusque intrare licebit.
Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quam vos dira fames nostræque injuria cædis
Ambesas subigat malis absumere mensas. »
Dixit, et in silvam pennis ablata refugit.
At sociis subita gelidus formidine sanguis
Deriguit: cecidere animi: nec jam amplius armis

Pour apaiser ce peuple, aux glaives impuissants
Nous faisons succéder les prières, l'encens;
Soit qu'on adore en lui les déités des ondes,
Soit qu'il n'offre à nos yeux que des oiseaux immondes.
Anchise lève aux cieux ses vénérables mains :
« Dieux! ô dieux! écartez ces fléaux inhumains!
Venez à moi, dit-il, déités que j'encense!
Secourez le malheur, secourez l'innocence! »
Il dit : au même instant, de leurs câbles tendus
Les vaisseaux affranchis à la mer sont rendus.
Ils partent : l'Aquilon gonfle, en sifflant, leurs voiles;
Au gré du souffle heureux qui frémit dans leurs toiles,
Ils fendent de la mer les bruyants tourbillons,
Et la proue en fuyant laisse au loin ses sillons.
Déja de ses grands bois Zacinthe environnée,
Et l'âpre Néritos de ses rocs couronnée,
Dulichium, Samos, s'élèvent sur les flots :
Ithaque enfin paroît. Soudain nos matelots
Ont redoublé d'ardeur; et, grace au vent propice,
Nous fuyons le berceau de l'exécrable Ulysse.
De Leucate bientôt les sommets nuageux,
Et du port d'Apollon les écueils orageux,
Chers, malgré leurs dangers, de loin nous apparoissent
Ce dieu nous rend la joie, et nos forces renaissent;
De son humble cité les ports nous sont ouverts;
L'ancre se précipite et plonge au fond des mers;
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue.
Tout bénit d'Actium la terre inattendue :
On dresse des autels; on offre au roi des dieux
Des expiations, de l'encens et des vœux;
On s'applaudit d'avoir, comme une terre amie,
Franchi de nos vainqueurs la contrée ennemie.
Enfin de nos lutteurs l'essaim est assemblé;
Sur leurs corps demi-nus des flots d'huile ont coulé :
A ces jeux paternels nous volons avec joie,
Et notre cœur palpite au souvenir de Troie.

Sed votis precibusque jubent exposcere pacem,
Sive deæ, seu sint diræ obscenæque volucres.
Et pater Anchises, passis de litore palmis;
Numina magna vocat, meritosque indicit honores :
« Di, prohibete minas! di, talem avertite casum!
Et placidi servate pios! » Tum litore funem
Deripere, excussosque jubet laxare rudentis.
Tendunt vela Noti : ferimur spumantibus undis,
Qua cursum ventusque gubernatorque vocabant.
Jam medio adparet fluctu nemorosa Zacynthos [20],
Dulichiumque, Sameque, et Neritos ardua saxis.
Effugimus scopulos Ithacæ, Laertia regna [21],
Et terram altricem sævi execramur Ulyxi.
Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo.
Hunc petimus fessi, et parvæ succedimus urbi.
Ancora de prora jacitur; stant litore puppes.
Ergo insperata tandem tellure potiti,
Lustramurque Jovi, votisque incendimus aras;
Actiaque Iliacis celebramus litora ludis [22].
Exercent patrias oleo labente palæstras
Nudati socii : juvat evasisse tot urbis
Argolicas, mediosque fugam tenuisse per hostis.
Interea magnum sol circumvolvitur annum,

Le grand astre des cieux recommençoit son tour,
Et déja sur les mers Borée est de retour :
Un bouclier d'Abas, devenu ma conquête,
Du temple par mes mains a décoré le faîte;
Et je grave au-dessous du monument guerrier :
ÉNÉE AUX GRECS VAINQUEURS RAVIT CE BOUCLIER.
Le signal est donné : nous quittons ces rivages;
Les rocs phéaciens ont fui dans les nuages.
De l'Épire déja nous côtoyons les bords;
La ville de Chaôn nous reçoit dans ses ports;
Et, de loin dominant sur la plaine profonde,
Buthrote a réparé les fatigues de l'onde.
Là, d'incroyables bruits, jusqu'à nous parvenus,
Étonnent notre oreille : on nous dit qu'Hélénus,
Enfant du dernier roi de la triste Pergame,
Possède de Pyrrhus et le sceptre et la femme;
Qu'il commande à des Grecs, et qu'un dernier lien
Met la veuve d'Hector dans les bras d'un Troyen.
Un desir curieux de mon ame s'empare;
Je brûle d'admirer un destin si bizarre,
De voir, d'entretenir le successeur d'Hector.
Ce jour même, sa veuve, inconsolable encor,
Hors des murs, dans un bois près d'un nouveau Scamandre,
Au héros d'Ilion, ou plutôt à sa cendre,
Sur un tombeau formé de terre et de gazons,
De son deuil solennel portoit les tristes dons.
Pour charmer ses chagrins, loin des regards profanes,
A ce lugubre asile elle invitoit ses mânes,
L'appeloit auprès d'elle; et, chers à ses douleurs,
Deux autels partageoient le tribut de ses pleurs;
L'un étoit pour le fils, et l'autre pour le père :
Là, pleuroit tour-à-tour et l'épouse et la mère.
Je marche vers ces lieux; mais son œil de plus près
A peine eut reconnu mon visage, mes traits,
Distingué ma cuirasse et mes armes troyennes,
Elle tombe : son sang s'est glacé dans ses veines;

Et glacialis hiems Aquilonibus asperat undas.
Ære cavo clypeum, magni gestamen Abantis,
Postibus adversis figo, et rem carmine signo :
ÆNEAS HÆC DE DANAIS VICTORIBUS ARMA [23].
Linquere tum portus jubeo, et considere transtris
Certatim socii feriunt mare, et æquora verrunt.
Protenus aerias Phæacum abscondimus arces,
Litoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti adcedimus urbem.
Hic incredibilis rerum fama occupat auris [24],
Priamidem Helenum Graias regnare per urbes,
Conjugio Æacidæ Pyrrhi sceptrisque potitum;
Et patrio Andromachen iterum cessisse marito.
Obstupui; miroque incensum pectus amore,
Compellare virum, et casus cognoscere tantos.
Progredior portu, classis et litora linquens.
Solemnis tum forte dapes, et tristia dona,
Ante urbem in luco, falsi Simoentis ad undam,
Libabat cineri Andromache, Manisque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, caussam lacrymis, sacraverat aras.
Ut me conspexit venientem, et Troïa circum [25]
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris
Deriguit visu in medio; calor ossa reliquit.

Elle reste long-temps sans force et sans couleur;
Mais enfin, rappelant un reste de chaleur :
« Est-ce vous, me dit-elle, ou n'êtes-vous qu'une ombre ?
Ah ! si vous habitez dans la demeure sombre,
Où mon Hector est-il ? » Elle dit, et soudain
D'un long ruisseau de pleurs elle inonde son sein,
Et remplit tout le bois de sa voix gémissante.
Profondément ému de sa plainte touchante,
J'approche; je réponds en sons entrecoupés,
Par quelques mots sans suite et sans ordre échappés
« O comble de grandeur ainsi que de misère !
Non, vous ne voyez pas une ombre mensongère;
Oui, malgré moi je vis, et pour souffrir encor.
Mais vous, de ce haut rang de l'épouse d'Hector
A quelle humble fortune êtes-vous descendue ?
Quel sort peut remplacer tant de grandeur perdue ?
Honorez-vous ici la cendre d'un époux ?
Est-ce Hector ou Pyrrhus qui dispose de vous ? »
Elle baisse les yeux ; et s'exprimant à peine :
« Que je te porte envie, heureuse Polyxène !
Ton cœur ne connut point les douceurs de l'hymen,
Tu péris, jeune encor, sous le fer inhumain :
Mais du moins tu péris sous les remparts de Troie,
Mais les arrêts du sort qui choisissoit sa proie
N'ont pas nommé ton maître, et, captivant ton cœur,
Mis la fille des rois aux bras de son vainqueur.
Moi, d'un jeune orgueilleux, trop digne de son père,
Souffrant l'amour superbe, et pleurant d'être mère,
J'ai perdu ma patrie; et, traversant les mers,
Passé de Troie en cendre à l'opprobre des fers.
Bientôt, nouveau Pâris, jusqu'à Lacédémone
Mon dédaigneux époux court ravir Hermione;
Et, fuyant des plaisirs par la force obtenus,
Il m'abandonne esclave à l'esclave Hélénus.
Mais Oreste en fureur, qu'incessamment tourmente
Le fouet de Némésis, le regret d'une amante,
Jette au pied de l'autel son rival égorgé,
Et ce rapt criminel par un crime est vengé.
Par cette mort sanglante Hélénus en partage
Obtint une moitié de son riche héritage,
Et du nom de Chaôn, né du sang des Troyens,
Appela ces vallons les Champs Chaôniens :
Pergame fut le nom que prit la citadelle.
Mais vous, quelle tempête ou quelle erreur nouvelle
Vous porta de si loin sur ces bords étrangers ?
Votre Ascagne vit-il après tant de dangers ?
Pleure-t-il quelquefois la perte de sa mère ?
Apprend-il à marcher sur les pas de son père ?
Vers ses hautes vertus prend-il déja l'essor ?
Promet-il d'être un jour digne neveu d'Hector ? »
Ainsi, parmi les cris, les sanglots et les larmes,
D'un touchant entretien elle goûte les charmes;
Lorsque, de son tyran successeur couronné,
Hélénus de sa cour s'avance environné,
Nous reconnoît, nous mène à sa nouvelle Troie,
Et mêle à chaque mot une larme de joie.
J'avance, et j'aperçois dans ce séjour nouveau
De la fière Pergame un modeste tableau.
Voilà ses ports, ses murs renaissant de leur cendre ;
Ce coteau, c'est l'Ida; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée et les tours d'Ilion,
Et de Troie, en pleurant, j'adore encor le nom.
Mille doux souvenirs parcourent ce rivage;
De leurs murs paternels reconnoissant l'image,
Les Troyens de ces lieux jouissent comme moi,
Et leur concitoyen les recevoit en roi.
Au milieu de sa cour, sous de vastes portiques,
Un grand festin chargeoit des tables magnifiques :
Ils célébroient Bacchus; et, dans des coupes d'or,
Le dieu de son nectar leur versoit le trésor.
Le jour fuit : un second s'écoule dans la joie;
Mais l'autan a soufflé, la voile se déploie,

Labitur, et longo vix tandem tempore fatur :
« Verane te facies, verus mihi nuntius adfers,
Nate dea? vivisne? aut, si lux alma recessit,
Hector ubi est? » Dixit, lacrymasque effudit, et omnem
Implevit clamore locum. Vix pauca furenti
Subjicio, et raris turbatus vocibus hisco :
« Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco.
Ne dubita; nam vera vides.
Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto [26]
Excipit? aut quæ digna satis fortuna revisit?
Hectoris, Andromache, Pyrrhin' connubia servas? »
Dejecit voltum, et demissa voce locuta est [27] :
« O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus [28]; qui deinde, secutus
Ledæam Hermionen, Lacedæmoniosque Hymenæos,
Me famulo famulamque Heleno transmisit habendam.
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.
Morte Neoptolemi regnorum reddita cessit
Pars Heleno, qui Chaonios cognomine campos,
Chaoniamque omnem Trojano a Chaone dixit,
Pergamaque, Iliacamque jugis hanc addidit arcem.
Sed tibi qui cursum venti, quæ fata dedere?
Aut quisnam ignarum nostris deus adpulit oris?
Quid puer Ascanius [29]? superatne, et vescitur aura?
Quem tibi jam Troja....
Ecqua tamen puero est amissæ cura parentis?
Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector? »
Talia fundebat lacrymans, longosque ciebat
Incassum fletus, quum sese a mœnibus heros
Priamides multis Helenus comitantibus adfert,
Adgnoscitque suos, lætusque ad limina ducit,
Et multum lacrymas verba inter singula fundit.
Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis [30]
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum [31]
Adgnosco, Scææque amplector limina portæ.
Nec non et Teucri socia simul urbe fruuntur.
Illos porticibus rex adcipiebat in amplis.
Aulai in medio libabant pocula Bacchi,
Impositis auro dapibus, paterasque tenebant.
Jamque dies, alterque dies processit, et auræ

Et son souffle sur l'onde appelle nos vaisseaux.
Je vais au roi-pontife, et m'explique en ces mots :
« O toi qui fais parler d'une voix véridique
Les lauriers de Claros, le trépied prophétique ;
Que ne trompent jamais ni le flanc des taureaux,
Ni le ciel, ni le vol ni le chant des oiseaux !
Que me veulent les dieux ? Tous d'une voix commune
Dans les champs d'Hespérie appellent ma fortune :
L'horrible Céléno, s'opposant à leurs vœux,
Seule ose m'annoncer la colère des cieux,
Et menace mes jours de la faim homicide.
Parle : que de mon sort ta sagesse décide. »
  Hélénus, méditant ces mystères profonds,
De sa tête sacrée abaisse les festons,
Présente à Jupiter un pompeux sacrifice,
Implore d'Apollon la bonté protectrice,
Me conduit dans son temple, et me dit : « Fils des dieux !
Oui, le ciel te prépare un destin glorieux ;
Et dans le cours changeant de sa marche éternelle,
Le sort accomplira cette loi solennelle.
Mais il faut avant tout t'indiquer les chemins
Des mers à qui tu dois confier tes destins.
Je ne m'étendrai point sur tout ce qui te touche ;
Sur de plus grands secrets Junon ferme ma bouche ;
Et la Parque, à mes yeux soulevant le rideau,
N'écarte qu'à demi leur terrestre bandeau.
  « D'abord ce Latium, cette terre fatale,
Tu les crois séparés par un court intervalle ;
Mais la mer, devant toi s'agrandissant toujours,
De ta longue carrière alongera le cours.
La Sicile verra de tes nefs vagabondes
La rame opiniâtre importuner ses ondes.
Du redoutable Averne il faut dompter les flots,
De la mer d'Ausonie il faut fendre les eaux,
De l'île de Circé braver l'onde infidèle,
Avant de reposer dans ta cité nouvelle.
Mais écoute, et connois par quels signes certains
S'annonceront ces lieux promis par les destins :
Si, sur les bords des eaux, se présente à ta vue
Une laie aux poils blancs, sur la rive étendue,
Nourrissant trente enfants d'une égale blancheur,
Et du fleuve voisin respirant la fraîcheur,
Arrête là ton cours ; là finiront tes peines.
Ne crains ni Céléno, ni ses menaces vaines,
Ni ces tables qu'un jour doit dévorer ta faim ;
Le destin t'aidera ; compte sur le destin ;
Compte sur la faveur d'Apollon qui m'inspire.
Mais fuis la mer perfide et la côte d'Épire :
Des Grecs nos ennemis ce bord est infesté.
Là, des fiers Locriens s'élève la cité ;
Là, commandant en paix à l'humble Pétilie,
Philoctète est content d'un coin de l'Italie ;
Et, de Salente enfin inondant les sillons,
Idoménée au loin répand ses bataillons.
Ce n'est pas tout encor : lorsque sur le rivage
Aux dieux conservateurs tu paieras ton hommage,
Qu'un long voile de pourpre, abaissé sur tes yeux,
Dérobe à tes regards tout visage odieux ;
Défends qu'aucun objet d'un augure sinistre
Ne trouble le présage ainsi que le ministre.
Qu'enfin les tiens, toi-même, et ta postérité,
Gardent ce saint usage avec fidélité.
  « Lorsque enfin de plus près tu verras la Sicile,
Que de l'étroite mer qui sépare cette île
L'ouverture à tes yeux ira s'agrandissant,
Que sur la gauche alors ton cours s'arrondissant

Vela vocant, tumidoque inflatur carbasus Austro.
His vatem adgredior dictis, ac talia quæso :
« Trojugena, interpres divum, qui numina Phœbi,
Qui tripodas, Clarii lauros, qui sidera sentis,
Et volucrum linguas, et præpetis omina pennæ,
Fare age (namque omnem cursum mihi prospera dixit
Religio, et cuncti suaserunt numine divi
Italiam petere, et terras tentare repostas.
Sola novum dictuque nefas Harpyia Celæno
Prodigium canit, et tristis denuntiat iras,
Obscenamque famem), quæ prima pericula vito?
Quidve sequens tantos possim superare labores? »
  Hic Helenus, cæsis primum de more juvencis,
Exorat pacem divum, vittasque resolvit
Sacrati capitis, meque ad tua limina, Phœbe,
Ipse manu multo suspensum numine ducit,
Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos [32] :
« Nate dea, nam te majoribus ire per altum
Auspiciis manifesta fides : sic fata deum rex
Sortitur, volvitque vices ; is vertitur ordo ;
Pauca tibi e multis, quo tutior hospita lustres
Æquora, et Ausonio possis considere portu,
Expediam dictis ; prohibent nam cetera Parcæ
Scire Helenum, farique vetat Saturnia Juno.
  « Principio Italiam, quam tu jam rere propinquam,
Vicinosque, ignare, paras invadere portus,
Longa procul longis via dividit invia terris [33].
Ante et Trinacria lentandus remus in unda,
Et salis Ausonii lustrandum navibus æquor,
Infernique lacus, Ææque insula Circæ,
Quam tuta possis urbem componere terra.
Signa tibi dicam : tu condita mente teneto.
Quum tibi sollicito secreti ad fluminis undam
Litoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa, jacebit,
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati :
Is locus urbis erit ; requies ea certa laborum.
Nec tu mensarum morsus horresce futuros :
Fata viam invenient, aderitque vocatus Apollo.
Has autem terras, Italique hanc litoris oram,
Proxima quæ nostri perfunditur æquoris æstu,
Effuge ; cuncta malis habitantur mœnia Graiis.
Hic et Narycii posuerunt mœnia Locri,
Et Sallentinos obsedit milite campos
Lyctius Idomeneus ; hic illa ducis Melibœi
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.
Quin, ubi transmissæ steterint trans æquora classes,
Et positis aris jam vota in litore solves :
Purpureo velare comas adopertus amictu,
Ne qua inter sanctos ignis in honore deorum
Hostilis facies occurrat, et omina turbet.
Hunc socii morem sacrorum, hunc ipse teneto ;
Hac casti maneant in religione nepotes.
  « Ast, ubi digressum Siculæ te admoverit oræ
Ventus, et angusti rarescent claustra Pelori,
Læva tibi tellus, et longo læva petantur

Laisse à droite cette île et ses gorges profondes.
Ces continents, dit-on, séparés par les ondes,
Réunis autrefois, ne formoient qu'un pays;
Mais par les flots vainqueurs tout-à-coup envahis,
A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre,
Dont le double rivage à l'envi se resserre :
Ainsi, sans se toucher, se regardent de près
Et les bords d'Hespérie et l'île de Cérès.
Entre eux la mer mugit, et ses ondes captives
Tour-à-tour en grondant vont battre les deux rives;
Sublime phénomène, étranges changements,
De l'histoire du monde éternels monuments!
Deux monstres sont placés sur ce double rivage :
Charybde, qui dévore, en son avide rage,
Les flots précipités dans ses antres sans fonds,
Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds;
Scylla, qui, dérobant ses roches dangereuses,
Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,
Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.
Ce monstre d'une vierge a le sein ravissant;
Son visage est d'un homme : à sa figure humaine
Se joint le vaste corps d'une lourde baleine;
Ses flancs sont ceux d'un loup; et de ce monstre enfin
La queue en s'alongeant se termine en dauphin.
Il vaut mieux t'éloigner, et, rasant la Sicile,
Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
Et, près de Pachynum, par un prudent écart,
Dans ton cours prolongé décrire un arc immense,
Que d'aller, de Charybde affrontant l'inclémence,
Braver ses tourbillons, ses gouffres écumants,
Et des chiens de Scylla les rauques hurlements.
« Enfin, dans les destins s'il m'est permis de lire,
Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
Junon fit tous vos maux et les prolonge tous;
De la reine des dieux désarme le courroux;
N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière :
Ainsi tu fléchiras cette déesse altière;
Et tes heureux vaisseaux des bords siciliens
Parviendront sans obstacle aux champs hespériens.
Vainqueur enfin des mers, d'autres soins te demandent;
Des antres Cuméens les oracles t'attendent.
Il faut franchir l'Averne, et dans ses sombres bois
De l'antique Sibylle interroger la voix.
Au pied de son rocher sur des feuilles légères
Elle écrit nos destins en légers caractères;
En dispose les mots; et sitôt que sa main
En a rangé la suite en un ordre certain,
Elle ferme sur eux sa caverne tranquille.
Là, l'oracle repose et demeure immobile.
Mais si la porte, ouverte aux zéphyrs indiscrets,
De l'arrêt fugitif leur livre les secrets,
Ils volent dispersés sous les roches profondes.
Elle, au lieu d'assembler leurs feuilles vagabondes,
De ses oracles vains, aux vents abandonnés,
Laisse errer au hasard les mots désordonnés;
Et qui vient consulter sa réponse inutile
Maudit en s'éloignant l'antre de la Sibylle.
Évite ce malheur. En vain de ton départ
Les tiens impatients accusent le retard;
En vain le vent t'appelle, en vain le temps te presse;
Toi-même va trouver, consulter la prêtresse;
Qu'elle-même te parle, et de ses rocs profonds
Laisse échapper pour toi ses prophétiques sons;
T'apprenne tes dangers et tes guerres futures,
Et tout ce long tissu d'illustres aventures;
Ce qu'il faut craindre encor, ce qu'il faut surmonter,
Et quels peuples enfin te restent à dompter.
Tel du sort à mes yeux le livre se déploie :
Va, pars, et porte au ciel les grands destins de Troie. »

Æquora circuitu; dextrum fuge litus et undas.
Hæc loca vi quondam, et vasta convolsa ruina,
Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!
Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
Una foret; venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbis
Litore diductas angusto interluit æstu.
Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.
At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris,
Ora exsertantem, et navis in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus; postrema immani corpore pistrix,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos et circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.
« Præterea, si qua est Heleno prudentia, vati
Si qua fides, animum si veris implet Apollo,
Unum illud tibi, nate dea, præque omnibus unum
Prædicam, et repetens iterumque iterumque monebo
Junonis magnæ primum prece numen adora;
Junoni cane vota libens, dominamque potentem
Supplicibus supera donis : sic denique victor
Trinacria finis Italos mittere relicta.
Huc ubi delatus Cumæam adcesseris urbem,
Divinosque lacus, et Averna sonantia silvis :
Insanam vatem adspicies, quæ rupe sub ima
Fata canit, foliisque notas et nomina mandat.
Quæcumque in foliis descripsit carmina, virgo [34]
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit.
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt :
Verum eadem, verso tenuis quum cardine ventus
Impulit, et teneras turbavit janua frondis,
Nunquam deinde cavo volitantia prendere saxo,
Nec revocare situs, aut jungere carmina curat.
Inconsulti abeunt, sedemque odere Sibyllæ.
Hic tibi ne qua moræ fuerint dispendia tanti,
Quamvis increpitent socii, et vi cursus in altum
Vela vocet, possisque sinus implere secundos,
Quin adeas vatem, precibusque oracula poscas :
Ipsa canat, vocemque volens atque ora resolvat.
Illa tibi Italiæ populos, venturaque bella,
Et, quo quemque modo fugiasque ferasque laborem,
Expediet; cursusque dabit venerata secundos.
Hæc sunt, quæ nostra liceat te voce moneri.
Vade age, et ingentem factis fer ad æthera Trojam. »

Il dit, et fait tirer de son vaste trésor
Un vaste amas d'airain, d'argent, d'ivoire et d'or;
Des vases de Dodone; une riche cuirasse
Où l'or à triple maille avec art s'entrelace;
Un casque aux crins flottants, armure de Pyrrhus,
Qui du sang des Troyens ne se rougira plus.
Mon père est distingué par sa munificence.
Enfin nous recevons avec reconnoissance
Des matelots choisis, des armes, des guerriers;
Et ses riches haras nous cèdent leurs coursiers.
Docile au sage avis du divin interprète,
Anchise ordonne alors que la flotte s'apprête,
Qu'on rattache la voile, et qu'aux vents fortunés
Ses plis prêts à s'ouvrir flottent abandonnés.
Hélénus en ces mots honore sa vieillesse:
« Mortel chéri des dieux, époux d'une déesse,
Qui deux fois échappas aux malheurs d'Ilion,
Cette Ausonie, objet de ton ambition,
D'ici ton œil la voit, ton espoir la possède;
Mais, pour atteindre au lieu que le destin te cède,
Il faut raser ses bords, et, par de longs chemins,
Voyageur patient, gagner ces champs lointains.
Adieu, vieillard heureux, encor plus heureux père!
Adieu: déja l'autan, de son souffle prospère,
Sur une mer propice appelle vos vaisseaux.
Adieu: mes souvenirs vous suivront sur les eaux. »
Cependant, à son tour, Andromaque pensive
Prépare ses adieux; sa tendresse attentive
Aux présents d'Hélénus veut ajouter le sien.
Ascagne reçoit d'elle un manteau phrygien,
Et de riches tissus où la navette agile
A glissé des fils d'or dans sa trame fragile;
Et ses propres travaux plus précieux encor:
« Tenez, prenez ces dons de la veuve d'Hector.
Ouvrage de mes mains, ils charmoient ma tristesse:
C'est le dernier présent d'une triste princesse;
De vos parents bannis c'est le dernier bienfait,
Monument de tendresse, hélas! et de regret.
O seul et doux portrait de ce fils que j'adore!
Cher enfant! c'est par vous que je suis mère encore.
De mon Astyanax, dans mes jours de douleur,
Votre aimable présence entretenoit mon cœur.
Voilà son air, son port, son maintien, son langage;
Ce sont les mêmes traits; il auroit le même âge... »
Nous hâtons à regret ce départ douloureux;
Je leur dis en pleurant: « Adieu, vivez heureux!
Vous ne redoutez plus la fortune inconstante;
Et nous, tristes jouets d'une si longue attente,
Le sort de mer en mer nous promène à son gré.
Vos malheurs sont finis, votre asile assuré;
Vous n'allez point chercher sur de lointaines rives
Un empire inconnu, des terres fugitives:
Le doux aspect du Xanthe adoucit vos destins;
Notre Ilion revit, relevé par vos mains.
Puisse un destin plus doux respecter votre ouvrage!
Que la Grèce de Troie épargne au moins l'image!
Si le Tibre jamais me reçoit dans ses ports,
Si ces murs tant promis s'élèvent sur ses bords,
Unis par la naissance, unis par l'infortune,
Nos maux seront communs, notre gloire commune.
Oui, nos peuples, heureux d'une longue union,
Ne feront qu'un seul peuple et qu'un seul Ilion;
Et des fils d'Ausonie et des enfants d'Épire
Même sang, même amour réuniront l'empire.
Puisse un esprit semblable animer nos neveux! »
A ces mots, je m'éloigne, en retournant les yeux
Vers ces murs fraternels, cette terre chérie,
Et vais sur l'onde encor poursuivre une patrie.
Nous côtoyons d'abord ces sommets escarpés
Que les traits de la foudre ont si souvent frappés;
De là vers l'Italie un court trajet nous mène.
Le jour tombe; et la Nuit, de son trône d'ébène,

Quæ postquam vates sic ore effatus amico est;
Dona dehinc auro gravia sectoque elephanto
Imperat ad navis ferri, stipatque carinis
Ingens argentum, Dodonæosque lebetas,
Loricam consertam hamis auroque trilicem,
Et conum insignis galeæ, cristasque comantis,
Arma Neoptolemi [35]. Sunt et sua dona parenti.
Addit equos, additque duces;
Remigium supplet; socios simul instruit armis
Interea classem velis aptare jubebat
Anchises, fieret vento mora ne qua ferenti.
Quem Phœbi interpres multo compellat honore:
« Conjugio, Anchisa, Veneris dignate superbo,
Cura deum, bis Pergameis erepte ruinis,
Ecce tibi Ausoniæ tellus: hanc adripe velis.
Et tamen hanc pelago præterlabare necesse est;
Ausoniæ pars illa procul, quam pandit Apollo.
Vade, ait, o felix nati pietate! Quid ultra
Provehor, et fando surgentis demoror austros? »
Nec minus Andromache, digressu mœsta supremo,
Fert picturatas auri subtemine vestis,
Et Phrygiam Ascanio chlamydem; nec cedit honori;
Textilibusque onerat donis, ac talia fatur:
« Adcipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum [36]
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ. Cape dona extrema tuorum [37],
O mihi sola mei super Astyanactis imago [38]!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat [39];
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo [40]. »
Hos ego digrediens lacrymis adfabar obortis [41].
« Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua! nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies: nullum maris æquor arandum;
Arva neque Ausoniæ, semper cedentia retro,
Quærenda. Effigiem Xanthi, Trojamque videtis,
Quam vestræ fecere manus; melioribus, opto,
Auspiciis, et quæ fuerit minus obvia Graiis!
Si quando Thybrim, vicinaque Thybridis arva,
Intraro, gentique meæ data mœnia cernam,
Cognatas urbis olim, populosque propinquos,
Epiro, Hesperia, quibus idem Dardanus auctor,
Atque idem casus, unam faciemus utramque
Trojam animis: maneat nostros ea cura nepotes! »
Provehimur pelago vicina Ceraunia juxta [42],
Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis.
Sol ruit interea, et montes umbrantur opaci.
Sternimur optatæ gremio telluris ad undam,
Sortiti remos, passimque in litore sicco

Jette son crêpe obscur sur les monts et les flots :
Le rivage des mers nous invite au repos.
Des travaux aux rameurs le sort fait le partage ;
Les autres, étendus sur l'aride rivage,
Dorment au bruit de l'onde, et jusqu'au jour naissant
Goûtent d'un doux sommeil le charme assoupissant.
Mais les Heures déja dans le silence et l'ombre
Au milieu de sa course ont guidé la Nuit sombre :
Palinure s'éveille, et consulte les mers ;
Il écoute les vents, interroge les airs ;
Des astres de la nuit il observe la course ;
Cherche d'un œil savant les Hyades et l'Ourse,
Du Bouvier paresseux l'astre resplendissant,
Et l'Orion armé d'un or éblouissant.
Il voit les cieux sereins ; et, du haut de la poupe,
D'un signe impérieux il avertit sa troupe ;
Nous partons, nous fuyons, nous volons sur les eaux,
Et déployons aux vents les ailes des vaisseaux.
Les astres pâlissoient : l'aurore matinale
Rougissoit de ses feux la rive orientale,
Lorsque insensiblement un point noir et douteux
De loin paroît, s'élève, et s'agrandit aux yeux.
Ciel ! c'étoit l'Italie ! Alors la joie éclate ;
Italie ! à ce nom proclamé par Achate
Tout répond : Italie ! Italie ! et nos vœux
Par un commun transport ont salué ces lieux.
Anchise prend un vase orné d'une guirlande,
Puis, inclinant sa coupe et sa liquide offrande,
Debout sur le tillac, s'écrie : « O dieu des flots !
Vous qui leur commandez le trouble et le repos,
Et vous, dieux du rivage ! écoutez ma prière :
Puisque enfin nous touchons au bout de la carrière,
Encore un vent propice, encore un souffle heureux ! »
Il dit : un air plus frais favorise nos vœux.
On entrevoit le port ; et, voisin de la nue,
Le temple de Pallas se découvre à la vue.
On abaisse la voile, on s'approche du bord,
Et le bec des vaisseaux est tourné vers le port.
Creusée à l'orient, son enceinte profonde
Contre les vents fougueux et les assauts de l'onde,
Est recourbée en arc, où le flot mugissant
Sans cesse vient briser son courroux impuissant.
A l'abri des rochers son eau calme repose ;
Des remparts naturels qu'à la vague il oppose
Les fronts montent dans l'air comme une double tour ;
Leurs bras d'un double mur en ferment le contour ;
Et le temple que l'œil croyoit voir sur la plage
Recule à notre approche, et s'enfuit du rivage.
Quatre beaux coursiers blancs, dans la prairie épars,
Sont le premier augure offert à nos regards.
A ce sinistre aspect Anchise s'épouvante,
Et s'écrie aussitôt d'une voix gémissante :
« O notre unique asile ! ô bords hospitaliers !
Pourquoi nous offrez-vous ces animaux guerriers ?
Les coursiers des combats sont l'effrayant présage ;
Ils sont nés pour la guerre, on les dresse au carnage.
Mais ces mêmes coursiers, domptés par les humains,
Traînent d'accord un char, se soumettent aux freins.
J'espère encor la paix. » Il dit, et sa prière
Paie un juste tribut à Minerve guerrière,
Qui daigna la première accueillir nos vaisseaux,
Heureux triomphateurs et des vents et des eaux.
Puis, d'un voile sacré nous couvrons notre tête,
Et déja pour Junon notre offrande s'apprête :
Le roi-pontife ainsi nous l'avoit ordonné.
Ces devoirs accomplis, le signal est donné ;
Et les voiles, des vents appelant les haleines,
Tournent sur les longs bras de leurs longues antennes
Nous partons, nous fuyons d'un cours précipité
Ce rivage suspect, par les Grecs habité.
Des bords où devant nous la terre au loin recule,
Tarente offre à nos yeux les murs sacrés d'Hercule.
Junon de Lacinie et son temple fameux
Règnent à l'autre bord sur les flots écumeux.
Bientôt, se dégageant des vapeurs qui les couvrent,
De Caulon à nos yeux les remparts se découvrent ;

Corpora curamus ; fessos sopor inrigat artus.
Necdum orbem medium Nox Horis acta subibat :
Haud segnis strato surgit Palinurus, et omnis
Explorat ventos, atque auribus aera captat ;
Sidera cuncta notat tacito labentia cœlo,
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones,
Armatumque auro circumspicit Oriona.
Postquam cuncta videt cœlo constare sereno,
Dat clarum e puppi signum ; nos castra movemus,
Tentamusque viam, et velorum pandimus alas.
Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis,
Quum procul obscuros colles, humilemque videmus [43]
Italiam. Italiam primus conclamat Achates ;
Italiam læto socii clamore salutant.
Tum pater Anchises magnum cratera corona
Induit, implevitque mero, divosque vocavit
Stans celsa in puppi :
« Di, maris et terræ, tempestatumque potentes,
Ferte viam vento facilem, et spirate secundi ! »
Crebrescunt optatæ auræ, portusque patescit
Jam propior, templumque adparet in arce Minervæ.
Vela legunt socii, et proras ad litora torquent.
Portus ab Euroo fluctu curvatus in arcum ;
Objectæ salsa spumant adspargine cautes [44] :
Ipse latet ; gemino demittunt brachia muro
Turriti scopuli, refugitque ab litore templum.
Quatuor hic, primum omen, equos in gramine vidi
Tondentis campum late, candore nivali.
Et pater Anchises : « Bellum, o terra hospita, portas ;
Bello armantur equi ; bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen idem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre ;
Spes et pacis, » ait. Tum numina sancta precamur
Palladis armisonæ, quæ prima adcepit ovantis,
Et capita ante aras Phrygio velamur amictu ;
Præceptisque Heleni, dederat quæ maxuma, rite
Junoni Argivæ jussos adolemus honores.
Haud mora : continuo perfectis ordine votis,
Cornua velatarum obvertimus antennarum,
Grajugenumque domos, suspectaque linquimus arva.
Hinc sinus Herculei, si vera est fama, Tarenti
Cernitur. Adtollit se diva Lacinia contra,
Caulonisque arces, et navifragum Scylacæum.
Tum procul e fluctu Trinacria cernitur Ætna,

L'horrible Scylacée, effroi des matelots,
Loin de son triple écueil nous voit fuir sur les flots.
Tout-à-coup de l'Etna je vois de loin la cime;
De la profonde mer j'entends gronder l'abîme;
J'entends le bruit lointain des rochers écumants,
Et de l'onde en courroux les longs gémissements.
Avec le noir limon de ses grottes profondes
Je vois monter, tomber, et remonter les ondes.
« Les voilà, dit Anchise; oui, Troyens, les voilà,
Ces gouffres de Charybde, et ces rocs de Scylla!
Aux rames, mes amis! fuyons ces bords horribles
Qu'annonçoient d'Hélénus les oracles terribles! »
Palinure à l'instant, en ce péril nouveau,
Vers la gauche a poussé son rapide vaisseau,
Et, la voile et les vents secondant son audace,
La flotte obéissante a volé sur sa trace.
A la voix de mon père un effroi courageux
Anime tous les cœurs : de ces bords orageux
Nous fuyons à l'envi l'éternelle tempête.
Les vagues quelquefois nous portent sur leur faîte,
Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des airs
Retombent avec nous au gouffre des enfers.
Trois fois le flot mugit sous la roche profonde;
Trois fois jusques aux cieux la mer lance son onde.
Cependant le vent tombe et meurt avec le jour.
Des Cyclopes cruels j'aborde le séjour :
Je l'ignorois. Le port creusé dans ces rivages
Garde un calme profond; mais par d'autres orages
L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux;
Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux;
Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
De flamme et de fumée, et de cendre et de soufre,
Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrents;
Tantôt, des rocs noircis par ses feux dévorants
Arrachant les éclats, de ses voûtes tremblantes
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre à demi consumé,
Encelade mugit dans l'abîme enflammé :
Sur lui, du vaste Etna pèse l'énorme masse;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblements
Ébranlent la Sicile et ses sommets fumants.
Toute la nuit, frappés de ce grand phénomène,
Nous nous tenons cachés dans la forêt prochaine,
Ignorant d'où provient cet effroyable bruit.
Dans le ciel ténébreux pas un astre ne luit,
Pas un foible rayon; et des nuages sombres
Sur le flambeau des nuits ont épaissi leurs ombres.
Cependant le jour vient; et du ciel moins obscur
L'Aurore, en souriant, blanchit déja l'azur;
Lorsque du fond des bois un spectre à forme humaine,
Maigre, pâle, et vers nous se traînant avec peine,
S'avance, en nous tendant ses suppliantes mains.
Nous regardons : ses maux dans ses traits sont empreints:
Sa barbe à flots épais descend sur sa poitrine;
Quelques sales lambeaux que rattache une épine,
Ses cheveux négligés, tout montre un malheureux :
Le reste annonce un Grec. Il approche; et ses yeux
A peine ont reconnu nos habits et nos armes,
Il s'arrête; il écoute un instant ses alarmes;
Mais, la crainte bientôt cédant à ses malheurs,
Avec des cris perçants et des ruisseaux de pleurs,
Il s'élance vers nous : « Par ces dieux que j'atteste,
Par ce soleil, témoin de mon destin funeste,
Par ce ciel, par cet air que nous respirons tous,
O Troyens! me voici; je m'abandonne à vous;
Que l'un de vos vaisseaux loin d'ici me transporte :
Dans une île, un désert, où vous voudrez, n'importe.
Je suis Grec; j'ai, comme eux, marché contre Ilion :
Si c'est un attentat indigne de pardon,
Voici votre ennemi, qu'il soit votre victime :
Frappez, tranchez ses jours, plongez-le dans l'abîme;

Et gemitum ingentem pelagi, pulsataque saxa
Audimus longe, fractasque ad litora voces;
Exsultantque vada, atque æstu miscentur arenæ.
Et pater Anchises : « Nimirum hæc illa Charybdis;
Hos Helenus scopulos, hæc saxa horrenda canebat.
Eripite, o socii, pariterque insurgite remis. »
Haud minus ac jussi faciunt, primusque rudentem
Contorsit lævas proram Palinurus ad undas;
Lævam cuncta cohors remis ventisque petivit.
Tollimur in cœlum curvato gurgite, et idem
Subducta ad Manis imos desidimus unda.
Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedere :
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.
Interea fessos ventus cum sole reliquit;
Ignarique viæ, Cyclopum adlabimur oris.
Portus ab adcessu ventorum immotus, et ingens
Ipse; sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis[45],
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo et candante favilla;
Adtollitque globos flammarum[46], et sidera lambit;
Interdum scopulos avolsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
Fama est, Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis;
Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem[47]
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere fumo.
Noctem illam tecti silvis immania monstra[48]
Perferimus; nec, quæ sonitum det causa, videmus.
Nam neque erant astrorum ignes, nec lucidus æthra
Siderea polus; obscuro sed nubila cælo,
Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.
Postera jamque dies primo surgebat Eoo,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;
Quum subito e silvis, macie confecta suprema[49],
Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
Procedit, supplexque manus ad litora tendit.
Respicimus. Dira illuvies, immissaque barba,
Consertum tegumen spinis : at cetera Graius,
Et quondam patriis ad Trojam missus in armis.
Isque ubi Dardanios habitus et Troïa vidit
Arma procul, paullum adspectu conterritus hæsit,
Continuitque gradum; mox sese ad litora præceps
Cum fletu precibusque tulit : « Per sidera testor,
Per superos, atque hoc cœli spirabile lumen,
Tollite me, Teucri! quascumque abducite terras!
Hoc sat erit. Scio me Danais e classibus unum,

Mais ne le laissez point sur ce bord désolé :
Mourant des mains d'un homme, il mourra consolé. »
Il dit, baise nos pieds, les inonde de larmes,
Se colle à nos genoux. Nous calmons ses alarmes :
Nous demandons son nom, sa race, son destin.
Mon père, le premier, étend vers lui la main,
Et d'un tendre intérêt lui présente ce gage.
Il se rassure alors, et nous tient ce langage :
« Mon père (hélas ! pourquoi son fils l'a-t-il quitté ?),
Né pauvre, chérissoit son humble obscurité.
Adamaste est son nom, le mien Achéménide :
Ithaque est mon pays. La fortune perfide
Aux longs malheurs d'Ulysse attacha mon destin ;
Votre Ilion m'a vu les armes à la main.
Depuis je fus jeté sur ces terres sauvages.
Du Cyclope inhumain, terreur de ces rivages,
Fuyant l'antre cruel sans s'occuper de moi,
Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
Dans l'ombre au loin s'étend sa voûte ténébreuse ;
Toujours la mort, le deuil, habitent dans son sein ;
D'horribles ossements pavent l'antre assassin.
Le monstre (Dieux puissants, délivrez-en la terre !)
Semble d'un front hautain défier le tonnerre.
Laisse-t-il un instant son antre ensanglanté,
A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
Rien ne l'émeut : la chair, le sang des misérables,
Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.
Je l'ai vu dans son antre, oui, j'ai vu l'inhumain,
Saisissant deux de nous de sa terrible main,
Les briser contre un roc ; j'ai vu sur les murailles
(J'en tremble encor d'horreur) rejaillir leurs entrailles :
J'ai vu le monstre affreux, dans son antre étendu,
S'abreuver par torrents de leur sang répandu,
Et briser de ses dents, de meurtre dégouttantes,
Leurs membres tout vivants et leurs chairs palpitantes.
Ulysse impunément ne vit point leur trépas ;
Et dans un tel danger il ne s'oublia pas.
A peine ivre de vin et gorgé de carnage,
Sous le poids du sommeil, qui seul dompte sa rage,
Il a courbé sa tête, et, tombant de langueur,
De son corps monstrueux déployé la longueur ;
Tandis que, rejetés par ce géant farouche,
La chair, le vin, le sang, jaillissent de sa bouche,
Nous invoquons les dieux, nous l'entourons : soudain
On assiége à l'envi le Cyclope inhumain.
Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
Qui brilloit seul au front de ce géant difforme.
Moins grand nous apparoît, dans son vaste contour,
Un bouclier d'Argos ou l'œil ardent du jour.
Nous vengeâmes du moins ces ombres malheureuses.
« Mais vous, Troyens, fuyez ces cavernes affreuses,
Fuyez ! c'est peu qu'enflant ses sauvages pipeaux,
Occupé d'assembler, de traire ses troupeaux,
Dans son antre effroyable habite Polyphême ;
Cent Cyclopes, hideux presque autant que lui-même,
Rôdent le long des mers, fendent leurs flots profonds,
Et sous leurs pas pesants font retentir les monts.
La lune a, par trois fois, réparé sa lumière,
Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tanière,
Je traîne dans ces bois mon destin malheureux,
Et que, du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
J'écoute en frissonnant, d'une oreille tremblante,
Et leur marche terrible et leur voix effrayante.
Des herbes, quelques glands, dépouilles des forêts,
Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
Mes yeux des vastes mers parcouroient l'étendue :
Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.
Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
J'ai couru, j'ai volé : mon sort vous est soumis,

Et bello Iliacos fateor petiisse Penates :
Pro quo, si sceleris tanta est injuria nostri,
Spargite me in fluctus, vastoque immergite ponto.
Si pereo, hominum manibus periisse juvabit. »
Dixerat, et genua amplexus, genibusque volutans
Hærebat. Qui sit, fari, quo sanguine cretus,
Hortamur ; quæ deinde agitet fortuna, fateri.
Ipse pater dextram Anchises, haud multa moratus,
Dat juveni, atque animum præsenti pignore firmat.
Ille hæc, deposita tandem formidine, fatur :
« Sum patria ex Ithaca, comes infelicis Ulyxi,
Nomen Achæmenides, Trojam, genitore Adamasto
Paupere (mansissetque utinam fortuna !) profectus.
Hic me, dum trepidi crudelia limina linquunt,
Immemores socii vasto Cyclopis in antro [50]
Deseruere. Domus sanie dapibusque cruentis,
Intus opaca, ingens. Ipse arduus, altaque pulsat
Sidera : (Di, talem terris avertite pestem !)
Nec visu facilis, nec dictu adfabilis ulli.
Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.
Vidi egomet, duo de numero quum corpora nostro
Prensa manu magna, medio resupinus in antro [51],
Frangeret ad saxum, sanieque exspersa natarent
Limina ; vidi atro quum membra fluentia tabo
Manderet, et tepidi tremerent sub dentibus artus.
Haud impune quidem. Nec talia passus Ulyxes [52],
Oblitusve sui est Ithacus discrimine tanto.
Nam simul expletus dapibus, vinoque sepultus,
Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum [53]
Immensus, saniem eructans ac frusta cruento
Per somnum commixta mero ; nos, magna precati
Numina, sortitique vices, una undique circum
Fundimur, et telo lumen terebramus acuto
Ingens, quod torva solum sub fronte latebat,
Argolici clypei, aut Phœbeæ lampadis instar ;
Et tandem læti sociorum ulciscimur umbras.
« Sed fugite, o miseri, fugite ! atque ab litore funem
Rumpite.
Nam, qualis quantusque cavo Polyphemus in antro
Lanigeras claudit pecudes, atque ubera pressat,
Centum alii curva hæc habitant ad litora volgo
Infandi Cyclopes, et altis montibus errant.
Tertia jam lunæ se cornua lumine complent,
Quum vitam in silvis, inter deserta ferarum
Lustra domosque traho, vastosque ab rupe Cyclopas
Prospicio, sonitumque pedum, vocemque tremisco.
Victum infelicem, baccas, lapidosaque corna
Dant rami, et volsis pascunt radicibus herbæ.
Omnia conlustrans, hanc primum ad litora classem
Conspexi venientem : huic me, quæcumque fuisset,

Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable. »
A peine il achevoit ce récit incroyable,
Sur la cime du mont nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchoit de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux.
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux,
Son troupeau réuni suit sa marche pesante :
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.
Il descend, il arrive au bord des flots grondants ;
Là, tout sanglant encor, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge ; et l'onde à peine atteint à sa ceinture.
Tous nos Troyens tremblants soudain sont attroupés ;
On presse le départ, les câbles sont coupés :
On part ; et l'aviron, sous mille mains rivales,
Par le vent secondé, fuit ces rives fatales ;
Avec nous fuit ce Grec devenu notre ami.
Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi
Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes ;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras ;
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.
Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé : de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons ;
L'Etna même en mugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs grottes sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, avec étonnement,
De ces fils de l'Etna l'horrible attroupement,
Qui d'un œil menaçant nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux.
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieux,
Les chênes, les cyprès, au-dessus des tempêtes
Lèvent leurs bras altiers et leurs pompeuses têtes.
Alors de nos vaisseaux précipitant le cours,
Alors de tous les vents acceptant le secours,
Plutôt que de tomber dans ces mains implacables,
On tourmente au hasard les voiles et les câbles.
Mais l'avis d'Hélénus, qui long-temps nous parla
Des gouffres de Charybde et des rocs de Scylla,
Revient à notre esprit ; nous craignons cette route,
Où, contraint d'affronter les monstres qu'il redoute,
Le matelot prudent, en son cours hasardeux,
Doit, rasant les deux bords, les éviter tous deux.
Chacun de nous veut fuir cette mer abhorrée,
Quand des rocs du Pélore un souffle de Borée
Vient gonfler notre voile, et porte les nochers
Aux lieux où le Pantage à travers des rochers
S'élance dans les mers : du golfe de Mégare
Éole nous approche, Éole nous sépare,
Et de Thapsus enfin le rivage enfoncé
Par nos agiles nefs est bientôt dépassé.
Vers ces bords qu'il revoit et passe en sens contraire,
Le Grec, dont notre flotte accueillit la misère,
Dirige nos vaisseaux ; et, payant nos bienfaits,
Semble expier les maux qu'Ithaque nous a faits.
Des jeux de la fortune incroyable caprice !
Le guide des Troyens est un sujet d'Ulysse.
En face de Plemmyre assailli par les mers,
Une île est élevée au sein des flots amers :
Ortygie est le nom qu'elle eut aux premiers âges ;
Ce nom lui reste encor. C'est sur ces beaux rivages
Qu'Alphée, amant fidèle et voyageur heureux,
Suivant secrètement son penchant amoureux,
Et, quittant sans regret l'Élide sa patrie,
Se glissoit sous les mers vers sa nymphe chérie :
Tous deux au même lit murmuroient leurs amours ;
Tous deux dans la même onde alloient finir leur cours ;
Leurs berceaux sont divers, leurs tombeaux sont les mêmes.
J'adore de ces lieux les puissances suprêmes ;

Addixi : satis est gentem effugisse nefandam.
Vos animam hanc potius quocumque absumite leto. »
Vix ea fatus erat, summo quum monte videmus
Ipsum inter pecudes vasta se mole moventem
Pastorem Polyphemum, et litora nota petentem :
Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.
Trunca manu pinus regit, et vestigia firmat.
Lanigeræ comitantur oves : ea sola voluptas,
Solamenque mali.
Postquam altos tetigit fluctus, et ad æquora venit,
Luminis effossi fluidum lavit inde cruorem,
Dentibus infrendens gemitu ; graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.
Nos procul inde fugam trepidi celerare, recepto
Supplice, sic merito ; tacitique incidere funem ;
Verrimus et proni certantibus æquora remis.
Sensit, et ad sonitum vocis vestigia torsit.
Verum ubi nulla datur dextra adfectare potestas,
Nec potis Ionios fluctus æquare sequendo,
Clamorem immensum tollit, quo pontus et omnes
Intremuere undæ, penitusque exterrita tellus
Italiæ, curvisque immugiit Ætna cavernis.
At genus e silvis Cyclopum et montibus altis
Excitum ruit ad portus, et litora complent.
Cernimus adstantis nequidquam lumine torvo
Ætnæos fratres, cœlo capita alta ferentis,
Concilium horrendum : quales quum vertice celso
Aeriæ quercus, aut coniferæ cyparissi
Constiterunt, silva alta Jovis, lucusve Dianæ.
Præcipites metus acer agit quocumque rudentis
Excutere, et ventis intendere vela secundis.
Contra jussa monent Heleni, Scyllam atque Charybdim
Inter utramque viam, leti discrimine parvo,
Ni teneant cursus : certum est dare lintea retro.
Ecce autem Boreas angusta ab sede Pelori
Missus adest. Vivo prætervehor ostia saxo
Pantagiæ, Megarosque sinus, Thapsumque jacentem.
Talia monstrabat relegens errata retrorsum
Litora Achæmenides, comes infelicis Ulyxi.
Sicanio prætenta sinu jacet insula contra
Plemmyrium undosum : nomen dixere priores
Ortygiam. Alpheum fama est huc Elidis amnem
Occultas egisse vias subter mare ; qui nunc
Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis.
Jussi numina magna loci veneramur ; et inde
Exsupero præpingue solum stagnantis Helori.

Je dépasse les bords, et ces vallons fangeux
Qu'engraissent d'Hélorus les flots marécageux;
Je rase Pachynum, dont le colosse immense
S'alonge dans les airs, et dans les flots s'avance.
Plus loin, c'est Camarine, à qui l'ordre des cieux
Défend de déplacer et son peuple et ses dieux;
Et le riche Gélas, arrosant de ses ondes
La ville de son nom et ses plaines fécondes.
J'avance, et d'Acragas je vois de loin les tours;
Acragas, dont les prés, dans de plus heureux jours,
En foule nourrissoient, de leurs fécondes herbes,
Les troupeaux florissants de ces coursiers superbes
Qui dans les champs de Mars emportoient les guerriers.
Je te passe à ton tour, ô terre des palmiers,
Heureuse Sélinus! et vous, rochers terribles,
Que l'affreux Lilybée en piéges invisibles
Sous sa perfide mer déguise aux matelots.
De là, rapidement emporté sur les flots,
Drépane me reçoit; le malheureux Drépane,
Où le sort aux regrets pour jamais me condamne.
Là, périt mon vieux père, après tant de travaux;
Anchise, mon seul bien, seul espoir de mes maux!
Là, tu laisses ton fils, ô père vénérable,
Au moment où me rit un sort plus favorable!
Sauvé de tant d'écueils, tu péris dans le port!
Ah! le sage Hélénus, interprète du sort,
Des oracles divins les terribles ministres,
L'horrible Céléno, ses menaces sinistres,
Dont la voix m'annonça tant d'effroyables coups,
Ne m'avoient pas prédit le plus cruel de tous.
Là cessent mes travaux. De ce triste rivage,
Enfin les dieux plus doux m'ont porté dans Carthage.
Tel le héros troyen racontoit ses malheurs,
Et tous les cœurs émus partageoient ses douleurs.

LIVRE IV.

La reine cependant, atteinte au fond de l'ame,
Nourrit d'un feu secret la dévorante flamme:
Le héros, sa beauté, son grand nom, sa valeur,
Restent profondément imprimés dans son cœur;
La voix d'Énée encor résonne à son oreille,
Et sa brûlante nuit n'est qu'une longue veille.
L'ombre à peine éclaircit son humide noirceur,
Égarée, éperdue, elle aborde sa sœur,
Sa sœur, de ses secrets tendre dépositaire;
Et de ses feux cachés dévoilant le mystère:
« O toi qui de mon ame es la chère moitié,
Ma sœur, lis avec moi dans mon cœur effrayé
D'où vient que le sommeil fuit mon ame inquiète?
Dans quel tourment nouveau, dans quel trouble me jette
Cet illustre étranger reçu dans mon palais!
Si j'en crois sa fierté, si j'en crois ses hauts faits,
Sans doute il est issu d'une race divine:
Un cœur noble se sent de sa noble origine.
Quelle intrépidité, quels revers, quels combats
Ont éprouvé son ame, ont signalé son bras!
Que d'éclat dans ses traits, de charme en son langage!
Qu'au récit des périls que brava son courage
Mon ame, en l'écoutant, se sentoit alarmer!
Ah! si mon cœur flétri pouvoit encore aimer;
Si ce cœur, trop puni d'avoir été sensible,
Ne s'étoit commandé de rester inflexible;
Si, depuis que la mort trahit mes premiers feux,
Je pouvois consentir à former d'autres nœuds;
Chère sœur, c'eût été mon unique foiblesse!
Oui, depuis qu'un époux si cher à ma tendresse
Par mon barbare frère a vu percer son flanc,
Et nos dieux paternels arrosés de son sang,
Cet étranger lui seul, dans mon ame constante,
Ébranla, j'en conviens, ma vertu chancelante;
Lui seul, apprivoisant ma farouche pudeur,
M'a fait ressouvenir de ma première ardeur:
Du feu dont j'ai brûlé je reconnois la trace.
Mais des dieux, qui du crime épouvantent l'audace,
Que le foudre vengeur sur moi tombe en éclats;

Hinc altas cautes projectaque saxa Pachyni
Radimus; et fatis nunquam concessa moveri
Adparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanisque Gela fluvii cognomine dicta.
Arduus inde Acragas ostentat maxima longe
Mœnia, magnanimum quondam generator equorum.
Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus:
Et vada dura lego saxis Lilybeia cæcis.
Hinc Drepani me portus et inlætabilis ora
Adcipit. Hic, pelagi tot tempestatibus actus,
Heu! genitorem, omnis curæ casusque levamen [54],
Amitto Anchisen. Hic me, pater optime, fessum
Deseris, heu! tantis nequidquam erepte periclis!
Nec vates Helenus, quum multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus, non dira Celæno.
Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum:
Hinc me digressum vestris deus adpulit oris.
Sic pater Æneas, intentis omnibus, unus
Fata renarrabat divum, cursusque docebat.
Conticuit tandem, factoque hic fine quievit.

LIBER IV.

At regina gravi jam dudum saucia cura [1]
Volnus alit venis, et cæco carpitur igni [2].
Multa viri virtus animo, multusque recursat [3]
Gentis honos; hærent infixi pectore voltus,
Verbaque, nec placidam membris dat cura quietem [4].
Postera Phœbea lustrabat lampade terras,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram [5],
Quum sic unanimam adloquitur male sana sororem:
« Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent!
Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
Quem sese ore ferens! quam forti pectore et armis!
Credo equidem, nec vana fides, genus esse deorum.
Degeneres animos timor arguit [6]. Heu! quibus ille
Jactatus fatis! quæ bella exhausta canebat!
Si mihi non animo fixum immotumque sederet [7],
Ne cui me vinclo vellem sociare jugali,
Postquam primus amor deceptam morte fefellit;
Si non pertæsum thalami tædæque fuisset,
Huic uni forsan potui succumbere culpæ.
Anna, fatebor enim, miseri post fata Sychæi
Conjugis, et sparsos fraterna cæde Penatis,
Solus hic inflexit sensus, animumque labantem [8]
Impulit. Adgnosco veteris vestigia flammæ [9].

Que la terre à l'instant s'entr'ouvre sous mes pas;
Que l'enfer m'engloutisse en ses royaumes sombres,
Ces royaumes affreux, pâle séjour des ombres,
Si jamais, ô pudeur! je viole ta loi!
Celui qui le premier reçut jadis ma foi
Dans la tombe emporta le seul bien que j'adore;
Dans la tombe avec lui mon cœur habite encore. »
Elle dit : et des pleurs ont inondé ses yeux.
« O vous que j'aime plus que la clarté des cieux,
Voulez-vous, dit sa sœur, toujours triste et sauvage,
Vous imposer l'ennui d'un éternel veuvage;
Et, près d'un vain tombeau consumant vos beaux jours,
Fuir le doux nom de mère, et languir sans amours?
Hôtes inanimés de la nuit éternelle,
Les morts s'informent-ils si vous êtes fidèle?
Que mille adorateurs dans Sidon autrefois
Aient brigué vainement l'honneur de votre choix;
Qu'Iarbe, redouté sur ce brûlant rivage,
Vous ait lassée en vain de son superbe hommage;
Qu'enfin dans ces climats féconds en grands exploits,
Tant de fameux guerriers et tant d'illustres rois,
Descendus pour Didon de leur char de victoire,
En vain aient à vos pieds mis leur sceptre et leur gloire;
Nul n'a pu dans votre ame effacer votre époux;
Mais pourquoi vous armer contre un penchant plus doux?
De vos états au moins que l'intérêt vous touche.
Ici le Maure altier, le Barcéen farouche,
Contre vos murs naissants frémit de toutes parts;
Là des sables déserts entourent vos remparts;
Par-tout il faut lutter, sur ces affreux rivages,
Contre un climat barbare et des peuples sauvages.
Et ne craignez-vous point votre frère en courroux?
Quels orages dans Tyr s'élèvent contre vous!
Il n'en faut point douter, ces fiers enfants de Troie,
C'est Junon, c'est le ciel, ma sœur qui les envoie.
Dieux! combien cet hymen vous promet de grandeur!
Qu'Ilion de Carthage accroîtra la splendeur!
Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes.
Vous, seulement des dieux implorez la bonté;
Par les soins caressants de l'hospitalité,
Du Troyen dans ces lieux prolongez la présence :
Que l'amour naisse en lui de la reconnoissance;
Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
Ses nefs à réparer, l'inclémence de l'air;
Les torrents d'Orion suspendus sur nos têtes,
Les menaces de l'onde, et l'horreur des tempêtes. »
Ce discours rend l'espoir à sa timide ardeur
Assoupit les remords, fait taire la pudeur;
Et l'amour plus brûlant se rallume en son ame.
Pour obtenir des dieux le succès de sa flamme,
On invoque Bacchus, on invoque Apollon;
Sur-tout le dieu d'hymen, protégé par Junon.
Didon, leur présentant le vin du sacrifice,
En arrose le front d'une blanche génisse,
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présents solennels;
Tous les jours, au milieu des victimes mourantes,
Consulte avidement leurs fibres palpitantes.
Malheureuse! où l'égare une pieuse erreur?
La réponse des dieux est au fond de son cœur;
Leur nom est dans sa bouche, Énée est dans son ame:
Tout entière livrée à l'amour qui l'enflamme,
Que servent contre lui les prières, l'encens?
De ses douces fureurs elle enivre ses sens,
Aime, en les combattant, ses amoureuses peines :
L'amour vit dans son cœur et brûle dans ses veines.
L'œil égaré, l'air sombre, et les sens agités,
Elle porte au hasard ses pas précipités.
Ainsi, lorsqu'un chasseur a de son trait rapide
Atteint, sans le savoir, une biche timide,
En vain elle parcourt et les bois et les champs :

Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat[10],
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentis umbras Erebi, noctemque profundam,
Ante, pudor, quam te violo, aut tua jura resolvo.
Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores[11]
Abstulit; ille habeat secum servetque sepulcro. »
Sic effata, sinum lacrymis implevit obortis[12].
Anna refert : « O luce magis dilecta sorori[13],
Solane perpetua mœrens carpere juventa?
Nec dulcis natos, Veneris nec præmia noris?
Id cinerem aut Manis credis curare sepultos?
Esto; ægram nulli quondam flexere mariti,
Non Libyæ, non ante Tyro; despectus Iarbas,
Ductoresque alii, quos Africa terra triumphis
Dives alit : placitone etiam pugnabis amori[14]?
Nec venit in mentem, quorum consederis arvis?
Hinc Gætulæ urbes, genus insuperabile bello,
Et Numidæ infræni cingunt, et inhospita Syrtis;
Hinc deserta siti regio, lateque furentes
Barcæi. Quid bella Tyro surgentia dicam[15],
Germanique minas?
Dis equidem auspicibus reor, et Junone secunda,
Hunc cursum Iliacas vento tenuisse carinas.
Quam tu urbem, soror, hanc cernes! quæ surgere regna
Conjugio tali! Teucrum comitantibus armis,
Punica se quantis adtollet gloria rebus!
Tu modo posce deos veniam, sacrisque litatis
Indulge hospitio, caussasque innecte morandi,
Dum pelago desævit hiems, et aquosus Orion,
Quassatæque rates, dum non tractabile cœlum. »
His dictis incensum animum inflammavit amore,
Spemque dedit dubiæ menti, solvitque pudorem[16].
Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt; mactant lectas de more bidentis
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo,
Junoni ante omnis, cui vincla jugalia curæ.
Ipsa, tenens dextra pateram, pulcherrima Dido,
Candentis vaccæ media inter cornua fundit;
Aut ante ora deum pinguis spatiatur ad aras,
Instauratque diem donis, pecudumque reclusis[17]
Pectoribus inhians spirantia consulit exta.
Heu vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant? est mollis flamma medullas[18]
Interea, et tacitum vivit sub pectore volnus.
Uritur infelix Dido, totaque vagatur
Urbe furens, qualis conjecta cerva sagitta[19],
Quam procul incautam nemora inter Cresia fixit
Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum

Le fer mortel la suit, et s'attache à ses flancs.
Le jour, Didon conduit son amant dans Carthage,
Lui montre la grandeur de son naissant ouvrage,
Ces murs déja bâtis, cet asile tout prêt;
Veut lui parler, rougit, s'interrompt et se tait.
Le soir, entretenant le feu qui la dévore,
A de nouveaux festins elle l'entraîne encore,
Veut encor l'écouter, lui fait dire cent fois
Et les mêmes malheurs et les mêmes exploits;
Le suit dans Troie en cendre; et son ame éperdue
Aux lèvres du guerrier demeure suspendue.
Enfin, lorsque la nuit l'arrache à ce héros,
Lorsque l'ombre paisible invite au doux repos,
A son palais désert redemandant Énée,
Seule, dans le silence, elle erre abandonnée;
Au lieu qu'il occupoit revient souvent s'asseoir;
Absent croit lui parler, absente croit le voir.
Tantôt, prenant Ascagne, et fixant son visage,
Du père dans le fils elle embrasse l'image;
Par ses soins caressants le retient dans sa cour,
Et cherche, s'il se peut, à tromper son amour.
Sa langueur cependant se répand autour d'elle :
Les plaisirs règnent seuls dans la cité nouvelle;
Le travail a cessé de préparer les forts,
De construire les murs et de creuser les ports;
Des remparts menaçants l'audace est suspendue;
On ne voit plus les tours s'alonger dans la nue;
Les échafauds oisifs reposent dans les airs :
Les chantiers sont muets, les arsenaux déserts;
Et, cédant à l'amour sa naissante Carthage,
Didon laisse imparfait son magnifique ouvrage.
Dès que Junon a vu de ses transports naissants
L'ardeur contagieuse embraser tous ses sens,
Et de ce qu'elle doit à son peuple, à sa gloire,
Sa folle passion étouffer la mémoire,
Elle aborde Vénus, et lui parle en ces mots :
« Eh bien, vous l'emportez, déesse de Paphos!
Pour vous, pour votre fils, quelle gloire éclatante!
Et quel noble succès a comblé votre attente!
Ainsi contre Didon combattent réunis
Et la ruse et la force, et la mère et le fils!
Applaudissez-vous bien de cette heureuse trame,
Deux puissances du ciel triomphent d'une femme!
Je connois vos soupçons : Carthage et ses remparts
De leur gloire naissante offusquent vos regards.
Mais pourquoi prolonger ces discordes cruelles?
Ah! plutôt terminons nos haines mutuelles;
Oublions nos débats; qu'au gré de vos souhaits
Les liens de l'amour soient les nœuds de la paix.
Vous voyez; tout est prêt pour ce grand hyménée;
Didon de tous vos feux brûle pour votre Énée :
Vos vœux sont accomplis. Par le nœud des serments,
Par le nœud conjugal unissons ces amants;
Que leurs peuples amis, sous nos communs auspices,
Deviennent nos sujets, et nous leurs protectrices;
Que dans l'heureux oubli de nos dépits jaloux,
Leur pacifique encens se partage entre nous.
Permettez qu'un hymen où Didon même aspire
Fasse d'un Phrygien le maître de l'empire,
Que le Troyen s'unisse aux enfants de Sidon :
Je les donne pour dot à l'époux de Didon. »
Ainsi Junon vouloit sur la rive africaine
Arrêter les destins de la grandeur romaine.
Vénus s'en aperçoit : « A vos vœux je souscris,
Dit-elle; mais un doute agite mes esprits :
Jupiter consent-il qu'oubliant l'Italie,
Le Troyen dans Carthage au Tyrien s'allie?
C'est à vous de gagner le cœur de votre époux;
S'il y consent, Vénus est d'accord avec vous. »
« A mon but, dit Junon, je saurai le conduire.
Mais il est un projet dont je dois vous instruire.
Demain, dès que l'Aurore allumera le jour,
Nos amants vont chasser dans les bois d'alentour;
Là, tandis qu'à la hâte on déploiera les toiles,

Nescius. Illa fuga silvas saltusque peragrat
Dictæos : hæret lateri letalis arundo.
Nunc media Ænean secum per mœnia ducit[20],
Sidoniasque ostentat opes, urbemque paratam;
Incipit effari, mediaque in voce resistit[21].
Nunc eadem, labente die, convivia quærit[22],
Iliacosque iterum demens audire labores
Exposcit, pendetque iterum narrantis ab ore[23].
Post, ubi digressi, lumenque obscura vicissim
Luna premit, suadentque cadentia sidera somnos,
Sola domo mœret vacua, stratisque relictis[24]
Incubat. Illum absens absentem auditque videtque;
Aut gremio Ascanium, genitoris imagine capta,
Detinet, infandum si fallere possit amorem!
Non cœptæ adsurgunt turres; non arma juventus[25]
Exercet, portusve aut propugnacula bello
Tuta parant : pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes, æquataque machina cœlo.
Quam simul ac tali persensit peste teneri[26]
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori,
Talibus adgreditur Venerem Saturnia dictis :
« Egregiam vero laudem et spolia ampla refertis
Tuque, puerque tuus! magnum et memorabile nomen,
Una dolo divum si femina victa duorum est[27]!
Nec me adeo fallit, veritam te mœnia nostra,
Suspectas habuisse domos Carthaginis altæ.
Sed quis erit modus? aut quo nunc certamina tanta?
Quin potius pacem æternam pactosque hymenæos
Exercemus? Habes, tota quod mente petisti :
Ardet amans Dido, traxitque per ossa furorem.
Communem hunc ergo populum, paribusque regamus
Auspiciis : liceat Phrygio servire marito,
Dotalisque tuæ Tyrios permittere dextræ. »
Olli (sensit enim simulata mente locutam,
Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras),
Sic contra est ingressa Venus : « Quis talia demens
Abnuat, aut tecum malit contendere bello?
Si modo, quod memoras, factum fortuna sequatur.
Sed fatis incerta feror, si Juppiter unam
Esse velit Tyriis urbem Trojaque profectis,
Misceri ve probet populos, aut fœdera jungi.
Tu conjux; tibi fas animum tentare precando.
Perge, sequar. » Tum sic excepit regia Juno :
« Mecum erit iste labor. Nunc qua ratione, quod instat
Confieri possit, paucis, adverte, docebo.
Venatum Æneas, unaque miserrima Dido

Dans les cieux, à ma voix, la nuit tendra ses voiles;
De noirs torrents de pluie épanchés dans les airs,
Et le bruit du tonnerre, et le feu des éclairs,
D'Énée et de Didon disperseront la suite;
Vers un antre voisin tous deux prendront la fuite :
J'y conduirai l'Hymen; et, si tels sont vos vœux,
J'y joindrai ces amants par les plus tendres nœuds. »
« A la reine des dieux est-il rien qu'on refuse?
J'y consens, » dit Vénus, souriant de la ruse.
L'Aurore enfin se lève, et sort du sein des flots.
Aussitôt, arrachée aux douceurs du repos,
De jeunes Tyriens une brillante élite
En foule hors des murs vole et se précipite.
Les chevaux africains aussi prompts que l'éclair,
Les filets, les épieux armés d'un large fer,
Tout est prêt; et des chiens qui palpitent de joie
L'instinct intelligent flaire déja sa proie.
Sous son noble fardeau prêt à prendre l'essor,
Le coursier de Didon, brillant de pourpre et d'or,
Contient, fier et soumis, l'ardeur qui le consume,
Et ronge, en frémissant, son frein blanchi d'écume.
Tous les grands de l'état, à la fête appelés,
Autour du seuil royal déja sont assemblés :
Tous de leur souveraine attendent la présence.
Au milieu de sa cour la reine enfin s'avance :
A peine on aperçoit son front majestueux,
Tous les rangs ont ouvert leurs flots respectueux.
Pour elle se courbant en agrafe brillante,
L'or rassemble les plis de sa pourpre flottante;
L'or couvre son carquois; l'or, en flexibles nœuds,
Sur son front avec grace assemble ses cheveux;
Et l'aiguille savante, imitant la peinture,
De sa mante royale embellit la bordure.
Ascagne cependant, qu'enchante ce beau jour,
Et les seigneurs troyens, viennent grossir sa cour.
Seul plus brillant qu'eux tous, leur roi marche à leur tête,
Et semble seul l'objet et le dieu de la fête.

Tel, quand des Lyciens quittant le long hiver,
Et le Xanthe lui-même à son amour si cher,
Apollon vient revoir son île maternelle;
Lorsque, renouvelant sa fête solennelle,
Maures, Scythes, Crétois, célèbrent l'immortel,
Et sautent en cadence autour de son autel :
Lui, dans tout l'appareil de sa dignité sainte,
D'un pas tranquille et fier, sur les hauteurs du Cynthe,
Au milieu des parfums, et des chants et des vœux,
Il marche; au gré des vents flottent ses longs cheveux;
Le laurier immortel, serpentant avec grace,
De son feuillage vert mollement les embrasse,
Et l'or d'un nœud brillant en captive les flots :
Il vient, un arc en main, un carquois sur le dos;
Sur l'épaule du dieu ses flèches retentissent,
Et tous les cœurs émus d'un saint respect frémissent.
Tel paroît le héros, tel cet enfant des dieux
A charmé tous les cœurs et fixé tous les yeux.
Mais déja l'on s'éloigne : on brave avec audace
Et des monts escarpés, et des routes sans trace.
Des taillis ténébreux, des antres enfoncés,
Les peureux habitants en foule sont chassés;
Surprises dans la nuit de leurs profonds ombrages,
Du chevreuil, du chamois les compagnes sauvages
Hâtent de roc en roc leurs sauts impétueux;
Le daim cherche des bois les sentiers tortueux;
Et des cerfs, élancés du sommet des montagnes,
Les bataillons poudreux franchissent les campagnes
Ascagne, aiguillonnant un coursier plein de cœur,
Court, vole, va, revient; et dans sa jeune ardeur
Voudroit qu'un fier lion, un sanglier sauvage
Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage.
Tout-à-coup le ciel gronde; et le feu des éclairs,
Et la grêle, et la pluie, ont sifflé dans les airs;
Et du sommet des monts les ondes élancées
Poursuivent des chasseurs les troupes dispersées.
On court, on se dérobe à ces bruyants éclats.

In nemus ire parant, ubi primos crastinus ortus
Extulerit Titan, radiisque retexerit orbem.
His ego nigrantem commixta grandine nimbum,
Dum trepidant alæ, saltusque indagine cingunt,
Desuper infundam, et tonitru cœlum omne ciebo.
Diffugient comites, et nocte tegentur opaca;
Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Devenient : adero, et, tua si mihi certa voluntas,
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo [28].
Hic Hymenæus erit. » Non adversata petenti
Adnuit, atque dolis risit Cytherea repertis.
Oceanum interea surgens Aurora relinquit [29].
It portis jubare exorto delecta juventus :
Retia rara, plagæ, lato venabula ferro,
Massylique ruunt equites, et odora canum vis.
Reginam thalamo cunctantem ad limina primi
Pœnorum exspectant; ostroque insignis et auro
Stat sonipes, ac frena ferox spumantia mandit [30].
Tandem progreditur, magna stipante caterva,
Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo;
Cui pharetra ex auro, crines nodantur in aurum,
Aurea purpuream subnectit fibula vestem.
Nec non et Phrygii comites, et lætus Iulus,

Incedunt. Ipse ante alios pulcherrimus omnis
Infert se socium Æneas, atque agmina jungit.
Qualis, ubi hibernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo,
Instauratque choros, mixtique altaria circum
Cretesque Dryopesque fremunt, pictique Agathyrsi;
Ipse jugis Cynthi graditur, mollique fluentem
Fronde premit crinem fingens, atque implicat auro;
Tela sonant humeris. Haud illo segnior ibat
Æneas; tantum egregio decus enitet ore.
Postquam altos ventum in montis atque invia lustra,
Ecce feræ, saxi dejectæ vertice, capræ
Decurrere jugis; alia de parte patentis
Transmittunt cursu campos atque agmina cervi
Pulverulenta fuga glomerant, montisque relinquunt.
At puer Ascanius mediis in vallibus acri
Gaudet equo, jamque hos cursu, jam præterit illos;
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.
Interea magno misceri murmure cœlum [31]
Incipit. Insequitur commixta grandine nimbus.
Et Tyrii comites passim, et Trojana juventus,
Dardaniusque nepos Veneris, diversa per agros

Didon fuit dans un antre, Énée y suit ses pas :
L'Amour à l'Hyménée en a montré la route.
A peine ils sont entrés sous cette obscure voûte,
Deux grandes déités de cet hymen fatal
A la nature entière ont donné le signal.
Complices de Junon, soudain les cieux tonnèrent,
Cybèle y répondit, les montagnes tremblèrent;
Les nymphes de longs cris remplirent les coteaux
La nuit servit de voile, et l'éclair de flambeaux.
O malheureuse reine! amante infortunée!...
Combien tu paieras cher ce funeste hyménée!
C'en est fait de ta gloire; et ce fatal bonheur
Te coûte le repos, et la vie, et l'honneur!...
Didon ne cache plus les secrets de son ame;
Son cœur en liberté laisse éclater sa flamme,
Et, pour couvrir l'erreur de ce malheureux jour,
Voile du nom d'hymen les larcins de l'amour.
Ainsi ces deux amants, au sein de la mollesse,
Goûtoient nonchalamment leur amoureuse ivresse.
Déja la Renommée, en traversant les airs,
En a semé le bruit chez cent peuples divers.
Foible dans sa naissance, et timide à sa source,
Ce monstre s'enhardit et s'accroît dans sa course.
La terre l'enfanta pour se venger des cieux;
Elle aime à publier les foiblesses des dieux :
Digne sœur des géants qu'écrasa leur tonnerre,
Son front est dans l'Olympe, et ses pieds sur la terre :
Rien ne peut égaler son bruit tumultueux,
Rien ne peut devancer son vol impétueux :
Pour voir, pour écouter, pour semer les merveilles,
Ce monstre ouvre à-la-fois d'innombrables oreilles,
Par d'innombrables yeux surveille l'univers,
Et par autant de voix fait retentir les airs.
La nuit, d'un vol bruyant il poursuit sa carrière;
Jamais le doux sommeil ne ferma sa paupière :
Le jour, il veille assis sur le palais des rois;
Et, de là répandant son effrayante voix,
A l'univers surpris incessamment raconte
La vérité, l'erreur, et la gloire, et la honte.
Parmi cent bruits divers, la déesse, en son cours,
D'Énée et de Didon publioit les amours.
« Un Troyen, disoit-elle, est entré dans Carthage;
Un secret hyménée à la reine l'engage;
Et tous deux, oubliant le soin de leur grandeur,
Se livrent sans remords à leur coupable ardeur. »
Par de pareils récits l'agile messagère
Court d'Iarbe jaloux redoubler la colère.
Fier de devoir le jour au monarque des dieux,
Sur cent autels de marbre il lui portoit ses vœux.
Là de nombreux taureaux, couronnés de guirlandes,
Chaque jour sous le fer expiroient en offrandes;
Là cent lampes brûloient autour de ses autels,
Et, veillant en l'honneur du roi des immortels,
D'un culte filial assidu témoignage,
De leur clarté pieuse éternisoient l'hommage.
On dit que, plein de rage, à la face des dieux,
Son courroux exhala ce discours furieux :
« Dieu du Maure! ô mon père! ô souverain du monde!
Sans doute c'est en vain que ton tonnerre gronde;
Et, perdus dans les airs, tes foudres impuissants
D'un frivole murmure épouvantent nos sens!
Une femme exilée erre ici sans asile;
Par pitié je lui cède un rivage stérile;
Et c'est elle aujourd'hui qui rejette ma main!
L'amour est pour Énée, et pour moi le dédain!
Et tandis que, fidèle aux lois de ma naissance,
Au pied de tes autels chaque jour je t'encense,
D'un peuple efféminé ce chef voluptueux,

Tecta metu petiere. Ruunt de montibus amnes.
Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
Deveniunt. Prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum; fulsere ignes, et conscius æther
Connubii, summoque ulularunt vertice nymphæ.
Ille dies primus leti primusque malorum
Caussa fuit. Neque enim specie famave movetur,
Nec jam furtivum Dido meditatur amorem :
Conjugium vocat; hoc prætexit nomine culpam.
Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbis [32],
Fama, malum quo non aliud velocius ullum.
Mobilitate viget, viresque adquirit eundo.
Parva metu primo, mox sese adtollit in auras,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit
Illam Terra parens, ira irritata deorum,
Extremam, ut perhibent, Cœo Enceladoque sororem
Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis.
Monstrum horrendum, ingens, cui quot sunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi subter, mirabile dictu!
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit auris
Nocte volat cœli medio terræque, per umbram
Stridens, nec dulci declinat lumina somno.
Luce sedet custos aut summi culmine tecti,
Turribus aut altis, et magnas territat urbis,
Tam ficti pravique tenax, quam nuntia veri.
Hæc tum multiplici populos sermone replebat
Gaudens, et pariter facta atque infecta canebat :
Venisse Ænean, Trojano a sanguine cretum,
Cui se pulchra viro dignetur jungere Dido;
Nunc hiemem inter se luxu, quam longa, fovere
Regnorum immemores, turpique cupidine captos.
Hæc passim dea fœda virum diffundit in ora.
Protinus ad regem cursus detorquet Iarban,
Incenditque animum dictis, atque aggerat iras.
Hic Hammone satus, rapta Garamantide nympha,
Templa Jovi centum latis immania regnis,
Centum aras posuit, vigilemque sacraverat ignem,
Excubias divum æternas, pecudumque cruore
Pingue solum, et variis florentia limina sertis.
Isque amens animi, et rumore adcensus amaro,
Dicitur ante aras, media inter numina divum,
Multa Jovem manibus supplex orasse supinis :
« Juppiter omnipotens, cui nunc Maurusia pictis [33]
Gens epulata toris Lenæum libat honorem,
Adspicis hæc? An te, genitor, quum fulmina torques,
Nequidquam horremus? cæcique in nubibus ignes
Terrificant animos, et inania murmura miscent?
Femina, quæ, nostris errans in finibus, urbem
Exiguam pretio posuit, cui litus arandum,
Cuique loci leges dedimus, connubia nostra
Reppulit, ac dominum Ænean in regna recepit!
Et nunc ille Paris, cum semiviro comitatu,
Mæonia mentum mitra, crinemque madentem
Subnixus, rapto potitur; nos munera templis

Qui des parfums d'Asie embaume ses cheveux,
Jouit de sa conquête, et comble ses outrages!
Dieu puissant! est-ce là le prix de mes hommages? »
  Ainsi parloit Iarbe, appuyé sur l'autel.
Jupiter l'entendit; et son œil immortel
Se tournant vers les lieux où, pleins de leur tendresse,
Ces amants s'oublioient dans une molle ivresse :
« C'est trop perdre, dit-il, de précieux moments :
Va, cours, vole, mon fils, sur les ailes des vents;
Va du héros troyen réveiller le courage.
Quelle indigne langueur le retient dans Carthage!
Deux fois du fer des Grecs par Vénus préservé,
Est-ce là le destin qui lui fut réservé?
Est-ce là ce guerrier et ce héros sublime
Qui devoit, de Teucer rejeton magnanime,
Fonder ces murs sacrés, berceau du peuple-roi,
Et faire au monde entier reconnoître sa loi?
Si, de ces hauts destins étouffant la mémoire,
L'amour lui fait trahir l'intérêt de sa gloire,
Pourquoi priver son fils de l'honneur immortel
De fonder près du Tibre un empire éternel?
Chez un peuple ennemi qu'attend-il? qui l'arrête?
Pourquoi du Latium négliger la conquête?
Qu'il parte; je le veux, je l'ordonne. » A sa voix,
Le messager des dieux vole accomplir ses lois.
Il attache d'abord ses brodequins dociles,
Qui, soutenant son vol sur leurs ailes agiles,
Au-dessus des vallons, des montagnes, des mers,
Plus vite que les vents lui font fendre les airs.
Ensuite il prend en main sa baguette puissante,
Qui maîtrise à son gré la Parque obéissante,
Rouvre, quand il lui plaît, les portes du tombeau,
Imprime de la mort le redoutable sceau,
Ote ou rend le sommeil, fend les sombres nuages,
Et fraie au dieu sa route à travers les orages.
Il part, vole, et déja se découvre à ses yeux
L'Atlas, l'énorme Atlas, antique appui des cieux.
Sous d'éternels frimas ses épaules blanchissent;
De bleuâtres glaçons ses cheveux se hérissent;
Son front couvert de pins, de nuages chargé,
Par l'orage et les vents est sans cesse assiegé;
Et cent torrents, vomis de sa bouche profonde,
Font retentir ses flancs du fracas de leur onde.
  A peine il a touché le mont majestueux,
Mercure, suspendant son vol impétueux,
Sur son aile immobile un instant se balance,
Puis vers le bord des mers rapidement s'élance;
Là, tel qu'auprès des eaux, des rochers poissonneux,
Glisse l'agile oiseau sur des bancs sablonneux;
Tel, en quittant l'Atlas, noble auteur de sa mère,
Le dieu baisse son vol, et, d'une aile légère
Planant entre la terre et l'espace des airs,
Effleure mollement le rivage des mers.
  Ses pieds ailés à peine ont touché le rivage
Où d'humbles toits font place aux pompes de Carthage,
Il voit le chef troyen de ces grands monuments
Diriger les travaux, poser les fondements.
A son côté pendoit une éclatante épée,
Où se dessine en cercle une étoile jaspée :
De son épaule tombe un manteau précieux,
Où d'une riche pourpre étincellent les feux;
Et de ce beau tissu, brodé par son amante,
L'or flexible parcourt la trame éblouissante.
Le dieu l'aborde : « Eh quoi! dans des moments si chers,
Oubliant tes destins, oubliant l'univers,
Tu bâtis donc Carthage! Esclave d'une femme,
Voilà donc les grands soins qui remplissent ton ame!
Le souverain du monde et le maître des dieux

  Quippe tuis ferimus, famamque fovemus inanem. »
    Talibus orantem dictis, arasque tenentem
  Audiit omnipotens, oculosque ad mœnia torsit
  Regia, et oblitos famæ melioris amantis.
  Tum sic Mercurium adloquitur, ac talia mandat :
  « Vade age, nate, voca Zephyros, et labere pennis [34];
  Dardaniumque ducem, Tyria Carthagine qui nunc
  Exspectat, fatisque datas non respicit urbis,
  Adloquere, et celeris defer mea dicta per auras.
  Non illum nobis genetrix pulcherrima talem
  Promisit, Graiumque ideo bis vindicat armis;
  Sed fore qui gravidam imperiis belloque frementem
  Italiam regeret, genus alto a sanguine Teucri
  Proderet, ac totum sub leges mitteret orbem.
  Si nulla adcendit tantarum gloria rerum,
  Nec super ipse sua molitur laude laborem;
  Ascanione pater Romanas invidet arces?
  Quid struit? aut qua spe inimica in gente moratur?
  Nec prolem Ausoniam, et Lavinia respicit arva?
  Naviget. Hæc summa est; hic nostri nuntius esto [35]. »
  Dixerat. Ille patris magni parere parabat
  Imperio; et primum pedibus talaria nectit
  Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,
  Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
  Tum virgam capit : hac animas ille evocat Orco
  Pallentis; alias sub Tartara tristia mittit;
  Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat :
  Illa fretus agit ventos, et turbida tranat
  Nubila. Jamque volans apicem et latera ardua cernit
  Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit;
  Atlantis, cinctum adsidue cui nubibus atris
  Piniferum caput et vento pulsatur et imbri;
  Nix humeros infusa tegit; tum flumina mento
  Præcipitant senis, et glacie riget horrida barba.
    Hic primum paribus nitens Cyllenius alis
  Constitit; hinc toto præceps se corpore ad undas
  Misit, avi similis, quæ circum litora, circum
  Piscosos scopulos, humilis volat æquora juxta.
  * Haud aliter terras inter cœlumque volabat,
  * Litus arenosum ad Libyæ, ventosque secabat.
  * Materno veniens ab avo Cyllenia proles.
    Ut primum alatis tetigit magalia plantis,
  Ænean fundantem arces ac tecta novantem
  Conspicit; atque illi stellatus iaspide fulva
  Ensis erat, Tyrioque ardebat murice læna,
  Demissa ex humeris, dives quæ munera Dido
  Fecerat, et tenui telas discreverat auro.
  Continuo invadit : « Tu nunc Carthaginis altæ
  Fundamenta locas, pulchramque uxorius urbem
  Exstruis? heu! regni rerumque oblite tuarum!
  Ipse deum tibi me claro demittit Olympo
  Regnator, cœlum et terras qui numine torquet;
  Ipse hæc ferre jubet celeris mandata per auras :
  Quid struis? aut qua spe Libycis teris otia terris?

M'a député vers toi de la voûte des cieux.
Va le trouver, mon fils, m'a-t-il dit : qui l'arrête ?
S'il peut d'un vaste empire oublier la conquête,
Si sa propre grandeur ne le peut émouvoir,
De sa postérité pourquoi trahir l'espoir ?
Pourquoi trahir un fils sur qui déja se fonde
Le sort de l'Italie et l'empire du monde ? »
Il dit, et s'évapore, et disparoît dans l'air.
Le héros, à l'aspect du fils de Jupiter,
Reste interdit; sa voix sur ses lèvres s'arrête,
Et ses cheveux d'horreur se dressent sur sa tête.
Il brûle de partir et d'obéir aux dieux;
Mais comment s'arracher à ces aimables lieux ?
Et son amante, hélas !... où, quand, par quelle adresse,
A ce fatal départ préparer sa tendresse ?
Comment l'en prévenir ? et par où commencer ?
Son ame irrésolue hésite à se fixer;
Il veut, il se repent, et cette incertitude
Égare en cent projets sa vague inquiétude;
Mais son esprit flottant se détermine enfin.
Il convoque les chefs, leur ouvre son dessein :
« Qu'on équipe la flotte, et qu'on arme en silence;
Que d'un prétexte adroit la trompeuse apparence
Colore ces apprêts. Lui, tandis que Didon
A son crédule amour se livre sans soupçon,
Pour disposer son ame à ce grand sacrifice,
Il épiera le temps, le lieu le plus propice. »
A ces mots, s'empressant d'obéir à sa voix,
Les Troyens enchantés exécutent ses lois.
Mais la reine... ah ! qui peut tromper l'œil d'une amante ?
Même avant le danger elle est déja tremblante.
Par des pressentiments ou des avis secrets,
La reine la première a su tous ces apprêts.
Déja la Renommée, indiscrète déesse,
A de ce bruit fatal consterné sa tendresse.
Soudain un noir courroux allume ses regards :
Furieuse, égarée, et les cheveux épars,
Elle vole, pareille à la jeune bacchante
Qui dans l'ombre des nuits, échevelée, errante,
Ivre du dieu puissant qui maîtrise son cœur,
Par de saints hurlements exhale sa fureur.
Enfin dans ses transports elle rencontre Énée,
Et livre ainsi passage à sa rage effrénée :
« Perfide ! as-tu bien cru pouvoir tromper mes yeux ?
As-tu cru me cacher ton départ odieux ?
Quoi ! notre amour... la foi que tu m'avois donnée...
Quoi ! la triste Didon, à mourir condamnée...
Rien ne t'arrête ! Hélas ! si tu fuis pour toujours,
Fais-moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours :
Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante :
Perfide ! est-ce le temps de quitter ton amante ?
Ah ! quand tu n'irois point dans de lointains climats
Chercher un triste exil et de sanglants combats;
Quand Troie encor du Xanthe orneroit les rivages,
Irois-tu chercher Troie à travers les naufrages ?
Est-ce moi que tu fuis ? Par ces pleurs, par ta foi,
Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi,
Par l'amour, dont mon cœur épuisa les supplices,
Par l'hymen dont à peine il goûtoit les délices,
Si mes bienfaits ont pu soulager ton malheur,
Si mes foibles attraits ont pu toucher ton cœur,
Songe, ingrat, songe aux maux où ta fuite me laisse;
Et par pitié du moins, au défaut de tendresse,
Si pourtant la pitié peut encor t'émouvoir,
Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir !
Pour toi de mes sujets j'ai soulevé la haine;
J'ai bravé tous les rois de la rive africaine;
J'ai perdu la pudeur, ce trésor précieux,
Qui me rendoit si fière, et m'égaloit aux dieux.
Cher hôte ! puisque enfin la fortune jalouse

Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
Nec super ipse tua moliris laude laborem;
Ascanium surgentem, et spes heredis Iuli
Respice, cui regnum Italiæ Romanaque tellus
Debentur. » Tali Cyllenius ore locutus
Mortalis visus medio sermone reliquit,
Et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.
At vero Æneas adspectu obmutuit amens,
Adrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit [36].
Ardet abire fuga, dulcisque relinquere terras,
Adtonitus tanto monitu imperioque deorum.
Heu ! quid agat ? quo nunc reginam ambire furentem
Audeat adfatu ? quæ prima exordia sumat ?
* Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
* In partisque rapit varias, perque omnia versat.
Hæc alternanti potior sententia visa est.
Mnesthea Sergestumque vocat, fortemque Cloanthum;
Classem aptent taciti, socios ad litora cogant;
Arma parent, et, quæ sit rebus caussa novandis,
Dissimulent; sese interea, quando optima Dido
Nesciat, et tantos rumpi non speret amores,
Tentaturum aditus, et quæ mollissima fandi
Tempora, quis rebus dexter modus. Ocius omnes
Imperio læti parent, ac jussa facessunt.
At regina dolos (quis fallere possit amantem [37] !)
Præsensit, motusque excepit prima futuros,
Omnia tuta timens. Eadem impia Fama furenti
Detulit armari classem, cursumque parari.
Sævit inops animi, totamque incensa per urbem
Bacchatur; qualis commotis excita sacris
Thyias, ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia, nocturnusque vocat clamore Cithæron.
Tandem his Ænean compellat vocibus ultro :
« Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum [38]
Posse nefas, tacitusque mea decedere terra ?
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido ?
Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas Aquilonibus ire per altum,
Crudelis ! Quid ? si non arva aliena domosque
Ignotas peteres, et Troja antiqua maneret,
Troja per undosum peteretur classibus æquor !
Mene fugis ? Per ego has lacrymas, dextramque tuam, te,
(Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipsa reliqui)
Per connubia nostra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
Dulce meum, miserere domus labentis, et istam,
Oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem !
Te propter Libycæ gentes Nomadumque tyranni
Odere; infensi Tyrii; te propter eumdem

Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse,
A qui vas-tu livrer la mourante Didon?
Malheureuse! eh! qu'attendre en ce triste abandon?
Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage!
Qu'Iarbe triomphant m'entraîne en esclavage!
Encor si quelque enfant, doux fruit de notre amour,
Charmoit l'affreux désert où tu laisses ma cour,
Je ne me croirois pas entièrement trahie,
Et ton image au moins consoleroit ma vie! »
Elle dit. Le héros, plein de l'ordre des dieux,
Étouffant la douleur de ses tristes adieux,
Tient baissé vers la terre un regard immobile.
« Cessez, dit-il enfin, un reproche inutile :
Grande reine, mon cœur se plaît à l'avouer,
De vos soins généreux j'ai lieu de me louer;
J'en conserve à jamais la mémoire chérie;
Leur souvenir ne peut finir qu'avec ma vie.
Mais daignez m'écouter; Didon, ne croyez pas
Que j'aie à votre insu voulu fuir vos états;
Ne croyez pas non plus qu'à votre destinée
J'aie espéré m'unir par les nœuds d'hyménée.
Hélas! fus-je jamais le maître de mes jours?
Si le ciel à mon choix en eût laissé le cours,
Je vous verrois encor, bords chéris du Scamandre!
Mon Ilion détruit sortiroit de sa cendre,
Et je verrois enfin renaître sous mes yeux
Les palais de mes rois, les temples de mes dieux.
Mais le destin m'appelle aux champs de l'Hespérie;
C'est là qu'il a choisi ma nouvelle patrie;
C'est là qu'il faut porter mes pas et mon amour.
Si Didon, loin de Tyr qui lui donna le jour,
Sur les bords africains s'est fixée avec joie,
N'enviez point le Tibre aux habitants de Troie;
Souffrez que, comme vous, après mille dangers,
Nous trouvions un abri sur des bords étrangers.
Tout m'arrache à des lieux qui m'avoient trop su plaire,
Et l'intérêt d'un fils, et l'ordre de mon père :
L'un, dès que l'ombre humide enveloppe les cieux,
Terrible et menaçant se présente à mes yeux;
L'autre à mille remords livre en secret mon ame,
Je l'enlève aux grandeurs que son destin réclame.
Dans ce moment encor le fils de Jupiter
(J'en atteste et mon père et cet enfant si cher),
A mes yeux éblouis se dévoilant lui-même,
A fait sur moi des dieux tonner l'ordre suprême;
Fait parler le destin, la gloire, le devoir :
Je crois l'entendre encor, je crois encor le voir.
N'irritez plus vos maux et ma douleur profonde;
Je vous quitte à regret pour l'empire du monde;
Et ce fatal départ, qui m'arrache au bonheur,
Est l'arrêt du destin, non le vœu de mon cœur. »
Durant ces mots, Didon, dévorant son offense,
A peine à contenir sa longue impatience;
Avec le froid dédain de son courroux altier,
Le mesure des yeux, le parcourt tout entier,
Se détourne en silence, et de sa sourde rage
En ces mots à la fin laisse éclater l'orage :
« Non, tu n'es point le fils de la mère d'Amour;
Au sang de Dardanus tu ne dois point le jour.
N'impute point aux dieux la naissance d'un traître;
D'une race divine un monstre n'a pu naître :
Moins horrible que toi, le Caucase en fureur
De ses plus durs rochers fit ton barbare cœur;
Et du tigre inhumain la compagne sauvage,
Cruel! avec son lait t'a fait sucer sa rage.
Car enfin, qui m'arrête? Après ses durs refus,
Après tant de mépris, qu'attendrois-je de plus?
Auteur de tous mes maux, a-t-il plaint mes alarmes?
Ai-je pu de ses yeux arracher quelques larmes?
S'est-il laissé fléchir à mes cris douloureux?
A-t-il au moins daigné tourner vers moi les yeux?
Prosternée à ses pieds, plaintive, suppliante,

Exstinctus pudor, et, qua sola sidera adibam,
Fama prior. Cui me moribundam deseris, hospes?
Hoc solum nomen quoniam de conjuge restat.
Quid moror? an mea Pygmalion dum mœnia frater
Destruat, aut captam ducat Gætulus Iarbas?
Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
Ante fugam soboles; si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas, qui te tamen ore referret,
Non equidem omnino capta ac deserta viderer. »
Dixerat. Ille Jovis monitis immota tenebat
Lumina, et obnixus curam sub corde premebat.
Tandem pauca refert : « Ego te, quæ plurima fando [39]
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam; nec me meminisse pigebit Elissæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos regit artus.
Pro re pauca loquar. Neque ego hanc abscondere furto
Speravi, ne finge, fugam; nec conjugis unquam
Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.
Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas;
Urbem Trojanam primum dulcisque meorum
Relliquias colerem; Priami tecta alta manerent;
Et recidiva manu posuissem Pergama victis.
Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo,
Italiam Lyciæ jussere capessere sortes.
Hic amor, hæc patria est. Si te Carthaginis arces
Phœnissam, Libycæque adspectus detinet urbis;
Quæ tandem Ausonia Teucros considere terra
Invidia est? Et nos fas extera quærere regna.
Me patris Anchisæ, quoties humentibus umbris
Nox operit terras, quoties astra ignea surgunt,
Admonet in somnis, et turbida terret imago.
Me puer Ascanius, capitisque injuria cari,
Quem regno Hesperiæ fraudo et fatalibus arvis.
Nunc etiam interpres divum, Jove missus ab ipso
(Testor utrumque caput), celeris mandata per auras
Detulit. Ipse deum manifesto in lumine vidi
Intrantem muros, vocemque his auribus hausi.
Desine meque tuis incendere teque querelis;
Italiam non sponte sequor. »
Talia dicentem jamdudum aversa tuetur [40],
Huc illuc volvens oculos, totumque pererrat
Luminibus tacitis, et sic adcensa profatur :
« Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera tigres.
Nam quid dissimulo? aut quæ me ad majora reservo?
Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?

N'a-t-il pas d'un front calme écouté son amante?
Le cruel! quand pour lui j'ai tout sacrifié,
M'a-t-il, pour tant d'amour, rendu quelque pitié?
Ah! de ses cruautés quelle est la plus coupable?
O de l'hymen trahi vengeresse équitable,
Junon! qu'attends-tu donc? Ton époux n'est-il plus
Et la terreur du crime, et l'appui des vertus?
Des vertus! A quel signe, ô dieux! les reconnoître?
A qui se confier, quand Énée est un traître?
Sans secours, sans asile, errant de mers en mers,
Par les flots en courroux jeté dans nos déserts,
Je l'ai reçu, l'ingrat! Des fureurs de l'orage
J'ai sauvé ses sujets, ses vaisseaux du naufrage.
Je lui donne mon cœur, mon empire, ma main:
O fureur! et voilà que ce monstre inhumain
Ose imputer aux dieux son horrible parjure,
Me parle et d'Apollon, et d'oracle, et d'augure!
Pour presser son départ, l'ambassadeur des dieux
Est descendu vers lui de la voûte des cieux:
Dignes soins, en effet, de ces maîtres du monde!
En effet, sa grandeur trouble leur paix profonde!
C'en est assez: va, pars; je ne te retiens pas:
Va chercher loin de moi je ne sais quels états.
Au tranquille bonheur que t'offrent ces rivages,
Va, préfère les vents, les flots, et les orages;
Pour prix de mes bienfaits donne-moi le trépas.
S'il est encore un dieu redoutable aux ingrats,
J'espère que bientôt, pour prix d'un si grand crime,
Brisé contre un écueil, plongé dans un abîme,
Tu paieras mes malheurs, perfide! et de Didon
Ta voix, ta voix plaintive invoquera le nom.
Et moi, je poursuivrai l'ingrat qui me délaisse;
Absente, à tes regards je m'offrirai sans cesse.
Des funestes brandons prêts à me dévorer,
Barbare! à ton départ les feux vont t'éclairer;
Et lorsque, de mon corps affranchissant mon ame,
Les dieux de mes destins auront coupé la trame,
Ne crois pas m'échapper; à toute heure, en tous lieux,
Spectre pâle et sanglant, j'assiégerai tes yeux.
Oui, je serai vengée; et, dans l'empire sombre,
Le bruit de tes malheurs viendra charmer mon ombre.»

A ces mots menaçants qu'elle interrompt soudain,
Elle fuit, laisse Énée interdit, incertain,
Et cherchant à calmer le chagrin qui l'oppresse.
Ses femmes dans leurs bras soutiennent sa foiblesse,
Et sur un lit pompeux la portent, loin du jour,
Mourante de douleur, et de rage, et d'amour.

Énée... ah! quel regret accable sa tendresse!
Qu'il voudroit de Didon consoler la tristesse!
Mais le respect des dieux parle seul à son cœur.
Il retourne à sa flotte, où chacun plein d'ardeur
Se dispose à voler sur les plaines profondes.
Des vaisseaux, qui long-temps ont oublié les ondes,
On répare les flancs; et ces vastes apprêts
De chênes, de sapins dépeuplent les forêts.
Des avirons encor tout couverts de feuillage,
Des mâts encor grossiers sont traînés au rivage.
On s'empresse, on s'assemble, on voit de toutes parts
Les Troyens par torrents déserter les remparts.
Ainsi, quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes:
L'une conduit la troupe et trace le chemin;
L'autre, non sans effort, pousse un énorme grain;
Celle-ci des traîneurs réprime la paresse:
Pour le bien de l'état tout agit, tout s'empresse,
Tous ont leurs soins, leur tâche, et leurs emplois divers,
Et d'ardents travailleurs les chemins sont couverts:
Tel étoit des Troyens le concours unanime.

Et toi, de leur départ malheureuse victime!
Quels étoient tes pensers, quand, presque sous tes yeux,
Tu voyois de tes tours ces apprêts odieux;
Quand des nochers, armés de la fatale rame,
Les cris retentissoient jusqu'au fond de ton ame?
Amour, que ton pouvoir tyrannise les cœurs!

Num lacrymas victus dedit, aut miseratus amantem est?
Quæ quibus anteferam? Jam jam nec maxuma Juno [41],
Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis.
Nusquam tuta fides: ejectum litore, egentem
Excepi, et regni demens in parte locavi;
Amissam classem, socios a morte reduxi.
Heu furiis incensa feror! nunc augur Apollo,
Nunc Lyciæ sortes, nunc et Jove missus ab ipso
Interpres divum fert horrida jussa per auras.
Scilicet is superis labor est! ea cura quietos
Sollicitat! Neque te teneo, neque dicta refello.
I, sequere Italiam ventis; pete regna per undas.
Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
Supplicia hausurum scopulis, et nomine Dido
Sæpe vocaturum: sequar atris ignibus absens;
Et, quum frigida mors anima seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero: dabis, improbe, pœnas:
Audiam, et hæc Manis veniet mihi fama sub imos.»
His medium dictis sermonem abrumpit, et auras
Ægra fugit, seque ex oculis avertit et aufert;
Linquens multa metu cunctantem, et multa parantem
Dicere. Suscipiunt famulæ, conlapsaque membra
Marmoreo referunt thalamo, stratisque reponunt.
At pius Æneas, quamquam lenire dolentem [42]
Solando cupit, et dictis avertere curas,
Multa gemens, magnoque animum labefactus amore,
Jussa tamen divum exsequitur, classemque revisit.
Tum vero Teucri incumbunt, et litore celsas
Deducunt toto navis. Natat uncta carina;
Frondentisque ferunt remos et robora silvis
Infabricata, fugæ studio.
Migrantis cernas, totaque ex urbe ruentis.
Ac veluti, ingentem formicæ farris acervum
Quum populant, hiemis memores, tectoque reponunt;
It nigrum campis agmen, prædamque per herbas
Convectant calle angusto; pars grandia trudunt
Obnixæ frumenta humeris: pars agmina cogunt,
Castigantque moras; opere omnis semita fervet.
Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus [43]!
Quosve dabas gemitus, quum litora fervere late
Prospiceres arce ex summa, totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus æquor!

Hélas! il faut encor dans ses folles douleurs
Abaisser la hauteur de cette ame si fière,
Recourir à des pleurs, descendre à la prière,
Et tout tenter au moins avant que de mourir.
« Élise, tu le vois, le traître va me fuir :
Déja de toutes parts son vil peuple s'attroupe;
Déja de ses vaisseaux il couronne la poupe;
Sa voile attend les vents : il part, et des rameurs
L'insolente alégresse insulte à mes douleurs.
Si j'avois pu m'attendre à ce revers horrible,
Moins imprévu, ma sœur, il seroit moins terrible.
J'ai reçu si souvent des preuves de ta foi!
Ma sœur, pour le fléchir je n'espère qu'en toi.
Toi seule sur l'ingrat avois pris quelque empire;
Dans son ame à toi seule il permettoit de lire :
Seule enfin, près de lui trouvant un doux accueil,
Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.
Va, ma sœur, va trouver cet ennemi farouche;
Dis-lui que ma douleur l'implore par ta bouche.
Qu'ai-je fait ? d'Ilion ai-je embrasé les tours ?
Ai-je à ses ennemis envoyé des secours ?
L'Aulide a-t-elle vu, secondant leur furie,
Mes vaisseaux conjurés menacer sa patrie ?
Ai-je sur Ilion arboré mes drapeaux,
Arraché ses aïeux à la paix des tombeaux ?
Ou de son père Anchise ai-je outragé la cendre ?
L'ingrat! et pourquoi donc refuser de m'entendre ?
Pourquoi sitôt me fuir ? pourquoi vouloir ma mort ?
Hélas! je n'attends point qu'il s'unisse à mon sort;
Je ne réclame plus les saints nœuds d'hyménée;
Je ne veux plus troubler sa haute destinée :
Il peut chercher ces bords, ce fortuné séjour,
Cet empire, à ses yeux plus cher que notre amour!
Tout ce qu'exige, hélas! cet amour déplorable,
C'est qu'au moins il attende un vent plus favorable;
Que d'un simple délai la stérile faveur
Laisse un peu de ma flamme amortir la fureur;
Que mon ame, exercée à prévoir cet outrage,
Ait contre mon malheur préparé mon courage.
Voilà ce que j'attends, ma sœur, de ta pitié;
Voilà ce que me doit au moins son amitié.
Je lui paierai le prix d'une faveur si chère :
Ma mort, puisqu'il le veut, en sera le salaire. »
Tels étoient ses discours, ses transports douloureux.
Sa sœur au cher objet d'un amour malheureux
En vain cent fois les porte et les reporte encore.
Rien ne peut l'ébranler : un pouvoir qu'il ignore
L'affermit, le soutient, l'enchaîne; et dans son cœur
L'indomptable destin met toute sa rigueur.
Ainsi, des aquilons ligués contre un vieux chêne,
Lorsque sur l'Apennin le courroux se déchaîne,
Ils s'élancent ensemble, ils sifflent, l'air frémit;
De ses rameaux courbés sous son tronc qui gémit
Les feuillages épars jonchent en vain la terre;
Lui, ferme sur son roc, triomphe de leur guerre,
Soutient pompeusement sa tête dans les airs,
Et plonge sa racine au gouffre des enfers.
Tel étoit le héros; son ame courageuse
Soutient de mille assauts la tempête orageuse :
Les larmes, les sanglots le poursuivent en vain;
Il gémit sur Didon, il pleure son destin :
Il pleure; mais son cœur demeure inébranlable.
Alors Didon frémit du malheur qui l'accable,
Et sent le désespoir succéder à l'amour :
Elle implore la mort, elle est lasse du jour.
Nourrissant le projet que sa fureur enfante,
Cent présages affreux la glacent d'épouvante.
Elle voit, en offrant ses dons aux immortels,
Le lait en noirs ruisseaux couler sur les autels;
Elle voit d'un vin pur les liquides offrandes
Ensanglanter leur marbre et souiller leurs guirlandes.
Seule elle a remarqué ces présages d'horreur,
Et son muet effroi les tait même à sa sœur.
C'est peu : dans son palais, sa tendresse fidèle

Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis!
Ire iterum in lacrymas, iterum tentare precando
Cogitur, et supplex animos submittere amori :
Ne quid inexpertum frustra moritura relinquat.
« Anna, vides toto properari litore; circum
Undique convenere; vocat jam carbasus auras,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Hunc ego si potui tantum sperare dolorem,
Et perferre, soror, potero. Miseræ hoc tamen unum
Exsequere, Anna, mihi. Solam nam perfidus ille
Te colere, arcanos etiam tibi credere sensus;
Sola viri mollis aditus et tempora noras.
I, soror, atque hostem supplex adfare superbum :
Non ego cum Danais Trojanam exscindere gentem [44]
Aulide juravi, classemve ad Pergama misi;
Nec patris Anchisæ cinerem Manisve revelli.
Cur mea dicta negat duras demittere in auris ?
Quo ruit? Extremum hoc miseræ det munus amanti :
Exspectet facilemque fugam ventosque ferentis.
Non jam conjugium antiquum, quod prodidit, oro;
Nec pulchro ut Latio careat; regnumque relinquat :
Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,
Dum mea me victam doceat fortuna dolere.
Extremam hanc oro veniam, miserere sororis!
Quam mihi quum dederis, cumulatam morte remittam. »
Talibus orabat, talisque miserrima fletus
Fertque refertque soror; sed nullis ille movetur
Fletibus, aut voces ullas tractabilis audit;
Fata obstant, placidasque viri deus obstruit auris.
Ac velut, annoso validam quum robore quercum
Alpini Boreæ nunc hinc nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant; it stridor, et alte
Consternunt terram concusso stipite frondes,
Ipsa hæret scopulis; et, quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in Tartara tendit.
Haud secus adsiduis hinc atque hinc vocibus heros
Tunditur, et magno persentit pectore curas :
Mens immota manet; lacrymæ volvuntur inanes.
Tum vero infelix fatis exterrita Dido [45]
Mortem orat; tædet cœli convexa tueri.
Quo magis inceptum peragat, lucemque relinquat,
Vidit, turicremis quum dona imponeret aris,
Horrendum dictu! latices nigrescere sacros,
Fusaque in obscenum se vertere vina cruorem.
Hoc visum nulli, non ipsi effata sorori.
Præterea fuit in tectis de marmore templum

Fit bâtir pour Sichée un temple que son zèle
Entouroit de festons, embellissoit de fleurs :
De là sortent, la nuit, de lugubres clameurs ;
Là d'un cri lamentable elle pense l'entendre
Au fond de son tombeau l'inviter à descendre.
Tantôt l'affreux hibou, seul au sommet des toits,
Traîne en accents plaintifs son effrayante voix ;
Tantôt à son esprit des souvenirs horribles
Représentent des dieux les oracles terribles.
Quelquefois, dans l'horreur des songes de la nuit,
Elle croit voir Énée, elle l'appelle, il fuit :
Il fuit ! et, seule en proie à ses inquiétudes,
Elle croit traverser d'immenses solitudes,
Croit chercher ses sujets dans de lointains déserts.
Tel Penthée, après lui traînant tous les enfers,
Voit deux soleils aux cieux, deux Thèbes sur la terre,
Et cent spectres affreux qui lui livrent la guerre :
Tel Oreste éperdu croit voir à ses côtés
Sa mère secouant ses serpents irrités ;
Plus loin, la torche en main et rugissant de joie,
Alecton qui l'attend, prête à saisir sa proie.
  Alors, au désespoir remettant son destin,
Elle aborde sa sœur ; et, sous un front serein,
Cachant l'affreux projet qui couve dans son ame :
« Félicite ta sœur, dit-elle : de ma flamme
L'objet n'est plus à craindre, et je sais le moyen
De dégager mon cœur, ou d'enchaîner le sien.
De ces mers où le jour va plonger sa lumière,
Des bornes de l'Afrique où sur sa tête altière
L'infatigable Atlas porte le poids des cieux,
Une antique prêtresse est venue en ces lieux :
Consacrée aux autels des jeunes Hespérides,
C'est elle qui jadis contre des mains avides
Protégeoit les fruits d'or de leur fertile enclos,
Qui d'un miel odorant, mêlé de froids pavots,
Nourrissoit leur dragon, et du monstre sauvage
Endormoit à son choix ou réveilloit la rage.
Son art endort aussi les chagrins amoureux,
Ou d'un ardent amour ranime tous les feux.
Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes,
Les pins déracinés descendre des montagnes,
L'onde arrêter son cours, l'Olympe ses flambeaux,
Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.
J'en atteste le ciel, chère sœur, et toi-même,
Malgré moi j'ai recours à son pouvoir suprême.
Toi, si tu plains les maux de ce cœur agité,
Dans un lieu découvert, mais des yeux écarté,
Que par tes soins secrets un bûcher se prépare ;
Qu'on y place le fer qu'a laissé le barbare,
Et toute sa dépouille, et ce lit conjugal,
De ma ruine, hélas ! le complice fatal.
Pour chasser de mon cœur un amour trop funeste,
Il nous faut de l'ingrat détruire ce qui reste. »
  Elle dit, et pâlit. Mais cependant sa sœur
Ne peut de son projet soupçonner la fureur :
Elle n'augure pas de sa douleur cachée
Un désespoir plus grand qu'à la mort de Sichée,
Et dresse innocemment le funèbre appareil.
  Dans un lieu retiré, mais ouvert au soleil,
Des rameaux du sapin, des longs éclats du chêne,
On forme le bûcher ; il s'élève, et la reine
Du sacrifice affreux fait les tristes apprêts,
Suspend en noirs festons la feuille du cyprès ;
Elle place au sommet la dépouille d'Énée,
Et ce lit nuptial qu'a maudit l'hyménée,
Et le fer du parjure, et son image, hélas !
Instruments et témoins du plus cruel trépas.
Les autels sont dressés ; la prêtresse terrible

Conjugis antiqui, miro quod honore colebat,
Velleribus niveis et festa fronde revinctum :
Hinc exaudiri voces et verba vocantis
Visa viri, nox quum terras obscura teneret ;
Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpe queri, et longas in fletum ducere voces.
Multaque præterea vatum prædicta piorum
Terribili monitu horrificant. Agit ipse furentem
In somnis ferus Æneas, semperque relinqui [46]
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam, et Tyrios deserta quærere terra.
Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,
Et solem geminum, et duplicis se ostendere Thebas ;
Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes,
Armatam facibus matrem et serpentibus atris
Quum fugit, ultricesque sedent in limine Diræ.
  Ergo ubi concepit furias evicta dolore,
Decrevitque mori, tempus secum ipsa modumque
Exigit, et, mœstam dictis adgressa sororem [47],
Consilium vultu tegit, ac spem fronte serenat :
« Inveni, germana, viam (gratare sorori)
Quæ mihi reddat eum, vel eo me solvat amantem.
Oceani finem juxta, solemque cadentem,
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maxumus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos,
Hesperidum templi custos, epulasque draconi
Quæ dabat, et sacros servabat in arbore ramos,
Spargens humida mella soporiferumque papaver.
Hæc se carminibus promittit solvere mentis,
Quas velit, ast aliis duras immittere curas ;
Sistere aquam fluviis, et vertere sidera retro ;
Nocturnosque ciet Manis : mugire videbis
Sub pedibus terram, et descendere montibus ornos.
Testor, cara, deos, et te, germana, tuumque
Dulce caput, magicas invitam adcingier artis.
Tu secreta pyram tecto interiore sub auras
Erige, et arma viri, thalamo quæ fixa reliquit
Impius, exuviasque omnis, lectumque jugalem,
Quo perii, superimponas. Abolere nefandi
Cuncta viri monumenta jubet monstratque sacerdos. »
  Hæc effata silet ; pallor simul occupat ora [48].
Non tamen Anna novis prætexere funera sacris
Germanam credit, nec tantos mente furores
Concipit, aut graviora timet, quam morte Sychæi [49]
Ergo jussa parat.
  At regina, pyra penetrali in sede sub auras
Erecta ingenti, tædis atque ilice secta,
Intenditque locum sertis, et fronde coronat
Funerea ; super exuvias, ensemque relictum,
Effigiemque toro locat, haud ignara futuri.
Stant aræ circum, et crinis effusa sacerdos [50]

Court, les cheveux épars, lance un regard horrible.
Tout-à-coup sa voix tonne; elle invoque et Pluton,
Et la triple Diane, et l'ardent Phlégéton;
Réveille le Chaos dans ses abîmes sombres,
Et trouble par ses cris le long repos des ombres;
Puis d'une onde funèbre elle verse les flots,
Qui du noir Achéron représentent les eaux;
Exprime un lait impur d'une herbe empoisonnée,
Au flambeau de la nuit par l'airain moissonnée.
Enfin, pour rendre encor le charme plus puissant,
Elle y joint la tumeur que le coursier naissant
Apporte sur son front, et que, pour ce mystère,
On enlève aussitôt à son avide mère.
La reine sans ceinture, un pied sans brodequin,
Déja tient son offrande en sa tremblante main.
Dévouée à la mort, en silence elle atteste
Les dieux, sacrés témoins de son destin funeste,
Ces dieux justes, vengeurs des malheureux amours.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours;
Sur le monde assoupi régnoit un calme immense;
Les étoiles rouloient dans un profond silence;
L'aquilon se taisoit dans les bois, sur les mers;
Les habitants des eaux, les monstres des déserts,
Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes,
Ceux qui peuplent les bois, ceux qui fendent les ondes,
Livrés nonchalamment aux langueurs du repos,
Endormoient leurs douleurs et suspendoient leurs maux.
Didon seule veilloit; la noire solitude
Aigrit de ses chagrins l'ardente inquiétude.
De l'amour renaissant le terrible réveil
A ses yeux, à son cœur, refuse le sommeil.
De ses sens agités la tempête s'augmente;
En butte à tous les coups de l'horrible tourmente,
D'espérance, d'effroi, d'amour, et de fureur,
Un reflux orageux bouleverse son cœur;
Et son esprit flottant roule ainsi ses pensées,
Admises tour-à-tour, tour-à-tour repoussées :
« Que faire, hélas! Irai-je, abaissant mon orgueil,
Chez Iarbe, à mon tour, implorer un coup d'œil,
Ou des rois mes voisins mendier l'hyménée,
Eux que j'ai tant de fois dédaignés pour Énée?
Pour suivre les Troyens, dois-je, loin de ces lieux,
Me mettre à la merci de ce peuple orgueilleux?
En effet, ils ont droit à tant de confiance!
Mes bienfaits sur leur ame ont eu tant de puissance!
Et quand je le voudrois, le pourroient-ils souffrir?
Dans ces vaisseaux ingrats qu'ils m'ont vu secourir,
Les cruels voudroient-ils m'accorder une place?
Ah! de Laomédon connois la digne race;
Après leurs trahisons, après leurs attentats,
Malheureuse! peux-tu ne les connoître pas?
D'ailleurs, suivrai-je seule une foule insolente?
Et mon peuple, jouet de ma fortune errante,
Lui qu'avec tant de peine on arracha de Tyr,
A cet exil nouveau voudra-t-il consentir?
Non, ne t'abuse plus d'un espoir inutile :
Meurs, tu l'as mérité; meurs, voilà ton asile.
C'est toi, ma sœur, c'est toi qui, cédant à mes pleurs,
M'as livrée à ce traître, as fait tous mes malheurs.
Que n'ai-je pu, grands dieux! dans un chaste veuvage,
Conserver de mon cœur la rudesse sauvage;
Au sein de la vertu fuir ces affreux tourments!
Mânes de mon époux! j'ai trahi mes serments!
Tels étoient ses transports et son trouble funeste.
Le héros cependant, plein de l'ordre céleste,
Pour sa fuite, à regret, avoit tout préparé;
Le sommeil de ses sens enfin s'est emparé :
Tout-à-coup dans un songe il croit revoir Mercure;
C'étoit sa voix, son port, sa blonde chevelure,
Enfin du jeune dieu tous les traits éclatants.

Ter centum tonat ore deos, Erebumque, Chaosque,
Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
Sparserat et latices simulatos fontis Averni;
Falcibus et messæ ad lunam quæruntur aenis
Pubentes herbæ, nigri cum lacte veneni :
Quæritur et nascentis equi de fronte revolsus,
Et matri præreptus, amor.
Ipsa, mola manibusque piis, altaria juxta,
Unum exuta pedem vinclis, in veste recincta,
Testatur moritura deos, et conscia fati
Sidera; tum, si quod non æquo fœdere amantis
Curæ numen habet, justumque memorque, precatur.
Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem [51]
Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
Æquora : quum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti,
* Lenibant curas, et corda oblita laborum *.
At non infelix animi Phœnissa, neque unquam
Solvitur in somnos, oculisve aut pectore noctem [52]
Adcipit : ingeminant curæ, rursusque resurgens
Sævit amor, magnoque irarum fluctuat æstu.
Sic adeo insistit, secumque ita corde volutat :
« En, quid ago? rursusne procos inrisa priores [53]
Experiar? Nomadumque petam connubia supplex,
Quos ego sim toties jam dedignata maritos?
Iliacas igitur classis, atque ultima Teucrum
Jussa sequar? Quiane auxilio juvat ante levatos,
Aut bene apud memores veteris stat gratia facti?
Quis me autem, fac velle, sinet? ratibusve superbis
Invisam adcipiet? Nescis, heu! perdita, necdum
Laomedonteæ sentis perjuria gentis?
Quid tum? sola fuga nautas comitabor ovantis?
An Tyriis, omnique manu stipata meorum
Inferar? et, quos Sidonia vix urbe revelli,
Rursus agam pelago, et ventis dare vela jubebo?
Quin morere, ut merita es, ferroque averte dolorem.
Tu lacrymis evicta meis, tu prima furentem [54]
His, germana, malis oneras, atque objicis hosti.
Non licuit thalami expertem sine crimine vitam
Degere, more feræ, talis nec tangere curas!
Non servata fides cineri promissa Sychæo! »
Tantos illa suo rumpebat pectore questus.
Æneas celsa in puppi, jam certus eundi,
Carpebat somnos, rebus jam rite paratis [55]
Huic se forma dei voltu redeuntis eodem
Obtulit in somnis, rursusque ita visa monere est,
Omnia Mercurio similis, vocemque, coloremque,
Et crinis flavos, et membra decora juventæ :

« Eh quoi! fils de Vénus, dans ces affreux instants
Tu dors, tu n'entends pas le souffle du Zéphire!
D'une amante en fureur tu braves le délire!
Prête à mourir, en proie au plus affreux transport,
Quelque horrible forfait va signaler sa mort.
Pourquoi ne fuis-tu pas, quand tu le peux encore?
Si ta voile tardive attend ici l'aurore,
Bientôt tu la verras armer tous ses vaisseaux,
Te suivre, t'arrêter, t'attaquer sur les eaux.
Je vois briller le fer, je vois luire la flamme;
Va, pars: qui peut compter sur le cœur d'une femme? »
Il dit, et disparoît dans l'ombre de la nuit.
Loin d'Énée, à ces mots, le doux sommeil s'enfuit.
Croyant entendre encor cette voix menaçante,
Il se lève, saisi d'une sainte épouvante:
« Hâtez-vous, compagnons; rameurs, prenez vos rangs;
Abandonnez la voile à l'haleine des vents:
Les dieux viennent encor d'accuser ma paresse.
Qui que tu sois, grand dieu! j'étouffe ma tendresse,
Je t'obéis; et toi, daigne exaucer mes vœux,
Accorde-nous des vents et des astres heureux! »
Sa foudroyante épée, à ces mots, étincelle;
Les câbles sont coupés, il part; et, plein de zèle,
Tout fuit, se précipite, et vole sur les eaux.
La mer a disparu sous leurs nombreux vaisseaux;
Le rivage s'enfuit, et les flots qui bouillonnent
Cèdent, en mugissant, aux bras qui les sillonnent.
L'Aurore abandonnoit la couche de Tithon,
Et la Nuit pâlissoit de son premier rayon:
Didon du haut des tours, jetant les yeux sur l'onde,
Les voit voguer au gré du vent qui les seconde.
Le rivage désert, les ports abandonnés,
Frappent d'un calme affreux ses regards consternés.
Aussitôt, arrachant sa blonde chevelure,
Se meurtrissant le sein: « O dieux! quoi! ce parjure,
Quoi! ce lâche étranger aura trahi mes feux,
Aura bravé mon sceptre, et fuira de ces lieux!
Il fuit, et mes sujets ne s'arment pas encore!
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre!
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux:
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux!...
Que dis-je, où suis-je? hélas! et quel transport m'égare?
Malheureuse Didon! tu le hais, le barbare:
Il falloit le haïr quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
Ce fils qui se courba noblement sous son père,
Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux!
Ah! ciel! lorsque l'ingrat s'échappoit de ces lieux,
Ne pouvois-je saisir, déchirer le parjure,
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
Ou massacrer son peuple, ou de ma propre main
Lui faire de son fils un horrible festin?
Mais le danger devoit arrêter ma furie...
Le danger! en est-il alors qu'on hait la vie?
J'aurois saisi le fer, allumé les flambeaux,
Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
Soleil, dont les regards embrassent l'univers!
Reine des dieux, témoin de mes affreux revers!
Triple Hécate, pour qui dans l'horreur des ténèbres
Retentissent les airs de hurlements funèbres!
Pâles filles du Styx! vous tous lugubres dieux,
Dieux de Didon mourante, écoutez donc mes vœux!
S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage;
Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,

« Nate dea, potes hoc sub casu ducere somnos?
Nec, quæ te circum stent deinde pericula, cernis?
Demens! nec Zephyros audis spirare secundos?
Illa dolos dirumque nefas in pectore versat,
Certa mori, varioque irarum fluctuat æstu.
Non fugis hinc præceps, dum præcipitare potestas?
Jam mare turbari trabibus, sævasque videbis
Conlucere faces, jam fervere litora flammis,
Si te his adtigerit terris Aurora morantem.
Eia age, rumpe moras. Varium et mutabile semper
Femina. » Sic fatus, nocti se immiscuit atræ.
Tum vero Æneas, subitis exterritus umbris,
Corripit e somno corpus, sociosque fatigat;
« Præcipites vigilate, viri, et considite transtris;
Solvite vela citi. Deus, æthere missus ab alto,
Festinare fugam, tortosque incidere funis
Ecce iterum stimulat. Sequimur te, sancte deorum,
Quisquis es, imperioque iterum paremus ovantes.
Adsis o! placidusque juves, et sidera cœlo
Dextra feras! » Dixit, vaginaque eripit ensem
Fulmineum, strictoque ferit retinacula ferro.
Idem omnis simul ardor habet; rapiuntque, ruuntque;
Litora deseruere: latet sub classibus æquor;
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.
Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile.
Regina e speculis ut primum albescere lucem [56]
Vidit, et æquatis classem procedere velis,
Litoraque et vacuos sensit sine remige portus;
Terque quaterque manu pectus percussa decorum,
Flaventisque abscissa comas: « Proh Juppiter! ibit [57]
Hic, ait, et nostris inluserit advena regnis!
Non arma expedient, totaque ex urbe sequentur,
Diripientque rates alii navalibus? Ite,
Ferte citi flammas, date vela, impellite remos. —
Quid loquor? aut ubi sum? Quæ mentem insania mutat?
Infelix Dido! nunc te facta impia tangunt [58].
Tum decuit, quum sceptra dabas.—En dextra fidesque [59]!
Quem secum patrios aiunt portare Penatis!
Quem subiisse humeris confectum ætate parentem! —
Non potui abreptum divellere corpus, et undis
Spargere? non socios, non ipsum absumere ferro
Ascanium, patriisque epulandum ponere mensis? —
Verum anceps pugnæ fuerat fortuna. — Fuisset!
Quem metui moritura? Faces in castra tulissem [60]
Implessemque foros flammis, natumque patremque
Cum genere exstinxem, memet super ipsa dedissem. —
Sol, qui terrarum flammis opera omnia lustras,
Tuque harum interpres curarum et conscia Juno,
Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbis,
Et Diræ ultrices, et di morientis Elissæ,
Adcipite hæc, meritumque malis advertite numen,
Et nostras audite preces! Si tangere portus
Infandum caput, ac terris adnare necesse est,

Que du moins, assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas !
Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse !
Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
L'enlève avant le temps ! qu'il meure sans secours,
Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours !
Voilà mon dernier vœu : du courroux qui m'enflamme
Ainsi le dernier cri s'échappe avec mon ame.
Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur :
Didon au lit de mort te lègue sa fureur ;
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre :
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfants de Teucer.
Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage !
Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre !
Qu'une haine éternelle éternise la guerre !
Que l'épuisement seul accorde le pardon !
Énée est à jamais l'ennemi de Didon :
Entre son peuple et toi point d'accord, point de grace !
Que la guerre détruise et que la paix menace !
Que ses derniers neveux s'arment contre les miens !
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens ! »
Elle dit ; et, roulant son projet dans son ame,
De ses jours odieux cherche à rompre la trame.
Pour hâter des moments à sa fureur si doux,
Elle appelle Barcé : de son premier époux
Barcé fut la nourrice ; au sein de sa patrie
La sienne dès long-temps a terminé sa vie.
« Va, cours chercher ma sœur : qu'un bain religieux
La prépare à paroître aux autels de nos dieux ;
Qu'à tomber sous le fer la victime soit prête ;
Du saint bandeau toi-même il faut orner ta tête.
Je veux, pour achever de guérir ma raison,
Finir le sacrifice attendu par Pluton,
Et d'un parjure amant livrer au feu l'image !... »
Elle dit : Barcé court, fidèle à son message,
Hâter, sans le savoir, les apprêts du trépas ;
Et son vieux zèle encore accélère ses pas.
La reine reste seule. Alors de son injure
L'affreux ressouvenir aigrissant sa blessure,
Dans l'accès violent de son dernier transport,
Tout entière livrée à ses projets de mort,
Roulant en traits de feu ses prunelles sanglantes,
Le visage livide et les lèvres tremblantes,
Les traits défigurés, et le front sans couleur,
Où déja de la mort s'imprime la pâleur,
Vers le fond du palais Didon désespérée
Précipite en fureur sa démarche égarée,
Monte au bûcher, saisit le glaive du héros,
Ce glaive à qui son cœur demande le repos ;
Ce fer, à la beauté donné par le courage,
Hélas ! et dont l'Amour ne prévit point l'usage !
Ce lit, ces vêtements si connus à ses yeux,
Suspendent un moment ses transports furieux.
Sur ces restes chéris, ce portrait et ces armes,
Pensive, elle s'arrête, et répand quelques larmes ;
Se penche sur le lit, et parmi les sanglots
Laisse, d'un ton mourant, tomber ces derniers mots :
« Gages jadis si chers dans un temps plus propice,
A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse !
Recevez donc mon ame, et calmez mes tourments.
J'ai vécu, j'ai rempli mes glorieux moments ;
Et mon ombre aux enfers ne descend pas sans gloire.
Ces murs bâtis par moi garderont ma mémoire.
Sur un frère cruel j'ai vengé mon époux.
Heureuse, heureuse, hélas ! si, jeté loin de nous,
L'infidèle jamais n'eût touché ce rivage ! »

Et sic fata Jovis poscunt, hic terminus hæret :
At bello audacis populi vexatus et armis,
Finibus extorris, complexu avolsus Iuli,
Auxilium imploret ; videatque indigna suorum
Funera ; nec, quum se sub leges pacis iniquæ
Tradiderit, regno aut optata luce fruatur ;
Sed cadat ante diem, mediaque inhumatus arena.
Hæc precor ; hanc vocem extremam cum sanguine fundo.
Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futurum
Exercete odiis, cinerique hæc mittite nostro
Munera : nullus amor populis, nec fœdera sunto.
Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires.
Litora litoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis ; pugnent ipsique nepotesque. »
Hæc ait, et partis animum versabat in omnis,
Invisam quærens quam primum abrumpere lucem.
Tum breviter Barcen nutricem adfata Sychæi,
Namque suam patria antiqua cinis ater habebat ;
« Annam, cara mihi nutrix, huc siste sororem ;
Dic corpus properet fluviali spargere lympha,
Et pecudes secum et monstrata piacula ducat.
Sic veniat ; tuque ipsa pia tege tempora vitta.
Sacra Jovi Stygio, quæ rite incepta paravi,
Perficere est animus, finemque imponere curis,
Dardaniique rogum capitis permittere flammæ. »
Sic ait. Illa gradum studio celerabat anili [61].
At trepida, et cœptis immanibus effera Dido,
Sanguineam volvens aciem, maculisque trementis
Interfusa genas, et pallida morte futura,
Interiora domus irrumpit limina, et altos
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus !
Hic, postquam Iliacas vestes notumque cubile
Conspexit, paullum lacrymis et mente morata,
Incubuitque toro, dixitque novissima verba :
« Dulces exuviæ, dum fata deusque sinebant,
Adcipite hanc animam, meque his exsolvite curis.
Vixi, et, quem dederat cursum fortuna, peregi ;
Et nunc magna mei sub terras ibit imago.
Urbem præclaram statui ; mea mœnia vidi ;
Ulta virum, pœnas inimico a fratre recepi :
Felix, heu nimium felix, si litora tantum
Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ ! »
Dixit ; et, os impressa toro : « Moriemur inultæ !

A ces mots sur sa couche imprimant son visage :
« Quoi ! mourir sans vengeance ! Oui, mourons : pour mon cœur,
La mort, même à ce prix, la mort a sa douceur.
Que ces feux sur les eaux éclairent le parjure.
Frappons. Fuis, malheureux, sous cet affeux augure ! »
A peine elle achevoit, que du glaive cruel
Ses suivantes ont vu partir le coup mortel,
Ont vu sur le bûcher la reine défaillante,
Dans ses sanglantes mains l'épée encor fumante.
La funeste nouvelle est semée en tous lieux :
Les dômes du palais et les voûtes des cieux
Retentissent au loin de clameurs lamentables.
La Renommée accroît ces bruits épouvantables ;
La terreur, à sa voix, vole de toutes parts :
On diroit qu'une armée a brisé leurs remparts,
Et livre au fer tranchant, aux dévorantes flammes,
Les temples, les palais, les enfants, et les femmes.
Sa sœur tremblante accourt à ce tumulte affreux ;
Et, meurtrissant son sein, arrachant ses cheveux,
Vers la reine expirante elle vole et l'appelle :
« Didon, il est donc vrai, tu me trompois, cruelle !
Quoi ! ce bûcher fatal, ces autels, et ces feux,
N'étoient donc de ta mort que les apprêts pompeux ?
Élise en tous les temps partagea ta fortune ;
D'où vient que cette mort ne nous est pas commune ?
Par d'aussi durs mépris peux-tu payer ma foi ?
Didon, j'aurois du moins expiré près de toi !
Oui, la même douleur auroit, à la même heure,
Précipité nos jours dans la sombre demeure !
Ma main a donc dressé ce bûcher odieux !
Ma voix pour ton trépas invoquoit donc les dieux !
Et, par un piége affreux, ta cruelle prudence,
Pour assurer ta mort, s'assuroit mon absence !
Oui, Didon, tu perds tout par ce noir attentat,
Et toi-même, et ta sœur, et la ville, et l'état.
Courez, secondez-moi : de l'onde la plus pure
Que j'étanche son sang et lave sa blessure ;
Et sur sa bouche encor s'il erre un vain soupir,
Que ma bouche du moins puisse le recueillir ! »
Vers le bûcher funèbre à ces mots élancée,
Et serrant dans ses bras sa sœur presque glacée,
Elle arrête son sang, la réchauffe. A ses cris,
Didon rouvre en mourant ses yeux appesantis ;
Sa force l'abandonne ; au fond de sa blessure,
Son sang en bouillonnant forme un triste murmure.
Trois fois, avec effort, sur un bras se dressant,
Trois fois elle retombe, et d'un œil languissant
Levant un long regard vers le céleste empire,
Cherche un dernier rayon, le rencontre, et soupire.
Alors Junon, plaignant son pénible trépas,
Et de sa longue mort les douloureux combats,
Pour arracher son ame à sa prison mortelle,
Fait descendre des cieux sa courrière fidèle ;
Car l'affreux désespoir ayant, avec le temps,
Par une mort précoce abrégé ses instants,
N'ayant point mérité son trépas par un crime,
La déesse qui règne au ténébreux abîme
Ne l'avoit point encor dévouée à la mort,
Ni coupé le cheveu d'où dépendoit son sort.
Sur son aile brillante, au soleil exposée,
Peinte de cent couleurs, humide de rosée,
Iris descend des cieux, s'arrête sur Didon :
« Je coupe le cheveu réservé pour Pluton,
C'en est fait ; de tes jours ainsi finit la trame ;
Des chaînes de ton corps je dégage ton ame, »
Lui dit-elle. A ces mots, sa secourable main
Tranche, avec le cheveu, son malheureux destin.
Proserpine l'attend sur la rive infernale ;
Sa chaleur s'évapore, et son ame s'exhale.

LIVRE V.

Cependant le héros, ferme dans ses projets,
Et des dieux d'Ilion remplissant les décrets,

Sed moriamur, ait. Sic, sic juvat ire sub umbras.
Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostræ secum ferat omina mortis. »
Dixerat. Atque illam media inter talia ferro
Conlapsam adspiciunt comites, ensemque cruore
Spumantem, sparsasque manus. It clamor ad alta [62]
Atria ; concussam bacchatur Fama per urbem.
Lamentis, gemituque, et femineo ululatu
Tecta fremunt ; resonat magnis plangoribus æther.
Non aliter quam si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros, flammæque furentes
Culmina perque hominum volvantur perque deorum.
Audiit exanimis, trepidoque exterrita cursu,
Unguibus ora soror fœdans, et pectora pugnis,
Per medios ruit, ac morientem nomine clamat :
« Hoc illud, germana, fuit ? Me fraude petebas ?
Hoc rogus iste mihi, hoc ignes aræque parabant ?
Quid primum deserta querar ? comitemne sororem
Sprevisti moriens ? Eadem me ad fata vocasses :
Idem ambas ferro dolor, atque eadem hora tulisset.
His etiam struxi manibus, patriosque vocavi
Voce deos, sic te ut posita, crudelis ! abessem ?
Exstinxti me, teque, soror, populumque, patresque
Sidonios, urbemque tuam. Date volnera lymphis,
Abluam, et, extremus si quis super halitus errat,
Ore legam. » Sic fata, gradus evaserat altos,
Semianimemque sinu germanam amplexa fovebat
Cum gemitu, atque atros siccabat veste cruores.
Illa, graves oculos conata adtollere, rursus [63]
Deficit. Infixum stridit sub pectore volnus.
Ter sese adtollens cubitoque adnixa levavit ;
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.
Tum Juno omnipotens, longum miserata dolorem,
Difficilisque obitus, Irim demisit Olympo,
Quæ luctantem animam nexosque resolveret artus.
Nam, quia nec fato, merita nec morte peribat,
Sed misera ante diem, subitoque adcensa furore,
Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat ! Stygioque caput damnaverat Orco.
Ergo Iris, croceis per cœlum roscida pennis [64],
Mille trahens varios adverso sole colores,
Devolat, et supra caput adstitit : « Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo. »
Sic ait, et dextra crinem secat ; omnis et una
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

LIBER V.

Interea medium Æneas jam classe tenebat

Malgré les aquilons dont la colère gronde,
Suit sa route ; et, fendant les noirs bouillons de l'onde,
Retourne ses regards vers ces murs malheureux
Que le bûcher fatal éclaire de ses feux.
De cet embrasement il ignore la cause;
Mais connoissant l'amour, connoissant ce qu'il ose,
Sachant tout ce que peut une femme en fureur,
D'affreux pressentiments épouvantent son cœur.
Il vogue cependant, la mer fuit, et sa vue
N'aperçoit plus au loin qu'une vaste étendue :
Par-tout les cieux, par-tout le noir gouffre des mers.
Soudain un sombre orage enveloppe les airs,
Et, roulant le nuage épaissi sur leurs têtes,
Noircit l'ombre en courroux de la nuit des tempêtes.
Palinure l'observe, et, tremblant de terreur :
« Pourquoi ces vents fougueux et cette onde en fureur?
Grace, ô Neptune ! » Il dit; et, déployant les voiles,
D'un souffle plus oblique il fait enfler leurs toiles;
Fait sur les avirons courber les matelots,
Observe encor le ciel, et s'exprime en ces mots :
« Non; que Jupiter même ordonne que j'espère,
Je ne puis espérer, par un vent si contraire,
Aborder l'Italie : un ouragan affreux
S'élance, en mugissant, du couchant ténébreux;
Le vent nous frappe en flanc, l'air n'est plus qu'un nuage :
Vainement je voudrois lutter contre l'orage.
Puisqu'il le faut, cédons. Si de l'aspect des cieux
Un souvenir trompeur n'abuse point mes yeux,
De votre frère Éryx le rivage fidèle
N'est pas loin de ces lieux, et son port nous appelle. » —
« Hélas! depuis long-temps, répondit le héros,
Je vous vois vainement lutter contre les flots.
Éryx nous tend les bras; et quel si cher asile
Est plus doux à mon cœur que l'heureuse Sicile,
Que les fertiles bords soumis aux sages lois
D'un prince généreux, né du sang de nos rois;
Ces lieux où dort en paix la cendre de mon père ? »
Il dit : la voile s'enfle; une haleine prospère
Emporte les vaisseaux; et, pleins d'un doux transport,
Ce rivage connu les reçoit dans son port.
Cependant du sommet d'une roche élevée
Aceste a des Troyens découvert l'arrivée.
Il veut de son bonheur s'assurer de plus près :
Vêtu d'une peau d'ours, et balançant deux traits,
Il accourt, tout ému de joie et de surprise.
D'une mère troyenne et du fleuve Crinise
Le prince hospitalier avoit reçu le jour.
Il vole, il les embrasse, il bénit leur retour,
Et, retrouvant en eux le sang de ses ancêtres,
Leur prodigue ses dons et son luxe champêtres.
A peine à l'orient l'aurore de retour
Aux astres de la nuit fait succéder le jour,
Aux mânes paternels préparant son hommage,
Le héros empressé parcourt tout le rivage;
Il rassemble en un lieu tous les Troyens épars;
Et là, d'une hauteur d'où ses libres regards
Embrassent d'un coup d'œil la foule qu'il domine :
« Vous, de qui jusqu'aux dieux remonte l'origine,
Braves Troyens ! l'année a terminé son cours,
Depuis que, dans ces lieux, de l'auteur de mes jours
J'ai déposé la cendre, et qu'à cette ombre chère
J'ai dressé de mes mains un autel funéraire.
Voici même, je crois, ce jour infortuné
Où mon père... Grands dieux, vous l'avez ordonné !
Jour à jamais funeste, à jamais vénérable !
Oui, que le sort, pour moi toujours inexorable,
Me jette dans les fers, m'exile sur les flots,
Dans les syrtes déserts, ou sur les mers d'Argos,
Ce grand jour reverra mes mains religieuses
Honorer son retour par des pompes pieuses;

Certus iter, fluctusque atros Aquilone secabat,
Mœnia respiciens, quæ jam infelicis Elissæ
Conlucent flammis. Quæ tantum adcenderit ignem,
Caussa latet; duri magno sed amore dolores
Polluto, notumque furens quid femina possit,
Triste per augurium Teucrorum pectora ducunt.
Ut pelagus tenuere rates, nec jam amplius ulla
Occurrit tellus, maria undique, et undique cœlum;
Olli cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris.
Ipse gubernator puppi Palinurus ab alta :
« Heu! quianam tanti cinxerunt æthera nimbi?
Quidve, pater Neptune, paras? » Sic deinde locutus,
Conligere arma jubet, validisque incumbere remis,
Obliquatque sinus in ventum, ac talia fatur :
« Magnanime Ænea, non, si mihi Juppiter auctor
Spondeat, hoc sperem Italiam contingere cœlo.
Mutati transversa fremunt, et vespere ab atro
Consurgunt venti, atque in nubem cogitur aer.
Nec nos obniti contra, nec tendere tantum
Sufficimus. Superat quoniam fortuna, sequamur,
Quoque vocat, vertamus iter. Nec litora longe [1]
Fida reor fraterna Erycis, portusque Sicanos,
Si modo rite memor servata remetior astra. »
Tum pius Æneas : « Equidem sic poscere ventos
Jamdudum, et frustra cerno te tendere contra :
Flecte viam velis. An sit mihi gratior ulla,
Quove magis fessas optem demittere navis,
Quam quæ Dardanium tellus mihi servat Acesten,
Et patris Anchisæ gremio complectitur ossa? »
Hæc ubi dicta, petunt portus [2], et vela secundi
Intendunt Zephyri; fertur cita gurgite classis,
Et tandem læti notæ advertuntur arenæ.
At procul excelso miratus vertice montis
Adventum sociasque rates, occurrit Acestes [3],
Horridus in jaculis et pelle Libystidis ursæ [4],
Troia Criniso conceptum flumine mater
Quem genuit. Veterum non immemor ille parentum,
Gratatur reduces, et gaza lætus agresti
Excipit, ac fessos opibus solatur amicis.
Postera quum primo stellas oriente fugarat
Clara dies, socios in cœtum litore ab omni
Advocat Æneas, tumulique ex aggere fatur :
« Dardanidæ magni, genus alto a sanguine divum,
Annuus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo relliquias divinique ossa parentis
Condidimus terra, mœstasque sacravimus aras.
Jamque dies, ni fallor, adest, quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic di voluistis) habebo.
Hunc ego, Gætulis agerem si syrtibus exsul,
Argolicove mari deprensus, et urbe Mycenæ,
Annua vota tamen sollennisque ordine pompas

Et des dons solennels acquitteront mes vœux.
Enfin, bénissons tous la volonté des dieux!
Nous voici sur sa tombe, et sur sa cendre même;
Nous sommes dans les ports d'un prince qui nous aime.
Honorez donc Anchise, implorez donc les vents;
Et qu'il souffre qu'un fils en de plus heureux temps,
En des temples pompeux consacrés à sa gloire,
Puisse ainsi tous les ans célébrer sa mémoire!
Pour vous montrer sa joie, à chacun des vaisseaux
Le généreux Aceste accorde deux taureaux.
Allez; et puisqu'ici sa bonté nous rassemble,
Que vos dieux et les siens soient honorés ensemble.
Ce n'est pas tout : demain, des portes d'orient
Si l'aurore revient avec un front riant,
Et sous un ciel serein ouvre un jour sans nuage,
Amis, préparez-vous : sur ce même rivage
J'ordonnerai des jeux, et d'agiles vaisseaux
Ouvriront les combats sur la scène des eaux.
Ceux dont le trait plus sûr part avec plus d'adresse,
Qui brillent par la force ou bien par la vitesse,
Ou ceux qui, plus hardis, d'un ceste armant leurs mains,
Savent à leurs rivaux porter des coups certains,
Qu'ils viennent : la couronne et les palmes sont prêtes.
Vous, cependant priez, et couronnez vos têtes. »
Il dit, et ceint son front du myrte maternel;
Chacun suit son exemple; aussitôt vers l'autel
Il marche environné des flots d'un peuple immense :
Au cercueil de son père il arrive en silence;
Deux fois de sang sacré, deux fois de lait nouveau,
Et deux fois d'un vin pur arrose son tombeau;
Il fait pleuvoir des fleurs; il soupire, et s'écrie :
« Salut, mânes divins! salut, ombre chérie!
Je puis donc voir encor ton pieux monument,
De ma douleur, hélas! trop vain soulagement!
Quels que soient ces états où le destin m'appelle,
Que m'importe sans toi ma fortune nouvelle?
Que m'importe un empire où tu ne seras pas?
Le ciel n'a point voulu qu'en ces heureux climats,
Où m'attend, me dit-on, un destin plus prospère,
Mon bonheur s'embellît de celui de mon père. »
Il dit, et de la tombe un serpent monstrueux
Sort, et, développant ses plis majestueux,
Embrasse mollement la tombe paternelle :
D'un or mêlé d'azur son écaille étincelle,
Et son émail changeant jette un éclat pareil
A l'écharpe brillante où s'empreint le soleil.
On s'étonne à sa vue; et lui, sans violence
Parmi les vases saints s'avançant en silence,
Glisse, effleure les mets, et, rassemblant ses nœuds,
Rentre au fond de la tombe, et disparoît aux yeux.
« Quel est, dit le héros, ce serpent tutélaire?
Est-ce un gardien sacré du tombeau de mon père?
Seroit-ce de ces lieux le génie inconnu? »
Par cette incertitude un instant retenu,
Son cœur accepte enfin ce présage propice :
Il revient au cercueil sous cet heureux auspice;
Immole cinq brebis et cinq jeunes taureaux,
Dont la noire couleur sied au deuil des tombeaux;
Appelle encore Anchise, invoque sa grande ombre,
Et ses mânes, sortis de leur demeure sombre.
Son exemple est suivi par tous ses compagnons.
Chacun sur son pouvoir a mesuré ses dons :
Les uns font bouillonner les ondes écumantes;
D'autres sur les foyers portent les chairs fumantes,
Excitent le brasier d'un souffle haletant,
Et tournent sur le feu leur débris palpitant.
Enfin l'heure est venue; et la neuvième aurore
Des rayons d'un jour pur en naissant se colore;

Exsequerer, strueremque suis altaria donis.
Nunc ultro ad cineres ipsius et ossa parentis,
Haud equidem sine mente, reor, sine numine divum
Adsumus, et portus delati intramus amicos.
Ergo agite, et lætum cuncti celebremus honorem;
Poscamus ventos, atque hæc me sacra quotannis
Urbe velit posita templis sibi ferre dicatis.
Bina boum vobis Troja generatus Acestes
Dat numero capita in navis; adhibete Penatis
Et patrios epulis, et quos colit hospes Acestes.
Præterea, si nona diem mortalibus almum
Aurora extulerit, radiisque retexerit orbem,
Prima citæ Teucris ponam certamina classis;
Quique pedum cursu valet, et qui viribus audax
Aut jaculo incedit melior levibusque sagittis,
Seu crudo fidit pugnam committere cestu,
Cuncti adsint, meritæque exspectent præmia palmæ.
Ore favete omnes, et tempora cingite ramis. »
Sic fatus, velat materna tempora myrto.
Hoc Helymus facit, hoc ævi maturus Acestes,
Hoc puer Ascanius; sequitur quos cetera pubes.
Ille e concilio multis cum millibus ibat [5]
Ad tumulum, magna medius comitante caterva.
Hic duo rite mero libans carchesia Baccho
Fundit humi, duo lacte novo, duo sanguine sacro;
Purpureosque jacit flores, ac talia fatur :
« Salve, sancte parens, iterum; salvete recepti,
Nequidquam cineres, animæque umbræque paternæ.
Non licuit finis Italos, fataliaque arva,
Nec tecum Ausonium, quicumque est, quærere Thybrim. »
Dixerat hæc, adytis quum lubricus anguis ab imis [6]
Septem ingens gyros, septena volumina traxit,
Amplexus placide tumulum, lapsusque per aras;
Cæruleæ cui terga notæ, maculosus et auro
Squamam incendebat fulgor : ceu nubibus arcus
Mille jacit varios adverso sole colores.
Obstupuit visu Æneas. Ille agmine longo
Tandem inter pateras et levia pocula serpens
Libavitque dapes, rursusque innoxius imo
Successit tumulo, et depasta altaria liquit.
Hoc magis inceptos genitori instaurat honores,
Incertus geniumne loci, famulumne parentis
Esse putet; cædit binas de more bidentis,
Totque sues, totidem nigrantis terga juvencos;
Vinaque fundebat pateris, animamque vocabat
Anchisæ magni, Manisque Acheronte remissos.
Nec non et socii, quæ cuique est copia, læti
Dona ferunt, onerantque aras, mactantque juvencos.
Ordine ahena locant alii, fusique per herbam
Subjiciunt veribus prunas, et viscera torrent.
Exspectata dies aderat, nonamque serena
Auroram Phaetontis equi jam luce vehebant;

Et le grand nom d'Aceste, et l'éclat de ces jeux,
De vingt peuples divers ont inondé ces lieux.
Tous accourus en foule ont déserté leurs villes,
Rivaux ambitieux ou spectateurs tranquilles.
D'abord les prix divers, l'airain, l'argent et l'or,
Et la palme, à leurs yeux plus précieuse encor;
Des fronts victorieux la couronne brillante,
Et des habits brodés la pourpre étincelante,
Et des trépieds sacrés, chers aux triomphateurs,
Sont en pompe étalés aux yeux des spectateurs :
Soudain par ses accents la trompette guerrière
Aux combats desirés vient ouvrir la carrière.
Ils commencent : d'abord sur la plaine des eaux
Quatre vaisseaux choisis portent quatre rivaux.
Vantant de ses rameurs l'infatigable haleine,
Mnesthée a sous ses lois la pesante Baleine;
Mnesthée, ô Memmius! auteur de votre sang.
Puis l'immense Chimère, où sur un triple rang
La rame à triples coups dompte le flot rebelle,
Sur l'abime des mers flottante citadelle,
Obéit à Gyas. Sergeste, dont le nom
Des nobles Sergiens honore la maison,
Fera gémir les mers sous le poids du Centaure.
Et toi, Cluentius! né d'un sang qu'on adore,
Cloanthe, de ton nom le fondateur fameux,
Sur la verte Scylla fend les flots écumeux.
Au sein profond des mers, à l'aspect du rivage,
S'élève un vaste roc qui, dans des jours d'orage,
Cache son front battu des vents impétueux :
Quand la mer aplanit ses flots tumultueux,
Il paroît, et, sortant de la vague immobile,
Offre aux oiseaux des mers un refuge tranquille.
Là, leur main dresse un chêne orné de ses rameaux,
Verdoyante limite, où chacun des rivaux
Doit, repliant sa course au bout de la carrière,
Revenir, et de loin regagner la barrière.

Le sort règle les rangs : brillants de pourpre et d'or
Sur leurs poupes montés, prêts à prendre l'essor,
Les chefs fixent les yeux témoins de cette fête
De pâles peupliers leur troupe ceint sa tête;
Et du fruit de Pallas la brillante liqueur
De leurs corps demi-nus assouplit la vigueur.
Ils se placent, les bras étendus sur la rame;
Attentifs au signal, ils l'attendent; leur ame
Est déja dans la lice; et l'espoir et la peur
Font bouillonner leur sang, font palpiter leur cœur.
Enfin l'airain sonore a rompu le silence;
La troupe impatiente au même instant s'élance;
Du même point déja tout sort, tout est sorti,
Et des cris du départ l'Olympe a retenti.
Loin d'eux leur vol rapide a laissé la barrière;
Tous, roidissant leurs bras ramenés en arrière,
Fendent l'onde qui fuit et roule à gros bouillons;
Tous déchirent son sein par de larges sillons.
L'eau frémit sous la proue, et l'humide carrière
Sous la rame s'ébranle et s'ouvre tout entière.
D'un moins rapide essor, dans la lice emportés,
Volent en tourbillons cent chars précipités :
Avec moins de transport retenant leurs haleines,
Penchés sur le timon, et secouant les rênes,
Dans les plaines d'Élis les jeunes combattants
De leurs coursiers rivaux aiguillonnent les flancs.
On vogue, on gagne, on perd, on reprend l'avantage :
Des nombreux spectateurs l'intérêt se partage;
On entend tour-à-tour les vœux de l'amitié,
L'accent du désespoir, celui de la pitié;
Dans le vague des airs mille cris se confondent :
Au loin sur les coteaux les clameurs se répondent;
Et l'écho du rivage, et la voûte des bois,
Roulent en murmurant le bruit confus des voix.
Au milieu des clameurs et de la foule immense,
Le premier des rivaux qui part et les devance,

Famaque finitimos et clari nomen Acestæ
Excierat. Læto complerant litora cœtu,
Visuri Æneadas; pars et certare parati.
Munera principio ante oculos, circoque locantur
In medio : sacri tripodes, viridesque coronæ,
Et palmæ, pretium victoribus, armaque, et ostro
Perfusæ vestes, argenti aurique talenta;
Et tuba commissos medio canit aggere ludos [7].
Prima pares ineunt gravibus certamina remis
Quatuor ex omni delectæ classe carinæ.
Velocem Mnestheus agit acri remige Pristin;
Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi;
Ingentemque Gyas ingenti mole Chimæram,
Urbis opus, triplici pubes quam Dardana versu
Impellunt; terno consurgunt ordine remi [8].
Sergestusque, domus tenet a quo Sergia nomen,
Centauro invehitur magna; Scyllaque Cloanthus
Cærulea, genus unde tibi, Romane Cluenti.
Est procul in pelago saxum spumantia contra
Litora, quod tumidis submersum tunditur olim
Fluctibus, hiberni condunt ubi sidera Cori;
Tranquillo silet, immotaque adtollitur unda
Campus, et apricis statio gratissima mergis.
Hic viridem Æneas frondenti ex ilice metam
Constituit signum nautis pater, unde reverti
Scirent, et longos ubi circumflectere cursus.
Tum loca sorte legunt, ipsique in puppibus auro
Ductores longe effulgent ostroque decori :
Cetera populea velatur fronde juventus,
Nudatosque humeros oleo perfusa nitescit.
Considunt transtris, intentaque brachia remis;
Intenti exspectant signum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans, laudumque adrecta cupido.
Inde, ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes,
Haud mora, prosiluere suis : ferit æthera clamor
Nauticus; adductis spumant freta versa lacertis.
Infindunt pariter sulcos, totumque dehiscit [9]
Convolsum remis rostrisque tridentibus æquor.
Non tam præcipites bijugo certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus;
Nec sic immissis aurigæ undantia lora
Concussere jugis, pronique in verbera pendent.
Tum plausu fremituque virum studiisque faventum
Consonat omne nemus, vocemque inclusa volutant
Litora; pulsati colles clamore resultant.
Effugit ante alios, primisque elabitur undis
Turbam inter fremitumque Gyas; quem deinde Cloanthus
Consequitur, melior remis; sed pondere pinus

C'est Gyas. Après lui Cloanthe fend les flots :
Ses rameurs sont plus forts; mais l'art des matelots
De son vaisseau pesant accuse la paresse.
Après eux, emportés d'une même vitesse,
L'orgueilleuse Chimère et le Centaure altier
Volent; et le Centaure est tantôt le premier,
Et tantôt devant lui s'échappe la Baleine;
Tantôt tous deux de front, fendant l'humide plaine,
Glissent; et, parcourant des espaces égaux,
De leur longue carène ils sillonnent les eaux.
Déja s'offroit de près la borne désirée,
Quand Gyas, qui croyoit sa victoire assurée,
Du milieu de la mer crie à son vieux nocher :
« Prends la gauche, reviens, et gagne ce rocher. »
Il dit : l'autre, craignant que son vaisseau n'échoue,
S'écarte, et du rocher il détourne sa proue :
« Reviens, encore un coup; reviens, rapproche-toi, »
Dit Gyas; et soudain il voit avec effroi
Cloanthe qui l'atteint, et qui, d'un vol rapide,
Glissant entre la borne et le vaisseau timide,
Tandis que de vains cris son rival frappe l'air,
Passe, tourne, s'échappe, et vogue en pleine mer.
 Le jeune homme frémit de perdre la victoire,
Des pleurs mouillent ses yeux : sans respect pour sa gloire,
Sans égard pour les siens, dans l'abîme flottant
Il pousse le nocher, le remplace à l'instant.
Lui-même il guide, il presse, il anime sa troupe,
Et plus près du rocher il ramène sa poupe.
Le malheureux vieillard, malgré le lourd fardeau
De l'âge et des habits qu'appesantissoit l'eau,
Reparoît, et, montant sur la roche prochaine,
S'assied tout ruisselant. La jeunesse troyenne
Avoit ri de le voir s'abreuver dans les mers,
Et rit en le voyant rendre les flots amers.
 Cependant les derniers, et Mnesthée et Sergeste,
Sur Gyas arrêté par un retard funeste
Se disputent le prix. Plus prompt dans son essor,
Sergeste vole au but; mais son navire encor
Ne passe qu'à demi le vaisseau qui lui cède;
Une part l'accompagne, une autre le précède.
Cependant à grands pas, de l'un à l'autre bout,
Mnesthée alloit, couroit, et s'écrioit par-tout :
« Allons, amis, allons, courbez-vous sur vos rames;
Fiers compagnons d'Hector, vous que dans Troie en flam-
J'ai choisis pour les miens, voici, voici l'instant [mes
De déployer encor ce courage éclatant
Qui dompta les courants des mers de l'Ausonie,
Et les syrtes d'Afrique, et les flots d'Ionie.
Je ne demande pas de vaincre mes rivaux :
Si toutefois... mais non, ô dieu puissant des eaux!
Donne à ton gré la palme, et règle la victoire !
Nous, en perdant le prix, défendons notre gloire;
D'arriver les derniers fuyons l'opprobre affreux :
Voilà notre triomphe, et voilà tous mes vœux! »
Sur la rame à ces mots tous se courbent ensemble;
Sous leurs vastes efforts tout le navire tremble.
L'onde en grondant s'enfuit : échappé par élans,
Leur souffle entrecoupé bat leurs robustes flancs;
Leur bouche est desséchée, et leurs yeux étincellent,
Et des flots de sueur de tous côtés ruissellent.
Le sort remplit leurs vœux : tandis que, trop ardent,
Sergeste suit sa course, et d'un vol imprudent
Veut entre le rocher et la poupe rivale
Saisir rapidement un étroit intervalle;
Quand du terme prescrit il pense s'approcher,
Malheureux! il rencontre un perfide rocher
Dont le pied s'avançoit sous les eaux moins profondes.
Le vaisseau sur l'écueil est porté par les ondes;
Le roc heurté s'ébranle; avec un long fracas
Les avirons brisés s'envolent en éclats,

Tarda tenet. Post hos, æquo discrimine Pristis
Centaurusque locum tendunt superare priorem;
Et nunc Pristis habet; nunc victam præterit ingens
Centaurus; nunc una ambæ junctisque feruntur
Frontibus, et longa sulcant vada salsa carina.
Jamque propinquabant scopulo, metamque tenebant,
Quum princeps medioque Gyas in gurgite victor
Rectorem navis conpellat voce Menœten:
« Quo tantum mihi dexter abis? huc dirige gressum;
Litus ama, et lævas stringat sine palmula cautes;
Altum alii teneant. » Dixit; sed cæca Menœtes
Saxa timens, proram pelagi detorquet ad undas.
« Quo diversus abis ? » iterum : « Pete saxa, Menœte, »
Cum clamore Gyas revocabat; et ecce Cloanthum
Respicit instantem tergo, et propiora tenentem.
Ille inter navemque Gyæ scopulosque sonantis
Radit iter lævum interior, subitoque priorem
Præterit, et metis tenet æquora tuta relictis.
 Tum vero exarsit juveni dolor ossibus ingens;
Nec lacrymis caruere genæ; segnemque Menœten,
Oblitus decorisque sui sociumque salutis,
In mare præcipitem puppi deturbat ab alta;
Ipse gubernaclo rector subit, ipse magister,
Hortaturque viros, clavumque ad litora torquet.
At gravis, ut fundo vix tandem redditus imo est,
Jam senior, madidaque fluens in veste Menœtes,
Summa petit scopuli, siccaque in rupe resedit.
Illum et labentem Teucri, et risere natantem,
Et salsos rident revomentem pectore fluctus.
 Hic læta extremis spes est accensa duobus,
Sergesto Mnestheique, Gyan superare morantem.
Sergestus capit ante locum, scopuloque propinquat;
Nec tota tamen ille prior præeunte carina;
Parte prior, partem rostro premit æmula Pristis.
At media socios incedens nave per ipsos
Hortatur Mnestheus : « Nunc, nunc insurgite remis,
Hectorei socii, Trojæ quos sorte suprema
Delegi comites; nunc illas promite vires,
Nunc animos, quibus in Gætulis syrtibus usi,
Ionioque mari, Maleæque sequacibus undis.
Non jam prima peto Mnestheus, neque vincere certo :
Quamquam o! sed superent, quibus hoc, Neptune, dedisti;
Extremos pudeat rediisse : hoc vincite, cives,
Et prohibete nefas. » Olli certamine summo
Procumbunt : vastis tremit ictibus ærea puppis,
Subtrahiturque solum. Tum creber anhelitus artus
Aridaque ora quatit; sudor fluit undique rivis.
Adtulit ipse viris optatum casus honorem;
Namque furens animi, dum proram ad saxa suburget
Interior, spatioque subit Sergestus iniquo,

Et la proue au rocher demeure suspendue.
L'épouvante est par-tout; une foule éperdue
De lamentables cris fait retentir les cieux.
Tout s'empresse au travail; tous, armés de longs pieux,
Soulèvent le navire, et leurs mains diligentes
Recueillent les débris de leurs rames flottantes.
Mnesthée alors s'anime, et, sur l'onde emporté,
Au gré des vents s'élance avec agilité :
Et comme au fond d'un roc, sa demeure chérie,
Une colombe en paix, et dans l'ombre nourrie,
Si quelque effroi soudain vient troubler son réduit,
Tressaille, bat de l'aile, et s'échappe à grand bruit,
Puis nage mollement, et dans un air tranquille
Soutient l'agilité de son vol immobile :
Tel glisse le vaisseau; tel, et plus prompt encor,
Il court, rase les flots, et poursuit son essor.
Sa vitesse redouble au bout de sa carrière.
Déja son vol ardent passe et laisse en arrière
Sergeste, qui tâchant de reprendre son cours,
Luttant contre l'écueil, implorant du secours,
Essayoit vainement quelques débris de rames :
De là vers la Chimère, à la gueule de flammes,
Il s'élance, l'atteint; et le pesant vaisseau,
Dépourvu de pilote, est vaincu de nouveau.
Cloanthe reste seul : fier de son avantage,
Mnesthée, à son aspect, redouble de courage.
Alors de nouveaux cris dans les airs sont lancés;
Et par mille clameurs, par des vœux empressés,
La commune faveur le pousse à la victoire.
Des deux parts même espoir, même ardeur pour la gloire.
L'un, fier de son succès, s'obstine à le garder,
Et veut mourir cent fois plutôt que de céder :
L'autre, heureux par l'audace, ose encor davantage;
Son espoir fait sa force; et, grace à son courage,
Peut-être un même honneur égaloit ces rivaux,
Si Cloanthe, étendant ses deux bras vers les eaux,
N'eût invoqué les dieux de ces plaines profondes :
« Humides habitants de l'empire des ondes!
Heureux dominateurs de ces mers où je cours!
Si je dois la victoire à vos divins secours,
Oui, j'en fais vœu : pour prix de cet honneur suprême,
J'immole un taureau blanc sur ce rivage même;
Je jette dans les mers ses intestins fumants,
Et mêle un pur nectar à leurs flots écumants. »
Il dit; et, des palais de la mer azurée,
Les agiles Tritons, les filles de Nérée,
Entendirent sa voix. De sa puissante main
Palémon le seconde; il le pousse; et soudain,
Plus rapide qu'un trait, sa nef obéissante
Court, vole, et dans le port arrive triomphante.
Le fils d'Anchise alors, aux accents du clairon,
De Cloanthe vainqueur fait proclamer le nom :
Le nom victorieux de toutes parts résonne.
Du laurier verdoyant lui-même il le couronne.
Ensuite il fait conduire à chacun des vaisseaux
Et l'argent, et le vin, et trois jeunes taureaux.
Les chefs ont leur tribut. Au vainqueur il présente
Un vêtement guerrier, où la pourpre éclatante,
Bordant un tissu d'or par un double contour,
En deux bandes s'alonge et serpente à l'entour.
Sur ce tissu l'on voit, armé de traits rapides,
Ganymède à grands pas presser les daims timides,
Échauffé, hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
Il semble respirer : l'oiseau du roi des dieux
L'observe, fond sur lui, le saisit, et l'enlève :
Ses gouverneurs, levant les bras vers leur élève,
Le suivent vainement de leurs yeux attendris,
Et ses chiens étonnés l'appellent à grands cris.

Infelix saxis in procurrentibus hæsit.
Concussæ cautes, et acuto in murice remi
Obnixi crepuere, inlisaque prora pependit.
Consurgunt nautæ, et magno clamore morantur;
Ferratasque trudes et acuta cuspide contos
Expediunt, fractosque legunt in gurgite remos.
At lætus Mnestheus, successuque acrior ipso,
Agmine remorum celeri, ventisque vocatis,
Prona petit maria, et pelago decurrit aperto.
Qualis spelunca subito commota columba [10],
Cui domus et dulces latebroso in pumice nidi,
Fertur in arva volans, plausumque exterrita pennis
Dat tecto ingentem : mox aere lapsa quieto [11]
Radit iter liquidum, celeris neque commovet alas :
Sic Mnestheus, sic ipsa fuga secat ultima Pristis
Æquora, sic illam fert impetus ipse volantem.
Et primum in scopulo luctantem deserit alto
Sergestum, brevibusque vadis, frustraque vocantem
Auxilia, et fractis discentem currere remis.
Inde Gyan ipsamque ingenti mole Chimæram
Consequitur; cedit, quoniam spoliata magistro est.
Solus jamque ipso superest in fine Cloanthus,
Quem petit, et summis adnixus viribus urget.
Tum vero ingeminat clamor, cunctique sequentem
Instigant studiis, resonatque fragoribus æther.
Hi, proprium decus et partum indignantur honorem
Ni teneant, vitamque volunt pro laude pacisci.
Hos successus alit; possunt, quia posse videntur.
Et fors æquatis cepissent præmia rostris,
Ni palmas ponto tendens utrasque Cloanthus
Fudissetque preces, divosque in vota vocasset :
« Di, quibus imperium est pelagi, quorum æquora curro,
Vobis lætus ego hoc candentem in litore taurum
Constituam ante aras, voti reus, extaque salsos
Porriciam in fluctus, et vina liquentia fundam. »
Dixit, eumque imis sub fluctibus audiit omnis
Nereidum Phorcique chorus, Panopeaque virgo;
Et pater ipse manu magna Portunus euntem
Impulit. Illa Noto citius volucrique sagitta
Ad terram fugit, et portu se condidit alto.
Tum satus Anchisa, cunctis ex more vocatis,
Victorem magna præconis voce Cloanthum
Declarat, viridique advelat tempora lauro;
Muneraque in navis ternos optare juvencos,
Vinaque, et argenti magnum dat ferre talentum.
Ipsis præcipuos ductoribus addit honores :
Victori chlamydem auratam, quam plurima circum
Purpura Mæandro duplici Melibœa cucurrit;
Intextusque puer frondosa regius Ida
Velocis jaculo cervos cursuque fatigat
Acer, anhelanti similis, quem præpes ab Ida
Sublimem pedibus rapuit Jovis armiger uncis.
Longævi palmas nequidquam ad sidera tendunt
Custodes, sævitque canum latratus in auras.

Celui de qui l'adresse a la seconde place
Reçoit pour récompense une riche cuirasse
Dont l'or à triple maille a formé le tissu.
Le héros généreux dont sa main l'a reçu,
Énée, aux bords du Xanthe et sous les murs de Troie,
Avoit au fier Démole arraché cette proie.
Surpris de sa richesse et de sa pesanteur,
Aux bras impatients du fier triomphateur
Ensemble la portoient Sagaris et Phégée :
De ce prix glorieux leur épaule chargée
Fléchit sous le fardeau; mais Démole autrefois
Poursuivoit les Troyens sans en sentir le poids.
Deux grands bassins d'airain, deux coupes qu'embellissent
Des figures d'argent dont les formes saillissent,
Du troisième vainqueur couronnent les efforts.
Déja, tout glorieux et fiers de leurs trésors,
Ils revenoient contents, quand le triste Sergeste,
Avec peine arraché de sa roche funeste,
Honteux et dépouillé d'un rang de ses rameurs,
Seul, au milieu des ris, au milieu des clameurs,
Entraînant les débris de son vaisseau débile,
S'avance lentement. Tel on voit ce reptile
Qu'une rapide roue au milieu du chemin
A surpris, traversé de son cercle d'airain,
Ou que le voyageur, sous le poids d'une pierre,
A laissé tout sanglant et meurtri sur la terre;
En longs élancements il se fatigue en vain :
Terrible d'un côté, l'œil ardent, l'air hautain,
Il siffle, il s'enfle, il lève une orgueilleuse tête;
Mais de l'autre côté, que sa blessure arrête,
Il rampe, et, par cent plis l'un sur l'autre coulés,
Courbe et recourbe en vain ses restes mutilés :
Tel le vaisseau boiteux se traînoit avec peine.
Au défaut des rameurs la voile le ramène,
Et le port avec joie accueille ses débris.
Sergeste du héros obtient lui-même un prix :
Une esclave crétoise acquitte le courage
Qui garantit sa nef et sauva l'équipage;
Aux travaux de Minerve on instruisit sa main
Et deux enfants jumeaux se jouoient sur son sein.
Ce combat terminé, le monarque de Troie
Vers un vallon où l'herbe en tapis se déploie,
Et qu'enferme un coteau de forêts couronné,
D'une foule nombreuse avance environné.
Au milieu, préparé des mains de la nature,
Un théâtre présente un trône de verdure.
Là, suivi par le peuple, et dominant ses flots,
Marche pompeusement, et s'assied le héros :
Puis, des deux nations invitant la jeunesse,
De tous ceux que signale une agile vitesse,
Par de riches présents et par des prix flatteurs,
Au combat de la course il excite les cœurs.
Troyens, Siciliens, aussitôt tout s'apprête.
Euryale et Nisus s'avancent à leur tête :
Euryale, beau, jeune, et frais adolescent;
Nisus, le digne ami de ce héros naissant :
Après eux, Diorès, né des rois de Pergame :
Puis Patron, Salius, qu'un même espoir enflamme;
L'un de l'Acarnanie abandonna les champs;
A l'autre l'Arcadie enseigna ses doux chants.
Après eux de chasseurs vient une troupe agile,
Hélymus et Panope, enfants de la Sicile,
Tous deux du vieux Aceste assidus compagnons;
Et d'autres, dont l'oubli nous a caché les noms.
« Généreux combattants, prêtez-moi tous l'oreille,
Et dans vos jeunes cœurs qu'un doux espoir s'éveille,
Dit le prince troyen : et vaincus et vainqueurs,
D'un prix commun à tous obtiendront les honneurs;
Tous auront une hache où l'art surpasse encore,
Par un travail exquis, l'argent qui la décore.

At, qui deinde locum tenuit virtute secundum,
Levibus huic hamis consertam auroque trilicem
Loricam, quam Demoleo detraxerat ipse
Victor apud rapidum Simoenta sub Ilio alto,
Donat habere viro, decus et tutamen in armis.
Vix illam famuli Phegeus Sagarisque ferebant
Multiplicem, connixi humeris; indutus at olim
Demoleos cursu palantis Troas agebat.
Tertia dona facit geminos ex ære lebetas,
Cymbiaque argento perfecta atque aspera signis.
Jamque adeo donati omnes, opibusque superbi,
Puniceis ibant evincti tempora tæniis;
Quum sævo e scopulo multa vix arte revolsus,
Amissis remis, atque ordine debilis uno,
Inrisam sine honore ratem Sergestus agebat.
Qualis sæpe viæ deprensus in aggere serpens,
Ærea quem obliquum rota transiit[12], aut gravis ictu
Seminecem liquit saxo lacerumque viator;
Nequidquam longos fugiens dat corpore tortus,
Parte ferox, ardensque oculis, et sibila colla
Arduus adtollens; pars volnere clauda retentat
Nexantem nodis, seque in sua membra plicantem[13].
Tali remigio navis se tarda movebat :
Vela facit tamen, et velis subit ostia plenis.
Sergestum Æneas promisso munere donat,
Servatam ob navem lætus, sociosque reductos.
Olli serva datur, operum haud ignara Minervæ,
Cressa genus Pholoe, geminique sub ubere nati.
Hoc pius Æneas misso certamine tendit
Gramineum in campum, quem collibus undique curvis
Cingebant silvæ; mediaque in valle theatri
Circus erat, quo se multis cum millibus heros
Consessu medium tulit, exstructoque resedit.
Hic, qui forte velint rapido contendere cursu,
Invitat pretiis animos, et præmia ponit.
Undique conveniunt Teucri, mixtique Sicani;
Nisus et Euryalus primi.
Euryalus forma insignis viridique juventa,
Nisus amore pio pueri; quos deinde secutus
Regius egregia Priami de stirpe Diores :
Hunc Salius simul et Patron, quorum alter Acarnan,
Alter ab Arcadio Tegeææ sanguine gentis,
Tum duo Trinacrii juvenes, Helymus Panopesque,
Adsueti silvis, comites senioris Acestæ;
Multi præterea, quos fama obscura recondit.
Æneas quibus in mediis sic deinde locutus :
« Adcipite hæc animis, lætasque advertite mentis :
Nemo ex hoc numero mihi non donatus abibit.
Gnossia bina dabo levato lucida ferro
Spicula, cælatamque argento ferre bipennem :
Omnibus hic erit unus honos. Tres præmia primi
Adcipient, flavaque caput nectentur oliva.

J'y joins deux dards crétois du fer le plus luisant :
Tous, quel que soit leur sort, obtiendront ce présent.
Les trois qu'aura d'abord couronnés la victoire,
Auront leur prix à part, aussi bien que leur gloire;
Et, remportant les dons qui leur sont destinés,
Des rameaux de Pallas marcheront couronnés.
Un superbe coursier, et son riche équipage,
Du plus léger de tous sera l'heureux partage.
Un carquois d'Amazone, avec sa chaîne d'or,
De ses flèches de Thrace enfermant le trésor,
Et que noue en agrafe une pierre éclatante,
Du second des vainqueurs satisfera l'attente.
De ce casque qu'un Grec perdit en combattant,
Que le troisième enfin s'en retourne content. »
Il dit; et, de ses yeux mesurant la carrière,
Chacun des combattants se place à la barrière.
Le signal est donné : dociles à ses lois,
Tous, comme un tourbillon, sont partis à-la-fois.
Plus légers que les vents, que l'aile du tonnerre,
A leur tête Nisus vole, et rase la terre :
Salius de bien loin suit ce rival heureux :
Euryale lui cède, Hélymus à tous deux :
Après lui Diorès laisse un léger espace;
Penché sur son épaule, il vole sur sa trace;
Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas;
Et, si l'espace étroit ne le retenoit pas,
Bientôt il passeroit celui qui le devance,
Ou du moins laisseroit la victoire en balance.
Tout couverts de poussière, échauffés, palpitants,
Déja touchoient au but les jeunes combattants,
Lorsqu'en un lieu rougi du sang d'un sacrifice,
Nisus, à qui le sort s'étoit montré propice,
Déja touchant la palme, et déja sans rivaux,
Sur le terrain trempé du meurtre des taureaux,
Glisse, et, se débattant sur ses jambes tremblantes,
Tombe, et roule étendu sur les herbes sanglantes.
Mais, s'il perd la victoire, Euryale vainqueur,
Son Euryale au moins consolera son cœur.
Du sol qui l'a trahi soudain il se relève,
S'oppose à Salius dont la course s'achève.
Dans son élan rapide avec force heurté,
Salius à son tour tombe précipité.
Aux soins de l'amitié fier de devoir sa gloire,
Euryale court, vole, et saisit la victoire :
Son succès réunit tous les cœurs, tous les vœux.
Hélymus suit de près ses pas victorieux;
Et Diorès enfin triomphe le troisième.
Mais Salius réclame; et son dépit extrême,
Aux premiers rangs du cirque adressant de longs cris,
Revendique l'honneur que la ruse a surpris :
Sa plainte, son malheur, le bon droit, sont ses armes.
Euryale a pour lui l'éloquence des larmes,
Le vœu public, séduit par d'aimables dehors,
Sa naissante vertu, plus belle en un beau corps.
Son modeste silence, et sa douce tristesse.
Diorès le seconde; il parle, il crie, il presse
Les juges du combat : arrivé le dernier,
Il perd, si Salius est nommé le premier,
Et la troisième palme et la troisième place.
Le prince lui sourit, et, d'un ton plein de grace :
« Vos prix sont assurés; mais souffrez que mon cœur
D'un ami malheureux console la douleur. »
Il dit; et Salius reçoit pour récompense
La peau d'un fier lion, dont la dépouille immense
Forme un riche trophée, et s'embellit encor
Et de ses crins touffus, et de ses ongles d'or.
« Ah! si les vaincus même ont un si beau partage
Si de vous le malheur obtient un tel hommage,
Que réservez-vous donc, s'écrie alors Nisus,
A moi qu'un même sort égale à Salius,
Et qui, s'il ne l'obtient, mérite la couronne? »
Ainsi Nisus aux cris, aux plaintes s'abandonne,
Et montre en même temps ses vêtements mouillés,
Et de fange et de sang ses bras encor souillés.

Primus equum phaleris insignem victor habeto;
Alter Amazoniam pharetram, plenamque sagittis
Threiciis, lato quam circumplectitur auro
Balteus, et tereti subnectit fibula gemma.
Tertius Argolica hac galea contentus abito. »
Hæc ubi dicta, locum capiunt; signoque repente
Corripiunt spatia audito, limenque relinquunt
Effusi nimbo similes; simul ultima signant.
Primus abit, longeque ante omnia corpora Nisus
Emicat, et ventis et fulminis ocior alis.
Proxumus huic, longo sed proxumus intervallo,
Insequitur Salius : spatio post deinde relicto
Tertius Euryalus.
Euryalumque Helymus sequitur; quo deinde sub ipso
Ecce volat, calcemque terit jam calce Diores,
Incumbens humero; spatia et si plura supersint,
Transeat elapsus prior, ambiguumve relinquat.
Jamque fere spatio extremo, fessique sub ipsam
Finem adventabant, levi cum sanguine Nisus
Labitur infelix, cæsis ut forte juvencis
Fusus humum viridisque super madefecerat herbas.
Hic juvenis jam victor ovans vestigia presso
Haud tenuit titubata solo; sed pronus in ipso
Concidit immundoque fimo sacroque cruore.
Non tamen Euryali, non ille oblitus amorum;
Nam sese obposuit Salio per lubrica surgens.
Ille autem spissa jacuit revolutus arena.
Emicat Euryalus, et munere victor amici
Prima tenet, plausuque volat fremituque secundo.
Post Helymus subit, et nunc tertia palma Diores.
Hic totum caveæ consessum ingentis, et ora
Prima patrum magnis Salius clamoribus inplet,
Ereptumque dolo reddi sibi poscit honorem.
Tutatur favor Euryalum, lacrymæque decoræ,
Gratior et pulchro veniens in corpore virtus.
Adjuvat, et magna proclamat voce Diores,
Qui subiit palmæ, frustraque ad præmia venit
Ultima, si primi Salio redduntur honores.
Tum pater Æneas : « Vestra, inquit, munera vobis
Certa manent, pueri; et palmam movet ordine nemo.
Me liceat casus miserari insontis amici. »
Sic fatus, tergum Gætuli immane leonis
Dat Salio, villis onerosum atque unguibus aureis.
Hic Nisus : « Si tanta, inquit, sunt præmia victis,
Et te lapsorum miseret, quæ munera Niso
Digna dabis? primam merui qui laude coronam,

Le prince avec bonté l'accueille, le caresse,
Choisit un bouclier, dépouille de la Grèce,
Au souverain des mers autrefois consacré,
Et que Didymaon lui-même a décoré;
Met aux mains de Nisus cet admirable ouvrage,
Et de sa chute ainsi console au moins l'outrage.
Quand le prince troyen à ces jeunes rivaux
Eut fermé la carrière et payé leurs travaux :
« Maintenant, que celui qui brûle pour la gloire
Vienne, le ceste en main, disputer la victoire. »
Il dit : et, pour flatter les vœux des concurrents,
Leur propose deux prix, deux honneurs différents :
Au vainqueur un taureau dont la corne dorée
De longs festons de laine et de fleurs est parée;
D'une éclatante épée et d'un casque brillant
Le vaincu recevra le tribut consolant.
Aussitôt, au milieu d'un doux et long murmure,
Darès paroît, tout fier de sa haute stature;
Darès, qui de Pâris seul balança le nom;
Darès, de qui le bras, sous les murs d'Ilion,
Près du tombeau d'Hector, par un combat célèbre
Honorant ce héros et sa pompe funèbre,
De l'énorme Butès, ce Bébryce orgueilleux,
Qui comptoit Amycus au rang de ses aïeux,
Terrassa la fureur, et de sa main puissante
Coucha son front altier sur la poudre sanglante.
Il se lève, il prélude : étendus en avant,
Ses deux bras tour-à-tour battent l'air et le vent.
Il montre leur vigueur, montre sa taille immense,
Et du prix qu'il attend s'enorgueillit d'avance.
On cherche un adversaire à ce jeune orgueilleux;
Mais nul n'ose tenter ce combat périlleux.
Alors fier, et déja d'une main assurée
Saisissant le taureau par sa corne dorée,
« Fils d'Anchise, dit-il, si, glacé par l'effroi,
Nul n'ose à ce combat s'exposer contre moi,
Pourquoi ces vains délais et cette attente vaine ?
Ce taureau m'appartient, ordonnez qu'on l'emmène. »
Ainsi parle Darès d'un air triomphateur :
Les Troyens font entendre un murmure flatteur,
Et réclament pour lui les honneurs qu'il demande.
Alors le vieil Aceste avec douceur gourmande
Entelle son ami, son digne compagnon,
Assis à ses côtés sur un lit de gazon :
« Entelle, lui dit-il, de ton antique gloire
N'as-tu donc conservé qu'une oisive mémoire ?
Et d'un cœur patient verras-tu sous tes yeux
Enlever, sans combat, un prix si glorieux ?
Où donc est cet Éryx, autrefois notre maître,
Ce dieu que la Sicile en toi crut voir renaître ?
Où sont tes fiers combats, ces dépouilles, ces prix,
En pompe suspendus à tes nobles lambris ? »
« La peur, dit le vieillard, gardez-vous de le croire,
N'affoiblit point en moi l'ardeur de la victoire :
Mais l'âge éteint ma force, et de ce foible corps
La glace des vieux ans engourdit les ressorts.
Si j'étois jeune encor, si j'étois à cet âge
Qui de cet insolent enhardit le courage,
Sans prétendre à ce prix dont son cœur est flatté,
J'aurois d'un tel rival rabattu la fierté. »
Il dit, et de ses mains fait tomber sur le sable
De cestes menaçants un couple épouvantable,
Arme affreuse qu'Éryx, en marchant aux combats,
Autrefois enlaçoit à ses robustes bras.
L'assemblée en silence en contemple la forme;
Chacun tremble à l'aspect de cette masse énorme,
Où, du fer et du plomb couvrant le vaste poids,
La peau d'un bœuf entier se redouble sept fois.
Darès même a senti chanceler son audace.
Énée avec effort soulève cette masse;

Ni me, quæ Salium, fortuna inimica tulisset? »
Et simul his dictis faciem ostentabat, et udo
Turpia membra fimo. Risit pater optimus olli,
Et clypeum efferri jussit, Didymaonis artes,
Neptuni sacro Danais de poste refixum.
Hoc juvenem egregium præstanti munere donat.
Post ubi confecti cursus, et dona peregit:
« Nunc, si cui virtus, animusque in pectore præsens,
Adsit, et evinctis adtollat brachia palmis. »
Sic ait, et geminum pugnæ proponit honorem;
Victori velatum auro vittisque juvencum;
Ensem, atque insignem galeam, solatia victo.
Nec mora; continuo vastis cum viribus effert
Ora Dares, magnoque virum se murmure tollit;
Solus qui Paridem solitus contendere contra,
Idemque ad tumulum, quo maxumus occubat Hector,
Victorem Buten immani corpore, qui se
Bebrycia veniens Amyci de gente ferebat,
Perculit, et fulva moribundum extendit arena.
Talis prima Dares caput altum in prælia tollit,
Ostenditque humeros latos, alternaque jactat
Brachia protendens, et verberat ictibus auras.
Quæritur huic alius; nec quisquam ex agmine tanto
Audet adire virum, manibusque inducere cæstus.
Ergo alacris, cunctosque putans excedere palma,
Æneæ stetit ante pedes, nec plura moratus,
Tum læva taurum cornu tenet, atque ita fatur :
« Nate dea, si nemo audet se credere pugnæ,
Quæ finis standi? quo me decet usque teneri?
Ducere dona jube. » Cuncti simul ore fremebant
Dardanidæ, reddique viro promissa jubebant.
Hic gravis Entellum dictis castigat Acestes,
Proxumus ut viridante toro consederat herbæ :
« Entelle, heroum quondam fortissime frustra,
Tantane tam patiens nullo certamine tolli
Dona sines? ubi nunc nobis deus ille, magister
Nequidquam memoratus, Eryx? Ubi fama per omnem
Trinacriam, et spolia illa tuis pendentia tectis? »
Ille sub hæc : « Non laudis amor, nec gloria cessit
Pulsa metu; sed enim gelidus tardante senecta
Sanguis hebet, frigentque effetæ in corpore vires.
Si mihi, quæ quondam fuerat, quaque inprobus iste
Exsultat fidens, si nunc foret illa juventas;
Haud equidem pretio inductus pulchroque juvenco
Venissem, nec dona moror. » Sic deinde locutus
In medium geminos immani pondere cæstus
Projecit, quibus acer Eryx in prælia suetus
Ferre manum, duroque intendere brachia tergo.
Obstupuere animi : tantorum ingentia septem
Terga boum plumbo insuto ferroque rigebant.
Ante omnis stupet ipse Dares, longeque recusat;
Magnanimusque Anchisiades et pondus et ipsa

Il déroule en ses mains, il en parcourt des yeux,
Et le volume immense, et les immenses nœuds.
« Darès, reprend Entelle, à cet aspect recule;
Et que seroit-ce donc si du terrible Hercule
Il avoit vu le ceste et le combat fameux,
Qui de sang autrefois rougit ces mêmes lieux?
L'arme que vous voyez, si vaste, si pesante,
De votre frère Éryx chargea la main vaillante,
Et des crânes rompus et des os fracassés
Les vestiges sanglants y sont encor tracés.
Avec elle il lutta contre le grand Alcide;
Par elle j'illustrai ma jeunesse intrépide,
Avant qu'un trop long âge eût blanchi mes cheveux,
Et que le temps jaloux domptât ces bras nerveux.
Mais si ce fier Troyen craint ce terrible ceste,
Si c'est le vœu d'Énée et le desir d'Aceste,
De cette arme à Darès je fais grace en ce jour:
A son ceste troyen qu'il renonce à son tour.
Marchons; portons tous deux dans ces luttes rivales
Et des dangers égaux et des armes égales. »
Alors, montrant tout nus et tout prêts aux combats
Son corps, ses larges reins, ses redoutables bras,
Et sa vaste poitrine, où ressort chaque veine,
Seul il avance, et seul semble remplir l'arène.
Puis le héros troyen prend deux cestes égaux;
Lui-même il les enlace aux bras des deux rivaux
Prêts à lutter d'ardeur, de courage et d'adresse.
Sur ses pieds à l'instant l'un et l'autre se dresse;
Tous deux, les bras levés, d'un air audacieux
Se provoquent du geste, et s'attaquent des yeux.
Soudain commence entre eux la lutte meurtrière.
Leur tête loin des coups se rejette en arrière:
L'un, jeune, ardent, léger, frappe et pare à-la-fois:
Entelle, plus pesant, se défend par son poids;
Mais ses genoux tremblants le portent avec peine:
Son vieux flanc est battu de sa pénible haleine.
Mille coups, à-la-fois hâtés ou suspendus,
Sont reçus ou portés, détournés ou perdus.
Tantôt dans leurs flancs creux les cestes retentissent,
Sur leurs robustes seins tantôt s'appesantissent;
L'infatigable main erre de tous côtés,
Marque leurs larges fronts de ses coups répétés,
Frappe, en volant, la tempe et l'oreille meurtrie;
Sous le ceste pesant la dent éclate et crie.
Entelle, courageux avec tranquillité,
Oppose à son rival son immobilité;
Et, par un tour adroit, par un coup d'œil habile,
Brave, trompe ou prévient sa menace inutile.
Tel qu'un fier assaillant, contre un antique fort
Qui sur le haut des monts brave son vain effort,
Ou contre une cité, théâtre d'un long siége,
Tantôt presse l'assaut, tantôt médite un piége,
Autour de ses remparts va, vient, et sans succès
Tente dans son enceinte un périlleux accès:
Tel, autour du vieillard défendu par sa masse,
Darès, joignant la ruse, et la force, et l'audace,
Tourne, attaque en tous sens, frappe de tous côtés.
Entelle, résistant aux coups précipités,
Lève son bras, suspend l'orage qu'il médite;
Darès l'a vu venir, se détourne, et l'évite.
Entelle, frappant l'air de son effort perdu,
Tombe de tout son poids sur la terre étendu:
Tel, aux sommets glacés que l'Aquilon tourmente,
Tombe et roule un vieux pin de l'antique Érymanthe.
Troyens, Siciliens, par mille cris divers
De joie et de regrets, frappent soudain les airs.
Aceste le premier accourt; et sa tendresse
Dans son vieux compagnon plaint sa propre foiblesse.
Le héros se relève; et la onte, et l'honneur,
La confiante audace, aiguillonnent son cœur;
Son courage s'irrite encor par sa colère.
Il s'élance, et poursuit son superbe adversaire;

Huc illuc vinclorum immensa volumina versat.
Tum senior talis referebat pectore voces:
« Quid, si quis cæstus ipsius et Herculis arma
Vidisset, tristemque hoc ipso in litore pugnam?
Hæc germanus Eryx quondam tuus arma gerebat;
Sanguine cernis adhuc fractoque infecta cerebro.
His magnum Alciden contra stetit; his ego suetus,
Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
Temporibus geminis canebat sparsa senectus.
Sed si nostra Dares hæc Troius arma recusat,
Idque pio sedet Æneæ, probat auctor Acestes,
Æquemus pugnas. Erycis tibi terga remitto,
Solve metus; et tu Trojanos exue cæstus. »
Hæc fatus, duplicem ex humeris rejecit amictum,
Et magnos membrorum artus, magna ossa, lacertosque
Exuit, atque ingens media consistit arena.
Tum satus Anchisa cæstus pater extulit æquos,
Et paribus palmas amborum innexuit armis.
Constitit in digitos extemplo adrectus uterque,
Brachiaque ad superas interritus extulit auras:
Abduxere retro longe capita ardua ab ictu;
Immiscentque manus manibus, pugnamque lacessunt.
Ille pedum melior motu, fretusque juventa;
Hic membris et mole valens, sed tarda trementi
Genua labant, vastos quatit æger anhelitus artus.
Multa viri nequidquam inter se volnera jactant,
Multa cavo lateri ingeminant, et pectore vastos
Dant sonitus; erratque auris et tempora circum
Crebra manus; duro crepitant sub volnere malæ.
Stat gravis Entellus, nisuque inmotus eodem,
Corpore tela modo atque oculis vigilantibus exit.
Ille, velut celsam oppugnat qui molibus urbem,
Aut montana sedet circum castella sub armis,
Nunc hos, nunc illos aditus, omnemque pererrat
Arte locum, et variis adsultibus inritus urget.
Ostendit dextram insurgens Entellus, et alte
Extulit. Ille ictum venientem a vertice velox
Prævidit, celerique elapsus corpore cessit.
Entellus vires in ventum effudit, et ultro
Ipse gravis, graviterque ad terram pondere vasto
Concidit; ut quondam cava concidit aut Erymantho,
Aut Ida in magna radicibus eruta pinus.
Consurgunt studiis Teucri et Trinacria pubes:
It clamor cœlo; primusque adcurrit Acestes,
Æquævumque ab humo miserans adtollit amicum.
At, non tardatus casu, neque territus heros,
Acrior ad pugnam redit, ac vim suscitat ira.
Tum pudor incendit vires, et conscia virtus;

Et tantôt tour-à-tour, et tantôt à-la-fois,
Les deux cestes ligués l'accablent de leur poids;
Moins prompte, moins pressée, et moins tumultueuse,
Sur nos toits retentit la grêle impétueuse.
La main suit l'autre main, les coups suivent les coups :
Point de paix, point de trève à son bouillant courroux;
Il le chasse d'un bras, de l'autre le ramène,
Et Darès, en tournant, parcourt toute l'arène.
Empressé de calmer ce combat trop ardent,
Énée avec pitié voit ce jeune imprudent,
L'arrache à son rival; et plaignant sa disgrace :
« Malheureux! où t'emporte une indiscrète audace ?
Pourrois-tu méconnoître une invisible main,
Et dans le bras d'un homme un pouvoir plus qu'humain ?
Fléchis devant un dieu, les destins te l'ordonnent. »
De Darès aussitôt les amis l'environnent;
Chacun d'eux à l'envi soutient entre ses bras
Ce malheureux qu'on vient d'arracher au trépas,
Tremblant, abandonnant sa tête chancelante,
Vomissant à grands flots de sa bouche écumante
Des torrents d'un sang noir, et les tristes débris
De ses os, de ses chairs, déchirés et meurtris.
Pour conduire aux vaisseaux la victime échappée,
Ils partoient, oubliant et le casque et l'épée;
On leur remet le prix de ce combat fatal,
Et le taureau doré demeure à son rival.
Tout rayonnant d'orgueil, et de gloire, et de joie,
« Soyez témoins ici, fiers habitants de Troie,
Dit-il d'un ton superbe; et toi, fils de Vénus,
Vois, par ce que je suis, ce qu'autrefois je fus
Dans ma jeune saison, et quel sort ma vieillesse
Gardoit à ce Darès, si fier de sa jeunesse. »
Il dit, et se présente en face du taureau
Dont fut récompensé son triomphe nouveau;
Se dresse, et, d'une main ramenée en arrière,
Entre sa double corne atteint sa tête altière,
Brise son large front : du crâne fracassé
Le cerveau tout sanglant rejaillit dispersé;
Et, tel qu'un bœuf sacré sous la hache succombe,
Le taureau, sous le coup, tremble, chancèle, et tombe
« Éryx! s'écrie alors le vainqueur orgueilleux,
Reçois cette victime; elle te plaira mieux
Que ce Troyen sauvé de ma main meurtrière.
J'ai vaincu, c'en est fait, j'ai rempli ma carrière;
Je dépose mon ceste, et renonce à mon art. »
« Maintenant, que celui dont la main, le regard
Sait mieux d'un trait léger diriger la vitesse,
Vienne aux combats de l'arc signaler son adresse. »
Ainsi s'exprime Énée; et, d'un bras vigoureux,
Lui-même élève un mât, où, fixant tous les yeux,
Une colombe en l'air se débat suspendue;
Des rivaux près de lui la foule est répandue.
Un casque dans ses mains devient l'urne du sort :
Les noms y sont jetés; et le premier qui sort
Annonce Hippocoon, qu'Hyrtacus a fait naître.
Après lui, le destin choisit et fait paroître
Un nom déja fameux; c'est Mnesthée, encor fier
D'avoir dompté le sort, ses rivaux et la mer;
Mnesthée, encor paré des rameaux de Minerve.
Pour le troisième rang la fortune réserve
L'adroit Eurytion, frère de ce guerrier,
De ce grand Pandarus dont le trait meurtrier,
Lorsqu'un traité de paix alloit calmer la terre,
Atteignit Ménélas, et ralluma la guerre.
Aceste par le sort est nommé le dernier,
Et sa vieillesse encor veut cueillir un laurier.
Chacun courbe son arc, et le carquois fidèle
Rend à chaque rival les flèches qu'il recèle.
Par le fils d'Hyrtacus le premier trait lancé
Part, vole, et dans le mât le fer reste enfoncé;

Præcipitemque Daren ardens agit æquore toto,
Nunc dextra ingeminans ictus, nunc ille sinistra.
Nec mora, nec requies. Quam multa grandine nimbi
Culminibus crepitant, sic densis ictibus heros
Creber utraque manu pulsat versatque Dareta.
Tum pater Æneas procedere longius iras,
Et sævire animis Entellum haud passus acerbis;
Sed finem inposuit pugnæ, fessumque Dareta
Eripuit, mulcens dictis, ac talia fatur :
« Infelix, quæ tanta animum dementia cepit?
Non vires alias, conversaque numina sentis?
Cede deo. » Dixitque, et prælia voce diremit.
Ast illum fidi æquales, genua ægra trahentem,
Jactantemque utroque caput, crassumque cruorem
Ore ejectantem, mixtosque in sanguine dentes,
Ducunt ad navis; galeamque ensemque vocati
Adcipiunt; palmam Entello taurumque relinquunt.
Hic victor, superans animis, tauroque superbus :
« Nate dea, vosque hæc, inquit, cognoscite, Teucri,
Et mihi quæ fuerint juvenali in corpore vires,
Et qua servetis revocatum a morte Dareta. »
Dixit, et adversi contra stetit ora juvenci,
Qui donum adstabat pugnæ, durosque reducta
Libravit dextra media inter cornua cæstus
Arduus, effractoque inlisit in ossa cerebro.
Sternitur, exanimisque tremens procumbit humi bos.
Ille super talis effundit pectore voces :
« Hanc tibi, Eryx, meliorem animam pro morte Daretis
Persolvo; hic victor cæstus artemque repono. »
Protenus Æneas celeri certare sagitta
Invitat qui forte velint, et præmia ponit;
Ingentique manu malum de nave Seresti
Erigit, et volucrem trajecto in fune columbam,
Quo tendant ferrum, malo suspendit ab alto.
Convenere viri, dejectamque ærea sortem
Adcepit galea; et primus clamore secundo
Hyrtacidæ ante omnis exit locus Hippocoontis,
Quem modo navali Mnestheus certamine victor
Consequitur, viridi Mnestheus evinctus oliva.
Tertius Eurytion, tuus, o clarissime, frater,
Pandare, qui quondam, jussus confundere fœdus,
In medios telum torsisti primus Achivos.
Extremus galeaque ima subsedit Acestes,
Ausus et ipse manu juvenum tentare laborem.
Tum validis flexos incurvant viribus arcus
Pro se quisque viri, et depromunt tela pharetris.
Primaque per cœlum nervo stridente sagitta
Hyrtacidæ juvenis volucris diverberat auras,
Et venit, adversique infigitur arbore mali.
Intremuit malus, timuitque exterrita pennis

L'arbre tremble, l'oiseau s'effraie et bat de l'aile.
Mille cris frappent l'air. Une palme nouvelle
De Mnesthée à son tour tente le bras heureux.
Vers le but il dirige et sa main et ses vœux;
Mais, sans toucher l'oiseau, la flèche décochée
Rompt le nœud qui retient la colombe attachée :
L'oiseau part, prend l'essor, s'élève jusqu'au ciel.
Alors, fier de sa force et de l'art fraternel,
Déja tenant son arc et sa flèche perçante,
A l'oiseau qui fend l'air d'une aile triomphante,
Tandis qu'il s'applaudit dans l'empire azuré,
Eurytion prépare un coup plus assuré.
Le trait rapide vole au séjour des orages :
Arrêté dans sa course au milieu des nuages,
Le malheureux oiseau perd le jour dans les cieux,
Et rapporte en tombant le trait victorieux.
  Nul prix d'Aceste encor n'honore la vieillesse :
Tout-à-coup, signalant son arc et son adresse,
De la corde bruyante un trait part, et soudain
Aux regards se présente un présage divin.
D'un sillon enflammé marquant au loin sa route,
Le trait vole, et se perd sous la céleste voûte :
Tels, détachés des cieux, courent en traits brûlants
D'un astre chevelu les crins étincelants.
Troyens, Siciliens, tout s'étonne et s'incline.
Le héros, admirant la volonté divine,
Embrasse son ami, le comble de présents :
« Le ciel d'un prix à part honore vos vieux ans,
Lui dit-il; recevez cette coupe gravée,
Par Anchise mon père avec soin conservée,
Et dont le grand Cissée autrefois lui fit don,
Comme un gage sacré de leur noble union. »
Il dit, met sur son front la première couronne,
Qu'Eurytion soumis sans regret abandonne,
Quoique seul dans les airs il ait atteint l'oiseau.
Ensuite est proclamé celui dont le roseau
Dégagea de ses nœuds la colombe timide.
Enfin, pour prix du mât percé d'un trait rapide,
Celui qui, l'arc en main, se montra le premier
Aux honneurs de la palme est admis le dernier.
  Cependant au Troyen de qui l'expérience
Soigne le tendre Ascagne, et conduit son enfance,
Énée, en se baissant, donne un ordre secret :
« Va; des jeunes Troyens si l'escadron est prêt,
Lui dit-il, qu'au tombeau de son aïeul Anchise,
Dans leur pompe guerrière, Ascagne les conduise. »
Il dit; et, faisant place à ces aimables jeux,
Il écarte les flots de ce peuple nombreux.
Sur des coursiers vêtus avec magnificence,
Dans un ordre pompeux la jeunesse s'avance :
Des regards de la foule avidement suivis,
Ils défilent aux yeux de leurs parents ravis.
Des festons d'olivier pressent leur chevelure;
Deux traits d'un fer poli composent leur armure;
Plusieurs ont un carquois, et sur chaque guerrier
L'or flexible se joue en mobile collier.
Trois escadrons divers couvrent la même plaine;
Chaque corps séparé suit le chef qui le mène :
Douze jeunes Troyens composent chacun d'eux.
Le premier de ces chefs est l'enfant généreux
De Polite, un des fils du vieux roi de Pergame;
C'est le jeune Priam : son beau nom, sa grande ame
Un jour doit aux Latins rappeler à-la-fois
Et le plus malheureux et le plus grand des rois.
Un poil taché de blanc peint son coursier de Thrace,
Dont le pied blanchissant marque à peine sa trace;

Ales, et ingenti sonuerunt omnia plausu.
Post acer Mnestheus adducto constitit arcu,
Alta petens, pariterque oculos telumque tetendit.
Ast ipsam miserandus avem contingere ferro
Non valuit; nodos et vincula linea rupit,
Quis innexa pedem malo pendebat ab alto.
Illa Notos atque atra volans in nubila fugit.
Tum rapidus, jamdudum arcu contenta parato
Tela tenens, fratrem Eurytion in vota vocavit,
Jam vacuo lætam cœlo speculatus; et alis
Plaudentem nigra figit sub nube columbam.
Decidit exanimis, vitamque reliquit in astris
Ætheriis, fixamque refert delapsa sagittam.
  Amissa solus palma superabat Acestes;
Qui tamen aerias telum contendit in auras,
Ostentans artemque pater arcumque sonantem.
Hic oculis subitum objicitur magnoque futurum
Augurio monstrum : docuit post exitus ingens,
Seraque terrifici cecinerunt omina vates.
Namque volans liquidis in nubibus arsit arundo,
Signavitque viam flammis, tenuisque recessit
Consumta in ventos; cœlo ceu sæpe refixa
Transcurrunt, crinemque volantia sidera ducunt.
Attonitis hæsere animis, superosque precati
Trinacrii Teucrique viri : nec maxumus omen
Abnuit Æneas, sed lætum amplexus Acesten
Muneribus cumulat magnis, ac talia fatur :
« Sume, pater; nam te voluit rex magnus Olympi
Talibus auspiciis exsortem ducere honores.
Ipsius Anchisæ longævi hoc munus habebis,
Cratera inpressum signis, quem Thracius olim
Anchisæ genitori in magno munere Cisseus
Ferre sui dederat monumentum et pignus amoris. »
  Sic fatus, cingit viridanti tempora lauro,
Et primum ante omnis victorem adpellat Acesten.
Nec bonus Eurytion prælato invidit honori,
Quamvis solus avem cœlo dejecit ab alto.
Proxumus ingreditur donis, qui vincula rupit;
Extremus, volucri qui fixit arundine malum.
  At pater Æneas, nondum certamine misso,
Custodem ad sese comitemque inpubis Iuli
Epytiden vocat, et fidam sic fatur ad aurem :
« Vade age, et, Ascanio, si jam puerile paratum
Agmen habet secum, cursusque instruxit equorum,
Ducat avo turmas, et sese ostendat in armis,
Dic, » ait. Ipse omnem longo decedere circo
Infusum populum, et campos jubet esse patentis.
Incedunt pueri, pariterque ante ora parentum
Frenatis lucent in equis; quos omnis euntes
Trinacriæ mirata fremit Trojæque juventus.
Omnibus in morem tonsa coma pressa corona.
Cornea bina ferunt præfixo hastilia ferro;
Pars levis humero pharetras; it pectore summo
Flexilis obtorti per collum circulus auri.
Tris equitum numero turmæ, ternique vagantur
Ductores; pueri bis seni quemque secuti

Un blanc pur de son front relève la beauté;
Et la vigueur en lui s'unit à la fierté.
Le second est Atys, qui d'une colonie
Fière encor de son nom enrichit l'Ausonie;
Le bel Atys, qu'Iule admet à tous ses jeux :
Même âge, mêmes goûts les unissent tous deux.
Iule enfin, l'espoir et l'honneur de sa race,
S'avance; et devant lui tout autre éclat s'efface :
Son beau coursier, nourri dans les prés de Sidon,
Lui fut donné des mains de la tendre Didon.
Sur des chevaux d'Aceste, enfants de la Sicile,
Les escadrons divers suivent d'un pas docile.
Ils avancent : le cirque à leur marche applaudit.
Leur timide pudeur par degrés s'enhardit;
Et des héros troyens, sur leurs jeunes visages,
Les yeux avec transport retrouvent les images.
Le cirque est traversé : des spectateurs joyeux
Long-temps leurs traits chéris ont enivré les yeux.
Tout-à-coup un cri part, un fouet bruyant résonne :
Les guerriers, attentifs au signal qu'on leur donne,
Partent en nombre égal, et se rangent par trois;
Rappelés par leur chef, reviennent à sa voix,
Réunissent encor leurs bandes divisées,
Et, baissant en avant leurs lances opposées,
D'un escadron serré présentent le rempart :
Tour-à-tour on s'éloigne, on revient, on repart,
On s'aligne, on se mêle, on s'atteint, on s'évite;
C'est tantôt un combat, et tantôt une fuite;
Tantôt la paix suspend leur choc tumultueux.
Tel, dans ce labyrinthe oblique et tortueux,
Mille feintes erreurs, mille fausses issues,
En un piége invisible adroitement tissues,
De sentier en sentier, de détour en détour,
Embarrassoient les pas égarés sans retour.
Tel on voit des dauphins les troupes vagabondes
Se chercher, s'éviter, se jouer sur les ondes :
Tels jouoient ces guerriers; ainsi dans ces combats
Ils enlaçoient leur course, et confondoient leurs pas.
Ces courses, ces tournois, et ces feintes batailles,
Ascagne, lorsque d'Albe il fonda les murailles,
Les transmit à son peuple; et, des premiers Albains
Leur pompe héréditaire est passée aux Romains.
A ce dépôt sacré Rome est encor fidèle;
Rome, renouvelant leur pompe solennelle,
Rassemble pour les jeux ses jeunes citoyens :
Ce sont les fils de Troie et les combats troyens :
Leurs usages, leurs lois, leurs noms vivent encore
Énée alloit quitter les mânes qu'il honore,
Quand, troublant cette fête et ces pieux honneurs,
La Fortune un instant démentit ses faveurs.
Junon envoie Iris, sa courrière fidèle,
Et commande aux Zéphyrs de seconder son aile :
Son antique dépit dans son cœur vit encor.
Sur son arc radieux Iris a pris l'essor,
Vole aux vaisseaux troyens, parcourt au loin la plage.
Tout est désert au port, désert sur le rivage,
Et le peuple est en foule à la solennité.
Seulement sur un bord solitaire, écarté,
Les Troyennes en pleurs des noirs gouffres de l'onde
Contemploient tristement l'immensité profonde :
Elles pleuroient Anchise; et leurs chagrins amers
Sembloient s'accroître encore au sombre aspect des mers.
« Eh quoi! toujours errer sur cet espace immense!
A peine interrompu, notre exil recommence!
Il faut braver encore et les vents et les flots! »
Disoient-elles. Iris, méditant ses complots,

Agmine partito fulgent, paribusque magistris.
Una acies juvenum, ducit quam parvus ovantem
Nomen avi referens Priamus, tua clara, Polite,
Progenies, auctura Italos; quem Thracius albis
Portat equus bicolor maculis, vestigia primi
Alba pedis, frontemque ostentans arduus albam.
Alter Atys, genus unde Atii duxere Latini;
Parvus Atys, pueroque puer dilectus Iulo.
Extremus, formaque ante omnis pulcher, Iulus
Sidonio est invectus equo, quem candida Dido
Esse sui dederat monumentum et pignus amoris.
Cetera Trinacriis pubes senioris Acestæ
Fertur equis.
Excipiunt plausu pavidos, gaudentque tuentes
Dardanidæ, veterumque adgnoscunt ora parentum.
Postquam omnem læti consessum oculosque suorum
Lustravere in equis; signum clamore paratis
Epytides longe dedit, insonuitque flagello.
Olli discurrere pares, atque agmina terni
Diductis solvere choris, rursusque vocati
Convertere vias, infestaque tela tulere.
Inde alios ineunt cursus aliosque recursus
Adversis spatiis, alternisque orbibus orbes
Impediunt, pugnæque cient simulacra sub armis;
Et nunc terga fuga nudant, nunc spicula vertunt
Infensi, facta pariter nunc pace feruntur.
Ut quondam Creta fertur labyrinthus in alta
Parietibus textum cæcis iter, ancipitemque
Mille viis habuisse dolum, qua signa sequendi
Falleret indeprensus et irremeabilis error.
Haud alio Teucrum nati vestigia cursu
Impediunt, texuntque fugas et prælia ludo,
Delphinum similes, qui per maria humida nando
Carpathium Libycumque secant, * luduntque per undas.*
Hunc morem, hos cursus, atque hæc certamina primus
Ascanius, longam muris quum cingeret Albam,
Rettulit, et priscos docuit celebrare Latinos,
Quo puer ipse modo, secum quo Troia pubes.
Albani docuere suos; hinc maxuma porro
Adcepit Roma, et patrium servavit honorem;
Trojaque nunc, pueri, Trojanum dicitur agmen.
Hac celebrata tenus sancto certamina patri.
Hic primum Fortuna fidem mutata novavit.
Dum variis tumulo referunt sollennia ludis,
Irim de cœlo misit Saturnia Juno
Iliacam ad classem, ventosque adspirat eunti,
Multa movens, necdum antiquum saturata dolorem.
Illa viam celerans per mille coloribus arcum,
Nulli visa, cito decurrit tramite virgo.
Conspicit ingentem concursum, et litora lustrat,
Desertosque videt portus classemque relictam.
At procul in sola secretæ Troades acta
Amissum Anchisen flebant, cunctæque profundum
Pontum adspectabant flentes. « Heu tot vada fessis,
Et tantum superesse maris! » vox omnibus una.
Urbem orant; tædet pelagi perferre laborem.

Quitte ses traits divins, et prend la forme humaine,
Les dehors mensongers d'une vieille Troyenne,
Femme de Doryclès, Béroé, qui jadis
Eut un nom, eut un rang, un époux et des fils :
Rien ne lui reste plus que les chagrins et l'âge.
La fausse Béroé vient, leur tient ce langage :
« Ah ! peuple infortuné, faut-il que de tes jours
Ilion embrasé n'ait pas fini le cours !
Quel funeste avenir le destin te prépare !
Depuis que dans tes murs entra le Grec barbare,
Flots grondants, bords affreux, rocs inhospitaliers,
Que n'as-tu pas souffert durant sept ans entiers ?
Traînés de mers en mers, de naufrage en naufrage,
Du repos fugitif nous poursuivons l'image.
Pourquoi tant de travaux ? pourquoi tant de dangers ?
Ces rivages pour nous ne sont pas étrangers :
Ici régnoit Éryx, frère du fils d'Anchise :
Ici commande Aceste; à sa noble franchise
Que ne confions-nous les malheureux Troyens,
Si long-temps vagabonds, une fois citoyens ?
O terre où je suis née ! ô malheureux Pergame !
O mes dieux, vainement échappés de la flamme !
Ne pourrai-je de vous revoir au moins le nom,
Retrouver quelque lieu qu'on appelle Ilion ?
Quand verrai-je d'Hector la cité renaissante,
L'aimable Simoïs, les bords heureux du Xanthe ?
Cassandre cette nuit s'est montrée à mes yeux ;
Croyons-en une fois l'interprète des dieux : —
« Depuis assez long-temps le destin vous exile;
Voici votre Ilion, et voici votre asile,
M'a-t-elle dit : brûlez ces poupes et ces mâts,
Qui promènent vos maux de climats en climats... »
« Alors j'ai vu sa main remettre dans la mienne
La torche destinée à la flotte troyenne.
Le temps presse; courons, secondez mes transports.
Vous voyez quatre autels élevés sur ces bords;
La flamme y fume encore en l'honneur de Neptune :
Recevez ces flambeaux des mains de la Fortune. »
Elle dit, et, d'un bras par la rage animé,
Saisit, agite et lance un brandon enflammé;
Il vole : la terreur remplit toutes les ames.
Pyrgo, la plus âgée entre toutes ces femmes,
Qui nourrit tant de fils du plus puissant des rois :
« Non, ce n'est pas ici Béroé que je vois,
Dit-elle, croyez-m'en. Tantôt je l'ai trouvée
Languissante, et pleurant d'être seule privée
Du plaisir de mêler à ces tristes honneurs
Le tribut de ses dons, l'hommage de ses pleurs.
Voyez; sont-ce bien là les traits d'une mortelle ?
Observez ces regards où la flamme étincelle,
Cette marche, ce port, et cet éclat divin. »
Elle dit; et, d'un œil et d'un cœur incertain,
Sur les vaisseaux, objets de crainte et d'espérance,
Long-temps leurs sombres yeux s'arrêtent en silence.
Faut-il quitter la plage, objet de tant de vœux ?
Ou faut-il renoncer aux promesses des dieux ?
Elles doutoient encor, quand l'agile courrière
S'envole, et trace en arc un sillon de lumière.
Ce prodige frappant étonne les regards :
Les acclamations partent de toutes parts;
Et leurs mains, saisissant le feu du sacrifice
Qui dut rendre à leurs vœux le dieu des mers propice,
Ont dépouillé l'autel de feuilles, de rameaux.
Le feu part, vole, tombe, et court sur les vaisseaux :
Et la poupe et la proue, et les mâts et les rames,
Du rapide incendie alimentent les flammes.
Soudain Eumèle accourt; et son récit affreux
Près du tombeau d'Anchise a suspendu les jeux.
On regarde : déja, s'élançant de sa proie,
En tourbillons fumants la flamme se déploie.

Ergo inter medias sese, haud ignara nocendi,
Conjicit, et faciemque deæ vestemque reponit.
Fit Beroe, Tmarii conjux longæva Dorycli,
Cui genus, et quondam nomen, natique fuissent;
Ac sic Dardanidum mediam se matribus infert :
« O miseræ, quas non manus, inquit, Achaica bello
Traxerit ad letum patriæ sub mœnibus ! o gens
Infelix ! cui te exitio Fortuna reservat ?
Septima post Trojæ excidium jam vertitur æstas,
Quum freta, quum terras omnis, tot inhospita saxa
Sideraque emensæ ferimur, dum per mare magnum
Italiam sequimur fugientem, et volvimur undis.
Hic Erycis fines fraterni, atque hospes Acestes;
Quid prohibet muros jacere, et dare civibus urbem ?
O patria, et rapti nequidquam ex hoste Penates !
Nullane jam Trojæ dicentur mœnia ? nusquam
Hectoreos amnis, Xanthum et Simoenta, videbo ?
Quin agite, et mecum infaustas exurite puppes.
Nam mihi Cassandræ per somnum vatis imago
Ardentis dare visa faces. « Hic quærite Trojam;
Hic domus est, inquit, vobis. » Jam tempus agi res;
Nec tantis mora prodigiis. En quatuor aræ
Neptuno : deus ipse faces animumque ministrat. »
Hæc memorans, prima infensum vi corripit ignem,
Sublataque procul dextra connixa coruscat,
Et jacit. Adrectæ mentes, stupefactaque corda
Iliadum. Hic una e multis, quæ maxuma natu,
Pyrgo, tot Priami natorum regia nutrix :
« Non Beroe vobis, non hæc Rhœteia, matres,
Est Dorycli conjux : divini signa decoris,
Ardentisque notate oculos; qui spiritus illi,
Qui voltus, vocisve sonus, vel gressus eunti.
Ipsa egomet dudum Beroen digressa reliqui
Ægram, indignantem, tali quod sola careret
Munere, nec meritos Anchisæ inferret honores. »
Hæc effata.
At matres, primo ancipites, oculisque malignis
Ambiguæ spectare ratis, miserum inter amorem
Præsentis terræ, fatisque vocantia regna;
Quum dea se paribus per cœlum sustulit alis,
Ingentemque fuga secuit sub nubibus arcum.
Tum vero adtonitæ monstris, actæque furore,
Conclamant, rapiuntque focis penetralibus ignem;
Pars spoliant aras, frondem ac virgulta facesque
Conjiciunt : furit immissis Volcanus habenis
Transtra per et remos, et pictas abiete puppis.
Nuntius Anchisæ ad tumulum cuneosque theatri
Incensas perfert navis Eumelus; et ipsi
Respiciunt atram in nimbo volitare favillam.
Primus et Ascanius, cursus ut lætus equestris

Ascagne, au lieu fatal accourant le premier,
Vole, et pousse en avant son superbe coursier;
Rien ne peut l'arrêter, ni les jeux, ni leurs charmes,
Ni ses parents troublés, ni ses maîtres en larmes :
« Arrêtez! arrêtez! leur dit-il. Ces vaisseaux
Ne sont pas ceux qu'Hector poursuivoit sur les eaux;
C'est votre flotte, hélas! c'est votre espoir qu'on brûle.
Iule est devant vous, reconnoissez Iule. »
Il dit, et jette au loin le casque radieux
Qui, dans ces jeux guerriers, couvroit ses beaux cheveux.
Énée accourt lui-même, et les Troyens le suivent.
Mais ces cœurs égarés, que leurs forfaits poursuivent,
A peine du héros ont reconnu les traits,
Dans les bois, les rochers, les lieux les plus secrets,
Vont cacher, vont pleurer leur délire funeste :
Junon sort de leur cœur, le remords seul y reste.
Mais le feu destructeur n'est pas encor dompté;
Ni les eaux, ni des bras la prompte activité
Ne peuvent apaiser la flamme dévorante;
Et l'étoupe enflammée, et la poix odorante,
D'une lente fumée exhalent la vapeur :
Dans le fond des vaisseaux se cache un feu trompeur;
L'invisible ennemi les mine, les dévore,
Et jusqu'au sein des mers la flamme vit encore.
Énée élève au ciel et ses cris et ses vœux,
Déchire ses habits et conjure les dieux :
« O Jupiter, dit-il, si le courroux céleste
Des malheureux Troyens n'a pas proscrit le reste,
Si Troie est chère encore à tes yeux attendris,
Épargne sa misère, et sauve ses débris;
Ou, si je suis coupable, arme-toi, prends ta foudre;
Que leur chef à l'instant tombe réduit en poudre. »
Il parloit : aussitôt les autans pluvieux
De leur souffle ont noirci l'immensité des cieux;
Tout-à-coup l'éclair brille, et les tonnerres grondent;
Les monts, les vallons creux, et les bois leur répondent;
L'Olympe entier se fond en rapides torrents :
Sur les bancs, sur la poupe, en proie aux feux errants,
Au haut des mâts, au fond des carènes profondes,
La flamme en mugissant se débat sous les ondes :
Mais enfin elle cède; et de tous les vaisseaux
Quatre succombent seuls au feu vainqueur des eaux.
Cependant du héros la constance abattue
De mille soins divers est encor combattue.
Doit-il chercher sur l'onde un empire incertain?
Doit-il dans la Sicile oublier son destin?
Son cœur irrésolu flotte en proie à l'orage.
Enfin le vieux Nautès relève son courage;
Nautès, à qui Pallas révéla ses secrets,
Retrace à son esprit les éternels décrets,
Les promesses des dieux, et même leurs menaces :
« Prince, de vos destins endurez les disgraces :
L'infortune aux grands cœurs commande un grand effort.
Sachons souffrir le flux et le reflux du sort :
Toujours la patience asservit la fortune.
Et d'Aceste et de vous l'origine est commune :
Consultez sa prudence; et puisqu'un coup affreux
A livré votre flotte aux ravages des feux,
Confiez à ces bords, à la bonté d'Aceste,
Ceux qui de vos vaisseaux surchargeroient le reste;
Tout ce qui, peu touché d'un empire lointain,
Renonce à partager votre illustre destin;
Et cette foule enfin languissante, inutile,
A qui le poids de l'âge, ou son sexe débile,
Ou le dégoût des mers, ou la crainte des flots,
Font négliger la gloire et chérir le repos.
Qu'ici leur main se fasse un séjour plus tranquille,
Et que du nom d'Aceste ils appellent leur ville. »
Le héros se ranime à ces accents divins,
Et, plein d'un noble espoir, poursuit ses grands desseins.

Ducebat, sic acer equo turbata petivit
Castra, nec exanimes possunt retinere magistri.
« Quis furor iste novus? quo nunc, quo tenditis, inquit,
Heu miseræ cives? non hostem, inimicaque castra
Argivum, vestras spes uritis. En ego vester
Ascanius. » Galeam ante pedes projecit inanem,
Qua ludo indutus belli simulacra ciebat.
Accelerat simul Æneas, simul agmina Teucrum.
Ast illæ diversa metu per litora passim
Diffugiunt, silvasque, et sicubi concava furtim
Saxa, petunt : piget incepti, lucisque; suosque
Mutatæ adgnoscunt, excussaque pectore Juno est.
Sed non idcirco flammæ atque incendia vires
Indomitas posuere; udo sub robore vivit
Stuppa vomens tardum fumum, lentusque carinas
Est vapor, et toto descendit corpore pestis,
Nec vires heroum infusaque flumina prosunt.
Tum pius Æneas humeris abscindere vestem,
Auxilioque vocare deos, et tendere palmas :
« Juppiter omnipotens, si nondum exosus ad unum
Trojanos, si quid pietas antiqua labores
Respicit humanos, da flammam evadere classi
Nunc, pater, et tenuis Teucrum res eripe leto!
Vel tu, quod superest, infesto fulmine morti,
Si mereor, demitte, tuaque hic obrue dextra. »
Vix hæc ediderat, quum effusis imbribus atra
Tempestas sine more furit, tonitruque tremiscunt
Ardua terrarum et campi; ruit æthere toto
Turbidus imber aqua, densisque nigerrimus Austris;
Implenturque super puppes; semiusta madescunt
Robora : restinctus donec vapor omnis, et omnes,
Quatuor amissis, servatæ a peste carinæ.
At pater Æneas, casu concussus acerbo,
Nunc huc ingentis, nunc illuc pectore curas
Mutabat versans : Siculisne resideret arvis,
Oblitus fatorum, Italasne capesseret oras.
Tum senior Nautes, unum Tritonia Pallas
Quem docuit, multaque insignem reddidit arte,
Hæc responsa dabat, vel quæ portenderet ira
Magna deum, vel quæ fatorum posceret ordo.
Isque his Ænean solatus vocibus infit :
« Nate dea, quo fata trahunt retrahuntque, sequamur.
Quidquid erit, superanda omnis fortuna ferendo est.
Est tibi Dardanius divinæ stirpis Acestes :
Hunc cape consiliis socium, et conjunge volentem.
Huic trade, amissis superant qui navibus, et quos
Pertæsum magni incepti rerumque tuarum est;
Longævosque senes, ac fessas æquore matres,
Et quidquid tecum invalidum metuensque pericli est,
Delige, et his habeant terris sine mœnia fessi.
Urbem adpellabunt permisso nomine Acestam. »
Talibus incensus dictis senioris amici :

Phébé brilloit au ciel : tout-à-coup, ô surprise!
A ses yeux apparoît l'ombre auguste d'Anchise.
« O toi, triste jouet des fureurs de Junon,
Toi, dit-il, que poursuit le destin d'Ilion,
Toi que j'aimai, vivant, cent fois plus que la vie,
Qui d'un cruel vainqueur évitas la furie,
Le dieu par qui ta flotte a triomphé des feux
A, du trône des airs, jeté sur toi les yeux :
Du prévoyant Nautès écoute la sagesse.
Que des Troyens choisis la brillante jeunesse
Te suive aux champs latins : des peuples belliqueux,
Des peuples indomptés t'attendent en ces lieux.
Mais avant, il te faut, passant la rive sombre,
Visiter les beaux lieux où repose mon ombre;
Car je n'habite pas le séjour des forfaits,
Mais le vert Élysée et sa tranquille paix.
Pour y guider tes pas, par plus d'un sacrifice,
La Sibylle à tes vœux rendra l'enfer propice.
Là tu verras ton père et ta postérité.
Adieu : Phébé déja voit pâlir sa clarté;
Et, me privant trop tôt d'une vue aussi chère,
Les coursiers du soleil nous soufflent la lumière. »
Il dit, s'évanouit, et disparoît dans l'air.
Énée alors s'écrie : « O des biens le plus cher!
Ne puis-je qu'un moment revoir ce que j'adore?
O mon père! demeure, attends, attends encore. »
  Il dit, le cherche en vain : il n'est plus; et son fils
Court réveiller les feux sous la cendre assoupis,
De la chaste Vesta ressuscite la flamme,
Invoque tous les dieux protecteurs de Pergame,
Et les dieux de l'empire, et les dieux des foyers.
Puis il rejoint Aceste et ses braves guerriers;
Leur annonce du ciel la volonté suprême,
Ce qu'ordonne le sort, ce qu'il résout lui-même.
Aceste approuve tout. On dépose en ces lieux
Tout ce qui, peu touché des promesses des dieux,
Volontaire habitant de l'heureuse Sicile,
Préfère à tant d'éclat un destin plus tranquille.
Cependant des vaisseaux au départ préparés,
Les cordages, les mâts, les bois sont réparés;
Et les Troyens choisis, prêts à ce grand voyage,
S'ils n'ont pour eux le nombre, ont pour eux le courage.
  Aussitôt de leurs murs le soc décrit le tour;
Chacun demande au sort le lieu de son séjour;
Ces murs portent le nom, le nom sacré de Troie.
Aceste à ses sujets les unit avec joie.
Au rendez-vous du peuple un lieu vaste est marqué;
On désigne une enceinte au sénat convoqué;
Sur le mont appelé du nom d'Éryx son frère,
Énée élève ensuite un beau temple à sa mère;
Enfin un prêtre, un bois, un culte solennel,
Consacrent à jamais le tombeau paternel.
  Durant neuf jours entiers, les festins, les offrandes,
Les prières, les vins couronnés de guirlandes,
Ont imploré les dieux et de l'onde et des airs;
Un souffle bienfaisant leur aplanit les mers;
L'Autan les encourage. Aussitôt sur les rives
De leurs derniers adieux roulent les voix plaintives;
Et le jour et la nuit de longs embrassements
Du départ douloureux retardent les moments.
Tous brûlent de partir : ceux même que leur âge,
Que leur sexe timide attachoit au rivage,
Ont oublié la crainte en ces moments de deuil;
L'air n'a plus de tempête, et la mer plus d'écueil;
Et la terre à leurs yeux a perdu tous ses charmes.
Leur monarque attendri joint ses pleurs à leurs larmes,
Et du dépôt sacré qu'il laisse sur ce bord
A son auguste ami recommande le sort.
Éryx de trois taureaux reçoit le sacrifice;
Le sang d'une brebis rendra la mer propice.

Tum vero in curas animum diducitur omnis.
Et nox atra polum bigis subvecta tenebat :
Visa dehinc cœlo facies delapsa parentis
Anchisæ subito talis effundere voces :
« Nate, mihi vita quondam, dum vita manebat,
Care magis; nate, Iliacis exercite fatis,
Imperio Jovis huc venio, qui classibus ignem
Depulit, et cœlo tandem miseratus ab alto est.
Consiliis pare, quæ nunc pulcherrima Nautes
Dat senior : lectos juvenes, fortissima corda,
Defer in Italiam : gens dura atque aspera cultu
Debellanda tibi Latio est. Ditis tamen ante
Infernas adcede domos, et Averna per alta
Congressus pete, nate, meos. Non me impia namque
Tartara habent, tristes umbræ; sed amœna piorum
Concilia Elysiumque colo : huc casta Sibylla
Nigrarum multo pecudum te sanguine ducet.
Tum genus omne tuum, et, quæ dentur mœnia, disces.
Jamque vale : torquet medios nox humida cursus;
Et me sævus equis Oriens adflavit anhelis. »
Dixerat, et tenuis fugit, ceu fumus, in auras.
Æneas : « Quo deinde ruis? quo proripis? inquit;
Quem fugis? aut quis te nostris conplexibus arcet? »
  Hæc memorans cinerem et sopitos suscitat ignis;
Pergameumque Larem, et canæ penetralia Vestæ,
Farre pio, et plena supplex veneratur acerra.
Extemplo socios primumque arcessit Acesten,
Et Jovis imperium, et cari præcepta parentis
Edocet, et quæ nunc animo sententia constet.
Haud mora consiliis; nec jussa recusat Acestes.
Transcribunt urbi matres, populumque volentem
Deponunt, animos nil magnæ laudis egentes.
Ipsi transtra novant, flammisque ambesa reponunt
Robora navigiis; aptant remosque rudentisque,
Exigui numero, sed bello vivida virtus.
  Interea Æneas urbem designat aratro,
Sortitusque domos, hoc Ilium, et hæc loca Trojam
Esse jubet. Gaudet regno Trojanus Acestes,
Indicitque forum, et patribus dat jura vocatis.
Tum vicina astris Erycino in vertice sedes
Fundatur Veneri Idaliæ, tumuloque sacerdos,
Ac lucus late sacer additur Anchiseo.
  Jamque dies epulata novem gens omnis, et aris
Factus honos : placidi straverunt æquora venti,
Creber et adspirans rursus vocat Auster in altum
Exoritur procurva ingens per litora fletus;
Conplexi inter se noctemque diemque morantur.
Ipsæ jam matres, ipsi, quibus aspera quondam
Visa maris facies, et non tolerabile cœlum,
Ire volunt, omnemque fugæ perferre laborem.
Quos bonus Æneas dictis solatur amicis,
Et consanguineo lacrymans commendat Acestæ.

Les câbles sont rompus, le signal est donné;
Chaque navire flotte aux vents abandonné.
Une coupe à la main, l'olive sur la tête,
Le héros, pour calmer le dieu de la tempête,
Des intestins sanglants qu'il jette dans les mers,
Et des flots d'un vin pur rougit les flots amers.
On part; la terre fuit, un vent frais les seconde,
L'eau blanchit sous la rame, et le vaisseau fend l'onde.
Cependant, à Neptune ouvrant son tendre cœur,
Vénus exprime ainsi sa touchante douleur :
« De la fière Junon l'insatiable haine,
O Neptune! vers vous de nouveau me ramène.
Le temps qui détruit tout, les prières, l'encens,
Devant ce cœur d'airain deviennent impuissants;
La voix du destin même en vain parle à son ame.
C'est peu pour son courroux d'avoir détruit Pergame :
Sans relâche attachée à ses restes proscrits,
Elle poursuit sa cendre et ses derniers débris.
Quelle offense peut donc exciter tant de haine?
Junon seule le sait. Sur la mer africaine,
Tout récemment encore, ô comble d'attentats!
Devant vos propres yeux, dans vos propres états,
Son Éole, à mon fils osant livrer la guerre,
A ligué contre lui le ciel, l'onde et la terre;
Et voilà qu'aujourd'hui dans de timides cœurs
Par un nouveau forfait allumant ses fureurs,
A brûler leurs vaisseaux elle excite leur rage!
La flamme a dévoré ce qu'épargna l'orage,
Et force, hélas! mon fils, après tant de dangers,
D'abandonner les siens sur des bords étrangers.
Je n'ai plus qu'un desir : qu'un destin moins funeste
Des Troyens opprimés respecte au moins le reste!
Et, si l'arrêt du sort ne dément pas mes vœux,
Conduise aux champs latins ce peuple malheureux.
Voilà l'ambition du fils et de la mère. »
Neptune, en souriant, entend sa plainte amère,
Console sa douleur, et dit : « Non, ce n'est pas
A la fille des mers à craindre mes états :
Vénus dans mon empire a reçu la naissance.
Moi-même ai quelques droits à votre confiance :
Souvent, pour votre Énée employant mon pouvoir,
J'ai fait rentrer les vents, les flots dans leur devoir;
Et sur la terre encor, dans plus d'une journée,
Vénus, vous m'avez vu soigner sa destinée.
Quand le terrible Achille, au milieu des combats,
Des Troyens haletants, que poursuivoit son bras,
Moissonnoit des milliers, ou contre leurs murailles
Écrasoit leurs débris échappés aux batailles;
Lorsque, chargé de morts, le Xanthe épouvanté
Suivoit péniblement son cours ensanglanté;
Alors vous m'avez vu du fier vainqueur de Troie
Sauver dans un nuage une si noble proie;
Et, trompant de ce fils le terrible rival,
L'arracher malgré lui d'un combat inégal :
Pourtant, vous le savez, une cruelle injure
Livroit à mon courroux cette cité parjure.
Même intérêt m'anime; et, conduits jusqu'au port,
Ses vaisseaux de l'Averne iront toucher le bord :
Un seul de ses Troyens périra dans l'abîme.
Pour le salut de tous un seul sera victime. »
Vénus calme à ces mots ses déplaisirs cruels.
Le char du dieu l'attend : ses coursiers immortels
Ont reconnu sa voix et ses mains souveraines.
A leur bouche écumante il a rendu les rênes;
Il vole; et d'un côté le jeune Palémon,
Et les fils de Glaucus, et l'agile Triton;
De l'autre, Panopée, et Thalie, et Mélite,
Et Nésée, et Spio, sont sa brillante suite :
De déesses, de dieux l'immortel entouré
Rase, en volant, les eaux sur son char azuré.

Tris Eryci vitulos, et tempestatibus agnam,
Cædere deinde jubet, solvique ex ordine funem.
Ipse, caput tonsæ foliis evinctus olivæ,
Stans procul in prora, pateram tenet, extaque salsos
Porricit in fluctus; ac vina liquentia fundit.
Prosequitur surgens a puppi ventus euntis;
Certatim socii feriunt mare, et æquora verrunt.
At Venus interea Neptunum exercita curis
Adloquitur, talisque effundit pectore questus.
« Junonis gravis ira, nec exsaturabile pectus,
Cogunt me, Neptune, preces descendere in omnis;
Quam nec longa dies, pietas nec mitigat ulla,
Nec Jovis imperio fatisve infracta quiescit.
Non media de gente Phrygum exedisse nefandis
Urbem odiis satis est, nec pœnam traxe per omnem
Relliquias; Trojæ cineres atque ossa peremtæ
Insequitur : caussas tanti sciat illa furoris!
Ipse mihi nuper Libycis tu testis in undis,
Quam molem subito excierit : maria omnia cœlo
Miscuit, Æoliis nequidquam freta procellis,
In regnis hoc ausa tuis.
Per scelus ecce etiam Trojanis matribus actis
Exussit fœde puppis; et classe subegit
Amissa socios ignotæ linquere terræ.
Quod superest, oro, liceat dare tuta per undas
Vela tibi! liceat Laurentem adtingere Thybrim!
Si concessa peto, si dant ea mœnia Parcæ. »
Tum Saturnius hæc domitor maris edidit alti :
Fas omne est, Cytherea, meis te fidere regnis,
Unde genus ducis. Merui quoque; sæpe furores
Conpressi et rabiem tantam cœlique marisque.
Nec minor in terris, Xanthum Simoentaque testor,
Æneæ mihi cura tui : quum Troia Achilles
Exanimata sequens inpingeret agmina muris,
Millia multa daret leto, gemerentque repleti
Amnes, nec reperire viam atque evolvere posset
In mare se Xanthus; Pelidæ tunc ego forti
Congressum Ænean, nec dis nec viribus æquis,
Nube cava rapui, cuperem quum vertere ab imo
Structa meis manibus perjuræ mœnia Trojæ.
Nunc quoque mens eadem perstat mihi; pelle timorem
Tutus, quos optas, portus adcedet Averni :
Unus erit tantum, amissum quem gurgite quæret;
Unum pro multis dabitur caput. »
His ubi læta deæ permulsit pectora dictis :
Jungit equos auro genitor, spumantiaque addit
Frena feris, manibusque omnis effundit habenas.
Cæruleo per summa levis volat æquora curru :
Subsidunt undæ, tumidumque sub axe tonanti
Sternitur æquor aquis : fugiunt vasto æthere nimbi.

Dès qu'elle entend rouler sa conque impétueuse,
Autour d'elle se tait l'onde respectueuse;
Les vents tombent : les flots s'aplanissent sous lui,
Et des cieux épurés les nuages ont fui.
Le héros s'applaudit; dans son ame flottante
L'espoir d'un sort meilleur verse la douce attente.
Par son ordre on relève, on redresse les mâts,
La vergue sur leur tige étend son double bras;
A ce mobile appui la toile suspendue,
Et tantôt resserrée et tantôt étendue,
Tourne d'un bord à l'autre, et de ses plis mouvants
Interroge, saisit, et recueille les vents.
La flotte agile vole, et d'une main habile
Palinure conduit sa vitesse docile.
La nuit avoit rempli la moitié de son cours,
Et chacun du sommeil imploroit le secours :
Les nautonniers, lassés sous leurs oisives rames,
Aux songes de la nuit abandonnoient leurs ames,
Quand, de l'air ténébreux dissipant la vapeur,
Glisse du haut des cieux un fantôme trompeur.
Il cherche Palinure au milieu de la troupe;
Sous les traits de Phorbas il s'assied sur la poupe,
S'adresse au vieux nocher, et lui parle en ces mots :
« Palinure, tu vois, tout se livre au repos;
D'elle-même, et docile au souffle qui la guide,
La flotte sans effort suit sa course rapide :
Dors, dérobe un instant à ton pénible emploi;
Auprès du gouvernail je veillerai pour toi. —
Qui ? moi ! moi ! je pourrois du généreux Énée
Confier à la mer la haute destinée!
Non, non; je connois trop les flots capricieux,
Et du traître élément le calme insidieux.
Du ciel le plus serein, de la mer la plus belle,
Écoute qui voudra la promesse infidèle;
Je ne me livre point à ces garants trompeurs. »
Il dit; et, du sommeil repoussant les vapeurs,
Tient constamment les yeux fixés sur les étoiles,
S'attache au gouvernail, et dirige les voiles.
Alors le dieu sur lui secouant ses pavots,
Que du Léthé paisible abreuvèrent les flots,
Sur sa paupière humide et déja languissante
Il épanche en secret la sève assoupissante ;
Et son œil, vers le ciel, levé non sans effort,
Tombe, s'ouvre à demi, se referme, et s'endort.
A peine il sommeilloit, soudain le dieu sinistre,
De la cruelle Mort le frère et le ministre,
Avec le gouvernail, avec une moitié
De la poupe en éclats, d'une main sans pitié
Pousse le malheureux : précipité dans l'onde,
Il appelle les siens sous la vague profonde;
Sa voix meurt avec lui dans le gouffre des mers,
Et le dieu malfaisant disparoît dans les airs.
Cependant, sur la foi de l'époux d'Amphitrite,
Le vaisseau sans effort suit sa course prescrite.
Des Sirènes bientôt s'offrent les bords affreux,
Blanchis des ossements de tant de malheureux,
Où, par les rocs bruyants sans cesse repoussée,
Sans cesse vient mugir la vague courroucée.
Le héros se réveille : il voit tous ses vaisseaux
Sans guide, abandonnés à la merci des eaux :
Lui-même il les conduit dans la nuit ténébreuse;
Et, pleurant d'un ami la perte douloureuse,
« Infortuné, dit-il, dont l'œil fut trop séduit
Par le perfide éclat d'une brillante nuit,
Sur des bords inconnus, malheureux Palinure,
Ton corps va donc languir privé de sépulture! »

Tum variæ comitum facies, immania cete,
Et senior Glauci chorus, Inousque Palæmon,
Tritonesque citi, Phorcique exercitus omnis.
Læva tenent Thetis, et Melite, Panopeaque virgo,
Nesæe, Spioque, Thaliaque Cymodoceque.
Hic patris Æneæ suspensam blanda vicissim
Gaudia pertentant mentem : jubet ocius omnis
Adtolli malos, intendi brachia velis.
Una omnes fecere pedem, pariterque sinistros,
Nunc dextros solvere sinus; una ardua torquent
Cornua, detorquentque : ferunt sua flamina classem.
Princeps ante omnis densum Palinurus agebat
Agmen; ad hunc alii cursum contendere jussi.
Jamque fere mediam cœli nox humida metam
Contigerat; placida laxarant membra quiete
Sub remis fusi per dura sedilia nautæ :
Quum levis ætheriis delapsus Somnus ab astris
Aera dimovit tenebrosum, et dispulit umbras,
Te, Palinure, petens; tibi somnia tristia portans
Insonti, puppique deus consedit in alta,
Phorbanti similis; funditque has ore loquelas :
« Iaside Palinure, ferunt ipsa æquora classem;
Æquatæ spirant auræ; datur hora quieti :
Pone caput, fessosque oculos furare labori.
Ipse ego paullisper pro te tua munera inibo. »
Cui vix adtollens Palinurus lumina fatur :
« Mene salis placidi voltum fluctusque quietos
Ignorare jubes? mene huic confidere monstro?
Ænean credam quid enim fallacibus Austris,
Et cœli toties deceptus fraude sereni? »
Talia dicta dabat, clavumque adfixus et hærens
Nusquam amittebat, oculosque sub astra tenebat.
Ecce deus ramum Lethæo rore madentem,
Vique soporatum Stygia, super utraque quassat
Tempora, cunctantique natantia lumina solvit.
Vix primos inopina quies laxaverat artus;
Et super incumbens, cum puppis parte revolsa,
Cumque gubernaclo, liquidas projecit in undas
Præcipitem, ac socios nequidquam sæpe vocantem.
Ipse volans tenuis se sustulit ales ad auras.
Currit iter tutum non secius æquore classis,
Promissisque patris Neptuni interrita fertur.
Jamque adeo scopulos Sirenum advecta subibat,
Difficilis quondam, multorumque ossibus albos;
Tum rauca adsiduo longe sale saxa sonabant;
Quum pater amisso fluitantem errare magistro
Sensit, et ipse ratem nocturnis rexit in undis,
Multa gemens, casuque animum concussus amici :
« O nimium cœlo et pelago confise sereno,
Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena! »

LIVRE VI.

Il dit, et rend l'essor aux ailes des vaisseaux;
De Cume, enfant d'Eubée, ils ont touché les eaux.
L'ancre à la dent mordante en tombant les captive;
Leur bec regarde l'onde, et leur poupe la rive.
Soudain avec transport mille jeunes Troyens
Touchent d'un saut léger aux bords ausoniens.
Leurs soins sont partagés : du roc qui le recèle
L'un d'un feu petillant fait jaillir l'étincelle;
L'autre parcourt les bois, ou des fleuves nouveaux
Va d'un œil curieux reconnoître les eaux.
Cependant le héros, plein d'espoir et de crainte,
Du temple de Phébus va visiter l'enceinte,
Et l'antre prophétique où, loin de l'œil du jour,
Le dieu de sa prêtresse a choisi le séjour,
Et caché sa retraite au vulgaire profane.
Ils découvrent bientôt la forêt de Diane,
Et son temple, dont l'or relève la beauté.
Dédale, de Minos fuyant la cruauté,
Osa, se confiant à ses rapides ailes,
Tenter un vol hardi dans des routes nouvelles,
Et, vainqueur fortuné des vents glacés du nord,
Sur les remparts de Cume abattit son essor.
Sitôt que l'a reçu la plage hospitalière,
Il t'élève un beau temple, ô dieu de la lumière!
Et t'offre, heureux nocher des flots aériens,
De son corps emprunté les agiles soutiens.
Le portique aux regards peint la mort d'Androgée,
Sur les fils de Cécrops cruellement vengée,
Le barbare tribut de leurs jeunes enfants,
Et cette urne où le sort les choisit tous les ans.
De la Crète, plus loin, les campagnes fécondes,
Et les remparts de Gnos s'élèvent sur les ondes.
Ailleurs, on voit l'Amour qui mène en rougissant
A la reine de Crète un époux mugissant,
Et leur étrange hymen que la nature abhorre,
Et leur fils monstrueux, l'horrible Minotaure.
Ici, du labyrinthe habilement tissu,
Dédale a retracé le piége inaperçu :
On le voit, d'Ariane écoutant la tendresse,
Lui-même en révéler l'insidieuse adresse;
Et, débrouillant l'erreur de ses mille chemins,
Du fil libérateur armer ses jeunes mains.
Et toi qu'il pleure encore, ô jeune téméraire!
Si ton sort malheureux n'avoit troublé ton père,
Toi-même il t'eût placé dans ce vaste tableau.
Deux fois repris en vain, son impuissant ciseau
Veut tracer de son fils l'aventure cruelle,
Et deux fois il échappe à la main paternelle.
Long-temps sur ces objets, ces merveilles de l'art,
Le héros laisse errer un avide regard.
Achate enfin arrive, avec lui la prêtresse;
Au Troyen, en ces mots, la Sibylle s'adresse :
« Le temps presse, venez, laissez là ces tableaux;
Quatre jeunes brebis, quatre jeunes taureaux
Doivent à ces autels tomber en sacrifice. »
Elle dit : ces présents rendent le ciel propice;
Et la prêtresse au temple appelle les Troyens.
Un antre fut taillé dans les rocs eubéens,
Où cent larges chemins, où cent portes conduisent :
De là les saints trépieds par cent voix nous instruisent.
Ils avancent; soudain, pleine d'un saint transport,
« Il est temps, il est temps d'interroger le sort,
Dit-elle; le dieu vient; il m'agite, il me presse.
Fils d'Anchise, écoutez la voix de sa prêtresse!
C'est lui-même, c'est lui; je le sens, je le vois! »
Devant la porte auguste ainsi tonne sa voix.
Mais à son dieu déja tous ses sens s'abandonnent;
Ses cheveux, son regard, ses traits se désordonnent;

LIBER VI.

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas,
Et tandem Euboicis Cumarum adlabitur oris.
Obvertunt pelago proras; tum dente tenaci
Anchora fundabat navis, et litora curvæ
Prætexunt puppes : juvenum manus emicat ardens
Litus in Hesperium; quærit pars semina flammæ
Abstrusa in venis silicis; pars, densa ferarum
Tecta, rapit silvas, inventaque flumina monstrat.
At pius Æneas arces, quibus altus Apollo
Præsidet, horrendæque procul secreta Sibyllæ,
Antrum immane, petit, magnam cui mentem animumque
Delius inspirat vates, aperitque futura.
Jam subeunt Triviæ lucos, atque aurea tecta.
Dædalus, ut fama est, fugiens Minoïa regna,
Præpetibus pennis ausus se credere cœlo,
Insuetum per iter gelidas enavit ad Arctos,
Chalcidicaque levis tandem super adstitit arce.
Redditus his primum terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum, posuitque immania templa.
In foribus letum Androgei : tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum! septena quot annis
Corpora natorum; stat ductis sortibus urna.
Contra elata mari respondet Gnosia tellus :
Hic crudelis amor tauri, suppostaque furto
Pasiphae, mixtumque genus, prolesque biformis
Minotaurus inest, Veneris monumenta nefandæ;
Hic labor ille domus, et inextricabilis error.
Magnum reginæ sed enim miseratus amorem
Dædalus, ipse dolos tecti ambagesque resolvit,
Cæca regens filo vestigia. Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro;
Bis patriæ cecidere manus. Quin protenus omnia
Perlegerent oculis, ni jam præmissus Achates
Adforet, atque una Phœbi Triviæque sacerdos,
Deiphobe Glauci, fatur quæ talia regi :
« Non hoc ista sibi tempus spectacula poscit.
Nunc grege de intacto septem mactare juvencos
Præstiterit, totidem lectas de more bidentis. »
Talibus adfata Ænean, nec sacra morantur
Jussa viri, Teucros vocat alta in templa sacerdos.
Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum;
Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ.
Ventum erat ad limen, quum virgo, « Poscere fata
Tempus, ait : deus, ecce deus! » Cui talia fanti
Ante fores, subito non voltus, non color unus,
Non comtæ mansere comæ; sed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, adflata est numine quando

Son sein bat et se gonfle, et mugit de fureur.
Mais, lorsque de plus près le dieu parle à son cœur,
Alors son air, sa voix n'ont rien d'une mortelle :
« Qu'attends-tu donc, Énée ? hâte-toi, lui dit-elle ;
Quand commenceras-tu tes prières, tes vœux ?
Parle : c'est à ce prix que répondront mes dieux,
Et que s'ébranleront ces portes redoutables. »
Elle dit, et se tait. A ces sons formidables
Il frémit, il s'écrie : « O divin Apollon !
Toi qu'attendrit toujours le malheur d'Ilion,
Qui des traits de Pâris perças le fier Achille ;
C'est toi qui, subjuguant ma fortune indocile,
A travers tant d'écueils et tant de vastes mers
Dont l'humide ceinture embrasse l'univers,
Et les sables brûlants des rives africaines,
Et des Massyliens les peuplades lointaines,
M'as conduit sur ces bords. Enfin un sort plus doux
Nous livre ces beaux lieux qui fuyoient devant nous :
Termine enfin ici les malheurs de Pergame !
Et vous, dieux ennemis que le fer et la flamme
Ont enfin délivrés de ces fameux remparts
Dont la gloire importune offensoit vos regards,
Aplanissez pour nous la mer et les obstacles ;
Dégagez, il est temps, la foi de vos oracles.
Et toi, sainte prêtresse, accorde-nous enfin
Ce bonheur tant promis que nous doit le destin,
Et fixe en ces climats notre fortune errante !
Pour prix de ce bienfait, ma main reconnoissante
Bâtira d'un beau marbre un somptueux séjour
A la reine des nuits, au dieu brillant du jour :
De tes accents sacrés et de tes saints mystères,
Là des hommes choisis seront dépositaires ;
J'en fais ici le vœu. Mais aux vents indiscrets
Ne va pas confier tes éternels décrets ;
Graver l'ordre des dieux sur la feuille mobile :
Parle, parle toi-même. » Il dit ; et la Sibylle
De son antre profond, terrible, l'œil en feu,
Impatiente encor, lutte contre le dieu.
Plus elle se débat, et plus il la tourmente,
S'imprime dans son cœur, sur sa bouche écumante ;
Façonne son maintien, ses paroles, ses traits,
Et lui souffle des sons dignes de ses décrets.
D'elles-mêmes alors les cent portes s'ouvrirent,
Et ces mots imposants dans les airs retentirent :
« Fais taire tes frayeurs, chef d'illustres bannis :
Oui, sur les flots enfin tes malheurs sont finis ;
Mais que la terre encor te garde de tempêtes !
Je te les garantis tes illustres conquêtes :
Les Troyens obtiendront les champs de Latinus ;
Mais à quel prix sanglant ils seront obtenus !
Je vois, je vois la guerre, et le meurtre et la rage ;
Et le Tibre effrayé regorgeant de carnage.
Là de Bellone encor tu verras le drapeau,
Un nouveau Simoïs, un Achille nouveau,
Né, comme le premier, du sang d'une déesse.
Là de Junon encor la haine vengeresse
Des Phrygiens proscrits suivra partout les pas.
Contre elle quels secours n'imploreras-tu pas !
Vain espoir ! Ton destin suit en tous lieux sa proie :
Une autre Hélène encore embrase une autre Troie.
Ton malheur vient encor d'un hymen étranger.
Toi, conserve un cœur ferme au milieu du danger ;
Des secours imprévus attendent ta détresse ;
Tes premiers défenseurs te viendront de la Grèce. »
Ainsi de l'antre saint la prophétique horreur
Trouble sur son trépied la prêtresse en fureur ;
Ainsi le dieu terrible, aiguillonnant son ame,
La perce de ses traits, l'embrase de sa flamme,
Répand sur ses discours sa sainte obscurité,
Et, même en l'annonçant, voile la vérité.

Jam propiore dei. « Cessas in vota precesque,
Tros, ait, Ænea ? cessas ? neque enim ante dehiscent
Adtonitæ magna ora domus. » Et talia fata
Conticuit. Gelidus Teucris per dura cucurrit
Ossa tremor, funditque preces rex pectore ab imo :
« Phœbe, gravis Trojæ semper miserate labores,
Dardana qui Paridis direxti tela manusque
Corpus in Æacidæ ; magnas obeuntia terras
Tot maria intravi, duce te, penitusque repostas
Massylum gentis, prætentaque Syrtibus arva ;
Jam tandem Italiæ fugientis prendimus oras :
Hac Trojana tenus fuerit fortuna secuta.
Vos quoque Pergameæ jam fas est parcere genti,
Dique deæque omnes, quibus obstitit Ilium, et ingens
Gloria Dardaniæ. Tuque, o sanctissima vates,
Præscia venturi, da, non indebita posco
Regna meis fatis, Latio considere Teucros,
Errantisque deos, agitataque numina Trojæ !
Tum Phœbo et Triviæ solido de marmore templum
Instituam ; festosque dies de nomine Phœbi.
Te quoque magna manent regnis penetralia nostris :
Hic ego namque tuas sortis, arcanaque fata,
Dicta meæ genti, ponam, lectosque sacrabo,
Alma, viros : foliis tantum ne carmina manda,
Ne turbata volent rapidis ludibria ventis.
Ipsa canas, oro ! » Finem dedit ore loquendi.
At, Phœbi nondum patiens, inmanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.
Ostia jamque domus patuere ingentia centum
Sponte sua, vatisque ferunt responsa per auras :
« O tandem magnis pelagi defuncte periclis !
Sed terra graviora manent. In regna Laviní
Dardanidæ venient ; mitte hanc de pectore curam ;
Sed non et venisse volent. Bella, horrida bella,
Et Thybrim multo spumantem sanguine cerno.
Non Simois tibi, nec Xanthus, nec Dorica castra
Defuerint ; alius Latio jam partus Achilles,
Natus et ipse dea ; nec Teucris addita Juno
Usquam aberit : quum tu supplex in rebus egenis
Quas gentis Italum, aut quas non oraveris urbis !
Caussa mali tanti, conjux iterum hospita Teucris,
Externique iterum thalami.
Tu ne cede malis ; sed contra audentior ito,
Quam tua te fortuna sinet. Via prima salutis,
Quod minime reris, Graia pandetur ab urbe. »
Talibus ex adyto dictis Cumæa Sibylla
Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens : ea frena furenti
Concutit, et stimulos sub pectore vertit Apollo.
Ut primum cessit furor, et rabida ora quierunt,

Enfin sa rage tombe, et son délire cesse.
Énée alors reprend : « O sublime prêtresse !
De mon triste avenir ces terribles tableaux,
Ces aspects menaçants ne me sont pas nouveaux.
Cent fois, anticipant ma pénible carrière,
J'ai tout prévu. Mais vous, exaucez ma prière !
Puisque ce lieu conduit aux portes de Pluton,
Que ce lac communique au sombre Phlégéton,
Ah ! d'un père chéri que je voie au moins l'ombre.
Vous-même guidez-moi dans cet abîme sombre.
Hélas ! parmi les morts, et le fer, et les feux,
Tout fier de me courber sous ce poids glorieux,
Et des traits ennemis évitant la poursuite,
A la Grèce en fureur j'échappai par la fuite ;
Et lui, foible, et penché sous le fardeau des ans,
Sous un ciel orageux, sur les flots menaçants,
Accompagnant son fils sur des rives lointaines,
Partageoit à-la-fois et consoloit mes peines.
Son ordre exprès m'envoie à vos sacrés lambris :
Ayez pitié du père, ayez pitié du fils !
Hécate sur ces lieux vous remit sa puissance :
Ne trahissez donc point ma pieuse espérance.
Orphée a pu jadis, grace à ses doux accords,
Descendre encor vivant dans l'empire des morts ;
Revoyant tour-à-tour et perdant la lumière,
Pollux au bord du Styx va remplacer son frère :
Compterai-je Thésée, Alcide, et tous les noms
Des demi-dieux admis dans ces gouffres profonds ?
Comme eux de Jupiter j'ai reçu la naissance :
Avec les mêmes droits, j'ai la même espérance. »
Ainsi le fils des dieux, une main sur l'autel,
Demande une faveur au-dessus d'un mortel.
La prêtresse répond : Digne espoir de ta race,
Sais-tu bien ce qu'ici demande ton audace ?
Il n'est que trop aisé de descendre aux enfers :
Les palais de Pluton nuit et jour sont ouverts ;
Mais rentrer dans la vie et revoir la lumière,
Est un bonheur bien rare, un vœu bien téméraire.
Le destin n'accorda ce privilége heureux
Qu'à peu de favoris issus du sang des dieux.
Le passage est fermé par des forêts profondes ;
Le Cocyte à l'entour roule ses noires ondes.
Mais si tels sont tes vœux, si ton pieux amour
Veut passer l'Achéron qu'on passe sans retour,
Écoute mes avis. Dans la nuit ténébreuse
D'un bois dont s'environne une vallée ombreuse,
D'un rameau précieux se cache le trésor ;
L'or brille sur sa tige, et son feuillage est d'or.
La Junon des enfers, l'auguste Proserpine,
Seule a droit au tribut de la branche divine ;
Nul ne peut l'aborder qu'avec ce riche don :
C'est l'hommage qu'attend l'épouse de Pluton.
On a beau l'arracher au tronc qui le possède,
Soudain un rameau d'or au rameau d'or succède ;
Et, toujours reproduit, le fertile métal
Rend à l'arbre immortel son luxe végétal.
Toi donc, perçant des bois la nuit silencieuse,
Va chercher, va cueillir la branche précieuse :
Si dans les sombres lieux t'appelle le destin,
Docile, d'elle-même elle suivra ta main ;
Autrement, aucune arme, aucune main mortelle
Ne pourroit triompher de sa tige rebelle.
C'est peu : tandis qu'ici tu consultes les dieux,
De l'un de tes amis la mort ferme les yeux,
Et souille tes vaisseaux de ses vapeurs funestes.
Dans l'asile des morts va déposer ses restes ;
Offre une brebis noire aux noires déités.
Que ces premiers devoirs soient d'abord acquittés ;
Tu pourras voir alors, au gré de ton envie,
Ces lieux où la mort règne, et qu'abhorre la vie. »

Incipit Æneas heros : « Non ulla laborum,
O virgo, nova mi facies inopinave surgit.
Omnia præcepi, atque animo mecum ante peregi.
Unum oro : quando hic inferni janua regis
Dicitur ; et tenebrosa palus Acheronte refuso :
Ire ad conspectum cari genitoris et ora
Contingat ; doceas iter, et sacra ostia pandas.
Illum ego per flammas, et mille sequentia tela,
Eripui his humeris, medioque ex hoste recepi ;
Ille meum comitatus iter, maria omnia mecum,
Atque omnis pelagique minas cœlique ferebat
Invalidus, vires ultra sortemque senectæ.
Quin, ut te supplex peterem, et tua limina adirem,
Idem orans mandata dabat. Gnatique patrisque,
Alma, precor, miserere ; potes namque omnia ; nec te
Nequidquam lucis Hecate præfecit Avernis.
Si potuit Manis arcessere conjugis Orpheus,
Threicia fretus cithara fidibusque canoris :
Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties ; quid Thesea magnum,
Quid memorem Alciden ? Et mi genus ab Jove summo. »
Talibus orabat dictis, arasque tenebat ;
Quum sic orsa loqui vates : « Sate sanguine divum,
Tros Anchisiade, facilis descensus Averni ;
Noctes atque dies patet atri janua Ditis ;
Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est. Pauci, quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuere. Tenent media omnia silvæ,
Cocytusque sinu labens circumvenit atro.
Quod si tantus amor menti, si tanta cupido est,
Bis Stygios innare lacus, bis nigra videre
Tartara, et insano juvat indulgere labori ;
Accipe quæ peragenda prius. Latet arbore opaca
Aureus et foliis et lento vimine ramus,
Junoni infernæ dictus sacer : hunc tegit omnis
Lucus, et obscuris claudunt convallibus umbræ.
Sed non ante datur telluris operta subire,
Auricomos quam quis decerpserit arbore fetus.
Hoc sibi pulchra suum ferri Proserpina munus
Instituit. Primo avolso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.
Ergo alte vestiga oculis, et rite repertum
Carpe manu : namque ipse volens facilisque sequetur,
Si te fata vocant : aliter, non viribus ullis
Vincere, nec duro poteris convellere ferro.
Præterea jacet exanimum tibi corpus amici,
Heu ! nescis, totamque incestat funere classem,
Dum consulta petis, nostroque in limine pendes.
Sedibus hunc refer ante suis, et conde sepulcro.
Duc nigras pecudes : ea prima piacula sunto.
Sic demum lucos Stygios, regna invia vivis,

Elle dit. Le héros, le cœur préoccupé,
D'étonnement, de crainte et de respect frappé,
Triste, les yeux baissés, s'éloignant en silence,
Maudissoit la fortune et sa longue inconstance.
A son chagrin profond Achate unit le sien,
Et des propos divers forment leur entretien.
Quel est ce malheureux, quelle est cette ombre chère
Pour qui Pluton demande un tribut funéraire?
Quand leurs tristes regards, ô coup inattendu!
Reconnoissent Misène à leurs pieds étendu;
Misène, dont l'airain, cher au dieu de la Thrace,
Échauffoit la valeur et rallumoit l'audace.
Jadis, du grand Hector illustre compagnon,
Il portoit près de lui la lance et le clairon;
Mais quand Hector perdit la vie et la victoire,
Sous un autre héros gardant la même gloire,
Du vaillant fils d'Anchise il suivit le destin.
Un jour qu'il embouchoit l'harmonieux airain,
Provoqué par le bruit de sa conque sonore,
Un des Tritons jaloux, qu'un noir dépit dévore
(Si le dépit est fait pour les ames des dieux),
Saisit dans sa fureur ce rival odieux,
Le plonge entre les rocs, sous la vague écumeuse.
Tous pleurent sa vaillance et sa trompe fameuse;
Et le héros sur-tout, du sommet d'un rocher,
Veut porter jusqu'aux cieux son superbe bûcher.
De l'antique forêt déja les chênes tombent;
Les sapins orgueilleux sous la hache succombent:
On déchire leurs troncs, on coupe leurs rameaux,
Et du sommet des monts roulent de vieux ormeaux.
Énee est à leur tête; il médite en silence;
Et, plongeant ses regards dans la forêt immense:
« Oh! dans son vaste sein, si ce bois spacieux
Me montroit les rameaux que demandent les dieux!
La Sibylle l'annonce; et ta mort, ô Misène!
Me prouve trop combien sa parole est certaine;
Et le destin, toujours trop fécond en douleurs,
Ne m'a jamais en vain annoncé des malheurs. »
Comme il disoit ces mots, deux colombes légères,
De la belle Cypris agiles messagères,
S'abattent à ses yeux; et son regard surpris
Reconnoît de Vénus les oiseaux favoris.
Aussitôt il s'écrie: « Oiseaux de Cythérée!
Descendez-vous vers moi de la voûte éthérée?
Venez; que votre vol me guide vers ces lieux
Où ma main doit cueillir le rameau précieux.
Et toi, ma mère, et toi, conduis-moi sur leur trace! »
Le couple alors s'envole, et d'espace en espace,
Autant que l'œil de loin peut suivre son essor,
S'élève, redescend, et se relève encor.
Mais de l'affreux Averne et de ses lacs immondes
A peine ces oiseaux ont reconnu les ondes,
Ils détournent leur course, et d'un vol assuré
Vont se poser tous deux sur l'arbre desiré.
Son or brille à travers une sombre verdure.
Tel, quand le pâle hiver nous souffle la froidure,
Le gui sur un vieux chêne étale ses couleurs,
Et l'arbuste adoptif le jaunit de ses fleurs:
Tel étoit ce rameau; tel, en lames bruyantes,
S'agite l'or mouvant de ses feuilles brillantes.
Au doux frémissement, à l'éclat de cet or,
Le héros court, saisit, emporte son trésor,
Et vole triomphant l'offrir à la prêtresse.
Cependant les Troyens, accablés de tristesse,

Adspicies. » Dixit, pressoque obmutuit ore.
Æneas mœsto defixus lumina voltu
Ingreditur, linquens antrum, cæcosque volutat
Eventus animo secum. Cui fidus Achates
It comes, et paribus curis vestigia figit.
Multa inter sese vario sermone serebant:
Quem socium exanimem vates, quod corpus humandum
Diceret. Atque illi Misenum in litore sicco,
Ut venere, vident indigna morte peremptum;
Misenum Æoliden, quo non præstantior alter
Ære ciere viros, Martemque adcendere cantu.
Hectoris hic magni fuerat comes, Hectora circum
Et lituo pugnas insignis obibat et hasta.
Postquam illum vita victor spoliavit Achilles,
Dardanio Æneæ sese fortissimus heros
Addiderat socium, non inferiora secutus.
Sed tum, forte cava dum personat æquora concha,
Demens et cantu vocat in certamina divos,
Æmulus exceptum Triton (si credere dignum est)
Inter saxa virum spumosa immerserat unda.
Ergo omnes magno circum clamore fremebant,
Præcipue pius Æneas. Tum jussa Sibyllæ,
Haud mora, festinant flentes, aramque sepulcri
Congerere arboribus, cœloque educere certant.
Itur in antiquam silvam, stabula alta ferarum:
Procumbunt piceæ; sonat icta securibus ilex;
Fraxineæque trabes, cuneis et fissile robur
Scinditur; advolvunt ingentis montibus ornos.
Necnon Æneas opera inter talia primus
Hortatur socios, paribusque adcingitur armis;
Atque hæc ipse suo tristi cum corde volutat,
Adspectans silvam inmensam, et sic voce precatur:
« Si nunc se nobis ille aureus arbore ramus
Ostendat nemore in tanto! quando omnia vere,
Heu! nimium de te vates, Misene, locuta est. »
Vix ea fatus erat, geminæ quum forte columbæ
Ipsa sub ora viri cœlo venere volantes,
Et viridi sedere solo. Tum maxumus heros
Maternas adgnoscit avis, lætusque precatur:
« Este duces, o, si qua via est, cursumque per auras
Dirigite in lucos, ubi pinguem dives opacat
Ramus humum! Tuque, o, dubiis ne defice rebus,
Diva parens! » Sic effatus vestigia pressit,
Observans quæ signa ferant, quo tendere pergant.
Pascentes illæ tantum prodire volando,
Quantum acie possent oculi servare sequentum.
Inde, ubi venere ad fauces graveolentis Averni,
Tollunt se celeres, liquidumque per aera lapsæ
Sedibus optatis geminæ super arbore sidunt,
Discolor unde auri per ramos aura refulsit.
Quale solet silvis brumali frigore viscum
Fronde virere nova, quod non sua seminat arbos,
Et croceo fetu teretis circumdare truncos;
Talis erat species auri frondentis opaca
Ilice; sic leni crepitabat bractea vento.
Corripit Æneas extemplo, avidusque refringit
Cunctantem, et vatis portat sub tecta Sibyllæ.
Nec minus interea Misenum in litore Teucri

Debout près de Misène, objet de leurs douleurs,
L'entouroient en silence, et répandoient des pleurs.
De sapins résineux, de rameaux sans verdure,
Ils dressent du bûcher l'immense architecture;
Et, du triste édifice enfermant les apprêts,
En cercles sont penchés de funèbres cyprès :
Au-dessus, du héros on a placé les armes.
Pour en baigner ce corps, digne objet de leurs larmes,
Ils répandent les flots bouillonnant dans l'airain,
Et de riches parfums s'épanchent de leur main.
On gémit, on le met sur le lit funéraire,
De ses restes muets triste dépositaire;
On étend au-dessus ses habits précieux,
Dépouille si connue et si chère à leurs yeux !
D'autres, le regard morne et l'ame désolée,
Triste et lugubre emploi ! portent le mausolée,
Saisissent des brandons; et, tremblant d'approcher,
En détournant la vue allument le bûcher.
L'encens, l'huile, les mets, les offrandes pieuses
Que jettent dans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent avec le corps : des parfums onctueux
Arrosent les débris qu'épargnèrent les feux;
La douleur les confie à l'urne sépulcrale;
Le rameau de la paix répand l'onde lustrale.
On pleure encor Misène, on l'appelle trois fois,
Et les derniers adieux attendrissent leurs voix.
Énée à cet honneur en joint un plus durable :
Sur un mont il élève un trophée honorable,
Y place de sa main la lance et le clairon;
Et ces bords, ô Misène, ont conservé ton nom.
Mais il est d'autres soins qu'exige la prêtresse :
En un lieu sombre, où règne une morne tristesse,
Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense; autour, des bois affreux,
Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route :
L'œil plonge avec effroi sous sa profonde voûte.
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison,
Et de là par les Grecs il fut nommé l'Averne.
Avant que d'affronter cette horrible caverne,
La prêtresse d'abord, sous les couteaux sanglants,
De quatre taureaux noirs a déchiré les flancs,
Les baigne d'un vin pur, et, pour premier hommage,
Brûle un poil arraché de leur tête sauvage,
L'offre à la déité qui, du trône des airs,
Étend son double empire au séjour des enfers.
D'autres frappent du fer les victimes mourantes,
Et reçoivent leur sang dans les coupes fumantes.
Un glaive, au même instant, dans les mains du héros,
A la Terre, à la Nuit, vieux enfants du Chaos,
Immole une brebis dont la couleur rappelle
La noire obscurité de la nuit éternelle.
La fille de Cérès, Proserpine, à son tour,
Stérile déité d'un stérile séjour,
En hommage reçoit une vache inféconde.
Puis il consacre au roi de ce lugubre monde
L'offrande funéraire, et ces tristes autels
Que dans l'ombre des nuits invoquent les mortels.
Lui-même il abandonne aux flammes dévorantes
Des taureaux égorgés les entrailles sanglantes.
Vulcain en fait sa proie, et du gras olivier
L'onctueuse liqueur arrose le brasier.
Voilà qu'au jour naissant mugissent les campagnes;
La cime des forêts tremble au front des montagnes;
La terre éprouve au loin d'affreux ébranlements,
Et les chiens frappent l'air de leurs longs hurlements.
C'est Hécate; à sa vue ont tressailli les mânes.
« Loin de ce bois sacré, loin de mes yeux, profanes !
S'écria la prêtresse. Et toi qui suis mes pas,
Troyen, saisis ton glaive, et prépare ton bras. »

Flebant, et cineri ingrato suprema ferebant.
Principio pinguem tædis et robore secto
Ingentem struxere pyram; cui frondibus atris
Intexunt latera, et feralis ante cupressos
Constituunt, decorantque super fulgentibus armis.
Pars calidos latices et ahena undantia flammis
Expediunt, corpusque lavant frigentis et ungunt.
Fit gemitus : tum membra toro defleta reponunt,
Purpureasque super vestis, velamina nota,
Conjiciunt; pars ingenti subiere feretro,
Triste ministerium, et subjectam more parentum
Aversi tenuere facem. Congesta cremantur
Turea dona, dapes, fuso crateres olivo.
Postquam conlapsi cineres, et flamma quievit,
Reliquias vino et bibulam lavere favillam,
Ossaque lecta cado texit Corynæus aheno.
Idem ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi et ramo felicis olivæ,
Lustravitque viros, dixitque novissima verba.
At pius Æneas ingenti mole sepulcrum
Inponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub aerio; qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per sæcula nomen.
His actis, propere exsequitur præcepta Sibyllæ.
Spelunca alta fuit, vastoque inmanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris;
Quam super haud ullæ poterant inpune volantes
Tendere iter pennis : talis sese halitus atris
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat;
Unde locum Graii dixerunt nomine Aornon.
Quatuor hic primum nigrantis terga juvencos
Constituit, frontique invergit vina sacerdos;
Et, summas carpens media inter cornua sætas,
Ignibus inponit sacris, libamina prima,
Voce vocans Hecaten, cœloque Ereboque potentem.
Supponunt alii cultros, tepidumque cruorem
Suscipiunt pateris. Ipse atri velleris agnam
Æneas matri Eumenidum magnæque sorori
Ense ferit, sterilemque tibi, Proserpina, vaccam.
Tum Stygio regi nocturnas inchoat aras,
Et solida inponit taurorum viscera flammis,
Pingue super oleum infundens ardentibus extis.
Ecce autem, primi sub lumina solis et ortus,
Sub pedibus mugire solum, et juga cœpta moveri
Silvarum, visæque canes ululare per umbram,
Adventante dea. « Procul, o, procul este, profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco.
Tuque invade viam, vaginaque eripe ferrum :
Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo. »
Tantum effata, furens antro se inmisit aperto :

Elle dit, et s'élance au fond de l'antre sombre :
Le héros sans effroi vole, et la suit dans l'ombre.
Tristes divinités du gouffre de Pluton !
Toi, lugubre Chaos ! et toi, noir Phlégéton !
Permettez qu'un mortel, de vos rives funèbres
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde, dans ses vers noblement indiscrets,
L'abîme impénétrable où dorment vos secrets.
Tous les deux, s'avançant dans ces tristes royaumes
Habités par le vide et peuplés de fantômes,
Marchoient à la lueur du crépuscule obscur :
Tel, lorsqu'un voile épais des cieux cache l'azur,
Au jour pâle et douteux de leur lumière avare,
Dans le fond des forêts le voyageur s'égare.
Devant le vestibule, aux portes des enfers,
Habitent les Soucis et les Regrets amers,
Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse;
La pâle Maladie, et la triste Vieillesse;
L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,
Et le Sommeil son frère, et le dieu des combats;
Le Travail qui gémit, la Terreur qui frissonne,
Et la Faim, qui frémit des conseils qu'elle donne;
Et l'Ivresse du crime, et les Filles d'enfer
Reposant leur fureur sur des couches de fer,
Et la Discorde enfin, qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglants les serpents de sa tête.
Au centre est un vieil orme où les fils du Sommeil,
Amoureux de la nuit, ennemis du Réveil,
Sans cesse variant leurs formes passagères,
Sont les hôtes légers de ses feuilles légères.
Là sont tous ces fléaux, tous ces monstres divers
Qui vont épouvanter l'air, la terre et les mers;
Géryon, de trois corps formant sa masse énorme;
Le Quadrupède humain, fier de sa double forme,
L'Hydre, qui fait siffler cent aiguillons affreux;
La Chimère, lançant des tourbillons de feux;
Briarée aux cent bras, levant sa tête impie;
Et l'horrible Gorgone, et l'avide Harpie.
Énée alloit sur eux fondre le fer en main :
« Arrête; tu ne vois qu'un simulacre vain;
Marchons, dit la prêtresse, et quittons ces lieux sombres :
Ce n'est pas aux héros à combattre des ombres. »
De là vers le Tartare un noir chemin conduit;
C'est là que l'Achéron, bouillonnant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux vomit sa fange immonde.
L'effroyable Charon est nocher de cette onde.
D'un poil déja blanchi mélangeant sa noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur;
Un nœud lie à son cou sa grossière parure.
Sa barque, qu'en roulant noircit la vague impure,
Va transportant les morts sur l'avare Achéron;
Sans cesse il tend la voile ou plonge l'aviron.
Son air est menaçant, et de profondes rides
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides;
Mais, à sa verte audace, à son œil plein de feu,
On reconnoît d'abord la vieillesse d'un dieu.
D'innombrables essaims bordoient les rives sombres;
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges, que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels;
Plus pressés, plus nombreux que ces pâles feuillages
Sur qui l'hiver naissant prélude à ses ravages,
Ou que ce peuple ailé qu'en de plus doux climats
Exile par milliers le retour des frimas,
Ou qui, vers le printemps, aux rives paternelles
Revole, et bat les airs de ses bruyantes ailes.
Tels vers l'affreux nocher ils étendent les mains,
Implorant l'autre bord. Lui, dans ses fiers dédains,

Ille ducem haud timidis vadentem passibus æquat.
Di, quibus imperium est animarum, Umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia late,
Sit mihi fas audita loqui; sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.
Ibant obscuri sola sub nocte per umbram,
Perque domos Ditis vacuas, et inania regna.
Quale per incertam lunam sub luce maligna
Est iter in silvis, ubi cœlum condidit umbra
Juppiter, et rebus nox abstulit atra colorem.
Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
Luctus, et ultrices posuere cubilia Curæ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,
Terribiles visu formæ; Letumque, Labosque;
Tum consanguineus Leti sopor, et mala mentis
Gaudia; mortiferumque adverso in limine Bellum;
Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens,
Vipereum crinem vittis innexa cruentis
In medio ramos annosaque brachia pandit
Ulmus opaca, ingens, quam sedem Somnia volgo
Vana tenere ferunt, foliisque sub omnibus hærent :
Multaque præterea variarum monstra ferarum,
Centauri in foribus stabulant, Scyllæque biformes,
Et centum geminus Briareus, ac bellua Lernæ
Horrendum stridens, flammisque armata Chimæra,
Gorgones, Harpyiæque, et forma tricorporis umbræ.
Corripit hic subita trepidus formidine ferrum
Æneas, strictamque aciem venientibus offert;
Et, ni docta comes tenuis sine corpore vitas
Admoneat volitare cava sub imagine formæ,
Inruat, et frustra ferro diverberet umbras.
Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas :
Turbidus hic cœno vastaque voragine gurges
Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam.
Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet; stant lumina flamma;
Sordidus ex humeris nodo dependet amictus.
Ipse ratem conto subigit, velisque ministrat,
Et ferruginea subvectat corpora cymba,
Jam senior; sed cruda deo viridisque senectus.
Huc omnis turba ad ripas effusa ruebat,
Matres atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quam multa in silvis autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia, aut ad terram gurgite ab alto
Quam multæ glomerantur aves, ubi frigidus annus
Trans pontum fugat, et terris inmittit apricis.
Stabant orantes primi transmittere cursum,
Tendebantque manus, ripæ ulterioris amore.

Les admet à son gré dans la fatale barque;
Reçoit le pâtre obscur, repousse le monarque.
 A cet aspect touchant, au tableau douloureux
Du concours empressé de tant de malheureux,
Le héros s'attendrit : « Prêtresse vénérable,
Pourquoi vers l'Achéron cette foule innombrable?
Pourquoi de ces mortels sur la rive entassés
Les uns sont-ils reçus, les autres repoussés?
Quel destin les soumet à ces lois inégales? »
« O prince! devant vous sont les ondes fatales,
Le Cocyte terrible, et le Styx odieux,
Par qui jamais en vain n'osent jurer les dieux.
Ce vieillard, c'est Charon, leur nautonnier horrible,
Qui sur les flots grondants de cette onde terrible
Conduit son noir esquif. De ceux que vous voyez
Les uns y sont admis, les autres renvoyés :
Les premiers ont reçu les funèbres hommages;
Les autres sans cercueil ont vu les noirs rivages.
Tant qu'ils n'obtiennent pas les honneurs dus aux morts,
Durant cent ans entiers ils errent sur ces bords;
Enfin leur exil cesse, et leur troupe éplorée
Atteint au jour prescrit la rive desirée. »
Le héros est ému d'un sort si rigoureux.
Oronte et Leucaspis frappent soudain ses yeux :
Comme Énée échappés des murs fumants de Troie,
Des vagues en courroux tous deux furent la proie.
 Palinure comme eux avoit fini ses jours :
Des astres de la nuit il observoit le cours,
Lorsqu'il tomba plongé dans la liquide plaine.
Le héros l'aperçoit, le reconnoît à peine :
« Palinure, est-ce toi? Comment t'ai-je perdu?
Apollon, qui jamais en vain n'a répondu,
Pour la première fois dément donc ses oracles!
Tu devois, avec nous forçant tous les obstacles,
Aux bords ausoniens conduire tes amis;
Et voilà comme il tient ce qu'il avoit promis! »
« Les dieux, dit le nocher (que votre plainte cesse!),
N'ont ni causé ma mort, ni trahi leur promesse.
La main au gouvernail, l'œil tourné vers les cieux,
Tandis que j'observois leur cours silencieux,
Par un sort imprévu précipité dans l'onde,
J'entraînai le timon dans ma chute profonde.
Mais, j'en atteste ici le terrible élément,
J'ai moins tremblé pour moi, dans ce fatal moment,
Que pour mes compagnons, pour vous, pour votre flotte;
Sur-tout pour mon vaisseau privé de son pilote.
Durant trois longues nuits, j'ai d'un bras courageux
Lutté contre les vents et les flots orageux;
Enfin mon œil, du haut d'une vague écumante,
Vit de loin cette terre, objet de notre attente.
Sous le poids dont les eaux chargeoient mon vêtement,
Vers le bord desiré je nageois lentement :
De la rive éloignée une vague m'approche;
Je m'élance, et saisis la pointe d'une roche.
J'aperçois des humains, j'implore leur secours :
Et leur lâche avarice a terminé mes jours!
Depuis, mon triste corps est le jouet de l'onde.
Voilà mon sort. Mais vous, par le flambeau du monde,
Par sa douce clarté, que je ne verrai plus,
Par votre cher Ascagne et ses jeunes vertus,
Par les mânes d'Anchise, abrégez ma misère!
Un peu de terre, hélas! suffit à ma prière;
Véline de mon corps vous rendra les débris :
Ou, s'il se peut, au nom de la belle Cypris,
D'accord avec les dieux, qui vous guident sans doute,
Sur ces fatales eaux favorisez ma route;

Navita sed tristis nunc hos, nunc adcipit illos;
Ast alios longe submotos arcet arena.
 Æneas, miratus enim, motusque tumultu :
« Dic, ait, o virgo, quid vult concursus ad amnem?
Quidve petunt animæ? vel quo discrimine ripas
Hæ linquunt, illæ remis vada livida verrunt? »
Olli sic breviter fata est longæva sacerdos :
« Anchisa generate, deum certissima proles,
Cocyti stagna alta vides, Stygiamque paludem,
Di cujus jurare timent et fallere numen.
Hæc omnis, quam cernis, inops inhumataque turba est;
Portitor ille, Charon; hi, quos vehit unda, sepulti.
Nec ripas datur horrendas, et rauca fluenta
Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt.
Centum errant annos, volitantque hæc litora circum :
Tum demum admissi stagna exoptata revisunt. »
Constitit Anchisa satus, et vestigia pressit,
Multa putans, sortemque animo miseratus iniquam.
Cernit ibi mœstos, et mortis honore carentis,
Leucaspim, et Lyciæ ductorem classis Oronten :
Quos simul a Troja ventosa per æquora vectos,
Obruit Auster, aqua involvens navemque virosque.
 Ecce gubernator sese Palinurus agebat :
Qui Libyco nuper cursu, dum sidera servat,
Exciderat puppi, mediis effusus in undis.
Hunc ubi vix multa mœstum cognovit in umbra;
Sic prior adloquitur, « Quis te, Palinure, deorum
Eripuit nobis, medioque sub æquore mersit?
Dic age : namque, mihi fallax haud ante repertus,
Hoc uno responso animum delusit Apollo,
Qui fore te ponto incolumem, finisque canebat
Venturum Ausonios. En hæc promissa fides est? »
Ille autem : « Neque te Phœbi cortina fefellit,
Dux Anchisiade, nec me deus æquore mersit.
Namque gubernaclum multa vi forte revolsum,
Cui datus hærebam custos, cursusque regebam,
Præcipitans traxi mecum. Maria aspera juro,
Non ullum pro me tantum cepisse timorem,
Quam tua ne, spoliata armis, excussa magistro,
Deficeret tantis navis surgentibus undis.
Tris Notus hibernas inmensa per æquora noctis
Vexit me violentus aqua : vix lumine quarto
Prospexi Italiam, summa sublimis ab unda.
Paullatim adnabam terræ; jam tuta tenebam,
Ni gens crudelis madida cum veste gravatum,
Prensantemque uncis manibus capita aspera montis
Ferro invasisset, prædamque ignara putasset.
Nunc me fluctus habet, versantque in litore venti.
Quod te per cœli jucundum lumen et auras,
Per genitorem, oro, per spem surgentis Iuli,
Eripe me his, invicte, malis! aut tu mihi terram
Injice, namque potes, portusque require Velinos;
Aut tu, si qua via est, si quam tibi diva creatrix
Ostendit (neque enim, credo, sine numine divum
Flumina tanta paras Stygiamque innare paludem),
Da dextram misero, et tecum me tolle per undas,

Que je trouve un asile au-delà de ces flots,
Et que mon ombre au moins obtienne le repos. »
« Quel téméraire espoir! lui répond la Sibylle :
Où t'égare un desir, une attente inutile?
De quelle vaine ardeur ton cœur est consumé!
Quoi! sans l'ordre des dieux, quoi! sans être inhumé,
Tu crois franchir le Styx et son onde sévère?
L'inflexible destin est sourd à ta prière;
Cesse de t'en flatter. Écoute toutefois
De ce même destin la consolante voix :
Les peuples, redoutant les vengeances célestes,
Par des tributs vengeurs consacreront tes restes;
Et ton nom à jamais illustrera les lieux
Qui doivent recevoir et ta cendre et leurs vœux. »
Ce discours le console, et sa gloire future
Calme un peu la douleur de sa triste aventure.
Cependant à grands pas s'avance le héros.
Le nocher, qui du Styx fendoit alors les flots,
De loin le voit marcher vers la rive odieuse,
Et traverser du bois l'ombre silencieuse.
A l'aspect du guerrier, de son casque brillant,
Le terrible nocher, de colère bouillant,
Gourmande le héros, et de loin le menace :
« Qui que tu sois, dit-il, que veux-tu? Quelle audace
Te présente à mes yeux contre l'ordre du sort?
Arrête : c'est ici l'empire de la mort;
Nul n'y paroît vivant, et de mon indulgence
Je me rappelle trop la triste expérience;
Je me rappelle trop ce couple suborneur
Qui du lit de mon roi voulut souiller l'honneur.
D'Alcide ai-je oublié l'audace téméraire,
Qui sous l'œil de ce dieu s'empara de Cerbère,
L'arracha tout tremblant du palais des enfers,
Dompta sa triple tête, et le chargea de fers? »
La prêtresse répond : « Bannissez vos alarmes,
Et ne redoutez pas ce guerrier et ses armes :
Sans en être effrayé, que le gardien des morts
D'aboiements éternels épouvante ces bords;
Que, sans craindre un rival, le roi de ces lieux sombres
Règne sur Proserpine ainsi que sur les ombres.
Fameux par ses vertus, fameux par ses exploits,
Énée est devant vous; et, respectant vos droits,
A son père, habitant des fortunés bocages,
De l'amour filial il porte les hommages.
Si tant de piété ne peut vous émouvoir,
Voyez ce rameau d'or, et sachez son pouvoir. »
Il voit, il reconnoît ce précieux feuillage
Que depuis si long-temps n'a vu le noir rivage.
Il s'apaise en grondant, s'avance au bord des flots,
En écarte la foule, et reçoit le héros.
Trop foible pour le poids, la nacelle fatale
Gémit, éclate, et s'ouvre à la vague infernale.
Enfin sur l'autre rive, au bord fangeux des eaux,
Tous deux posent le pied parmi de noirs roseaux.
Là, ce monstre à trois voix, l'effroyable Cerbère,
Sans cesse veille au fond de son affreux repaire :
Il les voit, il se lève; et déja courroucés,
Tous ses hideux serpents sur son cou sont dressés.
La prêtresse, bravant sa gueule menaçante,
Lui jette d'un gâteau l'amorce assoupissante.
Le monstre, tressaillant d'un avide transport,
Ouvre un triple gosier, le dévore, et s'endort;
Et dans son antre affreux sa masse répandue
Le remplit tout entier de sa vaste étendue.
Le héros part, le laisse en son hideux séjour,
Et s'éloigne des eaux qu'on passe sans retour.

Sedibus ut saltem placidis in morte quiescam. »
Talia fatus erat, cœpit quum talia vates :
« Unde hæc, o Palinure, tibi tam dira cupido?
Tu Stygias inhumatus aquas, amnemque severum
Eumenidum adspicies, ripamve injussus adibis?
Desine fata deum flecti sperare precando :
Sed cape dicta memor, duri solatia casus.
Nam tua finitimi, longe lateque per urbes
Prodigiis acti cœlestibus, ossa piabunt;
Et statuent tumulum, et tumulo sollennia mittent;
Æternumque locus Palinuri nomen habebit. »
His dictis curæ emotæ, pulsusque parumper
Corde dolor tristi; gaudet cognomine terra.
Ergo iter inceptum peragunt, fluvioque propinquant.
Navita quos jam inde ut Stygia prospexit ab unda
Per tacitum nemus ire, pedemque advertere ripæ;
Sic prior adgreditur dictis, atque increpat ultro :
« Quisquis es, armatus qui nostra ad flumina tendis,
Fare age, quid venias; jam istinc et comprime gressum.
Umbrarum hic locus est, Somni, Noctisque soporæ;
Corpora viva nefas Stygia vectare carina.
Nec vero Alciden me sum lætatus euntem
Adcepisse lacu, nec Thesea Pirithoumque;
Dis quamquam geniti, atque invicti viribus essent.
Tartareum ille manu custodem in vincla petivit,
Ipsius a solio regis traxitque trementem;
Hi dominam Ditis thalamo deducere adorti. »
Quæ contra breviter fata est Amphrysia vates :
« Nullæ hic insidiæ tales; absiste moveri;
Nec vim tela ferunt; licet ingens janitor antro
Æternum latrans exsanguis terreat umbras;
Casta licet patrui servet Proserpina limen.
Troius Æneas, pietate insignis et armis,
Ad genitorem imas Erebi descendit ad umbras.
Si te nulla movet tantæ pietatis imago,
At ramum hunc (aperit ramum qui veste latebat)
Adgnoscas. » Tumida ex ira tum corda residunt.
Nec plura his. Ille admirans venerabile donum
Fatalis virgæ, longo post tempore visum,
Cæruleam advertit puppim, ripæque propinquat.
Inde alias animas, quæ per juga longa sedebant,
Deturbat, laxatque foros; simul adcipit alveo
Ingentem Ænean. Gemuit sub pondere cymba
Sutilis, et multam adcepit rimosa paludem.
Tandem trans fluvium incolumis vatemque virumque
Informi limo glaucaque exponit in ulva.
Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat, adverso recubans immanis in antro.
Cui vates, horrere videns jam colla colubris,
Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit : ille fame rabida tria guttura pandens
Corripit objectam, atque immania terga resolvit,
Fusus humi, totoque ingens extenditur antro.
Occupat Æneas aditum custode sepulto,
Evaditque celer ripam inremeabilis undæ.
Continuo auditæ voces, vagitus et ingens,

Tout-à-coup il entend mille voix gémissantes :
C'étoient d'un peuple enfant les ombres innocentes;
Malheureux qui, flétris dès leur première fleur,
A peine de la vie ont goûté la douceur;
Et, ravis en naissant aux baisers de leurs mères,
N'ont qu'entrevu le jour, et fermé leurs paupières :
Il se souvient d'Ascagne, et s'émeut à leurs cris.
Près d'eux sont les mortels injustement proscrits.
Mais l'enfer ne voit point de jugement injuste :
Minos y tient ouvert son tribunal auguste;
Il tient l'urne terrible en ses fatales mains,
Et juge sans retour tous les pâles humains.
Non loin sont ces mortels qui, purs de tous les crimes,
De leurs propres fureurs ont été les victimes,
Et, détournant les yeux du céleste flambeau,
D'une vie importune ont jeté le fardeau.
Qu'ils voudroient bien revivre et revoir la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
Vains regrets! par le Styx neuf fois environnés,
L'onde affreuse à jamais les tient emprisonnés.
Ailleurs, dans sa profonde et lugubre étendue,
Le triste champ des pleurs se présente à leur vue.
Là ceux qui, sans goûter des plaisirs mutuels,
N'ont connu de l'amour que ses poisons cruels,
Dans des forêts de myrte, aux plus sombres retraites,
Vont nourrir de leurs cœurs les blessures secrètes;
Là le trépas n'a pu triompher de l'amour;
Là se voit rassemblé dans le même séjour
Tout ce qu'il eut de noble, et ce qu'il eut d'infame :
C'est Évadné, qui suit son époux dans la flamme;
Phèdre, brûlant encor d'illégitimes feux;
Procris, mourant des mains d'un époux malheureux;
Et toi, qui te perdis par ton amour extrême,
Tendre Laodamie! et Pasiphaé même;
Ériphyle à son tour montre aux yeux attendris
Les coups, les coups affreux que lui porta son fils :
Cénis enfin, Cénis, tour-à-tour homme et femme,
Et tour-à-tour changeant et de sexe et de flamme.
Triste et sanglante encor des traces du poignard,
Didon, au fond d'un bois, erroit seule à l'écart.
Comme on voit ou croit voir, sous des nuages sombres,
L'astre naissant des nuits poindre parmi les ombres,
Son fantôme léger apparoît au héros.
Il vient, il s'attendrit, et lui parle en ces mots :
« Est-ce vous que je vois, ô reine malheureuse?
Elle est donc vraie, hélas! cette nouvelle affreuse,
Qui m'a dit votre mort et votre désespoir!
Malheureux! j'en suis cause, et n'ai pu le prévoir!
Non, je n'ai pu prévoir qu'un destin si sévère
Suivroit de votre amant la fuite involontaire.
Qu'à regret je quittai ces rivages si chers!
Oui, j'atteste les dieux, les astres, les enfers,
Que de ces mêmes dieux, dont la loi souveraine
Entraîne ici mes pas dans la nuit souterraine,
L'ordre sacré lui seul put m'arracher à vous.
Arrêtez : pourquoi rompre un entretien si doux?
Laissez-moi prolonger cette douce entrevue.
Pour vous pleurer encor mes yeux vous ont revue,
Et je vous entretiens pour la dernière fois! »
Ainsi, mêlant aux pleurs sa douloureuse voix,
Il parloit : Didon garde un farouche silence,
Se détourne en fureur de l'objet qui l'offense;
Et ses yeux, d'où partoient des regards courroucés,
Demeurent vers la terre obstinément baissés :
Le marbre de Paros n'est pas plus inflexible.
Enfin elle s'échappe, et son ame sensible
Retourne au fond des bois, à ses douleurs si doux,
Jouir des tendres soins de son premier époux.
Le héros plaint tout bas sa triste destinée,
Et suit long-temps des yeux cette ombre infortunée.

Infantumque animæ flentes, in limine primo
Quos dulcis vitæ exsortis et ab ubere raptos
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo.
Hos juxta falso damnati crimine mortis.
Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice, sedes.
Quæsitor Minos urnam movet; ille silentum
Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit.
Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
Fas obstat, tristique palus inamabilis unda
Adligat, et novies Styx interfusa coercet.
Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem
Lugentes campi : sic illos nomine dicunt.
Hic, quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, et myrtea circum
Silva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt.
His Phædram Procrinque locis, mœstamque Eriphylen,
Crudelis nati monstrantem volnera cernit,
Evadnenque, et Pasiphaen; his Laodamia
It comes, et juvenis quondam, nunc femina, Cænis,
Rursus et in veterem fato revoluta figuram.
Inter quas Phœnissa recens a volnere Dido
Errabat silva in magna : quam Troïus heros,
Ut primum juxta stetit, adgnovitque per umbram
Obscuram, qualem primo qui surgere mense
Aut videt, aut vidisse putat per nubila lunam,
Demisit lacrymas, dulcique adfatus amore est :
« Infelix Dido, verus mihi nuntius ergo
Venerat exstinctam, ferroque extrema secutam!
Funeris heu tibi caussa fui? Per sidera juro,
Per superos, et si qua fides tellure sub ima est,
Invitus, regina, tuo de litore cessi.
Sed me jussa deum, quæ nunc has ire per umbras,
Per loca senta situ cogunt noctemque profundam,
Imperiis egere suis; nec credere quivi
Hunc tantum tibi me discessu ferre dolorem.
Siste gradum, teque adspectu ne subtrahe nostro.
Quem fugis? extremum, fato quod te adloquor, hoc est. »
Talibus Æneas ardentem et torva tuentem
Lenibat dictis animum, lacrymasque ciebat.
Illa solo fixos oculos aversa tenebat;
Nec magis incepto voltum sermone movetur,
Quam si dura silex, aut stet Marpesia cautes.
Tandem corripuit sese, atque inimica refugit
In nemus umbriferum, conjux ubi pristinus illi
Respondet curis, æquatque Sichæus amorem.
Nec minus Æneas, casu percussus iniquo,
Prosequitur lacrymans longe, et miseratur euntem.

Mais il reprend sa route ; il arrive en ces lieux
Où la valeur jouit d'un repos glorieux.
Il y voit Parthénope et le vaillant Tydée,
L'ombre du pâle Adraste encore intimidée :
Il reconnoît sur-tout ces généreux Troyens
Que moissonna le fer dans les champs phrygiens;
Glaucus avec Médon, Thersiloque son frère;
Les trois fils d'Anténor, si dignes de leur père :
Polyphète, jadis ministre de Cérès;
Idée enfin, qu'on voit, pour charmer ses regrets,
A ses premiers travaux trouver encor des charmes,
Conduire des coursiers et manier des armes.
De ces guerriers fameux en foule environné,
De leur nombreux concours il s'arrête étonné.
Mais à peine ils ont vu son armure guerrière,
Les Grecs épouvantés reculent en arrière;
Les uns, glacés d'effroi, vont fuyant devant lui,
Tels que dans leurs vaisseaux jadis ils avoient fui;
D'autres veulent crier, et leurs voix défaillantes
Expirent de frayeur sur leurs lèvres béantes.
Déiphobe soudain frappe ses yeux surpris,
De la race des rois misérable débris,
Sanglant, percé de coups, reste affreux de lui-même,
A qui le fer ravit, dans son malheur extrême,
L'organe de l'ouïe et l'usage des yeux.
Son corps tout mutilé n'est plus qu'un tronc hideux,
Et son nez, disparu de son affreux visage,
Du fer déshonorant y marque encor l'outrage.
Tout honteux, il recule; et, détournant son front,
De ses mains qu'il n'a plus en veut cacher l'affront.
Le héros effrayé le reconnoît à peine,
Et la voix d'un ami console ainsi sa peine:
« Noble fils de Priam, ah! parle, réponds-moi :
Quel féroce ennemi s'est acharné sur toi ?
Quel monstre, assouvissant sa rage impitoyable,
S'est fait de ton supplice un plaisir exécrable?
Est-ce un tigre ? est-ce un homme ? Hélas ! on m'avoit dit
Que, dans la nuit qui fut notre dernière nuit,
Sanglant et fatigué d'un immense carnage,
Toi-même avois péri dans ce confus ravage.
J'honorai ta mémoire; et, d'une triste voix,
Auprès d'un vain tombeau je t'appelai trois fois.
Ton nom y vit encor; mais tes amis fidèles
N'ont pu mêler ta cendre aux cendres paternelles;
Je n'ai pu découvrir tes restes malheureux! »
Déiphobe répond : « Ami trop généreux!
Tes soins compatissants (pouvois-je plus attendre ?)
Ont honoré mon ombre, ont protégé ma cendre.
C'est mon sort; c'est ce monstre en horreur aux Troyens,
C'est Hélène, qui fit et vos maux et les miens :
Voilà les monuments de sa tendresse extrême!
Dans notre nuit dernière, à notre heure suprême,
Quand ce colosse altier, apportant le trépas,
Entroit, gros de malheurs, d'armes et de soldats,
Lorsque tous les fléaux alloient fondre sur Troie,
Vous n'avez pas sans doute oublié quelle joie
Enivroit les esprits : et comment l'oublier!
Hélène secondoit ce colosse guerrier.
Pour mieux dissimuler sa barbare alégresse,
D'une trompeuse orgie elle échauffoit l'ivresse,
Secouoit une torche, et des tours d'Ilion
Appeloit et la Grèce et la destruction.
Je sommeillois alors : ce sommeil homicide,
Du repos de la mort avant-coureur perfide,
A mes vils ennemis livroit un malheureux.
Ma tendre épouse alors, ce cœur si généreux,
Écarte du palais les armes qu'il recèle,
Dérobe à mon chevet ma défense fidèle,
Ce glaive qui, la nuit, protégeoit mon sommeil;
Appelle Ménélas à mon affreux réveil :
Il entre; et, dans l'instant, sa lâche perfidie
Lui livre mon palais, mes armes et ma vie,

Inde datum molitur iter : jamque arva tenebant
Ultima, quæ bello clari secreta frequentant.
Hic illi occurrit Tydeus, hic inclutus armis
Parthenopæus, et Adrasti pallentis imago.
Hic multum fleti ad superos, belloque caduci,
Dardanidæ : quos ille omnis longo ordine cernens
Ingemuit, Glaucumque, Medontaque, Thersilochumque,
Tris Antenoridas, Cererique sacrum Polyphœten,
Idæumque, etiam currus, etiam arma tenentem.
Circumstant animæ dextra lævaque frequentes.
Nec vidisse semel satis est; juvat usque morari,
Et conferre gradum, et veniendi discere caussas.
At Danaum proceres, Agamemnoniæque phalanges,
Ut videre virum, fulgentiaque arma per umbras,
Ingenti trepidare metu. Pars vertere terga,
Ceu quondam petiere ratis : pars tollere vocem
Exiguam; inceptus clamor frustratur hiantis.
Atque hic Priamiden laniatum corpore toto
Deïphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhonesto volnere naris.
Vix adeo adgnovit pavitantem, et dira tegentem
Supplicia; et notis compellat vocibus ultro :
« Deïphobe armipotens, genus alto a sanguine Teucri,
Quis tam crudelis optavit sumere pœnas?
Cui tantum de te licuit? Mihi fama suprema
Nocte tulit fessum vasta te cæde Pelasgum
Procubuisse super confusæ stragis acervum.
Tunc egomet tumulum Rhœteo in litore inanem
Constitui, et magna Manis ter voce vocavi.
Nomen et arma locum servant; te, amice, nequivi
Conspicere, et patria decedens ponere terra. »
Ad quæ Priamides : « Nihil o tibi, amice, relictum;
Omnia Deïphobo solvisti et funeris umbris.
Sed me fata mea et scelus exitiale Lacænæ
His mersere malis; illa hæc monumenta reliquit.
Namque, ut supremam falsa inter gaudia noctem
Egerimus, nosti; et nimium meminisse necesse est!
Quum fatalis equus saltu super ardua venit
Pergama, et armatum peditem gravis adtulit alvo :
Illa, chorum simulans, evantis orgia circum
Ducebat Phrygias; flammam media ipsa tenebat
Ingentem, et summa Danaos ex arce vocabat.
Tum me, confectum curis, somnoque gravatum,
Infelix habuit thalamus, pressitque jacentem
Dulcis et alta quies, placidæque simillima morti.
Egregia interea conjux arma omnia tectis
Emovet, et fidum capiti subduxerat ensem;

Sans doute se flattant, par cette lâcheté,
D'expier envers lui son infidélité.
Que vous dirai-je ? On entre, on fond sur la victime :
Ulysse les suivoit, cet orateur du crime ;
Vous voyez son ouvrage. O toi qui sais mes maux,
Ciel ! venge l'innocence, et punis mes bourreaux !
Mais vous, fils de Vénus, quel malheur, quel naufrage,
Ou quel dieu vous conduit sur cet affreux rivage,
Dans ce séjour de deuil, de trouble et de terreur,
Dont le sommeil jamais ne vient charmer l'horreur ? »
L'Aurore au teint de rose avançoit sa carrière,
Déja du temps prescrit fuyoit l'heure dernière ;
Tous deux ils s'oublioient dans ce doux entretien.
« C'est trop, dit la prêtresse au monarque troyen ;
Prince, l'heure s'envole, et vos regrets stériles
Consument un temps cher en larmes inutiles :
Avançons. C'est ici qu'en deux chemins divers
Se sépare pour nous la route des enfers :
A gauche, des tourments c'est le séjour barbare,
Le séjour des forfaits, l'inflexible Tartare ;
A droite est de Pluton le superbe palais ;
Là l'heureux Élysée étale ses attraits ;
C'est là qu'il faut marcher. » — « O divine prêtresse !
Dit alors Déiphobe, excusez ma tendresse.
Je pars. Vous, d'Ilion l'ornement glorieux,
Adieu ; plaignez mon sort, et soyez plus heureux ! »
Il dit, et dans la foule en pleurant se retire.
Énée alors regarde, et de ce sombre empire
A gauche il aperçoit le séjour enflammé,
Que d'un triple rempart les dieux ont enfermé.
Autour, le Phlégéton, aux ondes turbulentes,
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter
Attaqueroient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux :
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.
De là partent des cris, des accents lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets dont l'air au loin gémit.
Le fils des dieux s'arrête, il écoute, il frémit :
« O prêtresse, dit-il, quelles sont ces victimes ?
Qui prononça leur peine ? et quels furent leurs crimes ?
Parlez, instruisez-moi. » — « Prince religieux,
Répond-elle, gardez d'approcher de ces lieux :
La vertu doit de loin voir le séjour des vices.
Mais je puis des méchants vous tracer les supplices :
Hécate à sa prêtresse a tout dit, tout montré.
Rhadamante en ces lieux juge, absout à son gré :
Terrible, il interroge, il entend les coupables,
Les contraint d'avouer les forfaits exécrables
Qu'ils ont cachés dans l'ombre, et qu'au sein de la mort
Ne peut plus expier un stérile remord.
Tisiphone aussitôt, vengeresse des crimes,
Prend ses fouets, ses serpents, et poursuit ses victimes ;
Tonne, frappe, redouble, et, lassant ses fureurs,
Appelle à son secours ses effroyables sœurs. »
Elle parloit : soudain, avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissants tourne la porte horrible ;
Elle s'ouvre : « Tu vois dans ce séjour de deuil
Quel monstre épouvantable en assiége le seuil.
Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
L'hydre ouvre en mugissant ses cent gueules béantes.
L'œil n'ose envisager ces antres écumants.
Enfin, l'affreux Tartare et ses noirs fondements

Intra tecta vocat Menelaum, et limina pandit.
Scilicet id magnum sperans fore munus amanti,
Et famam exstingui veterum sic posse malorum.
Quid moror? inrumpunt thalamo; comes additus una
Hortator scelerum Æolides. Di, talia Graiis
Instaurate, pio si pœnas ore reposco!
Sed te qui vivum casus, age, fare vicissim,
Adtulerint : pelagine venis erroribus actus,
An monitu divum? an, quæ te fortuna fatigat,
Ut tristis sine sole domos, loca turbida, adires? »
Hac vice sermonum roseis Aurora quadrigis
Jam medium ætherio cursu trajecerat axem :
Et fors omne datum traherent per talia tempus;
Sed comes admonuit, breviterque adfata Sibylla est :
« Nox ruit, Ænea; nos flendo ducimus horas.
Hic locus est, partis ubi se via findit in ambas :
Dextera, quæ Ditis magni sub mœnia tendit;
Hac iter Elysium nobis : at læva malorum
Exercet pœnas, et ad impia Tartara mittit. »
Deïphobus contra : « Ne sævi, magna sacerdos;
Discedam, explebo numerum, reddarque tenebris.
I decus, i, nostrum; melioribus utere fatis. »
Tantum effatus, et in verbo vestigia torsit.
Respicit Æneas subito, et sub rupe sinistra
Mœnia lata videt, triplici circumdata muro :
Quæ rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus Phlegethon, torquetque sonantia saxa.
Porta adversa, ingens, solidoque adamante columnæ :
Vis ut nulla virum, non ipsi exscindere ferro
Cœlicolæ valeant. Stat ferrea turris ad auras;
Tisiphoneque sedens, palla succincta cruenta,
Vestibulum exsomnis servat noctesque diesque.
Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera : tum stridor ferri, tractæque catenæ.
Constitit Æneas, strepitumque exterritus hausit.
« Quæ scelerum facies? o virgo! effare : quibusve
Urgentur pœnis? quis tantus plangor ad auras? »
Tum vates sic orsa loqui : « Dux inclute Teucrum,
Nulli fas casto sceleratum insistere limen;
Sed me quum lucis Hecate præfecit Avernis,
Ipsa deum pœnas docuit, perque omnia duxit.
Gnosius hæc Rhadamanthus habet durissima regna,
Castigatque auditque dolos; subigitque fateri,
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem.
Continuo sontis ultrix adcincta flagello
Tisiphone quatit insultans, torvosque sinistra
Intentans anguis, vocat agmina sæva sororum. »
Tum demum horrisono stridentes cardine sacræ
Panduntur portæ. « Cernis, custodia qualis
Vestibulo sedeat? facies quæ limina servet?
Quinquaginta atris inmanis hiatibus hydra

Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
Là, de leur chute horrible encore épouvantés,
Roulent ces fiers géants par la Terre enfantés.
Là des fils d'Aloüs gisent les corps énormes;
Eux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
Osèrent attenter aux demeures des dieux,
Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
Là j'ai vu de ces dieux le rival sacrilége
Qui, du foudre usurpant le divin privilége,
Pour arracher au peuple un criminel encens,
De quatre fiers coursiers aux pieds retentissants
Attelant un vain char dans l'Élide tremblante,
Une torche à la main y semoit l'épouvante :
Insensé, qui, du ciel prétendu souverain,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
Du tonnerre imitoit le bruit inimitable!
Mais Jupiter lança le foudre véritable,
Et renversa, couverts d'un tourbillon de feu,
Le char, et les coursiers, et la foudre et le dieu :
Son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
Ce fameux Tityus, autre rival des dieux,
De la Terre étonnée enfant prodigieux :
Par un coup de tonnerre aux enfers descendue,
Sur neuf vastes arpents sa masse est étendue.
De sa faim éternelle éternel aliment,
Sur son cœur un vautour s'acharne incessamment :
L'oiseau ronge à jamais sa poitrine profonde,
Et contre lui toujours en vain sa rage gronde;
Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir;
Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir;
Et son cœur immortel et fécond en tortures,
Pour les rouvrir encor, referme ses blessures.
  Rappellerai-je ici le superbe Ixion,
Le fier Pirithoüs, et leur punition?
Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace.
Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
Vain espoir! des trois sœurs la plus impitoyable
Est là, levant sa torche et sa voix effroyable,
Leur défend de toucher à ces perfides mets,
Qui les tentent toujours, sans les nourrir jamais.
Là sont ceux dont le cœur a pu trahir un frère;
Ceux dont la main impie osa frapper un père;
Ceux qui de leurs clients ont abusé la foi;
Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
Aux besoins d'un parent ferma son cœur barbare,
Et seul couva des yeux son opulence avare.
Ce nombre est infini. Vous nommerai-je ceux
Qu'un amour adultère a brûlé de ses feux,
Et ceux qui, se rangeant sous les drapeaux d'un traître,
Désertent lâchement la cause de leur maître?
Chacun d'eux dans les fers attend son châtiment;
Et cette attente horrible est son premier tourment.
Ne me demandez pas les peines innombrables
Que partage le ciel à tous ces misérables.
A rouler un rocher l'un consume ses jours;
L'autre toujours montant, et retombant toujours,
Voyage avec sa roue. Un destin tout contraire
De Thésée a puni l'audace téméraire :
De ses longues erreurs revenu désormais,
Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais;
C'est là son dernier trône : exemple épouvantable!
Là sans cesse il redit d'une voix lamentable :
PAR LE DESTIN CRUEL QUE J'ÉPROUVE EN CES LIEUX,
APPRENEZ, Ô MORTELS! A RESPECTER LES DIEUX.
Ils ont leur place ici ces lâches mercenaires
Qui vendent leur patrie à des lois étrangères.
La peine suit de près ce père incestueux
Qui jeta sur sa fille un œil voluptueux;
Et, jusque dans son lit portant sa flamme impure,
D'un horrible hyménée outragea la nature.

Sævior intus habet sedem. Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras,
Quantus ad ætherium cœli suspectus Olympum.
Hic genus antiquum Terræ, Titania pubes,
Fulmine dejecti, fundo volvuntur in imo.
Hic et Aloïdas geminos, inmania vidi
Corpora, qui manibus magnum rescindere cœlum
Adgressi, superisque Jovem detrudere regnis.
Vidi et crudelis dantem Salmonea pœnas,
Dum flammas Jovis et sonitus imitatur Olympi :
Quatuor hic invectus equis, et lampada quassans,
Per Graium populos mediæque per Elidis urbem
Ibat ovans, divumque sibi poscebat honorem,
Demens! qui nimbos, et non imitabile fulmen,
Ære et cornipedum pulsu simularat equorum.
At pater omnipotens densa inter nubila telum
Contorsit, non ille faces, nec fumea tædis
Lumina, præcipitemque inmani turbine adegit.
Nec non et Tityon, Terræ omniparentis alumnum,
Cernere erat; per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur, rostroque inmanis voltur obunco
Inmortale jecur tondens, fecundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.
  Quid memorem Lapithas, Ixiona, Pirithoumque?
Quos super atra silex jamjam lapsura, cadentique
Inminet adsimilis : lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ
Regifico luxu; Furiarum maxuma juxta
Adcubat, et manibus prohibet contingere mensas,
Exsurgitque facem adtollens, atque intonat ore.
Hic, quibus invisi fratres, dum vita manebat,
Pulsatusve parens, et fraus innexa clienti;
Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
Nec partem posuere suis; quæ maxuma turba est.
Quique ob adulterium cæsi; quique arma secuti
Impia, nec veriti dominorum fallere dextras,
Inclusi pœnam exspectant. Ne quære doceri,
Quam pœnam, aut quæ forma viros fortunave mersit.
Saxum ingens volvunt alii, radiisve rotarum
Districti pendent; sedet, æternumque sedebit,
Infelix Theseus; Phlegyasque miserrimus omnis
Admonet, et magna testatur voce per umbras :
DISCITE JUSTITIAM MONITI, ET NON TEMNERE DIVOS.
Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Inposuit, fixit leges pretio atque refixit :
Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos :
Ausi omnes inmane nefas, ausoque potiti.

Ils sont jugés ici tous ces juges sans foi,
Qui de l'intérêt seul reconnoissoient la loi;
Qui, mettant la justice à d'infames enchères,
Dictoient et rétractoient leurs arrêts mercenaires,
Et de qui la balance, inclinée à leur choix,
Corrompit la justice et fit mentir les lois;
Tous ces profanateurs des liens légitimes;
Tout ce qui fut coupable, et jouit de ses crimes.
Non, quand j'aurois cent voix, je ne pourrois jamais
Dire tous ces tourments, compter tous ces forfaits.
Mais c'est trop de discours; ranime ton courage,
Suis-moi : je vois d'ici ce magnifique ouvrage,
Ce palais de Pluton, noble rival des cieux,
Et du dieu de Lemnos chef-d'œuvre audacieux.
Voici bientôt la porte où la branche divine
Doit par sa riche offrande apaiser Proserpine. »
Elle dit; et tous deux par des sentiers obscurs
Ils poursuivent leur route, et marchent vers ces murs.
Le héros, le premier, touche au bout de sa course,
Se baigne en des flots purs tout récents de leur source,
Et suspend son hommage au palais de Pluton.
Ils avancent : au lieu de l'ardent Phlégéton
Et des rocs que rouloit son onde impétueuse,
Des vergers odorants l'ombre voluptueuse,
Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : Voici les lieux de l'éternelle paix !
Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles ;
Là de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser ces douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.
Tantôt ce peuple heureux, sur les herbes naissantes,
Exerce, en se jouant, des luttes innocentes;
Tantôt leurs pieds légers, sur de riants gazons,
Bondissent en cadence au doux bruit des chansons.
D'autres touchent la lyre; à leur tête est Orphée,
Tel qu'il charma jadis les sommets du Riphée :
Son luth harmonieux, qu'accompagne sa voix,
Ou frémit sous l'archet, ou parle sous ses doigts :
L'œil suit les plis mouvants de sa robe flottante ;
L'oreille est suspendue à sa lyre touchante ;
Et, sur sept fils divins où résonnent sept tons,
Son doigt léger parcourt l'intervalle des sons.
Là brillent réunis dans des scènes champêtres
Les héros des Troyens, leurs princes, leurs ancêtres ;
Tous, conservant les goûts dont ils furent épris,
Dans ce séjour de paix offrent aux yeux surpris
Des ombres retraçant les scènes de la guerre.
Ici des javelots enfoncés dans la terre,
Là des coursiers sur l'herbe errant paisiblement,
Des armes et des chars le noble amusement,
Ont suivi ces guerriers sur cet heureux rivage,
Et de la vie encore ils embrassent l'image.
Du tranquille bonheur qui règne dans ces lieux,
Une scène plus douce attire encor ses yeux.
Plusieurs, couchés en paix sur l'épaisseur des herbes,
Où l'Éridan divin roule ses eaux superbes,
Sous l'ombrage odorant des lauriers toujours verts,
Joignent leurs douces voix au doux charme des vers.
Là règnent les vertus; là sont ces cœurs sublimes,
Héros de la patrie, ou ses nobles victimes ;
Les prêtres qui n'ont point profané les autels ;
Ceux dont les chants divins instruisoient les mortels ;
Ceux dont l'humanité n'a point pleuré la gloire,
Et qui par des bienfaits vivent dans la mémoire ;
Et ceux qui, de nos arts utiles inventeurs,
Ont défriché la vie et cultivé les mœurs :
De festons d'un blanc pur leurs têtes se couronnent.
Avec eux est Musée; en cercle ils l'environnent;
Il les domine tous d'un front majestueux.
La Sibylle l'aborde : « O chantre vertueux
Qui charma les humains, la terre et l'Élysée!
De grace, apprenez-moi, vénérable Musée,
Où d'Anchise est fixé le paisible séjour :
C'est pour lui qu'exilés de l'empire du jour

Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox, omnis scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim. »
Hæc ubi dicta dedit Phœbi longæva sacerdos :
« Sed jam age, carpe viam, et susceptum perfice munus,
Adceleremus, ait; Cyclopum educta caminis
Mœnia conspicio, atque adverso fornice portas,
Hæc ubi nos præcepta jubent deponere dona. »
Dixerat, et pariter gressi per opaca viarum
Conripiunt spatium medium, foribusque propinquant.
Occupat Æneas aditum, corpusque recenti
Spargit aqua, ramumque adverso in limine figit.
His demum exactis, perfecto munere divæ,
Devenere locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo; solemque suum, sua sidera norunt.
Pars in gramineis exercent membra palæstris;
Contendunt ludo, et fulva luctantur arena;
Pars pedibus plaudunt choreas, et carmina dicunt.
Nec non Threïcius longa cum veste sacerdos
Obloquitur numeris septem discrimina vocum;
Jamque eadem digitis, jam pectine pulsat eburno.
Hic genus antiquum Teucri, pulcherrima proles,
Magnanimi heroes, nati melioribus annis,
Ilusque, Assaracusque, et Trojæ Dardanus auctor.
Arma procul currusque virum miratur inanis.
Stant terra defixæ hastæ, passimque soluti
Per campos pascuntur equi. Quæ gratia currum
Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentis
Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos.
Conspicit ecce alios dextra lævaque per herbam
Vescentis, lætumque choro Pæana canentis,
Inter odoratum lauri nemus, unde superne
Plurimus Eridani per silvam volvitur amnis.
Hic manus, ob patriam pugnando volnera passi;
Quique sacerdotes casti, dum vita manebat;
Quique pii vates, et Phœbo digna locuti;
Inventas aut qui vitam excoluere per artis;
Quique sui memores alios fecere merendo :
Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta.
Quos circumfusos sic est adfata Sibylla;
Musæum ante omnis; medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris exstantem suspicit altis :
« Dicite, felices animæ, tuque, optime vates,
Quæ regio Anchisen, quis habet locus? Illius ergo

Nous avons des enfers franchi les rives sombres. »
« Nul espace marqué n'enferme ici les ombres,
Dit le vieillard; le sort abandonne à leur choix
Ces vallons enchantés, ces ruisseaux et ces bois.
Mais suivez-moi; venez : sur ce coteau tranquille
Je conduirai vos pas; le chemin est facile. »
Après avoir de loin contemplé ces beaux lieux,
Dont Anchise fouloit les prés délicieux,
Ils descendent. Anchise, au fond de ces bocages,
De ses neveux futurs contemploit les images;
D'un regard paternel il fixoit tour-à-tour
Ce peuple de héros qui devoient naître un jour;
Il remarquoit déja les mœurs, les caractères,
Les vertus, les exploits des enfants et des pères.
Son fils sur les gazons vers lui marche à grands pas.
Le vieillard plein de joie étend vers lui les bras;
Et, l'œil baigné de pleurs, d'une voix défaillante,
« Te voilà donc! dit-il; ta tendresse constante
A donc tout surmonté! Je puis donc, ô mon fils,
Ouïr ta douce voix, fixer tes traits chéris!
Hélas! en t'espérant dans ces belles demeures,
Mon amour mesuroit et les jours et les heures.
Il ne m'a point trompé. Mais que de maux divers,
O mon fils, t'ont suivi sur la terre et les mers!
Combien j'ai craint sur-tout le séjour de Carthage! »
« O mon père! c'est vous, c'est votre triste image
Qui, de tous les devoirs m'imposant le plus doux,
Du séjour des vivants m'a conduit près de vous.
Pour moi, pour mes vaisseaux bannissez vos alarmes.
Donnez-moi cette main; que je goûte les charmes
D'un entretien si doux. Ah! ne m'en privez pas :
Laissez-moi vous tenir, vous presser dans mes bras!
De ce dernier adieu ne m'ôtez point les charmes. »
Il dit, et de ses yeux laisse tomber des larmes;
Trois fois pour le saisir fait de tendres efforts,
Trois fois l'ombre divine échappe à ses transports :
Tel fuit le vent léger, tel s'évapore un songe.
Cependant du héros l'œil avide se plonge
Au fond d'un bois profond, plein de verts arbrisseaux
Dont le doux bruit s'accorde au doux bruit des ruisseaux.
Le Léthé baigne en paix ces rives bocagères.
Là des peuples futurs sont les ombres légères :
Tel aux premiers beaux jours un innombrable essaim
Sort, vole autour des fleurs, se pose sur leur sein;
Dans les airs, sur les eaux, le peuple ailé bourdonne,
Et de leur vol bruyant la plaine au loin résonne.
Le héros veut savoir quels sont ces lieux si beaux,
Quels peuples ont couvert ces rives, ces coteaux.
« Mon fils, dit le vieillard, tu vois ici paroître
Ceux qui dans d'autres corps un jour doivent renaître :
Mais avant l'autre vie, avant ses durs travaux,
Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux;
Et, dans le long sommeil des passions humaines,
Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines.
Dès long-temps je voulois à ton œil enchanté
Montrer ce grand tableau de ma postérité :
De ses brillants destins ton ame enorgueillie
S'applaudira d'avoir abordé l'Italie. »
Alors, le cœur encor tout rempli de ses maux,
« O mon père, est-il vrai que dans des corps nouveaux,
De sa prison grossière une fois dégagée,
L'ame, ce feu si pur, veuille être replongée?
Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs!
Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs? »
« Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde
Puisque tu veux sonder ces grands secrets du monde,
Écoute-moi. D'abord une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,

Venimus, et magnos Erebi tranavimus amnis. »
Atque huic responsum paucis ita reddidit heros :
« Nulli certa domus : lucis habitamus opacis,
Riparumque toros et prata recentia rivis
Incolimus. Sed vos, si fert ita corde voluntas,
Hoc superate jugum, et facili jam tramite sistam. »
Dixit, et ante tulit gressum, camposque nitentis
Desuper ostentat; dehinc summa cacumina linquunt.
At pater Anchises penitus convalle virenti
Inclusas animas, superumque ad lumen ituras,
Lustrabat studio recolens, omnemque suorum
Forte recensebat numerum, carosque nepotes,
Fataque, fortunasque virum, moresque, manusque.
Isque ubi tendentem adversum per gramina vidit
Ænean, alacris palmas utrasque tetendit;
Effusæque genis lacrymæ, et vox excidit ore :
« Venisti tandem, tuaque spectata parenti
Vicit iter durum pietas? datur ora tueri,
Nate, tua, et notas audire et reddere voces!
Sic equidem ducebam animo, rebarque futurum,
Tempora dinumerans; nec me mea cura fefellit.
Quas ego te terras, et quanta per æquora vectum
Adcipio! quantis jactatum, nate, periclis!
Quam metui, ne quid Libyæ tibi regna nocerent! »
Ille autem : « Tua me, genitor, tua tristis imago,
Sæpius occurrens, hæc limina tendere adegit.
Stant sale Tyrrheno classes; da jungere dextram,
Da, genitor, teque amplexu ne subtrahe nostro! »
Sic memorans largo fletu simul ora rigabat.
Ter conatus ibi collo dare brachia circum;
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.
Interea videt Æneas in valle reducta
Seclusum nemus, et virgulta sonantia silvis,
Lethæumque, domos placidas qui prænatat, amnem.
Hunc circum innumeræ gentes populique volabant;
Ac, veluti in pratis, ubi apes æstate serena
Floribus insidunt variis, et candida circum
Lilia funduntur, strepit omnis murmure campus.
Horrescit visu subito, caussasque requirit
Inscius Æneas, quæ sint ea flumina porro,
Quive viri tanto conplerint agmine ripas.
Tum pater Anchises : « Animæ, quibus altera fato
Corpora debentur, Lethæi ad fluminis undam,
Securos latices, et longa oblivia potant.
Has equidem memorare tibi, atque ostendere coram,
Jampridem hanc prolem cupio enumerare meorum;
Quo magis Italia mecum lætere reperta. »
« O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
Sublimes animas, iterumque in tarda reverti
Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido? »
« Dicam equidem, nec te suspensum, nate, tenebo. »

De sa flamme invisible échauffant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sous les eaux, et nagea dans les airs.
Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
C'est cet esprit divin, cette ame universelle
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts;
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre, et sous l'onde.
De la divinité ce rayon précieux,
En sortant de sa source, est pur comme les cieux:
Mais, s'il vient habiter dans des corps périssables,
Alors, dénaturant ses traits méconnoissables,
Le terrestre séjour le tient emprisonné;
Alors des passions le souffle empoisonné
Corrompt sa pure essence; alors l'ame flétrie
Atteste son exil et dément sa patrie:
Même quand cet esprit, captif, dégénéré,
A quitté sa prison, du vice invétéré
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre;
Long-temps il en retient l'empreinte opiniâtre;
Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.
De ces ames alors commencent les tortures:
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures,
Les autres s'épurer dans des brasiers ardents,
Et d'autres dans les airs sont les jouets des vents;
Enfin chacun revient, sans remords et sans vices,
De ces bois innocents savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens:
Il faut, pour être admis aux champs élysiens,
Qu'achevant mille fois sa brillante carrière,
Le soleil à leurs yeux ouvre enfin la barrière.
Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.
L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
Et du rayon divin purifié les flammes,
Un dieu vers le Léthé conduit toutes ces ames;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux. »
Il dit; et, devançant Énée et la prêtresse,
De ce peuple bruyant il a fendu la presse;
De là gagne un coteau, d'où ses yeux satisfaits
De ses neveux futurs distinguent tous les traits.
« Tu vois, dit le vieillard, dans ces ombres légères,
Les héros renommés dont nous serons les pères;
Ces princes que les chefs du peuple ausonien
Se plairont à former de leur sang et du mien.
Le premier que le sort appelle à la naissance,
C'est ce jeune guerrier appuyé sur sa lance:
Doux fruit de tes vieux ans, roi, père et fils de rois,
Enfant de Lavinie, il naîtra dans les bois;
Il leur devra son nom, et sa race aguerrie
Long-temps dominera dans Albe sa patrie.
« Après lui vois Procas prendre son noble essor,
Le généreux Capys devancer Numitor.
Nul ne démentira sa noble destinée.
Parmi tes descendants je vois un autre Énée:
Vaillant comme son père, et comme lui pieux,
Il aimera la gloire et servira ses dieux;
Mais, hélas! repoussé par les destins contraires,
Il montera trop tard au trône de ses pères.
Admire la valeur de ces jeunes guerriers:
Leur front paisible encor n'est pas ceint de lauriers;
Mais d'un feston plus doux le chêne les couronne.
Ils partent: de ses tours Nomente s'environne;
Ils forment vingt cités pour vingt peuples heureux,
Et Gabie, et Fidène, et ce séjour fameux

Suscipit Anchises, atque ordine singula pandit.
« Principio cœlum, ac terras, camposque liquentis,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant,
Terrenique hebetant artus, moribundaque membra.
Hinc metuunt, cupiuntque; dolent, gaudentque, neque auras
Dispiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco.
Quin et supremo quum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanis
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Quisque suos patimur Manis; exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus,
Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium sensum, atque aurai simplicis ignem.
Has omnis, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno,
Scilicet inmemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti. »
Dixerat Anchises, natumque, unaque Sibyllam
Conventus trahit in medios, turbamque sonantem;
Et tumulum capit, unde omnis longo ordine possit
Adversos legere, et venientum discere voltus.
« Nunc age, Dardaniam prolem quæ deinde sequatur
Gloria, qui maneant Itala de gente nepotes,
Inlustris animas, nostrumque in nomen ituras,
Expediam dictis, et te tua fata docebo.
Ille, vides, pura juvenis qui nititur hasta,
Proxima sorte tenet lucis loca, primus ad auras
Ætherias Italo conmixtus sanguine surget
Silvius, Albanum nomen, tua posthuma proles;
Quem tibi longævo serum Lavinia conjux
Educet silvis regem, regumque parentem;
Unde genus longa nostrum dominabitur Alba.
« Proximus ille Procas, Trojanæ gloria gentis,
Et Capys, et Numitor, et qui te nomine reddet
Silvius Æneas, pariter pietate vel armis
Egregius, si unquam regnandam adceperit Albam.
Qui juvenes, quantas ostentant, adspice, vires!
At qui umbrata gerunt civili tempora quercu,
Hi tibi Nomentum, et Gabios, urbemque Fidenam,
Hi Collatinas inponent montibus arces,
* Laude pudicitiæ celebres, addentque superbos*
Pometios, castrumque Inui, Bolamque, Coramque.

Où de la chasteté brillera le modèle :
D'autres, pour augmenter leur puissance nouvelle,
Bâtiront Pométie et les remparts d'Inus :
Lieux célèbres un jour, maintenant inconnus.
« Voyez-vous ce guerrier, l'honneur de l'Italie,
Ce demi-dieu mortel qui dans le sein d'Ilie,
Pour venger son aïeul relevé par son bras,
Naîtra du sang de Troie et du dieu des combats ?
Remarquez sur son front ces aigrettes flottantes,
De la faveur du ciel ces marques éclatantes,
Cet aspect vénérable et cet air de grandeur
Où Jupiter lui-même imprime sa splendeur.
C'est Romulus : c'est lui par qui Rome immortelle,
Du haut de ces sept monts rassemblés autour d'elle,
Portera notre gloire à nos derniers neveux,
Son sceptre au bout du monde, et son nom jusqu'aux cieux;
Rome, reine des rois, Rome, en héros féconde,
La terreur, la maîtresse et l'exemple du monde :
Telle, aux jours glorieux de ses solennités,
Fière, et s'environnant de cent divinités,
Sur son char triomphant, la féconde Cybèle
Contemple avec orgueil des races la plus belle,
Et dans ses petits-fils embrasse autant de dieux,
Tous buvant le nectar, tous habitants des cieux.
« Tourne les yeux : ce peuple où tes destins prétendent,
Ces fiers Romains, regarde, ils sont là qui t'attendent.
Voilà César, voilà ces héros triomphants,
Du noble sang d'Iule innombrables enfants.
« Mais celui que le ciel promit par cent oracles,
Pour qui seront les dieux prodigues de miracles,
Le second des Césars, le premier des humains,
C'est Auguste : c'est lui dont les puissantes mains
Rendront au Latium, heureux par son génie,
Ce brillant âge d'or de l'antique Ausonie;
Et le noir Garamante, et l'Africain brûlant,
Et l'Atlas qui soutient le ciel étincelant,
Les lieux où le jour meurt, où l'aurore commence,
Ajoutent leur empire à son empire immense;
Et son char, loin du cercle où Phébus fait son tour,
Atteindra des climats que n'atteint pas le jour.
Déja, de l'avenir perçant la nuit profonde,
Les oracles sacrés le promettent au monde;
Déja les froides mers des peuples caspiens,
Et les vastes marais des champs méotiens,
Et le Nil aux sept bras dont l'Égypte se vante,
Au bruit de ce grand nom frémissent d'épouvante.
Non, Hercule, vainqueur de ses fameux rivaux,
Dont la terre vengée admira les travaux;
Hercule triomphant du monstre d'Érymanthe,
Qui de Lerne à ses pieds foula l'hydre écumante,
Dont la flèche atteignit la biche aux pieds d'airain;
Non, le dieu de Nysa, qui sut plier au frein
Des tigres asservis à ses mains souveraines;
Qui, de festons de pampre entrelaçant leurs rênes,
Jusqu'aux portes du jour a fait voler son char,
N'ont point vu tant de lieux qu'en a conquis César.
Le monde nous attend, et ton grand cœur balance !
Et l'Ausonie encor n'est pas sous ta puissance !
« Mais quel noble vieillard paroît dans le lointain,
L'olivier sur le front, l'encensoir à la main ?
A cette barbe blanche, à ce maintien auguste,
Je reconnois Numa, prêtre saint et roi juste,
Qui, créateur du culte et fondateur des lois,
Passa d'un toit obscur dans le palais des rois.
Mais de l'art des combats il négligea la gloire :
L'aigle oublia son vol, et Rome la victoire.
Sors, ô brave Tullus ! sors de ce long repos;
Le dieu de Romulus veut revoir ses drapeaux.
Vois Ancus, que déja l'ambition dévore,
Flattant tous ces Romains qui ne sont pas encore.
« Vois ces Tarquins si fiers, ces tyrans des Romains,
Et Brutus arrachant les faisceaux de leurs mains
Brutus, des saintes lois vengeur inexorable,
Le premier tient en main la hache redoutable
Des Romains le premier il affermit les droits,
Et gouverne en consul où commandoient les rois :

Hæc tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terræ.
« Quin et avo comitem sese Mavortius addet
Romulus, Assaraci quem sanguinis Ilia mater
Educet. Viden' ut geminæ stant vertice cristæ,
Et pater ipse suo superum jam signat honore?
En, hujus, nate, auspiciis, illa inclyta Roma
Imperium terris, animos æquabit Olympo,
Septemque una sibi muro circumdabit arces,
Felix prole virum; qualis Berecyntia mater
Invehitur curru Phrygias turrita per urbis,
Læta deum partu, centum complexa nepotes,
Omnis cœlicolas, omnis supera alta tenentis.
« Huc geminas nunc flecte acies; hanc adspice gentem,
Romanosque tuos. Hic Cæsar, et omnis Iuli
Progenies, magnum cœli ventura sub axem.
« Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis,
Augustus Cæsar, divi genus, aurea condet
Sæcula qui rursus Latio, regnata per arva
Saturno quondam; super et Garamantas et Indos
Proferet imperium; jacet extra sidera tellus,
Extra anni solisque vias, ubi cœlifer Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Hujus in adventum jam nunc et Caspia regna
Responsis horrent divum, et Mæotia tellus,
Et septemgemini turbant trepida ostia Nili.
Nec vero Alcides tantum telluris obivit;
Fixerit æripedem cervam licet, aut Erymanthi
Pacarit nemora, et Lernam tremefecerit arcu;
Nec, qui pampineis victor juga flectit habenis,
Liber, agens celso Nysæ de vertice tigris.
Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis?
Aut metus Ausonia prohibet consistere terra?
« Quis procul ille autem ramis insignis olivæ
Sacra ferens? nosco crinis incanaque menta
Regis Romani, primus qui legibus urbem
Fundabit, Curibus parvis et paupere terra
Missus in imperium magnum. Cui deinde subibit,
Otia qui rumpet patriæ, residesque movebit
Tullus in arma viros, et jam desueta triumphis
Agmina. Quem juxta sequitur jactantior Ancus,
Nunc quoque jam nimium gaudens popularibus auris.
« Vis et Tarquinios reges, animamque superbam
Ultoris Bruti, fascisque videre receptos?
Consulis imperium hic primus sævasque securis

Mais contre son pays sa famille conspire;
Ses deux fils au tyran veulent rendre l'empire :
Tous deux sont immolés. O père malheureux !
Quoi que doivent un jour en penser nos neveux,
La nature gémit, mais la gloire est plus forte;
Le père en lui se tait, et le Romain l'emporte.
Tu marches sur ses pas, sévère Torquatus;
Et Rome en frémissant admire vos vertus.
Regarde ces Drusus s'élançant vers la gloire,
Ces Décius mourant pour vivre en la mémoire,
Et Camille aux Gaulois vaincus de toutes parts
Arrachant nos drapeaux, et sauvant nos remparts.
Puisse l'étranger seul exciter nos alarmes !
« Vois-tu ces deux guerriers couverts des mêmes armes ?
Tous deux s'aiment encor dans cet heureux séjour ;
Mais que d'affreux combats ils livreront un jour !
Du roc sacré d'Alcide et de la Ligurie
Le beau-père descend enflammé de furie;
Le gendre joint l'Asie à ses nobles Romains :
Malheureux, désarmez vos parricides mains;
C'est notre sang, hélas ! que vous allez répandre.
Et toi, mon fils, tu dois cet exemple à ton gendre;
Il est beau de le suivre, et grand de le donner :
Fils des dieux, c'est à toi, César, de pardonner !
« Celui-ci (sur son front quelle gloire est empreinte !)
A son char triomphant enchaînera Corinthe.
Digne du sang de Troie, et digne de son nom,
Cet autre détruira les murs d'Agamemnon :
La fière Argos n'est plus, et Mycènes en flamme
Acquitte enfin les pleurs des veuves de Pergame;
Et, de nos fiers vainqueurs rejeton odieux,
Le dernier Éacide a satisfait aux dieux,
Satisfait à Pallas, qui, sur ses murs en cendre,
Venge enfin ses autels teints du sang de Cassandre.
« Parois, brave Cossus, parois, brave Caton.
Des illustres Gracchus qui ne connoît le nom ?
Et ces deux Scipions, ces deux foudres de guerre,
Qui deux fois de l'Afrique ont désolé la terre ?
Et toi, Fabricius, fier de ta pauvreté ?
Et Serranus, si grand dans sa simplicité,
Passant de la charrue aux rênes de l'empire ?
Race des Fabius, souffrez que je respire !
Te voilà, toi que Rome élève au-dessus d'eux;
Toi qui, te refusant des succès hasardeux,
Seul vers nous à pas lents ramènes la victoire !
« D'autres avec plus d'art (cédons-leur cette gloire)
Coloreront la toile, ou d'une habile main
Feront vivre le marbre et respirer l'airain;
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles;
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles :
Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde. »
Anchise ainsi leur parle et poursuit en ces mots :
« Fondateur des Romains, regarde ce héros,
C'est Marcellus : son front paré par la victoire
Surpasse en majesté tous ses rivaux de gloire :
Seul des malheurs de Rome il soutient tout le poids,
Il arrête Annibal, enchaîne les Gaulois,
Présente à Jupiter, de ses mains triomphantes,
D'un chef des ennemis les dépouilles sanglantes :
C'est lui qui, le troisième, au monarque des dieux
Offrira de ses mains ces dons victorieux. »
Alors brille à leurs yeux un guerrier plein de charmes,
Joignant l'éclat des traits à l'éclat de ses armes :
Tout respire dans lui la grace et la vertu;
Mais son regard est triste et son front abattu:
« O mon père ! excusez ma vive impatience;
Auprès de Marcellus quel jeune homme s'avance ?
Mon père, est-ce son fils ou quelqu'un de son sang ?
Que ce nombreux cortége annonce bien son rang !
Entre ces deux guerriers quel air de ressemblance !
Mais seul parmi ce bruit il garde le silence ;

Adcipiet, natosque pater, nova bella moventis,
Ad pœnam pulchra pro libertate vocabit.
Infelix! utcumque ferent ea facta minores,
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido.
Quin Decios, Drusosque procul, sævumque securi
Adspice Torquatum, et referentem signa Camillum.
« Illæ autem, paribus quas fulgere cernis in armis,
Concordes animæ nunc, et dum nocte prementur,
Heu quantum inter se bellum, si lumina vitæ
Adtigerint, quantas acies stragemque ciebunt!
Aggeribus socer Alpinis atque arce Monœci
Descendens; gener adversis instructus Eois.
Ne, pueri, ne tanta animis adsuescite bella,
Neu patriæ validas in viscera vertite vires!
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo;
Projice tela manu, sanguis meus!
« Ille triumphata Capitolia ad alta Corintho
Victor aget currum, cæsis insignis Achivis.
Eruet ille Argos, Agamemnoniasque Mycenas,
Ipsumque Æaciden, genus armipotentis Achilli;
Ultus avos Trojæ, templa et temerata Minervæ.
« Quis te, magne Cato, tacitum, aut te, Cosse, relinquat?
Quis Gracchi genus, aut geminos, duo fulmina belli,
Scipiadas, cladem Libyæ? parvoque potentem
Fabricium, vel te sulco, Serrane, serentem?
Quo fessum rapitis, Fabii? tu Maximus ille es,
Unus qui nobis cunctando restituis rem.
« Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem; vivos ducent de marmore voltus;
Orabunt caussas melius; cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent:
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque inponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos. »
Sic pater Anchises, atque hæc mirantibus addit :
« Adspice, ut insignis spoliis Marcellus opimis
Ingreditur, victorque viros supereminet omnis!
Hic rem Romanam, magno turbante tumultu,
Sistet, eques sternet Pœnos, Gallumque rebellem,
Tertiaque arma patri suspendet capta Quirino. »
Atque hic Æneas, una namque ire videbat
Egregium forma juvenem, et fulgentibus armis;
Sed frons læta parum, et dejecto lumina voltu :
« Quis, pater, ille, virum qui sic comitatur euntem?
Filius, anne aliquis magna de stirpe nepotum?
Qui strepitus circa comitum! quantum instar in ipso est!

La nuit autour de lui jette son crêpe affreux. »
« Mon fils, dit le vieillard d'un accent douloureux,
Ces traits de Marcellus sont la brillante image...
— Mais pourquoi sur son front ce lugubre nuage?
Lui seul à tant d'honneurs demeure indifférent.
— Ah! que demandes-tu? dit Anchise en pleurant :
Cette fleur d'une tige en héros si féconde,
Les destins ne feront que la montrer au monde.
Dieux, vous auriez été trop jaloux des Romains,
Si ce don précieux fût resté dans leurs mains!
Pleure, cité de Mars, pleure, dieu des batailles.
O combien de sanglots suivront ses funérailles!
Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs,
Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs!
Quel enfant mieux que lui promettoit un grand homme?
Il est l'orgueil de Troie, il l'eût été de Rome.
Quelle antique vertu! quel respect pour les dieux!
Nul n'eût osé braver son bras victorieux,
Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
Ah! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus... Ah! souffrez que j'arrose
Son tombeau de mes pleurs. Que le lis, que la rose,
Trop stérile tribut d'un inutile deuil,
Pleuvent à pleines mains sur son triste cercueil;
Et qu'il reçoive au moins ces offrandes légères,
Brillantes comme lui, comme lui passagères. »
Ainsi tous deux erroient aux bois élysiens,
Et parcouroient tous deux ces champs aériens.
Quand les grandeurs de Rome et toutes ses merveilles
Du héros des Troyens ont charmé les oreilles,
Et rempli tout son cœur de ses nobles destins,
Anchise offre à ses yeux les rivages latins,
Les peuples, les combats, les assauts qui l'attendent,
Ce que le sort, les dieux, et sa gloire demandent.
Deux portes du Sommeil, deux passages divers
Aux songes voltigeants s'ouvrent dans les enfers :
L'une, resplendissante au sein de l'ombre noire,
Est formée avec art d'un pur et blanc ivoire;
Par là montent vers nous tous ces rêves légers,
Des erreurs de la nuit prestiges mensongers;
L'autre est faite de corne, et du sein des lieux sombres
Elle donne passage aux véritables ombres.
Tel Anchise long-temps, par de sages avis,
Se plaît à diriger la prêtresse et son fils;
Ainsi, le cœur rempli de sa future gloire,
Le héros part, et sort par la porte d'ivoire.
Pensif, et méditant ses nobles entretiens,
Il marche, et va trouver la flotte des Troyens.
La voile est déployée; et, sans quitter la plage,
De Caïète bientôt il touche le rivage :
L'ancre tombe, et, des vents défiant les assauts,
Ses nefs le long du bord reposent sur les eaux.

LIVRE VII.

Et toi, de mon héros nourrice bien aimée,
De nos bords, en mourant, tu fis la renommée,
O Caïète! et ton nom protége ton cercueil,
Que l'antique Hespérie honore avec orgueil.
Lorsque, par les honneurs qu'il se plaît à lui rendre,
Son héroïque élève a satisfait sa cendre,
Il part, reprend sa route, et s'éloigne du port.
Pour lui, la mer, les vents et les cieux sont d'accord,
Et, pour guider son cours, la lune complaisante
Éclaire au loin les eaux de sa clarté tremblante.
Il vole, il voit déja le trop fameux séjour
Où la belle Circé, fille du dieu du jour,
Modulant avec art sa voix mélodieuse,
Charme de ses doux chants son île insidieuse;

Sed nox atra caput tristi circumvolat umbra. »
Tum pater Anchises, lacrymis ingressus obortis :
« O nate, ingentem luctum ne quære tuorum;
Ostendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Esse sinent! Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent.
Quantos ille virum magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera, quum tumulum præterlabere recentem!
Nec puer Iliaca quisquam de gente Latinos
In tantum spe tollet avos; nec Romula quondam
Ullo se tantum tellus jactabit alumno.
Heu pietas, heu prisca fides, invictaque bello
Dextera! non illi se quisquam inpune tulisset
Obvius armato, seu quum pedes iret in hostem,
Seu spumantis equi foderet calcaribus armos.
Heu, miserande puer! si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris. Manibus date lilia plenis:
Purpureos spargam flores, animamque nepotis
His saltem adcumulem donis, et fungar inani
Munere. » Sic tota passim regione vagantur
Aeris in campis latis, atque omnia lustrant.
Quæ postquam Anchises natum per singula duxit,
Incenditque animum famæ venientis amore;
Exin bella viro memorat quæ deinde gerenda,
Laurentisque docet populos, urbemque Latini;
Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem.
Sunt geminæ Somni portæ, quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus umbris;
Altera candenti perfecta nitens elephanto;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia Manes.
His ubi tum natum Anchises unaque Sibyllam
Prosequitur dictis, portaque emittit eburna.
Ille viam secat ad navis, sociosque revisit;
Tum se ad Caietæ recto fert limite portum:
Ancora de prora jacitur; stant litore puppes.

LIBER VII.

Tu quoque litoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Caieta, dedisti :
Et nunc servat honos sedem tuus, ossaque nomen
Hesperia in magna, si qua est ea gloria, signat.
At pius exsequiis Æneas rite solutis,
Aggere composito tumuli, postquam alta quierunt
Æquora, tendit iter velis, portumque relinquit.
Adspirant auræ in noctem, nec candida cursus
Luna negat; splendet tremulo sub lumine pontus.
Proxima Circææ raduntur litora terræ,
Dives inaccessos ubi Solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, tectisque superbis

Tantôt dans son palais, où des bois précieux
Prodiguent dans la nuit leurs parfums et leurs feux,
D'un tissu varié, doux charme de ses veilles,
Ourdit d'un doigt léger les brillantes merveilles.
Là grondoient enfermés, et de rage écumants,
Tous ces monstres créés par ses enchantements,
Qui, par elle privés de leurs formes humaines,
Ours, tigres, sangliers, lions chargés de chaînes,
La nuit se débattoient, luttoient contre leurs fers,
Et d'affreux hurlements épouvantoient les airs.
Craignant ce sort affreux pour les enfants de Troie,
Le dieu des mers lui-même à l'instant leur envoie
Un vent qui les enlève à ces bords dangereux;
Et l'île et ses rochers ont déja fui loin d'eux.
  Le jour vient; des rayons de la naissante aurore,
La mer au loin rougit, et l'Olympe se dore;
Tout-à-coup l'air se tait, le vent meurt, le flot dort.
Aussitôt les nochers ont redoublé d'effort;
Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile
Fatiguent à l'envi la paresse indocile.
Énée alors découvre un bois vaste et riant;
Le Tibre le partage, et son onde en fuyant
Dans la profonde mer rapidement entraîne
Le cristal de ses eaux et l'or de son arène;
Mille oiseaux différents de plumage et de voix,
Amoureux de ce fleuve, élèves de ces bois,
De rameaux en rameaux courant, volant sans cesse,
Charmoient de leurs doux sons la rive enchanteresse.
Là le héros aborde, et l'onde et les oiseaux
Semblent de leur doux bruit saluer ses vaisseaux.
  O Muse! c'est à toi maintenant de me dire
Quels rois du Latium se partageoient l'empire,
Quels étoient son pouvoir, ses habitants, ses dieux,
Quand le peuple troyen aborda dans ces lieux.
Dis-moi de leurs combats la première origine :
Parle, remplis mon cœur de ta flamme divine.
Je peindrai le carnage inondant les sillons,
Les souverains armés, et leurs fiers bataillons.
Déja sont déployés les drapeaux d'Étrurie,
Déja l'horrible guerre embrase l'Hespérie.
Viens; dans ce grand sujet, plus digne encor de toi,
Un théâtre plus vaste est ouvert devant moi.
  Le vieux roi Latinus dans une paix profonde
Dès long-temps gouvernoit cette terre féconde.
La nymphe Marica, si chère aux Laurentins,
Et Faune, dieu champêtre adoré des Latins,
Lui donnèrent le jour; Faune eut Picus pour père;
Et du sang de Picus l'orgueil héréditaire
Remontoit à Saturne, aïeul de ses aïeux.
Un fils héritoit seul de ce nom glorieux,
Mais la mort l'enleva dans sa tendre jeunesse.
Espoir d'un si beau trône, une jeune princesse
A passé la saison de la virginité,
Et le temps pour l'hymen a mûri sa beauté.
Avant que sur ces bords parût le grand Énée,
Cent princes aspiroient à ce noble hyménée;
Turnus, le plus vaillant et le plus beau de tous,
Brigue avec plus d'espoir le nom de son époux :
Il a pour lui son rang, sa vaillance, et la reine;
Mais le destin s'oppose à cette illustre chaîne,
Et fait parler des dieux l'inflexible refus.
  Au milieu du palais, de ses rameaux touffus
Un laurier étendoit l'ombrage pacifique;
Le peuple avec respect voyoit cet arbre antique :
Aux lieux où de Laurente on fondoit les remparts,
De Latinus, dit-on, il frappa les regards;
Lui-même au dieu du jour consacra son feuillage :
Laurente en prit son nom. Tel qu'un bruyant nuage,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum,
Arguto tenues percurrens pectine telas.
Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum, et sera sub nocte rudentum;
Sætigerique sues, atque in præsepibus ursi
Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum :
Quos hominum ex facie dea sæva potentibus herbis
Induerat Circe in voltus ac terga ferarum.
Quæ ne monstra pii paterentur talia Troes
Delati in portus, neu litora dira subirent,
Neptunus ventis implevit vela secundis,
Atque fugam dedit, et præter vada fervida vexit.
  Jamque rubescebat radiis mare, et æthere ab alto
Aurora in roseis fulgebat lutea bigis,
Quum venti posuere, omnisque repente resedit
Flatus, et in lento luctantur marmore tonsæ.
Atque hic Æneas ingentem ex æquore lucum
Prospicit. Hunc inter fluvio Tiberinus amœno,
Vorticibus rapidis, et multa flavus arena,
In mare prorumpit : variæ circumque supraque
Adsuetæ ripis volucres et fluminis alveo
Æthera mulcebant cantu, lucoque volabant.
Flectere iter sociis terræque advertere proras
Imperat, et lætus fluvio succedit opaco.
  Nunc age, qui reges, Erato, quæ tempora rerum,
Quis Latio antiquo fuerit status, advena classem
Quum primum Ausoniis exercitus adpulit oris,
Expediam, et primæ revocabo exordia pugnæ.
Tu vatem, tu, diva, mone. Dicam horrida bella,
Dicam acies, actosque animis in funera reges,
Tyrrhenamque manum, totamque sub arma coactam
Hesperiam. Major rerum mihi nascitur ordo,
Majus opus moveo. Rex arva Latinus et urbes
Jam senior longa placidas in pace regebat.
Hunc Fauno et nympha genitum Laurente Marica
Adcipimus. Fauno Picus pater; isque parentem
Te, Saturne, refert; tu sanguinis ultimus auctor.
Filius huic, fato divum, prolesque virilis
Nulla fuit, primaque oriens erepta juventa est.
Sola domum et tantas servabat filia sedes,
Jam matura viro, jam plenis nubilis annis.
Multi illam magno e Latio totaque petebant
Ausonia: petit ante alios pulcherrimus omnes
Turnus, avis atavisque potens, quem regia conjux
Adjungi generum miro properabat amore;
Sed variis portenta deum terroribus obstant.
  Laurus erat tecti medio, in penetralibus altis,
Sacra comam, multosque metu servata per annos;
Quam pater inventam, primas quum conderet arces,
Ipse ferebatur Phœbo sacrasse Latinus,
Laurentisque ab ea nomen posuisse colonis.
Hujus apes summum densæ (mirabile dictu)
Stridore ingenti liquidum trans æthera vectæ,
Obsedere apicem; et, pedibus per mutua nexis

Un jour vint se poser sur l'un de ses rameaux
Un essaim, dont les pieds, en flexibles anneaux,
L'un par l'autre attachés à la branche pliante,
Montrèrent tout-à-coup une grappe pendante.
Un prêtre saint alors fait entendre sa voix :
« Mon dieu parle, dit-il, il m'inspire : je vois
Des lieux d'où cet essaim aborda sur nos plages,
Et de ce vieux laurier envahit les feuillages,
Je vois des étrangers fameux par leurs exploits
Fondre sur nos remparts, et nous donner des lois. »
C'est peu : dans tout l'éclat de sa pompe royale,
Un jour auprès du roi, de sa main virginale,
Sa fille présentoit l'encens aux immortels;
Tout-à-coup, ô terreur! s'élançant des autels,
Le feu sacré saisit sa belle chevelure,
De son auguste front embrase la parure,
Son bandeau, sa couronne, éclatants de rubis;
Parcourt en petillant ses superbes habits,
D'un brûlant tourbillon l'embrase tout entière;
Et le temple étonné resplendit de lumière.
L'augure est consulté : « Ce présage certain
Annonce, répond-il, un illustre destin;
Mais ce feu merveilleux, propice à Lavinie,
D'un vaste embrasement menace l'Ausonie. »
Latinus s'épouvante; au temple paternel
Il vole du dieu Faune interroger l'autel,
Perce la sombre nuit de l'antique Albunée,
Qu'entoure un noir marais d'une onde empoisonnée,
Et dont les flots sacrés, épanchés en torrents,
Font retentir des bois aussi vieux que le temps.
Là cent peuples divers, cent nations lointaines
Viennent chercher du sort les réponses certaines;
Là, quand le prêtre aux dieux a présenté ses dons,
Et des beliers sacrés arraché les toisons,
Quand son corps assoupi presse leurs peaux sanglantes,
Il voit dans son sommeil mille formes errantes,
Il écoute leurs voix, commerce avec les dieux,
Interroge l'enfer et fait parler les cieux.
Le roi pénètre au sein de ces forêts antiques,
Presse pendant la nuit les toisons prophétiques,
Attend l'auguste oracle; et soudain une voix
Arrive jusqu'à lui du silence des bois :
« Mon fils, chez les Latins ne choisis point un gendre;
Un étranger viendra (ton sort est de l'attendre),
Qui par ses nobles faits, son bras victorieux,
Portera jusqu'au ciel notre nom glorieux;
Dont les fiers descendants vaincront plus de contrées
Que l'astre étincelant des voûtes azurées
N'en découvre sous lui, quand du trône des airs
Il embrasse les cieux, les pôles et les mers. »
Le roi ne cache point la fatale réponse;
Déja la Renommée à cent peuples l'annonce,
Tandis que les Troyens, vainqueurs heureux des eaux
Au rivage du Tibre enchaînent leurs vaisseaux.
Dans le lieu le plus frais d'une riche campagne,
Le héros et ses chefs, et le charmant Ascagne,
Sur la verdure assis, et d'ombrages couverts,
Réparent par des mets les fatigues des mers.
Ces mets ne chargent point une table superbe :
Des gâteaux de froment qu'ils étendent sur l'herbe
(Ainsi s'accomplissoient les arrêts du destin)
Composent sans apprêts un champêtre festin;
Des tributs des vergers leur coupe se couronne,
Et Cérès a reçu les présents de Pomone.
Tous leurs mets épuisés, de ce fatal froment
Leur dent audacieuse attaque l'aliment;
Et leur faim, s'accordant avec l'ordre céleste,
De la pâte sacrée a dévoré le reste.
Ascagne, à cet aspect, dans un transport soudain :
« Eh quoi! la table aussi devient notre festin! »

Examen subitum ramo frondente pependit.
Continuo vates : « Externum cernimus, inquit,
Adventare virum, et partes petere agmen easdem
Partibus ex isdem, et summa dominarier arce. »
Præterea, castis adolet dum altaria tædis,
Ut juxta genitorem adstat Lavinia virgo,
Visa (nefas) longis comprendere crinibus ignem,
Atque omnem ornatum flamma crepitante cremari;
Regalesque adcensa comas, adcensa coronam
Insignem gemmis; tum fumida lumine fulvo
Involvi, ac totis vulcanum spargere tectis.
Id vero horrendum ac visu mirabile ferri :
Namque fore inlustrem fama fatisque canebant
Ipsam, sed populo magnum portendere bellum.
At rex, sollicitus monstris, oracula Fauni
Fatidici genitoris adit, lucosque sub alta
Consulit Albunea, nemorum quæ maxima sacro
Fonte sonat, sævamque exhalat opaca mephitim.
Hinc Italæ gentes, omnisque OEnotria tellus,
In dubiis responsa petunt. Huc dona sacerdos
Quum tulit, et cæsarum ovium sub nocte silenti
Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit,
Multa modis simulacra videt volitantia miris,
Et varias audit voces, fruiturque deorum
Conloquio, atque imis Acheronta adfatur Avernis.
Hic et tum pater ipse petens responsa Latinus
Centum lanigeras mactabat rite bidentes,
Atque harum effultus tergo stratisque jacebat
Velleribus. Subita ex alto vox reddita luco est :
« Ne pete connubiis natam sociare Latinis,
O mea progenies, thalamis neu crede paratis :
Externi veniunt generi, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant, quorumque ab stirpe nepotes
Omnia sub pedibus, qua sol utrumque recurrens
Adspicit oceanum, vertique regique videbunt. »
Hæc responsa patris Fauni, monitusque silenti
Nocte datos, non ipse suo premit ore Latinus;
Sed circum late volitans jam Fama per urbes
Ausonias tulerat, quum Laomedontia pubes
Gramineo ripæ religavit ab aggere classem.
Æneas, primique duces, et pulcher Iulus,
Corpora sub ramis deponunt arboris altæ,
Instituuntque dapes, et adorea liba per herbam
Subjiciunt epulis (sic Juppiter ipse monebat),
Et Cereale solum pomis agrestibus augent.
Consumptis hic forte aliis, ut vertere morsus
Exiguam in Cererem penuria adegit edendi,
Et violare manu malisque audacibus orbem
Fatalis crusti, patulis nec parcere quadris :
« Heus! etiam mensas consumimus! » inquit Iulus

S'écria-t-il. Ces mots, qu'on eût jugé frivoles,
Le héros les saisit; et ces douces paroles
Sont pour lui le signal de la fin de leurs maux.
Rempli du dieu par qui sont inspirés ces mots,
« Salut, s'écria-t-il, terre long-temps promise!
Salut, dieu des Troyens! plus d'une fois Anchise
(J'en avois jusqu'ici perdu le souvenir)
M'annonça comme un bien ce malheur à venir.
Mon fils, me disoit-il, si la faim indomptable
Un jour en aliment te fait changer ta table,
Dans ce même moment et dans ces mêmes lieux
De ton premier abri fais hommage à tes dieux :
Là de ton sort cruel finira la détresse.
Ainsi parloit Anchise; il me tient sa promesse.
Oui, je les trouve enfin ces lieux hospitaliers :
Voilà notre patrie, et voilà nos foyers!
Vous donc, dès que le jour vous rendra la lumière,
Courez de ce pays visiter la frontière;
Que sur des points divers nos compagnons épars
Reconnoissent ses mœurs, ses peuples, ses remparts.
Maintenant invoquons le souverain du monde;
Qu'imploré par nos vœux, Anchise nous réponde,
Et que Bacchus pour nous prodigue sa liqueur. »
Il dit, et l'alégresse a ranimé leur cœur.
Lui, le front couronné d'une feuille légère,
Adore de ces lieux le pouvoir tutélaire,
La Terre, qui naquit avant les autres dieux,
Les fleuves, les forêts, inconnus à ses yeux;
Et la Nuit ténébreuse, et ses flambeaux nocturnes,
Qui déja commençoient leurs courses taciturnes;
Jupiter honoré sur les monts idéens,
Cybèle à jamais chère aux peuples phrygiens,
Qui, tous deux protecteurs de la grandeur troyenne,
Un jour protégeront la puissance romaine;
Et ceux dont il naquit, couple auguste, immortel,
Anchise dans l'Érèbe, et Vénus dans le ciel.

Comme il parloit encor, d'un coup de son tonnerre
Le roi des dieux s'annonce, et lui-même à la terre
Il montre et fait briller dans l'éclat d'un ciel pur
Un nuage éclatant d'or, de pourpre et d'azur.
Aussitôt dans les rangs des fiers enfants de Troie
Il se répand un bruit qui les remplit de joie :
Le jour est donc venu de bâtir leurs remparts!
L'espérance au front gai brille de toutes parts;
Par-tout nouveaux festins et nouvelles offrandes,
Et la coupe à pleins bords s'entoure de guirlandes.
A peine dans les cieux l'aurore de retour
Reprenoit ses flambeaux et rallumoit le jour,
On part, on se répand sur ces nouvelles plages;
On reconnoît les lieux, le fleuve, les rivages;
Là, c'est le Numicus et les champs laurentins;
Voilà le Tibre; ici sont les murs des Latins,
Des Latins distingués par leur fierté guerrière.
Alors, pris dans les rangs de son armée entière,
Cent députés troyens, dont Énée a fait choix,
Ont ordre de marcher vers la ville des rois.
Chargés de riches dons, l'olivier pour couronne,
Ils volent accomplir ce que leur chef ordonne.
Énée alors prélude à ses remparts nouveaux;
Lui-même à ses Troyens en prescrit les travaux :
Un sillon, où le soc a laissé son empreinte,
De la cité future a désigné l'enceinte;
De remparts de gazon les murs sont entourés;
Sous la forme d'un camp ils croissent par degrés.
La troupe arrive enfin, et de la capitale
Déja s'offre à leurs yeux la pompe impériale;
Ils approchent des murs. Là de jeunes guerriers
Guident des chars poudreux, domptent de fiers coursiers,
La lance ou l'arc en main signalent leur adresse,
Et disputent d'ardeur, d'audace, et de vitesse.
L'un d'eux, aiguillonnant un coursier généreux,
Vers son auguste roi vole, arrive avant eux;

Nec plura adludens. Ea vox audita laborum
Prima tulit finem, primamque loquentis ab ore
Eripuit pater, ac stupefactus numine pressit.
Continuo : « Salve, fatis mihi debita tellus;
Vosque, ait, o fidi Trojæ, salvete, Penates.
Hic domus, hæc patria est. Genitor mihi talia, namque
Nunc repeto, Anchises fatorum arcana reliquit :
Quum te, nate, fames ignota ad litora vectum
Adcisis coget dapibus consumere mensas,
Tum sperare domos defessus, ibique memento
Prima locare manu molirique aggere tecta.
Hæc erat illa fames; hæc nos suprema manebat,
Exitiis positura modum.
Quare agite, et primo læti cum lumine solis
Quæ loca, quive habeant homines, ubi mœnia gentis,
Vestigemus, et a portu diversa petamus.
Nunc pateras libate Jovi, precibusque vocate
Anchisen genitorem, et vina reponite mensis. »
Sic deinde effatus frondenti tempora ramo
Implicat, et Geniumque loci, primamque deorum
Tellurem, Nymphasque, et adhuc ignota precatur
Flumina : tum Noctem, Noctisque orientia signa,
Idæumque Jovem, Phrygiamque ex ordine matrem
Invocat, et duplices Cœloque Ereboque parentes.

Hic pater omnipotens ter cœlo clarus ab alto
Intonuit, radiisque ardentem lucis et auro
Ipse manu quatiens ostendit ab æthere nubem.
Diditur hic subito Trojana per agmina rumor,
Advenisse diem, quo debita mœnia condant.
Certatim instaurant epulas, atque omine magno
Crateras læti statuunt, et vina coronant.
Postera quum prima lustrabat lampade terras
Orta dies, urbem, et fines, et litora gentis
Diversi explorant : hæc fontis stagna Numici,
Hunc Thybrim fluvium, hic fortes habitare Latinos.
Tum satus Anchisa delectos ordine ab omni
Centum oratores augusta ad mœnia regis
Ire jubet, ramis velatos Palladis omnes;
Donaque ferre viro, pacemque exposcere Teucris.
Haud mora; festinant jussi, rapidisque feruntur
Passibus. Ipse humili designat mœnia fossa,
Moliturque locum; primasque in litore sedes,
Castrorum in morem, pinnis atque aggere cingit.
Jamque iter emensi, turres ac tecta Latinorum
Ardua cernebant juvenes, muroque subibant.
Ante urbem pueri et primævo flore juventus
Exercentur equis, domitantque in pulvere currus,
Aut acres tendunt arcus, aut lenta lacertis

Dit que des inconnus d'une haute stature,
Étrangers de langage, étrangers de parure,
Demandent audience. Exempt d'un vain orgueil,
Le prince les admet, leur fait un doux accueil,
Et monte sur le trône où siégeoient ses ancêtres.
Digne de ce grand peuple, et digne de ses maîtres,
Dans les airs s'élevoit son palais somptueux,
De Picus son aïeul séjour majestueux.
Cent colonnes de marbre en pompe l'environnent;
D'un bois religieux les arbres le couronnent,
Qui depuis trois cents ans, pleins d'une sainte horreur,
Ainsi que le respect, inspirent la terreur :
Les rois y sont des dieux, ce palais est un temple.
Là, le front prosterné, la nation contemple
Ses princes recevant pour la première fois
Les faisceaux souverains et le sceptre des rois.
Là, lorsqu'un saint usage en pompe renouvelle
D'un belier immolé l'offrande solennelle,
Les premiers de l'état, sur leur siége exhaussés,
Près d'une table immense en ordre sont placés;
Et, d'un peuple fidèle éternisant l'hommage,
Le cèdre de leurs rois y conserve l'image :
Italus, Sabinus, qui, la serpette en main,
Annonce que la vigne est son bienfait divin ;
Saturne, dieu du temps; Janus aux deux visages;
Cent autres souverains, dont les mâles courages
De leur zèle héroïque ont obtenu le prix,
D'un vestibule immense occupent les lambris.
A l'entrée on voyoit des nations soumises
Les drapeaux déchirés et les portes conquises :
Là des chars fracassés, du fer courbé des faux,
Des panaches flottants, de l'airain des vaisseaux,
Et des arcs détendus, et des lances oisives,
Pendoient pompeusement les dépouilles captives.
Lui-même, s'appuyant sur son sceptre augural,
Dans sa courte tunique, ornement martial,
Un bouclier au bras, de la porte sacrée
Picus, son noble aïeul, ornoit l'auguste entrée;
Picus, qui des coursiers savoit dompter l'essor.
Circé l'aimoit; Circé de sa baguette d'or
Le toucha, le vêtit de ses plumes nouvelles,
Et de riches couleurs elle émailla ses ailes.
C'est là, c'est dans ces lieux, où brillent à-la-fois
La majesté des dieux et la grandeur des rois,
Que, sur son trône assis, le vieux roi de Laurente
Admet les Phrygiens, et d'une voix touchante :
« Enfants de Dardanus (car je n'ignore pas
Votre nom, votre ville, et vos trop longs combats),
L'éclat de votre gloire, à qui tout éclat cède,
Dans mes vastes états dès long-temps vous précède.
Quel est votre dessein? et que puis-je pour vous ?
Soit qu'un astre trompeur, soit que l'onde en courroux
Ait poussé vos vaisseaux dans les ports d'Ausonie,
Troyens, que de vos cœurs la crainte soit bannie.
Les Latins sont fameux par l'hospitalité :
Enfants du vieux Saturne, en eux l'humanité
N'est pas le fruit des lois; leur bonté volontaire
Suit de leur premier dieu l'exemple héréditaire.
Je m'en souviens encor, quelques vieillards toscans
(Mais leur récit se perd dans la nuit des vieux ans)
M'ont dit que Dardanus, enfant de l'Étrurie,
Pour la Thrace autrefois déserta sa patrie,
Y choisit son séjour, et des champs thraciens
Transporta ses foyers sur les bords phrygiens.
Et maintenant ce prince, adoré dans l'Asie,
Partage avec les dieux la céleste ambroisie. »
Il dit. Ilionée en ces mots lui répond :
« Noble sang de Faunus, si des mers d'Hellespont
Les Troyens sont venus sur cet heureux rivage,
Non, ce n'est point l'effet d'une erreur, d'un orage,

Spicula contorquent, cursuque ictuque lacessunt :
Quum prævectus equo longævi regis ad aures
Nuntius ingentes ignota in veste reportat
Advenisse viros. Ille intra tecta vocari
Imperat, et solio medius consedit avito.
Tectum augustum, ingens, centum sublime columnis,
Urbe fuit summa, Laurentis regia Pici,
Horrendum silvis et relligione parentum.
Hic sceptra adcipere, et primos adtollere fasces,
Regibus omen erat; hoc illis curia templum;
Hæ sacris sedes epulis; hic, ariete cæso,
Perpetuis soliti patres considere mensis.
Quin etiam veterum effigies ex ordine avorum
Antiqua e cedro, Italusque, paterque Sabinus
Vitisator, curvam servans sub imagine falcem,
Saturnusque senex, Janique bifrontis imago,
Vestibulo adstabant; aliique ab origine reges,
Martia qui ob patriam pugnando volnera passi.
Multaque præterea sacris in postibus arma;
Captivi pendent currus, curvæque secures,
Et cristæ capitum, et portarum ingentia claustra,
Spiculaque, clypeique, ereptaque rostra carinis.
Ipse Quirinali lituo, parvaque sedebat
Succinctus trabea, lævaque ancile gerebat
Picus, equum domitor; quem capta cupidine conjux
Aurea percussum virga, versumque venenis,
Fecit avem Circe, sparsitque coloribus alas.
Tali intus templo divum, patriaque Latinus
Sede sedens, Teucros ad sese in tecta vocavit;
Atque hæc ingressis placido prior edidit ore :
« Dicite, Dardanidæ, neque enim nescimus et urbem
Et genus, auditique advertitis æquore cursum,
Quid petitis? quæ causa rates, aut cujus egentes
Litus ad Ausonium tot per vada cærula vexit?
Sive errore viæ, seu tempestatibus acti,
(Qualia multa mari nautæ patiuntur in alto)
Fluminis intrastis ripas, portuque sedetis;
Ne fugite hospitium; neve ignorate Latinos,
Saturni gentem, haud vinclo nec legibus æquam,
Sponte sua, veterisque dei se more tenentem.
Atque equidem memini (fama est obscurior annis)
Auruncos ita ferre senes; his ortus ut agris
Dardanus Idæas Phrygiæ penetrarit ad urbes,
Threiciamque Samum, quæ nunc Samothracia fertur.
Hinc illum Corythi Tyrrhena ab sede profectum
Aurea nunc solio stellantis regia cœli
Adcipit, et numerum divorum altaribus addit. »
Dixerat, et dicta Ilioneus sic voce secutus :
« Rex, genus egregium Fauni, nec fluctibus actos
Atra subegit hiems vestris succedere terris;

Ni d'un astre ennemi l'aspect insidieux ;
C'est notre propre choix qui nous porte en ces lieux,
Malheureux, exilés d'une terre féconde,
Et des plus grands états qu'ait vus l'astre du monde.
Dardanus, les Troyens sont nés de Jupiter ;
Sorti du même sang, de nos rois le plus cher,
Énée en suppliants devant vous nous envoie.
Hélas! vous connoissez les désastres de Troie.
Qui ne les connoît pas ? Et ce peuple lointain
Qu'embrase de ses feux le climat africain,
Et ceux que le soleil sous les glaces de l'Ourse
D'un rayon plus oblique éclaire dans sa course,
Tous ont su quel orage et quels flots débordés
Mycènes a vomis dans nos champs inondés ;
Et comment, dans leur fière et longue jalousie,
On vit s'entre-choquer et l'Europe et l'Asie.
Depuis ce choc affreux dont trembla l'univers,
Poussés de rive en rive, errants de mers en mers,
Aujourd'hui nous venons, sur ce nouveau rivage,
Des biens communs à tous réclamer le partage :
L'eau, l'air, un simple abri, voilà tous nos souhaits.
Vous ne rougirez point un jour de vos bienfaits :
Peut-être nos secours vous vaudront quelque gloire ;
Et notre cœur jamais n'en perdra la mémoire.
J'en jure par Énée; oui, j'atteste ce bras
Fidèle dans la paix, vaillant dans les combats,
Vos dons seront payés, et Laurente avec joie
Un jour s'applaudira d'avoir accueilli Troie.
Si nous venons ici devant son souverain,
La prière à la bouche, et l'olive à la main,
Ce n'est pas que le sort nous laisse sans asile :
Plus d'un fier potentat à son peuple, à sa ville,
A voulu réunir de malheureux proscrits,
Nobles dans leur disgrace, et grands dans leurs débris.
Mais les dieux sur vos bords ont guidé notre course :
Le sang de Dardanus vient retrouver sa source ;
Et, si j'en crois Délos, le sacré Numicus,
D'accord avec le Tibre, attend nos dieux vaincus.
Vous, daignez recevoir ces restes de Pergame,
Avec peine arrachés à notre ville en flamme ;
Acceptez ces débris d'une antique splendeur,
Monuments d'infortune ainsi que de grandeur :
Dans cette coupe d'or, aux dieux alors propices,
Anchise présentoit le vin des sacrifices,
Lorsqu'aux jours solennels, comme nos premiers rois,
Aux peuples convoqués Priam donnoit des lois.
Ce manteau, cet habit du plus grand des monarques,
De son pouvoir royal étoient les nobles marques ;
Ce sceptre dans ses mains fut long-temps révéré ;
Ce riche diadème ornoit son front sacré ;
Des femmes de son sang ces tissus sont l'ouvrage. »
De l'orateur troyen tel étoit le langage.
Le roi l'entend d'un air profondément rêveur.
Ces trésors, ces présents touchent bien moins son cœur
Que les grands intérêts de sa noble famille,
Et l'oracle de Faune, et l'hymen de sa fille.
Le voilà, se dit-il, ce héros tant promis,
A qui doit cet empire un jour être soumis;
Celui de qui la race, en conquêtes féconde,
A son vaste pouvoir doit asservir le monde.
Enfin éclaircissant son front majestueux :
« Non, vous ne formez pas des vœux présomptueux :
Puisse le juste ciel accomplir son présage!
Je sais de vos présents apprécier l'hommage.
Troyens, je vous promets dans ce séjour nouveau
Des champs non moins féconds, un destin non moins beau.
A votre illustre chef si ces lieux peuvent plaire,
Qu'il vienne; il touchera ma main hospitalière,
Je toucherai la sienne, et ce traité suffit.
Vous, courez lui porter ce fidèle récit.

Nec sidus regione viæ litusve fefellit.
Consilio hanc omnes animisque volentibus urbem
Adferimur, pulsi regnis, quæ maxima quondam
Extremo veniens sol adspiciebat Olympo.
Ab Jove principium generis; Jove Dardana pubes
Gaudet avo : rex ipse, Jovis de gente suprema,
Troius Æneas tua nos ad limina misit.
Quanta per Idæos sævis effusa Mycenis
Tempestas ierit campos, quibus actus uterque
Europæ atque Asiæ fatis concurrerit orbis,
Audiit, et si quem tellus extrema refuso
Submovet oceano, et si quem extenta plagarum
Quatuor in medio dirimit plaga solis iniqui.
Diluvio ex illo tot vasta per æquora vecti,
Dis sedem exiguam patriis, litusque rogamus
Innocuum, et cunctis undamque auramque patentem.
Non erimus regno indecores; nec vestra feretur
Fama levis, tantive abolescet gratia facti,
Nec Trojam Ausonios gremio excepisse pigebit.
Fata per Æneæ juro, dextramque potentem,
Sive fide, seu quis bello est expertus et armis;
Multi nos populi, multæ (ne temne, quod ultro
Præferimus manibus vittas ac verba precantia)
Et petiere sibi et voluere adjungere gentes :
Sed nos fata deum vestras exquirere terras
Imperiis egere suis. Hinc Dardanus ortus
Huc repetit; jussisque ingentibus urget Apollo
Tyrrhenum ad Thybrim et fontis vada sacra Numici.
Dat tibi præterea fortunæ parva prioris
Munera, reliquias Troja ex ardente receptas.
Hoc pater Anchises auro libabat ad aras :
Hoc Priami gestamen erat, quum jura vocatis
More daret populis; sceptrumque, sacerque tiaras,
Iliadumque labor vestes. »
Talibus Ilionei dictis, defixa Latinus
Obtutu tenet ora, soloque immobilis hæret,
Intentos volvens oculos : nec purpura regem
Picta movet, nec sceptra movent Priameia tantum,
Quantum in connubio natæ thalamoque moratur :
Et veteris Fauni volvit sub pectore sortem.
Hunc illum fatis externa ab sede profectum
Portendi generum, paribusque in regna vocari
Auspiciis; huic progeniem virtute futuram
Egregiam, totum quæ viribus occupet orbem.
Tandem lætus ait : « Di nostra incepta secundent,
Auguriumque suum! Dabitur, Trojane, quod optas;
Munera nec sperno. Non vobis, rege Latino,
Divitis uber agri, Trojæve opulentia deerit.
Ipse modo Æneas (nostri si tanta cupido est,
Si jungi hospitio properat, sociusque vocari),

Qu'il sache mes projets : une jeune princesse,
Le fruit de mon hymen, l'objet de ma tendresse,
Si j'en crois le destin, l'oracle paternel,
Et les signes nombreux des volontés du ciel,
Doit (et rien n'en sauroit changer la loi sévère)
Recevoir un époux d'une terre étrangère.
Sans doute ils m'annonçoient le héros d'Ilion;
C'est lui qui jusqu'aux cieux doit porter notre nom :
Oui, c'est lui; je le crois, j'en chéris l'espérance,
Et mon pressentiment m'en donne l'assurance. »
Il dit, et fait choisir ses coursiers les plus beaux :
L'orgueil de ses haras, trois cents jeunes chevaux
Ornoient d'un double rang leur superbe demeure.
A chacun des Troyens on amène sur l'heure
Un coursier dont les vents n'égaloient pas l'essor :
Sur leur large poitrail descend un collier d'or;
L'or couvre leurs harnois, et leur fierté farouche
Obéit au frein d'or qui gourmande leur bouche.
Pour leur monarque absent part un couple pareil
De coursiers, nobles fils des coursiers du Soleil.
Ils traîneront son char dans les champs de la guerre;
La fille du Soleil les créa pour la terre :
Elle-même soumit, par un heureux larcin,
Une mère mortelle à l'étalon divin;
Et les fougueux enfants de ce noble adultère
Soufflent encor le feu des chevaux de son père.
Sur leurs fiers palefrois les Troyens satisfaits
Partent, et vont porter des paroles de paix.
Dans ce moment, des dieux l'impitoyable reine
Quittoit sa chère Argos. L'œil perçant de sa haine,
Des monts de la Sicile aux bords Laviniens,
Voit triomphante au port la flotte des Troyens;
Elle les voit, heureux, vainqueurs, et pleins de joie,
Ébaucher les remparts de la nouvelle Troie,
Confier leurs destins à ces climats nouveaux,
S'emparer de la terre et triompher des eaux.
Troublée à cet aspect, la déesse s'arrête,
Les yeux étincelants, et secouant la tête :
« O race que je hais, infames Phrygiens!
Leurs destins osent donc lutter contre les miens!
Je les ai faits captifs, et ce vil peuple est libre!
J'armai contre eux les mers, les voilà dans le Tibre!
Quoi! ni leurs murs croulants n'ont pu les écraser,
Ni leurs remparts en feu n'ont pu les embraser!
Ma colère, sans doute, a manqué de constance :
Lasse, enfin, j'ai laissé reposer ma vengeance!...
Que dis-je! j'ai traîné leurs débris sur les mers,
Contre eux j'ai fatigué l'eau, la terre, et les airs :
Que m'ont servi la terre, et les eaux, et les ondes,
Et l'horrible Charybde, et ses roches profondes?
Les voilà dans le port, sans péril, sans effroi,
Fondant leurs murs nouveaux, bravant la terre et moi.
Où donc est mon pouvoir? Quoi! le dieu de la Thrace
Aura pu du Lapithe exterminer la race!
Diane à ses fureurs immoler Calydon!
Eh! quel crime à ces dieux défendoit le pardon?
Jupiter permit tout; et moi, moi son épouse,
Moi la reine des dieux, dont la fureur jalouse
A pris, imaginé, lassé tous les moyens,
Malheureuse, il m'immole à ce roi des Troyens!
Eh bien! si j'ai perdu ma suprême puissance,
Il n'est rien qu'aujourd'hui n'invoque ma vengeance;
Cherchons-nous des appuis dans un autre univers :
J'ai contre moi les cieux, j'armerai les enfers.
Je ne puis leur ravir le sceptre d'Ausonie,
Mais je puis arrêter l'hymen de Lavinie,
Mais je puis différer cette grande union,
Mais je puis séparer Laurente d'Ilion.
Que tous deux de leurs rois paieront cher l'alliance!
Qu'un double châtiment venge une double offense!

Adveniat; voltus neve exhorrescat amicos.
Pars mihi pacis erit dextram tetigisse tyranni.
Vos contra regi mea nunc mandata referte.
Est mihi nata, viro gentis quam jungere nostræ,
Non patrio ex adyto sortes, non plurima cœlo
Monstra sinunt : generos externis adfore ab oris,
Hoc Latio restare canunt, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant. Hunc illum poscere fata
Et reor, et, si quid veri mens augurat, opto. »
Hæc effatus, equos numero pater eligit omni.
Stabant ter centum nitidi in præsepibus altis :
Omnibus extemplo Teucris jubet ordine duci
Instratos ostro alipedes pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent :
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Absenti Æneæ currum geminosque jugales,
Semine ab ætherio, spirantes naribus ignem,
Illorum de gente, patri quos Dædala Circe
Supposita de matre nothos furata creavit.
Talibus Æneadæ donis dictisque Latini
Sublimes in equis redeunt, pacemque reportant.
Ecce autem Inachiis sese referebat ab Argis
Sæva Jovis conjux, aurasque invecta tenebat;
Et lætum Ænean classemque ex æthere longo
Dardaniam Siculo prospexit ab usque Pachyno.
Moliri jam tecta videt, jam fidere terræ;
Deseruisse rates : stetit acri fixa dolore.
Tum quassans caput, hæc effundit pectore dicta :
« Heu stirpem invisam! et fatis contraria nostris
Fata Phrygum! num Sigeis occumbere campis,
Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros? medias acies mediosque per ignes
Invenere viam. At, credo, mea numina tandem
Fessa jacent, odiis aut exsaturata quievi!...
Quin etiam patria excussos infesta per undas
Ausa sequi, et profugis toto me opponere ponto :
Absumptæ in Teucros vires cœlique marisque.
Quid Syrtes, aut Scylla mihi, quid vasta Charybdis
Profuit? optato conduntur Thybridis alveo,
Securi pelagi, atque mei. Mars perdere gentem
Inmanem Lapithum valuit; concessit in iras
Ipse deum antiquam genitor Calydona Dianæ :
Quod scelus aut Lapithas tantum, aut Calydona merentem?
Ast ego, magna Jovis conjux, nil linquere inausum
Quæ potui infelix, quæ memet in omnia verti,
Vincor ab Ænea! Quod si mea numina non sunt
Magna satis, dubitem haud equidem implorare quod usquam est.
Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.
Non dabitur regnis (esto) prohibere Latinis,
Atque inmota manet fatis Lavinia conjux :

Oui, des torrents de sang, fille d'un foible roi,
Voilà l'affreuse dot que j'apprête pour toi.
A ton sanglant hymen que Bellone preside!
Hécube n'a pas seule, en sa couche homicide,
Enfanté le flambeau de la division,
Vénus a son Pâris pour une autre Ilion;
Énée embrasera la nouvelle Pergame,
Et ma haine deux fois aura vu Troie en flamme. »
Sur la terre, à ces mots, la déesse descend;
Elle ordonne. Alecton sort à son cri puissant,
Alecton qui se plaît au meurtre, aux incendies,
Aux noires trahisons, aux basses perfidies :
Pluton même, son père, et ses barbares sœurs
Ont en horreur ce monstre et ses lâches noirceurs,
Tant ses traits sont hideux, tant son ame est cruelle,
Tant ses affreux serpents fourmillent autour d'elle!
« Viens, fille de la Nuit, dit Junon; viens, sers-moi;
Sers ma juste vengeance, elle a besoin de toi.
La haine à ton aspect s'empare des familles;
Devant toi plus d'époux, ni de sœurs, ni de filles;
Tu tiens les fouets vengeurs, les funèbres flambeaux;
Tu détruis les palais, tu creuses les tombeaux :
Va, cours, romps cet hymen où leur espoir se fonde;
Fouille dans les trésors de ta rage féconde;
Épuise tout ton art, déchaîne tout l'enfer;
Toi-même forge, aiguise, ensanglante le fer;
Arme tout, confonds tout : c'est Junon qui l'ordonne. »
Empreinte des poisons de l'horrible Gorgone,
Alecton prend l'essor, vole au palais des rois,
Pénètre jusqu'aux lieux où, pleurant à-la-fois
Et l'affront de Turnus, et le triste hyménée
Qui remettra bientôt sa fille aux bras d'Énée,
Nourrissant en secret dans son cœur déchiré
Les cuisantes douleurs de l'orgueil ulcéré,
Dans ses dépits amers Amate solitaire
S'indignoit en reine, et gémissoit en mère.
Alecton d'un serpent arme aussitôt sa main,
Le lance sur Amate, et le plonge en son sein.
Entre elle et ses habits, d'une course légère,
Ce monstre va, revient, la parcourt tout entière,
Tantôt de ses nœuds d'or lui compose un collier;
Tantôt, dans ses cheveux habile à se plier,
En longue bandelette autour d'eux se renoue,
Et sur elle, en glissant, se promène et se joue.
Tant que le noir poison, dans ses accès naissants,
Sans violence encor pénètre tous ses sens,
Et que le feu caché qui déja la dévore
Dans toute sa fureur n'éclate pas encore,
Mère tendre et sensible, avec un ton plus doux
Sa gémissante voix implore son époux :
« Hélas! est-il donc vrai? vous donnez Lavinie
Au misérable chef d'une race bannie?
De grace, ayez pitié de vous, de mes douleurs,
D'une fille chérie, et d'une mère en pleurs,
Qu'un ravisseur barbare, et prêt à disparoître,
Au premier aquilon va délaisser peut-être.
Eh! n'est-ce pas ainsi qu'un berger phrygien
Par un rapt odieux flétrit le nom troyen?
Où donc sont vos serments et vos saintes promesses
A Turnus tant de fois comblé de vos tendresses,
Turnus, qu'unit à vous le sang de mes aïeux?
Si l'oracle de Faune et les ordres des dieux
Demandent un époux d'une race étrangère,
Ne peut-on expliquer cette loi si sévère?
Tout pays qui n'est pas gouverné par vos lois,
Dans le sens de l'oracle, est étranger, je crois;

At trahere, atque moras tantis licet addere rebus;
At licet amborum populos exscindere regum.
Hac gener atque socer coeant mercede suorum.
Sanguine Trojano et Rutulo dotabere, virgo;
Et Bellona manet te pronuba. Nec face tantum
Cisseis prægnans ignes enixa jugales;
Quin idem Veneri partus suus, et Paris alter,
Funestæque iterum recidiva in Pergama tædæ. »
Hæc ubi dicta dedit, terras horrenda petivit.
Luctificam Allecto dirarum ab sede dearum
Infernisque ciet tenebris; cui tristia bella,
Iræque, insidiæque, et crimina noxia cordi.
Odit et ipse pater Pluton, odere sorores
Tartareæ monstrum : tot sese vertit in ora,
Tam sævæ facies, tot pullulat atra colubris.
Quam Juno his acuit verbis, ac talia fatur :
« Hunc mihi da proprium, virgo sata Nocte, laborem,
Hanc operam; ne noster honos infractave cedat
Fama loco; neu connubiis ambire Latinum
Æneadæ possint, Italosve obsidere fines.
Tu potes unanimos armare in prælia fratres,
Atque odiis versare domos; tu verbera tectis
Funereasque inferre faces; tibi nomina mille,
Mille nocendi artes : fecundum concute pectus,
Disjice compositam pacem, sere crimina belli :
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus. »
Exin Gorgoneis Allecto infecta venenis
Principio Latium et Laurentis tecta tyranni
Celsa petit, tacitumque obsedit limen Amatæ :
Quam super adventu Teucrum, Turnique hymenæis,
Femineæ ardentem curæque iræque coquebant.
Huic dea cæruleis unum de crinibus anguem
Conjicit, inque sinum præcordia ad intima subdit,
Quo furibunda domum monstro permisceat omnem.
Ille, inter vestes et levia pectora lapsus,
Volvitur adtactu nullo, fallitque furentem.
Vipeream inspirans animam : fit tortile collo
Aurum ingens coluber; fit longæ tænia vittæ,
Innectitque comas, et membris lubricus errat.
Ac dum prima lues udo sublapsa veneno
Pertentat sensus, atque ossibus implicat ignem,
Necdum animus toto percepit pectore flammam;
Mollius, et solito matrum de more, locuta est,
Multa super nata lacrymans Phrygiisque hymenæis :
« Exsulibusne datur ducenda Lavinia Teucris,
O genitor, nec te miseret natæque tuique?
Nec matris miseret, quam primo aquilone relinquet
Perfidus, alta petens abducta virgine, prædo?
At non sic Phrygius penetrat Lacedæmona pastor,
Ledæamque Helenam Trojanas vexit ad urbes?
Quid tua sancta fides? Quid cura antiqua tuorum,
Et consanguineo toties data dextera Turno?
Si gener externa petitur de gente Latinis,
Idque sedet, Faunique premunt te jussa parentis;
Omnem equidem sceptris terram quæ libera nostris
Dissidet, externam reor, et sic dicere divos.

Et le sang de Turnus sort des rois de Mycènes. »
Tandis que son amour s'épuise en plaintes vaines,
Errant dans tout son corps, déja l'affreux poison
Agite tous ses sens, et trouble sa raison.
Alors, les yeux hagards, pâle, désordonnée,
A toute sa fureur elle erre abandonnée;
Plus acharnée encor, la déesse la suit.
Tel, sous le fouet pliant qui siffle et le poursuit,
Roule ce buis tournant dont s'amuse l'enfance;
Il court, il va, revient sous un portique immense;
La jeune troupe observe avec étonnement
Des cercles qu'il décrit l'agile mouvement,
L'exerce sans relâche, et, l'animant sans cesse,
Par des coups redoublés redouble sa vitesse.
Ainsi vole la reine; ainsi de tous côtés
Elle porte au hasard ses pas précipités.
C'est peu : dans les fureurs de l'amour maternelle,
Prétextant de Bacchus la fête solennelle,
Furieuse, elle vole à la suite du dieu;
Et sous l'ombrage épais du plus sauvage lieu,
Pour sauver des Troyens l'honneur de sa famille,
Dans le fond des forêts elle entraine sa fille.
« A moi! s'écrioit-elle; à moi, divin Bacchus!
Viens! triomphe d'Énée et même de Turnus;
Lavinie est à toi, mon choix te la destine;
A sa main virginale unis ta main divine;
C'est pour toi qu'elle vit, que du thyrse sacré
Elle porte en sa main le pampre révéré;
Pour toi qu'elle nourrit sa jeune chevelure,
Dont ses premiers serments t'ont voué la parure;
Pour toi qu'elle s'unit à nos saintes fureurs,
S'associe à nos chants, et se mêle à nos chœurs.
Viens, dieu puissant! toi seul mérites sa conquête;
Viens : sa mère t'implore, et ton épouse est prête. »
Le bruit de ses fureurs vole de toutes parts.
Soudain, pour les forêts désertant leurs remparts,
Accourent sur ses pas les femmes d'Ausonie;
Toutes, suivant leur reine, entourant Lavinie,
Leur chevelure au vent, et le feu dans les yeux,
Joignent à ses transports leurs transports furieux.
D'autres, que couvre un lynx de sa peau bigarrée,
Agitant un long thyrse en leur main égarée,
Bondissent à sa suite, et remplissent les bois
Du son rauque et tremblant de leurs lugubres voix.
Une torche à la main, de rage étincelante,
Amate est à leur tête; elle vole, elle chante
Et Bacchus, et sa fille, et Turnus son époux;
Puis, d'une voix terrible exhalant son courroux :
« Vous toutes qui portez le nom sacré de mère,
Si vous aimez Amate et plaignez sa misère,
Si ce saint nom de mère a sur vous quelques droits,
Si la nature encor vous parle par ma voix,
Venez; que mes douleurs dans vos cœurs retentissent;
Qu'à mes cris maternels vos cris se réunissent;
Allumez ces brandons, dénouez vos cheveux :
Mêlez-vous à nos chœurs, joignez-vous à nos vœux. »
Ainsi dans les forêts la déesse inhumaine
Des transports de Bacchus aiguillonne la reine;
Hideuse, elle sourit à ses propres fureurs.
De la haine déja le germe est dans les cœurs.
C'est assez; elle étend son aile ténébreuse,
Part, et gagne d'un vol cette cité fameuse
Où du Rutule altier le monarque orgueilleux,
Turnus, fait son séjour : un nom jadis fameux,
Voilà tout ce qui reste à la célèbre Ardée,
Que la fille d'Acrise autrefois a fondée.
C'étoit l'heure où tout dort, l'air, la terre, et les flots
Turnus goûtoit lui-même un paisible repos.
Alors, imaginant un nouveau stratagème,
La fille des enfers cesse d'être elle-même.
Elle devient, au lieu de l'horrible Alecton,
La vieille Calybé, prêtresse de Junon.
Des rides à longs plis sillonnent son visage;
Un reste de cheveux, déja blanchis par l'âge,

Et Turno, si prima domus repetatur origo,
Inachus Acrisiusque patres, mediæque Mycenæ. »
His ubi nequidquam dictis experta, Latinum
Contra stare videt, penitusque in viscera lapsum
Serpentis furiale malum, totamque pererrat;
Tum vero infelix, ingentibus excita monstris,
Inmensam sine more furit lymphata per urbem.
Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo,
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent; ille actus habena
Curvatis fertur spatiis : stupet inscia supra
Impubesque manus, mirata volubile buxum :
Dant animos plagæ. Non cursu segnior illo
Per medias urbes agitur, populosque feroces.
Quin etiam in silvas, simulato numine Bacchi,
Majus adorta nefas, majoremque orsa furorem,
Evolat, et natam frondosis montibus abdit;
Quo thalamum eripiat Teucris, tædasque moretur :
Evoe Bacche, fremens, solum te virgine dignum
Vociferans : etenim molles tibi sumere thyrsos,
Te lustrare choro, sacrum tibi pascere crinem.
Fama volat; furiisque adcensas pectore matres
Idem omnes simul ardor agit nova quærere tecta.
Deseruere domos : ventis dant colla comasque.
Ast aliæ tremulis ululatibus æthera complent,
Pampineasque gerunt incinctæ pellibus hastas.
Ipsa inter medias flagrantem fervida pinum
Sustinet, ac natæ Turnique canit hymenæos,
Sanguineam torquens aciem, torvumque repente
Clamat : « Io matres, audite ubi quæque, Latinæ,
Si qua piis animis manet infelicis Amatæ
Gratia, si juris materni cura remordet;
Solvite crinales vittas, capite orgia mecum. »
Talem inter silvas, inter deserta ferarum,
Reginam Allecto stimulis agit undique Bacchi.
Postquam visa satis primos acuisse furores,
Consiliumque omnemque domum vertisse Latini;
Protenus hinc fuscis tristis dea tollitur alis
Audacis Rutili ad muros, quam dicitur urbem
Acrisioneis Danae fundasse colonis,
Præcipiti delata Noto. Locus Ardea quondam
Dictus avis, et nunc magnum manet Ardea nomen :
Sed fortuna fuit. Tectis hic Turnus in altis
Jam mediam nigra carpebat nocte quietem.
Allecto torvam faciem et furialia membra
Exuit; in voltus sese transformat aniles,

Est orné de festons, couronné d'olivier.
Elle entre, elle se montre aux regards du guerrier.
« Turnus, tant de travaux seront donc inutiles!
Dit-elle. A des Troyens errants et sans asiles,
Au mépris de tes droits, au mépris de ton rang,
Passera donc un sceptre acheté par ton sang!
Latinus choisit donc un étranger pour gendre!
Ce sang si bien payé, cours encor le répandre;
Va, dompte les Toscans, protége les Latins.
Junon, lorsque tu dors, veille sur tes destins;
Elle-même vers toi députe sa prêtresse.
Sors donc de ta langueur, va, vole, le temps presse;
Rassemble tes soldats, déroule tes drapeaux,
Des Troyens dans le Tibre embrase les vaisseaux,
Et renverse sur eux leur ville encor naissante :
Pars, accomplis des dieux la volonté puissante :
Et qu'un monarque ingrat, sans courage et sans foi,
Sache comment se venge un héros tel que toi. »
D'un souris dédaigneux accueillant la prêtresse :
« Je n'ai, répond Turnus, ni frayeur, ni foiblesse.
Déja je suis instruit que de ces vils Troyens
Les vaisseaux ont touché les bords ausoniens;
Mais Junon veille encor pour un peuple qu'elle aime :
Mon cœur est rassuré, rassurez-vous vous-même.
Votre âge, je le vois, et la caducité
A vos foibles esprits cachent la vérité;
Et, berçant votre cœur de visions crédules,
Lui forgent sans objet des terreurs ridicules.
Prêtresse, laissez là les querelles des rois,
Exercez aux autels vos paisibles emplois :
C'est à nous de parler et de guerre et d'alarmes;
Reprenez l'encensoir, et laissez-nous les armes. »
Alecton, à ces mots redoublant de fureur,
D'un seul de ses regards le glace de terreur,
Arme d'un fouet vengeur sa main impitoyable;
Ses serpents, redressés sur sa tête effroyable,
Poussent tous à-la-fois d'horribles sifflements;
Ses lèvres sont sans voix, ses yeux sans mouvements.
Il veut la conjurer; la déesse l'arrête,
Le repousse en fureur, arrache de sa tête
Deux des plus noirs serpents qu'ait engendrés l'enfer
Les fait siffler sur lui; puis d'un sourire amer :
« Eh bien, reconnois-tu la prêtresse crédule
Que son âge remplit d'un effroi ridicule?
Regarde, et vois en moi la terrible Alecton,
La plus horrible sœur des filles de Pluton.
Je porte dans mes mains la mort et l'épouvante. »
Elle dit, et lui lance une torche fumante;
La torche vole, siffle, et s'attache à son sein.
Le prince épouvanté se réveille, et soudain
Se roule dans des flots d'une sueur glacée;
Il s'agite, il respire une rage insensée :
« Mes armes, mes amis! mes dards! mes javelots! »
Telle, quand sous l'airain où frissonnent les flots,
Un aride sarment en petillant s'embrase,
L'onde frémit, s'agite et bondit dans son vase,
Et, dans l'air exhalant des tourbillons fumeux,
S'enfle, monte, et répand ses bouillons écumeux :
Telle, quand Latinus détruit son espérance,
Du superbe Turnus s'irrite la vaillance.
Il veut d'un prince ingrat attaquer les remparts;
Ordonne que dans l'air flottent ses étendards,
Qu'à sauver l'Italie à l'envi tout conspire,
Qu'un perfide étranger soit chassé de l'empire.
Les Troyens, les Latins ne l'épouvantent pas;
Contre deux nations il suffit de son bras.

Et frontem obscenam rugis arat : induit albos
Cum vitta crines : tum ramum innectit olivæ.
Fit Calybe, Junonis anus templique sacerdos,
Et juveni ante oculos his se cum vocibus offert :
« Turne, tot incassum fusos patiere labores,
Et tua Dardaniis transcribi sceptra colonis?
Rex tibi conjugium et quæsitas sanguine dotes
Abnegat; externusque in regnum quæritur heres.
I nunc, ingratis offer te, inrise, periclis :
Tyrrhenas, i, sterne acies; tege pace Latinos.
Hæc adeo tibi me, placida quum nocte jaceres,
Ipsa palam fari omnipotens Saturnia jussit.
Quare age, et armari pubem portisque moveri,
Lætus in arma para; et Phrygios, qui flumine pulchro
Consedere, duces, pictasque exure carinas.
Cœlestum vis magna jubet. Rex ipse Latinus,
Ni dare conjugium et dicto parere fatetur,
Sentiat, et tandem Turnum experiatur in armis. »
Hic juvenis, vatem inridens, sic orsa vicissim
Ore refert : « Classes invectas Thybridis undam,
Non, ut rere, meas effugit nuntius aures.
Ne tantos mihi finge metus : nec regia Juno
Inmemor est nostri.
Sed te victa situ verique effeta senectus,
O mater, curis nequidquam exercet, et arma
Regum inter falsa vatem formidine ludit.
Cura tibi, divum effigies et templa tueri;
Bella viri pacemque gerent, queis bella gerenda. »
Talibus Allecto dictis exarsit in iras.
At juveni oranti subitus tremor occupat artus;
Diriguere oculi : tot Erinnys sibilat hydris,
Tantaque se facies aperit! Tum flammea torquens
Lumina, cunctantem et quærentem dicere plura
Repulit, et geminos erexit crinibus angues,
Verberaque insonuit, rabidoque hæc addidit ore :
« En ego victa situ, quam veri effeta senectus
Arma inter regum falsa formidine ludit;
Respice ad hæc : adsum dirarum ab sede sororum :
Bella manu letumque gero. »
Sic effata facem juveni conjecit, et atro
Lumine fumantes fixit sub pectore tædas.
Olli somnum ingens rumpit pavor, ossaque et artus
Perfundit toto proruptus corpore sudor.
Arma amens fremit, arma toro tectisque requirit.
Sævit amor ferri, et scelerata insania belli;
Ira super. Magno veluti quum flamma sonore
Virgea subgeritur costis undantis aheni,
Exsultantque æstu latices : furit intus aquai
Fumidus atque alte spumis exuberat amnis,
Nec jam se capit unda; volat vapor ater ad auras.
Ergo iter ad regem, polluta pace, Latinum
Indicit primis juvenum, et jubet arma parari,
Tutari Italiam, detrudere finibus hostem;
Se satis ambobus Teucrisque venire Latinisque.
Hæc ubi dicta dedit, divosque in vota vocavit,
Certatim sese Rutuli exhortantur in arma.

Il dit, court aux autels, présente son hommage.
Tout son peuple irrité seconde son courage :
L'un vante en lui ce sang issu de tant de rois,
Celui-ci sa beauté, celui-là ses exploits.
  Tandis qu'au fier Rutule, armé pour sa vengeance,
L'audacieux Turnus inspire sa vaillance,
L'horrible Alecton vole embraser les Troyens;
Et son art a recours à de nouveaux moyens.
Ce jour, dans les forêts et le long des rivages,
Ascagne poursuivoit leurs habitants sauvages,
Tantôt les surprenant en des piéges adroits,
Tantôt d'un pied léger les suivant dans les bois;
Et tandis que ses chiens, pleins d'adresse ou d'audace,
De leur timide proie interrogent la trace,
Alecton, tout-à-coup irritant leur ardeur,
D'un cerf au front altier leur apporte l'odeur;
Son art fatal ainsi cherche à troubler la terre,
Et donne dans les champs le signal de la guerre.
Les enfants de Tyrrhée, honneur de ces hameaux,
A qui le roi commit le soin de ses troupeaux,
Avoient, tout jeune encor, dérobé sous sa mère
Cet hôte des forêts élevé chez leur père.
Leurs yeux avec plaisir avoient vu sous leurs toits
Croître sa jeune tête et l'orgueil de son bois;
Sur-tout leur jeune sœur, la charmante Silvie,
En faisoit le plaisir, le bonheur de sa vie :
Elle enlaçoit des fleurs à son front jeune et fier,
Choisissoit pour son bain le ruisseau le plus clair,
Le lavoit dans ses flots, le séchoit au rivage,
Tous les jours de sa main peignoit son poil sauvage;
Il vivoit à sa table, accouroit à sa voix;
Libre dans la journée, il erroit dans les bois;
Et vers la fin du jour, bondissant d'alégresse,
Lui-même revenoit retrouver sa maîtresse.
  Ce jour, comme il suivoit le frais courant des eaux,
Ou reposoit sur l'herbe au bord des clairs ruisseaux,
Les chiens, qui pleins d'ardeur erroient dans la campagne,
De cette belle proie avertissent Ascagne,
Et vers elle leurs cris dirigèrent ses pas.
Soudain, impatient de signaler son bras,
Vers le noble animal couché sur la verdure
Son arc a fait voler une flèche trop sûre :
Alecton la guidoit. Le trait part en sifflant,
Et du cerf qui sommeille il va percer le flanc.
Lui, tout ensanglanté de la fatale atteinte,
Accourt à son asile, et par sa triste plainte,
Gémissant, l'œil en pleurs, la flèche dans le sein,
De ses maîtres chéris semble implorer la main.
Silvie entend ses cris; elle accourt la première;
Elle accourt, elle voit la flèche meurtrière;
Elle frappe son sein, invoque à haute voix
Ses frères, ses amis, dispersés dans les bois;
Alecton la seconde. A l'instant tout s'assemble;
Diversement armés, ils accourent ensemble :
Ici c'est un tison, tout noirci par les feux,
Là des pieux aiguisés, là des rameaux noueux;
De tout ce qu'il saisit chacun se fait des armes.
Tyrrhée, en ce moment, loin d'eux et sans alarmes,
A l'aide de longs coins enfoncés par son bras,
D'un chêne déchiré séparoit les éclats :
Il écoute, il approche, il apprend son outrage,
Et, la hache à la main, vole brûlant de rage.
  Cependant la déesse, avide de malheurs,
Ne perd pas ce moment d'embraser tous les cœurs,
S'élance vers l'étable, et sa bouche infernale
Enfle d'horribles sons sa trompette fatale.
La forêt s'épouvante à ces sons mugissants :
Ils ébranlent au loin les bois retentissants;
Le Vélino frémit dans ses sources profondes;
Le Nar, au lit de soufre, a suspendu ses ondes;
Tout est dans l'épouvante; et, de leurs bras tremblants
Les mères sur leur sein ont pressé leurs enfants.
Soudain du fond des bois, du sommet des collines,
Volent à ce signal les peuplades latines;

Hunc decus egregium formæ movet atque juventæ,
Hunc atavi reges, hunc claris dextera factis.
  Dum Turnus Rutulos animis audacibus implet,
Allecto in Teucros Stygiis se concitat alis,
Arte nova, speculata locum, quo litore pulcher
Insidiis cursuque feras agitabat Iulus.
Hic subitam canibus rabiem Cocytia virgo
Objicit, et noto nares contingit odore,
Ut cervum ardentes agerent; quæ prima laborum
Causa fuit, belloque animos adcendit agrestes.
Cervus erat forma præstanti et cornibus ingens;
Tyrrhidæ pueri quem matris ab ubere raptum
Nutribant, Tyrrheusque pater, cui regia parent
Armenta, et late custodia credita campi.
Adsuetum imperiis soror omni Silvia cura
Mollibus intexens ornabat cornua sertis,
Pectebatque ferum, puroque in fonte lavabat.
Ille, manum patiens, mensæque adsuetus herili,
Errabat silvis, rursusque ad limina nota
Ipse domum sera quamvis se nocte ferebat.
Hunc procul errantem rabidæ venantis Iuli
Commovere canes, fluvio quum forte secundo
Deflueret, ripaque æstus viridante levaret.
Ipse etiam, eximiæ laudis subcensus amore,
Ascanius curvo direxit spicula cornu :
Nec dextræ erranti deus abfuit, actaque multo
Perque uterum sonitu perque ilia venit arundo.
Saucius at quadrupes nota intra tecta refugit,
Successitque gemens stabulis; questuque, cruentus,
Atque imploranti similis, tectum omne replebat.
Silvia prima soror, palmis percussa lacertos,
Auxilium vocat, et duros conclamat agrestes.
Olli (pestis enim tacitis latet aspera silvis)
Inprovisi adsunt; hic torre armatus obusto,
Stipitis hic gravidi nodis : quod cuique repertum
Rimanti, telum ira facit. Vocat agmina Tyrrheus,
Quadrifidam quercum cuneis ut forte coactis
Scindebat, rapta spirans inmane securi.
  At sæva e speculis tempus dea nacta nocendi
Ardua tecta petit stabuli, et de culmine summo
Pastorale canit signum, cornuque recurvo
Tartaream intendit vocem; qua protenus omne
Contremuit nemus, et silvæ intonuere profundæ.
Audiit et Triviæ longe lacus; audiit amnis
Sulfurea Nar albus aqua, fontesque Velini;
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.

Tous ont armé leurs bras endurcis aux travaux.
Le Troyen, à son tour, de ses remparts nouveaux,
En flots impétueux vole au secours d'Ascagne;
Leurs bataillons serrés ont couvert la campagne.
Ce n'est plus une troupe, une attaque sans art,
Où l'on marche sans ordre, où l'on s'arme au hasard
De bois durcis au feu et de tiges noueuses :
Par-tout le fer éclate en leurs mains valeureuses;
Par-tout les javelots, les lances et les traits,
D'une horrible moisson hérissent les guérets;
Et l'airain, du soleil défiant la lumière,
Renvoie au loin l'éclat de sa pompe guerrière :
Tel, lorsqu'un premier vent ride et blanchit les flots,
L'Océan par degrés enfle en grondant ses eaux;
Il s'agite, il bondit dans ses prisons profondes,
Et jusqu'au ciel enfin lance ses vastes ondes.
On se mêle : aussitôt tombe le brave Almon,
Premier fils de Tyrrhée, espoir de sa maison;
Et, sortant à grands flots sous la flèche ennemie,
Son sang arrête l'air, la parole et la vie.
Sur ce corps expirant s'entassent mille corps.
Un mortel s'opposoit à ces premiers transports;
C'est le vieux Galésus, fameux par sa sagesse,
Et de qui la justice égaloit la richesse :
Cent coutres exerçoient ses robustes taureaux;
Dans ses prés mugissoient ou bêloient vingt troupeaux.
Vaine richesse, hélas! Répandu par la guerre,
De cet homme de paix le sang rougit la terre.
Tandis que dans les champs règne un massacre égal,
Celle qui du carnage a donné le signal,
Du sang qu'elle a versé savourant les prémices,
Se promet en secret de plus grands sacrifices;
Et, s'enorgueillissant de ses heureux essais,
Elle court à Junon raconter ses succès :
« Reine des dieux, dit-elle avec une voix fière,
Mes mains à la discorde ont ouvert la carrière;
Le sang de l'Ausonie a souillé les Troyens :
De la paix maintenant renouez les liens !
Le fer les a tranchés. Si Junon le desire,
Je ferai plus encor : bien loin de cet empire
J'irai par de faux bruits, de sinistres rumeurs,
De la soif des combats embraser tous les cœurs :
Cent cités marcheront, de carnage affamées;
Et la terre, à ma voix, vomira des armées. »
« C'est assez, dit Junon; ces préludes heureux
Me sont un sûr garant du succès de mes vœux.
Un premier sang versé vient de rougir la terre;
Rien dans son cours fougueux n'arrêtera la guerre :
Qu'ainsi traitent ensemble, aux dépens de Turnus,
Et le roi des Latins et le fils de Vénus!
Pour ne pas irriter le souverain du monde,
Toi, regagne à l'instant ta demeure profonde;
Sur le trône des cieux gardons de le braver.
Va, pars; tu commenças, c'est à moi d'achever. »
Ainsi parle Junon. La terrible immortelle,
Secouant les serpents qui sifflent sous son aile,
Pour regagner le Styx descend du haut des airs.
Au sein du Latium, sous des rochers déserts,
S'étend un noir vallon, où des feuillages sombres
Entretiennent l'horreur de leurs épaisses ombres;
Par-tout l'œil y rencontre un deuil majestueux.
Sous leur voûte funèbre un torrent tortueux
Roule, et battant les rocs de ses eaux vagabondes,
Fatigue les échos du fracas de ses ondes.
Là, des vapeurs du Styx empoisonnant les airs,
S'ouvre un antre profond, soupirail des enfers,
Du séjour ténébreux épouvantable entrée.
Là, dirigeant son vol, la déesse abhorrée

Tum vero ad vocem celeres, qua buccina signum
Dira dedit, raptis concurrunt undique telis
Indomiti agricolæ; nec non et Troia pubes
Ascanio auxilium castris effundit apertis.
Direxere acies : non jam certamine agresti,
Stipitibus duris agitur, sudibusve præustis;
Sed ferro ancipiti decernunt, atraque late
Horrescit strictis seges ensibus, æraque fulgent
Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant.
Fluctus uti primo cœpit quum albescere vento,
Paulatim sese tollit mare, et altius undas
Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo.
Hic juvenis primam ante aciem, stridente sagitta,
Natorum Tyrrhei fuerat qui maximus, Almo
Sternitur : hæsit enim sub gutture vulnus, et udæ
Vocis iter tenuemque inclusit sanguine vitam.
Corpora multa virum circa; seniorque Galæsus,
Dum paci medium se offert, justissimus unus
Qui fuit, Ausoniisque olim ditissimus arvis;
Quinque greges illi balantum, quina redibant
Armenta, et terram centum vertebat aratris.
Atque ea per campos æquo dum Marte geruntur,
Promissi dea facta potens, ubi sanguine bellum
Imbuit, et primæ commisit funera pugnæ,
Deserit Hesperiam, et cœli conversa per auras,
Junonem victrix adfatur voce superba :
« En perfecta tibi bello discordia tristi.
Dic in amicitiam coeant, et fœdera jungant,
Quandoquidem Ausonio respersi sanguine Teucros.
Hoc etiam his addam, tua si mihi certa voluntas;
Finitimas in bella feram rumoribus urbes,
Accendamque animos insani Martis amore,
Undique ut auxilio veniant; spargam arma per agros. »
Tum contra Juno : « Terrorum et fraudis abunde est.
Stant belli causæ; pugnatur comminus armis
Quæ fors prima dedit, sanguis novus imbuit arma.
Talia conjugia et tales celebrent hymenæos
Egregium Veneris genus et rex ipse Latinus.
Te super ætherias errare licentius auras
Haud pater ille velit summi regnator olympi;
Cede locis : ego, si qua super fortuna laborum est,
Ipsa regam. » Tales dederat Saturnia voces.
Illa autem adtollit stridentes anguibus alas,
Cocytique petit sedem, supera ardua linquens.
Est locus, Italiæ medio sub montibus altis,
Nobilis, et fama multis memoratus in oris,
Amsancti valles : densis hunc frondibus atrum
Urget utrimque latus nemoris, medioque fragosus
Dat sonitum saxis et torto vortice torrens.
Hic specus horrendum, sævi spiracula Ditis,
Monstratur, ruptoque ingens Acheronte vorago
Pestiferas aperit fauces, queis condita Erinnys,

Plonge, et dérobe au jour son visage odieux,
Et soulage en partant et la terre et les cieux.
Junon n'en suit pas moins ses projets de vengeance.
D'agrestes combattants bientôt un peuple immense
Court à Laurente, étale aux yeux épouvantés
D'Almon, de Galésus les corps ensanglantés :
Galésus, moissonné dans sa noble vieillesse;
Almon, pleuré des siens dans sa tendre jeunesse.
Tous implorent les dieux, tous conjurent le roi.
Turnus soudain se montre, et redouble l'effroi :
« Connoissez les Troyens, dit-il, et leurs victimes !
Ces cadavres sanglants déposent de leurs crimes :
Et ce double attentat reste encore impuni !
Le trône attend Énée, et Turnus est banni ! »
Ces mots ont rallié tous ceux de qui les mères
Accompagnent la reine à ses sacrés mystères;
Tous importunent Mars de leurs cris furieux,
Tous veulent des combats réprouvés par les dieux.
Les dieux parlent en vain, et la rage l'emporte.
De Latinus en foule on assiége la porte;
Calme, il voit sans pâlir leurs efforts menaçants :
Tel un roc est battu par les flots impuissants;
En vain autour de lui les vents ligués rugissent,
En vain contre ses flancs mille vagues mugissent;
Lui, tandis qu'à ses pieds fléchissent les roseaux,
Tranquille, et défiant la colère des eaux,
Aux coups de la tempête il oppose sa masse.
Mais enfin, quand il voit leur sacrilége audace
L'emporter sur les dieux qu'il attestoit en vain,
Et la fière Junon triompher du destin :
« Dieux, éloignez de nous l'orage qui s'apprête !
Dit-il : en vain j'ai cru surmonter la tempête,
Je suis vaincu. Mais vous qui renversez l'état,
Combien vous paierez cher votre horrible attentat !
Et toi, Turnus, et toi, quels orages t'attendent !
Tu n'arriveras pas où tes fureurs prétendent;
Malheureux ! tu mourras proscrit, désespéré,
Levant trop tard au ciel ton bras déshonoré.
Pour moi, je touche au port, j'ai fini ma carrière :
Puisse une prompte mort abrégeant ma misère
Épargner à mon cœur ces tableaux douloureux,
Et que je meure enfin d'un trépas moins affreux ! »
Il dit; dans son palais tristement se retire,
Et remet au destin les rênes de l'empire.
Il fut dans l'Hespérie un usage sacré;
Long-temps par les Albains on le vit révéré;
Rome le reçut d'eux, et le conserve encore :
Lorsqu'en ses murs puissants la guerre est près d'éclore
Soit qu'on porte l'alarme aux Arabes errants,
Soit que de nos soldats les rapides torrents
Menacent l'Hyrcanie ou les Gètes sauvages,
Soit que de l'Orient inondant les rivages
Ils volent ressaisir sur leurs fiers ennemis
Nos étendards captifs et nos aigles soumis,
Deux portes, qu'on nomma les portes de la guerre,
Se rouvrant, se fermant, font le sort de la terre;
Janus en est le garde, et Mars le souverain :
De cent barres de fer, de cent verrous d'airain
L'invincible barrière, et plus encor la crainte,
Du temple redouté garde à jamais l'enceinte.
Quand vient le jour fatal où de leur long repos
Le décret du sénat fait sortir nos drapeaux,
Sous les pans bigarrés de la toge romaine
Le consul renouant la robe gabienne,
Des portes, qui de Rome annoncent le courroux,
Fait tomber les barreaux et crier les verrous.
Sur leurs vieux gonds rouillés aussitôt elles s'ouvrent,
Et du temple de Mars les voûtes se découvrent;
Lui-même sur le seuil appelle les combats;
La jeunesse à sa voix joint ses bruyants éclats;
Par ses accents guerriers le clairon les seconde,
Et sonne le réveil de la reine du monde.

Invisum numen, terras cœlumque levavit.
Nec minus interea extremam Saturnia bello
Inponit regina manum. Ruit omnis in urbem
Pastorum ex acie numerus, cæsosque reportant,
Almonem puerum, fœdatique ora Galæsi,
Implorantque deos, obtestanturque Latinum.
Turnus adest, medioque in crimine cædis et ignis
Terrorem ingeminat : Teucros in regna vocari,
Stirpem admisceri Phrygiam; se limine pelli.
Tum, quorum adtonitæ Baccho nemora avia matres
Insultant thiasis, neque enim leve nomen Amatæ,
Undique collecti coeunt, Martemque fatigant.
Ilicet infandum cuncti contra omina bellum,
Contra fata deum, perverso numine poscunt;
Certatim regis circumstant tecta Latini.
Ille, velut pelagi rupes inmota, resistit;
Ut pelagi rupes, magno veniente fragore,
Quæ sese, multis circum latrantibus undis,
Mole tenet; scopuli nequidquam et spumea circum
Saxa fremunt, laterique inlisa refunditur alga.
Verum, ubi nulla datur cæcum exsuperare potestas
Consilium, et sævæ nutu Junonis eunt res,
Multa deos aurasque pater testatus inanes :
« Frangimur, heu! fatis, inquit, ferimurque procella!
Ipsi has sacrilego pendetis sanguine pœnas,
O miseri ! te, Turne, nefas, te triste manebit
Supplicium, votisque deos venerabere seris.
Nam mihi parta quies, omnisque in limine portus;
Funere felici spolior. » Nec plura locutus,
Sæpsit se tectis, rerumque reliquit habenas.
Mos erat Hesperio in Latio, quem protenus urbes
Albanæ coluere sacrum, nunc maxima rerum
Roma colit, quum prima movent in prælia Martem,
Sive Getis inferre manu lacrymabile bellum,
Hyrcanisve, Arabisve parant, seu tendere ad Indos,
Auroramque sequi, Parthosque reposcere signa.
Sunt geminæ belli portæ, sic nomine dicunt,
Relligione sacræ, et sævi formidine Martis;
Centum ærei claudunt vectes, æternaque ferri
Robora, nec custos absistit limine Janus.
Has, ubi certa sedet patribus sententia pugnæ,
Ipse, Quirinali trabea cinctuque Gabino
Insignis, reserat stridentia limina consul;
Ipse vocat pugnas; sequitur tum cetera pubes,
Æreaque adsensu conspirant cornua rauco.
Hoc et tum Æneadis indicere bella Latinus
More jubebatur, tristesque recludere portas.
Abstinuit tactu pater, aversusque refugit

Les Latins, à grands cris environnant leur roi,
Le pressoient d'obéir à cette antique loi :
Mais il craint de toucher cette porte terrible;
Il rejette bien loin ce ministère horrible,
Et court dans son palais enfermer ses chagrins.
Alors Junon, fidèle à ses affreux desseins,
Descend, frappe elle-même; et de ses mains puissantes
Fait gronder sur leurs gonds les portes menaçantes.
Soudain ce peuple heureux sort de sa longue paix;
Ici des bataillons serrent leurs rangs épais,
Là des fiers escadrons le rapide tonnerre
Sous des coursiers poudreux fait résonner la terre.
Chacun hâte à l'envi son appareil guerrier;
L'un dérouille son dard, l'autre son bouclier,
L'autre déploie au vent une enseigne flottante,
L'autre embouche déja la trompette éclatante.
Cinq cités à-la-fois sous les pesants marteaux
Font retentir l'enclume et domptent les métaux :
Toutes forgent les dards, instruments de ruine.
Le superbe Tibur et la puissante Atine,
Ardée et Crustumère, Antemne aux longues tours,
De Vulcain pour Bellone empruntent le secours.
On emmanche les dards, on aiguise les haches;
Là les casques creusés attendent les panaches;
Plus loin en bouclier le saule s'arrondit;
Là sur de longs cuissards l'argent pur resplendit :
Ici l'airain brillant recouvre une cuirasse;
Le soc perd ses honneurs, le glaive le remplace :
Adieu, Cérès, adieu tes paisibles travaux.
Pour les moissons de Mars on recourbe la faux;
Chacun rend aux fourneaux le glaive de ses pères,
Heureusement rouillé dans des jours plus prospères.
Tous sont prêts à partir; de leurs chefs différents
Déja l'ordre est écrit, et court dans tous les rangs.
Enfin le clairon sonne. Aussitôt on s'élance;
L'un a saisi son casque, et l'autre prend sa lance;
L'un attelle à son char ses superbes coursiers :
Déja brillent sur eux leurs riches baudriers,
Leur cotte à mailles d'or, et la gaîne éclatante
Où repose l'épée à leur côté pendante.
O Muses! ouvrez-moi les fastes d'Hélicon;
De chaque roi ligué redites-moi le nom,
De quel pays fameux, sous quels grands capitaines
Partirent les guerriers qui couvrirent ces plaines,
Et quels fiers combattants, sous les drapeaux latins,
D'avance à l'univers annonçoient les Romains.
A peine un foible bruit en transmit la mémoire;
Vous, pour qui rien n'est vieux, retracez-m'en l'histoire.
Le contempteur des dieux, l'exemple des tyrans,
Mézence, le premier, conduit ses fiers Toscans;
Sous lui marche son fils, Lausus, dont le jeune âge
Sur les hôtes des bois essaya son courage;
Lausus, savant dans l'art de dompter les coursiers,
Lausus, après Turnus, le plus beau des guerriers,
Digne d'un meilleur roi, digne d'un meilleur père!
Il cherche dans les camps un destin plus prospère :
Mille fiers Agyllins ont volé sur ses pas.
Vain secours! leur valeur ne le sauvera pas.
Après eux s'avançoit le fils du grand Alcide,
Le bel Aventinus, qui, de son char rapide
Guidant les beaux coursiers cent fois victorieux,
Leur promet des lauriers encor plus glorieux.
Quand le dieu de Tirynthe, illustrant son courage,
Du triple Géryon eut terrassé la rage,
Et vint baigner, pour prix de ses faits triomphants,
Ses taureaux d'Ibérie au fleuve des Toscans,
Unie avec ce dieu, Rhéa, simple mortelle,
Conçut sur l'Aventin cet enfant beau comme elle.
Cent serpents, sur son casque enlaçant leurs replis,
Du fier vainqueur de l'hydre ont annoncé le fils.
Un bois creusé lançant le poignard qu'il recèle,
Un javelot sabin, leur armure fidèle,

Fœda ministeria, et cæcis se condidit umbris.
Tum regina deum cœlo delapsa morantes
Inpulit ipsa manu portas, et cardine verso
Belli ferratos rupit Saturnia postes.
Ardet inexcita Ausonia, atque inmobilis ante.
Pars pedes ire parat campis, pars arduus altis
Pulverulentus equis furit : omnes arma requirunt.
Pars leves clypeos et spicula lucida tergunt
Arvina pingui, subiguntque in cote secures :
Signaque ferre juvat, sonitusque audire tubarum.
Quinque adeo magnæ positis incudibus urbes
Tela novant, Atina potens, Tiburque superbum,
Ardea, Crustumerique, et turrigeræ Antemnæ.
Tegmina tuta cavant capitum, flectuntque salignas
Umbonum crates; alii thoracas ahenos,
Aut leves ocreas lento ducunt argento.
Vomeris huc et falcis honos, huc omnis aratri
Cessit amor; recoquunt patrios fornacibus enses.
Classica jamque sonant : it bello tessera signum.
Hic galeam tectis trepidus rapit; ille frementes
Ad juga cogit equos, clypeumque auroque trilicem
Loricam induitur, fidoque adcingitur ense.
Pandite nunc Helicona, Deæ, cantusque movete;
Qui bello exciti reges, quæ quemque secutæ
Complerint campos acies; quibus Itala jam tum
Floruerit terra alma viris; quibus arserit armis.
Et meministis enim, Divæ, et memorare potestis :
Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.
Primus init bellum Tyrrhenis asper ab oris
Contemptor divum Mezentius, agminaque armat.
Filius huic juxta Lausus, quo pulchrior alter
Non fuit, excepto Laurentis corpore Turni.
Lausus, equum domitor, debellatorque ferarum,
Ducit Agyllina nequidquam ex urbe secutos
Mille viros; dignus patriis qui lætior esset
Imperiis, et cui pater haud Mezentius esset!
Post hos insignem palma per gramina currum
Victoresque ostentat equos satus Hercule pulchro
Pulcher Aventinus, clypeoque, insigne paternum,
Centum angues, cinctamque gerit serpentibus hydram;
Collis Aventini silva quem Rhea sacerdos
Furtivum partu sub luminis edidit oras,
Mixta deo mulier, postquam Laurentia victor,
Geryone exstincto, Tirynthius adtigit arva,
Tyrrhenoque boves in flumine lavit Iberas.
Pila manu sævosque gerunt in bella dolones,
Et tereti pugnant mucrone, veruque Sabello.
Ipse pedes tegumen torquens inmane leonis,

Distinguent ses soldats. Au premier rang placé,
Des poils d'un fier lion son front est hérissé;
Et du monstre, en deux rangs, la gueule menaçante
Étale de ses dents la blancheur effrayante.
Dans cette pompe horrible il arrive au palais,
Et sous l'habit d'Hercule il en offre les traits.
Puis vient l'ardent Coras, et Catillus son frère :
Nés à Tibur, Argos a vu naître leur père;
Tibur reçut son nom d'un prince de leur sang.
Tous deux suivis des leurs marchent au premier rang :
Tels, d'Homole ou d'Othrys quittant les rocs sauvages,
Deux centaures altiers, fiers enfants des nuages,
Foulent aux pieds la neige, et des bois renversés
Écrasent à grand bruit les rameaux fracassés.
Et toi, Préneste, aussi de tes riches frontières
Tu vis, fier de grossir ces phalanges guerrières,
Partir ton fondateur, qui, parmi les troupeaux,
Au trône destiné, naquit dans les hameaux;
Cécule, en un foyer trouvé dans son enfance,
D'où l'on crut qu'à Vulcain il devoit la naissance.
Et Préneste, et Gabie où préside Junon,
Anagnia qu'entoure un fertile vallon,
Les monts Herniciens arrosés d'eaux fécondes,
Les bords que l'Anio rafraîchit de ses ondes,
Et l'Amasène enfin, d'agrestes combattants
Pour cet illustre chef ont dépeuplé leurs champs.
Tous ils n'ont pas un char, un pavois, une lance :
L'un fait voler le plomb que la fronde balance;
De deux traits meurtriers d'autres arment leurs mains;
La dépouille d'un loup les coiffe de ses crins;
D'un côté leur pied nu des airs brave l'injure,
De l'autre un cuir grossier est l'informe chaussure.
Fils du dieu qui commande à l'abime des mers,
Et savant à dompter les coursiers les plus fiers,
Messape, qui ne craint ni le fer ni les flammes,
Des peuples dont la paix a refroidi les ames
Rallume le courage, aiguillonne les cœurs,
Et veut goûter encor le plaisir des vainqueurs.
Ceux qui de Flavinie habitent la campagne,
Et ceux qui du Soracte ont peuplé la montagne,
Falisque, Fescennin, célébrés tant de fois,
L'un pour ses chants d'hymen, et l'autre pour ses lois,
Et les Ciminiens, dont la troupe aguerrie
Quitte à l'envi le mont, le lac de leur patrie,
Et ceux qui de Capène habitent les forêts,
D'un monarque invincible innombrables sujets,
Dans un ordre guerrier alignant leurs phalanges,
Marchoient, suivant ses pas et chantant ses louanges.
A leurs chants, on croiroit entendre dans les cieux
De cygnes argentés un chœur mélodieux,
Qui, revenus le soir de leurs verts pâturages,
Et, glissant doucement à travers les nuages,
Ont quitté le Caïstre, ou les roseaux fangeux
Qui bordent d'Asia les flots marécageux,
Et du son de leur voix et du bruit de leurs ailes
De loin font retentir les rives paternelles.
A leur nombre on croit voir, non des rangs de soldats
Sous leurs armes d'airain s'avançant à grands pas,
Mais ces essaims ailés, enfants des eaux profondes,
Qui, de la haute mer abandonnant les ondes,
S'élancent dans les airs en bruyants tourbillons,
Obscurcissent les cieux de leurs noirs bataillons,
Et, poussant vers la terre un cri rauque et sauvage,
Comme un nuage épais vont s'abattre au rivage.
Voyez le noble auteur d'un nom cher aux Romains,
Ce Clausus qui, sorti du vieux sang des Sabins,
De leur race guerrière, à vaincre accoutumée,
Forme une armée immense, et vaut seul une armée.
Depuis que Rome antique en ses jours triomphants
Associa son peuple aux droits de ses enfants;
Le Tibre voit encor briller du même lustre
Et sa tribu nombreuse et sa famille illustre :
Sous lui marche Amiterne et ses nombreux essaims,
Les Cures, d'où naîtront les Quirites romains;
Érétum, Mutusca, dont le peuple héroïque
Quitte pour le laurier son arbre pacifique;

Terribili inpexum sæta, cum dentibus albis,
Indutus capiti, sic regia tecta subibat
Horridus, Herculeoque humeros innexus amictu.
Tum gemini fratres Tiburtia mœnia linquunt,
Fratris Tiburti dictam cognomine gentem,
Catillusque, acerque Coras, Argiva juventus;
Et primam ante aciem densa inter tela feruntur;
Ceu duo nubigenæ quum vertice montis ab alto
Descendunt Centauri, Homolen Othrymque nivalem
Linquentes cursu rapido : dat euntibus ingens
Silva locum, et magno cedunt virgulta fragore.
Nec Prænestinæ fundator defuit urbis,
Vulcano genitum pecora inter agrestia regem,
Inventumque focis, omnis quem credidit ætas,
Cæculus. Hunc legio late comitatur agrestis;
Quique altum Præneste viri, quique arva Gabinæ
Junonis, gelidumque Anienem, et roscida rivis
Hernica saxa colunt; quos, dives Anagnia, pascis;
Quos, Amasene pater. Non illis omnibus arma,
Nec clypei currusve sonant : pars maxima glandes
Liventis plumbi spargit; pars spicula gestat
Bina manu; fulvosque lupi de pelle galeros
Tegmen habent capiti, vestigia nuda sinistri
Instituere pedis, crudus tegit altera pero.
At Messapus equum domitor, Neptunia proles,
Quem neque fas igni cuiquam nec sternere ferro,
Jam pridem resides populos, desuetaque bello
Agmina in arma vocat subito, ferrumque retractat.
Hi Fescenninas acies, Æquosque Faliscos;
Hi Soractis habent arces, Flaviniaque arva,
Et Cimini cum monte lacum, lucosque Capenos.
Ibant æquati numero, regemque canebant :
Ceu quondam nivei liquida inter nubila cycni
Quum sese e pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos; sonat amnis, et Asia longe
Pulsa palus.
Nec quisquam æratas acies ex agmine tanto
Misceri putet; aeriam sed gurgite ab alto
Urgeri volucrum raucarum ad litora nubem.
Ecce, Sabinorum prisco de sanguine, magnum
Agmen agens Clausus, magnique ipse agminis instar;
Claudia nunc a quo diffunditur et tribus et gens
Per Latium, postquam in partem data Roma Sabinis.
Una ingens Amiterna cohors, priscique Quirites,

Ceux dont le Vélino baigne les champs heureux,
Ceux qui de Tétrica peuplent les rocs affreux,
Ceux qui bordent l'Himelle, ou qu'éleva Nomente,
Que nourrit Caspérie, ou que Forule enfante;
Ceux qui boivent le Tibre et le clair Fabaris,
Et des froids Nursiens les soldats aguerris;
Les bataillons d'Horta, les bandes valeureuses
Qu'enfermoient des Latins les cités populeuses,
Et ceux que de ses flots, fameux par nos destins,
Sépare l'Allia, nom fatal aux Romains.
Leur nombre égale aux yeux les vagues que soulève
L'orageux Orion quand sa course s'achève,
Les épis lyciens du soleil colorés,
Et ceux que voit mûrir l'Hermus aux flots dorés :
Leurs pas, leurs boucliers retentissent ensemble;
L'air au loin en frémit, et la campagne tremble.
Puis vole sur son char un fils d'Agamemnon,
Halésus, qui de Troie abhorre encor le nom.
Sur ses pas ont couru cent peuples redoutables,
Ceux dont Massique emplit les coupes délectables,
Massique, à qui Bacchus prodigue ses bienfaits;
L'Auronce descendu de ses rudes sommets,
Le Sidicin des mers bordant l'humide plage,
Ceux qu'envoya Calès, ceux que sur son rivage
Rassemble le Vulturne aux courants sablonneux,
Et l'âpre Saticule, et les Osques nombreux,
Dont le long fouet, sifflant dans leur main intrépide,
De loin à l'ennemi lance un trait plus rapide;
Leur bras d'un cuir durci se fait un bouclier,
Leur glaive offre de près son croissant meurtrier.
Toi-même, illustre chef d'une ligue fatale,
Toi-même dans mes vers tu revivras, OEbale;
OEbale qu'ont produit, pour l'honneur de leur nom,
La nymphe Sébéthis et le vieux roi Télon,
Quand des Téléboëns la colonie obscure
Dans Caprée enfermoit sa puissance future :
Mais au fils du héros ce roc ne suffit pas;
Bientôt il réunit à ses naissants états
Les Sarrastes, les bords où le Sarne circule,
Les peuples de Rufras, les enfants de Batule,
Les tribus de Célène, et les plants fructueux
Dont Abelle a couvert son terrain montueux.
Aussi bien que leurs lois, ces peuples ont leurs armes,
Et leurs bras font voler au milieu des alarmes
Ces pesants javelots lancés par les Teutons :
La dépouille du liége enveloppe leurs fronts,
L'airain charge leurs bras d'une brillante armure,
Et des glaives d'airain pendent à leur ceinture.
Et toi, dont la victoire illustra les drapeaux,
Brave Ufens, de Nersa tu quittas les coteaux;
A tes lois obéit le sauvage Équicole,
Chasseur infatigable et soigneux agricole,
Hardi déprédateur et soldat indompté;
Le soc est dans sa main, le glaive à son côté :
Au sortir de ses champs il revole au pillage,
Et sa vie inquiète est un long brigandage.
Religieux au temple et terrible aux combats,
Dans les champs du carnage Umbro porte ses pas;
Lui qui, pontife auguste et guerrier invincible,
Au casque belliqueux joint l'olivier paisible;
Citoyen de Marrube, Archippe étoit son roi.
L'hydre, le fier dragon reconnoissent sa loi :
Il sait par ses doux chants conjurer leurs morsures,
Assoupir leur colère, et guérir leurs blessures;
Mais ses magiques sons, ses sucs assoupissants,
Contre le fer troyen resteront impuissants.
Ah ! malheureux, quel deuil va couvrir ta patrie !
Le Fucinus limpide, et la sombre Angitie,
Les lacs aux flots glacés, et les monts, et les champs,
Pleurent encor ta perte, et regrettent tes chants.

Ereti manus omnis, oliviferæque Mutuscæ;
Qui Nomentum urbem, qui rosea rura Velini,
Qui Tetricæ horrentes rupes, montemque Severum,
Casperiamque colunt, Forulosque, et flumen Himellæ;
Qui Thybrim Fabarimque bibunt, quos frigida misit
Nursia, et Hortinæ classes, populique Latini;
Quosque secans infaustum interluit Allia nomen :
Quam multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis;
Vel quum sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis.
Scuta sonant, pulsuque pedum conterrita tellus.
Hinc Agamemnonius, Trojani nominis hostis,
Curru jungit Halesus equos, Turnoque feroces
Mille rapit populos; vertunt felicia Baccho
Massica qui rastris, et quos de collibus altis
Aurunci misere patres, Sidicinaque juxta
Æquora, quique Cales linquunt, amnisque vadosi
Accola Volturni, pariterque Saticulus asper,
Oscorumque manus. Teretes sunt aclydes illis
Tela, sed hæc lento mos est aptare flagello;
Lævas cætra tegit; falcati comminus enses.
Nec tu carminibus nostris indictus abibis,
OEbale, quem generasse Telon Sebethide nympha
Fertur, Teleboum Capreas quum regna teneret
Jam senior: patriis sed non et filius arvis
Contentus, late jam tum ditione premebat
Sarrastis populos, et quæ rigat æquora Sarnus,
Quique Rufras, Batulumque tenent, atque arva Celennæ,
Et quos maliferæ despectant mœnia Abellæ :
Teutonico ritu soliti torquere cateias;
Tegmina queis capitum raptus de subere cortex,
Æratæque micant peltæ, micat æreus ensis.
Et te montosæ misere in prælia Nersæ,
Ufens, insignem fama et felicibus armis;
Horrida præcipue cui gens, adsuetaque multo
Venatu nemorum, duris Æquicula glebis.
Armati terram exercent, semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto.
Quin et Marrubia venit de gente sacerdos,
Fronde super galeam et felici comtus oliva,
Archippi regis missu, fortissimus Umbro :
Vipereo generi et graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat,
Mulcebatque iras, et morsus arte levabat.
Sed non Dardaniæ medicari cuspidis ictum
Evaluit; neque eum juvere in vulnera cantus
Somniferi, et Marsis quæsitæ montibus herbæ.
Te nemus Anguitiæ, vitrea te Fucinus unda,
Te liquidi flevere lacus.

Comme lui, brave chef d'une brillante élite,
Marche aussi Virbius, digne fils d'Hippolyte,
Que des bois d'Égérie, et de ce riche autel
Où, l'objet assidu d'un culte solennel,
La sœur du dieu du jour, pour prix de leurs offrandes,
De ses adorateurs exauce les demandes,
Aricie envoya dans les champs de l'honneur.
Victime, nous dit-on, d'un discours suborneur,
Hippolyte périt en proie à la colère
D'une injuste marâtre et d'un crédule père ;
Et, ministres fougueux de leurs cruels transports,
Ses chevaux effrénés déchirèrent son corps.
En faveur de Diane et des pleurs d'Aricie,
L'art puissant de Péon le rendit à la vie.
Jupiter, indigné que cet art criminel
Osât aux lois du sort arracher un mortel,
En plongea l'inventeur dans ce même Cocyte
Dont le fils d'Apollon affranchit Hippolyte ;
Mais Diane cacha l'objet de tant de pleurs
Dans les plus noirs abris de ses bois protecteurs,
Et la nymphe Égérie en fut dépositaire.
C'est là que, loin du monde, inconnu, solitaire,
Le héros coule en paix ses jours mystérieux ;
Mais, pour tromper l'oreille aussi bien que les yeux,
Appelé Virbius par la belle Égérie,
Il prit un autre nom avec une autre vie.
Les coursiers cependant sont bannis de ces bois :
Diane se souvient qu'un dragon, autrefois,
Excita leur frayeur à déchirer leur maître.
Nourri comme son père en ce réduit champêtre,
Le nouvel Hippolyte y vécut sans témoins :
Mal instruit par l'exemple, il n'en aime pas moins
Ces fougueux animaux ; et, desireux de gloire,
Son char rase les champs et vole à la victoire.
Turnus, plus beau, plus fier, et plus impétueux,
Lève au-dessus d'eux tous un front majestueux :
A l'effroi qu'il répand son casque ajoute encore.
Tel que l'Etna lançant le feu qui le dévore,

Ibat et Hippolyti proles pulcherrima bello
Virbius, insignem quem mater Aricia misit,
Eductum Egeriæ lucis, humentia circum
Litora, pinguis ubi et placabilis ara Dianæ.
Namque ferunt fama Hippolytum, postquam arte novercæ
Occiderit, patriasque explerit sanguine pœnas
Turbatis distractus equis, ad sidera rursus
Ætheria et superas cœli venisse sub auras,
Pæoniis revocatum herbis et amore Dianæ.
Tum pater omnipotens, aliquem indignatus ab umbris
Mortalem infernis ad lumina surgere vitæ,
Ipse repertorem medicinæ talis et artis
Fulmine Phœbigenam Stygias detrusit ad undas.
At Trivia Hippolytum secretis alma recondit
Sedibus, et nymphæ Egeriæ nemorique relegat;
Solus ubi in silvis Italis ignobilis ævum
Exigeret, versoque ubi nomine Virbius esset.
Unde etiam Triviæ templo lucisque sacratis
Cornipedes arcentur equi, quod litore currum
Et juvenem monstris pavidi effudere marinis.
Filius ardentes haud secius æquore campi
Exercebat equos, curruque in bella ruebat.

Sur son cimier, où flotte un panache à trois rangs,
La Chimere vomit ses tourbillons brûlants ;
Et, plus dans le combat s'échauffe le carnage,
Plus s'irritent du monstre et les feux et la rage.
Sur l'orbe éblouissant de son bouclier d'or
L'art présente un tableau plus magnifique encor :
C'est la trop belle Io transformée en génisse ;
Ses poils, son front croissant commencent son supplice.
Du courroux de Junon rigoureux instrument,
Argus de ses cent yeux la veille incessamment ;
Inachus l'aperçoit, et d'un air taciturne
Ce père joint ses pleurs aux ondes de son urne.
Turnus avec orgueil voit l'auteur de son sang ;
Impatient, il part, vole de rang en rang.
Des plaines, des vallons, du sommet des montagnes
Ses alliés en foule inondent les campagnes ;
Les fils de Serranus, les vieux Sicaniens,
Les Auronces fougueux, les jeunes Argiens,
Et les Sacraniens dévoués à Cybèle ;
Le Labique peignant son armure fidèle ;
Ceux qui du Numicus peuplent les bords sacrés,
Ceux par qui de Circé les monts sont labourés ;
Et les tribus d'Anxur, où se montre à la terre
Sous les traits d'un enfant le maître du tonnerre ;
Et les bergers voisins du fleuve dont les eaux
De la superbe Rome abreuvent les troupeaux ;
Et le Rutule actif, dont le soc se promène
Sur les coteaux ingrats qui forment son domaine ;
Ceux qui de Satura bordent les noirs marais,
Ceux à qui Féronie en ses vertes forêts
Offre l'abri sacré de leurs riants ombrages ;
Enfin les habitants de ces frais paysages
Où des humbles vallons l'Ufens suit les détours,
Et dans les vastes mers va terminer son cours.
Des Volsques après eux marchoit la reine altière,
L'intrépide Camille : une troupe guerrière,
Dont les fiers escadrons aux rayons du soleil
De leurs armes d'airain font briller l'appareil,

Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur arma tenens, et toto vertice supra est.
Cui triplici crinita juba galea alta Chimæram
Sustinet, Ætnæos efflantem faucibus ignis :
Tam magis illa fremens, et tristibus effera flammis,
Quam magis effuso crudescunt sanguine pugnæ.
At levem clypeum sublatis cornibus Io
Auro insignibat, jam sætis obsita, jam bos,
Argumentum ingens, et custos virginis Argus,
Cælataque amnem fundens pater Inachus urna.
Insequitur nimbus peditum, clypeataque totis
Agmina densentur campis, Argivaque pubes,
Auruncæque manus, Rutuli, veteresque Sicani,
Et Sacranæ acies, et picti scuta Labici;
Qui saltus, Tiberine, tuos, sacrumque Numici
Litus arant, Rutulosque exercent vomere colles,
Circæumque jugum; queis Juppiter Anxurus arvis
Præsidet, et viridi gaudens Feronia luco;
Qua Saturæ jacet atra palus, gelidusque per imas
Quærit iter valles atque in mare conditur Ufens.
Hos super advenit Volsca de gente Camilla,
Agmen agens equitum, et florentes ære catervas,

Suivoit sur ses coursiers la superbe amazone.
Dès l'enfance exercée aux joûtes de Bellone,
Camille préféroit, amante des combats,
La lance belliqueuse aux fuseaux de Pallas,
Les travaux de la guerre à des arts plus tranquilles.
Moins prompts sont les éclairs, et les vents moins agiles :
Elle eût, des jeunes blés rasant les verts tapis,
Sans plier leur sommet, couru sur les épis;
Ou, d'un pas suspendu sur les vagues profondes,
De la mer en glissant eût effleuré les ondes;
Et, d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure, eût volé sur les eaux.
Son air fier et décent, sa démarche imposante,
De son manteau royal la pourpre éblouissante,
Son carquois lycien, l'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grace attachant ses cheveux,
Son myrte armé de fer, qui dans ses mains légères
Fait ressembler sa lance au sceptre des bergères,
Des guerriers, attroupés au faîte des remparts,
Sur elle ont réuni les avides regards :
L'œil étonné se plaît à ses graces hautaines.
Des hameaux d'alentour, des bourgades lointaines,
Tout un peuple empressé, sitôt qu'elle a paru,
Pour fêter son passage en foule est accouru.
Son audace aux Latins promet un sort prospère ;
Le jeune homme s'enflamme, et le vieillard espère;
Et la mère, admirant tant d'attraits réunis,
La voudroit pour sa fille, et la montre à son fils.

LIVRE VIII.

A peine a retenti la trompette éclatante,
A peine sur les tours de l'antique Laurente
Turnus a de la guerre arboré les drapeaux,
Frappé son bouclier, animé ses chevaux;
En tumulte, à sa voix, tous les Latins s'unissent,
De leurs cris conjurés les champs au loin frémissent :
Tout s'émeut, tout s'irrite, et leurs cœurs enflammés
Sont altérés de sang, et de meurtre affamés.
Leurs chefs, Messape, Ufens, et le cruel Mézence,
De vingt peuples encor réveillent la vaillance;
Par-tout les laboureurs sont changés en soldats.
Diomède veilloit sur ses nouveaux états,
Et respiroit enfin du tumulte des armes :
Tout-à-coup, lui portant de nouvelles alarmes,
Vénulus à ce Grec ennemi des Troyens
Apprend leur arrivée aux bords ausoniens.
Déja, dit-il, leurs dieux espèrent un asile;
Déja, fier des remparts de sa naissante ville,
Leur prince fugitif, usurpateur hardi,
Affermit son état chaque jour agrandi,
Prétend que les destins l'appellent à l'empire;
Par-tout en sa faveur on s'assemble, on conspire;
Vingt peuples belliqueux se soulèvent pour lui.
Fier de sa renommée, et sûr de leur appui,
On prévoit ce qu'Énée un jour peut entreprendre :
Diomède le sait, c'est à lui de l'apprendre
Aux rois de l'Ausonie, aux chefs des Ardéens :
Sans doute c'est aux Grecs à juger les Troyens.
Cependant le héros de cent projets contraires
Entretient en secret ses pensers solitaires;
Et, partageant entre eux ses esprits inquiets,
Roule, prend, abandonne, et reprend ses projets.
Tel, dans l'airain brillant où flotte une eau tremblante,
Le soleil, variant sa lumière inconstante,
Croise son jeu mobile et son rapide essor;
Va, vient, monte, descend, et se relève encor,
Et des murs aux lambris rapidement promène
Des reflets vagabonds la lueur incertaine.
La nuit couvroit la terre, et le dieu du repos
Sur tout ce qui respire épanchoit ses pavots :
De ses périls futurs se retraçant l'image,
Le héros méditoit, couché sur le rivage;
Mais enfin le sommeil assoupit ses chagrins.
Tout-à-coup, à travers les peupliers voisins,

Bellatrix : non illa colo calathisve Minervæ
Femineas adsueta manus; sed prælia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.
Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas;
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.
Illam omnis tectis agrisque effusa juventus
Turbaque miratur matrum, et prospectat euntem,
Adtonitis inhians animis; ut regius ostro
Velet honos leves humeros, ut fibula crinem
Auro internectat; Lyciam ut gerat ipsa pharetram,
Et pastoralem præfixa cuspide myrtum.

LIBER VIII.

Ut belli signum Laurenti Turnus ab arce
Extulit, et rauco strepuerunt cornua cantu;
Utque acres concussit equos, utque inpulit arma;
Extemplo turbati animi, simul omne tumultu
Conjurat trepido Latium, sævitque juventus
Effera. Ductores primi, Messapus et Ufens,
Contemtorque deum Mezentius, undique cogunt
Auxilia, et latos vastant cultoribus agros.
Mittitur et magni Venulus Diomedis ad urbem,
Qui petat auxilium, et Latio consistere Teucros,
Advectum Ænean classi, victosque Penatis
Inferre, et fatis regem se dicere posci,
Edoceat, multasque viro se adjungere gentes
Dardanio, et late Latio increbrescere nomen.
Quid struat his cœptis, quem, si fortuna sequatur,
Eventum pugnæ cupiat, manifestius ipsi,
Quam Turno regi aut regi adparere Latino.
Talia per Latium : quæ Laomedontius heros
Cuncta videns, magno curarum fluctuat æstu,
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc,
In partesque rapit varias, perque omnia versat.
Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen aenis,
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat late loca; jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.
Nox erat, et terras animalia fessa per omnes,
Alituum pecudumque genus sopor altus habebat;
Quum pater in ripa gelidique sub ætheris axe
Æneas, tristi turbatus pectora bello,

Le Tibre s'offre à lui durant la nuit obscure :
Des tresses de roseaux ceignent sa chevelure,
Et du lin le plus fin le léger vêtement
De ses plis azurés l'entoure mollement :
« Fils des dieux, lui dit-il, qui sauvas de la flamme,
Qui portas sur ces bords l'éternelle Pergame,
Toi qu'attendoient Laurente et l'empire latin,
La guerre et ses dangers te menacent en vain :
Rassure-toi; du sort la tempête orageuse
Ne fatiguera plus ton ame courageuse.
Ne crains pas qu'un vain songe abuse ici de toi;
De mes prédictions garantissant la foi,
Sous les chênes sacrés de ma rive fidèle
Une laie aux poils blancs, trente enfants blancs comme [elle,
Vont s'offrir à tes yeux, et vont donner leur nom
A cette Albe héritière et fille d'Ilion :
Là t'attend un asile et la fin de tes peines.
Ces promesses, crois-moi, ne sont point incertaines;
Et trente ans révolus ne s'écouleront pas
Qu'Iule ne commande à ces nouveaux états.
Mais écoute, et connois les secours qui t'attendent,
Et quels soins importants tes intérêts commandent.
« Un peuple, qui d'Évandre a suivi les drapeaux,
A sur les monts latins fondé ses murs nouveaux;
Par les Arcadiens leur ville est habitée;
Leur ancêtre Pallas, du nom de Pallantée
Fit appeler ces murs; et d'éternels combats
Contre les fiers Latins défendent leurs états :
Pour l'intérêt commun qu'un traité vous unisse.
Moi-même, vous guidant sur mon onde propice,
J'aiderai vos vaisseaux à remonter son cours.
Lève-toi donc, va, pars, implore leur secours;
Et demain, quand la nuit en repliant ses voiles
Donnera du départ le signal aux étoiles,
Prie, apaise Junon, dont la longue rigueur
Par de si longs revers exerça ton grand cœur.
Un jour, vainqueur du sort ta nouvelle puissance,
Me paiera le tribut de sa reconnoissance.
Tourne vers moi les yeux, vois ce dieu protecteur
Qui baigne ces beaux champs de son flot bienfaiteur,
Le Tibre, dont le ciel favorise la course.
Un superbe palais, aux lieux où naît ma source,
Cache aux profanes yeux mon fleuve encor ruisseau,
Et d'illustres cités entourent mon berceau. »
Il dit, et se replonge en ses grottes profondes.
Le héros se réveille au doux bruit de ses ondes,
Et l'ombre loin de lui fuit avec le sommeil.
Il se lève, et, tourné vers l'orient vermeil,
Près d'invoquer les dieux de l'antique Laurente,
Il s'approche, et, penché sur l'onde transparente,
Pour puiser l'eau sacrée il a courbé ses mains;
Aussitôt il s'écrie : « O nymphes des Latins!
Nymphes, mères des lacs, des fleuves, des fontaines!
Et toi, Tibre sacré, qui fécondes ces plaines,
Auguste souverain des fleuves de ces bords,
Quels que soient les saints lieux où naissent tes trésors,
Si tu finis mes maux, si tu sers mon courage,
Dieu puissant! je te jure un éternel hommage. »
A ces mots, dans sa flotte il choisit deux vaisseaux :
Déja la rame est prête à sillonner les eaux :
Ils partent. Tout-à-coup, ô surprise! ô merveille!
Une laie et ses fils, tous de couleur pareille,
S'offrent à ses regards, sur la rive étendus :
De leur sang aussitôt les flots sont répandus :
« C'est à vous, ô Junon! que j'en offre l'hommage. »
Ainsi le dieu du Tibre accomplit son présage.

Procubuit, seramque dedit per membra quietem.
Huic deus ipse loci, fluvio Tiberinus amœno,
Populeas inter senior se adtollere frondis
Visus. Eum tenuis glauco velabat amictu
Carbasus, et crinis umbrosa tegebat arundo.
Tum sic adfari, et curas his demere dictis :
« O sate gente deum, Trojanam ex hostibus urbem
Qui revehis nobis, æternaque Pergama servas,
Exspectate solo Laurenti arvisque Latinis,
Hic tibi certa domus; certi, ne absiste, Penates;
Neu belli terrere minis. Tumor omnis et iræ
Concessere deum.
Jamque tibi, ne vana putes hæc fingere somnum,
Litoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa, jacebit;
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati.
Hic locus urbis erit, requies ea certa laborum :
Ex quo ter denis urbem redeuntibus annis
Ascanius clari condet cognominis Albam.
Haud incerta cano. Nunc qua ratione quod instat
Expedias victor, paucis, adverte, docebo.
« Arcades his oris, genus a Pallante profectum,
Qui regem Evandrum comites, qui signa secuti,
Delegere locum, et posuere in montibus urbem,
Pallantis proavi de nomine Pallanteum.
Hi bellum adsidue ducunt cum gente Latina;
Hos castris adhiba socios, et fœdera junge.
Ipse ego te ripis et recto flumine ducam,
Adversum remis superes subvectus ut amnem.
Surge age, nate dea; primisque cadentibus astris,
Junoni fer rite preces, iramque minasque
Supplicibus supera votis : mihi victor honorem
Persolves. Ego sum, pleno quem flumine cernis
Stringentem ripas, et pinguia culta secantem,
Cæruleus Thybris, cœlo gratissimus amnis.
Hic mihi magna domus, celsis caput urbibus exit. »
Dixit; deinde lacu fluvius se condidit alto,
Ima petens. Nox Ænean somnusque reliquit.
Surgit; et, ætherii spectans orientia solis
Lumina, rite cavis undam de flumine palmis
Sustulit, ac tales effundit ad æthera voces :
« Nymphæ, Laurentes nymphæ, genus amnibus unde est,
Tuque, o Thybri tuo genitor cum flumine sancto,
Adcipite Ænean, et tandem arcete periclis.
Quo te cumque lacus miserantem incommoda nostra
Fonte tenet, quocumque solo pulcherrimus exis,
Semper honore meo, semper celebrabere donis,
Corniger Hesperidum fluvius regnator aquarum.
Adsis o tantum, et propius tua numina firmes! »
Sic memorat, geminasque legit de classe biremes,
Remigioque aptat; socios simul instruit armis.
Ecce autem, subitum atque oculis mirabile monstrum,
Candida per silvam cum fetu concolor albo
Procubuit, viridique in litore conspicitur sus;
Quam pius Æneas tibi enim, tibi, maxuma Juno,
Mactat, sacra ferens, et cum grege sistit ad aram.

Le fleuve cependant, durant toute la nuit,
De son onde fougueuse a fait taire le bruit;
Ce n'est plus un torrent, c'est un marais tranquille,
C'est d'un lac endormi la surface immobile;
Et, sans que les rameurs luttent contre les eaux,
La vague complaisante obéit aux vaisseaux :
Ils poursuivent leur cours, la nef glisse sur l'onde;
Le fleuve les reçoit dans sa forêt profonde.
Surpris de voir troubler leurs bords délicieux,
Le fleuve infréquenté, les bois silencieux,
Admirent ces vaisseaux, cette troupe guerrière.
Les rameurs patients, le jour, la nuit entière,
Du courant tortueux suivant les longs détours,
Fendent l'onde docile, ou combattent son cours;
Sur eux les bois en voûte inclinent leur feuillage,
Et des forêts dans l'onde ils sillonnent l'image.
Déja l'astre du jour brilloit au haut des cieux :
On avance, et de loin se montrent à leurs yeux
Ce fort, ces toits épars, et ce palais de chaume,
La capitale alors de cet humble royaume,
Mais où doit Rome un jour, mettant le monde aux fers,
De sa toute-puissance étonner l'univers.
Ils voguent, et déja s'approchent de la ville.
  Ce jour, sous leurs remparts, au fond d'un bois tran-
Le roi, son fils Pallas, les premiers de l'état, [quille,
Ce peuple encore agreste, et son humble sénat,
Au fils d'Amphitryon, noble vengeur des crimes,
Offroient un encens pur et le sang des victimes.
Des vaisseaux tout-à-coup les mâts frappent leurs yeux.
A travers la forêt, d'un cours silencieux
Ils approchent. Soudain dans le sacré bocage
Tout fuit : Pallas lui seul, conservant son courage,
Fait poursuivre la fête et le sacré festin;
Il court au devant d'eux, les armes à la main;
Et, d'un tertre élevé qui commande à la plaine,
« Étrangers, leur dit-il, quel sujet vous amène?
Quels sont votre pays, votre nom, vos projets?
Parlez, apportez-vous ou la guerre ou la paix? »
  Alors, l'olive en main, et monté sur sa poupe,
Le héros en ces mots parle au nom de sa troupe :
« Vous voyez des Troyens, vous voyez vos amis,
Des barbares Latins comme vous ennemis.
Sans pitié pour les maux où nous fûmes en proie,
Ils poursuivent en nous ce qui reste de Troie.
Nous demandons Évandre : allez, et dites-lui
Que nous venons offrir et chercher un appui. »
A ce discours, Pallas ne peut plus se contraindre :
« Ah! qui que vous soyez, approchez sans rien craindre.
J'en jure par Évandre et par son équité;
Venez jouir des droits de l'hospitalité. »
Il dit, tend au Troyen une main fraternelle,
Garant déja sacré d'une foi mutuelle;
Saisit ce bras puissant, fameux par tant d'exploits;
Ils s'éloignent du fleuve, ils entrent dans le bois.
  Énée approche Évandre, et d'une ame enhardie :
« O le meilleur des Grecs, honneur de l'Arcadie,
Qu'unit un double nœud au sang d'Agamemnon!
Je ne me laisse point effrayer par ce nom,
J'oublie en vous les Grecs, et ne vois plus qu'Évandre
Seul au ton suppliant vous m'aurez vu descendre :
Ma franche loyauté, les oracles des dieux,
Le sang qui nous unit par nos communs aïeux,
Votre grand nom, voilà mes droits, mon espérance;
Voilà quels nœuds sacrés nous enchaînent d'avance.
Dardanus d'Ilion fut l'heureux fondateur;
Électre fut sa mère : Électre eut pour auteur
Cet Atlas qui des cieux porta la voûte immense.
Vous, au fils de Maïa vous devez la naissance;
Maïa, qui le conçut du souverain des dieux,
Naquit du même Atlas qui supporte les cieux.

Thybris ea fluvium, quam longa est, nocte tumentem
Leniit, et tacita refluens ita substitit unda,
Mitis ut in morem stagni placidæque paludis
Sterneret æquor aquis, remo ut luctamen abesset.
Ergo iter inceptum celerant; rumore secundo
Labitur uncta vadis abies : mirantur et undæ,
Miratur nemus insuetum fulgentia longe
Scuta virum, fluvio pictasque innare carinas.
Olli remigio noctemque diemque fatigant,
Et longos superant flexus, variisque teguntur
Arboribus, viridesque secant placido æquore silvas.
Sol medium cœli conscenderat igneus orbem,
Quum muros, arcemque procul, ac rara domorum
Tecta vident, quæ nunc Romana potentia cœlo
Æquavit; tum res inopes Evandrus habebat.
Ocius advertunt proras, urbique propinquant.
  Forte die sollemnem illo rex Arcas honorem
Amphitryoniadæ magno divisque ferebat
Ante urbem in luco. Pallas huic filius una,
Una omnes juvenum primi, pauperque senatus,
Tura dabant, tepidusque cruor fumabat ad aras.
Ut celsas videre rates, atque inter opacum
Adlabi nemus, et tacitis incumbere remis;
Terrentur visu subito, cunctique relictis
Consurgunt mensis. Audax quos rumpere Pallas
Sacra vetat, raptoque volat telo obvius ipse;
Et procul e tumulo : « Juvenes, quæ causa subegit
Ignotas tentare vias? quo tenditis? inquit.
Qui genus? unde domo? pacemne huc fertis, an arma? »
  Tum pater Æneas puppi sic fatur ab alta,
Paciferæque manu ramum prætendit olivæ :
« Trojugenas ac tela vides inimica Latinis,
Quos illi bello profugos egere superbo.
Evandrum petimus : ferte hæc, et dicite lectos
Dardaniæ venisse duces, socia arma rogantis. »
Obstupuit tanto percussus nomine Pallas :
« Egredere, o quicumque es, ait, coramque parentem
Adloquere, ac nostris succede Penatibus hospes. »
Excepitque manu, dextramque amplexus inhæsit.
Progressi subeunt luco, fluviumque relinquunt.
  Tum regem Æneas dictis adfatur amicis :
« Optime Grajugenum, cui me Fortuna precari,
Et vitta comtos voluit prætendere ramos,
Non equidem extimui, Danaum quod ductor, et Arcas,
Quodque ab stirpe fores geminis conjunctus Atridis;
Sed mea me virtus, et sancta oracula divum,
Cognatique patres, tua terris didita fama,
Conjunxere tibi, et fatis egere volentem.
Dardanus, Iliacæ primus pater urbis et auctor,
Electra, ut Graii perhibent, Atlantide cretus,

Ainsi de notre race, également divine,
Les rameaux séparés ont la même racine :
Voilà mes droits. Aussi, bien sûr de votre cœur,
Sans art, sans vains détours, et sans ambassadeur,
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous supplie.
L'Ardéen, qui prétend asservir l'Italie,
Pense, vainqueur de moi, l'être de l'univers,
Et régner sur les lieux qu'embrassent les deux mers.
Donnez-moi votre foi, je vous offre la mienne.
Vous connoissez, grand roi, la jeunesse troyenne,
Ce que peuvent ses bras, ce qu'ose sa valeur,
Et tout ce qu'au courage ajoute le malheur. »
Le discours du héros ravit le bon Évandre :
Il ne peut se lasser de le voir, de l'entendre,
Le parcourt tout entier d'un regard curieux.
Enfin, prenant sa main : « Noble fils de nos dieux !
Quel plaisir de vous voir et de vous reconnoître !
Qu'Anchise en un tel fils est heureux de renaître !
Je crois revoir ses traits, je crois ouïr sa voix.
Je m'en souviens encor : quand Priam autrefois,
Visitant Hésione, aborda Salamine
(De ses fameux remparts l'Arcadie est voisine),
Souverain de l'Asie, il ne dédaigna pas
De voir nos monts glacés et mes humbles états.
Je le vis arriver : alors la fleur de l'âge
De son premier duvet ombrageoit son visage :
J'admirois les Troyens, j'admirois ce grand roi ;
Mais Anchise parut, tout s'éclipsa pour moi.
Amoureux de l'honneur, plein de la noble flamme
Qu'à l'aspect d'un grand homme éprouve une jeune ame,
Je brûlois d'approcher, d'embrasser ce guerrier ;
Heureux, s'il visitoit mon toit hospitalier !
Sa noble complaisance honora mon jeune âge.
En partant, ce héros, pour prix de mon hommage,
Me combla de présents. C'est à lui que je dois
Ces flèches de Lycie et ce brillant carquois ;
Des tissus d'or, deux freins d'une égale richesse,
Qu'à mon jeune Pallas a cédés ma vieillesse.
Le fils de ce héros est déja mon ami,
Et qui l'ose attaquer devient mon ennemi.
Comptez sur mes serments : demain je vous renvoie
Avec tous les secours dus aux héros de Troie.
Mais puisqu'en ce moment nous devons célébrer
Des fêtes que sans crime on ne peut différer,
Venez, et partagez la pompe solennelle
Que pour Hercule ici ce grand jour renouvelle.
Confions à ce dieu nos communs intérêts,
Et de vos alliés essayez les banquets. »
Il dit : les vins, les mets sont remis sur la table ;
Lui-même il place Énée en un trône d'érable,
Que recouvre la peau d'un énorme lion ;
Un lit d'herbe reçoit le héros d'Ilion.
Le pontife, suivi du choix de la jeunesse,
Sert le festin sacré. D'une sainte alégresse
Tous les cœurs sont remplis : on charge les buffets
Des trésors de Bacchus, des présents de Cérès ;
La victime, ses chairs, ses entrailles sacrées,
Sur une table immense à leur faim sont livrées.
Le banquet achevé, le monarque au héros
Adresse la parole, et lui parle en ces mots :
« Ce n'est pas vainement, prince, que notre zèle
Célèbre avec éclat cette pompe annuelle :
L'oubli des dieux anciens, de crédules erreurs,
N'ont point dicté nos vœux ; leur source est dans nos cœurs.
Sauvés d'un grand danger, notre reconnoissance
D'un dieu libérateur honore la puissance.
« Voyez-vous dans les airs ces rochers suspendus,
Ces éclats, ces débris au hasard répandus ;

Advehitur Teucros : Electram maxumus Atlas
Edidit, ætherios humero qui sustinet orbes.
Vobis Mercurius pater est, quem candida Maia
Cyllenæ gelido conceptum vertice fudit ;
At Maiam, auditis si quidquam credimus, Atlas,
Idem Atlas generat, cœli qui sidera tollit.
Sic genus amborum scindit se sanguine ab uno.
His fretus, non legatos, neque prima per artem
Tentamenta tui pepigi : me, me ipse, meumque
Objeci caput, et supplex ad limina veni.
Gens eadem, quæ te, crudeli Daunia bello
Insequitur : nos si pellant, nihil abfore credunt,
Quin omnem Hesperiam penitus sua sub juga mittant ;
Et mare, quod supra, teneant, quodque adluit infra.
Adcipe, daque fidem : sunt nobis fortia bello
Pectora, sunt animi, et rebus spectata juventus. »
Dixerat Æneas. Ille os oculosque loquentis
Jam dudum et totum lustrabat lumine corpus.
Tum sic pauca refert : « Ut te, fortissime Teucrum,
Adcipio agnoscoque libens ! ut verba parentis
Et vocem Anchisæ magni voltumque recordor !
Nam memini Hesionæ visentem regna sororis
Laomedontiaden Priamum, Salamina petentem,
Protenus Arcadiæ gelidos invisere fines.
Tum mihi prima genas vestibat flore juventa ;
Mirabarque duces Teucros ; mirabar et ipsum
Laomedontiaden ; sed cunctis altior ibat
Anchises. Mihi mens juvenali ardebat amore
Compellare virum, et dextræ conjungere dextram :
Adcessi, et cupidus Phenei sub mœnia duxi.
Ille mihi insignem pharetram Lyciasque sagittas
Discedens, chlamydemque auro dedit intertextam,
Frenaque bina, meus quæ nunc habet, aurea, Pallas.
Ergo et, quam petitis, juncta est mihi fœdere dextra :
Et, lux quum primum terris se crastina reddet,
Auxilio lætos dimittam, opibusque juvabo.
Interea sacra hæc, quando huc venistis amici,
Annua, quæ differre nefas, celebrate faventes
Nobiscum, et jam nunc sociorum adsuescite mensis. »
Hæc ubi dicta, dapes jubet et sublata reponi
Pocula, gramineoque viros locat ipse sedili ;
Præcipuumque toro et villosi pelle leonis
Adcipit Ænean, solioque invitat acerno.
Tum lecti juvenes certatim aræque sacerdos
Viscera tosta ferunt taurorum, onerantque canistris
Dona laboratæ Cereris, Bacchumque ministrant.
Vescitur Æneas, simul et Trojana juventus,
Perpetui tergo bovis, et lustralibus extis.
Postquam exemta fames, et amor conpressus edendi,
Rex Evandrus ait : « Non hæc sollemnia nobis,
Has ex more dapes, hanc tanti numinis aram,
Vana superstitio veterumque ignara deorum
Inposuit : sævis, hospes Trojane, periclis
Servati facimus, meritosque novamus honores.

De ce mont entr'ouvert l'horreur désordonnée,
Et de son antre affreux la voûte abandonnée?
Là, dans les flancs du mont, bien loin de l'œil du jour,
De l'infame Cacus fut le hideux séjour.
Des têtes au front pâle, et de sang dégouttantes,
A sa porte homicide étoient toujours pendantes;
Et son antre, du meurtre odieux monument,
D'un carnage nouveau sans cesse étoit fumant.
Ce monstre horrible à voir, fier de sa taille immense,
Devoit au dieu du feu sa funeste naissance:
Et, tel qu'un noir volcan, de son gosier affreux
Des brasiers paternels il vomissoit les feux.
Un dieu vengeur, un dieu sauva notre patrie.
Revenu des beaux champs de l'antique Ibérie,
Dans ces riches vallons, sur les bords de ces eaux,
Le fils d'Alcmène avoit amené ses troupeaux:
Du triple Géryon triomphateur superbe,
Le prix de sa conquête erroit en paix sur l'herbe.
Cacus, qui ne connoît ni remords ni danger,
Dérobe des troupeaux de l'illustre étranger
Quatre jeunes taureaux, quatre belles génisses,
Qui des herbages frais savouroient les délices,
Les cache en sa caverne; et cependant sa main,
Pour déguiser aux dieux les traces du larcin,
Saisit, fait reculer et marcher en arrière
Les taureaux, dont les pas marqués en sens contraire
De son infame vol écartoient le soupçon.
Enfin, las du repos, le fils d'Amphitryon
Se prépare à mener sur de lointains rivages
Ses troupeaux engraissés dans ces beaux pâturages;
Et des taureaux par-tout les gémissantes voix
De leur adieu plaintif ont fait mugir ces bois.
De Cacus aussitôt trahissant l'artifice,
Du fond de l'antre creux répond une génisse.

« Alcide entend ses cris. Aussitôt dans son cœur
Un fiel noir et brûlant allume sa fureur;
Il s'élance, il saisit sa pesante massue,
Cherche du noir séjour la porte inaperçue.
Alors, les yeux troublés, sans courage, sans voix,
L'affreux Cacus trembla pour la première fois:
Plus prompt que les éclairs, vers ses roches fidèles
Il court, vole; à ses pieds la peur donne des ailes:
Il fait tomber ce roc, que d'une adroite main
A des chaînes de fer a suspendu Vulcain;
S'enferme, oppose au dieu cette vaine défense.
Hercule est accouru, respirant la vengeance:
Pour chercher un accès il court de tous côtés;
Trois fois autour du mont à pas précipités
Il tourne, va, revient, et, frémissant de rage,
Trois fois attaque en vain, pour s'ouvrir un passage,
Le roc qu'à sa fureur le lâche ose opposer;
Trois fois dans le vallon revient se reposer.

« Sur le dos hérissé de cet antre sauvage,
Un rocher, vieux séjour des oiseaux de carnage,
En pyramide aiguë alongé vers les cieux,
Cachoit dans le nuage un front audacieux:
Ce rocher, sur la gauche incliné vers la plage,
De son sommet pendant menaçoit le rivage.
Hercule, sur la droite appuyant tout son corps,
Du roc, qu'il déracine avec de longs efforts,
Pousse l'énorme poids. Il tombe, il roule, il tonne:
La caverne en mugit, l'air au loin en résonne;
Le sol croule: des eaux le bord est emporté,
Et le fleuve écumant recule épouvanté.
Alors, ce fut alors que l'antre impitoyable
Jusqu'au fond laissa voir sous sa voûte effroyable
Ce palais de la mort, ce séjour de terreur,
Et de ses noirs cachots la ténébreuse horreur.

« Jam primum saxis suspensam hanc adspice rupem;
Disjectæ procul ut moles, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxere ruinam.
Hic spelunca fuit, vasto submota recessu,
Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis; semperque recenti
Cæde tepebat humus; foribusque adfixa superbis
Ora virum tristi pendebant pallida tabo.
Huic monstro Volcanus erat pater: illius atros
Ore vomens ignis, magna se mole ferebat.
Adtulit et nobis aliquando optantibus ætas
Auxilium adventumque dei: nam maxumus ultor,
Tergemini nece Geryonæ spoliisque superbus,
Alcides aderat, taurosque hac victor agebat
Ingentis; vallemque boves amnemque tenebant.
At furiis Caci mens effera, ne quid inausum
Aut intractatum scelerisve dolive fuisset,
Quatuor a stabulis præstanti corpore tauros
Avertit, totidem forma superante juvencas.
Atque hos, ne qua forent pedibus vestigia rectis,
Cauda in speluncam tractos, versisque viarum
Indiciis raptos, saxo occultabat opaco
Quærenti nulla ad speluncam signa ferebant.
Interea, quum jam stabulis saturata moveret
Amphitryoniades armenta, abitumque pararet,
Discessu mugire boves, atque omne querelis
Impleri nemus, et colles clamore relinqui
Reddidit una boum vocem, vastoque sub antro
Mugiit, et Caci spem custodita fefellit.
« Hic vero Alcidæ furiis exarserat atro
Felle dolor: rapit arma manu, nodisque gravatum
Robur, et ætherii cursu petit ardua montis.
Tum primum nostri Cacum videre timentem,
Turbatumque oculis. Fugit ilicet ocior Euro,
Speluncamque petit: pedibus timor addidit alas.
Ut sese inclusit, ruptisque inmane catenis
Dejecit saxum, ferro quod et arte paterna
Pendebat, fultosque emuniit obice postes:
Ecce furens animis aderat Tirynthius, omnemque
Adcessum lustrans, huc ora ferebat et illuc,
Dentibus infrendens. Ter totum fervidus ira
Lustrat Aventini montem; ter saxea tentat
Limina nequidquam; ter fessus valle resedit.
« Stabat acuta silex, præcisis undique saxis,
Speluncæ dorso insurgens, altissima visu,
Dirarum nidis domus opportuna volucrum.
Hanc, ut prona jugo lævum incumbebat ad amnem,
Dexter in adversum nitens concussit, et imis
Avolsam solvit radicibus; inde repente
Inpulit: inpulsu quo maxumus insonat æther;
Dissultant ripæ, refluitque exterritus amnis.
At specus et Caci detecta adparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitus patuere cavernæ:
Non secus, ac si qua penitus vi terra dehiscens

Tel, si d'un choc soudain l'horrible violence
Du globe tout-à-coup rompoit la voûte immense,
Et dans ses profondeurs découvroit à nos yeux
Le Styx craint des mortels, abhorré par les dieux,
De ce royaume affreux, désolé, lamentable,
L'œil verroit jusqu'au fond l'abîme redoutable;
Et, dans l'ombre éternelle envoyant ses clartés,
Le jour éblouiroit les morts épouvantés :
Tel, effrayé du jour qui malgré lui l'éclaire,
Le monstre en vain s'agite, et mugit de colère.
De la cime du mont Alcide le combat;
Tantôt d'un roc brisé lui jette un large éclat,
Et tantôt à deux mains d'un arbre entier l'accable.
Alors le monstre, en proie à son bras implacable,
Se ressouvient du dieu qui lui donna le jour :
De son gosier brûlant, dans son hideux séjour,
Il vomit des torrents de feux et de fumée;
Tout entier l'investit d'une nuit enflammée,
Et dans ses noirs cachots, image des enfers,
A cette affreuse nuit mêle d'affreux éclairs.
Alcide furieux ne contient plus sa rage;
Il s'élance, il se jette au plus fort du nuage,
Aux lieux où la vapeur, sortant à gros bouillons,
Roule à flots plus épais ses plus noirs tourbillons.
En vain l'affreux Cacus lance ses feux dans l'ombre;
A travers l'incendie, à travers la nuit sombre,
Il le prend, il l'étreint entre ses bras nerveux;
Et, de leur creux profond faisant jaillir ses yeux,
Du monstre, à qui la voix, la lumière est ravie,
Arrête dans sa gorge et le sang et la vie.
« Soudain du seuil fatal le roc tombe arraché;
On entre, et du repaire où le monstre est caché
On contemple, on parcourt la voûte ténébreuse :
L'œil plonge avec effroi dans la caverne affreuse;
Et le jour indigné, pénétrant dans son sein,
Du parjure Cacus révèle le larcin.
On saisit par les pieds son cadavre difforme;
On le traîne, on veut voir ses traits, sa taille énorme,
Son sein velu, ses yeux farouches et mourants,
Son front pâle, et ses feux dans sa gorge expirants.
« Voilà, prince, voilà quel objet nous rassemble
Autour de cet autel où nous prions ensemble.
De là ce rit divin et ce culte sacré,
Ce culte à jamais cher, à jamais révéré,
En mémoire du dieu vainqueur de ce barbare.
Le vieux Potitius et l'illustre Pinare
Président à ce temple, et, prêtres de ces bois,
D'un culte héréditaire ont conservé les lois.
Joignez-vous donc à nous dans cette noble fête;
Prenez la coupe en main, couronnez votre tête;
Prions ce dieu qu'il soit notre commun appui,
Prions, et qu'à grands flots le vin coule pour lui. »
Il dit : du peuplier la douteuse verdure
De sa double couleur orne sa chevelure;
Leur main saisit la coupe, on l'épanche, et le vin
Baigne en l'honneur du dieu la table du festin.
Déja vers l'occident penchoit le jour oblique :
Alors, vêtus de peaux suivant l'usage antique,
Marchent Potitius et les prêtres du dieu;
Dans les foyers sacrés leurs mains portent le feu.
On sert les seconds mets : l'autel, ceint de guirlandes,
Est couvert des bassins qui sont remplis d'offrandes.
On allume les feux, on commence les chants.
Deux chœurs de Saliens, partagés en deux rangs,
D'un côté les vieillards, de l'autre la jeunesse,
Ceints des rameaux du dieu, pleins d'une sainte ivresse,
Chantoient, chantoient Hercule au loin victorieux,
Sa précoce valeur, son berceau glorieux;
Les serpents étouffés, essai de son enfance,
Les superbes cités qu'immola sa vengeance;
Comment, d'un fier tyran bravant les dures lois,
Il fatigua Junon de ses nombreux exploits.

Infernas reseret sedes, et regna recludat
Pallida, dis invisa; superque immane barathrum
Cernatur, trepidentque inmisso lumine Manes.
Ergo insperata deprensum in luce repente,
Inclusumque cavo saxo, atque insueta rudentem,
Desuper Alcides telis premit, omniaque arma
Advocat, et ramis vastisque molaribus instat.
Ille autem, neque enim fuga jam super ulla pericli,
Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,
Evomit, involvitque domum caligine cæca,
Prospectum eripiens oculis; glomeratque sub antro
Fumiferam noctem, commixtis igne tenebris.
Non tulit Alcides animis, seque ipse per ignem
Præcipiti injecit saltu, qua plurimus undam
Fumus agit, nebulaque ingens specus æstuat atra.
Hic Cacum in tenebris incendia vana moventem
Corripit in nodum complexus, et angit inhærens
Elisos oculos, et siccum sanguine guttur.
« Panditur extemplo foribus domus atra revolsis;
Abstractæque boves abjuratæque rapinæ
Cælo ostenduntur; pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribilis oculos, voltum, villosaque sætis
Pectora semiferi, atque exstinctos faucibus ignes.
« Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavere diem; primusque Potitius auctor,
Et domus Herculei custos Pinaria sacri
Hanc aram luco statuit, quæ Maxuma semper
Dicetur nobis, et erit quæ maxuma semper.
Quare agite, o juvenes, tantarum in munere laudum,
Cingite fronde comas, et pocula porgite dextris;
Communemque vocate deum, et date vina volentes. »
Dixerat : Herculea bicolor quum populus umbra
Velavitque comas, foliisque innexa pependit,
Et sacer implevit dextram scyphus. Ocius omnes
In mensam læti libant, divosque precantur.
Devexo interea propior fit Vesper olympo :
Jamque sacerdotes primusque Potitius ibant,
Pellibus in morem cincti, flammasque ferebant.
Instaurant epulas, et mensæ grata secundæ
Dona ferunt, cumulantque oneratis lancibus aras.
Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum,
Populeis adsunt evincti tempora ramis;
Hic juvenum chorus, ille senum; qui carmine laudes
Herculeas et facta ferunt : ut prima novercæ
Monstra manu geminosque premens eliserit angues;
Ut bello egregias idem disjecerit urbis,
Trojamque Œchaliamque; ut duros mille labores

« Terrible dieu! c'est toi qui domptas le Centaure;
C'est par toi que périt l'infame Minotaure.
Que servit au lion son fier ressentiment,
Ses longs crins hérissés, son gosier écumant?
En vain l'hydre vers toi redressa ses cent têtes;
L'enfer même, l'enfer frémit de tes conquêtes;
Et Cerbère, couché dans son antre sanglant,
Par ta puissante main fut traîné tout tremblant.
Tu bravas, tu domptas le monstrueux Typhée;
Et son armure immense honora son trophée.
Salut, honneur du ciel, enfant du roi des dieux!
Salut! reçois nos dons, notre culte et nos vœux. »
Tels étoient leurs concerts : ils célèbrent encore
Le trépas du brigand que la contrée abhorre;
Devant le dieu vainqueur ce monstre épouvanté,
Les feux qu'il vomissoit, son antre ensanglanté.
Leurs voix, leurs chants, leurs vœux et leurs cœurs se con-
Le bois en retentit, et les monts leur répondent. [fondent;

Lorsque des saints devoirs de ces solennités
Leurs cœurs religieux enfin sont acquittés,
Pour marcher vers la ville ils quittent le bocage.
Le vertueux Évandre, appesanti par l'âge,
Suivoit, entre son fils et le prince troyen,
Le chemin qu'abrégeoit un aimable entretien.
Énée observoit tout avec un œil avide :
Tour-à-tour il écoute, interroge son guide;
Il aime à voir ces lieux, ces anciens monuments
D'un peuple qui remonte à la source des temps :
Sur les débris sacrés son regard se promène.
Le premier fondateur d'une cité romaine,
Évandre alors lui dit : « Des nymphes autrefois,
Des faunes habitoient dans le fond de ces bois;
Et ce fleuve et ces monts étoient sous leur puissance.
Là vivoient des mortels sans art, sans prévoyance,
Aussi durs que les troncs des chênes leurs aïeux,
Ayant pour mets leur chasse ou quelques fruits pierreux.
Banni par Jupiter des demeures divines,
Saturne le premier cultiva ces collines,
Civilisa ce peuple, éleva des remparts,
Y rassembla des monts les habitants épars,
Et, d'un mot qui marquoit sa retraite ignorée,
Du nom de Latium nomma cette contrée.
Tel étoit l'âge d'or. Bientôt dégénéré,
Vint d'un métal moins pur l'âge décoloré,
La soif de la richesse et l'amour de la guerre.
Ce n'étoit plus les fils de cette heureuse terre :
Avec tous leurs voisins on vit se mélanger
Leur sang abâtardi par un sang étranger.
Ici se transporta l'antique Sicanie;
Ici furent reçus les enfants d'Ausonie;
Et de mœurs et de nom ce lieu changea cent fois.
Depuis, à ces beaux champs commandèrent des rois.
Tybris, ce fier géant, tyran d'un peuple libre,
A l'antique Albula donna le nom de Tibre.
Pour moi, de ma patrie injustement chassé,
Le sort impérieux dans ce lieu m'a poussé,
Et les lois d'Apollon, et Carmente ma mère,
Ont guidé vers ces bois ma course involontaire. »

Il dit, s'avance, et montre au héros d'Ilion
La porte Carmentale, et l'autel de ce nom;
Monument élevé, si l'on en croit l'histoire,
A celle qui de Rome avoit prédit la gloire,
Et des murs de Pallas la future splendeur.
Bientôt paroît ce bois où, hâtant sa grandeur,
Romule aux étrangers sut ouvrir un asile,
Refuge des proscrits, et berceau de sa ville :
Puis du froid Lupercal s'offre l'antre divin,
Dont l'origine grecque a pris un nom romain.

Rege sub Eurystheo, fatis Junonis iniquæ,
Pertulerit. « Tu nubigenas, invicte, bimembres
Hylæumque, Pholumque manu, tu Cresia mactas
Prodigia, et vastum Nemea sub rupe leonem.
Te Stygii tremuere lacus, te janitor Orci
Ossa super recubans antro semesa cruento;
Nec te ullæ facies, non terruit ipse Typhœus
Arduus, arma tenens; non te rationis egentem
Lernæus turba capitum circumstetit anguis.
Salve, vera Jovis proles, decus addite divis :
Et nos et tua dexter adi pede sacra secundo. »
Talia carminibus celebrant; super omnia Caci
Speluncam adjiciunt, spirantemque ignibus ipsum.
Consonat omne nemus strepitu, collesque resultant.

Exin se cuncti divinis rebus ad urbem
Perfectis referunt. Ibat rex obsitus ævo,
Et comitem Ænean juxta natumque tenebat
Ingrediens, varioque viam sermone levabat.
Miratur, facilesque oculos fert omnia circum
Æneas, capiturque locis; et singula lætus
Exquiritque auditque virum monumenta priorum.
Tum rex Evandrus, Romanæ conditor arcis :
« Hæc nemora indigenæ Fauni nymphæque tenebant,
Gensque virum truncis et duro robore nata :
Queis neque mos, neque cultus erat; nec jungere tauros
Aut componere opes norant, aut parcere parto;
Sed rami, atque asper victu venatus alebat.
Primus ab ætherio venit Saturnus olympo,
Arma Jovis fugiens, et regnis exsul ademtis.
Is genus indocile ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris.
Aurea quæ perhibent, illo sub rege fuerunt
Sæcula; sic placida populos in pace regebat :
Deterior donec paulatim ac decolor ætas,
Et belli rabies, et amor subcessit habendi.
Tum manus Ausonia et gentes venere Sicanæ;
Sæpius et nomen posuit Saturnia tellus :
Tum reges, asperque inmani corpore Thybris,
A quo post Itali fluvium cognomine Thybrim
Diximus; amisit verum vetus Albula nomen.
Me pulsum patria, pelagique extrema sequentem,
Fortuna omnipotens et ineluctabile fatum
His posuere locis, matrisque egere tremenda
Carmentis nymphæ monita, et deus auctor Apollo. »

Vix ea dicta; dehinc progressus monstrat et aram,
Et Carmentalem Romano nomine portam
Quam memorant, nymphæ priscum Carmentis honorem,
Vatis fatidicæ, cecinit quæ prima futuros
Æneadas magnos, et nobile Pallanteum.
Hinc lucum ingentem, quem Romulus acer asylum
Retulit, et gelida monstrat sub rupe Lupercal,
Parrhasio dictum Panos de more Lycæi.
Nec non et sacri monstrat nemus Argileti,

Il ne néglige pas le saint bois d'Argilète,
De ses nobles regrets éloquent interprète :
Là par ses soins repose un perfide Argien,
Qui trouva son trépas en méditant le sien.
Enfin s'offre à leurs yeux la roche Tarpéienne,
Ce futur Capitole, où la grandeur romaine
Étalera son marbre et ses colonnes d'or :
Des ronces, des buissons le hérissent encor.
Déja le peuple, ému d'une pieuse crainte,
Pressentoit ses destins et sa majesté sainte;
Déja ce mont, ce roc le frappoit de terreur.
« Voyez là-haut ces bois, dont la muette horreur
Aujourd'hui même encore inspire l'épouvante :
Quel dieu réside au fond de leur nuit imposante ?
On ne sait, mais un dieu réside dans ces bois :
Même, je m'en souviens, nos bergers ont cent fois
Cru voir, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême,
Sur ce terrible mont tonner Jupiter même.
Là sont les murs détruits de deux grandes cités,
Monuments des héros qui les ont habités;
L'une est Janiculum, et l'autre Saturnie :
Janus de la première enrichit l'Italie,
Et Saturne de l'autre éleva les remparts. »
L'humble palais du roi frappe enfin leurs regards.
Quelques troupeaux erroient dispersés dans ces plaines,
Séjour des rois du monde et des pompes romaines;
Et le taureau mugit, où d'éloquentes voix
Feront le sort du monde et le destin des rois.
Tandis que de ces lieux Achate, Évandre, Énée,
Méditent, en marchant, la haute destinée,
On arrive au palais, où la félicité
Se plaît dans l'innocence et dans la pauvreté.
« Ce n'est pas dans ma cour que le faste réside,
Dit Évandre : ce toit reçut le grand Alcide,
Des monstres, des brigands noble exterminateur.
Là siégea près de moi ce dieu triomphateur :
Depuis qu'il l'a reçu, ce palais est un temple.
Fils des dieux comme lui, suivez ce grand exemple;
Osez d'un luxe vain fouler aux pieds l'orgueil :
De mon humble séjour ne fuyez point le seuil;
Venez, et regardez des yeux de l'indulgence
Du chaume hospitalier l'honorable indigence. »
Il dit, et fait placer pour le roi d'Ilion
Sur un lit de feuillage une peau de lion :
Là, méditant du lieu la noble destinée,
Dans cet humble palais s'assied le grand Énée.
La nuit tombe, et son aile obscurcit l'univers.
Vénus, le cœur en proie à ses chagrins amers,
Des Laurentins armés méditoit les menaces :
Dans une couche d'or la déesse des Graces
Veilloit près de Vulcain; aux plus tendres discours,
Pour réveiller ses feux, son adresse a recours :
« Cher époux ! quand vingt rois ligués contre Pergame
Attaquoient ses remparts dévoués à la flamme,
Quoique aux fils de Priam je dusse mes faveurs,
Quoique souvent Énée eût fait couler mes pleurs,
Il n'en étoit plus temps : c'en étoit fait de Troie,
Et ses murs de la Grèce alloient être la proie.
De ces infortunés quel que fût le besoin,
Je n'ai pas voulu prendre un inutile soin,
Je n'ai point exigé de votre complaisance
Les instruments tardifs d'une vaine défense.
Maintenant d'Ausonie il a touché les ports :
Le roi même des dieux l'a conduit sur ces bords.
Je viens donc près de vous, ô dieu que je révère,
Pour un fils adoré vous supplier en mère :
Qu'une armure pour lui sorte de votre main;
Que le monde à ce don reconnoisse Vulcain.
L'épouse de Tithon, la fille de Nérée,
Ont obtenu de vous l'armure desirée;
J'ai plus de droits peut-être, et n'ai pas moins d'effroi :
Voyez comme on menace et les Troyens et moi.
Tout s'arme; mon fils seul sera-t-il sans défense ? »
Elle dit; et, voyant sa foible résistance,
Elle échauffe son cœur d'un doux embrassement.
Son époux, que séduit son tendre empressement,

Testaturque locum, et letum docet hospitis Argi.
Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
Jam tum relligio pavidos terrebat agrestes
Dira loci; jam tum silvam saxumque tremebant.
« Hoc nemus, hunc, inquit, frondoso vertice collem,
Quis deus, incertum est, habitat deus : Arcades ipsum
Credunt se vidisse Jovem, quum sæpe nigrantem
Ægida concuteret dextra, nimbosque cieret.
Hæc duo præterea disjectis oppida muris,
Relliquias veterumque vides monumenta virorum :
Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem;
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen. »
Talibus inter se dictis ad tecta subibant
Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
Romanoque foro et lautis mugire Carinis.
Ut ventum ad sedes : « Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo; rebusque veni non asper egenis. »
Dixit, et angusti subter fastigia tecti
Ingentem Ænean duxit, stratisque locavit
Effultum foliis et pelle Libystidis ursæ.
Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequidquam exterrita mater,
Laurentumque minis et duro mota tumultu,
Volcanum adloquitur, thalamoque hæc conjugis aureo
Incipit, et dictis divinum adspirat amorem :
« Dum bello Argolici vastabant Pergama reges
Debita, casurasque inimicis ignibus arces,
Non ullum auxilium miseris, non arma rogavi
Artis opisque tuæ; nec te, carissime conjux,
Incassumve tuos volui exercere labores :
Quamvis et Priami deberem plurima natis,
Et durum Æneæ flevissem sæpe laborem.
Nunc Jovis imperiis Rutulorum constitit oris :
Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo, genetrix nato. Te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.
Adspice, qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis in me excidiumque meorum. »
Dixerat; et niveis hinc atque hinc diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repente
Accepit solitam flammam; notusque medullas

De ses premiers desirs sent palpiter son ame;
Il reconnoît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme;
Et le rapide éclair des amoureux transports
Pénètre chaque veine, et court par tout son corps.
Tel, du ciel enflammé parcourant l'étendue,
L'éclair part, fend les airs, et sillonne la nue.
Le piége a réussi; sûre de ses attraits,
Vénus sent son triomphe, et jouit du succès.
Alors le dieu du feu, qu'attache à la déesse
D'un cœur toujours brûlant l'éternelle tendresse :
« Vous faut-il tant de soins pour me persuader?
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Depuis quand doutez-vous de mon obéissance?
Vulcain a quelques droits à votre confiance,
Et quand de vos malheurs a commencé le cours,
Si Vénus de mon art eût voulu le secours,
J'aurois à ses desirs satisfait avec joie :
Priam dix ans encor pouvoit régner sur Troie,
Le sort le permettoit. Mais enfin, en ce jour,
S'il me faut pour un fils rassurer votre amour,
Si de nouveaux combats veulent mon assistance,
Commandez seulement : tout ce qu'ont de puissance
Et l'haleine des vents, et le fer, et les feux,
Sous mes savantes mains vont seconder vos vœux.
Cessez donc, en priant, d'offenser ma tendresse :
La prière est un doute, et ce doute me blesse. »
Il dit, reçoit le prix de sa flamme attendu,
Et s'endort, sur son sein mollement étendu.
A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière;
Et telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Quelquefois, reprenant l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille, et l'honneur de son lit :
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.
Il court, pour signaler son ardeur vigilante,
De sa couche céleste à sa forge brûlante.
Du sein de cette mer, où sur leurs rocs épars
Les îles d'Éolie appellent les regards,
Auprès de Liparis, et non loin de Sicile,
L'onde jusques aux cieux voit s'élever une île
Qui toujours noircit l'air de son sommet fumant;
Dans ses flancs embrasés tonnent incessamment
Et les pesants marteaux et la bruyante enclume :
Là, sans cesse irritant le feu qui le consume,
Des soufflets haletants le vent chassé rugit;
De coups moins redoublés l'Etna tremblant mugit;
Et l'air, l'onde et les feux, exercés à toute heure,
Fatiguent de leur bruit la brûlante demeure :
Palais du noir Vulcain, cette île en a le nom :
Là vient du haut des cieux le divin forgeron.
Dans ce moment Brontès, laborieux cyclope,
Pyracmon aux bras nus, et le nerveux Stérope,
De leurs bruyants travaux faisoient retentir l'air,
Amollissoient le bronze et façonnoient le fer.
Leur diligente main vient d'ébaucher un foudre,
Un des foudres par qui les monts tombent en poudre.
Une part est finie, et l'autre est brute encor.
Le dieu de la tempête, épuisant son trésor,
Du terrible travail a fourni la matière :
Là, joignant l'air, le feu, la nuit et la lumière,
Ils ont mis trois rayons de l'autan orageux,
Trois de grêle bruyante et de flocons neigeux;
Ils alloient y mêler la terreur foudroyante,
Le courroux du tonnerre et sa flamme effrayante,
Et son bruit, qui poursuit le coupable en tout lieu,
Et l'éclair, qui l'atteint sur ses ailes de feu.
Plus loin c'étoit le char du grand dieu de la guerre,
Ce char qui roule égal aux flèches du tonnerre,

Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit:
Non secus atque olim tonitru quum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis, et formæ conscia, conjux.
Tum pater æterno fatur devinctus amore :
« Quid causas petis ex alto? fiducia cessit
Quo tibi, diva, mei? similis si cura fuisset,
Tum quoque fas nobis Teucros armare fuisset;
Nec pater omnipotens Trojam, nec fata vetabant
Stare, decemque alios Priamum superesse per annos.
Et nunc, si bellare paras, atque hæc tibi mens est,
Quidquid in arte mea possum promittere curæ,
Quod fieri ferro liquidove potest electro,
Quantum ignes animæque valent; absiste precando
Viribus indubitare tuis. » Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus, placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.
Inde, ubi prima quies medio jam noctis abactæ
Curriculo, expulerat somnum; quum femina primum,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minerva
Inpositum, cinerem et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi; famulasque ad lumina longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos :
Haud secus ignipotens, nec tempore segnior illo,
Mollibus e stratis opera ad fabrilia surgit.
Insula Sicanium juxta latus Æoliamque
Erigitur Liparen, fumantibus ardua saxis;
Quam subter specus et Cyclopum exesa caminis
Antra Ætnæa tonant, validique incudibus ictus
Auditi referunt gemitum, striduntque cavernis
Stricturæ chalybum, et fornacibus ignis anhelat :
Volcani domus, et Volcania nomine tellus.
Hoc tunc ignipotens cœlo descendit ab alto.
Ferrum exercebant vasto Cyclopes in antro,
Brontesque, Steropesque, et nudus membra Pyracmon.
His informatum manibus, jam parte polita,
Fulmen erat, toto genitor quæ plurima cœlo
Dejicit in terras; pars inperfecta manebat.
Tris imbris torti radios, tris nubis aquosæ
Addiderant, rutili tris ignis et alitis austri.
Fulgores nunc terrificos, sonitumque, metumque,
Miscebant operi, flammisque sequacibus iras.
Parte alia Marti currumque rotasque volucres
Instabant, quibus ille viros, quibus excitat urbis :
Ægidaque horriferam, turbatæ Palladis arma,

Qui rend l'ardeur guerrière aux peuples, aux cités,
Et dévaste en courant les champs ensanglantés.
Un autre pour Bellone apprêtoit une égide,
Signal de la fureur, de la rage homicide :
Là cent hideux serpents, entrelaçant leurs nœuds,
De leurs écailles d'or éblouissent les yeux;
Et les regards mortels de l'affreuse Gorgone
Vont placer la terreur sur le sein de Bellone.
« Cyclopes, c'est assez; arrêtez, dit Vulcain :
Des travaux plus pressés attendent votre main :
Allons, fils de l'Etna, ni délai, ni murmure;
Pour un jeune héros j'ai besoin d'une armure;
Que vos feux un instant ne se reposent pas :
Il me faut tout votre art, il me faut tous vos bras.
Hâtez-vous, quittez tout. » Ainsi Vulcain ordonne.
Soudain sous les marteaux le mont au loin résonne.
Tous d'une même ardeur poursuivent leurs travaux;
L'acier, l'or et l'argent coulent en longs ruisseaux.
On forme un bouclier impénétrable, immense,
Et seul contre une armée invincible défense :
Sept couches d'un métal que la flamme a durci
S'appliquent sous leurs mains sur son orbe épaissi.
Chacun a ses emplois, et pour hâter l'ouvrage
Entre leurs bras actifs l'ouvrage se partage :
Les uns placent l'enclume, et la terre en gémit;
D'autres trempent l'acier dans le flot qui frémit :
D'autres, tenant en main la tenaille mordante,
A leurs coups répétés offrent la masse ardente :
L'autre nourrit les feux dans leur brûlant séjour;
L'autre, enfermant les vents, les chassant tour-à-tour,
Irrite des brasiers les flammes paresseuses.
Tout agit, tout s'empresse; et leurs mains vigoureuses,
Tantôt levant, tantôt baissant leurs lourds marteaux,
Retombent en cadence, et domptent les métaux.
Tandis que Vulcain presse et dirige l'ouvrage,
Évandre dort encor sur son lit de feuillage;
Les oiseaux, de son toit hôtes harmonieux,
Et les premiers rayons qui redorent les cieux,
Ont hâté son réveil. Sur ses pieds qu'il embrasse
Un brodequin toscan se renoue avec grace;
De l'épaule au côté son glaive est suspendu;
Un long poil tacheté sur son dos étendu,
Jadis d'un léopard la superbe parure,
Ramène sur son sein son épaisse fourrure;
Et deux chiens affidés, qui ne le quittent pas,
Bondissent sur sa trace ou devancent ses pas.
Empressé d'accomplir sa parole donnée,
Dans son nocturne asile Évandre cherche Énée :
Au devant de ses pas, du lieu de son repos,
Avec la même ardeur s'avance le héros.
L'un vient avec Pallas; l'autre est suivi d'Achate.
Un transport mutuel dans leurs regards éclate :
Tous deux en s'embrassant renouvellent leur foi;
Tous deux, demeurés seuls dans le palais du roi,
De leurs nobles projets, pesés par la prudence,
Peuvent se faire entre eux l'entière confidence.
Le roi commence ainsi : « Fier successeur d'Hector,
Vous par qui Troie en cendre ose espérer encor,
Vous par qui le vaincu se promet la victoire,
Mes moyens ne sont pas dignes de votre gloire;
Le Tibre d'un côté, protecteur des Toscans,
Borne ici mes états; et jusque dans mes camps
Les Rutules de l'autre apportent les alarmes;
J'entends d'ici leurs cris et le bruit de leurs armes.
Mais un hasard heureux nous assure aujourd'hui
D'un peuple belliqueux l'intérêt et l'appui;
Et le destin ici semble exprès vous conduire.
« Cité riche autrefois, siége d'un grand empire,
Séjour heureux long-temps des braves Lydiens,
Agylle ici commande aux monts étruriens;
Dépouillée aujourd'hui de sa splendeur antique,
Mézence l'asservit à son joug tyrannique.

Certatim squamis serpentum auroque polibant,
Connexosque anguis, ipsamque in pectore divæ
Gorgona, desecto vertentem lumina collo.
« Tollite cuncta, inquit, cœptosque auferte labores,
Ætnæi Cyclopes, et huc advertite mentem.
Arma acri facienda viro : nunc viribus usus,
Nunc manibus rapidis, omni nunc arte magistra :
Præcipitate moras. » Nec plura effatus; et illi
Ocius incubuere omnes, pariterque laborem
Sortiti : fluit æs rivis, aurique metallum;
Volnificusque chalybs vasta fornace liquescit.
Ingentem clypeum informant, unum omnia contra
Tela Latinorum; septenosque orbibus orbis
Inpediunt. Alii ventosis follibus auras
Adcipiunt redduntque; alii stridentia tingunt
Æra lacu : gemit inpositis incudibus antrum.
Illi inter sese multa vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.
Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris,
Evandrum ex humili tecto lux suscitat alma,
Et matutini volucrum sub culmine cantus.
Consurgit senior, tunicaque inducitur artus,
Et Tyrrhena pedum circumdat vincula plantis.
Tum lateri atque humeris Tegeæum subligat ensem,
Demissa ab læva pantheræ terga retorquens.
Nec non et gemini custodes limine ab alto
Præcedunt gressumque canes comitantur herilem.
Hospitis Æneæ sedem et secreta petebat,
Sermonum memor et promissi muneris, heros.
Nec minus Æneas se matutinus agebat.
Filius huic Pallas, illi comes ibat Achates.
Congressi jungunt dextras, mediisque residunt
Ædibus, et licito tandem sermone fruuntur.
Rex prior hæc :
« Maxime Teucrorum ductor, quo sospite numquam
Res equidem Trojæ victas aut regna fatebor;
Nobis ad belli auxilium pro nomine tanto
Exiguæ vires : hinc Tusco claudimur amni;
Hinc Rutulus premit, et murum circumsonat armis.
Sed tibi ego ingentes populos opulentaque regnis
Jungere castra paro : quam fors inopina salutem
Ostentat; fatis huc te poscentibus adfers.
« Haud procul hinc saxo incolitur fundata vetusto
Urbis Agyllinæ sedes, ubi Lydia quondam
Gens, bello præclara, jugis insedit Etruscis.
Hanc multos florentem annos rex deinde superbo
Imperio et sævis tenuit Mezentius armis.
Quid memorem infandas cædes, quid facta tyranni

Comment peindre l'horreur de son règne odieux ?
Puisse tomber sur lui la vengeance des dieux !
Ce monstre, joignant l'art avec la barbarie,
D'un tourment tout nouveau repaissoit sa furie :
Des vivants joints aux morts sur des lits inhumains,
La bouche sur la bouche, et les mains sur les mains,
Tout dégouttants d'un sang qui faisoit ses délices,
Mouroient d'un long trépas dans ces affreux supplices ;
Et le monstre auprès d'eux goûtoit tranquillement
De ces corps déchirés l'horrible accouplement.
Son peuple enfin, lassé du poids de tant de crimes,
S'arme contre un tyran ; et, vengeant ses victimes,
Égorge ses amis, assiége son palais,
Et livre au feu vengeur ce séjour des forfaits.
Turnus vient au secours de ce roi sacrilége ;
Son palais le reçoit, et son bras le protége.
Mais l'Étrurie entière a juré son trépas,
Sa vengeance à grands cris appelle les combats.
Marchez, prince troyen, avancez à leur tête ;
Leur flotte est assemblée, et leur armée est prête.
Déja leurs fiers drapeaux flottoient au gré des vents,
Lorsqu'un sage vieillard, dont les regards savants
Lisent dans l'avenir, arrête leur armée,
Tranquille maintenant, mais non pas désarmée ;
Et sa voix, réprimant leurs transports indiscrets,
Du destin en ces mots rappelle les décrets :
« Illustres chefs, dit-il, héros de Méonie,
Des braves Lydiens illustre colonie,
Contre un tyran cruel un courroux mérité
Provoque justement votre bras irrité,
Mais un chef étranger doit guider votre audace. »
« Les Toscans, à ces mots, suspendent leur menace.
Tranquilles dans leurs camps, et leurs drapeaux baissés,
Ils attendent ces chefs par l'oracle annoncés.
Par ses ambassadeurs, déja Tarchon lui-même
Vient de m'offrir le sceptre avec le rang suprême ;
Il veut que, capitaine et monarque à-la-fois,
L'armée et tout l'état se rangent sous mes lois.
Mais il n'en est plus temps, et la glace de l'âge
Envie à mes vieux ans un si noble avantage.
J'eusse envoyé mon fils, si le sang maternel
Ne mettoit un obstacle à son droit paternel ;
Mais, au peuple toscan étranger par son père,
Mon fils du sang latin est issu par sa mère,
Et ce hasard l'exclut d'un rang si glorieux.
Pour vous, qu'à plus d'un titre ont proclamé les dieux,
Vous de qui la fortune obtint des destinées
Le droit de la naissance et celui des années,
Marchez : puissé-je voir réunis dans vos mains
L'intérêt d'Ilion et celui des Latins !
Ce n'est pas tout : mon fils, dont la tendre jeunesse
Est l'espoir de l'état, celui de ma vieillesse,
Digne appui des Troyens ainsi que des Toscans,
Va quitter mon palais pour voler dans vos camps.
Instruisez aux combats son précoce courage ;
Qu'il en fasse sous vous le noble apprentissage ;
De vos hautes leçons qu'il connoisse le prix :
Savoir vous admirer, c'est avoir tout appris.
De deux cents cavaliers une élite intrépide
Va joindre à vos soldats son escadron rapide ;
Deux cents autres bientôt, également choisis,
Vont sous vos étendards accompagner mon fils. »
Il dit : et le héros, et le fidèle Achate,
Malgré le noble espoir dont ce discours les flatte,
Tous les deux en silence, immobiles tous deux,
Plongent d'un œil tremblant dans l'avenir douteux.
Tout-à-coup un signal que donne Cythérée
Vient ranimer leur cœur. Dans la plaine éthérée
L'air s'ébranle : des cieux partent de longs éclairs,
La trompette éclatante a sonné dans les airs.
On regarde, on se tait : de nouveau les cieux grondent.
Alors dans l'air serein, où mille échos répondent,
Une superbe armure en longs sillons de feux
Descend, tonne à l'oreille, et resplendit aux yeux.

Effera ! Di capiti ipsius generique reservent !
Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus atque oribus ora,
Tormenti genus ! et sanie taboque fluentes
Complexu in misero longa sic morte necabat.
At fessi tandem cives infanda furentem
Armati circumsistunt ipsumque domumque :
Obtruncant socios ; ignem ad fastigia jactant.
Ille inter cædem Rutulorum elapsus in agros
Confugere, et Turni defendier hospitis armis.
Ergo omnis furiis surrexit Etruria justis ;
Regem ad supplicium præsenti Marte reposcunt.
His ego te, Ænea, ductorem millibus addam.
Toto namque fremunt condensæ litore puppes,
Signaque ferre jubent : retinet longævus haruspex,
Fata canens : « O Mæoniæ delecta juventus,
Flos veterum virtusque virum, quos justus in hostem
Fert dolor, et merita accendit Mezentius ira,
Nulli fas Italo tantam subjungere gentem ;
Externos optate duces. » « Tum Etrusca resedit
Hoc acies campo, monitis exterrita divum.
Ipse oratores ad me regnique coronam
Cum sceptro misit, mandatque insignia, Tarcho,
Succedam castris, Tyrrhenaque regna capessam.
Sed mihi tarda gelu sæclisque effeta senectus
Invidet imperium, seræque ad fortia vires.
Natum exhortarer, ni mixtus matre Sabella
Hinc partem patriæ traheret. Tu, cujus et annis
Et generi fata indulgent, quem numina poscunt,
Ingredere, o Teucrum atque Italum fortissime ductor.
Hunc tibi præterea, spes et solatia nostri,
Pallanta adjungam : sub te tolerare magistro
Militiam et grave Martis opus, tua cernere facta
Adsuescat, primis et te miretur ab annis.
Arcadas huic equites bis centum, robora pubis
Lecta, dabo ; totidemque suo tibi nomine Pallas. »
Vix ea fatus erat ; defixique ora tenebant
Æneas Anchisiades et fidus Achates,
Multaque dura suo tristi cum corde putabant :
Ni signum cœlo Cytherea dedisset aperto.
Namque improviso vibratus ab æthere fulgor
Cum sonitu venit, et ruere omnia visa repente,
Tyrrhenusque tubæ mugire per æthera clangor.
Suspiciunt : iterum atque iterum fragor increpat ingens.
Arma inter nubem, cœli in regione serena,
Per sudum rutilare vident, et pulsa tonare.

Ces éclairs, ce fracas, cette armure brillante,
Dans les cœurs attentifs ont jeté l'épouvante :
Mais ces bruits annonçoient Cythérée à son fils ;
C'est elle, c'est sa mère, et ses dons tant promis.
« Cher Évandre ! dit-il, que ce bruit, cette flamme
D'une vaine frayeur n'altèrent point votre ame ;
J'entends, je reconnois ce grand signal des cieux :
C'est à moi, c'est à moi que s'adressent les dieux.
Vénus, si les Latins me déclarent la guerre,
(Et j'en crois son amour), doit au bruit du tonnerre
Descendre, et m'apporter les armes que Vulcain,
Pour défendre son fils, fabriqua de sa main.
Malheureux Laurentins, quel péril vous menace !
Combien votre Turnus paiera cher son audace !
Et toi, fleuve toscan ! ah ! combien dans tes flots
Tu vas rouler de sang, d'armes et de héros !
Allez, fiers ennemis ; déclarez-moi la guerre ;
Vos têtes répondront des malheurs de la terre. »
A ces mots, prononcés d'un accent solennel,
Il se lève ; d'Hercule il approche l'autel,
S'incline avec respect, sous la cendre réveille
Les restes assoupis des flammes de la veille,
Présente son hommage à ces humbles foyers,
Immole cinq brebis aux dieux hospitaliers.
Évandre y joint ses dons ; et, marchant vers le temple,
La jeunesse troyenne imite leur exemple.
Le héros vers sa flotte enfin porte ses pas,
Choisit des cœurs vaillants et d'intrépides bras ;
Le reste sur les flots, dont le cours les seconde,
Descend et s'abandonne à la pente de l'onde,
Va rejoindre son camp, et redire à son fils
Ce que le roi, le sort et les dieux ont promis.
Enfin, pour la jeunesse à Tarchon destinée,
Des coursiers sont choisis ; celui qui porte Énée,
D'une peau de lionne et de ses ongles d'or,
Déja brillant et fier, s'embellissoit encor.
Mais bientôt, consternant la foule épouvantée,
Un bruit s'est répandu, dans l'humble Pallantée,
Que vers les murs toscans marche un gros de soldats :
Les mères, qu'effrayoit l'approche des combats,
Au pied des saints autels redoublent leurs prières,
Et, plus près du péril, frémissent d'être mères.
Le roi de ses adieux attendrit le héros,
Le presse sur son sein avec de longs sanglots ;
Et, pour un fils qu'il aime exprimant ses alarmes,
De ses yeux paternels verse un torrent de larmes.
« Ah ! si les dieux, dit-il, me rendoient mon printemps,
Si j'étois ce guerrier qui, dans de meilleurs temps,
Moissonna, sous les murs de Préneste tremblante,
Des rangs entiers, tombés sous sa main triomphante,
Et, de leurs boucliers embrasant des monceaux,
Voloit de la victoire à des combats nouveaux !
Si j'étois ce vainqueur qui dans le noir Tartare
Plongea cet Hérilus, ce colosse barbare,
Ce roi, de Féronie enfant prodigieux !
Trois ames vainement mouvoient ce corps affreux :
En vain sa triple vie, en vain sa triple armure
Demandoient à mon bras une triple blessure :
Trois fois je l'abattis, le désarmai trois fois,
Et d'un triple trophée illustrai mes exploits.
Hélas ! ce temps n'est plus. Oh ! s'il étoit encore,
O Pallas, ô mon fils ! cher objet que j'adore,
Je ne te verrois point arracher de mes bras ;
C'est moi que tu suivrois au milieu des combats ;
Et ce Mézence affreux, fléau de l'Ausonie
N'eût pas vu si long-temps son audace impunie ;
Il n'insulteroit pas à ce bras impuissant.
Et vous, ayez pitié de ce cœur gémissant,
O dieux ! ô justes dieux ! écoutez la prière
D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père.
Si vous aimez Pallas, si vous devez un jour
Le rendre à mes regrets, le rendre à mon amour,
Si ce n'est pas en vain que ce cœur vous implore,
Si je vis pour le voir, pour l'embrasser encore,

Obstupuere animis alii ; sed Troius heros
Agnovit sonitum, et divæ promissa parentis.
Tum memorat : « Ne vero, hospes, ne quære profecto
Quem casum portenta ferant : ego poscor Olympo.
Hoc signum cecinit missuram diva creatrix,
Si bellum ingrueret ; Volcaniaque arma per auras
Laturam auxilio.
Heu ! quantæ miseris cædes Laurentibus instant !
Quas pœnas mihi, Turne, dabis ! quam multa sub undas
Scuta virum galeasque et fortia corpora volves,
Thybri pater ! Poscant acies, et fœdera rumpant ! »
Hæc ubi dicta dedit, solio se tollit ab alto ;
Et primum Herculeis sopitas ignibus aras
Excitat ; hesternumque Larem, parvosque Penates,
Lætus adit : mactant lectas de more bidentis,
Evandrus pariter, pariter Trojana juventus.
Post hinc ad naves graditur, sociosque revisit :
Quorum de numero, qui sese in bella sequantur,
Præstantes virtute legit ; pars cetera prona
Fertur aqua, segnisque secundo defluit amni,
Nuntia ventura Ascanio rerumque patrisque.
Dantur equi Teucris Tyrrhena petentibus arva :
Ducunt exsortem Æneæ, quem fulva leonis
Pellis obit totum, præfulgens unguibus aureis.
Fama volat, parvam subito volgata per urbem,
Ocius ire equites Tyrrheni ad limina regis.
Vota metu duplicant matres, propiusque periclo
It timor, et major Martis jam adparet imago.
Tum pater Evandrus, dextram complexus euntis,
Hæret, inexpletum lacrymans, ac talia fatur :
« O mihi præteritos referat si Juppiter annos !
Qualis eram, quum primam aciem Præneste sub ipsa
Stravi, scutorumque incendi victor acervos ;
Et regem hac Herilum dextra sub Tartara misi,
Nascenti cui tris animas Feronia mater
(Horrendum dictu) dederat, terna arma movenda,
Ter leto sternendus erat ; cui tunc tamen omnis
Abstulit hæc animas dextra, et totidem exuit armis :
Non ego nunc dulci amplexu divellerer usquam,
Nate, tuo ; neque finitimus Mezentius usquam
Huic capiti insultans tot ferro sæva dedisset
Funera, tam multis viduasset civibus urbem.
At vos, o Superi, et divum tu maxime rector
Juppiter, Arcadii, quæso, miserescite regis,
Et patrias audite preces : Si numina vestra
Incolumem Pallanta mihi, si fata reservant,

Ah! prolongez mes jours; il n'est point de tourment
Qui ne cède aux douceurs de cet embrassement.
Mais si du coup fatal vous menacez sa vie,
O dieux! qu'avant ce temps la mienne soit ravie,
Avant qu'un deuil affreux vienne en troubler la fin,
Tandis que..., ô mon cher fils! seul bienfait du destin,
Dernières voluptés des derniers jours d'Évandre,
Je puis encor te voir, je puis encor t'entendre,
Te serrer dans mes bras, te presser sur mon sein,
Quand l'obscur avenir est encore incertain!
Attendrai-je en tremblant qu'un avis funéraire
Vienne du coup fatal assassiner ton père?
Ah! qu'Évandre plutôt, sans connoître son sort,
Meure d'un coup de foudre, et non pas de ta mort! »
Ainsi parloit Évandre; ainsi, baigné de larmes,
D'un dernier entretien il prolongeoit les charmes:
Mais enfin ses adieux expirent dans les pleurs.
Il succombe, on l'emporte accablé de douleurs.
Cependant tout est prêt, tout part, et de la ville
Des fiers Arcadiens sort la jeunesse agile:
Le grand Énée, Achate et les fils d'Ilion,
En ordre conduisoient le brillant escadron:
Pallas est dans le centre, et sa superbe armure
De son habit guerrier relève la parure;
Moins rayonnant se montre aux célestes lambris
Des astres du matin le plus cher à Cypris,
Lorsque, pur et brillant, il sort du sein de l'onde,
Remonte vers les cieux, et rend le jour au monde.
Les femmes cependant de leurs yeux attendris
Suivent du haut des murs leurs époux et leurs fils,
Et leurs casques brillants, et leur marche poudreuse.
A travers les buissons leur troupe valeureuse
Marche, abrégeant la route; ils arrivent: enfin
Le chemin s'élargit, un cri part; et soudain
Tous les pieds des chevaux, qu'un même ordre rassemble,
Vont tombant, remontant, et retombant ensemble;
Et, de leurs pas bruyants battant les champs poudreux,
D'un tourbillon de sable obscurcissent les cieux.
Aux lieux où le Cérite égare en paix son onde,
S'étend sur le rivage une forêt profonde;
Là, des rameaux touffus la sauvage épaisseur,
De son obscurité répandant la noirceur,
Dans les esprits, émus d'une terreur pieuse,
Entretenoit du lieu l'horreur religieuse;
Là, d'un double coteau de cèdres couronné,
L'un et l'autre rivage étoit environné:
A Sylvain, dieu des bois, les Grecs le consacrèrent,
Et d'un culte annuel leurs enfants l'honorèrent:
Les antiques Latins l'habitoient autrefois.
Là, Tarchon, les Toscans rassemblés sous ses lois,
Avoient assis leur camp, et du haut des montagnes
On voyoit leurs drapeaux flotter dans les campagnes;
Là le héros troyen arrête ses guerriers,
Et permet le repos aux soldats, aux coursiers.
De Paphos cependant la brillante déesse
Venoit du haut des cieux acquitter sa promesse.
Énée, en ce moment, couvert d'épais rameaux,
Respiroit la fraîcheur et de l'ombre et des eaux;
Il regarde, et soudain dans son éclat céleste
A ses yeux enchantés Vénus se manifeste:
« Les voilà ces présents que Vénus a promis,
Et qu'un dieu mon époux prépara pour mon fils!
Avec eux ne crains plus le superbe Laurente;
Pars, va braver Turnus et sa rage insolente. »
A ces mots elle avance, et pose de sa main
Sous un chêne élevé l'ouvrage de Vulcain.
Énée, à cet aspect, tressaille d'alégresse;
Il s'élance, il saisit les dons de la déesse,
Les emporte en triomphe, et d'un œil curieux
Se plaît à parcourir cet ouvrage des dieux;
Il prend, reprend cent fois ce casque formidable
Qui darde en longs éclairs sa flamme inépuisable,
Et de son cimier d'or les panaches mouvants,
Pareils à ces rameaux que balancent les vents;
Et son impénétrable et sanglante cuirasse,
Dont l'éclat éblouit, dont la couleur menace,

Si visurus eum vivo, et venturus in unum,
Vitam oro; patiar quemvis durare laborem:
Sin aliquem infandum casum, Fortuna, minaris,
Nunc, o, nunc liceat crudelem abrumpere vitam,
Dum curæ ambiguæ, dum spes incerta futuri,
Dum te, care puer, mea sera et sola voluptas,
Complexu teneo: gravior ne nuntius aures
Volneret! » Hæc genitor digressu dicta supremo
Fundebat: famuli conlapsum in tecta ferebant.
Jamque adeo exierat portis equitatus apertis:
Æneas inter primos et fidus Achates;
Inde alii Trojæ proceres: ipse agmine Pallas
In medio, chlamyde et pictis conspectus in armis;
Qualis, ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignis,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.
Stant pavidæ in muris matres, oculisque sequuntur
Pulveream nubem, et fulgentes ære catervas.
Olli per dumos, qua proxima meta viarum,
Armati tendunt: it clamor, et, agmine facto,
Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.
Est ingens gelidum lucus prope Cæritis amnem,
Religione patrum late sacer: undique colles
Inclusere cavi, et nigra nemus abiete cingunt.
Silvano fama est veteres sacrasse Pelasgos,
Arvorum pecorisque deo, lucumque diemque,
Qui primi fines aliquando habuere Latinos.
Haud procul hinc Tarcho et Tyrrheni tuta tenebant
Castra locis, celsoque omnis de colle videri
Jam poterat legio, et latis tendebat in arvis.
Huc pater Æneas et bello lecta juventus
Subcedunt, fessique et equos et corpora curant.
At Venus ætherios inter dea candida nimbos
Dona ferens aderat; natumque in valle reducta
Ut procul egelido secretum flumine vidit,
Talibus adfata est dictis, seque obtulit ultro:
« En, perfecta mei promissa conjugis arte
Munera: ne mox aut Laurentes, nate, superbos,
Aut acrem dubites in prælia poscere Turnum. »
Dixit, et amplexus nati Cytherea petivit:
Arma sub adversa posuit radiantia quercu.
Ille, deæ donis et tanto lætus honore,
Expleri nequit, atque oculos per singula volvit;
Miraturque, interque manus et brachia versat

Tel qu'en un jour d'été nous voyons un ciel pur
Des feux d'un pourpre ardent enflammer son azur;
Puis, de ses longs cuissards essayant la souplesse,
D'un argent mêlé d'or admire la richesse,
Et sa lance fatale, et son glaive divin,
Sur-tout son bouclier, chef-d'œuvre de Vulcain.
Là ce dieu, que le sort instruisit de leur gloire,
Des Romains triomphants a retracé l'histoire.
Là sont tous ces héros, honneur de ces remparts,
Depuis les rois albains jusques aux deux Césars.
Là du dieu des combats gît la louve fidèle;
Deux célestes jumeaux qui sont nourris par elle,
Pendoient à sa mamelle, et jouoient sur son sein:
Déja dans leurs regards est écrit leur destin;
Nés dans l'antre de Mars, ils en ont le courage;
Ils sucent sans effroi leur nourrice sauvage:
Le dieu semble sourire aux fruits de son amour;
Elle, en se retournant, les flatte tour-à-tour,
Et sur le double espoir de Rome encor naissante
Promène mollement sa langue caressante.
Ici l'on voit un cirque et le peuple romain,
Des Sabines en pleurs l'involontaire hymen,
Et les deux rois armés, et les fatales guerres
Dont ce rapt politique ensanglanta leurs terres.
Plus loin, des flots de vin, des flots de sang sacré
Solennisent le nœud que la paix a serré.
Ailleurs, de Métius c'étoit l'affreux supplice;
Pour punir son forfait et son lâche artifice,
A deux chars attelés quatre fougueux chevaux
De ses membres rompus emportoient les lambeaux:
Son sang au loin rougit les ronces dégouttantes.
Plus loin, de Porsenna les fureurs insultantes
Pressent Rome assiégée, et du joug des Tarquins
Menacent de nouveau ces fiers républicains;
Les Romains à sa rage opposent leur audace:
On le voit à son air, à son œil qui menace,
S'indigner qu'un seul homme, arrêtant ses drapeaux,
Brise le pont du Tibre et brave ses assauts;
Une femme, plus loin, égalant ce courage,
Rompt ses chaînes, s'élance, et s'échappe à la nage.
Sur le roc Tarpéien qu'illustra Romulus,
Devant le Capitole avançoit Manlius:
Le toit du fondateur dont le Romain s'honore
De son chaume récent se hérissoit encore.
Un oiseau, déployant son plumage argenté,
Crioit, couroit, erroit, voloit de tout côté:
On reconnoît l'oiseau, sentinelle de Rome,
Dont les cris vigilants, secondant un grand homme,
Annoncent aux Romains l'approche des Gaulois:
Protégés par la nuit et par l'ombre des bois,
Les Gaulois arrivoient; de la demeure sainte
Déja leur troupe impie environne l'enceinte.
Dans ce vivant tableau l'art avoit figuré
Leur chevelure d'or, leur vêtement doré,
Et de leurs colliers d'or la parure flottante,
Qui couvroit de leur cou la blancheur éclatante;
Leurs tabliers pendants, dont les pans bigarrés
Sont rayés de rubans richement colorés.
Deux traits qu'avoit fournis à leur main aguerrie
Le chêne vigoureux des Alpes, leur patrie,
Sont leur arme légère; et de longs boucliers
D'un airain protecteur les couvrent tout entiers.
Là les prêtres, voués au grand dieu de la guerre,
De leurs sauts cadencés font retentir la terre;
Plus loin, du dieu des bois les prêtres vagabonds,
Le corps nu, s'agitoient et s'élançoient par bonds.
L'art n'a point oublié dans cette vaste scène
Les boucliers, garants de la grandeur romaine,
Ni du maître des dieux les prêtres révérés,
De leurs houppes de laine en marchant décorés,
Ni ces chars suspendus, où des femmes pudiques
Conduisent l'appareil de nos fêtes publiques.
Là sur le bronze encor Vulcain vous dessina,
Noir séjour de l'enfer; et toi, Catilina,

Terribilem cristis galeam flammasque vomentem;
Fatiferumque ensem, loricam ex ære rigentem,
Sanguineam, ingentem, qualis quum cærula nubes
Solis inardescit radiis longeque refulget;
Tum levis ocreas electro auroque recocto,
Hastamque, et clypei non enarrabile textum.
Illic res Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatum ignarus venturique inscius ævi,
Fecerat ignipotens; illic genus omne futuræ
Stirpis ab Ascanio, pugnataque in ordine bella.
Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
Procubuisse lupam; geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Inpavidos; illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, et corpora fingere lingua.
Nec procul hinc Romam, et raptas sine more Sabinas
Consessu caveæ, magnis Circensibus actis,
Addiderat, subitoque novum consurgere bellum
Romulidis, Tatioque seni, Curibusque severis.
Post idem, inter se posito certamine, reges
Armati Jovis ante aram, paterasque tenentes,
Stabant, et cæsa jungebant fœdera porca.
Haud procul inde, citæ Metium in diversa quadrigæ
Distulerant, (at tu dictis, Albane, maneres!)
Raptabatque viri mendacis viscera Tullus
Per silvam, et sparsi rorabant sanguine vepres.
Nec non Tarquinium ejectum Porsena jubebat
Adcipere, ingentique urbem obsidione premebat:
Æneadæ in ferrum pro libertate ruebant.
Illum indignanti similem, similemque minanti
Adspiceres, pontem auderet quod vellere Cocles,
Et fluvium vinclis innaret Clœlia ruptis.
In summo custos Tarpeiæ Manlius arcis
Stabat pro templo, et Capitolia celsa tenebat,
Romuleoque recens horrebat regia culmo.
Atque hic auratis volitans argenteus anser
Porticibus, Gallos in limine adesse, canebat:
Galli per dumos aderant, arcemque tenebant,
Defensi tenebris et dono noctis opacæ.
Aurea cæsaries ollis, atque aurea vestis;
Virgatis lucent sagulis; tum lactea colla
Auro innectuntur; duo quisque Alpina coruscant
Cæsa manu, scutis protecti corpora longis.
Hic exultantes Salios, nudosque Lupercos,
Lanigerosque apices, et lapsa ancilia cœlo
Extuderat: castæ ducebant sacra per urbem

Qu'une roche pendante incessamment menace,
Dont les filles du Styx épouvantent l'audace.
Enfin, seuls à l'écart, loin du noir Phlégéton,
Les justes ont leur place; à leur tête est Caton.
Parmi ces traits formés par une main savante,
Se montroit de la mer une image mouvante;
Ses plaines étoient d'or, mais des flots écumants
L'argent pur imitoit les longs frémissements;
Et, promenant au loin leurs troupes vagabondes,
Des dauphins d'argent pur se jouoient sur les ondes.
Dans le centre, une mer plus étendue encor
Sous les poupes d'airain rouloit des vagues d'or.
L'onde va décider du destin de la terre;
L'onde roule en grondant l'appareil de la guerre;
Leucate au loin commande à ces fatales eaux,
Et les vaisseaux déja menacent les vaisseaux.
D'un côté, c'est Auguste et son puissant génie,
Sur cette onde guerrière entraînant l'Ausonie,
Le peuple, le sénat, Rome entière et ses dieux;
De sa poupe élevée il combat avec eux :
Deux faisceaux lumineux, présage de victoire,
L'environnent déja des rayons de sa gloire;
Et sur son jeune front empreint de majesté
De l'astre paternel resplendit la clarté.
Plus loin c'est Agrippa; la couronne rostrale
Décore du héros la tête triomphale.
Vainqueur infortuné de vingt peuples divers,
Antoine ose à César disputer l'univers :
Près de l'aigle romain mille enseignes bizarres
Rassemblent sous ses lois mille peuples barbares,
L'Arabe, le Persan, le Maure, l'Indien.
Sa femme lui conduit le vil Égyptien :
Sa femme, ô déshonneur! il combat pour ses charmes,
Opprobre de son lit, opprobre de ses armes.
Tous s'élancent ensemble, et l'airain des vaisseaux
Et les bras des rameurs font bouillonner les eaux :
La mer à leur fureur ouvre un théâtre immense.
On s'éloigne des bords, et le combat commence :
Soldats et matelots, et les vents et les mers,
Les poupes sur les eaux, et les mâts dans les airs,
Tout s'ébranle; on croit voir sur les eaux écumantes
Voguer, s'entre-choquer les Cyclades flottantes,
Ou, traînant leurs forêts sur les gouffres profonds,
Les monts avec fracas heurter contre les monts.
Neptune épouvanté voit mille morts cruelles :
L'eau mugit, le feu siffle, et le fer a des ailes.
Cléopâtre elle-même, au milieu des combats,
Du sistre égyptien anime ses soldats,
Hélas! et ne voit pas deux serpents qui l'attendent.
Sous le nom de ses dieux cent monstres la défendent.
Ensemble conjurés, le mugissant Apis,
Le Crocodile impur, l'aboyant Anubis,
En vain osent encor, partageant sa fortune,
Lutter contre Vénus et Minerve et Neptune.
Gravés sur leur métal, l'impitoyable fer,
Mars, le terrible Mars, et les Filles d'enfer,
Bellone aux fouets sanglants, la Discorde abhorrée
En triomphe étalant sa robe déchirée,
Mêlés aux combattants, les animent en vain.
Apollon les a vus de son temple divin;
Le dieu saisit son arc; et, frappés d'épouvante,
L'Arabe et l'Indien, et l'Égypte tremblante,
Tout fuit : la reine même aux yeux de l'univers
Réduite à n'implorer d'autres dieux que les mers,
Et les vents trop tardifs, et la voile et la rame,
Part, l'orgueil dans les yeux, le désespoir dans l'ame,
Elle fuit, et déja sur son front sans couleur
De la mort qui l'attend s'imprime la pâleur.
Mais à sa fuite encor le Nil reste fidèle;
Fier de ses sept canaux, le Nil est devant elle;
Lui-même, des vaincus appelant les débris,
De sa robe azurée ouvre les larges plis,
Ouvre son vaste sein et ses immenses ondes,
Et cache leurs malheurs dans ses grottes profondes.

Pilentis matres in mollibus. Hinc procul addit
Tartareas etiam sedes, alta ostia Ditis;
Et scelerum pœnas, et te, Catilina, minaci
Pendentem scopulo, Furiarumque ora trementem;
Secretosque pios, his dantem jura Catonem.
Hæc inter tumidi late maris ibat imago
Aurea, sed fluctu spumabant cærula cano;
Et circum argento clari delphines in orbem
Æquora verrebant caudis, æstumque secabant.
In medio classes æratas, Actia bella,
Cernere erat; totumque instructo Marte videres
Fervere Leucaten, auroque effulgere fluctus.
Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar,
Cum patribus, populoque, Penatibus et magnis dis,
Stans celsa in puppi : geminas cui tempora flammas
Læta vomunt, patriumque aperitur vertice sidus.
Parte alia, ventis et dis Agrippa secundis,
Arduus, agmen agens; cui, belli insigne superbum,
Tempora navali fulgent rostrata corona.
Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor ab Auroræ populis et litore rubro,
Ægyptum, viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit; sequiturque, nefas! Ægyptia conjux.
Una omnes ruere, ac totum spumare, reductis
Convolsum remis rostrisque tridentibus, æquor.
Alta petunt : pelago credas innare revolsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos :
Tanta mole viri turritis puppibus instant.
Stuppea flamma manu, telisque volatile ferrum
Spargitur : arva nova Neptunia cæde rubescunt.
Regina in mediis patrio vocat agmina sistro;
Necdum etiam geminos a tergo respicit angues.
Omnigenumque deum monstra, et latrator Anubis,
Contra Neptunum et Venerem, contraque Minervam
Tela tenent : sævit medio in certamine Mavors
Cælatus ferro, tristesque ex æthere Diræ;
Et scissa gaudens vadit Discordia palla;
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.
Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo
Desuper : omnis eo terrore Ægyptus, et Indi,
Omnis Arabs, omnes vertebant terga Sabæi.
Ipsa videbatur ventis regina vocatis
Vela dare, et laxos jam jamque immittere funis.
Illam inter cædes, pallentem morte futura,
Fecerat ignipotens undis et Iapyge ferri :
Contra autem magno mœrentem corpore Nilum,

Auguste, conquérant et pacificateur,
Par trois fois a conduit son char triomphateur;
Et, payant à ses dieux le tribut de sa gloire,
Par des dons solennels acquitte sa victoire.
Au temple d'Apollon, d'un marbre éblouissant,
Lui-même vient offrir son vœu reconnoissant;
Lui-même, le front ceint d'immortelles guirlandes,
De cent peuples divers il reçoit les offrandes;
Et, suspendant leurs dons au portique du dieu,
Lui fait de ses faveurs le solennel aveu.
Devant lui s'avançoient les nations soumises;
A la variété de leurs armes conquises,
De leurs noms, de leurs mœurs, de leurs habits divers,
Rome a cru dans son sein rassembler l'univers.
Là, du Nomade errant dans sa hutte roulante,
Du brûlant Africain à la robe flottante,
Du Carien, enfant d'un sol voluptueux,
Du farouche Gélon, du Dahe impétueux,
Le dieu dans ses tableaux enchaîne encor l'image;
L'Araxe au loin mugit sous un pont qui l'outrage;
Le Rhin de son orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Le héros s'applaudit; de ses yeux il dévore
Dans ce don prophétique un bonheur qu'il ignore;
Part, et porte à son bras ses glorieux destins,
Et l'honneur de sa race, et le sort des Romains.

LIVRE IX.

Tandis que, loin des siens, l'infatigable Énée
Joint au sort des Toscans sa haute destinée,
Junon envoie Iris au superbe Turnus.
Tranquille, il sommeilloit au bois de Pilumnus.
Iris vient et l'éveille; et sa bouche de rose
Adresse ce discours au héros qui repose:
« Turnus, ce que pour toi n'eût fait aucun des dieux,
Un bonheur imprévu vient l'offrir à tes vœux:
Entraîné loin d'ici par un espoir stérile,
Ton imprudent rival a déserté sa ville,
Et, livrant au hasard la gloire de ses camps,
Court du palais d'Évandre aux remparts des Toscans;
Tandis que dans leurs champs d'une troupe novice
Il rassemble au hasard l'impuissante milice,
Va, pars, cours l'attaquer; arme-toi, hâte-toi,
Et porte dans ses murs le désordre et l'effroi. »
Elle dit, et soudain de son aile brillante
Trace en arc radieux sa route étincelante.
Turnus la reconnoît; et le jeune héros
Vers elle étend ses bras, et lui parle en ces mots:
« Noble ornement du ciel! messagère sacrée!
Quel dieu t'envoie ici de la voûte azurée?
Quel torrent de clartés vient inonder les cieux!
Je vois, je vois s'ouvrir la demeure des dieux.
Quel que soit au combat le pouvoir qui m'appelle,
A ses ordres sacrés Turnus sera fidèle:
Marchons vers le rivage. » Il s'avance à ces mots;
Pour les libations sa main puise les flots,
Et, prodigue de vœux, d'offrandes, de prières,
Mêle un pieux hommage à ses fureurs guerrières.
Déja l'armée avance; et l'orgueil des coursiers,
L'éclat des vêtements, et l'or des boucliers,
Au loin ont déployé leur pompe éblouissante.
Superbe conducteur d'une troupe brillante,
Messape la précède; et, chefs des derniers rangs,
On voyoit de Tyrrhée avancer les enfants.
Au centre, c'est Turnus, qui, dans sa marche altière,
En grandeur, en beauté, passe l'armée entière:
Le calme est sur son front; vingt peuples à-la-fois
Dans un ordre imposant s'avancent sous ses lois.

Pandentemque sinus, et tota veste vocantem
Cæruleum in gremium, latebrosaque flumina, victos.
At Cæsar, triplici invectus Romana triumpho
Mœnia, dis Italis votum immortale sacrabat,
Maxuma ter centum totam delubra per urbem.
Lætitia ludisque viæ plausuque fremebant;
Omnibus in templis matrum chorus; omnibus aræ:
Ante aras terram cæsi stravere juvenci.
Ipse, sedens niveo candentis limine Phœbi,
Dona recognoscit populorum, aptatque superbis
Postibus: incedunt victæ longo ordine gentes,
Quam variæ linguis, habitu tam vestis et armis.
Hic Nomadum genus et discinctos Mulciber Afros,
Hic Lelegas Carasque, sagittiferosque Gelonos,
Finxerat; Euphrates ibat jam mollior undis,
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes.
Talia, per clypeum Volcani, dona parentis,
Miratur, rerumque ignarus imagine gaudet,
Adtollens humero famamque et fata nepotum.

LIBER IX.

Atque ea diversa penitus dum parte geruntur,
Irim de cœlo misit Saturnia Juno
Audacem ad Turnum. Luco tum forte parentis
Pilumni Turnus sacrata valle sedebat.
Ad quem sic roseo Thaumantias ore locuta est:
« Turne, quod optanti divum promittere nemo
Auderet, volvenda dies, en, adtulit ultro.
Æneas, urbe, et sociis, et classe relicta,
Sceptra Palatini sedemque petit Evandri.
Nec satis: extremas Corythi penetravit ad urbes;
Lydorumque manum, collectos armat agrestis.
Quid dubitas? nunc tempus equos, nunc poscere currus:
Rumpe moras omnis, et turbata adripe castra. »
Dixit, et in cœlum paribus se sustulit alis;
Ingentemque fuga secuit sub nubibus arcum.
Adgnovit juvenis, duplicesque ad sidera palmas
Sustulit, et tali fugientem est voce secutus:
« Iri, decus cœli, quis te mihi nubibus actam
Detulit in terras? unde hæc tam clara repente
Tempestas? medium video discedere cœlum,
Palantisque polo stellas: sequor omina tanta,
Quisquis in arma vocas. » Et sic effatus ad undam
Processit, summoque hausit de gurgite lymphas,
Multa deos orans; oneravitque æthera votis.
Jamque omnis campis exercitus ibat apertis,
Dives equum, dives pictaï vestis et auri.
Messapus primas acies, postrema coercent
Tyrrhidæ juvenes, medio dux agmine Turnus
Vertitur arma tenens, et toto vertice supra est.
Ceu, septem surgens sedatis amnibus, altus

Tel, retiré des bords que sa course féconde,
Le Nil rentre en son lit, et rassemble son onde;
Tel le Gange, calmant ses flots tumultueux,
En silence poursuit son cours majestueux.
Tout-à-coup dans les champs un immense nuage,
Pareil aux tourbillons que roule un sombre orage,
A frappé des Troyens les escadrons nombreux.
Caïcus le premier a vu ces flots poudreux :
Il s'élance aussitôt; et semant les alarmes,
« Aux armes, mes amis! s'écria-t-il, aux armes!
Venez, volez, montez, défendez vos remparts!
L'ennemi vient. » Sa voix, le feu de ses regards
Les rallie à l'instant; leurs phalanges guerrières
Des portes à la hâte ont fermé les barrières,
En foule autour des forts assemblent les soldats,
Et, bravant les assauts, évitent les combats.
Ainsi du chef troyen l'ordonna la prudence;
Ainsi, dans leur enceinte enfermant leur vaillance,
Ils devoient sans danger, protégeant leurs remparts,
D'un combat inégal éviter les hasards.
Ils obéissent donc; et quoique leur colère
Dans leurs murs à regret languisse prisonnière,
De leur courroux docile ils étouffent la voix,
Et de leur chef absent exécutent les lois.
A l'abri de leurs tours ils fuyoient les batailles,
Quand Turnus se présente au pied de leurs murailles.
L'impétueux Turnus, avide de combats,
De sa troupe tardive a devancé les pas :
Vingt cavaliers choisis ont volé sur sa trace;
Un poil taché de blanc teint son coursier de Thrace,
Et d'un panache altier le brillant incarnat,
En ombrageant son casque, ajoute à son éclat.
« Braves amis! dit-il avec une voix fière,
Qui le premier de nous...? » Soudain sa main guerrière
Pour signal de l'attaque a fait partir un dard,
Et son coursier fougueux vole au pied du rempart :
A son noble défi ses guerriers applaudissent.
Dans le camp des Troyens les clameurs retentissent :
Leur aspect immobile étonne le héros;
Sa bouillante valeur accuse leur repos.
Les yeux étincelants, dans sa rage stérile,
Il tourne, va, revient autour de leur asile.
Tel qu'au sein de la nuit un loup insidieux,
Endurant et la neige et les vents pluvieux,
Lorsque altéré de sang, affamé de carnage,
Une longue souffrance aiguillonne sa rage,
Et que les doux agneaux par leurs longs bêlements,
Tranquilles sous leur mère, irritent ses tourments,
Assiége le bercail, et, brigand sanguinaire,
Contre sa proie absente écume de colère :
Ainsi Turnus frémit, et cherche les moyens
D'arracher à leurs murs les paisibles Troyens.
Leur calme le surprend, leur repos le tourmente,
Et son sang embrasé dans ses veines fermente.
La cité par ses murs, le fleuve par ses eaux,
De leurs doubles remparts protégeoient leurs vaisseaux :
Il s'élance, il médite un horrible incendie;
Par l'exemple du chef l'armée est enhardie.
Une torche à la main, il donne le signal;
Tous hâtent à l'envi l'embrasement fatal :
Le feu vole; et déja de la flotte enflammée
S'élève en tourbillons une épaisse fumée.
Qui sauva les vaisseaux de la fureur des feux?
Muses, racontez-nous ce grand bienfait des dieux.
Parlez : ce fait remonte au berceau de l'histoire;
Mais le temps d'âge en âge en transmit la mémoire.
Quand sur le mont Ida, pour des climats nouveaux,
Énée et les Troyens préparoient leurs vaisseaux,
De Bérécynte un jour la déesse immortelle
Invoqua Jupiter. « O mon fils, lui dit-elle,

Per tacitum Ganges, aut pingui flumine Nilus,
Quum refluit campis, et jam se condidit alveo.
Hic subitam nigro glomerari pulvere nubem
Prospiciunt Teucri, ac tenebras insurgere campis.
Primus ab adversa conclamat mole Caicus :
« Quis globus, o cives, caligine volvitur atra!
Ferte citi ferrum, date tela, scandite muros;
Hostis adest, eia! » Ingenti clamore per omnis
Condunt se Teucri portas, et mœnia complent.
Namque ita discedens præceperat optimus armis
Æneas : si qua interea fortuna fuisset,
Ne struere auderent aciem, neu credere campo;
Castra modo et tutos servarent aggere muros.
Ergo, etsi conferre manum pudor iraque monstrat,
Objiciunt portas tamen, et præcepta facessunt,
Armatique cavis exspectant turribus hostem.
Turnus, ut ante volans tardum præcesserat agmen,
Viginti lectis equitum comitatus, et urbi
Inprovisus adest; maculis quem Thracius albis
Portat equus, cristaque tegit galea aurea rubra.
« Ecquis erit mecum, juvenes? qui primus in hostem...? »
En, ait; et jaculum adtorquens emittit in auras,
Principium pugnæ, et campo sese arduus infert.
Clamore excipiunt socii, fremituque sequuntur
Horrisono : Teucrum mirantur inertia corda;
Non æquo dare se campo, non obvia ferre
Arma viros, sed castra fovere. Huc turbidus atque huc
Lustrat equo muros, aditumque per avia quærit.
Ac veluti pleno lupus insidiatus ovili,
Quum fremit ad caulas, ventos perpessus et imbris,
Nocte super media; tuti sub matribus agni
Balatum exercent : ille asper et inprobus ira
Sævit in absentes; collecta fatigat edendi
Ex longo rabies, et siccæ sanguine fauces.
Haud aliter Rutulo muros et castra tuenti
Ignescunt iræ; duris dolor ossibus ardet :
Qua tentet ratione aditus, et quæ via clausos
Excutiat Teucros vallo, atque effundat in æquor.
Classem, quæ lateri castrorum adjuncta latebat,
Aggeribus sæptam circum et fluvialibus undis
Invadit, sociosque incendia poscit ovantis;
Atque manum pinu flagranti fervidus implet.
Tum vero incumbunt : urget præsentia Turni;
Atque omnis facibus pubes adcingitur atris.
Diripuere focos; piceum fert fumida lumen
Tæda, et commixtam Volcanus ad astra favillam.
Quis deus, o Musæ, tam sæva incendia Teucris
Avertit? tantos ratibus quis depulit ignes?
Dicite. Prisca fides facto, sed fama perennis.
Tempore quo primum Phrygia formabat in Ida
Æneas classem, et pelagi petere alta parabat;
Ipsa deum fertur genetrix Berecyntia magnum

Toi que j'environnai d'une race de dieux,
Toi, maître de la terre et conquérant des cieux,
De Cybèle éplorée écoute la prière,
Et sache de son fils ce qu'attend une mère.
De chênes, de sapins un bois sombre et sacré
Sur les sommets d'Ida fut long-temps révéré;
Un fils de Dardanus, près de fuir sa patrie,
Sollicita de moi cette forêt chérie.
Je l'accordai. Ces bois à mon cœur toujours chers,
Mon fils, défendez-les et des vents et des mers:
Donnez ce privilége au lieu de leur naissance.
— Vos vœux, dit Jupiter, surpassent ma puissance:
Quoi! des vaisseaux formés par la main des mortels,
Ma mère, comme nous seroient donc éternels!
Et, volant sans péril sur les plaines profondes,
Énée auroit le sort du souverain des ondes!
Une telle faveur ne dépend pas des dieux.
Il en est une au moins que j'accorde à vos vœux:
Tous ceux de ces vaisseaux qui, vainqueurs des orages,
Auront de l'Ausonie abordé les rivages;
Tous ceux qui du Scamandre aux champs des Laurentins
Auront conduit Énée et suivi ses destins,
Je les dépouillerai de leurs formes mortelles,
Et la mer recevra ces déités nouvelles;
Et Doto, Galathée, en adoptant ces sœurs,
Les verront se mêler à leurs humides chœurs.»
Aussitôt par le Styx, formidable au ciel même,
Ratifiant l'arrêt de son pouvoir suprême,
Par un signe de tête il avertit les cieux,
Et l'Olympe ébranlé s'incline avec les dieux.
Enfin, des jours comptés par la Parque fidèle
Le temps est arrivé. La puissante Cybèle,
Voyant du fier Turnus approcher les flambeaux,
Vient au feu sacrilége arracher les vaisseaux.
D'un éclat inconnu l'Olympe se colore;
Un nuage embrasé des portes de l'aurore
Part, vole, et dans les cieux traîne de longs éclairs.
Les chœurs du mont Ida résonnent dans les airs.
Cependant une voix qui ressemble au tonnerre
Fait trembler les deux camps, et le ciel, et la terre:
«Troyens, ne craignez pas pour mes vaisseaux chéris;
L'audacieux Turnus en vain les a proscrits:
Plutôt des vastes mers ils brûleroient les ondes.
Et vous, augustes nefs, trop long-temps vagabondes,
Soyez libres, partez, fendez les flots amers:
Cybèle vous ajoute aux déités des mers.»
Chaque nef à ces mots rompt le nœud qui l'arrête;
Et tels qu'en l'océan plongeant leur large tête
Les folâtres dauphins se cachent dans les flots,
Ainsi leurs becs d'airain descendent dans les eaux.
Tout-à-coup, ô prodige! autant que les cordages
Retenoient de vaisseaux enchaînés aux rivages,
Autant du sein des eaux on voit de tous côtés
Sortir d'un air riant de jeunes déités.
Des Rutules troublés la surprise est extrême;
Messape est consterné; le vieux Tibre lui-même
Suspend son cours, murmure au fond de ses roseaux,
Et vers leur source antique il rappelle ses eaux.
Le fier Turnus lui seul garde une ame intrépide,
Et gourmande des siens la foiblesse timide:
«Quel effroi, mes amis, semble vous accabler?
C'est aux ennemis seuls qu'il convient de trembler.
Eux seuls sont menacés; la céleste colère
Vient de leur enlever leur ressource dernière.
Contre nos feux, nos traits et nos justes fureurs,
Leurs vaisseaux restoient seuls à ces timides cœurs:
Les voilà dépouillés de leur lâche espérance,
Les voilà sans secours livrés à ma vengeance;
La mer leur est fermée, et la terre est à nous.
Cent peuples à l'envi secondent mon courroux.
Tous ces oracles vains dont leur orgueil se vante,
Tous ces arrêts du sort n'ont rien qui m'épouvante:

Vocibus his adfata Jovem: «Da, nate, petenti,
Quod tua cara parens domito te poscit Olympo.
Pinea silva mihi, multos dilecta per annos,
Lucus in arce fuit summa, quo sacra ferebant,
Nigranti picea trabibusque obscurus acernis:
Has ego Dardanio juveni, quum classis egeret,
Læta dedi; nunc sollicitam timor anxius urget.
Solve metus, atque hoc precibus sine posse parentem,
Ne cursu quassatæ ullo, neu turbine venti,
Vincantur: prosit nostris in montibus ortas.»
Filius huic contra, torquet qui sidera mundi:
«O genetrix, quo fata vocas? aut quid petis istis?
Mortaline manu factæ inmortale carinæ
Fas habeant? certusque incerta pericula lustret
Æneas? Cui tanta deo permissa potestas?
Immo, ubi defunctæ finem portusque tenebunt
Ausonios, olim quæcumque evaserit undas,
Dardaniumque ducem Laurentia vexerit arva,
Mortalem eripiam formam, magnique jubebo
Æquoris esse deas: qualis Nereïa Doto
Et Galatea secant spumantem pectore pontum.»
Dixerat; idque ratum Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentis atraque voragine ripas,
Adnuit, et totum nutu tremefecit Olympum.

Ergo aderat promissa dies, et tempora Parcæ
Debita complerant, quum Turni injuria Matrem
Admonuit ratibus sacris depellere tædas.
Hic primum nova lux oculis offulsit, et ingens
Visus ab aurora cœlum transcurrere nimbus,
Idæique chori; tum vox horrenda per auras
Excidit, et Troum Rutulorumque agmina complet:
«Ne trepidate meas, Teucri, defendere navis,
Neve armate manus; maria ante exurere Turno,
Quam sacras dabitur pinus. Vos, ite solutæ,
Ite, deæ pelagi; genetrix jubet.» Et sua quæque
Continuo puppes abrumpunt vincula ripis,
Delphinumque modo demersis æquora rostris
Ima petunt. Hinc virgineæ (mirabile monstrum),
Quot prius æratæ steterant ad litora proræ,
Reddunt se totidem facies, pontoque feruntur.
Obstupuere animis Rutuli; conterritus ipse
Turbatis Messapus equis; cunctatur et amnis
Rauca sonans, revocatque pedem Tiberinus ab alto.
At non audaci cessit fiducia Turno;
Ultro animos tollit dictis, atque increpat ultro:
«Trojanos hæc monstra petunt; his Juppiter ipse
Auxilium solitum eripuit: non tela, nec ignes
Exspectant Rutulos. Ergo maria invia Teucris,

Leurs vaisseaux ont touché les rivages latins;
C'est assez pour Vénus, assez pour les destins.
Le destin de Turnus, et j'y serai fidèle,
C'est d'éteindre à jamais leur race criminelle :
Ils m'ont ravi ma femme; et d'un lâche étranger
Ménélas n'eut pas seul le droit de se venger.
Cruellement punis d'une coupable flamme,
Ils devroient tous trembler au seul nom d'une femme.
Mais un second Pâris ose usurper mes droits :
Par deux fois ravisseurs, qu'ils périssent deux fois.
Oui, je le jure! Ardée égalera Mycène.
Qu'ils m'opposent d'un mur la résistance vaine,
Je saurai le franchir; et d'un juste trépas
Ces fragiles remparts ne les défendront pas.
N'ont-ils pas vu déja leur superbe Pergame,
Ouvrage de Neptune, expirer dans la flamme?
Allons, braves amis! qui de vous avec moi
S'élance sur ces murs que nous livre l'effroi?
Ma valeur n'ira pas contre un peuple parjure
Aux antres de Lemnos demander une armure,
Ni de mille vaisseaux couvrir le sein des mers.
Que le Toscan se joigne à ce peuple pervers,
Je laisse aux Grecs leur fourbe et leurs ruses timides.
Que d'un cheval trompeur les ténèbres perfides
Dans leur sombre retraite enferment leurs soldats;
Qu'ils surprennent la nuit le temple de Pallas :
Je combats en plein jour, et dédaigne un vain piége.
Qu'ils ne s'attendent pas aux lenteurs d'un long siége,
A ces assauts qu'Hector rendit seul impuissants;
Faisons plus en un jour que les Grecs en dix ans.
Plus funeste pour eux que ne fut le Scamandre,
Le Tibre, dès demain, verra leurs tours en cendre.
Vous, donnez au repos tout le reste du jour,
Et que leurs murs brûlants signalent son retour. »
Il dit : mais, dans la peur que l'ennemi n'échappe,
D'éclairer ces remparts il a chargé Messape :
Il marche, et par son ordre avancent sur ses pas
Quatorze chefs; chacun commande à cent soldats.
Tour-à-tour on repose, et tour-à-tour on veille :
Ici le dieu du vin et sa liqueur vermeille,
Là des jeux variés les doux amusements,
De la nuit vigilante abrègent les moments :
Par-tout des feux prudents ont éclairé la plaine.
Ce spectacle a frappé la jeunesse troyenne.
Aux portes de la ville ils accourent soudain;
Un sage effroi leur met les armes à la main;
Ils bordent leurs remparts, et de leurs tours fidèles
Les chemins suspendus les unissent entre elles;
Et Séreste et Mnesthée ordonnent les travaux.
Énée, à son départ, craignant des chocs nouveaux,
Pour le salut de tous leur remit sa puissance;
Et sur eux de l'état reposoit la défense.
Dans son poste, à leur voix, chacun vient se ranger :
Tous, ainsi que l'honneur, partagent le danger,
Et les murs sont couverts de leurs fières cohortes.
Parmi les combattants qui veilloient à leurs portes,
Rejeton glorieux du beau sang d'Hyrtacus,
A sa place d'honneur se distingue Nisus;
Nisus, chasseur adroit et guerrier intrépide :
Aucun d'un bras plus sûr ne lance un trait rapide.
Autrefois la terreur des habitants des bois,
Ida le vit partir pour de plus grands exploits.
A ses côtés veilloit le charmant Euryale.
En graces, en beauté, nul Troyen ne l'égale :
A peine adolescent, de son léger coton
La jeunesse en sa fleur ombrage son menton.
Toujours même intérêt, même emploi les rassemble;
A de communs dangers tous deux voloient ensemble,
Et dans cet instant même un devoir hasardeux
A la porte du camp les réunit tous deux.

Nec spes ulla fugæ : rerum pars altera adempta est;
Terra autem in nostris manibus; tot millia gentes
Arma ferunt Italæ. Nil me fatalia terrent,
Si qua Phryges præ se jactant responsa deorum.
Sat fatis Venerique datum, tetigere quod arva
Fertilis Ausoniæ Troës : sunt et mea contra
Fata mihi, ferro sceleratam exscindere gentem,
Conjuge prærepta; nec solos tangit Atridas
Iste dolor, solisque licet capere arma Mycenis.
Sed periisse semel satis est. Peccare fuisset
Ante satis, penitus modo non genus omne perosos
Femineum; quibus hæc medii fiducia valli,
Fossarumque moræ, leti discrimina parva,
Dant animos. At non viderunt mœnia Trojæ,
Neptuni fabricata manu, considere in ignis?
Sed vos, o lecti, ferro qui scindere vallum
Adparat, et mecum invadit trepidantia castra?
Non armis mihi Volcani, non mille carinis
Est opus in Teucros. Addant se protenus omnes
Etrusci socios : tenebras et inertia furta
Palladii, cæsis summæ custodibus arcis,
Ne timeant; nec equi cæca condemur in alvo :
Luce, palam, certum est igni circumdare muros.
Haud sibi cum Danais rem faxo et pube Pelasga
Esse putent, decimum quos distulit Hector in annum.
Nunc adeo, melior quoniam pars acta diei,
Quod superest, læti bene gestis corpora rebus
Procurate, viri, et pugnam sperate parati. »
Interea vigilum excubiis obsidere portas
Cura datur Messapo, et mœnia cingere flammis.
Bis septem Rutulo muros qui milite servent
Delecti; ast illos centeni quemque sequuntur
Purpurei cristis juvenes auroque corusci.
Discurrunt, variantque vices, fusique per herbam
Indulgent vino, et vertunt crateras ahenos.
Conlucent ignes, noctem custodia ducit
Insomnem ludo.
Hæc super e vallo prospectant Troës, et armis
Alta tenent; nec non trepidi formidine portas
Explorant, pontisque et propugnacula jungunt,
Tela gerunt. Instant Mnestheus acerque Serestus,
Quos pater Æneas, si quando adversa vocarent,
Rectores juvenum et rerum dedit esse magistros.
Omnis per muros legio sortita periclum
Excubat, exercetque vices, quod cuique tuendum est.
Nisus erat portæ custos, acerrimus armis,
Hyrtacides; comitem Æneæ quem miserat Ida
Venatrix, jaculo celerem levibusque sagittis;
Et juxta comes Euryalus, quo pulchrior alter
Non fuit Æneadum, Trojana neque induit arma;
Ora puer prima signans intonsa juventa.
His amor unus erat, pariterque in bella ruebant;

Soudain Nisus s'écrie : « O moitié de mon ame !
Est-ce un dieu qui m'inspire ? est-ce un dieu qui m'enflamme?
Ou, suivant de nos cœurs l'instinct impérieux,
Prenons-nous nos transports pour un avis des dieux ?
Je ne sais ; mais le mien, que la gloire maîtrise,
A besoin de tenter quelque grande entreprise :
Assez dans nos remparts j'ai langui renfermé ;
De périls, de combats ce cœur est affamé.
L'occasion me rit : tu vois quelle assurance
Des imprudents Latins endort la vigilance ;
Autour d'eux tout se tait, tout dort, et de leurs camps
Les feux abandonnés languissent expirants ;
Du sommeil et du vin les vapeurs les enivrent ;
La nuit, leur négligence et les dieux nous les livrent.
Écoute mon projet. Nos dangers, notre amour,
De notre chef absent demandent le retour ;
On veut lui députer un messager fidèle,
Et ma vaillance envie un danger digne d'elle :
Qu'on t'assure au retour le prix de ma valeur,
A l'ami d'Euryale il suffit de l'honneur.
Je pars : sous ces hauteurs une route écartée
Me conduit, je l'espère, aux murs de Pallantée. »
Ainsi parle Nisus. Euryale, à l'instant,
De la soif des dangers s'enflamme en l'écoutant :
« Eh quoi ! sans Euryale, aurois-je pu le croire,
Nisus, mon cher Nisus, tu voles à la gloire !
Crois-tu que je balance, avare de mes jours,
A payer de mon sang cet honneur où tu cours?
Ah ! ce n'est pas ainsi qu'au milieu des alarmes,
Des horreurs d'un long siége et du fracas des armes,
Les soins du brave Ophelte instruisirent son fils :
Toi-même de mon cœur tu t'étois mieux promis,
Quand ma jeune valeur sur les champs de Neptune
Suivit le grand Énée et sa noble infortune.
Je sens, oui, je sens là (je connois bien mon cœur)
Le mépris de ma vie et la soif de l'honneur ;
Et puis-je, dans la lice où ta valeur t'engage,
Trop briguer un péril que mon ami partage ?
— Non, je ne doute point de ton cœur généreux,
Lui réplique Nisus ; m'en préservent les dieux !
Qu'ainsi puissent ces dieux, arbitres de la gloire,
Au sein de l'amitié ramener la victoire !
Mais les périls sont grands ; et si le sort jaloux,
Si les dieux ennemis conjuroient contre nous,
Ton âge, tendre encor, te défend de me suivre ;
C'est à moi de mourir, à toi de me survivre :
Qu'il me reste un ami, quand je ne serai plus,
Qui ravisse au vainqueur ou rachète Nisus ;
Ou si, pour leur payer les tributs funéraires,
Il ne peut obtenir des dépouilles si chères,
A mon ombre du moins élève un vain cercueil ;
Songe à ton tendre ami, songe à ta mère en deuil :
Hélas ! à ton départ, seule entre tant de mères,
Elle a suivi tes pas aux terres étrangères ;
Et, dédaignant des ports et des princes amis,
Leur préféra les mers qu'alloit braver son fils :
Veux-tu que de sa mort ton ami soit la cause ?
— En vain à mes projets ton amitié s'oppose :
Marchons, dit Euryale. » Il s'élance ; à ces mots,
Deux guerriers à l'instant remplacent ces héros :
D'un pas précipité vers la tente d'Ascagne
Euryale s'avance, et Nisus l'accompagne.
Déja l'obscure nuit versoit l'oubli des maux ;
Les chefs seuls des Troyens, refusant le repos,
Cherchoient dans ce péril le parti le plus sage.
Qui doivent-ils charger d'un important message ?
Voilà quel grand objet occupe ces guerriers.
Tous, portant à leurs bras leurs larges boucliers,
Debout, et s'appuyant sur une longue lance,
Comme pour le conseil, sont prêts pour la défense.
Euryale et Nisus demandent d'être admis :
« Un projet, disent-ils, fatal aux ennemis

Tum quoque communi portam statione tenebant.
Nisus ait : « Dine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale? an sua cuique deus fit dira cupido?
Aut pugnam, aut aliquid jam dudum invadere magnum,
Mens agitat mihi ; nec placida contenta quiete est.
Cernis, quæ Rutulos habeat fiducia rerum :
Lumina rara micant ; somno vinoque sepulti
Procubuere ; silent late loca. Percipe porro
Quid dubitem, et quæ nunc animo sententia surgat.
Ænean adciri omnes, populusque patresque,
Exposcunt, mittique viros, qui certa reportent.
Si tibi, quæ posco, promittunt : nam mihi facti
Fama sat est ; tumulo videor reperire sub illo
Posse viam ad muros et mœnia Pallantea. »
Obstupuit, magno laudum percussus amore
Euryalus ; simul his ardentem adfatur amicum :
« Mene igitur socium summis adjungere rebus,
Nise, fugis ? solum te in tanta pericula mittam?
Non ita me genitor, bellis adsuetus, Opheltes
Argolicum terrorem inter Trojæque labores
Sublatum erudiit ; nec tecum talia gessi,
Magnanimum Ænean et fata extrema secutus.
Est hic, est animus lucis contemtor, et istum
Qui vita bene credat emi, quo tendis, honorem. »
Nisus ad hæc : « Equidem de te nil tale verebar,
Nec fas ; non. Ita me referat tibi magnus ovantem
Juppiter, aut quicumque oculis hæc adspicit æquis.
Sed si quis (quæ multa vides discrimine tali),
Si quis in adversum rapiat casusve, deusve,
Te superesse velim : tua vita dignior ætas.
Sit, qui me raptum pugna, pretiove redemptum,
Mandet humo solita ; aut, si qua id fortuna vetabit,
Absenti ferat inferias, decoretque sepulcro.
Neu matri miseræ tanti sim causa doloris ;
Quæ te sola, puer, multis e matribus ausa,
Persequitur, magni nec mœnia curat Acestæ. »
Ille autem : « Causas nequidquam nectis inanis,
Nec mea jam mutata loco sententia cedit.
Adceleremus, ait. » Vigiles simul excitat : illi
Succedunt, servantque vices : statione relicta,
Ipse comes Niso graditur, regemque requirunt.
Cetera per terras omnis animalia somno
Laxabant curas, et corda oblita laborum :
Ductores Teucrum primi, delecta juventus,
Consilium summis regni de rebus habebant ;
Quid facerent, quisve Æneæ jam nuntius esset.
Stant longis adnixi hastis, et scuta tenentes,
Castrorum et campi medio. Tum Nisus et una

Les conduit devant eux; ce qu'on peut en attendre
Vaut bien quelques moments donnés à les entendre. »
Ascagne les reçoit, et demande à Nisus
D'expliquer les projets que leur zèle a conçus.
« Troyens, ne jugez point nos projets par notre âge,
Dit-il; il peut unir la prudence au courage.
Sous la porte qui touche au rivage des mers,
La route se partage en deux sentiers divers;
L'un d'eux, inaperçu, propre à notre entreprise,
Mène aux murs de Pallas, et jusqu'au fils d'Anchise;
Tout sert notre projet. Vous voyez des Latins
Dans les airs obscurcis fumer les feux éteints;
Du vin et du sommeil l'ivresse les accable :
Laissez-nous donc saisir ce moment favorable;
Bientôt vous nous verrez, sanglants, victorieux,
Revenir tout chargés d'un butin glorieux.
Ne craignez pas d'erreur : souvent de longues chasses
Nous ont dans ces sentiers ramenés sur nos traces;
Et, du fleuve vingt fois reconnoissant les bords,
Nous avons de la ville aperçu les abords. »
Alors le vieil Alète avec transport s'écrie :
« Dieux! ô dieux protecteurs de ma chère patrie!
Puisque vous nous laissez de si nobles soutiens,
Quelque espoir reste encore aux malheureux Troyens. »
Il dit, baigne de pleurs les bienfaiteurs de Troie;
Son ame tout entière en leurs bras se déploie :
« Héroïques enfants! ah! qui pourra jamais
Acquitter notre dette et payer vos bienfaits?
Oui, le ciel vous en doit la juste récompense,
Et dans votre grand cœur vous la trouvez d'avance.
A ce prix, si flatteur pour un vrai citoyen,
Le généreux Énée ajoutera le sien;
Et son jeune héritier, déja mûr pour la gloire,
D'un si beau dévouement gardera la mémoire.
— Oui, dit Ascagne ému, j'en jure par nos dieux,
Par les dieux d'Ilion, par Vesta, par ses feux,
Tout ce que me promet un destin plus prospère,
Tout ce que je possède, et tout ce que j'espère,
Je le jure en vos mains (mon serment est sacré),
Du retour de mon père est le prix assuré;
Rendez-moi ses conseils, rendez-moi sa présence;
Qu'il revienne, avec lui reviendra l'espérance.
Je vous donne au retour deux vases d'un grand prix,
Dans la triste Arisba par mon père conquis :
Ce fruit de ses exploits sera le prix des vôtres.
A ces riches présents j'en veux ajouter d'autres;
A deux trépieds d'airain je joins deux talents d'or;
Un bienfait de Didon, plus précieux encor,
C'est une coupe antique et chère à nos ancêtres.
C'est peu : des champs latins si le ciel nous rend maîtres,
Vous avez de Turnus vu le noble coursier,
Son aigrette de pourpre et son beau bouclier :
Je ne souffrirai pas que le ciel en ordonne,
Nisus, et dès ce jour Ascagne vous les donne.
Je vous promets aussi douze jeunes beautés,
Et douze enfants captifs par leur mère allaités,
Tous choisis, tous armés; enfin la riche plaine
Qui du roi des Latins est l'antique domaine.
Et toi qu'un âge égal rapproche encor de moi,
O respectable enfant! tout mon cœur est à toi :
Que me soit la fortune ou propice ou fatale,
Ascagne ne peut plus vivre sans Euryale!
Ame de mes conseils, ame de mes combats,
Je verrai par tes yeux, je vaincrai par ton bras,
Le serment en est fait. — Ah! que les dieux propices
De ma jeune valeur couronnent les prémices!
C'est assez pour mon cœur, je le jure; et jamais
Rien ne démentira ces glorieux essais,
Dit Euryale en pleurs. Mais il est une grace
Qui vaut tous ces trésors, qui même les surpasse :
Une mère, du sang de notre dernier roi,
A tout fait, tout osé, tout supporté pour moi;

Euryalus confestim alacres admittier orant;
Rem magnam, pretiumque moræ fore. Primus Iulus
Adcepit trepidos, ac Nisum dicere jussit.
Tum sic Hyrtacides : « Audite o mentibus æquis,
Æneadæ, neve hæc nostris spectentur ab annis,
Quæ ferimus. Rutuli somno vinoque soluti
Procubuere : locum insidiis conspeximus ipsi,
Qui patet in bivio portæ, quæ proxima ponto.
Interrupti ignes, aterque ad sidera fumus
Erigitur. Si fortuna permittitis uti,
Quæsitum Ænean ad mœnia Pallantea
Mox hic cum spoliis, ingenti cæde peracta,
Adfore cernetis. Nec nos via fallit euntes :
Vidimus obscuris primam sub vallibus urbem
Venatu adsiduo, et totum cognovimus amnem. »
Hic annis gravis atque animi maturus Aletes :
« Di patrii, quorum semper sub numine Troja est,
Non tamen omnino Teucros delere paratis,
Quum talis animos juvenum et tam certa tulistis
Pectora. » Sic memorans, humeros dextrasque tenebat
Amborum, et voltum lacrymis atque ora rigabat :
« Quæ vobis, quæ digna, viri, pro laudibus istis,
Præmia posse rear solvi? Pulcherrima primum
Di moresque dabunt vestri : tum cetera reddet
Actutum pius Æneas, atque integer ævi
Ascanius, meriti tanti non inmemor umquam.
« Immo ego vos, cui sola salus genitore reducto,
Excipit Ascanius, per magnos, Nise, Penates,
Assaracique Larem, et canæ penetralia Vestæ,
Obtestor : quæcumque mihi fortuna fidesque est,
In vestris pono gremiis : revocate parentem;
Reddite conspectum : nihil illo triste recepto.
Bina dabo argento perfecta atque aspera signis
Pocula, devicta genitor quæ cepit Arisba;
Et tripodas geminos, auri duo magna talenta;
Cratera antiquum, quem dat Sidonia Dido.
Si vero capere Italiam sceptrisque potiri
Contigerit victori, et prædæ ducere sortem;
Vidisti, quo Turnus equo, quibus ibat in armis
Aureus : ipsum illum, clypeum cristasque rubentis,
Excipiam sorti, jam nunc tua præmia, Nise.
Præterea bis sex genitor lectissima matrum
Corpora, captivosque dabit, suaque omnibus arma :
Insuper his, campi quod rex habet ipse Latinus.
Te vero, mea quem spatiis propioribus ætas
Insequitur, venerande puer, jam pectore toto
Adcipio, et comitem casus complector in omnis.
Nulla meis sine te quæretur gloria rebus :

Pour moi son tendre amour a quitté sa patrie,
A bravé les hasards d'une mer en furie :
Quand je vole pour vous à de nouveaux hasards,
Seul je lui reste encor, je l'adore et je pars;
Je pars sans l'avertir; ma timide tendresse
A craint par des adieux d'affliger sa vieillesse.
Je crois déja la voir sous ses tristes lambris
A ses foyers déserts redemander son fils.
J'en jure par la Nuit, témoin de mon audace,
J'en atteste en pleurant cette main que j'embrasse :
Je puis braver la mort, mais non pas ses douleurs.
Le plus grand des assauts est celui de ses pleurs :
Mon cœur eût succombé. Vous, à qui je la laisse,
Soignez son abandon, secourez sa vieillesse.
Fort de ce doux espoir, je marche sans effroi,
Et chéris un péril qui n'expose que moi. »
Il dit, et les Troyens laissent couler leurs larmes;
Mais Ascagne sur-tout, partageant ses alarmes,
N'entend pas sans pleurer ces touchants entretiens;
Et les regrets d'un fils renouvellent les siens :
« Eh bien, dès ce moment je l'adopte pour mère;
Oui, je deviens son fils, et tu deviens mon frère :
Eh ! qui peut trop chérir la mère d'un tel fils !
Tout ce que les Troyens par ma voix t'ont promis,
Tout ce que je réserve à ton retour prospère,
J'en jure par mes jours, par qui juroit mon père,
Ne dépend plus du sort : quel que soit le succès,
Ta mère, tous les tiens sont sûrs de mes bienfaits. »
  Il dit, et de ses pleurs baigne son beau visage,
Lui donne son épée, ingénieux ouvrage
Dont le fourreau d'ivoire et l'acier brillant d'or
De l'art de Lycaon s'embellissent encor.
D'un lion dépouillé de sa large fourrure
Mnesthée offre à Nisus la sauvage parure;
Et, pour son jeune front, Alète en l'embrassant
Détache avec plaisir son casque éblouissant.

A travers les regrets, et les vœux, et les larmes,
Ils partent, revêtus de leurs brillantes armes.
Femmes, enfants, vieillards, capitaines, soldats,
Aux portes de la ville accompagnent leurs pas.
D'Ascagne cependant la précoce prudence,
Devançant les leçons, l'âge et l'expérience,
A son père envoyoit mille avis importants :
Vain espoir ! ses discours sont le jouet des vents.
  Ils sortent; des fossés ils passent la barrière,
Dans l'ombre de la nuit poursuivent leur carrière;
Vers le camp qui sommeille ils dirigent leurs pas :
Mais combien d'ennemis immolés par leurs bras
Vont marquer leur passage et leurs traces sanglantes !
Parmi les traits, les chars, et les rênes pendantes,
Les vases renversés et les vins répandus,
Les soldats au hasard sommeilloient étendus.
« Cher ami ! dit Nisus, voici l'heure propice,
Faisons sur notre route un sanglant sacrifice;
Voici notre chemin. De ce camp endormi
Prends garde que soudain un perfide ennemi
Ne fonde sur nos pas; et, prudent sentinelle,
De loin autour de nous jette un regard fidèle;
Moi, dans des flots de sang je te fraie un chemin. »
  A ces mots, il s'élance, et, le glaive à la main,
Perce le fier Rhamnès. Sur la pourpre opulente
Des carreaux que pressoit sa mollesse indolente,
Le fier Rhamnès, bercé par des songes trompeurs,
Du sommeil à grand bruit exhaloit les vapeurs :
Le bandeau du pontife et celui du monarque
De son double pouvoir offroient la double marque.
Turnus le consultoit; mais son savoir divin
Lut tout dans l'avenir, excepté son destin.
Parmi les chars oisifs et les rênes traînantes,
Trois des siens sommeilloient sur ces plaines sanglantes :
Tous trois sont immolés. Deux guerriers de Rémus,
Dont les yeux assoupis ne se rouvriront plus,

Seu pacem, seu bella geram, tibi maxima rerum
Verborumque fides. » Contra quem talia fatur
Euryalus : « Me nulla dies tam fortibus ausis
Dissimilem arguerit; tantum : fortuna, secunda
Aut adversa, cadat. Sed te super omnia dona
Unum oro : genetrix, Priami de gente vetusta,
Est mihi, quam miseram tenuit non Ilia tellus
Mecum excedentem, non mœnia regis Acestæ.
Hanc ego nunc ignaram hujus quodcumque pericli est,
Inque salutatam linquo : nox, et tua testis
Dextera, quod nequeam lacrymas perferre parentis.
At tu, oro, solare inopem, et subcurre relictæ.
Hanc sine me spem ferre tui; audentior ibo
In casus omnis. » Percussa mente dederunt
Dardanidæ lacrymas; ante omnes pulcher Iulus;
Atque animum patriæ strinxit pietatis imago.
Tum sic effatur :
« Spondeo digna tuis ingentibus omnia cœptis.
Namque erit ista mihi genetrix, nomenque Creusæ
Solum defuerit; nec partum gratia talem
Parva manet; casus factum quicumque sequentur.
Per caput hoc juro, per quod pater ante solebat;
Quæ tibi polliceor reduci, rebusque secundis,
Hæc eadem matrique tuæ generique manebunt. »

  Sic ait inlacrymans : humero simul exuit ensem
Auratum, mira quem fecerat arte Lycaon
Gnosius, atque habilem vagina aptarat eburna.
Dat Niso Mnestheus pellem horrentisque leonis
Exuvias : galeam fidus permutat Aletes.
Protenus armati incedunt; quos omnis euntis
Primorum manus ad portas juvenumque senumque
Prosequitur votis : nec non et pulcher Iulus,
Ante annos animumque gerens curamque virilem,
Multa patri portanda dabat mandata; sed auræ
Omnia discerpunt, et nubibus inrita donant.
  Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt, multis tamen ante futuri
Exitio. Passim somno vinoque per herbam
Corpora fusa vident; adrectos litore currus,
Inter lora rotasque viros, simul arma, jacere,
Vina simul. Prior Hyrtacides sic ore locutus :
« Euryale, audendum dextra : nunc ipsa vocat res.
Hac iter est : tu, ne qua manus se adtollere nobis
A tergo possit, custodi, et consule longe.
Hæc ego vasta dabo, et lato te limite ducam. »
  Sic memorat, vocemque premit : simul ense superbum
Rhamnetem adgreditur, qui forte tapetibus altis
Exstructus toto proflabat pectore somnum;

Dès long-temps partageoient ses exploits, ses alarmes;
L'un guidoit ses coursiers, l'autre portoit ses armes;
Le premier, qui dormoit penché sur ses chevaux,
Du carnage en mourant va grossir les monceaux.
De leur maître bientôt, sa superbe conquête,
Sur leurs corps mutilés Nisus abat la tête;
Et son sang, qui s'échappe en longs élancements,
Rougit l'herbe et son lit de ses ruisseaux fumants.
Sur Lamus et Lamyre il assouvit sa rage.
L'aimable Serranus, dans la fleur de son âge,
S'endormoit, sans s'attendre à ce fatal réveil;
Il venoit de quitter le jeu pour le sommeil :
Hélas! il va dormir d'une nuit éternelle.
Trop heureux s'il eût pu jusqu'à l'aube nouvelle
Prolonger dans la nuit et sa veille et le jeu!
Avec moins de fureur, terrible et l'œil en feu,
Au sein d'une nombreuse et vaste bergerie,
Un lion, dont la faim excite la furie,
Des muettes brebis et des tremblants agneaux
Saisit, déchire, emporte, engloutit les lambeaux;
Et, frémissant de rage et la gueule écumante,
Répand au loin le sang, la mort et l'épouvante.
Avec non moins d'ardeur son jeune compagnon
Immole à sa fureur mille guerriers sans nom.
Herbésus, Abaris roulent dans la poussière;
Pour la dernière fois Fadus voit la lumière.
Rhétus le suit de près, sans voir venir la mort :
Tout ce peuple endormi s'éveille au sombre bord.
Rhétus, plus malheureux, veilloit, voyoit l'épée
Dans le sang du Rutule à tout moment trempée;
Derrière un large vase en silence tapi,
A chaque mouvement il frissonne pour lui;
Il se lève, il veut fuir l'atteinte meurtrière,
Mais l'épée en son corps se plonge tout entière :
La mort entre avec elle, et le sang et le vin
En longs ruisseaux pourprés s'échappent de son sein.
Euryale poursuit, enivré de carnage :
Jusqu'au camp de Messape entraîné par sa rage,
Il s'avance, il regarde, il voit de tous côtés
Languir des feux mourants les dernières clartés;
Il voit ses fiers coursiers paissant les molles herbes,
Et liés à son char baisser leurs fronts superbes.
Il s'élançoit sur lui, quand Nisus moins ardent
Arrête par ces mots son courage imprudent :
« C'en est assez : bientôt vient l'aurore ennemie;
Laissons pour d'autres temps cette foule endormie;
Marchons, et traversons ces rangs ensanglantés. »
Ils marchent : l'or, l'argent, épars de tous côtés,
Les riches boucliers et les armes brillantes,
Leur présentent en vain leurs pompes séduisantes.
Euryale lui seul saisit avidement
Des coursiers de Rhamnès le superbe ornement,
Son riche baudrier qu'un art savant décore,
Que des globes dorés embellissent encore.
Auprès de Rémulus, Cédicus autrefois,
De l'hospitalité sollicitant les droits,
Envoya de sa foi ce brillant témoignage;
Le prince son neveu le reçut en partage;
Celui-ci, par sa mort, de ce précieux don
Au Rutule vainqueur fit le triste abandon :
Euryale le voit, le saisit, et s'en pare.
Avec la même ardeur sa jeune main s'empare
Du casque de Messape, où d'un panache altier
L'ondoyante parure ombrageoit son cimier.
Ils sortent. Cependant un escadron d'élite,
La fleur d'un corps nombreux qu'elle laisse à sa suite,
En ordre s'avançoit des murs de Latinus,
Et portoit un message au superbe Turnus;
Volscens le conduisoit. Déja d'un pas agile
Ils approchoient du camp et découvroient la ville,
Quand son regard, perçant au fond de la forêt,
A vu de loin, fuyant par un sentier secret,
Avec son cher Nisus le charmant Euryale.
Vain espoir! Un rayon de l'aube matinale

Rex idem, et regi Turno gratissimus augur :
Sed non augurio potuit depellere pestem.
Tris juxta famulos temere inter tela jacentis,
Armigerumque Remi premit, aurigamque sub ipsis
Nactus equis, ferroque secat pendentia colla.
Tum caput ipsi aufert domino, truncumque relinquit
Sanguine singultantem : atro tepefacta cruore
Terra torique madent. Nec non Lamyrumque Lamumque,
Et juvenem Serranum, illa qui plurima nocte
Luserat, insignis facie, multoque jacebat
Membra deo victus : felix, si protenus illum
Æquasset nocti ludum, in lucemque tulisset!
Inpastus ceu plena leo per ovilia turbans,
Suadet enim vesana fames, manditque trahitque
Molle pecus, mutumque metu; fremit ore cruento.
Nec minor Euryali cædes : incensus et ipse
Perfurit, ac multam in medio sine nomine plebem,
Fadumque, Herbesumque subit, Rhœtumque, Abarimque,
Ignaros; Rhœtum vigilantem et cuncta videntem,
Sed magnum metuens se post cratera tegebat :
Pectore in adverso totum cui comminus ensem
Condidit adsurgenti, et multa morte recepit
Purpureum : vomit ille animam, et cum sanguine mixta
Vina refert moriens : hic furto fervidus instat.
Jamque ad Messapi socios tendebat, ubi ignem
Deficere extremum, et religatos rite videbat
Carpere gramen equos; breviter quum talia Nisus
(Sensit enim nimia cæde atque cupidine ferri),
« Absistamus, ait; nam lux inimica propinquat.
Pœnarum exhaustum satis est; via facta per hostes. »
Multa virum solido argento perfecta relinquunt
Armaque, craterasque simul, pulchrosque tapetas.
Euryalus phaleras Rhamnetis et aurea bullis
Cingula; Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona, hospitio quum jungeret absens,
Cædicus; ille suo moriens dat habere nepoti :
Post mortem bello Rutuli pugnaque potiti.
Hæc rapit, atque humeris nequidquam fortibus aptat.
Tum galeam Messapi habilem cristisque decoram
Induit. Excedunt castris, et tuta capessunt.
Interea præmissi equites ex urbe Latina,
Cetera dum legio campis instructa moratur,
Ibant, et Turno regis responsa ferebant,
Tercentum, scutati omnes, Volscente magistro.
Jamque propinquabant castris, murosque subibant,
Quum procul hos lævo flectentis limite cernunt;

Vient tomber sur son casque, et de ce jour douteux
Le perfide reflet les a trahis tous deux.
« Je ne me trompois pas; arrêtez-vous, s'écrie
L'inflexible Volscens. Quelle est votre patrie?
De quel lieu venez-vous? où portez-vous vos pas?
Quels sont vos noms, vos chefs? parlez, jeunes soldats.»
Ils ne répondent rien; et, se glissant dans l'ombre
De la nuit protectrice et de la forêt sombre,
Ils implorent du lieu la double obscurité.
Mais aux détours connus, placés de tout côté,
De nombreux cavaliers ferment chaque passage.
Dans la noire épaisseur de ce profond ombrage,
A travers les taillis, les rameaux buissonneux,
Coupés de loin en loin de sentiers épineux,
Euryale poursuit sa route embarrassée.
De son pesant butin sa force harassée
Cède à ce riche poids, et la nuit et la peur
Ont égaré ses pas dans un sentier trompeur.
Nisus vole, et s'échappe enfin sur la colline
Qui de Rome au berceau vit la noble origine,
Riche domaine alors du monarque ennemi.
Il s'arrête, il se tourne, il cherche son ami;
Il ne le trouve plus : « O mon cher Euryale!
Où t'ai-je donc laissé? Par quelle erreur fatale
As-tu quitté mes pas? Comment t'ai-je perdu?
Où faut-il te chercher?... » Tremblant, pâle, éperdu,
Il part, s'enfonce encor sous ces épaisses voûtes;
De la forêt muette interroge les routes;
Et, suivant avec soin la trace de ses pas,
Appelle son ami qui ne lui répond pas :
Par-tout la solitude et son morne silence.
Tout-à-coup il entend l'escadron qui s'avance,
Il entend des chevaux les pas précipités,
Et des cris menaçants jusqu'à lui sont portés.
Il regarde : ô douleur! il voit son Euryale
Traîné par des soldats; l'obscurité fatale,
Et l'excès de son trouble et l'erreur des chemins,
Malgré de longs efforts l'ont laissé dans leurs mains.
Malheureux! que tenter? que résoudre? que faire?
Ira-t-il, provoquant une mort volontaire,
De ces cruels soldats affronter le courroux,
Leur arracher leur proie, ou tomber sous leurs coups?
Soudain d'un javelot armant sa main guerrière,
Il invoque des nuits la brillante courrière :
« Toi qui pares les cieux, toi qu'adorent les bois,
Si de leurs habitants mon père mille fois
Vint offrir à tes pieds les dépouilles sanglantes;
Si moi-même souvent, de mes mains triomphantes,
Au faîte de ton temple, à tes sacrés autels,
J'ajoutai mes tributs aux tributs paternels,
Diane! entends ma voix! que ma main raffermie
Dissipe sous ses coups cette foule ennemie;
Viens de mon javelot guider le vol heureux! »
Il dit : de tout l'effort de son bras vigoureux
Le trait part, fend les airs, siffle dans l'ombre obscure,
Rencontre, atteint Sulmon d'une large blessure :
Sur le trait qui se brise il tombe, et de son flanc
La vie en longs sanglots s'échappe avec son sang.
On regarde par-tout, on s'étonne, on se trouble :
D'audace et de vigueur l'adroit Nisus redouble;
Et, du haut de son front, par sa main balancé
Un trait non moins fatal à Tagus est lancé :
De l'une à l'autre tempe, en traversant la tête,
Dans le cerveau fumant le trait mortel s'arrête.
Furieux, incertain d'où sont partis ces coups,
Volscens ne sait sur qui doit tomber son courroux :
« Eh bien, de ces deux morts tu porteras la peine. »
Soudain s'abandonnant au courroux qui l'entraîne,
Il fond sur Euryale. A cet aspect affreux,
Egaré, hors de lui, son ami malheureux
Ne peut plus supporter sa pénible contrainte;
Il se montre, il s'écrie, enhardi par la crainte :

Et galea Euryalum sublustri noctis in umbra
Prodidit immemorem, radiisque adversa refulsit.
Haud temere est visum, conclamat ab agmine Volscens :
« State, viri; quæ causa viæ? quive estis in armis?
Quove tenetis iter? » Nihil illi tendere contra;
Sed celerare fugam in silvas, et fidere nocti.
Objiciunt equites sese ad divortia nota
Hinc atque hinc, omnemque abitum custode coronant.
Silva fuit late dumis atque ilice nigra
Horrida, quam densi complerant undique sentes;
Rara per occultos lucebat semita callis.
Euryalum tenebræ ramorum onerosaque præda
Impediunt, fallitque timor regione viarum.
Nisus abit : jamque imprudens evaserat hostis,
Ad lucos qui post, Albæ de nomine, dicti
Albani; tum rex stabula alta Latinus habebat.
Ut stetit, et frustra absentem respexit amicum :
« Euryale, infelix qua te regione reliqui?
Quave sequar? » Rursus perplexum iter omne revolvens
Fallacis silvæ, simul et vestigia retro
Observata legit, dumisque silentibus errat.
Audit equos, audit strepitus et signa sequentum.
Nec longum in medio tempus, quum clamor ad aures
Pervenit, ac videt Euryalum, quem jam manus omnis,
Fraude loci et noctis, subito turbante tumultu,
Oppressum rapit et conantem plurima frustra.
Quid faciat? qua vi juvenem, quibus audeat armis
Eripere? an sese medios moriturus in enses
Inferat, et pulchram properet per volnera mortem?
Ocius adducto torquens hastile lacerto,
Suspiciens altam Lunam, sic voce precatur :
« Tu, dea, tu præsens nostro subcurre labori,
Astrorum decus, et nemorum Latonia custos!
Si qua tuis umquam pro me pater Hyrtacus aris
Dona tulit; si qua ipse meis venatibus auxi,
Suspendive tholo, aut sacra ad fastigia fixi :
Hunc sine me turbare globum, et rege tela per auras. »
Dixerat; et toto connixus corpore ferrum
Conjicit : hasta volans noctis diverberat umbras,
Et venit aversi in tergum Sulmonis, ibique
Frangitur, ac fisso transit præcordia ligno.
Volvitur ille vomens calidum de pectore flumen
Frigidus, et longis singultibus ilia pulsat.
Diversi circumspiciunt. Hoc acrior idem
Ecce aliud summa telum librabat ab aure :
Dum trepidant, iit hasta Tago per tempus utrumque,
Stridens, trajectoque hæsit tepefacta cerebro.
Sævit atrox Volscens, nec teli conspicit usquam

« Moi, c'est moi! sur moi seul il faut porter vos coups;
Cet enfant n'a rien fait, n'a rien pu contre vous;
Arrêtez! me voici, voici votre victime;
Épargnez l'innocence et punissez le crime.
Hélas! il aima trop un ami malheureux;
Voilà tout son forfait; j'en atteste les dieux. »
Durant ce vain discours, par la lance mortelle
Déja frappé de mort Euryale chancelle;
Il tombe : un sang vermeil rougit ce corps charmant;
Il succombe, et son cou, penché languissamment,
Laisse sur son beau sein tomber sa jeune tête :
Tel languit un pavot couché par la tempête;
Tel meurt, avant le temps sur la terre couché,
Un lis que la charrue en passant a touché.
Nisus court, Nisus vole, aussi prompt que l'orage;
C'est Volscens que choisit, que demande sa rage.
On l'entoure, on s'oppose à ses transports fougueux :
Inutiles efforts; le glaive furieux
Tourne rapidement dans sa main foudroyante :
Volscens pousse un grand cri; dans sa bouche béante
Le fer étincelant plonge, et finit son sort.
Ainsi l'heureux Nisus donne et trouve la mort :
Percé presque à l'instant de la lance fatale,
Il se jette mourant sur son cher Euryale :
De son dernier regard cherche encor son ami;
Meurt, et d'un long sommeil s'endort auprès de lui.
Couple heureux! si mes vers vivent dans la mémoire,
Tant qu'à son roc divin enchaînant la victoire
L'immortel Capitole asservira les rois,
Tant que le sang d'Énée y prescrira des lois,
A ce touchant récit on trouvera des charmes,
Et le monde attendri vous donnera des larmes.
Le Rutule vainqueur, de dépouilles chargé,
Rapporte son butin et son chef égorgé,
Et baigne de ses pleurs un guerrier qu'il honore.
Mais le deuil dans le camp est plus affreux encore.
Rhamnès et Serranus, leurs membres palpitants,
Les lits de leur massacre encor tout dégouttants,
Ces longs ruisseaux de sang, monument de carnage,
D'une nuit désastreuse épouvantable image;
Enfin tant de héros à-la-fois moissonnés,
Attachent tristement leurs regards consternés.
Ailleurs on s'applaudit, on revoit avec joie
Le butin reconquis sur les héros de Troie,
Ce casque, les harnois qu'arracha l'ennemi
A Rhamnès expirant, à Messape endormi.
Mais déja, se jouant dans les airs qu'elle dore,
Des bras du vieux Tithon sortoit la jeune Aurore,
Et, dans l'air répandant ses premières lueurs,
Rendoit à l'univers la vie et les couleurs.
Turnus l'a devancée : en son ardeur extrême
Il arme ses soldats, il s'est armé lui-même;
Chacun a pris son rang : de sa noble valeur
Chacun à ses guerriers a transmis la chaleur.
Au bout d'un fer sanglant à leurs yeux on étale
Les fronts décolorés de Nisus, d'Euryale :
Déplorable trophée, effroyable débris,
Que leur barbare joie insulte par des cris.
Les Troyens toutefois, ranimant leur vaillance,
Sur la gauche du camp redoublent leur défense;
Le fleuve ceint la droite : aux postes menacés
Une foule nombreuse investit les fossés;
D'autres, du haut des tours, sur les piques sanglantes
Contemplent à regret ces têtes dégouttantes,
Que voudroient vainement méconnoître leurs yeux.
Cependant la déesse aux regards curieux,

Auctorem, nec quo se ardens inmittere possit.
« Tu tamen interea calido mihi sanguine pœnas
Persolves amborum, » inquit. Simul ense recluso
Ibat in Euryalum. Tum vero exterritus, amens,
Conclamat Nisus; nec se celare tenebris
Amplius, aut tantum potuit perferre dolorem :
« Me, me; adsum qui feci; in me convertite ferrum,
O Rutuli; mea fraus omnis : nihil iste nec ausus,
Nec potuit; cœlum hoc et conscia sidera testor :
Tantum infelicem nimium dilexit amicum. »
Talia dicta dabat; sed viribus ensis adactus
Transabiit costas, et candida pectora rumpit.
Volvitur Euryalus leto, pulchrosque per artus
It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit.
Purpureus veluti quum flos, succisus aratro,
Languescit moriens; lassove papavera collo
Demisere caput, pluvia quum forte gravantur.
At Nisus ruit in medios, solumque per omnis
Volscentem petit, in solo Volscente moratur.
Quem circum glomerati hostes hinc comminus atque hinc
Proturbant : instat non secius, at rotat ensem
Fulmineum; donec Rutuli clamantis in ore
Condidit adverso, et moriens animam abstulit hosti.
Tum super exanimum sese projecit amicum
Confossus, placidaque ibi demum morte quievit.
Fortunati ambo! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies umquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Adcolet, imperiumque pater Romanus habebit.
Victores præda Rutuli spoliisque potiti,
Volscentem exanimum flentes in castra ferebant.
Nec minor in castris luctus, Rhamnete reperto
Exsangui, et primis una tot cæde peremtis,
Serranoque, Numaque; ingens concursus ad ipsa
Corpora, seminecesque viros, tepidaque recentem
Cæde locum, et pleno spumantes sanguine rivos.
Adgnoscunt spolia inter se, galeamque nitentem
Messapi, et multo phaleras sudore receptas.
Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Jam sole infuso, jam rebus luce retectis,
Turnus in arma viros, armis circumdatus ipse,
Suscitat, æratasque acies : in prælia cogit
Quisque suos, variisque acuunt rumoribus iras.
Quin ipsa adrectis, visu miserabile! in hastis
Præfigunt capita, et multo clamore sequuntur,
Euryali et Nisi.
Æneadæ duri murorum in parte sinistra
Opposuere aciem, nam dextera cingitur amni,
Ingentisque tenent fossas, et turribus altis
Stant mœsti : simul ora virum præfixa movebant,
Nota nimis miseris, atroque fluentia tabo.
Interea pavidam volitans pennata per urbem
Nuntia Fama ruit, matrisque adlabitur auris
Euryali : at subitus miseræ calor ossa reliquit;
Excussi manibus radii, revolutaque pensa

A la bouche indiscrète, à la course légère,
D'Euryale immolé vient accabler la mère.
Soudain, sans mouvement, sans chaleur et sans voix,
Elle tombe : l'aiguille échappe de ses doigts,
Et le lin déroulé fuit de sa main tremblante.
Tout-à-coup, ranimant sa force languissante,
Se meurtrissant le sein, arrachant ses cheveux,
Malheureuse, elle part avec des cris affreux,
Fend les rangs des soldats, vole au haut des murailles.
La pudeur, le danger, l'appareil des batailles,
Sa douleur brave tout; puis élevant la voix :
« Euryale! Euryale! est-ce toi que je vois,
Toi, le dernier espoir de ma triste vieillesse?
Cruel! as-tu bien pu délaisser ma foiblesse,
Me laisser seule ici sur des bords étrangers?
Eh quoi! quand tu partois pour de si grands dangers,
Ta mère n'a donc pu t'exprimer ses alarmes,
Pour la dernière fois te baigner de ses larmes!
Hélas! par les oiseaux, par les chiens dévoré,
Dans quelque affreux désert ton corps gît ignoré!
Ta malheureuse mère autour de ces murailles
N'a pu les yeux en pleurs suivre tes funérailles,
Ou laver ta blessure, ou te fermer les yeux!
En vain donc j'apprêtois ces tissus précieux
Qui, le jour et la nuit hâtés par ma tendresse,
Consoloient ma douleur et charmoient ma vieillesse!
Où courir? où chercher ton malheureux débris,
Et tes lambeaux sanglants, et tes restes flétris?
O mort! ô désespoir! ô spectacle funeste!
O mon cher fils! de toi voilà donc ce qui reste!
Voilà ce qui devoit me payer tant de maux,
Mes courses, mes dangers sur la terre et les eaux!
Rutules, c'est à vous de finir ma misère :
Assassins de mon fils, exterminez sa mère;
Frappez! que ma douleur obtienne un prompt trépas!
J'invoque tous vos traits, j'implore tous vos bras!
Ou toi, grand Jupiter! par pitié prends ta foudre;
Que ce corps malheureux tombe réduit en poudre!
Oui, tonne, anéantis mes misérables jours,
Puisque enfin ma douleur n'a pu finir leur cours. »
Tout s'émeut, tout gémit à ce triste langage;
La pitié ralentit le plus ardent courage,
Leurs bras restent sans force : Ascagne, tout en pleurs,
Même en les partageant, redouble ses douleurs;
Et, touché du destin du fils et de la mère,
La fait porter mourante à son toit solitaire.
Mais la trompette sonne, et des cris menaçants
Se mêlent dans les airs à ses rauques accents.
Les Latins, vers les murs se frayant une route,
Joignent leurs boucliers en une épaisse voûte;
Déja leur main s'apprête à combler les fossés,
De leurs palis aigus vainement hérissés.
Aux lieux où, promettant des accès plus faciles,
Des soldats moins serrés s'éclaircissoient les files,
Ils tentent leur approche; et, l'échelle à la main,
Hasardent dans les airs un périlleux chemin.
Les Troyens, à leur tour, animent leur audace :
L'un repousse et défend, l'autre attaque et menace.
Instruits par un long siége à braver les assauts,
Les Troyens ont pour eux leurs antiques travaux :
Tantôt de pieux aigus ils forment leur défense;
Tantôt, de leurs rochers roulant la masse immense
Sur l'épaisse tortue et ses mobiles toits,
De leurs larges éclats précipitent le poids.
Des boucliers unis l'airain impénétrable
Quelque temps en soutient le choc épouvantable;
Mais enfin ces secours sont rendus impuissants.
Aux lieux où les Latins deviennent plus pressants,
Avec peine roulé par les enfants de Troie,
Un énorme rocher en tombant les foudroie,
Enfonce, désunit leurs boucliers brisés,
Et tombe, en bondissant, sur leurs rangs écrasés.
Alors abandonnant ces abris infidèles,
Les Latins ont recours à des armes nouvelles;
Des orages de traits, de flèches et de dards,
Pour chasser les Troyens pleuvent sur leurs remparts.

Evolat infelix, et femineo ululatu,
Scissa comam, muros amens atque agmina cursu
Prima petit : non illa virum, non illa pericli,
Telorumque memor; cœlum dehinc questibus implet :
« Hunc ego te, Euryale, adspicio? tune, illa senectæ
Sera meæ requies, potuisti linquere solam,
Crudelis? nec te, sub tanta pericula missum,
Adfari extremum miseræ data copia matri?
Heu! terra ignota, canibus date præda Latinis,
Alitibusque jaces! nec te, tua funera, mater
Produxi, pressive oculos, aut volnera lavi,
Veste tegens; tibi quam noctes festina diesque
Urgebam, et tela curas solabar anilis!
Quo sequar? aut quæ nunc artus, avolsaque membra,
Et funus lacerum tellus habet? Hoc mihi de te,
Nate, refers? hoc sum terraque marique secuta?
Figite me, si qua est pietas; in me omnia tela
Conjicite, o Rutuli; me primam absumite ferro.
Aut tu, magne pater divum, miserere, tuoque
Invisum hoc detrude caput sub Tartara telo,
Quando aliter nequeo crudelem abrumpere vitam. »
Hoc fletu concussi animi, mœstusque per omnis
It gemitus : torpent infractæ ad prælia vires.
Illam incendentem luctus Idæus et Actor,
Ilionei monitu, et multum lacrymantis Iuli,
Corripiunt, interque manus sub tecta reponunt.
At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit : sequitur clamor, cœlumque remugit.
Adcelerant, acta pariter testudine, Volsci,
Et fossas implere parant, ac vellere vallum.
Quærunt pars aditum, et scalis adscendere muros,
Qua rara est acies, interlucetque corona
Non tam spissa viris. Telorum effundere contra
Omne genus Teucri, ac duris detrudere contis,
Adsueti longo muros defendere bello.
Saxa quoque infesto volvebant pondere, si qua
Possent tectam aciem perrumpere : quum tamen omnes
Ferre juvat subter densa testudine casus.
Nec jam sufficiunt; nam, qua globus imminet ingens,
Immanem Teucri molem volvuntque ruuntque,
Quæ stravit Rutulos late, armorumque resolvit
Tegmina : nec curant cæco contendere Marte
Amplius audaces Rutuli, sed pellere vallo
Missilibus certant.

Terrible par son air comme par sa vaillance,
Le feu, le fer en main, marche l'affreux Mézence;
Par le feu, par le fer il poursuit ses assauts;
Tandis que ce guerrier, enfant du dieu des eaux,
Messape, des remparts méditant l'escalade,
Arrache, foule aux pieds leur vaine palissade,
Et, plantant son échelle, ardent, audacieux,
Ressemble à ces géants qui menaçoient les cieux.
Vous, muses des héros, déesses de mémoire,
Vous qui savez garder et raconter leur gloire,
Venez; retracez-moi ces terribles assauts,
Et de ces grands combats déployez les tableaux.
Dites par quels exploits, par quel affreux carnage
L'indomptable Turnus signala son courage.
Une tour, élevée en étages nombreux,
Joignoit à ses hauts murs l'avantage des lieux;
Contre elle des Latins la force est rassemblée,
Pour elle des Troyens l'ardeur est redoublée,
Et, des profonds abris des remparts entr'ouverts,
D'une grêle de traits ils noircissent les airs.
De Turnus le premier la main impatiente
Fait voler sur la tour une torche fumante:
La flamme siffle, vole, et s'attache à ses flancs;
Le vent au loin la roule en tourbillons brûlants;
Sur ses ailes de feu sa fureur se déploie,
Et d'étage en étage elle poursuit sa proie.
Aux rapides progrès du vaste embrasement
Ses défenseurs troublés s'opposent vainement.
Tandis que, loin des murs que la flamme dévore,
Vers celui que les feux n'ont pas atteint encore
Leurs flots tumultueux se pressent à-la-fois;
Sous cette charge immense ajoutée à son poids,
La tour avec fracas éclate, croule et tombe.
Tout reste enseveli sous cette vaste tombe:
Les uns poussent des cris sous les toits embrasés;
Sous ses débris fumants d'autres sont écrasés;
Percés de bois aigus, ou de leur propre lance,
D'autres au pied des murs suivent sa chute immense.
Dans sa masse croulante ensemble enveloppés,
Hélénor et Lycus seuls se sont échappés;
Hélénor, qu'en secret l'esclave Licymnie
Fit naître des amours du roi de Méonie;
Lui-même, jeune esclave, armé malgré les lois,
Il courut des Troyens partager les exploits;
N'ayant pour lui ni rang, ni titre, ni victoire,
Ses armes n'ont encor nulle marque de gloire,
Et son simple pavois, son glaive sans honneur,
Sans illustrer son nom, ont armé sa valeur.
Dans le camp ennemi son ardeur enfermée
S'étonne de se voir seule contre une armée.
Par-tout des traits, par-tout une enceinte de fer.
Pareil au léopard qui, menacé, mais fier,
Quand de ses ennemis les toiles l'emprisonnent,
Au-dessus des chasseurs, des pieux qui l'environnent,
D'un bond hardi s'élance, et, certain de son sort,
Appelle le danger et provoque la mort:
Tel frémit ce guerrier; tel il court, plein de rage,
Où les traits plus pressés irritent son courage.
Tandis qu'il a pour lui son intrépidité,
Devançant les éclairs par sa rapidité,
Parmi les traits, les feux, et cette foule immense,
Lycus, d'un pied léger, part, s'échappe et s'élance
Au rempart protecteur dont il est descendu.
Vers les bras des Troyens son bras est étendu;
Il cherche à les atteindre: inutile ressource!
Turnus, non moins léger, l'a suivi dans sa course;
Et déja l'approchant de sa terrible main:
« Misérable! à tes pieds tu te fiois en vain;
Pensois-tu m'échapper par ta fuite prudente? »
Il dit, saisit dans l'air sa tunique pendante,
Et des murs, qui déja lui montroient leurs abris,
Entraîne avec sa proie un immense débris.
Tel ce terrible oiseau qui porte le tonnerre
Par ses ongles tranchants enlève de la terre
Le cygne au blanc plumage, ou le lièvre peureux:
Tel du dieu des combats l'animal valeureux

Parte alia horrendus visu quassabat Etruscam
Pinum, et fumiferos infert Mezentius ignes.
At Messapus, equum domitor, Neptunia proles,
Rescindit vallum, et scalas in mœnia poscit.
Vos, o Calliope, precor, adspirate canenti;
Quas ibi tunc ferro strages, quæ funera Turnus
Ediderit; quem quisque virum demiserit Orco;
Et mecum ingentis oras evolvite belli:
Et meministis enim, divæ, et memorare potestis.
Turris erat vasto suspectu, et pontibus altis,
Opportuna loco, summis quam viribus omnes
Expugnare Itali, summaque evertere opum vi,
Certabant: Troes contra defendere saxis,
Perque cavas densi tela intorquere fenestras.
Princeps ardentem conjecit lampada Turnus,
Et flammam adfixit lateri, quæ plurima vento
Corripuit tabulas, et postibus hæsit adesis.
Turbati trepidare intus, frustraque malorum
Velle fugam: dum se glomerant, retroque residunt
In partem quæ peste caret; tum pondere turris
Procubuit subito, et cœlum tonat omne fragore.
Semineces ad terram, inmani mole secuta,
Confixique suis telis, et pectora duro
Transfossi ligno, veniunt. Vix unus Helenor,
Et Lycus elapsi; quorum primævus Helenor,
Mæonio regi quem serva Licymnia furtim
Sustulerat, vetitisque ad Trojam miserat armis,
Ense levis nudo, parmaque inglorius alba.
Isque ubi se Turni media inter millia vidit,
Hinc acies atque hinc acies adstare Latinas;
Ut fera, quæ, densa venantum sæpta corona,
Contra tela furit, seseque haud nescia morti
Injicit, et saltu supra venabula fertur:
Haud aliter juvenis medios moriturus in hostis
Inruit; et, qua tela videt densissima, tendit.
At pedibus longe melior Lycus, inter et hostis,
Inter et arma, fuga muros tenet, altaque certat
Prendere tecta manu, sociumque adtingere dextras.
Quem Turnus, pariter cursu teloque secutus,
Increpat his victor: « Nostrasne evadere, demens,
Sperasti te posse manus? » Simul adripit ipsum
Pendentem, et magna muri cum parte revellit:
Qualis, ubi aut leporem, aut candenti corpore cycnum
Sustulit alta petens pedibus Jovis armiger uncis;

Ravit un foible agneau qu'au vallon solitaire
Par de longs bêlements redemande sa mère.
On s'écrie, on s'élance, on comble les fossés;
Au faîte des remparts des flambeaux sont lancés.
  Du fier Lucétius l'audace pétulante
Avançoit, secouant une torche brûlante;
Ilionée attend, et le laisse approcher;
Sur lui fond tout-à-coup un énorme rocher.
Asylas foule aux pieds Corynéus qui tombe,
Attaqué par Liger, Émathion succombe :
De ce couple vainqueur l'un sait avec plus d'art
Guider un trait ailé, l'autre lancer un dard.
Ortygius périt par la main de Cénée;
De Cénée à son tour la vie est moissonnée,
Turnus est son vainqueur; Turnus immole Itys,
Dioxippe, Clonus, Promolus, Sagaris;
Idas du haut des tours descend au sombre abîme.
Priverne est de Capys la sanglante victime :
De Témille d'abord le bras mal assuré
L'avoit percé d'un trait, ou plutôt effleuré;
L'imprudent, pour porter sa main sur sa blessure,
Jette son bouclier : une flèche plus sûre,
Sur son aile légère élancée en sifflant,
Frappe, et perce sa main attachée à son flanc;
Et, pénétrant plus loin, d'un même coup déchire
Les organes secrets par qui l'homme respire;
Il tombe, perd son sang, pousse encore un soupir,
Et du dernier sommeil la mort vient l'assoupir.
Un jeune fils d'Arcens, fier de sa riche armure,
Brillant par sa beauté, brillant par sa parure
Que l'aiguille a brodée, où d'un sombre incarnat
La pourpre d'Ibérie étale encor l'éclat,
Naquit dans la forêt au dieu Mars consacrée,
Aux rives du Symèthe, où, sans cesse adorée,
Diane incessamment sur ses riches autels
Reçoit et les présents et les vœux des mortels;
Il brilloit au milieu des défenseurs de Troie :
Mézence à sa fureur destine cette proie,
Et, désarmant son bras de sa lance d'airain,
En cercle fait siffler la fronde dans sa main :
Le plomb mortel l'atteint dans sa course brûlante;
Il tombe, et rend son ame à l'arène sanglante.
  Jusqu'à ce jour Ascagne à la guerre des bois
Avoit borné l'honneur de ses jeunes exploits,
D'un plus noble triomphe obscur apprentissage;
Mais sa main aujourd'hui pour un plus digne usage
Tendit son arc fidèle, et le trait emporté
Du fougueux Numanus terrasse la fierté.
Allié de Turnus, fier de cette alliance,
Devant les premiers rangs sa superbe arrogance
Exhaloit sa fureur, et par d'indignes cris
Aux Troyens insultés prodiguoit les mépris :
« Les voilà ces guerriers, ces héros de Pergame,
Qui, le fer à la main, demandent une femme!
Pour la seconde fois prisonniers dans vos murs,
Croyez-vous aujourd'hui ces asiles plus sûrs?
Quel dessein, ou plutôt quelle aveugle folie,
Malheureux! vous a fait aborder l'Italie!
Vous n'aurez pas affaire, en ces nouveaux combats,
A l'orateur Ulysse, à ce beau Ménélas,
Mais aux durs rejetons d'une race aguerrie.
A peine nos enfants arrivent à la vie,
D'un peuple vigoureux ces mâles nourrissons
Sont trempés dans les eaux, plongés dans les glaçons;
La nuit sur les frimas l'enfant attend sa proie,
La suit avec ardeur, la rapporte avec joie :
Déja sa main tend l'arc, dompte un coursier fougueux;
La peine est son plaisir, la fatigue ses jeux.
La jeunesse à son tour, sobre, laborieuse,
Tantôt des fiers combats revient victorieuse,
Tantôt soumet la terre à ses coutres tranchants :
Le fer guerrier nous suit dans les travaux des champs,
Et dans nos fortes mains des taureaux qu'elle presse
La lance belliqueuse excite la paresse.

Quæsitum aut matri multis balatibus agnum
Martius a stabulis rapuit lupus. Undique clamor
Tollitur : invadunt, et fossas aggere complent;
Ardentes tædas alii ad fastigia jactant.
  Ilioneus saxo atque ingenti fragmine montis
Lucetium, portæ subeuntem, ignisque ferentem;
Emathiona Liger, Corynæum sternit Asylas;
Hic jaculo bonus, hic longe fallente sagitta;
Ortygium Cæneus, victorem Cænea Turnus,
Turnus Itym, Cloniumque, Dioxippum, Promolumque,
Et Sagarim, et summis stantem pro turribus Idan;
Privernum Capys : hunc primo levis hasta Temillæ
Strinxerat : ille manum projecto tegmine demens
Ad volnus tulit; ergo alis adlapsa sagitta,
Et lævo adfixa est lateri manus, abditaque intus
Spiramenta animæ letali volnere rumpit.
Stabat in egregiis Arcentis filius armis,
Pictus acu chlamydem, et ferrugine clarus Ibera,
Insignis facie, genitor quem miserat Arcens,
Eductum Matris luco, Symæthia circum
Flumina; pinguis ubi et placabilis ara Palici.
Stridentem fundam, positis Mezentius hastis,
Ipse ter adducta circum caput egit habena,
Et media adversi liquefacto tempora plumbo
Diffidit, ac multa porrectum extendit arena.
  Tum primum bello celerem intendisse sagittam
Dicitur, ante feras solitus terrere fugaces,
Ascanius, fortemque manu fudisse Numanum,
Cui Remulo cognomen erat; Turnique minorem
Germanam nuper thalamo sociatus habebat.
Is primam ante aciem, digna atque indigna relatu
Vociferans, tumidusque novo præcordia regno
Ibat, et ingentem sese clamore ferebat :
  « Non pudet obsidione iterum valloque teneri,
Bis capti Phryges, et Marti prætendere muros?
En, qui nostra sibi bello connubia poscunt!
Quis deus Italiam, quæ vos dementia adegit?
Non hic Atridæ, nec fandi fictor Ulysses.
Durum ab stirpe genus, natos ad flumina primum
Deferimus, sævoque gelu duramus et undis :
Venatu invigilant pueri, silvasque fatigant :
Flectere ludus equos, et spicula tendere cornu.
At patiens operum parvoque adsueta juventus
Aut rastris terram domat, aut quatit oppida bello.
Omne ævum ferro teritur; versaque juvencum
Terga fatigamus hasta : nec tarda senectus

Chez nous point de vieillards : et le sang et le cœur
Gardent jusqu'à la fin leur robuste vigueur;
Le casque couvre encor notre tête blanchie;
D'un butin tout récent chaque jour enrichie,
Notre table dédaigne un facile repas;
Plus doux par les dangers, payés par les combats,
Nos mets sont une proie, et nos biens des conquêtes.
Pour vous, usant vos jours en d'éternelles fêtes,
Dans la pourpre nourris, de myrtes couronnés,
Vous couvrez mollement vos bras efféminés.
Allez, vils Phrygiens, ou plutôt Phrygiennes;
Allez, au double son de vos flûtes troyennes,
Des cymbales d'airain, d'un buis mélodieux,
Fêter dans ses bosquets votre Mère des dieux :
Pour son riant Dindyme ou son vert Bérécynte
De nos pénibles camps quittez, quittez l'enceinte;
Et, par vos longs bonnets noués sous vos mentons,
Remplacez cet airain, trop pesant pour vos fronts;
Mais n'affectez jamais d'être ce que nous sommes.
Gardez les jeux pour vous; laissez la guerre aux hommes.»
Ces discours furieux, ces propos insultants,
Ascagne ne sauroit les souffrir plus long-temps.
Sur le crin d'un coursier qui courbe un arc docile,
En arrière amenant la flèche au vol agile,
Il roidit ses deux bras l'un de l'autre éloignés;
Et, prêt à venger seul les Troyens indignés,
« O Jupiter, dit-il, contre un brigand barbare
Seconde mon audace; et ma main te prépare
L'hommage d'un taureau fier de ses jeunes ans,
A la corne dorée, au front large, aux poils blancs,
Qui déja vigoureux, levant sa tête altière,
Sur le gazon natal marche égal à sa mère;
Frappe l'air de sa corne, et sous ses bonds fougueux
Disperse au loin l'arène en tourbillons poudreux. »
Il dit; et tout-à-coup le maître de la terre
A fait sous un ciel pur éclater son tonnerre.
Ascagne lance au but le trait audacieux;
L'arc en se détendant fait retentir les cieux;
Et le trait, plus bruyant, plus prompt que la tempête,
Déja de Numanus a traversé la tête.
« Insolent ! dont l'audace insulte à des guerriers,
Reconnois ces Troyens par deux fois prisonniers :
C'est ainsi que répond la bravoure à l'outrage. »
Le modeste vainqueur n'en dit pas davantage :
Tout le camp applaudit, et mille cris joyeux
D'Ascagne ont célébré l'essai victorieux;
Tous admirent Ascagne et sa valeur naissante.
Et cependant le dieu qui dans les eaux du Xanthe
Lave ses beaux cheveux, et du trône des airs
De ses vastes regards embrasse l'univers,
Tranquille, contemploit, assis sur un nuage,
Les deux camps ennemis et les champs du carnage.
« Enfant des dieux, dit-il, de qui naîtront des dieux,
Courage! c'est ainsi que l'on arrive aux cieux;
C'est ton sang, c'est ta race en prodiges féconde
Qui donnera la paix et le bonheur au monde :
Pergame étoit trop peu pour ton noble destin,
Et l'univers te doit un empire sans fin. »
A ces mots, il descend de la céleste plage,
Et l'air respectueux s'écarte à son passage;
Il marche vers Ascagne, il dépouille ses traits,
Il prend tous les dehors de l'antique Butès,
Qui d'Anchise autrefois fut l'écuyer fidèle,
Et devant son palais vigilant sentinelle;
Mais que le chef troyen récompensa depuis
Par l'honorable emploi qui l'attache à son fils.
Le dieu brillant du jour emprunte sa figure,
Son teint, ses cheveux blancs, sa voix et son armure.
« Applaudis-toi, dit-il à son jeune rival,
Numanus a par toi reçu le coup fatal;
Moi-même je pourrois envier ta victoire :
Mais ce prélude heureux doit suffire à ta gloire;
Tu dois compte au destin de tes jours précieux. »
Il dit, et s'évapore, et disparoît aux yeux;

Debilitat vires animi, mutatque vigorem.
Canitiem galea premimus; semperque recentis
Comportare juvat prædas, et vivere rapto.
Vobis picta croco et fulgenti murice vestis;
Desidiæ cordi; juvat indulgere choreis;
Et tunicæ manicas et habent redimicula mitræ.
O vere Phrygiæ, neque enim Phryges, ite per alta
Dindyma, ubi adsuetis biforem dat tibia cantum.
Tympana vos buxusque vocant Berecyntia matris
Idææ : sinite arma viris, et cedite ferro. »
Talia jactantem dictis, ac dira canentem
Non tulit Ascanius; nervoque obversus equino
Intendit telum, diversaque brachia ducens
Constitit, ante Jovem supplex per vota precatus :
« Juppiter omnipotens, audacibus adnue cœptis :
Ipse tibi ad tua templa feram solemnia dona,
Et statuam ante aras aurata fronte juvencum
Candentem, pariterque caput cum matre ferentem,
Jam cornu petat et pedibus qui spargat arenam. »
Audiit et cœli genitor de parte serena
Intonuit lævum : sonat una fatifer arcus.
Effugit horrendum stridens adducta sagitta,
Perque caput Remuli venit, et cava tempora ferro
Trajicit. « I, verbis virtutem inlude superbis.
Bis capti Phryges hæc Rutulis responsa remittunt. »
Hoc tantum Ascanius. Teucri clamore sequuntur,
Lætitiaque fremunt, animosque ad sidera tollunt.
Ætheria tum forte plaga crinitus Apollo
Desuper Ausonias acies urbemque videbat,
Nube sedens; atque his victorem adfatur Iulum :
« Macte nova virtute, puer! sic itur ad astra,
Dis genite, et geniture deos : jure omnia bella
Gente sub Assaraci fato ventura resident :
Nec te Troja capit. » Simul hæc effatus, ab alto
Æthere se mittit, spirantis dimovet auras,
Ascaniumque petit : formam tum vertitur oris
Antiquum in Buten. Hic Dardanio Anchisæ
Armiger ante fuit, fidusque ad limina custos;
Tum comitem Ascanio pater addidit. Ibat Apollo
Omnia longævo similis, vocemque, coloremque,
Et crines albos, et sæva sonoribus arma;
Atque his ardentem dictis adfatur Iulum :
« Sit satis, Æneada, telis inpune Numanum
Oppetiisse tuis : primam hanc tibi magnus Apollo
Concedit laudem, et paribus non invidet armis.
Cetera parce, puer, bello. » Sic orsus Apollo

Mais son casque divin, ses traits qui retentissent,
Tout décèle Apollon. Les Troyens obéissent;
Et, du jeune héros arrêtant la valeur,
Volent où les dangers appellent leur grand cœur.
Aussitôt on entend le long de leurs murailles
Courir les cris affreux, précurseurs des batailles.
Tous les arcs sont tendus : les traits fendent les airs,
Les cieux en sont noircis, les champs en sont couverts.
Là, doublant la vigueur de la main qui la lance,
La courroie, en sifflant, laisse échapper la lance;
On entend retentir et casque et bouclier,
L'acier avec fracas heurte contre l'acier.
Avec moins de fureur la saison orageuse
Épanche en noirs torrents la pluie impétueuse; [bruyants,
A coups moins redoublés, moins prompts et moins
La grêle épaisse tombe et bondit dans les champs,
Quand le grand Jupiter, déchirant les nuages,
Fait partir la tempête et siffler les orages.
Pandare et Bitias, sauvages nourrissons
Des forêts d'Iéra que surpassent leurs fronts,
Tout-à-coup de leurs murs osent ouvrir les portes,
Et des Latins surpris défier les cohortes.
Du passage chacun protégeant un côté,
Au pied de chaque tour se place avec fierté;
Ils comptent sur leurs bras, sur leur terrible lance;
Un long panache ajoute à leur stature immense.
Tels près de l'Éridan, ou dans ces lieux si beaux
Que l'aimable Athésis arrose de ses eaux,
Autour d'eux déployant leurs ombres solennelles,
De deux chênes égaux les tiges fraternelles
S'élèvent à-la-fois, et balancent dans l'air
Leur front que n'a jamais déshonoré le fer.
Des Latins provoqués la foule immense vole :
C'est le mâle Quercens, le brillant Aquicole,
Et l'imprudent Tmarus, et le farouche Hémon;
Après eux introduite, une foule sans nom
A devant ces géants reculé d'épouvante,
Ou du seuil a mordu la poussière sanglante.
Le carnage s'accroît : déja les assiégés
Par ces premiers succès volent encouragés;
Leur nombre se grossit, leur ardeur les emporte;
Déja même plusieurs osent franchir la porte.
Dans ce moment, Turnus, poursuivant ses combats,
Semoit ailleurs l'effroi, l'horreur et le trépas :
Tout-à-coup il apprend que les Troyens sans crainte
De leurs murs aux Latins ne ferment plus l'enceinte;
Que, forts de leur audace, et de sang tout couverts,
Ils laissent leurs remparts insolemment ouverts.
Aussitôt la fureur dans ses regards éclate;
Il accourt, et d'abord il rencontre Antiphate,
Enfant d'une Thébaine et du grand Sarpédon :
Soudain son javelot vers ce fils d'Ilion
Part, atteint le guerrier dans sa course rapide.
Le sang coule à grands flots sous la pointe homicide;
Il meurt, et dans son sein le fer reste enfoncé.
Mérope perd la vie, Érymante est blessé,
Aphidénus succombe. Enfin sur son passage
Turnus voit accourir, l'œil enflammé de rage,
Un superbe géant, le puissant Bitias :
D'un simple dard alors il n'arme point son bras;
Qu'eût fait un simple dard ? mais une énorme lance
Qui de son bras nerveux part avec violence,
Plus prompte que l'éclair, suit son bruyant essor :
Vainement sa cuirasse et ses écailles d'or
Protégent le Troyen; il tombe sous ce foudre,
Et son corps gigantesque est couché dans la poudre.
Sous son énorme poids la campagne gémit;
Son bouclier résonne, et l'air au loin frémit.

Mortalis medio adspectus sermone reliquit,
Et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.
Adgnovere deum proceres divinaque tela
Dardanidæ, pharetramque fuga sensere sonantem.
Ergo avidum pugnæ dictis ac numine Phœbi
Ascanium prohibent : ipsi in certamina rursus
Subcedunt, animasque in aperta pericula mittunt.
It clamor totis per propugnacula muris :
Intendunt acris arcus, amentaque torquent.
Sternitur omne solum telis : tum scuta cavæque
Dant sonitum flictu galeæ : pugna aspera surgit;
Quantus ab occasu veniens, pluvialibus Hædis,
Verberat imber humum; quam multa grandine nimbi
In vada præcipitant, quum Juppiter horridus austris
Torquet aquosam hiemem, et cœlo cava nubila rumpit.
Pandarus et Bitias, Idæo Alcanore creti,
Quos Jovis eduxit luco silvestris Iæra,
Abietibus juvenes patriis et montibus æquos,
Portam, quæ ducis imperio commissa, recludunt
Freti armis, ultroque invitant mœnibus hostem.
Ipsi intus dextra ac læva pro turribus adstant,
Armati ferro, et cristis capita alta corusci.
Quales aeriæ liquentia flumina circum,
Sive Padi ripis, Athesim seu propter amœnum,
Consurgunt geminæ quercus, intonsaque cœlo
Adtollunt capita, et sublimi vertice nutant.
Inrumpunt, aditus Rutuli ut videre patentis.
Continuo Quercens, et pulcher Aquicolus armis,
Et præceps animi Tmarus, et Mavortius Hæmon,
Agminibus totis aut versi terga dedere,
Aut ipso portæ posuere in limine vitam.
Tum magis increscunt animis discordibus iræ;
Et jam collecti Troes glomerantur eodem,
Et conferre manum et procurrere longius audent.
Ductori Turno diversa in parte furenti,
Turbantique viros, perfertur nuntius, hostem
Fervere cæde nova, et portas præbere patentis.
Deserit inceptum, atque inmani concitus ira
Dardaniam ruit ad portam fratresque superbos;
Et primum Antiphaten, is enim se primus agebat,
Thebana de matre nothum Sarpedonis alti,
Conjecto sternit jaculo : volat Itala cornus
Aera per tenerum, stomachoque infixa sub altum
Pectus abit; reddit specus atri volneris undam
Spumantem, et fixo ferrum in pulmone tepescit.
Tum Meropem atque Erymanta manu, tum sternit Aphidnum;
Tum Bitian ardentem oculis, animisque frementem,
Non jaculo, neque enim jaculo vitam ille dedisset;
Sed magnum stridens contorta falarica venit,
Fulminis acta modo, quam nec duo taurea terga,
Nec duplici squama lorica fidelis et auro
Sustinuit : conlapsa ruunt inmania membra :

Telle aux rives de Baie, antique enfant d'Eubée,
Dans le golfe de Cume avec fracas tombée,
Une masse de roc, qu'unit un dur ciment,
Ébranle au loin la rive en son noir fondement :
Inarime en frémit, et du géant Typhée
Presse d'un nouveau poids la poitrine étouffée ;
L'air en tremble ; la mer craint un second chaos,
Et de son vieux limon noircit au loin les flots.
Aussitôt Mars accourt, et sa fougueuse rage,
Ainsi que de la crainte arbitre du courage,
Envoie au même instant, en dépit des destins,
Aux Troyens l'épouvante, et l'audace aux Latins ;
Le dieu des combattants leur a soufflé sa flamme,
Et descend tout entier dans le fond de leur ame.
Sitôt que de son frère il a vu le trépas,
Les jeux de la fortune et le sort des combats,
Pandare, sur la porte où le carnage augmente,
Posant sa large épaule et sa masse pesante,
La pousse sur ses gonds avec de longs efforts :
Mais tandis que les siens, oubliés au dehors,
En vain à leurs remparts demandent un asile,
Les ennemis, en foule accourus dans la ville,
Entrent à la faveur de ce trouble imprévu.
Pour comble de malheur, hélas ! il n'a point vu,
Apportant avec lui l'effroi, les funérailles,
Turnus, l'affreux Turnus entrer dans leurs murailles,
Tel qu'un tigre au milieu d'un timide troupeau.
Il vient, il voit sa proie : alors un feu nouveau
Semble allumer ses yeux d'un regard plus terrible ;
Son armure en marchant rend un son plus horrible,
Son panache sanglant s'agite dans les airs,
Et de son bouclier partent d'affreux éclairs.
Superbe, dans leur camp à peine il se présente,
A son air menaçant, à sa taille imposante,
Aux regards qu'a lancés son farouche dédain,
Les Troyens consternés l'ont reconnu soudain.
Pandare alors s'élance enflammé de colère :
« Il est temps de venger le meurtre de mon frère.
Regarde, lui dit-il ; ici tu ne vois plus
Ou le palais d'Amate, ou la cour de Daunus ;
C'est un camp ennemi : je t'y retiens, barbare !
Rien ne peut t'en sauver. » Au courroux de Pandare
Répondant froidement par un sourire amer :
« Eh bien, éprouvons donc ce courage si fier,
Dit Turnus. Va conter au père de Troïle
Que la nouvelle Troie a son nouvel Achille :
Je saurai quel guerrier se mesure avec moi ;
Viens, je t'attends. » Pandare, incapable d'effroi,
Lui lance, en redoublant et d'audace et de force,
Un bois noueux, couvert de son épaisse écorce.
Turnus échappe au trait, l'air seul en est blessé ;
Il vole, et dans la porte il demeure enfoncé ;
Junon même en avoit détourné la blessure.
« J'attendois, dit Turnus, une attaque plus sûre :
Mais contre celui-ci ton effort sera vain ;
L'arme est plus redoutable, et part d'une autre main. »
Il élève à ces mots sa redoutable épée.
La tête du géant en deux parts est coupée ;
Son tronc démesuré retombe appesanti :
Sous son énorme poids la terre a retenti ;
Et l'on voit, rejetant sa cervelle sanglante,
La tête en deux moitiés de deux côtés pendante.
Tout tremble à cet aspect, tout s'enfuit de terreur ;
Et si du fier Turnus l'imprudente fureur
N'eût oublié d'ouvrir ou de briser les portes,
S'il eût su des Latins rassembler les cohortes ;
Dans ce vaste tombeau de tous les Phrygiens
Ce jour eût vu finir la guerre et les Troyens :
Mais l'ardeur du combat, mais la soif du carnage,
Ont égaré ses sens, ont aveuglé sa rage.

Dat tellus gemitum, et clypeum super intonat ingens.
Qualis in Euboico Baiarum litore quondam
Saxea pila cadit ; magnis quam molibus ante
Constructam ponto jaciunt : sic illa ruinam
Prona trahit, penitusque vadis inlisa recumbit :
Miscent se maria, et nigræ adtolluntur arenæ.
Tum sonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
Inarime Jovis imperiis inposta Typhoeo.
Hic Mars armipotens animum viresque Latinis
Addidit, et stimulos acres sub pectore vertit ;
Inmisitque fugam Teucris atrumque timorem.
Undique conveniunt, quoniam data copia pugnæ,
Bellatorque animos deus incidit.
Pandarus, ut fuso germanum corpore cernit,
Et quo sit fortuna loco, qui casus agat res,
Portam vi multa converso cardine torquet,
Obnixus latis humeris, multosque suorum
Mœnibus exclusos duro in certamine linquit :
Ast alios secum includit recipitque ruentis ;
Demens ! qui Rutulum in medio non agmine regem
Viderit inrumpentem, ultroque incluserit urbi,
Inmanem veluti pecora inter inertia tigrim.
Continuo nova lux oculis effulsit, et arma
Horrendum sonuere : tremunt in vertice cristæ
Sanguineæ, clypeoque micantia fulmina mittit.
Adgnoscunt faciem invisam atque inmania membra
Turbati subito Æneadæ. Tum Pandarus ingens
Emicat, et, mortis fraternæ fervidus ira,
Effatur : « Non hæc dotalis regia Amatæ,
Nec muris cohibet patriis media Ardea Turnum :
Castra inimica vides ; nulla hinc exire potestas. »
Olli subridens sedato pectore Turnus :
« Incipe, si qua animo virtus, et consere dextram ;
Hic etiam inventum Priamo narrabis Achillem. »
Dixerat : ille rudem nodis et cortice crudo
Intorquet summis adnixus viribus hastam.
Excepere auræ volnus ; Saturnia Juno
Detorsit veniens ; portæque infigitur hasta.
« At non hoc telum, mea quod vi dextera versat,
Effugies ; neque enim is teli nec volneris auctor. »
Sic ait, et sublatum alte consurgit in ensem,
Et mediam ferro gemina inter tempora frontem
Dividit, inpubesque inmani volnere malas.
Fit sonus ; ingenti concussa est pondere tellus.
Conlapsos artus atque arma cruenta cerebro
Sternit humi moriens ; atque illi partibus æquis
Huc caput atque illuc humero ex utroque pependit.
Diffugiunt versi trepida formidine Troes :
Et, si continuo victorem ea cura subisset,
Rumpere claustra manu, sociosque inmittere portis,

Phalaris mord la poudre, et Gygès chancelant
A peine à se traîner sur un genou sanglant :
Il désarme, il poursuit la foule qui l'évite,
Et de leurs propres traits les atteint dans leur fuite;
Junon sert sa fureur. Halys n'échappe pas;
Phégée et son pavois sont percés par son bras.
D'autres Troyens, rangés le long de leurs murailles,
Occupés des assauts, ignoroient ces batailles.
Alcandre, Noémon, Halius, Prytanis,
A leurs compagnons morts sont bientôt réunis.
Intrépide au milieu de l'immense carnage,
Lyncee ose à Turnus opposer son courage,
Et de ses compagnons appelle le secours
Du sommet des remparts et du pied de leurs tours :
Le glaive étincelant, plus prompt que la tempête,
Bien loin, avec son casque, a fait voler sa tête.
Plus loin tombe Amycus, la terreur des forêts,
Savant dans l'art cruel d'empoisonner ses traits;
Clytius, fils d'Éole, et l'aimable Créthée,
Dont la lyre, toujours par les muses montée,
Charmoit l'ennui des camps; Créthée, ami des vers,
Dont le luth, dont la voix, sur mille tons divers,
Chantoit Mars, les combats, les guerriers intrépides,
Et le char de la guerre et les coursiers rapides.
 Enfin, au bruit lointain de ces mortels combats,
Et Mnesthée et Séreste accourent à grands pas.
Quel spectacle! Turnus au milieu de leur ville,
Et les Troyens forcés dans leur dernier asile!
Mnesthée alors, bouillant de honte et de courroux :
« Où fuyez-vous, Troyens? guerriers, où courez-vous?
Chassés de ces remparts, quel refuge vous reste?
Et qui donc a produit ce désordre funeste?
Un homme, un homme seul, dans vos murs prisonnier,
Turnus impunément, de son bras meurtrier,
Avec tant de héros égorgés sans défense,
Aura donc de l'état moissonné l'espérance!
Quoi! vos dieux, quoi! vos rois, flétris par ces affronts,
N'ont point touché vos cœurs, point fait rougir vos fronts!
Où sont donc ces Troyens jadis si magnanimes? »
 Ce discours enhardit les cœurs pusillanimes :
Leur foule se rallie et revient sur ses pas.
Le héros, qu'à-la-fois accablent tant de bras,
Devant ses ennemis que l'espoir aiguillonne,
Recule jusqu'aux lieux que le fleuve environne :
Tous ils fondent sur lui, seul il combat contre eux.
Ainsi, quand de chasseurs un escadron nombreux
Entoure un fier lion, dans sa colère horrible,
Vaincu mais menaçant, effrayé mais terrible,
Retenu par la honte, écarté par la peur,
Il éprouve à-la-fois et répand la terreur :
Tel l'orgueilleux Turnus, qu'un fier courroux dévore,
En cédant aux Troyens les épouvante encore.
Trois fois, cédant au nombre, il recule à pas lents,
Et trois fois il revient sur les Troyens tremblants.
 Mais le camp tout entier contre lui se rassemble;
Turnus cède à la force, et Junon même tremble :
Elle craint, si Turnus, par elle encouragé,
N'abandonne le camp par ses mains ravagé,
D'irriter son époux, dont Iris elle-même
Vient de lui déclarer la volonté suprême.
Turnus ne songe plus lui-même à l'invoquer :
Ne pouvant se défendre, et n'osant attaquer,
De traits multipliés une horrible tempête
Retentit sur son corps, siffle autour de sa tête;
Son bouclier d'airain lui-même a succombé,
Et de son front hautain son panache est tombé.
Point de paix, point de trève : acharné sur sa proie,
Le terrible Mnesthée à grands coups la foudroie.

Ultimus ille dies bello gentique fuisset.
Sed furor ardentem cædisque insana cupido
Egit in adversos.
Principio Phalarim et subciso poplite Gygen
Excipit; hinc raptas fugientibus ingerit hastas
In tergum : Juno vires animumque ministrat.
Addit Halym comitem, et confixa Phegea parma;
Ignaros deinde, in muris Martemque cientis,
Alcandrumque, Haliumque, Noemonaque, Prytanimque :
Lyncea tendentem contra, sociosque vocantem,
Vibranti gladio connixus ab aggere dexter
Occupat; huic uno dejectum comminus ictu
Cum galea longe jacuit caput : inde ferarum
Vastatorem Amycum, quo non felicior alter
Ungere tela manu, ferrumque armare veneno;
Et Clytium Æoliden, et amicum Crethea musis;
Crethea musarum comitem, cui carmina semper
Et citharæ cordi, numerosque intendere nervis;
Semper equos, atque arma virum pugnasque canebat.
 Tandem ductores, audita cæde suorum,
Conveniunt Teucri, Mnestheus acerque Serestus;
Palantisque vident socios, hostemque receptum.
Et Mnestheus : « Quo deinde fugam? quo tenditis? inquit.
Quos alios muros, quæ jam ultra mœnia habetis?
Unus homo, et vestris, o cives, undique sæptus
Aggeribus, tantas strages inpune per urbem
Ediderit? juvenum primos tot miserit Orco?
Non infelicis patriæ, veterumque deorum,
Et magni Æneæ segnes miseretque pudetque? »
 Talibus adcensi firmantur, et agmine denso
Consistunt. Turnus paulatim excedere pugna,
Et fluvium petere, ac partem quæ cingitur amni.
Acrius hoc Teucri clamore incumbere magno,
Et glomerare manum : ceu sævum turba leonem
Quum telis premit infensis : at territus ille,
Asper, acerba tuens, retro redit; et neque terga
Ira dare aut virtus patitur; nec tendere contra,
Ille quidem hoc cupiens, potis est per tela virosque.
Haud aliter retro dubius vestigia Turnus
Inproperata refert, et mens exæstuat ira.
Quin etiam bis tum medios invaserat hostes;
Bis confusa fuga per muros agmina vertit.
 Sed manus e castris propere coit omnis in unum.
Nec contra vires audet Saturnia Juno
Sufficere; aeriam cœlo nam Juppiter Irim
Demisit germanæ haud mollia jussa ferentem,
Ni Turnus cedat Teucrorum mœnibus altis.
Ergo nec clypeo juvenis subsistere, tantum
Nec dextra valet, injectis sic undique telis
Obruitur. Strepit adsiduo cava tempora circum
Tinnitu galea, et saxis solida æra fatiscunt;
Discussæque jubæ capiti; nec sufficit umbo
Ictibus : ingeminant hastis et Troes et ipse
Fulmineus Mnestheus. Tum toto corpore sudor

Son bras languit; son fer trahit ses vains efforts;
La sueur en longs flots coule de tout son corps,
Sa bouche est haletante, et sa brûlante haleine
De ses flancs palpitants ne sort plus qu'avec peine.
Aussitôt, tout armé, cédant, mais en héros,
Dans le Tibre il s'élance; et le dieu dans ses flots,
Purifiant son corps souillé d'un long carnage,
Le porte mollement et le rend au rivage,
Où ses braves guerriers l'accueillent dans leurs bras,
Et sous leur noble chef revolent aux combats.

LIVRE X.

Cependant s'est ouvert, pour le conseil des dieux,
De l'Olympe immortel le palais radieux :
Jupiter les convoque en son enceinte immense;
Et du trône éternel, d'où sa toute-puissance
Surveille l'univers, et contemple à-la-fois
Les vaincus, les vainqueurs, les peuples et les rois,
Le dieu leur parle ainsi d'une voix solennelle :
« Ornements glorieux de ma cour éternelle,
Quel intérêt nouveau, changeant vos volontés,
A rallumé la guerre et rompu vos traités ?
De Laurente et de Troie inquiètes rivales,
J'ai voulu prévenir les discordes fatales;
Moi-même aux deux partis j'avois dicté la paix :
Par quelle défiance ou quels motifs secrets
Ose-t-on, au mépris de mes lois paternelles,
Allumer de nouveau ces discordes cruelles ?
Les temps arriveront, ne les prévenez pas,
Où l'Afrique, aux Latins envoyant le trépas,
De leurs monts protecteurs s'ouvrira le passage,
Et contre les Romains déchaînera Carthage.
Alors vous combattrez ; alors chacun de vous
Pourra donner carrière à son libre courroux :
Jusque là reposez dans une paix profonde,
Et de vos différends ne troublez plus le monde. »
Ainsi le roi des dieux d'une imposante voix
Annonce en peu de mots ses souveraines lois :
Mais, craignant pour son fils, la reine de Cythère
Répand plus longuement les plaintes d'une mère :
« Roi du monde et des dieux (car enfin aujourd'hui
De quel autre que vous puis-je implorer l'appui ?),
Vous voyez nos malheurs, jusqu'à quelle licence
Du superbe Turnus s'emporte l'insolence.
C'est peu que ses coursiers dans les champs des combats
Écrasent les Troyens renversés sous ses pas;
Les portes de leurs murs, les remparts de leur ville,
Sont contre sa fureur un refuge inutile;
Dans leurs fossés sanglants les morts sont entassés.
Énée absent l'ignore. Eh ! n'est-ce point assez
Qu'Ilion une fois ait péri par la flamme ?
Faut-il trouver par-tout les malheurs de Pergame ?
De ses nobles bannis le reste infortuné
A d'éternels assauts est-il donc condamné ?
Troie à peine renaît de sa cendre immortelle :
Des ennemis nouveaux se rassemblent contre elle !
Que dis-je ? soulevant les habitants d'Arpos,
Le fougueux Diomède est las de son repos;
Il faut m'attendre encore à ses coups sacriléges :
Le sang de Jupiter n'a plus de priviléges.
Ah ! si malgré vos lois, si malgré les destins
Leur audace aborda les rivages latins,
Otez-leur votre appui, retirez vos miracles :
Mais si, fendant les flots sur la foi des oracles,
Ils n'ont fait qu'obéir, en traversant les mers,
Aux puissances des cieux, à celles des enfers,
Qui donc peut vous soumettre à son vœu téméraire,
Et créer des destins au gré de sa colère ?
Rappellerai-je ici les éléments armés,
Leurs malheureux vaisseaux par le feu consumés,
Éole et ses fureurs, Iris et ses messages ?
C'étoit trop peu des feux, des flots et des orages;

Liquitur, et piceum (nec respirare potestas)
Flumen agit; fessos quatit acer anhelitus artus.
Tum demum præceps saltu sese omnibus armis
In fluvium dedit : ille suo cum gurgite flavo
Adcepit venientem, ac mollibus extulit undis;
Et lætum sociis abluta cæde remisit.

LIBER X.

Panditur interea domus omnipotentis Olympi,
Conciliumque vocat divum pater atque hominum rex
Sideream in sedem; terras unde arduus omnes,
Castraque Dardanidum adspectat, populosque Latinos.
Considunt tectis bipatentibus. Incipit ipse :
« Cœlicolæ magni, quianam sententia vobis
Versa retro, tantumque animis certatis iniquis?
Abnueram bello Italiam concurrere Teucris.
Quæ contra vetitum discordia? quis metus aut hos,
Aut hos arma sequi, ferrumque lacessere suasit?
Adveniet justum pugnæ, ne arcessite, tempus,
Quum fera Carthago Romanis arcibus olim
Exitium magnum, atque Alpes inmittet apertas :
Tum certare odiis, tum res rapuisse licebit.
Nunc sinite; et placitum læti conponite fœdus. »
Juppiter hæc paucis : at non Venus aurea contra
Pauca refert :
« O pater, o hominum divumque æterna potestas !
Namque aliud quid sit, quod jam inplorare queamus?
Cernis ut insultent Rutuli, Turnusque feratur
Per medios insignis equis, tumidusque secundo
Marte ruat. Non clausa tegunt jam mœnia Teucros.
Quin intra portas, atque ipsis prælia miscent
Aggeribus murorum; et inundant sanguine fossæ.
Æneas ignarus abest : numquamne levari
Obsidione sines? muris iterum inminet hostis
Nascentis Trojæ; nec non exercitus alter,
Atque iterum in Teucros Ætolis surgit ab Arpis
Tydides : equidem, credo, mea volnera restant;
Et tua progenies mortalia demoror arma !
Si sine pace tua, atque invito numine, Troes
Italiam petiere, luant peccata; neque illos
Juveris auxilio. Sin tot responsa secuti,
Quæ Superi Manesque dabant : cur nunc tua quisquam
Vertere jussa potest? aut cur nova condere fata?
Quid repetam exustas Erycino in litore classis?
Quid tempestatum regem, ventosque furentis
Æolia excitos? aut actam nubibus Irim?

L'enfer restoit encore; et voilà qu'Alecton,
S'élançant en courroux des gouffres de Pluton,
De ses fatales mains sème en tous lieux la guerre!
Je ne vous parle plus du sceptre de la terre;
Nous l'espérions jadis, dans les jours du bonheur!
Un tel orgueil, hélas! ne sied plus au malheur:
La victoire dépend de votre main puissante.
Mais, par le souvenir de Troie encor fumante,
Puisqu'une haine injuste, insultant ses débris,
Leur ferme l'univers; que l'enfant de mon fils,
Aux rigueurs du destin s'il faut livrer son père,
D'un héros malheureux console au moins la mère!
Souffrez que mon amour ne l'abandonne pas
Aux tumultes des camps, aux hasards des combats.
J'ai Paphos, Amathonte, et les bois de Cythère;
Permettez qu'en ces lieux un bosquet solitaire,
De ses jours ignorés dépositaire obscur,
Lui procure un destin moins brillant, mais plus sûr.
Que la terre obéisse à la fière Carthage;
A sa grandeur jalouse il ne peut faire ombrage:
Et que peut un enfant, du fond de ces déserts?
Voilà donc notre sort après tant de revers!
Hélas! de quoi nous sert qu'un dieu, sauveur de Troie,
Aux torches de la Grèce ait arraché leur proie;
D'avoir sur tant de mers, tant de bords étrangers,
De la terre et des eaux épuisé les dangers
Si, traînant en tous lieux leur misère importune,
Ils ont changé de ciel, sans changer de fortune?
Ah! s'il falloit périr, ne valoit-il pas mieux
Mourir où périt Troie, où sont morts nos aïeux?
Non, ce n'est plus un trône où les Troyens prétendent;
C'est le choix des malheurs que leurs pleurs vous demandent:
Rendez-leur les combats, rendez-leur les assauts,
Et la rage des Grecs, et leurs mille vaisseaux:
Qu'ils puissent, en mourant, voir encor le Scamandre,
Combattre encor pour Troie, et mourir sur sa cendre!»

Junon, muette, écoute auprès de son époux.
Enfin, ne pouvant plus contenir son courroux:
«Pourquoi me forcez-vous, par votre violence,
D'exhaler des douleurs qu'enfermoit mon silence?
Quel mortel ou quel dieu, funeste aux deux états,
A contraint votre fils à chercher les combats?
Les destins... disons mieux, les fureurs de Cassandre
L'ont poussé sur ces bords, des rives du Scamandre.
Mais l'avons-nous forcé d'abandonner ses camps,
De confier ses jours aux caprices des vents;
De charger un enfant du hasard des batailles,
D'aller, quittant le soin de ses propres murailles,
Du feu de la discorde embraser tous les cœurs,
Et forcer les Toscans à servir ses fureurs?
Quel dieu lui conseilla ces imprudents voyages?
Qu'ont fait ici Junon, Iris et ses messages?
Pour ces murs renaissants vous alarmez les cieux!
Mais Turnus est lui-même issu du sang des dieux:
Quand ce Troyen ravit des terres étrangères,
Seul ne peut-il s'armer pour le champ de ses pères?
Et qui ne connoît pas ces insolents bannis,
Barbares assassins et brigands impunis,
Qui, s'offrant pour époux, malgré la foi donnée,
Viennent en menaçant nous parler d'hyménée;
Et, l'olive à la main, méditant des forfaits,
Sur des vaisseaux armés sollicitent la paix?
Eh quoi! vous avez pu, fière de vos oracles,
Pour ce fils adoré prodiguer les miracles;
Tantôt montrant aux Grecs un fantôme trompeur,
En place d'un héros, offrir une vapeur;
Tantôt, divinisant leurs poupes vagabondes,
Transformer un bois vil en puissance des ondes!
Seule ne puis-je rien? de vos murs investis
Votre fils est absent: accusez votre fils.
Vous avez Amathonte, et Paphos, et Cythère:
Pourquoi venir braver une cité guerrière?

Nunc etiam Manis (hæc intentata manebat
Sors rerum; movet, et superis inmissa repente
Allecto medias Italum bacchata per urbis.
Nil super imperio moveor; speravimus ista,
Dum fortuna fuit: vincant, quos vincere mavis.
Si nulla est regio, Teucris quam det tua conjux
Dura; per eversæ, genitor, fumantia Trojæ
Excidia obtestor: liceat dimittere ab armis
Incolumem Ascanium, liceat superesse nepotem.
Æneas procul ignotis jactetur in undis;
Et, quamcumque viam dederit Fortuna, sequatur:
Hunc tegere, et diræ valeam subducere pugnæ.
Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera,
Idaliæque domus; positis inglorius armis
Exigat hic ævum. Magna ditione jubeto
Carthago premat Ausoniam; nihil urbibus inde
Obstabit Tyriis: quid pestem evadere belli
Juvit, et Argolicos medium fugisse per ignis,
Totque maris vastæque exhausta pericula terræ,
Dum Latium Teucri recidivaque Pergama quærunt?
Non satius, cineres patriæ insedisse supremos,
Atque solum quo Troja fuit? Xanthum et Simoenta
Redde, oro, miseris; iterumque revolvere casus
Da, pater, Iliacos Teucris!» Tum regia Juno

Acta furore gravi:
«Quid me alta silentia cogis
Rumpere, et obductum verbis volgare dolorem?
Ænean hominum quisquam divumque subegit
Bella sequi, aut hostem regi se inferre Latino?
Italiam fatis petiit auctoribus, esto,
Cassandræ inpulsus furiis: num linquere castra
Hortati sumus, aut vitam committere ventis?
Num puero summam belli, num credere muros?
Tyrrhenamve fidem, aut gentis agitare quietas?
Quis deus in fraudem, quæ dura potentia nostri
Egit? Ubi hic Juno, demissave nubibus Iris?
Indignum est Italos Trojam circumdare flammis
Nascentem, et patria Turnum consistere terra,
Cui Pilumnus avus, cui diva Venilia mater:
Quid, face Trojanos atra vim ferre Latinis?
Arva aliena jugo premere, atque avertere prædas?
Quid, soceros legere, et gremiis abducere pactas?
Pacem orare manu, præfigere puppibus arma?
Tu potes Ænean manibus subducere Graium,
Proque viro nebulam, et ventos obtendere inanes,
Et potes in totidem classem convertere Nymphas:
Nos aliquid Rutulos contra juvisse nefandum est?
Æneas ignarus abest; ignarus et absit.

On se plaint du malheur de vos Troyens chéris :
Est-ce moi qui l'ai fait, ou bien votre Pâris ?
Est-ce moi qui causai la fière jalousie
Qui fit combattre ensemble et l'Europe et l'Asie ?
Est-ce moi que l'on vit, par d'indignes secours,
Dans Sparte protéger d'adultères amours ?
Me vit-on allumer, pour embraser la terre,
Au flambeau de l'amour les torches de la guerre ?
C'est alors qu'il falloit, écoutant vos frayeurs,
Pour prévenir leurs maux, prévenir leurs fureurs;
Aujourd'hui que vous presse un repentir stérile,
Le reproche est injuste, et la plainte inutile. »
Ainsi parle Junon : des frémissements sourds
Dans les cieux partagés ont suivi ce discours.
Tels du vent, précurseur des tempêtes futures,
Dans les bois agités préludent les murmures.
Alors leur souverain, d'un ton majestueux,
Se prépare à parler. Du ciel respectueux
A sa puissante voix les bruits confus s'apaisent;
Dans les plaines de l'air les tempêtes se taisent,
Les bois sont sans zéphyrs, les vagues sans fureur;
Et la terre en silence attend avec terreur.
« Écoutez tous, dit-il, et que dans vos pensées
Mes lois soient à jamais profondément tracées :
Puisqu'il n'est pas de terme à vos fâcheux débats,
Que Troyens et Latins s'obstinent aux combats;
Soit que le Phrygien, sur de trompeurs présages,
Du fatal Latium ait cherché les rivages;
Soit qu'en les repoussant, des malheureux Latins
Les efforts impuissants irritent les destins,
C'en est fait : que chacun, sur cette vaste scène,
Ainsi qu'en son amour, soit libre dans sa haine;
De tous également Jupiter est le roi,
Et Troyens et Latins seront égaux pour moi.
Quel que soit leur effort, dans sa course indomptable
Le destin atteindra son but inévitable. »

Il dit; et, par les eaux de son frère Pluton,
Par les gouffres brûlants du sacré Phlégéton,
Ratifiant du sort l'immuable sentence,
Du décret éternel de sa toute-puissance
Par un signe de tête il avertit les cieux,
Et l'Olympe ébranlé s'incline avec les dieux.
Puis des divinités de la terre et de l'onde
La foule reconduit le monarque du monde.
Cependant les Latins, redoublant leurs assauts,
Du siége commencé poursuivent les travaux;
On voit au pied du mur les échelles dressées,
Les feux étincelants, les lances hérissées.
Les malheureux Troyens déja perdent l'espoir;
Déja la fuite même est hors de leur pouvoir :
On voit au haut des tours leur troupe consternée;
La garde de leur camp languit abandonnée,
Et le long de leurs murs les combattants épars
De leurs rangs éclaircis ont bordé leurs remparts.
Quelques chefs cependant relèvent leur courage :
C'est Castor; c'est Thymbris bravant le poids de l'âge;
Asius, d'Imbrasis illustre rejeton;
Thymète, digne sang du fier Hicétaon.
Guidant des Lyciens les phalanges guerrières,
Du vaillant Sarpédon s'avancent les deux frères;
C'est Thémon, c'est Clarus; dignes de ces rivaux,
Les deux Assaracus secondent leurs travaux.
Acmon soutient l'honneur de Clytius son père,
Et n'a point oublié que Mnesthée est son frère :
Lyrnesse est sa patrie; heureux s'il peut venger
Des murs que par Achille il a vu ravager!
Des débris d'un rocher portant le poids immense,
Tout prêt à le lancer, vers les murs il s'avance.
Les pierres et les feux, les flèches et les dards,
Et des murs et des tours pleuvent de toutes parts.
Ascagne, au milieu d'eux affrontant la tempête,
Sans casque, à tous les traits offre sa jeune tête,

Est Paphus, Idaliumque tibi, sunt alta Cythera:
Quid gravidam bellis urbem, et corda aspera tentas?
Nosne tibi fluxas Phrygiæ res vertere fundo
Conamur? nos? an miseros qui Troas Achivis
Objecit? quæ caussa fuit consurgere in arma
Europamque Asiamque, et fœdera solvere furto?
Me duce Dardanius Spartam expugnavit adulter?
Aut ego tela dedi, fovive Cupidine bella?
Tum decuit metuisse tuis; nunc sera querelis
Haud justis adsurgis, et inrita jurgia jactas. »
Talibus orabat Juno; cunctique fremebant
Cœlicolæ adsensu vario. Ceu flamina prima,
Quum deprensa fremunt silvis, et cæca volutant
Murmura, venturos nautis prodentia ventos.
Tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas,
Infit. Eo dicente, deum domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus; silet arduus æther;
Tum Zephyri posuere; premit placida æquora pontus.
« Adcipite ergo animis, atque hæc mea figite dicta.
Quandoquidem Ausonios conjungi fœdere Teucris
Haud licitum, nec vestra capit discordia finem :
Quæ cuique est fortuna hodie, quam quisque secat spem,
Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo;
Seu fatis Italum castra obsidione tenentur,

Sive errore malo Trojæ, monitisque sinistris.
Nec Rutulos solvo : sua cuique exorsa laborem
Fortunamque ferent : rex Juppiter omnibus idem.
Fata viam invenient. » Stygii per flumina fratris,
Per pice torrentis atraque voragine ripas
Adnuit, et totum nutu tremefecit olympum.
Hic finis fandi. Solio tum Juppiter aureo
Surgit, cœlicolæ medium quem ad limina ducunt.
Interea Rutuli portis circum omnibus instant
Sternere cæde viros, et mœnia cingere flammis.
At legio Æneadum vallis obsessa tenetur;
Nec spes ulla fugæ. Miseri stant turribus altis
Nequidquam, et rara muros cinxere corona :
Asius Imbrasides, Hicetaoniusque Thymœtes,
Assaracique duo, et senior cum Castore Thymbris,
Prima acies. Hos germani Sarpedonis ambo,
Et Clarus et Themon, Lycia comitantur ab alta.
Fert ingens toto connixus corpore saxum,
Haud partem exiguam montis, Lyrnessius Acmon,
Nec Clytio genitore minor, nec fratre Menestheo
Hi jaculis, illi certant defendere saxis,
Molirique ignem, nervoque aptare sagittas.
Ipse inter medios, Veneris justissima cura,
Dardanius caput, ecce, puer detectus honestum,

Et dans tout son éclat déploie aux yeux surpris
Et la valeur d'Énée et les traits de Cypris.
Un fil d'or, divisant ses tresses vagabondes,
Sur les lis de son cou laisse flotter leurs ondes;
Et sa vive blancheur n'en éclate que mieux.
Tel, environné d'or, un rubis précieux
D'une jeune beauté relève encor la grace;
Tel le brillant ivoire élégamment l'enchâsse
Dans le noir térébinthe ou dans le buis doré.
Vénus tremble en secret pour ce fils adoré.
Là tu brillois aussi, toi de qui la main sûre
D'un trait empoisonné dirige la blessure,
Ismare, digne sang des rois méoniens,
Digne élève de Mars, digne ami des Troyens;
Toi que l'on vit pour eux déserter ta patrie,
Où la riche nature et l'heureuse industrie
Font rouler à-la-fois dans de riches vallons
Et l'or de son Pactole, et l'or de ses moissons.
Près d'eux marche Capys, qu'avec orgueil avoue
Pour son illustre auteur l'opulente Capoue.
Enfin paroît l'honneur du sang de Memmius,
Mnesthée, encor tout fier du combat de Turnus.
Tandis que l'on poursuit l'attaque et la défense,
Au milieu de la nuit le chef troyen s'avance;
Il vogue, il fend les mers. A peine des Toscans,
Pour instruire Tarchon, il a franchi les camps,
Sa noble loyauté, docile aux lois d'Évandre,
A leur nouveau monarque avoit eu soin d'apprendre
Son nom, sa nation, ses dangers, ses moyens,
Les secours qu'aux Toscans demandent les Troyens;
Quels sont ses ennemis, par quel vil subterfuge
Mézence chez Turnus sut trouver un refuge;
Ce que peut de Turnus la farouche valeur,
L'inconstance du sort, et les droits du malheur.
Énée à ces discours joint sa noble prière.
Tarchon n'hésite pas : sa nation guerrière,
Scellant par un traité son heureuse union,
S'allie avec plaisir aux enfants d'Ilion.

C'est un chef étranger que veut la destinée :
Pour l'envoyé du sort tous choisissent Énée.
De leur brillante élite ils chargent leurs vaisseaux :
Le héros, à leur tête, a volé sur les eaux.
Sa proue étale aux yeux les lions de Cybèle
En pompe sur son char conduisant l'immortelle;
Plus haut, l'Ida fixoit ses regards consolés;
L'Ida, si doux aux yeux des Troyens exilés!
Là leur chef est assis, méditant en silence
Ce que peut sa valeur, ce que doit sa prudence.
Pallas, à ses côtés, apprend de ce héros
A lire dans les cieux sa route sur les flots,
A diriger son cours sur la plaine profonde,
A vaincre sur la terre, à naviguer sur l'onde.
O muses! maintenant ouvrez-moi l'Hélicon;
De ces nombreux guerriers apprenez-moi le nom;
Dites de quels héros la glorieuse élite
Accompagnoit Énée, et voguoit à sa suite.
Massique est le premier. Sur l'airain menaçant,
Sa proue offre aux regards un tigre rugissant :
Mille jeunes guerriers, armés d'un trait rapide,
De leur léger carquois, de leur arc homicide,
Des murs de Clusium, des remparts de Cosas,
Pareils d'âge et d'ardeur, le suivent aux combats.
Le fier Abas y joint une brillante troupe :
Un Apollon d'or pur resplendit sur sa poupe;
Pour lui Populonie a tiré de son sein
De six cents combattants un généreux essaim.
Ilva, qui des métaux est la mère féconde;
Ilva, qui pour ceinture a l'empire de l'onde,
Y joint trois cents guerriers exercés aux combats,
Et fournit à-la-fois son fer et ses soldats.
Asylas après eux s'avance le troisième;
L'interprète Asylas, dont le talent suprême
Sait lire l'avenir dans les flancs des taureaux,
Dans les feux de l'éclair; qui de tous les oiseaux
Connoît les vols divers et les divers langages,
Et du ciel aux humains révèle les présages.

Qualis gemma, micat, fulvum quæ dividit aurum,
Aut collo decus, aut capiti; vel quale per artem
Inclusum buxo, aut Oricia terebintho,
Lucet ebur; fusos cervix cui lactea crinis
Adcipit, et molli subnectens circulus auro.
Te quoque magnanime viderunt, Ismare, gentes
Volnera dirigere, et calamos armare veneno,
Mæonia generose domo : ubi pinguia culta
Exercentque viri, Pactolosque inrigat auro.
Adfuit et Mnestheus, quem pulsi pristina Turni
Aggere murorum sublimem gloria tollit;
Et Capys : hinc nomen Campanæ ducitur urbi.
Illi inter sese duri certamina belli
Contulerant : media Æneas freta nocte secabat.
Namque ut ab Evandro castris ingressus Etruscis,
Regem adit, et regi memorat nomenque genusque,
Quidve petat, quidve ipse ferat; Mezentius arma
Quæ sibi conciliet, violentaque pectora Turni,
Edocet; humanis quæ sit fiducia rebus
Admonet, inmiscetque preces. Haud fit mora : Tarcho
Jungit opes, fœdusque ferit; tum libera fati
Classem conscendit jussis gens Lydia divum,

Externo commissa duci. Æneia puppis
Prima tenet, rostro Phrygios subjuncta leones :
Inminet Ida super, profugis gratissima Teucris.
Hic magnus sedet Æneas, secumque volutat
Eventus belli varios; Pallasque sinistro
Adfixus lateri jam quærit sidera, opacæ
Noctis iter, jam quæ passus terraque marique.
Pandite nunc Helicona, Deæ, cantusque movete;
Quæ manus interea Tuscis comitetur ab oris
Ænean, armetque rates, pelagoque vehatur.
Massicus ærata princeps secat æquora Tigri;
Sub quo mille manus juvenum, qui mœnia Clusi,
Quique urbem liquere Cosas : queis tela, sagittæ,
Corytique leves humeris, et letifer arcus.
Una torvus Abas : huic totum insignibus armis
Agmen, et aurato fulgebat Apolline puppis.
Sexcentos illi dederat Populonia mater
Expertos belli juvenes; ast Ilva trecentos
Insula, inexhaustis Chalybum generosa metallis.
Tertius, ille hominum divumque interpres Asylas,
Cui pecudum fibræ, cœli cui sidera parent,
Et linguæ volucrum, et præsagi fulminis ignes,

Pour lui mille guerriers, armés de javelots,
D'une moisson de fer ont hérissé les flots;
Toscane par son sol, grecque par sa naissance,
Fille heureuse d'Élis, Pise arma leur vaillance;
Son nom atteste encor le lieu de son berceau.
Après eux s'avançoit des guerriers le plus beau,
Astur, enorgueilli des dons de la nature,
De son coursier docile et de sa riche armure :
Les champs de Minion et des vieux Pyrgiens,
Gravisque, qui détruit ses propres citoyens,
Et Cérète ont fourni cette jeunesse armée.
Tous ont même courage et même renommée.
  Puis-je oublier vos noms de la gloire connus,
Illustre Cinyras, et toi, fils de Cycnus ?
Ton camp est peu nombreux; mais la fidèle histoire
De ton malheureux père a gardé la mémoire.
Parmi ces peupliers où tes plaintives sœurs,
Imprudent Phaéton! ont caché leurs douleurs,
Cycnus, ton tendre ami, que ta mort désespère,
Charmoit par ses doux chants son chagrin solitaire.
Bien plus que par les ans vieilli par le regret,
Il vit son corps blanchi se couvrir de duvet;
Et dans l'air, en chantant, s'éleva sur ses ailes.
Un panache, formé de plumes paternelles,
Distingue encor son fils; et ses jeunes guerriers
D'un semblable ornement ombragent leurs cimiers.
Sur sa proue un centaure, effroi des mers profondes,
Suspend un lourd rocher qui menace les ondes;
Et, guidant en son cours trente légers vaisseaux,
D'une longue carène il sillonne les eaux.
  Ocnus, le fier Ocnus quitte aussi sa patrie :
La prêtresse Manto du fleuve d'Étrurie
Eut cet enfant divin; et lui-même, dit-on,
De sa mère à Mantoue a donné le beau nom;
Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre :
Tous, nés en divers lieux, ont augmenté son lustre.
Trois peuples, divisés par leurs quatre tribus,
A ses murs souverains apportent leurs tributs;
Et tous ceux dont ses lois formèrent la vaillance
Aux champs de l'Étrurie ont reçu la naissance.
  Cinq cents autres guerriers, non moins audacieux,
Armés contre Mézence, et nés aux mêmes lieux,
Voguent sous Mincius; et Bénacus son père
Orna de ses roseaux une tête si chère.
Auleste enfin s'avance; et ses cent matelots
Sous l'aviron tranchant font bouillonner les flots.
Un vieux Triton le porte, et sa conque bruyante
Surmonte encor le bruit de la vague écumante :
La mer même s'effraie à ce terrible son.
Joignant des traits humains aux formes d'un poisson,
La moitié de son corps va se cacher dans l'onde,
Et sous ses larges flancs la mer blanchit et gronde.
Tels sont ces braves chefs, tels leurs trente vaisseaux
Au secours des Troyens s'élancent sur les eaux.
  Le jour ne brilloit plus; la nocturne courrière
Sur son char inconstant poursuivoit sa carrière.
Plein de ses grands projets, assis au gouvernail,
Le héros des nochers dirige le travail :
Pour le salut de tous il prolonge sa veille,
Son vaisseau suit son cours. Tout-à-coup, ô merveille!
Ces nymphes dont l'Ida fut le premier séjour,
Ouvrage de Cybèle, objet de son amour,
De loin avec plaisir ont reconnu leur maître;
Et, devant ses regards s'empressant de paroître,
S'offrent en nombre égal à celui des vaisseaux
Que le Tibre avoit vus reposer dans ses eaux.
Toutes, l'environnant de leur brillante escorte,
Paroissent envier le vaisseau qui le porte;
L'amusent de leurs jeux, et, lui prouvant leur foi,
De son heureux retour félicitent leur roi.
De toutes la plus belle et la plus éloquente,
S'attachant d'une main à la poupe flottante,

Mille rapit densos acie atque horrentibus hastis.
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Pisæ,
Urbs Etrusca solo. Sequitur pulcherrimus Astur,
Astur equo fidens, et versicoloribus armis.
Tercentum adjiciunt (mens omnibus una sequendi)
Qui Cærete domo, qui sunt Minionis in arvis;
Et Pyrgi veteres, intempestæque Graviscæ.
  Non ego te, Ligurum ductor fortissime bello,
Transierim, Cinyra; et paucis comitate Cupavo,
Cujus olorinæ surgunt de vertice pennæ;
Crimen amor vestrum, formæque insigne paternæ.
Namque ferunt luctu Cycnum Phaetontis amati,
Populeas inter frondis umbramque sororum
Dum canit, et mœstum musa solatur amorem,
Canentem molli pluma duxisse senectam,
Linquentem terras, et sidera voce sequentem.
Filius, æqualis comitatus classe catervas,
Ingentem remis Centaurum promovet; ille
Instat aquæ, saxumque undis immane minatur
Arduus, et longa sulcat maria alta carina.
  Ille etiam patriis agmen ciet Ocnus ab oris,
Fatidicæ Mantus et Tusci filius amnis,
Qui muros, matrisque dedit tibi, Mantua, nomen;
Mantua, dives avis; sed non genus omnibus unum.
Gens illi triplex, populi sub gente quaterni;
Ipsa caput populis : Tusco de sanguine vires.
  Hinc quoque quingentos in se Mezentius armat,
Quos patre Benaco, velatus arundine glauca,
Mincius infesta ducebat in æquora pinu.
It gravis Aulestes, centenaque arbore fluctus
Verberat adsurgens : spumant vada marmore verso.
Hunc vehit immanis Triton, et cærula concha
Exterrens freta : cui laterum tenus hispida nanti
Frons hominem præfert, in pristin desinit alvus;
Spumea semifero sub pectore murmurat unda.
Tot lecti proceres ter denis navibus ibant
Subsidio Trojæ, et campos salis ære secabant.
  Jamque dies cœlo concesserat, almaque curru
Noctivago Phœbe medium pulsabat Olympum.
Æneas, neque enim membris dat cura quietem,
Ipse sedens clavumque regit, velisque ministrat.
Atque illi medio in spatio chorus, ecce, suarum
Occurrit comitum, Nymphæ, quas alma Cybele
Numen habere maris, Nymphasque e navibus esse
Jusserat, innabant pariter, fluctusque secabant,
Quot prius æratæ steterant ad litora proræ.
Adgnoscunt longe regem, lustrantque choreis
Quarum, quæ fandi doctissima, Cymodocea

Et de l'autre fendant l'azur mouvant des flots,
S'élève sur les mers, et lui parle en ces mots :
« Veilles-tu, fils des dieux ? Veille, le moment presse :
Tu vois ces pins sacrés, présent d'une déesse,
Ces verts enfants des monts qu'autrefois te céda
L'immortelle forêt qui couronne l'Ida :
Pour nous soustraire au fer, à la flamme cruelle,
Cybèle nous donna cette forme nouvelle ;
Déesses de la mer, autrefois tes vaisseaux,
Nos fidèles regards te cherchoient sur les eaux.
Apprends donc que ton fils, non sans peine, protége
Tes remparts impuissants que le Rutule assiége ;
D'Évandre et des Toscans déja les cavaliers
Ont au poste prescrit arrêté leurs coursiers ;
Leur troupe vous attend, et déja Turnus tremble
Que vos camps séparés ne l'attaquent ensemble.
Préviens donc ses efforts, et dès l'aube du jour
Que tes soldats armés signalent ton retour ;
Saisis ce bouclier immense, impénétrable,
Dont l'acier brillant d'or te rend invulnérable.
Demain, des ennemis, si tu crois mon conseil,
L'épouvante et la mort seront l'affreux réveil. »
  A ces mots, rappelant sa longue expérience,
La nymphe, en reculant, aux vaisseaux qu'elle lance
Donne le mouvement qu'elle-même autrefois
Dans l'empire des eaux a reçu tant de fois :
Soudain, servant d'exemple à la flotte docile,
La nef part comme un trait, et fuit d'un vol agile.
Étonné, mais soumis, le monarque pieux
Accepte le présage ; et, regardant les cieux :
« Toi que tes hautes tours couronnent de leur cime,
Toi que tes fiers lions conduisent à Dindyme,
Accomplis ton augure, et seconde mon bras ;
Viens, et que les Troyens triomphent sur tes pas ! »
Il dit : déja la nuit fuit devant la lumière,
Et le jour renaissant rentre dans la carrière.
  Par son ordre aussitôt flottent les étendards ;
Déja son œil charmé reconnoît ses remparts,
Reconnoît les Troyens. A l'instant, de sa poupe
Il donne le signal, il exhorte sa troupe ;
Déja brille élevé son bouclier divin,
Qu'aux antres de Lemnos a façonné Vulcain.
Son camp le reconnoît ; aussitôt il envoie
Mille cris redoublés et d'amour et de joie.
Déja sifflent leurs traits, déja l'espoir vainqueur
Rend la force à leur bras, le courage à leur cœur.
Tels, traversant les airs, des bataillons de grues
De leur vol à grands cris obscurcissent les nues :
Tels semblent des Troyens les bataillons épais ;
Ainsi partent leurs cris, ainsi volent leurs traits.
  Turnus est étonné. Sur la liquide plaine
Soudain s'offrent l'armée et la flotte troyenne,
Qui s'apprête à lancer ses guerriers sur ces bords.
Le héros à leur tête anime leurs efforts ;
Son casque étincelant, son aigrette ondoyante
Dardent en longs éclairs leur lumière effrayante ;
Son bouclier vomit des torrents de clarté.
Telle d'un rouge ardent, lugubre, ensanglanté,
La nuit, dans l'air brûlant, la comète étincelle ;
Tel, apportant la soif et la fièvre cruelle,
De l'ardent Sirius l'astre pernicieux
Vient embraser la terre et dessécher les cieux.
  Mais Turnus brave tout ; son superbe courage
Veut contre les Troyens s'assurer du rivage :
« Allons, amis, dit-il, remerciez les dieux ;
Ceux que vous attendiez, les voilà sous vos yeux ;

Pone sequens dextra puppim tenet, ipsaque dorso
Eminet, ac læva tacitis subremigat undis.
Tum sic ignarum adloquitur : « Vigilasne, deum gens,
Ænea? vigila, et velis inmitte rudentes.
Nos sumus Idææ sacro de vertice pinus,
Nunc pelagi Nymphæ, classis tua. Perfidus ut nos
Præcipites ferro Rutulus flammaque premebat,
Rupimus invitæ tua vincula, teque per æquor
Quærimus. Hanc genetrix faciem miserata refecit,
Et dedit esse deas, ævumque agitare sub undis.
At puer Ascanius muro fossisque tenetur
Tela inter media, atque horrentis Marte Latinos.
Jam loca jussa tenent forti permixtus Etrusco
Arcas eques : medias illis opponere turmas,
Ne castris jungant, certa est sententia Turno.
Surge age, et Aurora socios veniente vocari
Primus in arma jube, et clypeum cape, quem dedit ipse
Invictum ignipotens, atque oras ambiit auro.
Crastina lux, mea si non inrita dicta putaris,
Ingentes Rutulæ spectabit cædis acervos. »
  Dixerat, et dextra discedens inpulit altam,
Haud ignara modi, puppim : fugit illa per undas
Ocior et jaculo et ventos æquante sagitta.
Inde aliæ celerant cursus. Stupet inscius ipse
Tros Anchisiades ; animos tamen omine tollit.
Tum breviter supera adspectans convexa precatur :
« Alma parens Idæa deum, cui Dindyma cordi,
Turrigeræque urbes, bijugique ad frena leones ;
Tu mihi nunc pugnæ princeps, tu rite propinques
Augurium, Phrygibusque adsis pede, diva, secundo ! »
Tantum effatus ; et interea revoluta ruebat
Matura jam luce dies, noctemque fugarat.
  Principio sociis edicit, signa sequantur,
Atque animos aptent armis, pugnæque parent se.
Jamque in conspectu Teucros habet et sua castra,
Stans celsa in puppi : clypeum quum deinde sinistra
Extulit ardentem. Clamorem ad sidera tollunt
Dardanidæ e muris ; spes addita suscitat iras ;
Tela manu jaciunt. Quales sub nubibus atris
Strymoniæ dant signa grues, atque æthera tranant
Cum sonitu, fugiuntque notos clamore secundo.
  At Rutulo regi ducibusque ea mira videri
Ausoniis ; donec versas ad litora puppis
Respiciunt, totumque adlabi classibus æquor.
Ardet apex capiti, cristisque a vertice flamma
Funditur, et vastos umbo vomit aureus ignes.
Non secus, ac liquida si quando nocte cometæ
Sanguinei lugubre rubent, aut Sirius ardor :
Ille sitim morbosque ferens mortalibus ægris
Nascitur, et lævo contristat lumine cœlum.
  Haud tamen audaci Turno fiducia cessit
Litora præcipere, et venientis pellere terra.
* Ultro animos tollit dictis, atque increpat ultro. *
« Quod votis optastis, adest, perfringere dextra ;
In manibus Mars ipse, viri : nunc conjugis esto
Quisque suæ tectique memor ; nunc magna referto

Profitez du bonheur que le ciel vous envoie;
Mars lui-même en vos mains amène votre proie;
Marchez; rappelez-vous vos femmes, vos enfants,
Et vos braves aïeux et leurs faits triomphants.
Profitez du moment où leur foule craintive
D'un pied tremblant encor se confie à la rive;
Que la mort soit le prix de leurs premiers essais :
C'est à l'audace, amis, qu'appartient le succès. »
A ces mots il choisit et ceux dont le courage
Doit aux hardis Toscans disputer le rivage,
Et ceux qui contiendront les Troyens assiégés.
Aussitôt, sur des ponts vers la rive alongés,
Énée ordonne aux siens d'aborder sur la plage.
Plusieurs devancent l'ordre; et leur bouillant courage,
Dans le moment propice où d'un cours languissant
De la rive à son lit la vague redescend,
Sur l'arène fatale impatient s'élance;
Sur la rame qui ploie un autre se balance.
L'audacieux Tarchon, à l'endroit où son œil
N'aperçoit plus le fond et ne voit point d'écueil,
Mais où la mer sans bruit gonflant ses eaux profondes
Amène mollement et ramène ses ondes,
Tourne à l'instant sa proue : « Illustres matelots!
Voici l'heureux moment, courbez-vous sur les flots,
Saisissez l'aviron dans vos mains vigoureuses;
Poussez, lancez, portez vos nefs victorieuses;
Dans ce sol ennemi plongez leur bec d'airain;
Que la carène même y creuse son chemin :
Une fois abordés, qu'importe le naufrage?
Marchez : sur leurs débris je vous suis au rivage. »
Il dit : tous à l'envi se penchent sur les eaux;
Tous d'un commun effort ont lancé leurs vaisseaux :
Leur proue atteint le bord, il s'ouvre; et leur carène,
Libre enfin du péril, vient s'asseoir sur l'arène.
Le tien, brave Tarchon, eut un sort moins heureux :
Rencontré dans son cours par un roc désastreux,
Sur son dos inégal quelque temps mal assise,
Sa carène pendante, ébranlée, indécise,
De son poids chancelant fatigue en vain les flots,
S'ouvre, et livre à la mer soldats et matelots.
Ils luttent à travers les débris du naufrage,
Et le flot qui revient les arrache au rivage.
Turnus saisit l'instant; et, rassemblant les siens,
Il les pousse, et les place audevant des Troyens.
La charge sonne : Énée au même instant s'élance.
Par lui, présage heureux ! l'affreux combat commence;
Le fer en main, il fond sur ces nouveaux soldats
Que Cérès à regret cède au dieu des combats.
Déja du fier Théron la défaite sanglante
Dans les rangs ennemis a porté l'épouvante;
Malgré le fer, l'airain, et l'or étincelant,
Le glaive entre, pénètre et lui perce le flanc.
Lichas le suit, Lichas qu'une lame acérée
Tira vivant du corps de sa mère expirée;
Foible enfant, au sortir du sein qui le porta,
Le dieu qui le fit naître, Apollon, l'adopta.
Du fer, qui cette fois secourut la nature,
Puisse-t-il ne point faire une épreuve plus dure!
Mais son heure est venue, et son étrange sort
Doit au tranchant acier sa naissance et sa mort :
Sauvé dans son enfance, il meurt en sa jeunesse.
Cependant du combat l'impétueuse ivresse
Enflamme les deux camps; et Cissée et Gyas
D'Énée, à coups pressés, terrassent les soldats :
Mais leurs terribles mains, la massue homicide
Dont s'enorgueillissoient ces héritiers d'Alcide,
Leur père, ami d'Hercule, et qui suivoit ses pas
Quand les monstres trembloient au bruit de ses combats,
Rien ne peut les soustraire au bras fatal d'Énée.
Bientôt Pharon subit la même destinée;
Il crioit : le fer plonge, et détruit à-la-fois
L'organe de la vie et celui de la voix.
Et toi, que Clytius à la fleur du bel âge
Entraîne sur ses pas dans les champs du carnage,
O malheureux Cydon! ce terrible ennemi
T'eût ravi d'un seul coup le jour et ton ami,

Facta, patrum laudes. Ultro occurramus ad undam,
Dum trepidi egressique labant vestigia prima :
Audentis Fortuna juvat. »
Hæc ait, et secum versat, quos ducere contra,
Vel quibus obsessos possit concredere muros.
Interea Æneas socios de puppibus altis
Pontibus exponit : multi servare recursus
Languentis pelagi, et brevibus se credere saltu;
Per remos alii. Speculatus litora Tarcho,
Qua vada non spirant, nec fracta remurmurat unda,
Sed mare inoffensum crescenti adlabitur æstu;
Advertit subito proras, sociosque precatur :
« Nunc, o lecta manus, validis incumbite remis;
Tollite, ferte rates; inimicam findite rostris
Hanc terram, sulcumque sibi premat ipsa carina.
Frangere nec tali puppim statione recuso,
Adrepta tellure semel. » Quæ talia postquam
Effatus Tarcho, socii consurgere tonsis
Spumantisque rates arvis inferre Latinis,
Donec rostra tenent siccum, et sedere carinæ
Omnes innocuæ : sed non puppis tua, Tarcho
Namque, inflicta vadis, dorso dum pendet iniquo,
Anceps sustentata diu, fluctusque fatigat,
Solvitur, atque viros mediis exponit in undis;
Fragmina remorum quos et fluitantia transtra
Inpediunt, retrahitque pedem simul unda relabens.
Nec Turnum segnis retinet mora : sed rapit acer
Totam aciem in Teucros, et contra in litore sistit.
Signa canunt. Primus turmas invasit agrestes
Æneas, omen pugnæ, stravitque Latinos,
Occiso Therone, virum qui maxumus ultro
Ænean petit : huic gladio perque ærea suta,
Per tunicam squalentem auro, latus haurit apertum.
Inde Lichan ferit, exsectum jam matre peremta,
Et tibi, Phœbe, sacrum, casus evadere ferri
Quod licuit parvo. Nec longe, Cissea durum,
Inmanemque Gyan, sternentes agmina clava,
Dejecit leto : nihil illos Herculis arma,
Nec validæ juvere manus, genitorque Melampus,
Alcidæ comes, usque gravis quum terra labores
Præbuit. Ecce Pharo, voces dum jactat inertis,
Intorquens jaculum clamanti sistit in ore.
Tu quoque, flaventem prima lanugine malas
Dum sequeris Clytium infelix, nova gaudia, Cydon,

Si les fils de Phorcus, ces frères magnanimes,
N'eussent sauvé dans toi l'une de ses victimes.
Tous les sept sur Énée ont fait voler leurs dards;
Sur lui les traits lancés fondent de toutes parts :
Les uns sont repoussés par la divine armure;
Des autres Cythérée amortit la blessure,
Et le corps de son fils à peine est effleuré.
Alors du sang latin encor plus altéré :
« Des armes, cria-t-il, oui, donnez-moi ces armes
Qui sous les murs troyens répandoient tant d'alarmes :
Aucuns des traits par qui les Grecs furent percés
Ne seront aux Latins impunément lancés. »
Achate alors lui tend sa redoutable lance;
Le héros la saisit, la soulève et la lance.
Elle vole; et Méon, malgré son bouclier
Et malgré sa cuirasse, est percé tout entier.
Alcanor tend le bras à son frère qui tombe :
Le trait sort tout fumant du guerrier qui succombe,
Poursuit, l'atteint lui-même; et, du corps séparé,
A ses nerfs languissants pend son bras déchiré.
Numitor veut venger le meurtre de son frère;
Il tire de son corps la pique meurtrière,
La lance sur Énée : Achate en est atteint,
Mais de son noble sang le fer à peine est teint.
Clausus accourt, tout fier des forces du jeune âge :
Dryope ose braver son superbe courage.
L'impétueux Clausus, coupant du même fer
Le passage des sons et le chemin de l'air,
Arrête du guerrier la bravade hardie,
Et lui ravit d'un coup la parole et la vie :
Il bat du front la terre, et la teint de son sang.
Trois frères thraciens sentent ce bras puissant :
Trois autres à leur tour éprouvent sa furie;
Idas étoit leur père, Ismare leur patrie.
Soudain fondent sur lui ces Aurunces si fiers,
Et le brave Halésus, et toi du dieu des mers
Impétueux enfant, Messape, dont l'adresse
Dompte des fiers coursiers la fougueuse jeunesse.
Des deux parts même espoir, même ardeur, même effort;
Les deux partis rivaux, ensanglantant ce bord,
Du fatal Latium se disputent la porte;
Nul d'eux ne veut céder, nul encor ne l'emporte.
Tels dans les champs des airs luttent deux vents égaux;
Les courants opposés, les nuages rivaux,
Soutiennent, sans céder, leur choc opiniâtre :
Tels Troyens et Latins sur ce sanglant théâtre
Se poussant, s'approchant, s'éloignant de la mer,
Luttent pied contre pied, le fer contre le fer.
Plus loin combat Pallas : mais, ô douleur extrême !
Un rapide torrent, qui sur ce terrain même
A roulé des débris de rochers, d'arbrisseaux,
Condamne ses soldats à quitter leurs chevaux :
Dans le combat à pied, leur inexpérience
Bientôt des rangs troublés a détruit l'ordonnance;
Et devant les Latins leurs bataillons sans art
Résistoient en désordre et fuyoient au hasard.
Leur chef emploie alors, pour ressource dernière,
Les reproches sanglants, la touchante prière :
« Amis, où fuyez-vous ? Par vous, par vos exploits,
Par les hauts faits d'Évandre admirés tant de fois,
Par l'espoir dont Pallas peut se flatter peut-être
Et d'imiter son père et d'égaler son maître,
Revenez, suivez-moi, marchons le fer en main !
Voyez ces rangs épais, c'est là notre chemin;
Là le salut de tous et l'honneur vous appelle :
Où l'obstacle est plus grand, la victoire est plus belle.
Ici nous n'avons pas à combattre des dieux :
N'avons-nous pas des bras, un cœur, du fer comme eux ?
Hommes, pour ennemis nous n'avons que des hommes :
Vous savez ce qu'ils sont; montrez-leur qui nous sommes.

Dardania stratus dextra, securus amorum,
Qui juvenum tibi semper erant, miserande, jaceres;
Ni fratrum stipata cohors foret obvia, Phorci
Progenies; septem numero, septenaque tela
Conjiciunt : partim galea clypeoque resultant
Irrita; deflexit partim stringentia corpus
Alma Venus. Fidum Æneas adfatur Achaten :
« Suggere tela mihi; non ullum dextera frustra
Torserit in Rutulos, steterunt quæ in corpore Graium
Iliacis campis. » Tum magnam corripit hastam,
Et jacit : illa volans clypei transverberat æra
Mæonis, et thoraca simul cum pectore rumpit.
Huic frater subit Alcanor, fratremque ruentem
Sustentat dextra : trajecto missa lacerto
Protinus hasta fugit, servatque cruenta tenorem;
Dexteraque ex humero nervis moribunda pependit.
Tum Numitor, jaculo fratris de corpore rapto,
Ænean petiit : sed non et figere contra
Est licitum, magnique femur perstrinxit Achatæ.
Hic Curibus, fidens primævo corpore, Clausus
Advenit, et rigida Dryopem ferit eminus hasta
Sub mentum graviter pressa, pariterque loquentis
Vocem animamque rapit, trajecto gutture; at ille
Fronte ferit terram; et crassum vomit ore cruorem.
Tris quoque Threicios Boreæ de gente suprema,
Et tris, quos Idas pater, et patria Ismara mittit,
Per varios sternit casus. Adcurrit Halesus,
Auruncæque manus; subit et Neptunia proles,
Insignis Messapus equis : expellere tendunt
Nunc hi, nunc illi; certatur limine in ipso
Ausoniæ; magno discordes æthere venti
Prælia ceu tollunt, animis et viribus æquis :
Non ipsi inter se, non nubila, non mare cedunt;
Anceps pugna diu; stant obnixa omnia contra.
Haud aliter Trojanæ acies, aciesque Latinæ
Concurrunt; hæret pede pes, densusque viro vir.
At parte ex alia, qua saxa rotantia late
Inpulerat torrens, arbustaque diruta ripis,
Arcadas, insuetos acies inferre pedestris,
Ut vidit Pallas Latio dare terga sequaci;
Aspera quies natura loci dimittere quando
Suasit equos, unum quod rebus restat egenis :
Nunc prece, nunc dictis virtutem adcendit amaris :
« Quo fugitis, socii? per vos, et fortia facta,
Per ducis Evandri nomen, devictaque bella,
Spemque meam, patriæ quæ nunc subit æmula laudi,
Fidite ne pedibus; ferro rumpenda per hostis
Est via, qua globus ille virum densissimus urget :
Hac vos et Pallanta ducem patria alta reposcit.
Numina nulla premunt : mortali urgemur ab hoste

Eh! quel moyen d'ailleurs d'échapper aux combats?
D'un côté c'est la mer qui s'oppose à vos pas;
De l'autre vos remparts, les Troyens et la gloire.
Votre arrêt est dicté : la mort ou la victoire. »
Il dit, et tout-à-coup sa bouillante valeur
Les entraîne avec lui. Lagus, pour son malheur,
Vient s'offrir à ses coups : tandis que du rivage
Il enlève un rocher qu'a rencontré sa rage,
Il le perce à l'endroit où, traversant le dos,
Des deux flancs recouverts de leurs robustes os
L'épine en s'alongeant occupe l'intervalle.
Pour retirer le fer de la lance fatale
Par son bras vigoureux avec force enfoncé,
Sur l'ennemi mourant tandis qu'il s'est baissé,
Hisbon sur le vainqueur lève déja le glaive,
Veut venger son ami : le héros se relève,
Et, perçant ses poumons encor gros de courroux,
Par un coup plus rapide a prévenu ses coups.
Sthénélus lui succède : il poursuit, il immole,
Sans respect pour son nom, le superbe Anchemole;
Lui qui, de sa marâtre infame suborneur,
De ta couche, ô Rhétus! osa souiller l'honneur.
Et vous, au même jour nés de la même mère,
Double objet de regrets pour un malheureux père,
O Thymber! ô Laris! vous tombez expirants.
Vos traits pareils en tout, de vos propres parents
Embarrassoient l'amour et la vue indécise,
Et leurs yeux se plaisoient à leur douce méprise.
Mais, par deux coups divers, également affreux,
Pallas sut trop, hélas! vous distinguer tous deux.
La tête de Thymber roule sur la poussière;
Et toi, jeune Laris, l'atteinte meurtrière
A fait tomber ta main, dont les doigts défaillants
Serrent encor le fer de leurs nerfs tressaillants!
Cette main en mourant paroît te reconnoître,
Et ses derniers efforts semblent chercher son maître.
Les exploits de son chef, encor plus que sa voix,
Et de honte et de rage enflamment à-la-fois
Le fier Arcadien, digne enfin de le suivre.
Rhétus au fer mortel de lui-même se livre,
Et de l'heureux Ilus sa mort sauve les jours;
La lance de Pallas alloit trancher leur cours,
Lorsque Rhétus, fuyant sur son essieu rapide
Les armes de Teuthras et son frère intrépide,
Intercepte le coup; et, mourant pour autrui,
Tombe, et périt d'un trait qui n'étoit pas pour lui.
Ainsi, lorsqu'un berger a de la flamme avide
Dispersé dans les bois la semence rapide,
De rameaux en rameaux par les vents emporté
Le vaste embrasement s'étend de tout côté;
Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil content les flammes triomphantes :
Ainsi, brave Pallas, tout s'enflamme à ta voix,
Et les tiens à l'envi secondent tes exploits.
Mais, rappelant sa force et sa valeur guerrière,
Halésus à leur rage oppose une barrière :
Déja tombent ensemble aux gouffres de Pluton
Le fier Démodocus, et Phérète et Ladon.
Sur lui Strymon levoit sa redoutable épée;
Mais par un coup plus prompt sa main tombe frappée.
Un roc atteint Thoas : avec ses os meurtris
De son cerveau sanglant s'envolent les débris.
Écoutant de son cœur les alarmes trop sûres
(Le cœur devine mieux souvent que les augures),
Le père d'Halésus le cacha dans les bois;
Mais quand du sort lui-même il eut subi les lois,
La Parque sur son fils jetant sa main cruelle
A Pallas dévoua sa victime nouvelle.
« O fleuve des Toscans! dit le brave Pallas,
Viens, et conduis le trait que balance mon bras;
Conduis-le dans le sein de ce guerrier farouche.
Si tu remplis le vœu que t'adresse ma bouche,
Si ta faveur le livre à mes heureux efforts,
J'orne de sa dépouille un chêne de tes bords. »

Mortales; totidem nobis animæque manusque.
Ecce, maris magna claudit nos objice pontus;
Deest jam terra fugæ : pelagus Trojamne petemus? »
Hæc ait, et medius densos prorumpit in hostis.
Obvius huic primum, fatis adductus iniquis,
Fit Lagus : hunc, magno vellit dum pondere saxum,
Intorto figit telo, discrimina costis
Per medium qua spina dabat, hastamque receptat
Ossibus hærentem : quem non super occupat Hisbo,
Ille quidem hoc sperans : nam Pallas ante ruentem,
Dum furit, incautum crudeli morte sodalis,
Excipit, atque ensem tumido in pulmone recondit.
Hinc Sthenelum petit, et Rhœti de gente vetusta
Anchemolum, thalamos ausum incestare novercæ.
Vos etiam gemini, Rutulis cecidistis in arvis,
Daucia, Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error :
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas;
Nam tibi, Thymbre, caput Evandrius abstulit ensis;
Te decisa suum, Laride, dextera quærit;
Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.
Arcadas accensos monitu, et præclara tuentes
Facta viri, mixtus dolor et pudor armat in hostes.
Tum Pallas bijugis fugientem Rhœtea præter
Trajicit. Hoc spatium, tantumque moræ, fuit Ilo;
Ilo, namque procul validam direxerat hastam,
Quam medius Rhœteus intercipit, optime Teuthra,
Te fugiens, fratremque Tyren; curruque volutus
Cædit semianimis Rutulorum calcibus arva.
Ac velut, optato ventis æstate coortis,
Dispersa immittit silvis incendia pastor;
Correptis subito mediis, extenditur una
Horrida per latos acies Volcania campos;
Ille sedens victor flammas despectat ovantis :
Non aliter socium virtus coit omnis in unum,
Teque juvat, Palla; sed bellis acer Halesus
Tendit in adversos, seque in sua colligit arma.
Hic mactat Ladona, Pheretaque, Demodocumque;
Strymonio dextram fulgenti deripit ense
Elatam in jugulum; saxo ferit ora Thoantis,
Ossaque dispersit cerebro permixta cruento.
Fata canens silvis genitor celarat Halesum;
Ut senior leto canentia lumina solvit,
Injecere manum Parcæ, telisque sacrarunt
Evandri : quem sic Pallas petit ante precatus :
« Da nunc, Thybri pater, ferro, quod missile libro,

Pallas est exaucé : tandis que sa jeunesse
Du vieillard Imaon protégeoit la foiblesse,
Halésus à la mort livre un sein désarmé.
Par ce coup éclatant Lausus est alarmé :
Pour ranimer des siens l'audace défaillante,
Lausus, s'abandonnant à sa fougue bouillante,
Frappe l'énorme Abas, et terrasse avec lui
Des Troyens effrayés le plus superbe appui :
Toscans, Arcadiens, et les héros de Troie,
Vainqueurs même des Grecs, sont devenus sa proie.
L'un sur l'autre portés, l'un de l'autre rivaux,
Les deux camps, chefs, soldats, font des efforts égaux ;
Les rangs pressent les rangs, les traits manquent d'espace;
Dans Pallas, dans Lausus, même ardeur, même audace :
Tous deux jeunes, tous deux éclatants de beauté.
Mais, hélas ! de leur sort triste fatalité !
Tous les deux sans retour ont quitté leur patrie;
Tous deux cherchent la mort ; et, malgré leur furie,
Par les coups l'un de l'autre ils ne périront pas :
Un dieu garde leur chute à de plus nobles bras.
Dans ce même moment, Turnus à pas rapides
Pousse parmi les rangs ses coursiers intrépides;
Sa sœur l'a fait voler au secours de Lausus.
Il arrive. « Arrêtez, dit-il, c'est à Turnus
A combattre Pallas; moi seul du téméraire
Je dois tirer vengeance : eh ! que ne peut son père
Voir comment un guerrier traite un jeune orgueilleux ? »
Il dit, et tout fait place à ce combat fameux.
Pallas du fier Turnus admire l'arrogance,
Son superbe courroux, son port, sa taille immense;
Et son œil, répondant à son regard altier,
Avec un froid dédain le parcourt tout entier.
« Viens, dit-il ; que ma main t'arrache la victoire,
Ou qu'un trépas illustre honore ma mémoire,
A mon père, crois-moi, l'un ou l'autre est égal :
Cesse donc la menace, et connois ton rival. »
Il dit, et sans effroi, sans arrogance vaine,
Au devant de Turnus s'avance dans la plaine :
De ses braves soldats tout le sang s'est glacé.
Mais déja de son char Turnus s'est élancé;
C'est à pied, c'est de près, et sans vaine assistance,
Qu'il veut contre Pallas mesurer sa vaillance;
Et tel qu'un fier lion, qui dans un pré lointain
Voit un taureau farouche au front large et hautain
Préparer au combat sa corne menaçante,
Part, les crins hérissés et la gueule écumante ;
Ainsi Turnus accourt d'un pas précipité.
Inégal en vigueur, mais égal en fierté,
Pallas le voit venir, et l'attend sans rien craindre;
Et, s'arrêtant au lieu d'où le trait peut l'atteindre,
« Toi qui daignas t'asseoir aux festins paternels,
Hercule ! entends ma voix des palais éternels,
Dit-il ; que ce Turnus à sa main expirante
Me voie ici ravir son armure sanglante;
Qu'il descende aux enfers, la rage dans le cœur,
Et de ses yeux mourants distingue son vainqueur ! »
Hercule en gémissant écoute sa prière;
La pitié de ses pleurs a mouillé sa paupière.
« Mon fils, dit Jupiter, dans cet humain séjour
Chaque mortel paroît, disparoît sans retour;
Mais par d'illustres faits vivre dans la mémoire,
Voilà la récompense et le droit de la gloire.
Ilion vit périr plus d'un enfant des dieux ;
Et Sarpédon mon fils n'est-il pas mort comme eux ?
Ce fier Turnus lui-même, il faudra bien qu'il meure,
Et la Parque déja file sa dernière heure. »
Ainsi dit Jupiter, et du palais des cieux
Vers les champs des Latins il rejette les yeux.

Fortunam atque viam duri per pectus Halesi;
Hæc arma exuviasque viri tua quercus habebit. »
Audiit illa deus : dum texit Imaona Halesus,
Arcadio infelix telo dat pectus inermum.
At non cæde viri tanta perterrita Lausus,
Pars ingens belli, sinit agmina : primus Abantem
Oppositum interimit, pugnæ nodumque moramque.
Sternitur Arcadiæ proles ; sternuntur Etrusci ;
Et vos, o Graiis inperdita corpora, Teucri.
Agmina concurrunt ducibusque et viribus æquis.
Extremi addensent acies ; nec turba moveri
Tela manusque sinit : hinc Pallas instat et urget;
Hinc contra Lausus, nec multum discrepat ætas,
Egregii formæ ; sed queis fortuna negarat
In patriam reditus : ipsos concurrere passus
Haud tamen inter se magni regnator Olympi;
Mox illos sua fata manent majore sub hoste.
Interea soror alma monet succurrere Lauso
Turnum, qui volucri curru medium secat agmen.
Ut vidit socios : « Tempus desistere pugnæ ;
Solus ego in Pallanta feror ; soli mihi Pallas
Debetur ; cuperem ipse parens spectator adesset. »
Hæc ait, et socii cesserunt æquore jusso.
At, Rutulum abscessu, juvenis tum jussa superba
Miratus, stupet in Turno, corpusque per ingens
Lumina volvit, obitque truci procul omnia visu :
Talibus et dictis it contra dicta tyranni :
« Aut spoliis ego jam raptis laudabor opimis,
Aut leto insigni : sorti pater æquus utrique est.
Tolle minas. » Fatus, medium procedit in æquor.
Frigidus Arcadibus coit in præcordia sanguis.
Desiluit Turnus bijugis ; pedes adparat ire
Comminus : utque leo, specula quum vidit ab alta
Stare procul campis meditantem in prælia taurum,
Advolat : haud alia est Turni venientis imago.
Hunc ubi contiguum missæ fore credidit hastæ
Ire prior Pallas, si qua fors adjuvet ausum
Viribus inparibus, magnumque ita ad æthera fatur :
« Per patris hospitium, et mensas, quas advena adisti,
Te precor, Alcide, cœptis ingentibus adsis ;
Cernat semineci sibi me rapere arma cruenta,
Victoremque ferant morientia lumina Turni. »
Audiit Alcides juvenem, magnumque sub imo
Corde premit gemitum, lacrymasque effudit inanes.
Tum Genitor natum dictis adfatur amicis :
« Stat sua cuique dies ; breve et inreparabile tempus
Omnibus est vitæ ; sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus. Trojæ sub mœnibus altis
Tot gnati cecidere deum ; quin occidit una
Sarpedon, mea progenies : etiam sua Turnum
Fata vocant, metasque dati pervenit ad ævi. »
Sic ait, atque oculos Rutulorum rejicit arvis.

Ces deux fameux rivaux déja sont en présence :
Pallas d'un bras nerveux a fait voler sa lance;
Et, tandis qu'il saisit son glaive étincelant,
Le trait impétueux, qui s'élance en sifflant,
Va frapper à l'endroit où l'épaule cachée
Supporte la cuirasse autour d'elle attachée;
Et, malgré le pavois dont il perce les bords,
Son fer du grand Turnus vient effleurer le corps.
Pallas avec transport accepte ce présage,
Et cet heureux essai redouble son courage.
Turnus d'un bois noueux, que termine un long fer,
Arme son bras puissant, le balance dans l'air :
« Tiens, vois qui de nos traits est le plus redoutable ! »
Il dit : au même instant le dard inévitable,
Malgré l'airain, le fer dans la flamme durcis,
L'un sur l'autre ployés, l'un par l'autre épaissis,
Malgré les doubles peaux que son tissu rassemble,
Traverse sa cuirasse et son cœur tout ensemble.
Le courageux Pallas l'arrache tout sanglant;
Et sa vie aussitôt s'échappe avec son sang.
Sous l'inutile poids de sa brillante armure,
Le jeune infortuné tombe sur sa blessure,
Et mord, en insultant le bras qui l'a dompté,
De ces bords ennemis le sable ensanglanté.
Turnus, d'un pied cruel foulant ce triste reste,
« Vous, témoins d'une audace à son fils si funeste,
Soldats d'Évandre, allez, remettez-le en ses bras;
C'est ainsi que j'ai dû lui renvoyer Pallas.
Cependant je veux bien, pour consoler un père,
Accorder à son corps l'asile funéraire :
Qu'il lui dresse un tombeau, j'y consens; mais ce fils
Aura payé bien cher ses funestes amis ! »
Il dit, et, sur son corps posant son pied barbare,
Saisit son baudrier, l'en dépouille, et se pare
De ce riche trophée où l'art a reproduit
Cet hymen exécrable et cette horrible nuit
Qui, cachant les forfaits des lâches Danaïdes,
Inondèrent de sang leurs couches homicides;
Du travail de Clonus superbe monument.
Turnus s'en applaudit. Fatal aveuglement!
Combien de son bonheur l'homme aisément s'enivre!
Sans prévoir l'avenir, au présent il se livre.
Hélas! le moment vient, il ne tardera pas,
Où l'orgueilleux Turnus paiera cher ce trépas;
Et, teignant de son sang ces marques de sa gloire,
Maudira, mais trop tard, sa fatale victoire!
Cependant de Pallas les amis gémissants
Poussent en longs sanglots de lugubres accents,
L'environnent en foule, et, l'arrosant de larmes,
Rapportent ce guerrier étendu sur ses armes.
O cher et triste objet! ô combien ton cercueil
Va porter chez Évandre et de gloire et de deuil!
Hélas! à peine entré dans la lice guerrière,
La mort avant le temps vient finir ta carrière.
Console-toi; le sort, en abrégeant son cours,
Ajoute à ton grand nom ce qu'il ôte à tes jours.
Bientôt un avis sûr au généreux Énée
Du malheureux Pallas apprend la destinée,
Lui dit quel grand danger environne les siens,
Qu'il est temps de voler au secours des Troyens.
Il part, moissonne tout sur son sanglant passage.
C'est toi, Turnus, c'est toi que demande sa rage :
Pallas et son trépas, Évandre et sa douleur,
Sont présents à ses yeux, sont présents à son cœur :
Il n'a pas oublié les services d'Évandre,
Sa table hospitalière et son accueil si tendre.
De Sulmon et d'Ufens huit malheureux enfants
Par ses terribles mains sont saisis tout vivants;
Du bûcher d'un ami, dont l'ombre les réclame,
Bientôt leur sang captif arrosera la flamme.
Magus au même instant se présente à ses coups;
Le trait vole : aussitôt, tombant sur ses genoux,

At Pallas magnis emittit viribus hastam,
* Vaginaque cava fulgentem deripit ensem. *
Illa volans, humeris surgunt qua tegmina summa,
Incidit, atque, viam clypei molita per oras,
Tandem etiam magno strinxit de corpore Turni.
Hic Turnus ferro præfixum robur acuto
In Pallanta diu librans jacit, atque ita fatur :
« Adspice, num mage sit nostrum penetrabile telum. »
Dixerat; at clypeum, tot ferri terga, tot æris,
Quum pellis totiens obeat circumdata tauri,
Vibranti medium cuspis transverberat ictu,
Loricæquæ moras, et pectus perforat ingens.
Ille rapit calidum frustra de volnere telum;
Una eademque via sanguis animusque sequuntur.
Conruit in volnus; sonitum super arma dedere;
Et terram hostilem moriens petit ore cruento.
Quem Turnus super adsistens :
« Arcades, hæc, inquit, memores mea dicta referte
Evandro : qualem meruit, Pallanta remitto.
Quisquis honos tumuli, quidquid solamen humandi est,
Largior; haud illi stabunt Æneia parvo
Hospitia. » Et lævo pressit pede, talia fatus,
Exanimem, rapiens inmania pondera baltei,
Inpressumque nefas : una sub nocte jugali
Cæsa manus juvenum fœde, thalamique cruenti;
Quæ Clonus Eurytides multo cælaverat auro;
Quo nunc Turnus ovat spolio gaudetque potitus.
Nescia mens hominum fati, sortisque futuræ,
Et servare modum, rebus sublata secundis!
Turno tempus erit, magno quum optaverit emtum
Intactum Pallanta, et quum spolia ista diemque
Oderit! At socii multo gemitu lacrymisque
Inpositum scuto referunt Pallanta frequentes.
O dolor, atque decus magnum rediture parenti!
Hæc te prima dies bello dedit, hæc eadem aufert;
Quum tamen ingentis Rutulorum linquis acervos!
Nec jam fama mali tanti, sed certior auctor
Advolat Æneæ, tenui discrimine leti
Esse suos : tempus versis succurrere Teucris.
Proxima quæque metit gladio, latumque per agmen
Ardens limitem agit ferro; te, Turne, superbum
Cæde nova quærens. Pallas, Evander, in ipsis
Omnia sunt oculis; mensæ, quas advena primas
Tunc adiit, dextræque datæ. Sulmone creatos
Quatuor hic juvenes; totidem, quos educat Ufens,
Viventis rapit, inferias quos immolet umbris,
Captivoque rogi perfundat sanguine flammas.
Inde Mago procul infensam contenderat hastam ;

L'adroit Magus échappe à la mort qui s'apprête,
Et le fer en passant a sifflé sur sa tête.
Soudain il se prosterne implorant le héros,
Et d'un ton suppliant il lui parle en ces mots :
« Par les mânes d'Anchise, et par la tendre enfance
De ce fils adoré, votre douce espérance,
N'arrachez pas, d'un bras sans gloire triomphant,
Un enfant à son père, un père à son enfant!
S'il faut le racheter, ma richesse est immense,
Mon palais est rempli de ma magnificence;
Un vaste amas d'argent, un poids immense d'or,
Ou brut, ou façonné, composent mon trésor.
Ce n'est pas de ma mort que dépend la victoire,
Et seul je ne puis mettre obstacle à votre gloire.
— Épargne pour tes fils tous ces vains amas d'or,
Ou brut, ou façonné, qu'enferme ton trésor.
Tu parles de pitié! Pallas attend vengeance,
Et Turnus le premier abolit la clémence.
Point de paix aux Latins, de grace à leurs amis!
Voilà le vœu d'Anchise et celui de son fils. »
Il dit, saisit sa tête, et jusqu'à la poignée
Plonge le fer qui brille en sa main indignée.
Non loin il aperçoit le brave fils d'Hémon,
Pontife de Diane et prêtre d'Apollon.
Son auguste tiare, et sa riche parure,
Et l'or éblouissant de sa superbe armure,
L'annoncent à ses yeux par un brillant éclat.
Il le poursuit, l'atteint dans le champ du combat;
Il tombe; et, sans pitié pour le sang qui le souille
D'un prêtre d'Apollon Mars saisit la dépouille :
Séreste la rapporte en ployant sous le poids.
Deux guerriers au héros s'opposent à-la-fois :
L'un d'eux est Céculus, que Vulcain a fait naître;
L'autre est le Marse Ombron, orgueilleux de connoître
De ses monts paternels les végétaux fameux.
Énée avec fureur s'avance audevant d'eux.
Le bouclier d'Anxur, avec sa main coupée,
D'abord vole en éclats sous sa terrible épée.
Ombron, fier de son art, par de magiques mots
Sans doute a cru charmer la fureur du héros :
Peut-être il espéroit, vainqueur des destinées,
Une heureuse vieillesse et de longues années;
Mais le glaive troyen en abrège le cours.
Le brave Tarquitus voloit à son secours :
De Dryope et de Faune, en un réduit champêtre,
Pour un destin plus doux l'amour l'avoit fait naître.
Fier de sa riche armure et de son sang divin,
Il accourt; le héros étend sur lui la main,
Perce son bouclier et sa forte cuirasse :
Il fuit, traînant le poids du fer qui l'embarrasse;
D'un seul coup arrêtant sa marche et ses discours,
L'impitoyable acier a terminé ses jours;
Et, repoussant son tronc sur la poudre sanglante,
« Reste là, malheureux! ta mère gémissante
Au tombeau paternel ne t'enfermera pas :
Reste là! des vautours sois l'horrible repas;
Ou que des vastes mers, ta digne sépulture,
Les monstres affamés déchirent ta blessure :
Pallas du moins aura les honneurs du tombeau. »
Ainsi dit le vainqueur; et plein d'un feu nouveau,
Fendant des premiers rangs la foule épouvantée,
Il poursuit et Lycas, et le robuste Antée,
Et le brave Numas, et le blond Camertès,
Qui, fils du grand Volscens, et rappelant ses traits,
Unit à ce beau nom, à son domaine immense,
Le trône d'Amyclas, l'école du silence.
Par-tout le fier Troyen fait voler le trépas.
Tel couroit Égéon, aux cent mains, aux cent bras;
Tel, se multipliant sous mille aspects farouches,
Il vomissoit des feux de ses cinquante bouches;
De ses cinquante dards lançoit autant d'éclairs,
D'autant de boucliers obscurcissoit les airs;
Et, sous ses pieds tonnants faisant trembler la terre,
Seul affrontoit l'Olympe et bravoit le tonnerre.

Ille astu subit, at tremebunda supervolat hasta;
Et genua amplectens, effatur talia supplex :
« Per patrios Manis, per spes surgentis Iuli,
Te precor, hanc animam serves natoque, patrique.
Est domus alta; jacent penitus defossa talenta
Cælati argenti; sunt auri pondera facti
Infectique mihi; non hic victoria Teucrum
Vertitur, aut anima una dabit discrimina tanta. »
Dixerat. Æneas contra cui talia reddit :
« Argenti atque auri memoras quæ multa talenta,
Gnatis parce tuis. Belli commercia Turnus
Sustulit ista prior, jam tum Pallante perempto.
Hoc patris Anchisæ Manes, hoc sentit Iulus. »
Sic fatus galeam læva tenet, atque reflexa
Cervice orantis capulo tenus adplicat ensem.
Nec procul Hæmonides, Phœbi Triviæque sacerdos,
Infula cui sacra redimibat tempora vitta,
Totus conlucens veste, atque insignibus armis :
Quem congressus agit campo, lapsumque superstans
Inmolat, ingentique umbra tegit; arma Serestus
Lecta refert humeris, tibi, rex Gradive, tropæum.
Instaurant acies Volcani stirpe creatus
Cæculus, et veniens Marsorum montibus Umbro.
Dardanides contra furit. Anxuris ense sinistram
Et totum clypei ferro dejecerat orbem;
Dixerat ille aliquid magnum, vimque adfore verbo
Crediderat, cœloque animum fortasse ferebat,
Canitiemque sibi, et longos promiserat annos.
Tarquitus exsultans contra fulgentibus armis,
Silvicolæ Fauno Dryope quem Nympha crearat,
Obvius ardenti sese obtulit : ille reducta
Loricam clypeique ingens onus inpedit hasta :
Tum caput orantis nequidquam, et multa parantis
Dicere, deturbat terræ; truncumque tepentem
Provolvens, super hæc inimico pectore fatur :
« Istic nunc, metuende, jace! non te optima mater
Condet humi, patriove onerabit membra sepulcro :
Alitibus linquere feris; aut gurgite mersum
Unda feret, piscesque inpasti volnera lambent. »
Protenus Antæum et Lucam, prima agmina Turni,
Persequitur, fortemque Numam, fulvumque Camertem,
Magnanimo Volscente satum; ditissimus agri
Qui fuit Ausonidum, et tacitis regnavit Amyclis.
Ægæon qualis, centum cui brachia dicunt,
Centenasque manus, quinquaginta oribus ignem
Pectoribusque arsisse, Jovis quum fulmina contra

Tel étoit le héros; tel son fougueux transport
Multiplioit ses coups, le ravage et la mort.
Son épée, au carnage une fois échauffée,
Court, vole, brave tout, renverse tout. Niphée,
Sur son sanglant passage, hélas! pour son malheur,
Guidoit quatre coursiers : soudain, saisis de peur
A l'aspect du héros tout fumant de carnage,
Ils renversent leur guide, et, courant au rivage,
De son char fracassé dispersent les débris.
  Par leurs beaux coursiers blancs, aux combats aguerris,
Liger au ton superbe, et Lucagus son frère,
Rapidement traînés dans des flots de poussière,
Fouloient des rangs entiers; et tandis que l'un d'eux
De ces coursiers ardents guide l'élan fougueux,
Son frère, d'une main à combattre occupée,
Fait tourner dans les airs sa foudroyante épée.
Énée à son aspect ne s'émeut pas en vain;
Terrible, il fond sur eux une lance à la main.
« Tourne ici, dit Liger, ta vue intimidée :
Ces coursiers ne sont pas ceux du fils de Tydée;
Ce char n'est pas celui de l'enfant de Thétis,
Dont Vénus tant de fois a préservé son fils;
Ils t'apportent la mort et la fin de la guerre,
Et ton sang odieux va rougir cette terre,
Plus funeste pour toi que les champs phrygiens. »
Ainsi parle Liger. Le héros des Troyens
Laisse perdre dans l'air ces menaces frivoles,
Et répond par un dard à de vaines paroles.
Lucagus à l'instant, un javelot en main,
Excitant ses coursiers, se penche sur leur crin :
Superbe, il se relève; et, redressant sa tête,
Le pied gauche en avant, au combat il s'apprête.
Mais déja du Troyen le pénétrant acier
Traverse par les bords son épais bouclier,
Et court plonger son fer dans sa cuisse sanglante.
Le héros, insultant à sa chute pesante,
« Lucagus, lui dit-il, tu n'accuseras pas
Tes chevaux et ton char d'avoir fui les combats :
Toi-même en descendant leur as lâché les rênes;
Et c'est toi dont le sang doit arroser ces plaines. »
Il dit, et dans l'instant saisit ses deux coursiers.
Liger, quittant l'orgueil de ses discours altiers,
Tombe aux genoux d'Énée, et vers sa main sanglante
Levant ses bras tendus et sa voix suppliante :
« Par toi, par les auteurs de tes jours glorieux,
Troyen, ne m'ôte pas la lumière des cieux,
Et qu'un guerrier soumis désarme ton courage!
— Tu n'avois pas tantôt ce modeste langage,
Lui répond le vainqueur : meurs sur ton frère mort;
Et, né du même sang, subis le même sort. »
Il dit; et, sans égard pour sa bassesse infame,
A sa vile demeure il arrache son ame;
Sur son frère, à ces mots, il le jette mourant.
  Plus fougueux que l'orage, et plus prompt qu'un tor-
Tel Énée à Pallas prodiguoit les victimes. [rent,
Soudain, encouragés par ces faits magnanimes,
Ascagne et les Troyens, foiblement assiégés,
S'élancent des remparts qui les ont protégés.
  Aussitôt à Junon le roi des dieux s'adresse :
« O vous qu'à double titre honore ma tendresse,
Mon épouse, ma sœur, vous ne vous trompiez pas;
C'est Vénus qui conduit les Troyens aux combats :
Vous le voyez, ils sont sans force, sans courage;
Sans elle leur frayeur céderoit à l'orage. »
Junon, d'un ton soumis, lui répond : « Cher époux!
De ces cruels discours pourquoi m'accablez-vous?
Mon cœur, vous le savez, craint votre humeur sévère.
Ah! si comme autrefois Junon savoit vous plaire,
(Eh! quel motif a pu vous refroidir pour moi?)
Vous-même, pour Turnus partageant mon effroi,
Souffririez que Junon, à bon droit alarmée,
L'arrachât au péril, l'écartât de l'armée,

Tot paribus streperet clypeis, tot stringeret ensis :
Sic toto Æneas desævit in æquore victor,
Ut semel intepuit mucro. Quin ecce Niphæi
Quadrijuges in equos adversaque pectora tendit;
Atque illi longe gradientem et dira frementem
Ut videre, metu versi, retroque ruentes
Effunduntque ducem, rapiuntque ad litora currus.
  Interea bijugis infert se Lucagus albis
In medios, fraterque Liger; sed frater habenis
Flectit equos : strictum rotat acer Lucagus ensem
Haud tulit Æneas tanto fervore furentes :
Inruit, adversaque ingens adparuit hasta.
Cui Liger :
« Non Diomedis equos, nec currus cernis Achilli,
Aut Phrygiæ campos : nunc belli finis et ævi
His dabitur terris. » Vesano talia late
Dicta volant Ligeri; sed non et Troius heros
Dicta parat contra, jaculum nam torquet in hostem.
Lucagus ut pronus pendens in verbera telo
Admonuit bijugos; projecto dum pede lævo
Aptat se pugnæ, subit oras hasta per imas
Fulgentis clypei, tum lævum perforat inguen;
Excussus curru moribundus volvitur arvis.
Quem pius Æneas dictis adfatur amaris :
« Lucage, nulla tuos currus fuga segnis equorum
Prodidit, aut vanæ vertere ex hostibus umbræ;
Ipse rotis saliens juga deseris. » Hæc ita fatus
Adripuit bijugos. Frater tendebat inermes
Infelix palmas, curru delapsus eodem :
« Per te, per qui te talem genuere parentes,
Vir Trojane, sine hanc animam, et miserere precantis. »
Pluribus oranti Æneas : « Haud talia dudum
Dicta dabas; morere, et fratrem ne desere frater. »
Tum latebras animæ pectus mucrone recludit.
  Talia per campos edebat funera ductor
Dardanius, torrentis aquæ, vel turbinis atri
More furens : tandem erumpunt, et castra relinquunt
Ascanius puer, et nequidquam obsessa juventus.
  Junonem interea conpellat Juppiter ultro :
« O germana mihi, atque eadem gratissima conjux,
Ut rebare, Venus, nec te sententia fallit,
Trojanas sustentat opes; non vivida bello
Dextra viris, animusque ferox, patiensque pericli. »
Cui Juno submissa : « Quid, o pulcherrime conjux
Sollicitas ægram, et tua tristia dicta timentem?
Si mihi, quæ quondam fuerat, quamque esse decebat,
Vis in amore foret, non hoc mihi namque negares,
Omnipotens, quin et pugnæ subducere Turnum,

Et le rendît vivant à son père Daunus :
Mais sa vie est promise aux fureurs de Vénus,
Je me soumets. Pourtant notre sang l'a fait naître
Du sang de Pilumnus, son glorieux ancêtre;
Et, s'il faut dire plus, nul parmi les mortels
D'aussi riches présents n'a chargé vos autels. »
 Alors le souverain de la voûte céleste
Réplique en peu de mots : « Si du terme funeste
Vous voulez pour Turnus retarder le moment,
S'il faut vous rassurer par mon consentement,
Je l'accorde : endormez son audace guerrière,
Et de quelques instants prolongez sa carrière :
Voilà ce que je puis; mais si vos vœux secrets
Prétendent attaquer de plus grands intérêts,
Troubler l'ordre du sort, votre espérance est vaine. »
Alors, les yeux en pleurs, l'auguste souveraine
Lui répond : « Mon desir craint de vous offenser;
Mais si ce que tout haut vous osez prononcer,
Votre cœur l'accordoit! si Turnus pouvoit vivre!
Que dis-je! A cet espoir vainement je me livre;
Par le sceau du trépas il est déja marqué...
Si pourtant cet arrêt peut être révoqué!
Hélas! vous pouvez tout, et votre épouse pleure! »
 Junon quitte, à ces mots, la céleste demeure,
S'entoure d'un nuage, et vole vers les champs,
Où la rage et la mort parcourent les deux camps.
Là, d'une fausse vie animant un nuage,
Elle forme d'Énée une trompeuse image :
Du même bouclier le spectre arme son bras!
Avec les mêmes traits il s'élance aux combats;
Semblable est sa cuirasse, et semblable est sa lance;
Un panache pareil sur son front se balance;
Enfin, trompant l'oreille et les yeux à-la-fois,
L'ombre a pris du héros et la taille et la voix :
Tels les spectres légers sortent des noirs royaumes;
Tels nos rêves, la nuit, composent leurs fantômes.
Devant les premiers rangs le simulacre vain,
Superbe, se présente une lance à la main,
Et semble de Turnus défier la vaillance.
Turnus au faux guerrier a fait voler sa lance;
L'ombre fuit : triomphant de cette feinte peur,
Turnus vole, et poursuit le fantôme trompeur.
« Arrête! crioit-il; arrête, brave Énée!
Abandonnes-tu donc ton brillant hyménée?
Reviens; je veux ici te donner de ma main
Ces champs que si long-temps t'a promis le destin. »
Il dit, et ne voit pas, dans sa crédule joie,
Que l'air emporte au loin ses discours et sa proie.
 Un vaisseau, qui porta le roi des Clusiens,
Dans l'instant arrivoit des bords étruriens;
Et ses ponts, appliqués aux rochers du rivage,
Favorisoient sur l'onde un facile passage :
Là, par sa lâche fuite abusant le héros,
La vaine ombre s'échappe, et, volant sur les flots,
Dans le vaisseau qui fuit cherche un obscur asile.
Après elle Turnus vole d'un pas agile :
Mais du navire à peine il a franchi le bord,
Junon coupe le câble; et l'onde sans effort
Emporte sur les mers, en revenant sur elle,
Et la nef, et Turnus, et l'image infidèle.
Toutefois, poursuivant son ravage fatal,
Le véritable Énée appeloit son rival;
Lorsque enfin, détrompant une attente frivole,
Le faux Énée en l'air se dissipe et s'envole,
Et laisse errer Turnus à la merci des flots.
Furieux, ignorant la cause de ses maux,
Détestant les secours qui protégent sa vie,
Il lève au ciel ses mains, il gémit, il s'écrie :

Et Dauno possem incolumem servare parenti.
Nunc pereat, Teucrisque pio det sanguine pœnas :
Ille tamen nostra deducit origine nomen,
Pilumnusque illi quartus pater; et tua larga
Sæpe manu multisque oneravit limina donis. »
 Cui rex ætherii breviter sic fatur Olympi :
« Si mora præsentis leti, tempusque caduco
Oratur juveni, meque hoc ita ponere sentis,
Tolle fuga Turnum, atque instantibus eripe fatis.
Hactenus indulsisse vacat : sin altior istis
Sub precibus venia ulla latet, totumque moveri
Mutarive putas bellum, spes pascis inanis. »
Et Juno adlacrymans : « Quid si, quod voce gravaris,
Mente dares; atque hæc Turno rata vita maneret!
Nunc manet insontem gravis exitus; aut ego veri
Vana feror : quod ut o potius formidine falsa
Ludar, et in melius tua, qui potes, orsa reflectas! »
 Hæc ubi dicta dedit, cœlo se protenus alto
Misit, agens hiemem nimbo succincta, per auras;
Iliacamque aciem et Laurentia castra petivit.
Tum dea nube cava tenuem sine viribus umbram
In faciem Æneæ (visu mirabile monstrum)
Dardaniis ornat telis; clypeumque jubasque
Divini adsimulat capitis; dat inania verba;
Dat sine mente sonum, gressusque effingit euntis.
Morte obita quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus.
At primas læta ante acies exsultat imago,
Irritatque virum telis, et voce lacessit.
Instat cui Turnus, stridentemque eminus hastam
Conjicit; illa dato vertit vestigia tergo.
Tum vero Ænean aversum ut cedere Turnus
Credidit, atque animo spem turbidus hausit inanem :
« Quo fugis, Ænea? thalamos ne desere pactos :
Hac dabitur dextra tellus quæsita per undas. »
Talia vociferans sequitur, strictumque coruscat
Mucronem; nec ferre videt sua gaudia ventos.
 Forte ratis celsi conjuncta crepidine saxi
Expositis stabat scalis, et ponte parato;
Qua rex Clusinis advectus Osinius oris.
Huc sese trepida Æneæ fugientis imago
Conjicit in latebras; nec Turnus segnior instat,
Exsuperatque moras, et pontis transilit altos.
Vix proram adtigerat : rumpit Saturnia funem,
Avolsamque rapit revoluta per æquora navem.
Illum autem Æneas absentem in prælia poscit;
Obvia multa virum demittit corpora morti.
Tum levis haud ultra latebras jam quærit imago;
Sed sublime volans nubi se immiscuit atræ,
Quum Turnum medio interea fert æquore turbo.
Respicit ignarus rerum, ingratusque salutis,
Et duplices cum voce manus ad sidera tendit :

« O puissant Jupiter! par quel forfait affreux
Ai-je pu mériter un sort si malheureux?
D'où viens-je? où vais-je? où suis-je? et comment reparoître
Aux yeux qui dans Turnus ne verront plus qu'un traître?
Ils combattoient pour moi, je les livre à la mort;
Je les entends d'ici me reprocher leur sort;
J'entends leurs cris plaintifs et leur voix expirante;
J'entends rouler les chars sur leur foule mourante!
Que faire? malheureux! dans quel gouffre profond
Ensevelir la honte empreinte sur mon front?
Et vous, vous qui m'avez arraché du rivage,
Vents jaloux, flots cruels, j'implore votre rage;
Prenez, prenez pitié du malheureux Turnus!
Poussez-moi, jetez-moi sur des bords inconnus,
Où je puisse cacher mon déshonneur extrême,
Fuir les regards des miens, l'univers et moi-même;
Couvrez de mes débris quelques sauvages lieux :
Turnus en expirant remerciera les dieux. »
En prononçant ces mots son cœur ardent s'enflamme,
Et mille affreux projets se disputent son ame :
Tournera-t-il sur lui son inutile fer?
Doit-il cacher sa honte aux gouffres de la mer?
Doit-il, au sein des eaux se jetant à la nage,
Pour se rendre aux combats affronter le naufrage?
Trois fois il s'y résout, et la reine des cieux
Trois fois rompt par pitié son projet furieux.
Enfin il s'abandonne à la pente de l'onde;
La mer conduit sa poupe, et le vent la seconde;
Et l'antique cité de son père Daunus
A reçu malgré lui l'infortuné Turnus.
Alors le roi des dieux arme le fier Mézence;
Il veut que, de Turnus remplaçant la vaillance,
Il s'oppose aux projets des Troyens triomphants.
Aussitôt contre lui les généreux Toscans
Unissent à l'envi leur ligue courageuse.
Tel qu'un rocher battu par la vague orageuse,
Qui, le pied sous les eaux, la tête dans les airs,
Défiant et les vents, et la foudre, et les mers,
Résiste à leur fureur, insulte à leur menace :
Tel se montre Mézence. Il repousse, il terrasse
Un intrépide fils du vieux Dolichaon;
Il jette à ses côtés deux enfants d'Ilion,
Latagus qu'il atteint, et Palmus qui s'échappe;
Mais de deux coups divers leur ennemi les frappe :
Du hardi Latagus le lourd débris d'un mont
Vient frapper le visage, et lui brise le front;
Palmus, d'un fer tranchant étendu sur l'arène,
Sur son jarret sanglant avec effort se traîne.
Il laisse dans son sang ramper ce vil guerrier :
Mais sa belle cuirasse et son panache altier
Sont donnés à Lausus; et cette riche armure
Sert de trophée au père, à son fils de parure.
Bientôt le fier vainqueur fait tomber sous son bras
Évas le Phrygien, et le Troyen Mimas;
Mimas, né dans la nuit où, tristement féconde,
Hécube mit au jour, pour le malheur du monde,
Pâris, son tendre ami, si fatal aux Troyens :
Mais Pâris dort en paix dans les champs phrygiens,
Mimas mord, en tombant, une terre étrangère;
Fils du grand Amycus, Théano fut sa mère.
Tous sur son fier vainqueur s'élancent à-la-fois;
Mais, tel qu'un sanglier qu'en ses antiques bois
Recèle le Vésule, ou qu'une meute ardente
Arrache aux vieux roseaux des marais de Laurente,
S'il voit la lance nue et les filets dressés,
Terrible, l'œil ardent, et les crins hérissés,
Il s'émeut, il frémit, il écume de rage :
Contre lui les chasseurs excitent leur courage;
Mais leur courroux prudent n'osant le voir de près,
Jettent de loin des cris et d'inutiles traits :
Ainsi les ennemis de l'odieux Mézence
N'osent, le glaive en main, provoquer sa vaillance.

« Omnipotens genitor, tanton' me crimine dignum
Duxisti, et talis voluisti expendere pœnas?
Quo feror? unde abii? quæ me fuga, quemve reducet?
Laurentisne iterum muros aut castra videbo?
Quid manus illa virum, qui me meaque arma secuti?
Quosne (nefas) omnis infanda in morte reliqui?
Et nunc palantis video, gemitumque cadentum
Adcipio. Quid ago? aut quæ jam satis ima dehiscat
Terra mihi? Vos, o potius, miserescite, venti,
In rupes, in saxa, volens vos Turnus adoro,
Ferte ratem, sævisque vadis inmittite syrtis,
Quo neque me Rutuli, nec conscia fama sequatur. »
Hæc memorans, animo nunc huc, nunc fluctuat illuc;
An sese mucrone ob tantum dedecus amens
Induat, et crudum per costas exigat ensem :
Fluctibus an jaciat mediis, et litora nando
Curva petat, Teucrumque iterum se reddat in arma.
Ter conatus utramque viam : ter maxuma Juno
Continuit; juvenemque animi miserata repressit.
Labitur alta secans fluctuque æstuque secundo,
Et patris antiquam Dauni defertur ad urbem.
At Jovis interea monitis Mezentius ardens
Succedit pugnæ, Teucrosque invadit ovantis.
Concurrunt Tyrrhenæ acies, atque omnibus uni,
Uni odiisque viro telisque frequentibus instant.
Ille, velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
Ipsa inmota manens : prolem Dolichaonis Hebrum
Sternit humi, cum quo Latagum, Palmumque fugacem;
Sed Latagum saxo, atque ingenti fragmine montis
Occupat os faciemque adversam; poplite Palmum
Succiso volvi segnem sinit; armaque Lauso
Donat habere humeris, et vertice figere cristas.
Nec non Evanthen Phrygium, Paridisque Mimanta
Æqualem comitemque : una quem nocte Theano
In lucem genitori Amyco dedit, et face prægnans
Cisseis regina Parin; Paris urbe paterna
Occubat; ignarum Laurens habet ora Mimanta.
Ac velut ille canum morsu de montibus altis
Actus aper (multos Vesulus quem pinifer annos
Defendit, multosve palus Laurentia), silva
Pastus arundinea, postquam inter retia ventum est,
Substitit, infremuitque ferox, et inhorruit armos;
Nec cuiquam irasci propiusve accedere virtus;
Sed jaculis, tutisque procul clamoribus instant :
Ille autem inpavidus partes cunctatur in omnis,
Dentibus infrendens, et tergo decutit hastas.

Des dards lancés de loin et de longues clameurs
Signalent sans péril leurs timides fureurs :
Lui, secouant des traits la tempête bruyante,
Grondant, grinçant les dents, vers la foule tremblante
N'a fait que se tourner ; les ennemis ont fui,
Et leurs traits impuissants viennent mourir sur lui.
Acron, dont les aïeux étoient nés dans la Grèce,
Pour éviter des siens la fureur vengeresse
Avoit quitté Corythe ; et ses tendres desirs
D'un hymen imparfait regrettoient les plaisirs.
Sur lui brilloient de loin, donnés par son amante,
Un vêtement de pourpre, une aigrette éclatante :
Il couroit dans les rangs, échauffoit ses soldats.
Mézence l'aperçoit et s'applaudit tout bas ;
Et, tel qu'un fier lion dont la faim vagabonde
Parcourt au loin les champs et la forêt profonde,
Si d'un mont élevé se découvre à son œil
Un cerf au front superbe, un timide chevreuil,
Soudain, les crins dressés, et mugissant de joie,
Ouvre une gueule immense, arrive sur sa proie ;
Et, couché tout entier sur son cœur palpitant,
Mord, déchire et dévore, et se gorge de sang :
Tel, et plus furieux, fond l'horrible Mézence.
Le malheureux Acron, qu'immole sa vaillance,
Tombe, et brise en tombant le trait ensanglanté.
Orode à cet aspect fuyoit épouvanté ;
Du superbe vainqueur le dédain magnanime
Ne veut pas dans sa fuite atteindre sa victime :
D'un trait lancé de loin il pouvoit le percer ;
Mais de près, mais lui-même il veut le terrasser.
L'arrêter, le saisir, l'étendre sur la poudre,
N'est pour lui qu'un moment : moins rapide est la foudre.
Puis, appuyant sa lance et son pied sur son sein,
« Amis, le grand Orode est tombé sous ma main ! »
Dit-il ; et ses soldats, pleins d'une noble ivresse,
Répondent à son cri par des cris d'alégresse.
Alors, poussant à peine une mourante voix,
Le malheureux guerrier lui dit : « Qui que tu sois,
Hâte-toi de goûter ce court moment de gloire ;
Tu ne jouiras pas long-temps de ta victoire ;
La mort marque sa proie, et t'en prépare autant :
Tremble, ton heure approche, et la Parque t'attend. »
Mézence, en retirant la lance meurtrière,
Sourit tout à-la-fois de dédain, de colère :
« Mon destin, lui dit-il, est l'affaire des dieux ;
Mais toi, meurs maintenant, voilà l'ordre des cieux. »
Orode entend sa voix, et la douce lumière
Abandonne aussitôt sa tremblante paupière ;
La mort vient sur son sein poser sa main de fer,
Et verse sur ses yeux les pavots de l'enfer.
Sous le fier Cédicus Alcathoüs succombe ;
Sacrator à ses pieds foule Hydaspe qui tombe ;
Sous les coups de Rapon Parthénius périt :
Orsès, le fier Orsès au même instant le suit.
Le fils de Lycaon, le vaillant Éricate,
Précède Clonius chez la terrible Hécate :
Messape est leur vainqueur. Mais l'un meurt sous sa main,
Renversé tout-à-coup de son coursier sans frein ;
Et de près attaqué par son bras redoutable,
L'autre du coup mortel va tomber sur le sable.
Le généreux Agis voloit à son secours ;
Mais, digne rejeton des auteurs de ses jours,
Valérus le premier l'envoie au sombre empire.
Des mains de Salius Authronius expire ;
Salius à son tour, frappé par Néalcès,
Maudit son arc terrible et ses rapides traits.
Ainsi dans les deux camps semant les funérailles,
Mars balance long-temps le destin des batailles ;
Une égale fureur semble les posséder.
Tous desirent de vaincre, aucun ne veut céder ;
Des deux côtés le deuil, des deux côtés la gloire ;
Par-tout des cris de mort et des chants de victoire.
Les dieux au haut du ciel, témoins de tant d'horreurs,
Des malheureux humains déplorent les fureurs :
Mais que dis-je ! par eux leur rage est animée ;
Vénus a ses soldats, et Junon son armée ;

Haud aliter, justæ quibus est Mezentius iræ,
Non ulli est animus stricto concurrere ferro ;
Missilibus longe et vasto clamore lacessunt.
Venerat antiquis Corythi de finibus Acron,
Graius homo, infectos linquens profugus hymenæos.
Hunc ubi miscentem longe media agmina vidit,
Purpureum pennis et pactæ conjugis ostro ;
Inpastus stabula alta leo ceu sæpe peragrans
(Suadet enim vesana fames) si forte fugacem
Conspexit capream, aut surgentem in cornua cervum,
Gaudet hians inmane, comasque adrexit, et hæret
Visceribus super incumbens ; lavit inproba teter
Ora cruor :
Sic ruit in densos alacer Mezentius hostis.
Sternitur infelix Acron, et calcibus atram
Tundit humum exspirans, infractaque tela cruentat.
Atque idem fugientem haud est dignatus Oroden
Sternere, nec jacta cæcum dare cuspide volnus :
Obvius adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis.
Tum super abjectum posito pede nixus et hasta :
« Pars belli haud temnenda, viri, jacet altus Orodes. »
Conclamant socii, lætum pæana secuti.
Ille autem exspirans : « Non me, quicumque es, inulto,
Victor, nec longum lætabere ; te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis. »
Ad quem subridens mixta Mezentius ira :
« Nunc morere : ast de me divum pater atque hominum rex
Viderit. » Hoc dicens, eduxit corpore telum :
Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus ; in æternam clauduntur lumina noctem.
Cædicus Alcathoum obtruncat, Sacrator Hydaspen,
Partheniumque Rapo et prædurum viribus Orsen ;
Messapus Cloniumque, Lycaoniumque Ericeten ;
Illum infrenis equi lapsu tellure jacentem,
Hunc peditem pedes. Et Lycius processerat Agis,
Quem tamen haud expers Valerus virtutis avitæ
Dejicit ; at Thronium Salius, Saliumque Nealces,
Insignis jaculo et longe fallente sagitta.
Jam gravis æquabat luctus et mutua Mavors
Funera ; cædebant pariter pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota neque illis.
Di Jovis in tectis iram miserantur inanem
Amborum, et tantos mortalibus esse labores

Et, pressant à grands pas sa sanglante moisson,
Tisiphone au hasard les envoie à Pluton.
  Tout-à-coup, au milieu de ce carnage immense,
S'avance hors des rangs l'impétueux Mézence,
Aussi terrible aux yeux, aussi grand, aussi fier
Que l'énorme Orion, quand, de la vaste mer
Traversant à grands pas les campagnes profondes,
De sa large poitrine il domine les ondes;
Ou quand d'un mont altier, dont les vieilles forêts
Dans un ciel nuageux vont cacher leurs sommets,
A travers les rochers, les torrents, les abîmes,
Il gagne les hauteurs, et debout sur leurs cimes,
Égalant en grandeur le frêne audacieux,
Du pied foule la terre, et du front touche aux cieux :
Tel paroît ce héros. La foule est consternée :
Seul audevant de lui marche le grand Énée.
Superbe, inébranlable, et fier d'un tel rival,
Mézence se promet un combat plus égal.
Il s'arrête, et de l'œil mesurant la distance,
« Mes dieux, à moi, dit-il, c'est mon bras et ma lance.
Si je puis terrasser ce brigand odieux,
Paré du bouclier, du casque radieux
Arrachés par mon bras à sa rage étouffée,
Toi-même, cher Lausus, porteras mon trophée. »
Il dit : le trait lancé suit son bruyant essor :
Le bouclier l'écarte; il va frapper Antor
A l'endroit où des flancs le côté se sépare :
Antor, à qui le ciel dut un sort moins barbare.
Ami du grand Alcide, il avoit mille fois,
Ainsi que ses périls, partagé ses exploits;
Mais quand les feux d'OEta l'eurent réduit en cendre,
Il fut de ce héros consolé par Évandre,
Et, consacrant sa vie à ses nobles destins,
Quitta sa chère Argos pour les champs des Latins.
Aujourd'hui, de son sort bizarre destinée!
Grec, ami des Troyens, et compagnon d'Énée,
En vain il a cent fois affronté le trépas;
Il tombe, atteint d'un trait qui ne le cherchoit pas;
Regarde encor le ciel, et loin de sa patrie
Songe à sa chère Argos, soupire, et rend la vie.
  Mais bientôt le combat renaît plus furieux.
Se fiant à sa force, et protégé des dieux,
Le Troyen se rapproche, et sur le fier Mézence
D'une main vigoureuse il fait voler sa lance,
Qui, malgré le pavois muni d'un triple airain,
Et malgré ses trois peaux que couvre un triple lin,
Va percer du Toscan la cuisse ensanglantée :
Là du trait amorti la force est arrêtée.
A peine le Troyen a vu couler son sang,
Il s'élance, il saisit le glaive menaçant,
Et veut mettre à profit son trouble et sa blessure.
Alors Lausus entend les cris de la nature;
Il se trouble, il frémit; des pleurs mouillent ses yeux.
O guerrier magnanime, ô fils tendre et pieux!
A tes faits étonnants si l'avenir peut croire,
De ton touchant destin je conterai l'histoire;
Et ta chute héroïque et tes nobles malheurs
Iront de siècle en siècle attendrir tous les cœurs.
  Foible, et traînant le poids de la fatale lance,
Déja hors de combat, le farouche Mézence
S'éloignoit lentement, la rage dans le cœur.
Déja prêt à frapper, son superbe vainqueur
Lève et suspend sur lui l'épée étincelante.
Lausus vole, Lausus à ses coups se présente;
Et, d'un bras arrêtant la pointe du poignard,
De l'autre de son père assure le départ.
Son armée à grands cris applaudit son courage;
De leurs traits sur Énée ils font pleuvoir l'orage.
Son bouclier s'oppose à leurs coups répétés.
Ainsi, lorsque la grêle à coups précipités
Tombe, et frappe la plaine au loin retentissante,
Soudain, pour éviter la tempête bruyante,
Bergers et voyageurs, tout fuit, tout va chercher
Ou l'abri d'un rivage, ou le creux d'un rocher,

Hinc Venus, hinc contra spectat Saturnia Juno.
Pallida Tisiphone media inter millia sævit.
  At vero ingentem quatiens Mezentius hastam
Turbidus ingreditur campo. Quam magnus Orion,
Quum pedes incedit medii per maxuma Nerei
Stagna, viam scindens, humero supereminet undas;
Aut summis referens annosam montibus ornum,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit :
Talis se vastis infert Mezentius armis.
Huic contra Æneas, speculatus in agmine longo,
Obvius ire parat. Manet inperterritus ille,
Hostem magnanimum opperiens, et mole sua stat;
Atque oculis spatium emensus quantum satis hastæ :
« Dextra mihi deus, et telum, quod missile libro,
Nunc adsint. Voveo prædonis corpore raptis
Indutum spoliis ipsum te, Lause, tropæum
Æneæ. » Dixit, stridentemque eminus hastam
Injicit : illa volans clypeo est excussa, proculque
Egregium Antorem latus inter et ilia figit;
Herculis Antorem comitem, qui missus ab Argis
Hæserat Evandro, atque Itala consederat urbe.
Sternitur infelix alieno volnere, cœlumque
Adspicit, et dulces moriens reminiscitur Argos.
  Tum pius Æneas hastam jacit : illa per orbem
Ære cavum triplici, per linea terga, tribusque
Transiit intextum tauris opus, imaque sedit
Inguine; sed vires haud pertulit. Ocius ensem
Æneas, viso Tyrrheni sanguine, lætus
Eripit a femine, et trepidanti fervidus instat.
Ingemuit cari graviter genitoris amore,
Ut vidit, Lausus, lacrymæque per ora volutæ.
Hic mortis duræ casum, tuaque optima facta,
Si qua fidem tanto est operi latura vetustas,
Non equidem, nec te, juvenis memorande, silebo
  Ille pedem referens, et inutilis inque ligatus,
Cedebat, clypeoque inimicum hastile trahebat.
Prorupit juvenis, seseque inmiscuit armis.
Jamque adsurgentis dextra, plagamque ferentis
Æneæ subiit mucronem, ipsumque morando
Sustinuit : socii magno clamore sequuntur,
Dum genitor nati parma protectus abiret;
Telaque conjiciunt; proturbantque eminus hostem
Missilibus : furit Æneas, tectusque tenet se.
Ac velut, effusa si quando grandine nimbi
Præcipitant, omnis campis diffugit arator,
Omnis et agricola, et tuta latet arce viator,

Attendant que le ciel, dissipant le nuage,
Les rende à leurs travaux, les rende à leur voyage ;
Tel le héros troyen, en butte à tous les coups,
Laisse en paix la tempête épuiser son courroux.
Cependant, de Lausus gourmandant l'imprudence,
« Malheureux ! où t'emporte une aveugle espérance ?
Lui dit-il : ta tendresse égare ta valeur ;
Mesure mieux ta force, et préviens ton malheur. »
Lausus n'écoute rien : son terrible adversaire
De moment en moment sent croître sa colère ;
Pluton attend Lausus au séjour infernal,
Et la Parque déja tient le ciseau fatal.
Trop foible pour le bras qu'irrite sa menace,
Son léger bouclier a trahi son audace :
Le héros, à travers son impuissant airain,
Plonge le fer mortel, et perce avec son sein
Sa riche cotte d'or, ouvrage de sa mère.
Sa vie alors s'enfuit comme une ombre légère ;
Son sang coule, et, cessant d'animer ses ressorts,
Son ame avec regret abandonne son corps.
  Dès que ses yeux ont vu pâlir ce beau visage,
Le héros consterné sent gémir son courage,
Étend vers lui sa main, et, les sens interdits,
Se souvient qu'il est père, en immolant un fils.
« Assemblage touchant de grandeur et de charmes !
Dit-il, ton ennemi répand sur toi des larmes.
Quel prix peut dignement payer tant de vertus ?
Et comment consoler un héros qui n'est plus ?
Ces armes, qui devoient, hélas ! mieux te défendre,
Qui te charmoient vivant, je les donne à ta cendre.
Va, rejoins, j'y consens, tes illustres aïeux ;
J'accorde à leur tombeau tes restes glorieux.
Enfin, pour adoucir ta triste destinée,
Souviens-toi que tu meurs des mains du grand Énée. »
Il dit, remet aux siens cet objet de douleurs ;
Lui-même il le soulève, et baigne encor de pleurs
Ce beau corps, ces beaux yeux privés de la lumière,
Et ces cheveux sanglants traînés dans la poussière.
  Mézence cependant, près du Tibre étendu,
Contre un chêne appuyé, de son sang répandu
Étanchoit les ruisseaux, et son bouillant courage
Brûloit de revoler dans les champs du carnage.
Aux rameaux est pendu son casque ensanglanté,
Et son glaive à regret repose à son côté ;
Ses amis près de lui consolent sa tristesse.
Lui, foible, haletant, et de sa barbe épaisse,
De ses cheveux blanchis laissant pendre les flots,
Accusoit son malheur, les dieux et son repos.
Pour comble de douleur, sa tendre inquiétude
Craint pour son cher Lausus : dans son incertitude
Il interroge tout ; il veut que ses amis
Lui ramènent Lausus, lui ramènent son fils.
  Cependant les soldats, pâles, fondant en larmes,
Rapportent tout sanglant l'objet de tant d'alarmes ;
Héros infortuné, vaincu par un héros !
Rien ne paroît encor ; mais au bruit des sanglots
Mézence a pressenti l'accablante nouvelle,
Et sent déja frémir son ame paternelle.
D'une horrible poussière il couvre ses cheveux,
Se déchire le sein, lève les mains aux cieux,
Se jette sur Lausus, entre ses bras le presse :
« O mon fils ! mon cher fils ! quelle indigne foiblesse
M'a fait, pour me sauver, consentir à ton sort ?
Quoi ! tu meurs, et je vis ! et je vis par ta mort !
C'est moi qui te donnai, moi qui t'ôte la vie !
Sort cruel ! ai-je assez épuisé ta furie !
J'ai bravé tes rigueurs avant ce coup affreux.
Ah ! c'est de ce moment que je suis malheureux,
Que je sens mon exil, mes affronts, mon injure ;
Que jusqu'au fond du cœur a saigné ma blessure !
Mon crime est sans exemple, ainsi que sans pardon :
J'ai terminé tes jours, et j'ai souillé ton nom !
Ce sont mes attentats, mes excés sanguinaires,
Mon fils, qui t'ont chassé du trône de tes pères.

Aut amnis ripis, aut alti fornice saxi,
Dum pluit in terris, ut possint, sole reducto,
Exercere diem : sic obrutus undique telis
Æneas nubem belli, dum detonet, omnem
Sustinet, et Lausum increpitat, Lausoque minatur :
« Quo, moriture, ruis, majoraque viribus audes ?
Fallit te incautum pietas tua. » Nec minus ille
Exsultat demens : sævæ jamque altius iræ
Dardanio surgunt ductori, extremaque Lauso
Parcæ fila legunt : validum namque exigit ensem
Per medium Æneas juvenem, totumque recondit.
Transiit et parmam mucro, levia arma minacis,
Et tunicam, molli mater quam neverat auro ;
Implevitque sinum sanguis : tum vita per auras
Concessit mœsta ad Manis, corpusque reliquit.
  At vero ut voltum vidit morientis et ora,
Ora modis Anchisiades pallentia miris,
Ingemuit miserans graviter, dextramque tetendit ;
Et mentem patriæ subiit pietatis imago.
« Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid pius Æneas tanta dabit indole dignum ?
Arma, quibus lætatus, habe tua ; teque parentum
Manibus et cineri, si qua est ea cura, remitto.
Hoc tamen infelix miseram solabere mortem ;
Æneæ magni dextra cadis. » Increpat ultro
Cunctantis socios, et terra sublevat ipsum,
Sanguine turpantem comtos de more capillos.
  Interea genitor Tiberini ad fluminis undam
Volnera siccabat lymphis, corpusque levabat,
Arboris adclinis trunco. Procul ærea ramis
Dependet galea, et prato gravia arma quiescunt.
Stant lecti circum juvenes : ipse æger, anhelans,
Colla fovet, fusus propexam in pectore barbam ;
Multa super Lauso rogitat, multosque remittit
Qui revocent, mœstique ferant mandata parentis.
  At Lausum socii exanimem super arma ferebant
Flentes, ingentem, atque ingenti volnere victum.
Adgnovit longe gemitum præsaga mali mens ;
Canitiem multo deformat pulvere, et ambas
Ad cœlum tendit palmas, et corpore inhæret.
« Tantane me tenuit vivendi, nate, voluptas,
Ut pro me hostili paterer succedere dextræ,
Quem genui ? tuane hæc genitor per volnera servor,
Morte tua vivens ? Heu, nunc misero mihi demum
Exsilium infelix ! nunc alte volnus adactum !
Idem ego nate, tuum maculavi crimine nomen,

Ah! j'aurois dû cent fois, par mille affreuses morts,
Expier mes forfaits et calmer mes remords.
Misérable! et je vis! et je respire encore!
Et je n'ose sortir d'un monde que j'abhorre!
J'en sortirai. » Soudain, oubliant sa langueur,
Et trouvant dans sa rage un reste de vigueur,
Sur sa cuisse sanglante en fureur il se lève,
Demande sa cuirasse, et son casque et son glaive;
Fait venir son coursier, son coursier généreux,
Seul ami qui lui reste en son sort malheureux :
C'est son consolateur, son compagnon de gloire,
Dont l'essor l'a toujours conduit à la victoire.
Triste, il paroît sentir et partager ses maux;
Mézence le ranime et lui parle en ces mots :
« O toi, dont la fortune à la mienne est unie!
Si l'on peut nommer longue une si foible vie,
Ensemble assez long-temps tous deux avons vécu :
Tous deux assez long-temps ensemble avons vaincu;
Mais un dernier triomphe à nos efforts s'apprête :
Il me faut du Troyen la dépouille et la tête.
Viens, partage avec moi ce combat hasardeux :
Ou nous vaincrons ensemble, ou nous mourrons tous deux;
Car enfin je te crois trop fier pour reconnoître
Les ordres d'un Troyen, et pour changer de maître. »
Il dit, monte à l'instant, de colère enflammé.
Le coursier a senti son poids accoutumé.
Des javelots aigus arment ses mains vaillantes;
Les crins de son cheval, en aigrettes flottantes,
Balancent sur son front leur ornement guerrier.
Soudain partent d'un vol le maître et le coursier.
Il cherche son rival : la honte, la colère,
La fureur d'un héros, le désespoir d'un père,
Et la vengeance aveugle, et la folle douleur,
A flots tumultueux bouillonnent dans son cœur.
Il fond sur les Troyens, prodigue de sa vie;
Trois fois appelle Énée, et trois fois le défie.

Énée avec transport a reconnu sa voix,
Et se promet de vaincre une seconde fois :
« Fasse le roi des dieux, l'auteur de la lumière,
Que ta folle valeur m'attaque la première! »
Il dit, et marche à lui, sa lance dans la main.
« Assassin de mon fils, tu me braves en vain,
Dit Mézence; tes coups ne peuvent plus m'atteindre;
Mon fils n'est plus, de toi qu'aurois-je encore à craindre?
Son sort pouvoit lui seul te soumettre mon sort.
Je ne crains point les dieux, je viens chercher la mort.
Mais tiens, reçois avant les adieux de Mézence. »
Soudain son bras vengeur a fait partir sa lance;
Puis vole un second trait, puis un autre le suit.
Dans le cercle poudreux que son coursier décrit,
Il vole, il tourne, il frappe. Énée à cet orage,
Avec son bouclier, oppose son courage.
Trois fois autour de lui Mézence prend l'essor,
Et l'accable de traits, et l'en accable encor;
Trois fois l'orbe d'airain où leur forêt s'arrête,
Tout hérissé de dards, tourne avec la tempête.
Enfin, impatient de tous ces longs détours,
Et d'arracher des traits qui renaissent toujours,
Pour finir un combat qui lasse sa vaillance,
Dans le front du coursier que fait tourner Mézence
Le fier Troyen enfonce un trait armé de fer.
L'ardent coursier se cabre, et, s'agitant dans l'air,
Chancelle, se renverse, et tombe sur son maître.
Avant que le Toscan puisse se reconnoître,
Au milieu d'un long cri de toutes parts lancé,
Son terrible ennemi soudain s'est élancé;
Puis, le glaive à la main : « Eh bien, fougueux Mézence,
Où donc est ce grand cœur, cette fière vaillance? »
Lui dit-il. Le guerrier à peine respirant,
Mais le bravant encor de son regard mourant,
« Barbare! pourquoi donc menacer ta victime?
Cesse de m'insulter, ma mort n'est point un crime.

Pulsus ob invidiam solio sceptrisque paternis.
Debueram patriæ pœnas odiisque meorum :
Omnis per mortes animam sontem ipse dedissem.
Nunc vivo! neque adhuc homines lucemque relinquo!
Sed linquam. » Simul hoc dicens adtollit in ægrum
Se femur; et, quamquam vis alto volnere tardat,
Haud dejectus, equum duci jubet. Hoc decus illi,
Hoc solamen erat; bellis hoc victor abibat
Omnibus. Adloquitur mœrentem, et talibus infit :
« Rhœbe, diu, res si qua diu mortalibus ulla est,
Viximus : aut hodie victor spolia illa cruenta
Et caput Æneæ referes, Lausique dolorum
Ultor eris mecum : aut, aperit si nulla viam vis,
Occumbes pariter : neque enim, fortissime, credo,
Jussa aliena pati et dominos dignabere Teucros. »
Dixit, et exceptus tergo consueta locavit
Membra, manusque ambas jaculis oneravit acutis,
Ære caput fulgens, cristaque hirsutus equina.
Sic cursum in medios rapidus dedit : æstuat ingens
Uno in corde pudor, mixtoque insania luctu,
* Et furiis agitatus amor, et conscia virtus * :
Atque hic Ænean magna ter voce vocavit.
Æneas adgnovit enim, lætusque precatur :
« Sic pater ille deum faciat, sic altus Apollo,
Incipias conferre manum. »
Tantum effatus, et infesta subit obvius hasta.
Ille autem : « Quid me, erepto, sævissime, nato,
Terres? hæc via sola fuit, qua perdere posses.
Nec mortem horremus, nec divum parcimus ulli;
Desine : jam venio moriturus, et hæc tibi porto
Dona prius. » Dixit, telumque intorsit in hostem;
Inde aliud super atque aliud figitque, volatque
Ingenti gyro : sed sustinet aureus umbo.
Ter circum adstantem lævos equitavit in orbis,
Tela manu jaciens; ter secum Troius heros
Immanem ærato circumfert tegmine silvam.
Inde ubi tot traxisse moras, tot spicula tædet
Vellere, et urgetur pugna congressus iniqua;
Multa movens animo, jam tandem erumpit, et inter
Bellatoris equi cava tempora conjicit hastam.
Tollit se adrectum quadrupes, et calcibus auras
Verberat, effusumque equitem super ipse secutus
Implicat, ejectoque incumbit cernuus armo.
Clamore incendunt cœlum Troesque Latinique.
Advolat Æneas, vaginaque eripit ensem,
Et super hæc : « Ubi nunc Mezentius acer, et illa
Effera vis animi? » Contra Tyrrhenus, ut auras
Suspiciens hausit cœlum, mentemque recepit :

Je n'attends point de grace, étant vaincu par toi;
Et Lausus à ce prix n'a pas traité pour moi.
Mais si ton cœur connoît les saints droits de la guerre,
Au malheureux Mézence accorde un peu de terre.
Je sais que contre moi tous les cœurs sont aigris;
Dérobe à leur fureur mes malheureux débris;
Et, puisque par tes mains le trépas nous rassemble,
Fais que Lausus et moi nous reposions ensemble. »
Il dit, il tend la gorge au glaive suspendu,
Le reçoit, tombe, et meurt, dans son sang étendu.

LIVRE XI.

L'Aurore cependant abandonnoit les mers:
Énée, à ses succès mêlant des soins amers,
Des guerriers descendus dans les royaumes sombres
Est pressé d'apaiser les héroïques ombres.
Mais il veut avant tout, triomphateur pieux,
Aux dieux qui l'ont fait vaincre offrir ses justes vœux.
Par son ordre, en un lieu qui domine la plaine,
S'élève sans rameaux l'énorme tronc d'un chêne:
Là du fougueux Mézence, immolé par son bras,
Il consacre l'image au grand dieu des combats;
Il place du guerrier l'armure étincelante,
Ses javelots brisés, son aigrette sanglante;
A la gauche il suspend son large bouclier;
Son glaive, dont l'ivoire enveloppe l'acier,
Se rattache à son cou; sa pesante cuirasse,
De douze coups percée, en offre encor la trace;
Enfin ce tronc brillant, ce chêne tout armé,
Paroît offrir aux yeux Mézence ranimé.
Le héros, qu'environne une nombreuse suite,
De ces braves guerriers harangue ainsi l'élite:
« Courage, mes amis! de glorieux succès
De votre heureuse audace ont été les essais.
Plusieurs chefs sont tombés: mais ces grands sacrifices
De nos tributs guerriers ne sont que les prémices;
A la patrie, à vous, ma main les immola:
Ce Mézence si fier, mes amis, le voilà!
Avançons maintenant, et jusques à Laurente
Suivons de nos destins la course triomphante.
Ma voix à votre ardeur promet d'autres combats:
Préparez donc vos cœurs, vos armes et vos bras.
Mais avant tout il faut consoler la mémoire
De ceux qui de leur vie ont payé notre gloire
Et dans leur triste asile accompagner leurs corps,
Seule marque d'honneur qui reste aux sombres bords!
C'est leur sang qui pour nous conquit une patrie;
Allez donc, et pleurez sur leur cendre chérie.
Dans les murs, dans les bras d'un père malheureux,
Remettons ce Pallas, si grand, si généreux,
Qui dévoua pour nous sa précieuse vie,
Qu'un sort prématuré nous a si tôt ravie. »
Il dit, pleure, et retourne à ce séjour de deuil,
Où du jeune héros repose le cercueil.
Acète y présidoit; ce vieillard plein de zèle,
Qui d'Évandre autrefois fut l'écuyer fidèle;
Qui depuis, gouverneur du malheureux Pallas,
Sous un moins doux auspice avoit suivi ses pas.
Là se pressoient en foule, autour du mausolée,
De ses chers serviteurs la troupe désolée;
Des Toscans, des Troyens, et des mères en pleurs,
Dont les cheveux épars attestent les douleurs.
Mais au lit funéraire Énée à peine arrive,
Soudain de tous côtés sort une voix plaintive;
Et les pleurs, les soupirs, les sanglots, les regrets,
De leur deuil unanime ont rempli le palais.
A peine il aperçoit la blessure cruelle,
Ce beau front que flétrit une pâleur mortelle,

« Hostis amare, quid increpitas, mortemque minaris?
Nullum in cæde nefas; nec sic ad prælia veni,
Nec tecum meus hæc pepigit mihi fœdera Lausus.
Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro,
Corpus humo patiare tegi. Scio acerba meorum
Circumstare odia; hunc, oro, defende furorem,
Et me consortem nati concede sepulcro. »
Hæc loquitur, juguloque haud inscius adcipit ensem,
Undantique animam diffundit in arma cruore.

LIBER XI.

Oceanum interea surgens Aurora reliquit.
Æneas, quamquam et sociis dare tempus humandis
Præcipitant curæ, turbataque funere mens est,
Vota deum primo victor solvebat Eoo.
Ingentem quercum decisis undique ramis
Constituit tumulo, fulgentiaque induit arma,
Mezenti ducis exuvias, tibi, magne, tropæum,
Bellipotens. Aptat rorantis sanguine cristas,
Telaque trunca viri, et bis sex thoraca petitum
Perfossumque locis: clypeumque ex ære sinistræ
Subligat, atque ensem collo suspendit eburnum.
Tum socios, namque omnis eum stipata tegebat
Turba ducum, sic incipiens hortatur ovantis:
« Maxuma res effecta, viri; timor omnis abesto,
Quod superest; hæc sunt spolia, et de rege superbo
Primitiæ; manibusque meis Mezentius hic est.
Nunc iter ad regem nobis murosque Latinos:
Arma parate, animis et spe præsumite bellum;
Ne qua mora ignaros, ubi primum vellere signa
Adnuerint superi, pubemque educere castris,
Inpediat, segnisve metu sententia tardet.
Interea socios inhumataque corpora terræ
Mandemus; qui solus honos Acheronte sub imo est.
Ite, ait; egregias animas, quæ sanguine nobis
Hanc patriam peperere suo, decorate supremis
Muneribus, mœstamque Evandri primus ad urbem
Mittatur Pallas, quem non virtutis egentem
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo. »
Sic ait inlacrymans, recipitque ad limina gressum:
Corpus ubi exanimi positum Pallantis Acœtes
Servabat senior, qui Parrhasio Evandro
Armiger ante fuit; sed non felicibus æque
Tum comes auspiciis caro datus ibat alumno.
Circum omnis famulumque manus Trojanaque turba,
Et mœstum Iliades crinem de more solutæ.
Ut vero Æneas foribus sese intulit altis,
Ingentem gemitum tunsis ad sidera tollunt
Pectoribus, mœstoque inmugit regia luctu.
Ipse, caput nivei fultum Pallantis et ora

Il gémit, il s'écrie en le baignant de pleurs :
« Objet de ma tendresse, objet de mes douleurs,
C'est quand je suis heureux que tu quittes la vie !
Tu n'as pu triomphant rentrer dans ta patrie,
Et, me félicitant de mes nouveaux destins,
Embellir un bonheur préparé par tes mains !
Étoit-ce là, grands dieux ! ce qu'au sensible Évandre
Avoit promis ma foi, quand ce père si tendre,
Dans son dernier adieu me pressant sur son cœur,
De l'amour paternel m'exprimoit la terreur;
M'annonçoit les dangers de cette horrible guerre,
Quel peuple belliqueux habitoit cette terre,
D'un empire puissant m'assuroit le secours,
Et de son cher Pallas me confioit les jours!
Hélas! en ce moment sa crédule tendresse
Peut-être implore en vain l'effet de ma promesse;
Et, chargeant les autels d'offrandes et de vœux,
De sa vaine prière importune les dieux;
Et nous, lorsque son fils descend dans la nuit sombre,
D'inutiles honneurs nous entourons son ombre!
Retour infortuné! malheureux père, hélas!
Dans quel état affreux je lui remets Pallas !
Des larmes, des cyprès, cette tombe fatale,
Voilà de ce héros la pompe triomphale !
Mais d'un fils avili le coupable retour
Ne te forcera pas à détester le jour;
Ta gloire sans rougir pourra voir ses blessures,
Et son grand nom vivra chez les races futures.
O douleurs! ô regrets! ô destins ennemis!
Quel deuil pour les Troyens ! quel malheur pour mon fils!»
Après avoir pleuré sur ce trépas funeste,
Le héros, pour porter ce déplorable reste,
Choisit mille guerriers, dont les nobles douleurs
Aux larmes de son père iront mêler leurs pleurs;
Foible soulagement d'une perte si grande !
Mais l'amitié le veut, la pitié le commande.
De la pompe funèbre on hâte les travaux,
Et le lierre et l'osier, enlaçant leurs rameaux,
Du flexible cercueil forment l'architecture;
A l'entour se déploie un voile de verdure.
Là, pâle, et de sanglots, de pleurs environné,
Repose sur son lit le jeune infortuné :
Ainsi de nos bosquets la rose matinale,
Que cueille avant l'aurore une main virginale,
Pour en parer son sein ou ceindre ses cheveux,
D'un reste de beauté brille encore à nos yeux;
Mais du sol maternel une fois séparée,
Sa feuille se flétrit et meurt décolorée.
Puis deux riches habits, où la belle Didon
En or avoit brodé la pourpre de Sidon,
(Doux présent de l'amour et son plus cher ouvrage),
Du monarque éploré sont le dernier hommage;
L'un recouvre son corps, et l'autre ses cheveux,
Que bientôt du bûcher vont dévorer les feux.
Puis viennent à pas lents, par la foule escortées,
Les armes des vaincus en triomphe portées;
Les lances, les chevaux aux Latins enlevés,
Et les nombreux captifs au bûcher réservés,
Malheureux, dont le sang doit consoler sa cendre,
Et dans la même nuit condamnés à descendre!
Les chefs les plus vaillants portent sur des tronçons
Les glaives des vaincus, où se lisent leurs noms.
Parmi cet appareil et de deuil et de gloire,
Qui de son noble élève honore la mémoire,
Acète, succombant à son âge, au chagrin,
Déchire ses habits ou se meurtrit le sein;
Ou, tombant de douleur, s'étend sur la poussière.
Après lui s'avançoit, dans sa pompe guerrière,
Du malheureux Pallas le char ensanglanté :
Puis le fidèle Éthon, son coursier indompté,

Ut vidit, levique patens in pectore volnus
Cuspidis Ausoniæ, lacrymis ita fatur obortis :
« Tene, inquit, miserande puer, quum læta veniret,
Invidit Fortuna mihi, ne regna videres
Nostra, neque ad sedes victor veherere paternas!
Non hæc Evandro de te promissa parenti
Discedens dederam, quum me complexus euntem
Mitteret in magnum imperium, metuensque moneret
Acris esse viros, cum dura prælia gente.
Et nunc ille quidem spe multum captus inani
Fors et vota facit, cumulatque altaria donis!
Nos juvenem exanimum, et nil jam cœlestibus ullis
Debentem, vano mœsti comitamur honore.
Infelix, nati funus crudele videbis!
Hi nostri reditus, exspectatique triumphi?
Hæc mea magna fides? At non, Evandre, pudendis
Volneribus pulsum adspicies; nec sospite dirum
Optabis nato funus pater. Hei mihi, quantum
Præsidium Ausonia, et quantum tu perdis, Iule! »
Hæc ubi deflevit, tolli miserabile corpus
Imperat, et toto lectos ex agmine mittit
Mille viros, qui supremum comitentur honorem,
Intersintque patris lacrymis : solatia luctus
Exigua ingentis! misero sed debita patri.
Haud segnes alii cratis et molle feretrum
Arbuteis texunt virgis et vimine querno,
Exstructosque toros obtentu frondis inumbrant.
Hic juvenem agresti sublimem stramine ponunt :
Qualem virgineo demessum pollice florem,
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, nec dum sua forma recessit;
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.
Tunc geminas vestis, auroque ostroque rigentis,
Extulit Æneas, quas illi læta laborum
Ipsa suis quondam manibus Sidonia Dido
Fecerat, et tenui telas discreverat auro.
Harum unam juveni supremum mœstus honorem
Induit, arsurasque comas obnubit amictu;
Multaque præterea Laurentis præmia pugnæ
Aggerat, et longo prædam jubet ordine duci.
Addit equos, et tela, quibus spoliaverat hostem.
Vinxerat et post terga manus, quos mitteret umbris
Inferias, cæso sparsuros sanguine flammam;
Indutosque jubet truncos hostilibus armis
Ipsos ferre duces, inimicaque nomina figi.
Ducitur infelix ævo confectus Acœtes :
Pectora nunc fœdans pugnis, nunc unguibus ora,
Sternitur et toto projectus corpore terræ.
Ducunt et Rutulo perfusos sanguine currus.
Post bellator equus, positis insignibus, Æthon

Oubliant son orgueil, sa parure et les armes,
Marchoit, les crins pendants, et l'œil gonflé de larmes.
D'autres portent ses dards, son casque étincelant;
Le reste est à Turnus. Puis marchent, à pas lent,
Des Toscans, des Troyens les phalanges pressées,
Et les Arcadiens, les armes renversées.
Sitôt que, précédant et suivant le cercueil,
En ordre s'avança cette pompe de deuil,
« Amis, c'en est assez, retournons, dit Énée.
A d'autres pleurs encor notre ame est condamnée :
D'autres héros pour nous ont dévoué leurs jours.
Adieu, mon cher Pallas, adieu donc pour toujours ! »
A ces mots, tout en pleurs, vers les siens il s'avance.
Il arrive, et déja demandant audience,
A la porte du camp, des envoyés latins
Venoient solliciter, l'olive dans les mains,
La faveur d'enlever et de rendre à la terre
Leurs braves compagnons, victimes de la guerre;
Ils réclamoient les droits de l'hospitalité,
Et son projet d'hymen, et son premier traité :
Des morts et des vaincus n'alarmoient pas sa gloire,
Et la pitié devoit attendrir sa victoire.
Le héros généreux écoute avec bonté
La voix de la justice et de l'humanité :
« O Latins! leur dit-il, quel esprit de vengeance
A des deux nations rompu l'intelligence ?
La paix que pour les morts vous demandez ici,
Que puissent les vivants la recevoir aussi!
Je ne viens point chez vous apporter le carnage;
Les dieux m'ont amené sur cet heureux rivage,
Et mon juste courroux n'en veut pas aux Latins.
Aux saints nœuds qui d'abord unissoient nos destins
Votre roi de Turnus a préféré les armes.
Mais lui-même, s'il veut terminer tant d'alarmes,
S'il prétend nous bannir de nos nouveaux remparts,
Qu'il vienne; c'est à lui d'en courir les hasards.
Pourquoi tous ces grands chocs, cette lutte cruelle ?
Faut-il que tant de sang coule pour sa querelle ?
Qu'il vienne contre moi signaler son grand cœur :
La mort entre nous deux nommera le vainqueur.
Vous, conduisez ces morts à leur sombre demeure :
Armés je les vainquis, immolés je les pleure. »
Frappés d'étonnement à ces mots généreux,
Les députés latins se regardent entre eux,
Et l'admirent long-temps dans un profond silence.
Enfin le vieux Drancès, dont l'austère prudence,
Du jeune roi d'Ardée accusant les desseins,
Contre lui chaque jour irritoit les Latins :
« O vous dont la présence a pour nous tant de charmes,
Si grand par votre nom, et plus grand par vos armes,
Oh ! comment célébrer dignement vos vertus ?
Que devons-nous chérir et révérer le plus
Ou de votre justice ou de votre vaillance ?
Pour prix de cet accueil, notre reconnoissance,
N'en doutez nullement, cherchera les moyens
D'unir au Latium les généreux Troyens,
Et le bon Latinus au courageux Énée.
C'est peu : ces murs, promis par votre destinée,
Nous, déja vos amis, et non plus vos rivaux,
Nous-mêmes nous voulons en hâter les travaux;
Et nos bras fraternels porteront avec joie
Les rochers destinés à la nouvelle Troie.
Que Turnus, à son gré, cherche ailleurs des secours. »
Il dit : un doux murmure approuve ce discours.
Pendant deux fois six jours une trève indulgente
Suspend tous les combats. Leur troupe diligente
Pour les mêmes devoirs erre dans les forêts.
On entend sous le fer tomber les noirs cyprès
Le frêne, qui des vents brava long-temps la guerre,
Les pins, voisins des cieux, sont jetés sur la terre;
Le cèdre couche au loin ses rameaux odorants ;
Le chêne, en longs éclats, cède aux coins déchirants;

It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.
Hastam alii galeamque ferunt; nam cetera Turnus
Victor habet. Tum mœsta phalanx, Teucrique sequuntur,
Tyrrhenique duces, et versis Arcades armis.
Postquam omnis longe comitum processerat ordo,
Substitit Æneas, gemituque hæc addidit alto :
« Nos alias hinc ad lacrymas eadem horrida belli
Fata vocant : salve æternum mihi, maxume Palla,
Æternumque vale! » Nec plura effatus, ad altos
Tendebat muros, gressumque in castra ferebat.
Jamque oratores aderant ex urbe Latina,
Velati ramis oleæ, veniamque rogantes :
Corpora, per campos ferro quæ fusa jacebant,
Redderet, ac tumulo sineret succedere terræ;
Nullum cum victis certamen, et æthere cassis;
Parceret hospitibus quondam socerisque vocatis.
Quos bonus Æneas, haud aspernanda precantis,
Prosequitur venia, et verbis hæc insuper addit :
« Quænam vos tanto fortuna indigna, Latini,
Implicuit bello, qui nos fugiatis amicos?
Pacem me exanimis, et Martis sorte peremtis
Oratis; equidem et vivis concedere vellem.
Nec veni, nisi fata locum, sedemque dedissent;
Nec bellum cum gente gero : rex nostra reliquit
Hospitia, et Turni potius se credidit armis.
Æquius huic Turnum fuerat se opponere morti.
Si bellum finire manu, si pellere Teucros
Adparat, his mecum decuit concurrere telis;
Vixet, cui vitam deus aut sua dextra dedisset.
Nunc ite, et miseris subponite civibus ignem. »
Dixerat Æneas : olli obstupuere silentes;
Conversique oculos inter se atque ora tenebant.
Tum senior, semperque odiis et crimine Drances
Infensus juveni Turno, sic ore vicissim
Orsa refert : « O fama ingens, ingentior armis,
Vir Trojane, quibus cælo te laudibus æquem?
Justitiæne prius mirer, belline laborum?
Nos vero hæc patriam grati referemus ad urbem;
Et te, si qua viam dederit fortuna, Latino
Jungemus regi. Quærat sibi fœdera Turnus;
Quin et fatalis murorum adtollere moles,
Saxaque subvectare humeris Trojana juvabit. »
Dixerat hæc, unoque omnes eadem ore fremebant.
Bis senos pepigere dies, et, pace sequestra,
Per silvas Teucri, mixtique inpune Latini,
Erravere jugis : ferro sonat icta bipenni
Fraxinus; evertunt actas ad sidera pinus;
Robora nec cuneis et olentem scindere cedrum,

Les bois, les champs, les monts de leurs coups retentissent,
Et sous leurs verts fardeaux les chars roulants gémissent.
Mais déja dans les murs, sous les toits paternels,
Par de sinistres bruits, avant-coureurs cruels,
L'agile Renommée avoit pris soin d'apprendre
Et la mort de Pallas et le malheur d'Évandre;
La prompte Renommée, hélas! de qui la voix
Naguère se plaisoit à conter ses exploits.
On accourt, et, suivant l'usage de ses pères,
L'Arcadien saisit des torches funéraires :
De loin on voit briller dans les champs d'alentour
Deux longs rangs de flambeaux, tristes rivaux du jour.
Porté par les Troyens l'affreux cercueil arrive :
Tous entrent à-la-fois dans la cité plaintive.
A ce funèbre aspect, frappant leurs seins meurtris,
Les mères font ouïr de lamentables cris.
Leur lugubre clameur s'est fait à peine entendre :
Son âge, ses amis, rien ne retient Évandre;
Sur le fatal cercueil qui vient de s'arrêter
Le malheureux vieillard court se précipiter,
Se jette sur son fils, entre ses bras le presse;
S'efforce d'exhaler la douleur qui l'oppresse,
Et ne peut que gémir. Enfin, lorsqu'une fois
La souffrance eut rendu le passage à sa voix :
« O Pallas! est-ce ainsi que ton cœur téméraire
Épargna ta jeunesse et les vieux ans d'un père!
Ah! j'ai dû le prévoir; et pouvois-je oublier
Combien ont de pouvoir sur un jeune guerrier
Les premières faveurs que promet la victoire,
Le début du courage, et l'essai de la gloire?
O fils trop magnanime, et trop tôt moissonné!
Apprentissage affreux! prélude infortuné!
Voilà comme les dieux exaucent la prière
D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père!
Toi qui dans le tombeau précédas ton époux,
De ton heureux trépas combien je suis jaloux!
Tu n'as pas de ton fils vu la pompe funeste;
Et moi, de mes vieux ans traînant le triste reste,
J'ai prolongé mes jours pour voir trancher les siens!
Oh! que n'ai-je suivi les drapeaux des Troyens!
Évandre eût péri seul, et ce deuil funéraire
Auroit, au lieu du fils, accompagné le père.
Et vous que j'ai reçus, vous qu'ont serrés mes bras,
O Troyens! ma douleur ne vous accuse pas.
Hélas! ce coup fatal attendoit ma vieillesse.
Mais si le sort cruel moissonna sa jeunesse,
Il meurt en combattant pour moi, pour ses amis,
Il meurt environné d'un monceau d'ennemis :
Eh! quels plus doux honneurs le malheureux Évandre,
O mon fils! pouvoit-il présenter à ta cendre,
Que tous ces monuments, ces fruits de tes exploits,
Que portent en pleurant trois peuples à-la-fois!
Ces dards, ces boucliers, garants de ta mémoire,
Et ce deuil triomphant que conduit la victoire?
Et toi, Turnus, et toi, son superbe vainqueur,
Si son trop jeune bras n'eût trahi son grand cœur,
Ta mort eût elle-même illustré son courage:
Ton égal en valeur, il fut vaincu par l'âge.
Mais c'est trop par mes pleurs retarder les combats :
Allez, braves Troyens, retournez sur vos pas.
Dites à votre roi que je hais la lumière,
Qu'il n'est plus, sans mon fils, de bonheur pour son père.
C'est à lui qu'en partant mon Pallas fut remis;
Il doit vengeance au père, il la doit à son fils;
Tous deux nous l'attendons : voilà le seul service,
Qui puisse du destin corriger l'injustice;
Voilà le seul moyen de me prouver sa foi.
Des plaisirs! des grandeurs! il n'en est plus pour moi;
Mais je veux à Pallas, dans le royaume sombre,
Apprendre que Turnus est promis à son ombre. »
L'Aurore cependant, versant des feux nouveaux,
Aux malheureux mortels ramenoit les travaux;
Les Troyens, les Toscans, pleins d'une ardeur égale,
Hâtent de leurs guerriers la pompe sépulcrale.

Nec plaustris cessant vectare gementibus ornos.
Et jam Fama volans, tanti prænuntia luctus,
Evandrum, Evandrique domos et mœnia complet,
Quæ modo victorem Latio Pallanta ferebat.
Arcades ad portas ruere, et de more vetusto
Funereas rapuere faces : lucet via longo
Ordine flammarum, et late discriminat agros.
Contra turba Phrygum veniens plangentia jungunt
Agmina; quæ postquam matres succedere tectis
Viderunt, mœstam incendunt clamoribus urbem.
At non Evandrum potis est vis ulla tenere :
Sed venit in medios. Feretro Pallanta reposto
Procubuit super, atque hæret lacrymansque gemensque;
Et via vix tandem voci laxata dolore est :
« Non hæc, o Palla, dederas promissa parenti,
Cautius ut sævo velles te credere Marti!
Haud ignarus eram, quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus primo certamine posset.
Primitiæ juvenis miseræ, bellique propinqui
Dura rudimenta! et nulli exaudita deorum
Vota precesque meæ! tuque, o sanctissima conjux,
Felix morte tua, neque in hunc servata dolorem!
Contra ego vivendo vici mea fata, superstes
Restarem ut genitor. Troum socia arma secutum
Obruerent Rutuli telis! animam ipse dedissem,
Atque hæc pompa domum me, non Pallanta, referret!
Nec vos arguerim, Teucri, nec fœdera, nec quas
Junximus hospitio, dextras : sors ista senectæ
Debita erat nostræ. Quod si immatura manebat
Mors natum, cæsis Volscorum millibus ante,
Ducentem in Latium Teucros, cecidisse juvabit.
Quin ego non alio digner te funere, Palla,
Quam pius Æneas, et quam magni Phryges, et quam
Tyrrhenique duces, Tyrrhenum exercitus omnis.
Magna tropæa ferunt, quos dat tua dextera leto.
Tu quoque nunc stares immanis truncus in armis;
Esset par ætas, et idem si robur ab annis,
Turne. Sed infelix Teucros quid demoror armis?
Vadite, et hæc memores regi mandata referte :
Quod vitam moror invisam, Pallante peremto,
Dextera caussa tua est; Turnum gnatoque patrique
Quam debere vides : meritis vacat hic tibi solus
Fortunæque locus. Non vitæ gaudia quæro,
Nec fas : sed nato Manis perferre sub imos. »
Aurora interea miseris mortalibus almam
Extulerat lucem, referens opera atque labores.

Les deux peuples amis, de mille arbres divers
Élèvent un bûcher sur la rive des mers :
Là chacun en pleurant, suivant l'antique usage,
Va porter les objets de son lugubre hommage.
Déja l'on voit au loin les flammes s'allumer,
Et dans l'air obscurci leur tourbillon fumer.
Trois fois autour des feux, dans sa morne tristesse,
A tourné des deux camps la brillante jeunesse ;
Trois fois, poussant des cris funèbres et guerriers,
Autour du bois fatal ils guident leurs coursiers.
Ces yeux, jadis si fiers, sont humectés de larmes ;
Ils en trempent la terre, ils en baignent leurs armes :
L'on entend retentir les coteaux, les vallons,
Et du bruit des sanglots et du bruit des clairons.
Les uns, de leurs amis honorant la mémoire,
Jettent dans le bûcher les signes de leur gloire ;
Là des glaives conquis, des dards étincelants,
Et des chars qui voloient sur leurs essieux brûlants,
Des casques, des freins d'or, des aigrettes brillantes,
En foule sont livrés aux flammes dévorantes.
Quelques-uns en hommage à ces braves guerriers
Offrent des dons connus, leurs traits, leurs boucliers,
Et le fer impuissant qui trahit leur vaillance.
Cependant on immole une hécatombe immense ;
Le taureau, l'animal qu'on engraisse de glands,
Ensemble sont livrés aux bûchers dévorants.
Ces malheureux guerriers, consumés par les flammes,
De leurs tristes amis attendrissent les ames :
Plusieurs veillent assis à côté du bûcher ;
Rien à ces chers objets ne peut les arracher,
Jusqu'à l'heure où la nuit, rayonnante d'étoiles,
Sur ces touchants tableaux vient déployer ses voiles.
Les Latins, à leur tour, dans des bûchers nombreux
Consument de leurs morts les restes malheureux ;
D'autres sont inhumés dans ces fatales plaines ;
Quelques uns sont portés dans les cités prochaines :
Le vulgaire en monceaux brûle confusément,
Et l'œil parcourt au loin ce vaste embrasement.
Pour la troisième fois le jour venoit d'éclore :
Dans ces tristes emplois il les retrouve encore.
Les uns vont recueillir ces ossements chéris,
Les autres dans la terre enferment leurs débris.
Mais c'est dans les remparts de la triste Laurente
Que la douleur se montre encor plus déchirante.
Là des mères en deuil, de malheureuses sœurs,
Celles qui de l'hymen regrettent les douceurs,
Les pères sans enfants, les fils privés d'un père,
Tout maudit des combats la fureur meurtrière,
Tous détestent Turnus et son hymen fatal :
« Que ne va-t-il lui-même attaquer son rival ?
Jaloux du premier rang, quelque prix qu'il en coûte,
C'est à lui, disent-ils, de s'en frayer la route. »
Son ennemi Drancès appuyoit ces discours :
« Le Troyen n'en veut pas à nos biens, à nos jours ;
C'est Turnus qu'il attend, c'est Turnus qu'il défie ;
Faut-il qu'à son orgueil l'état se sacrifie ? »
D'autres vengent Turnus : « Il a pour lui ses droits,
Le grand nom de la reine, et ses brillants exploits. »
Cependant, revenus de leur noble message,
Dont le triste succès se peint sur leur visage,
Ceux qu'au grand Diomède envoya Latinus
Viennent de ce héros annoncer le refus.
Les présents, la prière, ont été sans puissance :
Il faut donc recourir à quelque autre alliance,
Ou demander la paix au héros d'Ilion.
Latinus s'abandonne à son affliction ;
Tant de morts, tant de sang l'ont averti qu'Énée
Est ce roi qu'aux Latins promet la destinée.
Soudain dans son palais ses souveraines lois
Appellent son conseil. Accourue à sa voix,

Jam pater Æneas, jam curvo in litore Tarcho
Constituere pyras : huc corpora quisque suorum
More tulere patrum ; subjectisque ignibus atris
Conditur in tenebras altum caligine cœlum.
Ter circum accensos, cincti fulgentibus armis,
Decurrere rogos ; ter mœstum funeris ignem
Lustravere in equis, ululatusque ore dedere.
Spargitur et tellus lacrymis, sparguntur et arma.
It cœlo clamorque virum clangorque tubarum.
Hinc alii spolia occisis derepta Latinis
Conjiciunt igni ; galeas, ensisque decoros,
Frenaque, ferventisque rotas ; pars munera nota,
Ipsorum clypeos, et non felicia tela.
Multa boum circa mactantur corpora Morti ;
Sætigerosque sues, raptasque ex omnibus agris
In flammam jugulant pecudes : tum litore toto
Ardentis spectant socios, semiustaque servant
Busta ; neque avelli possunt, nox humida donec
Invertit cœlum stellis fulgentibus aptum.
Nec minus et miseri diversa in parte Latini
Innumeras struxere pyras, et corpora partim
Multa virum terræ infodiunt, avectaque partim
Finitimos tollunt in agros, urbique remittunt.
Cetera, confusæque ingentem cædis acervum
Nec numero nec honore, cremant ; tunc undique vasti
Certatim crebris conlucent ignibus agri.
Tertia lux gelidam cœlo dimoverat umbram :
Mœrentes altum cinerem, et confusa ruebant
Ossa focis, tepidoque onerabant aggere terræ.
Jam vero in tectis, prædivitis urbe Latini,
Præcipuus fragor, et longi pars maxima luctus.
Hic matres, miseræque nurus, hic cara sororum
Pectora mœrentum, puerique parentibus orbi,
Dirum exsecrantur bellum, Turnique hymenæos ;
Ipsum armis, ipsumque jubent decernere ferro ;
Qui regnum Italiæ et primos sibi poscat honores.
Ingravat hæc sævus Drances, solumque vocari
Testatur, solum posci in certamina Turnum.
Multa simul contra variis sententia dictis
Pro Turno ; et magnum reginæ nomen obumbrat ;
Multa virum meritis sustentat fama tropæis.
Hos inter motus, medio in flagrante tumultu,
Ecce, super mœsti magna Diomedis ab urbe
Legati responsa ferunt : nihil omnibus actum
Tantorum inpensis operum ; nil dona, neque aurum,
Nec magnas valuisse preces ; alia arma Latinis
Quærenda, aut pacem Trojano ab rege petendam.
Deficit ingenti luctu rex ipse Latinus.
Fatalem Ænean manifesto numine ferri,
Admonet ira deum, tumulique ante ora recentes.

Des premiers de l'état la foule l'environne.
Le sceptre dans la main, sur son front la couronne,
Le premier par son âge et par l'autorité,
Le roi s'assied : alors, d'un air de majesté,
Aux députés latins il ordonne d'apprendre
Ce que de Diomède enfin on peut attendre.
Tout prend en sa présence un air respectueux ;
On se tait. Vénulus, d'un ton majestueux,
Parle en ces mots : « Enfants de l'antique Ausonie,
Nous avons vu des Grecs l'illustre colonie.
Après mille travaux, après mille dangers,
Dans les murs qu'ont bâtis ces nobles étrangers
Nous avons vu leur chef que Laurente réclame,
Et touché cette main sous qui tomba Pergame.
Au pied du mont Gargan son bras victorieux
D'Argyripe fondoit les remparts glorieux :
Dignes enfants d'Argos, les peuples de la Pouille
De la triste Phrygie ont reçu la dépouille.
Introduits devant lui, nos présents étalés,
Nous lui disons nos noms, de quels lieux reculés
Nous venons sur ces bords, quel sujet nous amène.
Le héros nous répond : « O race ausonienne!
Bon peuple de Saturne, et si sage et si doux!
A votre longue paix pourquoi renoncez-vous?
Aux enfants d'Ilion ne livrez point la guerre.
Nous tous, de qui l'audace a profané leur terre,
Sans vous parler ici de ces braves guerriers
Que la mort sous leurs murs moissonna par milliers;
De ceux que dans ses flots roule encor le Scamandre,
Nous avons payé cher leurs murs réduits en cendre!
De malheurs en malheurs traînés dans l'univers,
Hélas! Priam lui-même auroit plaint nos revers.
J'en atteste Pallas, déchaînant sur nos têtes
Et le courroux des vents et l'horreur des tempêtes,
Et le mont Capharée, et son rocher vengeur.
Après ces grands combats, malheureux voyageur,
Que dis-je? fugitif sur la terre et sur l'onde,
Ménélas a traîné sa course vagabonde
Jusqu'aux bords de Protée; et dans leur antre affreux
Ulysse a vu d'Etna les enfants monstrueux.
Vous dirai-je Pyrrhus égorgé par Oreste,
Idoménée aux dieux offrant son vœu funeste,
Les compagnons d'Ajax et ses fiers Locriens
Jetés par la tempête aux sables libyens?
Agamemnon enfin, leur monarque suprême,
Dans son propre palais, par sa femme elle-même
Lâchement égorgé, laisse à son traître amant
Et son trône et son lit, de son meurtre fumant.
Et moi, près d'en jouir, la fortune jalouse
M'envia ma patrie et m'ôta mon épouse.
Pour comble de malheur, un destin odieux
Du supplice des miens épouvanta mes yeux :
Le long des eaux, le long de leurs sauvages rives,
J'entends leur triste vol, j'entends leurs voix plaintives!
J'avois trop mérité ce destin plein d'horreur;
Je devois le prévoir, le jour que ma fureur
Osa des immortels provoquer la colère,
Et du sang de Vénus teindre un fer téméraire.
Souffrez donc que j'oublie, en une douce paix,
Les maux que j'ai soufferts, et tous ceux que j'ai faits.
J'abhorre les combats, je pleure sur ma gloire,
Et voudrois racheter ma coupable victoire.
Ces présents, que vos mains ont apportés pour moi,
Faites-en pour Énée un plus utile emploi :
C'est lui qu'il faut gagner. De sa haute vaillance
J'ai fait plus d'une fois la dure expérience;
Et dans plus d'un combat mes yeux ont vu de près
De quel bras foudroyant il fait voler ses traits.

Ergo concilium magnum, primosque suorum
Imperio adcitos, alta intra limina cogit.
Olli convenere, fluuntque ad regia plenis
Tecta viis : sedet in mediis et maxumus ævo,
Et primus sceptris, haud læta fronte, Latinus.
Atque hic legatos Ætola ex urbe remissos,
Quæ referant, fari jubet, et responsa reposcit
Ordine cuncta suo. Tum facta silentia linguis,
Et Venulus dicto parens ita farier infit :
« Vidimus, o cives, Diomede Argivaque castra;
Atque iter emensi casus superavimus omnis;
Contigimusque manum, qua concidit Ilia tellus.
Ille urbem Argyripam, patriæ cognomine gentis,
Victor Gargani condebat Iapygis arvis.
Postquam introgressi, et coram data copia fandi :
Munera præferimus, nomen patriamque docemus;
Qui bellum intulerint, quæ caussa adtraxerit Arpos.
Auditis ille hæc placido sic reddidit ore :
« O fortunatæ gentes, Saturnia regna,
Antiqui Ausonii, quæ vos fortuna quietos
Sollicitat, suadetque ignota lacessere bella?
Quicumque Iliacos ferro violavimus agros
(Mitto ea, quæ muris bellando exhausta sub altis,
Quos Simois premat ille viros), infanda per orbem
Supplicia, et scelerum pœnas expendimus omnes,
Vel Priamo miseranda manus : scit triste Minervæ
Sidus, et Euboicæ cautes, ultorque Caphereus.
Militia ex illa diversum ad litus adacti,
Atrides Protei Menelaus ad usque columnas
Exsulat; Ætnæos vidit Cyclopas Ulyxes.
Regna Neoptolemi referam, versosque Penatis
Idomenei? Libycone habitantes litore Locros?
Ipse Mycenæus magnorum ductor Achivum
Conjugis infandæ prima intra limina dextra
Oppetiit; devictam Asiam subsedit adulter.
Invidisse deos, patriis ut redditus aris
Conjugium optatum, et pulchram Calydona viderem!
Nunc etiam horribili visu portenta sequuntur,
Et socii amissi petierunt æthera pennis,
Fluminibusque vagantur aves (heu dira meorum
Supplicia!) et scopulos lacrymosis vocibus inplent.
Hæc adeo ex illo mihi jam speranda fuerunt
Tempore, quum ferro cœlestia corpora demens
Adpetii, et Veneris violavi volnere dextram.
Ne vero, ne me ad tales inpellite pugnas :
Nec mihi cum Teucris ullum post eruta bellum
Pergama; nec veterum memini, lætorve malorum.
Munera, quæ patriis ad me portatis ab oris,
Vertite ad Ænean : stetimus tela aspera contra,
Contulimusque manus; experto credite, quantus
In clypeum adsurgat, quo turbine torqueat hastam.
Si duo præterea tales Idæa tulisset

Si deux héros pareils avoient défendu Troie,
Les vainqueurs des vaincus auroient été la proie;
Et la Grèce eût changé, rabattant son orgueil,
Ses pompes de victoire en des pompes de deuil.
Avec le grand Hector le valeureux Énée
Recula de dix ans leur fatale journée :
Tous deux pleins de vertus, pleins de valeur tous deux;
Mais rien n'égale Énée en respect pour les dieux :
Que ne l'ai-je imité ! Vous, cessant vos querelles,
Renouez de la paix les chaînes mutuelles;
Prévenez ce grand choc aux deux peuples fatal,
Et sur-tout gardez-vous d'un combat inégal.
—De la part de ce roi voilà ce que j'annonce;
Tels sont ses sentiments, et telle est sa réponse :
Nos devoirs sont remplis. » Il dit, et le conseil
Aussitôt fait entendre un bruit sourd, et pareil
A celui d'un torrent qui, fuyant de sa source,
Trouve sur son passage un obstacle à sa course;
Et va, contre le roc qui le tient arrêté,
Se plaindre en murmurant de sa captivité.
Mais enfin le tumulte a fait place au silence;
Le roi s'adresse aux dieux, se rassied, et commence :
« Citoyens, vous voyez, nos dangers sont pressants,
Nos murs sont entourés d'ennemis menaçants;
Ailleurs on nous attaque, ici l'on délibère :
Mon devoir m'imposoit un soin plus nécessaire,
Sans doute; et je devois, évitant ces lenteurs,
Rassembler des soldats, et non des orateurs.
En vain nous combattons contre un peuple indomptable,
Contre un peuple divin que nul revers n'accable;
Rien ne trouble leurs cœurs, rien n'affoiblit leurs bras;
Vaincus, vous les voyez revoler aux combats.
Nous avons dans nos maux imploré Diomède;
Ce roi, vous l'entendez, nous refuse son aide.
Dès-lors abandonnés à notre seul effort,
Vainement nous osons lutter contre le sort;
Ces champs couverts de morts, et ce ravage immense,
Tout atteste nos maux et dit notre impuissance.
Je n'en accuse point nos chefs ni nos soldats;
J'ai vu dans tous les rangs et dans tous les états
Briller du bien public la noble jalousie;
Et l'Ausonie entière a combattu l'Asie.
« Maintenant apprenez quels accommodements
Semblent nous conseiller ces grands événements.
Des lieux qu'arrose en paix le fleuve d'Étrurie,
A ceux où des Sabins commence la patrie,
S'étend vers le couchant un terrain montueux,
Sauvage en apparence, et pourtant fructueux;
L'Aurunce et le Rutule en cultivent la pente;
La moisson y jaunit, et la vigne y serpente;
La part la plus stérile est livrée aux troupeaux.
Cette contrée entière, et ces âpres coteaux,
Qu'une forêt de pins couvre de son ombrage,
Aux Troyens apaisés cédons-les en partage;
Et, d'une heureuse paix resserrant les liens,
Partageons avec eux les droits de citoyens.
Enfin, si leur penchant préfère cet asile,
Qu'ils y fixent leur sort, qu'ils y fondent leur ville :
Ou si leur choix les porte en des climats nouveaux,
J'y consens; composons de deux fois dix vaisseaux,
D'un plus grand nombre encor, si leur chef le désire
Une flotte qui puisse à son gré les conduire.
Qu'il règle leur grandeur, leur forme, leurs agrès :
L'argent, les bras, le bois et les chantiers sont prêts.
C'est peu : cent députés, la fleur de la noblesse,
Iront, l'olive en main, leur porter la promesse
D'une constante foi; que mon riche trésor
Leur prodigue, à leur gré, l'argent, l'ivoire et l'or,
Magnifiques garants de ma bonté royale;
Qu'enfin avec ces dons, la chaise impériale,
La trabée, ornement des superbes grandeurs,
Soit portée à leur roi par mes ambassadeurs.

Terra viros, ultro Inachias venisset ad urbes
Dardanus, et versis lugeret Græcia fatis.
Quidquid apud duræ cessatum est mœnia Trojæ,
Hectoris Æneæque manu victoria Graium
Hæsit, et in decumum vestigia retulit annum.
Ambo animis, ambo insignes præstantibus armis;
Hic pietate prior. Coeant in fœdera dextræ,
Qua datur; ast, armis concurrant arma, cavete.
—Et responsa simul quæ sint, rex optume, regis
Audisti, et quæ sit magno sententia bello. »
Vix ea legati; variusque per ora cucurrit
Ausonidum turbata fremor : ceu, saxa morantur
Quum rapidos amnis, fit clauso gurgite murmur,
Vicinæque fremunt ripæ crepitantibus undis.
Ut primum placati animi, et trepida ora quierunt,
Præfatus divos, solio rex infit ab alto :
« Ante equidem summa de re statuisse, Latini,
Et vellem, et fuerat melius; non tempore tali
Cogere concilium, quum muros adsidet hostis.
Bellum importunum, cives, cum gente deorum,
Invictisque viris gerimus, quos nulla fatigant
Prælia, nec victi possunt absistere ferro.
Spem, si quam adscitis Ætolum habuistis in armis,
Ponite : spes sibi quisque. Sed hæc, quam angusta, videtis.
Cetera qua rerum jaceant perculsa ruina,
Ante oculos, interque manus sunt omnia vestras.
Nec quemquam incuso potuit quæ plurima virtus
Esse, fuit; toto certatum est corpore regni.
« Nunc adeo, quæ sit dubiæ sententia menti,
Expediam, et paucis, animos adhibete, docebo.
Est antiquus ager Tusco mihi proximus amni,
Longus, in occasum, finis super usque Sicanos;
Aurunci Rutulique serunt, et vomere duros
Exercent collis, atque horum asperrima pascunt.
Hæc omnis regio, et celsi plaga pinea montis,
Cedat amicitiæ Teucrorum; et fœderis æquas
Dicamus leges, sociosque in regna vocemus;
Considant, si tantus amor, et mœnia condant.
Sin alios finis, aliamque capessere gentem
Est animus, possuntque solo decedere nostro :
Bis denas Italo texamus robore navis,
Seu pluris complere valent; jacet omnis ad unda
Materies; ipsi numerumque modumque carinis
Præcipiant; nos æra, manus, navalia demus.
Præterea, qui dicta ferant, et fœdera firment,
Centum oratores prima de gente Latinos
Ire placet, pacisque manu prætendere ramos
Munera portantis, aurique eborisque talenta

Délibérez, jugez ce que ma voix propose,
Et que d'un long malheur l'empire enfin repose. »
  Drancès se lève alors, Drancès que dès long-temps
Offusquent de Turnus les exploits éclatants;
Qui, jaloux en secret de sa haute fortune,
Ne souffre qu'à regret sa grandeur importune;
Libéral, éclairé, puissant dans le sénat,
Hardi dans les conseils, et timide au combat,
Habile à soulever le crédule vulgaire,
Né d'un père inconnu, fier du sang de sa mère;
Il se lève, et sa haine, exhalant son aigreur,
De Turnus en ces mots irrite la fureur :
« O vous, roi bienfaisant, qu'on aime et qu'on révère,
Sur nos vrais intérêts votre voix nous éclaire :
Qu'est-il ici besoin d'un stérile débat ?
Chacun connoît assez les besoins de l'état;
Mais nul n'ose en parler avec pleine franchise.
Que celui dont l'audace ici nous tyrannise
De son esprit hautain rabatte la fierté,
Et rende à nos discours toute leur liberté;
Lui qui, j'ose le dire aux dépens de ma vie,
Nourrissant des grandeurs l'ambitieuse envie,
Immola tant de chefs à son sinistre orgueil,
Et couvrit tout l'état d'un nuage de deuil;
Lui qui brave en leurs murs les enfants de Pergame,
Pour s'échapper bientôt par une fuite infame;
Et, loin des champs de Mars relégué sur les mers,
De sa vaine bravade épouvante les airs.
Faites plus : à vos dons, ô glorieux monarque!
Joignez de votre amour, joignez une autre marque;
Et, fermant votre oreille aux vains cris d'un rival,
Serrez ces nœuds de paix par le nœud conjugal.
Que si le fier Turnus répand tant d'épouvante,
Eh bien, cédons, prenons une voix suppliante,
Demandons-lui la vie, implorons à genoux
Ses bontés pour le roi, pour l'état et pour nous;
Qu'il nous laisse une part de nos droits légitimes!
Trop long-temps des combats nous fûmes les victimes :
Vous, à qui nous devons tous les maux qu'ils ont faits,
Terminez cette guerre, et donnez-nous la paix.
Lavinie en est seule un infaillible gage :
Qu'au héros des Troyens un nœud sacré l'engage :
C'est le vœu de l'état; et moi-même avant tous
(Moi, que vous prétendez animé contre vous,
Et je ne perdrai pas de temps à m'en défendre)
Je demande à genoux que le roi l'ait pour gendre.
Laissons là nos débats et notre inimitié;
Des malheureux Latins ayez quelque pitié;
Vaincu, retirez-vous, que votre orgueil fléchisse;
Enfin faites-nous grace, et rendez-vous justice.
Assez nous avons vu nos guérets dépeuplés,
Nos remparts investis, et nos champs désolés.
Et si votre grand cœur compte sur sa vaillance,
S'il aspire à l'honneur d'une illustre alliance,
A tous ces grands débats nous sommes étrangers,
Le prix en est pour vous, courez-en les dangers.
Eh quoi! pour que Turnus, nommé par la victoire,
Ait d'un hymen royal le profit et la gloire,
Nous, ses vils instruments et son servile appui,
Sans gloire et sans tombeaux nous périrons pour lui!
Allons, si l'honneur parle à ce cœur magnanime,
Si du sang paternel quelque goutte l'anime,
Partez, méritez seul ce triomphe éclatant;
Votre rival est prêt, et l'honneur vous attend. »
  Ce discours, de Turnus accroît la violence;
Il en frémit de rage; et, rompant le silence,
« Oui, vous êtes, Drancès, fécond en beaux discours,
Il faut que j'en convienne; et l'on vous voit toujours,
Tranquille harangueur au sein de nos murailles,
Le premier au conseil, le dernier aux batailles.
Quand les dangers sont loin, lorsqu'à flots débordés
Le sang ne coule pas dans nos champs inondés,

Et sellam regni trabeamque insignia nostri.
Consulite in medium, et rebus succurrite fessis. »
  Tum Drances idem infensus, quem gloria Turni,
Obliqua invidia stimulisque agitabat amaris,
Largus opum, et lingua melior, sed frigida bello
Dextera, consiliis habitus non futilis auctor,
Seditione potens; genus huic materna superbum
Nobilitas dabat, incertum de patre ferebant;
Surgit, et his onerat dictis, atque aggerat iras :
« Rem nulli obscuram, nostræ nec vocis egentem,
Consulis, o bone rex : cuncti se scire fatentur,
Quid fortuna ferat populi; sed dicere mussant.
Det libertatem fandi, flatusque remittat,
Cujus ob auspicium infaustum, moresque sinistros
(Dicam equidem, licet arma mihi mortemque minetur)
Lumina tot cecidisse ducum, totamque videmus
Consedisse urbem luctu; dum Troïa tentat
Castra, fugæ fidens, et cœlum territat armis.
Unum etiam donis istis, quæ plurima mitti
Dardanidis dicique jubes, unum, optume regum,
Adjicias; nec te ullius violentia vincat,
Quin natam egregio genero dignisque hymenæis
Des, pater, et pacem hanc æterno fœdere jungas.
Quod si tantus habet mentis et pectora terror :
Ipsum obtestemur, veniamque oremus ab ipso;
Cedat, jus proprium regi, patriæque remittat.
Quid miseros toties in aperta pericula civis
Projicis, o Latio caput horum et caussa malorum?
Nulla salus bello; pacem te poscimus omnes,
Turne; simul pacis solum inviolabile pignus.
Primus ego, invisum quem tu tibi fingis, et esse
Nil moror, en supplex venio : miserere tuorum;
Pone animos, et pulsus abi; sat funera fusi
Vidimus, ingentis et desolavimus agros.
Aut, si fama movet, si tantum pectore robur
Concipis, et si adeo dotalis regia cordi est,
Aude, atque adversum fidens fer pectus in hostem.
Scilicet, ut Turno contingat regia conjux,
Nos, animæ viles, inhumata infletaque turba,
Sternamur campis! Et jam tu, si qua tibi vis,
Si patrii quid Martis habes, illum adspice contra,
Qui vocat. »
  Talibus exarsit dictis violentia Turni;
Dat gemitum, rumpitque has imo pectore voces :
« Larga quidem, Drance, semper tibi copia fandi,
Tum quum bella manus poscunt; patribusque vocatis
Primus ades; sed non replenda est curia verbis,
Quæ tuto tibi magna volant, dum distinet hostem

Il est beau de vous voir, redoutable en paroles,
Débiter, sans péril, vos bravades frivoles.
Eh bien, parlez, tonnez, insultez à ma peur,
Vous, Drancès, dont nos camps admirent la valeur;
Vous, dont tant de hauts faits honorent la mémoire,
Dont tant de monuments ont consacré la gloire...
Mais c'est trop supporter un stérile repos;
Laissez là l'orateur, et montrez le héros :
L'ennemi nous attend, le danger nous appelle;
Marchons... Eh quoi! déja ton courage chancelle!
N'auras-tu donc jamais un cœur que pour haïr,
D'audace qu'à parler, d'habileté qu'à fuir?
Je suis vaincu, dis-tu! Moi vaincu! misérable!
Moi qui dans plus d'un jour à jamais mémorable,
Fis regorger le Tibre et de sang et de morts!
Moi que Pallas a vu, foulant aux pieds son corps,
Remplir les murs d'Évandre et de deuil et de larmes!
Moi qui de ses guerriers ai fait tomber les armes!
Ah! tel ne m'ont pas vu Pandare et Bitias,
Et ces milliers de morts entassés par mon bras,
Lorsqu'en leur propre camp, en leurs propres murailles,
Ce bras victorieux semoit les funérailles!
« Le peuple craint la guerre! Exécrable imposteur!
C'est aux Troyens, à toi, de connoître la peur.
Cependant par tes cris sème ici l'épouvante;
Digne ami des brigands que ta lâcheté vante,
Célèbre ce guerrier que j'ai vaincu deux fois,
Et des braves Latins ravale les exploits.
A l'entendre parler de ces héros d'Asie,
Diomède d'effroi sent son ame saisie,
Ajax pâlit, Achille a tremblé pour ses jours,
Et l'Aufide sanglant a rebroussé son cours.
A l'entendre, de moi le traître a tout à craindre :
Pour me faire haïr, il veut se faire plaindre.
Vil calomniateur! rassure-toi, ce bras
A de pareils exploits ne s'abaissera pas;
Ne crains pas que ton sang jamais me déshonore;
Garde dans ce corps vil ce cœur plus vil encore :
Mon dédain m'a vengé. Maintenant, ô grand roi!
Parlons de nos dangers : si, glacés par l'effroi,
Nous daignons écouter de précoces alarmes,
A peine encore armés, si nous jetons les armes,
Si tout est décidé dès le premier combat,
Si tout espoir enfin est perdu pour l'état,
Oui, demandons la paix, congédions l'armée,
Et tendons au vainqueur une main désarmée.
Que dis-je! ah! de ce sang qui brûloit pour l'honneur
Si quelque goutte encore animoit notre cœur,
Bien loin de racheter une odieuse vie,
O mes concitoyens! nous porterions envie
A ceux qui, succombant dans le champ des combats,
Ont repoussé la honte et choisi le trépas.
Mais si rien n'est perdu, si le destin nous laisse,
Pour venger nos malheurs, une brave jeunesse;
Si de riches cités, des peuples florissants
S'offrent à nous aider de leurs secours puissants;
Enfin si les Troyens, affoiblis par leur gloire,
Ont par des flots de sang acheté la victoire;
Si la mort dans leurs rangs fit un ravage égal,
Pourquoi, quand Mars à peine a donné le signal,
Quitter honteusement une noble carrière,
Et dès le premier pas retourner en arrière?
Ignorons-nous le sort et ses jeux inconstants?
Il détruit, il répare, il change avec le temps;
Et, jetant à son gré des fers ou des couronnes,
Des états ébranlés raffermit les colonnes.
Nous n'aurons pas, dis-tu, le monarque d'Arpos;
Mais Messape est à nous, mais à nos fiers drapeaux
Tolumnius unit ses enseignes heureuses;
Mais du brave Coras les troupes valeureuses

Agger murorum, nec inundant sanguine fossæ.
Proinde tona eloquio, solitum tibi; meque timoris
Argue tu, Drance, quando tot stragis acervos
Teucrorum tua dextra dedit, passimque tropæis
Insignis agros : possit quid vivida virtus,
Experiare licet; nec longe scilicet hostes
Quærendi nobis : circumstant undique muros.
Imus in adversos? quid cessas? an tibi Mavors
Ventosa in lingua, pedibusque fugacibus istis
Semper erit?
Pulsus ego? aut quisquam merito, fœdissime, pulsum
Arguet, Iliaco tumidum qui crescere Thybrim
Sanguine, et Evandri totam cum stirpe videbit
Procubuisse domum, atque exutos Arcadas armis?
Haud ita me experti Bitias et Pandarus ingens,
Et quos mille die victor sub Tartara misi,
Inclusus muris, hostilique aggere sæptus.
« Nulla salus bello! Capiti cane talia demens
Dardanio, rebusque tuis; proinde omnia magno
Ne cessa turbare metu, atque extollere vires
Gentis bis victæ; contra premere arma Latini.
Nunc et Myrmidonum proceres Phrygia arma tremiscunt,
Nunc et Tydides, et Larissæus Achilles;
Amnis et Hadriacas retro fugit Aufidus undas,
Vel quum se pavidum contra mea jurgia fingit
Artificis scelus, et formidine crimen acerbat.
Numquam animam talem dextra hac, absiste moveri,
Amittes; habitet tecum, et sit pectore in isto.
Nunc ad te, et tua magna, pater, consulta revertor.
Si nullam nostris ultra spem ponis in armis;
Si tam deserti sumus, et semel agmine verso
Funditus occidimus, neque habet Fortuna regressum :
Oremus pacem, et dextras tendamus inertis.
Quamquam, o, si solitæ quidquam virtutis adesset,
Ille mihi ante alios fortunatusque laborum,
Egregiusque animi, qui, ne quid tale videret,
Procubuit moriens, et humum semel ore momordit!
Sin et opes nobis, et adhuc intacta juventus,
Auxilioque urbes Italæ, populique supersunt;
Sin et Trojanis cum multo gloria venit
Sanguine; sunt illis sua funera, parque per omnis
Tempestas : cur indecores in limine primo
Deficimus? cur ante tubam tremor occupat artus?
Multa dies, variique labor mutabilis ævi
Retulit in melius; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.
Non erit auxilio nobis Ætolus et Arpi :
At Messapus erit, felixque Tolumnius, et quos
Tot populi misere duces; nec tarda sequetur
Gloria delectos Latio, et Laurentibus agris.

Pour nous de leurs remparts s'avancent par milliers;
Mais Camille, en courage égalant nos guerriers,
Semble oublier son sexe; et déja dans la plaine
Ses brillants escadrons environnent leur reine.
Que si, pour terminer ces importants débats,
C'est moi, c'est moi tout seul qu'on appelle aux combats,
La victoire à ce point ne m'est pas infidèle,
Que je n'ose briguer une palme si belle;
Contre ce Phrygien je marche sans effroi,
Et chéris un péril qui n'expose que moi.
Fût-il dans les combats aussi vaillant qu'Achille,
En vain Vulcain lui-même a d'une main habile
Forgé le bouclier dont il arme son bras,
Pour vous, pour Latinus je me voue au trépas.
Moi, le digne rival (du moins j'ose le croire)
Des plus fameux héros que vante notre histoire,
On me défie! Eh bien, quel qu'en soit le succès,
J'y vole, et ne veux pas que le lâche Drancès,
Si je dois du destin éprouver l'injustice,
Souille, en le partageant, un si beau sacrifice;
Ou, si le juste ciel me prête son appui,
Me ravisse un laurier qui n'est pas fait pour lui. »
Durant ces grands débats, du monarque de Troie
L'armée impatiente en ordre se déploie;
Des rivages du Tibre il marche, et des Toscans
Les bataillons en foule abandonnent leurs camps:
Les champs en sont couverts. Un avis trop fidèle
En apporte au palais l'effrayante nouvelle.
A ce bruit imprévu, du peuple impétueux
On entend s'agiter les flots tumultueux;
Au funeste récit succède un cri d'alarmes:
« Aux armes, citoyens! qu'on nous donne des armes! »
Répète avec transport la jeunesse en fureur.
Les vieillards éplorés sont muets de terreur;
L'espérance et l'effroi dans les cœurs se balancent,
Et leurs cris discordants jusques aux cieux s'élancent:
Tels des sons confondus de leurs bruyantes voix
D'innombrables oiseaux font retentir les bois;
Des cygnes attroupés sur les bords du Méandre
Tels en accents confus les chants se font entendre.
Turnus saisit l'instant: « Paisibles magistrats,
Courage, poursuivez vos tranquilles débats,
Tandis que des Troyens l'armée est à vos portes. »
Il dit, part, et s'échappe. « Et vous, de vos cohortes,
Volusus, reprend-il, déployez les drapeaux;
Vous, Messape, au combat préparez vos chevaux;
Partez, brave Coras, suivi de votre frère;
Vous, redoublez des murs la défense guerrière;
Les autres avec moi tenteront les hasards. »
Le trouble cependant règne dans les remparts.
Le roi consulte en vain sa prudence étonnée;
Il hésite; il gémit d'avoir du grand Énée
Méconnu les destins; il voudroit aujourd'hui
Avoir choisi pour gendre un héros tel que lui.
Tandis qu'il va cacher son repentir stérile,
Les Latins de fossés environnent leur ville,
La hérissent de pieux, l'entourent de remparts;
On voit au haut des tours les enfants, les vieillards;
Ce grand péril confond le rang, la force et l'âge:
Et l'airain belliqueux anime leur courage.
Elle-même, au milieu des femmes de la cour,
Pour détourner les maux de ce funeste jour,
Aux autels de Pallas entourés de guirlandes,
La reine vient porter de superbes offrandes:
Cause aimable des maux dont on est menacé,
Lavinie auprès d'elle a le regard baissé.
Les mères, à sa suite apportant leur hommage,
Font fumer leur encens qui s'élève en nuage,
Et du seuil de son temple à Pallas s'adressant:
« Déesse des combats! viens, que ton bras puissant

Est et Volscorum egregia de gente Camilla,
Agmen agens equitum, et florentis ære catervas.
Quod si me solum Teucri in certamina poscunt,
Idque placet, tantumque bonis communibus obsto,
Non adeo has exosa manus Victoria fugit,
Ut tanta quidquam pro spe tentare recusem.
Ibo animis contra; vel magnum præstet Achillem,
Factaque Volcani manibus paria induat arma
Ille licet: vobis animam hanc, soceroque Latino
Turnus ego, haud ulli veterum virtute secundus,
Devovi. Solum Æneas vocat; et vocet, oro.
Nec Drances potius, sive est hæc ira deorum,
Morte luat; sive est virtus et gloria, tollat. »
Illi hæc inter se dubiis de rebus agebant
Certantes; castra Æneas aciemque movebat.
Nuntius ingenti per regia tecta tumultu
Ecce ruit, magnisque urbem terroribus implet:
Instructos acie Tiberino a flumine Teucros
Tyrrhenamque manum totis descendere campis.
Extemplo turbati animi, concussaque volgi
Pectora, et adrectæ stimulis haud mollibus iræ.
Arma manu trepidi poscunt; fremit arma juventus;
Flent mœsti mussantque patres: hic undique clamor
Dissensu vario magnus se tollit in auras:
Haud secus, atque alto in luco quum forte catervæ
Consedere avium, piscosove amne Padusæ
Dant sonitum rauci per stagna loquacia cycni.
« Immo, ait, o cives, adrepto tempore, Turnus,
Cogite concilium, et pacem laudate sedentes:
Illi armis in regna ruant. » Nec plura locutus
Corripuit sese, et tectis citus extulit altis.
« Tu, Voluse, armari Volscorum edice maniplis;
Duc, ait, et Rutulos: equitem, Messapus, in armis,
Et cum fratre Coras, latis diffundite campis.
Pars aditus urbis firment, turresque capessant:
Cetera, qua jusso, mecum manus inferat arma. »
Ilicet in muros tota discurritur urbe.
Concilium ipse pater, et magna incepta Latinus
Deserit, ac tristi turbatus tempore differt;
Multaque se incusat, qui non adceperit ultro
Dardanium Æneam, generumque adsciverit; urbi
Præfodiunt alii portas, aut saxa sudesque
Subvectant: bello dat signum rauca cruentum
Buccina: tum muros varia cinxere corona
Matronæ puerique; vocat labor ultimus omnis.
Nec non ad templum, summasque ad Palladis arces
Subvehitur magna matrum regina caterva,
Dona ferens; juxtaque comes Lavinia virgo,
Caussa mali tanti, oculos dejecta decoros.
Succedunt matres, et templum ture vaporant;

Brise du Phrygien la lance meurtrière,
Et le laisse sanglant couché sur la poussière ! »
  Cependant, déja prêt à braver les hasards,
Turnus a revêtu l'or de ses longs cuissards ;
Et déja sur son sein, avide de batailles,
Sa cuirasse d'airain hérisse ses écailles ;
Sa tête est nue encor, mais son riche cimier
Est prêt à la couvrir de son panache altier ;
A son côté déja pend son glaive fidèle.
Il s'agite, il frémit ; et de la citadelle,
Dans son habit guerrier tout éblouissant d'or,
Déja brûlant de vaincre il a pris son essor.
Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout-à-coup rompt sa chaîne, et loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes ;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé ;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvants que le zéphyr déploie,
Vole, frémit d'amour, et d'orgueil et de joie.
  Elle-même guidant ses bataillons poudreux,
Camille tout-à-coup vient s'offrir à ses yeux.
A peine parvenue aux portes de la ville,
Légère elle descend de son coursier docile ;
Son escadron l'imite, et soudain au héros
Avec une voix fière elle adresse ces mots :
« Chacun doit écouter l'instinct de son courage ;
J'ai consulté le mien, me voici : je m'engage,
Turnus, à terrasser les insolents Troyens :
Seule je veux marcher aux fiers Tyrrhéniens,
Seule à leurs escadrons j'oppose mon audace.
Vous, de vos bataillons que l'invincible masse
Protége nos remparts, et laissez à mon bras
Et les premiers dangers, et les premiers combats. »
L'intrépide Turnus, que son courage étonne :
« Que ne vous dois-je pas, valeureuse amazone !
Des guerriers d'Italie exemple glorieux,
Venez donc partager ces honneurs dangereux.
Si de nos éclaireurs le rapport est sincère,
Énée a fait partir une troupe légère
Qui doit battre la plaine et tromper les regards.
Lui, prêt à rassembler ses pelotons épars,
Il doit des monts voisins s'élancer sur la ville :
Répondons par un piége à son piége inutile ;
Dans la gorge du mont, sous ces bois ténébreux,
Je l'attendrai, suivi de combattants nombreux.
Vous, des braves Latins, des enfants d'Étrurie,
Rivale des héros, dirigez la furie ;
Le généreux Messape, et Catille, et Coras
Unis sous vos drapeaux, marcheront sur vos pas. »
Ensuite, s'adressant à ces chefs qu'elle anime,
Il verse dans leurs cœurs son espoir magnanime :
Leur courage docile à ses lois est soumis.
Tout-à-coup il s'élance, et vole aux ennemis.
  Un noir vallon s'étend dans ces monts solitaires,
Dont le terrain, propice aux piéges militaires,
De toutes parts s'enfonce en sinueux détours.
Une épaisse forêt sur ces vastes contours
Penche son noir ombrage, et sous sa voûte obscure
Ne laisse d'autre accès qu'une étroite ouverture.
Une plaine au-dessus, cachée à tous les yeux,
Présente une retraite, un abri spacieux,
Qui sur les ennemis règne avec avantage,
Et de tous les côtés menace leur passage.
Là Turnus à son choix peut combattre en tous sens,
Les fuir, les attaquer, ou des rocs bondissants

Et mœstas alto fundunt de limine voces :
« Armipotens, præses belli, Tritonia virgo,
Frange manu telum Phrygii prædonis, et ipsum
Pronum sterne solo, portisque effunde sub altis. »
  Cingitur ipse furens certatim in prælia Turnus :
Jamque adeo Rutulum thoraca indutus ahenis
Horrebat squamis, surasque incluserat auro ;
Tempora nudus adhuc, laterique adcinxerat ensem ;
Fulgebatque alta decurrens aureus arce ;
Exsultatque animis, et spe jam præcipit hostem.
Qualis, ubi abruptis fugit præsepia vinclis,
Tandem liber, equus, campoque potitus aperto ;
Aut ille in pastus armentaque tendit equarum,
Aut, adsuetus aquæ perfundi flumine noto,
Emicat, adrectisque fremit cervicibus alte
Luxurians ; luduntque jubæ per colla, per armos.
  Obvia cui, Volscorum acie comitante, Camilla
Occurrit, portisque ab equo regina sub ipsis
Desiluit ; quam tota cohors imitata relictis
Ad terram defluxit equis ; tum talia fatur :
« Turne, sui merito si qua est fiducia forti,
Audeo, et Æneadum promitto occurrere turmæ,
Solaque Tyrrhenos equites ire obvia contra.
Me sine prima manu tentare pericula belli :
Tu pedes ad muros subsiste, et mœnia serva. »
Turnus ad hæc, oculos horrenda in virgine fixus :
« O decus Italiæ, virgo, quas dicere gratis,
Quasve referre parem ? sed nunc, est omnia quando
Iste animus supra, mecum partire laborem.
Æneas, ut fama fidem missique reportant
Exploratores, equitum levia inprobus arma
Præmisit, quaterent campos : ipse ardua montis
Per deserta jugo superans adventat ad urbem.
Furta paro belli convexo in tramite silvæ,
Ut bivias armato obsidam milite fauces.
Tu Tyrrhenum equitem conlatis excipe signis ;
Tecum acer Messapus erit, turmæque Latinæ,
Tiburnique manus : ducis et tu concipe curam. »
Sic ait, et paribus Messapum in prælia dictis
Hortatur, sociosque duces, et pergit in hostem.
  Est curvo anfractu valles, adcommoda fraudi
Armorumque dolis : quam densis frondibus atrum
Urget utrimque latus ; tenuis quo semita ducit,
Angustæque ferunt fauces aditusque maligni.
Hanc super in speculis summoque in vertice montis
Planities ignota jacet, tutique receptus :
Seu dextra lævaque velis occurrere pugnæ ;
Sive instare jugis, et grandia volvere saxa.

Précipiter sur eux la masse impétueuse.
Suivant donc des chemins la pente tortueuse,
Il accourt, et, caché dans l'immense forêt,
Attend les Phrygiens dans ce poste secret.
Diane cependant, sur la voûte azurée,
Entretenant Opis, sa compagne sacrée,
Exprimoit en ces mots ses plaintives frayeurs :
« Toi, l'honneur de mes bois, l'ornement de mes chœurs,
Chère Opis ! tu le sais, mon aimable Camille,
Portant mes traits, mon arc, hélas ! arme inutile,
Affronte les combats. Ce n'est pas de ce jour
Que cette jeune nymphe est chère à mon amour.
Je me rappelle encor sa naissance fatale.
Chassé de Privernum, sa vieille capitale,
Par son peuple, irrité de ses fiers attentats,
Son père Métabus, privé de ses états,
Fuyoit de bois en bois, de montagne en montagne.
D'un exil qu'elle ignore innocente compagne,
Camille encore enfant consoloit son chagrin ;
Son père malheureux la pressoit sur son sein,
Et, tremblant pour l'objet de ses tendres alarmes,
Fuyoit, prêtant l'oreille au bruit lointain des armes.
Dans sa fuite soudain se présente à ses yeux
L'Amasène grondant, dont les flots furieux,
Grossis pendant la nuit par les eaux des orages,
Rouloient gonflés d'écume, et battaient ses rivages.
Il s'arrête : il voudroit, dans son premier transport,
S'élancer à la nage et gagner l'autre bord ;
Mais, tremblant pour l'objet de sa tendresse extrême,
Il craint pour ce doux poids bien plus que pour lui-même.
Long-temps il délibère ; il se décide enfin :
Autour d'un bois noueux dont il arme sa main,
De son cœur inquiet la crainte paternelle
L'enveloppe avec soin d'une écorce fidèle ;
Saisit ce foible enfant élevé dans mes bois,
Et m'adresse en ces mots sa suppliante voix :
« O déesse, tu vois cette fille adorée
Que des dieux paternels ma fuite a séparée,
Son père en ce moment la voue à tes autels ;
Prends pitié de tous deux dans ces dangers cruels !
Pour la première fois elle a saisi tes armes :
Elle fuit un vil peuple, auteur de mes alarmes.
Tandis qu'avec ce trait elle va fendre l'air,
O Diane ! prends soin de ce dépôt si cher ;
Déesse, c'est ton bien qu'à tes soins je confie ;
A toi seule à jamais appartiendra sa vie... »
« Il dit, lance le dard de son bras vigoureux ;
Le fleuve en retentit ; avec le trait heureux
Camille fend les airs et vole à l'autre rive.
L'ennemi s'approchoit ; lui, devant qu'il arrive,
S'élance, nage, aborde, et d'un bras triomphant
Arrache du gazon son dard et son enfant,
Cet enfant désormais réclamé par Diane.
La ville ne fut point sa demeure profane ;
Son père à ce séjour préféra les forêts ;
Moi-même la cachai dans des antres secrets.
D'une fière jument, sa nourrice sauvage,
Sur sa lèvre enfantine exprimant le breuvage,
Son père l'élevoit, et sa jeune fierté
Prit du cœur paternel la farouche âpreté.
Sur ses pieds chancelants elle se tient à peine,
Et de ses premiers pas marque la molle arène :
Déja ses traits en main elle court dans les bois,
Portant son arc léger et son petit carquois.
Une robe à longs plis n'étoit point sa parure,
L'or ne renouoit point sa simple chevelure ;
Derrière elle pendoit la peau d'un léopard.
Déja sa jeune main savoit lancer un dard ;
Et la fronde en tournant rasoit sa jeune tête ;
Déja, d'un air vainqueur rapportant sa conquête,

Huc juvenis nota fertur regione viarum ;
Adripuitque locum, et silvis insedit iniquis.
Velocem interea superis in sedibus Opim,
Unam ex virginibus sociis sacraque caterva
Compellabat, et has tristis Latonia voces
Ore dabat : « Graditur bellum ad crudele Camilla,
O virgo, et nostris nequidquam cingitur armis,
Cara mihi ante alias ; neque enim novus iste Dianæ
Venit amor, subitaque animum dulcedine movit.
Pulsus ob invidiam regno, viresque superbas,
Priverno antiqua Metabus quum excederet urbe,
Infantem, fugiens media inter prælia belli,
Sustulit exsilio comitem, matrisque vocavit
Nomine Casmillæ, mutata parte, Camillam.
Ipse sinu præ se portans, juga longa petebat
Solorum nemorum ; tela undique sæva premebant,
Et circumfuso volitabant milite Volsci.
Ecce, fugæ medio, summis Amasenus abundans
Spumabat ripis ; tantus se nubibus imber
Ruperat. Ille, innare parans, infantis amore
Tardatur, caroque oneri timet. Omnia secum
Versanti subito vix hæc sententia sedit.
Telum immane, manu valida quod forte gerebat
Bellator, solidum nodis et robore cocto,
Huic natam, libro et silvestri subere clausam,
Implicat, atque habilem mediæ circumligat hastæ ;
Quam dextra ingenti librans, ita ad æthera fatur :
« Alma, tibi hanc, nemorum cultrix, Latonia virgo,
Ipse pater famulam voveo ; tua prima per auras
Tela tenens supplex hostem fugit. Adcipe, testor,
Diva, tuam, quæ nunc dubiis committitur auris. »
« Dixit, et adducto contortum hastile lacerto
Inmittit : sonuere undæ ; rapidum super amnem
Infelix fugit in jaculo stridente Camilla.
At Metabus, magna propius jam urgente caterva,
Dat sese fluvio, atque hastam cum virgine victor
Gramineo donum Triviæ de cespite vellit.
Non illum tectis ullæ, non mœnibus urbes
Adcepere ; neque ipse manus feritate dedisset :
Pastorum et solis exegit montibus ævum.
Hic natam, in dumis interque horrentia lustra,
Armentalis equæ mammis et lacte ferino
Nutribat, teneris inmulgens ubera labris.
Utque pedum primis infans vestigia plantis
Institerat, jaculo palmas oneravit acuto ;
Spiculaque ex humero parvæ suspendit et arcum.
Pro crinali auro, pro longæ tegmine pallæ,
Tigridis exuviæ per dorsum a vertice pendent.
Tela manu jam tum tenera puerilia torsit,
Et fundam tereti circum caput egit habena,

Elle offroit en triomphe à son père enchanté,
Ou la grue au long bec, ou le cygne argenté.
Jusqu'au fond des déserts où mes soins la cachèrent,
Les plus nobles Toscans en vain la recherchèrent :
Préférant à ces nœuds la liberté des bois,
Sa rebelle pudeur n'obéit qu'à mes lois.
Mais combien je la plains ! qu'à regret ma tendresse
A ces sanglants combats voit voler sa jeunesse !
Hélas ! j'aurois voulu que, chère à mon amour,
De ses chastes attraits elle embellît ma cour :
Vain espoir ! elle touche à son heure dernière.
Pars donc, vole, et descends sur ton aile légère
Aux lieux où les Latins, dévoués au trépas,
Sous un sinistre augure avancent aux combats.
Mais avant prends toi-même en mon carquois fidèle
Le trait qui doit venger sa blessure mortelle ;
Et malheur au guerrier dont la coupable main
De son fer sacrilége aura percé son sein !
Troyen, Latin, n'importe, il expiera son crime ;
Et moi, dans un nuage enlevant la victime,
Je veux que son beau corps, ses traits victorieux,
Soient, avec son tombeau, rendus à ses aïeux. »
Elle dit : autour d'elle Opis roule un nuage,
Part d'un vol plus bruyant et plus prompt que l'orage.
Mais déja les Troyens et les braves Toscans,
Pour attaquer Laurente, ont déployé leurs rangs ;
Ils marchent : le coursier de sa tête hautaine
Bat l'air, ronge le frein, et bondit dans la plaine ;
Les champs sont hérissés d'une moisson de fer,
Et chaque javelot fait partir un éclair.
Et Messape, et Coras et son valeureux frère,
Et la chaste Camille et sa troupe légère,
Se présentent ensemble. On voit de toutes parts
Et s'alonger la lance, et s'agiter les dards ;
Sous les pas des guerriers les plaines retentissent,
Et soldats et coursiers de colère frémissent.
Enfin, à la distance où le trait peut porter,
Les partis ennemis viennent de s'arrêter :
On s'écrie, on s'élance ; et d'un essor rapide
Chacun pousse en avant son coursier intrépide.
Plus pressés que la neige au retour des hivers,
Des nuages de traits ont obscurci les airs.
Le terrible Acontès sur Tyrrhène s'élance ;
Contre lui ce rival a dirigé sa lance ;
Ils partent, et soudain leurs coursiers indomptés
Se heurtent à grand bruit, l'un vers l'autre emportés,
L'air en gronde ; et, frappé du choc épouvantable,
Acontès expirant va tomber sur le sable.
L'épouvante aussitôt saisit les combattants :
Les Latins consternés abandonnent leurs rangs ;
Et, sous leurs boucliers rejetés en arrière,
Ils évitent du fer l'atteinte meurtrière.
Le Troyen les poursuit, et le brave Asylas
Jusque sous leurs remparts a poussé leurs soldats.
Les Latins, à leur tour, rappelant leur courage,
Retournent leurs coursiers avec des cris de rage,
Et pressent de nouveau l'ennemi qui s'enfuit.
Le vainqueur s'épouvante, et le vaincu poursuit :
Le sort balance entre eux la défaite et la gloire,
Le courage et la peur, la fuite et la victoire.
Tels, dans leur flux rapide et leur bruyant reflux,
Se balancent des mers les flots irrésolus ;
Tantôt, sur les rochers que son écume inonde,
L'Océan courroucé, précipitant son onde,
Couvre en grondant ses bords ; tantôt, dans son bassin
Reportant les cailloux qu'avoit vomis son sein,
Il ramène sur lui ses ondes fugitives :
Tels, poussant des Latins les cohortes craintives,
Les Troyens à grands flots inondoient les sillons,
Et tantôt replioient leurs foibles bataillons.

Strymoniamque gruem, aut album dejecit olorem.
Multæ illam frustra Tyrrhena per oppida matres
Optavere nurum : sola contenta Diana,
Æternum telorum et virginitatis amorem
Intemerata colit : vellem haud correpta fuisset
Militia tali, conata lacessere Teucros ;
Cara mihi comitumque foret nunc una mearum.
Verum age, quandoquidem fatis urgetur acerbis,
Labere, nympha, polo, finisque invise Latinos,
Tristis ubi infausto committitur omine pugna.
Hæc cape et ultricem pharetra deprome sagittam :
Hac, quicumque sacrum violarit volnere corpus,
Tros Italusve, mihi pariter det sanguine pœnas.
Post ego nube cava miserandæ corpus et arma
Inspoliata feram tumulo, patriæque reponam. »
Dixit : at illa levis cœli delapsa per auras
Insonuit, nigro circumdata turbine corpus.
At manus interea muris Trojana propinquat,
Etruscique duces, equitumque exercitus omnis ;
Compositi numero in turmas : fremit æquore toto
Insultans sonipes, et pressis pugnat habenis
Huc obversus et huc ; tum late ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ardent.
Nec non Messapus contra, celeresque Latini,
Et cum fratre Coras, et virginis ala Camillæ,
Adversi campo adparent, hastasque reductis
Protendunt longe dextris, et spicula vibrant ;
Adventusque virum, fremitusque ardescit equorum.
Jamque intra jactum teli progressus uterque
Substiterat : subito erumpunt clamore, frementisque
Exhortantur equos : fundunt simul undique tela
Crebra nivis ritu, cœlumque obtexitur umbra.
Continuo adversis Tyrrhenus et acer Aconteus
Connixi incurrunt hastis, primique ruinam
Dant sonitu ingenti, perfractaque quadrupedantum
Pectora pectoribus rumpunt : excussus Aconteus,
Fulminis in morem, aut tormento ponderis acti,
Præcipitat longe, et vitam dispergit in auras.
Extemplo turbatæ acies, versique Latini
Rejiciunt parmas, et equos ad mœnia vertunt.
Troes agunt : princeps turmas inducit Asylas.
Jamque propinquabant portis, rursusque Latini
Clamorem tollunt, et mollia colla reflectunt :
Hi fugiunt, penitusque datis referuntur habenis.
Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus
Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam :
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa fugit, litusque vado labente relinquit.
Bis Tusci Rutulos egere ad mœnia versos ;

Mais sitôt qu'on a vu de l'une et l'autre armée,
Dans son troisième choc encor plus animée,
Une égale fureur confondre les soldats;
Que chacun de plus près porte ou craint le trépas,
Alors on n'entend plus dans ce vaste carnage
Que l'accent de la mort et le cri de la rage;
Armes, soldats, coursiers, confusément épars,
Dans des torrents de sang roulent de toutes parts;
Par-tout en même temps on s'attaque, on se choque.
Sur le fier Rémulus fond le jeune Orsiloque;
Mais, au lieu du héros, attaquant son coursier,
De son dard sous l'oreille il enfonce l'acier.
A peine il a senti la pointe pénétrante,
Le quadrupède altier, que la douleur tourmente,
Sur ses jarrets nerveux avec force appuyés,
Se redresse en fureur, et bat l'air de ses pieds:
Son maître renversé roule sur la poussière.
Iole sous Catille a perdu la lumière.
Fier de son vaste corps, de sa haute valeur,
Sans craindre le danger, sans prévoir son malheur,
De ce même guerrier, avide de carnage,
Le brave Herminius ose affronter la rage:
L'airain ne couvre point l'or de ses cheveux blonds;
L'épaule découverte, au fer des bataillons
L'audacieux géant s'expose sans armure.
Le fougueux Catillus d'une horrible blessure
Atteint son large dos; le trait étincelant
Se plonge dans son corps, et s'arrête en tremblant.
Le brave, cette fois oubliant son courage,
S'est courbé de douleur, et s'est tordu de rage.
On se mêle; chacun brigue un noble trépas,
Et dans un combat seul s'engagent cent combats.
L'amazone sur-tout, signalant son courage,
Triomphe, et s'applaudit au milieu du carnage:
Un carquois sur l'épaule, un sein nu, l'œil brûlant,
Tantôt de traits légers qu'elle darde en volant
Poursuit les Phrygiens; tantôt, plus redoutable,
Arme d'un fer tranchant sa main infatigable;
Sur son dos retentit le céleste carquois,
Plein des traits dont l'arma la déesse des bois;
Tantôt, quand des vainqueurs ardents à sa poursuite
La force inévitable a décidé sa fuite,
Terrible elle se tourne, et d'un bras foudroyant
Leur porte l'épouvante, et triomphe en fuyant.
Avec la même ardeur vole et combat près d'elle
De ses vaillantes sœurs une troupe fidèle,
Appui de sa valeur, ame de ses projets,
Son escorte aux combats, son conseil dans la paix;
C'est Tulla, c'est Larine, et toi, jeune Tarpée,
Dont la hache est de sang incessamment trempée.
Tel, lorsqu'aux champs de Thrace, aux bords du Thermodon,
Hippolyte conduit son brillant escadron;
Ou lorsque sur son char, traversant la mêlée,
Une lance à la main vole Penthésilée,
Soudain s'élance, armé de son léger croissant,
Des héros de son sexe un essaim frémissant,
Qui, frappant à grand bruit ses armes colorées,
Hurle son chant barbare aux monts hyperborées:
Les monts, les bois, les eaux, répondent à leurs voix.
Quel trépas le premier signale tes exploits,
Quel héros le dernier expire ta victime,
O guerrière intrépide, ô nymphe magnanime?
O dieux! combien de morts entassés par ton bras!
Funéus le premier a reçu le trépas,
Ce fils de Clytius, digne de sa naissance,
Dans son corps traversé reçoit la longue lance:
Il tombe, et, sur la terre en vain se débattant,
De rage mord la poudre, et roule dans son sang.
Deux guerriers à leur tour sont couchés sur ces plaines:
De son coursier blessé l'un reprenoit les rênes,
Liris étoit son nom; Pagasus près de lui
De son bras désarmé lui présentoit l'appui:
Tous deux tombent frappés par la nymphe guerrière.
Amastre à côté d'eux termine sa carrière.

Bis rejecti armis respectant terga tegentes.
Tertia sed postquam congressi in prælia, totas
Implicuere inter se acies, legitque virum vir,
Tum vero et gemitus morientum, et sanguine in alto
Armaque, corporaque, et permixti cæde virorum
Semianimes volvuntur equi; pugna aspera surgit.
Orsilochus Remuli, quando ipsum horrebat adire,
Hastam intorsit equo, ferrumque sub aure reliquit:
Quo sonipes ictu furit arduus, altaque jactat,
Volneris inpatiens adrecto pectore crura.
Volvitur ille excussus humi. Catillus Iolan,
Ingentemque animis, ingentem corpore et armis,
Dejicit Herminium; nudo cui vertice fulva
Cæsaries, nudique humeri; nec volnera terrent;
Tantus in arma patet: latos huic hasta per armos
Acta tremit, duplicatque virum transfixa dolore.
Funditur ater ubique cruor: dant funera ferro
Certantes; pulchramque petunt per volnera mortem.
At medias inter cædes exsultat Amazon,
Unum exserta latus pugnæ, pharetrata Camilla;
Et nunc lenta manu spargens hastilia denset;
Nunc validam dextra rapit indefessa bipennem.
Aureus ex humero sonat arcus, et arma Dianæ.
Illa etiam, si quando in tergum pulsa recessit,
Spicula converso fugientia dirigit arcu.
At circum lectæ comites, Larinaque virgo,
Tullaque, et æratam quatiens Tarpeia securim,
Italides; quas ipsa decus sibi dia Camilla
Delegit, pacisque bonas bellique ministras.
Quales Threiciæ quum flumina Thermodontis
Pulsant, et pictis bellantur Amazones armis;
Seu circum Hippolyten, seu quum se Martia curru
Penthesilea refert, magnoque ululante tumultu
Feminea exsultant lunatis agmina peltis.
Quem telo primum, quem postremum, aspera virgo,
Dejicis? aut quot humi morientia corpora fundis?
Eunæum Clytio primum patre; cujus apertum
Adversi longa transverberat abiete pectus.
Sanguinis ille vomens rivos cadit, atque cruentam
Mandit humum, moriensque suo se in volnere versat.
Tum Lirim, Pagasumque super: quorum alter habenas
Suffosso revolutus equo dum colligit, alter
Dum subit, ac dextram labenti tendit inermem,
Præcipites pariterque ruunt: his addit Amastrum
Hippotaden; sequiturque incumbens eminus hasta
Tereaque, Harpalycumque, et Demophoonta, Chromimque

Sur des monceaux de morts elle suit son chemin :
De loin, le corps penché, le javelot en main,
Elle poursuit Chromis, Harpalyce et Térée ;
Du sang de Démophon sa lance est altérée :
Autant il part de traits de son terrible bras,
Autant de Phrygiens sont voués au trépas.
Sur un coursier nourri dans les champs de la Pouille
Elle voit Ornytus, elle veut sa dépouille.
Chasseur déja fameux, mais combattant nouveau,
D'un buffle sur son corps il étale la peau ;
Sur son cimier, un loup dans sa gueule béante
Présente la blancheur de sa dent menaçante,
Et de son bras velu la sauvage vigueur
S'arme d'un bois grossier courbé dans sa longueur :
Il marche, il a passé de Diane à Bellone,
Et surpasse du front tout ce qui l'environne :
Seul il résiste encor ; son bataillon a fui.
Elle vole, l'attaque ; et, s'adressant à lui :
« Crois-tu dans tes forêts faire encore la guerre ?
Dit-elle ; de ton corps va mesurer la terre.
Ainsi sont réfutés tes insolents propos ;
Une femme suffit à de pareils héros :
Meurs, et va te vanter dans le royaume sombre
Que tu meurs de ma main ; c'est assez pour ton ombre. »
Avec non moins d'ardeur elle poursuit de près
Et le jeune Orsiloque et l'énorme Butès.
Butès expire atteint de sa lance fatale
A l'endroit où, laissant un étroit intervalle,
Sa cuirasse, son casque et son court bouclier
Offrent à découvert le cou de ce guerrier.
Orsiloque à son tour, dont le bras la menace,
Décrit un vaste cercle en courant sur sa trace ;
Dans un cercle moins vaste elle échappe, elle fuit,
Et poursuit à son tour celui qui la poursuit ;
Puis sur ses pieds dressés se levant tout entière,
Sa hache, sans égard pour sa vaine prière,
Fend son épaisse armure et ses robustes os,
Et du crâne brisé le sang coule à grands flots.
Tout-à-coup à ses yeux le hasard fait paroître
Le rusé fils d'Aunus, que l'Apennin vit naître.
Nul des Liguriens, peuple artificieux,
Ne fut ni moins vaillant, ni plus insidieux.
A l'aspect de Camille il s'écrie, il s'arrête ;
Voyant qu'il ne peut fuir, et que sa mort s'apprête,
A la ruse aussitôt sa frayeur a recours,
Et, pour tromper Camille, il lui tient ce discours :
« Pour s'assurer sans doute une fuite facile,
Camille se confie à ce coursier agile ;
Ce moyen est honteux : laissez là ce coursier ;
Seule à pied contre moi venez vous essayer ;
Vous verrez qui de nous a des droits à la gloire,
Et pour juge entre nous nous prendrons la Victoire. »
L'amazone à ces mots s'enflamme de dépit,
Et, rendant son coursier à celle qui la suit,
Avec son glaive nu, son armure légère,
Offre un combat égal à son lâche adversaire.
Lui, de son vain succès s'applaudissant trop tôt,
Retourne son coursier, et, s'échappant d'un saut,
Aiguillonne les flancs de l'animal rapide.
« Traître Ligurien ! en vain ton art perfide
Des ruses de ton peuple emprunte les secours ;
Tu n'éviteras pas cette mort où tu cours,
Et de ton lâche cœur la fourbe héréditaire
Ne pourra pas vivant te remettre à ton père. »
A ces mots elle part, et d'un rapide essor
Vole, poursuit, attaque, et saisit par le mor
Le coursier fugitif qui l'emportoit loin d'elle,
Et joint à tant de morts sa victime nouvelle.
Tel, d'un mont élevé, le terrible faucon
Part, poursuit dans les airs le timide pigeon ;
Il arrête en son vol sa victime tremblante,
Il la presse, il la tient sous sa serre sanglante,

Quotque emissa manu contorsit spicula virgo,
Tot Phrygii cecidere viri. Procul Ornytus armis
Ignotis et equo venator Iapyge fertur ;
Cui pellis latos humeros erepta juvenco
Pugnatori operit ; caput ingens oris hiatus
Et malæ texere lupi cum dentibus albis,
Agrestisque manus armat sparus : ipse catervis
Vertitur in mediis, et toto vertice supra est.
Hunc illa exceptum, neque enim labor agmine verso,
Trajicit, et super hæc inimico pectore fatur :
« Silvis te, Tyrrhene, feras agitare putasti ?
Advenit qui vestra dies muliebribus armis
Verba redarguerit : nomen tamen haud leve patrum
Manibus hoc referes, telo cecidisse Camillæ. »
Protenus Orsilochum et Buten, duo maxuma Teucrum
Corpora ; sed Buten aversum cuspide fixit
Loricam galeamque inter, qua colla sedentis
Lucent, et lævo dependet parma lacerto ;
Orsilochum, fugiens magnumque agitata per orbem,
Eludit gyro interior, sequiturque sequentem ;
Tum validam perque arma viro perque ossa securim,
Altior exsurgens, oranti et multa precanti
Congeminat : volnus calido rigat ora cerebro.
Incidit huic, subitoque adspectu territus hæsit
Appenninicolæ bellator filius Auni,
Haud Ligurum extremus, dum fallere fata sinebant.
Isque, ubi se nullo jam cursu evadere pugnæ
Posse, neque instantem reginam avertere, cernit ;
Consilio versare dolos ingressus et astu,
Incipit hæc : « Quid tam egregium, si femina forti
Fidis equo ? dimitte fugam, et te comminus æquo
Mecum crede solo, pugnæque adcinge pedestri :
Jam nosces, ventosa ferat cui gloria laudem. »
Dixit : at illa furens, acrique adcensa dolore,
Tradit equum comiti, paribusque resistit in armis,
Ense pedes nudo, puraque interrita parma.
At juvenis, vicisse dolo ratus, avolat ipse,
Haud mora, conversisque fugax aufertur habenis,
Quadrupedemque citum ferrata calce fatigat.
« Vane Ligus, frustraque animis elate superbis,
Nequidquam patrias tentasti lubricus artis ;
Nec fraus te incolumem fallaci perferet Auno. »
Hæc fatur virgo, et pernicibus ignea plantis
Transit equum cursu, frænisque adversa prehensis
Congreditur, pœnasque inimico ex sanguine sumit.
Quam facile accipiter saxo sacer ales ab alto
Consequitur pennis sublimem in nube columbam,
Comprensamque tenet, pedibusque eviscerat uncis ;

Enfonce dans son sein son bec victorieux ;
Le plumage sanglant tombe du haut des cieux.
Ainsi vole, combat et triomphe Camille.
Cependant Jupiter, de son palais tranquille,
Voit les Toscans tomber sous ses rapides coups.
Aussitôt, de Tarchon irritant le courroux,
Il veut que sa valeur ranime leur vaillance.
D'un cours impétueux l'Étrurien s'élance
Parmi les cris, le sang, la mort et les fuyards,
Il nomme par leurs noms les combattants épars,
Les ramène au combat; et gourmandant leur fuite,
« Lâches Tyrrhéniens, quelle terreur subite
Vous a saisis? dit-il; que craignez-vous? Eh quoi!
C'est une femme ici qui vous glace d'effroi?
Que font donc dans vos mains ces impuissantes armes?
Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes
Sans doute; et vos pareils préférèrent toujours
Aux clairons belliqueux la lyre des amours.
Sitôt que de Bacchus les cymbales résonnent,
Dans la coupe à plein bord lorsque les vins bouillonnent,
Intrépides buveurs, convives courageux,
Aux jeux sanglants de Mars vous préférez ces jeux!
Allez, la flûte en main, vos prêtres vous demandent,
Et dans vos bois sacrés les festins vous attendent. »
Il dit, brave la mort, et, portant la terreur,
Sur Vénulus s'élance enflammé de fureur,
L'arrache à son coursier, le saisit et l'enlève.
Soudain un bruit confus de toutes parts s'élève :
Les Latins consternés les regardent tous deux.
Le fier Toscan emporte en ses bras vigoureux
Et l'homme et son armure, et dans toute la plaine
Serré contre son sein, malgré lui le promène;
Et tandis que d'un bras il le soutient dans l'air,
De sa lance qu'il rompt l'autre arrache le fer;
Il cherche, pour l'atteindre au défaut de l'armure,
La place où doit sa main adresser la blessure.
Vénulus, contre lui se débattant en vain,
Arrête le poignard suspendu sur son sein.
Ainsi, lorsque l'oiseau qui porte le tonnerre
Se saisit d'un dragon élancé de la terre,
Il le presse, il l'étreint, il attache à ses flancs
Et sa robuste serre et ses ongles tranchants;
Le superbe animal que la douleur tourmente,
Terrible, l'œil ardent et la gueule écumante,
Siffle, s'enfle, et de l'aigle embarrassant l'essor,
Se courbant, se dressant, se recourbant encor,
Lutte contre le bec qui perce ses entrailles;
La rage sur son corps a dressé ses écailles :
Inutiles efforts! l'aigle victorieux
L'emporte, bat de l'aile, et se perd dans les cieux.
Tel Tarchon triomphant part emportant sa proie;
Il vole; tous les siens le suivent avec joie,
Et d'un bras courageux secondent son effort.
Dans ce moment Aruns, qu'attend déja son sort,
Voyant de tous côtés Camille triomphante,
Parmi les combattants suivoit sa course errante,
S'attachoit à ses pas, et son œil avec art
D'un moment favorable épioit le hasard.
Par-tout où dans les rangs s'élance son audace,
Il la suit en silence et vole sur sa trace :
Revient-elle en triomphe à de nouveaux combats,
De son coursier vainqueur son coursier suit les pas:
Par-tout où vient, s'éloigne ou revient l'héroïne,
L'opiniâtre Aruns autour d'elle s'obstine,
Et déja dans sa main tient le fer préparé.
Tout-à-coup de Cybèle un prêtre révéré
Passe rapidement, étalant dans ces plaines
Le luxe éblouissant de ses armes troyennes;
Le coursier écumant qui bondissoit sous lui
De son riche harnois sembloit enorgueilli;
Sur son dos s'étendoit une peau précieuse
Qu'avoit brodée en or l'aiguille industrieuse,

Tum cruor, et volsæ labuntur ab æthere plumæ.
At non hæc nullis hominum sator atque deorum
Observans oculis summo sedet altus Olympo.
Tyrrhenum genitor Tarchonem in prælia sæva
Suscitat, et stimulis haud mollibus injicit iras.
Ergo inter cædes cedentiaque agmina Tarcho
Fertur equo, variisque instigat vocibus alas,
Nomine quemque vocans; reficitque in prælia pulsos.
« Quis metus, o numquam dolituri, o semper inertes
Tyrrheni, quæ tanta animis ignavia venit?
Femina palantis agit, atque hæc agmina vertit?
Quo ferrum, quidve hæc gerimus tela inrita dextris?
At non in Venerem segnes, nocturnaque bella,
Aut, ubi curva choros indixit tibia Bacchi,
Exspectare dapes, et plenæ pocula mensæ;
Hic amor, hoc studium; dum sacra secundus haruspex
Nuntiet, ac lucos vocet hostia pinguis in altos. »
Hæc effatus, equum in medios, moriturus et ipse,
Concitat, et Venulo adversum se turbidus infert,
Dereptumque ab equo dextra complectitur hostem,
Et gremium ante suum multa vi concitus aufert.
Tollitur in cœlum clamor, cunctique Latini
Convertere oculos : volat igneus æquore Tarcho,
Arma virumque ferens; tum summa ipsius ab hasta
Defringit ferrum, et partis rimatur apertas,
Qua volnus letale ferat : contra ille repugnans
Sustinet a jugulo dextram, et vim viribus exit.
Utque volans alte raptum quum fulva draconem
Fert aquila, implicuitque pedes, atque unguibus hæsit :
Saucius at serpens sinuosa volumina versat,
Adrectisque horret squamis, et sibilat ore,
Arduus insurgens : illa haud minus urget obunco
Luctantem rostro; simul æthera verberat alis.
Haud aliter prædam Tiburtum ex agmine Tarcho
Portat ovans. Ducis exemplum eventumque secuti
Mæonidæ incurrunt : tum fatis debitus Arruns
Velocem jaculo et multa prior arte Camillam
Circuit, et, quæ sit fortuna facillima, tentat.
Qua se cumque furens medio tulit agmine virgo,
Hac Arruns subit, et tacitus vestigia lustrat;
Qua victrix redit illa, pedemque ex hoste reportat,
Hac juvenis furtim celeris detorquet habenas.
Hos aditus, jamque hos aditus, omnemque pererrat
Undique circuitum; et certam quatit improbus hastam.
Forte sacer Cybelæ Chloreus, olimque sacerdos,
Insignis longe Phrygiis fulgebat in armis,
Spumantemque agitabat equum : quem pellis ahenis
In plumam squamis auro conserta tegebat.

Et l'airain amolli des habitants des airs
Y retraçoit aux yeux les plumages divers.
Mais rien de ce guerrier n'égaloit la parure :
D'un pourpre rembruni l'étrangère teinture
Couvre ses vêtements; chef-d'œuvre d'un Crétois,
L'or embellit son arc et pare son carquois;
Un casque d'or couvroit sa tête révérée;
Du plus jaune safran sa robe colorée
Par une agrafe d'or retient ses plis mouvants,
Et leur brillant tissu frémit au gré des vents.
Enfin ses longs cuissards, sa tunique flottante,
Richement embellis par l'aiguille savante,
Sont de l'art phrygien l'ouvrage ingénieux.
A peine de Camille il a frappé les yeux,
Soit que dans son espoir ces dépouilles conquises
Au temple de ses dieux fussent déja promises;
Soit que de l'or troyen sa noble vanité
En secret se flattât d'embellir sa beauté;
Pour ces riches habits l'amazone s'enflamme,
Les dispute en héros, et les admire en femme;
Et ces brillants atours dont son cœur est épris,
Du triomphe à ses yeux ont rehaussé le prix :
Tout danger, tout obstacle a disparu pour elle.
Aruns posté tout près tient sa lance mortelle,
Cherche du coup fatal l'heureuse occasion;
Et prêt à la frapper : « O divin Apollon!
S'écria-t-il soudain, ô dieu de la lumière,
Que dans son temple saint le Soracte révère;
Devant qui nous courbons nos fronts respectueux,
Pour qui des verts sapins les rameaux onctueux
D'un bûcher éternel entretiennent les flammes;
Toi qui, par un saint zèle allumé dans nos ames,
Sur ces ardents brasiers nous fais marcher sans peur,
Dieu puissant! par mes mains lave le déshonneur
Qu'imprime à notre nom cette Volsque insolente!
Sa dépouille, grand dieu! n'est pas ce qui me tente;
Plus d'un autre trophée a signalé mon bras :
Mais que de ce fléau je purge ces climats,
Qu'elle expie en mourant notre gloire flétrie,
Je pars, et vais obscur mourir dans ma patrie. »
Apollon imploré l'entendit; et ce dieu
Accorde à sa prière une part de son vœu,
Et l'autre dans les airs se dissipe et s'envole.
Il lui cède Camille, et consent qu'il l'immole;
Mais revoir ses foyers n'est plus en son pouvoir,
Et les vents ennemis emportent son espoir.
Enfin des mains d'Aruns le trait bruyant s'élance :
On se trouble, on regarde, et le Volsque en silence
Se tourne vers sa reine et pour elle pâlit;
Mais la lance fatale, et son vol, et son bruit,
Rien ne peut l'effrayer, quand la flèche cruelle
Porte au sein découvert une atteinte mortelle,
Et le fer altéré boit son sang virginal.
On s'étonne; ses sœurs volent au coup fatal,
Et présentent leurs bras à leur reine expirante.
De son propre succès le vainqueur s'épouvante,
Et fuit, le cœur rempli de joie et de terreur.
Tel, lorsque de sa faim apaisant la fureur,
Un loup vient d'égorger, dans son audace extrême
Une belle génisse ou le berger lui-même,
Tremblant, épouvanté de ses hardis exploits,
Déja des chiens vengeurs croit entendre la voix;
Avant que le jour naisse, avant que la victime
Et les traces du sang déposent de son crime,
Dans le fond des forêts le meurtrier a fui,
Et sa queue en tremblant se dérobe sous lui :
Tel, timide vainqueur, et content de la fuite,
Dans la foule à l'instant Aruns se précipite;
De ce qu'osa sa main son cœur se sent troubler,
Et Camille en mourant le fait encor trembler.
La malheureuse en vain veut arracher la lance :
De ce coup meurtrier telle est la violence,
Le fer perçant du trait dont son cœur est blessé,
Rebelle à ses efforts, y demeure enfoncé.

Ipse, peregrina ferrugine clarus et ostro,
Spicula torquebat Lycio Gortynia cornu;
Aureus ex humeris sonat arcus, et aurea vati
Cassida; tum croceam chlamydemque sinusque crepantis
Carbaseos fulvo in nodum conlegerat auro,
Pictus acu tunicas, et barbara tegmina crurum.
Hunc virgo, sive ut templis præfigeret arma
Troia, captivo sive ut se ferret in auro,
Venatrix, unum ex omni certamine pugnæ
Cæca sequebatur; totumque incauta per agmen
Femineo prædæ et spoliorum ardebat amore :
Telum ex insidiis quum tandem tempore capto
Concitat, et superos Arruns sic voce precatur :
« Summe deum, sancti custos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui pineus ardor acervo
Pascitur, et medium freti pietate per ignem
Cultores multa premimus vestigia pruna;
Da, Pater, hoc nostris aboleri dedecus armis,
Omnipotens! Non exuvias, pulsæve tropæum
Virginis, aut spolia ulla peto : mihi cetera laudem
Facta ferent : hæc dira meo dum volnere pestis
Pulsa cadat, patrias remeabo inglorius urbis. »
Audiit, et voti Phœbus succedere partem
Mente dedit : partem volucris dispersit in auras.
Sterneret ut subita turbatam morte Camillam,
Adnuit oranti : reducem ut patria alta videret,
Non dedit; inque notos vocem vertere procellæ.
Ergo, ut missa manu sonitum dedit hasta per auras,
Convertere animos acris, oculosque tulere
Cuncti ad reginam Volsci. Nihil ipsa neque auræ,
Nec sonitus memor, aut venientis ab æthere teli :
Hasta sub exsertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque alte bibit acta cruorem.
Concurrunt trepidæ comites, dominamque ruentem
Suscipiunt : fugit ante omnis exterritus Arruns,
Lætitia mixtoque metu; nec jam amplius hastæ
Credere, nec telis occurrere virginis audet.
Ac velut ille, prius quam tela inimica sequantur,
Continuo in montis sese avius abdidit altos,
Occiso pastore, lupus, magnove juvenco,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque petivit :
Haud secus ex oculis se turbidus abstulit Arruns,
Contentusque fuga mediis se inmiscuit armis.
Illa manu moriens telum trahit : ossa sed inter
Ferreus ad costas alto stat volnere mucro.

Elle tombe : ses sens par degrés s'affoiblissent,
Son teint se décolore, et ses lèvres pâlissent.
Alors sa voix mourante appelle Acca sa sœur,
Acca toujours admise aux secrets de son cœur :
« O toi, dont j'éprouvai la tendresse fidèle,
J'ai, tant que je l'ai pu, vengé notre querelle;
Mais enfin je succombe, et j'ai fini mon sort.
Déja tout se noircit des ombres de la mort;
Entends les derniers vœux de la triste Camille :
Cours avertir Turnus qu'il défende la ville;
Et toi, reçois ta reine et ses adieux. » Soudain
Les rênes en flottant s'échappent de sa main.
Ce corps, jadis rempli de son ame enflammée,
De la mort aujourd'hui victime inanimée,
Descend de son coursier, entraîné par son poids;
Il tombe ce beau front, si brillant autrefois!
Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des vapeurs sombres,
Et son ame en courroux s'envole chez les ombres.
Soudain partent des cris de rage et de terreur;
Le combat se rallume avec plus de fureur;
Troyens, Arcadiens, Toscans, tout se rassemble;
Hardis par cette mort, tous s'élancent ensemble.
Et cependant Opis, du haut des monts voisins,
Tranquille, regardoit ces combats inhumains :
Tout-à-coup, à l'entour de Camille expirante,
Elle voit s'agiter une jeunesse ardente,
Et son cœur affligé laisse échapper ces mots :
« Ornement de ton sexe! exemple des héros!
Que t'a servi d'avoir au tumulte des villes
Préféré ta déesse et ses forêts tranquilles?
Et de quoi t'ont servi mes inutiles traits?
Mais si j'en crois mon cœur, ta gloire et mes regrets,
Ton nom, que pour jamais signala ta vaillance,
Ne sera pas sans lustre, et ta mort sans vengeance;
Le sort l'a résolu : son téméraire auteur
En recevra le prix. » Il est une hauteur
Où l'yeuse, croissant sur sa terre isolée,
Couvre d'un roi latin l'antique mausolée :
Là vient s'abattre Opis, méditant son dessein,
Et de là de Camille observe l'assassin.
A peine elle aperçoit l'auteur de sa blessure,
Tout fier de sa victoire et vain de son armure :
« Où vas-tu, lui dit-elle; approche, malheureux!
Viens recevoir le prix de ton triomphe affreux;
Viens; et meurs à ton tour des flèches de Diane;
Je les plains de tremper dans un sang si profane. »
Elle dit, du carquois tire le trait fatal,
Le place, tend son arc; et d'un effort égal
Chaque main avec art remplit son ministère :
La gauche entre ses doigts tient la flèche légère;
L'autre amène la corde; et, lents à s'approcher,
Les bouts obéissants sont prêts à se toucher.
Aussitôt vers Aruns le trait divin s'échappe,
Et le bruit et le fer en même temps le frappe.
Nul ne plaint son trépas; et, sans être honoré,
Sur des bords inconnus son corps gît ignoré.
La nymphe pour les cieux quitte aussitôt la terre,
Et remet au hasard les succès de la guerre.
A peine de Camille on a su le trépas,
Un même effroi saisit les chefs et les soldats :
Son bataillon léger, vainqueur sous sa conduite,
Mais vaincu par sa mort, le premier prend la fuite.
Atinas même fuit, et de ses vétérans
Un tumulte confus désordonne les rangs.
Bataillons, escadrons, et cohorte et phalange,
De vingt peuples tremblants vaste et confus mélange,
Dans les champs d'alentour dispersent leurs débris,
Et des lieux les plus sûrs vont chercher les abris.

Labitur exsanguis; labuntur frigida leto
Lumina; purpureus quondam color ora reliquit.
Tum sic exspirans Accam, ex æqualibus unam,
Adloquitur; fida ante alias quæ sola Camillæ;
Quicum partiri curas; atque hæc ita fatur :
« Hactenus, Acca soror, potui : nunc vulnus acerbum
Conficit, et tenebris nigrescunt omnia circum.
Effuge, et hæc Turno mandata novissima perfer;
Succedat pugnæ, Trojanosque arceat urbe.
Jamque vale. » Simul his dictis linquebat habenas,
Ad terram non sponte fluens. Tum frigida toto
Paullatim exsolvit se corpore, lentaque colla
Et captum leto posuit caput, arma relinquens;
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.
Tum vero immensus surgens ferit aurea clamor
Sidera; dejecta crudescit pugna Camilla;
Incurrunt densi simul omnis copia Teucrum,
Tyrrhenique duces, Evandrique Arcades alæ.
At Triviæ custos jam dudum in montibus Opis
Alta sedet summis, spectatque interrita pugnas.
Utque procul medio juvenum in clamore furentum
Prospexit tristi multatam morte Camillam :
Ingemuitque deditque has imo pectore voces :
« Heu nimium, virgo, nimium crudele luisti
Supplicium, Teucros conata lacessere bello!
Nec tibi desertæ in dumis coluisse Dianam
Profuit, aut nostras humero gessisse pharetras.
Non tamen indecorem tua te regina reliquit
Extrema jam in morte; neque hoc sine nomine letum
Per gentis erit, aut famam patieris inultæ.
Nam quicumque tuum violavit vulnere corpus,
Morte luet merita. » Fuit ingens monte sub alto
Regis Dercenni terreno ex aggere bustum
Antiqui Laurentis, opacaque ilice tectum;
Hic dea sè primum rapido pulcherrima nisu
Sistit, et Arruntem tumulo speculatur ab alto.
Ut vidit fulgentem armis, ac vana tumentem :
« Cur, inquit, diversus abis? huc dirige gressum;
Huc periture veni, capias ut digna Camillæ
Præmia : tune etiam telis moriere Dianæ? »
Dixit, et aurata volucrem Threissa sagittam
Depromsit pharetra, cornuque infensa tetendit,
Et duxit longe, donec curvata coirent
Inter se capita, et manibus jam tangeret æquis,
Læva aciem ferri, dextra nervoque papillam.
Extemplo teli stridorem, aurasque sonantis
Audiit una Arruns, hæsitque in corpore ferrum.
Illum exspirantem socii, atque extrema gementem
Obliti ignoto camporum in pulvere linquunt;
Opis ad ætherium pennis aufertur Olympum.
Prima fugit, domina amissa, levis ala Camillæ;
Turbati fugiunt Rutuli; fugit acer Atinas;
Disjectique duces, desolatique manipli
Tuta petunt, et equis aversi ad mœnia tendunt.

Le carquois chargé en vain leurs épaules craintives;
Leurs arcs sont détendus, et leurs flèches oisives.
Tout cède : des coursiers, épouvantés comme eux,
Les pas retentissants battent les champs poudreux;
Et vers la ville enfin, leur unique ressource,
Dans des flots de poussière ils dirigent leur course.
Les femmes, en voyant revenir ces débris,
Poussent des cris affreux, frappent leurs seins meurtris.
L'ennemi les poursuit, et jusque sous leurs portes
Atteint ceux dont les murs reçoivent les cohortes.
Malheureux ! au trépas ils pensoient échapper,
Sur le seuil paternel la mort vient les frapper :
Quelques uns sont percés à l'aspect de leurs Lares;
D'autres que le péril, que l'effroi rend barbares,
Referment leur asile, et leurs tristes amis
En vain, les bras tendus, demandent d'être admis :
On repousse sur eux la porte impitoyable.
Alors se renouvelle un carnage effroyable
De ceux qui de leurs murs tentent en vain l'abord,
Et des concitoyens qui leur donnent la mort.
Plusieurs qu'exclut, hélas ! l'enceinte desirée,
Aux yeux de leurs parents, de leur mère éplorée,
Pour fuir les ennemis choisissant le trépas,
Dans les fossés profonds précipitent leurs pas;
Cet autre, aiguillonnant le coursier qui l'emporte,
Frappe à coups redoublés l'inexorable porte.
Mais de Camille à peine on distingue le corps,
On redouble de crainte, et de zèle et d'efforts :
Les femmes même alors deviennent intrépides,
Le fer étincelant charge leurs mains timides;
Et de longs pieux, armant leur courage indompté,
Ont du fer dans la flamme acquis la dureté;
Chacune d'un héros a pris l'ame guerrière,
Et veut pour sa patrie expirer la première.
Cependant à Turnus de ces revers affreux
Acca vient apporter le récit désastreux :
« Les Latins sont vaincus, Camille est expirée,
Aux Troyens triomphants l'Ausonie est livrée;
Tout fuit, tout a subi leur rapide fureur,
Et jusque dans Laurente a volé la terreur. »
Le héros furieux (ainsi le ciel l'ordonne)
Frémit de ce désastre; il part, il abandonne
Les gorges, les forêts qu'occupent ses soldats.
Le Troyen à son tour précipite ses pas;
Après avoir franchi les bois et les montagnes,
De leurs sombres hauteurs descend dans les campagnes.
Ainsi, se rapprochant, ces deux fameux rivaux
Vers les murs laurentins marchent à pas égaux;
L'un pour les attaquer, l'autre pour les défendre.
Énée, en avançant, au loin a vu s'étendre
Les escadrons latins et leurs fiers bataillons,
De torrents de poussière inondant les sillons :
De Turnus à son tour la surprise est pareille.
Déja de toutes parts arrive à son oreille
Le bruit des escadrons précipitant leurs pas :
C'est l'invincible Énée avançant aux combats.
Et peut-être à l'instant au pied de ces murailles
Tous deux auroient tenté le destin des batailles,
Si Phébus, déposant ses rayons amortis,
N'avoit plongé son char dans les flots de Thétis.
Tous deux veillent, campés sous les murs de la ville;
Et cette nuit du moins leur fureur est tranquille.

LIVRE XII.

Dès qu'il voit des Latins les soldats dispersés,
Sur lui seul désormais tous les regards fixés,
L'état à haute voix réclamant sa promesse,
Turnus laisse éclater la fureur qui le presse;

Nec quisquam instantis Teucros letumque ferentis
Sustentare valet telis, aut sistere contra;
Sed laxos referunt humeris languentibus arcus;
Quadrupedumque putrem cursu quatit ungula campum.
Volvitur ad muros caligine turbidus atra
Pulvis, et e speculis percussæ pectora matres
Femineum clamorem ad cœli sidera tollunt.
Qui cursu portas primi inrupere patentis,
Hos inimica super mixto premit agmine turba;
Nec miseram effugiunt mortem, sed limine in ipso,
Mœnibus in patriis, atque inter tuta domorum,
Confixi exspirant animas : pars claudere portas;
Nec sociis aperire viam, nec mœnibus audent
Adcipere orantis; oriturque miserrima cædes
Defendentum armis aditus, inque arma ruentum.
Exclusi, ante oculos lacrymantumque ora parentum,
Pars in præcipitis fossas, urgente ruina,
Volvitur; inmissis pars cæca et concita frenis
Arietat in portas et duros objice postes.
Ipsæ de muris summo certamine matres,
(Monstrat amor verus patriæ) ut videre Camillam,
Tela manu trepidæ jaciunt; ac robore duro
Stipitibus ferrum sudibusque imitantur obustis
Præcipites, primæque mori pro mœnibus ardent.
Interea Turnum in silvis sævissimus implet
Nuntius, et juveni ingentem fert Acca tumultum :
Deletas Volscorum acies, cecidisse Camillam,
Ingruere infensos hostis, et Marte secundo
Omnia conripuisse; metum jam ad mœnia ferri.
Ille furens (et sæva Jovis sic numina poscunt)
Deserit obsessos collis, nemora aspera linquit.
Vix e conspectu exierat, campumque tenebat,
Quum pater Æneas, saltus ingressus apertos,
Exsuperatque jugum, silvaque evadit opaca.
Sic ambo ad muros rapidi, totoque feruntur
Agmine, nec longis inter se passibus absunt;
Ac simul Æneas fumantis pulvere campos
Prospexit longe, Laurentiaque agmina vidit;
Et sævum Ænean adgnovit Turnus in armis,
Adventumque pedum, flatusque audivit equorum.
Continuoque ineant pugnas et prælia tentent;
Ni roseus fessos jam gurgite Phœbus Hibero
Tingat equos, noctemque die labente reducat.
Considunt castris ante urbem, et mœnia vallant.

LIBER XII.

Turnus ut infractos adverso Marte Latinos
Defecisse videt, sua nunc promissa reposci,
Se signari oculis, ultro inplacabilis ardet,
Adtollitque animos : Pœnorum qualis in arvis,

Rien ne la contient plus. Ainsi, quand de ses traits
Le Numide a percé le tyran des forêts,
L'excès de la douleur irritant son courage,
Aussitôt il s'élance impatient de rage,
Frémit, de ses longs crins bat son cou vigoureux,
Du chasseur dans son flanc rompt le trait douloureux,
Et des terribles sons de sa gueule sanglante
A son vainqueur lui-même inspire l'épouvante :
Tel s'enflamme Turnus; et, s'adressant au roi :
« Aux lâches Phrygiens s'il reste quelque foi,
Voici le temps enfin de tenir leur parole :
Qu'il vienne ce Troyen qu'il est temps que j'immole;
Turnus est prêt. Et vous, grand prince, préparez
La pompe, les autels et les pactes sacrés :
L'affaire est entre nous; que l'armée, immobile,
Demeure du combat spectatrice tranquille.
Oui, des champs phrygiens ce lâche déserteur
Va de ce bras fatal sentir la pesanteur,
Et seul j'aurai vengé la querelle commune;
Ou si contre Turnus prononce la Fortune,
Et Lavinie et moi serons en son pouvoir. »
A sa fougueuse ardeur le roi, sans s'émouvoir,
Répond : « Jeune guerrier, plus votre ame est sublime,
Plus je dois tempérer cette ardeur magnanime :
S'il faut un grand empire au grand cœur de Turnus,
Les états qu'il joignit aux états de Daunus
Sont pour son héritier un assez beau partage;
Et moi, par mes sujets, par mon propre courage,
J'espère de mon rang soutenir la grandeur.
Si d'un illustre hymen vous briguez la splendeur,
Il est d'autres beautés, dans cet empire immense,
Qu'honorent la vertu, les graces, la naissance :
Souffrez donc qu'entre nous laissant parler mon cœur,
Je découvre du sort l'inflexible rigueur.
De tous ceux qu'à ma fille on vit d'abord prétendre,
Nul ne peut espérer de devenir mon gendre;
Tout met à cet hymen un obstacle puissant :
Vaincu par l'amitié, par les liens du sang,
Par mon épouse en pleurs, des dieux, de leurs ministres,
J'ai bravé pour vous seul les présages sinistres;
De la paix, de l'hymen j'ai rompu tous les nœuds,
En combattant les droits d'un peuple aimé des dieux.
Depuis ce jour fatal et fécond en disgraces,
Vous voyez quels malheurs s'attachent à nos traces;
Vous le voyez, Turnus : des mêmes coups frappé,
Vous-même aux maux publics n'avez pas échappé.
A nos fiers ennemis, vainqueurs dans deux batailles,
Nous opposons en vain l'abri de nos murailles;
Notre sang teint le Tibre, et de nos bataillons
Les ossements épars ont blanchi les sillons.
L'irrésolution fatigue enfin mon ame;
Il faut se décider : aux enfants de Pergame
Si le sort quelque jour doit unir Latinus,
Pourquoi payer ces nœuds par le sang de Turnus?
Laissez-moi donc former ce lien légitime :
Soyez-en le témoin, et non pas la victime.
Et que diroient de moi vos sujets et les miens,
Si, lorsque recherchant les plus tendres liens,
Et fier de ses aïeux, à ma noble famille
Turnus cherche à s'unir par l'hymen de ma fille,
Votre mort (loin de moi ces présages affreux!)
Payoit seule vos soins, vos bienfaits et vos feux?
Rappelez-vous du sort l'inconstance ordinaire;
Songez à la vieillesse, aux longs chagrins d'un père,
Qui, loin de votre vue exilé dans sa cour,
De son fils aux autels demande le retour. »
Ce discours, qu'à regret le fier Turnus endure,
Bien loin de l'adoucir, irrite sa blessure;
Sitôt qu'il peut parler, il répond en ces mots :
« Trop d'intérêt pour moi trouble votre repos,
Grand prince; permettez que, servant la patrie,
J'achète quelque gloire aux dépens de ma vie.
Entre Énée et Turnus le danger est égal,
Et peut-être je suis digne d'un tel rival;

Saucius ille gravi venantum volnere pectus,
Tum demum movet arma leo, gaudetque comantis
Excutiens cervice toros, fixumque latronis
Inpavidus frangit telum, et fremit ore cruento :
Haud secus adcenso gliscit violentia Turno.
Tum sic adfatur regem, atque ita turbidus infit :
« Nulla mora in Turno; nihil est quod dicta retractent
Ignavi Æneadæ; nec, quæ pepigere, recusent.
Congredior : fer sacra, pater, et concipe fœdus.
Aut hac Dardanium dextra sub Tartara mittam,
Desertorem Asiæ (sedeant spectentque Latini),
Et solus ferro crimen commune refellam;
Aut habeat victos, cedat Lavinia conjux. »
Olli sedato respondit corde Latinus :
« O præstans animi juvenis, quantum ipse feroci
Virtute exsuperas, tanto me impensius æquum est
Consulere, atque omnis metuentem expendere casus.
Sunt tibi regna patris Dauni, sunt oppida capta
Multa manu; nec non aurumque animusque Latino est;
Sunt aliæ innuptæ Latio et Laurentibus agris;
Nec genus indecores : sine me hæc haud mollia fatu
Sublatis aperire dolis; animo hoc simul hauri.
Me natam nulli veterum sociare procorum
Fas erat, idque omnes divique hominesque canebant.
Victus amore tui, cognato sanguine victus,
Conjugis et mœstæ lacrymis, vincla omnia rupi :
Promissam eripui genero; arma inpia sumsi.
Ex illo qui me casus, quæ, Turne, sequantur
Bella vides; quantos primus patiare labores.
Bis magna victi pugna vix urbe tuemur
Spes Italas; recalent nostro Tiberina fluenta
Sanguine adhuc, campique ingentes ossibus albent.
Quo referor toties? quæ mentem insania mutat?
Si, Turno exstincto, socios sum adscire paratus,
Cur non incolumi potius certamina tollo?
Quid consanguinei Rutuli, quid cetera dicet
Italia : ad mortem si te (Fors dicta refutet!)
Prodiderim, natam et connubia nostra petentem?
Respice res bello varias; miserere parentis
Longævi, quem nunc mœstum patria Ardea longe
Dividit. » Haudquaquam dictis violentia Turni
Flectitur : exsuperat magis, ægrescitque medendo.
Ut primum fari potuit, sic institit ore :
« Quam pro me curam geris, hanc precor, optume, pro me
Deponas, letumque sinas pro laude pacisci.
Et nos tela, pater, ferrumque haud debile dextra

Ce fer n'est pas novice à venger mon injure,
Et le sang quelquefois a suivi sa blessure.
Ce guerrier n'aura plus, pour secourir sa peur,
Ni Vénus, ni l'abri d'un nuage trompeur.
Qu'il vienne ce héros que protége une femme,
Il verra qui je suis, et si l'honneur m'enflamme. »
La reine cependant, craignant ces grands combats,
Tremblante, et l'œil en pleurs, le tenoit dans ses bras,
Et son cœur en ces mots épanche ses alarmes :
« Si vous êtes sensible à ma gloire, à mes larmes,
Turnus! ne m'ôtez pas mon unique secours,
Seul espoir de mes maux, seul bien de mes vieux jours;
Sur vous seul est fondé le bonheur de ma fille,
Le salut des Latins, l'honneur de ma famille.
Au nom de votre amie, au nom de tout l'état,
Évitez, par pitié, ce terrible combat!
Je meurs si vous mourez. Ce brigand du Scamandre
Ne deviendra jamais mon maître ni mon gendre;
Et la même journée aura vu son orgueil
Traîner ma fille au temple et sa mère au cercueil. »
Amate exhale ainsi sa tristesse mortelle :
La jeune Lavinie, immobile auprès d'elle,
Lui répond par des pleurs. Un feu subit a peint
D'un ardent incarnat l'albâtre de son teint;
Il brûle sur sa joue, il court sur son visage,
De la pudeur timide intéressante image.
Ainsi des mains de l'art nos yeux verroient sortir
L'ivoire coloré de la pourpre de Tyr;
Ou tel, en un bouquet de fleurs fraîches écloses,
Le lis peint sa blancheur du doux reflet des roses :
Telle on voit Lavinie; ainsi l'instant fatal
Du trouble de son cœur peint son front virginal.
Du superbe Ardéen, qui des yeux la dévore,
La fureur et l'amour s'en accroissent encore;
Et tous deux en secret enflammant le héros,
A la plaintive Amate il adresse ces mots :
« Reine, cessez vos pleurs, et que ce noir présage
Ne suive pas Turnus dans le champ du courage!
De mes destins futurs mon cœur n'a plus le choix :
Les dieux ont prononcé, j'obéis à leur voix.
Allez, Idmon, portez au tyran de Pergame
Ces mots qui jetteront quelque effroi dans son ame :
Sitôt que sur son char l'Aurore de retour
Rouvrira la carrière au dieu brillant du jour,
Qu'il suspende l'ardeur de ses bandes troyennes;
Dans le même repos je retiendrai les miennes :
C'est trop à notre cause immoler deux états,
C'est à nous de finir ces funestes débats;
Nous seuls déciderons du sort de l'Ausonie,
Et le fer nommera l'époux de Lavinie. »
Il dit, et se retire au fond de son palais,
Du combat solennel ordonne les apprêts,
Demande ses chevaux, enfants de la Scythie,
Que reçut Pilumnus de la jeune Orithye :
Moins blancs sont les frimas, moins légers sont les vents.
Les dents du buis doré peignent leurs crins mouvants :
Au seul son de sa voix, leur noble ardeur éclate,
Et répond au doux bruit de la main qui les flatte.
Puis il prend sa cuirasse, où se mêle avec l'or
Un métal, fruit d'un art plus précieux encor;
Orne son front guerrier d'une aigrette flottante;
Saisit avidement son épée éclatante,
Sa foudroyante épée, ouvrage de Vulcain,
Que dans le Styx fatal il trempa de sa main,
Et qui, du fier Turnus défense héréditaire,
Fut à son bras vaillant transmise par son père.
D'un des pilastres d'or de son palais pompeux
Il détache, il saisit de son bras vigoureux,
Il agite en ses mains sa formidable lance,
Qu'au belliqueux Actor arracha sa vaillance.
« O toi que nul mortel n'affronte impunément,
Toi que jamais Turnus n'invoqua vainement,
Et qui des mains d'Actor as passé dans la mienne,
Viens, dit-il, viens dompter cette race troyenne!

Spargimus, et nostro sequitur de vulnere sanguis.
Longe illi dea mater erit, quæ nube fugacem
Feminea tegat, et vanis sese occulat umbris. »
At regina, nova pugnæ conterrita sorte,
Flebat, et ardentem generum moritura tenebat :
« Turne, per has ego te lacrymas, per, si quis Amatæ
Tangit honos animum (spes tu nunc una, senectæ
Tu requies miseræ, decus imperiumque Latini
Te penes, in te omnis domus inclinata recumbit),
Unum oro! desiste manum committere Teucris.
Qui te cumque manent isto certamine casus,
Et me, Turne, manent : simul hæc invisa relinquam
Lumina, nec generum Ænean captiva videbo. »
Accepit vocem lacrymis Lavinia matris
Flagrantis perfusa genas : cui plurimus ignem
Subjecit rubor, et calefacta per ora cucurrit.
Indum sanguineo veluti violaverit ostro
Si quis ebur; aut mixta rubent ubi lilia multa
Alba rosa : talis virgo dabat ore colores.
Illum turbat amor, figitque in virgine vultus;
Ardet in arma magis, paucisque adfatur Amatam :
« Ne, quæso, ne me lacrymis, neve omine tanto
Prosequere in duri certamina Martis euntem,
O mater! neque enim Turno mora libera mortis.
Nuntius hæc, Idmon, Phrygio mea dicta tyranno
Haud placitura refer : Quum primum crastina cœlo
Puniceis invecta rotis Aurora rubescit,
Neu Teucros agat in Rutulos : Teucrum arma quiescant
Et Rutulum : nostro dirimamus sanguine bellum.
Illo quæratur conjux Lavinia campo. »
Hæc ubi dicta dedit, rapidusque in tecta recessit,
Poscit equos, gaudetque tuens ante ora frementis,
Pilumno quos ipsa decus dedit Orithyia;
Qui candore nives anteirent, cursibus auras.
Circumstant properi aurigæ, manibusque lacessunt
Pectora plausa cavis, et colla comantia pectunt.
Ipse dehinc auro squalentem alboque orichalco
Circumdat loricam humeris : simul aptat habendo
Ensemque, clypeumque, et rubræ cornua cristæ :
Ensem, quem Dauno ignipotens deus ipse parenti
Fecerat, et Stygia candentem tinxerat unda.
Exin, quæ mediis ingenti adnixa columnæ
Ædibus adstabat, validam vi corripit hastam,
Actoris Aurunci spolium; quassatque trementem,
Vociferans : « Nunc, o nunquam frustrata vocatus
Hasta meos nunc tempus adest; te maximus Actor,

Que ce vil Phrygien qu'elle appelle son roi,
Ce chef voluptueux tombe immolé par toi!
Déchire sur son corps sa cuirasse impuissante!
Que je traîne à mes pieds dans la poudre sanglante
Ces cheveux sur son front avec art assemblés,
Qu'en anneaux élégants un fer chaud a roulés;
Ces cheveux embaumés des parfums de Pergame,
Opprobre d'un guerrier, parure d'une femme! »
Ainsi parle Turnus enflammé de fureur :
Tel son courage ardent bouillonne dans son cœur,
Étincelle en ses yeux, brille sur son visage.
Ainsi, brûlant d'amour et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival,
Quand son puissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène.
Cependant à son tour le rival de Turnus,
Couvert du bouclier que lui donna Vénus,
Des feux de la colère échauffe son courage;
Mars au fond de son cœur souffle toute sa rage :
Fier de sauver l'empire, il s'applaudit tout bas
De s'exposer tout seul au hasard des combats,
D'Ascagne et des Troyens apaise les alarmes,
Leur parle des destins protecteurs de ses armes,
Et par un prompt courrier fait annoncer au roi
De ce noble cartel la salutaire loi.
A peine de la mer quittant le noir abîme
Les coursiers du Soleil des monts doroient la cime,
Et, chassant devant eux l'humide obscurité,
Souffloient de leurs naseaux des torrents de clarté;
Auprès de la cité, tranquille spectatrice,
A ces rivaux fameux on prépare la lice :
Les feux du sacrifice au milieu sont placés;
En gazons verdoyants les autels sont dressés.
Là, des divinités aux deux peuples communes,
Et Troyens et Latins attendent leurs fortunes.
Le front ceint de verveine et d'un voile de lin,
D'autres portent l'eau sainte et le brasier divin;
Tout est prêt. Des Latins les nombreuses cohortes
S'élancent de leurs murs et franchissent les portes;
Les Troyens à leur tour et les braves Toscans
Sous leurs drapeaux divers abandonnent leurs camps :
Tous ils marchent armés, comme si des batailles
Le dieu les appeloit à sauver leurs murailles.
De pourpre revêtus, et d'or éblouissants,
Les chefs des deux partis volent de rangs en rangs :
Ici brille Asylas, et là Mnesthée étale
L'antique majesté de sa race royale;
Et le fougueux Messape, enfant du dieu des mers,
De ses yeux enflammés fait jaillir les éclairs.
Le signal est donné : soudain un large espace
Sépare les deux camps; et chacun à sa place,
Debout, son javelot dans la terre enfoncé,
Tient, tranquille témoin, son bouclier baissé.
Les mères cependant, et la foule sans armes,
Et les foibles vieillards, pleins d'espoir et d'alarmes,
Pour voir ce grand combat assiégent à-la-fois
Et les créneaux des tours et les sommets des toits;
Des murailles, des tours d'autres couvrant le faîte,
Contemplent en tremblant cette terrible fête.
Cependant, des hauteurs d'un mont alors sans nom,
Qu'Albe illustra depuis, la puissante Junon
En silence fixoit cette scène imposante,
Les deux peuples, leurs camps, et les murs de Laurente.
Aussitôt de Turnus elle appelle la sœur,
Juturne, qu'en tout temps distingua sa faveur;
Qui voit sous son pouvoir et les ruisseaux limpides,
Et les marais dormants, et les fleuves rapides.
Pour prix de sa pudeur qu'outragèrent ses feux,
Jupiter lui donna cet emploi glorieux.
La déesse en ces mots à la nymphe s'adresse :
« Nymphe, ornement des cieux, et chère à ma tendresse,
De celles qu'en dépit de mon orgueil jaloux
Dans sa couche infidèle appela mon époux,

Te Turni nunc dextra gerit : da sternere corpus,
Loricamque manu valida lacerare revolsam
Semiviri Phrygis, et fœdare in pulvere crinis
Vibratos calido ferro myrrhaque madentis. »
His agitur furiis, totoque ardentis ab ore
Scintillæ absistunt; oculis micat acribus ignis.
Mugitus veluti quum prima in prælia taurus
Terrificos ciet, atque irasci in cornua tentat,
Arboris obnixus trunco, ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
Nec minus interea maternis sævus in armis
Æneas acuit Martem, et se suscitat ira,
Oblato gaudens conponi fœdere bellum.
Tum socios, mœstique metum solatur Iuli,
Fata docens; regique jubet responsa Latino
Certa referre viros, et pacis dicere leges.
Postera vix summos spargebat lumine montis
Orta dies; quum primum alto se gurgite tollunt
Solis equi, lucemque elatis naribus efflant :
Campum ad certamen magnæ sub mœnibus urbis
Dimensi Rutulique viri, Teucrique parabant;
In medioque focos, et dis communibus aras
Gramineas : alii fontemque ignemque ferebant,
Velati lino, et verbena tempora vincti.
Procedit legio Ausonidum, pilataque plenis
Agmina se fundunt portis. Hinc Troïus omnis,
Tyrrhenusque ruit variis exercitus armis;
Haud secus instructi ferro, quam si aspera Martis
Pugna vocet. Nec non mediis in millibus ipsi
Ductores auro volitant, ostroque decori,
Et genus Assaraci Mnestheus, et fortis Asylas,
Et Messapus equum domitor, Neptunia proles.
Utque dato signo spatia in sua quisque recessit,
Defigunt tellure hastas, et scuta reclinant.
Tum studio effusæ matres, et volgus inermum,
Invalidique senes, turris et tecta domorum
Obsedere; alii portis sublimibus adstant.
At Juno e summo, qui nunc Albanus habetur,
(Tum neque nomen erat, nec honos, aut gloria monti)
Prospiciens tumulo campum adspectabat, et ambas
Laurentum Troumque acies, urbemque Latini.
Extemplo Turni sic est adfata sororem
Diva deam, stagnis quæ fluminibusque sonoris
Præsidet; hunc illi rex ætheris altus honorem
Juppiter erepta pro virginitate sacravit :
« Nympha, decus fluviorum, animo gratissima nostro,

Nulle, vous le savez, n'a de mon indulgence
Obtenu tant d'égards; et ma toute-puissance,
Du perfide oubliant l'amour injurieux,
De mon lit profané vous porta dans les cieux.
Eh bien, apprenez donc quel malheur vous menace,
Et n'allez point du sort m'imputer la disgrace.
Autant que l'ont permis les sévères destins,
J'ai sauvé votre frère et servi les Latins;
Mais c'en est fait; je vois venir l'heure fatale :
Turnus court affronter une lutte inégale!
Mon œil avec effroi voit ce dernier combat.
Vous, protégez des jours aussi chers à l'état :
Si vous osez tenter quelque noble entreprise,
Partez, de tous ses vœux Junon vous favorise;
D'un prince infortuné secourez la valeur :
Peut-être le hasard servira le malheur. »
Juturne, à ce discours, laisse échapper des larmes,
Et sa pitié touchante augmente encor ses charmes;
Par trois fois elle frappe et meurtrit son beau sein.
« Ce n'est point par des pleurs qu'on fléchit le destin :
Partez, lui dit Junon; à ce destin sévère
Hâtez-vous, s'il se peut, d'arracher votre frère;
Ou, d'un fatal traité prévenant les effets,
Qu'un stratagème heureux fasse avorter la paix :
Partez, courez, volez : c'est moi qui vous l'ordonne. »
Junon s'exprime ainsi, s'éloigne, et l'abandonne
Au tumulte orageux de son cœur incertain.
Au même instant le chef de l'empire latin
Marche dans tout l'éclat de sa magnificence;
Quatre brillants coursiers traînent son char immense.
Noble image du dieu dont son aïeul est né,
De douze rayons d'or son front est couronné.
Turnus ouvre à pas lents la marche solennelle;
Deux coursiers, aussi blancs que la neige nouvelle,
Traînent son char superbe; et de leur large fer
Deux dards entre ses mains font rejaillir l'éclair.
Énée alors paroît : à l'éclat de ses armes
On reconnoît Vulcain, et Vénus à ses charmes;
Énée, ami des dieux, modèle des humains :
Près de lui c'est Ascagne, autre espoir des Romains.
Chacun sort de ses camps : le pontife suprême,
Revêtu d'un lin pur, et ceint d'un diadème,
Conduit le porc avide et la jeune brebis,
Dont le fer n'a jamais dépouillé les habits.
L'œil tourné vers les lieux où le jour se rallume,
Les princes, sur l'autel où déja l'encens fume,
Placent les saints gâteaux qu'assaisonne le sel;
Des fronts prêts à tomber sous le couteau mortel
D'autres coupent le poil, gage des sacrifices,
Et de la coupe sainte épanchent les prémices.
Le glaive en main, alors le héros des Troyens
S'écrie : « Entends les vœux de mon peuple et les miens,
Astre brillant du jour; et toi, belle Ausonie,
Pour qui j'ai supporté ma trop pénible vie;
Toi, puissant Jupiter; toi, sévère Junon,
Qui vois d'un œil plus doux les malheurs d'Ilion,
Jadis mon ennemie, aujourd'hui ma déesse;
Et toi, terrible Mars, à qui ma voix s'adresse;
Vous tous, ô dieux des eaux, de la terre et des cieux,
Si le sort de Turnus fait triompher les vœux,
J'en jure ici par vous, dans la cité d'Évandre
Nos dieux seront portés; et sans plus rien prétendre,
Ascagne et les Troyens laisseront à jamais
Leurs armes en repos, et ce royaume en paix :
Mais si (puissent les dieux servir notre espérance!)
Le sort pour les Troyens fait pencher la balance,
Je ne réclame point la couronne des rois,
Et vaincus et vainqueurs auront les mêmes lois;
Latinus m'admettra dans sa grande famille,
Il recevra mes dieux, me donnera sa fille;

Scis, ut te cunctis unam, quæcumque Latinæ
Magnanimi Jovis ingratum adscendere cubile,
Prætulerim, cœlique lubens in parte locarim :
Disce tuum, ne me incuses, Juturna, dolorem.
Qua visa est fortuna pati, Parcæque sinebant
Cedere res Latio, Turnum et tua mœnia texi :
Nunc juvenem inparibus video concurrere fatis,
Parcarumque dies et vis inimica propinquat.
Non pugnam adspicere hanc oculis, non fœdera possum.
Tu, pro germano si quid præsentius audes,
Perge; decet : forsan miseros meliora sequentur. »
Vix ea : quum lacrymas oculis Juturna profudit;
Terque quaterque manu pectus percussit honestum.
« Non lacrymis hoc tempus, ait Saturnia Juno :
Adcelera, et fratrem, si quis modus, eripe morti;
Aut tu bella cie, conceptumque excute fœdus.
Auctor ego audendi. » Sic exhortata reliquit
Incertam, et tristi turbatam volnere mentis.
Interea reges, ingenti mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi specimen : bigis it Turnus in albis,
Bina manu lato crispans hastilia ferro.
Hinc pater Æneas, Romanæ stirpis origo,
Sidereo flagrans clypeo, et cœlestibus armis,
Et juxta Ascanius, magnæ spes altera Romæ,
Procedunt castris; puraque in veste sacerdos
Sætigeri fetum suis, intonsamque bidentem
Adtulit, admovitque pecus flagrantibus aris.
Illi ad surgentem conversi lumina solem,
Dant fruges manibus salsas, et tempora ferro
Summa notant pecudum, paterisque altaria libant.
Tum pius Æneas stricto sic ense precatur :
« Esto nunc Sol testis, et hæc mihi Terra vocanti,
Quam propter tantos potui perferre labores,
Et Pater omnipotens, et tu Saturnia Juno,
Jam melior, jam, diva, precor; tuque inclute Mavors,
Cuncta tuo qui bella, pater, sub numine torques;
Fontisque, Fluviosque voco, quæque ætheris alti
Religio, et quæ cæruleo sunt numina ponto :
Cesserit Ausonio si fors victoria Turno,
Convenit Evandri victos discedere ad urbem;
Cedet Iulus agris; nec post arma ulla rebelles
Æneadæ referent, ferrove hæc regna lacessent.
Sin nostrum adnuerit nobis Victoria Martem,
(Ut potius reor, et potius di numine firment!)
Non ego nec Teucris Italos parere jubebo,
Nec mihi regna peto; paribus se legibus ambæ
Invictæ gentes æterna in fœdera mittant.
Sacra deosque dabo; socer arma Latinus habeto;

Et, bâti par nos mains, un nouvel Ilion
Du nom de Lavinie empruntera son nom. »
Tel parle le premier le héros de Scamandre.
Latinus à son tour ainsi se fait entendre,
L'œil tourné vers l'Olympe, et la main sur l'autel :
« Par la mer, et la terre, et la voûte du ciel,
Et Janus aux deux fronts, et Diane, et son frère;
Par le dieu du Tartare et son noir sanctuaire,
Que jamais les mortels n'attestèrent en vain,
Par ces feux solennels où je plonge ma main;
Comme vous j'y consens, comme vous je le jure :
Qu'il m'entende, ce dieu qui punit le parjure!
Plutôt que mes sujets, attaquant les Troyens,
Osent rompre la paix et briser nos liens,
Qu'avec les noirs enfers l'Olympe se confonde :
Que la terre à mes yeux s'engloutisse dans l'onde!
Oui, ce sceptre (il tenoit son sceptre dans les mains),
Cet antique attribut de tant de souverains,
Qui perdit sous le fer sa molle chevelure,
Et dont ce cercle d'or remplace la verdure,
Verra, redevenu ce qu'il étoit jadis,
Sa feuille renaissante et ses bras reverdis,
Avant que la Discorde, ensanglantant la terre,
Revienne secouer les torches de la guerre. »
Tels ces deux souverains, entourés de leur cour,
Par de communs serments s'engageoient tour-à-tour.
Soudain le fer se lève et le glaive étincelle :
Le sang des animaux dans la flamme ruisselle,
Et de leurs corps, tombés sous le couteau mortel,
Les intestins sanglants palpitent sur l'autel.
Cependant pour Turnus son peuple entier se trouble :
Plus le moment approche, et plus l'effroi redouble;
Et, voyant de plus près l'un et l'autre rival,
Ils craignent plus encor ce combat inégal.
Là le roi des Troyens semble, à sa contenance,
Avoir pour lui les dieux, ses droits et sa vaillance :
Ici le beau Turnus, pâle et baissant les yeux,
Semble, en les implorant, se défier des dieux :
L'éclat de ses exploits, le feu de sa jeunesse,
Sa touchante pâleur, pour lui tout intéresse;
Sitôt qu'il apparoît, tout le peuple troublé
Sent son cœur incertain, son courage ébranlé.
Appelant à son aide une heureuse imposture,
Juturne, de Camerte emprunte la figure,
De ce mortel qui, fier de ses nobles aïeux,
Joignit sa propre gloire à leurs faits glorieux;
Et, sous ces traits menteurs déguisant sa présence,
Au milieu des soldats la déesse s'élance,
Court semer dans les rangs mille adroites rumeurs,
Et par ces mots amers aiguillonne les cœurs :
« Ainsi votre valeur sans honte se repose!
Faut-il que pour nous tous un seul guerrier s'expose?
Ces sauvages enfants des monts arcadiens,
Ces bannis, attroupés sous les drapeaux troyens;
Ces Toscans qu'un oracle arma pour leur défense,
Dont la haine en Turnus poursuit encor Mézence,
Tous ces peuples ligués, les voilà sous vos yeux :
Sommes-nous moins vaillants, sommes-nous moins nom-
Comptez leurs bataillons: dans cette armée entière [breux?
Chacun de nous à peine auroit un adversaire;
A peine tous leurs rangs suffiroient à nos coups.
Les dieux à qui Turnus croit s'immoler pour vous,
Ces dieux jusques au ciel porteront sa mémoire,
Il entendra le monde applaudir à sa gloire;
Et nous, nous, sans patrie ainsi que sans honneur,
Il nous faudra ramper sous ce vil suborneur!
Nous qui, de son danger spectateurs immobiles,
N'osons servir l'état que par des vœux stériles! »
Tels étoient ses discours. Tout s'enflamme à sa voix;
Même ardeur a saisi tous les cœurs à-la-fois.
Dans tous les rangs circule un sourd et long murmure;
Tous, disposés naguère à quitter leur armure,

Imperium sollenne socer : mihi mœnia Teucri
Constituent, urbique dabit Lavinia nomen. »
Sic prior Æneas; sequitur sic deinde Latinus,
Suspiciens cœlum, tenditque ad sidera dextram :
« Hæc eadem, Ænea, Terram, Mare, Sidera, juro,
Latonæque genus duplex, Janumque bifrontem,
Vimque deum infernam, et duri sacraria Ditis;
Audiat hæc Genitor, qui fœdera fulmine sancit;
Tango aras; medios ignis et numina testor :
Nulla dies pacem hanc Italis, nec fœdera rumpet,
Quo res cumque cadent; nec me vis ulla volentem
Avertet; non, si tellurem effundat in undas,
Diluvio miscens, cœlumque in Tartara solvat :
Ut sceptrum hoc (dextra sceptrum nam forte gerebat)
Numquam fronde levi fundet virgulta, neque umbras,
Quum semel in silvis, imo de stirpe recisum,
Matre caret, posuitque comas et brachia ferro;
Olim arbos, nunc artificis manus ære decoro
Inclusit, patribusque dedit gestare Latinis. »
Talibus inter se firmabant fœdera dictis,
Conspectu in medio procerum. Tum rite sacratas
In flammam jugulant pecudes, et viscera vivis
Eripiunt, cumulantque oneratis lancibus aras.
At vero Rutulis inpar ea pugna videri
Jam dudum, et vario misceri pectora motu;
Tum magis, ut propius cernunt, non viribus æquis.
Adjuvat incessu tacito progressus, et aram
Suppliciter venerans demisso lumine, Turnus
Tabentesque genæ, et juvenali in corpore pallor.
Quem simul ac Juturna soror crebrescere vidit
Sermonem, et volgi variare labantia corda,
In medias acies, formam adsimulata Camerti;
Cui genus a proavis ingens, clarumque paternæ
Nomen erat virtutis, et ipse acerrimus armis;
In medias dat sese acies, haud nescia rerum,
Rumoresque serit varios, ac talia fatur :
« Non pudet, o Rutuli, pro cunctis talibus unam
Objectare animam? numerone an viribus æqui
Non sumus? En, omnes et Troes, et Arcades, hi sunt,
* Fatalisque manus, infensa Etruria Turno.
Vix hostem, alterni si congrediamur, habemus.
Ille quidem ad superos, quorum se devovet aris,
Succedet fama, vivusque per ora feretur :
Nos, patria amissa, dominis parere superbis
Cogemur, qui nunc lenti consedimus arvis. »
Talibus incensa est juvenum sententia dictis
Jam magis atque magis; serpitque per agmina murmur :
Ipsi Laurentes mutati, ipsique Latini.

Latins et Laurentins, changent de volonté :
Ceux mêmes qui tantôt, sur la foi du traité,
Espéroient voir finir ces combats sanguinaires,
Et voyoient dans la paix un terme à leurs misères,
De la soif du repos tout-à-coup revenus,
Appellent les combats, et tremblent pour Turnus.
C'est peu : pour achever le succès du prestige,
Elle ajoute à ces mots un étonnant prodige,
Un prodige inouï, tel que jamais les cieux
De fait plus surprenant ne frappèrent les yeux.
Un aigle fendoit l'air, et des célestes plages
Menaçant les oiseaux nourrissons des rivages,
Pressoit l'essaim bruyant de ces hôtes des eaux :
Tout-à-coup il s'abat, et parmi les roseaux
Atteint, saisit, enlève en sa robuste serre
Un cygne au beau plumage, et fuit loin de la terre.
On regarde, on s'étonne : ô prodige soudain !
Les oiseaux, à grands cris ralliant leur essaim,
Obscurcissent les airs de leur épais nuage,
Et sur le ravisseur fondent avec courage :
De l'aile, de la voix pressent son vol troublé;
Tant qu'enfin succombant sous leur choc redoublé,
Et lassé du fardeau, de sa serre vaincue
L'oiseau lâche sa proie, et se perd dans la nue.
Chacun, les bras levés vers les dieux protecteurs,
Salue avec transport ces présages flatteurs;
Tolumnius sur-tout, instruit dans les augures,
Dont l'œil lit de si loin dans les choses futures,
« Le voilà, leur dit-il, ce garant de nos vœux,
Tant desiré par moi, tant promis par les dieux !
Je vois, je reconnois leur faveur solennelle :
Marchez, courez, volez, c'est moi qui vous appelle.
Et vous que ce Troyen, auteur de tous nos maux,
Ose poursuivre, ainsi que de foibles oiseaux,
Le barbare ! bientôt vous le verrez sur l'onde
Précipiter au loin sa course vagabonde.
Vous donc, serrez vos rangs, venez, secondez-moi,
Et de ce ravisseur défendez votre roi. »
Il dit, et dans la plaine impétueux s'avance;
Son arc a retenti, le trait fatal s'élance;
Un cri part, et soudain de nouvelles fureurs
Ont armé tous les bras, embrasé tous les cœurs.
Neuf guerriers, éclatants de beauté, de jeunesse,
Brilloient au premier rang où la flèche s'adresse.
Une mère toscane, un père arcadien,
Ont formé ces beaux fruits de leur fécond hymen.
Leur mère étoit Ida, Gylippe étoit leur père.
Le plus jeune reçoit l'atteinte meurtrière
A l'endroit où, flottant vers le milieu du corps,
Le baudrier s'agrafe et rejoint ses deux bords.
Mortellement atteint sous l'armure impuissante,
Il rougit de son sang l'arène jaunissante :
Il tombe; et tout-à-coup, pour venger son malheur,
Ses frères sont partis, furieux de douleur :
Chacun sur l'ennemi fond avec violence;
L'un a saisi son arc, l'autre agite sa lance.
Une égale fureur anime les deux camps :
D'un côté les Latins, de l'autre les Toscans.
Et les Arcadiens, fiers de leur riche armure,
Fondent sur les autels; la Discorde parjure
S'arme des feux sacrés; on voit voler dans l'air
Un nuage de traits, une grêle de fer;
Des feux, des vases saints chacun se fait des armes.
Latinus fuit lui-même, et, l'œil baigné de larmes,
Et réclamant la foi des augustes traités,
Se plaint de son outrage à ses dieux insultés.
Les uns d'un char guerrier guident le vol docile :
D'autres sur leurs coursiers montent d'un saut agile;
Le fer est dans leurs mains, la rage dans leurs yeux.
Messape, du traité pour mieux briser les nœuds,

Qui sibi jam requiem pugnæ rebusque salutem
Sperabant, nunc arma volunt, fœdusque precantur
Infectum, et Turni sortem miserantur iniquam.
His aliud majus Juturna adjungit, et alto
Dat signum cœlo; quo non præsentius ullum
Turbavit mentis Italas, monstroque fefellit.
Namque volans rubra fulvus Jovis ales in æthra
Litoreas agitabat avis, turbamque sonantem
Agminis aligeri : subito quum lapsus ad undas
Cycnum excellentem pedibus rapit inprobus uncis.
Adrexere animos Itali, cunctæque volucres
Convertunt clamore fugam (mirabile visu)
Ætheraque obscurant pennis, hostemque per auras
Facta nube premunt : donec vi victus, et ipso
Pondere defecit, prædamque ex unguibus ales
Projecit fluvio, penitusque in nubila fugit.
Tum vero augurium Rutuli clamore salutant,
Expediuntque manus; primusque Tolumnius augur,
« Hoc erat, hoc votis, inquit, quod sæpe petivi.
Adcipio, adgnoscoque deos; me, me duce, ferrum
Conripite, o miseri, quos inprobus advena bello
Territat, invalidas ut avis; et litora vestra
Vi populat. Petet ille fugam, penitusque profundo
Vela dabit : vos unanimi densate catervas,
Et regem vobis pugna defendite raptum. »
Dixit, et adversos telum contorsit in hostis
Procurrens; sonitum dat stridula cornus, et auras
Certa secat : simul hoc, simul ingens clamor, et omnes
Turbati cunei, calefactaque corda tumultu.
Hasta volans, ut forte novem pulcherrima fratrum
Corpora constiterant contra, quos fida crearat
Una tot Arcadio conjux Tyrrhena Gylippo;
Horum unum ad medium, teritur qua sutilis alvo
Balteus, et laterum juncturas fibula mordet,
Egregium forma juvenem, et fulgentibus armis,
Transadigit costas, fulvaque effundit arena.
At fratres, animosa phalanx, adcensaque luctu,
Pars gladios stringunt manibus, pars missile ferrum
Conripiunt, cæcique ruunt : quos agmina contra
Procurrunt Laurentum; hinc densi rursus inundant
Troes, Agyllinique, et pictis Arcades armis.
Sic omnis amor unus habet decernere ferro.
Diripuere aras; it toto turbida cœlo
Tempestas telorum, ac ferreus ingruit imber;
Craterasque focosque ferunt. Fugit ipse Latinus,
Pulsatos referens infecto fœdere divos.
Infrenant alii currus, aut corpora saltu
Subjiciunt in equos, et strictis ensibus adsunt.
Messapus regem, regisque insigne gerentem,
Tyrrhenum Aulesten, avidus confundere fœdus,

Sur Auleste, étonné de son audace extrême,
Malgré son nom de roi, malgré son diadème,
Pousse son fier coursier. Le monarque tremblant,
Pressé contre un autel, le heurte en reculant,
Et du coup qu'il reçoit, et du choc qui l'arrête,
Tombe sur le bandeau qui couronne sa tête.
L'ardent Messape accourt, et du roi suppliant,
Du haut de son coursier il a percé le flanc.
« Dieux, recevez, dit-il, ce tribut légitime,
Et félicitez-vous d'une telle victime :
Cette offrande est plus digne et de vous et de moi. »
Les Latins, accourus vers ce malheureux roi,
Ont saisi sa dépouille, encor de sang trempée.
Plus loin, c'est Ébusus brandissant son épée :
Corynée avec art prévient le coup mortel.
Il s'arme d'un tison enlevé sur l'autel,
Le lui lance au visage, et la flamme brillante
Parcourt rapidement sa barbe petillante,
Qui de ses poils brûlants exhale au loin l'odeur.
Corynée à l'instant s'élance avec ardeur,
Saisit ses longs cheveux, avec force l'entraîne,
Et, d'un genou nerveux l'appliquant sur l'arène,
Tandis que sous son bras il se débat en vain,
Lève sur lui le fer, et le plonge en son sein.
Parti pour les combats d'un agreste héritage,
Alsus au premier rang signaloit son courage;
De près, le glaive en main, Podalire le suit :
Alsus, vers le guerrier dont le bras le poursuit,
Se retourne, et d'un coup de sa hache pesante
Il partage son front et sa bouche sanglante :
Il expire, et ses yeux, où la mort peint ses traits,
D'un repos sans réveil sont fermés pour jamais.
Cependant l'ardeur croît, le massacre redouble.
D'Énée à cet aspect le tendre cœur se trouble :
Aussitôt vers les siens au carnage animés
Il court, la tête nue et les bras désarmés;
Et, leur tendant les mains, d'une voix paternelle
Il s'écrie : « Arrêtez! quelle ardeur criminelle
Vous ramène aux combats? Arrêtez! arrêtez!
Moi seul dois en ce jour accomplir les traités;
De Turnus les destins me promirent la tête :
Moi seul je dois tenter cette grande conquête.
Ne craignez rien : j'y cours; et le ciel aujourd'hui
Verra finir Turnus et la guerre avec lui :
Les dieux m'en sont garants. » Tandis qu'il parle encore,
Un trait siffle et l'atteint. D'où part-il? on l'ignore.
Quel bras peut s'honorer de ce coup glorieux?
Est-ce la main du sort, des hommes, ou des dieux?
Un dieu seul sur Énée obtint cette victoire,
Sans doute; et nul mortel n'en réclama la gloire.
A peine des Troyens il voit partir le roi,
Ses chefs déconcertés, son camp saisi d'effroi,
Animé par l'espoir, enflammé de colère,
« Mes armes! mes chevaux! » dit son fier adversaire.
Tout est prêt; sur son char il s'élance soudain,
Élève un front superbe; et les rênes en main
Il presse ses coursiers; ils volent; le char roule,
Des Troyens dans sa course il écrase la foule.
Ici tombent les morts, là roulent les mourants :
De bataillons entiers il moissonne les rangs,
Désarme les fuyards, s'élance à leur poursuite,
Et de leurs propres traits ensanglante leur fuite.
Tel de l'Hèbre glacé quand le terrible dieu,
Frappant son bouclier, farouche, l'œil en feu,
A lancé ses coursiers, précurseurs de la guerre,
Plus prompts que les zéphyrs, plus craints que le tonnerre,
Ils partent, le char vole, et la terre en frémit :
Sous leurs pas foudroyants la Thrace au loin gémit,
De cadavres sanglants la Victoire entourée,
La Déroute au front pâle, à la marche égarée,
La bouillante Fureur, le Piége insidieux,
Le Meurtre au bras sanglant, et le fer, et les feux,
Du dieu dévastateur sont l'escorte effrayante;
Après lui la Ruine, au-devant l'Épouvante :

Adverso proterret equo : ruit ille recedens,
Et miser oppositis a tergo involvitur aris
In caput inque humeros : at fervidus advolat hasta
Messapus, teloque orantem multa trabali
Desuper altus equo graviter ferit, atque ita fatur :
« Hoc habet; hæc melior magnis data victima divis. »
Concurrunt Itali, spoliantque calentia membra.
Obvius ambustum torrem Corynæus ab ara
Corripit, et venienti Ebuso plagamque ferenti,
Occupat os flammis. Olli ingens barba reluxit,
Nidoremque ambusta dedit : super ipse secutus
Cæsariem læva turbati corripit hostis,
Impressoque genu nitens terræ adplicat ipsum;
Sic rigido latus ense ferit. Podalirius Alsum
Pastorem, primaque acie per tela ruentem,
Ense sequens nudo superimminet : ille securi
Adversi frontem mediam mentumque reducta
Disjicit, et sparso late rigat arma cruore.
Olli dura quies oculos et ferreus urget
Somnus; in æternam clauduntur lumina noctem.
At pius Æneas dextram tendebat inermem
Nudato capite, atque suos clamore vocabat :
« Quo ruitis? quæve ista repens discordia surgit?
O cohibete iras! ictum jam fœdus, et omnes
Compositæ leges : mihi jus concurrere soli;
Me sinite, atque auferte metus; ego fœdera faxo
Firma manu : Turnum jam debent hæc mihi sacra. »
Has inter voces, media inter talia verba,
Ecce, viro stridens alis adlapsa sagitta est :
Incertum, qua pulsa manu, quo turbine adacta;
Quis tantam Rutulis laudem, casusne, deusne,
Adtulerit : pressa est insignis gloria facti;
Nec sese Æneæ jactavit volnere quisquam.
Turnus, ut Ænean cedentem ex agmine vidit,
Turbatosque duces, subita spe fervidus ardet;
Poscit equos, atque arma simul, saltuque superbus
Emicat in currum, et manibus molitur habenas.
Multa virum volitans dat fortia corpora leto :
Semineces volvit multos, aut agmina curru
Proterit, aut raptas fugientibus ingerit hastas.
Qualis apud gelidi quum flumina concitus Hebri
Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentis
Bella movens immittit equos : illi æquore aperto
Ante Notos Zephyrumque volant; gemit ultima pulsu
Thraca pedum, circumque atræ Formidinis ora,
Iræque, Insidiæque, dei comitatus, aguntur.

Tel s'élance Turnus ; de ses coursiers fumants
Ainsi sa main terrible aiguillonne les flancs.
Dans son œil enflammé brille une affreuse joie :
Il presse, atteint, égorge et foule aux pieds sa proie ;
Et, des rangs enfoncés écrasant les débris,
Des mourants sous les morts il étouffe les cris.
Le sang au loin jaillit sous sa roue embrasée :
Sur le sable rougi pleut l'affreuse rosée ;
Et du char, dont la course emporte le héros,
Le rapide sillon s'en abreuve à grands flots.
Il abat de sa main Sthénélus et Thamyre ;
De loin du trait mortel l'ardent Pholus expire ;
De loin il a frappé les deux fils d'Imbrasus,
Qu'aux sommets lyciens leur mère avoit conçus ;
C'est Glaucus, c'est Ladès, qui fiers des mêmes armes,
Avec la même ardeur affrontoient les alarmes,
Soit qu'il fallût à pied combattre aux premiers rangs,
Soit que leurs prompts coursiers devançassent les vents.
Plus loin, du grand Dolon le neveu téméraire
Au nom de son aïeul joint l'ame de son père :
Son père, d'un haut fait audacieux auteur ;
Lui qui, des ennemis nocturne observateur,
Hasarda dans leur camp sa valeur inutile,
Et demanda, pour prix, les beaux coursiers d'Achille.
Mais Diomède, hélas ! lui garde un autre sort,
Au lieu du char d'Achille, il lui donne la mort.
Turnus a vu son fils ; il en frémit de joie.
Long-temps avec ardeur le héros suit sa proie,
Et, le fer à la main, élancé sur ses pas,
Sans l'atteindre, long-temps médite son trépas :
Enfin d'un saut léger il descend sur l'arène,
Il fond sur le Troyen tremblant et hors d'haleine ;
Et, le pied sur son cou fortement imprimé,
Arrache le poignard dont il étoit armé,
Le plonge dans son flanc, et lui dit : « Misérable !
As-tu cru te sauver de ce bras redoutable ?
Ces champs tant desirés, ces bords hespériens,
Où devoient s'élever les remparts des Troyens,
Tiens, les voilà ! mesure en tombant cette terre.
De quiconque à Turnus ose livrer la guerre
Telle est la récompense ; ainsi lui sont acquis
Ces champs qu'un fol orgueil en espoir a conquis. »
  Il dit, jette sur lui des victimes sans nombre ;
Le vaillant Asbutès accompagne son ombre ;
Le jeune Sybaris expire sous ses traits ;
Il y joint Thersiloque, et Chlorée, et Darès ;
Thymète les suivra, l'infortuné succombe,
Et tombe renversé sur son coursier qui tombe
Ainsi lorsque, du Nord enfant tumultueux,
De la Thrace s'élance un vent impétueux,
Il court ; les cieux, les flots à son souffle obéissent :
Ainsi devant Turnus les rangs entiers fléchissent ;
Sa fougue ainsi l'emporte ; il court, vole, et le vent
Balance sur son front son panache mouvant.
A son rapide essor, à sa bouillante rage
Phégée ose lui seul opposer son courage,
Vole devant son char, et, saisissant leur mor,
Des rapides coursiers veut arrêter l'essor ;
Mais, pour être arrêtés, leur ardeur est trop forte.
Tandis qu'il se suspend au timon qui l'emporte,
Turnus étend sa lance, et sous le double airain
Le trait au large fer vient effleurer son sein ;
Lui, de son bouclier opposant la défense,
Des siens, le glaive en main, implore l'assistance.
Vaine attente ! l'essieu rapidement lancé
Roule, l'atteint, l'entraîne ; il tombe renversé.
Alors, impatient de punir tant d'audace,
Entre les bords du casque et ceux de la cuirasse
Turnus abat sur lui son fer étincelant,
Et sa tête a roulé loin de son tronc sanglant.
  Tel combat l'Ardéen. Cependant de sa lance
Aidant ses pas tardifs, et marchant en silence,

Talis equos alacer media inter prælia Turnus
Fumantis sudore quatit, miserabile cæsis
Hostibus insultans : spargit rapida ungula rores
Sanguineos, mixtaque cruor calcatur arena.
Jamque neci Sthenelumque dedit, Thamyrimque, Pholum-
Hunc congressus et hunc ; illum eminus : eminus ambo [que ;
Imbrasidas, Glaucum atque Laden, quos Imbrasus ipse
Nutrierat Lycia, paribusque ornaverat armis ;
Vel conferre manum, vel equo prævertere ventos.
Parte alia, media Eumedes in prælia fertur,
Antiqui proles bello præclara Dolonis ;
Nomine avum referens, animo manibusque parentem :
Qui quondam, castra ut Danaum speculator adiret,
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus ;
Illum Tydides alio pro talibus ausis
Adfecit pretio ; nec equis adspirat Achillis.
Hunc procul ut campo Turnus prospexit aperto :
Ante levi jaculo longum per inane secutus ;
Sistit equos bijugis, et curru desilit, atque
Semianimi lapsoque supervenit, et, pede collo
Inpresso, dextræ mucronem extorquet ; et alto
Fulgentem tingit jugulo, atque hæc insuper addit :
« En, agros, et quam bello, Trojane, petisti,
Hesperiam metire jacens : hæc præmia, qui me
Ferro ausi tentare, ferunt ; sic mœnia condunt. »
  Huic comitem Asbuten conjecta cuspide mittit ;
Chloreaque, Sybarimque, Daretaque, Thersilochumque ;
Et sternacis equi lapsum cervice Thymœten.
Ac velut Edoni Boreæ quum spiritus alto
Insonat Ægæo, sequiturque ad litora fluctus ;
Qua venti incubuere, fugam dant nubila cœlo :
Sic Turno, quacumque viam secat, agmina cedunt,
Conversæque ruunt acies ; fert inpetus ipsum,
Et cristam adverso curru quatit aura volantem.
Non tulit instantem Phegeus animisque frementem ;
Objecit sese ad currum, et spumantia frenis
Ora citatorum dextra detorsit equorum.
Dum trahitur, pendetque jugis, hunc lata retectum
Lancea consequitur, rumpitque infixa bilicem
Loricam, et summum degustat volnere corpus.
Ille tamen clypeo objecto conversus in hostem
Ibat, et auxilium ducto mucrone petebat ;
Quum rota præcipitem et procursu concitus axis
Inpulit, effunditque solo ; Turnusque secutus,
Imam inter galeam, summi thoracis et oras,
Abstulit ense caput, truncumque reliquit arenæ.
  Atque ea dum campis victor dat funera Turnus ;
Interea Ænean Mnestheus, et fidus Achates

Énée atteint son camp, où ses braves amis
Le placent tout trempé des larmes de son fils.
Furieux, et domptant la douleur qu'il endure.
Il ébranle le fer brisé dans sa blessure,
Des enfants d'Esculape implore les secours;
Et son impatience a choisi les plus courts.
Il veut qu'à l'instant même une main vigoureuse
Ouvre au dard enfoncé sa route douloureuse;
Qu'on presse les moments, que l'art n'hésite pas;
Et sans plus différer le renvoie aux combats.
  Vient alors pour sonder la blessure cruelle
Iapis, d'Apollon le disciple fidèle,
A qui ce dieu donna, touché de ses attraits,
Le bâton augural, et sa lyre et ses traits :
Inutiles présents! Iapis eut un père
Dont son amour vouloit prolonger la carrière;
Aussi ce tendre fils, empressé de savoir
Les noms des végétaux, leurs vertus, leur pouvoir,
Préféra, pour sauver celui qu'il pleure encore,
Aux chants harmonieux l'art muet d'Épidaure :
Trop heureux si, payé de ce choix généreux,
Il eût fléchi la Parque et désarmé les dieux!
Énée étoit debout, appuyé sur sa lance;
Il se plaint d'un retard qui trahit sa vaillance.
Autour de lui, formant un concert de douleurs,
Ses amis et son fils lui prodiguent des pleurs :
Tout gémit, tout frémit, lui seul est immobile.
Aussitôt d'Apollon le nourrisson habile,
Suivant l'usage ancien, de ses flottants habits
Rejetant en arrière et retroussant les plis,
S'approche, et de son art, de ses herbes puissantes,
En vain fait tour-à-tour mille épreuves savantes;
En vain tâte le trait qui résiste à ses doigts;
En vain, d'un fer mordant le saisissant vingt fois,
Il tâche d'ébranler cette flèche rebelle.
Les secours de son dieu, les efforts de son zèle,
Les herbes, son savoir, tout est infructueux.
Cependant des deux camps le choc tumultueux
Avec plus de fureur rallume le carnage;
Le péril croît : dans l'air monte un épais nuage,
On entend de plus près les escadrons poudreux,
Le sifflement des dards, les accents douloureux
Du malheureux qui meurt, du malheureux qui tombe.
  Aussitôt du héros, dont la force succombe,
La mère en gémissant va cueillir sur l'Ida
Cette herbe que le ciel à nos maux accorda,
Le dictame sacré, poussant de sa racine
Sa feuille cotonneuse et sa fleur pupurine.
Tout ressent son pouvoir; et quand le daim blessé
Emporte au fond des bois le trait qui l'a percé,
Suivant et le besoin et son instinct pour maître,
Parmi cent végétaux il sait le reconnoître.
Sûre de la vertu de ce baume sacré,
Vénus jette autour d'elle un nuage azuré,
Dans le camp de son fils descend d'un vol rapide;
Et dans l'airain du vase où tremble une eau limpide
Infuse doucement l'herbe dont la vertu
Doit rendre la vigueur à son fils abattu;
Y joint la panacée à la feuille odorante,
Et le nectar qu'aux dieux la jeune Hébé présente.
Le charme est consommé : le bienfaisant vieillard
De ces sucs enchantés, plus puissants que son art,
Abreuve doucement la blessure profonde,
Ignorant quel pouvoir en secret le seconde.
O prodige! le mal est aussitôt dompté :
Dans ses secrets canaux le sang est arrêté;
Et le trait meurtrier, sans que le fer l'arrache,
De lui-même a suivi la main qui le détache;
Il tombe; et, revenu de sa triste langueur,
Le héros a senti renaître sa vigueur.
« Des armes, mes amis; qu'on lui rende ses armes!
Courez, dit Iapis : au succès de ses charmes,
Reconnoissez les dieux; oui, croyez que ma main
Ne fut que l'instrument d'un pouvoir plus qu'humain;
Un dieu seul a tout fait. Pars, guerrier magnanime!
Pars, suis la voix des dieux, suis ton destin sublime. »

Ascaniusque comes, castris statuere cruentum,
Alternos longa nitentem cuspide gressus.
Sævit, et infracta luctatur arundine telum
Eripere, auxilioque viam, quæ proxima, poscit:
Ense secent lato volnus, telique latebram
Rescindant penitus, seseque in bella remittant.
  Jamque aderat Phœbo ante alios dilectus Iapis
Iasides; acri quondam cui captus amore
Ipse suas artis, sua munera, lætus Apollo
Augurium, citharamque dabat celerisque sagittas.
Ille, ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum, usumque medendi
Maluit, et mutas agitare inglorius artis,
Stabat, acerba fremens, ingentem nixus in hastam,
Æneas, magno juvenum et mœrentis Iuli
Concursu, lacrymis immobilis. Ille retorto
Pæonium in morem senior succinctus amictu,
Multa manu medica Phœbique potentibus herbis
Nequidquam trepidat, nequidquam spicula dextra
Sollicitat, prensatque tenaci forcipe ferrum.
Nulla viam Fortuna regit: nihil auctor Apollo
Subvenit; et sævus campis magis ac magis horror
Crebrescit, propiusque malum est: jam pulvere cœlum
Stare vident; subeuntque equites, et spicula castris
Densa cadunt mediis: it tristis ad æthera clamor
Bellantum juvenum, et duro sub Marte cadentum.
  Hic Venus, indigno nati concussa dolore,
Dictamnum genetrix Cretæa carpit ab Ida,
Puberibus caulem foliis et flore comantem
Purpureo: non illa feris incognita capris
Gramina, quum tergo volucres hæsere sagittæ.
Hoc Venus, obscuro faciem circumdata nimbo,
Detulit; hoc fusum labris splendentibus amnem
Inficit, occulte medicans; spargitque salubris
Ambrosiæ succos, et odoriferam panaceam.
Fovit ea volnus lympha longævus Iapis
Ignorans; subitoque omnis de corpore fugit
Quippe dolor; omnis stetit imo volnere sanguis.
Jamque secuta manum, nullo cogente, sagitta
Excidit, atque novæ rediere in pristina vires.
« Arma citi properate viro! quid statis? Iapis
Conclamat, primusque animos accendit in hostem.
Non hæc humanis opibus, non arte magistra,
Proveniunt; neque te, Ænea, mea dextera servat;

Impatient déja de tenter les hasards,
Énee a revêtu l'or de ses longs cuissards,
Abrège les délais dont se plaint son audace,
Saisit son bouclier, endosse sa cuirasse,
Et sa lance à la main il prélude aux combats :
Puis, tendant vers son fils ses héroïques bras,
Imprime un doux baiser sur sa bouche innocente,
Le serre tendrement; et d'une voix touchante,
« Apprends de moi, mon fils, la route de l'honneur :
D'autres te donneront l'exemple du bonheur.
Peu jaloux d'un vain nom, d'une gloire frivole,
A ton noble avenir ton père entier s'immole;
Seul tu remplis son cœur : ah ! puissent quelque jour
Tes vertus lui payer le prix de tant d'amour !
Puisses-tu te montrer à la terre étonnée
Digne neveu d'Hector, et digne enfant d'Énée ! »
Il dit, et court remplir son glorieux destin.
Un javelot énorme étincelle en sa main ;
De ses braves guerriers la foule l'environne,
Et du bruit de leurs pas la terre au loin résonne ;
Leurs flots tumultueux laissent leurs camps déserts,
De nuages épais tous leurs rangs sont couverts.
Turnus le voit de loin; les Latins en alarmes
Ont frémi d'épouvante à l'aspect de ses armes;
Juturne la première, étonnée à ce bruit,
Reconnoît le héros, s'épouvante et s'enfuit.
Affamé de vengeance, et plus prompt que la foudre,
Enee avec les siens court dans des flots de poudre.
Tel un affreux nuage, obscurcissant les airs,
Accourt rapidement du vaste sein des mers;
Du plus loin qu'il a vu sa noirceur menaçante,
Le laboureur tremblant est glacé d'épouvante :
Que de maux vont sortir de ses flancs ténébreux !
Les fleurs, les fruits mourront sur son passage affreux.
Il approche; avec lui les tempêtes s'avancent,
Et les vents en grondant volent et le devancent.
Tel apparoît Énée; ainsi devant ses pas
Ont volé la Terreur, le Trouble et le Trépas.
Des bataillons troyens la formidable élite
Forme ses rangs, se presse, et s'élance à sa suite.
Le fier Thymbrée envoie Osiris à Pluton,
Gyas égorge Ufens, Achate immole Éplon ;
Mnesthée, Archétius ; Tolumnius lui-même,
Infracteur des traités, voit son heure suprême.
Des cris frappent les cieux ; on voit de tout côté
Le Rutule à son tour s'enfuir épouvanté :
Ou de quelques guerriers si la fière imprudence
Ose d'Énée encore affronter la vaillance,
Il passe avec dédain; pour de plus grands combats,
Pour un plus grand rival il réserve son bras.
Parmi les flots poudreux, dans ce vaste carnage,
C'est Turnus, Turnus seul que demande sa rage :
Ses yeux, sa voix, ses traits respirent la fureur.
Juturne en a pâli : sa prudente frayeur,
Pour guider de Turnus la course téméraire,
Renverse Métiscus, écuyer de son frère;
Et tandis que poussant un cri mal entendu
Le char le laisse au loin sur la terre étendu,
La nymphe, poursuivant son adroit stratagème,
Prend sa taille et ses traits; c'est Métiscus lui-même :
Et les coursiers, trompés par le son de sa voix,
De leur vieux guide encor pensent suivre les lois.
Juturne cependant conduit le char docile :
Et telle qu'en son vol une hirondelle agile,
Qui, d'un maître opulent partageant le séjour,
Suspendit à ses toits les fruits de son amour,
Va, vient, revient, parcourt d'immenses galeries,
Rase tantôt la rive, et tantôt les prairies,
Et, portant à son bec son modeste butin,
De son nid babillard revient calmer la faim ;
En cent lieux à-la-fois la nymphe ainsi voltige :
Ainsi trompant les yeux par un heureux prestige,

Major agit deus, atque opera ad majora remittit. »
Ille avidus pugnæ suras incluserat auro
Hinc atque hinc, oditque moras, hastamque coruscat.
Postquam habilis lateri clypeus, loricaque tergo est,
Ascanium fusis circum conplectitur armis,
Summaque per galeam delibans oscula fatur :
« Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem;
Fortunam ex aliis. Nunc te mea dextera bello
Defensum dabit, et magna inter præmia ducet.
Tu facito, mox quum matura adoleverit ætas,
Sis memor, et te, animo repetentem exempla tuorum,
Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector ! »
Hæc ubi dicta dedit, portis sese extulit ingens,
Telum inmane manu quatiens : simul agmine denso
Antheusque Mnestheusque ruunt; omnisque relictis
Turba fluit castris : tum cæco pulvere campus
Miscetur, pulsuque pedum tremit excita tellus.
Vidit ab adverso venientis aggere Turnus,
Videre Ausonii, gelidusque per ima cucurrit
Ossa tremor. Prima ante omnis Juturna Latinos
Audiit, adgnovitque sonum, et tremefacta refugit.
Ille volat, campoque atrum rapit agmen aperto.
Qualis, ubi ad terras abrupto sidere nimbus
It mare per medium : miseris heu ! præscia longe
Horrescunt corda agricolis; dabit ille ruinas
Arboribus : stragemque satis; ruet omnia late :
Ante volant, sonitumque ferunt ad litora venti.
Talis in adversos ductor Rhæteius hostis
Agmen agit; densi cuneis se quisque coactis
Adglomerant : ferit ense gravem Thymbræus Osirim,
Archetium Mnestheus, Epulonem obtruncat Achates,
Ufentemque Gyas; cadit ipse Tolumnius augur,
Primus in adversos telum qui torserat hostis.
Tollitur in cœlum clamor, versique vicissim
Pulverulenta fuga Rutuli dant terga per agros.
Ipse neque aversos dignatur sternere morti;
Nec pede congressos æquo, nec tela ferentis
Insequitur : solum densa in caligine Turnum
Vestigat lustrans, solum in certamina poscit.
Hoc concussa metu mentem Juturna virago
Aurigam Turni media inter lora Metiscum
Excutit, et longe lapsum temone relinquit.
Ipsa subit, manibusque undantis flectit habenas,
Cuncta gerens, vocemque, et corpus, et arma Metisci.
Nigra velut magnas domini quum divitis ædis
Pervolat, et pennis alta atria lustrat hirundo,
Pabula parva legens, nidisque loquacibus escas;
Et nunc porticibus vacuis, nunc humida circum

Aux ailes, dans le centre, errant de rang en rang,
D'un cours toujours rapide et toujours différent,
Montrant par-tout Turnus et traversant l'armée,
Elle échappe au combat dont elle est alarmée;
Et cherchant qui l'évite, évitant qui la suit,
Se montre et disparoît, reparoît et s'enfuit.
Cependant le Troyen, que son adresse irrite,
Sur les pas de Turnus redouble sa poursuite;
Et, des rangs sous sa trace entassant les débris,
Il le cherche des yeux, il l'appelle à grands cris.
Vains efforts! chaque fois qu'il rencontre sa vue,
Chaque fois, éludant sa poursuite imprévue,
S'échappe comme un trait le char insidieux.
Que faire? que tenter? mille contraires vœux
Combattent à-la-fois dans son ame incertaine.
Messape alors paroît sur cette horrible scène;
Il tient en main deux dards; l'un des deux est parti:
Le héros menacé le voit fondre sur lui;
Son bras au trait qui vole oppose son égide,
Et sa tête baissée échappe au trait rapide;
Mais il atteint son casque, et de son front altier
Détache et jette au loin son superbe cimier.
Las de perdre Turnus à travers la poussière,
Après avoir aux dieux adressé sa prière,
Attesté les serments et la foi des traités,
Ces traités solennels par lui seul respectés,
Il part, vole, et, de morts jonchant ces tristes plaines,
A son libre courroux lâche toutes les rênes.
Oh! qui retracera tant de scènes d'horreur?
Que de chefs, de héros, moissonnés dans leur fleur,
Ensanglantent la plaine, et deviennent la proie
Ou du héros d'Ardée ou du héros de Troie!
Quel démon l'un par l'autre égorgeoit tour-à-tour
Ceux qu'un jour doit unir un éternel amour?
Terminez, justes dieux, cette lutte sanglante!
Par-tout Turnus, Énée, apportent l'épouvante.
Un Rutule (Sucron est son nom malheureux)
Le premier du Troyen sent le bras valeureux;
Sa mort aux Phrygiens a rendu le courage:
A l'endroit où des os le robuste assemblage
Recouvre sa poitrine, un homicide acier,
Abrégeant son trépas, s'est plongé tout entier.
Amycus renversé, Diorès qui s'élance,
L'un d'un coup de poignard, l'autre d'un coup de lance,
Sont percés par Turnus; même après le trépas,
Ces frères malheureux ne se séparent pas.
Turnus pend à son char leurs têtes dégouttantes,
Part, et porte, en volant, ces dépouilles sanglantes.
Céthégus, Tanaïs et Talon à-la-fois,
Bravent tous trois Turnus, et succombent tous trois.
Un malheureux Thébain, enfant de Péridie,
Onyte, sans regret perd son sang et sa vie.
Trois frères lyciens descendent chez Pluton:
Ah! pourquoi quittoient-ils les beaux champs d'Apollon?
Plus malheureux encor, le timide Menète
De Bellone toujours abhorra la trompette;
Pauvre cultivateur des domaines d'autrui,
Son père ne semoit, ne cueilloit pas pour lui;
Le fils, abandonnant son chaume, sa rivière,
Et les rets du pêcheur pour la lance guerrière,
Arraché malgré lui de ses rustiques toits,
Est venu s'immoler à la cause des rois.
Comme aux deux bords d'un bois, par les vents enhardie,
La flamme en l'embrasant forme un double incendie;
Ou tels que deux torrents, impétueux rivaux,
De deux monts opposés précipitent leurs eaux,
Et, parmi les débris se frayant un passage,
Suivent chacun le lit que s'est creusé leur rage:
Tels Énée et Turnus s'élancent en courroux,
Tels bouillonnent leurs cœurs, ainsi tonnent leurs coups.

Stagna sonat: similis medios Juturna per hostis
Fertur equis, rapidoque volans obit omnia curru;
Jamque hic germanum, jamque hic ostentat ovantem;
Nec conferre manum patitur: volat avia longe.
Haud minus Æneas tortos legit obvius orbis,
Vestigatque virum, et disjecta per agmina magna
Voce vocat: quoties oculos conjecit in hostem,
Alipedumque fugam cursu tentavit equorum:
Aversos toties currus Juturna retorsit.
Heu, quid agat, vario nequidquam fluctuat æstu;
Diversæque vocant animum in contraria curæ.
Huic Messapus, uti læva duo forte gerebat
Lenta, levis cursu, præfixa hastilia ferro,
Horum unum certo contorquens dirigit ictu.
Substitit Æneas, et se conlegit in arma,
Poplite subsidens: apicem tamen incita summum
Hasta tulit, summasque excussit vertice cristas.
Tum vero adsurgunt iræ, insidiisque subactus,
Diversos ubi sensit equos currumque referri,
Multa Jovem et læsi testatus fœderis aras.
Jam tandem invadit medios, et Marte secundo
Terribilis, sævam nullo discrimine cædem
Suscitat; irarumque omnis effundit habenas.
Quis mihi nunc tot acerba deus, quis carmine cædes
Diversas, obitumque ducum, quos æquore toto
Inque vicem nunc Turnus agit, nunc Troius heros,
Expediat? tanton' placuit concurrere motu,
Juppiter, æterna gentis in pace futuras!
Æneas Rutulum Sucronem (ea prima ruentis
Pugna loco statuit Teucros) haud multa moratus
Excipit in latus, et, qua fata celerrima, crudum
Transadigit costas et crates pectoris ensem.
Turnus equo dejectum Amycum, fratremque Diorem,
Congressus pedes: hunc venientem cuspide longa,
Hunc mucrone ferit; curruque abscisa duorum
Suspendit capita, et rorantia sanguine portat.
Ille Talon, Tanaimque neci, fortemque Cethegum,
Tris uno congressu, et mœstum mittit Onyten,
Nomen Echionium, matrisque genus Peridiæ:
Hic fratres Lycia missos et Apollinis agris,
Et juvenem exosum nequidquam bella Menœten
Arcada: piscosæ cui circum flumina Lernæ
Ars fuerat, pauperque domus; nec nota potentum
Limina; conductaque pater tellure serebat.
Ac velut inmissi diversis partibus ignes
Arentem in silvam et virgulta sonantia lauro;
Aut ubi decursu rapido de montibus altis
Dant sonitum spumosi amnes, et in æquora currunt,
Quisque suum populatus iter: non segnius ambo
Æneas Turnusque ruunt per prælia; nunc, nunc

Plus de frein, plus d'obstacle ; et leur ardeur guerrière
Fait passer dans leurs bras leur ame tout entière.
L'orgueilleux Murranus, au lieu d'exploits fameux,
Faisoit sonner son nom, et vingt rois pour aïeux :
Soudain Énée accourt ; et d'un rocher qu'il lance
L'épouvantable poids abat son insolence :
Il tombe, son char roule, et ses coursiers ingrats,
Sur leur maître écrasé précipitant leurs pas,
Laissent son vain orgueil expirer dans la fange.
Par le trépas d'Hyllus Turnus bientôt le venge :
Hyllus venoit à lui, menaçant, furieux ;
Mais le rapide trait de l'Ardéen fougueux,
Malgré le casque d'or dont la riche coiffure
Lui servoit de défense ainsi que de parure,
Arrête le Troyen à ses pieds renversé,
Et dans son front sanglant le fer reste enfoncé.
En vain, brave Créius, ta valeur se déploie ;
Grec, tu meurs égorgé par l'ennemi de Troie ;
Turnus tranche tes jours. Prêtre religieux,
Cupencus contre Énée implore en vain ses dieux,
Et de son pavois d'or la parure frivole :
Énée accourt, le voit, le saisit et l'immole.
Et toi qui résistas à plus d'un bataillon,
Toi que ne vainquit pas le vainqueur d'Ilion,
Éole, adieu tes biens, ta maison opulente :
Ton palais est à Troie, et ta tombe à Laurente ;
Là t'attendoit la mort. Cependant les Troyens,
Les Latins, les Toscans, les fiers Arcadiens,
Tout revient, tout reprend cette lutte funeste ;
D'une part c'est Messape, et de l'autre Séreste,
Et le prudent Mnesthée et le brave Asylas :
Chaque instant agrandit la scène des combats ;
Des deux côtes la mort plus largement moissonne ;
Par-tout sifflent les traits, par-tout le sang bouillonne.

Vénus alors, Vénus vient inspirer son fils,
Veut qu'il fonde à l'instant sur les murs ennemis,
Et jusqu'en ses remparts fasse trembler Laurente.
Alors, de tous côtés portant sa vue errante,
Le héros des Troyens dans les champs des combats
Cherche par-tout Turnus, et ne le trouve pas ;
Soudain d'un œil ardent il regarde la ville,
Au milieu du tumulte impunément tranquille.
Il frémit ; et, brûlant d'une héroïque ardeur,
D'un plus noble triomphe il flatte sa valeur.
Il appelle à grands cris l'intrépide Sergeste,
Et le prudent Mnesthée, et le brave Séreste ;
Et d'un tertre élevé qu'entourent à-la-fois
Tous ses soldats armés, accourus à sa voix :
« Qu'on m'écoute, dit-il, et que l'on m'obéisse.
Le ciel dicta l'arrêt, il faut qu'il s'accomplisse ;
Tout imprévu qu'il est, osez l'exécuter.
Vous voyez ces remparts, c'est là qu'il faut monter ;
Là se forgent nos maux, là l'effroyable guerre
Allume les flambeaux qui ravagent la terre :
S'ils osent résister, les murs de Latinus
De leurs débris fumants vont écraser Turnus.
Dois-je attendre en ces lieux que ce rival sans gloire
Daigne, vaincu deux fois, avouer ma victoire ?
C'est là qu'est l'ennemi, l'ennemi de vos dieux,
Et des traités rompus l'infracteur odieux.
Marchez, courez ; volez ! point de grace aux parjures,
Et, la flamme à la main, effacez vos injures. »
Il dit : des cris guerriers partent de toutes parts ;
Tous, d'un commun élan, fondent sur les remparts.
Déja les feux sont prêts, les échelles dressées,
Les murs sont investis, les portes menacées ;
Déja du sang latin coulent de longs torrents ;
On marche sur les corps des gardes expirants ;

Fluctuat ira intus ; rumpuntur nescia vinci
Pectora ; nunc totis in volnera viribus itur.
Murranum hic, atavos et avorum antiqua sonantem
Nomina, per regesque actum genus omne Latinos,
Præcipitem scopulo, atque ingentis turbine saxi
Excutit, effunditque solo ; hunc lora et juga subter
Provolvere rotæ ; crebro super ungula pulsu
Incita, nec domini memorum proculcat equorum.
Ille ruenti Hyllo, animisque immane frementi,
Occurrit, telumque aurata ad tempora torquet :
Olli per galeam fixo stetit hasta cerebro.
Dextera nec tua te, Graium fortissime, Creteu,
Eripuit Turno ; nec di texere Cupencum,
Ænea veniente, sui : dedit obvia ferro
Pectora, nec misero clypei mora profuit ærei.
Te quoque Laurentes viderunt, Æole, campi
Oppetere, et late terram consternere tergo ;
Occidis, Argivæ quem non potuere phalanges
Sternere, nec Priami regnorum eversor Achilles ;
Hic tibi mortis erant metæ : domus alta sub Ida ;
Lyrnessi domus alta ; solo Laurente sepulcrum.
Totæ adeo conversæ acies, omnesque Latini,
Omnes Dardanidæ : Mnestheus, acerque Serestus,
Et Messapus equum domitor, et fortis Asylas,
Tuscorumque phalanx, Evandrique Arcades alæ
Pro se quisque viri summa nituntur opum vi.

Nec mora, nec requies ; vasto certamine tendunt.
Hic mentem Æneæ genetrix pulcherrima misit,
Iret ut ad muros, urbique adverteret agmen
Ocius, et subita turbaret clade Latinos.
Ille ut, vestigans diversa per agmina Turnum,
Huc atque huc acies circumtulit : adspicit urbem
Immunem tanti belli, atque inpune quietam.
Continuo pugnæ accendit majoris imago ;
Mnesthea, Sergestumque vocat, fortemque Serestum,
Ductores, tumulumque capit, quo cetera Teucrum
Concurrit legio, nec scuta aut spicula densi
Deponunt : celso medius stans aggere fatur :
« Ne qua meis esto dictis mora : Juppiter hac stat ;
Neu quis ob inceptum subitum mihi segnior ito.
Urbem hodie, caussam belli, regna ipsa Latini,
Ni frenum adcipere et victi parere fatentur,
Eruam, et æqua solo fumantia culmina ponam.
Scilicet exspectem, libeat dum prælia Turno
Nostra pati, rursusque velit concurrere victus ?
Hoc caput, o cives, hæc belli summa nefandi :
Ferte faces propere, fœdusque reposcite flammis. »
Dixerat, atque animis pariter certantibus omnes
Dant cuneum, densaque ad muros mole feruntur.
Scalæ inproviso, subitusque adparuit ignis :
Discurrunt alii ad portas, primosque trucidant ;
Ferrum alii torquent, et obumbrant æthera telis.

D'autres de traits ailés font voler un nuage :
Dans les airs obscurcis siffle l'affreux orage.
Énée est à leur tête, et, les mains vers les cieux,
De la paix violée il atteste les dieux,
Accuse Latinus, cause de tant d'alarmes :
On le condamne donc à reprendre les armes;
Deux fois on rompt la paix, et deux fois le traité!
Cependant la Discorde agite la cité:
L'un veut que des Troyens admettant les cohortes,
De la ville à l'instant on leur ouvre les portes;
Et, pour les recevoir en dépit de Turnus,
D'autres sur les remparts entraînent Latinus;
Quelques uns, des Latins ranimant l'espérance,
Veulent de leurs remparts prolonger la défense
Le tumulte s'accroît, et des partis divers
Les bruyantes clameurs s'élèvent dans les airs.
Tel, lorsqu'au fond d'un roc que la fumée inonde,
Des pasteurs, d'un essaim troublent la paix profonde,
Le désordre est par-tout; le peuple épouvanté
Dans ses remparts de cire erre de tout côté :
Un bruit sourd se répand, on s'assemble, on consulte,
On s'apprête, on s'excite à repousser l'insulte;
Et, de leurs creux abris sortie à gros bouillons,
L'odorante vapeur monte en noirs tourbillons.
Un désastre nouveau, qui tout-à-coup éclate,
Met le comble à l'effroi : la malheureuse Amate,
Voyant par l'ennemi ses remparts menacés,
Jusque dans son palais les noirs brandons lancés,
De Turnus vainement implore l'assistance.
Que doit-elle augurer de sa fatale absence ?
Ce héros, s'il vivoit, viendroit la secourir;
Et la mort de Turnus la condamne à mourir !
Elle s'accuse alors des maux de sa famille,
Et nomme tour-à-tour son époux et sa fille;
Enfin, lasse du jour, dans un transport fatal,
Change en lien mortel son vêtement royal,
S'y suspend, et finit, dans cette étreinte affreuse,
Par un trépas cruel une vie odieuse.
Elle expire; et bientôt de ses tristes destins
Le bruit fatal arrive aux femmes des Latins :
La douleur les saisit, et les mères tremblantes
Font retentir les airs de leurs voix gémissantes.
Sa fille, la première, objet de tous ses vœux,
Objet de tous ses soins, arrache ses cheveux;
Et, dans son désespoir déchirant son visage,
Aux roses de son teint fait un sanglant outrage.
Sa cour par de longs cris se joint à ses douleurs.
Bientôt le bruit affreux court dans la ville en pleurs :
Le roi, le roi sur-tout, détestant la lumière,
Souille ses cheveux blancs d'une horrible poussière,
Déchire ses habits. Monarque, père, époux,
Il ressent à lui seul l'infortune de tous;
La pitié le saisit, le remords le déchire.
Ah ! que n'a-t-il plus tôt, pour l'honneur de l'empire,
Offert à ce héros, pur sang de Dardanus,
Et sa fille, et le sceptre usurpé par Turnus !
Cependant, loin des murs de la ville plaintive,
Turnus pressoit les pas d'une foule craintive;
Mais déja ses coursiers, sous la main de sa sœur,
De leur essor fougueux ralentissoient l'ardeur.
Tout-à-coup jusqu'à lui parvient le bruit horrible :
Il écoute; il entend un mélange terrible
De sons, de cris confus, qui du sein des remparts
En lugubres accents roulent de toutes parts.
« Qu'entends-je, malheureux! quels cris épouvantables!
Et d'où peuvent partir ces clameurs lamentables ?
Je ne me trompe pas: ces accents de l'effroi
De nos tristes remparts arrivent jusqu'à moi. »
Il dit, de ses coursiers ramène à lui les rênes,
Et prête encor l'oreille à ces clameurs lointaines.
Sa sœur, qui, sous un nom, sous des traits étrangers,
Avoit conduit son frère à travers les dangers,
Le rassure en ces mots : « Turnus, suis ta victoire;
Marchons dans le sentier qui nous ouvrit la gloire.

Ipse inter primos dextram sub mœnia tendit
Æneas, magnaque incusat voce Latinum;
Testaturque deos, iterum se ad prælia cogi :
Bis jam Italos hostis; hæc altera fœdera rumpi.
Exoritur trepidos inter discordia civis :
Urbem alii reserare jubent, et pandere portas
Dardanidis, ipsumque trahunt in mœnia regem
Arma ferunt alii, et pergunt defendere muros;
Inclusas ut quum latebroso in pumice pastor
Vestigavit apes, fumoque inplevit amaro;
Illæ intus trepidæ rerum per cerea castra
Discurrunt, magnisque acuunt stridoribus iras;
Volvitur ater odor tectis; tum murmure cæco
Intus saxa sonant : vacuas it fumus ad auras.
Adcidit hæc fessis etiam fortuna Latinis,
Quæ totam luctu concussit funditus urbem.
Regina, ut tectis venientem prospicit hostem,
Incessi muros, ignis ad tecta volare;
Nusquam acies contra Rutulas, nulla agmina Turni :
Infelix pugnæ juvenem in certamine credit
Exstinctum; et, subito mentem turbata dolore,
Se caussam clamat, crimenque, caputque malorum;
Multaque per mœstum demens effata furorem,
Purpureos moritura manu discindit amictus,
Et nodum informis leti trabe nectit ab alta.
Quam cladem miseræ postquam adcepere Latinæ,
Filia prima manu flavos Lavinia crinis
Et roseas laniata genas, tum cetera circum
Turba, furit : resonant late plangoribus ædes.
Hinc totam infelix volgatur fama per urbem :
Demittunt mentis; it scissa veste Latinus,
Conjugis adtonitus fatis, urbisque ruina;
Canitiem inmundo perfusam pulvere turpans :
* Multaque se incusat, qui non adceperit ante *
* Dardanium Ænean, generumque adsciverit ultro. *
Interea extremo bellator in æquore Turnus
Palantis sequitur paucos, jam segnior, atque
Jam minus atque minus successu lætus equorum.
Adtulit hunc illi cæcis terroribus aura
Commixtum clamorem, adrectasque inpulit auris
Confusæ sonus urbis, et inlætabile murmur.
« Hei mihi! quid tanto turbantur mœnia luctu ?
Quisve ruit tantus diversa clamor ab urbe? »
Sic ait, adductisque amens subsistit habenis :
Atque huic, in faciem soror ut conversa Metisci
Aurigæ, currumque et equos et lora regebat,

Pour porter à nos murs d'inutiles secours,
De nos premiers succès n'arrêtons point le cours;
Poursuivons les Troyens dans le champ des batailles,
Assez d'autres sans nous défendent nos murailles.
— Nymphe, répond Turnus, penses-tu que mon cœur
Un seul instant ait pu méconnoître ma sœur ?
Non, non, tu t'es trahie à force de tendresse,
Et sous tes traits mortels j'ai connu la déesse.
Mais toi, quel intérêt, ou quel ordre des dieux,
Pour ces champs de la mort t'a fait quitter les cieux ?
Viens-tu voir le trépas de ton malheureux frère ?
Car enfin désormais que faut-il que j'espère ?
J'ai perdu mes amis; j'ai perdu Murranus,
Égorgé, dieux vengeurs! sous les yeux de Turnus:
Je crois le voir encore, étendu sur le sable,
M'appeler vainement d'une voix lamentable.
Le malheureux Ufens, repoussant mes secours,
Pour ne pas voir ma honte a terminé ses jours;
Son corps est aux Troyens, les Troyens ont ses armes.
Il me manquoit, parmi tant de sujets d'alarmes,
De voir nos murs détruits! Tranquille spectateur,
Justifierai-je donc mon lâche accusateur ?
Et, sacrifiant tout, gloire, amour, hyménée,
Montrerai-je Turnus fuyant devant Énée?
Non, non, marchons sans crainte au devant de mon sort:
Mourons : est-ce au malheur de redouter la mort ?
O vous, puisque les cieux me sont inexorables,
Divinités d'enfer, soyez-moi favorables!
J'irai, j'irai trouver tous mes nobles aïeux ;
Et Turnus au tombeau descendra digne d'eux. »
Comme il parloit, Sacès vers son chef intrépide
Vient, traversant les rangs sur son coursier rapide;
Et, lui montrant de loin son visage sanglant :
« Turnus! ayez pitié de ce peuple tremblant,
Dit-il; vous seul pouvez relever son courage.
Énée au pied des murs fait éclater sa rage ;
Il presse, il frappe, il tonne, et nos forts démolis
Dans leurs débris fumants vont être ensevelis;
Sur leur faîte ébranlé déja volent les flammes.
Accourez ; nos vieillards, nos enfants et nos femmes,
Tous, jusqu'à nos guerriers, n'espèrent qu'en Turnus,
Tous ont sur vous les yeux : le triste Latinus,
Glacé par la terreur, glacé par la vieillesse,
Doute de quel côté doit pencher sa foiblesse.
C'est peu : préparez-vous à de plus grands malheurs;
La reine, succombant au poids de ses douleurs,
La reine, votre appui, détestant la lumière,
A de ses propres mains abrégé sa carrière.
Le valeureux Messape et le brave Atinas
Autour de nos remparts animent nos soldats :
Une double phalange autour d'eux s'est pressée ;
D'une moisson de fer la terre est hérissée;
Et, lorsque la mort vole au pied de ce rempart,
Turnus sur ces gazons promène en paix son char!... »
Frappé de tant de coups, dont frémit sa vaillance,
Turnus reste immobile et garde un long silence :
Il sent tout à-la-fois bouillonner dans son cœur
La douleur insensée, et la haine, et l'honneur;
Et l'amour furieux, et sa jalouse rage,
Egarent ses esprits et troublent son courage.
Cet aveugle délire est à peine calmé,
Il tourne vers la ville un regard enflammé;
Il voit (dieux! quel objet!) la flamme étincelante,
S'élevant dans les airs en colonne brûlante,
Sur les flancs d'une tour rouler au gré du vent.
Lui-même en construisit l'édifice mouvant;
Et sa main, avec art élevant chaque étage,
Sur des orbes roulants en posa l'assemblage.
« Ah! c'en est trop, dit-il, obéissons aux dieux;
J'entends la voix du sort, j'entends l'arrêt des cieux.

Talibus occurrit dictis : « Hac, Turne, sequamur
Trojugenas, qua prima viam victoria pandit;
Sunt alii, qui tecta manu defendere possint.
Ingruit Æneas Italis, et prælia miscet;
Et nos sæva manu mittamus funera Teucris.
Nec numero inferior, pugnæ nec honore recedes. »
Turnus ad hæc :
« O soror, et dudum adgnovi, quum prima per artem
Fœdera turbasti, teque hæc in bella dedisti;
Et nunc nequidquam fallis, dea. Sed quis Olympo
Demissam tantos voluit te ferre labores?
An fratris miseri letum ut crudele videres?
Nam quid ago? aut quæ jam spondet fortuna salutem?
Vidi oculos ante ipse meos, me voce vocantem,
Murranum, quo non superat mihi carior alter,
Oppetere ingentem, atque ingenti volnere victum.
Occidit infelix, ne nostrum dedecus Ufens
Adspiceret; Teucri potiuntur corpore et armis.
Exscindine domos (id rebus defuit unum)
Perpetiar? dextra nec Drancis dicta refellam?
Terga dabo? et Turnum fugientem hæc terra videbit?
Usque adeone mori miserum est? Vos, o mihi Manes,
Este boni, quoniam superis aversa voluntas.
Sancta ad vos anima, atque istius inscia culpæ
Descendam, magnorum haud unquam indignus avorum. »
Vix ea fatus erat : medios volat ecce per hostis
Vectus equo spumante Saces; adversa sagitta
Saucius ora, ruitque inplorans nomine Turnum :
« Turne, in te suprema salus; miserere tuorum.
Fulminat Æneas armis, summasque minatur
Dejecturum arcis Italum, excidioque daturum;
Jamque faces ad tecta volant : in te ora Latini,
In te oculos referunt; mussat rex ipse Latinus
Quos generos vocet, aut quæ sese ad fœdera flectat.
Præterea regina, tui fidissima, dextra
Occidit ipsa sua, lucemque exterrita fugit.
Soli pro portis Messapus et acer Atinas
Sustentant aciem : circum hos utrimque phalanges
Stant densæ, strictisque seges mucronibus horret
Ferrea; tu currum deserto in gramine versas! »
Obstupuit varia confusus imagine rerum
Turnus, et obtutu tacito stetit. Æstuat ingens
Uno in corde pudor, mixtoque insania luctu,
Et Furiis agitatus amor, et conscia virtus.
Ut primum discussæ umbræ, et lux reddita menti,
Ardentis oculorum orbis ad mœnia torsit
Turbidus, eque rotis magnam respexit ad urbem.
Ecce autem, flammis inter tabulata volutus
Ad cœlum undabat vortex, turrimque tenebat,
Turrim, conpactis trabibus quam eduxerat ipse,
Subdideratque rotas, pontisque instraverat altos.
« Jam jam fata, soror, superant; absiste morari:

Juturne, vainement ta tendresse m'arrête :
Je marche à ce combat au péril de ma tête;
Tu ne me verras pas indigne de ma sœur :
Laissons là mon salut, il s'agit de l'honneur.
Adieu, je ne prends plus que ma rage pour guide. »
  Il dit, et de son char descend d'un saut rapide,
Laisse Juturne en pleurs, et, bravant le trépas,
A travers les Troyens précipite ses pas.
Ainsi lorsqu'un rocher dont la superbe cime
Dominoit le vallon et pendoit sur l'abîme,
De son lit, détrempé par les flots pluvieux,
Tout-à-coup se détache; ou des vents furieux
Quand le bruyant essaim conjure sa ruine;
Ou quand l'âge en silence a miné sa racine,
Du sommet escarpé de ses antiques monts
Il croule, il tombe, il roule, il s'élance par bonds,
Traîne avec ses débris bergers, troupeaux, étable :
Ainsi renversant tout dans sa course indomptable,
Turnus vole à Laurente, aux lieux où le dieu Mars
Fait couler plus de sang, fait siffler plus de dards;
Commande à ses guerriers de la voix et du geste :
« Cessez, dit-il, cessez cette guerre funeste :
Tout le sort des combats pèse aujourd'hui sur moi;
Lié par un traité, je dégage ma foi.
Où mon rival est-il ? » Il dit, on lui fait place,
Et les rangs, en s'ouvrant, laissent un vaste espace.
Au seul nom de Turnus, Énée a tressailli :
De ce fameux combat d'avance enorgueilli,
De Laurente aussitôt il quitte les murailles.
Que lui sont désormais les siéges, les batailles ?
Il vole, il franchit tout d'un pas précipité :
Turnus seul est présent à son cœur irrité.
Il l'aperçoit, le brave, et, sûr de la victoire,
Semble encor s'agrandir, à l'aspect de la gloire.
Avec moins de fierté s'élève jusqu'aux cieux
Le sourcilleux Éryx, l'Athos audacieux;
Avec moins de grandeur l'Apennin se présente,
Quand sur les vieux glaçons de sa cime imposante,
Superbe, il s'applaudit de ses bois toujours verts,
Et porte jusqu'aux cieux le trône des hivers.
Les Troyens, les Latins, que ce spectacle assemble,
Assiégeants, assiégés, tout regarde, tout tremble :
Tranquilles spectateurs, leurs bras sont désarmés.
Latinus, à l'aspect de ces chefs renommés,
Qui si loin l'un de l'autre ont reçu la naissance,
S'étonne de les voir, émules de vaillance,
Entre deux camps oisifs se combattre en ce jour,
Et lutter pour la gloire et l'empire et l'amour.
  A peine on a fait place à ce couple intrépide,
L'un sur l'autre à l'instant fondant d'un pas rapide,
De loin ils font voler d'énormes javelots;
Bientôt du choc affreux gémissent les échos;
Tous deux avec fureur s'attaquent, se répondent;
L'adresse, le hasard, la valeur se confondent;
Le fer croise le fer, les coups suivent les coups.
Tels, quand deux fiers taureaux, l'un de l'autre jaloux,
Sur le haut du Sila, du Taburne sauvage,
Enflammés par l'amour ou transportés de rage,
Disputent leur amante ou vengent leurs affronts;
Tous deux, avec fureur heurtant leurs larges fronts,
Se déchirent les flancs de leur corne sanglante :
Le pâtre est consterné, le troupeau s'épouvante;
Et la génisse attend dans un muet effroi
Quel sera le vainqueur, son époux et son roi;
Des bois, des monts lointains les échos retentissent.
Tels de ces deux rivaux les coups s'appesantissent :
Le fer frappe le fer, et d'un choc furieux
Les boucliers tonnants font retentir les cieux.
  Alors le roi des dieux, pour peser ces puissances,
Suspend également ses célestes balances :
Il y place leur sort; et, pour régler son choix,
De leurs destins divers interroge le poids.

Quo deus, et quo dura vocat Fortuna, sequamur.
Stat conferre manum Æneæ; stat, quidquid acerbi est,
Morte pati; nec me indecorem, germana, videbis
Amplius : hunc, oro, sine me furere ante furorem. »
  Dixit, et e curru saltum dedit ocius arvis;
Perque hostis, per tela ruit; mœstamque sororem
Deserit, ac rapido cursu media agmina rumpit.
Ac, veluti montis saxum de vertice præceps
Quum ruit, avolsum vento, seu turbidus imber
Proluit, aut annis solvit sublapsa vetustas;
Fertur in abruptum magno mons inprobus actu,
Exsultatque solo, silvas, armenta, virosque
Involvens secum : disjecta per agmina Turnus
Sic urbis ruit ad muros, ubi plurima fuso
Sanguine terra madet, striduntque hastilibus auræ;
Significatque manu, et magno simul incipit ore :
« Parcite jam, Rutuli; et vos tela inhibete, Latini.
Quæcumque est Fortuna, mea est; me verius unum
Pro vobis fœdus luere, et decernere ferro. »
Discessere omnes medii, spatiumque dedere.
  At pater Æneas, audito nomine Turni,
Deserit et muros, et summas deserit arcis;
Præcipitatque moras omnis; opera omnia rumpit,
Lætitia exsultans; horrendumque intonat armis :
Quantus Athos, aut quantus Eryx, aut ipse, coruscis
Quum fremit ilicibus, quantus, gaudetque nivali
Vertice se adtollens pater Apenninus ad auras.
Jam vero et Rutuli certatim, et Troes, et omnes
Convertere oculos Itali, quique alta tenebant
Mœnia, quique imos pulsabant ariete muros;
Armaque deposuere humeris : stupet ipse Latinus,
Ingentis, genitos diversis partibus orbis,
Inter se coïisse viros, et cernere ferro.
  Atque illi, ut vacuo patuerunt æquore campi,
Procursu rapido, conjectis eminus hastis,
Invadunt Martem clypeis atque ære sonoro.
Dat gemitum tellus; tum crebros ensibus ictus
Congeminant : fors et virtus miscentur in unum.
Ac velut, ingenti Sila, summove Taburno,
Quum duo conversis inimica in prælia tauri
Frontibus incurrunt; pavidi cessere magistri;
Stat pecus omne metu mutum, mussantque juvencæ,
Quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur;
Illi inter sese multa vi volnera miscent,
Cornuaque obnixi infigunt, et sanguine largo
Colla armosque lavant; gemitu nemus omne remugit.
Haud aliter Tros Æneas et Daunius heros
Concurrunt clypeis : ingens fragor æthera conplet.
  Juppiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, et fata inponit diversa duorum;

Tout-à-coup Turnus vole, et, dans sa fougue altière,
Se dressant, ramassant sa force tout entière,
A levé sur Énée un glaive audacieux :
Il frappe : les deux camps font retentir les cieux ;
Tous les cœurs sont saisis; mais le glaive perfide
Se brise, et de Turnus trahit l'attente avide.
Son cœur en a frémi : c'étoit fait de ses jours,
S'il n'avoit de la fuite emprunté le secours.
Il fuit; mais, ô fureur! dans sa main indignée
Du glaive malheureux l'inutile poignée
Montre à ses yeux un fer étranger à son bras.
On dit que, sur son char s'élançant aux combats,
Ce prince, au lieu du fer forgé par Vulcain même,
De son vieil écuyer, dans son ardeur extrême,
Avoit saisi le glaive, et long-temps dans ses mains
Cette arme épouvanta la foule des Troyens;
Mais contre un fils des dieux, contre une arme céleste,
Quand de ce fer mortel il fit l'essai funeste,
Infidèle à sa gloire, infidèle à son bras,
Tel qu'un glaçon fragile, il jaillit en éclats;
Son débris dispersé resplendit sur l'arène.
Alors, voyant sur lui fondre une mort certaine,
Turnus fuit, vient, revient, fait, refait cent détours.
D'un côté, de Laurente il rencontre les tours;
De l'autre les Troyens, de l'autre un lac immense.
Son rival, dont Vénus adoucit la souffrance,
Foible, se plaint encor d'un reste de langueur,
Et ses genoux tremblants servent mal son grand cœur :
Pourtant il se ranime, il part, et sa menace
Du guerrier fugitif ne quitte point la trace;
Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas.
Ainsi, lorsque d'un cerf poursuivant le trépas,
Un chien tout haletant le relance dans l'onde;
Ou lorsque, détournant sa course vagabonde,
Une pourpre mobile épouvante ses yeux,
Effrayé tour-à-tour du piége insidieux,
Et du bord escarpé dont la hauteur l'arrête,
Le cerf en cent détours fuit sa mort qui s'apprête;
Son ennemi, hâtant son barbare plaisir,
Court, la gueule béante; et, prêt à le saisir,
Rejoint et fait crier son double rang d'ivoire :
Le cerf vole, et se rit de sa fausse victoire;
Et la dent qu'il évite, aussi prompt que l'éclair,
A cru mordre sa proie, et ne happe que l'air.
Des chiens et des chasseurs les cris au loin résonnent :
Le rivage répond, l'eau frémit, les cieux tonnent.
Tel s'échappe Turnus; il fuit, et toutefois
Il appelle les siens, demande à haute voix
Ce fer, ce fer divin, sa défense ordinaire.
Son rival à grands cris s'oppose à sa prière;
Menace, si les siens volent à son secours,
D'exterminer la ville et d'embraser ses tours.
Ainsi tous deux, venant, revenant sur leur trace,
Cinq fois du même cercle ont parcouru l'espace.
De foibles intérêts n'animent point leur cœur :
Il s'agit de la vie, il s'agit de l'honneur.
Mais alors le hasard vient varier la scène.
Un olivier sauvage ombrageoit cette plaine;
Faune le protégeoit; là des flots écumants
Les nautonniers vainqueurs pendoient leurs vêtements;
Et ces dons, qu'ordonna leur pressante détresse,
De leur crainte pieuse acquittoient la promesse :
Mais pour qu'un champ plus libre aux rivaux fût ouvert,
Sans respect du dieu Faune, à qui l'arbre est offert,
Les Troyens en avoient délivré cet espace.
D'Énée en ce moment la lance le remplace;
Et, par son bras puissant avec force poussé,
Dans le pied du vieux tronc le fer reste enfoncé.
Il se courbe, il s'apprête à retirer sa lance;
Ce trait, mieux que son bras secondant sa vaillance,
Atteindra mieux Turnus. Turnus glacé d'effroi
S'écrie hors de lui-même : « Accours et sauve-moi,

Quem damnet labor, et quo vergat pondere letum.
Emicat hic, inpune putans, et corpore toto
Alte sublatum consurgit Turnus in ensem,
Et ferit : exclamant Troes, trepidique Latini,
Adrectæque amborum acies : at perfidus ensis
Frangitur, in medioque ardentem deserit ictu;
Ni fuga subsidio subeat : fugit ocior Euro,
Ut capulum ignotum dextramque adspexit inermem.
Fama est, præcipitem, quum prima in prælia junctos
Conscendebat equos, patrio mucrone relicto,
Dum trepidat, ferrum aurigæ rapuisse Metisci;
Idque diu, dum terga dabant palantia Teucri,
Suffecit; postquam arma dei ad Volcania ventum,
Mortalis mucro, glacies ceu futilis, ictu
Dissiluit; fulva resplendent fragmina arena.
Ergo amens diversa fuga petit æquora Turnus,
Et nunc huc, inde huc incertos inplicat orbis.
Undique enim densa Teucri inclusere corona;
Atque hinc vasta palus, hinc ardua mœnia cingunt.
Nec minus Æneas, quamquam tardata sagitta
Interdum genua inpediunt, cursumque recusant,
Insequitur, trepidique pedem pede fervidus urget.
Inclusum veluti si quando flumine nactus
Cervum, aut Puniceæ sæptum formidine pennæ,
Venator cursu, canis et latratibus, instat;
Ille autem, insidiis et ripa territus alta,
Mille fugit, refugitque vias : at vividus Umber
Hæret hians, jam jamque tenet, similisque tenenti
Increpuit malis, morsuque elusus inani est.
Tum vero exoritur clamor; ripæque lacusque
Responsant circa, et cœlum tonat omne tumultu.
Ille, simul fugiens, Rutulos simul increpat omnis,
Nomine quemque vocans, notumque efflagitat ensem.
Æneas mortem contra, præsensque minatur
Exitium, si quisquam adeat; terretque trementis,
Excisurum urbem minitans, et saucius instat.
Quinque orbis explent cursu, totidemque retexunt
Huc illuc : neque enim levia aut ludicra petuntur
Præmia; sed Turni de vita et sanguine certant.
Forte sacer Fauno foliis oleaster amaris
Hic steterat, nautis olim venerabile lignum;
Servati ex undis ubi figere dona solebant
Laurenti divo, et votas suspendere vestis.
Sed stirpem Teucri nullo discrimine sacrum
Sustulerant, puro ut possent concurrere campo.
Hic hasta Æneæ stabat : huc inpetus illam
Detulerat fixam, et lenta in radice tenebat.
Incubuit, voluitque manu convellere ferrum

Dieu des pasteurs! et toi, bienfaisante Cybèle!
Si Turnus en tout temps vous a marqué son zèle,
Retenez cette lance, et d'un peuple ennemi
Sauvez l'état, le roi, sa fille et votre ami! »
Ses vœux sont entendus : en vain le bras d'Énée
Sollicite vingt fois la racine obstinée;
Le fer inébranlable enfoncé dans son sein
Trompe ses vains efforts et résiste à sa main.
Juturne l'aperçoit, et la même imposture
Du vieux Métisque encor lui rendant la figure,
Elle vient de Turnus adoucir le malheur,
Et lui remet le fer qu'implore sa valeur.
Vénus de l'artifice a reconnu l'adresse :
L'audace de la nymphe irrite la déesse;
Elle court, et de l'arbre elle arrache le fer.
Alors d'un bras plus sûr, d'un courage plus fier,
Pour ce fatal combat chaque rival s'avance :
L'un armé de son glaive, et l'autre de sa lance.
De son nuage d'or Junon du haut des airs
Sur ces fameux rivaux tenoit les yeux ouverts :
« Chère épouse, lui dit le maître du tonnerre,
Quel terme mettez-vous à cette affreuse guerre?
Vous connoissez l'arrêt par les destins rendu :
Dans le palais des dieux Énée est attendu.
Quel est donc votre espoir? dans quelle attente vaine
Sur le trône des airs veille encor votre haine?
Pourriez-vous, ô déesse, exiger qu'à mes yeux
Une mortelle main versât le sang des dieux?
Deviez-vous, des vaincus rehaussant l'espérance,
Rendre à Turnus le fer qu'imploroit sa vengeance?
Vous, dis-je, (car sans vous qu'auroit osé sa sœur?)
C'en est trop, laissez-moi fléchir votre rigueur;
Trop long-temps de la haine épuisant l'amertume,
Votre douleur chagrine en secret vous consume :
Ouvrez-moi donc votre ame, et qu'un besoin plus doux
Épanche votre cœur dans le cœur d'un époux.
Oui, les temps sont venus. Sur les mers, sur la terre,
Votre haine aux Troyens a pu livrer la guerre,
D'une longue discorde allumer les flambeaux,
Changer l'hymen en deuil, les palais en tombeaux;
Mais, je le veux, là doit s'arrêter votre haine. »
Il dit : des immortels l'auguste souveraine
Lui répond en ces mots d'un air triste et soumis :
« Non, je n'ai rien osé que vous n'ayez permis;
Sitôt que l'ordonna le maître du tonnerre,
J'ai délaissé Turnus, et je quittai la terre;
A vos ordres enfin j'ai souscrit malgré moi.
Sans ce respect profond dont je me fais la loi,
Vous ne me verriez pas, seule sur ces nuages,
Spectatrice immobile, endurer tant d'outrages :
Le fer, la flamme en main, contre ce peuple errant
Vous me verriez encor combattre au premier rang.
J'ai voulu, j'en conviens, qu'à son malheureux frère
Juturne allât prêter une main tutélaire;
Si cette nymphe osa blesser un demi-dieu,
Ce fut sans mon secours, ce fut sans mon aveu :
J'en jure par le Styx, ce fleuve inexorable,
Aux célestes pouvoirs seul pouvoir redoutable!
C'en est fait : au destin je ne résiste plus,
J'abjure dès ce jour des combats superflus.
Mais ce que vos décrets permettent que j'espère,
Ne le refusez pas à ma juste prière,
Au nom du Latium, des rois issus de vous :
Si quelque jour l'hymen de ces nouveaux époux,
Réunissant le père, et le gendre et la fille,
Rend heureux, j'y consens, leur peuple et leur famille;
Que du moins les Latins, enfants de ces beaux lieux,
De ce nom de Troyens, à mon cœur odieux,
Ne soient jamais nommés; ce nom m'est un outrage.
Qu'ils conservent leurs mœurs et gardent leur langage;

Dardanides, teloque sequi, quem prendere cursu
Non poterat. Tum vero amens formidine Turnus :
« Faune, precor, miserere, inquit; tuque optima ferrum
Terra tene : colui vestros si semper honores,
Quos contra Æneadæ bello fecere profanos. »
Dixit, opemque dei non cassa in vota vocavit.
Namque diu luctans, lentoque in stirpe moratus,
Viribus haud ullis valuit discludere morsus
Roboris Æneas. Dum nititur acer, et instat;
Rursus in aurigæ faciem mutata Metisci
Procurrit, fratrique ensem dea Daunia reddit :
Quod Venus audaci Nymphæ indignata licere,
Adcessit, telumque alta ab radice revellit.
Olli sublimes, armis animisque refecti,
Hic gladio fidens, hic acer et arduus hasta,
Adsistunt contra certamine Martis anheli.
Junonem interea rex omnipotentis Olympi
Adloquitur, fulva pugnas de nube tuentem :
« Quæ jam finis erit, conjux? quid denique restat?
Indigetem Ænean scis ipsa, et scire fateris,
Deberi cœlo, fatisque ad sidera tolli.
Quid struis? aut qua spe gelidis in nubibus hæres?
Mortalin' decuit violari volnere divum?
Aut ensem (quid enim sine te Juturna valeret?)
Ereptum reddi Turno, et vim crescere victis?
Desine jam tandem, precibusque inflectere nostris.
Nec te tantus edat tacitam dolor; et mihi curæ
Sæpe tuo dulci tristes ex ore recursent.
Ventum ad supremum est : terris agitare, vel undis,
Trojanos potuisti, infandum adcendere bellum,
Deformare domum, et luctu miscere hymenæos;
Ulterius tentare veto. » Sic Juppiter orsus;
Sic dea submisso contra Saturnia voltu :
« Ista quidem quia nota mihi tua, magne, voluntas,
Juppiter, et Turnum, et terras invita reliqui.
Nec tu me aeria solam nunc sede videres
Digna indigna pati; sed flammis cincta sub ipsam
Starem aciem, traheremque inimica in prælia Teucros.
Juturnam misero, fateor, succurrere fratri
Suasi, et pro vita majora audere probavi;
Non ut tela tamen, non ut contenderet arcum :
Adjuro Stygii caput inplacabile fontis;
Una superstitio superis quæ reddita divis.
Et nunc cedo equidem, pugnasque exosa relinquo.
Illud te, nulla fati quod lege tenetur,
Pro Latio obtestor, pro majestate tuorum;
Quum jam connubiis pacem felicibus, esto,
Conponent, quum jam leges et fœdera jungent,
Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari;
Aut vocem mutare viros, aut vertere vestis.
Sit Latium; sint Albani per sæcula reges;

Qu'Albe et le Latium, les rois et leurs sujets,
Leurs noms et leurs honneurs, subsistent à jamais;
Que la race italique, en conquérants féconde,
Fasse de Rome un jour la maîtresse du monde :
Mais que de Troie enfin périsse jusqu'au nom. »
Jupiter souriant à l'auguste Junon :
« Vous, fille de Saturne, et ma sœur et ma femme,
Faut-il à tant de haine abandonner votre ame!
C'en est trop : abjurez un stérile courroux;
Je me rends; Jupiter n'est plus que votre époux :
Des Latins désormais (jugez si je vous aime!)
Le langage, l'habit, le nom sera le même :
Les Troyens, adoptés par ces vastes états,
Mêlés à ce grand corps, n'y domineront pas;
Mais je leur donnerai des dieux, des sacrifices;
Leurs enfants, réunis sous mes heureux auspices,
Seront braves, pieux; et jamais nuls mortels
N'auront de plus d'encens fait fumer vos autels. »
Junon se laisse vaincre à ce flatteur langage,
Et quitte son courroux, les airs et son nuage.
Enfin Jupiter veut (les temps en sont venus)
Que Juturne à son sort abandonne Turnus.
Mégère, nous dit-on, eut pour sœurs deux Furies
Que la Nuit enfanta, que l'enfer a nourries :
Leur mère, en les formant, les arma toutes deux
D'une aile au vol rapide et de serpents hideux;
Et par un triple monstre, au sein de l'ombre obscure,
Un même enfantement effraya la nature.
Deux de ces noires sœurs, les plus tristes des trois,
Au trône où Jupiter fait entendre ses lois,
Veillent pour accomplir ses volontés suprêmes;
Font pâlir les mortels, font trembler les dieux mêmes.
Faut-il des nations épouvanter l'orgueil,
Là rallumer la guerre, ici porter le deuil,
Elles partent. Soudain la plus prompte d'entre elles,
A la voix de son maître, a déployé ses ailes;
Et, descendue aux champs où règne Latinus,
Hideuse, court s'offrir à la sœur de Turnus;
Autour d'elle ont frémi les airs qu'elle empoisonne;
La Terreur la précède, et la Nuit l'environne.
Telle, invisible aux yeux, part et siffle dans l'air
La flèche dont le Parthe envenima le fer,
Et qui, d'un vol bruyant fendant la nuit obscure,
Court de ses sucs mortels infecter sa blessure.
Ainsi, traçant dans l'air son horrible sillon,
La fille de la Nuit, dans un noir tourbillon,
S'abattit sur la terre et fondit sur sa proie.
Dès qu'elle a vu les camps de Laurente et de Troie,
Elle quitte ses traits : elle emprunte le corps
De cet oiseau qui, seul sur le tombeau des morts,
Funeste avant-coureur des grandes infortunes,
Prolonge dans la nuit ses clameurs importunes;
Sous ces traits, de Turnus elle assiége les yeux,
Vient, revient mille fois avec un bruit affreux,
Et bat son bouclier de son aile sinistre.
Turnus d'un dieu vengeur reconnoît le ministre :
Il tremble, sa voix meurt, tous ses sens sont glacés,
Et d'horreur sur son front ses cheveux sont dressés.
A peine, au bruit lointain de son aile fatale,
Juturne a reconnu la déesse infernale,
Tout son corps a frémi; dans son désordre affreux
Elle meurtrit son sein, arrache ses cheveux,
Déchire son visage : « O trop malheureux frère!
C'en est fait! le destin comble notre misère.
Je renonce, il est temps, à d'impuissants combats :
Vois ce monstre hideux, ministre du trépas;
Quel art de tes beaux jours peut prolonger la trame!
Cessez, impurs oiseaux, d'épouvanter mon ame.
Quels bruits, quels sons affreux retentissent dans l'air!
Je sens, je reconnois le puissant Jupiter;

Sit Romana potens Itala virtute propago,
Occidit, occideritque sinas cum nomine, Troja. »
Olli subridens hominum rerumque repertor :
« Et germana Jovis, Saturnique altera proles,
Irarum tantos volvis sub pectore fluctus!
Verum age et inceptum frustra submitte furorem.
Do, quod vis; et me victusque volensque remitto.
Sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt;
Utque est, nomen erit; commixti corpore tantum
Subsident Teucri : morem ritusque sacrorum
Adjiciam, faciamque omnis uno ore Latinos.
Hinc genus, Ausonio mixtum quod sanguine surget,
Supra homines, supra ire deos pietate videbis;
Nec gens ulla tuos æque celebrabit honores. »
Adnuit his Juno, et mentem lætata retorsit :
Interea excedit cœlo, nubemque reliquit.
His actis, aliud Genitor secum ipse volutat :
Juturnamque parat fratris dimittere ab armis.
Dicuntur geminæ pestes cognomine Diræ,
Quas et Tartaream Nox intempesta Megæram
Uno eodemque tulit partu, paribusque revinxit
Serpentum spiris, ventosasque addidit alas.
Hæ Jovis ad solium, sævique in limine regis,
Adparent, acuuntque metum mortalibus ægris,
Si quando letum horrificum morbosque deum rex
Molitur, meritas aut bello territat urbis.
Harum unam celerem demisit ab æthere summo
Juppiter, inque omen Juturnæ occurrere jussit.
Illa volat, celerique ad terram turbine fertur.
Non secus, ac nervo per nubem inpulsa sagitta,
Armatam sævi Parthus quam felle veneni,
Parthus, sive Cydon, telum inmedicabile, torsit;
Stridens, et celeris incognita transilit umbras :
Talis se sata Nocte tulit, terrasque petivit.
Postquam acies videt Iliacas atque agmina Turni,
Alitis in parvæ subitam conlecta figuram,
Quæ quondam in bustis, aut culminibus desertis
Nocte sedens, serum canit inportuna per umbras;
Hanc versa in faciem, Turni se pestis ob ora
Fertque refertque sonans, clypeumque everberat alis.
Illi membra novus solvit formidine torpor;
Adrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.
At, procul ut Diræ stridorem adgnovit et alas,
Infelix crinis scindit Juturna solutos,
Unguibus ora soror fœdans, et pectora pugnis :
« Quid nunc te tua, Turne, potest germana juvare?
Aut quid jam duræ superat mihi? qua tibi lucem
Arte morer? talin' possum me opponere monstro?
Jam jam linquo acies : ne me terrete timentem,
Obscenæ volucres; alarum verbera nosco,
Letalemque sonum; nec fallunt jussa superba
Magnanimi Jovis : hæc pro virginitate reponit!

Il parle : de mon frère il demande la vie...
Quel prix, ô dieu puissant, de ma pudeur ravie!
Et que me font à moi tes présents inhumains !
Devois-tu du trépas me fermer les chemins,
M'imposer le fardeau d'une vie éternelle!
Eh quoi! mon frère meurt, et je suis immortelle!
O Turnus! ô regrets ! ta misérable sœur
Ne peut suivre ton ombre! hélas ! quelle douceur
Puis-je goûter sans toi? Terre, ouvre tes abîmes !
O terre, engloutis-nous, et reçois deux victimes!
Et toi, mort secourable, ô mort! brise mes fers,
Et plonge une déesse au gouffre des enfers! »
Elle dit, et fuyant le malheur qui s'apprête,
D'un nuage d'azur enveloppe sa tête,
Se plonge dans le fleuve, et disparoît aux yeux.
  Cependant de Turnus le rival furieux
Marche à lui, brandissant sa formidable lance :
« Eh bien, Turnus, eh bien, ta grande ame balance!
Dit-il; te repens-tu d'un moment de valeur,
Et crois-tu de nouveau retarder ton malheur?
Viens, ce n'est plus ici le combat de la course :
Du courage ou de l'art épuisant la ressource,
Cache-toi dans la terre, envole-toi dans l'air;
Je t'atteins dans les cieux, je te suis dans l'enfer :
Va, ton heure est venue, et ton trépas s'apprête.
— Barbare, dit Turnus en secouant la tête,
Cesse de m'insulter, de menacer mes jours;
Mon destin m'épouvante, et non pas tes discours. »
  Il dit, et près de lui voit une énorme pierre,
Antique monument qui, partageant la terre,
Marque des champs voisins les bords litigieux,
Et conserve aux enfants les champs de leurs aïeux :
Douze hommes, tels que ceux que notre siècle enfante,
Douze hommes fléchiroient sous sa charge pesante.
Il l'enlève, et soudain, sur ses pieds se dressant,
Sur son fier ennemi fond d'un air menaçant;
Mais, pour mouvoir ce roc, pour en lancer la masse,
Sa vigueur l'abandonne et sert mal son audace;
Son cœur d'un froid mortel se sent soudain frappé;
Il tremble, et, de ses mains mollement échappé,
Le roc, que du Troyen brave l'audace altière,
N'a pu frapper le but ni fournir la carrière.
Tel, lorsqu'appesanti par un profond sommeil,
L'illusion lui rend les scènes du réveil,
L'homme, en songe essayant une course impuissante,
Cherche et ne trouve plus sa vigueur languissante;
Se soulève, retombe, étend en vain les bras;
La voix manque à sa langue, et la force à ses pas.
Tel est Turnus : ainsi, dans sa rage implacable,
Du poids de son destin la déesse l'accable;
Il roule cent projets; de ses sombres regards
Son œil troublé parcourt l'armée et les remparts.
Quel pouvoir opposer au sort qui le menace?
Comment de son rival épouvanter l'audace?
La mort est devant lui; plus de char, plus de sœur!
  L'ennemi qui long-temps suspendit sa fureur
Enfin cherche des yeux une place à sa lance;
Il l'élève dans l'air, la dirige, la lance.
Avec moins de fureur fondent sur les remparts
Les rochers qu'ont poussés les instruments de Mars,
Et la foudre en éclats rend un son moins horrible.
Pareil à l'ouragan dans sa course terrible,
Le trait part, vole, atteint, perce le bouclier
Dont l'art doubla sept fois l'impénétrable acier;
Franchit d'un même vol la cuirasse impuissante,
Et s'enfonce, en sifflant, dans la cuisse sanglante.
A ce terrible coup, de Turnus foudroyé
Sur la terre en tombant les genoux ont ployé.
De joie et de douleur mille cris se confondent;
L'Olympe en retentit, et les monts lui répondent.

Quo vitam dedit æternam? cur mortis adempta est
Conditio? possem tantos finire dolores
Nunc certe, et misero fratri comes ire per umbras.
Immortalis ego? aut quidquam mihi dulce meorum
Te sine, frater, erit? O quæ satis alta dehiscat
Terra mihi, Manisque deam demittat ad imos! »
Tantum effata, caput glauco contexit amictu
Multa gemens, et se fluvio dea condidit alto.
  Æneas instat contra, telumque coruscat
Ingens, arboreum, et sævo sic pectore fatur :
« Quæ nunc deinde mora est? aut quid jam, Turne, retractas?
Non cursu, sævis certandum est comminus armis.
Verte omnis tete in facies; et contrahe, quidquid
Sive animis, sive arte vales; opta ardua pennis
Astra sequi, clausumve cava te condere terra. »
Ille caput quassans : « Non me tua fervida terrent
Dicta, ferox; di me terrent, et Juppiter hostis. »
  Nec plura effatus, saxum circumspicit ingens,
Saxum antiquum, ingens, campo quod forte jacebat,
Limes agro positus, litem ut discerneret arvis.
Vix illud lecti bis sex cervice subirent,
Qualia nunc hominum producit corpora tellus :
Ille manu raptum trepida torquebat in hostem,
Altior insurgens, et cursu concitus heros.
Sed neque currentem se, nec cognoscit euntem,
Tollentemve manu, saxumque immane moventem :
Genua labant; gelidus concrevit frigore sanguis.
Tum lapis ipse viri, vacuum per inane volutus,
Nec spatium evasit totum, nec pertulit ictum.
Ac velut in somnis, oculos ubi languida pressit
Nocte quies, nequidquam avidos extendere cursus
Velle videmur, et in mediis conatibus ægri
Succidimus; non lingua valet, non corpore notæ
Sufficiunt vires, nec vox, aut verba sequuntur :
Sic Turno, quacumque viam virtute petivit,
Successum dea dira negat : tum pectore sensus
Vertuntur varii : Rutulos adspectat, et urbem,
Cunctaturque metu, telumque instare tremiscit;
Nec, quo se eripiat, nec, qua vi tendat in hostem,
Nec currus usquam videt, aurigamve sororem.
  Cunctanti telum Æneas fatale coruscat,
Sortitus fortunam oculis; et corpore toto
Eminus intorquet. Murali concita nunquam
Tormento sic saxa fremunt, nec fulmine tanti
Dissultant crepitus : volat atri turbinis instar
Exitium dirum hasta ferens, orasque recludit
Loricæ, et clypei extremos septemplicis orbis;
Per medium stridens transit femur. Incidit ictus
Ingens ad terram duplicato poplite Turnus.
Consurgunt gemitu Rutuli, totusque remugit
Mons circum, et vocem late nemora alta remittunt
Ille humilis supplexque oculos dextramque precantem

Lui, foible, suppliant, soumettant son grand cœur,
De l'œil et de la main implore le vainqueur :
«Oui, j'osai t'attaquer, et j'en subis la peine ;
Jouis de ton succès, et satisfais ta haine :
Loin de moi d'un pardon l'opprobre injurieux!
Mais un père autrefois étoit cher à tes yeux ;
Le mien respire encore, épargne son vieil âge;
Ou du moins, si tu veux m'immoler à ta rage,
Du tombeau paternel accorde-moi l'honneur!
Tu le vois; rien ne manque à ton cruel bonheur :
Tous ont vu ma défaite, ainsi que ta victoire;
Lavinie est à toi, ne souille pas ta gloire;
C'est peu d'être vainqueur, sois humain. » A ces mots,
Le fer s'est arrêté dans la main du héros;
Long-temps il le regarde; et déja dans son ame
La clémence attendrit le courroux qui l'enflamme,
Quand d'un meurtre cruel le témoin odieux,
Ce baudrier fatal si connu de ses yeux,
Qu'au malheureux Pallas, à Pallas jeune encore
Ravit en l'immolant le rival qui l'implore,
Avec ses boucles d'or, son mobile ornement,
Tout-à-coup vient s'offrir à son ressentiment.
A peine il aperçoit cet horrible trophée,
Réveillant dans son cœur sa colère étouffée,
Furieux, il s'écrie : « Assassin d'un enfant!
Eh quoi! de sa dépouille à mes yeux triomphant,
Tu vivrois! Non, cruel! que ta mort le console;
C'est Pallas, par ma main, c'est Pallas qui t'immole. »
Il dit, le sacrifie à ces mânes si chers,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.

FIN DE L'ÉNÉIDE.

Protendens : « Equidem merui, nec deprecor, inquit;
Utere sorte tua. Miseri te si qua parentis
Tangere cura potest, oro, fuit et tibi talis
Anchises genitor, Dauni miserere senectæ;
Et me, seu corpus spoliatum lumine mavis,
Redde meis : vicisti, et victum tendere palmas
Ausonii videre; tua est Lavinia conjux;
Ulterius ne tende odiis. » Stetit acer in armis
Æneas, volvens oculos, dextramque repressit;
Et jam jamque magis cunctantem flectere sermo
Cœperat; infelix humero quum adparuit alto
Balteus, et notis fulserunt cingula bullis
Pallantis pueri, victum quem vulnere Turnus
Straverat, atque humeris inimicum insigne gerebat.
Ille, oculis postquam sævi monumenta doloris
Exuviasque hausit, furiis adcensus, et ira
Terribilis : « Tune hinc spoliis indute meorum
Eripiare mihi? Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat, et pœnam scelerato ex sanguine sumit. »
Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit
Fervidus : ast illi solvuntur frigore membra,
Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.

FINIS ÆNEIDOS.

NOTES.

LIVRE I.

1 Ille ego qui quondam gracili modulatus avena
Carmen, et, egressus silvis, vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis, etc.

Plusieurs commentateurs et plusieurs critiques ont paru douter que ces premiers vers appartinssent à Virgile. J'avoue que beaucoup de raisons me déterminent à les lui attribuer. On y trouve l'élégance, la grace et la justesse philosophique qui le caractérisent. Un poëte est toujours tenté, en écrivant un ouvrage nouveau, de rappeler le souvenir de ceux qui l'ont précédé, et de prouver la flexibilité de son talent par la variété des genres qu'il a traités. Or, quoi de plus différent que la modestie ingénue de l'Églogue, l'élégante simplicité des Géorgiques, et la pompe harmonieuse d'un poëme qui a pour objet la naissance, les progrès et les triomphes de la capitale du monde? Seroit-on bien étonné aujourd'hui, si l'on trouvoit une édition de la *Henriade* dont le début dit en beaux vers : « Moi, qui jadis élevai un temple au dieu du goût; qui célé« brai la galanterie d'un peuple ingénieux, voluptueux et volage; « qui peignis l'aimable frivolité et le luxe utile de l'homme du « monde; qui ai fait gémir Zaïre sur la scène; aujourd'hui, sur « un ton plus élevé,

« Je chante ce héros qui régna sur la France? »

Encore le début de Virgile auroit-il une grande supériorité, parceque l'opposition des différents genres y est plus marquée. Enfin le poëte latin a pour lui l'autorité d'Orphée, qui, dans le début de son poëme des *Argonautes*, avoit rappelé tous ses ouvrages précédents.

2 Et, egressus silvis, *vicina* coegi, etc.

Ce vers sera toujours remarqué par ceux qui lisent les poëtes en philosophes, pour qui une idée est mère d'une autre idée, et qui aiment à saisir les progrès de la vie sociale. C'est au sortir des bois, où les hommes dispersés vivoient de quelques fruits sauvages, qu'ils ont rencontré des terres labourables dont le soc s'est emparé. On sait que le mot *arva* vient du mot *arare :* le besoin a produit la culture; la culture a produit la propriété, et la propriété a fait naître la civilisation.

3 Ut quamvis *avido parerent* arva colono.

Ce vers vient encore à l'appui de mon opinion. *Avido* rappelle naturellement ce passage du premier livre des *Géorgiques*.

Illa seges demum votis respondet *avari*
Agricolæ, etc.

Parerent ne rappelle pas moins naturellement ce beau vers du même livre :

Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

4 Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis
Arma, etc.

Ce vers, qui nous fait passer des douces occupations de l'agriculture aux scènes terribles des combats, plaît par le contraste des deux hémistiches.

5 Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Litora. Multum ille et terris jactatus et alto,
Vi superum, sævæ *memorem* Junonis ob *iram*.
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio; genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

On ne peut rien ajouter à la beauté de cette exposition;

elle est tout ce qu'elle doit être, modeste et complète. Virgile nous promet les aventures d'un héros malheureux; il promet de nous le montrer tout entier, fugitif, voyageur, persécuté sur la terre et sur la mer, guerrier, législateur, donnant à l'Italie de nouveaux dieux, une nouvelle ville, et préparant le berceau de la capitale du monde. Boileau a donc eu tort de dire que, pour donner beaucoup, il ne promet que peu. Et que pouvoit-on promettre de plus que des aventures, de grands malheurs, de grands exploits, une grande entreprise, et la création du peuple-roi? Ce n'est pas du peu de chose qu'il promet dont il falloit le louer, mais du ton simple dont il promet de grandes choses. Ajoutez à cela que Virgile, dans cette courte exposition, va au devant des reproches qu'on auroit pu faire au caractère d'Énée : il est fugitif; mais il l'est par la force irrésistible du destin, *vi superum.* Ce n'est point sa foiblesse, c'est une loi impérieuse qui l'arrache aux cendres de sa patrie. Il est persécuté par les dieux, mais sans avoir mérité son malheur : les dieux ne font que condescendre à la partialité vindicative de Junon. Il est impossible de ne pas admirer la belle gradation que renferment les derniers vers; on y voit les dieux d'Énée transportés en Italie, sa race mêlée à la race italique, la fondation d'Albe, et Rome enfin, la superbe Rome, complétant ses grandes destinées : ainsi la curiosité est déja éveillée, l'intérêt excité, et la vanité nationale flattée.

A l'égard du style, à travers la simplicité de ce début, on trouve déja des expressions et des figures poétiques : *Volvere casus* marque bien le cercle renaissant d'aventures et de malheurs dans lequel doivent rouler les destinées du héros : *Memorem iram*, cette colère qui *se souvient*, est aussi d'une heureuse hardiesse.

Après l'exposition, vient l'invocation. L'invocation, dans le poëme épique, a son but bien senti par les gens de goût; elle éveille d'avance l'imagination, et la prépare à écouter avec avidité des faits qui ont besoin, non seulement pour être exécutés, mais encore pour être contés, du ministère des dieux. Celle de Virgile a son but particulier, il a besoin de la divinité pour être admis dans le secret des dieux : quels motifs avoient pu armer une déesse contre un prince religieux adorateur de sa divinité?

6 . . . . Tantæne animis cœlestibus iræ!

Ce trait mérite une observation particulière. Quelque intention qu'ait eue Virgile d'imiter la simplicité d'Homère, on découvre dans un petit nombre de vers quelques teintes philosophiques de son siècle. Le bon Homère se seroit bien gardé de faire une pareille question; il trouvoit tout simple que les dieux eussent des passions, et il en avoit besoin pour la marche de son poëme. Des dieux impassibles ne sont point épiques; ils peuvent être imposants, mais non intéressants : ce n'est qu'en les rabaissant jusqu'à lui que l'homme s'élève vers eux. Les prophètes mêmes donnent au vrai Dieu la colère et la vengeance. Peut-être Virgile auroit-il dû profiter des avantages de ce merveilleux, sans en faire sentir le ridicule et l'inconséquence. Boileau a imité heureusement ce vers dans l'exorde de son *Lutrin :*

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots!

Je saisis cette occasion de dire un mot du poëme héroï-comique, dont on n'a pas assez observé le caractère. Il a le grand avantage de la variété, et souvent le charme de la surprise; il s'élève par moment à la pompe héroïque, pour retomber par une chute inattendue dans le comique du sujet; mais cette chute doit être inattendue, sans disparate, et c'est là la grande difficulté de ce genre de poëme. Les quatre premiers vers du *Lutrin* en sont un modèle parfait :

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.

Les trois premiers sont dignes de l'épopée sérieuse; le quatrième ramène le lecteur étonné au comique du sujet. Cette composition est une sorte d'espiéglerie, si j'ose parler ainsi, et de moquerie continuelle, par laquelle le poëte trompe à-la-fois et amuse notre curiosité.

Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même.
Imagination, ch. v.

L'Arioste est le modèle de ce genre d'ouvrage. Cependant, dans un cadre moins étendu, Boileau, pour la perfection du style poétique, me paroît supérieur à l'Arioste et à lui-même : la description de la Mollesse surpasse, pour l'invention et l'exécution, les plus beaux morceaux de l'Arioste; c'est à-la-fois le modèle de l'art de louer et de l'art d'écrire.

7 Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni, etc.

Cette seconde partie de l'exposition n'est pas faite avec moins d'art. Le poëte y exprime en très beaux vers les motifs du long ressentiment de Junon, la Vengeance écartant de l'Italie les malheureux Troyens; et finit admirablement par ce vers d'une harmonie et d'une noblesse imposante :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

« . . . . Tant dut coûter de peine
« Ce long enfantement de la grandeur romaine! »

Ce vers rappelle puissamment l'attention du lecteur sur les grandes difficultés et les nombreux obstacles qui s'opposoient au grand ouvrage de la fondation de Rome. Par là le poëte relève l'importance de son propre ouvrage, et met son entreprise au niveau de celle du héros.

Je me suis un peu étendu sur le début de ce poëme, pour montrer au lecteur combien Virgile renferme d'heureuses combinaisons, de convenances dans les idées, de justesse dans l'expression, et combien ses beautés sont modestes, et souvent cachées aux yeux inattentifs. Une seconde lecture y découvre toujours un mérite inaperçu à la première. Les bons ouvrages sont ceux qu'on lit avec plaisir; les excellents ouvrages sont ceux qu'on relit avec transport : c'est l'effet de ces physionomies qui, après avoir frappé par leur beauté, vous rappellent et vous attachent par des graces secrètes et par d'heureuses proportions qui avoient échappé au premier coup d'œil.

8 Vela dabant læti...

Ce dernier mot est important pour l'effet : le malheur s'accroît du bonheur qu'on s'étoit promis.

9 Quum Juno, æternum servans sub pectore volnus,
Hæc secum : Mene incepto desistere victam?

Il est inutile de dire combien cette expression est énergique; le mot *æternum* ne peut convenir qu'à une déesse, les dieux seuls ayant le privilége de concevoir des haines éternelles.

10 Hæc secum.

Le caractère du discours de la déesse devoit être annoncé avec cette brusque précision.

11 . . . . Mene incepto desistere victam?

Ce mot ajoute infiniment à l'effet. Que Junon renonce à sa vengeance par lassitude, la consolation est plus facile; mais y renoncer parcequ'elle est vaincue blesse profondément son orgueil.

Nec posse Italia Teucrorum avertere regem?

Que Junon ne puisse exterminer un roi des Troyens, sa

fierté doit en être vivement blessée; mais elle ne demande qu'à lui fermer l'Italie, et ses efforts sont impuissants : aussi s'irrite-t-elle de l'opposition des destins. Tout le reste du discours est admirable : il est puisé dans une connoissance profonde du cœur humain; car le cœur des dieux, quand on le suppose passionné, c'est encore le cœur humain. En opposition avec l'impuissance où elle est de se venger, elle se représente l'éclatante et complète vengeance qu'une déesse inférieure a su tirer des Grecs. Déja aucun détail n'échappe à ses souvenirs jaloux; elle aggrave le supplice, elle atténue l'offense. Elle voit Pallas embrasant la flotte des Grecs, les submergeant dans les mers; saisissant la foudre de son père, dont elle a osé usurper l'empire; la lançant du haut des airs : les vaisseaux dispersés, la mer bouleversée, ont senti le pouvoir de cette divinité subalterne : le malheureux Ajax, percé des flèches de la foudre, les revomissant de son flanc sillonné, est emporté dans un tourbillon de flammes, et lancé contre un rocher aigu. Mais ce qui donne plus de force et de vérité à cette peinture, c'est le mot *ipsa*. Pallas ne confie point sa vengeance à des mains étrangères; c'est elle-même qui se venge, elle-même qui tonne. Si l'on doute de la vérité et de la force de ce sentiment, qu'on écoute Hermione songeant à assassiner elle-même Pyrrhus, si, malgré sa promesse, Oreste n'ose l'immoler :

> Quel plaisir de venger moi-même mon injure!
> RACINE, *Andromaque*, acte IV, scène IV.

Après s'être fait un tourment de l'infériorité triomphante de Pallas, Junon s'en fait un de sa supériorité humiliée :

> Et moi, qui marche égale au souverain des cieux...

Qui suis l'égale du souverain des cieux : voilà le mot simple. Combien le mot *marche* est supérieur! Combien il ajoute à la beauté du vers! C'est la démarche, en effet, qui caractérise la noblesse des personnages : aussi Virgile dit-il, en parlant de Vénus :

> Et vera incessu patuit dea.
> I, v. 409.

> « Elle marche et son port révèle une déesse. »

Racine a senti la beauté de cette expression, lorsqu'il fait dire à Mathan :

> Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
> *Athalie*, act. III, sc. IV.

> Et quisquam numen Junonis adoret
> Præterea, aut supplex aris imponat honorem?

Ces deux premiers vers expriment vivement le dépit de la fierté humiliée et de l'orgueil au désespoir. Tout, dans ce discours, est animé; chaque mot a son effet : c'est le premier des poëtes faisant parler la première des déesses.

12 Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris,
Æoliam venit, etc.

La peinture du séjour des vents est d'une admirable beauté : mouvement, images, harmonie, sur-tout l'harmonie imitative, y sont prodigués. Suivant que le sujet l'exige, le vers s'arrête ou s'élance. *Æoliam venit.* Cette coupe brusque marque l'arrivée précipitée de Junon chez Éole.

13 Luctantis ventos tempestatesque sonoras.

On entend, dans la répétition de la lettre *t*, les efforts réitérés des vents luttant contre leurs chaînes; car, dans l'harmonie imitative, il existe un heureux choix, non seulement de mots, comme l'a dit Despréaux, mais de lettres, qui frappent fortement ou caressent agréablement l'oreille. J'ai tâché de rendre l'harmonie de ce vers latin par celui-ci, où la même lettre est également répétée :

> Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes...

Je me suis aussi efforcé d'imiter, malgré la différence de la langue, la coupe de plusieurs autres vers, qu'il sembloit impossible de transporter dans la nôtre. Tout ce morceau, qui nous peint les vents soumis à un maître, assujettis à une police rigoureuse, nous plait, parcequ'il nous rappelle les institutions humaines. En général, les dieux ne nous plaisent qu'autant qu'ils ressemblent aux hommes; c'est un des premiers charmes des fables antiques.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Virgile, ou de la beauté des peintures, ou de l'éloquence des discours. Celui que Junon adresse à Éole est d'une grande vérité; il nous présente la grandeur s'humiliant devant le pouvoir subalterne, pour l'engager à servir ses passions; c'est l'humiliation volontaire de l'orgueil, admirablement exprimée par le mot *supplex*. La superbe Junon, naguère si orgueilleuse, devient suppliante; elle flatte adroitement la vanité du dieu qu'elle implore. Peut-être n'a-t-on jamais fait un plus bel éloge de la beauté, que celui que contiennent ces vers : la reine des dieux n'a rien de mieux à promettre à Éole que la jeune Déiopée. Mais Virgile est toujours fidèle aux convenances; Vénus, déesse des amours, auroit pu lui promettre les faveurs passagères d'une belle nymphe; Junon, déesse de l'hymen, lui promet une union durable avec la belle Déiopée; elle joint à l'espoir de la jouissance celui des douceurs de la paternité :

> Pulchra faciat te prole parentem.

La réponse d'Éole est ce qu'elle doit être, modeste et respectueuse; mais, dans la pompe emphatique des derniers vers, on reconnoît l'infériorité enorgueillie par les éloges et par la prière de la reine des dieux :

> Tu das epulis adcumbere divum,
> Nimborumque facis tempestatumque potentem.

Parmi le grand nombre de descriptions de tempêtes répandues dans les différents poëtes, aucune n'approche de celle de Virgile. Ce qui la distingue principalement, c'est la rapidité, le mouvement, la variété et la vérité des images. Ces sortes de sujets sont d'autant plus difficiles à traiter, qu'ils sont plus abondants; il s'agit moins d'inventer, que de choisir parmi cette foule d'accidents que présentent le ciel, la terre et la mer. C'est lorsque la nature, dans toute sa majesté ou dans toute sa fureur, présente les plus frappants phénomènes, que les poëtes médiocres, non contents de ces sources fécondes de grandes images et de beaux mouvements, se précipitent dans la plus extravagante exagération; et, soit qu'ils peignent un incendie, un ouragan ou une tempête, toute la fureur des éléments ne peut leur suffire.

C'est dans Lucain sur-tout, que cette exagération ridicule est poussée le plus loin. Dans la fameuse tempête qui porte César en Épire, non seulement les planètes sont ébranlées, mais les étoiles sont prêtes à se détacher; la mer atteint les nues; les sommets des montagnes sont abattus; le pilote ne craint pas d'échouer contre les côtes, mais de se briser contre les plus hauts rochers des monts Acrocérauniens; la mer de Toscane passe dans la mer Égée; la mer Adriatique dans la mer Ionienne; et vingt autres exagérations de ce genre. Sans doute les admirateurs de Lucain doivent trouver les peintures de Virgile froides et communes auprès de celle-ci. Ce qui manque sur-tout à cette description, c'est la rapidité et le mouvement. Tandis que Lucain fait arriver les vents les uns

après les autres, comme dans un dénombrement d'armée; qu'il dit froidement: « C'est toi, Corus, qui le premier t'élevas de « la mer Adriatique; » et qu'il ajoute plus froidement encore: « Je ne crois pas que le Notus et le Zéphire soient restés « enfermés dans les prisons d'Éolie, etc.; » déja, dans l'impétuosité des vers de Virgile, la montagne s'est renversée sous le sceptre d'Éole; les vents échappés et répandus en tourbillon se sont déchaînés en mugissant sur la mer, qu'ils bouleversent dans ses plus profonds abîmes; déja les cris des matelots et le froissement des câbles se font entendre; le jour s'est éclipsé, la nuit couvre tout de ses ombres; on entend dans l'harmonie des vers le roulement de la foudre et le petillement répété des éclairs; toute la nature enfin est conjurée contre les Troyens.

Il n'est pas inutile non plus d'observer avec quelle sagesse Virgile évite de prolonger la description de la tempête, et la partage en deux par le discours pathétique où Énée témoigne un regret si noble et si naturel de n'avoir pas succombé les armes à la main, sous les remparts de Troie, au milieu de ses concitoyens. Tout ce qui suit est remarquable par la perfection de l'harmonie imitative.

Il faut le dire à ceux qui doutent encore de l'existence de cette harmonie: c'est sur-tout à l'aide de cette magie, que Virgile a su rendre présents et sensibles tous les objets, tantôt par la rencontre de deux syllabes, dont la prononciation péniblement aspirée exprime un effort, comme *illi indignantes*, qui rappelle *illi inter sese* du quatrième livre des *Géorgiques;* tantôt par la rapidité impétueuse des dactyles, comme dans *qua data porta, ruunt;* tantôt par une coupe de vers brusquement interrompue, pour marquer une secousse subite, comme dans *impulit in latus*, et plus bas *dat latus;* tantôt par la répétition d'une lettre dont la prononciation est plus fortement marquée, comme dans *vastos volvunt ad litora fluctus:* mettez *magnos trudunt ad litora fluctus*, l'harmonie s'évanouit; il n'y a plus là de vagues. Tantôt c'est un monosyllabe, qui, placé, pour ainsi dire, au haut du vers, exprime le sommet de la montagne d'eau, *cumulo præruptus aquæ mons.* Veut-il exprimer le vaisseau plongé d'un côté dans la mer, de l'autre élevé dans les airs? une moitié de vers demeure suspendue; l'autre se précipite sur le vers suivant:

> Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
> Terram inter fluctus aperit.

Tantôt c'est par la répétition d'un mot, qu'il donne au vers plus de mouvement:

> Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum.

Mais peut-être doit-on lui reprocher d'avoir employé trois fois cette forme dans le même morceau. A l'égard de ceux qui affectent de ne pas croire à l'harmonie imitative, je leur dirai: « Venez écouter les grands acteurs; voyez comment ils « cherchent à exprimer cette harmonie, quand elle existe, ou « à la créer, quand elle manque au poëte. Ils précipitent à « propos ou ralentissent le jeu, gonflent ou amincissent les « sons; leur goût exquis supplée, en quelque sorte, au gé- « nie du poëte. »

Avez-vous entendu Lekain prononçant dans les fureurs d'Oreste ce vers fameux,

> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

Oublioit-il de marquer fortement à l'oreille le sifflement de tous ces *s* répétés? Pourquoi les poëtes ne chercheroient-ils pas, dans la composition, de ces expressions imitatives que les grands acteurs s'efforcent de rendre ou de suppléer dans la déclamation théâtrale?

Je conviens que quelques unes de ces beautés arrivent d'elles-mêmes dans la chaleur de la composition; mais combien d'autres sont le fruit d'un art exquis, et des plus savantes combinaisons, comme dans ces deux vers du huitième livre, qui expriment le travail des Cyclopes!

> Illi inter sese multa vi brachia tollunt
> In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Le premier est composé de spondées qui, ne laissant de place qu'au dactyle nécessaire à la mesure, font sentir les efforts des bras soulevant les marteaux; le second, formé du retour régulier du dactyle et du spondée, rend d'une manière admirable le levé et le baissé alternatif des marteaux qui s'élèvent et tombent en cadence.

Attribue-t-on à la chaleur de la verve poétique ce vers fameux, connu même des enfants, même de ceux qui n'ont pas lu une page de Virgile; ce vers où il exprime d'une manière si heureuse le galop cadencé du cheval?

> Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.
> VIII, v. 596.

Je cite ce vers, pour que mon assertion soit sans réplique: mais le poëme entier de l'*Énéide* est plein de ce genre de beautés; le cinquième livre surtout est rempli de ces sortes de combinaisons. J'ose assurer qu'il y a tel morceau où, dans l'espace de vingt lignes, il n'y a pas une coupe de vers, pas un mot, quelquefois pas une syllabe, qui ne soit une imitation de l'action par les sons: telle est particulièrement la description du combat des galères. C'est ce mérite éminent, fruit d'une organisation heureuse et d'un travail opiniâtre, qui rendoit cette traduction d'une difficulté incalculable: cent des plus beaux vers d'Ovide et d'Homère lui-même sont moins effrayants pour le traducteur, parce que ces beautés dépendent du plus ou du moins de ressources qu'on trouve dans une langue peu pittoresque et encore moins musicale.

J'ai cité ailleurs le mot charmant de M. le chevalier de Boufflers. Dans une société où des gens de beaucoup d'esprit nioient l'existence de l'harmonie imitative, je lus pour réponse des vers où j'avois essayé de produire ce genre de beauté, plus rare dans notre langue que dans toute autre: « Il a fait, « dit M. de Boufflers, comme le philosophe à qui l'on nioit « le mouvement: il a marché. » J'ai insisté, dans cette longue note, sur cette partie essentielle de la poésie pittoresque, pour préparer le lecteur à remarquer ces beautés dans le cours de l'ouvrage, et à me savoir gré des efforts que j'ai faits pour en transporter quelques unes dans notre langue; mais le poëte et son interprète ont peut-être travaillé pour un petit nombre de lecteurs. Achevons cependant nos observations sur cette description de tempête; on ne peut rien ajouter à la beauté des vers suivants:

> Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Oronten,
> Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
> In puppim ferit: excutitur, pronusque magister
> Volvitur in caput; ast illam ter fluctus ibidem
> Torquet agens circum, et rapidus vorat æquore vortex.
> Adparent rari nantes in gurgite vasto:
> Arma virum, tabulæque, et Troia gaza per undas.

Il n'y a là aucune idée recherchée: c'est un des accidents les plus communs des tempêtes, que décrit Virgile; mais avec quelle variété, quelle force dans l'expression, et quelle imitation dans les sons! La beauté de l'harmonie est peut-être encore supérieure à celle de l'expression. La chute de la vague, et celle du pilote qu'elle précipite dans la mer, sont toutes deux marquées par une coupe de vers brusque et interrompue: *In puppim ferit. Volvitur in caput.* Rien de plus énergi-

que que la peinture de cette vague tournante, et dans son tourbillon rapide entraînant le vaisseau, qui tout-à-coup s'enfonce et disparoît dans l'abîme. Les dactyles multipliés expriment admirablement le tournoiement rapide des flots. Le mot *vorat* est surtout d'une heureuse hardiesse. A cette mesure succède avec un goût exquis, la lenteur des spondées, destinés à peindre l'immensité de la mer. *Adparent rari nantes* est admirablement opposé à *gurgite vasto*. L'imagination est vivement frappée de ce peu d'hommes épars sur un abîme immense, et ce vers est un des plus admirés de l'*Énéide :* le plus grand éloge que l'on puisse en faire, c'est de dire qu'il a fourni l'idée d'un des plus sublimes tableaux du Poussin, et que la tempête de Virgile a servi de modèle à la peinture du déluge. Le peintre, en effet, n'a jeté dans l'immense étendue des ondes qu'un petit nombre de personnages, mais tous frappants par l'expression de leur danger : le plus remarquable est une mère tendant son fils à un homme qui a déja gagné la hauteur d'un rocher. On pourroit mettre au-dessous de ce tableau le vers qui l'a inspiré :

Adparent rari nantes in gurgite vasto.

Dans le vers qui suit, le poëte représente avec précision la confusion des débris épars sur la mer; ces mots *Troïa gaza* rendent l'image plus touchante, parce qu'elle rappelle l'antique opulence des Troyens, et contraste avec leur misère présente. *Per undas* ajoute aussi à la beauté; ces débris avoient échappé aux flammes, ils viennent périr dans les ondes. Rien n'exprime mieux la fatalité qui poursuivoit les compagnons d'Énée : tous les éléments semblent ligués contre eux.

14 Interea magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis; graviter *commotus*, et alto
Prospiciens, summa *placidum caput* extulit unda.

Une divinité avoit excité la tempête, une divinité devoit l'apaiser; c'étoit au dieu des mers à la calmer. Le poëte le peint avec toute la majesté convenable; c'est là qu'on voit l'idée que les anciens se formoient du beau idéal, particulièrement réservé à la peinture des dieux : les passions humaines peuvent affecter leur ame, mais ne doivent pas défigurer leurs traits. Neptune est en courroux, mais son front est calme : voilà comment il faut entendre l'apparente contradiction des mots *commotus* et *placidum caput*. Dans l'Apollon du Belvédère, représenté au moment où il vient de percer le serpent Python, le sculpteur a exprimé, non pas l'ivresse, mais la satisfaction de la victoire. Les artistes ont suivi le même principe pour les personnages inférieurs aux dieux, mais distingués par leur caractère ou leur dignité. Dans le fameux tableau qui représente l'*Hostie miraculeuse*, l'étonnement est sur tous les visages; le ministre de Dieu lui seul ne paroît point surpris; le peintre l'a mis dans le secret de la Divinité. *Laocoon* est dévoré par des serpents; au milieu de leurs horribles morsures, sa douleur est noble, et ses traits sont altérés sans être difformes. Enfin *le Gladiateur mourant* expire noblement et sans convulsions, défaut trop commun dans les compositions modernes. Au reste, les savants prétendent que Virgile a emprunté ce portrait de Neptune d'une médaille antique.

Le discours de ce dieu aux vents est d'une grande noblesse, même dans l'ironie qui le termine; le *quos ego*, qui exprime si bien la colère retenue, est justement fameux. Racine, qui a quelquefois si bien réussi à transporter dans notre langue les beautés de Virgile, a été moins heureux dans l'imitation qu'il a hasardée de ce beau mouvement, lorsqu'il fait dire par Athalie au grand-prêtre Joad :

Je devrois, sur l'autel où ta main sacrifie,
Te. . mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Athalie, act. V, sc. VI.

Ce monosyllabe muet, rejeté au commencement du second vers, n'a ni la vivacité, ni l'harmonie imposante du *quos ego* de Virgile.

15 Sic ait, et dicto citius tumida æquora placat, etc.

La rapidité avec laquelle Virgile a peint la tempête se retrouve dans la peinture du calme renaissant. Des descriptions sont l'écueil de presque tous les jeunes poëtes : ce n'est pas de l'entassement, c'est du choix des images et des détails que résulte la beauté des descriptions. Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer ici ce qui jette les poëtes médiocres dans la prolixité et la diffusion : c'est que, ne rencontrant pas d'abord l'image vive, l'expression forte, l'idée propre, si j'ose ainsi parler, et sentant l'insuffisance de chaque trait, ils redoublent de mots et de phrases, et tâchent de racheter la foiblesse par l'abondance. Le grand écrivain, au contraire, saisit d'abord le trait profond et caractéristique, et passe à d'autres objets. Ainsi, dans cette peinture, peu de vers suffisent à rendre les ondes calmées d'un mot, les nuages en fuite, le soleil vainqueur des nuages, les Nymphes, les Tritons, et Neptune lui-même, dégageant les vaisseaux.

16 Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent, etc.

Pour sentir le mérite de la description de ce port, une réflexion est nécessaire; c'est que l'étonnement est une des sources de nos plaisirs. Nous aimons à trouver dans les ouvrages de l'art l'image de la nature, et nous aimons à rencontrer dans la nature ces hasards heureux qui la font ressembler aux ouvrages de l'art. C'est par-là que doit plaire au lecteur attentif cette description. On aime à voir ce port commode et sûr, formé par la nature même; on aime le hasard qui, des deux côtés, a placé des rochers correspondants; et, dans la symétrie de ces masses brutes et sauvages, on aime ces voûtes taillées par la nature, comme pour servir de palais aux Nymphes de la mer; enfin, les bancs de pierre vive, également l'ouvrage de la nature : tout cela cause un agréable étonnement, et cette impression est une de celles que la poésie se plaît à produire. C'est avec cette attention, c'est dans cet esprit qu'il faut lire celui de tous les poëtes qui imite le plus habilement ce grand modèle, et dont les beautés sont presque toujours un résultat heureux de la connoissance profonde qu'il avoit de ce qui affecte le plus vivement l'imagination, et que personne n'a encore égalé dans la beauté du choix et de l'imitation. Ces chefs-d'œuvre sont le résultat de l'instinct qui devine, de l'attention qui découvre, de la méditation qui combine, et du travail qui perfectionne.

17 . . . . Tum silvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra.

Cet amphithéâtre de forêts, balancé par les vents, couronnant ces masses de rochers, et dont l'ombre se projette sur les flots, ajoute beaucoup au pittoresque de cette description.

18 . . . . Unco non alligat ancora morsu.

Les mots *adligat unco morsu* paroissent offrir d'abord des images disparates; mais, comme la morsure saisit et retient véritablement, il n'y a là que de la hardiesse sans incohérence.

19 . . . . Magno telluris amore.

Quiconque a fait sur mer de longues traversées, sent la beauté d'une telle expression, qui rend si bien le desir passionné de la terre, après un long exil sur la mer.

20 Et sale tabentis artus in litore ponunt.

Quelques médecins se sont autorisés de ces vers, qui expriment l'action des parties salines de l'air sur le corps humain, pour prouver que les anciens, sans faire de longues navigations, n'ignoroient pas la maladie la plus commune des gens de mer, connue sous le nom de *scorbut.*

21 Ac primum silici scintillam excudit Achates.

Une des choses qui nous intéressent le plus, ce sont les ressources qu'imagine le besoin excité par la nécessité, soit après les horreurs du naufrage, soit dans l'isolement du désert; c'est ce qui fait le charme de l'admirable roman de Robinson, et une partie de cet intérêt se trouve dans cette courte description. Les Troyens commencent par se procurer le feu : cette idée a quelque chose de philosophique. Cet élément est tellement nécessaire à la vie et aux arts qui la soutiennent ou l'embellissent, qu'à peine on conçoit l'existence de l'homme indépendante de celle du feu. Les détails de cette peinture sont de la plus aimable poésie; on aime à voir l'étincelle reçue à sa naissance dans un lit de feuilles, la nourriture qui l'entretient, et la vivacité avec laquelle on saisit le premier jet de la flamme. C'est ce qu'on trouve dans ces vers charmants :

Suscepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

On aime à voir combien cette figure est heureuse, et combien elle est heureusement suivie. L'étincelle, au sortir du caillou, est représentée comme un enfant reçu dans un lit, et, pour ainsi dire, dans un berceau de feuilles; elle est bientôt nourrie des aliments qui lui conviennent.

Boileau a heureusement imité ce vers dans son *Lutrin :*

Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant,
Il fait jaillir un feu qui petille en sortant;
Et bientôt, au brasier d'une mèche enflammée,
Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Ces deux derniers vers, d'une élégance un peu pénible, ne valent pas la vivacité des mots *rapuitque in fomite flammam.* Ils ont d'ailleurs quelque chose d'obscur dans leur construction, le dernier mot *allumée* se rapportant à ces mots *au brasier*, dont il se trouve trop éloigné. Si on rencontre quelques taches dans un poëte aussi correct que Boileau, alors même qu'il écrit un ouvrage original, et qu'il reste maître de ses idées et de ses expressions, quelle indulgence ne doit-on pas à ceux qui marchent avec toutes les entraves de la traduction?

22 Navem in conspectu nullam...

Racine le fils a fort bien dit : « Mettez *nullam in conspectu* « *navem ;* cette seule transposition, sans changer un mot, gâte « tout. » C'est le cas de dire :

D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.
Boileau, *Art. poét.*, chap. I.

23 . . . . Tris litore cervos
Prospicit errantes...
Ductoresque ipsos primum, capita alta ferentis
Cornibus arboreis, sternit...

Cette chasse a plus d'un mérite. La poursuite de ces cerfs a fourni un beau passage, qui contraste agréablement avec les horreurs du naufrage que le poëte vient de décrire. On se plaît à voir Énée nourrir lui-même les Troyens pressés par la faim; une sorte de paternité se joint à son autorité, et c'est alors que cette dénomination si souvent répétée, *pater Æneas*, a un véritable sens. *Cornibus arboreis* doit plaire au lecteur un peu physicien; il retrouve dans les cornes *arboréennes*, qu'on me passe cette expression, l'union souvent remarquée de deux règnes en un. En effet, nos cheveux, nos ongles, sont une véritable végétation; et les cornes du cerf tous les ans dépouillées, et poussant de nouveaux rejets, sont une végétation plus étonnante encore. Ce qui rapproche d'une manière plus frappante les deux règnes, c'est que certains arbres, comme certains animaux, dépouillent tous les ans leur peau, tel que le serpent, d'autres leur écorce, tel que le platane. On ne sauroit trop prévenir les jeunes écrivains, qu'il n'y a point de belle poésie sans quelque connoissance de la physique; les grands poëtes ont tous été naturalistes.

24 O passi graviora, dabit deus his quoque finem.

Cette courte harangue a toute l'éloquence qui convient aux circonstances. C'est au nom des dangers qu'ils ont bravés, des fatigues qu'ils ont supportées, que leur chef leur recommande la patience et le courage pour des périls et des malheurs nouveaux. On ne veut point perdre le fruit de ses efforts et de ses sacrifices : qui commence des conquêtes veut les achever, c'est un sentiment naturel.

25 Atque illum talis jactantem pectore curas
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentis,
Adloquitur Venus...

Ces deux discours de Vénus et de Jupiter ont chacun le caractère qui leur convient. L'un est plein de respect filial, d'insinuations adroites, de reproches tendres et affectueux; c'est à-la-fois la mère d'Énée, la fille de Jupiter, la déesse des Amours, que l'on entend parler. L'autre est tel qu'il convenoit au souverain des dieux, plein de noblesse et de dignité; il renferme une seconde exposition du sujet, qui, dans la bouche de l'arbitre des destinées, est plus imposante qu'elle ne l'eût été dans celle du poëte. Jupiter montre à sa fille Rome dans le lointain, avec toutes les circonstances qui doivent précéder et suivre sa création; et déja l'imagination s'élance à travers les dangers, les batailles, les événements de tout genre, qui doivent amener la naissance de la reine du monde. Les trois vers qui annoncent ce discours sont d'une convenance parfaite. Si Virgile avoit dit seulement : « Jupiter sourit à sa fille, » il eût dit une chose commune : mais il est admirable quand il dit : « Le père des hommes et des dieux, avec le « doux sourire qui rend la sérénité au ciel et le calme à la « mer, etc. » L'image est à-la-fois gracieuse et sublime. *Oscula libavit natæ* exprime avec une convenance extrême la pureté du baiser d'un père, effleuré sur la bouche de sa fille.

26 Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi;
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti;
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit.

Ce passage n'a pas toujours été bien compris, même par les anciens. Virgile, qui s'étoit proposé de célébrer dans l'*Énéide* les origines antiques de l'Italie, rappelle ici le souvenir de la première colonie asiatique, qui, peu après la guerre de Troie, entra dans le golfe Adriatique, découvrit son extrémité et la route qui conduisoit en Italie. Tite-Live, Strabon, Justin, ont parlé de cette transmigration chacun à leur manière. Nous ne devons nous attacher qu'à ce qu'en dit ici notre poëte. Anténor, à la tête d'une colonie partie du pays des Hénètes, dans l'Asie mineure, pénétra dans l'Illyrie; et, traversant, dit Virgile, le pays des Liburniens, c'est-à-

dire les provinces illyriennes ou la Morlakie des modernes, il arriva au fond du golfe où se trouvoit le Timave, torrent encore aujourd'hui connu sous le nom de *Timao.* Anténor, en redescendant au midi, entra en Italie, fonda la ville de Padoue, et donna au pays dont il s'empara le nom de *Henetia* ou *Venetia,* et au canton où il établit sa colonie, celui de *Pagus Trojanus.* Ces mots *hic tamen*, etc., ne sont donc point relatifs au Timave, et n'indiquent pas que la nouvelle colonie se trouvoit sur les rives de ce fleuve, dont elle étoit au contraire fort éloignée; mais ils rappellent qu'elle étoit en Italie. Ces mots sont dans la bouche de Vénus un reproche fait à Jupiter. La déesse se plaint que, pour l'empêcher d'aborder en Italie, on écarte Énée de tous les rivages.

Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis.

Et cependant, dit-elle, Anténor est bien venu d'Asie en Italie, et y a fondé Padoue.

Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit.

J'ai dit que ce passage avoit été mal compris par les anciens; en effet Stace [1], en parlant de Tite-Live, qui étoit de Padoue, dit qu'il étoit *Alumnus Timavi.* Lucain [2] confond de même le *Timavi* avec le fleuve qui coule à Padoue, ou le *Medoacominor* des anciens, le Bachiglione des modernes. Sidoine Apollinaire [3], et plusieurs autres auteurs cités par Cluvérius [4], commettent la même faute; et il est certain que ce passage de Virgile, mal interprété, a été la seule cause de cette erreur : en effet, Tite-Live, Strabon, Méla, Pline, Martial, Servius, l'Itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger, et même antérieurement Polybe et Posidonius, s'accordent tous à placer le Timave entre *Tergeste* ou Trieste, et *Aquileia*, dont on voit encore les ruines près de Montfalcone, et à l'est duquel nos cartes modernes marquent le port de *Timao* et le torrent ou la rivière du même nom [5]. Virgile lui-même nous indique autre part la situation de ce fleuve, puisque dans ses *Géorgiques*, liv. III, vers 475, il nous apprend que le Timave coule chez les Japides et près des montagnes de la Norique, *et Iapidis arva Timavi.* Comparons sa description avec celle de Strabon, qui écrivoit peu d'années après lui. « Au fond du golfe Adriatique, dit le géographe grec [6], se « voit un lieu consacré à Diomède; on l'appelle le *Timavum*, « et il est singulièrement remarquable; car il est pourvu d'un « port, ainsi que d'un très-beau bois sacré; et de ce même « endroit sortent sept sources d'eau potable, dont la réunion « forme un fleuve large et profond, qui, à peu de distance « de là, se jette dans la mer. Suivant Polybe, toutes ces « sources, hormis une seule, sont d'eau salée; et c'est pour « cela que ce lieu s'appelle la source et la *mère de la mer.*» D'après les observateurs modernes qui ont visité les lieux [7], entre Aquilée et Trieste, près d'un village qu'on appelle Borgo S. Giovanni, on voit s'échapper de divers antres formés au sein des rochers, plusieurs sources d'eau fort considérables : la plus grosse est celle qui sort du château de Tywein. Ces différentes sources se réunissent d'abord en trois canaux, et ensuite en une seule rivière, qui, après un cours de mille pas, arrive à la mer; elle se nomme *Timao;* et de nos jours encore on la qualifie de *mère de la mer.* Au moyen des cavernes, la mer remonte quelquefois jusqu'aux sources du Timao, qui alors sortent des roches avec bruit et avec un mugissement souterrain :

Vasto cum murmure montis.

On comprendra mieux, je l'espère, après ce détail, toute l'exactitude de la description de Virgile, et sur-tout pourquoi il distingue *Fons Timavi* d'avec les *Ora Timavi;* car il est évident qu'*Ora novem* signifie *les neuf sources,* et non *les neuf embouchures.* Cependant Pline semble s'y être mépris, et avoir été aussi induit en erreur par ce vers de Virgile : ce naturaliste, en parlant d'une île, dit: « *Ante ostia Timavi* [1], « devant les embouchures du Timave. » Méla, mieux instruit et plus exact, dit, au contraire : « *Timavus novem capitibus* « *exsurgens uno ostio emissus.* Le Timave a neuf sources [2], « et se verse dans la mer par une seule embouchure. » Il paroîtra sans doute étrange, que des poëtes latins aussi habiles que Lucain, Stace, Sidoine Apollinaire; qu'un savant tel que Pline, presque tous ayant passé leur vie en Italie, et versés dans la lecture de Virgile, n'aient pas compris des vers de ce grand poëte, et se soient mépris sur le sens de ses expressions, relativement à un détail qui concerne l'Italie même : nous en convenons, mais cela cependant ne nous semble pas moins certain. C. A. WALCKENAER.

27 Claudentur Belli portæ : Furor impius intus, etc.

Cette peinture de la Discorde enchaînée dans le temple de Janus est de la plus grande beauté. Quiconque a l'oreille sensible aura remarqué tout ce que les sons et les images ont d'expressif dans ces mots énergiques, *Fremet horridus ore cruento.* Racine le fils en a fait une imitation foible, mais assez élégante :

Il est fermé ce temple où, par cent nœuds d'airain,
La Discorde attachée et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Religion, ch. IV.

28 Cui mater media sese tulit obvia silva, etc.

Cette apparition de Vénus à son fils est une fiction pleine d'intérêt et de grace. Elle est habillée en chasseresse; cela est convenable, puisque leur entrevue a lieu au milieu d'une forêt. Mais pourquoi Vénus se montre-t-elle déguisée aux yeux de son fils? Cela vaut la peine d'être discuté. Il semble que les dieux ne doivent se montrer aux hommes dans tout l'appareil de la divinité, que pour leur donner des ordres : ainsi, lorsque Énée est près d'immoler Hélène, protégée par Vénus, cette déesse lui apparoît,

Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des immortels charmés elle éblouit les yeux.
Én., lib. II.

Cela doit être. Il s'agissoit, dans ce moment, d'arrêter la fureur, et d'en imposer à la violence de ses transports. Mais ici il s'agit seulement de calmer les inquiétudes d'Énée sur la nature des lieux où il a été jeté par la tempête, et sur le caractère de leurs habitants. Tout ce qui est voilé et mystérieux plaît à l'imagination; et la situation de deux personnages, dont l'un entretient l'autre sans le reconnoître, est toujours

1 *Statius Silvar.*, lib. IV, carm. 2.
2 Lucanus, *Pharsalia*, lib. VII, v. 194.
3 *Sidonius Apollinaris*, carm. 9.
4 Cluver., *Ital. antiq.*, tom. I, pag. 190.
5 Voyez la carte *del regno d'Italia*, dressée par le dépôt de la guerre en 1806, feuille IV.
6 Strabon, *Géogr.*, liv. V, pag. 214, trad. franç., tom II, pag. 125.
7 Carli, *Antichità d'Italia*, part. I, pag. 118; Cluvérius, tom. I, pag. 191; Strabon, *Éclaircissements*, tom. II, pag. 7.

1 Pline, *Hist. nat.*, lib. III, cap. XXX.
2 Martial, liv. IV, épigr. 25, n'admet que sept sources, comme Strabon; Claudien, neuf, comme Virgile et Méla; Cluvérius n'en a vu que six; il paroît qu'au reste le nombre varie selon les saisons.

piquante; et cet intérêt s'accroît en raison de l'intimité des rapports qu'ils ont ensemble. Le déguisement ou le costume de Vénus est peint avec une grande élégance, et a de plus l'avantage de conserver au peintre et au poëte le costume des vierges de Sparte et des amazones de Thrace.

29 Tum Venus : Haud equidem tali me dignor honore...

Le récit de Vénus étoit nécessaire pour instruire Énée de toutes les particularités qu'il doit savoir avant d'arriver à Carthage. Le récit des aventures de Didon est rapide, animé, et quelquefois pathétique: il se termine heureusement par ce trait vif et précis, *Dux femina facti.*

30 Dixit, et avertens rosea cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere...

Ici Virgile a rassemblé les traits les plus caractéristiques de la divinité; mais les plus distincts sont la majesté, l'éclat de la figure, le parfum qui s'exhale sur ses traces, la noblesse de son long vêtement flottant avec dignité jusque sur ses pieds, et sur-tout sa démarche.

31 Et vera incessu patuit dea.

C'est ainsi que le poëte, dans le cinquième livre, fait remarquer cette démarche divine, *divino incessu;* c'est ainsi qu'il fait dire à Junon, *Ast ego, quæ divum incedo regina.* Fénelon dit, en parlant de la poésie, qu'elle ressemble à ces divinités fabuleuses qui paroissent glisser dans l'air, plutôt que marcher sur la terre.

32 At Venus obscuro gradientis aere sepsit,
Et multo nebulæ circum dea fudit amictu, etc.

Ceux qui ont prétendu que le poëme épique peut se passer du merveilleux n'ont pas senti qu'ils lui ôtoient ses plus riches ressources. Sans le secours du merveilleux, le courroux de Junon n'auroit point poussé les Troyens à Carthage; Énée n'auroit point raconté ses aventures à Didon; et nous aurions perdu le magnifique récit de l'embrasement de Troie, le plus beau peut-être de l'*Énéide;* nous aurions également perdu l'inimitable peinture des amours de Didon et d'Énée, qui a servi de modèle à tous ceux qui ont depuis peint la passion de l'amour. Sans l'aide du merveilleux, Énée seroit arrivé au palais de Didon comme un aventurier, exposé à des mépris et aux insultes d'un peuple ombrageux et féroce. La fiction du nuage dont Vénus l'environne prépare heureusement son apparition subite et presque théâtrale, aux yeux des Tyriens et de la reine de Carthage. Virgile n'ignoroit point que la surprise et l'étonnement sont un des ressorts les plus puissants de l'épopée.

33 Jamque adscendebant collem qui plurimus urbi
Imminet...

Les oreilles sensibles à l'harmonie imitative remarqueront les sons aspirés et la lenteur des spondées qui expriment la peine avec laquelle Énée et ses compagnons gravissent la colline. Les voyelles rencontrent heureusement les voyelles; le mot *imminet* est renvoyé avec goût au commencement du second vers, et marque parfaitement le faîte de la colline d'où Énée aperçoit les pompes naissantes de Carthage. La description qu'en fait le poëte est admirable, en ce que, dans un petit nombre de vers, elle renferme tous les travaux d'une ville nouvellement fondée; la construction des portes, la longueur pavée des rues populeuses et bruyantes, l'emplacement des maisons des particuliers, ensuite les édifices publics; l'établissement d'un sénat, le creusement des ports : c'est à Carthage sur-tout que convient ce dernier trait. Enfin, après les monuments utiles et les monuments du luxe, nécessaires à un grand peuple, Virgile n'a pas oublié le lieu destiné à la pompe des représentations théâtrales; et alors ses vers prennent le ton de noblesse et de majesté qui convient au sujet:

Immanisque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.
Qualis apes æstate nova per florea rura, etc.

Cette comparaison, où Virgile s'est répété lui-même, n'a rien de bien original; mais elle a de la grace et de la justesse. Aucune partie du règne animal n'a plus de droits que les établissements et la police des abeilles, d'être comparée à la police et aux travaux d'une grande ville; la comparaison auroit eu plus de justesse et plus de grace encore, si, au lieu d'un roi, les abeilles de Virgile reconnoissoient une reine.

34 O fortunati, quorum jam mœnia surgunt!

Rien de plus touchant et de plus naturel que le sentiment exprimé dans ce vers admirable. Énée doit aussi bâtir une ville; mais, par quelle longue attente, quels sanglants combats, ce bonheur doit être acheté! Il faut conquérir jusqu'au sol où doit s'élever cette cité future. Dans une pareille situation, qu'il est naturel de s'écrier, à l'aspect de Carthage naissante :

Peuple heureux, qui déja vois naître tes murailles!

Voltaire a mis le même sentiment dans la bouche de Henri IV, lorsqu'à la vue du bonheur dont jouissent les Anglais, et dont les Français, déchirés par la guerre civile, sont encore si éloignés, il fait dire à son héros :

Quand pourront les Français
Réunir, comme vous, l'abondance et la paix?

Ce vers en rappelle un non moins charmant de la première églogue de Virgile. Mélibée, chassé du patrimoine de ses pères, dit à un vieillard conservé dans la possession de son domaine :

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!

Fénelon disoit : « Malheur à celui qui peut lire ce vers sans « verser quelques larmes! » C'est que personne n'étoit plus digne que Fénelon de sentir et d'admirer Virgile, avec lequel son génie, et plus encore son cœur, ont une si heureuse ressemblance.

35 .... Videt Iliacas ex ordine pugnas,
Bellaque jam fama totum volgata per orbem, etc.

Quelque fidèle imitateur que Virgile ait été d'Homère, voici un de ces passages qui n'appartiennent qu'à lui et à son siècle : cette idée, sans être recherchée, est pourtant trop ingénieuse pour le siècle d'Homère; et quiconque a comparé les deux poëtes s'en apercevra d'abord. J'ai déja dit qu'Énée ne devoit point arriver à Carthage comme un homme ordinaire; son arrivée devoit être préparée, ainsi que l'accueil de la reine. Déja Mercure avoit été envoyé par Jupiter pour disposer en faveur du héros fugitif Didon et ses sujets. Voilà qui est tout-à-fait dans le goût d'Homère; mais ces tableaux où sont peintes les infortunes célèbres des Troyens, où le héros lui-même se reconnoît au milieu des plus vaillants guerriers de Troie; voilà, je pense, une invention qui n'appartient qu'à un siècle plus ingénieux et plus poli. Ce morceau me paroît le plus agréable et le plus intéressant de ce premier livre. Parmi les tableaux que Virgile suppose tracés sur les murs du temple, les plus touchants me semblent être celui du jeune Troïle, renversé de son char, tenant encore les rênes, et traînant sur la terre sa chevelure souillée de poussière; celui du malheureux Priam, tendant au fier Achille ses mains

désarmées, et lui redemandant le corps sanglant de son fils.

36 Maxumus Ilioneus placido sic pectore cœpit, etc.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur la beauté des discours suivants. Les esprits les moins attentifs distingueront aisément dans celui d'Ilionée la gravité de son âge, la douce insinuation d'une éloquence également touchante et majestueuse, la fierté du malheur, et un souvenir modeste de l'antique splendeur de Troie. La réponse de Didon est pleine de douceur et de dignité. Lorsqu'on sait d'avance dans quels malheurs doit la précipiter l'arrivée du prince troyen à Carthage, on ne peut lire sans intérêt les vers où son cœur, imprévoyant de sa destinée, exprime le desir de le voir, de l'accueillir dans ses états. Le lecteur jouit aussi, dans le discours d'Ilionée, du plaisir que doivent causer à Énée, encore invisible dans son nuage, les expressions d'intérêt et de tendresse des Troyens pour leur prince. Il est inutile de dire combien l'apparition subite d'Énée est heureusement préparée, combien l'effet en est frappant et pour les Troyens et pour Didon elle-même. La peinture des charmes dont Vénus, en ce moment, rehausse la beauté naturelle de son fils, est d'une admirable poésie :

Lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.

Toutes ces images sont d'une hardiesse heureuse.

37 Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ :
OEnotri coluere viri : nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.

Virgile rappelle ici avec beaucoup d'art et d'exactitude les noms anciens de l'Italie : celui d'*Hespérie*, ou *Contrée de l'Ouest*, fut d'abord donné à l'Épire, ensuite à l'Italie, et enfin à l'Espagne. Ces changements successifs dans les dénominations marquent les progrès des découvertes géographiques des Grecs. La dernière contrée connue vers l'ouest recevoit exclusivement le nom d'*Hespérie*; il en fut de même sur le continent opposé. Le *Jardin des Hespérides* et l'*île Fortunée* furent d'abord placés dans la grande Oasis, ensuite plus à l'ouest, au midi de la Cyrénaïque; puis après, encore plus à l'ouest, aux environs du fleuve Lathon, qui se perd dans la grande Syrte, et enfin, dans des temps encore postérieurs, sur l'océan Atlantique, et vis-à-vis les îles Canaries, qui furent alors nommées les *îles Fortunées*. Les autres noms que rappelle ici Virgile sont dus à des peuples ou à des chefs de peuples qui ont successivement occupé quelques parties de l'Italie. On n'y trouve point celui d'*Ausonie*, souvent employé, comme synonyme d'*Italie*, par M. Delille, sur-tout au commencement de ce livre; mais, indépendamment d'autres exemples, le poëte français a pour lui l'autorité de Virgile, qui, dans un grand nombre de vers, se sert du mot *Ausonia*, pour désigner l'Italie. Au reste, les quatre vers qui font l'objet de cette note se trouvent encore répétés, liv. III, vers 163 à 166. C. A. WALCKENAER.

38 Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce vers est justement célèbre; il exprime parfaitement une vérité sentie par les belles ames, que le malheur est l'école de la sensibilité. Plusieurs poëtes l'ont imité plus ou moins heureusement. Voltaire, le premier, dit :

Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts?
Zaïre, act. II, sc. II.

Du Belloy :

Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!
Siége de Calais, act. V, sc. VII.

Lemierre, parlant à un homme sans pitié :

Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes!
Veuve du Malabar, act. III, sc. v.

Mais aucun de ces imitateurs n'a rendu le mot philosophique, le mot véritablement essentiel, *disco*, qui exprime si bien que la pitié, comme je l'ai dit, se forme à l'école de l'adversité; aussi ai-je traduit ainsi ces vers dignes de la belle ame de Virgile :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

39 At domus interior regali splendida luxu
Instruitur.

La peinture de la magnificence royale de Didon auroit fourni à un poëte de mauvais goût une page entière. Virgile est fidèle à sa précision ordinaire; mais on reconnoît toujours son talent pour relever les plus petits détails. Dans l'intérêt qu'il donne à l'argenterie placée sur les buffets du lieu du festin, c'est moins la valeur du métal et même la beauté du travail, qui en fait le prix, que la représentation des aïeux de Didon, et la suite glorieuse de leurs exploits, depuis leur origine jusqu'à la fondation de Carthage.

40 At Cytherea novas artis, nova pectore versat
Consilia.

Ce stratagème de Vénus, ce déguisement de l'Amour empruntant les traits d'Ascagne pour séduire Didon en faveur d'Énée, est sans contredit une des plus heureuses inventions de Virgile. Indépendamment de ce qu'il entre comme moyen dans l'action, l'idée en est pleine de grace.

Un poëte d'un goût moins sévère auroit prodigué les détails et les descriptions; il auroit peint les bosquets d'Idalie, la cour de Vénus; il auroit peint Ascagne endormi, les Amours s'approchant légèrement et d'un pas suspendu du lit de fleurs où ce bel enfant repose, l'éventant doucement de leurs ailes, faisant tomber sur lui une pluie de roses, le prenant pour un de leurs frères, comme Énée prend l'Amour pour son fils, épiant le moment de son réveil pour l'admettre à leurs jeux; il auroit peint l'étonnement d'Ascagne à son réveil, son ravissement à l'aspect de ces lieux enchantés, enfin son inquiétude filiale et ses tendres accents redemandant son père. Mais Virgile court à l'événement, il n'a pas même marqué le moment où Ascagne prend sa place à la cour de Didon et dans les bras de son père; tous ces détails auroient embarrassé le poëte, sous le rapport de la vraisemblance, et alongé inutilement la narration. Une foule de vers heureux distingue ce morceau; rien de plus agréable, comme image et comme sentiment, que ces deux-ci :

Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem...

La peinture d'Ascagne endormi dans les bosquets d'Idalie est d'une mollesse délicieuse. On ne peut trop remarquer non plus quelle énergique volupté, si je puis parler ainsi, règne dans la peinture de la cour de Didon, et des impressions brûlantes de l'Amour assis sur ses genoux; le dernier trait cause une espèce d'effroi :

Insidat quantus miseræ deus.

J'ai oublié de remarquer le goût que Virgile a mis dans le choix des présents destinés à Didon : c'est le voile d'Hélène et le sceptre d'Ilione, l'aînée des filles de Priam, c'est-à-dire l'ornement de la beauté et le symbole de la puissance. Peut-être, je le dis avec toute la circonspection que l'on doit mettre à critiquer un grand homme, peut-être auroit-il pu mettre plus d'imagination et de poésie dans la description du festin que donne au prince troyen la reine de Carthage. Un des plus

beaux morceaux de Lucain est la description de la fête que Cleopâtre donne à César. S'il est vrai que Virgile ait péché par trop de sobriété, Lucain, à son ordinaire, est tombé dans la profusion des peintures; mais ce morceau, parfaitement traduit par M. de La Harpe, est plein de poésie. Du reste, cette fête se termine d'une manière véritablement solennelle, par les hymnes du poëte Iopas, chantant sur sa lyre les lois éternelles de la nature.

Ce premier livre marche rapidement; les discours y sont fréquents, mais nécessaires à l'exposition : la description de la tempête excitée par Éole, apaisée par Neptune, et les tableaux où Énée reconnoît la peinture des malheurs de Troie; l'Amour empruntant les traits d'Ascagne, et préparant, assis sur les genoux de Didon, la passion malheureuse dont bientôt elle sera la proie, sont sans contredit ce que le premier chant de l'*Énéide* offre de plus remarquable, soit pour l'invention, soit pour l'exécution.

LIVRE II.

Ce second livre est généralement regardé comme le plus beau de l'*Énéide*. Le sujet n'en pouvoit être ni plus majestueux, ni plus touchant : c'est la dernière catastrophe d'un des plus grands empires de l'Asie; ce sont les derniers moments du meilleur et du plus puissant des rois; c'est pendant la nuit que se passent ces épouvantables scènes. Les autres livres de l'*Énéide* ne sont que la suite de l'histoire lamentable des Troyens; celui-ci en présente le moment le plus intéressant. Achille, Hector, ne sont plus; mais Pyrrhus remplace Achille, Hector revit dans Énée. C'est le courage et la piété tour-à-tour, l'impétuosité de la rage guerrière, et le courage du désespoir; tantôt l'adresse des piéges militaires; les Grecs et les Troyens se méconnoissant dans l'ombre, et combattant contre leur propre parti. Là, c'est le siége d'une vaste tour, que les assiégés font écrouler et précipitent à grand bruit sur les assaillants écrasés par sa chute; ailleurs, on attaque l'antique palais des rois. Aux peintures du carnage qui entasse les mourants et les morts dans les places publiques succède le tableau lamentable des palais livrés à la furie des vainqueurs; dans ces sanctuaires augustes d'infortune et de douleur, pères, mères, enfants, vieillards se pressent ensemble autour du même autel. Le dernier fils du roi, tombant sous le fer de Pyrrhus, souille de son sang les cheveux blancs de son malheureux père. Ce père lui-même, armant pour venger son fils ses mains glacées par l'âge, mêle son sang à celui de cet enfant, au pied même de l'autel consacré par ses mains. Enfin, Énée raconte les derniers malheurs de sa famille. Là, se montre tout ce que le courage et la tendresse ont de plus touchant et de plus auguste. Un vieillard vénérable, ne pouvant s'arracher au séjour de ses pères, et résolu de mêler ses cendres à celles de sa patrie; Énée le menaçant d'aller affronter de nouveau tous les traits des Grecs, s'il ne se rend à ses instances; ses prières, d'accord avec les présages des dieux, déterminent enfin Anchise; sa piété filiale, devenue si fameuse, se chargeant de ce poids vénérable; son épouse égarée dans la précipitation de sa fuite; poursuivi par l'ennemi, il hâte ses pas pour leur dérober son père; le desir de retrouver son épouse le rejette dans le sein de la ville enflammée, et lui donne lieu de peindre les dernières scènes de cette horrible catastrophe; Troie, devenue la proie des Grecs, et son antique magnificence leur butin; les risonniers, mères, femmes et enfants, rangés par file, en attendant que le sort décide auquel de leurs vainqueurs ils vont tomber en partage : tels sont les grands tableaux que présente ce second livre. C'est le plus beau des sujets, tracé par le plus grand des poëtes.

1 Infandum, regina, jubes, etc.

Tout ce début d'Énée est plein de noblesse et de sensibilité. Il raconte des malheurs dont il fut témoin et victime, des maux qui auroient arraché des larmes aux plus cruels ennemis des Troyens : rien ne pouvoit mieux commander l'attention, ni exciter la curiosité. Le mot *miles* n'est pas inutile à la force de l'expression : non seulement les héros, mais la soldatesque elle-même, ordinairement plus insensible, auroient donné au récit de tant de maux des larmes involontaires. La fable d'un cheval de bois bâti par les Grecs, et rempli de leurs soldats, étoit une vieille tradition populaire, faite pour amuser les enfants et les vieilles femmes. Quelle noblesse, quel intérêt, quelle vraisemblance a su lui donner l'art du poëte! Pour mieux motiver la crédulité, d'ailleurs si naturelle aux peuples demi-civilisés, il emploie avec adresse la superstition des présages et l'autorité des prodiges : tel est le récit de la mort de Laocoon, doublement admirable, et parcequ'il est écrit d'une manière sublime, et parceque ce châtiment de Laocoon rend plus vraisemblable l'introduction de la fameuse machine dans les murailles de Troie.

2 Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas.
Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu.

Deux sentiments pleins de vérité animent ce tableau des Troyens persuadés du départ de leurs ennemis, et sortant en foule de leurs murailles : l'un, c'est la joie d'être enfin délivrés des horreurs d'un long siége; et l'autre, la curiosité si naturelle de voir, de parcourir les lieux abandonnés par les Grecs. Cette seule idée fourniroit à un poëte médiocre une foule de vers. Virgile a été plus sobre de détails, mais aucun trait important ne manque à cette peinture rapide. La situation de la flotte, celle du camp sur-tout, la tente du terrible Achille, n'y sont point oubliées. Il n'y a pas moins de vérité dans la peinture des sentiments divers qui partagent les Troyens à la vue du cheval funeste qui recèle leurs ennemis. Une variété singulière distingue les expressions par lesquelles le poëte les représente.

3 Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ,
Et molem mirantur equi : primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari;
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.
At Capys, et quorum melior sententia menti, etc.

Mais il faut remarquer que cette fécondité d'expressions ne nuit point à la rapidité du récit, et qu'il y a là abondance sans prolixité.

4 .... Timeo Danaos et dona ferentes.

Ce vers est passé en proverbe, et les applications en sont fréquentes. M. de Voltaire l'a imité ainsi :

Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.
Henriade, chap. II.

On ne peut rien ajouter à la force, à l'harmonie, et à la vérité des vers par lesquels Virgile peint la lance de Laocoon enfoncée dans les flancs du cheval. J'indique ici ce qui est remarquable, soit comme harmonie, soit comme énergie, soit comme vérité dans l'image :

Sic fatus, *validis ingentem* viribus hastam
In latus, inque feri *curvam compagibus* alvum
Contorsit : *stetit illa tremens*, uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

Ce dernier vers sur-tout est admirable, par la répétition d'une

lettre communément consacrée à peindre les choses lugubres. Virgile a souvent usé, avec un art infini, de ces consonnances, et de l'opposition expressive des mêmes voyelles : il faut remarquer seulement que le nombre de ces lettres étant borné, ces consonnances peignent souvent des effets fort différents. Ainsi, dans ce vers d'une des églogues,

> Mollia luteola pingit vaccinia caltha,
> *Églogue II*, v. 50.

c'est l'aimable assortiment des différentes fleurs que le poëte a voulu exprimer. Dans cet autre vers,

> Omnia sub magna labentia flumina terra,
> *Géorgiques*, liv. IV, v. 366.

c'est le bruit monotone des fleuves qui coulent et s'épanchent sous les voûtes de la terre. On pourroit citer une infinité d'exemples de ce genre, qui prouvent à-la-fois combien Virgile cherche avec soin ces imitations par les sons, et combien les éléments de cette harmonie sont bornés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun poëte, sans en excepter Homère, n'a autant multiplié les imitations musicales que Virgile; et je ne puis être de l'avis de M. Heyne, l'un de ses meilleurs commentateurs, qui prétend que c'est dans la chaleur de la composition, et par hasard, que ces effets se rencontrent sous sa plume. Cela me rappelle la réponse d'un homme d'esprit à quelqu'un qui vouloit mettre une action très belle sur le compte du hasard : « Cela peut être, dit-il; mais il n'y a que des gens « d'esprit qui rencontrent de ces hasards-là. »

5 Trojaque, nunc stares; Priamique arx alta, maneres.

On a remarqué, avec raison, la beauté de cette apostrophe, fort différente de celles que prodiguent les jeunes poëtes en général; elles refroidissent toujours le récit, lorsqu'elles ne l'échauffent pas. Celle-ci rappelle ces vers si touchants d'Andromaque :

> Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
> Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!
> Racine, *Andromaque*, act. I, sc. iv.

6 Ecce manus juvenem interea post terga revinctum
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ: qui se ignotum venientibus ultro,
Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis, etc.

Cet épisode de Sinon est justement admiré pour l'artifice de la composition. D'abord, il faut remarquer que c'est le roi qui l'interroge; mais ce sont les impressions produites par ses discours sur le peuple qui doivent décider de son sort : aussi emploie-t-il les serments, genre d'éloquence qui s'empare le plus sûrement de la multitude; car il est des sentiments qui gagnent plus facilement les hommes en masse que les hommes isolés : de ce nombre sont la joie et la pitié. Il n'est pas moins vrai, et cela est trop prouvé par l'expérience, qu'il est plus aisé de tromper une nombreuse foule qu'un seul homme d'un sens droit. Sinon n'eût pas trompé un agent de police; mais la populace auroit été sa dupe. Le recueil des harangues de ceux qui nous ont gouvernés pendant quelques années suffiroit pour prouver quels médiocres frais d'éloquence il faut faire pour séduire la multitude. Cependant le discours de Sinon est remarquable par plus d'un artifice : ses exclamations sur son malheureux sort, la haine des Grecs qu'il est forcé de fuir, et enfin le désespoir qu'il affecte de ne pouvoir désarmer la colère des Troyens. La pitié une fois excitée, il se pare d'une feinte franchise, en s'avouant pour Grec; et d'un air de magnanimité, en assurant que la fortune a pu faire de lui un malheureux, mais qu'elle n'en fera pas un imposteur, il se dit le parent, le protégé du vertueux Palamède, et la victime d'Ulysse, dont on sait que les ruses avoient été plus fatales aux Troyens que la valeur même d'Achille. C'étoit un titre à leur amitié que d'être haï d'Ulysse. Ayant excité la curiosité et l'intérêt, il s'interrompt avec adresse, et fait desirer plus vivement ce qu'il paroit refuser, la continuation de son affligeant récit. Son malheur est celui de tous qui émeut le plus sûrement : c'est l'oppression et la persécution. Toutes les ames appartiennent à l'homme persécuté : c'est l'effet naturel de ce sentiment de justice et de liberté qui règne impérieusement dans les cœurs. Victime dévouée à la haine d'Ulysse et à la lâche complaisance de Calchas, il a fui les autels et les couteaux déja levés sur lui.

7 Hic aliud majus miseris multoque tremendum
Objicitur magis, etc.

Cette peinture de Laocoon et de ses deux enfants étouffés et dévorés par deux serpents monstrueux est justement fameuse : expressions énergiques, images vives, harmonie imitative, tout y est réuni. Je ferai remarquer les coupes savantes employées dans plusieurs de ces vers :

Tranquilla per alta...

Cette circonstance est choisie avec goût. Ces serpents, voyageant sur une mer orageuse, ne feroient point d'effet; le calme profond fait mieux ressortir les mouvements de leur marche terrible : ce ne sont plus les flots, ce sont les monstres eux-mêmes qui frappent l'attention.

8 Horresco referens.

Ces mots font un bel effet; ce qu'on raconte avec effroi produit plus sûrement l'effroi.

9 *Incumbunt* pelago.

Cette expression est pleine de force.

10 Pectora quorum inter fluctus *arrecta*, jubæque
Sanguineæ exsuperant undas : pars cetera pontum
Pone legit, sinuantque *immensa volumine terga*.

La variété de ces coupes, dont pas une ne ressemble à une autre, est d'une grande beauté; la première sur-tout exprime parfaitement les cous des serpents dominant sur les eaux, et redressés en l'air. *Immensa volumine terga* rappelle ce beau vers de Racine :

> Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
> *Phèdre*, act. V, sc. viii.

Ces yeux remplis de sang et de feu, la vibration rapide de leurs langues sifflantes, sont des images terribles.

11 .... Spirisque ligant ingentibus, et jam
Bis medium amplexi, etc.

C'est avec un goût infini que la phrase s'arrête au mot *ingentibus*, dont la longueur exprime parfaitement celle des replis qui ceignent Laocoon; elle est encore mieux rendue par les vers qui suivent. Déja les serpents l'ont entouré deux fois par le milieu du corps, deux fois par son cou; et cependant leurs têtes s'élèvent au-dessus de la sienne. Ce malheureux lutte contre ces effroyables nœuds, tout couvert de sang et du poison de ces monstres. Images terribles! Le mot *vittas* ajoute à la beauté de la peinture : ce n'est point une victime ordinaire, c'est un prêtre des dieux, que les serpents dévorent; et les bandelettes, symbole de sa dignité sacrée, ne leur en imposent pas. La comparaison de ses cris avec les mugissements d'un taureau qui s'enfuit, blessé au pied des autels, n'a rien de bien ingénieux; mais rien n'égale la hardiesse du mot *excussit securim* (a secoué la hache), qui exprime si bien le mouvement de tête de la victime frappée.

L'épithète *incertam* est aussi parfaitement choisie. Ce mor-

ceau étoit un des plus difficiles à traduire, parce que la poésie descriptive est celle pour laquelle notre langue, dénuée de longues et de brèves, a le moins de ressources.

A l'époque où Virgile composa ces vers, on ne connoissoit pas encore à Rome le fameux groupe de Laocoon et de ses fils dévorés par des serpents : ainsi le poëte a précédé le sculpteur. Mais c'est ici sur-tout qu'il faut remarquer la différence qui existe entre la sculpture, la peinture et la poésie : les deux premières ne peuvent peindre qu'un moment, la poésie peint plusieurs moments successifs. Ainsi Virgile nous montre les serpents partant de Ténédos, voyageant sur les eaux, abordant ensemble au rivage, saisissant d'abord les deux fils de Laocoon; leur père volant à leur secours, lui-même saisi par ces monstres, et les tourments affreux produits par leurs morsures. Le sculpteur n'a pu peindre que le moment où les fils et le père sont en même temps la proie des serpents. En supposant que Virgile ait servi, dans quelques détails, de modèle au sculpteur, il en est quelques uns où celui-ci a été obligé d'abandonner les idées du poëte. Ainsi, celui-ci, après avoir fait replier deux fois les serpents autour de la taille et du cou de Laocoon, peint leurs têtes s'élevant au-dessus de la sienne; ce qui, dans la sculpture, auroit présenté à l'œil deux pointes désagréables, et l'auroit mal-à-propos distrait de l'ensemble de ce bloc magnifique. Virgile a bien pu faire sortir de la bouche du grand-prêtre des cris épouvantables, et semblables au mugissement d'un taureau frappé de la hache; mais cette idée ne pouvoit convenir au sculpteur, qui n'auroit pu exprimer ces cris qu'en ôtant au visage du pontife le caractère de calme et de dignité qui, dans ce groupe, est le premier objet de l'admiration des connoisseurs. Mais supposons le sculpteur méditant cet admirable ouvrage : « Je veux, se sera-t-il dit, mettre dans ma composition toute la variété et toute l'expression dont le sujet est susceptible; je veux que les enfants soient de deux âges différents, et que la différence des âges produise celle de l'expression; je veux mettre sur le visage du père, et le caractère de la souffrance, et celui de la pitié paternelle : sa douleur n'est point celle d'un homme ordinaire; je veux que ses traits soient altérés et non déformés, et que la dignité du pontife se montre encore dans l'homme souffrant. » Toutes ces conceptions se trouvent en effet dans ce groupe inimitable. Joignons à cela le jeu des nerfs, des muscles, moins ressenti dans le corps plus foible et plus délicat des enfants, et plus prononcé dans celui du père; tant d'autres beautés réunies sur le marbre vivant ou plutôt mourant, selon la sublime expression de Sadolet, *veros saxo moriente dolores* : et bénissons à jamais le hasard heureux qui a fait découvrir ce beau monument dans une fouille des bains de Titus.

12 Dividimus muros et mœnia pandimus urbis, etc.

Ces vers, où Virgile peint l'entrée de la fatale machine, sont un des plus beaux passages de ce livre. Il a mis en contraste avec beaucoup d'art l'effroi de ce moment terrible, avec la joie et l'empressement aveugle des Troyens travaillant eux-mêmes à leur perte; et, ce qui est encore d'un plus grand effet, avec l'ingénuité confiante des jeunes garçons et des jeunes filles, qui, aidant à ce travail funeste, se plaisent à saisir la corde qui traîne le monstre, se font un sujet d'allégresse de ce qui menace leur ville, le palais de leur roi et leurs propres foyers, fêtent à l'envi leur ruine, et chantent, pour ainsi dire, leur cantique de mort.

13 O patria, o divom domus Ilium, et incluta bello
Mœnia Dardanidum!

L'apostrophe est toujours d'un grand effet dans Virgile, parce qu'il ne la prodigue pas; ici cette figure est belle et touchante. C'est avec la même sensibilité que les tribus des Hébreux, dans un chœur d'*Esther*, modèle de la poésie lyrique, s'écrioient :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées
Par cent miracles signalées;
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?
RACINE, *Esther*, act. I, sc. II.

Il faut faire observer aux jeunes poëtes que plus les figures sont brillantes, plus il faut en user avec sobriété; l'apostrophe doit toujours s'annoncer comme l'expression d'une émotion vive, et l'élan d'une ame fortement affectée.

14 .... Quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.

Rien n'est plus pathétique et plus naturel à-la-fois que ces souvenirs des avertissements inutiles des malheurs dont l'admission de la fatale machine menaçoit les Troyens. Il n'y a point de malheureux dont la pensée, par un instinct invincible, ne revienne vers les circonstances et les pronostics qui ont précédé et présagé son désastre : le regret de n'en avoir pas profité ajoute encore au malheur. C'est toujours dans une profonde connoissance du cœur humain que Virgile puise ses plus grandes beautés. Des deux présages marqués par le poëte, le premier est peut-être le plus frappant : quatre fois, près d'entrer, le colosse homicide s'arrête tout-à-coup sur le seuil même des portes de la ville qu'il menace.

15 Vertitur interea cœlum, et ruit *oceano nox*,
Involvens *umbra magna* terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos.

Ces vers sont beaux d'images et d'harmonie; le monosyllabe qui termine le premier est un des artifices dont Virgile s'est servi quelquefois heureusement pour marquer à l'oreille la chute subite d'un objet quelconque. On lit dans le premier livre, *Insequitur cumulo præruptus aquæ mons;* dans le cinquième, *Procumbit humi bos.*

On doit remarquer ici la belle consonnance d'*umbra magna*, si propre à exprimer le voile immense que jette la nuit sur l'univers.

16 ...... Per amica silentia lunæ...

Cette expression est d'une hardiesse remarquable, si elle signifie, comme je le crois, que la lune favorisoit les Grecs de son absence. En effet, sa présence les auroit trahis : on peut donc dire poétiquement que son absence leur garde le secret; c'est sans doute ce que Virgile veut exprimer.

17 Laxat *claustra* Sinon...

Le mot *claustra* est encore un exemple de la variété infinie des expressions que Virgile a employées à représenter ce que nous appelons le cheval de bois. L'énumération des guerriers qui sortent de ses flancs se termine ingénieusement par le nom de celui qui l'avoit fabriqué :

Et ipse doli fabricator Epeus.

18 Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, etc.

Ces vers mêmes sont pleins d'élégance et de douceur; mais l'apparition d'Hector à Énée est, sous plusieurs rapports, d'une admirable beauté. Virgile, par la nature de son sujet, ne pouvant offrir ce héros vivant, comme le fait Homère, le reproduit du moins pour quelque temps à notre pensée par l'artifice d'un songe, et nous le montre, dans l'espace d'un

petit nombre de vers, tel qu'il étoit aux jours de sa gloire : contraste qui console de l'état horrible où le réduisit l'impitoyable Achille.

Énée, non encore instruit de ce qui se passe dans Troie devenue la proie des Grecs, ne pouvoit l'être d'une manière plus forte et plus frappante que par l'apparition de celui qui l'avoit le plus courageusement défendue : par ce récit le lecteur est déja transporté au milieu de cette ville en flammes.

Cet épisode touchant influe sur le reste du poëme, par l'ordre qu'Hector donne à Énée de chercher un nouvel empire au-delà des mers : jamais composition poétique ne fut plus belle et plus savante.

19 .... Quanquam secreta parentis
Anchisæ domus, arboribusque obtecta recessit, etc.

L'éloignement de la maison d'Anchise, reléguée dans un bois, étoit nécessaire pour justifier Énée de n'être pas déja réuni aux défenseurs de Troie.

20 In segetem veluti quum flamma furentibus Austris
Incidit, etc.

La beauté des images et de l'harmonie imitative rend cette comparaison admirable. On entend et la course rapide de la flamme, et celle du torrent qui se précipite, grossi des ruines de tout ce qu'il rencontre. L'image du berger épouvanté, prêtant du haut d'un rocher une oreille attentive au bruit dont il ignore la cause, est d'une extrême beauté. Mais ici se présente une objection, et je demande la permission de conter comment et par qui elle me fut faite pour la première fois. J'étois à Ferney en 1776; M. de Voltaire me pressa beaucoup de lui lire de suite ma traduction des deuxième et quatrième livres de l'*Énéide*. Sa critique épargna les deux ou trois premières comparaisons qui se trouvent dans le récit d'Énée; mais, lorsque arriva celle où ce héros compare la superbe Troie, tombant du faîte des grandeurs, à la chute d'un arbre antique attaqué par les coups redoublés des bûcherons, succombant enfin, et couvrant la montagne de sa ruine immense, il m'arrêta, et me dit avec humeur : « Mais, monsieur, est-il « convenable qu'Énée emploie dans son récit des comparaisons « qui ne conviennent que dans la bouche du poëte? » Je lui répondis qu'Énée étoit né dans l'Orient, que les Orientaux aiment tout ce qui est figuré, les allégories et les comparaisons. J'ajoutai : « Un de nos plus grands poëtes a fait dire à « Henri IV, en parlant de la mort de Joyeuse :

« Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
« Des baisers du Zéphire et des pleurs de l'Aurore,
« Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,
« Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents... »
VOLTAIRE, *Henriade*, ch. III.

Un sourire un peu embarrassé fut sa réponse.

21 Ecce autem telis Panthus, etc.

Cette rencontre de Panthée est, pour plus d'une raison, très ingénieusement imaginée. Tout la rend intéressante : il est prêtre d'Apollon; il porte d'une main les symboles des mystères sacrés et ses dieux vaincus; de l'autre il conduit son petit-fils. C'est une manière heureuse de présenter au lecteur l'image de Troie livrée à la flamme et au fer : rien de plus animé, de plus énergique et de plus touchant que la description que Virgile en a mise dans la bouche de ce personnage auguste. Voltaire en a fait une belle imitation dans la tragédie de l'*Orphelin de la Chine* (acte I, scène II).

22 .... Juvenisque Corœbus.

C'est avec beaucoup de goût que Virgile a mis au nombre de ceux qui suivent Énée le jeune Corèbe, amant de Cassandre : cela prépare la scène touchante où il se précipite au milieu des Grecs pour leur arracher son amante.

23 Quos ubi confertos audere in prælia vidi, etc.

Ce discours d'Énée est l'expression la plus vive du désespoir courageux. Le vers qui le termine,

Una salus victis nullam sperare salutem,

a été souvent traduit ou imité; il est d'une grande vérité : *se battre en désespéré* est passé en proverbe. La comparaison qui le suit a quelque chose d'énergique et de sombre, très convenable à la situation du héros et des braves qui l'accompagnent; ce sont des loups furieux qui s'élancent au milieu d'une ombre épaisse, pressés par la rage d'une faim dévorante; et, ce qui est plus pressant encore que leurs propres besoins, par les besoins de leurs petits. On aime à rencontrer cette expression énergique de l'instinct paternel dans une description de la fureur guerrière : elle plaît par le contraste.

24 ...... Nox atra cava circumvolat umbra.

Voilà encore une de ces consonnances qui ajoutent infiniment à la force de l'expression. Observons que la première partie du récit du sac de Troie est dans la bouche d'Hector, la seconde dans celle du prêtre d'Apollon, le reste dans celle d'Énée : de là naît la variété si nécessaire dans un long récit.

25 Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina.

Il y a ici une belle gradation; les morts qui jonchent les rues sont moins touchants que ceux qui périssent dans leurs maisons, et moins encore que ceux qui sont immolés dans les temples où ils ont cherché un asile. Corneille, dans le récit de Cinna, qui contient peut-être les plus beaux vers qui existent dans notre langue, paroît s'être souvenu de ce passage de Virgile :

Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques, etc.
Cinna, act. I, sc. III.

Ce dernier vers renferme lui seul les deux dernières parties de la gradation que j'ai remarquée dans ceux de Virgile.

26 ...... Et plurima mortis imago.

Ce trait est beau, parce que, dans une mêlée, ce qu'il y a de plus affreux, c'est la variété des blessures qui distinguent les victimes de la guerre; c'est l'horrible variété des formes sous lesquelles la mort se présente de toutes parts.

27 Primus se, Danaum magna comitante caterva, etc.

Les peintures générales du massacre ne pouvoient suffire au tableau de cette désastreuse nuit; il a fallu décrire des engagements particuliers. La rencontre et la méprise d'Androgée, qui prend les Troyens pour des Grecs, sont ingénieusement imaginées, ainsi que le stratagème qu'emploient les premiers, en se revêtant des armes de leurs ennemis tombés sous leurs premiers efforts; d'autant que le déguisement, par une nouvelle méprise très-naturelle, produira par la suite une aventure fort tragique et fort touchante.

28 Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem, etc.

L'idée de cette comparaison, quoique belle, l'est moins que l'exécution, surtout sous le rapport de cette harmonie imitative si admirable dans Virgile, et si méconnue. Il n'y a personne qui ne sente la beauté de la différence des sons qui existe entre les deux moitiés de ce vers :

Pressit humi nitens trepidusque repente refugit;

dont l'une, par le mot *nitens*, exprime si bien le pied du voyageur appuyé sur le serpent; et l'autre, par des dactyles multipliés, exprime si bien sa fuite précipitée. Le vers suivant est encore plus admirable :

> *Adtollentem* iras, et cærula colla tumentem...

Au lieu de dire, comme tout le monde eût pu le faire, *se dressant en courroux*, le poëte dit avec une hardiesse qui n'est admissible que dans sa langue, ou dans celles qui s'en rapprochent, *dressant sa colère.* L'étendue du mot *adtollentem* semble déployer le serpent dans toute sa longueur.

> 29 *Ecce trahebatur* passis Priameia virgo
> Crinibus a templo Cassandra adytisque Minervæ, etc.

On ne peut en moins de vers tracer un plus touchant tableau; quiconque a du goût sent quelle harmonie mélancolique résulte de ces mots *ecce trahebatur.* Dans tout le reste, pas une expression qui ne concoure à l'effet. C'est une vierge traînée par des soldats; cette vierge est fille de Priam, le plus grand roi de l'Asie, et la grandeur de l'infortune se mesure toujours par la hauteur de la chute; elle est arrachée, non seulement au temple, mais au sanctuaire de la divinité même dont elle est la prêtresse; elle ne peut, dans cet horrible état, lever vers le ciel que ses yeux, car ses foibles mains sont chargées de chaînes. La répétition du mot *lumina* est d'un bel effet. La douleur et le désespoir du jeune Corèbe, à qui sa main est destinée, ont été adroitement préparés, comme nous l'avons vu dans les vers précédents.

> 30 Apparent; primi clypeos mentitaque tela
> Agnoscunt, atque ora sono discordia signant.

On ne peut exprimer plus élégamment l'artifice de ces armes empruntées, et la différence du langage qui trahit les Troyens. La suite de cette description est pleine de détails qui ajoutent à l'intérêt : c'est Corèbe qui succombe le premier, cela est naturel; combattant pour sa maîtresse, il a droit d'être la première victime, car l'amour ne calcule point le danger; il meurt auprès de l'autel dont son amante est prêtresse. On donne ensuite des regrets à la probité et à la vertu immolées dans la personne de Rhipée, à la mort d'Hypanis et de Dymas, tués par leurs propres concitoyens; enfin Panthée est mal protégé par sa piété et par les ornements d'un prêtre d'Apollon. Tout ce choix admirable et varié de circonstances ajoute à la perfection du tableau. Cependant Énée avoit à s'excuser d'avoir échappé à ce massacre; il ne faut pas que son courage soit soupçonné: aussi Virgile met à propos dans sa bouche cette belle apostrophe :

> Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
> Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
> Vitavisse vices Danaum; et, si fata fuissent
> Ut caderem, meruisse manu.

Virgile ne pouvoit faire jurer Énée par rien de plus saint et de plus touchant que les cendres d'Ilion, et les dernières flammes qui dévorèrent ses habitants. Ce n'est pas non plus sans intention qu'il fait dire à son héros qu'il s'arrache à ce combat avec un vieillard et un Troyen blessé par Ulysse; c'est assez dire que sa défense étoit devenue impossible.

> Protinus ad sedes Priami clamore vocati, etc.

Dans cette admirable peinture de la dernière nuit de Troie, l'intérêt est toujours croissant. Nous avons parcouru les scènes de carnage dont cette malheureuse ville est le théâtre; mais c'est le palais du roi qui devient maintenant l'objet de tous les efforts des assiégeants et des assiégés. Là réside ce que Troie a de plus touchant et de plus auguste : un monarque également intéressant, et par son âge, et par ses vertus, et par sa longue infortune; autour de lui se sont rassemblés les restes d'une famille à moitié moissonnée par Achille; c'est le sanctuaire de toutes les douleurs et de toutes les vertus. Aussi le ton du poëte semble-t-il augmenter de force et de chaleur pour peindre ces intéressants tableaux des grandeurs humaines précipitées.

Toute cette peinture de l'assaut livré au palais de Priam est pleine de verve, de rapidité et de pathétique; ce qu'on y remarque de plus touchant, c'est le désespoir des Troyens, qui, au défaut d'autres armes, se défendent avec les combles mêmes et les débris du palais, et roulent sur l'ennemi des poutres dorées, monuments de l'antique magnificence de leurs ancêtres.

> 31 ... Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus
> Tectorum inter se Priami, postesque relicti
> A tergo, etc.

C'est dans les plus petits détails qu'on reconnoît souvent le mieux le grand talent de Virgile. Il avoit à exprimer ici une fausse porte, ou un passage de communication entre les différents appartements du palais : cela a peu d'importance; mais si c'est par cette porte et par ce passage que, dans des temps plus heureux, Andromaque, sans suite, conduisoit à son aïeul le jeune Astyanax, ce petit détail acquiert un grand intérêt. Ce n'est plus cette porte que l'on voit, c'est la plus tendre des meres, le plus chéri des enfants, le plus grand et le plus heureux des rois, et le souvenir attendrissant de cette grandeur évanouie. La peinture de la tour renversée sur les ennemis n'est pas moins admirable : la facilité qu'avoient les Troyens de voir de là leur ville entière, et les vaisseaux des Grecs, et leur camp, augmente le regret du sacrifice qu'ils font de ce monument à la nécessité de se défendre. L'harmonie imitative produite par la coupe variée de la mesure est une des principales beautés de cette peinture; je les indiquerai aux lecteurs qui ne sont pas accoutumés à saisir ces effets :

> Aggressi ferro circum, qua *summa* labantes
> Juncturas tabulata dabant, convellimus altis
> *Sedibus*, *impulimusque*. Ea lapsa repente ruinam
> Cum sonitu *trahit*, et Danaum super agmina late
> *Incidit* : ast alii subeunt, etc.

Ce dernier trait exprime vivement une des choses les plus frappantes dans les chocs militaires, les morts remplacés à l'instant par des soldats qui succèdent à leurs dangers. J'ai tâche d'en rendre la précision et l'énergie. Peu de personnes m'ont paru avoir bien compris la description de cette tour, et les efforts que font les Troyens pour la renverser. Il me semble que Virgile la suppose appuyée sur le comble du palais, de manière à procurer aux habitants de Troie une vue très-étendue sur le camp des Grecs et sur la mer. Les ouvertures entre les combles du palais et le pied de la tour donnant plus de prise aux Troyens qui veulent la renverser, c'est là qu'ils l'attaquent, qu'ils l'ébranlent avec des leviers de fer introduits dans ces ouvertures exprimées par ces mots, *qua summa labantes juncturas tabulata dabant.*

> 32 Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus, etc.

Il étoit naturel que, dans l'attaque du palais, Pyrrhus tînt la place d'Achille son père. On ne peut rien ajouter à la vivacité des couleurs dont Virgile l'a peint exerçant sur le palais de Priam cette terrible hérédité de haine et de vengeance qui lui fut léguée par le plus irréconciliable ennemi des Troyens. Les vers où il le compare à un jeune serpent débarrassé de sa vieille dépouille, tout brillant de jeunesse, et s'étalant fière-

ment aux rayons du soleil, sont de la plus belle et de la plus riche poésie. Dans cet assaut donné au palais, Virgile a sagement marqué les différents degrés de l'attaque, et suspendu la catastrophe; Pyrrhus, la hache à la main, assiége la porte, et lui fait une large ouverture: c'est, pour ainsi dire, le premier acte. Les oreilles sensibles à l'analogie que mettent les grands poëtes entre les sons et les idées n'entendront pas sans un extrême plaisir les vers suivants :

Apparet domus intus, et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum, etc.

La répétition du même verbe, tout composé de syllabes longues, fait un bel effet. L'imagination s'enfonce dans les profondeurs de ces vastes et augustes demeures, sanctuaire de la royauté; et déja l'œil voit de loin les scènes douloureuses dont ces lieux vont être le théâtre: les femmes éplorées, collant leurs bouches tremblantes sur ces portes sacrées, sont le trait le plus touchant de ce tableau. Pyrrhus poursuit son attaque, les portes succombent, et le torrent des Grecs se précipite dans l'intérieur du palais.

33 .... Vidi ipse furentem
Cæde Neoptolemum, etc.

Ce tableau de Pyrrhus au milieu du carnage rappelle ces vers de Racine dans *Andromaque :*

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Errant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Act. III, sc. VIII.

Ce dernier trait me paroît supérieur aux vers de Virgile. Tout ce qui suit est du plus grand pathétique; c'est Hécube et ses cent brus, dans chacune desquelles souffre sa maternité; c'est Priam souillant de son sang l'autel que lui-même avoit consacré :

Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum, etc.

Racine paroît aussi avoir voulu imiter ce vers, quand il fait dire à Aricie :

J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison
Six frères : quel espoir d'une illustre maison !
Phèdre, act. II, sc. I.

34 Forsitan et Priami fuerint quæ fata requiras.

Je ne crois pas qu'il y ait rien dans Homère d'aussi beau que ce récit de la mort de Priam. Que, surpris au milieu de son palais, déja vaincu par le chagrin et la vieillesse, il perde sous les coups de Pyrrhus une vie prête à s'éteindre, cela seroit déja touchant; mais que ce monarque ranime sa vieillesse, et, résolu de mourir en roi, arme ses foibles mains d'un fer inutile; qu'Hécube, réfugiée avec ses malheureuses filles sous un laurier sacré, à côté d'un autel protecteur, détourne ce vieillard d'un vain projet de défense, et le place à côté d'elle; qu'un de ses enfants, poursuivi par Pyrrhus, vienne tomber mort à ses pieds, et souille de son sang ses cheveux blanchis par l'âge; qu'alors l'indignation paternelle s'exhale en imprécations; que, par un dernier effort, il jette d'un bras débile un trait languissant qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus; que ce guerrier naturellement violent, et surtout irrité par la comparaison que fait Priam de sa lâcheté avec la magnanimité de son père qui lui rendit le corps d'Hector, le traîne à l'autel, et termine sa vie : voilà une belle, une admirable, une sublime composition. Tous les détails ajoutent à l'ensemble; la comparaison d'Hécube et de ses filles avec de foibles colombes qui se pressent l'une contre l'autre pendant l'orage, est à-la-fois gracieuse et touchante. Rien n'est plus pathétique que le discours de Priam couvert du sang de son fils :

Telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinus ære repulsum,
Et summo clypei nequicquam umbone pependit.
Cui Pyrrhus, etc.

Cette peinture est admirable. Une élision heureuse exprime bien la foiblesse du trait qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus, et demeure suspendu à l'airain qu'il effleure. L'indignation de Pyrrhus, attaqué dans ce qui le touche le plus, dans sa gloire et dans son orgueil à-la-fois, rend plus excusable l'atrocité de sa vengeance.

Au reste, pour bien juger des caractères violents et des excès terribles qui en sont la suite, il est nécessaire d'examiner deux choses : quelles étoient les mœurs à l'époque dont Homère et Virgile nous peignent les événements, et jusqu'à quel point ces mœurs convenoient à la poésie. La Grèce, au temps d'Homère, étoit peuplée de petits états rivaux qui sortoient à peine de la barbarie, et se trouvoient placés entre un reste de férocité et un commencement de civilisation; des rivalités de ces petites peuplades naissoient des haines violentes, et de ces haines des vengeances atroces : c'est ce qu'on pourroit appeler *les passions primitives*. Les droits de la nature, avec toute la force de l'instinct, existoient encore entre les parents et les amis; mais, entre ennemis, sa voix étoit entièrement étouffée. Ces habitudes de haines une fois établies, après avoir divisé les états, bouleversoient les familles; de là les haines fameuses d'Étéocle et de Polynice, d'Atrée et de Thyeste, les imprécations d'OEdipe contre son fils; de là aussi des contrastes frappants dans les caractères et les actions. Achille aime Patrocle autant qu'il hait Agamemnon; et c'est ce contraste de tendresse et de fureur qui nous attache à lui, beaucoup plus que le caractère égal et peut-être un peu monotone du héros de l'*Énéide*. Ce ne sont point là des défauts marqués dans sa peinture, comme l'a dit Boileau; ce sont de grandes passions se portant avec la même impétuosité vers les bonnes et les mauvaises actions, vers la haine et l'amitié; ces deux excès se balancent dans ces sortes de caractères d'une manière tout-à-fait intéressante pour le lecteur, qui y trouve le charme des oppositions et de la variété. Cet Achille, qui a traîné trois fois le cadavre d'Hector autour des murailles de Troie, s'émeut tout-à-coup lorsque Priam lui dit : « Achille, souviens-« toi de ton père Pélée; peut-être que dans ce moment il trem-« ble pour les jours de son fils. » Achille, à ces mots, se rend à la nature : ce n'est déja plus l'ennemi d'Hector; il se souvient seulement des malheurs de la paternité; sa tendresse pour son père, si adroitement réveillée, lui recommande le père malheureux qui baise ses mains encore sanglantes du meurtre de son fils. Voilà la nature, voilà les mœurs primitives. Il y a plus : les lecteurs, attentifs aux horribles traitements qu'Achille fait éprouver au cadavre d'Hector, y voient moins encore sa haine pour le Troyen, qu'une horrible expiation de la mort de son ami : ce n'est pas un rival qu'il punit, c'est le meurtrier de Patrocle; et, sous ce rapport, il est intéressant dans son atrocité même. La civilisation n'avoit pas encore amené ces sentiments de bienveillance philosophique pour tout ce qui est homme, et ce code de la guerre, où l'on trouve toute l'humanité dont cet horrible métier est susceptible : le sang des prisonniers couloit sur le bûcher des morts pour consoler leurs ombres. On a voulu comparer les mœurs de cette époque à celles de la chevalerie; et, en effet, quelques nuances, le courage, et surtout le sentiment d'honneur, semblent les rapprocher; mais la chevalerie ressemble encore

bien peu aux mœurs et aux passions primitives. La barbarie de ces temps étoit de l'ignorance, et non de la férocité; une sorte de politesse et de galanterie, inconnue aux Grecs de ces temps-là, distinguoit les caractères chevaleresques.

Maintenant examinons jusqu'à quel point ces mœurs primitives, foiblement adoucies par un commencement de civilisation, conviennent à la poésie. La poésie vit de la peinture des grandes passions et des émotions fortes; cette seule observation décide la question : un certain degré de civilisation affoiblit l'énergie des caractères et l'explosion des passions violentes. Pyrrhus immolant le vieux Priam est du temps d'Homère; Énée prêt à pardonner au jeune Turnus est du siècle d'Auguste. Mais, puisque nous en sommes revenus à Pyrrhus, n'oublions pas que Priam vient de reprocher à ce héros, héritier de toute la fierté d'Achille, d'avoir dégénéré de son père: c'est ce mot qui décide la mort de Priam; et si ce malheureux prince, au moment où Pyrrhus est prêt à tuer son fils, se fût écrié, « Songe quelle eût été la douleur d'Achille, si sous ses « yeux l'on eût attenté à tes jours! » peut-être que ce peu de mots l'auroit désarmé.

35 .... Subiit cari genitoris imago
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem, etc.

Énée a rempli ses devoirs de héros et de citoyen; mais il est fils, époux et père. On ne pouvoit revenir à ce que lui imposent ces titres d'une manière à-la-fois plus ingénieuse et plus touchante : il vient de voir périr un prince infortuné; ce prince est de l'âge de son père; toute sa tendresse se réveille à ce souvenir. Ce passage prouve combien les poëtes sont obligés d'étudier le cœur humain, pour en toucher tour-à-tour les différentes cordes. Ils doivent apprendre la savante généalogie des idées, comment elles sont de proche en proche réveillées les unes par les autres. C'est un art que Virgile a peut-être mieux connu qu'Homère; on pourroit dire que l'un a plus d'instinct, l'autre plus de raison poétique : ces nuances si fines, ces passages si délicats, se trouvent plus rarement dans son modèle.

36 Jamque adeo super unus eram, etc.

Virgile a grand soin de conserver à son héros toute sa dignité : après la mort de Priam il se trouve seul; tous ses compagnons l'ont abandonné; l'inutilité de ses efforts le rend donc naturellement à la défense de sa famille.

37 .... Quum limina Vestæ
Servantem et tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida adspicio, etc.

La fameuse Hélène, cause de tant de maux, devoit nécessairement paroître dans quelqu'une des scènes de cette épouvantable nuit : pour mieux sentir avec quel art Virgile choisit, pour la peindre, les circonstances, le lieu, et saisit les convenances, il faut rappeler un des plus beaux passages du troisième livre de l'*Iliade*, relatif à Hélène. Des vieillards assis sur les remparts de Troie la voient passer auprès d'eux. Ces vieillards, dit Homère, ont à peine encore quelques gouttes de sang dans les veines; cependant, à son aspect, ils s'écrient tous à-la-fois : « Qu'elle est belle! Il n'est pas étonnant que « deux empires se soient armés pour elle » Voilà, ce me semble, le plus bel éloge qu'on ait fait de la beauté. Ce cri d'admiration n'auroit pas eu la même valeur dans des bouches plus jeunes: c'est ce qui m'a fait dire, dans un éloge d'Homère :

Par la voix des vieillards tu louas la beauté.
Imagination, ch. v.

Au moment où les vieillards troyens louoient ainsi Hélène, Troie existoit encore; Priam lui-même voyoit moins en elle la cause de ses malheurs, que l'épouse de Pâris son fils. Mais, dans le moment présent, Troie a péri victime de ses funestes charmes; ce n'est donc plus la belle et séduisante Hélène qu'il falloit peindre, c'est l'Hélène destructrice d'Ilion: c'est ce que Virgile a fait d'une manière sublime. Tourmentée par ses remords, fléau de sa patrie et des Troyens, elle se cache dans l'ombre auprès de l'autel de Vesta, la plus révérée des déesses de Troie.

Il n'y avoit que deux déesses à qui il convînt de protéger Hélène: Vénus, parceque c'est à elle que cette femme devoit ses célestes attraits; Junon, parcequ'elle avoit détruit une ville que cette déesse abhorroit : mais cette protection convenoit mieux encore à celle qui étoit à-la-fois la mère des Amours et celle d'Énée. Du reste, ce passage prouve ce que j'ai dit ailleurs, que les dieux ne se montroient sans voile que dans les occasions importantes : c'est pour calmer un emportement violent, et empêcher la mort d'une des beautés les plus chères à Vénus, que cette déesse se montre dans tout l'éclat de la divinité. Son discours est doux et touchant; il ne faut pas oublier de remarquer ces mots, *quonam nostri tibi cura recessit?* Vénus, pour mieux déterminer Énée, veut être de la famille malheureuse qu'elle recommande à sa tendresse, et qu'il a long-temps abandonnée.

38 Adspice; namque omnem, quæ nunc obducta tuenti
Mortalis hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam, etc.

Ce passage, où Vénus, levant le bandeau mortel qui couvre les yeux d'Énée, lui montre tous les dieux ennemis de Troie occupés à sa destruction, et Jupiter même les excitant contre elle, est imité d'Homère, mais avec une grande supériorité de mouvement et d'images : on pourroit dire que cette lutte de deux grands poëtes est plus intéressante que tous les combats qu'ils ont décrits, etc.

39 Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
Quum ferro adcisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim, etc.

Cette comparaison est une des plus magnifiques de l'*Énéide*, non qu'elle offre rien de bien rare et de bien nouveau, mais parceque l'harmonie et les images en sont admirables. C'est un vieux frêne qui, du sommet d'une montagne, domine au loin tout le paysage. On ne pouvoit mieux peindre une ville antique et puissante; on ne pouvoit mieux exprimer l'acharnement des bûcherons ligués pour sa ruine. Cet arbre balançant dans l'air sa tête ébranlée, et menaçant de sa chute ceux mêmes qui le détruisent, présente une image d'une grande beauté. Cet arbre enfin succombe, pousse un dernier gémissement, et couvre la montagne de son vaste débris. Ce fut à cette comparaison que Voltaire m'arrêta dans la lecture que je lui fis de ma traduction du second livre de l'*Énéide*, pour me faire observer que le poëte seul avoit le droit de faire des comparaisons. Indépendamment des raisons que j'ai alléguées plus haut en faveur de Virgile, je laisse à juger au lecteur si la beauté de cette comparaison n'a pas droit d'obtenir grace pour la petite inconvenance que Voltaire s'est permise lui-même, en faisant parler non un ancien, non un personnage oriental, mais un Français dans un entretien avec Élisabeth.

40 .... Ducente deo flammam inter et hostis
Expedior.

J'ai déja remarqué de quel secours étoit le merveilleux pour sauver le poëte de ce que la vérité et la nature peuvent offrir des circonstances embarrassantes. Comment, sans le secours

de Vénus, son fils auroit-il pu, dans cette ville devenue la proie des Grecs, arriver, à travers le fer et le feu, au palais de ses ancêtres, préservé de la destruction par un autre miracle?

41 Abnegat excisa vitam producere Troja,
Exsiliumque pati.

Cette double répugnance prêtée à Anchise de survivre à Troie et d'endurer l'exil est noble et naturelle : on peut dire que les habitudes sont les dernières passions des vieillards, elles survivent à toutes celles que donne la nature et qu'affoiblit l'âge; et plus elles sont anciennes, plus on sait qu'elles ont de force. On pourroit voir dans les derniers vers de ce discours d'Anchise combien Virgile, toujours fidèle à la dignité de l'épopée, sait donner de noblesse aux plus petits détails. Anchise allègue ses infirmités; mais ces infirmités n'ont rien de vulgaire, c'est Jupiter qui l'a frappé du vent terrible de la foudre, *fulminis efflavit ventis*. Le discours d'Énée pour le déterminer à la fuite est d'un pathétique digne de la tragédie : les mouvements les plus passionnés de l'amour filial, les images les plus vives, les expressions les plus energiques, y sont prodigués; et ce seul discours prouve que Virgile, s'il n'avoit été le plus grand poëte épique de Rome, pouvoit en être le plus grand auteur dramatique. Le discours de Créuse n'est pas moins touchant : rien de plus modeste et de plus doux que ces mots, *Conjux quondam tua dicta*. Les scènes les plus pathétiques que puisse offrir la poésie sont celles où un personnage intéressant se condamne par un sentiment de vertu ou de désespoir à un sacrifice contre lequel réclame l'amour ou l'amitié; c'est ce qui a rendu de tout temps si intéressante la scène où Oreste et Pylade se disputent la mort. Cicéron nous parle de l'effet prodigieux que cette scène produisoit sur le théâtre romain.

42 Quum subitum dictuque oritur mirabile monstrum, etc.

Il n'y avoit que l'intervention des dieux qui pût déterminer Anchise à quitter sa patrie : le prodige que peint ici Virgile est du plus heureux choix; il s'opère sur la personne du jeune Ascagne, l'espoir et l'héritier des grandes destinées de Troie; la description en est vive et pittoresque; rien de plus élégant que les expressions,

Tactuque innoxia mollis
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

Comme le parti que va prendre Anchise doit influer sur les plus grandes destinées, de nouveaux prodiges se joignent au premier; la plus grande richesse d'expressions distingue la peinture de cette étoile miraculeuse qui va se perdre sur le sommet d'Ida, désigné par le présage comme lieu du rendez-vous des Troyens fugitifs. Tous ces prodiges multipliés consacrent de plus en plus et divinisent en quelque manière la famille d'Anchise, de qui doivent sortir les Romains et la race impériale des Césars. Virgile, qui ne néglige rien de ce qui peut augmenter la vraisemblance, ajoute à ces présages impérieux l'approche menaçante de l'incendie. Rien n'est plus fameux que la piété filiale d'Énée emportant son père à travers les flammes : la poésie, la peinture et la sculpture se sont disputé ce sujet à jamais intéressant.

43 ...... Longe servet vestigia conjux.

Il semble que, par cet ordre donné à sa femme de suivre de loin ses pas, Virgile ait voulu préparer le malheureux accident qui les sépare.

44 Est urbe egressis tumulus templumque vetustum
Desertæ Cereris, juxtaque antiqua cupressus
Religione patrum multos servata per annos :
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.

Ce passage est une nouvelle preuve du soin que prend Virgile d'ennoblir les plus petits détails. Ces vers ont pour objet le rendez-vous donné par Énée à tous les compagnons de sa fuite; mais ce qui suffiroit au romancier pour désigner un tel lieu ne suffit pas à l'épopée. Rien de plus noble et de plus auguste que la description de l'endroit où doivent s'assembler les compagnons d'Énée : c'est un temple vénérable par son antiquité et par ses ruines mêmes; près de ce temple est un cyprès également respectable par son grand âge, et parce-qu'il fut long-temps témoin des hommages rendus à la déesse de ce temple abandonné. Ces ruines, cette antiquité, transportent l'imagination jusqu'aux premiers âges de cette ville que dévorent aujourd'hui les flammes, et lui font toucher à-la-fois par la pensée son cercueil et son berceau.

45 ..... Sequiturque patrem non passibus æquis, etc.

Cette peinture du petit Ascagne suivant d'un pas inégal la marche de son père est remarquable par le naturel et la naïveté.

46 Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ; sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Jamais l'amour filial n'a été peint d'une manière plus touchante et plus vraie. Ce guerrier qui avoit affronté sans pâlir tous les traits des Grecs, et des bataillons entiers, maintenant qu'il est chargé du salut de son fils et de son père, le bruit le plus léger, le moindre souffle l'épouvante. On ne peut trop répéter aux jeunes poëtes combien on est sûr d'émouvoir les cœurs, quand on peint les grandes affections combattues ou triomphantes.

47 Jamque propinquabam portis, omnemque videbar
Evasisse viam, subito quum creber ad auris
Visus adesse pedum sonitus, etc.

Ici le poëte est arrivé au moment le plus difficile de cette magnifique narration. Créuse et Lavinie ne peuvent exister ensemble : il faut donc faire disparaître Créuse, mais de la manière la plus décente et la plus vraisemblable; c'est ce que fait Virgile. Près d'arriver à la porte de la ville, Énée croit entendre un bruit menaçant, et se croit poursuivi; son père, à son tour, croyant voir de loin les ennemis qui s'approchent, et distinguer l'éclat de leurs armes à travers l'épaisseur des ombres, presse son fils de précipiter ses pas. Énée obéit; et, l'imagination frappée des dangers de son père, il laisse derrière lui son épouse, qui s'égare : on ne pouvoit présenter de sa perte une cause plus vraisemblable, et même plus intéressante; c'est la tendresse du fils qui trahit celle de l'époux. Cependant toutes ces précautions n'ont pas mis ce passage à l'abri de la critique et même de la plaisanterie, comme le prouve cette strophe de Rousseau le lyrique, en parlant de Didon :

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Quitta les murs de Pergame,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?
Liv. II, ode VII.

Mais Virgile répond d'avance à toutes les critiques, et par le trouble d'Énée tremblant pour son père, et par son retour courageux dans cette ville en cendres, pour y chercher son épouse. Un autre avantage de cette narration, c'est que sans

ce retour nous aurions perdu la magnifique peinture des derniers moments, et, pour ainsi dire, des derniers soupirs de Troie, et celle des vainqueurs accumulant ses riches dépouilles et leur immense butin. Cette peinture, à-la-fois si précise et si brillante dans Virgile, se fût immodérément étendue sous la plume de Lucain ou de tout autre auteur moins sobre de détails et moins sévère dans sa composition. Un petit nombre de traits choisis lui a suffi : l'imagination fait le reste.

48 Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Tibris.

L'épithète de *Lydius*, Lydien, que Virgile donne au Tibre est ici synonyme d'*Étrurien* ou *Tyrrhénien*. Cette épithète prouve que Virgile adoptoit l'opinion de ceux qui croyoient les Étrusques originaires d'une colonie de Lydiens de l'Asie mineure. Les récits d'Hérodote sont conformes à cette opinion; mais Denys d'Halicarnasse la combat. Dans un ouvrage récent sur l'Égypte, M. Hamilton [1] rapporte une inscription en caractères étrusques, que deux voyageurs anglais ont, dit-on, récemment trouvée dans l'intérieur de l'Asie mineure; ce qui doit nous porter à croire au récit d'Hérodote, et nous ramener au sentiment de Virgile. Les Étrusques ont possédé primitivement tout le nord de l'Italie; le Tibre couloit dans leurs possessions; c'est par cette raison que Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Stace et d'autres poëtes latins ont fréquemment donné au Tibre l'épithète de *Tuscum*, ou d'autres semblables [2]. C. A. WALCKENAER.

49 Sed me magna deum genitrix his detinet oris.
Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Virgile a bien senti que la perte accidentelle de Créuse ne suffisoit pas à la dignité de l'épopée : le merveilleux vient donc à son secours. C'est Cybèle elle-même qui s'empare d'elle, et l'attache à son culte; Cybèle, la protectrice des Troyens, rompt les premiers nœuds d'Énée en faveur de l'hymen futur d'où dépendent ses destinées en Italie. On ne peut s'empêcher d'admirer cette composition pleine de convenance, et si féconde en ressources dans les sujets aussi difficiles à traiter que l'étoit celui-ci. Enfin, Virgile a su tirer avantage des inconvénients mêmes de cette partie de son sujet, et en faire un moyen épique. Créuse, inspirée par Cybèle, lui prédit ses grands destins, et l'empire qui l'attend au-delà des mers. Une chose remarquable, c'est que ses dernières paroles contiennent peu d'expressions de tendresse; tout se borne à ces mots où elle lui recommande Ascagne :

Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Elle est encore mère, mais l'épouse a disparu; cela ne peut s'expliquer que par son nouvel état : Créuse ne lui appartient plus, elle appartient aux dieux; ce n'est plus la femme d'Énée, c'est la favorite de Cybèle; et par ce nœud sacré tous les autres sont rompus. Virgile reconduit Énée à ses compagnons d'exil, dont le nombre se trouve prodigieusement accru : cela étoit nécessaire pour la fondation de la colonie. Enfin le jour se lève, les Grecs sont maîtres des portes de la ville, tout espoir est perdu : il part, et emporte son père au sommet de la montagne. Tel est ce second livre, éternellement admirable et par le sujet et par l'exécution. Virgile en a, dit-on, emprunté quelques idées et quelques passages de différents poëtes grecs; je n'irai point chercher les traces des emprunts qu'il a pu faire à des auteurs plus ou moins obscurs. Quel homme, se promenant au bord d'une belle rivière qui coule à plein canal, peut avoir l'envie et le loisir de rechercher quelles sources obscures, quelles filtrations cachées, ont augmenté de quelques gouttes d'eau l'abondance de son lit et la majesté de sa course!

1 Hamilton's, *Ægyptiana*, p. 217.
2 Voyez Cluverius, *Ital. antiqua*, p. 798

LIVRE III.

Ce livre, l'un des moins cités, des moins renommés de l'*Énéide*, est, à ce qu'il me semble, un de ceux où Virgile a montré le plus de goût, et quelquefois d'imagination. Ce livre, où sont racontées les aventures de la navigation d'Énée, comme Homère a raconté les voyages d'Ulysse, pourroit être appelé l'*Odyssée* de Virgile. Son imagination y a ajouté de nombreuses beautés. Le tombeau de Polydore; la veuve d'Hector, devenue l'épouse d'Hélénus, placée entre l'urne d'Astyanax et celle de son père, et se dédommageant, par une douce et consolante image de Troie, de tout ce qu'elle a perdu; le magnifique récit de Polyphème et des Cyclopes, si supérieur à celui d'Homère; la belle leçon d'humanité qu'il donne dans l'aventure du malheureux Grec reçu sur les vaisseaux troyens; tout cela est digne d'être mis à côté des plus grandes beautés de l'*Énéide*. Il règne d'ailleurs dans ce chant une grande variété de faits et de descriptions. La partie géographique devoit avoir pour les Romains un charme particulier : ils parcouroient sans cesse les mers de la Grèce, ou comme négociants, ou comme guerriers, ou comme vainqueurs; ils y retrouvoient par-tout les merveilles de la fable, les monuments de l'histoire, les trophées de leurs victoires, et le berceau de leurs dieux. Ces dieux leur étant communs avec les Grecs, on pourroit dire que leurs courses sur la mer étoient souvent des pélerinages pieux, dont le charme et l'intérêt sont perdus pour les voyageurs modernes, qui ne font plus que voir en curieux observateurs ce que les Romains adoroient en hommes religieux. Dans toute la partie géographique, Virgile a fait un heureux choix des lieux les plus fameux, les plus poétiques, et qui réveilloient le plus de souvenirs intéressants; de manière qu'on pourroit dire encore :

Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
BOILEAU, *Art. poét.*, ch. III.

On pourroit seulement se plaindre de cette multiplicité d'oracles mal interprétés qui prolongent la navigation vagabonde des Troyens; mais le poëte en a tiré parti, en prenant de là occasion de peindre des lieux célèbres, des aventures intéressantes, enfin les contrées habitées par leurs cruels ennemis. Tel est le charme de ce livre, qui réunit quelquefois l'intérêt de l'*Odyssée* à celui de l'*Iliade*.

1 Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum Superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja, etc.

Ce commencement est d'une beauté simple, noble et touchante. On y voit en peu de mots l'Asie bouleversée; le peuple de Priam détruit, quoique innocent; le superbe Ilion tombé du faîte des grandeurs; et Troie entière, Troie, l'ouvrage des dieux, fumante sur la terre. Cette dernière image est d'une grande beauté.

2 . . . . Classemque sub ipsa
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ.

Antandros subsiste encore au fond du golfe d'Andramitti; elle a conservé son nom. Cette ville est située, suivant nos meilleures cartes, à dix-sept milles géographiques au sud de Bounar-Bachy, où l'on a reconnu l'emplacement de l'ancienne

Troie. Antandros est placée au pied du mont Gargara, le plus haut sommet de l'Ida, nommé aussi *Alexandria*, parceque ce fut sur cette montagne que, suivant la tradition, Pâris décerna le prix de la beauté à Vénus. Hérodote, VII, 42; Thucydide, VIII, 108; Méla, I, 18; Pline, V, 30; Strabon, liv. XIII, 903 et 904, donnent d'intéressants détails sur Antandros.

C. A. WALCKENAER.

3 Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur, etc.

Ce vers renferme l'expression simple et forte d'un des plus grands malheurs qui puissent affliger l'homme; l'exil, et l'incertitude d'un asile.

4 Litora quum patriæ lacrymans portusque relinquo, etc.

Virgile excelle à peindre les affections les plus douces de l'ame, et particulièrement l'amour de la patrie. Mélibée dit dans la première églogue:

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva, etc.

Dans un des derniers livres de l'*Enéide*, on ne peut lire sans attendrissement la mort de ce guerrier qui regarde encore une fois le ciel, et se rappelle, en expirant, le doux pays d'Argos: *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* (Lib. X, v. 782.)

5 Et campos ubi Troja fuit.

Ce passage est justement cité par le marquis de Beccaria, dans ses *Recherches sur le style*, comme un trait sublime. Quelle description diroit autant que le trait si précis, mais si profond, *les champs où fut Troie?*

Ce seul mot de Troie rappelle la capitale de l'Asie, sa richesse et sa puissance, son long siége, sa longue résistance, et, comme le dit Virgile, la patrie des héros et des dieux. C'est une règle importante en poésie, de ne point dire ce que l'imagination peut suppléer; lui ôter ce travail, c'est lui ôter un plaisir; et on peut dire que dans ce cas la poésie s'enrichit de tout ce que le poëte ne dit pas. Quelles idées réunies de grandeur et de misère renferme ce peu de mots! Voltaire a heureusement imité ce passage dans sa *Henriade:*

Il découvre avec joie
Le foible Simoïs, et les champs où fut Troie.
Ch. IX.

On a mieux su distinguer de nos jours, qu'au temps de Virgile, *les champs où fut Troie.* Des voyageurs éclairés se sont empressés d'aller visiter ces lieux immortalisés par les vers d'Homère. En attendant le bel ouvrage que prépare M. de Choiseul-Gouffier sur cet objet, on peut consulter avec fruit ceux de M. Lechevalier, de Dallaway, de Morritt, et sur-tout celui de Gell, intitulé: *Topography of Troy*. A la page 107, cet auteur nous donne un plan topographique de la colline où *fut Troie*, et dont le village de Bounar-Bachy n'occupe qu'une partie. M. Gell calcule que l'emplacement de l'ancienne Troie pouvoit contenir cinquante mille habitants.

C. A. WALCKENAER.

6 Cum sociis, natoque, penatibus, et magnis dis.

Ce vers exprime avec une précision admirable tout ce qui accompagne Énée dans sa fuite: ce sont les objets à-la-fois les plus saints et les plus chers. Ce vers spondaïque, quoique terminé par un monosyllabe, a de la majesté.

7 Æneadasque meo nomen de nomine fingo.

« Sur la rive des mers un nouvel Ilion,
« Élevé par mes mains, avoit reçu mon nom. »

Cette ville conserve encore ce nom, et elle l'a communiqué au golfe à l'entrée duquel elle se trouve, qui s'appelle *Enos*, comme la ville. La rivière de Marizza, qui se jette dans ce golfe, est l'ancien Hèbre. M. de Choiseul, dans le second volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce*, a donné des détails intéressants sur l'état actuel de cette ville.

C. A. WALCKENAER.

8 Forte fuit juxta tumulus, etc

Cette histoire de Polydore est de l'intérêt le plus touchant. Tout concourt à cet intérêt, sa jeunesse, la tendresse de son père qui lui cherche un asile contre les dangers de la guerre chez un allié perfide, sa mort malheureuse et cruelle; joignez-y d'autres idées accessoires, la fin des grandeurs de Troie, le commencement d'une fatale guerre, le respect que l'on doit au malheur et aux tombeaux, la peinture admirable que fait Virgile de la terreur que causent à Énée ces arbustes sanglants: tout dans ce morceau porte au fond de l'ame une impression profonde de mélancolie.

9 Heu! fuge crudelis terras, fuge litus avarum.

Voilà un bel exemple de la figure que donnent aux choses les épithètes qui ne conviennent qu'aux personnes.

10 Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens, etc.

Une des choses qui font le plus d'honneur à Virgile, c'est le plaisir qu'il prend à décrire les cérémonies religieuses, et particulièrement celles qui consacrent la cendre et la mémoire des morts. On a cru voir dans ce culte funéraire couler des flots de lait sur les tombeaux; mais on ne voit pas sans regret les sacrificateurs les arroser de sang, et cette barbarie se mêler avec un acte d'humanité. Rien de plus poétique à-la-fois et de plus attendrissant que l'illusion touchante des vivants qui appeloient par trois fois les mânes chéris du fond de leurs tombeaux. C'est cet usage qui a dicté ce vers heureux à Marmontel:

Ou mon époux respire, ou son ombre m'entend;
Pénélope, act. I, sc. VIII.

et ceux-ci tirés d'un morceau sur les cérémonies funéraires:

Les morts étoient muets à ces cris douloureux,
Mais le cœur leur parloit, et répondoit pour eux.
Imagination, ch. IV.

11 Inde, ubi prima fides pelago, placataque venti
Dant maria, etc.

On ne peut dire avec plus de grace et d'élégance, *lorsque le temps devint favorable à l'embarquement.* C'est cette élégance qui donne de la valeur aux plus petits détails; et on peut dire souvent de la poésie comme de la sculpture, *Materiam superabat opus.*

12 .... Et lenis crepitans vocat Auster in altum.

Notre poëte commet ici une inadvertance assez forte. Chez les anciens, les vents du nord étoient considérés comme impétueux et ennemis des voyageurs; ceux du midi, au contraire, ramenoient le calme sur les flots, et sembloient toujours accompagner la belle saison. Ainsi Virgile, voulant dire qu'Énée attendit le printemps pour partir, fait souffler les vents du midi; mais il oublie que ce vent étoit directement contraire pour les Troyens qui se rendoient à Délos; avec ce vent, ils n'auroient pu sortir du port d'Ænos. Homère, plus exact, fait souffler le Borée ou le vent du nord, pour écarter Ulysse des mêmes rivages de Thrace où se trouve Énée (HOM., *Odyssée*, liv. IX, v. 67), et Virgile lui-même appelle ce même vent à son secours, lorsqu'il veut porter la flotte des Troyens sur les côtes de Crète. C'est, en effet, le vent du nord qui,

dans la belle saison, souffle le plus habituellement dans l'Archipel. Voyez ci-après, note 20. C. A. WALCKENAER.

13 .... Terræque urbesque recedunt.

Ces mots me rappellent un de ces bons vers qu'on trouve en si petit nombre et en si mauvaise compagnie dans la *Pucelle* de Chapelain :

> Chinon baisse, décroît,
> S'éloigne, se blanchit, s'efface, et disparoît.
> Ch. V, v. 151.

Dans tout le morceau qui suit, où Virgile décrit la navigation d'Énée, il n'y a guère d'autre intérêt que celui de la variété. On est tenté de trouver quelque ridicule dans les oracles qui ne s'expliquent qu'à moitié, et qui égarent, par une funeste ambiguité, de malheureux bannis, ainsi que dans l'apparition de ses dieux pénates qui redressent les torts de l'oracle de Delphes. Mais Virgile a tiré parti de toutes ces absurdités par la variété des lieux que ces erreurs font parcourir aux Troyens, par les détails, tantôt géographiques, tantôt généalogiques, que ce récit amène; détails qui intéressoient également les Romains, et comme voyageurs, et comme descendants des Troyens. Peut-être Virgile auroit-il pu donner plus d'intérêt poétique à Délos, que le poëte Callimaque compare si ingénieusement à une fleur jetée au sein de l'onde.

> 14 Sacra mari colitur medio gratissima tellus
> Nereidum matri et Neptuno Ægæo :
> Quam pius Arcitenens, oras et litora circum
> Errantem, Mycone celsa Gyaroque revinxit.

Par cette longue périphrase poétique, Virgile désigne la célèbre Délos, nommée *Sdilis* sur plusieurs de nos anciennes cartes. On doit être étonné de voir la fable attacher cette petite île à *Gyaros*, qui est l'île *Joura* des modernes : cette dernière est à plus de trente milles géographiques vers le nord-ouest; d'ailleurs deux autres îles, Rhénée et Syra, se trouvent entre elle et Délos. Cependant on sait, par plusieurs passages des anciens et sur-tout par un fragment en vers de Pétrone, que Virgile se conforme ici à la tradition commune. Thucydide dit que Polycrates avoit attaché Délos à *Rhénée*, et ce récit est un peu moins absurde, car Rhénée ou la grande Délos n'est qu'à une demi-lieue de distance de Délos; à l'est et à peu de distance est Myconi : deux petits écueils nommés le grand et le petit Rématiari [1] sont à l'entrée du port de Délos, du côté de l'ouest et vis-à-vis de Rhénée. Le plus grand de ces écueils et le plus méridional est l'île d'*Hécate* ou *Psammetiché* des anciens. C'est de ce côté et au pied du mont *Cynthus* qu'étoient la ville et le temple d'Apollon, où affluoient les dons et les offrandes d'une multitude de peuples. Aujourd'hui Délos est déserte; et l'emplacement de la ville n'offre plus qu'un amas confus de colonnes brisées, des morceaux de granit, de porphyre, des débris de bas-reliefs et des fragments d'inscriptions. Ces ruines curieuses ont été décrites par Spon, Tournefort, M. de Choiseul et d'autres voyageurs. Cette île est schisteuse et granitique; elle n'offre aucune trace de volcan, et rien qui puisse expliquer, par les lois de la physique, les merveilles que les Grecs nous ont transmises à son égard. Elle n'est point élevée non plus, comme Tine, Naxos et Myconi [2]. L'épithète de *celsa* que Virgile donne à cette dernière est très exacte, tandis que celle d'*humilis*, que lui applique Ovide, ne lui convient pas. L'île de Délos avoit un grand nombre de noms que Pline a rapportés; celui d'*Ortygia*, dont Virgile se sert ci-après, vers 124, 145 et 154, étoit un des plus anciens.

C. A. WALCKENAER.

1 Comparez Olivier, *Voyages*, tom. II, pag. 156, in-8°, avec la carte 38 de l'atlas d'*Anacharsis*, quatrième édition.

2 Olivier, tom. II, pag. 159.

> 15 Linquimus Ortygiæ portus, pelagoque volamus;
> Bacchatamque jugis Naxon, viridemque Donusam,
> Olearon, niveamque Paron, sparsasque per æquor
> Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.
> . . . .
> Prosequitur surgens a puppi ventus euntis;
> Et tandem antiquis Curetum adlabimur oris.
> Ergo avidus muros optatæ molior urbis,
> Pergameamque voco.

Ces vers, d'une grande exactitude géographique, devoient se graver facilement dans la mémoire des Romains, auxquels ils rappeloient des rivages amis et souvent visités par eux. En quittant l'île d'Ortygie ou Délos, et en cinglant au midi vers l'île de Crète, la flotte d'Enée avoit trois îles devant elle : *Naxos*, *Olearos* et *Paros*. *Naxos* (Naxie des modernes) est celle que Virgile nomme la première, parceque c'étoit la plus grande et la plus considérable; il y joint *Donysa*, parcequ'elle étoit près de *Naxos*, et liée à cette dernière par des souvenirs historiques. Virgile distingue *Naxos* par ses hauts sommets parcourus par des bacchantes, *Bacchatamque jugis Naxon*. En effet, on sait que Bacchus étoit révéré dans *Naxos*; il y avoit un temple dont on voit encore les ruines près de la côte du nord-ouest, à l'entrée du port [1], sur une petite île voisine de la fontaine d'Ariadne, qui n'est qu'un simple filet d'eau. L'île de Naxie, conforme à la peinture qu'en fait Virgile, est parsemée de hautes montagnes de marbre blanc ou de pierre calcaire dure; une de ces montagnes porte encore aujourd'hui le nom de *Corono*, qu'elle a pris de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus; une autre est nommé Dia ou Zia par les habitants, et un scoliaste d'Apollonius nous apprend que *Dia* étoit l'ancien nom de *Naxos* [2]. Au pied du mont Dia est une grotte célèbre de beau marbre blanc, où les bacchantes, selon la tradition des gens du pays, venoient célébrer leurs fêtes et leurs mystères. De ces monts découlent une multitude de sources. Au bas des coteaux, et dans les plaines qui ne sont pas arrosées, les habitants cultivent des vignes; mais le vin qu'ils en tirent n'est pas propre à faire renaître en cette île le culte de Bacchus. Méla, Pline, Tacite et Étienne de Byzance ont fait mention de *Donysa*. Le dernier [3] nous apprend que Bacchus transporta Ariadne de l'île de Naxos dans celle de *Donysa*; et, quoique cet auteur ajoute que Naxos alors appartenoit aux Rhodiens, il n'est pas nécessaire pour cela de supposer une autre île du même nom parmi les Sporades et dans la mer de Crète, comme font un grand nombre de modernes. Le passage de Virgile et celui d'Étienne de Byzance sont les seuls qui nous donnent quelque indication sur la position de *Donysa*. Je crois qu'on doit la rapporter à celle des deux îles modernes nommées *Guphonisa*, qui se trouve la plus proche de Naxie, M. Barbié du Bocage, dans sa carte générale de la Grèce et de ses colonies, place *Donysa* à Raklia, ou Héraklia des modernes, ce qui l'éloigne un peu plus de Naxie. D'Anville l'a omise sur ses cartes de géographie ancienne. Dans l'incertitude où nous sommes, il est impossible de décider si Virgile donne à cette île l'épithète de *verte* à cause de ses

1 Voyez Tournefort, *Voyages*, tom. I, pag. 219; M. de Choiseul, *Voyage pittoresque de la Grèce*, pl. 23; Olivier, *Voyages*, tom. I, pag. 162, in-8°.

2 Cellarius, *Geogr. antiq.*, pag. 1050.

3 Stephanus, *De urbibus*, pag. 307, édit. Berk.

marbres ou de sa belle végétation. Ce dernier sens est le plus vraisemblable, car l'épithète de *niveam*, donnée à Paros, est bien certainement due au beau marbre blanc qui a rendu cette île si célèbre. *Olearos* est l'île que les modernes nomment *Antiparos*, parcequ'elle est vis-à-vis et tout proche de l'île de *Paros;* elle n'est remarquable que par sa belle grotte, décrite avec tant de détails par Tournefort. Les *Cyclades* offrent un groupe d'îles très rapprochées les unes des autres, qui forment entre elles des détroits parsemés d'écueils, ce qui exige de la part des navigateurs beaucoup de prudence et d'habileté. Virgile exprime admirablement bien tout cela par ce vers :

Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.

Enfin, pour qu'aucune circonstance favorable ne manquât à cette heureuse navigation, ce n'est qu'après avoir franchi ces îles et ces détroits, que le vent souffle en poupe et fait voguer à pleine voile, sur une mer libre et dégagée de tout écueil, les vaisseaux du héros troyen. Virgile dit les *rivages de Curètes* pour l'île de *Crète*, qui est l'île de *Candie* des modernes, parceque les Curètes étoient considérés comme les premiers habitants qui eussent civilisé cette île. Plus haut, Anchise dit *Gnosia regna petamus*, parceque Gnose étoit le nom d'un des principaux états et d'une des principales villes de Crète. Cette ville étoit sur la côte septentrionale, et on en voit encore les ruines près d'un couvent grec nommé Énadieh, suivant M. Barbié du Bocage, qui a dressé une carte intéressante de la Crète ancienne [1], et ci-après, vers 171. Les dieux pénates d'Énée lui disent :

Dictæa negat tibi Jupiter arva,

parceque la montagne orientale de l'île de Crète portoit le nom de *Dictée*. La montagne du milieu, qui étoit la plus élevée, s'appeloit *Ida*, de même que celle de la Troade, dont les habitants étoient originaires de Crète, suivant d'anciennes traditions. Ainsi Virgile satisfait à-la-fois à l'histoire et à la géographie, lorsqu'il fait dire à Anchise,

Creta Jovis magni medio jacet insula ponto;
Mons Idæus ubi, et gentis cunabula nostræ.

Le mont *Ida* de Crète se nomme aujourd'hui *Psiloriti*. La ville de Pergame en Crète, dont Virgile attribue la fondation à Énée, a été mentionnée par Velléius Paterculus, Strabon, Pline et Plutarque; mais Servius, auteur du cinquième siècle et commentateur de Virgile, est le seul qui nous donne quelque renseignement sur sa position. Il nous apprend qu'elle étoit près de *Cydonie;* et comme Strabon nous dit que le temple de Diane-Dictynne étoit situé dans la partie septentrionale du territoire de *Pergame*, on a pu placer *Pergama* sur le côté oriental du promontoire de Spada, à un lieu nommé *Cognes*, sur la carte d'une partie de l'empire de la Turquie d'Europe d'Arrowmith [2]. A peu de distance vers le sud, et près du village moderne d'*Acladia* [3], sont les ruines de la célèbre *Cydonia*, dont les habitants étoient renommés comme d'habiles archers, et savoient fabriquer d'excellentes flèches.

Libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula.

VIRG., eclog. X, v. 54.

Anchise, en exhortant les Troyens à se rendre en Crète, dit qu'à partir de l'île de Délos, il ne faut qu'une navigation de trois jours par un vent favorable.

Placemus ventos, et Gnosia regna petamus.
Nec longo distant cursu : modo Jupiter adsit
Tertia lux classem Cretæis sistet in oris.

Nos meilleures cartes modernes nous font compter cent vingt-cinq milles géographiques de distance entre Délos et le lieu où nous plaçons Pergame; par conséquent les vaisseaux des anciens, dans cette mer, faisoient quarante-deux milles géographiques, ou quatorze lieues marines, dans les vingt-quatre heures, lorsqu'ils étoient favorisés par le vent. M. Olivier, qui de Délos se dirigea sur Naxos, et de Naxos sur l'île de Crète, fut, comme Énée, favorisé par le vent du nord, qui, ajoute-t-il, souffle régulièrement en été sur l'Archipel [1]. Ainsi le *surgens a puppi ventus euntis* de Virgile s'accorde donc avec les vents dominant dans cette mer, et il n'y a pas un seul trait de ce tableau qui ne soit d'une justesse parfaite.

C. A. WALCKENAER.

16 Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.

Ce vers et les trois précédents se trouvent liv. I, vers 167-171. Profitons de cette répétition pour faire une remarque importante. Quelques auteurs grecs, entre autres Strabon [2], ont prétendu que le nom d'Italie avoit commencé par la grande Grèce, d'où il s'étoit étendu jusqu'aux Alpes; mais ce n'étoit pas le sentiment des Romains [3], qui croyoient que ce nom avoit été d'abord uniquement donné au pays voisin du Tibre par Italus, roi de Sicile, lorsqu'il vint s'y établir, et qu'ensuite il s'étoit communiqué peu à peu aux autres contrées qui composent aujourd'hui l'Italie, à mesure que les Romains y avoient étendu leurs conquêtes. Étienne de Byzance, quoique Grec, est de ce sentiment, puisqu'il dit que la Calabre est voisine de l'Italie : Plaute [4] appelle la grande Grèce *Grèce exotique*, et la distingue de l'Italie [5]. On voit, d'après Strabon, qui s'explique très clairement à cet égard, que l'*Œnotrie* proprement dite comprenoit la partie méridionale de l'Italie ou la grande Grèce, et s'étendoit jusqu'au golfe de Salerne. Plus au nord, dans la Campanie ou terre de Labour, étoit l'*Ausonie* proprement dite; au-delà étoit la *Saturnie*, qui renfermoit le *Latium* ou la campagne de Rome. *Sæpius et nomen posuit Saturnia tellus*, dit Virgile, liv. VIII. Encore plus au nord et à l'ouest du Tibre, jusqu'à la chaîne des Apennins, étoit l'Étrurie ou la Tyrrhénie; et enfin, au-delà des Apennins, les Gaulois, à une époque très reculée, avoient donné le nom de Gaule, *Gallia*, à la partie septentrionale de l'Italie, qu'ils avoient enlevée aux Étrusques et aux Ligures, possesseurs de la Ligurie, ou de l'état de Gènes des modernes. J'ai parlé de l'origine du nom de *Hénétie* ou *Vénétie*, et de la dénomination générale d'*Hespérie*. Il est certain que le nom d'*Italie*, tel qu'il est employé dans l'*Énéide*, et désignant toute la contrée renfermée par les Alpes et la mer, est un anachronisme. Quoique Hérodote parle des Métapontins en Italie, de son temps, on ne paroît cependant avoir eu aucune dénomination générale pour désigner le pays compris depuis sous le nom d'*Italie;* mais Virgile, qui vouloit illustrer cette

1 Barbié du Bocage, *Géographie ancienne;* dans l'*Abrégé de Géographie moderne*, par Pinkerton et Walckenaer, tom. II, page 657, et analyse de la carte de l'île de Crète, dans l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, intitulé : *Des anciens Gouvernements fédératifs*, pag. 467.

2 Cette carte est ridiculement intitulée : *Constantinople and its environs*. 4 feuilles 1802.

3 Barbié du Bocage *loc. cit.*, pag. 657.

1 Olivier, *Voyages*, tom. II, pag. 179.

2 Strabon, *Geogr.*, lib. V, pag. 209, et lib. VI, pag. 254.

3 Servius, *Æneid. I*, in prim.

4 Plaute, *Menæch.*, act. I, sc. I. tom. II.

5 Bouhier, *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tom XII, pag. 287 et suiv.

contrée, reculoit à dessein l'antiquité d'un nom qui étoit devenu célèbre et d'un usage universel.

C. A. WALCKENAER.

17 ..... Corythum, terrasque requirat
Ausonias.

Par *terras Ausonias,* Virgile entend l'Italie en général, et par *Corythum,* l'Étrurie ou la Toscane en particulier. Corythe étoit un ancien roi d'Étrurie. Ce passage de Virgile, et un autre du liv. X, mal interprété, ont fait supposer à Servius une ville et une montagne portant le nom de *Corythe,* qu'aucun ancien ne connoît, et qui paroissent n'avoir jamais existé. Par une figure hardie, Virgile met le nom du roi pour celui de la contrée qui lui étoit consacrée, et, comme l'observe Cluvérius, *Corythum* est pour ici *sedem Corythi, sepulcrum sive monumentum aut memoriam ejus;* de même Silius Italicus, en parlant du passage de l'armée de Flaminius dans la Toscane, dit, lib. IV, v. 718 :

Ergo agitur raptis præceps exercitus armis
Lydorum in populos, sedemque ab origine prisci
Sacratam Corythi.

De là les Étruriens furent appelés Corythes, ou peuples de Corythe; et pour désigner l'Étrurie, on dit les *champs de Corythe, Arva Corythi.* Voyez, à ce sujet, la savante description de Cluvérius, *Italia antiqua,* tome I, page 592; et Dempster, *De Etruria regali,* lib. II, cap. 10, tome I, page 131.

C. A. WALCKENAER.

18 Servatum ex undis Strophadum me litora primum
Adcipiunt : Strophades Graio stant nomine dictæ,
Insulæ Ionio in magno.

Virgile, toujours exact jusque dans les plus petits détails, a soin de nous dire que les îles habitées par les Harpies ont été surnommées *Strophades* par les Grecs, ce qui fait entendre qu'elles avoient un autre nom; Apollonius de Rhodes et Pline nous apprennent qu'en effet elles se nommoient *Plotæ.* Virgile dit encore *insulæ in Ionio magno,* pour indiquer leur situation; et l'épithète de *magnus* convient à la *mer Ionienne,* comparativement à la mer Égée et à l'Adriatique qui l'avoisinent, et qui sont beaucoup plus resserrées. L'ignorance des premiers navigateurs, qui ne savoient pas retrouver les îles déja découvertes, et qui leur faisoit croire qu'elles avoient changé de place, avoit, chez les anciens, semé les mers d'îles flottantes. Les *Strophades* sont les deux îles *Strivali,* à vingt milles au nord-ouest du cap Konello dans la Morée. Elles ont été visitées par Spon : elles sont fort basses; la plus grande, qui n'a pas plus de quatre milles de circuit, est fertile, bien habitée, et abondante en sources.

C. A. WALCKENAER.

19 .... Quas dira Celæno,
Harpyiæque colunt aliæ, Phineia postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.

Cet épisode des Harpies a été blâmé par plus d'un critique, comme présentant des objets hideux et dégoûtants. S'ils n'eussent été que hideux, les critiques auroient tort; et c'est ici le cas de rappeler les vers de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Art poét., ch. III.

Aimable n'est sûrement point le mot propre : un objet affreux, peint avec vérité, peut devenir intéressant, mais jamais aimable. A cela près, Boileau a raison. A l'égard de Virgile, le lecteur français peut blâmer dans sa peinture ce qu'elle offre de dégoûtant : aucune langue n'est aussi dédaigneuse ni aussi délicate que la nôtre dans le choix de ses tableaux. Cicéron, dans une de ses *Philippiques,* a osé peindre Antoine vomissant, aux yeux du peuple romain, le vin et les viandes dont il s'étoit gorgé la veille. Quel orateur oseroit, dans notre barreau, hasarder une pareille peinture, qu'à peine tout le talent de Cicéron a pu rendre supportable à la bonne compagnie de Rome? Quoi qu'il en soit, ce morceau des Harpies est écrit avec une élégance et une énergie admirables. L'imagination, flattée par la beauté de l'harmonie et de l'expression, oublie ce qu'une partie de cette peinture a de révoltant pour notre délicatesse française. Enfin, Virgile a su lier habilement cet épisode au sujet, par la prédiction que fait aux Troyens la plus terrible de ces Harpies, des malheurs qui doivent leur arriver. Convenons cependant qu'il auroit dû jeter plus d'intérêt dans quelques parties de ce livre. Pourquoi, dans la description de la peste qui chasse les Troyens de la Crète, n'a-t-il pas mis en danger les jours d'Anchise, d'Énée, ou du jeune Ascagne si cher à son père, et sur qui reposent la destinée et la grandeur future des Troyens? C'est avec une extrême timidité que je hasarde cette observation; mais il me semble que cet épisode eût produit un grand intérêt dans un tableau touchant de la tendresse paternelle.

20 Jam medio adparet fluctu nemorosa Zacynthos,
Dulichiumque, Sameque, et Neritos ardua saxis.

Zacynthos, aujourd'hui *Zante,* ne mérite plus l'épithète de *nemorosa,* que lui donne Virgile d'après Homère; et les hautes montagnes qui abritent ses trois vallées, quoique bien cultivées, sont nues, et dépouillées des forêts qui l'ombrageoient. Denys d'Halicarnasse rapporte qu'Énée construisit à Zacynthe un temple à Vénus, et y institua des jeux encore en vigueur du temps d'Auguste. A cette époque, les jeux de la course se nommoient *la course d'Énée et de Vénus* [1]. *Samé* est la grande île de Céphallonie, plus connue depuis sous le nom de *Cephallenia.* Quant à *Dulichium* et à *Néritos,* on ne sait à quelles îles modernes elles répondent. D'Anville prétend que la première est la même qu'*Ithaque,* et que *Néritos* est *Leucade;* mais l'exactitude de Virgile, qui distingue ces îles et devoit les connoître, nous fait croire qu'il se trompe. D'ailleurs Méla s'accorde avec Virgile relativement à *Néritos;* nous osons même dire que le sentiment unanime des géographes modernes, qui rapportent *Ithaque* à *Theaki* moderne, n'est pas sans quelques difficultés, malgré l'ouvrage que vient de publier M. Gell [2]. Si nous commentions Homère, il seroit de notre devoir d'approfondir toutes ces questions; mais nous suivons Énée, et, comme lui,

Nous fuyons le berceau de l'exécrable Ulysse,

et nous abordons aux rivages plus connus de *Leucade,* aujourd'hui *Sainte-Maure.* Denys d'Halicarnasse dit qu'Énée bâtit un temple à Vénus dans l'île de Leucade, que l'on appeloit le *temple de Vénus-Ænéas;* il en construisit un autre à *Actium,* qui subsistoit encore du temps de Virgile, et un troisième à Ambracie [3]. Le mont de *Leucate,* si redouté des navigateurs et si funeste aux amants, porte aujourd'hui le nom de *capo Ducato;* et le cap du continent qui lui est opposé rappelle l'ancien nom d'*Actium* dans le nom moderne d'*Azio.* Enfin, en côtoyant la Chaonie, et remontant vers le nord,

1 Dionys. Halicarn., lib. I, § 50; Larcher, *Mémoire sur Vénus*, p. 145.
2 Gell's *Topography and Antiquities of Ithaca*, in-4°, 1807. L'auteur ne dit rien des mesures que nous donne Strabon, et c'est sur-tout ce point qu'il falloit discuter.
3 Larcher, *Mémoire sur Vénus*, pag. 148.

Énée aperçoit la ville et l'île des Phéaciens, c'est-à-dire *Corcyre* [1], aujourd'hui *Corfou*. Vis-à-vis de cette île et sur une hauteur du continent opposé, on aperçoit les ruines de l'ancienne ville de *Buthrotum* [2], dont la position étoit par conséquent conforme à l'indication de Virgile :

Et celsam Buthroti ascendimus urbem.

Ce lieu porte encore le nom de *Butrinto*, et la capitale du troyen Hellanicus est devenue le siége d'un évêché grec. Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'Énée construisit un temple à *Onchesme*, près de Buthrote [3], et qu'il se rendit de ce dernier lieu à Dodone, pour consulter l'oracle. Énée, parti de Crète, et remontant au nord de *Buthrotum*, pour se rendre en Italie, a l'air de faire un long détour; mais de son temps, où l'on ne quittoit point la terre de vue, il suivoit la route directe. C. A. WALCKENAER.

21 Effugimus scopulos Ithacæ, Laertia regna;
Et terram altricem sævi execramur Ulyxi.

C'est avec un goût infini que, parmi tant de lieux moins intéressants parcourus par Énée, le poëte distingue ceux qui devoient frapper les Troyens par des souvenirs agréables ou douloureux. Et comment auroient-ils oublié la patrie d'Ulysse, le plus cruel de leurs ennemis? Le vers qui le rappelle est d'une admirable énergie.

22 Actiaque Iliacis celebramus litora ludis.

Les amateurs de la langue latine remarquent que Virgile, au lieu de dire, *celebramus ludos Iliacos in litore Actio*, a dit *celebramus litora Actia ludis Iliacis*. Mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est l'adroite flatterie adressée à Auguste. C'est sous ce promontoire d'Actium que la fameuse bataille de ce nom lui donna l'empire du monde. Des jeux solennels célébroient tous les ans cette grande journée; et Virgile, toujours soigneux de trouver dans la plus haute antiquité troyenne l'origine des cérémonies civiles et religieuses de Rome, suppose que les Troyens transmirent ces jeux célèbres aux Romains; de manière qu'Auguste sembloit avoir moins créé que renouvelé cet usage antique, originaire de Troie, ainsi que les Romains.

23 ÆNEAS HÆC DE DANAIS VICTORIBUS ARMA.

Cette inscription est ingénieuse et nouvelle : on se fait ordinairement un trophée des armes enlevées à des ennemis vaincus; ici Énée attache aux portes du temple d'Apollon un bouclier conquis sur les Grecs triomphants.

24 Hic incredibilis rerum fama occupat auris, etc.

Cet épisode est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'imagination et à la sensibilité de Virgile. Il suppose qu'Andromaque, épouse involontaire de Pyrrhus, avoit eu le bonheur, après la mort de ce héros, d'épouser le jeune Hélénus, fils de Priam, et devenu, par la mort du fils d'Achille, l'héritier de son empire et de sa femme. Dans cette nouvelle situation, elle étoit encore moins la femme d'Hélénus que la femme d'Hector : elle avoit élevé deux autels où venoient couler ses larmes. Le poëte ne dit pas, mais le lecteur devine aisément, que, de ces deux autels, l'un étoit consacré à son fils, et l'autre à son époux. C'est peu : elle avoit, dans ce coin de l'Épire, imité tous les objets de ses regrets, Ilion, le Simoïs, le Scamandre; et, par cette douce ressemblance, elle trompoit la douleur de ses pertes, et les rigueurs de son exil. C'est encore une idée qui, quoique naturelle et touchante, ne seroit point venue au bon Homère; elle est digne d'un élève de ce grand poëte, mais d'un élève écrivant dans le siècle d'Auguste : cela se sent mieux qu'on ne peut le prouver.

25 Ut me conspexit venientem, et Troia circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Deriguit visu in medio, etc.

Ce premier moment de l'entrevue d'Andromaque et d'Énée est admirablement peint : quelle vérité! quel naturel! L'aspect imprévu d'Énée, le costume troyen la troublent: elle s'évanouit; revenue à elle, elle doute si elle voit Énée lui-même ou son ombre. Mais avec quel élan de sensibilité elle ajoute : « Si vous revenez d'un autre monde, où est mon Hector? » Voilà le sublime du sentiment. C'est un petit nombre de ces traits, c'est cet épisode peut-être qui a fait l'*Andromaque* de Racine; car le génie reçoit facilement l'empreinte du génie, et la reproduit de même : c'est ainsi que la peinture des amours de Didon se retrouve dans *Phèdre*.

26 Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit?

L'homme de goût sentira, sans en être averti, la beauté et la hardiesse de cette expression, *dejectam conjuge tanto*. Énée ne dit pas enlevée, arrachée à un si glorieux époux, mais *précipitée* d'un si noble époux, comme du faîte de la grandeur et de la gloire. On ne peut rendre dans notre langue, que par des équivalents, la beauté de cette expression.

27 Dejecit voltum, et demissa voce locuta est, etc.

Il y a dans cette peinture d'Andromaque un sentiment exquis des convenances. Énée lui demande si elle appartient encore aux mânes d'Hector ou de Pyrrhus : Andromaque, honteuse de la fatalité qui l'a fait passer des bras d'Hector dans ceux de Pyrrhus, de là dans ceux d'Hélénus, esclave comme elle du fils d'Achille, par deux hymens également involontaires, baisse pour réponse les yeux et la voix; et, sans satisfaire directement à la question d'Énée, trop embarrassante pour une épouse deux fois infidèle, malgré soi, au plus chéri des époux, s'écrie : « Heureuse Polyxène, égorgée sur le tombeau « d'Achille, à l'aspect des murs de ta patrie! » Voilà une réponse vraiment sublime; elle est digne à-la-fois et de son malheur et de sa vertu. Si on osoit, dans un sujet si sérieux et si touchant, se permettre l'application de vers plaisants, on se rappelleroit ceux-ci d'un ouvrage trop célèbre :

C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut :
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

28 Servitio enixæ, tulimus.

Ce peu de mots exprime le sujet d'une douleur profonde Non seulement Andromaque est esclave et l'épouse d'un esclave; pour comble de malheur, sa triste fécondité a donné le jour à d'autres esclaves, et elle est mère de trois fils du fier Pyrrhus.

29 Quid puer Ascanius?

Rien de si naturel que les questions d'Andromaque. C'est une mère qui interroge un père : elle demande donc si Ascagne vit encore, s'il conserve quelque regret de la mort de sa mère, enfin s'il promet d'être un jour digne fils d'Énée, digne neveu d'Hector. Ce dernier trait surtout appartient bien à An-

1 Telle paroit avoir été l'opinion générale du temps de Virgile; mais, lorsqu'on lit attentivement *l'Odyssée*, cette opinion éprouve de bien fortes objections. Les Romains arrangeoient la géographie d'Homère à leur manière. Nous voyons par Strabon que le fil des traditions étoit depuis long-temps perdu.

2 Pouqueville, *Voyage en Morée*, tom. III, pag. 14.

3 Dionys. Halicarnas., *Antiq. roman.*, lib. I, § 51; Paulmier de Grentmesnil, *Græciæ antiquæ*, lib. II, cap. 11, pag. 245; Larcher, *Mémoire sur Vénus*. pag 145.

dromaque : ce n'est plus la mère, c'est l'épouse qui parle, c'est une épouse fière encore d'un époux qui n'est plus.

30 Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, etc.

J'ai déja fait remarquer ce que cette fiction a d'intérêt, de nouveauté et de grace. Cette heureuse imitation de Troie, ce simulacre du Xanthe; Énée reconnoissant avec surprise, embrassant avec transport l'image consolante des portes de sa ville qui n'est plus, et qui revit un instant pour lui par cette douce imposture : tout cela appartient entièrement à Virgile.

31 Et arentem Xanthi cognomine rivum, etc.

Une chose remarquable, c'est que ce que dit Virgile de ce petit ruisseau qui représentoit le Xanthe, La Condamine le dit et du Xanthe et du Simoïs : « En les voyant, on s'aperçoit de l'illusion qu'ont faite au monde les beaux vers d'Homère. »

32 Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos :
« Nate dea, etc. »

Cette prédiction d'Hélénus, qui est une imitation de celle que Circé fait à Ulysse dans Homère, est d'un prodigieux intérêt, sous les rapports historiques et géographiques. D'abord elle reporte les lecteurs à ces temps reculés où l'Italie n'étoit connue des Grecs que de nom. Du temps d'Homère, quatre cents ans après la guerre de Troie, ce grand poëte n'indique au-delà de la *Trinacrie* ou de la Sicile que l'île d'*OEa*, l'entrée des enfers, le pays des Cimmériens et les sources de l'Océan, vaste fleuve qui, suivant les idées de ce temps, entouroit la terre entière. Énée se trouvoit sur la côte de Grèce la plus rapprochée de l'Italie, et cependant il ne pouvoit passer directement dans cette dernière contrée et y séjourner, parceque la portion qui faisoit face à la Grèce étoit occupée par des Grecs. Il lui faut donc faire un long détour pour atteindre les côtes occidentales d'Italie, où les destins l'appellent; c'est ce qui est exprimé par ces vers, dont le dernier est admirable par son harmonie imitative :

Principio, Italiam, quam tu jam rere propinquam,
Vicinosque, ignare, paras invadere portus,
Longa procul longis via dividit invia terris.

Énée est donc obligé de longer ces côtes ennemies; car, ainsi que je l'ai déja observé, les navigateurs, avant l'invention de la boussole, ne pouvoient s'écarter des côtes; il est donc nécessaire qu'Hélénus fasse connoître à Énée les divers peuples qui habitent les pays dont les rivages s'offriront successivement à ses regards : et d'abord il signale la colonie des *Locriens-Naryciens*, venus de cette partie de la Grèce, voisine de l'Eubée, ou des environs de la ville Talanda des modernes; c'étoient les *Salentini* qui habitoient vis-à-vis Buthrote, dans la terre moderne d'Otranto : ensuite *Petilia*, fondée par Philoctète, vis-à-vis les *Salentini*, de l'autre côté du golfe de Tarente dans la Calabre citérieure, et dans le lieu moderne de Strongoli, où l'on a trouvé des inscriptions qui portent le nom ancien de cette ville. Mais Hélénus avertit Énée, lorsqu'il aura tourné l'extrémité méridionale de l'Italie, et que le vent l'aura rapproché de la Sicile, de ne pas tenter de franchir le détroit de *Pélore*, aujourd'hui le détroit de Messine. Les dangers qui accompagnent les navigateurs dans ce détroit en avoient fait un objet d'épouvante chez les anciens, dont l'imagination enfanta les monstres de Charybde et de Scylla. Hélénus en fait à Énée l'effrayante peinture, et rappelle en même temps cette ancienne opinion qui faisoit de la Sicile une portion de l'Italie, avant qu'un tremblement de terre l'en eût séparée et n'eût formé le détroit de Messine. Eschyle, cité par Strabon, est le plus ancien auteur qui rapporte cette tradition. Hélénus dit à Énée de prendre vers la gauche, et, pour éviter ce terrible détroit, de faire le tour de la Sicile et de doubler le cap *Pachynum*, aujourd'hui cap Passaro, qui forme l'extrémité méridionale de cette île,

Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni.

L'inspiré des dieux recommande au héros troyen, lorsqu'il aura franchi la Sicile et atteint les côtes occidentales de l'Italie, de s'arrêter à Cumes, ville située sur le rivage de la Campanie, aujourd'hui la terre de Labour, et dont on voit encore les vestiges près de *Puzzuolo*, qui est *Dicearcha*. Cumes, fondée par des Grecs de l'île d'*Eubée* (île Négrepont), étoit, selon Strabon, la plus ancienne des villes grecques de la Sicile et de l'Italie, et le territoire volcanique qui l'environnoit formoit les fameux champs Phlégréens, théâtre de l'aventure des géants et d'autres prodiges mystérieux : c'est là qu'étoit la sibylle qu'Énée devoit consulter, afin de recevoir les instructions nécessaires pour terminer son voyage; car l'implacable déesse, fille de Saturne, qui régna sur le *Latium*, promis par les destins à Énée, Junon enfin, interdit la connoissance du reste à Hélénus :

Scire Helenum farique vetat Saturnia Juno.

Je ne remarquerai pas avec quel art admirable Virgile, jusque dans les épithètes en apparence les plus indifférentes, rappelle sans cesse aux Romains l'histoire de l'Italie, les origines sacrées de leur culte, et les souvenirs antiques de leur patrie. Si mes notes ne font pas comprendre tout le mérite de ce grand poëte, sous ce rapport elles ont manqué leur but.

C. A. WALCKENAER.

33 Longa procul longis via dividit invia terris.

Ce vers est d'un bel effet; l'heureuse répétition du même mot semble éterniser la route d'Énée : *via invia* est d'une grande hardiesse; il ajoute à l'idée du long espace qu'il doit parcourir celle d'un espace *infréquenté* et presque impraticable. C'est ici qu'il faut remarquer la foiblesse de l'art de la navigation dans sa naissance, et combien nos trois voyages autour du monde ont rendu misérable cette promenade des Troyens sur la mer de l'Archipel et de l'Italie; c'est surtout dans les progrès de cet art que s'est montrée la perfectibilité humaine. Quel intervalle immense entre ses timides essais et ses derniers prodiges! Mais n'oublions pas de remarquer que c'est seulement dans les sciences que se développe cette perfectibilité trop souvent funeste : l'homme moral est bien moins perfectible que l'homme intellectuel. La morale, après s'être développée dans de longs traités et de grands ouvrages, revient toujours se renfermer dans un petit nombre de préceptes. Les sciences s'étendent du centre à la circonférence; la morale revient de la circonférence au centre, et roule sur un petit nombre de points à jamais invariables.

34 Quæcumque in foliis descripsit carmina, virgo
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit.
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.

Cette prophétesse, qui, dans la solitude de son antre, écrit ses oracles sur des feuilles, semble exprimer, par une heureuse allégorie, les effets de l'inspiration produite par les méditations solitaires. Tant que la porte de l'antre reste fermée, les mots qui composent l'oracle restent immobiles à leur place et liés ensemble dans leur ordre naturel; mais, dès que la porte ouverte donne accès aux vents, les feuilles mobiles s'éparpillent, voltigent dans les profondeurs de l'antre, et la prêtresse ne peut les ressaisir. Ainsi, tant que la retraite inspire le

poëte solitaire, les idées naissent unies et restent liées ensemble; mais, dès que la distraction et la dissipation arrivent, les idées fugitives se désordonnent et s'envolent. Si cette application n'est pas exacte comme allégorie, du moins est-elle juste et même ingénieuse comme comparaison.

35 Arma Neoptolemi.

Autant Homère est supérieur à Virgile dans l'ensemble de la marche progressive de son poëme, autant son rival l'emporte par le choix des détails et les beautés multipliées de sa composition savante. On aime à voir Hélénus donner à Énée l'armure de Pyrrhus, destructeur de Troie. Quelles idées touchantes et terribles doivent lui rappeler ces armes si fatales aux Troyens!

36 Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ.

C'est une chose éternellement étonnante que la facilité avec laquelle les grands poëtes se mettent à la place des personnages qu'ils font parler. Jamais la sensibilité maternelle n'eut un plus doux, un plus tendre épanchement que dans ce discours d'Andromaque; lui seul peut-être, par l'impression profonde qu'il a faite sur celui de tous les poëtes qui ressemble le plus à Virgile, nous a valu la belle tragédie d'*Andromaque*. Quel intervalle immense entre cette pièce et les *Frères ennemis!* C'est que dans l'une Racine n'a été inspiré que par Stace, et que dans l'autre il l'a été par Virgile. Andromaque, toujours pleine d'Astyanax, ne fait point de présents aux autres Troyens; elle est mère; c'est à un enfant qu'elle les adresse : mais en même temps avec quel noble orgueil elle s'écrie qu'elle fut épouse! Recevez, dit-elle, ces ouvrages travaillés de la main d'Andromaque. Et, cherchant à en rehausser la valeur, elle ne se dit pas la fille des rois, mais l'épouse d'Hector.

37 ..... Cape dona extrema tuorum.

Cette idée est infiniment touchante: rien n'est plus cher aux ames tendres que les dernières marques d'amitié qu'on reçoit des personnes qu'on aime, lorsqu'on les quitte pour toujours; les derniers présents alors ressemblent aux derniers adieux.

38 O mihi sola mei super Astianactis imago.

La beauté de ce vers si doux à l'oreille et à l'ame peut se sentir, mais non s'expliquer.

39 Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Racine n'a pas manqué de s'emparer de ce beau vers, qu'il a encore embelli; il fait dire à Andromaque (act. II, sc. v):

Voilà ses yeux, sa bouche, et déja son audace.

On peut remarquer dans le vers du poëte français combien *son audace* est heureux. Pyrrhus, dans la bouche duquel il met cette expression, mais qui ne fait que répéter ce qu'il a entendu dire par Andromaque, a dû être frappé du plaisir avec lequel cette mère remarque l'ardeur naissante du fils d'Hector, qui est souvent représenté dans la tragédie comme le vengeur futur de Troie. Par cette légère addition, Racine s'est approprié d'une manière adroite le passage de Virgile.

40 Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Voltaire a mis ce vers si naturel dans la bouche de Mérope (act. II, sc. II):

Il me rappelle Égysthe, Égysthe est de son âge.

Mais il faut remarquer que le vers de Voltaire est plus simple, et celui de Virgile plus poétique et plus figuré. Cela devoit être : l'un écrit une épopée, et l'autre une tragédie. Enfin, ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt de cette situation, c'est que c'est une mère privée de son fils qui parle à un fils privé de sa mère.

41 Hos ego digrediens lacrymis adfabar obortis, etc.

Rien de plus attendrissant que ce discours et ces adieux. Énée ne peut les entendre sans émotion. La comparaison qu'il fait du bonheur de ces deux époux jouissant d'un établissement solide, voyant tous les jours cette douce représentation de Troie, ouvrage de leurs mains, avec la fortune des Troyens fugitifs, poursuivant sur les flots cette Italie qui s'enfuit devant eux, est touchante par le contraste de cette double situation. Et combien sont intéressants encore les projets qu'il s'est formés de ne faire un jour de l'Épire et de l'Italie, deux colonies unies par les nœuds du sang et par ceux de l'amitié, qu'une même patrie et qu'une même nation! Tout cela est beau, parce que tout cela est naturel, simple et touchant; c'est en outre une manière adroite de lier l'histoire des Romains à celle des Troyens, dont ils s'enorgueillissoient d'avoir rempli les destinées.

42 Provehimur pelago vicina Ceraunia juxta.

En sortant de Buthrote, Énée remonte encore vers le nord, et suit la côte de l'Épire qu'habitoient les *Chaones*, afin d'atteindre les *monts Cérauniens*, aujourd'hui les *monts Kimara*, parce que cette terre est la plus rapprochée des côtes de l'Italie, vers lesquelles il se dirige et qu'il doit suivre ensuite.

Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis.

La *citadelle de Minerve*, le premier lieu de l'Italie où aborde Énée, nommée aujourd'hui *Castro*, est à huit milles romains, au midi d'*Hydruntum*, Otranto, selon la mesure qui nous est donnée par la table de Peutinger. Denys d'Halicarnasse nous apprend que le port de cette citadelle, dont Virgile fait une description si pittoresque, fut nommé *port de Vénus* depuis qu'Énée y eut abordé. Le héros troyen se rembarque et traverse le golfe de Tarente, *sinus Herculei Tarenti*, qui a conservé son nom antique. Les Troyens voient en passant le promontoire *Lacinium*, aujourd'hui le *cap de Nau*, sur lequel se trouvoit le temple de Junon Lacinienne, à six milles romains [1] au midi de *Croton*, aujourd'hui *Cortone*: peu après ils rencontrent la forteresse de Caulon et *Scylaceus*,

Caulonisque arces, et navifragum Scylaceum.

Ici Virgile semble intervertir l'ordre géographique; car, en venant du nord, le *Scylaceus sinus*, ou *golfe de Squillace*, se présentoit avant *Caulon*, déja détruite ou déserte au siècle d'Auguste [2], et qui paroît avoir été placée près de *Castel-Vetere*, sur les bords de la rivière Alano; cependant je ne crois pas que Virgile ait commis cette faute. En effet, on a dû remarquer qu'il donne à *Scylaceum* l'épithète de *navifragum*, *brise-vaisseaux*, qui ne convient pas du tout à un golfe. Cette épithète semble nous désigner un promontoire, et je soupçonne que le cap de Bruzzano portoit le nom de *Scylaceum*, quoique je ne trouve aucun autre ancien que Virgile qui en ait fait mention sous ce nom. Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que Virgile fait dire à Énée que, immédiatement après avoir passé *Scylaceum*, les Troyens aperçurent la Sicile et le mont Etna :

Tum procul e fluctu Trinacria cernitur Ætna

1 Voyez Tite-Live, liv. XXIV, chap. III.
2 Voyez Strabon, liv VI, pag. 261.

Or, comment est-il possible de croire que ce grand poëte, qui se montre si exact jusque dans les plus petits détails géographiques, n'eût nommé aucun des caps qui formoient l'extrémité méridionale de l'Italie, ni indiqué que les Troyens doublèrent cette extrémité, événement le plus important de toute cette navigation? Les Troyens reconnoissent ensuite le terrible détroit signalé par Hélénus, séjour de *Charybde* et de *Scylla*. La courte description qu'en donne Virgile est en partie traduite d'Homère; et Spallanzani, qui a observé ces lieux en habile naturaliste, a su démêler dans ces deux grands poëtes des connoissances locales déguisées sous d'ingénieuses fictions. Les Troyens, dociles aux conseils d'Hélénus, tournent vers la gauche, et relâchent sur la côte des épouvantables Cyclopes : cette côte étoit celle qui s'étendoit au sud-est de l'Etna, dont les éruptions volcaniques avoient donné lieu à toutes ces fables : le nom de *Jaci*, que porte un village situé sur la côte, au nord de Catane, rappelle celui du fleuve *Acis*, si célèbre dans la mythologie [1]; et les fameux *rochers des Cyclopes* se retrouvent aussi dans les quatre écueils nommés *Faraglioni*. Le vent du nord souffle ensuite très à propos pour écarter nos navigateurs du redoutable *Pelore*, et les aider à longer la côte orientale de la Sicile. Ils dépassent l'embouchure du *Pantagia*, fleuve dont Thucydide, Ovide, Pline, Silius Italicus ont fait mention. C'est, suivant nous, la rivière *Lentini* de la carte de Sicile de Zannoni, que Cluverius et Amico appellent *Porcari* [2]. A l'une de ces embouchures (car cette rivière en a deux, et le mot *ostia* est par conséquent très exact), on distingue, près du cap Brucca, les rochers aigus dont parle Virgile. Le golfe de Mégare est la vaste baie comprise entre les caps de *Santa-Croce* et de *Santa-Panagia* : l'île de *Tapsus*, qui s'y trouve, est la presqu'île *Magnisi*; elle étoit presqu'île comme aujourd'hui dès le temps de Thucydide qui en fait mention, et qui même ajoute qu'elle ne tenoit à la terre que par un isthme très étroit [3]. Les Troyens paient ensuite en passant leur tribut d'adoration à l'île d'*Ortygie*, qui fut le berceau de la vaste *Syracuse*, et qui renferme aujourd'hui toute la Syracuse des modernes. Cette île, qui dès les premiers temps fut liée au continent par une chaussée, s'étend vers le promontoire *Plemmyrium*, et semble vouloir fermer l'entrée de la baie qui formoit le grand port, et qui est le *Sicanius sinus* de notre poëte; derrière ce promontoire sont des marais formés par l'*Anapus*, l'Anapo ou l'*Alfeo* des modernes [4]. Virgile exprime très bien tous ces détails en deux vers :

> Sicanio prætenta sinu jacet insula contra
> Plemmyrium undosum; nomen dixere priores
> Ortygiam.

Ensuite *Helorum* et ses gras pâturages se présentent aux regards de la flotte; les ruines d'*Helorus* existent à mille pas de la côte, au sud-est de Noto, dans un lieu nommé *Muri-Ucci-Rocchari* [5]; enfin, nos navigateurs doublent le promontoire *Pachynum*, ou le *cap Passaro*, qui s'avance dans la mer comme une presqu'île; et bientôt ils passent devant *Camarina*, qui, avec peu d'altération, a conservé son ancien nom, plus heureuse à cet égard que l'immense *Gela*, dont on voit les vestiges près de *Terranova* et de la rivière qui porte aussi ce nom moderne. La ville d'*Acragas* ou *Agrigente*, dont le nom s'est converti en celui de *Girgenti*, étonne encore le voyageur par quelques foibles débris de son antique magnificence : les ruines de *Selinus*, riche en palmiers, se voient près de *Torre Pollici* et de *Pileri*, entre les deux petites rivières de Modiuni et de Belici [1]; cette dernière, qui est la plus occidentale, est l'ancien fleuve *Hypsa*. Les Troyens, tournant ensuite le *Promontorium Lilybeum*, ou le cap *Boeo* des modernes, entrent dans le port de *Drepanum* ou *Trapani* d'aujourd'hui, où mourut Anchise. C'est en sortant de ce port que la flotte d'Énée fut dispersée par une tempête furieuse, et qu'il fut jeté avec quelques uns des siens sur la côte de la célèbre *Carthage*, dont on trouve avec peine quelques légères traces près de *Tunis*, qui s'est accrue de ses débris. C. A. WALCKENAER.

1 Voyez Cluverius, *Sicilia antiqua*, pag. 114; Amico è Statella; *Siculum typographium*, tom. III, pag. 23, et la carte de Sicile en deux feuilles, par Zannoni.

2 Cluverius, pag. 131; Amico, tom. I, pag 179.

3 Thucydide, liv. VI.

4 Voyez Borch, *Lettres sur la Sicile*, tom. I, pag. 138.

5 Amico, tom. I, pag. 204.

43 Quum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates;
Italiam læto socii clamore salutant.

Toute cette peinture est pleine de vérité. *Obscuros* exprime fort bien les collines cachées à demi sous un voile de vapeurs; et la convexité des mers, qui suivent la forme du globe, suffit pour faire comprendre comment l'Italie leur paroît basse dans le lointain. Les navigateurs savent comment les rivages et les coteaux semblent sortir des eaux, et s'élever sur l'horizon à mesure qu'on en approche. Le mot *Italiam*, trois fois répété, donne à ce passage beaucoup de mouvement et de vivacité. J'ai pris soin de conserver cette répétition, qui rend parfaitement les cris redoublés des matelots lorsque la terre est aperçue.

44 Objectæ salsa spumant adspergine cautes.

J'ai remarqué dans ce livre peu de vers imitatifs : celui-ci, par la répétition de sa lettre *s*, rend parfaitement le sifflement des vagues qui battent les rochers. Du reste, tous les détails des manœuvres nécessaires à la navigation sont partout bien rendus; et on ne peut rien ajouter ni à la vérité des images ni à la propriété de l'harmonie, toujours adaptée à l'objet qu'il faut peindre. Ceux qui nient l'existence de cette harmonie, ou qui en laissent tous les honneurs au hasard de la composition, ne pourront pas, je crois, méconnoître l'intention du poëte dans le vers suivant, où il s'agit de peindre la longueur des antennes recouvertes de leurs larges voiles :

> Cornua velatarum obvertimus antennarum.

La consonnance même, qui ailleurs seroit un défaut, est ici une beauté.

45 ..... Sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis, etc.

Cette peinture de l'Etna est, sous tous les rapports, d'une grande perfection; on y trouve aussi des effets savants d'harmonie imitative, remarqués avec beaucoup de goût par Racine le fils (*Réflexions sur la poésie.*) La répétition de la lettre *t* fait un bel effet dans ce vers, où il s'agit de peindre l'effet de l'Etna.

46 Adtollitque globos flammarum, etc.

Les longues multipliées font là un bel effet, et marquent bien l'élévation des globes de flammes vomis par le volcan.

Dans les mots *Urgeri mole hac*, on croit entendre le craquement des membres du géant écrasés sous le poids de la montagne.

1 Conférez la carte de Sicile par Zannoni, avec l'intéressante description d'Amico, tom. II, pag. 178.

47 Et, fessum quoties mutat latus, intremere omnem etc.

Ce vers, arrêté au quatrième pied, exprime fort bien le mouvement brusque et la chute pesante du corps d'Encelade, se retournant et retombant sous le poids qui l'accable.

48 Noctem illam tecti silvis immania monstra
Perferimus, etc.

Aucun poëte n'a peint avec plus de vérité que Virgile les sentiments et les sensations qu'excitent dans le cœur humain les objets de la nature. Le bruit de l'Etna frappe d'autant plus vivement les Troyens, qu'ils n'en connoissent pas la cause. L'obscurité de la nuit ajoute à leur terreur. Ce sentiment est naturel, et tous les militaires conviennent que les combats nocturnes sont les plus effrayants. C'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans les vers suivants, tirés du poëme de l'*Imagination*, ch. IV:

Quand du fer, de l'airain, le brillant appareil
Éclate, et resplendit aux rayons du soleil,
Le soldat avec joie affronte les tempêtes :
Les dangers sont des jeux, les combats sont des fêtes.
Mais, quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre ame tremblante;
Le danger moins connu cause plus d'épouvante.

49 Cum subito e silvis, macie confecta suprema,
Ignoti nova forma viri, etc.

Cet épisode est d'un genre absolument neuf, et appartient tout entier à l'ame tendre de Virgile. Deux choses le rendent intéressant : d'abord c'est un bel et touchant exemple de la pitié que se doivent même les ennemis; ensuite il ennoblit le caractère des Troyens, qui, victimes de la haine implacable des Grecs, respectent dans l'un d'eux les droits sacrés du malheur. Le tableau de sa vie misérable est tracé d'une manière à-la-fois vigoureuse et touchante, et prépare parfaitement l'accueil hospitalier des Troyens.

50 Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruere.

Cet épisode de Polyphème est emprunté d'Homère; mais Virgile lui est fort supérieur par la force, l'énergie, la beauté des images, et même l'harmonie, malgré les avantages de la langue grecque.

51 Vidi egomet, duo de numero cum corpora nostro,
Prensa manu magna, medio resupinus in antro, etc.

Jamais Virgile n'a tracé un tableau plus terrible. Cette description offre quelques images qui ont paru révolter la délicatesse française. Il est temps de lutter contre ces préjugés; c'est à cette timidité des écrivains et des traducteurs qu'il faut attribuer toute celle de notre langue; c'est à la beauté de l'harmonie, au choix des expressions, de réconcilier avec ces peintures notre délicatesse pusillanime. Avant que Racine eût écrit ces admirables vers :

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange;
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputoient entre eux!
Athalie, act. II, sc. v.

qui auroit pu croire que notre langue fût susceptible de pareilles images? Il faut, dans ces peintures, que ce qu'elles ont de dégoûtant soit couvert par ce qu'elles ont de terrible. Tout le monde a lu, et on a traduit dans toutes les langues, le passage du Dante où le malheureux Ugolin, représenté dans l'enfer rongeant le crâne de son ennemi, essuie sa bouche avec la chevelure de ce crâne ensanglanté. C'est la faute du traducteur, quand ces images révoltent, au lieu d'effrayer. Venons maintenant à cet épisode de Polyphème : il prouve que le poëte a droit de peindre non seulement les objets naturels, mais encore ce qui est hors de la nature. Le monde ne suffit pas plus aux grands poëtes qu'aux conquérants; on peut dire d'eux comme d'Alexandre :

Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré.
Boileau, satire viii.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,
Clymène, comédie.

dit La Fontaine. L'extraordinaire appartient encore plus que le vrai à la poésie épique; et, quand elle a peint ce qui est grand, elle a encore à peindre ce qui est gigantesque. Les récits des géants sont un des premiers charmes de l'Arioste. Enfin, tous les hommes sont enfants pour les fables, ce qui fait dire encore à La Fontaine :

Si *Peau-d'Ane* m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Livre VIII, fable iv.

52 Haud impune quidem : nec talia passus Ulysses.

« Ulysse impunément ne vit point leur trépas. »

Le mot *impunément* est employé ici dans une acception différente de celle que lui donne l'usage. Cependant il exprime la pensée de Virgile avec tant d'exactitude, que j'ai cru devoir m'en servir; et je me suis en cela appuyé de l'autorité de Racine, qui fait dire dans le même sens à Ériphile :

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle *impunément* pâli?
Iphigénie, act. IV, sc. i.

53 .... Jacuitque per antrum
Immensus, etc.

On sent avec quel goût le mot *immensus* est rejeté au vers suivant, et combien il allonge la taille immense du géant.

54 Heu! genitorem, omnis curæ casusque levamen,
Amitto Anchisen, etc.

Un poëte sans goût se seroit étendu très au long sur cette mort d'Anchise; Virgile, en peu de vers, rend compte de cet événement, et il peint la douleur d'Énée avec la plus touchante sensibilité.

En tout, ce livre, l'un des moins cités de l'*Énéide*, est un des plus estimables : on ne pouvoit donner plus d'intérêt à un voyage sur les mers de Grèce et de l'Italie. L'aventure touchante de Polydore; l'entrevue encore plus touchante d'Andromaque et d'Énée; les regrets du veuvage et de la maternité; les malheurs de l'exil; et, dans l'histoire d'Achéménide, cette belle recommandation de la pitié et de l'humanité, même entre ennemis; les regrets touchants d'Énée à la mort de son père; une foule de descriptions variées; celle d'une peste, d'un volcan, d'une tempête, des lieux les plus fameux de la Grèce et de l'Italie; l'exactitude du géographe; l'imagination brillante du poëte; en un mot, la réunion de tout ce que l'histoire, la fable, la nature morale et physique, offrent de plus touchant, de plus beau, de plus pittoresque : voilà ce que personne n'a dit de ce troisième livre, supérieur peut-être à d'autres dont les beautés, plus sensibles, sont plus à la portée des lecteurs ordinaires. Ainsi, dans un cabinet de tableaux, tandis que la foule se presse devant une composition dont le sujet est plus intéressant ou le coup d'œil plus brillant, le connaisseur reste les yeux fixés sur un chef-d'œuvre qui, moins intéressant au premier coup d'œil, rappelle et entretient l'attention par la beauté du dessin, la vérité du coloris, et la perfection des détails.

LIVRE IV.

Ce livre est peut-être celui de toute l'*Énéide* qui a valu à son auteur le plus d'admirateurs et de critiques; d'admirateurs, par les grandes beautés qu'il renferme, et de critiques, par l'extrême supériorité qu'il paroît avoir sur des chants dont le sujet est moins intéressant, mais dont la poésie est peut-être plus admirable. L'intérêt qui l'anime, et la perfection des détails, sont faits pour toucher toutes les classes de la société, et sur-tout celles qu'on ne sauroit émouvoir que par le tableau des grandes passions. Mais Virgile, forcé par le plan de son ouvrage de séparer Énée de Didon, a jeté malgré lui quelque défaveur sur son principal personnage; et les huit derniers livres ont dû souffrir de ce défaut inévitable : Énée a été accusé d'ingratitude, de perfidie, et de superstition. Le poëte latin, favori de Mécène et courtisan d'Auguste, en employant le merveilleux de sa religion, ne s'est peut-être pas assez rendu compte de ce que pouvoient perdre un jour d'intérêt la puissance des Romains, leurs dieux, et leurs oracles; tandis que les peintures qu'il a faites d'un amour malheureux devoient produire une impression à jamais durable. Les femmes sur-tout se passionnent difficilement pour les intérêts politiques d'un grand peuple de l'antiquité; mais elles se mettent facilement à la place d'une amante abandonnée. Les oracles, Junon, Jupiter, et leurs ordres souverains, n'égalent pas à leurs yeux une des larmes de l'amour malheureux. Virgile auroit pu éviter une partie de ces inculpations, en mettant dans la bouche d'Énée des expressions plus touchantes de douleur et de regret; par exemple, au lieu de lui faire dire : « Si j'eusse « été le maître de mon sort, je serois encore à Troie, oc« cupé de rebâtir ses murailles et les temples de nos dieux, » peut-être eût-il été convenable qu'il lui fît expliquer ses regrets d'une manière plus consolante pour Didon, comme l'a fait M. Le Franc de Pompignan dans les vers qui suivent:

> Hélas! si de mon sort j'avois ici le choix,
> Bornant à vous aimer le bonheur de ma vie,
> Je tiendrois de vos mains un sceptre, une patrie.
> Les dieux m'ont envié le seul de leurs bienfaits
> Qui pouvoit réparer tous les maux qu'ils m'ont faits.
> *Didon*, act. III, sc. v.

Voilà qui est dans toutes les règles de notre galanterie. Mais il faut avouer qu'il n'y a pas de peuple où le personnage d'Énée pût moins réussir que chez les Français, accoutumés dans leurs représentations théâtrales à une espèce d'idolâtrie pour les femmes, et à voir les plus grands intérêts sacrifiés à ceux de l'amour : c'est peut-être une suite de l'esprit de chevalerie, que les anciens connoissoient moins que nous. Homère en est encore plus éloigné que Virgile; ses dieux mêmes tiennent un langage que réprouveroient les hommes les moins polis de nos temps; c'est ce que l'on peut sur-tout remarquer dans le cinquième chant de l'*Odyssée*, lorsque Mercure dit à la nymphe Calypso, empressée de connoître l'objet de sa visite : « C'est Jupiter qui m'a or« donné de me rendre dans ton île; j'y parois malgré moi. »

Ce livre est composé de deux parties distinctes, mais très bien liées, et toutes deux également parfaites : la partie épique, et la partie dramatique. Suivons d'abord les traces de celle-ci.

Les deux principaux personnages sont, dès le commencement, placés dans la situation la plus dramatique : Énée, entre ses devoirs et l'amour; Didon, entre le serment de fidélité qu'elle a fait aux cendres de son époux et sa passion pour le prince troyen. Virgile, dès l'exposition, lui fait répéter ce serment; ce qui excite l'intérêt et la curiosité : on veut savoir par quels degrés elle va passer de ces vœux et de ces promesses à la passion désordonnée qui les lui fait oublier. Par cet artifice, Virgile a su joindre à l'expression de l'amour celle du remords, souvent si dramatique.

On a souvent comparé la Didon de Virgile à la Phèdre de Racine : une différence qui est à l'avantage du premier, c'est la belle progression qu'il a mise dans son récit. Phèdre, arrivant sur la scène, laisse éclater la violence de sa passion; mais il faut convenir que cela étoit nécessaire à l'exposition du sujet, et que l'amour incestueux de cette reine devoit avoir un autre caractère que celui de Didon. Virgile, profitant de la facilité que lui donnoit la marche moins circonscrite de l'épopée, a nuancé avec une adresse extrême les progrès de l'amour, qui va toujours croissant d'intérêt et de violence. Au lieu d'en décrire d'abord les explosions les plus terribles, il peint d'une manière touchante les premières impressions d'une mélancolie amoureuse qui s'entretient par la rêverie; il marque tous les symptômes de ce poison lent et doux, qui pénètre toutes les parties de l'existence, qu'on redoute et qu'on aime, qu'on nourrit en essayant de le combattre. L'avidité avec laquelle Didon écoute les récits du héros, ses malheurs, et ses exploits; l'impression profonde qu'elle en a reçue; l'aveu timide qu'elle en fait à sa sœur, dans le sein de laquelle elle a besoin d'épancher son ame déja si violemment tourmentée; le plaisir avec lequel elle écoute les conseils qui encouragent son amour et affoiblissent ses remords, en lui représentant la tristesse de sa vie solitaire, la privation des douceurs de la maternité, les grands avantages politiques résultant d'un hymen qui unira les Troyens et les Carthaginois; les sacrifices qu'elle fait aux dieux pour en obtenir des réponses favorables à son amour; l'empressement avec lequel elle montre à Énée Carthage naissante, un empire tout prêt; la demande qu'elle lui fait d'entendre encore le récit de ses aventures; la solitude qu'elle trouve dans son palais, au milieu de sa cour, lorsque Énée se retire; le plaisir qu'elle éprouve à rechercher ses traits dans ceux d'Ascagne : telle est la marche naturelle d'une passion naissante; tel est l'admirable tableau qu'en a tracé Virgile.

Ce livre renferme trois discours de Didon à Énée, tous trois de caractère différent. Le premier est doux, tendre, et passionné; ce n'est encore qu'une amante plaintive. Le second, provoqué par la réponse du héros, est de l'emportement le plus violent et de la fureur la plus éloquente; on y voit déja quelques germes du désespoir qui doit amener un dénoûment si tragique. Le troisième est cette fameuse imprécation pleine de tous les transports d'un amour désespéré; mais ce qui en fait la principale beauté, c'est que Virgile a su y mettre en perspective les luttes terribles de Rome et de Carthage, fondées, non pas sur des rivalités de commerce et de puissance, mais sur une haine héréditaire; c'est de son lit de mort que Didon lègue toute sa vengeance à sa postérité. Un seul trait a suffi pour faire reconnoître Annibal, ce terrible ennemi des Romains, cet exécuteur si implacable des imprécations de la reine de Carthage. Ce passage est un de ceux qu'on a le plus justement admirés, non seulement à cause de la beauté des détails, mais parce qu'il lie avec une grande adresse cet épisode à l'action principale. On sent que ces imprécations n'ont pu être dictées que par le plus violent désespoir. C'est de ce moment que Didon médite sa mort : rien de plus pathétique que la manière

dont elle est préparée. Virgile commence à rembrunir ses couleurs; ce ne sont plus des festins; des chasses, et des fêtes; tout est mélancolique et lugubre. La reine n'est plus attentive qu'aux présages affreux qui la glacent d'effroi; le vin du sacrifice, changé en sang; la voix lamentable de Sichée, l'appelant du fond de son tombeau; le cri des oiseaux sinistres; le souvenir des malheurs que lui annoncèrent les augures : tout la détache de la vie, et l'invite à la mort. Elle appelle sa sœur, ce n'est plus pour lui faire l'aveu de son amour, mais pour lui ordonner les apprêts du bûcher fatal. Elle lui cache son funeste projet, ce qui étoit nécessaire à la vraisemblance. Suivant l'usage religieux de ce temps, elle offre un sacrifice aux dieux infernaux. Ainsi le lecteur s'avance vers la catastrophe, à travers les peintures les plus propres à l'y préparer. Enfin tout est prêt; le moment fatal arrive. Rien peut-être, dans tout ce livre, n'égale la force et l'harmonie avec laquelle Virgile a peint les symptômes du désespoir qui conduit Didon sur le bûcher. La vérité de ce tableau feroit croire qu'il avoit vu lui-même de pareils événements, et qu'il avoit été témoin de tout le désordre de l'ame et des sens qui accompagne le suicide. Un des ressorts les plus puissants de la poésie, c'est le secret des oppositions et des contrastes. Didon, que l'on vient de voir agitée des mouvements les plus désordonnés, roulant des yeux sanglants, le visage parsemé de taches livides, et portant déja dans tous ses traits la pâleur de la mort, s'élançant d'un pas impétueux vers le bûcher, n'est pas plus tôt montée au sommet de la fatale pyramide, qu'à la vue du portrait d'Énée, de son vêtement, et du glaive dont l'Amour lui fit présent, et dont il étoit loin de prévoir l'usage, sa fureur reste un instant suspendue; elle s'adresse à tous ces monuments d'une passion autrefois si chère à son cœur, et maintenant la source de sentiments si douloureux; c'est à eux qu'elle confie ses derniers soupirs, et qu'elle rend son ame, suivant cette belle expression : *Accipite hanc animam.* Alors, par un retour naturel, et qui ne prouve pas moins combien Virgile connoissoit le cœur humain, elle rejette ses regards sur le passé, se rend compte de toutes les époques de sa vie, de tout ce qui peut lui donner quelque consolation dans ses derniers moments : elle a vengé son époux, elle a fondé un empire, elle régnoit heureuse; Énée seul est venu troubler tant de gloire et tant de bonheur. Cette idée porte le dernier désordre dans son imagination, et détermine l'exécution de son funeste projet. Cette tragédie (car on ne peut appeler autrement cet intéressant épisode) est terminée, comme cela devoit être, par le désespoir et les plaintes touchantes de la sœur de Didon. Voilà l'anatomie dramatique de ce quatrième livre, dépouillé des innombrables beautés de style, d'images et d'harmonie, que nous essaierons d'indiquer plus loin. Il nous reste à parler de la partie épique, principalement fondée sur le merveilleux.

La première scène se passe entre Junon et Vénus. Junon, protectrice de Carthage, et craignant pour cette ville les destinées menaçantes de Rome, propose adroitement à Vénus, mère d'Énée, de retenir ce prince dans la capitale de la Libye, d'unir ensemble les deux peuples par l'hymen des deux amants. Vénus s'aperçoit de l'artifice, et s'en remet à la décision de Jupiter, dont elle connoît les intentions favorables. Cette fiction est pleine d'esprit, de grâce, et de justesse; il convenoit à l'orgueil de Junon d'essayer d'arrêter Énée dans la Libye, et à la tendresse de Vénus de s'y opposer. Cependant Didon ne dissimule plus son amour; la Renommée, que Virgile décrit d'une manière si brillante, et fort supérieure à toutes les imitations qu'on en a faites, court publier dans toute l'Afrique le mariage d'Énée et de la reine de Carthage. Iarbe, indigné que ses vœux aient été repoussés par cette princesse, se plaint à Jupiter de l'affront fait à son fils. Jupiter appelle Mercure, et le charge d'aller intimer ses ordres souverains au prince troyen. Énée, malgré tous ses sentiments de reconnoissance et d'amour pour Didon, se prépare à obéir. Durant son sommeil, qu'on a peine à concevoir dans une pareille circonstance, et qu'on a justement reproché à Virgile, Mercure lui apparoît une seconde fois, et lui répète les ordres qu'il lui a déja donnés. On voit clairement que Virgile n'a imaginé cette seconde apparition du messager des dieux que pour mieux motiver le départ d'Énée. Et, en effet, c'en devroit être assez, aux yeux des lecteurs judicieux, pour justifier le héros de l'*Énéide*, si injustement accusé d'ingratitude envers Didon, par ceux qui oublient que le premier trait de son caractère est le respect pour la divinité; que d'ailleurs l'invariable destin, plus fort que tous les dieux ensemble, l'appelle en Italie, et que cette arrivée est le but principal du poëme. Enfin Énée part. Didon se dévoue à la mort; et cette mort elle-même a son merveilleux; la même déesse qui a conduit Énée et Didon dans la grotte où s'est consommé leur hymen, envoie la messagère couper le cheveu fatal. Ainsi, ce livre renferme les sentiments les plus pathétiques du cœur, l'amour, les regrets, les remords, la vengeance; d'un autre côté, ce que la fiction peut produire de plus ingénieux. Qu'on ajoute à cela cette foule innombrable d'images vives, de descriptions brillantes, faites pour animer et enrichir l'épopée; et on concevra comment, par son étonnante perfection, ce livre a dû en quelque sorte calomnier tous ceux qui le suivent. Quelques critiques ont avancé que le fond en étant épisodique, ainsi que celui du suivant, où Virgile décrit les jeux célébrés sur le tombeau d'Anchise, il retardoit l'action : mais s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que l'épopée, comme la tragédie, vive d'obstacles à vaincre et de difficultés à surmonter, et que l'intérêt de l'action profite également de ce qui l'avance et de ce qui la retarde, quoi de plus ingénieusement imaginé, que de faire retenir Énée à Carthage, par une reine aimable, par les douceurs du repos, et d'un asile dont la tranquillité succède à tant d'orages?

Passons maintenant aux détails du style, et à l'admirable talent de l'exécution.

1 At regina, gravi jam dudum saucia cura,
Vulnus alit venis, etc.

L'idée d'une blessure est celle que les poëtes ont le plus souvent employée pour peindre les impressions de l'amour; mais il seroit impossible de dire dans notre langue, comme Virgile l'a fait dans la sienne, qu'une personne amoureuse nourrit sa blessure. Racine seul a été aussi hardi et beaucoup plus exact, lorsqu'il a fait dire à Phèdre, act. I, sc. III :

Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.

2 ...... Et cæco carpitur igni.

Des feux aveugles veulent dire ici des feux cachés. Cette expression remarquable est répétée dans le même sens dans un autre endroit de ce livre, pour peindre le feu de la foudre caché dans les nuages : *Cæcique in nubibus ignes.* Au reste, notre langue a aussi dans ce genre quelques hardiesses; et, si Virgile dit des *feux aveugles*, nous disons un *bruit sourd*, de *sourdes menées.*

3 Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore voltus,
Verbaque, etc.

On voit d'abord réuni tout ce qui donne du relief à un hé-

ros, ses qualités personnelles, et l'éclat que réfléchit sur lui le merite de ses aïeux. Le peu de mots qui suivent présentent toutes les autres qualités qui ont dû contribuer à séduire Didon : la beauté d'Énée, et le charme de ses discours. La mémoire d'une amante retient non seulement les traits et les exploits de celui qu'elle aime, mais jusqu'aux moindres sons qui ont frappé son oreille.

4 Nec placidam membris dat cura quietem.

Racine a ainsi imité ce vers d'une manière supérieure à son modèle :

Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.
Phèdre, act. I, sc. II.

5 Humentemque Aurora polo dimoverat umbram, etc.

Ce vers, d'une harmonie si douce, contraste heureusement avec la peinture des mouvements violents dont Didon est agitée :

Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent!
Quis novus hic nostris successit sedibus hospes!
Quem sese ore ferens! quam forti pectore et armis! etc.

Depuis que M. Le Franc a substitué avec raison le nom d'Élise à celui d'Anne, un peu vulgaire dans notre langue, tous les traducteurs de ce quatrième livre ont suivi cet exemple. On voit déja dans ces vers l'impression profonde qu'Énée a produite sur le cœur de Didon; l'aveu qu'elle en fait rend cette passion intéressante. Elle sent combien cet amour peut la dégrader, et elle n'ose d'abord le faire connoître qu'à sa sœur, confidente de ses sentiments les plus secrets. Elle est frappée de la beauté des traits du héros; mais elle l'est surtout de ses vertus, de son courage, de ses malheurs. Elle-même veut ennoblir sa passion à ses propres yeux; elle ne doute point qu'Énée ne soit sorti d'une race divine. Il paroît que chez les anciens, comme parmi nous, comme dans les temps les plus héroïques de notre chevalerie, la valeur étoit auprès des femmes un des premiers moyens de séduction.

6 Degeneres animos timor arguit.

Pour être plus littéral, il eût fallu traduire ainsi :

Un cœur lâche décèle une basse origine;

mais cette idée est renfermée dans celle que j'ai préférée, et semble se lier plus naturellement à la suite du discours.

7 Si mihi non animo fixum immotumque sederet, etc.

Virgile jette ici les premiers germes de l'intérêt dramatique, en présentant Didon comme invinciblement attachée à la mémoire de Sichée, son premier époux, et fermement résolue de ne point lui donner de successeur. Nous observerons que c'est le même sentiment qui donne tant d'intérêt au rôle d'Andromaque.

8 Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit.

Cette marche de la passion de Didon, exprimée par elle-même, est pleine de pudeur et de convenance. Énée seul, depuis la mort de Sichée, a ébranlé sa fidélité. Ce peu de mots fait prévoir sa foiblesse.

9 Adgnosco veteris vestigia flammæ.

Ce trait est d'une extrême finesse. Dans sa passion pour Énée, Didon retrouve les traces de son amour pour Sichée; et l'on voit qu'elle ne s'éloigne que par degrés de ce premier sentiment. Racine a profité de ce vers, lorsqu'il a fait dire à Oreste (*Andromaque*, act. I, sc. I).

De mes feux mal éteints je reconnus la trace.

10 Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat,
Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras, etc.

L'expression de ce serment est d'une grande harmonie. L'apostrophe à la pudeur, en la personnifiant, pour ainsi dire, donne une plus grande idée de la fidélité que Didon lui a vouée.

11 Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit : ille habeat secum, servetque sepulcro.

Racine a heureusement imité ces deux vers, en faisant dire à Andromaque (act. III, sc. IV) :

Ma flamme par Hector fut jadis allumée :
Avec lui dans la tombe elle reste enfermée.

Peut-être qu'une flamme jadis allumée a moins de naturel, de douceur, et d'élégance, que *primus qui me sibi junxit, amores abstulit.*

12 Sic effata, sinum lacrymis implevit obortis, etc

La beauté de ce vers est fondée sur une grande connoissance du cœur humain. Didon a fait un grand effort pour avouer à sa sœur une passion qu'elle voudroit se dissimuler à elle-même, et son cœur une fois ouvert, se soulage par des larmes : c'est la marche de la nature.

En général, tout ce début est plein d'adresse; Virgile arrive par des gradations insensibles, mais extrêmement naturelles, aux grands éclats de la passion qu'il veut peindre. C'est à travers les souvenirs de son premier amour, la crainte de sa nouvelle passion, le cri des remords, et les reproches qu'elle se fait de ses serments violés, que Didon en vient à l'abandon total de sa gloire et au sacrifice d'une longue fidélité. Elle est ici d'autant plus intéressante, qu'elle n'imagine pas même qu'elle puisse succomber.

13 Anna refert : « O luce magis dilecta, sorori, etc.

Tout ce discours d'Élise peut être comparé à celui d'OEnone dans *Phèdre*. Virgile, respectant toujours les idées religieuses, s'est bien gardé de s'autoriser de l'exemple des dieux, comme l'a fait Racine dans ces vers :

Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.
Act. IV, sc. VI.

14 .... Placitone etiam pugnabis amori?

Ce passage a été imité par Racine :

Combattrez-vous encore un penchant qui vous plaît?

15 ...... Quid bella Tyro surgentia dicam,
Germanique minas?
Dis equidem auspicibus reor et Junone secunda, etc

Élise joint avec adresse aux considérations politiques les considérations religieuses. Pygmalion, frère de Didon, est d'autant plus à craindre, qu'il est l'assassin d'un époux vivement regretté. L'arrivée d'Énée à Carthage n'est plus pour elle un événement ordinaire; elle a été dirigée par les dieux mêmes, et principalement par Junon, protectrice de son empire.

16 .... Solvitque pudorem.
Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt, etc.

La pudeur est ici représentée, avec beaucoup de justesse, comme un lien qu'il a fallu dénouer. Tout ce qui suit est d'une admirable beauté. Les idées religieuses, mêlées à celles de l'amour, donnent à la poésie un caractère touchant et solennel. Pope l'a bien senti dans la composition de sa belle épître d'*Héloïse à Abailard*. C'est dans le temple, c'est au pied des autels qu'il amène ces deux amants, et qu'il représente l'amour

victorieux de la majesté des cérémonies et de la sainteté du sacrifice.

« Viens, dit Héloïse, que son amour malheureux doit conduire à la mort, viens, Abailard, viens, le cierge funéraire « dans la main, viens m'adoucir le passage de cette vie à « l'autre. » Si on supprimoit de cet ouvrage, l'une des plus belles productions de Pope, l'heureux mélange de l'amour et de la religion, on lui ôteroit son principal mérite. Colardeau, qui paroît l'avoir senti quelquefois, n'est pas entièrement à l'abri de ce reproche.

En général, on voit trop qu'il n'a pu lire Pope que dans une traduction française. Plusieurs des beautés de l'original sont mieux conservées dans une imitation que M. de La Harpe en a faite pour remplir les vides laissés par le jeune traducteur. Celui-ci n'avoit pas assez vu combien ce mélange de religion et d'amour est propre à produire de profondes impressions.

17 .... Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta, etc.

Le mot *inhians* peint avec une grande énergie l'attention profonde avec laquelle Didon cherche à lire son destin dans les entrailles des victimes. Ce passage a inspiré à Racine plusieurs beaux vers qui en sont évidemment une imitation.

De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remedes impuissants!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Phèdre, act. I, sc. III.

On peut remarquer ici qu'il y a dans Racine une sorte d'esprit, de finesse et d'élégance plus appropriée au génie de notre langue, et dans Virgile plus d'énergie et de mouvement, particulièrement dans ces vers :

Heu! vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant?

18 .... Est mollis flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.

Mollis flamma est une expression heureuse, parcequ'elle rend avec une extrême précision les tourments et les délices de l'amour.

Tacitum vivit sub pectore vulnus est tellement intraduisible, que Racine même n'a pas tenté de l'imiter.

19 ...... Qualis conjecta cerva sagitta, etc.

On a toujours admiré avec raison la comparaison de Didon blessée des traits de l'amour, avec une biche qui emporte dans ses flancs la flèche qui l'a percée. L'épithète *nescius* est heureuse, parceque l'objet d'une passion l'allume souvent sans le savoir.

20 Nunc media Æneam secum per mœnia ducit, etc.

Virgile, après avoir peint l'amour de Didon, peint mieux peut-être encore les efforts qu'elle fait pour se faire aimer, et pour arrêter Énée dans Carthage. Ce héros fugitif cherche une patrie; Didon le conduit dans sa cité naissante, déja riche des dépouilles de Sidon, et prête à le recevoir, *urbemque paratam*.

21 Incipit effari, mediaque in voce resistit.

Didon veut déclarer son amour, et s'interrompt tout-à-coup Les aveux les plus intéressants dans ce genre sont toujours les plus timides, et le silence de la pudeur est peut-être plus éloquent que les expressions les plus brûlantes de la passion.

22 Nunc eadem, labente die, convivia quærit, etc.

Rien de plus naturel que l'empressement avec lequel Didon cherche à ramener Énée à ses festins du soir; c'est ce que veut dire *labente die*. Les heures du soir sont véritablement celles de l'amour. Il est également naturel qu'elle veuille entendre de nouveau les aventures qui ont fait sur son ame une impression si profonde; c'est encore Énée qu'elle cherche dans ses récits.

23 .... Pendetque iterum narrantis ab ore.

M. de Pompignan a cherché à rendre cette expression par ce vers :

Chaque instant qu'attachée au plaisir de l'entendre...
Didon, act. I, sc. IV.

L'image de Didon, *suspendue* à la bouche du héros qui raconte, est infiniment plus belle et plus hardie.

24 Sola domo mœret vacua, stratisque relictis
Incubat. Illum absens absentem auditque videtque, etc.

Tous les mouvements de Didon, lorsque Énée s'est retiré dans son appartement, sont saisis avec la plus extrême sagacité. Au milieu de sa cour, entourée de ses gardes, elle se croit plongée dans la plus profonde solitude. C'est ainsi que Racine fait dire à Antiochus, après le départ de Bérénice :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !
Bérénice, act. I, sc. IV.

L'Orient fut désert du moment que Bérénice fut absente. Didon s'empare du siége que son amant vient de quitter : absent, elle croit encore le voir et l'entendre. La répétition des mêmes mots exprime fort bien ici l'obstination avec laquelle cette reine s'attache ou à la personne ou au souvenir de son amant. Mais ce qui surpasse la beauté de ces images, c'est celle de Didon prenant le fils du héros dans ses bras, et cherchant dans les traits d'Ascagne le portrait de son père, comme un dédommagement et une consolation.

25 Non cœptæ adsurgunt turres; non arma juventus, etc.

Cette pensée de Virgile est très philosophique, et elle exprime de la manière la plus heureuse comment les passions des souverains nuisent à la prospérité d'un grand empire, et répandent dans toute leur nation l'oubli de ses plus grands intérêts, et de tout ce qui produit la félicité publique. Peut-être n'a-t-on pas assez bien compris le véritable sens des mots *minæque murorum ingentes*. Toutes les grandes constructions imparfaites ont un air de menace, parcequ'elles font naître l'idée d'un écroulement prochain.

26 Quam simul ac tali persensit peste teneri
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori, etc.

Ce passage est difficile à traiter, parceque dans cette lutte de deux déesses aucune des deux ne devoit être dégradée. Junon, toujours fidèle au projet d'écarter les Troyens de l'Italie, propose à Vénus d'unir ensemble les Tyriens et les Troyens par l'hymen d'Énée et de Didon, qui deviendra le sceau de la réconciliation des deux divinités : mais Vénus, par un sourire, marque qu'elle a deviné les intentions de sa rivale; elle lui répond d'une manière pleine de finesse et de convenance.

27 Una dolo divum si femina victa duorum est!

Racine a mis dans la bouche de Phèdre une heureuse imitation de ce vers (act. II, sc. V) :

Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle...

Le vers de Virgile a l'avantage d'exprimer que les deux divinités qui ont triomphé de Didon ont joint l'artifice à la puissance.

28 Connubio jungam stabili, propriamque dicabo, etc.

Ce vers tout entier se trouve déja dans le premier livre, et c'est aussi dans la bouche de Junon. Virgile s'est souvent ainsi répété; et cette observation seule prouveroit qu'il s'étoit toujours proposé de revoir son ouvrage.

29 Oceanum interea surgens Aurora relinquit, etc.

Virgile a mis une extrême perfection dans la description de cette chasse; elle est pleine d'images bien choisies, de convenance et de rapidité. *Delecta juventus* exprime fort bien l'espèce d'étiquette qui n'admet autour des souverains, dans leurs parties de plaisir, que l'élite de leur cour; et la jeunesse y paroît avec de grands avantages. L'appareil, les instruments de la chasse, le cortége de la reine, sont décrits avec beaucoup de justesse. Le poëte ne manque pas de faire paroître dans cette fête les cavaliers numides, renommés par leur adresse dans l'équitation. L'expression si heureuse et si précise, *odora canum vis*, n'a pu se rendre que par des équivalents. L'empressement avec lequel les grands admis à cette chasse arrivent au rendez-vous n'est pas oublié; il étoit naturel aussi d'exprimer l'impatience avec laquelle est attendu le principal personnage; et le cheval même qui doit le porter a fourni à cette description des traits également justes et brillants; la richesse de son harnois est parfaitement rendue en deux mots, qui le couvrent à-la-fois de ce qu'il y a de plus précieux, d'or, et de pourpre, *ostroque insignis et auro.*

30 Stat sonipes, ac frena ferox spumantia mandit.

Ce vers exprime admirablement un cheval bien dressé, qui réunit ensemble l'ardeur et la docilité. On y trouve d'ailleurs une magie d'harmonie, qui fait qu'on croit entendre l'action d'un coursier fougueux rongeant son frein d'impatience.

Tandem progreditur exprime parfaitement la longue attente occasionée par le retard de la reine, et le plaisir que fait naître sa présence. Un des priviléges de la grandeur est de ne pas attendre, et d'être attendu. Louis XIV, arrivant en même temps que sa voiture au pied du grand escalier de Versailles, dit, en se retournant vers son grand-écuyer : *J'ai failli attendre.* Ce mot exprime vivement le sentiment qu'il avoit de l'élévation de son rang et du respect qui lui étoit dû.

Si le souverain de Carthage avoit été un homme, Virgile ne se seroit peut-être pas arrêté à décrire son costume; mais une jeune reine, mais une amante intéressée à plaire, ne devoit rien avoir oublié de ce qui pouvoit y contribuer. Le poëte lui prête tout le goût et toute la magnificence dont une toilette de chasse est susceptible. Il est tout simple que, dans ce jour, les Troyens et leur chef jouent un des premiers rôles. La comparaison d'Énée avec Apollon, si elle n'est pas d'une grande exactitude, est de la plus belle poésie. C'est toujours aux dieux qu'Homère et Virgile comparent les hommes qu'ils veulent faire valoir. Dans la suite de cette description, le lieu de la scène, les chasseurs, les animaux poursuivis, sont peints avec tout le mouvement et toute la vérité nécessaires. Pour faire partir ces animaux sauvages, Virgile attend avec raison que la chasse soit parvenue dans les taillis les plus épais et les lieux les plus impraticables; alors, par un mélange heureux de syllabes brèves et longues, par la cadence et la coupe des vers, il nous fait entendre les sauts, les bonds impétueux, et la fuite précipitée des daims, des chevreuils, et des chamois, chassés précipitamment de leurs retraites. Nous avons remarqué ailleurs comment il a peint, dans la personne d'Ascagne, l'ardeur et l'émulation que mettent les jeunes gens dans ces sortes d'exercices.

31 Interea magno misceri murmure cœlum, etc.

On a observé avec raison que ce qui se passe de mystérieux dans la grotte où l'orage conduit Énée et Didon est décrit par Virgile avec toute la décence de la pudeur; et, si une foule d'autres peintures fait honneur à son génie, celle-ci a toujours honoré son caractère. Une observation plus importante, et peut-être plus nouvelle, c'est que, pour donner plus de solennité à cet hymen, il suppose que ce sont de grandes divinités qui ont donné le signal; c'est le tonnerre qui le proclame, c'est la foudre qui l'éclaire. Les nymphes, hurlant au sommet des montagnes, rappellent les femmes qui, suivant l'usage antique, annonçoient par des cris celui de la pudeur mourante. Ainsi, ce sont tous les éléments, ce sont les dieux, c'est la nature entière qui fait les frais de cet hymen : idée vraiment neuve et imposante.

32 Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbis, etc.

Plusieurs poëtes, après Virgile, ont fait des descriptions de la Renommée; la première est celle d'Ovide dans le douzième livre des Métamorphoses, très bien rendue par M. de Saint-Ange. Le palais de la déesse y est décrit d'une manière brillante; mais la prolixité et la monotonie des couleurs empêchent d'en distinguer les traits les plus remarquables.

La description de Boileau, dans le second chant du *Lutrin,* est beaucoup moins étendue; mais aucun des traits que comportoit son sujet n'y est oublié :

Cependant cet oiseau qui prône les merveilles,
Ce monstre, composé de bouches et d'oreilles,
Qui, sans cesse volant de climats en climats,
Dit par-tout ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas;
La Renommée enfin, cette prompte courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la perruquière.

Voltaire a fait aussi, en décrivant la Renommée dans le huitième chant de la *Henriade,* une heureuse imitation de Virgile. Mais celle de J.-B. Rousseau, dans sa belle ode au prince Eugène, nous paroît supérieure à toutes les autres par la rapidité et le mouvement.

Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante Renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers;
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

33 Juppiter omnipotens, cui nunc Maurusia pictis, etc.

Ce discours d'Iarbe est plein de toute la chaleur et de tout l'emportement d'un caractère exalté par les ardeurs du ciel africain; il exprime d'ailleurs tout l'orgueil d'un fils de Jupiter, qui semble lui-même tenir en main les foudres de son père.

34 Vade age, nate, voca Zephyros, et labere pennis.

M. de Marmontel a remarqué avec raison l'extrême légèreté de ce vers, presque tout entier composé de dactyles.

Le discours de Jupiter a toute la dignité convenable au souverain des dieux : *Gravidam imperiis* est une de ces hardiesses si communes à Virgile, et si difficiles à transporter dans notre langue; elle rappelle le *feta armis* du second livre.

35 Naviget. Hæc summa est; hic nostri nuntius esto.

Ce vers a, si j'ose ainsi dire, toute la précision et toute la fermeté du commandement.

La description de l'appareil dont s'entoure Mercure a perdu une grande partie de l'intérêt qu'elle avoit pour les anciens; mais les vers qui l'expriment conservent encore pour nous tout le charme que ne perd jamais la belle poésie. On en peut dire autant de la description d'Atlas, l'aïeul de Mercure, changé en montagne. La comparaison de ce dieu, effleurant d'une aile légère le rivage de Carthage, est un des larcins assez fréquents que le poëte latin a faits à Homère.

36 Adrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.

Ce vers est encore un de ceux que Virgile s'est pris à lui-même. Ce n'est point la crainte des dieux qu'il a voulu exprimer, c'est le respect d'Énée pour la présence de la divinité. Aussi son premier mouvement est d'obéir, mais avec tout le regret que doivent lui inspirer les bienfaits de Didon, sa tendresse pour elle, et le charme d'un asile où il trouvoit un repos si chèrement acheté par un long exil et les fatigues d'une pénible navigation : son irrésolution concourt encore à diminuer ce que son départ peut avoir d'odieux. La joie empressée avec laquelle les Troyens se disposent à partir sert aussi à justifier Énée. Enfin, Virgile n'a oublié, dans la suite de ce chant, aucun des traits qui pouvoient disculper son héros des torts qu'on s'obstine à lui trouver; ce qui prouve qu'il sentoit bien que, sous ce rapport, le caractère de son héros n'est pas tout-à-fait irréprochable.

37 At regina dolos, quis fallere possit amantem!
Præsensit, motusque excepit prima futuros, etc.

Ces premières impressions que produit sur le cœur de Didon la nouvelle du prochain départ d'Énée, sont peintes avec beaucoup de force et de vérité. Cette exclamation : *Quis fallere possit amantem!* est sur-tout remarquable. *Omnia tuta timens* exprime bien les alarmes et l'inquiétude qui accompagnent l'amour. On ne pouvoit mieux peindre son délire, qu'en le comparant à celui des bacchantes.

38 Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
Posse nefas, tacitusque mea decedere terra? etc.

Nous avons déja observé le caractère de ce discours, où la passion est véritablement éloquente. Didon espère encore, et l'amour, dans cette situation, met quelque mesure à l'expression de sa fureur; aussi, dans cette première explication, les sentiments tendres et passionnés reviennent-ils plus souvent que les accents de la colère et de l'emportement. La reine paroît craindre autant les dangers auxquels s'expose son amant, que les malheurs qui l'attendent elle-même.

39 . . . . Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam, etc.

Ce qui touche le plus un cœur noble, c'est le reproche d'ingratitude; aussi c'est ce reproche qu'Énée repousse avant tout. Les ordres des dieux, la volonté du destin, l'apparition de son père, qui lui rappelle ses devoirs, achèvent sa justification. Mais, comme nous l'avons remarqué ailleurs, peut-être l'amant de Didon, près de la quitter, lui devoit-il une réponse plus douce et plus galante, et des expressions plus vives de reconnoissance et de regret.

40 Talia dicentem jam dudum aversa tuetur, etc.

La réplique de Didon est d'abord tout entière dans ses regards, dans son attitude, et même dans son silence. Ce second discours, par la raison que nous avons déja alléguée, devoit être plus violent, plus emporté que celui qui le précède; moins d'espérance devoit produire plus de colère : aussi ne peut-on rien ajouter aux mouvements de désespoir et de rage qu'il contient. Un peintre qui auroit à représenter une amante furieuse d'une réponse qui la désespère et d'un abandon qui l'outrage, ne pourroit mieux faire que de rendre l'attitude et les mouvements que Virgile donne ici à Didon. Didon commence par l'injure qui doit être la plus sensible au cœur d'Énée. Sa gloire étoit d'être issu du sang troyen, d'être chargé par les dieux d'en perpétuer la race; et dès le premier vers, elle lui refuse cet honneur; le descendant de Dardanus n'est plus que l'enfant du Caucase, et le nourrisson d'une tigresse. Racine a imité les mouvements les plus remarquables de ce discours dans la tragédie d'*Andromaque*. Voici surtout trois vers qui en sont une traduction presque littérale :

En ai-je pu tirer un seul gémissement?
Tranquille à mes soupirs, muet à mes alarmes,
Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Act. V, sc. I.

41 . . . . Jamjam nec maxuma Juno,
Nec Saturnius hæc oculis pater adspicit æquis.

Le premier des crimes pour une femme, c'est l'indifférence et l'ingratitude. Jupiter et Junon deviennent injustes du moment où Énée se montre insensible; et toute vertu disparoît aux yeux de Didon, lorsqu'elle ne voit plus qu'un traître dans son amant. *Nusquam tuta fides.*

A qui se confier, quand Énée est un traître?

42 At pius Æneas, quamquam lenire dolentem, etc.

Virgile, avant de faire partir Énée, comme s'il eût prévu les torts que les critiques devoient lui donner un jour, a soin de le représenter affligé de son départ involontaire, et desirant adoucir la douleur de Didon : *Lenire dolentem solando cupit.* A ces regrets il oppose immédiatement le respect du héros pour les ordres des dieux, et l'empressement de ses compagnons, prévenus, comme lui, de la grandeur de leurs destinées. Cet empressement est parfaitement bien exprimé par ces matériaux encore bruts dont ils dépouillent les forêts voisines, et qu'ils entassent à la hâte sur le rivage. J'ai remarqué ailleurs la beauté de la comparaison des Troyens avec les fourmis, qui réunit la vérité des détails, l'élégance, l'harmonie, et ce degré de justesse qui doit lui suffire. Quand les poëtes rapprochent les hommes des animaux, il faut qu'ils aient soin de rapprocher de l'homme les animaux eux-mêmes; c'est ce que Virgile a fait en donnant aux fourmis une espèce de discipline militaire : *Agmina cogunt, castigantque moras.*

43 Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus!

Cette apostrophe pathétique, adressée à Didon, nous fait partager sa situation pénible et ses émotions douloureuses : comme amante délaissée, Virgile la peint souffrante; et, comme reine humiliée, elle est obligée de descendre de la hauteur de son rang aux supplications et aux prières. Le discours qu'elle adresse à sa sœur est peut-être le plus touchant de ceux que Virgile a mis dans sa bouche. Elle attaque le cœur d'Énée par tout ce qu'il y a de plus affectueux et de plus modeste, par tout ce qu'il y a de plus capable de le fléchir. Lorsqu'ils

représentent des amantes réduites au dernier désespoir, les poëtes leur prêtent toujours de la modération et de la prière. C'est ainsi qu'Hermione dit à Pyrrhus :

> Ordonnez votre hymen, j'y consens; mais du moins
> Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
> Pour la dernière fois je vous parle peut-être :
> Différez-le d'un jour, demain vous serez maître.
> *Andromaque*, act. IV, sc. v.

Des formes à-peu-près semblables sont employées par Didon ; elle ne demande plus à Énée de partager son trône et son lit, mais seulement de donner à sa douleur le temps de s'affoiblir, et à son courage celui de s'y préparer.

44 Non ego cum Danais Trojanam exscindere gentem, etc.

Un sentiment non moins naturel aux femmes délaissées, c'est de n'avoir aucun tort aux yeux de ceux qui en ont de grands envers elles : « Ai-je, s'écrie Didon, conspiré avec les « Grecs contre l'empire troyen? Ai-je envoyé mes vaisseaux « contre Pergame? Ai-je troublé les mânes d'Anchise, ou violé « son tombeau? » Elle se feroit un crime de mettre obstacle à ses destinées, mais elle l'invite à attendre des vents plus favorables. Tous ces mouvements sont naturels, vifs, et passionnés. Ce qu'il y a peut-être de plus délicat dans ce discours, ce sont les expressions par lesquelles Didon prête à Élise un grand ascendant sur l'esprit d'Énée. L'amour est tellement voisin de la jalousie, qu'il lui semble que sa sœur a pris sur son amant un empire qu'elle-même n'a pu obtenir :

> Toi seule sur l'ingrat avois pris quelque empire;
> Dans son ame à toi seule il permettoit de lire.
> Seule enfin, près de lui trouvant un doux accueil,
> Tu savois du barbare apprivoiser l'orgueil.

Fata obstant, placidasque viri deus obstruit auris.

Ici Virgile, pour excuser Énée, ne se contente pas de dire qu'il obéit aux dieux; il ajoute qu'un dieu lui-même ferme les oreilles du héros aux prières de Didon. On ne pouvoit mieux peindre sa vertueuse inflexibilité, que par la com araison qui termine ce morceau; elle est également frappante par la beauté des images, et par celle de l'harmonie.

45 Tum vero infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat, tædet cœli convexa tueri.

Nous avons développé dans le préambule l'art infini avec lequel le poëte nous conduit à la mort de Didon. Un des premiers artifices de la poésie, dans l'épopée comme dans la tragédie, est de préparer le lecteur aux impressions qu'on veut produire. Il falloit beaucoup d'adresse pour amener cette reine, des fêtes qu'elle donne à son amant, au théâtre de sa mort.

46 .... Semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur, etc.

Non seulement les veilles, mais les rêves mêmes de Didon devoient être pleins de son amour; la manière dont Virgile les caractérise est du plus grand naturel; séparée d'Énée, elle ne voit dans son sommeil troublé que solitude et qu'abandon. Le vers qui exprime cette idée est de la plus mélancolique et même de la plus lugubre harmonie. Tout ce qui suit est d'une extrême énergie; c'est dans les héros de théâtre les plus renommés par la violence de leur passion et l'horreur de leurs remords, que Virgile a cherché quelque chose de ressemblant aux mouvements tumultueux dont Didon est agitée.

47 .... Mœstam dictis adgressa sororem,
Consilium voltu tegit, ac spem fronte serenat, etc.

Le désespoir le plus touchant est toujours celui que l'on dissimule : telle est la situation de Didon; elle a avoué son amour à sa sœur, mais elle lui cache ses projets de mort. Virgile avoit déja employé une partie de cette idée, en disant plus haut : *hoc visum nulli, non ipsi effata sorori.* L'idée de la prêtresse est non seulement poétique, mais pleine de vérité. Les devineresses et les nécromanciens ne sont consultés par aucune passion autant que par l'amour, la plus inquiète, la plus curieuse, et la plus superstitieuse de toutes. Didon a une telle idée de la violence des feux dont elle est dévorée, qu'elle n'espère pouvoir en être délivrée que par une puissance surnaturelle, par une main capable d'arrêter les astres et les fleuves dans leur cours.

48 Hæc effata, silet; pallor simul occupat ora.

Le sang-froid et le calme qu'affectent quelquefois les grandes passions font bientôt place aux mouvements involontaires de la nature. Didon vient de dissimuler les apprêts de sa mort : mais à ses discours, pleins d'une tranquillité qu'elle n'a pas, succède bientôt un morne silence; et le rayon d'espérance qu'elle a cherché à faire briller sur son front est remplacé par la pâleur de la mort qui déja est devant ses yeux, suivant cette belle expression, *pallida morte futura.*

49 .... Aut graviora timet, quam morte Sichæi.
Ergo jussa parat.

Il falloit rendre vraisemblable l'obéissance imprévoyante d'Élise; et, après les marques de regrets et de fidélité que la reine a données à son premier époux, sa sœur ne peut imaginer que, lui ayant survécu, elle puisse mourir du départ d'Énée. Le lecteur, une fois prévenu par Didon ellemême de ce qui doit arriver, ne peut lire sans intérêt aucun des détails qui conduisent à la catastrophe. Jusque là, par la magie du récit, cette amante est toujours sur la scène, et l'intérêt qu'elle inspire attache à toutes les circonstances qui préparent le funeste événement. Enfin, ce récit pathétique porte à l'imagination du lecteur une foule d'idées que la représentation théâtrale elle-même auroit peine à produire; car on peut souvent dire ce qu'il est impossible de mettre sur la scène.

50 .... Et crinis effusa sacerdos
Ter centum tonat ore deos, Erebumque, Chaosque, etc.

Pour recommander cette description, il suffit de rappeler qu'elle a fourni à J.-B. Rousseau l'idée de l'un de ses plus beaux ouvrages, la *Cantate de Circé*, à laquelle un choix heureux des différentes mesures appropriées au sujet donne une sorte de supériorité sur les vers de Virgile lui-même. Voici ceux qui paroissoient le plus évidemment imités du poëte latin :

> C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare;
> Mais bientôt, de son art employant le secours,
> Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
> Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
> Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéton,
> Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
> Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume, etc.

51 Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem, etc.

C'est un effet dès long-temps remarqué, que l'impression de la nuit sur les ames passionnées; la solitude et le silence semblent nourrir et accroître toutes les inquiétudes par l'absence des objets qui peuvent les distraire. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans une peinture des effets de la solitude et des ténèbres :

> Ah! que la nuit alors, jointe à la solitude,
> De l'homme délaissé nourrit l'inquiétude!
> L'absence des objets rend ses maux plus présents;
> Rien n'en distrait son cœur, son esprit ni ses sens;

Exhalant en soupirs sa tristesse farouche,
De sa longue insomnie il tourmente sa couche;
Il se roule, il se lasse à chercher le repos;
Tout son sang embrasé précipite ses flots,
Jusqu'à l'heure où l'Aurore, humide de rosée,
Apporte un peu de calme à son ame épuisée,
Et, chassant de la nuit les funebres vapeurs,
Rend et le jour au monde et l'espérance aux cœurs.
Imagination, ch. IV.

Cette peinture du sommeil agité de Didon prouveroit seule quelle connoissance profonde Virgile avoit du cœur humain, et avec quelle fidélité il en savoit saisir les mouvements. Ajoutons que cette turbulence est dans un contraste parfait avec le repos de la nature entière, décrit en vers si doux et si mélodieux. Virgile a emprunté cette idée d'Apollonius de Rhodes, dont il a imité quelques autres passages; mais c'est dans cette imitation même qu'il a peut-être le mieux montré son talent, par le choix judicieux des traits empruntés. « Tout « étoit calme, dit Apollonius; les sentinelles qui veilloient « aux portes commençoient à s'assoupir; la mère qui avoit « pleuré son enfant commençoit à céder au besoin du sommeil. » C'est ce dernier trait que Virgile a supprimé, parce qu'il a senti qu'il ne falloit pas d'avance user la peinture de la douleur de Didon par celle d'une mère éplorée. Il s'est donc contenté de présenter le calme qui règne dans les villes, sur les mers et dans les bois, et le repos général de tous les êtres vivants ou inanimés.

J.-J. Rousseau offre aussi un bel exemple du calme de la nature en contraste avec les passions violentes et désordonnées, dans la dix-septième lettre de *la Nouvelle Héloïse*, où Saint-Preux raconte une navigation nocturne qu'il fit avec son amante sur le lac de Genève. C'est peut-être le seul écrivain dont on puisse quelquefois opposer la prose à la plus belle poésie.

« Insensiblement la lune se leva, l'eau devint calme, et « Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour « entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle je ne « songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond « silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitoit à rê- « ver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les « plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristoit. « Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois « accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux « rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau bril- « loit autour de nous, le concours des plus agréables sensa- « tions, la présence même de cet objet chéri, rien ne pou- « voit détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses. »

52 .... Oculisve aut pectore noctem
Adcipit, etc.

Elle ne reçoit la nuit ni dans ses yeux, ni dans son cœur. On sent combien il étoit impossible de transporter cette hardiesse dans notre langue.

53 En quid ago? rursusne procos inrisa priores, etc.

Ce discours est plein des incertitudes et des irrésolutions qui doivent naturellement agiter Didon, dans la situation où elle se trouve : il prouve en même temps qu'il entre dans les dépits de l'amour blessé beaucoup d'orgueil; aussi c'est par ce sentiment que paroissent dictés la plupart des traits qui le composent. Didon regarde comme une humiliation insupportable de recourir au roi numide qu'elle a dédaigné, et aux Troyens dont l'ingratitude l'offense; elle ne voit donc d'asile que dans la mort, et ce n'est qu'en renonçant à la vie qu'elle croit pouvoir conserver sa gloire, et finir ses malheurs; ce qui est exprimé avec une grande précision et une grande force, *ferroque averte dolorem*. Phèdre, comme Didon, regrette de ne pas mourir avec toute sa gloire et toute sa vertu.

54 Tu lacrymis evicta meis, tu prima furentem, etc.

Il est dans le caractère des amants outragés de se plaindre de ceux qui ont favorisé leurs passions; c'est ainsi que Phèdre dit à OEnone act. IV, sc. VI):

Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue!
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir :
J'évitois Hippolyte, et tu me l'as fait voir.

55 Carpebat somnos, rebus jam rite paratis, etc.

Nous avons déja remarqué que ce sommeil d'Énée, au moment de son départ et d'une séparation si douloureuse, manque au moins de convenance; mais Virgile en avoit besoin pour amener la seconde apparition de Mercure, bien imaginée pour justifier de plus en plus le départ des Troyens, parfaitement exprimé dans la suite du même morceau.

56 Regina e speculis ut primum albescere lucem
Vidit, et æquatis classem procedere velis, etc.

On sait que l'*Ariane abandonnée* de Catulle a été composée avant la *Didon* de Virgile. Celui-ci a même emprunté plusieurs vers de son prédécesseur, qui, malgré le talent de ce grand poëte, lui est resté supérieur dans plusieurs passages, particulièrement lorsqu'il peint le silence et la solitude que laisse dans le port et sur le rivage le départ de Thésée :

Omnia muta,
Omnia sunt deserta, ostentant omnia mortem.

Ce vers, pour les images et pour l'harmonie, me paroît fort supérieur à celui de Virgile où la même idée est exprimée :

Litoraque et vacuos sensit sine remige portus.

Il faut avouer pourtant que *sensit*, au lieu de *vidit*, est d'une grande beauté. Didon ne voit pas cette solitude, elle la sent. Mais où Virgile est resté plus inférieur encore, c'est dans la peinture de la douleur de Didon après le départ d'Énée; il se contente de la représenter contemplant du haut de son palais la flotte des Troyens s'éloignant du rivage; il s'adresse alors à cette amante abandonnée, pour lui demander ce qu'elle éprouvoit en ce moment. Dans la même situation, Catulle peint Ariane gravissant une montagne élevée, d'où ses yeux suivent aussi loin qu'ils le peuvent le vaisseau qui emporte son amant; au moment où elle le perd de vue, elle tombe évanouie, mais furieuse. Il la compare alors à une bacchante représentée en marbre; image admirable, parce qu'elle peint à-la-fois la fureur de l'amour désespéré, et l'immobilité de la douleur stupide : *Saxea ut effigies bacchantis.*

57 .... Proh Juppiter! ibit
Hic, ait, et nostris inluserit advena regnis?

Ce commencement des imprécations de Didon est d'une brusquerie et d'une impétuosité très convenables. On a admiré avec raison la vivacité et la cumulation d'images que renferme le vers suivant :

Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.

58 Infelix Dido! nunc te fata impia tangunt.

Racine a encore imité ce beau mouvement, dans le rôle de Roxane (*Bajazet*, act. IV, sc. V):

Tu pleures, malheureuse! Ah! tu devois pleurer
Lorsque, d'un vain desir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

59 . . . . En dextra fidesque!
Quem secum patrios aiunt portare Penatis,
Quem subiisse humeris confectum ætate parentem!

Ce quatrième livre semble un trésor de mouvements tragiques, où sont venus puiser presque tous nos grands poëtes; et on a lieu de s'étonner que Le Franc de Pompignan, qui avoit à moissonner dans un champ aussi vaste, ait trop peu profité d'un si grand avantage, et que nous ayons eu si rarement occasion de le comparer à son modèle. Voltaire fait dire à Orosmane (*Zaïre*, act. IV, sc. v) :

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien si vanté, qui remplissoit Solyme
De ce faste imposant, de sa vertu sublime!

60 . . . . Faces in castra *tulissem;*
*Implessem*que foros flammis, natumque patremque
Cum genere *exstinxem*, memet super ipsa *dedissem.*

Il étoit difficile de transporter dans notre langue la beauté des terminaisons du plusque-parfait, qui, par leur répétition, marquent d'une manière assez expressive l'acharnement de la vengeance. L'abréviation de ces plusque-parfaits marque aussi fort bien la précipitation de la colère, qui ne se donne pas le temps de prononcer les mots entiers. C'est une licence de la langue latine qui ne peut être transportée dans la nôtre. Je me suis néanmoins efforcé d'imiter ces consonnances, par la répétition j'aurois *ravagé*, *brûlé*, *submergé*, *égorgé*.

A ces mouvements violents succèdent, avec un goût admirable, pour exprimer la fatigue d'une ame qui retombe dans l'abattement et dans une sorte de consomption mélancolique, des sons lents et lugubres, douloureusement prolongés.

Sol, qui *terrarum* flammis opera omnia lustras,
Tuque *harum* interpres *curarum* et conscia Juno,
Nocturnisque Hecate triviis *ululata* per urbis, etc.

61 . . . . Illa gradum studio celerabat anili.

L'épithète *anili* est d'une extrême propriété. On remarque dans les vieux domestiques un empressement de zèle presque toujours proportionné à l'ancienneté de leurs services. Nous avons suffisamment parlé, en commençant, des beaux mouvements qui précèdent la mort de Didon.

62 . . . . It clamor ad alta
Atria; concussam bacchatur fama per urbem;
Lamentis, gemituque, et femineo ululatu
Tecta fremunt; resonat magnis plangoribus æther.

Ces vers peignent fort bien la douleur universelle que répand dans un grand empire la nouvelle de la mort d'un souverain long-temps chéri de ses sujets.

63 Illa, gravis oculos *conata attollere*, *rursus*
Deficit: infixum stridit sub pectore volnus.
Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit;
Ter revoluta toro est, etc.

Nous avons fait remarquer dans ce livre peu de traits d'harmonie imitative, quoiqu'il y en ait un grand nombre; mais il est impossible de n'être pas frappé de celle qui distingue ces deux derniers vers, dont une partie exprime, par des spondées, la peine et l'effort avec lesquels Didon essaie de se soulever; et l'autre, par des dactyles multipliés, la précipitation avec laquelle elle retombe. Le premier, qui exprime l'effort que fait cette malheureuse reine pour ouvrir les yeux, offre aussi un exemple non moins remarquable de cette harmonie, et c'est avec le même goût que le mot *deficit* est rejeté au vers suivant.

64 Ergo Iris, croceis per cœlum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso sole colores, etc.

Cette peinture d'Iris avec ses ailes brillantes et humides de rosée, dont l'image et l'harmonie sont également gracieuses, semble avoir pour objet de produire un contraste avec la tristesse des objets que Virgile vient de présenter, les horreurs du suicide et les angoisses de la mort.

Je ne puis finir ces observations sans rechercher ce qui a précédé et suivi Virgile dans cette belle peinture de l'amour. Les amours d'Ulysse et de Calypso semblent en avoir fourni la première idée, si admirablement perfectionnée; car il est à propos de dire qu'on ne trouve nulle part dans Homère la peinture de toute la violence de cette passion. Calypso maîtresse de sa destinée, et qui n'est liée par aucun serment, ne peut intéresser autant que Didon, qui a voué à son premier époux une éternelle fidélité. Ulysse n'est pas, comme Énée, choisi par les dieux pour fonder un grand empire. Les discours de Calypso sont froids et insignifiants; on n'y suit point les progrès de sa passion, qui d'ailleurs n'est pas aussi bien préparée que l'est celle de Didon, par le récit des grands exploits et des aventures malheureuses du héros de *l'Énéide*. Ulysse semble peu touché des bienfaits de la déesse; l'offre même de l'immortalité ne le séduit nullement; ainsi sa situation ne peut avoir l'intérêt vraiment dramatique que donnent au pieux Énée les efforts qu'il est obligé de faire pour obéir aux dieux. La peinture d'Ulysse travaillant seul, et sans la moindre distraction, à la construction de la nacelle qui doit le transporter loin de Calypso, présente plus d'une inconvenance, et seroit indigne de l'épopée, si d'ailleurs elle n'étoit pas dans toute la simplicité des mœurs antiques. Mais c'est dans Homère que Virgile a pris sa principale idée : le quatrième livre de l'*Énéide* est dans le cinquième de l'*Odyssée*, comme le chêne est dans le gland. Virgile s'est aussi beaucoup aidé des amours d'Ariane et de Thésée; il en a emprunté des vers entiers, comme celui-ci :

Per connubia nostra, per inceptos hymenæos....

Néanmoins le poëte qui lui a fourni le plus grand nombre d'idées, c'est, sans contredit, Apollonius de Rhodes; on trouve dans cet auteur l'esquisse de plusieurs des plus beaux morceaux de l'*Énéide*.

Passons maintenant aux imitateurs. A leur tête est le Tasse. Didon ne peut avoir de rivale qu'Armide; mais il faut avouer qu'Armide n'eût pas existé sans Didon; ses discours les plus passionnés sont quelquefois littéralement traduits de Virgile. On ne peut nier que l'heureux emploi que le poëte italien a fait des enchantements de la féerie n'ait ajouté beaucoup aux grandes beautés de son poëme : ce palais enchanté, ouvrage de l'Amour, si chéri d'Armide tant qu'il est habité par Renaud, et livré aux flammes après son départ, est une des idées les plus heureuses qu'aucun poëte épique ait conçues.

La Gabrielle d'Estrées de Voltaire est assurément bien loin de Didon et d'Armide; et le chant de la *Henriade* consacré à ses amours avec Henri IV est généralement regardé comme froid et sans caractère; ce n'est guère qu'une idylle amoureuse, dont la partie épique et la partie dramatique sont également foibles. On trouve dans quelques passages toute la galanterie françoise et des vers très-agréables, mais nulle part l'intérêt, la force, l'énergie, qui caractérisent le peintre de Didon; et ce qui y manque le plus, c'est l'incroyable variété que Virgile a su mettre dans un livre dont le sujet est tel qu'il sembloit devoir s'emparer de toutes les parties de son poëme. Les fêtes données aux héros, les pompes naissantes de Carthage, les cérémonies nuptiales, avec lesquelles doivent bientôt contraster les cérémonies funéraires; la description d'Atlas, de la Renommée, une foule d'objets de la nature

adroitement mêlés au sujet principal, soit par des descriptions, soit par des comparaisons, donnent à ce livre une richesse et une magnificence de poésie qu'on chercheroit en vain dans le chant correspondant de la *Henriade*. C'est dans ses belles tragédies que Voltaire a plus heureusement imité les anciens, et qu'il a, en quelque façon, racheté cette foiblesse.

Fénélon, disciple et imitateur des anciens, s'est beaucoup plus rapproché de leur manière large et pittoresque. Il a, comme Virgile, fait la description d'une chasse; mais il se l'est appropriée par une foule de circonstances différentes, et toutes heureusement imaginées. Il a ajouté à l'intérêt de l'amour par la peinture de la jalousie, moyen que le caractère du héros de Virgile lui interdisoit; et il est le seul qui ait mis dans sa prose poétique assez d'images et d'harmonie pour faire oublier le charme des vers, que tous les autres poëtes ont jugé nécessaire à l'action épique. Enfin, ce qui a valu à son ouvrage un succès si général, c'est le grand fonds de moralité qui le distingue. Le malheur et la prospérité, la richesse et l'indigence, les peuples et les rois, y trouvent également d'utiles leçons. Il est hardi, sans être audacieux; aucun accent de sédition ne s'y fait entendre; et il semble que Louis XIV auroit bien pu s'y reconnoître sans en être blessé.

Tous les poëtes épiques ont cru devoir consacrer un de leurs chants à l'amour. Le Camoëns fait aussi débarquer les Portugais dans une île, où les Néréides, enflammées par Vénus et Cupidon, de concert avec le Père éternel, s'efforcent de les retenir. Indépendamment du mélange monstrueux des divinités du paganisme avec la religion chrétienne, cet épisode est écrit avec si peu de ménagement, que l'île enchantée de la *Lusiade* ressemble beaucoup plus à un lieu de débauche qu'au séjour des dieux. Ce seroit outrager Virgile que de lui comparer de pareilles productions.

Enfin, le récit des amours de Didon a de tous les temps charmé les ames sensibles. Ovide ne se lassoit pas de le lire; saint Augustin a donné aux malheurs de cette reine des larmes dont il s'est accusé. Mais, quelque admirable que soit le quatrième livre de l'*Énéide*, les lecteurs doivent se garantir de ce degré de séduction qui leur feroit lire les autres avec dédain. Un amateur, un véritable ami de la belle nature, après avoir parcouru avec plaisir de riantes prairies, des lieux fertiles, de riches pâturages, voit souvent avec plus de plaisir encore des terres montagneuses, recouvertes par intervalles d'une fraîche verdure; des roches incultes et sauvages, ombragées d'arbres majestueux, ou coiffées de jeunes arbustes, qui parent d'un vert feuillage leurs fronts chauves et stériles. Ses yeux parcourent avec intérêt toutes ces variations de la nature, et il aime à voir des beautés inattendues corriger l'âpreté d'un sol aride et montueux.

(*Ici finissent les notes de M. Delille.*)

FIN DES NOTES DE L'ÉNÉIDE.

PARADIS PERDU

DE

MILTON.

LIVRE I.

Milton propose d'abord en peu de mots le sujet du poëme, la désobéissance de l'homme, et sa punition. Il nomme ensuite l'auteur du péché, le serpent, ou plutôt Satan, qui, sous la forme du serpent, séduisit nos premiers pères, pour se venger de Dieu, dont la justice redoutable l'avoit chassé du ciel, en le précipitant dans l'abîme avec les compagnons de sa révolte. Après avoir passé légèrement sur cette action, le poëte entre en matière, et présente Satan et ses anges au milieu des enfers, qu'il ne place point au centre du monde, puisque le ciel et la terre n'existoient point encore, mais dans les ténèbres extérieures, qui sont mieux connues sous le nom de *chaos;* ils y paroissent plongés dans l'étang de feu, évanouis, et foudroyés. Le prince des ténèbres reprend ses esprits; et, revenu à lui-même, il adresse la parole à Belzébuth, le premier après lui en puissance et en dignité; ils confèrent ensemble sur leur chute malheureuse. Satan réveille ses légions; elles s'élèvent hors des flammes; on voit leur nombre prodigieux, leur ordre de bataille, et leurs principaux chefs, sous les noms des idoles connues par la suite en Chanaam et dans les pays voisins. Le prince des démons les harangue, et les console par l'espérance de regagner le ciel; il leur parle aussi d'un nouveau monde, et d'une nouvelle créature qui devoit un jour exister; car plusieurs Pères croient que les anges ont été créés long-temps avant ce monde visible. Il propose d'examiner en plein conseil le sens d'une prophétie sur la création, et de déterminer ce qu'ils peuvent tenter en conséquence. Ses associés consentent, et construisent en un moment Pandémonium, palais de Satan. Les puissances infernales s'y assemblent pour délibérer.

Le premier attentat commis par les humains,
Le fruit mortel cueilli par leurs coupables mains,
Tous les maux punissant ce crime héréditaire,
Jusqu'au jour où, du ciel victime volontaire,
L'Homme-Dieu, par son sang, rachète l'univers;
Muse, voilà quel est le sujet de mes vers:
Sujet vaste et sacré, dont jamais le génie
N'enchanta les bosquets des nymphes d'Aonie.
Toi donc qui, célébrant les merveilles des cieux,
Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux,
Soit que, te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète tes cantiques;
Soit que, cherchant d'Horeb la tranquille hauteur,
Tu rappelles ce jour où la voix d'un pasteur,
Des Hébreux attentifs ravissant les oreilles,
De la création leur contoit les merveilles;
Soit que, chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi;
Soit que, près du saint lieu d'où partent ses oracles,
Les flots du Siloé te disent ses miracles;
Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux!
Jamais sujet plus grand et plus majestueux
Des poëtes divins n'échauffa le délire.
Viens! sous l'archet sacré déja frémit ma lyre.

BOOK I.

The first Book proposes, first in brief, the whole subject, Man's disobedience, and the loss thereupon of Paradise wherein he was placed: then touches the prime cause of his fall, the Serpent, or rather Satan in the serpent; who, revolting from God, and drawing to his side many legions of angels, was, by the command of God, driven out of Heaven, with all his crew, into the great deep. Which action passed over, the poem hastens into the midst of things, presenting Satan with his angels now falling into Hell, described here, not in the centre (for Heaven and Earth may be supposed as yet not made, certainly not yet accursed), but in a place of utter darkness, fitliest called Chaos: here Satan with his angels, lying on the burning lake, thunder-struck and astonished, after a certain space recovers, as from confusion; calls up him who next in order and dignity lay by him. They confer of their miserable fall. Satan awakens all his legions, who lay till then in the same manner confounded. They rise; their numbers; array of battle; their chief leaders named, according to the idols known afterwards in Canaan and the countries adjoining. To these Satan directs his speech; comforts them with hope yet of regaining Heaven; but tells them lastly of a new world and new kind of creature to be created, according to an ancient prophecy or report in Heaven; for that angels were, long before this visible creation, was the opinion of many ancient Fathers. To find out the truth of this prophecy, and what to determine thereon, he refers to a full council. What his associates thence attempt. Pandemonium, the palace of Satan, rises, suddenly built out of the deep. The infernal peers there sit in council.

Of Man's first disobedience, and the fruit
Of that forbidden tree, whose mortal taste
Brought death into the world, and all our woe,
With loss of Eden, till one greater Man
Restore us, and regain the blissful seat,
Sing, heavenly Muse! that on the secret top
Of Oreb, or of Sinai, didst inspire
That shepherd, who first taught the chosen seed,
In the beginning, how the Heavens and Earth
Rose out of Chaos: Or, if Sion-hill
Delight thee more, and Siloa's brook that flow'd
Fast by the oracle of God, I thence
Invoke thy aid to my adventurous song,
That with no middle flight intends to soar
Above the' Aonian mount, while it pursues
Things unattempted yet in prose or rhyme.

Et toi, toi qui, planant sur le sombre chaos,
Où dormoient confondus l'air, la terre, et les flots,
Couvois, par la chaleur de ton aile féconde,
La vie encore informe et les germes du monde,
Esprit saint! remplis-moi de ton souffle puissant;
Et si ton plus beau temple est un cœur innocent,
Viens épurer le mien, viens aider ma foiblesse;
Fais que de mon sujet j'égale la noblesse,
Et que mon vers brûlant, animé de ton feu,
Venge aux yeux des mortels la justice de Dieu!
Mais d'abord apprends-moi, puisque ton œil embrasse
Et les cieux et l'enfer, et le temps et l'espace,
Pourquoi, quand tous les biens, hormis le fruit mortel,
Appartenoient sans borne au favori du ciel,
L'homme, rebelle aux lois du Dieu qui le fit naître,
Tomba du rang auguste où le plaça son maître?
Quel pouvoir séduisit cette jeune beauté,
Qui transmit ses malheurs à sa postérité?
Ce fût l'affreux Satan : l'orgueil qui le dévore
De ses fameux revers se ressouvient encore,
Quand, jaloux du pouvoir, cet ange ambitieux
Prétendit s'égaler au monarque des cieux.
Vain espoir! dans sa vaste et brûlante déroute,
Lancé, le corps en feu, de la céleste voûte,
L'Éternel l'envoya, lui, tous ses bataillons,
Tomber, s'ensevelir dans un gouffre sans fonds,
Séjour des feux vengeurs, épouvantable abîme,
Où les peines sans fin se mesurent au crime,
Et tiennent accablé sous cent chaînes d'airain
L'insensé qui brava le pouvoir souverain.
Jeté du haut des airs en ces cachots funèbres,
Durant neuf fois le temps où règnent les ténèbres,
Durant neuf fois le temps qui mesure le jour,
Dans la profonde horreur de son nouveau séjour,
Au milieu de sa noire et hideuse phalange,
Resta, muet d'effroi, l'audacieux archange;
Malheureux, il rouloit dans ce gouffre éternel,
Foudroyé, mais vivant; souffrant, mais immortel:
Conservé pour subir la céleste justice,
Le refus de la mort est son plus grand supplice.
De ses maux à venir, de ses biens d'autrefois
Il sent peser sur lui l'insupportable poids :
Il se soulève enfin; et, de l'abîme immense,
Jette un coup d'œil sinistre, où sont peints la vengeance
L'effroi, le désespoir sur lui-même acharné,
Et la haine inflexible, et l'orgueil obstiné;
De regrets sans remords indomptable victime,
Expiant à-la-fois et méditant le crime.
D'aussi loin que d'un ange aperçoivent les yeux,
Il regarde, il parcourt cet océan de feux
Qui, brûlant tristement sous ces voûtes funèbres,
Sans répandre le jour, laissent voir les ténèbres;
Il ne découvre au loin que de brûlants tombeaux,
Que des champs de douleurs, des régions de maux,
Du deuil, de la souffrance inconsolable asile;
L'espoir, présent par-tout, à jamais s'en exile;
Par-tout règnent l'effroi, l'horreur, l'obscurité,
Et des méchants punis l'affreuse éternité.
Point de trève aux tourments : un torrent de bitume
Sans cesse alimenté, sans cesse se rallume.
Séjour bien différent des délices du ciel!
Ce spectacle a frappé l'archange criminel;

And chiefly thou, O Spirit! that dost prefer
Before all temples the' upright heart and pure,
Instruct me, for Thou know'st; Thou from the first
Wast present, and with mighty wings out-spread,
Dove-like sat'st brooding on the vast abyss,
And mad'st it pregnant: what in me is dark,
Illumine; what is low, raise and support;
That to the heighth of this great argument
I may assert eternal Providence,
And justify the ways of God to men.
Say first, for Heaven hides nothing from thy view,
Nor the deep tract of Hell; say first, what ca
Mov'd our grand parents, in that happy state,
Favour'd of Heaven so highly, to fall off
From their Creator, and transgress his will
For one restraint, lords of the world besides?
Who first seduc'd them to that foul revolt?
The' infernal Serpent; he it was, whose guile,
Stirr'd up with envy and revenge, deceiv'd
The mother of mankind, what time his pride
Had cast him out from Heaven, with all his host
Of rebel angels, by whose aid aspiring
To set himself in glory' above his peers,
He trusted to have equall'd the Most High,
If he oppos'd; and with ambitious aim
Against the throne and monarchy of God,
Rais'd impious war in Heaven, and battle proud,
With vain attempt! Him the Almighty Power,
Hurl'd headlong flaming from the' ethereal sky,
With hideous ruin and combustion, down
To bottomless perdition; there to dwell
In adamantine chains and penal fire,
Who durst defy the' Omnipotent to arms.
Nine times the space that measures day and night
To mortal men, he with his horrid crew
Lay vanquish'd, rolling in the fiery gulf,
Confounded, though immortal: but his doom
Reserv'd him to more wrath; for now the thought,
Both of lost happiness and lasting pain,
Torments him: round he throws his baleful eyes,
That witness'd huge affliction and dismay,
Mix'd with obdurate pride and stedfast hate.
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation waste and wild;
A dungeon horrible on all sides round,
As one great furnace flam'd; yet from those flames
No light, but rather darkness visible
Served only to discover sights of woe,
Regions of sorrow, dolefu shades, where peace
And rest can never dwell: hope never comes,
That comes to all; but torture without end
Still urges, and a fiery deluge, fed
With ever-burning sulphur unconsum'd:
Such place eternal Justice had prepar'd
For those rebellious; here their prison ordain'd
In utter darkness, and their portion set
As far remov'd from God and light of Heaven,
As from the centre thrice to the' utmost pole.
O how unlike the place from whence they fell!
There the companions of his fall, o'erwhelm'd

Il voit ses compagnons, il entend sur leurs têtes
Gronder des feux roulants les brûlantes tempêtes.
Soudain il aperçoit, étendu près de lui,
Un ange, son complice et son plus ferme appui.
Son nom est Belzébuth : ce guerrier redoutable,
Après lui le plus grand, comme le plus coupable;
Il le fixe long-temps dans un morne repos,
Rompt son affreux silence, et commence en ces mots :
« Est-ce toi, Belzébuth, est-ce toi? Mais que dis-je?
De ta grandeur première où trouver un vestige?
Qu'est devenu l'éclat de ce front radieux
Dont la gloire éclipsoit les chœurs brillants des cieux?
Si c'est toi qui jadis, dans cette horrible guerre
Que livra notre audace au maître du tonnerre,
Partageois de mon cœur les fiers ressentiments,
Mon égal en pouvoir, mon égal en tourments,
De quel comble de gloire, en quel gouffre effroyable
Nous a précipités ce maître impitoyable!
Que son foudre vengeur fut terrible pour nous!
Eh! qui pouvoit prévoir les traits de son courroux?
Mais le coup qu'il porta, celui qui nous menace,
Ne peut au repentir abaisser mon audace :
Si mes traits sont changés, mon ame ne l'est pas;
Il connoîtra ce cœur, il connoîtra ce bras
Qui, lassé d'une vile et lâche obéissance,
Disputa l'empyrée à sa toute-puissance,
L'attaqua dans sa gloire, et rangea sous ma loi
Tous ces fiers chérubins conjurés contre moi.
Ne les a-t-il pas vus, unis sous mon enseigne,
Me choisir pour leur maître, insulter à son règne,
Opposer à ses feux leurs brûlants tourbillons,
Contre ses bataillons armer leurs bataillons,
Répondre à son tonnerre, et, vaincus avec gloire,
Dans un combat douteux balancer la victoire?
En vain le sort a fait triompher son pouvoir :
Le combat est perdu, mais non pas notre espoir.
Il vit encore en moi cet espoir indomptable;
J'ai pour moi ma fureur, ma haine insurmontable :
Ni danger, ni revers ne peut me l'arracher;
Au sein de son triomphe elle ira le chercher.
Qui plieroit le genou, qui courberoit sa tête
Devant cet ennemi qui, fier de sa conquête,
Naguère, devant ceux qu'il nomme ses sujets,
A tremblé sur son trône et douté du succès?
Loin de nous tant de honte et tant d'ignominie!
D'un revers passager notre audace est punie :
Mais un enfant des cieux n'est point né pour mourir
Il peut être vaincu, mais il ne peut périr.
Imprudent! il nous fit des ames immortelles;
Eh bien! livrons-lui donc des guerres éternelles.
Eh! comptes-tu pour rien les leçons du malheur?
Les revers n'ont-ils pas instruit notre valeur?
Profitons de nos maux : par force ou par adresse
Attaquons le tyran dont l'insolente ivresse
Triomphe dans les cieux, et, régnant sans rivaux,
Foule aux pieds nos débris, et jouit de nos maux. »
La terreur dans le sein et l'orgueil dans la bouche,
Tel Satan exhaloit son désespoir farouche.
Belzébuth lui répond : « O chef de nos guerriers,
Qui guidois, enflammois leurs courages altiers,
Quand ces héros du ciel firent, par leur vaillance,
Entre eux et l'Éternel chanceler la balance,
Et laissèrent douter si la loi du destin,
La force ou le hasard, le fit leur souverain;

With floods and whirlwinds of tempestuous fire,
He soon discerns; and weltering by his side
One next himself in power, and next in crime,
Long after known in Palestine, and nam'd
Beëlzebub. To whom the Arch-Enemy,
And thence in Heaven call'd Satan, with bold words
Breaking the horrid silence, thus began.
« If thou beest he; but O how fall'n! how chang'd
From him, who in the happy realms of light,
Cloth'd with transcendent brightness, didst outshine
Myriads though bright! If he whom mutual league,
United thoughts and counsels, equal hope
And hazard in the glorious enterprise,
Join'd with me once, now misery hath join'd
In equal ruin : into what pit thou seest
From what heighth fallen; so much the stronger prov'd
He with his thunder: and till then who knew
The force of those dire arms? Yet not for those,
Nor what the potent victor in his rage
Can else inflict, do I repent or change,
Though chang'd in outward lustre, that fix'd mind,
And high disdain, from sense of injur'd merit,
That with the Mightiest rais'd me to contend,
And to the fierce contention brought along
Innumerable force of Spirits arm'd,
That durst dislike his reign, and me preferring,
His utmost power with adverse power oppos'd
In dubious battle on the plains of Heaven,
And shook his throne. What though the field be lost?
All is not lost : the' unconquerable will,
And study of revenge, immortal hate,
And courage never to submit or yield,
And what is else not to be overcome;
That glory never shall his wrath or might
Extort from me. To bow and sue for grace
With suppliant knee, and deify his power,
Who from the terror of this arm so late
Doubted his empire; that were low indeed,
That were an ignominy, and shame beneath
This downfall: since, by fate, the strength of Gods
And this empyreal substance cannot fail :
Since through experience of this great event,
In arms not worse, in foresight much advanc'd,
We may with more successful hope resolve
To wage by force or guile eternal war,
Irreconcileable to our grand foe,
Who now triumphs, and, in the' excess of joy
Sole reigning, holds the tyranny of Heaven. »
So spake the apostate Angel, though in pain,
Vaunting aloud, but rack'd with deep despair :
And him thus answer'd soon his bold compeer.
« O Prince, O Chief of many throned Powers,
That led the' embattled Seraphim to war
Under thy conduct, and, in dreadful deeds
Fearless, indanger'd Heaven's perpetual king,
And put to proof his high supremacy,
Whether upheld by strength, or chance, or fate;
Too well I see, and rue the dire event,

Qui verroit sans effroi leur chute épouvantable ?
Chérubins, séraphins, cette armée innombrable
Qui fit trembler les cieux, tout en un même jour
Dans l'éternel abîme a péri sans retour
(Autant qu'ont pu périr des essences divines) :
Notre ame échappa seule à ces vastes ruines :
Nous vivons ; et bientôt oubliant leur langueur,
Nos esprits indomptés reprendront leur vigueur.
Mais ce Dieu tout puissant.... (car ce débris immense
Me force enfin de croire à sa toute-puissance...)
Et quel autre qu'un Dieu put triompher de nous ?
Qu'importe que sa main adoucisse ses coups,
Qu'il nous laisse assez forts pour traîner notre chaîne,
Pour endurer son sceptre, et suffire à sa haine ?
Peut-être il nous faudra, serviles instruments,
Attiser ses brasiers, aider à nos tourments ;
Et soumis en vaincus, châtiés en rebelles,
Exercer ou souffrir des peines éternelles. »
« Foibles guerriers, jadis l'honneur des chérubins,
Travailler ou souffrir, quels que soient nos destins !
Il est dur, dit Satan, de sentir sa foiblesse.
Que nous veut de ce Dieu la fureur vengeresse ?
Je ne sais, mais crois-moi, désormais aucun bien
N'est plus fait pour ton cœur, n'est plus fait pour le mien.
Eh bien ! pour affliger ce monarque suprême,
Aimons ce qu'il abhorre, abhorrons ce qu'il aime.
Changer le mal en bien est le plaisir d'un Dieu ;
Changer le bien en mal, voilà mon digne vœu.
Remplissons nos destins ; du moins la résistance
Pourra de ses desseins fatiguer la constance ;
Et nos esprits pervers, combattant ses bontés,
Mêleront quelque charme à nos calamités.
Mais vois, notre vainqueur rappelle son armée ;
Ces tourbillons brûlants, cette grêle enflammée,
Ces tonnerres volant sur l'aile des éclairs,
Ces torrents qui tantôt de la voûte des airs
Poursuivoient notre chute en ces profonds abîmes,
Du moins quelques instants épargnent leurs victimes.
Soit dédain du vainqueur, soit que sa main sur nous
Ait épuisé ses traits et lassé son courroux,
L'occasion nous rit : réparons notre perte.
Vois cette plaine immense, inféconde et déserte,
Lamentable séjour, lugubres régions,
Où tremblent dispersés quelques pâles rayons,
De ces lacs enflammés lumière ténébreuse.
Marchons là : loin des flots de cette mer affreuse,
D'un paisible repos cherchons-y les bienfaits,
Si dans ces lieux cruels peut habiter la paix !
Là, des chefs rassemblés consultons la prudence ;
Rallions nos guerriers, ranimons leur vaillance ;
Cherchons tout ce qui peut désoler le vainqueur ;
Rappelons le courage au fond de notre cœur ;
Et si l'espoir ne vient rassurer nos alarmes,
Le désespoir, du moins, nous fournira des armes. »
Tel, de son compagnon dans les flammes plongé,
Satan aiguillonnoit le cœur découragé.
Sur la vague brûlante il élève sa tête :
Ses regards sont l'éclair, et sa voix la tempête.
Sur la face des eaux, du superbe guerrier
S'avance et s'élargit l'immense bouclier ;

That with sad overthrow, and foul defeat,
Hath lost us Heaven, and all this mighty host
In horrible destruction laid thus low,
As far as Gods and heavenly essences
Can perish : for the mind and spirit remains
Invincible, and vigour soon returns,
Though all our glory' extinct, and happy state
Here swallow'd up in endless misery.
But what if he, our conqueror (whom I now
Of force believe Almighty, since no less
Than such could have o'erpower'd such force as ours),
Have left us this our spirit and strength entire
Strongly to suffer and support our pains,
That we may so suffice his vengeful ire,
Or do him mightier service as his thralls
By right of war, whate'er his business be,
Here in the heart of Hell to work in fire,
Or do his errands in the gloomy deep ?
What can it then avail, though yet we feel
Strength undiminish'd, or eternal being
To undergo eternal punishment? »
Whereto with speedy words the' Arch-fiend replied.
« Fall'n Cherub, to be weak is miserable,
Doing or suffering : but of this be sure,
To do ought good never will be our task ;
But ever to do ill our sole delight,
As being the contrary to his high will
Whom we resist. If then his providence
Out of our evil seek to bring forth good,
Our labour must be to pervert that end,
And out of good still to find means of evil,
Which oft-times may succeed, so as perhaps
Shall grieve him, if I fail not, and disturb
His inmost counsels from their destin'd aim.
But see, the angry victor hath recall'd
His ministers of vengeance and pursuit,
Back to the gates of Heaven : the sulphurous hail,
Shot after us in storm, o'erblown, hath laid
The fiery surge, that from the precipice
Of Heaven receiv'd us falling ; and the thunder,
Wing'd with red lightning and impetuous rage,
Perhaps hath spent his shafts, and ceases now
To bellow through the vast and boundless deep,
Let us not slip the' occasion, whether scorn,
Or satiate fury, yield it from our foe.
Seest thou yon dreary plain, forlorn and wild,
The seat of desolation, void of light,
Save what the glimmering of these livid flames
Casts pale and dreadful ? Thither let us tend
From off the tossing of these fiery waves ;
There rest, if any rest can harbour there,
And, re-assembling our afflicted Powers,
Consult how we may henceforth most offend
Our enemy ; our own loss how repair ;
How overcome this dire calamity ;
What reinforcement we may gain from hope ;
If not, what resolution from despair. »
Thus Satan, talking to his nearest mate,
With head up-lift above the waves, and eyes
That sparkling blaz'd, his other parts besides,
Prone on the flood, extended long and large,
Lay floating many a rood, in bulk as huge

Vingt stades sont couverts de sa flottante masse.
Tels on peint des Titans la gigantesque race,
L'énorme Briarée, et ces vastes Typhons
Que Tarse renfermoit dans ses antres profonds;
Telle de l'océan l'énorme souveraine,
Le géant de la mer, l'effrayante baleine,
De loin paroît une île aux yeux des matelots,
Quand le monstre assoupi sommeille sur les flots,
Reçoit l'ancre mordante en sa masse écaillée,
Tandis que, prolongeant sa terrible veillée,
Le pêcheur par ses vœux hâte le jour trop lent :
Tel s'étendoit l'archange; et du gouffre brûlant
Il n'eût pu relever sa tête criminelle,
Si Dieu n'eût déchaîné son audace rebelle.
Dieu vouloit qu'en forgeant les misères d'autrui,
Ses coupables projets retombassent sur lui;
Qu'il fît mieux éclater, pour croître son supplice,
Envers l'homme séduit sa bonté protectrice,
Et qu'un double forfait attirât sur son front
Les traits de sa colère et le sceau de l'affront.
Dans toute sa hauteur Satan se lève, avance,
Et laisse dans l'abîme une vallée immense.
Tandis qu'à ses côtés des brûlants tourbillons
Le flot grondant s'écarte et roule à gros bouillons,
Et que ses larges mains des flammes dévorantes
Rabaissent loin de lui les flèches pénétrantes;
Ses deux ailes soudain, s'étendant à-la-fois,
De son énorme corps ont soulevé le poids :
L'air étonné gémit sous sa charge nouvelle.
Son œil fixe de loin la rive qui l'appelle;
Il part, vole, s'abat sur le terrain brûlant,
Si l'on peut nommer terre un sol étincelant
Qui, sur les bords du lac où roule un feu liquide,
Dans ses champs calcinés présente un feu solide,
Semblable en sa couleur à ces monts déchirés
Dont la flamme et les vents ensemble conjurés,
A travers les débris de leurs voûtes croulantes,
Dispersent en éclats les entrailles fumantes,
Et ne laissent au fond qu'un sol bitumineux,
Noirci par la fumée et brûlé par les feux :
Ainsi d'un rouge obscur tristement se colore
Un débris du Vésuve, un éclat du Pélore.
Là s'arrête Satan; son compagnon le suit.
Chacun, fier d'échapper au séjour de la nuit,
Aux flots tumultueux de ces vagues bouillantes,
Pense avoir reconquis ses forces défaillantes,
Triomphe sans victoire, et ne soupçonne pas
Que Dieu dans son courroux permet leurs attentats.
En voyant ce désert, cette terre flétrie :
« Voilà donc, dit Satan, ma nouvelle patrie !
Quel climat! quel séjour! C'est pour ces tristes lieux
Que nous avons perdu la lumière des cieux !
Eh bien, je suis content; j'accepte mon partage;
Puisque de l'oppresseur dont nos maux sont l'ouvrage,
La force fait les droits, grace à ces droits affreux,
Heureux qui loin de lui sait être malheureux !
Asservis par la force, égaux par la nature,
Sachons ou supporter, ou venger notre injure.
Adieu, champs de lumière! adieu, séjour de paix !
Et vous, d'un fils du ciel effroyable palais,
Salut, séjour d'effroi! salut, terribles ombres!
Noir enfer, ouvrez-moi les gouffres les plus sombres :
J'embrasse vos horreurs, lieux terribles! et toi,
Empire ténébreux, accepte aussi ton roi !
Eh ! qu'importe une terre ou riante, ou maudite?
Ce ne sont pas les lieux, c'est son cœur qu'on habite;

As whom the fables name of monstrous size,
Titanian, or Earth-born, that warr'd on Jove;
Briareos or Typhon, whom the den
By ancient Tarsus held; or that sea-beast
Leviathan, which God of all his works
Created hugest that swim the' ocean stream :
Him haply, slumbering on the Norway foam,
The pilot of some small night-founder'd skiff
Deeming some island, oft, as seamen tell,
With fixed anchor in his scaly rind
Moors by his side under the lee, while night
Invests the sea, and wished morn delays :
So stretch'd out huge in length the Arch-fiend lay
Chain'd on the burning lake; nor ever thence
Had risen, or heav'd his head; but that the will
And high permission of all-ruling Heaven
Left him at large to his own dark designs;
That with reiterated crimes he might
Heap on himself damnation, while he sought
Evil to others; and, enrag'd, might see
How all his malice serv'd but to bring forth
Infinite goodness, grace and mercy, shown
On man by him seduc'd; but on himself
Treble confusion, wrath and vengeance pour'd.
Forthwith upright he rears from off the pool
His mighty stature; on each hand the flames,
Driven backward, slope their pointing spires, and roll'd
In billows, leave i' the midst a horrid vale.
Then with expanded wings he steers his flight
Aloft, incumbent on the dusky air,
That felt unusual weight; till on dry land
He lights, if it were land that ever burn'd
With solid, as the lake with liquid fire;
And such appear'd in hue, as when the force
Of subterranean wind transports a hill
Torn from Pelorus, or the shatter'd side
Of thundering Ætna, whose combustible
And fuel'd entrails thence conceiving fire,
Sublim'd with mineral fury, aid the winds,
And leave a singed bottom all involv'd
With stench and smoke : such resting found the sole
Of unblest feet. Him follow'd his next mate :
Both glorying to have 'scap'd the Stygian flood
As Gods, and by their own recover'd strength,
Not by the sufferance of supernal power.
« Is this the region, this the soil, the clime,
Said then the lost Arch-angel, this the seat
That we must change for Heaven; this mournful gloom
For that celestial light! Be' it so, since he,
Who now is Sov'ran, can dispose and bid
What shall be right : farthest from him is best,
Whom reason hath equall'd, force hath made supreme
Above his equals. Farewell, happy fields,
Where joy for ever dwells. Hail, horrors; hail,
Infernal world; and thou, profoundest Hell,
Receive thy new possessor; one who brings

Le cœur, de notre sort cet arbitre éternel,
Fait du ciel un enfer, et de l'enfer un ciel.
Me plonge encor plus bas ce monarque suprême;
Tous les lieux sont égaux, lorsque l'ame est la même.
Viens, je t'apporte un cœur que rien ne peut changer,
Ni les lieux, ni les temps, ni tourment, ni danger:
Reçois un malheureux qui se résout à l'être,
Qu'indigne le pardon, et que révolte un maître.
« Je suis libre ici-bas; c'est assez: j'aime mieux
Un trône dans l'enfer, que des fers dans les cieux.
Eh! qui peut m'envier l'horreur qui m'environne?
Quel front pourroit tenter ma brûlante couronne?
Ce Dieu de notre exil est lui-même trop fier:
Qui nous ôta les cieux doit nous laisser l'enfer.
Qu'il garde son pouvoir proclamé par la foudre,
Qu'il règne; à le servir rien ne peut me résoudre;
Mes destins sont fixés, c'en est fait. Mais pourquoi
Laisser là nos guerriers immobiles d'effroi?
Qu'ils viennent. Consultons, délibérons ensemble;
Que du tyran commun la haine les rassemble.
Contre un bonheur barbare excitons leur malheur,
Et décidons enfin ce que l'art, la valeur,
Peuvent reconquérir sur ce Dieu que j'abhorre,
Ou ce que dans l'enfer nous pouvons perdre encore. »
« Chef de ces légions que rien n'a pu dompter,
Dans tes nobles transports que j'aime à t'écouter!
Répondit Belzébuth. Ah! si ta voix puissante,
Qui cent fois ranimant notre force expirante,
Au fort de la mêlée, au milieu des assauts,
Au poste de l'honneur ramena nos drapeaux,
Étoit comme autrefois, aux champs de la victoire,
Le signal du triomphe et le cri de la gloire,
Crois-moi, tous ces guerriers, sortis de leur sommeil,
Feroient payer bien cher leur terrible réveil;
Eux qui, sans mouvement, sur cette mer ardente
Restent saisis d'horreur et muets d'épouvante:
Tant sont tombés de haut ces habitants des cieux!
A peine il a parlé, son chef audacieux
S'avance vers le lac dans un profond silence.
Son large dos soutient un bouclier immense,
Orbe prodigieux, dont le vaste contour
Semble l'astre des nuits, quand, du haut d'une tour,
Ou du sommet des monts, l'œil, aidé par le verre,
S'étonne d'y trouver l'image de la terre,
Ses gouffres, ses rochers, ses fleuves, ses volcans,
Qu'un long tube montroit au Newton des Toscans.
Sa lance est dans sa main; le pin que la Norvége
Pour l'empire des mers a nourri dans la neige,
Près de l'arme terrible est à peine un roseau:
Sur elle de son corps appuyant le fardeau,
Il marche, non pas tel qu'au haut de l'empyrée,
Superbe, il s'élançoit dans la plaine azurée;
Les feux qu'il respira, les feux qu'il a sentis,
Retardent en marchant ses pas appesantis.
Vers le lac enflammé lentement il arrive,
Se pose sur sa lance; et, debout sur la rive,
Contemple ses guerriers de frayeur éperdus,
Et sur le lac en feu tristement étendus.
Rien ne peut s'égaler à leur foule nombreuse.
Sous les profonds berceaux des bois de Vallombreuse,
Moins pressés, moins épais, des feuillages flétris
Au retour des hivers s'entassent les débris;
Moins serrés sont ces joncs qu'entoure des orages,
Le fougueux Orion couche sur tes rivages,
Mer fameuse où l'Hébreu voyoit de l'autre bord
Les fiers tyrans du Nil dévorés par la mort,

A mind not to be chang'd by place or time:
The mind is its own place, and in itself
Can make a Heaven of Hell, a Hell of Heaven.
What matter where, if I be still the same,
And what I should be; all but less than He
Whom thunder hath made greater?
« Here at least
We shall be free; the' Almighty hath not built
Here for his envy; will not drive us hence:
Here we may reign secure; — and, in my choice,
To reign is worth ambition, though in Hell:
Better to reign in Hell than serve in Heaven!
But wherefore let we then our faithful friends,
The' associates and copartners of our loss,
Lie thus astonish'd on the' oblivious pool,
And call them not to share with us their part
In this unhappy mansion; or once more
With rallied arms to try what may be yet
Regain'd in Heaven, or what more lost in Hell? »
So Satan spake, and him Beëlzebub
Thus answer'd: « Leader of those armies bright,
Which but the' Omnipotent none could have foil'd,
If once they hear that voice, their liveliest pledge
Of hope in fears and dangers, heard so oft
In worst extremes, and on the perilous edge
Of battle when it rag'd, in all assaults
Their surest signal, they will soon resume
New courage and revive; though now they lie
Groveling and prostrate on yon lake of fire,
As we erewhile, astounded and amaz'd;
No wonder, fall'n such a pernicious highth. »
He scarce had ceas'd, when the superior Fiend
Was moving toward the shore: his ponderous shield,
Ethereal temper, massy, large and round,
Behind him cast; the broad circumference
Hung on his shoulders like the Moon, whose orb
Through optic glass the Tuscan artist views
At evening from the top of Fesolé,
Or in Valdarno, to descry new lands,
Rivers, or mountains in her spotty globe.
His spear, to equal which the tallest pine
Hewn on Norwegian hills, to be the mast
Of some great admiral, were but a wand,
He walk'd with, to support uneasy steps
Over the burning marle, not like those steps
On Heaven's azure, and the torrid clime
Smote on him sore besides, vaulted with fire:
Nathless he so endur'd, till on the beach
Of that inflamed sea he stood, and call'd
His legions, angel-forms, who lay intranc'd,
Thick as autumnal leaves that strow the brooks
In Vallombrosa, where the' Etrurian shades,
High over-arch'd, imbower; or scatter'd sedge
Afloat, when with fierce winds Orion arm'd
Hath vex'd the Red-Sea coast, whose waves o'erthrew
Busiris and his Memphian chivalry,

Et, sur un vaste amas de chars et de victimes,
Les flots en mugissant refermer leurs abîmes :
Tels, sur les flots du lac brûlant et ténébreux,
En foule sont couchés ses bataillons nombreux.
Sa voix tonne de loin sous la voûte profonde;
Les airs en sont troublés, et tout l'enfer en gronde :
« O vous, l'honneur du ciel; vous, mon plus ferme appui,
Hélas! et que mon œil méconnoît aujourd'hui!
Rois, princes, potentats, chérubins, fiers archanges,
D'un chef jadis heureux belliqueuses phalanges,
Vous, qu'à vivre toujours le ciel a destinés,
Est-ce donc la terreur qui vous tient enchaînés?
Ou bien, pour respirer de votre chute horrible,
Choisîtes-vous ces feux et cette mer terrible
Pour y dormir en paix comme au palais des cieux?
Ou bien redoutez-vous un vainqueur odieux,
Et ce front prosterné vient-il de reconnoître
Le tyran que la force a nommé notre maître?
Il nous voit de son trône; il voit flotter épars
Nos armes, nos guerriers, nos drapeaux et nos chars.
Que dis-je? ses guerriers, saisissant l'avantage,
Peut-être jusqu'ici s'en vont porter leur rage;
Et des traits de sa foudre enfoncés dans nos flancs,
A ces brûlants tombeaux nous attacher vivants.
Levez-vous, armez-vous, ou servez en esclaves. »
Il dit : impatients de rompre leurs entraves,
Tous sortent à-la-fois du gouffre des enfers,
Et de leur vol terrible ont fait frémir les airs.
Tels des gardes, la nuit sommeillant sous leurs armes,
Si le péril approche, au premier cri d'alarmes
Se lèvent en tumulte, et, dormant à demi,
Les yeux à peine ouverts, volent à l'ennemi.
De la vague enflammée ainsi part et s'élance
Ce bataillon rapide, impétueux, immense.
Tout s'émeut, tout frémit; et quoique sur leurs cœurs
Pèsent leur infortune et le poids des douleurs,
Ensemble déployant leurs innombrables ailes,
A sa voix ont volé leurs légions fidèles.
Ainsi, lorsque d'Amram le redoutable fils
Voulut punir l'orgueil de l'altière Memphis,
A peine il eut tourné sa baguette puissante,
Soudain vinrent tomber sur l'Égypte tremblante,
Des insectes ailés, des nuages vivants
Qui noircissoient les airs et voloient sur les vents.
Leur foule ainsi s'empresse; ainsi dans la nuit sombre
Nagent parmi les feux leurs bataillons sans nombre.
Moins nombreux autrefois, le peuple entier du Nord
Dans les champs du Midi vint apporter la mort,
Inonda les Germains de sa horde guerrière,
Des roches de Calpé traversa la barrière,
Et vomit par torrents ses barbares essaims
Des glaces de Norwége aux sables africains.
Tout part, forme ses rangs : déja de chaque bande
Les chefs ont entouré le chef qui les commande.
Leurs figures, leurs traits n'offrent rien de mortel;
Tous sur des trônes d'or ont siégé dans le ciel.
Leurs noms n'existent plus : leur rebelle folie
Les a tous effacés du livre de la vie.
Depuis, cherchant leur proie et quêtant des autels,
Dieu, par leur culte impie, éprouva les mortels,
Parmi l'encens et l'or, et les fêtes pompeuses,
L'homme les adora sous cent formes trompeuses,

While with perfidious hatred they pursued
The sojourners of Goshen, who beheld
From the safe shore their floating carcases
And broken chariot wheels : so thick bestrown,
Abject and lost, lay these, covering the flood,
Under amazement of their hideous change.
He call'd so loud, that all the hollow deep
Of Hell resounded. « Princes, Potentates,
Warriors, the flower of Heaven, once yours, now lost,
If such astonishment as this can seize
Eternal spirits; or have ye chosen this place
After the toil of battle to repose
Your wearied virtue, for the ease you find
To slumber here, as in the vales of Heaven?
Or in this abject posture have ye sworn
To' adore the conqueror? who now beholds
Cherub and Seraph rolling in the flood
With scatter'd arms and ensigns, till anon
His swift pursuers from Heaven-gates discern
The advantage, and, descending, tread us down
Thus drooping; or with linked thunderbolts
Transfix us to the bottom of this gulf?
Awake, arise, or be for ever fall'n. »
They heard, and were abash'd, and up they sprung
Upon the wing, as when men wont to watch
On duty, sleeping found by whom they dread,
Rouse and bestir themselves ere well awake.
Nor did they not perceive the evil plight
In which they were, or the fierce pains not feel;
Yet to their general's voice they soon obey'd
Innumerable. As when the potent rod
Of Amram's son, in Egypt's evil day,
Wav'd round the coast, up call'd a pitchy cloud
Of locusts, warping on the eastern wind,
That o'er the realm of impious Pharaoh hung
Like night, and darken'd all the land of Nile :
So numberless were those bad Angels seen
Hovering on wing under the cope of Hell,
'Twixt upper, nether, and surrounding fires;
Till, as a signal given, the' up-lifted spear
Of their great Sultan waving to direct
Their course, in even balance down they light
On the firm brimstone, and fill all the plain;
A multitude, like which the populous North
Pour'd never from her frozen loins, to pass
Rhene or the Danaw, when her barbarous sons
Came like a deluge on the south, and spread
Beneath Gibraltar to the Lybian sands.
Forthwith from every squadron and each band
The heads and leaders thither haste, where stood
Their great commander; godlike shapes and forms
Excelling human : princely Dignities;
And Powers that erst in Heaven sat on thrones;
Though of their names in heavenly records now
Be no memorial; blotted out and ras'd
By their rebellion, from the books of life.
Nor had they yet among the sons of Eve
Got them new names, till, wandering o'er the earth,
Through God's high sufferance for the trial of man,
By falsities and lies the greatest part

Et, dressant à la brute un autel imposteur,
Dans sa gloire invisible oublia son auteur.
Muse, dis-moi les rangs, les chefs de cette armée;
Dans quel ordre, sorti de sa couche enflammée,
Chacun saisit son poste, et, docile à sa loi,
D'une brillante élite environne son roi,
Tandis qu'au loin planant dans la vaste étendue,
La foule dans les airs flotte encor suspendue.
Les premiers furent ceux dont les fantômes vains
Courbant à leurs genoux les crédules humains,
De la terre idolâtre usurpèrent l'hommage,
En face du vrai Dieu placèrent leur image;
Qui, jusque sur son trône assis dans le saint lieu,
Osèrent affronter l'œil foudroyant d'un Dieu,
Et par des rits impurs, des fêtes criminelles,
Profanoient de Sion les pompes solennelles.
A leur tête est Moloch, dont les affreux autels
Boivent le sang humain et les pleurs maternels.
En vain pendant l'horreur de ces scènes fatales
Les tambours résonnants, les bruyantes cymbales,
Des enfants dans les feux étouffent les clameurs :
Tendres mères, leur cri retentit dans vos cœurs.
L'aquatique Rabba lui soumit ses rivages :
Du cruel Ammonite il reçut les hommages,
Conquit Basan, Argob : des rives de l'Arnon
Courut de proche en proche aux campagnes d'Hinnon,
Y plaça son image, y fonda son empire;
Le plus sage des rois éprouva son délire,
Et sur le mont d'opprobre, en ses vœux criminels,
Aux autels du Très-Haut opposa ses autels.
Des filles de Moab épouvantail obscène,
Après lui vint Chamos, dont l'infame domaine
D'Aroër à Nébo courut vers le Midi,
Poussa sur Hésébon son empire agrandi,
Traversa le désert, franchit ces belles plaines
Où des vins de Sibma la grappe enfle ses veines,
Régna d'Éléalé jusqu'au lac sulfureux
Où de Gomorrhe éteint fument encor les feux.
Péor étoit son nom, quand loin de son rivage
Le Nil vit les Hébreux d'un impudique hommage
Honorer ses autels, source de leurs malheurs.
Sur le mont, renommé par l'opprobre des mœurs,
La pudeur s'effraya de sa lascive orgie;
Elle vit s'élever sa hideuse effigie
Dans les vallons fleuris, le long des verts bosquets
Où fumoient de Moloch les horribles banquets :
Lieux cruels, où le meurtre et la débauche impure
Vinrent d'un double outrage affliger la nature,
Jusqu'au jour mémorable où, vengeant l'Éternel,
Le pieux Josias renversa leur autel.
Après eux s'avançoient tous ces esprits immondes
Qui de l'antique Euphrate asservirent les ondes,
Jusqu'à l'humble ruisseau qui des bords syriens
Sépare en serpentant les noirs Égyptiens.
Astaroth et Baal furent les noms vulgaires
Qui distinguoient leur sexe et non leurs caractères.
Des deux sexes divers chaque esprit a le choix;
Chacun peut en lui seul les unir à-la-fois;
Tant leur être est parfait, tant leur souple nature
Surpasse des mortels la grossière structure,
Cet amas d'or, de chairs, d'organes, de ressorts,
Qui captive notre ame et surcharge nos corps.

Of mankind they corrupted to forsake
God their Creator, and the' invisible
Glory of him that made them, to transform
Oft to the image of a brute, adorn'd
With gay religions full of pomp and gold,
And devils to adore for deities :
Then were they known to men by various names,
And various idols through the Heathen world.
Say, Muse, their names then known, who first, who last,
Rous'd from the slumber, on that fiery couch,
At their great emperor's call, as next in worth
Came singly where he stood on the bare strand,
While the promiscuous crowd stood yet aloof.
The chief were those, who, from the pit of Hell,
Roaming to seek their prey on earth, durst fix
Their seats long after next the seat of God,
Their altars by his altar; gods ador'd
Among the nations round; and durst abide
Jehovah thundering out of Sion, thron'd
Between the Cherubim; yea, often plac'd
Within his sanctuary itself their shrines,
Abominations, and with cursed things
His holy rites and solemn feasts profan'd,
And with their darkness durst affront his light.
First, Moloch, horrid king, besmear'd with blood
Of human sacrifice, and parents' tears;
Though for the noise of drums and timbrels loud
Their children's cries unheard, that pass'd through fire
To his grim idol. Him the Ammonite
Worshipt in Rabba and her watery plain,
In Argob and in Basan, to the stream
Of utmost Arnon : nor content with such
Audacious neighbourhood, the wisest heart
Of Solomon he led by fraud to build
His temple right against the temple' of God,
On that opprobrious hill; and made his grove
The pleasant valley of Hinnom, Tophet thence
And black Gehenna call'd, the type of Hell.
Next, Chemos, the obscene dread of Moab's sons,
From Aroar to Nebo, and the wild
Of southmost Abarim, in Hesebon
And Horonaim, Seon's realm, beyond
The flowery dale of Sibma clad with vines,
And Eleale to the' Asphaltic pool.
Peor his other name, when he entic'd
Israel in Sittim, on their march from Nile,
To do him wanton rites, which cost them woe.
Yet thence his lustful orgies he enlarg'd,
Even to that hill of scandal, by the grove
Of Moloch homicide, lust hard by hate;
Till good Josiah drove them thence to Hell.
With these came they, who, from the bordering flood
Of old Euphrates to the brook that parts
Egypt from Syrian ground, had general names
Of Baalim and Ashtaroth; those male,
These feminine: for Spirits, when they please,
Can either sex assume, or both; so soft
And uncompounded is their essence pure;
Not tied or manacled with joint or limb,
Nor founded on the brittle strength of bones,

Chacun forme à son choix sa taille variée,
Obscure ou lumineuse, épaisse ou déliée;
Et, libre en ses desirs, satisfait tour-à-tour
Ou ses projets de haine, ou ses penchants d'amour.
Pour eux abandonnant le Créateur suprême,
L'homme honora la brute, et s'abrutit lui-même.
Dieu le vit; et bientôt, au glaive abandonné,
Israël expia son temple profané.
Vint ensuite, entouré d'une escorte nombreuse,
Asthoret, éclipsé dans la nuit ténébreuse;
Asthoret, qui depuis, sous le nom d'Astarté,
Fier d'un double croissant tout brillant de clarté
Fut la reine des nuits, et, dans les temps antiques,
Des vierges de Sidon écouta les cantiques.
Sion connut son culte : un roi que l'Éternel
Sans murmure combla de tous les dons du ciel,
Séduit par les beautés dont il suivit l'exemple,
Sur la montagne impie édifia son temple;
Et, chargeant de ses dons des autels impuissants,
Entre elles et leur dieu partagea son encens.
Ensuite vint Thammuz, Thammuz dont la blessure
Rouverte tous les ans, sous la noire verdure
Des cèdres du Liban, autour de son cercueil,
Des vierges de Sidon renouveloit le deuil;
Là, pleure un jour entier leur troupe virginale;
Tandis que l'Adonis de sa roche natale
S'échappe, et vers les mers coulant en doux ruisseaux,
De son sang adoré s'en va rougir les eaux.
Bientôt courut par-tout cette fable amoureuse;
Sion même en gardoit l'erreur contagieuse,
Quand, de son œil perçant, le triste Ézéchiel
Des filles de Juda vit l'amour criminel,
Et de leur culte impur les infames pratiques
Du temple du vrai Dieu profaner les portiques.
Ensuite s'avança celui dont les douleurs
Baignèrent son autel de véritables pleurs,
Quand, sur ce dieu vainqueur vengeant son esclavage,
L'arche sainte brisa son impuissante image;
Et, dans son propre temple, à ses prêtres surpris,
De leur dieu mis en poudre étala les débris.
Dagon étoit son nom : cet exilé céleste
Est homme par le buste, et poisson par le reste.
Dans les champs d'Ascalon, dans les vallons de Ger,
La terreur adoroit ce monstre de la mer :
Sous son sceptre trembloit la Palestine entière;
Ascalon et Gaza, sur leur vaste frontière,
Voyoient régner son culte, et d'un front orgueilleux
Son temple dans Azote alloit braver les cieux.
Après lui vint Rimmon, qui, près des fraîches ondes
Que bordent de Damas les campagnes fécondes,
D'Abana, de Pharphar, ruisseaux délicieux,
Attiroit les mortels par le charme des lieux;
Ce dieu vit son vainqueur au rang de ses conquêtes;
Pour lui, des Syriens rivalisant les fêtes,
Achaz fonda son culte, et, fier de son appui,
Au vrai Dieu préféra des dieux vaincus par lui.
A son tour s'avança la foule ridicule
Des monstres honorés par l'Égypte crédule :
C'étoient Orus, Isis, Osiris, tous ces dieux
D'autant mieux révérés qu'ils étoient plus hideux;
Et tous ces animaux, déités vagabondes,
Que le peuple adoroit sur la terre et les ondes :
Insensés qui, de Dieu prostituant le nom,
Devant le vil instinct abaissoient la raison.
Israël même eut part à cette erreur impure,
Quand l'or, du veau stupide empruntant la figure,

Like cumbrous flesh; but, in what shape they choose,
Dilated or condens'd, bright or obscure,
Can execute their aery purposes,
And works of love or enmity fulfil.
For those the race of Israel oft forsook
Their living strength, and unfrequented left
His righteous altar, bowing lowly down
To bestial gods; for which their heads as low
Bow'd down in battle, sunk before the spear
Of despicable foes. With these in troop
Came Astoreth, whom the Phœnicians call'd
Astarté, queen of Heaven, with crescent horns;
To whose bright image nightly by the moon
Sidonian virgins paid their vows and songs:
In Sion also not unsung, where stood
Her temple of th' offensive mountain, built
By that uxorious king, whose heart, though large,
Beguil'd by fair idolatresses, fell
To idols foul.
Thammuz came next behind,
Whose annual wound in Lebanon allur'd
The Syrian damsels to lament his fate
In amorous ditties all a summer's day;
While smooth Adonis from his native rock
Ran purple to the sea, suppos'd with blood
Of Thammuz yearly wounded : the love-tale
Infected Sion's daughters with like heat;
Whose wanton passions in the sacred porch
Ezekiel saw, when, by the vision led,
His eye survey'd the dark idolatries
Of alienated Judah. Next came one
Who mourn'd in earnest, when the captive ark
Maim'd his brute image, head and hands lopt off
In his own temple, on the grunsel-edge,
Where he fell flat, and sham'd his worshippers :
Dagon his name, sea-monster, upward man
And downward fish : yet had his temple high
Rear'd in Azotus, dreaded through the coast
Of Palestine, in Gath and Ascalon,
And Accaron and Gaza's frontier-bounds.
Him follow'd Rimmon, whose delightful seat
Was fair Damascus, on the fertile banks
Of Abbana and Pharphar, lucid streams.
He also' against the house of God was bold!
A leper once he lost, and gain'd a king;
Ahaz, his sottish conqueror, whom he drew
God's altar to disparage and displace,
For one of Syrian mode, whereon to burn
His odious offerings, and adore the Gods
Whom he had vanquish'd. After these appear'd
A crew, who, under names of old renown,
Osiris, Isis, Orus, and their train,
With monstrous shapes and sorceries abus'd
Fanatic Egypt and her priests, to seek
Their wandering gods disguis'd in brutish forms
Rather than human. Nor did Israel 'scape

Par le peuple d'Horeb devant lui prosterné
Vit du grand Jéhovah le culte abandonné.
Bientôt Béthel et Dan virent un roi rebelle
Lui-même se créer un dieu sur ce modèle.
Mais enfin, las de voir des prêtres suborneurs
A de vils animaux transporter ses honneurs,
Dieu se leva, s'arma de son glaive terrible,
Et dans la même nuit, nuit à jamais horrible!
Des mères d'un seul coup frappa les fruits naissants,
Et le prêtre, et le temple, et ses dieux mugissants.
Enfin vint Bélial : dans la troupe rebelle
Nul ne mérita mieux la vengeance éternelle;
Pour l'amour seul du vice au vice abandonné,
La vertu révoltoit son cœur désordonné;
Nul autel, nul encens, nulle cérémonie
N'honoroit ses fureurs; mais souvent son génie
Se glissa dans le temple, et, jusque sur l'autel,
Au pontife inspira l'oubli de l'Éternel :
Par lui des fils d'Éli la brutale luxure
Outragea le saint lieu, les lois et la nature;
Il hante les palais, il règne dans les cours,
Habite les cités et plane sur leurs tours :
Là des hymnes lascifs, de l'obscène licence,
Des cris de la fureur, de ceux de la vengeance,
Accents délicieux pour cet esprit pervers,
Arrivent jusqu'à lui les horribles concerts.
J'en atteste Sodome et l'impure Gomorrhe,
Théâtre des forfaits que la nature abhorre;
Et toi, séjour flétri par l'impudicité,
Où le toit protecteur de l'hospitalité,
Pour éviter l'horreur d'un viol plus infame,
Au crime abandonna la pudeur d'une femme.
Tous, fiers du premier rang, menaçoient l'Éternel.
Dirai-je ces enfants de la terre et du ciel,
Ces dieux, ces demi-dieux, familles innombrables
Dont l'erreur en cent lieux a propagé les fables :
Titan le premier-né, Saturne avec son fils,
De l'empire des cieux l'un par l'autre bannis,
Aïeux, pères, enfants, immense colonie
Que la Crète autrefois reçut de l'Ionie;
Qui cherchant sur les monts une image des cieux,
Courut du sombre Ida sur l'Olympe orageux,
A Delphes, à Dodone inspira son délire,
Et des champs doriens agrandit son empire;
Ou qui, suivant le dieu proscrit par Jupiter,
Du fougueux Adria franchit l'étroite mer,
Traversa l'Hespérie, et des plaines celtiques
Porta jusqu'à Thulé ses autels fanatiques?
A tous ces dieux guerriers, jadis l'honneur des cieux,
En foule vint s'unir le vulgaire des dieux,
L'air morne, l'œil éteint; pourtant, dans leur tristesse,
Se laissoit entrevoir un rayon d'alégresse :
A l'aspect de leur chef, qui, ferme en son malheur,
Contre le désespoir a défendu son cœur,
Eux-mêmes, au milieu de leur ruine immense,
S'applaudissent tout bas d'un reste d'espérance.
Satan s'en aperçoit; il hésite, et ses yeux
Expriment de son cœur les sentiments douteux.
Mais enfin, reprenant son audace première,
Il cherche à ranimer leur vaillance guerrière;
Et, pour rendre l'espoir à leur cœur attristé,
D'une fausse assurance il pare sa fierté.
Il veut qu'au bruit des cors, au son de la cymbale,
Se déroule à l'instant son enseigne royale :
Il commande; et soudain le fier Azariel,
Qu'honoroit cet emploi dans l'empire du ciel,
Obéit à son ordre. Il vient, et, plein de joie,
L'enseigne impériale en ses mains se déploie;

The' infection, when their borrow'd gold compos'd
The calf in Oreb, and the rebel king
Doubled that sin in Bethel and in Dan,
Likening his Maker to the grazed ox;
Jehovah, who in one night, when he pass'd
From Egypt marching, equall'd with one stroke
Both her first-born, and all her bleating gods.
Belial came last, than whom a Spirit more lewd
Fell not from Heaven, or more gross to love
Vice for itself: to him no temple stood
Or altar smok'd; yet who more oft than he
In temples and at altars, when the priest
Turns atheist, as did Eli's sons, who fill'd
With lust and violence the house of God?
In courts and palaces he also reigns,
And in luxurious cities, where the noise
Of riot' ascends above their loftiest towers,
And injury and outrage; and when night
Darkens the streets, then wander forth the sons
Of Belial, flown with insolence and wine.
Witness the streets of Sodom, and that night
In Gibeah, when the hospitable door
Expos'd a matron, to avoid worse rape.
These were the prime in order and in might:
The rest were long to tell, though far renown'd,
The' Ionian Gods, of Javan's issue, held
Gods, yet confess'd later than Heaven and Earth,
Their boasted parents: Titan, Heaven's first-born,
With his enormous brood, and birthright seiz'd
By younger Saturn; he from mightier Jove,
His own and Rhea's son, like measure found;
So Jove usurping reign'd: these first in Crete
And Ida known, thence of the snowy top
Of cold Olympus, rul'd the middle air,
Their highest Heaven; or on the Delphian cliff
Or in Dodona, and through all the bounds
Of Doric land: or who with Saturn old
Fled over Adria to the' Hesperian fields,
And o'er the Celtic roam'd the utmost isles.
All these and more came flocking; but with looks
Downcast and damp, yet such wherein appear'd
Obscure some glimpse of joy, to' have found their chief
Not in despair, to' have found themselves not lost
In loss itself, which on his countenance cast
Like doubtful hue: but he, his wonted pride
Soon recollecting, with high words, that bore
Semblance of worth, not substance, gently rais'd
Their fainting courage, and dispell'd their fears.
Then straight commands, that at the warlike sound
Of trumpets loud and clarions be uprear'd
His mighty standard : that proud honour claim'd
Azazel as his right, a Cherub tall;
Who forthwith from the glittering staff unfurl'd
The 'imperial ensign, which, full high advanc'd,

L'éclatant météore éblouit moins les yeux :
Des perles y traçoient leurs chiffres radieux,
Et l'or armorié par l'ange de mémoire
A ces enfants du ciel parle encor de leur gloire.
Enfin l'airain sonore a donné le signal :
Soudain un vaste cri du palais infernal
Parcourt la voûte immense, et dans ses gouffres sombres
Va porter l'épouvante au royaume des ombres.
Aussitôt, rayonnant dans la nuit des enfers,
D'innombrables drapeaux s'élèvent dans les airs;
L'orient envieroit leur couleur éclatante;
Le vent gonfle les plis de leur pourpre flottante;
Alors une forêt de casques et de dards,
Et l'or des boucliers, brillent de toutes parts.
L'œil admire leur nombre et leur magnificence,
Et de leurs rangs serrés la profondeur immense.
Le moment est venu : tout s'ébranle à-la-fois
Aux accents doriens des flûtes, des hautbois :
Mode majestueux, solennelle harmonie,
Dont la gravité mâle, à la douceur unie,
De l'antique héroïsme entretenoit les feux;
Qui charme les enfers, et la terre et les cieux,
Tempère la valeur, l'aiguillonne ou l'arrête,
Lui donne un air tranquille au fort de la tempête,
Fait taire le danger, la souffrance, la peur,
Et produit le courage et non pas la fureur.
Tels étoient ces guerriers; tels, sûrs de leur vaillance,
Forts de leur union, tous marchoient en silence
Au bruit de ces concerts, qui du sol sulfureux
Temperoient les ardeurs sous leurs pas douloureux.
Ils avancent : déja se déploie à la vue
De leur front menaçant l'effrayante étendue;
Ces files de guerriers, d'armes, de javelots,
Terribles, imposants même dans leur repos,
Armés, tels qu'on nous peint les héros du vieil âge.
Arrêtés à leur poste, et bouillants de courage,
Tous n'attendent qu'un signe; et le roi des enfers,
D'un coup d'œil plus perçant, plus prompt que les éclairs,
De ce coup d'œil qui fait le destin des batailles,
Traverse de leurs rangs les vivantes murailles.
Leur fier maintien, l'ardeur qui brille dans leurs yeux,
Leur port, tel que la fable a peint celui des dieux,
L'ordre, le nombre enfin, leur plus foible avantage,
D'espérance et d'orgueil ont enflé son courage.
Ce que la terre entière a vu de bataillons
De leurs flots débordés inonder les sillons,
Près d'eux ressembleroit à l'humble et foible armée
Qu'aux escadrons volants opposoit le Pygmée.
Rassemblez ces Titans dont l'audace entassa
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa,
Les héros des Thébains, les guerriers que Pergame
A vus, Grecs ou Troyens, s'armer pour une femme,
Tous les dieux alliés qui combattoient pour eux,
Tout ce que les romans ont peint de valeureux,
Ce qu'inventa la fable et raconta l'histoire;
Ces preux, qu'au grand Arthus associa la gloire,
Tout ce qu'ont vu joûter, chrétien ou musulman,
Les créneaux d'Apremont, les tours de Montauban,
Les remparts de Damas, les champs de Trébisonde,
Ces essaims dont l'Afrique inonda notre monde;
Tous ces pouvoirs mortels, que sont-ils, comparés
A ces rivaux du ciel contre lui conjurés?
Au-dessus de leur foule immense, mais docile,
Satan, comme une tour, élève un front tranquille;
Lui seul, ainsi qu'en force il les passe en grandeur :
Son front, où s'entrevoit son antique splendeur,

Shone like a meteor streaming to the wind,
With gems and golden lustre rich imblaz'd,
Seraphic arms and trophies; all the while
Sonorous metal blowing martial sounds:
At which the universal host up-sent
A shout, that tore Hell's concave, and beyond
Frighted the reign of Chaos and old Night.
All in a moment through the gloom were seen
Ten thousand banners rise into the air
With orient colours waving: with them rose
A forest huge of spears; and thronging helms
Appear'd, and serried shields in thick array
Of depth immeasurable; anon they move
In perfect phalanx to the Dorian mood
Of flutes and soft recorders; such as rais'd
To highth of noblest temper heroes old
Arming to battle; and instead of rage
Deliberate valour breath'd, firm and unmov'd
With dread of death to flight or foul retreat:
Nor wanting power to mitigate and 'swage
With solemn touches troubled thoughts, and chase
Anguish, and doubt, and fear, and sorrow', and pain,
From mortal or immortal minds. Thus they,
Breathing united force, with fixed thought,
Mov'd on in silence to soft pipes, that charm'd
Their painful steps o'er the burnt soil; and now
Advanc'd in view they stand; a horrid front
Of dreadful length and dazzling arms, in guise
Of warriors old with order'd spear and shield;
Awaiting what command their mighty chief
Had to impose.
He through the armed files
Darts his experienc'd eye, and soon traverse
The whole battalion views; their order due;
Their visages and stature as of Gods;
Their number last he sums. And now his heart
Distends with pride, and hardening in his strength
Glories: for never, since created man,
Met such imbodied force, as nam'd with these
Could merit more than that small infantry
Warr'd on by cranes: though all the giant brood
Of Phlegra with the' heroic race were join'd
That fought at Thebes and Ilium, on each side
Mix'd with auxiliar Gods; and what resounds
In fable and romance, of Uther's son
Begirt with British and Armoric knights;
And all who since, baptiz'd or infidel,
Jousted in Aspramont, or Montalban,
Damasco, or Marocco, or Trebisond,
Or whom Biserta sent from Afric shore,
When Charlemain with all his peerage fell
By Fontarabbia.
Thus far these beyond
Compare of mortal prowess, yet observ'd
Their dread Commander: he, above the rest
In shape and gesture proudly eminent,

D'ombres et de lumière offre un confus mélange ;
Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange
Qui, lumineux encor, n'est plus éblouissant.
Vers l'horizon obscur, tel le soleil naissant
Jette à peine, au milieu des vapeurs nébuleuses,
De timides rayons et des lueurs douteuses ;
Ou tel, lorsque sa sœur offusque ses clartés,
Pâle, et portant le trouble aux rois épouvantés,
Il épanche à regret une triste lumière,
Des désastres fameux sinistre avant-courrière ;
Mais, à travers la nuit qui nous glace d'effroi,
Tous les astres encor reconnoissent leur roi.
Tel se montre Satan ; tel son éclat céleste,
Tout éclipsé qu'il est, éclipse tout le reste.
Foudroyé, mais debout, triste et majestueux,
Sur son front, que du ciel ont sillonné les feux,
Du tonnerre vengeur on voit encor les traces :
La douleur dans ses traits a gravé ses disgraces ;
Mais dans son air pensif perce, à travers son deuil,
Le courroux révolté, l'opiniâtre orgueil.
Cependant le remords est dans son œil farouche ;
La vengeance l'aigrit, le repentir le touche ;
Il voit avec douleur tous ces infortunés,
Innombrables esprits dans sa chute entraînés,
Déshérités du ciel, perdus dans ses abîmes,
Compagnons de sa faute, ou plutôt ses victimes ;
Si brillants autrefois, éclipsés aujourd'hui,
Malheureux à jamais, et malheureux par lui,
Ainsi que ses forfaits partageant sa misère ;
Et cependant, du ciel défiant la colère,
Leur malheur généreux se voue à son malheur ;
Leurs honneurs sont perdus, mais non pas leur valeur :
Tels le chêne des bois et le pin des collines,
Dont la foudre en éclats dispersa les ruines,
D'une riche verdure autrefois habillés,
Bravent encor le ciel de leur front dépouillés.

Satan vient, il s'adresse à ses troupes fidèles :
Vers lui l'armée en cercle a recourbé ses ailes ;
Et, d'avance soumis à sa suprême loi,
Tous les chefs en silence ont entouré leur roi.
Trois fois à ces guerriers, appuyés sur leurs armes,
Il veut parler ; trois fois d'involontaires larmes
(Larmes telles qu'en verse un habitant des cieux),
Trahissant sa fierté, s'échappent de ses yeux.
Enfin à ce discours ses soupirs ont fait place : [dace,
« Vous, dont le Tout-Puissant put seul dompter l'au-
Chérubins, séraphins, vous tous dont le grand cœur
Combattit sans succès, mais non pas sans honneur ;
Ce combat fut affreux, hélas ! tout nous l'atteste,
Nos revers, nos débris, et ce cachot funeste :
Mais voyez cette armée, et ce peuple de dieux
Fièrement révoltés contre un joug odieux !
Quel esprit pénétrant, et quelle expérience
De leur lutte terrible eût prévu l'impuissance ?
Que dis-je ? puis-je croire, en cet état cruel,
Que ceux de qui l'exil a dépeuplé le ciel
Ne puissent point briser leur prison infernale,
Vaincre, et reconquérir leur demeure natale ?
Et moi, moi votre chef, doutez-vous de ma foi ?
Ai-je rien fait sans vous, rien entrepris pour moi ?
Nul de nous n'a failli dans cette grande cause.
Mais celui qui là-haut tranquillement repose,
Ce dieu qu'ont soutenu sur son trône incertain
L'imposant appareil du pouvoir souverain,
L'usage, un vieux respect; en cachant sa puissance,
Lui-même encouragea la désobéissance :
De là tous nos malheurs ; mais le sort aujourd'hui
Nous apprend à juger et de nous et de lui.

Stood like a tower; his form had yet not lost
All her original brightness; nor appear'd
Less than Archangel ruin'd, and the' excess
Of glory' obscur'd : as when the sun, new risen,
Looks through the horizontal misty air
Shorn of his beams : or from behind the moon,
In dim eclipse, disastrous twilight sheds
On half the nations, and with fear of change
Perplexes monarchs. Darken'd so, yet shone
Above them all the Archangel : but his face
Deep scars of thunder had intrench'd; and care
Sat on his faded cheek, but under brows
Of dauntless courage, and considerate pride
Waiting revenge; cruel his eye, but cast
Signs of remorse and passion, to behold
The fellows of his crime, the followers rather,
(Far other once beheld in bliss) condemn'd
For ever now to have their lot in pain :
Millions of Spirits for his fault amerc'd
Of Heaven, and from eternal splendours flung
For his revolt, yet faithful how they stood,
Their glory wither'd.
As when Heaven's fire
Hath scath'd the forest oaks, or mountain pines,
With singed top their stately growth, though bare,
Stands on the blasted heath.
He now prepar'd
To speak; whereat, their doubled ranks they bend
From wing to wing, and half enclose him round
With all his peers : attention held them mute.
Thrice he assay'd, and thrice, in spite of scorn,
Tears, such as Angels weep, burst forth : at last
Words, interwove with sighs, found out their way.
« O Myriads of immortal Spirits ! O Powers
Matchless, but with the' Almighty, and that strife
Was not inglorious, though the' event was dire,
As this place testifies, and this dire change,
Hateful to utter : but what power of mind,
Foreseeing or presaging, from the depth
Of knowledge past or present, could have fear'd
How such united force of Gods, how such
As stood like these, could ever know repulse ?
For who can yet believe, though after loss,
That all these puissant legions, whose exile
Hath emptied Heaven, shall fail to re-ascend
Self-rais'd, and repossess their native seat?
For me be witness all the host of Heaven,
If counsels different, or danger shunn'd
By me, have lost our hopes. But he, who reigns
Monarch in Heaven, till then as one secure
Sat on his throne, upheld by old repute,
Consent or custom ; and his regal state
Put forth at full, but still his strength conceal'd,
Which tempted our attempt, and wrought our fall

N'allons donc point braver ni craindre son tonnerre :
Moins forts, mais plus adroits, par une sourde guerre
Attaquons son pouvoir ; prouvons qu'un ennemi
Par la force accablé n'est vaincu qu'à demi.
Tout change avec le temps : des mondes peuvent naître,
Qui de notre oppresseur nous vengeront peut-être.
Un bruit court dans les cieux qu'en un riant séjour
Des êtres de son choix vont recevoir le jour,
Êtres favorisés, et de ses dons suprêmes
Comblés presque à l'égal de ses anges eux-mêmes.
Sortons, courons d'abord reconnoître ces lieux ;
Sortons : sommes-nous faits pour ce gouffre odieux ?
Non, nous n'avons point vu la lumière céleste,
Pour languir enchaînés dans ce cachot funeste.
Mais dans un grand conseil mûrissons ces projets :
Enfin, point de traités, de trève, ni de paix !
Guerre ouverte ou cachée à ce tyran du monde !
La guerre ! c'est mon vœu : que le vôtre y réponde. »
  A peine il a parlé, jusqu'au fond des enfers
Les glaives flamboyants font jaillir mille éclairs ;
Tout donne, tout reçoit le signal des alarmes ;
Les armes à grand bruit entre-choquent les armes,
Le blasphème insolent, les cris séditieux
Vont porter leur défi jusqu'au trône des cieux.
  Non loin s'offroit un mont, dont la cime enflammée
Rouloit des tourbillons de feux et de fumée ;
Le terrain qui s'étend sous son front escarpé,
D'une croûte brillante au loin enveloppé,
Trahissoit le trésor des mines souterraines,
Lent ouvrage du soufre infiltré dans leurs veines.
Là, d'escadrons ailés vole un nombreux essaim :
Tels, s'armant de la bêche, et la hache à la main,
D'intrépides sapeurs, par bandes détachées,
Élèvent des remparts ou creusent des tranchées.
A leur tête est Mammon, dont les penchants honteux
Font de lui le plus vil de ces enfants des cieux :
Même au séjour divin sa passion sordide
Tenoit ses yeux baissés; et son regard avide,
Aux saintes visions des chérubins ravis,
Sembloit préférer l'or des célestes parvis.
Par lui la soif de l'or vint infecter le monde :
Enfant dénaturé d'une mère féconde,
L'homme perça la terre, et son avare main
Lui ravit les trésors qu'elle cache en son sein.
  Bientôt, pour tirer l'or de sa prison obscure,
Leur troupe a fait au mont une large blessure.
Qu'on ne s'étonne point que l'enfer cache l'or :
A quel sol convient mieux ce funeste trésor ?
Et vous qui nous vantez les merveilles humaines,
De Babel, de Memphis les pompeux phénomènes,
Voyez, dans un prodige enfanté d'un clin d'œil,
Ces esprits, des mortels humilier l'orgueil,
Et seuls, en peu d'instants, passer dans leurs ouvrages
Les longs travaux des arts, des peuples et des âges.
Tout agit, tout s'empresse : au pied du mont brûlant,
Des creusets préparés, du lac étincelant
Par cent conduits secrets tiroient un feu liquide :
Là, d'autres mains fondoient chaque masse solide,
Séparoient les métaux, et dans des creux profonds
Des ruisseaux écumants épuroient les bouillons.

Henceforth his might we know, and know our own :
So as not either to provoke, or dread
New war, provok'd : our better part remains
To work in close design, by fraud or guile,
What force effected not; that he no less
At length from us may find, who overcomes
By force, hath overcome but half his foe.
Space may produce new worlds; whereof so rife
There went a fame in Heaven that he ere long
Intended to create, and therein plant
A generation, whom his choice regard
Should favour equal to the sons of Heaven :
Thither, if but to pry, shall be perhaps
Our first irruption; thither or elsewhere;
For this infernal pit shall never hold
Celestial Spirits in bondage, nor the' abyss
Long under darkness cover. But these thoughts
Full counsel must mature; Peace is despair'd;
For who can think submission? War then, War,
Open or understood, must be resolv'd. »
  He spake : and to confirm his words, out-flew
Millions of flaming swords, drawn from the thighs
Of mighty cherubim; the sudden blaze
Far round illumin'd Hell : highly they rag'd
Against the Highest, and fierce with grasped arms
Clash'd on their sounding shields the din of war,
Hurling defiance toward the vault of Heaven.
  There stood a hill not far, whose grisly top
Belch'd fire and rolling smoke; the rest entire
Shone with a glossy scurf; undoubted sign
That in his womb was hid metallic ore,
The work of sulphur. Thither, wing'd with speed,
A numerous brigade hasten'd : as when bands
Of pioneers, with spade and pickaxe arm'd,
Forerun the royal camp, to trench a field,
Or cast a rampart. Mammon led them on :
Mammon, the least erected spirit that fell
From Heaven ; for e'en in Heaven his looks and thoughts
Were always downward bent, admiring more
The riches of Heaven's pavement, trodden gold,
Than ought, divine or holy, else enjoy'd
In vision beatific : by him first
Men also, and by his suggestion taught,
Ransack'd the centre, and with impious hands
Rifled the bowels of their mother earth
For treasures, better hid.
                Soon had his crew
Open'd into the hill a spacious wound,
And digg'd out ribs of gold. Let none admire
That riches grow in Hell; that soil may best
Deserve the precious bane. And here let those,
Who boast in mortal things, and wondering tell
Of Babel, and the works of Memphian kings,
Learn how their greatest monuments of fame,
And strength and art, are easily out-done
By spirits reprobate, and in an hour
What in an age they with incessant toil
And hands innumerable scarce perform.
Nigh on the plain, in many cells prepar'd,
That underneath had veins of liquid fire
Sluic'd from the lake, a second multitude
With wondrous art founded the massy ore,

Ailleurs le sol durci, formant un vaste moule,
Attend les flots brûlants; et le métal qui coule
Dans ces creux variés prend mille aspects nouveaux.
Ainsi le même vent, par différents canaux,
De l'orgue modulant la voix mélodieuse,
Exhale en sons divers son ame harmonieuse.
Sous la forme d'un temple aussitôt enfanté,
Sort comme une vapeur l'édifice enchanté,
Au bruit d'une agréable et douce symphonie
Dont la belle ordonnance égale l'harmonie.
Tels au son de la lyre, en cadence croissants,
Des Thébains autrefois on vit les murs naissants.
Il monte : autour de lui les piliers magnifiques,
Les architraves d'or, les colonnes doriques,
La corniche, la frise aux contours gracieux,
Que relevoit en bosse un travail précieux,
Le toit d'or ciselé qu'enrichit la sculpture,
Tout étonne et ravit : jamais l'architecture,
Quand l'Euphrate et le Nil rivalisoient entre eux,
Aux palais de leurs rois, aux temples de leurs dieux,
N'a prodigué tant d'art et de magnificence.
Enfin se montre entier le monument immense,
Prodige de grandeur, de richesse et de goût;
Et sur ses fondements l'édifice est debout.
Alors à deux battants la porte d'airain s'ouvre;
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Sa structure imposante et son immensité.
Sur son riche parvis, rayonnant de clarté,
Descendoient, suspendus à ses voûtes superbes,
Des lustres d'où partoient mille brillantes gerbes;
L'asphalte inextinguible alimente leurs feux,
Et l'enfer un instant leur retrace les cieux.
La foule entre; et, du temple admirant l'artifice,
L'un vante l'architecte, et l'autre l'édifice :
L'un est digne de l'autre; et l'artiste immortel,
Ainsi que dans l'enfer, s'illustra dans le ciel.
C'est lui qui fabriqua ces dômes magnifiques,
Ces célestes palais des pouvoirs séraphiques,
Qui, le sceptre à la main, sur le trône pompeux,
Gouvernent sous leur roi les provinces des cieux.
La terre le connut; la Grèce et l'Ausonie,
Sous le nom de Vulcain, adoroient son génie :
C'est lui, si l'on en croit la fabuleuse erreur,
C'est lui que Jupiter jeta, dans sa fureur,
Des palais de cristal qu'il construisit lui-même.
Précipité du haut de l'empire suprême,
De l'aurore naissante à la moitié du jour,
Du midi jusqu'à l'heure où l'ombre est de retour,
Tout un long jour d'été continuant sa route,
Tel qu'un astre échappé de la céleste voûte,
Il roula dans l'espace, et, du trône des airs,
Vint tomber à Lemnos, fille antique des mers.
Là finit son voyage : ainsi content les fables.
Que dis-je ? dès long-temps tous les anges coupables
Étoient tombés des cieux. Que lui sert désormais
D'avoir bâti du ciel les célestes palais ?
Dieu l'en bannit lui-même, et, pour prix de son crime,
Il l'envoya bâtir dans l'éternel abîme.
Cependant des hérauts, en pompeux appareil,
Au nom du fier Satan assembloient son conseil :
Au Pandémonium, sa vaste capitale,
La trompette appeloit son armée infernale.
Là, de chaque phalange, arrivent à-la-fois
Tous ses pairs, désignés par leur rang ou son choix :
La porte est assiégée; à leur vaste affluence
A peine suffisoit le vestibule immense.

Severing each kind, and scumm'd the bullion dross :
A third as soon had form'd within the ground
A various mould, and from the boiling cells,
By strange conveyance, fill'd each hollow nook;
As in an organ, from one blast of wind,
To many a row of pipes the sound-board breathes.
Anon, out of the earth a fabric huge
Rose like an exhalation, with the sound
Of dulcet symphonies and voices sweet,
Built like a temple, where pilasters round
Were set, and Doric pillars overlaid
With golden architrave; nor did there want
Cornice or frieze, with bossy sculptures graven :
The roof was fretted gold. Not Babylon,
Nor great Alcairo, such magnificence
Equall'd in all their glories, to enshrine
Belus or Sérapis their gods, or seat
Their kings, when Egypt with Assyria strove
In wealth and luxury.
The' ascending pile
Stood fix'd her stately highth : and straight the doors,
Opening their brazen folds, discover wide
Within, her ample spaces, o'er the smooth
And level pavement : for the arched roof
Pendant by subtle magic many a row
Of starry lamps and blazing cressets, fed
With naphtha and asphaltus, yielded light
As from a sky. The hasty multitude
Admiring enter'd; and the work some praise,
And some the architect; his hand was known
In Heaven by many a tower'd structure high,
Where scepter'd angels held their residence,
And sat as princes; whom the supreme King,
Exalted to such power, and gave to rule,
Each in his hierarchy, the orders bright.
Nor was his name unheard, or unador'd
In ancient Greece; and in Ausonian land
Men call'd him Mulciber; and how he fell
From Heaven, they fabled, thrown by angry Jove
Sheer o'er the crystal battlements : from morn
To noon he fell, from noon to dewy eve,
A summer's day, and with the setting sun
Dropt from the zenith like a falling star,
On Lemnos the' Ægean isle : thus they relate,
Erring; for he with this rebellious rout
Fell long before; nor ought avail'd him now
To' have built in Heaven high towers; nor did he 'scape
By all his engines, but was headlong sent
With his industrious crew, to build in Hell.
Meanwhile the winged heralds, by command
Of sovran power, with awful ceremony
And trumpet's sound, throughout the host proclaim
A solemn council, forthwith to be held
At Pandemonium; the high capital
Of Satan and his peers : their summons call'd
From every band and squared regiment

Mais le temple surtout, quoique égal en grandeur
Aux champs où des guerriers, pleins d'une noble ardeur,
Venoient rompre la lance, ou d'un élan rapide
Heurtoient contre un coursier un coursier intrépide,
A peine à contenir ce peuple des enfers;
Il inonde la terre, il obscurcit les airs;
L'espace au loin frémit sous leurs ailes bruyantes :
Tels ces nombreux essaims d'abeilles bourdonnantes,
Quand l'astre printanier ramène les chaleurs,
Sur la fraîche rosée et sur l'émail des fleurs,
En groupes font sortir leur volante peuplade;
On d'un ais qui déborde inondant l'esplanade,
Sur leurs palais de chaume, en un conseil nombreux,
Des besoins de l'état délibèrent entre eux :
Tels étoient ces guerriers; telle, admise avec peine,
Leur foule dans ces lieux se trouvoit à la gêne.
Tout-à-coup, ô prodige! on donne le signal,
Et ce peuple géant de l'empire infernal,
Que sa taille égaloit aux enfants de la terre,
Pareil à d'humbles nains en un point se resserre :
Ainsi le veut Satan. Telle, si l'on en croit
L'histoire du Pygmée, en un espace étroit
Sa nation s'assemble; ou tel, au bord de l'onde,
Le long des bois, suivant sa course vagabonde,
La nuit le berger voit, ou s'imagine voir,
D'un peuple aérien l'humble essaim se mouvoir;
Tandis que, suspendue au-dessus de leur tête,
L'amie et le témoin et l'astre de leur fête,
La lune leur sourit : de l'oreille et des yeux,
Timide il suit de loin leurs pas mystérieux,
Leurs nocturnes ébats, leur voix enchanteresse,
Et palpite à-la-fois de crainte et d'alégresse :
Tel ce peuple nombreux de l'infernale cour,
Naguère trop serré dans ce vaste séjour,
Tout-à-coup a réduit sa stature hautaine,
Et la foule en un point se meut enfin sans peine.
Seuls, dominant de loin leurs flots respectueux,
Chérubins, séraphins, leurs chefs majestueux,
Gardent leur port altier et leur taille imposante.
Pour le conseil secret chacun d'eux se présente :
Tous, sur leur trône d'or avec pompe exhaussés,
Comme un sénat de dieux à leur rang sont placés;
Un ordre solennel commande le silence;
On se tait, on attend, et le conseil commence.

LIVRE II.

Satan agite dans le conseil s'il est à propos de hasarder encore une bataille pour recouvrer le ciel. Quelques-uns en sont d'avis; d'autres s'y opposent. L'on déclare qu'il faut avant tout suivre l'idée de Satan, et éclaircir la prophétie ou tradition du ciel, au sujet d'un monde destiné à une espèce de créatures peu inférieures aux anges, et qui devoient exister à-peu-près dans ce temps. Leur embarras pour savoir qui ils enverront à la découverte de ce monde. Satan se charge tout seul de cette entreprise; il reçoit des honneurs et des applaudissements. Le conseil fini, les esprits se dispersent, et, pour charmer leurs maux, s'occupent à différents exercices, en attendant le retour de leur grand général. Il arrive aux portes de l'enfer, qu'il trouve fermées, et gardées par deux monstres affreux. Après quelques éclaircissements, les portes lui sont ouvertes. Satan aperçoit le gouffre entre l'enfer et le ciel; il traverse l'abîme avec beaucoup de difficulté. Le Chaos qui préside dans cet espace lui désigne sa route vers ce monde qu'il cherchoit.

Sur un trône éclatant, dont la splendeur royale

By place or choice the worthiest; they anon,
With hundreds and with thousands, trooping came
Attended : all access was throng'd : the gates
And porches wide, but chief the spacious hall
(Though like a cover'd field, where champions bold
Wont ride in arm'd, and at the Soldan's chair
Defied the best of Panim chivalry
To mortal combat, or career with lance)
Thick swarm'd, both on the ground and in the air
Brush'd with the hiss of rustling wings. As bees
In spring-time, when the sun with Taurus rides,
Pour forth their populous youth about the hive
In clusters; they among fresh dews and flowers
Fly to and fro, or on the smoothed plank,
The suburb of their straw-built citadel,
New rubb'd with balm, expatiate and confer
Their state-affairs. So thick the aery crowd
Swarm'd and were straiten'd; till, the signal given,
Behold a wonder!
They but now who seem'd
In bigness to surpass earth's giant sons,
Now less than smallest dwarfs, in narrow room
Throng numberless, like that pygmean race
Beyond the Indian mount; or faery elves,
Whose midnight revels, by a forest-side
Or fountain, some belated peasant sees,
Or dreams he sees, while over-head the moon
Sits arbitress, and nearer to the earth
Wheels her pale course; they, on their mirth and dance
Intent, with jocund music charm his ear;
At once with joy and fear his heart rebounds.
Thus incorporeal spirits to smallest forms
Reduc'd their shapes immense, and were at large,
Though without number still, amidst the hall
Of that infernal court. But far within,
And in their own dimensions, like themselves,
The great seraphic lords and cherubim
In close recess and secret conclave sat;
A thousand demi-gods on golden seats,
Frequent and full. After short silence then,
And summons read, the great consult began.

BOOK II.

The consultation begun, Satan debates whether another battle be to be hazarded for the recovery of Heaven : some advise it, others dissuade : a third proposal is preferred, mentioned before by Satan, to search the truth of that prophecy or tradition in Heaven, concerning another world, and another kind of creature equal, or not much inferior to themselves, about this time to be created : their doubt who shall be sent on this difficult search; Satan, their chief, undertakes alone the voyage, is honoured and applauded. The council thus ended, the rest betake them several ways, and to several employments, as their inclinations lead them, to entertain the time till Satan return. He passes on his journey to Hell-gates; finds them shut, and who sat there to guard them; by whom at length they are opened, and discover to him the great gulf between Hell and Heaven; with what difficulty he passes through, directed by Chaos, the power of that place, to the sight of this new world which he sought.

High on a throne of royal state, which far

Efface de l'Indus la pompe impériale,
Et le riche Orient, qui prodigue à-la-fois
L'or, la perle et l'ivoire au luxe de ses rois,
Satan, dans tout l'éclat de sa magnificence,
S'assied en souverain : triste prééminence,
Qui paya son mérite et nourrit son orgueil!
Le plus haut rang pour lui n'est qu'un plus haut écueil,
Son désespoir l'y suit, conseiller téméraire,
Qui rallume l'audace au feu de la colère.
C'étoit trop peu pour lui du trône des enfers;
Mal instruit par sa chute, il brave les revers;
Et flattant de ses vœux l'orgueilleuse impuissance,
Il déploie en ces mots sa superbe espérance :
« Rois, princes, potentats, divinités du ciel,
Car puisque cet élan d'un esprit immortel,
Tout accablé qu'il est d'un joug illégitime,
Ne peut rester captif dans l'éternel abîme,
Croirai-je que le ciel soit à jamais perdu?
Non, vers l'heureux séjour dont il est descendu,
Sa chute lui redonne un espoir plus rapide :
Qui tomba sans frayeur se relève intrépide.
Pour moi, mon rang suprême et votre libre choix
Sur le trône où je siége établissent mes droits;
Et peut-être à ces droits, dont mon orgueil s'honore,
Ce que j'ai fait pour vous peut ajouter encore :
Enfin, dans ce haut rang, j'ai pour moi nos revers.
Il est peu d'aspirants au sceptre des enfers;
C'est au séjour du ciel que doit régner l'envie :
Là, d'un dépit jaloux la faveur est suivie;
Mais de mon sceptre affreux qui voudroit se charger?
Plus le pouvoir est grand, plus grand est le danger.
D'où les biens sont bannis, l'ambition s'exile;
Le séjour du malheur de la paix est l'asile.
Qui voudroit, mécontent de sa part de douleurs,
En croissant de pouvoir, accroître ses malheurs;
Et, jaloux des dangers que le sort m'abandonne,
Disputer à mon front ma brûlante couronne?
Non, non, laissons au ciel la folle ambition :
L'excès de nos malheurs scella notre union.
Mettant donc à profit un si triste avantage,
Osons reconquérir notre antique héritage;
Plus heureux, nous serions bien moins sûrs du bonheur.
Écoutons l'intérêt, interrogeons l'honneur :
Pour réparer nos maux, pour venger notre perte,
Choisissons de la ruse ou de la guerre ouverte.
J'attends votre conseil. »
Il achève; et soudain,
Le premier en pouvoir après son souverain,
De tous ceux qui formoient cette ligue coupable
Le plus fort, le plus fier et le plus indomptable,
Moloch, qui se disoit égal à l'Éternel,
Qui vouloit ou périr ou régner dans le ciel,
Et dont le désespoir, aigri par ses disgraces,
Oublia Dieu, le ciel, l'enfer et ses menaces,
L'affreux Moloch se lève, et s'exprime en ces mots :
« Vengeance! guerre ouverte à l'auteur de nos maux!
Je déteste la feinte et connois peu la ruse;
Dans un pressant danger le lâche seul en use.
Quoi! tandis que le temps se perd en vains complots,
Faut-il que tout un peuple, indigné du repos,
Attendant le signal, dévore ici l'outrage,
Trop heureux d'obtenir un tranquille esclavage,
Et, captif résigné dans un coin des enfers,
De boire en paix la honte et de traîner ses fers;
Tandis que, triomphant de notre ignominie,
Par nos honteux délais règne la tyrannie!

Outshone the wealth of Ormus and of Ind,
Or where the gorgeous East with richest hand
Showers on her kings barbaric pearl and gold,
Satan exalted sat, by merit rais'd
To that bad eminence: and, from despair
Thus high uplifted beyond hope, aspires
Beyond thus high, insatiate to pursue
Vain war with Heaven; and, by success untaught,
His proud imaginations thus display'd.
« Powers and dominions, deities of Heaven;
For since no deep within her gulf can hold
Immortal vigour, though oppress'd and fall'n,
I give not Heaven for lost. From this descent
Celestial virtues rising, will appear
More glorious and more dread than from no fall,
And trust themselves to fear no second fate.
Me though just right, and the fix'd laws of Heaven,
Did first create your leader; next, free choice,
With what besides, in counsel or in fight,
Hath been achiev'd of merit; yet this loss,
Thus far at least recover'd, hath much more
Establish'd in a safe unenvied throne,
Yielded with full consent. The happier state
In Heaven, which follows dignity, might draw
Envy from each inferior; but who here
Will envy whom the highest place exposes
Foremost to stand against the Thunderer's aim,
Your bulwark, and condemns to greatest share
Of endless pain? Where there is then no good
For which to strive, no strife can grow up there
From faction; for none sure will claim in Hell
Precedence; none, whose portion is so small
Of present pain, that with ambitious mind
Will covet more. With this advantage then
To union, and firm faith, and firm accord,
More than can be in Heaven, we now return
To claim our just inheritance of old,
Surer to prosper than prosperity
Could have assur'd us; and, by what best way,
Whether of open war, or covert guile,
We now debate: who can advise, may speak. »
He ceas'd; and next him Moloch, scepter'd king,
Stood up the strongest and the fiercest spirit
That fought in Heaven, now fiercer by despair:
His trust was with the' Eternal to be deem'd
Equal in strength; and rather than be less
Car'd not to be at all; with that care lost
Went all his fear: of God, or Hell, or worse,
He reck'd not, and these words thereafter spake.
« My sentence is for open war: of wiles,
More unexpert, I boast not: them let those
Contrive who need, or when they need, not now.
For, while they sit contriving, shall the rest,
Millions that stand in arms, and longing wait
The signal to ascend, sit lingering here,
Heaven's fugitives, and for their dwelling-place

Loin cette lâcheté ! Partons, volons, brisons
Cette voûte infernale et ces noires prisons ;
Armons-nous de ces fers forgés pour nos souffrances ;
Instruments des douleurs, qu'ils le soient des vengeances.
Ces torrents sulfureux qu'alluma son courroux,
Contre leur propre auteur qu'ils marchent devant nous ;
Renvoyons-lui les traits qu'il lança sur nos têtes :
Aux tempêtes du ciel opposons nos tempêtes.
Qu'il tonne : les éclairs répondront aux éclairs ;
Nos foudres heurteront ses foudres dans les airs,
Ébranleront son trône, et, dans sa cour suprême,
Parmi ses chérubins l'iront chercher lui-même...
« Mais, du fond des enfers, quel vol audacieux
Atteindra jusqu'à lui ? De la hauteur des cieux
Son bras peut nous combattre avec trop d'avantage.
Vain effroi ! Savons-nous si le fatal breuvage
Des ondes de l'Oubli n'a pas de notre corps
Assoupi la vigueur, engourdi les ressorts ?
L'ange aspire à monter, et résiste à descendre ;
De ce noble besoin il ne peut se défendre :
Nous l'éprouvâmes tous, alors que nos débris
Tomboient précipités des célestes lambris,
Sous le poids accablant d'une main foudroyante.
C'est lui qui suspendoit notre chute effrayante,
Luttoit contre la foudre, et, par un noble essor,
Vers notre ciel natal nous emportoit encor.
On craint l'événement : il peut, ce Dieu terrible
Accroître les horreurs de ce séjour horrible ;
Sur nous son bras puissant pourra s'appesantir,
Achever sa vengeance, et nous anéantir !
Eh ! quelle prise encore a sur nous la misère ?
Que peut donc à l'enfer ajouter sa colère ?
Arrachés au bonheur, déshérités du jour,
Exilés a jamais dans cet affreux séjour,
Attendant qu'il nous plonge en ses plus noirs abîmes,
Allez, des feux vengeurs éternelles victimes,
D'un tyran sans pitié misérables vassaux,
Allez tous ; attendez que les fouets, les bourreaux,
Forcent le repentir à lui demander grace :
Voilà votre destin. Eh ! quelle autre menace
Pourroit vous effrayer ? Dans votre horrible sort
Peut-il rien ajouter à nos maux que la mort ?
Qu'importe d'irriter par un nouvel outrage
Un vainqueur qui ne peut, dans l'excès de sa rage,
Qu'avancer un trépas cent fois moins redouté
Que les longues douleurs de l'immortalité ?
Ah ! si notre esprit pur ne peut perdre la vie,
Notre durée au moins peut lasser sa furie :
Elle peut (et j'en prends à témoin nos combats)
Porter la guerre au sein de ses heureux états.
Sur son trône odieux fût-il inaccessible,
Le vaincu peut braver ce despote invincible,
Insulter en tombant au pouvoir outragé ;
Et, s'il n'est pas vainqueur, il est du moins vengé. »
Il dit, grince les dents, fronce un sourcil farouche,
Un sourire effroyable a paru sur sa bouche ;
Et son air, son regard, plein d'un sinistre feu,
Annonce un choc terrible à tout autre qu'à Dieu.
Plus aimable en ses traits, plus doux en sa colère,
Des anges le plus beau, le mieux instruit à plaire,
Bélial lui répond, Bélial dont le cœur
Cachoit de vils pensers sous un air de grandeur.
La grace à ses discours prête un charme qui touche ;
Le fiel est dans son cœur, et le miel sur sa bouche ;
Il sait, dans les filets d'un discours captieux,
Tendre à la raison même un piége insidieux,

Accept this dark opprobrious den of shame,
The prison of his tyranny who reigns
By our delay? No, let us rather choose,
Arm'd with Hell-flames and fury, all at once,
O'er Heaven's high towers to force resistless way,
Turning our tortures into horrid arms
Against the torturer; when to meet the noise
Of his almighty engine he shall hear
Infernal thunder; and, for lightning, see
Black fire and horror shot with equal rage
Among his angels; and his throne itself
Mix'd with Tartarean sulphur, and strange fire,
His own invented torments.
But perhaps
The way seems difficult, and steep to scale
With upright wings against a higher foe.
Let such bethink them, if the sleepy drench
Of that forgetful lake benumb not still,
That in our proper motion we ascend
Up to our native seat : descent and fall
To us is adverse. Who but felt of late,
When the fierce foe hung on our broken rear
Insulting, and pursued us through the deep,
With what compulsion and laborious flight
We sunk thus low? The' ascent is easy then.
The' event is fear'd; should we again provoke
Our stronger, some worse way his wrath may find
To our destruction; if there be in Hell
Fear to be worse destroy'd. What can be worse
Than to dwell here, driven out from bliss, condemn'd
In this abhorred deep to utter woe;
Where pain of unextinguishable fire
Must exercise us, without hope of end,
The vassals of his anger, when the scourge
Inexorably, and the torturing hour
Calls us to penance? More destroy'd than thus,
We shall be quite abolish'd, and expire.
What fear we then? what doubt we to incense
His utmost ire? which, to the highth enrag'd,
Will either quite consume us, and reduce
To nothing this essential, happier far
Than miserable to have eternal being :
Or, if our substance be indeed divine,
And cannot cease to be, we are at worst
On this side nothing; and by proof we feel
Our power sufficient to disturb his Heaven,
And with perpetual inroads to alarm,
Though inaccessible, his fatal throne :
Which, if not victory, is yet revenge. »
He ended frowning, and his look denounc'd
Desperate revenge, and battle dangerous
To less than gods. On the' other side up-rose
Belial, in act more graceful and humane :
A fairer person lost not Heaven; he seem'd
For dignity compos'd, and high exploit :
But all was false and hollow; though his tongue

Sait noircir la vertu, sait colorer le vice,
De l'esprit corrompu fait souvent son complice;
Timide pour le bien, habile pour le mal,
Aux plus sages conseils son conseil est fatal :
Mais l'oreille chérit sa voix enchanteresse.
On se tait, on l'écoute, et d'un ton plein d'adresse :
« Guerriers, j'aime, dit-il, votre noble chaleur,
Et la guerre sans doute eût tenté ma valeur;
Mais souvent la fureur donne un conseil perfide :
Tout ce qui vous rassure est ce qui m'intimide.
Et qui de nous a pu se flatter du succès,
Quand l'appui de l'état, l'ame de nos projets,
Ce chef, dont le ciel même admira la vaillance,
Met dans le désespoir toute son espérance,
Ne voit contre ses maux d'asile que la mort,
Et, pourvu qu'il se venge, est content de son sort?
Se venger! et comment? Une troupe fidèle,
Sur les remparts des cieux exacte sentinelle,
Nous en défend l'approche, et des plaines de l'air
Quelquefois vient camper aux portes de l'enfer;
Ou même, détachant des éclaireurs sans nombre,
Visite tous les coins de ce royaume sombre.
Et quand de notre enfer les bataillons nombreux,
Redoublant de la nuit les voiles ténébreux,
Iroient des rangs épais de notre armée entière
De la voûte éthérée obscurcir la lumière,
N'en doutez point, du haut de son trône immortel,
Où dans tout son éclat brille un jour éternel,
Opposant ses rayons à nos lueurs funèbres,
Le Dieu victorieux perceroit les ténèbres;
Et, jusqu'au noir abîme envoyant ses clartés,
Terrible, éblouiroit nos yeux épouvantés.
On veut qu'accumulant outrage sur outrage,
D'un Dieu lent à frapper nous irritions la rage :
Du moins nous péririons, et trompant son courroux,
Nous devrions la mort au dernier de ses coups.
«La mort! quel triste asile! Et qui, malgré ses peines,
Par ses hideuses mains veut voir briser ses chaînes,
Veut perdre pour jamais cette pure clarté,
Cet esprit dont le vol parcourt l'immensité;
Et tomber, des splendeurs d'une vie immortelle,
Dans le sein ténébreux de cette ombre éternelle,
Où les sens, la pensée et l'être ne sont plus?
Et, fût-ce un bien si grand de les avoir perdus,
Ce Dieu d'anéantir notre affreuse existence
Aura-t-il le pouvoir, aura-t-il l'indulgence?
Son pouvoir est douteux, son refus est certain.
Ce Dieu sage est-il fait pour un courroux sans frein?
Ce Dieu, dont on connoît la puissance suprême,
Maître de l'univers, l'est-il moins de lui-même?
Voudra-t-il tout-à-coup, par la haine emporté,
Révoquer un arrêt que la haine a dicté;
Et, conduisant la mort dans ces brûlants abîmes,
Se priver de sa proie et manquer de victimes?
«Pourquoi donc, disent-ils, craindre des chocs nou-
Peut-il rien ajouter à l'excès de nos maux? [veaux?
Eh quoi! dans ce palais où leur chef les rassemble,
Siéger, délibérer et conspirer ensemble,
Est-ce l'excès des maux?... Rappelez-vous ce jour
Où, chassés par ce Dieu du céleste séjour,
Contre les traits brûlants du foudre inévitable,
Nous invoquions l'abîme où son bras redoutable
En foule nous plongeoit dans ces gouffres affreux.
Parlez, n'étiez-vous pas alors plus malheureux?

Dropt manna, and could make the worse appear
The better reason, to perplex and dash
Maturest counsels : for his thoughts were low;
To vice industrious, but to nobler deeds
Tim'rous and slothful : yet he pleas'd the ear,
And with persuasive accent thus began :
« I should be much for open war, O peers,
As not behind in hate; if what was urg'd
Main reason to persuade immediate war,
Did not dissuade me most, and seem to cast
Ominous conjecture on the whole success;
When he, who most excels in fact of arms,
In what he counsels, and in what excels,
Mistrustful, grounds his courage on despair
And utter dissolution, as the scope
Of all his aim, after some dire revenge.
First, what revenge? The towers of Heaven are fill'd
With armed watch, that render all access
Impregnable : oft on the bordering deep
Encamp their legions; or, with obscure wing,
Scout far and wide into the realm of night,
Scorning surprise. Or could we break our way
By force, and at our heels all Hell should rise
With blackest insurrection, to confound
Heaven's purest light : yet our great enemy
All incorruptible, would on his throne
Sit unpolluted, and the' ethereal mould,
Incapable of stain, would soon expel
Her mischief, and purge off the baser fire,
Victorious. Thus repuls'd, our final hope
Is flat despair. We must exasperate
The' Almighty Victor to spend all his rage,
And that must end us; that must be our cure,
To be no more.
Sad cure! for who would lose,
Though full of pain, this intellectual being,
Those thoughts that wander through eternity,
To perish rather, swallow'd up and lost
In the wide womb of uncreated night,
Devoid of sense and motion? And who knows,
Let this be good, whether our angry foe
Can give it, or will ever? how he can,
Is doubtful; that he never will, is sure.
Will he, so wise, let loose at once his ire,
Belike through impotence, or unaware,
To give his enemies their wish, and end
Them in his anger, whom his anger saves
To punish endless?
Wherefore cease we then?
Say they who counsel war; we are decreed,
Reserv'd, and destin'd to eternal woe;
Whatever doing, what can we suffer more,
What can we suffer worse? Is this then worst,
Thus sitting, thus consulting, thus in arms?
What, when we fled amain, pursued and struck
With Heaven's afflicting thunder, and besought
The deep to shelter us? this Hell then seem'd
A refuge from those wounds; or when we lay

Et si ces feux vengeurs allumés par sa haine,
Redoublant de fureur, redoubloient notre peine;
S'il rallumoit sa foudre, et du trône des airs
Faisoit pleuvoir sur nous un déluge d'éclairs;
Enfin, pour épuiser ses trésors de vengeance,
Si ce ciel infernal, de qui la voûte immense
Prête à nous accabler de ses débris affreux,
Suspend sur notre tête un océan de feux,
S'écrouloit, nous versoit ses flammes dévorantes,
Des torrents de l'enfer cataractes brûlantes...
Que dis-je? en ce moment où nos hardis complots
De ce Dieu qui nous voit menacent le repos,
Au milieu des projets qu'il se plaît à confondre,
Peut-être ici sur nous un orage va fondre,
Et sur ces rocs aigus nous attacher vivants,
En proie à la tempête et battus par les vents;
Ou du lac enflammé roulant sur nous les ondes,
Nous plonger enchaînés sous ces vagues profondes,
Gouffre horrible, habité par les pleurs, les sanglots,
Où, jetés sans pitié, sans retour, sans repos,
Nous n'aurons devant nous qu'un théâtre de gêne,
Qu'un abîme de maux et des siècles de peine!
« Quels qu'ils soient, croyez-moi, laissons là les combats.
De ce terrible Dieu nous connoissons le bras.
En vain nous emploierons ou la force ou l'adresse:
Eh! contre ce Dieu fort que peut notre foiblesse?
Pouvant tout, réglant tout, voyant tout d'un coup d'œil,
Des hauteurs de sa gloire il rit de notre orgueil;
Non moins grand pour braver la force audacieuse,
Qu'habile à démêler la ruse insidieuse.
Quoi donc! nous, fils du ciel, habiter les enfers!
Plier la tête au joug, tendre les mains aux fers!
Eh bien, aimez-vous mieux appesantir vos peines?
Vaincus, soumettons-nous; captifs, portons nos chaînes;
C'est l'arrêt du destin, c'est la loi des vainqueurs:
Tout oser, tout souffrir appartient aux grands cœurs;
Nous en avons la force, ayons-en le courage.
De quel droit se plaint-on? nos maux sont notre ouvrage:
Nous devions les prévoir quand, bravant le hasard,
Notre orgueil contre Dieu déploya l'étendard.
Je ris quand je vois ceux dont la haute vaillance
Affrontoit les combats redouter la souffrance,
L'exil, l'ignominie, et tous ces maux enfin
Dont les droits de la force ont fait notre destin.
« Que sais-je? désarmé par notre obéissance,
Ce Dieu peut quelque jour adoucir sa vengeance,
Et, satisfait des maux que nous avons soufferts,
Nous oublier un jour dans un coin des enfers.
Craignons, en répétant ce défi téméraire,
D'éveiller à-la-fois ses feux et sa colère;
Ses feux s'amortiront; nos êtres plus parfaits
De leurs noires vapeurs craindront moins les effets;
Le temps adoucit tout; la puissante habitude
Rendra ce ciel plus pur, et ce climat moins rude;
Nous-mêmes, pour ces lieux prenant des sens nouveaux,
D'un œil moins effrayé nous verrons ces tombeaux;
Et, rendant à nos yeux son horreur familière,
L'enfer aura son charme, et la nuit sa lumière.
Voilà mon espérance. Eh! comptez-vous pour rien
Le hasard qui souvent change les maux en bien,
Ce flux et ce reflux d'événements contraires?
Hier comblés de biens, aujourd'hui de misères,
Espérons; mais craignons par des efforts nouveaux
D'approfondir l'abîme et d'aggraver nos maux. »

Chain'd on the burning lake? that sure was worse.
What if the breath, that kindled those grim fires,
Awak'd, should blow them into seven-fold rage
And plunge us in the flames? or, from above,
Should intermitted Vengeance arm again
His red right hand to plague us? What if all
Her stores were open'd, and this firmament
Of Hell should spout her cataracts of fire,
Impendent horrors, threatening hideous fall
One day upon our heads; while we perhaps,
Designing or exhorting glorious war,
Caught in a fiery tempest shall be hurl'd
Each on his rock transfix'd, the sport and prey
Of wracking whirlwinds; or for ever sunk
Under yon boiling ocean, wrapt in chains;
There to converse with everlasting groans,
Unrespited, unpitied, unrepriev'd,
Ages of hopeless end? This would be worse.
« War therefore, open or conceal'd, alike
My voice dissuades; for what can force or guile
With him, or who deceive his mind, whose eye
Views all things at one view? He from Heaven's highth
All these our motions vain sees, and derides;
Not more almighty to resist our might
Than wise to frustrate all our plots and wiles.
Shall we then live thus vile, the race of Heaven,
Thus trampled, thus expell'd to suffer here
Chains and these torments? better these than worse,
By my advice, since fate inevitable
Subdues us, and omnipotent decree,
The victor's will. To suffer, as to do,
Our strength is equal, nor the law unjust
That so ordains: this was at first resolv'd,
If we were wise against so great a foe
Contending, and so doubtful what might fall.
I laugh, when those who at the spear are bold
And venturous, if that fail them, shrink and fear
What yet they know must follow, to endure
Exile, or ignominy, or bonds, or pain,
The sentence of their conqueror: this is now
Our doom; which if we can sustain and bear,
Our supreme foe in time may much remit
His anger; and perhaps, thus far remov'd,
Not mind us not offending, satisfied
With what is punish'd; whence these raging fires
Will slacken, if his breath stir not their flames.
Our purer essence then will overcome
Their noxious vapour, or, inur'd, not feel;
Or chang'd at length, and to the place conform'd
In temper and in nature, will receive
Familiar the fierce heat, and void of pain;
This horror will grow mild, this darkness light.
Besides, what hope the never-ending flight
Of future days may bring, what chance, what change
Worth waiting; since our present lot appears
For happy though but ill, for ill not worst,
If we procure not to ourselves more woe. »
Thus Belial, with words cloth'd in reason's garb,

Tel Bélial, feignant une fausse prudence,
Conseilloit moins la paix qu'une lâche indolence.
Mammon parle après lui. « Célestes potentats,
Quand notre chef s'apprête à de nouveaux combats,
Il veut ou détrôner le Dieu qui nous outrage,
Ou de nos droits perdus reconquérir l'usage.
Ses vœux seront remplis, si, despote incertain,
Le hasard peut dompter les arrêts du destin,
Ou si, replongeant tout dans la nuit éternelle,
Le chaos doit juger cette grande querelle.
Mais contre le Très-Haut que peut notre courroux ?
Impuissants contre lui, n'espérons rien pour nous :
Et quel rang dans le ciel peut nous tenter encore,
Si vous n'en bannissez le tyran qu'il adore ?
Eût-il de nos complots proclamé le pardon,
Irez-vous, de vos droits consacrant l'abandon,
D'un vainqueur odieux endurer la présence,
Jurer à ses genoux une humble obéissance,
Dans vos serviles mains reprendre l'encensoir,
Par des hymnes forcés célébrer son pouvoir;
Tandis que, sur son trône élevé sur vos têtes,
Il mettra votre hommage au rang de ses conquêtes,
Et verra ses autels d'anges environnés,
Parfumés d'ambroisie et de fleurs couronnés ?
Allez donc, vous courbant sous ses lois despotiques,
Lui porter vos tributs, lui chanter vos cantiques ;
Voilà quel noble emploi vous attend dans les cieux.
Que cette éternité d'hommages ennuyeux
Est pénible à payer au tyran qu'on déteste!
Soit donc qu'il vous appelle en sa prison céleste,
Soit que la force en puisse aplanir le chemin,
N'allez pas, même au ciel, flatter un souverain.
Au lieu de mendier un pompeux esclavage,
Vivons pour nous; nos biens sont notre propre ouvrage,
Nos biens sont dans nos cœurs; en ces horribles lieux
Nous braverons du moins le despote des cieux.
Sachez donc préférer, dans ce séjour paisible,
A l'esclavage heureux la liberté pénible,
L'obscure indépendance à la pompe des fers.
« Changer nos maux en biens, en succès nos revers,
Au milieu de l'exil nous faire une patrie,
A la triste indigence opposer l'industrie,
Inventer, cultiver les arts ingénieux,
De la misère active enfants laborieux ;
Voilà notre grandeur, voilà notre victoire :
Moins grands sont les moyens, et plus grande est la gloire.
Ces ombres vous font peur! Eh! voyez l'Éternel
Prendre au sein de la nuit un air plus solennel :
Aux éclats de la foudre, à la voix des orages
Grondant profondément dans le sein des nuages,
Invisible et présent, sans ternir sa splendeur,
La nuit majestueuse ajoute à sa grandeur.
Le ciel a de l'enfer pris les couleurs funèbres;
Imitons ses clartés, comme lui nos ténèbres.
Ici dort enterré plus d'un brillant trésor :
Nous foulons sous nos pieds les diamants et l'or;
Nos mains, pour les polir, manquent-elles d'adresse ?
Nous connoîtrons le luxe, enfant de la richesse.
Et qu'ont de plus les cieux ? Que dis-je ? nos tourments
Peut-être deviendront un jour nos éléments :
De ces feux dont frémit d'abord notre courage,
Une longue habitude adoucira la rage;
L'âge en émoussera l'aiguillon douloureux;
Ils changeront pour nous, nous changerons pour eux.
Tout conseille la paix : aux vengeances divines
Arrachons nos débris; réparons nos ruines,
Profitons de nos biens, adoucissons nos maux :
Réglons sur notre état nos vœux et nos travaux;

Counsel'd ignoble ease, and peaceful sloth,
Not peace : and after him thus Mammon spake.
« Either to disinthrone the King of Heaven
We war, if war be best, or to regain
Our own right lost : Him to unthrone we then
May hope, when everlasting Fate shall yield
To fickle Chance, and Chaos judge the strife :
The former, vain to hope, argues as vain
The latter : for what place can be for us
Within Heaven's bounds, unless Heaven's Lord Supreme
We overpower? Suppose he should relent,
And publish grace to all, on promise made
Of new subjection; with what eyes could we
Stand in his presence humble, and receive
Strict laws impos'd, to celebrate his throne
With warbled hymns, and to his Godhead sing
Forc'd Halleluiahs; while he lordly sits
Our envied sovran, and his altar breathes
Ambrosial odours and ambrosial flowers,
Our servile offerings? This must be our task
In Heaven, this our delight! how wearisome
Eternity so spent, in worship paid
To whom we hate! Let us not then pursue
By force impossible, by leave obtain'd
Unacceptable, though in Heaven, our state
Of splendid vassalage; but rather seek
Our own good from ourselves, and from our own
Live to ourselves, though in this vast recess,
Free, and to none accountable, preferring
Hard liberty before the easy yoke
Of servile pomp.
Our greatness will appear
Then most conspicuous; when great things of small,
Useful of hurtful, prosperous of adverse
We can create; and in what place soe'er
Thrive under evil, and work ease out of pain,
Through labour and endurance. This deep world
Of darkness do we dread? How oft amidst
Thick clouds and dark doth Heaven's all-ruling Sire
Choose to reside, his glory unobscur'd,
And with the majesty of darkness round
Covers his throne; from whence deep thunders roar
Mustering their rage, and Heaven resembles Hell?
As he our darkness, cannot we his light
Imitate when we please? This desert soil
Wants not her hidden lustre, gems and gold;
Nor want we skill or art, from whence to raise
Magnificence; and what can Heaven show more?
Our torments also may in length of time
Become our elements; these piercing fires
As soft as now severe, our temper chang'd
Into their temper; which must needs remove
The sensible of pain. All things invite
To peaceful counsels, and the settled state

Mais fuyons des combats la fortune incertaine.
La paix est mon avis. » Il finissoit à peine,
Qu'un suffrage unanime, approuvant son conseil,
A fait de toutes parts entendre un bruit pareil
A ce murmure sourd qui, le long du rivage,
Au sein des antres creux résonne après l'orage,
Tandis qu'au fond de l'anse où l'effroi le conduit,
Encor tout harassé des travaux de la nuit,
L'heureux nocher s'endort sous les roches profondes,
Assoupi par les vents, et bercé par les ondes :
Tel, autour de Mammon, courut rapidement
D'un murmure flatteur le doux frémissement.
Le conseil de la paix a séduit leur suffrage :
D'un enfer plus affreux la peur les décourage.
Il leur souvient encor, dans ce terrible lieu,
Du glaive de Michel et des foudres d'un dieu.
Un espoir orgueilleux les flatte encor peut-être :
Dans ce monde infernal un empire peut naître,
Une cité superbe, un peuple florissant,
Qui, sur l'appui des lois par degrés s'accroissant,
Étonne un jour l'enfer de sa magnificence,
Et fasse au ciel lui-même envier sa puissance.
  Belzébuth voit leur trouble; et ce chef que leurs yeux
Virent, après Satan, le premier dans les cieux,
Se lève environné des respects qu'il inspire,
Et semble en se dressant relever tout l'empire :
Sur son front se lisoient, profondément empreints,
Les sublimes pensers et les vastes desseins.
Majestueux encor dans sa ruine auguste,
A son air imposant, à sa taille robuste,
Il semble que, du trône inébranlable appui,
Le fardeau de l'état pèse en entier sur lui.
Il commence; et la nuit dans sa marche tranquille,
Et du midi brûlant le repos immobile,
Sont moins silencieux que le profond respect
Qu'à la foule attentive imprime son aspect.
  « Rois, princes, souverains de la cour éthérée,
Fils du ciel (de ces noms vous nommoit l'empyrée),
Eh bien ! renoncez-vous à ces titres si fiers,
Et ne serez-vous plus que les rois des enfers ?
Je le crois, puisqu'ici l'on médite un empire,
Et qu'à ce grand projet un peuple entier conspire.
Imprudents ! quoi ! si tôt avez-vous oublié
Et ce vainqueur terrible, et ce Dieu sans pitié ?
Depuis quand ces cachots sont-ils donc des asiles ?
Pensez-vous en ces lieux, conspirateurs tranquilles,
Loin de son œil sévère, à l'abri de ses lois,
Contre lui vous liguer une seconde fois ?
Le premier, le dernier, toujours grand, toujours sage,
Son empire est sans borne, et ses droits sans partage;
Terrible, il nous atteint jusqu'au fond de l'enfer;
Pour nous son sceptre d'or est la verge de fer.
Pourquoi, lorsque sur nous gronde encor son tonnerre,
Délibérons-nous donc sur la paix, sur la guerre ?
La guerre nous perdit, nous perdit pour jamais;
Et je ne conçois pas les termes de la paix.
Quel terme accorderoit un maître à ses esclaves,
Que les fers, les prisons, la gêne, les entraves,
Et tout ce qu'aux vaincus imposent les vainqueurs ?
Quel traité, quelle loi convient à vos grands cœurs ?
De nourrir dans notre ame une haine implacable,
De harceler sans fin le dieu qui nous accable,
D'insulter à la force, en conservant l'espoir,
De secouer ses fers, de miner son pouvoir,

Of order, how in safety best we may
Compose our present evils, with regard
Of what we are, and where; dismissing quite
All thoughts of war. Ye have what I advise. »
  He scarce had finish'd, when such murmur fill'd
The' assembly, as when hollow rocks retain
The sound of blustering winds, which all night long
Had rous'd the sea, now with hoarse cadence lull
Seafaring men o'er-watch'd, whose bark by chance
Or pinnace anchors in a craggy bay
After the tempest. Such applause was heard
As Mammon ended; and his sentence pleas'd,
Advising peace : for such another field
They dreaded worse than Hell : so much the fear
Of thunder and the sword of Michael
Wrought still within them; and no less desire
To found this nether empire, which might rise
By policy, and long process of time,
In emulation opposite to Heaven.
  Which when Beëlzebub perceiv'd, than whom,
Satan except, none higher sat, with grave
Aspect he rose, and in his rising seem'd
A pillar of state; deep on his front engraven
Deliberation sat, and public care;
And princely counsel in his face yet shone,
Majestic, though in ruin : sage he stood
With Atlantean shoulders, fit to bear
The weight of mightiest monarchies; his look
Drew audience and attention, still as night
Or summer's noon-tide air, while thus he spake.
  « Thrones and Imperial Powers, Offspring of Heaven,
Ethereal Virtues : or these titles now
Must we renounce, and, changing style, be call'd
Princes of Hell? for so the popular vote
Inclines here to continue, and build up here
A growing empire, doubtless; while we dream,
And know not that the King of Heaven hath doom'd
This place our dungeon; not our safe retreat
Beyond his potent arm, to live exempt
From Heaven's high jurisdiction, in new league
Banded against his throne, but to remain
In strictest bondage, though thus far remov'd
Under the' inevitable curb, reserv'd
His captive multitude. For he, be sure,
In highth or depth, still first and last will reign
Sole king, and of his kingdom lose no part
By our revolt; but over Hell extend
His empire, and with iron scepter rule
Us here, as with his golden those in Heaven.
What sit we then projecting peace and war?
War hath determin'd us, and foil'd with loss
Irreparable : terms of peace yet none
Vouchsaf'd or sought; for what peace will be given
To us enslav'd, but custody severe,
And stripes, and arbitrary punishment
Inflicted? and what peace can we return,
But to our power hostility and hate,
Untam'd reluctance, and revenge, though slow,

Et, jusque dans les cieux troublant sa jouissance,
Attrister son triomphe et lasser sa vengeance.
L'heureuse occasion ne nous manquera pas.
Mais laissons, croyez-moi, les siéges, les combats :
Ne livrons point au ciel un assaut impossible ;
Son maître est tout-puissant, son trône inaccessible ;
Ni la force, ni l'art ne peuvent rien contre eux :
Mais il est des moyens plus sûrs, moins dangereux.
Si les rumeurs du ciel ne sont point une fable,
Au sein d'un nouveau monde, en un lieu délectable,
Deux êtres fortunés, dignes de leur auteur,
Doivent sortir bientôt des mains du Créateur,
Moins excellents que nous, et moins puissants peut-être,
Mais heureux, mais comblés des faveurs de leur maître.
L'arrêt en fut porté dans le sénat du ciel;
Et lui-même, du haut de son trône éternel,
Jurant dans le saint lieu sa volonté sacrée,
Dieu de sa voix terrible ébranla l'empyrée.
Prisonniers des enfers, tournons de ce côté
Nos projets de vengeance et notre activité ;
Sachons quels habitants peuplent ce nouveau monde,
Comment ils sont sortis de cette main féconde ;
Quels éléments divers composent leurs ressorts,
Animent leurs esprits, organisent leurs corps;
Leur figure, leurs mœurs, leurs vertus, leur foiblesse;
S'il faut armer contre eux ou la force ou l'adresse.
En vain les cieux fermés nous opposent leurs forts;
En vain leur roi suprême y brave nos efforts :
Peut-être que ce lieu, sans garde, sans barrière,
De son vaste royaume occupant la frontière,
A pour seuls défenseurs ses frêles habitants.
Là peut-être bientôt quelques faits éclatants
De ce monde nouveau nous ouvriront l'entrée.
Que par les feux d'enfer leur terre dévorée
Montre à leur créateur ses grands travaux détruits :
Ou nous-mêmes plutôt recueillons-en les fruits ;
Et qu'en les bannissant, un heureux stratagème
Nous venge de ce Dieu qui nous bannit lui-même.
Du moins séduisons-les : que, dégradé par nous,
L'objet de son amour le soit de son courroux ;
Que sa main se repente, et brise son ouvrage.
Eh ! concevez-vous bien tout l'excès de sa rage,
Si nous pouvons du moins troubler quelques moments
Le barbare plaisir qu'il goûte en nos tourments ?
Et, parmi ces tourments, quelle douceur extrême,
Si, reversant nos maux sur les enfants qu'il aime,
Nous les voyons d'ici maudire ses bienfaits,
Partager nos malheurs, ainsi que nos forfaits;
Et pleurer dans l'exil sur leur gloire passée,
Naguère si brillante, et si tôt éclipsée!
Parlez; qu'aimez-vous mieux ou d'un destin si beau,
Ou du triste projet de cet état nouveau,
Monument ténébreux de la nuit éternelle ? »
Ainsi de Belzébuth la bouche criminelle
Entretenoit l'enfer de ce complot fatal
Qu'avoit d'abord conçu leur monarque infernal.
Eh ! quel autre, du mal nous ouvrant la carrière,
Pouvoit infecter l'homme en sa source première,
Associer la terre aux fureurs des enfers,
Et troubler dans les cieux le roi de l'univers ?
Vains efforts, qui feront mieux briller sa puissance
A peine est annoncé le projet de vengeance,
Une effroyable joie étincelle en leurs yeux,
Une ardeur unanime entraîne tous les vœux.
Alors d'un ton plus fier reprenant la parole :
« Combien, dit Belzébuth, cet arrêt me console !
Nobles états du ciel, il est digne de vous !
Un jour peut-être, un jour, à ce tyran jaloux

Yet ever plotting how the conqueror least
May reap his conquest, and may least rejoice
In doing what we most in suffering feel?
Nor will occasion want, nor shall we need
With dangerous expedition to invade
Heaven, whose high walls fear no assault or siege,
Or ambush from the deep. What if we find
Some easier enterprise? There is a place,
(If ancient and prophetic fame in Heaven
Err not,) another world, the happy seat
Of some new race call'd Man, about this time
To be created like to us, though less
In power and excellence, but favour'd more
Of him who rules above : so was his will
Pronounc'd among the Gods, and by an oath,
That shook Heaven's whole circumference, confirm'd.
Thither let us bend all our thoughts, to learn
What creatures there inhabit, of what mould
Or substance, how indued, and what their power,
And where their weakness, how attempted best,
By force or subtlety.
Though Heaven be shut,
And Heaven's high Arbitrator sit secure
In his own strength, this place may lie expos'd,
The utmost border of his kingdom, left
To their defence who hold it : here perhaps
Some advantageous act may be achiev'd
By sudden onset; either with Hell-fire
To waste his whole creation, or possess
All as our own, and drive, as we were driven,
The puny habitants, or, if not drive,
Seduce them to our party, that their God
May prove their foe, and with repenting hand
Abolish his own works. This would surpass
Common revenge, and interrupt his joy
In our confusion, and our joy upraise
In his disturbance, when his darling sons,
Hurl'd headlong to partake with us, shall curse
Their frail original, and faded bliss,
Faded so soon. Advise, if this be worth
Attempting, or to sit in darkness here
Hatching vain empires. »
Thus Beëlzebub
Pleaded his devilish counsel, first devis'd
By Satan, and in part propos'd : for whence,
But from the author of all ill, could spring
So deep a malice, to confound the race
Of mankind in one root, and Earth with Hell
To mingle and involve, done all to spite
The great Creator? But their spite still serves
His glory to augment. The bold design
Pleas'd highly those infernal States, and joy
Sparkled in all their eyes; with full assent
They vote : whereat his speech he thus renews.

Il peut ravir sa proie, et loin de ces abîmes
De leur séjour natal rapprocher ses victimes.
Peut-être, à cet aspect, plus courageux encor,
Nous pourrons jusqu'au ciel poursuivre notre essor;
Ou, du séjour divin si le sort nous repousse,
Il est peut-être, il est une zone plus douce
Où viendront jusqu'à nous quelques rayons des cieux :
Vers le frais Orient nous tournerons nos yeux;
Il chassera l'horreur de cette nuit profonde;
Là, le printemps enfin rafraîchira le monde,
Et sur nos corps flétris, que ronge un feu cuisant,
Un air pur versera son baume bienfaisant.
Mais qui de nous ira chercher ce beau rivage?
Qui de nous, poursuivant ce pénible voyage,
Seul pourra, dans l'abîme et dans l'immensité,
Percer de l'infini la vaste obscurité,
S'avancer, s'enfoncer dans cette nuit palpable?
Qui pourra, s'élevant d'une aile infatigable,
Monter, monter sans cesse, et d'un vol assuré
Arriver triomphant au terme desiré?
Ces postes menaçants, ces nombreux sentinelles,
Qui veillent nuit et jour aux portes éternelles,
Quelle force ou quel art saura s'en affranchir?
Comment les éviter, ou comment les franchir?
Plus la tâche est hardie, et plus notre prudence
D'un choix digne de nous connoîtra l'importance :
Sur lui tout notre espoir, tous nos vœux sont placés. »
A ces mots il s'assied : et ses regards fixés
Attendent qui d'entre eux, dans la foule indécise,
S'offrira pour conduire ou tenter l'entreprise.
Tout se tait; tous, pesant ce formidable emploi,
Dans la frayeur d'autrui lisent leur propre effroi.
Lui seul, sûr de sa force et fier de sa puissance,
Satan, comme en pouvoir, les surpasse en vaillance;
Il se lève, et du ton qui sied aux souverains :
« Noble race des cieux, peuple de séraphins,
Je ne m'étonne pas si, gardant le silence,
La valeur une fois écoute la prudence.
Moins frappés des périls que des difficultés,
Vos cœurs en sont surpris, et non pas rebutés.
Des gouffres de la nuit aux champs de la lumière
La route est rude et longue; une forte barrière
Défend notre prison; une enceinte de feux
Environne neuf fois ces cachots ténébreux;
Et, sur nous à jamais sévèrement fermées,
Du plus dur diamant leurs portes sont formées :
Du Dieu qui dans l'abîme a su nous engloutir,
L'irrévocable loi nous défend d'en sortir.
Ces obstacles vaincus (si les vaincre est possible),
Le vide au voyageur offre son gouffre horrible,
Désert épouvantable, espace inhabité,
Où de ce qui n'est pas l'œil est épouvanté;
Royaume du néant, qui, sans fils, sans ancêtres,
Triomphe dans la nuit de l'absence des êtres.
Avec peine échappé des froides régions
Où meurent avortés les germes inféconds,
Que voit-il au sortir de cette enceinte obscure?
Tout l'épouvante encore, et rien ne le rassure;
Par-tout des lieux nouveaux, des pays étrangers,
Ainsi que ses travaux, redoublent ses dangers.
« Mais Satan seroit-il digne de la couronne,
Si ce que notre bien ou notre gloire ordonne,

« Well have ye judg'd, well ended long debate,
Synod of Gods, and, like to what ye are,
Great things resolv'd, which, from the lowest deep,
Will once more lift us up, in spite of fate,
Nearer our ancient seat; perhaps in view
Of those bright confines, whence, with neighbouring arms,
An opportune excursion, we may chance
Re-enter Heaven : or else in some mild zone
Dwell, not unvisited of Heaven's fair light,
Secure; and at the brightening orient beam
Purge off this gloom : the soft delicious air,
To heal the scar of these corrosive fires,
Shall breathe her balm. But first whom shall we send
In search of this new world? whom shall we find
Sufficient? who shall tempt with wandering feet
The dark unbottom'd infinite abyss,
And through the palpable obscure find out
His uncouth way, or spread his aery flight
Upborne with undefatigable wings
Over the vast abrupt, ere he arrive
The happy isle? What strength, what art can then
Suffice, or what evasion bear him safe
Through the strict senteries and stations thick
Of Angels watching round? Here he had need
All circumspection, and we now no less
Choice in our suffrage; for, on whom we send,
The weight of all and our last hope relies. »
This said, he sat; and expectation held
His look suspense, awaiting who appear'd
To second, or oppose, or undertake
The perilous attempt : but all sat mute,
Pondering the danger with deep thoughts; and each
In other's countenance read his own dismay,
Astonish'd : none among the choice and prime
Of those Heaven-warring champions could be found
So hardy, as to proffer or accept,
Alone, the dreadful voyage; till at last
Satan, whom now transcendent glory rais'd
Above his fellows, with monarchal pride,
Conscious of highest worth, unmov'd thus spake.
« O Progeny of Heaven, empyreal Thrones,
With reason hath deep silence and demur
Seiz'd us, though undismay'd. Long is the way
And hard, that out of Hell leads up to light :
Our prison strong; this huge convex of fire,
Outrageous to devour, immures us round
Ninefold; and gates of burning adamant,
Barr'd over us, prohibit all egress.
These pass'd, if any pass, the void profound
Of unessential Night receives him next
Wide gaping, and with utter loss of being
Threatens him, plung'd in that abortive gulf.
If thence he 'scape into whatever world,
Or unknown region, what remains him less
Than unknown dangers, and as hard escape?
But I should ill become this throne, O Peers,
And this imperial sovranty, adorn'd
With splendour, arm'd with power, if ought propos'd
And judged of public moment, in the shape
Of difficulty, or danger, could deter

Sous les traits de la peine ou l'aspect du danger,
Pouvoit jamais l'abattre ou le décourager ?
De quel droit eût Satan reçu le rang suprême,
Pourquoi ce sceptre oisif et ce vain diadème,
S'il pouvoit de son rang oublier le devoir,
Et si son dévouement n'égaloit son pouvoir ?
Le trône n'est point fait pour un stérile hommage;
Chacun doit sur son rang mesurer son courage.
« Allez donc, de mon sort compagnons glorieux,
Qui, dans le malheur même, êtes l'effroi des cieux;
Concertez entre vous ce qui, dans ces demeures,
De vos jours douloureux peut abréger les heures,
Tandis que le destin vous enchaîne en ce lieu.
Cependant redoutez l'œil vigilant d'un Dieu;
Il peut contre l'état s'armer de mon absence;
Il veille pour ses maux, veillez pour sa défense :
Moi je vais, à travers l'empire de la mort,
Chercher votre salut et changer votre sort.
Seul j'en cours les dangers, seul j'en prétends la gloire,
Et nous partagerons les fruits de la victoire. »
Il dit, et de la fin du conseil infernal,
Sans souffrir de réplique, il donne le signal.
Il a peur qu'assuré d'un refus qu'il desire,
Aux honneurs du danger l'orgueil jaloux n'aspire,
Ne joigne, en se parant d'un courage trompeur,
La gloire de l'audace aux conseils de la peur;
Et, sans l'être en mérite, égal en récompense,
N'usurpe lâchement le prix de la vaillance.
Son ordre prévient tout; un signe de leur roi,
Plus que tous les dangers, les a saisis d'effroi.
Tout se lève, tout part, et leur bruyante foule
Ressemble au son lointain du tonnerre qui roule.
Tous passent devant lui, son air majestueux
Fait fléchir humblement leurs fronts respectueux.
On l'exalte, on l'égale au Créateur suprême :
« Pour le salut de tous il s'immole lui-même! »
S'écrioient-ils en chœur : tant les esprits pervers
Estimoient la vertu, même au fond des enfers!
L'assemblée infernale à peine est terminée,
Tous en flattant leur prince achèvent la journée;
Et l'enfer, de la joie a vu luire un rayon.
Tel quand l'humide autan, vainqueur de l'aquilon,
Sur les monts obscurcis entassant les nuages,
Des champs décolorés flétrit les paysages,
Voile l'astre du jour, et verse en nos climats
Ou la pluie orageuse, ou les tristes frimas;
Si le soleil, du soir perce la nuit obscure,
Et vient d'un doux adieu saluer la nature,
Tout renaît : les oiseaux reprennent leurs chansons;
Des bêlements joyeux l'écho redit les sons;
Les forêts, les vallons, les monts se réjouissent :
Tels des rois de l'enfer les fronts s'épanouissent,
Tel l'espoir vient sourire à cet horrible lieu.
Tous n'ont plus qu'un besoin, qu'un projet et qu'un vœu
Ainsi, lorsque ici-bas, malheureux que nous sommes,
Les hommes, fils des cieux, s'arment contre les hommes
Alliés par la haine, unis par les forfaits,
L'enfer a sa concorde, et les méchants leur paix.
Le conseil est dissous, la foule se retire;
Mais les chefs sont restés près du chef de l'empire :
Seul il passe du front leurs fronts audacieux;
Seul maître, seul rival du souverain des cieux,

Me from attempting.
Wherefore do I assume
These royalties, and not refuse to reign,
Refusing to accept as great a share
Of hazard as of honour, due alike
To him who reigns, and so much to him due
Of hazard more, as he above the rest
High honour'd sits ?
Go, therefore, mighty Powers,
Terror of Heaven, though fall'n, intend at home,
While here shall be our home, what best may ease
The present misery, and render Hell
More tolerable, if there be cure or charm
To respite, or deceive, or slack the pain
Of this ill mansion : intermit no watch
Against a wakeful foe, while I abroad
Through all the coasts of dark destruction seek
Deliverance for us all : this enterprise
None shall partake with me. »
Thus saying, rose
The Monarch, and prevented all reply,
Prudent, lest from his resolution rais'd,
Others among the chief might offer now
(Certain to be refused) what erst they fear'd;
And, so refus'd, might in opinion stand
His rivals; winning cheap the high repute,
Which he through hazard huge must earn. But they
Dreaded not more the' adventure, than his voice
Forbidding; and at once, with him they rose :
Their rising all at once, was as the sound
Of thunder heard remote. Towards him they bend
With awful reverence prone; and as a God
Extol him equal to the Highest in Heaven :
Nor fail'd they to express how much they prais'd,
That for the general safety he despis'd
His own : for neither do the Spirits damn'd
Lose all their virtue; lest bad men should boast
Their specious deeds on Earth, which glory' excites,
Or close ambition, varnish'd o'er with zeal.
Thus they their doubtful consultations dark
Ended, rejoicing in their matchless Chief :
As when from mountain-tops the dusky clouds
Ascending, while the north-wind sleeps, o'erspread
Heaven's cheerful face, the louring element
Scowls o'er the darken'd landskip snow, or shower;
If chance the radiant sun with farewel sweet
Extend his evening-beam, the fields revive,
The birds their notes renew, and bleating herds
Attest their joy, that hill and valley rings.
O shame to men! Devil with devil damn'd
Firm concord holds, men only disagree
Of creatures rational, though under hope
Of heavenly grace : and, (God proclaiming peace,)
Yet live in hatred, enmity, and strife,
Among themselves, and levy cruel wars,
Wasting the earth, each other to destroy :
As if (which might induce us to accord)
Man had not hellish foes enow besides,
That, day and night, for his destruction wait.
The Stygian council thus dissolv'd; and forth

Plus menaçant pour lui que tout l'enfer ensemble.
Tout son luxe royal autour de lui s'assemble ;
Ses séraphins armés se pressent à l'entour ;
Et quatre chérubins, des quatre points du jour,
Par son ordre embouchant la trompette fatale,
Ont proclamé l'arrêt de la cour infernale :
L'enfer en retentit, les cieux l'ont entendu ;
Et par un vaste cri l'armée a répondu.
  Alors l'espoir renaît, et charmant leur tristesse,
L'orgueil présomptueux enhardit leur foiblesse.
Chacun quitte ses rangs ; chacun, d'un air distrait,
Suivant sa triste idée ou son instinct secret,
Au lieu propre à charmer les heures douloureuses,
Porte ses pas errants et ses langueurs rêveuses,
Attendant que son roi, triomphateur heureux,
Console ses regrets et se rende à ses vœux.
Tels que ces fiers rivaux des joûtes olympiques,
Des combats néméens et des fêtes pythiques,
Les uns, de leur destin pour tromper la rigueur,
Luttent d'agilité, d'adresse et de vigueur ;
D'autres, dans l'air brûlant suspendus sur leurs ailes,
Des flammes devant eux chassent les étincelles ;
L'œil fixe sur le but et prenant leur essor,
D'autres, même en courant, semblent voler encor.
L'un asservit au frein un coursier intrépide ;
L'autre effleure la borne en sa course rapide.
Ceux-ci sous les drapeaux rangent leurs légions.
  Telles, du ciel en feu troublant les régions,
On croit voir se heurter les phalanges célestes,
Des désastres fameux avant-coureurs funestes ;
Leurs chefs aériens, éblouissants d'éclat,
Viennent, baissent la lance : on se mêle, on combat ;
De l'aurore au couchant l'affreux orage gronde.
De leurs bruyants ébats troublant la nuit profonde,
D'autres volent, montés sur de noirs tourbillons,
Arrachent des rochers, et se lancent des monts :
Tels on peint les géants aux champs de Thessalie ;
Tel ce vainqueur fameux de l'antique Œchalie,
Dans l'excès des douleurs, de ses terribles mains,
Hercule, de l'Œta déracinoit les pins ;
Et, plus prompt que la pierre échappée à la fronde,
Lançoit Lychas tremblant dans les gouffres de l'onde.
  D'autres, d'humeur plus douce, en des vallons secrets,
Calmes et retirés, pour tromper leurs regrets,
Mêloient au son du luth leur plainte attendrissante ;
Ils accusoient le sort d'une voix gémissante,
Le sort, qui, trahissant leur espoir abattu,
Sous le joug de la force enchaîna leur vertu.
Ils disent leurs combats et leurs nobles faits d'armes.
L'orgueil dictoit leurs chants ; mais ces sons pleins de [charmes
(O pouvoir enchanteur des célestes concerts !)
Suspendent leurs tourments, et calment les enfers ;
Chaque accent les transporte, et ces douces merveilles
De la foule en extase enivrent les oreilles.
  D'autres, par des discours, charmes bien plus puissants
(Les discours vont à l'ame, et l'harmonie aux sens),
Trompoient plus noblement l'horreur du noir abîme :
A part, sur des hauteurs d'où leur raison sublime
Planoit d'un vol hardi sur cet horrible lieu,
Ces esprits immortels s'entretenoient de Dieu ;
Ils discutoient ses lois, sa longue prescience,
De loin sur l'avenir exerçant sa puissance ;
Sa providence auguste, et le terme certain
Où marche d'un pas sûr l'immuable Destin.

In order came the grand infernal peers;
Midst came their mighty paramount, and seem'd
Alone the antagonist of Heaven, nor less
Than Hell's dread emperor, with pomp supreme,
And god-like imitated state: him round
A globe of fiery Seraphim enclos'd,
With bright imblazonry, and horrent arms.
Then of their session ended they bid cry
With trumpets' regal sound the great result.
Toward the four winds four speedy Cherubim
Put to their mouths the sounding alchemy,
By herald's voice explain'd; the hollow abyss
Heard far and wide, and all the host of Hell
With deafening shout return'd them loud acclaim.
  Thence more at ease their minds, and somewhat rais'd
By false presumptuous hope, the ranged Powers
Disband, and wandering, each his several way
Pursues, as inclination or sad choice
Leads him perplex'd, where he may likeliest find
Truce to his restless thoughts, and entertain
The irksome hours, till his great chief return.
Part on the plain, or in the air sublime,
Upon the wing, or in swift race contend,
As at the' Olympian games or Pythian fields;
Part curb their fiery steeds, or shun the goal
With rapid wheels, or fronted brigades form.
  As when, to warn proud cities, war appears
Wag'd in the troubled sky, and armies rush
To battle in the clouds, before each van
Prick forth the aery knights, and couch their spears
Till thickest legions close; with feats of arms
From either end of Heaven the welkin burns.
Others, with vast Typhæan rage more fell,
Rend up both rocks and hills, and ride the air
In whirlwind: Hell scarce holds the wild uproar;
As when Alcides, from Oechalia crown'd
With conquest, felt the' envenom'd robe, and tore
Through pain, up by the roots Thessalian pines,
And Lichas from the top of Oeta threw
Into the' Euboic sea.
  Others more mild,
Retreated in a silent valley, sing
With notes angelical to many a harp
Their own heroic deeds and hapless fall
By doom of battle; and complain that fate
Free virtue should enthral to force or chance.
Their song was partial; but the harmony
(What could it less when Spirits immortal sing?)
Suspended Hell, and took with ravishment
The thronging audience.
  In discourse more sweet
(For eloquence the soul, song charms the sense,)
Others apart sat on a hill retir'd,
In thoughts more elevate, and reason'd high
Of providence, foreknowledge, will, and fate,
Fix'd fate, free will, foreknowledge absolute,
And found no end, in wandering mazes lost.
Of good and evil much they argued then,

De mille objets divers leur ame embarrassée,
De dédale en dédale égaroit sa pensée.
Tour-à-tour revenoient, dans leur long entretien,
L'inexplicable énigme et du mal et du bien;
Les vives passions, l'effort qui les surmonte,
La liberté, les lois, et la gloire et la honte;
Le temps, l'éternité, ses plaisirs, ses tourments;
Enfin cet appareil de vains raisonnements,
Efforts ambitieux d'une folle sagesse!
Mais ces discours, du moins, consoloient leur détresse,
Relevoient leur espoir, ranimoient leur valeur;
Et, comme un triple airain endurcissant leur cœur,
Nourrissoient en secret dans ces ames hautaines
Le courage des maux et le mépris des peines.
Quelques-uns voyageoient en bataillons nombreux:
Ils s'en alloient cherchant, sur ces bords ténébreux,
Quelque climat plus doux, quelque lieu moins sauvage.
Quatre points différents dirigent leur voyage;
Ils marchent côtoyant quatre fleuves divers,
Qui dégorgent leurs feux dans les feux des enfers:
C'est l'Achéron, le Styx, double source de peine,
L'un roulant le chagrin, l'autre exhalant la haine;
C'est le Cocyte affreux, à qui donna son nom
Des plaintes qu'il entend le lamentable son.
Plus loin le Phlégéton de son onde brûlante
Roule en grondant les feux; et dans sa marche lente
Le doux Léthé, l'image et l'auteur du repos,
D'un cours silencieux promène en paix ses flots:
A peine on les a bus, avec eux dans les veines
Glisse l'oubli de soi, des plaisirs et des peines.
Pénétrez-vous plus loin? soudain à vos regards
Un monde glacial s'offre de toutes parts,
Obscurci de vapeurs, assiégé de nuages,
Séjour des ouragans, théâtre des orages.
Là, des frimas durcis les globules glacés,
Sans se fondre jamais, en monceaux entassés,
Ressemblent aux fragments d'une vieille ruine;
Une neige éternelle en gouffre les termine:
Moins profond fut ce lac où, plongés par milliers,
Gisent ensevelis des bataillons entiers;
Ce lac dont Damiète environne l'abîme,
Et que le Casius aperçoit de sa cime.
Là, le froid brûle tout, et la stérilité,
Ouvrage de l'hiver, croit l'être de l'été.
Là, mille affreux démons, aux serres de harpie,
Quand les temps sont venus, plongent leur foule impie;
Malheureux qui, portés des feux dans les frimas,
Vont changeant de supplice en changeant de climats,
Et souffrent tour-à-tour, par un contraste horrible,
Ce que leur double excès offre de plus terrible;
Le changement lui-même ajoute à leur tourment.
Au sortir de ce feu, qui brûle incessamment,
La glace tout-à-coup ressaisit ses victimes.
Plongés, emprisonnés au sein des froids abîmes,
Ils appellent en vain, dans l'excès des douleurs,
Et la flamme éthérée et ses douces chaleurs:
Vain espoir! retenus dans ces chaînes de glace,
Leur corps transi n'est plus qu'une immobile masse.
Enfin le temps revient, qui rend ces malheureux
De leur couche de glace à leurs tombeaux de feux.
Pour ajouter encore à leurs douleurs profondes,
Du Léthé, sans les boire, ils traversent les ondes;
Inclinés vers ces eaux où la douleur s'endort,
En vain, pour les atteindre, ils redoublent d'effort;
Pour finir tous les maux, vainement dans leur route
Leur bouche haletante en implore une goutte,
Une goutte légère! Au moment d'y toucher,
Un barbare destin leur défend d'approcher:
Une horrible furie, au regard de gorgone,
Fait siffler ses serpents; elle accourt, elle tonne;

Of happiness and final misery,
Passion and apathy, and glory' and shame,
Vain wisdom all, and false philosophy!
Yet, with a pleasing sorcery, could charm
Pain for a while or anguish, and excite
Fallacious hope, or arm the' obdured breast
With stubborn patience, as with triple steel.
Another part, in squadrons and gross bands,
On bold adventure to discover wide
That dismal world, if any clime perhaps
Might yield them easier habitation, bend
Four ways their flying march, along the banks
Of four infernal rivers, that disgorge
Into the burning lake their baleful streams;
Abhorred Styx, the flood of deadly hate;
Sad Acheron of sorrow, black and deep;
Cocytus, nam'd of lamentation loud
Heard on the rueful stream; fierce Phlegethon,
Whose waves of torrent fire inflame with rage.
Far off from these, a slow and silent stream,
Lethe, the river of oblivion, rolls
Her watery labyrinth, whereof who drinks,
Forthwith his former state and being forgets,
Forgets both joy and grief, pleasure and pain.
Beyond this flood a frozen continent
Lies dark and wild, beat with perpetual storms
Of whirlwind and dire hail, which on firm land
Thaws not, but gathers heaps, and ruin seems
Of ancient pile; or else deep snow and ice,
A gulf profound, as that Serbonian bog
Betwixt Damiata and mount Casius old,
Where armies whole have sunk: the parching air
Burns frore, and cold performs the effect of fire,
Thither by harpy-footed furies hal'd,
At certain revolutions, all the damn'd
Are brought; and feel by turns the bitter change
Of fierce extremes, extremes by change more fierce,
From beds of raging fire, to starve in ice
Their soft ethereal warmth, and there to pine
Immovable, infix'd, and frozen round,
Periods of time, thence hurried back to fire.
They ferry over this Lethean sound
Both to and fro, their sorrow to augment,
And wish and struggle, as they pass, to reach
The tempting stream, with one small drop to lose
In sweet forgetfulness all pain and woe,
All in one moment, and so near the brink;
But Fate withstands, and to oppose the' attempt,
Medusa with Gorgonian terror guards
The ford, and of itself the water flies
All taste of living wight, as once it fled
The lip of Tantalus.

Et, comme de Tantale il fuyoit autrefois,
Le flot trompe leur soif, et s'écarte à sa voix.
Ainsi ces voyageurs, errant de plage en plage,
De ces lugubres lieux, leur fatal apanage,
Pâles, l'œil égaré, frissonnant de terreur,
Pour la première fois ont aperçu l'horreur :
Nulle part le repos, et par-tout la souffrance !
C'est en vain qu'enfoncés dans ce désert immense,
Leurs pas ont parcouru des royaumes affreux,
Et des Alpes de glace et des Alpes de feux :
Ils marchent; le deuil croît, la nuit double ses ombres;
Précipices, rochers, marais, cavernes sombres,
Montrent au désespoir, averti de son sort,
Le monde des douleurs, le monde de la mort;
Monde où la vie expire, où la mort est vivante,
Où la Nature a peur des êtres qu'elle enfante :
Êtres défigurés, informes, monstrueux,
Effroi de la pensée, épouvante des yeux;
Fantômes plus hideux, monstres plus effroyables,
Que ceux que fit la peur, qu'inventèrent les fables;
Euménide, gorgone, hydre, larves, dragons.
Tels sont ces lieux maudits, éternelles prisons,
Où souffrant, exerçant la céleste justice,
Tout est crime ou vengeance, ou terreur ou supplice;
Où du ciel même enfin le ministre infernal,
Le mal, seul fait le bien en châtiant le mal.
Mais déja, le cœur plein de ses projets rebelles,
Satan part, enlevé sur ses rapides ailes;
En deux contraires sens, par des chemins divers,
Il vole, il va chercher la porte des enfers.
Tantôt vers l'horizon il dirige sa route,
Et tantôt il s'élance à leur brûlante voûte.
Ainsi, lorsqu'il a pris son périlleux essor,
Des rives du Bengale, ou des mers de Tidor,
De l'Inde rapportant la moisson odorante,
Un navire au printemps poursuit sa marche errante,
Dirige vers le Cap ses rapides sillons;
De l'onde éthiopique il fend les tourbillons;
Rase l'humide plaine, ou plonge dans l'abîme;
Descend avec les flots, ou monte sur leur cime :
Le jour, la nuit, il court de l'un à l'autre bord,
Et ses détours savants le conduisent au port.
Tel voyageoit Satan : ainsi d'un vol rapide
Ses ailes louvoyoient et nageoient dans le vide.
Enfin il touche au terme, et son œil enchanté
De la voûte infernale a vu l'extrémité;
Il a vu des enfers la porte redoutable.
De trois battants d'airain, trois d'un fer indomptable,
Trois du roc le plus dur, invincibles remparts
Qu'un feu toujours brûlant enceint de toutes parts,
Dieu lui-même forma ces portes éternelles.
Deux monstres au devant, hideuses sentinelles,
Placés aux deux côtés, en défendent l'accès;
L'un, d'un visage aimable offrant aux yeux les traits,
Paroît femme à moitié; l'autre moitié serpente,
Et traîne les longs plis de sa masse rampante :
Un fouet arme ses mains; tous les chiens des enfers
Autour d'elle attachés, font retentir les airs
D'aboiements plus affreux que les voix de Cerbère;
Ou, rentrant effrayés dans le sein de leur mère,
Redoublent leurs clameurs, et, fils dénaturés,
S'agitent en hurlant dans ses flancs déchirés.
En proie aux chiens hideux dont la meute l'assiége,
Scylla traîne après elle un moins affreux cortége;
Une cour moins affreuse accompagne dans l'air
L'horrible enchanteresse, en pacte avec l'enfer,
Lorsque flairant le sang d'une jeune victime,
Et l'effroyable orgie où l'invite le crime,
Des filles du Lapon qui servent ses fureurs,
A sa danse nocturne elle appelle les chœurs;

Thus roving on
In confus'd march forlorn, th' adventurous bands
With shuddering horror pale, and eyes aghast,
View'd first their lamentable lot, and found
No rest : through many a dark and dreary vale
They pass'd, and many a region dolorous,
O'er many a frozen, many a fiery Alp,
Rocks, caves, lakes, fens, bogs, dens, and shades of death,
A universe of death! which God by curse
Created evil, for evil only good;
Where all life dies, death lives, and nature breeds,
Perverse, all monstrous, all prodigious things,
Abominable, inutterable, and worse
Than fables yet have feign'd, or fear conceiv'd,
Gorgons, and Hydras, and Chimeras dire.
Meanwhile, the Adversary of God and Man,
Satan, with thoughts inflam'd of highest design,
Puts on swift wings, and towards the gates of Hell
Explores his solitary flight : sometimes
He scours the right hand coast, sometimes the left;
Now shaves with level wing the deep, then soars
Up to the fiery concave towering high.
As when far off at sea, a fleet descried
Hangs in the clouds, by equinoctial winds
Close sailing from Bengala, or the isles
Of Ternate and Tidore, whence merchants bring
Their spicy drugs : they, on the trading flood,
Through the wide Ethiopian to the Cape,
Ply stemming nighly toward the pole : so seem'd
Far off the flying Fiend.
At last appear
Hell bounds, high reaching to the horrid roof,
And thrice three fold the gates; three folds were brass,
Three iron, three of adamantine rock
Impenetrable, impal'd with circling fire,
Yet unconsum'd. Before the gates there sat
On either side a formidable shape;
The one seem'd woman to the waist, and fair;
But ended foul in many a scaly fold
Voluminous and vast; a serpent arm'd
With mortal sting : about her middle round
A cry of Hell-hounds never ceasing bark'd
With wide Cerberean mouths full loud, and rung
A hideous peal; yet, when they list, would creep,
If ought disturb'd their noise, into her womb,
And kennel there; yet there still bark'd and howl'd,
Within unseen. Far less abhorr'd than these
Vex'd Scylla, bathing in the sea that parts
Calabria from the hoarse Trinacrian shore :
Nor uglier follow the night-hag, when call'd
In secret, riding through the air she comes,
Lur'd with the smell of infant blood, to dance

Et des nuits, dans sa route, arrêtant la courrière,
Fait descendre son char et pâlir sa lumière.
D'un aspect plus horrible et de traits plus hideux
L'autre figure encore épouvante les yeux
(Si l'on peut de ce nom nommer un vain fantôme,
Tel que ceux dont la fable emplit le noir royaume,
Ou tel que la vapeur qui paroît et n'est plus,
Sans forme, sans substance, être vague et confus);
Mais des plus noirs démons l'aspect est moins horrible,
La nuit est moins lugubre et l'enfer moins terrible.
Il se lève; un long dard s'agite dans sa main;
Une ombre de couronne est sur son front hautain.
Il marche vers Satan, ou plutôt il s'élance;
Chaque élan est terrible, et chaque pas immense :
Jusqu'en ses fondements l'enfer en a tremblé.
Satan en est surpris sans en être ébranlé;
Satan, dont Dieu lui seul peut troubler le courage,
L'observe avec dédain, et lui tient ce langage :
« Qu'es-tu? que me veux-tu? réponds, spectre odieux :
Prétends-tu me fermer les portes de ces lieux?
Malgré toi, je saurai m'en ouvrir la clôture.
Fuis, porte loin de moi ta hideuse figure;
Ou ce bras t'apprendra si ton sceptre infernal
Doit d'un enfant des cieux se prétendre l'égal. »
« Toi-même, lui répond le fantôme en colère,
Qu'es-tu? verrois-je ici cet ange téméraire
Qui, traître à l'Éternel, ligueur audacieux,
Dans sa perte entraîna ces habitants des cieux
Dont leur maître long-temps chérit l'obéissance?
Eux et toi qu'êtes-vous? bannis de sa présence,
De malheureux proscrits condamnés à jamais
A recevoir ici le prix de vos forfaits.
De quel droit, relégué dans ce cachot funeste,
Oses-tu t'appeler un habitant céleste,
Et (dût ce mot encor t'irriter contre moi)
M'insulter dans ma cour et provoquer ton roi?
Fuis, retourne expier tes trames criminelles;
Fuis, dis-je; ton salut a besoin de tes ailes.
Si tu tardes, ce bras, lâche et vil déserteur,
Va, d'un fouet de serpents, châtier ta lenteur;
Ou ce dard, te portant de mortelles blessures,
Te fera de l'enfer regretter les tortures. »
Tel parle en menaçant le fantôme irrité,
Et son courroux ajoute à sa difformité.
Incapable d'effroi, mais frémissant de rage,
Satan avec fureur écoute ce langage;
D'éclairs étincelants ses yeux sont allumés.
Moins fier, moins menaçant l'astre aux crins enflammés,
Lorsque, d'Ophiuchus embrassant les étoiles,
Des longues nuits du Nord il déchire les voiles,
Vole, et secoue au loin sur les peuples tremblants
Et la peste homicide et les combats sanglants.
Soudain au coup fatal l'un et l'autre s'apprête;
Tous les deux l'un de l'autre ils menacent la tête,
Se mesurent de l'œil sans s'attaquer encor :
Tels, dans l'air emportés par un rapide essor,
Deux nuages rivaux, roulant un double orage,
Tout prêts à se heurter, ont suspendu leur rage,
Jusqu'à l'heure où les vents au céleste arsenal
De l'horrible décharge ont donné le signal,
Opposant le tonnerre au tonnerre qui gronde,
Et de leur choc terrible épouvantant le monde.
Tels étoient ces rivaux, tels leurs fronts sourcilleux
Sembloient rendre l'enfer encor plus ténébreux :
Ainsi que leur vigueur, leur audace est égale;
Mais, tout vaillants qu'ils sont, leur puissance infernale

With Lapland witches, while the labouring moon
Eclipses at their charms.
The other shape,
If shape it might be call'd, that shape had none
Distinguishable in member, joint, or limb;
Or substance might be call'd, that shadow seem'd,
For each seem'd either; black it stood as Night,
Fierce as ten Furies, terrible as Hell,
And shook a dreadful dart; what seem'd his head
The likeness of a kingly crown had on.
Satan was now at hand, and from his seat
The monster, moving onward, came as fast
With horrid strides; Hell trembled as he strode.
Th' undaunted Fiend what this might be admir'd,
Admir'd, not fear'd; God and his Son except,
Created thing nought valued he, nor shunn'd;
And with disdainful look thus first began.
« Whence and what art thou, execrable shape,
That dar'st, though grim and terrible, advance
Thy miscreated front athwart my way
To yonder gates? through them I mean to pass,
That be assur'd, without leave ask'd of thee :
Retire, or taste thy folly, and learn by proof,
Hell-born, not to contend with Spirits of Heaven. »
To whom the goblin full of wrath replied.
« Art thou that traitor-Angel, art thou He,
Who first broke peace in Heaven; and faith, till then
Unbroken, and in proud rebellious arms
Drew after him the third part of Heaven's sons
Conjur'd against the Highest; for which both thou
And they, outcast from God, are here condemn'd
To waste eternal days in woe and pain?
And reckon'st thou thyself with Spirits of Heaven,
Hell-doom'd, and breath'st defiance here and scorn,
Where I reign king; and, to enrage thee more,
Thy king and lord? Back to thy punishment,
False fugitive, and to thy speed add wings,
Lest with a whip of scorpions I pursue
Thy lingering, or with one stroke of this dart
Strange horror seize thee, and pangs unfelt before. »
So spake the grisly Terror, and in shape,
So speaking and so threatening, grew ten-fold
More dreadful and deform. On the other side,
Incens'd with indignation, Satan stood
Unterrified, and like a comet burn'd,
That fires the length of Ophiuchus huge
In th' arctic sky, and from his horrid hair
Shakes pestilence and war.
Each at the head
Levell'd his deadly aim; their fatal hands
No second stroke intend; and such a frown
Each cast at th' other, as when two black clouds,
With Heaven's artillery fraught, come rattling on
Over the Caspian, then stand front to front,
Hovering a space, till winds the signal blow
To join their dark encounter in mid air :

Quelque jour doit connoître un plus grand ennemi.
Maintenant tout l'enfer de leur lutte eût frémi,
Si tout-à-coup, jetant des cris épouvantables,
Le monstre qui gardoit ces portes redoutables
Dont la terrible clef fut remise en sa main,
Tout tremblant de frayeur, n'eût accouru soudain.
Pâle, il se jette entre eux, les écarte, et s'écrie :
« O mon père! pourquoi cette aveugle furie?
Peux-tu, dans tes transports, parricide rival,
A ton unique enfant porter le coup fatal?
Et toi, mon fils, peux-tu t'armer contre ton père?
Ce Dieu dont la justice, ou plutôt la colère,
Médite notre perte, il rit du haut des cieux
De te voir seconder ses projets odieux.
Ignores-tu qu'un jour sa main doit nous confondre? »
Satan à ce discours se hâte de répondre :
« Tes cris et ta prière ont arrêté mes coups,
Et je veux bien encor suspendre mon courroux.
Mais, réponds, d'où te vient ce bizarre assemblage,
Objet nouveau pour moi sur ce fatal rivage?
Comment suis-je ton père? et ce monstre hideux
Comment est-il mon fils? lui qui devant mes yeux
N'avoit paru jamais, et de qui la figure
Fait horreur à la vue, et honte à la nature! »
« — Eh quoi! lui répondit la garde de l'enfer,
Méconnois-tu l'objet à tes amours si cher,
Celle que tu nommois ta fille bien-aimée?
Et de qui dans les cieux ta vue étoit charmée?
Souviens-toi qu'au milieu de ce séjour divin,
Lorsque nous conjurions contre son souverain,
D'incroyables douleurs tout-à-coup te surprirent;
Ta tête s'étourdit, tes regards s'obscurcirent,
Ta raison disparut, ta force te quitta,
Ton front lança des feux, s'ouvrit, et m'enfanta.
Jeune, brillante, armée ainsi qu'une déesse,
Et portant dans mes traits ta grace enchanteresse,
La Révolte est le nom dont le ciel m'appela.
Tout, malgré ma beauté, devant moi recula;
Tout vit dans ma naissance un sinistre présage :
Mais ces traits enchanteurs, ta plus fidèle image,
Regagnèrent les cœurs en séduisant les yeux :
Tous ceux pour qui j'étois un objet odieux
Au plaisir de me voir bientôt s'accoutumèrent.
Mais c'est toi, toi sur-tout que mes yeux enflammèrent
Dans mes traits adorés tu chérissois tes traits :
Le plaisir nous unit, et de nos feux secrets
Bientôt je sentis croître et palpiter le gage.
« La guerre dans le ciel vint armer ton courage;
Dieu vainquit; Dieu peut-il ne pas vaincre? Ces feux
Reçurent nos guerriers précipités des cieux :
Je les suivis. Alors en mes mains fut remise
La clef de cette porte à ma garde commise,
Dont moi seule à mon gré dispose désormais,
Et que les plus hardis ne franchirent jamais.
Ici je demeurai pensive et solitaire;
Bientôt mon sein grossit, je souffris, et fus mère.
Je reconnus ce fruit de nos amours affreux;
L'enfer avec effroi vit cet enfant des cieux.
Et le déchirement que causa sa naissance
A mes plaisirs passés égala ma souffrance;

So frown'd the mighty combatants, that Hell
Grew darker at their frown; so match'd they stood;
For never but once more was either like
To meet so great a foe : and now great deeds
Had been achiev'd, whereof all Hell had rung,
Had not the snaky sorceress, that sat
Fast by Hell-gate, and kept the fatal key,
Ris'n, and with hideous outcry rush'd between.
« O Father! what intends thy hand, she cried,
Against thy only Son? What fury, O Son,
Possesses thee, to bend that mortal dart
Against thy Father's head? and know'st for whom;
For him who sits above and laughs the while
At thee ordain'd his drudge, to execute
Whate'er his wrath, which he calls justice, bids,
His wrath, which one day will destroy ye both. »
She spake, and at her words the hellish pest
Forebore; then these to her Satan return'd.
« So strange thy outcry, and thy words so strange
Thou interposest, that my sudden hand,
Prevented, spares to tell thee yet by deeds
What it intends; till first I know of thee,
What thing thou art, thus double-form'd; and why,
In this infernal vale first met, thou call'st
Me Father, and that phantasm call'st my Son :
I know thee not, nor ever saw till now
Sight more detestable than him and thee. »
To' whom thus the portress of Hell-gate replied :
« Hast thou forgot me then, and do I seem
Now in thine eye so foul? once deem'd so fair
In Heaven, when at the' assembly, and in sight
Of all the Seraphim with thee combin'd
In bold conspiracy against Heaven's king,
All on a sudden miserable pain
Surpris'd thee, dim thine eyes, and dizzy swum
In darkness, while thy head flames thick and fast
Threw forth, till on the left side opening wide,
Likest to thee in shape and countenance bright,
Then shining heavenly fair, a goddess arm'd,
Out of thy head I sprung : amazement seiz'd
All the' host of Heaven; back they recoil'd, afraid
At first, and call'd me Sin, and for a sign
Portentous held me; but, familiar grown,
I pleas'd, and with attractive graces won
The most averse, thee chiefly, who full oft
Thyself in me thy perfect image viewing
Becam'st enamour'd, and such joy thou took'st
With me in secret, that my womb conceiv'd
A growing burden.
« Meanwhile war arose,
And fields were fought in Heaven; wherein remain'd
(For what could else?) to our Almighty Foe
Clear victory; to our part loss and rout,
Through all the empyrean; down they fell
Driven headlong from the pitch of Heaven, down
Into this deep : and in the general fall
I also; at which time this powerful key
Into my hand was given, with charge to keep
These gates for ever shut, which none can pass
Without my opening. Pensive here I sat
Alone; but long I sat not, till my womb,
Pregnant by thee, and now excessive grown,

De là vient dans mon corps ce hideux changement.
Le fruit de nos amours naquit pour mon tourment.
Il sortit brandissant sa lance meurtrière,
Cette lance l'effroi de la nature entière!
Loin de lui je partis, précipitant mes pas,
N'osant tourner la tête, en criant : Le Trépas!
A cet horrible nom, ces cavernes frémirent;
Leur gouffre en retentit, leurs voûtes en gémirent;
Et proclamant le roi de ses affreux états,
Tout l'enfer répondit : Le Trépas! le Trépas!
Je fuyois, mais en vain : il poursuivit sa mère,
Plus brûlant de débauche encor que de colère,
M'atteignit, m'accabla d'embrassements affreux;
Moi sa mère! De là tous ces monstres hideux,
Qui sans cesse conçus, et reproduits sans cesse,
Exercent contre moi leur fureur vengeresse.
Du sein qui les fit naître à peine ils sont lancés,
Dans ce sein malheureux tout-à-coup enfoncés,
Ils rongent, en hurlant, leur déplorable mère :
Ce flanc est leur berceau, ce flanc est leur repaire;
Et, de leur faim cruelle éternel aliment,
Comme pour leur fureur, renaît pour son tourment.
Ce monstre, dont je suis la mère et la victime,
A grands cris contre moi sans cesse les anime;
Et lui-même bientôt, faute d'autre festin,
Sur l'auteur de ses jours assouviroit sa faim;
Mais il sait qu'à mon sort s'unit sa destinée,
Avec moi triomphante, avec moi terminée :
Ainsi l'a prononcé le pouvoir souverain.
Mais toi, crains de braver sa redoutable main.
En vain le ciel forma ton armure céleste,
Mon père, tout succombe à son pouvoir funeste,
Et nul, hors l'Éternel, ne résiste à ses coups. »
  Alors l'adroit Satan répond d'un ton plus doux :
  « Ma fille, puisqu'en moi tu réclames un père,
Puisque, me rappelant une flamme si chère,
Tu rends à ma tendresse un enfant précieux,
Gage de nos amours dans les palais des cieux,
De ces amours si doux dans les temps de ma gloire,
Et dont je n'ai gardé que la triste mémoire,
Depuis que, foudroyés de coups inattendus,
Dans ce gouffre infernal nous sommes descendus,
Ne crains point qu'en ces lieux l'inimitié m'amène;
L'amour, en te voyant, conjureroit la haine,
Toi, ton fils, ces guerriers qui, sous les mêmes coups,
Dans les mêmes malheurs sont tombés avec nous,
Défenseurs généreux de nos droits légitimes,
Je viens vous arracher à ces profonds abîmes.
Seul chargé par l'enfer d'un périlleux emploi,
Victime volontaire, et n'exposant que moi,
Seul je m'enfoncerai dans ce désert immense
Où finit la nature, où le vide commence.
J'irai, je chercherai dans ces vastes déserts
Ce monde tant de fois prédit à l'univers.
Si j'en crois mes calculs, il est créé ce monde
Où des êtres nouveaux, dans une paix profonde,
Trouvant un autre ciel dans les confins des cieux,
Foulent dans un air pur un sol délicieux :
Êtres favorisés, que leur souverain maître
A repeupler le ciel a destinés peut-être.
Mais ce Dieu loin de lui les retient pour un temps;
Il a peur que les cieux, surchargés d'habitants,

Prodigious motion felt and rueful throes.
At last this odious offspring whom thou seest,
Thine own begotten, breaking violent way,
Tore through my entrails, that, with fear and pain
Distorted, all my nether shape thus grew
Transform'd; but he my inbred enemy
Forth issued, brandishing his fatal dart
Made to destroy! I fled, and cried out Death!
Hell trembled at the hideous name, and sigh'd
From all her caves, and back resounded Death!
I fled, but he pursued (though more, it seems,
Inflam'd with lust than rage), and, swifter far,
Me overtook, his mother, all dismay'd,
And in embraces forcible and foul
Engendering with me, of that rape begot
These yelling monsters, that with ceaseless cry
Surround me, as thou saw'st, hourly conceiv'd
And hourly born, with sorrow infinite
To me; for, when they list, into the womb
That bred them they return, and howl and gnaw
My bowels, their repast; then bursting forth
Afresh with conscious terrors vex me round,
That rest or intermission none I find.
Before mine eyes in opposition sits
Grim Death, my son and foe, who sets them on,
And me his parent would full soon devour
For want of other prey, but that he knows
His end with mine involv'd; and knows that I
Should prove a bitter morsel, and his bane,
Whenever that shall be; so Fate pronounc'd.
But thou, O father, I forewarn thee, shun
His deadly arrow; neither vainly hope
To be invulnerable in those bright arms,
Though temper'd heavenly; for that mortal dint,
Save he who reigns above, none can resist. »
  She finish'd; and the subtle Fiend his lore
Soon learn'd, now milder, and thus answer'd smooth.
  « Dear Daughter, since thou claim'st me for thy sire,
And my fair son here show'st me, the dear pledge
Of dalliance had with thee in Heaven, and joys
Then sweet, now sad to mention, through dire change
Befall'n us, unforeseen, unthought of; know,
I come no enemy, but to set free
From out this dark and dismal house of pain
Both him and thee, and all the heavenly host
Of Spirits, that, in our just pretences arm'd,
Fell with us from on high :
                    « From them I go
This uncouth errand sole; and one for all
Myself expose, with lonely steps to tread
The unsounded deep, and through the void immense
To search with wandering quest a place foretold
Should be, and by concurring signs, ere now
Created, vast and round, a place of bliss
In the purlieus of Heaven, and therein plac'd
A race of upstart creatures, to supply
Perhaps our vacant room; though more remov'd,
Lest Heaven, surcharg'd with potent multitude,
Might hap to move new broils. Be this or ought
Than this more secret now design'd, I haste

A des troubles nouveaux ne soient livrés encore.
Qu'il ait formé ce plan, ou d'autres que j'ignore,
Adieu, je pars; je vais reconnoître ces lieux,
Et reviens vous conduire en cet asile heureux,
Où, par les voluptés remplaçant les supplices,
Libres, rassasiés d'innombrables délices,
Toi, ton fils, vous pourrez, invisibles aux yeux,
Vous glisser en secret dans l'air silencieux,
Vous embaumer de fleurs, vous inonder de joie,
Et jouir triomphants de votre immense proie. »
D'alégresse à ces mots tout leur cœur tressaillit;
Par un sourire affreux le Trépas l'accueillit;
Chacun, croyant déja dévorer ses victimes,
Jouit, l'un de sa proie, et l'autre de ses crimes.
La Révolte à Satan adresse alors ces mots :
« Seule je tiens ici la clef de ces cachots :
Par l'ordre du Très-Haut j'en suis dépositaire;
J'en réponds à lui seul; et ce maître sévère,
Si ce dépôt sacré passoit en d'autres mains,
Menace de venger ses ordres souverains.
Rien ne peut violer la porte inviolable;
Si quelqu'un le tentoit, terrible, inébranlable,
Le Trépas, plus puissant que ce triple rempart,
A l'audace imprudente opposeroit son dard :
Tous les pouvoirs vivants cèdent à sa puissance.
Mais quels droits a sur moi ce Dieu dont la vengeance
Me plongea dans ce gouffre, où moi, fille des cieux,
Condamnée à remplir mon office odieux,
Au milieu des tourments et de l'ignominie,
Éprouvant les horreurs d'une longue agonie,
J'entends incessamment gronder autour de moi
Ces monstrueux enfants, mon fléau, mon effroi,
Qui déchirent mon sein et vivent de leur mère?
Que mes fils soient ingrats, je dois tout à mon père.
Quels droits sont plus sacrés? C'est toi, toi qui bientôt
Vas me porter, du fond de cet affreux cachot,
Dans ce brillant séjour, dans ces belles demeures
Où le bonheur sans fin mesurera mes heures;
Où, siégeant à ta droite, au sein d'un doux loisir,
Mes jours voluptueux renaîtront au plaisir,
Sûre d'un vaste empire et d'un règne prospère,
Digne enfin de ta fille, et digne de mon père. »
De sa noire ceinture elle arrache, à ces mots,
La clef, la clef terrible, instrument de nos maux;
Sur son corps de dragon part, se roule, se traîne
Vers la porte fatale, et soulève sans peine
L'épouvantable poids de la herse de fer,
Que n'ébranleroient pas tous les bras de l'enfer.
Alors l'énorme clef dans la vaste ouverture
Plonge, tourne, et parcourt l'infernale serrure.
Des barres, des verrous, du fer et de l'airain,
Les obstacles vaincus sont un jeu de sa main :
Soudain, des deux côtés, sous cette main puissante,
Recule avec effroi la porte obéissante;
Loin d'elle comme un trait ses battants ont volé,
Et sur leurs vastes gonds, en grondant, ont roulé.
Tout l'enfer en mugit; et de la nuit profonde
La porte attend déja les ruines du monde.
Le pouvoir qui l'ouvrit ne sauroit la fermer.
Tout ce que dans son sein l'enfer peut renfermer,
Une armée en bataille et son ordre de guerre,
Ses coursiers, ses drapeaux, ses chars et son tonnerre,
Ses légions sans nombre élargissant leurs rangs,
Par elle iroient de front aux gouffres dévorants.
Tout-à-coup, à travers des torrents de fumée,
Un feu brûlant jaillit de la nuit enflammée;
La voûte au loin s'éclaire : alors de toutes parts
L'espace illimité se montre à leurs regards :

To know; and, this once known, shall soon return,
And bring ye to the place where thou and Death
Shall dwell at ease, and up and down unseen
Wing silently the buxom air, imbalm'd
With odours; there ye shall be fed and fill'd
Immeasurably, all things shall be your prey. »
He ceas'd, for both seem'd highly pleas'd, and Death
Grinn'd horrible a ghastly smile, to hear
His famine should be fill'd; and blest his maw,
Destin'd to that good hour: no less rejoic'd
His mother bad, and thus bespake her sire:
« The key of this infernal pit by due,
And by command of Heaven's all-powerful King,
I keep, by him forbidden to unlock
These adamantine gates; against all force
Death ready stands to interpose his dart,
Fearless to be o'ermatch'd by living might.
But what owe I to his commands above
Who hates me, and hath hither thrust me down
Into this gloom of Tartarus profound,
To sit in hateful office here confin'd,
Inhabitant of Heaven, and heavenly-born,
Here in perpetual agony and pain,
With terrors and with clamours compass'd round
Of mine own brood, that on my bowels feed?
Thou art my father, thou my author, thou
My being gav'st me; whom should I obey
But thee? whom follow? thou wilt bring me soon
To that new world of light and bliss, among
The gods who live at ease, where I shall reign
At thy right hand voluptuous, as beseems
Thy daughter and thy darling, without end. »
Thus saying, from her side the fatal key,
Sad instrument of all our woe, she took;
And, towards the gate rolling her bestial train,
Forthwith the huge portcullis high up drew,
Which but herself, not all the Stygian powers
Could once have mov'd; then in the key-hold turns
The' intricate wards, and every bolt and bar
Of massy iron or solid rock with ease
Unfastens. On a sudden open fly
With impetuous recoil and jarring sound
The' infernal doors, and on their hinges grate
Harsh thunder, that the lowest bottom shook
Of Erebus. She open'd, but to shut
Excell'd her power; the gates wide open stood,
That with extended wings a banner'd host,
Under spread ensigns marching, might pass through
With horse and chariots rank'd in loose array;
So wide they stood, and like a furnace-mouth
Cast forth redounding smoke and ruddy flame.
Before their eyes in sudden view appear
The secrets of the hoary deep; a dark
Illimitable ocean, without bound,

Là viennent s'abîmer le temps et l'étendue;
Là dans l'immensité la grandeur est perdue;
Là rien n'est élevé, ni large, ni profond;
C'est un désert sans borne, un océan sans fond,
Où s'engloutit l'espace, où s'épuisent les nombres.
Là, parmi la discorde, et le bruit, et les ombres,
Règnent l'antique Nuit, le Chaos désastreux,
De la riche Nature ancêtres ténébreux;
Anarchiques tyrans de ce berceau du monde,
Sur la confusion leur puissance se fonde :
Là, combattent sans but, sans ordre, sans repos,
Les embryons de l'air, de la terre et des flots;
Et le froid et le chaud, et le sec et l'humide,
Tumultueux rivaux, se heurtent dans le vide,
Et mènent aux combats leurs atomes errants.
Chacun a ses drapeaux et ses chefs différents :
Tout fiers de leur armure, ou légère ou pesante;
Unis ou raboteux, leur marche est prompte ou lente;
Ils vont, égaux en nombre à ces sables mouvants
Qu'au désert de Cyrène ont enlevés les vents,
Pour lester de ce poids leurs ailes trop légères.
De ces états changeants puissances passagères,
Tous ceux qui, dans ce choc de bruyants tourbillons,
Ont de rangs plus nombreux grossi leurs bataillons,
Sont les rois du moment. Juge des noirs royaumes,
Le Chaos règle seul ces débats des atomes,
Ajoute à leurs discords son bizarre décret,
Et le Hasard aveugle exécute l'arrêt.
Tel est ce vaste abîme et cette enceinte obscure,
Berceau, peut-être un jour tombeau de la Nature,
Sans mer et sans rivage, et sans feux et sans airs,
Où luttent à jamais les principes divers;
A moins que l'Éternel, de leur masse inféconde,
Ne fasse encor d'un mot jaillir un nouveau monde.
Là s'arrête Satan, pensif, silencieux;
De ces bords dans l'espace il jette au loin les yeux :
Ce trajet ne veut pas un courage vulgaire.
Déja des ouragans la fougueuse colère,
Des mondes fracassés le choc impétueux,
Apportent jusqu'à lui leurs sons tumultueux :
Tels (si les grands objets aux petits se comparent),
Quand du terrible Mars les assauts se préparent,
Avec un long fracas, de leurs coups répétés,
Les foudres, en grondant, renversent les cités :
Le ciel même écroulé, les éléments en guerre,
De ses vieux fondements déracinant la terre,
L'épouvanteroient moins. Tel qu'on voit sur les mers
Un vaisseau dérouler ses voiles dans les airs,
Satan a déployé ses gigantesques ailes :
Il part, frappant du pied, vers des voûtes nouvelles,
Et, dans l'air ténébreux traçant de longs sillons,
Il s'enlève, emporté par de noirs tourbillons.
Alors d'un vol rapide, à travers les orages,
Il monte, audacieux, sur un char de nuages;
Mais ce trône léger se dérobant sous lui,
Un vide inattendu le laisse sans appui.
Des ailes qu'il agite accusant l'impuissance,
Il tombe, il redescend le long du gouffre immense;
Il poursuit en tombant, et tomberoit encor,
Si l'amas vaporeux qui lui rend son essor
Par un nouvel élan n'eût renvoyé sa masse
Plus loin qu'il n'est tombé des hauteurs de l'espace.
Tout-à-coup il s'arrête : il rencontre dans l'air
Un sol qui, sous ses pas, n'est ni terre ni mer :
Il aborde; il parcourt ce sol sans consistance,
D'un climat sans chaleur indigeste substance;
Il va, vient; et marchant et volant à moitié,
Battant l'air de son aile et le sol de son pié,
Il appelle à-la-fois et la voile et la rame.
Par la difficulté son courage s'enflamme :

Without dimension, where length, breadth, and highth,
And time, and place are lost; where eldest Night
And Chaos, ancestors of Nature, hold
Eternal anarchy, amidst the noise
Of endless wars, and by confusion stand.
For hot, cold, moist, and dry, four champions fierce,
Strive here for mastery, and to battle bring
Their embryon atoms; they around the flag
Of each his faction, in their several clans,
Light-arm'd or heavy, sharp, smooth, swift, or slow,
Swarm populous, un-number'd as the sands
Of Barca or Cyrene's torrid soil,
Levied to side with warring winds, and poise
Their lighter wings. To whom these most adhere
He rules a moment: Chaos umpire sits,
And by decision more embroils the fray,
By which he reigns : next him high arbiter,
Chance governs all. Into this wild abyss,
The womb of Nature, and perhaps her grave,
Of neither sea, nor shore, nor air, nor fire,
But all these in their pregnant causes mix'd
Confus'dly, and which thus must ever fight,
Unless th' Almighty Maker them ordain
His dark materials to create more worlds.
Into this wild abyss the wary Fiend
Stood on the brink of Hell, and look'd a while,
Pondering his voyage : for no narrow frith
He had to cross. Nor was his ear less peal'd
With noises loud and ruinous, (to compare
Great things with small,) than when Bellona storms,
With all her battering engines bent to rase
Some capital city; or less than if this frame
Of Heaven were falling, and these elements
In mutiny had from her axle torn
The stedfast Earth. At last his sail-broad vans
He spreads for flight, and in the surging smoke
Uplifted spurns the ground; thence many a league,
As in a cloudy chair, ascending rides
Audacious; but, that seat soon failing, meets
A vast vacuity : all unawares
Fluttering his pennons vain, plumb down he drops
Ten thousand fathom deep; and to this hour
Down had been falling, had not by ill chance
The strong rebuff of some tumultuous cloud,
Instinct with fire and nitre, hurried him
As many miles aloft : that fury staid,
Quench'd in a boggy syrtis, neither sea,
Nor good dry land : nigh founder'd on he fares,
Treading the crude consistence, half on foot,
Half flying; behoves him now both oar and sail.
As when a gryphon, through the wilderness
With winged course, o'er hill or moory dale,

Et tel que le griffon, avide amant de l'or,
Quand l'adroit Arimaspe a ravi son trésor,
Par les champs, par les monts, de ses pieds, de ses ailes,
Court, arrive, et l'arrache à ses mains criminelles :
Avec la même ardeur le prince des enfers
Tente mille moyens, mille chemins divers;
De ses mains, de ses pieds, de sa superbe tête,
Il combat, il franchit l'ouragan, la tempête,
Les défilés étroits, les gorges, les vallons,
L'air pesant ou léger, et la plaine et les monts,
Les rocs, le noir limon qu'un flot dormant détrempe;
Va guéant ou nageant, court, gravit, vole ou rampe.
Bientôt de vastes cris, un horrible fracas,
Et des murmures sourds, et de bruyants éclats,
A travers les horreurs de ce lieu lamentable,
Apportent jusqu'à lui leur son épouvantable.
Vers ces lieux turbulents il marche sans effroi,
Veut savoir quel esprit ou quel étrange roi
Y règne au sein du trouble; et, de ce noir empire,
S'informe quel chemin au jour peut le conduire.
Sur un trône élevé dans un vaste désert,
Soudain le vieux Chaos à ses yeux s'est offert;
La Nuit, l'antique Nuit, en vêtements funèbres,
Partageant son pouvoir, lui prête ses ténèbres :
Près d'eux l'affreux Orcus, et celui dont le nom
Fait trembler tout l'enfer, le fier Démogorgon,
Et l'aveugle Hasard, et les Rumeurs errantes,
Et la Dissention, aux cent voix discordantes,
Du monarque insensé forment la digne cour.
« Princes, divinités de ce sombre séjour,
Dit Satan d'un ton fier; noir Chaos, Nuit antique,
Dont le trouble chérit le pouvoir anarchique,
Ne craignez rien de moi : mes regards indiscrets
Ne viennent point sonder vos augustes secrets.
Poussé dans ces climats, écarté de ma route,
Seul je voyage ici. Vous m'apprendrez sans doute
Quel chemin le plus court conduit au point douteux
Où votre noir royaume avoisine les cieux.
Là, si le roi du ciel, usurpateur inique,
Envahit une part de ce domaine antique;
J'en cherche le chemin, osez me l'enseigner.
Le prix de ce bienfait n'est pas à dédaigner :
Les états usurpés par un voisin injuste
Par moi seront rendus à votre empire auguste,
Et pour vous, du soleil oubliant la clarté,
Reprendront leur antique et sombre majesté.
Ainsi chacun de nous aura sa récompense :
L'empire est votre prix, et le mien la vengeance. »
Ainsi parla Satan. Le maître du Chaos
D'un air embarrassé lui bégaya ces mots :
« Étranger, je connois et ton nom et ta gloire :
C'est toi qui contre Dieu disputas la victoire;
L'Éternel triompha, tu perdis ta splendeur,
Mais ta déroute même atteste ta grandeur :
Je la vis, l'entendis (et sans se faire entendre,
Certe, une telle armée ici n'a pu descendre);
J'ai vu, j'en tremble encor, tomber ces fiers esprits,
Phalange sur phalange, et débris sur débris :
Désordre épouvantable aux yeux du Chaos même!
Bien plus nombreux encor, du monarque suprême
Les bataillons vainqueurs, fondant du haut des airs,
Poursuivoient les vaincus jusqu'au seuil des enfers.
Moi, tranquille aux confins de mon état modeste,
Je cherche à m'assurer de ce peu qui me reste.
Vos troubles chaque jour combattent contre nous :
Cet enfer, où du ciel vous plongea le courroux,

Pursues the Arimaspian, who by stealth
Had from his wakeful custody purloin'd
The guarded gold : so eagerly the Fiend
O'er bog, or steep, through strait, rough, dense, or rare,
With head, hands, wings, or feet, pursues his way,
And swims, or sinks, or wades, or creeps, or flies.
At length a universal hubbub wild
Of stunning sounds, and voices all confus'd,
Borne through the hollow dark, assaults his ear
With loudest vehemence : thither he plies,
Undaunted to meet there whatever Power
Or Spirit of the nethermost abyss
Might in that noise reside, of whom to ask
Which way the nearest coast of darkness lies
Bordering on light; when straight behold the throne
Of Chaos, and his dark pavilion spread
Wide on the wasteful deep; with him enthron'd
Sat sable-vested Night, eldest of things,
The consort of his reign; and by them stood
Orcus and Ades, and the dreaded name
Of Demogorgon! Rumour next and Chance,
And Tumult and Confusion all embroil'd,
And Discord with a thousand various mouths.
To whom Satan turning boldly, thus : « Ye Powers
And Spirits of this nethermost abyss,
Chaos and ancient Night, I come no spy,
With purpose to explore or to disturb
The secrets of your realm; but, by constraint
Wandering this darksome desert, as my way
Lies through your spacious empire up to light,
Alone, and without guide, half lost, I seek
What readiest path leads where your gloomy bounds
Confine with Heaven; or if some other place,
From your dominion won, the' etherial king
Possesses lately, thither to arrive
I travel this profound, direct my course;
Directed, no mean recompense it brings
To your behoof, if I that region lost,
All usurpation thence expell'd, reduce
To her original darkness, and your sway,
(Which is my present journey) and once more
Erect the standard there of ancient Night :
Yours be the' advantage all, mine the revenge! »
Thus Satan; and him thus the Anarch old,
With faltering speech and visage incompos'd,
Answer'd. « I know thee, stranger, who thou art,
That mighty leading Angel, who of late
Made head against Heaven's king, though overthrown.
I saw and heard : for such a numerous host
Fled not in silence through the frighted deep,
With ruin upon ruin, rout on rout,
Confusion worse confounded; and Heaven-gates
Pour'd out by millions her victorious bands
Pursuing. I upon my frontiers here
Keep residence : if all I can will serve
That little which is left so to defend,

La plus belle moitié de mon vieil héritage,
Qui, placé sous mes pieds, fut long-temps mon partage,
Pour former vos prisons, il me fut arraché.
Par une chaîne d'or sur mon trône attaché,
Un monde me restoit, et flottoit sur ma tête;
Ce même Dieu pour l'homme en a fait sa conquête.
Si la terre est le but où s'adressent tes vœux,
Prends courage; elle touche à ce côté des cieux
D'où vous précipita ce despote suprême :
Tant l'ennemi de près me menace moi-même!
Pars, sème la discorde, et le trouble, et les pleurs;
Confonds le ciel, la terre, et vaincus et vainqueurs :
Le trouble est mon triomphe, et les maux sont mes fêtes.»
Satan, sans répliquer, s'envole à ses conquêtes.
A travers les horreurs de ce lugubre lieu,
Il s'élève, il s'élance en colonne de feu,
Traverse le chaos et l'empire du trouble.
Ainsi que son danger, son courage redouble :
Avec bien moins d'effort et bien plus de terreur,
Jadis Argo, fendant le Bosphore en fureur,
Entendoit se heurter les roches menaçantes;
De l'horrible Scylla les meutes aboyantes,
Charybde engloutissant et vomissant les flots,
D'Ithaque de moins près menaçoient le héros.
Il triomphe de tout; mais, ô prodige étrange!
Quand l'homme fut tombé sur les pas de l'archange,
La Révolte et son fils, d'un art audacieux,
Suspendirent un pont qui, du gouffre odieux,
Jusques au nouveau monde embrassa tout l'espace :
Dieu voulut que l'Abîme endurât cette audace.
Par lui la terre encor communique aux enfers;
Par lui favorisé dans ses desseins pervers,
Serpent insidieux, dragon brûlant de rage,
Le noir démon poursuit son éternel voyage,
Va, revient, et séduit ou punit tout mortel
Qu'abandonnent la grace ou les anges du ciel.
Enfin l'air s'éclaircit : un naissant crépuscule
Dans l'ombre s'insinue; et, telle que recule
Une armée à l'aspect d'un ennemi nombreux,
Timide, et repliant ses drapeaux ténébreux;
Avec ses flots grondants qui font place au silence,
Le noir Chaos s'éloigne, et le Monde s'avance.
Satan, au jour douteux qui luit sur ces cachots,
D'une mer plus tranquille a traversé les flots;
Là sa course est plus prompte et moins laborieuse :
Et telle qu'une nef, bientôt victorieuse,
Avec ses mâts rompus tente un dernier effort,
Atteint enfin la rade et va toucher au port;
Tel, vainqueur de l'abîme, et gagnant le rivage,
Satan vogue, et finit son périlleux voyage.
A travers des vapeurs qui ressemblent à l'air,
Tout-à-coup il s'arrête au bord de cette mer;
Et de loin, suspendu sur son aile puissante,
Il contemple des cieux la voûte étincelante.
Leur forme à ses regards se perd dans leur grandeur :
Mais ses yeux éblouis admirent leur splendeur,
Et leurs murs de saphir, et leurs palais d'opale;
Ces palais, autrefois sa demeure natale,
Et des anges heureux délectable séjour!
De là, près du flambeau qui remplace le jour,
Égalant en grandeur la moindre des étoiles
Dont la Nuit radieuse illumine ses voiles,
Avec la chaîne d'or qui la suspend aux cieux,
La Terre tout-à-coup se présente à ses yeux :
Aussitôt, méditant son affreux stratagème,
Il part : malheur au monde, et malheur à lui-même

Encroach'd on still through your intestine broils,
Weakening the sceptre of old Night : first Hell,
Your dungeon, stretching far and wide beneath;
Now lately Heaven, and Earth, another world,
Hung o'er my realm, link'd in a golden chain
To that side Heaven from whence your legions fell.
If that way be your walk, you have not far;
So much the nearer danger; go, and speed!
Havoc, and spoil, and ruin are my gain. »
He ceas'd; and Satan staid not to reply
But, glad that now his sea should find a shore,
With fresh alacrity, and force renew'd,
Springs upward, like a pyramid of fire,
Into the wild expanse; and through the shock
Of fighting elements, on all sides round
Environ'd, wins his way; harder beset
And more endanger'd, than when Argo pass'd
Through Bosphorus, betwixt the justling rocks.
Or when Ulysses on the larboard shunn'd
Charybdis, and by the' other whirlpool steer'd.
So he with difficulty and labour hard
Mov'd on, with difficulty and labour he;
But, he once past, soon after, when man fell,
Strange alteration! Sin and Death amain
Following his track, such was the will of Heaven,
Pav'd after him a broad and beaten way
Over the dark abyss, whose boiling gulf
Tamely endur'd a bridge of wondrous length,
From Hell continued reaching the' utmost orb
Of this frail world; by which the Spirits perverse
With easy intercourse pass to and fro
To tempt or punish mortals, except whom
God and good angels guard by special grace.
But now at last the sacred influence
Of light appears, and from the walls of Heaven
Shoots far into the bosom of dim Night
A glimmering dawn. Here Nature first begins
Her farthest verge, and Chaos to retire
As from her outmost works, a broken foe
With tumult less, and with less hostile din,
That Satan with less toil, and now with ease
Wafts on the calmer wave by dubious light,
And, like a weather-beaten vessel, holds
Gladly the port, though shrouds and tackle torn;
Or in the emptier waste, resembling air,
Weighs his spread wings, at leisure to behold
Far off the empyreal Heaven, extended wide
In circuit, indetermin'd square or round,
With opal towers and battlements adorn'd
Of living sapphire, once his native seat;
And fast by, hanging in a golden chain,
This pendent world, in bigness as a star
Of smallest magnitude close by the moon.
Thither, full fraught with mischievous revenge,
Accurs'd, and in a cursed hour he hies.

LIVRE III.

L'Éternel, du haut de son trône, voit Satan qui vole vers le monde nouvellement créé. Il le montre à son fils, assis à sa droite : il lui prédit que l'homme se rendra coupable, et fait voir qu'on ne peut accuser sa justice ni sa sagesse, en ce qu'il a créé l'homme libre, et capable de résister à la tentation. Il déclare qu'il lui fera grace, parceque l'homme n'est pas tombé de lui-même, comme Satan, mais par séduction. Le fils de Dieu glorifie son père, et lui rend grace de sa bonne volonté pour le genre humain. Mais le Tout-Puissant lui témoigne que sa justice divine veut une satisfaction; que l'homme a offensé sa majesté suprême, en aspirant à son rang; et qu'ainsi il doit mourir avec toute sa postérité, à moins que quelqu'un, capable d'expier l'offense de l'homme, ne subisse sa punition. Le fils de Dieu s'offre volontairement : le père l'accepte, consent à son incarnation, et prononce qu'il sera exalté au-dessus de tous sur la terre et dans le ciel. Il commande aux saints anges de l'adorer; ils obéissent, et tous les cœurs unissent leurs voix aux doux sons de leurs harpes, célèbrent la gloire du père et du fils. Satan descend sur la surface extérieure de ce monde; il trouve une plage nommée le Limbe de vanité. Destination de cette plage. De là il passe à l'orbe du soleil; il aborde Uriel, conducteur de cette sphère lumineuse : mais avant que de le joindre, il se transforme en un ange de lumière; et, prétextant que le zèle lui a fait entreprendre ce voyage pour contempler la nouvelle création, et l'homme que Dieu y avoit placé, il s'informe du lieu de sa demeure. Après l'avoir appris, il part, et s'abat sur le sommet du Niphate.

Salut, clarté du jour, éternelle lumière,
Du ciel la fille aînée et la beauté première,
Peut-être du Très-Haut rayon co-éternel
(Si te nommer ainsi n'outrage point le ciel)!
Que dis-je! Dieu t'unit à sa divine essence :
Dieu même est la lumière, et sa toute-puissance,
Comme d'un pavillon, s'environne de toi.
Éclatant tabernacle où réside ton roi,
Brillant écoulement de sa gloire immortelle,
Comme elle inaltérable, et féconde comme elle;
Ruisseau pur et sacré, qui, coulant à jamais,
En dérobant ta source, épanches tes bienfaits,
Salut! Avant qu'un mot eût enfanté le monde,
Eût arraché la terre aux abîmes de l'onde,
Eût assis le soleil sur le trône des airs,
Et sur le vide immense eût conquis l'univers,
Tu brillois de ses feux; l'insensible matière
En recevant la vie a senti la lumière;
Et, comme un voile pur du ciel resplendissant,
Tu jetas la clarté sur ce monde naissant.
Trop long-temps retenu dans les gouffres funèbres,
J'ai de mes pas errants parcouru leurs ténèbres;
De leur voûte brûlante à leurs antres sans fonds,
J'allai, j'interrogeai leurs abîmes profonds.
Pour chanter le chaos, l'ombre qui l'enveloppe,
Je dédaignai le luth qui charma le Rhodope.
Grace aux muses, du ciel descendu sans effroi,
J'ai plongé dans l'abîme et remonté vers toi :
Pour les foibles humains privilége si rare!
Enfin, je viens à toi de la nuit du Tartare;
Je viens revoir le ciel, revoir ce monde heureux,
Brillant de tes rayons, échauffé de tes feux;
Je sens déja ta flamme, aliment de la vie :
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint, et roulant dans la nuit,
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit;
Tu ne visites plus ma débile prunelle.
Pourtant, des chants sacrés adorateur fidèle,
Ma muse, chère au ciel, anime encor ma voix;
J'erre encor sur ses pas sous la voûte des bois,

BOOK III.

God, sitting on his throne, sees Satan flying towards this world, then newly created : shows him to the Son, who sat at his right hand; foretels the success of Satan in perverting mankind; clears his own justice and wisdom from all imputation, having created Man free, and able enough to have withstood his tempter : yet declares his purpose of grace towards him, in regard he fell not of his own malice, as did Satan, but by him seduced. The Son of God renders praises to his Father for the manifestation of his gracious purpose towards Man : but God again declares, that grace cannot be extended towards Man, without the satisfaction of divine justice : Man hath offended the majesty of God by aspiring to Godhead, and, therefore, with all his progeny, devoted to death, must die, unless some one can be found sufficient to answer for his offence, and undergo his punishment. The Son of God freely offers himself a ransom for Man : the Father accepts him, ordains his incarnation, pronounces his exaltation above all names in Heaven and Earth; commands all the Angels to adore him : they obey, and, hymning to their harps in full quire, celebrate the Father and the Son. Meanwhile Satan alights upon the bare convex of this world's outermost orb; where wandering, he first finds a place, since called the Limbo of Vanity : what persons and things fly up thither : thence comes to the gate of Heaven, described ascending by stairs, and the waters above the firmament that flow about it : his passage thence to the orb of the sun; he finds there Uriel, the regent of that orb, but first changes himself into the shape of a meaner Angel; and, pretending a zealous desire to behold the new creation, and Man whom God had placed here, inquires of him the place of his habitation, and is directed : alights first on mount Niphates.

Hail, holy Light! offspring of Heaven, first-born,
Or of the' eternal coeternal beam,
May I express thee' unblam'd? since God is light,
And never but in unapproached light
Dwelt from eternity, dwelt then in thee,
Bright effluence of bright essence increate.
Or hear'st thou rather, pure ethereal stream,
Whose fountain who shall tell? Before the sun,
Before the Heavens thou wert, and at the voice
Of God, as with a mantle, didst invest
The rising world of waters dark and deep,
Won from the void and formless infinite.
Thee I revisit now with bolder wing,
Escap'd the Stygian pool, though long detain'd
In that obscure sojourn, while in my flight
Through utter and through middle darkness borne
With other notes than the' Orphean lyre,
I sung of Chaos and eternal Night;
Taught by the heavenly Muse to venture down
The dark descent, and up to re-ascend,
Though hard and rare : thee I revisit safe,
And feel thy sovran vital lamp; but thou
Revisit'st not these eyes, that roll in vain
To find thy piercing ray, and find no dawn;
So thick a drop serene hath quench'd their orbs,
Or dim suffusion veil'd.
Yet not the more
Cease I to wander, where the Muses haunt,
Clear spring, or shady grove, or sunny hill,
Smit with the love of sacred song; but chief

Au bord du clair ruisseau, sur la montagne altière,
Que pour d'autres que moi vient dorer la lumière.
Mais c'est vous, vous sur-tout, qui m'avez inspiré,
Montagne de Sion, et toi, ruisseau sacré,
Toi qui, baignant ses pieds avec un doux murmure,
Les caches sous des fleurs, les couvres de verdure :
Souvent aussi (des maux trop funestes rapports !)
J'évoque ces mortels fameux par leurs accords,
Qui n'ont de tes bienfaits gardé que la mémoire.
Votre égal en malheur, que ne le suis-je en gloire,
O vieux Tirésias, Homère, Thamyris !
Ainsi, de mille objets en silence nourris,
Mes vers coulent sans peine, et ma muse féconde
Reproduit dans mes chants les merveilles du monde;
Mais du moins dans mes maux j'imite leurs concerts,
Et mon cœur, sans effort, se répand dans mes vers :
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre.
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient; mais le jour ne revient pas pour moi :
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses.
Mes printemps sont sans grace, et mes étés sans roses.
J'ai perdu des ruisseaux le cristal argentin,
La pourpre du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.
J'ai gardé ses malheurs, et perdu ses plaisirs.
Où sont les doux tableaux si chers à mes loisirs ?
Rien, rien de cette scène, en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux où se peignoit le monde.
Vainement se colore et le fruit et la fleur;
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur.
Ma vue, à la clarté refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image :
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre est fermé pour jamais.
Adieu des arts brillants la pompe enchanteresse,
Les trésors du savoir, les fruits de la sagesse;
La nuit engloutit tout. Eh bien! fille des cieux,
Éclaire ma raison, au défaut de mes yeux;
Épure tout en moi par ta céleste flamme;
Mets tes feux dans mon cœur, mets des yeux dans mon ame;
Et fais que je dévoile, en mes vers solennels,
Des objets que jamais n'ont vus les yeux mortels.
Du trône où sa grandeur, dans une paix profonde,
Domine les hauteurs qui dominent le monde,
A travers le cristal du pur azur des cieux,
L'Éternel ici-bas avoit jeté les yeux,
Vu la terre et l'enfer, ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Et dans ces grands tableaux se contemploit lui-même.
Plus nombreux mille fois que les astres du ciel,
Tous les célestes chœurs entouroient l'Éternel;
Tous, brillants des splendeurs que son front leur envoie
Nageoient dans des torrents d'inexprimable joie :
Son fils, sa noble image, à sa droite est placé.
Alors son œil divin, vers la terre abaissé,
Voit nos premiers parents, premier espoir du monde
Dans un coin de la terre encor jeune et féconde,
Cueillir innocemment les fruits toujours nouveaux
D'un plaisir sans chagrin, d'un amour sans rivaux.
Puis il voit le Tartare et l'orageux abîme
Qui sépare l'enfer de son séjour sublime :
Là, Satan, du côté qui sépare les cieux,
Dans l'ombre poursuivoit son vol audacieux.
Ses pieds impatients, son aile qui se lasse,
Bientôt vont aborder sur l'aride surface
Qu'à son œil curieux présente l'univers.
Est-il entouré d'eaux ? nage-t-il dans les airs ?
Il ne sait; mais la nuit, dont il perce les voiles,
Ne le lui montre pas environné d'étoiles.
De cet œil, devant qui viennent se réunir
Le passé, le présent, et l'immense avenir,

Thee, Sion, and the flowery brooks beneath
That wash thy hallow'd feet, and warbling flow,
Nightly I visit : nor sometimes forget
Those other two equall'd with me in fate,
So were I equall'd with them in renown,
Blind Thamyris, and blind Mæonides,
And Tiresias, and Phineus, prophets old :
Then feed on thoughts, that voluntary move
Harmonious numbers; as the wakeful bird
Sings darkling, and in shadiest covert hid,
Tunes her nocturnal note.
Thus with the year
Seasons return; but not to me returns
Day, or the sweet approach of even or morn,
Or sight of vernal bloom, or summer's rose,
Or flocks, or herds, or human face divine;
But cloud instead, and ever-during dark
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair
Presented with a universal blank
Of Nature's works, to me expung'd and ras'd,
And wisdom at one entrance quite shut out.
So much the rather thou, celestial Light,
Shine inward, and the mind through all her powers
Irradiate; there plant eyes, all mist from thence
Purge and disperse, that I may see and tell
Of things invisible to mortal sight.
Now had the' Almighty Father from above,
From the pure empyrean where he sits
High thron'd above all highth, bent down his eye,
His own works and their works at once to view.
About him all the sanctities of Heaven
Stood thick as stars, and from his sight receiv'd
Beatitude past utterance; on his right
The radiant image of his glory sat,
His only Son; on earth he first beheld
Our two first parents, yet the only two
Of mankind, in the happy garden plac'd,
Reaping immortal fruits of joy, and love,
Uninterrupted joy, unrivall'd love,
In blissful solitude; he then survey'd
Hell and the gulf between, and Satan there
Coasting the wall of Heaven on this side Night
In the dun air sublime, and ready now
To stoop with wearied wings and willing feet,
On the bare outside of this world, that seem'd
Firm land imbosom'd, without firmament,
Uncertain which, in ocean or in air.
Him God beholding from his prospect high,
Wherein past, present, future, he beholds,

Le voyant achever son sinistre voyage :
« Mon fils, dit l'Éternel, vois quel excès de rage
Enflamme l'ennemi conjuré contre nous !
Les tourments qu'au rebelle a choisis mon courroux,
Les portes de l'enfer et le poids de ses chaînes,
Et ce chaos, si loin des célestes domaines,
N'ont pu dompter l'espoir de venger son affront :
Vains projets, qui bientôt vont tomber sur son front.
Libre enfin de mes fers, vainqueur de deux abîmes,
Il marche vers le ciel; et cherchant ses victimes,
Je le vois s'avancer vers ce monde naissant,
Où mes mains ont placé l'homme encore innocent,
Résolu, contre lui, d'employer ou la force,
Ou d'un piége trompeur la séduisante amorce.
L'homme succombera, je le sais; dans son cœur,
Du Dieu qui l'a créé, Satan sera vainqueur.
Je ne lui prescrivis qu'un léger sacrifice :
Son crime va bientôt provoquer ma justice,
Et de son attentat l'effet contagieux
En transmettra la peine à ses derniers neveux.
Qu'il ne m'accuse point des maux qu'on lui prépare :
Pour lui de mes faveurs je ne fus point avare.
Je le fis bon et libre, innocent ou pervers :
Ainsi furent créés tous ces esprits divers,
Enfants du même Dieu, qu'un même souffle anime :
Libres pour la vertu, tous le sont pour le crime ;
D'eux seuls dépend leur sort. Eh ! sans la liberté,
Quel prix attacherois-je à leur fidélité ?
Quels mérites auroit l'aveugle obéissance
Que la crainte, en tremblant, paieroit à la puissance ;
Qui par nécessité fléchiroit sous ma loi,
Et, même en me servant, ne feroit rien pour moi ?
Je ne veux point d'un trône environné d'esclaves :
Je leur donnai des lois, et non pas des entraves;
Si leur cœur, leur raison, n'est libre de choisir,
Où sont pour eux la gloire, et pour moi le plaisir ?
Que diront ces ingrats pour éviter leur peine ?
Que l'arrêt du destin d'avance les enchaîne ?
Qu'on ne peut éviter les maux que je prévoi ?
L'homme ne doit le vice et la vertu qu'à soi.
De quoi se plaindroient-ils ? Leur révolte future,
Si leur Dieu l'ignoroit, seroit-elle moins sûre ?
Non, non; ma prévoyance, et ce regard perçant
Devant qui l'avenir est déja le présent,
Ni des décrets du sort l'inflexible puissance,
N'auront entre leurs mains fait pencher la balance :
Leur libre volonté pèse tout à son poids,
Leur raison fait leurs vœux, leur crime est de leur choix
Créés libres par moi, toujours ils doivent l'être.
Pour plaire à leur caprice, il me faudroit peut-être
Révoquer du destin l'irrévocable loi,
Changer et l'ange, et l'homme, et la nature, et moi !
Tous libres d'être bons, tous se sont faits coupables.
Les anges, fils du ciel, furent moins excusables :
Par eux-mêmes tentés, par eux-mêmes séduits,
D'un crime volontaire ils recueillent les fruits :
Au premier attentat d'une indiscrète audace,
D'autres ont poussé l'homme; à l'homme je fais grace.
Ainsi la terre heureuse et le ciel enchanté,
Auprès de la justice auront vu la bonté;
Mais la bonté sur eux a brillé la première,
Et sur eux la bonté brillera la dernière;
Ma gloire le demande. »
Ainsi dit l'Éternel.

Thus to his only Son foreseeing spake:
« Only begotten Son, seest thou what rage
Transports our Adversary? whom no bounds
Prescrib'd, no bars of hell, nor all the chains
Heap'd on him there, nor yet the main abyss
Wide interrupt, can hold; so bent he seems
On desperate revenge, that shall redound
Upon his own rebellious head. And now,
Through all restraint broke loose, he wings his way
Not far off heaven, in the precincts of light,
Directly towards the new-created world,
And Man there plac'd, with purpose to assay
If him by force he can destroy, or, worse,
By some false guile pervert; and shall pervert;
For Man will hearken to his glozing lies,
And easily transgress the sole command,
Sole pledge of his obedience: so will fall
He and his faithless progeny. Whose fault?
Whose but his own? Ingrate, he had of me
All he could have; I made him just and right,
Sufficient to have stood, though free to fall.
Such I created all the' ethereal Powers
And Spirits, both them who stood, and them who fail'd;
Freely they stood who stood, and fell who fell.
Not free, what proof could they have given sincere
Of true allegiance, constant faith or love,
Where only what they needs must do appear'd,
Not what they would? what praise could they receive?
What pleasure I from such obedience paid,
When will and reason (reason also' is choice)
Useless and vain, of freedom both despoil'd,
Made passive both, had serv'd Necessity,
Not me? They therefore, as to right belong'd,
So were created, nor can justly' accuse
Their maker, or their making, or their fate,
As if predestination over-rul'd
Their will, dispos'd by absolute decree
Or high foreknowledge; they themselves decreed
Their own revolt, not I; if I foreknew,
Foreknowledge had no influence on their fault,
Which had no less prov'd certain unforeknown.
So without least impulse or shadow of fate,
Or aught by me immutably foreseen,
They trespass, authors to themselves in all
Both what they judge, and what they choose; for so
I form'd them free: and free they must remain,
Till they inthral themselves; I else must change
Their nature, and revoke the high decree
Unchangeable, eternal, which ordain'd
Their freedom; they themselves ordain'd their fall.
The first sort by their own suggestion fell,
Self-tempted, self-deprav'd: Man falls, deceiv'd
By the' other first: Man therefore shall find grace,
The other none: in mercy and justice both,
Through heaven and earth, so shall my glory' excel;
But mercy, first and last, shall brightest shine. »
Thus while God spake, ambrosial fragrance fill'd
All heaven, and in the blessed Spirits elect

Il parle, et l'ambroisie embaume au loin le ciel;
Par-tout s'est répandue une ineffable joie.
Son fils, où tout entier le père se déploie,
De tout autre pouvoir, de toute autre grandeur,
Né de Dieu, Dieu lui-même, efface la splendeur.
Sur les trônes des cieux son trône au loin domine;
Dans ses yeux resplendit la charité divine,
La grace au doux regard, l'amour aux traits de feu,
Et la bonté céleste, immense comme Dieu.
« O mon père, dit-il d'une voix ineffable,
Rien ne peut ajouter à ta gloire adorable;
Mais qui peut s'égaler au serment solennel
Qui promet le pardon à l'homme criminel?
Et la terre et les cieux, les hommes et les anges,
Pour toi vont redoubler leurs concerts de louanges,
Et sur la harpe d'or l'immortel séraphin
S'en va bénir ton nom par un hymne sans fin.
L'homme, ton premier soin et ton dernier ouvrage,
Auroit donc vu dans lui détruire ton image!
Indocile à ta loi, coupable, mais trompé,
D'un trépas éternel l'aurois-tu donc frappé?
Loin de toi ces rigueurs! Veux-tu dans ta colère
Détruire tes enfants, servir notre adversaire?
Eh quoi! l'ange du mal vaincroit le Dieu du bien!
Heureux dans son projet, il se joueroit du tien!
En triomphe après lui traîneroit dans l'abîme
Le genre humain par toi devenu sa victime!
Publieroit dans l'enfer ton pouvoir outragé,
Condamné, mais vainqueur; malheureux, mais vengé!
Toi-même, à tes faveurs sacrifiant ta gloire,
Veux-tu de tes bienfaits abolir la mémoire,
Mettre en doute tes droits, ta grandeur, ta bonté,
Du crime triomphant souffrir l'impunité;
Et voir tranquillement, de ton trône suprême,
S'applaudir l'insolence, et régner le blasphème? »
« Mon fils, dit l'Éternel, mon fils, l'amour des cieux,
Où se complaît mon cœur, se délectent mes yeux;
Toi, dans qui je me vois, je m'admire et je m'aime,
Mon verbe, mon pouvoir, et ma sagesse même!
Ce que tu veux, mon fils, je l'avois résolu;
De toute éternité mes décrets l'ont voulu.
L'homme n'est point proscrit et perdu sans ressource:
Ma grace est là; qui veut peut puiser dans sa source;
Mais nul n'y peut puiser sans mon libre concours.
Pour réparer sa chute, il aura mon secours;
J'affermirai ses pas; et, rentré dans la lice,
Il pourra de l'enfer confondre la malice.
J'oublierai ses forfaits, et sa fragilité
Connoîtra le besoin qu'elle a de ma bonté.
Mais j'aurai mes élus; les favoris que j'aime
Seront sauvés : telle est ma volonté suprême.
Les autres du remords écouteront les cris;
J'avertirai leurs cœurs, j'instruirai leurs esprits;
Je les arrêterai sur le bord de l'abîme :
La grace au repentir invitera le crime,
Conduira la prière et les saintes douleurs,
Et des yeux les plus durs fera couler des pleurs.
Qu'ils viennent; j'ouvrirai, sensible à leurs alarmes,
Mon oreille à leurs cris, et mes yeux à leurs larmes;
Ils trouveront en eux l'empreinte de mes lois,
Et dans leur conscience ils entendront ma voix.
Si leur cœur est soumis, de ces abîmes sombres
Ma lumière divine éclairera les ombres.
Qu'ils veillent sans relâche, ils atteindront au port.

Sense of new joy ineffable diffus'd.
Beyond compare the Son of God was seen
Most glorious: in him all his Father shone
Substantially express'd; and in his face
Divine compassion visibly appear'd,
Love without end, and without measure grace,
Which uttering, thus he to his Father spake:
« O Father! gracious was that word which clos'd
Thy sovran sentence, that Man should find grace;
For which both heaven and earth shall high extol
Thy praises, with the innumerable sound
Of hymns and sacred songs, wherewith thy throne
Incompass'd shall resound thee ever blest.
For should man finally be lost, should man,
Thy creature late so lov'd, thy youngest son,
Fall circumvented thus by fraud, though join'd
With his own folly? That be from thee far,
That far be from thee, Father, who art judge
Of all things made, and judgest only right.
Or shall the Adversary thus obtain
His end, and frustrate thine? shall he fulfil
His malice, and thy goodness bring to nought,
Or proud return, though to his heavier doom,
Yet with revenge accomplish'd, and to hell
Draw after him the whole race of mankind,
By him corrupted? or wilt thou thyself
Abolish thy creation, and unmake
For him, what for thy glory thou hast made?
So should thy goodness and thy greatness both
Be question'd and blasphem'd without defence. »
To whom the great Creator thus replied:
« O Son, in whom my soul hath chief delight,
Son of my bosom, Son who art alone
My word, my wisdom, and effectual might,
All hast thou spoken, as my thoughts are; all
As my eternal purpose hath decreed:
Man shall not quite be lost, but sav'd who will;
Yet not of will in him, but grace in me
Freely vouchsaf'd; once more I will renew
His lapsed powers, though forfeit, and inthrall'd
By sin to foul exorbitant desires;
Upheld by me, yet once more he shall stand
On even ground against his mortal foe;
By me upheld, that he may know how frail
His fall'n condition is, and to me owe
All his deliverance, and to none but me.
Some I have chosen of peculiar grace,
Elect above the rest; so is my will.
The rest shall hear me call, and oft be warn'd
Their sinful state, and to appease betimes
The' incensed Deity, while offer'd grace
Invites; for I will clear their senses dark,
What may suffice, and soften stony hearts
To pray, repent, and bring obedience due.
To prayer, repentance, and obedience due,
Though but endeavour'd with sincere intent,
Mine ear shall not be slow, mine eye not shut.
And I will place within them as a guide,

Mais si leurs passions sont sourdes au remord,
Si le crime obstiné lasse ma patience,
Dans leurs cœurs endurcis descendra ma vengeance,
Fermera leur oreille, aveuglera leurs yeux;
La grace reprendra ses trésors précieux;
Et, plongé dans la nuit, errant de crime en crime,
Le vice impénitent tombera dans l'abîme.
C'est pour les cœurs sans foi que je suis sans pitié.
Mais par leur châtiment tout n'est pas expié:
L'homme, en bravant ma loi, provoqua ma justice;
Il faut qu'elle l'immole, ou bien qu'elle périsse.
Puisqu'il osa prétendre à l'immortalité,
Qu'il meure, et satisfasse à la divinité;
Qu'il meure, lui, ses fils : héritiers de son crime,
Tous sont proscrits, à moins qu'une auguste victime,
Égale à ma grandeur, égale à mon courroux,
Me payant mort pour mort, ne les acquitte tous.
Mais, pour se dévouer à cet arrêt funeste,
Est-il dans le ciel même une ame assez céleste ?
Quel juste périra pour l'homme criminel ?
Quel immortel mourra pour sauver un mortel ? »
Ainsi dit le Très-Haut : tout se tait, aucun n'ose
Intercéder pour l'homme ou défendre sa cause;
Encor moins s'exposer pour le crime d'autrui,
Et faire retomber le châtiment sur lui.
La Mort tenoit sa proie, et l'enfer sa victime;
Ce monde étoit perdu, si, sauveur magnanime,
Le fils de l'Éternel, qui renferme en son sein
Tous les dons de la grace et de l'amour divin,
De son père irrité n'eût fléchi la vengeance.
« Mon père, il est porté l'arrêt de la clémence:
Oui, l'homme est pardonné; car la grace des cieux,
Cette grace qui court sur des ailes de feux
Au-devant du desir, au-devant des prières,
Pourroit-elle en ce jour rencontrer des barrières,
Elle qui cherche ceux qui ne la cherchent pas ?
Heureux, qui sans effort la trouve sous ses pas!
Mais l'homme du devoir abandonna la trace:
Comment, mort à tes yeux, peut-il chercher la grace ?
Quelle victime pure et quel précieux don
Peut, acquittant son crime, acheter son pardon ?
Débiteur impuissant envers l'Être suprême,
Quel prix offriroit-il en se livrant lui-même ?
Oui, l'homme est insolvable : eh bien! me voilà prêt;
Je prends sur moi son crime, et subis son arrêt.
Ma vie avec plaisir rachètera la sienne :
Oui, son sort est le mien, son offense la mienne.
Assis à tes côtés dans ce rang glorieux,
Je quitterai ton sein, je quitterai les cieux;
De mon père, en mourant, je sauverai l'ouvrage.
Contre moi que la mort tourne toute sa rage :
Bientôt on me verra, vainqueur de ses tombeaux,
Secouer sa poussière et quitter ses lambeaux.
Dans des siècles sans fin tu m'as donné de vivre;
Pour renaître à la gloire, à la mort je me livre :
Elle aura de ton fils tout ce que je lui doi;
Mais, ce tribut payé, je retourne vers toi.
Tu ne laisseras pas languir cette ame pure
Dans sa prison infecte et dans la nuit obscure :
Un moment son captif, à cet horrible lieu
Moi-même arracherai la dépouille d'un Dieu.
Mort, toi-même suivras ma marche triomphale;
Je te replongerai dans la nuit sépulcrale;
Tes drapeaux tomberont devant mon étendard,

My umpire, conscience; whom if they will hear,
Light after light, well us'd, they shall attain,
And to the end, persisting, safe arrive.
This my long sufferance, and my day of grace,
They who neglect and scorn, shall never taste;
But hard be harden'd, blind be blinded more,
That they may stumble on, and deeper fall;
And none but such from mercy I exclude.
But yet all is not done; man disobeying,
Disloyal, breaks his fealty, and sins
Against the high supremacy of Heaven,
Affecting God-head, and, so losing all,
To expiate his treason hath nought left,
But to destruction sacred and devote,
He, with his whole posterity, must die.
Die he, or justice must; unless for him
Some other able, and as willing, pay
The rigid satisfaction, death for death.
Say, heavenly Powers, where shall we find such love?
Which of ye will be mortal, to redeem
Man's mortal crime, and just the' unjust to save?
Dwells in all heaven charity so dear? »
He ask'd, but all the heavenly quire stood mute,
And silence was in heaven : on Man's behalf
Patron or intercessor none appear'd,
Much less that durst upon his own head draw
The deadly forfeiture, and ransom set.
And now without redemption all mankind
Must have been lost, adjudg'd to death and hell
By doom severe, had not the Son of God,
In whom the fulness dwells of love divine,
His dearest mediation thus renew'd.
« Father, thy word is past, Man shall find grace;
And shall grace not find means, that finds her way,
The speediest of thy winged messengers,
To visit all thy creatures; and to all
Comes unprevented, unimplored, unsought?
Happy for man, so coming; he her aid
Can never seek, once dead in sins, and lost;
Atonement for himself, or offering meet,
Indebted and undone, hath none to bring.
Behold me then: me for him, life for life
I offer, on me let thine anger fall;
Account me man; I for his sake will leave
Thy bosom, and this glory next to thee
Freely put off, and for him lastly die
Well pleas'd; on me let death wreak all his rage;
Under his gloomy power I shall not long
Lie vanquish'd; thou hast given me to possess
Life in myself for ever; by thee I live,
Though now to death I yield, and am his due,
All that of me can die : yet, that debt paid,
Thou wilt not leave me in the loathsome grave
His prey, nor suffer my unspotted soul
For ever with corruption there to dwell;
But I shall rise victorious, and subdue
My vanquisher, spoil'd of his vaunted spoil;
Death his death's wound shall then receive, and stoop

Et sur ton propre sein je briserai ton dard.
En pompe, dans mes fers, traînant l'ange rebelle,
J'irai, je monterai vers la voûte éternelle.
Et toi, mon père, et toi, dans son cours glorieux,
Tu suivras dans les airs mon char victorieux;
De ton trône éternel m'envoyant un sourire,
Tu verras ma victoire étendre ton empire,
Le monde réparé, tes ennemis en deuil,
L'enfer lâchant sa proie, et la mort au cercueil.
Oh! pour moi quelle joie, après ma longue absence,
De voir, de respirer ta divine présence!
J'entrerai triomphant : en foule sur mes pas
Marcheront les captifs rachetés du trépas;
Dans tes yeux paternels leurs yeux liront leur grace :
De ton auguste front s'enfuira la menace;
Mais sur lui brilleront ton amour, tes bienfaits,
Et le pardon céleste, et l'éternelle paix. »
A ces mots il se tait; mais sa bonté touchante
Dans son silence même est encore éloquente.
Pleins d'une sainte horreur, les anges curieux
N'osent interroger ces mots mystérieux :
Son sacrifice est prêt; victime volontaire,
Il attend seulement un aveu de son père.
Alors, dans ses regards calmes, mais attendris,
Portant le sort du monde et celui de son fils :
« O toi, dit l'Éternel, toi, mes seules délices,
Sacrifice plus grand que tous les sacrifices,
Qui seul pouvois payer la dette des humains,
Tu sais si je chéris les œuvres de mes mains.
Le dernier en naissance, et non en priviléges,
L'homme a blessé mes lois par ses vœux sacriléges :
Toi, juge s'il m'est cher, quand, pour ses attentats,
Je souffre que mon fils s'arrache de mes bras
Que tu quittes ma droite, et de tout ce que j'aime
Prives un temps le ciel, les anges et moi-même!
Pars donc, quitte le ciel, remplis ton noble vœu,
Revêts la forme humaine, et deviens l'Homme-Dieu.
Le temps vient qu'une femme (ineffable mystère!),
Sans cesser d'être vierge, ayant droit d'être mère,
Enfantera mon fils : va, remplis ton destin,
Deviens, nouvel Adam, le chef du genre humain.
L'homme étoit mort sans toi, l'homme en toi va renaître;
Dans lui tous ses enfants ont offensé leur maître;
Du genre humain, flétri dans son dernier rameau,
L'arbre greffé sur toi refleurira plus beau;
Et du fleuve de vie, altéré dans sa course,
Tes mérites divins vont épurer la source;
Par toi l'homme ennobli, de lui-même vainqueur,
Des mondaines vertus détachera son cœur.
Adoré dans les cieux, sois proscrit sur la terre;
Aux enfers, par ta mort, va déclarer la guerre;
Des mortels condamnés rédempteur généreux,
Que le plus pur de tous intercède pour eux.
Le ciel acceptera tes tourments volontaires :
Homme, souffre pour l'homme, et rachète tes frères;
Dieu, tu feras d'un Dieu descendre le pardon;
Ta mort sera leur vie, et ton sang leur rançon.
Ainsi, réparateur de la nature humaine,
Le ciel vaincra l'enfer, l'amour vaincra la haine.
Cet homme, objet d'envie ainsi que de bonté,
Jamais d'un plus haut prix put-il être acheté,
Lui qui, des noirs esprits écoutant la malice,
A rendu nécessaire un si grand sacrifice?
Et toi qui, pour descendre en ce séjour mortel,
Abdiques l'empyrée et le trône du ciel,
Ne crains point d'avilir ta céleste origine;

Inglorious, of his mortal sting disarm'd.
I through the ample air in triumph high
Shall lead hell captive, maugre hell; and show
The powers of darkness bound. Thou, at the sight
Pleas'd, out of heaven shalt look down and smile
While, by thee rais'd, I ruin all my foes,
Death last, and with his carcass glut the grave:
Then, with the multitude of my redeem'd,
Shall enter heaven, long absent, and return,
Father, to see thy face, wherein no cloud
Of anger shall remain, but peace assur'd
And reconcilement; wrath shall be no more
Thenceforth, but in thy presence joy entire. »
His words here ended, but his meek aspect
Silent yet spake, and breath'd immortal love
To mortal men, above which only shone
Filial obedience : as a sacrifice
Glad to be offer'd, he attends the will
Of his great Father. Admiration seiz'd
All heaven, what this might mean, and whither tend,
Wondering; but soon the' Almighty thus replied :
« O thou in heaven and earth the only peace
Found out for mankind under wrath! O thou
My sole complacence! well thou know'st how dear
To me are all my works, nor man the least,
Though last created; that for him I spare
Thee from my bosom and right hand, to save,
By losing thee awhile, thy whole race lost.
Thou, therefore, whom thou only canst redeem,
Their nature also to thy nature join;
And be thyself man among men on earth,
Made flesh, when time shall be, of virgin seed,
By wondrous birth : be thou in Adam's room
The head of all mankind, though Adam's son.
As in him perish all men, so in thee,
As from a second root, shall be restor'd
As many as are restor'd, without thee none.
His crime makes guilty all his sons; thy merit,
Imputed, shall absolve them who renounce
Their own both righteous and unrighteous deeds,
And live in thee transplanted, and from thee
Receive new life. So man, as is most just,
Shall satisfy for man, be judg'd and die,
And dying rise, and rising with him raise
His brethren, ransom'd with his own dear life.
So heavenly love shall outdo hellish hate,
Giving to death, and dying to redeem;
So dearly to redeem what hellish hate
So easily destroy'd, and still destroys
In those who, when they may, accept not grace.
Nor shalt thou, by descending to assume
Man's nature, lessen or degrade thine own.
Because thou hast, (though thron'd in highest bliss
Equal to God, and equally enjoying
God-like fruition,) quitted all to save
A world from utter loss, and hast been found,

Ta nature éclipsée en sera plus divine.
Exilé loin de moi, dans ce terrestre lieu,
Tu souffriras en homme, et tu vaincras en Dieu;
Le monde bénira ton ame magnanime;
Je connoîtrai mon fils à ta bonté sublime;
Ton obscurité même accroîtra ta splendeur,
Et ton abaissement prouvera ta grandeur.
Remonté sur ton trône, entouré de tes anges,
Ta nature incarnée entendra leurs louanges;
Tu reprendras ton sceptre, et ton humanité
Brillera réunie à la divinité.
Homme-Dieu, fils de l'homme et de Dieu tout ensemble,
Je veux que devant toi tout fléchisse et tout tremble,
Trônes, principautés, rois, dominations.
C'est toi que j'ai nommé juge des nations :
Terrible, tu viendras; au bruit de ton tonnerre,
Tes anges voleront aux deux bouts de la terre.
Un jour, un jour viendra que, dans ta majesté,
Parmi tes chérubins en triomphe porté,
Tu jugeras le monde. A ta voix solennelle,
Tes anges partiront de la voûte éternelle :
Soudain, des quatre coins du monde épouvanté,
Tes élus accourront s'asseoir à ton côté :
Cités devant ton trône entouré de nuages,
Les vivants et les morts, tous les rangs, tous les âges,
Comparoîtront ensemble à ce grand tribunal;
Les tombeaux entendront le terrible signal;
La mort rendra sa proie; en un morne silence
Tous du juge suprême attendront la sentence;
La foule des méchants rassasiera l'enfer :
Alors se fermeront ses cent portes de fer.
Les flammes, à ta voix, embraseront le monde;
Mais bientôt renaîtront, de sa cendre féconde,
Des astres plus brillants, des mondes plus parfaits;
Là tes élus, unis sous mes yeux satisfaits,
Tranquilles dans le port, sous un ciel sans nuages
D'une vie inquiète oublieront les orages;
Et, de leurs saints travaux retrouvant le trésor,
Dans les jardins du ciel cueilleront des fruits d'or,
L'alégresse, la paix, et la vérité sainte;
Ton bras sera sans foudre, et tes élus sans crainte;
Dieu sera tout en tous. Vous donc, esprits divins,
Tombez aux pieds du Dieu qui meurt pour les humains;
Et, dans l'éternité de son règne prospère,
Que le fils en honneur marche égal à son père. »
Il dit; et, pénétré de saints ravissements,
L'Olympe entier éclate en applaudissements
Bruyants comme les flots des mers tumultueuses,
Et doux comme un concert de voix mélodieuses :
De cris, d'accents joyeux, d'*Hosanna* solennels,
Retentissent au loin les palais éternels;
Tout tressaille d'amour, tout frémit d'alégresse;
Tous saisis de respect, pleins d'une sainte ivresse,
Devant le double trône et du père et du fils,
Humblement inclinés, courbent leur front soumis,
Déposent à leurs pieds leur couronne brillante,
Où s'enlace avec l'or l'immortelle amarante.
O divine amarante! ô délices d'Éden!
Près de l'arbre de vie, en son riant jardin,
Ève cueilloit tes fleurs, quand elle étoit fidèle!
L'innocence s'enfuit, tu partis avec elle.
Le ciel, qui la vit naître, a repris ce trésor;
Près des sources de vie elle se plaît encor.
Là, de ses frais boutons, immortelles prémices,
Elle aime à couronner le fleuve de délices,
Pare les immortels, ceint leurs fronts radieux,
Court en riant tapis sur le parvis des cieux;
Et, cachant cette mer d'or, de jaspe et d'opale,

By merit more than birthright, Son of God :
Found worthiest to be so by being good,
Far more than great or high, because in thee
Love hath abounded more than glory' abounds,
Therefore thy humiliation shall exalt
With thee thy manhood also to this throne;
Here shalt thou sit incarnate, here shalt reign
Both God and Man, Son both of God and Man,
Anointed universal King; all power
I give thee; reign for ever, and assume
Thy merits; under thee, as head supreme,
Thrones, Princedoms, Powers, Dominions I reduce :
All knees to thee shall bow, of them that bide
In heaven, or earth, or under earth in hell.
When thou, attended gloriously from heaven,
Shalt in the sky appear, and from thee send
The summoning Archangels to proclaim
Thy dread tribunal : forthwith from all winds,
The living, and forthwith the cited dead
Of all past ages, to the general doom
Shall hasten; such a peal shall rouse their sleep.
Then, all thy saints assembled, thou shalt judge
Bad men and Angels; they, arraign'd, shall sink
Beneath thy sentence : Hell, her numbers full,
Thenceforth shall be for ever shut. Meanwhile
The world shall burn, and from her ashes spring
New heaven and earth, wherein the just shall dwell,
And, after all their tribulations long,
See golden days, fruitful of golden deeds,
With joy and love triumphing, and fair truth.
Then thou thy regal sceptre shalt lay by,
For regal sceptre then no more shall need,
God shall be all in all. But, all ye Gods,
Adore him, who to compass all this dies;
Adore the Son, and honour him as Me. »
No sooner had the' Almighty ceas'd, but all
The multitude of Angels, with a shout
Loud as from numbers without number, sweet
As from blest voices, uttering joy, heaven rung
With jubilee, and loud Hosannas fill'd
The' eternal regions : lowly reverent
Towards either throne they bow, and to the ground
With solemn adoration down they cast
Their crowns inwove with amaranth and gold;
Immortal amaranth! a flower which once
In paradise, fast by the tree of life,
Began to bloom; but soon for man's offence
To heaven remov'd, where first it grew, there grows,
And flowers aloft shading the fount of life,
And where the river of bliss through midst of heaven
Rolls o'er Elysian flowers her amber stream :
With these that never fade the Spirits elect
Bind their resplendent locks inwreath'd with beams;
Now in loose garlands thick thrown off, the bright

Présente aux pieds divins sa pourpre virginale.
Ces tributs acquittés, les brûlants séraphins
Ont couronné leur front, repris ces luths divins,
Ces harpes en carquois à leurs côtés pendantes;
Bientôt leurs mains, glissant sur les cordes tremblantes,
Préludent en cadence aux cantiques sacrés,
Qui ravissent les cieux d'alégresse enivrés.
Tous chantent : chaque voix à la lyre est unie;
Au séjour de la paix habite l'harmonie;
Tous chantent, et par toi commencent leurs concerts :
« O toi, père d'un Dieu, père de l'univers!
Être indéfinissable, impérissable, immense,
Qui ne commenças point, et par qui tout commence!
Terrible, et t'entourant de nuages épais,
Tes feux percent la nuit où s'enferme ton dais;
Mais, sur ton trône d'or, ta gloire inaccessible
Prodigue la lumière et demeure invisible;
Ton voile, impénétrable à force de clartés,
Accable de splendeur les yeux épouvantés;
Et l'ange, qui n'en peut soutenir la lumière,
De son aile tremblante a voilé sa paupière :
Salut, Dieu tout-puissant! » s'écrioient-ils en chœurs.
De son fils, à son tour, ils chantent les grandeurs;
Ce fils, son éternelle et douce ressemblance,
Dans qui seul nos regards soutiennent sa présence;
Lumière tempérée où lui-même est empreint,
Dans qui l'homme fragile ose aimer ce qu'il craint :
« C'est par toi qu'il créa ce ciel qui l'environne;
C'est par toi que, vengeant l'affront de sa couronne,
Il renversa des cieux ce peuple révolté,
Dont l'orgueil aspiroit à la divinité.
Dans ce terrible jour, ministre de colère,
Ton bras n'épargna point les foudres de ton père,
Ni son glaive divin, ni ses flèches de feux :
Sous son char foudroyant tu fis trembler les cieux :
Tout fuit, tout disparut; et ta roue enflammée
Devant elle chassa leur insolente armée.
« O fils de l'Éternel, sa gloire, son amour,
Quel triomphe éclatant célébra ton retour!
Par toi l'ange rebelle éprouva sa vengeance;
Mais l'homme connoîtra ta divine indulgence :
Toi-même, ô Tout-Puissant! pardonnas son erreur;
Tu signalas ta grace, et non ton bras vengeur :
Pour l'homme, qu'égara l'infernale malice,
Ton fils, ton digne fils attendrit ta justice;
Entre elle et la pitié ton pouvoir hésita;
Ton fils parla pour lui, la pitié l'emporta.
Oui, ta grandeur vouloit une grande victime;
Mais qui peut égaler son dévouement sublime?
Un Dieu rachète l'homme, et son cœur généreux
A consolé la terre et satisfait aux cieux.
O bonté que le ciel avec respect contemple!
Bonté, dont un Dieu seul a pu donner l'exemple!
Salut, enfant de Dieu, sauveur du genre humain!
Pour toi nos harpes d'or chantent l'hymne sans fin.
Tant que j'habiterai ton divin sanctuaire,
Je chanterai le fils, je bénirai le père;
Les cieux me répondront, et vos noms adorés
Jamais dans mes concerts ne seront séparés. »
C'est ainsi qu'au sommet des brillantes demeures
Dans le ravissement couloient leurs douces heures.
Sous leurs pieds, de ce monde en voûtes arrondi,
Le contour spacieux, par son cintre hardi,
Séparoit le chaos des sphères éclatantes,

Pavement, that like a sea of jasper shone,
Impurpled with celestial roses smil'd.
Then crown'd again, their golden harps they took,
Harps ever tun'd, that glittering by their side
Like quivers hung, and with preamble sweet
Of charming symphony they introduce
Their sacred song, and waken raptures high;
No voice exempt, no voice but well could join
Melodious part : such concord is in heaven.
« Thee, Father, first they sung, Omnipotent!
Immutable, Immortal, Infinite,
Eternal King; thee, Author of all being,
Fountain of light, thyself invisible
Amidst the glorious brightness where thou sit'st
Thron'd inaccessible; but when thou shad'st
The full blaze of thy beams, and, through a cloud
Drawn round about thee like a radiant shrine,
Dark with excessive bright thy skirts appear,
Yet dazzle heaven, that brightest Seraphim
Approach not, but with both wings veil their eyes.
Thee next they sung of all creation first,
Begotten Son, divine Similitude,
In whose conspicuous countenance, without cloud
Made visible, the' Almighty Father shines,
Whom else no creature can behold; on thee
Impress'd the' effulgence of his glory' abides,
Transfus'd on thee his ample Spirit rests.
He heaven of heavens and all the Powers therein
By thee created; and by thee threw down
The' aspiring Dominations : thou that day
Thy Father's dreadful thunder didst not spare,
Nor stop thy flaming chariot-wheels; that shook
Heaven's everlasting frame, while o'er the necks
Thou drov'st of warring Angels disarray'd.
« Back from pursuit, thy Powers with loud acclaim
Thee only extoll'd, Son of thy Father's might,
To execute fierce vengeance on his foes,
Not so on Man : Him, through their malice fall'n,
Father of mercy and grace, thou didst not doom
So strictly, but much more to pity' incline :
No sooner did thy dear and only Son
Perceive thee purpos'd not to doom frail Man
So strictly, but much more to pity' inclin'd,
He to appease thy wrath, and end the strife
Of mercy and justice in thy face discern'd,
Regardless of the bliss wherein he sat
Second to thee, offer'd himself to die
For Man's offence. O unexampled love!
Love no where to be found less than divine!
Hail, Son of God! Saviour of men! Thy name
Shall be the copious matter of my song
Henceforth, and never shall my harp thy praise
Forget, nor from thy Father's praise disjoin. »
Thus they in Heaven, above the starry sphere,
Their happy hours in joy and hymning spent.
Meanwhile, upon the firm opacous globe
Of this round world, whose first convex divides
The luminous inferior orbs, enclos'd

Sous le vaste empyrée incessamment errantes.
Satan touche ses bords; comme un point globuleux,
De loin un monde obscur se montroit à ses yeux :
Maintenant il découvre un continent immense,
Sombre, inculte, et plongé dans un vaste silence,
Que menacent de près et la profonde nuit,
Et du triste chaos l'épouvantable bruit;
Tandis qu'à l'autre bord règne une clarté pure,
Dont un léger reflet descend dans l'ombre obscure.
De ces vastes déserts, frontières du chaos,
Où les combats des vents, de la flamme et des flots,
L'environnent encor de leur bruyant orage,
L'archange parcouroit l'aridité sauvage.
Tel un de ces vautours, avides nourrissons
Des rochers d'Imaüs, qui de ses vieux glaçons
Oppose la barrière aux courses du Tartare,
Loin d'un sol indigent, et de butin avare,
Part, vole aux prés fleuris, aux superbes troupeaux
Que l'Hydaspe ou le Gange abreuvent de leurs eaux;
Mais, souvent fatigué du pénible voyage,
Il descend, il s'abat sur quelque aride plage,
Aux champs de Séricane, en ces sables mouvants
Où le Chinois, habile à maîtriser les vents,
Fait douter, sur son char que la voile seconde,
S'il roule sur la terre, ou s'il vogue sur l'onde :
Ainsi l'archange, errant dans ce vaste séjour,
Va, vient, monte, descend, redescend tour-à-tour;
Son avide regard cherche par-tout sa proie :
Par-tout un vide immense à ses yeux se déploie;
Pas un être vivant, un être inanimé.
  Mais un monde nouveau dans ces lieux s'est formé :
Depuis qu'un fol orgueil eut égaré les hommes,
Là, dans l'air exhalé du séjour où nous sommes,
Les chimériques vœux et les rêves trompeurs
Montent incessamment en subtiles vapeurs;
Tout ce que la nature, alors qu'elle s'égare,
Produit de monstrueux, d'imparfait, de bizarre,
Assemblage fragile, ouvrages passagers,
Arrivent dans ces lieux en nuages légers :
Là, ceux qui, dans ce monde, ou pour une autre vie,
D'un bonheur fantastique ont rêvé la folie,
Qui, brûlant d'un faux zèle, épris d'un nom fameux,
De tous ces riens brillants et passagers comme eux,
Que desire l'orgueil, que le hasard dispense,
Vains, eurent ici-bas leur vaine récompense,
Retrouvent en ces lieux leurs frivoles plaisirs,
Leurs projets insensés, leurs stériles desirs.
Vous-même en ce séjour vous avez votre place,
O vous qui dans Sennar construisîtes la masse
De cette folle tour qui menaçoit les cieux,
D'un impuissant orgueil ouvrage audacieux !
Si quelque être réel ici pouvoit éclore,
Ces vains fabricateurs le tenteroient encore.
Là sont ces insensés, dupes d'un fol espoir,
Les jouets de l'orgueil, les martyrs du savoir :
Ce fou, qui de l'Etna, dont il fut la victime,
Courut, en s'y plongeant, interroger l'abîme;
Et toi, qui de Platon allas chercher les cieux,
Et payas de tes jours ce desir curieux.
Plus loin sont ces mortels dont la tête féconde
Chaque jour en idée enfante un meilleur monde.
Le fantastique ouvrage à peine est commencé,
Le vent souffle, il abat l'édifice insensé;
Dans l'air s'évanouit le monde imaginaire.
Mais bientôt, de Platon poursuivant la chimère,
L'infatigable orgueil redouble ses travaux,

From Chaos, and the in road of Darkness old,
Satan alighted walks : a globe far off
It seem'd, now seems a boundless continent
Dark, waste, and wild, under the frown of Night
Starless expos'd, and ever-threatening storms
Of Chaos blustering round, inclement sky;
Save on that side which from the wall of heaven,
Though distant far, some small reflection gains
Of glimmering air, less vex'd with tempest loud :
Here walk'd the Fiend at large in spacious field.
As when a vulture on Imaus bred,
Whose snowy ridge the roving Tartar bounds,
Dislodging from a region scarce of prey,
To gorge the flesh of lambs or yeanling kids,
On hills where flocks are fed, flies toward the springs
Of Ganges or Hydaspes, Indian streams;
But in his way lights on the barren plains
Of Sericana, where Chineses drive
With sails and wind their cany waggons light :
So, on this windy sea of land, the Fiend
Walk'd up and down alone, bent on his prey :
Alone, for other creature in this place,
Living or lifeless, to be found was none.
  None yet; but store hereafter from the earth
Up hither like aërial vapours flew
Of all things transitory' and vain, when sin
With vanity had fill'd the works of men;
Both all things vain, and all who in vain things
Built their fond hopes of glory' or lasting fame,
Or happiness in this or the' other life;
All who have their reward on earth, the fruits
Of painful superstition and blind zeal,
Nought seeking, but the praise of men, here find
Fit retribution, empty as their deeds;
All the' unaccomplish'd works of Nature's hand,
Abortive, monstrous, or unkindly mix'd,
Dissolv'd on earth, fleet hither, and in vain,
Till final dissolution, wander here;
Not in the neighbouring moon, as some have dream'd,
Those argent fields more likely habitants,
Translated Saints, or middle Spirits hold
Betwixt the' angelical and human kind.
Hither of ill-join'd sons and daughters born
First from the ancient world those giants came
With many a vain exploit, though then renown'd :
The builders next of Babel on the plain
Of Sennaar, and still with vain design,
New Babels, had they wherewithal, would build.
Others came single; he, who to be deem'd
A god, leap'd fondly into Ætna flames,
Empedocles; and he, who, to enjoy
Plato's Elysium, leap'd into the sea,
Cleombrotus; and many more too long,
Embryos and idiots, eremites and friars
White, black, and gray, with all their trumpery.
Here pilgrims roam, that stray'd so far to seek

Et sur des plans détruits bâtit des plans nouveaux :
De ses foibles réseaux ainsi l'insecte agile
Reprend les fils rompus et la trame fragile.
Vains efforts! au milieu des clameurs et des ris,
Ils vont se débattant à travers des débris :
D'un rêve ambitieux trop juste récompense!
Un autre, nourrissant son avare espérance,
Veille près d'un creuset, et, couvant son trésor,
Demande qu'un plomb vil se convertisse en or;
Mais bientôt, trahissant son attente affamée,
Le perfide métal s'évapore en fumée.
D'autres vont étalant un luxe ambitieux,
De superbes jardins, des marbres précieux;
Mais autour d'eux (ainsi le veut la Providence)
Tout est désert : par-tout règne un profond silence;
Sous leurs lambris dorés languit le triste Orgueil;
L'indifférent Oubli seul en garde le seuil;
Et la nymphe aux cent voix, pour eux seuls plus discrète,
Passe, les yeux fermés, et baissant sa trompette.
Bientôt dans leur palais l'ennui vient les saisir;
Et, comme sans témoins, leur luxe est sans plaisir.
Enfin, tous de leurs noms veulent laisser la trace :
Le sable les reçoit, et le vent les efface.
  Dans ce vaste séjour erroit l'ange infernal,
Lorsqu'à travers la nuit, du rayon matinal
La timide lueur à ses yeux se présente.
Il dirige ses pas vers la clarté naissante :
Tout-à-coup à ses yeux, par l'aurore éclairés,
Se découvrent de loin d'innombrables degrés,
Des célestes palais escalier magnifique.
Au-dessus s'élevoit un superbe portique
Qui défie en grandeur tout le luxe des rois :
L'or et le diamant y brillent à-la-fois;
De cailloux précieux le portail étincelle;
Nul pinceau ne sauroit en tracer le modèle :
Moins brillante autrefois vous montiez vers les cieux,
Échelle de Jacob, degrés mystérieux,
Où son œil croyoit voir, des demeures des anges,
Descendre et remonter les célestes phalanges,
Quand, frappé tout-à-coup de ce rêve étonnant,
Les regards éblouis et le front rayonnant,
Il s'écria : « Je vois les portes éternelles! »
Quelquefois, rappelée aux voûtes immortelles,
L'échelle disparoît : une mer de clarté,
Et de nacre liquide, et d'albâtre argenté,
Roule au-dessous des flots d'une onde éblouissante.
Sur cette vaste mer, au loin resplendissante,
Les élus sont portés, de ce terrestre lieu,
Entre les bras d'un ange, ou sur un char de feu.
  Alors, dans tout l'éclat de sa magnificence,
Descendoit suspendu cet escalier immense,
Soit pour braver Satan, soit afin que son cœur
Sentît plus vivement la perte du bonheur :
A ce riche portail de la céleste voûte
Répondoit une longue et spacieuse route
Qui, des hauteurs du ciel, touche au riant Éden,
De nos premiers parents délicieux jardin,
Et de ce beau séjour mène au reste du monde.
De ce vaste chemin l'ouverture profonde
Surpassoit en largeur ce passage sacré,
Qui, des mains de Dieu même aux anges préparé,
Descendoit de son trône à la montagne sainte
Par qui ce Dieu, du haut de la divine enceinte,
Envoyoit à Juda les messages des cieux;

In Golgotha him dead, who lives in Heaven;
And they, who to be sure of Paradise,
Dying, put on the weeds of Dominick,
Or in Franciscan think to pass disguis'd;
They pass the planets seven, and pass the fix'd,
And that crystalline sphere whose balance weighs
The trepidation talk'd, and that first mov'd;
And now Saint Peter at Heaven's wicket seems
To wait them with his keys, and now at foot
Of Heaven's ascent they lift their feet, when lo!
A violent cross wind from either coast
Blows them transverse, ten thousand leagues awry
Into the devious air; then might ye see
Cowls, hoods, and habits, with their wearers, tost
And flutter'd into rags; then reliques, beads,
Indulgences, dispenses, pardons, bulls,
The sport of winds : all these, upwhirl'd aloft,
Fly o'er the back side of the world far off,
Into a Limbo large and broad, since call'd
The Paradise of Fools; to few unknown
Long after, now unpeopled and untrod.
  All this dark globe the Fiend found as he pass'd,
And long he wander'd, till at last a gleam
Of dawning light turn'd thither-ward in haste
His travell'd steps : far distant he descries
Ascending by degrees magnificent
Up to the wall of Heaven a structure high;
At top whereof, but far more rich, appear'd
The work as of a kingly palace-gate,
With frontispiece of diamond and gold
Embellish'd; thick with sparkling orient gems
The portal shone, inimitable on earth
By model, or by shading pencil, drawn.
The stairs were such, as whereon Jacob saw
Angels ascending and descending, bands
Of guardians bright, when he from Esau fled
To Padan-Aram, in the field of Luz,
Dreaming by night under the open sky,
And waking cried : This is the gate of Heaven!
Each stair mysteriously was meant, nor stood
There always, but drawn up to Heaven sometimes
Viewless; and underneath a bright sea flow'd,
Of jasper, or of liquid pearl, whereon
Who after came from earth, sailing arriv'd,
Wafted by Angels, or flew o'er the lake
Rapt in a chariot drawn by fiery steeds.
  The stairs were then let down, whether to dare
The Fiend by easy' ascent, or aggravate
His sad exclusion from the doors of bliss :
Direct against which open'd from beneath,
Just o'er the blissful seat of Paradise,
A passage down to the' Earth, a passage wide,
Wider by far than that of after-times
Over mount Sion, and, though that were large,
Over the Promis'd Land, to God so dear;
By which, to visit oft those happy tribes,
On high behests his Angels to and fro
Pass'd frequent, and his eye with choice regard

Voyoit l'heureux Jourdain, délices de ses yeux,
Et, jusqu'aux bords du Nil, de sa race chérie,
De l'aurore au couchant, contemploit la patrie.
Non moins large, s'ouvroit ce lumineux chemin
Où l'Éternel lui-même a posé de sa main
Les digues de la nuit, pareilles aux limites
Qu'à la fureur des mers sa puissance a prescrites.
Là s'arrête Satan; et du premier degré
D'où cette échelle d'or monte au parvis sacré,
Il regarde, et de loin, dans la vaste étendue,
Parcourt de l'univers la pompe inattendue :
Ses yeux ont d'un regard saisi le monde entier.
Tel l'adroit éclaireur qui, par un noir sentier,
Poursuivant dans la nuit sa course périlleuse,
Marche, et gagne d'un mont la hauteur sourcilleuse
Que déja vient frapper le rayon du matin;
S'arrête, admire, embrasse un immense lointain,
Des pays inconnus, leur riche capitale,
Et de ses hautes tours la pompe impériale :
Tel Satan contemploit ce monde merveilleux,
Qui, même après le ciel, étonne encor ses yeux;
Mais le dépit sur-tout en secret le dévore,
En admirant la main du Dieu qui le décore.
Bien au-dessus des lieux que la nuit a voilés,
Il découvre, il parcourt les mondes étoilés,
Depuis les deux bassins où l'équitable Astrée
Et des jours et des nuits balance la durée,
Jusqu'au belier fameux par sa riche toison,
Qui, sous son noble poids franchissant l'horizon,
Transporta sur les mers Andromède éperdue.
Enfin, d'un pôle à l'autre embrassant l'étendue,
Son œil dans sa largeur parcourt notre univers.
Soudain vers les confins de ces brillants déserts
Dont la beauté l'enflamme, et dont l'aspect l'irrite,
Son vol impatient plonge et se précipite,
Glisse d'un cours aisé dans le fluide azur,
Et traverse, en nageant dans les flots d'un air pur,
Ces globes dont chacun, sous sa voûte profonde,
De loin paroît un astre, et de près est un monde,
Peut-être une île heureuse, et telle qu'en son sein
La mer vit d'Hespérus le superbe jardin :
Lieux charmants, qui peut-être ont aussi leurs prairies,
Leurs vallons, leurs forêts, et leurs plaines fleuries.
Il les voit, les approche, et ne s'informe pas
Quel peuple heureux habite en ces heureux climats.
Mais, parmi tant d'objets de sa surprise extrême,
Le soleil, en éclat presque égal au ciel même,
Du monde à ses regards éclipse la grandeur :
Il vole, il veut de près contempler sa splendeur;
Autour de lui, brillant de sa magnificence,
Les mondes sont placés à leur juste distance :
Tous suivent, sous ses lois, leur cours respectueux.
De son trône éternel l'astre majestueux
En torrents enflammés leur verse la lumière :
Tous, d'accord avec lui, poursuivent leur carrière;
Et, dans ce grand concert, réglant sur lui leur cours
Nous mesurent les ans, et les mois, et les jours.
C'est toi, soleil, c'est toi dont l'action puissante
Les soumet en secret à ta force agissante;
Soit qu'ils soient attirés vers ta source de feu,
Soit qu'à tous ces sujets dont tu parois le dieu,
Un fluide éthéré, qui vers toi les entraîne,
Imprime fortement ta vertu souveraine,
Pénètre jusqu'au centre, et, par un doux pouvoir,
A leurs orbes errants apprenne à se mouvoir.
Satan vient; sur ce globe, étonnante merveille,

From Paneas, the fount of Jordan's flood,
To Beërsaba, where the Holy Land
Borders on Egypt and the' Arabian shore;
So wide the opening seem'd, where bounds were set
To darkness, such as bound the ocean wave.
Satan from hence, now on the lower stair,
That scal'd by steps of gold to Heaven-gate,
Looks down with wonder at the sudden view
Of all this world at once. As when a scout,
Through dark and desert ways with peril gone
All night, at last by break of cheerful dawn
Obtains the brow of some high-climbing hill,
Which to his eye discovers unaware
The goodly prospect of some foreign land
First seen, or some renown'd metropolis
With glistering spires and pinnacles adorn'd,
Which now the rising sun gilds with his beams:
Such wonder seiz'd, though after Heaven seen,
The Spirit malign, but much more envy seiz'd,
At sight of all this world beheld so fair.
Round he surveys (and well might, where he stood
So high above the circling canopy
Of night's extended shade) from eastern point
Of Libra to the fleecy star that bears
Andromeda far off Atlantic seas,
Beyond the' horizon; then from pole to pole
He views in breadth, and without longer pause
Down right into the world's first region throws
His flight precipitant, and winds with ease
Through the pure mediate air his oblique way
Amongst innumerable stars, that shone
Stars distant, but nigh hand seem'd other worlds;
Or other worlds they seem'd, or happy isles,
Like those Hesperian gardens fam'd of old,
Fortunate fields, and groves, and flowery vales,
Thrice happy isles; but who dwelt happy there
He staid not to inquire.
Above them all
The golden Sun, in splendour likest Heaven,
Allur'd his eye; thither his course he bends
Through the calm firmament, (but up or down,
By centre or eccentric, hard to tell,
Or longitude,) where the great luminary
Aloof the vulgar constellations thick,
That from his lordly eye keep distance due,
Dispenses light from far; they, as they move
Their starry dance in numbers that compute
Days, months, and years, towards his all-cheering lamp
Turn swift their various motions, or are turn'd
By his magnetic beam, that gently warms
The universe, and to each inward part
With gentle penetration, though unseen,
Shoots invisible virtue even to the deep;
So wondrously was set his station bright.
There lands the Fiend, a spot like which perhaps
Astronomer in the sun's lucent orb

Il aborde, et jamais une tache pareille
Sur son disque éclatant n'apparut à nos yeux.
Satan se plaît à voir ce monde radieux;
La terre n'offre point de matière si rare.
Aux plus brillants métaux si l'homme la compare,
C'est un océan d'or, c'est une mer d'argent;
Si des pierres de prix font son éclat changeant,
C'est l'escarboucle ardent, le rubis, la topaze;
De tous ces feux unis l'astre éclatant s'embrase :
Sur le sein du grand-prêtre, autour du nom de Dieu,
Jadis étinceloient moins de gerbes de feu;
Notre pensée enfin imagine moins belle
Cette pierre, l'objet d'une attente éternelle,
Et qui, peut-être un jour ouvrage du hasard,
A lassé jusqu'ici tous les efforts de l'art;
De cet art qui, fixant sa mobile substance,
Du mercure indocile a dompté l'inconstance,
Et, courant l'arracher à l'abîme des mers,
A ce nouveau Protée a su donner des fers :
Tant l'art humain ajoute aux merveilles du monde!
Faut-il donc s'étonner qu'en sa marche féconde
Le soleil, de ses feux épanchant le trésor,
Roule des flots d'argent et des rivières d'or,
Lorsque, si loin des cieux, ce roi de la nature
En riches diamants durcit la fange impure,
Donne aux métaux, empreints de ses vives chaleurs,
Le prix de la matière et l'éclat des couleurs;
Vains trésors, comparés à leur auteur suprême!
L'or et le diamant, l'art, la nature même,
Ce qu'enferment la terre et l'humide séjour,
Pâlit près d'un rayon du grand astre du jour.
Satan, sans s'éblouir, voit tous ces grands spectacles.
De la hauteur des cieux, sans ombre, sans obstacles,
Son œil possède au loin l'immensité des airs :
Et tel qu'à l'équateur cet œil de l'univers
Darde en rayons directs sa flamme verticale,
Telle, des champs du ciel parcourant l'intervalle,
Dans les flots transparents d'un air pur et vermeil,
Monte droit vers Satan la clarté du soleil;
Et l'ange de la nuit, nageant dans la lumière,
Commande d'un regard à la nature entière.
Alors il voit un ange, un ange radieux
Que Jean a vu depuis dans ce globe de feux.
Tourné vers le soleil, dont lui-même est l'image,
L'ange aux yeux de Satan dérobe son visage;
Mais son corps éclatoit de célestes beautés.
Deux ailes, en flottant, brilloient à ses côtés;
Des rayons les plus purs qu'il a choisis lui-même,
Il tressa pour son front son riche diadème;
Et sur son corps d'albâtre étalant leur trésor,
Ses longs cheveux pendants tomboient en boucles d'or;
Pensif, il méditoit le grand ordre du monde.
Satan dans ses projets prétend qu'il le seconde,
Lui montre cet Éden, ces bocages si beaux,
Où doit finir sa course, où naquirent nos maux.
D'abord il se déguise, et l'adroite imposture
D'un ange lumineux lui prête la figure,
Mais d'un ange qui siége au second rang des cieux.
La céleste jeunesse étincelle en ses yeux,
Répand sur tout son corps sa grace enchanteresse;
De ses dehors trompeurs rien ne trahit l'adresse.
L'or couronne son front; de ses cheveux mouvants
Chaque boucle se joue et flotte au gré des vents,
Et, de l'arc radieux des voûtes éternelles,
L'or, la pourpre et l'azur ont nuancé ses ailes.
Son front, son air, ses traits, d'un ange ont la fraîcheur
Sa robe retroussée annonce un voyageur;
Sa baguette d'argent dans sa main se balance;

Through his glaz'd optic tube yet never saw.
The place he found beyond expression bright,
Compar'd with aught on earth, metal or stone;
Not all parts like, but all alike inform'd
With radiant light, as glowing iron with fire;
If metal, part seem'd gold, part silver clear;
If stone, carbuncle most or chrysolite,
Ruby or topaz, to the twelve that shone
In Aaron's breast-plate, and a stone besides
Imagin'd rather oft than elsewhere seen,
That stone, or like to that, which here below
Philosophers in vain so long have sought,
In vain, though by their powerful art they bind
Volatile Hermes, and call up unbound
In various shapes old Proteus from the sea,
Drain'd through a limbec to his native form.
What wonder then if fields and regions here
Breathe forth elixir pure, and rivers run
Potable gold, when with one virtuous touch
The' arch-chymic Sun, so far from us remote,
Produces, with terrestial humour mix'd,
Here in the dark so many precious things
Of colour glorious, and effect so rare?
Here matter new to gaze the Devil met
Undazzled; far and wide his eye commands,
For sight no obstacle found here, nor shade,
But all sun-shine, as when his beams at noon
Culminate from the equator, as they now
Shot upward still direct, whence no way round
Shadow from body' opaque can fall : and the' air,
No where so clear, sharpen'd his visual ray
To objects distant far, whereby he soon
Saw within ken a glorious angel stand,
The same whom John saw also in the Sun :
His back was turn'd, but not his brightness hid;
Of beaming sunny rays a golden tiar
Circled his head, nor less his locks behind
Illustrious on his shoulders, fledg'd with wings,
Lay waving, round; on some great charge employ'd
He seem'd, or fix'd in cogitation deep.
Glad was the Spirit impure, as now in hope
To find who might direct his wandering flight
To Paradise, the happy seat of Man,
His journey's end and our beginning woe.
But first he casts to change his proper shape,
Which else might work him danger or delay :
And now a stripling cherub he appears,
Not of the prime, yet such as in his face
Youth smil'd celestial, and to every limb
Suitable grace diffus'd, so well he feign'd.
Under a coronet his flowing hair
In curls on either cheek play'd; wings he wore,
Of many a colour'd plume, sprinkled with gold;
His habit fit for speed succinct, and held

Son port est assuré, noble est sa contenance.
Il marche; sans le voir, le chérubin l'entend :
Averti par l'oreille, il se tourne à l'instant.
L'archange d'Uriel reconnoît le visage;
Uriel, que jadis plus d'un noble message
Honora dans les cieux; le brillant Uriel,
L'un des sept séraphins qui, devant l'Éternel,
D'un regard attentif, d'une oreille exercée,
Dans un mot, un clin d'œil, devinent sa pensée;
Et de la cour céleste au séjour des humains
Courent exécuter ses ordres souverains,
Voyagent sur la terre ou s'élancent sur l'onde,
Et des décrets du ciel avertissent le monde.
« Chérubin, dit Satan, ton nom est Uriel :
Je te connois; je vois ce messager du ciel
Dont Dieu même empruntoit les yeux et les oreilles;
Qui proclame ses lois, annonce ses merveilles;
Et même, en ce moment, ambassadeur de Dieu,
Peut-être il t'envoya vers ce monde de feu.
Moi, simple voyageur dans ces nouvelles plages,
Heureux, je viens jouir de ses nouveaux ouvrages.
L'homme, de ses travaux le plus cher à ses yeux,
L'homme excite sur-tout mon desir curieux;
C'est pour lui qu'il créa cette voûte azurée;
Pour lui j'ai quitté seul les champs de l'empyrée.
O brillant séraphin, guide mes pas errants :
Enseigne-moi, parmi ces mondes différents,
Lequel habite l'homme, ou si, changeant d'asile,
Chaque orbe tour-à-tour devient son domicile;
Qu'en voyant les heureux que l'Éternel a faits,
Je l'admire en silence, ou chante ses bienfaits.
Touché de son amour, frappé de sa puissance,
Trop heureux qui, pour lui plein de reconnoissance,
Peut l'honorer dans l'homme en ce vaste univers,
Dans le palais des cieux, au gouffre des enfers,
Des anges révoltés la demeure éternelle!
Sans doute à remplacer leur race criminelle
Il a destiné l'homme; et le ciel réparé
Nous verra plus heureux, et lui mieux adoré.
Son règne est toujours juste, et sa loi toujours sage. »
De ce faux séraphin tel est le faux langage.
Uriel est trompé : trop pardonnable erreur!
Quel ange ou quel mortel peut lire au fond du cœur ?
L'œil de Dieu le peut seul; mais souvent sa puissance
Laisse errer dans la nuit l'hypocrite licence,
Et par sa volonté, du moins par son aveu,
Elle parcourt la terre, entre dans le saint lieu.
Hélas! c'est vainement que la sagesse veille!
Trop souvent le soupçon à sa porte sommeille;
Et, follement tranquille en sa sécurité
Abandonne son poste à la simplicité;
A la simplicité, dont la bonté crédule
Trouve un air d'innocence au mal qu'on dissimule.
Tel est son sort : tel fut le destin d'Uriel;
Lui, le plus clairvoyant des ministres du ciel!
De son cœur généreux écoutant la droiture,
Sa franchise, en ces mots, répond à l'imposture :
« Quand une noble ardeur t'amène dans ce lieu,
Pour voir, pour adorer les chefs-d'œuvre de Dieu,
Je ne puis te blâmer, ô le plus beau des anges!
Non, ton zèle plutôt mérite mes louanges,
O toi qui, t'arrachant aux délices du ciel,
Viens dans ces lieux lointains admirer l'Éternel,
Et savoir par tes yeux ce que d'autres peut-être,

Before his decent steps a silver wand,
He drew not nigh unheard; the angel bright,
Ere he drew nigh, his radiant visage turn'd,
Admonish'd by his ear, and straight was known
The arch-angel Uriel, one of the seven
Who in God's presence, nearest to his throne,
Stand ready at command, and are his eyes
That run through all the heavens, or down to the' earth
Bear his swift errands over moist and dry,
O'er sea and land : him Satan thus accosts :
« Uriel, for thou of those seven Spirits, that stand
In sight of God's high throne, gloriously bright,
The first art wont his great authentic will
Interpreter through highest Heaven to bring;
Where all his sons thy embassy attend;
And here art likeliest by supreme decree
Like honour to obtain, and as his eye
To visit oft this new creation round;
Unspeakable desire to see, and know
All these his wondrous works; but chiefly Man,
His chief delight and favour, him for whom
All these his works so wondrous he ordain'd,
Hath brought me from the quires of Cherubim
Alone thus wandering. Brightest Seraph, tell
In which of all these shining orbs hath Man
His fixed seat, or fixed seat hath none,
But all these shining orbs his choice to dwell;
That I may find him, and with secret gaze
Or open admiration him behold,
On whom the great Creator hath bestow'd
Worlds, and on whom hath all these graces pour'd;
That both in him and all things, as is meet,
The universal Maker we may praise;
Who justly hath driven out his rebel foes
To deepest Hell, and, to repair that loss,
Created this new happy race of Men,
To serve him better : wise are all his ways! »
So spake the false dissembler unperceiv'd;
For neither man nor angel can discern
Hypocrisy; the only evil that walks
Invisible, except to God alone,
By his permissive will, through Heaven and Earth :
And oft, though Wisdom wake, Suspicion sleeps
At Wisdom's gate, and to Simplicity
Resigns her charge, while Goodness thinks no ill
Where no ill seems : which now for once beguil'd
Uriel, though regent of the Sun, and held
The sharpest-sighted Spirit of all in Heaven :
Who to the fraudulent impostor foul,
In his uprightness, answer thus return'd.
« Fair angel, thy desire, which tends to know
The works of God, thereby to glorify
The great Work-master, leads to no excess
That reaches blame, but rather merits praise
The more it seems excess, that led thee hither
From thy empyreal mansion thus alone :
To witness with thine eyes what some perhaps,
Contented with report, hear only' in Heaven.

Sans s'exiler du ciel, pourront bientôt connoître.
Qu'il est bon, qu'il est grand dans ses nobles travaux,
Celui qui donne l'être à ces mondes nouveaux!
Qu'il est doux de les voir, d'en garder la mémoire!
Mais qui pourra compter ces témoins de sa gloire?
Et combien sa sagesse éclate en ses bienfaits,
Dont il cache la cause et montre les effets!
Moi-même en fus témoin, lorsque la masse immense,
Informe et brute encor, parut en sa présence.
Le chaos l'entendit; à sa puissante voix,
L'abîme en mugissant obéit à ses lois.
Mais la nuit s'étendoit sur la nature entière;
Dieu dit: Que le jour luise! Il dit, tout fut lumière;
L'ordre naquit du trouble; on vit chaque élément
A son poste marqué courir docilement:
Chacun selon son poids, l'air, l'eau, le feu, la terre,
A leur place arrêtés, suspendirent leur guerre:
Chacun eut son empire, et chacun son emploi;
Ils marchent, asservis à leur constante loi.
Le reste, dans l'espace en poursuivant sa route,
Courut d'un mur solide environner la voûte.
Vois ces champs azurés, que des rayons si doux
D'une pâle lueur éclairent près de nous;
C'est la terre qui roule, à sa marche fidèle:
Ce feu n'est pas le sien, mais il brille pour elle;
Sans lui, cet hémisphère, où le foible jour luit,
Comme l'autre moitié rentreroit dans la nuit.
Mais ce point lumineux, la lune (ainsi se nomme
Cet astre consolant et si propice à l'homme),
De ses feux empruntés lui prête les secours.
C'est elle qui des mois lui mesure le cours:
Toujours renouvelée et toujours décroissante,
Elle change trois fois sa figure inconstante;
Et, recouvrant ses feux dans son tour diligent,
Elle chasse la nuit, de son sceptre d'argent.
Vois plus loin ce séjour peu vaste, mais fertile:
Là, des premiers humains est le riant asile;
Ces champs sont leur jardin, et ces bois leurs berceaux;
Un facile chemin mène à ces lieux si beaux.
Pars: mon devoir ici demande ma présence. »
Il dit, et se détourne. En un profond silence,
Le fier Satan s'incline; ainsi l'honneur des rangs
Distingue dans les cieux les ordres différents.
Utile et saint devoir, dont la douce puissance,
Inspirant le respect, nourrit l'obéissance.
Il part, vole, dans l'air trace un large sillon,
Se roule vers la terre en brillant tourbillon;
Et ne s'arrête pas, dans l'ardeur qui l'anime,
Que du pompeux Niphate il n'ait touché la cime.

LIVRE IV.

La vue d'Éden et du lieu où Satan doit exécuter l'attentat qu'il a projeté contre Dieu et contre l'homme commence à l'intimider; il se trouve agité de plusieurs passions, d'envie, de crainte, et de désespoir; mais il se confirme dans le mal, et s'avance vers le paradis. Description de la montagne au haut de laquelle il est situé. Il franchit tous les obstacles, se transforme en vautour, et se perche sur l'arbre de vie, qui s'élevoit au-dessus de tous. Peinture de ce jardin délicieux. Satan considère Adam et Ève. La noblesse de leur figure et le bonheur de leur état le frappent d'étonnement; il persiste dans la résolution de travailler à leur ruine. Pour les mieux connoître, il épie en secret leurs discours. Par ce qu'il les entend dire, il apprend qu'il leur étoit défendu, sous peine de mort, de manger du fruit de l'arbre de la science; il fonde là-dessus le plan de sa tentation, et se propose de les engager à la désobéissance. Il diffère son attaque, afin de s'instruire plus particulièrement de leur état, avant que de rien entre-

For wonderful indeed are all his works,
Pleasant to know, and worthiest to be all
Had in remembrance always with delight;
But what created mind can comprehend
Their number, or the wisdom infinite
That brought them forth, but hid their causes deep?
I saw when at his word the formless mass,
This world's material mould, came to a heap:
Confusion heard his voice, and wild uproar
Stood rul'd, stood vast infinitude confined;
Till at his second bidding darkness fled,
Light shone, and order from disorder sprung:
Swift to their several quarters hasted then
The cumbrous elements, earth, flood, air, fire;
And this etherial quintessence of Heaven
Flew upward, spirited with various forms,
That roll'd orbicular, and turn'd to stars
Numberless, as thou seest, and how they move;
Each had his place appointed, each his course;
The rest in circuit walls this universe.
Look downward on that globe, whose hither side
With light from hence, though but reflected, shines;
That place is earth, the seat of Man; that light
His day, which else, as the' other hemisphere,
Night would invade; but there the neighbouring Moon
(So call that opposite fair star) her aid
Timely interposes, and her monthly round
Still ending, still renewing, through mid Heaven,
With borrow'd light her countenance triform
Hence fills and empties to enlighten the' Earth,
And in her pale dominion checks the night.
That spot, to which I point, is Paradise,
Adam's abode; those lofty shades, his bower.
Thy way thou canst not miss; me mine requires. »
Thus said, he turn'd; and Satan, bowing low,
As to superior Spirits is wont in Heaven,
Where honour due and reverence none neglects,
Took leave, and toward the coast of earth beneath,
Down from the' ecliptic, sped with hop'd success,
Throws his steep flight in many an aery wheel;
Nor staid, till on Niphates' top he lights.

BOOK IV.

Satan, now in prospect of Eden, and nigh the place where he must now attempt the bold enterprise which he undertook alone against God and man, falls into many doubts with himself, and many passions, fear, envy, and despair; but at length confirms himself in evil; journeys on to paradise, whose outwardprospect and situation is described; overleaps the bounds; sits in the shape of a cormorant on the tree of life, as highest in the garden, to look about him. The garden described; Satan's first sight of Adam and Eve; his wonder at their excellent form and happy state, but with resolution to work their fall; overhears their discourse, thence gathers that the tree of knowledge was forbidden them to eat of, under penalty of death; and thereon intends to found his temptation by seducing them to transgress: then leaves them

prendre. Uriel, descendant sur un rayon du soleil, avertit Gabriel, à qui la garde des portes du paradis étoit confiée; il lui fait entendre qu'un esprit infernal s'étoit échappé; qu'il avoit passé vers l'heure de midi par sa sphère, sous la forme d'un ange heureux; qu'il s'étoit transporté au paradis, et que ses gestes furieux sur le mont l'avoient trahi. Gabriel promet de le trouver avant le lever du soleil. Adam et Ève s'entretiennent ensemble, et se retirent à la fin du jour pour goûter les douceurs du sommeil. Description de leur berceau; leur prière du soir. Gabriel fait faire la ronde aux esprits qui étoient de garde, et il détache deux anges vers le berceau d'Adam, de peur que le malin esprit n'entreprenne quelque chose contre nos premiers pères, sans défense pendant leur repos. Ils le trouvent à l'oreille d'Ève, occupé à la tenter dans un songe, et ils l'amènent de force vers Gabriel. Il répond fièrement, et se prépare au combat; mais, effrayé par un signe du ciel, il s'enfuit hors du paradis.

Oh! qui fera tonner ces redoutables mots
Qu'entendit dans les cieux l'inspiré de Pathmos,
Ces accents qui, pareils à la foudre qui gronde,
Répétèrent : *Malheur aux habitants du monde!*
Alors que, terrassé pour la seconde fois,
Le dragon qu'annonçoient les prophétiques voix
Vint sur la race humaine assouvir sa vengeance?
Oh! quand il peut encor préparer sa défense,
Pourquoi l'homme, entouré d'un piége insidieux,
N'est-il pas averti par cette voix des cieux?
Instruit par ce signal de l'approche du traître,
L'homme à l'ange perfide eût échappé peut-être.
Le temps presse : Satan, son adroit tentateur,
Hélas! et quelque jour son lâche accusateur,
Pour la première fois vient troubler son asile,
Et sur ce couple heureux, innocent et fragile,
Venger par leur trépas l'affront de ses revers,
La perte de son trône, et sa chute aux enfers.
Le moment est venu : j'entends gronder l'orage,
L'horrible Satan vient, il vient brûlant de rage;
Il hésite, il balance; et, malgré sa fierté,
De ses propres fureurs recule épouvanté :
Tels, renfermant la mort, les bronzes de la guerre
Reculent, au moment qu'ils lancent le tonnerre.
En vain du sombre abîme il croit être vainqueur;
L'enfer le suit par-tout, l'enfer brûle en son cœur :
Pour éviter l'enfer, en son désordre extrême,
Malheureux, il voudroit s'arracher à lui-même.
Le remords se réveille avec le désespoir.
N'osant se souvenir, et tremblant de prévoir,
De son ancien éclat la mémoire importune
D'un bonheur qui n'est plus accroît son infortune.
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il va devenir,
Pour des crimes plus grands un plus triste avenir,
Dieu, maître bienfaisant et vengeur implacable;
Tout l'effraie ou l'aigrit, le menace ou l'accable.
Tantôt du frais Éden l'aspect délicieux
Offre à son œil jaloux ses champs rivaux des cieux;
Tantôt de l'empyrée il contemple la voûte;
Tantôt ce beau soleil, au plus haut de sa route,
Épanchant de son trône un torrent de clartés,
Blesse de son éclat ses regards irrités :
Il gémit; et, cédant à sa douleur profonde,
Il adresse ces mots au grand astre du monde :
« Globe resplendissant, majestueux flambeau,
Toi qui sembles le Dieu de ce monde nouveau,
Toi dont le seul aspect fait pâlir les étoiles,
Et commande à la nuit de replier ses voiles,
Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi,
Toi qui charmes le monde, et n'affliges que moi,
Soleil, que je te hais! et combien ta lumière
Réveille les regrets de ma splendeur première!
Hélas! sans ma révolte, assis au haut des cieux,

awhile to know further of their state by some other means. Meanwhile Uriel descending on a sunbeam warns Gabriel, who had in charge the gate of paradise, that some evil spirit had escaped the deep, and passed at noon by his sphere in the shape of a good angel down to paradise, discovered after by his furious gestures in the mount. Gabriel promises to find him ere morning. Night coming on, Adam and Eve discourse of going to their rest: their bower described; their evening-worship. Gabriel, drawing forth his bands of night-watch to walk the round of paradise, appoints two strong angels to Adam's bower, lest the evil spirit should be there doing some harm to Adam or Eve sleeping; there they find him at the ear of Eve, tempting her in a dream, and bring him, though unwilling, to Gabriel: by whom questioned, he scornfully answers; prepares resistance; but, hindered by a sign from heaven, flies out of paradise.

O for that warning voice, which he, who saw
The' Apocalypse, heard cry in heaven aloud,
Then when the Dragon, put to second rout,
Came furious down to be reveng'd on men,
Woe to the inhabitants on earth! that now,
While time was, our first parents had been warn'd
The coming of their secret foe, and 'scap'd,
Haply so 'scap'd his mortal snare : for now
Satan, now first inflam'd with rage, came down,
The tempter ere the' accuser of mankind,
To wreak on innocent frail man his loss
Of that first battle, and his flight to hell :
Yet, not rejoicing in his speed, though bold,
Far off and fearless, nor with cause to boast,
Begins his dire attempt; which nigh the birth,
Now rolling boils in his tumultuous breast,
And like a devilish engine back recoils
Upon himself; horror and doubt distract
His troubled thoughts, and from the bottom stir
The hell within him; for within him hell
He brings, and round about him, nor from hell
One step, no more than from himself, can fly
By change of place : now conscience wakes despair,
That slumber'd; wakes the bitter memory
Of what he was, what is, and what must be
Worse; of worse deeds worse sufferings must ensue.
Sometimes towards Eden, which now in his view
Lay pleasant, his griev'd look he fixes sad;
Sometimes towards heaven, and the full-blazing sun,
Which now sat high in his meridian tower.
Then, much revolving, thus in sighs began:
« O thou, that, with surpassing glory crown'd,
Look'st from thy sole dominion like the God
Of this new world; at whose sight all the stars
Hide their diminish'd heads; to thee I call,
But with no friendly voice, and add thy name,
O sun! to tell thee how I hate thy beams,
That bring to my remembrance from what state
I fell, how glorious once above thy sphere;
Till pride and worse ambition threw me down,
Warring in heaven against heaven's matchless king :

Un seul de mes rayons eût éclipsé tes feux;
Et sur mon trône d'or, presque égal à Dieu même,
J'aurois vu sous mes pieds ton brillant diadème.
Je suis tombé; l'orgueil m'a plongé dans les fers;
Il m'a fermé les cieux et creusé les enfers.
Sujet, ingrat enfant, devois-je méconnoître
Ce Dieu, mon bienfaiteur, encor plus que mon maître?
Près de son trône assis, le vîmes-nous jamais
Nous reprocher ses dons, nous plaindre ses bienfaits?
Des hymnes, de l'encens pour ce monarque auguste,
Quelle tâche plus douce, et quel tribut plus juste?
Je pervertis ses dons, je me fis son rival;
Je crus qu'encore un pas, je marchois son égal:
De ses faveurs sans fin craignant la dette immense,
Je secouai le poids de la reconnoissance...
Malheureux que je suis! n'ai-je pas dû savoir
Qu'un cœur tendre jamais ne craint de recevoir?
Aimer, c'est reconnoître; et mon amour fidèle
Seul put payer d'un Dieu la bonté paternelle;
Qu'il est doux, quand ses dons renaissent tous les jours,
Et de rendre sans cesse, et de devoir toujours!
Pourquoi fus-je placé si près du rang suprême?
Hélas! tout mon malheur est né du bonheur même;
Plus éloigné du trône, il n'eût pu me tenter:
Le foible se soumet, le puissant veut monter.
Oui, l'orgueil du pouvoir me conduisit au crime;
Je prétendis au trône, et tombai dans l'abîme.
Mais quoi! de sa puissance enivré comme moi,
Quelque autre auroit peut-être osé braver son roi,
Et suivant de l'orgueil l'amorce enchanteresse,
Auroit dans ses complots entraîné ma foiblesse?
Mais non; de mes égaux aucun n'a succombé;
Tous sont restés debout; moi seul je suis tombé.
Mais Dieu des mêmes dons m'accorda-t-il l'usage?
Oui, ce Dieu donne à tous même force en partage.
Et de quoi donc me plaindre, et qui donc accuser?
Non, rien ne te manqua, rien ne peut t'excuser.
Peut-être en s'égarant ton cœur ne fut pas libre?
Il l'étoit, et toi seul as rompu l'équilibre.
Dieu signale pour tous son amour paternel.
Eh bien! qu'il soit maudit cet amour si cruel,
Cet amour qui, pour moi plus fatal que sa haine,
M'accable sous le poids d'une éternelle peine!
Dieu maudit! ah! plutôt sois maudit mille fois,
Toi, sujet révolté qui, coupable par choix,
As de ta liberté fait un indigne usage:
Dieu fit ta liberté, tes maux sont ton ouvrage.
Où me cacher? où fuir son pouvoir souverain,
Son œil inévitable, et sa terrible main?
Sa puissance est sans borne, et mon malheur l'égale.
Vainement j'ai brisé ma prison infernale:
Ah! l'enfer véritable est au fond de mon cœur;
Lui-même est un enfer creusé par ma fureur;
Gouffre plus effrayant, plus dévorant abîme,
Que l'antre épouvantable où m'a plongé le crime;
Près de lui, je le sens, l'enfer même est un ciel.
« Eh bien! sois repentant, si tu fus criminel:
N'est-il plus de remords, ou n'est-il plus de grace?
Devant le Dieu vengeur fais plier ton audace...
Moi, plier! ce mot seul est un affront pour moi.
Que diroient ces guerriers dont j'ai séduit la foi?
Ah! quand ils m'opposoient à ce Dieu que je brave,
Leur ai-je donc promis de revenir esclave?
Dois-je, aux pieds du tyran me courbant en leur nom,
Au lieu de la vengeance, implorer le pardon?
Ah! si je dus prétendre à leur obéissance,
C'étoit sur les débris de sa toute-puissance;
Et quand à pardonner il pourroit consentir,
Le pardon seroit court comme le repentir:
Satan s'indigneroit d'avoir obtenu grace.

Ah, wherefore! he deserv'd no such return
From me, whom he created what I was
In that bright eminence, and with his good
Upbraided none; nor was his service hard.
What could be less, than to afford him praise,
The easiest recompense, and pay him thanks,
How due! yet all his good prov'd ill in me,
And wrought but malice; lifted up so high
I 'sdain'd subjection, and thought one step higher
Would set me highest, and in a moment quit
The debt immense of endless gratitude,
So burdensome still paying, still to owe,
Forgetful what from him I still receiv'd,
And understood not that a grateful mind
By owing owes not, but still pays, at once
Indebted and discharg'd; what burden then?
O had his powerful destiny ordain'd
Me some inferior angel, I had stood
Then happy; no unbounded hope had rais'd
Ambition. Yet why not? some other power
As great might have aspir'd, and me, though mean,
Drawn to his part; but other powers as great
Fell not, but stand unshaken, from within
Or from without, to all temptations arm'd.
Hadst thou the same free will and power to stand?
Thou hadst: whom hast thou then or what to' accuse,
But Heaven's free love, dealt equally to all?
Be then his love accurs'd, since love or hate,
To me alike, it deals eternal woe.
Nay, curs'd be thou; since against his thy will
Chose freely what it now so justly rues.
Me miserable! which way shall I fly
Infinite wrath, and infinite despair?
Which way I fly is hell; myself am hell;
And, in the lowest deep, a lower deep
Still threatening to devour me opens wide,
To which the hell I suffer seems a heaven.
« O, then, at last relent: is there no place
Left for repentance, none for pardon left?
None left, but by submission; and that word
Disdain forbids me, and my dread of shame
Among the spirits beneath, whom I seduc'd
With other promises and other vaunts
Than to submit, boasting I could subdue
The' Omnipotent. Ah me! they little know
How dearly I abide that boast so vain,
Under what torments inwardly I groan,
While they adore me on the throne of hell.
With diadem and sceptre high advanc'd,
The lower still I fall, only supreme
In misery: such joy ambition finds!
But say I could repent, and could obtain,

Assis au même rang, j'aurois la même audace;
Je briserois mes fers, et bientôt le bonheur
Se joueroit d'un serment qu'arracha le malheur.
Bientôt j'attaquerois un Dieu que je déteste,
Et ma seconde chute en seroit plus funeste.
Faut-il payer si cher cette paix d'un moment,
Qui croitroit à-la-fois ma honte et mon tourment?
Rien ne peut de l'orgueil refermer les blessures;
On pardonne les maux, mais non pas les injures.
Les traits dont m'a percé mon superbe vainqueur
Sont entrés trop avant dans le fond de mon cœur:
Notre ennemi le sait: loin de nous faire grace,
L'homme, son favori, dans son cœur nous remplace.
Il a créé pour lui ces champs délicieux;
Il donne à l'homme un monde, et nous bannit des cieux.
Adieu donc l'espérance, et la crainte avec elle!
Fuyez, lâches remords! vengeance, je t'appelle!
Que du monde entre nous l'empire soit égal:
Qu'il soit le dieu du bien, je le serai du mal.
C'en est fait, je lui voue une éternelle guerre:
Nous aurons tous les deux nos autels sur la terre;
Et ces êtres chéris, ce paradis charmant,
Seront de mon pouvoir le premier monument.»
Tandis qu'il parle ainsi, sont peints sur son visage
Le désespoir, la haine, et la jalouse rage:
Son teint, qui par trois fois a changé de couleur,
A des yeux attentifs eût révélé son cœur,
Et ses trompeurs dehors et son fatal message:
Au front des immortels brille un jour sans nuage.
Soudain il dissimule, et, composant ses traits,
Sur son front hypocrite il affecte la paix.
C'est lui qui, le premier, déguisant sa malice,
D'un semblant de vertu sut habiller le vice.
Sa feinte eût abusé les regards d'un mortel,
Mais il ne peut tromper l'œil perçant d'Uriel:
Cet œil, qui l'a conduit jusqu'aux monts d'Assyrie,
Méconnoît dans ses traits sa céleste patrie.
Quand Satan se croit seul, l'archange vigilant
A vu son air troublé, son œil étincelant,
Son geste furieux, sa marche turbulente.
Toutefois, poursuivant sa course menaçante,
Jusqu'aux plaines d'Éden Satan s'est avancé.
Il regarde; et, dans l'air doucement exhaussé,
De près s'offre à ses yeux un coteau que couronnent
De leurs rameaux touffus les bois qui l'environnent.
De ce mont chevelu les arbrisseaux nombreux
Épaississent par-tout les taillis ténébreux;
Et leur richesse inculte, et leur luxe sauvage,
De l'enceinte sacrée interdit le passage.
Plus haut, le frêne altier, le cèdre oriental,
Le palmier élancé, le pin pyramidal,
De cette scène agreste, amphithéâtre sombre,
Montant de rang en rang, jetoient ombre sur ombre.
Au-dessus, déployant leurs rameaux fastueux,
Un innombrable amas d'arbres majestueux
L'environnent par-tout d'un rempart de verdure:
Toutefois dominant cette immense clôture,
L'homme contemple au loin son empire nouveau.
Enfin, tournant en cercle au sommet du coteau,
Plus agréable aux yeux et plus utile encore,
Un choix d'arbres féconds à l'envi le décore.
Là, près du fruit naissant la fleur s'épanouit:

By act of grace, my former state; how soon
Would highth recal high thoughts, how soon unsay
What feign'd submission swore? Ease would recant
Vows made in pain, as violent and void.
For never can true reconcilement grow,
Where wounds of deadly hate have pierc'd so deep:
Which would but lead me to a worse relapse
And heavier fall: so should I purchase dear
Short intermission bought with double smart.
This knows my punisher; therefore as far
From granting he, as I from begging peace:
All hope excluded thus, behold, instead
Of us out-cast, exil'd, his new delight,
Mankind created, and for him this world.
So farewell hope, and with hope farewell fear,
Farewell remorse: all good to me is lost:
Evil, be thou my good: by thee at least
Divided empire with heaven's King I hold
By thee, and more than half perhaps will reign;
As man, ere long, and this new world shall know.»
Thus while he spake, each passion dimm'd his face,
Thrice chang'd with pale ire, envy, and despair;
Which marr'd his borrow'd visage, and betray'd
Him counterfeit, if any eye beheld:
For heavenly minds from such distempers foul
Are ever clear. Whereof he soon aware,
Each perturbation smooth'd with outward calm,
Artificer of fraud; and was the first
That practis'd falsehood under saintly show,
Deep malice to conceal, couch'd with revenge:
Yet not enough had practis'd to deceive
Uriel once warn'd; whose eye pursued him down
The way he went, and on the' Assyrian mount
Saw him disfigur'd, more than could befall
Spirit of happy sort: his gestures fierce
He mark'd and mad demeanour, then alone,
As he suppos'd, all unobserv'd, unseen.
So on he fares, and to the border comes
Of Eden, where delicious Paradise,
Now nearer, crowns with her enclosure green,
As with a rural mound, the champaign head
Of a steep wilderness, whose hairy sides
With thicket overgrown, grotesque and wild,
Access denied; and over-head up grew
Insuperable highth of loftiest shade,
Cedar, and pine, and fir, and branching palm,
A sylvan scene; and, as the ranks ascend
Shade above shade, a woody theatre
Of stateliest view. Yet higher than their tops
The verdurous wall of Paradise upsprung:
Which to our general sire gave prospect large
Into his nether empire neighbouring round:
And higher than that wall a circling row
Of goodliest trees, loaden with fairest fruit,
Blossoms and fruits at once of golden hue,
Appear'd, with gay enamell'd colours mix'd:
On which the sun more glad impress'd his beams
Than in fair evening cloud, or humid bow,
When God hath shower'd the earth; so lovely seem'd
That landscape: and of pure, now purer air

L'arbre donne et promet, l'œil espère et jouit.
Libéral envers eux de sa douce influence,
Le soleil les mûrit, les dore, les nuance,
Plus richement cent fois qu'il ne peint à nos yeux
Les nuages du soir ou l'arc brillant des cieux.
Satan vient : plus ses pas approchent du bocage,
Et plus l'air devient pur et brille sans nuage :
Air suave, air divin, et dont l'heureux pouvoir
Peut calmer tous les maux, tous, hors le désespoir!
Le printemps tout entier autour de lui respire :
Dans les champs, sur les eaux folâtre le zéphire;
Sa molle haleine exhale un air délicieux ;
Du doux bruit de son vol il anime ces lieux,
Parcourt les fruits nouveaux, baise les fleurs nouvelles;
De leur ambre en passant il embaume ses ailes,
Et court aux antres verts apprendre en murmurant
Sur quels bords il cueillit ce tribut odorant.
Ainsi, lorsqu'au nocher qui, côtoyant l'Afrique,
Laisse bien loin de lui les tours de Mozambique,
De la rive où le nord regarde l'orient,
Arrivent les parfums de ce climat riant
Où l'Arabe moissonne et l'encens et la myrrhe;
Tout-à-coup, enchanté du baume qu'il respire,
Et de la voile oisive oubliant le secours,
Il s'arrête; il se plaît à ralentir son cours;
Parfumé de l'encens que le rivage envoie,
Le vieil Océan même en a souri de joie;
Et bien loin de ces bords les heureux matelots
Hument l'air embaumé qui les suit sur les flots :
Tel jouissoit Satan : tel, marchant en silence,
Il admire ces lieux qu'afflige sa présence.
  Pensif et solitaire, il arrive à pas lents;
Pour chercher un passage il s'égare long-temps :
Sous la voûte des bois, les buissons qui l'enlacent
De leurs tissus épais l'arrêtent, l'embarrassent,
Et dérobent aux yeux, en croisant leurs rameaux,
Les vestiges de l'homme et ceux des animaux.
Seul, aux bords opposés, du côté de l'aurore,
Sous des ombrages frais, un accès reste encore :
A peine il l'aperçoit, son superbe dédain
Fuit un abord facile ; il s'élance, et soudain,
Franchissant de ces lieux l'inviolable entrée,
Il retombe, et s'abat dans l'enceinte sacrée.
Ainsi, quand le berger dort avec ses troupeaux,
Vers le foible rempart, garant de leur repos,
Terrible, aiguillonné par sa faim meurtrière,
Le loup vient, et d'un saut a franchi la barrière :
Tel le brigand nocturne assiége le trésor
Où l'avide opulence accumule son or ;
En vain d'épais barreaux, en vain le coffre avare,
Opposent un obstacle aux assauts qu'il prépare ;
Il brise le vitrage, il dépouille les toits,
Descend, pille, et remonte, affaissé sous le poids.
Tel ce premier brigand, cet archange homicide,
Aux murs chéris de Dieu livre un assaut perfide,
Monte à l'arbre de vie, arbre qui vers les cieux
Lève au-dessus de tous son front audacieux.
Sous les traits d'un vautour à la serre cruelle,
Satan n'y cherche point une vie éternelle :
Non; des êtres vivants, dans son affreux transport,
Sur l'arbre de la vie il médite la mort.
Il n'attend pas non plus que cet arbre l'inspire,
Et des vertus en lui renouvelle l'empire :
C'est un poste élevé d'où ses avides yeux
Cherchent au loin la proie où prétendent ses vœux.
Ainsi Dieu seul connoît et Dieu seul apprécie
Les véritables maux, les vrais biens de la vie :
Le reste corrompt tout, et par un sort fatal
Fait trop souvent du bien les instruments du mal ;
Ou, profanant du ciel les plus brillants ouvrages,

Meets his approach, and to the heart inspires
Vernal delight and joy, able to drive
All sadness but despair : now gentle gales,
Fanning their odoriferous wings, dispense
Native perfumes, and whisper whence they stole
Those balmy spoils. As when to them who sail
Beyond the cape of Hope, and now are past
Mozambic, off at sea north-east winds blow
Sabean odours from the spicy shore
Of Araby the blest; with such delay
Well pleas'd they slack their course, and many a league
Cheer'd with the grateful smell, old Ocean smiles :
So entertain'd those odorous sweets the Fiend,
Who came their bane : though with them better pleas'd
Than Asmodëus with the fishy fume,
That drove him, though enamour'd, from the spouse
Of Tobit's son ; and with a vengeance sent
From Media post to Egypt, there fast bound.
  Now to the' ascent of that steep savage hill
Satan had journey'd on, pensive and slow;
But further way found none; so thick entwin'd
As one continued brake, the undergrowth
Of shrubs and tangling bushes had perplex'd
All path of man or beast that pass'd that way.
One gate there only was, and that look'd East
On the' other side : which when the' arch-felon saw,
Due entrance he disdain'd; and, in contempt,
At one slight bound high over-leap'd all bound
Of hill or highest wall, and sheer within
Lights on his feet. As when a prowling wolf,
Whom hunger drives to seek new haunt for prey,
Watching where shepherds pen their flocks at eve
In hurdled cotes amid the field secure,
Leaps o'er the fence with ease into the fold :
Or as a thief, bent to unhoard the cash
Of some rich burgher, whose substantial doors,
Cross-barr'd and bolted fast, fear no assault;
In at the window climbs, or o'er the tiles :
So clomb this first grand thief into God's fold;
So since into his church lewd hirelings climb.
Thence up he flew, and on the tree of life,
The middle tree and highest there that grew,
Sat like a cormorant; yet not true life
Thereby regain'd, but sat devising death
To them who liv'd; nor on the virtue thought
Of that life-giving plant, but only us'd
For prospect what well used had been the pledge
Of immortality. So little knows
Any, but God alone, to value right
The good before him, but perverts best things
To worst abuse, or to their meanest use.
  Beneath him with new wonder now he views,

Souvent les prostitue à d'indignes usages.
Satan contemple au loin ce sol délicieux,
Et son œil sur la terre a cru revoir les cieux :
Riche de fruits, de fleurs, de ruisseaux, de verdure,
Dans une étroite enceinte il contient la nature ;
C'est le jardin de Dieu, c'est son plus doux séjour,
L'objet de ses bienfaits, l'objet de son amour.
D'Auran, dont il bordoit la plaine orientale,
Dieu même l'étendit jusqu'à la tour royale
Que les fiers Séleucus bâtirent autrefois.
Là, ses mains ont planté des arbres de son choix ;
De la terre encor vierge innocentes prémices,
L'œil, le goût, l'odorat, en faisoient leurs délices.
Plus fleuri, plus riant, et plus superbe encor,
L'arbre heureux de la vie y porte des fruits d'or :
Sources de nos malheurs, près de l'arbre de vie,
L'arbre de la science a trouvé sa patrie ;
Arbre funeste, hélas ! par lui l'ange infernal
De la source du bien fit éclore le mal.
Du côté du midi, sur sa brillante arène,
Un fleuve en cent détours s'égare dans la plaine,
Rencontre une montagne, et sans se détourner
Ses ondes, dans ses flancs, courent s'emprisonner ;
Pour dominer au loin cette riche campagne,
L'Éternel de ses mains posa cette montagne ;
Lui-même la plaça sur ses rapides eaux.
Là, du sol altéré mille secrets vaisseaux
(Ainsi Dieu l'ordonna) boivent par chaque veine
L'eau qui monte et s'élève en immense fontaine,
Et s'épanche en ruisseaux dans ce riant jardin ;
Tous vont se réunir dans un vaste bassin,
Et, se félicitant de l'art qui les rassemble,
En bruyante cascade ils retombent ensemble ;
Puis, fier et triomphant de reparoître au jour,
Le fleuve, libre enfin, les rappelle à son tour.
Tous alors, reprenant leur course vagabonde,
Partagent de nouveau le tribut de leur onde,
Parcourent cent pays, cent royaumes divers,
Dont l'inutile nom est banni de mes vers.
Mais si l'art en pouvoit retracer la peinture,
J'aimerois mieux conter comment cette onde pure
Verse en flots azurés, en nappes de saphir,
Mille brillants ruisseaux que ride le zéphyr ;
Qui tous, se défiant dans leur course rivale,
Baignent les sables d'or, la perle orientale ;
Et fuyant, s'écartant, et revenant encor,
Roulent de leur nectar le liquide trésor ;
Sous la voûte des bois, dans la plaine brillante,
Visitent chaque arbuste, abreuvent chaque plante,
Désaltèrent ces fleurs, les délices des yeux,
Ces fleurs dignes d'Éden, ces fleurs dignes des cieux :
Aux froids compartiments, aux formes régulières,
L'art n'assujettit point leurs tribus prisonnières ;
La nature, au hasard, d'une prodigue main
De la terre émaillée en a paré le sein :
L'une s'épanouit aux doux feux de l'aurore ;
Des flammes du midi cette autre se colore,
Et, fière d'étaler son calice vermeil,
S'ouvre amoureusement aux rayons du soleil ;
D'autres, aux bois touffus, au sein des forêts sombres
Dont les épais rameaux rembrunissent les ombres,
Aiment à confier leurs modestes attraits.
Source de voluptés et bientôt de regrets,
Tel étoit ce jardin riant et magnifique,
Simple et majestueux, élégant et rustique.
Là, brillent suspendus ces globes précieux
Dont le suc plaît au goût, et la couleur aux yeux :
Ces fruits d'or végétal, ces pommes délectables,
Ont dans ces lieux divins réalisé les fables.
Ailleurs, mille arbrisseaux distillent en pleurant

To all delight of human sense expos'd,
In narrow room, Nature's whole wealth; yea more,
A heaven on earth: for blissful Paradise
Of God the garden was, by him in the' East
Of Eden planted: Eden stretch'd her line
From Auran eastward to the royal towers
Of great Seleucia, built by Grecian kings,
Or where the sons of Eden long before
Dwelt in Telassar: in this pleasant soil
His far more pleasant garden God ordain'd;
Out of the fertile ground he caus'd to grow
All trees of noblest kind for sight, smell, taste;
And all amid them stood the tree of life,
High eminent, blooming ambrosial fruit
Of vegetable gold; and next to life,
Our death, the tree of knowledge, grew fast by,
Knowledge of good, bought dear by knowing ill.
Southward through Eden went a river large,
Nor chang'd his course, but through the shaggy hill
Pass'd underneath ingulf'd; for God had thrown
That mountain as his garden-mould, high rais'd
Upon the rapid current, which, through veins
Of porous earth with kindly thirst up-drawn,
Rose a fresh fountain, and with many a rill
Water'd the garden; thence united fell
Down the steep glade, and met the nether flood;
Which from his darksome passage now appears,
And now, divided into four main streams,
Runs diverse, wandering many a famous realm
And country, whereof here needs no account;
But rather to tell how, if art could tell,
How from that sapphire fount the crisped brooks,
Rolling on orient pearl and sands of gold,
With mazy error under pendant shades
Ran nectar, visiting each plant; and fed
Flowers worthy' of Paradise, which not nice art
In beds and curious knots, but nature boon
Pour'd forth profuse on hill, and dale, and plain,
Both where the morning sun first warmly smote
The open field, and where the unpierc'd shade
Imbrown'd the noontide bowers.
Thus was this place
A happy rural seat of various view,
Groves whose rich trees wept od'rous gums and balm,
Others whose fruit, burnish'd with golden rind,
Hung amiable, Hesperian fables true,
If true, here only, and of delicious taste:
Betwixt them lawns, or level downs, and flocks
Grazing the tender herb, were interpos'd;
Or palmy hillock; or the flowery lap
Of some irriguous valley spread her store,
Flowers of all hue, and without thorn the rose:

La myrrhe précieuse et le baume odorant :
L'œil voit de frais gazons, de riantes prairies,
D'heureux troupeaux tondant les pelouses fleuries,
Des palmiers ombrageant de modestes coteaux,
Des vallons émaillés : de limpides ruisseaux
Nourrissent ces trésors de leurs eaux cristallines;
Et, parmi tant de fleurs, la rose est sans épines.
Plus loin, des antres verts ignorés du soleil,
Par leur douce fraîcheur invitent le sommeil;
Sur eux rampe le lierre, ou, montant avec grace,
De ses bras tortueux la vigne les embrasse,
Et le long de leur voûte élève dans les airs
Et ses grappes de pourpre et ses feuillages verts.
Parmi ce luxe agreste, en chutes argentines,
Plus d'un ruisseau descend du sommet des collines;
Puis, au sein d'un beau lac, dont les bords festonnés
De myrtes sont couverts et de fleurs couronnés,
Va finir ses erreurs, et de ses eaux brillantes
Déploie en frais miroir les nappes transparentes.
L'eau mollement frémit, l'oiseau chante, les vents
Emportent les parfums des feuillages mouvants;
Et l'air à ces doux bruits, concerts de la nature,
Des bois harmonieux accorde le murmure.
La fable auroit cru voir les Graces, les Saisons,
S'entrelaçant en chœur, bondir sur les gazons,
Les fouler en cadence, et, Pan même à leur tête,
D'un printemps éternel y célébrer la fête :
Non, du fertile Enna les paysages frais,
Ces beaux lieux où jadis la fille de Cérès
Cueilloit en paix des fleurs bien moins brillantes qu'elle,
Quand Pluton l'enleva dans la nuit éternelle,
Et que sa mère en pleurs parcourut l'univers,
N'étoient pas si féconds, si riants et si verts.
Au bosquet de Daphné que vient baigner l'Oronte,
Aux eaux de Castalie, Éden auroit fait honte;
Ces bocages heureux qu'arrose le Triton,
Ces coteaux fortunés où Jupiter, dit-on,
Cacha Bacchus enfant et la chèvre Amalthée,
N'avoient rien de si beau dans leur île enchantée :
Enfin ce mont brûlant où l'on dit qu'autrefois
Se jouoient sur les fleurs les enfants de ses rois,
Où le Nil prend son cours, où de ses rocs d'albâtre
Le voyageur parcourt le long amphithéâtre,
Sur qui du premier homme on plaça le jardin,
N'offroit rien de pareil au véritable Éden.
Satan d'un œil jaloux contemple ces délices;
Ce séjour de plaisirs redouble ses supplices.
Parmi ceux qui peuploient ces bords voluptueux,
Un couple au front superbe, au port majestueux,
A frappé ses regards; leur noble contenance,
Leur corps paré de grace et vêtu d'innocence,
Tout en eux est céleste; et l'ange des enfers
A d'abord reconnu les rois de l'univers.
Ils l'étoient, et tous deux étoient dignes de l'être :
En eux resplendissoit l'image de leur maître.
Par amour, non par crainte, ils observent sa loi;
Ils l'adorent en père, et l'honorent en roi :
C'est de ce grand pouvoir qu'émane leur puissance,
Et leurs droits sont fondés sur leur obéissance :
Mais leur sexe diffère ainsi que leurs attraits,
Et distingue leur ame aussi bien que leurs traits :
L'un reçut la valeur et la haute sagesse;
L'autre le doux maintien, la grace enchanteresse;
Tous deux, enfants du ciel, vivent dans ce beau lieu,
Lui pour Dieu seulement, elle pour l'homme et Dieu.
Dans les yeux de l'époux la majesté respire;
Il est né pour la gloire, il est né pour l'empire.
Sur son front mâle et fier ses cheveux partagés
Voilent son cou d'albâtre; et leurs flots négligés,
Sans passer son épaule, en grappes ondoyantes
Rouloient le jais brillant de leurs touffes pendantes.
Comme un voile flottant, sans ornement, sans art,

Another side, umbrageous grots and caves
Of cool recess, o'er which the mantling vine
Lays forth her purple grape, and gently creeps
Luxuriant; meanwhile murmuring waters fall
Down the slope hills, dispers'd, or in a lake,
That to the fringed bank with myrtle crown'd
Her crystal mirror holds, unite their streams.
The birds their quire apply; airs, vernal airs,
Breathing the smell of field and grove, attune
The trembling leaves, while universal Pan,
Knit with the Graces and the Hours in dance,
Led on the' eternal spring. Not that fair field
Of Enna, where Proserpine gathering flowers,
Herself a fairer flower, by gloomy Dis
Was gather'd, which cost Ceres all that pain
To seek her through the world; nor that sweet grove
Of Daphne by Orontes, and the' inspir'd
Castalian spring, might with this Paradise
Of Eden strive; nor that Nyseian isle
Girt with the river Triton, where old Cham,
Whom Gentiles Ammon call, and Lybian Jove,
Hid Amalthea and her florid son
Young Bacchus, from his stepdame Rhea's eye;
Nor where Abassin kings their issue guard,
Mount Amara, though this by some suppos'd
True Paradise under the Ethiop line
By Nilus head, enclos'd with shining rock,
A whole day's journey high, but wide remote
From this Assyrian garden, where the fiend
Saw, undelighted, all delight, all kind
Of living creatures, new to sight and strange.
Two of far nobler shape, erect and tall,
Godlike, erect, with native honour clad,
In naked majesty seem'd lords of all :
And worthy seem'd; for in their looks divine
The image of their glorious maker shone,
Truth, wisdom, sanctitude severe and pure,
(Severe, but in true filial freedom plac'd),
Whence true authority in men; though both
Not equal, as their sex not equal seem'd;
For contemplation he and valour form'd,
For softness she and sweet attractive grace;
He for God only, she for God in him.
His fair large front and eye sublime declar'd
Absolute rule; and hyacinthine locks
Round from his parted forelock manly hung
Clustering, but not beneath his shoulders broad :
She, as a veil, down to the slender waist
Her unadorned golden tresses wore
Dishevell'd, but in wanton ringlets wav'd

La chevelure d'Ève, assemblée au hasard,
Couvroit sa belle taille, et de ses tresses blondes
Aux folâtres zéphyrs abandonnoit les ondes :
Chaque boucle ressemble à ces tendres rameaux
Dont la vigne flexible embrasse les ormeaux,
Emblème de l'appui que son sexe demande ;
Mais en obeissant, sa foiblesse commande.
L'un exige avec grace, aime avec dignité :
L'autre laisse fléchir sa modeste fierté,
Et par son amoureuse et douce résistance,
Différant le plaisir, accroît la jouissance.
Ainsi sont réunis la force et la douceur,
L'empire et la bonté, l'amour et la pudeur ;
Non point cette pudeur, enfant honteux du crime.
O triste sentiment qu'un vil orgueil anime,
Tu n'étois point alors ! un voile injurieux
Ne calomnioit point le chef-d'œuvre des cieux.
Depuis, des vêtements l'hypocrite parure,
En voilant ses trésors, outragea la nature :
La honte est arrivée, et la pudeur a fui.
L'homme oublia sa gloire en rougissant de lui ;
Et, perdant la candeur ainsi que l'innocence,
Au prix des vrais plaisirs acheta la décence :
Tels n'étoient point encor les rois de ce beau lieu.
L'un et l'autre, aux regards des anges et de Dieu,
Se présentoient sans voile ; et leur nudité sainte,
Comme elle etoit sans crime, étoit aussi sans crainte ;
Ou plutôt tous les deux ils l'ignoroient encor.
Tous deux, de leurs beautés déployant le trésor,
De leurs sexes divers le plus parfait modèle,
Des hommes le plus beau, des femmes la plus belle,
Délices l'un de l'autre, honneur du genre humain,
Erroient parmi les fleurs en se donnant la main.
Les soins de leur jardin les occupoient sans peine ;
Leur travail sans fatigue, et leur tâche sans gêne,
Par un contraste heureux rendent à ces époux
Leurs mets plus savoureux, et leur repos plus doux.
Sous un épais ombrage, aux bords d'une onde pure
Où des zéphyrs légers frémit le doux murmure,
Tous les deux étendus, à l'abri des chaleurs,
Fouloient un vert gazon paré de mille fleurs.
Grace aux soins journaliers de leurs doux exercices,
Leur soif a ses plaisirs, leur faim a ses délices :
Simple étoit leur festin ; les arbres complaisants
Eux-mêmes de leurs fruits leur offroient les présents,
Et, s'inclinant vers eux, les branches tributaires
Font hommage à leur roi de ces dons volontaires.
Quand leur faim a vécu de ce riche trésor,
Dans le sein parfumé de leur écorce d'or
Leur soif puise une eau pure ; et, par un double usage,
Le même fruit contient leur coupe et leur breuvage.
De ce charmant repas vous n'étiez pas absents,
Agréables souris, entretiens innocents !
Ni vous, du doux hymen légitimes tendresses,
Dont ce lieu solitaire enhardit les caresses !
Du souverain du monde innombrables vassaux,
Autour d'eux folâtroient les divers animaux,
Alors sujets heureux, soumis sans esclavage,
Qui depuis, s'enfonçant dans la forêt sauvage,
Dans le creux des rochers, dans le fond des déserts,
Craignent et font trembler le roi de l'univers.
Devant eux déployant sa gaîté caressante,
Le lion tient l'agneau dans sa griffe innocente ;
Ensemble se jouoient, confusément épars,
Le lynx aux yeux perçants, les ours, les léopards ;
Le lourd éléphant même à leur plaire s'empresse,
Montre tantôt sa force, et tantôt son adresse ;
Et, de sa trompe agile épuisant tous les jeux,
En roule tour-à-tour et déroule les nœuds ;
Tandis qu'aux pieds de l'homme, hélas ! sans défiance,
D'un air insidieux se glissant en silence,
Sans être soupçonné, le perfide serpent
Se traîne en longs anneaux, et s'avance en rampant.
D'autres dorment couchés sur la fraîche verdure,
Et d'un air indolent ruminent leur pâture.
Cependant par degrés s'obscurcissent les airs :

As the vine curls her tendrils, which implied
Subjection, but requir'd with gentle sway,
And by her yielded, by him best receiv'd;
Yielded with coy submission, modest pride,
And sweet, reluctant, amorous delay.
Nor those mysterious parts were then conceal'd;
Then was not guilty shame, dishonest shame
Of nature's works, honour dishonourable,
Sin-bred, how have ye troubled all mankind
With shows instead, mere shows of seeming pure
And banish'd from man's life his happiest life,
Simplicity and spotless innocence!
So pass'd they naked on, nor shunn'd the sight
Of God or angel; for they thought no ill :
So hand in hand they pass'd, the loveliest pair
That ever since in love's embraces met;
Adam the goodliest man of men since born
His sons, the fairest of her daughters Eve.
Under a tuft of shade that on a green
Stood whispering soft, by a fresh fountain-side
They sat them down; and, after no more toil
Of their sweet gardening labour, than suffic'd
To recommend cool zephyr, and made ease
More easy, wholesome thirst and appetite
More grateful, to their supper-fruits they fell;
Nectarine fruits, which the compliant boughs
Yielded them, side-long as they sat recline
On the soft downy bank damask'd with flowers.
The savoury pulp they chew, and in the rind,
Still as they thirsted, scoop the brimming stream
Nor gentle purpose, nor endearing smiles
Wanted, nor youthful dalliance, as beseems
Fair couple, link'd in happy nuptial league,
Alone as they. About them frisking play'd
All beasts of the' earth, since wild, and of all chase
In wood or wilderness, forest or den;
Sporting the lion ramp'd, and in his paw
Dandled the kid; bears, tigers, ounces, pards,
Gamboll'd before them; the' unwieldy elephant,
To make them mirth, used all his might, and wreath'd
His lithe proboscis; close the serpent sly,
Insinuating, wove with Gordian twine
His braided train, and of his fatal guile
Gave proof unheeded; others on the grass

Le soleil fatigué descendoit dans les mers;
Et l'étoile du soir à la nuit taciturne
Revient prêter les feux de sa lampe nocturne.
Immobile long-temps, l'archange ténébreux
Enfin laisse éclater ces accents douloureux :
« Puissances de l'enfer! voilà donc cette race
A qui notre oppresseur a promis notre place!
O rage! ils sont heureux, et nous sommes proscrits!
Plus je les considère, et plus je suis surpris.
Assemblage nouveau de lumière et de fange,
Voisins de la matière, ils approchent de l'ange;
Moi-même, en les voyant si semblables à nous,
Je sens que ma pitié balance mon courroux,
Tant sur eux l'Éternel a répandu de grace.
Oh! si tu prévoyois le sort qui te menace!
Hâte-toi, couple aimable, hâte-toi de jouir;
Plaisir, honneur, repos, tout va s'évanouir;
Oui, bientôt tes douleurs égaleront ta joie :
Tremble! le malheur vient, et demande sa proie.
Comment a pu de Dieu la funeste bonté
Joindre à tant de grandeur tant de fragilité?
En vain ce Dieu pour toi fit un ciel sur la terre,
C'est Satan, oui, c'est moi qui t'apporte la guerre.
Ah! celui qui pour toi créa ces nouveaux lieux
Contre un tel ennemi dut les protéger mieux;
Le voilà près de vous. Mais, que dis-je? la haine,
O couple fortuné! n'est pas ce qui m'amène :
Non, le triste abandon qui m'intéresse à toi
M'inspire une pitié que Dieu n'eut pas pour moi;
Je viens à mes destins unir votre fortune;
Nos droits seront communs, notre cause commune :
Vous vivrez avec moi, je veux vivre avec vous.
Je ne vous promets point ce paradis si doux,
Ces vergers odorants, et ce jardin fertile;
Toutefois, tel qu'il est, acceptez mon asile :
Tel qu'il me fut donné je vous l'offre à mon tour.
Bientôt, pour vous conduire à ma nombreuse cour,
Des princes et des rois vont vous servir d'escorte,
Et pour vous les enfers élargiront leur porte.
Ce n'est point cet espace étroit et limité :
Vous, vos fils, leurs enfants, et leur postérité,
Habiterez à l'aise en mes vastes domaines.
Si les plaisirs y sont moins nombreux que les peines,
Accusez-en le Dieu qui força ma fureur
A vous punir des maux dont lui seul est l'auteur.
Oui, j'ai pitié de vous, je plains votre innocence;
Mais la raison d'état emporte la balance.
Mes affronts à venger, un monde à conquérir,
Ont endurci ce cœur tout prêt à s'attendrir :
J'embrasse malgré moi ce que l'honneur demande,
Et la pitié se tait, quand la gloire commande. »
Ainsi Satan s'armoit, pour des crimes si grands,
De la nécessité, l'excuse des tyrans.
Aussitôt de son poste il descend, il se glisse
Parmi les animaux dont le joyeux caprice
Folâtre innocemment sous les ombrages frais.
De chacun tour-à-tour il emprunte les traits;
Sous ces traits imposteurs, qu'avec art il emploie,
Il vient, sans être vu, reconnoître sa proie;
Près des époux, marchant par d'obliques détours,
Il vient étudier leurs gestes, leurs discours;
Tantôt du fier lion prend l'épaisse crinière,
Les yeux étincelants et la démarche altière;
Tantôt ressemble au tigre adroit et furieux,
Qui, de deux jeunes faons suivant de loin les jeux,
Se tapit, se relève, et d'espace en espace,
Avançant par degrés, choisit enfin la place
D'où le traître, alongeant deux griffes à-la-fois,

Couch'd, and now fill'd with pasture gazing sat,
Or bedward ruminating; for the sun,
Declin'd, was hasting now with prone career
To the ocean isles, and in the' ascending scale
Of heaven, the stars that usher evening rose:
When Satan still in gaze, as first he stood,
Scarce thus at length fail'd speech recover'd sad.
« O hell! what do mine eyes with grief behold!
Into our room of bliss thus high advanc'd
Creatures of other mould, earth-born perhaps,
Not spirits, yet to heavenly spirits bright
Little inferior; whom my thoughts pursue
With wonder, and could love, so lively shines
In them divine resemblance, and such grace
The hand that form'd them on their shape hath pour'd.
Ah! gentle pair, ye little think how nigh
Your change approaches, when all these delights
Will vanish, and deliver ye to woe;
More woe, the more your taste is now of joy;
Happy, but for so happy ill secur'd
Long to continue, and this high seat your heaven,
Ill fenc'd for heaven, to keep out such a foe
As now is enter'd; yet no purpos'd foe
To you, whom I could pity thus forlorn,
Though I unpitied: league with you I seek,
And mutual amity, so strait, so close,
That I with you must dwell, or you with me
Henceforth; my dwelling haply may not please,
Like this fair Paradise, your sense; yet such
Accept your Maker's work: he gave it me,
Which I as freely give; hell shall unfold,
To entertain you two, her widest gates,
And send forth all her kings; there will be room,
Not like these narrow limits, to receive
Your numerous offspring; if no better place,
Thank him who puts me loth to this revenge
On you, who wrong me not, for him who wrong'd
And should I at your harmless innocence
Melt, as I do, yet public reason just,
Honour and empire with revenge enlarg'd,
By conquering this new world, compels me now
To do what else, though damn'd, I should abhor. »
So spake the fiend; and with necessity,
The tyrant's plea, excus'd his devilish deeds.
Then from his lofty stand on that high tree
Down he alights among the sportful herd
Of those four-footed kinds, himself now one,
Now other, as their shape serv'd best his end,
Nearer to view his prey, and unespied,
To mark what of their state he more might learn,
By word or action mark'd: about them round
A lion now he stalks with fiery glare;
Then as a tiger, who by chance hath spied
In some purlieu two gentle fawns at play,

Tous les deux les enlève, et s'enfuit dans les bois.
Cependant, sous ces traits quand Satan se déguise,
A sa chère compagne, à ses côtés assise,
Adam ouvre son cœur; et l'auteur de ses maux
Prête une oreille avide à ces accents nouveaux :
« Toi, par qui ces beaux lieux s'embellissent encore,
Toi, le premier bienfait de ce Dieu que j'adore,
Sans doute à son pouvoir s'égale sa bonté,
Dit-il; eh! de ce Dieu qu'avions-nous mérité?
Qu'a-t-il besoin de nous, lui dont la main féconde
Nous tira de la poudre, et nous donna le monde?
Et, pour tant de bienfaits, qu'exige-t-il de nous?
Dans ce riche jardin, dont les fruits sont si doux,
Près de l'arbre de vie est l'arbre de science;
Tous, lui seul excepté, sont en notre puissance :
Chère Ève, tu le vois; de la vie à la mort
L'espace n'est pas long. Contents de notre sort,
Gardons-nous d'irriter la colère céleste.
Si nous osons toucher à cet arbre funeste,
La mort en est le prix; et, je ne sais pourquoi,
Ce nom seul de la mort me pénètre d'effroi.
Ah! lorsque nous régnons sur tout ce qui respire,
Quand l'air, la terre et l'eau sont par lui notre empire,
Chère Ève, pourrions-nous méconnoître ses dons?
Obéissons au Dieu par qui nous commandons :
N'allons pas, oubliant notre heureuse innocence,
Pour un foible plaisir, perdre un bonheur immense;
Et, quand de tous ces biens il nous laisse le choix,
Défendons-nous le seul que défendent ses lois.
Peut-on lui refuser ce léger sacrifice?
Ève, rendons hommage à sa main bienfaitrice;
Bénissons ses bontés, célébrons ses grandeurs;
Poursuivons sous ses yeux nos agrestes labeurs;
Soignons ces fruits naissants, taillons ces jeunes plantes,
Étayons d'un appui leurs tiges languissantes :
De ces travaux lui-même il nous a fait la loi;
Mais ces travaux sont doux, partagés avec toi. »
Il dit; Ève répond : « O mon guide, ô mon maître!
Toi de qui, toi pour qui l'Éternel m'a fait naître,
Sans qui mon existence est une erreur de Dieu;
Non, nous ne pouvons pas, j'en fais le doux aveu,
Lui payer trop d'encens et de reconnoissance.
Chaque jour nous devons célébrer sa puissance;
Moi, sur-tout, qu'il honore en m'unissant à toi;
Moi, qui jouis de tout en jouissant de toi.
Il épuisa sur toi sa bonté libérale :
Hors de toi, cher Adam, est-il rien qui t'égale?
J'aime à me rappeler ce mémorable jour,
Ce jour qui commença ma vie et mon amour.
Je dormois sur des fleurs; tout-à-coup je m'éveille,
De mon être inconnu j'admire la merveille;
J'ignore d'où je viens, qui je suis, dans quels lieux.
J'écoute les objets que regardent mes yeux;
J'entends dans une grotte une onde murmurante :
Elle sort, se déploie en nappe transparente;
Je regarde, et du jour, dans son sein répété,
Mon œil se plaît à voir la brillante clarté.
De ces bords enchanteurs, sur cette plaine humide,
Je hasarde un regard ignorant et timide :
O prodige! mon œil y retrouve les cieux.
Une image flottante y vient frapper mes yeux;
Pour mieux l'examiner, sur elle je m'incline;
Et l'image, à son tour, s'avance et m'examine.
Je tressaille et recule : à l'instant je la voi
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Je ne sais quel attrait me ramène vers elle;

Straight couches close, then rising, changes oft
His couchant watch, as one who chose his ground,
Whence rushing he might surest seize them both,
Grip'd in each paw: when Adam, first of men,
To first of women, Eve, thus moving speech,
Turn'd him all ear to hear new utterance flow.
« Sole partner, and sole part, of all these joys,
Dearer thyself than all: needs must the Power
That made us, and for us this ample world,
Be infinitely good, and of his good
As liberal and free as infinite;
That rais'd us from the dust, and plac'd us here
In all this happiness, who at his hand
Have nothing merited, nor can perform
Aught whereof he hath need; he who requires
From us no other service than to keep
This one, this easy charge; of all the trees
In Paradise, that bear delicious fruit
So various, not to taste that only tree
Of knowledge, planted by the tree of life;
So near grows death to life, whate'er death is
Some dreadful thing no doubt: for well thou know'st
God hath pronounc'd it death to taste that tree,
The only sign of our obedience left,
Among so many signs of power and rule
Conferr'd upon us, and dominion given
Over all other creatures that possess
Earth, air, and sea. Then let us not think hard
One easy prohibition, who enjoy
Free leave so large to all things else, and choice
Unlimited of manifold delights:
But let us ever praise Him, and extol
His bounty, following our delightful task
To prune these growing plants, and tend these flowers,
Which were it toilsome, yet with thee were sweet. »
To whom thus Eve replied. « O thou for whom
And from whom I was form'd, flesh of thy flesh,
And without whom am to no end, my guide
And head! what thou hast said is just and right.
For we to Him indeed all praises owe,
And daily thanks: I chiefly, who enjoy
So far the happier lot, enjoying thee,
Pre-eminent by so much odds; while thou
Like consort to thyself canst no where find.
That day I oft remember, when from sleep
I first awak'd, and found myself repos'd
Under a shade on flowers, much wondering where
And what I was, whence thither brought, and
Not distant far from thence a murmuring sound
Of waters issued from a cave, and spread
Into a liquid plain, then stood unmov'd
Pure as the' expanse of heaven. I thither went
With unexperienc'd thought, and laid me down
On the green bank, to look into the clear
Smooth lake, that to me seem'd another sky.
As I bent down to look, just opposite

Vers moi même penchant aussitôt la rappelle :
Enchantés de la voir, mes yeux cherchent les siens;
Enchantés de me voir, ses yeux cherchent les miens;
Et peut-être en ces lieux ma crédule tendresse
Admireroit encor sa forme enchanteresse,
Si, me désabusant de sa fausse amitié,
Du fond de ce bocage une voix n'eût crié :
« Ève, que prétends-tu ? Cette image est toi-même ;
Une ombre ici te plaît; c'est une ombre qui t'aime ;
Elle vient, elle fuit, et revient avec toi.
Sors de l'illusion, charmant objet, suis-moi :
Viens; je te montrerai, non plus une ombre vaine,
Mais l'être à qui te lie une éternelle chaîne;
Tu feras son bonheur, et ses empressements
Paieront d'un doux retour tes doux embrassements.
Par lui du genre humain sois la mère féconde,
Et de nombreux enfants peuplez tous deux le monde.
« Je suivis cette voix ; pouvois-je faire mieux ?
Par un guide invisible amenée à tes yeux,
Je te vis étendu sous un platane sombre,
Qui sur ton front auguste élargissoit son ombre;
J'admirai tes beaux traits, ton air de majesté;
Mais je ne trouvai point dans ta mâle beauté
Ces dehors séducteurs, cette grace attrayante
Que m'offroit dans les eaux cette image charmante.
Timide, je fuyois, tu courus après moi;
« Chère Ève, disois-tu, bannis ce vain effroi!
Sais-tu bien qui tu fuis dans ton erreur extrême ?
C'est la chair de ta chair; c'est un autre toi-même;
C'est la moitié de toi, ta plus chère moitié;
C'est l'être à qui ton être est à jamais lié.
Moi-même, à mes dépens, t'ai donné l'existence,
Et tout près de mon cœur j'ai choisi ta substance.
Viens trouver ton époux, ton frère, ton ami;
Viens, sans toi je n'existe et ne vis qu'à demi. »
Tu me suis, tu m'atteins; ta main saisit la mienne,
Et ma main, sans effort, s'abandonne à la tienne;
Tu la mets sur ton cœur. Ah! depuis ce beau jour,
Je sens que la beauté produit bien moins l'amour
Que les mâles attraits, la sagesse profonde,
Vrais ornements de l'homme et du maître du monde. »
Sur Adam, à ces mots, d'un air affectueux,
Elle jette un regard chaste et voluptueux,
Tel qu'en permet l'hymen, tel qu'amour en inspire :
Le ciel qui la forma se peint dans son sourire.
Le cœur sur son époux doucement appuyé,
Ses bras respectueux l'entourent à moitié;
Et, voilant à demi ce sein qu'il idolâtre,
Ses cheveux d'or flottoient sur sa gorge d'albâtre.
Adam reste muet, il admire tout bas
Un amour si soumis, de si chastes appas;
Et ses yeux, rassurant la beauté qui l'embrasse
Peignent la majesté souriant à la grace :
Tel on peint Jupiter souriant à Junon,
Lorsque l'air, fécondé par leur douce union,
Dans ces moites vapeurs dont nos fleurs sont écloses,
Nous verse le printemps, et fait pleuvoir les roses.
L'affreux Satan l'observe : il le voit déposer
Sur une lèvre chaste un pudique baiser :
Il le voit, et soudain détourne son visage,
Leur jette de côté des regards pleins de rage,
Et ses dépits jaloux s'exhalent en ces mots :
« O spectacle effroyable! ô supplices nouveaux!
Ah! pourquoi des enfers ai-je quitté le gouffre ?
Ils aiment quand je hais, sont heureux quand je souffre,
Et, sûrs d'un paradis bien plus délicieux,
Dans les bras l'un de l'autre anticipent les cieux!
Pour moi sont les enfers, les affronts, les vengeances;
Des torrents de malheur, des siècles de souffrances;
Plus de paix, plus d'amour, plus de félicité;

A shape within the watery gleam appear'd,
Bending to look on me : I started back,
It started back; but pleas'd I soon return'd,
Pleas'd it return'd as soon with answering looks
Of sympathy and love : there I had fix'd
Mine eyes till now, and pin'd with vain desire,
Had not a voice thus warn'd me : « What thou seest,
What there thou seest, fair creature, is thyself;
With thee it came and goes : but follow me,
And I will bring thee where no shadow stays
Thy coming, and thy soft embraces; he
Whose image thou art, him thou shalt enjoy
Inseparably thine, to him shalt bear
Multitudes like thyself, and thence be call'd
Mother of human race. »
« What could I do,
But follow straight, invisibly thus led?
Till I espied thee, fair indeed and tall,
Under a plantain; yet methought less fair,
Less winning soft, less amiably mild,
Than that smooth watery image : back I turn'd;
Thou following cry'dst aloud : Return, fair Eve,
Whom fly'st thou? whom thou fly'st, of him thou art,
His flesh, his bone; to give thee being I lent
Out of my side to thee, nearest my heart,
Substantial life, to have thee by my side
Henceforth an individual solace dear :
Part of my soul, I seek thee, and thee claim
My other half. » With that thy gentle hand
Seiz'd mine : I yielded; and from that time see
How beauty is excell'd by manly grace,
And wisdom, which alone is truly fair. »
So spake our general mother, and with eyes
Of conjugal attraction unreprov'd,
And meek surrender, half-embracing lean'd
On our first father; half her swelling breast
Naked met his, under the flowing gold
Of her loose tresses hid : he in delight
Both of her beauty, and submissive charms,
Smil'd with superior love, as Jupiter
On Juno smiles, when he impregns the clouds
That shed May-flowers; and press'd her matron lip
With kisses pure. Aside the devil turn'd
For envy; yet with jealous leer malign
Ey'd them askance, and to himself thus 'plain'd :
« Sight hateful, sight tormenting! thus these two,
Imparadis'd in one another's arms,
The happier Eden, shall enjoy their fill
Of bliss on bliss; while I to Hell am thrust,
Where neither joy nor love, but fierce desire,
Among our other torments not the least,
Still unfulfill'd, with pain of longing pines.

Mais d'un long désespoir l'affreuse éternité!
Que dis-je? un grand secret est sorti de leur bouche :
Ils ont parlé d'un fruit funeste à qui le touche;
Dieu leur en interdit l'usage dangereux :
Est-ce un arrêt de mort? est-ce un crime pour eux?
Leur bonheur seroit-il fondé sur l'ignorance?
Est-ce une preuve enfin de leur obéissance,
Un garant de leur foi? S'il est vrai, je les plains :
Oui, ma vengeance est sûre, et leurs malheurs certains.
Je pars, je leur peindrai la jalouse défense
D'un Dieu qui veut lui seul posséder la science;
Il craint que le savoir ne les égale aux dieux;
Et ce fruit va tenter ce couple ambitieux :
S'il y touche, il est mort, et sa perte me venge.
Mais ne négligeons rien; peut-être ici quelque ange
Repose près des eaux, dans le fond des bosquets,
Et je pourrai de lui tirer d'autres secrets;
Voyons tout, sachons tout. Et toi, toi que j'abhorre,
Couple charmant, jouis quand tu le peux encore!
Tes moments sont comptés : hâte-toi; je reviens,
Et tes maux éternels vont égaler les miens. »
Il dit; et, du succès enorgueilli d'avance,
Il marche avec fierté, mais non sans défiance.
Bois, forêt et clairière, et montagne et vallon,
Son œil éclaire tout. Aux lieux où l'horizon
Montre aux regards trompés la limite du monde,
Et la voûte des cieux jointe aux plaines de l'onde,
Le soleil se couchoit; et ses rayons dorés,
Rasant au loin la terre, et baissant par degrés,
Regardoient du jardin la porte orientale;
Là, portant jusqu'aux cieux sa hauteur inégale,
S'offre un rocher d'albâtre, au loin resplendissant;
Et, dans les cavités du bloc éblouissant,
S'ouvre un large chemin qui, de l'humble campagne,
Conduisoit en tournant au haut de la montagne;
Le reste, âpre, escarpé, vers ses affreux sommets,
Sous sa masse pendante interdit tout accès.
Assis entre ces rocs, entouré de ses anges,
Gabriel contemploit leurs célestes phalanges;
Et jusques à la nuit la jeunesse des cieux
Sans armes s'exerçoit à d'héroïques jeux.
Autour d'eux, suspendus à ces roches brillantes,
Leurs vêtements guerriers, leurs lances éclatantes,
Leurs riches boucliers, leurs casques et leurs dards,
D'or et de diamants brilloient de toutes parts.
Sur un rayon du soir glissant d'un vol rapide,
Là descend Uriel : tel dans l'automne humide,
Quand les sombres vapeurs s'enflamment dans les airs,
Un astre au sein des nuits traîne de longs éclairs;
Et marque au nautonnier, penché sur la boussole,
De quel point vont partir les tempêtes d'Éole.
« Généreux Gabriel, dit-il, écoute-moi :
De veiller sur Éden Dieu t'a donné l'emploi :
Si quelque esprit malin osoit ici se rendre,
Veille autour de ces murs que ton bras doit défendre.
A l'heure de midi, ce jour même, à mes yeux
A paru dans ma sphère un esprit curieux,
Voulant, dit-il, de Dieu voir le dernier ouvrage,
Et dans l'homme, sur-tout, admirer son image.
D'abord, son air divin et son port m'ont séduit;
Mais sur les monts du nord mes regards l'ont conduit :
Ses traits, ses yeux troublés, malgré son air céleste,
M'ont bientôt averti de son projet funeste.
Je l'ai suivi long-temps, mais mon œil l'a perdu

Yet let me not forget what I have gain'd
From their own mouths : all is not theirs, it seems;
One fatal tree there stands of knowledge call'd,
Forbidden them to taste : Knowledge forbidden?
Suspicious, reasonless. Why should their Lord
Envy them that? Can it be sin to know?
Can it be death? And do they only stand
By ignorance? is that their happy state,
The proof of their obedience and their faith?
O fair foundation laid whereon to build
Their ruin! Hence I will excite their minds
With more desire to know and to reject
Envious commands, invented with design
To keep them low, whom knowledge might exalt
Equal with Gods : aspiring to be such,
They taste and die : what likelier can ensue?
But first with narrow search I must walk round
This garden, and no corner leave unspied;
A chance but chance may lead where I may meet
Some wandering spirit of heaven by fountain-side,
Or in thick shade retir'd, from him to draw
What further would be learn'd. Live while ye may,
Yet happy pair; enjoy, till I return,
Short pleasures, for long woes are to succeed. »
So saying, his proud step he scornful turn'd,
But with sly circumspection, and began
Through wood, through waste, o'er hill, o'er dale, his roam.
Meanwhile in utmost longitude, where heaven
With earth and ocean meets, the setting sun
Slowly descended, and with right aspect
Against the eastern gate of Paradise
Levell'd his evening rays : it was a rock
Of alabaster, pil'd up to the clouds,
Conspicuous far, winding with one ascent
Accessible from earth, one entrance high;
The rest was craggy cliff, that overhung
Still as it rose, impossible to climb.
Betwixt these rocky pillars Gabriel sat :
Chief of the angelic guards, awaiting night :
About him exercis'd heroic games
The' unarm'd youth of heaven, but nigh at hand
Celestial armory, shields, helms, and spears,
Hung high, with diamond flaming and with gold.
Thither came Uriel, gliding through the even
On a sun-beam, swift as a shooting star
In autumn thwarts the night, when vapours fir'd
Impress the air, and shows the mariner
From what point of his compass to beware
Impetuous winds : he thus began in haste.
« Gabriel, to thee thy course by lot hath given
Charge and strict watch, that to this happy place
No evil thing approach or enter in.
This day at highth of noon came to my sphere
A spirit, zealous, as he seem'd, to know
More of the' Almighty's works, and chiefly man,
God's latest image : I described his way,
Bent all on speed, and mark'd his aery gait;
But in the mount that lies from Eden north,

Dans l'ombre de ce bois sur ces monts étendu.
Je crains que des enfers un perfide ministre
Ne médite en ces lieux quelque attentat sinistre;
C'est à toi d'y pourvoir. »
« Illustre enfant du ciel,
Je ne suis point surpris, lui répond Gabriel,
Qu'habitant du soleil, ta pénétrante vue
De l'espace des airs embrasse l'étendue.
Pour ce lieu, que le ciel a commis à ma foi,
Nul ne peut y passer sans être vu de moi;
Et, je puis l'assurer, depuis l'heure brûlante
Où le midi répand sa lumière éclatante,
Nul ici n'est venu des hautes régions.
Mais, malgré nos remparts, malgré nos légions,
Si, comme tu le dis, quelque autre créature
D'un ordre différent et d'une autre nature
Osa franchir ces murs (nul rempart, tu le sais,
A l'être incorporel n'en peut fermer l'accès),
Sous quelque faux dehors que ses vains artifices
Aient conduit le perfide en ce lieu de délices,
J'ose le garantir, avant le jour naissant,
Il n'échappera pas à mon regard perçant. »
Il dit; et le rayon dont la pointe brillante
Le reçoit sur son arc qui redescend en pente,
Le ramène à son poste, aux lieux où du soleil
Les Açores déja cachoient le front vermeil;
Soit qu'achevant son tour, l'astre de la lumière
Dans sa course rapide eût rempli sa carrière;
Soit que notre humble monde, en son tour plus borné,
L'eût laissé, brillant d'or, de pourpre environné,
Embellir l'horizon des vapeurs qu'il colore,
Et parer le couchant des pompes de l'aurore.
Mais enfin la nuit vient, et le peuple des fleurs
A du soir par degrés revêtu les couleurs;
Le silence la suit; les troupeaux s'assoupissent;
Tous les oiseaux muets dans leurs nids se tapissent;
Tous, hors le rossignol, qui, d'un ton amoureux,
Répète dans la nuit ses refrains douloureux :
Il chante, l'air répond, et le silence écoute.
Cependant de saphirs les cieux peignent leur voûte;
Précurseur radieux des astres de la nuit,
Le brillant Hespérus en pompe les conduit.
Au milieu du repos, de l'ombre et du silence,
D'un air majestueux leur reine enfin s'avance;
Et, versant sur le monde une tendre clarté,
De son trône d'azur jette un voile argenté.
Adam prend la parole : « O ma chère compagne!
Tu le vois, la nuit vient, et la paix l'accompagne :
Par une expresse loi, se suivent tour-à-tour
La nuit et le repos, le travail et le jour.
Des animaux oisifs la course vagabonde,
Sans rendre compte à Dieu, parcourt en paix le monde.
Une autre loi conduit le roi des animaux;
Son corps et son esprit ont chacun leurs travaux;
Sa main du Créateur doit embellir l'ouvrage :
Travailler et jouir est son noble partage.
Retirons-nous : déja sur nos yeux languissants
Le sommeil vient verser ses sucs assoupissants;
Demain nos doux travaux devanceront l'aurore.
Ces feuillages, ces fleurs, qui, trop pressés d'éclore,
De leur vaste richesse étouffent ces berceaux,
Il faut en soulager ces jeunes arbrisseaux;
Réprimer leur essor, trancher sans indulgence
Des jets luxuriants la stérile abondance;

Where he first lighted, soon discern'd his looks
Alien from heaven, with passions foul obscur'd :
Mine eye pursued him still, but under shade
Lost sight of him : one of the banish'd crew,
I fear, hath ventur'd from the deep, to raise
New troubles : him thy care must be to find. »
To whom the winged warrior thus return'd :
« Uriel, no wonder if thy perfect sight,
Amid the sun's circle where thou sit'st,
See far and wide : in at this gate none pass
The vigilance here placed, but such as come
Well known from heaven; and since meridian hour
No creature thence : if spirit of other sort,
So minded, have o'er-leap'd these earthly bounds
On purpose, hard thou know'st it to exclude
Spiritual substance with corporeal bar.
But if within the circuit of these walks,
In whatsoever shape he lurk, of whom
Thou tell'st, by morrow dawning I shall know. »
So promis'd he; and Uriel to his charge
Return'd on that bright beam, whose point now rais'd
Bore him slope downward to the sun now fall'n
Beneath the Azores; whether the prime orb,
Incredible how swift, had thither roll'd
Diurnal, or this less voluble earth,
By shorter flight to the' east, had left him there,
Arraying with reflected purple' and gold
The clouds, that on his western throne attend.
Now came still evening on, and twilight gray
Had in her sober livery all things clad;
Silence accompanied : for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests
Were slunk, all but the wakeful nightingale;
She all night long her amorous descant sung;
Silence was pleas'd : now glow'd the firmament
With living sapphires : Hesperus, that led
The starry host, rode brightest, till the moon,
Rising in clouded majesty, at length,
Apparent queen, unveil'd her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw.
When Adam thus to Eve. « Fair consort, the' hour
Of night, and all things now retir'd to rest,
Mind us of like repose, since God hath set
Labour and rest, as day and night, to men
Successive; and the timely dew of sleep,
Now falling with soft slumbrous weight, inclines
Our eye-lids : other creatures all day long
Rove idle, unemploy'd, and less need rest;
Man hath his daily work of body' or mind
Appointed, which declares his dignity,
And the regard of heaven on all his ways;
While other animals unactive range,
And of their doings God takes no account.
To-morrow, ere fresh morning streak the east
With first approach of light, we must be risen,
And at our pleasant labour, to reform
Yon flowery arbours, yonder alleys green,
Our walk at noon, with branches overgrown,

Ces dépouilles des fleurs qui tombent de leurs bras,
Et leurs pleurs résineux, embarrassent nos pas;
Il faut les écarter. Cependant l'ombre obscure
Nous invite au sommeil : cédons à la nature. »
De son sexe charmant le modèle enchanteur,
Ève alors lui répond : « O charme de mon cœur!
O source de ma vie! à toi je m'abandonne.
Eh! peut-on balancer quand l'Éternel ordonne?
Tu te soumets à Dieu, je me soumets à toi;
Voir Dieu dans mon époux est ma suprême loi :
Une femme doit-elle en savoir davantage?
C'est sa première gloire et son plus doux partage.
Oui, cher époux, dans toi je trouve tous les dons;
Je ne distingue point les heures, les saisons;
Avec toi tout me plaît dans la nature entière.
J'aime l'aube du jour et sa douce lumière,
Du réveil des oiseaux le concert matinal;
J'aime à voir du soleil l'éclat oriental
Colorant par degrés, de ses clartés naissantes,
Et nos prés et nos fleurs, et nos fruits et nos plantes.
Lorsque la fraîche ondée a plu du haut des cieux,
J'aime de ces bosquets l'ambre délicieux;
J'aime à voir, sur le sein de la terre arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée.
Je rêve doucement, quand le soir de retour,
Vient reposer nos yeux de l'éclat d'un beau jour,
Et lorsque, reprenant son amoureuse veille,
Le tendre rossignol enchante mon oreille,
Et lorsque de ses feux, pareils au diamant,
L'astre brillant des nuits pare le firmament.
Mais tout ce qui me plaît dans la nature entière,
Les prémices du jour et sa douce lumière,
Des oiseaux réveillés le concert matinal,
Du soleil renaissant l'éclat oriental,
Et la pluie humectant la campagne arrosée,
L'herbe où tremblent encor les gouttes de rosée,
Un beau soir, des bosquets l'hôte mélodieux
Le repos de la nuit, son cours silencieux,
Ses innombrables feux, ses légions d'étoiles,
Et tous ses diamants dont elle orne ses voiles,
O charme de mon cœur! que seroient-ils sans toi?
Mais ces astres des nuits, cher époux, réponds-moi,
Quel est donc leur usage? et lorsque tout sommeille,
Dis-moi, si tu le sais, pour qui leur clarté veille. »
« O fille incomparable et de l'homme et de Dieu!
Lui répond son époux, tous ces globes de feu
Commençant, achevant leur route régulière,
Renouvellent sans fin leur course journalière;
Et Dieu de leurs clartés destine le trésor
A cent peuples divers qui ne sont pas encor.
Sans eux, du monde entier lugubre souveraine,
La nuit ressaisiroit son antique domaine,
Et, rendant au néant cet univers si beau,
De la vie expirante éteindroit le flambeau.
Leur flamme anime tout; ainsi que la lumière,
Leur chaleur se répand sur la nature entière,
Verse son influence à tous les corps divers,
Nourrit, tempère, échauffe, embellit l'univers,
Et prépare en secret chaque être qu'il enfante
A sentir du soleil l'impression puissante.
Ces feux, pendant la nuit, sont perdus pour nos yeux :
Mais ce n'est pas en vain qu'ils brillent dans les cieux;
Et sans nous, ne crois pas que ce superbe ouvrage
Manquât de spectateurs, ni l'Éternel d'hommage.
La nuit comme le jour, cachés à nos regards,
Des millions d'esprits errent de toutes parts;
Et, sans que le repos interrompe leur veille,
Des mondes lumineux contemplent la merveille.

That mock our scant manuring, and require
More hands than ours to lop their wanton growth :
Those blossoms also, and those dropping gums,
That lie bestrewn, unsightly and unsmooth,
Ask riddance, if we mean to tread with ease;
Meanwhile, as nature wills, night bids us rest. »
To whom thus Eve, with perfect beauty adorn'd :
« My author and disposer, what thou bid'st
Unargued I obey; so God ordains;
God is thy law, thou mine : to know no more
Is woman's happiest knowledge, and her praise.
With thee conversing I forget all time;
All seasons, and their change, all please alike.
Sweet is the breath of morn, her rising sweet,
With charm of earliest birds; pleasant the sun,
When first on this delightful land he spreads
His orient beams, on herb, tree, fruit, and flower,
Glistering with dew; fragrant the fertile earth
After soft showers; and sweet the coming on
Of grateful evening mild; then silent night
With this her solemn bird, and this fair moon,
And these the gems of heaven, her starry train :
But neither breath of morn, when she ascends
With charm of earliest birds; nor rising sun
On this delightful land; nor herb, fruit, flower,
Glistering with dew; nor fragrance after showers;
Nor grateful evening mild; nor silent night,
With this her solemn bird, nor walk by moon,
Or glittering star-light, without thee is sweet.
But whereof all night long shine these? for whom
This glorious sight, when sleep hath shut all eyes? »
To whom our general ancestor replied :
« Daughter of God and man, accomplish'd Eve,
These have their course to finish round the earth,
By morrow evening, and from land to land
In order, though to nations yet unborn,
Ministering light prepar'd, they set and rise;
Lest total darkness should by night regain
Her old possession, and extinguish life
In nature and all things, which these soft fires
Not only enlighten, but with kindly heat
Of various influence foment and warm,
Temper or nourish; or in part shed down
Their stellar virtue on all kinds that grow
On earth, made hereby apter to receive
Perfection from the sun's more potent ray.
These then, though unbeheld in deep of night,
Shine not in vain; nor think, though men were none,
That heaven would want spectators, God want praise :
Millions of spiritual creatures walk the earth
Unseen, both when we wake, and when we sleep :
All these with ceaseless praise his works behold
Both day and night : how often from the steep
Of echoing hill or thicket have we heard

Que de fois dans la nuit, des montagnes, des bois,
L'écho nous apporta leurs séraphiques voix,
Tantôt seules, tantôt en concerts réunies,
Solennisant de Dieu les grandeurs infinies!
Souvent leurs escadrons, sentinelles des cieux,
Dans leur ronde nocturne, à leurs postes nombreux,
(Nous l'avons entendu) des harpes résonnantes
Joignent l'accord divin à leurs voix ravissantes;
Et, divisant la nuit par leurs célestes chœurs,
Au Dieu qui les envoie ils rappellent nos cœurs. »
A ce discours succède un amoureux silence :
En se donnant la main, l'un et l'autre s'avance
Au berceau nuptial, berceau voluptueux
Que l'Éternel lui-même avoit planté pour eux,
Où la terre, épuisant ses plus pures délices,
Au premier des humains prodigue ses prémices.
Pour former ces lambris, on voit se marier
L'amarante au jasmin, et le myrte au laurier;
Tous s'unissoient en voûte, et de leur vert feuillage
Sembloient avec plaisir entrelacer l'ombrage;
Mille arbustes charmants, mille buissons fleuris,
De deux murs de verdure appuyoient ces lambris;
Entre eux croissent des fleurs confusément écloses,
Mosaïques d'iris, de jasmin et de roses;
Enfin mille autres fleurs, l'hyacinthe azuré,
L'obscure violette et le safran doré,
Défiant et la pourpre, et le jaspe, et l'opale,
Décoroient à l'envi la couche nuptiale.
Le quadrupède errant, l'insecte, ni l'oiseau,
N'eût osé de l'hymen profaner le berceau,
Tant étoit respecté le souverain du monde!
Jamais lieu si secret, retraite si profonde,
Dans les champs fabuleux ne reçut autrefois
Les Faunes, les Sylvains, et les nymphes des bois.

Là, tous deux vont s'unir; de sa main virginale
Ève elle-même orna la couche conjugale.
Dans ce jour fortuné, de ses jours le plus doux,
Où l'ange de l'hymen à son heureux époux
Conduisit par la main sa brillante conquête,
Où tout le ciel en chœur en célébra la fête,
De guirlandes de fleurs, de parfums précieux,
Elle-même embauma l'abri mystérieux.
Là, des roses pour lit, pour témoin la nature,
La beauté fut sa dot, la pudeur sa parure:
Sa chaste nudité l'embellissoit encor.
Celle à qui tous les dieux ouvrirent leur trésor,
La Pandore des Grecs ne fut point son égale :
Ah! puisse-t-elle au monde être un jour moins fatale!
Là, tous deux arrêtés, ils adorent tous deux
Le Dieu qui fit les airs, et la terre et les cieux,
Et l'astre de la nuit, et les globes sans nombre
Dont la voûte étoilée étincelle dans l'ombre :
« Grand Dieu! tu fis la nuit, tu fis aussi le jour,
Témoin de nos travaux dans cet heureux séjour,
Doux travaux que partage un couple qui t'adore,
Et que le tendre amour lui rend plus doux encore!
Nous les devons à toi ces délices du cœur,
Cet amour innocent, ta plus chère faveur.
Nous aimer, te bénir, sont notre bien suprême.
Nous te devons ces lieux embellis par toi-même:
Trop féconds pour nous seuls, trop grands pour nos besoins;
Leur sol manque de bras, leur beauté de témoins;
Et de tant de bienfaits l'abondance est perdue.
Mais tu nous l'as promis : dans leur vaste étendue,
D'autres humains un jour, fruit de nos doux liens,
Ainsi que nos travaux, partageront nos biens:
Tous, joints au grand concert de la reconnoissance,
Béniront ta bonté, chanteront ta puissance,

Celestial voices to the midnight air,
Sole, or responsive each to other's note,
Singing their great Creator! oft in bands
While they keep watch, or nightly rounding walk,
With heavenly touch of instrumental sounds
In full harmonic number join'd, their songs
Divide the night, and lift our thoughts to heaven. »
Thus talking, hand in hand along they pass'd
On to their blissful bower; it was a place
Chos'n by the sovran planter, when he fram'd
All things to man's delightful use; the roof
Of thickest covert was inwoven shade,
Laurel and myrtle, and what higher grew
Of firm and fragrant leaf: on either side
Acanthus, and each odorous bushy shrub,
Fenc'd up the verdant wall; each beauteous flower,
Iris all hues, roses, and jessamine,
Rear'd high their flourish'd heads between, and wrought
Mosaic; under foot the violet,
Crocus, and hyacinth, with rich inlay
Broider'd the ground, more colour'd than with stone
Of costliest emblem: other creature here,
Bird, beast, insect, or worm, durst enter none,
Such was their awe of man. In shadier bower
More sacred and sequester'd, though but feign'd,
Pan or Sylvanus never slept, nor nymph,
Nor Faunus haunted.

Here, in close recess,
With flowers, garlands, and sweet-smelling herbs,
Espoused Eve deck'd first her nuptial bed;
And heavenly quires the hymenæan sung,
What day the genial angel to our sire
Brought her, in naked beauty more adorn'd,
More lovely, than Pandora, whom the gods
Endow'd with all their gifts, and O too like
In sad event, when to the' unwiser son
Of Japhet brought by Hermes, she ensnar'd
Mankind with her fair looks, to be aveng'd
On him who had stole Jove's authentic fire.
Thus, at their shady lodge arriv'd, both stood,
Both turn'd, and under open sky ador'd
The God that made both sky, air, earth, and heaven,
Which they beheld, the moon's resplendent globe,
And starry pole: « Thou also mad'st the night,
Maker Omnipotent! and thou the day,
Which we, in our appointed work employ'd,
Have finish'd, happy in our mutual help
And mutual love, the crown of all our bliss
Ordain'd by thee, and this delicious place
For us too large, where thy abundance wants
Partakers, and uncropt falls to the ground.
But thou hast promis'd from us two a race
To fill the earth, who shall with us extol
Thy goodness infinite, both when we wake,

Soit que le jour naissant hâte notre réveil,
Soit que l'ombre du soir nous rappelle au sommeil,
Doux repos, où par toi ce berceau nous invite ! »
Ainsi d'un cœur soumis le couple heureux acquitte
Envers l'Être éternel ses vœux reconnoissants :
Le bénir est leur culte, et l'aimer leur encens.
A leurs hymnes succède un amoureux silence ;
En se donnant la main, l'un et l'autre s'avance
Vers la couche où Dieu même invite ces amants.
Ils n'ont point à quitter ces vains habillements
Qu'ignore l'innocence en sa nudité pure,
Qui sont pour nous un poids plutôt qu'une parure.
Tous deux, foulant en paix ce lit voluptueux,
Ne se refusent pas ces gages vertueux
D'un amour innocent que voile le mystère.
Fuyez, scrupule vain, hypocrisie austère !
Et toi, source de biens, salut, hymen sacré,
Par Dieu même permis, par Dieu même inspiré !
Ah ! ceux dont la vertu renonce à tes délices
Font le plus généreux de tous les sacrifices !
Salut, premier berceau de la société,
De ces premiers époux seule propriété !
Quand la brute avec eux partageoit leur domaine,
Pour eux Dieu réserva ton innocente chaîne :
Le roi des animaux laisse à leur vague amour,
Et leur flamme adultère, et leur penchant d'un jour.
Toi, ta sainte union seule est durable et pure,
Et la raison l'approuve ainsi que la nature :
De toi viennent ces nœuds et ces rapports chéris
Et de frère et de sœur, et de père et de fils ;
Ces nœuds sont à-la-fois des richesses publiques,
Et de l'homme privé les douceurs domestiques.
Pour toi le chaste amour choisit ses flèches d'or ;
Là, ses ailes de pourpre arrêtent leur essor ;
Tu nourris son flambeau ; ta vertueuse flamme
N'est point l'éclair des sens, mais le doux feu de l'ame.
Dans la profane orgie et le vain bruit des cours,
Je n'irai point chercher les pudiques amours ;
On ne les trouve point dans la veille galante
De ces amants transis, dont la lyre dolente,
Confiant leurs chagrins aux fraîches nuits d'été,
Chante sous ses balcons l'orgueilleuse beauté.
Loin de toi des Phrynés les vénales caresses,
Leurs faveurs sans amours, leurs baisers sans tendresses,
Vil tribut du hasard, ivresse du moment !
Tels n'étoient point les nœuds de ce couple charmant :
Bercés par les doux sons du rossignol qui chante,
Des fleurs de leurs lambris une pluie odorante
Jonche leur lit d'hymen ; et l'aurore qui suit
Répare chaque jour les tributs de la nuit.
Dors, jouis, couple heureux ! heureux si tu sais l'être ;
Et connois le danger de vouloir trop connoître !
La nuit avoit rempli la moitié de son tour :
Cependant les gardiens de cet heureux séjour,
De leur porte d'ivoire, à l'heure accoutumée,
En silence guidoient leur invisible armée ;
Alors au chérubin, après lui le premier,
Gabriel parle ainsi : « Magnanime guerrier,
Que de ces légions une moitié te suive ;
Va, fais vers le midi ta recherche attentive :
Vous, marchez vers le nord, troupe fidèle ; et nous,
Bientôt vers le couchant nous nous joindrons à vous. »
Ainsi que par les vents la flamme est partagée,
En deux parts à l'instant la troupe s'est rangée.
Parmi ceux dont la foule entoure Gabriel,
Il appelle aussitôt Zéphon, Ithuriel :
« Partez, et déployez vos diligentes ailes,
De ce vaste jardin vigilants sentinelles ;

And when we seek, as now, thy gift of sleep. »
This said unanimous, and other rites
Observing none, but adoration pure
Which God likes best, into their inmost bower
Handed they went; and, eas'd the putting off
These troublesome disguises which we wear,
Straight side by side were laid; nor turn'd, I ween,
Adam from his fair spouse, nor Eve the rites
Mysterious of connubial love refus'd :
Whatever hypocrites austerely talk
Of purity, and place, and innocence,
Defaming as impure what God declares
Pure, and commands to some, leaves free to all.
Our Maker bids increase : who bids abstain,
But our destroyer, foe to God and man?
Hail, wedded love, mysterious law, true source
Of human offspring, sole propriety
In paradise of all things common else !
By thee adulterous lust was driven from men
Among the bestial herds to range : by thee
Founded in reason, loyal, just, and pure,
Relations dear, and all the charities
Of father, son, and brother, first were known.
Far be' it, that I should write thee sin or blame,
Or think thee unbefitting holiest place,
Perpetual fountain of domestic sweets,
Whose bed is undefil'd and chaste pronounc'd,
Present or past, as saints and patriarchs us'd.
Here Love his golden shafts employs, here lights
His constant lamp, and waves his purple wings;
Reigns here and revels; not in the bought smile
Of harlots, loveless, joyless, unendear'd,
Casual fruition; nor in court-amours,
Mix'd dance, or wanton mask, or midnight ball
Or serenade, which the starved lover sings
To his proud fair, best quitted with disdain.
These, lull'd by nightingales, embracing slept,
And on their naked limbs the flowery roof
Shower'd roses, which the morn repair'd. Sleep on,
Blest pair; and O yet happiest, if ye seek
No happier state, and know to know no more!
Now had night measur'd with her shadowy cone
Half way up hill this vast sublunar vault,
And from their ivory port the cherubim,
Forth issuing at the' accustom'd hour, stood arm'd
To their night-watches in warlike parade;
When Gabriel to his next in power thus spake.
« Uzziel, half these draw off, and coast the south
With strictest watch; these other wheel the north;
Our circuit meets full west. » As flame they part,
Half wheeling to the shield, half to the spear.
From these, two strong and subtle spirits he call'd
That near him stood, and gave them thus in charge.
« Ithuriel and Zephon, with wing'd speed

Fouillez dans les réduits les plus mystérieux ;
Mais sur-tout observez d'un regard curieux
L'asile où ces époux heureux, et sans alarmes,
D'un tranquille sommeil goûtent en paix les charmes.
Ce soir, de l'occident, un messager du ciel
Est venu m'annoncer qu'un ange criminel
Échappé (qui l'eût cru ?) de la rive infernale,
Médite dans ces lieux quelque embûche fatale ;
Partez : qu'on le saisisse, et l'amène à mes yeux. »
  A ces mots, il conduit ces anges radieux ;
Ils marchent sur ses pas : leur armure guerrière
Semble éclipser des nuits la brillante courrière.
Il arrive au bocage ; il voit l'affreux Satan
Humble, et tapi tout près de l'épouse d'Adam,
Sous les traits d'un reptile assiéger son oreille.
Son souffle insidieux, tandis qu'elle sommeille,
Par un songe perfide égare sa raison ;
Ses esprits, d'un sang pur légère exhalaison,
Pareils en leur essence à ces vapeurs fluides
Qu'élèvent dans les airs les rivières limpides,
Il cherche à les corrompre ; il lui souffle en secret
Les rebelles desirs et l'espoir indiscret,
L'ambitieuse audace et l'aveugle imprudence
De l'orgueil mécontent au sein de l'abondance.
L'ange, parmi les fleurs où le traître est couché,
De sa lance divine aussitôt l'a touché :
Rien ne résiste aux coups d'une céleste armure.
Tout-à-coup, de ses traits dépouillant l'imposture,
Satan devient lui-même : ainsi, quand vers l'amas
De ces grains sulfureux pétris pour les combats,
Et qui doivent bientôt, semant les funérailles,
De leurs chocs foudroyants renverser les murailles,
Une étincelle vole, à l'instant le feu part :
Tel Satan se redresse ; et son affreux regard,
Et son visage, empreint de ses projets funestes,
Ont fait presque trembler les deux guerriers célestes.
Bientôt l'étonnement a fait place au courroux :
« Qu'es-tu ? lui dit Zéphon. Que fais-tu parmi nous ?
N'es-tu pas un de ceux que pour prix de leur crime
L'éternelle vengeance a plongés dans l'abîme ?
De quel front osas-tu quitter tes noirs cachots,
Brigand insidieux ? Pourquoi, dans son repos,
Viens-tu troubler un couple innocent et fidèle ?
Pourquoi te déguiser ? » « Quoi ! dit l'ange rebelle,
Tu ne me connois pas ? Je n'en suis pas surpris :
Assis au dernier rang des célestes lambris,
Nul de vous à mes yeux n'eut l'honneur de paroître ;
Ou si tu m'aperçus dans la cour de ton maître,
Pourquoi, vil plébéien, demander qui je suis ? »
  Zéphon, à ce discours, rend mépris pour mépris :
« Non, je ne connois point ta hideuse figure ;
Mon œil y cherche un ange, et n'y voit qu'un parjure.
Te crois-tu tel encor que te virent mes yeux,
Lorsque fidèle et pur tu siégeois dans les cieux ?
Non ; ta beauté périt avec ton innocence,
Et dans tes traits affreux Dieu grava sa vengeance.
Faux ange de lumière, aux ténèbres livré,
Du séjour de la gloire enfant déshonoré,
Viens, que mon bras te livre au chef de ces milices
Qui veillent contre toi dans ces lieux de délices. »
Il dit ; son front serein, sa tranquille beauté,
Prête un noble ascendant à sa sévérité.
Satan se trouble ; il voit combien de l'innocence
Le calme inaltérable ajoute à la puissance ;

Search through this garden, leave unsearch'd no nook ;
But chiefly where those two fair creatures lodge,
Now laid perhaps asleep, secure of harm.
This evening from the sun's decline arriv'd,
Who tells of some infernal spirit seen
Hitherward bent (who could have thought ?) escaped
The bars of hell, on errand bad no doubt :
Such, where ye find, seize fast, and hither bring. »
  So saying, on he led his radiant files,
Dazzling the moon ; these to the bower direct
In search of whom they sought. Him there they found
Squat like a toad, close at the ear of Eve,
Assaying by his devilish art to reach
The organs of her fancy, and with them forge
Illusions, as he list, phantasms and dreams ;
Or if inspiring venom, he might taint
The animal spirits, that from pure blood arise
Like gentle breaths from rivers pure, thence raise
At least distemper'd, discontented thoughts,
Vain hopes, vain aims, inordinate desires,
Blown up with high conceits engendering pride.
Him, thus intent, Ithuriel with his spear
Touch'd lightly ; for no falsehood can endure
Touch of celestial temper, but returns
Of force to its own likeness : up he starts
Discover'd and surpris'd. As when a spark
Lights on a heap of nitrous powder, laid
Fit for the tun, some magazine to store
Against a rumour'd war, the smutty grain
With sudden blaze diffus'd, inflames the air :
So started up in his own shape the fiend.
Back stept those two fair angels, half amaz'd
So sudden to behold the grisly king ;
Yet thus, unmov'd with fear, accost him soon.
« Which of those rebel spirits adjudg'd to hell
Com'st thou, escap'd thy prison ? and, transform'd,
Why sat'st thou like an enemy in wait,
Here watching at the head of these that sleep ? »
« Know ye not then, (said Satan, fill'd with scorn)
Know ye not me ? ye knew me once no mate
For you, there sitting where ye durst not soar :
Not to know me argues yourselves unknown,
The lowest of your throng ; or if ye know,
Why ask ye, and superfluous begin
Your message, like to end as much in vain ? »
  To whom thus Zephon, answering scorn with scorn
« Think not, revolted spirit, thy shape the same,
Or undiminish'd brightness to be known,
As when thou stood'st in heaven upright and pure,
That glory then, when thou no more wast good,
Departed from thee, and thou resemblest now
Thy sin and place of doom, obscure and foul.
But come, for thou, be sure, shalt give account
To him who sent us, whose charge is to keep
This place inviolable, and these from harm. »
  So spake the cherub ; and his grave rebuke,
Severe in youthful beauty, added grace
Invincible : abash'd the devil stood,

Et, tout bas tourmenté d'un bonheur qu'il n'a plus,
Sent mieux l'horreur du vice à l'aspect des vertus.
Mais Satan avili ! Satan méconnoissable !
Bien plus que ses forfaits, voilà ce qui l'accable :
Sa douleur est la honte, et non le repentir :
Cependant son orgueil craint de se démentir.
« Me voilà prêt, dit-il ; mais toi, vil téméraire,
D'un potentat des cieux subalterne adversaire,
Envoie ici ton chef, ou bien armez-vous tous;
Je veux que le combat soit égal entre nous;
Qu'ainsi, soit qu'il obtienne ou perde la victoire,
Satan cède sans honte, ou triomphe avec gloire. »
« Ange dégénéré, dit Zéphon sans effroi,
Va, le dernier de nous suffit seul contre toi. »
Satan, sans répliquer, dévore son outrage;
Il suit les deux guerriers en frémissant de rage.
A la fuite, au combat, il songeroit en vain :
Sur lui pèse d'en-haut une invisible main ;
L'orgueil de ses regards est vaincu par sa honte :
Tel un coursier fougueux mord le frein qui le dompte.
Tous les trois cependant ils approchent des lieux
Où le double escadron des milices des cieux,
Attendant le signal de ses bandes guerrières,
En cercle à l'occident a rejoint ses bannières;
Leur chef au premier rang s'écrie : « A moi, soldats !
On vient : d'un bataillon j'entends ici les pas;
Soyez prêts. Aux lueurs dont le couchant s'éclaire,
J'aperçois deux guerriers avec un front sévère
Se diriger vers nous; un troisième, à son air
Noble, mais abattu, semble un roi de l'enfer;
Son front est menaçant, ses yeux brûlent de rage :
Armez-vous de prudence, armez-vous de courage. »
Zéphon vient : à son chef il raconte en quel lieu,
Comment il a surpris cet ennemi de Dieu ;
Ses ruses, ses projets ; et d'un ton de menace,
Gabriel, en ces mots, gourmande son audace :
« Esclave révolté, parle; pourquoi viens-tu
Du souffle impur du vice infecter la vertu ?
Qu'a de commun Satan avec des cœurs fidèles ?
Nul de nous n'a trempé dans tes complots rebelles ;
Pourquoi donc, échappé de tes cachots affreux,
As-tu de ta présence affligé ces beaux lieux ? »
Alors, avec un froid et dédaigneux sourire :
« Gabriel, dit Satan, d'où te vient ce délire ?
Jadis je t'ai vu sage : apprends-moi donc pourquoi
Je te trouve aujourd'hui si différent de toi.
Réponds : quel prisonnier n'aime à briser sa chaîne ?
Et quel être au plaisir préféreroit la peine ?
Captif, n'aurois-tu pas voulu rompre tes fers ?
Mais on plaint peu les maux que l'on n'a pas soufferts :
Gabriel dans les cieux ignora l'infortune ;
Bercé par le bonheur, le malheur l'importune.
D'un maître, me dis-tu, j'ai violé la loi !
Mais pourquoi mon cachot s'est-il ouvert pour moi ?
Qu'il y mette, s'il peut, des barrières plus fortes,
Ou que ses durs geôliers en gardent mieux les portes.
Tes guerriers m'ont surpris voyageant en ces lieux,
J'en conviens ; et qu'importe au souverain des cieux ?
De ces faits innocents d'où vient que tu m'accuses ?
Où sont là mes complots, mes forfaits et mes ruses ? »
Avec un rire amer, le sage Gabriel
Répond : « Il n'est donc plus de raison dans le ciel !
Avec lui dans l'enfer elle s'est exilée ;
Et lui-même, voilà que sa raison troublée

And felt how awful goodness is, and saw
Virtue in her shape how lovely; saw, and pin'd
His loss; but chiefly to find here observ'd
His lustre visibly impair'd; yet seem'd
Undaunted. « If I must contend, (said he)
Best with the best, the Sender, not the sent,
Or all at once; more glory will be won,
Or less be lost. »
Thy fear (said Zephon bold)
Will save us trial what the least can do
Single against thee, wicked, and thence weak. »
The fiend replied not, overcome with rage;
But, like a proud steed rein'd, went haughty on,
Champing his iron curb: to strive or fly
He held it vain; awe from above had quell'd
His heart, not else dismay'd. Now drew they nigh
The western point, where those half-rounding guards
Just met, and closing stood in squadron join'd,
Awaiting next command. To whom their chief,
Gabriel, from the front thus call'd aloud:
« O friends! I hear the tread of nimble feet
Hasting this way; and now by glimpse discern
Ithuriel and Zephon through the shade;
And with them comes a third of regal port,
But faded splendour wan; who by his gait
And fierce demeanour seems the prince of hell,
Not likely to part hence without contest;
Stand firm, for in his look defiance lours.
He scarce had ended, when those two approach'd,
And brief related whom they brought, where found,
How busied, in what form and posture couch'd.
To whom with stern regard thus Gabriel spake.
« Why hast thou, Satan, broke the bounds prescrib'd
To thy transgressions, and disturb'd the charge
Of others, who approve not to transgress
By thy example, but have power and right
To question thy bold entrance on this place;
Employ'd, it seems, to violate sleep, and those
Whose dwelling God hath planted here in bliss? »
To whom thus Satan, with contemptuous brow.
« Gabriel! thou hadst in heaven the esteem of wise,
And such I held thee, but this question ask'd
Puts me in doubt. Lives there who loves his pain?
Who would not, finding way, break loose from hell,
Though thither doom'd? Thou wouldst thyself, no doubt,
And boldly venture to whatever place
Farthest from pain, where thou mightst hope to change
Torment with ease, and soonest recompense
Dole with delight, which in this place I sought;
To thee no reason, who know'st only good,
But evil hast not tried: and wilt object
His will who bounds us? Let him surer bar
His iron gates, if he intends our stay
In that dark durance: thus much what was ask'd.
The rest is true, they found me where they say;
But that implies not violence or harm. »
Thus he in scorn: the warlike angel mov'd,
Disdainfully half smiling, thus replied.

Doute si nous devons épier ses complots.
Il est doux, m'as-tu dit, d'échapper à ses maux :
Pourquoi donc irriter le courroux de ton maître ?
Vil fugitif! bientôt il va saisir un traître,
Te remettre à la chaîne; et de ses fouets brûlants
Imprimer les sillons sur tes membres sanglants;
Et tu sauras alors que toutes les souffrances
N'égalent pas un trait de ce Dieu des vengeances.
Mais pourquoi seul ici ? Tes compagnons, dis-moi,
Au fond de tes enfers souffrent-ils moins que toi ?
Ou leur chef a-t-il fui la main qui les oppresse ?
A ce parti du moins je connois sa sagesse :
Le héros qui les laisse en cet abîme ardent,
S'il est moins courageux, est du moins plus prudent. »
Satan, à ce discours, jette un regard farouche :
« Quel propos insolent est sorti de ta bouche!
Moi, manquer de courage! Ah! tel ne m'ont point vu
Ces champs de l'empyrée où je t'ai combattu;
Trop heureux que ton Dieu, de ses foudres cruelles,
A tes traits languissants daignât prêter les ailes!
Tes discours sont plus prompts ; mais ton peu de savoir
Me fait pitié. D'un chef connois-tu le devoir ?
J'ai fait le mien. L'enfer parloit d'un nouveau monde;
Pour consoler enfin leur misère profonde,
J'y voulois établir mes sujets malheureux.
Mais ne falloit-il pas reconnoître les lieux ?
Et devois-je exposer mes compagnons fidèles ?
Eh bien, pour observer ces régions nouvelles,
C'est moi seul, oui, c'est moi qui, parti des enfers,
D'une aile audacieuse ai franchi ces déserts.
Vante-moi tes guerriers, j'appris à les connoître :
Les délices du ciel, le culte de leur maître,
Voilà leur doux emploi : pacifiques soldats,
Ils sont faits pour les chants, et non pour les combats.
Des molles voluptés que le ciel soit l'empire,
Mais qu'ils laissent la lance et reprennent la lyre. »
« Ainsi dans ses discours Satan se contredit,
Réplique Gabriel : toi-même me l'as dit,
Tu braves les dangers; mais ta honteuse tâche
Est-elle d'un guerrier ? Non, c'est celle d'un lâche.
Tu me parles ici de ta fidélité !
O terme injurieux à la divinité!
Toi fidèle! A qui donc? à ta horde rebelle,
Troupe digne en effet d'un chef si digne d'elle ?
D'un cœur indépendant tu réclames les droits !
Mais dis, quand tu servois ce souverain des rois,
Pour mieux le renverser, qui, d'une ame plus vile,
Devant son trône d'or courba son front servile ?
Ta bassesse, en rampant, marchoit vers la grandeur.
Mais grave bien ces mots dans le fond de ton cœur!
Toi qui voulois régner sur le roi que j'adore,
Si dans ces lieux sacrés je te rencontre encore,
Tu te verras saisi par ma puissante main;
Ce bras t'accablera de cent chaînes d'airain;
Replongé, garrotté dans ces profonds abîmes,
Tu sauras si l'enfer conserve ses victimes :
Tente alors d'en sortir; viens nous dire si Dieu
Surveille foiblement ce redoutable lieu,
S'il faut aux révoltés des barrières plus fortes,
Et si ce Dieu terrible en sait garder les portes. »

« O loss of one in heaven to judge of wise
Since Satan fell, whom folly overthrew,
And now returns him from his prison 'scap'd,
Gravely in doubt whether to hold them wise
Or not, who ask what boldness brought him hither
Unlicens'd from his bounds in hell prescrib'd;
So wise he judges it to fly from pain
However, and to 'scape his punishment!
So judge thou still, presumptuous! till the wrath
Which thou incurr'st by flying, meet thy flight
Sevenfold, and scourge that wisdom back to hell,
Which taught thee yet no better, that no pain
Can equal anger infinite provok'd.
But wherefore thou alone? wherefore with thee
Came not all hell broke loose? is pain to them
Less pain, less to be fled; or thou than they
Less hardy to endure! Courageous chief!
The first in flight from pain! hadst thou alledg'd
To thy deserted host this cause of flight
Thou surely hadst not come sole fugitive. »
To which the fiend thus answer'd, frowning stern :
« Not that I less endure, or shrink from pain,
Insulting angel! well thou know'st I stood
Thy fiercest, when in battle to thy aid
The blasting vollied thunder made all speed,
And seconded thy else not dreaded spear.
But still thy words at random, as before,
Argue thy inexperience what behoves
From hard assays and ill successes past
A faithful leader, not to hazard all
Through ways of danger by himself untried :
I, therefore, I alone first undertook
To wing the desolate abyss, and spy
This new-created world, whereof in hell
Fame is not silent, here in hope to find
Better abode, and my afflicted powers
To settle here on earth, or in mid air;
Though for possession but to try once more
What thou and thy gay legions dare against;
Whose easier business were to serve their lord
High up in heaven, with songs to hymn his throne,
And practis'd distances to cringe, not fight. »
To whom the warrior-angel soon replied.
« To say and straight unsay, pretending first
Wise to fly pain, professing next the spy,
Argues no leader but a liar trac'd,
Satan, and couldst thou 'faithful' add? O name,
O sacred name of faithfulness profan'd!
Faithful to whom? to thy rebellious crew?
Army of fiends, fit body to fit head.
Was this your discipline and faith engag'd,
Your military' obedience, to dissolve
Allegiance to the' acknowledged power supreme?
And thou, sly hypocrite, who now wouldst seem
Patron of liberty, who more than thou
Once fawn'd, and cring'd, and servilely ador'd
Heaven's awful monarch? wherefore, but in hope
To dispossess him, and thyself to reign?
But mark what I aread thee now : avaunt,
Fly thither whence thou fled'st! If from this hour
Within these hallow'd limits thou appear,
Back to the' infernal pit I drag thee chain'd,

Satan n'est point troublé par ces mots menaçants;
Une rage nouvelle enflamme tous ses sens :
« Qui? toi! toi, me saisir! toi, me charger d'entraves!
Audacieux enfant! sais-tu bien qui tu braves?
Va, je t'apprête un coup plus pesant que mes fers.
Que ces portes d'airain, barrières des enfers;
C'est pour toi désormais que sont faits les supplices.
Oui, quand ton Dieu lui-même, assemblant ses milices,
Sur nous feroit gronder son foudre menaçant;
Quand tous vous seriez joints à ce Dieu si puissant,
Vous qui, portant son joug, esclaves fiers de l'être,
En pompe sur son char promenez votre maître;
Tremblez! » Il dit : la rage enflamme ses regards.
Satan est investi d'une forêt de dards :
D'épis bien moins nombreux les guérets se hérissent,
Quand sur leurs vagues d'or les vents fougueux frémissent,
Et que, muet d'effroi, leur maître suit des yeux
Sa récolte incertaine et son espoir douteux.
Pareil au mont Athos, terrible, inébranlable,
L'affreux Satan prépare un choc épouvantable.
Éden auroit péri, les cieux auroient tremblé,
Et du monde naissant l'édifice eût croulé;
Mais d'un combat fatal craignant la violence,
Dieu saisit et suspend la céleste balance
Qu'en son cours annuel le soleil voit encor.
Le jour qu'il créa tout, c'est dans ses bassins d'or
Qu'il pesa l'air, les flots, la masse de la terre;
Maintenant, aux mortels lorsqu'il permet la guerre,
C'est là qu'il pèse encor de ses puissantes mains
Le destin des combats et celui des humains.
D'un côté c'est Satan, de l'autre c'est l'archange :
Égaux un seul instant, tout-à-coup le sort change;
L'esprit infernal monte, et l'ange redescend.
Gabriel l'aperçoit, et d'un ton menaçant :
« Vois là-haut notre arrêt, et de l'un et de l'autre
Son pouvoir a jugé; de lui seul vient le nôtre :
Son ordre impérieux termine nos combats.
Perfide! j'aurois pu, de ce terrible bras,
Abattre un révolté, fouler aux pieds sa tête;
Mais le ciel a parlé, ma colère s'arrête :
Toi, crains de le braver; lève les yeux, et vois
Combien ta destinée est légère de poids. »
Satan regarde : il voit la terrible balance
L'emporter dans les airs, et dicter sa sentence;
En murmurant de rage aussitôt il s'enfuit,
Et la nuit ténébreuse en silence le suit.

LIVRE V.

Au lever du jour, Ève raconte à Adam un songe qui l'a troublée pendant la nuit. Quoiqu'il en soit attristé, il la console; ils sortent pour prendre soin du jardin. Leur cantique du matin à la porte du berceau. Dieu, pour rendre l'homme inexcusable, envoie Raphaël, afin qu'il l'avertisse de ne point s'écarter de l'obéissance, de faire un bon usage de sa liberté, et d'être en garde contre son ennemi; il le charge de lui découvrir quel est cet ennemi, la cause de sa haine, et ce qui peut être utile à Adam. Raphaël descend au paradis; son apparition. Adam, assis à la porte de son berceau, l'aperçoit de loin; il va à sa rencontre, et le conduit à sa demeure, où il l'invite à un repas champêtre : leurs discours pendant ce repas. Raphaël s'acquitte de sa commission,

And seal thee so, as henceforth not to scorn
The facile gates of hell, too slightly barr'd. »
So threaten'd he; but Satan to no threats
Gave heed, but waxing more in rage replied :
« Then, when I am thy captive, talk of chains,
Proud limitary cherub! but ere then
Far heavier load thyself expect to feel
From my prevailing arm, though heaven's king
Ride on thy wings, and thou with thy compeers,
Us'd to the yoke, draw'st his triumphant wheels
In progress through the road of heaven, star-pav'd. »
While thus he spake, the' angelic squadron bright
Turn'd fiery red, sharpening in mooned horns
Their phalanx; and began to hem him round
With ported spears, as thick as when a field
Of Ceres, ripe for harvest, waving bends
Her bearded grove of ears, which way the wind
Sways them; the careful plowman doubting stands,
Lest on the threshing-floor his hopeful sheaves
Prove chaff. On the' other side, Satan, alarm'd,
Collecting all his might, dilated stood,
Like Teneriff or Atlas, unremov'd :
His stature reach'd the sky, and on his crest
Sat horror plumed; nor wanted in his grasp
What seem'd both spear and shield. Now dreadful deeds
Might have ensued, nor only paradise
In this commotion, but the starry cope
Of heaven perhaps, or all the elements
At least had gone to wrack, disturb'd and torn
With violence of this conflict, had not soon
The Eternal, to prevent such horrid fray,
Hung forth in heaven his golden scales, yet seen
Betwixt Astrea and the Scorpion sign,
Wherein all things created first he weigh'd,
The pendulous round earth with balanc'd air
In counterpoise, now ponders all events,
Battles and realms : in these he put two weights,
The sequel each of parting and of fight :
The latter quick up flew, and kick'd the beam;
Which Gabriel spying, thus bespake the fiend.
« Satan, I know thy strength, and thou know'st mine;
Neither our own, but given : what folly then
To boast what arms can do? since thine no more
Than heaven permits, nor mine, though doubled now
To trample thee as mire : for proof look up,
And read thy lot in yon celestial sign;
Where thou art weigh'd, and shown how light, how weak,
If thou resist. » The fiend look'd up; and knew
His mounted scale aloft : nor more; but fled
Murmuring, and with him fled the shades of night.

BOOK V.

Morning approached, Eve relates to Adam her troublesome dream; he likes it not, yet comforts her : they come forth to their day-labours : their morning-hymn at the door of their bower. God, to render man inexcusable, sends Raphael to admonish him of his obedience, of his free estate, of his enemy near at hand; who he is, and why his enemy, and whatever else may avail Adam to know. Raphael comes down to paradise; his appearance described; his coming discerned by Adam afar off, sitting at the door of his bower; he goes out to meet him, brings him to his lodge, entertains him with the choicest fruits of paradise got together by Eve; their discourse at table : Raphael performs his message, minds Adam of his state and of his enemy; relates, at Adam's

avertit Adam de son état, lui découvre son ennemi; il lui apprend, pour satisfaire à sa prière, quel est celui qui veut le détruire, et quel est le sujet de son inimitié. Il lui expose le commencement et la cause de la rébellion qui arriva dans le ciel, comment Satan entraîna ses légions du côté du nord, les pressa de se révolter, et les séduisit, excepté le seul Abdiel, séraphin zélé, qui dispute contre lui et l'abandonne.

L'Aurore se levoit; de pourpre, de rubis,
Des perles d'Orient elle ornoit ses habits,
Et, répandant des fleurs sur la terre arrosée,
Trempoit ses pieds brillants dans des flots de rosée.
Adam ouvre les yeux; son paisible sommeil,
Fruit de ses simples mets, pour céder au réveil
N'a besoin que du bruit d'une feuille tremblante,
Du vent léger et frais de l'aurore naissante,
Du murmure de l'onde, et du chant de l'oiseau
Dont l'accent matinal sort de chaque rameau.
Il s'étonne de voir Ève dormant encore:
Le rouge plus ardent dont son teint se colore,
Ses pénibles soupirs, son front échevelé,
Tout annonce un sommeil inquiet et troublé.
A demi relevé sur sa couche de rose,
Où sa belle compagne à ses côtés repose,
Objet toujours si cher, toujours si gracieux,
Soit que le sommeil quitte ou referme ses yeux,
Il pose sur sa main une main caressante,
Se penche doucement sur sa tête charmante,
La contemple long-temps; puis, d'un ton plus flatteur
Qu'un souffle du Zéphyr qui courtise une fleur,
Il éveille en ces mots son épouse chérie:
« O charme de mon cœur! ô charme de ma vie!
Toi, dont un seul regard prouve un Dieu bienfaisant,
Toi, son plus bel ouvrage et son dernier présent,
Chère Ève, le jour fuit, la fraîcheur nous appelle,
La nature renaît plus brillante et plus belle:
Pouvons-nous perdre ainsi les prémices du jour?
Voici le vrai moment de voir ce beau séjour,
D'épier les boutons qui s'empressent d'éclore,
Les nuances du ciel, les teintes de l'aurore:
Pour nous le citronnier va prodiguer ses fleurs,
Le myrte ses parfums, et le baume ses pleurs.
Entends-tu les oiseaux? entends-tu les abeilles
Errer en bourdonnant autour des fleurs vermeilles,
Et sucer de leur miel le liquide trésor?
Tout s'éveille, et nous seuls nous sommeillons encor! »
A ce tendre discours qui l'arrache à son rêve,
Ève, les yeux troublés, en sursaut se relève,
Embrasse son époux, et lui parle en ces mots:
« O toi, qui de mon cœur es l'unique repos,
La gloire, l'ornement, le bonheur de ma vie,
De voir le jour et toi que mon ame est ravie!
Elle en avoit besoin. Cette nuit... non, mon cœur
D'une pareille nuit n'éprouva point l'horreur...
Un songe (puisse-t-il être une vaine image!)
M'occupoit, non de toi, suivant mon doux usage;
Non des plaisirs du soir, des projets du matin:
Mais d'offense, de trouble, et de sombre chagrin
Qu'avant ce rêve affreux Ève ignoroit encore.
Une voix... (et j'ai cru de l'époux que j'adore
Reconnoître la voix, tant ses sons étoient doux!)
— « Ève, réveille-toi, disoit-elle: pour nous
Tout est paisible et frais sur la terre et sur l'onde;
Le rossignol lui seul trouble leur paix profonde,
Et répète ses chants modulés par l'amour;
Le clair flambeau des nuits verse un aimable jour;
Et son globe, assemblant sa clarté tout entière,
Du contraste de l'ombre embellit sa lumière.
Mais que sert sans témoin ce spectacle charmant?
Viens, oh! viens ajouter à cet enchantement.

request, who that enemy is, and how he came to be so, beginning from his first revolt in heaven, and the occasion thereof; how he drew his legions after him to the parts of the north, and there incited them to rebel with him, persuading all but only Abdiel a seraph, who in argument dissuades and opposes him, then forsakes him.

Now Morn, her rosy steps in the' eastern clime
Advancing, sow'd the earth with orient pearl,
When Adam wak'd, so custom'd; for his sleep
Was aery-light, from pure digestion bred,
And temperate vapours bland, which th' only sound
Of leaves and fuming rills, Aurora's fan,
Lightly dispers'd, and the shrill matin-song
Of birds on every bough.
So much the more
His wonder was, to find unwaken'd Eve
With tresses discompos'd, and glowing cheek,
As through unquiet rest: he, on his side
Leaning half rais'd with looks of cordial love
Hung over her enamour'd, and beheld
Beauty, which, whether waking or asleep,
Shot forth peculiar graces; then with voice
Mild, as when Zephyrus or Flora breathes,
Her hand soft touching, whispered thus:
« Awake,
My fairest, my espous'd, my latest found,
Heaven's last best gift, my ever new delight!
Awake: the morning shines, and the fresh field
Calls us; we lose the prime, to mark how spring
Our tender plants, how blows the citron-grove,
What drops the myrrh, and what the balmy reed,
How nature paints her colours, how the bee
Sits on the bloom extracting liquid sweet. »
Such whispering wak'd her, but with startled eye
On Adam, whom embracing, thus she spake:
« O sole in whom my thoughts find all repose,
My glory, my perfection! glad I see
Thy face, and morn return'd; for I this night
(Such night till this I never pass'd) have dream'd,
(If dream'd) not, as I oft am wont, of thee,
Works of day past, or morrow's next design
But of offence and trouble, which my mind
Knew never till this irksome night: methought,
Close at mine ear one call'd me forth to walk
With gentle voice; I thought it thine: it said,
— « Why sleep'st thou, Eve! now is the pleasant time
The cool, the silent, save where silence yields
To the night-warbling bird, that now awake
Tunes sweetest his love-labour'd song; now reigns
Full-orb'd the moon, and with more pleasing light
Shadowy sets off the face of things; in vain,
If none regard; heaven wakes with all his eyes,
Whom to behold but thee, nature's desire?
In whose sight all things joy, with ravishment

Tous ces astres brillants que ton regard efface
Sont autant d'yeux ouverts pour admirer ta grace »
« Je me lève, pensant reconnoître ta voix ;
Mais je te cherche en vain; je m'égare : je crois
Errer dans un désert; solitaire, éperdue,
Soudain l'arbre interdit se présente à ma vue
Plus charmant que jamais à mon œil enchanté.
Tandis que de ses fruits j'admire la beauté,
A ses pieds j'aperçois, ô surprise nouvelle!
Un être qui n'a rien d'une forme mortelle.
Ses ailes, son éclat, rappellent à mes yeux
Ces esprits qui vers nous viennent du haut des cieux ;
Ses beaux cheveux flottoient, et leurs tresses humides
Distilloient l'ambrosie en diamants liquides.
Il fixe, comme moi, l'arbre qui me séduit :
— « O bel arbre, dit-il, surchargé de ton fruit,
N'est-il donc aucun être, en ces riants hospices,
Dont la main te soulage et goûte tes délices ?
Pas un dieu ? pas un homme ? Ainsi, perdant son prix,
La science divine est l'objet du mépris,
Peut-être de l'envie! Et quel injuste maître
Garde ainsi pour lui seul les trésors qu'il fait naître ?
Redoute qui voudra la rigueur de sa loi,
Ses arrêts menaçants ne peuvent rien sur moi.
Cet arbre est-il en vain placé dans ce bocage ?
Puisqu'il m'offre ses fruits, j'en saurai faire usage. »
Il dit, étend vers lui son bras audacieux,
Cueille son fruit, l'admire, et le goûte à mes yeux.
Son discours, son forfait, d'épouvante me glace.
Lui, tressaillant de joie et redoublant d'audace :
— « O fruit divin, dit-il, toi qu'un ordre jaloux,
Irritant mes desirs, rend encore plus doux,
Pour des dieux, je le crois, le ciel t'avoit fait naître ;
Mais par lui l'homme aux dieux peut s'égaler peut-être.
Eh ! pourquoi cet espoir seroit-il défendu ?
Le bien s'accroît encor lorsqu'il est répandu,
Dieu même s'enrichit, alors qu'on le partage;
Et plus on en jouit, plus on lui rend hommage.
Viens donc, charmant objet, prends un nouvel essor ;
Ton destin déja beau peut s'embellir encor;
Goûte avec moi ce fruit dont la beauté t'invite,
Et puisse ton bonheur egaler ton mérite!
Est-ce à toi d'habiter cette étroite prison ?
Non, ouvre à ta pensée un plus vaste horizon;
Plane dans l'empyrée, ou dans la cour suprême,
Admise au rang des dieux, sois déesse toi-même. »
« Il dit; et de ma bouche il approche ce fruit :
Son coloris me plaît, son parfum me séduit;
Ma bouche impatiente aussitôt le dévore.
Alors de nouveaux sens en moi semblent éclore,
Je me sens enlever dans l'espace des airs ;
Je monte; sous mes pieds j'admire l'univers,
Et sa vaste etendue, et ses pompeux spectacles :
Mais je suis à mes yeux le premier des miracles;
Je m'étonne de moi, de ce grand changement.
Mon guide disparoît, et, plus rapidement
Que je n'étois montée au séjour du tonnerre,
Je redescends des cieux, et m'endors sur la terre.
Mais enfin je te vois, le prestige s'enfuit,
Et le jour a chassé les erreurs de la nuit. »
Ève à peine a mis fin à ce récit fidèle,
Son époux lui répond, presque aussi triste qu'elle :
« O ma plus douce image, ô ma chère moitié,
Du trouble de ta nuit ma tendresse a pitié :
De ces objets confus l'étonnant assemblage,
De l'ange affreux du mal est peut-être l'ouvrage ;

Attracted by thy beauty, still to gaze.
« I rose as at thy call, but found thee not :
To find thee I directed then my walk;
And on, methought, alone I pass'd through ways
That brought me on a sudden to the tree
Of interdicted knowledge : fair it seem'd,
Much fairer to my fancy than by day :
And, as I wondering look'd, beside it stood
One shap'd and wing'd like one of those from heaven
By us oft seen; his dewy locks distill'd
Ambrosia; on that tree he also gaz'd :
—'And, Of air plant, (said he) with fruit surcharg'd,
Deigns none to ease thy load, and taste thy sweets;
Nor God, nor man? Is knowledge so despis'd?
Or envy, or what reserve forbids to taste?
Forbid who will, none shall from me withhold
Longer thy offer'd good; why else set here?'
This said; he paus'd not, but with venturous arm
He pluck'd, he tasted; me damp horror chill'd,
At such bold words vouch'd with a deed so bold :
But he thus, overjoy'd : — 'O fruit divine!
Sweet of thyself, but much more sweet thus cropt,
Forbidden here, it seems, as only fit
For Gods, yet able to make Gods of men :
And why not Gods of men; since good, the more
Communicated, more abundant grows,
The author not impair'd, but honour'd more?
Here, happy creature, fair angelic Eve!
Partake thou also; happy though thou art,
Happier thou may'st be, worthier canst not be :
Taste this, and be henceforth among the Gods
Thyself a goddess, not to earth confin'd,
But sometimes in the air, as we, sometimes
Ascend to heaven, by merit thine, and see
What life the Gods live there, and such live thou '
« So saying, he drew nigh, and to me held,
Even to my mouth, of that same fruit, held part
Which he had pluck'd; the pleasant savoury smell
So quicken'd appetite, that I, methought,
Could not but taste. Forthwith up to the clouds
With him I flew, and underneath beheld
The earth outstretch'd immense, a prospect wide
And various. Wondering at my flight and change
To this high exaltation; suddenly
My guide was gone, and I, methought, sunk down,
And fell asleep; but O, howglad I wak'd
To find this but a dream! »
Thus Eve her night
Related, and thus Adam answer'd sad :
« Best image of myself, and dearer half,
The trouble of thy thoughts this night in sleep
Affects me equally; nor can I like
This uncouth dream, of evil sprung, I fear;
Yet evil whence? in thee can harbour none,
Created pure. But know, that in the soul
Are many lesser faculties, that serve

Je le crains : cependant d'où me vient cet effroi ?
Non, le mal ne peut point habiter avec toi :
Ève, ton cœur est pur; mais apprends à connoître
Comment nous a formés le Dieu qui nous fit naître;
Tout entre dans l'esprit par la porte des sens :
L'imagination des objets différents
Se compose à son gré des images factices;
Mais la raison suprême en règle les caprices,
Dicte nos jugements, décide notre choix;
La nuit elle repose, elle abdique ses droits;
Sa rivale aussitôt, capricieuse reine,
Usurpe son empire, et règne en souveraine;
Dans les songes sur-tout, le présent, le passé,
Dans sa peinture informe au hasard retracé,
Nos paroles, nos faits, que sans ordre elle assemble,
Présentent mille objets étonnés d'être ensemble.
Le mal peut approcher ou d'un homme ou d'un dieu.
Mais son impression, chère Ève, dure peu;
Et la raison, bientôt repoussant l'imposture,
Laisse l'esprit sans tache, et le cœur sans souillure.
Criminelle en rêvant, vertueuse au réveil,
Chère Ève, bannis donc les terreurs du sommeil;
Que dans tout leur éclat je puisse voir encore
Tes yeux, ces yeux plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens au fond de nos bois, au bord de nos ruisseaux,
Retrouver nos plaisirs, reprendre nos travaux;
La nuit qui les suspend en accroît les délices;
Pour toi ces jeunes fleurs entr'ouvrent leurs calices,
Et déja leurs boutons prodiguent au matin
Les parfums que le soir renferma dans leur sein. »
Adam rassure ainsi son épouse tremblante.
A ces tendres accents de sa voix consolante
Elle sourit, mais laisse échapper de ses yeux
Deux larmes qu'elle essuie avec ses beaux cheveux.
Dans l'humide cristal de ses yeux pleins de charmes,
Adam surprend encor deux précieuses larmes;
Un baiser les arrête au moment de sortir :
Il recueille ces pleurs, doux fruit du repentir,
Interprètes d'un cœur délicat et sublime,
Qui connoît les remords, sans connoître le crime.
Tous deux sortent contents, et devant leur berceau
D'abord du jour naissant admirent le tableau.
Le soleil, sur son char demi-plongé dans l'onde,
De ses feux en glissant effleuroit notre monde,
Éclairoit l'orient, et, sur ce beau séjour
Tout brillant de rosée, il préludoit au jour.
Tous deux, agenouillés, à leur Dieu tutélaire
Présentant de leurs vœux le tribut ordinaire,
Ils chantent l'Éternel; le ciel entend leurs chants,
Libres ou mesurés, sublimes ou touchants,
Qui, sans art, sans apprêt, élans sacrés de l'ame,
Jusqu'au trône de Dieu montoient en traits de flamme,
Et n'avoient pas besoin, pour enchanter les cieux,
Que le luth secondât leurs sons harmonieux.
Ils commencent ainsi :
« Voilà donc ton ouvrage,
Dieu puissant, dont ce monde est la brillante image,
Ce monde merveilleux, mais moins encor que toi !
Mon ame, en t'admirant, frémit d'un saint effroi.
Ah! qui peut exprimer tes grandeurs immortelles,
Toi qui, bien au-dessus des sphères éternelles,
Si loin de nos regards, siéges au haut des cieux ?
Dans ce monde sensible, en vain brille à nos yeux
Quelque foible rayon de ta divine essence,

Reason as chief; among these fancy next
Her office holds; of all external things,
Which the five watchful senses represent,
She forms imaginations, aery shapes,
Which reason, joining or disjoining, frames
All what we' affirm or what deny, and call
Our knowledge or opinion; then retires
Into her private cell, when nature rests.
Oft in her absence mimic fancy wakes
To imitate her; but, misjoining shapes,
Wild work produces oft, and most in dreams;
Ill matching words and deeds, long past, or late.
Some such resemblances, methinks, I find
Of our last evening's talk, in this thy dream,
But with addition strange; yet be not sad.
Evil into the mind of God or man
May come and go, so unapprov'd, and leave
No spot or blame behind : which gives me hope
That what in sleep thou didst abhor to dream,
Waking thou never wilt consent to do.
Be not dishearten'd then, nor cloud those looks,
That wont to be more cheerful and serene,
Than when fair morning first smiles on the world;
And let us to our fresh employments rise
Among the groves, the fountains, and the flowers
That open now their choicest bosom'd smells,
Reserv'd from night, and kept for thee in store. »
So cheer'd he his fair spouse, and she was cheer'd;
But silently a gentle tear let fall
From either eye, and wip'd them with her hair;
Two other precious drops that ready stood,
Each in their crystal sluice, he ere they fell
Kiss'd, as the gracious signs of sweet remorse
And pious awe, that fear'd to have offended.
So all was clear'd, and to the field they haste.
But first, from under shady arborous roof
Soon as they forth were come to open sight
Of day-spring, and the sun, who, scarce up-risen,
With wheels yet hovering o'er the ocean-brim,
Shot parallel to the' earth his dewy ray,
Discovering in wide landskip all the east
Of paradise and Eden's happy plains,
Lowly they bow'd adoring, and began
Their orisons, each morning duly paid
In various style; for neither various style
Nor holy rapture wanted they to praise
Their Maker, in fit strains pronounc'd or sung
Unmeditated; such prompt eloquence
Flow'd from their lips, in prose or numerous verse,
More tuneable than needed lute or harp
To add more sweetness; and they thus began :
« These are thy glorious works, parent of good,
Almighty! Thine this universal frame,
Thus wondrous fair; thyself how wondrous then!
Unspeakable, who sit'st above these heavens
To us invisible, or dimly seen
In these thy lowest works; yet these declare
Thy goodness beyond thought, and power divine.

De ta bonté sans borne ainsi que ta puissance :
C'est à vous d'en parler, vous, anges de clartés,
Vous que Dieu voit toujours debout à ses côtés,
Qui, dans un jour sans nuit, l'environnez sans cesse
De cantiques d'amour et d'hymnes d'alégresse.
Cieux, terre, célébrez ce maître souverain,
Centre de l'univers, son principe et sa fin !
O toi, qui des clartés de la nuit lumineuse
Te montres la dernière et la plus radieuse,
Qui viens fermer leur marche, et places ton retour
Entre la nuit mourante et le berceau du jour,
Célèbre l'Éternel, dont la main fait éclore
Cette tendre lueur, prémices de l'aurore !
« Et toi, l'ame à-la-fois et l'œil de l'univers,
Soit que ton char brillant sorte du sein des mers,
Soit que du haut des cieux tu domines le monde,
Soit que tes feux mourants redescendent dans l'onde,
Soleil ! toi qu'il empreint de sa vive splendeur,
Dans ta course éternelle, atteste sa grandeur ;
Cours proclamer son nom du couchant à l'aurore ;
De l'aurore au couchant cours l'annoncer encore !
Et toi, modeste sœur du grand astre du jour,
Qui sembles le chercher, l'éviter tour-à-tour;
Orbes étincelants, qui, sans changer de place,
Sur votre axe enflammé tournoyez dans l'espace ;
Et vous, globes errants, mondes harmonieux,
Qui poursuivez en chœur vos cercles radieux,
Célébrez le Très-Haut, votre source première,
Qui du sein de la nuit fit jaillir la lumière !
Contemporains du monde, éléments fraternels,
Qui rajeunissez tout dans vos jeux éternels,
Dont le fécond mélange entretient ses ouvrages,
Ainsi que ses travaux, variez vos hommages !
Nébuleuses vapeurs, sombres exhalaisons,
Fils humides des lacs, des marais et des monts,
Soit que vous abreuviez nos campagnes brûlantes,
Soit qu'au gré du soleil, vos couleurs éclatantes
D'or, de pourpre et d'azur embellissent le ciel,
Naissez, montez, tombez, et louez l'Éternel !
Célébrez l'Éternel, fiers autans, doux zéphire !
Vous tous, à qui des airs il partagea l'empire,
O vents, remplissez-les du nom de votre roi !
Forêts, inclinez-vous ! cèdre altier, courbe-toi !
Bénissez le Seigneur, fiers torrents, sources pures ;
Et vous, des clairs ruisseaux mélodieux murmures !
Qu'il bénisse son nom, l'oiseau vif et joyeux
Qui dès le point du jour chante aux portes des cieux !
Chœurs des airs, répétez sa louange immortelle !
Qu'elle éclate en vos sons, et vole sur votre aile.
Vous tous, qui voltigez, nagez, courez, rampez,
Hôtes des bois, des champs, des sommets escarpés,
Ah ! quand tout s'associe à ce concert immense,
Soyez, soyez témoins si je reste en silence !
Oui, le soir, le matin, à chanter ses bienfaits
J'instruis les antres sourds et les rochers muets ;
J'en parle aux champs, aux monts, à la forêt profonde
Salut, Être divin ! salut, maître du monde !
Conduis-nous, soutiens-nous ; et si l'ange du mal
Nous tend durant la nuit quelque piége fatal,
Dissipe, Dieu puissant, tous ces fantômes sombres,
Comme je vois dans l'air s'évanouir les ombres ! »
Tel prioit l'heureux couple, et dans leur cœur charmé
Bientôt est revenu le calme accoutumé.
Le matin les rappelle à leur travail champêtre :
A travers mille fleurs que l'aurore a fait naitre,
Sur la fraîche rosée ils avancent tous deux

Speak, ye who best can tell, ye sons of light,
Angels; for ye behold him, and with songs
And choral symphonies, day without night,
Circle his throne rejoicing; ye in heaven,
On earth join all ye creatures to extol
Him first, him last, him midst, and without end.
Fairest of stars, last in the train of night,
If better thou belong not to the dawn,
Sure pledge of day, that crown'st the smiling morn
With thy bright circlet, praise him in thy sphere,
While day arises, that sweet hour of prime.
« Thou sun, of this great world both eye and soul,
Acknowledge him thy greater; sound his praise
In thy eternal course, both when thou climb'st,
And when high noon hast gain'd, and when thou fall'st.
Moon, that now meet'st the orient sun, now fly'st,
With the fix'd stars, fix'd in their orb that flies;
And ye five other wandering fires, that move
In mystic dance not without song, resound
His praise, who out of darkness call'd up light.
Air, and ye elements, the eldest birth
Of nature's womb, that in quaternion run
Perpetual circle, multiform; and mix
And nourish all things; let your ceaseless change
Vary to our great Maker still new praise.
Ye mists and exhalations, that now rise
From hill or streaming lake, dusky or gray,
Till the sun paint your fleecy skirts with gold,
In honour to the world's great Author rise;
Whether to deck with clouds the' uncolour'd sky,
Or wet the thirsty earth with falling showers,
Rising or falling, still advance his praise.
His praise, ye winds, that from four quarters blow,
Breathe soft or loud; and, wave your tops, ye pines,
With every plant, in sign of worship wave.
Fountains, and ye that warble, as ye flow
Melodious murmurs, warbling tune his praise.
Join voices, all ye living souls : ye birds,
That singing up to heaven-gate ascend,
Bear on your wings and in your notes his praise.
Ye that in waters glide, and ye that walk
The earth, and stately tread or lowly creep;
Witness if I be silent, morn or even,
To hill or valley, fountain or fresh shade,
Made vocal by my song, and taught his praise.
Hail, universal lord, be bounteous still
To give us only good; and if the night
Have gather'd aught of evil or conceal'd,
Disperse it, as now light dispels the dark ! »
So pray'd they innocent, and to their thoughts
Firm peace recover'd soon, and wonted calm.
On to their morning's rural work they haste,
Among sweet dews and flowers, where any row
Of fruit-trees over-woody reach'd too far
Their pamper'd boughs, and needed hands to check
Fruitless embraces : or they led the vine

Aux endroits où leurs fruits, leurs fleurs ont besoin d'eux.
Là, des plants trop nourris les branches vagabondes
Dans leurs embrassements languissent infécondes;
Ils répriment leur luxe : ailleurs un soin plus doux
Unit la jeune vigne à l'ormeau son époux;
Ses grappes sont sa dot, et sa tige fertile
Mêle ses fruits de pourpre au feuillage stérile :
Le roi des cieux, qui voit leur agreste labeur,
Appelle Raphaël, céleste voyageur
Qui conduisit Tobie, et des nœuds d'hyménée
A Sara sept fois veuve unit sa destinée.
« Raphaël, lui dit-il, tu sais que des enfers
S'est lancé vers Éden le monarque pervers;
Que cette même nuit, poussé par la vengeance,
Il a de deux cœurs purs menacé l'innocence.
Je connois ses projets : son orgueil irrité
Veut perdre ces époux et leur postérité.
Pars donc, choisis l'instant propice à ton message,
Où, calme et retiré dans le fond d'un bocage,
A l'aide du sommeil ou d'un simple festin,
Adam respirera des travaux du matin
Et fuira du midi la chaleur importune.
Par tes soins vigilants préviens son infortune,
Donne-lui de ce jour la seconde moitié;
Ami, prends avec lui l'accent de l'amitié;
Peins-lui bien ses devoirs, son bonheur, ma tendresse.
De secours suffisants j'ai muni sa foiblesse :
C'est à lui d'en user : mais, libre dans ses vœux,
C'est à lui de se rendre heureux ou malheureux.
La liberté pourroit produire l'inconstance;
Je crains que de son cœur l'aveugle confiance
Dans la sécurité ne le tienne endormi.
Dis-lui tous ses dangers; dis que son ennemi,
Satan, veut dans sa chute entraîner des complices.
Qu'il brave son pouvoir, mais non ses artifices :
Contre la violence il aura mon appui,
Mais la séduction peut triompher de lui.
De l'esprit tentateur qu'il connoisse la ruse :
Averti par ta voix, il sera sans excuse;
Lui seul il aura fait ses crimes et ses maux. »
Tel est l'arrêt de Dieu; Raphaël à ces mots
S'incline avec respect, et déployant ses ailes,
Qui défendoient ses yeux des splendeurs éternelles,
Fend la presse qui s'ouvre, arrive en un instant
A la porte du ciel, dont le double battant
Roule sur ses gonds d'or, et, s'ouvrant de lui-même,
Du divin architecte annonce l'art suprême.
Il regarde ici-bas : nul astre, nuls brouillards
Dans leur rapide essor n'arrêtent ses regards;
Notre terre bornée à sa distance énorme
Des orbes lumineux lui présente la forme;
Il voit du frais Éden le séjour fortuné,
Dont le pompeux sommet de cèdres couronné
Surpasse en majesté les plus hautes montagnes;
Il le voit, tel qu'au sein des humides campagnes
L'île de Jupiter ou la verte Délos,
Comme un point nébuleux, se montre aux matelots.
Il s'élance : de l'air il fend les vastes ondes,
Nage entre les soleils, et traverse les mondes;
Tantôt, sur l'aquilon rapidement porté,
File son vol égal avec agilité;
Et tantôt, frappant l'air qui s'ouvre devant elles,
D'un battement rapide il agite ses ailes,
Poursuit, arrive au point de l'empire des cieux
Qu'atteint de l'aigle altier l'essor ambitieux.
Du peuple ailé des airs la surprise est extrême :

To wed her elm; she, spous'd, about him twines
Her marriageable arms, and with her brings
Her dower, the adopted clusters, to adorn
His barren leaves. Them thus employ'd beheld
With pity heaven's high King, and to him call'd
Raphael, the sociable spirit, that deign'd
To travel with Tobias, and secur'd
His marriage with the seven-times-wedded maid.
« Raphael, (said he) thou hear'st what stir on earth
Satan, from hell 'scap'd through the darksome gulf,
Hath rais'd in paradise; and how disturb'd
This night the human pair; how he designs
In them at once to ruin all mankind.
Go, therefore, half this day as friend with friend
Converse with Adam, in what bower or shade
Thou find'st him from the heat of noon retir'd,
To respite his day-labour with repast,
Or with repose; and such discourse bring on
As may advise him of his happy state,
Happiness in his power left free to will,
Left to his own free will; his will though free,
Yet mutable; whence warn him to beware
He swerve not, too secure · tell him withal
His danger, and from whom; what enemy,
Late fall'n himself from heaven, is plotting now
The fall of others from like state of bliss;
By violence? no, for that shall be withstood;
But by deceit and lies : this let him know,
Lest, wilfully transgressing, he pretend
Surprisal, unadmonish'd, unforewarn'd. »
So spake the' Eternal Father; and fulfill'd
All justice : nor delay'd the winged saint
After his charge receiv'd; but from among
Thousand celestial Ardors, where he stood
Veil'd with his gorgeous wings, up springing light,
Flew through the midst of heaven; the' angelic quires,
On each hand parting, to his speed gave way
Through all the' empyreal road; till, at the gate
Of heaven arriv'd, the gate self-open'd wide
On golden hinges turning, as by work
Divine the sovran architect had fram'd.
From hence no cloud, or to obstruct his sight
Star interpos'd, however small : he sees,
Not unconform to other shining globes,
Earth, and the garden of God, with cedars crown'd
Above all hills. As when by night the glass
Of Galileo, less assur'd, observes
Imagin'd lands and regions in the moon;
Or pilot, from amidst the Cyclades
Delos or Samos first appearing, kens
A cloudy spot. Down thither prone in flight
He speeds, and through the vast ethereal sky
Sails between worlds and worlds, with steady wing;
Now on the polar winds, then with quick fan
Winnows the buxom air; till, within soar
Of towering eagles, to all the fowls he seems

Il croit voir le phénix, père, enfant de lui-même,
Certain, dans son trépas, de l'immortalité,
Et le gage éternel de sa postérité,
Quand cet oiseau brillant, la merveille du monde,
Pour remettre au soleil sa dépouille féconde,
Vole aux remparts thébains, et, content de son sort,
Trouve au même bûcher la naissance et la mort.
Tel le ministre ailé poursuivoit son voyage.
Enfin il voit d'Éden le fortuné bocage :
Là s'arrête son vol; il s'abat, il descend
Sur les riants coteaux que voit le jour naissant;
Là, tout brillant de gloire, et rayonnant de joie,
Il redevient lui-même; il revêt, il déploie
Six ailes, de son titre attribut éclatant;
Il agite dans l'air leur plumage flottant;
De leur brillant duvet sortent des étincelles,
Et les parfums du ciel s'exhalent autour d'elles.
A peine il l'aperçoit, le bataillon divin,
Sentinelle assidue aux portes du jardin,
S'incline avec respect, et salue avec joie
Le messager ailé que l'Éternel envoie :
Il traverse leur camp, il arrive en ces bois
Où, dans l'air embaumé, s'exhalent à-la-fois
L'ambre, l'encens, le nard, la myrrhe la plus pure,
Riche profusion des dons de la nature,
De la nature heureuse et fraîche et vierge encor.
A sa jeune vigueur elle donne l'essor,
Et sans art, sans apprêt, dans ses libres caprices,
De son premier printemps prodigue les délices.
Tandis qu'il traversoit ces bois délicieux,
Seul, loin de son berceau, jetant au loin les yeux,
Adam le voit venir; alors l'astre du monde
Dans les flancs de la terre et les gouffres de l'onde
Dardoit ses traits brûlants; Ève, au fond du bosquet,
Rangeoit les mets choisis pour leur simple banquet,
Les délices des fruits, le nectar du laitage;
Et des raisins ambrés exprimoit le breuvage.
« Accours, chère Ève, accours! dit Adam; j'aperçois
Un illustre étranger s'avançant dans nos bois;
Il vient de l'orient : quel éclat le décore!
Dans l'ardeur du midi je crois revoir l'aurore;
C'est, je n'en doute point, un envoyé de Dieu :
Puisse l'hôte divin honorer ce beau lieu!
Va, ne perds point de temps; dans ces riants hospices,
Des fruits gardés par toi qu'il goûte les délices;
Traitons-le avec honneur; chère épouse, rendons
A qui nous donne tout, une part de ses dons.
Vois quels biens la nature ici nous abandonne :
Plus nous lui demandons, et plus elle nous donne;
Le fruit succède au fruit : à peine ces fruits d'or
A nos heureuses mains ont livré leur trésor,
Sa libérale main bientôt les renouvelle :
Ah! soyons généreux et prodigues comme elle. »
— « O toi, que Dieu forma du limon le plus pur,
Lui répond son épouse : ici plus d'un fruit mûr,
Des diverses saisons renaissante largesse,
Pendant à ces rameaux, prodigue sa richesse;
Je n'ai donc réservé de ces nombreux bienfaits
Que ces fruits pleins d'aigreur qui naissent imparfaits,
Et qui, mis en dépôt par une main soigneuse,
Acquièrent par le temps leur douceur savoureuse.
Mais je pars, et je cours choisir dans ce verger
Ce qui peut le mieux plaire au céleste étranger,
Le melon succulent et la poire fondante :

A phœnix, gaz'd by all, as that sole bird,
When, to enshrine his reliques in the sun's
Bright temple, to Egyptian Thebes he flies.
At once on the' eastern cliff of paradise
He lights, and to his proper shape returns
A seraph wing'd : six wings he wore, to shade
His lineaments divine; the pair that clad
Each shoulder broad, came mantling o'er his breast
With regal ornament; the middle pair
Girt like a starry zone his waist, and round
Skirted his loins and thighs with downy gold
And colours dipt in heaven; the third his feet
Shadow'd from either heel with feather'd mail,
Sky-tinctur'd grain. Like Maia's son he stood,
And shook his plumes, that heavenly fragrance fill'd
The circuit wide. Straight knew him all the bands
Of angels under watch; and to his state,
And to his message high, in honour rise;
For on some message high they guess'd him bound.
Their glittering tents he pass'd; and now is come
Into the blissful field, through groves of myrrh,
And flowering odours, cassia, nard, and balm;
A wilderness of sweets; for nature here
Wanton'd as in her prime, and play'd at will
Her virgin fancies, pouring forth more sweet,
Wild above rule or art, enormous bliss.
Him through the spicy forest onward come
Adam discern'd, as in the door he sat
Of his cool bower, while now the mounted sun
Shot down direct his fervid rays to warm
Earth's inmost womb, more warmth than Adam needs :
And Eve within, due at her hour prepar'd
For dinner savoury fruits, of taste to please
True appetite, and not disrelish thirst
Of nectarous draughts between, from milky stream,
Berry or grape : to whom thus Adam call'd :
« Haste hither, Eve, and worth thy sight behold
Eastward among those trees, what glorious shape
Comes this way moving; seems another morn
Ris'n on mid-noon; some great behest from heaven
To us perhaps he brings, and will vouchsafe
This day to be our guest. But go with speed,
And, what thy stores contain, bring forth; and pour
Abundance, fit to honour and receive
Our heavenly stranger : well may we afford
Our givers their own gifts, and large bestow
From large bestow'd, where nature multiplies
Her fertile growth; and by disburdening grows
More fruitful, which instructs us not to spare. »
To whom thus Eve :
« Adam, earth's hallow'd mould
Of God inspir'd! small store will serve, where store,
All seasons, ripe for use hangs on the stalk;
Save what by frugal storing firmness gains
To nourish, and superfluous moist consumes :
But I will haste, and from each bough and brake,
Each plant and juiciest gourd, will pluck such choice
To entertain our angel-guest, as he

En voyant de nos fruits la récolte abondante,
Que l'ange les admire, et convienne à nos yeux
Que la terre est ici la rivale des cieux. »
Elle dit, va choisir dans la nature entière
Tout ce qui peut orner sa table hospitalière,
Veut que l'œil et le goût soient flattés à-la-fois;
Que les mets assortis se suivent avec choix,
Et, croissant de saveur et de délicatesse,
De la faim languissante excitent la paresse.
Soudain, comme l'abeille ardente à son butin,
Elle part : elle enlève au verger, au jardin,
Les fruits les plus parfaits, tout ce que donne au monde
La terre, heureuse mère et nourrice féconde.
Tous ces dons, maintenant épars dans l'univers,
Offroient dans ce lieu seul tous les climats divers,
Ce que fournit le Pont et que l'Afrique étale,
Les trésors que mûrit la rive orientale,
Les fruits de l'occident, et ceux qu'en ses jardins
Alcinoüs soignoit de ses royales mains.
Ici resplendit l'or, ailleurs la pourpre éclate;
L'un offre le duvet de sa peau délicate,
L'autre est couvert décaille ou hérissé de dards :
Charmes de l'odorat, et charmes des regards,
Chacun brigue sa place, et le goût la décide.
Les fruits amoncelés montent en pyramide :
Ève d'un œil content voit sa riche moisson,
Exprime de la grappe une douce boisson;
Par l'innocent nectar la joie est éveillée.
L'amande, de sa peau par ses mains dépouillée,
Change son suc exquis en lait délicieux;
Sa douceur plaît au goût, et sa blancheur aux yeux.
Tous les vases sont purs, la nature les donne;
Et la reine des fleurs, la rose, les couronne.
Adam vole au-devant de son hôte divin.
Il n'a point sur ses pas tout ce cortége vain
Dont s'entoure en marchant la majesté terrible
De ces rois dont l'orgueil, au peuple inaccessible,
De l'éclat de leur or, du faste de leurs chars,
Vient dans un jour de pompe éblouir les regards.
Libre de ces flatteurs dont la cour les assiége,
Le calme est sa grandeur, les vertus son cortége.
L'hôte céleste arrive : Adam plein de respect,
Soumis, mais confiant, s'incline à son aspect :
« Prince des cieux, dit-il, car ta forme divine
A décelé d'abord ton illustre origine,
Puisque, laissant pour nous ton trône glorieux,
Tu voulus bien descendre en ces terrestres lieux,
Fais plus encor pour nous : sous ce berceau tranquille,
Avec nous aujourd'hui partage cet asile,
Jusqu'à l'heure où le jour amortira ses traits :
Goûte en paix ces beaux fruits et ces ombrages frais.
Nous sommes seuls ici, mais notre divin maître
Daigna nous accorder ce domaine champêtre;
Là nos voix s'uniront pour bénir sa bonté. »
L'archange lui répond : « Cet asile enchanté,
Ces hôtes valent bien qu'un ange les visite.
Sous ce riant berceau que la fraîcheur habite,
Je veux bien du soleil attendre le déclin. »
Il dit : du toit champêtre ils prennent le chemin;
Lieu charmant, dont les fleurs enlacent le feuillage,
Embaumé de parfums, et couronné d'ombrage.
Simple, et joignant la grace à la simplicité,
Ève les attendoit, Ève dont la beauté,
Quand Pâris décida de la pomme fatale,
Même auprès de Vénus n'eût point eu de rivale.
Aimable d'innocence et belle de candeur,

Beholding shall confess, that here on earth
God hath dispens'd his bounties as in heaven. »
So saying, with dispatchful looks in haste
She turns, on hospitable thoughts intent
What choice to choose for delicacy best,
What order, so contrived as not to mix
Tastes, not well join'd inelegant, but bring
Taste after taste upheld with kindliest change;
Bestirs her then, and from each tender stalk
Whatever earth, all-bearing mother, yields
In India East or West, or middle shore
In Pontus or the Punic coast, or where
Alcinous reign'd; fruit of all kinds, in coat
Rough, or smooth rind, or bearded husk, or shell,
She gathers, tribute large, and on the board
Heaps with unsparing hand : for drink the grape
She crushes, inoffensive must, and meathe
From many a berry, and from sweet kernels press'd
She tempers dulcet creams : nor these to hold
Wants her fit vessels pure; then strows the ground
With rose and odours from the shrub unfum'd.
Meanwhile our primitive great sire, to meet
His god-like guest, walks forth, without more train
Accompanied than with his own complete
Perfections; in himself was all his state,
More solemn than the tedious pomp that waits
On princes, when their rich retinue long,
Of horses led, and grooms besmear'd with gold,
Dazzles the crowd, and sets them all agape.
Nearer his presence Adam, though not aw'd,
Yet with submiss approach and reverence meek
As to a superior nature bowing low,
Thus said : « Native of heaven, for other place
None can than heaven such glorious shape contain;
Since, by descending from the thrones above,
Those happy places, thou hast deign'd a while
To want, and honour these, vouchsafe with us
Two only, who yet by sovran gift possess
This spacious ground, in yonder shady bower
To rest; and what the garden choicest bears
To sit and taste, till this meridian heat
Be over, and the sun more cool decline. »
Whom thus the angelic virtue answer'd mild.
« Adam, I therefore came; nor art thou such
Created, or such place hast here to dwell,
As may not oft invite, though spirits of heaven,
To visit thee : lead on then where thy bower
O'ershades; for these mid-hours, till evening rise,
I have at will. »
So to the sylvan lodge
They came, that like Pomona's arbour smil'd,
With flowerets deck'd, and fragrant smells; but Eve,
Undeck'd, save with herself, more lovely fair
Than wood-nymph, or the fairest goddess feign'd
Of three that in mount Ida naked strove,
Stood to' entertain her guest from heaven; no veil

Son corps est revêtu de sa seule pudeur;
Sa belle ame se peint sur son charmant visage,
Se lit dans ses regards, s'entend dans son langage.
« Salut! » dit Raphaël : mot céleste, qu'un jour
L'Ève, mère d'un Dieu, doit entendre à son tour.
Mais l'une du serpent doit écraser la tête;
Puisse l'autre bientôt n'être pas sa conquête!
« Salut, dit-il, ô toi, dont la fécondité
Promet à l'univers une postérité
Plus nombreuse cent fois que les fruits, les feuillages,
Et les brillantes fleurs, enfants de ces bocages! »
On s'assied. Le gazon en table façonné
De siéges naturels s'élève environné;
Sous eux s'enfle et s'étend une mousse légère;
Là s'étale à leurs yeux l'automne tout entière :
L'automne, le printemps, et les fruits, et les fleurs,
Du champêtre banquet disputent les honneurs.
« Daigne goûter ces dons, dit le père des hommes!
De l'auteur de tout bien, du Dieu par qui nous sommes,
Ces fruits sont un bienfait; il prévient nos desirs;
Il veille à nos besoins et même à nos plaisirs.
Faits pour d'humbles mortels, ces aliments agrestes
Peut-être flattent peu des essences célestes;
Mais ils viennent d'un Dieu libéral envers tous;
Daigne, en les partageant, les rendre encor plus doux! »
« Ces mets (bénissons-en le Dieu de la nature)
Peuvent nourrir, dit l'ange, une substance pure;
Même goût peut unir des êtres différents :
Ton corps reçut une ame, et nos esprits des sens :
Nos êtres sont doués d'une double puissance :
L'une est le sentiment, l'autre l'intelligence;
Si l'homme peut penser, l'ange peut se nourrir;
A nos sens comme aux tiens chaque objet vient s'offrir.
Il nous donna des yeux témoins de ses merveilles,
Un goût pour les saveurs, pour les sons des oreilles :
Tout ce qu'il a fait naître a besoin d'aliments.
Vois de dons mutuels vivre les éléments :
La terre de ses eaux nourrit les mers profondes;
De la terre et des mers les vapeurs vagabondes
Vont alimenter l'air; l'air va nourrir ces feux
Qui roulent suspendus sous la voûte des cieux.
Vois rouler dans les cieux l'astre qui vous éclaire :
De son globe enflammé le monde est tributaire,
Il boit dans l'océan; et les tributs des mers
Vont payer les bienfaits que lui doit l'univers.
Nos mets sont plus parfaits au séjour de la vie;
Nous buvons le nectar, savourons l'ambrosie;
Pour nous chaque matin, dans les jardins du ciel,
La manne tombe en perle, et la rosée en miel :
Mais vos fruits sont charmants; leurs couleurs mariées
Mêlent avec plus d'art leurs teintes variées;
Avant de plaire au goût, ils enchantent les yeux;
Et la terre n'est pas moins riche que les cieux. »
Il dit, et prend sa place : Ève chastement nue,
Satisfaisant ensemble et le goût et la vue,
Choisit les plus beaux fruits, et de sa jeune main
Dans l'écorce odorante épanche un jus divin.
Volupté pure et sainte! ô céleste innocence!

She needed, virtue-proof; no thought infirm
Alter'd her cheek. On whom the angel *Hail*
Bestow'd, the holy salutation us'd
Long after to blest Mary, second Eve.
« Hail, mother of mankind, whose fruitful womb
Shall fill the world more numerous with thy sons
Than with these various fruits the trees of God
Have heap'd this table. »
Rais'd of grassy turf
Their table was, and mossy seats had round,
And on her ample square from side to side
All autumn pil'd, though spring and autumn here
Danc'd hand in hand. A while discourse they hold;
No fear lest dinner cool; when thus began
Our author : « Heavenly stranger, please to taste
These bounties, which our nourisher, from whom
All perfect good, unmeasured out, descends,
To us for food and for delight hath caus'd
The earth to yield; unsavoury food perhaps
To spiritual natures; only this I know,
That one celestial Father gives to all. »
To whom the angel : « Therefore what he gives
(Whose praise be ever sung) to man in part
Spiritual, may of purest spirits be found
No' ingrateful food : and food alike those pure
Intelligential substances require,
As doth your rational; and both contain
Within them every lower faculty
Of sense; whereby they hear, see, smell, touch, taste,
Tasting concoct, digest, assimilate,
And corporeal to incorporeal turn.
For know, whatever was created, needs
To be sustain'd and fed : of elements
The grosser feeds the purer, earth the sea
Earth and the sea feed air, the air those fires
Ethereal, and as lowest first the moon;
Whence in her visage round those spots, unpurg'd
Vapours not yet into her substance turn'd.
Nor doth the moon no nourishment exhale
From her moist continent to higher orbs.
The sun, that light imparts to all, receives
From all his alimental recompense
In humid exhalations, and at even
Sups with the Ocean. Though in heaven the trees
Of life, ambrosial fruitage bear, and vines
Yield nectar; though from off the boughs each morn
We brush mellifluous dews; and find the ground
Cover'd with pearly grain : yet God hath here
Varied his bounty so with new delights,
As may compare with heaven; and to taste
Think not I shall be nice. »
So down they sat,
And to their viands fell; nor seemingly
The angel, nor in mist, (the common gloss
Of theologians) but with keen dispatch
Of real hunger, and concoctive heat
To transubstantiate : what redounds, transpires
Through spirits with ease, nor wonder; if by fire
Of sooty coal the' empyric alchemist
Can turn, or holds it possible to turn,
Metals of drossiest ore to perfect gold,
As from the mine. Meanwhile, at table Eve
Minister'd naked, and their flowing cups
With pleasant liquors crown'd. O innocence

Ah! si les fils du ciel, oubliant leur naissance,
A des amours mortels pouvoient s'abandonner,
Un objet aussi beau l'auroit fait pardonner.
Dès que leur doux banquet, frugale nourriture,
Eut, sans la surcharger, satisfait la nature,
Adam sent naître en lui le desir curieux
De connaître les mœurs de ces enfants des cieux,
Qui, de gloire et d'éclat revêtus par Dieu même,
Sont les brillants reflets de sa grandeur suprême;
Qui, l'honneur de sa cour, chefs-d'œuvre de ses mains,
Contemplent de si haut les fragiles humains.
D'un air respectueux et d'une voix modeste,
Il s'adresse en ces mots au convive céleste :
« Fils du ciel, lui dit-il, ah! combien je te doi!
Combien l'homme en ce jour est honoré dans moi!
Hôte de nos bosquets, assis à notre table,
Toi qui buvois des cieux le nectar délectable,
Tu n'as pas dédaigné nos rustiques festins,
Quoique bien différents de tes banquets divins! »
« Adam, répond l'archange, il est temps de connoître
Et les anges et l'homme, et le monde et son maître,
Un Dieu seul règle tout, de tout il est l'appui :
Tout existe, se meut et respire dans lui.
Si le mal ne l'a point altéré dans sa course,
L'être créé par Dieu retourne vers sa source :
Rien n'en sort corrompu. Des êtres différents
Il fixe le partage, il assigne les rangs;
Plus ils sont près de lui, plus leur essence est pure :
Tous, suivant leur penchant, leur état, leur nature,
De degrés en degrés devenus plus parfaits,
S'efforcent d'approcher du Dieu qui les a faits.
De sa souche terrestre ainsi la jeune plante
Sort, déploie avec grace une tige élégante;
Sur la tige s'élève un branchage léger,
Ses feuillages mouvants naissent pour l'ombrager;
La fleur vient à son tour; enfin, plus pur encore,
En nuage odorant son parfum s'évapore.
Tout aspire à monter dans cet ordre inégal,
La pierre aux végétaux, la plante à l'animal
L'animal jusqu'à l'homme, et l'homme jusqu'à l'ange :
Tout de ce corps mortel veut secouer la fange.
Moins dégagés des sens, vos esprits sont moins prompts;
Souvent vous raisonnez, lorsque nous contemplons :
Et, tandis qu'à pas lents marche votre pensée,
Par nous des vérités la chaîne est embrassée.
Ainsi dans l'univers tout monte par degrés.
Des habitants des cieux vous-mêmes séparés,
Un jour peut-être, un jour, sur de brillantes ailes,
Planerez, comme nous, aux voûtes éternelles,
Comme nous descendons au terrestre séjour.
Vous, fidèles au Dieu qui vous donna le jour,
Méritez ce bonheur par votre obéissance :
Pour conserver ses dons gardez votre innocence;
De la part qu'il vous fit sachez vous contenter,
Et n'allez point la perdre en voulant l'augmenter. »
« Quel jour pur tu fais luire à notre intelligence!
Répond Adam charmé. Je suis l'échelle immense
De ces êtres divers répandus en tout lieu,

Deserving paradise! if ever, then,
Then had the sons of God excuse to' have been
Enamour'd at that sight; but in those hearts
Love unlibidinous reign'd, nor jealousy
Was understood, the injur'd lover's hell.
Thus when with meats and drinks they had suffic'd,
Not burden'd nature, sudden mind arose
In Adam, not to let the' occasion pass
Given him by this great conference, to know
Of things above his world, and of their being
Who dwell in heaven, whose excellence he saw
Transcend his own so far : whose radiant forms,
Divine effulgence, whose high power, so far
Exceeded human; and his wary speech
Thus to the empyreal minister he fram'd :
« Inhabitant with God, now know I well
Thy favour, in this honour done to man;
Under whose lowly roof thou hast vouchsaf'd
To enter, and these earthly fruits to taste,
Food not of angels, yet accepted so,
As that more willingly thou couldst not seem
At heaven's high feasts to' have fed : yet what compare? »
To whom the winged hierarch replied :
« O Adam, one Almighty is, from whom
All things proceed, and up to him return,
If not deprav'd from good, created all
Such to perfection, one first matter all,
Endued with various forms, various degrees
Of substance, and, in things that live, of life;
But more refin'd, more spirituous, and pure,
As nearer to him plac'd, or nearer tending,
Each in their several active spheres assign'd,
Till body up to spirit work, in bounds
Proportion'd to each kind. So from the root
Springs lighter the green stalk, from thence the leaves
More aery, last the bright consummate flower
Spirits odorous breathes : flowers and their fruit,
Man's nourishment, by gradual scale sublim'd,
To vital spirits aspire, to animal,
To intellectual; give both life and sense,
Fancy and understanding; whence the soul
Reason receives, and reason is her being,
Discursive or intuitive; discourse
Is oftest yours, the latter most is ours,
Differing but in degree, of kind the same.
Wonder not then, what God for you saw good
If I refuse not, but convert, as you,
To proper substance. Time may come, when men
With angels may participate, and find
No inconvenient diet, nor too light fare;
And from these corporal nutriments perhaps
Your bodies may at last turn all to spirit,
Improv'd by tract of time, and, wing'd, ascend
Ethereal, as we; or may, at choice,
Here or in heavenly paradise dwell;
If ye be found obedient, and retain
Unalterably firm his love entire,
Whose progeny you are. Meanwhile enjoy
Your fill what happiness this happy state
Can comprehend, incapable of more. »
To whom the patriarch of mankind replied :
« O favourable spirit, propitious guest,
Well hast thou taught the way that might direct
Our knowledge, and the scale of nature set

Et je monte avec toi jusqu'au trône de Dieu.
Mais pourquoi ces conseils de l'aimer, de lui plaire ?
Ah ! quels enfants ingrats méconnoîtroient leur père !
Qui n'aimeroit un Dieu si bon, si généreux,
Qui de ce vil limon fit deux êtres heureux,
Et du bien qui convient à notre humble nature
De sa prodigue main nous combla sans mesure ? »
L'ange répond : « O fils de la terre et du ciel !
Écoute ! Ton bonheur te vient de l'Éternel ;
Conserver ce bonheur doit être ton ouvrage.
Ce monde fortuné, ton paisible partage,
De ton obéissance il doit être le prix :
Pour être heureux toujours, reste toujours soumis ;
Dieu t'a créé parfait, et non pas immuable,
Bon, mais libre; tu peux être juste ou coupable,
Perdre ou gagner ses dons; enfin, ta volonté
Ne porte point le joug de la fatalité.
Eh ! quel mérite auroit la triste obéissance
D'un cœur à ses devoirs lié par l'impuissance ?
Qui veut honorer Dieu doit pouvoir l'outrager.
A côté des secours il a mis le danger :
Tel est l'arrêt du ciel, tel est ton sort. Nous-mêmes,
Assis auprès de Dieu sur nos trônes suprêmes,
Dans un sort différent suivant les mêmes lois,
Nous servons librement, et nous aimons par choix.
Dieu sait quel choix ont fait des serviteurs rebelles ;
Ils se sont révoltés, pouvant être fidèles :
Aussi de quel bonheur, dans quel gouffre de maux
Les ont précipités leurs funestes complots !
Imite notre exemple, et non pas leur audace. »

« Enfant du ciel, répond l'auteur de notre race,
De quel secret transport ta voix vient me saisir !
Mon oreille t'écoute avec plus de plaisir
Que je n'entends, au sein des nuits silencieuses,
Des chérubins en chœur les voix mélodieuses.
Nos actions, nos vœux sont à nous, je le sais ;
Mais nous sommes heureux et libres, c'est assez :
Qui pourroit s'irriter d'une seule défense ?
A qui nous soumet tout, je voue obéissance ;
J'obéirai. Pourtant ces révoltes des cieux
Me causent quelque trouble. Exauce donc mes vœux ;
Apprends-moi (je t'écoute en un profond silence)
Quels sont les criminels, le crime et la vengeance :
Le temps nous le permet : le grand astre des jours
A peine a terminé la moitié de son cours ;
A peine à l'occident il commence à descendre. »
Il dit. « A tes desirs je consens à me rendre,
Lui répond Raphaël. » Après quelque repos,
Il reprend la parole, et commence en ces mots :
« O père des humains ! de cette triste histoire
Faut-il donc réveiller l'affligeante mémoire ?
Eh ! comment raconter à de foibles mortels
Ces grands combats, livrés dans les champs éternels ?
Aux terrestres humains comment rendre sensibles
Des célestes héros les exploits invisibles ?
Ces esprits jadis purs, pourrai-je sans douleurs
En rappeler la gloire et conter les malheurs ?
Ai-je droit de tirer de cette nuit profonde
Ces grands événements, secrets d'un autre monde ?
N'importe; ils vous peindront le céleste courroux,

From centre to circumference; whereon,
In contemplation of created things,
By steps we may ascend to God. But say,
What meant that caution join'd, *If ye be found*
Obedient? Can we want obedience then
To him, or possibly his love desert,
Who form'd us from the dust, and plac'd us here
Full to the utmost measure of what bliss
Human desires can seek or apprehend? »
To whom the angel : « Son of heaven and earth,
Attend : That thou art happy, owe to God;
That thou continuest such, owe to thyself,
That is to thy obedience; therein stand.
This was that caution given thee; be advis'd.
God made thee perfect, not immutable;
And good he made thee, but to persevere
He left it in thy power; ordain'd thy will
By nature free, not over-rul'd by fate
Inextricable, or strict necessity :
Our voluntary service he requires,
Not our necessitated; such with him
Finds no acceptance, nor can find; for how
Can hearts, not free, be tried whether they serve
Willing or no, who will but what they must
By destiny, and can no other choose?
Myself, and all the' angelic host, that stand
In sight of God, enthron'd, our happy state
Hold, as you yours, while our obedience holds;
On other surety none : freely we serve,
Because we freely love, as in our will
To love or not; in this we stand or fall :
And some are fall'n, to disobedience fall'n,
And so from heaven to deepest hell; O fall
From what high state of bliss, into what woe! »
To whom our great progenitor : « Thy words
Attentive, and with more delighted ear,
Divine instructor, I have heard, than when
Cherubic songs by night from neighbouring hills
Aëral music send; nor knew I not
To be both will and deed created free;
Yet that we never shall forget to love
Our Maker, and obey him whose command
Single is yet so just, my constant thoughts
Assur'd me' and still assure : though what thou tell'st
Hath pass'd in heaven, some doubt within me move,
But more desire to hear, if thou consent,
The full relation, which must needs be strange,
Worthy of sacred silence to be heard;
And we have yet large day, for scarce the sun
Hath finish'd half his journey, and scarce begins
His other half in the great zone of heaven. »
Thus Adam made request; and Raphael,
After short pause assenting, thus began.
« High matter thou enjoin'st me, O prime of men,
Sad task and hard : for how shall I relate
To human sense the' invisible exploits
Of warring spirits? how, without remorse,
The ruin of so many glorious once
And perfect while they stood? how last unfold
The secrets of another world, perhaps
Not lawful to reveal? yet for thy good
This is dispens'd; and what surmounts the reach

Et les crimes des cieux sont des leçons pour vous.
Pardonne, quand des cieux je te décris la guerre,
Si j'emprunte mes traits des scènes de la terre :
Ne t'en étonne pas; je les connois tous deux;
Ce monde bien souvent est l'image des cieux.
« Dieu n'avoit pas encor créé ce nouveau monde :
L'affreux chaos régnoit avec la nuit profonde
Aux mêmes régions où ce jeune univers,
Balancé par son poids, roule aux plaines des airs :
Mais un jour (car le temps, dans l'éternité même,
Dans ce cercle où chaque astre, en sa vitesse extrême,
Ouvre, poursuit, finit, recommence son cours,
Dans le ciel, comme à vous, nous mesure les jours,
Ces jours dont la longueur égale votre année),
Par l'Éternel lui-même avec pompe ordonnée,
Une marche imposante amena sous ses yeux,
Des quatre points du jour, la milice des cieux :
Entre les rangs pressés de leurs bandes guerrières,
Des forêts de drapeaux, d'enseignes, de bannières,
Marquant les rangs, les chefs, les bataillons divers,
Au centre de l'armée ondoyoient dans les airs;
Chaque riche écusson, de l'amour et du zèle
Interprète éloquent et monument fidèle,
Des services passés, gages de l'avenir,
Dans leurs chiffres brillants, gardoit le souvenir.
Autour du Dieu vivant avec ordre se range,
En cercles redoublés, phalange sur phalange :
A sa droite est son fils. Lui, tempérant l'ardeur
Du trône qui le cache à force de splendeur,
Du haut d'une montagne invisible et brûlante,
Fait entendre en ces mots sa voix toute-puissante :
« Héritiers éternels des célestes clartés,
Rois, dominations, trônes, principautés,
Écoutez mon décret, mon décret immuable :
Un fils est né de moi dans ce jour mémorable;
Il est mon fils unique, il est l'oint du Seigneur :
Moi-même à haute voix proclame sa grandeur.
A ma droite placé, je veux qu'on le révère
(J'en ai fait le serment) à l'égal de son père;
Que le ciel à genoux reconnoisse son roi;
Que tous soient réunis, soient heureux sous sa loi :
Qui lui désobéit fait outrage à moi-même;
Perturbateur des cieux et de l'ordre suprême,
Je le maudis; ma voix le bannit à jamais
Du temple du bonheur, du séjour de la paix;
Qu'il tombe, qu'il habite au fond du noir abîme,
De mon courroux vengeur éternelle victime :
Oui, comme mon courroux, ses maux seront sans fin »
« A ces mots solennels, chérubin, séraphin,
Font éclater l'amour, le respect, l'alégresse;
Quelques-uns seulement déguisent leur tristesse.
Cependant, tout ce jour, les anges enchantés,
Ainsi qu'aux jours pompeux de leurs solennités,
Commencent leurs concerts et leurs danses joyeuses.
C'est vous qu'ils imitoient, danses mystérieuses,
Labyrinthes mouvants des corps brillants des cieux,
Qui, venant, revenant, se croisant dans leurs jeux,
Même dans leurs erreurs au grand ordre fidèles,
Mêlent sans les brouiller leurs rondes éternelles :
Accords toujours nouveaux, concert toujours charmant,
Que Dieu lui-même écoute avec ravissement!
Le soir (car nous avons notre soir, notre aurore,
Riche variété dont le ciel se décore,
Non pas pour nos besoins, mais pour offrir aux yeux

Of human sense, I shall delineate so,
By likening spiritual to corporeal forms,
As may express them best; though what if earth
Be but the shadow of heaven, and things therein
Each to other like, more than on earth is thought?
« As yet this world was not, and chaos wild
Reign'd where these heavens now roll, where earth now rests
Upon her centre pois'd; when on a day
(For time, though in eternity, applied
To motion, measures all things durable
By present, past, and future,) on such day
As heaven's great year brings forth the' empyreal host
Of angels by imperial summons call'd,
Innumerable before the Almighty's throne
Forthwith, from all the ends of heaven appear'd
Under their hierarch in orders bright :
Ten thousand thousand ensigns high advanc'd,
Standards and gonfalons 'twixt van and rear
Stream in the air, and for distinction serve
Of hierarchies, of orders, and degrees;
Or in their glittering tissues bear imblaz'd
Holy memorials, acts of zeal and love
Recorded eminent.
Thus when in orbs
Of circuit inexpressible they stood,
Orb within orb, the Father infinite,
By whom in bliss imbosom'd sat the son,
Amidst as from a flaming mount, whose top
Brightness had made invisible, thus spake :—
« Hear, all ye angels, progeny of light,
Thrones, dominations, princedoms, virtues, powers,
Hear my decree, which unrevok'd shall stand.
This day I have begot whom I declare
My only son, and on this holy hill
Him have anointed, whom ye now behold
At my right hand; your head I him appoint :
And by myself have sworn, to him shall bow
All kness in heaven, and shall confess him Lord;
Under his great vice-gerent reign abide
United, as one individual soul,
For ever happy : him who disobeys,
Me desobeys, breaks union, and that day,
Cast out from God, and blessed vision, falls
Into' utter darkness, deep ingulf'd, his place
Ordain'd without redemption, without end. »
« So spake the Omnipotent, and with his words
All seem'd well pleas'd; all seem'd, but where not all.
That day, as other solemn days, they spent
In song and dance about the sacred hill;
Mystical dance, which yonder starry sphere
Of planets, and of fix'd, in all her wheels
Resembles nearest, mazes intricate,
Eccentric, intervolv'd, yet regular
Then most, when most irregular they seem;
And in their motions harmony divine
So smooth her charming tones, that God's own ear
Listens delighted. Evening now approach'd,
(For we have also our evening and our morn,

Le spectacle changeant de la pompe des cieux),
Le soir, un doux banquet, banquet digne des anges,
En cercle réunit les célestes phalanges :
L'odorante ambrosie emplit des vases d'or;
Des vins d'un cru céleste épanchent leur trésor;
Et dans le diamant, où leur liqueur ruisselle,
En liquides rubis le nectar étincelle.
Tous, la coupe à la main, de fleurs environnés,
Étendus sur des fleurs, et de fleurs couronnés,
Au banquet fraternel où leur roi les convie,
Boivent l'amour, la joie, et l'éternelle vie :
Le plaisir sans excès est prodigué pour eux :
De leur félicité Dieu lui-même est heureux.
Enfin du mont divin, d'où part le jour et l'ombre,
Le crépuscule jette une teinte plus sombre;
Voile foible et léger, qui dans ce beau séjour
Laisse encore à la nuit quelques restes du jour :
Le doux sommeil revient; déja notre paupière
Se mouille des vapeurs de son aile légère;
Tous les yeux, hors celui qui veille incessamment,
Tout prêts à se fermer, s'ouvrent languissamment.
Au pied du mont sacré règne une vaste plaine
Que la terre aplatie égaleroit à peine :
Tout le camp se disperse, et ses nombreux drapeaux
Du fleuve de la vie ont ombragé les eaux :
De riches pavillons et de superbes tentes
Soudain ont déployé leurs couleurs éclatantes ;
Tout s'endort, tout se livre aux douceurs du repos,
Caressé du zéphyr et bercé par les flots.
Quelques-uns seulement, nocturnes sentinelles,
Pour célébrer de Dieu les grandeurs éternelles,
Veillent près de son trône; et leurs voix tour-à-tour
Se répondent en chœur, chantant l'hymne d'amour.
« Le superbe Satan (c'est le nom qu'on lui donne
Depuis qu'il a perdu sa céleste couronne;
Son premier nom n'est plus prononcé devant Dieu),
Satan veilloit aussi, mais contre le saint lieu.
Favori du Très-Haut, contre un fils qu'il abhorre
Sa jalouse fureur en secret le dévore;
Ce fils, cet héritier du sceptre paternel,
Son règne proclamé dans ce jour solennel,
Importunent son cœur ; et sa haine insensée
Par ces honneurs nouveaux croit sa gloire éclipsée :
De là ses fiers dépits et ses hardis complots.
Tandis que tout se tait et se livre au repos,
Il prétend, dans la nuit, entraîner à sa suite
Les lâches déserteurs, compagnons de sa fuite;
Et, de leur cœur fidèle infame suborneur,
Laisser son Dieu sans culte, et son roi sans honneur.
Au premier après lui le perfide s'adresse,
Et tente par ces mots sa crédule foiblesse :
« Tu dors, cher compagnon ! mais sais-tu quel réveil
Va bientôt succéder à ce lâche sommeil ?
Cher compagnon, tu dors ! perds-tu donc la mémoire
De ce décret récent, fatal à notre gloire ?
Je t'ai cru mon ami ; dans plus d'un entretien,
Je t'épanchai mon cœur et tu m'ouvris le tien :
Mille fois, tu le sais, je partageai tes veilles;
Quand je veille pour toi, c'est donc toi qui sommeilles !
Un maître nous soumet à de nouvelles lois;
Un zèle tout nouveau doit maintenir nos droits :
T'en dire plus ici seroit une imprudence.
Toi, rassemble les chefs soumis à ma puissance;
Dis-leur qu'avant le jour, par l'ordre exprès de Dieu,

We ours for change delectable, not need;)
Forthwith from dance to sweet repast they turn
Desirous; all in circles as they stood,
Tables are set, and on a sudden pil'd
With angels' food, and rubied nectar flows
In pearl, in diamond, and massy gold,
Fruit of delicious vines, the growth of heaven.
On flowers repos'd, and with fresh flowerets crown'd,
They eat, they drink, and in communion sweet
Quaff immortality and joy, secure
Of surfeit, where full measure only bounds
Excess, before the' all bounteous King, who shower'd
With copious hand, rejoicing in their joy.
Now when ambrosial night with clouds exhal'd
From that high mount of God, whence light and shade
Spring both, the face of brightest heaven had chang'd
To grateful twilight, (for night comes not there
In darker veil) and roseat dews dispos'd
All but the unsleeping eyes of God to rest;
Wide over all the plain, and wider far
Than all this globous earth in plain outspread,
(Such are the courts of God) the angelic throng,
Dispers'd in bands and files, their camp extend
By living streams among the trees of life,
Pavilions numberless, and sudden rear'd,
Celestial tabernacles, where they slept
Fann'd with cool winds; save those, who, in their course,
Melodious hymns about the sovran throne
Alternate all night long.

But not so wak'd
Satan; (so call him now, his former name
Is heard no more in heaven); he of the first,
If not the first arch-angel, great in power,
In favour and pre-eminence, yet fraught
With envy' against the son of God, that day
Honour'd by his great Father, and proclaim'd
Messiah King anointed, could not bear
Through pride that sight, and thought himself impair'd.
Deep malice thence conceiving and disdain,
Soon as mid night brought on the dusky hour
Friendliest to sleep and silence, he resolv'd
With all his legions to dislodge, and leave
Unworshipt, unobey'd, the throne supreme,
Contemptuous; and his next subordinate
Awakening, thus to him in secret spake :
« Sleep'st thou, companion dear? What sleep can close
Thy eye-lids? and remember'st what decree
Of yesterday, so late hath pass'd the lips
Of heaven's Almighty ? Thou to me thy thoughts
Wast wont, I mine to thee was wont, to' impart;
Both waking we were one; how then can now
Thy sleep dissent? New laws thou seest impos'd;
New laws from him who reigns, new minds may raise
In us who serve, new counsels, to debate
What doubtful may ensue : more in this place
To utter is not safe. Assemble thou
Of all those myriads which we lead the chief;
Tell them, that by command, ere yet dim night

Avec tous mes drapeaux je dois quitter ce lieu,
Conduire au camp du nord les chefs que je commande.
Je cours y préparer les honneurs qu'on demande
Pour ce fils du Très-Haut, qui doit, le sceptre en main,
Montrer aux légions leur nouveau souverain :
Demain commencera sa marche triomphante.
Pars. »
— Le chef, égaré par sa voix séduisante,
En reçoit dans son cœur le philtre insidieux,
Transmet de chef en chef cet ordre factieux :
« Avant le jour, dit-il, l'enseigne impériale
Doit partir de ces lieux; la pompe triomphale
Du nouveau souverain commande ce départ. »
Dans des mots ambigus sa voix jette avec art
Des semences d'envie et des germes de haine;
Il ébranle de l'un la constance incertaine,
Corrompt la foi de l'autre, et donne le signal.
Tout se range à l'instant sous son drapeau royal :
Tant sur les cœurs soumis exercent de puissance
Le grand nom de Satan, ses honneurs, sa vaillance,
Ce front plus radieux que l'astre qui du jour
A la nuit étoilée annonce le retour,
Ce brillant Lucifer, dont le nom reste encore
A ce chef qui l'usurpe et qui le déshonore !
Sa ruse enfin séduit ses crédules soldats,
Et le tiers de l'armée a marché sur ses pas.
Ils volent, et la nuit sert leur fuite coupable.
Cependant ce pouvoir dont l'œil inévitable,
De son regard perçant lit jusqu'au fond des cœurs,
Du haut du mont sacré brillant de ses splendeurs,
Où brûlent dans la nuit des lampes éternelles,
A vu sans leurs secours ces trames criminelles,
Ses décrets méconnus, tout le nord révolté,
Et déja l'orient de ligues infesté.
Aussitôt à son fils, avec un doux sourire,
Il adresse ces mots :
— « Appui de mon empire,
Toi dans qui le Très-Haut resplendit tout entier,
Toi, de mon trône antique éternel héritier,
Il est temps d'assurer notre toute-puissance !
Tu vois jusqu'où du nord s'emporte la licence :
Pour fonder son pouvoir, Satan combat le mien;
Au-dessus de mon trône il veut placer le sien.
Levons-nous, armons-nous contre le téméraire;
Défendons mes honneurs, mes droits, mon sanctuaire,
De mes élus chéris le séjour fortuné,
Et la montagne sainte où je t'ai couronné. »
« Alors calme, serein, et rayonnant de gloire,
Comme un triomphateur au sein de la victoire,
Son fils lui répondit : — « Que ton juste dédain
Se rit avec raison d'un ennemi si vain !
Pour moi sa haine m'ouvre une illustre carrière :
Il saura si ce bras sait mettre une barrière
Aux complots insolents de ces vils factieux,
Et si c'est à ton fils de fléchir devant eux. »
« Il dit : et cependant des légions rebelles
Le chef vole, emporté sur ses rapides ailes :
Ses guerriers l'ont suivi, mille fois plus nombreux
Que les flots de la mer ou les astres des cieux,
Le matin, sur les fleurs ou les feuilles humides,

Her shadowy clouds withdraws, I am to haste,
And all who under me their banners wave,
Homeward, with flying march, where we possess
The quarters of the north; there to prepare
Fit entertainment to receive our King,
The great Messiah, and his new commands,
Who speedily through all the hierarchies
Intends to pass triumphant, and give laws. »
— So spake the false arch-angel, and infus'd
Bad influence into the' unwary breast
Of his associate : he together calls,
Or several one by one, the regent powers,
Under him regent; tells, as he was taught,
That the Most High commanding, now ere night,
Now ere dim night had disincumber'd heaven,
The great hierarchal standard was to move;
Tells the suggested cause, and casts between
Ambiguous words and jealousies, to sound
Or taint integrity : but all obey'd
The wonted signal, and superior voice
Of their great Potentate; for great indeed
His name, and high was his degree in heaven;
His countenance, as the morning-star that guides
The starry flock, allur'd them, and with lies
Drew after him the third part of heaven's host.
Meanwhile the eternal eye, whose sight discerns
Abstrusest thoughts, from forth his holy mount,
And from within the golden lamps that burn
Nightly before him, saw without their light
Rebellion rising; saw in whom, how spread
Among the sons of morn, what multitudes
Were banded to oppose his high decree;
And, smiling, to his only son thus said.
— « Son, thou in whom my glory I behold
In full resplendence, heir of all my might,
Nearly it now concerns us to be sure
Of our omnipotence, and with what arms
We mean to hold what anciently we claim
Of deity or empire : such a foe
Is rising, who intends to' erect his throne
Equal to ours, throughout the spacious north;
Nor so content, hath in his thought to try
In battle, what our power is, or our right.
Let us advise, and to this hazard draw
With speed what force is left, and all employ
In our defence; lest unawares we lose
This our high place, our sanctuary, our hill. »
« To whom the son with calm aspect and clear,
Lightning divine, ineffable, serene,
Made answer : — « Mighty Father, thou thy foes
Justly hast in derision, and, secure,
Laugh'st at their vain designs and tumults vain,
Matter to me of glory, whom their hate
Illustrates, when they see all regal power
Given me to quell their pride, and in event
Know whether I be dextrous to subdue
Thy rebels, or be found the worst in heaven. »
« So spake the son; but Satan, with his powers,
Far was advanc'd on winged speed; an host
Innumerable as the stars of night,
Or stars of morning, dew-drops, which the sun
Impearls on every leaf and every flower.

Brillent moins de rubis et de perles liquides.
Il s'avance, il traverse avec ses légions,
De mille états divers les vastes régions,
Que gouvernent des rois, des potentats, des princes,
De l'empire des cieux innombrables provinces,
Près de qui tout ce globe et ces climats divers
Sont comme tes jardins auprès de l'univers.
Enfin il touche au nord, siége de sa puissance.
Là, dans tout l'appareil de sa magnificence,
Tel qu'un mont d'où s'élève un mont audacieux,
Le palais de Satan se présente à leurs yeux.
De loin on aperçoit ses tours pyramidales,
Des célestes palais orgueilleuses rivales,
Et de l'ambition coupable monument :
Lui-même les forma d'or et de diamant,
Et sur ce mont superbe où leur masse domine,
Affecta d'imiter la montagne divine
Où l'Éternel réside, et, sur son trône assis,
Aux yeux de l'empyrée a couronné son fils.
Là s'arrête Satan, et son conseil s'assemble ;
Là tous les chefs unis doivent régler ensemble
Les hommages nouveaux qu'en ce jour solennel
Doit offrir l'empyrée au fils de l'Éternel.
Sous ce prétexte heureux, son adroit artifice
Harangue dans ces mots la céleste milice :
— « Trônes, principautés, rois, dominations,
Si ces titres pompeux ne sont pas de vains noms,
Depuis qu'un roi nouveau, grace aux décrets suprêmes,
Sur nos fronts éclipsés flétrit nos diadèmes,
Pour cet oint du Seigneur tout pouvoir est détruit.
C'est pour lui, pour lui seul, qu'au milieu de la nuit
D'un maître impérieux la volonté subite
A vers ces bords lointains précipité ma fuite.
Eh ! quel motif pressant nous amène en ces lieux ?
L'honneur de recevoir cet autre roi des cieux,
De régler les tributs qu'on doit à son passage :
Trop heureux, s'il veut bien accueillir notre hommage
Permettre qu'à ses pieds nous tombions à genoux !
Au mépris de vos droits anéantis pour vous,
Deux sceptres à-la-fois vont peser sur vos têtes.
Fils des dieux, levez-vous, et songez qui vous êtes !
Rois vous-mêmes, d'un Dieu serez-vous les vassaux ?
Les rangs sont différents, mais les droits sont égaux.
La fière liberté souffre avec patience
Les titres, les honneurs, et même la puissance ;
Mais, d'un pouvoir injuste ardente à s'affranchir,
Au joug de ses égaux s'indigne de fléchir :
L'égalité, fidèle au pouvoir légitime,
Se relève en fureur sous la main qui l'opprime.
Ce tyran à nos droits oppose ses arrêts :
A qui suit la raison qu'importent ses décrets ?
C'étoit peu que le père usurpât notre hommage ;
Il nous faut dans son fils adorer son image.
Vain espoir : ces sujets qu'il prétend asservir,
Sont nés pour gouverner, et non pas pour servir. »
« Ainsi parle Satan ; tout se tait, aucun n'ose
Ou venger l'Éternel, ou défendre sa cause.
Seul, du Dieu tout puissant fervent adorateur,
Et de toutes ses lois fidèle exécuteur,
Abdiel s'est levé : dévoré d'un saint zèle,
Dans ses yeux enflammés la fureur étincelle,
Et sa voix tonne ainsi contre les factieux :

Regions they pass'd, the mighty regencies
Of seraphim, and potentates, and thrones,
In their triple degrees; regions to which
All thy dominion, Adam, is no more
Than what this garden is to all the earth,
And all the sea, from one entire globose
Stretch'd into longitude; which having pass'd,
At length into the limits of the north
They came; and Satan to his royal seat
High on a hill, far blazing, as a mount
Rais'd on a mount, with pyramids and towers
From diamond quarries hewn, and rocks of gold;
The palace of great Lucifer, (so call
That structure in the dialect of men
Interpreted) which not long after, he
Affecting all equality with God,
In imitation of that mount whereon
Messiah was declar'd in sight of heaven,
The mountain of the congregation call'd?
For thither he assembled all his train,
Pretending so commanded to consult
About the great reception of their King,
Thither to come, and with calumnious art
Of counterfeited truth thus held their ears.
—« Thrones, dominations, princedoms, virtues, powers;
If these magnific titles yet remain
Not merely titular, since by decree
Another now hath to himself ingross'd
All power, and us eclips'd under the name
Of King anointed, for whom all this haste
Of midnight-march, and hurried meeting here,
This only to consult how we may best,
With what may be devis'd of honours new,
Receive him, coming to receive from us
Knee-tribute yet unpaid, prostration vile!
Too much to one! but double how endur'd;
To one, and to his image now proclaim'd?
But what if better counsels might erect
Our minds, and teach us to cast off this yoke?
Will ye submit your necks, and choose to bend
The supple knee? Ye will not, if I trust
To know ye right; or, if ye know yourselves
Natives and sons of heaven, possess'd before
By none; and if not equal all, yet free,
Equally free; for orders and degrees
Jar not with liberty, but well consist.
Who can in reason then or right, assume
Monarchy over such as live by right
His equals, if in power and splendour less,
In freedom equal? or can introduce
Law and edict on us, who without law
Err not? much less for this to be our lord,
And look for adoration, to the' abuse
Of those imperial titles, which assert
Our being ordain'd to govern, not to serve. »
« Thus far his bold discourse without controul
Had audience; when among the seraphim
Abdiel, than whom none with more zeal ador'd
The deity, and divine commands obey'd,
Stood up, and in a flame of zeal severe

— « O forfait ! ô blasphème inouï dans les cieux,
Odieux attentat d'un ingrat et d'un traître
Qu'à côté de son trône avoit placé son maître !
Tu te plains que d'un Dieu les ordres tout puissants
Aient pour son fils unique exigé notre encens,
Aient voulu que le ciel, de sa grandeur divine,
Reconnût à genoux la céleste origine !
Oses-tu bien blâmer le décret solennel
Qu'il a juré lui-même à la face du ciel ?
Aucun dans son égal ne doit trouver un maître !
Est-ce à toi de juger le Dieu qui t'a fait naître,
Qui nous donna les cieux, et dont les sages lois
Dans leur juste limite ont renfermé nos droits ?
« Nos plaisirs, nos honneurs, de ce Dieu sont l'ouvrage :
Bien loin que sa grandeur veuille nous faire outrage,
Son éclat, son pouvoir rejaillissent sur nous,
Et sous un même chef il nous réunit tous.
Et quand il seroit vrai, comme tu l'oses dire,
Que nul de son égal ne supporte l'empire,
Prétends-tu, quels que soient tes titres glorieux,
Te croire égal au fils du Souverain des cieux ?
En vain tu vois marcher sous tes ordres suprêmes
Rois, dominations, trônes et diadèmes;
Quoi que t'ait prodigué son pouvoir paternel,
Qu'es-tu près de ce fils, par qui l'Être éternel
Créa d'un mot le monde, et toi-même, et les anges ?
Qui, sans rien exiger qu'un tribut de louanges,
Leur assigna leurs noms, leurs titres glorieux,
Et vient, comme un de nous, s'asseoir au milieu d'eux !
Ah ! bien loin que par lui nos honneurs s'affoiblissent,
Ses divines clartés sur nous se réfléchissent :
Nos biens sont ses présents, sa force est notre appui;
Il gouverne par nous, et nous régnons par lui. »
« Ainsi parle de Dieu le serviteur fidèle;
Mais nul n'ose applaudir ou seconder son zèle;
On le nomme indiscret et téméraire : enfin
L'affreux Satan triomphe, et, d'un ton plus hautain :
« Nous fûmes donc créés, dit-il, cœur bas et lâche !
Et le père à son fils confia cette tâche ?
Étrange découverte ! Apprends-nous, si tu peux,
Par qui fut révélé ce grand secret des cieux;
Dans quels lieux, dans quels temps nous avons pris nais-
Quel caprice divin nous donna l'existence ! [sance;
Tu t'en souviens : pour moi, je ne me souviens pas
Que d'autres avant nous aient peuplé ces états.
Aux habitants des cieux ne fais point cet outrage :
Contemporains de Dieu, nous sommes notre ouvrage.
Quand le cercle fatal eut achevé son tour,
Au temps prédestiné nous reçûmes le jour :
Race heureuse du ciel, notre antique patrie,
Nous ne devons qu'à nous notre éclat, notre vie.
Bientôt ils apprendront, nos superbes rivaux,
Si nous avons un maître, ou même des égaux;
Toi-même tu sauras si c'est par la prière
Que nous comptons de Dieu désarmer la colère;
Et si dans son palais nous allons le chercher
Pour lui demander grace, ou pour l'en arracher.
Pars, et cours en porter la nouvelle à ton maître;
Pars, un plus long délai seroit peu sûr peut-être. »
« Il dit : un bruit confus s'entend de tout côté,

The current of his fury thus oppos'd:
— « O argument blasphemous, false and proud !
Words which no ear ever to hear in heaven
Expected, least of all from thee, ingrate,
In place thyself so high above thy peers.
Canst thou with impious obloquy condemn
The just decree of God, pronounc'd and sworn,
That to his only son by right endued
With regal sceptre, every soul in heaven
Shall bend the knee, and in that honour due
Confess him rightful King ? unjust, thou say'st,
Flatly unjust, to bind with laws the free,
And equal over equals to let reign,
One over all with unsucceeded power.
Shalt thou give law to God ? shalt thou dispute
With him the points of liberty, who made
Thee what thou art, and form'd the powers of heaven
Such as he pleas'd, and circumscrib'd their being ?
« Yet, by experience taught, we know how good,
And of our good and of our dignity
How provident he is; how far from thought
To make us less, bent rather to exalt
Our happy state, under one head more near
United. But to grant it thee unjust,
That equal over equals monarch reign :
Thyself, though great and glorious, dost thou count,
Or all angelic nature join'd in one,
Equal to him begotten-son ? by whom,
As by his word, the mighty father made
All things, even thee; and all the spirits of heaven
By him created in their bright degrees,
Crown'd them with glory, and to their glory nam'd
Thrones, dominations, princedoms, virtues, powers,
Essential powers; nor by his reign obscur'd,
But more illustrious made; since he, the head,
One of our number thus reduc'd becomes;
His laws our laws; all honour to him done
Returns our own. Cease then this impious rage,
And tempt not these; but hasten to appease
The' incensed father, and the' incensed son,
While pardon may be found in time besought. »
« So spake the fervent angel; but his zeal
None seconded, as out of season judg'd,
Or singular and rash : whereat rejoic'd
The apostate, and, more haughty, thus replied :
— « That we were form'd then, say'st thou ? and the work
Of secondary hands, by task transferr'd
From father to his son ? strange point and new !
Doctrine, which we would know whence learn'd : who saw
When this creation was ? remember'st thou
Thy making, while the Maker gave thee being ?
We know no time when we were not as now;
Know none before us, self-begot, self-rais'd
By our own quickening power, when fatal course
Had circled his full orb, the birth mature
Of this our native heaven, ethereal sons.
Our puissance is our own; our own right hand
Shall teach us highest deeds, by proof to try
Who is our equal : then thou shalt behold
Whether by supplication we intend
Address, and to begirt the' Almighty throne
Beseeching or besieging. This report,

Pareil à l'océan par l'orage agité.
Tout applaudit Satan : Abdiel en silence
Entend gronder les flots de cette armée immense.
Mais enfin, quoique seul, le céleste héros
Laisse éclater son zèle, et s'exprime en ces mots :
« O cœur maudit de Dieu ! que nul remords ne touche,
Entends, entends l'arrêt prononcé par ma bouche :
Ton châtiment est prêt; tout ce peuple trompé
Va dans ton sort affreux périr enveloppé,
Et de tes attentats infortuné complice,
Ainsi que tes forfaits, partager ton supplice;
Ne t'inquiète plus, lâche séditieux,
Du rang que tu tiendras dans l'empire des cieux.
Tu te plaignois du joug qui pesoit sur ta tête;
Pour cette tête impie un joug plus dur s'apprête :
Au lieu de ce décret, douce loi de l'amour,
L'arrêt de la vengeance est lancé sans retour.
Tu sais si Dieu t'aima, tu sauras s'il se venge.
Tremble : en sceptre de fer son sceptre d'or se change,
Non plus pour endurer un insolent affront,
Mais pour courber ta tête et pour briser ton front.
Oui, je suis ton conseil, je pars; non que je craigne
Ces vils séditieux rangés sous ton enseigne;
Je crains plutôt, je crains que la flamme du ciel
Ne mêle l'innocent avec le criminel.
Tremble : Dieu prend sa foudre, et son bras va t'instruire,
S'il n'a pu te créer, qu'il a pu te détruire. »
« Ainsi parle Abdiel, de tous ces factieux
Seul dévoué, seul pur, et seul religieux.
Tous ces flots menaçants et ce peuple infidèle,
Rien ne séduit sa foi, rien n'ébranle son zèle;
Il part, brave en passant les insultes, les cris,
Quelquefois se retourne avec un froid mépris,
Et pense déja voir les flammes triomphantes
Embraser leurs drapeaux et consumer leurs tentes. »

LIVRE VI.

Raphaël continue sa narration. Il apprend à Adam comment Michel et Gabriel eurent ordre de marcher contre Satan et ses anges. Description du premier combat dans le ciel. Satan et ses puissances se retirent à la faveur de la nuit; il assemble un conseil, invente des machines infernales, qui, dans le combat suivant, causent quelque désordre dans l'armée de Michel; mais enfin les bons anges arrachent les montagnes, et enterrent les machines de Satan. Le désordre s'augmentant de plus en plus, l'Éternel envoie son fils, à qui l'honneur de cette victoire étoit réservé. Il vient sur le champ de bataille, revêtu de la puissance du père; et, défendant à ses légions de faire aucun mouvement, il pousse son char, et s'avance le foudre à la main. Ses ennemis sont d'abord renversés; il les poursuit jusqu'à l'extrémité du ciel, qui s'ouvre en deux. Les démons sont précipités jusqu'au fond de l'abîme que la justice divine leur avoit creusé. Le Messie triomphant retourne vers son père.

« Sans être poursuivi, l'intrépide Abdiel,
Durant toute la nuit, fend les plaines du ciel.
Cependant par degrés la lumière est éclose;
Les Heures, conduisant l'Aurore aux doigts de rose,
Ont ouvert la barrière au char brillant du jour.
Sur la montagne sainte est un profond séjour,
D'où, reprenant sans fin leur course régulière,

These tidings carry to the' anointed King;
And fly, ere evil intercept thy flight. »
« He said; and, as the sound of waters deep,
Hoarse murmur echo'd to his words applause
Through the' infinite host; nor less for that
The flaming Seraph fearless, though alone
Encompass'd round with foes, thus answer'd bold.
« O alienate from God, O spirit accurs'd,
Forsaken of all good! I see thy fall
Determin'd, and thy hapless crew involv'd
In this perfidious fraud, contagion spread
Both of thy crime and punishment: henceforth
No more be troubled how to quit the yoke
Of God's Messiah; those indulgent laws
Will not be now vouchsaf'd; other decrees
Against thee are gone forth, without recall;
That golden sceptre, which thou didst reject,
Is now an iron rod to bruise and break
Thy disobedience. Well thou didst advise;
Yet not for thy advice or threats I fly
These wicked tents devoted, lest the wrath
Impendent, raging into sudden flame,
Distinguish not : for soon expect to feel
His thunder on thy head, devouring fire.
Then who created thee lamenting learn,
When who can uncreate thee thou shalt know. »
« So spake the seraph Abdiel, faithful found
Among the faithless, faithful only he;
Among innumerable false, unmov'd,
Unshaken, unseduc'd, unterrified,
His loyalty he kept, his love, his zeal;
Nor number, nor example, with him wrought
To swerve from truth, or change his constant mind,
Though single. From amidst them forth he pass'd,
Long way through hostile scorn, which, he sustain'd
Superior, nor of violence fear'd aught;
And, with retorted scorn, his back he turn'd
On those proud towers to swift destruction doom'd. »

BOOK VI.

Raphael continues to relate how Michael and Gabriel were sent forth to battle against Satan and his angels. The first fight described : Satan and his powers retire under night : he calls a council; invents devilish engines, which, in the second day's fight, put Michael and his angels to some disorder; but they at length, pulling up mountains, overwhelmed both the force and machines of Satan. yet, the tumult not so ending, God, on the third day, sends Messiah his son, for whom he had reserved the glory of that victory. He, in the power of his Father, coming to the place, and causing all his legions to stand still on either side, with his chariot and thunder driving into the midst of his enemies, pursues them, unable to resist, towards the wall of heaven; which opening, they leap down with horror and confusion into the place of punishment prepared for them in the deep; Messiah returns with triumph to his Father.

« All night the dreadless angel unpursued,
Through Heaven's wide champain held his way : till Morn,
Wak'd by the circling Hours, with rosy hand
Unbarr'd the gates of light. There is a cave
Within the mount of God, fast by his throne,
Where Light and Darkness in perpetual round
Lodge and dislodge by turns, which makes through heaven
Grateful vicissitude, like day and night :
Light issues forth, and at the other door

Partent, pour revenir, la nuit et la lumière,
Du théâtre des cieux douce variété :
Chacune a son issue; et lorsque d'un côté
Paroît le jour naissant, de l'autre la nuit sombre
Rentre dans son palais jusqu'à l'heure où son ombre,
Comme un voile léger, déployée à son tour,
Laisse au ciel étoilé la clarté d'un beau jour.
Son règne en ce moment faisoit place à l'aurore :
(Pour vous d'un feu moins vif le midi se colore);
La nuit, cédant au jour l'immensité des cieux,
Reportoit loin de nous ses pas mystérieux.
Aux regards d'Abdiel tout-à-coup se présente
Des milices du ciel l'ordonnance imposante;
Des armes, des drapeaux, des coursiers et des chars,
Un déluge d'éclairs jaillit de toutes parts;
Et dans les champs de l'air, que leurs clartés inondent,
En une mer de feu leurs rayons se confondent.
Il voit que Dieu connoît ce qu'il vient annoncer :
Parmi les séraphins il accourt se placer :
On l'accueille avec joie; on admire le zèle
De ce cœur généreux, seul demeuré fidèle.
Vers le trône céleste en triomphe conduit,
Des acclamations le bruit flatteur le suit;
On le présente au Dieu que la gloire couronne;
Et, du nuage d'or dont l'éclat l'environne,
Une secrète voix fait entendre ces mots :
« Courage, ami de Dieu, séraphique héros!
Courage! ton début vaut seul une victoire.
Que ton zèle sublime a bien servi ma gloire!
Ta constance pour moi fit plus que la valeur :
Tu bravas les affronts pires que la douleur;
Et, fier de remporter un glorieux outrage,
De ton Dieu seulement tu briguas le suffrage.
Suivi de mes guerriers, va dompter leur fureur;
Où tu trouvas l'insulte apporte la terreur.
Ces sujets révoltés n'ont voulu reconnoître
Ni mes décrets pour loi, ni mon fils pour leur maître,
Lui, des perfections le modèle divin!
Que la force triomphe où la loi parle en vain.
Pars, terrible Michel, l'honneur de nos phalanges;
Et toi, mène au combat tous ces millions d'anges,
Généreux Gabriel : leur magnanime ardeur
Pour elle aura le nombre ainsi que la valeur.
Point de paix, point de grace à ces sujets rebelles;
Punissez, confondez leurs trames criminelles :
Armez vos bras vengeurs et du fer et des feux;
Que chassés devant nous jusqu'aux confins des cieux,
Exilés du bonheur, voués à la souffrance,
Ils soient tous à jamais bannis de ma présence :
Leur arrêt est porté. Pour ces esprits pervers,
Déja du noir chaos les gouffres sont ouverts;
Et, prêt à recevoir la foule des victimes,
L'enfer insatiable élargit ses abîmes. »
« A peine il a parlé, de brûlants tourbillons
Autour du mont sacré roulent à gros bouillons;
Et, luttant à travers des torrents de fumée,
Font jaillir mille éclairs de la nuit enflammée.
Du céleste courroux présage menaçant,
Bientôt du haut des airs l'airain retentissant
A ces sinistres feux joint ses accents terribles.
Déja de l'Éternel les troupes invincibles,
En bataillons serrés, au son des instruments,
Dans un morne silence avancent à pas lents;
Du clairon belliqueux le souffle les enflamme :

Obsequious Darkness enters, till her hour
To veil the heaven, though darkness there might well
Seem twilight here: and now went forth the Morn
Such as in highest heaven array'd in gold
Empyreal; from before her vanish'd Night,
Shot through with orient beams; when all the plain
Cover'd with thick embattled squadrons bright,
Chariots, and flaming arms, and fiery steeds,
Reflecting blaze on blaze, first met his view.
War he perceiv'd, war in procinct; and found
Already known, what he for news had thought
To have reported : gladly then he mix'd
Among those friendly Powers, who him receiv'd
With joy and acclamations loud, that one,
That of so many myriads fall'n, yet one
Return'd, not lost. On to the sacred hill
They led him high applauded, and present
Before the seat supreme; from whence a voice,
From midst a golden cloud, thus mild was heard :
« Servant of God, well done; well hast thou fought
The better fight, who single hast maintain'd
Against revolted multitudes the cause
Of truth, in word mightier than they in arms :
And for the testimony' of truth hast borne
Universal reproach, far worse to bear
Than violence: for this was all thy care
To stand approv'd in sight of God, though worlds
Judg'd thee perverse : the easier conquest now
Remains thee, aided by this host of friends,
Back on thy foes more glorious to return,
Than scorn'd thou didst depart; and to subdue
By force, who reason for their law, refuse,
Right reason for their law, and for their King
Messiah, who by right of merit reigns.
Go, Michael, of celestial armies prince,
And thou, in military prowess next,
Gabriel, lead forth to battle these my sons
Invincible; lead forth my armed Saints,
By thousands and by millions, rang'd for fight,
Equal in number to that godless crew
Rebellious : them with fire and hostile arms
Fearless assault; and, to the brow of Heaven
Pursuing, drive them out from God and bliss,
Into their place of punishment, the gulf
Of Tartarus, which ready opens wide
His fiery Chaos to receive their fall. »
« So spake the Sovran Voice, and clouds began
To darken all the hill, and smoke to roll
In dusky wreaths, reluctant flames, the sign
Of wrath awak'd; nor with less dread the loud
Ethereal trumpet from on high 'gan blow :
At which command the Powers militant,
That stood for Heaven, in mighty quadrate join'd
Of union irresistible, mov'd on
In silence their bright legions, to the sound
Of instrumental harmony, that breath'd
Heroic ardour to adventurous deeds
Under their godlike leaders, in the cause

Les chefs de rang en rang ont fait passer leur ame;
Et le front rayonnant, terrible, l'œil en feu,
Semblent des dieux armés pour la cause de Dieu,
Pour celle du Messie. Ils marchent : les montagnes,
Les rocs, les lacs profonds qui baignent nos campagnes,
Les gorges, les vallons, les fleuves, les torrents,
Rien n'arrête leur cours, ne désunit leurs rangs;
Légers comme les vents, prompts comme le tonnerre,
Ils voyagent dans l'air bien plus que sur la terre :
Tels des peuples ailés voloient les bataillons,
Quand, cités devant toi, tu leur donnas leurs noms.
D'un cours impétueux, d'une aile infatigable,
Ils laissent après eux une foule innombrable
De provinces, d'états, de royaumes divers,
Dont chacun est plus grand que cet humble univers.
« Enfin, à l'horizon, vers le nord se présente
Une plaine enflammée, au loin étincelante.
Ils approchent : soudain s'offrent à leurs regards
Une moisson de fer, une forêt de dards,
D'enseignes, de drapeaux, d'armures colorées,
Que d'emblèmes pompeux l'orgueil a décorées :
C'est Satan conduisant les ennemis de Dieu.
Ce jour, ce même jour, fondant sur le saint lieu,
Il prétend usurper son sceptre, son empire,
Et s'asseoir sur le trône où son audace aspire.
Vain projet! que bientôt va démentir le sort.
Un sentiment d'horreur nous glace à leur abord :
De ses propres sujets faut-il que Dieu se venge?
Le ciel contre le ciel, et l'ange contre l'ange,
Vont donc combattre ensemble, eux qu'on vit tant de fois,
Enfants du même père, heureux des mêmes droits,
Dans les mêmes banquets, pleins d'une douce ivresse,
Savourer le nectar, l'amour et l'alégresse;
Ou, la lyre à la main, près du trône éternel,
Redire aux cieux ravis leur hymne fraternel!
Cet heureux temps n'est plus : déja gronde l'orage,
Déja des deux côtés partent des cris de rage.
Au centre de l'armée, à Dieu même pareil,
Sur un char dont l'éclat le dispute au soleil,
Paroît le fier Satan : autour de lui rayonnent
Les brillants chérubins dont les flots l'environnent;
Et de leurs boucliers, invincibles remparts,
Le cercle éblouissant l'enceint de toutes parts.
Il descend : des deux camps prêts pour l'attaque horrible
L'intervalle est étroit, et d'autant plus terrible;
Tous deux, front contre front, se menacent des yeux,
Et de leur ligne immense ils occupent les cieux.
Avant que le signal ordonne la mêlée,
Tel qu'une énorme tour pesamment ébranlée,
Tout brillant de rubis, d'or et de diamants,
L'archange révolté s'avance aux premiers rangs.
De ce rival superbe intrépide adversaire,
Abdiel, à sa vue, a frémi de colère;
Et du traître à regret admirant la splendeur,
L'ange exhale en ces mots sa généreuse ardeur :
« O ciel! eh quoi! de Dieu l'auguste ressemblance
Brille encor sur ce front d'où s'enfuit l'innocence!
Le crime a-t-il donc pu garder cet air divin?
Mais d'un reste de gloire il s'applaudit en vain;
En vain, contre une cause et si juste et si belle,
L'opiniâtre orgueil lève son front rebelle;
La raison n'a rien pu sur cet audacieux;
Peut-être cette main le réfutera mieux.
J'ai pour moi le bon droit : Dieu! joins-y la victoire;

Of God and his Messiah. On they move
Indissolubly firm; nor obvious hill,
Nor straitening vale, nor wood, nor stream, divides
Their perfect ranks; for high above the ground
Their march was, and the passive air upbore
Their nimble tread : as when the total kind
Of birds, in orderly array on wing,
Came summon'd, over Eden, to receive
Their names of thee; so over many a tract
Of heaven they march'd, and many a province wide,
Tenfold the length of this terrene.
«At last,
Far in the' horizon to the north appear'd
From skirt to skirt a fiery region, stretch'd
In battailous aspect, and nearer view
Bristled with upright beams innumerable
Of rigid spears, and helmets throng'd, and shields
Various, with boastful argument portray'd,
The banded Powers of Satan hasting on
With furious expedition; for they ween'd
That self-same day, by fight, or by surprise,
To win the mount of God, and on his throne
To set the envier of his state, the proud
Aspirer; but their thoughts prov'd fond and vain
In the mid way : though strange to us it seem'd
At first, that Angel should with Angel war,
And in fierce hosting meet, who wont to meet
So oft in festivals of joy and love
Unanimous, as sons of one great Sire,
Hymning the' Eternal Father : but the shout
Of battle now began, and rushing sound
Of onset ended soon each milder thought.
High in the midst, exalted as a God,
The' Apostate in his sun-bright chariot sat,
Idol of majesty divine, enclos'd
With flaming Cherubim, and golden shields;
Then lighted from his gorgeous throne, for now
'Twixt host and host but narrow space was left,
A dreadful interval, and front to front
Presented stood in terrible array
Of hideous length : before the cloudy van,
On the rough edge of battle ere it join'd,
Satan, with vast and haughty strides advanc'd,
Came towering, arm'd in adamant and gold;
Abdiel that sight endur'd not, where he stood
Among the mightiest, bent on highest deeds,
And thus his own undaunted heart explores :
'O heaven! that such resemblance of the Highest
Should yet remain, where faith and reality
Remain not : wherefore should not strength and might
There fail where virtue fails, or weakest prove
Where boldest, though to sight unconquerable?
His puissance, trusting in the' Almighty's aid,
I mean to try, whose reason I have tried
Unsound and false; nor is it aught but just,
That he, who in debate of truth hath won,
Should win in arms, in both disputes alike
Victor; though brutish that contest and foul,

Que ce double avantage assure ici ma gloire,
Et que le téméraire, à mes pieds abattu,
Rende hommage à la force unie à la vertu ! »
« Il dit, sort de ses rangs, marche à l'ange rebelle
Qu'enflamme à son aspect une fureur nouvelle,
Et provoque en ces mots l'archange audacieux :
« Je te retrouve donc, esprit séditieux !
En vain, entretenant ta superbe espérance,
Tu crus, sûr de ta force et de ton éloquence,
Ou séduire le ciel par tes trompeurs discours,
Ou trouver de ton Dieu le trône sans secours ;
De ce Dieu qui d'un mot peut créer des armées,
Ou seul, de tes projets dissipant les fumées,
Du trône où son pouvoir se rit de ton orgueil,
Exterminer d'un coup, d'un signe, d'un clin d'œil,
Toi, tes chars, tes drapeaux, ta troupe criminelle,
Et vous abîmer tous dans la nuit éternelle !
Tu vois que tu n'as pas entraîné tous les vœux ;
Il reste à Dieu des cœurs et purs et généreux :
Tu ne les voyois pas, lorsqu'affrontant l'orage,
Seul à tes bataillons j'opposai mon courage.
Des maux que j'ai prédits voici venir le temps ;
Et tu vas, mais trop tard, apprendre à tes dépens
Qu'un esprit éclairé de l'erreur se sépare,
Et suit le droit sentier, quand la foule s'égare. »
« — Eh bien ! malheur à toi, perfide séraphin,
Lui réplique Satan avec un fier dédain :
A ton retour vers nous ma colère rend grace ;
Tu vas donc le premier expier ton audace,
Toi qui, dans ce sénat d'augustes demi-dieux,
Osas seul élever un cri séditieux !
Que parles-tu de maître et de toute-puissance ?
Nous n'en connoissons point : sûrs de notre vaillance,
Sûrs de nos droits sacrés, nous les soutiendrons tous.
Mais toi, je t'applaudis de revenir à nous ;
D'un espoir orgueilleux ta valeur échauffée,
Des débris de Satan se promet un trophée :
Approche ; que dans toi j'apprenne à mes rivaux
Quel accueil cette main prépare à tes égaux.
Toutefois, pour ne pas te laisser sans réponse,
J'ai daigné différer le sort que je t'annonce.
J'avois cru, j'en conviens (pardonne à ma fierté),
Que le bonheur céleste étoit la liberté :
Mais, je le vois, ton Dieu courbe à son joug servile
La part la plus nombreuse ainsi que la plus vile ;
De lâches voluptés font seules vos destins ;
Vos armes sont des luths, vos combats des festins ;
Pour célébrer en chœur ta haute renommée,
De ces chantres du ciel tu formas ton armée.
Va combattre avec eux : vous apprendrez de moi
Ce qu'est une ame libre aux esclaves d'un roi. »
« — Ah ! toi-même rougis de ta honteuse chaîne,
Lui répond Abdiel, toi, de qui l'ame vaine,
Adorant de l'erreur le joug impérieux,
Traite d'emploi servile un devoir glorieux.
Mais la nature et Dieu repoussent cette injure,
Car obéir à Dieu, c'est suivre la nature ;
Ils nous disent tous deux (et j'écoute leur voix)
Que le meilleur de nous doit nous donner des lois :
Ses bontés sont ses droits à notre obéissance ;
Le premier en sagesse, il doit l'être en puissance.
Tu parles d'esclavage ! ah ! l'esclave est celui
Qui se choisit un maître insensé comme lui :
C'est celui qui, bravant le pouvoir légitime,

When reason hath to deal with force, yet so
Most reason is that reason overcome.'
"So pondering, and from his armed peers
Forth stepping opposite, half-way he met
His daring foe, at this prevention more
Incens'd, and thus securely him defied:
'Proud! art thou met? thy hope was to have reach'd
The height of thy aspiring unoppos'd,
The throne of God unguarded, and his side
Abandon'd, at the terror of thy power
Or potent tongue: fool! not to think how vain
Against the' Omnipotent to rise in arms;
Who out of smallest things could, without end,
Have rais'd incessant armies to defeat
Thy folly: or with solitary hand
Reaching beyond all limit, at one blow,
Unaided, could have finish'd thee, and whelm'd
Thy legions under darkness: but thou seest
All are not of thy train; there be, who faith
Prefer and piety to God, though then
To thee not visible, when I alone
Seem'd in thy world erroneous to dissent
From all; my sect thou seest; now learn too late
How few sometimes may know, when thousands err.'
"Whom the grand foe, with scornful eye askance,
Thus answered: 'Ill for thee, but in wish'd hour
Of my revenge, first sought for, thou return'st
From flight, seditious angel! to receive
Thy merited reward, the first assay
Of this right hand provok'd, since first that tongue,
Inspir'd with contradiction, durst oppose
A third part of the Gods, in synod met
Their deities to assert; who, while they feel
Vigour divine within them, can allow
Omnipotence to none. But well thou com'st
Before thy fellows, ambitious ly to win
From me some plume, that thy success may show
Destruction to the rest: this pause between,
(Unanswer'd, lest thou boast) to let thee know,
At first I thought that liberty and heaven
To heavenly souls had been all one; but now
I see that most through sloth had rather serve,
Minist'ring spirits, train'd up in feast and song!
Such hast thou arm'd, the minstrelsy of heaven,
Servility with freedom to contend,
As both their deeds compar'd this day shall prove.'
"To whom in brief thus Abdiel stern replied:
'Apostate! still thou err'st, nor end wilt find
Of erring, from the path of truth remote:
Unjustly thou deprav'st it with the name
Of servitude, to serve whom God ordains,
Or nature: God and nature bid the same,
When he who rules is worthiest, and excels
Them whom he governs. This is servitude,
To serve the' unwise, or him who hath rebell'd
Against his worthier, as thine now serve thee,
Thyself not free, but to thyself enthrall'd;
Yet lewdly dar'st our minist'ring upbraid.

S'est fait, comme Satan, un instrument du crime.
Et toi-même à l'orgueil n'es-tu pas asservi,
Jaloux du saint emploi que l'orgueil t'a ravi?
Hardi blasphémateur, cesse donc d'en médire;
Va régner dans l'enfer : le ciel est son empire;
Nous sommes ses sujets; il sera notre appui;
Les fers sont pour Satan, et le sceptre est pour lui.
Moi, lâche fugitif! je veux cesser de l'être,
Et voici les tributs que j'apporte à mon maître. »
« Comme il parloit encore, il élève le fer;
Le fer étincelant, aussi prompt que l'éclair,
Frappe sans hésiter, et, comme la tempête,
Retombe, et de Satan a fait courber la tête.
La pensée et les yeux, bien moins son bouclier,
N'auroient pu prévenir le redoutable acier.
Il recule dix pas, et son corps qui succombe
Sur son genou ployé tremble, chancelle, et tombe;
Mais sur sa lance énorme il demeure appuyé :
Tel roule d'un vieux roc le sommet foudroyé;
Tel, attaqué soudain dans sa base profonde
Par les flots souterrains ou les efforts de l'onde,
A demi renversé, croule un antique mont
Avec les vieux sapins qui couronnent son front.
Du parti révolté les puissances se troublent;
Cependant leur douleur et leur rage redoublent
En voyant de leur chef l'affront injurieux;
Mais le triomphe est peint sur nos fronts radieux.
Bientôt, de la victoire infaillible présage,
Le cri de l'espérance et le cri du courage
Demandent le signal : le signal est donné.
Par l'ordre de Michel la trompette a sonné;
L'*hosanna* solennel vole de bouche en bouche.
« D'un cœur non moins ardent, et d'un air plus farouche,
L'ennemi fond sur nous d'un vol impétueux.
A peine eut commencé le choc tumultueux,
D'épouvantables cris dans les airs retentirent,
Des cris tels que les cieux jamais n'en entendirent.
Tel qu'un même incendie embrase deux volcans,
Une même fureur anime les deux camps;
Des nuages de traits pleuvent sur les armées
Un orage brûlant de flèches enflammées
Monte, siffle, et, dans l'air traçant d'affreux sillons,
D'une voûte de feu couvre leurs bataillons.
Des longs ébranlements de ce double tonnerre
Le ciel au loin mugit; et si de votre terre
Le globe encor récent dans les airs eût roulé,
Jusqu'en ses fondements la terre auroit tremblé.
Faut-il s'en étonner, quand, mêlant leurs phalanges,
Se heurtoient des deux parts tous ces millions d'anges,
Dont un seul, saisissant tous ces globes divers,
D'un seul coup auroit pu les lancer dans les airs?
Eh! de quelle terreur cette horrible mêlée
N'eût-elle pas rempli la nature ébranlée!
Quelles convulsions, quel désordre fatal
N'eût pas troublé la paix de leur séjour natal,
Si Dieu n'eût mis un terme à tant de violence!
Là, chaque bataillon est une armée immense;
Tout chef vaut à lui seul un bataillon entier;
Tout soldat vaut un chef : chaque simple guerrier
Peut guider du combat les manœuvres savantes,
Arrêter ou pousser les colonnes mouvantes,
Ouvrir, fermer, étendre ou resserrer les rangs;
Même ame fait mouvoir tous ces corps différents.
Point de vaine terreur, point de penser timide :
A son poste marqué chacun reste intrépide,
Comme si ce grand jour dépendoit de son bras.

Reign thou in hell, thy kingdom; let me serve
In heaven God ever blest, and his divine
Behests obey, worthiest to be obey'd;
Yet chains in hell, not realms, expect : meanwhile
From me return'd, as erst thou saidst, from flight,
This greeting on thy impious crest receive. '
" So saying, a noble stroke he lifted high,
Which hung not, but so swift with tempest fell
On the proud crest of Satan, that no sight,
Nor motion of swift thought, less could his shield,
Such ruin intercept : ten paces huge
He back recoil'd; the tenth on bended knee
His massy spear upstaid; as if on earth
Winds under ground, or waters forcing way,
Sidelong had push'd a mountain from his seat,
Half sunk with all his pines. Amazement seiz'd
The rebel thrones, but greater rage, to see
Thus foil'd their mightiest; ours joy fill'd, and shout,
Presage of victory, and fierce desire
Of battle : whereat Michael bid sound
The' arch-angel trumpet; through the vast of heaven
It sounded, and the faithful armies rung
Hosanna to the HIGHEST!
" Nor stood at gaze
The adverse legions, nor less hideous join'd
The horrid shock. Now storming fury rose,
And clamour such as heard in heaven till now
Was never : arms on armour clashing bray'd
Horrible discord, and the madding wheels
Of brazen chariots rag'd; dire was the noise
Of conflict; over head the dismal hiss
Of fiery darts in flaming vollies flew,
And flying vaulted either host with fire.
So under fiery cope together rush'd
Both battles main, with ruinous assault
And inextinguishable rage. All heaven
Resounded; and had earth been then, all earth
Had to her centre shook. What wonder? when
Millions of fierce encountering angels fought
On either side, the least of whom could wield
These elements, and arm him with the force
Of all their regions : how much more of power
Army' against army numberless to raise
Dreadful combustion warring, and disturb,
Though not destroy, their happy native seat;
Had not the' Eternal King Omnipotent,
From his strong hold of heaven, high over-rul'd
And limited their might; though number'd such
As each divided legion might have seem'd
A numerous host; in strength each armed band
A legion : led in fight, yet leader seem'd
Each warrior single as in chief, expert
When to advance, or stand, or turn the sway
Of battle; open when, and when to close
The ridges of grim war : no thought of flight,
None of retreat, no unbecoming deed

Combien d'exploits perdus dans ces vastes combats,
Tant ce jour varioit les scènes de la guerre !
D'un pied ferme tantôt ils luttent sur la terre,
Tantôt prennent l'essor, et leurs noirs bataillons
Dans les airs tourmentés roulent en tourbillons.
On croiroit, à leur bruit, à l'excès de leur rage,
Voir un double incendie, entendre un double orage.
Le sort flotte incertain ; mais l'archange orgueilleux,
Qu'ont déja signalé tant d'exploits merveilleux,
Dont nul pouvoir n'a pu balancer la vaillance,
Parmi ses bataillons rapidement s'avance
Vers le brave Michel, dont le terrible fer
Montant, tombant, frappant, aussi prompt que l'éclair,
De sa lance, à deux mains ramenée en arrière,
Moissonne à chaque coup une phalange entière,
Et parmi les débris s'ouvre un large chemin.
Il oppose à ses coups son bouclier divin,
Son bouclier immense, épais, inébranlable,
Qu'un triple diamant rendoit impénétrable.
Michel à son aspect a suspendu son bras :
Il prétend par sa chute achever ces combats ;
Et marchant sur sa tête, ou lui donnant des chaînes,
Terminer tant de maux, de combats et de haines.
Il vient, et, lui lançant un sinistre coup d'œil,
Par ces terribles mots abaisse son orgueil :
« Ange du mal, auteur d'une guerre cruelle,
Inconnue avant toi dans la paix éternelle ;
Guerre funeste au ciel, odieuse à son roi,
Mais dont tous les malheurs vont retomber sur toi ;
Oui, sur toi, misérable ! et sur tes vils complices !
Toi seul de la patrie as troublé les délices,
Affligé la nature, et jeté dans son sein
De malheurs inouïs un innombrable essaim ;
Et, soufflant aux cœurs purs tes fureurs criminelles,
Changeas en conjurés des serviteurs fidèles.
Pars : en vain tu voudrois troubler encor les cieux ;
Dieu te chasse à jamais de ces paisibles lieux,
De la douce union demeure fortunée,
D'où s'exile avec toi la haine forcenée,
Et la triste discorde, et les sombres complots.
Pars ; emmène avec toi, dans tes affreux cachots,
Les malheurs, les forfaits, ta famille exécrable ;
L'enfer accueillera ta race abominable :
Cours entendre à loisir, dans ce séjour d'horreur,
Les cris de la discorde et ceux de la fureur ;
Pars, avant que sur toi ma main s'appesantisse,
Ou que d'un Dieu vengeur la trop lente justice,
De son bras suspendu précipitant les coups,
Dans un gouffre de maux vous engloutisse tous. »
« — Cesse, répond Satan, tes menaces frivoles :
A qui brave ton Dieu qu'importent tes paroles ?
De mes derniers soldats nul n'a fui devant toi :
Chacun tombe avec gloire, ou combat sans effroi.
Je m'arme, prétends-tu, pour une cause injuste !
Va, ces grands intérêts, cette querelle auguste
(J'appelle par son nom la cause des héros),
La force en doit juger, et non tes vains propos.
Ou nous triompherons par la force des armes,
Ou bientôt de ce ciel, pour vous si plein de charmes,
Nous ferons un enfer : dans ces affreux états,
Si je ne règne point, je ne servirai pas ;
La liberté sublime y suivra ma misère.
Toi, viens, en attendant, méprisable adversaire,
Viens, et joins, si tu peux, à ton bras menaçant,
Les foudres de ce Dieu qui se dit tout puissant :
Loin de fuir devant vous, devant ce Dieu suprême,

That argued fear; each on himself relied,
As only in his arm the moment lay
Of victory : deeds of eternal fame
Were done, but infinite; for wide was spread
That war, and various; sometimes on firm ground
A standing fight, then, soaring on main wing,
Tormented all the air; all air seem'd then
Conflicting fire. Long time in even scale
The battle hung, till Satan, who that day
Prodigious power had shown, and met in arms
No equal, ranging through the dire attack
Of fighting Seraphim confus'd, at length
Saw where the sword of Michael smote, and fell'd
Squadrons at once; with huge two-handed sway
Brandish'd aloft, the horrid edge came down
Wide-wasting; such destruction to withstand
He hasted, and oppos'd the rocky orb
Of tenfold adamant, his ample shield,
A vast circumference. At his approach
The great arch-angel from his warlike toil
Surceas'd, and glad, as hoping here to end
Intestine war in heaven, the' arch-foe subdued
Or captive dragg'd in chains, with hostile frown
And visage all inflam'd, first thus began :
« Author of evil, unknown till thy revolt,
Unnam'd in heaven, now plenteous, as thou seest
These acts of hateful strife, hateful to all,
Though heaviest by just measure on thyself,
And thy adherents : how hast thou disturb'd
Heaven's blessed peace, and into nature brought
Misery, uncreated till the crime
Of thy rebellion! how hast thou instill'd
Thy malice into thousands, once upright
And faithful, now prov'd false! but think not here
To trouble holy rest; heaven casts thee out
From all her confines : heaven, the seat of bliss,
Brooks not the works of violence and war.
Hence then, and evil go with thee along,
Thy offspring, to the place of evil, Hell;
Thou and thy wicked crew! there mingle broils,
Ere this avenging sword begin thy doom,
Or some more sudden vengeance, wing'd from God,
Precipitate thee with augmented pain. '
" So spake the prince of angels; to whom thus
The adversary :
" Nor think thou with wind
Of airy threats to awe, whom yet with deeds
Thou canst not. Hast thou turn'd the least of these
To flight, or if to fall, but that they rise
Unvanquish'd, easier to transact with me
That thou shouldst hope, imperious, and with threats
To chase me hence? err not, that so shall end
The strife which thou call'st evil, but we style
The strife of glory; which we mean to win,
Or turn this heaven itself into the hell
Thou fablest; here however to dwell free,

C'est moi qui dans ces lieux viens vous chercher moi-même.»
« Leurs discours aussitôt font place à leurs exploits,
Ces exploits immortels, dont les célestes voix
Ne sauroient ni compter ni nombrer les merveilles.
Eh! comment faire entendre à vos foibles oreilles
Ces prodiges lointains? A quel objet mortel
Comparer ces hauts faits de l'empire éternel?
Ou comment élever l'intelligence humaine
Jusques à la hauteur de cette grande scène?
A leur port, à leur air, on croiroit voir des dieux,
Seuls faits pour décider la querelle des cieux.
« Déja des deux côtés, dans leur main menaçante,
Qui peut seule égaler la main toute puissante,
Brille le fer terrible, et bientôt dans les airs
Leurs glaives enflammés font jaillir mille éclairs;
Au grand orbe du jour leur bouclier ressemble:
Tels deux soleils rivaux se défieroient ensemble.
Aux lieux où l'on combat avec plus de chaleur,
L'attente a quelque temps enchaîné la valeur;
Tout frémit: tous les rangs repliés en arrière
Laissent aux deux rivaux une large carrière.
Un désordre moins grand régneroit dans les airs,
Si, troublant tout-à-coup la paix de l'univers,
Deux astres ennemis, dans leur lutte terrible,
Se cherchoient, se heurtoient avec un bruit horrible;
Et, dans l'espace immense, égarés, furieux,
Épouvantoient la terre et menaçoient les cieux.
« Déja levant un bras qui ne cède en puissance
Qu'à celui qui du ciel courba la voûte immense,
Chacun prépare un coup qui du ciel incertain
Décide la querelle et commande au destin.
Tous deux égaux d'ardeur, de force, de vaillance,
Ont laissé quelque temps la victoire en balance;
Mais la gloire en est due au glaive de Michel,
Glaive divin, sorti des arsenaux du ciel.
Sur lui le fier Satan fond, la pointe baissée;
D'un seul coup de Michel sa lance fracassée
Vole en éclats; soudain le glaive étincelant
Revient, tourne, s'abat, et lui perce le flanc.
Pour la première fois éprouvant la souffrance,
L'affreux Satan l'endure avec impatience;
Tout son corps en frémit, tant le glaive divin
D'une blessure immense a déchiré son sein.
Cependant il survit au coup épouvantable
(Tout habitant des cieux naquit impérissable);
Les tissus désunis sont bientôt rapprochés;
Mais de son sang qui fuit les torrents épanchés,
De ce sang pur qui coule en ses veines célestes,
De sa force affoiblie ont épuisé les restes.
« On vole à son secours: ses fidèles guerriers
Sous son corps suspendu joignent leurs boucliers,
L'emportent sur son char, où sa brillante armure
Rougit encor du sang sorti de sa blessure.
Là, des champs de la gloire et des siens séparé,
De honte, de regret, de remords déchiré,
Il s'indigne de voir sa puissance avilie,
De fléchir sous le Dieu dont le bras l'humilie,
De ce Dieu dont naguère il se croyoit l'égal.
Mais enfin le repos guérit le coup fatal:
Des habitants du ciel étonnant privilége!
Dieu, de la vie en eux plaça par-tout le siége;
Leur substance, fluide et pure comme l'air,
Comme lui peut braver les atteintes du fer:
Où la vie est par-tout, la mort perd son empire.

If not to reign: meanwhile thy utmost force,
And join him nam'd Almighty to thy aid,
I fly not, but have sought thee far and nigh.'
" They ended parle, and both address'd for fight
Unspeakable; for who, though with the tongue
Of angels, can relate, or to what things
Liken on earth conspicuous, that may lift
Human imagination to such highth
Of godlike power? for likest Gods they seem'd,
Stood they or mov'd, in stature, motion, arms,
Fit to decide the empire of great heaven.
" Now wav'd their fiery swords, and in the air
Made horrid circles; two broad suns their shields
Blaz'd opposite, while expectation stood
In horror; from each hand with speed retir'd,
Where erst was thickest fight, the' angelic throng,
And left large field, unsafe within the wind
Of such commotion; such as (to set forth
Great things by small) if nature's concord broke,
Among the constellations war were sprung,
Two planets, rushing from aspect malign
Of fiercest opposition, in mid sky
Should combat, and their jarring spheres confound.
« Together both with next to' almighty arm
Uplifted imminent, one stroke they aim'd
That might determine, and not need repeat,
As not of power at once; nor odds appear'd
In might or swift prevention: but the sword
Of Michael from the armoury of God
Was given him temper'd so, that neither keen
Nor solid might resist that edge, it met
The sword of Satan, with steep force to smite
Descending, and in half cut sheer; nor staid,
But with swift wheel reverse deep entering, shar'd
All his right side: then Satan first knew pain,
And writh'd him to and fro convolv'd; so sore
The griding sword with discontinuous wound
Pass'd through him: but the' ethereal substance clos'd,
Not long divisible; and from the gash
A stream of nectarous humour issuing flow'd
Sanguine, such as celestial spirits may bleed,
And all his armour stain'd, erewhile so bright.
« Forthwith on all sides to his aid was run
By angels many' and strong, who interpos'd
Defence, while others bore him on their shields
Back to his chariot, where it stood retir'd
From off the files of war: there they him laid
Gnashing for anguish, and despite, and shame,
To find himself not matchless, and his pride
Humbled by such rebuke, so far beneath
His confidence to equal God in power.
Yet soon he heal'd; for spirits that live throughout
Vital in every part, not as frail man
In entrails, heart or head, liver or reins,
Cannot but by annihilating die;
Nor in their liquid texture mortal wound
Receive, no more than can the fluid air:
All heart they live, all head, all eye, all ear,

En eux tout sent, tout voit, tout écoute et respire :
Libre dans ses desirs, chacun d'eux à son choix
Peut changer de couleur, et de forme, et de voix.
« Cependant loin de là, plus d'un ange fidèle
Ne signaloit pas moins sa vaillance et son zèle.
Là tonnoit Gabriel : devant ses étendards
Ses ennemis vaincus fuyoient de toutes parts.
Moloch s'offre à ses coups, Moloch, roi sanguinaire;
Il s'irrite à l'aspect de ce fier adversaire :
Le barbare à son char prétendoit l'enchaîner,
Et captif à sa suite en pompe le traîner.
Mais, de Dieu blasphémé vengeant soudain l'injure,
De son large poitrail jusques à la ceinture,
Il fend son vaste corps ; le monstre furieux
D'affreux mugissements fait retentir les cieux;
Et, de ceux qu'il bravoit devenu la risée,
Fuit, et traîne en fuyant son armure brisée.
Aux ailes de l'armée, Uriel à son tour,
Avec lui Raphaël, signaloient ce grand jour.
De deux grands potentats qui, fiers de leur stature,
D'un roc de diamant composoient leur armure,
Ils terrassent l'orgueil, et jettent à leurs pieds
De ces héros du ciel les fronts humiliés ;
Ils roulent ; et le fer, domptant leur arrogance,
Entre eux et l'Éternel a marqué la distance. »
Oh ! combien de hauts faits, combien d'exploits fameux
Dignes d'être chantés en vers brillants comme eux !
Mais aux esprits divins qu'importent nos louanges ?
La voix du ciel suffit à la gloire des anges.
Nos rivaux en honneur ne nous céderoient pas,
Si des motifs plus purs avoient armé leurs bras;
Ils manquoient de vertu, mais non pas de vaillance :
Rien ne peut surpasser leur fière résistance.
Mais Dieu de la mémoire effaça les méchants;
N'allons pas de leurs noms déshonorer mes chants :
L'orgueil les égara, que l'oubli les punisse :
La gloire ne peut être où n'est pas la justice.
« Déja leurs rangs plioient; déja de toutes parts
Fuyoient désordonnés leurs bataillons épars.
Ce n'étoit plus la pompe et l'orgueil de la guerre :
Par-tout d'affreux débris couvroient au loin la terre;
Par-tout des dards rompus, des guerriers renversés,
Des coursiers abattus et des chars fracassés.
Tout fuit ; tous ont fléchi sous la main qui les dompte;
Ils semèrent le trouble, ils recueillent la honte.
Tel n'étoit point l'aspect des vrais soldats des cieux,
Du monarque éternel sujets victorieux;
Calmes, le cœur joyeux, le corps invulnérable,
En ordre s'avançoit leur troupe inébranlable ;
Leur armure est divine, et leurs bras indomptés.
Quelquefois hors des rangs par la force emportés,
Ils rentrent plus ardents, et leur milice sainte,
Combattant sans remords, combat aussi sans crainte.
« Enfin la nuit revient, le silence la suit,
Et des affreux combats a fait taire le bruit;
Les vainqueurs, les vaincus sont couverts de son ombre.
Dans la plaine fatale où des débris sans nombre
Attestent leur valeur, les célestes héros
Au sein de la victoire attendent le repos :
Par-tout sont répandus de nombreux sentinelles.

All intellect, all sense; and, as they please,
They limb themselves, and colour, shape, or size
Assume, as likes them best, condense or rare.
« Meanwhile in other parts like deeds deserv'd
Memorial, where the might of Gabriel fought,
And with fierce ensigns pierc'd the deep array
Of Moloch, furious king, who him defied,
And at his chariot-wheels to drag him bound
Threaten'd, nor from the Holy-One of heaven
Refrain'd his tongue blasphemous; but anon
Down cloven to the waist, with shatter'd arms
And uncouth pain fled bellowing. On each wing
Uriel, and Raphael, his vaunting foe,
Though huge, and in a rock of diamond arm'd,
Vanquish'd Adramelech, and Asmadai,
Two potent thrones, that to be less than Gods
Disdain'd, but meaner thoughts learn'd in their flight,
Mangled with ghastly wounds through plate and mail.
Nor stood unmindful Abdiel to annoy
The atheist-crew, but with redoubled blow
Ariel and Arioch, and the violence
Of Ramiel, scorch'd and blasted, overthrew.
" I might relate of thousands, and their names
Eternize here on earth; but those elect
Angels, contented with their fame in heaven,
Seek not the praise of men : the other sort,
In might though wondrous and in acts of war,
Nor of renown less eager, yet by doom
Cancell'd from heaven and sacred memory,
Nameless in dark oblivion let them dwell.
For strength from truth divided, and from just,
Illaudable, nought merits but dispraise
And ignominy; yet to glory' aspires
Vain-glorious, and through infamy seeks fame :
Therefore, eternal silence be their doom.
« And now, their mightiest quell'd, the battle swerv'd,
With many an inroad gor'd; deformed rout
Enter'd, and foul disorder; all the ground
With shiver'd armour strown, and on a heap
Chariot and charioteer lay overturn'd,
And fiery-foaming steeds; what stood, recoil'd
O'er-wearied, through the faint Satanic host
Defensive scarce, or with pale fear surpris'd,
Then first with fear surpris'd, and sense of pain,
Fled ignominious, to such evil brought
By sin of disobedience : till that hour
Not liable to fear, or flight, or pain.
« Far otherwise the' inviolable saints,
In cubic phalanx firm, advanc'd entire,
Invulnerable, impenetrably arm'd;
Such high advantages their innocence
Gave them above their foes; not to have sinn'd,
Not to have disobey'd; in fight they stood
Unwearied, unobnoxious to be pain'd
By wound, though from their place by violence mov'd.
« Now night her course began, and over heaven
Inducing darkness, grateful truce impos'd,
And silence on the odious din of war :
Under her cloudy covert both retir'd,
Victor and vanquish'd ; on the foughten field
Michael and his angels prevalent
Encamping, plac'd in guard their watches round,
Cherubic waving fires : on the' other part,
Satan with his rebellious disappear'd,

Satan part, entraînant ses légions rebelles;
Et la rage à ses yeux refusant le sommeil,
Il harangue en ces mots son nocturne conseil :
« O braves compagnons! ce combat mémorable
A fait de vos grands cœurs une épreuve honorable;
Et, de la liberté généreux défenseurs,
Vous n'avez point subi le joug des oppresseurs.
Mais ce bonheur n'est pas le seul prix où j'aspire :
Je combats pour l'honneur, je combats pour l'empire.
Ce jour de votre gloire a commencé le cours :
Ce que vous avez pu, vous le pourrez toujours.
Ce Dieu, tyran cruel, monarque imaginaire,
Sous le sceptre odieux du pouvoir arbitraire
Devoit courber nos fronts; son regard prompt et sûr
Pouvoit de l'avenir percer le voile obscur;
Ce jour vous a montré s'il étoit infaillible :
Bientôt il apprendra qu'il n'est pas invincible.
Nous avons, je le sais, malgré notre valeur,
Éprouvé la défaite et senti le malheur;
Mais la douleur, qu'est-elle à côté de la honte?
Qui l'ignore la craint, qui la connoît la dompte.
Nos malheurs aisément peuvent se corriger :
Pour nous la vie est longue, et le mal passager.
Cette force accordée aux célestes natures,
D'elle-même, à l'instant, referme nos blessures;
Notre perte est légère, et notre espoir entier.
Mais à de foibles traits c'est trop nous confier :
Puissants par la valeur, soyons-le par les armes;
A l'auteur de nos maux renvoyons les alarmes;
Égaux par la nature, osons l'être en pouvoir.
Sur des moyens cachés s'il fonde son espoir,
Si pour nous sa puissance est encore un mystère,
Tandis que la raison brille en nous tout entière,
Sachons ce qui peut rompre ou servir ses projets,
Ce qui fit nos malheurs, ce qui fit ses succès.
C'est pour ce grand dessein que ma voix vous rassemble.
Arrachons son secret; qu'il le sache, et qu'il tremble.»
« Il dit; et tout-à-coup, au milieu du sénat,
De l'empire des cieux un vaillant potentat,
Messiroch s'est levé : tout son dehors atteste
De ce jour désastreux l'événement funeste;
Sa cuirasse est rompue, et son casque est brisé.
Triste, sombre et pensif, et de force épuisé,
Il commence en ces mots : « O guerrier magnanime!
Inébranlable appui d'un pouvoir légitime,
Par qui des dieux encor nous conservons les droits,
Contre l'usurpateur qui nous prescrit des lois
En vain nous opposons des armes inégales;
Des dieux mêmes, des dieux, dans ces luttes fatales,
Doivent céder à ceux qui, plus heureux que nous,
Ignorant la souffrance, échappent à nos coups
Eh! que pourroit la force unie à la vaillance,
Quand l'horrible douleur fatigue la constance,
Et, des plus grands guerriers décourageant l'effort,
Aux armes du plus foible expose le plus fort?
On peut, des voluptés s'interdisant l'ivresse,
Goûter le calme heureux où se plaît la sagesse,
A sa douce apathie arrêter son desir :
Le doux repos de l'ame est son premier plaisir;
Mais les maux sont affreux, mais la douleur cruelle
Emporte le courage et la force avec elle.
Celui donc qui pourra, par des moyens nouveaux,
Assurer nos succès et perdre nos rivaux,
Mérite, à mon avis, même reconnoissance
Que l'auteur généreux de notre délivrance. »
« Eh bien! répond Satan d'un regard composé,

Far in the dark dislodg'd; and, void of rest,
His potentates to council call'd by night;
And in the midst thus undismay'd began :
'O now in danger tried, now known in arms
Not to be overpower'd, companions dear,
Found worthy not of liberty alone,
Too mean pretence! but what we more affect,
Honour, dominion, glory and renown;
Who have sustain'd one day in doubtful fight,
(And if one day, why not eternal days?)
What heaven's Lord had powerfullest to send
Against us from about his throne, and judg'd
Sufficient to subdue us to his will,
But proves not so : then fallible, it seems,
Of future we may deem him, though till now
Omniscient thought. True is, less firmly arm'd,
Some disadvantage we endur'd and pain,
Till now not known, but, known, as soon contemn'd;
Since now we find this our empyreal form
Incapable of mortal injury,
Imperishable, and, though pierc'd with wounds,
Soon closing, and by native vigour heal'd.
Of evil then so small as easy think
The remedy; perhaps more valid arms,
Weapons more violent, when next we meet,
May serve to better us, and worse our foes,
Or equal what between us made the odds,
In nature none : if other hidden cause
Left them superior, while we can preserve
Unhurt our minds, and understanding sound,
Due search and consultation will disclose.'
« He sat; and in the assembly next upstood
Nisroch, of principalities the prime;
As one he stood escap'd from cruel fight,
Sore toil'd, his riven arms to havoc hewn,
And cloudy in aspect thus answering spake :
'Deliverer from new lords, leader to free
Enjoyment of our right as gods; yet hard
For gods, and to unequal work we find,
Against unequal arms to fight in pain,
Against unpain'd, impassive; from which evil
Ruin must needs ensue; for what avails
Valour or strength, though matchless, quell'd with pain
Which all subdues, and makes remiss the hands
Of mightiest! Sense of pleasure we may well
Spare out of life perhaps, and not repine,
But live content, which is the calmest life;
But pain is perfect misery, the worst
Of evils, and, excessive, overturns
All patience. He, who therefore can invent
With what more forcible we may offend
Our yet unwounded enemies, or arm
Ourselves with like defence, to me deserves
No less than for deliverance what we owe.'
« Whereto with look compos'd Satan replied :
'Not uninvented that, which thou aright

Ce grand secret par toi sagement proposé,
Satan l'a découvert, et vient vous en instruire.
Qui de vous, à l'aspect de ce brillant empire,
Paré de fruits, de fleurs, d'or et de diamants,
D'un œil assez distrait parcourt ces ornements,
Pour ne pas découvrir qu'en ses sombres retraites
La terre en cache aux yeux les semences secrètes?
Là, des êtres futurs les éléments nombreux,
De la terre en travail nourrissons ténébreux,
Principes encor bruts, masse encore indigeste,
Attendent, pour mûrir, que la clarté céleste,
Les couvant lentement dans leurs berceaux obscurs,
Les rende plus parfaits, plus brillants et plus purs.
Parmi ceux qu'en son sein cache l'abîme immense,
Plusieurs des feux d'enfer recèlent la semence;
Il faut nous en saisir : au fond d'un tube creux
La flamme à peine aura touché leurs grains poudreux,
Soudain du feu captif la puissance terrible
Tonnant, se déchaînant avec un bruit horrible,
De loin élancera des globes meurtriers :
Sous leurs coups vous verrez tomber des rangs entiers;
Ils craindront, aux éclats de la fatale poudre,
Que nos mains au Très-Haut n'aient arraché le foudre,
Ce foudre épouvantable, et de qui la fureur
A pu seule à Satan inspirer la terreur.
L'ouvrage n'est pas long : demain avant l'aurore
Vos yeux charmés verront ces prodiges éclore.
Reprenez donc l'espoir, et bannissez l'effroi :
Qui peut désespérer, combattant avec moi?
Allons; courons apprendre à ce maître du monde
Ce que peut la valeur, lorsque l'art la seconde. »
« Ainsi parle Satan; et son génie affreux
Conseille à ses guerriers ce foudre désastreux,
Exécrable instrument, stratagème perfide,
Qui rend la mort plus sûre et son vol plus rapide.
Et faut-il s'étonner que l'auteur de nos maux,
Satan, ait inventé ces tonnerres nouveaux?
Dieu lui-même étouffa cet art dans sa naissance :
Depuis il le permit pour servir sa vengeance;
Et lorsqu'enfin le crime eut fatigué ses traits,
Par nos propres fureurs châtia nos forfaits.
Ce tonnerre infernal gronda dans les batailles,
Foudroya les guerriers, renversa les murailles :
Ainsi grondent encor sur l'homme audacieux
Les foudres de la terre et les foudres des cieux.
Enfin Satan triomphe; on admire, on s'étonne
Qu'il ait trouvé si tard cette poudre qui tonne :
Chacun par l'inventeur croit être prévenu,
Tant paroit naturel, alors qu'il est connu,
Le secret le plus rare, et dont l'adroit prestige
D'un art inconcevable eût semblé le prodige.
« Tout se lève, tout sort; ce grand ordre est suivi;
A ce fatal projet tout concourt à l'envi.
Avant que leurs fureurs renouvellent la guerre,
Tous, rassemblés en troupe et courbés vers la terre,
Tous fouillent à-la-fois les campagnes des cieux;
Arrachent à leur sein les aliments des feux,
Substance encore informe, écume encor grossière,
Dont l'art doit lentement épurer la matière.
Le salpêtre et le nitre, empreints d'humidité,
Corrigent par le feu leur âpre crudité :
On les mêle avec art; en grains légers de poudre
Leur masse atténuée apprend à se dissoudre.
L'arsenal se remplit. D'autres s'en vont chercher
Des filons de métaux, des masses de rocher,
Tels que ceux qu'en son sein renferme cette plage,
Messagers de la mort, instruments du carnage,
Qui des tubes grondants, dont rejaillit l'éclair,
Partent avec la foudre et mugissent dans l'air.
Ailleurs croît le roseau, rapide incendiaire,
Qui touche et met en feu la poudre meurtrière.
Tout se meut, tout agit : de leur travail secret

Believ'st so main to our success, I bring.
Which of us who beholds the bright surface
Of this ethereous mould whereon we stand,
This continent of spacious heaven, adorn'd
With plant, fruit, flower ambrosial, gems, and gold;
Whose eye so superficially surveys
These things, as not to mind from whence they grow
Deep under ground, materials dark and crude,
Of spiritous and fiery spume, till, touch'd
With heaven's ray, and temper'd, they shoot forth
So beauteous, opening to the ambient light?
These in their dark nativity the deep
Shall yield us, pregnant with infernal flame;
Which, into hollow engines, long and round,
Thick ramm'd, at the' other bore with touch of fire
Dilated and infuriate, shall send forth
From far, with thundering noise, among our foes
Such implements of mischief, as shall dash
To pieces, and o'erwhelm whatever stands
Adverse, that they shall fear we have disarm'd
The thunderer of his only dreaded bolt.
Nor long shall be our labour; yet ere dawn,
Effect shall end our wish. Meanwhile revive;
Abandon fear; to strength and counsel join'd
Think nothing hard, much less to be despair'd. '
« He ended, and his words their drooping cheer
Enlighten'd, and their languish'd hope reviv'd.
The' invention all admir'd, and each, how he
To be the' inventor miss'd : so easy it seem'd
Once found, which yet unfound most would have thought
Impossible : yet, haply, of thy race
In future days, if malice should abound,
Some one intent on mischief, or inspir'd
With devilish machination, might devise
Like instrument to plague the sons of men
For sin, on war and mutual slaughter bent.
« Forthwith from council to the work they flew;
None arguing stood; innumerable hands
Were ready; in a moment up they turn'd
Wide the celestial soil, and saw beneath
The' originals of nature in their crude
Conception; sulphurous and nitrous foam
They found, they mingled, and with subtle art
Concocted and adjusted, they reduc'd
To blackest grain, and into store convey'd :
Part hidden veins digg'd up (nor hath this earth
Entrails unlike) of mineral and stone,
Whereof to found their engines and their balls
Of missive ruin; part incentive reed
Provide, pernicious with one touch to fire.

Témoin silencieux et confident muet,
La nuit les favorise; et dès l'aube naissante
Leurs apprêts menaçants ont passé leur attente.
« A peine elle a paru, le signal est donné,
Des ministres de Dieu la trompette a sonné :
Chacun sous ses drapeaux vole, brûlant de zèle;
De leurs armures d'or la campagne étincelle;
Du haut des monts, frappés des premiers feux du jour,
D'autres vont observer dans les champs d'alentour
L'ennemi, ses projets, ses postes, sa conduite;
S'il revient au combat, ou s'il hâte sa fuite;
S'il avance ou s'arrête : aussitôt leurs regards
Aperçoivent de près leurs flottants étendards :
A pas lents avançoit leur colonne intrépide.
Des messagers des cieux soudain le plus rapide,
Zophiel part, fend l'air, arrive, jette un cri :
« Aux armes, compagnons! le voici, le voici!
Nous le croyions en fuite, il revient plus terrible :
Du moins il nous épargne une marche pénible.
Rendons graces au ciel; au lieu de se cacher,
Lui-même d'un pas ferme il revient nous chercher :
Son port est menaçant, son regard plein d'audace.
Hâtez-vous; que chacun attache sa cuirasse,
Qu'il enfonce son casque, et de son bouclier,
Comme d'un mur d'airain, se couvre tout entier.
Soyez prêts, et sur-tout armez-vous de courage;
Car, si je ne suis pas trompé dans mon présage,
Ce jour sera cruel. Je ne vous promets pas
Une foible escarmouche et de légers combats,
De quelques traits perdus une pluie innocente;
Une tempête affreuse, une grêle brûlante,
En rapides torrents s'en va fondre sur nous :
Aux armes! le danger est digne enfin de vous. »

« Ainsi la voix céleste avertit leur courage,
Et leur cœur valeureux leur en dit davantage.
Tout s'ébranle, tout marche en bataillon serré :
Tout-à-coup à leurs yeux l'ennemi s'est montré.
Tranquille et résolue, en un morne silence,
D'un pas lent, mais hardi, la colonne s'avance,
Traînant entre ses rangs ses tonnerres affreux
Que masquent en tous sens des bataillons nombreux.
Arrivés en présence, un moment on s'arrête;
Satan sort de leurs rangs, et s'avance à leur tête;
Puis élevant la voix : « Soldats, ouvrez vos rangs;
Voici le jour qui doit finir nos différends.
Que le ciel soit témoin, que notre ennemi voie
Qu'au-devant de ses pas nous volons avec joie.
A notre accueil sans doute ils ne s'attendent pas :
En rivaux généreux nous leur ouvrons les bras.
Un accord amical va bientôt se conclure;
De nos vrais sentiments que ce jour les assure :
Allons; et, pour garants de ma sincérité,
Amis, annoncez-leur les clauses du traité;
Parlez à haute voix, et que chacun entende
Les offres que je fais, la paix que je demande. »
« En ces mots ambigus à peine il a parlé,
Soudain sur les deux flancs chaque rang redoublé
S'ouvre, et laisse un espace où nos regards se plongent;
Là, leurs foudres guerriers en trois files s'alongent;
Chacun vers l'horizon, en cylindre étendu,
Sur deux orbes roulants se montre suspendu,
Et semble ouvrir sur nous sa bouche menaçante.
Derrière eux, alongeant la baguette brûlante,
Des anges sont debout, attendant le signal.
Cet appareil guerrier, et bientôt si fatal,
Durant quelques instants amuse notre vue.

So all ere day-spring, under conscious night,
Secret they finish'd, and in order set,
With silent circumspection, unespied.
« Now when fair morn orient in heaven appear'd,
Up rose the victor-angels, and to arms
The matin trumpet sung : in arms they stood
Of golden panoply, refulgent host,
Soon banded; others from the dawning hills
Look'd round, and scouts each coast light-armed scour,
Each quarter, to descry the distant foe,
Where lodg'd, or whither fled, or if for fight,
In motion or in halt : him soon they met
Under spread ensigns moving nigh, in slow
But firm battalion; back with speediest sail
Zophiel, of cherubim the swiftest wing,
Came flying, and in mid air aloud thus cried :
'Arm, warriors, arm for fight; the foe at hand,
Whom fled we thought, will save us long pursuit
This day; fear not his flight; so thick a cloud
He comes, and settlede in his fac I see
Sad resolution, and secure : let each
His adamantine coat gird well, and each
Fit well his helm, gripe fast his orbed shield,
Borne even or high : for this day will pour down,
If I conjecture aught, no drizzling shower,
But rattling storm of arrows barb'd with fire.'
« So warn'd he them, aware themselves, and soon
In order, quit of all impediment;

Instant without disturb they took alarm,
And onward mov'd embattled : when behold!
Not distant far, with heavy pace the foe
Approaching gross and huge, in hollow cube
Training his devilish enginery, impal'd
On every side with shadowing squadrons deep,
To hide the fraud. At interview both stood
Awhile; but suddenly at head appear'd
Satan, and thus was heard commanding loud :
'Vanguard, to right and left the front unfold;
That all may see who hate us, how we seek
Peace and composure, and with open breast
Stand ready to receive them, if they like
Our overture, and turn not back perverse :
But that I doubt; however, witness Heaven!
Heaven, witness thou anon; while we discharge
Freely our part; ye, who appointed stand,
Do as you have in charge, and briefly touch
What we propound, and loud that all may hear!'
« So scoffing in ambiguous words, he scarce
Had ended, when to right and left the front
Divided, and to either flank retir'd :
Which to our eyes discover'd, new and strange,
A triple mounted row of pillards laid
On wheels (for like to pillars most they seem'd,
Or hollow'd bodies made of oak or fir,
With branches lopt, in wood or mountain fell'd,)
Brass, iron, stony mould, had not their mouths

Tout-à-coup (ô surprise! ô terreur imprévue!)
Ces roseaux enflammés que leurs mains tiennent prêts,
Touchent au même instant tous ces bronzes muets;
Des foudres assoupis la file est allumée,
Le feu prend, l'éclair part: des torrents de fumée
Obscurcissent les airs, le ciel gronde; et soudain
L'un à l'autre enchaînés, tous ces globes d'airain,
De leurs tubes en feu déchirant les entrailles,
Donnent en mugissant le signal des batailles.
La guerre affreuse vole: à ces coups nos soldats
Tombent sans résistance et vaincus sans combats,
Eux, du ciel, leur patrie, enfants inviolables,
Fermes comme les rocs, comme eux inébranlables:
Chérubins, séraphins, trônes, princes, vertus,
Roulent confusément l'un sur l'autre abattus.
Hélas! sans le fardeau de leurs vaines armures,
Ils auroient pu dans l'air éviter les blessures;
Ou, de leurs ennemis éludant le courroux,
En atome invisible échapper à leurs coups.
Tout s'ébranle, tout plie: en vain, pour fuir l'orage,
Aux globes meurtriers ils ouvrent un passage.
Que faire en ce péril? au combat acharné
Vainement lutteroit leur courage obstiné;
Un second rang est là, prêt à lancer la foudre;
Et cependant à fuir nul ne peut se résoudre.
« Le superbe Satan se croit déja vainqueur;
Il insulte à leur trouble avec un air moqueur,
Et, sûr de décider les destins de la guerre,
Au tonnerre des cieux oppose son tonnerre:
Mais son triomphe est court. Par la rage emportés,
Les bataillons divins à pas précipités
Partent, jettent bien loin leurs armes impuissantes;
Pour étouffer la foudre en ses mains triomphantes,
Ils cherchent des moyens et plus sûrs et plus prompts,
S'écartent de leurs rangs, s'élancent vers les monts.
Le ciel, comme vos champs, offre dans ses campagnes
Les aspects variés des vallons, des montagnes:
Aussi prompts que la foudre, ils volent, et leurs bras
Des monts déracinés emportent les éclats:
Torrents, fleuves, rochers, forêt majestueuse,
Arment de leurs débris leur rage impétueuse.
Juge de leur terreur, quand des monts et des bois
Emportant dans nos mains l'épouvantable poids,
Nous fondîmes sur eux; lorsqu'au lieu de leurs cimes,
Leur regard effrayé ne vit que des abîmes!
De leur masse accablante eux-mêmes sont atteints;
Leurs rangs sont écrasés, leurs foudres sont éteints:
De moment en moment l'effroyable tempête
Voloit, montoit, tomboit, et pleuvoit sur leur tête.
Leurs armes vainement protégent les vaincus;
Elles-mêmes bientôt sont un tourment de plus;
Par elles tout couverts d'horribles meurtrissures,
Furieux de douleur, déchirés de blessures,
Du milieu de ces monts, de leurs vastes débris,
Sortoient péniblement de lamentables cris;
D'autres, se débattant sous les masses qui tombent,
Luttent avec effort, se lèvent et succombent.
Enfin de notre exemple ils prennent des leçons:
Les monts lancés dans l'air entre-choquent les monts;
La terre dans les cieux forme une voûte sombre;
Même au milieu du jour ils combattent dans l'ombre;
Le jour épouvanté les éclaire à regret.

With hideous orifice gap'd on us wide,
Portending hollow truce: at each behind
A seraph stood, and in his hand a reed
Stood waving tipt with fire; while we, suspense,
Collected stood within our thoughts amus'd,
Not long; for sudden all at once their reeds
Put forth, and to a narrow vent applied
With nicest touch. Immediate in a flame,
But soon obscur'd with smoke, all heaven appear'd,
From those deep-throated engines belch'd, whose roar
Embowell'd with outrageous noise the air,
And all her entrails tore, disgorging foul
Their devilish glut, chain'd thunderbolts and hail
Of iron globes; which, on the victor-host
Levell'd, with such impetuous fury smote,
That whom they hit, none on their feet might stand,
Though standing else as rocks, but down they fell
By thousands, angel on arch-angel roll'd;
The sooner for their arms; unarm'd they might
Have easily, as spirits, evaded swift
By quick contraction or remove; but now
Foul dissipation follow'd, and forc'd rout;
Nor serv'd it to relax their serried files.
What should they do? if on they rush'd, repulse
Repeated, and indecent overthrow
Doubled, would render them yet more despis'd,
And to their foes a laughter; for in view
Stood rank'd of seraphim another row,
In posture to displode their second tire
Of thunder: back defeated to return
They worse abhorr'd *.
« So they among themselves in pleasant vein
Stood scoffing, heighten'd in their thoughts beyond
All doubt of victory: Eternal Might
To match with their inventions they presum'd
So easy, and of his thunder made a scorn,
And all his host derided, while they stood
Awhile in trouble: but they stood not long;
Rage prompted them at length, and found them arms
Against such hellish mischief fit to' oppose.
Forthwith (behold the excellence, the power,
Which God hath in his mighty angels plac'd!)
Their arms away they threw, and to the hills
(For earth hath this variety from heaven
Of pleasure, situate in hill and dale)
Light as the lightning-glimpse they ran, they flew;
From their foundations loosening to and fro,
They pluck'd the seated hills, with all their load,
Rocks, waters, woods, and by the shaggy tops
Up-lifting bore them in their hands; amaze,
Be sure, and terror, seiz'd the rebel-host,
When coming towards them so dread they saw
The bottom of the mountains upward turn'd;
Till on those cursed engines, triple-row
They saw them whelm'd, and all their confidence
Under the weight of mountains buried deep;
Themselves invaded next, and on their heads
Main promontories flung, which in the air

* Voyez les remarques sur le livre VI.

Rochers contre rochers, forêt contre forêt,
Tout du chaos en guerre offre l'horrible image;
Par-tout les cris, l'effroi, la douleur et la rage :
Auprès de ce fracas, de ce choc orageux,
La tempête est le calme, et les combats des jeux;
Tant leurs bras entassoient ruine sur ruine.
Des anges même enfin la demeure divine,
Le ciel auroit croulé, si le Père éternel,
Signalant pour son fils son amour paternel,
Pour s'honorer lui-même en sa vivante image,
Certain de l'arrêter, n'eût permis le ravage.
Enfin, du haut du trône où siége sa grandeur,
Il prétend de son fils rehausser la splendeur,
Et prouver au rival qui contre lui conspire,
Qu'il partage ses droits, sa foudre et son empire.
Il regarde à sa droite, et lui parle en ces mots :
« Noble image de moi, ma gloire, mon repos,
Dont l'invisible éclat rend ma splendeur visible,
Toi, le digne héritier de mon sceptre terrible,
A qui seul appartient, durant l'éternité,
Et ma toute-puissance et ma divinité!
Deux jours sont écoulés, deux de nos jours célestes,
Depuis que, combattant des discordes funestes,
Michel a pris l'épée et conduit mes soldats.
Tu connois les héros de ces affreux combats :
Le fier Satan, malgré sa désobéissance,
Digne de son rival, du moins par sa naissance,
A presque conservé sa céleste vigueur;
J'ai pour lui de mes lois suspendu la rigueur.
Quels termes auroient donc ces horribles querelles?
Moi-même, ouvrant le champ à ces sujets rebelles,
Pour t'honorer, mon fils, par un dernier combat,
De leurs divisions j'ai toléré l'éclat.
Depuis qu'à leur fureur j'abandonnai les rênes,
Tu vois à quels excès ils ont porté les haines :
Des monts, au lieu de traits, dans les airs ont volé,
Et de ce choc affreux le ciel même a tremblé.
Le désordre eut son cours, il est temps qu'il s'arrête;
Je t'ai choisi, mon fils, pour calmer la tempête.
Deux jours se sont passés, le troisième est à toi;
Réprime ce torrent de discorde et d'effroi.
Armé de mon pouvoir, revêtu de ma grace,
De ces séditieux va confondre l'audace;
Et que les cieux vengés et les enfers punis
Reconnoissent leur Dieu, leur monarque et mon fils.
Pars; et prends avec toi mon appareil de guerre,
Mes flèches, mon carquois, mon glaive, mon tonnerre;
Pars : monté sur ce char qui fait trembler les cieux,
Poursuis, frappe, confonds tous ces audacieux;
Disperse devant toi cette troupe rebelle;
Que tous aillent apprendre, en la nuit éternelle,
Quel prix je garde à ceux qui violent ma loi,
Et dont le fol orgueil ose insulter son roi. »
« Il dit, et sur son fils, que sa gloire illumine,
Verse tous les rayons de sa clarté divine.
De leur double splendeur tous les yeux sont ravis;
Le père tout entier éclate dans son fils;
Et le fils, de son père éblouissante image,

Came shadowing, and oppress'd whole legions arm'd;
Their armour help'd their harm, crush'd in and bruis'd
Into their substance pent, which wrought them pain
Implacable, and many a dolorous groan;
Long struggling underneath, ere they could wind
Out of such prison, though spirits of purest light,
Purest at first, now gross by sinning grown.
The rest, in imitation, to like arms
Betook them, and the neighbouring hills uptore :
So hills amid the air encounter'd hills,
Hurl'd to and fro with jaculation dire;
That under ground they fought in dismal shade;
Infernal noise! war seem'd a civil game
To this uproar; horrid confusion heap'd
Upon confusion rose : and now all heaven
Had gone to wrack, with ruin overspread;
Had not the' Almighty Father, where he sits
Shrin'd in his sanctuary of heaven secure,
Consulting on the sum of things, foreseen
This tumult, and permitted all, advis'd;
That his great purpose he might so fulfil,
To honour his anointed Son aveng'd
Upon his enemies, and to declare
All power on him transferr'd : whence to his son,
The assessor of his throne, he thus began :
'Effulgence of my glory, Son belov'd,
Son, in whose face invisible is beheld
Visibly, what by Deity I am;
And in whose hand what by decree I do,
Second Omnipotence! two days are past,
Two days, as we compute the days of heaven,
Since Michael and his power went forth to tame
These disobedient : sore hath been their fight,
As likeliest was, when two such foes met arm'd;
For to themselves I left them; and thou know'st,
Equal in their creation they were form'd,
Save what sin hath impair'd; which yet hath wrought
Insensibly, for I suspend their doom;
Whence in perpetual fight they needs must last
Endless, and no solution will be found :
War wearied hath perform'd what war can do,
And to disorder'd rage let loose the reins,
With mountains, as with weapons, arm'd; which makes
Wild work in heaven, and dangerous to the main.
Two days are therefore past, the third is thine;
For thee I have ordain'd it; and thus far
Have suffer'd, that the glory may be thine
Of ending this great war, since none but thou
Can end it. Into thee such virtue and such grace
Immense I have transfus'd, that all may know
In heaven and hell thy power above compare;
And, this perverse commotion govern'd thus,
To manifest thee worthiest to be heir
Of all things; to be heir, and to be king
By sacred unction, thy deserved right.
Go then, thou Mightiest, in thy Father's might;
Ascend my chariot, guide the rapid wheels
That shake heaven's basis, bring forth all my war,
My bow and thunder, my almighty arms
Gird on, and sword upon thy puissant thigh;
Pursue these sons of darkness, drive them out
From all heaven's bounds into the utter deep :
There let them learn, as likes them, to despise
God, and Messiah his anointed king.'
« He said, and on his Son with rays direct
Shone full; he all his Father full express'd

De sa reconnoissance exprime ainsi l'hommage :
« O toi, de ma naissance incomparable auteur,
Toi, de tous les pouvoirs puissant dominateur,
Que revêt la clarté, que la gloire environne,
Devant qui tous les fronts inclinent leur couronne,
Des êtres le plus pur, le plus saint, le plus grand!
C'est toi qui m'élevas à ton suprême rang.
Glorifier ton fils est ton bonheur suprême;
Et moi, je mets ma gloire à t'honorer moi-même.
Mon père! quand tu mets tes foudres dans ma main,
C'est à moi de remplir ton ordre souverain :
Aussitôt à tes pieds je remets ma victoire;
Un souris de mon père est ma plus douce gloire.
Trop heureux, aux combats quand je vole pour toi,
Si des dangers plus grands te prouvoient mieux ma foi!
Je prends donc ton pouvoir, mais c'est pour te défendre,
Fier de le recevoir, plus heureux de le rendre,
Quand seul tu seras tout, quand mon éternité
Coulera dans le sein de ta divinité.
Ta gloire, ton éclat rejaillit sur moi-même;
Je hais ce que tu hais; ce qui te plaît, je l'aime;
Oui, je fais mon devoir, mon bonheur le plus doux,
De servir tes bontés ainsi que ton courroux.
Ton fils veut être en tout ta plus parfaite image.
Armé de ton pouvoir, je pars; et mon courage
S'en va chasser des cieux et jeter dans les fers
Tous ces sujets ingrats dévoués aux enfers;
Qui, tous associés à tes honneurs suprêmes,
Reçurent de tes mains leurs brillants diadèmes;
Qui pouvoient vivre heureux sous tes divines lois,
Mais qui de ton courroux vont sentir tout le poids.
Alors tu n'auras plus que des sujets fidèles;
Le chérubin dira tes grandeurs éternelles;
Et moi, dont le bonheur est ta félicité,
Je donnerai l'exemple à la fidélité. »
« A ces mots, sur son sceptre il s'incline avec grace,
Et se lève du trône où Dieu marqua sa place.
La troisième aube à peine eut argenté les cieux,
Soudain, pareil au bruit de l'ouragan fougueux,
Terrible, impatient de voler à la gloire,
Sort le char paternel, le char de la victoire.
Sans l'aide des coursiers, par un secret pouvoir,
De lui-même ce char apprit à se mouvoir.
Quatre fiers chérubins aux ailes éclatantes,
Dont chaque œil offre à l'œil quatre faces brillantes,
Ont volé devant lui; leurs ailes ont des yeux
Dont l'éclat défieroit les globes radieux.
Des yeux éblouissants parsèment chaque roue,
Où du soleil des cieux la lumière se joue;
Et l'orbite enflammée, et les rayons brûlants,
Roulent avec le char des feux étincelants.
Pareille au firmament, une superbe tente
Imite du cristal la blancheur transparente;
Un trône est au-dessus; à l'ambre le plus pur,
Le céleste saphir y mêle son azur :
De l'arc brillant des cieux la pompe le décore.
Lui, dans un appareil plus éclatant encore,
Cet appareil guerrier, armes de l'Éternel,
Où s'épuisa tout l'art des ouvriers du ciel,
Il monte sur son char : là, déployant ces ailes
Sur qui l'aigle s'élance aux voûtes éternelles,
La victoire est assise à la droite de Dieu.
Plein des traits du tonnerre et de flèches de feu,
Sur lui pend son carquois : de la nuit enflammée
Autour de lui s'élève une épaisse fumée :
Et, dans l'air embrasé traçant d'affreux sillons,
Le feu sort en éclairs de ses noirs tourbillons.
De loin l'œil l'aperçoit; une immense cohorte

Ineffably into his face receiv'd;
And thus the filial Godhead answering spake :
'O Father, O supreme of heavenly thrones,
First, Highest, Holiest, Best! thou always seek'st
To glorify thy Son, I always thee,
As is most just : this I my glory' account,
My exaltation, and my whole delight,
That thou, in me well pleas'd, declar'st thy will
Fulfill'd, which to fulfil is all my bliss.
Sceptre and power, thy giving, I assume,
And gladlier shall resign, when in the end
Thou shalt be all in all, and I in thee
For ever; and in me all whom thou lov'st :
But whom thou hat'st, I hate, and can put on
Thy terrors, as I put thy mildness on,
Image of thee in all things; and shall soon,
Arm'd with thy might, rid heaven of these rebell'd;
To their prepar'd ill mansion driven down,
To chains of darkness, and the' undying worm;
That from thy just obedience could revolt,
Whom to obey is happiness entire.
Then shall thy saints unmix'd, and from the' impure
Far separate, circling thy holy mount,
Unfeigned halleluiahs to thee sing,
Hymns of high praise, and I among them chief.'
« So said, he, o'er his sceptre bowing, rose
From the right hand of glory where he sat;
And the third sacred morn began to shine,
Dawning through heaven. Forth rush'd with whirlwind sound
The chariot of paternal Deity,
Flashing thick flames, wheel within wheel undrawn,
Itself instinct with spirit, but convoy'd
By four cherubic shapes; four faces each
Had wondrous; as with stars, their bodies all
And wings were set with eyes; with eyes the wheels
Of beryl, and careering fires between;
Over their heads a crystal firmament,
Whereon a sapphire throne, inlaid with pure
Amber, and colours of the showery arch.
He, in celestial panoply all arm'd
Of radiant Urim, work divinely wrought,
Ascended; at his right hand Victory
Sat eagle-wing'd; beside him hung his bow
And quiver, with three-bolted thunder stor'd;
And from about him fierce effusion roll'd
Of smoke, and bickering flame and sparkles dire.
Attended with ten thousand thousand saints,
He onward came; far off his coming shone;
And twenty thousand (I their number heard)
Chariots of God, half on each hand, were seen :
He on the wings of cherub rode sublime
On the crystalline sky, in sapphire thron'd,
Illustrious far and wide; but by his own
First seen; them unexpected joy surpris'd,

De brillants séraphins compose son escorte.
Il vient : dix mille chars, dix mille autres encor,
Volent à ses côtés et suivent son essor ;
De son trône d'azur partent des étincelles;
De brillants chérubins le portent sur leurs ailes;
Il vient, il vole, il fend l'immensité des cieux.
De son armée à peine il a frappé les yeux,
Tous, ivres des transports que son aspect fait naître,
Ont senti sa présence et reconnu leur maître.
Déja s'est déployé le saint drapeau du ciel,
Le drapeau du Messie. A la voix de Michel,
Son innombrable armée autour de lui se range.
Par-tout régnoit l'effroi : Dieu paroît, et tout change;
Les monts déracinés retournent en leur lieu;
La nature en riant félicite son Dieu;
Le coteau reverdit, le vallon se colore;
Et les fleurs sous ses pas recommencent d'éclore.
« Ses ennemis l'ont vu : témoins de son pouvoir,
Leur espoir désormais est dans le désespoir;
De leurs soldats troublés ils rassemblent les restes :
Tant d'orgueil entre-t-il dans les ames célestes ?
Eh ! l'orgueilleux jamais peut-il être dompté ?
De ce qu'ont vu leurs yeux leur cœur est irrité;
Contre ce Dieu puissant, que la nature adore,
De leur dépit jaloux la fureur les dévore.
Pour ces cœurs endurcis les prodiges sont vains;
Ils veulent, ou ravir le sceptre dans ses mains,
Ou, si dans leur fureur le sort ne les seconde,
Tomber ensevelis sous les débris du monde :
Aucun ne veut céder, aucun ne songe à fuir;
Tous ont dit dans leur cœur : « Ou régner, ou périr ! »
Et cependant des siens, disposés sur deux ailes,
Dieu harangue en ces mots les cohortes fidèles :
« Soldats, reposez-vous, dit-il; votre vertu
A pour nos droits sacrés vaillamment combattu ;
De vos nobles efforts le ciel reçoit l'hommage :
Dans vos cœurs généreux il a mis le courage;
Ce que Dieu fit pour vous, vous l'avez fait pour lui.
Que vos vaillantes mains s'arrêtent aujourd'hui;
Il faut de ces ingrats que le crime s'expie :
Mais, pour exterminer leur faction impie,
Et mettre enfin un terme à ces tristes combats,
Le ciel n'exige plus le secours de vos bras;
Dieu seul doit châtier leur désobéissance :
Oui, Dieu seul, ou le bras chargé de sa vengeance.
Le nombre est inutile à ce triomphateur;
Que chacun reste ici tranquille spectateur.
L'orgueil méconnut Dieu; sur l'orgueil téméraire
Vous verrez si ce Dieu fait peser sa colère.
Par eux, bien plus que vous, son fils fut outragé;
Maudit par eux, par moi je dois être vengé.
Par leurs jaloux complots ma grandeur poursuivie
Excita leur révolte, enflamma leur envie;
Je sais quel intérêt les aigrit contre moi :
Celui qui règne au ciel, qui m'a nommé leur roi,
A qui seul appartient la gloire et la puissance,
En honorant son fils irrita leur vengeance.
Nous verrons qui de nous sait combattre et punir.
Leurs bras contre moi seul ont dû se réunir,
Seul je m'arme contre eux. Pour leur race parjure
La force du pouvoir est la seule mesure,
Et tout autre mérite est étranger pour eux.
Enfin ils l'ont voulu, je vais remplir leurs vœux :
Que le sort des combats à nos destins préside;
La force fait leur loi, que la force décide. »
« Son visage à ces mots s'allume de fureur;
Les éclairs de ses yeux répandent la terreur.
Soudain, cachant les cieux de l'ombre de leurs ailes,
Partent avec son char ses chérubins fidèles;
Ils volent; et des vents le souffle impétueux,

When the great ensign of Messiah blaz'd
Aloft by angels borne, his sign in heaven;
Under whose conduct Michael soon reduc'd
His army, circumfus'd on either wing,
Under their head imbodied all in one.
Before him Power Divine his way prepar'd;
At his command the' uprooted hills retir'd
Each to his place; they heard his voice, and went
Obsequious; heaven his wonted face renew'd,
And with fresh flowerets hill and valley smil'd.
« This saw his hapless foes, but stood obdur'd,
And to rebellious fight rallied their powers,
Insensate, hope conceiving from despair.
In heavenly spirits could such perverseness dwell?
But to convince the proud, what signs avail,
Or wonders move the' obdurate to relent?
They, harden'd more by what might most reclaim,
Grieving to see his glory, at the sight
Took envy; and aspiring to his highth,
Stood re-embattled fierce, by force or fraud
Weening to prosper, and at length prevail
Against God and Messiah, or to fall
In universal ruin last; and now
To final battle drew, disdaining flight,
Or faint retreat; when the great son of God
To all his host on either hand thus spake :
'Stand still in bright array, ye saints; here stand,
Ye angels arm'd; this day from battle rest;
Faithful hath been your warfare, and of God
Accepted, fearless in his righteous cause;
And as ye have receiv'd, so have ye done,
Invincibly : but of this cursed crew
The punishment to other hand belongs;
Vengeance is his, or whose he sole appoints :
Number to this day's work is not ordain'd,
Nor multitude; stand only, and behold
God's indignation on these godless pour'd
By me; not you, but me, they have despis'd,
Yet envied; against me is all their rage,
Because the Father, to whom in heaven supreme
Kingdom, and power, and glory appertains,
Hath honour'd me, according to his will.
Therefore to me their doom he hath assign'd;
That they may have their wish, to try with me
In battle which the stronger proves : they all,
Or I alone against them; since by strength
They measure all, of other excellence
Not emulous, nor care who them excels;
Not other strife with them do I vouchsafe.'
« So spake the Son, and into terror chang'd
His countenance too severe to be beheld,
And full of wrath bent on his enemies.

D'une armée en fureur le choc tumultueux,
Les torrents en courroux précipitant leur onde,
Cèdent au bruit du char, qui court, s'enflamme et gronde.
« Lui, pareil à la nuit dans sa plus sombre horreur,
Part, sur ses ennemis s'élance avec fureur;
Comme un feu dévorant sa colère s'irrite;
Aux rangs les plus épais son char se précipite:
Sous la rapide roue et le brûlant essieu
Tout tremble, tout frémit, hors le trône de Dieu.
A peine il s'est montré, pour signal de la guerre,
Mille dards, dont chacun est lui-même un tonnerre,
Sont partis de sa main, et vont au fond des cœurs
Porter en traits de feu l'aiguillon des douleurs:
Avec eux dans leurs rangs ont volé les alarmes;
Leurs défaillantes mains laissent tomber leurs armes.
Trônes, principautés, boucliers, étendards,
Les casques panachés, les coursiers et les chars,
Sa roue écrase tout. « Cessez, brûlant orage!
O monts, tombez sur nous; sauvez-nous de sa rage! »
Crioient-ils en fuyant. Avec non moins d'ardeur,
Les anges qui traînoient le char triomphateur,
Leurs innombrables yeux, leurs ailes flamboyantes,
Et du char animé les clartés foudroyantes,
Par-tout faisoient pleuvoir un déluge de feu;
Chacun semble lancer le tonnerre de Dieu:
Tous, avec l'Éternel marchant d'intelligence,
Partagent sa colère et servent sa vengeance.
L'ennemi se consume en efforts impuissants;
Les cœurs sont abattus, et les bras languissants.
« Tout-à-coup du Très-Haut la victoire s'arrête,
Et son foudre est resté suspendu sur leur tête:
Il ne veut point les perdre; il veut que pour jamais
Ces ingrats soient bannis de l'éternelle paix,
Épargnés par son bras. Devant son char rapide
Tout fuit, tout est chassé comme un troupeau timide,
Jusqu'aux extrémités de l'empire des cieux;
L'effroi hâte leurs pas. Tout-à-coup à leurs yeux
S'ouvre un gouffre profond, immense, épouvantable,
D'où se voit des enfers le séjour lamentable.
La foule, à cet aspect, a reculé d'horreur;
L'abîme est devant eux, derrière eux la terreur;
Poursuivis et tremblants sous la main souveraine,
Vers le bord redouté la foudre les ramène.
Là, plongeant dans la nuit leurs yeux épouvantés,
Tous des hauteurs des cieux tombent précipités:
Ils tombent; mais de Dieu la foudre inexorable
Ne laisse point de trève à ce peuple exécrable,
Et les poursuit encor de ses flèches de feux.
« Cependant l'enfer tremble à ce tumulte affreux:
Cet innombrable amas d'armes et de victimes
Jusqu'en ses profondeurs ébranle ses abîmes;
Il croit voir tout le ciel fondre en éclats sur lui:
La nuit s'en épouvante, et lui-même auroit fui,
Si la main du Destin sur sa base profonde
N'eût assis pour jamais les fondements du monde.
Durant neuf longues nuits, durant neuf jours entiers,
Les bataillons vaincus roulèrent par milliers;
Du chaos étonné les régions tremblèrent,
De leurs vastes débris ses gouffres se comblèrent.
Mais enfin de l'enfer l'abîme ténébreux
S'ouvrit, les engloutit, se referma sur eux;
L'enfer, leur digne asile, où mugit sur leur tête
D'un océan de feu l'éternelle tempête,
Lieux où règnent la nuit, la douleur et le deuil.
Tel n'étoit point le ciel, d'où tomba leur orgueil:
Paisible, délivré de ses sujets rebelles,

At once the four spread out their starry wings
With dreadful shade contiguous, and the orbs
Of his fierce chariot roll'd, as with the sound
Of torrent floods, or of a numerous host.
He on his impious foes right onward drove,
Gloomy as night; under his burning wheels
The stedfast empyrean shook throughout,
All but the throne itself of God. Full soon
Among them he arrived; in his right hand
Grasping ten thousand thunders, which he sent
Before him, such as in their souls infix'd
Plagues: they, astonish'd, all resistance lost,
All courage; down their idle weapons dropt:
O'er shields, and helms, and helmed heads he rode
Of thrones and mighty seraphim prostrate,
That wish'd the mountains now might be again
Thrown on them as a shelter from his ire.
Nor less on either side tempestuous fell
His arrows, from the fourfold-visag'd four
Distinct with eyes, and from the living wheels
Distinct alike with multitude of eyes;
One spirit in them rul'd; and every eye
Glar'd lightning, and shot forth pernicious fire
Among the' accurs'd, that wither'd all their strength
And of their wonted vigour left them drain'd,
Exhausted, spiritless, afflicted, fall'n.
« Yet half his strength he put not forth, but check'd
His thunder in mid volley; for he meant
Not to destroy, but root them out of heaven;
The overthrown he rais'd, and as a herd
Of goats or timorous flock together throng'd,
Drove them before him thunder-struck, pursued
With terrors, and with furies, to the bounds
And crystal wall of heaven; which, opening wide,
Roll'd inward, and a spacious gap disclos'd
Into the wasteful deep; the monstrous sight
Struck them with horror backward, but far worse
Urg'd them behind; headlong themselves they threw
Down from the verge of heaven; eternal wrath
Burnt after them to the bottomless pit.
« Hell heard the' unsufferable noise, hell saw
Heaven ruining from heaven, and would have fled
Affrighted; but strict fate had cast too deep
Her dark foundations, and too fast had bound.
Nine days they fell: confounded chaos roar'd,
And felt tenfold confusion in their fall
Through his wild anarchy, so huge a rout
Incumber'd him with ruin: hell at last
Yawning receiv'd them whole, and on them clos'd;
Hell their fit habitation, fraught with fire
Unquenchable, the house of woe and pain.
Disburden'd heaven rejoic'd, and soon repair'd
Her mural breach, returning whence it roll'd.
Sole victor, from the' expulsion of his foes,
Messiah his triumphal chariot turn'd;
To meet him all his saints, who silent stood

Les hymnes, les festins, les pompes solennelles,
Tout renaît; son séjour est plus doux, l'air plus pur,
Et la voûte céleste a repris son azur.
Alors, heureux vainqueur de leur ligue infernale,
Le fils de Dieu reprend sa marche triomphale;
Il revient, son char roule, et ses anges en chœur
Accompagnent leur maître et chantent le vainqueur.
Lui seul a triomphé; mais, fiers de sa victoire,
Tous portent devant lui les palmes de la gloire :
« Béni sois, disoient-ils, sois béni mille fois,
Toi, le fils, l'héritier du souverain des rois,
Roi toi-même! » Au milieu des hymnes, des cantiques,
Il avance, il atteint les célestes portiques,
Franchit leurs portes d'or, entre dans le saint lieu.
Sur son trône, exhaussé près du trône de Dieu,
Il monte, il lui remet ses foudres paternelles,
Et partage avec lui ses splendeurs éternelles.
« Tu le vois, aux objets de ces terrestres lieux,
Pour toi, dans mes récits, assimilant les cieux,
De Dieu sur des ingrats j'ai conté la victoire :
Adam, pour ton bonheur, garde-s-en la mémoire!
Satan vous voit tous deux avec des yeux jaloux;
Ses malheurs partagés lui sembleroient plus doux;
Il voudroit se venger du Maître du tonnerre,
Et consoler l'enfer par les maux de la terre :
Il ne prétend rien moins, dans son horrible vœu,
Que les malheurs d'un monde et les affronts d'un Dieu.
Crains de ton ennemi l'insidieuse adresse;
Avertis ta compagne, et soutiens sa foiblesse.
Dieu confondit l'orgueil armé contre ses droits;
Profite de l'exemple, et respecte ses lois. »

LIVRE VII.

A la prière d'Adam, Raphaël explique comment et pourquoi le monde a été créé. Il lui apprend que Dieu, après avoir chassé du ciel Satan et ses anges, déclara le dessein qu'il avoit de produire un autre monde et d'autres créatures pour l'habiter. Il envoie son fils avec un glorieux cortége d'anges, pour accomplir l'ouvrage de six jours. Les esprits célestes en célèbrent la consommation par des hymnes et des cantiques, et remontent au ciel à la suite du Créateur.

Descends du haut des cieux, immortelle Uranie!
Descends, et de mon luth seconde l'harmonie!
A peine à mon oreille arrivent tes accents,
Un délire divin s'empare de mes sens;
Je m'élance, je vole où jamais du Parnasse
Le coursier fabuleux ne porta son audace.
Muse sainte, pour moi tu n'es pas un vain nom :
Tu ne fréquentes point les sommets d'Hélicon,
Les eaux de Castalie, et ses bois poétiques;
Non, non, tu précédas ces rêves chimériques :
Noble fille du ciel, la Sagesse, ta sœur,
Des long-temps entendit tes chants pleins de douceur,
Près d'elle dès long-temps tes brillantes merveilles
De l'Éternel lui-même ont charmé les oreilles.
Reviens donc; qu'avec toi d'un vol audacieux
Je puisse entrer encor dans le palais des cieux.
Dans ses nobles dangers tu dirigeas ma course;
Par toi les feux du ciel m'ont vu boire à leur source.
Mais ce n'est plus le temps : des lambris éternels
Ramène mon essor dans les champs paternels!
Mon char est loin encor du terme de sa route;

Eye-witnesses of his almighty acts,
With jubilee advanc'd; and, as they went,
Shaded with branching palm, each order bright,
Sung triumph, and him sung victorious King,
Son, heir, and lord, to him dominion given,
Worthiest to reign. He, celebrated, rode
Triumphant through mid heaven, into the courts
And temple of his Mighty Father, thron'd
On high; who into glory him receiv'd,
Where now he sits at the right hand of bliss.
« Thus, measuring things in heaven by things on earth,
At thy request, and that thou may'st beware
By what is past, to thee I have reveal'd
What might have else to human race been hid;
The discord which befel, and war in heaven
Among the' angelic powers, and the deep fall
Of those too high aspiring, who rebell'd
With Satan; he who envies now thy state,
Who now is plotting how he may seduce
Thee also from obedience, that, with him
Bereav'd of happiness, thou may'st partake
His punishment, eternal misery;
Which would be all his solace and revenge,
As a despite done against the Most High,
Thee once to gain companion of his woe.
But listen not to his temptations; warn
Thy weaker : let it profit thee to' have heard,
By terrible example, the reward
Of disobedience; firm they might have stood,
« Yet fell; remember and fear to transgress. »

BOOK VII.

Raphael, at the request of Adam, relates how and wherefore this world was first created; that God, after the expelling of Satan and his angels out of heaven, declared his pleasure to create another world, and other creatures to dwell therein; sends his Son with glory, and attendance of angels, to perform the work of creation in six days : the angels celebrate with hymns the performance thereof, and his reascension into heaven.

Descend from heaven, Urania, by that name
If rightly thou art call'd, whose voice divine
Following, above the' Olympian hill I soar,
Above the flight of Pegaséan wing.
The meaning, not the name, I call : for thou
Nor of the Muses nine, nor on the top
Of old Olympus dwell'st; but, heavenly-born,
Before the hills appear'd, or fountain flow'd,
Thou with eternal wisdom didst converse,
Wisdom thy sister, and with her didst play
In presence of the' Almighty Father, pleas'd
With thy celestial song. Up led by thee
Into the heaven of heavens I have presumed,
An earthly guest, and drawn empyreal air,
Thy tempering : with like safety guided down
Return me to my native element :
Lest from this flying steed unrein'd, (as once
Bellerophon, though from a lower clime,)
Dismounted, on the' Aleian field I fall,
Erroneous there to wander, and forlorn,
Half yet remains unsung, but narrower bound
Within the visible diurnal sphere;
Standing on earth, not rapt above the pole,

Assez long-temps du ciel il parcourut la voûte,
Et du vaste empyrée il traversa l'azur.
Je descends, je reviens raser d'un vol plus sûr
Ce globe où du soleil la course journalière
Dans un cercle moins grand achève sa carrière;
Mais avec même ardeur je poursuivrai mes chants,
Non moins harmonieux, peut-être plus touchants.
Dans ces temps malheureux, dans ce siècle de haine,
J'irai, je charmerai la discorde inhumaine,
Ma triste cécité, les cris de mes rivaux,
Et le toit solitaire où se cachent mes maux.
Que dis-je? suis-je seul? ah! divine Uranie,
Non, ta douce présence inspire mon génie,
Soit quand la nuit revient, soit lorsque le soleil
Prête ses feux naissants à l'orient vermeil.
Viens donc, ah! viens encor protéger ton poëte:
Favorise mes chants; dans mon humble retraite
Conduis quelques amis qui chérissent mes vers,
Et, quand j'ai tout perdu, sois pour moi l'univers.
Mais loin des jeux bruyants la turbulente ivresse,
Des bacchantes du jour l'importune alégresse:
Sur les monts Riphéens, leurs fureurs autrefois
Du malheureux Orphée étouffèrent la voix,
Cette voix qui charmoit les cavernes profondes,
Entraînoit les forêts, et suspendoit les ondes.
Son dernier chant émut les rochers attendris,
Et Calliope en pleurs ne put sauver son fils.
Mais toi, toi qui n'es pas un vain songe comme elle,
Descends, viens me guider dans ma course nouvelle:
Dis les faits avenus depuis que Raphaël
Eut instruit ces époux des menaces du ciel;
Leur eut dit que, pareils à l'archange parjure,
Lui, ses fils et sa race expieront leur injure,
Si, parmi tant de fruits, présents de sa bonté,
Un seul fruit défendu n'étoit pas respecté.
Assis près d'Ève, Adam écoutoit cette histoire.
Plein de ce long récit gravé dans sa mémoire,
Pensif, il méditoit ces faits miraculeux,
Ces illustres revers, ces mystères des cieux;
Il ne peut concevoir, dans la cour éternelle,
Auprès d'un Dieu de paix, cette guerre cruelle,
Dans le lieu du repos la haine et la fureur,
Et la discorde horrible au séjour du bonheur;
Mais des anges punis les trames criminelles
Font retomber ces maux sur leurs têtes rebelles;
Et le ciel toujours pur repousse de son sein
De viles factions le turbulent essaim.
Ces pensers ont calmé le trouble de son ame,
Mais l'ardeur de savoir de plus en plus l'enflamme;
Il éprouve en secret le desir curieux
De savoir quelle main fit la terre et les cieux;
Pour quel but, dans quel temps naquit ce monde immense,
Tout ce qui dans Éden précéda leur naissance;
Enfin quel est son sort; et tout ce qu'il apprit
A de l'ardeur d'apprendre enflammé son esprit.
Ainsi, lorsque les eaux d'une source abondante
N'ont éteint qu'à demi sa soif impatiente,
Sur les flots fugitifs le voyageur penché,
A ce brillant cristal tient son œil attaché,
Écoute son murmure; et son ardeur avide
S'accroît au bruit flatteur de cette onde limpide.
Mais enfin à l'archange il s'adresse en ces mots:
« Que tes récits sont grands, sublimes et nouveaux.
Mon cœur en est ravi, mon esprit s'en étonne.
Poursuis, dissipe enfin la nuit qui m'environne,
O toi, qui viens, d'un Dieu fidèle messager,
Du piége qui m'attend m'apprendre le danger.
Pour l'adorer, sans doute il nous a donné l'être:

More safe I sing with mortal voice, unchang'd
To hoarse or mute, though fall'n on evil days,
On evil days though fall'n, and evil tongues;
In darkness, and with dangers compass'd round,
And solitude; yet not alone, while thou
Visit'st my slumbers nightly, or when morn
Purples the east: still govern thou my song,
Urania, and fit audience find, though few.
But drive far off the barbarous dissonance
Of Bacchus and his revellers, the race
Of that wild rout that tore the Thracian bard
In Rhodope, where woods and rocks had ears
To rapture, till the savage clamour drown'd
Both harp and voice; nor could the Muse defend
Her son.
So fail not thou, who thee implores:
For thou art heavenly, she an empty dream.
Say, goddess, what ensued when Raphael,
The affable arch-angel, had forewarn'd
Adam, by dire example, to beware
Apostacy, by what befel in heaven
To those apostates; lest the like befall
In paradise to Adam or his race,
(Charg'd not to touch the interdicted tree)
If they transgress, and slight that sole command,
So easily obey'd, amid the choice
Of all tastes else to please their appetite,
Though wandering
He, with his consorted Eve,
The story heard attentive, and was fill'd
With admiration and deep muse, to hear
Of things so high and strange: things, to their thought
So unimaginable, as hate in heaven,
And war so near the peace of God in bliss,
With such confusion: but the evil soon,
Driven back, redounded as a flood on those
From whom it sprung; impossible to mix
With blessedness. Whence Adam soon repeal'd
The doubts that in his heart arose: and now
Led on, yet sinless, with desire to know
What nearer might concern him, how this world
Of heaven and earth conspicuous first began;
When, and whereof created; for what cause;
What within Eden, or without, was done
Before his memory; (as one whose drought
Yet scarce allay'd, still eyes the current stream,
Whose liquid murmur heard, new thirst excites,)
Proceeded thus to ask his heavenly guest:
« Great things, and full of wonder in our ears,
Far differing from this world, thou hast reveal'd,
Divine interpreter! by favour sent
Down from the empyréan, to forewarn
Us timely of what might else have been our loss,
Unknown, which human knowledge could not reach:

C'est apprendre à l'aimer, qu'apprendre à le connoître.
Nos cœurs lui sont voués, et ses heureux sujets
Lui doivent un amour égal à ses bienfaits.
Toi donc, puisque, sensible au bonheur de ma race,
De ton doux entretien tu m'accordes la grace,
Parle, achève, et découvre à nos terrestres sens
Des mystères pour nous non moins intéressants :
Dis quel art a des cieux courbé l'immense voûte;
Quels feux si loin de nous suivent en paix leur route;
Où s'arrête l'espace à nos yeux étendu;
Comment un air fluide, en tous lieux répandu,
Embrasse doucement de sa molle ceinture
Et la terre, et le ciel, et toute la nature;
Pourquoi le Créateur, sorti d'un long repos,
A fait jaillir enfin le monde du chaos;
Quel jour il a créé ces brillantes merveilles.
Parle, si Dieu consent qu'à nos foibles oreilles
Parviennent ces récits. De mes yeux indiscrets
Je ne viens point sonder ses augustes décrets;
Mais, pour mieux l'honorer, mon cœur brûle d'apprendre
Ce qu'il permet de voir, ce qu'il permet d'entendre.
« Le soleil a rempli la moitié de son tour,
L'autre est encore à nous; et quand l'orbe du jour
Seroit prêt, à nos yeux, d'éteindre sa lumière,
Ce grand astre, à ta voix prolongeant sa carrière,
Pour toi s'arrêteroit sur le trône des airs,
T'écouteroit conter ces prodiges divers,
Dire quel jour, ouvrant sa marche solennelle,
Lui-même il s'étonna de sa clarté nouvelle;
Mais, si la nuit survient, à tes charmants discours,
Non, non, les cieux muets ne resteront pas sourds;
Le silence prendra du plaisir à t'entendre;
Le repos sur nos yeux tardera de descendre;
Et, forcé par tes sons d'interrompre ses lois,
Le sommeil veillera pour écouter ta voix;
Et nous, nous jouirons, jusqu'à ce que l'aurore
Se lève, et te renvoie à ce Dieu que j'adore. »
« Eh bien! mon cœur se rend à tes modestes vœux.
Mais comment te parler du monarque des cieux!
Sa gloire accable l'homme; à chanter ses louanges
A peine suffiroit la voix même des anges.
Mais tant que je le puis, autant que je le doi,
Ces mystères des cieux vont s'ouvrir devant toi;
Tu sauras ce que Dieu permet que je révèle;
Dans la brillante nuit de sa gloire éternelle
Le reste est sous son voile, et repose à jamais
Dans l'ombre impénétrable où dorment ses secrets :
Lui seul se voit lui-même, et demeure invisible.
N'espère point franchir cette borne invincible :
La terre, sans sonder les mystères des cieux,
Offre un champ assez vaste à ton œil curieux.
De même que le corps, l'ame a sa nourriture;
Mais dans leurs aliments tous deux ont leur mesure;
L'usage est salutaire, et l'abus dangereux.
« Entends-moi donc : après que l'ange ténébreux
(Lucifer fut son nom, quand sa splendeur première
Surpassoit en éclat les anges de lumière,
Ainsi que le soleil, au céleste séjour,
Éclipse, en se montrant, les astres de sa cour),
Quand Satan, par son nom s'il faut que je l'appelle,
Dans sa chute entraînant tout un peuple rebelle,
Fut tombé dans le gouffre, au séjour paternel

For which to the' infinitely Good we owe
Immortal thanks, and his admonishment
Receive, with solemn purpose to observe
Immutably his sovran will, the end
Of what we are. But since thou hast vouchsaf'd
Gently, for our instruction, to impart
Things above earthly thought, (which yet concern'd
Our knowing, s to highest wisdom seem'd,)
Deign to descend now lower, and relate
(What may no less, perhaps, avail us known,)
How first began this heaven which we behold
Distant so high, with moving fires adorn'd
Innumerable; and this which yields or fills
All space, the ambient air wide interfus'd
Embracing round this florid earth; what cause
Mov'd the Creator, in his holy rest
Through all eternity, so late to build
In chaos; and the work begun, how soon
Absolv'd; if unforbid thou may'st unfold
What we, not to explore the secrets ask
Of his eternal empire, but the more
To magnify his works, the more we know.
« And the great light of day yet wants to run
Much of his race, though steep; suspense in heaven,
Held by thy voice, thy potent voice, he hears,
And longer will delay to hear thee tell
His generation, and the rising birth
Of nature from the unapparent deep :
Or if the star of evening and the moon
Haste to thy audience, night with her will bring
Silence; and sleep, listening to thee, will watch;
Or we can bid his absence, till thy song
End, and dismiss thee ere the morning shine. »
« Thus Adam his illustrious guest besought;
And thus the godlike angel answer'd mild :
« This also thy request, with caution ask'd,
Obtain; though to recount almighty works
What words or tongue of seraph can suffice,
Or heart of man suffice to comprehend?
Yet what thou canst attain, which best may serve
To glorify the Maker, and infer
Thee also happier, shall not be withheld
Thy hearing; such commission from above
I have receiv'd, to answer thy desire
Of knowledge within bounds; beyond, abstain
To ask; nor let thine own inventions hope
Things not reveal'd, which the' invisible king,
Only omniscient, hath suppress'd in night;
To none communicable in earth or heaven :
Enough is left besides to search and know.
But knowledge is as food, and needs no less
Her temperance over appetite, to know
In measure what the mind may well contain;
Oppresses else with surfeit, and soon turns
Wisdom to folly, as nourishment to wind.
« Know then, that, after Lucifer from heaven
(So call him, brighter once amidst the host
Of angels, than that star the stars among,)
Fell with his flaming legions through the deep
Into his place, and the great Son return'd

Remonta triomphant le fils de l'Éternel,
Au milieu des parfums, des chants et des louanges.
Alors, comptant du ciel les nombreuses phalanges :
« Tu vois, dit le Très-Haut à son auguste fils,
Quel salaire ont reçu tous ces fiers ennemis :
Ils croyoient, attaquant la montagne où je tonne,
Usurper mon empire et ravir ma couronne;
Leur audace est trompée, et leurs vœux sont déçus;
Le ciel qui les vomit ne les recevra plus.
Mais la plus grande part me demeura fidèle;
Leur foule habite encor sa patrie éternelle;
Et Dieu ne manque pas de cœurs obéissants,
Ma cour d'adorateurs, ni mes autels d'encens.
Cependant l'ennemi pourroit, fier de nos pertes,
Croire qu'il a laissé ces demeures désertes :
De mes mains va sortir un nouvel univers;
D'un seul couple y naîtront mille peuples divers;
Ses heureux habitants y vivront jusqu'à l'heure
Où leur foi s'ouvrira ma céleste demeure.
Ensemble s'allieront d'indissolubles nœuds
L'éternité, le temps, et la terre et les cieux.
Moi, je serai de tous le monarque et le père.
Vous, les premiers sujets de mon règne prospère,
Triomphateurs heureux d'un ennemi jaloux,
Jouissez de vos droits, tout le ciel est à vous.
Toi, mon unique enfant, mon verbe, mon image,
C'est par toi que je veux accomplir mon ouvrage;
Va, parle, et qu'il soit fait; moi-même dans ton sein
Je verserai mon ame et mon pouvoir divin.
Plane sur le chaos, finis sa vieille guerre;
Va, sépare d'un mot et le ciel et la terre :
L'abîme de l'espace étoit illimité;
Mais je le remplissois de mon immensité.
Je suis; rien n'est sans moi; seul de tout je dispose,
Produis, détruis, refais, agis ou me repose;
Donne au hasard des lois, à la puissance un frein;
Et mes commandements sont l'arrêt du destin. »
« Il dit : le père ordonne, et le fils exécute :
L'éclair dans son essor, le torrent dans sa chute,
Du temps, du mouvement le cours précipité,
N'égalent point sa force et sa rapidité.
Ce qu'il ordonne est fait. Mais par quelles images
Peindre à tes foibles yeux ses sublimes ouvrages?
A peine a retenti sa souveraine loi,
Tout le ciel en triomphe applaudit à son roi :
« Gloire soit au Très-Haut, au souverain du monde!
Gloire au Dieu dont l'amour descend, couve et féconde
Les germes des vivants qui doivent naître un jour!
Puisse la douce paix habiter leur séjour!
Gloire au Dieu dont la main protégea l'innocence,
Et bannit de sa cour la rebelle insolence,
Au Dieu qui fait des maux une source de biens!
Par lui, d'un ciel plus beau plus dignes citoyens,
Aux trônes d'où sa main renversa les rebelles,
Bientôt viendront s'asseoir des serviteurs fidèles :
Il prépare déja, dans leurs berceaux obscurs,
Les siècles à venir et les mondes futurs. »
« Ils chantoient : cependant le grand œuvre commence.
Dieu vient; il vient armé de la toute-puissance,
La majesté rayonne en son regard divin;
A ses traits la sagesse, au front calme et serein,
Mêle son doux éclat, l'amour sa vive flamme;

Victorious with his saints, the' Omnipotent
Eternal Father from his throne beheld
Their multitude, and to his son thus spake : —
'At least our envious foe hath fail'd, who thought
All like himself rebellious, by whose aid
This inaccessible high strength, the seat
Of deity supreme, us dispossess'd,
He trusted to have seiz'd, and into fraud
Drew many, whom their place knows here no more :
Yet far the greater part have kept, I see,
Their station; heaven, yet populous, retains
Number sufficient to possess her realms,
Though wide, and this high temple to frequent
With ministeries due, and solemn rites :
But, lest his heart exalt him in the harm
Already done, to have dispeopled heaven,
My damage fondly deem'd, I can repair
That detriment, if such it be to lose,
Self-lost : and in a moment will create
Another world, out of one man a race
Of men innumerable, there to dwell,
Not here; till, by degrees of merit rais'd,
They open to themselves at length the way
Up hither, under long obedience tried :
And earth be chang'd to heaven, and heaven to earth,
One kingdom, joy and union without end.
Meanwhile inhabit lax, ye powers of heaven;
And thou, my word, begotten Son, by thee
This I perform; speak thou, and be it done;
My overshadowing spirit and might with thee
I send along; ride forth, and bid the deep
Within appointed bounds be heaven and earth;
Boundless the deep, because I AM who fill
Infinitude, nor vacuous the space;
Though I, uncircumscrib'd myself, retire
And put not forth my goodness, which is free
To act or not; necessity and chance
Approach not me, and what I will is fate.'
« So spake the' Almighty, and to what he spake
His word, the filial godhead, gave effect.
Immediate are the acts of God, more swift
Than time or motion; but to human ears
Cannot without process of speech be told,
So told as earthly notion can receive.
Great triumph and rejoicing was in heaven,
When such was heard declar'd the' Almighty's will :
'Glory, they sung, to the Most High! good will
To future men, and in their dwellings peace!
Glory to him, whose just avenging ire
Has driven out the' ungodly from his sight
And the' habitations of the just; to him
Glory and praise! whose wisdom had ordain'd
Good out of evil to create; instead
Of spirits malign, a better race to bring
Into their vacant room, and thence diffuse
His good to worlds and ages infinite.'
« So sang the hierarchies; — meanwhile, the Son
On his great expedition now appear'd,
Girt with Omnipotence, with radiance crown'd
Of majesty divine : sapience and love

Dieu brille dans ses yeux, il brûle dans son ame :
Le père tout entier s'admire dans son fils.
Autour de lui voloient d'innombrables esprits :
Chérubins, séraphins, puissances immortelles;
Tous leurs corps sont ailés, tous leurs chars ont des ailes.
Ces chars qui, reposant entre deux monts d'airain,
Attendent de leur roi le signal souverain,
Orgueilleux d'escorter sa marche triomphante,
A peine ils ont ouï sa voix toute puissante,
D'eux-mêmes, ô prodige! ils partent; et de Dieu
Suivent le char brûlant, sur leurs axes de feu.
Il avance : à l'aspect des célestes cohortes,
Des cieux sur leurs gonds d'or s'ouvrent les vastes portes,
Et rendent, en s'ouvrant, des sons harmonieux :
Les célestes concerts sont moins mélodieux.
La gloire suit ses pas; dans sa pleine puissance,
A des mondes nouveaux il porte la naissance;
S'arrête au bord du ciel, et du gouffre profond
Déja ses yeux perçants ont pénétré le fond :
Abîme ténébreux, océan sans rivage,
Agité par les vents, tourmenté par l'orage,
Qui, lançant dans les airs ses flots séditieux,
Semble braver Dieu même et menacer les cieux.
« Vents fougueux, taisez-vous! vaste mer, fais silence. »
Ainsi parle au chaos l'éternelle puissance.
Soudain l'abîme entend sa redoutable voix;
Ses brûlants séraphins accourent à-la-fois :
En triomphe porté sur leurs rapides ailes,
Il s'avance, brillant des splendeurs paternelles :
Il marche; du chaos le sein respectueux
A sa voix a calmé ses flots tumultueux.
Son cortége le suit, brûlant de voir éclore
Ce monde qu'il médite, et qui n'est pas encore.
Il arrête son char, et déja dans sa main,
Avec ses branches d'or, luit ce compas divin
Qui, gardé dans les cieux en cette nuit profonde,
Devoit un jour tracer les limites du monde;
L'une s'arrête au centre, et l'autre, dans les airs,
Marque en tournant le cercle où sera l'univers.
« Monde, viens jusqu'ici; tes bornes sont prescrites;
Reste dans ton enceinte, et connois tes limites. »
« Ainsi Dieu fit d'un mot et la terre et les cieux.
Mais de ce vaste amas, sombre et silencieux,
La nuit couvroit encor la matière inféconde :
L'esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
Les couve sous son aile, et verse dans leur sein
Son ame créatrice et son souffle divin.
Au feu vivifiant de sa chaleur puissante
Le chaos se féconde, et la nature enfante.
Tout se range à sa place, et chaque germe impur
Étranger à la vie, au fond du gouffre obscur
Plonge sa masse inerte et sa grossière lie;
Attirant, attiré, l'être à l'être s'allie :
L'un écoute sa haine, et l'autre son amour;
Et, comme ses penchants, chacun a son séjour.
Le feu vole, l'air monte; et dans l'air élancée,
La terre par son poids y demeure fixée.
« Alors l'Éternel dit au néant qui conçut :
« Que la lumière soit; » et la lumière fut;
La lumière, de l'air l'essence la plus pure,
L'enfant, le premier né de toute la nature,
Dont Dieu même est la source, et qui, d'un air riant,
Commence sa carrière aux portes d'orient.
Cependant le soleil n'existoit pas encore;
Les nuages cachoient le berceau de l'aurore.
Dieu la vit et l'aima; mais de l'obscurité
Son ordre tout puissant sépara la clarté,
Nomma l'une le jour, et l'autre les ténèbres.

Immense, and all his Father in him shone.
About his chariot numberless were pour'd
Cherub and seraph, potentates and thrones,
And virtues, winged spirits, and chariots wing'd
From the' armoury of God; where stand of old
Myriads, between two brazen mountains lodg'd
Against a solemn day, harness'd at hand,
Celestial equipage; and now came forth
Spontaneous; (for within them spirit liv'd,
Attendant on their Lord :) heaven open'd wide
Her ever-during gates, harmonious sound
On golden hinges moving, to let forth
The King of glory, in his powerful word
And spirit, coming to create new worlds.
On heavenly ground they stood; and from the shore
They view'd the vast immeasurable abyss
Outrageous as a sea, dark, wasteful, wild,
Up from the bottom turn'd by furious winds
And surging waves, as mountains, to assault
Heaven's highth, and with the centre mix the pole.
'Silence, ye troubled waves, and thou deep, peace,'
Said then the' omnific word; your discord end!
Nor staid; but, on the wings of cherubim
Uplifted, in paternal glory rode
Far into chaos, and the world unborn;
For chaos heard his voice. Him all his train
Follow'd in bright procession, to behold
Creation, and the wonders of his might.
Then staid the fervid wheels, and in his hand
He took the golden compasses, prepar'd
In God's eternal store, to circumscribe
This universe, and all created things :
One foot he center'd, and the other turn'd
Round through the vast profundity obscure;
And said, 'Thus far extend, thus far thy bounds,
This be thy just circumference, O world!' —
« Thus God the heaven created, thus the earth,
Matter unform'd and void : darkness profound
Cover'd the' abyss : but on the wat'ry calm
His brooding wings the spirit of God outspread,
And vital virtue' infus'd, and vital warmth,
Throughout the fluid mass; but downward purg'd
The black tartareous cold infernal dregs,
Adverse to life : then founded, then conglob'd
Like things to like; the rest to several place
Disparted, and between spun out the air;
And earth self-balanc'd on her centre hung.
« 'Let there be light,' said God; and forthwith light
Ethereal, first of things, quintessence pure
Sprung from the deep; and from her native east
To journey through the airy gloom began,
Spher'd in a radiant cloud; for yet the sun
Was not; she in cloudy tabernacle
Sojourn'd the while. God saw the light was good;

Ici des rayons purs, là des vapeurs funèbres,
Se succédant sans cesse et changeant de séjour,
Sur le double hémisphère habitent tour-à-tour.
Ainsi du jour naissant brillèrent les prémices :
Le ciel même à la terre envia ses délices;
Et tout l'olympe en chœurs, par de joyeux concerts,
Chanta le jour enfant et le jeune univers.
« Au chef-d'œuvre de Dieu les anges applaudirent;
Les célestes palais à leurs chants répondirent :
De la harpe et du luth, frémissant sous leurs doigts,
La corde harmonieuse accompagnoit leurs voix;
Tous chantoient à l'envi le Dieu qui fit éclore
Et la première nuit, et la première aurore.
Pour la seconde fois il commande au chaos :
« Flots humides, dit-il, séparez-vous des flots;
Que dans l'immensité chacun prenne sa route,
Et que le firmament arrondisse sa voûte. »
Il commande : à sa voix flotte une double mer,
L'une au-dessous des cieux, l'autre au-dessous de l'air.
Sur le monde, entouré de la vapeur errante,
Monte en voile d'azur une onde transparente :
Dieu leur donne des lois. Enfin son bras puissant
Du monde raffermit l'édifice naissant.
Dans l'abîme fougueux gronde un reste d'orage :
Il l'écarte; il a peur que son noir voisinage
Pour ce monde nouveau ne soit contagieux.
Du nom de firmament il a nommé les cieux :
C'en est fait; et le soir, l'aimable matinée,
Déja chantent en chœur la seconde journée.
« Le monde étoit formé; son globe à peine éclos,
Tel qu'un foible embryon, sommeilloit sous les flots;
Mais l'humide élément, de ses vapeurs fécondes,
Pénétroit en secret ce nourrisson des ondes;
Dieu fait entendre alors ces mots impérieux :
« O flots! rassemblez-vous, et roulez sous les cieux;
Flots, vos bassins sont prêts; terre, sors des abîmes! »
Il dit : des monts altiers les gigantesques cimes
Lèvent leur tête chauve, et, s'approchant des cieux,
Vont cacher dans la nue un front audacieux.
« Autant que vers le ciel les montagnes s'étendent,
Autant des vallons creux les profondeurs descendent :
Vaste lit qui, s'ouvrant en canal, en bassin,
Reçoit les flots, charmés de rouler dans leur sein;
D'abord foibles, pareils aux gouttes orageuses
Qu'épanche un ciel brûlant sur les plaines poudreuses,
Tous de l'auteur du monde ont entendu la voix,
A leur poste assigné tous marchent à-la-fois :
Les uns se redressant en montagnes liquides,
D'autres suivant leur marche en bataillons rapides
Et tels que je t'ai peint aux accents des clairons
Les escadrons des cieux suivant les escadrons;
Du ruisseau qui murmure ou du torrent qui gronde
Les flots poussent les flots, et l'onde pousse l'onde;
Chacun suit son penchant : d'autres du haut des monts
Tombent avec fracas dans des gouffres profonds;
Là, sur la plaine unie, une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente.
Des monts et des rochers les séparent en vain;
L'un, sous terre en secret se frayant un chemin,
Dans son lit caverneux rapidement s'élance;
Un autre, en longs détours s'avançant en silence,
Dans les champs s'insinue, et par mille canaux
Filtre à travers le sable abreuvé de ses eaux;
Et cependant déja les fleuves, les rivières
Ouvrent pompeusement leurs courses régulières,
Laissent à nu la terre, et, dans leur cours heureux,

And light from darkness by the hemisphere
Divided : light the day, and darkness night,
He nam'd. Thus was the first day, even and morn :
Nor past uncelebrated, nor unsung
By the celestial quires, when orient light
Exhaling first from darkness they beheld;
Birth-day of heaven and earth; with joy and shout
The hollow universal orb they fill'd,
And touch'd their golden harps, and hymning prais'd
God and his works; creator him they sung,
Both when first evening was, and when first morn.
« Again, God said, 'let there be firmament
Amid the waters, and let it divide
The waters from the waters;' and God made
The firmament, expanse of liquid, pure,
Transparent, elemental air, diffus'd
In circuit to the uttermost convex
Of this great round; partition firm and sure,
The waters underneath from those above
Dividing, for as earth, so he the world
Built on circumfluous waters calm, in wide
Crystalline ocean, and the loud misrule
Of chaos far remov'd; lest fierce extremes
Contiguous might distemper the whole frame :
And heaven he nam'd the firmament : so even
And morning chorus sung the second day.
« The earth was form'd, but in the womb as yet
Of waters, embryon immature involv'd,
Appear'd not : over all the face of earth
Main ocean flow'd not idle; but, with warm
Prolific humor softening all her globe,
Fermented the great mother to conceive,
Satiate with genial moisture; when God said,
'Be gather'd now ye waters under heaven
Into one place, and let dry land appear.' —
« Immediately the mountains huge appear
Emergent, and their broad bare backs upheave
Into the clouds; their tops ascend the sky :
So high as heav'd the tumid hills, so low
Down sunk a hollow bottom broad and deep,
Capacious bed of waters : thither they
Hasted with glad precipitance, uproll'd,
As drops on dust conglobing from the dry :
Part rise in crystal wall, or ridge direct,
For haste; such flight the great command impress'd
On the swift floods : as armies at the call
Of trumpet (for of armies thou hast heard)
Troop to their standard; so the wat'ry throng,
Wave rolling after wave, where way they found,
If steep, with torrent rapture, if through plain,
Soft-ebbing; nor withstood them rock or hill;
But they, or under ground, or circuit wide
With serpent error wandering, found their way,
And on the washy ooze deep channels wore;
Easy, ere God had bid the ground be dry;
All but within those banks, where rivers now

De leur sol paternel baisent les bords poudreux;
Enfin, se grossissant de sources vagabondes,
Dans l'abîme grondant amoncellent leurs ondes.
Dieu voit l'amas des eaux, et le nomme les mers.
« Maintenant sur la terre offrez vos tapis verts,
Riants gazons, dit-il; paroissez, frais ombrages;
Arbres, donnez vos fruits, déployez vos feuillages.
Déja les champs féconds vous portent dans leur sein:
Vivez, et montrez-vous. » Il commande, et soudain
La terre, qui d'abord, sombre, informe et hideuse,
Découvroit tristement sa nudité honteuse,
Prend sa robe de fête, et de riants gazons
Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts;
Dans les champs parfumés le jeune arbuste étale
De son luxe naissant la pompe végétale;
Et, déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
De nuance en nuance assortit ses couleurs.
Le lierre étend ses bras; la vigne qui serpente
Montre ses fruits de pourpre, et sa vrille grimpante.
L'épi doré rangea ses nombreux bataillons;
Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons;
L'humble ronce embrassa les rochers des collines;
L'arbre leva sa tête et cacha ses racines,
Forma de frais abris de ses bras complaisants,
Et donna tour-à-tour ou promit ses présents;
Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.
La terre ainsi devint une image des cieux,
Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux.
Mais nulle ondée encor ne tomboit de la nue;
La terre inculte encore ignoroit la charrue:
Seulement des vapeurs la douce exhalaison
Rafraîchissoit la plante, humectoit le gazon,
Et les germes cachés de la jeune verdure
Qu'avoit déja créés l'Auteur de la nature.
Il vit, il approuva ces prodiges nouveaux,
Et le troisième jour admira ses travaux.
« Le suivant le revit: « Allez, astres sans nombre,
Reprit-il, et du jour distinguez la nuit sombre;
Éclairez l'univers de vos feux bienfaisants,
Et ramenez les jours, les saisons et les ans. »
« Il commande, ils sont nés: à la céleste voûte
Deux astres suspendus ouvrent déja leur route;
Le plus grand luit le jour, et le moindre la nuit;
Un cortége brillant en triomphe les suit.
D'innombrables flambeaux, qu'il nomme les étoiles,
De la nuit étonnée ont parsemé les voiles;
Et se cachant aux yeux, se montrant tour-à-tour,
Séparent les confins de la nuit et du jour.
Dieu les vit, applaudit à leur magnificence.
Eh! qui l'honoroit mieux que ce soleil immense
Qui, créé pour briller, mais encor ténébreux,
Surpasse de bien loin tous les orbes des cieux;
Et la lune, et les feux qu'aux champs de la lumière
L'Éternel a semés ainsi que la poussière,
Inégaux de beauté, d'éclat et de grandeur?
Enfin, de l'orient qui cachoit sa splendeur,
La lumière s'élance; elle abreuve, elle inonde
D'un torrent de clarté le grand astre du monde,
Dont la masse solide et le tissu poreux
Sont faits pour recevoir et retenir ses feux.
Là, comme en son palais, habite la lumière;
C'est son temple sacré, c'est sa source première:
Là, ses brillants sujets, avec leurs urnes d'or,

Stream, and perpetual draw their humid train.
The dry land, earth; and the great receptacle
Of congregated waters, he call'd seas:
— And saw that it was good: and said, 'Let the earth
Put forth the verdant grass, herb yielding seed,
And fruit-tree yielding fruit after her kind,
Whose seed is in herself upon the earth.'
He scarce had said, when the bare earth, (till then
Desert and bare, unsightly, unadorn'd,)
Brought forth the tender grass, whose verdure clad
Her universal face with pleasant green;
Then herbs of every leaf, that sudden flower'd
Opening their various colours, and made gay
Her bosom, smelling sweet: and, these scarce blown,
Forth flourish'd thick the clustering vine, forth crept
The swelling gourd, up stood the corny reed
Embattled in her field, and the' humble shrub,
And bush with frizzled hair implicit: last
Rose, as in dance, the stately trees, and spread
Their branches hung with copious fruit, or gemm'd
With blossoms: with high woods the hills were crown'd;
With tufts the valleys, and each fountain side,
With borders long the rivers; that earth now
Seem'd like to heaven, a seat where Gods might dwell,
Or wander with delight, and love to haunt
Her sacred shades: though God had yet not rain'd
Upon the earth, and man to till the ground
None was; but from the earth a dewy mist
Went up, and water'd all the ground, and each
Plant of the field; which, ere it was in the earth,
God made, and every herb, before it grew
On the green stem: God saw that it was good:
So even and morn recorded the third day.
« Again the' Almighty spake: 'Let there be lights
High in the' expanse of heaven, to divide
The day from night; and let them be for signs,
For seasons, and for days, and circling years;
And let them be for lights, as I ordain
Their office in the firmament of heaven,
To give light on the earth;' and it was so.
And God made two great lights, great for their use
To man, the greater to have rule by day,
The less by night, altern; and made the stars,
And set them in the firmament of heaven
To' illuminate the earth, and rule the day
In their vicissitude, and rule the night,
And light from darkness to divide. God saw,
Surveying his great work, that it was good:
For of celestial bodies first the sun
A mighty sphere he had fram'd, unlightsome first,
Though of ethereal mould: then form'd the moon
Globose, and every magnitude of stars,
And sow'd with stars the heaven, thick as a field:
Of light by far the greater part he took,
Transplanted from her cloudy shrine; and plac'd
In the sun's orb, made porous to receive
And drink the liquid light; firm to retain
Her gather'd beams, great palace now of light.

Vont puiser de ses feux le liquide trésor;
Ceux même qui, placés bien loin de notre vue,
Se perdent comme un point dans la vaste étendue,
Se partageant entre eux l'écoulement divin,
S'alimentent des feux émanés de son sein.
« Superbe, impatient de franchir la barrière,
C'est lui qui le premier commença sa carrière,
Et, de son trône d'or jusqu'aux bornes des cieux,
Lança ses traits brûlants et ses gerbes de feux.
Les Pléiades ouvroient sa marche triomphante;
L'Aurore déployoit sa robe blanchissante;
D'autre part, ce bel astre, ami du doux sommeil,
Ornement de la nuit et miroir du soleil,
Sur son char, entouré d'un cortége d'étoiles,
Descendoit de l'Olympe et replioit ses voiles.
L'astre du jour paroît : il marche dans les cieux;
La lune a dérobé son cours mystérieux.
La nuit sombre renaît, et sa lampe argentée
Revient montrer encor sa splendeur empruntée,
Reprend son doux empire, et sur ses frais habits
Les astres de sa cour ont semé leurs rubis.
Pour la première fois, le soir, la douce aurore
Admire les flambeaux dont le ciel se décore,
Leur retour régulier, le partage des temps,
Du quatrième jour prodiges éclatants.
« Dieu reprend la parole; il éveille, il féconde
Les germes endormis dans les gouffres de l'onde :
« Troupeaux, couvrez les champs; poissons, peuplez les [mers;
Légers oiseaux, volez, et planez dans les airs. »
Soudain l'oiseau léger, la pesante baleine
Fendent les champs de l'air et la liquide plaine.
Dieu les voit et jouit; mais son souffle puissant
Veut propager leur germe à jamais renaissant :
Les mers et leurs détroits, leurs golfes et leurs anses
Reproduisent sans fin leurs peuplades immenses;
L'onde à peine contient tout ce peuple écaillé,
Des plus vives couleurs richement émaillé;
Tout son sein est couvert de rameurs innombrables :
Les uns, plongeurs adroits, descendent sur les sables;
Sur les flots populeux, d'autres par bataillons
Croisent en mille sens leurs rapides sillons;
Les uns seuls de la mer paissent les frais herbages;
Dans des bois de corail, quelques-uns moins sauvages
Vont se jouant ensemble, ou de leur corps vermeil
Allument les couleurs aux rayons du soleil;
Ceux-ci, le corps paré de perles éclatantes,
Boivent les eaux des mers dans leurs conques flottantes;
L'un conduit sa gondole en habile nocher;
Sous l'abri protecteur d'un énorme rocher,
D'autres forment ensemble une vivante chaîne,
Et guettent le butin que le flot leur amène.
Là, les dauphins voûtés, les phoques vagabonds,
Vont tournant, se jouant, et s'élançant par bonds;
De ses longs mouvements l'autre en courant tourmente
L'onde tumultueuse et la vague écumante.
L'affreux léviathan, géant des animaux,
Tantôt, le corps tourné, s'alonge sous les eaux,
Et de loin semble aux yeux un vaste promontoire;
Tantôt, développant son immense nageoire,
Semble une île mouvante, et des profondes mers
Absorbe tour-à-tour et rend les flots amers.
« Les marais, les étangs, les lacs ont leurs familles;
Leurs bords sont animés : de ses frêles coquilles
En foule on voit sortir le peuple des oiseaux,
Sous le sein maternel couvés dans leurs berceaux :
D'abord foibles et nus, bientôt fiers de leurs ailes,

Hither, as to their fountain, other stars
Repairing, in their golden urns draw light,
And hence the morning-planet gilds her horns;
By tincture or reflection they augment
Their small peculiar, though from human sight
So far remote, with diminution seen.
« First in his east the glorious lamp was seen,
Regent of day! and all the' horizon round
Invested with bright rays, jocund to run
His longitude through heaven's high road; the gray
Dawn and the Pleiades before him danc'd,
Shedding sweet influence : less bright the moon,
But opposite in levell'd west was set,
His mirror, with full face borrowing her light
From him; for other light she needed none
In that aspect, and still that distance keeps
Till night; then in the east her turn she shines
Revolv'd on heaven's great axle, and her reign
With thousand lesser lights dividual holds,
With thousand thousand stars, that then appear'd
Spangling the hemisphere : then first adorn'd
With their bright luminaries that set and rose,
Glad evening and glad morn crown'd the fourth day.
« And God said : 'Let the waters generate
Reptiles with spawn abundant, living foul :
And let fowl fly above the earth, with wings
Display'd on the' open firmament of heaven.' —
And God created the great whales, and each
Soul living, each that crept, which plenteously
The waters generated by their kinds;
And every bird of wing after his kind;
And saw that it was good, and bless'd them, saying,
Be fruitful, multiply, and in the seas,
And lakes, and running streams, the waters fill :
And let the fowl be multiplied, on the earth.'
Forthwith the sounds and seas, each creek and bay,
With fry innumerable swarm, and shoals
Of fish that with their fins, and shining scales,
Glide under the green wave, in sculls that oft
Bank the mid sea; part single, or with mate,
Graze the sea-weed their pasture, and through groves
Of coral stray; or, sporting with quick glance,
Show to the sun their wav'd coats dropt with gold;
Or, in their pearly shells at ease, attend
Moist nutriment; or under rocks their food
In jointed armour watch : on smooth the seal
And bended dolphins play : part huge of bulk
Wallowing unwieldy, enormous in their gait,
Tempest the ocean : there leviathan,
Hugest of living creatures, on the deep
Stretch'd like a promontory sleeps, or swims,
And seems a moving land; and at his gills
Draws in, and at his trunk spouts out, a sea.
« Meanwhile the tepid caves, and fens, and shores,
Their brood as numerous hatch, from the' egg that soon
Bursting with kindly rupture forth disclos'd

Et hasardant l'essor de leurs plumes nouvelles,
De leur terre natale ils fuiront le séjour,
Et d'un nuage immense iront noircir le jour.
Au cèdre aérien, aux rochers solitaires,
L'aigle altier, la cigogne ont suspendu leurs aires.
Les uns voyagent seuls dans les champs de l'éther;
Les autres, pressentant l'approche de l'hiver,
En triangles ailés, caravane annuelle,
Se prêtent, en voguant, leur force mutuelle;
Ils traversent les mers, ils franchissent les monts :
Telle, ombrageant les cieux de ses noirs escadrons,
La grue agile part, vole avec les nuages,
Et s'abat à grand bruit sur de lointains rivages.
Cependant, tout le jour, un peuple d'oiselets,
De rameaux en rameaux volant dans les bosquets,
Charme leur doux silence, et sous le vert feuillage
Fait ouïr ses concerts et briller son plumage.
Ses chants ont-ils cessé ? dans les bois ténébreux
Philomèle reprend ses refrains douloureux :
Elle chante; et, sensible à sa voix douce et tendre,
L'astre brillant des nuits s'arrête pour l'entendre.
« L'onde à son tour reçoit les germes créateurs :
Tous les flots sont peuplés d'oiseaux navigateurs;
Dans les lacs azurés, dans les ruisseaux limpides,
Ils baignent le duvet de leurs gorges humides.
A leur tête le cygne, au plumage d'argent,
Courbe son col en arc, s'applaudit en nageant,
Et déploie, au milieu des ondes paternelles,
Les rames de ses pieds, les voiles de ses ailes;
Tantôt il prend l'essor, et vers l'astre du jour
S'élance, dédaigneux de l'humide séjour.
« D'autres, sans s'élever à la voûte céleste,
Préfèrent sur la terre un destin plus modeste :
Au milieu d'eux le coq, d'un air de majesté,
Marche, sûr de sa force et fier de sa beauté;
Superbe, le front haut, en triomphe il étale
Son panache flottant, son aigrette royale;
Son plumage doré descend en longs cheveux;
L'orgueil est dans son port, l'éclair est dans ses yeux;
Sa voix est un clairon; son organe sonore
Marque l'heure des nuits, et réveille l'Aurore;
C'est le chant du matin, c'est l'annonce du jour,
L'accent de la victoire, et le cri de l'amour;
Lui seul réunit tout, force, beauté, courage.
De la création le plus brillant ouvrage,
Après lui vient le paon, de lui-même ébloui;
Son plumage superbe, en cercle épanoui,
Déploie avec orgueil la pompe de sa roue :
Iris s'y réfléchit, la lumière s'y joue;
Il semble réunir dans son arc radieux
Et les fleurs de la terre, et les astres des cieux.
« Tout vit au sein des eaux, tout vit sur le rivage :
L'un montre son écaille, et l'autre son plumage.
Enfin le soir arrive, et la nuit à son tour
Vient finir à regret cet admirable jour.
« Le sixième finit ce magnifique ouvrage;
Le soir et le matin lui rendirent hommage;
Et des harpes, des chants les sons mélodieux
Ajoutèrent encore aux délices des cieux.
Le Créateur poursuit : « Terre fertile, enfante ! »
Il dit : la terre entend sa voix toute puissante.
Aussitôt de son sein les êtres animés
Comme d'un long sommeil s'élancent tout formés.
La terre s'organise, et la poudre est féconde.
Les antres caverneux et la forêt profonde
Ont chacun leurs enfants, chacun leurs nourrissons :
Ils sortent des taillis, s'élancent des buissons.
Les troupeaux en famille inondent la prairie,
Errent au bord des eaux, paissent l'herbe fleurie.
L'un vit seul; celui-ci, moins sauvage en ses mœurs,
De la société veut goûter les douceurs.
Chaque instant donne au monde une race naissante,
Chaque sol est fécond, et chaque glèbe enfante.
Lynx, tigre, léopard, de taches parsemés,
Dans leurs berceaux poudreux déja sont animés.
Cherchant enfin le jour, la taupe souterraine

Their callow young; but feather'd soon and fledge,
They summ'd their pens; and, soaring the' air sublime,
With clang despis'd the ground, under a cloud
In prospect; there the eagle and the stork
On cliffs and cedar tops their eyries build :
Part loosely wing the region, part more wise
In common, rang'd in figure, wedge their way,
Intelligent of seasons, and set forth
Their aery caravan, high over seas
Flying, and over lands, with mutual wing
Easing their flight; so steers the prudent crane
Her annual voyage, borne on winds; the air
Floats as they pass, fann'd with unnumber'd plumes;
From branch to branch the smaller birds with song
Solac'd the woods, and spread their painted wings
Till even; nor then the solemn nightingale
Ceas'd warbling, but all night tun'd her soft lays :
Others, on silver lakes and rivers, bath'd
Their downy breast; the swan with arched neck
Between her white wings mantling proudly, rows
Her state with oary feet. Yet oft they quit
The dank, and, rising on stiff pennons, tower
The mid aerial sky.
Others on ground
Walk'd firm; the crested cock whose clarion sounds
The silent hours, and the' other whose gay train
Adorns him, colour'd with the florid hue
Of rainbows and starry eyes.
The waters thus
With fish replenish'd, and the air with fowl,
Evening and morn solemniz'd the fifth day.
« The sixth, and of creation last, arose
With evening harps and matin; when God said :
'Let the' earth bring forth soul living in her kind,
Cattle, and creeping things, and beast of the earth,
Each in their kind.' The earth obey'd, and straight
Opening her fertile womb, teem'd at a birth
Innumerous living creatures, perfect forms,
Limb'd and full grown : out of the ground up rose,
As from his lair, the wild beast where he wons
In forest wild, in thicket, brake, or den;
Among the trees in pairs they rose, they walk'd :
The cattle in the fields and meadows green :
Those rare and solitary, these in flocks

Autour d'elle en monceaux a rejeté l'arène.
Le lion montre aux yeux la moitié de son corps;
Le reste pour sortir tente de longs efforts,
Et cherchant à briser la prison qui l'enserre,
De sa griffe tranchante il déchire la terre.
Enfin, tel qu'un captif échappé de ses fers,
Il s'élance, il s'enfuit dans le fond des déserts,
Et secoue en grondant sa crinière ondoyante.
Le daim bondit et part; de sa forêt naissante,
Le cerf aux pieds légers étale les rameaux;
Tandis que le plus lourd de tous les animaux,
Le difforme éléphant, de sa terre natale
Dégage pesamment sa masse colossale.
Comme l'herbe des champs, d'innombrables troupeaux
Ont couvert les vallons, ont peuplé les coteaux.
De leurs molles toisons les brebis se vêtissent:
De leurs longs bêlements les plaines retentissent,
Le chevreau vagabond suit son goût inconstant.
De son double séjour équivoque habitant,
Le crocodile sort de l'arène féconde,
Et balance indécis entre la terre et l'onde.
« Par un art plus savant et plus prodigue encor,
De la création épuisant le trésor,
Déja de tous côtés naît, pullule et fourmille
Des insectes, des vers l'innombrable famille:
Les uns, de l'œuf natal à peine épanouis,
Déja d'un vol léger se sont évanouis.
Dieu lui-même forma de la plus molle argile
Leurs membres délicats et leur tissu fragile:
On croit voir du printemps s'assortir les couleurs,
Se nuancer l'iris, et voltiger des fleurs.
D'autres naquirent nus, et sur la douce arène
En replis tortueux cheminent avec peine.
Tandis que sont éclos ces vermisseaux rampants,
De terribles dragons, de monstrueux serpents,
Vont roulant, déroulant leur croupe tortueuse,
Ou s'élancent dans l'air d'une aile impétueuse.
« Pourrai-je t'oublier, ô modeste animal,
Content d'un antre obscur et d'un repas frugal,
Qui dans un foible corps caches un grand courage,
Toi, d'un état heureux la plus parfaite image,
Chez qui l'autorité, partagée entre nous,
Rend les droits plus égaux, et le pouvoir plus doux;
Et qui peut-être un jour aux nations humaines
Seras l'exemple heureux des mœurs républicaines?
Des abeilles bientôt on vit naître l'essaim,
Peuple heureux, dont la ville enferme dans son sein
Et ses ruisseaux de miel et ses palais de cire;
Tandis que, par son luxe appauvrissant l'empire,
Le frelon fainéant vit des travaux d'autrui,
Et s'engraisse d'un suc qui n'étoit pas pour lui.
« Mais pourquoi m'égarer dans ce détail immense?
Tous sont nés tes sujets: toi-même, à leur naissance,
Tu leur donnas des noms, observas leurs humeurs.
Le serpent à tes yeux n'a point caché ses mœurs:
De tous les animaux le plus rusé peut-être,
Quelquefois il s'irrite, il menace son maître,
Agite sa paupière, et roule un œil ardent;
Mais bientôt, plus paisible, ou du moins plus prudent,
Il se calme, et répond à la voix qui l'appelle.
Ne deviens point ingrat, il te sera fidèle.
« Le jour brilloit encor; dans toute leur splendeur,
Les cieux de l'Éternel proclamoient la grandeur;
Tous les globes, ouvrant leur carrière naissante,
Suivoient du grand moteur l'impression puissante:
La terre en souriant admiroit sa beauté;
Le monde s'étonnoit de sa fécondité;
Les airs, les eaux, les champs, les monts étoient fertiles;
Quadrupèdes, oiseaux, et poissons et reptiles,
Nageoient, marchoient, rampoient, ou prenoient leur [essor
Mais cet ouvrage immense est imparfait encor:
Un être lui manquoit, dont la face divine

Pasturing at once, and in broad herds upsprung.
The grassy clods now calv'd; now half appear'd
The tawny lion, pawing to get free
His hinder parts, then springs as broke from bonds
And rampant shakes his brinded mane; the ounce,
The libbard, and the tiger, as the mole
Rising, the crumbled earth above them threw
In hillocks: the swift stag from under ground
Bore up his branching head: scarce from his mould
Behemoth, biggest born of earth, upheav'd
His vastness: fleec'd the flocks and bleating, rose
As plants: ambiguous between sea and land
The river-horse, and scaly crocodile.
« At once came forth whatever creeps the ground,
Insect or worm: those wav'd their limber fans
For wings, and smallest lineaments exact
In all the liveries deck'd of summer's pride,
With spots of gold and purple, azure and green:
These, as a line, their long dimension drew,
Streaking the ground with sinuous trace; not all
Minims of nature; some of serpent-kind,
Wondrous in length and corpulence, involv'd
Their snaky folds, and added wings.
First crept
The parsimonious emmet, provident
Of future; in small room large heart enclos'd;
Pattern of just equality perhaps
Hereafter, join'd in her popular tribes
Of commonalty; swarming next appear'd
The female bee, that feeds her husband-drone
Deliciously, and builds her waxen cells
With honey stor'd.
The rest are numberless,
And thou their natures know'st, and gav'st them names
Needless to thee repeated; nor unknown
The serpent, subtlest beast of all the field,
Of huge extent sometimes, with brazen eyes
And hairy mane terrific, though to thee
Not noxious, but obedient at thy call.
« Now heaven in all glory shone, and roll'd
Her motions, as the great first Mover's hand
First wheel'd their course: earth, in her rich attire
Consummate, lovely smil'd; air, water, earth,
By fowl, fish, beast, was flown, was swum, was walk'd
Frequent; and of the sixth day yet remain'd:
There wanted yet the master-work, the end
Of all yet done; a creature, who not prone
And brute as other creatures, but endued
With sanctity of reason, might, erect
His stature and upright, with front serene

Attestât la grandeur de sa noble origine;
Qui, doué de raison, sentant sa dignité,
Revînt comme à sa source à la divinité,
La peignît dans ses traits, brillât de sa lumière;
Aux pieds de l'Éternel envoyât sa prière,
Fixât sur lui son cœur, son esprit et ses yeux.
« O mon fils! dit alors le monarque des cieux,
Créons l'homme pour nous, créons-le à notre image;
Que du monde il reçoive et m'apporte l'hommage. »
Il dit, et tu naquis; lui-même en chaque trait
Grava sa ressemblance, et traça son portrait.
Tu vivois seul encor, mais sa main paternelle
Forma pour ton bonheur ta compagne fidèle;
Puis il dit à tous deux : « Allez, heureux époux,
Vivez, croissez, aimez, et multipliez-vous;
De vos nombreux enfants peuplez ce nouveau monde,
Et rangez sous vos lois les airs, la terre et l'onde. »
(Mais toi, dans quelque lieu que le ciel t'ait formé,
Car alors aucun lieu n'étoit encor nommé,
Adam, tu t'en souviens, de ses mains bienfaitrices,
Lui-même te porta dans ces lieux de délices,
Dont les brillantes fleurs et les fruits savoureux
Sont à-la-fois le charme et du goût et des yeux.
Eh bien! les fleurs, les fruits que ce lieu te présente,
A tes libres desirs sa bonté complaisante
Les abandonne tous; mais du bien et du mal
L'arbre, interdit pour toi, te deviendroit fatal.
Oui, par lui de la mort doit commencer l'empire:
Qui le cueille est coupable, et qui le goûte expire.
Contiens donc tes desirs.) Il dit, vit ses travaux,
Et s'admira lui-même en les voyant si beaux;
Et le sixième soir et la sixième aurore
Aux prodiges du jour applaudirent encore.
« Là ne s'arrête point l'infatigable auteur:
De sa demeure sainte il gagne la hauteur;
Veut, du fond de sa gloire et de son sanctuaire,
Qu'habite sa grandeur, qu'entoure le mystère,
Voir ce jeune univers si beau, si gracieux,
Conforme à sa pensée, et digne de ses yeux;
Voir son empire accru de ses nouveaux empires.
Il s'élève en triomphe; et d'innombrables lyres,
Les acclamations, les chants et les concerts,
Félicitent l'Auteur, le Roi de l'univers.
« Un hymne universel (tu l'entendis sans doute)
Accompagnoit le char vers la céleste voûte;
Tous les astres rendoient un son harmonieux;
Les cieux applaudissoient, l'air répondoit aux cieux;
Les soleils s'arrêtoient, et, jeune, vierge et pure,
La nature fêtoit le Dieu de la nature.
« Le voici! s'écrioient tous les anges en chœur;
Voici de l'univers l'incomparable Auteur;
Il arrive: ouvrez-vous, demeures éthérées!
Et vous, sur vos gonds d'or roulez, portes sacrées!
De son sixième jour l'ouvrage est accompli:
Il revient triomphant, son décret est rempli.
Qu'à nos vœux, à nos voix le ciel entier réponde:
Rien ne manque à sa gloire, il a créé le monde;
Il a fait l'univers, il fait notre bonheur.
Du séjour des élus impérissable honneur,
Lui-même au milieu d'eux a choisi sa demeure;
Dieu sera près de nous; nous pourrons à toute heure
L'adorer, le servir, et porter aux humains

Govern the rest; self-knowing, and from thence
Magnanimous to correspond with heaven;
But grateful to acknowledge whence his good
Descends, thither with heart, and voice, and eyes
Directed in devotion, to adore
And worship God Supreme, who made him chief
Of all his works: therefore the' Omnipotent
Eternal Father (for where is not he
Present?) thus to his son audibly spake:
'Let us make now man in our image, man
In our similitude; and let them rule
Over the fish and fowl of sea and air,
Beast of the field, and over all the earth,
And every creeping thing that creeps the ground. »
This said, he form'd thee, Adam; thee, O man!
Dust of the ground, and in thy nostrils breath'd
The breath of life; in his own image he
Created thee, the image of God
Express; and thou becam'st a living soul.
Male he created thee; but thy consort
Female, for race; then bless'd mankind, and said:
'Be fruitful, multiply, and fill the earth;
Subdue it, and throughout dominion hold
Over fish of the sea, and fowl of the air,
And every living thing that moves on the' earth.'
Wherever thus created, for no place
Is yet distinct by name, thence (as thou know'st)
He brought thee into this delicious grove,
This garden, planted with the trees of God,
Delectable both to behold and taste;
And freely all their pleasant fruit for food
Gave thee; all sorts are here that all the earth yields,
Variety without end; but of the tree,
Which, tasted, works knowledge of good and evil,
Thou may'st not; in the day thou eat'st, thou diest;
Death is the penalty impos'd: beware,
And govern well thy appetite; lest Sin
Surprise thee, and her black attendant, Death.
Here finish'd he, and all that he had made
View'd, and behold all was entirely good;
So even and morn accomplish'd the sixth day.
« Yet not till the Creator from his work
Desisting, though unwearied, up return'd,
Up to the heaven of heavens, his high abode;
Thence to behold this new-created world,
The' addition of his empire, how it show'd
In prospect from his throne, how good, how fair,
Answering his great idea. Up he rode
Follow'd with acclamation, and the sound
Symphonious of ten thousand harps, that tun'd
Angelic harmonies: the earth, the air
Resounded, (thou remember'st, for thou heard'st,)
The heavens and all the constellations rung,
The planets in their station listening stood,
While the bright pomp ascended jubilant.
'Open, ye everlasting gates! they sung,
Open, ye heavens! your living doors; let in
The great Creator from his work return'd
Magnificent, his six days' work, a world!
Open, and henceforth oft; for God will deign

Les trésors de sa grace et les dons de ses mains;
Lui rapporter leurs vœux, leurs hommages fidèles.
Pour jamais ouvrez-vous, demeures éternelles;
Et puissent être unis par d'invincibles nœuds
Et l'homme et le Très-Haut, et la terre et les cieux ! »
« Tels, du chaos dompté solennisant la fête,
De leur Roi triomphant ils chantoient la conquête.
Il approche : soudain du séjour fortuné
Sur leurs gonds éternels les portes ont tourné :
Les deux battants font place à ses grandeurs suprêmes,
Et devant ses regards ont reculé d'eux-mêmes;
Dans sa demeure enfin leur maître est arrivé.
Un chemin sablé d'or et d'étoiles pavé,
Sur une mer de feu le conduit dans son temple.
Tel, au milieu des nuits, ton œil charmé contemple
Cette voie où, pareils à des points enflammés,
En poussière d'argent les astres sont semés.
Il entre : à son aspect tout s'enivre de joie.
« Mais l'ombre sur Éden par degrés se déploie :
La septième soirée obscurcit l'univers;
Le jour fuit, le soleil redescend dans les mers;
Et du pâle orient, nageant déja dans l'ombre,
Le crépuscule obscur annonce la nuit sombre.
Enfin, le fils de Dieu parvient au mont sacré,
Qui, de foudres, d'éclairs et d'ombres entouré,
Et portant jusqu'aux cieux sa cime inviolable,
Est du trône de Dieu la base inébranlable.
A côté du Très-Haut le Verbe s'est assis :
Le père en ses travaux accompagnoit son fils,
Privilége divin de la toute-puissance :
Seul il remplit l'espace, et tout sent sa présence.
L'Auteur, la fin de tout, lui-même de sa main
Des mondes à son fils a tracé le dessin.
Six jours ainsi remplis, l'architecte suprême
Consacre le septième au repos, à lui-même.
Tout le ciel fut en paix, et de ses saints loisirs
Ses anges fortunés partageoient les plaisirs.
« Mais, dans ce calme heureux, leur sublime délire
Ne laissa reposer la harpe, ni la lyre;
Durant le jour entier l'orgue majestueux,
Les fils retentissants du luth voluptueux,
La voix mélodieuse à la cithare unie,
Ensemble répandant un torrent d'harmonie,
Tantôt résonnoient seuls, et tantôt tour-à-tour.
Des fleurs jonchent au loin le céleste séjour;
L'encens fume, et porté vers la montagne sainte,
D'un nuage odorant en a voilé l'enceinte.
« Salut, ô Jéhovah! chantoit le ciel en chœur;
Tu nous reviens plus grand que quand ton bras vainqueur
Foudroya la révolte et vengea ton empire.
Tu détruisois alors, et tu viens de produire.
Ton empire est sans borne, et ton pouvoir sans fin :
Contre un de tes regards, contre un trait de ta main,
Que pouvoit, Dieu puissant, leur ligue ambitieuse ?
En vain ils espéroient (espérance trompeuse !),
Décourageant la foi, refroidissant l'amour,
Séduire tes sujets et dépeupler ta cour;
Tu te lèves : soudain tes ennemis succombent;
Ton trône est agrandi de leurs trônes qui tombent.
Mais ta bonté, grand Dieu, tire le bien du mal.
Ce globe, qu'environne une mer de cristal,
Ce beau séjour de l'homme est ton heureux ouvrage :
Placé si près du ciel, lui-même en est l'image.
Que son sein est fécond, son domaine étendu !
Qu'avec grace dans l'air ta main l'a suspendu !
De quels feux rayonnants la clarté l'environne !
De quels astres pompeux tu formas ta couronne !
Monde encore désert, mais dont peut-être un jour

To visit oft the dwellings of just men,
Delighted; and with frequent intercourse
Thither will send his winged messengers
On errands of supernal grace.'
So sung,
The glorious train ascending : he through heaven,
That open'd wide her blazing portals, led
To God's eternal house direct the way;
A broad and ample road, whose dust is gold
And pavements stars, as stars to thee appear,
Seen in the galaxy, that milky way,
Which nightly, as a circling zone, thou seest
Powder'd with stars.
And now on earth the seventh
Evening arose in Eden, for the sun
Was set, and twilight from the east came on,
Forerunning night; when at the holy mount
Of heaven's high-seated top, the' imperial throne
Of Godhead, fix'd for ever firm and sure,
The filial power arriv'd, and sat him down
With his great Father; for he also went
Invisible, yet staid, (such privilege
Hath Omnipresence) and the work ordain'd,
Author and end of all things; and, from work
Now resting, bless'd and hallow'd the seventh day,
As resting on that day from all his work,
But not in silence wholly kept.
The harp
Had work and rested not; the solemn pipe,
And dulcimer, all organs of sweet stop,
All sounds on fret by string or golden wire,
Temper'd soft tunings, intermix'd with voice
Choral or unison : of incense clouds,
Fuming from golden censers, hid the mount.
Creation and the six days' acts they sung :
'Great are thy works, Jehovah! infinite
Thy power! what thought can measure thee, or tongue
Relate thee? Greater now in thy return
Than from the giant angels : thee that day
Thy thunders magnified; but to create
Is greater than created to destroy.
Who can impair thee, mighty king, or bound
Thy empire? Easily the proud attempt
Of spirits apostate, and their counsels vain,
Thou hast repell'd; while impiously they thought
Thee to diminish, and from thee withdraw
The number of thy worshippers. Who seeks
To lessen thee, against his purpose serves
To manifest the more thy might: his evil
Thou usest, and from thence creat'st more good.
Witness this new-made world, another heaven
From heaven-gate not far, founded in view
On the clear hyaline, the glassy sea;
Of amplitude almost immense, with stars

Des êtres inconnus peupleront le séjour.
Par toi, renouvelant leurs voyages sans nombre,
La nuit succède au jour, et la lumière à l'ombre;
Tu prodigues tes dons à ce jeune univers :
Il a ses continents, son soleil et ses mers;
Digne empire de l'homme, et son noble héritage,
De l'homme où ton amour a gravé ton image;
De qui la douce tâche et le sublime emploi
Est d'honorer son Dieu, d'obéir à son roi;
D'asservir à ses lois les airs, la terre et l'onde;
Noble vassal du ciel et souverain du monde!
De sa race divine à jamais renaissants,
Ses fils sur tes autels feront fumer l'encens.
Que leur bonheur est grand, s'ils savent le connoître,
Et s'ils savent toujours obéir à leur maître! »
« Ainsi chantoit le ciel; et ses nombreux échos
Fêtèrent les premiers le saint jour du repos.
Des prodiges de Dieu je t'ai conté l'histoire,
Et le monde nouveau, monument de sa gloire,
Tout ce qui précéda votre arrivée au jour :
Votre postérité doit l'apprendre à son tour.
Les pères à leurs fils en transmettront l'image.
Toi, si ton cœur desire en savoir davantage,
Parle; je t'instruirai de tout ce que tes yeux
Peuvent lire ici-bas dans les secrets des cieux. »

LIVRE VIII.

Adam fait diverses questions sur les mouvements célestes. Il reçoit une réponse douteuse, et une exhortation de chercher plutôt à s'instruire de ce qui lui peut être utile. Il y souscrit; et, pour retenir Raphaël, il lui rapporte ses premières idées après la création; comment il fut enlevé dans le paradis terrestre; son entretien avec Dieu touchant la solitude. Il obtient une compagne, et raconte à l'ange quels furent ses transports en la voyant. Raphaël lui fait là-dessus une leçon utile, et retourne au ciel.

Ainsi l'ange l'instruit des secrets qu'il ignore.
Il cesse de parler, Adam l'écoute encore;
Et bientôt revenu comme d'un long sommeil :
« Esprit des cieux, dit-il, quel bienfait est pareil
A tes récits divins? de combien de merveilles
Tes célestes discours ont charmé mes oreilles!
Que j'en étois avide! O pur esprit! sans toi,
Ces grands événements étoient perdus pour moi :
Ta voix me les apprend; je vois au Dieu que j'aime
Ce que doivent les cieux, et la terre, et moi-même.
Mais un point trouble encor mon esprit incertain :
Près de ces corps pompeux qu'une immortelle main
Dans les champs de l'espace a répandus sans nombre,
Qu'est-ce que notre terre? un point étroit et sombre,
A peine un grain de sable; aussi lorsque je vois
Tous ces astres lointains obéir à ses lois,
Je me dis en secret : Tous ces globes immenses,
Jetés loin de nos yeux à d'énormes distances,
D'où vient que l'Éternel, dans leur rapide cours,
Les condamne à marquer et nos nuits et nos jours?
Pour qui les força-t-il, dans leur course pénible,
D'apporter leur lumière à ce point invisible?
Le ciel, sans tant d'efforts, n'a-t-il pu l'éclairer?
Lui-même, à moins de frais ne peut-on l'admirer?
Ce Dieu qui créa tout d'une main économe,
D'où vient qu'il ordonna, pour le séjour de l'homme,
Ces révolutions, ces mouvements sans fin;
Tandis que l'humble objet d'un appareil si vain,
La terre, qui pouvoit, dans son étroite orbite,
Décrire un moindre cercle et voyager moins vite,
Reine immobile, attend que ces corps lumineux
Reviennent de si loin l'éclairer de leurs feux;

Numerous, and every star perhaps a world
Of destin'd habitation; but thou know'st
Their seasons : among these the seat of men,
Earth, with her nether ocean circumfus'd,
Their pleasant dwelling-place. Thrice happy men,
And sons of men, whom God hath thus advanc'd!
Created in his image, there to dwell
And worship him; and in reward to rule
Over his works, on earth, in sea, or air,
And multiply a race of worshippers
Holy and just : thrice happy, if they know
Their happiness, and persevere upright!'
« So sung they, and the empyrean rung
With halleluiahs : thus was Sabbath kept.
And thy request think now fulfill'd, that ask'd
How first this world and face of things began,
And what before thy memory was done
From the beginning; that posterity,
Inform'd by thee, might know : if else thou seek'st
Aught, not surpassing human measure, say. »

BOOK VIII.

Adam inquires concerning celestial motions; is doubtfully answered, and exhorted to search rather things more worthy of knowledge. Adam assents; and, still desirous to detain Raphael, relates to him what he remembered since his own creation; his placing in paradise; his talk with God concerning solitude and fit society; his first meeting and nuptials with Eve; his discourse with the angel thereupon; who, after admonitions repeated, departs.

The angel ended; and in Adam's ear
So charming left his voice, that he awhile
Thought him still speaking, still stood fix'd to hear;
Then, as new wak'd, thus gratefully replied :
« What thanks sufficient, or what recompense
Equal, have I to render thee divine
Historian! who thus largely hast allay'd
The thirst I had of knowledge, and vouchsaf'd
This friendly condescension to relate
Things, else by me unsearchable; now heard
With wonder, but delight, and, as is due,
With glory attributed to the high
Creator? Something yet of doubt remains,
Which only thy solution can resolve.
When I behold this goodly frame, this world,
Of heaven and earth consisting; and compute
Their magnitudes; this earth, a spot, a grain,
An atom, with the firmament compar'd
And all her number'd stars, that seem to roll
Spaces incomprehensible, (for such
Their distance argues, and their swift return
Diurnal,) merely to officiate light
Round this opacous earth, this punctual spot,
One day and night; in all their vast survey

Et, tournant sans repos, dans leur course éternelle,
Comme de vils sujets se fatiguent pour elle;
Eux qui, par leur grandeur faits pour donner des lois,
Au lieu de ses vassaux devroient être ses rois? »
Il dit : Ève entendit ce qu'à l'esprit céleste
Demandoit son époux, et, noblement modeste,
Respecte, en s'éloignant, ce sublime entretien.
Sa touchante candeur et son chaste maintien
Aux regards enchantés l'embellissent encore.
Elle part, va revoir le fruit qui se colore,
Ses arbustes, ses fleurs, doux objets de ses soins;
Elle aide à leur naissance, et veille à leurs besoins.
A peine elle a paru, les bois se réjouissent,
Le gazon s'épaissit, les fleurs s'épanouissent,
Et semblent, prodiguant les trésors de leur sein,
Deviner sa présence et connoître sa main.
Des grands secrets des cieux digne dépositaire,
Sans doute elle en pourroit connoître le mystère :
Mais d'un époux chéri son cœur veut les savoir;
De ce doux entretien elle nourrit l'espoir,
Brûle de l'écouter; et son amour extrême
Préfère ses discours à ceux de l'ange même.
Elle espère mêler à ces récits charmants
Les folâtres propos, les doux embrassements;
Lui demander le prix des caresses perdues,
Faire trève aux leçons doucement suspendues;
Et, sur sa bouche aimable en arrêtant le cours,
Cueillir un miel plus doux que celui des discours.
O temps! ô mœurs! où sont ces innocentes flammes,
Ces saints plaisirs d'hymen, ces doux liens des ames,
Et des soins mutuels l'échange affectueux?
D'un air tout à-la-fois simple et majestueux,
Elle part : sa démarche est d'une souveraine;
Ces lieux, en la voyant, ont reconnu leur reine.
Ne la croyez point seule en ce riant séjour :
Sa suite sont les Jeux, les Plaisirs sont sa cour;
Et l'innocent Desir, le chœur brillant des Graces,
En se donnant la main ont volé sur ses traces.
Son époux reste seul auprès de Raphaël,
Avide de savoir les grands secrets du ciel.
« Cher Adam, tu veux lire en la céleste voûte,
Lui dit l'ange; tes vœux sont louables, sans doute;
Dieu lui-même t'ouvrit le grand livre des cieux.
Là, le jour et la nuit, ces orbes radieux
Racontent sa puissance; et la vue étonnée
Lit en lettres de feu l'histoire de l'année,
Les annales du ciel et les fastes du temps,
Et leur pompe changeante, et leurs retours constants.
Mais si la terre tourne ou bien l'astre du monde,
Que t'importe? crois-moi, dans une nuit profonde
Laisse ce qu'à tes yeux le ciel défend de voir :
Ton sort est d'admirer, et non pas de savoir.
Dieu d'avance se rit des recherches futiles
Que tenteront un jour des efforts inutiles;
Il voit dans l'avenir ces vains imitateurs,
D'un ciel imaginaire insensés créateurs,
Conduire dans les cieux des sphères vagabondes,
Figurer des soleils, distribuer des mondes,
Changer cent fois leur place, envoyer tous ces corps
Des bords du monde au centre, et du centre à ses bords;
Construire, déconstruire, embarrasser leurs sphères
De cercles compliqués, de mouvements contraires,
Et, par les vains efforts d'un art capricieux,
Bouleverser le monde et tourmenter les cieux;

Useless besides; reasoning I oft admire,
How nature wise and frugal could commit
Such disproportions, with superfluous hand
So many nobler bodies to create,
Greater so manifold, to this one use,
(For aught appears) and on their orbs impose
Such restless revolution day by day
Repeated; while the sedentary earth,
That better might with far less compass move,
Serv'd by more noble than herself, attains
Her end without least motion, and receives,
As tribute, such a sumless journey brought
Of incorporeal speed, her warmth and light;
Speed, to describe whose swiftness number fails. »
So spake our Sire; and by his countenance seem'd
Entering on studious thoughts abstruse; which Eve
Perceiving, where she sat retir'd in sight,
With lowliness majestic from her seat,
And grace that won who saw to wish her stay,
Rose, and went forth among her fruits and flowers,
To visit how they prosper'd, bud and bloom,
Her nursery: they at her coming sprung,
And, touch'd by her fair tendance, gladlier grew.
Yet went she not, as not with such discourse
Delighted, or not capable her ear
Of what was high: such pleasure she reserv'd,
Adam relating, she sole auditress;
Her husband the relater she preferr'd
Before the angel, and of him to ask
Chose rather; he, she knew, would intermix
Grateful digressions, and solve high dispute
With conjugal caresses: from his lip
Not words alone pleas'd her. O! when meet now
Such pairs, in love and mutual honour join'd?
With goddess-like demeanour forth she went,
Not unattended; for on her, as queen,
A pomp of winning graces waited still,
And from about her shot darts of desire
Into all eyes, to wish her still in sight.
And Raphael now, to Adam's doubt propos'd,
Benevolent and facile thus replied:
« To ask or search, I blame thee not; for heaven
Is as the book of God before thee set,
Wherein to read his wondrous works, and learn
His seasons, hours, or days, or months, or years:
This to attain, whether heaven move or earth,
Imports not, if thou reckon right; the rest
From man or angel the great architect
Did wisely to conceal, and not divulge
His secrets, to be scann'd by them, who ought
Rather admire: or, if they list to try
Conjecture, he his fabric of the heavens
Hath left to their disputes, perhaps to move
His laughter at their quaint opinions wide
Hereafter; when they come to model heaven
And calculate the stars; how they will wield
The mighty frame: how build, unbuild, contrive
To save appearances; how gird the sphere

Tandis que la nature, à sa marche fidèle,
Emporte l'astronome et ses plans avec elle.
Ton instinct curieux déja me fait prévoir
Que tes fils, comme toi, brûleront de savoir.
Tu vois d'un œil surpris ces masses de lumière
De l'aurore au couchant parcourir leur carrière,
Tandis que seul, tranquille en ce grand mouvement,
Ce globe voit pour lui tourner le firmament.
« Mais apprends-le de moi : ce n'est point par la masse,
Ce n'est point par l'éclat que notre aveugle audace
Des œuvres du Très-Haut doit décider le prix :
L'usage règle seul l'estime ou le mépris.
La terre, comme un point nageant dans l'étendue,
Cède au feu du soleil : mais sa force perdue
Ne produit rien pour lui, tandis que dans ses flancs,
Doublant l'activité de ses rayons brûlants,
Grace aux trésors couvés par sa chaleur profonde,
La terre rend jaloux l'astre qui la féconde :
Cette terre elle-même, elle emprunte ses feux.
Vante donc ton Auteur, ô toi, voûte des cieux,
Dont le cercle infini, dans sa circonférence,
Des campagnes de l'air remplit l'espace immense!
Lève tes yeux au ciel, homme, et songe tout bas
Que tu n'habites point dans tes propres états.
Envisage ces cieux, vaste et brillant domaine,
D'où cette terre et toi s'aperçoivent à peine;
Ne pousse pas plus loin tes regards indiscrets :
Le reste a devant Dieu ses usages secrets;
Même en les ignorant, il faut qu'on les révère.
Ces étoiles sans fin dont le feu vous éclaire,
Dont le vol est si prompt, dont chacune, en son tour,
Part, monte, redescend, et revient en un jour;
C'est Dieu qui les conduit, ce Dieu dont la sagesse
Peut des esprits aux corps imprimer la vitesse.
Moi, parti ce matin de la hauteur des cieux,
Vers le milieu du jour j'ai touché ces beaux lieux.
« N'imagine donc pas que la céleste voûte
Ne puisse se mouvoir : Dieu connoît, et je doute.
Tous ces orbes lointains, ton œil ne peut les voir :
Le monde est son secret; adorer, ton devoir.
Peut-être aussi, dans l'air que son fluide inonde,
Ce soleil, le moteur et le centre du monde,
Fait mouvoir, circuler ces innombrables corps;
Peut-être son pouvoir et leurs propres efforts
Attirent vers le centre, et repoussent sans cesse
Ces globes différents de grandeur, de vitesse,
S'élevant, s'abaissant, visibles ou cachés,
Tantôt fuyant du centre, et tantôt rapprochés,
Tantôt fixés, tantôt errant dans l'étendue;
Six d'entre eux d'ici-bas se montrent à ta vue.
Mais si, pour expliquer le plan de l'univers,
La terre, que tu crois tranquille au sein des airs,
D'un triple mouvement s'élance dans l'espace,
L'ordre du monde alors n'a rien qui t'embarrasse;
Dès-lors, pour l'établir, tu n'auras plus recours
A ces orbes divers qui, croisés dans leur cours,
Par d'obliques chemins marchent en sens contraire;
Le soleil n'aura plus ce long voyage à faire;
Alors tu ne fais plus tourner péniblement
Ce grand cercle, moteur de tout le firmament,
Et qui roule avec lui, dans sa course indomptable,
De la nuit et du jour la roue infatigable.

With centric and eccentric scribbled o'er,
Cycle and epicycle, orb in orb.
Already by thy reasoning this I guess,
Who are to lead thy offspring, and supposest
That bodies bright and greater should not serve
The less not bright, nor heaven such journeys run,
Earth sitting still, when she alone receives
The benefit.
Consider first, that great
Or bright infers not excellence : the earth
(Though, in comparison of heaven, so small,
Nor glistering,) may of solid good contain
More plenty than the sun that barren shines;
Whose virtue on itself works no effect,
But in the fruitful earth; there first receiv'd,
His beams, unactive else their vigour find.
Yet not to earth are those bright luminaries
Officious; but to thee, earth's habitant.
And for the heaven's wide circuit, let it speak
The Maker's high magnificence, who built
So spacious, and his line stretch'd out so far;
That man may know he dwells not in his own;
An edifice too large for him to fill,
Lodg'd in a small partition; and the rest
Ordain'd for uses to his Lord best known.
The swiftness of those circles attribute,
Though numberless, to his Omnipotence,
That to corporeal substances could add
Speed almost spiritual : me thou think'st not slow,
Who since the morning-hour set out from heaven
Where God resides, and ere mid-day arriv'd
In Eden; distance inexpressible
By numbers that have name.
But this I urge,
Admitting motion in the heavens, to show
Invalid that which thee to doubt it mov'd;
Not that I so affirm, though so it seem
To thee who hast thy dwelling here on earth.
God, to remove his way from human sense,
Plac'd heaven from earth so far, that earthly sight,
If it presume, might err in things too high,
And no advantage gain. What if the sun
Be centre to the world; and other stars,
By his attractive virtue and their own
Incited, dance about him various rounds?
Their wandering course now high, now low, then hid,
Progressive, retrograde, or standing still,
In six thou seest; and what if seventh to these
The planet earth, so stedfast though she seem,
Insensibly three different motions move?
Which else to several spheres thou must ascribe,
Mov'd contrary with thwart obliquities;
Or save the sun his labour, and that swift
Nocturnal and diurnal rhomb suppos'd,
Invisible else above all stars, the wheel
Of day and night; which needs not thy belief,
If Earth, industrious of herself, fetch day
Travelling east, and with her part averse
From the Sun's beam meet night, her other part
Still luminous by his ray. What if that light,

Et qu'en as-tu besoin, si d'un instinct pareil
Chaque hemisphère évite et cherche le soleil,
Et suivant ses aspects, tantôt clair, tantôt sombre,
Trouve et perd tour-à-tour et la lumière et l'ombre?
« Peut-être tes enfants découvriront un jour
D'innombrables soleils qu'environne leur cour;
Comme vous, dans leurs fils destinés à renaître,
Les lunes, les soleils ont des sexes peut-être,
Qui d'enfants radieux repeuplent l'univers;
Car je n'en doute point, des deux sexes divers
La puissance est partout, et leurs flammes fécondes
Enfantent les soleils et propagent les mondes.
Comme le tien, sans doute, ils sont tous habités;
Car, que ces vastes corps, muets, infréquentés,
Ne servent qu'à donner une courte lumière
Dont les traits, affoiblis dans leur longue carrière,
Arrivent à ce monde, et, reprenant l'essor,
Réfléchissent dans l'air un jour plus foible encor;
Dieu ne l'a pas permis. Mais, quoi que Dieu dispose,
Soit que dans son foyer l'astre du jour repose,
Soit qu'autour de ton globe éclairé de ses feux
Il ouvre à l'orient son cours majestueux,
Soit que la terre autour de sa masse enflammée
Parcoure à l'occident sa route accoutumée,
S'achemine en silence, et d'un doux mouvement
Te roulant dans les airs, t'y berce mollement;
Adore l'Éternel; à ses mains souveraines
Des mondes qu'il créa laisse guider les rênes,
Et chéris, sans tenter un indiscret essor,
Ces beaux lieux, ces beaux fruits, Ève plus belle encor.
Voilà ton univers : ces planètes lointaines,
Leurs lois, leurs habitants, leurs mœurs, leurs phénomènes,
Va, laisse-s-en le soin à leur suprême roi;
Occupe-toi des biens qu'il plaça près de toi. »
Il dit; et de la soif d'une vaine science
Adam calme, à ces mots, la folle intempérance.
« Interprète des cieux, lui dit-il, que mon cœur
De tes récits charmants a goûté la douceur!
D'utiles vérités et de grandes merveilles,
Qu'ils ont rempli mon ame et charmé mes oreilles!
D'un frivole savoir le pénible plaisir
De mes jours fortunés eût troublé le loisir :
Cette source d'ennui, d'erreur, d'incertitude,
Un Dieu nous l'épargna, si notre inquiétude,
Aux lieux où loin de nous il daigna la cacher,
Dans son vol imprudent ne va pas la chercher.
Mais qui peut arrêter ses écarts téméraires?
Long-temps impatient de percer ces mystères,
L'homme voudra franchir son étroit horizon;
Jusqu'à ce que, docile aux lois de la raison,
Les conseils du malheur, les leçons de la vie
En viennent réprimer la dangereuse envie,
Et qu'il se dise enfin : Aimer Dieu sans le voir,
L'adorer, et jouir, voilà le vrai savoir.
Au livre des vivants nous avons notre page;
Lisons-la : malheureux qui sauroit davantage!
Le reste est un vain songe, une foible vapeur,
Et de l'orgueil oisif le délire trompeur;
Stérile ambition, éclatante folie,
Qui rend l'homme inhabile aux emplois de la vie,
Et, cherchant d'un vain nom l'infructueux honneur,
Au desir de la gloire immole le bonheur.

Sent from her through the wide transpicuous air,
To the terrestrial moon be as a star,
Enlightening her by day, as she by night
This earth; reciprocal, if land be there,
Fields and inhabitants : her spots thou seest,
As clouds, and clouds may rain, and rain produce
Fruits in her soften'd soil, for some to eat
Allotted there.
And other suns perhaps,
With their attendant moons, thou wilt descry,
Communicating male and female light;
Which two great sexes animate the world,
Stor'd in each orb perhaps with some that live.
For such vast room in nature unpossess'd
By living soul, desert and desolate,
Only to shine, yet scarce to contribute
Each orb a glimpse of light, convey'd so far
Down to this habitable, which returns
Light back to them, is obvious to dispute.
But whether thus these things, or whether not;
Whether the sun, predominant in heaven,
Rise on the earth; or earth rise on the sun;
He from the east his flaming road begin;
Or she from west her silent course advance,
With inoffensive pace that spinning sleeps
On her soft axle, while she paces even,
And bears thee soft with the smooth air along;
Solicit not thy thoughts with matters hid;
Leave them to God above; him serve, and fear;
Of other creatures, as him pleases best,
Wherever plac'd, let him dispose; joy thou
In what he gives to thee, the paradise
And thy fair Eve; heaven is for thee too high
To know what passes there; be lowly wise :
Think only what concerns thee, and thy being;
Dream not of other worlds, what creatures there
Live, in what state, condition or degree;
Contented that thus far hath been reveal'd
Not of earth only, but of highest Heaven. »
To whom thus Adam, clear'd of doubt, replied :
« How fully hast thou satisfied me, pure
Intelligence of heaven, angel serene!
And, freed from intricacies, taught to live
The easiest way; nor with perplexing thoughts
To interrupt the sweet of life, from which
God hath bid dwell far off all anxious cares,
And not molest us, unless we ourselves
Seek them with wandering thoughts and notions vain.
But apt the mind or fancy is to rove
Uncheck'd, and of her roving is no end;
Till warn'd, or by experience taught, she learn
That, not to know at large of things remote
From use, obscure and subtle, but to know
That which before us lies in daily life,
Is the prime wisdom : what is more, is fume,
Or emptiness, or fond impertinence :
And renders us, in things that most concern,
Unpractis'd, unprepar'd, and still to seek.
Therefore, from this high pitch let us descend
A lower flight, and speak of things at hand

De la hauteur des cieux daigne donc redescendre
A ce qui m'est utile, et que je puis comprendre.
« Tu m'as dit les combats, les triomphes des cieux,
Tout ce qui précéda mon séjour en ces lieux;
Pour comble de faveur, m'est-il permis de croire
Que tu daignes toi-même écouter mon histoire?
Tu l'ignores peut-être, et c'est le seul moyen
De prolonger ici ton aimable entretien :
La nuit est loin encor. Tu t'aperçois sans doute
Que je veux reculer l'instant que je redoute;
Assis auprès de toi, je me crois dans les cieux;
Oui, pour moi tes discours sont plus délicieux
Que les fruits du palmier, dont la sève embaumée,
Mouillant ma lèvre aride et ma bouche enflammée,
Au retour du travail, aimable et doux festin,
Désaltère ma soif et contente ma faim.
Que dis-je? leur douceur est bientôt insipide,
Et mon cœur de t'entendre est toujours plus avide. »
« O père des humains! lui répond Raphaël
Avec ce doux accent qui n'appartient qu'au ciel,
Toi-même as pour mon cœur un charme qui le touche :
Dieu se peint sur ton front, il parle par ta bouche;
Le ciel te prodigua ses plus rares trésors :
Aussi bien que ton ame il embellit ton corps;
D'une main complaisante il soigna son ouvrage,
Et voulut que dans toi l'on chérît son image,
L'homme vit sur la terre, et l'ange dans les cieux :
Mais ce père commun les voit des mêmes yeux;
Comme nous tu le sers, et sa main libérale
A l'homme de ses dons fit une part égale.
Parle donc. Quand tu vis la lumière du jour,
Adam, j'étois bien loin du céleste séjour;
J'allois, accompagné d'une troupe nombreuse,
Visiter des proscrits la rive ténébreuse :
On craignoit que Satan ne forçât les enfers,
Qu'il ne vînt épier ce naissant univers;
Et que, la foudre en main, la vengeance divine
A la création ne mêlât la ruine.
Cependant qu'auroient pu tenter, sans son aveu,
Ces traîtres, surveillés dans leur gouffre de feu!
Nous marchons, et, bien loin de la porte fatale,
Nous entendons le bruit de la rive infernale.
Ce n'étoit point du ciel les chants mélodieux,
Les danses de la joie, et le doux bruit des jeux;
C'étoit des sons plaintifs, des clameurs lamentables,
Et du crime souffrant les cris épouvantables.
Nous repartons en hâte, et rentrons au saint lieu,
Le soir qui termina le grand repos de Dieu :
Ainsi nous l'ordonna la suprême puissance.
Mais tu me l'as promis; conte-moi ta naissance;
Parle : mon entretien eut des attraits pour toi,
Et le tien n'aura pas moins de charmes pour moi. »
« Ah! si l'homme, en naissant, se connoit mal encore,
Comment, reprit Adam, conter ce que j'ignore?
Cependant j'obéis; le plaisir de te voir
Triomphe de ma crainte, et soutient mon espoir.
J'étois né : tels qu'on voit de l'être qui sommeille
Les sens encor troublés au moment qu'il s'éveille,
Les yeux à peine ouverts, de moi-même surpris,
Je me vis étendu sur des gazons fleuris;
Une douce moiteur sur mon corps épanchée
S'évapore au soleil, par ses rayons séchée :

Useful; whence, haply, mention may arise
Of something not unseasonable to ask,
By sufferance, and thy wonted favour, deign'd.
« Thee I have heard relating what was done
Ere my remembrance : now, hear me relate
My story, which perhaps thou hast not heard;
And day is not yet spent, till then thou seest
How subtly to detain thee I devise;
Inviting thee to hear while I relate;
Fond! were it not in hope of thy reply :
For, while I sit with thee, I seem in heaven;
And sweeter thy discourse is to my ear
Than fruits of palm-tree pleasantest to thirst
And hunger both, from labour, at the hour
Of sweet repast : they satiate, and soon fill,
Though pleasant; but thy words, with grace divine
Imbued, bring to their sweetness no satiety. »
To whom thus Raphael answer'd, heavenly meek :
« Nor are thy lips ungraceful, sire of men!
Nor tongue ineloquent; for God on thee
Abundantly his gifts hath also pour'd
Inward and outward both, his image fair :
Speaking, or mute, all comeliness and grace
Attends thee, and each word, each motion forms;
Nor less think we in heaven of thee on earth
Than of our fellow-servant, and inquire
Gladly into the ways of God with man :
For God, we see, hath honour'd thee, and set
On man his equal love : say therefore on;
For I that day was absent, as befel,
Bound on a voyage uncouth and obscure,
Far on excursion toward the gates of hell;
Squar'd in full legion (such command we had)
To see that none thence issued forth a spy
Or enemy, while God was in his work;
Lest he, incens'd at such irruption bold,
Destruction with creation might have mix'd.
Not that they durst without his leave attempt;
But us he sends upon his high behests
For state, as sovran king; and to inure
Our prompt obedience. Fast we found, fast shut,
The dismal gates, and barricado'd strong;
But long ere our approaching, heard within
Noise, other than the sound of dance or song,
Torment, and loud lament, and furious rage.
Glad we return'd up to the coasts of light
Ere sabbath-evening : so we had in charge.
But thy relation now; for I attend,
Pleas'd with thy words no less than thou with mine. »
So spake the godlike power, and thus our sire :
« For man to tell how human life began
Is hard : for who himself beginning knew?
Desire with thee still longer to converse
Induc'd me. As new wak'd from soundest sleep,
Soft on the flowery herb I found me laid,
In balmy sweat; which with his beams the sun
Soon dried, and on the reeking moisture fed.
Straight toward heaven my wondering eyes I turn'd,
And gaz'd a while the ample sky : till, rais'd
By quick instinctive motion, up I sprung,

Je regarde, je vois ce ciel brillant et pur,
Ce vaste firmament, cette voûte d'azur;
De mon lit de gazon tout-à-coup je m'élance,
Et sur son double appui mon corps droit se balance;
De là, mes yeux charmés embrassent à-la-fois
Les coteaux, les vallons, et les prés, et les bois;
Tout m'étonne et me plaît. Bientôt d'une onde pure
Arrive jusqu'à moi l'agréable murmure;
Sur ses bords se jouoient mille animaux divers,
Les uns foulent les champs, d'autres fendent les airs;
Du concert des oiseaux le bocage résonne;
Les fleurs, leurs doux parfums, tout ce qui m'environne
M'enivre de plaisir. Un instinct curieux
Sur moi-même, à la fin, me fait jeter les yeux :
J'examine mon corps, sa grace, sa souplesse;
J'allois, je revenois, plein d'une douce ivresse.
Mais que suis-je? d'où viens-je? et comment suis-je né?
De la terre, du ciel, de moi-même étonné,
J'interroge mes sens, ma voix cherche une route;
J'écoutois les oiseaux, moi-même je m'écoute,
Et ma langue étonnée articule des sons;
A tout ce que je vois elle donne des noms.
O soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde!
Toi qu'échauffent ses feux, que sa lumière inonde;
Terre, séjour riant, dont l'aspect enchanté
Réunit la fraîcheur, la grace et la beauté!
Vous, épaisses forêts! vous, superbes montagnes!
Et toi, fleuve pompeux! et vous, vertes campagnes!
Vous tous, êtres charmants que je vois dans ces lieux
Vivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux!
De grace, apprenez-moi (vous le savez peut-être)
Qui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être.
Ce n'est pas moi, sans doute : un suprême pouvoir
Qui par ses bienfaits seuls me permet de le voir,
En me donnant le jour signala sa puissance.
Où chercher, où trouver l'auteur de ma naissance,
Celui par qui je vis, je sens, j'entends, je vois,
Qui m'a fait ce bonheur qu'à peine je conçois?
« Tout se tait. Las d'errer dans ces lieux que j'ignore,
Sur les gazons touffus, qu'un vif émail colore,
Je tombe, je m'étends à l'ombre de ces bois.
Là vient le doux sommeil, pour la première fois,
De ses molles vapeurs affaisser ma paupière;
Mon œil appesanti se ferme à la lumière,
Je me sens défaillir, et rentrer par degré
Dans ce même néant dont Dieu m'avoit tiré;
Mais ce néant pour moi n'étoit pas sans délices :
A peine cependant j'en goûtois les prémices,
A mes yeux s'offre en songe un fantôme charmant.
Dans mon cœur, à sa vue, un doux tressaillement
M'avertit que j'existe, et mon ame ravie
Retrouve avec transport la lumière et la vie.
« Lève-toi, disoit-il, toi qui dois être un jour
Le père des humains, lève-toi! ton séjour
Est celui du bonheur; viens, tes jardins t'attendent;
Tes ombrages tes fleurs, et tes fruits te demandent.
« Il dit, saisit ma main, et, comme si des airs
Nous fendions doucement les liquides déserts,
De ses pieds suspendus à peine effleurant l'herbe,
Glisse, vole, et me pose au haut d'un mont superbe,
En cercle environné d'arbres majestueux.
Là tout est frais, riant, fécond, voluptueux,
Plein de fruits et de fleurs; et près de ce bocage,
Tout ce que j'ai connu semble un désert sauvage.
J'avance : autour de moi pendent des pommes d'or,
Et mon avide main convoite leur trésor.
Tout-à-coup je m'éveille : ô surprise! mon songe
Étoit une figure, et non pas un mensonge;

As thitherward endeavouring, and upright
Stood on my feet : about me round I saw
Hill, dale, and shady woods, and sunny plains,
And liquid lapse of murmuring streams; by these,
Creatures that liv'd and mov'd and walk'd, or flew;
Birds on the branches warbling; all things smil'd :
With fragrance and with joy my heart o'erflow'd,
Myself I then perus'd, and limb by limb
Survey'd, and sometimes went, and sometimes ran
With supple joints, as lively vigour led:
But who I was, or where, or from what cause,
Knew not; to speak I tried, and forthwith spake;
My tongue obey'd, and readily could name
Whate'er I saw. Thou sun, (said I) fair light,
And thou enlighten'd earth, so fresh and gay,
Ye hills, and dales, ye rivers, woods, and plains,
And ye that live and move, fair creatures, tell,
Tell, if ye saw, how I came thus, how here?
Not of myself; — by some great Maker then,
In goodness and in power pre-eminent;
Tell me, how may I know him, how adore,
From whom I have that thus I move and live,
And feel that I am happier than I know. —
« While thus I call'd, and stray'd I knew not whither,
From where I first drew air, and first beheld
This happy light; when answer none return'd,
On a green shady bank, profuse of flowers,
Pensive I sat me down : there gentle sleep
First found me, and with soft oppression seiz'd
My drowsed sense, untroubled : (though I thought
I then was passing to my former state
Insensible, and forthwith to dissolve :)
When suddenly stood at my head a dream,
Whose inward apparition gently mov'd
My fancy to believe I yet had being,
And liv'd : one came, methought, of shape divine,
And said : ' Thy mansion wants thee, Adam; rise,
First man, of men innumerable ordain'd
First father! call'd by thee, I come thy guide
To the garden of bliss, thy seat prepar'd. '
« So saying, by the hand he took me rais'd,
And over fields and waters, as in air
Smooth-sliding without step, last led me up
A woody mountain; whose high top was plain,
A circuit wide, enclos'd with goodliest trees,
Planted with walks, and bowers; that what I saw
Of earth before scarce pleasant seem'd. Each tree,
Loaden with fairest fruit that hung to the' eye
Tempting, stirr'd in me sudden appetite
To pluck and eat; whereat I wak'd, and found
Before mine eyes all real, as the dream
Had lively shadow'd. Here had anew begun
My wandering, had not he, who was my guide
Up hither, from among the trees appear'd,

Je vois ce qu'il m'a peint, et de mon doux sommeil
L'erreur se réalise au moment du réveil.
Je marchois vers ces bois, quand de leurs voûtes sombres
Une splendeur soudaine illumine les ombres :
Dieu (c'étoit Dieu lui-même) apparoît à mes yeux ;
Un doux effroi saisit mon cœur religieux.
A ses pieds prosterné, je l'adore et m'incline ;
Je me sens relevé par cette main divine :
« L'ami que tu cherchois, me dit-il, le voici ;
Ce que tu vois là-haut, ce qui te charme ici,
Tout ce qui sous tes pieds croît, fleurit et respire,
Je t'en fais possesseur : la terre est ton empire.
Embellis cet enclos, cultive ce jardin ;
Dans ces riches vergers moissonne à pleine main :
Leur prodigalité passera ton envie.
Mais l'arbre du savoir près de l'arbre de vie
(Regarde, il n'est pas loin) est planté dans ces lieux ;
Adam, je t'interdis ce fruit pernicieux :
Pour unique tribut, à ta reconnoissance
J'impose cette utile et juste obéissance.
De ta rébellion la mort seroit le prix :
Toi, les tiens, leurs enfants, exilés et proscrits,
Vous iriez, promenant votre juste infortune,
Traîner dans les déserts une vie importune. » —
« Il dit, et dans mes sens imprime une terreur
Dont le seul souvenir me glace encor d'horreur,
Quoique ma volonté, que nul pouvoir ne gêne,
Ainsi que le forfait, puisse éviter la peine.
« Cependant sur son front à la sévérité
Succèdent la douceur et la sérénité.
Il poursuit, et me dit d'une voix consolante :
« O père d'une race à jamais renaissante !
Ton empire à ces lieux ne sera point borné ;
Non : ce monde nouveau que mes mains ont orné,
A tous les tiens, à toi, je le donne en partage :
L'air, la terre et les eaux seront votre héritage.
Dès ce jour, je le veux, les brutes, les oiseaux,
Tes fidèles sujets et tes heureux vassaux,
Devant leur souverain en foule vont paroître ;
Ils recevront des lois et des noms de leur maître :
Seuls, ne pouvant quitter leurs humides états,
Les habitants des eaux ne comparoîtront pas. » —
« Il dit, et tout-à-coup autour de moi se range
Des diverses tribus l'innombrable phalange ;
Par couples réunis, quadrupèdes, oiseaux,
Sont accourus du ciel, des vallons, des coteaux.
Sur ma tête attroupés, les uns battent des ailes ;
D'autres, de mon pouvoir tributaires fidèles,
Ont fléchi les genoux, et, soumis à ma loi,
Semblent avec plaisir reconnoître leur roi.
De mille instincts divers la foule m'environne,
J'assortis à leurs mœurs les noms que je leur donne ;
Dieu même les dictoit. Toutefois dans mon cœur
Un vide inexplicable attristoit mon bonheur,
Quelque chose manquoit à ce cœur solitaire :
Heureux et mécontent, je m'écrie : « O mon père !
O source de tout bien ! toi de qui la splendeur
Efface tout éclat, passe toute grandeur,
O Créateur du monde, ô bienfaiteur de l'homme !
De quel nom glorieux faut-il que je te nomme ?
Que tes bienfaits sont grands ! qu'ils sont riches ! Mais quoi !
Aucun être chéri ne les goûte avec moi.
Que m'importe ce monde et ce vaste héritage ?
Ah ! les biens les plus doux sont les biens qu'on partage. » —
Ainsi mon triste cœur s'exhale en liberté.
« Avec un doux sourire où se peint sa bonté :

Presence divine! rejoicing, but with awe,
In adoration at his feet I fell
Submiss.
He rear'd me, and, 'whom thou sought'st, I am,'
Said mildly, 'author of all this thou seest
Above, or round about thee, or beneath.
This paradise I give thee, count it thine
To till and keep, and of the fruit to eat:
Of every tree that in the garden grows
Eat freely with glad heart; fear here no dearth:
But of the tree whose operation brings
Knowledge of good and ill, which I have set
The pledge of thy obedience and thy faith,
Amid the garden by the tree of life,
Remember what I warn thee, shun to taste.
And shun the bitter consequence: for know,
The day thou eat'st thereof, my sole command
Transgress'd, inevitably thou shalt die;
From that day mortal; and this happy state
Shalt lose, expell'd from hence into a world
Of woe and sorrow.'—Sternly he pronounc'd
The rigid interdiction, which resounds
Yet dreadful in mine ear, though in my choice
Not to incur; but soon his clear aspect
Return'd, and gracious purpose thus renew'd.
'Not only these fair bounds, but all the earth
To thee and to thy race I give: as lords
Possess it, and all things that therein live,
Or live in sea or air; beast, fish, and fowl.
In sign whereof, each bird and beast behold
After their kinds; I bring them to receive
From thee their names, and pay thee fealty
With low subjection: understand the same
Of fish within their wat'ry residence,
Not hither summon'd, since they cannot change
Their element, to draw the thinner air.'—
« As thus he spake, each bird and beast behold
Approaching two and two; these cowering low
With blandishment: each bird stoop'd on his wing.
I nam'd them, as they pass'd, and understood
Their nature; with such knowledge God endued
My sudden apprehension; but in these
I found not what methought I wanted still;
And to the heavenly Vision thus presum'd: —
'O, by what name, for Thou above all these,
Above mankind, or aught than mankind higher,
Surpassest far my naming; how may I
Adore thee, Author of this universe,
And all this good to man? for whose well being
So amply, and with hands so liberal,
Thou hast provided all things: but with me
I see not who partakes. In solitude
What happiness? who can enjoy alone,
Or, all enjoying, what contentment find?'—
« Thus I presumptuous; and the Vision bright,
As with a smile more brighten'd, thus replied:

« Tu te plains d'être seul, dit l'Éternel; ce monde
Si riche, si peuplé, cette terre féconde,
Ces nombreux animaux qui, pour flatter leur roi,
Viennent bondir, courir, folâtrer devant toi,
Ne te disent-ils rien? pour t'offrir leur hommage,
Leur voix a ses accents, leur geste son langage;
Leur instinct quelquefois ressemble à la raison.
Mais je t'ai fait leur roi, sois content de ce don. » —
A ces mots, rappelant mon humble obéissance,
J'ose implorer encor la céleste puissance :
« Si je crains ton courroux, j'espère en ta bonté,
O mon père! pardonne à ma témérité :
A tes sévères lois je suis prêt à souscrire.
Mais n'as-tu pas soumis la terre à mon empire?
Ne m'as-tu pas créé le roi des animaux?
Pour être mes amis, sont-ils donc mes égaux?
Non : d'un tendre penchant les sympathiques flammes
Veulent mêmes besoins, même esprit, mêmes ames;
Le doux rapport des cœurs l'un par l'autre entendus,
L'échange des plaisirs accordés et rendus.
Chaque animal choisit l'être qui lui ressemble :
L'un vers l'autre attirés, ils s'unissent ensemble.
Voyons-nous à l'oiseau le poisson s'allier,
Le lion aux brebis, et le singe au coursier?
Et celui qui les tient sous ses lois souveraines,
L'homme seul au hasard doit-il former des chaînes? » —
« Je le vois, répond-il d'un ton plein de douceur;
L'être semblable à toi peut seul remplir ton cœur :
Eh quoi! trouves-tu donc mon sort si déplorable?
Seul dans l'éternité, je n'ai point de semblable;
A qui puis-je m'unir, qui ne soit près de moi
Moins que le ver rampant n'est aujourd'hui pour toi? » —
« Grand Dieu, lui répondis-je, en tes sacrés mystères
Je suis loin de porter mes regards téméraires;
Mais l'homme, tu le sais, de la perfection
Seul a reçu de toi la noble ambition;
Et ne pouvant lui seul en combler la mesure,
Hélas! il a besoin qu'une autre créature,
Un être son égal, lui prêtant son appui,
Soutienne sa foiblesse, et s'unisse avec lui.
L'être foible et borné qui finit et commence,
En la communiquant, accroît son existence.
Toi seul es tout pour toi; mais l'homme hors de lui
Verse son existence, et renaît dans autrui.
Toi seul, avec toi-même habitant d'âge en âge,
Tu vis sans héritier, et jouis sans partage;
Mais peux-tu rapprocher les sujets de leur roi?
Comment pourront les miens commercer avec moi?
Puis-je de ma raison leur prêter la noblesse,
A leur instinct rampant faut-il qu'elle s'abaisse?
Pardonne des desirs par toi-même enhardis. » —
« A tes vœux, me dit-il, moi-même j'applaudis;
J'ai voulu t'éprouver. C'étoit peu de connoître
Ces nombreux animaux dont je t'ai fait le maître,

'What call'st thou solitude? Is not the earth
With various living creatures, and the air
Replenish'd, and all these at thy command
To come and play before thee? Know'st thou not
Their language and their ways? They also know,
And reason not contemptibly : with these
Find pastime, and bear rule; thy realm is large.' —
So spake the Universal Lord, and seem'd
So ordering : I, with leave of speech implor'd,
And humble deprecation, thus replied :
'Let not my words offend thee, Heavenly Power,
My Maker, be propitious while I speak.
Hast thou not made me here thy substitute,
And these inferior far beneath me set?
Among unequals what society
Can sort; what harmony, or true delight!
Which must be mutual, in proportion due
Given and receiv'd; but, in disparity
The one intense, the other still remiss,
Cannot well suit with either, but soon prove
Tedious alike : of fellowship I speak
Such as I seek, fit to participate
All rational delight : wherein the brute
Cannot be human consort : they rejoice
Each with their kind, lion with lioness;
So fitly them in pairs thou hast combin'd :
Much less can bird with beast, or fish with fowl
So well converse, nor with the ox the ape;
Worse then can man with beast, and least of all.' —
« Whereto the' Almighty answer'd, not displeas'd :
'A nice and subtle happiness, I see,
Thou to thyself proposest, in the choice
Of thy associates, Adam! and wilt taste
No pleasure, though in pleasure, solitary.
What think'st thou then of me, and this my state?
Seem I to thee sufficiently possess'd
Of happiness, or not? who am alone
From all eternity; for none I know
Second to me or like, equal much less.
How have I then with whom to hold converse,
Save with the creatures which I made, and those
To me inferior, infinite descents
Beneath what other creatures are to thee?' —
« He ceas'd; I lowly answered : — 'To attain
The highth and depth of thy eternal ways
All human thoughts come short, Supreme of things!
Thou in thyself art perfect, and in thee
Is no deficience found : not so is Man,
But in degree; the cause of his desire
By conversation with his like to help,
Or solace his defects. No need that thou
Shouldst propagate, already Infinite;
And through all numbers absolute, though One :
But Man by number is to manifest
His single imperfection, and beget
Like of his like, his image multiplied,
In unity defective; which requires
Collateral love, and dearest amity.
Thou in thy secresy although alone,
Best with thyself accompanied, seek'st not
Social communication; yet, so pleas'd,
Canst raise thy creature to what highth thou wilt
Of union or communion, deified :
I, by conversing, cannot these erect
From prone; nor in their ways complacence find.'
« Thus I embolden'd spake, and freedom us'd
Permissive, and acceptance found; which gain'd
This answer from the gracious Voice divine :
'Thus far to try thee, Adam, I was pleas'd;
And find thee knowing, not of beasts alone,

Et que ta voix naguère a nommés de leur nom :
Tu te connois toi-même; il suffit. Ta raison
Te sépare en effet, par un vaste intervalle,
De ceux que vers la terre un vil instinct ravale.
Tu puisas dans mon sein les purs rayons des cieux;
Tu reçus une autre ame, et vois par d'autres yeux.
Conforme donc ta vie à ta noble origine.
J'ai prévenu tes vœux : l'objet que je destine
A consoler tes jours, je ne l'ai point cherché
Chez le peuple servile à la terre attaché.
J'ai voulu m'assurer si tu savois connoître
L'être digne en effet de s'unir à ton être.
Bientôt tu l'obtiendras ce besoin de ton cœur,
Compagnon de tes jours, source de ton bonheur,
Ta plus chère moitié, ta plus fidèle image,
Le plus doux bien de l'homme, et mon plus bel ouvrage. » —
« A ces mots il se tait. En moi-même troublé,
De la splendeur de Dieu je me sens accablé.
Je n'entendis plus rien; cet entretien céleste
Dè ma force mortelle avoit usé le reste;
Et de son vif éclat, de sa puissante voix,
Trop long-temps ma foiblesse avoit porté le poids :
Telle d'un feu brillant la vue est éblouie.
Alors, pour ranimer ma force évanouie,
J'appelle le sommeil; son voile officieux,
Mollement déployé, revient fermer mes yeux,
Mes yeux seuls; car l'esprit, l'esprit qui toujours veille,
Étoit ouvert encor. Tout-à-coup, ô merveille!
Je vois, je reconnois ce fantôme divin
Par qui je fus porté dans ce riant jardin;
Je le vois, il se baisse, et, dans mon corps qui s'ouvre,
Sans effort, sans douleur, il enlève, il découvre
Une côte ravie à mes flancs déchirés,
Puis rejoint avec art les tissus séparés;
Le sang rentre, et bientôt de ma large blessure
Les deux bords rapprochés ont fermé l'ouverture.
Cette part de moi-même, il la forme; elle prend
Avec les traits de l'homme un sexe différent.
Dieu! quel charme divin brilloit dans sa figure!
Jamais objet si beau n'embellit la nature :
Ou plutôt on eût dit que de leurs doux attraits
Les habitants du ciel avoient formé ses traits.
Je la vis : de ses yeux part un rayon de flamme;
Des plaisirs tout nouveaux ont inondé mon ame;
Un monde tout nouveau vient s'offrir à mes yeux;
Le ciel devient plus pur, l'air plus délicieux.
Tout-à-coup elle échappe, elle fuit; je m'éveille :
Où vas-tu? m'écriai-je, ô céleste merveille!
Reviens; je veux revoir, adorer tes attraits,
Ou dans ces lieux déserts te pleurer à jamais.
Et quels plaisirs mon cœur eût-il goûtés sans elle?
Je vole, je l'atteins, et la trouve aussi belle
Que le sommeil l'avoit présentée à mes yeux.
Tout ce qu'ont de beautés et la terre et les cieux
S'éclipse devant elle : elle vient; Dieu lui-même
(Ah! dans ce doux moment j'ai connu si Dieu m'aime)
D'une invisible main guidoit vers moi ses pas.
Par la nature instruite, elle n'ignoroit pas
Les saints droits de l'hymen et sa chaste tendresse.
La beauté dessina sa forme enchanteresse :
Le ciel est dans ses yeux, sur son front la candeur;
Ses moindres mouvements ont un charme flatteur;
La Volupté, l'Amour, l'essaim riant des Graces,
Composent son cortége, et volent sur ses traces.
« Dieu puissant, m'écriai-je, éperdu, hors de moi,
Le voilà donc enfin ce bien promis par toi!
Sévère et bienfaisant, par quelle douce ivresse
Tu viens de racheter un moment de tristesse!

Which thou hast rightly nam'd, but of thyself;
Expressing well the spirit within thee free,
My image, not imparted to the brute;
Whose fellowship therefore unmeet for thee
Good reason was thou freely shouldst dislike;
And be so minded still : I, ere thou spak'st,
Knew it not good for Man to be alone;
And no such company as then thou saw'st
Intended thee; for trial only brought,
To see how thou could'st judge of fit and meet :
What next I bring shall please thee, be assur'd,
Thy likeness, thy fit help, thy other self,
Thy wish exactly to thy heart's desire.'
« He ended, or I heard no more; for now
My earthly by his heavenly overpower'd,
Which it had long stood under, strain'd to the' highth
In that celestial colloquy sublime,
(As with an object that excels the sense)
Dazzled and spent, sunk down; and sought repair
Of sleep, which instantly fell on me, call'd
By nature as in aid, and clos'd mine eyes.
Mine eyes he clos'd, but open left the cell
Of fancy, my internal sight; by which,
Abstract as in a trance, methought I saw,
Though sleeping, where I lay, and saw the shape
Still glorious before whom awake I stood :
Who stooping open'd my left side, and took
From thence a rib, with cordial spirits warm,
And life-blood streaming fresh; wide was the wound,
But suddenly with flesh fill'd up and heal'd :
The rib he form'd and fashion'd with his hands;
Under his forming hands a creature grew,
Man-like, but different sex; so lovely fair,
That what seem'd fair in all the world seem'd now
Mean, or in her summ'd up, in her contain'd
And in her looks; which from that time infus'd
Sweetness into my heart, unfelt before,
And into all things from her air inspir'd
The spirit of love and amorous delight.
She disappear'd, and left me dark : I wak'd
To find her, or for ever to deplore
Her loss, and other pleasures all abjure :
When out of hope, behold her, not far off,
Such as I saw her in my dream, adorn'd
With what all Earth or Heaven could bestow,
To make her amiable : on she came,
Led by her heavenly Maker, though unseen,
And guided by his voice; nor uninform'd
Of nuptial sanctity, and marriage rites :
Grace was in all her steps, heaven in her eye,
In every gesture dignity and love.
I, overjoy'd, could not forbear aloud : —
« This turn hath made amends; thou hast fulfill'd
Thy words, Creator bounteous and benign,

Auteur de tous les biens, à ma félicité,
Mon cœur, avec transport, reconnoît ta bonté;
C'est toi qui m'as choisi ma compagne fidèle;
La beauté vient de toi, mais rien n'est beau comme elle:
De ma propre substance elle naquit par toi;
C'est moi que j'aime en elle, elle que j'aime en moi.
L'époux doit pour sa femme abandonner son père;
Le père dans ses fils adorera leur mère:
Tous les deux ne seront qu'un esprit et qu'un cœur,
Enchaînés par l'amour, unis par le bonheur.
« Ève entend mes discours; et, quoique Dieu lui-même
L'eût conduite à l'époux qu'elle adore et qu'elle aime,
L'honneur, la dignité, la timide pudeur,
Qui des plus doux transports dissimulent l'ardeur,
Qui, rougissant d'aller au-devant des caresses,
Repoussant mollement les plus chastes tendresses,
Et, pour mieux lui céder, combattant le desir,
Par d'amoureux délais augmentent le plaisir,
La retiennent encor; dans sa crainte ingénue,
Elle me voit, tressaille, et recule à ma vue:
La nature inspiroit ses innocents refus.
Je la suis, sa fierté ne me résiste plus;
Le devoir en triomphe, et sa noble innocence
Obéit avec grace et cède avec décence:
Sa docile pudeur m'abandonne sa main;
Je la prends, je la mène au berceau de l'hymen,
Fraîche comme l'Aurore, et rougissant comme elle.
Tout me félicitoit en la voyant si belle:
Pour nous, ces globes d'or qui roulent dans les cieux
Épuroient leurs rayons et choisissoient leurs feux;
Les oiseaux par leurs chants, l'onde par son murmure,
A fêter ce beau jour invitoient la nature;
Les coteaux, les vallons sembloient se réjouir,
Les arbres s'incliner, les fleurs s'épanouir;
Zéphire nous portoit ses fleurs fraîches écloses,
De son aile embaumée il secouoit les roses;
Des plus douces vapeurs l'encens délicieux
En nuage odorant s'exhaloit vers les cieux.
Dieu lui-même bénit la couche fortunée,
Le rossignol chanta le doux chant d'hyménée;
Et l'étoile du soir, brillant d'un feu plus beau,
Vint du premier hymen allumer le flambeau.
« Je t'ai conté mon sort, mon bonheur, mes richesses:
L'Éternel, tu le vois, prodigue de largesses,
Comble ici-bas mes vœux, et prévient mes desirs.
Toutefois, je le sens, des terrestres plaisirs,
Si j'en excepte un seul, le sentiment s'émousse:
Ces fruits semblent moins beaux, et leur saveur moins douce;
Déja je goûte moins le concert des oiseaux,
Le vif émail des fleurs, le murmure des eaux;
Mais Ève est toujours chère à mon ame ravie,
C'est là qu'est mon amour, mon bonheur et ma vie.
Je brûlai, quand je vis ses innocents attraits;
Je brûlai, quand son œil lança ses premiers traits;
Je brûle, quand ma main touche son corps céleste:
D'un œil indifférent je puis voir tout le reste.
D'un coup d'œil, d'un souris, quel est donc le pouvoir?
Les droits de la justice, et les lois du devoir,
Au cœur de son époux sont mieux gravés peut-être;
Elle ressemble moins au Dieu qui nous fit naître;
Dieu ne lui donna point cet imposant aspect
Par qui sa noble image inspire le respect:
Mais, je te l'avouerai, quand je m'approche d'elle,
Elle me paroît sage à force d'être belle:
Sûre du doux pouvoir qu'elle exerce sur moi,
Ses conseils sont ma règle, et ses vœux sont ma loi;

Giver of all things fair! but fairest this
Of all thy gifts! nor enviest. I now see
Bone of my bone, flesh of my flesh, myself
Before me: Woman is her name; of Man
Extracted; for this cause he shall forego
Father and mother, and to' his wife adhere;
And they shall be one flesh, one heart, one soul.
« She heard me thus; and though divinely brought,
Yet innocence, and virgin modesty,
Her virtue, and the conscience of her worth,
That would be woo'd, and not unsought be won,
Not obvious, not obtrusive, but, retir'd,
The more desirable; or, to say all,
Nature herself, though pure of sinful thought,
Wrought in her so, that seeing me, she turn'd:
I follow'd her; she what was honour knew,
And with obsequious majesty approv'd
My pleaded reason. To the nuptial bower
I led her blushing like the morn: all heaven,
And happy constellations, on that hour
Shed their selectest influence; the earth
Gave sign of gratulation, and each hill;
Joyous the birds; fresh gales and gentle airs
Whisper'd it to the woods, and from their wings
Flung rose, flung odours from the spicy shrub,
Disporting, till the amorous bird of night
Sung spousal, and bid haste the evening-star
On his hill-top, to light the bridal lamp.
« Thus have I told thee all my state, and brought
My story to the sum of earthly bliss,
Which I enjoy; and must confess to find
In all things else delight indeed, but such
As, us'd or not, works in the mind no change,
Nor vehement desire; these delicacies
I mean of taste, sight, smell, herbs, fruits, and flowers,
Walks, and the melody of birds: but here
Far otherwise, transported I behold,
Transported touch: here passion first I felt,
Commotion strange! in all enjoyments else
Superior and unmov'd; here only weak
Against the charm of beauty's powerful glance.
Or nature fail'd in me, and left some part
Not proof enough such object to sustain;
Or, from my side subducting, took perhaps
More than enough; at least on her bestow'd
Too much of ornament, in outward show
Elaborate, of inward less exact:
For well I understand in the prime end
Of nature her the' inferior, in the mind
And inward faculties, which most excel;
In outward also her resembling less
His image who made both, and less expressing
The character of that dominion given
O'er other creatures: yet when I approach
Her loveliness, so absolute she seems,
And in herself complete, so well to know

Son aimable raison, sa grace enchanteresse
Déconcerte l'esprit, fait honte à la sagesse;
Plus fort que le pouvoir, son charme me ravit;
Timide elle m'impose, et foible m'asservit;
La crainte et le respect composent son cortége;
La grace l'embellit, la pudeur la protége :
Il semble que le ciel, la formant à plaisir,
L'ait faite pour régner, et non pour obéir.
Ah ! comment maîtriser un être qui sait plaire ! »
Raphaël lui répond avec un front sévère :
« N'accuse point le ciel; la nature pour toi
A fait ce qu'elle a dû; fais donc ce que tu doi.
Que toujours la raison soit ta garde fidèle :
Elle sera pour toi, si tu n'es pas contre elle.
Ève sans doute est belle, et doit charmer ton cœur;
Fais-en donc ton amie, et non pas ton vainqueur;
Connois ta dignité, connois ton rang sublime :
Qui ne s'estime pas perd ses droits à l'estime.
Exige sans rigueur le respect qui t'est dû :
La fierté généreuse entretient la vertu.
Garde donc de tes droits la noble conscience;
Dans ton autorité, ta juste confiance
Contiendra ton épouse, et sa docilité
Bientôt à la raison soumettra la beauté.
Belle, ses doux appas flatteront ta tendresse;
Vertueuse, tu peux l'adorer sans foiblesse.
Son amour veillera dans les temps dangereux,
Aveuglé par l'erreur, tu verras par ses yeux.
Tu parles de plaisirs ! mais ce vil avantage,
Le roi des animaux avec eux le partage :
Ils sont loin de savoir, s'ils domptoient leurs desirs,
Sur les besoins du cœur s'ils régloient leurs plaisirs,
Quel charme auroit pour eux cette volupté pure
Qu'au souverain du monde accorda la nature.
Qu'Ève trouve dans toi son guide et son soutien;
Sois maître de ton cœur, tu le seras du sien.
Aime-la, tu le dois; un amour légitime
Aux penchants vertueux donne un élan sublime;
Et, volant sans effort sur des ailes de feu,
Va de la terre au ciel et des hommes à Dieu. »
« Crois-tu donc, dit Adam que la pudeur colore,
Que pour le plaisir seul ma foiblesse l'adore ?
Il est commun à tous. Je sais que des humains
L'hymen est plus auguste, et les devoirs plus saints :
Dieu même l'entoura des ombres du mystère;
Mais ce qui, plus que tout, me rend Ève si chère,
Ce sont mille trésors dont le ciel lui fit don;
C'est sa grace facile et son tendre abandon,
Le charme de sa voix, celui de son silence,
Son aimable fierté, sa douce complaisance.
Communs sont nos desirs, notre bonheur commun;
Oui, sa vie est la mienne, et nos cœurs n'en font qu'un.
Accord délicieux ! ravissante harmonie !
La harpe séraphique, à la voix réunie,
Pour l'oreille charmée a bien moins de douceur
Qu'à ce tendre concert n'en éprouve mon cœur.
Tu le vois, mon amour n'est point de la foiblesse :
Ève plaît à mes sens, et flatte ma tendresse;
Mais libre, dégagé d'un servile lien,
Mon esprit sait connoître et pratiquer le bien :

Her own, that what she wills to do or say
Seems wisest, virtuousest, discreetest, best :
All higher knowledge in her presence falls
Degraded ; wisdom in discourse with her
Loses discount'nanc'd, and like folly shows;
Authority and reason on her wait,
As one intended first, not after made
Occasionally; and, to consummate all,
Greatness of mind and nobleness, their seat
Build in her loveliest, and create an awe
About her, as a guard angelic plac'd. »
To whom the angel, with contracted brow :
« Accuse not nature, she hath done her part;
Do thou but thine; and be not diffident
Of wisdom; she deserts thee not, if thou
Dismiss not her, when most thou need'st her nigh,
By attributing overmuch to things
Less excellent, as thou thyself perceiv'st.
For, what admir'st thou, what transports thee so?
An outside? fair, no doubt, and worthy well
Thy cherishing, thy honouring, and thy love;
Not thy subjection : weigh with her thyself;
Then value : oft-times nothing profits more
Than self-esteem, grounded on just and right
Well manag'd; of that skill the more thou know'st,
The more she will acknowledge thee her head,
And to realities yield all her shows :
Made to adorn for thy delight the more,
So awful, that with honour thou may'st love
Thy mate, who sees when thou art seen least wise.
But if the sense of touch, whereby mankind
Is propagated, seem such dear delight
Beyond all other, think the same vouchsaf'd
To cattle and each beast; which would not be
To them made common and divulg'd, if aught
Therein enjoy'd were worthy to subdue
The soul of man, or passion in him move.
What higher in her society thou find'st
Attractive, human, rational, love still;
In loving thou dost well, in passion not;
Wherein true love consists not : love refines
The thoughts, and heart enlarges; hath his seat
In reason, and is judicious; is the scale
By which to heavenly love thou may'st ascend,
Not sunk in carnal pleasure; for which cause,
Among the beasts no mate for thee was found. »
To whom thus, half abash'd, Adam replied :
« Neither her outside form'd so fair, nor aught
In procreation common to all kinds,
(Though higher of the genial bed by far,
And with mysterious reverence I deem,)
So much delights me, as those graceful acts,
Those thousand decencies, that daily flow
From all her words and actions, mix'd with love
And sweet compliance, which declare unfeign'd
Union of mind, or in us both one soul;
Harmony to behold in wedded pair
More grateful than harmonious sound to the' ear.
Yet these subject not : I to thee disclose
What inward thence I feel, not therefore foil'd,
Who meet with various objects, from the sense
Variously representing; yet, still free,

C'est un bien que l'amour, tu l'approuves toi-même ;
Par lui, me disois-tu, vers le bonheur suprême
L'ame prend son essor, et, comme un trait de feu,
Vole, plonge, et se perd dans le sein de son Dieu.
Mais puis-je quelque temps te retenir encore,
Et savoir de ta bouche un secret que j'ignore ?
Aimez-vous dans le ciel, et quels sont vos amours ?
Est-ce un tendre regard, ou de tendres discours ?
Vous lancez-vous de loin vos amoureuses flammes ?
Unissez-vous de près vos rayons et vos ames ? »
Avec ce doux sourire et ce tendre incarnat
Dont la rose elle-même eût envié l'éclat,
Et dont l'amour divin dans les cieux se colore :
« D'un mot, dit Raphaël, je puis répondre encore.
Nous sommes tous heureux au céleste séjour :
Et comment concevoir le bonheur sans amour ?
Nous aimons ; et toi-même obtins de la nature
De l'union des cœurs la jouissance pure.
Mais cet amour plus libre ignore parmi nous
Des entraves du corps les obstacles jaloux ;
Nous sommes tout entiers pénétrés de sa flamme,
Comme l'air avec l'air, l'ame s'unit à l'ame,
L'esprit avec l'esprit ; nos êtres confondus,
L'un par l'autre embrassés, l'un dans l'autre perdus,
Contractent, en s'aimant, cette union intime,
Des célestes amours privilége sublime ;
Tandis que, pour s'unir, vos esprits impuissants
Ont toujours à franchir la barrière des sens.
Mais adieu ; le soleil, à sa marche fidèle,
Descend vers l'occident, et le ciel me rappelle.
Va, sois heureux, sois sage ; aime Dieu, suis ses lois :
C'est l'aimer, cher Adam, qu'obéir à sa voix.
Coupable ou vertueux, tes erreurs, ta sagesse,
Vont remplir tout le ciel de joie ou de tristesse ;
Le ciel t'a créé libre, et ta postérité
Te devra ses malheurs ou sa félicité.
Garde-toi de te rendre à des conseils perfides ;
Ne prends que ton devoir et la raison pour guides ;
Crains l'ennemi de Dieu, crains ton propre ennemi. »
A ces mots, il se lève. « Adieu, céleste ami,
Adieu, lui dit Adam, toi que le Roi suprême
A ses humbles sujets a député lui-même :
Je t'aimerai toujours ; je n'oublierai jamais
Ton aimable entretien, ses précieux bienfaits.
De retour dans les cieux, sois-nous toujours propice,
Et reviens quelquefois charmer notre humble hospice. »
Là cesse l'entretien ; ils repartent tous deux,
Adam pour son berceau, Raphaël pour les cieux.

LIVRE IX.

Satan ayant parcouru la terre, et s'étant armé de malice, revient de nuit comme un brouillard dans le paradis. Il s'est insinué dans le serpent, tandis qu'il dormoit. Adam et Ève sortent au lever de l'aurore pour leurs occupations ordinaires. Ève propose de s'écarter l'un de l'autre, et de travailler séparément. Adam s'y oppose, alléguant le danger prochain, et la crainte que l'ennemi, dont ils ont été avertis, ne vienne la tenter quand elle sera seule. Ève, touchée de ce qu'il ne la croit pas assez circonspecte ni assez ferme, persiste dans sa première idée, afin de faire preuve de sa vertu. Adam se rend à la fin. Le serpent la trouve seule, et l'aborde avec souplesse. D'abord il la regarde, ensuite lui parle en termes flatteurs, et l'élève au-dessus de toutes les créatures. Ève, surprise de l'entendre parler, lui demande comment il a acquis la voix et la raison humaine, qu'il n'a-

Approve the best, and follow what I approve.
To love, thou blam'st me not; for love, thou say'st,
Leads up to heaven, is both the way and guide;
Bear with me then, if awful what I ask:
Love not the heavenly spirits, and how their love
Express they? by looks only? or do they mix
Irradiance, virtual or immediate touch? »
To whom the angel, with a smile that glow'd
Celestial rosy red, love's proper hue,
Answer'd : « Let it suffice thee that thou know'st
Us happy, and without love no happiness.
Whatever pure thou in the body enjoy'st,
(And pure thou wert created) we enjoy
In eminence; and obstacle find none
Of membrane, joint, or limb, exclusive bars;
Easier than air with air, if spirits embrace,
Total they mix, union of pure with pure
Desiring; nor restrain'd conveyance need,
As flesh to mix with flesh, or soul with soul.
But I can now no more; the parting sun
Beyond the earth's green cape and verdant isles
Hesperian sets, my signal to depart.
Be strong, live happy, and love! but, first of all,
Him, whom to love is to obey, and keep
His great command; take heed lest passion sway
Thy judgment to do aught, which else free will
Would not admit: thine, and of all thy sons,
The weal or woe in thee is plac'd; beware!
I in thy persevering shall rejoice,
And all the blest: stand fast; to stand or fall
Free in thine own arbitrement it lies.
Perfect within, no outward aid require;
And all temptation to transgress repel. »
So saying, he arose; whom Adam thus
Follow'd with benediction : « Since to part,
Go, heavenly guest, ethereal messenger,
Sent from whose sov'ran goodness I adore!
Gentle to me and affable hath been
Thy condescension, and shall be honour'd ever
With grateful memory : thou to mankind
Be good and friendly still, and oft return! »
So parted they; the angel up to heaven
From the thick shade, and Adam to his bower.

BOOK IX.

Satan, having compassed the earth, with meditated guile returns, as a mist, by night into paradise; enters into the serpent sleeping. Adam and Eve in the morning go forth to their labours, which Eve proposes to divide in several places, each labouring apart: Adam consents not, alleging the danger, lest that enemy, of whom they were forewarned, should attempt her found alone. Eve, loth to be thought not circumspect or firm enough, urges her going apart, the rather desirous to make trial of her strength; Adam at last yields. The serpent finds her alone; his subtle approach, first gazing, then speaking, with much flattery extolling Eve above all other creatures. Eve, wondering to hear the serpent speak, asks how he attained to human speech, and such understanding, not till now; the serpent answers, that by tasting of a certain tree in the garden he attained both to speech and reason, till then void of both. Eve requires him to bring her to that tree, and finds it to be the tree of knowledge forbidden. The serpent,

voit point dans son origine. Le serpent répond que le fruit d'un certain arbre du jardin lui a procuré ces avantages. Ève le prie de la conduire à cet arbre ; elle trouve que c'est celui de la science, qui leur étoit interdit. Le serpent l'engage à manger du fruit, elle le trouve exquis; elle délibère quelque temps si elle en fera part à Adam ou non. Enfin, elle lui porte une branche garnie de ses fruits. Adam est d'abord consterné; mais, par un excès d'amour, il prend la résolution de périr avec elle; et, s'aveuglant lui-même, il mange du fruit. Quels en furent les effets. Ils cherchent d'abord à couvrir leur nudité; ensuite la discorde se met entre eux, et ils en viennent aux reproches.

O terre malheureuse! ô changements funestes!
Ils vont finir ces jours, où les esprits célestes
Remplissoient ici-bas leurs messages divins;
Où l'ange, hôte indulgent du premier des humains,
L'entretenoit du ciel, des grandeurs de son maître;
Quelquefois, s'asseyant à sa table champêtre,
Oublioit, pour ses fruits, le doux nectar des dieux.
Au lieu de ces accords de la terre et des cieux,
Quel sujet vient s'offrir à ma lyre affligée?
L'Éternel méconnu, sa puissance outragée,
La révolte aux humains amenant le trépas,
Tous les fléaux en foule accourant sur ses pas,
Et la justice enfin, vengeresse du crime:
Déplorable sujet, mais plus grand, plus sublime
Qu'Achille sous les murs d'Ilion désolé,
Traînant sept fois Hector, à sa rage immolé;
Que la lance de Mars, le trident de Neptune;
Qu'Énée aux champs latins transportant sa fortune,
Et le fougueux Turnus, et la fière Junon
Poursuivant sur les flots les débris d'Ilion!
Toi, daigne seulement inspirer ton poëte,
O muse! qui souvent, dans ma sombre retraite,
En silence reviens, à l'heure du repos,
Dicter mes vers nombreux qui coulent à grands flots,
Depuis que le sujet dont le charme m'entraine
Vint transporter mon ame et féconder ma veine.
D'autres assez long-temps ont chanté les guerriers,
La valeur romanesque et les vieux chevaliers,
Tandis que leur oubli, dans un ingrat silence,
Laisse le vrai courage et la noble constance.
Qu'ils célèbrent les jeux, les joûtes, les tournois,
La vigueur des coursiers, et l'éclat des harnois;
Des illustres beautés qu'ils nous vantent les charmes,
Et les grands coups de lance, et les nobles faits d'armes,
Et les manteaux de pourpre, et les boucliers d'or,
Où des faits glorieux resplendissent encor;
Qu'ils dressent des festins l'ordonnance pompeuse;
De pages, d'écuyers, qu'une foule nombreuse,
Dans des parcs somptueux, des palais enchantés,
Relève l'appareil de ces solennités:
J'ignore et veux toujours ignorer ces merveilles,
Qui du peuple crédule amusent les oreilles!
Un sujet plus nouveau, plus cher à l'univers
Va réveiller ma lyre et consacrer mes vers;
A moins qu'un ciel glacé, la vieillesse pesante,
N'éteignent mon courage, et qu'à ma main tremblante
Ma muse par pitié n'ôte la lyre d'or,
Et d'un vol indiscret ne réprime l'essor.
Le soleil dans les eaux achevoit sa carrière;
Déja de Vespérus la douteuse lumière,
Qui participe ensemble et de l'ombre et du jour,
Éclairoit à demi le terrestre séjour;
La nuit venoit couvrir une moitié du monde;
Lorsqu'enfin, terminant sa course vagabonde,

now grown bolder, with many wiles and arguments, induces her at length to eat; she, pleased with the taste, deliberates awhile whether to impart thereof to Adam or not; at last brings him of the fruit; relates what persuaded her to eat thereof: Adam, at first amazed, but perceiving her lost, resolves, through vehemence of love, to perish with her; and, extenuating the trespass, eats also of the fruit the effects thereof in them both; they seek to cover their nakedness; then fall to variance and accusation of one another.

No more of talk where God or angel guest
With man, as with his friend, familiar us'd
To sit indulgent, and with him partake
Rural repast; permitting him the while
Venial discourse unblam'd. I now must change
Those notes to tragic; foul distrust, and breach
Disloyal on the part of man, revolt,
And disobedience: on the part of Heaven
Now alienated, distance and distaste,
Anger and just rebuke, and judgment given,
That brought into this world, a world of woe,
Sin and her shadow death, and misery,
Death's harbinger: sad task, yet argument
Not less but more heroic than the wrath
Of stern Achilles, on his foe pursued
Thrice fugitive about Troy-wall; or rage
Of Turnus for Lavinia disespous'd;
Or Neptune's ire, or Juno's, that so long
Perplex'd the Greek, and Cytherea's son;
If answerable style I can obtain
Of my celestial patroness, who deigns
Her nightly visitation unimplor'd,
And dictates to me slumbering; or inspires
Easy my unpremeditated verse:
Since first this subject for heroic song
Pleas'd me long choosing, and beginning late;
Not sedulous by nature to indite
Wars, hitherto the only argument
Heroic deem'd; chief mastery to dissect
With long and tedious havoc fabled knights
In battles feign'd; the better fortitude
Of patience and heroic martyrdom
Unsung; or to describe races and games,
Or tilting furniture, imblazon'd shields,
Impresses quaint, caparisons and steeds,
Bases and tinsel trappings, gorgeous knights
At joust and tournament; then marshall'd feast
Serv'd up in hall with sewers and seneschals;
The skill of artifice or office mean,
Not that which justly gives heroic name
To person, or to poem. Me, of these
Nor skill'd nor studious, higher argument
Remains; sufficient of itself to raise
That name, unless an age too late, or cold
Climate, or years, damp my intended wing
Depress'd; and much they may, if all be mine,
Not hers, who brings it nightly to my ear.
The sun was sunk, and after him the star
Of Hesperus, whose office is to bring
Twilight upon the earth, short arbiter

Satan, du frais Éden banni par Gabriel,
Revient braver encor les menaces du ciel.
Non moins fier, mieux instruit, et fidèle à sa haine,
La nuit le vit partir, et la nuit le ramène:
Mais prudent, mais craintif, depuis que cet esprit
Qui guide le soleil dans le tour qu'il décrit,
Vers Éden menacé de ses piéges funestes,
A dénoncé sa marche aux milices célestes,
Satan a par trois fois, dans son immense cours,
Doublé le cercle ardent qui des nuits et des jours
Conserve l'équilibre et le juste partage.
Durant trois longues nuits il poursuit son voyage;
Durant quatre grands jours son essor agrandi
Revient du sud au nord, et du nord au midi,
Toujours fuyant l'éclat, et se cachant dans l'ombre.
De la huitième nuit enfin le voile sombre
Seconde dans Éden son retour criminel;
Mais il craint les regards des milices du ciel.
Par des chemins cachés, trompant leur vigilance,
Vers la plage opposée il aborde en silence.
  Là jadis fut un antre (avant que sur ces lieux
Le désordre marquât la colère des cieux),
Où le Tigre, perdu sous une obscure voûte,
S'enfonçoit, ressortoit, et poursuivoit sa route.
L'ennemi le découvre : en ce chemin secret
Il plonge avec le fleuve, avec lui reparoît.
Cependant, pour cacher sa marche frauduleuse,
Il emprunte des eaux la vapeur nébuleuse,
La jette autour de lui comme un voile mouvant,
Et pour asile enfin cherche un être vivant.
De l'aurore au couchant, du midi jusqu'à l'Ourse,
Il avoit observé, durant sa longue course,
Les mœurs des animaux: le plus astucieux,
Le perfide serpent avoit frappé ses yeux.
Là Satan veut cacher et son piége et lui-même.
Dans un être stupide, un adroit stratagème
Au spectateur surpris auroit avec raison
D'une infernale ruse inspiré le soupçon:
Le serpent pouvoit seul, connu par sa finesse,
D'un air de vérité colorer tant d'adresse.
Le traître le choisit; mais de quelle douleur
Ce choix humiliant vient déchirer son cœur!
  « O Terre! cria-t-il (puisqu'ainsi l'on te nomme),
Séjour digne des dieux, et profané par l'homme,
Toi, le second travail de la Divinité,
Le second par le temps, le premier en beauté;
Terre! de quel éclat ces astres te couronnent!
C'est pour toi que sont faits ces cieux qui t'environnent:
Chacun de ces flambeaux, tout fier de son emploi,
Se lève, part, revient, et voyage pour toi.
De son maître nouveau fidèle tributaire,
Chacun de leurs rayons vient tomber sur la terre.
Ainsi que dans le ciel tous ces globes de feu
Comme au centre commun aboutissent à Dieu,
De même autour de lui ce monde heureux assemble
Tous ces soleils épars qui rayonnent ensemble;
Ce feu, source de grace et de fécondité,
Tu lui dois tes trésors, tu lui dois ta beauté:
Il court dans chaque fleur, circule en chaque tige;
Il forme, accroît, nourrit, par un plus grand prodige,
Ces peuples animés, sans cesse renaissants:
Il leur donne la vie, il leur donne des sens,

'Twixt day and night, and now from end to end
Night's hemisphere had veil'd the horizon round:
When Satan, who late fled before the threats
Of Gabriel out of Eden, now improv'd
In meditated fraud and malice, bent
On man's destruction, maugre what might hap
Of heavier on himself, fearless return'd.
By night he fled, and at midnight return'd
From compassing the earth; cautious of day,
Since Uriel, regent of the sun, descried
His entrance, and forewarn'd the cherubim
That kept their watch; thence full of anguish driven,
The space of seven continued nights he rode
With darkness: thrice the equinoctial line
He circled; four times cross'd the car of night
From pole to pole, traversing each colure;
On the' eighth return'd; and, on the coast averse
From entrance or cherubic watch, by stealth
Found unsuspected way.
                    There was a place,
Now not, (though sin, not time, first wrought the change,)
Where Tigris, at the foot of paradise,
Into a gulf shot under ground, till part
Rose up a fountain by the tree of life;
In with the river sunk, and with it rose
Satan, involv'd in rising mist; then sought
Where to lie hid; sea he had search'd, and land,
From Eden over Pontus and the pool
Mæotis, up beyond the river Ob;
Downward as far antarctic; and in length,
West from Orontes to the ocean barr'd
At Darien; thence to the land where flows
Ganges and Indus: thus the orb he roam'd
With narrow search; and with inspection deep
Consider'd every creature, which of all
Most opportune might serve his wiles; and found
The serpent subtlest beast of all the field.
Him after long debate, irresolute
Of thoughts revolv'd, his final sentence chose
Fit vessel, fittest imp of fraud, in whom
To enter, and his dark suggestions hide
From sharpest sight: for, in the wily snake
Whatever sleights, none would suspicious mark,
As from his wit and native subtlety
Proceeding; which, in other beasts observ'd,
Doubt might beget of diabolic power
Active within, beyond the sense of brute.
Thus he resolv'd, but first from inward grief
His bursting passion into plaints thus pour'd:
  « O earth, how like to heaven, if not preferr'd
More justly, seat worthier of gods, as built
With second thoughts, reforming what was old!
For what God, after better, worse would build?
Terrestrial heaven, danc'd round by other heavens
That shine, yet bear their bright officious lamps,
Light above light, for thee alone, as seems,
In thee concentring all their precious beams
Of sacred influence! As God in heaven
Is centre, yet extends to all; so thou,
Centring, receiv'st from all those orbs: in thee

Et, choisissant pour eux sa plus subtile flamme,
Leur prête la pensée, et leur inspire une ame.
Tous inégaux en rang, mais sans être jaloux,
S'obéissent entre eux; l'homme commande à tous.
O terre! quels tableaux décorent tes campagnes!
O vous, riants vallons, vous, altières montagnes,
Verts coteaux, antres frais, abris voluptueux,
Élégants arbrisseaux, arbres majestueux,
Audacieux rochers, agréables prairies,
Ruisseaux, fleuves pompeux, beaux lacs, rives fleuries!
O combien me plairoit votre aspect enchanteur,
Si le plaisir encore étoit fait pour mon cœur!
Il n'en est plus pour moi: pour calmer mes supplices,
J'ai besoin de forfaits, j'ai besoin de complices:
Il me faut un malheur à mes malheurs égal;
Le bien n'est plus pour moi que dans l'excès du mal.
Enfer, en vain j'ai fui ton océan de flamme,
Un enfer plus ardent se rallume en mon ame;
Il me suit sur la terre, il me suivroit aux cieux,
Si je n'humiliois leur despote orgueilleux.
Le monde est son chef-d'œuvre, et l'homme son image:
Au Dieu qui les a faits faisons un double outrage.
Mon sort est trop cruel s'il n'est point partagé;
Satan se croit heureux si Satan est vengé.
Qu'alors tombe sur moi le sort de mes victimes;
Que mes calamités l'emportent sur mes crimes,
Par les douleurs d'autrui je serai consolé.
Que l'homme soit perdu, son séjour désolé:
Ce monde est fait pour lui, ce monde m'importune;
De ce maître odieux qu'il suive la fortune.
Objets de mon envie, objets de mon courroux,
Homme, Dieu, terre, ciel, évanouissez-vous!
Dans les mêmes projets ma haine vous rassemble.
Je vous attaque tous; périssez tous ensemble;
Qu'au gré de ma fureur tout soit anéanti!
Rendons-leur le tourment que mon cœur a senti;
Et qu'heureux d'un désordre où mon bonheur se fonde,
Satan seul soit debout sur les débris du monde:
Alors je pars content: je cours dire aux enfers:
Le voici le vainqueur du Dieu de l'univers!
Tombez tous à ses pieds, rendez-lui tous hommage!
De six jours en un seul j'ai renversé l'ouvrage,
L'ouvrage du Très-Haut, de l'Être tout-puissant!
« De la création ce prodige récent
Semble nouveau pour nous; mais Dieu dans sa vengeance
Peut-être dès long-temps méditoit sa naissance.
C'est du sein des fureurs que naquit sa bonté.
Peut-être il le conçut quand son bras irrité,
De la moitié des siens délivrés de leur chaîne,
Par un coup imprudent dépeupla son domaine.
Bientôt le repentir irrita son courroux.
Pour peupler son palais et se venger de nous,
Soit que sa main ne pût créer de nouveaux anges
De qui la voix servile entonnât ses louanges
(Si les anges pourtant sont sortis de ses mains),
Soit pour mieux nous flétrir, il créa les humains,
Ce vil peuple, sorti d'une obscure origine,
Qui, riche de nos biens, fier de notre ruine,
Et de notre grandeur saisissant les débris,
Doit monter de sa fange aux célestes lambris.
Ce qu'il voulut jadis aujourd'hui se consomme;
L'homme est né de la terre, et la terre est à l'homme
Sur son trône il plaça ces superbes rivaux;
L'empyrée est leur dais, les astres leurs flambeaux;
L'ange est leur messager; à leurs grandeurs nouvelles
Les brûlants séraphins ont asservi leurs ailes:
Pour un indigne maître ils veillent nuit et jour;
Ils forment son cortége et composent sa cour,
Et soumettent sans honte, en cet emploi servile,
Leurs célestes esprits à sa terrestre argile.

Not in themselves, all their known virtue' appears,
Productive in herb, plant, and nobler birth
Of creatures animate with gradual life,
Of growth, sense, reason, all summ'd up in man.
With what delight could I have walk'd thee round,
If I could joy in aught! sweet interchange
Of hill and valley, rivers, woods, and plains,
Now land, now sea, and shores with forest crown'd,
Rocks, dens, and caves! But I in none of these
Find place or refuge; and the more I see
Pleasures about me, so much more I feel
Torment within me, as from the hateful siege
Of contraries: all good to me becomes
Bane, and in heaven much worse would be my state.
But neither here seek I, no, nor in heaven
To dwell, unless by mastering heaven's Supreme;
Nor hope to be myself less miserable
By what I see, but others to make such
As I, though thereby worse to me redound:
For only in destroying I find ease
To my relentless thoughts; and, him destroy'd,
Or won to what may work his utter loss,
From whom all this was made, all this will soon
Follow, as to him link'd in weal or woe;
In woe then; that destruction wide may range:
To me shall be the glory sole among
The' infernal powers, in one day to have marr'd
What he, Almighty styl'd, six nights and days
Continued making.
And who knows how long
Before had been contriving? though perhaps
Not longer than since I, in one night, freed
From servitude inglorious well nigh half
The' angelic name, and thinner left the throng
Of his adorers. He, to be aveng'd,
And to repair his numbers thus impair'd;
Whether such virtue spent of old now fail'd
More angels to create, if they at least
Are his created; or to spite us more,
Determined to advance into our room,
A creature form'd of earth; and him endow,
Exalted from so base original,
With heavenly spoils; our spoils. What he decreed,
He' effected: man he made, and for him built
Magnificent this world, and earth his seat,
Him lord pronounc'd; and, O indignity!
Subjected to his service angel-wings,
And flaming ministers to watch and tend
Their earthly charge: of these the vigilance
I dread; and, to elude, thus wrapt in mist
Of midnight vapour glide obscure, and pry
In every bush and brake, where hap may find

Pour éviter leurs yeux, je me suis vu réduit
A me glisser couvert des vapeurs de la nuit.
Trop heureux maintenant si, pour tromper leur veille,
Je trouve pour asile un serpent qui sommeille,
Et si je puis cacher dans ses plis tortueux
Du chef des séraphins les traits majestueux!
« O honte! ce rival du monarque du monde,
Il va donc se cacher dans un reptile immonde!
Moi, qui prétends au ciel, habiter un serpent!
Dans les plis sinueux de cet être rampant,
Je vais donc, rasant l'herbe et léchant la poussière,
Humilier ce front et cette ame si fière!
O puissances d'enfer! qui de vous, dites-moi,
Dans cet état abject reconnoîtra son roi?
O que pour s'élever l'ambition s'abaisse!
Plus hauts sont ses projets, plus grande est sa bassesse.
Vengeance, dont la rage empoisonna mon cœur,
Que d'amertume, hélas! se mêle à ta douceur!
Si tes plaisirs sont grands, que leur suite est cruelle!
N'importe! cieux, tonnez sur ma tête rebelle!
Sans en être ébranlé, je recevrai vos coups;
Puissé-je seulement punir ce Dieu jaloux!
Ou, si mon bras enfin ne l'atteint pas lui-même,
Puissé-je m'en venger sur l'insolent qu'il aime,
Sur ce fils que créa son dépit envieux,
Ce fils de sa fureur, adopté par les cieux!
Ce Dieu me provoqua : c'en est assez; ma rage
Rendra haine pour haine, outrage pour outrage. »
A ces mots, apaisant ses transports orageux,
A travers les buissons, les joncs marécageux,
Il se glisse sans bruit comme un sombre nuage,
Et cherche le serpent, ministre de sa rage.
Il le trouve dormant : en cercles redoublés
De son corps sinueux les replis sont roulés;
Au milieu reposoit sa tête languissante;
Rusé, mais non cruel, sa douceur innocente,
Incapable de crainte ainsi que de fureur,
N'habitoit point des bois la ténébreuse horreur,
Ni des antres muets la profondeur obscure;
Tranquille, il sommeilloit sur un lit de verdure.
Le perfide Satan se glisse dans son corps,
Dans son cœur s'insinue, anime ses ressorts,
Et, prêtant sa raison à l'instinct qui sommeille,
Attend paisiblement que le jour le réveille.
Le jour enfin paroît, et vers le ciel serein
Montent en pur encens les parfums du matin.
Au Dieu qui la créa la terre rend hommage;
Ce Dieu puissant et bon sourit à son ouvrage;
Et, par ces doux tributs payés de ses bienfaits,
Voit remonter vers lui les présents qu'il a faits.
Le couple heureux alors quittoit ses toits champêtres;
Il vient, joignant sa voix aux chœurs muets des êtres,
Du soleil renaissant saluer le retour,
Et goûter à longs traits les prémices du jour.
Mais les moments sont chers, leurs jardins les attendent,
Il est temps de régler les doux soins qu'ils demandent;
Seuls à leur tâche immense ils ne suffisent pas.
« O cher époux! dit Ève, en vain nos foibles bras
Unissent leurs efforts pour un si grand ouvrage;
Ces boutons et ces fleurs, ces fruits et ce feuillage
Exercent vainement nos travaux assidus;
Les travaux de la veille au matin sont perdus :
En vain nous étayons ces tiges languissantes;
Des rameaux trop hâtifs, des feuilles renaissantes
En vain nous réprimons l'essor présomptueux;
Une nuit reproduit leur luxe infructueux;
Et tout ce que notre art retranche à leur verdure,
Leur prodigalité le rend avec usure :
Pour abréger l'ouvrage inventons des moyens :
Donne-moi tes conseils, ou profite des miens.

The serpent sleeping; in whose mazy folds
To hide me, and the dark intent I bring.
« O foul descent! that I, who erst contended
With gods to sit the highest, am now constrain'd
Into a beast; and, mix'd with bestial slime,
This essence to incarnate and imbrute,
That to the highth of deity aspir'd!
But what will not ambition and revenge
Descend to? Who aspires, must down as low
As high he soar'd; obnoxious, first or last,
To basest things. Revenge, at first though sweet,
Bitter ere long, back on itself recoils :
Let it; I reck not, so it light well aim'd,
Since higher I fall short, on him who next
Provokes my envy, this new favourite
Of heaven, this man of clay, son of despite,
Whom, us the more to spite, his Maker rais'd
From dust : spite then with spite is best repaid. »
So saying, through each thicket dank or dry,
Like a black mist low-creeping, he held on
His midnight search, where soonest he might find
The serpent : him fast sleeping soon he found
In labyrinth of many a round self-roll'd,
His head the midst, well stor'd with subtle wiles :
Not yet in horrid shade or dismal den,
Nor nocent yet; but, on the grassy herb,
Fearless, unfear'd he slept : in at his mouth
The devil enter'd; and his brutal sense,
In heart or head, possessing, soon inspir'd
With act intelligential; but his sleep
Disturb'd not, waiting close the approach of morn.
Now, when as sacred light began to dawn
In Eden on the humid flowers, that breath'd
Their morning incense, when all things, that breathe,
From the' earth's great altar send up silent praise
To the Creator, and his nostrils fill
With grateful smell, forth came the human pair,
And join'd their vocal worship to the quire
Of creatures wanting voice; that done, partake
The season, prime for sweetest scents and airs;
Then commune, how that day they best may ply
Their growing work; for much their work outgrew
The hands' dispatch of two, gardening so wide;
And Eve first to her husband thus began :
« Adam, well may we labour still to dress
This garden, still to tend plant, herb, and flower,
Our pleasant task enjoin'd; but, till more hands
Aid us, the work under our labour grows,
Luxurious by restraint; what we by day
Lop overgrown, or prune, or prop, or bind,
One night or two with wanton growth derides,
Tending to wild. Thou therefore now advise,

Partageons entre nous cette tâche innocente
Qu'exige de nos mains chaque fleur, chaque plante.
Toi, porte tes secours aux lieux où leurs besoins,
Où ton libre caprice appelleront tes soins,
Soit que tu joignes l'orme au lierre qui l'embrasse,
Soit qu'autour du palmier le jasmin s'entrelace;
Ou que le cep errant, le souple chèvre-feuil,
De leurs bras amoureux étreignent le tilleul;
Moi, j'irai cultiver les myrtes et les roses,
Dans ces riants jardins nouvellement écloses :
Car lorsque, réunis par les mêmes travaux,
Ensemble nous soignons nos fleurs, nos arbrisseaux,
Faut-il nous étonner que, si près l'un de l'autre,
Souvent nous oubliions leur bonheur pour le nôtre;
Que les doux entretiens, les sourires charmants
Et d'aimables hasards nous volent nos moments;
Et qu'à notre festin quand midi nous ramène,
Nous goûtions sans plaisir des mets acquis sans peine? »
« O charme de mes jours! doux repos de mon cœur!
Ce desir de hâter notre agreste labeur,
Cet amour des devoirs dont ton sexe s'honore,
A mes yeux, dit Adam, te rend plus chère encore.
Eh! quel plus doux honneur pour ton sexe charmant,
Que de sacrifier un vain amusement
Aux paisibles vertus des emplois domestiques,
D'exciter un époux à ces travaux rustiques?
Mais Dieu ne nous fit pas d'aussi sévères lois :
Au milieu du travail, il permet quelquefois
Que ma main se repose un moment dans la tienne,
Que ta bouche en passant vienne effleurer la mienne,
Qu'un champêtre repas nous rende la vigueur;
Par de tendres discours, doux aliment du cœur,
D'un pénible exercice il permet qu'on respire,
Qu'on s'adresse un regard, qu'on s'envoie un sourire,
Ce sourire, de l'ame aimable expression,
Dont à l'être pensant la nature a fait don,
Et qui, de l'homme seul intéressant langage,
De la brute jamais n'embellit le visage;
Il entretient l'amour, cet amour vertueux,
Le plus doux des besoins et le plus saint des nœuds;
Et de tous les présents de notre divin maître
Le plus inestimable et le plus cher peut-être :
Dieu même dans nos cœurs a daigné l'allumer,
Et nous dit d'être heureux, en nous disant d'aimer.
Ce Dieu, dont la sagesse à jouir nous convie,
A la peine n'a point condamné notre vie;
Il voulut qu'au travail succédât le loisir,
Et fit de la raison le guide du plaisir.
Travaillons, nettoyons ces belles promenades;
Veillons sur les besoins de ces vertes peuplades;
Un jour peut-être, un jour, nos propres rejetons,
Brillants comme ces fleurs, frais comme ces boutons,
Appuis de leurs parents, ainsi que leurs délices,
Croîtront autour de nous, dans ces riants hospices,
Et viendront partager, s'instruisant près de nous,
Un travail avec eux plus facile et plus doux.
Si tu ne peux toujours te plaire en ma présence,
Je ne t'interdis pas quelques moments d'absence :
Heureux qui, retiré, ne connoît point l'ennui!
L'homme n'est jamais seul s'il se plaît avec lui :
On revient avec joie à l'ami que l'on quitte,
Et vers lui le regret nous rappelle bien vite.
Mais pour toi, loin de moi, je crains quelque danger;
Sur nous l'affreux Satan brûle de se venger;
N'espérant plus de paix, il veut troubler la nôtre,
Nous corrompre, nous perdre : assistons-nous l'un l'autre
Quel triomphe pour lui s'il nous voit séparés!
Sans secours, en ses mains nous nous verrions livrés;
Dieu nous a prévenus : l'ennemi nous assiége.
Non loin d'ici peut-être il nous prépare un piége.

Or hear what to my mind first thoughts present :
Let us divide our labours; thou, where choice
Leads thee, or where most needs, whether to wind
The woodbine round this arbour, or direct
The clasping ivy where to climb : while I,
In yonder spring of roses intermix'd
With myrtle, find what to redress till noon :
For, while so near each other thus all day
Our task we choose, what wonder if so near
Looks intervene and smiles, or object new
Casual discourse draw on; which intermits
Our day's work, brought to little, though begun
Early, and the' hour of supper comes unearn'd? »
To whom mild answer Adam thus return'd :
« Sole Eve, associate sole, to me beyond
Compare above all living creatures dear!
Well hast thou motion'd, well thy thoughts employ'd,
How we might best fulfil the work which here
God hath assign'd us; nor of me shalt pass
Unprais'd : for nothing lovelier can be found
In woman, than to study household good,
And good works in her husband to promote.
Yet not so strictly hath our Lord impos'd
Labour, as to debar us when we need
Refreshment, whether food, or talk between,
(Food of the mind) or this sweet intercourse
Of looks and smiles; for smiles from reason flow,
To brute denied, and are of love the food;
Love, not the lowest end of human life.
For not to irksome toil, but to delight,
He made us, and delight to reason join'd.
These paths and bowers doubt not but our joint hands
Will keep from wilderness with ease, as wide
As we need walk, till younger hands ere long
Assist us : but, if much converse perhaps
Thee satiate, to short absence I could yield :
For solitude sometimes is best society,
And short retirement urges sweet return.
But other doubt possesses me, lest harm
Befall thee, sever'd from me; for thou know'st
What hath been warn'd us, what malicious foe
Envying our happiness, and of his own
Despairing, seeks to work us woe and shame
By sly assault, and somewhere nigh at hand
Watches, no doubt, with greedy hope to find
His wish and best advantage, us asunder;
Hopeless to circumvent us join'd, where each
To other speedy aid might lend at need :
Whether his first design be to withdraw
Our fealty from God, or to disturb
Conjugal love, than which perhaps no bliss
Enjoy'd by us excites his envy more;

Nous avons tout promis, nous devons tout à Dieu :
Nous séparer de lui, Satan, voilà ton vœu !
L'amour doit offenser un cœur nourri de haine;
Notre plus grand plaisir est la plus grande peine.
Chère Ève, au nom de Dieu, demeure à mon côté;
Il fut ton origine, il est ta sûreté.
De celle que la honte ou le danger menace,
Je le répète encor, la véritable place
Est près de son époux; il prévient le danger,
Et si le mal arrive, il sait le partager. »
A ces mots, sa compagne aussi chaste que pure,
S'affligeant d'un soupçon dont sa gloire murmure,
Lui répond d'un air triste ensemble et gracieux :
« Cher époux, noble enfant de la terre et des cieux !
Je connois nos dangers; je sais quel artifice
D'un ennemi caché prépare la malice;
Et ta voix, cher époux, et l'envoyé des cieux
Ne m'ont que trop appris ses projets odieux.
Hier, lorsque nos fleurs refermoient leurs calices,
Quand, près de retourner aux célestes délices,
Raphaël te faisoit les adieux du départ,
De retour du travail, et couchée à l'écart,
Sous ce berceau voisin je l'écoutois; sa bouche
Te parloit de dangers, d'un ennemi farouche :
Ces dangers, fuyons-les, j'y consens; mais que moi,
Dont mon Dieu, mon époux, ont éprouvé la foi,
Parce qu'un noir esprit médite des vengeances,
Tu m'oses affliger d'injustes défiances !
L'ange n'en a rien dit, Ève rien entendu.
Non, à ce coup mon cœur ne s'est point attendu.
Que crains-tu, cher Adam ? est-ce la force ouverte ?
Nous sommes immortels; ainsi donc notre perte
Doit venir de la ruse. Elle peut quelque jour,
Malgré tous mes serments de respect et d'amour,
Dans une erreur coupable entraîner ma foiblesse !...
Cher Adam ! d'où te vient ce soupçon qui me blesse ?
En ai-je mérité l'humiliant aveu ? »
« O fille de la terre ! ô chef-d'œuvre de Dieu !
Toi qui reçus de lui la vie et l'innocence,
Non, je ne te crains point, mais je crains ton absence.
Seule à notre ennemi pourquoi donc t'exposer ?
Satan peut te flétrir, s'il ne peut t'abuser;
L'espoir de te séduire est lui-même un outrage.
Ignores-tu sa ruse et sa perfide rage ?
Ah ! s'il a pu changer en vils séditieux
Ces esprits immortels, ces purs enfants des cieux,
Combien pour nous le traître est plus à craindre encore !
Accepte donc l'appui d'un époux qui t'adore;
Moi-même, près de toi, plus prudent et plus fort,
Pour ne pas succomber redoublerai d'effort.
Ton époux n'oseroit faillir en ta présence;
Un seul de tes regards soutiendra ma constance.
Rien près de toi, non, rien ne sauroit m'ébranler,
Et, près de moi, toi-même aurois moins à trembler.
Oui, ce qu'Ève est pour moi, je le serai pour elle;
Donc, s'il faut cette épreuve à ton ame fidèle,
Va, parois hardiment dans ce champ glorieux;
Mais prends-moi pour témoin, et combats sous mes yeux.
Tel Adam alarmé fait parler sa tendresse,
Sa prudence attentive et sa mâle sagesse.
Ève, craignant toujours qu'on soupçonne son cœur,
Exhale encore ainsi sa plaintive douleur :
« Ainsi donc, en ces lieux et la force et l'adresse
Par un double danger nous menácent sans cesse.

Or this, or worse, leave not the faithful side
That gave thee being, still shades thee, and protects.
The wife, where danger or dishonour lurks,
Safest and seemliest by her husband stays,
Who guards her, or with her the worst endures. »
To whom the virgin majesty of Eve,
As one who loves, and some unkindness meets,
With sweet austere composure thus replied :
« Offspring of heaven and earth, and all earth's lord !
That such an enemy we have, who seeks
Our ruin, both by thee inform'd I learn,
And from the parting angel over-heard,
As in a shady nook I stood behind,
Just then return'd at shut of evening flowers.
But, that thou shouldst my firmness therefore doubt
To God or thee, because we have a foe
May tempt it, I expected not to hear.
His violence thou fear'st not, being such
As we (not capable of death or pain)
Can either not receive, or can repel.
His fraud is then thy fear; which plain infers
Thy equal fear, that my firm faith and love
Can by his fraud be shaken or seduc'd;
Thoughts, which how found they harbour in thy breast,
Adam, mis-thought of her to thee so dear? »
To whom with healing words Adam replied :
« Daughter of God and man, immortal Eve !
For such thou art; from sin and blame entire:
Not diffident of thee do I dissuade
Thy absence from my sight, but to avoid
The' attempt itself, intended by our foe.
For he who tempts, though in vain, at least asperses
The tempted with dishonour foul; suppos'd
Not incorruptible of faith, not proof
Against temptation: thou thyself with scorn
And anger wouldst resent the offer'd wrong,
Though ineffectual found : misdeem not then,
If such affront I labour to avert
From thee alone, which on us both at once
The enemy, though bold, will hardly dare;
Or daring, first on me the' assault shall light.
Nor thou his malice and false guile contemn;
Subtle he needs must be, who could seduce
Angels; nor think superfluous others' aid.
I, from the influence of thy looks, receive
Access in every virtue; in thy sight
More wise, more watchful; stronger, if need were
Of outward strength; while shame, thou looking on,
Shame to be overcome or over-reach'd,
Would utmost vigour raise, and rais'd unite.
Why shouldst not thou like sense within thee feel
When I am present, and thy trial choose
With me, best witness of thy virtue tried? »
So spake domestic Adam in his care
And matrimonial love; but Eve, who thought
Less attributed to her faith sincere,
Thus her reply with accent sweet renew'd :
« If this be our condition, thus to dwell

Ah! si chacun de nous ne peut impunément,
Pour errer à son choix, quitter l'autre un moment,
Où donc est le bonheur? La honte suit le crime.
Si de nos propres cœurs nous conservons l'estime,
Notre honneur dépend-il des attentats d'autrui?
Non, l'ennemi n'aura déshonoré que lui.
Que craignons-nous? sans risque on n'obtient point de
Plus grand fut le danger, plus grande est la victoire. [gloire;
Nous triompherons mieux ayant bien combattu,
Et Dieu du haut des cieux verra notre vertu.
Qu'est-elle sans combat? si, sur le bras d'un autre
Il faut que lâchement nous appuyions le nôtre,
De nos foibles moyens ce flétrissant aveu
Est affligeant pour nous, est outrageant pour Dieu.
Ah! si le Créateur fit l'homme si fragile,
Non, non, du vrai bonheur Éden n'est plus l'asile. »
« Femme, répond Adam, ne te plains pas du ciel:
Tout est sorti parfait des mains de l'Éternel.
Tout est ce qu'il doit être; et, dans ce grand ouvrage,
Auroit-il donc moins fait pour l'homme, son image?
Libre dans son bonheur, il doit le conserver:
Lui seul il peut se perdre, et seul peut se sauver.
Dieu même à nos desirs abandonna les rênes;
Mais la sage raison sait leur donner des chaînes.
La raison elle-même est un présent des cieux:
Pour régler notre marche, ils lui donnent des yeux,
Qui, des objets divers marquant la différence,
Lui font voir les vrais biens et leur fausse apparence,
De peur que nos desirs égarés dans leurs choix,
Ne quittent les sentiers que nous tracent ses lois.
Je le répète encor, d'une lutte douteuse
N'ambitionne pas l'épreuve dangereuse;
Ne l'affronte du moins qu'auprès de ton époux:
Les dangers sont toujours assez voisins de nous.
De ta docilité présente à Dieu l'hommage,
Ensuite prouve-lui, si tu peux, ton courage,
Plus foible, plus obscur, s'il est sans spectateur.
Mais je ne retiens plus ta généreuse ardeur:
Pars; Ève, à mes conseils à regret complaisante,
Présente malgré moi, seroit encore absente.
Rassemble ton courage, appelle ta vertu;
Pour toi le Tout-Puissant a fait ce qu'il a dû:
Fais donc ce que tu dois; sa bonté toujours sage
T'a donné la raison, et t'en laisse l'usage. »
Prenant un ton soumis, mais ferme en ses desseins,
Ainsi lui répondit la mère des humains:
« Puisque tu le permets, et puisqu'enfin toi-même,
Dans tes derniers conseils à l'épouse qui t'aime,
Conviens que des assauts imprévus à tous deux
Auroient plus de dangers, je marche au-devant d'eux.
Mais crois-tu que jamais le fier Satan s'abaisse
A venir d'une femme attaquer la foiblesse?
Quel triomphe pour moi! quelle honte pour lui! »
Elle dit, et des mains de son fidèle appui
Sa main qu'il tient encor doucement se dégage.
Elle part: moins légère en sa course volage,

In narrow circuit straiten'd by a foe,
Subtle or violent, we not endued
Single with like defence, wherever met;
How are we happy, still in fear of harm?
But harm precedes not sin: only our foe,
Tempting, affronts us with his foul esteem
Of our integrity: his foul esteem
Sticks no dishonour on our front, but turns
Foul on himself: then wherefore shunn'd or fear'd
By us? who rather double honour gain
From his surmise prov'd false; find peace within,
Favour from Heaven, our witness, from the event.
And what is faith, love, virtue, unassay'd
Alone, without exterior help sustain'd?
Let us not then suspect our happy state,
Left so imperfect by the Maker wise
As not secure to single or combin'd.
Frail is our happiness, if this be so,
And Eden were no Eden, thus expos'd. »
To whom thus Adam fervently replied:
« O woman, best are all things as the will
Of God ordain'd them: his creating hand
Nothing imperfect or deficient left
Of all that he created, much less man,
Or aught that might his happy state secure,
Secure from outward force; within himself
The danger lies, yet lies within his power:
Against his will he can receive no harm.
But God left free the will; for what obeys
Reason, is free; and reason he made right,
But bid her well beware, and still erect;
Lest, by some fair-appearing good surpris'd,
She dictate false, and mis-inform the will
To do what God expressly hath forbid.
Not then mistrust, but tender love, enjoins
That I should mind thee oft; and mind thou me.
Firm we subsist, yet possible to swerve;
Since reason not impossibly may meet
Some specious object by the foe suborn'd,
And fall into deception unaware,
Not keeping strictest watch, as she was warn'd.
Seek not temptation then, which to avoid
Were better, and most likely, if from me
Thou sever not; trial will come unsought.
Wouldst thou approve thy constancy? approve
First thy obedience: the' other who can know,
Not seeing thee attempted, who attest?
But, if thou think, trial unsought may find
Us both securer, than thus warn'd thou seem'st,
Go; for thy stay, not free, absents thee more;
Go in thy native innocence, rely
On what thou hast of virtue; summon all!
For God towards thee hath done his part, do thine. »
So spake the patriarch of mankind; but Eve
Persisted: yet submiss, though last, replied:
« With thy permission then, and thus forewarn'd
Chiefly by what thy own last reasoning words
Touch'd only; that our trial, when least sought,
May find us both perhaps far less prepar'd,
The willinger I go, nor much expect
A foe so proud will first the weaker seek;
So bent, the more shall shame him his repulse. »
Thus saying, from her husband's hand her hand
Soft she withdrew; and, like a wood-nymph light,
Oread or Dryad, or of Delia's train,
Betook her to the groves; but Delia's self
In gait surpass'd, and goddess-like deport,
Though not as she with bow and quiver arm'd,

Des mensonges brillants nous peignoient autrefois
La jeune hamadryade et la nymphe des bois;
Bien moins majestueux, la fiction profane
Nous peignoit et les traits et le port de Diane.
Au lieu d'arc, de carquois, la serpe, le râteau
A sa jeune beauté prête un charme nouveau :
Adam même forgea cette armure champêtre,
Ou quelque ange des cieux les apporta peut-être.
Adam la suit de l'œil, et son geste et sa voix
De hâter son départ la pressent mille fois;
Chaque fois, témoignant la même impatience,
Son épouse promet d'abréger son absence.
Le soleil, achevant la moitié de son tour,
Au berceau nuptial la verra de retour,
La verra préparer, sous sa verte tenture,
Et leur festin champêtre, et leur lit de verdure.
  Épouse infortunée! hélas! que promets-tu ?
C'est fait de ton bonheur, comme de ta vertu.
Non, non, tu n'auras plus, dans ce riant asile,
Ni d'innocents festins, ni de sommeil tranquille.
Avide de sa proie, avec ce couple heureux,
Voulant perdre leur race et le monde avec eux,
Satan, dès le matin, parcouroit les bocages;
De réduits en réduits, d'ombrages en ombrages,
Agréables vergers, bosquets mystérieux,
Il interroge tout d'un regard curieux;
Il court de la fontaine au ruisseau qui murmure,
De la clairière ouverte à la forêt obscure;
Il cherche ces époux de son cœur abhorrés;
Trop heureux si son œil les trouve séparés!
Il n'ose s'en flatter: sans l'époux qu'elle adore,
Ève dans ces beaux lieux ne parut point encore.
  Mais enfin le hasard a passé tous ses vœux.
Sur les gazons fleuris bientôt Ève à ses yeux
D'un nuage odorant se montre environnée :
Il la voit sur les fleurs mollement inclinée;
Leur reine de plus près en respiroit l'encens,
Des unes relevoit les rameaux languissants,
Des autres, dont la tête à son poids s'abandonne,
De baguettes de myrte appuyoit la couronne;
Elle-même oublioit, durant son doux labeur,
Qu'elle est de ces beaux lieux la plus brillante fleur;
Hélas! et sans l'appui de son époux fidèle,
Bientôt la plus fragile! Il s'avance vers elle;
Audacieux et souple, il vient, il a passé
La forêt, où le cèdre et le pin élancé
S'élèvent vers les cieux en verte pyramide;
Tantôt se laissant voir, et tantôt, plus timide,
Dans le dédale obscur des fleurs, des arbrisseaux,
Se glisse, s'insinue en flexibles anneaux:
Il entre enfin, il entre au fortuné bocage,
Où la beauté hâtoit son innocent ouvrage.
  Tel qu'un triste habitant d'une vaste cité,
Si, dans un beau matin d'un beau jour de l'été,
Au lieu de ces vieux murs, de cet impur mélange
De peuple, d'artisans, de brouillard et de fange,
Il rencontre, en sortant, des champs délicieux;
Les fermes, les jardins, les lointains gracieux,
Les troupeaux, les vergers, cette odeur végétale
Que dans l'air embaumé la laiterie exhale,
Tout lui plaît; mais parmi ce spectacle enchanté,
Si de loin se découvre une jeune beauté,

But with such gardening tools as art yet rude,
Guiltless of fire, had form'd, or angels brought.
To Pales, or Pomona, thus adorn'd,
Likest she seem'd (Pomona, when she fled
Vertumnus), or to Ceres in her prime,
Yet virgin of Proserpina from Jove.
Her long with ardent look his eye pursued
Delighted, but desiring more her stay.
Oft he to her his charge of quick return
Repeated; she to him as oft engag'd
To be return'd by noon amid the bower,
And all things in best order to invite
Noontide repast, or afternoon's repose.
  O much deceiv'd, much failing, hapless Eve,
Of thy presum'd return! event perverse!
Thou never from that hour in paradise
Found'st either sweet repast, or sound repose;
Such ambush, hid among sweet flowers and shades,
Waited with hellish rancour imminent
To intercept thy way, or send thee back
Despoil'd of innocence, of faith, of bliss!
For now, and since first break of dawn, the fiend,
Mere serpent in appearance, forth was come;
And on his quest, where likeliest he might find
The only two of mankind, but in them
The whole included race, his purpos'd prey.
In bower and field he sought, where any tuft
Of grove or garden-plot more pleasant lay,
Their tendance, or plantation for delight;
By fountain or by shady rivulet.
He sought them both, but wish'd his hap might find
Eve separate; he wish'd, but not with hope
Of what so seldom chanc'd; when to his wish,
Beyond his hope, Eve separate he spies,
Veil'd in a cloud of fragrance, where she stood,
Half spied, so thick the roses blushing round
About her glow'd, oft stooping to support
Each flower of slender stalk, whose head, though gay
Carnation, purple, azure, or speck'd with gold,
Hung drooping unsustain'd; them she upstays
Gently with myrtle-band, mindless the while
Herself, though fairest unsupported flower,
From her best prop so far, and storm so nigh!
Nearer he drew, and many a walk travers'd
Of stateliest covert, cedar, pine, or palm;
Then voluble and bold, now hid, now seen,
Among thick-woven arborets, and flowers
Imborder'd on each bank, the hand of Eve:
Spot more delicious than those gardens feign'd
Or of reviv'd Adonis, or renown'd
Alcinous, host of old Laertes' son;
Or that, not mystic, where the sapient king
Held dalliance with his fair Egyptian spouse.
  Much he the place admir'd, the person more.
As one who long in populous city pent,
Where houses thick and sewers annoy the air,
Forth issuing on a summer's morn, to breathe
Among the pleasant villages and farms
Adjoin'd, from each thing met conceives delight;
The smell of grain, or tedded grass, or kine,

En voyant son maintien, sa pudeur et sa grace,
Pour lui tout s'embellit, ou plutôt tout s'efface;
En elle il voit uni ce qu'il vit de plus doux,
Et dans un seul objet il les retrouve tous :
Tel au cœur de Satan un doux transport s'élève,
Lorsqu'il voit ces beaux lieux, ces fleurs, ces bois; mais Ève,
Ève, sans son époux, fixe sur-tout ses yeux.
Il s'arrête, il croit voir un habitant des cieux.
Seulement son œil lance une plus douce flamme;
C'est un ange en effet sous les traits d'une femme :
Sa grace, son maintien, ses brillantes couleurs,
La fleur de la beauté souriant à des fleurs,
La pudeur de son front, sa forme ravissante,
Le moindre mouvement de sa taille élégante,
Pénétrant doucement dans le fond de son cœur,
Ont de ses noirs projets désarmé la fureur.
Dans le démon du mal le mal vaincu s'arrête;
Enchaîné, confondu, l'étonnement lui prête
Le stupide semblant d'un moment de bonté,
Involontaire oubli de sa férocité.
Mais bientôt dans son cœur tout l'enfer se rallume;
A l'aspect du plaisir le dépit le consume.
Indigné d'un bonheur qu'il ne peut partager,
Ne pouvant en jouir, il prétend s'en venger;
Et, bénissant le lieu qui lui montre sa proie,
Il exprime en ces mots son effroyable joie :
« Quel projet m'a conduit en ce riant séjour?
Est-ce un projet de haine? est-ce un transport d'amour?
Non, je ne prétends point partager leurs délices,
Ni contre leur bonheur échanger mes supplices :
Le détruire, voilà mon unique desir.
Trop heureux, si d'Éden je chasse le plaisir!
L'occasion me rit, profitons-en : la femme
Doit contre tous les deux favoriser ma trame.
Son époux est absent, c'est lui qui m'effrayoit;
Sur son bras protecteur sa femme s'appuyoit :
Et comment triompher de sa mâle constance,
Séduire sa sagesse, et tromper sa prudence,
Et corrompre à-la-fois tous ces dons précieux
Qu'à son sexe héroïque ont accordés les cieux!
Je dois, en l'attaquant, redouter ma victime :
Son cœur est sans blessure, et son ame sans crime.
Flétri par mes forfaits, par mes maux abattu,
Moi, j'ai perdu ma force en perdant ma vertu :
A peine ai-je gardé, dans cet état funeste,
Quelques traits effacés de ma splendeur céleste.
Sa femme est ravissante; et, si j'en crois mes yeux,
Elle pourroit tenter le cœur même des dieux :
Sa grace, sa beauté, voilà ses seules armes.
Mais tant d'attraits pourroient m'inspirer des alarmes,
Si la haine en mon cœur ne subjuguoit l'amour.
Eh bien, sans le sentir, feignons-le à notre tour,
Si ce semblant d'amour peut seconder la haine.
Marchons; le piége est prêt, et leur chute est certaine.
Ainsi du tentateur s'exprime la fierté.
Dans les plis sinueux de son corps emprunté,
Vers la jeune beauté doucement il s'avance.
Ce n'est point ce serpent qui, rampant en silence,
Traîne, humblement couché, ses cercles tortueux.
Sur sa queue arrondie en plis majestueux,
L'un sur l'autre posés, et croissant par étage,
Son front impérieux domine le bocage;
Une crête de pourpre en relève l'orgueil;
La flamme de l'éclair étincelle en son œil :
Son cou brille émaillé d'émeraudes, d'opales;
Sur ses anneaux, roulés en brillantes spirales,

Or dairy, each rural sight, each rural sound;
If chance, with nymph-like step, fair virgin pass,
What pleasing seem'd, for her now pleases more;
She most, and in her look sums all delight:
Such pleasure took the serpent to behold
This flowery plat, the sweet recess of Eve
Thus early, thus alone; her heavenly form,
Angelic, but more soft and feminine,
Her graceful innocence, her every air
Of gesture, or least action, overaw'd
His malice, and with rapine sweet bereav'd
His fierceness of the fierce intent it brought.
That space the evil-one abstracted stood
From his own evil, and for the time remain'd
Stupidly good; of enmity disarm'd,
Of guile, of hate, of envy, of revenge:
But the hot hell that always in him burns,
Though in mid heaven, soon ended his delight,
And tortures him now more, the more he sees
Of pleasure, not for him ordain'd: then soon
Fierce hate he recollects, and all his thoughts
Of mischief, gratulating, thus excites.
« Thoughts, whither have ye led me! with what sweet
Compulsion thus transported, to forget
What hither brought us! hate, not love; nor hope
Of paradise for hell, hope here to taste
Of pleasure; but all pleasure to destroy,
Save what is in destroying; other joy
To me is lost. Then, let me not let pass
Occasion which now smiles; behold alone
The woman, opportune to all attempts:
Her husband (for I view far round) not nigh,
Whose higher intellectual more I shun,
And strength, of courage haughty and of limb
Heroic built, though of terrestrial mould;
Foe not informidable! exempt from wound,
I not; so much hath hell debas'd, and pain
Enfeebled me, to what I was in heaven.
She fair, divinely fair, fit love for gods!
Not terrible, though terror be in love
And beauty, not approach'd by stronger hate,
Hate stronger, under show of love well feign'd;
The way which to her ruin now I tend. »
So spake the enemy of mankind, enclos'd
In serpent, inmate bad! and toward Eve
Address'd his way: not with indented wave,
Prone on the ground, as since; but on his rear,
Circular base of rising folds, that tower'd
Fold above fold, a surging maze! his head
Crested aloft, and carbuncle his eyes;
With burnish'd neck of verdant gold, erect
Amidst his circling spires, that on the grass
Floated redundant: pleasing was his shape
And lovely; never since of serpent-kind
Lovelier; not those that in Illyria chang'd
Hermione and Cadmus, or the god

La moitié de son corps s'élève dans les airs;
Rassemblée à l'entour en cent replis divers,
L'autre rase la terre; et l'orgueilleux reptile
Marche en pompe, exhaussé sur son trône mobile.
Il s'essaie, il prélude, et, glissant de côté,
S'avance obliquement vers la jeune beauté,
Épiant le moment, l'occasion propice :
Ainsi d'un courtisan le prudent artifice,
Craignant à des refus d'exposer son orgueil,
Se prépare avec art un obligeant accueil.
Vers l'épouse d'Adam, par une marche habile,
S'avance en louvoyant l'insidieux reptile :
Tel, semblant fuir le port qu'il brûle d'approcher,
Manœuvre lentement l'industrieux nocher;
Tel des vents inconstants il consulte l'haleine,
Règle sur eux les plis de sa voile incertaine,
Trompe leur violence au lieu de l'affronter,
Et lui cède avec art, afin de la dompter.
Ainsi l'adroit serpent en cent formes se joue;
Étale ses replis, les roule, les dénoue,
Et, par ses tours changeants et ses folâtres jeux,
D'Ève, occupée ailleurs, veut attirer les yeux.
  Retirée à l'écart, et toute à son ouvrage,
Ève d'un bruit léger sent frémir le feuillage.
Ce bruit l'étonne peu : souvent les animaux
Venoient en se jouant égayer ses travaux.
Enfin il s'encourage; et, sans qu'Ève l'appelle,
Il approche, il se montre; et, l'œil fixé sur elle,
Il feint de l'admirer, d'un air respectueux
Incline quelquefois son front majestueux;
Et tantôt à ses pieds courbant sa tête altière,
De ses pas adorés il baise la poussière.
Alors, plus attentive à ses jeux amusants,
Ève arrête sur lui des regards complaisants.
Le perfide triomphe; et, tressaillant de joie,
D'un air plus familier joue autour de sa proie;
Et soit que du serpent qui le tient enfermé
Son adresse empruntât l'organe accoutumé,
Soit qu'il anime l'air et lui souffle un langage,
Le traître à sa victime en ces mots rend hommage :
« O toi, que Dieu lui-même a voulu couronner,
Reine de ces beaux lieux, ne va point t'étonner!
Et quel étonnement est fait pour une belle
Qui voit le ciel lui-même étonné devant elle?
Non, ne sois point surprise, et ne t'irrite pas,
Si, brûlant d'admirer, d'honorer tes appas,
Malgré ton air auguste et ta forme imposante,
Moi seul des animaux devant toi me présente;
Et, par excès d'amour devenant indiscret,
Viole pour te voir ton asile secret.
O d'un auteur divin incomparable ouvrage!
Mon œil, sans se lasser, voit dans toi son image;
Plus j'observe tes traits, plus tu sais me charmer;
Tout vit pour te connoître, et tout vit pour t'aimer.
Mais de quel triste empire on te fit souveraine!
Il faut d'autres sujets pour une telle reine,
Des yeux de ta beauté dignes admirateurs,
Et d'un si noble objet moins vils adorateurs.
Tous ces nombreux sujets que t'a soumis ton maître
Sont faits pour te servir, et non pour te connoître;
L'homme seul, animé par un céleste feu,
A droit d'apprécier le chef-d'œuvre de Dieu.
Mais à tant de vertus l'homme peut-il suffire?
Il te faut un plus vaste, un plus brillant empire.
Oui, le palais des cieux doit être ton séjour,
Les astres ta couronne, et les anges ta cour. »
  Ainsi le tentateur, caressant et timide,
Par l'attrait décevant d'un éloge perfide,
Préludoit avec art, et, par un ton flatteur,
Se frayoit doucement le chemin de son cœur.
  Au son de cette voix à l'homme seul donnée,
Fixant sur lui les yeux, Ève reste étonnée :

In Epidaurus; nor to which transform'd
Ammonian Jove, or Capitoline, was seen
He with Olympias; this with her who bore
Scipio, the highth of Rome. With tract oblique
At first, as one who sought access, but fear'd
To interrupt, side-long he works his way.
As when a ship, by skilful steersman wrought
Nigh river's mouth or foreland, where the wind
Veers oft, as oft so steers, and shifts her sail:
So varied he, and of his tortuous train
Curl'd many a wanton wreath in sight of Eve,
To lure her eye.
                    She, busied, heard the sound
Of rustling leaves, but minded not, as us'd
To such disport before her through the field,
From every beast; more duteous at her call,
Than at Circean call the herd disguis'd.
He, bolder now, uncall'd before her stood,
But as in gaze admiring: oft he bow'd
His turret crest, and sleek enamell'd neck,
Fawning; and lick'd the ground whereon she trod.
His gentle dumb expression turn'd at length
The eye of Eve, to mark his play; he, glad
Of her attention gain'd, with serpent-tongue
Organic, or impulse of vocal air,
His fraudulent temptation thus began:
  « Wonder not, sovran mistress, if perhaps
Thou canst, who art sole wonder! much less arm
Thy looks, the heaven of mildness, with disdain;
Displeas'd that I approach thee thus, and gaze
Insatiate : I thus single; nor have fear'd
Thy awful brow, more awful thus retir'd.
Fairest resemblance of thy Maker fair,
Thee all things living gaze on, all things thine
By gift, and thy celestial beauty' adore
With ravishment beheld! there best beheld,
Where universally admir'd; but here
In this enclosure wild, these beasts among,
Beholders rude, and shallow to discern
Half what in thee is fair; one man except,
Who sees thee? (and what is one?) who shouldst be seen
A goddess among gods, ador'd and serv'd :
By angels, numberless, thy daily train. »
  So gloz'd the tempter, and his proem tun'd.
Into the heart of Eve his words made way,
Though at the voice much marvelling : at length,
Not unamaz'd, she thus in answer spake :
  « What may this mean? language of man pronounc'd
By tongue of brute, and human sense express'd?
The first, at least, of these I thought denied

« Quoi! la brute, dit-elle, articule des sons !
Elle a notre langage, elle a nos passions,
Comme nous les exprime! O surprise! veillé-je ?
L'homme seul, ce me semble, obtint ce privilége;
Et le destin n'accorde à nos humbles sujets
Qu'un murmure confus et des sons imparfaits.
Depuis quand donna-t-il à leur race muette
Ce langage, de l'ame éloquent interprète ?
Celui-ci cependant, en son geste, en son air,
Montre je ne sais quoi de plus grand, de plus fier;
Un céleste rayon dans ses yeux étincelle. »
Après un long silence, « O serpent, reprit-elle,
Réponds-moi : je savois que la faveur des cieux
Te fit des animaux le plus ingénieux;
Mais je ne savois pas que sa loi souveraine
Aux formes d'une brute unît la voix humaine.
Pourquoi donc en ces lieux ne trouvé-je qu'en toi
Ce langage flatteur, et si nouveau pour moi ? »
Le perfide répond : « O beauté sans seconde,
L'amour, l'étonnement et la reine du monde!
Commander est ton sort, t'obéir mon devoir.
Mon destin est changé : long-temps tu m'as pu voir,
Vers la terre, comme eux, courbé par la nature,
Avec les animaux partager leur pâture;
Et leurs grossiers repas, et leurs grossiers amours,
Dans cet état abject occupoient tous mes jours;
L'instinct me parloit seul, et jamais ma pensée
Vers des objets plus hauts ne s'étoit élancée.
Mais un jour qu'au hasard j'errois dans ces beaux lieux,
Un bel arbre soudain s'en vint frapper mes yeux;
A ses rameaux féconds pend un fruit que colore
Un or pur, où se joint la pourpre de l'aurore :
Son doux parfum encor surpassoit son éclat;
Le serpolet fleuri flatte moins l'odorat;
Une moins douce odeur parfume le laitage
Que rapporte le soir, d'un riche pâturage,
La chèvre ou la brebis qui sevra ses agneaux,
Quand sous tes belles mains il coule en longs ruisseaux.
Rien ne me retient plus; je cours, vole où m'invitent
Et la faim et la soif que ces beaux fruits irritent;
Je me glisse, m'élance autour du tronc mousseux,
Et je vois de plus près ce fruit délicieux :
Toi, ton époux lui-même, auriez peine à l'atteindre.
A sa vue, une soif que rien ne peut éteindre
Saisit les animaux, dont l'appétit fougueux
Ne pouvant le cueillir, le dévore des yeux.
Me voilà donc sur l'arbre, entouré de richesses
Qu'à mes vœux enflammés prodiguoient ses largesses;
Les cueillir, les goûter n'est pour moi qu'un moment.
O Dieu! quelle saveur et quel ravissement!
Oui, le long des ruisseaux, dans les gras pâturages,
Les gazons les plus frais, les plus riches herbages
Semblent moins odorants et moins délicieux.
Enfin, rassasié de ces fruits précieux,
Tout-à-coup je me sens une vigueur nouvelle :
Que dis-je? un avant-goût de la vie éternelle,
Plus pur que l'ambrosie et plus doux que le miel,
De la terre à l'instant m'a porté dans le ciel;
Et quoique ce beau fruit m'ait laissé la figure
Qu'en me donnant le jour me donna la nature,
Je parlai comme vous; plein d'un céleste feu,
Je sentis l'animal se transformer en Dieu;
Devant moi l'ignorance abaissant sa barrière,
Ouvrit à ma pensée une vaste carrière;
La terre fut sans voile, et le ciel sans rideau;
Je reconnus le bon, je distinguai le beau.
Bel objet, l'un et l'autre en toi seul se rassemble;
Aux célestes beautés ton visage ressemble.

To beasts; whom God, on their creation-day,
Created mute to all articulate sound :
The latter I demur; for in their looks
Much reason, and in their actions, oft appears.
Thee, serpent, subtlest beast of all the field
I knew, but not with human voice endued :
Redouble then this miracle, and say,
How cam'st thou speakable of mute, and how
To me so friendly grown above the rest
Of brutal kind, that daily are in sight?
Say, for such wonder claims attention due. »
To whom the guileful tempter thus replied :
« Empress of this fair world, resplendent Eve!
Easy to me it is to tell thee all
What thou command'st, and right thou shouldst be obey'd :
I was at first as other beasts that graze
The trodden herb, of abject thoughts and low,
As was my food; nor aught but food discern'd
Or sex, and apprehended nothing high :
Till, on a day roving the field, I chanc'd
A goodly tree far distant to behold
Loaden with fruit of fairest colours mix'd,
Ruddy and gold : I nearer drew to gaze;
When from the boughs a savoury odour blown,
Grateful to appetite, more pleas'd my sense
Than smell of sweetest fennel, or the teats
Of ewe or goat dropping with milk at even,
Unsuck'd of lamb or kid, that tend their play.
To satisfy the sharp desire I had
Of tasting those fair apples, I resolv'd
Not to defer; hunger and thirst at once,
Powerful persuaders, quicken'd at the scent
Of that alluring fruit, urg'd me so keen.
About the mossy trunk I wound me soon;
For, high from ground, the branches would require
Thy utmost reach or Adam's : round the tree
All other beasts that saw, with like desire
Longing and envying stood, but could not reach.
Amid the tree now got, where plenty hung
Tempting so nigh, to pluck and eat my fill
I spar'd not; for, such pleasure till that hour,
At feed or fountain, never had I found.
Sated at length, ere long I might perceive
Strange alteration in me, to degree
Of reason in my inward powers; and speech
Wanted not long; though to this shape retain'd.
Thenceforth to speculations high or deep
I turn'd my thoughts, and with capacious mind
Consider'd all things visible in heaven,
Or earth, or middle! all things fair and good :
But all that fair and good in thy divine
Semblance, and in thy beauty's heavenly ray,
United I beheld; no fair to thine
Equivalent or second! which compell'd

Grace à ce fruit puissant, mon œil est dessillé;
A mes regards enfin tes vertus ont brillé :
C'est lui qui m'enhardit, trop indiscret peut-être,
A te voir de plus près; trop heureux de connoître
Celle à qui tant d'attraits et de titres divers
Ont mérité l'empire et soumis l'univers! »
Sous les traits de l'amour ainsi parloit la haine.
« O serpent! lui répond Ève encore incertaine,
Plus tu vantes ici ce fruit nouveau pour moi,
Dont les sucs n'ont encor divinisé que toi,
Et plus je dois douter. Mais réponds-moi, sa tige
Croît-elle loin de nous? où trouver ce prodige?
En arbres si divers ces lieux sont abondants!
Mon œil voit tant de fruits à leurs branches pendants!
La terre en est prodigue; et quelque jour, peut-être,
D'heureux cultivateurs une race doit naître,
Qui de ces plants nombreux de leurs fruits surchargés
Dépouilleront enfin les rameaux soulagés. »
L'astucieux serpent, que ce prélude enchante,
Lui répond : « O ma reine! ô beauté ravissante!
Cet arbre n'est pas loin : près de ces lieux chéris,
Par-delà ces bosquets et ces myrtes fleuris,
Dans ces lieux arrosés d'une fraîche fontaine,
Un doux et court chemin t'y mènera sans peine;
Et si ta volonté ne s'y refuse pas,
Moi-même avec plaisir je conduirai tes pas. »
« Eh bien! dit-elle, allons. » L'auteur de sa ruine,
Presque sûr du succès, aussitôt s'achemine,
Glisse rapidement, rampe moins qu'il ne court,
Et même en serpentant rend le chemin plus court :
L'espoir brille en ses yeux, il relève sa tête;
D'un rouge plus ardent il enflamme sa crête.
Telle, enfant des marais, une humide vapeur
S'embrase dans la nuit; de son phare trompeur
Le voyageur séduit voit la lueur sinistre,
Des esprits malfaisants pernicieux ministre :
Malheureux! à travers la vaste obscurité,
Il marche, il erre, il suit l'infidèle clarté;
Et, de l'astre perfide ignorante victime,
Tombe englouti dans l'onde, ou plongé dans l'abîme.
Ainsi brilloit Satan : tel, vers l'arbre fatal,
Auteur de notre perte et la source du mal,
Il conduit la jeune Ève; elle le voit, s'arrête :
« Serpent, garde pour toi la brillante conquête,
Lui dit-elle : ce fruit si beau, si merveilleux,
Qui transforma ton être et qui t'ouvrit les cieux,
Le toucher seulement pour moi seroit un crime.
De tous les autres fruits l'usage légitime
Nous fut abandonné par le suprême roi :
Son ordre est la raison, la raison notre loi. »
« Eh quoi! répond Satan, vous les maîtres du monde,
Parmi les fruits divers dont ce jardin abonde,
Il en est que le ciel interdit à vos mains! »
— « Eh bien! qu'ont de cruel ces ordres souverains?
Dieu nous laissa d'Éden la libre jouissance :
Des présents infinis que nous fait sa puissance,
Cet arbre, qui s'élève au centre du jardin,
Est lui seul excepté par son ordre divin;
Gardez-vous d'y toucher! nous a-t-il dit lui-même,
Autrement vous mourrez. » De son vil stratagème
Déguisant la noirceur sous un air d'amitié,
L'affreux Satan poursuit; dans sa fausse pitié,
Il plaint l'homme opprimé par une loi sévère,
Du juste courroucé feint la noble colère;

Me thus, though importune perhaps, to come
And gaze, and worship thee, of right declar'd
Sovran of creatures, universal dame! »
So talk'd the spirited sly snake; and Eve,
Yet more amaz'd, unwary thus replied :
« Serpent, thy overpraising leaves in doubt
The virtue of that fruit, in thee first prov'd :
But say, where grows the tree? from hence how far?
For many are the trees of God that grow
In paradise, and various, yet unknown
To us; in such abundance lies our choice,
As leaves a greater store of fruit untouch'd,
Still hanging incorruptible, till men
Grow up to their provision, and more hands
Help to disburden nature of her birth. »
To whom the wily adder, blithe and glad :
« Empress, the way is ready, and not long;
Beyond a row of myrtles, on a flat,
Fast by a fountain, one small thicket past
Of blowing myrrh and balm : if thou accept
My conduct, I can bring thee thither soon. »
« Lead then, » said Eve. He, leading, swiftly roll'd
In tangles, and made intricate seem straight,
To mischief swift. Hope elevates, and joy
Brightens his crest : as when a wandering fire,
Compact of unctuous vapour, which the night
Condenses and the cold environs round,
Kindled through agitation to a flame,
Which oft, they say, some evil spirit attends,
Hovering and blazing with delusive light,
Misleads the' amaz'd night-wanderer from his way
To bogs and mires, and oft through pond or pool;
There swallow'd up and lost, from succour far.
So glister'd the dire snake; and into fraud
Led Eve, our credulous mother, to the tree
Of prohibition, root of all our woe;
Which when she saw, thus to her guide she spake :
« Serpent, we might have spar'd our coming hither,
Fruitless to me, though fruit be here to' excess,
The credit of whose virtue rest with thee;
Wondrous indeed, if cause of such effects.
But of this tree we may not taste nor touch;
God so commanded, and left that command
Sole daughter of his voice; the rest, we live
Law to ourselves; our reason is our law. »
To whom the tempter guilefully replied :
« Indeed! hath God then said that of the fruit
Of all these garden-trees ye shall not eat,
Yet lords declar'd of all in earth or air? »
To whom thus Eve, yet sinless : « Of the fruit
Of each tree in the garden we may eat;
But of the fruit of this fair tree amidst
The garden, God hath said, ye shall not eat
Thereof, nor shall ye touch it, lest ye die. »
She scarce had said, though brief, when now more bold
The tempter, but with show of zeal and love
To man, and indignation at his wrong,
New part puts on; and, as to passion mov'd,

Sur le large contour de son corps tortueux
Il s'assied, il élève un front majestueux;
Et son air, son regard, le beau feu qui l'anime,
De son adroit discours sont l'exorde sublime.
Ainsi, parmi les Grecs ou ces fameux Romains,
Quand Rome, libre encor, commandoit aux humains,
Du geste, du regard la muette éloquence,
D'avance du discours préparoit la puissance :
Des plus grands intérêts profondément rempli,
L'orateur en soi-même un instant recueilli,
Méditoit de son art les brillantes merveilles;
Par le plaisir des yeux prévenoit les oreilles,
S'arrêtoit à propos, se taisoit à dessein,
S'exprimoit du regard, et parloit de la main;
Tantôt insinuant, circonspect et timide,
Préludoit lentement : tantôt brusque et rapide,
Et d'un exorde adroit dédaignant les lenteurs,
Partoit comme l'éclair, et tonnoit dans les cœurs.
Tel prélude Satan, tel il rompt le silence,
Et déploie en ces mots sa funeste éloquence :
« Arbre sacré, dit-il, où germe le savoir,
Apprends de moi ta force et connois ton pouvoir;
C'est par toi que j'ai su des mystères du monde
Déchirer le bandeau, chasser la nuit profonde,
Senti chaque beauté, connu chaque ressort.
Reine de l'univers, eh quoi! tu crains la mort!
Mais d'où pourroit venir son atteinte funeste?
Est-ce de ce beau fruit? cet aliment céleste,
Chère Ève, est un bienfait, et non pas un poison;
Il nourrit le génie et mûrit la raison.
Crains-tu que de ton Dieu le courroux te dévore?
Je l'ai goûté ce fruit, et je respire encore :
Que dis-je? avec ses sucs si doux et si puissants,
La source de la vie a coulé dans mes sens.
Quoi! de Dieu pour vous seuls la bonté se resserre!
La brute obtiendroit plus que le roi de la terre!
Pourroit-il donc, ce Dieu, punir une action,
De son injuste loi légère infraction?
Ah! plutôt il loueroit la courageuse audace
Qui, dédaignant la mort, oubliant sa menace,
Vers un plus noble rang, un destin plus heureux,
Auroit osé tenter un essor généreux,
Et du bien et du mal conquérir la science,
Dont il nous déroboit l'utile connoissance.
Oui, l'homme doit savoir (et qui peut en douter?)
Le bien, pour en jouir; le mal, pour l'éviter.
Si l'Éternel est juste, en quoi peut-il vous nuire?
S'il n'exerce sur vous qu'un tyrannique empire,
Alors il n'est plus Dieu; s'il ne l'est plus, vos cœurs
Peuvent-ils redouter ses injustes rigueurs?
Non, non, bravez sa haine ainsi que son envie :
Sa menace de mort vous assure la vie.
Pourquoi donc sa défense? Il veut que la terreur
Vous retienne enchaînés sous le joug de l'erreur,
Et, dans une honteuse et longue ignominie,
Vous trouve sans secours contre sa tyrannie.
Il sait trop que le jour où, plus audacieux,
Vous aurez pu goûter ce fruit digne des dieux,
De vos yeux dessillés tombera le nuage
Qui du bien et du mal vous déroboit l'image.
Si le serpent de Dieu peut devenir l'égal,
L'homme ne peut-il pas être un jour son rival?
Ce que je suis à vous, l'homme l'est à son maître.
Ce trépas, qui vous doit donner un nouvel être,
Loin de le redouter, faites pour lui des vœux :
Sujets, devenez rois; hommes, devenez dieux.
« Que sont-ils plus que vous, si votre ame immortelle
Boit avec le nectar une vie éternelle?
Si l'on en croit ces dieux, de l'homme trop jaloux,
Existant les premiers, ils nous ont créés tous.

Fluctuates disturb'd, yet comely and in act
Rais'd, as of some great matter to begin.
As when of old some orator renown'd,
In Athens or free Rome, where eloquence
Flourish'd, since mute, to some great cause address'd,
Stood in himself collected; while each part,
Motion, each act, won audience ere the tongue;
Sometimes in highth began, as no delay
Of preface brooking, through his zeal of right:
So standing, moving, or to highth up grown,
The tempter, all impassion'd thus began :
« O sacred, wise, and wisdom-giving plant,
Mother of science! now I feel thy power
Within me clear : not only to discern
Things in their causes, but to trace the ways
Of highest agents, deem'd however wise.
Queen of this universe! do not believe
Those rigid threats of death : ye shall not die :
How should you?—by the fruit? it gives you life
To knowledge;—by the threatener? look on me,
Me, who have touch'd and tasted; yet both live,
And life more perfect have attain'd than fate
Meant me, by venturing higher than my lot.
Shall that be shut to man, which to the beast
Is open? or will God incense his ire
For such a petty trespass? and not praise
Rather your dauntless virtue, whom the pain
Of death denounc'd, whatever thing death be,
Deterr'd not from achieving what might lead
To happier life, knowledge of good and evil;
Of good, how just? of evil, if what is evil
Be real, why not known, since easier shunn'd?
God therefore cannot hurt ye, and be just;
Not just, not God; not fear'd then, nor obey'd :
Your fear itself of death removes the fear.
Why then was this forbid? Why, but to awe;
Why, but to keep ye low and ignorant,
His worshippers? He knows that in the day
Ye eat thereof, your eyes, that seem so clear,
Yet are but dim, shall perfectly be then
Open'd and clear'd; and ye shall be as gods,
Knowing both good and evil, as they know.
That ye shall be as gods, since I as man,
Internal man, is but proportion meet;
I, of brute, human; ye, of human, gods.
So ye shall die perhaps, by putting off
Human, to put on gods; death to be wish'd,
Though threaten'd, which no worse than this can bring
« And what are gods, that man may not become
As they, participating god-like food?
The gods are first, and that advantage use
On our belief, that all from them proceeds :

Mais peut-on le penser ? Non, non ; l'astre du monde
Lui seul a tout produit par sa chaleur féconde :
Tout existe sans eux. Quel pouvoir souverain
A caché dans ce fruit ce principe divin
Qui, dès qu'on a goûté sa sève enchanteresse,
Dans nos cœurs, malgré nous, fait entrer la sagesse ?
Dieu craint notre savoir : mais, s'il est notre roi,
S'il est seul tout-puissant, d'où viendroit son effroi ?
Seroit-il donc jaloux ? mais un Dieu peut-il l'être ?
Que te faut-il de plus pour t'apprendre à connoître
Que ce fruit, nécessaire autant que précieux,
Est l'honneur de la terre et le gage des cieux ?
Il enferme en son sein la vie et la sagesse.
O femme ! étends la main, et tu seras déesse ! »
Il dit : de ses discours l'artifice vainqueur,
Comme un poison subtil, a glissé dans son cœur.
Elle fixe ce fruit dont la beauté suprême
Auroit fait chanceler la sagesse elle-même.
C'est peu ; dans son oreille Ève conserve encor
La voix qui la pressa de cueillir ce trésor ;
L'œil est déja séduit ; l'ardeur qui la dévore
Par son parfum divin est irritée encore ;
Et la vue éblouie et l'odorat charmé
Aiguillonnent du goût le desir enflammé.
Cependant le soleil, dans la céleste voûte,
Déja vient de marquer la moitié de sa route :
La faim se fait sentir ; et le besoin pressant
Ajoute un nouveau charme à ce fruit ravissant.
A peine elle contient sa main impatiente ;
L'éclat des pommes d'or, leur vapeur odorante,
L'heure de son banquet, tout sert à la tenter.
Brûlant de les cueillir, brûlant de les goûter,
Elle résiste encore, elle hésite et balance ;
A leur vertu divine elle rêve en silence.
« Fruit défendu, dit-elle, ou plutôt négligé,
C'est par toi qu'avec nous la brute a partagé
Et la raison divine et le don du langage,
Dont l'homme seul encore avoit reçu l'usage ;
Et l'éloge étonnant de cet arbre si beau
Fut le premier essai de son talent nouveau.
Celui qui le défend, Dieu l'a vanté lui-même :
Il appelle sacré cet arbre heureux que j'aime ;
Par lui, dit-il, du bien on distingue le mal,
Et cet arbre divin nous doit être fatal !
Ah ! l'interdire ainsi, c'est le louer encore :
En croyant l'avilir, sa défense l'honore.
Qui peut trouver le bien, s'il ne le connoît pas ?
Et d'un bien inconnu quels seroient les appas ?
Qui défend le savoir nous défend la sagesse ;
Obéir à ses lois seroit une foiblesse.
La mort sera le prix de la rébellion ;
Mais cette liberté dont il nous a fait don,
Que devient-elle alors ? Si jamais votre audace
Touche à ce fruit fatal, et vous et votre race
Vous mourrez, nous dit-il. Mais cet heureux serpent,
Qui, sans voix, sans raison, se traînoit en rampant,
Il respire, il connoît, il raisonne, il s'exprime.
Ce fruit pour l'homme seul seroit-il donc un crime ?
Ce fruit, par qui des sens l'erreur s'évanouit,
Il le refuse à l'homme, un serpent en jouit !
Il l'accorde à lui seul ! Mais l'heureux téméraire
Qui fit l'essai hardi de ce fruit salutaire,
Avec l'homme du moins veut bien le partager ;
Et, si j'en crois mon cœur, son offre est sans danger.
Il paroît nous aimer ; il est sans artifice.
S'il commit un forfait, je me fais sa complice.
Un forfait ! en est-ce un, quand j'ignore à-la-fois
Et le bien et le mal, et le crime et les lois,

I question it; for this fair earth I see,
Warm'd by the sun, producing every kind;
Them nothing : if they all things, who enclos'd
Knowledge of good and evil in this tree,
That whoso eats thereof forthwith attains
Wisdom without their leave : and wherein lies
The' offence, that man should thus attain to know?
What can your knowledge hurt him, or this tree
Impart against his will, if all be his?
Or is it envy? and can envy dwell
In heavenly breasts? These, these, and many more
Causes import your need of this fair fruit.
Goddess humane, reach then, and freely taste. »
He ended; and his words, replete with guile,
Into her heart too easy entrance won :
Fix'd on the fruit she gaz'd, which to behold
Might tempt alone; and in her ears the sound
Yet rung of his persuasive words, impregn'd
With reason, to her seeming, and with truth :
Meanwhile the hour of noon drew on, and wak'd
An eager appetite rais'd by the smell
So savoury of that fruit, which with desire
(Inclinable now grown to touch or taste)
Solicited her longing eye; yet first
Pausing awhile, thus to herself she mus'd.
« Great are thy virtues, doubtless, best of fruits,
Though kept from man, and worthy to be' admir'd;
Whose taste, too long forborne, at first assay
Gave elocution to the mute, and taught
The tongue not made for speech to speak thy praise :
Thy praise he also, who forbids thy use,
Conceals not from us, naming thee the tree
Of knowledge, knowledge both of good and evil;
Forbids us then to taste! but his forbidding
Commends thee more, while it infers the good
By thee communicated, and our want :
For good unknown sure is not had; or, had
And yet unknown, is as not had at all.
In plain then, what forbids he but to know,
Forbids us good, forbids us to be wise?
Such prohibitions bind not. But, if death
Bind us with after-bands, what profits then
Our inward freedom? In the day we eat
Of this fair fruit, our doom is, we shall die!
How dies the serpent? he hath eaten and lives,
And knows and speaks, and reasons and discerns,
Irrational till then. For us alone
Was death invented? or to us denied
This intellectual food, for beasts reserv'd?
For beasts it seems : yet that one beast which first
Hath tasted envies not, but brings with joy
The good befall'n him, author unsuspect,
Friendly to man, far from deceit or guile.
What fear I then? rather, what know to fear

Et Dieu même, et la mort dont il nous épouvante?
Le remède du mal, c'est vous, céleste plante,
C'est vous, arbre divin, c'est votre aimable fruit
Dont la beauté me plaît, dont l'odeur me séduit,
Dont le palais chérit la douceur savoureuse,
Et qui répand dans l'ame une lumière heureuse!
Allons, plus de délais, cueillons ce fruit charmant,
Du corps et de l'esprit immortel aliment. »
Elle dit, et soudain, ô forfait lamentable!
Sur le fruit tentateur porte une main coupable,
Le saisit, le dévore. A peine il est cueilli,
D'épouvante et d'horreur la terre a tressailli.
La nature en ressent la blessure profonde,
Et marque par son deuil la ruine du monde.
L'adroit serpent s'enfuit, et dans les antres creux
Va cacher, en rampant, son triomphe honteux.
Mais Ève avec transport admire sa conquête,
Et de ce jour affreux se fait un jour de fête.
Jamais aucun des fruits, trésors de ces beaux lieux,
Ne lui parut si doux ni si délicieux;
Soit que de son nectar la saveur délectable
Eût rempli tous ses sens d'un plaisir véritable;
Ou soit que du savoir l'impatiente ardeur
Eût séduit sa raison, eût abusé son cœur;
Et que d'un rang divin la perfide promesse
Flattât de son orgueil l'ambitieuse ivresse.
Elle revient à l'arbre, hélas! et ne sait pas
Que l'arbre du savoir est celui du trépas.
Enfin, dans les transports où son ame se noie,
Ivre de ce doux suc, et d'espoir, et de joie:
« Arbre divin, dit-elle, arbre trop ignoré,
Non, Dieu n'a pas en vain produit ton fruit sacré;
Cependant de tes biens l'abondance perdue
A tes bras dédaignés demeuroit suspendue.
Mais, j'en jure le ciel: de leurs riches fardeaux,
Chaque jour me verra soulager tes rameaux,
Jusqu'à ce que ta douce et sainte nourriture
M'ait fait des immortels partager la nature.
D'un trésor qu'ils n'ont pas, les dieux semblent jaloux;
Ah! s'il étoit leur bien, seroit-il parmi nous?
Et toi, ma bienfaitrice, utile expérience,
Salut! je te dois tout, je te dois la science:
Je l'ignorai long-temps; tu parus, et par toi
La porte de son temple est ouverte pour moi.
« Peut-être aussi (du ciel la distance est extrême)
Aux yeux des immortels j'échappe ici moi-même:
Ils ne peuvent d'en-haut nous apercevoir tous;
Peut-être aussi que Dieu, ce surveillant jaloux,
Laissant à d'autres yeux cette pénible tâche,
D'une longue rigueur un moment se relâche,
Et s'occupe de soins plus pressants ou plus doux.
Mais comment retourner? que dire à mon époux?
Dois-je lui révéler ma fortune nouvelle,
Partager avec lui le sort d'une immortelle,
Ou garder pour moi seule un bien si précieux?
Alors ce qu'à mon sexe ont refusé les cieux
Est compensé sans doute; alors, et je l'espère,
Au cœur de mon époux je deviendrai plus chère.
Ève aura moins souvent besoin de son appui;
Je pourrai quelquefois marcher égale à lui,
Prétendre aux mêmes droits, et peut-être à l'empire.
Que dis-je? quels pensers un fol orgueil m'inspire!
Qui? moi désobéir! Cher époux, est-ce à moi
D'oublier un respect dont tout me fait la loi;
D'oublier mon devoir? Ah! si Dieu, notre maître,
Voyoit Ève coupable, Ève cesseroit d'être;
Et si je n'étois pas, ô regret! ô douleur!
Une autre Ève viendroit consoler ton malheur.

Under this ignorance of good and evil,
Of God or death, of law or penalty?
Here grows the cure of all, this fruit divine,
Fair to the eye, inviting to the taste,
Of virtue to make wise. What hinders then
To reach, and feed at once both body' and mind? »
So saying, her rash hand in evil hour
Forth reaching to the fruit, she pluck'd, she eat!
Earth felt the wound; and nature from her seat,
Sighing through all her works, gave signs of woe,
That all was lost. Back to the thicket slunk
The guilty serpent; and well might; for Eve,
Intent now wholly on her taste, nought else
Regarded; such delight till then, as seem'd,
In fruit she never tasted, whether true
Or fancied so, through expectation high
Of knowledge; nor was godhead from her thought.
Greedily she' ingorg'd without restraint,
And knew not eating death. Satiate at length
And heighten'd as with wine, jocund and boon,
Thus to herself she pleasingly began:
« O sovran, virtuous, precious of all trees
In paradise! of operation blest
To sapience, hitherto obscur'd, infam'd,
And thy fair fruit let hang, as to no end
Created; but henceforth my early care,
Not without song, each morning, and due praise,
Shall tend thee, and the fertile burden ease
Of thy full branches offer'd free to all;
Till, dieted by thee, I grow mature
In knowledge, as the gods, who all things know;
Though others envy what they cannot give:
For, had the gift been theirs, it had not here
Thus grown. Experience, next, to thee I owe,
Best guide; not following thee, I had remain'd
In ignorance; thou open'st wisdom's way
And giv'st access, though secret she retire.
« And I perhaps am secret: heaven is high,
High, and remote to see from thence distinct
Each thing on earth; and other care perhaps
May have diverted from continual watch
Our great forbidder, safe with all his spies
About him. But to Adam in what sort
Shall I appear? shall I to him make known
As yet my change, and give him to partake
Full happiness with me; or rather not,
But keep the odds of knowledge in my power
Without copartner? so to add what wants
In female sex, the more to draw his love,
And render me more equal; and perhaps,
A thing not undesirable, sometime
Superior; for, inferior, who is free?
This may be well: but what if God have
And death ensue! then I shall be no more!

C'en est fait, cher époux; partage avec ta femme
La joie, et, s'il en est, les peines de mon ame;
Adam est mon bonheur, Adam est tout pour moi :
Cher Adam, tous les maux me sont chers avec toi :
Absent, tu manques seul à mon ame ravie;
Oui, si je perds Adam, que je perde la vie! »
Alors, après avoir rendu grace à genoux
A cet arbre, à ces fruits qui lui semblent si doux,
Ou plutôt à celui que son cœur s'imagine
L'auteur de ces beaux fruits, de leur vertu divine,
Elle part. Son époux, impatient d'amour,
Avec empressement attendoit son retour.
Il avoit, pour orner sa belle chevelure,
Enlacé mille fleurs, doux prix de sa culture :
Sur son trône champêtre, ainsi de ses festons
La rose pare encor la reine des moissons.
Quels plaisirs se promet son ame impatiente!
Combien ils seront chers, embellis par l'attente!
Cependant, de ses maux sinistre avant-coureur,
Je ne sais quel effroi trouble en secret son cœur;
Il ne se contient plus, il marche au-devant d'elle;
Il part, prend le chemin que son cœur lui rappelle,
Ce chemin du bosquet où, la suivant des yeux,
Par un tendre regard il lui fit ses adieux.
Ève dans ce moment quittoit l'arbre funeste;
Au lieu des instruments de son labeur agreste,
O douleur! dans ses mains il voit les pommes d'or,
Et la branche où pendoit ce perfide trésor :
L'air en est embaumé. Brûlant d'impatience,
Ève hâte ses pas; et, s'excusant d'avance,
De loin son doux sourire et son tendre regard
Demandent les premiers pardon de son retard,
Puis, d'un accent plus doux qu'un ruisseau qui murmure :
« Cher époux, que te voir, dit-elle, me rassure!
Mes délais n'ont-ils pas affligé ton amour?
Ah! que le mien vers toi devançoit mon retour!
Que le temps paroît long à la tendresse absente!
Que mon ame a souffert, loin de toi languissante!
Dès ce jour, c'en est fait, je ne te quitte pas;
Je vivrai sous tes yeux, marcherai sur tes pas;
Me préserve le ciel d'abandonner encore
L'ami qui me protége, et l'époux que j'adore!
Il m'en a trop coûté. Mais apprends quel hasard,
Ou plutôt quel prodige, a causé mon retard :
Cet arbre qu'on nous peint comme fatal au monde,
Non, il n'est point du mal l'origine féconde,
Non, crois-moi; ce beau fruit, qu'on dit pernicieux,
Illumine notre ame et nous ouvre les cieux :
Le serpent l'éprouva. Soit erreur, soit audace,
Malgré l'arrêt de mort dont le ciel nous menace,
Il a goûté ce fruit : loin de subir la mort,
Ce reptile ennobli s'applaudît de son sort.
Né sans voix, sans raison, il parle; et la science
Élève son instinct à notre intelligence.
Sur la foi du succès j'ai suivi son conseil;
J'ai fait la même épreuve, et l'effet est pareil.
Mes yeux sont plus perçants, ma raison plus hardie;
Devant moi des objets la scène est agrandie,
Mon cœur est plein d'espoir, mon esprit plein de feu,
Mes pensers sont d'un ange, et mes destins d'un Dieu.
Cher époux! j'ai pour toi cherché ces avantages :
Mes plaisirs les plus doux sont ceux que tu partages.
Avec toi le bonheur a des charmes plus doux;
Et puis-je rien aimer que n'aime mon époux!
Prends cette pomme, Adam, pour toi je l'ai cueillie;
Ainsi que même attrait, que même sort nous lie :
De biens et de penchants douce conformité!
Ces destins si brillants, cette immortalité,

And Adam, wedded to another Eve,
Shall live with her enjoying, I extinct;
A death to think! confirm'd then I resolve,
Adam shall share with me in bliss or woe:
So dear I love him, that with him all deaths
I could endure, without him live no life. »
So saying, from the tree her step she turn'd;
But first low reverence done, as to the power
That dwelt within, whose presence had infus'd
Into the plant sciential sap, deriv'd
From nectar, drink of gods. Adam the while,
Waiting desirous her return, had wove
Of choicest flowers a garland, to adorn
Her tresses, and her rural labours crown;
As reapers oft are wont their harvest-queen.
Great joy he promis'd to his thoughts, and new
Solace in her return, so long delay'd:
Yet oft his heart, divine of something ill,
Misgave him : he the faltering measure felt,
And forth to meet her went, the way she took
That morn when first they parted : by the tree
Of knowledge he must pass; there he her met,
Scarce from the tree returning: in her hand
A bough of fairest fruit, that downy smil'd,
New gather'd, and ambrosial smell diffus'd.
To him she hasted; in her face excuse
Came prologue, and apology too prompt,
Which, with bland words at will, she thus address'd:
« Hast thou not wonder'd, Adam, at my stay?
Thee I have miss'd, and thought it long, depriv'd
Thy presence; agony of love till now
Not felt, nor shall be twice; for never more
Mean I to try, what rash untried I sought,
The pain of absence from thy sight. But strange
Hath been the cause, and wonderful to hear :
This tree is not, as we are told, a tree
Of danger tasted, nor to evil unknown
Opening the way, but of divine effect
To open eyes, and make them gods who taste;
And hath been tasted such; the serpent wise,
Or not restrain'd as we, or not obeying,
Hath eaten of the fruit; and is become,
Not dead, as we are threaten'd, but thenceforth
Endued with human voice and human sense
Reasoning to admiration; and with me
Persuasively hath so prevail'd, that I
Have also tasted, and have also found
The' effects to correspond; opener mine eyes,
Dim erst; dilated spirits, ampler heart,
And growing up to godhead; which for thee
Chiefly I sought, without thee can despise.
For bliss, as thou hast part, to me is bliss;
Tedious, unshar'd with thee, and odious soon.
Thou therefore also taste, that equal lot

Je les sacrifierois sans peine à ma tendresse ;
Mais enfin de mon sort je ne suis plus maîtresse ;
Mes destins sont fixés : prends, et, sans craindre rien,
Ajoute à mon bonheur, en achevant le tien. »
Ainsi, d'un air riant, son vain bonheur s'exprime ;
Mais déja dans ses traits est l'empreinte du crime ;
Déja s'est éveillé le repentir vengeur,
Et son front de la honte a connu la rougeur.
Mais que devient Adam à ce récit funeste !
De sa force mourante il cherche en vain le reste :
D'horreur, en l'écoutant, son front s'est hérissé,
Tout son corps en frissonne, et son sang s'est glacé.
Sa défaillante main laisse tomber les roses
Que pour un sort plus doux le matin vit écloses,
La couronne de myrte, et les festons fleuris
Brillants comme elle, hélas ! et comme elle flétris.
Immobile d'horreur et muet d'épouvante,
Sa langue se refuse à sa voix expirante.
Enfin elle s'échappe, et, parmi des sanglots,
Prononce en gémissant ces lamentables mots :
« O des bienfaits du ciel ineffable assemblage !
O son dernier présent et son plus bel ouvrage !
Ornement de ce monde et chef-d'œuvre des cieux !
Tout ce qui plaît au cœur, tout ce qui parle aux yeux,
Innocence, vertu, grace, beauté divine,
Tu réunissois tout : ah ! dans quelle ruine
Un matin, un instant t'a-t-il précipité !
Avec ton innocence a péri ta beauté.
Téméraire ! comment ta rebelle imprudence
A-t-elle osé de Dieu violer la défense ?
Quel esprit malfaisant, conjuré contre moi,
Chère Ève, t'a perdue, et moi-même avec toi ?
Car, quel que soit ton sort, je suis prêt à le suivre :
Je puis mourir pour toi, sans toi je ne puis vivre.
Pourrois-je me passer de tes doux entretiens,
De ces tendres regards qui répondoient aux miens ?
Ces lieux, remplis de toi, de nouveau solitaires,
Me reverront-ils seul promener mes misères ?
Ah ! quand le Tout-Puissant, pour charmer mon malheur,
Dans ma propre substance, et tout près de mon cœur,
Choisiroit une autre Ève, ô moitié de moi-même !
Peux-tu sortir d'un cœur qui te plaint et qui t'aime ?
Quels traits remplaceront tes adorables traits ?
Non, mon amour vivra, nourri par ses regrets ;
Dieu, le sang, la nature, ont formé notre chaîne ;
L'un vers l'autre à jamais leur pouvoir nous entraîne.
C'est moi qu'en t'immolant le ciel voudroit punir ;
Chère Ève ! il peut nous perdre, et non nous désunir. »
Il dit ; et toutefois il appelle à son aide
La fermeté qui sied à des maux sans remède ;
Et mêlant la tendresse à la sévérité :
« Quels effets je prévois de ta témérité !
Ton crime est grand : ces fruits dont Dieu défend l'usage,
Les convoiter des yeux, déja c'est un outrage ;
L'œil même de la faim, sans blesser l'Éternel,
Ne peut les regarder : combien plus criminel
Quiconque ose y porter, bravant leur privilége,
Sa main audacieuse et sa dent sacrilége !
Enfin il n'est plus temps, le mal est trop certain :
Rien ne peut l'empêcher, ni Dieu, ni le destin.
Mais tu ne mourras point, ma tendresse l'espère :
Ce fruit, qui menaçoit l'audace téméraire,
Peut-être est moins sacré, depuis qu'impunément
De ce reptile heureux il devint l'aliment.
De ce fruit dangereux loin d'être la victime,
Lui-même, me dis-tu, s'applaudit de son crime.

May join us equal joy, as equal love ;
Lest, thou not tasting, different degree
Disjoin us, and I then too late renounce
Deity for thee, when fate will not permit. »
Thus Eve with countenance blithe her story told ;
But in her cheek distemper flushing glow'd.
On the' other side, Adam, soon as he heard
The fatal trespass done by Eve, amaz'd,
Astonied stood and blank, while horror chill
Ran through his veins, and all his joints relax'd ;
From his slack hand the garland wreath'd for Eve
Down dropt, and all the faded roses shed :
Speechless he stood and pale, till thus at length
First to himself he inward silence broke.
« O fairest of creation, last and best
Of all God's works, creature in whom excell'd
Whatever can to sight or thought be form'd,
Holy, divine, good, amiable, or sweet !
How art thou lost ! how on a sudden lost,
Defac'd, deflower'd, and now to death devote !
Rather, how hast thou yielded to transgress
The strict forbiddance, how to violate
The sacred fruit forbidd'n ? some cursed fraud
Of enemy' hath beguil'd thee, yet unknown,
And me with thee hath ruin'd ; for with thee
Certain my resolution is to die :
How can I live without thee ! how forego
Thy sweet converse, and love so dearly join'd,
To live again in these wild woods forlorn !
Should God create another Eve, and I
Another rib afford, yet loss of thee
Would never from my heart : no, no ! I feel
The link of nature draw me : flesh of flesh,
Bone of my bone thou art, and from thy state
Mine never shall be parted, bliss or woe. »
So having said, as one from sad dismay
Recomforted, and after thoughts disturb'd
Submitting to what seem'd remediless,
Thus in calm mood his words to Eve he turn'd.
« Bold deed thou hast presum'd, adventurous Eve,
And peril great provok'd, who thus hast dar'd,
Had it been only coveting to eye
That sacred fruit, sacred to abstinence,
Much more to taste it under ban to touch
But past who can recal, or done undo ?
Not God omnipotent, nor fate ; yet so
Perhaps thou shalt not die, perhaps the fact
Is not so heinous now, foretasted fruit,
Profaned first by the serpent, by him first
Made common and unhallow'd, ere our taste,
Nor yet on him found deadly : he yet lives ;
Lives, as thou saidst, and gains to live, as man,
Higher degree of life ; inducement strong
To us, as likely tasting to attain
Proportional ascent ; which cannot be
But to be gods, or angels, demi-gods.

D'ailleurs puis-je penser que ce Dieu tout-puissant
Qui nous a faits les rois de ce monde naissant,
Tout-à-coup au néant rende son propre ouvrage,
Détruise l'univers, et l'homme son image ?
De créer, de détruire, il se feroit un jeu !
Détruire est d'un démon, et créer est d'un Dieu.
Le voilà donc ce Dieu, disoit le noir abîme :
L'ange perit, et l'homme à son tour est victime !
Qu'épargnera-t-il donc ? Quoi qu'il puisse arriver,
Adam veut avec toi périr, ou se sauver :
Ta faute doit me perdre, ou rester impunie.
Ma fortune à la tienne est pour jamais unie :
Nos êtres ne sont qu'un ; oui, chère Ève, je croi
M'attacher à moi-même en m'attachant à toi ;
Ton corps naquit du mien, ton ame de la mienne :
Ta mort sera ma mort, et ma vie est la tienne. »
« O modèle d'amour ! prodige d'amitié !
Répond d'un air touchant sa coupable moitié,
Comment puis-je payer ce dévouement sublime ?
Puis-je égaler jamais cet effort magnanime ?
Ton être est trop parfait; et moi, tu t'en souvien,
La gloire de mon sexe est d'être né du tien.
Mais, ô mon doux appui ! qu'il m'est doux de t'entendre
M'exprimer cet amour, ce dévouement si tendre;
M'assurer, me prouver que nos cœurs ne sont qu'un ;
Que communs sont nos maux, notre bonheur commun ;
Que mon crime est le tien, si ce fruit délectable,
Quand j'y portai la main, put me rendre coupable !
Mais quoi ! comment le bien peut-il naître du mal ?
N'est-ce pas à ce fruit, que l'on dit si fatal,
Que je dois ces garants d'un amour qui m'enchante,
Et dont j'aurois perdu l'expression touchante ?
Mais daigne m'écouter : si cet arrêt de mort
Nous menace en effet, ah ! permets que mon sort
Se sépare du tien; si j'ai commis un crime,
Dois-je t'offrir au ciel pour seconde victime ?
Que son courroux sur moi retombe tout entier.
Cher époux ! à mes maux dois-je t'associer,
Lorsque de mes malheurs ta grande ame jalouse
Sur le bord de l'abîme embrasse ton épouse;
Lorsque je te dois tout, et qu'en ce même jour
Ton cœur m'a prodigué tant de marques d'amour ?
Que dis-je, cher époux ? bien loin d'être mortelle,
Je sens en moi, je sens une force nouvelle :
Mes yeux se sont ouverts, mon cœur est exalté ;
Un torrent de plaisirs, une mer de clarté
D'un bonheur inconnu m'inonde tout entière.
A ces biens, dont ta femme a joui la première,
Participe à ton tour : jouis; et loin de toi
Écarte de la mort le chimérique effroi. »
Elle dit, et se tait; mais, sûre de ses charmes,
L'embrasse doucement, laisse échapper des larmes,
Des larmes de plaisir, s'applaudissant tout bas
D'un amour qui pour elle affronte le trépas,
Affronte Dieu lui-même : alors l'enchanteresse,
Comme le digne prix d'une indigne foiblesse,
Lui présente ce fruit, ce fruit séditieux,
Qui le séduit bien moins qu'un regard de ses yeux.
Il le prend, le dévore ; et l'amour d'une femme
Triomphe du remords, et subjugue son ame.

Nor can I think that God, Creator wise,
Though threatening, will in earnest so destroy
Us his prime creatures, dignified so high,
Set over all his works; which in our fall,
For us created, needs with us must fail,
Dependent made; so God shall uncreate,
Be frustrate, do, undo, and labour lose;
Not well conceiv'd of God, who, though his power
Creation could repeat, yet would be loth
Us to abolish, lest the adversary
Triumph, and say; Fickle their state whom God
Most favours; who can please him long? me first
He ruin'd, now mankind: whom will he next? —
Matter of scorn, not to be given the foe.
However I with thee have fix'd my lot,
Certain to undergo like doom: if death
Consort with thee, death is to me as life;
So forcible within my heart I feel
The bond of nature draw me to my own;
My own in thee, for what thou art is mine;
Our state cannot be sever'd; we are one,
One flesh : to lose thee were to lose myself. »
So Adam; and thus Eve to him replied :
« O glorious trial of exceeding love,
Illustrious evidence, example high!
Engaging me to emulate; but, short
Of thy perfection, how shall I attain,
Adam? from whose dear side I boast me sprung,
And gladly of our union hear thee speak,
One heart, one soul in both; whereof good proof
This day affords, declaring thee resolv'd,
Rather than death, or aught than death more dread,
Shall separate us, link'd in love so dear,
To undergo with me one guilt, one crime,
If any be, of tasting this fair fruit;
Whose virtue (for of good still good proceeds,
Direct, or by occasion,) hath presented
This happy trial of thy love, which else
So eminently never had been known.
Were it I thought death menac'd would ensue
This my attempt, I would sustain alone
The worst, and not persuade thee; rather die
Deserted, than oblige thee with a fact
Pernicious to thy peace; chiefly, assur'd
Remarkably so late of thy so true,
So faithful, love unequall'd : but I feel
Far otherwise the' event; not death, but life
Augmented, open'd eyes, new hopes, new joys,
Taste so divine, that what of sweet before
Hath touch'd my sense, flat seems to this, and harsh.
On my experience, Adam, freely taste,
And fear of death deliver to the winds. »
So saying, she embrac'd him, and for joy
Tenderly wept; much won, that he his love
Had so ennobled, as of choice to' incur
Divine displeasure for her sake, or death.
In recompense (for such compliance bad
Such recompense best merits), from the bough
She gave him of that fair enticing fruit
With liberal hand : he scrupled not to eat,
Against his better knowledge; not deceiv'd,
But fondly overcome with female charm.

Derechef à ce coup la nature a gémi;
Jusqu'en ses fondements la terre en a frémi;
Au tonnerre en éclats les deux pôles répondent;
L'horizon s'est voilé, le jour fuit, les vents grondent;
Et sur ce jour fatal qui comble leurs malheurs,
Le ciel même attendri répandit quelques pleurs.
Et toutefois Adam, que sa femme encourage,
Prolonge son festin, redouble son outrage:
Le délire et l'orgueil enivrent leurs esprits;
Ils jettent sur la terre un regard de mépris;
Et pour voler aux cieux par des routes nouvelles,
Déja leur fol orgueil croit déployer des ailes:
Les cieux! ah! leurs plaisirs ne sont plus faits pour eux;
Leur saint amour n'est plus qu'un délire honteux.
Adam fixe sur elle un regard immodeste,
Et ses yeux ont perdu leur pureté céleste:
Ses caresses sans frein affligent la pudeur;
Et, dans l'emportement de sa brutale ardeur,
Adam, déja si loin de l'heureuse innocence,
Du plaisir, en ces mots, enhardit la licence:
« Que ne te dois-je pas, chère épouse! jamais
Un fruit si ravissant n'a flatté mon palais.
Pourquoi de notre goût l'ignorante paresse
A-t-elle de ces fruits connu si tard l'ivresse?
Mais des plaisirs plus doux sollicitent mes sens:
Chère épouse, jamais tes attraits innocents,
Avant ce fruit divin, n'ont tant charmé mon ame;
Tu lui dois tes appas, et je lui dois ma flamme:
Jamais rien de si beau n'a paru devant moi;
Je le sens aux transports que j'éprouve pour toi. »
Alors d'un œil où brille une gaîté folâtre,
Provoquant la beauté que son cœur idolâtre,
Il lui lance un regard précurseur du plaisir;
L'amour a reconnu le signal du desir.
A sa douce demande elle n'est point rebelle,
Son sourire répond au regard qui l'appelle;
Adam saisit sa main, sous un toit d'arbrisseaux
Dont les rameaux fleuris se voûtent en berceaux,
Oubliant cette adroite et molle résistance
Qu'oppose aux doux ébats la pudeur qui balance,
Ève suit son époux; sur leurs pas mille fleurs,
Diverses de parfums, de formes, de couleurs,
L'iris, la violette, et la sombre hyacinthe,
De l'alcove amoureuse ont tapissé l'enceinte;
La rose exhale autour son baume le plus pur:
Leur couche brilloit d'or, et de pourpre et d'azur;
Et sous eux la pelouse, et plus molle et plus douce,
En lit voluptueux avoit enflé sa mousse.
Enfin aux voluptés succède le sommeil,
Sommeil affreux, suivi du plus affreux réveil!
Le fruit, qui de leur vie empoisonnoit la source,
De leur sang embrasé précipitant la course,
Fascine leurs esprits de prestiges trompeurs.
Le jour luit à leurs yeux; des fantômes vengeurs,
A leurs sens éperdus, à leur ame tremblante,
Le réveil offre encor l'image menaçante.
Ils se lèvent: saisis d'un long étonnement,
Tous les deux interdits se fixent tristement.
Où sont leur innocence et leur vertu première?
L'un et l'autre maudit la fatale lumière
Qui luit pour son malheur à ses yeux éblouis:
Repos, graces, beauté, se sont évanouis.

Earth trembled from her entrails, as again
In pangs; and nature gave a second groan;
Sky lour'd; and, muttering thunder, some sad drops
Wept at completing of the mortal sin
Original: while Adam took no thought,
Eating his fill; nor Eve to iterate
Her former trespass fear'd, the more to soothe
Him with her loved society; that now,
As with new wine intoxicated both,
They swim in mirth, and fancy that they feel
Divinity within them breeding wings
Wherewith to scorn the earth: but that false fruit
Far other operation first display'd,
Carnal desire inflaming; he on Eve
Began to cast lascivious eyes; she him
As wantonly repaid; in lust they burn:
Till Adam thus 'gan Eve to dalliance move:
« Eve, now I see thou art exact of taste,
And elegant, of sapience no small part;
Since to each meaning savour we apply,
And palate call judicious; I the praise
Yield thee, so well this day thou hast purvey'd.
Much pleasure we have lost, while we abstain'd
From this delightful fruit, nor known till now
True relish, tasting: if such pleasure be
In things to us forbidd'n, it might be wish'd,
For this one tree had been forbidden ten.
But come, so well refresh'd, now let us play,
As meet is, after such delicious fare;
For never did thy beauty, since the day
I saw thee first and wedded thee, adorn'd
With all perfections, so inflame my sense
With ardour to enjoy thee: fairer now
Than ever; bounty of this virtuous tree! »
So said he, and forebore not glance or toy
Of amorous intent; well understood
Of Eve, whose eye darted contagious fire.
Her hand he seiz'd; and to a shady bank,
Thick over-head with verdant roof imbower'd
He led her, nothing loth; flowers were the couch,
Pansies, and violets, and asphodel,
And hyacinth; earth's freshest softest lap,
There they their fill of love and love's disport
Took largely, of their mutual guilt the seal,
The solace of their sin;
Till dewy sleep
Oppress'd them, wearied with their amorous play.
Soon as the force of that fallacious fruit,
That with exhilarating vapour bland
About their spirits had play'd, and inmost powers
Made err, was now exhal'd; and grosser sleep,
Bred of unkindly fumes, with conscious dreams
Incumber'd, now had left them; up they rose
As from unrest; and, each the other viewing,
Soon found their eyes how open'd, as their minds
How darken'd: Innocence, that as a veil
Had shadow'd them from knowing ill, was gone;
Just confidence, and native righteousness,
And honour, from about them, naked left
To guilty shame; he cover'd, but his robe

Qu'êtes-vous devenue, heureuse confiance
Que donne des vertus la douce conscience?
Avec elle a péri cette simplicité
Qui d'un voile si pur paroit leur nudité;
La honte est arrivée, et la pudeur bannie.
Dépouillés de l'honneur, couverts d'ignominie,
Leur honte reste nue; à leurs coupables yeux,
Bientôt tous deux voudront cacher ses traits hideux.
Ainsi, de la vertu dépouillé par le crime,
Privé de l'innocence et de sa propre estime,
Long-temps muet d'effroi, le couple infortuné
Va, baissant vers la terre un regard consterné.
Adam lui-même, Adam, non moins effrayé qu'Ève,
D'un long abattement toutefois se relève,
Et d'un ton douloureux laisse échapper ces mots:
« Maudit soit le serpent, auteur de tous nos maux!
J'ignore quel étrange et triste phénomène
A ce reptile impur prêta la voix humaine:
Mais ce qu'il a prédit, hélas! est trop certain:
Il est trop vrai que l'homme a changé de destin.
O du bien et du mal connaissance funeste,
C'est le bien qui nous fuit, et le mal qui nous reste!
Oui, pour notre malheur, nos yeux se sont ouverts:
Un nouveau jour nous luit, mais pour voir nos revers;
Pour nous voir dépouillés de bonheur, d'innocence,
Des célestes vertus, de la douce espérance.
C'étoient là nos trésors, notre digne ornement,
Qu'a souillés de l'orgueil le fol égarement:
Les desirs effrontés, l'ardeur luxurieuse,
Ont gravé sur nos fronts leur empreinte hideuse,
La honte enfin, la honte ajoute à ces fléaux,
Et ferme, en rougissant, la marche de nos maux.
Oh! comment pouvons-nous, couverts de cette fange,
Nous montrer devant Dieu, paroître aux yeux d'un ange?
Ils sont perdus pour nous ces entretiens charmants
Qui portoient dans nos cœurs de saints ravissements;
Comment pourroit encor ma débile paupière,
De ces hôtes du ciel soutenir la lumière?
Leur gloire accableroit mes yeux épouvantés.
N'est-il point de déserts, de bois infréquentés,
Des antres ténébreux, et des cavernes sombres,
Qui puissent me prêter d'impénétrables ombres?
Dans l'éternelle horreur de leur profonde nuit,
J'irai, je cacherai la honte qui me suit.
Sur moi, cèdres touffus, redoublez vos ombrages;
Forêts, recevez-moi sous vos abris sauvages;
Que je puisse à jamais, dans leur muet effroi,
Me cacher au soleil, et, s'il se peut, à moi!
Cherchons un arbre, au moins, dont le large feuillage
De nos corps dégradés puisse voiler l'outrage;
Et que du moins la honte aux regards indiscrets
N'aille point de nos maux dévoiler les secrets. »
Alors vers la forêt tous deux prennent leur route:
Parmi les plants nombreux qui composent sa voûte,
Le figuier, avant tous, s'en vient frapper leurs yeux;
Non ce figuier chargé de fruits délicieux,
Qui distille un doux suc à nos lèvres arides,
Mais celui qui, connu des peuples Gangarides,
Étend ses longs rameaux, dont les bras inclinés,
Autour du tronc natal ensemble enracinés,
Remontant vers les cieux en vertes colonnades,
S'enlacent en berceaux, se courbent en arcades;
Et, déployant dans l'air leur dôme ténébreux,
Composent à leur père un cortége nombreux:
Des chansons du berger leur voûte au loin résonne;
Là, paisible, en goûtant le frais qui l'environne,
A la faveur des jours que laissent leurs rameaux,
Tranquille, il voit bondir et paître ses troupeaux.

Uncover'd more. So rose the Danite strong,
Herculean Samson, from the harlot-lap
Of Philistean Dalilah, and wak'd
Shorn of his strength.
They destitute and bare
Of all their virtue; silent, and in face
Confounded, long they sat, as stricken mute:
Till Adam, though not less than Eve abash'd,
At length gave utterance to these words constrain'd.
« O Eve, in evil hour thou didst give ear
To that false worm, of whomsoever taught
To counterfeit man's voice; true in our fall,
False in our promis'd rising; since our eyes
Open'd we find indeed, and find we know
Both good and evil; good lost, and evil got;
Bad fruit of knowledge, if this be to know;
Which leaves us naked thus, of honour void,
Of innocence, of faith, of purity,
Our wonted ornaments now soil'd and stain'd,
And in our faces evident the signs
Of foul concupiscence; whence evil store;
Even shame, the last of evils; of the first
Be sure then. How shall I behold the face
Henceforth of God or angel, erst with joy
And rapture so' oft beheld? those heavenly shapes
Will dazzle now this earthly with their blaze
Insufferably bright. O! might I here
In solitude live savage; in some glade
Obscur'd, where highest woods, impenetrable
To star or sun-light, spread their umbrage broad
And brown as evening: cover me, ye pines!
Ye cedars, with innumerable boughs
Hide me, where I may never see them more!—
But let us now, as in bad plight, devise
What best may for the present serve to hide
The parts of each from other, that seem most
To shame obnoxious, and unseemliest seen;
Some tree, whose broad smooth leaves together sew'd
And girded on our loins, may cover round
Those middle parts; that this new comer, shame,
There sit not, and reproach us as unclean. »
So counsell'd he, and both together went
Into the thickest wood; there soon they chose
The fig-tree; not that kind for fruit renown'd,
But such as at this day, to Indians known,
In Malabar or Deccan spreads her arms
Branching so broad and long, that in the ground
The bended twigs take root, and daughters grow
About the mother tree, a pillar'd shade
High over-arch'd, and echoing walks between:
There oft the Indian herdsman, shunning heat,
Shelters in cool, and tends his pasturing herds
At loop-holes cut through thickest shade.
Those leaves

Ce feuillage pour eux se transforme en ceintures;
Heureux, si de leur ame il cachoit les souillures!
Hélas! ils ont perdu ces voiles précieux
Dont l'honneur, la vertu, les paroient à leurs yeux.
Telle des Indiens la peuplade alarmée,
Renouant autour d'eux leur ceinture emplumée,
A l'aspect de Colomb fuyoit dans les déserts,
Dans le creux des rochers, sur la rive des mers;
Tels, tous deux en tissus assemblent le feuillage.
Mais de leur déshonneur qui peut voiler l'image?
Fatigués, sur la terre ils se jettent tous deux;
Là, des torrents de pleurs s'échappent de leurs yeux:
Ils gémissent; l'orage éclate sur leur tête.
Mais rien, rien de leur cœur n'égale la tempête:
Des vives passions le souffle impétueux
Soulève dans leur sein ses flots tumultueux:
Le chagrin, le soupçon, la sombre défiance,
Des plaisirs déréglés la folle intempérance,
La haine, la fureur, s'emparent à jamais
De ces cœurs, autrefois l'asile de la paix.
La raison leur dictoit ses règles souveraines:
Les desirs effrénés ont secoué les rênes;
Et, de leur reine auguste usurpant tous les droits,
D'esclaves qu'ils étoient, sont devenus ses rois.
Alors Adam, non plus celui dont les tendresses
A sa douce moitié prodiguoient les caresses,
Mais Adam criminel, mais Adam condamné,
Lui reproche, en ces mots, son sort infortuné:
« O femme! à mes conseils, à mes vœux infidèle
Pourquoi m'as-tu quitté? Si ton desir rebelle
Ne t'avoit point soustraite aux yeux de ton époux,
Nous jouirions encor du destin le plus doux.
Qui brave le péril souvent s'y précipite;
L'insensé le provoque, et le sage l'évite.
La foi, sans t'exposer, t'ordonnoit d'obéir;
Et vouloir l'éprouver, c'est déja la trahir. »
« Pourquoi me reprocher, répond Ève en colère,
De l'erreur d'un moment le crime involontaire,
Que la femme peut-être eût commis près de toi,
Que mon époux peut-être eût commis près de moi?
Le séducteur, de moi n'avoit point à se plaindre;
Ne pouvant me haïr, ai-je eu lieu de le craindre?
Dieu me créa-t-il donc pour la captivité?
Devois-je donc toujours rester à ton côté?
Et, n'osant me mouvoir qu'au gré de ton envie,
Sur tes moindres desirs régler toujours ma vie?
Si j'ai prévariqué, la faute en est à toi;
N'étois-je pas ta femme, et soumise à ta loi?
Tu prévis le danger; pourquoi donc ta prudence
M'a-t-elle abandonnée à mon imprévoyance?
Hélas! sans ta foiblesse et ta facilité,
Mon devoir t'assuroit de ma docilité;
Et tous les deux encor, sans ta molle indulgence,
Ainsi que le bonheur, nous aurions l'innocence. »
Ces reproches amers irritent son époux,
Pour la première fois enflammé de courroux:
« Auteur de ma ruine, hélas! et de la tienne,
Voilà donc ta tendresse, et le prix de la mienne!
Précipité par toi dans l'excès du malheur,
Dans tes embrassements j'oubliois ma douleur;
De ta coupable erreur innocente victime,
J'ai voulu, tu le sais, te suivre dans l'abîme.

They gather'd, broad as Amazonian targe;
And, with what skill they had, together sew'd,
To gird their waist; vain covering, if to hide
Their guilt and dreaded shame! O, how unlike
To that first naked glory! such of late
Columbus found the' American, so girt
With feather'd cincture; naked else, and wild
Among the trees on isles and woody shores.
Thus fenc'd, and, as they thought, their shame in part
Cover'd, but not at rest or ease of mind,
They sat them down to weep; nor only tears
Rain'd at their eyes, but high winds worse within
Began to rise, high passions, anger, hate,
Mistrust, suspicion, discord; and shook sore
Their inward state of mind, calm region once
And full of peace, now tost and turbulent:
For understanding rul'd not, and the will
Heard not her lore; both in subjection now
To sensual appetite, who from beneath
Usurping over sovran reason claim'd
Superior sway.
From thus distemper'd breast,
Adam, estrang'd in look and alter'd style,
Speech intermitted thus to Eve renew'd:
« Would thou hadst hearken'd to my words, and staid
With me, as I besought thee, when that strange
Desire of wandering, this unhappy morn,
I know not whence possess'd thee; we had then
Remain'd still happy; not, as now, despoil'd
Of all our good; sham'd, naked, miserable!
Let none henceforth seek needless cause to' approve
The faith they owe; when earnestly they seek
Such proof, conclude, they then begin to fail. »
To whom, soon mov'd with touch of blame, thus Eve:
« What words have pass'd thy lips, Adam severe!
Imput'st thou that to my default, or will
Of wandering, as thou call'st it, which who knows
But might as ill have happen'd thou being by,
Or to thyself perhaps? hadst thou been there,
Or here the attempt, thou couldst not have discern'd
Fraud in the serpent, speaking as he spake;
No ground of enmity between us known,
Why he should mean me ill, or seek to harm.
Was I to' have never parted from thy side?
As good have grown there still a lifeless rib.
Being as I am, why didst not thou, the head,
Command me absolutely not to go,
Going into such danger, as thou saidst?
Too facile then, thou didst not much gainsay;
Nay, didst permit, approve, and fair dismiss.
Hadst thou been firm and fix'd in thy dissent,
Neither had I transgressed, nor thou with me. »
To whom, then first incens'd, Adam replied:
« Is this the love, is this the recompense
Of mine to thee, ungrateful Eve! express'd
Immutable, when thou wert lost, not I;
Who might have liv'd and joy'd immortal bliss,
Yet willingly chose rather death with thee?
And am I now upbraided as the cause
Of thy transgressing? not enough severe,

Ne te souvient-il plus qu'il n'a tenu qu'à moi
D'être heureux, immortel, sans me perdre avec toi ?
Mais j'ai bravé la mort, la vengeance divine ;
Et tu viens maintenant m'imputer ta ruine !
J'ai dû me prévaloir de mon autorité !
Mais l'amour connoît-il tant de sévérité ?
Si j'ai peu fait pour toi, que pouvois-je plus faire ?
Ne te donnai-je pas un conseil salutaire ?
Ne t'ai-je pas prédit, annoncé, répété
Le piége où t'exposoit ton indocilité ?
Eh quoi ! falloit-il donc user de violence ?
Mais, sans la liberté, que vaut l'obéissance ?
Le ciel t'avoit fait libre : à qui t'en prendras-tu,
Qu'à la témérité de ta fausse vertu ?
D'affronter le péril tu te fis une gloire ;
Tu crus que le combat seroit une victoire :
Tu te trompois, hélas ! et moi je m'égarois :
Pour autant de vertus je prenois tes attraits ;
J'ai cru que, signalant ta noble résistance,
Tu me rapporterois le prix de ta constance :
Si c'est un crime, hélas ! c'est l'amour qui l'a fait.
Et tu viens m'accuser de ton propre forfait !
Sexe ingrat ! malheureux celui dont le délire
De sa foible raison t'abandonne l'empire !
Ton aveugle desir ne connoît plus de frein ;
Et si le sort résiste à ton caprice vain,
On te voit le premier blâmer notre foiblesse,
Et d'un époux facile accuser la tendresse. »
Ainsi, par leurs débats, leurs cœurs étoient aigris ;
Et déja de leur crime ils reçoivent le prix.

LIVRE X.

Aussitôt que les anges ont connu la désobéissance de l'homme, ils abandonnent le paradis, et remontent au ciel pour justifier leur vigilance. Le fils de Dieu, envoyé pour juger les coupables, descend, prononce le jugement, et, touché de compassion, il les habille tous deux, et remonte. Le Péché et la Mort, assis jusque-là aux portes de l'enfer, sentant par une sympathie merveilleuse le succès de Satan dans ce nouveau monde, et le crime de ceux qui l'habitent, prennent la résolution de ne pas rester davantage aux enfers, mais de se transporter vers la demeure de l'homme pour trouver Satan. Ils font une communication de l'enfer à ce monde, et construisent un pont à travers le chaos, en suivant la route que Satan avoit d'abord tenue ; ensuite se préparant à descendre sur la terre, ils le rencontrent qui revenoit tout fier de ses succès. Leur congratulation mutuelle. Satan arrive à Pandémonium ; il raconte avec vanité, dans une pleine assemblée, la victoire qu'il a remportée sur l'homme. Au lieu des applaudissements qu'il comptoit recevoir, il entend un sifflement général. Les anges des ténèbres sont changés tout-à-coup en serpents : ils rampent tous, suivant le jugement prononcé dans le paradis. Un bois de la même nature que l'arbre défendu s'élève auprès d'eux. Ils montent avidement pour prendre du fruit, et mâchent de la poussière et des cendres amères. Progrès rapides du Péché et de la Mort. Dieu prédit que son fils les détruira un jour tous deux ; il commande à ses anges de faire diverses altérations dans les cieux et parmi les éléments. Adam, s'apercevant de plus en plus du changement de son état, pleure amèrement, et repousse Ève, qui met tout en usage pour le consoler. Elle redouble ses efforts, et l'apaise enfin : elle songe à détourner la malédiction qui devoit tomber sur leur postérité, et propose à Adam des moyens violents qu'il n'approuve point. Il conçoit de meilleures espérances ; il lui rappelle la promesse qui leur a été faite que sa race tirera vengeance du serpent ; et il l'exhorte à se joindre à lui pour apaiser, par la pénitence et par les prières, la Divinité offensée.

Satan étoit vainqueur : sa trame criminelle,
Ève par lui trompée, Adam séduit par elle,
L'Éternel a tout su ; car comment échapper
A ce regard perçant que rien ne peut tromper ?
Bon, mais juste, il permit qu'à l'homme qu'il protége,

It seems, in thy restraint : what could I more ?
I warn'd thee, I admonish'd thee, foretold
The danger, and the lurking enemy
That lay in wait ; beyond this, had been force ;
And force upon free will hath here no place.
But confidence then bore thee on, secure
Either to meet no danger, or to find
Matter of glorious trial ; and perhaps
I also err'd, in overmuch admiring
What seem'd in thee so perfect, that I thought
No evil durst attempt thee ; but I rue
That error now, which is become my crime,
And thou the' accuser. Thus it shall befal
Him, who, to worth in woman overtrusting,
Lets her will rule : restraint she will not brook,
And, left to' herself, if evil thence ensue,
She first his weak indulgence will accuse. »
Thus they in mutual accusation spent
The fruitless hours, but neither self-condemning ;
And of their vain contest appear'd no end.

BOOK X.

Man's transgression known, the guardian-angels forsake paradise, and return up to heaven to approve their vigilance, and are approved ; God declaring that the entrance of Satan could not be by them prevented. He sends his Son to judge the transgressors ; who descends and gives sentence accordingly ; then in pity clothes them both, and reascends. Sin and Death, sitting till then at the gates of hell, by wondrous sympathy feeling the success of Satan in this new world, and the sin by man there committed, resolve to sit no longer confined in hell, but to follow Satan, their sire, up to the place of man : to make the way easier from hell to this world to and fro, they pave a broad highway or bridge over chaos, according to the track that Satan first made ; then, preparing for earth, they meet him, proud of his success, returning to hell : their mutual gratulation. Satan arrives at Pandemonium ; in full assembly relates, with boasting, his success against man ; instead of applause, is entertained with a general hiss by all his audience, transformed with himself also suddenly into serpents, according to his doom given in paradise ; then, deluded with a show of the forbidden tree springing up before them, they, greedily reaching to take of the fruit, chew dust and bitter ashes. The proceedings of Sin and Death ; God foretels the final victory of his Son over them, and the renewing of all things ; but, for the present, commands his angels to make several alterations in the heavens and elements. Adam, more and more perceiving his fallen condition, heavily bewails, rejects the condolement of Eve ; she persists, and at length appeases him : then, to evade the curse likely to fall on their offspring, proposes to Adam violent ways, which he approves not ; but, conceiving better hope, puts her in mind of the late promise made them, that her seed should be revenged on the serpent ; and exhorts her with him to seek peace of the offended Deity, by repentance and supplication.

Meanwhile the heinous and despiteful act
Of Satan, done in paradise ; and how
He, in the serpent, had perverted Eve,
Her husband she, to taste the fatal fruit,

Pour éprouver sa foi, Satan tendit un piége.
Armé par la sagesse, et maître de son cœur,
L'homme de ce combat pouvoit sortir vainqueur,
Éviter le danger, et repousser l'atteinte
Ou de la force ouverte ou d'une amitié feinte.
Dieu même avoit parlé; Dieu de ce fruit mortel
Leur avoit interdit l'usage criminel :
Complices tous les deux, tous les deux sont victimes
D'un crime qui doit seul enfanter tous les crimes :
Rien ne peut les sauver. Alors du triste Éden
Les milices du ciel désertent le jardin;
Amis zélés de l'homme, et muets de tristesse,
Ils quittent pour les cieux l'objet de leur tendresse;
Ils ne conçoivent pas quel art insidieux
A pu cacher Satan et son piége à leurs yeux.
Ils arrivent : déja, dans la cour immortelle,
Les avoit précédés la fatale nouvelle.
Les anges des humains déploroient le malheur.
Mais leurs traits ne sont point flétris par la douleur,
Et, dans les saints plaisirs où leur ame se noie,
A travers la pitié laissent briller la joie :
Tous, brûlant de savoir comme l'homme a péri,
Accourent s'informer de ce couple chéri.
Mais un soin plus pressant au maître du tonnerre
Conduit les purs esprits députés sur la terre :
Ils partent, et, brûlant de lui prouver leur foi,
Courent se prosterner au trône de leur roi.
De la profonde nuit que la flamme environne,
En ces mots foudroyants tout-à-coup sa voix tonne :
« Chérubins, séraphins, que vos cœurs généreux
Soient affligés pour l'homme, et non pas malheureux.
L'homme est tombé; mais vous, bannissez la tristesse :
Son sort peut-il des cieux exiler l'alégresse ?
Le jour même où Satan s'échappa des enfers,
Des fragiles humains j'ai prédit les revers :
Qu'ils ne se plaignent point; l'homme fut créé libre;
Lui seul de la raison a rompu l'équilibre.
Ils ont cru, quand sur eux j'ai suspendu mes coups,
Pouvoir impunément rire de mon courroux;
Mais, si la terre a vu ma clémence outragée,
Ma justice, du moins, en reviendra vengée.
Pars; c'est à toi, mon fils, de soutenir tes droits :
L'air, la terre et l'enfer reconnoissent tes lois.
Pourtant que la pitié dirige la justice :
Pars; que l'homme à ce choix connoisse un Dieu propice.
Entre le monde et moi, divin médiateur,
Mon fils est sa rançon, il est son rédempteur.
C'est à toi d'infliger et d'adoucir la peine :
Que l'amour dans ton cœur adoucisse la haine! »
A ces mots, vers sa droite où le Verbe est assis,
Le père tout entier s'imprime dans son fils;
Et le fils, tout brillant des splendeurs qu'il partage,
Du pouvoir paternel est l'éclatante image.
« O mon père, dit-il avec un front serein,
Commandez, j'obéis : qu'ainsi mon souverain
Daigne m'associer à sa gloire éternelle.

Was known in heaven; for what can 'scape the eye
Of God all-seeing, or deceive his heart
Omniscient? who, in all things wise and just,
Hinder'd not Satan to attempt the mind
Of man, with strength entire, and free will arm'd
Complete to have discover'd and repuls'd
Whatever wiles of foe or seeming friend.
For still they knew, and ought to' have still remember'd
The high injunction, not to taste that fruit,
Whoever tempted; which they not obeying,
Incurr'd (what could they less?) the penalty;
And, manifold in sin, deserv'd to fall.
Up into heaven from paradise in haste
The' angelic guards ascended, mute, and sad,
For man; for of his state by this they knew,
Much wondering how the subtle fiend had stol'n
Entrance unseen. Soon as the' unwelcome news
From earth arriv'd at heaven-gate, displeas'd
All were who heard, dim sadness did not spare
That time celestial visages, yet, mix'd
With pity, violated not their bliss.
About the new-arriv'd, in multitudes
The' ethereal people ran, to hear and know
How all befel: they towards the throne supreme,
Accountable, made haste, to make appear,
With righteous plea, their utmost vigilance,
And easily approv'd; when the Most High
Eternal Father, from his secret cloud
Amidst, in thunder utter'd thus his voice:
«Assembled angels, and ye powers return'd
From unsuccessful charge; be not dismay'd,
Nor troubled at these tidings from the earth,
Which your sincerest care could not prevent;
Foretold so lately what would come to pass,
When first this tempter cross'd the gulf from hell.
I told ye then, he should prevail, and speed
On his bad errand; man should be seduc'd,
And flatter'd out of all, believing lies
Against his Maker; no decree of mine
Concurring to necessitate his fall,
Or touch with lightest moment of impulse
His free will, to her own inclining left
In even scale. But fall'n he is; and now
What rests, but that the mortal sentence pass
On his transgression, death denounc'd that day?
Which he presumes already vain and void,
Because not yet inflicted, as he fear'd,
By some immediate stroke; but soon shall find
Forbearance no acquittance, ere day end.
Justice shall not return as bounty scorn'd.
But whom send I to judge them? whom but thee,
Vicegerent Son? to thee I have transferr'd
All judgment, whether in heaven, or earth, or hell.
Easy it may be seen that I intend
Mercy colleague with justice, sending thee
Man's friend, his mediator, his design'd
Both ransom and redeemer voluntary,
And destin'd man himself to judge man fall'n. »
So spake the Father; and, unfolding bright
Toward the right hand his glory, on the Son
Blaz'd forth unclouded Deity: he full
Resplendent all his Father manifest
Express'd, and thus divinely answer'd mild :
« Father Eternal, thine is to decree;
Mine, both in heaven and earth, to do thy will
Supreme; that thou in me, thy Son belov'd,

Je pars, je vais juger leur race criminelle :
Mais, j'en ai fait serment, quand l'âge dans son cours
Aux temps prédestinés aura conduit les jours,
Moi seul de leurs forfaits je dois porter la peine.
Réparateur divin de la nature humaine,
J'en ai fait la promesse et ne m'en repens pas,
Holocauste sacré, j'arrêterai ton bras.
Permets à la pitié d'attendrir la justice;
Que la miséricorde à l'équité s'unisse;
Que la vengeance marche à côté du pardon,
Et fasse un jour bénir et redouter ton nom.
L'homme à jamais en moi doit trouver son refuge;
Mais, loin du tribunal où je serai son juge,
Seul j'interrogerai ce couple malheureux.
Quant à l'instigateur de ce crime odieux,
Sa honte le trahit et sa fuite l'accuse :
Qu'il tremble, le serpent lui-même est sans excuse. »
  Il dit; et du séjour de la Divinité,
Où, rayonnant de gloire et d'immortalité,
Il siége sur son trône à côté de son père,
En monarque indulgent plus qu'en juge sévère,
Il part. Trônes, vertus, princes et potentats,
Jusqu'aux confins du ciel prêts à suivre ses pas,
Rangent autour de lui leurs brillantes cohortes.
Déja de l'empyrée ils ont touché les portes,
D'où se montre d'Éden l'aspect délicieux.
Là, sans suite et sans cour, de la hauteur des cieux
Il s'élance, des airs fend l'océan liquide;
La lumière est moins prompte et le temps moins rapide.
  Le soleil moins ardent penchoit vers son déclin;
Les folâtres zéphyrs, errants dans le jardin,
Glissoient d'une aile agile, et de ces verts bocages
Un doux frémissement agitoit les feuillages.
Les deux époux erroient sous la voûte des bois,
Et de Dieu tout-à-coup ils entendent la voix;
Cette voix, par l'écho doucement répetée,
A l'oreille d'Adam par les vents est portée.
Dieu l'appelle, et soudain ces malheureux époux,
De leur maître outragé redoutant le courroux,
Sous les arbres touffus d'un bosquet solitaire,
Vont dérober leur honte et cacher leur misère :
L'œil de Dieu les a vus sous les épais rameaux;
Leur juge vient près d'eux, et leur parle en ces mots :
  « Adam, pourquoi de Dieu fuis-tu donc la présence?
Toi, que j'ai vu jadis, rempli de confiance,
Accourir à ma voix, et, d'un air si joyeux,
Bénir mon arrivée en ces aimables lieux!
Moins aimables depuis que ta main les néglige;
Privés de toi, leur deuil, leur nudité m'afflige.
De tes fruits, de tes fleurs je t'ai vu si soigneux!
Pourquoi de mes bienfaits cet oubli dédaigneux?
Me méconnois-tu donc? et, devant votre maître,
Pourquoi tous deux ainsi tardez-vous de paroître?
Viens. » Adam obéit; d'un cœur moins confiant,
Ève le suit, non plus avec cet air riant
Dont on la vit du crime affronter la carrière :
Honteuse, elle se cache et demeure en arrière.
Tous deux, baissant leurs yeux tristement dessillés,
Sur la terre, en tremblant, se sont agenouillés :
Le cri sourd du remords et son secret reproche
De ce Dieu désormais leur interdit l'approche.
Adieu ces entretiens où leurs cœurs tour-à-tour
Commerçoient de bonté, d'alégresse et d'amour.
Infortunés! au lieu de ces divines flammes,
Le feu des passions brûle aujourd'hui vos ames!
  Adam enfin répond, le cœur saisi d'effroi :
« Le son de ta parole est venu jusqu'à moi,
Seigneur; mais étant nu, j'évitois ta présence. »
« Qui peut, lui répond-il, causer ta défiance?
Et comment cette voix qui consoloit ton cœur

May'st ever rest well pleas'd. I go to judge
On earth these thy transgressors; but thou know'st,
Whoever judg'd, the worst on me must light,
When time shall be; for so I undertook
Before thee; and, not repenting, this obtain
Of right, that I may mitigate their doom
On me deriv'd; yet I shall temper so
Justice with mercy, as may illustrate most
Them fully satisfied, and thee appease.
Attendance none shall need, nor train, where not
Are to behold the judgment but the judg'd,
Those two; the third best absent is condemn'd,
Convict by flight, and rebel to all law :
Conviction to the serpent none belongs. »
  Thus saying, from his radiant seat he rose
Of high collateral glory : him thrones, and powers,
Princedoms, and dominations ministrant,
Accompanied to heaven-gate; from whence
Eden, and all the coast, in prospect lay.
Down he descended straight : (the speed of gods
Time counts not, though with swiftest minutes wing'd).
  Now was the sun in western cadence low
From noon, and gentle airs, due at their hour,
To fan the earth now, wak'd, and usher in
The evening cool; when He, from wrath more cool,
Came the mild judge, and intercessor both,
To sentence man. The voice of God they heard
Now walking in the garden, by soft winds
Brought to their ears, while day declin'd; they heard,
And from his presence hid themselves among
The thickest trees, both man and wife; till God,
Approaching, thus to Adam call'd aloud :
  « Where art thou, Adam, wont with joy to meet
My coming seen far off? I miss thee here,
Not pleas'd, thus entertain'd with solitude,
Where obvious duty' ere while appear'd unsought.
Or come I less conspicuous? or what change
Absents thee, or what chance detains? — Come forth! »
He came; and with him Eve, more loth, though first
To' offend; discountenanc'd both, and discompos'd;
Love was not in their looks, either to God
Or to each other; but apparent guilt
And shame, and perturbation, and despair,
Anger and obstinacy, and hate and guile.
  Whence Adam, faltering long, thus answer'd brief:
« I heard thee in the garden, and of thy voice
Afraid, being naked, hid myself. » To whom
The gracious judge, without revile, replied :
« My voice thou oft hast heard, and hast not fear'd,
But still rejoic'd; how is it now become
So dreadful to thee? That thou art naked, who
Hath told thee? Hast thou eaten of the tree,

Peut-elle dans ce jour t'inspirer la terreur ?
Jadis ta nudité ne blessoit point ta vue :
Comment, et depuis quand t'est-elle donc connue ?
Parle : aurois-tu cueilli d'une imprudente main
Ce fruit que t'interdit mon ordre souverain ? »
A ces accents pour lui plus frappants que la foudre :
« Malheureux ! dit Adam, que faire, et que résoudre ?
Mon juge est devant moi : dans ce fatal moment,
Il faut, ou subir seul mon juste châtiment,
Ou moi-même accuser une épouse que j'aime,
Le charme de mon cœur, la moitié de moi-même.
Pour prix de sa constance et de sa tendre foi,
Je voudrois réunir tout ton courroux sur moi ;
Mais tu vois la rigueur du destin qui m'accable :
Ta voix va prononcer l'arrêt irrévocable.
Puis-je donc de ses torts te refuser l'aveu ?
Comment supporter seul la colère d'un Dieu,
Et la honte du crime, et le poids du supplice ?
Et quand je le tairois, tu connois mon complice.
Celle qui de mes jours dut faire le bonheur,
Ce modèle de foi, de constance et d'honneur,
Dont tous les mouvements semblent autant de graces,
Qui menoit le plaisir et l'espoir sur ses traces,
La femme enfin, ce cœur si parfait, si divin,
Dont le mal, disois-tu, s'approcheroit en vain,
M'a présenté la pomme, et moi je l'ai reçue. »
Alors se déployant tout entier à sa vue :
« Ta femme, répond-il, est-elle un Dieu pour toi,
Ingrat ! et devois-tu la préférer à moi ?
Devoit-elle régler tes vœux, ta destinée !
Des mêmes dons que toi l'avois-je donc ornée ?
Pour exercer l'empire, Adam n'avoit-il plus
Et les droits de son sexe et ses mâles vertus ?
Depuis quand l'homme est-il l'esclave de la femme ?
Eut-elle ta raison, lui donnai-je ton ame ?
Tout ce qui plaît aux yeux intéresse le cœur :
Je lui prodiguai tout, grace, beauté, pudeur,
Mais non l'autorité : t'obéir et te plaire,
Briller au second rang sous ta loi tutélaire,
Voilà son sort ; et toi, pourquoi l'oublias-tu ?
Régner est ton devoir ; gouverner, ta vertu. »
Ève entend à son tour la fatale sentence :
« O femme ! qui t'a fait violer ma défense ?
Et pourquoi touchas-tu ces funestes rameaux ?
Ève, les yeux baissés, répond en peu de mots :
« Le perfide serpent, par qui je fus tentée,
M'a vanté cette pomme, et moi je l'ai goûtée. »
A ces mots le Seigneur, enflammé de courroux,
Veut venger à-la-fois et punir ces époux :
« O toi ! qui dans le piége attiras ces victimes,
Organe de la ruse et l'instrument des crimes,
Détestable serpent, pour prix de tant de maux,
Sois à jamais maudit parmi les animaux !
Rampant et méprisé, traîne-toi sur la terre :
Qu'entre la femme et toi s'établisse la guerre !
J'arme à jamais entre eux ta race et ses enfants.
Un jour, un jour viendra que ses pieds triomphants
Écraseront ton dard et briseront ta tête :
Tu fus son ennemi, tu seras sa conquête. »
L'oracle s'accomplit ; et le Verbe de Dieu,
Né d'une Ève plus pure, en des gouffres de feu
A fait tomber du ciel cet archange terrible

Whereof I gave thee charge thou shouldst not eat ? »
To whom thus Adam, sore beset, replied :
« O Heaven ! in evil strait this day I stand
Before my judge ; either to undergo
Myself the total crime, or to accuse
My other self, the partner of my life ;
Whose failing, while her faith to me remains,
I should conceal, and not expose to blame
By my complaint ; but strict necessity
Subdues me, and calamitous constraint ;
Lest on my head both sin and punishment,
However insupportable, be all
Devolv'd ; though should I hold my peace, yet thou
Wouldst easily detect what I conceal. —
This woman, whom thou mad'st to be my help,
And gav'st me as thy perfect gift, so good,
So fit, so acceptable, so divine,
That from her hand I could suspect no ill,
And what she did, whatever in itself,
Her doing seem'd to justify the deed ;
She gave me of the tree, and I did eat. »
To whom the sov'ran presence thus replied :
« Was she thy God, that her thou didst obey
Before his voice ? or was she made thy guide,
Superior, or but equal, that to her
Thou didst resign thy manhood, and the place
Wherein God set thee' above her, made of thee,
And for thee, whose perfection far excell'd
Hers in all real dignity ? Adorn'd
She was indeed, and lovely, to attract
Thy love, not thy subjection ; and her gifts
Were such, as under government well seem'd ;
Unseemly to bear rule ; which was thy part
And person, hadst thou known thyself aright. »
So having said, he thus to Eve in few :
« Say woman, what is this which thou hast done ? »
To whom sad Eve, with shame nigh overwhelm'd,
Confessing soon, yet not before her judge
Bold or loquacious, thus abash'd replied :
« The serpent me beguil'd, and I did eat. »
Which when the Lord God heard, without delay
To judgment he proceeded on the' accus'd
Serpent ; though brute, unable to transfer
The guilt on him, who made him instrument
Of mischief, and polluted from the end
Of his creation ; justly then accurs'd,
As vitiated in nature : more to know
Concern'd not man, (since he no further knew)
Nor alter'd his offence ; yet God at last
To Satan, first in sin, his doom applied,
Though in mysterious terms, judg'd as then best :
And on the serpent thus his curse let fall :
« Because thou hast done this, thou art accurs'd
Above all cattle, each beast of the field ;
Upon thy belly groveling thou shalt go,
And dust shalt eat all the days of thy life.
Between thee and the woman I will put
Enmity, and between thine and her seed ;
Her seed shall bruise thy head, thou bruise his heel. »
So spake the oracle, then verified

Qui du serpent fatal devint l'ame invisible.
Depuis, humiliant encor mieux son orgueil,
La terre a vu le Christ échappé du cercueil
Se relever, vainqueur de sa rage étouffée,
En pompe dans les airs emporter son trophée;
Et, bienfaiteur du monde et vainqueur des enfers,
Conduire leurs captifs délivrés de leurs fers.
Aujourd'hui de son père exerçant la vengeance :
« Ève, dit-il, tes fils naitront dans la souffrance,
Et d'horribles douleurs déchireront ton sein.
C'est peu; de ton époux je fais ton souverain;
Tu seras sa sujette. Et toi, dont la foiblesse
Pour elle a transgressé les lois de ma sagesse,
Homme, tu paieras cher ton infidélité :
La nature à tes yeux va perdre sa beauté.
Ingrat! tu compteras tes jours par tes misères.
Les champs te prodiguoient leurs tributs volontaires;
Il faudra tourmenter un avare terrain;
La sueur du travail arrosera ton pain:
Pour toi l'âpre buisson et la ronce épineuse
Par-tout vont hérisser la terre infructueuse,
La terre t'a produit, son sein te reprendra :
L'homme, né de la poudre, en poudre tombera. »
Ainsi ce Dieu, sévère à-la-fois et propice,
Servoit, mais tempéroit l'éternelle justice;
Et, de l'horrible mort annonçant les fureurs,
Eloignoit sa menace et ses fléaux vengeurs.
Pourtant ce Dieu qui doit, s'humiliant lui-même,
Servir, dans leurs besoins, des disciples qu'il aime,
Pour ces infortunés, coupables envers lui,
Daigne à cet humble emploi s'essayer aujourd'hui.
Bientôt, de son haleine affligeant la nature,
L'aquilon va souffler la piquante froidure :
Ce Dieu bon, des hivers prévoyant la saison,
Pour eux à la brebis emprunte sa toison,
Et leur rend des frimas l'inclémence moins rude :
D'un amour paternel tendre sollicitude!
Mais c'est peu qu'à leurs corps il donne un vêtement;
Leurs ames ont perdu leur plus riche ornement,
Il veut cacher leur honte, et, malgré leur offense,
Les pare aux yeux du ciel de sa propre innocence.
Son message est rempli; du couple criminel
Il s'éloigne, il revole au séjour paternel,
Va de ses jugements rendre compte à son père,
Achève, en l'embrassant, d'attendrir sa colère,
Redouble auprès de lui ses prières, ses vœux,
Et plaide encor pour l'homme ingrat et malheureux.
Mais avant que le crime eût profané la terre,
Et provoqué l'arrêt du maître du tonnerre,
Depuis que, menaçant le nouvel univers,
Satan avoit franchi les portes des enfers,
Leur passage étoit libre, et leurs gueules béantes
Lançoient dans le chaos leurs flammes dévorantes;
L'insolente Révolte et son horrible fils,
En face l'un de l'autre, au seuil étoient assis.
Tout-à-coup au Trépas la Révolte sa mère
Adresse ce discours :
« Eh quoi! lorsque mon père,
Pour ses enfants chéris, dans des climats nouveaux,
Cherche un séjour plus doux et des mondes plus beaux,
Quelle indigne langueur en ces lieux nous arrête?
Satan déja sans doute en a fait la conquête :
Autrement du Très-Haut le bras victorieux
L'eût déja replongé dans ce gouffre de feux.

When Jesus, son of Mary, second Eve,
Saw Satan fall, like lightning, down from heaven,
Prince of the air; then, rising from his grave,
Spoil'd principalities and powers, triumph'd
In open show; and, with ascension bright,
Captivity led captive through the air,
The realm itself of Satan, long usurp'd;
Whom he shall tread at last under our feet;
Ev'n he, who now foretold his fatal bruise;
And to the woman thus his sentence turn'd
« Thy sorrow I will greatly multiply
By thy conception; children thou shalt bring
In sorrow forth; and to thy husband's will
Thine shall submit; he over thee shall rule. »
On Adam last thus judgment he pronounc'd :
Because thou' hast hearken'd to the' voice of thy wife,
And eaten of the tree, concerning which
I charg'd thee, saying, thou shalt not eat thereof;
Curs'd is the ground for thy sake; thou in sorrow
Shalt eat thereof, all the days of thy life;
Thorns also' and thistles it shall bring thee forth
Unbid; and thou shalt eat the' herb of the field;
In the sweat of thy face shalt thou eat bread,
Till thou return unto the ground; for thou
Out of the ground wast taken, (know thy birth,)
For dust thou art, and shalt to dust return. »
So judg'd he man, both judge and saviour sent;
And the' instant stroke of death, denounc'd that day,
Remov'd far off : then pitying how they stood
Before him naked to the air, that now
Must suffer change, disdain'd not to begin
Thenceforth the form of servant to assume;
As when he wash'd his servants' feet; so now,
As father of his family, he clad
Their nakedness with skins of beasts, or slain,
Or, as the snake, with youthful coat repaid;
And thought not much to clothe his enemies :
Nor he their outward only with the skins
Of beasts, but inward nakedness (much more
Opprobrious) with his robe of righteousness
Arraying, cover'd from his Father's sight.
To him with swift ascent he up return'd,
Into his blissful bosom reassum'd
In glory, as of old; to him appeas'd,
All (though all knowing) what had pass'd with man
Recounted, mixing intercession sweet.
Meanwhile, ere thus was sinn'd and judg'd on earth,
Within the gates of hell sat Sin and Death,
In counterview within the gates, that now
Stood open wide, belching outrageous flame
Far into chaos, since the fiend pass'd through,
Sin opening; who thus now to Death began :
« O son! why sit we here, each other viewing
Idly, while Satan, our great author, thrives
In other worlds, and happier seat provides
For us, his offspring dear? it cannot be
But that success attends him; if mishap,
Ere this he had return'd, with fury driven

Car quels lieux plus cruels, plus féconds en tortures,
Pouvoit-il nous choisir pour venger ses injures?
Oui, je crois déja voir mon empire agrandi;
Je le sens, je dois prendre un essor plus hardi;
Il semble, pour voler vers ces plages nouvelles,
Qu'un pouvoir inconnu vient me donner des ailes;
Et, par l'attrait puissant d'un charme impérieux,
Comme au séjour natal, me rappelle en ces lieux.
Qu'à travers le Chaos une superbe voûte,
De deux mondes divers miraculeuse route,
Passe de l'un à l'autre; et, de ces noirs tombeaux,
Conduise un jour nos pas dans des climats plus beaux!
Je ne crains ni dangers, ni fatigue, ni peine;
Et, si j'en crois mon cœur, l'entreprise est certaine.»
Le maigre et noir squelette, avec un rire affreux,
Lui répond: «Ton discours a prévenu mes vœux.
Partons, me voilà prêt; sur les pas d'un tel guide,
Tout chemin m'est facile, et rien ne m'intimide.
Je crois déja, je crois, plein d'un même transport,
Flairer de loin ma proie; une vapeur de mort,
Du séjour de la vie arrive à cette plage;
Déja je bois le sang, et goûte le carnage.»
Il dit, et vers la terre avidement tourné,
En aspire de loin le vent empoisonné.
Tels, en foule accourus la veille des batailles,
Des vautours ont senti l'odeur des funérailles;
Et des morts, qui bientôt vont joncher les deux camps,
Promettent à leur faim les cadavres sanglants:
Avide, et tressaillant d'une barbare joie,
Tel le monstre farouche a pressenti sa proie,
Et d'une odeur de mort, du fond de sa prison,
Hume, le front levé, l'impure exhalaison.
Soudain d'un vol bruyant partent les deux fantômes:
Tous deux du vieux Chaos traversent les royaumes:
Rien ne peut arrêter leur vol impétueux.
Bravant des corps rivaux le choc tumultueux,
Tous deux s'en vont chassant, dans l'abîme qui gronde,
Les tourbillons de l'air, les tempêtes de l'onde;
Et roulent devant eux cette orageuse mer
Qui s'étend de la terre aux portes de l'enfer.
Ainsi, sur l'Océan que tourmente leur rage,
Deux vents, rivaux fougueux, soufflent un double orage;
Tels en rochers de glace ils entassent ces flots,
Des froides mers du nord éblouissant chaos,
Qui, des navigateurs barrière insurmontable,
Leur ferment du Cathay la route impraticable.
Soudain le Trépas fond sur l'abîme grondant;
De sa froide massue, émule du trident,
Frappe, enchaîne, condense en montagnes de glace
Des corps accumulés la gigantesque masse:
L'asphalte les cimente, et son œil redouté
Achève d'un regard leur immobilité.
Le pont audacieux, dont la largeur égale
L'ouverture sans fin de la porte infernale,
Cache au fond de l'enfer son vaste fondement;
Son cintre est suspendu sur l'abîme écumant;
Et vers l'autre côté, rempart du nouveau monde,
Se termine et s'assied sur sa base profonde.
Monde trop malheureux! quel je prévois ton sort!
Ce pont épouvantable est celui de la mort.

By his avengers, since no place like this
Can fit his punishment, or their revenge.
Methinks I feel new strength within me rise,
Wings growing, and dominion given me large
Beyond this deep; whatever draws me on,
Or sympathy, or some connatural force,
Powerful at greatest distance to unite,
With secret amity, things of like kind,
By secretest conveyance. Thou, my shade
Inseparable, must with me along:
For death from sin no power can separate.
But, lest the difficulty' of passing back
Stay his return perhaps over this gulf
Impassable, impervious, let us try,
(Adventurous work! yet to thy power and mine
Not unagreeable,) to found a path
Over this main, from hell to that new world
Where Satan now prevails; a monument
Of merit high to all the' infernal host,
Easing their passage hence, for intercourse,
Or transmigration, as their lot shall lead.
Nor can I miss the way, so strongly drawn
By this new-felt attraction and instinct.»
Whom thus the meagre shadow answer'd soon:
«Go, whither fate, and inclination strong
Leads thee; I shall not lag behind, nor err
The way, thou leading; such a scent I draw
Of carnage, prey innumerable, and taste
The savour of death from all things there that live:
Nor shall I to the work thou enterprisest
Be wanting, but afford thee equal aid.»
So saying, with delight he snuff'd the smell
Of mortal change on earth. As when a flock
Of ravenous fowl, though many a league remote,
Against the day of battle, to a field
Where armies lie encamp'd, come flying, lur'd
With scent of living carcasses, design'd
For death the following day, in bloody fight:
So scented the grim feature, and upturn'd
His nostril wide into the murky air,
Sagacious of his quarry from so far.
Then both from out hell-gates, into the waste
Wide anarchy of chaos damp and dark,
Flew diverse; and with power (their power was great)
Hovering upon the waters, what they met
Solid or slimy, as in raging sea
Tost up and down, together crowded drove,
From each side shoaling towards the mouth of hell:
As when to polar winds, blowing adverse
Upon the Cronian sea, together drive
Mountains of ice, that stop the imagin'd way
Beyond Petsora eastward, to the rich
Cathaian coast.
The aggregated soil
Death with his mace petrific, cold and dry,
As with a trident, smote; and fix'd as firm
As Delos, floating once; the rest his look
Bound with Gorgonian rigour not to move;
And with Asphaltic slime, broad as the gate,
Deep to the roots of hell the gather'd beach
They fasten'd, and the mole immense wrought on,
Over the foaming deep high-arch'd; a bridge

De là, prête à porter les vainqueurs et leur proie,
S'élargit, se prolonge une effroyable voie
Dont le penchant fatal, des bords de l'univers,
Descend rapidement jusqu'au fond des enfers.
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Sur ces bords renommés que les ondes séparent,
Xerxès, courbant dans l'air l'arc immense d'un pont,
De l'Asie en Europe embrassa l'Hellespont,
Et vint, d'un bras vengeur fouettant les flots esclaves,
Porter des fers aux Grecs, à l'onde des entraves.
L'ouvrage est achevé : déja, du noir Chaos
Défiant la tempête et dominant les flots,
La voûte, dans les airs hardiment suspendue,
Prolonge de son arc l'effrayante étendue.
Ils partent; et tous deux de l'archange inhumain
Interrogent la trace et suivent le chemin,
Jusqu'aux lieux où, touchant ces régions nouvelles,
Vainqueur, il replia ses triomphantes ailes;
Et, loin du sombre abîme, entendit en repos
Murmurer la tempête et rugir le Chaos.
Là, d'un lien puissant, hélas! et trop durable,
Leur art unit ce pont à la terre coupable.
Ils examinent tout, parcourent tour-à-tour
Les célestes lambris, le terrestre séjour.
A leur gauche est le sombre et terrible Tartare,
Que de ce double empire un long chemin sépare :
Trois routes conduisoient aux trois mondes divers.
Dans ce moment, Éden et ses bocages verts
Sont le but de leur route : ils marchent; et leur vue,
Sous la forme d'un ange, ô surprise imprévue!
Entre le Scorpion et le brûlant Archer,
Découvre au loin Satan que leurs pas vont chercher.
Au signe du Bélier qu'inondoit sa lumière,
L'astre du monde alors commençoit sa carrière.
Satan poursuit sa route; avec un doux transport
Ses horribles enfants l'ont reconnu d'abord.
Lorsqu'Ève eut succombé, l'auteur de sa ruine
S'enfuit, chercha l'abri de la forêt voisine;
Puis, se rapprochant d'eux sous un aspect nouveau,
Il avoit vu l'époux, au fond de leur berceau,
Tenté par son épouse, imiter sa foiblesse;
Il avoit vu leur honte, après leur courte ivresse,
Sous un feuillage vain cacher leur déshonneur.
Mais, dès qu'il aperçut leur juge, leur seigneur,
Descendre sur la terre, une frayeur subite
Avoit loin de ses yeux précipité sa fuite :
Tant l'aspect foudroyant du dieu qu'il a bravé
Reste encore en son cœur profondément gravé!
Enfin, l'arrêt porté, dans la nuit le perfide
S'étoit glissé près d'eux, et, d'une oreille avide,
Tandis qu'il écoutoit leurs discours douloureux,
Lui-même de son sort il fut instruit par eux,
Et sut que l'Éternel avoit, dans sa prudence,
Pour des temps éloignés réservé sa vengeance.
Aussitôt il triomphe : à l'enfer qui l'attend,
Il brûle d'annoncer son succès éclatant.
Voilà qu'au bord du pont que bâtit son audace
Se présente à ses yeux son exécrable race.
De l'horrible famille, ô quel fut le plaisir!
Sur-tout de quel transport Satan se sent saisir,
Lorsqu'à ses yeux surpris tout-à-coup se présente
Du pont qu'elle éleva la structure imposante!
Il ne se lasse point de voir et d'admirer.
Celle enfin que les cieux le virent adorer,
La Révolte, s'approche et lui tient ce langage :
« Admire dans ce pont ton magnifique ouvrage,
Oui, le tien; oui, l'enfer te doit ce monument :
Tu sais quels doux rapports, quel tendre sentiment

Of length prodigious, joining to the wall
Immovable of this now fenceless world,
Forfeit to death; from hence a passage broad,
Smooth, easy, inoffensive, down to hell.
So if great things to small may be compar'd,
Xerxes the liberty of Greece to yoke,
From Susa, his Memnonian palace high,
Came to the sea; and, over Hellespont
Bridging his way, Europe with Asia join'd,
And scourg'd with many a stroke the indignant waves.
Now had they brought the work by wondrous art
Pontifical, a ridge of pendant rock,
Over the vex'd abyss, following the track
Of Satan to the self-same place where he
First lighted from his wing, and landed safe
From out of chaos, to the outside bare
Of this round world: with pins of adamant
And chains they made all fast; too fast they made
And durable! and now in little space
The confines met of empyrean heaven,
And of this world; and, on the left hand, hell
With long reach interpos'd; three several ways
In sight, to each of these three places led.
And now their way to earth they had descried,
To paradise first tending; when, behold!
Satan, in likeness of an angel bright,
Betwixt the Centaur and the Scorpion steering
His zenith, while the sun in Aries rose:
Disguis'd he came; but those his children dear
Their parent soon discern'd, though in disguise.
He, after Eve seduc'd, unminded slunk
Into the wood fast by; and, changing shape,
To' observe the sequel, saw his guileful act
By Eve, though all unweeting, seconded
Upon her husband; saw their shame that sought
Vain covertures; but when he saw descend
The Son of God to judge them, terrified
He fled; not hoping to escape, but shun
The present; fearing, guilty, what his wrath
Might suddenly inflict : that past, return'd
By night, and listening where the hapless pair
Sat in their sad discourse, and various plaint,
Thence gather'd his own doom; which understood
Not instant, but of future time; with joy
And tidings fraught, to hell he now return'd;
And at the brink of chaos, near the foot
Of this new wondrous pontifice, unhop'd
Met, who to meet him came, his offspring dear.
Great joy was at their meeting, and at sight
Of that stupendous bridge his joy increas'd.
Long he admiring stood, till Sin, his fair
Enchanting daughter, thus the silence broke :
« O parent, these are thy magnific deeds,
Thy trophies! which thou view'st as not thine own;

Par des nœuds éternels nous attachent ensemble;
Même vœu, même espoir, même sort nous rassemble.
Aussi, quand loin de toi des présages secrets
Avertirent mon cœur de tes heureux succès
(Et ton aspect ici confirme mon augure),
Soudain le cri du sang, la voix de la nature,
Un charme impérieux, m'appelèrent vers toi :
Des mondes vainement te séparoient de moi,
A vivre loin de toi rien ne put me résoudre;
Le sort forma nos nœuds; rien ne peut les dissoudre :
L'Erèbe, le Chaos ne m'arrêtèrent pas.
Tous les deux nous brûlions de marcher sur tes pas;
Enfermés si long-temps dans ces prisons affreuses,
Si nous avons franchi leurs routes ténébreuses,
Nous le devons à toi; c'est par toi que nos mains
Ont de ces noirs états reculé les confins;
Par toi, ce pont hardi, ce monument sublime,
Étonna le Chaos, et régna sur l'abîme.
De Dieu, dans son ouvrage, heureux triomphateur,
Toi seul, de nos revers humilias l'auteur;
Maître de cette terre, enfin, par tes conquêtes,
Tu consoles nos maux et venges nos défaites;
Tu règnes ici-bas, et tu servois aux cieux.
Laisse dans son palais ce roi victorieux;
Ainsi l'a des combats décidé la fortune :
Il nous épargne au moins sa présence importune.
De son pouvoir ici tranquille successeur,
Lui-même t'en laissa le libre possesseur;
Avec tes grands desseins sa volonté conspire;
Il veut qu'entre vous deux vous partagiez l'empire;
Loin de décourager tes glorieux essais,
Son triomphe lui-même assure tes succès;
Ou, s'il tentoit encor les hasards de la guerre,
Qu'il sache ce que peut l'enfer joint à la terre. »
Le fier Satan répond : « Fille charmante! et toi,
Que par un double nœud le sang unit à moi!
A ces nobles liens vos exploits feront croire.
Ennemi du Très-Haut (et Satan en fait gloire),
Combien ne dois-je pas à vos généreux soins!
Vos amis de l'enfer ne vous doivent pas moins.
Ces deux mondes rivaux, grace à votre industrie,
Ne sont qu'un même état, qu'une même patrie.
Le ciel a vu de près vos exploits triomphants,
Et mon orgueil charmé jouit dans mes enfants.
Allez donc; et tandis qu'aux rives infernales,
Où mènent de ce pont les arches triomphales,
J'irai conter leur gloire et mes heureux travaux,
Vous, marchez à travers tous ces mondes nouveaux;
Cherchez du frais Éden les riantes demeures;
Là, coulez désormais les plus aimables heures;
Là, fixez vos destins; goûtez-y pour jamais
Les charmes du pouvoir, le calme de la paix.
De là régnez sur l'air, et commandez à l'onde,
Sur-tout à ce vaincu qu'on nomme roi du monde;
Accablez-le de fers, d'opprobres et de maux,
Et pour jamais, enfin, détruisez vos rivaux :
Je vous remets mes droits; faites en mon absence
Reconnoître Satan, respecter sa puissance.
Que mon autorité se partage entre tous;
Vous régnerez par moi, je régnerai par vous.
De nos pouvoirs unis si la force conspire,
De quel éclat nouveau va briller cet empire!
Allez, soyez heureux, soyez dignes de moi;
Honorez votre père, et servez votre roi. »
Il dit: dans un chemin bordé d'astres sans nombre,
Ils volent; devant eux s'étend un voile sombre;

Thou art their author, and prime architect :
For I no sooner in my heart divin'd
(My heart, which by a secret harmony
Still moves with thine, join'd in connexion sweet,)
That thou on earth hadst prosper'd, which thy looks
Now also evidence, but straight I felt,
Though distant from the worlds between, yet felt,
That I must after thee, with this thy son;
Such fatal consequence unites us three!
Hell could no longer hold us in our bounds,
Nor this unvoyageable gulf obscure
Detain from following thy illustrious track,
Thou hast achiev'd our liberty, confin'd
Within hell-gates till now; thou us empower'd
To fortify thus far, and overlay,
With this portentous bridge, the dark abyss.
Thine now is all this world; thy virtue' hath won
What thy hands builded not; thy wisdom gain'd
With odds what war hath lost, and fully' aveng'd
Our foil in heaven; here thou shalt monarch reign,
There didst not : there let him still victor sway,
As battle hath adjudg'd; from this new world
Retiring, by his own doom alienated;
And henceforth monarchy with thee divide
Of all things, parted by the' empyreal bounds,
His quadrature, from thy orbicular world;
Or try thee now more dangerous to his throne. »
Whom thus the prince of darkness answer'd glad :
« Fair daughter, and thou son and grandchild both;
High proof ye now have given to be the race
Of Satan, (for I glory in the name,
Antagonist of heaven's Almighty King,
Amply have merited of me, of all
The' infernal empire, that so near heaven's door
Triumphal with triumphal act have met,
Mine, with this glorious work; and made one realm,
Hell and this world, one realm, one continent,
Of easy thoroughfare. Therefore while I
Descend through darkness, on your road with ease,
To my associate powers, them to acquaint
With these successes, and with them rejoice;
You two this way, among these numerous orbs,
All yours, right down to paradise descend;
There dwell and reign in bliss; thence on the earth
Dominion exercise and in the air,
Chiefly on man, sole lord of all declar'd;
Him first make sure your thrall, and lastly kill.
My substitutes I send ye, and create
Plenipotent on earth, of matchless might
Issuing from me : on your joint vigour now
My hold of this new kingdom all depends,
Through sin to death expos'd by my exploit.
If your joint power prevail, the affairs of hell
No detriment need fear; go, and be strong. »
So saying, he dismiss'd them. They with speed
Their course through thickest constellations held,

Le soleil en pâlit, l'air en est infecté.
Cependant, sur l'abîme en triomphe porté,
Satan poursuit sa route au ténébreux rivage.
En vain le noir Chaos, contre un pont qui l'outrage,
Gronde, écume, et le bat de ses flots courroucés,
Qui, toujours menaçants, sont toujours repoussés.
Satan enfin arrive à la porte fatale :
Il entre; les gardiens de la rive infernale
Avoient quitté ces lieux; le peuple des enfers,
Laissant leurs murs sans garde et leurs confins déserts,
Au centre de l'empire erroit sous ces portiques,
De leur monarque absent demeures magnifiques :
Une garde y veilloit; tous les chefs de l'état,
Inquiets du retard de leur grand potentat,
Dans ce palais pompeux délibéroient ensemble.
Là, de leur souverain l'ordre exprès les rassemble;
Lui-même, à son départ pour des mondes lointains,
Leur avoit de l'état confié les destins.
Tous les cœurs attendoient avec impatience
Qu'un retour si tardif leur rendît sa présence.
Il vient; d'un ange obscur il emprunte les traits,
Glisse à travers la foule, entre dans le palais,
Observe, inconnu d'eux, tous les grands de l'empire,
Monte enfin, et s'assied sur un trône où respire
Toute la majesté qui sied au nom royal :
L'or et la pourpre ornoient le siége impérial.
Là, sans se dévoiler, sans rompre le silence,
Il promène ses yeux sur cette foule immense.
Soudain, tel qu'échappé de son nuage obscur,
Un astre reparoît plus brillant et plus pur,
Il éclate, il se montre en des flots de lumiere,
Restes éblouissants de sa splendeur première.
A peine il a paru de gloire environné,
Tout ce peuple aussitôt vers son roi s'est tourné :
De leurs cris redoublés la voûte au loin résonne.
Au même instant, les chefs, soutiens de sa couronne,
Descendent de leur trône, et, lui prouvant leur foi,
D'un murmure d'amour environnent leur roi.
Tout-à-coup il étend sa main majestueuse;
A ce signe se tait sa cour respectueuse.
« Trônes, principautés, rois, dominations;
Ces titres, leur dit-il, ne sont point de vains noms;
Non, je vous donne ici des titres véritables,
De votre antique rang attributs respectables;
Car mes heureux succès ont passé mon espoir :
Oui, j'ai rempli vos vœux, j'ai rempli mon devoir.
Vous donc, d'un Dieu jaloux courageuses victimes,
Vainement sa colère a creusé ces abîmes :
De la profonde horreur de cet affreux séjour,
C'est moi, c'est votre roi qui doit vous rendre au jour;
Un monde vous attend, au sortir des supplices,
Dont votre ciel natal envieroit les délices.
Par combien de périls, d'ennuis et de travaux,
J'ai trouvé, j'ai conquis ces royaumes nouveaux !
Tantôt forcé d'errer dans le néant du vide,
Tantôt dans le Chaos voyageur intrépide,
J'errois et subjuguois les bouillons orageux
Qu'embrasse enfin un pont, monument courageux

Spreading their bane; the blasted stars look'd wan,
And planets, planet-struck, real eclipse
Then suffer'd. The other way Satan went down
The causey to hell-gate : on either side
Disparted chaos over-built exclaim'd,
And with rebounding surge the bars assail'd
That scorn'd his indignation : through the gate,
Wide open and unguarded, Satan pass'd,
And all about found desolate; for those
Appointed to sit there had left their charge,
Flown to the upper world; the rest were all
Far to the' inland retir'd, about the walls
Of Pandemonium; city and proud seat
Of Lucifer, (so by allusion call'd
Of that bright star, to Satan paragon'd;)
There kept their watch the legions, while the grand
In council sat, solicitous what chance
Might intercept their emperor sent; so he
Departing gave command, and they observ'd.
As when the Tartar from his Russian foe,
By Astracan, over the snowy plains,
Retires; or Bactrian Sophi, from the horns
Of Turkish crescent, leaves all waste beyond
The realm of Aladule, in his retreat
To Tauris or Casbeen : so these, the late
Heaven-banish'd host, left desert utmost hell
Many' a dark league, reduc'd in careful watch
Round their metropolis; and now expecting
Each hour their great adventurer, from the search
Of foreign worlds He, through the midst unmark'd,
In show plebeian-angel militant
Of lowest order, pass'd; and from the door
Of that Plutonian hall, invisible
Ascended his high throne; which, under state
Of richest texture spread, at the' upper end
Was plac'd in regal lustre. Down a while
He sat, and round about him saw, unseen.
At last, as from a cloud, his fulgent head
And shape star-bright appear'd, or brighter; clad
With what permissive glory since his fall
Was left him, or false glitter : all amaz'd
At that so sudden blaze, the Stygian throng
Bent their aspect, and whom they wish'd beheld,
Their mighty chief return'd : loud was the acclaim :
Forth rush'd in haste the great consulting peers,
Rais'd from their dark divan, and with like joy
Congratulant approach'd him; who with hand
Silence, and with these words attention won.
« Thrones, dominations, princedoms, virtues, powers;
For in possession such, not only' of right,
I call ye, and declare ye now; return'd
Successful beyond hope, to lead ye forth
Triumphant out of this infernal pit
Abominable, accurs'd, the house of woe,
And dungeon of our tyrant : now possess,
As lords, a spacious world, to' our native heaven
Little inferior, by my adventure hard
With peril great achiev'd. Long were to tell
What I have done; what suffer'd; with what pain
Voyag'd the unreal, vast, unbounded deep
Of horrible confusion; over which
By Sin and Death a broad way now is pav'd,
To expedite your glorious march; but I
Toil'd out my uncouth passage, forc'd to ride

Bâti par le Trépas secondé de sa mère,
Où vient des flots grondants expirer la colère;
La voûte vous présente un facile chemin :
Mais moi seul, enfoncé dans des gouffres sans fin,
Hardi nocher, vainqueur d'une onde innavigable,
Il m'a fallu voguer d'une aile infatigable
A travers ces torrents, ces fougueux tourbillons;
Tracer à longs détours de pénibles sillons
Dans le sein du Chaos, de la Nuit éternelle
(Car la Nuit envieuse et le Chaos rebelle
Craignoient à mes regards de trahir leurs secrets,
Et m'opposoient du sort les augustes décrets);
Mais enfin j'ai vaincu; j'ai découvert un monde,
Mélange heureux de l'air, de la terre et de l'onde.
De ce monde enchanteur paisible souverain,
L'homme, en des bois fleuris et sous un ciel serein,
De ses trésors naissants savouroit les prémices,
Et c'est à nos malheurs qu'il devoit ces délices!
Son bonheur m'irritoit; par un fruit défendu
J'ai tenté sa foiblesse, et ce fruit l'a perdu.
Qui l'auroit pu penser? sa ridicule offense
A d'un roi ridicule irrité la vengeance.
Ces favoris à peine établis dans ces lieux,
Lui-même nous les livre, et leur monde avec eux.
J'ai conquis sans combat leur immense héritage;
Et la terre aux enfers est échue en partage.
« Dirai-je de ce Dieu l'étrange jugement?
Un être sans raison, mon aveugle instrument,
A porté sur lui seul le poids de sa justice.
A des temps incertains renvoyant mon supplice,
Entre l'homme et ma race il met l'inimitié;
De mon dard quelque jour je dois blesser son pié;
De son pied quelque jour il doit fouler ma tête.
Ai-je donc trop du monde acheté la conquête?
Ce beau lieu vous attend : partez; je vous promets
Des torrents de bonheur et des siècles de paix. »
A ces mots il se tait; il attend qu'on éclate
En acclamations dont son orgueil se flatte :
Mais quand il se promet des applaudissements,
L'air soudain retentit d'horribles sifflements.
A ce bruit imprévu Satan surpris se trouble;
Mais combien sa surprise et sa honte redouble,
Lorsqu'il sent tout-à-coup, par un cruel affront,
Se rétrécir sa tête et s'alonger son front!
Ses bras collés aux flancs, ses pieds roulés ensemble,
Traînent en longs replis le corps qui les rassemble.
De son trône sans gloire il s'élance, il s'abat :
Sous sa forme rampante en vain il se débat;
La main du Tout-Puissant sur lui pèse et le dompte;
Ce qui fit son succès aujourd'hui fait sa honte.
Il veut parler : trois dards, qu'il agite à-la-fois,
Remplacent, en sifflant, l'organe de sa voix.
Dans le même destin, rois, sujets se confondent;
Aux sifflements aigus les sifflements répondent :
L'un par l'autre saisis, l'un par l'autre embrassés,
Tous par d'horribles nœuds se sont entrelacés.
De leurs sinistres sons tout le palais résonne,
La nature en frémit, l'enfer même s'étonne;
Par un forfait commun l'orgueil les réunit,
D'un châtiment commun l'Éternel les punit.
Moins de monstres sont nés du sang de la Gorgone.
Seul, dominant encor tout ce qui l'environne,
Satan offre aux regards un superbe dragon;
Moins terrible autrefois parut le fier Python,
Ce monstre que la fable, en une fange immonde,
Fit naître des rayons de l'astre ardent du monde.

The' untractable abyss, plung'd in the womb
Of unoriginal night and chaos wild;
That, jealous of their secrets, fiercely' oppos'd
My journey strange, with clamorous uproar
Protesting fate supreme; thence how I found
The new-created world, which fame in heaven
Long had foretold, a fabric wonderful,
Of absolute perfection! therein man
Plac'd in a paradise, by our exile
Made happy : him by fraud I have seduc'd
From his Creator; and, the more to' encrease
Your wonder, with an apple; he, thereat
Offended, (worth your laughter!) hath given up
Both his beloved man and all his world,
To sin and death a prey, and so to us,
Without our hazard, labour, or alarm;
To range in, and to dwell, and over man
To rule, as over all he should have rul'd.
« True is, me also he hath judg'd, or rather
Me not, but the brute-serpent in whose shape
Man I deceived : that which to me belongs,
Is enmity, which he will put between
Me and mankind; I am to bruise his heel;
His seed (when, is not set) shall bruise my head.
A world who would not purchase with a bruise,
Or much more grievous pain? — Ye have the account
Of my performance : what remains, ye gods!
But up, and enter now into full bliss? — »

So having said, awhile he stood, expecting
Their universal shout and high applause
To fill his ear; when, contrary, he hears
On all sides, from innumerable tongues,
A dismal universal hiss, the sound
Of public scorn : he wonder'd, but not long
Had leisure, wondering at himself now more;
His visage drawn he felt to sharp and spare;
His arms clung to his ribs; his legs entwining
Each other, till supplanted down he fell,
A monstrous serpent on his belly prone,
Reluctant, but in vain; a greater power
Now rul'd him, punish'd in the shape he sinn'd,
According to his doom : he would have spoke,
But hiss for hiss return'd with forked tongue
To forked tongue; for now were all transform'd
Alike, to serpents all, as accessories
To his bold riot : dreadful was the din
Of hissing through the hall, thick swarming now
With complicated monsters head and tail,
Scorpion, and Asp, and Amphisbæna dire,
Cerastes horn'd, Hydrus, and Elops drear,
And Dipsas; (not so thick swarm'd once the soil
Bedropt with blood of Gorgon, or the isle
Ophiusa,) but still greatest he the midst,
Now dragon grown, larger than whom the sun
Ingender'd in the Pythian vale of slime,
Huge Python; and his power no less he seem'd

Tel paroissoit Satan, tel brillant de splendeur,
Il montre à ses sujets un reste de grandeur.
Distingué par sa forme, il l'est par son courage:
Leur rage, aveugle encore, obéit à sa rage.
Il sort; tout l'accompagne: ils arrivent aux lieux
Où tous ceux qu'épargna la vengeance des cieux
Venoient à chaque poste, ou, joignant leurs bannières,
Déployoient dans les champs leurs phalanges guerrières,
Attendant que ce chef, objet de tant de vœux,
Superbe et triomphant, reparoisse à leurs yeux.
Mais quel spectacle affreux trompe leur espérance!
Par-tout de noirs serpents s'offre une horde immense.
L'effroi glace leurs cœurs: même sort les attend;
Ce que chacun abhorre, il l'éprouve à l'instant:
Leurs bras sont enchaînés par d'invincibles charmes;
Même effroi fait tomber les guerriers et les armes.
Tous, poussant à-la-fois des sifflements affreux,
Suivent, en se traînant, leurs frères malheureux:
Un même châtiment punit le même crime;
D'une horreur mutuelle un instinct unanime
Fait siffler tous les dards; et leur orgueil surpris
Reçoit, au lieu d'honneurs, les signes du mépris.
Pour aggraver leurs maux (le ciel ainsi l'ordonne),
Enfanté tout-à-coup, un verger les étonne;
Les fruits dont chaque tige étale le trésor,
Ainsi que dans Éden, brillent de pourpre et d'or:
Leur beauté d'Ève encor tenteroit l'innocence.
Leur long étonnement les contemple en silence;
De cet arbre interdit les plants multipliés
Semblent un nouveau piége à leurs yeux effrayés:
Mais la faim et la soif tout-à-coup les enflamme;
Le besoin dévorant s'empare de leur ame.
Tout s'élance à-la-fois; leurs bataillons pressés
Autour de chaque tronc se sont entrelacés,
S'y suspendent en foule, et, parmi la verdure,
Présentent d'Alecton l'horrible chevelure:
Ils arrachent ces fruits, aussitôt dévorés.
D'un moins brillant émail paroissoient colorés
Ces beaux fruits qu'admiroit, sur ses rives infames,
Ce lac dont le bitume alimentoit les flammes:
Ceux-là trompoient les yeux, et ceux-ci le palais.
Ils convoitent en vain leurs perfides attraits;
Au lieu du doux nectar d'une sève abondante,
Ils laissent dans la bouche une âcreté mordante,
Une affreuse amertume; et le monstre étonné
Rejette avec horreur le fruit empoisonné.
Mais leur âpre saveur vainement les dégoûte;
Leur faim demande encor les mets qu'elle redoute;
Et, maudissant du fruit la trompeuse couleur,
Leur bouche se déchire et se tord de douleur.
Ainsi ces malheureux qui se rioient de l'homme
Une fois abusé par la fatale pomme,
Du fruit toujours maudit se nourrissent toujours.
Leur forme enfin renaît; mais chaque an dans son cours
Ramène leur supplice, et de leur gloire impie
Par la honte et la faim l'insolence s'expie.
Cependant la Révolte et le hideux Trépas
Vers le riant Éden précipitent leurs pas;
La Révolte en bannit la crédule innocence;
Elle y vient elle-même établir sa puissance,
Attendant que son fils, sur son pâle coursier,
Bientôt à ses fureurs vienne s'associer.

Above the rest still to retain. They all
Him follow'd, issuing forth to the' open field,
Where all yet left of that revolted rout,
Heaven fall'n, in station stood or just array;
Sublime with expectation, when to see
In triumph issuing forth their glorious chief.
They saw, but other sight instead! a crowd
Of ugly serpents; horror on them fell,
And horrid sympathy; for, what they saw,
They felt themselves, now changing; down their arms,
Down fell both spear and shield; down they as fast;
And the dire hiss renew'd, and the dire form
Catch'd by contagion; like in punishment,
As in their crime. Thus was the' applause they meant,
Turn'd to exploding hiss, triumph to shame,
Cast on themselves from their own mouths.
There stood
A grove hard by, sprung up with this their change,
(His will, who reigns above) to aggravate
Their penance, laden with fair fruit, like that
Which grew in paradise, the bait of Eve,
Us'd by the tempter: on that prospect strange
Their earnest eyes they fix'd, imagining
For one forbidden tree a multitude
Now risen, to work them further woe or shame;
Yet parch'd, with scalding thirst and hunger fierce,
Though to delude them sent, could not abstain;
But on they roll'd in heaps, and, up the trees
Climbing sat thicker than the snaky locks
That curl'd Megæra: greedily they pluck'd
The fruitage fair to sight, (like that which grew
Near that bituminous lake where Sodom flam'd;
This more delusive, not the touch but taste
Deceiv'd;) they fondly thinking to allay
Their appetite with gust, instead of fruit
Chew'd bitter ashes, which the' offended taste
With spattering noise rejected: oft they' assay'd
Hunger and thirst constraining; drugg'd as oft,
With hatefullest disrelish writh'd their jaws,
With soot and cinders fill'd; so oft they fell
Into the same illusion, not as man
Whom they triumph'd once laps'd. Thus were they plagu'd
And worn with famine, long and ceaseless hiss,
Till their lost shape, permitted, they resum'd;
Yearly enjoin'd, some say, to undergo
This annual humbling certain number'd days,
To dash their pride and joy, for man seduc'd.
However, some tradition they dispers'd
Among the heathen, of their purchase got,
And fabled how the serpent, whom they call'd
Ophion, with Eurynome, (the wide-
Encroaching Eve perhaps,) had first the rule
Of high Olympus; thence by Saturn driven
And Ops, ere yet Dictæan Jove was born.
Meanwhile in paradise the hellish pair
Too soon arriv'd; Sin, there in power before,
Once actual; now in body, and to dwell
Habitual habitant; behind her Death,
Close following pace for pace, not mounted yet
On his pale horse: to whom Sin thus began:

« Eh bien! dit la Révolte en tressaillant de joie,
Payâmes-nous trop cher une si belle proie?
Misérables geôliers aux portes des enfers,
Enfin nous voilà rois de ce riche univers! »
« L'enfer, dit le Trépas, et son horrible porte,
Le paradis, le ciel, la terre, que m'importe?
Par-tout où se pourra rassasier ma faim,
C'est là qu'est mon séjour; dans cet étroit jardin
Comment puis-je assouvir cette faim dévorante
Que chaque instant irrite, et que rien ne contente?
Il faut un champ plus vaste à ma voracité. »
A ce fils monstrueux par l'inceste enfanté:
« Eh bien! que tardes-tu, dit sa perfide mère;
Si ce riche séjour ne peut te satisfaire,
Prélude dans ces lieux à tes riches banquets:
Troupeaux, oiseaux, poissons, pour tes festins sont prêts;
Oui, tout ce que du Temps l'avide faux moissonne,
Tout ce que Dieu créa, ta mère te le donne:
Mais attends seulement que mes attraits vainqueurs
Aient séduit les esprits et corrompu les cœurs;
Alors j'ouvre à ta faim une immense carrière,
Et, dès ce jour, ta proie est la nature entière. »
L'un et l'autre, à ces mots, par deux chemins divers,
Courent de leurs poisons infecter l'univers,
Portent par-tout le deuil, le crime et le ravage:
Terre, hommes, animaux, sont promis à leur rage.
Le Très-Haut les a vus de son trône éternel:
« Vous voyez les fureurs de ce couple cruel,
Dit-il aux purs esprits dont la cour l'environne;
Par-tout à pleine main l'un et l'autre moissonne;
Beauté, vertu, tout meurt; je ne reconnois plus
Ces lieux où mon amour et mes yeux se sont plus,
Que j'aurois conservés, si l'imprudence humaine
D'un couple destructeur n'eût appelé la haine.
Les enfers et leur chef blasphèment contre moi;
J'ai remis, disent-ils, ce monde sous leur loi;
Et d'un jaloux orgueil écoutant la vengeance,
A leur lâche fureur j'ai livré l'innocence.
Aveugles instruments, ils ne se doutent pas
Que moi-même en ces lieux j'ai dirigé leurs pas;
Qu'ils sont venus, contraints par mes ordres suprêmes,
Purifier ces lieux qu'ils ont souillés eux-mêmes,
Se gorger de carnage et s'enivrer de sang,
Jusqu'à ce que d'effroi, de douleur rugissant,
Dans tes mains, ô mon fils! ô mon unique joie!
De l'avare sépulcre ils remettent la proie;
Que dans leurs noirs cachots tu plonges ces pervers,
Et scelles pour jamais les portes des enfers.
Alors tu reverras sourire la nature,
Renaître un ciel plus saint, une terre plus pure;
Mais jusque-là la terre et le ciel profanés
Satisferont au Dieu qui les a condamnés. »
Il dit; et tout-à-coup les harpes, les cantiques
Font des palais divins retentir les portiques:
Plus nombreux, plus bruyants que les vagues des mers,
De longs *alleluia* résonnent dans les airs:
« Qui pourroit s'opposer à ton pouvoir auguste?
Salut! Être éternel, toujours grand, toujours juste! »
Puis ils chantent son fils, l'homme régénéré,
Le ciel purgé du crime, et le monde épuré.

« Second of Satan sprung, all-conquering Death!
What think'st thou of our empire now, though earn'd
With travail difficult, not better far
Than still at hell's dark threshold to' have sat watch,
Unnam'd, undreaded, and thyself half starv'd? » —
— Whom thus the sin-born monster answer'd soon:
« To me, who with eternal famine pine,
Alike is hell, or paradise, or heaven;
There best, where most with ravin I may meet;
Which here, though plenteous, all too little seems
To stuff this maw, this vast un-hidebound corpse. »
To whom the' incestuous mother thus replied:
« Thou therefore on these herbs, and fruits, and flowers,
Feed first; on each beast next, and fish, and fowl;
No homely morsels! and, whatever thing
The scythe of time mows down, devour unspar'd;
Till I, in man residing, through the race,
His thoughts, his looks, words, actions, all infect;
And season him thy last and sweetest prey. »
This said, they both betook them several ways,
Both to destroy, or unimmortal make
All kinds, and for destruction to mature
Sooner or later, which the' Almighty seeing,
From his transcendent seat the saints among,
To those bright orders utter'd thus his voice:
« See, with what heat these dogs of hell advance
To waste and havoc yonder world, which I
So fair and good created; and had still
Kept in that state, had not the folly' of man
Let in these wasteful furies, who impute
Folly to me; so doth the prince of hell
And his adherents, that with so much ease
I suffer them to enter and possess
A place so heavenly; and, conniving, seem
To gratify my scornful enemies,
That laugh, as if (transported with some fit
Of passion) I to them had quitted all,
At random yielded up to their misrule;
And know not that I call'd, and drew them thither,
My hell-hounds, to lick up the draff and filth
Which man's polluting sin with taint hath shed
On what was pure; till, cramm'd and gorg'd, nigh burst
With suck'd and glutted offal, at one sling
Of thy victorious arm, well-pleasing Son,
Both Sin and Death, and yawning grave, at last,
Through chaos hurl'd, obstruct the mouth of hell
For ever, and seal up his ravenous jaws.
Then heaven and earth renew'd shall be made pure
To sanctity, that shall receive no stain:
Till then, the curse pronounc'd on both proceeds. »
He ended, and the heavenly audience loud
Sung Halleluiah, as the sound of seas,
Through multitude that sung: « Just are thy ways,
Righteous are thy decrees on all thy works;
Who can extenuate thee? Next, to the Son,
Destined restorer of mankind, by whom
New heaven and earth shall to the ages rise,
Or down from heaven descend. » Such was their song:
While the Creator, calling forth by name
His mighty angels, gave them several charge,
As sorted best with present things. The sun
Had first his precept so to move, so shine,

Aussitôt, par leurs noms le Tout-Puissant appelle
Ses ministres ailés ; il confie à leur zèle
Le bouleversement des saisons et des jours.
Le soleil le premier doit, en changeant son cours,
Tantôt de feux brûlants dévorer la nature,
Tantôt laisser dans l'air régner l'âpre froidure;
Du pôle boréal partent les noirs frimas ;
Du sud l'ardent solstice embrase les climats.
L'un de l'humide nuit va guider la courrière,
De ses frères errants diriger la carrière,
Leur vitesse, leurs feux rapidement croisés,
Leur rencontre sinistre et leurs fronts opposés;
Aux astres réguliers d'autres marquent leur course,
De leurs feux malfaisants ils préparent la source :
Les astres orageux, dans un sombre appareil,
Escortant le lever, le coucher du soleil,
Des torrents pluvieux précipitent la chute.
Déja, près d'exercer leur effroyable lutte,
Dominateurs des eaux, fougueux tyrans des airs,
Les vents sont établis dans leurs climats divers,
Et prêtent à l'envi, pour ravager la terre,
Leur souffle à l'ouragan, leurs ailes au tonnerre.
Fécond comme l'automne et beau comme l'été,
Le printemps régnoit seul : l'Éternel irrité,
Du soleil qui meut tout par sa chaleur féconde,
Ordonne d'écarter les deux pôles du monde.
Les anges à sa voix, avec de longs efforts,
De l'ardent équateur éloignent ce grand corps.
A la voix du Très-Haut, l'astre de la lumière,
Peut-être aussi changea son oblique carrière;
Et, poursuivant sa marche en ses douze maisons,
Dans son cours inégal varia les saisons.
Peut-être aussi, quand l'homme à son Dieu fut parjure,
Un tremblement d'horreur ébranla la nature,
Et, rompant l'équilibre et des nuits et des jours,
Cet astre épouvanté changea soudain son cours.
Dans les champs de la terre, au séjour des orages,
Le désordre par-tout étendit ses ravages;
Bientôt, de la Révolte abominable enfant,
La Discorde naquit, et d'un vol triomphant
Aux êtres animés courut souffler sa rage.
Tout s'arma, tout brûla de la soif du carnage :
Les oiseaux, dans les airs, fondoient sur les oiseaux;
Le poisson poursuivoit le poisson sous les eaux;
Les troupeaux, dédaignant leur pâture innocente,
L'un sur l'autre, en grondant, portoient leur dent sanglante;
Tous pour leur souverain perdirent le respect.
L'un, saisi de terreur, s'enfuit à son aspect;
Un autre, en frémissant, lui jette à son passage
Des regards de fureur ou des accents de rage;
Le désordre est par-tout. Adam épouvanté
Voudroit des bois profonds chercher l'obscurité;
Par-tout l'orage éclate, et son ame troublée,
D'un plus terrible orage, hélas! est ébranlée.
Il succombe, il gémit, il pousse des sanglots;
Et son cœur oppressé se soulage en ces mots :

As might affect the earth with cold and heat
Scarce tolerable; and from the north to call
Decrepit Winter; from the south to bring
Solstitial Summer's heat. To the blank moon
Her office they prescribed; to the other five
Their planetary motions, and aspects,
In sextile, square, and trine, and opposite,
Of noxious efficacy, and when to join
In synod unbenign: and taught the fix'd
Their influence malignant when to shower;
Which of them rising with the sun, or falling,
Should prove tempestuous: to the winds they set
Their corners, when with bluster to confound
Sea, air, and shore; the thunder when to roll
With terror through the dark aërial hall.
Some say, he bid his angels turn askance
The poles of earth, twice ten degrees and more,
From the sun's axle; they with labour push'd
Oblique the centric globe: some say, the sun
Was bid turn reins from the equinoctial road
Like distant breadth to Taurus, with the seven
Atlantic Sisters, and the Spartan Twins,
Up to the Tropic Crab; thence down amain
By Leo, and the Virgin, and the Scales,
As deep as Capricorn; to bring in change
Of seasons to each clime; else had the spring
Perpetual smil'd on earth with verdant flowers,
Equal in days and nights, except to those
Beyond the polar circles: to them day
Had unbenighted shone, while the low sun,
To recompense his distance, in their sight
Had rounded still the' horizon, and not known
Or east or west : which had forbid the snow
From cold Estotiland, and south as far
Beneath Magellan. At that tasted fruit
The sun, as from Thyestean banquet, turn'd
His course intended; else, how had the world
Inhabited, though sinless, more than now,
Avoided pinching cold and scorching heat?
These changes in the heavens, though slow, produc'd
Like change on sea and land; sideral blast,
Vapour, and mist, and exhalation hot,
Corrupt and pestilent: now, from the north
Of Norumbega and the Samoid shore,
Bursting their brazen dungeon, arm'd with ice,
And snow, and hail, and stormy gust and flaw,
Boreas and Cæcias, and Argestes loud,
And Thracias, rend the woods, and seas upturn;
With adverse blast upturns them from the south
Notus, and Afer black with thunderous clouds
From Serraliona : thwart of these, as fierce,
Forth rush the Levant and the Ponent winds,
Eurus and Zephyr, with their lateral noise,
Sirocco and Libecchio.
Thus began
Outrage from lifeless things; but discord first,
Daughter of Sin, among the' irrational
Death introduc'd, through fierce antipathy :
Beast now with beast 'gan war, and fowl with fowl,
And fish with fish; to graze the herb all leaving,
Devour'd each other; nor stood much in awe
Of man, but fled him; or, with countenance grim,
Glar'd on him passing. These were from without
The growing miseries, which Adam saw
Already' in part, though hid in gloomiest shade,
To sorrow' abandon'd, but worse felt within;

« Après tant de bonheur, eh quoi! tant d'infortunes!
Fuyez, de mes plaisirs images importunes!
Le voilà donc ce monde autrefois si charmant!
Et moi, dont la présence en étoit l'ornement,
Voilà mon sort! Du ciel l'amour se change en haine;
Comme il versoit la joie, il nous verse la peine.
Je fuis devant ce Dieu dont la céleste voix,
Dans ces lieux enchanteurs, me charma tant de fois:
Sa haine de mon crime est le juste salaire.
Ah! que ne peut la mort terminer ma misère!
Mais ce trépas si doux et si bien mérité,
Finiroit-il les maux de ma postérité?...
Non, non; mes descendants, leurs fils, toute ma race,
Doivent de mes malheurs perpétuer la trace.
O voix que j'entendis avec un doux transport:
Croissez! multipliez! Et pour qui? pour la mort.
De mes maux renaissants victime héréditaire,
Chaque âge maudira l'auteur de sa misère:
Il faut attendre, au lieu de bénédictions,
Un concert de douleurs et d'imprécations.
O plaisirs passagers, suivis de longs supplices!
« O Dieu! t'avois-je donc demandé ces délices?
Ne m'as-tu donc comblé de richesse et d'honneur,
Que pour me renverser du faîte du bonheur?
Falloit-il dans mes traits, ton plus parfait ouvrage,
Pour l'effacer toi-même imprimer ton image?
A mon limon poudreux n'as-tu pu me laisser?
Ce qu'on a pu vouloir, on y peut renoncer:
Reprends ces biens cruels, ces dons que je déteste.
Pourquoi m'affligeas-tu de ce bonheur funeste?
Quand de le conserver tu m'imposas la loi,
Devois-tu sans secours m'abandonner à moi?
Le perdre n'est-il point assez pour ta justice?
Faut-il y joindre encore un éternel supplice?
Ah! que dis-je? et comment osé-je t'accuser?
De tes bontés encor n'est-ce pas abuser?
A ces conditions je reçus la naissance,
J'acceptai le bienfait... j'en dois la récompense.
A son père en courroux un fils dénaturé
Diroit-il: Du néant pourquoi m'as-tu tiré?
Je ne t'en priois pas. Et cependant son être
Est le fruit du hasard, et ton choix m'a fait naître.
Ah! mon ingratitude en fait enfin l'aveu,
Oui, mon crime est de moi, le bienfait est de Dieu:
De ses dons méconnus je dois porter la peine.
O terre, engloutis-moi! sauve-moi de sa haine!
Que je puisse à jamais, dans ton sein maternel,
M'endormir doucement d'un sommeil éternel!
Que je ne tremble plus sous sa main foudroyante!
Loin de moi les éclats de sa voix effrayante!
Ote-moi du passé le cruel souvenir,
Et la douleur présente et les maux à venir;
Ces maux qui, sur le monde étendant ma misère,
Dans ses derniers neveux iront punir leur père!
Ah! quand arriveront ces fortunés instants?
Faut-il souffrir sans cesse, et mourir si long-temps!
O mort! exauce-moi!
Mais un doute me reste:

And, in a troubled sea of passion tost,
Thus to disburden sought with sad complaint:
« O miserable of happy! Is this the end
Of this new glorious world: and me, so late
The glory of that glory, who now become
Accurs'd, of blessed? hide me from the face
Of God, whom to behold was then my highth
Of happiness! — Yet well, if here would end
The misery; I deserv'd it, and would bear
My own deservings; but this will not serve:
All that I eat or drink, or shall beget,
Is propagated curse. O voice, once heard
Delightfully, *Increase and multiply;*
Now death to hear! for what can I increase,
Or multiply, but curses on my head?
Who of all ages to succeed, but, feeling
The evil on him brought by me, will curse
My head? Ill fare our ancestor impure;
For this we may thank Adam! but his thanks
Shall be the execration: so, besides
Mine own that bide upon me, all from me
Shall with a fierce reflux on me rebound;
On me, as on their natural centre, light
Heavy, though in their place. O fleeting joys
Of paradise, dear bought with lasting woes!
« Did I request thee, Maker, from my clay
To mould me man? did I solicit thee
From darkness to promote me, or here place
In this delicious garden? As my will
Concurr'd not to my being, it were but right
And equal to reduce me to my dust;
Desirous to resign and render back
All I receiv'd; unable to perform
Thy terms too hard, by which I was to hold
The good I sought not. To the loss of that,
Sufficient penalty, why hast thou added
The sense of endless woes? Inexplicable
Thy justice seems; yet, to say truth, too late
I thus contest; then should have been refus'd
Those terms, whatever, when they were propos'd:
Thou didst accept them: wilt thou enjoy the good,
Then cavil the conditions? and though God
Made thee without thy leave, what if thy son
Prove disobedient; and, reprov'd, retort,
Wherefore didst thou beget me? I sought it not:
Wouldst thou admit for his contempt of thee
That proud excuse? yet him not thy election,
But natural necessity, begot.
God made thee of choice his own, and of his own
To serve him; thy reward was of his grace;
Thy punishment then justly is at his will.
Be it so, for I submit; his doom is fair,
That dust I am, and shall to dust return:
O welcome hour whenever! Why delays
His hand to execute what his decree
Fix'd on this day? Why do I overlive?
Why am I mock'd with death, and lengthen'd out
To deathless pain? How gladly would I meet
Mortality my sentence, and be earth
Insensible! How glad would lay me down
As in my mother's lap! There I should rest,
And sleep secure; his dreadful voice no more
Would thunder in my ears; no fear of worse
To me, and to my offspring, would torment me
With cruel expectation.
Yet one doubt

Mourrai-je tout entier ? et de ce feu céleste,
Qui de mon corps fragile anima le limon,
Est-il sûr que la mort éteindra le rayon ?
O doute épouvantable ! à quel trouble il me livre !
Quoi ! même en expirant, je risquerois de vivre,
Et je perdrois le jour sans jouir de la mort !
Que dis-je ? de mon ame écoutons le remord :
Cette ame intelligente est seule criminelle ;
A ce corps innocent pourquoi survivroit-elle ?
Je mourrai tout entier. Quoi donc ! l'être fini
D'un supplice sans fin pourroit être puni !
La mort, pour venger Dieu, seroit donc immortelle !
Ce pouvoir passeroit sa puissance éternelle :
Il le voudroit en vain ; par sa fragilité
Mon être échapperoit à sa divinité.
Ce vœu démentiroit sa sublime sagesse ;
Au lieu de son pouvoir, montreroit sa foiblesse.
Au-delà de ma cendre étendra-t-il ses coups ?
De vengeance affamé, constant dans son courroux,
Voudroit-il, prolongeant son effroyable joie,
Ainsi que sa colère, éterniser sa proie ?
Contre un être mortel son pouvoir est borné :
Par les décrets du sort lui-même est enchaîné.
Mais si, de son courroux renaissante victime,
L'éternité sans fond m'ouvroit son noir abîme !...
L'éternité ! ce mot fait dresser mes cheveux,
Et gronde autour de moi comme un tonnerre affreux.
Mon ame et cette argile, également punies,
Pour souffrir à jamais seroient donc réunies !
C'est peu, de mon destin triste fatalité !
Je lègue donc la mort à ma postérité !
Que n'en puis-je épuiser la coupe tout entière,
Et, sa première proie, être aussi la dernière !
Mon nom seroit béni par mes derniers neveux :
Pourquoi les innocents seroient-ils malheureux ?
Innocents ! le sont-ils ? non : de toute ma race
Le levain de mon crime a corrompu la masse :
Leur ame, leur esprit, leur cœur, leurs volontés,
Sont autant de ruisseaux dans leur source infectés.
« O ciel ! à tes rigueurs il faut donc se résoudre !
Mon aveugle raison est contrainte à t'absoudre ;
Et même, en t'accusant, elle parle pour toi.
Mais ce monde futur est malheureux pour moi !
Puisque seul, de ce Dieu j'ai bravé la défense,
Si ce Dieu sur moi seul déchargeoit sa vengeance !...
Que dis-tu, misérable ? ah ! frémis d'un tel vœu !
Peux-tu soutenir seul tout le courroux d'un Dieu,
Ce courroux, plus affreux que la foudre qui gronde,
Ce courroux, plus pesant que la masse du monde ?
Ah ! quand de ce fardeau ta femme, par pitié,
Coupable comme toi, porteroit la moitié,
Pourriez-vous soutenir ce poids insupportable ?
Ainsi donc, ô douleur ! ô destin lamentable !
Mes prières, mes vœux, mon espoir, mon effroi,
Le passé, l'avenir, tout s'arme contre moi !
Chef-d'œuvre du malheur, qu'en tremblant je contemple,
Qui sera sans égal, et qui fut sans exemple ;
Satan, Satan lui seul, ô remords ! ô tourment !
Aussi bien qu'en forfait, m'égale en châtiment.
Conscience terrible ! inexorable juge !
Contre Dieu, contre moi, je suis donc sans refuge !
Dans un gouffre sans fin je m'enfonce avec toi,

Pursues me still, lest all I cannot die;
Lest that pure breath of life, the spirit of man
Which God inspir'd, cannot together perish
With this corporeal clod; then, in the grave,
Or in some other dismal place, who knows
But I shall die a living death? O thought
Horrid, if true! Yet why? It was but breath
Of life that sinn'd; what dies but what had life
And sin? The body properly hath neither.
All of me then shall die: let this appease
The doubt, since human reach no further knows:
For though the Lord of all be infinite,
Is his wrath also? Be it, man is not so,
But mortal doom'd. How can he exercise
Wrath without end on man, whom death must end?
Can he make deathless death? That were to make
Strange contradiction, which to God himself
Impossible is held; as argument
Of weakness, not of power. Will he draw out,
For anger's sake, finite to infinite,
In punish'd man, to satisfy his rigour,
Satisfied never! That were to extend
His sentence beyond dust and nature's law;
By which all causes else, according still
To the reception of their matter, act;
Not to the' extent of their own sphere. But say
That death be not one stroke, as I suppos'd,
Bereaving sense, but endless misery
From this day onward; which I feel begun
Both in me, and without me; and so last
To perpetuity: — Ay me! that fear
Comes thundering back with dreadful revolution
On my defenceless head; both death and I
Are found eternal, and incorporate both;
Nor I on my part single; in me all
Posterity stands curs'd: fair patrimony
That I must leave ye, sons! O, were I able
To waste it all myself, and leave ye none!
So disinherited, how would you bless
Me, now your curse! Ah, why should all mankind,
For one man's fault, thus guiltless be condemn'd,
If guiltless? But from me what can proceed,
But all corrupt; both mind and will deprav'd
Not to do only, but to will the same
With me? How can they then acquitted stand
In sight of God?
« Him, after all disputes,
Forc'd I absolve: all my evasions vain,
And reasonings, though through mazes, lead me still
But to my own conviction: first and last
On me, me only, as the source and spring
Of all corruption, all the blame lights due;
So might the wrath! Fond wish! couldst thou support
That burden, heavier than the earth to bear;
Than all the world much heavier, though divided
With that bad woman? Thus, what thou desir'st,
And what thou fear'st, alike destroys all hope
Of refuge, and concludes thee miserable
Beyond all past example and future;
To Satan only like both crime and doom.

Et l'abîme, en tombant, s'approfondit sur moi. »
Dans le calme profond de la nuit ténébreuse,
Tel Adam exhaloit sa plainte douloureuse ;
Nuit effroyable, hélas ! qu'elle ressemble peu
A ces charmantes nuits des favoris de Dieu,
Qu'égayoit d'un vent frais l'haleine douce et pure !
La sombre horreur ajoute aux tourments qu'il endure :
Déchiré de remords, sur la terre etendu,
Il implore le coup, si long-temps suspendu,
Qui doit finir ses maux en détruisant son être :
Il maudit mille fois le jour qui l'a vu naitre.
« Dieu puissant ! ton courroux, ou plutôt ta bonté,
M'avoit promis la mort ; aurois-je en vain compté
Sur ce triste bienfait ? d'où vient que ta justice,
Si je l'ai mérité, diffère mon supplice ?
Vainement de la mort j'invoque le secours :
Toujours sollicitée, elle me fuit toujours ;
Elle est sourde à ma voix, et se rit de mes peines.
O vallons ! ô coteaux ! ô forêts ! ô fontaines !
Où sont ces doux accents qu'ont redits tant de fois
Les échos de ces monts, la voûte de ces bois ?
Vous ne répondez plus à mes chants d'alégresse ;
Témoins de mes plaisirs, ah ! voyez ma tristesse ! »
Tandis qu'Adam succombe au poids de son malheur,
Ève, qui loin de lui renfermoit sa douleur,
Accourt pour adoucir le tourment qui l'accable.
Adam la voit venir : « Fuis, serpent détestable !
Lui dit-il d'un accent et d'un œil irrité ;
Oui, ce nom est le tien, tu l'as trop mérité :
Le serpent fit mes maux, et tu fus sa complice ;
Ta lâche cruauté l'égale en artifice.
Que n'ai-je mieux connu tes perfides attraits ?
Ainsi que son poison, que n'avois-tu ses traits ?
Hélas ! sans ta beauté, cette beauté divine
Qui faisoit mon bonheur et cause ma ruine,
Mon cœur eût évité ton piége insidieux :
L'enfer est dans ton cœur et le ciel dans tes yeux.
Beauté qui m'as séduit, et que mon cœur abhorre,
Hélas ! j'étois heureux ; je le serois encore,
Si d'errer loin de moi l'indocile desir
Ne t'avoit fait ailleurs chercher un vain plaisir ;
Si l'obstination d'un orgueil téméraire
Ne t'eût fait dédaigner un avis salutaire ;
N'eût fermé ton oreille à la tendre frayeur
Qui me parloit pour toi dans le fond de mon cœur !
N'avois-je pas assez averti ta foiblesse ?
Ta rebelle imprudence a vaincu ma sagesse.
Qui sait même, qui sait si tu ne voulois pas
Faire aux yeux de Satan triompher tes appas,
Peut-être le tenter, le séduire lui-même ?
Mais de l'adroit serpent le fatal stratagème
Te jeta dans le piége ; et moi, trop foible époux,
Te laissai sans défense exposée à ses coups !
J'ai cru que ta vertu, plus ferme, plus prudente,
D'un péril annoncé sortiroit triomphante.
Crédule, j'ignorois (pourquoi me l'appris-tu ?)
Combien est vain l'éclat de ta fausse vertu !
Pourquoi ton sexe ingrat, malheureux que nous sommes !
Ignoré dans les cieux, règne-t-il chez les hommes ?
Le ciel ne pouvoit-il, de ses fécondes mains,
Comme les esprits purs, propager les humains ?
Ah ! pourquoi la nature, ô Dieu ! vit-elle éclore
Ce sexe qui la pare et qui la déshonore ?
O sexe dangereux qui nous plais et nous perds,

O conscience ! into what abyss of fears
And horrors hast thou driven me; out of which
I find no way, from deep to deeper plung'd ! »
Thus Adam to himself lamented loud,
Through the still night; not now (as ere man fell)
Wholesome, and cool, and mild, but with black air
Accompanied; with damps and dreadful gloom;
Which to his evil conscience represented
All things with double terror : on the ground
Outstretch'd he lay ; on the cold ground ; and oft
Curs'd his creation; death as oft accus'd
Of tardy execution, since denounc'd
The day of his offence.
« Why comes not death,
(Said he) with one thrice-acceptable stroke
To end me? Shall truth fail to keep her word?
Justice Divine not hasten to be just?
But death comes not at call ; Justice Divine
Mends not her slowest pace for prayers or cries.
O woods, O fountains, hillocks, dales, and bowers !
With other echo late I taught your shades
To answer, and resound far other song. »
Whom thus afflicted when sad Eve beheld,
Desolate where she sat, approaching nigh,
Soft words to his fierce passion she assay'd :
But her with stern regard he thus repell'd :
« Out of my sight, thou serpent ! That name best
Befits thee with him leagued; thyself as false
And hateful; nothing wants, but that thy shape,
Like his, and colour serpentine, may show
Thy inward fraud; to warn all creatures from thee
Henceforth : lest that too heavenly form, pretended
To hellish falsehood, snare them ! But for thee
I had persisted happy : had not thy pride
And wandering vanity, when least was safe,
Rejected my forewarning, and disdain'd
Not to be trusted; longing to be seen,
Though by the devil himself; him overweening
To over-reach ; but, with the serpent meeting,
Fool'd and beguil'd ; by him thou, I by thee,
To trust thee from my side; imagin'd wise,
Constant, mature, proof against all assaults;
And understood not all was but a show,
Rather than solid virtue; all but a rib
Crooked by nature; bent, as now appears,
More to the part sinister, from me drawn;
Well if thrown out, as supernumerary
To my just number found. O! why did God
Creator wise, that peopled highest heaven
With spirits masculine, create at last
This novelty on earth, this fair defect
Of nature, and not fill the world at once
With men, as angels, without feminine;
Or find some other way to generate
Mankind? This mischief had not then befall'n,
And more that shall befall, innumerable
Disturbances on earth through female snares,
And strait conjunction with this sex : for either

Que de maux vont par toi désoler l'univers!
L'intérêt marchandant des épouses vénales,
Les refus des parents, les chaînes inégales,
Le caprice au hasard assortissant les cœurs,
Les superbes dédains, les fantasques humeurs,
D'une altière beauté les hauteurs despotiques,
L'aigreur empoisonnant les douceurs domestiques;
Voilà quel sort attend d'infortunés époux;
Et par toi ces malheurs ont commencé dans nous. »
  Il dit, et se détourne : Ève alors fond en larmes,
Ses beaux cheveux épars ajoutent à ses charmes;
Elle tombe à ses pieds, embrasse ses genoux;
Et de l'air le plus humble et du ton le plus doux :
« Cher Adam, prends pitié de ma douleur extrême!
J'en atteste le ciel, qui sait combien je t'aime,
Et pour toi quel respect est gravé dans mon cœur.
Ma faute fut bien moins un crime qu'une erreur :
L'imprudence la fit, que le remords l'efface!
Vois mes larmes couler sur tes pieds que j'embrasse;
Assez de maux sur moi tombent de toutes parts;
Ne me refuse pas tes consolants regards;
Toi seul es mon conseil, mon guide, ma ressource :
D'un reste de bonheur ne ferme point la source.
Dans ce monde désert tout me glace d'effroi;
Ah! ne repousse point un cœur qui vient à toi!
Où fuir, si mon époux me défend de le suivre?
Peut-être nous n'avons que peu d'instants à vivre;
Ah! qu'aujourd'hui nos vœux et nos cœurs ne soient qu'un!
Nous avons à lutter contre un danger commun :
Cet ennemi du ciel, il est aussi le nôtre;
Pour le combattre mieux, liguons-nous l'un et l'autre;
Pour la seconde fois ne nous séparons pas;
J'ai failli loin de toi, je vaincrai sur tes pas.
Hélas! d'un double poids l'infortune m'accable :
Je suis la plus à plaindre, étant la plus coupable.
Comme moi tu péchas contre le ciel; et moi,
Criminelle envers lui, je le suis envers toi.
Aux lieux où l'Éternel prononça la sentence,
J'irai, j'irai fléchir, s'il se peut, sa vengeance;
Lui dire que moi seule ai provoqué ses coups,
Que sur moi seule aussi doit tomber son courroux :
Heureuse, s'il exauce un vœu si légitime,
D'emporter en mourant le pardon de mon crime! »
  Elle dit, et sa voix expire dans les pleurs.
Son maintien suppliant, ses remords, ses malheurs,
Ses accents douloureux, l'aveu de sa foiblesse,
Ont dans le cœur d'Adam réveillé la tendresse :
Le doux ressouvenir fait parler la pitié.
L'objet de ses desirs, sa plus chère moitié,
Dont son amour naguère idolâtrait les charmes,
Prosternée à ses pieds qu'elle baigne de larmes,
Embrassant ses genoux, implorant son appui,
Résolue à mourir s'il faut vivre sans lui,
Ont insensiblement désarmé sa colère.
Il la fixe en silence, et d'un ton moins sévère :
  « Imprudente! dit-il, quelle nouvelle erreur
Vient encor t'abuser d'un délire trompeur!
Tu veux seule, dis-tu, supporter la tempête;
Contente-toi des maux qui pèsent sur ta tête.
Comment peux-tu de Dieu soutenir le courroux,
Quand tu ne peux souffrir celui de ton époux?
Tu ne vois que l'essai de nos longues misères :
Si j'espérois d'un Dieu fléchir les lois sévères,
Je te devancerois au lieu du jugement,
J'appellerois sur moi tout son ressentiment;
J'irois, m'humiliant sous sa main vengeresse,

He never shall find out fit mate, but such
As some misfortune brings him, or mistake;
Or whom he wishes most shall seldom gain
Through her perverseness, but shall see her gain'd
By a far worse; or, if she love, withheld
By parents; or his happiest choice too late
Shall meet, already link'd and wedlock-bound
To a fell adversary, his hate or shame :
Which infinite calamity shall cause
To human life, and household peace confound. »
  He added not, and from her turn'd; but Eve,
Not so repuls'd, with tears that ceas'd not flowing,
And tresses all disorder'd, at his feet
Fell humble; and, embracing them, besought
His peace, and thus proceeded in her plaint.
« Forsake me not thus, Adam! witness Heaven
What love sincere, and reverence in my heart
I bear thee, and unweeting have offended,
Unhappily deceiv'd! Thy suppliant
I beg, and clasp thy knees : bereave me not
(Whereon I live) thy gentle looks, thy aid,
Thy counsel, in this uttermost distress,
My only strength and stay : forlorn of thee,
Whither shall I betake me, where subsist?
While yet we live, (scarce one short hour perhaps)
Between us two let there be peace; both joining,
As join'd in injuries, one enmity
Against a foe by doom express assign'd us,
That cruel serpent : on me exercise not
Thy hatred for this misery befall'n;
On me already lost, me than thyself
More miserable! Both have sinn'd; but thou
Against God only; I against God and thee;
And to the place of judgment will return :
There with my cries importune Heaven; that all
The sentence, from thy head remov'd, may light
On me, sole cause to thee of all this woe;
Me, me only, just object of his ire! »
  She ended weeping; and her lowly plight
Immovable, till peace obtain'd from fault
Acknowledg'd and deplor'd, in Adam wrought
Commiseration : soon his heart relented
Towards her, his life so late, and sole delight,
Now at his feet submissive in distress;
Creature so fair his reconcilement seeking,
His counsel, whom she had displeas'd, his aid;
As one disarm'd, his anger all he lost,
And thus with peaceful words uprais'd her soon :
« Unwary, and too desirous, as before,
So now of what thou know'st not, who desir'st
The punishment all on thyself; alas!
Bear thine own first, ill able to sustain
His full wrath, whose thou feel'st as yet least part,
And my displeasure bear'st so ill. If prayers
Could alter high decrees, I to that place
Would speed before thee, and be louder heard

De ton sexe fragile excuser la foiblesse,
De ce sexe imprudent que j'ai dû protéger,
Et que j'ai laissé seul s'exposer au danger.
Lève-toi; bannissons ces discordes cruelles;
N'allons pas aux remords ajouter les querelles;
Que la paix, que l'amour consolent nos deux cœurs;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos douleurs.
Notre mort, je le vois, n'est pas encor prochaine :
Son terme est reculé, son heure est incertaine;
Pour augmenter nos maux elle vient pas à pas:
Par combien de douleurs s'achète le trépas!
Hélas ! au même sort ma race est condamnée!
O déplorable père ! ô race infortunée ! »
Ève à ces cris plaintifs répond modestement :
« Le cruel souvenir de mon égarement,
Et les dures leçons de mon expérience,
Cher époux, me devroient condamner au silence ;
Mais puisque dans tes bras daignant me recevoir,
Ton pardon généreux relève mon espoir,
Dois-je rien oublier, époux sublime et tendre,
Pour conserver ce cœur que tu viens de me rendre ?
Permets donc que ma voix te confie un dessein
Qui peut calmer le trouble élevé dans ton sein.
Si j'en crois tes discours, ta douleur la plus vive,
C'est cette désolante et longue perspective
Des fléaux réservés à nos derniers neveux,
Du crime paternel héritiers malheureux,
Et dont l'affreuse mort doit faire un jour sa proie.
Ah ! comment en effet conserver quelque joie,
En songeant qu'après nous notre postérité
Doit subir un arrêt par nous seuls mérité,
Et terminer, hélas! de douleurs poursuivie,
Par l'horreur de la mort, les horreurs de la vie?
De toi dépend le sort de ces infortunés :
Ces fils déja proscrits ne sont pas encor nés ;
Le néant seul, hélas! ignore la souffrance:
Pour prévenir leurs maux, empêchons leur naissance,
Et, regrettant la proie échappée à ses coups,
Que l'avide trépas ne dévore que nous.
S'il te paroît trop dur, dans un hymen austère,
De n'oser être époux, de n'oser être père;
S'il nous faut, renonçant à nos doux entretiens,
Moi repousser tes vœux, toi résister aux miens;
Qui peut nous arrêter? appelons à notre aide
Cette mort, des douleurs prompt et dernier remède,
Et si, sourde à nos cris, nous l'appelons en vain,
Au défaut de ses traits, nous avons notre main.
De l'horrible trépas, dont l'attente nous lasse,
Faut-il donc supporter l'éternelle menace ?
Marchons sans hésiter au terme de nos jours ;
Les chemins sont ouverts, choisissons les plus courts;
De notre sort affreux abrégeons la misère :
Périssant avec toi, la mort me sera chère. »
Elle dit : le trépas, qu'invoque sa douleur,
A déja sur son front imprimé sa pâleur.
Adam, d'un cœur plus ferme et d'un esprit plus sage,
En ces mots consolants relève son courage :
« Ce mépris de la vie et de ses vains plaisirs,
Chère Ève, annonce un cœur maître de ses desirs.
Tu méprises l'amour et ses molles délices ;

That on my head all might be visited;
Thy frailty and infirmer sex forgiven,
To me committed, and by me expos'd.
But rise; — let us no more contend, nor blame
Each other, blam'd enough elsewhere; but strive
In offices of love, how we may lighten
Each other's burden, in our share of woe;
Since this day's death denounc'd, if aught I see,
Will prove no sudden, but a slow-pac'd, evil;
A long day's dying, to augment our pain;
And to our seed (O hapless seed!) deriv'd. »
To whom thus Eve, recovering heart, replied :
« Adam, by sad experiment I know
How little weight my words with thee can find,
Found so erroneous; thence by just event
Found so unfortunate : nevertheless,
Restor'd by thee, vile as I am, to place
Of new acceptance, hopeful to regain
Thy love, the sole contentment of my heart
Living or dying, from thee I will not hide
What thoughts in my unquiet breast are risen,
Tending to some relief of our extremes,
Or end; though sharp and sad, yet tolerable,
As in our evils, and of easier choice.
If care of our descent perplex us most,
Which must be born to certain woe, devour'd
By death at last; (and miserable it is
To be to others cause of misery,
Our own begotten, and of our loins to bring
Into this cursed world a woful race
That after wretched life must be at last
Food for so foul a monster;) in thy power
It lies, yet ere conception to prevent
The race unblest, to being yet unbegot.
Childless thou art, childless remain : so death
Shall be deceiv'd his glut, and with us two
Be forc'd to satisfy his ravenous maw.
But if thou judge it hard and difficult,
Conversing, looking, loving to abstain
From love's due rites, nuptial embraces sweet;
And with desire to languish without hope,
Before the present object languishing
With like desire : which would be misery
And torment less than none of what we dread ;
Then, both ourselves and seed at once to free
From what we fear for both, let us make short, —
Let us seek death ; — or, he not found, supply
With our own hands his office on ourselves.
Why stand we longer shivering under fears
That show no end but death; and have the power
Of many ways to die the shortest choosing
Destruction with destruction to destroy? — »
She ended here, or vehement despair
Broke off the rest; so much of death her thoughts
Had entertain'd, as dy'd her cheeks with pale.
But Adam (with such counsel nothing sway'd)
To better hopes his more attentive mind
Labouring had rais'd; and thus to Eve replied :
« Eve, thy contempt of life and pleasure seems
To argue in thee something more sublime
And excellent than what thy mind contemns;
But self-destruction therefore sought refutes

Mais crois-tu par la mort finir de longs supplices,
Et par-là du Très-Haut éluder les décrets?
Dieu, d'avance, crois-moi, se rit de tes projets;
La vie et le trépas connoissent sa puissance.
Chère Ève, crains plutôt d'irriter sa vengeance!
Que ce Dieu courroucé n'aggrave notre sort,
Et, pour mieux se venger, n'éternise la mort!
Pensons plus sagement: tu te souviens peut-être
D'un mot qu'a prononcé ce juge, notre maître:
Je veux, nous a-t-il dit, que le serpent rusé
Par le pied de la femme un jour soit écrasé.
Vain dédommagement de ce malheur extrême!
Qui sait si ce serpent n'est pas Satan lui-même,
Qui sous ses traits menteurs nous a séduits tous deux?
Peut-être sa défaite appaisera les cieux.
Mais une mort précoce, une couche inféconde,
D'avance détruiroit l'espérance du monde;
Et, perdant son triomphe en hâtant son trépas,
La femme, de Satan ne nous vengeroit pas.
Si mon cœur t'accordoit ce que tu me demandes,
Satan seroit vainqueur, et nos peines plus grandes;
Et Dieu nous traiteroit comme un couple orgueilleux,
Impatient du joug, et rebelle à ses vœux.
« Ève, tu te souviens avec quelle indulgence
Son courroux paternel tempéra sa vengeance;
Aucun reproche amer, aucune inimitié:
Sa colère avoit pris l'accent de la pitié.
Nous croyions voir sur nous fondre une mort prochaine:
Tu vivras, mais tu dois enfanter avec peine;
Voilà ton seul supplice; et, chers à tes malheurs,
Des enfants adorés te paieront tes douleurs.
Pour moi, qu'à tes destins cet arrêt associe,
Il me faudra dompter une terre endurcie;
La sueur du travail arrosera mon pain.
Cet arrêt est sévère, et non pas inhumain;
L'oisiveté seroit une peine plus dure;
Mes mains me nourriront. La chaleur, la froidure,
Nous menaçoient tous deux: tous deux nous étions nus,
Et de sa propre main ce Dieu nous a vêtus.
Pour l'attendrir enfin, nous avons la prière.
Crains-tu les noirs frimas, la grêle meurtrière,
Des torrents pluvieux les flots dévastateurs?
Eh bien! il enverra les arts consolateurs.
Déja de noirs brouillards, du sommet des montagnes
S'avancent dans les airs et couvrent les campagnes;
Déja des aquilons le souffle impétueux
A dépouillé des bois le front majestueux:
Cherchons un sûr abri; qu'une heureuse industrie
Saisisse du soleil la chaleur amortie,
Soit que ses feux, unis dans un étroit foyer,
Enflamment d'un bois sec le débris nourricier,
Soit que des corps choqués où dort la flamme oisive,
S'échappe, en petillant, l'étincelle captive:
Ainsi nous avons vu, dans les plaines des airs,
Des nuages heurtés rejaillir les éclairs,
Et les pins embrasés, de leur cime brûlante,
Envoyer jusqu'à nous la flamme consolante
Qui remplace le jour et sa douce chaleur.

That excellence thought in thee; and implies,
Not thy contempt, but anguish and regret
For loss of life and pleasure overlov'd.
Or if thou covet death, as utmost end
Of misery, so thinking to evade
The penalty pronounc'd; doubt not but God
Hath wiselier arm'd his vengeful ire, than so
To be forestall'd: much more I fear lest death
So snatch'd, will not exempt us from the pain
We are by doom to pay; rather such acts
Of contumacy will provoke the Highest
To make death in us live: then let us seek
Some safer resolution, which methinks
I have in view, calling to mind with heed
Part of our sentence, that thy seed shall bruise
The serpent's head: piteous amends! unless
Be meant, whom I conjecture, our grand foe,
Satan; who in the serpent, hath contriv'd
Against us this deceit; to crush his head
Would be revenge indeed! which will be lost
By death brought on ourselves, or childless days
Resolv'd, as thou proposest: so our foe
Shall' scape his punishment ordain'd, and we
Instead shall double ours upon our heads.
No more be mention'd then of violence
Against ourselves; and wilful barrenness,
That cuts us off from hope; and savours only
Rancour and pride, impatience and despite,
Reluctance against God and his just yoke
Laid on our necks.
Remember with what mild
And gracious temper he both heard, and judg'd,
Without wrath or reviling; we expected
Immediate dissolution, which we thought
Was meant by death that day; when lo! to thee
Pains only in child-bearing were foretold,
And bringing forth; soon recompensed with joy,
Fruit of thy womb: on me the curse aslope
Glanc'd on the ground; with labour I must earn
My bread; what harm? Idleness had been worse;
My labour will sustain me; and, lest cold
Or heat should injure us, his timely care
Hath, unbesought, provided; and his hands
Cloth'd us unworthy, pitying while he judg'd:
How much more, if we pray him, will his ear
Be open, and his heart to pity' incline,
And teach us further by what means to shun
The' inclement seasons, rain, ice, hail, and snow?
Which now the sky, with various face, begins
To show us in this mountain: while the winds
Blow moist and keen, shattering the graceful locks
Of these fair spreading trees; which bids us seek
Some better shroud, some better warmth to cherish
Our limbs benumb'd, ere this diurnal star
Leave cold the night, how we his gather'd beams
Reflected may with matter sere foment;
Or, by collision of two bodies, grind
The air attrite to fire; as late the clouds
Justling, or push'd with winds, rude in their shock
Tine the slant lightning; whose thwart flame, driven down,
Kindles the gummy bark of fir or pine;
And sends a comfortable heat from far,
Which might supply the sun; such fire to use,
And what may else be remedy or cure

Dieu, chère Ève, crois-moi, plaindra notre malheur;
Il hâtera les arts, dont les secours utiles
Rendront nos maux plus doux et nos champs plus fertiles,
Jusqu'à l'heure où la terre, en ses paisibles flancs,
Pour les rendre au repos, reprendra ses enfants.
Nous, cependant, allons aux lieux où la clémence,
De l'homme criminel adoucit la sentence;
Prions le Dieu vengeur, tombons à ses genoux;
Par les cris du remords désarmons son courroux;
Pleurons, Ève, pleurons; que nos voix gémissantes,
Du repentir sincère expressions touchantes,
S'élèvent vers son trône : ah! même en nous jugeant,
S'il a traité ses fils comme un père indulgent,
N'en doutons point, nos vœux, notre ardente prière,
Chère Ève, nous rendront sa tendresse première. »
  Tandis que de ses maux il s'entretient ainsi,
Adam verse des pleurs, Ève en répand aussi.
Cependant tous les deux volent où la clémence,
De l'homme criminel prononça la sentence;
La face contre terre, ils tombent à genoux,
Par les cris du remords désarment son courroux;
Et leurs ardents soupirs, et leurs voix gémissantes,
Du repentir sincère expressions touchantes,
S'élèvent vers le Dieu qui, même en les jugeant,
Traita des fils ingrats comme un père indulgent.

LIVRE XI.

Le fils de Dieu intercède pour nos premiers pères, qui confessent leur faute; il présente leurs prières à son père. Le Seigneur les exauce; mais il déclare qu'ils ne sauroient rester plus long-temps dans le paradis. Il envoie Michel avec une légion de chérubins, pour les chasser du jardin de délices : il lui ordonne cependant de révéler auparavant à Adam ce qui arrivera dans la suite des temps. Descente de Michel. Adam fait observer à Ève quelques signes funestes. Il discerne l'arrivée de Michel, et s'avance au-devant de lui. L'ange lui annonce l'arrêt de son exil. Lamentations d'Ève. Adam tâche d'obtenir grace; enfin il se soumet. L'ange le conduit sur une hauteur du paradis, lui découvre, dans une vision, ce qui doit arriver jusqu'au déluge.

Ainsi que la rosée en nos champs répandue,
Du sein de l'Éternel la grace descendue,
Au couple infortuné touché de ses erreurs,
Avoit rendu l'espoir, le remords et les pleurs.
Soumis, agenouillés, ils prioient; leur prière,
Franchissant d'un plein vol les champs de la lumière,
Malgré les vents jaloux, sur des ailes de feu,
Part, vole, monte, arrive aux portes du saint lieu;
Là, du temple divin le pontife suprême,
Heureux médiateur, fils de Dieu, Dieu lui-même,
Sur l'autel d'or où fume un encens éternel,
La bénit, et la porte aux pieds de l'Éternel.
  « O mon père! sur moi tourne des yeux propices!
De la grace du ciel je t'offre les prémices;
Reçois du repentir la prière et les vœux,
Fruits divins de la grace, et plus chers à tes yeux
Que ces terrestres fruits qu'en son séjour champêtre,
L'homme encore innocent présentoit à son maître.
Vers son trône indulgent leurs vœux ont pris l'essor;
Parmi les doux parfums dont fume l'autel d'or,
J'ai moi-même reçu, j'ai béni leurs demandes :
Du repentir sincère accepte les offrandes;

To evils which our own misdeeds have wrought,
He will instruct us praying, and of grace
Beseeching him; so as we need not fear
To pass commodiously this life, sustain'd
By him with many comforts, till we end
In dust, our final rest and native home.
What better can we do, than, to the place
Repairing where he judg'd us, prostrate fall
Before him reverent; and there confess
Humbly our faults, and pardon beg; with tears
Watering the ground, and with our sighs the air
Frequenting, sent from hearts contrite, in sign
Of sorrow' unfeign'd, and humiliation meek?
Undoubtedly he will relent, and turn
From his displeasure; in whose look serene,
When angry most he seem'd and most severe,
What else but favour, grace, and mercy, shone? »
  So spake our father penitent; nor Eve
Felt less remorse: they, forthwith to the place
Repairing where he judg'd them, prostrate fell
Before him reverent; and both confess'd
Humbly their faults, and pardon begg'd; with tears
Watering the ground, and with their sighs the air
Frequenting, sent from hearts contrite, in sign
Of sorrow' unfeign'd, and humiliation meek.

BOOK XI.

The son of God presents to his Father the prayers of our first parents now repenting, and intercedes for them : God accepts them, but declares that they must no longer abide in paradise; sends Michael with a band of cherubim to dispossess them; but first to reveal to Adam future things. Michael's coming down. Adam shows to Eve certain ominous signs; he discerns Michael's approach; goes out to meet him : the angel denounces their departure. Eve's lamentation. Adam pleads, but submits. The angel leads him up to a high hill; sets before him in vision what shall happen till the flood.

Thus they, in lowliest plight, repentant stood
Praying; for from the mercy-seat above
Prevenient grace descending had remov'd
The stony from their hearts, and made new flesh
Regenerate grow instead, that sighs now breath'd
Unutterable; which the Spirit of prayer
Inspir'd, and wing'd for heaven with speedier flight
Than loudest oratory : yet their port
Not of mean suitors; nor important less
Seem'd their petition, than when the ancient pair
In fables old, (less ancient yet than these,)
Deucalion and chaste Pyrrha, to restore
The race of mankind drown'd, before the shrine
Of Themis stood devout. To heaven their prayers
Flew up, nor miss'd the way, by envious winds
Blown vagabond or frustrate : in they pass'd
Dimensionless through heavenly doors; then clad
With incense, where the golden altar fum'd,
By their great Intercessor, came in sight
Before the Father's throne : them the glad Son
Presenting, thus to intercede began :
  « See, Father, what first-fruits on earth are sprung
From thy implanted grace in man : these sighs
And prayers, which in this golden censer, mix'd

Que son humble soupir par toi soit entendu !
De leur douleur muette interprète assidu,
Je parlerai pour eux : oui, ton fils pour leur crime
Sera l'intercesseur, le prêtre et la victime ;
Dès ce jour je leur voue et ma vie et ma mort;
Justes ou criminels, je prends sur moi leur sort ;
J'épurerai le bien, réparerai l'offense ;
Le supplice d'un Dieu leur rendra l'innocence ;
Sans être exempts de maux, du reste de leurs jours,
Punis, mais résignés, qu'ils achèvent le cours :
Qu'ils meurent ; car ton fils demande à ta clémence
D'adoucir et non pas d'annuler leur sentence.
Mais un jour au bonheur ils renaîtront par moi,
Réunis à ton fils, comme ton fils à toi. »
« Ce qu'implorent tes vœux, mon fils, je te l'accorde ;
Oui, déja ma justice et ma miséricorde
Ont décidé leur sort ; mais du riant Éden
Ces prévaricateurs quitteront le jardin :
La sainteté du lieu repousse leurs souillures ;
Oui, des mets plus grossiers, des régions moins pures,
Conviennent désormais à leur être mortel.
Par eux seuls, du péché le souffle criminel
A flétri la nature; et sa vapeur immonde
Souilla de ses poisons l'innocence du monde :
L'homme sera puni par les maux qu'il a faits.
De moi l'homme naissant reçut deux grands bienfaits :
Le bonheur, et le don d'une vie éternelle.
Dépouillé du bonheur, sa durée immortelle
Seroit un long tourment; et le ciel, comme un port,
Lui voulut accorder le bienfait de la mort.
Mais si d'un long combat sa foi sort triomphante,
Un ciel pur, au sortir d'une terre innocente,
Sera sa récompense; et mes élus, un jour,
D'un peuple de mon choix composeront ma cour.
Le ciel a déja vu la Révolte punie ;
De la terre à son tour elle sera bannie ;
Et de mes châtiments l'exemple répété
Affermira le zèle et la fidélité. »
Il dit : son fils s'incline au signal qu'il lui donne ;
Des cieux au même instant la trompette résonne,
Trompette formidable, et qu'Horeb entendit
Quand sur le mont sacré l'Éternel descendit,
Et qui, des morts un jour réveillant la poussière,
Doit du monde embrasé sonner l'heure dernière !
Par son souffle puissant le céleste héraut
A peine a proclamé les ordres du Très-Haut,
Au son que fait ouïr la trompette éclatante
Le ciel au loin répond ; des bosquets d'amarante,
Du fleuve de la vie où le peuple des cieux
Boit du plus pur nectar l'ambre délicieux,
Des fils de la lumière accourt la foule immense :
Tous sur leurs siéges d'or se placent en silence;
Et, du trône d'où part le destin des mortels,
Dieu prononce en ces mots ses ordres solennels :
« Mes fils, vous le voyez ; brûlant de tout connoître,
L'homme insensé vouloit s'approcher de son maître :
Qu'il soit vain de connoître et le bien et le mal ;
O combien ce savoir lui doit être fatal !
Et qu'il eût mieux valu qu'en sa douce ignorance,
Son tranquille bonheur eût gardé l'innocence !

With incense, I thy priest before thee bring;
Fruits of more pleasing savour, from thy seed
Sown with contrition in his heart, than those
Which, his own hand manuring, all the trees
Of paradise could have produc'd, ere fall'n
From innocence. Now therefore, bend thine ear
To supplication; hear his sighs, though mute;
Unskilful with what words to pray, let me
Interpret for him; me, his advocate
And propitiation; all his works on me,
Good, or not good, ingraft; my merit those
Shall perfect, and for these my death shall pay.
Accept me; and in me, from these receive
The smell of peace toward mankind : let him live
Before thee reconcil'd, at least his days
Number'd, though sad; till death, his doom, (which I
To mitigate thus plead, not to reverse,)
To better life shall yield him; where with me
All my redeem'd may dwell in joy and bliss;
Made one with me, as I with thee am one. »
To whom the Father, without cloud, serene :
« All thy request for man, accepted Son,
Obtain : all thy request was my decree.
But, longer in that paradise to dwell,
The law I gave to nature him forbids :
Those pure immortal elements, that know
No gross, no unharmonious mixture foul,
Eject him, tainted now; and purge him off,
As a distemper, gross, to air as gross,
And mortal food, as may dispose him best
For dissolution wrought by sin; that first
Distemper'd all things, and of incorrupt
Corrupted. I, at first, with two fair gifts
Created him endow'd; with happiness,
And immortality : that fondly lost,
This other serv'd but to eternize woe;
Till I provided death : so death becomes
His final remedy; and (after life,
Tried in sharp tribulation, and refin'd
By faith and faithful works,) to second life,
Wak'd in the renovation of the just,
Resigns him up with heaven and earth renew'd. —
But let us call to synod all the blest,
Through heaven's wide bounds: from them I will not hide
My judgments; how with mankind I proceed,
As how with peccant angels late they saw;
And in their state, though firm, stood more confirm'd. »
He ended, and the Son gave signal high
To the bright minister that watch'd : he blew
His trumpet, heard in Oreb since perhaps
When God descended, and perhaps once more
To sound at general doom. The' angelic blast
Fill'd all the regions : from their blissful bowers
Of amaranthine shade, fountain or spring,
By the waters of life, where'er they sat
In fellowships of joy, the sons of light
Hasted, resorting to the summons high;
And took their seats : till from his throne supreme
The' Almighty thus pronounc'd his sovran will :
« O sons! like one of us man is become,
To know both good and evil, since his taste
Of that defended fruit; but let him boast

Maintenant les remords s'éveillent dans son cœur,
Et ses pleurs suppliants conjurent ma rigueur;
Mais si je pardonnois, de l'arbre de la vie
Le fruit pourroit tenter leur imprudente envie;
Et le bienfait cruel de l'immortalité
Prolongeroit leurs jours et leur calamité.
« De mes fiers chérubins prends avec toi l'élite;
Pour protéger Éden, qu'elle marche à ta suite.
Point de grace; va, pars, et bannis à l'instant
De ce séjour sacré le profane habitant:
Mais n'arme point tes yeux d'un regard trop sévère;
En punissant leur crime, épargne leur misère:
Le cri de leur remords est monté jusqu'à moi.
Si leur docile cœur se soumet à ma loi,
Console leur malheur; qu'à leur ame craintive
Brille d'un sort plus doux l'heureuse perspective;
Et montre-leur de loin ce pacificateur,
Entre le ciel et l'homme heureux médiateur.
Pars; aux portes d'Éden, du côté de l'aurore,
Oppose à l'ennemi qui le menace encore
De brûlants séraphins un bataillon armé;
Dans l'arsenal des cieux prends ton glaive enflammé:
Et que le fer vengeur, dans ta main foudroyante,
Darde en flèches de feu sa clarté flamboyante.
Ferme tous les accès; crains que l'ange infernal
Par le perfide appât d'un fruit non moins fatal,
Ne trompe ces époux, et, par ce nouveau piége,
Ne tente encor leur soif et leur faim sacrilége. »

Il parle: au même instant le brillant chérubin
Range, prêt à partir, son cortége divin.
Chacun a quatre fronts; sur leurs corps et leurs ailes
Brillent des yeux sans nombre, assidus sentinelles.
Le jour venoit de naître, et semoit en riant
Les calices des fleurs des perles d'Orient.
Éveillé par l'éclat de l'aube matinale,
Adam, aux doux tributs des parfums qu'elle exhale,
Avoit mêlé ses vœux; une heureuse vigueur
Renaissoit par degrés dans le fond de son cœur,
Et, mettant la tristesse et la joie en balance,
Joignoit à sa terreur un rayon d'espérance.
Alors à son épouse il adresse ces mots,
Qui, comme un baume pur, adoucissent ses maux:
« Ève, quels biens sur nous Dieu se plait à répandre!
Et nous, pour tant de biens, qu'avons-nous à lui rendre?
Que dis-je? pour lui plaire et fléchir sa rigueur,
Nous avons l'oraison, noble attribut du cœur.
Un seul gémissement élancé de la terre
Va dans sa main terrible éteindre le tonnerre:
Je l'éprouvai moi-même; et lorsqu'à deux genoux
Mon malheur suppliant conjuroit son courroux,
Je l'ai vu de son front écarter les nuages,
Et d'un air de bonté sourire à mes hommages.
Il m'a rendu l'espoir; l'espoir me rend la paix.
J'entends encor ces mots, gage de ses bienfaits:
LE SERPENT DOIT PÉRIR, ÉCRASÉ PAR LA FEMME.
Ce mot, que la terreur effaça de mon ame,

His knowledge of good lost, and evil got;
Happier! had it suffic'd him to have known
Good by itself, and evil not at all.
He sorrows now, repents, and prays contrite,
My motions in him; longer than they move,
His heart I know, how variable and vain,
Self-left. Lest therefore his now bolder hand
Reach also of the tree of life, and eat,
And live for ever, (dream at least to live
For ever,) to remove him I decree,
And send him from the garden forth to till
The ground whence he was taken; fitter soil.
« Michael, this my behest have thou in charge;
Take to thee from among the cherubim
Thy choice of flaming warriors, lest the fiend,
Or in behalf of man, or to invade
Vacant possession, some new trouble raise:
Haste thee, and from the paradise of God
Without remorse drive out the sinful pair;
From hallow'd ground the' unholy; and denounce
To them, and to their progeny, from thence
Perpetual banishment. Yet, lest they faint
At the sad sentence rigorously urg'd,
(For I behold them soften'd, and with tears
Bewailing their excess,) all terror hide.
If patiently thy bidding they obey,
Dismiss them not disconsolate; reveal
To Adam what shall come in future days,
As I shall thee enlighten; intermix
My covenant in the woman's seed renew'd;
So send them forth, though sorrowing, yet in peace:
And on the east side of the garden place,
Where entrance up from Eden easiest climbs,
Cherubic watch; and of a sword the flame
Wide-waving: all approach far off to fright,
And guard all passage to the tree of life:
Lest paradise a receptacle prove
To spirits foul, and all my trees their prey;
With whose stol'n fruit man once more to delude. »
He ceas'd; and the arch-angelic power prepar'd
For swift descent; with him the cohort bright
Of watchful cherubim: four faces each
Had, like a double Janus; all their shape
Spangled with eyes more numerous than those
Of Argus, and more wakeful than to drowse,
Charm'd with Arcadian pipe, the pastoral reed
Of Hermes, or his opiate rod.
Meanwhile,
To re-salute the world with sacred light,
Leucothea wak'd, and with fresh dews embalm'd
The earth; when Adam and first matron Eve
Had ended now their orisons, and found
Strength added from above; new hope to spring
Out of despair; joy, but with fear yet link'd:
Which thus to Eve his welcome words renew'd:
« Eve, easily may faith admit, that all
The good which we enjoy from heaven descends;
But, that from us aught should ascend to heaven
So prevalent as to concern the mind
Of God high-blest, or to incline his will,
Hard to believe may seem; yet this will prayer
Or one short sigh of human breath, upborne
Even to the seat of God. For since I sought
By prayer the' offended Deity to' appease,
Kneel'd, and before him humbled all my heart;
Methought I saw him placable and mild,
Bending his ear; persuasion in me grew,
That I was heard with favour; peace return'd

Retentit de nouveau dans mon cœur soulagé :
Oui, l'homme fut séduit, l'homme sera vengé;
Je redoutois la mort, et j'espère la vie.
Et toi, du genre humain mère à jamais bénie,
Ève, de ce beau nom que j'aime à t'honorer!
Et l'homme et l'univers, tu vas tout réparer! »
Eve, les yeux baissés, répond d'un ton modeste:
« Cher Adam, quoi! l'auteur de ta chute funeste,
Qui, ne pour ton bonheur, fit ta calamité,
Tu lui parles encore avec tant de bonté!
Ève peut être encor la source de la vie!
Ah! mon juste salaire étoit l'ignominie,
Et non ces noms si doux et ces titres d'honneur.
Mais allons : ce jardin qui fit notre bonheur,
Et l'objet aujourd'hui d'une ingrate culture,
Attend que nos travaux y domptent la nature.
Quel triste jour va suivre une nuit sans sommeil!
Sans pitié pour nos maux, exacte à son réveil,
L'Aurore au char du jour vient ouvrir les barrières,
Avant qu'un doux repos ait fermé nos paupières!
Viens donc; et reprenons nos travaux suspendus;
Cher époux, désormais je ne te quitte plus.
Oui, ton œil près de toi me verra dès l'aurore;
Au coucher du soleil tu me verras encore.
Coulons en paix ici nos jours laborieux;
Dieu nous permet de vivre en ces aimables lieux :
Achetons leur bienfait, quelque soin qu'il nous coûte;
Puisqu'il nous les laissa, Dieu nous aime sans doute.
Des biens plus précieux manquent à leurs attraits :
Mais n'allons pas aux maux ajouter les regrets. »
Ainsi, les yeux baissés, Ève, tendre et soumise,
Entretenoit Adam : mais quelle est sa surprise,
Quand le monde changé n'offre plus à son œil
Que des sujets de crainte et des marques de deuil!
L'aube naissante à peine a commencé d'éclore,
La nuit revient noircir les roses de l'aurore :
Un aigle tout-à-coup, du haut d'un ciel brûlant,
S'abat sur deux oiseaux au plumage brillant :
Le lion, qui déja cherche en grondant sa proie,
Descend du haut des monts, et, rugissant de joie,
Poursuit deux jeunes faons qui, s'échappant soudain,
Se sauvent tout tremblants vers la porte d'Éden.
Adam les suit des yeux; et, troublé du présage,
A sa timide épouse adresse ce langage :
« Chère Ève! tu le vois, du céleste courroux,
Quand l'Éternel se tait, tout parle autour de nous;
Par des signes affreux le monde le proclame,
Et le cri de la mort retentit dans mon ame.
Ah! sans doute Dieu craint qu'en une fausse paix
L'homme n'espère vivre au gré de ses souhaits;
En vain de notre mort il a retardé l'heure,
Un jour notre berceau sera notre demeure.
De la terre sortis, à la terre rendus,
Voilà notre destin; mais ses coups suspendus,
Quand doivent-ils tomber? vers le terme funeste
Quel chemin nous prescrit sa volonté céleste?
Quelle sera la vie, et quand viendra la mort?
Sous un nuage épais il cache notre sort :
L'avenir est douteux, mais la mort est certaine;
Oui, j'en prends à témoin ce double phénomène,
Et ces hôtes tremblants de la terre et de l'air,
Sur qui leurs ennemis fondoient comme l'éclair,
Qui du même côté, dans leur frayeur subite,
Tous deux, au même instant, précipitoient leur fuite :
J'en atteste la nuit qui vient voiler le jour,
Avant qu'il ait rempli la moitié de son tour.
Regarde à l'occident; la nuit resplendissante
Égale d'un beau jour la pompe éblouissante,
Et semble jusqu'à nous, sur un char radieux,
Apporter lentement quelque envoyé des cieux. »

Home to my breast, and to my memory
His promise, that thy seed shall bruise our foe;
Which, then not minded in dismay, yet now
Assures me that the bitterness of death
Is past, and we shall live. Whence hail to thee,
Eve rightly call'd, mother of all mankind,
Mother of all things living, since by thee
Man is to live; and all things live for man. »
To whom thus Eve, with sad demeanour meek :
« Ill-worthy I such title should belong
To me transgressor; who, for thee ordain'd
A help, became thy snare; to me reproach
Rather belongs, distrust, and all dispraise :
But infinite in pardon was my Judge,
That I, who first brought death on all, am grac'd
The source of life; next favourable thou,
Who highly thus to' entitle me vouchsaf'st,
Far other name deserving. But the field
To labour calls us, now with sweat impos'd,
Though after sleepless night; for see! the morn,
All unconcern'd with our unrest, begins
Her rosy progress smiling; let us forth;
I never from thy side henceforth to stray,
Where'er our day's work lies, though now enjoin'd
Laborious, till day droop; while here we dwell,
What can be toilsome in these pleasant walks?
Here let us live, though in fall'n state, content. »
So spake, so wish'd much-humbled Eve; but fate
Subscrib'd not : nature first gave signs, impress'd
On bird, beast, air; air suddenly eclips'd,
After short blush of morn; nigh in her sight
The bird of Jove stoop'd from his aery tour,
Two birds of gayest plume before him drove;
Down from a hill the beast that reigns in woods,
First hunter then, pursued a gentle brace,
Goodliest of all the forest, hart and hind;
Direct to the' eastern gate was bent their flight.
Adam observ'd, and with his eye the chase
Pursuing, not unmov'd, to Eve thus spake :
« O Eve, some further change awaits us nigh,
Which Heaven, by these mute signs in nature, shows
Forerunners of his purpose; or to warn
Us, haply too secure, of our discharge
From penalty, because from death releas'd
Some days: how long, and what till then our life,
Who knows? or more than this, — that we are dust,
And thither must return, and be no more?
Why else this double object in our sight
Of flight pursued in the' air, and o'er the ground,
One way the self-same hour? why in the east
Darkness ere day's mid-course, and morning-light
More orient in yon western cloud, that draws

Il ne se trompoit pas : de la céleste voûte
Le bataillon divin, dans sa brillante route,
Trace un sillon de flamme, et, dans les airs porté,
Sur la montagne sainte enfin s'est arrêté.
O combien ce spectacle eût eu pour toi de charmes,
Adam, si ton remords, ta honte et tes alarmes
N'eussent troublé ta vue! un tableau moins pompeux
De Jacob autrefois vint éblouir les yeux,
Quand, descendant du ciel, la milice des anges
Dans toute sa splendeur déploya ses phalanges.
L'archange radieux au bataillon divin
Ordonne tout-à-coup d'investir le jardin.
Lui, perçant l'épaisseur de la forêt touffue,
Pour découvrir Adam, il jette au loin la vue.
Adam le voit venir; saisi d'un saint effroi :
« A quelque grand message, Ève, prépare-toi,
Dit-il; de notre sort voici l'arrêt peut-être,
Ou des ordres nouveaux de notre divin maître.
De ce nuage d'or qui, de feux entouré,
Déposa sur ce mont le bataillon sacré,
Un seul guerrier vers nous avec pompe s'avance :
Son port majestueux, sa noble contenance
Marque un chef distingué des milices des cieux.
Vois : rien de menaçant n'est écrit dans ses yeux;
Mais il n'a point cet air, ces graces attrayantes
Dont Raphaël charmoit nos ames confiantes.
Je vais le recevoir avec le saint respect
Que commande son rang, qu'imprime son aspect.
Toi, demeure à l'écart. »
Il achevoit à peine :
Le messager divin, sous une forme humaine,
Descend de la montagne, et, s'offrant à ses yeux,
Vient prononcer l'arrêt du monarque des cieux.
De son céleste éclat tempérant la lumière,
Il se montre, couvert d'une armure guerrière;
Son air est d'un héros : il s'approche; les vents
De son manteau de pourpre enflent les plis mouvants.
Moins riche se montroit cette pourpre si pure
Que du poisson de Tyr abreuvoit la teinture,
Et ces riches habits qu'étaloient autrefois
Le faste des héros et le luxe des rois,
Quand, brillante d'éclat, de richesse et de gloire,
La paix s'embellissoit des dons de la victoire.
Il s'avance avec grace, et sa mâle beauté
Joint la fleur du jeune âge à la maturité.
Douze signes ornoient son baudrier céleste,
Où pend le fer terrible, à Satan si funeste;
De son glaive tranchant jaillit un feu divin;
Enfin sa large lance étincelle en sa main.
Adam tombe à genoux : le séraphin s'arrête;
Sans rendre le salut, sans incliner la tête,
Il garde de son rang toute la dignité :
« Tes vœux sont accueillis par la Divinité,
Lui dit-il; Dieu pouvoit, par une mort certaine,
De ses droits violés vous infliger la peine;
Mais le ciel indulgent veut bien la différer;
Tu commis une offense, il faut la réparer.
Va par mille vertus racheter un seul crime :
A ce prix il t'arrache à l'infernal abîme;
Mais dans ce beau jardin tu n'habiteras plus.
Pars, je t'apporte ici ses ordres absolus;
Pars, va loin de ces lieux fertiliser la terre;
Que ton travail lui livre une éternelle guerre :
Dans son sein maternel Dieu plaça ton berceau;

O'er the blue firmament a radiant white,
And slow descends, with something heavenly fraught! »
He err'd not; for by this the heavenly bands
Down from a sky of jasper lighted now
In paradise, and on a hill made halt;
A glorious apparition, had not doubt
And carnal fear that day dimm'd Adam's eye:
Not that more glorious, when the angels met
Jacob in Mahanaim, where he saw
The field pavilion'd with his guardians bright;
Nor that, which on the flaming mount appear'd
In Dotham, cover'd with a camp of fire,
Against the Syrian king, who to surprise
One man, assassin-like, had levied war,
War unproclaim'd. The princely hierarch
In their bright stand there left his powers, to seize
Possession of the garden; he alone,
To find where Adam shelter'd, took his way,
Not unperceiv'd of Adam; who to Eve,
While the great visitant approach'd, thus spake:
« Eve, now expect great tidings, which perhaps
Of us will soon determine, or impose
New laws to be observ'd; for I descry,
From yonder blazing cloud that veils the hill,
One of the heavenly host; and by his gait,
None of the meanest; some great potentate
Or of the thrones above; such majesty
Invests him coming! yet not terrible,
That I should fear; nor sociably mild,
As Raphael, that I should much confide;
But solemn and sublime; whom not to' offend,
With reverence I must meet, and thou retire. »
He ended; and the arch-angel soon drew nigh,
Not in his shape celestial, but as man
Clad to meet man; over his lucid arms
A military vest of purple flow'd,
Livelier than Melibœan, or the grain
Of Sarra, worn by kings and heroes old
In time of truce; Iris had dipt the woof;
His starry helm, unbuckled, show'd him prime
In manhood where youth ended; by his side,
As in a glistering zodiac, hung the sword,
Satan's dire dread; and in his hand the spear.
Adam bow'd low; he, kingly, from his state
Inclin'd not, but his coming thus declar'd: —
« Adam, Heaven's high behest no preface needs:
Sufficient that thy prayers are heard; and death,
Then due by sentence when thou didst transgress,
Defeated of his seizure many days
Given thee of grace; wherein thou may'st repent,
And one bad act with many deeds well done
May'st cover.
Well may then thy Lord, appeas'd,
Redeem thee quite from death's rapacious claim;
But longer in this paradise to dwell
Permits not: to remove thee I am come,
And send thee from the garden forth to till
The ground whence thou wast taken; fitter soil. »

Qu'elle soit ta nourrice, et te garde un tombeau. »
Adam, à ce discours, d'épouvante frissonne;
Tout son sang s'est glacé, sa force l'abandonne.
Ève, non loin de là, cachée en un bosquet,
A de leur triste exil entendu le décret.
Soudain elle s'élance, et les cris qu'elle jette
A l'oreille d'Adam ont trahi sa retraite :
« O coup plus rigoureux que la perte du jour!
C'en est donc fait! il faut les quitter sans retour
Ces beaux champs, ces beaux lieux où j'ai reçu la vie!
Lieux charmants, que le ciel n'a pu voir sans envie.
Hélas! jusqu'à la mort, dans ces réduits secrets,
J'ai cru pouvoir nourrir mes douloureux regrets!
Je n'emporterai donc, ô terre fortunée,
Que le remords cruel de t'avoir profanée!
O vous, objets chéris de mes soins assidus,
Adieu, charmantes fleurs; vous ne me verrez plus
Aux rayons du soleil présenter vos calices,
Du printemps près de vous épier les prémices,
A vos jeunes tribus assigner leurs cantons,
Cultiver votre enfance et vous donner vos noms!
Quel autre soutiendra vos tiges languissantes?
Qui viendra vous verser des eaux rafraîchissantes?
Hélas! chaque matin je courois vous revoir,
Je vous soignois le jour, vous visitois le soir;
Des eaux du Paradis j'entretenois vos charmes,
Et mes yeux maintenant vous arrosent de larmes!
Adieu donc pour toujours! vous n'aurez plus ailleurs
Ni les mêmes parfums ni les mêmes couleurs!
Et toi que je parois des plus riches guirlandes,
Lit où l'hymen reçut de si douces offrandes,
Il faut donc te quitter! Dans quels tristes climats,
Dans quels affreux déserts vont s'égarer mes pas?
Où retrouver les fruits de cette terre heureuse?
Quels mets remplaceront leur douceur savoureuse?
Adieu, riant Éden! plaisirs trop courts, adieu!
A ces accents plaintifs, le ministre de Dieu
Répond d'un ton sévère : « Ève, cesse tes plaintes;
D'un courroux mérité tu ressens les atteintes;
Tu dictas ton arrêt en violant ta foi;
Regrette moins des biens qui ne sont pas à toi.
Pars : Adam te suivra; votre offense est commune;
Soyez joints par l'amour, comme par l'infortune.
Partagés avec lui, tes maux seront plus doux;
Ta patrie est par-tout où sera ton époux. »
Il dit : Adam se calme; il revient à lui-même,
Et s'adresse en ces mots au ministre suprême :
« O toi, qui que tu sois, noble habitant des cieux!
Tant d'éclat nous apprend ton titre glorieux;
Ah! qu'en exécutant ta charge rigoureuse,
Tu sais bien tempérer cette loi douloureuse!
Sans un accent si doux, l'arrêt de notre sort
Peut-être au même instant nous eût donné la mort.
Eh! quel plus grand malheur pouvois-tu nous apprendre
Que le fatal décret que nous venons d'entendre?
O lamentable exil! hélas! nos yeux charmés
A ces champs paternels étoient accoutumés :
C'étoient nos derniers biens, nos délices dernières.
Où fuir? où promener nos jours et nos misères?
Hors d'ici je ne vois que des déserts affreux :
Ils nous sont étrangers, nous le sommes pour eux.
Si je pouvois fléchir ce maître que j'adore,
J'irois, je le prierois, l'implorerois encore :
Mais que pourroient mes vœux? hélas! il n'est plus temps :
C'est opposer mon souffle au souffle des autans;
Et, frappant vainement son oreille indignée,
Ma prière vers moi reviendroit dédaignée.
Eh bien! je me soumets, j'obéis à mon Dieu;
Mais ma plus grande peine, en quittant ce beau lieu,
Ah! c'est d'être exilé de sa sainte présence.

He added not; for Adam at the news
Heart-struck with chilling gripe of sorrow stood,
That all his senses bound; Eve who unseen
Yet all had heard, with audible lament
Discover'd soon the place of her retire :—
« O unexpected stroke; worse than of death!
Must I thus leave thee, paradise? thus leave
Thee, native soil! these happy walks and shades,
Fit haunt of gods? where I had hoped to spend,
Quiet though sad, the respite of that day
That must be mortal to us both. O flowers,
That never will in other climate grow,
My early visitation, and my last
At even, which I bred up with tender hand
From the first opening bud, and gave ye names!
Who now shall rear ye to the sun, or rank
Your tribes, and water from the' ambrosial fount?
Thee lastly, nuptial bower! by me adorn'd
With what to sight or smell was sweet! from thee
How shall I part, and whither wander down
Into a lower world; to this obscure
And wild? how shall we breathe in other air
Less pure, accustom'd to immortal fruits? »
Whom thus the angel interrupted mild :
« Lament not, Eve, but patiently resign
What justly thou hast lost; nor set thy heart,
Thus over-fond, on that which is not thine :
Thy going is not lonely; with thee goes
Thy husband; him to follow thou art bound;
Where he abides, think there thy native soil. »
Adam, by this from the cold sudden damp
Recovering, and his scatter'd spirits return'd,
To Michael thus his humble words address'd :
« Celestial! whether among the thrones, or nam'd
Of them the highest; for such of shape may seem
Prince above princes! gently hast thou told
Thy message, which might else in telling wound,
And in performing end us; what besides
Of sorrow, and dejection, and despair,
Our frailty can sustain, thy tidings bring,—
Departure from this happy place, (our sweet
Recess, and only consolation left
Familiar to our eyes!) all places else
Inhospitable appear, and desolate;
Nor knowing us, nor known; and if by prayer
Incessant I could hope to change the will
Of him who all things can, I would not cease
To weary him with my assiduous cries :
But prayer against his absolute decree
No more avails than breath against the wind,
Blown stifling back on him that breathes it forth;
Therefore to his great bidding I submit.

Du moins si je pouvois, pour charmer son absence,
Revenir quelquefois dans ce séjour sacré!
Par-tout où je l'ai vu, je l'aurois adoré;
Des œuvres de ses mains, des bienfaits de sa grace,
Par-tout mon œil avide eût recherché la trace.
A mes jeunes enfants, à mes côtés assis,
Je l'eusse encor rendu présent par mes récits.
Sur ce mont (rien n'en peut effacer la mémoire),
O mes fils, leur dirois-je, il parut dans sa gloire;
Parmi ces pins touffus nous ouîmes sa voix;
Souvent il m'apparut dans l'ombre de ces bois;
Au bord de cette source il reçut mon hommage.
Des cailloux du ruisseau, des gazons du rivage,
Je dresserois pour lui de rustiques autels:
Mes mains y porteroient des tributs solennels;
Et les plus belles fleurs, la myrrhe la plus pure,
Offriroient leur encens au Dieu de la nature.
Mais dans mon lieu d'exil, froids et sombres climats,
Où trouver sa présence, où rencontrer ses pas?
Disgracié par lui, son courroux me renvoie.
Que dis-je? à mes chagrins se mêle quelque joie:
Il pardonne, il diffère un trépas mérité;
Il me permet de vivre en ma postérité.
Si son courroux punit, sa clémence fait grace:
De loin mon œil encor peut adorer sa trace;
Et, dans ce monde obscur, du trône de mon roi
Quelques rayons encor peuvent tomber sur moi. »
« Bannis, répond Michel, une peur qui l'offense;
Crois-tu qu'à ces jardins il borne sa présence?
Non: son immensité remplit tout l'univers;
Il commande sur l'onde, il règne dans les airs;
Sur le globe terrestre étend sa main puissante;
Par lui respire l'homme et végète la plante;
Par lui de ce séjour l'empire t'est donné.
Mais à ce cercle étroit crois-tu qu'il soit borné?
Peut-être ton Éden, capitale du monde,
Eût été le berceau de ta race féconde;
Et tes yeux auroient vu mille peuples divers
Venir t'y reconnoître au nom de l'univers,
Adorer leur monarque et révérer leur père.
Tu perds avec Éden cet avenir prospère;
Ton crime t'a ravi ces destins triomphants.
Dans un monde moins pur, toi, tes fils, leurs enfants,
Ensemble foulerez une terre moins belle;
Mais ton Dieu t'y suivra, te prendra sous son aile,
Et favorisera ta foible humanité
Des rayons consolants de sa divinité.
« Pour te convaincre mieux, pour dissiper ta crainte,
Avant que sur mes pas tu quittes cette enceinte,
Je veux te dévoiler, moi, l'envoyé des cieux,
Quel destin attend l'homme et ses derniers neveux;
De bonheur, d'infortune, incroyable mélange!
Tu verras tour-à-tour le vice dans la fange,
La vertu dans le ciel, le bien auprès du mal;
Et l'empire céleste et l'empire infernal,
Tour-à-tour s'arrachant, se cédant la victoire.
Si tous ces grands tableaux restent dans ta mémoire,
Ces spectacles frappants de triomphe et de deuil
Par un utile effroi contiendront ton orgueil,
T'apprendront à souffrir, dans ta mâle sagesse,
Les biens sans insolence et les maux sans foiblesse;
Et, d'un sort inconstant suivant en paix le cours,
Tu marcheras tranquille au terme de tes jours.
Vois ce mont élevé, c'est là qu'il faut me suivre;
Et, tandis qu'en ce lieu ton épouse se livre
Au sommeil que mes mains ont versé sur ses yeux,

This most afflicts me, that departing hence,
As from his face I shall be hid, depriv'd
His blessed countenance: here I could frequent
With worship place by place where he vouchsaf'd
Presence Divine; and to my sons relate,
On this mount he appear'd; under this tree
Stood visible; among these pines his voice
I heard; here with him at this fountain talk'd: —
So many grateful altars I would rear
Of grassy turf, and pile up every stone
Of lustre from the brook, in memory,
Or monument to ages; and thereon
Offer sweet-smelling gums, and fruits, and flowers:
In yonder nether world where shall I seek
His bright appearances, or foot-step trace?
For though I fled him angry, yet, recall'd
To life prolong'd and promis'd race, I now
Gladly behold though but his utmost skirts
Of glory; and far off his steps adore. »
To whom thus Michael with regard benign:
« Adam, thou know'st heaven His, and all the earth;
Not this rock only'; his Omnipresence fills
Land, sea, and air, and every kind that lives,
Fomented by his virtual power and warm'd:
All the' earth he gave thee to possess and rule,
No despicable gift; surmise not then
His presence to these narrow bounds confin'd
Of paradise, or Eden; this had been
Perhaps thy capital seat, from whence had spread
All generations; and had hither come
From all the ends of the' earth, to celebrate
And reverence thee, their great progenitor.
But this pre-eminence thou' hast lost, brought down
To dwell on even ground now with thy sons:
Yet doubt not but in valley and in plain,
God is, as here; and will be found alike
Present; and of his presence many a sign
Still following thee, still compassing thee round
With goodness and paternal love, his face
Express, and of his steps the track divine.
« Which that thou may'st believe, and be confirm'd
Ere thou from hence depart; know, I am sent
To show thee what shall come in future days
To thee, and to thy offspring; good with bad
Expect to hear; supernal grace contending
With sinfulness of men; thereby to learn
True patience, and to temper joy with fear
And pious sorrow; equally inur'd
By moderation either state to bear,
Prosperous or adverse: so shalt thou lead
Safest thy life, and best prepar'd endure
Thy mortal passage when it comes. — Ascend
This hill; let Eve (for I have drench'd her eyes)
Here sleep below; while thou to foresight wak'st;
As once thou sleep'st, while she to life was form'd. »
To whom thus Adam gratefully replied:

Viens connoître le sort que t'apprêtent les cieux. »
« Je ne balance point, je te suis; sois mon guide,
Lui répondit Adam ; ma constance intrépide
Déja court au-devant des maux que je prévois ;
Quel qu'en soit le fardeau, j'en accepte le poids ;
Et, dans ces durs sentiers marchant avec courage,
J'arriverai sans crainte au terme du voyage. »
Tous deux au même instant s'avancent vers les lieux
Où le vaste avenir va s'ouvrir à leurs yeux.
Au sommet du jardin est une vaste plaine,
D'où l'œil, du monde entier possède le domaine :
C'est l'éternel séjour de la sérénité.
Moins fier de sa hauteur, moins brillant de clarté,
Étoit ce mont fameux où l'artisan du crime
Porta le fils de Dieu, quand du haut de sa cime
Il montroit à ses pieds les royaumes divers,
Et promettoit le monde au Dieu de l'univers.
Ainsi les yeux d'Adam commandoient à l'espace.
Cependant aux tableaux que son regard embrasse,
Bientôt vont succéder des spectacles plus grands;
Mais il faut pour les voir des regards pénétrants.
L'archange raffermit sa débile paupière;
Et, pour la délivrer d'une vapeur grossière,
Il y verse le suc des puissants végétaux,
Et du fleuve de vie y mêle encor les eaux.
Adam voit la lumière, une rapide flamme
Court ainsi que ses yeux illuminer son ame :
Mais de tant de clarté son œil est ébloui ;
Sa force l'abandonne, il tombe évanoui :
L'ange lui tend la main, excite son courage,
L'anime, le relève, et lui tient ce langage :

« Regarde, Adam, et vois tous ces infortunés,
Pour la faute d'un seul à jamais condamnés,
Du crime paternel innocentes victimes :
O que ce crime un jour doit enfanter de crimes! »
Adam regarde, et voit dans un champ spacieux,
Ici des moissonneurs l'essaim laborieux,
Là des troupeaux parqués en de gras pâturages,
Et des bornes déja marquant les héritages ;
Au milieu s'élevoit un autel de gazons;
Des épis jaunissants, prémices des moissons,
Amassés au hasard par un avare maître,
Sont jetés à regret sur un autel champêtre :
Par ses longues sueurs son champ fut fécondé,
Et de sueur encor son front est inondé.
Un berger après lui, dans un maintien modeste,
Présentoit en tribut à la faveur céleste
L'élite du troupeau: sur des rameaux brûlants
Sa main a déposé les intestins sanglants;
L'encens fume autour d'eux, les flammes dévorantes
Exhalent dans les airs des vapeurs odorantes :
Tout-à-coup l'éclair part, et, tombant sur l'autel,
Dit que son sacrifice est agréable au ciel ;
Mais l'autre est moins heureux: dans sa jalouse rage
Indigné que le ciel préfère un autre hommage,
Il s'arme d'une pierre; elle vole, et soudain
Du malheureux berger s'en va frapper le sein:
Le juste tombe, expire, immolé par l'envie,
Et son sang innocent s'échappe avec sa vie.
Adam, à cet aspect, a frémi de terreur :
« O mon guide, dit-il, quelle indigne fureur,
Sans respect des autels et du Dieu qu'elle encense,

« Ascend, I follow thee, safe guide, the path
Thou lead'st me ; and to the hand of Heaven submit,
However chastening; to the evil turn
My obvious breast; arming to overcome
By suffering, and earn rest from labour won,
If so I may attain. »
So both ascend
In the visions of God. It was a hill,
Of paradise the highest; from whose top
The hemisphere of earth, in clearest ken,
Stretch'd out to the' amplest reach of prospect lay.
Not higher that hill, nor wider looking round,
Whereon for different cause the tempter set
Our second Adam, in the wilderness;
To show him all earth's kingdoms, and their glory.
His eye might there command, wherever stood
City of old or modern fame, the seat
Of mightiest empire: but to nobler sights [1],
Michael from Adam's eyes the film remov'd,
Which that false fruit that promis'd clearer sight
Had bred; then purg'd with euphrasy and rue
The visual nerve, for he had much to see;
And from the well of life three drops instill'd.
So deep the power of these ingredients pierc'd,
(Ev'n to the inmost seat of mental sight)
That Adam, now enforc'd to close his eyes,
Sunk down, and all his spirits became intranc'd :
But him the gentle angel by the hand

Soon rais'd, and his attention thus recall'd :
« Adam, now ope thine eyes; and first behold
The effects, which thy original crime hath wrougt
In some to spring from thee, who never touch'd
The excepted tree, nor with the snake conspir'd;
Nor sinn'd thy sin, yet from that sin derive
Corruption, to bring forth more violent deeds. »
His eyes he open'd, and beheld a field,
Part arable and tilth, whereon were sheaves
New reap'd; the other part sheep-walks and folds;
I' the midst an altar as the land-mark stood,
Rustic, of grassy sward : thither anon
A sweaty reaper from his tillage brought
First fruits, the green ear, and the yellow sheaf,
Uncull'd, as came to hand: a shepherd next,
More meek, came with the firstlings of his flock,
Choicest and best; then, sacrificing, laid
The inwards and their fat, with incense strow'd,
Of the cleft wood, and all due rites perform'd:
His offering soon propitious fire from heaven
Consum'd with nimble glance, and grateful steam
The other's not, for his was not sincere;
Whereat he inly rag'd, and, as they talk'd,
Smote him into the midriff with a stone
That beat out life; he fell; and, deadly pale,
Groan'd out his soul with gushing blood effus'd.
Much at that sight was Adam in his heart
Dismay'd, and thus in haste to the' angel cried :
« O teacher! some great mischief hath befall'n
To that meek man, who well had sacrific'd:

1 Nous suivons la correction proposée par Bentley.

Sous ces coups meurtriers fait tomber l'innocence!
Est-ce ainsi qu'aux vertus Dieu prête son appui? »
Son guide lui répond, non moins troublé que lui :
« Ces rivaux sont tes fils; mais que leur sort diffère!
Le juste est immolé par son coupable frère;
Sa jalouse fureur ne peut voir sans courroux
Que Dieu sur son rival jette un regard plus doux.
Mais de sa barbarie il portera la peine :
Ce frère que tu vois, victime de sa haine,
Couché dans la poussière et roulé dans son sang,
Un jour saura que Dieu sait venger l'innocent. »
Alors Adam s'écrie: « O rage impitoyable!
L'effet en est affreux, et la cause effroyable.
Témoin infortuné d'un si funeste sort,
Avant de la subir, j'ai donc connu la mort!
Voilà par quel chemin, malheureux que nous sommes,
A leur premier séjour reviendront tous les hommes!
O mort horrible à voir! combien plus à souffrir!
Ah, qu'il est dur de vivre, et cruel de mourir! »
L'ange alors lui répond : « Rappelle ton courage;
De la première mort tu vois ici l'image;
Ce spectacle sanglant fait frémir de terreur;
Mais toujours le trépas n'inspire point l'horreur :
A son triste séjour tout homme doit se rendre,
Mais par divers chemins Dieu les y fait descendre;
Ce qu'ont de plus affreux ces demeures de deuil,
C'est leur funèbre entrée et leur lugubre seuil.
Tous ont le même but, leur route est différente;
L'un meurt, avant le temps, d'une mort violente;
Dans les feux, dans les eaux plusieurs trouvent leur fin;
Plusieurs vont expirer victimes de la faim :
Combien plus expieront leur folle intempérance!
De là, des maux humains sort la famille immense;
Ève en donna l'exemple, et ces maux triomphants
En foule vont punir ses malheureux enfants.
Viens, perce des douleurs l'asile lamentable;
Vois des infirmités l'essaim épouvantable,
Sous mille aspects hideux, en des murs dévorants,
De l'haleine des morts infecter les mourants.
C'est là, c'est dans ces lieux, leurs sinistres domaines,
Que vont s'accumuler les souffrances humaines,
La rage aux yeux hagards, le délire effréné,
Le vertige troublant l'esprit désordonné,
La colique tordant les entrailles souffrantes,
Les ulcères rongeurs, les pierres déchirantes,
Et la triste insomnie au teint pâle, à l'œil creux,
Et la mélancolie au regard langoureux;
La toux, l'asthme essoufflé, dont la fréquente haleine
Par élans redoublés entre et sort avec peine;
Et l'enflure hydropique, et l'étique maigreur,
Et des accès fiévreux la bouillante fureur;
L'évanouissement, la langueur défaillante,
Et la goutte épanchant son âcreté brûlante,
Et du catarrhe affreux les funestes dépôts,
Et la peste, qui seule égale tous ces maux.
Vois tous ces malheureux, en proie à leur ravage,
Se tordre de douleur et se rouler de rage.
Que de pleurs! que de cris! que de gémissements!
Chaque sexe a ses maux, chaque âge a ses tourments.
Les angoisses, l'effroi, le désespoir farouche,
Errent de lit en lit, volent de bouche en bouche :
L'horrible Mort les suit; le fantôme inhumain
Suspend sur eux le dard qu'il balance en sa main;
Et, cent fois invoqué comme un abri propice,
En différant ses coups, prolonge leur supplice.
Hélas! en contemplant cet amas de douleurs,
Quel barbare mortel ne répandroit des pleurs? »
Quoiqu'il soit né de Dieu, qu'il n'ait rien de la femme,
Adam à tant de maux sent succomber son ame :
Il gémit, il soupire, il regarde les cieux,
Et des torrents de pleurs s'échappent de ses yeux :
Enfin, donnant passage à sa voix douloureuse,

Is piety thus and pure devotion paid? »
To' whom Michael thus (he also mov'd) replied :
« These two are brethren, Adam, and to come
Out of thy loins; the' unjust the just hath slain,
For envy that his brother's offering found
From heaven acceptance: but the bloody fact
Will be avenged; and the' other's faith, approv'd,
Lose no reward: though here thou see him die,
Rolling in dust and gore. To which our sire :
« Alas! both for the deed, and for the cause!
But have I now seen death? Is this the way
I must return to native dust? O sight
Of terror, foul and ugly to behold,
Horrid to think, how horrible to feel! »
To whom thus Michael : « Death thou hast seen
In his first shape on man : but many shapes
Of death, and many are the ways that lead
To his grim cave, all dismal; yet to sense
More terrible at the' entrance, than within.
Some, as thou saw'st, by violent stroke shall die;
By fire, flood, famine, by intemperance more
In meats and drinks, which on the earth shall bring
Diseases dire, of which a monstrous crew
Before thee shall appear; that thou may'st know
What misery the' inabstinence of Eve
Shall bring on men. — Immediately a place
Before his eyes appear'd, sad, noisome, dark;
A lazar-house it seem'd; wherein were laid
Numbers of all diseas'd; all maladies
Of ghastly spasm, or racking torture, qualms
Of heart-sick agony, all feverous kinds,
Convulsions, epilepsies, fierce catarrhs,
Intestine stone and ulcer, colic-pangs,
Demoniac phrenzy, moping melancholy,
And moon-struck madness, pining atrophy,
Marasmus, and wide-wasting pestilence,
Dropsies, and asthmas, and joint racking rheums.
Dire was the tossing, deep the groans; despair
Tended the sick, busiest from couch to couch;
And over them triumphant Death his dart
Shook, but delay'd to strike, though oft invok'd
With vows, as their chief good, and final hope.
Sight so deform what heart of rock could long
Dry-ey'd behold?
Adam could not, but wept,
Though not of woman born; compassion quell'd
His best of man, and gave him up to tears
A space, till firmer thoughts restrain'd excess;
And, scarce recovering words, his plaint renew'd :
« O miserable mankind! to what fall

Il s'écrie : « O destin ! ô race malheureuse !
Cessez, affreux tourments ! Mort, viens nous secourir !
Vivre si malheureux, c'est trop long-temps mourir.
Pourquoi, si de la coupe il faut boire la lie,
Nous donner ou plutôt nous imposer la vie ?
N'a-t-il donc réuni nos frêles éléments
Que pour les séparer par l'excès des tourments ?
S'il prévoyoit les maux semés dans sa carrière,
Ah ! l'homme épouvanté s'enfuiroit en arrière !
O Dieu ! qui les créas, quels que soient ses forfaits,
Devois-tu sur son front déshonorer tes traits ?
Lui qui vers son auteur lève un regard sublime,
Ne l'as-tu donc paré que comme une victime ? »
« Tu te trompes, Adam ; non, répondit Michel,
Tu n'as plus rien de lui ; non, l'homme criminel,
De son antique rang dégradé par sa chute,
En s'éloignant de Dieu s'approcha de la brute.
Le jour qu'il écouta son appétit grossier,
Dieu de l'homme avili disparut tout entier.
Non, non, ce n'est plus lui, ce n'est plus son image ;
Ce sont tes propres traits que la douleur outrage. »
« Eh bien ! répond Adam, je me soumets au ciel :
J'irai, je rentrerai dans le sein maternel.
Mais pourquoi cette mort dont l'horreur me repousse ?
N'est-il donc point vers elle une route plus douce ?
Ne pouvoit-on l'offrir sous des traits moins hideux ? »
« Eh bien ! dépouille-la de cet aspect affreux,
Répond l'hôte divin ; crains tout excès funeste,
Conduis la tempérance à ta table modeste ;
Permets-lui de régler, dans ton sobre festin,
Ta boisson et tes mets sur ta soif et ta faim :
Tes jours seront plus longs, ta mort sera plus douce !
Et quand l'heure viendra, sans douleur, sans secousse,
Réclamé par la terre et marqué par le ciel,
Content, tu rentreras dans le sein maternel,
Pareil à ce fruit mûr qui tombe dans l'automne,
Ou qui, sans résistance, à la main s'abandonne.
Ce temps, c'est la vieillesse : alors seront flétris
La fleur des jeunes ans et leur frais coloris ;
Ton corps s'affoiblira ; de ses sillons arides
Sur toi l'âge au front chauve imprimera les rides ;
Le plaisir glissera sur tes sens émoussés ;
Tout ton sang, appauvri dans ses canaux glacés,
Ne s'humectera plus du baume de la vie ;
L'ame, l'ame elle-même, affaissée et flétrie,
Perdra la douce joie et les jeunes desirs,
L'avenir son espoir, le présent ses plaisirs. »
« C'en est fait, dit Adam ; et puisque la nature
Nous impose en naissant une charge si dure,
Mon ame désormais de mes pénibles jours
Ne veut éterniser ni prolonger le cours :
Alléger, supporter le fardeau de la vie,
La perdre sans regret, voilà ma seule envie. »
« Il ne faut, dit Michel, l'aimer ni la haïr :
Le désespoir accable, et l'espoir peut trahir :
Malheureux qui la craint, imprudent qui s'y livre !
Tandis que tu vivras, souviens-toi de bien vivre ;
C'est assez : laisse au ciel, arbitre de tes jours,
Le soin de prolonger ou d'abréger leur cours.
Un spectacle plus doux maintenant te rappelle. »
Il dit ; et remplaçant cette scène cruelle,
Un tableau plus riant vient charmer ses douleurs :
Il voit des pavillons de diverses couleurs ;
Autour d'eux des brebis, des génisses superbes,

Degraded, to what wretched state reserv'd !
Better end here unborn. Why is life given
To be thus wrested from us ? rather, why
Obtruded on us thus ? who, if we knew
What we receive, would either not accept
Life offer'd, or soon beg to lay it down ;
Glad to be so dismiss'd in peace. Can thus
The' image of God in man, created once
So goodly and erect, though faulty since,
To such unsightly sufferings be debas'd
Under inhuman pains ? Why should not man,
Retaining still divine similitude
In part, from such deformities be free,
And, for his Maker's image sake, exempt ? »
« Their Maker's image (answer'd Michael) then
Forsook them, when themselves they vilified
To serve ungovern'd appetite ; and took
His image whom they serv'd, a brutish vice,
Inductive mainly to the sin of Eve.
Therefore so abject is their punishment,
Disfiguring not God's likeness, but their own ;
Or if his likeness, by themselves defac'd ;
While they pervert pure nature's healthful rules
To loathsome sickness ; worthily since they
God's image did not reverence in themselves. »
« I yield it just, (said Adam) and submit.
But is there yet no other way besides
These painful passages, how we may come
To death, and mix with our connatural dust ? »
« There is, (said Michael) if thou well observe
The rule of *Not too much* : by temperance taught,
In what thou eat'st and drink'st ; seeking from thence
Due nourishment, not gluttonous delight,
Till many years over thy head return :
So may'st thou live ; till, like ripe fruit, thou drop
Into thy mother's lap ; or be with ease
Gather'd, not harshly pluck'd ; for death mature :
This is old age ; but then, thou must outlive
Thy youth, thy strength, thy beauty ; which will change
To wither'd, weak, and gray ; thy senses then,
Obtuse, all taste of pleasure must forego,
To what thou hast ; and, for the air of youth,
Hopeful and cheerful, in thy blood will reign
A melancholy damp of cold and dry
To weigh thy spirits down, and last consume
The balm of life. »
To whom our ancestor :
« Henceforth I fly not death, nor would prolong
Life much ; bent rather how I may be quit,
Fairest and easiest, of this cumbrous charge ;
Which I must keep till my appointed day
Of rendering up, and patiently attend
My dissolution. »
Michael replied :
« Nor love thy life, nor hate ; but what thou liv'st
Live well ; how long or short, permit to heaven !
And now prepare thee for another sight. »
He look'd and saw a spacious plain, whereon

Broutoient nonchalamment l'émail fleuri des herbes;
Ailleurs, remplissant l'air de sons harmonieux,
Résonnoient le hautbois, le luth mélodieux.
Un mortel paroissoit, qui, plus habile encore,
Laisseit errer sa main sur le clavier sonore;
Un autre, de la harpe interrogeant la voix,
Parcourt ses fils légers de ses rapides doigts;
Il presse, il ralentit ses mesures savantes,
Remonte, redescend; et de ses mains brillantes,
Variant, nuançant, entrelaçant les tons,
Forme, sans les confondre, un dédale de sons.
  Ailleurs, le feu gémit dans la forge brûlante;
Le marteau retentit sur l'enclume pesante,
Et d'un noir forgeron l'infatigable main
Dompte le fer rebelle et façonne l'airain;
Soit que, dans les vallons, sur le haut des montagnes
Dévorant les forêts, ornement des campagnes,
Le feu les ait fondus, et de ses noirs canaux,
Par la bouche d'un autre, ait vomi ces métaux,
Soit que, précipitant ses ondes souterraines,
Un torrent ait lancé leur masse dans les plaines;
Du liquide métal, dans des creux préparés,
Coulent à gros bouillons les ruisseaux épurés:
L'ouvrier a formé de leur lave durcie
Le tranchant de la hache et la dent de la scie;
Le reste, façonné par un art tout nouveau,
Est forgé dans les feux, sculpté par le ciseau.
  Alors, de la montagne, une race plus belle
Descend dans les vallons; ces hommes pleins de zèle,
Par-tout des arts sacrés vont répandre le feu,
Et l'amour des humains, et le culte de Dieu.
Adam les suit de l'œil, quand de leurs riches tentes
Sortent mille beautés de jeunesse éclatantes;
Leurs légers vêtements brillent de pourpre et d'or,
Et leurs jeunes attraits les parent mieux encor.
Elles dansoient en chœur, chantoient, touchoient la lyre.
Ravis à leur aspect, ces sages qu'on admire,
Le desir dans le cœur, le feu dans les regards,
Ont oublié les cieux, la nature et les arts.
Soudain chacun choisit la beauté qui l'enflamme,
Chacun au doux plaisir abandonne son ame,
Jusqu'à l'heure où du soir brille l'astre amoureux.
De leur rapide hymen l'amour hâte les nœuds;
L'hymen, déifié dans ces âges antiques,
Pour la première fois entendit des cantiques;
Des banquets sont dressés; la flûte, le hautbois,
Et le bruit de la danse et le concert des voix,
Des époux fortunés célèbrent les conquêtes:
Chaque couple est heureux, chaque tente a ses fêtes.
En voyant leurs plaisirs, leurs folâtres ardeurs,
Ces danses, ces banquets, ces festons et ces fleurs,
(Des molles voluptés que ne peuvent les charmes!)
Adam sent tout-à-coup dissiper ses alarmes.
  « O toi! par qui j'ai lu dans les secrets des cieux,
Par quels riants tableaux tu consoles mes yeux!
Ah! mon cœur, dit Adam, se rouvre à l'espérance!
Tu ne m'avois montré que terreur, que vengeance,
Le trépas, la douleur plus horrible que lui;
Mais enfin à mes yeux un jour plus doux a lui,
Et du bonheur perdu je retrouve l'image. »
  Le séraphin l'arrête, et lui tient ce langage:
« O toi! sans ton péché, de ce Dieu qui t'a fait
Le chef-d'œuvre sublime et le brillant portrait,
Crains à ces faux dehors de te laisser séduire!
Ces asiles si doux de l'amoureux délire,
Des chants harmonieux, des molles voluptés,

Were tents of various hue; by some were herds
Of cattle grazing; others, whence the sound
Of instruments, that made melodious chime,
Was heard, of harp and organ; and who mov'd
Their stops and chords was seen; his volant touch,
Instinct through all proportions, low and high,
Fled and pursued transverse the resonant fugue.
In other part stood one who, at the forge
Labouring, two massy clods of iron and brass
Had melted; (whether found where casual fire
Had wasted woods on mountain or in vale,
Down to the veins of earth; thence gliding hot
To some cave's mouth; or whether wash'd by stream
From underground;) the liquid ore he drain'd
Into fit moulds prepar'd, from which he form'd
First his own tools; then, what might else be wrought
Fusile or graven in metal.
After these,
But on the hither side, a different sort
From the high neighbouring hills, which was their seat,
Down to the plain descended: by their guise
Just men they seem'd, and all their study bent
To worship God aright, and know his works
Not hid; nor those things last, which might preserve
Freedom and peace to men: they on the plain
Long had not walk'd, when from the tents, behold!
A bevy of fair women, richly gay
In gems and wanton dress: to the' harp they sung
Soft amorous ditties, and in dance came on:
The men, though grave, ey'd them; and let their eyes
Rove without rein; till, in the amorous net
Fast caught, they lik'd; and each his liking chose:
And now of love they treat, till the' evening-star
Love's harbinger, appear'd; then all in heat
They light the nuptial torch, and bid invoke
Hymen, then first to marriage-rites invok'd:
With feast and music all the tents resound.
Such happy interview, and fair event
Of love and youth not lost, songs, garlands, flowers
And charming symphonies, attach'd the heart
Of Adam, soon inclin'd to' admit delight,
The bent of nature: which he thus express'd:
  « True opener of mine eyes, prime angel blest;
Much better seems this vision, and more hope
Of peaceful days portends, than those two past;
Those were of hate and death, or pain much worse:
Here nature seems fulfill'd in all her ends. »
  To whom thus Michael: « Judge not what is best
By pleasure, though to nature seeming meet;
Created, as thou art, to nobler end,
Holy and pure, conformity divine!
Those tents thou saw'st so pleasant, were the tents
Of wickedness, wherein shall dwell his race
Who slew his brother; studious they appear
Of arts that polish life, inventors rare;
Unmindful of their Maker, though his spirit

Par le vice et le crime ils seront habités;
Là, doivent naître un jour des mortels sanguinaires,
Qui souilleront leur main du meurtre de leurs frères.
Les beaux-arts, il est vrai, délices des humains,
Seront l'ouvrage heureux de leurs savantes mains;
Mais de leur fol orgueil l'aveugle ingratitude,
Des dons brillants du ciel, rendra grace à l'étude;
Et, craignant d'un bienfait l'humiliant aveu,
Saura tout, excepté ce qu'elle doit à Dieu.
La beauté cependant distinguera leur race;
Ces femmes que tu vois si brillantes de grace,
Dont les amis de Dieu font leurs divinités,
Dédaignant de l'hymen les chastes voluptés,
Au bonheur domestique, à ses paisibles scènes,
Préféreront l'éclat des vanités mondaines;
Pour elles embrasés d'un impudique feu,
Ces sages, honorés du nom d'hommes de Dieu,
A leurs trompeurs attraits immoleront leur gloire;
Mais que de maux suivront cette indigne victoire! »
Il dit; Adam gémit, et pleure amèrement,
Replongé dans ses maux, le plaisir d'un moment.
« O honte! disoit-il, par quelle erreur funeste
L'ami de la vertu, de son sentier céleste
Détourne-t-il ses pas, lui qu'elle a su charmer?
Peut-on l'avoir connue, et ne la plus aimer?
Ah! la femme a goûté le fruit illégitime,
Hélas! et tous les maux sont sortis de son crime. »
« Cesse de l'accuser, répond l'hôte du ciel :
L'homme indocile et foible est-il moins criminel?
Non; aux lois de son maître il dut être fidèle;
Il se fit malheureux en devenant rebelle.
Regarde maintenant un spectacle nouveau. »
Adam se tourne, et voit, dans un mouvant tableau,
Le domaine des rois, leurs campagnes fertiles,
La hauteur de leurs tours, la pompe de leurs villes;
Des princes, des héros, par la fureur armés;
Leur taille est gigantesque, et leurs yeux enflammés.
Les uns lancent des traits; de leur coursier farouche
D'autres guident la fougue et gourmandent la bouche;
Cavaliers, fantassins, s'élancent au combat;
Là, lutte corps à corps soldat contre soldat;
Ici, des rangs pressés la file se déploie.
Cependant des guerriers, pleins d'une horrible joie,
En triomphe amenoient de superbes taureaux,
De timides brebis, et leurs jeunes agneaux,
Qui, ravis par la force aux campagnes fleuries,
Se plaignoient, en bêlant, de quitter leurs prairies.
Les bergers en fuyant jettent des cris affreux :
On vole à leur secours; les deux partis entre eux
Engagent la mêlée; on attaque, on repousse;
Ces prés, dont les troupeaux fouloient en paix la mousse,
Se couvrent de débris, de corps ensanglantés,
Et n'offrent qu'un désert aux yeux épouvantés.
Un siége affreux succède à l'horreur des batailles;
Les uns, l'échelle en main, menacent les murailles;
D'autres vont, s'avançant par des chemins obscurs;
Et du bélier tonnant d'autres battent les murs.
L'assiégé se défend, fait pleuvoir sur leur tête
De pierres et de traits une horrible tempête,
Et, du haut des remparts, un torrent sulfureux
Inonde l'ennemi d'un déluge de feux;
Des deux côtés la mort, des deux côtés la rage.
Cependant des hérauts graves, blanchis par l'âge,
Aux portes de la ville, un sceptre dans la main,
S'assemblent en conseil; un belliqueux essaim
Se joint à ces vieillards; on parle, on délibère,
Quand tout-à-coup rugit la fureur populaire.
Un sage alors paroît, dont la maturité

Taught them; but they his gifts acknowledg'd none.
Yet they a beauteous offspring shall beget;
For that fair female troop thou saw'st, that seem'd
Of goddesses, so blithe, so smooth, so gay,
Yet empty of all good wherein consists
Woman's domestic honour and chief praise;
Bred only and completed to the taste
Of lustful appetence, to sing, to dance,
To dress, and troll the tongue, and roll the eye.
To these that sober race of men (whose lives
Religious, titled them the sons of God),
Shall yield up all their virtue, all their fame
Ignobly, to the trains and to the smiles
Of these fair atheists; and now swim in joy,
(Ere long to swim at large) and laugh; for which
The world ere long a world of tears must weep. »
To whom thus Adam, of short joy bereft:
« O pity' and shame, that they, who to live well
Enter'd so fair, should turn aside to tread
Paths indirect, or in the mid way faint!
But still I see the tenor of man's woe
Holds on the same, from woman to begin. »
« From man's effeminate slackness it begins,
(Said the' angel), who should better hold his place
By wisdom, and superior gifts receiv'd.
But now prepare thee for another scene. »
He look'd, and saw wide territory spread
Before him, towns and rural works between;
Cities of men with lofty gates and towers,
Concourse in arms, fierce faces threatening war,
Giants of mighty bone, and bold emprise;
Part wield their arms, part curb the foaming steed,
Single or in array of battle, rang'd
Both horse and foot, nor idly mustering stood;
One way a band select from forage drives
A herd of beeves, fair oxen and fair kine,
From a fat meadow-ground; or fleecy flock,
Ewes and their bleating lambs over the plain,
Their booty; scarce with life the shepherds fly,
But call in aid, which makes a bloody fray;
With cruel tournament the squadrons join;
Where cattle pastur'd late, now scatter'd lies
With carcasses and arms the' ensanguin'd field,
Deserted : others to a city strong
Lay siege, encamp'd; by battery, scale, and mine,
Assaulting; others from the wall defend
With dart and javelin, stones, and sulphurous fire;
On each hand slaughter, and gigantic deeds.
In other part the scepter'd heralds call
To council, in the city-gates; anon
Gray-headed men and grave, with warriors mix'd,
Assemble, and harangues are heard; but soon,
In factious opposition; till at last,
Of middle age one rising, eminent,

A passé son printemps, et touche à son été:
Il leur parle de lois, d'ordre, d'obéissance,
D'un Dieu vengeur du crime, appui de l'innocence.
Chacun, jeune et vieillard, l'écoute avec dédain;
Contre lui la fureur armoit déja leur main,
Lorsque, pour l'enlever à leur aveugle rage,
La faveur du Très-Haut fait descendre un nuage.
Adam, à cet aspect, gémit, verse des pleurs:
« Quels sont donc ces mortels enivrés de fureurs?
Le trépas en tous lieux suit leurs drapeaux sinistres;
De la destruction sont-ils donc les ministres?
Quels monstres sont cachés sous un visage humain?
Eh quoi! l'homme, de l'homme est le lâche assassin!
Le frère égorge un frère! ô crime! ô barbarie!...
Mais quel est ce mortel sauvé de leur furie? »
L'ange alors lui répond: « Tu sais quels tristes nœuds
Ont joint un peuple impie à des mortels pieux,
Le mal avec le bien: la discorde fatale
Est le fruit monstrueux de leur chaine inégale.
De leur hymen sont nés de barbares mortels,
L'un de l'autre en naissant ennemis criminels.
C'est de là que naquit la victoire sanglante,
L'affreuse ambition, et les maux qu'elle enfante;
La fureur, à son char enchainant le malheur;
La rage, s'honorant du beau nom de valeur.
Les voilà ces vainqueurs si chers à la mémoire,
Dont le père à son fils racontera la gloire;
Ces grands triomphateurs, ces célèbres héros,
Protecteurs des humains, ou plutôt leurs bourreaux;
Ces dieux, enfants des dieux, objets d'un fol hommage,
Consacrés par le meurtre et grands par le ravage,
Jusqu'à ce que leurs noms, cruellement fameux,
Dans la nuit du tombeau soient replongés comme eux.

« Ce sage, l'un des fils de ta septième race,
Qu'assiégeoit une vile et folle populace,
Étoit ami de l'ordre, et seul juste entre tous;
Lui seul il opposoit à leurs flots en courroux
Les lois, l'ordre, et ce Dieu dont l'équité profonde,
Un jour, du haut des cieux, viendra juger le monde:
Aussi Dieu, tu l'as vu, propice à l'homme pur,
L'a couvert à tes yeux d'un nuage d'azur,
Et des coursiers ailés l'ont porté dans son temple,
Où, sans cesse présent, sans cesse il le contemple;
Et vainqueur du tombeau, triomphant du destin,
Dans une coupe d'or boit des plaisirs sans fin.
Tu vois quel prix le ciel réserve à l'innocence;
Du crime maintenant apprends la récompense. »
Alors une autre scène est ouverte à ses yeux;
La douce paix revient: de ses cris furieux,
La guerre au front d'airain, à la voix de tonnerre,
A cessé tout-à-coup d'épouvanter la terre.
Par-tout règnent les jeux, les danses et les ris;
La débauche insensée enflamme leurs esprits;
Le plaisir effréné, la passion brutale,
Offrent de toutes parts des scènes de scandale:
De l'hymen au hasard les gages sont donnés;
L'ivresse irrite encor leurs sens désordonnés;
Le desir, sur sa proie, arrête un œil avide;
L'emportement choisit, et le moment décide;
L'adultère, en courant, forme des nœuds nouveaux:
Bientôt tous ces amants deviennent des rivaux.
Alors vient un vieillard qui, d'une voix austère,
Accuse la fureur, gourmande l'adultère:
De leur lâche licence il a vu les excès,
Et leur triomphe obscène, et leurs impurs banquets.
Il leur montre le ciel prêt à les mettre en poudre,

In wise deport, spake much of right and wrong,
Of justice, of religion, truth, and peace,
And judgment from above: him old and young
Exploded, and had seiz'd with violent hands;
Had not a cloud descending snatch'd him thence
Unseen amid the throng: so violence
Proceeded, and oppression, and sword-law,
Through all the plain, and refuge none was found.
Adam was all in tears, and to his guide
Lamenting turn'd full sad: « O! what are these,
Death's ministers, not men? who thus deal death
Inhumanly to men, and multiply
Ten thousand-fold the sin of him who slew
His brother: for of whom such massacre
Make they, but of their brethren, men of men?
But who was that just man, whom had not heaven
Rescued, had in his righteousness been lost?
To whom thus Michael: « These are the product
Of those ill-mated marriages thou saw'st;
Where good with bad were match'd, who of themselves
Abhor to join; and, by imprudence mix'd,
Produce prodigious births of body' or mind.
Such were these giants, men of high renown;
For in those days might only shall be' admir'd,
And valour and heroic virtue call'd;
To overcome in battle, and subdue
Nations, and bring home spoils with infinite
Man-slaughter, shall be held the highest pitch
Of human glory; and for glory done
Of triumph, to be styl'd great conquerors,
Patrons of mankind, gods, and sons of gods;
Destroyers rightlier call'd, and plagues of men.
Thus fame shall be achiev'd, renown on earth;
And what most merits fame, in silence hid.
« But he, the seventh from thee whom thou beheld'st
The only righteous in a world perverse,
And therefore hated, therefore so beset
With foes, for daring single to be just,
And utter odious truth, that God would come
To judge them with his saints: him the Most High,
Rapt in a balmy cloud with winged steeds,
Did (as thou saw'st) receive, to walk with God
High in salvation and the climes of bliss,
Exempt from death; to show thee what reward
Awaits the good; the rest what punishment;
Which now direct thine eyes and soon behold. »
He look'd, and saw the face of things quite chang'd;
The brazen throat of war had ceas'd to roar;
All now was turn'd to jollity and game,
To luxury and riot, feast and dance;
Marrying or prostituting, as befel;
Rape or adultery, where passing fair
Allur'd them; thence from cups to civil broils.
At length a reverent sire among them came,
And of their doings great dislike declar'd,
And testified against their ways; he oft

Et sur leur front coupable il fait gronder la foudre.
Vains efforts ! il les livre à leurs affreux destins;
Gagne un antique mont ombragé de vieux pins;
Et d'une arche flottante ordonnant la structure,
Il prescrit sa largeur, sa hauteur, sa figure.
L'arche à sa voix s'élève, et dans ses flancs pressés
A reçu des saisons les tributs amassés;
Par couples réunis dans son enceinte heureuse,
Des animaux divers la famille nombreuse
Tout-à-coup, au signal de ce mortel chéri,
Contre les flots vengeurs vient chercher un abri.
Le vieillard à son tour, ses enfants, leurs épouses,
Viennent prendre leur place. Au choc des eaux jalouses
Dieu même a mis un frein.
Tout-à-coup les Autans
Vont poussant devant eux les nuages flottants;
De moment en moment leurs noirs amas s'augmentent;
De leurs sombres vapeurs les monts les alimentent;
Le soleil s'est voilé, l'ombre croît, le jour fuit;
Tout le ciel embrasé n'est qu'une immense nuit :
Il s'ouvre; et, s'échappant de ses voûtes profondes,
Tous les torrents des airs précipitent leurs ondes;
Les vallons sont comblés, et les monts sont couverts.
La nef en bondissant s'élève dans les airs;
La mer en vain l'assiége, et le vent la tourmente;
Elle vogue, elle insulte à la vague écumante;
Tout s'abîme à l'entour; les nuages errants
Versent fleuve sur fleuve et torrents sur torrents :
Tout n'est plus qu'une mer, une mer sans rivage;
Où des rois habitoient, flotte un monstre sauvage.
En foule amoncelant dans le même cercueil
Les hommes, leurs trésors, leurs projets, leur orgueil,
L'onde, attendant le feu, purge un monde profane.
La cité, le hameau, le palais, la cabane,
L'homme, les animaux, par les vagues surpris,
L'abîme engloutit tout; et, dans ces grands débris,
Seul protégé du ciel, seul triomphant de l'onde,
Un frêle esquif contient l'espérance du monde.
En voyant ce désastre et ce fléau vengeur,
O père des humains, quelle fut ta douleur!
Que dis-tu, quand tu vis ta race anéantie,
La nature en ruine, et la terre engloutie?
A cet affreux aspect, ton cœur frémit d'effroi;
Tous les malheurs des tiens semblent peser sur toi;
Et, portant dans ton cœur la plus noire tempête,
Ce déluge de maux tombe entier sur ta tête.
Son guide toutefois, par des mots consolants,
S'empresse d'adoucir ces tableaux désolants :
Il l'exhorte, il lui tend une main secourable,
S'il reste des secours pour son sort déplorable!
Adam tremble, gémit, et s'écrie en ces mots :
« Oh! pourquoi me montrer ce long tissu de maux!
Dieu! que ne laissois-tu dans une nuit obscure,
De moi, de mes enfants, la ruine future!
N'avois-je pas assez de mon propre malheur,
Sort affreux, qui, toujours présent à ma douleur,
Rends mes jours si cruels, mon sommeil si pénible?
Et voilà maintenant (ô perspective horrible!)
Que, souffrant par les miens les maux que je prévoi,
Des siècles de tourments s'en vont peser sur moi!
Vois quelle est ma douleur, Dieu juste que j'implore;
Je pleure des malheurs qui ne sont pas encore.
Pourquoi prévoir, hélas! des maux qu'on ne peut fuir?
Deviner ses douleurs, c'est déja les sentir :
Où l'espoir est perdu, la prévoyance est vaine.
Que dis-je? en ce tombeau de la nature humaine,

Frequented their assemblies, whereso met,
Triumphs or festivals; and to them preach'd
Conversion and repentance, as to souls
In prison, under judgments imminent:
But all in vain! Which when he saw, he ceas'd
Contending, and remov'd his tents far off:
Then, from the mountain hewing timber tall,
Began to build a vessel of huge bulk;
Measur'd by cubit, length, and breadth, and highth;
Smear'd round with pitch; and in the side a door
Contriv'd; and of provisions laid in large,
For man and beast: when lo, a wonder strange!
Of every beast, and bird, and insect small,
Came sevens, and pairs, and enter'd in, as taught
Their order: last, the sire and his three sons,
With their four wives; and God made fast the door.
Meanwhile the south-wind rose, and, with black wings
Wide-hovering, all the clouds together drove
From under heaven; the hills to their supply
Vapour, and exhalation dusk and moist,
Sent up amain; and now the thicken'd sky
Like a dark ceiling stood; down rush'd the rain
Impetuous; and continued, till the earth
No more was seen: the floating vessel swum
Uplifted, and secure with beaked prow
Rode tilting o'er the waves; all dwellings else
Flood overwhelm'd, and them with all their pomp
Deep under water roll'd; sea cover'd sea,
Sea without shore; and in their palaces,
Where luxury late reign'd, sea-monsters whelp'd
And stabled; of mankind (so numerous late)
All left, in one small bottom swum imbark'd.
How didst thou grieve then, Adam, to behold
The end of all thy offspring, end so sad,
Depopulation! Thee another flood,
Of tears and sorrow' a flood, thee also drown'd,
And sunk thee as thy sons; till, gently rear'd
By the' angel, on thy feet thou stood'st at last,
Though comfortless; as when a father mourns
His children, all in view destroy'd at once;
And scarce to the' angel utter'dst thus thy plaint:
« O visions ill foreseen! Better had I
Liv'd ignorant of future! so had borne
My part of evil only, each day's lot
Enough to bear; those now, that were dispens'd
The burden of many ages, on me light
At once, by my foreknowledge gaining birth
Abortive, to torment me ere their being,
With thought that they must be. Let no man seek
Henceforth to be foretold, what shall befall
Him or his children; evil he may be sure,
Which neither his foreknowing can prevent;
And he the future evil shall no less
In apprehension, than in substance, feel
Grievous to bear: but that care now is past,
Man is not whom to warn; those few escap'd

A qui puis-je adresser mon impuissante voix?
Peut-être sous les eaux tout périt à-la-fois;
Ou, si quelqu'un des miens survit à ce naufrage,
Il va de roc en roc, sur quelque mont sauvage,
Poursuivi par l'effroi, dévoré par la faim,
Par un affreux trépas terminer son destin.
Hélas! j'avois pensé que, lorsqu'enfin la guerre
Auroit éteint ses feux et calmé son tonnerre,
L'homme chériroit l'homme, et d'une longue paix
Pourroit en cheveux blancs recueillir les bienfaits.
Que je suis détrompé de mon erreur profonde!
Voilà que la paix même ensanglante le monde,
Et déja de la guerre égale les fléaux.
O mon guide! apprends-moi la source de ces maux,
Et si de tous les miens la race est condamnée. »
« De l'homme, répond-il, apprends la destinée.
Ces mortels, de plaisirs et de luxe enivrés,
Naguère, dans les camps, de carnage altérés,
Tu les vis affronter et le fer et les flammes;
Mais l'honneur véritable étoit loin de leurs ames :
Vainqueurs, comblés de gloire et de meurtres souillés,
Emportant les débris des vaincus dépouillés,
Bientôt tu vis tomber leur orgueilleuse ivresse
Du char de la victoire au lit de la mollesse.
Les loisirs ont produit les troubles, les forfaits,
Et la discorde éclate au milieu de la paix.
Abandonnés de Dieu, dans un lâche esclavage
Les vaincus ont perdu leurs mœurs et leur courage :
Leur orgueil indolent, sous des tyrans pervers,
Parmi de faux plaisirs, dormira dans les fers;
Car l'excès du bonheur corrompra la sagesse,
Et le luxe insolent naîtra de la richesse.
Alors l'homme avili, de vices infecté,
Oubliera Dieu, les lois, les devoirs, l'équité;
Quand tout-à-coup, au sein de cette nuit profonde,
Un fils de la lumière, apparoissant au monde,
Fera la guerre au vice, instruira l'univers,
Et seul marchera pur au milieu des pervers.
Ferme dans sa carrière, il foule aux pieds la haine,
La honte, les tourments, les plaisirs et la peine;
Il fait rougir le crime, il éclaire l'erreur,
Jette au cœur de l'impie une sainte terreur,
Montre à tous la justice, et cette étroite voie
Où marchent la vertu, l'innocence et la joie.
On l'insulte, on l'écoute avec un ris moqueur;
Mais Dieu, dont le regard lit au fond de son cœur,
Vengera ses mépris : par son ordre suprême,
Une arche enfermera ses enfants et lui-même;
Et quand, pour repeupler un meilleur univers,
Lui, les siens, et le choix des animaux divers,
Se seront retirés dans l'arche protectrice,
Alors d'un Dieu vengeur exerçant la justice,
Ces vastes réservoirs, cataractes des cieux,
Verseront jour et nuit leurs torrents pluvieux.
Éden même aura part à cet affreux ravage :
Adieu le mont divin et le sacré bocage!
Son fleuve, s'élançant dans les champs inondés,
Ravagera les lieux qu'il avoit fécondés;
Au lieu des bois, des fleurs qui paroient cet asile,
Les flots en s'éloignant ne laisseront qu'une île
Triste, inculte et déserte; et les monstres des eaux
De ses bords sans honneurs fouleront les roseaux.

Famine and anguish will at last consume,
Wandering that watery desert : I had hope,
When violence was ceas'd, and war on earth,
All would have then gone well; peace would have crown'd
With length of happy days the race of man:
But I was far deceiv'd; for now I see
Peace to corrupt, no less than war to waste.
How comes it thus? unfold, celestial guide;
And whether here the race of man will end. »
To whom thus Michael: « Those, whom last thou saw'st
In triumph and luxurious wealth, are they
First seen in acts of prowess eminent,
And great exploits, but of true virtue void;
Who, having spilt much blood, and done much waste,
Subduing nations, and achiev'd thereby
Fame in the world, high titles, and rich prey,
Shall change their course to pleasure, ease, and sloth,
Surfeit, and lust; till wantonness and pride
Raise out of friendship hostile deeds in peace.
The conquer'd also, and enslav'd by war,
Shall, with their freedom lost, all virtue lose
And fear of God; from whom their piety feign'd
In sharp contest of battle found no aid
Against invaders, therefore, cool'd in zeal,
Thenceforth shall practise how to live secure,
Worldly or dissolute, on what their lords
Shall leave them to enjoy; (for the' earth shall bear
More than enough, that temperance may be tried :)
So all shall turn degenerate, all deprav'd;
Justice and temperance, truth and faith, forgot;
One man except, the only son of light
In a dark age, against example good,
Against allurement, custom, and a world
Offended; fearless of reproach and scorn
Or violence, he of their wicked ways
Shall them admonish; and before them set
The paths of righteousness, how much more safe,
And full of peace; denouncing wrath to come
On their impenitence; and shall return
Of them derided : but of God observ'd
The one just man alive, by his command,
Shall build a wondrous ark, (as thou beheld'st)
To save himself and household, from amidst
A world devote to universal wrack.
No sooner he, with them of man and beast
Select for life, shall in the ark be lodg'd,
And shelter'd round, but all the cataracts
Of heaven, set open, on the earth shall pour
Rain, day and night; all fountains of the deep,
Broke up, shall heave the ocean to usurp
Beyond all bounds; till inundation rise
Above the highest hills : then shall this mount
Of paradise, by might of waves, be mov'd
Out of his place, push'd by the horned flood,
With all his verdure spoil'd, and trees adrift,
Down the great river to the opening gulf,
And there take root; an island salt and bare,
The haunt of seals, and orcs, and sea-mews' clang;
To teach thee that God attributes to place
No sanctity, if none be thither brought

Mais contemple, il est temps, de plus douces images. »
Adam regarde, et voit s'appaiser les orages;
Les vents changent; les flots, déja moins furieux,
S'abaissent lentement, redescendent des cieux.
Les nuages ont fui devant le froid Borée;
Dans un lit plus étroit la mer s'est resserrée;
La vague s'aplanit, et l'humide séjour,
Comme un vaste miroir, renvoie au loin le jour;
Le soleil à longs traits boit les eaux qu'il attire,
L'onde silencieuse à pas lents se retire;
La terre dans son sein rappelle ses ruisseaux,
Et les torrents des cieux ont suspendu leurs eaux.
Tout se tait : le vaisseau, long-temps jouet de l'onde,
Enfin vient d'arrêter sa course vagabonde;
Et, tel qu'un roc debout sur les hauteurs d'Athos,
Demeure suspendu sur la pointe des flots.
Cependant par degrés, de l'orageux abîme,
Les bois lèvent leur front, les montagnes leur cime:
Pareils à ces écueils élevés sur les mers,
Leurs flancs sont sous les eaux, leur tête est dans les airs;
Et les derniers torrents, précipitant leur onde,
Tombent dans l'Océan, qui recule et qui gronde.
Hors de l'arche bientôt le corbeau prend l'essor;
Après lui, messager plus diligent encor,
Le pigeon part, va, vient, cherche dans la nature,
Pour reposer son vol, un reste de verdure,
Repart, gagne en volant le toit hospitalier,
Et porte dans son bec un rameau d'olivier,
Du retour de la paix témoignage fidèle.
La terre sort des eaux; la flottante nacelle
Lui rend l'heureux vieillard et ceux qu'il a sauvés.
Les mains et les regards vers le ciel élevés,
Il rend grace au Très-Haut; alors un beau nuage
De la faveur des cieux annonce un nouveau gage.
Humide encor de pluie, aux rayons du soleil,
D'une triple couleur il peint son arc vermeil.
A l'éclat radieux que son cintre déploie,
L'heureux Adam respire, et tressaille de joie.
« J'en crois le ciel, dit-il; non, nous ne mourrons pas;
L'homme et ces animaux, échappés du trépas,
Repeupleront la terre; ils vivront, et ta grace
Jusqu'à la fin des temps perpétuera leur race.
Par un Dieu juste et bon le monde est éprouvé;
Les méchants ont péri, mais un sage est sauvé.
Il désarma le ciel; oui, sa rage féconde
Va consoler la terre et réparer le monde.
Mais que peut annoncer cet arc éblouissant,
Où brille la splendeur de l'Être tout puissant?
Il en a la douceur et la magnificence;
Son cercle, qui des cieux parcourt la voûte immense,
Ne nous apprend-il pas que par lui l'Éternel
A renfermé les eaux dans les sources du ciel? »
« Tu ne te trompes pas, répond l'esprit céleste:
Dieu d'un courroux mourant dépouille enfin le reste:
Dieu regarda la terre; il vit du haut des cieux
Régner insolemment le vice audacieux;
Son cœur se repentit, il brisa son ouvrage;
Il punit les pervers, mais il protège un sage,
Et, déposant pour lui son tonnerre irrité,
Lui permet de revivre en sa postérité.
Non, les torrents des cieux et les eaux de la terre
Au monde renaissant ne feront plus la guerre;
Lui-même l'a promis. Alors que dans les cieux
Cet arc aux trois couleurs viendra luire à tes yeux,
Que ce lien brillant à ton esprit rappelle
De la terre et du ciel l'alliance nouvelle.

By men who there frequent, or therein dwell.
And now, what further shall ensue, behold. »
He look'd, and saw the ark hull on the flood,
Which now abated; for the clouds were fled,
Driven by a keen north wind, that, blowing dry,
Wrinkled the face of deluge, as decay'd;
And the clear sun on his wide watery glass
Gaz'd hot, and of the fresh wave largely drew,
As after thirst; which made their flowing shrink
From standing lake to tripping ebb, that stole
With soft foot towards the deep; who now had stopt
His sluices, as the heaven his windows shut.
The ark no more now floats, but seems on ground,
Fast on the top of some high mountain fix'd.
And now the tops of hills, as rocks, appear;
With clamour thence the rapid currents drive,
Towards the retreating sea, their furious tide.
Forthwith from out the ark a raven flies,
And after him the surer messenger,
A dove sent forth once and again to spy
Green tree or ground, whereon his foot may light:
The second time returning, in his bill
An olive-leaf he brings, pacific sign:
Anon, dry ground appears, and from his ark
The ancient sire descends, with all his train.
Then with uplifted hands, and eyes devout,
Grateful to Heaven, over his head beholds
A dewy cloud, and in the cloud a bow
Conspicuous with three listed colours gay,
Betokening peace from God, and covenant new.
Whereat the heart of Adam, erst so sad,
Greatly rejoic'd; and thus his joy broke forth:
« O thou, who future things canst represent
As present, heavenly instructor! I revive
At this last sight; assured that man shall live,
With all the creatures, and their seed preserve.
Far less I now lament for one whole world
Of wicked sons destroy'd, than I rejoice
For one man found so perfect, and so just,
That God vouchsafes to raise another world
From him, and all his anger to forget.
But say, what mean those colour'd streaks in heaven
Distended, as the brow of God appeas'd?
Or serve they, as a flowery verge, to bind
The fluid skirts of that same watery cloud,
Lest it again dissolve, and shower the earth? »
To whom the arch-angel: « Dextrously thou aim'st;
So willingly doth God remit his ire;
Though late repenting him of man deprav'd:
Griev'd at his heart, when looking down he saw
The whole earth fill'd with violence, and all flesh
Corrupting each their way; yet, those remov'd,
Such grace shall one just man find in his sight,
That he relents, not to blot out mankind;
And makes a covenant never to destroy
The earth again by flood; nor let the sea

La lumière et le jour, les ans et les saisons,
Le temps de la semence et celui des moissons,
Tous les astres des cieux suivront en paix leur course,
Jusqu'à l'heure où le feu, s'échappant de sa source,
Dévorera le monde. Alors, de son tombeau,
Ton Dieu fera sortir un univers plus beau,
Des cieux plus épurés, une terre nouvelle,
Et d'un peuple d'élus la demeure éternelle. »

LIVRE XII.

Michel expose dans une narration ce qui suit le déluge. Abraham lui donne occasion d'expliquer quelle sera la race de la femme, suivant la promesse qui leur avoit été faite dans le jugement prononcé par le fils de Dieu; son incarnation, sa mort, sa résurrection, son ascension; l'état de l'Église jusqu'à son second avènement. Adam, consolé, remercie l'archange, descend de la montagne avec Michel. Il éveille Ève, qui avoit dormi pendant tout ce temps, mais dont l'esprit avoit été calmé par des songes favorables. Michel les prend tous deux par la main, et les conduit hors du paradis. On voit l'épée de feu flamboyante derrière eux, et les chérubins placés dans le jardin, pour en garder les avenues.

Ainsi qu'un voyageur, avec l'astre des jours,
S'arrête et se repose au milieu de son cours,
Tel de son entretien le messager céleste
Achève une partie, et diffère le reste;
Enfin il le reprend, et poursuit en ces mots:
« Des mains de l'Éternel tu vis un monde éclos;
Tu le vis submergé: de son antique race,
De nouveaux habitants ont occupé la place;
Mais tu n'as pas tout vu. Les prodiges des cieux,
Offerts à tes regards, ont affoibli tes yeux.
Je vais donc en récit t'achever cette histoire:
Écoute, et pour jamais garde-s-en la mémoire.
Tant que de l'univers les citoyens nouveaux,
Errant en petit nombre à travers les tombeaux,
Virent l'affreux débris de ce monde en ruines,
L'homme, encore effrayé des vengeances divines,
Respecta l'Éternel; ses enfants plus nombreux,
Et d'un terrain fécond cultivateurs heureux,
Recueillirent en paix des moisssons abondantes;
La vigne se courba sous ses grappes pendantes;
L'olivier, sous sa charge, abaissa ses rameaux:
L'élite de leurs fruits, le choix de leurs troupeaux,
De leurs libations les pieuses offrandes,
Les autels par leurs mains enlacés de guirlandes,
Présentoient leur hommage au maître des saisons,
Et d'un Dieu paternel sollicitoient les dons.
Tous, classés par tribus, cultivoient la sagesse;
Leurs plaisirs étoient purs, leurs banquets sans ivresse;
L'asile paternel fut le berceau des lois;
Les fils étoient sujets, les pères étoient rois.
Mais bientôt tout changea: sous son joug tyrannique,
Un despote opprima la fortune publique,
Brisa le frein des lois, bannit la liberté,
Et le bonheur s'enfuit avec l'égalité.
Ce roi fut un chasseur, et sa barbare joie
Se fit un jeu du meurtre, et de l'homme une proie;
Commanda par la force, et, le fer à la main,
Fonda sur le massacre un pouvoir inhumain.
Sa folle vanité brave l'Être-Suprême,
Ou plutôt le tyran se croit un dieu lui-même:
Il accuse l'orgueil et la rebellion,
Et de l'orgueil rebelle il tirera son nom.

Surpass his bounds; nor rain to drown the world,
With man therein or beast: but, when he brings
Over the earth a cloud, will therein set
His triple-colour'd bow; whereon to look
And call to mind his covenant: day and night,
Seed-time and harvest, heat and hoary frost,
Shall hold their course; till fire purge all things new,
Both heaven and earth, wherein the just shall dwell. »

BOOK XII.

The angel Michael continues, from the flood, to relate what shall succeed; then, in the mention of Abraham, comes by degrees to explain who that seed of the woman shall be, which was promised Adam and Eve in the Fall; his incarnation, death, resurrection, and ascension; the state of the church till his second coming. Adam, greatly satisfied and recomforted by these relations and promises, descends the hill with Michael; wakens Eve, who all this while had slept, but with gentle dreams composed to quietness of mind and submission. Michael in either hand leads them out of paradise, the fiery sword waving behind them, and the cherubim taking their stations to guard the place.

As one who in his journey bates at noon,
Though bent on speed; so here the' arch-angel paus'd
Betwixt the world destroy'd and world restor'd,
If Adam aught perhaps might interpose;
Then, with transition sweet, new speech resumes:
« Thus thou hast seen one world begin, and end;
And man, as from a second stock, proceed.
Much thou hast yet to see; but I perceive
Thy mortal sight to fail: objects divine
Must needs impair and weary human sense:
Henceforth what is to come I will relate:
Thou therefore give due audience, and attend. —
This second source of men, while yet but few,
And while the dread of judgment past remains
Fresh in their minds, fearing the Deity,
With some regard to what is just and right
Shall lead their lives, and multiply apace;
Labouring the soil, and reaping plenteous crop,
Corn, wine, and oil; and, from the herd or flock,
Oft sacrificing bullock, lamb, or kid,
With large wine-offerings pour'd, and sacred feast,
Shall spend their days in joy unblam'd; and dwell
Long time in peace, by families and tribes,
Under paternal rule: till one shall rise
Of proud ambitious heart; who, not content
With fair equality, fraternal state,
Will arrogate dominion undeserv'd
Over his brethren, and quite dispossess
Concord and law of nature from the earth;
Hunting (and men, not beasts, shall be his game)
With war, and hostile snare, such as refuse
Subjection to his empire tyrannous:
A mighty hunter thence he shall be styled
Before the Lord; as in despite of heaven,
Or from heaven, claiming second sovranty;
And from rebellion shall derive his name,
Though of rebellion others he accuse.
He with a crew, whom like ambition joins
With him or under him to tyrannize,

Des campagnes d'Éden, sa marche triomphale
Atteindra, dans son cours, la rive occidentale.
Là se présente un gouffre, où d'un bitume ardent,
En bouillons enflammés, roule un fleuve abondant.
Là d'une tour superbe il puise la matière;
Il veut que, dans les airs portant sa tête altière,
L'arène cimentée, ouvrage audacieux,
De sa masse insolente aille outrager les cieux,
Étonne au loin le monde, et, garant de sa gloire,
Annonce sa puissance, et garde sa mémoire.
Qu'importe quel moyen éternise son nom ?
Qu'il vive, c'est assez. De son ambition
Tels étoient les projets : mais cet Être invisible
Qui, cachant aux regards sa majesté terrible,
Vient, sans être aperçu, visiter les humains,
A vu du haut des cieux ses superbes desseins :
Il vient; il n'attend pas que la tour commencée
Aille insulter les airs de sa masse insensée;
Il se rit en passant de ses foibles rivaux,
Et trouble leurs discours, pour troubler leurs travaux.
Tous, oubliant déja leur langue maternelle,
Se parlent l'un à l'autre une langue nouvelle;
Les murmures confus de leurs rauques accents
Font, pour être entendus, des efforts impuissants;
A des sons inconnus des sons nouveaux répondent;
Leurs signes, leurs projets, leurs travaux se confondent :
Tous s'expriment ensemble, aucuns ne sont compris.
La discorde des voix divise les esprits;
Les cœurs sont furieux, l'oreille est etonnée,
Et l'orgueilleuse tour demeure abandonnée.
Tout le ciel applaudit, et la confusion
A la tour gigantesque a donné son vieux nom. »

Alors Adam sentit les entrailles d'un père :
« O barbare oppresseur ! ô tyran sanguinaire !
Eh quoi ! s'écria-t-il, un despote inhumain
Ose courber mes fils sous un sceptre d'airain !
D'où lui viennent ses droits ? Dieu met sous notre empire
Les oiseaux, les poissons, et tout ce qui respire;
L'homme de son égal ne reçoit pas la loi :
Il commande à la terre, et Dieu seul est son roi.
Mais d'un transport fougueux l'orgueil insatiable
Ne se contente pas d'opprimer son semblable;
Il insulte à son Dieu ! Ses superbes travaux,
Des célestes palais ambitieux rivaux,
S'élancent dans la nue, et, dédaignant la terre,
Vont jusque dans les cieux affronter son tonnerre ! »
« Oui, dit l'ange, tu dois abhorrer l'oppresseur
Qui de l'aimable paix vient troubler la douceur,
Et ravit aux humains leur liberté première;
Mais lorsque, de tes sens suivant l'erreur grossière,
Tu te montras rebelle à la divinité,
Toi-même tu perdis l'auguste liberté,
Fille de la raison, sa compagne fidèle,
Qui s'allume à sa flamme et s'éteint avec elle.
Tant qu'il suit sa lumière et lui laisse ses droits,
L'homme est roi de lui-même, et seul se fait des lois;
Mais quand ses passions règnent en souveraines,
Dieu permet aux tyrans de lui donner des chaînes :
De là les oppresseurs; ainsi l'homme abattu
Voit naître l'esclavage où périt la vertu,
Et par de longs malheurs son attentat s'expie.
En veux-tu des témoins ? vois ce mortel impie,
Enfant dénaturé du vertueux vieillard
Sauvé sur cette nef, chef-d'œuvre de son art :

Marching from Eden towards the west, shall find
The plain, wherein a black bituminous gurge
Boils out from under ground, the mouth of hell :
Of brick, and of that stuff, they cast to build
A city and tower, whose top may reach to heaven;
And get themselves a name; lest, far dispersed
In foreign lands, their memory be lost;
Regardless whether good or evil fame.
But God (who oft descends to visit men
Unseen, and through their habitations walks
To mark their doings), them beholding soon,
Comes down to see their city, ere the tower
Obstruct heaven-towers; and in derision sets
Upon their tongues a various spirit, to raze
Quite out their native language; and, instead,
To sow a jangling noise of words unknown.
Forthwith a hideous gabble rises loud
Among the builders; each to other calls
Not understood; till hoarse, and all in rage,
As mock'd they storm : great laughter was in heaven,
And looking down, to see the hubbub strange,
And hear the din : thus was the building left
Ridiculous, and the work *Confusion* nam'd. »
Whereto thus Adam, fatherly displeas'd :
« O execrable son! so to aspire
Above his brethren; to himself assuming
Authority usurp'd, from God not given!
He gave us only over beast, fish, fowl,
Dominion absolute; that right we hold
By his donation; but man over men
He made not lord; such title to himself
Reserving, human left from human free.
But this usurper his encroachment proud
Stays not on man; to God his tower intends
Siege and defiance. Wretched man! what food
Will he convey up thither, to sustain
Himself and his rash army; where thin air
Above the clouds will pine his entrails gross,
And famish him of breath, if not of bread? »
To whom thus Michael : « Justly thou abhorr'st
That son, who on the quiet state of men
Such trouble brought, affecting to subdue
Rational liberty; yet know withal,
Since thy original lapse, true liberty
Is lost, which always with right reason dwells
Twinn'd, and from her hath no dividual being :
Reason in man obscur'd, or not obey'd,
Immediately inordinate desires,
And upstart passions, catch the government
From reason; and to servitude reduce
Man, till then free. Therefore, since he permits
Within himself unworthy powers to reign
Over free reason, God, in judgment just,
Subjects him from without to violent lords;
Who oft as undeservedly enthral
His outward freedom : tyranny must be;
Though to the tyrant thereby no excuse.
Yet sometimes nations will decline so low

Il insulte son père; et lui, toute sa race,
Sont à jamais punis pour prix de son audace;
Esclave d'un esclave, il languit dans les fers.
« Ainsi, dégénérant de l'antique univers,
De coupables aïeux race plus criminelle,
Les hommes lasseront la justice éternelle;
Et leur Dieu, les livrant à leurs penchants honteux,
Loin de ses fils ingrats détournera les yeux.
Il se choisit un peuple, objet de sa tendresse,
Heureux enfant d'un juste, ami de la sagesse.
Au-delà de l'Euphrate, à ses dieux impuissants,
Lui-même offroit, hélas! un idolâtre encens.
Pour dissiper la nuit où son erreur le plonge,
Le Très-Haut a daigné l'avertir par un songe.
Homme pur, mais trompé, lui dit-il, lève-toi,
Laisse là tes parents, tes faux dieux, et suis-moi
Sur des bords étrangers, où Dieu te fera père
D'une race à son cœur éternellement chère.
Il se lève, il se fie à son guide divin :
Je vois d'ici son Dieu le mener par la main;
Oui, je le vois; il fuit ses parents, sa patrie,
Et les objets honteux de son idolâtrie;
Chanaan le reçoit; je vois ses pavillons
Dans les champs de Sichem, près de tes beaux vallons,
O fortuné Moreh! Là, son Dieu renouvelle
Des biens qu'il lui promit l'assurance fidèle,
Lui montre ces beaux lieux, que ses fils triomphants
Doivent peupler un jour d'innombrables enfants;
Hemath, qui vers le nord se présente à ta vue,
Au midi le désert, bornent leur étendue :
A ces lieux fortunés je vais donner leurs noms.
Des mers, où du soleil s'éteignent les rayons,
Jusqu'aux plaines d'Hermon, du côté de l'aurore,
Ces états, à mes yeux, se prolongent encore.
Vois, Hermon est ici; de ce côté les mers;
Plus loin le mont Carmel s'élève dans les airs,
Le fortuné Carmel, où, commençant sa course,
Ton fleuve, heureux Jourdain, sort de sa double source,
Baigne une riche plaine, et, dans son cours riant,
Présente une barrière aux peuples d'orient.
Ils atteindront Senir, dont les longues montagnes
Vont de leur chaîne immense embrasser les campagnes;
Là (pèse bien ces mots du Dieu de vérité),
Dieu bénira le monde en ta postérité.
Le grand libérateur un jour sortira d'elle;
Lui qui, vengeant le ciel et la race mortelle,
Foulera le serpent d'un pied victorieux :
Mais Dieu te voile encor ces faits mystérieux.
Abraham (c'est le chef de ces tribus sacrées)
Établit son empire en ces belles contrées :
Son nom et ses vertus sont à jamais bénis.
Aïeul et père heureux, son fils, son petit-fils,
Par leur foi, leur sagesse, honorant sa mémoire,
Ainsi que ses vertus égaleront sa gloire.
« Son heureux petit-fils comptera douze enfants.
De Chanaan un jour il quittera les champs,
Habitera l'Égypte, où le Nil, qui l'inonde,
Répand l'heureux tribut de sa fange féconde.
Vois ce fleuve pompeux qui court par ses canaux
Au sein des vastes mers précipiter ses eaux.
Tandis qu'ailleurs la faim exerce ses ravages,
Il trouve un doux abri sur ces heureux rivages :
Là, l'appelle son fils, qu'un honorable choix
Porta de sa prison dans les palais des rois.

From virtue, (which is reason) that no wrong,
But justice, and some fatal curse annex'd,
Deprives them of their outward liberty;
Their inward lost: witness the' irreverent son
Of him who built the ark; who, for the shame
Done to his father, heard this heavy curse,
Servant of servants, on his vicious race.
« Thus will the latter, as the former world,
Still tend from bad to worse; till God at last,
Wearied with their iniquities, withdraw
His presence from among them, and avert
His holy eyes; resolving from thenceforth
To leave them to their own polluted ways;
And one peculiar nation to select
From all the rest, of whom to be invok'd,
A nation from one faithful man to spring :
Him on this side Euphrates yet residing,
Bred up in idol-worship : O, that men
(Canst thou believe?) should be so stupid grown,
While yet the patriarch liv'd, who 'scap'd the flood,
As to forsake the living God, and fall
To worship their own work in wood and stone
For gods! Yet him God the Most High vouchsafes
To call by vision, from his father's house,
His kindred, and false gods, into a land
Which he will show him; and from him will raise
A mighty nation; and upon him shower
His benediction, so that in his seed
All nations shall be blest. He straight obeys;
Not knowing to what land, yet firm believes.
I see him, (but thou canst not) with what faith
He leaves his gods, his friends, and native soil,
Ur of Chaldæa, passing now the ford
To Haran; after him a cumbrous train
Of herds and flocks, and numerous servitude;
Not wandering poor, but trusting all his wealth
With God, who call'd him, in a land unknown.
Canaan he now attains : I see his tents
Pitch'd about Sichem, and the neighbouring plain
Of Moreh; there by promise he receives
Gifts to his progeny of all that land,
From Hamath northward to the desert south;
(Things by their names I call, though yet unnam'd;)
From Hermon east to the great western Sea;
Mount Hermon, yonder sea (each place behold
In prospect, as I point them); on the shore
Mount Carmel; here, the double-founted stream,
Jordan, true limit eastward; but his sons
Shall dwell to Senir, that long ridge of hills.
This ponder, that, all nations of the earth
Shall in his seed be blessed : by that seed
Is meant thy great Deliverer, who shall bruise
The serpent's head; whereof to thee anon
Plainlier shall be reveal'd.
« This patriarch blest,
(Whom *faithful Abraham* due time shall call)
A son, and of his son a grand-child, leaves;
Like him in faith, in wisdom, and renown.

Établie avec lui sur cette terre heureuse
Sa race chaque jour y devient plus nombreuse.
Du monarque nouveau les soupçons inquiets
N'ont pas vu sans chagrin ses rapides progrès;
Il écoute l'envie, et, poussé par la crainte,
Il viole dans eux l'hospitalité sainte,
Les charge de travaux, proscrit les nouveau-nés,
Par leur sexe en naissant à mourir condamnés.
Alors dans sa bonté Dieu suscite deux frères :
Par eux il veut enfin terminer leurs misères;
Et, chargés des trésors de vingt peuples soumis,
Ils marchent vers les lieux qui leur furent promis.
«Mais, avant leur départ, Dieu, d'un prince idolâtre,
A tenté de fléchir l'orgueil opiniâtre;
Par ses ambassadeurs le ciel lui parle en vain :
Son cœur reste endurci. Dieu commande, et soudain
L'onde se change en sang; de moucherons sans nombre
Dans les airs obscurcis vole un nuage sombre;
D'immondes animaux pullulent sous leurs toits;
Le vil crapaud coasse à la table des rois;
Et jusque sous la pourpre, une vermine impure
Fait de l'orgueil puni la honte et la torture.
De ces races sans nombre un jour finit le sort,
Mais en perdant la vie elles donnent la mort.
L'air se corrompt; des eaux la source s'empoisonne;
Dans la ville, au hameau, la peste au loin moissonne;
Le mal croît dans sa course; il immole au hasard
Le vulgaire, les grands, l'enfant et le vieillard;
Infecte les humeurs, couvre les chairs fétides
D'ulcères dévorants et de tumeurs livides;
Des hommes, des troupeaux amoncelle les corps,
Et d'un cadavre seul enfante mille morts.
La faim la suit de près; et le vent et la grêle
Dans les champs dévastés ont volé devant elle;
Et d'insectes ailés un nuage vivant
Achève de ronger ce qu'épargna le vent.
De feuillages, de fruits et de fleurs affamée,
Par-tout tombe à-la-fois la dévorante armée.
Tout-à-coup le jour fuit; de ses brouillards impurs
L'air oppose au soleil les nuages obscurs;
Et la noire épaisseur de l'atmosphère sombre
Forme une nuit palpable, et donne un corps à l'ombre.
Enfin, l'ange de mort fond sur les nouveau-nés :
Tous, dans la même nuit, meurent exterminés;
Toute l'Égypte pleure; et les toits solitaires
Retentissent au loin des cris plaintifs des mères.
« A l'aspect de ces maux et de l'empire en deuil,
Le monarque étonné fait fléchir son orgueil;
Il permet leur départ; mais dans son ame vaine
L'orgueilleux repentir a ramené la haine :
Telle, auprès d'un foyer qui l'a dissoute en eau,
La glace qui fondoit s'endurcit de nouveau.
Il vole sur leurs pas au sein des mers profondes,
Qui partagent leurs flots et suspendent leurs ondes :
A travers deux remparts d'un liquide cristal,
L'Hébreu marche à pied sec au fond de leur canal :
Il marche; une colonne obscure et lumineuse,
Lumineuse la nuit et le jour ténébreuse,
Leur prête tour-à-tour et retire ses feux.
Là, comme sur son trône, assis au-dessus d'eux,
Et pour eux du tyran redoutant la poursuite,
Dieu tantôt les conduit, tantôt marche à leur suite.
Durant toute la nuit on vole sur leurs pas;
La noire obscurité les dérobe au trépas :
Dès que le jour a lui, le Dieu de la victoire
Se retourne, et paroît dans l'éclat de sa gloire :

« The grand-child, with twelve sons increas'd, departs
From Canaan, to a land hereafter call'd
Egypt, divided by the river Nile;
See where it flows, disgorging at seven mouths
Into the sea : to sojourn in that land
He comes, invited by a younger son
In time of dearth; a son, whose worthy deeds
Raise him to be the second in that realm
Of Pharaoh : there he dies, and leaves his race
Growing into a nation; and, now grown,
Suspected to a sequent king, who seeks
To stop their overgrowth, as inmate guests
Too numerous; whence of guests he makes them slaves
Inhospitably, and kills their infant males :
Till by two brethren (these two brethren call
Moses and Aaron) sent from God to claim
His people from enthralment, they return
With glory' and spoil, back to their promis'd land.
« But first, the lawless tyrant, who denies
To know their God, or message to regard,
Must be compell'd by signs and judgments dire;
To blood unshed the rivers must be turn'd;
Frogs, lice, and flies, must all his palace fill
With loath'd intrusion, and fill all the land;
His cattle must of rot and murrain die;
Botches and blains must all his flesh emboss,
And all his people's; thunder mix'd with hail,
Hail mix'd with fire, must rend the Egyptian sky,
And wheel on the' earth, devouring where it rolls;
What it devours not, herb, or fruit, or grain,
A darksome cloud of locusts swarming down
Must eat, and on the ground leave nothing green;
Darkness must overshadow all his bounds,
Palpable darkness, and blot out three days :
Last, with one midnight-stroke, all the first-born
Of Egypt must lie dead.
« Thus with ten wounds
The river-dragon tam'd at length, submits
To let his sojourners depart, and oft
Humbles his stubborn heart; but still, as ice
More harden'd after thaw; till, in his rage
Pursuing whom he late dismiss'd, the sea
Swallows him with his host; but them lets pass,
As on dry land, between two crystal walls;
Aw'd by the rod of Moses so to stand
Divided, till his rescued gain their shore.
Such wondrous power God to his saint will lend,
Though present in his angel; who shall go
Before them in a cloud, and pillar of fire :
By day a cloud, by night a pillar of fire;
To guide them in their journey, and remove
Behind them, while the' obdurate king pursues :
All night he will pursue; but his approach
Darkness defends between till morning watch;
Then through the fiery pillar, and the cloud,
God looking forth will trouble all his host,

Il regarde, il a vu l'Égyptien tremblant;
Un désordre soudain vole de rang en rang.
Sa voix brise leurs chars : il commande; Moïse
Élève sa baguette : ô terreur! ô surprise!
Les éléments troublés ont reconnu ses lois,
Et la mer en courroux obéit à sa voix.
Sur le roi, sur les siens l'onde en grondant retombe,
L'abîme se referme; et dans la même tombe,
Fantassins, cavaliers, coursiers, armes, drapeaux,
Roulent ensevelis dans le gouffre des eaux,
Tandis qu'à l'autre bord, contemplant leur ruine,
L'Hébreu vainqueur rend grace à la bonté divine.
Chanaan les reçoit dans son heureux séjour,
Non par le droit chemin, mais par un long détour.
Leur chef craint qu'attaqués par des hordes barbares
Ils n'aillent retrouver, sous des maîtres avares,
Leur honteux esclavage et leurs serviles arts.
Des travaux de la guerre ignorant les hasards,
Leurs cœurs n'ont point acquis la noble confiance
Que donne des combats la longue expérience;
Leurs foibles mains encor n'ont porté que des fers.
« Leur frayeur à pas lents traverse ces déserts;
Mais déja sur leur culte et sa sainte police
De leur naissant empire ils fondent l'édifice :
De leurs douze tribus déja l'auguste choix
Se rassemble en conseil et leur donne des lois.
Dieu lui-même est leur chef; législateur suprême,
Il vient de leurs devoirs les instruire lui-même;
De Sina sous ses pieds la cime a tressailli,
Le tonnerre a grondé, les éclairs ont jailli;
La trompette à ces sons joint sa voix éclatante.
Tous, aux pieds du Très-Haut, frémissent dans l'attente :
Il s'avance; et du haut de son trône de feu,
Ses lois qu'il fit en père, il les proclame en Dieu.
Les unes sont l'appui de leurs droits politiques,
D'autres règlent leur culte et leurs fêtes publiques.
Mais la gloire de Dieu, ses terribles accents,
D'une sainte épouvante ont frappé tous leurs sens;
Ils tombent à genoux, demandent que Moïse
Avec moins de terreur de ses lois les instruise.
Tout se calme à l'instant; les foudres se sont tus.
Ainsi Dieu fait connoître à leurs cœurs abattus
Que l'homme, par lui seul, en sa foiblesse extrême,
Ne peut communiquer avec l'Être-Suprême.
Moïse, en attendant le vrai médiateur,
Devient l'appui de l'homme auprès de son auteur;
Il leur prédit son règne; et, dans leur saint délire,
Les prophètes bientôt feront parler leur lyre.
« Enfin sont établis et leur culte et leurs lois;
Alors leur Dieu devient le premier de leurs rois;
L'or, le cèdre renferme au fond du sanctuaire
L'arche sainte où repose, en un profond mystère,
Le titre glorieux du contrat solennel
Entre son peuple et lui scellé par l'Éternel.
Là, sont deux séraphins, sentinelles constantes;
Là, brûlent devant Dieu sept lampes éclatantes.
Sur cet auguste lieu tour-à-tour se répand
Un nuage mystique, un voile étincelant;
L'ombre pendant le jour, dans la nuit la lumière;
A moins que tout-à-coup, déployant sa bannière,
Ce peuple voyageur ne cherche d'autres lieux.
Enfin il touche aux bords tant promis par les cieux.
Dirai-je ses combats, ses exploits, ses trophées?
Que d'ennemis vaincus, de ligues étouffées!
Le ciel même obéit. Lune, suspends ton cours!
La lune entend leur voix. Arrête, astre des jours!

And craze their chariot wheels : when by command
Moses once more his potent rod extends
Over the sea; the sea his rod obeys;
On their embattled ranks the waves return,
And overwhelm their war : the race elect
Safe towards Canaan from the shore advance
Through the wild desert, not the readiest way;
Lest entering on the Canaanite alarm'd,
War terrify them inexpert, and fear
Return them back to Egypt, choosing rather
Inglorious life with servitude; for life
To noble and ignoble is more sweet
Untrain'd in arms, where rashness leads not on.
« This also shall they gain by their delay
In the wide wilderness; there they shall found
Their government, and their great senate choose
Through the twelve tribes, to rule by laws ordain'd :
God from the mount of Sinai, whose gray top
Shall tremble, he descending, will himself
In thunder, lightning, and loud trumpet's sound,
Ordain them laws; part, such as appertain
To civil justice; part, religious rites
Of sacrifice; informing them, by types
And shadows, of that destin'd Seed to bruise
The serpent, by what means he shall achieve
Mankind's deliverance. But the voice of God
To mortal ear is dreadful : they beseech
That Moses might report to them his will,
And terror cease; he grants what they besought,
Instructed that to God is no access
Without mediator, whose high office now
Moses in figure bears; to introduce
One greater, of whose day he shall foretel,
And all their prophets in their age the times
Of great Messiah shall sing.
« Thus, laws and rites
Establish'd, such delight hath God in men
Obedient to his will, that he vouchsafes
Among them to set up his tabernacle;
The Holy One with mortal men to dwell.
By his prescript a sanctuary is fram'd
Of cedar, overlaid with gold; therein
An ark, and in the ark his testimony,
The records of his covenant; over these
A mercy-seat of gold, between the wings
Of two bright cherubim; before him burn
Seven lamps as in a zodiac representing
The heavenly fires; over the tent a cloud
Shall rest by day, a fiery gleam by night;
Save when they journey, and at length they come,
Conducted by his angel, to the land
Promis'd to Abraham and his seed. — The rest
Were long to tell; how many battles fought;
How many kings destroy'd, and kingdoms won;
Or how the sun shall in mid heaven stand still
A day entire, and night's due course adjourn,

L'astre des jours s'arrête, et, témoin de leur gloire,
Semble s'enorgueillir d'éclairer leur victoire.
Ainsi seront bénis les enfants d'Israël;
Car, de ce nom chéri des Hébreux et du ciel,
Par ses douze tribus un jour sera nommée
La race à qui le ciel a promis l'Idumée. »
« Oh! comme tu sais bien, interprète des cieux,
Et rassurer mon cœur, et dessiller mes yeux!
Lui répondit Adam; sur-tout combien m'enchante
De ce doux avenir l'histoire consolante,
Et ce trésor de gloire et de prospérité
Qu'Abraham doit transmettre à sa postérité!
Mais un doute se mêle à l'espoir qui m'anime:
Pourquoi toutes ces lois qui supposent le crime?
Ces lois sont du péché l'humiliant aveu:
Comment chez des pervers peut habiter un Dieu? »
« Adam, tu fus coupable, et, de ta source impure,
Le crime s'étendra sur ta race future,
Répond l'ange; ces lois qui combattent le mal
Marquent de ta raison le désordre fatal;
Ce frein que Dieu lui-même oppose à la licence
Prouve, sans l'expier, le crime qui l'offense.
En vain l'homme, en son lieu mettant les animaux,
Par leur sang innocent croit réparer ses maux;
Ce sang ne suffit point: rebelle envers son maître,
Plus son crime fut grand, plus la rançon doit l'être.
Oui, pour l'être mortel l'Éternel doit périr;
Pour l'infidélité la vertu doit souffrir,
Le bon pour le méchant, le juste pour l'impie:
Ainsi le ciel s'apaise, et le crime s'expie;
Ainsi l'homme coupable, absous de ses forfaits,
Évite le trépas et retrouve la paix.
Quand l'âge enfin des ans aura rempli le nombre,
Alors la vérité viendra remplacer l'ombre;
Le flambeau de la foi, les ténèbres des sens;
L'amour de la vertu, la peur des châtiments;
Et le tendre respect qu'un fils porte à son père,
Des esclaves tremblants l'hommage involontaire:
Tel est l'ordre des temps. Ces tributs imparfaits
Par qui l'homme prétend racheter ses forfaits,
Et d'un culte moins pur la symbolique image,
Vers de plus saintes lois ne seront qu'un passage,
Que l'aube d'un beau jour. Aussi ce chef fameux,
Favorisé du ciel et chéri des Hébreux,
Tout vertueux qu'il est, le généreux Moïse,
Ne les conduira pas dans la terre promise:
Celui qui doit un jour y guider leurs tribus,
C'est l'heureux précurseur de ce divin Jésus,
Qui, parmi les déserts, les erreurs de la vie,
Doit ouvrir aux humains la céleste patrie.
« Sur les bords du Jourdain, dans des champs fortunés
D'oliviers, de moissons, de vignes couronnés,
L'Hébreu célèbre en paix ses fêtes solennelles,
Jusqu'au jour où, vengeant leurs erreurs criminelles,
Dieu livre les tribus à leurs fiers ennemis:
Mais de leur repentir il entendra les cris.
Des juges, puis des rois, tiendront en main les rênes.
Celui qui, le second, à ses lois souveraines
Doit soumettre Israël, brave et religieux,
Sera craint sur la terre et chéri dans les cieux.
Dieu même l'a juré: de l'empire qu'il fonde
La fin n'arrivera qu'avec la fin du monde.
Déjà les chantres saints, frappés de sa splendeur,
De son règne futur annoncent la grandeur;

Man's voice commanding, 'Sun, in Gibeon stand,
And thou, moon, in the vale of Ajalon,
Till Israel overcome!' so call the third
From Abraham, son of Isaac; and from him
His whole descent, who thus shall Canaan win. »
Here Adam interpos'd: « O sent from heaven,
Enlightener of my darkness, gracious things
Thou hast reveal'd; those chiefly, which concern
Just Abraham and his seed; now first I find
Mine eyes true opening, and my heart much eas'd;
Erewhile perplex'd with thoughts, what would become
Of me and all mankind: but now I see
His day, in whom all nations shall be blest:
Favour unmerited by me, who sought
Forbidden knowledge by forbidden means.
This yet I apprehend not, why to those,
Among whom God will deign to dwell on earth,
So many and so various laws are given;
So many laws argue so many sins
Among them; how can God with such reside? »
To whom thus Michael: « Doubt not but that sin
Will reign among them, as of thee begot;
And therefore was law given them to evince
Their natural pravity, by stirring up
Sin against law to fight; that when they see
Law can discover sin, but not remove,
Save by those shadowy expiations weak,
The blood of bulls and goats, they may conclude
Some blood more precious must be paid for man:
Just for unjust; that, in such righteousness
To them by faith imputed, they may find
Justification towards God, and peace
Of conscience; which the law by ceremonies
Cannot appease; nor man the moral part
Perform; and, not performing, cannot live.
So law appears imperfect; and but given
With purpose to resign them, in full time,
Up to a better covenant; disciplin'd
From shadowy types to truth; from flesh to spirit;
From imposition of strict laws to free
Acceptance of large grace; from servile fear
To filial; works of law to works of faith,
And therefore shall not Moses, though of God
Highly belov'd, being but the minister
Of law, his people into Canaan lead;
But Joshua, whom the Gentiles Jesus call,
His name and office bearing, who shall quell
The adversary-serpent, and bring back
Through the world's wilderness long-wander'd man
Safe to eternal paradise of rest.
« Meanwhile they, in their earthly Canaan plac'd,
Long time shall dwell and prosper, but when sins
National interrupt their public peace,
Provoking God to raise them enemies;
From whom as oft he saves them penitent
By judges first, then under kings; of whom
The second, both for piety renown'd
And puissant deeds, a promise shall receive

Un enfant de David (c'est le nom de sa race,
Et déja dans les temps Dieu lui marque sa place),
Celui que l'Éternel t'a prédit tant de fois,
Desiré d'Abraham, attendu par les rois,
Roi lui-même, sera le dernier des monarques;
Du pouvoir à jamais il portera les marques,
Et réconciliera, par son sang précieux,
L'homme avec l'Éternel, la terre avec les cieux.
« Avant lui d'autres rois se suivront d'âge en âge;
Le plus riche de tous, ainsi que le plus sage,
A l'arche vagabonde, abri mystérieux
Qu'un nuage cachoit aux regards curieux,
Le premier fonde un culte et lui bâtit un temple,
Où, dans tout son éclat, l'œil charmé la contemple.
Parmi ses successeurs, les uns sont vertueux;
D'autres, de leur pays tyrans voluptueux,
Profanent et le sceptre et l'encensoir lui-même,
Jusqu'à l'heure où le Dieu, que leur orgueil blasphème,
Se lève en sa colère, et punit à-la-fois
Les attentats du peuple et les crimes des rois.
Leur ville, leurs trésors, leurs princes et leurs prêtres,
Deviendront le jouet de ceux dont les ancêtres
Pleurèrent, tu le sais, leurs projets confondus,
Et de leur folle tour les travaux suspendus.
A la division, la fière Babylone
Un jour devra son nom; là, leurs rois sont sans trône,
Leurs sujets sans patrie; après dix fois sept ans,
Enfin Dieu vient briser les fers de leurs tyrans,
Renouvelle pour eux la parole sacrée
Qu'à David autrefois lui-même avoit jurée.
« Rendus par Babylone à leurs champs paternels,
Ils offrent à leur Dieu leurs hymnes solennels;
Ils respirent enfin; de la demeure sainte
Ils relèvent l'autel, ils réparent l'enceinte.
Là, dans leur courageuse et sage pauvreté,
Ils se font un devoir de leur frugalité:
Bientôt leur nombre croît ainsi que leur richesse;
L'abondance renaît, et la concorde cesse.
Les prêtres, qui devoient, priant pour les humains,
Élever vers le ciel leurs innocentes mains,
Ministres de la paix, ont commencé la guerre;
Des autels indignés le sang rougit la pierre;
Le temple est profané, le trône est envahi,
Et du sang de David l'antique honneur trahi.
Il faut que l'oint de Dieu, pour qui l'homme soupire,
Ait perdu tous ses droits, qu'il naisse sans empire:
Il naît pauvre, inconnu; mais un astre nouveau
S'allume dans les cieux, et luit sur son berceau.
Des bouts de l'univers lui portant leurs hommages,
A ce brillant signal sont accourus les Mages;
L'or, la myrrhe et l'encens par leurs mains sont offerts
L'humble berger se mêle aux rois de l'univers;
Un ange, dans la nuit, aux pasteurs qu'il éveille,
D'un Dieu né dans la crèche annonce la merveille;
Ils partent: l'air frémit de sons mélodieux,
L'hymne de la naissance est chanté par les cieux.
« Le souffle du Très-Haut, l'Esprit saint est son père;
Sans cesser d'être vierge, une femme est sa mère;
Il vit, il meurt, remonte au trône paternel:
Là, sa gloire est sans fin, son sceptre est éternel;
Et son règne ineffable, où tout espoir se fonde,
A pour trône les cieux, pour empire le monde. »
C'est ainsi que parloit l'ange consolateur.
Adam à ce discours sent tressaillir son cœur;
Et dans la douce ivresse où son ame se noie,
Il exhale en ces mots les transports de sa joie:
« Que ne te dois-je pas, ô messager des cieux!
C'en est fait, ta promesse a comblé tous mes vœux:

Irrevocable, that his regal throne
For ever shall endure; the like shall sing
All prophecy, that of the royal stock
Of David (so I name this king) shall rise
A son, the Woman's Seed to thee foretold,
Foretold to Abraham, as in whom shall trust
All nations; and to kings foretold, of kings
The last; for of his reign shall be no end.
« But first, a long succession must ensue;
And his next son, for wealth and wisdom fam'd,
The clouded ark of God, till then in tents
Wandering, shall in a glorious temple' enshrine.
Such follow him, as shall be register'd
Part good, part bad; of bad the longer scroll;
Whose foul idolatries, and other faults
Heap'd to the popular sum, will so incense
God, as to leave them, and expose their land,
Their city, his temple, and his holy ark,
With all his sacred things, a scorn and prey
To that proud city, whose high walls thou saw'st
Left in confusion; Babylon thence call'd.
There in captivity he lets them dwell
The space of seventy years; then brings them back,
Remembering mercy, and his covenant sworn
To David, stablish'd as the days of heaven.
« Returned from Babylon by leave of kings
Their lords, whom God dispos'd, the house of God
They first re-edify; and for a while
In mean estate live moderate; till, grown
In wealth and multitude, factious they grow.
But first among the priests dissension springs;
Men who attend the altar, and should most
Endeavour peace: their strife pollution brings
Upon the temple' itself: at last they seize
The sceptre, and regard not David's sons;
Then lose it to a stranger, that the true
Anointed king Messiah might be born
Barr'd of his right: yet at his birth a star,
Unseen before in heaven, proclaims him come;
And guides the eastern sages, who inquire
His place, to offer incense, myrrh, and gold:
His place of birth a solemn angel tells
To simple shepherds, keeping watch by night;
They gladly thither haste, and by a quire
Of squadron'd angels hear his carol sung:—
' A virgin is his mother, but his sire
The power of the Most High; he shall ascend
The throne hereditary, and bound his reign
With earth's wide bounds, his glory with the heavens.'
He ceased, discerning Adam with such joy
Surcharg'd, as had like grief been dew'd in tears,
Without the vent of words; which these he breath'd.
« O prophet of glad tidings, finisher
Of utmost hope! now clear I understand

De la rédemption, du Christ et de sa mère,
En vain j'avois long-temps médité le mystère.
Salut, vierge sacrée, honneur de notre sang!
Le Christ sort de ma race, un Dieu sort de ton flanc.
En fruits miraculeux que ta tige est féconde!
Tu contiendras celui qui seul remplit le monde;
C'est de toi qu'est formé le fils de l'Éternel,
Celui de qui Satan reçoit le coup mortel.
Mais dans quel temps, quels lieux, et par quelle blessure!»
« Ces combats, dit Michel, ne sont qu'une figure;
Contre un tel ennemi l'homme ne peut lutter,
Et ce n'est pas ainsi que tu peux le dompter.
A des coups plus réels son orgueil fut en butte,
Quand Dieu du haut des cieux précipita sa chute;
Mais lui-même, en tombant, il triompha de toi.
Celui dont ta révolte a violé la loi,
Tout offensé qu'il est, guérira ta blessure.
Non, ce n'est point Satan, l'auteur de ton injure,
Que doit anéantir son pouvoir souverain,
Mais ses affreux complots contre le genre humain.
C'est peu : le ciel attend une grande victime.
Homme foible, qu'es-tu pour racheter ton crime?
De l'immense rançon qu'attend le roi des rois,
Le fils de l'Éternel peut seul porter le poids;
De la mort qui t'est due il subira la peine:
A ce prix seulement, de la nature humaine
Le crime héréditaire un jour peut s'expier;
Un Dieu sera puni pour te justifier.
L'amour divin pouvoit effacer ta souillure;
Mais, pour subir ta peine, il prendra ta nature:
De crimes, de malheurs et de honte chargé,
Juge des nations, lui-même il est jugé;
Et, d'une infame croix souffrant l'ignominie,
Doit la mort aux ingrats qui lui devront la vie.
A son dernier soupir la terre a répondu:
Le ciel est apaisé, Satan est confondu;
Et, faisant du péché disparoître la trace,
Chaque goutte de sang est un fleuve de grace.
« C'en est fait, il succombe, il meurt; mais le trépas
Long-temps dans le tombeau ne le retiendra pas.
La troisième aube à peine a commencé d'éclore,
Son cercueil s'est ouvert. Plus brillant que l'aurore,
Il sort; de ses regards partent des traits de feu:
Il descendit mortel, il se relève en Dieu.
L'enfer frémit de rage, et la terre de joie;
Et la mort, en grondant, a relâché sa proie.
Il dompte le trépas: un paisible sommeil,
Qui bientôt a fait place à son brillant réveil,
N'étoit qu'un doux passage à la vie immortelle:
Mais, avant de monter à la voûte éternelle,
Il veut revoir encor ses disciples chéris,
Se montrer dans sa gloire à leurs yeux attendris.
Compagnons autrefois de ses maux volontaires,
Aujourd'hui de ses vœux sacrés dépositaires,
Par eux il veut dicter ses consolantes lois,
Prêcher par leur exemple, enseigner par leur voix;
Par-tout ils vont verser l'eau sainte du baptême,
Et braver le trépas qu'il a subi lui-même.

What oft my steadiest thoughts have search'd in vain;
Why our great expectation should be call'd
The seed of woman: virgin-mother, hail,
High in the love of heaven; yet from my loins
Thou shalt proceed, and from thy womb the Son
Of God Most High; so God with man unites.
Needs must the serpent now his capital bruise
Expect with mortal pain: say where and when
Their fight, what stroke shall bruise the victor's heel?»
To whom thus Michael: « Dream not of their fight,
As of a duel, or the local wounds
Of head or heel: not therefore joins the Son
Manhood to Godhead, with more strength to foil
Thy enemy; nor so is overcome
Satan, whose fall from heaven, a deadlier bruise,
Disabled not to give thee thy death's wound:
Which he, who comes thy Saviour, shall recure,
Not by destroying Satan, but his works
In thee, and in thy seed: nor can this be,
But by fulfilling (that which thou didst want)
Obedience to the law of God, impos'd
On penalty of death, and suffering death;
The penalty to thy transgression due,
And due to theirs which out of thine will grow;
So only can high Justice rest appaid.
The law of God exact he shall fulfil
Both by obedience and by love, though love
Alone fulfil the law; thy punishment
He shall endure, by coming in the flesh
To a reproachful life, and cursed death;
Proclaiming life to all who shall believe
In his redemption; and that his obedience,
Imputed, becomes theirs by faith; his merits
To save them, not their own (though legal) works.
For this he shall live hated, be blasphem'd,
Seiz'd on by force, judg'd, and to death condemn'd,
A shameful and accurs'd; nail'd to the cross
By his own nation; slain for bringing life:
But to the cross he nails thy enemies,
The law that is against thee, and the sins
Of all mankind, with him there crucified,
Never to hurt them more who rightly trust
In this his satisfaction.
So he dies,
But soon revives; death over him no power
Shall long usurp; ere the third dawning light
Return, the stars of morn shall see him rise
Out of his grave, fresh as the dawning light,
Thy ransom paid, which man from death redeems,
His death for man, as many' as offer'd life
Neglect not, and the benefit embrace
By faith not void of works: this god-like act
Annuls thy doom, the death thou shouldst have died
In sin for ever lost from life; this act
Shall bruise the head of Satan, crush his strength,
Defeating sin and death, his two main arms;
And fix far deeper in his head their stings,
Than temporal death shall bruise the victor's heel,
Or theirs whom he redeems; a death, like sleep,
A gentle wafting to immortal life.
Nor after resurrection shall he stay
Longer on earth, than certain times to' appear
To his disciples, men who in his life
Still follow'd him; to them shall leave in charge

Ce peuple d'Abraham, des dons du ciel comblé,
Au chemin du salut n'est point seul appelé :
Tous les enfants d'Adam, tous les peuples du monde,
Viendront puiser la foi dans sa source féconde.
Le Christ mourra pour tous; le Sauveur des mortels
Aura par-tout son temple et par-tout ses autels;
Et, marchant dans la voie où sa lumière brille,
Tous les peuples ne sont qu'une immense famille.
Vainqueur, il monte aux cieux, rencontre dans les airs
Notre ennemi commun, le tyran des enfers;
Son bras victorieux le saisit et l'enchaîne,
Tremblant, après son char en triomphe le traîne,
Aux yeux du ciel entier étale son affront,
Marche le sceptre en main, et la couronne au front;
Et, commençant le cours de son règne prospère,
Le fils reprend sa place à la droite du père.
Enfin le jour viendra que ce frêle univers
Croulera dans les feux : alors, du haut des airs,
Il viendra, dans sa gloire et sa toute-puissance,
Des vivants et des morts prononcer la sentence,
Récompenser les bons et punir les méchants. »
Frappé de ces récits sublimes et touchants,
L'heureux Adam s'écrie : « O dévouement sublime,
Qui fait naître le bien du sein même du crime!
L'Éternel fut moins grand, quand de l'obscurité
Sa voix toute puissante enfanta la clarté.
Dois-je me reprocher la téméraire audace
Qui du crime d'un seul souilla toute ma race,
Ou m'applaudir d'un mal, source de tant de bien,
Qui de l'homme et de Dieu resserre le lien,
Fait pleuvoir ses faveurs sur la nature humaine,
Et par qui la clémence a surpassé la haine?
Mais, hélas! des élus le nombre est si borné!
Lorsqu'aux cieux paternels Dieu sera retourné,
Qui les protégera contre la foule immense
Des prévaricateurs dont l'audace l'offense?
Fidèles à leur maître et traités comme lui,
Dans ce monde désert où sera leur appui? »
« Ne crains rien, dit Michel : leur protecteur suprême,
Pasteur toujours soigneux, à son troupeau qu'il aime
Enverra les secours que son père a promis;
L'Esprit saint auprès d'eux remplacera le fils.
C'est lui qui, de l'amour entretenant la flamme,
Imprimera sa loi dans le fond de leur ame;
Par lui, les yeux verront les dangers sans terreur,
La douleur sans foiblesse, et la mort sans horreur.
Je les vois ces martyrs; pleins d'un noble courage,
Des tyrans étonnés ils fatiguent la rage;
Remplis d'un saint espoir, par le ciel consolés,
Leurs cœurs dans les tourments ne sont point ébranlés :
Les bourreaux en silence admirent leurs victimes.
Dieu lui-même applaudit à leurs vertus sublimes;
Le feu qu'il alluma dans ses apôtres saints
Passera de leurs cœurs chez les peuples lointains;

To teach all nations what of him they learn'd
And his salvation; them who shall believe
Baptizing in the profluent stream, the sign
Of washing them from guilt of sin to life
Pure, and in mind prepar'd, if so befall,
For death, like that which the Redeemer died.
All nations they shall teach; for, from that day,
Not only to the sons of Abraham's loins
Salvation shall be preach'd, but to the sons
Of Abraham's faith wherever through the world;
So in his seed all nations shall be blest.
Then to the heaven of heavens he shall ascend
With victory, triumphing through the air
Over his foes and thine; there shall surprise
The serpent, prince of air, and drag in chains
Through all his realm, and there confounded leave;
Then enter into glory, and resume
His seat at God's right hand, exalted high
Above all names in heaven; and thence shall come,
When this world's dissolution shall be ripe,
With glory' and power to judge both quick and dead;
To judge the unfaithful dead, but to reward
His faithful, and receive them into bliss,
Whether in heaven or earth; for then the earth
Shall all be paradise, far happier place
Than this of Eden, and far happier days. »
So spake the' arch-angel Michael; then paus'd,
As at the world's great period; and our sire,
Replete with joy and wonder, thus replied:
« O Goodness infinite, Goodness immense!
That all this good of evil shall produce,
And evil turn to good; more wonderful
Than that which by creation first brought forth
Light out of darkness! Full of doubt I stand,
Whether I should repent me now of sin
By me done, and occasion'd; or rejoice
Much more, that much more good thereof shall spring;
To God more glory, more good-will to men
From God, and over wrath grace shall abound!
But say, if our Deliverer up to heaven
Must re-ascend, what will betide the few
His faithful, left among the' unfaithful herd,
The enemies of truth? Who then shall guide
His people, who defend? Will they not deal
Worse with his followers than with him they dealt? »
« Be sure they will (said the angel), but from heaven
He to his own a Comforter will send,
The promise of the Father, who shall dwell
His Spirit within them; and the law of faith,
Working through love, upon their hearts shall write,
To guide them in all truth; and also arm
With spiritual armour, able to resist
Satan's assaults, and quench his fiery darts;
What man can do against them, not afraid,
Though to the death; against such cruelties
With inward consolations recompensed,
And oft supported so as shall amaze
Their proudest persecutors: for the Spirit
(Pour'd first on his apostles, whom he sends
To' evangelize the nations, then on all
Baptis'd) shall them with wondrous gifts endue,
To speak all tongues, and do all miracles,
As did their Lord before them. Thus they win
Great numbers of each nation, to receive
With joy the tidings brought from heaven: at length
Their ministry perform'd, and race well run,
Their doctrine and their story written left,
They die; but in their room, as they forewarn,
Wolves shall succeed for teachers, grievous wolves,
Who all the sacred mysteries of heaven

Ils soumettront au Dieu qu'un fol orgueil blasphème
Tous ceux qu'aura lavés l'eau sainte du baptême.
Leur maître les inspire, et le souffle de Dieu,
L'Esprit saint, sur leurs fronts tombe en langues de feu :
Leur bouche en un instant apprend tous les langages,
Porte au loin de la foi les frappants témoignages,
Et, se faisant entendre à cent peuples divers,
Des prodiges du Christ entretient l'univers.
A leur voix, accourant vers ce Dieu qui s'immole,
Plus d'un peuple à ses pieds vient briser son idole;
Enfin, dans leurs écrits, monument de leur loi,
Après avoir tracé les fastes de la foi,
Ils meurent; et bientôt, répandant ses nuages,
L'erreur aura son règne, et la foi ses orages.
D'infidèles pasteurs égarant le troupeau,
Le loup dans le bercail vient dévorer l'agneau;
Le monde dégénère, une aveugle injustice
Opprime l'innocence, idolâtre le vice.
Enfin le jour arrive où, porté dans les airs,
Dieu vient sauver les bons et punir les pervers;
Il met le ciel en feu, réduit la terre en poudre,
Dans les cendres du monde ensevelit son foudre,
Et sur l'inébranlable et sainte éternité
Établit la concorde et la félicité. »
Adam répond encore : « O mon céleste guide!
Que ne te dois-je pas! O que d'un cours rapide,
Dans ce vaste avenir à mes yeux déroulé,
Des siècles fugitifs le torrent a coulé,
Jusqu'au terme fatal où, dans sa course immense,
Sur les débris du temps l'éternité s'avance!
Là s'ouvre un vaste abîme, espace illimité,
Devant qui mon esprit recule épouvanté :
Mais de l'homme, de Dieu, de sa gloire éternelle,
J'ai vu ce que peut voir la foiblesse mortelle;
C'en est assez pour moi : mon étroite raison
Ne sauroit embrasser un plus vaste horizon.
C'en est fait, Dieu puissant! je t'aime et te révère;
Sois à jamais mon guide, et mon maître, et mon père:
Tu vois tous tes enfants avec un œil égal;
Par toi toujours le bien est triomphant du mal;
En force, quand tu veux, tu changes la foiblesse,
La bassesse en grandeur, l'ignorance en sagesse.
Ton exemple m'apprit que tout homme est soldat;
Que, quel que soit le prix, le succès du combat,
Il doit, dans les assauts d'une vie orageuse,
Soutenir jusqu'au bout sa lutte courageuse.
Fais-moi vivre et mourir sous tes augustes lois! »
Michel répond alors pour la dernière fois :
« Oui, craindre, adorer Dieu, le contempler sans cesse,
Voilà ton sort : c'est là qu'est toute la sagesse.
Quand tu pourrois nombrer tous les astres divers,
Parcourir l'empyrée, approfondir les mers,
Embrasser d'un coup d'œil tous les astres du monde,
Ce qui vole dans l'air, ce qui nage dans l'onde;

To their own vile advantages shall turn
Of lucre and ambition; and the truth,
With superstitions and traditions taint,
Left only in those written records pure,
Though not but by the Spirit understood.
Then shall they seek to' avail themselves of names,
Places, and titles, and with these to join
Secular power; though feigning still to act
By spiritual, to themselves appropriating
The Spirit of God, promis'd alike and given
To all believers; and, from that pretence,
Spiritual laws by carnal power shall force
On every conscience; laws which none shall find
Left them inroll'd, or what the Spirit within
Shall on the heart engrave. What will they then
But force the Spirit of grace itself, and bind
His consort liberty? what, but unbuild
His living temples, built by faith to stand,
Their own faith, not another's? for, on earth,
Who against faith and conscience can be heard
Infallible? yet many will presume :
Whence heavy persecution shall arise
On all, who in the worship persevere
Of spirit and truth; the rest, far greater part,
Will deem in outward rites and specious forms
Religion satisfied : truth shall retire
Bestuck with slanderous darts, and works of faith
Rarely be found; so shall the world go on,
To good malignant, to bad men benign;
Under her own weight groaning; till the day
Appear of respiration to the just,
And vengeance to the wicked; at return
Of him so lately promis'd to thy aid,
The Woman's Seed; obscurely then foretold,
Now ampler known, thy Saviour and thy Lord :
Last, in the clouds, from heaven to be reveal'd
In glory of the Father, to dissolve
Satan with his perverted world; then raise
From the conflagrant mass, purg'd and refin'd,
New heavens, new earth, ages of endless date,
Founded in righteousness, and peace, and love;
To bring forth fruits, joy and eternal bliss! »
He ended; and thus Adam last replied :
« How soon hath thy prediction, seer blest,
Measur'd this transient world, the race of time,
Till time stand fix'd? beyond is all abyss,
Eternity, whose end no eye can reach.
Greatly instructed I shall hence depart;
Greatly in peace of thought; and have my fill
Of knowledge, what this vessel can contain;
Beyond which was my folly to aspire.
Henceforth I learn, that to obey is best,
And love with fear the only God; to walk
As in his presence; ever to observe
His providence, and on him sole depend;
Merciful over all his works, with good
Still overcoming evil, and by small
Accomplishing great things; by things deem'd weak
Subverting worldly strong, and worldly wise
By simply meek : that suffering for truth's sake
Is fortitude to highest victory,
And, to the faithful, death the gate of life;
Taught this by his example, whom I now
Acknowledge my Redeemer ever blest. »
To whom thus also the' angel last replied :
« This having learn'd, thou hast attain'd the sum
Of wisdom; hope no higher, though all the stars
Thou knew'st by name, and all the' ethereal powers,
All secrets of the deep, all nature's works,
Or works of God in heaven, air, earth, or sea,

Quand tu pourrois toi seul posséder à-la-fois
Tout l'or des nations, tous les sceptres des rois,
Tu n'en serois plus grand, plus riche, ni plus sage;
Joins tes propres vertus à ton noble apanage,
La constance, la foi, qui marche d'un pas sûr,
L'amour sur-tout, l'amour, des cultes le plus pur :
Par lui tout s'embellit, et s'épure, et s'anime;
Par lui l'homme vers Dieu prend un essor sublime;
Et, prêt à s'envoler de ce lieu de douleur,
Porte déja le ciel dans le fond de son cœur.
« Mais de cette hauteur il est temps de descendre :
Déja sur la montagne, impatient d'attendre,
Le camp divin s'ébranle, et je vois, dans les airs,
De leurs armures d'or rejaillir les éclairs :
Marchons! que ton épouse à ta voix se réveille :
Les songes fortunés, tandis qu'elle sommeille,
Dans son ame troublée ont ramené la paix :
Son cœur va se soumettre aux célestes décrets.
Fais-lui part de son sort; grave au fond de ton ame
Les promesses du ciel; dis-lui que de la femme
Naîtra le Rédempteur d'un monde criminel.
Jusqu'au terme éloigné de ton destin mortel,
Gardez tous deux la foi; même sort vous rassemble :
Vivez, repentez-vous, consolez-vous ensemble.
Après un long exil, le bonheur doit venir;
Supportez le présent, espérez l'avenir. »
Tous deux, à ce discours, ils quittent la montagne.
Adam, d'un pas pressé, revole à sa compagne.
Déja loin de ses yeux a fui le doux repos;
Elle voit son époux, et lui parle en ces mots :
« Cher époux! Dieu souvent nous instruit par un songe,
Et le mien, je le crois, n'est pas un vain mensonge.
Depuis que, succombant au poids de mes douleurs,
Le sommeil a fermé mes yeux mouillés de pleurs,
De ton sort et du mien mes rêves m'ont instruite :
Mon cœur est préparé; viens, je marche à ta suite;
Avec toi de Satan je braverai les coups.
Éden sera par-tout où sera mon époux;
Il est pour moi le ciel, il est pour moi le monde.
Hélas, c'est ma foiblesse, en désastres féconde,
C'est moi qui t'ai perdu! par moi l'arrêt des cieux
T'arrache pour jamais à ces aimables lieux!
Cependant, au milieu des maux qui me désolent,
Les promesses du ciel, cher Adam, me consolent;
C'est de ma race, un jour, que naîtra le Sauveur. »
Adam, à ce discours, sent tressaillir son cœur;
Mais il ne répond rien. Déja de la colline
Arrive à lui le chef de la garde divine;
Et, d'un pied dans les airs mollement suspendu,
Le bataillon céleste à son poste est rendu :
Telle, à peine marquant sa trace passagère,
Vole sur les marais une vapeur légère,
Se glisse et suit les pas du tardif villageois
Que ramène la nuit à ses rustiques toits.
Au milieu d'eux brilloit cette terrible épée,
Qu'en ses divines eaux le ciel avoit trempée :
Tel cet astre sinistre, aux cheveux flamboyants,
Vole, et trace dans l'air des sillons effrayants;
Tout ressent de son cours l'influence fatale,
De sa route embrasée un air brûlant s'exhale;
Sous l'ardent équateur, des feux moins violents
Dévorent l'Africain dans ses sables brûlants.
Marchant entre l'époux et sa triste compagne,
Michel saisit leurs mains; de la sainte montagne

And all the riches of this world enjoy'dst,
And all the rule, one empire; only add
Deeds to thy knowledge answerable; add faith,
Add virtue, patience, temperance; add love,
(By name to come call'd charity) the soul
Of all the rest : then wilt thou not be loth
To leave this paradise, but shalt possess
A paradise within thee, happier far. —
« Let us descend now therefore from this top
Of speculation; for the hour precise
Exacts our parting hence : and see! the guards,
By me encamp'd on yonder hill, expect
Their motion; at whose front a flaming sword,
In signal of remove, waves fiercely round.
We may no longer stay : go, waken Eve;
Her also I with gentle dreams have calm'd
Portending good, and all her spirits compos'd
To meek submission : thou, a season fit,
Let her with thee partake what thou hast heard;
Chiefly what may concern her faith to know,
The great deliverance by her seed to come
(For by the Woman's Seed) on all mankind :
That ye may live, which will be many days,
Both in one faith unanimous, though sad,
With cause for evils past; yet much more cheer'd
With meditation on the happy end. »
He ended, and they both descend the hill.
Descended, Adam to the bower, where Eve
Lay sleeping, ran before; but found her wak'd;
And thus with words not sad she him receiv'd : —
« Whence thou return'st, and whither went'st, I know :
For God is also' in sleep; and dreams advise,
Which he hath sent propitious, some great good
Presaging, since with sorrow and heart's distress
Wearied I fell asleep : but now lead on;
In me is no delay; with thee to go,
Is to stay here; without thee here to stay,
Is to go hence unwilling; thou to me
Art all things under heaven, all places thou,
Who for my wilful crime art banish'd hence.
This further consolation yet secure
I carry hence; though all by me is lost,
Such favour I unworthy am vouchsaf'd,
By me the promis'd Seed shall all restore. »
So spake our mother Eve; and Adam heard
Well pleas'd, but answer'd not : for now, too nigh
The' arch-angel stood; and from the other hill
To their fix'd station, all in bright array
The cherubim descended; on the ground
Gliding meteorous, as evening-mist
Risen from a river o'er the marish glides,
And gathers ground fast at the labourer's heel
Homeward returning. High in front advanc'd,
The brandish'd sword of God before them blaz'd,
Fierce as a comet; which with torrid heat,
And vapour as the Libyan air adust,
Began to parch that temperate clime; whereat,
In either hand the hastening angel caught

Au mur oriental il les conduit tous deux,
Les quitte, prend son vol, et se perd à leurs yeux.
Ils contemplent alors cette superbe plaine,
Ces vallons fortunés, autrefois leur domaine!
Tout-à-coup, au milieu de ce tableau riant,
Leur regard aperçoit la porte d'orient;
Par-tout des glaives nus, des lances menaçantes
Envoyant jusqu'aux cieux leurs clartés effrayantes:
Ces sinistres objets réveillent leurs douleurs,
Et de leurs tristes yeux arrachent quelques pleurs;
Le regret les répand, et l'espoir les essuie.
Ils quittent à pas lents cette plaine fleurie;
Mais l'univers entier se présente à leur choix;
Dieu même les conduit, ils marchent sous ses lois.
Souvent de ces beaux lieux le charme les arrête,
Souvent vers leur bocage ils retournent la tête;
Enfin, il faut quitter ce sol délicieux:
Par un dernier regard ils lui font leurs adieux;
Et tous deux, égarés dans l'étendue immense,
L'un sur l'autre appuyés s'éloignent en silence.

FIN DU PARADIS PERDU.

Our lingering parents, and to the' eastern gate
Led them direct, and down the cliff as fast
To the subjected plain; then disappear'd.
They, looking back, all the' eastern side beheld
Of paradise, so late their happy seat,
Wav'd over by that flaming brand; the gate
With dreadful faces throng'd, and fiery arms.
Some natural tears they dropt, but wiped them soon:
The world was all before them, where to choose
Their place of rest, and Providence their guide!
They, hand in hand, with wandering steps and slow,
Through Eden took their solitary way.

END OF PARADISE LOST.

REMARQUES.

LIVRE I.

L'annonce du sujet, comme le remarque Addison, est de la plus grande simplicité; j'observerai seulement que Milton a passé une circonstance essentielle, je veux dire l'hérédité terrible de la mort et des malheurs, léguée par nos premiers parents à leur postérité.

L'invocation est de la plus grande beauté. L'auteur y parcourt de la manière la plus poétique les lieux et les événements les plus célèbres dans l'histoire sainte; c'est avec raison qu'il place son sujet au-dessus de tous les sujets profanes et fabuleux; c'est là que se trouve, dans toute sa magnificence, le beau idéal, qui est la véritable source du sublime. Ce sujet a l'avantage de réunir le merveilleux avec la vérité, tous les intérêts du ciel et de la terre, les charmes de la nature encore vierge, de l'homme encore innocent, la perspective des grands malheurs que sa première faute a transmis à ses descendants.

L'exposition du sujet est simple et rapide, et ressemble, non seulement par la forme, mais par le fond, à celle des poëmes épiques les plus célèbres: dans l'*Iliade*, c'est la colère d'Achille; dans l'*Énéide*, celle de Junon; dans le *Paradis perdu*, celle de Satan.

Rien n'égale l'énergie avec laquelle Milton a peint toute cette armée d'anges rebelles, précipités dans une mer de feu; Satan relevant sa tête au-dessus de ses vagues brûlantes, et contemplant avec effroi les débris de son armée. Le caractère de ce chef des rebelles se montre déja dans le discours qu'il adresse à Belzébuth, son complice, et après lui le premier dans le ciel; mais dans ce discours, et dans la réponse de Belzébuth, se montrent déja la supériorité de courage et le caractère indomptable du chef des anges révoltés. Satan espère encore; Belzébuth n'espère plus. Rien n'est plus sublime que la peinture de Satan sortant du gouffre; son corps gigantesque laissant dans l'abîme une vallée immense, la hauteur de sa taille, la grandeur de son armure, son port, son maintien, tout est au-dessus des héros ordinaires des poëmes épiques, et annonce d'avance, de la manière la plus énergique, la lutte de l'enfer contre le ciel. Il seroit difficile de trouver dans aucun autre poëte un discours plus énergique et plus éloquent que celui où Satan exprime les sentiments que lui inspire la vue de l'enfer, sa nouvelle patrie. L'expression de sa colère, de ses regrets, est de la plus admirable vivacité; sa résignation même fait frémir. La réponse de Belzébuth semble accorder de nouveau la première place à Satan, et le reconnoître pour son chef, pour celui sur qui l'enfer doit fonder toutes ses espérances.

La marche de Satan vers le lac de feu, son vaste corps appesanti par la souffrance, cicatrisé par la foudre, se traînant péniblement appuyé sur sa lance, est peinte des plus vives couleurs; le discours qu'il adresse, debout sur la rive, à ses guerriers étendus sur la mer enflammée, est de la plus sombre et de la plus impétueuse éloquence. Une verve admirable règne dans le morceau suivant, pour exprimer la multitude immense de ses guerriers qui accourent de la mer brûlante à la voix de leur chef. Le poëte a accumulé les comparaisons à la manière d'Homère, dont il est en cet endroit le disciple et le rival. Tous les lecteurs ne seront pas également contents des détails de géographie moderne qui se trouvent dans ce morceau, et qui forment une sorte de disparate avec le sujet de son poëme: c'est là que Milton a montré pour la première fois son goût excessif pour ce genre d'érudition, dont il est ridiculement prodigue dans presque toutes les parties de son ouvrage.

A l'imitation des poëtes anciens, Milton a fait une énumération de l'armée de Satan et des principaux chefs qui devoient combattre sous lui; il paroît en cet endroit inférieur à ses modèles. L'histoire de l'idolâtrie, pleine de détails géographiques très exacts et très savants, est presque étrangère au sujet; cette énumération, d'ailleurs, manque de l'intérêt national qu'on trouve dans les morceaux du même genre que nous ont laissés Homère et Virgile: c'étoit la population, la géographie de leur pays que peignoient ces deux poëtes. On sait que l'énumération que fait Homère des différents peuples qui partoient pour le siége de Troie, étoit regardée par les Grecs comme le monument le plus fidèle de leur histoire et de leur géographie: cette fidélité a été reconnue par les savants de tous les âges, et chaque détail de ce morceau est encore une autorité pour les géographes. Milton a été plus heureux dans la peinture qu'il fait de l'armée de Satan, rangée en bataille; Homère et Virgile n'offrent rien de plus brillant et de plus animé. La construction du Pandémonium, toute fantastique qu'elle est, est peinte des couleurs les plus magnifiques: c'est l'imagination parlant à l'imagination. Le goût ne peut pas

approuver également l'endroit où Milton peint tous ces esprits infernaux, que leur palais n'eût pu contenir dans leur état ordinaire, rapetissés à la voix de Satan, et changés tout-à-coup en nains et en pygmées. Cette fiction, peu héroïque, ressemble trop aux aimables extravagances de l'Arioste, mais elle se termine par une comparaison ingénieuse et pleine de poésie. Enfin, ce chant, malgré ses défauts, est regardé avec raison comme un des plus beaux de l'ouvrage : on ne peut rien ajouter, ni à l'éloquence des discours, ni à la magnificence des descriptions; on y trouve déja établie avec un art admirable la vraisemblance d'une guerre invraisemblable entre un Dieu vainqueur et des anges vaincus.

Les plus grandes difficultés que le traducteur ait eues à vaincre se trouvent sans contredit dans l'énumération des anges rebelles, et dans les détails géographiques des lieux différents où ils ont été l'objet d'un culte idolâtre. Le traducteur a mis dans ce passage la plus scrupuleuse fidélité, et ne s'est pas permis de retrancher aucun des noms de lieux ou de villes qui se trouvent dans l'original : aussi ce morceau est un de ceux qui ont été le plus goûtés par les personnes des deux nations qu'il a consultées dans l'exécution de cet ouvrage.

LIVRE II.

Ce chant est presque dans toute son étendue de la plus grande beauté. C'est avec un goût infini que Milton, en peignant l'ouverture d'une assemblée où doivent se traiter les plus grands intérêts, environne Satan, le chef des rebelles, de toute la magnificence royale. Cette description pompeuse du luxe des enfers frappe vivement l'imagination, et augmente la vraisemblance de la lutte terrible qui se prépare entre le prince des enfers et le souverain du ciel. Un des plus grands mérites de Milton, c'est la conformité qu'il a établie entre les actions et les discours des différents personnages, et le caractère qu'il leur a donné. La supériorité et la majesté de Satan se déploient d'une manière admirable dans toutes les circonstances où le génie de l'auteur l'a placé, dans la manière adroite et noble avec laquelle il ouvre et ferme les débats, dans la hardiesse qui le fait se charger seul d'une entreprise dont la seule proposition a fait reculer d'effroi toutes les puissances de l'enfer, dans l'intrépidité qu'il montre à l'aspect des deux fantômes qui en gardent les portes, dans le courage qui le conduit à travers tous les dangers de son périlleux voyage.

Après avoir donné à Satan l'audace et la majesté, il donne toute la rage du désespoir à Moloch, cet ange féroce, à qui, depuis, la terre offrit des victimes humaines. Milton seul, nourri de toutes les idées d'indépendance et de révolte contre l'autorité, pouvoit prêter à ce personnage ce caractère de férocité et de haine profonde qui règne dans son épouvantable discours, un des plus estimés et des plus éloquents qu'il ait fait tenir dans cette assemblée de rebelles.

> Vengeance! guerre ouverte à l'auteur de nos maux!

C'est par cette brusque et impétueuse exclamation qu'il débute, et le reste du discours y répond. Ce caractère farouche et violent de Moloch contraste parfaitement avec la souplesse insidieuse, l'odieuse personnalité de Bélial, qu'il peint comme le plus beau et le plus vicieux des anges tombés du ciel : la bassesse de ses sentiments le détermine en faveur de la résignation et de la patience; et, conformément au caractère que l'auteur lui a donné, il préfère la sécurité de la soumission aux dangers de la guerre. La même convenance se trouve dans le discours de Mammon, cet ange qui, dans le ciel, suivant l'expression de Milton, préféroit aux visions béatifiques le pavé des cieux, dont ses regards baissés contemploient sans cesse l'or et les pierreries; il rejette aussi tous les projets de guerre, et se console de la perte des cieux par les richesses qu'il espère trouver dans l'enfer.

Le mélange d'audace et de prudence qui caractérise le discours de Belzébuth semble un instant éclipser Satan lui-même; mais le prince des enfers reprend tous ses avantages, par la hardiesse avec laquelle il se charge seul de la périlleuse entreprise d'aller visiter le séjour du premier homme, et de le précipiter, par la désobéissance, du rang où le Créateur l'a placé.

Il étoit difficile, pendant l'absence de Satan, d'occuper les anges rebelles dans leur empire infernal; Milton s'est souvenu alors des jeux qu'ont décrits Homère et Virgile, et des différentes joûtes auxquelles s'exercent les héros de leurs poëmes Il a inventé aussi des jeux destinés à charmer les loisirs de ces anges exilés du ciel; mais ces jeux manquent absolument d'intérêt. Dans Virgile et dans Homère, la victoire est balancée, les différentes chances des combats sont variées avec un art infini : ces grands spectacles ont un intérêt religieux; il s'agit dans l'un des honneurs funéraires d'Hector, dans l'autre de ceux d'Anchise. Mais un morceau charmant, est celui où Milton peint ces anges malheureux se livrant à des promenades mélancoliques, visitant tristement les différentes parties de leur lugubre domaine; quelques-uns, plus intéressants encore, prenant leur lyre, chantant leurs malheurs, et charmant, par les douceurs de l'harmonie, les tristes souvenirs de leur défaite et de leurs revers : c'est avec moins de goût qu'il a représenté ces anges se livrant à des discussions de métaphysique et de théologie, s'entretenant de la fatalité, de la grace, et de la prédestination, etc.

Vient ensuite la fameuse allégorie du péché et de la mort, trop blâmée par les uns, trop louée par les autres. C'est ici le cas de rappeler à ceux qui trouvent ce morceau dégoûtant, ces vers de l'*Art poétique* de Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
> D'un pinceau délicat l'artifice agréable
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Quoi qu'en disent quelques critiques, les gens de goût seroient fâchés de voir retrancher de l'*Énéide* la peinture bien plus dégoûtante des Harpies; elle jette de la variété dans le récit, et elle a fourni au poëte l'occasion toujours précieuse de vaincre de grandes difficultés, et de corriger, par la décence de l'expression, ce que le sujet de cette peinture offre de révoltant. Peut-être aussi aucun des apologistes de Milton n'a fait à ses critiques la réponse la plus juste et la plus convenable. Milton a dû peindre non seulement les horreurs physiques, mais les horreurs morales des enfers : ainsi, après avoir peint les flammes, le lac brûlant, et tous les tourments auxquels ses habitants sont condamnés, il a représenté les crimes monstrueux, les amours criminelles, l'inceste, les remords; et cette idée mérite les plus grands éloges. Il y a d'ailleurs deux parties dans ce morceau, l'invention et l'exécution : en condamnant l'une comme bizarre, on ne peut s'empêcher d'admirer dans l'autre la force, l'énergie, la verve, le mouvement qui la caractérisent. On ne peut lire sans frissonner de terreur, le morceau où Milton peint le péché qui vient d'enfanter la mort, regardant avec effroi le bruit de cet horrible enfantement, fuyant épouvanté, criant *le trépas!* tout l'enfer répondant *le trépas!* et ce terrible nom, l'effroi de la nature, retentissant d'*échos* en *échos* jusqu'au fond de l'abîme.

La même énergie distingue les vers où Milton peint les portes de l'enfer s'ouvrant devant leur souverain. Mais rien n'égale les couleurs dont il a peint son voyage à travers le vide et le chaos : là tout est de sa création; et, si ces idées sont fantastiques, du moins elles sont neuves, animées, et revêtues de la plus magnifique poésie : on peut dire que le génie de Milton a peuplé le vide et dompté le chaos; sur-tout il a représenté avec une justesse parfaite l'espace mitoyen où le chaos touche à la création, l'ordre au tumulte, et la lumière à l'ombre. En un mot, dans ce chant les défauts sont rares et les beautés sont nombreuses; ainsi que dans le premier, les discours et les descriptions y sont admirables; et jamais l'imagination poétique ne s'est montrée ni plus féconde, ni plus originale.

LIVRE III.

Ce chant paroît inférieur aux deux premiers. Le Père éternel n'y parle pas toujours avec la noblesse et la majesté qui lui conviennent; ses discours sont trop longs : la dignité n'est jamais prolixe. De plus, il se justifie : ce qui est peu convenable au caractère de la toute-puissance. Du reste, on a mal à propos critiqué ce qu'il a dit sur la liberté accordée à l'homme, liberté sans laquelle le poëme manqueroit absolument de vraisemblance. Il faut que l'homme soit libre pour être coupable, comme il faut qu'il soit coupable pour être puni. On ne peut faire le même reproche aux discours du Fils; en général, ils sont écrits de la manière la plus noble et la plus intéressante; son dévouement vraiment divin est préparé avec beaucoup d'adresse. Il faut une grande victime au courroux de l'Être suprême; aucune des puissances célestes n'ose se charger de l'expiation : c'est au milieu du refus et du silence de tous les habitants du ciel, que le fils de Dieu se présente pour holocauste; le mystère de l'incarnation est exprimé dans son discours d'une manière sublime.

L'invocation à la lumière est justement célèbre : elle est écrite d'une manière admirable; l'imagination de Milton y a déployé toute sa magnificence; mais ce qui en fait le principal intérêt, ce sont les plaintes touchantes qu'il fait de sa cécité; il exprime ses regrets de la manière la plus attendrissante. Le rapport malheureux que le traducteur a ici avec son auteur, a peut-être ajouté au plaisir et à la facilité avec lesquels il a transporté ce morceau de la langue anglaise dans la nôtre. Addison remarque qu'aucun poëte épique, avant Milton, n'avoit osé parler de lui; mais il a pardonné cette innovation, en faveur de la beauté de ce passage.

Jamais il n'y eut entre un poëte et son sujet plus d'analogie qu'on n'en trouve entre celui du *Paradis perdu* et le génie de Milton. Il étoit né pour le sublime : après avoir peint d'une manière admirable les horreurs et les tourments de l'enfer, il passe avec facilité à la peinture du ciel et du bonheur dont il est l'asile.

Un des plus beaux morceaux de ce chant est celui où les anges célèbrent, par des cantiques, le dévouement du fils de Dieu; il est plein de verve, de force, et de chaleur.

L'auteur continue de peindre, de la manière la plus poétique, le voyage de Satan, qu'il conduit jusqu'aux limites du chaos, sur les frontières du nouveau monde; l'intérêt s'accroît de toutes les difficultés et de tous les obstacles qu'il rencontre dans sa route. C'est avec raison qu'on a critiqué le *Paradis des Fous;* Milton n'a point ici les honneurs de l'invention, et cette idée convenoit beaucoup mieux au poëme héroï-comique de l'Arioste, dont il est emprunté. Milton, pour se l'approprier, n'a fait que le transporter de la lune dans un autre globe : c'est faire trop peu de frais d'imagination; mais il n'a pu résister au plaisir d'y placer les moines, et toutes les cérémonies de l'église catholique. J'ai eu plus d'une raison de ne pas me charger de la traduction entière de ce morceau, foiblement écrit, et l'un des plus médiocres de l'ouvrage.

Milton est plus heureux dans la situation qu'il a choisie à Satan, pour voir de là les merveilles du nouveau monde et de la création.

Je ne puis finir ce chant sans observer l'adresse avec laquelle Satan, le prince des ténèbres, se fait instruire par un ange de lumière de la route qu'il doit tenir pour arriver au bocage d'Éden, où il se propose de tenter le premier homme.

On peut voir, par cette analyse, que ce chant, comme je l'ai dit plus haut, est inférieur aux deux premiers; mais il renferme de grandes beautés : et ces beautés, peut-être, sont d'un genre plus neuf et plus hardi que celles que j'ai remarquées dans les chants précédents.

LIVRE IV.

Ce chant, un des plus beaux de l'ouvrage, commence de la manière à-la-fois la plus solennelle et la plus pathétique. On ne peut exprimer avec plus d'énergie les dangers qui menacent de près les deux innocentes créatures dont Satan vient tenter la foiblesse, et ce mélange de terreur et d'audace qui se balance dans l'ame du tentateur, les traces de son crime et de ses funestes projets empreintes sur son front, dans ses yeux étincelants, dans sa marche désordonnée. On doit admirer surtout l'impression que produisent dans le cœur de Satan la paix et les délices du séjour fortuné qu'habitent les époux dont il vient troubler le bonheur :

> Lieux charmants, et dont le doux pouvoir
> Peut calmer tous les maux, tous, hors le désespoir.

La description du paradis terrestre est justement célèbre; Milton y a déployé toute la richesse de sa féconde imagination, tous les trésors de la terre encore vierge, tous les charmes de la nature innocente. Il faut excepter de ces éloges quelques détails géographiques très déplacés; mais la beauté des lieux le cède à la peinture des plaisirs purs, des travaux champêtres, du banquet délicieux de ces heureux époux: tableaux charmants, qui forment un contraste si frappant avec les passions féroces et les mouvements tumultueux qui bouleversent l'ame de l'archange rebelle. Son discours, à l'aspect du calme et de la félicité, respire toutes les fureurs de l'envie, du regret, et des remords:

> Ils aiment quand je hais, jouissent quand je souffre!

On ne peut trop admirer la fécondité avec laquelle Milton a varié toutes les expressions de la haine et de la fureur qu'il met dans la bouche de Satan. Les piéges qu'il se prépare à leur tendre, sous la figure d'un serpent, sont parfaitement annoncés dans les derniers vers de la belle description qu'il fait des animaux jouant autour de leur maître: le serpent vient le dernier, et déja ses caresses perfides, sa souplesse insidieuse, font trembler pour les objets de sa rage.

J'ai oublié de remarquer cette distinction si juste et si délicate qu'il fait des deux sexes et de leurs charmes différents: ce morceau a été constamment admiré.

Les comparaisons de Milton manquent quelquefois de nouveauté, de grace, et de justesse. Telle n'est point celle où il compare Satan cherchant à surprendre les deux époux, à un tigre furieux, mais adroit, qui s'approchant par degrés de

deux jeunes faons, les guette, s'élance, et les saisit tous deux en même temps. Je n'ai pu rendre la précision de la vivacité de ces mots :

Grip'd in each paw.

Le mot de *griffe* ne peut entrer dans la poésie noble. La Fontaine, ayant à peindre la même action, a usé heureusement du privilége de la poésie familière lorsqu'il a dit, en parlant d'un chat qui saisit deux souris:

Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps, etc.

Un des morceaux les plus magnifiques de ce chant, et peut-être du poëme, est celui où l'archange, ennemi de Dieu et de l'homme, découvre le monde nouvellement formé et toutes les richesses de la création, sur-tout le soleil, que le poëte suppose alors au milieu de sa course, et se montrant dans toute sa splendeur. L'apostrophe qu'il adresse à cet astre brillant de toute la lumière qu'il a perdue lui-même, est généralement et justement admirée : on ne peut rien ajouter ni à la pompe des expressions, ni à l'énergie des sentiments; tous les traits de ce morceau sont d'une grande vérité. A la vue du soleil et de son éclat, il se rappelle celui dont il étoit revêtu lui-même dans les jours de son innocence et de sa gloire. On sait que la première idée de Milton avoit été de composer une tragédie sur la chute de nos premiers parents; cette idée lui avoit été inspirée, en Italie, par la représentation d'une pièce sur le même sujet, où, à travers beaucoup de choses ridicules, il avoit découvert de grandes beautés, et pressenti celles qu'on pouvoit y ajouter encore; c'est par cette sublime apostrophe au soleil que commençoit sa tragédie. Je me suis permis d'ajouter quelques idées à celles de Milton : on doit quelquefois faire plus que son modèle, précisément parcequ'on ne peut pas faire aussi bien; ainsi je suis seul responsable de ces deux vers, dans lesquels Satan dit au soleil :

Bienfait de mon tyran, chef-d'œuvre de ton roi :
Toi qui charmes le monde, et n'affliges que moi!

Ces vers m'ont paru exprimer assez heureusement les sentiments que doit éprouver Satan à l'aspect du soleil; il est l'ennemi de Dieu, et jaloux de l'homme, son favori; enfin il appartient à l'ange du mal de haïr toute espèce de bien.

Deux hommes célèbres, Voltaire et Racine le fils, ont traduit ce morceau. La traduction du second est si foible, que je ne me permettrai sur elle aucune observation. Les vers de Voltaire sont plus brillants et plus rapides; mais ils sont susceptibles de quelques observations qui ne seront peut-être pas sans utilité pour nos jeunes littérateurs.

Toi, sur qui mon tyran prodigua ses bienfaits,
Soleil! astre de feu, jour heureux que je hais;
Toi, qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent :
Toi, qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent!
Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.

Le premier vers renferme une faute remarquable contre la langue, que j'aurois pu me dispenser d'observer, tant elle est sensible. Dans le second, ces mots, *jour heureux que je hais*, expriment mal les passions de Satan; le soleil n'est pas pour lui un jour, c'est un personnage, un rival même. L'expression de sa haine est foible et mal placée; c'est après avoir donné à cet astre admirable, et d'autant plus haïssable pour lui, toutes les dénominations et tous les attributs qui lui conviennent, qu'il s'écrie avec la plus grande simplicité et la plus grande énergie,

Soleil, que je te hais!

Ce vers,

Toi, qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,

est d'une extrême foiblesse; celui qui suit est noble et harmonieux,

Toi, qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent.

Celui de Milton est moins pompeux et plus vrai, Milton dit simplement, *le dieu de ce monde nouveau* : c'est ce monde nouveau qui indigne Satan, parcequ'il a été créé pour l'homme.

Le vers suivant contient une faute beaucoup plus grave :

Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.

Par une inadvertance inexplicable, Voltaire a oublié que ni le roi ni le trône n'existoient, lorsque Satan habitoit encore dans les cieux, mais le vers est si beau, qu'on remarque à regret cette inconvenance.

Rien de plus intéressant et de plus ingénieux que l'endroit où Ève raconte à son époux sa naissance et les impressions qu'elle reçut de tous les objets dont elle se vit environnée; on ne pouvoit mettre dans cette peinture plus de naïveté, de grace, et de vérité. Ève, se regardant et s'admirant dans le cristal des eaux qui réfléchissent son image et répètent tous ses mouvements, rappelle la belle fable de Narcisse, dont cette peinture est empruntée; mais son étonnement à l'aspect des richesses de la nature, cette voix qui la conduit au lieu où l'attendoit son époux, l'impression que lui fait sa noble figure et sa mâle beauté, la naïveté avec laquelle elle avoue que sa propre figure, aperçue dans le miroir des eaux, lui avoit paru plus attrayante et plus douce, la timide pudeur qui la décide à fuir ce qu'elle admire, la poursuite d'Adam, le discours touchant qu'il lui adresse, la manière aimable dont sa main s'abandonne à celle de son époux; tout cela est de l'imagination du poëte, et on ne peut rien ajouter ni à la grace, ni à la vérité de ce tableau. S'il est difficile de bien peindre le cœur des personnes avec qui l'on vit tous les jours, combien l'étoit-il plus de deviner, d'exprimer les sentiments de cette jeune épouse, nouvellement créée, et de donner tant de vraisemblance au récit des sensations que lui suppose le peintre admirable de nos premiers auteurs! Le discours qu'elle tient à son époux est de la plus touchante sensibilité et de la plus admirable poésie. J'ai conservé fidèlement la répétition des mêmes vers, qui donne tant de grace à ce morceau. Quoique peu instruit de la prononciation de la langue anglaise, j'ai cru sentir dans ces vers une harmonie enchanteresse; jamais on n'a joint de si douces images à des sons plus mélodieux, et frappé plus agréablement l'imagination et l'oreille à-la-fois.

Peut-être Adam devoit-il s'interdire les leçons d'astronomie qu'il donne à son épouse : la gravité de ces objets contraste trop fortement avec les idées naïves et voluptueuses qui suivent et qui précèdent : mais ce morceau est de la plus belle exécution, et à ce titre il doit obtenir grace.

Les lecteurs sensibles aux charmes de la poésie descriptive, liront avec plaisir la peinture riche et brillante du berceau où l'Amour conduit les deux époux : c'est pour la seconde fois que Milton peint leurs jouissances innocentes. L'hymne qu'il adresse à l'Hymen, et qui renferme de grandes beautés, paroit cependant moins dicté par le desir de célébrer l'union conjugale, que par l'envie d'accuser la religion qui interdit le mariage à ses ministres. Ce morceau, d'ailleurs, est une déclamation, genre de défaut que Milton s'est trop souvent permis, et dont il n'a trouvé d'exemple, ni dans Homère, ni dans Virgile, qui jettent rapidement quelques maximes et quelques

sentences, exprimées avec la plus grande précision, et d'autant plus faciles à retenir.

Peu de lecteurs d'un goût délicat approuveront le déguisement de Satan en crapaud tapi à l'oreille d'Ève, et lui insinuant des projets de révolte contre le ciel; notre langue surtout admettroit difficilement une fiction pour laquelle le nom seul de ce reptile inspireroit du dégoût.

LIVRE V.

Rien n'égale le charme qu'offre le début de ce chant. Le réveil d'Adam, qui n'a besoin, dit le poëte, que du souffle du zéphir, du chant matinal des oiseaux, du murmure des eaux et du doux frémissement des feuillages; l'étonnement que lui causent le sommeil prolongé d'Ève, ses joues enflammées, le désordre de ses cheveux; les regards tendrement inquiets qu'il attache sur elle, à demi relevé, et penché sur ce charmant visage également aimable dans la veille et dans le sommeil; tout cela est au-dessus d'éloge.

Le discours par lequel son époux l'invite à s'éveiller, à jouir de la fraîcheur du matin, et lui peint le charme de l'aurore et de la campagne dont la culture les appelle, est vraiment enchanteur. Ce discours suffiroit pour prouver que Milton aimoit passionnément les beautés les plus simples de la nature; et c'est une chose remarquable, que tous les grands poëtes épiques, dont le genre paroît d'abord si étranger aux scènes champêtres, se font un plaisir de les mêler aux récits des actions héroïques; c'est un des charmes de Virgile et d'Homère lui-même; c'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans les vers que je demande la permission de rappeler ici:

Non, je ne puis quitter le spectacle des champs :
Eh! qui dédaigneroit le sujet de mes chants?
Il inspiroit Virgile, il séduisoit Homère;
Homère, qui d'Achille a chanté la colère,
Qui nous peint la terreur attelant ses coursiers,
Le vol sifflant des dards, le choc des boucliers,
Le trident de Neptune ébranlant les murailles,
Se plaît à rappeler, au milieu des batailles,
Les bois, les prés, les champs; et de ces doux tableaux
Les riantes couleurs délassent ses pinceaux.

Le songe qui a troublé le sommeil d'Ève est admirablement imaginé pour préparer l'ame du lecteur au malheur qui l'attend : on sait combien l'on a abusé de cette machine poétique des songes, et combien l'effet en est sûr et puissant, lorsqu'ils sont naturels et vraisemblables. Il est certain que la nature, en nous donnant la crainte, nous donne quelquefois le pressentiment du malheur; et les pressentiments qui nous occupent éveillés, peuvent se retracer dans nos songes. Celui d'Ève est naturel et touchant; on y remarque avec plaisir la peinture délicieuse d'une belle soirée. C'est le pendant de celle d'un beau matin, que Milton vient de mettre dans la bouche d'Adam, et on ne sait auquel des deux tableaux on doit donner la préférence.

Quelle grace et quelle délicatesse dans les premiers mots qu'Ève a prononcés à son réveil! *Ah! quel plaisir*, dit-elle, *de revoir la lumière et toi!* Que ce peu de mots exprime bien le besoin qu'on a de revoir la lumière consolante du jour, après un sommeil troublé par des images sinistres, et le besoin plus grand encore de revoir et d'entretenir la personne qu'on aime, et par qui l'on desire d'être rassuré! Ce sont là de ces traits profonds et délicats qui seuls feroient de Milton un grand poëte.

La réponse d'Adam n'est pas de la même beauté; il explique trop longuement la nature des songes; et, en général, le philosophe prend trop souvent dans Milton la place du poëte. Mais Adam profite avec sagesse et avec art du songe de son épouse pour lui rappeler ses devoirs et les défenses de Dieu

Ce qu'il y a peut-être de plus enchanteur dans ce commencement de chant, c'est la peinture charmante d'Adam consolant son épouse. Deux larmes rouloient dans les yeux d'Ève, elle les essuie avec ses beaux cheveux; Adam voit deux autres larmes prêtes à tomber; il en prévient la chute par un tendre baiser, qui les arrête et la rassure. O que la poésie est, dans ce tableau, supérieure à tous les talents des peintres, qui ne peuvent saisir qu'un moment!

Pourrois-je oublier de remarquer la sensibilité vertueuse d'Adam, qui accueille et bénit ces douces larmes, comme l'expression de la vertu timide qu'effarouche l'idée même du crime, qui se reproche la faute qu'elle craint, comme une faute commise?

Le retour des deux époux à leur travail, et le détail de leurs soins champêtres, est un tableau riant, qui forme un contraste agréable avec les idées tristes qui le précèdent.

On ne peut trop louer l'hymne à l'Être suprême, chanté à la porte de leur berceau. Le fond en est emprunté d'un des plus beaux psaumes de David; il respire l'enthousiasme sacré du roi prophète, et Milton seul peut-être avoit le droit d'ajouter à la sublimité de ce magnifique tableau de la création.

Le retour du calme dans le cœur des deux époux, après leur invocation à l'Être éternel, est le plus bel éloge que l'on puisse faire du pouvoir de la prière.

Le message de Raphaël auprès des deux époux est heureusement imaginé, comme une occasion d'entendre raconter la guerre des anges et l'histoire de la création. On est étonné de trouver quelquefois, au milieu des traits sublimes de Milton, naturellement porté à l'élévation et à la grandeur, l'affectation puérile des *concetti* italiens; on en trouve un exemple dans les vers où Adam fait remarquer à son épouse le messager céleste qui arrive dans tout son éclat à l'heure qui marque le milieu du jour. *On croit voir*, dit-il, *l'aurore arriver à midi.* Ce n'est pas la seule fois que Milton a abusé du commerce qu'il avoit eu, dans son voyage d'Italie, avec les plus fameux poëtes de ce pays, où l'affectation et la mignardise ont prévalu sur le goût pur de la belle antiquité.

Délivré de toute espèce de prejugé national, je ne puis m'empêcher de réfuter ici une critique injuste du fameux commentateur Newton. A l'approche de Raphaël, Adam invite son épouse à prendre dans leurs provisions ce que leur verger fournit de plus délicieux. Ève lui répond que leurs provisions sont sur tous les arbres qui les environnent, et qu'elle n'a mis en réserve que quelques fruits qui ont besoin d'être mûris par le temps. Newton trouve dans ce passage un abus de philosophie; il n'a pas observé que Milton, qui veut donner à la femme toutes les qualités convenables à son sexe, après avoir peint Ève comme femme aimable, veut la peindre comme ménagère et occupée des soins domestiques. La description du repas champêtre qu'ils donnent à l'hôte céleste est d'une belle poésie; le traducteur s'est efforcé d'en enrichir les détails et d'en fortifier les couleurs.

Le premier discours de Raphaël paroît tout-à-fait indigne de Milton; il explique longuement comment les anges se nourrissent et digèrent, et les différences qui existent, sous ce rapport, entre les habitants de la terre et les pures substances du ciel.

Le récit que fait ensuite Raphaël de la guerre des anges est heureusement amené par la curiosité bien naturelle que témoigne Adam de la connoître. Le début du discours de l'ange

est à-la-fois noble et touchant. Il étoit difficile de comprendre comment Adam, habitant de la terre, pourroit concevoir ces grands événements du ciel, et l'on doit applaudir à l'art avec lequel Milton est allé au-devant de la difficulté, dans ces vers qu'elle a rendus nécessaires:

Ai-je droit de tirer de cette nuit profonde
De grands événements, secrets d'un autre monde?
N'importe, ils vous peindront le céleste courroux;
Et les crimes des cieux sont des leçons pour vous.
Pardonne, quand des cieux je te décris la guerre,
Si j'emprunte mes traits des scènes de la terre;
Ne t'en étonne pas, je les connois tous deux:
Ce monde bien souvent est l'image des cieux.

Milton, en faisant raconter par Raphaël cette guerre céleste, a donné aux diverses circonstances de ce récit toute la vraisemblance possible; il a choisi avec beaucoup de goût un jour solennel, où Dieu avoit rassemblé toutes les milices célestes pour proclamer en leur présence, du haut de la montagne sainte, *le Verbe*, son fils et son héritier; il a déployé toute la magnificence de son style, et dans la peinture du rassemblement de cette armée divine, et dans celle des banquets et des fêtes qui suivent cette proclamation. Le prétexte que prend Satan des honneurs à rendre dans le nord des provinces du ciel à son nouveau souverain, est heureusement imaginé pour motiver son départ et sa désertion; le discours insidieux qu'il tient au premier de ses complices est adroit et rapide. La description pompeuse de son palais, de sa magnificence royale, de ses tours et de ses forteresses, en rapprochant le chérubin rebelle du Dieu qu'il va combattre, fonde de plus en plus la vraisemblance de cette guerre. Le discours de Satan, inférieur à celui qui le précède, a toute l'éloquence qui convient au moment. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce chant, c'est le caractère sublime de fidélité que l'intrépide Abdiel conserve seul au milieu de la révolte générale de cette partie de l'armée; ses deux discours sont de la plus extrême véhémence, de la plus grande chaleur. On voit, par cette analyse, que ce chant est dans toutes ses parties l'un des plus beaux de l'ouvrage, et qu'il est sur-tout remarquable par son admirable variété.

LIVRE VI.

Il y a beaucoup à blâmer et à louer dans ce chant: ce qui est répréhensible appartient au sujet; ce qui est louable appartient au poëte. Le sujet de ce chant est la guerre des bons et des mauvais anges. Tous les poëtes épiques ont peint des batailles; elles occupent une grande partie du poëme d'Homère; et, malgré la variété extrême qu'il y a répandue, en faisant paroître tour-à-tour des héros d'un caractère différent, et en variant à l'infini le lieu des scènes militaires, on ne peut disconvenir que la profusion de ces sortes de peintures ne produise une sorte de satiété et de monotonie. Virgile en a été plus sobre, et les a traitées avec plus d'art, mais avec moins d'éclat. Si l'on cherchoit les raisons qui ont déterminé les poëtes épiques à consacrer une partie de leurs ouvrages à des descriptions de combats, on pourroit en découvrir plus d'une: 1° Le poëme épique est un poëme héroïque, et le premier caractère de l'héroïsme est le mépris de la vie;

2° Ces guerres ont pour cause la rivalité des nations guerrières, dont la lutte offre toujours un spectacle intéressant;

3° Ajoutez à cet intérêt le génie et l'habileté que demandent les manœuvres et les évolutions militaires;

4° Enfin, ces sortes de descriptions, sous la main des grands maîtres, sont pleines de verve, de chaleur et de mouvement.

Les batailles de Milton ne pouvoient avoir le même intérêt que celles de Virgile et d'Homère. Pour produire cet intérêt, il faudroit pouvoir placer les héros de ces batailles dans de grands dangers; et quels dangers peuvent courir des anges, des êtres presque impassibles, dont les blessures se referment à l'instant? Il faut que ces héros inspirent l'espérance ou la crainte, par l'incertitude du succès; et comment des anges rebelles, déja vaincus, luttant contre la Toute-puissance, pourroient-ils produire cet effet? Le lecteur prévoit aisément de quel côté sera la victoire, et ces récits ne peuvent exciter suffisamment la curiosité.

Mais si les batailles de Milton manquent de quelques uns des avantages de celles d'Homère et de Virgile, sous d'autres rapports elles l'emportent infiniment sur celles de ces deux poëtes; elles offrent toute la variété dont le sujet étoit susceptible. La peinture de l'armée céleste est pleine de chaleur et des plus magnifiques images; sa marche sur la terre et dans l'air est exprimée avec force et avec rapidité. Il a peint avec des couleurs non moins vives l'armée rebelle, dont la magnificence semble le disputer à celle des troupes célestes. Satan y est représenté avec une pompe d'images et d'expressions digne de la fierté et des titres de cet archange audacieux. Le premier engagement est un combat singulier entre le chef des révoltés et le généreux Abdiel: il étoit convenable de donner les honneurs de ce premier combat à celui qui avoit résisté en face à Satan dans le conseil des rebelles, et avoit intrépidement soutenu la cause de Dieu. Le lecteur desire en secret que Satan soit désarmé dans ce premier combat; mais l'intérêt finiroit trop tôt: aussi Milton, dans ce premier choc, se contente d'humilier l'orgueil de Satan; il peint ensuite un engagement général, et rien n'égale la chaleur avec laquelle il est décrit.

Un nouveau combat singulier a lieu entre Michel, le chef des milices célestes, et celui des puissances infernales; il étoit convenable que celui-ci parût plus d'une fois sur la scène. Sa défaite et sa blessure encouragent les milices célestes; le combat devient général; les anges rebelles sont vaincus, Satan se retire, mais il ne désespère pas. Il propose à ses troupes d'inventer des armes nouvelles; ce qui amène naturellement l'invention infernale de l'artillerie. J'ai tâché de motiver d'une manière plus particulière que ne l'a fait Milton, cette invention désastreuse, qui, moyennant cette précaution, paroît moins bizarre et plus vraisemblable. L'usage qu'en fait l'armée de Satan a donné lieu à une des plus magnifiques descriptions que présente aucune bataille poétique. On peut en dire autant du moyen que les anges fidèles emploient contre leur vainqueur d'un moment; ils lancent à leurs ennemis des promontoires, des montagnes et des forêts entières; et, quoi qu'en disent les critiques, d'après l'idée que Milton vient de nous donner de la force supérieure des anges, qui pourroient d'un seul coup lancer des planètes à leurs ennemis, ces images n'ont rien d'exagéré ni de gigantesque; et sans doute on auroit tort de mesurer les forces célestes sur les forces humaines: ce genre de merveilleux convient au sujet. C'est ainsi que Milton a distingué ses batailles de toutes celles des poëtes qui l'ont précédé; et la description qu'il a faite est digne, par la chaleur et le mouvement qui l'animent, des grands objets et des grands efforts qu'elle représente.

L'ébranlement qu'occasionnent dans la nature entière ces terribles batailles, décide l'Éternel à les terminer par la main de son fils. Ici le poëme reprend un ton plus auguste et plus

merveilleux encore; le char du fils de Dieu, son depart, sa marche, le cortége qui l'environne, sont décrits avec une admirable magnificence. Milton, dans cet endroit, a emprunté d'Ézéchiel plusieurs idées, dont quelques unes peuvent sembler bizarres, mais dont la plupart sont sublimes. L'attaque que livre aux troupes rebelles la main toute-puissante, leur déroute, leur désespoir, sont exprimés avec la plus grande énergie; mais rien n'égale le moment où les vaincus, chassés devant le char foudroyant de Dieu jusqu'aux confins du ciel, découvrent devant eux l'abîme immense ouvert pour les recevoir; et, après avoir reculé d'effroi, ils sont ramenés par la foudre, et s'y précipitent en foule. La peinture du chaos étonné, de l'enfer ébranlé par leur chute, s'ouvrant, les engloutissant, et se refermant sur eux, est au-dessus de tout éloge. L'imagination de Milton pouvoit seule suffire à ces terribles peintures; ses vers, dans ce tableau, sont aussi supérieurs à toutes les descriptions des autres poëtes, que le ciel l'est à la terre. Ce tableau se termine par un contraste admirable, par la peinture de la sécurité et de la paix rétablies dans le ciel, par la chute et l'exil des mauvais anges. Enfin, ce chant est terminé d'une manière sublime : c'est le fils de Dieu revenant vainqueur de la révolte, marchant en triomphe à travers son armée qui porte devant lui les palmes de la gloire, conduit en pompe dans le ciel, au milieu des hymnes et des cantiques, remontant sur le trône, et reprenant sa place à la droite de son père vengé.

C'est avec beaucoup de convenance et de raison que Raphaël profite de cette occasion pour réveiller le zèle et la fidélité des deux époux, par l'exemple de la vengeance divine, qu'il tourne pour eux en leçon; les avis qu'il leur donne sont exprimés avec la plus grande simplicité, et respirent l'affection la plus tendre, et je dirois presque la plus fraternelle. On voit qu'il étoit impossible de mettre plus de variété et de vraisemblance dans la description de ces combats surnaturels; aussi ce chant passe, avec raison, pour un des plus beaux de ce magnifique poëme. Quelques bizarreries ne peuvent en faire méconnoître les véritables beautés; il faut juger souvent de la poésie comme de la peinture. Dans le fameux tableau du *Jugement dernier*, par Michel-Ange, tous les connoisseurs ont remarqué plus d'une inconvenance; de ce nombre sont les divinités païennes, admises dans ce sujet sacré : mais l'invention, la force, le mouvement, qui distinguent ce tableau, en font un des chefs-d'œuvre de la peinture; et Milton est, sous plus d'un rapport, le Michel-Ange de la poésie.

NOTE.

PAG. 730. Le superbe Satan se croit déja vainqueur;
Il insulte à leur trouble avec un air moqueur.

Delille supprime ici le discours de Satan à ses compagnons, et la réponse de Bélial. Les voici, texte et traduction :

« O friends, why come not on these victors proud?
Erewhile they fierce were coming; and when we,
To entertain them fair with open front
And breast (what could we more?), propounded terms
Of composition, straight they chang'd their minds,
Flew off, and into strange vagaries fell,
As they would dance : yet for a dance they seem'd
Somewhat extravagant and wild; perhaps
For joy of offer'd peace : but I suppose,
If our proposals once again were heard,
We should compel them to a quick result. »
To whom thus Belial in like gamesome mood
« Leader, the terms we sent were terms of weight,
Of hard contents, and full of force urg'd home;
Such as we might perceive amus'd them all,
And stumbled many : who receives them right,
Had need from head to foot well understand :
Not understood, this gift they have besides;
They skew us when our foes walk not upright. »
So they among themselves, etc.

« Amis, pourquoi ces braves vainqueurs n'avancent-ils pas vers nous? Il n'y a qu'un moment qu'ils venoient d'un pas superbe; et lorsque nous leur tendons les bras, lorsque nous ouvrons notre sein pour les recevoir, et que nous leur proposons des conditions d'alliance, ils changent tout-à-coup; ils reculent, ils sautent, ils s'agitent, il semble qu'ils voudroient danser; voilà certes une danse un peu extravagante; elle est sans doute l'effet de la joie que leur inspirent nos offres de paix; il faut les répéter, et nous les amènerons, j'espère, à la raison. »

— « Mon général, lui repartit Bélial, sur le même ton d'ironie, les conditions que nous envoyons à nos ennemis, sont des conditions de poids; elles sont difficiles à comprendre; ils en sont tout étonnés; plusieurs même en sont tellement étourdis, qu'ils chancellent, et ne peuvent se soutenir. Ainsi nous éprouvons à-la-fois leur tête et leurs jambes, et celles-ci ne me paroissent pas meilleures que l'autre. »

Ainsi plaisantoient entre eux les rebelles, enivrés de l'espoir du triomphe, etc.

Le lecteur français appréciera sans peine les motifs qui ont dû déterminer le traducteur à faire disparoître cet étrange dialogue.

LIVRE VII.

Ce livre commence par l'invocation à la muse sacrée. Quelques uns des vers qu'elle renferme indiquent l'époque à laquelle ils furent écrits : il paraît que Milton, après la restauration, avoit été rejeté, des troubles politiques auxquels il n'avoit eu que trop de part, dans la retraite et la solitude à laquelle le condamnoient les nouvelles circonstances : il prie sa muse d'y conduire un petit nombre d'amis, d'en écarter les hommes licencieux, et ces femmes qu'il appelle des bacchantes, ennemies naturelles des Orphées. Il est aisé de voir qu'il désignoit par ces mots les hommes et les femmes de la cour de Charles II. Milton pouvoit s'épargner cette prière : personne à cette époque n'étoit tenté d'aller troubler la retraite d'un poëte vieux et aveugle, qui fut puni, par l'abandon presque général, d'avoir été le secrétaire de Cromwell. Il règne dans tout ce morceau un ton de tristesse et de mélancolie qui rend le poëte extrêmement intéressant, et lui fait presque pardonner ses fautes, en faveur de ses infortunes. Le sujet de ce livre est la création; la bataille des anges est le sujet du livre précédent. Virgile, pour ne pas nuire à l'unité d'action, quoique la ruine de Troie eût précédé son arrivée à Carthage, nous représente Énée jeté sur son rivage par une tempête, et racontant à Didon l'embrasement de cette capitale de la Phrygie; et ce récit, au lieu de se présenter comme une partie principale de l'action, n'en est qu'un épisode. C'est cette marche que Milton a suivie dans son poëme; et, quoique dans l'ordre historique il fût naturel et même nécessaire de commencer par la bataille des anges, et même la création, il a jugé à propos (l'action principale une fois commencée) de faire raconter par Raphaël ces grands événements aux heureux habitants d'Éden.

Ce récit ne leur est point étranger; la punition des anges rebelles doit encourager leur fidélité; la peinture de la créa-

tion et du monde nouveau que Dieu a fait pour eux doit exciter et entretenir leur reconnoissance.

Rien n'égale la grace avec laquelle Adam prie l'archange de différer encore son départ pour le ciel, pour lui raconter l'histoire de la création. Le poëte lui a prêté à-la-fois les expressions les plus aimables et les figures les plus hardies :

Le soleil a rempli la moitié de son cours :
L'autre est encore à nous; et quand l'aube du jour
Seroit pres a nos yeux d'etendre sa lumiere,
Ce grand astre, à ta voix prolongeant sa carriere,
Pour toi s'arrêteroit sur le trône des airs,
T'écouteroit conter ces prodiges divers;
Dire quel jour ouvrant sa marche solennelle,
Lui-même il s'étonna de sa clarté nouvelle.
Mais si la nuit survient, à tes savants discours,
Non, non, les cieux muets ne resteront pas sourds :
Le Silence prendra du plaisir à t'entendre;
Le Repos sur nos yeux tardera de descendre;
Et, forcé par tes soins d'interrompre ses lois,
Le Sommeil veillera pour écouter ta voix;
Et nous, nous jouirons, jusqu'à ce que l'Aurore
Se lève, et te renvoie à ce Dieu que j'adore.

Jamais la poésie n'a tracé un plus magnifique tableau; jamais épisode plus sublime, mieux lié au sujet, n'a embelli un poëme épique. Si le héros troyen sait nous intéresser en racontant la destruction d'une ville, combien Raphaël doit nous intéresser davantage en racontant la création du monde!

On ne peut rien ajouter à la solennité du départ de Dieu pour ce grand ouvrage; les portes des cieux s'ouvrant d'elles-mêmes pour lui faire passage, sont visiblement imitées des trépieds d'or fabriqués par Vulcain, qui, mus par une force secrète, alloient et revenoient d'eux-mêmes. C'est une chose digne de remarque, que Milton est à-la-fois le poëte le plus imitateur et le plus original; il a emprunté une foule de beautés des poëtes anciens et modernes; mais il les a converties, pour ainsi dire, en sa propre substance. L'airain de Corinthe étoit composé de plusieurs métaux différents; si cet assemblage eût été fait à coups de marteau, il eût été bizarre et sans valeur; mais le feu les avoit fondus, et avoit fait de cet amalgame un métal plus précieux que l'or; tel est l'ouvrage de Milton; le feu de son génie a fondu, avec ses propres richesses, des richesses étrangères, et toutes sont devenues également sa propriété. On ne peut rien ajouter à la magnificence du cortége du fils de Dieu, et à la convenance du choix qu'il a fait de ce cortége : c'est la majesté, la sagesse et l'amour. La peinture du chaos, le silence qu'il commande à ses flots tumultueux, l'obéissance de l'abîme, sont d'une extrême sublimité; et, ce qui est peut-être plus sublime encore, c'est le moment où Dieu, plongeant dans le chaos, prend le compas d'or gardé dans le trésor des cieux, fixe l'une de ses branches dans le centre, fait tourner l'autre dans la circonférence de l'espace, et marque au monde ses limites. Quelques uns des passages suivants sont empruntés de la Genèse, et ne sont pas indignes de l'historien sacré de la création.

« Mais de ce vaste amas, sombre et silencieux,
La nuit couvroit encor la matiere inféconde;
L'esprit de Dieu s'étend sur les gouffres de l'onde,
Les couve sous son aile, et verse dans leur sein
Son ame créatrice et son souffle divin.
Au feu vivifiant de sa chaleur puissante
Le chaos se féconde, et la nature enfante. »

Milton a peint, d'une manière fort supérieure à celle d'Ovide, la séparation des divers éléments : dans la création de la lumière, il a emprunté de Moïse un trait cité avec raison par Longin comme le modèle du sublime :

Alors l'Éternel dit au néant qui conçut :
« Que la lumiere soit! » et la lumière fut.

La lumière étant le premier bienfait de Dieu, c'est avec raison que Milton la fait célébrer particulièrement par la voix des anges, comme le prélude brillant de la création.

« Ainsi du jour naissant brillerent les prémices;
Le ciel même à la terre envia ses délices;
Et tout l'olympe en chœur, par de joyeux concerts,
Chanta le jour enfant, et le jeune univers. »

La séparation de l'air et des ondes n'est pas peinte avec moins de richesse; l'un s'élève vers l'éther, les autres descendent sur la terre : là le poëte peint leurs cours variés des couleurs les plus poétiques et les plus vraies : la chute des cascades, les molles sinuosités des ruisseaux, les eaux qui filtrent à travers les monts, et triomphent de tous les obstacles; enfin tous ces flots, courant tomber et s'amonceler dans le bassin des mers, forment un magnifique tableau; une agréable fraîcheur, une extrême variété, et des contrastes charmants, caractérisent la création du règne végétal.

Milton a épuisé toutes les couleurs de la poésie pour peindre avec la magnificence convenable la première marche, et, pour ainsi dire, ce début du soleil déja créé, mais ténébreux encore. La lumière qui part de son berceau ou l'orient la retenoit captive, qui court inonder cet astre, en fait son palais et son temple; tous ces astres inférieurs qui viennent l'y puiser dans leurs urnes d'or, le soleil prenant sa course comme un héros pour parcourir sa brillante carrière, poursuivant sur son char victorieux la nuit qui s'enfuit en repliant ses voiles, offrent un tableau digne des objets qu'il représente : la lune, plus modeste et plus timide, vient former avec cet astre éclatant le contraste le plus aimable; et ces deux astres accompagnés de leur cortége d'étoiles ont dû suffire à la quatrième journée.

La création du règne animal semble l'emporter encore sur tout ce qui précède. Milton, dans cette peinture de la cinquième journée, semble avoir prodigué la poésie comme le Créateur a prodigué les êtres; chacun est peint avec les couleurs qui lui conviennent, et toute la variété de la nature animée. Tantôt Milton, comme un grand peintre, présente les animaux en groupe, tantôt en détache quelques uns plus intéressants; c'est ainsi que dans la peinture des oiseaux il se plaît à nous représenter le plus mélodieux de tous, le rossignol, qui charme le silence de la nuit, et qui semble inviter la lune à s'arrêter pour l'entendre. On distinguera dans ce tableau la peinture du cygne, du coq et du paon; ils étoient, de tous les volatiles, les plus remarquables par leur instinct, leur plumage et leur beauté.

Le sixième jour est consacré à la création des quadrupèdes Milton a mis dans ce tableau une grande variété : les uns s'échappent, tout formés, de la terre; les autres sont sortis à moitié, et luttent encore contre le sol qui les retient; c'est dans cette attitude qu'avec un goût infini il a peint le lion montrant déja la moitié de son corps, s'indignant des obstacles qui retiennent l'autre moitié, et *déchirant la terre de sa griffe tranchante*. Ce coup de pinceau est vraiment admirable. Parmi les animaux, les uns sont distingués par leur légèreté, les autres par leur pesanteur; *le cerf bondit et part*, tandis que le lourd éléphant dégage pesamment de la terre sa masse colossale; les uns vivent solitaires, les autres connoissent les douceurs de la société; ailleurs il distingue les animaux par les lieux qu'ils habitent; en un mot, tous sont caractérisés ou par leurs mœurs ou par leurs attitudes au moment de leur naissance.

Milton compare quelques uns de ces animaux qui s'échap-

peut en rejetant la terre autour d'eux, à la taupe qui sort de la terre. Cette comparaison paroît manquer de goût: la taupe, qui dans ce jour fait elle-même partie de la création, ne devoit pas être un objet de comparaison; je lui ai donc rendu la place à laquelle elle avoit droit comme les autres animaux.

Milton, dans cette énumération, s'est bien gardé d'oublier le serpent, qui bientôt va devenir l'instrument et l'organe de l'ennemi du genre humain. C'est un des passages les plus ingénieux de ce chant; et quoiqu'il ne lui donne point encore le caractère de la méchanceté, il le peint comme facile à s'irriter, et annonçant quelquefois un instinct d'inimitié contre l'homme. Raphaël en avertit Adam, et finit par ces mots:

« Mais bientôt plus paisible, ou du moins plus prudent,
Il se calme et répond à la voix qui l'appelle:
Ne deviens point ingrat, il te sera fidele. »

Après la création des animaux, Milton peint admirablement ce monde nouvellement créé, étonné de son éclat, jouissant de son bonheur, et se félicitant de son existence. Avec quel art il prépare la naissance de l'homme! Sans lui la nature est imparfaite, et il manque au monde son plus bel ornement. Le portrait qu'il trace de l'homme est court, mais sublime: il est l'image de Dieu; c'est par lui que le ciel veut communiquer avec la terre, et recevoir l'hommage de la créature, qu'il lui permet de partager avec la divinité. Un des traits les plus profonds, c'est le privilége qu'a reçu l'homme de communiquer avec le ciel par la prière.

Comme on le voit, rien n'est oublié dans ce tableau, qui caractérise la dignité, je dirai presque la divinité de l'homme; mais ce qui est au-dessus de tout éloge, c'est la peinture du Créateur montant et remontant vers le ciel, contemplant du haut de son sanctuaire, avec un œil de complaisance, la création nouvelle, et s'admirant dans l'œuvre de ses mains; la nature entière, les planètes, les étoiles, les soleils, le félicitant sur son passage, se répondant en chœur, et formant un vaste concert de l'harmonie de tous les éléments. L'hymne que les anges chantent à sa gloire est plein du plus céleste enthousiasme, et termine magnifiquement le grand œuvre de la création.

Milton, d'une manière non moins heureuse ni moins brillante, a peint la fête que célèbrent dans le ciel les esprits immortels, et leur second cantique ne le cède au premier ni en chaleur, ni en magnificence. Si ce chant pouvoit avoir quelque défaut, ce seroit celui de retarder l'action; mais par son sujet il est lié à l'événement principal d'une manière si heureuse, qu'il doit être regardé comme un des plus beaux de l'ouvrage.

LIVRE VIII.

Le commencement de ce chant est plein de grace; on y remarque ce vers charmant:

Il cesse de parler, Adam l'écoute encore.

Il est naturel qu'Adam cherche à connoître l'ordre du monde et les mouvements des cieux; mais il ne l'est pas autant que l'ange lui détaille le système de Ptolomée, et sur-tout celui de Copernic. Il y a un trop grand intervalle entre l'innocence ignorante du premier homme, et les découvertes astronomiques du seizième siècle; ni Homère ni Virgile ne se seroient permis cette inconvenance, due à l'envie extrême qu'avoit Milton d'étaler ses connoissances de tout genre, comme le prouvent plusieurs autres détails qui enrichissent moins la composition du poëme qu'ils n'en retardent la marche. Ces tableaux disparates des découvertes modernes nuisent à la douce illusion que doit produire celui des mœurs du premier âge, et de cette heureuse simplicité que l'ange lui-même recommande à nos premiers pères. Enfin, l'un de ces esprits qui présidoient aux révolutions des globes célestes ne pouvoit être indécis entre deux systèmes dont l'un a été reconnu comme absolument faux, et dont l'autre est aujourd'hui adopté par tous les astronomes: mais tout ce morceau est écrit d'une manière à-la-fois très claire et très poétique; et pour le trouver bien, il ne faudroit que l'extraire du poëme.

Ce qui est véritablement plein de convenance et de grace, c'est le parti que prend la modeste compagne d'Adam, lorsqu'elle s'absente d'un entretien trop élevé au-dessus d'elle, pour se rendre à des occupations mieux faites pour son sexe, aux soins de ses plantes et de ses fleurs; c'est le défaut opposé à cette vertu qui a inspiré à Molière l'idée des *Femmes savantes*.

Il y a une grace infinie dans la peinture des occupations champêtres de la compagne d'Adam; dans l'expression du plaisir qu'elle prend à soigner ses fleurs, à épier la naissance de leur premier bouton; toutes ces plantes qui se réjouissent à son approche,

Et semblent, prodiguant les trésors de leur sein,
Deviner sa présence et connoître sa main,

forment une peinture délicieuse. Mais rien n'égale la délicatesse des motifs que le poëte lui suppose; c'est de son époux qu'Ève veut apprendre ce qu'elle peut de ces grands secrets; elle préfère sa voix à celle de l'ange même: sur-tout elle se promet les douces interruptions de leur entretien, les caresses données et rendues; car c'est moins l'instruction qu'elle cherche, que le plaisir d'être instruite par son époux.

Le discours où Adam exprime à Raphaël le plaisir qu'il prend à l'entendre est plein des plus doux sentiments et de la plus aimable poésie.

Avant de représenter Adam racontant à Raphaël l'histoire de sa naissance, Milton a évité avec beaucoup d'esprit une grande difficulté. Si Raphaël à cette époque eût été dans le ciel, Adam n'auroit pu lui raconter ce qu'il auroit su comme les autres anges. Raphaël lui apprend donc qu'alors, par l'ordre de Dieu, il avoit été visiter les confins de l'enfer, et qu'il n'étoit revenu au ciel qu'après la création, le jour du repos de Dieu. La courte peinture qu'il fait de l'enfer est heureusement imitée de Virgile.

Le récit de la naissance d'Adam fait par lui-même est regardé, avec raison, comme un des plus beaux morceaux du poëme. On y trouve toute la vérité qu'on peut desirer dans une peinture sans modèle; ou plutôt Milton a mieux fait que de peindre; il a deviné. Toutes les impressions qu'il prête au cœur d'Adam nouvellement créé, à l'aspect des différents tableaux de la nature, dont les beautés l'environnent en foule, sont de la plus grande vraisemblance. Horace nous dit que les poëtes doivent emprunter le fond des idées aux philosophes:

Rem tibi socraticæ poterunt ostendere chartæ.

Mais ici le poëte a fourni des idées aux philosophes; et M. de Buffon, en peignant l'homme naissant et les diverses affections qu'il reçoit des objets de la nature, présentés à ses yeux pour la première fois, n'a pas dédaigné d'emprunter plusieurs images de l'Homère anglais, et même l'idée entière de cet admirable tableau.

On trouve dans ces vers ce qu'on a écrit peut-être de plus

frappant en faveur de l'existence de Dieu, dont Milton fait une idée innée. Adam à peine formé veut savoir l'auteur de sa naissance; il le demande aux forêts, aux vallons, aux montagnes, au ciel, à la terre : il sent qu'il ne s'est pas fait lui-même, et déja il existe pour lui un Créateur, et l'expression de cet instinct céleste, si j'ose ainsi parler, vaut toutes les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu.

Rien de plus naturel que les idées que fait naître dans le cœur d'Adam son premier sommeil; il le prend pour un second néant : mais bientôt il croit renaître à la voix du fantôme charmant qui l'invite à le suivre, ou plutôt qui le transporte légèrement sur la belle montagne où son jardin l'attend. Pour y arriver, il ne marche point sur la terre, il glisse doucement dans l'air. Cette marche convient également et à la poésie et aux êtres aériens.

La description des animaux, comparoissant devant Adam pour lui rendre hommage et recevoir leurs noms, est pleine de la plus riche variété et de la plus aimable poésie.

L'expression la plus sublime de l'instinct social et du besoin d'une compagne se trouve dans le discours qu'adresse à Dieu le premier homme : il vient de lui donner l'empire du monde, et son cœur éprouve encore un vide. Cette idée amène d'une manière admirable la naissance d'Ève. Dieu paroît résister un instant à sa demande, et lui dit qu'entouré des animaux dont il l'a nommé le roi, il ne doit pas se croire seul. Adam lui fait la réponse la plus touchante et la plus philosophique. Dieu lui répond qu'il n'a voulu que l'éprouver. Voilà peut-être un de ces défauts de convenance qu'on trouve quelquefois dans Milton. Feindre est indigne de Dieu; il peut éprouver l'homme, et non pas le tromper. Le récit de la création d'Ève n'est pas moins beau que celui de la naissance d'Adam. Peut-être la côte enlevée au premier homme, le sang qui coule de sa blessure, cette blessure refermée, sont peints d'une manière un peu trop chirurgicale; mais tout le reste du récit, la description de la beauté d'Ève, toute la nature éclipsée devant elle, sont un tableau divin. C'est avec un art infini que, pour prolonger l'intérêt de ce moment, Milton suppose qu'Ève s'échappe et fuit devant son époux. Cette fuite donne lieu au discours tendre et passionné qu'il lui adresse. Le moment où il l'atteint est peint avec la plus grande délicatesse; la pudeur d'Ève, sa molle résistance, ses délais amoureux, enfin sa pudeur vaincue abandonnant sa main à la main de son époux, forment un tableau délicieux. Mais rien n'égale la beauté des images dont le poëte a peint le premier hymen dont le monde nouvellement créé fut témoin : les astres, les bois, les ruisseaux, les fleuves, les oiseaux, toute la nature en célèbre la fête. On ne peut peindre d'une manière plus passionnée que ne le fait Adam, dans son discours à Raphaël, les premières impressions qu'il reçoit de cet objet adorable; elles sont si profondes, qu'il semble un instant dégoûté de toutes les beautés de la nature; il ne voit plus, il n'entend plus qu'elle.

« Toutefois, je le sens, des terrestres plaisirs,
Si j'en excepte un seul, le sentiment s'émousse :
Ces fruits semblent moins beaux, et leur saveur moins douce;
Déja je goûte moins le concert des oiseaux,
Le vif émail des fleurs, le murmure des eaux;
Mais Ève est toujours chère à mon ame ravie :
C'est là qu'est mon amour, mon bonheur et ma vie.
Je brûlai, quand je vis ses innocents attraits;
Je brûlai, quand son œil lança ses premiers traits;
Je brûle, quand ma main touche son corps céleste :
D'un œil indifférent je puis voir tout le reste.

Dans la manière passionnée avec laquelle Adam exprime son amour, on entrevoit déja des symptômes de foiblesse et des pronostics de sa chute. La réponse de Raphaël est pleine de sagesse et de la plus excellente morale. Adam dans sa réplique paroît sûr de sa force et de sa fidélité aux ordres de Dieu. Peut-être quelques lecteurs ne goûteront pas les questions un peu étranges qu'il fait à Raphaël sur les amours des cieux; mais il y a beaucoup de grace et de poésie dans la manière dont l'ange lui peint la pureté de ces amours surnaturels. Enfin, on ne peut lire sans attendrissement les adieux touchants que lui fait le premier homme, et leur touchante séparation. Ce chant, comme on voit, est un des plus beaux de l'ouvrage : le commencement seul offre quelques défauts; le reste presque en entier est admirable.

Presque tous les détails en sont intéressants; c'est la beauté de la nature encore vierge, l'innocence de l'homme; ce que les idées religieuses ont de plus sublime, les affections humaines de plus touchant : les premiers tributs de la prière, et les premières expressions de l'amour.

LIVRE IX.

Ce chant commence par une plainte touchante que Milton fait d'avance sur les malheurs qui menacent nos premiers pères; bientôt, au lieu de chanter les nœuds qui unissoient la terre et le ciel, les anges en commerce avec l'homme, et partageant à sa table les fruits de son jardin, il va, dit-il, chanter la dégradation de l'homme et de la nature, la terre profanée par le crime, et la vengeance d'un Dieu justement irrité : tout lamentable qu'il est, ce sujet est à ses yeux au-dessus de ceux qu'ont traités Homère, Virgile, et sur-tout les poëtes épiques modernes. Ici Milton oublie le ton de l'épopée pour celui de la satire; il tourne en ridicule les longues descriptions de combats, de tournois et de fêtes qu'ont prodiguées les poëtes italiens. Si l'on en croit quelques-uns de ses commentateurs, c'est le Boïardo qu'il avoit principalement en vue dans ces invectives poétiques. Si l'Arioste y étoit compris, cette accusation injuste ne pourroit faire tort qu'à Milton. En effet, son ouvrage est une des compositions les plus originales de la poésie moderne; et c'est la peinture de la valeur chevaleresque qui en fait un des plus beaux ornements. Je demande la permission de citer ici le portrait que j'en ai tracé dans un discours adressé à M. le comte de Tressan, traducteur élégant de ce poëte :

« Vous savez, monsieur, qu'on demandoit à l'Arioste où il avoit pris toutes ses folies. Vous, monsieur, qui l'avez reproduit dans notre langue, vous lui avez plus d'une fois demandé où il avoit pris ce génie si souple et si facile, qui parcourt sans disparates les tons les plus opposés; qui, par un genre de plaisanterie nouveau, ne relève les objets que pour mieux les abaisser; de l'expression sublime descend subitement, mais sans secousse, à l'expression familière, pour causer au lecteur tout-à-coup désabusé la plus agréable surprise; se joue du sublime, du pathétique de son sujet, de son lecteur; commence mille illusions qu'il détruit aussitôt, fait succéder le rire aux larmes, cache la gaîté sous le sérieux, et la raison sous la folie : espèce de tromperie ingénieuse et nouvelle ajoutée aux mensonges riants de la poésie.

« Il semble que le peu d'importance qu'il paroît attacher à toutes ces imaginations auroit dû désarmer la critique; cependant à ce poëte si peu sérieux, même quand il paroît l'être le plus, elle a très sérieusement reproché le désordre de son plan.

« Vous savez mieux que personne, monsieur, combien ce désordre est piquant, combien il a fallu d'art pour rompre et relier tous ces fils, pour faire démêler au lecteur cette trame,

comme il le dit lui-même, d'événements entrelacés les uns dans les autres, pour l'arrêter au moment le plus intéressant, sans le rebuter, et, ce qui est le comble de l'adresse, entretenir toujours une curiosité toujours trompée. »

Si Milton avoit voulu désigner le Tasse, il y auroit non seulement de l'injustice, mais de l'ingratitude; car il a emprunté de ce poëte de grandes beautés, et principalement la première idée du caractère de Satan, qui est déja fièrement dessiné dans la *Jérusalem délivrée*. Mais c'est avec raison qu'il met son sujet au-dessus de tous ceux qui ont été traités avant lui: la colère d'Achille et celle de Junon ne peuvent se comparer à celle de l'Être éternel, ni même à celle de Satan. L'intérêt sur lequel sont fondés ces deux ouvrages est celui de deux nations; le poëme de Milton intéresse tout le genre humain. J'ai peut-être eu tort de ne pas traduire assez fidèlement un vers où il nous apprend qu'il avoit médité depuis long-temps le poëme, mais qu'il n'avoit exécuté son projet que dans les dernières années de sa vie.

Le chant dont nous allons rendre compte, sous le rapport de l'action et de l'intérêt, est sans contredit le plus beau du poëme.

L'action commence au moment où Satan, banni par Gabriel du paradis terrestre, après s'en être échappé la nuit, y revient à la faveur de l'obscurité du soir: il avoit dans l'intervalle fait deux fois le tour du monde, du nord au sud et du sud au nord. Milton suppose que le résultat de ce voyage est d'avoir reconnu le serpent comme le plus rusé des animaux. Décidé à prendre la forme de l'un d'entre eux, il choisit celle de ce reptile; mais avant d'entrer dans son corps, il adresse à la terre un magnifique discours, dans lequel sa jalousie contre l'homme, souverain de ce nouveau monde, lui en fait exagérer la beauté. La description qu'il en fait est de la plus grande richesse, et produit d'autant plus d'effet, que la paix de ce séjour délicieux est en contraste avec le tumulte de ses passions féroces.

Ce discours est un de ceux où le caractère de Satan est le plus énergiquement tracé.

Chaque trait est brûlant de rage et de jalousie; on ne trouvera dans aucun autre rien qui l'égale pour la vivacité des passions, l'énergie et le mouvement des vers qu'on va lire:

O combien me plairoit votre aspect enchanteur *,
Si le plaisir encore étoit fait pour mon cœur!
Il n'en est plus pour moi: pour calmer mes supplices,
J'ai besoin de forfaits, j'ai besoin de complices:
Il me faut un malheur à mes malheurs égal;
Le bien n'est plus pour moi que dans l'excès du mal.
Enfer, en vain j'ai fui ton océan de flamme,
Un enfer plus ardent se rallume en mon ame;
Il me suit sur la terre, il me suivroit aux cieux,
Si je n'humiliois leur despote orgueilleux.
Le monde est son chef-d'œuvre, et l'homme son image:
Au dieu qui les a faits faisons un double outrage.
Mon sort est trop cruel s'il n'est point partagé;
Satan se croit heureux, si Satan est vengé.
Qu'alors tombe sur moi le sort de mes victimes,
Que mes calamités l'emportent sur mes crimes,
Par les douleurs d'autrui je serai consolé.
Que l'homme soit perdu, son séjour désolé;
Ce monde est fait pour lui, ce monde m'importune,
De ce maître odieux qu'il suive la fortune.
Objets de mon envie, objets de mon courroux,
Homme, Dieu, terre, ciel, évanouissez-vous.
Dans les mêmes projets ma haine vous rassemble.
Je vous attaque tous; périssez tous ensemble;
Qu'au gré de ma fureur, tout soit anéanti!
Rendons-leur le tourment que mon cœur a senti;
Et qu'heureux d'un désordre où mon bonheur se fonde,
Satan seul soit debout sur les débris du monde!
Alors je pars content; je cours dire aux enfers:
« Le voici, le vainqueur du Dieu de l'univers!
Tombez tous à ses pieds, rendez-lui tous hommage!
De six jours en un seul j'ai renversé l'ouvrage *.

* L'aspect de la terre.

* L'ouvrage du Très-Haut.

Milton, dans la peinture qu'il fait du serpent avant que Satan se soit introduit dans son corps, se plaît à exprimer son état actuel d'innocence, qui forme un contraste ingénieux avec la perfidie dont il doit être bientôt l'instrument et l'organe.

Il semble aussi que le poëte ait fait à dessein une description non moins intéressante que celle qui la précède, de l'innocence des travaux champêtres, et des occupations paisibles des deux époux. On la lit avec d'autant plus de plaisir, qu'on éprouve déja le pressentiment des malheurs et des crimes qui doivent leur succéder.

Une des choses les plus dignes de remarque, c'est l'adresse avec laquelle le poëte, pour rendre vraisemblable la foiblesse et la chute d'Ève, amène et motive son éloignement de son époux, sous les yeux duquel elle n'auroit osé faillir. Plus Adam montre de défiance de sa fragilité, plus il irrite sa vanité, et la dispose à s'écarter de lui; et en cela il a prouvé une profonde connoissance du cœur. Peut-être pourroit-on reprocher quelque longueur à ce débat: du reste, écrit avec beaucoup d'élégance et de simplicité, il contient plusieurs vers pleins de finesse et de grace, tels que ceux-ci dans la bouche d'Adam:

Non, je ne te crains point; mais je crains ton absence...

Et ceux-ci:

Pars; Ève, à mes conseils à regret complaisante,
Présente malgré soi, seroit encore absente.

Le moment où Ève se sépare de son époux est peint avec intérêt. Son époux l'invite à un prompt retour, et la suit long-temps des yeux: Ève lui promet d'abréger son absence; mais déja le lecteur éprouve le triste pressentiment du malheur qui l'attend.

La peinture du serpent est telle qu'elle doit être au moment d'attaquer Ève séparée d'Adam. Cet air majestueux, la moitié de son corps fièrement relevée, cette attitude droite, en le rapprochant de l'homme, rendent plus vraisemblable l'attaque qu'il va lui livrer, et en font, pour ainsi dire, un rival digne de lui. Rien n'est mieux décrit que la marche adroite qu'il fait vers celle qu'il vient tenter; c'est avec un esprit infini qu'il compare ses détours multipliés à ceux d'un nocher qui louvoie en arrivant au port.

.... Des vents inconstants il consulte l'haleine,
Règle sur eux les plis de sa voile incertaine.

Il réussit à attirer sur lui les yeux d'Ève; alors il s'encourage, s'approche d'elle, et lui adresse le discours le plus adroit, je dirois presque le plus éloquent; il l'attaque à-la-fois par la curiosité et la vanité, les deux passions les plus naturelles à son sexe.

Le discours du serpent attire de la part d'Ève des questions naturelles, et adroitement provoquées par le tentateur; elle lui demande depuis quand il possède le don de la parole. Cette question amène naturellement l'éloge du fruit auquel il feint de devoir ce privilége. Le récit qu'il fait du changement merveilleux qu'il a opéré dans lui a déja fait sur elle une impression qu'elle manifeste aussitôt. « Où croît ce fruit? lui dit-elle; où trouve-t-on ce prodige? » Et cette question fait déja trembler pour son sort. Le serpent en profite, et n'omet dans sa réponse aucune des circonstances qui peuvent augmenter la

curiosité d'Ève. « Cet arbre, dit-il, n'est pas loin; il est au-delà de ton bosquet favori, auprès d'une fraiche fontaine; un chemin court et facile y mène. » Et enfin il offre de l'y conduire lui-même. Milton prolonge avec art l'intérêt de cette situation, en réveillant dans Ève les remords et les souvenirs de la défense de Dieu. Le serpent redouble alors d'adresse pour porter le dernier coup à la vertu de celle qu'il veut séduire; il compose son maintien, dessine son attitude; mais on est un peu étonné de le voir comparer à Démosthène et à Cicéron. Cette comparaison paroîtroit ridicule, si elle n'étoit écrite en très beaux vers. Quoi qu'il en soit, son discours commence par une figure oratoire, par une apostrophe pleine de vivacité à l'arbre qui porte le fruit défendu. Tout le reste du discours est plein de l'adresse la plus insidieuse; mais le poëte y a prodigué avec excès l'argument, si à la mode de son temps.

Ève dans son discours se répète à elle-même tous les raisonnements subtils du tentateur; elle y joint ses propres réflexions; et, déja séduite par le serpent, elle se séduit elle-même.

Ici Milton exprime heureusement en peu de vers tout ce qui détermine Ève à cueillir le fruit défendu; sa beauté, son parfum, et la faim que réveille l'heure ordinaire de son repas : tout cela est vrai et naturel.

A peine elle a goûté ce fruit, la nature entière ressent, dit Milton, sa blessure profonde. Les premiers moments qui suivent ce crime sont marqués par le délire de la joie; mais bientôt on aperçoit les symptômes de son trouble, et on entend le premier cri de sa conscience. Déja elle cherche à se rassurer, en se disant ou que Dieu ne peut tout voir, ou se relâche de sa surveillance, et elle se félicite de l'oubli de ce même Dieu dont elle bénissoit autrefois la présence; elle est inquiète de l'accueil de son époux; enfin les premiers germes de la corruption se montrent dans l'incertitude où elle est si elle doit lui faire part de son prétendu bonheur, ou réserver pour elle seule tous ses droits à l'immortalité. Deux raisons la font pencher d'abord pour ce dernier parti, le desir de la supériorité, et l'espoir qu'elle a d'en devenir plus chère à celui qu'elle aime : toutes deux sont également naturelles et heureusement imaginées par le poëte. Cependant un reste de vertu l'emporte sur cette première séduction, et elle se décide à partager avec Adam sa nouvelle félicité. On ne peut trop louer l'endroit où Milton représente Ève revenant à son époux. Il a préparé pour son retour des guirlandes de roses : son impatience le fait voler au-devant d'elle : il prend pour la rencontrer le chemin qu'elle avoit pris en le quittant, et où long-temps il l'avoit suivie des yeux; mais quelle est sa douleur lorsqu'il voit entre ses mains, au lieu de ses instruments agrestes, la branche fatale où pendoit la pomme d'or!

Quelle vérité et quelle grace dans ces vers où Milton peint le retour d'Ève vers son époux!

> .... Brûlant d'impatience,
> Ève hâte ses pas; et, s'excusant d'avance,
> De loin son doux sourire et son tendre regard
> Demandent, les premiers, pardon de son retard.

Dans le discours d'Ève à son époux, Milton a parfaitement exprimé la situation de son ame : ses empressements, ses caresses, ses excuses, les regrets qu'elle témoigne de l'avoir quitté, le besoin qu'elle a de lui, le serment qu'elle fait de ne plus s'en séparer, sont moins l'expression de la tendresse que celle du remords qui commence. On voit que déja elle demande des consolations, et qu'à travers sa prétendue félicité elle pressent le malheur qui l'attend. Cependant l'obstination du crime, et le desir qu'elle a de n'être en rien séparée de son époux, font qu'elle le presse de goûter comme elle le fruit défendu.

La douleur d'Adam en voyant son épouse coupable et sa postérité perdue, ces couronnes de roses qui devoient être le prix de sa vertu tombant de ses mains défaillantes, forment le tableau le plus intéressant. Rien n'égale la sensibilité touchante du discours qu'il lui adresse : doux reproches, affections tendres, dévouement sublime, tout y est exprimé de la manière la plus pathétique; son amour pour Ève le porte à se séduire lui-même et à partager sa faute :

> Je puis mourir pour toi; sans toi je ne puis vivre.

Il est inutile de faire observer combien est sublime le tableau de la consternation que jette dans la nature entière leur double crime, et ce qu'il y a de touchant dans ces larmes que verse le ciel même en voyant ces innocentes créatures dépouillées par leur crime du bonheur et de la vertu, la nature flétrie, et le chef-d'œuvre de Dieu déshonoré.

Milton a peint avec une égale vérité les premiers symptômes de la dégradation de l'homme, et les plaisirs grossiers des sens succédant à leur innocent amour; seulement on est étonné que dans ce tableau Milton ait employé les mêmes couleurs que celles dont il a peint leur première jouissance, et que la terre, les fleurs et les ombrages semblent se prêter avec le même plaisir à des voluptés moins pures; la nature, qui a senti leur crime, sembleroit devoir au contraire les recevoir à regret.

Milton a peint beaucoup trop longuement, et peut-être trop froidement, le repentir des deux époux et le sentiment de leur nudité. Le sujet même devoit l'avertir d'y mettre plus de précision, et la decence dont il parle lui imposoit d'abréger ces détails. C'est mal à propos qu'il va chercher dans l'Inde la description pompeuse du figuier dont les deux époux se composent une ceinture; il est encore plus ridicule de les comparer ainsi vêtus aux sauvages qu'effraya l'arrivée de Colomb; il auroit pu épargner au lecteur cette érudition physique, historique et géographique. Il y a trop loin d'Eden aux terres Gangarides, et des premiers humains aux peuples nouvellement découverts; mais Milton aimoit à étaler des connoissances auxquelles sa cécité, comme il le dit lui-même, ne lui permettoit plus de rien ajouter : la cécité vit de souvenirs, et les souvenirs sont naturellement babillards. Homère, avec le même malheur, eut le même défaut.

Mais ce qui est véritablement admirable, c'est l'expression pathétique de la honte et du désespoir d'Adam, ses apostrophes aux rochers, aux antres, aux plus noirs ombrages, à qui il demande un asile contre la honte qui le suit. Les reproches qu'il adresse à sa femme sont vifs sans être violents; la réponse d'Ève dans sa situation est naturelle à son état nouveau : ces discours marquent de plus en plus la dégradation de leur être; les querelles sont arrivées, et la paix a fui : tout cela est plein de vérité et de naturel.

En tout, ce chant est celui qui, avec des défauts, me paroît renfermer les plus grandes beautés. L'action y est plus rapide, le style a plus de mouvement; il est plein de contrastes admirables; les progrès de la tentation d'Ève y sont décrits avec une extrême habileté; et puisque la chute d'Ève et d'Adam est le véritable intérêt du poëme, ce chant est sans contredit le plus intéressant de tous.

LIVRE X.

Addison remarque avec raison qu'une des choses qui distinguent ce chant, c'est que Milton y fait paroître presque tous les principaux personnages du poëme. Ce chant commence par le départ des anges pour le ciel : Éden est devenu indigne d'eux, étant profané par le crime. Mais l'amitié presque fraternelle qu'ils avoient contractée avec l'homme, leur regret de cette séparation, les larmes qu'ils donnent à l'état déplorable des premiers humains malheureux et criminels, sont un tableau plein d'intérêt; il a le double avantage, et d'attendrir sur le sort présent de l'homme, et de rappeler d'une manière intéressante des jours plus heureux.

La curiosité que les anges témoignent sur le destin d'Adam et d'Ève a l'inconvénient de contredire un passage du huitième chant. Raphaël, lorsqu'il invite Adam à lui conter l'histoire de sa naissance, lui dit qu'il l'ignore, parcequ'il étoit alors absent des cieux : comment donc les anges, qui n'ont pas quitté les demeures célestes, ont-ils besoin d'apprendre de ceux qui reviennent de la terre ce qui s'y est passé?

Le jugement des deux coupables par le fils de Dieu, au nom de son père, est plein de grandes beautés, quoiqu'on puisse lui reprocher quelques longueurs. Leur juge, qui est en même temps leur intercesseur, arrive avec toute la douceur qui convient au caractère de bonté que lui a donné le poëte; il n'arrive point escorté des phalanges célestes, aux lueurs des éclairs, au bruit du tonnerre, mais dans le calme d'un beau soir, à travers les fleurs, au murmure du zéphyr. Le ton ironique dont il parle à Adam paroît de mauvais goût, en ce qu'il manque de dignité. Milton n'est pas heureux en ironie; c'est de toutes les figures celle qu'il sait le moins employer. Mais une circonstance saisie avec beaucoup d'art et de naturel, c'est la timidité d'Ève, toute honteuse de son crime, n'osant paroître devant Dieu, et se tenant derrière son époux. Les réponses des deux coupables sont d'une précision et d'une simplicité admirable : il ne faut pas s'en étonner, car elles sont prises mot à mot des saintes Écritures. On est un peu surpris de voir le serpent jugé par contumace dans les formes judiciaires d'Angleterre. Ce n'est pas la seule fois que Milton a eu cette foiblesse pour son pays : dans je ne sais quel autre chant, les anges ont leurs *watchmen* qui marquent les heures de la nuit.

Le fils de Dieu signale encore sa bonté d'une manière touchante, en voilant la nudité intérieure et extérieure des deux coupables : alors il remonte dans le ciel; et, toujours fidèle à la miséricorde comme à la justice, il sollicite de son père son indulgence en faveur de ceux qu'il vient de juger. Il étoit difficile, dans une pareille composition, de conserver la dignité d'un Dieu; et cependant Milton y a presque réussi.

Ensuite reparoissent sur la scène, avec les couleurs qui leur conviennent, les figures allégoriques du Péché et de la Mort, que j'ai appelés la Révolte et le Trépas, parceque les mots qui désignent ces deux personnages en anglais sont d'un genre différent dans notre langue. Le discours de la Mort au Péché est de la plus terrible et de la plus sombre énergie. Ses pressentiments lui disent que Satan est vainqueur; elle brûle d'aller jouir de ses conquêtes et de l'empire qu'il leur a promis. Déja, le nez tourné vers la terre, elle flaire sa proie, et aspire l'odeur de la mort. L'un et l'autre se décident à partir, et projettent un pont de communication entre la terre et l'enfer. Tout ce qui précède, étant plein de choses grandes et merveilleuses, empêche que ce pont, bâti sur le Chaos, ne paroisse gigantesque; il est proportionné à la forme qu'on suppose à des êtres surnaturels, dont l'imagination ne peut avoir la mesure précise. La formation de ce pont est de la plus magnifique poésie; les deux monstres, au milieu du chaos et du vide, soufflent chacun de leur côté, et chassent vers un centre commun les différents corps épars dans l'étendue; ils y sont très poétiquement comparés à ces deux vents rivaux qui soufflent un double orage. Tous ces matériaux s'assemblent, se condensent; la Mort les frappe de sa froide massue comme d'un trident;

> Et son œil redouté
> Achève d'un regard leur immobilité.

Les deux extrémités de ce pont sont assises, l'une dans le fond de l'enfer, et l'autre sur les bords du nouveau monde, et forment la fatale communication des deux empires. Toutes ces images sont neuves et sublimes. Les deux monstres arrivent à l'extrémité du pont qui avoisine la terre, et reconnoissent Satan, tout dégradé qu'il est.

L'auteur, pour motiver le retour de Satan aux enfers, suppose ingénieusement qu'après la chute des premiers hommes, il s'étoit glissé auprès d'eux pour les écouter, et avoit entendu de leur bouche la sentence prononcée contre lui. Il apprend avec transport que l'exécution en est différée : alors il s'adresse au Péché et à la Mort, et leur apprend ce qu'il a fait pour eux; les invite, par un discours plein d'énergie, à s'emparer de ce nouveau monde, dont ils vont goûter les délices après de longues souffrances.

Son retour dans les enfers est plein de circonstances imaginées avec un esprit infini. Pour produire un plus grand effet, il entre inconnu dans le palais de l'assemblée infernale, où il trouve tous les chefs rassemblés; monte, sans être vu, sur son trône éblouissant de toute la magnificence royale; promène en silence ses yeux sur la foule qui l'environne; éclate enfin, se montre dans toute sa majesté; et, dans un discours plein d'éloquence et de poésie, leur raconte les détails et les succès de sa courageuse expédition, la chute de l'homme, et son empire bientôt entre leurs mains. Alors il se tait; mais, au lieu des applaudissements qu'il attend, partent de tous côtés des sifflements affreux; tous ces anges rebelles sont changés autour de lui en serpents. Tandis qu'il s'en étonne, il subit le même destin. Par une convenance ingénieusement imaginée, il conserve encore à Satan, dans sa métamorphose, toute sa supériorité; c'est un dragon superbe qui domine sur tout ce qui l'environne. Tout-à-coup sortent du sol des enfers des arbres pareils à celui qui portoit le fruit défendu. Tous ces anges changés en serpents s'entortillent autour des troncs, s'élancent sur les branches; et, trompés par la couleur perfide de ce beau fruit, ne mâchent qu'un fruit amer et cendreux. La faim et la soif qui les aiguillonnent les y ramènent sans cesse, et chaque fois leur bouche se déchire et se tord de douleur. C'est peu; une sentence de l'Éternel rend cette punition annuelle, et tous les ans ils expient leur insolent triomphe par l'humiliation et la douleur.

Ce morceau, d'une invention étrange au premier coup d'œil, est écrit avec une force de style qui en rachète ou en déguise la bizarrerie. Il n'y a peut-être pas dans tout l'ouvrage un endroit écrit avec autant de verve et de chaleur.

Milton revient alors à la peinture du Péché et de la Mort. Libres possesseurs d'Éden, chacun d'eux conserve son caractère; la Mort ne trouve point dans ces lieux de quoi satisfaire sa faim insatiable, et le Péché lui promet le monde à dévorer.

L'Éternel, qui les voit du haut de son trône, annonce au ciel combien est vain un triomphe qu'il a permis dans sa sagesse, et qui doit être un jour expié par celui de son fils, et par la punition du serpent, dont la femme écrasera la tête : les anges alors reprennent leur lyre, et célèbrent, sans le connoître, ce nouveau mystère de la clémence et de la justice. Toute cette marche est véritablement épique. Ceux qui condamnent les personnages allégoriques du Péché et de la Mort ne peuvent nier qu'une fois adoptés, ils ne parlent et n'agissent conformément à leur caractère ; il n'y a de répréhensible dans cet endroit que le ton justificatif que Milton prête à l'Éternel, comme dans quelques autres de ses discours.

Vient ensuite le bouleversement de la nature, occasioné par la chute de l'homme. Il y a dans ce morceau de grandes beautés poétiques, et une physique quelquefois ridicule ; mais l'image des anges qui déplacent l'écliptique est d'une grande beauté, et en général ce morceau est écrit avec beaucoup de verve.

A ces descriptions succède un morceau du plus grand pathétique. Adam, épouvanté des convulsions de la nature, et de la dégradation de tous les êtres qui l'entourent, est plus accablé encore par la perspective des malheurs que son crime va répandre sur toute sa postérité. Si l'on en excepte quelques vers dans lesquels règne un ton d'argumentation déplacé, ce discours est extrêmement touchant : c'est une alternative très pathétique de reproches à Dieu et de soumission à ses volontés.

A ces tourments intérieurs, Milton a ajouté toutes les menaces de la nature conjurée contre lui : c'est dans la nuit qu'il exhale ses plaintes, nuit si différente des nuits délicieuses qui ont précédé son crime. Son second discours est une invocation à la Mort, pleine des accents de la douleur et du désespoir. En un mot, tout ce tableau est digne à-la-fois de la tragédie et de l'épopée

Ce qui suit est d'une beauté incomparable. La scène qui se passe entre Adam et Ève est d'un intérêt égal à tout ce que la scène offre de plus touchant. Ève, que les reproches de sa conscience retiennent loin de son époux, ne peut plus résister au desir de le consoler : Adam la repousse avec dureté ; et tous les maux qu'il ressent, et tous ceux qu'il prévoit, le font éclater en reproches violents contre celle qui en est l'auteur. La réponse d'Ève suppliante, en embrassant ses genoux, désarme sa colère ; et, en effet, on ne peut prêter au repentir et à l'amour conjugal des expressions plus affectueuses et plus attendrissantes.

L'opinion commune en Angleterre est que la réconciliation de Milton avec sa femme, qui étoit depuis quelque temps séparée de lui, lui a fourni la plupart des sentiments qu'il a développés dans cette touchante scène : cela n'est pas étonnant ; c'est dans ce qu'ils ont observé, sur-tout dans ce qu'ils ont senti, que les poëtes doivent puiser les moyens d'intéresser et de plaire.

Ève, réconciliée avec son époux, lui propose deux moyens également violents de sauver leur postérité et d'abréger leur propre malheur ; c'est la foiblesse de la femme qui les propose, la sagesse de l'homme les repousse, et on reconnoit encore ici combien Milton se plaisoit à donner la supériorité à ce sexe sur l'autre. Ce second discours d'Adam finit par des consolations longuement et froidement exprimées ; mais ce qui est véritablement beau, c'est le parti qu'ils prennent d'aller au lieu où leur sentence a été prononcée ; de tomber aux pieds de l'Éternel ; de lui offrir les larmes du repentir et la prière du malheur. J'ai conservé, dans la traduction des derniers vers, les répétitions que Milton a employées, et qui donnent à ce morceau plus d'abandon et plus de grace. C'est précisément parceque cette forme est inconnue dans notre langue, que je me suis prescrit de l'y transporter : comme je l'ai remarqué ailleurs, les bonnes traductions sont une importation de richesses étrangères d'une langue dans une autre.

LIVRE XI.

Presque tous les critiques ont regardé ces deux derniers chants comme inférieurs à ceux qui les précèdent ; cependant ils renferment de grandes beautés. Ce ne sont plus ces magnifiques descriptions qui ont fait parcourir au lecteur l'enfer, le vide, le chaos, le ciel, séjour de la félicité, théâtre du combat des anges, la terre encore vierge et pure, et profanée par le crime de nos premiers pères ; mais ici Milton nous offre encore un spectacle très intéressant, le premier exercice de la justice et de la miséricorde divine sur les premiers coupables. Ce tableau est à-la-fois touchant et sublime. Ce chant commence par une magnifique allégorie empruntée de l'Apocalypse ; c'est cette belle image de la prière montant vers le ciel, déposée sur l'autel propitiatoire, embaumée par les mains du Christ, à-la-fois pontife et intercesseur pour l'homme auprès de son père. Son discours répond parfaitement au caractère de clémence que Milton lui a donné.

Milton a peint avec un grand intérêt le réveil des deux époux coupables, après la nuit cruelle qui a suivi leur crime. Les idées de consolation et d'espérance dont Ève malheureuse entretient son époux font mieux ressortir, par le contraste, les malheurs prêts de fondre sur eux. Le poëte a choisi avec un art infini les symptômes qui les annoncent. Au moment même où Ève exprime ses espérances, elle voit un aigle fondre du haut des airs sur de foibles oiseaux, un lion poursuivre de jeunes faons ; signes effrayants de la dégradation de la nature. Adam l'en avertit par ces vers si pathétiques :

Chère Ève, tu le vois : du celeste courroux,
Quand l'Éternel se tait, tout parle autour de nous ;
Par des signes affreux le monde le proclame,
Et le cri de la mort retentit dans mon ame.

Bientôt le soleil se voile du côté de l'orient, tandis qu'à l'occident un groupe de nuages lumineux vient déposer majestueusement sur la montagne sainte Michel et la milice céleste, chargés d'exécuter les ordres de la justice divine. Ce contraste est du plus admirable effet. On ne peut trop admirer non plus la peinture que Milton a tracée du principal ministre de ses vengeances. Ce n'est plus la douceur et l'affabilité familière avec laquelle Raphaël avoit abordé et entretenu, sous leurs berceaux, les deux époux encore innocents ; Michel leur apparoît en habit guerrier, garde la dignité sévère de son rang et de ses emplois. La peinture de son costume militaire est de la plus belle poésie. J'ai redoublé d'efforts pour ne pas l'affoiblir, ces détails étant de ceux pour lesquels notre poésie a le moins de ressources.

C'est ici que se trouve un des plus admirables morceaux du poëme, je veux dire le discours que prononce chacun des deux époux, après avoir entendu l'arrêt de leur exil. Le caractère différent des deux sexes y est merveilleusement conservé. Ève, dans un discours d'une tendresse admirable, dit adieu à son jardin, à ses fleurs, objets de ses plus doux soins, et sur-tout au lit nuptial qu'elle aimoit à parer dans des temps plus heureux. Adam salue pour la dernière fois, non pas un lieu de délices, mais celui où les anges et Dieu même avoient daigné le visiter ; il voudroit pouvoir y revenir encore quel-

quefois pour y chercher la trace de ses pas, le souvenir de ses bienfaits; pour reconnoître, pour montrer à ses enfants les lieux où il l'a honoré de sa présence et de ses consolants entretiens. On ne trouvera dans aucun autre poëme une peinture plus nouvelle, plus touchante et plus vraie.

A l'exemple de Virgile et de quelques-uns de ses imitateurs, Milton suppose que Michel découvre au premier homme sa destinée future et celle de sa postérité. Je me permettrai une objection sur la manière dont cette vision est préparée. Michel, après avoir fait, pour éclaircir ses yeux, un collyre d'une plante nommée vulgairement la rue, ne manque pas d'ennoblir ce remède en y mêlant quelques gouttes de l'eau du fleuve de vie: l'efficacité du remède passe des yeux jusqu'à l'ame. Un moment de défaillance fait bientôt place à une vigueur nouvelle. C'est dans cet état que Milton place Adam sur le haut d'une montagne, d'où il doit voir tous les lieux et tous les temps. Il en donne une idée très poétique, en la comparant à ce mont,

.... Où l'artisan du crime
Porta le fils de Dieu, quand du haut de sa cime
Il montroit à ses pieds les royaumes divers,
Et promettoit le monde au Dieu de l'univers.

Peut-être pourroit-on chicaner Milton sur la justesse de cette fiction. Si c'est par la pensée qu'Adam doit embrasser ce grand spectacle, par une vision surnaturelle, pourquoi le placer sur cette élévation? Ce n'est pas d'une montagne qu'on découvre l'avenir. Si c'est à sa vue matérielle que doit se déployer ce grand tableau, quels yeux mortels peuvent embrasser le spectacle de tous les temps et de tous les lieux? Tous les collyres du monde ne peuvent suffire à un pareil effort. Virgile et Voltaire ont employé une fiction plus vraisemblable. C'étoit une opinion reçue chez les anciens, que les ames de ceux qui devoient un jour habiter la terre erroient ensemble dans les Champs-Élysées. Anchise les montre à Énée du haut de la colline où il le conduit, et la colline de Virgile l'emporte beaucoup en vraisemblance sur la montagne de Milton. La vision que saint Louis envoie à Henri IV, durant son sommeil, me paroît aussi d'un merveilleux mieux imaginé. Mais où Milton a une véritable supériorité, c'est dans la variété et dans l'intérêt des objets présentés aux yeux du premier homme; ses prédécesseurs ne montrent dans le tableau de l'avenir que l'histoire d'un seul peuple et d'un petit nombre de générations: ici c'est celle de tous les peuples et de tous les âges, de leurs vices et de leurs vertus, de leur naissance, de leurs progrès, de leur dégénération, des malheurs de la guerre, de la corruption de la paix, de la naissance des arts agréables et utiles, et enfin du plus sublime et du plus consolant des mystères, de la rédemption du genre humain.

Le premier spectacle qui vient frapper Adam est du plus grand intérêt; c'est celui de la première mort, et cette mort est celle d'un de ses fils immolé par son frère. Je suis surpris qu'Addison ait oublié une circonstance aussi intéressante.

La seconde peinture est celle d'un hospice de malades, où viennent se réunir toutes les infirmités humaines : cette idée est belle et poétique, mais foiblement exécutée; c'est une nomenclature assez aride des maux qui affligent l'humanité; j'ai tâché d'en renforcer les couleurs. Tous ceux qui connoissent le dédain de notre langue pour de pareilles descriptions sentiront combien il étoit difficile d'exprimer en vers, d'une manière supportable, la frénésie, les rhumes, l'asthme, la colique, les ulcères, la pierre, la goutte et les catarrhes, etc. C'est mal à propos que Milton a placé la peste sans la faire ressortir dans la foule des autres infirmités humaines; qu'il a séparé l'hydropisie de l'étisie, qui, rapprochées, forment un contraste naturel. Peut-être me permettra-t-on de croire que les idées de Milton ont gagné quelque chose dans les vers suivants :

La rage aux yeux hagards, le délire effréné,
Le vertige troublant l'esprit désordonné,
La colique tordant les entrailles souffrantes,
Les ulcères rongeurs, les pierres déchirantes,
Et la triste insomnie au teint pâle, à l'œil creux,
Et la mélancolie au regard langoureux;
La toux, l'asthme essoufflé, dont la fréquente haleine,
Par élans redoublés, entre et sort avec peine;
Et l'enflure hydropique, et l'étique maigreur,
Et des accès fiévreux la bouillante fureur;
L'évanouissement, la langueur défaillante,
Et la goutte épanchant son âcreté brûlante,
Et du catarrhe affreux les funestes dépôts,
Et la peste, qui seule égale tous ces maux.

Rien n'est plus pathétique que l'expression de la douleur d'Adam, à l'aspect des maux qui affligent l'humanité. La réponse de Michel est pleine de douceur et de la plus consolante morale.

Les scènes qui suivent sont de la plus admirable variété, et présentent les contrastes les plus heureux. A la peinture de ces fléaux désolants, il oppose celle de la beauté, de l'amour, des festins et des danses. Vient ensuite l'image des premières guerres, des batailles et des siéges; des délices de la paix, de la corruption et des divisions qu'elle enfante; des vengeances divines, du déluge; de l'arche, seule échappée au naufrage du monde; du retour de la sérénité, et de la nature renaissante : tous ces tableaux sont de la plus riche poésie. La situation d'Adam, à la vue du grand désastre de la nature, de sa postérité presque entièrement anéantie, est exprimée dans les termes les plus pathétiques, et l'exécution est digne de son sujet.

J'oubliois de remarquer que, mal à propos peut-être, Milton, en peignant les progrès de la civilisation, a, contre l'opinion commune, fait naître les arts agréables avant les arts utiles.

On ne peut donner trop d'éloges à l'idée de l'arc-en-ciel paroissant après le déluge, comme un signe de réconciliation entre la terre et le ciel : cette image est à-la-fois riante et sublime, et termine d'une manière agréable et consolante la peinture de tant de malheurs.

LIVRE XII.

Les admirateurs les plus passionnés de Milton conviennent que ce chant est inférieur à tous les autres, quoique le sujet paroisse d'un assez grand intérêt et d'une extrême fécondité. L'histoire du peuple de Dieu, si merveilleuse, si variée; la race de David, dont devoit sortir le Messie; le mystère sublime de la rédemption, devoient mieux inspirer notre poëte. Le début de ce chant, malgré l'adresse que Milton a employée, paroît peu naturel. La vision d'Adam cesse, et fait place au récit de l'ange, de manière que l'intérêt et le merveilleux vont en décroissant.

Il est incroyable que Milton ait omis dans ce récit plusieurs événements du plus grand intérêt, tels que le sacrifice d'Abraham, les malheurs si intéressants de Joseph, qui pouvoient contraster avec ses brillantes destinées, et enfin les différents miracles opérés dans le désert, les eaux jaillissant du rocher, la manne tombée des cieux : jamais on n'a stérilisé plus malheureusement un sujet plus fécond. Mais on ne peut nier que ces défauts ne soient rachetés par de grandes

beautés; de ce nombre sont la description de la confusion des langues, très poétiquement exprimée; la peinture énergique et rapide des sept fléaux qui affligent l'Égypte. On n'en sauroit dire autant du passage de la mer Rouge : ici le législateur hébreu est fort supérieur au poëte anglais; et la Vulgate même, tout inférieure qu'elle est au texte sacré, nous fait entendre la chute de l'armée égyptienne, de ses chevaux et de ses chars, dans ce peu de mots, *descenderunt quasi plumbum.*

J'ai redoublé d'efforts pour me rapprocher du beau passage que je viens de citer. La manière dont il a peint la publication de la loi sur le mont Sinaï ne paroît pas non plus proportionnée à la hauteur du sujet. La naissance, la passion, la résurrection du Sauveur, le grand mystère de la rédemption, sujet si fécond et si pathétique, m'ont aussi paru foiblement traités ; et, si souvent inférieur à mon original, j'ai dû m'efforcer d'obtenir ici sur lui quelque supériorité.

Mais on ne peut donner trop d'éloges à la manière dont il a peint le moment où les deux époux sortent du paradis terrestre; la douloureuse nécessité de renoncer à ce beau séjour; le spectacle terrible de la milice céleste et de l'épée flamboyante, leurs regards qui se tournent involontairement vers ces beaux lieux qu'ils ne reverront plus; ces deux infortunés s'avançant tristement appuyés l'un sur l'autre, et cherchant dans le désert une nouvelle patrie; tout cela est de la plus grande beauté.

Oserai-je me permettre ici d'indiquer le principal défaut de ces deux derniers chants ? On sait que le poëte épique, à mesure qu'il approche de la catastrophe, doit accélérer la marche des événements. Ces deux chants, purement épisodiques, semblent donc déplacés à la fin du poëme. Peut-être n'étoit-il pas difficile à Milton de tenir une marche plus régulière et plus heureuse. Après leur sentence prononcée par Michel dans le dixième livre, quatre cents vers auroient suffi pour leur montrer dans l'avenir les malheurs et les consolations réservés à leur postérité; le Christ naissant de la race de David, ses prodiges, sa mort et sa résurrection. Alors seroient arrivées naturellement les plaintes touchantes qu'Ève et Adam adressent, l'une à ses fleurs, au lit nuptial qu'elle se plaisoit à parer, l'autre aux lieux où si souvent il avoit joui de la présence de Dieu et de l'entretien des anges.

Ce morceau, l'un des plus touchants de l'ouvrage, auroit été infiniment mieux placé à la fin du poëme, et l'auroit terminé d'une manière plus pathétique. Malgré ces observations, je répète que ces deux chants renferment de grandes beautés, et que si l'on y remarque quelques foiblesses, ce sont celles d'un grand poëte; et l'on ne peut s'empêcher de se rappeler, à ce sujet, ce que Milton a dit lui-même de l'ange de lumière dégradé par sa chute :

D'ombres et de lumière incroyable mélange ;
Et si c'est un débris, c'est celui d'un archange.

FIN DES REMARQUES DU PARADIS PERDU.

POÉSIES FUGITIVES.

FRAGMENTS

D'UNE ODE ADRESSÉE A LE FRANC DE POMPIGNAN.

1758.

De Thémis autrefois soutenant la balance,
Des fragiles mortels tu pesois les destins;
Et le poids du crédit, celui de la puissance,
Ne l'ont point fait pencher dans tes fidèles mains.
Vile adulation, ta lâche perfidie
Trompe et séduit les grands avec dextérité;
Le Franc, ce fut toi seul de qui la voix hardie
Osa faire à ton roi parler la vérité [1].
Du maître des humains tu nous peins la puissance [2]:
Il parle, l'univers est sorti du chaos;
Les cieux ont sous ses mains courbé leur voûte immense;
La terre au loin s'étend, la mer roule ses eaux.
Il commande, et soudain de l'un à l'autre pôle,
Et la terre et les mers et les cieux confondus,
Par lui créés d'un mot, au son de sa parole,
Dans l'antique chaos tombent, et ne sont plus.
. . . .
Le luxe impérieux qui règne dans nos villes,
En dégradant la terre, amène un goût pervers:
Le riche l'abandonne à des ames serviles;
Le poëte orgueilleux lui refuse ses vers.
. . . .
Tel on voit le lierre, à l'ombre qui le cache,
Ramper dans les forêts, et languir sans appui;
S'il rencontre le chêne, à son tronc il s'attache,
Embrasse ses rameaux et s'élève avec lui [3].

ODE

A MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT

MOLÉ,

A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DE MONSIEUR DE CHAMPLATREUX.

1760.

Précipite, grand Dieu, dans la nuit éternelle
Du superbe oppresseur la race criminelle;
Ensevelis son nom dans l'oubli du tombeau;
Et que de ses palais l'édifice fragile,
Brisé comme l'argile,
De ses derniers enfants écrase le berceau.
Mais conserve, ô mon Dieu, sous ton aile puissante
Des humains bienfaisants la race florissante:
Qu'ils étendent au loin leurs rejetons nombreux;
Que des fruits immortels de leur tige féconde
Ils nourrissent le monde,
Et couvrent l'orphelin de leurs rameaux heureux.
Famille des Molé, triomphez d'âge en âge;
Bravez, bravez des ans l'injurieux outrage;
Que la gloire vous porte à l'immortalité.
Ombres des demi-dieux, puissent mes chants profanes,
Sans offenser vos mânes,
Se mêler aux accents de la postérité!
Des siècles et des temps je franchis la barrière;
De vos pas lumineux empreints dans la carrière,
Jusqu'à votre berceau la trace me conduit:
Tel un astre, élancé de la céleste voûte,
Vole et marque sa route
Par des sillons de feu, qui brillent dans la nuit.
Quel est ce magistrat [1] dont le mâle courage,
Tranquille, inébranlable au milieu de l'orage,
Affronte la fureur d'un peuple impétueux?
Je le vois, au milieu du trouble et des alarmes,
Des flambeaux et des armes,
Arrêter d'un regard ces flots tumultueux.
Ainsi de l'Éternel la sagesse profonde
Choisit dans ses trésors, pour les besoins du monde,
Ces héros destinés aux siècles malheureux;
Et, parmi les débris des trônes qui succombent,
Des empires qui tombent,
Commande à l'univers de s'appuyer sur eux.
O jours infortunés! temps affreux! temps barbares!
Les peuples s'égorgeoient pour des monstres avares,
La licence émoussoit le fer sacré des lois;
Et, d'un glaive perfide armant sa main sanglante,
La discorde insolente
Livroit à des tyrans la couronne des rois.
France, tu ne crains plus ces tempêtes cruelles;
Ils ne sont plus ces temps où tes enfants rebelles
De leurs coupables mains te déchiroient le flanc.
Le Français, plus heureux que ses tristes ancêtres,
S'immole pour ses maîtres,
Et contre ses rivaux va prodiguer son sang.
Mais, dans ces jours brillants, dans ces jours de ta gloire,
De tes anciens appuis tu chéris la mémoire;
Les Molé pour jamais sont gravés dans ton cœur;

[1] En sa qualité de président de la cour des aides de Montauban, Le Franc avoit défendu, avec autant de courage que d'éloquence, la cause et les intérêts du peuple auprès du roi.
[2] Allusion aux poésies sacrées.
[3] Le jeune Delille, qui s'occupoit déja de la traduction des *Géorgiques*, met ingénieusement ici son travail sous la protection d'un nom alors célèbre dans la littérature.

[1] Matthieu Molé, procureur-général en 1614; premier président le 19 novembre 1641; garde-des-sceaux le 3 avril 1651; mort le 3 janvier 1656.

Tu vois avec transport l'héritier magnanime
De leur vertu sublime
Dans le temple des lois veiller à ton bonheur.
Hélas! de ce grand nom c'est l'unique espérance!
Périra-t-il, grand Dieu! ce nom cher à la France?
Nous laisses-tu jouir de ses derniers bienfaits?
Et verrons-nous tarir dans son antique source
Ce fleuve dont la course
Répandoit parmi nous l'abondance et la paix?
Ces héros, descendus dans les royaumes sombres,
Se cachent de douleur dans la foule des ombres:
L'orphelin consterné gémit sur leur tombeau,
Et craint que de la mort l'haleine dévorante
De leur race expirante
N'éteigne pour jamais le glorieux flambeau.
O nuit, dissipe-toi; le jour est près d'éclore;
D'un demi-dieu naissant je vois briller l'aurore;
De l'éclat de son front le ciel s'est embelli;
Cet auguste palais arrosé de nos larmes
A repris tous ses charmes,
Et ses marbres fameux de joie ont tressailli.
Noble fils des héros, douce et frêle espérance,
Si le sort loin de nous eût placé ta naissance
Dans ces temps fabuleux, la honte des humains,
Des prêtres, entourés de victimes sanglantes,
Dans leurs veines fumantes
Auroient interrogé les décrets des destins.
De tes jours fortunés annonçant les miracles,
La Sibylle du Tibre eût rendu ses oracles;
La Perse eût assemblé tous ses mages fameux;
L'Élide eût fait parler de ses forêts antiques
Les chênes prophétiques;
Et pour toi Babylone eût consulté les cieux.
Moi, j'aurois de ton nom consulté le présage;
Du bonheur des Français ce nom seul est le gage;
L'héritier des Molé doit au monde un héros.
Déja je vois Thémis qui, pleurant d'alégresse,
Dans ses bras te caresse,
Te sourit tendrement, et te parle en ces mots:
« Rejeton précieux d'une tige adorée,
Le ciel enfin t'accorde à Thémis éplorée;
Ma bouche te promet le destin le plus beau:
Souviens-toi seulement qu'au jour de ta naissance
J'ai reçu ton enfance;
Que mon temple sacré t'a servi de berceau.
« Ah! sans doute le Dieu qui préside à la guerre,
Jaloux de mon bonheur et du bien de la terre,
Osera t'inviter à marcher sur ses pas:
Sans doute il t'offrira l'éclat de la victoire,
Les palmes de la gloire;
Mais qu'il n'espère point t'arracher de mes bras!
« Que ses barbares mains, en ravages fécondes,
Des fleuves de l'Europe ensanglantant les ondes,
Changent ces beaux climats en de vastes déserts;
Sous son sceptre d'airain que les arts se flétrissent,
Que les peuples gémissent:
Avec moi, cher enfant, rends heureux l'univers.
« Déja le crime tremble, et le foible pupille
Contre l'usurpateur te demande un asile;
Entends ces cris de joie élancés vers les cieux;
Et, de l'astre du jour si ta foible paupière
Peut souffrir la lumière,
Contemple ces palais où régnoient tes aïeux.
« C'est là qu'ils protégeoient la timide innocence;
Là l'auteur de tes jours enchaîne la licence;
Tu baiseras ces mains qui domptent l'oppresseur;
Dans ses embrassements tu puiseras la flamme
Qui brûle dans son ame;
Et son cœur tout entier passera dans ton cœur.
« Et toi, pour cet enfant épurant ta lumière,
Soleil, va préparer son illustre carrière;
Ouvre pour lui du Temps le palais immortel;
Choisis tes jours d'azur dans ces riches demeures;
Que la troupe des Heures
Se rassemble en riant sur ton char éternel.
« Que l'innocent plaisir sur leur front se déploie;
Que leurs yeux, embellis des rayons de la joie,
Écartent pour jamais le chagrin ténébreux;
Viens, descends, ô bonheur, sur leurs brillantes ailes;
Et que leurs mains fidèles
Forment des plus beaux ans l'enchaînement heureux. »

ODE
A LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable et légère,
Donnes des sceptres ou des fers;
Le peuple, ébloui des richesses,
Envie à ceux que tu caresses
Des biens trop souvent dangereux,
A tous ces grands, le cœur du sage
Envie un plus noble avantage:
Ils peuvent faire des heureux.
Bienfaisance, ô vertu sacrée!
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Astrée,
Éleva les premiers autels.
Dans ce soleil, dont l'influence
De nos fruits mûrit la semence,
C'est toi que l'homme révéroit:
Dans tous ces globes de lumière
Qui suivent pour nous leur carrière,
C'est toi seule qu'il adoroit.
De ce Dieu, dont la main puissante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable et touchante
M'annonce la divinité.
S'il ne se montroit à la terre
Qu'au bruit affreux de son tonnerre,
Armé de ses flèches de feu;
A ces traits je pourrois connoître
L'arbitre du monde et mon maître;
Je chercherois encore un Dieu.

La nature, prudente et sage,
Unit tous les hommes entre eux;
Ta main, confirmant son ouvrage,
Resserre ces utiles nœuds :
C'est toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs même de nos jours;
C'est toi dont la vertu féconde
Réunit l'un et l'autre monde
Par un commerce de secours.
Des fortunes, à ta présence,
Disparoît l'inégalité;
Par toi, les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté;
Sans toi, la puissance suprême,
Et la pourpre, et le diadème,
Brillent d'un éclat odieux;
Sans toi, sur ce globe où nous sommes,
Les rois sont les tyrans des hommes :
Ils sont par toi rivaux des dieux.
A ce monarque, ton image,
Qui nous dicte tes sages lois,
Sur nos respects et notre hommage
Tu donnes d'invincibles droits;
C'est toi, divine Bienfaisance,
Qui règles la juste puissance
Que le ciel remit dans ses mains :
Il sait qu'un pouvoir légitime
Est le privilége sublime
D'être bienfaiteur des humains.
Que pour des ames généreuses
Un droit si noble est précieux !
O vous ! familles malheureuses,
Que la honte cache à nos yeux;
Mortels, mes semblables, mes frères,
Dans quels asiles solitaires
Allez-vous cacher vos douleurs ?
Heureux qui finit vos alarmes !
La gloire d'essuyer vos larmes
Vaut tous les lauriers des vainqueurs.
Ah ! malgré vous, mon cœur avide
Va trouver votre affreux réduit :
J'y vole; la pitié me guide,
Son flambeau sacré me conduit;
Je perce ces tristes ténèbres,
Je découvre ces lieux funèbres...
O grands ! brillez dans vos palais,
Asservissez la terre entière :
Sur le pauvre, dans sa chaumière,
Je vais régner par mes bienfaits.
Viens, je t'offre un bras secourable;
Viens, malgré tes destins jaloux,
Revis, famille déplorable...
Quoi ! tu tombes à mes genoux !
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux !
Tu crois voir un dieu tutélaire !
Non; je suis homme : à leur misère
Je viens arracher mes égaux.
Ne crains pas que mon ame altière,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fière,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur sauvage
Qui veut forcer le libre hommage
Des cœurs que ses dons ont soumis;
Dont les bienfaits sont des entraves;
Qui veut acheter des esclaves,
Et non s'attacher des amis !
Vous, dont l'insolente richesse,
Humiliant les malheureux,
Offense, en l'aidant, leur détresse,
Sachez l'art d'être généreux :
L'homme s'élève quand il donne;
L'orgueil ménagé lui pardonne
Des avantages qu'il n'a pas;
Mais souvent, de la Bienfaisance
Méconnoissant la jouissance,
Les bienfaiteurs sont des ingrats.
Par une morgue extravagante,
Aux bienfaits n'ôtons point leur prix;
De la Bienfaisance arrogante
Les dons blessent les cœurs flétris :
Par les eaux du torrent sauvage
Qui porte en courant le ravage,
Le sillon n'est point fécondé;
Et par la pluie impétueuse,
De la semence infructueuse
Le germe périt inondé.
Mais lorsque la douce rosée
Abreuve et les fruits et les fleurs,
La campagne fertilisée
Reprend la vie et les couleurs :
Ainsi, dans l'ame libre et fière,
Jamais de la grandeur altière
Les bienfaits n'ont fructifié;
L'orgueil révolté les repousse :
Mais que la Bienfaisance est douce
Quand elle vient de l'amitié !
Oui, toujours de la Bienfaisance
Le prix dépend du bienfaiteur,
Et la juste Reconnoissance
Avant les dons juge le cœur.
Tout est sacré dans la misère;
Souvent son offrande légère
Des plus doux nœuds nous enchaîna :
L'orgueil lui-même lui pardonne,
Et la valeur de ce qu'on donne
Se mesure sur ce qu'on a.
J'admire cet arbre robuste,
Fertile en fruits délicieux;
Mais tout-à-coup d'un maigre arbuste
L'indigence attire mes yeux;
En vain, à travers son feuillage,
Une haie inculte et sauvage
N'offre qu'une aride moisson;
J'aime sa grace pastorale,

Et sa pauvreté libérale,
Et l'humble tribut d'un buisson.
Hélas! la superbe opulence
Est économe de bienfaits;
Et sans peine la Bienfaisance
Compte les heureux qu'elle a faits.
J'ai vu le temps où ma fortune,
Bravant la misère importune,
Pouvoit soulager le malheur;
Elle a fui : mais mon sort funeste
Trouve, dans le peu qui me reste,
De quoi soulager la douleur.
Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand superbe et dédaigneux;
Oui, le blasphème est dans sa bouche,
Lorsque l'orgueil est dans ses yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant sa clémence
Il aime à me faire trembler;
Et lorsqu'il soutient ma foiblesse,
Son orgueil veut que je connoisse
Que son bras pouvoit m'accabler.
Ainsi nous voyons sur nos têtes
Ces nuages noirs et brûlants
Qui portent les feux, les tempêtes
Et les orages dans leurs flancs :
Tandis que sur nos champs arides
Ils versent ces torrents rapides
Qui vont au loin les arroser;
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertilisant la terre,
Ils menacent de l'embraser.

ÉPITRE

Sur les ressources qu'offre la culture des arts et des lettres, prononcée au collége de Beauvais, à l'ouverture d'une thèse.

1761.

Enfin donc, renonçant à l'ombre de l'école,
Aux vains amusements de l'enfance frivole,
Dans un monde, charmant pour qui ne le voit pas,
Tu vas, mon cher ami, faire le premier pas.
Sans doute je pourrois, pédagogue sévère,
Te fatiguer ici d'une morale austère,
Te donner longuement ces sublimes avis
Si souvent répétés, si rarement suivis :
Mais le droit de prêcher n'est pas fait pour mon âge,
Les ans n'ont point encor sillonné mon visage,
Appesanti ma tête et blanchi mes cheveux :
On ne sauroit trop tard devenir ennuyeux.
D'ailleurs que produiroit ce langage sévère?
L'art de persuader n'est que celui de plaire.
Je veux te présenter des objets plus riants :
Les arts ont, par leurs soins, formé tes premiers ans;
Même au sein de ce monde, où la mollesse habite,
A cultiver leurs fruits permets que je t'invite.
Pourrois-tu renoncer à leurs aimables jeux?
Ils sont de tous les temps, ils sont de tous les lieux.
Dans l'âge turbulent des passions humaines,
Lorsqu'un fleuve de feu bouillonne dans nos veines,
Ils servent d'aliment à nos brûlants desirs,
Et forment la raison dans l'âge des plaisirs.
Donne-leur tes beaux jours; c'est le temps du génie.
L'oreille s'ouvre alors à la tendre harmonie;
L'esprit est plus ardent, les sens plus vigoureux :
C'est alors que Corneille exhaloit tous ses feux;
Et l'illustre Milton orna, dans sa jeunesse,
Le *Paradis* charmant qu'a flétri sa vieillesse.
Lorsque l'âge viril vient mûrir la raison,
Les arts, ces arts divins, sont encor de saison :
Un père quelquefois, pour goûter leurs caresses,
Peut oublier d'un fils les naïves tendresses.
Ils dérident le front du grave magistrat,
Dérobent des instants au ministre d'état,
Délassent le guerrier fatigué de carnage,
Et même osent sourire au financier sauvage.
Enfin, quand la vieillesse arrive à pas glacés,
Des bals, des soupers fins quand les jours sont passés,
Eux seuls de notre hiver dissipent la tristesse;
Le vieillard voit par eux revivre sa jeunesse,
Par eux les ris légers brillent sur son menton,
Et voltigent encore autour de son bâton.
Qu'un grave Genevois tristement examine
Si les arts, des états ont hâté la ruine;
Dans ces grands intérêts je ne m'égare pas :
Oublions un moment la grandeur des états.
Ces plaisirs dangereux, je sens qu'ils me consolent;
Lui-même, pour charmer les maux qui le désolent,
Versant sur le papier les chagrins de son cœur,
En discours éloquents épanche sa douleur.
Sur les cœurs malheureux que ce charme a d'empire!
Tendre époux d'Eurydice, aux doux sons de ta lyre,
Les fleuves suspendoient la course de leurs eaux;
Les chênes en cadence agitoient leurs rameaux;
Tu dissipois l'horreur des déserts solitaires,
Les tigres s'endormoient dans leurs sombres repaires;
Et moi, pour assoupir les maux que je ressens,
D'Homère, de Lulli j'écoute les accents;
Leur voix mélodieuse adoucit mes alarmes :
Que dis-je? à mes pleurs même elle prête des charmes.
Mais sur moi si le sort a versé ses faveurs,
Par les arts éclairé, j'en sens mieux les douceurs.
Les arts donnent le goût, la grace, la finesse.
Que m'importe, sans eux, une vile richesse?
Sans l'art d'en bien jouir, que m'importe un trésor?
L'usage fait le prix des grandeurs et de l'or.
Vois ce riche ignorant : s'il aime la dépense,
Le mauvais goût préside à sa magnificence;
Le mauvais goût se peint sur ses riches tapis,
Charge d'or et d'argent ses maussades habits,
Suspend le lourd plafond de son palais gothique,
Dicte les gros propos de sa gaîté rustique;
A table, avec son vin, fait avaler l'ennui,
Et dans son char doré se promène avec lui.

A ce Crésus stupide, à sa triste opulence,
Viens, compare Lalive et sa noble élégance.
Des artistes savants il sait choisir la main :
L'un, de ce cabinet lui traça le dessin,
De ce salon riant ordonna la structure;
L'autre, sur ce plafond peint la belle nature;
Ceux-ci, de ces jardins ont fait jaillir des eaux,
Ont animé ce marbre, arrondi ces berceaux,
De ces tapis de fleurs varié les nuances,
Dessiné le contour de ces forêts immenses :
Pour lui tout s'embellit; il réunit par-tout
Le brillant au solide, et la richesse au goût.
Jamais pour des bouffons il ne quitta Racine,
Ni les traits de Lebrun pour des magots de Chine.
« Eh quoi! me diras-tu, n'a-t-il que ces plaisirs?
Quelle foule d'objets vient remplir ses desirs!
Voir aborder chez soi le marquis, la comtesse;
Dans un hardi brelan défier la duchesse;
Se montrer au spectacle, ou, traîné dans un char,
De longs flots de poussière inonder le rempart;
Du champagne à souper faire blanchir la mousse :
Quels plaisirs! » Je le veux, mais leur pointe s'émousse;
Ils traînent après eux le dégoût et l'ennui.
L'esprit a des plaisirs immortels comme lui;
L'esprit aime à sentir, à sonder, à connoître;
De sublimes objets il aime à se repaître;
Il oubliera pour eux, et l'aiguillon des sens,
Et le cri du besoin, et la course du temps.
La Caille, de la nuit perçant le sombre voile,
Pâlit, les yeux fixés sur le front d'une étoile.
J'entends encor Rousseau, dans ses sombres humeurs,
Crier que *les beaux-arts ont corrompu les mœurs.*
La nature aux beaux-arts a servi de modèle;
Bien loin de l'étouffer, ils nous rapprochent d'elle,
Nous inspirent le goût des plaisirs innocents.
Transportons avec eux le sage dans les champs.
Il s'arrête enchanté, soit qu'une belle aurore
Donne la vie aux fleurs qui s'empressent d'éclore;
Soit que l'astre du monde, en achevant son tour,
Jette languissamment le reste d'un beau jour.
Souvent, dans un vallon, il médite en silence;
Il promène ses yeux sur cette scène immense;
Il cherche quelle main fait rouler les saisons,
Verdit l'herbe des prés, et jaunit les moissons;
Comment un foible grain, renfermé dans la terre,
S'élève en chêne altier et voisin du tonnerre;
Il voit les sucs, filtrés par de secrets conduits,
Nourrir le tronc, la branche, et la feuille et les fruits;
Les rochers se former dans le sein des campagnes;
L'eau du ciel, en ruisseaux, s'échapper des montagnes.
Il compte ces grands corps qui roulent dans les cieux,
Ou sur l'humble ciron il abaisse les yeux.
Quelquefois il parcourt cette riche nature,
Qu'imite des beaux-arts la magique imposture.
« Lulli, dit-il, peint bien le doux bruit de ces eaux.
Que Tibulle eût goûté l'ombre de ces berceaux!
Oh! si Greuze voyoit cette noce rustique,
Ces enfants demi-nus, cette chaumière antique!
Admirable Rameau! l'on entend dans tes sons
Le cours de ces torrents, grondant dans les vallons;
Boucher dessineroit ce riant paysage,
Et Rembrandt eût tracé cette forêt sauvage. »
D'autres fois, occupé de plaisirs plus touchants,
Il instruit ces mortels qui cultivent les champs;
Il invente pour eux des instruments utiles :
Leurs guérets, à sa voix, deviennent plus fertiles;
Le laboureur surpris admire sa moisson,
Et pour son bienfaiteur entonne sa chanson.
Mon Crésus cependant, enfumé de champagne,
Végète dans sa terre, et maudit la campagne.
C'est ainsi que les arts, en tous lieux, en tout temps,
De cette courte vie amusent les instants,
Nous sauvent du danger des foiblesses humaines,
Augmentent nos plaisirs et soulagent nos peines.
Beaux-arts! oui, je vous dois mes moments les plus doux;
Je m'endors dans vos bras, je m'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de moi tandis que tout sommeille,
Aux clartés d'un flambeau je prolonge ma veille;
Seul je rêve avec vous, loin du trouble et du bruit;
Par vous, en jour heureux je sais changer la nuit.
Eh! comment résister au charme qui m'inspire?
Tout parle ici de vous[1]; ces lieux sont votre empire.
Ici, vous conduisiez la plume de Rollin;
Vous accordiez ici la lyre de Coffin;
J'y vois leur successeur, qui, rival de leur gloire,
En suivant leur exemple, honore leur mémoire;
Qui, pour les vrais talents d'un noble amour épris,
Sait juger leurs travaux, sait distinguer leur prix.
J'y vois ce maître aimable[2], et qui, d'un vol agile,
Court d'Horace à Newton, d'Aristote à Virgile.
Et toi[3], que doit bientôt couronner Apollon,
Toi, mon fidèle ami, permets-moi ce beau nom;
La victoire a trois fois signalé ta jeunesse;
Trois fois sur tes lauriers j'ai pleuré de tendresse.
Cet amour t'est bien dû : ta généreuse main
M'aplanit des beaux-arts le pénible chemin.
Poursuis; vole à la gloire, et foule aux pieds l'envie :
Mes jours s'embelliront de l'éclat de ta vie.

ÉPITRE A M. LAURENT,

A l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide.

1761.

Archimède nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la nature, imites ses ressorts;

[1] Ces vers sont un foible témoignage de la reconnoissance que je dois à la maison où j'ai le bonheur de vivre (le collége de Beauvais, à Paris). L'éloge d'un collége n'est peut-être pas bien intéressant pour ce qu'on appelle *le beau monde;* mais il peut l'être, je crois, pour ceux qui estiment ce qui est estimable.

[2] M. Turquet, célèbre professeur de philosophie.

[3] M. Thomas, qui vient de remporter, pour la troisième fois, le prix d'éloquence de l'Académie française.

Qui sers l'humanité, ton maître et ta patrie;
Ma muse doit des vers à ta noble industrie.
Assez d'autres sans moi souilleront leur encens :
Qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talents.
Les talents, de nos biens sont la source féconde;
Ils forment les trésors et les plaisirs du monde.
Sur cette terre aride, asile des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage
N'aime que le brillant, dont nos mœurs sont l'image?
J'aime voir de Pigal l'industrieuse main
Donner des sens au marbre, et la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
Voltaire, tour-à-tour sublime et gracieux,
Peut chanter les héros, les belles et les dieux.
Je souris à Lani, qui, bergère ou déesse,
Fait briller dans ses pas la grace ou la noblesse.
Et toi, divin Rameau! par tes magiques airs,
Peins les plaisirs des cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais serai-je insensible à ces talents utiles
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles;
Qui, pour nous, en tous lieux, multipliant leurs soins,
Consacrent leur génie à servir nos besoins?
Non; ces arts bienfaiteurs sont respectés des sages;
Et moins ils sont brillants, plus on leur doit d'hommages.
Sans doute ils te sont dus, mortel industrieux!
Oui, tu gagnes mon cœur, en étonnant mes yeux.
Cet art, qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vitesse,
Asservit à ses lois et l'espace et le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde et les vents;
Cet art a signalé l'aurore de ta vie :
Ton ame l'embrassa par l'instinct du génie.
Déja tes foibles mains, que lassoit le repos,
Préludoient, en jouant, à tes hardis travaux.
Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes,
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes
Tel Buffon, dans le sein d'un germe à peine éclos,
Déja distingue un tronc, des fruits et des rameaux.
Quels prodiges depuis ont rempli ta carrière!
Je te suis dans les champs de la Flandre guerrière :
Tristes champs, où Cérès voit naître ses moissons
Du sang dont le dieu Mars engraissa les sillons!
Là ton art, sur l'Escaut, pour défendre nos villes,
Posoit des murs de fer et des remparts mobiles;
Lançoit sur l'ennemi des torrents déchaînés [1],
Ou portoit nos soldats sur les flots étonnés [2].
Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles [3] :
La puissance d'un art s'accroît par les obstacles.
C'est par eux qu'un dieu sage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, et nous vend ses trésors.
C'est ainsi que ses mains, avares et fécondes,
Ont caché sous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir et vivre les états,
Et le bronze et l'airain tonnant dans les combats;

[1] Écluses. — [2] Ponts portatifs. — [3] Dessèchement des mines.

L'acier qui fait tomber les sapins et les chênes;
Le fer qui de Cérès fertilise les plaines,
Et le métal enfin qui, docile à nos lois,
S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits.
L'Armorique long-temps, de ce métal utile,
Dans de vastes marais cacha l'amas stérile.
Tu parois : l'onde fuit, la terre ouvre son sein,
Et ne rend ses tributs qu'à ta puissante main.
Heureux qui sait briller par d'utiles prodiges!
D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges,
Osent prostituer à de pénibles jeux
Un art qu'à nos besoins ont destiné les dieux.
Pour leurs concitoyens que produit leur adresse?
Ils nourrissent le luxe, ils flattent la mollesse.
Oui, dans eux le génie est un enfant badin;
Mais dans toi, c'est un dieu propice au genre humain.
Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes;
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel! heureux dans ton malheur,
Par ses rares talents, plus encor par son cœur!
Je crois voir le moment où, des traits de la foudre,
Tes bras au champ de Mars furent réduits en poudre;
Je crois te voir encor, meurtri, défiguré,
Traînant le reste affreux de ton corps déchiré,
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie :
La pitié qui lui parle enflamme son génie.
O prodige! ton bras reparoît sous sa main :
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.
De ses muscles nouveaux essayant la souplesse,
Il s'étend et se plie, il s'élève et s'abaisse.
Tes doigts tracent déja le nom que tu chéris :
La nature est vaincue, et l'art même est surpris.
Que ne peut point de l'art l'activité féconde!
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le roi :
Mortel! sans le travail, rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance
Qu'à titre de conquête et non pas de naissance;
Et tu n'es distingué parmi les animaux
Que par ton noble orgueil, ton génie et tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante :
Près de ce mont vivant, que sont tes foibles bras?
Mais sa force n'est rien; il ne la connoît pas.
Tu peux bien plus que lui : tu connois ta foiblesse,
Tu sens ton indigence, et voilà ta richesse.
Déja l'art t'a soumis l'air, la terre et les mers :
Déja je vois éclore un nouvel univers;
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus fertiles,
Ton corps devient moins foible, et tes sens plus agiles;
Le verre aide ta vue; il découvre à tes yeux [1]
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les cieux :
A l'aide du levier, du poids et de la roue,
Des plus pesants fardeaux ton adresse se joue;
Les forêts, à ta voix, descendent sur les eaux;
Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux [2];
Le ciel règle leur cours écrit sur ses étoiles;

[1] Microscope, télescope. — [2] Les ports.

Le fougueux aquilon est captif dans leurs voiles.
C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
Tu joins deux continents, l'un par l'autre agrandis.
Là, pour unir deux mers, tu perças des montagnes [1],
Creusas des souterrains, inondas des campagnes.
Plus loin, de l'Océan tu reculas les eaux [2];
Un empire s'élève où mugissoient les flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles;
Sur l'abyme des mers tu suspendis des villes [3].
Les monuments du Nil, vainqueurs du temps jaloux [4],
Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.
Oui, telle est ta foiblesse, et ton pouvoir suprême,
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.
Autour de nous, enfin, promenons nos regards;
Là, je vois de plus près, et j'admire les arts :
Le cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent;
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.
Sur les fleuves profonds me formant une route,
Des rochers sous mes pas se sont courbés en voûte.
Par les eaux [5] ou les vents [6], au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains.
Ici l'or en habit se file avec la soie [7];
En des tableaux tissus la laine se déploie [8].
Là, le sable, dissous par les feux dévorants [9],
Pour les palais des rois brille en murs transparents.
Sur un papier muet la parole est tracée [10];
Par un mobile airain on grave la pensée [11] :
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.
Le temps a pris un corps, et marche sous mes yeux [12].
O prodige de l'art! sous une main hardie,
Le cuivre, des ciseaux reçoit l'ame et la vie [13];
L'automate, animant l'ivoire harmonieux [14],
Forme, sous des doigts morts, des sons mélodieux.
Vois ces doubles canaux où les eaux rassemblées,
Pour jaillir en torrents, à grand bruit sont foulées.
Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans des palais brûlants,
Mille fleuves soudain s'élèvent jusqu'au faîte [15];
L'onde combat la flamme, et sa fureur s'arrête.
Avec plus d'art encor, ces utiles canaux
Dans d'arides déserts ont transporté les eaux.
Privé de ce secours, le superbe Versailles
Étaloit vainement l'orgueil de ses murailles :
Mais que ne peut un roi? Près du riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli,
S'élève une machine, où cent tubes ensemble
Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble.
Élevés lentement sur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans les vallons,
Raniment la verdure, ou baignent les Naïades,

[1] Canal de Languedoc. — [2] Les Hollandais. — [3] Venise. — [4] Pyramides d'Égypte. — [5] Moulin à eau. — [6] Moulin à vent. — [7] Travail de l'or-trait. — [8] Tapisseries des Gobelins. — [9] Glaces. — [10] Écriture. — [11] Imprimerie. — [12] Horlogerie. — [13] La gravure. — [14] Les figures de Vaucanson. — [15] Les pompes pour les incendies.

Jaillissent dans les airs, ou tombent en cascades.
Puisse un jour cet ouvrage, avec l'utilité,
Unir, dans sa grandeur, plus de simplicité!
Puisse une main, avare avec magnificence,
Réparer ou créer cette machine immense;
Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,
Rendre leur jeu plus sûr et moins impétueux;
Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,
Et m'étonner encor, sans fatiguer ma vue [1]!
Mortels, de la nature industrieux rivaux,
Dans leur majesté simple imitez ses travaux.
Avec le grand Newton, admirant sa puissance,
Par un rapide essor jusqu'aux cieux je m'élance.
Là, mon œil voit nager dans l'océan des airs
Tous ces corps, dont l'amas compose l'univers.
Autour du Dieu des ans, tranquille dans sa sphère,
Les astres vagabonds poursuivent leur carrière.
Notre globe, qu'entraîne une commune loi,
S'incline sur son axe, et roule autour de soi;
La mer, aux temps marqués, et s'élève et s'abaisse;
La lune croît, décroît, fuit et revient sans cesse :
Autour de leurs soleils, que de mondes flottants!
Un seul ressort produit tous ces grands mouvements.
De la simplicité quel sublime modèle!
Sans elle rien n'est beau; tout s'embellit par elle.
Laurent, oui, tu connus cette admirable loi :
Tes ouvrages sont grands et simples comme toi.
Achève; et, déployant ta force tout entière,
De l'art qui l'illustra recule la barrière :
Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts;
La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords,
Où de tous les plaisirs le Français idolâtre,
Aux talents qu'il honore ouvre un vaste théâtre,
D'un bout du monde à l'autre assemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'est là qu'en t'admirant il va te reconnoître.
Paris s'est applaudi lorsqu'il t'a vu paroître;
Et ses murs, si féconds en pompeux monuments,
Attendent de tes mains de nouveaux ornements.
Là, tandis que, vengeant l'honneur de la patrie,
Le Louvre reprendra sa majesté flétrie;
Tandis que d'un monarque adoré des Français
Le bronze avec orgueil reproduira les traits;
La Seine, s'élevant de ses grottes profondes,
A ta loi souveraine asservira ses ondes;
Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.
Artiste ingénieux et citoyen fidèle,
Dès long-temps ta patrie a reconnu ton zèle :
En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival et sur-tout l'ennemi des Français;
En vain ce roi, fameux par les arts et la guerre [2],
Qui tour-à-tour instruit et ravage la terre,
Espéroient, à prix d'or, acheter ton secours :
Tu dois à ton pays ton génie et tes jours.
Malheur au citoyen, ingrat à sa patrie,

[1] Le vœu du poète est complètement réalisé aujourd'hui.
[2] Frédéric-le-Grand.

Qui vend à l'étranger son avare industrie!
Et vous, qui des talents voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, et connoissez leur prix.
Eugène, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état, qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces, de l'or?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai trésor.
Osez les conquérir par d'utiles largesses.
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses;
Ils laissent à Plutus le faste et les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille? un asile et des fleurs.
Ah! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur: aux talents lui seul donne la vie.
Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi,
Du malheur de régner se consoloit en roi;
Louis, de ses regards récompensoit leurs veilles:
Un coup d'œil de Louis enfantoit les Corneilles.
  Citoyen généreux, ainsi ton souverain,
T'égalant aux héros, ennoblit ton destin [1].
Trop souvent le hasard dispense ce beau titre:
Hélas! si la vertu des rangs étoit l'arbitre,
Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
Du dernier des humains deviendroit le premier.
Tes talents, du hasard ont réparé l'outrage;
Ton nom n'est dû qu'à toi; ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins:
Ces monuments fameux qu'ont élevés tes mains,
Ces chefs-d'œuvre brillants, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie;
Voilà de ta grandeur les titres glorieux:
Là, ta noblesse éclate et frappe tous les yeux.
Que font de plus ces grands, dont la fière indolence
Dévore lâchement une oisive opulence?
Que laissent en mourant, à leur postérité,
Ces mortels corrompus par la prospérité?
Des exemples honteux, de coupables richesses,
Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
Tes enfants, plus heureux, hériteront de toi
L'exemple des talents, le zèle pour leur roi.

ÉPITRE

SUR L'UTILITÉ DE LA RETRAITE

POUR LES GENS DE LETTRES.

1761.

  Toi qui, malgré nos mœurs, nos écrits et ton âge,
A ton cinquième lustre es déja vieux et sage,
Tendre et fidèle ami, quel attrait dangereux
T'arrache à la retraite où tu vivois heureux?
Tu vas donc, égaré sur l'océan du monde,
Affronter cette mer en naufrages féconde!
Ah! souffre que, plaignant l'erreur où je te vois,
La sincère amitié te parle par ma voix.

[1] M. Laurent avoit été fait chevalier de Saint-Michel.

  « Ce monde si vanté, que ton cœur idolâtre,
Est, dis-tu, des talents l'école et le théâtre:
Là, je médite l'homme, et lis au fond des cœurs;
Là, je viens, pour les peindre, étudier les mœurs. »
  Sans doute, si tu veux, élève de Thalie,
Crayonner le tableau de l'humaine folie,
Permets-toi dans ce monde un séjour passager;
Observe nos erreurs, mais sans les partager.
Au ton fade ou méchant, qu'on nomme l'art de plaire,
Y viendrois-tu plier ton mâle caractère?
Voudrois-tu t'y glacer dans de froids entretiens,
Orner la médisance, et discuter des riens;
Applaudir un roman, décrier une femme,
Abjurer le bon sens pour la folle épigramme?
Dans nos cercles oisifs, dans ce vain tourbillon,
Transporte Malebranche, ou Pascal, ou Newton:
Vois leur étonnement, vois leur sombre silence;
Ils regrettent l'asile où l'ame vit et pense.
  Viendras-tu te soumettre aux petits tribunaux
Où, la navette en main, président nos Saphos;
Où ce sexe, autrefois content de nous séduire,
Jusque sur les talents exerce son empire;
Efféminé à-la-fois les esprits et les mœurs,
Étouffe la nature en la chargeant de fleurs;
Et, bornant des beaux-arts la carrière infinie,
Veut réduire à ses jeux les élans du génie?
Mets à leurs pieds ton cœur, et non pas tes écrits:
L'aigle altier n'est point fait pour le char de Cypris.
  Je sais que du bon ton le vernis et la grace
Prête, même à des sots, une aimable surface;
Donne aux propos légers ce feu vif et brillant
Qui luit sans échauffer, et meurt en petillant:
Mais ces foudres brûlants d'une mâle éloquence,
Ce sentiment profond que nourrit le silence,
Ce vrai simple et touchant, ces sublimes pinceaux
Dont le chantre d'Abel anime ses tableaux,
Veux-tu les demander à ces esprits futiles?
Sibaris étoit-il le berceau des Achilles?
  Dans ce monde imposteur, tout est couvert de fard;
Tout, jusqu'aux passions, est esclave de l'art:
Ces transports effrénés, dont le rapide orage
Bouleverse le cœur, se peint sur le visage,
Sous les dehors trompeurs de la sérénité
Y cachent leur tumulte et leur férocité;
La haine s'y déguise en amitié traîtresse,
La vengeance y sourit, et la rage y caresse;
L'ardente ambition, l'orgueil présomptueux,
Y rampent humblement en replis tortueux;
L'amour même, ce dieu si terrible et si tendre,
L'impérieux amour s'y fait à peine entendre:
Tu ne l'y verras pas, plein de joie ou d'horreur,
Palpiter de plaisir, ou frémir de fureur;
Il gémit de sang-froid, avec art il soupire...
Va, fuis; cherche des cœurs que la nature inspire!
  Un autre écueil t'attend: ce tyran des esprits,
La mode, ose régler nos mœurs et nos écrits.
Veux-tu subir le sort du bel-esprit vulgaire,
Qui dégrade son siècle, en vivant pour lui plaire;
Qui, consacrant sa plume à la frivolité,

Pour briller un instant, perd l'immortalité ?
Oui, du siècle où tu vis respecte les suffrages:
Mais, placé dans ce point, embrasse tous les âges;
Rassemble autour de toi les Grecs et les Romains;
Sois l'émule et l'ami des plus grands des humains;
Allume ton génie aux rayons de leur flamme;
Qu'ils revivent pour nous, reproduits dans ton ame;
Et, citoyen savant de cent climats divers,
Du fond de ta retraite habite l'univers.
Mais j'entends à la cour une voix qui t'appelle:
Ami, quitteras-tu ton asile pour elle ?
Va, ne sers point les grands; tu leur feras la loi:
Ne descends pas pour eux; qu'ils s'élèvent à toi.
De l'adulation la basse ignominie,
En avilissant l'ame, énerve le génie.
De nos brillants jardins les stériles ormeaux
Courbent servilement leurs timides rameaux:
Vois ce chêne; nourri dans la forêt sauvage,
Il porte jusqu'aux cieux son superbe feuillage.
Ainsi, loin de la cour, ce Corneille fameux,
Honoré de nos jours dans ses derniers neveux,
Relevoit le théâtre où son ame respire,
Et, sans flatter les rois, illustroit leur empire.
Tels Homère et Milton fouloient aux pieds le sort,
Obscurs pendant leur vie, et dieux après leur mort.
Suis leur exemple, ami; fuis loin de ces esclaves
Qui vont, aux pieds des grands, mendier des entraves.
Plus malheureux encor ces lâches beaux-esprits,
Parasites rampants, qui vivent de mépris;
Qui, dépensant leur ame en de froides saillies,
Transforment en bouffons les Muses avilies,
Portent des fers dorés à la cour des Crésus,
Et mettent leur génie aux gages d'un Crassus!
L'homme peut, j'en conviens, sans trahir sa noblesse,
Sur l'homme, son semblable, appuyer sa foiblesse:
Tout mortel isolé n'existe qu'à demi.
Mais cent rois à tes yeux valent-ils un ami ?
Oui, pour te consoler dans le sein de l'étude,
Que la tendre amitié charme ta solitude.
Amitié! doux penchant des humains vertueux,
Le plus beau des besoins, et le plus saint des nœuds;
Le ciel te fit pour l'homme, et sur-tout pour le sage.
Trop souvent l'infortune est son triste partage:
Ta bienfaisante main vient essuyer ses pleurs.
Trop heureux deux mortels dont tu charmes les cœurs!
Leurs plaisirs sont plus vifs, et leurs maux s'affoiblissent:
En se réunissant leurs ames s'agrandissent.
Mais ce n'est plus le temps: la haine et la fureur
Ont changé le Parnasse en théâtre d'horreur.
Les arts, présents du ciel accordés à la terre,
Ces enfants de la paix, se déclarent la guerre;
Et tandis que Bellone ébranle les états,
Leur empire est en proie à de honteux combats.
Sur les flots agités par les vents et l'orage,
L'astre brillant du jour ne peint point son image.
Viens; sors de ce chaos d'où fuit la vérité,
Où meurent les talents, l'honneur, l'humanité;
Où rampe avec orgueil l'intrigante bassesse:
Est-ce là qu'on entend la voix de la sagesse ?
Dans la retraite, ami, la sagesse t'attend;
C'est là que le génie et s'élève et s'étend;
Là, règne avec la paix l'indépendance altière;
Là, notre ame à nous seuls appartient tout entière.
Cette ame, ce rayon de la divinité,
Dans le calme des sens médite en liberté,
Sonde ses profondeurs, cherche au fond d'elle-même
Les trésors qu'en son sein cacha l'Être suprême;
S'échauffe par degrés, prépare ce moment
Où, saisi tout-à-coup d'un saint frémissement,
Sur des ailes de feu, l'esprit vole et s'élance,
Et des lieux et des temps franchit l'espace immense;
Ramène tour-à-tour son vol audacieux,
Et des cieux à la terre, et de la terre aux cieux;
Parcourt les champs de l'air et les plaines de l'onde,
Et remporte avec lui les richesses du monde.
Vous ne connoissez point ces transports ravissants,
Vous, héros du beau monde, esclaves de vos sens:
Votre esprit égaré, sans lumière et sans force,
N'aperçoit que l'objet, et n'en voit que l'écorce.
L'astre majestueux dont le flambeau nous luit
N'est pour vous que le jour qui succède à la nuit:
Mais du sage attentif frappe-t-il la paupière ?
A de hardis calculs il soumet sa lumière:
Déja, le prisme en main, il divise ses traits;
De sa chaleur féconde il cherche les effets;
Il voit jaillir les feux de leur brûlante source;
Il mesure cet astre, il lui marque sa course;
Et, cherchant dans les cieux son auteur immortel,
S'élève jusqu'au trône où siége l'Éternel.
O retraite sacrée! ô délices du sage!
Ainsi, fier de penser, loin du monde volage,
Il voit des préjugés le rapide torrent
Entraîner loin de lui le vulgaire ignorant;
Et, suivant des humains la course vagabonde,
Jouit, en le fuyant, du spectacle du monde.
Hélas! si des humains les instants sont si courts,
Faut-il dans de vains jeux perdre nos plus beaux jours ?
Faut-il que la langueur de notre ame assoupie,
Même avant notre mort, nous prive de la vie ?
Dans l'avenir plutôt dressons-nous des autels.
Ami, ce temps qui fuit peut nous rendre immortels.

ÉPITRE

SUR LES VOYAGES*.

Enfin, graces aux mains dont la sage culture,
Dans toi, sans l'altérer, embellit la nature,
Nous voyons ton génie éclos avant le temps,
Et les dons de l'automne enrichir ton printemps!
Ton goût s'est épuré, l'étude de l'histoire
A mûri ta raison, en ornant ta mémoire.
L'art des vers t'a prêté ses brillantes couleurs;

* Cette épitre a remporté le prix à l'Académie de Marseille, en 1765.

La morale, ses fruits; l'éloquence, ses fleurs.
A l'heureuse union de ces grands avantages,
Que manque-t-il encor?... Le secours des voyages.
« Qui? moi! que je m'arrache à mes amusements,
Pour des peuples grossiers, ou de vieux monuments!
Que j'aille déterrer d'augustes antiquailles,
User mes yeux savants sur d'obscures médailles;
Consulter des débris, admirer des lambeaux,
Et fuir loin des vivants, pour chercher des tombeaux!»
Ainsi s'exprimeroit quelque marquis folâtre,
De ses fades plaisirs amateur idolâtre,
Captif dans un salon de vingt glaces orné,
Et dont l'esprit encore est cent fois plus borné.
Loin de ce cercle étroit la nature t'appelle.
Va goûter des plaisirs aussi variés qu'elle:
Pour toi sa main féconde, en mille êtres divers,
Nuança le tableau de ce vaste univers.
Aux rives de Marseille, où le commerce assemble
Vingt peuples étonnés de se trouver ensemble,
L'humble sujet des rois, le fier républicain,
Et le froid Moscovite, et le noir Africain,
Et le Batave actif sorti du sein de l'onde;
Tu vois avec plaisir cet abrégé du monde.
Quels seront tes transports, quand des mœurs et des arts
Le spectacle agrandi va frapper tes regards;
Lorsqu'à tes yeux surpris tant de peuples vont naître!
Le premier des plaisirs, c'est celui de connoître:
C'est pour lui qu'un mortel, noblement curieux,
S'arrache au doux pays où vivoient ses aïeux;
Et, loin d'un tendre ami, d'une épouse adorée,
Même loin des regards d'une mère éplorée,
Tantôt chez des humains plus cruels que les ours
Va chercher la nature au péril de ses jours;
Tantôt, parmi des feux et des torrents de soufre,
Approchant de l'Etna le redoutable gouffre,
Pour sonder les secrets de ses feux consumants,
Marche d'un pas hardi sur ces rochers fumants;
Tantôt, courant chercher, dans les murs de Palmyre,
Ces superbes débris que l'étranger admire,
Affronte, et des brigands l'horrible avidité,
Et d'un vaste désert la triste aridité,
Et d'un ciel dévorant la flamme étincelante,
Que le sable embrasé réfléchit plus brûlante;
Et l'arène changée en des tombeaux mouvants,
Où mille malheureux sont engloutis vivants.
De retour sous son toit, tel que l'airain sonore
Qu'on cesse de frapper et qui résonne encore,
Dans la tranquillité d'un loisir studieux,
Il revoit en esprit ce qu'il a vu des yeux;
Et, dans cent lieux divers présent par la pensée,
Son plaisir dure encor, quand sa peine est passée.
Souvent près d'une épouse, à son foyer assis,
Il aime à la charmer par d'étonnants récits;
Et, suspendant leurs jeux, dès l'âge le plus tendre,
Ses enfants enchantés se pressent pour l'entendre.
Qu'il porte son tribut à la société:
Dans tous ses entretiens quelle variété!
Savant observateur de ce globe où nous sommes,
Connoissant tous les lieux, connoissant tous les hommes,
Par le charme piquant de mille traits divers,
Il semble, sous nos yeux, transporter l'univers;
Et, toujours agréable, en même temps qu'utile,
Instruit sans être lourd, plaît sans être futile.
« Mais quoi! sans s'exiler, ne peut-on rien savoir?
Moi, dans mon cabinet, j'apprends tout sans rien voir, »
Dit de l'esprit d'autrui ce moissonneur avide,
Qui, la mémoire pleine et l'esprit toujours vide,
D'observer par ses yeux se croyant dispensé,
Si l'on n'eût point écrit, n'auroit jamais pensé.
Oui, les livres sont bons, mais moins que la nature;
Rarement on l'y voit peinte sans imposture.
Pourquoi donc la juger sur leurs fausses couleurs?
A ses propres défauts pourquoi joindre les leurs?
Et, quand ils m'offriroient une image fidèle,
Que me fait le tableau, lorsque j'ai le modèle?
Celle dont je puis voir les véritables traits,
Je ne la cherche point dans de vagues portraits:
L'objet me frappe plus qu'une froide peinture;
Un coup d'œil quelquefois vaut un an de lecture.
« J'ai tant vu, dit quelqu'un, de ces hommes fêtés,
Qui, portant leur ennui dans vingt sociétés,
Fiers d'avoir parcouru ce monde ridicule,
Prennent ce cercle étroit pour les bornes d'Hercule;
Prétendent que par-tout sont les mêmes travers,
Et veulent sur Paris mesurer l'univers! »
Insensé! sors enfin de ton erreur profonde;
Tu n'as vu qu'un feuillet du grand livre du monde.
Dans ce Paris, séjour de l'uniformité,
Théâtre où tout imite, où tout est imité,
Chaque coin cependant a son nom, a son style;
L'habitant du Marais est étranger dans l'Ile;
Et ces peuples nombreux, dans l'univers épars,
Séparés à jamais par d'éternels remparts,
Que de l'humanité les seuls liens rassemblent,
Tu veux que leur génie et leurs mœurs se ressemblent!
A des yeux plus instruits, ou plutôt moins distraits,
Comme chaque mortel, chaque peuple a ses traits.
Je sais que, de nos cœurs impérieuses reines,
Les mêmes passions sont par-tout souveraines:
Mais, de l'esprit humain despotes orgueilleux,
Les préjugés, ami, changent avec les lieux:
Concentrés dans nos murs, comment guérir les nôtres?
Le mal est parmi nous, le remède chez d'autres:
Qu'ils nous prêtent ces dons loin de nous écartés!
Qu'eux-mêmes, à leur tour, empruntent nos clartés;
Qu'ainsi, de toutes parts, le vrai se réfléchisse:
Par cet échange heureux que l'esprit s'enrichisse!
Ainsi, de son pays franchissant la prison,
Le voyageur découvre un nouvel horizon;
Et, mettant à profit cette course féconde,
Cherche les vérités éparses dans le monde;
Tandis que, dans sa terre, un gentillâtre altier,
De l'esprit paternel fanatique héritier,
Végète obstinément dans ses donjons antiques,
Et dans ses préjugés mille fois plus gothiques.
« Ainsi l'homme ne peut se former qu'en courant!
Pour se rendre estimable, il faut qu'il soit errant,
Et que de peuple en peuple, oubliant sa noblesse,

Il aille, par lambeaux, recueillir la sagesse!
Le soleil ne reçoit ses clartés que de lui:
Et l'ame doit penser par le secours d'autrui!
L'arbre, content des fruits qu'il tient de la nature,
Dans son terrain natal trouve sa nourriture:
Le ciel auprès de nous, avec le même soin,
A placé les secours dont notre ame a besoin.
Pourquoi donc, affamés des richesses des autres,
Mendier leurs trésors, et dédaigner les nôtres;
Pareils à ces mortels justement odieux,
Qui, pouvant cultiver le champ de leurs aïeux,
Aiment mieux, promenant leur misère importune,
Sur la pitié publique établir leur fortune?
« D'ailleurs, me dites-vous, chaque peuple a ses mœurs:
Ces nuances d'esprit, ces contrastes d'humeurs,
Le ciel les forme-t-il pour que ce caractère,
Par tous ces frottements ou s'efface ou s'altère?
S'il faut que par l'esprit l'esprit soit imité,
Condamnez donc le monde à l'uniformité;
Dérobez donc aux champs cette riche peinture,
Qui, sous mille coups d'œil, reproduit la nature;
Donnez donc à nos fruits, donnez donc à nos fleurs
Et les mêmes parfums et les mêmes couleurs;
Et, voyant à regret d'inégales campagnes,
Au niveau des vallons abaissez les montagnes.
« Eh! copier, enfin, n'est-ce pas se borner?
La parure d'autrui me gêne sans m'orner.
Ainsi, l'ame affoiblit sa vigueur naturelle,
En adoptant des mœurs qui n'étoient pas pour elle:
Ainsi, des étrangers empruntant ses appas,
L'esprit se dénature et ne s'embellit pas.
Une beauté sans art a des défauts qu'on aime:
Le singe est plus choquant que l'ours affreux lui-même.
Ne nous gâtons donc pas, en voulant nous changer:
L'air le plus ridicule est un air étranger.
Le secret de choquer, c'est de se contrefaire:
L'esprit s'égare enfin dès qu'il franchit sa sphère. »
Oui: mais en voyageant si je sais l'enrichir,
C'est agrandir ma sphère, et non pas la franchir.
Le vrai, du monde entier est le commun partage;
Mais le ciel en cent lieux sema cet héritage.
C'est peu que, pour unir toutes les nations,
Entre elles de la terre il partage les dons:
Pour mieux favoriser cette utile harmonie,
Il leur partage encor les talents du génie,
Et fait ainsi servir, aux plus heureux accords,
Et les besoins de l'ame et les besoins du corps.
C'est à nous d'assembler les rayons qu'il disperse,
D'augmenter nos trésors par un noble commerce;
C'est à nous de chercher, au prix de cent travaux,
D'anciennes vérités chez des peuples nouveaux.
L'air d'un autre, dit-on, dans nous pourroit déplaire [1].
Non, non, la vérité n'est jamais étrangère;
Et, de quelque climat que l'on soit citoyen,
Musulman ou Français, la sagesse sied bien.
« Mais c'est l'homme sur-tout que l'homme doit connoître.
Et pourquoi, loin des lieux où le ciel m'a fait naître,
Chercher, ajoute-t-on, ce savoir incertain?
Tout est nouveau pour moi chez un peuple lointain:
Cette école des mœurs, que l'on appelle usages,
L'habillement, la langue, et même les visages,
D'un frivole dehors m'occuperont long-temps,
Et me déroberont de précieux instants.
Comment connoître à fond une terre étrangère,
Qu'à peine effleurera ma course passagère?
L'homme est-il, loin de moi, plus facile à juger
Sous un masque inconnu, sur un coup d'œil léger,
Que ceux qu'à mes regards ma nation expose,
Dont le masque connu n'a rien qui m'en impose;
Et que par habitude, et pour mes intérêts,
Je revois plus souvent, j'observe de plus près? »
Eh! c'est l'intérêt même, et sur-tout l'habitude,
Qui, bien loin d'y servir, nuisent à cette étude.
Sur les objets voisins l'une nous rend distraits;
L'autre, peintre infidèle, en altère les traits;
L'une nous fait tout voir avec indifférence,
Et l'autre donne à tout une fausse apparence;
L'un rend passionné, l'autre peu curieux;
L'une enfin assoupit, l'autre abuse mes yeux.
Pour voir ce grand spectacle avec une ame saine,
Il faut être au parterre, et non pas sur la scène:
Souvent il faut aussi, pour plaire aux spectateurs,
Une pièce nouvelle et de nouveaux acteurs.
D'ailleurs, puisque éprouvant diverses influences,
L'homme, selon les lieux, prend diverses nuances,
Pourquoi n'examiner qu'un seul coin du tableau?
Ce fleuve, dont l'aspect semble toujours nouveau,
Suffit-il, pour juger ce qu'il est dans sa course,
De voir son embouchure, ou d'observer sa source?
Non; il faudroit le suivre en son cours tortueux,
Le voir rapide ou lent, humble ou majestueux;
Resserré dans son lit, reculant ses rivages,
Baignant des bords fleuris ou des rives sauvages.
Ainsi l'homme varie; ainsi de toutes parts
Il faut de son portrait chercher les traits épars:
Chez les républicains admirer sa noblesse;
Aux pieds d'un fier despote observer sa foiblesse;
Voir comment son esprit, dépendant des climats,
Est bouillant au Midi, froid parmi les frimas;
Remarquer tantôt l'art, et tantôt la nature;
Voir ici le défaut, là l'excès de culture;
Enfin, chercher en quoi tous ces peuples nombreux
Ressemblent l'un à l'autre, ou diffèrent entre eux,
Depuis l'affreux Huron, qui, mugissant de joie,
Égorge les vaincus et dévore sa proie,
Jusqu'aux Européens, brigands ingénieux,
Qui, sans se dévorer, s'égorgent encor mieux.
« Mais enfin, à quoi tend ma course vagabonde?
J'aurai vu les erreurs dont l'univers abonde;
J'aurai vu les mortels en proie aux passions;
Le servile intérêt mouvoir les nations,
Et, sous cent noms pompeux tyrannisant la terre,
Nourrir chez les humains une éternelle guerre.
Eh! pourquoi, recherchant ce dangereux savoir,
M'accoutumer au mal, à force de le voir?

[1] Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
BOILEAU, ép. IX, v. 90.

Je serai, dans le monde, étranger et novice;
Hélas! à la vertu que sert l'aspect du vice?
Examinons plutôt notre cœur imparfait;
Voyons ce qu'il faut faire, et non ce que l'on fait;
Connoissons les devoirs, non les erreurs des hommes,
Ce qu'il nous convient d'être, et non ce que nous sommes;
Enfin, qu'importe ici ce que l'on pense ailleurs?
Revenant plus instruits, revenons-nous meilleurs? »
  Oui: des maux les plus grands l'ignorance est la mère;
Ainsi que ses vertus, tout peuple a sa chimère.
C'est peu que ce tyran, le préjugé natal,
Sur les yeux de l'esprit mette un bandeau fatal:
Il soumet le cœur même à son joug incommode,
Avilit la vertu, met le vice à la mode;
Corrompt l'homme orgueilleux, d'un faux honneur épris,
Qui, courant à la honte en fuyant le mépris,
Vicieux par usage, insensé par coutume,
En mœurs, comme en habits, obéit au costume;
Et, de l'opinion sujet respectueux,
Pour être citoyen, n'ose être vertueux.
  N'est-ce pas ce tyran dont l'ordre impitoyable
Prescrit à deux amis un cartel effroyable;
Pour un mot, pour un geste échappé sans dessein,
Les force, par décence, à se percer le sein;
Leur rend, par point d'honneur, le meurtre légitime,
Et leur fait, en pleurant, égorger leur victime?
  Voulons-nous vers le bien prendre un vol vigoureux?
Brisons donc de l'erreur les liens rigoureux;
Osons donc, de notre ame agrandissant la sphère,
Apprendre à bien penser, pour apprendre à bien faire;
Et, par la vérité, du vice heureux vainqueurs,
Épurons nos esprits pour corriger nos cœurs!
  Mais, pour mieux dissiper ces ombres mensongères,
Il faut leur opposer les clartés étrangères;
Il faut nous arracher au dangereux séjour
Où l'on reçoit l'erreur en recevant le jour.
  Toi qui, dans la noblesse où ta fierté se fonde,
Crois voir le lâche droit d'être inutile au monde,
Automate orgueilleux, qui croirois t'abaisser
En cultivant ces arts qui daignent t'engraisser;
Va, chez l'heureux Chinois, voir briller près du trône
Les enfants de Cérès, comme ceux de Bellone;
Va voir, dans ses beaux ports, l'Anglais laborieux
Tirer de nos besoins un tribut glorieux;
Et conclus, à l'aspect de leur noble industrie,
Qu'on ne déroge pas en servant sa patrie;
Que cent vaisseaux, chargés des dons de l'univers,
Valent bien du vélin épargné par les vers!
  Et vous, qui, près des rois, adulateurs obliques,
Laissez mourir le cri des misères publiques;
De vos seuls intérêts avides partisans,
Indolents citoyens et zélés courtisans,
Chez les républicains allez puiser ces flammes
Que le patriotisme allume dans leurs ames;
Voyez-les à l'état consacrer tous leurs vœux;
Et par les maux publics rougissez d'être heureux!
  Voilà comme, éclairé par des leçons vivantes,
L'homme revient meilleur de ses courses savantes:
Ainsi, des préjugés il brave les clameurs,
Prend d'autres sentiments en voyant d'autres mœurs,
Affranchit de ses fers son ame emprisonnée,
Fuit du vice natal l'haleine empoisonnée;
Et, recueillant le vrai, se dépouillant du faux,
Par les vertus d'autrui corrige ses défauts.
  Ainsi, pour adopter des rameaux plus fertiles,
Un arbre cède au fer des branches inutiles;
Et, d'un nouveau feuillage étonnant nos vergers,
Étale le trésor de ses fruits étrangers.
  Mais c'est peu des vertus qu'il trouve à son passage;
Le mal, comme le bien, doit instruire le sage.
En parcourant le monde, il a vu les mortels
Chacun à son idole élever des autels;
Et, séduits par l'orgueil, conduits par l'habitude,
De leurs préventions chérir la servitude:
Lui-même il sent combien son esprit fasciné
Extirpa lentement le faux enraciné:
Dès-lors il se guérit de cette confiance,
Enfant présomptueux de l'inexpérience.
Instruit par l'erreur même, il sait la redouter;
Pour apprendre à connoître, il apprend à douter;
Et jamais, employant le fer ou l'anathème,
Il ne trouble un état pour fonder un système.
Exempt de fanatisme, il brave aussi l'orgueil.
Sur ce qu'il parcourut s'il rejette un coup d'œil,
Dans ces vastes états, dans ces cours si pompeuses,
Qu'a-t-il vu? de vrais maux, et des grandeurs trompeuses;
Des crimes, décorés de noms éblouissants;
Des peuples malheureux, des favoris puissants;
Des souverains armés pour des monceaux de pierres,
Et d'infidèles paix, après d'injustes guerres.
  Ce vide des grandeurs, ce néant des humains,
Il le retrouve encor dans l'œuvre de leurs mains.
Dans la Grèce, dans Rome, en silence il contemple
Les restes d'un palais, les ruines d'un temple:
Il voit périr du Nil les colosses fameux,
Et les tombeaux des rois mourir enfin comme eux.
S'il cherche ces cités que l'orgueil a construites,
C'est parmi les débris de cent villes détruites.
« Ce monde, où follement l'homme s'enorgueillit,
Dit-il, renaît sans cesse, et sans cesse vieillit:
Un empire s'élève, un autre empire tombe;
A côté d'un berceau j'aperçois une tombe.
L'orgueilleux Pétersbourg sort du sein d'un marais;
Et toi, fière Lisbonne, hélas! tu disparois!
Et je crois, à travers tes débris lamentables,
Entendre retentir ces mots épouvantables:
Mortels! tout doit périr, et tout a son trépas;
Seule dans l'univers la vertu ne meurt pas. »
  Mais de ce vaste champ que t'offrent les voyages,
Ne crois pas que le fruit se borne à quelques sages,
Dans des états entiers où germent leurs leçons,
Souvent ils ont produit de fertiles moissons.
Par eux, si du terrain la bonté les seconde,
Des peuples, par degrés, la raison se féconde:
Par eux mille talents, noblement transplantés,
Vont fleurir loin des lieux qui les ont enfantés.
  Vois du superbe Anglais l'humeur indépendante:
D'esprits forts et nerveux quelle foule abondante!

Chez eux le naturel s'élance en liberté :
On sent avec vigueur, on pense avec fierté.
D'où vient dans les esprits cette sève féconde ?
C'est qu'ils sont moins Anglais que citoyens du monde.
Tels des vastes forêts les chênes vigoureux
Cherchent au loin les sucs qui circulent pour eux.
Et nous qui, pour nos mœurs remplis d'idolâtrie,
Aimons trop nos foyers, trop peu notre patrie,
Par des usages vains sans cesse maîtrisés,
Jusque dans nos plaisirs toujours symétrisés,
Innombrable famille en qui tout se ressemble,
Dans un cercle ennuyeux nous tournons tous ensemble;
Et, plus polis que bons, moins grands que fastueux,
Rarement formons-nous un élan vertueux;
Ou bien, si quelquefois, de nos cœurs léthargiques,
Nous laissons échapper quelques traits énergiques ;
Si, plus amis des arts, plus enchantés du beau,
Au mâle Crébillon [1] nous dressons un tombeau ;
Si le sang de Corneille [2] a reçu notre hommage,
Si du divin Rameau [3] nous conservons l'image,
Si tout redit le nom des héros de Calais;
Nous en devons l'exemple à ces mêmes Anglais,
Qui, plus reconnoissants encor que nous ne sommes,
A côté de leurs rois inhument leurs grands hommes :
Tant des peuples entre eux le commerce a de prix !
N'outrons rien cependant : je vois avec mépris
Un vain déclamateur qui, par un zèle extrême,
Ayant raison, a tort, et rend faux le vrai même;
Qui, ne haïssant rien, n'aimant rien à moitié,
Approuve sans réserve, ou blâme sans pitié.
Il est des nations que perdroient les voyages.
Un peuple vertueux qui vit sous des lois sages,
Mais qui, par l'indigence au travail excité,
Doit ses âpres vertus à la nécessité;
Qui, graces aux rigueurs de la sage nature,
A des antiques mœurs conservé la droiture;
Que lui peuvent offrir des peuples étrangers ?
Des écueils séduisants et de brillants dangers.
Dans leur luxe trompeur il croit voir l'abondance,
Et, pour monter trop haut, il tombe en décadence.
Tel, de nos grands seigneurs rival présomptueux,
Se ruine un bourgeois, sottement fastueux.
Que ce peuple aime donc ce modeste héritage :
Puisqu'il a des vertus, que veut-il davantage ?
Telle Sparte jadis, le chef-d'œuvre des lois,
De qui la pauvreté faisoit trembler les rois,
Fuyant la cour de Suse et l'école d'Athènes,
Les trésors de Xercès et l'art de Démosthènes,
Comme une île qui sort du noir gouffre des mers,
Vit le luxe autour d'elle inonder l'univers.
O vous qui l'imitez, nations Helvétiques,
Parlez : pourquoi craint-on pour vos vertus antiques ?
Faut-il le demander ? Ennuyés d'être heureux,
Vous désertez vos champs pour nos murs dangereux.
Venez-vous, dédaignant des biens inestimables,
Échanger vos vertus pour nos vices aimables ?
Aux portes des palais vous veillez chez nos grands :
Hélas ! en chassez-vous les chagrins dévorants ?
Fuyez donc ces palais; allez dans vos campagnes,
Revoir vos simples toits et vos chastes compagnes
Vous n'y trouverez pas nos esprits petillants,
Nos ennuyeux plaisirs, nos spectacles brillants;
Mais des époux constants, des épouses fidèles,
Mais des fils dignes d'eux, des filles dignes d'elles :
Des hommes dont les bras savent encore agir,
Des femmes, dont les fronts savent encor rougir.
Ah ! bien loin de venir chercher notre licence,
C'est nous que doit chez vous appeler l'innocence.
Oui, pour d'austères mœurs s'ils sont pernicieux,
Des voyages, pour nous, les fruits sont précieux.
Nous pouvons y gagner, et n'avons rien à craindre.
D'ailleurs, nos arts sans eux pourroient enfin s'éteindre.
Puisque nous n'avons pas le charme des vertus,
Gardons au moins celui qui l'imite le plus;
Privés de la nature, ayons-en l'apparence,
Et n'allons pas au vice ajouter l'ignorance.
Mais nul à voyager n'a de plus justes droits
Que des peuples soumis à de barbares lois :
Soit ceux où des tyrans oppriment des esclaves;
Où le respect contraint languit chargé d'entraves ;
Où la loi sait punir, jamais récompenser;
Pour se faire obéir, défend d'oser penser,
Tyrannise les corps et dégrade les ames,
Fait des esprits rampants, produit des cœurs infames;
Et, changeant les mortels en de vils animaux,
Les rend et malheureux et dignes de leurs maux :
Soit ceux où, détruisant un utile équilibre,
Un peuple turbulent se croit un peuple libre,
Compte son insolence au nombre de ses droits,
Brave ses magistrats, ou méconnoît ses rois ;
Et, n'ayant aucun frein qui puisse le contraindre,
Parce qu'il ne craint rien, fait qu'il a tout à craindre :
Soit ceux enfin qu'on voit, à peine encor naissants,
Essayer, mais en vain, leurs ressorts impuissants;
Et dont le foible corps, pour recevoir une ame,
Des talents étrangers doit emprunter la flamme.
Tels Lycurgue et Solon, heureux législateurs,
Chez cent peuples d'abord savants contemplateurs,
D'après les nations dès long-temps florissantes
Dessinèrent le plan de leurs cités naissantes,
Et surent transporter dans leurs nouveaux remparts,
L'un toutes les vertus, et l'autre tous les arts.
Mais quoi ! pour te prouver ce qu'on doit aux voyages,
Me faut-il donc fouiller dans la nuit des vieux âges ?
Dans des temps plus voisins veux-tu voir leurs effets ?
Vois tout un peuple au Nord créé par leurs bienfaits [1].
Là, d'horribles frimas toujours environnée,
Couverte de glaçons, de neige couronnée,
Et d'un deuil éternel effrayant les regards,
La nature hideuse effarouchoit les arts.

[1] Mausolée en l'honneur de Crébillon.

[2] Représentation de *Rodogune* en faveur de mademoiselle Corneille.

[3] Statue en l'honneur de Rameau, proposée par souscription.

[1] La Russie.

Chefs-d'œuvre du ciseau, charme de la peinture,
De l'art brillant des vers agréable imposture,
Danse voluptueuse, accords mélodieux,
Vous n'osiez approcher ces climats odieux !
Loin d'eux, et les beaux-arts, et les travaux utiles :
L'esprit étoit inculte et les champs infertiles;
Le commerce fuyoit ce séjour désolé :
Ce vil ramas d'humains languissoit isolé;
Et, chassant dans les bois, ou dormant sous ses huttes,
N'avoit que la dépouille et que l'instinct des brutes;
L'art même des combats n'existoit pas pour eux :
Le Russe, né féroce, et non pas valeureux,
Farouche dans la paix, impuissant dans la guerre,
Ne savoit ni charmer, ni subjuguer la terre;
Et les lois, l'enchaînant aux foyers paternels,
Rendoient son ignorance et ses maux éternels.
Enfin Pierre paroît ; il voit ce coin du monde
Dormir enseveli dans une nuit profonde:
De dix siècles de honte il prétend le venger ;
Et c'est en le quittant qu'il prétend le changer.
O prodige ! un grand roi quitte le rang suprême;
Et, dans son noble exil plus grand qu'en sa cour même,
Pour moissonner les arts dans cent pays divers,
Auguste voyageur, étonne l'univers;
Dans le palais des rois, sous l'humble toit du sage,
Fait de l'art de régner le noble apprentissage,
Dévore tout chef-d'œuvre offert à ses transports,
Parcourt les ateliers, interroge les ports,
Et des arts, recueillis dans ses courses immenses,
Rapporte au fond du Nord les fertiles semences.
Tout change : dans ces lieux, embellis à sa voix,
La nature a souri pour la première fois;
Il subjugue les champs, les ondes, les rivages,
Et ses propres sujets, mille fois plus sauvages.
Je vois creuser des ports, bâtir des arsenaux ;
Les fleuves étonnés sont joints par des canaux ;
Les marais sont couverts de moissons jaunissantes ;
Les déserts sont peuplés de villes florissantes;
Des talents cultivés la fleur s'épanouit,
Et des vieilles erreurs l'amas s'évanouit.
Tels, dans ces mêmes lieux qu'un long hiver assiége,
D'affreux rochers de glace et de vieux monts de neige,
S'ils sentent du soleil les rayons pénétrants,
Dans les champs rajeunis vont se perdre en torrents.
Peuple heureux ! le jour luit : tremblez qu'il ne s'é-
Que dis-je ? Ai-je oublié que Catherine règne ? [teigne !
Faite pour tout créer, ou pour tout embellir,
Pour tracer un plan vaste, ou bien pour le remplir,
Ce que Pierre ébaucha, Catherine l'achève ;
Sous ses mains chaque jour l'édifice s'élève,
Et, pour le décorer, accourant à sa voix,
Tous les arts à l'envi se rangent sous ses lois.
Moins grand étoit celui qui, dans Thèbes naissante,
Entraînoit les rochers par sa lyre puissante.
Vive, vive à jamais cet écrit précieux [1]
Où, pour former son fils sous ses augustes yeux,
Par l'appât de la gloire à la richesse unie,
Une grande princesse appelle un grand génie !
Et qu'on doute long-temps qui doit frapper le plus,
Ou d'une offre sublime, ou d'un noble refus !
Mais que vois-je? Un champ clos, des devises, des armes,
Des cartels sans fureur, des combats sans alarmes [1] :
Je vois, je reconnois ces spectacles guerriers,
Qui jadis délassoient nos braves chevaliers.
C'est ainsi qu'aux plaisirs associant la gloire,
Ils faisoient, en jouant, l'essai de la victoire;
Ainsi, leur repos même, utile à la valeur,
De l'héroïsme en eux nourrissoit la chaleur.
Jeux brillants, qu'a proscrits notre oisive mollesse,
Moscovites heureux, le Français vous les laisse.
Eh quoi ! ce goût du beau, que vous puisiez chez nous,
Faut-il, à notre tour, l'aller trouver chez vous ?
Poursuivez : secondez une illustre princesse ;
Ce germe des talents, cultivez-le sans cesse ;
Et, dans de nouveaux lieux cherchant des arts nouveaux,
Par leur propre lumière éclipsez vos rivaux.
Des voyages, ami, tel est sur nous l'empire :
C'est l'air du monde entier que par eux on respire.
Si tous ces grands objets ont des charmes pour toi;
Si l'ardeur de savoir t'entraîne loin de moi,
Sans doute tes adieux me coûteront des larmes ;
Mais un motif bien noble adoucit mes alarmes :
Quoi que perde, dans toi, ton ami désolé,
Tu vas former ton cœur; le mien est consolé.

[1] Lettre de l'impératrice de Russie à M. Dalembert, pour l'inviter à se charger de l'éducation du grand-duc de Russie.

[1] Carrousels ordonnés par l'impératrice de Russie.

ÉPITRE SUR LE LUXE.

1774.

Sors de la tombe, sors, réveille-toi, Boileau !
Rembrunis tes couleurs, raffermis ton pinceau ;
Mais laisse en paix Cotin, misérable victime,
Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
Près des mauvaises mœurs, que font les mauvais vers ?
Laisse là nos écrits, et combats nos travers :
Viens; je veux à tes traits les livrer tous ensemble.
Le luxe ! dans lui seul ce monstre les rassemble.
— Quoi ! sur nos mœurs encor des sermons importuns,
Des déclamations, de tristes lieux communs ?
— Des lieux communs ! non, non. Si je disois : « Dorante
Fait briller à son doigt deux mille écus de rente ;
Ce commis, échappé de l'ombre des bureaux,
Fait courir deux valets devant ses six chevaux ;
De l'épais Dorilas, que Paris vit si mince,
Le salon coûte autant que le palais d'un prince ;
Ce traitant, dans un jour, consume plus dix fois
Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois : »
Voilà des lieux communs, trop communs, je l'avoue.
Mais si je dis : « Cet homme, attendu sur la roue,
Par un faste orgueilleux courbe tout devant lui,
Ce qui perdit Fouquet l'absoudroit aujourd'hui;

Ce vieux prélat se plaint, dans l'orgueil qui l'enivre,
Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre ;
Cette beauté vénale, émule de Deschamps,
Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps ;
De sa vile moitié ce trafiquant infame
Étale impudemment l'or qui paya sa femme : »
Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
Non ; grace à vos excès, mes vers seront nouveaux.
Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zèle extrême
Donne tort au bon droit, et rend faux le vrai même.
Équitables censeurs, fuyons dans nos écrits
Les préjugés de Sparte et ceux de Sybaris.
Sur un petit état jugeant un grand royaume,
Je ne viens point loger nos princes sous le chaume ;
Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux temps,
Des pois de Curius régaler nos traitants ;
A nos jeunes marquis, si fous de leur parure,
Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;
A nos galants seigneurs citer le dur Caton.
Non : je serois gothique ; et le morne baron,
Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire,
A de pareils discours se pâmeroit de rire.
Il est un luxe utile et décent, j'en conviens,
Permis aux grands états, aux grands noms, aux grands [biens;
Qui, jusqu'au dernier rang, refoulant la richesse,
Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
Il est un autre luxe au vice consacré,
De l'active industrie enfant dénaturé.
L'orgueil seul éleva ce colosse fragile ;
Son simulacre est d'or, et ses pieds sont d'argile ;
La vanité le sert ; l'orgueil à ses genoux
Immole sans pitié fils, femme, père, époux.
Squelette décharné, son étique figure
Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure ;
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux ,
Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.
Mais j'entends murmurer de graves politiques ,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs discours subtils j'aime la profondeur ;
Mais enfin, avant tout, il s'agit du bonheur.
Voyons : d'un luxe adroit les savants artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.
Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !
De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains,
Quels sont-ils ? la nature, et sur-tout l'habitude.
En vain de ton bonheur tu te fais une étude :
Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,
Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.
Dis-moi : quand l'air plus pur, quand la rose nouvelle
Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
Mille vases brillants ne contiennent les fleurs ;
Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages ;
Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages ;
En retrouves-tu moins le murmure des eaux ,
Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux ?
L'art se tourmente en vain : la fraise, que le verre,
Par de fausses chaleurs, couve au fond d'une serre ,
A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts ,
Pour flatter ton palais, insultent aux hivers ?
Ce melon, avancé par l'apprêt d'une couche,
D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche ?
Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
D'altérer la nature et de gâter ses biens.
L'art te donne, à grands frais, d'imparfaites prémices ;
Des fruits, dans leur saison, je goûte les délices.
Ces dons prématurés sont moins piquants pour toi
Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
Va, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
Joins l'hiver à l'été, le printemps à l'automne ;
Transporte, pour languir dans l'uniformité,
La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change :
De tous ces attentats la nature se venge,
Et ne laisse, en fuyant, que des sens émoussés,
Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
Puis vante-nous le luxe et ses recherches vaines !
Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
A-t-il du fier Chrysès chassé les maux secrets ?
D'importuns tintements frappent-ils moins l'oreille
Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
Demande au vieux Créon si sa bague, une fois,
Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts ?
Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu'éblouir.
Dans les discours publics il met sa jouissance.
De l'éclat ruineux de sa folle dépense
Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin :
Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
Faites qu'incognito sa maîtresse soit belle,
Et je veux, dès demain, le voir époux fidèle ;
Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
Et je me fais garant de sa frugalité.
L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
Pour être le hochet de votre vieille enfance.
L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement ;
L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
Dis-moi, de ces deux fous, lequel l'est davantage,
Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage,
Ou le sot fastueux qui, fier d'un vain fracas,
Le dépense en objets dont il ne jouit pas ?
Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
Un cuisinier ses mets : jouissant par autrui,
Il ne voit, il n'entend, ni ne mange pour lui.
Heureux encore, heureux si les airs qu'il se donne
Font rire à ses dépens, sans ruiner personne !
Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier
Où l'on croyoit encor qu'acheter est payer.
Oh ! quels pleurs verseroit un nouvel Héraclite !
Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite,
S'ils voyoient chaque état d'un vain faste s'enfler ;
Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
Le seigneur, aux commis disputer l'élégance,
Le duc, des traitants même affecter la dépense,

Et ceux-ci dans un wisk hasarder sans effroi
Plus qu'en six mois entiers ils ne rendent au roi !
Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime :
C'est qu'au moins il nous venge et se détruit lui-même,
Et toujours son désastre est près de ses succès.
Car dans un temps fécond en monstrueux excès,
En vain vous m'étalez des sottises vulgaires :
Vite, engloutissez-moi tout le bien de vos pères ;
Ou dans votre quartier, obscurément fameux,
Dans vos salons bourgeois végétez donc comme eux.
Mondor de cet avis sentit bien l'importance :
Déployant dans son faste une noble insolence,
Mondor se ruinoit avec un goût exquis :
Boucher lui vendoit cher ses élégants croquis ;
Géliote chantoit dans ses fêtes superbes ;
Préville et Dugazon lui jouoient des proverbes ;
Sa Laïs, à prix d'or lui vendant son amour,
Traitoit, aux frais du sot, et la ville et la cour.
Enfin son bilan vint : plus d'amis ; sa maîtresse
D'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse ;
Lui, sans pain, sans asile, et d'un fatal orgueil,
En habit jadis noir, portant le triste deuil,
Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère,
Et, pour comble de maux.... il est époux et père !
Damis vous soutiendra (qui l'eût pu soupçonner ?)
Que, pour faire fortune, il faut se ruiner.
Je le veux : toutefois, peut-être est-il peu sage
De risquer ce qu'on a, pour avoir davantage.
Il a beau répéter, prodigue intéressé :
« Le roi sait qu'aux États j'ai seul tout éclipsé ;
Au dernier camp (la cour doit en être informée)
J'ai tenu table ouverte, et j'ai traité l'armée : »
Le roi, la cour, malgré des services si beaux,
Laissent, en pleine rue, arrêter ses chevaux.
Trop heureux le mortel dont la sage balance
Donne un juste équilibre à sa noble dépense ;
Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,
Sans prodigalité comme sans avarice !
Qui l'eût cru que le luxe unît ce double vice ?
Tout est plein cependant d'avares fastueux.
Voyez le fier Orgon : bourgeois présomptueux,
Il pouvoit rendre heureux sa famille et lui-même ;
Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
Un bon maître eût instruit ses enfants ; ses amis
A sa table, à leur tour, se seroient vus admis ;
Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
Eût fait courir les ris et la joie à la ronde.
Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,
Sur sa magnificence il veut monter son train ;
Et, pour l'air d'être heureux perdant le droit de l'être,
Il s'est fait indigent, de peur de le paroître ;
Pour son leste équipage il fondit ses contrats ;
Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas ;
En faveur des rubis dont sa femme étincelle,
Hier chez l'usurier on porta sa vaisselle.
Son cocher coûte cher ; en revanche, à son fils
Il achète, au hasard, un pédant à bas prix ;
Et le cruel enfin condamne, dans sa rage,
Sa fille au célibat, et sa femme au veuvage.
Eh ! mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié !
Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pied,
Et ton char fastueux promène la misère.
« En effet, me répond un gros millionnaire,
Ce discours, que j'approuve, est bon pour un faquin,
Dont l'aisance éphémère expirera demain.
Avoir du goût, chez lui seroit une insolence ;
Mais moi, chargé du poids d'une fortune immense,
Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
Que demande mon nom, qu'impose mon état. »
Quoi ! ton or t'importune ? O richesse imprudente !
Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ?
Ces enfants, dans leur fleur, desséchés par la faim,
Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain ?
Ton or te pèse, ingrat ! connois la bienfaisance,
Sois pour les malheureux une autre Providence :
Aux mains d'un bon pasteur cours déposer le prix
Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
Dote les hôpitaux ; qu'une aumône secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
Du moins, si tes bienfaits n'osent rester obscurs,
Encourage nos arts, et décore nos murs.
La peinture à tes soins remet ce jeune élève ;
Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'achève ;
Ce monument gothique offense les regards...
Mais que parlé-je ici de chefs-d'œuvres et d'arts ?
Vois-tu, près de tes parcs, sous ton château superbe,
Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
Vois-tu tous ces vassaux, filles, femmes, enfants,
De ton domaine ingrat abandonner les champs ?
Sois homme : par tes dons retiens ce peuple utile,
Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
Et que ses humbles toits, réparés à tes frais,
Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

ÉPITRE

SUR LES VERS DE SOCIÉTÉ.

1768.

J'ai promis des vers à Constance ;
Pour moi son ordre est une loi :
Qu'un regard soit ma récompense !
Il est vrai qu'avec répugnance
J'ai d'abord reçu cet emploi :
Je hais le triste personnage
De ces insipides rimeurs
Qui, dans leur importun ramage,
S'en vont bégayant des fadeurs ;
Qui ne passent pas votre fête,
Sans qu'une chanson toute prête
Vous compare à votre patron ;
Ne permettent point qu'une femme
Mette au jour un petit poupon,
Sans accoucher après madame

D'un petit poëme avorton;
N'apprennent point un mariage,
Que leurs poétiques cerveaux,
D'un insipide verbiage
Affligeant les époux nouveaux,
Ne répandent dans le ménage
Moins de roses que de pavots;
Pour une blonde, une brunette,
Ont en poche une chansonnette;
Enfin, qui, méritant le nom
De poëtes de la famille,
Chantent et la mère et la fille,
Et jusqu'au chien de la maison.
D'ailleurs, pour offrir son hommage,
Sur-tout pour plaire à la beauté,
Parlons avec sincérité,
Les vers sont d'un bien foible usage!
Les poëtes les plus vantés
Rarement ont eu l'avantage
De plaire aux yeux qu'ils ont chantés.
Leur muse, aimable enchanteresse,
En donnant l'immortalité,
Peut chatouiller la vanité,
Mais n'excite point la tendresse:
Le myrte heureux de la déesse
Qui préside à la volupté
Rarement s'élève à côté
Des lauriers brillants du Permesse.
Le dieu des vers, je le confesse,
Du dieu d'amour est peu fêté;
Et je plains fort, je vous assure,
Ces amoureux toujours rimants,
Qui, doublement à la torture,
Et comme auteurs et comme amants,
Pour mieux attendrir leur Climène,
Vont présenter à l'inhumaine,
Avec l'hommage de leur cœur,
Quelque poétique fadeur,
Quelque innocente chansonnette
Qu'elle parcourt à sa toilette,
Et qu'elle oublie avec l'auteur,
Pour quelque amant moins bon rimeur,
Mais des charmes de la coquette
Bien plus solide adorateur.
Constance, je pense de même;
On peut très bien, en vérité,
Dire sans rimer: « Je vous aime. »
Un mot seul vaut un long poëme,
Quand c'est le cœur qui l'a dicté.
D'un amant la brûlante ivresse,
Sa douce sensibilité,
Sa touchante timidité
Près de l'objet qui l'intéresse;
Ses yeux, au gré de sa maîtresse,
Tantôt rayonnants de gaîté,
Tantôt éteints par la tristesse:
Voilà les preuves de tendresse
Dont est jalouse la beauté.
Je sais que l'amant de Glycère,
Que nos Lafares, nos Chaulieux,
Ont chanté l'amour et sa mère;
Mais ils chantoient l'amour heureux.
L'art des vers fut toujours chez eux
Accompagné de l'art de plaire:
Quand ils célébroient leur bergère,
Ils la célébroient sous ses yeux,
Et, de leurs écrits amoureux,
Chaque ligne, je le parie,
Étoit précédée ou suivie
De ces baisers voluptueux
Dont leur Corinne ou leur Sylvie
Payoit leurs chansons et leurs feux.
Pour moi, sans être aimé comme eux,
Cependant, pour plaire à Constance,
Je vais chanter loin de ses yeux.
Mais que de talents précieux,
Accusant déja mon silence,
Demandent des vers dignes d'eux!
Et ses propos ingénieux
Dont le sel piquant nous réveille,
Et les accents mélodieux
Dont sa voix flatte notre oreille,
Et la finesse de ses yeux,
Et le sourire gracieux
Qui naît sur sa bouche vermeille;
Tout vient me charmer à-la-fois.
J'hésite, embarrassé du choix;
Et, semblable à la jeune abeille
Qui, quand Flore ouvre sa corbeille,
Indécise entre les couleurs
Et les parfums de mille fleurs,
Ne sait où reposer son aile,
Charmé de mille attraits divers,
J'oublie et la rime et les vers,
Et ne sais m'occuper que d'elle.
Pour y rêver, plus d'une fois
Dans les jardins et dans les bois
Errant avant l'aube nouvelle,
Je dis: « Que n'est-elle en ces lieux!
Sur ces gazons voluptueux
Je reposerois auprès d'elle;
Ma main de la fleur la plus belle
Parfumeroit ses beaux cheveux;
Plein d'un transport délicieux,
Je la conduirois sous les ombres
De ces bosquets mystérieux;
Car, à côté de deux beaux yeux,
On sait que les lieux les plus sombres
Sont ceux où l'on se plaît le mieux. »
Vains regrets! desir inutile!
Constance, ornement de la ville,
De ce champêtre et simple asile
Dédaigne la rusticité.
Allons, le sort en est jeté:
Allons près de l'enchanteresse
Admirer encor sa beauté,
Et me plaindre de sa sagesse.

A MADAME DE***,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

1768.

La Fortune est voilée, ainsi que la Justice.
L'une éparpille l'or, au gré de son caprice;
L'autre, soulevant son bandeau,
Parfois jette un coup d'œil propice
Sur le rang, le crédit, ou de l'or en rouleau.
Or, admirez l'effet de votre bonne étoile!
Pour vous restituer un légitime bien,
Sur ses yeux, cette fois, Thémis laisse son voile,
Et l'aveugle Fortune a déchiré le sien.

A M. TURGOT.

1769.

Rien de nouveau dans cette ville immense.
Vous avez vu l'effervescence
Qu'a produite en ces lieux le monarque danois;
Jamais Paris, jamais la France
D'hommages plus flatteurs n'ont honoré leurs rois:
Du parlement l'auguste compagnie,
De l'Opéra le théâtre enchanté,
La Sorbonne, la Comédie,
Les Cicérons de l'Université,
Les beaux-esprits de notre Académie,
En soi-disant latin, en français brillanté
En prose, en vers, à l'envi l'ont fêté;
Chaque jour voyoit naître une scène nouvelle,
Et jamais, je vous jure, une ferveur si belle
N'a signalé nos chers badauds,
Depuis l'époque immortelle
Du triomphe des Ramponneaux.
Nos conversations étoient cent fois plus vives:
A quel théâtre ira-t-il aujourd'hui?
Où soupe-t-il? quels seront les convives?
Quel bal nouveau prépare-t-on pour lui?
De son esprit qu'est-ce que l'on raconte?
Quelle femme lui plaît, quel jeu le divertit?
Faut-il l'appeler sire, ou bien le nommer comte?
Jamais on n'a tout dit.
Bien sensible à tout notre bruit,
Ce monarque a daigné sourire à nos caprices,
A nos douces vertus, à nos aimables vices;
N'a sifflé qu'*in petto* nos petits grands-seigneurs;
A bien vanté les rois de nos coulisses,
Et les minois de nos actrices,
Et les jarrets de nos danseurs.
Quoique jeune et monarque, il réfléchit et pense:
On l'a surpris plus d'une fois,
Observant en silence
Ce peuple amoureux de ses rois;
Plein de vivacité, comme de patience,
Assez bien gouverné par de mauvaises lois;
Sur ses malheurs rempli d'indifférence,
S'extasiant sur des chansons,
Périssant de misère au milieu des moissons,
Faisant d'excellent vin dont l'étranger s'enivre;
Et qui vivroit heureux, s'il avoit de quoi vivre.
Enfin ce prince a fui de ce Paris charmant,
En convenant, pour l'honneur de la France,
Qu'on ne pouvoit assurément
Se ruiner plus galamment,
Ni s'ennuyer avec plus de décence.
Mais, hélas! depuis son absence,
Les esprits et les cœurs, qu'il avoit occupés,
Retombent dans l'indifférence;
Les bals, les opéra, les fêtes, les soupés
L'importance des étiquettes,
L'exacte rigueur des toilettes,
Tout commence à dégénérer;
Et son départ laisse enfin respirer
Nos cuisiniers et nos poëtes.

A MADEMOISELLE DE B***.

1769.

Toi, dont j'ai vu couler les premiers pleurs
Et naître le premier sourire,
Je vais sur ton berceau répandre quelques fleurs.
Pour prix du zèle qui m'inspire,
Que dans ces vers un jour papa t'apprenne à lire,
Et c'est trop m'en récompenser.
Je sais qu'en un âge aussi tendre,
Tu ne peux encor les comprendre;
Mais moi, j'ai du plaisir à te les adresser:
Même avant de sentir, tu sais intéresser.
Mes vers au moins n'ont rien dont je rougisse.
Que d'autres, célébrant des mortels corrompus,
Encensent, dans de vieux Crésus,
La décrépitude du vice;
Je célèbre dans toi l'enfance des vertus.
L'enfance est si touchante! Eh! quelle ame si dure
N'éprouve en sa faveur le plus tendre intérêt?
Tous les êtres naissants ont un charme secret:
Telle est la loi de la nature.
Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
M'intéressent bien moins que ces jeunes boutons
Dont je vois poindre la verdure;
Ou que les tendres rejetons
Qui doivent du bocage être un jour la parure.
Le doux éclat de ce soleil naissant
Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumière
Qu'au plus haut point de sa carrière
Verse son char éblouissant.
L'été, si fier de ses richesses,
L'automne, qui nous fait de si riches présents,
Me plaisent moins que le printemps,
Qui ne nous fait que des promesses.

Ciel! retranche aux jours nébuleux
De la lente vieillesse;
Abrège les jours orageux
De l'impétueuse jeunesse;
Mais prolonge les jours heureux
Et des ris innocents et des folâtres jeux!
Le vrai plaisir semble fait pour cet âge :
L'épanouissement d'un cœur encor nouveau;
Du sentiment le doux apprentissage;
L'univers par degrés déployant son tableau;
Ce sang si pur qui coule dans les veines;
Des plaisirs vifs et de légères peines;
L'esprit sans préjugés, le cœur sans passions;
De l'avenir l'heureuse insouciance;
Pour tout palais, des châteaux de cartons,
Et pour richesse, des bonbons :
Voilà le destin de l'enfance.
Ah! la saison de l'innocence
Est la plus belle des saisons

VERS

A MADAME LA COMTESSE DE B***,

SUR SON JARDIN D'A**.

1774.

J'ai parcouru ce jardin enchanté,
Modeste en sa richesse, et simple en sa beauté.
Qu'on vante ces jardins tristement magnifiques,
Où l'art, de ses mains symétriques,
Mutile avec le fer les tendres arbrisseaux;
Où des berceaux pareils répondent aux berceaux,
Où le sable jaunit les terres nivelées;
Où l'ennuyeux cordeau dirigea les allées,
Où l'œil devine tout, et, prompt à tout saisir,
D'un seul regard dévore son plaisir!
Oh! que j'aime bien mieux l'énergique franchise
Et la variété de ces libres jardins,
Où le dédale des chemins
M'égare doucement de surprise en surprise;
Ces bouquets d'arbres verts négligemment épars,
Et cet heureux désordre, et ces savants hasards!
En contemplant cette heureuse imposture,
Ces naïves beautés dont Plutus est jaloux,
J'ai dit de vos jardins ce que l'on dit de vous :
C'est l'art conduit par la nature.
Cet asile délicieux,
Peuplé de bois, tapissé de prairies,
Inspire, dites-vous, de doctes rêveries :
Mais celle qui l'habite inspire beaucoup mieux;
Et, malgré les attraits de ces simples retraites,
Ce n'est pas la beauté des lieux
Qui fait rêver dans les lieux où vous êtes.

IMITATION DE SAPHO*.

Heureux celui qui près de toi soupire;
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine, une subtile flamme
Court dans mon sein, sitôt que je te vois;
Et, dans le trouble où s'égare mon ame,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus; un voile est sur ma vue;
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et, sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

LE RUISSEAU DE LA MALMAISON,

VERS POUR LA FÊTE DE MADAME DU MOLÉ.

(C'est le dieu du ruisseau qui parle.)

Parmi les jeux que pour vous on apprête,
Permettez, belle Églé, que le dieu du ruisseau,
Qui, charmé de baigner votre heureuse retraite,
Vous voit rêver souvent au doux bruit de son eau,
Vienne s'unir à cette aimable fête.
C'est à vous que je dois le destin le plus beau :
Mes ondes, avant vous, foibles, déshonorées,
Sur un limon fangeux se traînoient ignorées;
C'est vous de qui les soins, par des trésors nouveaux,
Ont augmenté les trésors de ma source;
C'est vous qui, dans leur course,
Sans les gêner, avez guidé mes eaux.
Vous, de Marly [1] Naïades orgueilleuses,
Qu'au haut des monts vos eaux ambitieuses
S'élèvent avec peine, et fassent gémir l'air
Du bruit affreux de leurs chaînes de fer;
Moi, dans ma course vagabonde,
A son penchant j'abandonne mon onde.
Que, dans de pompeuses prisons,
Le marbre des bassins tienne vos eaux captives :
Entre des fleurs et des gazons
Je laisse errer mes ondes fugitives.
Allez baigner des rois le séjour enchanté;
Moi, j'arrose les lieux où se plaît la beauté.
Là, prenant tour-à-tour vingt formes différentes,
Mes flots se font un jeu d'exprimer dans leur cours
De la charmante Églé les qualités brillantes,
Et savent toujours plaire en l'imitant toujours.
La pureté de ces eaux transparentes,

* Ces vers furent composés à la sollicitation de M. l'abbé Barthelemy, qui pria l'auteur de suivre, dans cette traduction, la mesure des vers saphiques. — Voyez le *Voyage d'Anacharsis*, chap. III, et la note II.

[1] La Malmaison est près de Marly.

D'un cœur plus pur encor peint la naïveté;
Le jet brillant de ces eaux bondissantes,
De son esprit peint la vivacité.
Voit-on mes flots, au gré de la nature,
Suivre négligemment leur cours?
C'est l'image de ses discours,
Qui nous plaisent sans imposture.
J'aime à répéter dans mes eaux
L'azur des cieux, les fleurs de mon rivage,
Et la verdure des berceaux;
Mais j'aime cent fois mieux réfléchir son image.

CROMWELL A CHRISTINE,

REINE DE SUÈDE,

EN LUI ENVOYANT SON PORTRAIT

(Traduit de Milton.)

Astre brillant du Nord, intrépide amazone,
L'exemple de ton sexe et la gloire du trône!
Tu vois comme ce casque, au déclin de mes ans,
D'un front déja ridé couvre les cheveux blancs.
A travers cent périls, dans des routes sans trace,
Les destins triomphants ont conduit mon audace.
Un peuple entier remit ses droits entre mes mains.
Jaloux d'exécuter ses ordres souverains,
C'est pour lui que j'ai pris, que je garde les armes;
Mais rassure ton cœur : l'auteur de tant d'alarmes,
Cromwell, dans ce tableau, se soumet à tes lois:
Ce front n'est pas toujours l'épouvante des rois [1].

VERS A MADAME ROUX,

Qui avoit envoyé à l'auteur une couronne de myrte et de laurier.

La nature en riant t'a cédé son empire.
Jadis, écoutant trop un indiscret délire,
Je voulus du peuple des fleurs
Exprimer les beautés, les formes, les couleurs;
Mais, comparée à tes doigts enchanteurs,
Hélas! que peut ma foible lyre?
Ta main créa : je n'ai fait que décrire.
Dans ton ingénieux travail,
A tes aimables fleurs que manque-t-il encore?
Du plus éblouissant émail
Leur riche vêtement à ton gré se décore;
Je pense voir sur leurs habits
La brillante rosée épancher ses rubis :
Je crois voir du zéphir l'haleine caressante
Balancer dans tes mains leur tige obéissante;
Et sur leurs frais boutons d'azur, de pourpre et d'or,
L'abeille, de son miel recueillir le trésor.
Je cherche, en les voyant, à quelle chevelure
Doit s'enlacer leur riante parure.
Non : jamais de Zeuxis le pinceau si vanté
N'unit tant d'artifice à tant de vérité.
J'ai vu ces arsenaux où l'airain qui bouillonne
Représente à nos yeux, ombragés de lauriers,
Les poëtes et les guerriers;
J'ai vu ces ateliers où la guerre façonne
De nos héros les glaives destructeurs.
Sans m'effrayer, ton art m'étonne,
Et je préfère aux forges de Bellone,
Où Mars, assis sur le bronze qui tonne,
Court arroser la terre et de sang et de pleurs,
Ce paisible atelier, brillant de cent couleurs,
Qui, pour moi, pour mon Antigone,
Enfante des lauriers, des myrtes et des fleurs.
Que ces festons charmants ont le droit de me plaire!
Mais, en dépit de ma témérité,
Je le sens trop, je n'ai point mérité
Un prix si doux, un si brillant salaire.
Alcibiade seul, dans Athène autrefois,
Beau, jeune, brave, et servant à-la-fois
La Minerve des arts, la Minerve guerrière,
Pour prix de ses talents et de ses grands exploits,
Eut le droit d'obtenir une fleur de Glycère.
Charmante Églé! les fleurs ne t'abandonnent pas;
De leurs fraîches couleurs ta bouche se décore;
Je les vois naître sous tes pas;
Je les vois s'animer sous tes doigts délicats;
Ton haleine est celle de Flore;
De la blancheur du lis ton teint nous éblouit;
Comme une fleur s'épanouit,
Je vois ton doux sourire éclore;
Tu dis un mot : c'est une fleur encore;
Et par-tout sur tes pas le printemps nous sourit.
Quand l'Éternel d'un mot créa nos paysages,
Il s'admira lui-même en ses ouvrages :
Toi, dont la main les reproduit pour nous,
Ton cœur doit jouir davantage.
Créer le monde est beau, l'imiter est plus doux.
Tu montres à-la-fois le modèle et l'image;
Et moi, portant à tes genoux
Mon tendre et légitime hommage,
Je dis : « Comment cette jeune beauté,
Dont l'aimable simplicité,
Comme la fleur des champs, est ingénue et pure,
A-t-elle su, trompant le toucher, le regard,
Mettre à côté de la nature
Le doux mensonge de son art?
Cet aimable prestige est sa seule imposture.
Jadis des fleurs je chéris la culture;
De leur agréable parure
Je bordois mes ruisseaux, je parois mes bosquets;

[1] Ce dernier vers est de Voltaire, qui avoit traduit ainsi la fin de cette épigramme :

Les armes à la main j'ai défendu les lois;
D'un peuple audacieux j'ai vengé la querelle.
Regardez sans frémir cette image fidèle :
Mon front n'est pas toujours l'épouvante des rois

Au souffle des vents indiscrets,
Sous l'abri transparent d'un verre,
Je les cachois dans le fond d'une serre :
Mais les vents, la critique, ont flétri mes Jardins;
Et je donnerois mon parterre
Pour la moindre des fleurs qui tombent de tes mains.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE M. CARRON,

PRÊTRE FRANÇAIS.

Des Français exilés seconde Providence,
Dans leur secret asile il cherche les malheurs;
Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance,
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs;
Et quand sa main ne peut secourir l'indigence,
Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

A M. DE BOUFFLERS.

Honneur des chevaliers, la fleur des troubadours,
Ornement du beau monde et délices des cours,
Tu veux donc, dans le sein de ton champêtre asile,
Vivre oublié ? la chose est difficile
Pour toi que le bon goût recherchera toujours.
En vain, dans un réduit agreste,
Le campagnard mondain, le poëte modeste,
L'aimable paresseux veut être enseveli :
Toujours pour toi coulera le Permesse,
Et jamais le fleuve d'Oubli.
Ces vers pleins de délicatesse,
Où ta muse présente au lecteur enchanté
La grace et la raison, l'esprit et la bonté,
La bonhomie et la finesse,
L'élégance avec la justesse,
La profondeur et la légèreté;
Souvent, avec un art extrême,
Prête au bon sens l'accent de la gaieté,
Et se calomnie elle-même
Par un air de frivolité :
Ces titres heureux de ta gloire
Seront toujours présents à la mémoire.
Digne à-la-fois des palais et des champs,
Ton Aline toujours aura ces traits charmants
Qu'elle reçut de ta muse facile,
Lorsque ton pinceau séducteur,
Toujours brillant, toujours fertile,
Gai comme ton esprit et pur comme ton cœur,
Entre le dais et la coudrette,
Entre le sceptre et la houlette,
Nous peint cet objet enchanteur,
Moitié princesse et moitié bergerette.
Malgré toi tout Paris répétera tes chants;
Et toujours tu joindras, dans ton aimable style,
A la simplicité des champs,
Toutes les graces de la ville.
Puis, quand il seroit vrai que tes modestes vœux
Pussent s'accommoder de ces rustiques lieux,
Pourrois-tu bien, au fond d'une campagne,
Contre les vœux des Graces, des Amours,
Enterrer l'aimable compagne
A qui nous devons tes beaux jours?
Si tu n'avois de ton doux hyménée
Reçu pour dot qu'un immense trésor,
Je te dirois : « Va dans la solitude
Cacher tes jours, et ta femme et ton or,
Et d'un triste richard l'avare inquiétude. »
Mais l'esprit, la beauté, sont faits pour le grand jour;
La ville est leur empire, et le monde leur cour :
Le sage créateur du monde
Ensevelit les métaux corrupteurs
Au sein d'une mine profonde;
Il cache l'or, et nous montre les fleurs.
Si toutefois, dans ton humeur austère,
Las du monde et de ses travers,
Tu veux dans le fond des déserts
Cacher ton loisir solitaire,
Avec tes goûts nouveaux permets-nous de traiter :
Prenons un temps pour nous quitter;
Attends que tu cesses de plaire,
Et tes vers de nous enchanter.
Alors, puisqu'il le faut, sois agricole; range
Tes fruits nouveaux dans tes celliers,
Tes blés battus dans tes greniers,
Tes blés en gerbe dans ta grange,
Dans tes caveaux tes choux rouges ou verts.
Mais que m'importe ta vendange,
A moi qui m'enivrai du nectar de tes vers,
Et quelquefois de ta louange ?
Plus d'un contrefacteur du vin le plus parfait,
Des pressoirs de Pomard et des cuves du Rhône,
Des crus de Jurançon, de Tavel et de Beaune,
Sait assez bien imiter le fumet;
Même d'un faux Aï la mousse mensongère,
En petillant dans la fougère,
Trompe souvent plus d'un gourmet :
Mais tes écrits ont un bouquet
Que nul art ne peut contrefaire.

A MADAME

LA COMTESSE POTOCKA,

NÉE MICHELSKA.

Eh bien ! puisque l'impatience
De revoir vos climats chéris
Ainsi qu'à l'amitié vous ravit à la France,
Partez : les nobles Potockis,

Dans l'aimable Français, digne sang de ses pères,
Comme les mœurs héréditaires
De tous ces vieux héros au champ d'honneur instruits,
De vos sages leçons reconnoîtront les fruits,
Et dans le modèle des fils
Verront l'ouvrage heureux du modèle des mères.
Pour nous, qui des vertus connoissons tout le prix
(J'en jure ici par la reconnoissance),
L'Imagination, dont j'ai peint la puissance,
Saura bien vous atteindre aux plus lointains climats.
Pour nous rendre votre présence,
Elle va voler sur vos pas;
L'amitié franchit tout; le temps ni la distance
Des objets de ses vœux ne la sépare pas,
Et le doux souvenir ne connoît point l'absence.

VERS

POUR LE JARDIN DE MADAME D'HOUDETOT.

O combien j'aime mieux vos riants paysages
Que ces parcs, de Plutus dispendieux ouvrages,
Où venoient à grand bruit se cacher autrefois
Et les ennuis des grands et les chagrins des rois!
Je trouve l'innocence et le bonheur champêtre
Dans ces lieux que vos mains ont pris soin d'embellir.
L'oiseau, de vous charmer semble s'enorgueillir,
Les roses s'empressent d'y naître,
Et le chêne veut y vieillir.
J'aime de vos gazons les nappes verdoyantes;
Vos élégants bosquets, vos bois majestueux,
Tout plaît à mes regards: vos routes ondoyantes
Ne me tourmentent point de replis tortueux,
Et l'on y peut marcher, y rêver deux à deux.
A ces beaux lieux, que le bon goût décore,
Plus d'un doux monument vient ajouter encore:
De tous ceux qui vous furent chers,
Dont vous aimiez l'éloquence ou les vers,
Sous les abris sacrés de ces feuillages sombres,
On croit voir revenir et voltiger les ombres.
Votre art veut émouvoir, et non pas éblouir:
Pour vous, aimer c'est vivre, et rêver c'est jouir:
La douleur rêveuse a son charme.
Dès qu'on arrive à ce jardin charmant,
Le cœur est sûr d'un sentiment,
Et l'œil se promet une larme.
Tout ici se conforme à vos tendres douleurs;
Pour vous, le noir cyprès rembrunit ses couleurs,
L'onde plaintive attriste son murmure,
Un jour mélancolique éclaire l'ombre obscure,
Et le saule incliné joint son deuil à vos pleurs.
Eh! qui peut près de vous demeurer impassible?
Quels barbares échos peuvent rester muets?
Les doux ressouvenirs habitent vos bosquets;
La tristesse chérit leur silence paisible;
Et, pour exprimer vos regrets,
La pierre même apprend à devenir sensible.

VERS

SUR LE PORTRAIT DE Mlle LA FAULOTTE.

La douce rêverie et la vivacité,
La gaieté jointe à la décence,
La finesse avec l'innocence,
Et la pudeur avec la volupté;
Voilà quel heureux assemblage
A dû composer votre image.
D'où vient qu'avec plaisir l'œil saisit chaque trait
De cette peinture fidèle?
C'est qu'on trouve dans le portrait
Ce qu'on chérit dans le modèle.
Que dis-je? Le pinceau ne parle ici qu'aux yeux:
Où sont ces chants délicieux,
Ces harmonieuses merveilles
Qui ravissent le cœur et flattent les oreilles?
J'écoute, et n'entends point les accents enchanteurs
De cette voix si légère et si tendre.
Heureusement pour la paix de nos cœurs,
L'art de Zeuxis ne peut les rendre.
Son image sur nous auroit trop de pouvoir,
Si le pinceau joignoit le bonheur de l'entendre
Au plaisir si doux de la voir.
Et si je pénétrois dans cette ame si pure,
Que dans un corps charmant enferma la nature,
Que de sentiments délicats!
Je voudrois bien les peindre; mais, hélas!
La vertueuse Annette à sa gloire s'oppose;
D'un vain renom évitant les éclats,
La modeste pudeur qui dans son cœur repose
Voile à nos yeux ses innocents appas:
C'est le calice de la rose,
Dont le parfum s'exhale et ne se montre pas.

VERS

A M. CHARLES LACRETELLE

AUTEUR DU PRÉCIS HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION.

Au tour facile, à la phrase nombreuse
De l'harmonieux Cicéron,
Vous unissez la touche vigoureuse
De l'historien de Néron;
Tout seconde vos vœux; la Discorde elle-même,
Qui des serpents du Styx tressant son diadème,
Excitoit aux combats les peuples et les rois,
Vous rend hommage en rentrant dans l'abîme,
Et de ses dissonantes voix
Forme pour vous un concert unanime:
Vos inexorables pinceaux,
Mieux que la hache et que les échafauds,
Par un supplice légitime,
Même après leur trépas punissent nos bourreaux.

J'aime à voir l'affreux Robespierre,
Dont le nom seul effraie encor la terre,
Sur les degrés sanglants de son trône abattu.
De son code assassin devenir la victime;
Et je pense voir la Vertu
Écrivant l'histoire du Crime.

A M. LE MARQUIS D'ÉTAMPES,

Qui annonçoit à l'auteur la nouvelle d'un accouchement.

Un grand-papa, d'un style triomphant,
M'écrit qu'un très aimable enfant
Vient de naître dans sa famille :
Est-ce un garçon, est-ce une fille?
Je n'en sais rien; mais cette tendre fleur
Ne déparera point celles qui sont écloses;
De sa tige natale elle sera l'honneur :
C'est un bouton de plus dans un bouquet de roses.

AU MÊME,

Qui m'avoit envoyé des vers.

Les Grecs, en courtois chevaliers,
Dans leurs combats, s'il en faut croire
Ce qu'ont dit la fable et l'histoire,
Changeoient entre eux de boucliers :
Ainsi de vers, d'estime et de louange,
Nos muses à l'envi font un heureux échange.
Me défendre est bien noble, et vous louer bien doux.
Mais quelle distance entre nous!
Contre la censure rigide
Lorsqu'en rivaux unis nous élevons la voix,
Mon suffrage pour vous n'est qu'un foible pavois,
Et votre éloge est mon égide.
De votre jugement je tire vanité :
Oui, puisque je vous plais, je dois blesser l'envie;
Et si Virgile est sûr de l'immortalité,
Tous deux vous m'assurez quelques instants de vie.
Vous êtes mes garants; car, enfin, c'est beaucoup
D'être inspiré par le génie,
Et d'être guidé par le goût.

VERS

A l'auteur des AMOURS ÉPIQUES*.

Chantre aimable, sur plus d'un ton
Sous vos habiles doigts votre lyre résonne;
Virgile, Homère, et le Tasse, et Milton,
De leurs lauriers détachent un feston
Pour composer votre couronne.
Autrefois du brave Memnon,
Fabuleux enfant de l'Aurore,
Le simulacre harmonieux,
Au gré de l'astre radieux
Par qui le monde se colore,
Rendoit un son mélodieux;
Vous, par un art plus merveilleux encore,
De six chantres divins, astres brillants des arts,
Poëtes de Roland, d'Achille et des Césars,
Dont le Pinde moderne et le vieux temps s'honore,
Vous rassemblez tous les rayons épars,
Et répétez les chants de leur lyre sonore.
Poursuivez, heureux Grandmaison!
Vers la célébrité courez d'un vol agile.
Je m'en souviens, dans ma jeune saison,
Des amis indulgents, du surnom de Virgile,
Sur la trompeuse foi de la terminaison,
Grace à la consonnance, honorèrent Delille;
Et j'étois fier alors de la comparaison.
Le charme est dissipé : ce sobriquet sublime,
Je vous le rends; je le dus à la rime,
Vous le devez à la raison.

* M. Parseval-Grandmaison, de l'Académie française.

A M. LE COMTE BELOZOSKI.

Est-il bien vrai qu'au séjour des hivers
De si brillantes fleurs sous vos mains sont écloses?
L'esprit fait les climats, l'esprit dicta vos vers;
Dans nos jardins vous répandez des roses.
Brillant comme l'été, doux comme le printemps,
Des chevaliers vous vantez le courage,
Vous chantez la beauté, les exploits éclatants;
Et, sage historien du temps,
Vous mesurez sa course et bravez son outrage.

A M. DANLOUX,

PEINTRE*.

Graces à ces couleurs dont Zeuxis eût fait choix,
Mon aimable Antigone existe donc deux fois;
Dans un même tableau vit notre double image!
Reçois donc notre double hommage,
Hardi, correct, sage et brillant Danloux,
Qui sans rivaux, mais non pas sans jaloux,
De tous les goûts as conquis le suffrage.
Ainsi l'astre dont les rayons
Dirigent tes crayons,
Quand il a percé le nuage,
Par ses vives splendeurs plaît à tous les climats;
Du Maure est adoré sur son brûlant rivage,

* Au sujet du portrait en pied de M. et de madame Delille, fidèlement reproduit dans une très belle gravure.

Dore les sommets de l'Atlas,
Du froid Caucase empourpre les frimas,
Pénètre dans la terre, étincelle sur l'onde,
Est l'ame, le foyer et le peintre du monde.
A cet art enchanteur qu'honore ton pinceau,
Et qu'enrichit encor ce chef-d'œuvre nouveau,
Mal à propos je servis de modèle :
Je le sais bien; mais si j'en croi
Mes sentiments pour toi,
J'en puis servir à l'amitié fidèle.

A UN AIMABLE GOUTTEUX.

Cher d'Aigremont, d'où te vient, à ton âge,
Ce mal effréné, dont la rage
Au grand galop suit ton rapide essieu,
Et pour qui, t'éloignant de ton doux parentage,
Tu te mets en pélerinage
Pour je ne sais quel triste lieu,
Où l'eau du cru sera ton seul breuvage?
Est-ce le dieu du vin, est-ce l'aveugle dieu?
Le buvois-tu mousseux? la trouvois-tu jolie?
Ou bien est-ce à-la-fois l'une et l'autre folie?
(Car de l'une et de l'autre on te soupçonne un peu);
A ton retour tu nous en dois l'aveu.
En attendant, hélas! la goutte est du voyage;
Mais tu la souffres comme un sage,
Et la chantes comme Chaulieu.

TRADUCTION

D'un morceau de la tragédie d'OTHELLO, de Shakespeare.

Son père m'estimoit; par la publique voix
Il savoit dès long-temps mes malheurs, mes exploits:
Ils lui donnoient pour moi l'intérêt le plus tendre;
Mais de ma propre bouche il vouloit les entendre;
Et moi, pour satisfaire à ses vœux empressés,
Je lui contois mes maux et mes périls passés,
Quel fut mon sort obscur, comment par mon courage
Je sortis de la foule et devins mon ouvrage;
Quel revers me plongea dans la captivité;
Quel ami généreux paya ma liberté;
Ce tissu varié d'espérance et d'alarmes;
Ma jeunesse affrontant le tumulte des armes;
Quels prodiges cent fois m'ont sauvé du trépas;
Des milliers d'ennemis moissonnés par mon bras,
Malheureux qu'à regret immoloit ma victoire,
Et sur qui je pleurois au milieu de ma gloire.
Tantôt c'étoit un siége et ses longues horreurs:
L'assaillant au-dehors déployant ses fureurs;
Au-dedans tous les maux d'une ville affamée,
Et la contagion dévorant mon armée.
Desdémona pensive écoutoit ce discours;
Ou si, de mon histoire interrompant le cours,
Quelque soin domestique exigeoit sa présence,
Bientôt, pour réparer ces courts moments d'absence,
Elle accouroit vers nous, et son cœur transporté,
Écoutant mon récit avec avidité,
Partageoit mon destin heureux ou misérable.
Je le vis, je saisis un instant favorable,
Et surpris à son cœur sensible et généreux
Une douce prière, objet de tous mes vœux
C'étoit de répéter, de répéter encore
Ces traits qu'elle admira, ces maux qu'elle déplore.
Mon récit trop modeste en taisoit la moitié;
C'étoit trahir ma gloire et trahir l'amitié;
Depuis les premiers jours de ma première enfance
Jusqu'au dernier péril qu'affronta ma vaillance,
On vouloit tout savoir; et tandis que ma voix
Reprenoit ce récit redemandé vingt fois,
Mes courses, mes combats sur la terre et les ondes,
Dans les sables déserts, dans les forêts profondes,
Mon coursier tout sanglant se débattant sous moi;
Mon œil dans tous ses traits voyoit courir l'effroi.
J'entendois ses soupirs, je surprenois ses larmes,
Et jouissois tout bas de ses tendres alarmes.
Un jour enfin, d'un ton mélancolique et doux:
« Quel mortel, me dit-elle, a souffert plus que vous?
Entre tous vos amis s'il en est un qui m'aime,
A conter vos malheurs instruisez-le vous-même,
Et je ne quitte plus ce touchant entretien. »
Ces mots partis du cœur avertirent le mien;
Elle avoit révélé le secret de sa flamme,
Et l'aveu de la mienne échappa de mon ame.
Sans refuser mes vœux et sans les recevoir,
Sa touchante rougeur confirma mon espoir;
Elle aimoit mes malheurs, et moi j'aimai ses larmes.
L'amour et la pitié confondirent leurs charmes,
Et firent deux époux de deux tendres amants:
Voilà mon sortilége et mes enchantements.

COUPLETS

Demandés par des jeunes gens de Saint-Dié, qui donnoient une fête aux jeunes personnes de la ville.

Le printemps vient; que tout s'empresse
A fêter l'âge des amours:
Peut-on mieux chanter la jeunesse,
Que dans la saison des beaux jours?

Tout s'embellit par la jeunesse;
Pour nous le fer arme ses mains;
Elle eut ses fêtes dans la Grèce,
Elle eut ses jeux chez les Romains.

Toi-même, à la tête des Graces,
Vieillesse, parois à ton tour;
Comme l'hiver, chauffe tes glaces
Aux rayons naissants d'un beau jour.

O toi, jeunesse séduisante,

Ne refuse pas son doux prix
Au poëte heureux qui te chante!
Tu peux le payer d'un souris.

Si la vieillesse obtient pour elle
Quelque jour les mêmes faveurs,
Pour rendre la fête plus belle,
Jeunesse, fais-en les honneurs.

Alors si j'y parois moi-même,
Honore-moi d'un doux accueil;
Et que le chantre heureux qui t'aime
Soit favorisé d'un coup d'œil.

Ainsi la complaisante Aurore,
Au front jeune, au regard serein,
Permet que le soir se colore
De quelques rayons du matin.

Mais qu'entends-je? une voix chérie
Prête à mes vers ses sons touchants;
Ce lieu charmant est sa patrie,
Il a double droit à mes chants.

PARALLÈLE

DE LA BIENFAISANCE ET DE LA RECONNOISSANCE,

ÉPITRE

Présentée par la sœur de madame DELILLE à madame la comtesse POTOCKA, dont elle avoit reçu une paire de bracelets.

Deux déités, qui de leur main féconde
Versent la paix et le bonheur au monde,
Servant dans ses desseins le Dieu de l'univers,
Joignent d'un double nœud tous les êtres divers.
C'est toi, divine Bienfaisance!
C'est toi, sa digne sœur, tendre Reconnoissance!
Grace à ces deux divinités,
De services rendus, de bienfaits acquittés,
L'esprit social se compose:
Tout se tient dans le monde entier.
Voyez cet arbrisseau, dont le suc nourricier
Court abreuver la fleur nouvellement éclose;
Le rosier de sa sève alimente la rose,
Et la rose à son tour embaume le rosier.
Ainsi l'aimable Bienfaisance
Répand ses dons consolateurs;
Ainsi le doux encens de la Reconnoissance
Rend hommage à ses bienfaiteurs.
Le cœur se plaît à comparer entre elles
Ces deux sœurs, qui devroient, compagnes éternelles,
Pour consoler le genre humain,
Marcher toujours ensemble en se donnant la main,
Et qui souvent, hélas! l'une à l'autre infidèle,
Brisent leur chaîne mutuelle,
Et se séparent en chemin.
Toutes deux ont leur caractère,
Et leur penchant, et leur pouvoir:
L'une de l'autre est tributaire;
L'une aspire à donner, et l'autre aime à devoir;
L'une offre avec bonté, l'autre accepte sans honte.
Par un instinct doux et puissant
La Reconnoissance remonte,
Et la Bienfaisance descend:
L'une appartient à la foiblesse,
L'autre au pouvoir; l'une de la richesse
Verse le superflu sur l'indigence en pleurs;
L'autre à sa sœur, pour récompense,
Portant les hommages des cœurs,
Sur la douce correspondance
Des obligés, des bienfaiteurs,
Des besoins et de l'abondance,
Fonde l'utile dépendance
Des protégés, des protecteurs,
Du savoir et de l'ignorance,
Des grands et des petits, et du peuple et du roi;
L'une suit le bienfait, et l'autre le devance;
Et, pour mieux peindre encor leur différence,
L'une c'est vous, l'autre c'est moi.
Mais quelques traits encor manquent au parallèle:
De toutes deux la grace naturelle
Sait nous plaire et nous attacher;
Mais l'une aime à paroître, et l'autre à se cacher.
L'oubli sied à la Bienfaisance;
Créancière sans défiance,
Jamais, envers son débiteur,
Sa généreuse insouciance
D'un impitoyable exacteur
Ne se permit l'avide impatience;
Au lieu d'arracher à nos cœurs
Le prix forcé de ses faveurs,
De son noble abandon l'oublieuse indulgence
Laisse à d'orgueilleux protecteurs
De leur tyrannie obligeante
Les officieuses hauteurs,
Et de leur mémoire exigeante
Les souvenirs persécuteurs.
Mais si l'oubli sied à la Bienfaisance,
Le souvenir convient à la Reconnoissance:
Il exerce sur elle un pouvoir souverain;
Elle retient des dons l'image impérissable;
Par elle les bienfaits sont gravés sur l'airain,
Et les injures sur le sable;
Par elle, notre cœur s'acquitte à peu de frais.
Ces liens qu'à mon bras votre main entrelace,
A vous m'enchaînent à jamais:
Reconnoître les dons et donner avec grace,
Voilà le code des bienfaits,
Qui depuis long-temps est le nôtre.
A tous les cœurs bien nés l'un et l'autre est commun:
Votre ame vient d'éprouver l'un,
La mienne jouira de l'autre.
Ainsi des nœuds bien chers se forment entre nous.
Bien faire c'est jouir, et bien sentir c'est rendre;
L'un marque une ame noble, et l'autre une ame tendre.
Votre rôle est plus beau, mais le mien est plus doux.

Voyez combien de délices rassemble
Ma juste sensibilité !
Vous chérir, c'est aimer ensemble
L'esprit, la grace, et la bonté.

ÉNIGME

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Dans maint écrit, dans maint tableau,
A l'envi l'on me défigure.
Depuis que je suis né, vainement je murmure
Contre la plume et le pinceau :
L'un me peint l'air flétri, courbé, ridé par l'âge ;
Mais, de par tous les dieux, c'est trop me faire outrage.
Je m'emporte; mais, sur ma foi,
Par la malignité de cette humaine engeance,
Aucun ne fut maltraité comme moi.
Je pourrois l'en punir; mais, pour toute vengeance,
Je prétends ici trait pour trait,
En bien, en mal, dessiner mon portrait.
D'abord, du beau côté s'il faut que je me peigne,
Celui qui sert, celui qui règne,
Également sont soumis à ma loi;
Mais tout mortel est fatigué de moi;
Passé, chacun me pleure, et présent, me dédaigne.
Le souvenir, la curiosité,
Tout s'intéresse à ma famille entière :
L'un, rejetant ses regards en arrière,
S'en va de mes aïeux chercher l'antiquité;
L'autre, de l'avenir franchissant la barrière,
Vole au-devant de ma postérité.
En cercle sur mes pas le destin me ramène;
Long au gré de l'ennui, mais court pour le plaisir,
Tantôt je vole, et tantôt je me traine;
Et le dégoût et le desir,
Par d'insipides jeux, par un babil frivole,
Chacun impunément l'un et l'autre me vole :
C'est un commerce de larcins.
Victime à tout instant des caprices humains,
En public, en secret, au théâtre, aux festins,
A m'immoler tout homme s'évertue.
Au fond d'un cabinet un lourd savant me tue,
Un fat au Ranelagh; mais plaignez mes destins :
Il n'est point de Tyburn contre mes assassins.
Tout ressent mon pouvoir : le voyageur l'admire
Sur les débris d'Athène, aux sables de Palmyre;
Je fais, mieux que Johnson, justice des auteurs,
Scandale du bon goût et fléau des lecteurs.
Tout empire me doit sa grandeur et sa chute.
Bien ou mal traité dans mon cours,
L'un me chérit et l'autre me rebute ;
L'un est prodigue de mes jours,
L'autre avare d'une minute.
L'homme de loi vend cher au plaideur malheureux
Chaque point de mon existence,
Et le marchand pèse dans sa balance
Jusqu'au moindre de mes cheveux.
De moi le riche à grands frais se délivre;
Le criminel qui va cesser de vivre
Me prie en vain de ralentir mes pas;
Tandis qu'en un jour de naissance,
Excédé d'étiquette et de magnificence,
Le beau monde se plaint que je ne finis pas.
Les malheureux m'appellent à leur aide;
Eh ! quel autre que moi sait guérir tous les maux,
Et sans salaire et sans remède ?
Lorsque son imprudent regard,
D'un miroir trop fidèle interroge la glace,
La beauté sur son teint voit à regret ma trace;
Mais moi-même, en secret, réparant sa disgrace,
Je mûris lentement ce fard
Dont les mains forment avec art
La blancheur de ses lis, l'incarnat de ses roses,
Sous des pinceaux flatteurs chaque matin écloses.
Ah ! calmez donc un injuste dépit;
Belles, cessez d'accuser mon ravage;
Belles, je rends à votre esprit
Ce que j'ôte à votre visage.
Mais c'est trop babiller, lecteur, repose-toi;
Car tu me perds en t'occupant de moi.

A M. DE C***,

POLONAIS.

Dans votre poétique et doux pélerinage,
Au tombeau glorieux du chantre des Romains,
Objet sacré de plus d'un grand voyage
Des enfants d'Albion, des Français, des Germains,
Vous n'avez donc pas fait une course inutile !
Ornement éternel du tombeau de Virgile,
Cette feuille sacrée est tombée en vos mains;
Vous méritiez de l'avoir en partage,
Vous qui savez chérir son sublime langage.
Cet arbre le plus vieux, le plus beau des lauriers
Qu'épargna la tempête et que respecte l'âge,
Depuis qu'il reverdit, jamais si volontiers
A l'étranger ne céda son feuillage,
Qu'au poëte envieroient les plus fameux guerriers.
Des voyageurs obscurs la main lui fait outrage;
Leur larcin est un vol : le vôtre est un hommage.
A ce poëte aimable, et cher au monde entier,
Mon cœur se plaît à vous associer.
Pour vous louer, que n'ai-je son langage ?
L'un à l'autre jadis vous eussiez été chers;
Vous auriez admiré ses vers,
Il eût chanté votre courage.
Tant que des ans le cours l'épargnera,
De ses honneurs conservez bien ce gage;
Vous croirez voir en lui le noble témoignage
De l'admiration que Virgile inspira,
L'arbre qu'un vieux respect à son nom consacra,
Le mont qui l'embellit, le tombeau qui l'ombrage.

Pour moi, ce cher débris m'inspire un vœu pour vous :
C'est que de vos beaux jours, si précieux pour nous,
Ce laurier immortel soit la fidèle image.

A LA PRINCESSE

AUGUSTA DE BRUNSWICK.

Proscrit, errant, sans foyer, sans patrie,
Cet enfant nouveau-né d'une épouse chérie [1],
Même en nous consolant, ajoutoit à nos maux;
Mais des infortunés la généreuse amie
Lui daigne ouvrir ses bras et son ame attendrie.
Sous des auspices aussi beaux,
Ah! qu'il est doux d'arriver à la vie!
Tel ce bouton frais et vermeil,
Qui dans l'hiver n'osoit éclore,
N'attendoit, pour s'ouvrir, qu'un rayon du soleil,
Ou qu'une larme de l'Aurore.
Heureux enfant! du céleste flambeau
Apprends-nous donc enfin à bénir la lumière;
Mêle ton doux souris aux larmes de ta mère,
Et puisse, jusques au tombeau,
T'accompagner dans ta carrière
Ce rayon de bonheur tombé sur ton berceau!

A MADAME LA PRINCESSE

JABLONOWSKA.

Belle Jablonowska, de mon champêtre ouvrage
Daignez d'un doux souris favoriser l'hommage.
La campagne inspira mes chants;
Là sont unis l'agréable et l'utile;
Vos agréments sont faits pour enchanter la ville;
Mais vos goûts purs vous ramènent aux champs.
Je ne puis vous offrir des sceptres, des couronnes,
Des temples fastueux, de superbes colonnes;
Mais les divinités, d'un regard complaisant,
Daignent sourire au plus simple présent:
Ainsi la vive Hamadryade,
Ou la Nymphe des bois, ou la jeune Oréade,
Chez la pieuse antiquité,
Dans un temple entouré d'une pompeuse arcade,
Ou d'une riche colonnade,
Par les grands et les rois voyoit son nom fêté;
Puis rentroit dans son arbre, et sous son frais ombrage,
Oubliant et son temple et les palais du ciel,
Se contentoit de l'humble hommage
De quelque fleur, ou d'un rayon de miel.

[1] La princesse avoit tenu sur les fonts de baptême l'enfant d'un Français qui lui adressoit ces vers.

Peut-être un jour m'élançant sur vos traces,
Dans mon essor audacieux
Je chanterai vos vertus et vos graces,
L'antique sang de vos aïeux,
Cette noble fierté qui n'a rien de farouche
Qu'aucun titre n'enorgueillit;
Ces entretiens charmants dont la grace nous touche,
Et la bonté qui s'embellit
En s'exprimant par votre bouche.
Alors de mon succès je ne douterai plus;
Votre nom du public me vaudra le suffrage;
Avec plaisir mes vers seront reçus,
Et le sujet consacrera l'ouvrage.
Avec bonté, dit-on, mes poëmes sont lus
Par votre aimable et vertueuse fille;
Pour moi c'est un titre de plus :
L'indulgence chez vous est un goût de famille;
Même l'on dit que ses heureux essais
Daignent de mes tableaux copier quelques traits [1] :
Si ses vers sont polis, doux, élégants comme elle,
Alors, grace à sa main noblement infidèle,
Les miens me sembleront parfaits;
Alors, dans mes Jardins et plus verts et plus frais,
Pour couronner mon front je choisis l'immortelle.
Dans ses Jardins, où plus d'un connoisseur
Goûta la grace naturelle
De la muse pleine d'appas
Qui prit la mienne pour modèle,
Les yeux ne rencontreront pas
Une fleur aussi fraîche, aussi charmante qu'elle.
A polir mes tableaux j'ai passé bien des ans;
Mais la grace n'est pas un ouvrage du temps;
Son maintien élégant, sa forme enchanteresse
Appartiennent à la jeunesse.
Souvent l'été flétrit les filles du printemps,
Sur ce rosier, que de ses pleurs arrose
La jeune amante de Tithon,
Voyez ce tendre rejeton
Montrer la fleur nouvellement éclose
De son modeste et timide bouton :
Du plus brillant émail sa robe se colore.
En célestes parfums son souffle s'évapore;
Du coloris le plus éblouissant
Son teint varié se compose :
Le papillon léger lui-même s'y repose,
L'abeille y prend ses sucs, le zéphir caressant
D'un murmure flatteur la courtise en passant,
Et le bouton fait envie à la rose :
Voilà mon sort; mon vers (c'est cette vieille tige)
Perd chaque jour de son prestige;
L'aimable fleur qui l'embellit,
C'est le talent de votre fille,
Où la sagesse à l'agrément s'unit;
Par lui mon vers se rajeunit,
Et de ce frais bouton où la jeunesse brille,
Le vieux rosier s'enorgueillit.

[1] La jeune fille de la princesse s'occupoit alors à traduire quelques morceaux du poëme des *Jardins*.

A M. L'ŒILLART-D'AVRIGNY,

AUTEUR D'UN POÈME SUR LAPEYROUSE.

Le poëte immortel d'Achille et d'Andromaque,
Jadis d'un ton harmonieux
Chanta le prince errant de la petite Ithaque:
Grace à tes vers ingénieux
L'Ulysse des Français nous attache encor mieux.
A travers les écueils, sur les gouffres de l'onde,
Nous demandons aux mers sa poupe vagabonde;
Et, tremblant pour ses jours chéris,
Craignons, en la cherchant, de trouver ses débris.
Sa Pénélope, hélas! dans le royaume sombre
Peut-être maintenant accompagne son ombre;
L'impatient desir de retrouver l'époux
Qu'à ses embrassements ravit le sort jaloux,
Lui fit voir sans terreur les voûtes infernales,
Et du Styx les ondes fatales,
Qui, mieux que ses remparts de fer,
Défendent en grondant la porte de l'enfer.
Aujourd'hui, dans les bois des Champs Élysiens,
Dont les paisibles citoyens
Bravent le triple cri des gueules de Cerbère,
Le couple heureux entend les vers du grand Homère,
Et se console en relisant les tiens.

A MADAME ET MADEMOISELLE

VAILLANT DE BRULE.

Grand merci, belle Caroline,
Grand merci, charmante Claudine,
De ces riches tissus travaillés par vos mains;
Les rois mêmes en seroient vains.
Ces mailles, de Vulcain ingénieux ouvrage,
Qui, sur Mars et Vénus expiant son outrage,
Dans le même filet les surprirent tous deux,
Et de leur embarras amusèrent les dieux;
Pallas, dont l'aiguille savante
Marioit les couleurs sur la toile vivante;
Arachné, que perdit un défi périlleux,
Et dont le changement funeste
De la tapissière céleste
Vengea le dépit orgueilleux;
Enfin tous ces arts merveilleux,
Jadis si vantés dans la Grèce,
Auroient cédé la palme à votre heureuse adresse.
Plus clairvoyant, je l'admirerois mieux;
Privé de la douce lumière,
De l'ingénieuse ouvrière
A peine j'entrevois le travail précieux;
Mais mon cœur en jouit, au défaut de mes yeux.

INSCRIPTION EN VERS

POUR MOULIN-JOLI*.

Je suis le talisman de ces lieux de féeries:
Malheur à qui me détruira;
Bonheur à qui conservera
Les droits de la nature et ces rives chéries!
Un bon meunier autrefois me plaça
Sur le cours de cette onde pure;
Un vieux curé me conserva;
Un couple heureux, ami de la nature,
Me prit en gré, me respecta,
Et dit, lorsqu'il me répara:
« Deviens le talisman de ces lieux de féeries:
Malheur à qui te détruira;
Bonheur à qui conservera
Les droits de la nature et ces rives chéries! »
Il dit encore: « Ah! crains que quelque jour
Le faste destructeur, l'ignorance hardie,
Pénétrant en ces lieux, n'usurpent ce séjour.
L'ignorance, avec industrie,
D'un air capable enlaidira
Ce que sans art, sans symétrie,
La nature, en riant, de ses mains décora.
Les détours ondoyants de ces rives fleuries,
Le faste les redressera;
Ces arbres, de leurs bras couronnant les prairies,
Le faux goût les mutilera;
Ces réduits ombragés, propres aux rêveries,
Un cœur faux les profanera;
Et par-tout la nature, insultée et flétrie,
En détestant la barbarie,
De ce séjour disparoîtra.
Ah! sois le talisman de ces lieux de féeries:
Malheur à qui te détruira;
Bonheur à qui conservera
Les droits de la nature et ces rives chéries! »

TRADUCTION

DE L'ÉPITRE DE POPE

AU DOCTEUR ARBUTHNOT.

Jean, qu'on ferme la porte, et qu'on la barricade;
Qu'on mette les verrous; dis que je suis malade,
Dis que je suis mourant, que je suis mort!... O cieux!
Quels torrents de rimeurs répandus en ces lieux!
Mon œil épouvanté croit voir sur cette place
Tout l'hôpital des fous, ou bien tout le Parnasse.
Les vois-tu, récitant, courant en furieux,
Un papier dans les mains, et le feu dans les yeux?

* Cette maison de campagne appartenoit à M. Watelet, de l'Académie française, qui y avoit fait placer ces vers.

Contre ce vil essaim qui fourmille sans cesse,
Quel rempart assez sûr, quelle ombre assez épaisse?
Il m'attaque par terre, il m'assiége par eau,
Se glisse dans ma grotte, investit mon berceau,
Inonde mes bosquets, borde mon avenue,
Me poursuit dans l'église, et m'atteint dans la rue;
Ou, pressé par la faim, pour mieux m'assassiner,
M'aborde... justement à l'heure du dîner.
Est-il un vil rimeur, dont la verve grossière
Exhale en plats écrits les vapeurs de la bière;
Est-il un grand seigneur, auteur de petits vers,
Un poëte en jupon, qui rime de travers;
Un clerc encor poudreux, qui, déserteur du code,
Sache, au lieu d'un contrat, me griffonner une ode;
Un fou, qui, renfermé sans encre et sans papier,
Ait charbonné de vers les murs de son grenier?
Tous viennent m'assaillir, dans leurs fureurs étranges,
Outrés de ma critique, ou fiers de mes louanges.
Arthur voit-il ses fils négliger le barreau?
Ce sont mes maudits vers qui troublent leur cerveau.
Et le pauvre Cornus, trahi par ce qu'il aime,
S'en prend aux beaux-esprits, à ma muse, à moi-même!
Toi qui sauvas mes jours, toi sans qui l'univers
Et pour et contre moi n'eût point vu tant de vers,
Quel remède contre eux? Comment fuir cette peste?
Parle : lequel pour moi crois-tu le plus funeste,
De la haine des sots ou de leur amitié?
D'un et d'autre côté que mon sort fait pitié!
Amis, je crains leurs vers; ennemis, leurs libelles;
D'une part, de l'ennui; de l'autre, des querelles.
On frappe : c'est Codrus! Je suis mort. Le bourreau,
Pour me lire ses vers, me tient sous le couteau.
Forcé de les juger, conçois-tu ma misère?
Moi, qui n'ose mentir, et qui ne puis me taire,
Rire aux yeux de l'auteur seroit trop inhumain :
Écouter de sang-froid, je l'essaierois en vain.
Quel tourment! Je m'assieds, composant mon visage;
Poliment je m'ennuie, en silence j'enrage,
Et lâche enfin ces mots très peu satisfaisants :
« M'en croirez-vous? Gardez votre pièce neuf ans. »
— « Neuf ans! » crie un auteur forcé de faire un livre,
Et par besoin d'écrire, et par besoin de vivre;
Qui dès le point du jour rime entre deux rideaux,
Dont le tendre zéphir caresse les lambeaux.
« Vous blâmez donc mes vers? Je vais vous les remettre :
Ajoutez, retranchez; vous m'y verrez soumettre. »
Deux graces seulement, dit l'autre, et rien de plus :
Votre amitié d'abord. — Et puis quoi? — Cent écus.
Monsieur, lisez ces mots que Damon vous adresse :
Vous connoissez le duc; parlez à son altesse.
— Mais ce Damon, monsieur, m'a cent fois outragé.
— Ah! par son repentir vous êtes bien vengé;
Ne le refusez pas; sa haine est redoutable.
Il écrit un journal; Curl [1] l'invite à sa table.
Bon : d'où vient ce paquet? J'ouvre, et je lis ces mots :
« C'est un drame, monsieur, nouvellement éclos.
L'auteur veut se cacher, attendant qu'il prospère :
A ce pauvre orphelin daignez servir de père! »
Si je dis qu'il est mal, Dieu sait quelles fureurs!
Si je dis qu'il est bien, — « Parlez-en aux acteurs. »
Je respire à ces mots. Grace à certaines rimes,
Nos histrions et moi ne sommes pas intimes.
La pièce est refusée. Outré de désespoir :
« Morbleu! dit-il, je veux l'imprimer dès ce soir,
Parlez-en à Lintot. — Lui! ce fat de libraire,
En l'imprimant *gratis*, croira déja trop faire.
— Eh bien, retouchez-la. — Je suis bien importun;
Mais, me dit-il tout bas, le gain sera commun. »
A ces mots, je le chasse; et, lui rouvrant la porte :
« Vous et vos vers, monsieur, de grace, que l'on sorte. »
Quand du plus opulent et du plus sot des rois
L'oreille s'alongea pour la première fois,
Son ministre indiscret (d'autres disent sa femme),
Plutôt que de se taire, eût cent fois rendu l'ame.
Le secret fut trahi : le garderai-je mieux,
Moi, qui vois tant de sots en porter à mes yeux?
« Modérez-vous; souvent l'indiscrète parole
A des échos tout prêts : le mot léger s'envole,
Et les mots échappés ne reviennent jamais.
Laissons l'âne montrer ses oreilles en paix.
Quel mal peut-il vous faire, et quel si grand désordre...
— Quel mal il peut me faire! il peut ruer et mordre.
Ces sots sont des méchants : pour trahir leurs secrets,
Je n'irai point les dire aux roseaux indiscrets.
Moi-même, à haute voix, j'en instruirai la terre :
Un sot ne reste en paix que lorsqu'il craint la guerre.
Je vous parois cruel; retenez bien ce mot :
De tous les animaux le plus dur est un sot. »
Intrépide Codrus, les loges, le parterre,
Par d'affreux sifflements te déclarent la guerre;
Un rire inextinguible, un rire universel,
Éclate autour de toi, comme autrefois au ciel,
Quand Vulcain, tout froissé de sa chute funeste,
Traînoit un pied boiteux devant la cour céleste :
Ton drame aussi succombe, et ta pièce est à bas.
Quel tumulte, grands dieux! quel horrible fracas!
Inutile tempête! en vain l'orage gronde;
Codrus, sans s'ébranler, verroit crouler le monde :
Son cœur depuis long-temps s'endurcit aux revers.
C'est le sage qu'Horace a décrit dans ses vers.
Vois filer dans un coin cet animal infame;
Que l'on brise sa toile, il renouera sa trame.
Confondez les discours de ce vil rimailleur :
Il revient à l'ouvrage, avide écrivailleur;
Et, fier d'un vain tissu qui d'un souffle s'envole,
L'insecte admire en paix son ouvrage frivole.
Mais quels sont donc mes torts? Qu'ont perdu tous ces fous?
Ce poëte a-t-il moins son sourire jaloux?
Milord, ce fier sourcil où son orgueil éclate?
Cibber, sa courtisane et ce seigneur qu'il flatte?
Henley, de sa canaille est-il moins l'orateur?
Moor, de ses francs-maçons le zélé sectateur?
Bavius n'est-il plus admis à cette table?
Ce prélat trouve-t-il Philis moins admirable?
Sapho... — Bon Dieu, paix donc! De pareils ennemis...
— Ah! je crains plus encor de semblables amis.

[1] Libraire de Londres.

Alors qu'il vous outrage, un sot n'est pas à craindre;
C'est lorsqu'il se repent qu'on est le plus à plaindre.
L'un me dédie un tome, et son ton empesé,
Plus que cent ennemis, m'a ridiculisé;
L'autre, la plume en main, chevalier de ma gloire,
Pour moi, contre un journal dispute la victoire;
L'autre vend mes écrits lâchement enlevés;
L'autre crie après moi: « Souscrivez, souscrivez! »
Plusieurs, de mon corps même admirent la disgrace.
« Ovide eut votre nez; vous toussez comme Horace;
Alexandre portoit l'épaule comme vous;
Vos yeux... » Bon : mes amis, cet éloge est bien doux;
Ainsi, de ces mortels, fameux par leur mérite,
Ce sont précisément des défauts que j'hérite.
Quand je languis au lit, dites-moi poliment :
« Virgile reposoit comme vous justement; »
Et quand j'expirerai, contez-moi, pour me plaire,
Qu'autrefois, comme moi, mourut le grand Homère.
Ciel! quel fâcheux démon m'a mis la plume en main?
Que de papier perdu dans un métier si vain?
Dès le berceau (combien la nature est puissante!)
Je bégayois des vers d'une voix innocente.
Age heureux, où l'on sent des plaisirs sans douleurs,
Où, sans craindre d'épine, on recueille des fleurs!
Mais du moins, en rimant, j'ai suivi mon génie;
Je n'ai point de mon père empoisonné la vie :
Ma muse ne m'apprit qu'à chanter la vertu;
Qu'à surmonter les maux dont je suis combattu;
Qu'à bénir tes bienfaits, tendre ami que j'honore;
Qu'à supporter ces jours que tu soutiens encore.
Mais pourquoi, dira-t-on, vous imprimer? Pourquoi?
Eh! qui n'auroit été séduit ainsi que moi?
Walsh, ce fin connoisseur, le délicat Grandville,
M'ont dit: « Vous charmerez et la cour et la ville. »
Garth, le généreux Garth, daignoit guider mes pas;
Congrève me louoit, Swift ne me blâmoit pas;
Sheffield, Talbot, Somers, consentoient à me lire;
Le grave Atterbury m'accordoit un sourire;
Et Bolyngbroke, ami de Dryden vieillissant,
Embrassoit avec joie un poëte naissant.
Heureux mes vers, de plaire à leur esprit sublime!
Mais plus heureux l'auteur, de gagner leur estime!
Par eux, on jugera mon cœur et mon esprit.
Eh! que m'importe après ce que Burnet écrit?
Rappelle-toi l'essor de ma muse novice.
Elle n'osoit encor livrer la guerre au vice;
Elle peignoit des fleurs, des vergers, des ruisseaux.
Qui pouvoit s'offenser de ces riants tableaux?
Gildon pourtant, dès-lors, outragea ma personne.
« Il veut dîner, me dis-je, hélas! je lui pardonne. »
Qu'un censeur, moins fougueux, critique mes écrits:
S'il dit vrai, j'en profite; et s'il a tort, j'en ris.
Mais je connois trop bien nos graves Aristarques,
Stériles en génie, et féconds en remarques;
Le zèle, le travail, la mémoire, ils ont tout,
Excepté du bon sens, de l'esprit et du goût.
Ils savent à propos placer une virgule;
Pas un accent n'échappe à leur docte scrupule;
Un mot, une syllabe épuise leurs efforts;
Ils jugent les vivants, ils commentent les morts;
Et, par l'éclat d'autrui dissipant leurs ténèbres,
Joignent leurs noms obscurs aux noms les plus célèbres.
Tel le chêne soutient l'arbuste dans les airs;
Tel l'ambre offre à nos yeux de la paille et des vers.
Mais que d'auteurs choqués! J'approuve leur murmure:
Je les appréciai; c'est sans doute une injure.
Damon, que j'ai loué, n'est pas content de moi:
Hélas! c'est que Damon est trop content de soi.
Pour louer un auteur, il nous faudroit connoître
Non pas tout ce qu'il est, mais tout ce qu'il croit être;
Les beaux-esprits, ainsi que les vieilles beautés,
Trouvent leurs portraits faux, s'ils ne sont pas flattés.
L'un, en un faux sublime égare sa pensée,
Et nomme poésie une prose insensée;
L'autre, faux bel-esprit, tient mon esprit tendu,
Veut être deviné, mais jamais entendu;
L'autre, des vers d'autrui s'est enrichi sans honte;
Traduit, pour un écu, quelque insipide conte;
De son étroit cerveau tire vingt vers par an,
N'écrit que pour prouver qu'il étoit sans talent;
Revêt de cent tableaux une muse postiche,
Pille, dépense peu, mais n'en est pas plus riche.
Cependant si ma muse, à ces minces auteurs,
Veut bien donner le nom d'heureux compilateurs,
Quels cris! « Oui, disent-ils, dans sa fureur extrême,
Il lancera ses traits contre Addison lui-même. »
Eh bien, qu'ils meurent donc dans leur obscurité.
Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grace et d'esprit, sachant penser et vivre;
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur,
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous;
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits;
Tellement obligeant, qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse, et le souris menace;
Bel-esprit à la cour, et ministre au Parnasse,
Faisant d'une critique une affaire d'état;
Ainsi que son héros [1], dans son petit sénat,
Réglant le peuple auteur, tandis qu'en son extase,
Tout le cercle ébahi se pâme à chaque phrase....
Parle, qui ne riroit de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleureroit, si c'étoit Addison!
Et qui n'auroit pitié du contraste bizarre
D'une ame si commune et d'un talent si rare!
Mes écrits, je l'avoue, affichés en cent lieux,
Étalent sur nos murs leurs titres orgueilleux;
Et deux cents colporteurs, au lecteur qui s'empresse,
Les vendent tout mouillés au sortir de la presse.
Mais me voit-on, bouffi d'une folle hauteur,
Vouloir en souverain régir le peuple auteur?

[1] Allusion à la tragédie de *Caton d'Utique*, d'Addison.

A ce peuple importun, encor plus que risible,
Tel qu'un sultan altier, je me rends invisible.
Après les vers nouveaux je ne vais point courir :
Sans savoir s'ils sont nés, je les laisse mourir.
Je ne vais point, trottant au travers de la ville,
Colporter des couplets, répandre un vaudeville,
Remettre à l'imprimeur un écrit clandestin,
Des drames nouveau-nés décider le destin,
Une orange à la main soulever le parterre,
Dans l'ombre d'un café réformer l'Angleterre;
Las de prose, de vers, des Muses, d'Apollon,
J'abandonne à Bardus tout le sacré vallon.
Tel qu'Apollon assis sur la double colline,
L'épais Bardus s'étale avec sa lourde mine;
Trente rimeurs gagés le parfument d'encens;
Mécène et lui déja vont de pair dans leurs chants.
Son cabinet, orné d'un Pindare sans tête,
S'ouvre indifféremment à tout mauvais poëte.
Chaque auteur, de son goût vient recevoir la loi,
Demande ses avis, et sur-tout un emploi;
Admire ses tableaux et sa magnificence;
Et, pour dîner un jour, pendant un mois l'encense.
Mais, hélas! il commence à devenir frugal :
Les uns, d'un froid éloge ont le maigre régal;
D'autres ont pour leurs vers quelque froide louange;
D'autres, plus maltraités, ont les siens en échange.
A ses yeux, que toujours le vrai talent frappa,
Dryden (qui le croiroit!), Dryden seul échappa.
Mais un grand, éclairé, tôt ou tard se détrompe :
Si Dryden meurt de faim, on l'enterre avec pompe.
Oh! puissent désormais tous ces vils protecteurs
Grossir leur triste cour de tous ces vils auteurs!
Que tout rimeur à gage ait une maison prête!
Que tout patron stupide ait un client plus bête!
Ainsi, tandis qu'un sot pour un fat rimera,
Tandis que la bassesse à l'orgueil se vendra,
Tous ces fous, loin de moi, fuiront l'un après l'autre.
O grands! mon intérêt s'accorde avec le vôtre;
Je hais la flatterie, et vous la bonne foi;
Cibber rampe chez vous, et Gay vécut chez moi.
Ciel, fais-moi, comme Gay, vivre et mourir sans maître!
Savoir vivre et mourir, c'est le seul art peut-être.
Puissé-je, indépendant de l'univers entier,
Paroître noblement dans un noble métier,
Vivant pour mes amis, existant pour moi-même,
Lisant ce qui me plaît, et voyant ceux que j'aime;
Du faquin qui protége implacable ennemi,
Mais aux grands quelquefois donnant le nom d'ami!
Non, je n'étois point né pour les grandes affaires :
Je crains Dieu, ne dois rien, récite mes prières;
Je dors, graces au ciel, sans rimer en rêvant;
Eh! sais-je si Dennis est ou mort ou vivant?
« Qu'allez-vous imprimer? » Vient-on souvent me dire?
Ciel! n'étois-je donc fait que pour toujours écrire!
Insensé! n'ai-je donc rien de mieux à songer,
Point d'amis à servir, de pauvre à soulager?
« J'ai trouvé Pope et Swift enfermés tête à tête,
Dit l'indiscret Balbus; quelque chose s'apprête. »
J'ai beau lui protester. « Eh! non, je vous connois;
Votre verve, dit-il, ne s'épuise jamais. »
Et la première horreur qu'un méchant distribue,
Ce connoisseur profond d'abord me l'attribue.
Hélas! malheur au vers le plus harmonieux,
Qui blesse l'innocent d'un trait calomnieux;
Dont la pudeur rougit, dont la vertu s'alarme;
Qui peut de deux beaux yeux arracher une larme!
Me confonde le ciel, si l'on voit mes discours
Des jours d'un honnête homme empoisonner le cours!
Mais ce méchant, fléau des vertus les plus belles,
Qui compose dans l'ombre ou répand des libelles,
Qui déchire avec art, mais avec cruauté,
Le talent malheureux, l'indigente beauté;
Ce grand qui, près des rois adulateur servile,
Sous un ruban d'azur me cache une ame vile;
Ce fat qui me protége avec un air si vain,
Qui, vantant mes écrits, néglige l'écrivain;
Qui, n'osant me défendre alors que l'on me blesse,
Me voit par vanité, me trahit par foiblesse;
Qui, s'il n'est pas méchant, est du moins indiscret;
Qui donne un ridicule, ou révèle un secret;
Qui, prêtant à mes vers des tournures malignes,
Va dire aux grands: C'est vous que l'on peint dans ces li- [gnes;
Voilà ceux qu'à mes pieds je veux voir abattus :
Je suis l'effroi du vice et l'appui des vertus.
Que Sporus tremble! — Qui? cette chétive espèce,
Automate de soie, extrait de lait d'ânesse,
Chenille que colore un brillant vermillon?
Quoi! faut-il dans la mer noyer un papillon?
— Du moins, écrasez donc cet orgueilleux insecte,
Ce ver aux ailes d'or, qui me pique et m'infecte;
Qui, formé dans la fange, et fier de ses couleurs,
De la société flétrit toutes les fleurs;
Parcourt, en bourdonnant, le Pinde et les ruelles,
Mais sans goûter les arts, mais sans jouir des belles :
Ainsi, dans le gibier qu'il mordille en grondant,
L'épagneul bien dressé n'ose imprimer la dent.
Son sourire éternel annonce une ame aride :
D'un ruisseau peu profond ainsi l'onde se ride.
Mannequin animé par le souffle d'autrui,
Il ne pense, il ne sent, ne juge point par lui;
Dans chaque pas qu'il fait, chaque mot qu'il profère,
On reconnoît le fil et la main du compère.
Aux discours des savants mêle-t-il son caquet?
Parmi l'or des moissons on croit voir un bluet.
Voyez de mille excès ce bizarre assemblage :
Sérieusement fou, ridiculement sage,
Par des moyens obscurs courant après l'éclat,
Qui put n'être qu'un sot, et voulut être un fat;
Courtisan pédantesque, et pédant petit-maître,
Dégradant ce qu'il est par tout ce qu'il veut être;
De la société brillant caméléon,
Socrate le matin, le soir Anacréon;
A force d'agrément parvenant à déplaire,
Ayant toujours un rôle, et pas un caractère.
. . . .
Sa gravité déplait, sa légèreté pèse;
Lui-même est une plate et risible antithèse,
Une espèce amphibie, équivoque animal,

Avantageux et bas, doucereux et brutal;
Tour-à-tour grand seigneur ou petite-maîtresse,
Mignard comme une fille, ou fier comme une altesse;
Frivole par l'esprit, infame par le cœur;
Fat auprès d'une femme, auprès des rois flatteur.
Belle Ève, ainsi l'on peint ton séducteur funeste,
Ange par la figure, et serpent par le reste :
C'est un être choquant, même par sa beauté;
Affable par orgueil, rampant par vanité.
Libre d'ambition, insensible aux richesses,
Courageux sans hauteur, complaisant sans bassesses,
Voilà le vrai poëte : il plaît, mais noblement;
De l'orgueil d'un ministre il n'est pas l'instrument.
Flatter, même les rois, à ses yeux est coupable;
De mentir, même en vers, sa bouche est incapable.
Chez lui la poésie est plus que de vains sons;
La sublime morale ennoblit ses chansons;
Il fait briller le vrai dans la fiction même :
Ce n'est point un vain nom, c'est la vertu qu'il aime.
Il respecte les grands, et ne les flatte pas;
Il dompte ses rivaux, sans livrer de combats;
Il voit avec mépris le louangeur stupide,
L'agresseur furieux, le défenseur timide,
Le critique implacable et qui mord sans pitié,
Le bel-esprit jaloux, et qui loue à moitié,
Tant de coups sans effet, tant de traits sans blessure,
Et la haine impuissante, et l'amitié peu sûre.
Qu'on réchauffe cent fois des contes pleins d'ennui;
Que l'on charge son nom des sottises d'autrui;
Qu'un méchant affamé défigure, pour vivre,
Ses traits dans une estampe, et ses mœurs dans un livre;
Qu'on l'outrage dans ceux qui lui sont les plus chers;
Qu'on blâme sa morale, au défaut de ses vers;
Que l'on poursuive encor, par une lâche envie,
Ses amis dans l'exil, et son père sans vie;
Qu'enfin, jusqu'à son roi, les vils échos des cours
Fassent de ces méchants retentir les discours :
Adorable vertu, c'est à vous qu'il s'immole!
C'est pour vous qu'il souffrit, par vous il se console!
—Mais j'insulte le pauvre, et je brave les grands.
—Oui, pour moi, l'homme vil est vil dans tous les rangs;
Je le hais sous le froc, ainsi que sous la mitre;
Chevalier d'industrie, ou chevalier en titre;
Écrivain mercenaire, ou courtisan vénal;
Assis sur la sellette, ou sur le tribunal;
Triomphant dans un char, ou rampant dans la boue;
Admis auprès du trône, ou conduit à la roue.
Cependant cet auteur, si terrible et si craint,
Sapho sait qu'il n'est pas aussi noir qu'on le peint.
Dennis même avouera, s'il veut être sincère,
Qu'en méprisant ses vers, il aida sa misère.
On l'accusa d'orgueil : il étoit si peu fier,
Qu'il visita Tibald et but avec Cibber.
Un prêtre contre lui vomit un gros volume.
L'a-t-on vu, pour répondre, user en vain sa plume?
Pour plaire à sa maîtresse, un fat l'ose outrager :
Ah! qu'elle soit sa femme, et c'est trop le venger!
Que Pope soit l'objet d'une satire amère :
Mais pourquoi dénigrer et son père et sa mère?
Sa mère a-t-elle, hélas! médit de son prochain?
Vit-on jamais son père outrager son voisin?
Lâches, écoutez-moi; respectez sa famille,
Et ne ternissez plus l'éclat dont elle brille :
Son nom sera sacré, tant que cet univers
Chérira les vertus, et lira les beaux vers.
Ceux dont il tient le jour, et l'époux et la femme,
Étoient nobles de nom comme ils l'étoient par l'ame.
Leurs aïeux pour l'honneur combattirent cent fois,
Quand de l'honneur encor nous connoissions les lois.
—Mais qu'étoient leur fortune et leurs biens?—Légitimes.
Ils laissèrent Crassus s'engraisser par des crimes.
Ce bon père, aujourd'hui l'objet de ses regrets,
Gentilhomme sans morgue, héritier sans procès,
Citoyen sans cabale, époux sans jalousie,
Traversa doucement l'espace de la vie.
Jamais il ne parut au tribunal des lois,
Jamais d'un faux serment n'appuya de vains droits.
Il n'étoit point enflé d'une vaine science :
Le langage du cœur fut sa seule éloquence.
Éclairé par l'usage, et poli par bonté,
Sain par la vie active et la sobriété,
Ses vénérables jours furent longs, sans souffrance;
Son paisible trépas fut court, sans violence.
Ciel! accorde à son fils et sa vie et sa mort,
Et les enfants des rois vont envier mon sort!
Ami, jouis toujours de ta douce folie :
Pour moi, mon cœur se plaît dans sa mélancolie :
Puissé-je encor long-temps, par de pieux secours,
Conserver une mère, et prolonger ses jours;
Sur le bord du cercueil soutenir sa foiblesse,
Égayer ses langueurs, et bercer sa vieillesse;
Prévenir ses besoins, les lire dans ses yeux,
Et retarder encor son départ pour les cieux [1]!

RÉPONSE

A UNE LETTRE DE M. D'ÉTAMPES.

Le ciel a donc pour vous exaucé tous mes vœux!
Vous faites mon bonheur en vous disant heureux.
Sagement gai, jeunement sage,
Loin de la grande ville, infernal paradis
Où viennent se damner nos jeunes étourdis;
Loin de l'urne où du sort l'éternel ballottage
Tire au hasard tant de différents lots,
Les malheurs du génie et les succès des sots;
Possesseur fortuné d'un riant paysage,
Entre l'étude et le loisir,
Moitié travail, moitié plaisir,
Vous savez de la vie assurer le voyage.
Pour vous tout gîte est bon, tout ciel est sans nuage.

[1] Cette traduction fut une des pièces lues à l'Académie française par l'abbé Delille, le 17 avril 1778, en présence de Voltaire, qui assistoit à cette séance : pendant la lecture, le vieux malade se rappeloit les vers de Pope, les comparoit à ceux du traducteur, et donnoit souvent la préférence à ceux-ci.

D'utiles passe-temps, d'agréables labeurs,
Des contes et des vers, vos enfants et vos fleurs:
Un espalier où la culture
Aide à corriger la nature;
Dans la maison point de micmac;
Le paisible échiquier, et le bruyant trictrac,
Et l'ivoire arrondi qui va chercher la blouse;
De la gaieté sans bruit, de l'esprit sans efforts;
A table autour de vous des esprits assez forts
Pour être treize, au lieu de douze;
Un cercle peu nombreux, moins brillant qu'amical;
Quelques gouttes d'Aï dans le tonneau du mal;
Bons amis et bon voisinage;
La foire du canton, la fête du village;
Quelques perdreaux tirés au vol;
Bien sans procès, Normands sans dol;
Des ouvriers qui vous conçoivent;
Des fermiers payant ce qu'ils doivent;
Le bon curé, passant en bonheur tous prélats,
Qui, dans sa charité féconde,
Après avoir en chaire exercé sa faconde,
Béni l'hymen, la vie et le trépas,
Chez les pauvres finit sa ronde;
Sait, en venant de l'autre monde,
Causer tout bonnement des choses d'ici-bas;
De temps en temps un bal, où les musettes
Font sauter en cadence et garçons et fillettes;
Le journal et le bulletin,
Avec le chocolat servis chaque matin;
La lecture du soir, la douce causerie,
Beaucoup de promenade, un peu de rêverie,
Quelques écrits intéressants,
Quelques billets à des amis absents,
Les beaux-arts à Paris, aux champs le jardinage,
Parfois un joyeux badinage,
Vous sauvent de l'ennui, triste enfant du dégoût.
Bénissez donc votre partage :
L'homme heureux est celui qui sait l'être par-tout.

ÉPITRE

A LA CÉLÈBRE MADEMOISELLE ***.

Lorsque du haut des voûtes éternelles
Le roi des dieux venoit aux demeures mortelles
Chercher ou l'homme juste, ou la jeune beauté,
Sa modeste immortalité
N'alloit point, dédaignant le repos des cabanes,
Demander aux palais profanes
La pompeuse hospitalité.
Hôte indulgent, à son banquet céleste,
Où jamais ne siégea la douce égalité,
Il préféroit d'un gîte agreste
L'innocente frugalité.
Là, dans l'incognito de la grandeur suprême,
Oubliant pour un jour l'étiquette des cieux,
Chez l'homme hospitalier, pauvre et religieux,
Le chaume pour lambris, des fleurs pour diadème,
Du miel pour ambrosie et du lait pour nectar,
En attendant que des chaumières
Le doux sommeil vînt fermer ses paupières,
Jupiter dételoit les aigles de son char;
Et sans projets, et sans tonnerre,
Laissant aller le monde et rouler le Destin,
En simple habitant de la terre,
Du pauvre laboureur partageoit le festin;
Mais au départ (Baucis en offre un grand exemple),
Le voyageur sacré, de ce rustique lieu
Changeoit l'obscur asile en un superbe temple,
Et payoit son écot en dieu.
Vous êtes plus puissante encore et plus modeste;
Et mon poétique taudis,
Grace à vos traits divins, à votre voix céleste,
Devient pour moi le paradis.

ÉPITRE A M. DE BRULE.

Perdreaux exquis, vers pleins de grace,
Les fruits de votre veine et ceux de votre chasse
Dans notre humble logis arrivent à-la-fois.
Ainsi le dieu qui d'un heureux délire
Dans mes beaux ans m'animoit quelquefois
Partage avec vous son empire :
Poëte, vous touchez sa lyre;
Chasseur, vous portez son carquois.
Pour moi, qui, sur les monts, dans les plaines riantes,
Sous la fraîche épaisseur des forêts ondoyantes,
Promenant mes rêves chéris,
Poursuis des vers, et non pas des perdrix;
Qui dans les airs laissant l'oiseau rapide,
Le lièvre dans son gîte, et le cerf dans ses bois;
Qui, chasseur paresseux et rimeur intrépide,
Chaque soir reviens sous mes toits
Mon portefeuille plein, ma gibecière vide;
Entre vos deux talents s'il falloit faire un choix,
Au lieu de dépeupler ces terres giboyeuses,
De vos festins à la gaieté si chers
Inépuisables pourvoyeuses,
Fidèle au dieu du chant que dès long-temps je sers,
Je l'avouerai, pour ma muse indigente,
A vos poétiques concerts
J'aimerois mieux voler quelqu'un des jolis airs
Que votre muse négligente
Adresse à l'écho des déserts :
Gardez donc votre chasse, et laissez-moi vos vers.

DITHYRAMBE

SUR

L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

1794.

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude?
En vain je promène mes jours

Du loisir au travail, du repos à l'étude :
Rien n'en sauroit fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.
Des voluptés essayons le délire;
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre,
Graces, Plaisirs, Amours, Jeux, Ris, accourez tous.
Que le vin coule,
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux.
Mais quoi! déja la rose pâlissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur!
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.
Volons aux plaines de Bellone;
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons : déja la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne;
J'entends hennir le fier coursier,
L'acier retentir sur l'acier;
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur;
Autour de moi le sang bouillonne :
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la Pitié plaintive a crié dans mon cœur.
D'un air moins turbulent l'Ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle :
Pour commander, j'obéis à sa loi.
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.
Ainsi, d'espérances nouvelles
Toujours avide et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon ame ardente étend ses ailes;
Et rien ne peut calmer, dans les choses mortelles,
Cette indomptable soif de l'immortalité.
Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit : « J'ai réservé pour moi
L'Éternité qui te précède;
L'Éternité qui s'avance est à toi. »
Ah! que dis-je? écartons ce profane langage!
L'Éternité n'admet point de partage :
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir;
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déja ton être à venir
Étoit présent à sa vaste pensée.
Sois donc digne de ton auteur;
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Eh! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'Ambition superbe?
C'est de ces vers, rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'Immortalité?
C'est cette perspective, en grands pensers féconde;
C'est ce noble avenir qui, bien mieux que ces lois
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Éternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes,
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux.
Absent de cet atome, et présent dans les cieux,
Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats;
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit ou donne des états?
Eh! qui, du sommet d'un coteau
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détourneroit les yeux de ce riche tableau
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau?
Silence, êtres mortels! vaines grandeurs, silence!
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir, courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité,
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle Égalité.
Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.
Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'étoit qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé;
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté,
A l'aspect du néant, se rejette en arrière?
Pourquoi, dans l'instabilité
De cette demeure inconstante,
Nourrit-il cette longue attente
De l'immuable Éternité?
Non, ce n'est point un vain système :
C'est un instinct profond vainement combattu;
Et sans doute l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice et servir la vertu.
Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'Éternité,
La tranquille Immortalité,
Propice au bon, et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice

L'asile horrible du néant.
Oui : vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels;
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!
Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels!
Eh! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême?
L'homme, agité d'espérance et d'effroi,
Apporte ce besoin d'exister après soi.
Dans l'asile du trépas même,
Un sépulcre à ses pieds, et le front dans les cieux,
La pyramide qui s'élance,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux.
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire,
Hélas! et sa fragilité;
Et sur ces monuments, témoins de sa victoire,
Trop frêles garants de sa gloire,
Fait un essai mortel de l'Immortalité.
Vous seuls, qu'on admire et qu'on aime,
Vous seuls, ô mes rivaux! par un pouvoir suprême
Dressez des monuments qui ne sont point mortels;
Doublement investis des honneurs éternels,
Du talent vertueux vous tressez la couronne;
Votre front la reçoit, et votre main la donne:
Homère de ses dieux partagea les autels.
Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons,
Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois, font chérir la patrie.
Le Barde belliqueux couroit de rangs en rangs
Échauffer la jeunesse aux combats élancée:
Tyrtée embrasoit Mars de feux plus dévorants;
Et les vers foudroyants d'Alcée
Menacent encor les tyrans.
Que je hais les tyrans! Combien, dès mon enfance,
Mes imprécations ont poursuivi leur char!
Ma foiblesse superbe insulte à leur puissance:
J'aurois chanté Caton à l'aspect de César.
Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la grande ame de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'Éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon.
Par eux, bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort:
A ses vœux l'un promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.
Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre,
Sa grande ame affranchie a son refuge au ciel.
Il dit au tyran : Je suis libre;
Au trépas : Je suis immortel.
Allez, portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendoient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.
En vain César victorieux
Poursuit sa marche triomphale:
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment, le peuple est accouru;
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire;
Le cercueil rend jaloux le char de la victoire:
Caton triomphe seul, César a disparu.
Que dis-je? enfants bannis d'une terre chérie,
Français, que vos vertus triomphent mieux du sort!
Sans biens, sans foyers, sans patrie,
Votre malheur n'appelle point la mort:
Plus courageux, vous supportez la vie.
Qui peut donc soutenir votre cœur généreux?
Ah! la foi vous promet le fruit de tant de peines;
Au sein de l'infortune elle vous rend heureux,
Riches dans l'indigence, et libres dans les chaînes;
Et du fond des cachots vous habitez les cieux.
Loin donc, de l'homme impie exécrable maxime,
Qui sur ses deux appuis ébranles le devoir!
« Il faut un prix au juste, il faut un frein au crime!
L'homme sans crainte est aussi sans espoir.
Ainsi, par un accord sublime,
La céleste Immortalité
S'élance d'un vol unanime,
Avec sa sœur, la sage Liberté.
Et vous, vous que mon cœur adore,
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour?
Non, si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore,
Nous nous retrouverons dans un autre séjour:
O mes amis! nous nous verrons encore!
Qu'en nous reconnoissant, nous serons attendris!
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié,
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie et ceux de l'amitié.
Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs;
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne;
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.
Mais ne profanez point le feu qui vous anime;
Laissez là des plaisirs les chants voluptueux,
Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux;
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux.

ÉPITRE

A MADAME LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE.

De vos riches tableaux que j'aime les images,

Quand vous peignez ces monts sauvages,
Noir séjour des frimas, d'où tombent ces torrents,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents,
Sillonnés de ravins, entrecoupés d'abîmes !
Lorsqu'avec tant de grace, à leurs horreurs sublimes
Vous opposez leurs tranquilles abris,
Leurs doux ruisseaux et leurs vallons fleuris,
Le vrai bonheur, loin d'un luxe profane,
A leurs rochers confiant sa cabane,
Toujours la vérité dirige vos pinceaux;
Vous unissez la force à la mollesse :
Le cours des fleuves, des ruisseaux,
Embrasse avec moins de souplesse
Le terrain varié que parcourent leurs eaux.
De la variété le mérite est si rare!
Toujours pour leurs Phaons soupirent nos Saphos;
Deshoulières m'endort aux chants des pastoureaux:
Prodigue des grands traits dont sa muse est avare,
Mieux qu'elle vous savez varier votre ton;
Je crois voir, à côté de l'aigle de Pindare,
La colombe d'Anacréon.
Ainsi, des saints devoirs et d'épouse et de mère,
Des muses l'entretien charmant
Vient quelquefois doucement vous distraire:
A la raison vous joignez l'agrément,
Le talent de bien dire au bonheur de bien faire :
Telles naissent les fleurs au milieu des moissons.
Mais c'étoit peu pour vous de briller et de plaire :
A vos enfants vous transmettez vos dons.
De l'amour maternel tel est le caractère;
C'est dans ses tendres rejetons
Qu'est sá volupté la plus chère;
C'est dans eux qu'il jouit, c'est pour eux qu'il espère;
Au milieu de ses nourrissons,
Ainsi la rose, déja mère,
Que les zéphirs trop tôt cèdent aux aquilons,
Ne pouvant retenir sa beauté passagère,
Met son espoir dans ses jeunes boutons,
Leur lègue ses parfums, sa grace héréditaire,
Sa couronne de pourpre et ses riches festons.
De vous, de vos enfants c'est l'image fidèle;
L'aimable Cavendish, graces à vos leçons,
Est le portrait charmant du plus parfait modèle;
Comme vous elle plaît, vous vous plaisez dans elle.
Jouissez, reprenez vos aimables concerts:
Vos chants servent d'exemple aux nôtres;
Et le plus dur censeur eût fait grace à mes vers,
Si j'eusse été plus tôt le confident des vôtres.
C'est peu de les aimer; encouragez les arts,
Belle Georgiana! c'est vous dont les regards
(La mémoire encor m'en est chère)
Ont les premiers, à ma muse étrangère,
D'un accueil caressant accordé la faveur,
Et dissipé la crainte attachée au malheur.
Dans les champs paternels, jadis simple bergère,
Elle chantoit aux montagnes, aux bois;
Les bois lui répondoient; et même quelquefois,
Il m'en souvient, sa chanson bocagère
Sut se faire écouter dans le palais des rois.
Ce temps n'est plus: fugitive, exilée,
Sur les bords où chantoient les Popes, les Thompsons,
Sa voix tremblante essaya quelques sons :
Albion lui sourit, elle fut consolée.
Tel un frêle arbrisseau qu'un orage soudain
Enlève et transporte sur l'onde,
Contraint de s'exiler sur quelque bord lointain,
Suit au hasard sa course vagabonde,
Rencontre, aborde une terre féconde;
Là, par Zéphire transplanté,
Bientôt l'arbuste acclimaté
Se croit dans son berceau: les enfants du bocage
Lui font accueil; il partage avec eux
Et la douce rosée et les rayons des cieux;
De sa fleur étrangère embellit ce rivage,
Bénit son sort, et pardonne à l'orage.

A M. DELILLE,

En lui envoyant le poëme du Saint-Gothard.

Vous dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur,
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir, en tremblant,
De l'humble pré la *fleur nouvelle;*
Je la voudrois une *immortelle*,
Si vous acceptez le présent.

Georgine Devonshire.

ENVOI.

En retour de vos vers purs, nobles et faciles,
Devonshire, accueillez l'humble tribut des miens.
Les dieux sur nous épanchent tous les biens,
Les fruits, les fleurs et les moissons fertiles:
Pour s'acquitter, nos vœux sont impuissants;
Mais les dieux sont trop grands pour être difficiles:
Tout est payé d'un simple grain d'encens.

J. Delille.

PASSAGE
DU SAINT-GOTHARD,

POËME

PAR MADAME LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE,

TRADUIT

PAR JACQUES DELILLE.

A MES ENFANTS.

Beaux lieux où la moisson dore trois fois les plaines,
Que des tièdes zéphirs fécondent les haleines,

Que la nature et l'art, et les hommes et Dieu,
Ornèrent à l'envi, belle Italie, adieu!
Je te laisse, ma sœur! Vents, soyez-lui fidèles;
Doux zéphirs, portez-lui la santé sur vos ailes;
Pour elle, froids hivers, tempérez vos frimas,
Et que vos durs glaçons s'émoussent sous ses pas!
Salut, mâle Helvétie, et vous, pompeuses cimes,
Dont l'œil avec plaisir voit les horreurs sublimes!
Mon pays me rappelle, et, malgré son attrait,
D'un peuple libre et fier je m'éloigne à regret.
Le voilà ce Tésin, dont les eaux bondissantes,
De rochers en rochers au loin rejaillissantes,
Courent vers l'Éridan, et, lassant les échos,
Lui portent, en grondant, le tribut de leurs flots.
Fougueux enfant des monts, il voit sur ses rivages
De modestes hameaux, de riches pâturages,
Des rochers nus levant leur front chauve et hideux:
Des pins battent leur pied, leur tête est dans les cieux.
Dans un cercle de monts aussi vieux que le monde,
Un heureux coin de terre, arrosé de son onde,
M'offre un abri paisible; et j'y goûte à-la-fois
Le charme des rochers, et des eaux, et des bois.
Je pars: de ces beaux lieux je m'éloigne en silence,
Par des sentiers tournants à pas lents je m'avance.
Soudain, de monts en monts s'élançant vers les cieux,
Le pompeux Saint-Gothard apparoît à mes yeux.
Là, des chemins hardis ont dompté la nature;
Un ruban de granit, de sa longue ceinture
Traverse, en serpentant, ces éternels frimas,
Et le rocher vaincu s'aplanit sous mes pas.
Là, pas un arbrisseau, pas une trace humaine;
Quelques sauvages fleurs s'y hasardent à peine;
Et des reclus pieux, aux voyageurs si chers,
L'hospice consolant peuple seul ces déserts.
Toutefois en ces lieux l'horreur même a ses charmes,
Les plantes leurs parfums, l'humanité ses larmes;
Et, sans cesse brûlant d'un charitable feu,
La pitié bienfaisante élève l'ame à Dieu.
J'aime ce bon ermite; avec nous il partage
Son toit, ses simples mets, ses fruits et son laitage,
Nous peint tous nos dangers, et du passant surpris
La terrible avalange écrasant les débris.
Le voyageur transi va, poursuivant sa route,
Où des croix ont marqué le malheur qu'il redoute;
S'avance doucement, et de ces noirs frimas
Craint d'appeler sur lui l'épouvantable amas.
Pourtant, dans ces déserts, quelquefois la nature
Se plaît à déployer sa plus riche parure,
Colore les métaux, et forme le cristal,
Frère du diamant, et son brillant rival.
Quel spectacle pompeux! D'ici s'offre à ma vue
De cinq lacs à-la-fois la tranquille étendue;
Et, du sein paternel émancipant leurs eaux,
Bondissent sur des rocs mille jeunes ruisseaux.
Ici la Reuss, du Rhin impétueuse amante,
Bat ses bords rocailleux de son onde écumante,
Et, sans cesse agitée en son lit tortueux,
Poursuit vers son époux son cours impétueux.
Parmi tout ce fracas je cherche un lieu tranquille:
Le tumulte est sans fin, et la paix sans asile.
Une plaine au-dessus de ce bruyant chaos
Enfin m'offre un abri, me promet le repos.
Là, bordé de troupeaux, entouré de verdure,
Le torrent adouci plus mollement murmure;
Et des frimas, pendants aux rochers d'alentour,
Des arbres protecteurs défendent ce séjour.
Agréable vallon, solitude secrète,
Ah! laisse-moi jouir de ta douce retraite;
Tu me peins cette vie, où l'homme aime à saisir
Parmi de longs chagrins un moment de plaisir.
Entre des rocs, tout fiers de leur beauté sauvage,
Nous marchons: descendus par cet étroit passage,
Un pont reçoit nos pas; et, long-temps calme et doux,
Le torrent irrité roule en grondant sous nous.
Parmi de noirs rochers, sous des voûtes d'ombrage,
Dans toute sa terreur s'offre l'affreux passage,
Et du torrent fougueux, qui redouble l'effroi,
Les flots rejaillissants arrivent jusqu'à moi.
Enfin rit à la vue une scène plus douce;
Des prés, du mont stérile ont remplacé la mousse;
Au noir sapin succède un vert délicieux,
Et l'héroïque Altorf se découvre à nos yeux.
Je crois les voir encor, ces scènes délectables;
Je crois voir les troupeaux regagner leurs étables;
Et du pipeau rustique et des douces chansons
A mon oreille encor retentissent les sons.
Lucerne, de ton lac que j'aimois les rivages!
Tantôt entre des bois et des rochers sauvages
Il resserre ses eaux; tantôt en liberté
Mon regard le découvre en son immensité.
Salut, noble chapelle! et toi, lieu mémorable,
Où, d'une main terrible ensemble et secourable,
Tell fit voler deux traits, et d'un bras triomphant
Terrassa l'oppresseur, et sauva son enfant.
Voyez sur l'autre bord, sous un épais ombrage,
Cet autre monument: là, contre l'esclavage
S'armèrent trois héros, et leur sang indompté
D'un peuple généreux scella la liberté:
Non celle qui se perd en des paroles vaines,
Veut du sang pour offrande, et marche au bruit des chaînes;
Sur le bonheur public elle fonde ses droits,
Prend la raison pour guide, et pour garde les lois.
Nous partons: nous voyons ces lieux où la culture
Par-tout nous montre l'art secondant la nature,
D'un profit légitime un emploi fructueux,
Et la simplicité d'un peuple vertueux.
Adieu, mâle Helvétie, où des Alpes altières
Les éternels frimas nourrissent tes rivières;
Où l'étranger surpris voit des fleurs, des glaçons,
Sur tes monts la nature, et l'art dans tes vallons!
Souvent le voyageur, de tes roches hautaines,
Verra d'un œil charmé la beauté de tes plaines,
Tes prés fleuris, tes monts, leur sublime hauteur,
Et dans tous les regards la douce paix du cœur.
Et vous, objets chéris de l'ame la plus tendre,
Mes enfants, vous serez empressés de m'entendre!
Mes plaisirs partagés en deviendront plus doux;
Ah! je vais donc revoir et ma patrie et vous.

VERS

Adressés à madame Lebrun, dans un moment où l'auteur sentoit sa vue affoiblie.

1784.

Quand de Milton, au bout de sa carrière,
Les yeux furent privés de la douce lumière,
Il s'écrioit : « O regrets superflus !
C'en est donc fait ? je ne les verrai plus,
Ce beau soleil, ces fleurs, cette verdure !
Et pour moi la nature est voilée à jamais ! »
Moi, je dis : « De Lebrun je ne vois plus les traits,
Ces traits que pour modèle eût choisis la peinture !
De sa touche élégante et pure
Je ne puis plus admirer les secrets :
Adorable Lebrun ! ce sont là mes regrets,
Et c'est encor regretter la nature. »

ÉPITRE

A DEUX ENFANTS VOYAGEURS *.

1801.

Enfin vous l'allez voir ce continent si vaste.
Vous partez dans vos jeunes ans,
Quand vos esprits, vos organes naissants,
Peuvent saisir chaque contraste.
Mais souffrez qu'un vieillard, sans rudesse et sans faste,
Par votre aimable accueil dès long-temps prévenu,
Et profitant pour vous de tout ce qu'il a vu,
De loin vous montre sur la route
Les dangers qu'il faut qu'on redoute,
L'ennui, l'orgueil et la légèreté.
Dans chaque empire et dans chaque cité,
De voyageurs une foule pullule;
Chacun a sa marotte, et tous leur ridicule.
L'un, à la suite d'un cartel,
Qui veut du sang pour un mot, pour un geste,
Bien loin du séjour paternel,
Victime d'un orgueil funeste,
S'en va mourir d'ennui sur les bords du Texel :
Un coup d'épée eût été moins mortel.
L'autre, promeneur solitaire,
Et voyageur apothicaire,
Va chercher sur les rocs, sur la cime des monts,
Dans le fond des forêts, dans le creux des vallons,
La plante du centaure, ou l'herbe vulnéraire,
Ou le salubre capillaire :
Et, fier de son butin lentement recueilli,
Revient la tête vide, et son herbier rempli.
Cet autre, préférant les arts à la nature,
Va chercher la moderne ou vieille architecture.
Il est heureux, s'il sait, à la rigueur,
Combien Saint-Paul a de longueur,
Combien tous les temples du monde
Le cèdent en hauteur à la grande rotonde
Qui, s'élevant *eccessivamente*,
Va porter jusqu'aux cieux le nom de Bramanté.
En maçon très chrétien il a couru la terre,
Vu tous les patrons goths, grecs, gaulois ou romains,
Les temples celtes ou germains.
Il part, revole en France, en Angleterre;
Il compte en masse, hélas! et souvent en détail,
La nef d'Amiens, de Reims le célèbre portail,
Et du chœur de Beauvais le superbe travail,
Et les vitraux de Tours, précieux à l'histoire,
Où plus d'une famille a retrouvé sa gloire;
Les forts de Valencienne et ceux de Luxembourg,
Et les rocs dentelés du clocher de Strasbourg;
L'Escurial, le Louvre, et Saint-Roch, et Saint-Pierre,
Leurs châsses, leurs cercueils, le mur qui les enserre,
La grille dont ils sont enceints;
Enfin ses longs discours, ses récits, ses dessins,
Pleins d'autels, de tombeaux, et de marbre et de pierre,
Même aux dévots font redouter les saints.
L'autre à bien festiner met sa philosophie;
Où l'on mange et boit bien est sa géographie;
Il voyage en gourmand; il compare en chemin
La truite de Genève et la carpe du Rhin,
Les pleurs du Christ [1] au cru de Chambertin,
Le Calabrois, le Santorin,
Dont un volcan féconda le terrain;
Les vins pourris dans les fosses d'Espagne [2],
Au vieux nectar qu'en plus d'une campagne
Nos grenadiers français buvoient, le sabre en main,
Dans les foudres [3] de l'Allemagne.
Tantôt son savoir bien nourri
S'en va, d'auberges en auberges,
Chercher dans quels climats, sous quel ciel favori,
Les pois nouveaux et les asperges,
Pour complaire à sa volonté,
Préviennent le printemps, survivent à l'été.
Aux champs de la Romagne, aux îles de l'Attique,
Dans sa gourmandise classique,
Il demande en courant le Chio, le Massique,
Qu'Anacréon et qu'Horace avoient bus,
A qui leur verve poétique
Paya de si justes tributs.
Il veut savoir quel vin moderne
Remplace le Cécube, et tient lieu du Falerne.
Il ne s'étonne pas que les arts soient perdus,
Depuis que ces vins ne sont plus.

* Les deux fils de M. Antrobus. Pendant son séjour en Angleterre, Delille avoit souvent admiré leur zèle, leurs succès, et sur-tout leur caractère de candeur et de docilité. Au moment de partir pour un long voyage, ces deux jeunes Anglais vinrent demander à notre poëte des conseils et des instructions. Il répondit à leurs vœux par cette épître.

[1] *Lacryma-Christi :* excellent vin qui se récolte sur le revers du Vésuve.

[2] Le *Rancio*, du latin *rancidus*, parcequ'il mûrit dans des fosses creusées pour le recevoir.

[3] Grands vaisseaux qui contiennent plusieurs muids de vin.

Il goûte, il juge tout, passe de halte en halte
Des vergers de Montreuil aux oranges de Malte,
Du lièvre sans saveur et du fade lapin,
Nourris des débris du jardin,
Aux gibiers du Midi, dont la chair renommée
Est de lavande et de thym parfumée;
Ou de la bartavelle à la rouge perdrix,
Dont l'épagneul évente les esprits;
Parcourt tous les terroirs en oliviers fertiles,
De Lucque et d'Aix va comparer les huiles,
Rapporte enfin chez lui des indigestions
De tous pays, de toutes nations.
Tantôt, peu satisfait de nos serres françaises,
Il s'arrête en chemin, charmé par un beau fruit
Dont le parfum et le goût le séduit,
Prend là ses repas et ses aises.
La saison finit-elle, il appelle à grand bruit
Ses gens, ses postillons, fait atteler ses chaises,
Et disparoît tout juste avec les fraises.
D'autres, de l'avenir, du présent peu frappés,
Infatigables antiquaires,
Du passé seul sont occupés;
Dans les vallons, sur les monts escarpés,
Vont déchiffrant des marbres funéraires,
Vont déterrant des urnes cinéraires,
Se pâment sur un mur bâti par Cicéron,
Ou sur un coin du jardin de Néron;
D'écus grecs ou romains, ou d'antiques médailles,
Ils s'en vont ramassant des restes curieux;
Ils appliquent la loupe, ils fatiguent leurs yeux
Sur le vert-de-gris précieux
De ces augustes antiquailles;
Du vorace Vitellius
Cherchent les casernes royales,
Ou des Tibère, des Caïus,
Les cavernes prétoriales;
Comblent de leurs débris des chars et des vaisseaux;
Puis, fiers de ces rares morceaux,
Pour embellir leurs scènes romantiques,
Ils vont de cet amas de décombres antiques,
De colonnes sans base et de vieux chapiteaux,
Attrister leurs jardins, encombrer leurs châteaux;
Doctes fouillis de la Grèce et de Rome,
Où logent cent consuls, et souvent pas un homme!
Antre nobiliaire, ambitieux donjon,
Où, comme les vivants, chez d'Hozier, chez Baujon,
Les morts inscrits sur leurs regîtres
Présentent en entrant leurs dates et leurs titres.
Des cartons sous le bras, dans les mains des crayons,
L'autre s'en va chercher loin de nos régions
Des ruines, des paysages;
Dessiner quelques monts sauvages,
Quelques rochers bizarrement taillés,
Et d'arbrisseaux rampants richement habillés,
De beaux lointains, et de riches ombrages.
Au fond d'un porte-feuille il dépose enterrés
Des champs flétris, des monts décolorés.
Par-tout où s'est montré ce grand paysagiste,
Chaque lieu semble triste
De voir ainsi déshonorés
Ses bois, ses ruisseaux, et ses prés,
A qui le crayon des artistes
N'a pu laisser ce ciel pur et vermeil,
Ces beaux reflets, et ce soleil,
Le plus brillant des coloristes.
Lui cependant, tout fier de ces riches moissons,
Du grand art des Poussin récoltes poétiques,
Va bientôt dans d'autres cantons,
Pleins de grands souvenirs, fameux par de grands noms,
Autour des remparts historiques
Des Augustes et des Catons,
Reprendre ses courses classiques;
Passe des égoûts de Tarquin
A cette fontaine chérie
Du grand législateur confident d'Égérie;
A la tombe où dormoit Scipion l'Africain;
A la masse du Colisée,
Par un neveu papal depuis long-temps brisée;
Passe en revue et les champs et les monts;
Et, sa docte valise une fois bien remplie,
Il court en France apporter l'Italie,
Ses arcs triomphateurs, ses aqueducs, ses ponts,
Et ses temples, et leurs frontons;
Et dit, d'une ame enorgueillie:
Rome n'est plus dans Rome; elle est dans mes cartons.
Dans de plus longues promenades,
L'autre, badaud parisien,
Chez le peuple vénitien,
A Naples, va chercher des bals, des mascarades,
La bénédiction qu'on donne au Vatican;
Ailleurs, le spectacle d'un camp,
Des manœuvres, et des parades;
Ailleurs, un beau couronnement,
Grand et superbe événement
Où les étrangers accoururent,
Où trente puissances parurent.
Quel plaisir, de retour chez soi,
De conter à ses camarades
Quel hasard le plaça tout à côté du roi!
Les fêtes, les soupers, les danses, les aubades,
Les balustres et les arcades,
Les tribunes et les balcons,
Combien les Allemands vidèrent de flacons;
Du cérémonial de cette grande fête
Le fat vous étourdit la tête,
Redit chaque détail qui flatte son orgueil,
Les noms de tous les grands qui lui firent accueil;
Et même il a sur lui le ruban honorable
Que lui donna la cour dans ce jour mémorable.
Épris de plus nobles objets,
Des portiques, des colonnades,
Des danses et des sérénades
Ont pour vous de foibles attraits.
Le choix savant et des vins et des mets
N'est point entré dans vos projets:
Pour le beau seul vous êtes nés gourmets.
Des cathédrales et des temples
Votre pays vous offre assez d'exemples:

Et la belle nature aux plus savants pinceaux
Y peut fournir d'assez riches tableaux.
Jeunes encore, et vertueux, et sages;
Le désordre n'a point commandé vos voyages :
Ce travers n'est pour vous qu'un objet de pitié.
De plus nobles motifs vous ouvrent la carrière ;
Et, quand vos pas quitteront la barrière,
Vous ne laisserez en arrière
Que les regrets de l'amitié.
Laissez les ruines antiques
A ces amateurs fanatiques
Des temples, des palais, des urnes, des tombeaux,
Pour qui les plus anciens sont toujours les plus beaux,
Dont l'érudition profonde
Dans chaque souterrain et dans chaque caveau
Court interroger le vieux monde,
Sans s'inquiéter du nouveau.
Étudiez les peuples et les hommes;
Oubliez ce qu'on fut, pour voir ce que nous sommes.
Pour voyager avec succès,
De l'habitude encore évitez les excès.
Il ne faut aimer trop ni trop peu sa patrie ;
L'un seroit sacrilége, et l'autre idolâtrie.
Les uns, obstinés citoyens,
Ne trouvent que chez eux le vrai goût, les vrais biens,
Ne conçoivent pas qu'on puisse être
Autrement que l'on est au lieu qui les vit naître ;
Qu'on soit Irlandais à Dublin,
Perse dans Ispahan, Allemand à Berlin.
Ivres de leur terre natale,
Sur le talent, la vertu, la beauté,
Ils vont braquant de tout côté
La lunette nationale;
Et de tous les états, et de tous les pays,
Ils reviennent chagrins, haïssants, et haïs.
Pour désenfler ses hypocondres,
L'autre au sein de la France, au milieu de Paris,
Veut transporter les courses, les paris,
Et toutes les gaietés de Londres.
Pour se chauffer durant l'hiver,
Il commande un *grate* [1], un *fender* [2];
Pour sa fourniture complète
Ne manque pas de faire emplète
De l'infatigable *poker* [3],
Qui, des passe-temps le plus cher,
Près d'une cheminée au *spleen* un peu sujette,
Où siégent les vapeurs et la consomption,
L'étude en bonnet noir, la lecture en lunette,
La politique auprès d'une gazette,
Et l'avarice auprès de sa cassette,
Du mélancolique charbon
Faisant partir par amusette,
Quelquefois par distraction,
La rapide étincelle et la vive bluette,
Pour égayer la méditation,

[1] La cheminée dans laquelle on place le charbon.
[2] Espèce de garde-cendres.
[3] Tient lieu de pincettes.

Dans les jeux du foyer remplace la pincette.
Il ne sort pas sans un spencer,
Ne lit que Milton et Chaucer;
Pour n'en pas perdre l'habitude,
Du nom de *rout* il appelle nos bals,
Et du sort des Français n'a plus d'inquiétude
Depuis qu'ils ont adopté les wauxhalls;
A ce bel opéra, que le monde idolâtre,
Va de Covent-Garden regretter le théâtre;
Sollicite avant son départ
Le combat du taureau, la chasse du renard;
S'étonne seulement que la France ait fait grace
Aux loups, dont l'Angleterre extermina la race;
Se fait admettre au club, paie en livres sterlings
Sa soupe à la tortue, et ses chers *plum-puddings;*
Pour mieux s'habituer à la langue française,
Se rend exactement à la taverne anglaise,
Et, dans ses jeux chéris soigneux de s'exercer,
A nos Parisiens veut apprendre à boxer;
Par-tout de son pays conserve les coutumes,
Les usages et les costumes;
Enfin, rentrant chez lui comme il étoit sorti,
Y revient plus anglais qu'il n'en étoit parti.
D'autres, lassés du séjour de leurs pères,
Vont poursuivant de lointaines chimères,
Et, se dépaysant pour devenir meilleurs,
Dénigrent tout chez eux, adorent tout ailleurs.
Tout ce qu'ils n'avoient pas charme leurs goûts frivoles.
Ainsi les superstitions,
Chez les antiques nations,
Des cultes étrangers empruntoient les idoles.
Du joug de l'habitude ils marchent dégagés,
Et perdent leur sagesse avec leurs préjugés.
Ainsi du bon Français quand l'humeur vagabonde
Se mit à parcourir le monde,
Par-tout il moissonna les sottises d'autrui,
Et dans le monde entier ne méprisa que lui.
Il courut mendier aux terres étrangères
Ses usages, ses mœurs, et ses lois passagères.
Aux rochers de la Suisse, aux plaines d'Albion,
Il croyoit s'élancer vers la perfection.
Revenu, disoit-il, de ses erreurs premières,
Il délioit son joug, et brisoit ses lisières.
Qu'arriva-t-il? Au lieu de nouvelles lumières,
Il rapporta, pour prix de son instruction,
L'extravagance et la destruction.
En berline, en wiskis, en frac, en guêtre, en bottes,
En gilets écourtés, en longues redingotes,
La révolution, pour punir les Français,
A des goûts étrangers dut ses premiers succès.
De motions nos cafés résonnèrent;
De mots, de plans nouveaux, nos vieillards s'étonnèrent;
De jeunes fats et d'imberbes Catons
Dans nos tribunes dominèrent,
Ridiculement y prônèrent
La république des Platons.
Des bavards de tous les cantons
Nos jeunes dames raffolèrent;
Les Grâces, les Ris s'envolèrent.

Mille petits Catilinas
Inondèrent nos clubs, nos salons, nos sénats.
Le cœur se corrompit, les esprits se troublèrent.
Comme un torrent fougueux le désordre roula :
Plus de respect pour ses chefs, pour ses maîtres;
La licence à ses pieds foula
Les ouvrages de nos ancêtres;
Le mauvais goût eut de nombreux fauteurs
Le tragique fit place à d'effroyables drames;
La terreur à l'honneur succéda dans les ames,
Et la pitié resta pour les auteurs.
La sensible amitié ne vit plus que des traîtres.
Dans ses vieux fondements l'empire chancela;
Les débris des autels écrasèrent les prêtres,
Et sur les courtisans le trône s'écroula.
Évitez ces excès; voyez la jeune abeille,
Qui, dès le retour du matin,
Sur le thym odorant, sur la rose vermeille,
Cueille la cire, et cherche son butin.
Dans sa loge natale, ou dans d'autres cellules,
Ses partialités, ses dégoûts ridicules
Ne vont point s'informer comment se fait le miel;
Elle suit son instinct, la nature et le ciel.
Imitez-la; repoussez tout système :
Vous le savez, et du bien et du mal
Le ciel à tous les lieux fit un partage égal.
Avant l'étude, avant l'expérience,
N'avons-nous pas la conscience?
C'est à ses lois que l'on doit obéir.
Sur les objets qu'on doit haïr,
Sur ceux qu'il faut qu'on aime,
Chacun est son juge à soi-même.
De l'imitation le danger est extrême.
Observez avec soin, choisissez à loisir.
L'art de bien voyager, c'est l'art de bien choisir.
Mais ne vous bornez pas aux plus prochains rivages;
Examinez d'un regard pénétrant
D'autres pays, d'autres usages,
Et sur les bords lointains, policés ou sauvages,
Comme votre pensée, étendez vos voyages.
Vous êtes bien petits, et le monde est bien grand!
Quel que soit le climat qu'aborde votre audace,
N'espérez point trouver les lieux
Tels que les virent nos aïeux.
Le temps, qui forme tout, et par qui tout s'efface,
Du monde entier change la face,
Les peuples, les climats, l'eau, la terre, et les cieux.
Vous chercheriez en vain Tyr, Carthage, Ecbatane;
Un volcan engloutit et Lisbonne et Catane;
Sur son terrain, par le temps exhaussé,
Le Capitole est abaissé;
Où reposoit la famille des Jules,
Des capucins ont leurs cellules.
Observez d'un regard soigneux
Les changements des lois, des hommes, et des lieux :
Vous êtes bien enfants, et le monde est bien vieux!
Sachez aussi, dans votre course,
Des peuples dispersés chercher l'antique source.
L'un est né des Gaulois, et l'autre des Germains;
L'un est enfant des Grecs, et l'autre des Romains.
Cet autre, fier de son vieil âge,
Fils de l'Égyptien, ou du Scythe sauvage,
Changea cent fois de mœurs et d'esclavage.
Que de peuples divers, nés du même berceau,
Prennent des traits, un goût, un langage nouveau,
Et des habitudes contraires,
Dépendant du vainqueur, du siècle, et des climats!
Dans le monde habité tous les peuples sont frères;
Et tous, ainsi que vous, ne se ressemblent pas.
Mais en vain vous offrez dans votre aimable enfance
Cette conformité de traits;
Il est entre vous deux des rapports plus parfaits:
Même docilité, même reconnoissance
Pour l'homme vertueux de qui l'expérience
A vos yeux charmés dévoila
Tous les secrets de la science;
Même amour pour les lieux où vous prîtes naissance,
Pour Dieu, pour votre roi : voilà
Votre plus noble ressemblance.
La fable vainement nous entretient encor
Et de Pollux et de Castor,
Infortunés jumeaux que le destin bizarre
Plaçoit l'un dans l'enfer et l'autre dans les cieux :
Par un sort plus doux et plus rare,
Même félicité vous réunit tous deux;
Même soin forma votre enfance.
Du jeune âge oubliant les jeux,
Dans un voyage courageux
Allez cueillir la récompense
De votre loisir studieux.
Mieux instruits, vous jouirez mieux;
Les états, les cités, les peuples et les lieux
Ne disent rien à l'ignorance;
Son regard n'en saisit que la vaine apparence:
L'ignorant voit, le savant pense.
Jadis, la veille des combats,
Des grands événements, et des lointains voyages,
Les princes et les potentats
Interrogeoient le ciel, et consultoient les mages.
Pour moi, sans me placer au nombre des devins,
Déja sur vos futurs destins
J'ai des augures plus certains,
J'ai de plus assurés présages.
Une beauté forma vos esprits enfantins,
Une beauté qui joint à la gaieté française
La bonté germanique et la douceur anglaise.
Un sage, ami des lois, des beaux-arts, et des dieux,
Connu par son talent, connu par sa sagesse,
Des écrits de Rome et de Grèce
Vous déroula les trésors précieux;
Ce qu'a de plus délicieux,
De plus sublime, de plus sage,
Le bon peuple qui vit l'aurore de votre âge.
Jugez d'après son goût, voyez d'après ses yeux.
Du sensible Antrobus, dont le cœur généreux
Des bons Français a mérité l'hommage,
Payez l'amour, et remplissez les vœux :
C'en est assez; je réponds du voyage.

Mais quand par le succès il sera couronné,
Parmi ces écrivains, vos compagnons fidèles,
N'oubliez point votre Cicéroné,
Et laissez le disciple auprès de ses modèles.
Mes jardins, pleins de fleurs, que dans nos parcs français
Ma muse transplanta de vos jardins anglais,
Parmi tous ces écrits, charme de votre route,
Grace à votre amitié, vont vous suivre, sans doute;
Et, si j'en crois ce Gibbs, qui d'un si joli ton,
Dans son élégante lecture,
Récite avec affection
Ces vers sans art, dictés par la nature,
Je le dis sans présomption,
Le succès assuré de votre heureux voyage
Passera mon ambition,
Et je prévois plus d'un suffrage
Pour ma petite édition [1].
Encore un mot. Dans votre excursion
Vous n'oublierez pas cette France,
Qui par le nombre et la vaillance,
Son inépuisable opulence,
D'audacieux exploits, d'illustres attentats,
A pesé sur tous les états.
Là, vous verrez encor l'idole de la France,
. . . .
L'honneur, cette brillante et trompeuse monnoie
Qu'au bien public un esprit sage emploie,
Qui court de main en main, du noble au roturier,
Des princes aux sujets, du poëte au guerrier.
C'est l'honneur qui créa des ordres, des chapitres,
Mesure les égards sur les rangs, sur les titres;
Veut des plaisirs ou bruyants ou coûteux,
Du silence seul est honteux;
Moins empressé, moins ambitieux d'être,
Que jaloux de paroître,
Fait de l'orgueil la base du devoir;
Par des distinctions, des richesses se venge;
Commerce de respect, trafique de louange,
Les donne pour les recevoir;
Préfère aux vrais besoins l'or, le jaspe, et l'albâtre;
Cherche des spectateurs et demande un théâtre;
Se montre pour briller, brille pour éblouir,
Et jouit en effet, s'il a l'air de jouir;
Flétri d'un rien, heureux de peu de chose,
Il marche fier des chaînes qu'il s'impose;
Pour lui le plus superbe don
Est un coup d'œil du prince, un sourire, un cordon.
Même avant ses quartiers, il compte ses services,
Se pare de ses cicatrices.
Un brancard, décoré de ses sanglants lambeaux,
. . . .
Un trophée ennemi conquis dans les batailles,
Des grenadiers en pleurs suivant ses funérailles,
Le flattent plus qu'un fastueux cercueil,
Les pompes de la mort et le luxe du deuil;
Il aime l'héroïsme, abhorre la bassesse;
En vain Plutus, entouré de trésors,
Au dieu d'hymen ouvre ses coffres-forts;
Il veut pour dot, au lieu de la richesse,
Un nom sans tache, un rang, et la sagesse;
Il est souvent l'espoir des peuples abattus,
L'aiguillon des talents et l'ame des vertus.
Mais aussi qu'un grand choc ébranle un grand empire,
L'honneur lui-même à sa perte conspire.
L'opinion, simulacre du jour,
L'opinion, divinité frivole,
Entend sa voix; il commande: elle vole
De l'église au barreau, de la ville à la cour;
Poursuit delà les mers sa course vagabonde;
Nègres et blancs s'arment en un clin d'œil;
Le sang rougit la terre et l'onde;
Les champs, les cités sont en deuil:
On est brouillon par mode et méchant par orgueil.
Malgré les changements qu'a subis ce théâtre,
Sur ce terrain mouvant, sous ce ciel orageux,
Vos yeux surpris verront la jeunesse folâtre
Et l'alégresse opiniâtre
Recommencer ses bals, ses danses, et ses jeux,
Que sa longue enfance idolâtre.
Tel le voyageur curieux
Qui d'un volcan horrible
Vient observer l'explosion terrible,
Sur les bords du cratère interroge en tremblant
Les cavités de l'abîme brûlant,
Les points d'où partit l'incendie,
Où la lave s'est refroidie;
Mais, parmi ces monts menaçants,
Où dans les tourbillons de ces feux étouffants
Le gouffre ensevelit les mânes
De leurs femmes, de leurs enfants,
Bientôt il voit les bergers triomphants
Rétablir en chantant leurs antiques cabanes,
Y reconduire leurs troupeaux,
Reprendre leurs joyeux pipeaux;
Sur la terre encore mugissante,
Les gazons refleuris, la moisson renaissante,
L'industrie appelant les arts,
Les superbes cités relevant leurs remparts,
Les églises leurs tours, et les arbres leur faîte,
Et la nature en deuil, et la nature en fête.
Ainsi, d'un œil surpris, et des biens et des maux
Vous contemplerez les tableaux.
Par un moins bizarre assemblage,
Quelque pinceau capricieux
Sur un même visage,
Pour amuser nos yeux,
Aux traits du rieur Démocrite
Uniroit ceux du pleureur Héraclite;
Et sur ces murs Voltaire auroit écrit:
C'est Jean qui pleure, et Jean qui rit.
Sans cesse menacé par l'océan qu'il brave,
Tel vous ne verrez point l'industrieux Batave:
Le travail, la sagesse, et toutes les vertus,
Entre leurs mains fidèles
Tiennent chez lui la clef du temple de Plutus.
Il respecte les lois et les mœurs paternelles;

[1] L'édition de poche (pocket) du poëme des *Jardins*.

Dans son terrain, conquis sur l'abîme des flots,
Doublement enrichi par la terre et les eaux,
Il est frugal au sein de l'abondance;
Hardi spéculateur, guidé par la prudence,
Son industrie est son trésor,
Son crédit est l'économie;
Dans l'avenir il rejette la vie;
Seul il règne au milieu de ce monde amphibie,
Commande aux éléments, mais obéit à l'or.
Fier de sa propreté, de sa simple élégance,
Son luxe est sans extravagance;
La seule utilité dirige ses projets;
Pour lui les prés ne sont que des pâtures,
Les chênes des sabords, et les pins des mâtures!
Les vents ne sont que des soufflets,
La mer un grand chemin, les vaisseaux des voitures.
Adieu, chers nourrissons de la riche Angleterre!
Je vous ai transportés de votre heureuse terre,
Du séjour chéri de vos rois,
De leurs simples palais, de leurs bosquets champêtres,
Ornés par les vertus de leurs augustes maîtres,
Où le pouvoir siége à côté des lois,
Au Louvre, où de Louis régnèrent les ancêtres;
A ces jardins célébrés tant de fois,
Embellis par les arts, dessinés par Le Nôtre,
Beaux lieux tout-à-coup envahis
Par un peuple qui fit son malheur et le nôtre.
Quand vous aurez visité mon pays,
Revenez promptement être heureux dans le vôtre.
Là, tout doit charmer les regards:
Ce pays est celui des arts,
Des vertus, des lois protectrices,
Qui d'un bonheur égal font jouir tout l'état,
Du roi, du peuple, et du sénat,
Inexorables bienfaitrices.
Revenez donc dans cet heureux séjour,
Présent à votre esprit et cher à votre amour.
Plus on parcourt le reste de la terre,
Plus on apprend à chérir l'Angleterre.
Vers ces beaux lieux hâtez votre retour.
Ainsi la vagabonde et frileuse hirondelle,
Que loin des noirs frimas
Un printemps étranger appelle
En de moins rigoureux climats,
Revient, aime à revoir, se plaît à reconnoître
Le champ qui la nourrit, le ciel qui la vit naître,
Et ces murs paternels, et ces fragiles toits
Que son vol rasa tant de fois
D'une aile familière,
Et la solive hospitalière
Qui soutenoit son nid. Là de son doux berceau
Le duvet la reçut; là de sa tendre mère
Le bec, pour son repas, lui portoit un morceau
Ou de mouche, ou de vermisseau.
Là, sa diligence attentive
Dirigea son vol foible encor,
Enhardit son aile craintive
A prendre son premier essor;
Ce lieu, de son enfance ancien dépositaire,
Sera de ses neveux l'empire héréditaire;
Pères, mères, enfants, au printemps réunis,
Y viendront faire encore et l'amour et leurs nids.
Revenu de ses incartades,
Le pèlerin ailé fait à ses camarades
Des récits curieux, utiles ou nouveaux:
Où sont les plus beaux grains et les plus belles eaux,
Où chantent le mieux les oiseaux,
Où sont les plus douces peuplades,
Où l'horrible vautour, où l'avide épervier
Troubla le moins ses douces promenades.
Ce toit qui le vit essayer
Et son instinct novice et sa plume nouvelle,
Qui jeune encor l'entendit bégayer
La chanson paternelle,
Où la douce habitude en secret le rappelle,
Seul peut lui plaire, et seul peut l'égayer;
Et la plus riante charmille,
Où, par la verdure séduit,
Le peuple des oiseaux fourmille,
Plaît moins à ses regards que cet humble réduit,
Et ces toits enfumés, berceau de sa famille.
Aussi le zéphir printanier
En vain revient le convier
A quitter sa poutre chérie:
Si long fut son exil! si douce est sa patrie!
Il partit vagabond, il revient casanier.
Ainsi le voyageur, que loin de son foyer
Un instinct curieux exile,
Avec transport retrouve son asile;
C'est là qu'il veut vivre et mourir. Pourquoi
Chercheroit-il encor les terres étrangères,
Chez d'autres nations et sous une autre loi?
La défiance est mère de l'effroi.
Les changements de lieu ne nous profitent guères:
On peut s'instruire ailleurs; on ne vit que chez soi.

INSCRIPTION

Mise au bas de la statue de Louis XV, sur la place de Reims

De l'amour des Français éternel monument,
Instruisez à jamais la terre
Que Louis en ces murs jura d'être leur père,
Et fut fidèle à son serment.

VERS A M. TURGOT,

Sur ce qu'on reprochoit à l'auteur, qui travailloit à la traduction des *Géorgiques*, de n'avoir pas encore traduit le quatrième livre, sur les abeilles.

Oui, je les chanterai ces aimables abeilles;
Mais je veux voir notre horizon
Semé par le printemps de couleurs plus vermeilles,

Et les chanter dans leur saison.
L'hiver m'a rendu triste et paresseux comme elles:
Ma muse, ainsi que ces filles du ciel,
A besoin des beaux jours pour déployer ses ailes,
Pour recueillir ses fleurs, et composer son miel.

RÉPONSE IMPROMPTU

A CETTE QUESTION:

QUE FAUT-IL POUR ÊTRE HEUREUX?

Pour être heureux, que faut-il? De la vie
Faire deux parts: une moitié
Est pour l'amour, l'autre pour l'amitié;
Et toutes deux je les donne à Sylvie.

VERS

Pour le portrait de M. le comte de Tressan.

Savant illustre, intrépide guerrier,
Poëte aimable, et galant romancier,
Le compas de Newton occupa sa jeunesse;
Les chants des troubadours bercèrent sa vieillesse;
De nos preux chevaliers il conta les tournois,
Imita leur vaillance, et chanta leurs exploits.

VERS SUR S. S. PIE VI.

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,
Il honore à-la-fois, par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône, et l'autel.

VERS

A une jeune personne qui avoit quêté le matin à l'église, et qui dansoit le soir à un bal d'amis.

Pour l'indigent quand vous allez en quête,
Vous obtenez pour lui d'abondantes faveurs;
Quand vous dansez dans une aimable fête,
Sans les quêter, vous gagnez tous les cœurs.

VERS

Pour deux jeunes personnes d'Amiens.

Si Chloris est charmante, Iris n'est pas moins belle:
Entre ces deux objets mon cœur reste flottant.
Ne m'en offrez qu'un seul, je vais être fidèle:
Offrez-les-moi tous deux, je vais être inconstant.

VERS

Pour le portrait de M. le comte de Buffon.

La nature, pour lui prodiguant sa richesse,
Dans son génie et dans ses traits
A mis la force et la noblesse:
En la peignant, il paya ses bienfaits.

VERS

Envoyés à M. Delille, à l'occasion de son poëme de *l'Imagination.*

L'Imagination est l'ouvrage d'un ange;
Ce poëme a le feu, la grace et la beauté,
Qui tous les trois en font une lettre-de-change
Que vous tirez sur l'Immortalité.

D'ÉTAMPES.

RÉPONSE.

Je ne puis encor supputer
De quoi l'âge futur me sera redevable,
Quand le temps viendra d'escompter;
Mais envers vous je demeure insolvable.

A MADAME LA COMTESSE POTOCKA,

NÉE MICHELSKA,

Qui avoit fait présent d'un collier à madame Delille.

De Cypris gardez la ceinture:
Moi, je conserverai cet aimable ornement.
Ce beau collier, donné si noblement,
Sera pour moi (mon respect vous le jure)
L'emblême de l'attachement;
Pour moi son prix auroit été moins grand,
S'il n'eût été qu'une parure.

A MADAME LEBRUN.

Honneur à vos brillants pinceaux!
Charmante rivale d'Apelles,
Tous vos portraits sont des tableaux,
Et tous vos tableaux des modèles.

VERS

Pour le portrait de M. et madame d'Étampes.

Plus d'un sot qui revit dans de sottes estampes
Bientôt dans mes cartons est remis à l'écart :
Mais je bénis l'artiste et l'art
Dont le burin mit en regard
Ce couple révéré sous le nom de d'Étampes;
Et lorsqu'il se présente à mon œil enchanté,
Je dis : « C'est le Bonheur regardant la Bonté. »

A MLLE JOSÉPHINE SAUVAGE,

Qui avoit dessiné le portrait de la sœur de madame Delille.

Bénis soient tes crayons, ô toi, jeune beauté
Qui, de nos Rosalba suivant déja les traces,
A mes yeux consolés retraces,
Avec tant d'élégance et de fidélité,
Celle qui m'adoucit ma triste cécité!
C'est le portrait de la Bonté,
Dessiné par la main des Graces.

A MADAME DE VANNOZ.

Jadis Orphée, aux rives sombres,
Faisoit, dit-on, pleurer les ombres;
Vous faites mieux, et vos touchants accords
Enchantent les vivants, et consolent les morts.

A MADAME

LA MARQUISE DE PYVANT,

Sur des chaussons qu'elle avoit faits pour M. Delille, pendant le séjour de l'auteur à Brunswick.

Voilà donc de votre art l'heureux apprentissage!
Je crains, en l'employant, d'avilir votre ouvrage;
Et le plus malheureux des malheureux humains
N'ose mettre à ses pieds les œuvres de vos mains.

VERS

Faits dans le jardin de madame de P***.

Dans ce réduit, où l'Amour en silence
Aime à rêver en cessant de jouir,
Heureux qui vient avec une espérance,
Et s'en retourne avec un souvenir!

A M. LEBEL,

Qui avoit adressé des vers à l'auteur.

Vos vers sont purs; le motif en est beau.
Vous sentez comme Horace, et chantez comme Orphée;
Et votre plus brillant trophée
S'élèvera sur un tombeau.

VERS

Pour le portrait de mademoiselle Dilette, sœur de madame Delille.

Son regard peint la bienveillance;
Son charme est la bonté, sa grace est la décence;
De notre humble ménage elle fait les douceurs,
Par ses vertus nous rappelle sa mère,
Met sa félicité dans celle de ses sœurs,
Et s'embellit des pleurs qu'elle donne à son père.

INSCRIPTION

Pour le tombeau de M. de La Tour-du-Pin.

D'un sang cher aux Français rejeton glorieux,
Aimable dans la paix, intrépide à la guerre,
Philosophe chrétien, héros religieux.
Nous le chérîmes sur la terre,
Et nous l'invoquons dans les cieux.

IMITATION

De quelques vers du poëme des *Jardins* [1], envoyée à M. Delille avec un coffret de bonbons.

Hélas! je n'ai point vu ce poëte enchanteur,
Qui charme mon esprit et qui ravit mon cœur;
Mais j'en jure et Delille et sa brillante lyre,
Je verrai ce mortel que l'univers admire.

Par madame de St.....

RÉPONSE.

Quel contraste frappant votre épître rassemble!
Vos vers, mêlés aux miens, sont pour moi des leçons;
Et le même quatrain nous offre, unis ensemble,
Les chicotins et les bonbons.

[1] Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai : de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.
Jardins, ch. II.

VERS

Adressés à M. Delille, dans un dîner.

Ce n'est point des Jardins le chantre harmonieux,
Ce n'est point le rival des Miltons, des Virgiles,
Que je chante en ces vers, qu'on pourroit faire mieux,
Et qu'un peu plus de temps eût rendus plus faciles;
C'est le convive aimable et brillant de gaieté,
Qui semble embarrassé de sa célébrité;
C'est cet esprit léger qui s'échappe en saillie,
Qui captive toujours, et jamais n'humilie;
Dont la douce simplicité,
Naturelle en sa bouche, ainsi que l'harmonie
Forceroit l'envieux, de sa gloire irrité,
A lui pardonner son génie.
Laissons donc là ses droits à l'immortalité :
Oui, Delille, aux lieux où vous êtes,
Le plus charmant convive et le plus souhaité
Fait toujours oublier le plus grand des poëtes.

Coriolis.

A M. CORIOLIS.

Les virtuoses du Parnasse
A plus d'un titre ont un mauvais renom;
Plus d'un écrivain meurt sans race,
Plus d'un poëme est avorton.
Vous ne redoutez point cette mésaventure,
Vos vers sont beaux, vos enfants sont jolis;
Et vivent, dira-t-on dans la race future,
Les œuvres de Coriolis!

A MADAME DE BOUFFLERS.

Jadis j'ai chanté le jardin
Du bon Adam; je préfère le vôtre :
Tout fut perdu dans le premier Éden;
Tout semble réparé dans l'autre.

A M. LESUEUR,

Auteur de l'opéra des *Bardes*, qui m'avoit annoncé l'heureux accouchement de sa femme.

Quand du vautour et du milan vorace
L'hymen vient au printemps reproduire la race,
Avec horreur chaque oiseau voit leurs nids;
Mais tout se réjouit dans toute la nature,
Lorsqu'au retour de la verdure
Le rossignol fait ses petits.

INSCRIPTION

Pour le tombeau de Dureau de La Malle.

1807.

Il n'est point tout entier dans la sombre demeure :
Il renaît dans son fils, son épouse le pleure;
Des devoirs les plus saints son cœur s'est acquitté.
Son talent rajeunit la docte antiquité [1] :
Il soigna le malheur, secourut l'indigence;
Sa vertu pour lui seul ignora l'indulgence.
Le Parnasse lui dut ses plus chers nourrissons,
La morale un modèle, et le goût des leçons.
L'amitié le regrette, et la main du génie
A jeté sur sa tombe un rayon de la vie [2].

LES ADIEUX DU VIEILLARD,

Fragment récité à une séance publique de l'Institut, le 9 avril 1812.

Ah! que n'ai-je un langage assez tendre, assez doux!
Je conterois comment un véritable sage
De la mort autrefois sut adoucir l'image.
Poëte philosophe, il avoit dans ses vers
Célébré la nature et chanté l'univers.
L'épouse qu'il aimoit, secondant son délire,
Joignoit ses sons touchants aux doux sons de sa lyre.
Mais pour durer toujours leur bonheur fut trop grand.
Elle, et quelques amis, l'entouroient expirant :
Trop heureux que sa main lui fermât la paupière!
Sa voix lui confioit, à son heure dernière,
Non ces vœux des mourants, reçus par des ingrats,
Ces dons trop attendus, ces vains legs du trépas,
Écrits à la lueur des flambeaux funéraires,
De la nécessité tributs involontaires,
Mais les vœux de son cœur. Dieux! par quel doux transport
Il prolongeoit la vie et reculoit la mort!
Ce n'étoit point l'effroi de ce moment terrible;
Du départ d'un ami c'étoit l'adieu paisible.
Viens là, viens, disoit-il, ô toi que j'aimois tant!
Né pauvre, je meurs pauvre, et j'ai vécu content.
Mais c'en est fait; reçois de ma reconnoissance
Ce peu que notre amour changeoit en opulence,
Tout ce luxe indigent qui, sous nos humbles toits,
Égaloit à nos yeux l'opulence des rois.
Vois ces vases sans art : leurs formes sont vulgaires;
Mais nos chiffres unis te les rendront plus chères;
Mais ils faisoient l'honneur de ce léger festin
Qui charmoit près de toi les heures du matin.
Hélas! le ciel pour moi ne marquera plus d'heures!
Reçois donc, disoit-il, de l'ami que tu pleures,

[1] Il a traduit Tacite, Salluste, et une grande partie de Tite-Live.

[2] MM. Girodet et Percier ont donné le dessin du tombeau de Dureau de La Malle.

Cette image du temps, dont tu trompois le cours.
Puisse-t-elle, après moi, te marquer d'heureux jours!
Cette boîte, en mon sein si doucement cachée,
Qui par le trépas seul pouvoit m'être arrachée,
Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentoit battre ce cœur, et reposoit sur lui;
Détache-la! je souffre à me séparer d'elle;
Mais j'emporte en mon ame un portrait plus fidèle.
Le mien sera-t-il cher à tes tendres douleurs?
Sera-t-il en secret mouillé de quelques pleurs?
Ce fidèle animal, témoin de nos tendresses,
Qui long-temps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnoître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et, qui dans ce moment, les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin, et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins. Puisse de nos amours
Le doux ressouvenir protéger ses vieux jours!
Vois-tu cette tablette, où sans faste s'assemble
Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble?
Mon crayon y marqua les traits goûtés par toi :
Te ne les liras pas sans t'attendrir sur moi.
Tiens, reçois cet écrit, c'est mon plus cher ouvrage;
Tous ces portraits, de moi trop infidèle image,
Ne peignent que mes traits : celui-ci peint mon cœur.
J'y déposai mes vœux, mes plaisirs, ma douleur;
Ma défaillante main le fie à ta tendresse.
Dans cet écrit si cher, c'est moi que je te laisse,
C'est moi qui me survis : un sévère destin,
Hélas! avant le temps, l'arrache de ma main;
Mais il devra le jour à des mains que j'adore.

A M. ALISSAN DE CHAZET,

Qui avoit adressé des vers à M. Delille, le jour de sa fête.

1812.

Cette fleur, que va m'envier
La moins avide des abeilles,
Suffit, j'en conviens, pour payer
D'un rimeur, simple jardinier,
Les plus ambitieuses veilles.
Mais la plus noble part du trésor printanier
Dont Flore remplit ses corbeilles,
Ne vaut pas un brin du laurier
Dont vous ceignez le front de l'aîné des Corneilles [1].

[1] Allusion à *l'Éloge de P. Corneille*, par M. de Chazet.

FIN DES POÉSIES FUGITIVES.

DISCOURS

SUR L'ÉDUCATION

PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU COLLÉGE D'AMIENS, EN 1766.

Jamais peut-être on n'a parlé si souvent sur l'éducation qu'on le fait aujourd'hui. Chaque jour voit éclore sur cette importante matière quelque nouveau paradoxe. Pour moi, au lieu d'imaginer un système sur ce sujet, je me contenterai de rappeler les anciens principes; au lieu d'inventer des erreurs nouvelles, je me bornerai à rappeler d'antiques vérités; et peut-être mon discours n'en paroîtra que plus nouveau. Je me propose donc de faire valoir les avantages d'une éducation mâle et solide, et les dangers d'une éducation superficielle et efféminée. Quel sujet pourroit mieux convenir, et aux auditeurs, je parle devant des pères et des mères de ce qui doit faire le bonheur de leurs enfants; et à l'orateur, il est chargé par la confiance publique de ces gages précieux; et au lieu de l'assemblée, je parle dans l'asile même de l'éducation; et à la ville entière, elle est consacrée à l'utile profession du commerce? Et quelle profession a plus besoin de cette éducation sévère, que celle qui est fondée sur une féconde économie, qui de tout temps a été l'amie de la simplicité des mœurs, et qui, en répandant le luxe dans les états, le redoute pour elle-même?

Dans un sujet si noble, je n'aurois point eu recours à ces divisions, dont la symétrie puérile semble moins imaginée pour soulager l'esprit de ceux qui écoutent, que pour étayer la foiblesse de celui qui parle, si ce sujet même ne m'en eût fourni une toute naturelle: mais puisque l'éducation a trois objets, le corps, l'esprit, le cœur, je suivrai ce partage nécessaire. Quelques personnes pourront trouver, dans les maximes de ce Discours, un excès de sévérité; mais à Dieu ne plaise que, pour éviter ce reproche, je manque à mon sujet. J'aime mieux m'entendre accuser d'avoir outré le vrai par zèle, que de m'entendre blâmer de l'avoir dissimulé par foiblesse. D'ailleurs, une réflexion me rassure; c'est que la vérité, qui, dans les cercles et les sociétés particulières, paroît si timide, souvent même si déplacée, reprend tout son ascendant et toute son autorité lorsqu'elle trouve les hommes réunis dans une nombreuse et respectable assemblée. Que me reste-t-il donc à desirer, si ce n'est de pouvoir m'exprimer d'une manière digne et de mon sujet et de ceux qui m'entendent?

PREMIÈRE PARTIE.

Le corps est l'esclave de l'ame; mais pour rendre cet esclave plus utile, il faut le rendre robuste. Or, cette force de corps, je dis qu'elle ne peut être le fruit que d'une éducation mâle. Loin des enfants d'abord tous nos mets raffinés, tous nos poisons agréables: l'enfance est l'âge favori de la Nature; l'art ne viendra que trop tôt le corrompre. Qu'il donne au corps nouvellement formé le temps de se fortifier par l'usage salutaire des mets les plus simples, avant de l'énerver par la délicatesse recherchée de nos perfides aliments. Étudiez les premières sensations des enfants. Tout semble vous dire que ce vain raffinement du luxe n'est pas fait pour eux: leur appétit, toujours vif, n'a besoin d'être réveillé par aucun apprêt; pour eux, à moins qu'on n'ait déja pris soin de corrompre leur goût, les mets les plus naturels sont aussi les plus attrayants. Offrez-leur, d'un côté, les viandes les plus rares; et, de l'autre, présentez-leur des fruits: vous devinez aisément leur choix; et je suis bien trompé si le verger d'un paysan ne les tente beaucoup plus que la table d'un Crésus. Donnez-leur donc une nourriture plus naturelle que délicate; contentez leurs besoins, au lieu de flatter leur goût, et n'introduisez pas, dans leur sein, le germe de la mort dès les premiers instants de la vie.

Cette sage sévérité, il faut l'étendre à tout, à leur repos, à leurs exercices, à leurs vêtements. Croyez-vous, dites-moi, qu'il soit bien essentiel pour la santé d'un enfant de le retenir long-temps enfermé dans un lit, étouffé entre des rideaux, au lieu de lui laisser respirer l'air pur et rafraîchissant du matin? Croit-on qu'il soit nécessaire de l'ensevelir mollement dans la plume, et qu'il faille employer à énerver ses forces un temps que la nature destine à les réparer? La mollesse ne produit que la mollesse. Eh! qu'ont besoin les enfants, eux que le sommeil vient trouver si facilement, de cette ressource faite pour un âge plus foible, ou peut-être plus dépravé? Voulez-vous leur procurer un sommeil profond? qu'ils l'appellent par l'exercice: une heure de mouvement leur vaudra huit heures de repos; et la course la plus légère va changer pour eux le lit le plus

dur en un duvet voluptueux. L'exercice ! c'est le père de la santé; mais surtout il est fait pour l'enfance. Et pourquoi, sans cela, les enfants auroient-ils reçu cette inquiétude perpétuelle, cette haine pour le repos, cette ardeur pour le mouvement ? Sans doute, il ne faut pas les livrer sans précaution à cette impétuosité naturelle : je ne veux pas qu'ils jouent sur le bord d'un abyme ; mais que cette précaution ne soit pas excessive, de peur qu'elle ne soit funeste. Je souffre quand je vois des enfants tristement enchaînés au côté de leur mère, quand je vois ces Catons anticipés ridiculement graves, regarder du coin de l'œil le volant ou la balle qui, si les regards maternels se détournent un instant, va bientôt déconcerter toute cette décence forcée. On appelle cela une sagesse précoce; et moi, je le nomme une pédanterie ridicule. Eh ! pourquoi donc le ciel vous donne-t-il des enfants ? est-ce pour en faire de jolies statues ? Ah ! rendez-leur la liberté; réglez en eux la nature, au lieu de l'étouffer ! Ils sont faits pour courir, pour bondir, et non pour partager notre indolence et notre ennui. Leur teint, peut-être, sera moins blanc; mais il aura la couleur vermeille de la santé. Leur chevelure sera moins artistement peignée; mais leur tempérament sera inaltérable.

Nous sommes si jaloux de leur donner des graces ! Mais puisque l'agrément est une chose si importante à nos yeux, qui ne voit combien cette éducation forte y contribue ? Les corps les plus exercés sont aussi les plus agiles. La véritable élégance des postures dépend de la fermeté du maintien; et j'aime mieux les attitudes mâles, la souplesse vigoureuse d'un corps formé par de fréquents exercices, que les articulations efféminées, les courbettes ridicules de ces machines appelées petits-maîtres, qui, si j'ose ainsi parler, se meuvent par ressorts, et se disloquent pour plaire. Mais laissons-là les graces, et revenons à la santé. Combien d'ennemis conspirent contre elle ? Dès qu'un enfant voit le jour, voyez comment les saisons opposées se liguent en quelque sorte pour combattre sa foible existence ! L'une semble vouloir fondre ses membres; l'autre semble vouloir les glacer. Comment sauver les enfants de ce double danger ? Est-ce en les y dérobant avec soin ? non : c'est en les y exposant avec prudence. Que signifient tous ces vêtements dont vous les surchargez ? Ce ne sont pas des doubles tissus de laine qu'il faut opposer au froid, mais l'habitude de le braver. Pendant l'été, vous ne trouvez pas d'asile assez frais pour dérober vos enfants aux impressions de la chaleur; autrefois on ne trouvoit pas le soleil trop brûlant pour les y accoutumer : c'est à l'expérience à nous apprendre lequel de ces deux usages est le plus barbare.

L'enfance, dites-vous, est délicate ! j'en conviens. Mais ne voyez-vous pas que si elle reçoit facilement les impressions extérieures, elles les endure de même ? La flexibilité du premier âge est pour lui le don le plus heureux de la nature, si nous savions en tirer parti. Le sort de votre enfant est entre vos mains : susceptible de toutes les formes que vous saurez lui donner, à moins que la nature ne l'ait condamné en naissant, il dépend de vous de lui donner un corps robuste ou débile, d'en faire une femmelette timide ou un athlète vigoureux. N'oublions jamais qu'il s'agit moins de sauver à cet âge si tendre les incommodités de la vie, que de l'y aguerrir; songeons que lui trop épargner la douleur pour le présent, c'est l'augmenter pour l'avenir, et qu'enfin c'est accroître sa délicatesse que la trop ménager. Cet arbre, exposé en pleine campagne aux injures de l'air, jette des racines profondes et lève un front inébranlable, tandis que, renfermé soigneusement dans nos serres artificiellement échauffées, le timide arbrisseau est flétri par un souffle.

Vous faut-il des exemples ? Deux enfants ont sucé le même lait, la même nourrice les a portés dans ses bras. L'un, sorti de parents pauvres, né pour acheter par de rudes travaux le droit de vivre, reste dans les champs où il reçut le jour : là, sauvage élève de la nature, nourri d'un pain grossier, courant à demi-nu, il semble avoir été jeté au hasard sur la terre. L'autre, né d'un père opulent, retourne à la ville, sous les lambris qui l'ont vu naître, où de nombreux domestiques s'empressent autour de lui, où la tendresse inquiète d'une mère vole au-devant de toutes ses fantaisies. Après quelques années, comparez-les tous deux : n'admirez-vous pas à combien peu de frais l'un est devenu sain et vigoureux, et combien il en a coûté pour rendre l'autre languissant et débile ? C'est la nature qui venge ses droits outragés. Qu'avez-vous fait ? pourroit dire à une mère cruellement complaisante cette malheureuse victime. Votre tendresse perfide m'a rendu importun à moi-même et inutile à ma patrie. Que m'importent vos misérables richesses ? Si je les conserve, compenseront-elles ma santé perdue ? Si je les perds, quelle sera ma ressource ? A ce prix, qu'avois-je besoin de la vie ? Ou reprenez ce funeste présent, ou rendez-moi mes bras; rendez-moi ma santé, sans laquelle la vie n'est qu'un malheur. Cet habitant des champs est mille fois plus heureux ! La dureté de ses premières années lui a rendu la vie plus douce, et vous, vous avez multiplié pour moi l'inclémence des saisons; vous m'avez rendu la chaleur plus ardente et le froid plus piquant. Quelle haine eût été pire que votre amour ?

Mais ce n'est pas seulement par les particuliers, c'est par les peuples entiers qu'on peut juger de l'influence d'une éducation mâle. Je ne parlerai point ici de ces Spartiates si fameux. Je n'ai garde de décrire la frugalité effrayante de leurs festins, les exercices incroyables de la jeunesse, la dureté des lois auxquelles on asservissoit l'enfance même; ces jeux surtout, ces jeux souvent sanglants, où, par une émulation qui autrefois paroissoit héroïque, qui même enfantoit des héros, les enfants se défioient à qui supporteroit sans sourciller les coups les plus violents, souvent même les plus meurtriers : je me garderai bien, dis-je, d'offrir un pareil tableau; on ne me croiroit pas, ou l'on me regarderoit comme un barbare. J'aurois beau ajouter que ces hommes étoient au-dessus de l'humanité, qu'ils furent l'admiration de la Grèce, et la terreur des rois, qu'ils se croyoient plus heureux dans leur austérité, que les

Asiatiques dans leur mollesse; tous ces prodiges, aussi incroyables pour nous que les mœurs qui les ont produits, ne me feroient pas pardonner une peinture si choquante pour nos mœurs, j'ai presque dit notre mollesse.

Cherchons donc ailleurs des exemples moins révoltants. Mes yeux rencontrent d'abord les Romains. Si je les considère comme guerriers, sont-ce là des hommes ordinaires? Chaque soldat portoit un fardeau qui écraseroit un homme de nos jours : sous cette charge prodigieuse, ils ne marchent pas, ils volent; devant eux les montagnes semblent s'abaisser, et les fleuves tarir. Si je considère leurs monuments, je vois des chefs-d'œuvre qui, par leur grandeur autant que par leur beauté, paroissent surpasser la puissance humaine; plusieurs même semblent, par leur inaltérable solidité, avoir vécu jusqu'à nos jours, comme pour attester la force des anciens, et nous reprocher notre foiblesse! Quel secret avoit rendu ces hommes infatigables? Allez l'apprendre dans le lieu consacré au dieu de la guerre, théâtre des exercices de la jeunesse romaine : voyez-vous ceux-ci lancer le disque, ceux-là s'exercer à une lutte pénible; d'autres dompter un cheval fougueux, d'autres darder avec force un javelot pesant, puis, tout couverts de sueur et de poussière, se jeter dans le Tibre et le passer à la nage? Cœurs maternels, ne vous effarouchez pas! Je n'exige point de nos jours des exercices que nous sommes assez malheureux pour regarder comme des excès. Mais permettez-moi de gémir sur les progrès sensibles que fait parmi nous la mollesse. Je ne parle pas ici du luxe qui règne dans nos villes, où tant d'arts ingénieux à nous amollir, enlevant à la campagne une foule de bras, les occupent à multiplier les commodités de toute espèce qui, pour nous punir, se changent en nos besoins. La mollesse (qui l'auroit cru?) du sein de nos villes a passé jusque dans les camps. Ces tentes de Mars, où nos aïeux ne portoient que du fer et leur courage, sont étonnées de toutes ces superfluités dont regorgent nos palais. Voyez-vous ces chars brillants et commodes, qui se produisent sous mille formes nouvelles pour promener notre indolence? C'étoit peu de traîner nos Crésus dans nos villes, ils conduisent nos guerriers aux combats. Je crois voir nos brillants militaires sourire dédaigneusement, lorsqu'ils lisent dans l'histoire que Louis XIV, ce roi dont les fêtes brillantes attiroient l'Europe entière dans sa cour, aussi infatigable dans la guerre que magnifique dans la paix, fit à cheval la campagne de Hollande! Comment soutiendrions-nous les fatigues militaires de nos aïeux, nous qui pouvons à peine soutenir leurs délassements! A tous ces jeux où brilloient la force et l'adresse, ont succédé de tristes assemblées autour d'un tapis où l'ennui régneroit seul, si l'avarice n'y présidoit en secret. A peine les promenades sont-elles fréquentées; et les hommes, partageant dans nos cercles oisifs la vie sédentaire d'un sexe auquel ils s'efforcent de ressembler, ont soin de s'étouffer dans de belles prisons : j'entends même dire qu'il est de mode, parmi les gens du bel air, de feindre une constitution foible, de *jouer le dépérissement*, et de regarder la santé comme un avantage ignoble qu'on abandonne au peuple. A quoi doit-on attribuer cette mollesse, si ce n'est à l'éducation? Si nous ne sommes pas hommes, c'est qu'on nous élève comme des femmes. Cependant, consolons-nous. Nos voitures nous dispensent d'avoir des pieds, nos valets d'avoir des bras; et bientôt nos secrétaires nous exempteront d'avoir des lumières; car cette molle éducation ne se contente pas d'énerver le corps, elle efféminе l'esprit. Voyons comment l'éducation opposée produit un effet contraire.

DEUXIÈME PARTIE.

Quel est l'objet de l'éducation considérée par rapport à l'esprit? C'est sans doute de rendre l'homme agréable et utile dans la société. Un homme qui ne seroit qu'agréable existeroit inutilement pour ses concitoyens. Un homme qui ne seroit qu'utile laisseroit desirer en lui cet agrément précieux qui embellit la société, et pour les autres et pour nous; car, plus nous plaisons aux hommes, plus les hommes nous plaisent à nous-mêmes.

On sera sans doute étonné de m'entendre dire qu'une éducation mâle et solide peut faire un homme aimable. Nos modernes instituteurs, si brillants et si commodes, lui accorderont tout au plus le privilége de former un homme tristement utile, destiné à tracer pesamment, dans le champ de la société, quelques sillons laborieux, capable enfin d'y faire naître quelques fruits, mais jamais d'y faire éclore des fleurs. Pour dissiper ce préjugé, jetons d'abord les yeux sur l'éducation opposée. En voyant les défauts de l'une, peut-être sentira-t-on mieux le prix de l'autre. Après avoir donné aux enfants quelques notions superficielles de géographie et d'histoire, les avoir entretenus sur-tout de blason, d'armoiries, et d'écussons (comme s'ils ne pouvoient s'accoutumer de trop bonne heure à regarder comme importants les emblêmes de la vanité), ne croyez pas qu'on s'occupe de former leur jugement, d'exercer leur raison; mais, ce qui est bien autrement essentiel dans un siècle où il est si commun de dire de jolies choses, et si rare d'en faire de belles, on s'attache très-sérieusement à former d'agréables causeurs : il faut qu'un cercle nombreux de personnes âgées s'occupe gravement autour d'un enfant, non pas à l'instruire, mais à l'admirer; qu'on s'extasie sur la prétendue finesse de ses propos; qu'on se répète avec enthousiasme ses reparties puériles à des questions souvent plus puériles encore; qu'on en cite par d'imprudents éloges la hardiesse prématurée; qu'enfin, on l'accoutume à ne rien penser et à tout dire. Cependant les pères enchantés, s'admirant eux-mêmes dans leurs enfants, font circuler dans la famille ces petits oracles, et l'on ne sait lequel est le plus ridicule ou du babil impertinent de l'enfant, ou de la stupide complaisance de ses admirateurs.

Qu'on s'étonne ensuite si de pareils élèves vont grossir la foule de ces jeunes présomptueux qui parlent toujours et n'écoutent jamais; pleins d'estime pour eux-mêmes, de mépris pour les vieillards; suppléant à l'instruction par la hardiesse, et à une lente expérience par une confiance audacieuse, et dont l'ignorance in-

docile ne mérite pas même qu'on l'éclaire! Vos conseils viendront alors, mais trop tard : rendrez-vous dociles dans leur jeunesse ceux qui se faisoient écouter dans leur enfance?

A ces poupées parlantes comparez un jeune homme solidement instruit (le beau monde diroit pédantesquement élevé), moins fait à décider qu'à écouter, à parler qu'à réfléchir. Peut-être sera-t-il d'abord éclipsé par la frivolité charmante et par l'impertinence agréable de son concurrent; les femmes s'écrieront : *Qu'il est gauche!* Mais attendez : au milieu de ce silence modeste, qu'on appelle stupidité, mettant en usage cet esprit d'attention que lui ont donné de solides études; joignant à une connoissance anticipée des hommes, qu'il a prise dans les livres, celle que lui procure l'usage; ayant presque deviné le monde avant que de le voir; rien ne se fait, rien ne se dit devant lui impunément, et qui ne paie, pour ainsi dire, le tribut à sa raison. Convaincu qu'il importe de ne pas déplaire aux hommes, il sera poli, non de cette politesse insipide, composée de compliments doucereux, et qui, prodigués indifféremment, feroient croire aux étrangers peu instruits de nos usages que la société parmi nous n'est qu'un commerce d'ironies insultantes; mais de cette politesse raisonnée qui combine en un instant ce qu'exigent l'âge, le mérite, les circonstances, dont la sincérité fait le premier charme, et qui est cent fois plus flatteuse que la flatterie même. Insensiblement il se fait estimer; il ne plaît pas encore, mais déja il intéresse; et si, au milieu des frivolités qui font la pâture ordinaire des conversations, il se glisse par hasard quelque sujet raisonnable, c'est alors que, par la solidité de ses principes, par la finesse de ses réflexions, par l'éloquence de son discours, il écrase, aux yeux mêmes des hommes frivoles, la futilité de celui dont on admiroit il n'y a qu'un moment la brillante fatuité, et qui est étonné qu'on puisse plaire avec de la raison.

Mais c'est trop s'arrêter dans les cercles, le cabinet le rappelle. Si nos sociétés veulent des hommes agréables, la patrie veut des hommes utiles. Mères indulgentes, à quoi destinez-vous ces enfants auxquels vos timides précautions épargnent, je ne dis pas la moindre fatigue, mais même le moindre effort d'esprit? Au sortir de vos mains, il s'agit pour eux du choix important d'un état : alors ces malheureux, dont l'esprit énervé par l'inapplication ne se connoît que pour sentir sa foiblesse, promènent leurs yeux mal assurés sur les différentes conditions qui partagent la vie. A l'aspect des travaux qu'elles exigent, les uns reculent de frayeur : déja condamnés au néant par la mollesse de leur enfance, ils achèvent de s'anéantir par une inaction volontaire; et parce qu'ils ont perdu leurs premières années, ils perdent le reste de leur vie. De là cette foule de citoyens sans état, qui ne méritent ce beau nom de citoyens que parcequ'ils sont nés dans la patrie, et non par ce qu'ils ont fait pour elle; qui contemplent dans un lâche repos le mouvement général, profitent de la société sans lui payer de tribut, passent sur la terre sans y laisser de traces, et ne sont point regrettés lorsqu'ils cessent d'être, parcequ'on doute s'ils ont jamais été.

D'autres plus hardis, ou plutôt plus imprudents, se jettent dans un état. L'ambition, la vanité soutiennent quelque temps leur ame languissante; mais, bientôt accablés d'un fardeau qu'ils devoient de bonne heure s'essayer à porter, à peine l'ont-ils soulevé un instant, qu'ils retombent dans l'inaction où ils furent nourris, et portant partout avec eux le contraste déshonorant d'une condition laborieuse et d'une vie désœuvrée, semblent ne conserver leur état que comme un accusateur muet de leur indolence : doublement méprisables, et par la témérité de l'avoir embrassé, et par la honte de ne pas le remplir.

Heureux au contraire celui qu'une éducation laborieuse a préparé de bonne heure aux fatigues de son état! tout entier à ses fonctions, on ne le voit point se reproduire dans tous les cercles, et fatiguer tout le monde de son inutilité. Ces sociétés où l'on s'assemble pour employer son temps, ou plutôt pour le perdre à frais communs dans le jeu ou la médisance, ne l'associent pas à leur oisiveté; mais son nom est cher aux bons citoyens, mais sa demeure est regardée comme un asile saint. Sort-il quelquefois de cette solitude consacrée par le travail? la considération due à ses services marche partout avec lui; les moments qu'il donne à ses amis lui sont d'autant plus chers qu'ils sont plus rares; et on lui pardonne d'autant plus cette noble avarice de son temps, qu'on ne peut jouir de lui qu'aux dépens de la patrie. Ah! c'est alors qu'on se félicite d'avoir reçu une éducation forte et sévère; c'est alors qu'on se rappelle avec tendresse et les parents sages qui nous l'ont procurée, et les maîtres vigilants dont nous l'avons reçue.

Mais je veux que, malgré le désœuvrement des premières années, l'activité de l'ambition, l'impulsion de l'intérêt, le ressort de la vanité, puissent, dans un âge plus avancé, donner à l'esprit une secousse violente, et rompre l'habitude de l'inaction. En prenant le goût du travail, prendra-t-on aussi des lumières? et les causes dont nous venons de parler, en supposant qu'elles aient pu d'un jeune indolent faire un homme laborieux, pourront-elles d'un jeune ignorant faire, par une inspiration soudaine, un homme éclairé, et produire deux prodiges à-la-fois?

Représentez-vous un homme qui, peu fait à voyager, se trouve dans une vaste forêt : comment se tirer d'un lieu où tout est nouveau pour lui? incertain, inquiet, apercevant mille routes différentes, embarrassé du choix, essayant mille sentiers, et ne trouvant pas une issue, il marche, il revient; chaque pas qu'il fait l'égare, il recule à mesure qu'il avance, et, bien loin de savoir comment sortir de ce lieu, à peine sait-il comment il y est entré! Celui au contraire qui a de bonne heure appris à sortir, accoutumé à de justes combinaisons, s'échappe à travers les routes compliquées de ce labyrinthe, comme s'il en avoit parcouru les dehors. Telle est l'image naïve de la différence que mettent la bonne et la mauvaise éducation entre deux hommes dont l'un est imbu dès son enfance d'excellentes maximes de conduite; et, porté par

une heureuse habitude à réfléchir, sait dans l'état qu'il a pris, sortir avec honneur des circonstances les plus épineuses : dont l'autre, ayant embrassé, au sortir d'une éducation frivole, un état qui demande des lumières, y porte l'indécision d'un esprit sans principes, et s'y trouve en quelque sorte égaré en entrant. Le public cependant, qui le voit avec étonnement remplir un état, et qui n'a pas vu son apprentissage; qui le voit parvenu sans savoir comment il est arrivé, l'observe avec une curiosité maligne ; et ce surveillant qui juge si sévèrement le mérite en place, bien plus impitoyable encore pour l'ignorance titrée, se venge, à la première faute, du peu de préparation qu'on apporte à la place, par le mépris de celui qui la remplit. Heureux encore, si au mépris ne se joint pas l'infortune ! Malheur à quiconque attend pour apprendre ce temps où il faudroit avoir appris ! Si l'on s'instruit alors, c'est à l'école de l'adversité : c'est ainsi que l'éducation jamais ne perd ses droits, c'est ainsi que, si on l'exile de l'enfance, on la reçoit dans un âge avancé, et mille fois plus douloureuse !

Mais si l'éducation négligée se fait sentir aux particuliers, l'état par un contre-coup funeste ne s'en ressentira-t-il point ? ceux qui ne sont pas bons pour eux-mêmes seront-ils bons pour la patrie ? Ici permettez-moi de m'arrêter un instant, et de jeter les yeux autour de nous. Qu'est devenue cette moisson de grands hommes répandue dans tous les états qu'ils éclairoient par leurs lumières, qu'ils vivifioient par leurs travaux ? L'Église pleure encore ses Bossuet, ses Fléchier, ses Massillon; le barreau, ses Patru, ses Lemaître, ses Cochin, ses Daguesseau; notre profession même (car pourquoi n'en parlerois-je pas, puisque c'est elle qui donne des sujets aux autres ?) pleure ses Rollin, ses Porée, ses Coffin. La nature, dit-on, se repose, disons plutôt que c'est nous qui sommeillons : non, les esprits ne sont pas encore stériles; c'est nous qui ne les cultivons plus : eh! comment le camp de la république seroit-il encore fécond, lorsqu'on néglige l'éducation, qui en est la pépinière ?

Je vois par-tout une jeunesse impatiente de jouir sans avoir travaillé; avide de recueillir sans avoir semé; ardente à bâtir sans avoir jeté de fondements; s'empresser de déshonorer des conditions auxquelles elle n'apporte que des études rapides, mais trop longues encore au gré de l'ambitieuse avarice des pères, et de la molle indolence des enfants ! Ne croyez-vous pas voir ces arbres auxquels une chaleur factice fait porter des fruits avant la saison ? Ces fruits précoces sont amers; l'arbre épuisé dégénère, et paie une fécondité hâtive par une éternelle stérilité.

Si du moins cette éducation frivole avoit respecté cette partie des citoyens qui, par sa naissance, par ses richesses, est appelée aux grandes places! Mais que peut-on augurer pour la patrie, lorsqu'on voit des adolescents mollement élevés, négligemment instruits, mettre toute leur science à bien conduire un char, tout leur mérite à nourrir une meute; et de cet apprentissage de la frivolité, appelés au timon des affaires, n'y apporter qu'un nom, et mendier les lumières des subalternes qu'ils devoient conduire ? Nous ne sommes plus, il est vrai, dans ces siècles de ténèbres, où les nobles, méprisant la science, et jugeant au moins inutile à leurs enfants ce qu'ils auroient cru déshonorant pour eux-mêmes, ne leur laissoient que leur épée, leur château et leur ignorance. Mais l'éducation en devenant plus commune est-elle devenue plus utile ? Qu'importe que nous ne soyons plus barbares, si nous sommes frivoles ? Qu'importe à la patrie que ses défenseurs sachent accorder une guitare, s'ils ne savent pas ranger une armée en bataille ? Oh ! puisse enfin l'éducation, ranimée dans la première classe des citoyens, relever, pour ainsi dire, les colonnes de l'état ! que de là, descendant comme par degrés dans les conditions inférieures, elle fasse par-tout éclore des sujets laborieux et éclairés, et mettre des hommes véritables à la place de ces *ébauches* informes, de ces vains fantômes de citoyens.

Mais cette éducation ferme et sévère est non seulement la plus capable de former des sujets laborieux et éclairés en exerçant l'esprit, elle est aussi la plus propre à former des sujets vertueux en formant le cœur; c'est ce qui me reste à envisager.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ici le moment véritablement intéressant de l'éducation. Notre élève a déja, du côté du corps et de l'esprit, tout ce qu'il faut pour être utile. Cependant tremblons encore! c'est le cœur seul qui achève ou plutôt qui fait l'homme. C'est donc ici sur-tout, père tendre, qu'il faut bannir une molle indulgence, et cesser quelque temps d'être père; ou plutôt c'est ici qu'il faut l'être plus que jamais.

Dans une éducation mâle et solide, envisagée par rapport au cœur, on peut distinguer trois choses essentielles. D'abord, une discipline sévère qui écarte loin des enfants la mollesse et la licence; en second lieu, des maximes solides qui leur inspirent un amour durable de la sagesse; enfin, des exemples vertueux qui leur offrent des modèles.

Et d'abord quand j'exige une discipline sévère, à Dieu ne plaise que j'entende par là cette farouche austérité qui abrutit l'ame des enfants au lieu de la fortifier, et qui les rend stupides sans les rendre meilleurs ! à Dieu ne plaise que je veuille attrister gratuitement l'âge heureux des ris ingénus, de la douce gaieté; que par un zèle barbare, armant le sang contre le sang, j'aille glacer les tendres embrassements des pères, et flétrir l'innocent bonheur des enfants ! c'est au contraire pour prolonger ce bonheur que j'ose recommander à leur égard une utile sévérité. En effet, qu'est-ce qui fait ici-bas le bonheur ? ce n'est pas une exemption entière des peines de la vie : quel homme oseroit y prétendre ? mais une ame forte exercée de bonne heure à les supporter. Que prétend donc faire de vos enfants cette tendresse inquiète qui semble vouloir les arracher à la condition humaine ? Au premier souffle de l'adversité, que deviendront ces malheureuses victimes dont la foiblesse est l'ouvrage de la vôtre ? Combien profondément pénétreront les traits de l'affliction dans des ames amollies dès l'enfance ? Est-ce en les promenant mollement sur les

fleurs que vous leur apprendrez à fouler aux pieds les épines de la vie?

Un ennemi encore plus cruel de la paix de l'ame, ce sont les passions: c'étoit à l'éducation à nous donner des armes contre elles; mais c'est elle qui leur donne des armes contre nous. Eh! comment le feu de la volupté ne fondroit-il pas des ames déja presque dissoutes par de vaines délices? Comment pourroient se défendre de l'orgueil ceux qui, dès qu'ils ont ouvert les yeux, ont vu une foule d'esclaves empressés autour d'eux, dont les maîtres mêmes sembloient payés plutôt pour les flatter que pour les instruire? Qu'il est à craindre qu'après avoir pu tout ce qu'ils vouloient, ils ne veulent pour leur malheur tout ce qu'ils ne peuvent point, et ne desirent pour le malheur des autres tout ce qu'ils ne doivent pas!

Car cette éducation efféminée n'anéantit pas seulement les qualités du sage, elle détruit celles du citoyen: en effet, quelle est la première? c'est le respect pour les lois. Or, que peut produire cette enfance indisciplinée, si ce n'est une haine orgueilleuse du joug le plus nécessaire? Obéit-on volontiers étant homme, lorsque dans l'âge de la dépendance on s'est fait obéir? Lorsque vous entendez dire qu'un jeune homme s'est souillé par quelque grand crime, remontez jusqu'à ses premières années, et vous découvrirez que, dès ce temps même, jusque dans les jeux de l'enfance, se laissoient entrevoir ces penchants féroces qui depuis, accrus par la foiblesse des pères, et fortifiés dans l'âge des enfants, ont enfin déshonoré ceux qui les ont soufferts et ceux qui les ont fait éclater. Aussi parmi le grand nombre de sages lois dont la France s'honore, aucune ne me paroit plus louable que celle qui, faisant rejaillir sur les parents l'opprobre des peines que les lois infligent aux coupables, force les pères de veiller sur leurs enfants, par la crainte d'une ignominie utilement contagieuse.

Au respect pour les lois est essentiellement joint l'amour de la patrie... L'amour de la patrie! il enfantoit autrefois des prodiges; il a produit les grands peuples et les grands hommes; mais ce nom qu'il suffisoit autrefois de prononcer pour enflammer toute une nation, osons l'avouer, ne rencontre aujourd'hui que des cœurs glacés; et froidement prononcé par quelques citoyens, il n'est presque répété par personne! l'état entier ne devroit former qu'une vaste famille, et chaque famille forme un petit état particulier: que la patrie chancelle, des hommes avides accourront en foule se disputer ses débris; mais qui est-ce qui osera s'ensevelir sous ses ruines?

Où chercher les causes de cette indifférence? et comment ne voit-on pas qu'une frivole éducation en est la première? Qu'est-ce que l'amour de son pays? c'est un sentiment héroïque qui nous arrache à nous-mêmes pour nous enchaîner au bien public: mais ces sentiments énergiques les demanderez-vous à ces hommes énervés dès le berceau? exigerez-vous que pour l'amour de la patrie de jeunes Adonis aillent exposer à l'ardeur du soleil la fraîcheur de leur teint? accoutumés à reposer sur le duvet, pourront-ils se résoudre, pour l'amour de la patrie, à coucher sur la dure? enfin, habitués à rechercher toutes les commodités de la vie, seront-ils capables de l'amour de la patrie, qui exige quelquefois le sacrifice de la vie même? Jugez-en par des exemples: à Sybaris, les enfants, élevés au milieu des chants mélodieux et des fêtes voluptueuses, respiroient en naissant l'air du plaisir: à Lacédémone, la plus austère discipline présidoit à l'éducation d'une jeunesse laborieuse, qui apprenoit à braver la mort dès qu'elle commençoit à jouir de la vie. Je vous laisse à penser quelle est celle de ces deux villes où les enfants expiroient avec plaisir pour la cause commune, et où les mères en remercioient les dieux? Ah! c'est que la mollesse des sens se communique à l'ame, c'est qu'en se rendant incapable de servir la patrie, on se rend bientôt incapable de l'aimer.

Mais je l'ai déja dit, l'amour de son pays est un sentiment héroïque qui exige une ame forte. L'amour de l'humanité qui nous est si naturel, et qui n'exige qu'une ame sensible, ne sera-t-il pas plus respecté par cette molle éducation? Je remarque au contraire que ces enfants si voluptueusement élevés sont sans pitié, sans entrailles: eh! comment plaindroient-ils des maux dont ils n'ont pas d'idée? accoutumés à ne se repaître que d'idées agréables et de sensations délicieuses, leur imagination même se refuse autant que leur cœur aux misères d'autrui; ou, si elle excite en eux quelque sentiment, c'est plutôt celui du dégoût que de la pitié, et l'aspect de l'indigent force leurs superbes regards de se détourner, sans forcer leurs avares mains à s'ouvrir.

Je ne parle pas des devoirs sacrés d'amis ou de parents: quel est celui qui les remplit dignement? C'est celui qui les regarde moins comme des obligations pénibles que comme les plus nobles besoins de l'humanité. Mais pour penser ainsi, il faut des ames saines et pures, que le goût frivole des amusements étrangers à la nature de l'homme n'ait point encore corrompues. Fermez donc à vos enfants par une éducation sagement sévère la route des faux plaisirs; et comme l'ame a besoin d'aimer, leurs sentiments reflueront comme d'eux-mêmes vers les véritables voluptés. Si au contraire vous laissez entamer leurs cœurs par la licence d'une jeunesse négligée, c'en est fait! n'espérez plus les trouver sensibles aux charmes de l'amitié et des attachements légitimes: épuisant dans de criminels plaisirs toute la sensibilité de leur ame, ils ne conserveront pour les plaisirs innocents qu'un cœur sec et aride; pareils à ces fleuves qui, forcés par l'art de s'égarer dans des canaux détournés, laissent à sec le lit que leur avoit creusé la nature.

Ceux mêmes auxquels ils devroient être attachés par le plus grand de tous les bienfaits, par celui de la vie, pensent-ils par une indulgente facilité s'assurer leur reconnoissance? Vous vous étonnez quelquefois, pourroit-on leur dire, de voir vos caresses repoussées par l'ingrate insensibilité de vos enfants. Mais c'est à-la-fois l'effet naturel et le juste châtiment de votre aveugle complaisance pour eux: lorsque, instruits à n'aimer qu'eux-mêmes, ils sont indifférents pour vous; lorsque portant dans leur sein le feu des passions, ils accusent en secret ceux qui l'ont nourri par leur foiblesse; lorsque accou-

tumés à satisfaire tous leurs desirs, ils vous regardent, dès que vous voulez vous y opposer, comme des surveillants importuns; lorsque de cet amour des plaisirs passant à celui des richesses qui les procurent, ils osent peut-être (je frémis de le dire) hâter par des vœux dénaturés la dépouille paternelle; qu'avez-vous à vous plaindre? le ciel n'est-il pas équitable, en payant par la haine barbare des enfants l'amour encore plus barbare des pères?

J'en pourrois dire autant de ces parents ambitieux, qui ne voient dans leurs enfants que de vaines idoles qu'ils s'empressent de décorer, pour se faire honorer en eux; n'aimant leurs enfants que pour eux-mêmes, qu'ils n'en attendent pas de retour. Agrippine, la plus ambitieuse des femmes, fut la mère de Néron, le plus ingrat des fils.

La seconde partie d'une éducation forte et mâle, je l'ai fait consister dans des préceptes capables d'élever et d'agrandir l'ame. Mais cette partie elle-même ne s'est pas bien garantie de la contagion; et bien loin d'oser faire pratiquer aux enfants la vertu, à peine ose-t-on leur en parler. On les entretenoit autrefois de l'amour des lois et de l'état : aujourd'hui ils n'entendent parler que de la nécessité de parvenir, et des moyens de s'avancer. Mon fils, dit un père de nos jours, songez à votre fortune; apprenez à plaire pour réussir, et soyez agréable aux autres pour être utile à vous-même. Mes enfants, auroit dit au contraire quelqu'un de nos bons aïeux, vous avez un cœur, c'est pour aimer la patrie; vous avez un bras, c'est pour la défendre; c'est pour elle que vous êtes nés; osez vivre, osez mourir pour elle. Faut-il s'étonner si des langages si différents produisent des effets si opposés?

On a cru pendant long-temps qu'on ne pouvoit de trop bonne heure inspirer aux enfants des sentiments d'humanité pour les malheureux, de tendresse pour leurs proches, d'attachement pour leurs amis. Qu'a-t-on fait depuis? on a substitué l'apparence à la réalité; au lieu de nous apprendre à être bons, on nous instruit à être polis. C'est chez des maîtres de graces qu'on apprend des leçons d'humanité! dès l'enfance, cet âge heureux de la naïve franchise, on nous exerce à nous attrister de l'infortune d'autrui sans douleur; à nous réjouir de leur bonheur sans joie. Aussi que voit-on sortir de cette école de fausseté? des manières obligeantes et des cœurs impitoyables. Généreuse amitié, qu'est devenu ton vertueux enthousiasme? Jamais on n'ouvrit avec plus d'empressement ses bras pour recevoir ses amis, et jamais on n'ouvrit plus lentement sa bourse pour les secourir. Les cris mêmes du sang ont fait place aux beaux discours. Depuis qu'une éducation superficielle augmente le nombre des hommes polis, celui des enfants reconnoissants diminue : déja même les noms de père, de fils, d'époux, sont proscrits, dit-on, par mille gens du bel air; et ces titres précieux dont une raison plus éclairée devroit augmenter la sainteté parmi les grands, ne seront bientôt plus sacrés que pour l'aveugle instinct du peuple. Et voilà l'ouvrage de cette éducation qui met tout en de vains dehors.... Ah! ne valoit-il pas mieux nous inspirer des sentiments de bonté, que de nous instruire à les contre-faire, et former des hommes vraiment sensibles que d'exercer de méprisables pantomimes!

Mais comme les plus belles semences, si, lorsqu'on les a confiées à la terre, la rosée céleste ne vient hâter leur fécondité, demeurent infructueuses; ainsi les germes de vertu se sécheront dans ces jeunes ames, si ce qu'a semé la sagesse humaine n'est fécondé par la religion; motif sublime! qui corrige la bassesse de nos affections en nous montrant la noblesse de notre origine; qui nous fait faire de grands efforts pour une grande récompense; et qui, pour en donner encore une plus haute idée, nous apprend à pardonner aux autres, et à nous humilier nous-mêmes.

Mais au lieu d'établir l'éducation sur ce fondement divin, sur quoi l'établit-on? sur la base fragile des bienséances humaines. On ne dit point aux enfants : *Soyez religieux*, mais on leur dit : *Soyez décents*. Pères imprudents! avec cette foible armure, voyons comment vos enfants soutiendront les assauts du vice! retenus d'abord par une hypocrite timidité, ils n'iront point braver par des désordres éclatants le public dont on leur apprit à redouter les regards; mais lorsqu'ils le pourront décemment, ils séduiront l'innocence, ils trahiront leur foi; et, pareils à ces fruits qui, quoique gâtés au-dedans, vous séduisent encore par un brillant coloris, sous cette écorce de décence, ils cacheront un abyme de corruption; et ce masque même qui sert du moins à cacher la laideur du vice, ne croyez pas qu'ils le portent long-temps. A peine auront-ils connu les hommes, qu'ils aimeront mieux les imiter que les croire; ils ne conserveront pas même le mérite de l'hypocrisie; ou s'ils respectent encore quelques bienséances, ce ne sera pas celles qui proscrivent les scandales du vice, mais celles qui attachent une honte malheureuse à remplir les devoirs les plus sacrés. Ils ne rougiront pas de trahir l'amitié, de violer la justice; mais ils regarderont comme une chose ignoble de garder la foi conjugale, et de payer leurs dettes. Et c'est ainsi qu'en voulant leur apprendre à être vertueux par décence, vous ne leur apprendrez qu'à être vicieux par respect humain. Instruisez-les donc à écouter le cri de la conscience plutôt que la voix des hommes; à craindre les regards de l'être éternel plutôt que ceux du public; et que les maximes les plus religieuses pénétrant dans leur ame encore tendre, leur donnent une forte et profonde teinture de la vertu, au lieu de cette couleur passagère d'honnêteté qui, bientôt emportée par le frottement continuel des vices, ne laisse enfin apercevoir que la difformité mal déguisée d'une ame corrompue.

Cependant vous n'avez rien fait encore, si aux préceptes ne sont joints les exemples. Il fut un temps où, recommandée par l'innocence de nos pères plutôt que par leurs discours, la vertu s'imitoit plutôt qu'elle ne s'enseignoit. Une vie occupée, des entretiens honnêtes, une table frugale, une maison modeste, parée non de peintures lascives, mais des images vénérables de nos ancêtres; voilà les leçons palpables, pour ainsi dire, que recevoient les enfants; et leurs premiers précep-

teurs étoient les exemples domestiques. Mais nous, assis à nos tables voluptueuses, comment oserons-nous leur parler de frugalité? Est-ce au milieu de la licence de nos entretiens que nous saurons leur inspirer la pudeur? Que dirai-je de ces parents indignes, qui, lorsqu'ils voient s'échapper du cœur de leurs enfants les premières saillies des passions naissantes, osent sourire à ces préludes du vice? Ainsi, les premiers obstacles que rencontrent les enfants dans le chemin de la vertu, ce sont les exemples paternels. Obligés d'honorer leurs parents, bientôt ils les imitent, et la piété filiale, qui devroit être pour eux une vertu, n'est plus pour eux que la première amorce du vice. Comment peut-on oublier que rien n'est indifférent pour l'enfance? Ne remarquez-vous pas quelquefois comment, à leurs jeux folâtres, succède tout-à-coup une attention morne, indice assuré de l'impression que font sur eux des objets d'autant plus frappants pour eux, qu'ils leur sont plus nouveaux? Si leurs cœurs pouvoient s'ouvrir à nos yeux; si nous pouvions apercevoir comment un mot, un geste imprudent, ont su y graver l'image du vice, avec quelle frayeur religieuse ne parlerions-nous pas devant eux? Eh quoi! parceque cet effet est invisible, en est-il moins cruel? Combien les anciens pensoient, ou du moins agissoient différemment! Chez eux, la force des exemples épargnoit l'ennui des préceptes; l'éducation étoit en quelque sorte une représentation continuelle. Les festins, les fêtes, les jeux, les assemblées, les cérémonies publiques, tout frappoit vivement l'imagination des enfants. Tout leur crioit: *Soyez vertueux*, et faisoit entrer la sagesse dans leur ame par tous les sens. Voulez-vous donc rendre vos enfants honnêtes? que tout dans la maison respire l'honnêteté; que tout la peigne à leurs yeux, la fasse retentir à leurs oreilles; c'est ainsi que, de la sévérité de la discipline, de la solidité des préceptes, et de l'autorité des exemples, heureusement réunies, résultera cette éducation vigoureuse qui n'a jamais fleuri chez aucun peuple, qu'il n'ait été vertueux, et n'y a jamais dégénéré, qu'il ne se soit corrompu. Si je voyois une nation autrefois estimée tomber dans l'avilissement, se refroidir pour la vertu, et s'enthousiasmer pour des bagatelles, applaudir l'amour de la patrie sur les théâtres, et le laisser s'éteindre au fond des cœurs; si je voyois sur-tout dégénérer la noblesse, et le sang le plus pur de l'état s'altérer dans son cours; si au lieu de ces guerriers, de ces sénateurs généreux et francs, je n'apercevois que des êtres bas dans leur fierté, insolents dans leur politesse; si on me montroit le nom des illustres défenseurs de l'état, traîné dans la fange de la débauche par de lâches descendants, et les châteaux antiques qu'habitoient des héros, vendus pour enrichir des courtisanes, je gémirois sur le sort d'une telle nation, sur-tout si j'en étois citoyen; mais en voyant la décadence de ses mœurs, je serois assuré de celle de son éducation. D'un autre côté, si je voulois prouver, par des exemples puisés dans l'histoire, le pouvoir de cette éducation ferme et solide, qui donne au corps, à l'esprit, à l'ame, toute leur énergie; il n'est point de peuple, il n'est point d'état qui ne pût m'en fournir. Mais où puis-je en trouver de plus convenables que chez nos aïeux, et de plus brillants que sur le trône? Vous relisez tous les jours, avec attendrissement, l'histoire de ce bon roi qui conquit son royaume pour le rendre heureux. Je n'ai pas besoin de vous dire que je parle de Henri IV; et si je le nomme, c'est parcequ'on aime à le nommer. Or, qui d'entre nous, toutes les fois qu'il admire ses belles qualités, n'en retrouve la source dans l'éducation sévère qui le forma? Ce fut en écoutant les maîtres les plus habiles, qu'il acquit cette supériorité de bon sens qui fait qu'on recueille avec plus de soin ses moindres paroles, qu'on ne conserve les ornements royaux des autres princes. Ce fut en gravissant parmi les rochers, avec les jeunes paysans du Béarn, en se nourrissant comme eux d'un pain grossier, en portant comme eux des vêtements vulgaires, qu'il acquit cette vigueur intrépide qui sembloit le multiplier et le reproduire au milieu de tant de siéges et de combats. Ce fut en vivant parmi les habitants de la campagne, en connoissant par ses yeux leur misère, qu'il apprit à y être sensible; enfin, c'est parcequ'il avoit senti qu'il étoit homme avant que d'être roi, qu'étant roi il se souvint qu'il étoit homme. Pourquoi faut-il qu'avant d'accomplir ses grands projets, la mort?.... Qu'ai-je dit, Messieurs? Quel mot funeste viens-je de prononcer? en rouvrant imprudemment une plaie ancienne, je rouvre une plaie encore sanglante; et pouvois-je parler de la perte que fit la France dans la personne du grand Henri, sans rappeler celle qu'elle vient de faire dans un de ses plus dignes descendants? La France le pleure encore, et moi, je puis, sans sortir de mon sujet, lui payer un juste tribut d'éloges. Je puis dire qu'il fut, quoique prince, bon père, fils respectueux, époux fidèle, tendre ami; qu'il acquit, en cultivant les arts, le droit de les protéger; que, dans un siècle où la religion s'éteint dans les rangs les plus bas, il la conserva dans tout son éclat sur le trône; pareil à ces hautes montagnes qui, lorsque le soleil cesse de luire dans les vallons, en retiennent sur leurs cimes les rayons mourants; qu'enfin, dès son enfance, il fut laborieux; et que, s'il ne régna pas, il s'exerça toujours à régner. Puisse le ciel, pour dédommager de cette perte, conserver la vie de Louis-le-Bien-Aimé, et ajouter aux jours du père ce qu'il retranche à ceux du fils! Et n'oublions pas de remarquer (car pourquoi priverois-je mon sujet d'une preuve si éclatante!) que c'a été en fuyant, dès l'âge le plus tendre, la mollesse trop ordinaire sur le trône, en fortifiant son corps par ce noble amusement qui fut de tout temps celui des héros, que Louis s'est acquis cette santé robuste, pour laquelle nous ne pouvons faire des vœux, sans en faire pour notre bonheur.

Si des exemples brillants en laissoient desirer d'autres, il en est un que je n'irois pas chercher bien loin de nous. Je le trouverois dans ce digne prélat[1] qu'on aime et qu'on admire, qui étonne les plus mondains par sa gaiété,

[1] Feu M. d'Orléans de la Motte, évêque d'Amiens.

et les plus austères par sa pénitence; qui, d'une main, distribue aux justes les trésors du ciel, et, de l'autre, prodigue aux pauvres les trésors de la terre. N'est-ce pas à la dureté de sa vie qu'il doit cette vigueur inaltérable, qui semble sans cesse se renouveler pour servir sa piété, et que sa piété, à son tour, semble ranimer sans cesse? Oui, pour être assuré que sa jeunesse fut laborieuse, il suffit de voir combien sa vieillesse est robuste.

Voilà, chère jeunesse, les modèles que je dois et que vous devez vous-mêmes vous proposer. Vous faut-il de nouveaux motifs? Voyez les pères de la Ville suspendre leurs fonctions pour vous honorer de leur présence, et oublier un instant la patrie pour ceux qui en sont l'espoir? J'ose vous attester devant eux, que nous nous efforçons de mériter la confiance dont ils nous honorent; que si vous quittez tous les jours pour nos écoles la maison paternelle, vous retrouvez dans vos maîtres toute la tendresse de vos pères; que nous ne vous approchons jamais avec ce front sourcilleux, tant reproché à ceux qui enseignent; et qu'enfin vous voyez en nous moins des maîtres que des amis. Mais si nous vous témoignons notre attachement par notre douceur et par notre zèle, témoignez-nous votre reconnoissance par vos travaux et par vos succès; adoucissez le poids de nos fonctions pénibles par le délicieux plaisir de ne pas les voir infructueuses. Qu'un jour les maîtres en voyant leurs élèves utiles à la patrie, puissent les reconnoître avec une noble vanité pour leurs disciples; et que les disciples, en recueillant les fruits d'une excellente éducation, puissent se rappeler avec une tendre reconnoissance le souvenir de leurs maîtres.

DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PRONONCÉ LE 11 JUILLET 1774.

Messieurs,

Vous vous rappelez, sans doute, et ce spectacle frappa ma première jeunesse, vous vous rappelez ce jour où M. de La Condamine, assis pour la première fois parmi vous, reçut de M. de Buffon des louanges si nobles et si bien méritées. On crut entendre l'interprète même de la nature célébrer celui qui l'avoit observée le plus constamment, et le plus audacieusement interrogée; et tel est le prix des éloges donnés par un grand homme, que M. de La Condamine se crut payé de quarante ans de travaux et d'études par quelques lignes de son illustre ami.

Voilà l'orateur que mériteroit encore son ombre. Au défaut du génie, je me fonde sur l'intérêt qu'excitera toujours un nom qu'on ne peut prononcer sans réveiller des idées de talents, de courage, d'humanité.

Je n'irai point chercher, dans un sujet étranger à lui, des moyens de vous intéresser: cette ressource, imaginée pour suppléer au peu d'événements que présente à la curiosité publique la vie de la plupart des gens de lettres, renfermés dans l'ombre de leur cabinet et dans le cercle de leurs études, me devient inutile, par la variété des talents de M. de La Condamine, par l'incroyable activité de son ame, la singularité piquante de son caractère; et une vie qui suffit à tant de travaux, suffiroit à plusieurs éloges.

M. de La Condamine entra d'abord dans le service, et s'y distingua par cette intrépidité qu'il signala depuis dans la poursuite de la vérité. De ces jeux sanglants, il s'étoit fait un spectacle dont son avidité naturelle de connoître augmentoit pour lui le danger. On l'a vu, dans un siége, vêtu d'une couleur remarquable, s'avancer pour voir de plus près l'effet d'une batterie de canon, dont il étoit le but sans s'en apercevoir. Ainsi l'observateur se montroit déja dans le guerrier; et peut-être, au lieu de dire qu'il porta dans les sciences le courage militaire, seroit-il plus vrai de croire qu'il portoit déja dans l'art militaire la curiosité courageuse du philosophe.

Sa passion dominante fut cette curiosité insatiable. Ce doit être celle de ce petit nombre d'hommes destinés à éclairer la foule, et qui, tandis que les autres s'efforcent d'arracher à la nature ses productions, travaillent à lui arracher ses secrets. Sans ce puissant aiguillon, elle resteroit pour nous invisible et muette; car elle ne parle qu'à ceux qui l'appellent; elle ne se montre qu'à ceux qui cherchent à la pénétrer; elle ensevelit ses mystères dans des abîmes; les place sur des hauteurs; les plonge dans les ténèbres; les montre sous de faux jours. Et comment parviendroient-ils jusqu'à nous, sans la courageuse opiniâtreté d'un petit nombre d'hommes, qui, plus impérieusement maîtrisés par les besoins de l'esprit que par ceux du corps, aimeroient mieux renoncer à ses bienfaits que de ne pas les connoître; ne les saisissent, pour ainsi dire, que par l'intelligence, et ne jouissent que par la pensée? Cette qualité, dis-je, fut dominante dans M. de La Condamine, elle lui rendoit tous les objets piquants, tous les livres curieux, tous les hommes intéressants.

On a prétendu que cette curiosité, précieuse dans le savant, ressembloit quelquefois à l'indiscrétion dans l'homme de société; mais ces petits torts, qu'on remarque dans un homme ordinaire, s'éclipsent dans un homme célèbre, par la considération des avantages que retire la société de ces défauts même, et c'est peut-être le louer encore que d'avouer qu'il porta cette passion à l'excès.

Pourrois-je le suivre dans ces courses immenses, entreprises à-la-fois par ce desir ardent de s'instruire, et par celui d'être utile? Je le vois d'abord parcourir l'Orient: on se le représente aisément courant de ruine en ruine, fouillant dans les souterrains, consultant les inscriptions, jamais plus piquantes pour lui que lorsqu'elles étoient plus effacées; mesurant ces obélisques, ces pompeuses sépultures qui paroissent vouloir éterniser à-la-fois l'orgueil et le néant; par-tout poursuivant les traces de l'antiquité, qui semblent se consoler en ces

lieux de l'ignorance qui l'environne, par le respect des étrangers qu'elle attire.

La Troade, si fière des vers d'Homère, appela aussi ses regards; mais il y perdit, avec regret, les magnifiques idées qu'il s'en étoit formées, en voyant un petit ruisseau qui fut jadis le Simoïs, quelques masures éparses dans des broussailles; et il fut obligé de voir en philosophe ce qu'il auroit voulu ne voir qu'en poëte. Il fit quelque séjour à Constantinople; mais un homme tel que lui dut être peu content d'un tel séjour : passionné pour la gloire, il ne pouvoit se plaire dans un pays d'esclaves. Avide de connoître, il dut être peu satisfait d'une ville où sa curiosité éprouva, non sans dépit, qu'il étoit impossible, et même si j'en crois quelques anecdotes, qu'il étoit dangereux de tout voir.

Mais sa passion favorite ne faisoit que préluder à de plus grandes entreprises : il étoit fait pour se distinguer de la foule des voyageurs. Parcourir quelques états de l'Europe, connoître l'étiquette de leurs cours, goûter les délices du beau ciel de la Grèce et les charmes de l'Italie, voilà ce qu'on appelle communément des voyages, et ce que M. de La Condamine nommoit ses promenades. L'Europe, où l'influence du même climat, la société des arts, les nœuds du commerce, sur-tout le desir, plus épidémique que jamais, de copier la France, donnent à toutes les nations un air de famille; l'Europe devoit être bientôt épuisée par sa dévorante avidité; le continent même ne pouvoit lui suffire; et l'ambition de connoître, dans M. de La Condamine, se trouvoit aussi trop resserrée dans un seul monde. En 1735, il proposa le premier à l'Académie un voyage à l'équateur, pour déterminer, par la mesure de trois degrés du méridien, la figure du globe.

Sur sa proposition, quatre académiciens furent nommés pour cette grande entreprise, également glorieuse pour eux, pour le souverain, et pour M. le comte de Maurepas, digne bienfaiteur, pendant son ministère, des sciences et des arts, qui, par une juste reconnoissance, lui ont embelli le bonheur de la vie privée, et qu'elles viennent de céder de nouveau au besoin de l'état et à l'estime de son maître.

Ainsi, tandis que MM. de Maupertuis, Clairault, Camus et le Monnier alloient, pour le même objet, braver les frimas du Nord, MM. Godin, Bouguer et de La Condamine alloient affronter les ardeurs du Midi. Jamais les souverains n'avoient rien fait de si beau pour l'honneur de la philosophie; jamais la philosophie n'avoit médité un plus grand effort, et la vérité alloit se trouver poursuivie du pôle à l'équateur.

Tandis que les collègues de M. de La Condamine se préparoient à supporter les dangers et les fatigues, lui, il se promettoit de nouveaux plaisirs. Combien son cœur tressailloit d'avance de l'espoir de connoître ces contrées, qui, malgré la dégradation qu'ont cru y remarquer dans le moral et même dans le physique, des écrivains ingénieux, sont si fécondes en grands et magnifiques spectacles, où les arbres se perdent dans les nues, où les fleuves sont des mers, où les montagnes présentent au voyageur, à mesure qu'il monte ou qu'il descend, toutes les températures de l'air, depuis les ardeurs de la zone torride jusqu'aux frimas de la zone glaciale, où la nature enfin, échauffée de plus près par le soleil, donne aux oiseaux de plus riches couleurs, aux fruits plus de parfum, aux poissons mêmes plus d'activité; prodigue à-la-fois ses plus admirabes et ses plus funestes productions, et ses plus imposantes bontés, et ses plus effrayantes horreurs!

Mais ce grand spectacle n'étoit que le second objet de M. de La Condamine : la mesure des degrés du méridien réclamoit d'abord tout son zèle. Il seroit difficile de bien peindre et la grandeur des obstacles, et celle de son courage.

On peut dire de l'astronomie ce que M. de Fontenelle disoit de la botanique, ce n'est pas une science paresseuse. Voyez de combien d'arts et de connoissances elle marche accompagnée, combien d'instruments divers elle traîne à sa suite! Condamnée à des attitudes fatigantes, veillant quand tout dort, active quand tout repose, elle semble renoncer aux douceurs du sommeil, à la lumière du jour et au commerce des hommes.

Mais si nous plaignons l'astronome dans nos villes, imaginez ce que dut éprouver M. de La Condamine dans ces contrées lointaines. Pour le bien peindre, il faudroit les couleurs, je ne dis pas de l'éloquence, mais de la poésie même; et je ne sais si je pourrai me défendre d'employer quelquefois son langage : du moins ici le merveilleux n'a pas besoin de fiction. Aux travaux fabuleux de cet Ulysse, banni par la colère des dieux, cherchant sa patrie sur terre et sur mer, échappant aux enchantements de la cour de Circé, on peut opposer, sans doute, les travaux réels de M. de La Condamine, s'arrachant aux délices de la capitale, fuyant sa patrie pour chercher la vérité, traversant de vastes déserts, souvent abandonné de ses guides, escaladant ces montagnes inaccessibles jusqu'à lui, menacé d'un côté par les masses de neige suspendues à leur sommet, de l'autre par la profondeur des précipices, marchant sur des volcans plus terribles cent fois que ceux de notre continent, respirant de près leurs exhalaisons, quelquefois même entendant gronder ces foudres souterrains, et voyant des torrents de soufre sillonner ces neiges antiques que n'avoient point effleurées les feux de l'équateur.

Cependant ces redoutables phénomènes irritoient sa curiosité au lieu de l'effrayer; il sembloit que le génie des sciences veillât sur lui. Tandis qu'il sondoit le volcan de Pichincha, il vit s'enflammer, à sept lieues de distance, celui de Cotopaxi, sur lequel il observoit quelques jours auparavant, et peut-être sans cet éloignement, dont sa curiosité s'indignoit, sans doute, entraîné par elle, et trop digne émule de Pline, il lui auroit ressemblé dans sa mort, comme il l'avoit imité dans sa vie.

A d'incroyables dangers, se joignoient d'incroyables fatigues : mesurer, la toise en main, une base immense; chercher à travers des rochers, des ravins, des abîmes, les points de ses triangles; replanter vingt fois sur des monts escarpés des signaux, tantôt enlevés par les Indiens, tantôt emportés par les ouragans; passer plusieurs nuits sous des tentes chargées de frimas, quelquefois ar-

rachées par les vents; essuyer la cruelle alternative, et des plus accablantes chaleurs dans la plaine, et du froid le plus âpre sur les montagnes : voilà quelle fut sa vie pendant sept ans entiers.

Qui le soutenoit donc au milieu de tant de dangers et de travaux? Il l'avoue lui-même avec cette candeur, la vertu des grands talents et des belles ames : sur ces monts couverts de glace, loin du regard des hommes, il songeoit à l'estime de l'Europe, à l'estime plus douce de ses concitoyens; et semblable à ce héros qui, au milieu des périls et des combats, s'écrioit : « O Athéniens! qu'il « m'en coûte pour être loué de vous! » cette douce perspective lui adoucissoit l'éloignement de sa patrie, l'inclémence des saisons, et le poids des fatigues.

Cependant, tandis qu'il immoloit ainsi sa santé à l'amour des sciences, les habitants de ces lieux le croyoient occupé sur ces montagnes à découvrir de l'or. Et dans quel temps l'ignorance de ces peuples lui faisoit-elle cette injure? Dans le temps que M. de La Condamine, pour faire subsister ses collègues, dont les fonds étoient épuisés, avoit vendu ses effets, et, ce qui étoit un plus grand sacrifice, avoit engagé ses instruments astronomiques, étoit parti pour Lima, avoit traversé les Cordillières du Pérou, franchi quatre cents lieues de chemins impraticables; et, après s'être engagé en son nom dans la capitale du Pérou, pour une somme de quatre-vingt mille livres, étoit revenu, avec les mêmes dangers et les mêmes peines, ranimer par sa présence et ses secours le zèle et les travaux de ses collègues : action admirable, où un savant déploya le courage d'un héros, et un particulier la générosité d'un roi.

Cet or qu'il alloit chercher avec tant de peine, quand il étoit nécessaire à ses découvertes, il savoit le dédaigner quand il n'étoit plus ennobli par son usage, et plus encore quand il se trouvoit en concurrence avec son amour pour les sciences.

Au moment qu'il se préparoit à revoir sa patrie, et à lui porter les vérités qu'il avoit conquises, on lui enlève une cassette qui renfermoit ses journaux et l'argent destiné pour son voyage. Il fait publier sur-le-champ qu'il consent à perdre la somme entière, pourvu qu'on lui rende ses papiers. La condition fut acceptée, et malgré la perte d'une somme considérable, il crut en effet avoir retrouvé son trésor.

En faisant honneur de cette élévation d'ame au caractère de M. de La Condamine, croyons qu'il en revient quelque gloire aux sciences sublimes dont il s'occupoit. Sans doute l'esprit, accoutumé à contempler cette foule innombrable de globes, ne revient qu'avec dédain sur les choses terrestres, et ne voit que comme un point ce globe où nous voyons deux mondes.

Déterminé à repasser en France, il délibéra sur le choix de la route. On soupçonne bien qu'il dut préférer la plus périlleuse, si elle étoit la plus instructive, peut-être même eût-il suffi qu'elle fût la plus périlleuse. Il forma le projet de descendre la fameuse rivière des Amazones, qui doit, dit-on, son nom à une société de femmes guerrières séparées des hommes : société qui doit, graces à nos mœurs, trouver peu de croyance parmi nous, mais un peu moins invraisemblable dans ces contrées barbares, où les époux font tomber tout le poids des travaux sur un sexe moins fait pour les supporter lui-même, que pour les adoucir aux hommes.

M. de La Condamine part pour s'embarquer sur ce fleuve immense, large de cinquante lieues à son embouchure. Mais combien de traverses, avant d'arriver au lieu de son débarquement! L'imagination se fatigue à suivre des courses qui ne lassèrent pas sa constance. Vous le verriez avec effroi marcher, suspendu par des ponts d'osier, sur des rivières rapides et profondes; suivre sur des montagnes des chemins tracés par le cours des torrents, ou la hache à la main, se frayer une route à travers des bois épais, côtoyer des précipices, passer le même torrent vingt-deux fois en un jour, à chaque instant prêt à faire naufrage, et dans le danger continuel de sa vie, toujours tremblant pour le recueil de ses observations.

Toutefois, dans le cours de ces voyages pénibles, dont il a fait le tableau le plus intéressant, le lecteur se repose quelquefois agréablement avec lui. On s'arrête avec plaisir dans ce hameau composé de dix familles indiennes, où, en attendant un radeau, il passa huit jours heureux, sans avoir, dit-il, ni voleurs, ni curieux à craindre; il étoit avec des Sauvages. Là, respirant pour la première fois, après tant de fatigues, partageant les plaisirs innocents des Indiens, se baignant avec eux, recevant les fruits de leur chasse et de leur pêche, la liberté, le silence, la solitude, la beauté du lieu, le délassèrent délicieusement de ses travaux et du commerce des hommes. Sachons gré à un homme fait pour briller chez des peuples polis, d'avoir su se plaire chez un peuple sauvage : l'un suppose la beauté du génie, et l'autre la simplicité des mœurs. Son départ de ces lieux n'est pas moins intéressant que son séjour. Avant de quitter ces innocentes délices, qui avoient reposé son corps sans ralentir son courage, j'aime à le voir, pour assurer à l'Académie le fruit de ses observations, lui en adresser un extrait, qu'il nomma son testament académique, partir ensuite, escorté de ses fidèles sauvages qui portoient ses instruments et ses effets, et s'embarquer sur la rivière des Amazones, exposant plus volontiers sa vie, depuis qu'il s'étoit assuré que les sciences perdroient moins à sa mort.

Je ne vous le peindrai point abandonné au courant de ce fleuve immense; ici heurtant contre des rocs escarpés; là, entraîné par des tourbillons d'eau; tantôt arrêté par une branche qui traverse son radeau, et suspendu sur les eaux qui décroissent à vue d'œil; tantôt franchissant le fameux détroit du Pongo, où les eaux, plus rapides et plus profondes, roulant sous la voûte obscure et tortueuse de ses bords rapprochés, avec un mugissement entendu de plusieurs lieues, lancèrent son radeau comme un trait à travers les saillies des arbres et les pointes menaçantes des rochers.

Je ne vous le représenterai point après un trajet de cinq cents lieues sur la rivière des Amazones, s'enfonçant dans la rivière du Para, large de trois lieues, échouant contre un banc de vase, obligé d'attendre

sept jours les grandes marées, remis à flot par une vague plus terrible que celle qui l'avoit fait échouer, et sauvé par où il devoit périr. Je ne vous peindrai point les tempêtes qu'il essuya, les nations inconnues qu'il traversa, tous les dangers enfin menaçant ses jours, tandis que lui, tranquille observateur, seul au milieu de ces déserts, avec trois Indiens maîtres de sa vie, tenoit tour-à-tour le baromètre, la sonde et la boussole.

Il faut l'avouer : en lisant ces récits dans ses Mémoires, on est quelquefois tenté d'oublier ses peines pour envier ses plaisirs. Il ignoroit du moins l'ennui, le fléau de ces voyageurs, qui, tristement emprisonnés, déplacés sans mouvement, parcourant les lieux sans les voir, après quelques mois du plus stérile ennui, ne ressentent pas même le plaisir d'arriver. Les tableaux variés qu'offroient à ses yeux les fleuves et leurs bords; là, des animaux inconnus; ici, des plantes nouvelles; tantôt des peuples également bizarres dans leurs parures et dans leurs mœurs; tantôt les débris de ces nations, jadis si florissantes, épars dans les déserts qui furent des empires; enfin, tant d'objets nouveaux, exposés en silence à ses yeux, dans ces immenses solitudes où la philosophie voyageoit pour la première fois; tout payoit un tribut à sa curiosité; et comme ces vastes fleuves sur lesquels il voguoit, recevoient à chaque instant des fleuves qui grossissoient leurs cours, ainsi, dans une navigation de douze cents lieues, sembloit s'accroître incessamment le trésor de ses idées et de ses connoissances.

O vous, qui voulez faire fleurir les sciences dans vos états, voilà les voyages dignes de votre protection! Et vous, qui prétendez à instruire les hommes, voilà les voyages féconds qui sont dignes de votre courage! Pourquoi vous pressez-vous d'arranger le monde avant de l'avoir connu, et de mettre l'incertitude et le hasard de vos opinions entre vous et la vérité? Quittez les contrées déja moissonnées par la philosophie; il est encore, il est quelques régions intactes. Là, vous attend un fonds inépuisable d'observations nouvelles; là, vous verrez l'homme et la terre, moitié cultivés, moitié sauvages, luttant contre vos institutions et vos arts, offrir à vos yeux l'intéressant contraste de la nature brute et inculte, et de la nature perfectionnée ou corrompue. Hâtez-vous : déja son ancien empire est de plus en plus resserré par les conquêtes des arts; déja son image primitive s'efface de toutes parts : encore quelque temps, et ce grand spectacle est à jamais perdu.

Tels furent les voyages de M. de La Condamine; et je ne crois pas exagérer, en assurant qu'ils manquèrent à Locke et à Descartes; car pour Newton, les vérités que d'autres allèrent chercher si loin (je ne parle que des vérités physiques), il les avoit devinées dans son cabinet.

Arrivé à Cayenne, M. de La Condamine attendit un vaisseau pour retourner en France; il y étoit arrivé malade, languissant, et portant le germe de plusieurs infirmités. Ici, Messieurs, arrêtons-nous un moment avec lui, et peignons-nous, s'il est possible, ce qui se passoit dans son cœur. Depuis dix ans, gravissant sur des montagnes, jeté dans des déserts, errant sur les eaux, depuis dix ans il est éloigné de tout ce qu'il aime. Tant que l'activité de ses travaux, l'enthousiasme de sa grande entreprise avoient distrait son cœur, mille sentiments toujours chers étoient restés, pour ainsi dire, suspendus dans son ame; mais lorsque ses travaux furent achevés, lorsque ses yeux, si long-temps occupés à observer la nature, se tournèrent vers la France, alors son ame entière reprit son cours; alors le souvenir de ses amis, celui de ses parents, l'ineffaçable amour de la patrie, que sais-je? le desir de jouir de la gloire, dont jamais on ne jouit si doucement que parmi les siens; tous ces sentiments se réveillèrent à-la-fois dans son cœur, et les vents et les flots amenoient trop lentement, au gré de son impatience, le vaisseau qui devoit enfin le rendre à sa patrie.

Après ce grand voyage, il sembloit qu'aucun lieu du monde ne pouvoit plus exciter sa curiosité; mais il n'avoit pas vu l'Italie, il n'avoit pas vu Rome. Et qui peut se flatter de connoître le monde, sans avoir vu cette ville à jamais intéressante par ses victoires, par ses désastres, par sa magnificence, par ses débris; le dépôt des arts antiques, le berceau des arts naisants; autrefois dominatrice du monde par les armes, aujourd'hui par la religion, et qui eut, en effet, le droit de se nommer la ville éternelle?

Il y fut reçu avec distinction par le pape Benoît XIV, dont la gaieté franche, la douce affabilité, sembloient solliciter l'oubli de son rang, parcequ'il sentoit que sa véritable grandeur en étoit indépendante; l'ami des étrangers, le premier objet de leur curiosité et de leur admiration dans Rome; l'ami sur-tout des Français, estimé des Anglais même, qui ont placé son buste dans le Muséum de Londres, où il semble triompher des préjugés de la haine nationale; qui, enfin, par ses vertus et ses lumières, faisoit la gloire de Rome moderne, et eût été digne de l'ancienne. Il accorda à M. de La Condamine ce qu'il pouvoit lui accorder de plus doux et de plus flatteur, son portrait, et une dispense pour épouser sa nièce. Sensible à ces bontés, M. de La Condamine le lui témoigna avec cette impétuosité franche et familière dont les souverains vraiment respectables sont plus flattés que du respect, et qui n'ôte quelque chose au rang que pour le rendre à la personne.

Il n'eût pas été content de lui-même, s'il n'eût vu à Rome que ce que les autres avoient vu avant lui. Il fit des recherches très heureuses sur les mesures anciennes qui ont si long-temps exercé nos savants: l'académicien des sciences travailloit pour l'Académie des belles-lettres. Cette variété de goûts et de connoissances étoit peut-être ce qui distinguoit le plus M. de La Condamine de la foule des voyageurs. La plupart n'aiment et ne voient que leur objet favori : le botaniste ne cherche que des plantes; le géographe, que des positions de villes; l'antiquaire, que des inscriptions. M. de La Condamine aimoit et voyoit tout.

Ce mérite se remarque sur-tout dans son voyage d'Italie, le pays du monde peut-être le plus fécond en tout genre d'observations; fait pour plaire au peintre, par les chefs-d'œuvre de l'art et le pittoresque des sites;

à l'architecte, par les monuments antiques; au naturaliste, par la variété des productions; sur-tout à l'homme de lettres, qui, trouvant par-tout l'image des grands hommes dont les écrits ont instruit son enfance, parcourant des lieux dont les noms l'ont frappé au sortir du berceau, croit voir par-tout les traits de ses maîtres, et voyager dans sa patrie.

Ce qui, dans ces lieux, attira le plus son attention, fut le volcan du Vésuve, qu'il a décrit en prose, comme Virgile a peint l'Etna en vers. Après ce qu'il avoit vu en Amérique, le Vésuve ne pouvoit l'étonner; mais ce volcan avoit englouti des villes célèbres, il avoit dévoré les monuments des arts, il avoit fait périr un des plus beaux génies de Rome; et cela seul le rendit plus intéressant pour sa curiosité, que tous ceux du Nouveau-Monde.

Je ne dirai rien de son voyage d'Angleterre, qu'il n'a point publié. On se figure que l'homme, peut-être le plus singulier de la France, dut fort se plaire chez le peuple le plus singulier de l'Europe; et, en effet, il y avoit quelque analogie entre cet homme et ce peuple; mais elle fut altérée par un événement peu considérable en lui-même, à qui cependant le nom, et surtout le caractère de M. de La Condamine donnèrent de l'importance. Il eut à se plaindre d'une petite injustice, dont il n'obtint point de réparation, par une suite de la tolérance qui règne dans la police de Londres. Une police trop vigoureuse effaroucheroit la liberté ombrageuse de ce peuple, si jaloux et si digne de son indépendance. Ce grand principe, exposé en six beaux vers par un de leurs grands poëtes, « qu'il est des maux qui « sont des biens et que les inconvénients particuliers « sont l'avantage commun, » leur paroît aussi vrai dans l'économie politique que dans l'économie du monde; et certains désordres y sont presque tolérés par la sagesse de la législation, comme ils sont proscrits ailleurs par la sagesse de la police. M. de La Condamine ne voulut point entrer dans ces grandes vues : irrité de n'avoir pas obtenu justice, il fit, dans les papiers publics, un appel à la nation, et chez le peuple qui respecte le plus le pouvoir des lois et le droit de l'homme, il regretta les déserts et les Sauvages.

Telle étoit sur lui l'impression de l'injustice apparente ou réelle; et ce n'étoit point chez lui l'effet d'un amour-propre révolté; c'étoit l'amour profond de l'équité naturelle.

Ce sentiment étoit fortement imprimé dans son cœur, et lui a dicté des actions à jamais honorables à sa mémoire. Dans son voyage du Levant, plutôt que de livrer au cadi de Baffa un dépôt d'argent qui lui avoit été confié, on le vit se défendre contre soixante hommes, braver les coups de fusil, le canon même; enfin, traîné devant le cadi, lui en imposer par sa fermeté, lui arracher des excuses par ses menaces; en un mot, faire respecter les droits de la propriété dans le pays des usurpations, et ceux de la liberté dans le séjour de l'esclavage.

Qui peut lire, sans attendrissement, ce qu'il fit dans le Nouveau-Monde pour la mémoire du malheureux Seniergues, massacré par une populace ameutée contre les Français? L'image de cet infortuné, compagnon de ses voyages, de ses dangers, égorgé à ses yeux, égorgé dans une fête publique, à la veille d'un établissement avantageux, lui étoit toujours présente; elle le poursuivoit sur ces rochers, théâtre de ses travaux, comme le remords auroit dû poursuivre le coupable; il n'en descendoit que pour demander justice, au nom de ses mânes; il quittoit ses bases, ses triangles, ses méridiennes, pour éclairer par des mémoires, pour exciter par des sollicitations des juges prévenus ou timides. Pendant trois ans entiers, il ne se lassa point de demander vengeance. Voilà de ces traits d'humanité, d'enthousiasme, d'oubli de soi-même, qu'on ne peut trop répéter dans ce siècle du vil intérêt, où les ames desséchées, privées de cette surabondance de sentiments qui embrasse la société et l'avenir, aveugles à la beauté sévère de la vertu, sourdes à la voix lointaine de la postérité, n'écoutant enfin que l'intérêt du lieu, du moment, de la personne, sont assez malheureuses pour ignorer le plaisir des privations et la jouissance des sacrifices.

Mais où M. de La Condamine déploya à-la-fois l'homme sensible, l'homme éloquent, et l'excellent citoyen, c'est dans la défense de cette méthode, source de tant de débats, qui se vante de prévenir un mal affreux par ce mal lui-même. Jamais, sans doute, l'éloquence ne traita un sujet plus intéressant : la mère tremblante pour un fils adoré, le mari idolâtre de sa jeune épouse, celle-ci jalouse de conserver ses charmes et le cœur de son époux; enfin, les deux sexes animés, l'un par l'intérêt de la beauté, l'autre par celui de la vie; voilà pour qui et devant qui plaidoit M. de La Condamine : il sembloit que l'amour de l'humanité élevât son génie et son courage. Il lui falloit combattre à-la-fois les médecins; les moralistes, la voix du préjugé, la voix même du sang et de la nature : il employoit tour-à-tour la force du raisonnement et l'arme du ridicule : c'étoit Cicéron ou Démosthène plaidant la cause, non plus d'un particulier, mais celle du genre humain. A la force de l'éloquence il joignit l'activité des démarches; et, enfin, pour pousser à bout ses adversaires, il offrit de se faire inoculer lui-même. Peu de philosophes hasarderoient de pareilles preuves de leurs opinions.

Ce ne seroit point à moi à prononcer sur cette grande question; s'il étoit possible qu'elle fût encore un problème, je remarquerois seulement que l'inoculation a pour elle deux grandes autorités, la Circassie et l'Angleterre : je veux dire le pays de la philosophie et celui de la beauté. On citera sans doute un jour le suffrage des Français, quand elle aura cessé d'être chez eux une nouveauté; car on sait que la mode nous gouverne, même sur ce qui intéresse la vie; et le peuple le plus éclairé de l'Europe a été un des plus lents à adopter une pratique connue dès long-temps chez des peuples presque barbares.

Quel pays cependant a été plus souvent et plus cruellement averti de son utilité? Dans quel lieu ce mal horrible a-t-il frappé un plus grand nombre d'illustres victimes? Comme si les Français devoient être punis,

dans ce qu'ils ont de plus cher, d'avoir adopté si tard une méthode utile; ou comme s'il eût fallu, chez un peuple imitateur de ses maîtres, que des coups multipliés forçassent enfin les chefs de sa nation à lui donner l'exemple. Vous gémissez encore, Messieurs, du dernier coup que ce monstre a frappé. Hélas! quand l'aïeul de Louis-le-Bien-aimé fut ravi à la France, par ce fléau terrible, les Français pouvoient-ils prévoir que son petit-fils éprouveroit le même sort? Ce prince, qui avoit eu l'avantage unique d'avoir fait jouir la France de ce que la victoire a de plus brillant, et de ce que la paix a de plus doux, au milieu des délices d'un règne tranquille, au moment que des alliances heureuses préparoient des espérances à l'état, et des consolations à sa vieillesse, s'est senti tout-à-coup surpris par ce mal contagieux, jamais plus cruel que lorsqu'il est plus retardé, et qui n'a rien de plus affreux que de repousser les caresses du sang et les embrassements de la nature. Mais est-il des dangers que redoute la véritable tendresse? Tandis que l'héritier du trône gémissoit de se voir, par la loi sacrée de l'état, privé des derniers soupirs de son aïeul, nous avons vu trois généreuses princesses, victimes volontaires, se dévouer aux horreurs de la contagion pour conserver les jours de leur père, lui prodiguer de leurs royales mains, des secours dont la douceur alloit jusqu'au fond de son ame, suspendre la violence de la douleur et charmer les angoisses de la mort. Le ciel qui nous a ravi le père s'est contenté de nous faire trembler sur le sort des enfants; et, en gémissant de sa rigueur, nous rendons graces à sa clémence. M. de La Condamine a été assez heureux pour n'être pas témoin de notre perte et de nos alarmes; sans doute il auroit, comme nous, prié le ciel d'épargner à la France ces horribles preuves de son opinion.

Mais, que dis-je, Messieurs? S'il a échappé à un spectacle douloureux pour un cœur français, il a perdu la plus brillante époque de sa gloire, il a perdu son plus beau triomphe. Le chef de l'état, les deux appuis de la couronne, une auguste princesse, se soumettant à-la-fois à cette méthode si long-temps combattue, dont il fut l'intrépide défenseur : quel moment pour lui, s'il eût vécu! Et ce moment, Messieurs, non seulement son zèle et ses talents l'ont hâté, mais sa pénétration l'avoit prévu. Vous me saurez gré, sans doute, de rapporter les termes, j'oserois presque dire de sa prophétie. « L'inoculation, dit-il, s'établira quelque jour en France. « Mais quand arrivera ce jour? Ce sera peut-être dans « le temps funeste d'une catastrophe semblable à celle « qui plongea la nation dans le deuil, en 1711. » L'événement, Messieurs, n'a que trop vérifié ses prédictions. Tel est le sort de la plupart de ceux qui écrivent pour le bonheur du genre humain; il faut que leurs leçons, pour faire impression sur les hommes, soient secondées par les dures leçons de l'expérience. Pendant leur vie, ils ne jouissent de leur succès que par un pressentiment consolateur qui avance pour eux l'avenir, et leurs lauriers ne semblent croître que pour orner leur tombeau. Philosophe courageux, si tu n'as pu jouir de l'effet de tes prédictions et de tes travaux, que tes mânes du moins jouissent de notre hommage! Chaque fois que cette méthode, consacrée par la plus glorieuse épreuve, conservera un fils à sa mère, conservera la vie et la beauté d'une épouse à son époux, chaque fois surtout que notre jeune monarque sera béni de son peuple, ton ombre recueillera aussi son tribut de bénédictions et de reconnoissance. Mais pardonne; dans le moment où ces têtes royales se sont livrées à cette épreuve effrayante pour ceux même qui l'avoient desirée, malgré ta profonde conviction de ses avantages, oui, j'ose l'assurer, toi-même aurois tremblé. Et vous, princes, notre plus cher espoir, recevez nos justes actions de graces, pour avoir donné un exemple salutaire à la nation, encore plus, pour avoir rassuré sa tendresse alarmée : c'est être doublement ses bienfaiteurs.

Quand M. de La Condamine n'auroit eu d'autres titres que ceux que je viens de rappeler, l'Académie française s'honoreroit à jamais de voir son nom sur sa liste; mais il avoit des droits plus immédiats à une place dans ce corps illustre.

Il fut un de ceux qui embellirent les sciences par les charmes du style, genre de mérite dont M. de Fontenelle avoit donné l'exemple. A l'exception de Descartes et de Mallebranche, qui avoient écrit sur les sciences avec plus d'imagination que de grace, la plupart de ses prédécesseurs les avoient hérissées d'un style barbare; ils s'étoient, pour ainsi dire, placés à l'entrée de leur temple, comme pour effrayer ceux qui voudroient en approcher : c'étoient des dragons qui gardoient les pommes d'or. M. de Fontenelle les humanisa, leur donna un air de popularité noble; leur sanctuaire fut ouvert sans être profané; et bien différents des mystères de la théologie païenne, qui perdoient les hommages du public dès qu'ils étoient divulgués, leurs mystères, exposés aux yeux des hommes, ne firent qu'acquérir de plus nombreux et de plus respectueux adorateurs.

Aussi ce philosophe aimable fut-il un des premiers que l'Académie française disputa à l'Académie des sciences. Plusieurs autres ont eu depuis le même honneur: et, comme autrefois la capitale du monde adoptoit des citoyens dans toutes les parties de l'univers, ainsi, Messieurs, vous vous faites gloire de choisir dans toutes les sociétés littéraires, les ornements de la vôtre. Sur votre liste, on lit encore les noms de deux hommes célèbres, également honorés de votre adoption. L'un, après avoir sondé les profondeurs de la nature par la pénétration de son génie, en a égalé l'abondance par la richesse de son style, et la magnificence par la pompe de ses images; l'autre, descendu des hauteurs de la géométrie, a déployé à nos yeux la marche et l'enchaînement des sciences avec une éloquence digne d'elles, et, avant lui, presque inconnue d'elles; et, dans ses pensées, dans son style, a joint le courage et la précision spartiate à l'élégance et à la finesse attique.

M. de La Condamine mérita d'être doublement leur confrère : ses connoissances étoient vastes, son style avoit de la pureté, de la noblesse, et une sage sobriété d'ornements; il cultiva même la poésie, cet art enchanteur, dont la séduction a de tout temps dérobé quelques

moments aux plus grands philosophes ; à Platon, parmi les anciens ; à Leibnitz, parmi les modernes. Ici même, quelque temps avant sa mort, le public, entendant des vers de sa composition, lui donna, avec un plaisir mêlé de regrets, des applaudissements qu'il étoit doublement malheureux de ne pouvoir entendre, mais dont l'amitié l'avertissoit, et qui, perdus pour ses oreilles, ne l'étoient pas pour son cœur. Dans la société, il laissoit échapper des vers aimables, dont la gaieté, la facilité, doivent désarmer la critique, sur-tout quand ils ne s'annoncent que comme les délassements d'occupations plus importantes. Lorsque, dans une riche et fertile moisson, on rencontre quelques fleurs, on n'exige pas qu'elles aient les couleurs ni les parfums de celles qu'on cultive dans nos parterres.

Ses derniers jours payèrent, par différentes infirmités, les travaux de ses premières années. Celle qu'il souffroit le plus impatiemment, étoit sa surdité, parce-qu'elle contrarioit sa passion favorite. Ceux qui savoient la cause de son état, ne pouvoient le voir sans un sentiment de respect. J'ai vu moi-même, Messieurs, quelque temps avant sa mort, ce philosophe, victime de son zèle pour les sciences, avec cette sorte de vénération qu'inspire la vue de ces guerriers mutilés au service de l'état.

Cependant la source de ses infirmités en étoit le dédommagement. Dans l'honorable repos de sa vieillesse, il revoyoit en esprit cette riche variété d'objets qu'il avoit vue des yeux.

Mais sa plus douce consolation, c'étoit l'attachement de sa digne épouse. Si jamais l'hymen est respectable, c'est sur-tout lorsqu'une femme jeune adoucit à son époux les derniers jours d'une vie immolée au bien public. La sienne aimoit en lui un mari vertueux ; elle respectoit un citoyen utile. Cette impétuosité inquiète qui, dans M. de La Coudamine, ressembloit quelquefois à l'humeur, loin de rebuter sa tendresse, la rendoit plus ingénieuse. Elle le consoloit des maux du corps, des peines de l'esprit, de ses craintes, de ses inquiétudes, de ses ennemis, et de lui-même ; et ce bonheur, qui lui avoit échappé peut-être dans ses courses immenses, il le trouvoit à côté de lui dans un cœur tendre, qui s'imposoit, par l'amour constant du devoir, ces soins recherchés qu'inspire à peine le sentiment passager de l'amour.

A sa prière, M. de La Condamine avoit commencé d'écrire sa vie. On doit regretter qu'il n'ait pas achevé ; ses récits auroient eu, avec la bonne foi de l'histoire, l'intérêt du roman. Sa vie fut féconde en aventures, qui, presque toutes, prenoient leur origine dans la trempe singulière de son caractère ; car l'empire du hasard est moins étendu qu'on ne pense, et les événements extraordinaires ne cherchent guère les ames communes. Pouvoient-ils manquer à un homme qui fut toute sa vie le chevalier et quelquefois le héros de la philosophie et de l'humanité ?

Le même enthousiasme et la même curiosité qui lui avoient fait si souvent exposer sa vie, ont avancé sa mort : il l'a vue s'approcher, je ne dis pas avec intrépidité, mais j'oserois presque dire avec distraction. Ce n'étoit point l'incrédulité stupide qui cherche à s'étourdir sur ce dernier moment, c'étoit l'inattention d'un homme ardent, dont l'ame se prend et s'attache, jusqu'au dernier soupir, à tout ce qui l'environne, qui se hâte de vivre, et dont l'activité n'a fini qu'avec lui.

Tel je me suis représenté cet homme célèbre, Messieurs, beaucoup mieux peint sans doute par le digne secrétaire de l'Académie des sciences, qui, ayant à caractériser dans le même homme un écrivain et un philosophe, s'en est acquitté en philosophe plein de lumières, et en écrivain éloquent.

Si notre héros commun eut des connoissances plus étendues que profondes ; s'il eut dans l'esprit plus de cette activité avide qui s'élance vers plusieurs objets, que de cette pénétration patiente qui s'attache jusqu'au bout à l'objet dont elle s'est une fois saisie ; si enfin d'autres ont laissé des découvertes plus sublimes à la philosophie, personne n'a laissé de plus grands exemples aux philosophes.

Plus je sens vivement son mérite, Messieurs, plus je dois être étonné d'occuper sa place. Sans doute vous avez voulu, par cet exemple, encourager nos écrivains à puiser dans ces mines fécondes de l'antiquité, que le bel esprit moderne a trop abandonnées. Quels étoient donc ces hommes qui, après tant de siècles, font encore la réputation de ceux qui les imitent ou les traduisent ? Pope et Dryden en Angleterre, Annibal Caro en Italie, ont dû, l'un à Homère, les autres à Virgile, la plus belle partie de leur gloire. Bien loin au-dessous d'eux, Messieurs, je dois au prince des poëtes latins l'hommage de votre choix, et c'est pour mon auteur favori que je m'enorgueillis de vos suffrages ; il me servit à les obtenir, vous m'apprendrez à les mériter. Ici se trouvent réunis tous les genres de talents ; ici la tragédie et la comédie m'offrent ce qu'il y a plus touchant dans la peinture des passions, et de plus piquant dans la peinture des mœurs. Ici la poésie, tantôt peignant avec magnificence les phénomènes des saisons, tantôt descendant avec noblesse à des badinages ingénieux ; l'éloquence, célébrant dans les temples et les lycées les vertus des grands hommes ; les principes des arts discutés, leurs procédés embellis par le charme des vers ; l'art important d'abréger l'étude des langues, la connoissance profonde des langues anciennes, la nôtre enrichie par vos ouvrages, épurée par le commerce de ce que la cour a de plus grand par la naissance, de plus aimable par l'esprit ; la morale déguisée sous d'agréables fictions ; l'histoire écrite avec éloquence et sans partialité ; la fable qui, créée par un esclave dans la Grèce, embellie à Rome par un affranchi, se glorifie de devenir, entre les mains d'un des premiers hommes de la cour, l'instruction des grands et des rois : tout semble m'offrir la réalité de ce fabuleux Hélicon où habitoient toutes les divinités des arts.

Et quelles couleurs prendrai-je pour peindre cet homme qui réunit à lui seul tous les genres ; qui, dans la carrière des lettres, après avoir, comme un autre Hercule, épuisé tous les travaux, ne s'est point, comme

lui, permis de repos, et ne s'est point prescrit de bornes; dont le génie est également étendu et sublime, qu'on pourroit comparer, par une image gigantesque, s'il ne s'agissoit de lui, à ces montagnes qui, non contentes de dominer la terre par leur élévation, l'embrassent encore, sous différents noms, par l'immensité de leur chaîne?

Au sentiment de l'admiration succède celui de la reconnoissance. Je vois dans cette assemblée des personnes dont l'amitié pour moi remonte jusqu'à mon enfance; j'y distingue ce compatriote chéri, ce panégyriste éloquent des grands hommes, qui le premier m'inspira l'amour de la poésie et le desir d'honorer notre patrie commune, qui, malgré mes efforts, auroit encore le droit de demander ce que j'ai fait pour elle et pour sa gloire, si en m'adoptant, Messieurs, vous n'eussiez daigné m'associer à la vôtre.

Eh! puis-je contempler la splendeur de ce corps célèbre, sans me rappeler ses illustres auteurs! Vous avez pour protecteurs de grands monarques, pour fondateurs de grands hommes. C'est ce roi, véritablement grand en tout, qui illustra ses premières années par ses victoires, et les dernières par sa constance, et à qui il manqueroit peut-être la plus belle partie de sa gloire, s'il n'eût été qu'heureux; c'est ce Seguier qui tempéra, par le charme des lettres, l'auguste sévérité des lois; c'est ce Richelieu, ce ministre avide de tout genre de gloire, qui, d'un côté, par une audace sublime, relevoit la timidité rampante de la politique; de l'autre, ennoblissoit, si j'ose le dire, la jalousie littéraire, ordinairement si basse, en honorant de son envie les palmes de Corneille.

A ceux qui, confondant les lettres avec l'abus trop réel des lettres, prétendent qu'elles sont dangereuses aux lois, au gouvernement, à l'autorité royale, vous pouvez donc répondre que vous avez pour auteurs et pour protecteurs un grand magistrat, un grand ministre, un grand roi.

Et quel nouveau protecteur vient animer vos travaux?

C'est celui de l'état; c'est ce roi dont la bonté active a devancé nos espérances, qui a essayé par des bienfaits la douceur de régner. Auguste espoir de la France, jouissez de votre gloire, jouissez du bonheur que vous méritez si bien, de commander à des Français! Tant d'autres princes ont des sujets, et vous avez un peuple, un peuple qui ressent pour ses rois l'ivresse de l'amour et l'enthousiasme de la fidélité, qui obéit à la tendresse, qui se laisse gouverner par l'exemple. Entendez-vous ces applaudissements qui vous reçoivent, qui vous assiégent au sortir de votre palais? Voyez-vous cette foule qui s'empresse autour de votre char? Et, lorsqu'au milieu de ces cris d'alégresse, ralentissant votre marche, charmé de voir votre peuple, lui prodiguant, sans pouvoir l'en rassasier, le bonheur de vous voir, vous prolongez vos plaisirs mutuels; est-il, fut-il jamais un triomphe que vous puissiez encore envier? Ces applaudissements ne sont point un vain bruit: c'est le gage de notre bonheur et de notre gloire. Un roi avoit chargé un homme de sa cour de lui rappeler tous les jours ses devoirs: votre peuple vous les rappelle de la manière la plus touchante. En vous annonçant qu'il vous aime, ses cris vous disent assez de l'aimer, et votre cœur vous le dit encore mieux. Pourrions-nous craindre les flatteurs? Mais quand vous n'en seriez pas naturellement l'ennemi, quel charme pourriez-vous trouver à la fausse douceur de l'adulation, après avoir éprouvé la douceur pure de ces acclamations si flatteuses? Malheur au souverain qui, après avoir goûté le plaisir d'être aimé de ses sujets, peut voir tranquillement les cœurs se refermer pour lui!

La plus grande partie de ces fidèles sujets ne peut vous faire entendre les cris de son amour, mais elle vous envoie le prix de ses sueurs, mais son sang est prêt à couler pour vous. Déja, du milieu de la capitale, s'est répandu dans les provinces, dans les villes, dans les armées, sous les cabanes du pauvre, le bruit des prémices heureuses de votre règne.

Bien loin de redouter votre jeunesse, nous en tirons d'heureux augures. C'est l'âge où l'ame sensible et tendre s'ouvre à l'amour du beau, et s'épanouit à la vertu. Nous croyons voir ce moment, le plus intéressant de la nature, ce moment de l'aurore, où tout s'éveille, tout se ranime, tout reprend une nouvelle vie. Ce plaisir si touchant de rendre un peuple heureux, vous en savourez mieux la douceur, en le partageant avec votre auguste épouse, qui présente le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au ciel, la beauté bienfaisante sur le trône. Combien de fois vos cœurs se sont-ils rencontrés avec délices dans les mêmes projets de bienfaisance! Couple auguste! autrefois votre bonté étoit trop resserrée dans le second rang de l'état: eh bien! la voilà libre, un vaste empire lui ouvre une immense carrière; tous deux, à d'heureuses inclinations, vous joignez de grands modèles: la reine, une mère adorée de ses sujets; vous, un père qui eût été adoré des siens, si le ciel.... Mais hélas! ne rouvrons pas la source de nos larmes. Il vous parle, ce père, du fond de son tombeau. « Mon fils, dit-il, fais ce que j'aurois voulu faire, « rends heureux ce bon peuple! Je me consolois quel- « quefois d'être destiné au trône, par l'espérance de lui « prouver mon amour, et de mériter le sien. » Vous hériterez aussi de son goût pour les lettres et pour les arts, dont la culture suppose toujours un état heureux et florissant: ce sont des fleurs qui naissent après les fruits. Vous ne pouvez les aimer sans protéger ce corps illustre qui, pour le louer par les expressions mêmes de votre auguste épouse, *a fait de la langue française la langue de l'Europe*. Pour moi, qu'il daigne adopter aujourd'hui, je me féliciterai à jamais de vous avoir offert le premier ce tribut académique, et je regarderai toujours cette époque comme la plus glorieuse de ma vie.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE RADONVILLIERS

AU DISCOURS DE M. DELILLE.

Monsieur,

Vous venez prendre place parmi nous plus tard que nous ne devions l'espérer. L'événement le plus funeste nous a tenus long-temps renfermés dans la douleur et dans le silence. Bientôt il a entraîné après lui d'autres sujets d'alarmes.

Nous avons tremblé pour de nouvelles Iphigénies, victimes courageuses, non de l'ambition d'un père, mais de la piété filiale. Trois sœurs, placées à côté l'une de l'autre sur le même autel, préparées au même sacrifice, ont vu le glaive long-temps suspendu... Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas frappé. Le même coup qui en frappoit une, les immoloit toutes les trois.

On commençoit à peine à respirer, lorsqu'on apprend que les têtes les plus élevées de l'état se préparent à braver la cruelle maladie dont nous déplorions les ravages. A cette nouvelle, tous les cœurs sont émus, tous les esprits sont partagés. Un même intérêt, un amour égal, plus timide dans les uns, plus hardi dans les autres, inspire des avis opposés. Pourquoi, disent ceux-là, confier en même temps toutes nos espérances à une mer qui a ses écueils? Pourquoi, disent ceux-ci, s'effrayer d'un léger orage qui pousse les vaisseaux dans le port? Les règles de l'art, un nombre infini d'expériences, le courage surtout et la gaieté des malades volontaires, en un mot, tout nous rassuroit; mais quand il s'agit de tout ce qu'on a de plus précieux et de plus cher, après que la raison est pleinement rassurée, le cœur tremble encore secrètement. Enfin nos craintes sont dissipées, et dissipées pour toujours. Qu'il nous seroit doux de nous livrer aux transports de la plus vive alégresse! Mais dans ces jours d'un deuil général, des transports de joie ne nous sont pas permis.

La nation n'a pas cessé encore de donner des larmes à son roi; et l'Académie, qui les partage, y joint celles qu'elle doit à son auguste protecteur. Notre amour est la mesure de nos regrets. Eh! quel prince fut jamais plus aimé? Ne me demandez pas s'il fut adoré dans sa famille; demandez-le à tous ses augustes enfants; ou, si le respect ne vous permet pas de les interroger, jetez seulement les yeux sur les princesses ses filles; vous verrez les marques récentes de leur tendresse comme de leur courage. Louis étoit roi, et il eut des amis: ne vous en étonnez pas; il les aimoit lui-même, comme il en étoit aimé. Parmi la foule des officiers attachés à sa personne, il n'en est aucun qui ne raconte quelque bienfait reçu de son maître, ou des traits de bonté, plus précieux que les bienfaits. Quittons la cour, et parcourons les provinces. Le peuple qui les habite ne connoissoit que le nom de Louis. A l'abri de ce nom sacré, il a joui d'une tranquillité constante. Nos pères n'ont pas eu le même avantage; ils ont vu encore brûler le feu de la guerre civile, allumé dans ce royaume depuis deux années; ils ont vu encore les armées ennemies porter l'alarme jusque dans la capitale. Louis a régné soixante ans, et dans tout le cours de son règne la France a été exempte des troubles domestiques et des invasions de l'étranger; car je ne compte pas quelques incursions sur nos frontières les plus éloignées, d'où il n'a fallu pour chasser l'ennemi, que le temps de le joindre. Je parle d'ennemis! jugez si Louis eut l'art de gagner les cœurs: il se fit aimer de ses ennemis mêmes, ou, pour mieux dire, de ses rivaux, par sa modération dans la victoire. Rapprochons-nous enfin de ces retraites paisibles consacrées aux sciences. Quel est le corps littéraire qui n'ait pas ressenti les effets de sa protection, et qui n'ait pas eu quelque part à ses graces? Et pour citer un fait qui nous regarde en particulier, tous ceux qui furent à portée de l'entendre, vous attesteront que, dans l'un de ses derniers jours, il daigna encore s'entretenir assez long-temps de l'Académie. Les Français des temps à venir, qui liront plus en détail, dans l'histoire, les traits que je n'ai pu qu'indiquer, et mille autres que j'ai omis, entreront dans nos sentiments, et le roi que nous pleurons sera pour eux, comme pour nous, Louis-le-Bien-aimé.

Vous nous aiderez, Monsieur, à célébrer sa mémoire; c'est un des devoirs de la place que vous venez prendre aujourd'hui: elle étoit due à l'auteur des *Géorgiques françaises*. Votre poëme, qui a pour tous vos lecteurs le mérite d'une versification élégante et facile, a encore un autre mérite pour nous: il a enrichi notre littérature nationale. Jusque-là Virgile ne se trouvoit point dans un cabinet de livres français. Les traductions en vers qui en ont été faites autrefois sont oubliées, et les traductions en prose ne sont pas Virgile: une marche lente et timide peut-elle atteindre un vol rapide et hardi? La prose conserve le fond de l'ouvrage; mais qu'est-ce que le fond d'un ouvrage d'esprit, dépouillé de ses plus beaux ornements? Si je lis les *Géorgiques* comme une instruction sur l'agriculture, elles me paroissent au-dessous des traités de cet art les plus superficiels. Mais qu'un homme de génie leur rende la parure poétique; qu'une précision élégante rajeunisse une maxime usée, relève une observation commune, embellisse un précepte aride; qu'une description touchante remue le cœur; qu'une figure hardie transporte l'ame; qu'une harmonie variée flatte l'oreille: alors je reconnois Virgile. Ce n'est plus une ébauche légère, une froide image, telle que la prose peut la tracer avec ses crayons uniformes: c'est un portrait ressemblant, avec l'air, l'attitude, les couleurs, la vie de l'original, un portrait, en un mot, tel qu'on le voit dans vos *Géorgiques*.

Poursuivez, Monsieur, vos travaux sur l'*Énéide*. Des amis éclairés, confidents de vos ouvrages, applaudis-

sent déja vos essais. Parcourez toute la carrière : le succès des premiers pas vous est un garant assuré de la gloire qui vous attend au terme. Je sais que vous pourriez aussi vous couronner de vos propres lauriers ; et les vers que nous allons entendre en seront la preuve. Mais ne pensez pas qu'en nous donnant une *Énéide* française vous renonciez au nom d'auteur, traduire de beaux vers en beaux vers, c'est écrire de génie.

L'entreprise que je vous propose est longue et pénible. S'il falloit un exemple pour vous animer, je ne le chercherois point hors de cette compagnie. Je vous citerois seulement M. de La Condamine, à qui vous succédez. Je ne m'étendrai pas sur son éloge : je ne pourrois qu'affoiblir l'effet du discours éloquent que vous venez de prononcer. Je me borne donc à recueillir quelques uns des traits principaux qui formoient son caractère.

M. de La Condamine aimoit de goût le bien public et les sciences, comme on aime ordinairement les plaisirs, les honneurs, et les richesses : c'étoit en lui une passion ; et quand il voyoit jour à la satisfaire, il comptoit pour rien les obstacles, les travaux, et même les dangers. Cette passion, toujours brûlante dans son cœur, s'enflammoit encore davantage par le choc de la dispute. Alors, défenseur inébranlable de la vérité combattue, il la soutenoit avec tant de chaleur, avec de si grands efforts pour la faire triompher, qu'on pouvoit mettre en doute s'il auroit eu aucun regret d'en être la victime. Eh ! ne puis-je pas dire qu'il l'a été ? L'excès de ses fatigues au Pérou l'a fait survivre à une partie de ses sens. Qui sait si ce n'est pas encore par enthousiasme du bien public qu'il a exposé ce qui lui restoit de vie ? Quoi qu'il en soit, il sera toujours compté entre les hommes illustres de son siècle ; il aura même une place distinguée, par le hasard unique qui a rassemblé dans sa personne les sentiments les plus nobles, les aventures les plus singulières, et les talents les plus variés. Géomètre estimable, astronome laborieux, voyageur infatigable, observateur exact, écrivain correct, à tant de noms il vouloit joindre celui de poëte. Les vers avoient été dans sa jeunesse l'amusement de ses loisirs et le délassement de ses études ; ils devinrent, au temps de sa vieillesse, un soulagement utile dans ses infirmités, et un aliment nécessaire à l'activité de son esprit. Vous avez décrit, Monsieur, son triomphe poétique, quand les voûtes de ce palais retentissoient de ses louanges, que lui seul n'entendoit pas. Sans doute les égards dus à un vieillard si célèbre, le souvenir des événements de sa vie, et la vue de son état, intéressoient pour l'auteur, et donnoient du prix à l'ouvrage ; mais, indépendamment de ces circonstances, une composition pleine de feu, des expressions fortes, des vers heureux justifioient les acclamations générales. Si donc la reconnoissance publique élève un jour des monuments, dans les plaines de Quito, aux hommes illustres qui ont si bien mérité des sciences, sur le monument de M. de La Condamine, parmi les sphères, les quarts de cercle et les compas, on pourra aussi laisser paroître quelques branches de laurier.

Pour remplir les devoirs de la place que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui, j'ai commencé mon discours par les regrets dus à l'auguste protecteur que nous avons perdu ; je le terminerai par l'hommage que doit l'Académie, dans cette première séance publique, à son nouveau protecteur. Au reste, Messieurs, n'attendez pas de moi le langage étudié d'un orateur qui emploie les couleurs de l'éloquence ; je parlerai le langage simple d'un témoin qui dépose fidèlement de ce qu'il a vu. Ayant eu l'honneur d'approcher ce prince pendant long-temps, la vérité que je devois par état lui dire à lui-même, je vous la dirai de lui avec la même sincérité. La justesse d'esprit, la droiture du cœur, l'amour du devoir ; telles sont les qualités principales dont le germe s'est montré dans le roi dès son enfance, et que vous voyez se développer tous les jours, depuis son avénement au trône. Il en est d'autres, non moins importantes pour sa gloire et pour notre bonheur, que vous verrez dans les occasions se développer également : ami de l'ordre, il maintiendra le respect pour la religion, la décence des mœurs, la règle dans toutes les parties de l'administration ; ennemi des frivolités, il dédaignera un vain luxe, de vaines parures, un vain étalage de discours superflus. Ne craignez pas que la louange l'enivre de son encens ; la louange, dès qu'elle approchera de l'adulation, n'arrivera pas aisément jusqu'à lui ; lorsque les hommages dus au trône ne lui ouvriront pas l'entrée, il saura la repousser en l'écoutant avec un air de froideur et peut-être d'indignation. D'ordinaire on dit aux rois de se garder des flatteurs ; aujourd'hui il faut dire aux flatteurs de se garder du roi. Cependant être roi à dix-neuf ans ! Mais rappelez-vous, Messieurs, que c'est à dix-neuf ans précisément que Charles-le-Sage, le restaurateur du royaume, prit en mains les rênes du gouvernement. Puissent nos neveux, après l'expérience d'un long règne, donner à Louis XVI le même surnom que nos ancêtres ont donné à Charles V !

RÉPONSE

DE M. DELILLE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS DE M. LEMIERRE.

(25 janvier 1781.)

Monsieur,

L'Académie répond ordinairement au public du choix de ses membres : aujourd'hui, c'est le public qui lui est garant du vôtre ; c'est lui qui a sollicité pour vous, et jamais sa sollicitation n'a été ni plus pressante ni plus honorable. Il est vrai que vous avez vous-même brigué

son suffrage et sa faveur, de la manière la plus puissante et la plus sûre, par vos talents et vos ouvrages.

Mais pourquoi faut-il que l'Académie ne puisse se féliciter d'une acquisition nouvelle, sans déplorer une perte? Dans M. l'abbé Batteux, elle regrette un littérateur estimable, un écrivain élégant, un dissertateur ingénieux, un grammairien habile, et un admirateur éclairé de l'antiquité. C'est sans doute cette admiration qui lui fit tenter une traduction d'Horace, à laquelle il attachoit peu d'importance. Il m'a dit plus d'une fois qu'il n'avoit voulu que faciliter l'intelligence de l'auteur, sans avoir jamais prétendu en représenter la grace, la force ou l'harmonie. Je dois en parler moins modestement que lui; la gloire de nos confrères morts est doublement sacrée. D'ailleurs, si les auteurs les plus difficiles à traduire sont ceux qui ont le plus éminemment le mérite du style, la supériorité d'Horace en ce genre est une excuse pour son traducteur; nul poëte n'a plus de grace, et la grace est plus intraduisible que la force. Elle est aussi difficile à saisir qu'à définir; elle n'a que des demi-mouvements, que des formes heureusement indécises : tout y est indiqué, rien n'y est prononcé. Eh! que ne risquent pas, dans le transport d'une langue à une autre, des beautés si délicates et si frêles!

Un autre mérite de ce poëte, non moins effrayant pour le traducteur, ce sont ces expressions fécondes et hardies, qui, rassemblant à-la-fois plusieurs sensations, intérieurement enrichies des idées accessoires qu'elles représentent, donnent au style un élancement et une célérité qu'il est difficile d'atteindre. Mais je parle de difficulté, et non pas d'impossibilité : bien peu d'idiomes ont une beauté primitive et élémentaire. On peut dire des langues ce que l'orateur romain disoit du discours : il n'y a pas de matière plus molle, plus obéissante; les usages, les mœurs, les climats, les circonstances les façonnent de mille manières; mais de toutes les impressions qu'elles reçoivent, celle du génie est la plus puissante et la plus profonde; c'est lui qui les pénètre de sa force, les empreint de son caractère, les embellit de son éclat, les épure, les transforme; et quand ce prodige est fait, ne dites pas : Voilà la langue de ce peuple, de cette nation; dites : Voilà la langue de ce poëte, de cet orateur. Je dirai plus : la langue que je peignois tout-à-l'heure comme si docile et si souple, je pourrois, à d'autres égards, vous la peindre impérieuse, exigeante. En effet, elle n'avoue parmi les écrivains que ceux qui lui apportent des tributs nouveaux; et elle déshérite, si j'ose ainsi parler, ceux qui n'accroissent pas son héritage. Or, rien n'enrichit plus les langues que leur commerce mutuel; mais il en est de ce commerce comme de celui des peuples : pour faciliter les échanges, il faut commencer par vaincre les préventions et les antipathies nationales.

Au reste, si M. l'abbé Batteux n'enrichit pas la langue par ses traductions, il lui fit des présents estimables dans les ouvrages qu'il composa lui-même. Il a donné, sur la poésie et l'éloquence, des préceptes dont les étrangers lui sont encore reconnoissants : non que je pense que ces préceptes soient absolument nécessaires au génie; les grandes méditations, les grands exemples, voilà la source des beaux ouvrages. Il est une autre utilité des livres de préceptes, trop peu sentie peut-être : c'est en répandant le goût et la connoissance des vraies beautés, de préparer aux bons auteurs de bons juges.

Plus heureux encore que cet ancien dont le mot a été cité si souvent, M. l'abbé Batteux pouvoit dire : « Ce que j'ai dit, je l'ai fait. » Il a pratiqué avec succès ce qu'il avoit démontré avec goût. Chargé plus d'une fois de représenter l'Académie, on l'a entendu parler avec autant de mouvement qu'en comporte un discours qui n'a pas pour objet d'émouvoir une grande assemblée; avec toute la clarté, toute la justesse d'un esprit droit et lumineux; enfin avec autant d'esprit que pouvoit s'en permettre un disciple de l'abbé d'Olivet, un ami de l'antiquité, et enfin un ancien professeur de cette université célèbre à qui vous avez payé, Monsieur, le juste tribut d'une reconnoissance que je partage avec vous. On l'entendit sur-tout avec plaisir, le jour qu'assis à cette même place, il reçut le successeur du savant et infatigable éditeur de Cicéron; il remplit avec intérêt, dans cette circonstance, la fonction douloureuse d'un directeur chargé de féliciter le successeur de son ami : sa douleur n'ôta rien à la dignité de représentant de l'Académie, et celle-ci ne diminua rien de l'expression de ses regrets. Hélas! par une combinaison d'événements bien remarquables, ce nouvel académicien reçu par M. l'abbé Batteux, c'étoit M. l'abbé de Condillac, dont la mort funeste et prématurée a suivi de si près la sienne, et destiné à être remplacé dans l'Académie, le même jour que celui qui l'y avoit introduit.

Mais ne mêlons point ensemble les regrets de ces deux pertes, et livrons-nous du moins au plaisir de voir la première si avantageusement réparée. Plus d'un ouvrage, Monsieur, vous a mérité la place que vous occupez.

Parmi ces ouvrages, permettez que je distingue d'abord ceux qui ont attiré sur vous les premiers regards de l'Académie, et qui lui sont en quelque sorte personnels : elle se souvient avec plaisir de vous avoir vu au rang des athlètes, disputer et remporter ses prix, et dès-lors il étoit aisé de prévoir que vous seriez un jour au rang des juges.

Des joutes académiques vous avez passé aux joutes plus brillantes du théâtre; et je conçois l'attrait qui a dû vous y entraîner. Le théâtre en effet est le véritable empire de la gloire littéraire. Dans les autres genres, les suffrages sont épars, souvent perdus pour l'auteur; il n'entend pas toute sa renommée, et les rayons de la gloire ne viennent que successivement et lentement se réunir enfin sur son front : mais au théâtre, c'est au milieu des acclamations, des cris de l'ivresse, dans le lieu même de son succès, et, si j'ose m'exprimer ainsi, dans le champ de la victoire, que l'auteur reçoit sa palme et sa couronne, de l'élite brillante de la nation assemblée. Cette sensation de gloire qui doit aller profondément à l'ame, vous l'avez éprouvée, Monsieur, plus d'une fois. Des tragédies pleines de la connoissance des effets du théâtre, vous ont donné parmi vos

rivaux un rang distingué. Dans le choix de quelques uns de vos sujets, vous avez intéressé au succès de vos tragédies ce sexe dont la sensibilité, plus facile à émouvoir, est pourtant si flatteuse. C'est sous sa protection que vous semblez avoir mis *Hypermnestre* et *la Veuve du Malabar*. Dans l'une, il vous a su gré d'un héroïsme qui l'honore; dans l'autre, il vous a su plus de gré peut-être encore de l'héroïsme qui se dévoue pour lui; mais des situations intéressantes, une marche rapide, voilà ce qui a le plus efficacement protégé ces deux pièces.

Si l'envie vous objectoit qu'une partie de leur succès est due aux effets du théâtre et au jeu des acteurs, vous pourriez lui répondre qu'il y a un vrai mérite à prévoir ces effets; et le public, accourant en foule à ces pièces, achèvera la réponse; ou plutôt rendra toute réponse inutile, car dans ce genre les critiques sont obscures et passagères; la réfutation est éclatante et durable.

Dans les intervalles de vos succès au théâtre, vous vous êtes exercé dans le genre didactique. Vous avez fait comme ces peintres qui, après avoir, dans des tableaux d'histoire, déployé de grands caractères et l'expression touchante des passions, descendent quelquefois à des tableaux de genre, qui ne valent que par la beauté de l'exécution et la vérité des détails. Cette comparaison, Monsieur, rappelle de plus d'une manière votre estimable poëme de la *Peinture*, moins connu de cette partie du public qui n'applaudit guère de vers qu'au théâtre, mais estimé des véritables connoisseurs. S'il est vrai, comme l'a dit Horace, que la peinture et la poésie soient sœurs, jamais sujet ne fut plus heureusement choisi, et votre poëme a resserré l'antique alliance et la fraternité de ces deux arts.

Un autre sujet, moins heureux peut-être en effet, mais plus fécond en apparence, est venu rire à votre imagination avec tous les charmes de la variété et l'intérêt d'un poëme national: vous avez mis en vers les usages et les coutumes de votre pays. Ovide vous en avoit donné l'exemple et l'idée; mais combien son sujet lui offroit de ressources dont vous avez été privé! Notre religion vénérable et sainte repousse la fiction; leur culte abondoit en mensonges riants. Plusieurs de leurs usages avoient été choisis chez ces Grecs si polis et si ingénieux; plusieurs des nôtres sont nés chez les peuples barbares. Nos usages manquent sur-tout d'un but politique; les leurs étoient une seconde législation qui gouvernoit le peuple par les sens. Ces cérémonies imposantes et religieuses qui accompagnoient les traités de paix et les déclarations de guerre, l'ouverture et la clôture solennelle de l'année; ces Bacchanales, pleines de la joie tumultueuse du dieu qu'elles célébroient; ces jours privilégiés des Saturnales, où la servitude rejetoit avec transport des fers qu'elle devoit trop tôt reprendre; ces fêtes riantes de Cérès et de Flore; la pompe majestueuse des triomphes, la magnifique absurdité des apothéoses; enfin toutes ces solennités, tantôt champêtres, d'un peuple agriculteur, tantôt militaires, d'un peuple conquérant; et, dans les derniers temps, toutes les richesses des nations vaincues, prodiguées dans ces fêtes des souverains du monde: quel plus riche et plus magnifique sujet?

On ne m'accusera pas d'exagérer. Et comment exagérer quand on parle de Rome? Et encore je n'ai rien dit de la beauté du climat, qui les dispensoit d'enfermer dans des prisons l'alégresse publique; de ces spectacles superbes étalés en plein air, et dont un soleil pur et un beau ciel auroit pu faire l'ornement et la décoration.

Vous n'aviez aucune de ces richesses, Monsieur; comme Français, je l'avoue à regret; mais si l'on ne sent pas dans votre poëme l'inspiration d'un sujet heureux, on y reconnoit souvent celle du talent, et toujours celle de l'amour de la patrie, pour qui, vous le savez, Monsieur, comme il n'est point de climats affreux, il n'est pas de coutumes barbares. D'ailleurs, aux beautés nationales et locales, vous avez substitué des peintures intéressantes en tout temps et en tout lieu: les grands spectacles de la nature, les phénomènes des saisons. En parcourant les campagnes que vous peignez avec intérêt, vous saisissez, vous consacrez les traces de la bienfaisance touchante qui va surprendre l'indigence sous le chaume [1]; et dans la peinture que vous en faites, le public a reconnu avec plaisir les traits de la personne auguste [2] qui honore cette assemblée de sa présence, et dont je n'aurois osé blesser la modestie, si l'éloge que vous avez fait de son cœur ne faisoit celui de vos talents.

Dans les éloges que vous êtes condamné à entendre de moi, je ne suis que l'écho des gens de lettres: ce sont eux encore qui reconnoissent dans vos beaux vers un caractère original, et sur-tout une heureuse rapidité, qualité si rare et si essentielle à la poésie, qui doit toujours s'élancer et jamais s'appesantir. Telles qu'elle nous représente ces divinités fabuleuses, qui, dans leur marche aérienne et légère, sembloient ne point toucher la terre; telle elle doit être elle-même; ou, si vous me permettez une comparaison qui vous soit moins étrangère, j'appliquerai à la poésie en général, et à la vôtre en particulier, ce vers charmant de votre poëme des *Fastes*:

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

A vos titres littéraires, vous en avez joint de plus intéressants encore; ce sont vos qualités personnelles; ces vertus domestiques qui restent cachées, tant que le talent demeure obscur; mais que la réputation littéraire éclaire tout-à-coup et décèle au public; qui réfléchissent sur les talents je ne sais quel éclat plus doux, préparent plus sûrement ses triomphes, les font chérir à la rivalité et pardonner même à l'envie.

On a aimé dans vous jusqu'à cette franchise d'un écrivain de bonne foi, qui, sans blesser la vanité des autres, leur laisse apercevoir le sentiment de ses propres forces: franchise bien supérieure à cet amour-propre timide et honteux qui, craignant de se laisser pénétrer, garde un dépit secret à quiconque ne vient pas au-devant de lui, et ne le dispense pas de sortir de son adroite obscurité.

Cette manière de penser et de sentir vient de se montrer encore dans le beau discours que nous venons d'en-

[1] Allusion à un épisode du poëme des *Fastes*.

[2] Madame la duchesse d'Orleans.

tendre. Comme homme de lettres, vous y avez parlé avec noblesse de vous-même; comme ami de l'humanité, vous y avez parlé avec intérêt et avec attendrissement de la perte qui vient d'affliger toute l'Europe. Permettez que je joigne mes regrets aux vôtres; votre triomphe n'en peut être obscurci ni attristé. La douleur qu'inspire la mort des grands hommes, et Marie-Thérèse en fut un, est toujours mêlée de quelque chose de consolant. Au sentiment de leur perte se joint celui de leur gloire. C'est du milieu de cette nuit de deuil que se lève l'aurore de leur immortalité. Les Français, d'ailleurs, ont un motif particulier de consolation : nos yeux, après s'être reposés avec attendrissement sur le tombeau de Marie-Thérèse, se reportent avec plaisir sur ce trône où sa plus noble et sa plus fidèle image brille des graces réunies de la jeunesse, de la beauté, et de la bienfaisance. Un membre de cette compagnie [1], également distingué par son rang et par ses qualités personnelles, a porté avec noblesse et avec dignité au pied de ce trône le tribut de nos regrets; une voix éloquente, sortie de cette même Académie, va bientôt, au pied des autels, rendre à ces mânes augustes un hommage plus solennel. Entre ces deux éloges, s'il en étoit un qu'on pût placer avantageusement, ce seroient ces paroles mémorables d'un roi [2] qu'on reconnoîtra aisément : « Elle fut, écri- « voit-il, la gloire du trône et de son sexe; je lui ai fait « la guerre; mais je n'ai jamais été son ennemi.»

Ce peu de mots sur une grande reine, écrits par un grand roi à un philosophe célèbre, et si intéressants à recueillir, parceque c'est faire l'éloge de tous trois, ne seront pas sans doute la moins éloquente des oraisons funèbres de l'impératrice-reine.

[1] M. le prince de Beauveau.

[2] Frédéric-le-Grand.

RÉPONSE

DE M. DELILLE,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS DE M. LE COMTE DE TRESSAN.

(25 janvier 1781.)

Monsieur,

Le tribut d'éloge que vous avez payé à la mémoire de M. l'abbé de Condillac, me dispenseroit de rien ajouter à ce que vous en avez dit, si mon devoir et mon inclination ne m'avertissoient également de jeter aussi quelques fleurs sur son tombeau. Vous ne regrettez qu'un homme de lettres, et je regrette un confrère.

M. de Condillac orna d'un style noble, clair, et précis, différents objets de la métaphysique, cette science à-la-fois si vaste et si bornée; si vaste par son objet, si bornée par les limites prescrites à la raison. Placée entre les mystères augustes de la religion et les mystères impénétrables de la nature, entre ce qu'il est ordonné de croire, et ce qu'il est impossible de connoître, elle peut creuser dans ce champ si étroit, mais elle ne peut l'élargir.

Abandonnés, par leur religion, à toute la liberté de leurs rêveries philosophiques, les anciens, si admirables d'ailleurs en morale et en politique, ne nous ont guère transmis, dans leur métaphysique, que des absurdités, qui, pour l'honneur de la raison, devroient être dans un profond oubli; mais qu'un respect curieux pour tout ce qu'a pensé l'antiquité a condamnées à rester immortelles.

Et cependant telle est la destinée des anciens, que dans presque tous les arts, presque toutes les sciences, les modernes se sont appuyés sur eux : ils n'ont pas achevé tous les édifices des arts, mais ils ont posé les fondements de tous; et le système de Locke n'est, comme on le sait, qu'un développement très neuf d'un axiome très ancien, que rien n'existe dans la pensée, qu'il n'ait passé par les sens. C'est ce même axiome que M. l'abbé de Condillac a développé d'une manière encore plus lumineuse, en reprenant, où Locke les avoit laissées, des idées dont il sembloit avoir méconnu la fécondité, comme on voit dans les mines un ouvrier habile revenir sur les traces des premiers travaux, et saisir une veine abandonnée.

Tel est l'objet du beau *Traité des Connoissances humaines*, qui plaça tout d'un coup M. l'abbé de Condillac au rang des philosophes les plus distingués. Je ne m'étendrai pas sur ses autres ouvrages, que vous avez si bien appréciés; je ne me laisserai pas même séduire par cet ingénieux *Traité des Sensations*, dont il dut l'heureuse idée à une femme, et qui réunit à l'intérêt de la vérité le charme de la fiction; mais je ne puis ne pas m'arrêter avec plaisir sur le moment où M. l'abbé de Condillac fut appelé sur un théâtre plus digne de ses vertus et de ses lumières, par le choix qu'on fit de lui pour être l'instituteur de l'infant de Parme. On a vu des philosophes célèbres refuser des propositions semblables, avec des conditions plus honorables encore et plus flatteuses, et défendre, contre la promesse de la plus haute fortune et des plus grands honneurs, leur repos honorable et leur douce médiocrité [1].

L'abbé de Condillac n'avoit pas les mêmes raisons de refus. Il s'agissoit d'un enfant du sang de France, et le philosophe, en acceptant, fut encore citoyen. Eh! qui convenoit mieux à cette place, que celui qui avoit étudié si profondément l'esprit humain! Mais il ne s'agissoit plus de ces brillantes hypothèses, de cette statue animée par une ingénieuse fiction; il s'agissoit de former un enfant royal; il falloit épier, saisir, au moment de

[1] D'Alembert venoit de préférer son repos littéraire au tumulte des cours, en refusant de se rendre à Pétersbourg pour y présider à l'éducation de l'héritier du trône de Russie.

leur naissance, chacune de ses pensées, d'où devoit dépendre un jour le sort de l'état; les diriger, les épurer; et, pour achever cette grande création, allumer dans cette ame un feu vraiment céleste, l'amour du bien public.

Lorsqu'on a dit d'un écrivain : Il fut grand orateur, grand poëte, grand philosophe; le public entend dire encore avec plaisir : Il fut simple et bon. Tel fut M. l'abbé de Condillac. Pour le regretter autant qu'il mérite de l'être, il ne suffit pas d'avoir lu ses ouvrages, il faut avoir connu ses amis, ou l'avoir connu lui-même. Il fut pleuré... Qu'ajouterai-je à ce mot?

Le public vous voit avec plaisir, Monsieur, prendre ici la place de cet illustre académicien. Votre nom et votre rang ajoutent un nouveau lustre à vos talents; et vos talents rendoient votre nom et votre rang inutiles.

Aux dons de la nature, vous avez ajouté ce goût exquis, perfectionné par le commerce des sociétés les plus brillantes, dont vous-même avez été l'ornement. On sait combien les agréments de votre esprit ont embelli cette célèbre cour du feu roi de Pologne, composée des hommes et des femmes les plus distingués par la naissance, les graces, le génie, et qu'Auguste, maître du monde, eût enviée à Stanislas détrôné.

Depuis long-temps vous vivez dans une retraite philosophique, où les lettres font votre bonheur et votre gloire. Il semble qu'elles veuillent vous payer aujourd'hui les heures que, dans vos plus belles années, vous avez dérobées pour elles aux plaisirs de la jeunesse et au tumulte des cours. Permettez-moi seulement de remarquer une chose très-nouvelle, dans ce partage que vous leur avez fait de votre vie. Dans votre jeunesse, vous vous êtes occupé de choses sérieuses; et de savants mémoires sur quelques objets de la physique vous ont mérité l'adoption de l'Académie des sciences. Dans un âge plus avancé, vous vous êtes livré aux brillantes féeries des romans et aux enchantements de la poésie. Digne rival des Chaulieu, des La Fare, de ce Saint-Aulaire, qui composa à quatre-vingts ans quelques vers qui l'ont immortalisé (car dans le plus petit genre, la perfection immortalise), successeur de ces hommes aimables dans la célèbre société du Temple, vous avez hérité non seulement de leurs graces et de leur urbanité, mais encore de l'art heureux de tromper, comme eux, les ennuis de l'âge par le prestige dont vous entoure votre génie aimable et facile. Le talent le plus jeune vous envieroit la fécondité de votre plume élégante; et ce que vous appelez votre vieillesse, car ce mot semble ne devoir jamais être fait pour vous, ressemble à ces beaux jours d'hiver, si brillants, mais si rares, dont la plus belle saison seroit jalouse.

Peut-être tous ceux qui ne cultivent les lettres que comme un moyen de bonheur, devroient-ils vous imiter; peut-être faudroit-il que nos études, au lieu de suivre l'impression et le caractère de l'âge, luttassent contre son impulsion; que, comme vous, Monsieur, on opposât des méditations sérieuses et profondes à la bouillante effervescence et aux dangereuses erreurs de la jeunesse; que, comme vous, on égayât des fleurs de la littérature la plus aimable, ce déclin de l'âge où la raison chagrine, ternit et décolore nos idées; et que par ce moyen on retînt, du moins le plus long-temps qu'il seroit possible, les douces illusions qui s'envolent. Mais pour cela, Monsieur, il faudroit et ce fonds de raison qui vous a distingué de si bonne heure, et cette tournure d'imagination toujours jeune, toujours fraîche, qui, n'en déplaise à tous les romans possibles, est la véritable fée, la véritable enchanteresse. C'est par elle que vous avez rajeuni nos anciens contes de chevalerie; ils ont acquis plus de goût et d'élégance, et n'ont presque rien perdu de leur antique naïveté.

On dit que nos anciens paladins, revenus de leurs expéditions valeureuses, dans l'oisiveté de leurs châteaux, se faisoient conter les exploits des braves les plus célèbres. Vous avez mieux fait encore, Monsieur : dans la paix de votre retraite, vous avez célébré vous-même les exploits de ces anciens héros de notre chevalerie, à laquelle vous appartenez par votre naissance. C'est par ce même attrait sans doute que vous avez traduit le charmant poëme de l'Arioste, archives immortelles de ces nobles extravagances de la bravoure chevaleresque, qui, depuis, corrigée par le ridicule, et réduite à son degré, est devenue le véritable caractère de la valeur française. Au reste, Monsieur, cet esprit de chevalerie que nous croyons si moderne, peut-être remonte-t-il plus haut qu'on ne pense. Il me semble que la Grèce eut aussi et ses paladins et ses troubadours. Hercule, Pirithoüs, Thésée alloient aussi chercher les aventures, exterminant les monstres, offrant leurs bras et leurs vœux à la beauté, et Homère alloit chantant ses vers de ville en ville. Enfin rien ne ressemble plus à l'héroïsme d'Homère, que l'héroïsme du Tasse; car votre Arioste, Monsieur, a chanté sur un autre ton, ou, pour mieux dire, sur d'autres tons : en effet, il les a tous.

Vous savez que lorsque son poëme parut, quelqu'un lui demanda où il avoit pris toutes ces folies. Vous, Monsieur, qui l'avez reproduit dans notre langue, vous lui avez plus d'une fois demandé où il avoit pris ce génie si souple et si facile, qui parcourt, sans disparates, les tons les plus opposés; qui, par un genre de plaisanterie nouveau, ne relève les objets que pour mieux les abaisser; de l'expression sublime descend subitement, mais sans secousse, à l'expression familière, pour causer au lecteur, tout-à-coup désabusé, la plus agréable surprise; se joue du sublime, du pathétique, de son sujet, de son lecteur; commence mille illusions qu'il détruit aussitôt; fait succéder le rire aux larmes, cache la gaieté sous le sérieux, et la raison sous la folie, espèce de tromperie ingénieuse et nouvelle, ajoutée aux mensonges riants de la poésie.

Il semble que le peu d'importance qu'il paroît attacher à toutes ces imaginations, auroit dû désarmer la critique; cependant, à ce poëte si peu sérieux, même quand il paroît l'être le plus, elle a très-sérieusement reproché le désordre de son plan. Vous savez mieux que personne, Monsieur, combien ce désordre est piquant, combien il a fallu d'art pour rompre et relier tous ces fils; pour

faire démêler au lecteur cette trame, comme il le dit lui-même, d'événements entrelacés les uns dans les autres; pour l'arrêter au moment le plus intéressant, sans le rebuter; et, ce qui est le comble de l'adresse, entretenir toujours une curiosité toujours trompée.

Vous vous rappelez la fameuse querelle des anciens et des modernes. Connoissez-vous un auteur qui eût pu mettre un plus grand poids dans la balance? Les modernes, qu'on opposoit aux anciens, doivent aux anciens mêmes une partie de leur force. L'Arioste seul, vraiment original, pouvoit lutter contre eux avec ses propres armes, et ces armes, comme celles de ses héros, étoient enchantées.

Laissons à l'Italie cet éternel procès de la prééminence du Tasse et de l'Arioste, qui amuse la vanité nationale; leurs genres sont trop différents pour être comparés. Admirons la beauté noble, régulière, et majestueuse, de la poésie du Tasse; adorons les caprices charmants, le désordre aimable et l'irrégularité piquante de la muse de l'Arioste. Une seule chose les rapproche: c'est le plaisir avec lequel on les lit, même dans les traductions les plus foibles, où pourtant l'Arioste avoit, quoique sous la même plume, perdu beaucoup plus que le Tasse; car, quel style parmi les modernes égale celui de l'Arioste? Vous l'avez vengé, Monsieur, de l'infidélité de ses premiers traducteurs, et je vous dirois volontiers, en style de chevalerie : « Vous avez redressé les torts de vos prédécesseurs. »

Cependant je vous crois déja trop de dévouement à la gloire de l'Académie, pour exiger que j'établisse votre supériorité aux dépens d'un homme estimable dont le nom est sur sa liste. L'ouvrage de M. de Mirabaud se lit avec intérêt, et, pour tout dire en un mot, il a traduit un roman, vous avez traduit un poëme.

Quelle obligation n'avons-nous donc pas, Monsieur, à votre vie retirée et paisible, puisqu'elle nous a valu des ouvrages aussi aimables! Combien vous devez la chérir vous-même, puisqu'elle a tant contribué à votre gloire! Cependant, Monsieur, je ne puis m'empêcher de faire contre elle quelques vœux, non en faveur d'un monde souvent frivole, qui ne vous offriroit aucun dédommagement des vrais plaisirs que vous auriez perdus, mais en faveur de l'Académie qui vous adopte : vous voyez qu'on s'y occupe de tout ce que vous aimez. Quittez donc quelquefois votre asile pour elle, et vous croirez ne l'avoir pas quitté.

LETTRE

A L'ABBÉ BARTHÉLEMY,

A L'OCCASION DU VOYAGE D'ANACHARSIS.

Si vous ne deviez pas, Monsieur, être dégoûté d'éloges, je vous dirois que votre ouvrage m'a paru effrayant d'érudition et de connoissances, comme il m'a paru enchanteur de style et d'exécution. Avant vous, on n'avoit jamais imaginé qu'aucun ouvrage pût dispenser de lire Platon, Xénophon, tous les historiens, et tous les philosophes de la Grèce. Votre ouvrage, le plus beau résultat des plus profondes lectures, tient lieu de tout cela; et un littérateur peu fortuné avoit raison de dire que votre livre est une véritable économie. Il étoit impossible de faire de toutes ces idées et de toutes ces pensées une masse plus brillante et plus solide; et votre ouvrage m'a rappelé ce métal de Corinthe, composé de tous les métaux, et plus précieux qu'eux tous. C'est le génie qui a fondu tout cela.

Ces Grecs, qui savent à peine s'ils ont eu des aïeux illustres, seroient un peu étonnés, si on leur disoit qu'un étranger a passé trente ans de sa vie à faire leur intéressante généalogie, et a découvert les titres de leur gloire nationale.

On ne peut rien ajouter aux charmes de vos descriptions. Le plus grand poëte de la Grèce, cet homme dont vous avez si dignement parlé, passoit pour le premier de ses historiens; et son nouvel historien auroit, comme Platon, passé pour un de ses plus grands poëtes, si une action dramatique, des caractères bien soutenus, des images brillantes, sont de la poésie.

Les villes de la Grèce regardoient comme un titre de gloire d'être nommées dans les poëmes de celui dont elles se disputoient le berceau. Jugez, Monsieur, si moi, qui occupe dans l'empire des lettres un si petit coin, je dois être fier de trouver mon nom dans votre magnifique ouvrage. Il est intéressant pour toutes les classes de lecteurs; mais il acquiert un nouveau degré d'intérêt pour ceux qui ont vu les scènes des grands événements que vous décrivez. Vous avez vu les lieux mêmes aussi bien que les voyageurs les plus attentifs. En revenant d'Athènes, je m'étois flatté un moment d'être consulté par vous; je fus agréablement surpris d'être instruit par vous-même de tout ce que j'avois vu. On dit que l'Académie d'Athènes va être associée à celle de Paris; je rends graces à celui par qui va s'opérer cette confraternité : il sait combien je me tiendrai honoré de la sienne, et l'inviolable attachement que je lui ai voué.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

